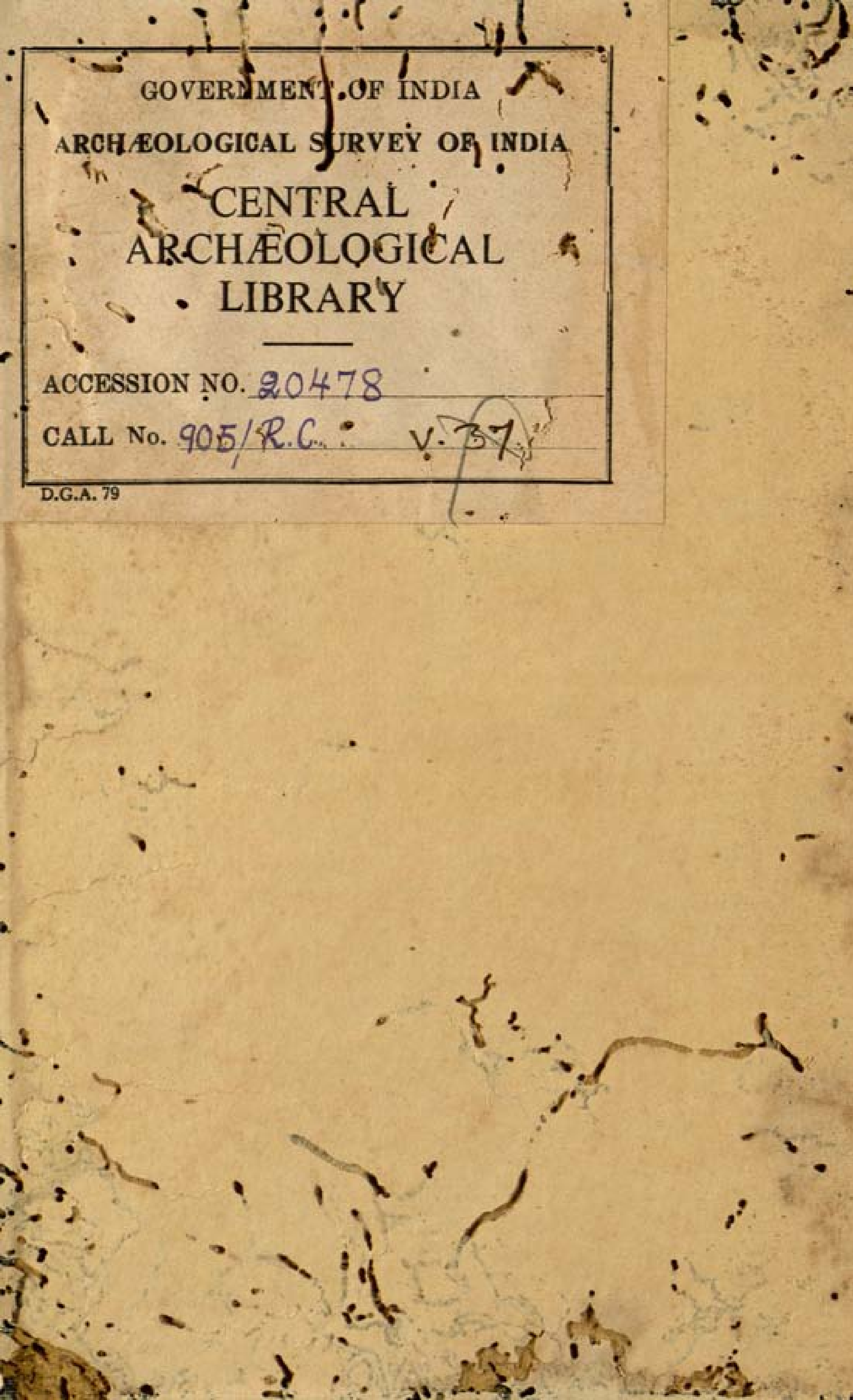


Library Regd. No.
N D I

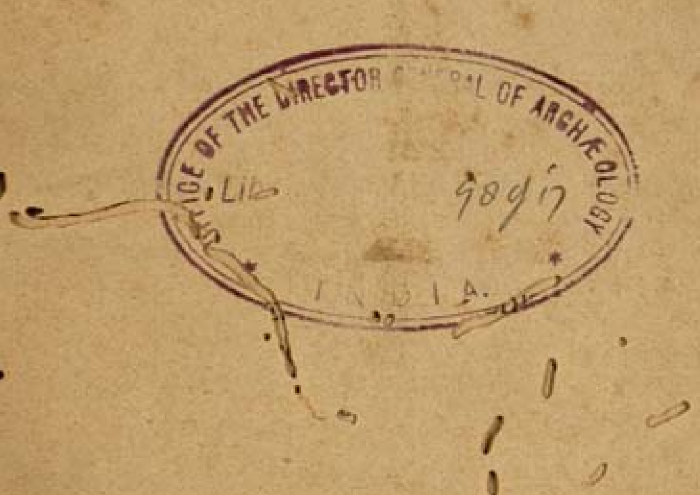
REVUE CRITIQUE

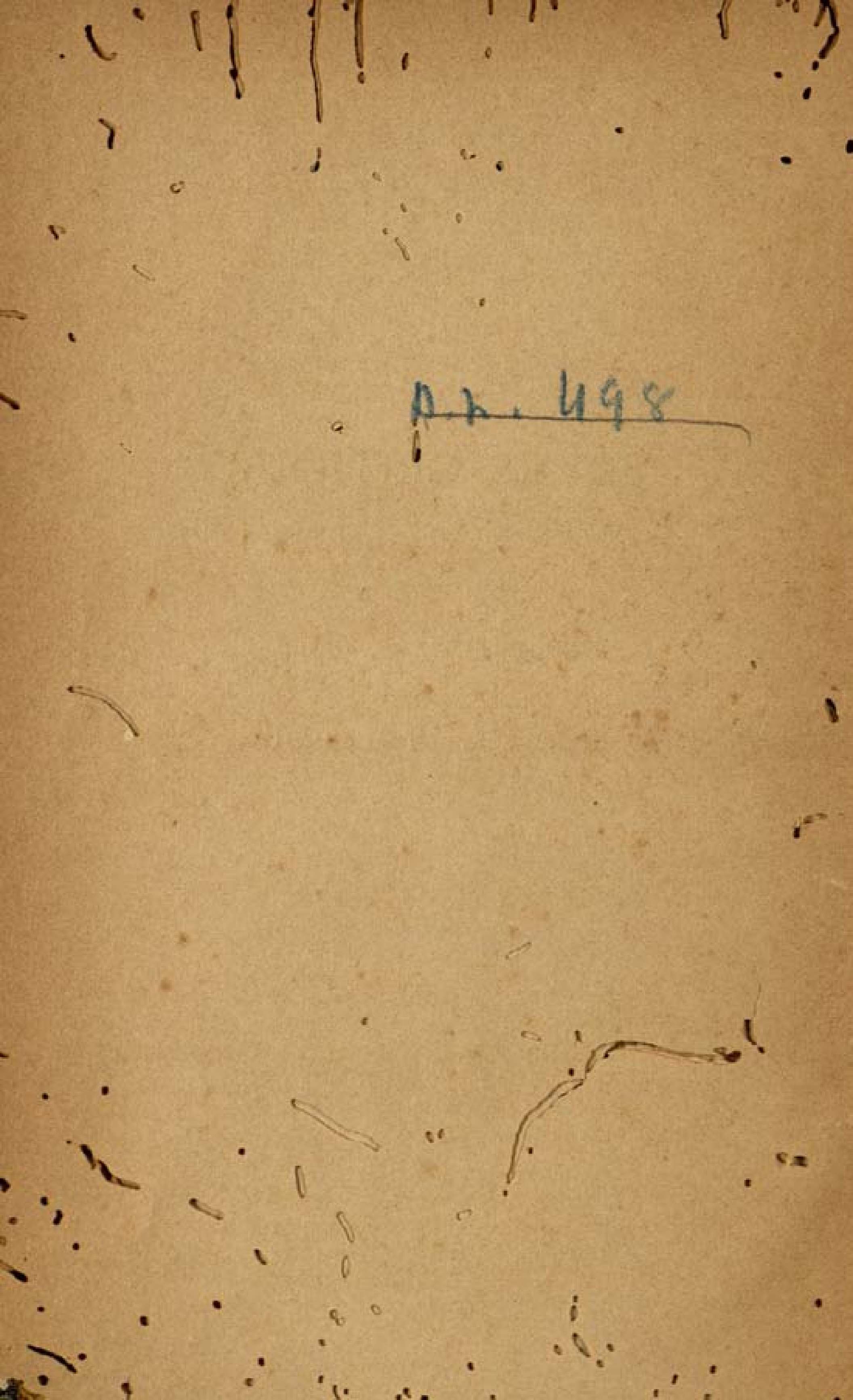
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-HUITIÈME ANNÉE

I

(Nouvelle Série. — Tome XXXVII)




D.r. 498

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. Chuquet

VINGT-HUITIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXXVII

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28
1894

ANNÉE 1894

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

pages

pages

pages

CHRONIQUE

LETTRES ET COMMUNICATIONS

SOCIÉTÉS SAVANTES

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études grecques.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique.
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Berliner philologische Wochenschrift.
Deutsche Literaturzeitung.
Göttingische gelehrte Anzeigen.
Literarisches Centralblatt.
Wochenschrift für klassische Philologie.
Zeitschrift für katholische Theologie.

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.
The Classical Review.
The English Historical Review.

BELGES

Revue de l'instruction publique (snpérieure et moyenne) en Belgique.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cravovie.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 1er janvier — 1894

---

1. — Zakas. *Κριτικαὶ καὶ ἑρμηνευτικαὶ παρατηρήσεις*, 2e partie : Sophocle. Athènes, Perris frères, 1891, 406 p.

2. — Le même. *Κρίσις περὶ τῆς Δ. Σεμιτέλου ἐκδόσεως τῆς Ἀντιγόνης Σοφοκλέους καὶ τῆς Δ. Βερναρδάκη τῶν Φοινισσῶν Εὐριπίδου*. Athènes, impr. Ἀλήθεια, 1891, 460 p.

I. — La seconde partie des *Remarques critiques* de M. Zakas a rapport à Sophocle. J'ai eu déjà l'occasion de parler de la première, relative à Eschyle (V. la *Revue* du 6 juillet 1891); et je n'ai pas aujourd'hui à modifier mon opinion. Je reproche à M. Zakas, pour le texte de Sophocle comme pour celui d'Eschyle, d'avoir une critique trop subjective et de vouloir souvent, en partant d'un sens qu'il croit devoir retrouver, remanier des passages très intelligibles et très corrects dans leur état actuel; par exemple, *Œd. Col.* 1554 : εὐδαίμονες γένοισθε lui inspire des doutes : un tel souhait, dit-il, ne peut s'adresser qu'à un homme présentement malheureux, et il vaut mieux lire λέγοισθε, c'est-à-dire « vous êtes heureux, continuez à l'être, et par suite soyez cités pour votre bonheur ». C'est trop de subtilité; quelle nécessité y a-t-il de suspecter un texte si clair? M. Zakas, toutefois, va rarement jusqu'à l'excès ; mais si la critique croit avoir pour but de trouver dans un passage non pas le sens qui y est réellement contenu, mais un sens que l'on prête à l'auteur, sous le prétexte qu'il n'a pu s'exprimer que de telle ou telle manière, il n'y a plus qu'à lâcher la bride à l'imagination et nous aurons autant de textes que de commentateurs. La lecture des ouvrages de M. Z. est très instructive à ce sujet, et comme il n'oublie pas de mentionner toutes les tentatives faites avant lui pour rétablir les passages controversés, il est facile de voir comment parfois se donne carrière la fantaisie des critiques. M. Zakas, lui aussi, propose nombre de changements arbitraires, tout en qualifiant d'arbitraires, avec beaucoup de raison, des corrections proposées par d'autres. D'un autre côté, bien qu'il semble connaître à fond et la langue grecque et les textes qu'il émende, il se fait quelquefois des constructions à lui et use d'une

métrique façonnée à son usage. Par exemple, il n'admet pas λαμβάνων dans *Œd. R.* 1494; il faut alors une correction, λαμβάνονθ' (= οντα) se rapportant à τέκνα, qui est le régime d'un infinitif γαμεῖν aussi facilement (?) suppléable après παραρρίψει que γαμῶν se supplée avec τίς ἔσται οὗτος. Je crois simplement que si M. Z. avait bien pénétré la valeur exacte de λαμβάνων, il n'eût pas songé à un changement. On voit clairement le procédé : 1° on croit que le sens doit être tel ; 2° on refait un texte qui donne ce sens. Le mal est complet quand la correction proposée produit une construction défectueuse ou incorrecte. *Œd. Col.* 1425 : μαντεύμαθ', ὃς σφῷν θάνατον ἐξ ἀμφοῖν θροεῖ ne peut être bien compris, dit M. Zakas, que si l'on joint ἐξ non à ἀμφοῖν, mais à σφῷν ; la construction est au moins insolite, pour ne pas dire inadmissible. Quelle construction anormale que celle de la préposition dans *El.* 367-368 : φανεῖ πλεῖστ' εἰς κακή | θανόντα πατέρα (πλεῖστ' εἰς pour πλείστοις), εἰς retombant sur πατέρα! *Aj.* 1019-1020 : ἀπορριφθήσομαι | δοῦλος λόγοισιν ἀντ' ἐλευθέρου φανείς ne semble pas clair à plusieurs critiques, je ne sais trop pourquoi ; à M. Z. non plus, qui change λόγοισιν en λόγοις οὐκ, et interprète ces deux mots par ἔργοις. C'est déformer les textes à plaisir. Quant à la métrique, que pensera le lecteur d'une fin de vers comme μὴ σύ σφε παρίδῃς (*Œd. R.* 1505), et surtout de celle-ci : τῶν πρόσθ' ἡμῖν εἰρημένων (*Œd. Col.* 257)? J'ai cru à une faute typographique, mais je n'ai rien trouvé dans les errata. V. encore *Aj.* 838 : πρὸς τῶν Ἀργείων au début du vers! Au contraire, quand M. Z. veut bien ne pas se laisser entraîner par sa fantaisie, quand il ne se préoccupe pas exclusivement du sens qu'il imagine, quand il ne sort pas des règles de la saine critique, il trouve des corrections véritablement heureuses, et tellement lucides dans leur simplicité, qu'on se demande comment elles n'ont pas été faites plus tôt. Par exemple, *Œd. Col.* 797 : ἀλλ' οἶδα γάρ σε ταῦτα μὴ πείθων, ἴθι, qui est mauvais et incorrect, n'a pu recevoir d'interprétation satisfaisante, et l'on a cherché en vain des corrections; M. Z. indique la seule vraie, en rétablissant la ponctuation : ἀλλ', οἶδα γάρ σε, ταῦτα μὴ πείθων ἴθι. *El.* 708, la correction ἄλλον δέκατος pour ἄλλος δέκατον est très heureuse et parfaitement justifiée. *El.* 1290, τὰ μέν pour δόμων est également excellent. *Aj.* 986, κύνες au lieu de κενῆς est très ingénieux. *Œd. Col.* 1773, πάνθ' ὅσ' ἂν a été corrigé par Porson en πάνθ' ὁπόσ' ἂν pour le mètre; mais la construction est forcée et peu conforme à la syntaxe: M. Z. rétablit la phrase exacte en lisant πάνθ' ὡς ἄν, sans ponctuation après τάδε, et avec une virgule après πάνθ' et après πράσσειν. Des corrections de ce genre se rencontrent çà et là ; mais s'il arrive fréquemment que les observations de M. Z. soient très suggestives, si ses conjectures sont souvent satisfaisantes et appellent l'attention, il faut avouer cependant que dans la majorité des cas elles sont faibles ou inutiles, et que parfois même elles sont franchement inadmissibles [1]. M. Z. doit bien savoir que son

1. *Œd. Col.* 1277 : τὸ δυσπρόσοιστον κἀπροσήγορον στόμα. M. Z., avec Nauck, pense que le second mot est corrompu, et en effet cette épithète ne saurait convenir à

œuvre est extrêmement périlleuse, si j'en juge toutefois par les vers des *Néméennes* qu'il a pris pour épigraphe : Πολλὰ γὰρ πολλᾶ λέλεκται, νεαρὰ δ' ἐξευρόντα | δόμεν βασάνῳ εἰς ἔλεγχον ἅπας κίνδυνος. — C'est fort bien fait à M. Z. d'avoir changé d'imprimeur ; ce volume est notablement supérieur au premier pour la netteté et l'élégance des caractères ; il y a également moins de fautes d'impression, bien qu'il en reste encore beaucoup qui ne sont pas signalées à l'erratum. L'auteur s'en excuse (p. 406) : ce n'est pas lui qui a corrigé les épreuves [1].

II. — Ici, l'exécution typographique laisse considérablement à désirer ; beaucoup de caractères sont cassés, et d'autres, en très grand nombre, sont tombés sans laisser même une trace, ce qui rend parfois la lecture pénible. L'auteur examine deux éditions de la « Bibliothèque Zôgraphos », *Antigone*, par M. Sémitélos (1887), et les *Phéniciennes*, par M. D. Bernardakis (1888). En même temps, il propose ses propres conjectures, et voilà pourquoi, dans ses *Remarques* sur Sophocle (p. 250), il renvoie pour Antigone à ce volume. C'est une longue recension de ces deux ouvrages, où M. Zakas soumet à une critique sévère et minutieuse les préfaces, le texte, les notes, les conjectures, même la vie professionnelle de ces deux savants. Entre temps, il trouve moyen de donner quelques coups de patte (coups de griffe serait peut-être plus exact) à un autre de ses compatriotes, M. Mistriôtis, qu'il n'épargne guère non plus du reste dans le volume dont je viens de parler. M. Z. n'est pas tendre pour M. Sémitélos : « Il est possédé, dit-il (p. 14), ὑπὸ τοῦ οἴστρου μεταβολῶν ; il a mis 15 ans à trouver 211 corrections qu'il a introduites dans le texte (p. 13). Quoi d'étonnant ? » ajoute-t-il avec une ironie d'assez mauvais goût, « on sait bien que les professeurs de l'université d'Athènes n'ont rien à faire ; ils ne professent que trois heures par semaine, commencent l'année très tard et la terminent très tôt, ont en outre beaucoup de congés et enseignent toujours la même chose : d'où beaucoup de loisir. » M. Z. doit avoir des griefs, fondés ou imaginaires, contre l'université d'Athènes ou contre les hauts personnages de l'instruction publique en Grèce ; cela perçait déjà dans la préface des *Remarques* sur Eschyle, et cela se voit aussi dans celle des *Remarques* sur Sophocle. Mais laissons là les querelles des savants Hellènes : les philologues, dit-on, sont irascibles. En ce qui concerne l'édition même d'*Antigone*, je suis entièrement d'accord avec M. Zakas ; il n'est pas permis de défigurer un texte comme l'a fait M. Sémitélos ; par exemple le v. 718 : ἀλλ' εἶκε θυμῷ καὶ μετάστασιν δίδου est transformé en ἀλλ' εἰκάθων μοι καὶ μετὰ στάσιν δίου ; v. 393 : ἔοικεν ἄλλῃ μῆκος οὐδὲν ἡδονῇ devient εἴακεν ἀμῇ

στόμα ; mais δυσπρόσωπον de Nauck ne vaut pas mieux, et δυσπόριστον de Z. a un sens inacceptable. Il est regrettable que δυσπρόσοιστος n'existe pas dans la langue ; ce terme serait tout à fait conforme au contexte, et il pourrait se justifier par un certain nombre de composés analogues, parmi lesquels δυσάνοιστος.

1. Je dois cependant lui signaler qu'il y a partout *Comperz* (*Gomperz*) *Vanvillers* (*Vauvilliers*) et *Madwig* (*Madvig*).

μῆκος οὐδὲν πημονῇ, avec une faute de métrique; même faute dans la fin de vers τοῦδ' Ὀλύμπου δεσπότῃ (v. 758). M. Z. en signale bien d'autres : « on dirait que S. perd son sens critique à mesure qu'il approche de la fin » (p. 189). Quant aux émendations de M. Zakas, qu'en dirai-je que je n'ai déjà dit? Il corrige d'après le sens qu'il suppose, quand le sens du texte ne lui convient pas (v. 556); il a des idées d'une étrange subtilité : « Hémon se frappe au flanc, ce qui est plus douloureux, en homme; Eurydice au cœur, parce que la mort vient plus vite » (p. 185); il fait des constructions inadmissibles (v. 580-581), par suite d'un principe d'entrecroisement qui semble être son cheval de bataille (p. 88); et à côté de ces fantaisies, il rencontre des interprétations remarquables, comme celle des vers 61-64, et celle de τῶν καθεστώτων au v. 1160; et il propose des corrections dont la simplicité garantit la justesse, comme ποῖ γνώμης πέτει (v. 42) pour ποτ' εἶ; v. 412 : οὐ πεφευγότες (l'explication du texte ordinaire telle que la donne Boissonade, n'est pas conforme à la réalité); v. 1182 : περᾶ au lieu de πάρα (également conjecturé par Brunck); d'autres encore, très sérieuses et donnant à penser. — M. Z. aborde ensuite l'examen des *Phéniciennes*, qu'il critique en détail, avec trop de détails même; son style, qui généralement manque de coulant et de mesure, y est dans le début d'une prolixité fatigante. Il est extrêmement injuste pour Euripide, qu'il rabaisse de parti pris et dont il méconnaît le génie, parce qu'il se place à un point de vue faux; il s'égare dans des digressions dont il est impossible de saisir la portée, par exemple sur la carrière de M. Bernardakis, ou encore à propos des idées de Fallmerayer; et il s'attarde beaucoup trop à vouloir prouver que Schlegel n'avait nulle animosité contre Euripide. Il est vrai que c'est la préface de B. qui donne lieu à ces longues discussions; mais M. Z. aurait pu et dû se borner. Je ne puis insister plus longuement; dans l'étude du texte même et dans les leçons proposées, M. Z. montre les mêmes qualités et les mêmes défauts; le lecteur passe de l'excellent au pire, du bon sens à l'étrangeté, de la critique sérieuse à la fantaisie. — M. Z. termine ce long travail par une comparaison d'ensemble des deux éditeurs (p. 451-455) : Sémitélos suspecte tout et corrige trop; Bernardakis ne suspecte pas assez et est trop conservateur. B. n'a pas assez de critique; S. n'interprète pas suffisamment; tous deux visent trop à l'originalité, et leurs éditions n'ont pas la valeur qu'elles pourraient avoir. M. Zakas, dont le ton n'est pas toujours bienveillant, porte en somme un jugement peu favorable sur les deux éditions et semble affirmer qu'elles ne sont pas dignes de la collection Zôgraphos.

My.

---

3. — Ettore de Ruggiero. **L'Arbitrato pubblico in relazione col privato presso i Romani.** Rome, 1893, gr. in-8, 395 p., chez Pasqualucci.

L'activité infatigable de M. de Ruggiero, dont j'ai eu souvent l'occa-

sion de prononcer ici le nom, vient de donner naissance à un livre qui nous prouve une fois de plus la grande érudition juridique et épigraphique de l'auteur. Il y traite de l'arbitrage public chez les Romains. C'est presque un sujet d'actualité. En un temps où toutes les nations de l'Europe semblent éloignées des solutions belliqueuses et où l'on a vu plus d'une difficulté internationale réglée par un tribunal arbitral, il est assurément intéressant, au moins en théorie, d'étudier comment on s'y prenait, à Rome pour apaiser des différends, entre individualités politiques ou administratives que séparaient des intérêts rivaux. Peut-être même est-ce là une des raisons qui ont poussé M. de R. à entreprendre ce travail. Les matériaux qu'il a recueillis sont considérables; ils sont, pour la plupart, empruntés à l'épigraphie grecque ou latine. (sénatusconsultes, lettres d'empereurs ou de magistrats, monuments commémoratifs d'arbitrages). Quelques-uns ont été fournis par les historiens. Tous ces documents ont été rassemblés comme pièces justificatives à la fin du travail et ne remplissent pas moins de 160 pages (pp. 232 à 398). Chacun d'eux est accompagné de sa bibliographie, d'une traduction en latin pour les textes épigraphiques grecs et d'annotations nécessaires à l'intelligence du morceau.

Ils sont divisés en trois catégories suivant la nature de l'arbitrage qu'ils nous révèlent. M. de R. a, en effet, distingué trois sortes d'arbitrage, qu'il nomme international, fédéral et administratif. Les deux premières catégories s'appliquent aux différends qui n'intéressent pas Rome comme État, dans lesquels elle n'a point à intervenir pour se défendre ; par exemple, un conflit entre peuples indépendants ou alliés ou entre cités extra italiques donne lieu, s'il y a arbitre, à un arbitrage international ou fédéral. Il sera international si les parties sont en dehors du territoire romain ; il sera fédéral, au contraire, si toutes deux sont comprises dans l'étendue des posessions romaines. M. de R. a donné à ce genre d'arbitrage le nom de fédéral parce qu'il lui paraît résulter du pacte fédéral qui unissait Rome à ses alliés. L'arbitrage administratif s'exerçait toutes les fois que les intérêts matériels de l'État romain étaient en jeu : par exemple, en cas de discussion entre une cité et le fisc impérial au sujet d'un territoire contesté, ou encore en cas de conflit entre une cité sujette et une commune de droit romain. Chacun de ces arbitrages se faisait par des organes particuliers et se traduisait par des manifestations différentes. Ainsi, pour les débats internationaux et fédéraux, qui ne se produisirent guère que sous la République, l'arbitre était le sénat et le sénat seul ; pour les débats administratifs, l'arbitre était, suivant les cas, le sénat ou l'empereur ; pourtant celui-ci arriva peu à peu à annuler le sénat comme arbitre, son pouvoir administratif s'étendant non seulement sur les provinces, qui relevaient de son autorité, mais aussi sur les provinces sénatoriales et sur l'Italie. Le jugement de l'un ou de l'autre s'exerçait d'ailleurs, de la même façon, soit directement, soit indirectement. Dans ce dernier cas, la connaissance

des faits était renvoyée à un tiers, gouverneur de province, procurateur, particulier. La forme extérieure seule des documents qui nous ont été conservés prouve cette distinction : tantôt le jugement est rendu par sénatusconsulte ou par lettre impériale — c'est l'arbitrage direct; tantôt par décret d'un tiers, d'un délégué — c'est l'arbitrage indirect.

Tel est, en quelques mots, le fonds du travail de M. de Ruggiero ; on en voit tout l'intérêt et toute la nouveauté. Dans l'état actuel de nos connaissances, il est difficile d'être plus complet et plus instructif. Le sujet, sans doute, aurait pu être traité à un autre point de vue; et la lecture du livre eût été certainement plus attrayante si l'auteur y avait donné une plus grande place aux considérations historiques proprement dites ; mais il n'a voulu faire que de l' « épigraphie juridique » : c'est la raison d'être de l'œuvre, c'est ce qui en fait la valeur propre.

---

4. — R. Lanciani. **Pagan and christian Rome**. Boston et New-York, 1893. In-8, 374 p., chez Houghton, Mifflin et Cie.

J'ai eu l'occasion de rendre compte, ici-même, il y a cinq ans, d'un livre de M. Lanciani intitulé *Ancient Rom in the light of recent discoveries*. L'auteur y a montré, avec cette connaissance approfondie qu'il possède de Rome et de ses monuments, tout ce que les récentes découvertes apprennent sur l'histoire et sur la topographie de la ville dans l'antiquité. Le nouveau volume de M. L. ne porte pas le même titre que le précédent; mais il devrait le porter, la méthode suivie étant sensiblement la même. Il n'y est guère question que des trouvailles faites pendant la période où M. L. était directeur général des fouilles; la seule différence est qu'il y est parlé des antiquités chrétiennes tout autant que des antiquités païennes.

Le livre débute par un chapitre sur la transformation de Rome païenne en une ville chrétienne. Nous y voyons comment le christianisme a pris peu à peu possession de la société, aussi bien dans les grandes familles que dans le peuple, et comment l'église naissante, par une adoption fort habile, s'est appropriée successivement tout ce qu'elle a trouvé établi, même les édifices du culte païen. Cette transformation des hommes et des choses constitue l'idée maîtresse du livre et en a dicté le plan, ainsi qu'on le voit par les titres seuls des chapitres qui sont : I Chapelles et temple païens; II. Églises chrétiennes; III. Tombes des empereurs; IV. Tombes des papes; V. Cimetières païens ; VI. Cimetières chrétiens. Un autre que M. L. eût traité le sujet, soit en présentant un résumé de tous les faits connus, à propos des matières contenues dans chaque chapitre, soit en choisissant les plus probants ou les plus fameux — ç'eût été rationnel. Mais M. L. est surtout un archéologue et un archéologue militant; et, comme tous les soldats, il aime à raconter ses batailles. Ainsi, lorsqu'il traite des temples païens, il ne cite que le temple de Jupiter Capitolin, celui d'Isis et de Sérapis,

celui de Neptune, celui d'Auguste et deux ou trois autres encore, et cela parce qu'il en a dirigé ou ordonné les fouilles, et non parce qu'ils sont caractéristiques. Le livre y gagne peut-être en intérêt, du moins en ce genre d'intérêt qui résulte de la nouveauté; et, comme ce volume est exclusivement une œuvre de vulgarisation scientifique, attacher et retenir le lecteur est un des points essentiels. A cela M. L. a parfaitement réussi. La façon dont il nous promène à travers les ruines et les monuments de Rome est charmante; et ceux même qui ont suivi avec attention dans les revues et les publications savantes les découvertes faites à Rome depuis 1870 prendront grand plaisir à se laisser guider par ce docte cicérone. Je recommande tout particulièrement les passages relatifs à la basilique de Saint-Pierre et à celle de Saint-Paul.

L'illustration du volume est très réussie. Quelques-unes des vignettes sont précieuses, parce qu'elles reproduisent soit des dessins autographes inédits (voir, par exemple, p. 69, le croquis du temple circulaire d'Hercule au *Forum boarium*, par Baldassare Perruzzi), soit des photographies archéologiques qui ne sont pas dans le commerce (*granarium* d'Ostie). Bien rarement l'auteur a cédé au plaisir de donner des dessins sans rapport intime avec le texte (par exemple, Buste de Philippe le Jeune, p. 13; statue de Constantin, p. 104; Tête de Néron, p. 186).

R. CAGNAT.

---

5. — **La littérature des pauvres dans la Bible**, par Isidore LOEB. Préface de Théodore Reinach. Paris, Léopold Cerf, 1892; in-8, XV et 280 p.

6. — **Il cantico dei cantici**, studio esegetico, traduzione e note, di David CASTELLI. Firenze, Sansoni, 1892. In-12, VIII et 79 p.

7. — **Etude archéologique sur la Malaria. — L'expression : « Mot-Tamout »**, par William GROFF. Le Caire, 1892, in-8, 7 et 9 p.

8. — **Light on the story of Jonah**, by H. Clay TRUMBULL. Philadelphia, Wattles, 1892. In-12, 18 p. (avec gravures).

I. — Nous tenons le recueil d'articles consacrés par le regretté Isidore Loeb à la *Littérature des Pauvres dans la Bible* pour un des ouvrages les plus importants d'exégèse, qui aient paru en langue française depuis la renaissance des études religieuses. Non seulement un très gros problème de littérature et d'histoire des idées y est posé dans des termes tout à fait nouveaux, mais la solution qu'en donne l'auteur, bien que sujette à certaines réserves, jette une vive lumière sur le développement religieux de l'ancien Israël. « Pourquoi faut-il, dit M. Th. Reinach, en présentant au public le livre de son ami, qui était en même temps le nôtre, pourquoi faut-il que ce beau livre, qui inaugure peut-être une nouvelle phase dans l'histoire des études bibliques, soit en même temps le testament littéraire de son auteur? » Isidore Loeb avait hésité à quitter le terrain de l'histoire, où il s'était acquis une si grande autorité et où ses travaux étaient accueillis avec empres-

sement par le judaïsme tout entier, pour les discussions critiques, où il savait qu'il se heurterait à des habitudes invétérées et à des préjugés difficiles à déraciner. Ce n'est que dans ces dernières années qu'il s'était résolu à entrer dans la mêlée. Son œuvre reste donc, sous ce rapport, singulièrement incomplète. Toutefois, ce volume unique contient des vues si originales, servies par une érudition si solide à la fois et si ingénieuse, qu'il ne manquera pas d'atteindre son but, qui est de faire comprendre que les plus grosses questions relatives à l'évolution religieuse du judaïsme aux temps de la Restauration sont très mal résolues parce qu'elles sont très mal posées.

En appréciant l'œuvre de M. L. je suis moi-même presque suspect parce que, sur plusieurs points essentiels, il se trouve abonder dans mon sens et apporte aux vues que j'ai tenté de faire prévaloir sur l'interprétation des livres bibliques et sur la manière dont il convient d'en faire usage, un appui précieux. Cependant, comme je ne voudrais pas, à l'occasion de la présente publication, avoir l'air soit de trop tirer M. L. à moi, soit de faire son éloge en raison même de la parenté qui se rencontre entre ses résultats et les miens, j'invoquerai très volontiers ici le témoignage de M. Reinach, qui s'exprime ainsi, en rapprochant nos deux noms : « On voit jusqu'à quel point M. L. — presque en même temps que M. Maurice Vernes, et pour des raisons analogues — avait secoué le joug de l'exégèse orthodoxe. Par là nous entendons, non pas cette vieille orthodoxie traditionaliste, désormais inoffensive, qui prenait au sérieux les suscriptions des Psaumes ou les prédictions de Daniel, mais l'exégèse des Graf, des Kuenen, des Reuss et des Wellhausen, que la docilité de certains disciples tend à ériger en une orthodoxie nouvelle, en dehors de laquelle il n'y a point de salut. » M. Reinach ajoute, et il est à peine besoin de dire jusqu'à quel point j'abonde dans son sens : « Certes, notre ami admirait, autant que personne, les grands travaux de cette école; il en acceptait, au moins provisoirement, certains résultats, mais il conservait, avec sa liberté d'appréciation complète, une extrême défiance envers les procédés et les conclusions de l'exégèse rationaliste en matière de chronologie littéraire. La chasse aux allusions historiques, en particulier, lui paraissait une méthode dangereuse. » Il est bon encore que le lecteur sache que le livre de M. L. est une œuvre de pure science ne recélant ou ne révélant aucune visée apologétique, ne se préoccupant point de recommander au monde moderne soit le mosaïsme, soit le prophétisme, comme la solution suprême aux difficultés qu'il rencontre sur son chemin.

Le point de départ des études de M. L. sur la *Littérature des Pauvres* a été l'examen d'un vieux morceau liturgique, le *Schemoné-esré* ou Prière des dix huit bénédictions; cette pièce nous révèle l'existence dans le judaïsme, aux environs de la persécution organisée par Antiochus Épiphane et de l'insurrection des Machabées, d'associations ou de confréries de gens qui s'appelaient les Pieux, les Justes, les Saints, les Pau-

vres, les Humbles. Ces dévots ont joué un rôle prépondérant aux temps de la Restauration et la trace de leurs espérances, de leurs vues et de leurs préoccupations spéciales, s'est conservée dans des livres dus à leur inspiration, à savoir les *Psaumes*, la seconde partie d'*Isaïe* (sinon *Isaïe* tout entier), enfin dans un certain nombre de morceaux poétiques tels que le Cantique de Débora, les bénédictions de Jacob et de Moïse, etc... Pour compléter ses études sur la confrérie des Pauvres, M. L. a donc été conduit à analyser, jusque dans le détail le plus minutieux, d'abord la collection des *Psaumes*, puis le *Deutéro-Isaïe*, enfin les morceaux poétiques insérés dans les textes en prose de la Bible.

« De toutes les périodes de l'histoire d'Israël, la plus obscure et, en apparence, la plus vide, dit M. Th. Reinach, est celle qui s'étend depuis le retour de la captivité de Babylone jusqu'au soulèvement des Machabées [1]... Mais, si cette époque est singulièrement stérile en événements, nulle ne paraît avoir été plus féconde et mieux remplie au point de vue de l'histoire des idées. — Suivant une théorie dont le germe, mais le germe seulement, se trouve dans le beau commentaire de Grætz sur les *Psaumes*, publié en 1882, il se serait formé au sein du peuple juif, pendant l'exil de Babylone, une classe d'hommes qui prétendaient être spécialement les serviteurs de Dieu et croyaient être plus fidèles au judaïsme que les autres juifs. » La Palestine juive eut donc, selon l'expression dont use M. Loeb, « des espèces de derviches voués à la vie pieuse, humbles et pauvres par principe et par profession ». Leur œuvre littéraire, ce sont les *Psaumes*, c'est le *Second Isaïe*, qui mettent en lumière « deux couples antithétiques, le Pauvre et le Méchant, Israël et les nations », et nous font assister à la lutte acharnée de ces ennemis irréconciliables qui doit aboutir au triomphe final du Pauvre et d'Israël. Tous ces morceaux sont à peu près de même époque : les *Psaumes* s'espacent sur les quatre siècles qui séparent la destruction de Jérusalem par les Chaldéens de l'insurrection des Machabées; le *Deutéro-Isaïe* est lui-même l'œuvre des temps de la Restauration, il a été écrit en Palestine après le retour des exilés sur le sol natal et il semble que la première partie d'*Isaïe* fût en voie de rejoindre la seconde, si la maladie n'avait contraint l'auteur de renoncer à cette partie de ses recherches. Mais plus original encore que ces propositions littéraires, est le jugement porté sur les *Psaumes* et sur *Isaïe*, quand M. L. se refuse à voir dans les différents morceaux l'écho ou le produit de telle circonstance donnée ; il n'y a pour lui « qu'une histoire pour les *Psaumes*, l'histoire de l'âme juive à l'époque du second temple, histoire tout intérieure et morale, où ne retentissent que de loin les événements du dehors ». Je m'associe avec un pieux regret à l'hommage que M. Reinach rend en ces termes à l'œuvre de son ami : « La Bible nous apparaît d'autant plus

1. C'est cette époque à laquelle M. Renan applique ce titre, essentiellement contestable : « Le grand sommeil d'Israël. »

grande qu'elle se révèle comme l'effort collectif de tout un peuple pendant une longue suite de siècles. Ce sera l'honneur de M. L. d'avoir, en approfondissant cette idée sur un point particulier, engagé définitivement le judaïsme dans la voie de l'exégèse scientifique, dont des répugnances si naturelles l'avaient longtemps écarté. »

Ainsi des idées dogmatiques se produisant du v[e] au II[e] siècle avant notre ère sous la forme de prophéties et de poésies pseudépigraphes, pseudonymes, — empruntant leur cadre à des circonstances historiques librement choisies et combinées, destinées uniquement à servir de véhicule et d'enveloppe à la pensée, — voilà le grand résultat littéraire qui se dégage du livre de M. Loeb. Mais, en second lieu, ces productions d'une si haute inspiration, d'une facture souvent si distinguée, si géniale, sont l'œuvre d'un groupe déterminé, de ce que nous appellerions dans la langue du jour « les piétistes », de ces gens qui, dominés par l'idée religieuse, ne voient plus rien en dehors d'elle, de ces hommes pour lesquels l'horizon de la vie s'est assurément rétréci, mais qui regagnent en profondeur ce qu'ils perdent en étendue, descendant dans leur état d'âme et y trouvant parfois les perles de la plus pure mysticité. Je crois que, dans l'ensemble, ces résultats peuvent être tenus pour acquis. Il reste cependant à bien préciser ce qu'il convient d'entendre par les *confréries* de Pauvres. Sont-ce de véritables associations, ayant leurs règles, leurs statuts, la liste de leurs membres, leurs réunions périodiques? M. L. n'ose l'affirmer; il lui suffit qu'il y ait eu entre les Pauvres le lien d'une doctrine et d'une tendance communes. Il me semble même remarquer à cet égard un certain flottement dans sa pensée, qu'il soit parti de l'idée d'une sorte de caste, recrutée par libre accession, mais nettement délimitée, et que, au moment d'achever son travail, il ait cru nécessaire d'atténuer les expressions qui tendraient à isoler les Pauvres du mouvement général des idées et des préoccupations au sein du judaïsme. Pour ma part, je préfère entre ces deux conceptions la plus large : les Pauvres, ce sont les piétistes, les dévots du judaïsme, ceux qui se plongent dans la pratique, dans la lecture des écrits sacrés, dans le chant des cantiques, qui se nourrissent de la littérature édifiante et contribuent à la développer. Je ne vois dans leur œuvre rien qui sente la secte, c'est-à-dire qui réclame une organisation ecclésiastique spéciale; une supposition de cette dernière nature me semblerait même de nature à soulever de très grosses difficultés. Dans le catholicisme et dans le protestantisme contemporain, il y a des personnes chez lesquelles le sentiment religieux se produit d'une manière plus vive, qui se déclarent « converties », qui savent le jour et l'heure où Dieu les a arrachées au péché et prises sous sa protection spéciale. Les gens du dehors les appellent avec une légère nuance d'ironie des « dévots »; eux-mêmes se disent « pieux ». Ces gens pieux ne forment pas une caste, mais un groupe; ils se reconnaissent à une certaine façon d'être, à des expressions ou des gestes qui leur sont familiers. Je crois que c'est dans cet ordre d'idées qu'il faut chercher à reconstituer la catégorie des « Pauvres » en Israël.

Remarquez d'ailleurs que M. L. leur attribue déjà une activité littéraire considérable : la collection des *Psaumes*, *Isaïe*, beaucoup de poésies éparses çà et là. Mais il faudra faire également rentrer dans ce courant de littérature édifiante, d'une part les autres livres prophétiques, de l'autre le livre des *Chroniques*. Raison de plus pour ne pas faire honneur de toute cette littérature à des gens qui eussent formé dans la nation une sorte de société à part. Allons plus loin. Il y a dans le Judaïsme du second temple un groupe de *piétistes-mystiques*, comme il y a un groupe de *piétistes-ritualistes*. Les premiers expriment leurs aspirations, d'abord par les écrits prophétiques, puis par les *Psaumes* ; les seconds d'abord par le *Deutéronome*, puis par la *Thorah*, sous sa forme définitive. Une œuvre, telle que les *Chroniques*, est écrite dans un esprit qui devait donner entière satisfaction aux uns comme aux autres. — Ce qui intéressera vivement les lecteurs de la *Littérature des Pauvres* et les laissera — je ne crains pas de le dire — sous un véritable charme, ce sont les pages exquises consacrées à la nature et surtout à la symbolique de la nature dans les *Psaumes*, à la nature inorganique d'abord, puis aux animaux et à leur symbolique, à la nature organique et à la nature en général ; je signale également comme une source de renseignements précieux les pages où l'auteur a dépouillé les données historiques et géographiques qui se rencontrent aux *Psaumes*. — Cette œuvre forte et fine, fruit savoureux d'une pensée hardie et d'une imagination disciplinée, où l'érudition la plus précise, la plus minutieuse, a eu le rare bonheur d'avoir à son service une plume élégante et souple, l'œuvre du regretté Isidore Loeb, nous en avons l'assurance, sera mise par les juges compétents à son véritable rang, qui est le premier.

II. — M. David Castelli s'est fait en Italie une place toute particulière dans les études bibliques. Dans ce pays, où il semble qu'elles dussent avoir une place d'honneur, mais où le catholicisme les a étouffées, il s'efforce, depuis un quart de siècle, par des traductions et des publications d'ensemble, de faire connaître les méthodes exactes de l'exégèse allemande et de vulgariser ses résultats. Il le fait dans une forme vive et claire, avec un talent d'exposition, avec une persévérance qui méritent les plus vifs éloges. Dès 1866, il donnait une traduction de l'*Ecclésiaste* ; en 1874, il exposait les espérances messianiques chez les Hébreux ; en 1878, il traitait de la poésie biblique ; en 1882, il exposait ce qui concerne les prophéties ; en 1884, il abordait l'étude des textes législatifs ; en 1887-88, il racontait en deux volumes l'histoire d'Israël en s'appuyant sur les plus récents travaux de la critique étrangère ; enfin, aujourd'hui, il nous donne, en guise de délassement, une traduction du *Cantique* accompagnée du commentaire et des notes qui peuvent en permettre la pleine intelligence. Dans l'énumération des œuvres de M. Castelli, j'ai laissé de côté quelques ouvrages qui se rattachent aux études spécialement juives ou talmudiques ; j'ajouterai seulement qu'il est excellent hébraïsant et que, comme nuance critique, il se rattache à l'école de

Reuss et de Kuenen. Les lecteurs de langue italienne ne sauraient trouver en ces matières difficiles un introducteur mieux informé, un guide plus autorisé.

Sous sa forme modeste et dans ses dimensions restreintes l'étude de M. C. sur le *Cantique* est assurément une des meilleures que j'ai vues ; les questions sont posées avec netteté, abordées franchement, généralement résolues dans un sens satisfaisant ; s'il subsiste encore des points douteux, qui pourra s'en étonner ? La première question concerne le bien fondé de l'interprétation allégorique ; M. C. donne sur l'histoire de l'exégèse d'intéressantes indications, qu'il aurait évidemment pu développer ; l'amant et l'amante sont tour à tour Jéhovah et la nation juive, le Christ et l'Église, Dieu et l'âme, sans oublier ceux qui ont vu dans le *Cantique* le symbole de l'union de l'âme humaine avec l'intellect actif d'Averroès ! Des rabbins et des pères de l'Eglise jusqu'à M. Adolphe Franck, la liste est longue non moins que curieuse. Donc l'interprétation allégorique est écartée par de fort bonnes raisons. Le *Cantique* se compose-t-il d'une série de chants indépendants les uns des autres, ainsi que Reuss l'a soutenu récemment ? M. C. fait remarquer justement que, sans admettre un drame proprement dit, de fortes raisons militent en faveur de l'unité du poème. L'hypothèse d'un drame a été inventée au siècle dernier en Allemagne et M. Renan l'a transportée chez nous sans la rendre plus satisfaisante. Donc ni drame proprement dit ni poésies indépendantes ; je m'accorde avec M. C. sur ce double point. Il faut alors trancher la question des personnages : y en a-t-il deux, trois ou quatre ? L'ancienne exégèse n'en connaissait que deux, l'amant et l'amante, en dehors des comparses. Les partisans du drame en ont réclamé un troisième : Salomon a fait enlever sa fiancée à un modeste pasteur ; celle-ci reste insensible aux attraits des royales amours et son berger vient la retrouver dans le harem. Salomon, le berger, la bergère, cela fait trois : quand les déclarations adressées à la femme deviennent inconvenantes, c'est Salomon qui parle ; quand elles se maintiennent dans de sages limites, c'est le fiancé. D'autres ont fait mieux ; ils ont remarqué que le langage placé dans la bouche de l'amante ne se conforme pas toujours aux règles de la civilité puérile et honnête et cette réflexion les a conduits à une découverte merveilleuse : deux amants, deux amantes ; à l'amant convenable et respectueux, qui est le brave berger, répond la jeune et pudique paysanne ; à Salomon, vieux lascif, une femme du harem donne la réplique en des termes qui ne laissent point planer l'équivoque. Et nous restons ainsi dans cette redoutable perplexité : sont-ils deux, sont-ils trois, sont-ils quatre ?

M. Castelli, se rapprochant sur ce point de l'exégèse traditionnelle, tient pour deux interlocuteurs seulement, la Sulamite ou l'amante, d'une part, de l'autre le berger qui est plutôt un propriétaire campagnard qu'un simple pâtre. Quant au nom de la Sulamite, il en fait une sorte d'épithète, au sens de la « parfaite » ou quelque chose d'approchant ; je

crois que la vieille interprétation : Sulamite pour Sunamite, femme originaire de Sunem (aujourd'hui Solam) dans la vallée du Kison, reste la plus naturelle. Mais pas plus que M. C., je n'y vois aucun argument en faveur d'une prétendue critique dirigée par la province, notamment par la région du nord, contre Jérusalem et les mœurs des citadins ; Jérusalem est visiblement le lieu de l'action et le poète ne s'est aucunement préoccupé de la dénigrer, d'opposer la pureté des mœurs rurales au relâchement de la capitale. Tous ces points sont traités ici avec mesure et bon sens. Quant à la date, M. C. n'hésite pas à déclarer qu'il faut sacrifier l'hypothèse de l'ancienneté et que les particularités de la langue, à elles seules, nous ramènent à l'époque du second temple ; il écarte non moins résolument l'opinion qui veut faire du Cantique un spécimen de la littérature des régions septentrionales de la Palestine. Il se refuse, d'autre part, à reconnaître les traces de l'influence grecque et ne veut pas qu'on descende plus bas, comme date de composition, que la fin de la domination persane (IVe siècle avant notre ère). Il n'est qu'un point où je trouve la démonstration de M. C. insuffisante ; il ne réussit pas à définir le rôle de Salomon dans le poème. Or la personne du fils de David apparaît à plusieurs reprises avec une significative insistance ; M. C. l'écarte en la considérant comme un simple artifice littéraire, comme un moyen tout naturel de contraste entre un amour simple et le luxe de cour. Il conserve ainsi, bien que dans une mesure très restreinte, cette opposition, indiquée plus haut, entre l'amant royal et l'amant campagnard. Je crois qu'il faut se décider à rompre cette dernière attache et à identifier, comme le faisait l'ancienne exégèse, l'amant et Salomon. Cela nous amène à dire que toute cette pastorale est l'œuvre d'un poète de ville ou de cour, assez raffiné pour comprendre et peindre les vives jouissances d'un amour partagé, pour goûter et décrire les charmes de la nature champêtre. Je crois que mon interprétation s'accommode des dernières lignes du livre (VIII, 11-14), que M. Castelli a cru devoir déplacer, et je le remercie d'avoir fait beaucoup pour ramener la critique à une intelligence plus complète de ce délicieux poème [1].

III et IV. — Je signale dans les brochures de MM. Groff et Clay Trumbull des contributions assurément utiles, mais en même temps l'emploi d'un procédé qui peut avoir de sérieux inconvénients. Trouver dans l'archéologie égyptienne ou assyrienne des lumières pour l'interprétation des textes bibliques est une chose fort licite, mais à la condition qu'on ne cherche pas l'explication d'un texte parfaitement limpide ou de circonstances très claires dans des textes ou des monuments qui n'ont avec les premiers qu'un rapport fort éloigné ou très contestable.

1. La traduction de M. C. est très bonne ; les notes qui l'accompagnent sont solides et précises. Le seul passage décidément réfractaire à une interprétation acceptable est celui de VI, 12 (*Vulg.*, les chars d'Aminadab !).

Ainsi les textes égyptiens mentionnent sous le nom de *aat*, une maladie épidémique qui sévit après le retrait des eaux du Nil et que M. G. assimile à la *malaria* des modernes ; cette *aat* doit être rapprochée du cinquième des fléaux ou plaies par lesquels Moïse tente de fléchir l'obstination du monarque égyptien ; ce fléau est un *déber*, mortalité, peste, qui sévit exclusivement sur les animaux domestiques : au passage *Exode*, IX, 3, je traduirais par *épidémie effroyable* les mots *déber kabed meod* ; ailleurs (*Lévitique*, XXVI, 25) le *déber* sévit sur les hommes et il faut traduire : épidémie, peste (cf. *Exode*, IX, 15 [1]). A *Deutéronome*, XXVIII, 21-22, l'auteur décrit les ravages de la *peste* (déber) dont il menace les Israélites, après leur installation en Palestine, s'ils abandonnent le culte de Yahvéh, ce qui indique clairement qu'il ne s'agit pas de la *malaria*, propre aux pays où les eaux recouvrent et abandonnent successivement de grands espaces. Je crois que ce dernier texte tranche la question : le *déber*, c'est la peste, c'est une épidémie ; le rapprochement proposé par M. G. est ingénieux, mais rien de plus ; le *déber* hébreu n'a rien de mystérieux et il n'est pas besoin de l'expliquer par l'*aat* des Égyptiens, transformée elle-même en *malaria* des modernes. L'auteur termine spirituellement son curieux mémoire en disant : « On raconte qu'Apollonius de Tyane fit lapider le démon de la peste ; la science moderne, qui a transformé le terrible démon de la *malaria* en un microbe, saura aussi, espérons-le, l'anéantir à son tour. » Ainsi soit-il ! — En interdisant au premier couple humain, dans l'apologue biblique de la chute, l'usage des fruits de l'arbre de la science, la divinité déclare à Adam : Au jour où tu en mangeras, *mot tamout*. — Ces mots n'offrent aucune obscurité au point de vue tant du lexique que de la grammaire hébraïque ; ils veulent dire : *Tu mourras certainement*. Les ayant retrouvés — ou croyant les avoir retrouvés — dans un papyrus antique, où il déclare qu'ils sont inexplicables par l'égyptien, M. G. prétend qu'ils ne se comprennent pas davantage dans la Bible, que ce sont des expressions mystérieuses, provenant d'un document antérieur et qui recélaient une malédiction effroyable : « On peut supposer que, bien des siècles avant que soit le papyrus, soit le texte hébraïque, fussent dans leur état actuel, il y avait une légende d'après laquelle, lorsque l'homme fut créé, Dieu (ou les dieux) avait prononcé une malédiction terrible : *mot tamout*. » Je conclus, quant à moi, que c'est s'engager dans une fausse voie que de rejeter l'explication naturelle d'un texte hébraïque sous le prétexte d'un rapport tout extérieur avec un texte étranger incompréhensible. — Je préfère de beaucoup à cet essai une *Notice sur M. Ernest Renan* [2], que M. G. a rédigée d'après ses souvenirs personnels : elle renferme plusieurs choses bien vues, des observations fines et d'un réel intérêt.

Nous savons gré à M. Cl. T. de ne pas défendre ouvertement

---

1. Cf. *Jérémie*, XXVIII, 8 ; *Habacuc*, III, 5 ; 2 *Samuel*, XXIV 13 suiv.
2. In-8, 16 p. ; Le Caire, imprimerie nationale, 1893.

l'authenticité du livre de Jonas, non plus que l'historicité des pénibles aventures qui signalèrent la carrière de l'infortuné prophète; mais il nous semble que, sous main, il voudrait, dans sa brochure intitulée : *Lumière sur l'histoire de Jonas*, dépouiller ce conte du merveilleux un peu grossier, trop populaire, dans lequel l'écrivain hébreu a enveloppé une leçon morale. Après nous avoir doctement expliqué qu'il y a des miracles sensés et des miracles qui le sont moins, ceux qui sont « a reasonable exercise of supernatural power » par contraste avec ceux qui sont de la poudre jetée aux yeux, le nouvel avocat de Jonas entreprend de faire passer les aventures de son client de la seconde catégorie dans la première. C'est le dieu Dagan (ou Dagon) le dieu mi-partie homme, mi-partie poisson, qui va nous fournir le secret de ce tour de prestidigitation. Les dieux, d'ailleurs, par ces temps difficiles pour eux, ne se doivent-ils pas assistance mutuelle? Oubliant les petites querelles du temps passé (entre autres, cette désagréable mésaventure du temple d'Asdod, où il se cassa mains et tête devant l'arche de Yahvéh) le bon dieu-poisson des Assyriens et des Philistins se prépare à tirer d'embarras son collègue de Judée et l'agent patenté de celui-ci. — Une légende rapportée par Bérose veut que Dagan sortît, de temps en temps, de la mer pour apporter des révélations aux Assyriens. Jonas, vomi par la « baleine » sur la côte, arrive à Ninive escorté par la rumeur de cette merveilleuse aventure et on le prend pour Dagan, le dieu-poisson : de là le succès de sa prédication. Allons, M. C. T. nous en fait accroire. En ajoutant que le nom divin *Oannès* tire son origine de Jonas et de l'effet produit par sa visite à Ninive, en nous citant comme argument la présence du « tombeau du prophète Jonas » dans cette région, l'écrivain comble décidément la mesure. Cependant M. Clay Trumbull est pris d'un scrupule et nous déclare, en terminant, que les faits qu'il allègue ne sont peut-être pas décisifs pour l'historicité du livre de Jonas, mais doivent être pris en sérieuse considération. — Ma foi, je les trouve plutôt gais que sérieux.

Maurice Vernes.

---

9. — Lucien Schoene, Lauréat de l'Institut (prix Rossi). **Histoire de la population française** (avec une préface de M. Levasseur). Paris, Rousseau 1893 xv-428 p.

Ce livre est présenté par M. Levasseur qui en est le père spirituel. Son magistral ouvrage « *La population française* » a défrayé l'auteur de nombreux renseignements et arguments. Mais ce n'est pas à dire que l'étude de M. Schoene manque de personnalité : cette personnalité se révèle au contraire dans l'information aussi bien que dans la critique.

L'information paraît un peu débordante, si bien que M. S. s'efface volontiers derrière les autorités qu'il cite sans fatigue. Elle déborde même hors du sujet, car intitulant son volume *Histoire de la popu-*

lation française, M. S. commence par traiter l'histoire de la population juive, de la population hellénique, de la population romaine. On ne lui sait pas mauvais gré de cette digression car, bien des points de vue apparaissent qui élargissent l'horizon de l'histoire proprement dite. L'effort pour le peuplement, les expériences, parfois si curieuses, de sélection humaine expliquent bien des institutions dans les sociétés antiques.

Sur l'influence démographique du christianisme, l'auteur est assez perplexe. La foi nouvelle prescrit la tempérance, le respect de la vie, interdit l'abandon des enfants, mais, d'autre part, elle exalte la virginité, elle provoque les communautés religieuses, vouées au célibat. Mais les nations prises en masses, ne sont guère affectées dans leur développement numérique.

La France a vu le mouvement de sa population commmandé par les événements, tels que les guerres, par son état social, par ses gouvernements. M. S. recherche le rôle de chacun de ces facteurs, aux diverses périodes de notre histoire, et de données souvent précaires il dégage des résultats d'une surprenante précision. Nous n'en voulons signaler que quelques-uns. C'est ainsi qu'il calcule à une unité près le nombre des habitants du royaume de Philippe VI. C'est ainsi qu'il montre à l'issue des guerres d'Italie, comme une conséquence de la diffusion du luxe et du besoin du bien-être, la restriction de la natalité, obtenue même criminellement dans les classes aisées, préoccupation que Montaigne traduit et approuve avec une naïveté cynique. M. S. étudie encore le trouble que l'accroissement et du même coup l'avilissement du numéraire jeta dans la constitution et l'expansion de la famille.

Mais les phénomènes naturels sont, en France, dominés de tout temps et modifiés par l'intervention de l'État. Aussi la première section de l'ouvrage est-elle remplie par l'exposé des mesures législatives édictées pour augmenter la population. Ce système prévalut surtout sous le ministère de Colbert, dont M. S. loue les intentions, mais censure l'œuvre démographique. Car Colbert eut beau entraver le recrutement des ordres religieux, doter de privilèges et d'exemptions les pères de nombreux enfants, surgréver de tailles et corvées les célibataires; tous ces palliatifs furent vains : la misère déchaînée par les guerres, vida le royaume, sans parler de l'expatriation des protestants. En somme l'action gouvernementale fut rarement heureuse, et M. S., qui la décrit fonctionnant jusqu'à la Révolution, ne la vante pas.

Après avoir passé en revue ces essais, l'auteur se demande à quelles tendances sacrifièrent les hommes d'État, aussi bien que les économistes, les philosophes, ceux enfin qu'on pourrait déjà nommer les sociologues. Cette deuxième section de son ouvrage a l'inconvénient de revenir abondamment, surtout pour le xvii[e] et le xviii[e] siècles, sur des faits déjà présentés : nous retrouvons ici un chapitre sur *Colbert et l'opinion* après les deux qui lui sont consacrés plus haut. Le chapitre XVI,

Montesquieu et son temps, évoque fréquemment le chapitre XII, *Le XVIII^e^ siècle*[1]. Nous entendons bien que M. S. prétend distinguer l'histoire des doctrines de celle des actes. Mais les mêmes matériaux, les mêmes citations servent trop souvent à deux fins. La composition est flottante.

Ce défaut s'atténue dans la partie du livre qui porte sur Malthus et le malthusianisme. On a beaucoup écrit sur ce sujet. Nous doutons qu'on ait plus clairement et plus sûrement expliqué, en peu de pages, la genèse et les suites du mouvement malthusien.

Si le temps est passé où les économistes ne juraient que par Malthus, il serait injuste de déprécier ce singulier penseur. Si son œuvre n'a pas eu d'action sur les masses, si le *moral restraint* qui en est la suprême expression[2], n'a pas été élevé à la hauteur d'un dogme, il n'en est pas moins vrai qu'elle traduit et formule scientifiquement certains symptômes de notre vie sociale. Les bourgeois et paysans français pratiquent le *moral restraint* et sont malthusiens sans le savoir.

Malthus a fait moins de ravages que le « malthusianisme ou pessimisme »[3]. M. S. discerne avec sagacité que la plupart des champions de cette école ont brandi ces théories comme « des armes contre le socialisme et la puissance du nombre ». Mais ils rêvent aussi un état idéal où les hommes suffiront à la terre et la terre aux hommes, où règnera un heureux équilibre entre la quantité des produits et le nombre des humains qui en jouiront, où triomphera enfin, pour employer la langue des économistes, la loi d'équation des subsistances. Sans doute, M. S. réprouve quelques excès ridicules du malthusianisme, comme les exhortations à la grève conjugale que Ch. Dunoyer, préfet de la Somme en 1832, adressait sur affiches blanches à ses administrés, comme une protestation de M. Hector Carnot à l'Académie des sciences en 1848, contre la vaccine qui conserve « les bouches inutiles ». Mais il n'en condamne pas formellement le principe, et s'il n'y adhère pas, c'est peut-être par soumission « aux nécessités politiques en France depuis 1866 ». Ces nécessités se résument, on ne le sait que trop, dans celle d'accroître la population pour faire face aux nations armées.

Bien des remèdes ont été préconisés contre le mal qui mine la France. Le Play et ses partisans réclament le rétablissement du droit d'aînesse. D'autres, moins hardis, MM. Cheysson, Paul Leroy-Beaulieu, dénoncent

---

1. V. par exemple les répétitions à propos de Plumart de Dangeul, Pichon, Lambert, p. 207 et 295.

2. La définition de ce terme, telle que l'ont donnée les traducteurs de l'*Essai sur la population* avec l'approbation de Malthus est digne de certains casuistes. « Ce mot comprend la contrainte de pure prudence, c'est-à-dire celle qui n'est pas accompagnée d'une rigoureuse chasteté et qui est par conséquent mêlée de vice sans être elle-même vicieuse ».

3. M. Schoene eût pu rapprocher comme des phénomènes contemporains, au début de ce siècle, le pessimisme — si le mot n'est pas prématuré — des économistes de celui de la littérature.

les lois de succession. M. S. les réfute les uns et les autres en leur opposant Montesquieu, Adam Smith, Filangieri qui ont connu de près le droit d'aînesse et l'incriminent comme une cause de dépopulation. M. Schoene se défie de toute réaction ; il a foi au progrès ; il professe que l'homme ignore encore l'art de vivre, et que la terre n'a pas encore donné tout ce qu'elle recèle de ressources et de vie. Cette conclusion généreuse embrasse le monde entier. Pour la France, l'auteur propose « quelques modestes réformes » : encouragements au mariage ; suppression de formalités gênantes ; relèvement de l'âge nuptial ; facilités de naturalisation aux étrangers, etc. Ces solutions sont empiriques, et surtout modérées, mais en matière économique, la modération, assure M. Levasseur, est « un mérite plus rare qu'on ne pourrait le croire. »

Bertrand AUERBACH.

---

10. — BERTANA (Emilio). **Studi Pariniani : La materia e il fine del Giorno.** Spezia typog. Zappa, 1893, in-8 de 112 p. 2 fr.

Comme Parini est le premier par la date des poètes patriotes qui entreprirent de faire rougir les Italiens de leur décadence, la reconnaissance nationale a un peu exagéré son courage. L'auteur des Études que nous annonçons essaie de le prouver à quelques critiques fort distingués pour qui Parini est un homme prêt à tous les périls et à toutes les réformes, qui ne craint pas d'attaquer personnellement un des plus grands seigneurs de la Lombardie et qui appelle de ses vœux une refonte de la société. M. Bertana fait remarquer que le *Giorno* fut accueilli par les éloges officiels des *Nuove di diverse corti e paesi*, journal inspiré par le comte Firmian : il cite les vers adressés à un Conseiller aulique où Parini demande très clairement une pension de Joseph II ; il établit que dans le *Giorno* et dans ses odes, loin de se montrer adversaire systématique de la noblesse, le poète marque une affectueuse déférence pour tout noble qui veut bien ne pas décourager l'estime. Quant à la théorie de l'égalité naturelle, il fait voir par de curieux rapprochements que c'était depuis longtemps dans la littérature italienne un lieu commun, que Goldoni, que certains nobles, que certains prêtres, en un mot les personnes les moins hostiles à l'ordre existant, développèrent sans aucune pensée d'application.

Désintéressé dans la question, un lecteur français du *Giorno* ne tomberait guère dans la respectable erreur que réfute M. Bertana. Mais voici une autre vue encore plus hardie et non moins juste, qui est aussi instructive pour les Français que pour les Italiens. M. B. estime que, si Parini n'a pas inauguré en Italie la doctrine des droits de l'homme, il y a inauguré celle du respect du mariage que les plus grands génies de la nation avaient singulièrement méconnu. Il le montre par l'exemple de Dante, qui sans doute peint avec un charme profond les unions vertueuses et heureuses, mais qui en réduit à plaisir

le nombre et témoigne aux amants une indulgence illimitée (M. B. n'ose pas en donner comme preuve l'épisode de Francesca, mais on sent bien qu'il y pense; et c'est du courage que de l'avoir laissé deviner). Pétrarque et Arioste lui fournissent des arguments non moins péremptoires. Il aurait même pu, content de ces exemples, se dispenser de s'appuyer sur les satiriques de profession, dont les boutades traditionnelles ne tirent pas à conséquence, puisqu'il a suffi au très peu voluptueux Boileau d'être célibataire pour avancer lui aussi qu'une femme honnête était presque introuvable.

Resterait seulement à savoir si Parini s'est seulement trompé, comme le dit M. Bertana, en croyant avec toute l'Arcadie que les vertus domestiques avaient fleuri en Italie jusqu'à une époque récente, et s'il a été, autant qu'il convenait, préoccupé du déclin de ces vertus. J'avoue que je crois, comme j'ai eu l'occasion de le dire ailleurs, que, sauf dans quelques passages très mordants et très spirituels du *Giorno*, Parini me paraît beaucoup plus choqué de la nullité des désœuvrés milanais que de l'illégitimité de leurs amours.

Charles Dejob.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Ch. Lea, dont la *Revue Critique* a signalé à plusieurs reprises les importants travaux sur l'histoire de l'inquisition et sur le droit canonique, vient de publier un mémoire intitulé *The Absolution formula of the Templars* (extr. des *Papers of American church history Society*, vol. V.), dans lequel il établit que le reproche fait aux Templiers par le pape, en 1308, de recevoir l'absolution du Maître, des Visiteurs et des Précepteurs, était mal fondé, attendu que, entre autres raisons, la règle de l'Ordre, antérieure à l'institution du sacrement de Pénitence, comportait la confession des frères au sein du chapitre et l'imposition de la pénitence par le Maître, que cette pratique était tolérée par le Saint-Siège en ce qui concernait l'ordre Teutonique. Il y ajoute de fort intéressantes considérations sur la transformation du caractère de la confession et de l'absolution au cours du XIII^e siècle.

ALLEMAGNE. — La librairie Gustave Fock, de Leipzig, nous envoie son *Catalogus dissertationum philologicarum classicarum*. C'est un répertoire utile, où d'ailleurs l'on ne trouve pas tout (ainsi Millard, *Lucani sententia de deis*, manque, et bien d'autres). Néanmoins, les quatre parties réunies de ce catalogue présentent le chiffre total de 18,372 numéros. Mais qui peut bien payer 1 mark les 24 pages in-4° publiées en 1788 (il y a cent cinq ans!) sous le titre : *de subtilitate interpretatio grammatica?* Tous les prix sont d'ailleurs majorés de façon à détourner les plus courageux. Le catalogue se vend lui-même 2 mark 50.

— La librairie Freytag vient de publier deux nouvelles éditions du *Cato* et du *Lælius* de Cicéron données par M. Schiche. En tête, une introduction en allemand contenant les articles suivants : Cicéron considéré comme auteur d'écrits philosophiques; son éclectisme; ses écrits philosophiques; notice sur le traité (*Cato* ou *Lælius*) ; sommaire. Après le texte, index des noms propres, avec quelques détails biographiques. Les lecteurs apprécieront surtout la courte liste, intercalée avant le texte,

où se trouvent notés les passages de la présente édition qui diffèrent de la précédente (1884). Ces changements ont un intérêt ou une nouveauté scientifique en tant qu'ils expriment l'opinion présente de l'auteur et sont en fait presque tous des modifications à sa deuxième édition critique de 1888. Parmi ces variantes, notons deux bonnes conjectures d'Anz, une d'Opitz. Les autres passages sont pour la plupart des rectifications fondées sur l'usage de la langue et appuyées sur les mss. de seconde classe qu'on oppose ici fort justement au *Parisinus* ou au *Monacensis*.

ANGLETERRE. — La Cambridge University Press a fait paraître deux volumes nouveaux : 1° des *Elements of English grammar* par M. Alfred S. West (in-8°, Ix et 288 p.), livre qui est destiné aux jeunes gens de treize à dix-sept ans, et qui rendra de bons services ; 2° une édition du *Midsummer-night's dream* où M. Verity a mis son soin habituel, aussi bien dans les notes que dans l'introduction.

AUTRICHE. — Lors du 42° Congrès des philologues qui a eu lieu cette année à Vienne, les savants de la capitale autrichienne et ceux de Prague ont offert à leurs collègues d'Allemagne et de Hongrie deux volumes de *Mélanges*. Le premier, écrit par les Viennois et leurs élèves, porte le titre : *Eranos Vindobonensis* (385 p.) et se compose de quarante-deux articles, parmi lesquels nous relevons : Hartel, *Ein Aegyptologe als Dichter* ; Gomperz, *Das Schlusscapitel der Poetik* — commentaire et dernier chapitre de la *Poétique* d'Aristote — ; Szantó, *Zum Attischen Budgetrecht* ; Huemer, *Gallische Rythmen und gallisches Latein* ; Benndorf, *Altgriechisches Brod*. — La Société allemande pour l'avancement des Antiquités à Prague a offert le volume intitulé : *Symbolae Pragenses* (221 p.) dont les articles, un peu plus développés, sont les suivants : Arleth, *Beitraege zur Erklaerung des Aristoteles* (Eth. Nic. I. 4. 1097 a 3-13) ; Christ, *Zur Frage über die Bedeutung des Phaidonpapyrus* ; Cornu, *Verbesserungsvorschlæge zum Poema del Cid* ; Hauffen, *Fischart's Ehezuchtbüchlein, Plutarch und Erasmus Roterdamus* ; Holzner, *Kritische Studien zu Euripides* (*Hec.* 1024. *Hel.* 414. *ib.* 880-86. *Herc. fur.* 181 et suiv. *ib.* 1291. *Suppl.* 406, 429. *Hipp.* 468-70, *Iphig. Aul.* 373, *ib.* 391, 518, 973-74, 1009, 1346. *Ion.* 598, 1287, *Med.* 909, *Orest.* 781, 904, 1047-51) ; Jung, *Imperium und Reichsbeamtenschaft* ; Kloucek, *Vergiliana* (*Aen.* I, 238 et 239, 572 sq. II, 94 et 95, VII, 266) ; Lambel, *Zur Ueberlieferung und Kritik der Frauenehre des Strickers* ; Marty, *Ueber das Verhæltniss von Grammatik und Logik* ; Mitteis, *Juristische Textconjecturen* ; Neuwirth, *Zur Kritik der Kunstnachrichten des Geschichtschreibers Franz von Prag* ; Rolin, *Studien zum Wilhelmsliede (Aliscans)* ; Rzach, *Zur aeltesten Ueberlieferung der Erga des Hesiodus* (avec deux fac-similés du *Cod. Paris.* gr. 2771, Hes. Op. 419-425 et 649-660) ; Sauer, *Studien zur Familiengeschichte Grillparzers* ; Swoboda, *Die athenischen Beschlüsse zu Gunsten der Samier*.

HONGRIE. — M. Keil vient de publier en hongrois un volume sur *La législation romaine à l'époque des Comices* (Róma toervényhozása a népgyülések korában) 410 p. recueil complet des lois romaines depuis la fondation de la République jusqu'à la loi agraire de Nerva.

— L'évêque Danyó a fait imprimer à 200 exemplaires son : *Vetus Hymnarium Ecclesiasticum Hungariae*, arte chalcotypa in aedibus Franklinianis descriptum 598 p.).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 8 janvier — 1894

11. — **Consiliatio Cnuti,** eine Uebertragung angelsæchsischer Gesetze aus dem zwœlften Jahrhundert, zum ersten Male herausgegeben von F. Liebermann. Halle a. S., Max Niemeyer. 1893. xx-29 p.

On connaît trois traductions latines des « Leges Cnuti » exécutées au xiie siècle : 1° le *Quadripartitus*, publié par M. Liebermann, auteur de la présente brochure, et précédemment annoncé par la *Revue critique* (XXXIII, 468); 2° les *Instituta Cnuti*, publiés par Kolderup-Rosenvinge dans ses *Anniversaria* (La Haye, 1826) et sur lesquels M. L. a donné un excellent mémoire dans les *Transactions* de la *R. historical Society* (1893, p. 77-107); 3° la *Consiliatio Cnuti* que nous annonçons aujourd'hui.

Ce titre, M. L. l'a emprunté aux premières lignes du texte : « Hec ex consiliato quam Cnutus, totius Anglie, Danorum et Nororum rex consiliatus est cum suis sapientibus apud Wintoniam. » L'opuscule comprend, outre les lois de Cnut, une préface et un appendice; l'appendice se compose de trois morceaux qui figurent déjà dans le *Quadripartitus*, mais la préface (Proemium) est l'œuvre propre du traducteur. Ce dernier avait à sa disposition une rédaction des lois de Cnut autre que celles que nous connaissons par les manuscrits existants et, à ce point de vue, son travail apporte quelques éléments nouveaux à l'établissement critique du texte de ces lois. Il est plus instruit que l'auteur du *Quadripartitus ;* il comprend mieux que lui la langue anglo-saxonne et il écrit dans un meilleur latin. Au lieu de conserver les termes techniques de la vieille langue juridique tels que « gemot », « team », etc., il s'efforce de leur trouver un équivalent dans la langue littéraire latine de son temps ; parfois même il transporte au temps de Cnut des expressions qui n'appartiennent qu'au xiie siècle : il traduit « ealdorman » par « preses »; « bocland » par « terra libera », « socn » et « saca » par « privilegium ». Il se sert d'expressions oratoires, de formules empruntées à la langue théologique : « in quantum humana ratio valeat »; les mots « Pater noster et Credo » sont rendus par « dominica oratio et catholica fides ». C'est

donc un prêtre. Parmi les interpolations, peu nombreuses d'ailleurs, dont il émaille sa traduction, se place un paragraphe où il indique la division administrative du royaume en comtés, centaines et dizaines, et, comme il ne parle pas des wapentakes, on en conclut qu'il n'appartenait à aucun des comtés du nord ou de l'est où cette division existait à la place de la centaine ; d'autres indices permettent de supposer qu'il était du sud, de Wessex ou de Kent. Il écrivait avant 1163, puisqu'il ne donne jamais l'épithète de confesseur ou de martyr à Édouard, qui fut canonisé en cette année-là ; mais la langue qu'il écrit n'est pas celle des jurisconsultes de Henri II ; plus élégante, elle est aussi moins précise et moins technique ; on peut donc croire qu'il écrivait dans le second quart du XIIe siècle, peu de temps par conséquent après l'auteur du *Quadripartitus*, composé en 1114.

Tels sont les résultats auxquels une étude minutieuse du texte a conduit M. Liebermann ; on peut les tenir pour acquis.

Le texte a été établi d'après trois manuscrits dont un est de 1172. M. L. en donne la description à la fin de sa préface; peut-être eût-il mieux valu commencer par là, car souvent on nous parle de tel ms. Cb, Hk, Hr, sans que nous ayons pu deviner par avance qu'il s'agit d'un ms. du fonds Colbert, du fonds Holkham (bibliothèque du comte de Leicester), ou du fonds Harleien. Est-il utile d'ajouter que le texte est imprimé avec le soin le plus méritoire, de manière à ce que les interpolations et les plus simples modifications apportées par le traducteur anonyme au sens de l'original sautent immédiatement aux yeux du lecteur ? Tous ceux qui ont parcouru les publications de M. Liebermann savent avec quelle conscience il les exécute.

Le savant érudit de Berlin ne s'amuse pas à réunir les « curiosa » de l'ancienne législative anglo-saxonne. Depuis plusieurs années il prépare une nouvelle édition des textes déjà édités par B. Thorpe et par R. Schmid ; il a vu à peu près tous les mss. connus, fouillé les bibliothèques anglaises et par ce rude labeur préparé un terrain où maintenant il est établi en maître. Il livre peu à peu à l'impression des travaux préparatoires et nous fait espérer un premier fascicule pour l'année prochaine. Nous attendons beaucoup de lui.

Ch. BÉMONT.

---

12. — **La légende de Saladin**, par Gaston PARIS. Paris, Imprimerie nationale, 1893. In-4 de 48 p.

13. — **Jaufré Rudel**, par le même. Paris, 1893. Grand In-8 de 35 p.

M. Gaston Paris, rendant compte, dans le *Journal des Savants* (mai-août), de l'étude de M. A. Fioravanti *(Il Saladino nelle leggende francesi e italiane del medio-evo)* [1], nous apprend que le jeune érudit la

1. Reggio-Calabria, 1891, in-8° de 44 p.

regarde seulement comme un essai provisoire et préparatoire, qu'il désire reprendre plus tard pour la développer, demandant qu'on l'aide à la compléter et à la préciser. C'est pour répondre à ce désir que le maître critique communique à ses lecteurs « quelques notes prises, au moins en partie, il y a longtemps, sur ce que l'on a pu appeler la légende de Saladin », en s'attachant surtout à la partie française du sujet, sur laquelle M. Fioravanti avoue être particulièrement mal renseigné. M. P. s'estime heureux de venir en aide pour sa part à un travailleur consciencieux et modeste; il ajoute que « d'ailleurs, l'objet de ses recherches est par lui-même, sinon de première importance, au moins assez sérieux pour qu'il soit intéressant de contribuer à le faire bien connaître », et qu' « enfin on touche, en le faisant, à des points encore mal éclairés de notre ancienne histoire littéraire, sur lesquels il fournit l'occasion de jeter quelque jour ».

M. P. examine successivement : 1° une légende hostile relative aux premières années de Saladin, laquelle nous apparaît d'abord, et sous sa forme la plus virulente, dans un poème latin jusqu'ici inédit et à peine signalé, qui ne nous est pas parvenu complet, et qui a dû être composé en 1187, un peu avant la prise de Jérusalem [1]; 2° un morceau, sans doute d'origine palestinienne, s'écartant moins de la vérité, inséré par Richard, chanoine de la Sainte-Trinité de Londres, vers 1200 dans l'introduction ajoutée à sa traduction du poème français d'Ambroise sur la troisième croisade [2]; 3° un récit plus détaillé, qui remonte certainement aussi aux dires des chrétiens de Syrie, et qui se retrouve à la fois dans la dernière des suites de la chanson de *Jérusalem* (ms. B. Nat. fr. 12639) et dans la compilation connue sous le nom de *Chronique d'Ernoul;* 4° un autre récit bien postérieur qui nous a été conservé par un ouvrage auquel on n'a pas donné dans l'histoire littéraire la place qu'il doit avoir, le roman de *Jean d'Avesnes*, dont nous possédons deux mss., l'un, à l'Arsenal, de 1460 environ, analysé avec extraits par Chabaille (Abbeville, in-8°); l'autre à la Bibliothèque nationale (fr. 12572), non signalé jusqu'ici; 5° (nous entrons dans la série des legendes favorables à Saladin. Nous groupons sous ce numéro : l'*Ordène de chevalerie*, poème du XIIIe siècle, publié par Barbazan, republié par Méon (on en retrouve la version dans une rédaction en prose dont la Bibl. nat. possède plusieurs mss., dans deux rédactions italiennes, dans une rédaction néerlandaise); les *Récits d'un ménestrel de Reims;* le recueil d'Étienne de Bourbon; une des suites de la chanson de *Jérusalem;* les *Cento novelle antiche;* le roman de *Baudouin de Sebourc;* le

1. Les cent dix premiers vers ont été écrits par une main contemporaine sur la feuille de garde du ms. de la Bibliothèque nationale latin 8960. M. G. P. vient d'imprimer le *carmen de Saladino* dans le tome Ier des *Archives de l'Orient latin*.

2. L'*Histoire de la guerre sainte* d'Ambroise, depuis trop longtemps sous presse, va enfin paraître dans la *Collection des documents inédits*.

Voyage outre mer du comte de Pontieu, interpolé dans la *Chronique d'outre mer*, etc.

M. P. analyse finement tous ces textes, les éclaire par de nombreux et ingénieux rapprochements, relevant, dans sa course à travers toutes les littératures, une foule d'erreurs commises par de simples travailleurs et par d'illustres érudits — ce qui est une consolation pour les premiers. Parmi les *coupables* des deux catégories je nommerai seulement, sans parler de M. Fioravanti, M. Pigeonneau (p. 31), M. A. d'Ancona (p. 7), Barbazan, Méon, Daunou (p. 8), M. Lecoy de la Marche (p. 15), les rédacteurs de l'*Histoire littéraire de la France* (p. 18), le comte Riant (p. 18), M. de Mas Latrie (pp. 19, 25, 31), Louandre (p. 24), l'auteur du présent article (p. 37)[1], J. V. Le Clerc (pp. 45, 46), etc. La discussion de M. P. relative aux prétendues amours de la reine et de Saladin est fort piquante. Après d'amusantes citations empruntées à des « historiens sérieux » tels que Michaud, Augustin Thierry, etc., le grand érudit s'écrie (p. 37) : « Combien il a fallu de temps pour que la critique entrât, dans l'histoire, en pleine possession de ses droits ! » Je ne serai que strictement juste en ajoutant que les nombreux et beaux travaux de M. P. ont surtout contribué à d'aussi remarquables progrès.

Dans la notice sur *Jaufré Rudel*[2], on admire le même savoir, aussi solide qu'étendu, accompagné de la même heureuse et presque infaillible sagacité. M. P. constate que ce troubadour est moins connu par les six poésies qu'il nous a laissées que par la touchante et romanesque histoire que raconte en tête de ces poésies son antique biographe provençal. Il reproduit le texte de cette histoire « dans sa concise élégance », rappelant que l'aventure de Jaufré Rudel n'a cessé d'inspirer les poètes, notamment Uhland, Henri Heine, Swinburne, Giosué Carducci, Mary Robinson. Il recherche ensuite si cette aventure est dès l'origine une fiction purement poétique ou si elle contient quelque part de réalité. Il établit, d'après une pièce du gascon Marcabrun composée en 1148, que Jaufré avait pris part à la seconde croisade, dirigée par Louis VII, et qu'à cette époque il était déjà connu comme poète. S'aidant d'une notice fournie au tome V de l'*Histoire généalogique et héraldique des pairs de France* du chevalier de Courcelles par le docte abbé Lespine, laquelle contient des renseignements plus complets et plus exacts que les renseignements donnés par Diez et par M. Stimming, il montre que le croisé de 1147 fut incontestablement seigneur de Blaye (avec le titre de vicomte ou de prince). Tout le reste est du domaine légendaire. M. Paris, reprenant et fortifiant la thèse de M. Stengel, et frappant le coup décisif, comme son cher héros Roland quand, sa vaillante Durandal en main,

1. A propos d'un péché de jeunesse (*Observations sur l'histoire d'Éléonore de Guyenne*, dans la *Revue d'Aquitaine* de 1864). Il y a eu un tirage à part (gr. in-8° de 38 p.)

2. Extrait de la *Revue historique*, tome LIII, année 1893.

il enfonçait les bataillons ennemis, ne laisse subsister aucun des prétendus arguments de ceux qui ont cru voir plus ou moins de vérité dans la légende selon laquelle J. Rudel, ayant traversé les mers, alla mourir aux pieds de la comtesse de Tripoli [1]. Non content de détruire de fond en comble le vieux roman, M. P. en explique à merveille la formation. De son étude il tire des conclusions devant l'autorité desquelles s'inclineront tous les sérieux lecteurs : « Questions de méthode. D'abord ce doit être une règle de critique que, quand un récit est en lui-même invraisemblable, il a besoin de plus de garanties qu'un autre, de preuves plus contemporaines et plus concordantes, pour se faire accepter comme vrai. Puis c'est un procédé dangereux, qui n'a presque jamais donné de bons résultats, que celui qui consiste à conserver d'un récit, dont rien n'atteste l'authenticité et où il y a des erreurs manifestes, ce qui n'est pas absolument démontré faux... Questions de fait. Il faut retenir que, dans les documents qui appartiennent vraiment à l'histoire, on ne saurait trouver un seul exemple, quoiqu'on ait souvent répété le contraire, de la mise en pratique des rêves et des théories de l'amour courtois... »

Je tiens à reproduire les dernières lignes de l'étude de M. G. Paris, écrites avec une éloquence qui vient surtout du cœur et d'autant plus charmante, qu'on est moins habitué à un tel langage de la part d'un de ces grands savants auxquels on est tenté d'appliquer le beau vers du poète :

Rien d'humain ne battait sous *leur* épaisse armure.

« Ce n'est bien, en effet, qu'une fiction que cette histoire, mais c'est une belle et significative fiction, et le jongleur inconnu qui l'a trouvée a fait œuvre de poète plus sans doute que dans les strophes qu'il construisait laborieusement suivant les règles compliquées de l'art de *dictar*. Il a le rare honneur d'avoir vraiment créé un mythe, et un mythe assez profond pour qu'il ait tenté et doive encore peut-être tenter plus d'un vrai poète. C'est un des symboles les plus touchants et les plus doux de l'éternelle aspiration de l'homme vers l'idéal : il s'en éprend sur ce qu'il en imagine, il risque tout pour l'atteindre, mais ses forces s'épuisent à mesure qu'il se rapproche du but, et au moment où il va le toucher il tombe frappé par la mort. Heureux encore celui qui, comme Jaufré Rudel, voit un instant, fût-ce l'instant suprême, son rêve réalisé se pencher vers lui, et qui meurt en emportant sur ses lèvres le baiser pour lequel il a donné sa vie ! »

T. DE L.

---

1. Quelques-uns d'entre eux sont des érudits de la plus haute valeur, notamment deux de mes plus chers et de mes plus savants amis, MM. C. Chabaneau et P. Meyer. Parmi les critiques étrangers combattus par M. P. on remarque toute une brillante série : Diez, M. Stimming, M. Suchier, M. Carducci, M. Crescini.

14. — **Les relieurs français (1500-1800).** Biographie critique et anecdotique précédée de l'histoire de la communauté des relieurs et doreurs de livres de la ville de Paris et d'une étude sur les styles de reliure, par Ernest THOINAN. Paris, Ém. Paul, L. Huard et Guillemin, 1893 In-8 de vij et 416 pp., plus 1 f. et un plan plié, avec un grand nombre de figures dans le texte.

M. Thoinan, qui a l'habitude des recherches patientes, ne pouvait manquer, en abordant un sujet tel que celui qu'il a traité dans le présent volume, de nous faire connaître un grand nombre de faits nouveaux. Nul n'avait avant lui exposé en détail l'organisation de cette communauté parisienne des relieurs et doreurs de livres qui eut de si longs et si fréquents démêlés avec les libraires. L'étude est aride, mais elle ne laisse pas d'être instructive, même pour ceux qui ne sont pas bibliophiles, aujourd'hui surtout que certains politiciens s'efforcent de restreindre la liberté individuelle des artisans et gens de métier, et veulent, sous des noms nouveaux, ressusciter les anciennes corporations.

L'étude sur les styles de reliure qui forme la seconde partie de l'ouvrage, pourrait donner lieu à quelques critiques. Pourquoi poser en principe, à propos des reliures exécutées par Grolier (p. 122) que le travail des artistes lyonnais devait être inférieur au travail des artistes parisiens? Lyon n'était-il pas, dans la première moitié du XVI^e siècle, la véritable capitale de l'art français? Il nous paraît fort vraisemblable que les merveilleux volumes que le célèbre amateur se plaisait à réunir furent en partie reliés et décorés en Italie et à Lyon. La forme des écus reproduits par M. Le Roux de Lincy [1] trahit nettement une origine italienne. Ce fut à Lyon, ville où les Italiens détenaient alors le haut commerce et où séjournèrent tant d'hommes distingués venus de l'autre côté des Alpes, que l'art italien se transforma. Les Parisiens n'eurent plus qu'à copier les modèles lyonnais. M. T. reproduit ici l'opinion de M. Leroux de Lincy; mais ce dernier auteur nous fournit lui-même des arguments pour le combattre [2]. L'analogie qu'offre la composition de beaucoup de reliures exécutées pour Grolier avec le dessin des plaques employées par plusieurs grands imprimeurs de Lyon, tels que *Jean de Tournes*, pour la décoration de leurs reliures officinales, permet de penser que ces volumes sont des spécimens du style lyonnais.

La fameuse controverse engagée depuis quelques années au sujet du *Gascon* et de *Florimond Badier* ne nous paraît pas encore tranchée d'une façon définitive. Nous avouons que les observations présentées dans le dernier *Bulletin de la librairie Morgand* (n° 22967) nous paraissent d'une entière justesse.

---

1. *Recherches sur Jean Grolier*, 1866, p. 84, planches 1 et 2.

2. M. Leroux de Lincy, par exemple, pour exalter les relieurs parisiens, cite (p. 100) un « volume relié en veau par un nommé *Louis Bloc*, volume sur les plats duquel sont représentés, avec une danse de bergers et de bergères, différents petits animaux ». Or *Louis Bloc*, dont nous parlerons plus loin, était un artiste bourgeois.

La troisième partie du volume, la biographie critique et anecdotique, qui commence à la page 189, est de beaucoup la plus importante de l'ouvrage. M. Th. a pu y déployer toutes ses qualités de chercheur et d'érudit. Non content de dépouiller les publications antérieurement consacrées aux relieurs, il a mis à profit deux nouvelles sources extrêmement précieuses d'informations : d'abord les notes recueillies chez plusieurs notaires parisiens par M. le baron Pichon, puis la collection de pièces originales acquise, il y a quelques années, par la bibliothèque de la ville de Paris. Les notes de M. le baron Pichon se rapportent aux artistes, imprimeurs, libraires et relieurs du XVIe siècle; la collection de l'hôtel Carnavalet est plus récente.

On conçoit sans peine que des listes comme celle qu'a dressée M. Th. ne peuvent jamais être complètes. Lui-même a circonscrit ses recherches à la fin du XVIIIe siècle, et nous le regrettons vivement. Il n'eût pas été sans intérêt de nous donner des documents authentiques sur les *Bozerian*, les *Purgold*, les *Simier*, les *Thouvenin*, les *Trautz*, les *Capé* les *Duru*, les *Thibaron*, les *Cuzin*, etc. Nous nous plaignons sans cesse de la pénurie de renseignements que les contemporains nous ont laissés sur nos grands artistes des siècles passés; pourquoi ne pas songer à ceux qui viendront après nous, et ne pas leur transmettre des dates et des faits qu'il nous est relativement facile de recueillir?

Pour la période dont M. Th. s'est occupé, il était inévitable que beaucoup de documents lui échappassent. L'un des plus importants parmi ceux qu'il ne semble pas avoir connus est la liste des relieurs que M. Léopold Delisle a extraite des comptes de Daniel Huet, le célèbre évêque d'Avranche. On y voit figurer **Journel* (1677-1678)[1], *Julien* (1678), **Josse* (1678), *Le Vasseur* (1678-1685), *Bernache* (1679-1681), *Eudes*, dont le nom est écrit *Heudes* par M. Th. (1681), *Moette* (1683), **Mommirail* (1684), *Auvray* (1684-1686), *De Bure* (1685), *Morillard*, graveur de fers à dorer (1686), *Goffart*, doreur d'armoiries (1686)[2].

M. Th. cite, il est vrai (p. 342), le *Bréviaire* en quatre volumes que Huet fit relier par *Le Vasseur*, en 1685, au prix de 15 l. 10 s., Bréviaire dont un volume est exposé dans une des vitrines de la Bibliothèque nationale. Il eût été curieux de reproduire cette reliure comme spécimen du travail d'un des meilleurs artistes du XVIIe siècle.

Nous avons dit que la liste de M. Th. était forcément incomplète. Chaque jour, en effet, amène la découverte de documents nouveaux sur nos anciens imprimeurs, libraires et relieurs. Tandis que M. Claudin[3]

---

1. Nous marquons d'un astérique les noms que M. Th. n'a pas cités.

2. *Bibliothèque nationale. Manuscrits latins et français ajoutés aux fonds des nouvelles acquisitions pendant les années 1875-1891. Inventaire alphabétique, par Léopold Delisle* (1891), I, p. 313.

3. *Les Enlumineurs, les Relieurs, les Libraires et les Imprimeurs de Toulouse aux XVe et XVIe siècles* (1480-1530). *Documents et Notes pour servir à leur histoire, publiés et annotés par A. Claudin.* Paris, A. Claudin, 1893, in-8° (Extr. du *Bulletin du Bibliophile*).

vient de nous révéler une foule d'artistes et d'artisans qui ont travaillé à Toulouse à la fin du XVe siècle ou au commencement du XVIe, M. Coyecque a entrepris le dépouillement d'un minutier parisien riche en renseignements pleins d'intérêt pour les bibliophiles [1].

Il nous serait facile d'augmenter très notablement les notices de M. Thoinan; nous nous bornerons à quelques observations qui se rapportent aux premières lettres de l'alphabet :

Angier (Michel). — Il convient de consulter sur ce libraire le travail récent de M. Léopold Delisle : *Essai sur l'imprimerie et la librairie à Caen de* 1480 *à* 1550 (Caen, Delesques, 1891, in-8°, extr. du *Bull. de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. XV). Angier, d'abord simple commis de *Robinet Macé* à Caen (1500), puis associé de *Richard Rogerie*, à Morlaix (1505), s'établit à Caen en 1507 ou 1508. Le 26 janvier 1509, il obtint le titre de relieur de l'université. Deux ans plus tard, il devint l'associé de *Jehan* et de *Richard Macé*. On trouvera dans l'étude de M. Delisle de précieux renseignements sur cette association et sur les associés postérieurs de Michel : *Girard Angier, Jacques Berthelot* et *Denis Bouvet*.

Arras (Jehan d'). — Ce relieur est encore cité en 1400. Voy. *Nouvelles Archives de l'art français*, 1878, p. 218.

Auberville (Hector d') [2]. — Hector était de Rouen. Il appartenait à une famille de libraires sur laquelle M. Gosselin a donné de curieux détails. Voy. ses *Glanes historiques normandes*, extr. de la *Revue de la Normandie*, 1869, in-8°, pp. 81-83.

Aubry (Jacques). — Ce relieur, qui travaillait pour *Denis Rocé*, était probablement le père de *Bernard Aubry*, lequel succéda à Rocé en 1516 ou 1517.

Auvray. — Lottin cite *François Auvray* à la date de 1555. *Guillaume Auvray*, son fils, aurait commencé d'exercer en 1575, et serait mort le 18 mai 1606. Nous n'avons rien à changer à ces dates. Quant à *Jacques Auvray*, Lacaille dit (p. 289) qu'il fut reçu libraire le 12 juillet 1646, et, plus loin (p. 312), le fait figurer parmi les maîtres reçus en 1657.

---

1. *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris*, XX (1893), pp. 40-58, 114-136. — Parmi les documents relatifs aux relieurs, citons seulement la « vente par Gilles de Verly, chirurgien juré, bourgeois de Paris, à *Pierre Rosset* [lis. *Roffet*], libraire et bourgeois de Paris, de tout ce qui se trouve dans un ouvroir de la rue Neufve, en face Sainte-Geneviève-des-Ardents, livres reliés et à relier, papier blanc, vélin, fermoirs, clous, ais de bois, platines, etc., moyennant 2,650 l. t. (13 janvier 1523), » p. 117, et le « bail pour six ans, par le collège de Montaigu, à *Jean L'Oncle*, libraire et relieur, d'un ouvroir, rue des Sept-Voies, en face le collège de Fortet, moyennant 15 l. t. par an (vers 1540), p. 119.

2. M. Th. écrit *Dauberville* et classe ce nom à *D*. Suivant, d'ailleurs, l'exemple de Lottin, il laisse, en règle générale, la particule réunie au nom, pratique qu'il serait difficile de justifier.

Baillet (Jean). — Avant le personnage dont parle M. Th. il y avait eu un *Jean Baillet*, qui, après avoir débuté à Paris (Lottin le cite à la date de 1602), se livra au commerce des livres protestants, et exerça successivement à Sedan, où il était en 1600 [1], puis à Niort, où on le suit de 1610 à 1613 [2]. Ce Jean Ier était probablement l'oncle de *Jean II*, mari de *Françoise Le Bure*, dont parle Lacaille. Jean II était, en effet, fils de *Pierre*. Le *Jean Baillet* mentionné par M. Th. et que nous appellerons *Jean III*, fut reçu libraire le 25 avril 1658. Ce devait être un cousin de Jean II. Le fils de Jean II et de Françoise Le Bure, Jean, né le 13 mai 1635, reçu libraire le 12 novembre 1665, serait ainsi *Jean IV*.

Ballagny (Jean). — En 1614, ce libraire demeurait « en l'isle du Palais, rue Traversante, aux Fleurs royales [3] ». L'injonction qui, d'après M. Thoinan, lui fut faite le 9 mai 1620, de se retirer dans le quartier de l'université, resta sans effet, car il était établi, en 1625, « en l'isle du Palais, vis-à-vis des Augustins [4] ».

Bloc (Louis). — Ce relieur était brugeois. Il mourut en 1529 [5].

Bonnelié (Anthoine). — M. Th. a omis de citer ce personnage, qualifié maître relieur de livres, dans un acte du 25 août 1597. Il avait pour femme Marguerite Gouyn et demeurait au cloître Notre-Dame à Paris [6].

Bretel (René). — Ce relieur pouvait être fils ou neveu de *Pierre Bretel*, libraire à Rennes (1586-1589) [7]. Lacaille, qui l'appelle Bretet, cite (p. 217) un volume publié par lui en 1612. Voici un autre volume qui est de dix ans postérieur : *La Deffaicte des Anglois par Monseigneur le Comte de Soissons.* A Paris, Chez René Bretet, au coing du College de Reims, 1622, in-8° [8].

Breton (Richard). — M. Th. dit à tort que Breton n'était pas imprimeur. Il prend ce titre, non seulement sur les livres qu'il publia en 1558 et 1559 en société avec *Philippe Danfrie*, par exemple la *Brefve Instruction pour tous estatz* de Girard *Corlieu*, 1558 [9], mais aussi sur des livres

---

1. Son nom figure sur le titre de l'*Anatomie du livre de Coeffeteau*, par Pierre Du Moulin, 1610, in-8° (Biblioth. nat., D2 1146).

2. Voy. Clouzot, *Notes pour servir à l'histoire de la librairie à Niort*, 1891, pp. 33-36.

3. Voy. *L'Horoscope de Morgard*, 1614, in-8° (Biblioth. Rothschild, coll. Pécard).

4. Voy. La Guignardière, *La furieuse et sanglante Defaite de ceux de Montauban par monseigneur le duc d'Espernon*, 1625, in-8°.

5. W. H. James Weale, *Bruges et ses environs*, 4e éd., 1884, in-12, p. 228.

6. Notes manuscrites de M. le baron Pichon, VII, 205.

7. En 1586, il publie les *Coustumes generales de Bretagne*, imprimées par *Nicolas Des Marestz*. En 1588, il édite le *Missale insignis ecclesiae Rhedonensis*, imprimé par Blaise Petrail. En 1589, il fait paraître *la Pogonologie, ou Discours facetieux des barbes*, de Regnault d'Orléans.

8. Biblioth. Rothschild, coll. Pécard.

9. Cat. Rothschild, I, n° 171.

qu'il fit paraître seul à une date postérieure [1]. Lottin arrête l'exercice de *Richard Breton* en 1558 ; La Croix du Maine cite de lui une édition de la *Brefve Instruction* de Corlieu qui est datée de 1571.

Bruchereau (Pierre). Ce relieur, omis par M. Th., exerçait à Besançon en 1492. Voy. Castan, *Catal. des Incun. de Besançon*, 1893, p. 47.

Bruneau (Pierre-Aubert). — Le nom de sa femme doit, croyons-nous, se lire *Barbé* et non *Barbe*.

Bruneau (Cyprien). — L'acte analysé par M. le baron Pichon est, d'après nos notes, du 20 septembre 1559, et non 1569.

Bruneau (Jean). — Il y avait en 1570 un relieur de ce nom, demeurant en la maison Blanche, dépendance du collège des Lombards, au mont Saint-Hilaire, à Paris. Une saisie de livres protestants fut pratiquée chez lui, le 20 octobre 1570, par les inquisiteurs. Voy. le *Bulletin du Bibliophile*, 1892, pp. 569-570.

Brunet (Jean). — Ce libraire, qui publia au commencement du XVII^e siècle un grand nombre de pièces historiques, ne pouvait guère être relieur ; c'était plutôt un simple colporteur. Nous le voyons, en effet, changer constamment de domicile. La plupart des livrets publiés par lui en 1614 disent qu'il demeurait « rue sainct Germain, aux trois Pigeons » ; mais, la même année, il va demeurer « rue sainct Jacques, à la Hotte ». En 1615, il est établi « au bout du Pont Nostre Dame [2] ». En 1617, il paraît avoir été installé à Lyon [3]. En 1627, on le retrouve à Paris, « au bout du pont au Change, dans la court sainct Leufroy [4] ». Un libraire appelé *Jean Brunet*, celui, sans doute, qui maria sa fille au relieur Laurent Ninin, demeurait, en 1649, « rue Neuve sainct Louys, au Canon royal, proche le Palais [5] ».

Canivet (Jean). — Il fut pendant quelque temps l'associé du libraire *Jean Dallier* (1568-1569) [6].

Chardon (Jean). — Le relieur reçu en 1666 se confond probablement avec le libraire qui publia en 1682 les *Heures de la cour* de format presque microscopique [7]. Ce volume, dont la reliure présen-

---

1. Citons notamment le *Recueil de la diversité des habits*, 1564, in-8°.
2. Voy. *Les Alarmes de la ville de Mondidier contre le gros de l'armée de messieurs les Princes*, 1615, in-8° (Biblioth. Rothschild, coll. Pécard).
3. Voy. *L'Ombre du marquis d'Ancre apparue à messieurs les Princes*, 1617, in-8, (ibid.).
4. Voy. *La Deffaite des trouppes du duc de Rohan*, 1627, in-8. (ibid.), *par M. le duc de Montmorency*.
5. Voy. *La seconde Lettre du chevalier Georges*, 1649, in-4° (ibid).
6. Voy. notamment : *Declaration du roy* [du 6 octobre 1568], 1568, in-8°, et *Arrest de la court de parlement contre Gaspart de Colligny* [du 13 septembre 1569], 1569, in-8°.
7. L'exemplaire de M. Galy (Cat., 1889, n° 17) mesurait 49 sur 31 millimètres.

tait des difficultés particulières, devait lui servir à faire connaître ses productions.

Cochart (Estienne). — M. Harrisse[1] cite ce libraire avec les deux dates de 1516 et 1544; nous ignorons à quel document la dernière mention est empruntée.

Compains (Jehan). — Le nom inscrit sur la reliure que M. Gruel a reproduite est-il bien un nom de relieur? Il y avait à Paris, vers 1520, un procureur appelé Jehan Compaing, qui figure le soixante-dix-neuvième sur la liste placée à la fin d'une des éditions du *Stille de parlement*, etc. Michel Compain occupe le cent neuvième rang sur la même liste.

Denis (Toussaint) était relieur. M. Delisle *(Cabinet des manuscrits*, II, 199) cite un volume relié par lui en 1500 (Biblioth. nat., ms. lat. 16386).

Hannequin (Gilles). — Ce personnage, qui était prêtre, était en même temps relieur. En 1504, il relia 126 volumes pour la bibliothèque du château de Blois. Voy. Delisle, *Cabinet des manuscrits*, I, 122.

Sautons les deux tiers de l'alphabet et arrêtons-nous encore un instant sur un libraire mentionné dans la lettre *R* :

Richenbach (Johann). — Ce chapelain de Gillingen, qui, en 1469, relia un curieux volume aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale, ne doit à aucun titre figurer parmi les relieurs « français. » M. Th. eût mieux fait de citer les relieurs gantois et brugeois qui travaillèrent pour les princes de la maison de Bourgogne, d'autant que ces artistes signèrent parfois leurs œuvres en français. Il mentionne bien *Louis de Bloc*, dont nous avons parlé ci-dessus, mais il omet :

Gavere (Antoine van), m. à Bruges en 1505[2].

Gavere (Guillaume van), m. à Bruges en 1471.

Gavere (Jacques van), m. à Bruges en 1467.

Gavere (Joris van), dont M. Vallet de Viriville possédait une reliure sur un volume imprimé en 1507[3].

Gavere (Jean van), m. à Bruges en 1508.

Gavere (Michel van), m. à Bruges en 1490.

Gavere (Théodore van), qui exerçait en 1470.

Guillebert (Jean), m. à Bruges en 1489.

Stuvaert (Lievin), relieur à Gand et à Bruges à la fin du XVe siècle[4].

Vander Lende (Jean), m. à Bruges en 1493.

Vardebeke (Paul van), m. à Bruges en 1555.

---

1. *Excerpta colombiniana*, 1887, p. 299.

2. *Antoine* est cité par M. James Weale dans *Bruges et ses Environs*, 4e édition, 1884, p. 228. Nous empruntons au même ouvrage la liste des relieurs morts à Bruges.

3. Voy. Vallet de Viriville dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de France*, 1858, pp. 84-94.

4. Delisle, *Cabinet des manuscrits*, I, 71 ; III, 341.

Ajoutons en terminant que le volume de M. Thoinan est d'une exécution matérielle très soignée qui fait à la fois honneur aux libraires qui en ont entrepris la publication et à MM. Chamerot et Renouard, les habiles typographes qui l'ont imprimé.

Émile Picot.

15.— **De l'influence du dialecte gascon sur la langue française de la fin du XVe siècle à la seconde moitié du XVIIe.** Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, par Maxime Lanusse, professeur au Lycée Charlemagne. Gr. in-8, 470 p. Paris, ap. Maisonneuve et Cie.

Dans cette thèse M. Lanusse s'est proposé de rechercher les traces de l'influence gasconne sur la prononciation, sur le vocabulaire, sur la syntaxe du français au xvie siècle et au commencement du xviie. Après avoir sagement tracé dans l'Avant-propos le but, les limites, le plan de son travail, l'auteur résume les caractères généraux du gascon dans une étude succincte, « et uniquement dans la mesure où elle peut servir à prouver l'influence de ce parler sur notre langue ». Il est ainsi allé au devant de la critique qui lui reproche d'avoir été sur ce sujet un peu trop sommaire, mais qui néanmoins reconnaît que le chapitre II contient une phonétique assez bien ordonnée, appréciation qui venant de M. P. Meyer vaut autant qu'un éloge. J'avoue que je ne suis pas assez compétent pour louer ou critiquer la première partie de la thèse : j'arrive donc à la seconde qui est, aussi bien que la troisième, de mon gibier. Elle est divisée en trois chapitres : La langue française en Gascogne jusqu'en 1539, La renaissance en Gascogne, Les auteurs gascons. M. L. n'y avance rien qu'il n'appuie sur les documents les plus intéressants et les plus variés : on ne peut que rendre justice à son érudition et au sens critique qui dicte ses jugements sur Henri IV, Monluc, Montaigne, sur ces nombreux poètes ou prosateurs gascons qui forment comme une longue chaîne ininterrompue de Gaston Phœbus à Montesquieu. Mais il faut bien le dire : l'influence de quelques-uns de ces écrivains sur le français a été moins dans les mots que dans les idées. Témoin Montaigne, ce qui n'est plus à démontrer, témoin Du Bartas qui rompt avec l'école et le paganisme de Ronsard pour évoquer « Uranie, la muse des célestes et graves accords, et se fait, en vers sonores, prédicateur des choses saintes ». On lira avec autant de profit que d'intérêt les pages vraiment éloquentes que M. L. consacre à ce poète qui inaugure une poésie nouvelle, « arrache les muses à la licence profane, les ramène aux montagnes et aux sources sacrées, et leur fait chanter les divins cantiques ».

Maintenant le gascon a-t-il exercé quelque sérieuse influence sur la prononciation française, comme s'efforce de le prouver M. Lanusse? Thurot et M. P. Meyer le nient absolument, et je ne suis pas loin d'être de leur avis. On *gasconnait* à la cour de Henri IV et de Louis XIII,

mais ce fut une mode qui n'en franchit guère l'enceinte. L'influence sur le vocabulaire a été plus réelle et un peu plus durable ; néanmoins dans la longue liste des mots que M. L. attribue au gascon, il en est que l'italien, le vieux français ou le latin peuvent aussi bien revendiquer. *Besoche* est dans le *Roman de Thèbes; deslouer*, *desloueure, estuyer, estriu, negun, tuppin*, se rencontrent dans des textes anciens de toute provenance. J'ai trouvé *esparaigner* au XIII^e^ siècle dans des textes franco-italiens ; en 1530 Lefèvre d'Étaples, ce qui est digne de note, emploie *esparengier*. *Porge* au lieu de *porche* n'est pas spécial à la Gascogne : au XV^e^ siècle Chastellain et d'autres encore se servent de cette forme adoucie. *Circonder* (j'ai plusieurs exemples de ce verbe), *mulcter, légat, oulle*, sont simplement des latinismes. Ce ne sont pas les Méridionaux seuls qui prononcent *estérile*, *escandale*, *escandaliser*, etc., mais aussi les Normands et les Picards. Il n'y aurait presque rien ou peu de chose à critiquer dans le dernier chapitre intitulé : *Influence sur la syntaxe*, si M. Lanusse nous accordait que cette influence n'a été en somme que momentanée, et pour ainsi dire, locale. Le seul reproche qu'on lui puisse faire est donc d'avoir trop généralisé, et par suite d'avoir exagéré sa thèse, ce qui n'empêche pas qu'elle soit très instructive et très intéressante : c'est l'œuvre d'un érudit et d'un lettré délicat.

A. DELBOULLE.

---

16. — (Hubert Howe) BANCROFT. **Literary industries, a Memoir.** New-York. 1891. In-8, XXXI-446 p.

Voici un livre qui devrait donner à réfléchir à quiconque s'occupe d'histoire. Ce n'est que l'autobiographie d'un libraire-éditeur californien, mais cet éditeur est en même temps l'un des plus puissants historiens du siècle, celui qui a su réunir et organiser la plus grande masse de documents originaux. Et il a posé — et résolu — la question pratique la plus redoutable pour un historien, celle de la méthode de dépouillement des documents [1].

Hubert Howe Bancroft, — que beaucoup de lecteurs français confondent sans doute avec son homonyme Georges, l'historien moralisant, — est déjà célèbre en Amérique et mérite de l'être dans le monde entier. Son histoire des États du Pacifique contient tout ce qu'on sait sur le passé de la moitié de l'Amérique du Nord, (tous les pays depuis Panama jusqu'au détroit de Behring, Amérique centrale, Mexique, Californie, Nouveau-Mexique, Utah, Arizona, Colorado, Nevada, Wyoming, Oregon, Washington, Colombie Britannique, Aliaska), depuis le VI^e^ siècle jusqu'à nos jours. Dans ces trente volumes (neuf vo-

---

1. C'est un exemple frappant de la lenteur des communications intellectuelles entre la France et les États-Unis, que ce livre, paru en 1891, ne soit parvenu à la *Revue* qu'à la fin de 1893. Et pourtant, y a-t-il deux peuples plus semblables aujourd'hui par la tournure et le niveau d'intelligence que les Français et les Américains?

lumes de supplément sont consacrés à des épisodes de la vie californienne) sont condensés tous les renseignements sur cette région immense fournis par un dépouillement de tous les documents imprimés et manuscrits du monde.

Ayant eu à me servir souvent de cette collection, je saisis l'occasion d'exprimer ici ma reconnaissance et ma sincère admiration pour l'œuvre gigantesque de Bancroft.

L'autobiographie est par elle-même une lecture des plus attrayantes [1]; mais ce qui en fait l'intérêt capital, c'est que l'auteur y expose sa méthode de travail et raconte l'évolution qui la lui a fait adopter.

Il ne s'agissait d'abord que d'un almanach de Californie. Pour le rédiger, Bancroft, alors simple libraire, se mit à acheter les livres relatifs à la Californie ; de proche en proche, passant des livres aux journaux, puis aux manuscrits, et de la Californie aux pays voisins il finit, au bout de dix ans employés à collectionner des matériaux, par se trouver possesseur d'une bibliothèque d'environ 25,000 volumes — portée plus tard par des acquisitions successives à plus de 50,000 — réunissant tout ce qui avait été écrit sur les pays du Pacifique.

Pour la compléter, il envoya des employés spéciaux transcrire ou analyser tous les documents de toutes les archives publiques ou privées; d'autres employés allèrent interviewer les vieux pionniers, les anciens fonctionnaires, les journalistes qui avaient assisté aux événements contemporains; lui-même, accompagné d'un sténographe, se rendit à Mexico où il se fit dicter 400 pages de souvenirs par le président Porfirio Diaz, dans l'Utah où il opéra de même avec les chefs des Mormons, en Colorado où, prenant la collection complète du journal fondé à l'arrivée des premiers colons, il la parcourut avec le rédacteur en chef, se faisant expliquer à mesure tous les faits. Ce système d'interviews, pratiqué méthodiquement dans toute la région depuis le détroit de Behring jusqu'au sud du Mexique, a fixé et conservé une masse de renseignements oraux qui, une génération plus tard, eussent été perdus sans retour. Il a permis à M. B. de réunir la collection la plus complète de matériaux qu'on

1. Je passe à regret sur la partie narrative de ces mémoires, pleins de récits d'une simplicité virile : l'enfance de l'auteur à la campagne (dans l'Ohio), son éducation puritaine dont il se dédommage en jouant aux cartes et buvant la nuit avec ses camarades, ses années de jeunesse passées misérablement comme commis de librairie à Buffalo, ses aventures en Californie, ses déboires dans les mines, sa vie au désert, les débuts pénibles de son commerce de librairie. Tout cela a le charme d'une nouvelle de Bret Hart. A partir de la fondation de la maison Brancroft, le récit est plein de détails amusants sur la vie californienne, sur les mœurs des critiques américains, sur les ruses employées par les agents de Bancroft pour extorquer aux vieux fondateurs de l'État de Californie des renseignements compromettants ou pour faire parler les Espagnols établis dans le pays avant l'annexion ; sur les achats de collections, sur les explorations d'archives privées, les voyages au Mexique, les entrevues avec les chefs d'États, les journalistes et les politiciens ; à la fin l'épisode tragique de l'incendie de la librairie et la reconstitution laborieuse de l'entreprise.

pût imaginer sur l'histoire des États du Pacifique, et sur cette histoire complète, depuis l'origine. C'est le reportage, celui de Thucydide et de Polybe, étendu grâce aux chemins de fer et rendu scientifique par la sténographie.

Comment mettre en œuvre ces matériaux ? M. B. ne le savait pas d'abord. S'il avait vu le plan qu'il a suivi plus tard, « il n'aurait jamais eu le courage de l'entreprendre ». Il songea à une encyclopédie, puis se décida pour une histoire. Il avait 37 ans et n'avait jamais écrit. Il essaya de lire quelques volumes et de faire des extraits, bientôt il calcula que de ce train il lui faudrait, à huit heures par jours, quatre cents ans de travail. Alors il se décida à faire dépouiller méthodiquement toute sa bibliothèque. Dès lors, — en 1872, — commence l'organisation du travail.

Il engage une vingtaine d'employés (il lui en fallut essayer plus de cent) et leur fait d'abord dresser un index complet. Chaque ouvrage est mis tout entier en fiches suivant un système analytique. Toutes les questions sont ramenées à une cinquantaine de titres généraux (commerce, mines, Indiens, etc.); chacune de ces catégories divisée en sections, subdivisées elles-mêmes en articles. L'employé a sous les yeux un exemplaire de ce cadre ; il inscrit sur une fiche (avec les abréviations convenues) : 1° le titre de chapitre, section, article, sur une ligne; 2° au-dessous le passage du livre où il trouve un renseignement ; 3° la nature du renseignement, par exemple :

1° Indiens, Tehuantepec, Zapotèques, 1847;

2° Mac Gregor, *Progress of America*, 1847, v. I, p. 848;

3° Position, caractère, costume, industrie.

Les fiches ainsi dressées sont classées par ordre de matières.

La deuxième opération consiste à « prendre des notes ». L'employé, un commençant, écrit, sur des fiches séparées, les renseignements contenus dans les ouvrages qu'il analyse ; il est ainsi amené à se faire une idée critique de la valeur de l'auteur. Les notes sont découpées, classées, collées et reliées, (peut-être cette opération du collage est-elle une complication inutile qu'on s'éviterait en employant des fiches toutes de même taille).

La troisième opération est confiée à un employé supérieur chargé de préparer le travail pour l'historien. Il réunit sur la question à préparer, toutes les références et les notes ; il les arrange par ordre chronologique, rejetant les descriptions et institutions à leur place logique. Il arrive ainsi à analyser la question en une série de faits de détail. Pour chacun de ces faits il groupe tous les renseignements, en trois classes, suivant un principe critique : 1° récits ou rapports originaux ; 2° documents de seconde main mais contenant quelque détail original ; 3° copies et compilations. Après ce classement, il prend le principal ouvrage de la première classe, et en fait des extraits, soit par analyse, soit par citation (les citations sont *toujours* marquées par un signe spécial) ; l'ex-

trait porte l'indication de sa provenance. Puis, passant aux autres ouvrages, il en extrait les renseignements nouveaux sur le même fait et les transcrit ou sur la même fiche, au bas, avec le nom de l'auteur, ou sur une fiche qui porte en haut le même titre, et qu'il classe à la suite de la première; si le renseignement nouveau se borne à contredire ou compléter un détail du texte, il l'accompagne d'un chiffre qui renvoie au chiffre correspondant de l'extrait. Quand deux documents concordent, on se borne à indiquer le nom du second avec la mention «textuellement» ou « en abrégé ». Ainsi la critique des sources se trouve faite par une opération quasi automatique.

L'historien reçoit enfin ces matériaux préparés et n'a plus qu'à les coordonner, à se faire une idée d'ensemble et à rédiger.

Par cette méthode, un éditeur, sans culture première, a pu faire en vingt ans pour tous les États du Pacifique ce que tous les érudits d'Europe réunis ont eu peine à achever en trois siècles pour l'antiquité. Son ouvrage est pour ces nouveaux États si variés, pour cette société californienne dont l'évolution est un fait sans exemple dans l'histoire des peuples, ce que les grands manuels d'antiquités sont pour les cités antiques: le *Corpus* de tous les faits authentiquement connus.

M. B. lui-même définit son système : l'application à l'histoire de la « méthode des affaires et de la division du travail ». Pour en faire ressortir la puissance, il suppose un historien essayant avec ses seules forces de faire le même travail. Il réunit les livres sur la Californie, les lit, dresse des bibliographies, se fait envoyer des notes; mais il ne peut ni tout réunir ni tout lire; il renonce à épuiser le sujet et « console sa conscience par cette réflexion qu'il a beaucoup fait, que les livres qu'il n'a pas lus sont probablement de même valeur historique; il recule devant la montagne des documents officiels et, étant sain d'esprit il n'a pas même songé à attaquer une des deux cents collections de journaux californiens.., il sait que chacun de ces champs de recherches exigerait le travail de plusieurs années». Il sait qu'il y a beaucoup de témoins encore vivants, il aura causé avec quelques-uns et attrapé quelques anecdotes qu'il utilisera dans son livre, mais il n'a pas le temps de recueillir leurs dépositions méthodiquement. Il sait qu'il existe des documents manuscrits, il en déchiffrera quelqu'un, sera charmé de découvrir un paquet de vieux papiers communiqué mystérieusement; mais il n'essaiera pas d'aborder les 400 volumes in-folio de manuscrits, qui lui prendraient plus de quinze ans de travail. Il s'aperçoit bien que son travail ne peut pas être complet. Mais il se gardera d'en avertir le public; il cherchera à grossir la valeur de ses documents; il a de bonnes sources pour les questions essentielles, il a passé vingt-cinq ans à travailler, il termine son livre, le publie et recueille des éloges.

Voilà la méthode des monographies, celle de « l'aiguille dans la meule de foin », comme l'appelle Bancroft. C'est la méthode que nous pratiquons tous en Europe. Parfois, il nous arrive d'éprouver le sentiment

que M. B. décrit si exactement; car il connaît bien les subterfuges et les capitulations de conscience par lesquels nous nous délivrons de nos scrupules, et il les dévoile d'une façon si claire qu'il nous force à les avouer. Il a raison : la méthode de « l'aiguille dans la meule de foin » donne des résultats misérables en proportion de l'effort. C'est gaspiller sa vie que de passer des années à glaner dans les archives et les bibliothèques des renseignements épars qu'un dépouillement méthodique des documents et une collection systématique de fiches nous fourniraient automatiquement en quelques jours. Voilà sans doute le sentiment qui décourage les travailleurs clairvoyants et qui explique cet arrêt de la production historique si contradictoire en apparence avec le mouvement de renaissance intellectuelle de ces dernières années.

Quand l'Europe se décidera-t-elle à adopter pour l'histoire moderne la méthode « industrielle » qui vient en Amérique de prouver sa supériorité? Il est vrai que Bancroft a consacré à son industrie historique des centaines de milliers de dollars gagnés dans son commerce de librairie qu'il a toujours continué. Et nous n'avons en France ni éditeur aussi passionné pour l'histoire ni historien aussi bien doué pour les affaires. Mais la direction des travaux scientifiques ne dispose-t-elle pas d'un budget au moins égal à celui de la Bancroft Company? Et ne trouverait-elle pas parmi les élèves de l'École des Chartes et les agrégés sans place, les vingt employés nécessaires pour mettre en fiches tous les documents de l'histoire de France?

Ch. Seignobos.

---

17. — **Die Englische Staats-Verfassung**, eine gedraengte Darstellung derselben zur Orientirung fuer Staatsmænner, Kaufleute, Schiffsrheder, Zeitungsleser, von Will. H. Preuss. Oldenburg und Leipzig, 1894. A. Schwartz VIII-1117 in-12. Prix : 4 m.

Ce manuel de la constitution anglaise à l'usage « des hommes d'État, des marchands, des armateurs et de ceux qui lisent les journaux », ne parle que : 1° de la couronne, du Conseil privé et des ministres; 2° du Parlement; 3° de la justice; 4° de quelques administrations. Il est muet, ou presque, sur l'administration locale, l'organisation militaire, financière, religieuse, etc. L'auteur pense sans doute que « ceux qui lisent les journaux » n'ont pas besoin d'en savoir si long, et il a peut-être raison. Il a cru bon néanmoins de nous dire quelques mots du maître des rôles, des archives auxquelles il fait l'honneur de douze lignes, de l'administration des phares et de la cité de Londres. — Cette brochure n'apprendra rien aux érudits, mais il est vrai de dire qu'elle ne leur est pas destinée.

C. B.

---

18. — Paul THOMAS. **Le réalisme de Pétrone.** Gand, 1893. In-8, 34 p.
(Extrait de la *Revue de l'Instruction publique en Belgique*, t. XXXVI.)

« On a défini le *Satyricon* un roman réaliste. Cette définition n'est qu'à moitié vraie.... Quoique Pétrone n'use point du merveilleux, il ne se met guère en peine de la vraisemblance..... L'ensemble ne donne pas l'illusion de la réalité... Trop souvent les personnages de Pétrone semblent se tourner du côté du public avec un clin-d'œil d'intelligence..... Pétrone n'a point prétendu écrire un roman foncièrement réaliste, mais il a conçu son œuvre avec un parti-pris de libertinage... Cependant, dans la peinture des personnages du festin de Trimalchion, Pétrone s'est élevé jusqu'au roman de mœurs. Là, tout est pris sur le vif et nous avons sous les yeux un fragment de la société romaine..... En résumé, le *Satyricon* n'est qu'en partie un roman réaliste, mais Pétrone a eu l'immense mérite d'introduire le réalisme dans le roman... Un genre nouveau est né, encore enveloppé dans la gaîne fangeuse de la *Milésienne* et de la priapée, déformé par les caprices d'un auteur dilettante et sceptique, mais appelé à une merveilleuse croissance et à une magnifique fortune. »

Ces extraits donnent une idée suffisante de la thèse qu'a développée M. Paul Thomas. Il me semble qu'elle est fort juste, à quelques nuances près. Car je crois qu'on devrait insister davantage sur le caractère fantaisiste et picaresque du *Satyricon*. Je n'ai jamais quitté cet ouvrage sans qu'il me semblât sortir d'un cauchemar, tant les personnages qui s'y agitent sont irréels. Et je ne fais pas exception pour Trimalchion lui-même; je ne pense pas, avec M. Thomas, que Pétrone ait décrit en lui le parvenu tapageur de tous les temps; il en a fait une caricature, que nous sommes sans doute heureux de posséder, mais où le type est comme étouffé sous le grossissement bouffon des traits.

M. Thomas écrit (p. 29) que la célèbre épitaphe de Trimalchion « est un chef-d'œuvre de *snobisme* ». Nullement! Il faudrait pourtant s'entendre sur le sens d'un mot qui tend à s'introduire dans notre langue (il y a longtemps que nous connaissons la chose). Le *snobisme* n'est ni la vanité, puisqu'il s'incline devant des supériorités contestables, ni l'envie, puisqu'il n'est pas haineux. Le *snob* peut dire : *non equidem invideo, miror magis*. Sa maladie consiste dans l'admiration de biens adventices (naissance, fortune) et dans l'illusion qu'il se rehausse en se frottant à ceux qui en sont pourvus. Or, Trimalchion désire être pris pour un chevalier, mais à côté de qui le voyons-nous? Du fripier Échion et du petit bourgeois Hermeros. Combien de *snobs* voudraient passer une heure en compagnie d'aussi petites gens? Dans l'antiquité romaine, le *snob* n'est pas un héros de roman, mais un homme de lettres : il s'appelle Pline le Jeune. Ce qui prouve que, dès ces temps reculés, il n'y avait pas incompatibilité entre le *snobisme* et la littérature.

Salomon REINACH.

CHRONIQUE

HONGRIE. — L'Académie met en vente le troisième et dernier volume de l'Histoire de la littérature romaine de Ribbeck. La traduction est due à M. KATONA. Il est regrettable que la traduction française se soit arrêtée après le premier volume.

— Le premier fascicule du *grand Dictionnaire des patois hongrois*, publié sous la direction de M. SZINNYEI, a produit une assez bonne impression sur le monde savant.

— Les revues académiques constatent avec plaisir que le professeur MISTELI, de l'Université de Bâle, a fait un cours de langue hongroise à la Faculté. Il serait à souhaiter que cette langue, sur laquelle on a des idées si confuses chez nous, et qui gagne de plus en plus en importance dans la monarchie austro-hongroise, fût enseignée dans une de nos Écoles supérieures. La Hongrie a certainement une littérature aussi grande et aussi belle que la Roumanie.

ITALIE. — La revue *Studi storici*, t. II, fasc. 3, publiée à Pise sous la direction de Am. CRIVELUCCI et Ett. PAIS, contient les articles suivants : 1° S. MARCHETTI. Sur le véritable auteur du poème *de bello Maioricano* : l'auteur serait Henri, chapelain de l'archevêque de Pise, Pierre II ; 2° E. PAIS, Les éléments sicéliotes et italiotes de la plus ancienne histoire de Rome : sur l'histoire de Rome et de la Sicile aux v^e et vi^e siècles après J.-C. ; 3° G. KIRNER, L'*Ora maritima* d'Auienus et ses sources (premier article) : avant de discuter ces questions qui se rattachent à l'*Ora maritima*, il est nécessaire d'étudier la méthode de travail d'Auienus dans la *Descriptio orbis terrae*; elle est traduite de Denys le Périégète, avec des additions tirées d'une autre source qui a servi également à l'*Ora maritima*; 4° A. CRIVELUCCI, Le faux Lactance et Eusèbe dépendent-ils d'Eumène et de Nazarius dans le récit de la guerre de 312? La réponse est affirmative, avec certitude pour Eusèbe, avec doute pour le *de mortibus persecutorum*; 5° E. PAIS, Rudies, la patrie d'Ennius. On plaçait généralement Rudies près de Lecce ; M Cocchia prétendit en 1884 que le lieu natal d'Ennius était à Grottaglie, à douze milles au nord-est de Tarente. Mais, quoi qu'il en soit de l'existence d'une seconde ville du nom de Rudies, il n'y a pas de raisons d'abandonner l'opinion traditionnelle; 6° A. CRIVELUCCI, La durée du siège de Pavie (569-572). Le siège, d'après Paul Diacre, dura trois ans et quelques mois; le point de départ de cette période doit coïncider avec le début de l'année 569, c'est-à-dire bien avant la prise de Milan. Mais cette donnée présente des difficultés que l'on ne peut résoudre que si l'on admet dans ce siège deux périodes; l'une, la plus longue, fut employée surtout à envahir le pays environnant; l'autre comprend le temps consacré au siège effectif. A signaler dans cet article une remarque intéressante sur *eicere*, qui, dans les textes de basse date, a souvent le sens de « conduire dehors, faire sortir »; cf. Paul Diacre, *Hist. Lang.*, II, 26 ; Vulgate, *Exode*, III, 12 ; Greg., *Dial.*, VII, 27 ; *Liber pontificalis*, vie de Sabinien. Suivent deux comptes rendus sur P. ORSI, *Necropoli Sicula presso Siracusa con vasi e bronzi micenei* (tiré des mémoires des Lincei) et Em. BOURGEOIS, *Lettres intimes d'Alberoni au comte Rocca*. Sous le titre de : Notes sur les publications récentes, des articles plus courts sont consacrés à treize ouvrages, brochures ou articles de revues.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 décembre 1893.

M. Louis Havet, dont l'élection a été approuvée par M. le Président de la République, est introduit en séance.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit que M. Milani, directeur du musée étrusque de Florence, a signalé à l'Académie des Lincei la découverte récente de sarcophages étrusques dont les bas-reliefs représentent le jeu du Kottabos avec Mercure et Carmenta aux Champs-Élysées, ou la *Parca Carmentalis*. On sait que, selon la légende italique ou étrusque, Carmenta, la prophétesse arcadienne, épouse Mercure et en a pour fils Evandre. Ces représentations offrent donc un certain intérêt pour les plus anciennes traditions sur les origines romaines. M. le professeur Pigorini, comparant entre elles deux terramares, dans la contrée de Parme et dans celle de Plaisance, y trouve de nouvelles traces de l'antique orientation étrusque. — A Salemi, entre Ségeste et Sélinonte, une fouille a mis au jour une petite église du IVe siècle et deux pavages en mosaïque, l'un avec inscriptions grecques, l'autre avec inscriptions latines, ainsi que beaucoup de petits objets funéraires.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Ménant, membre de l'Académie, continue la lecture de son mémoire sur trois souverains de Chaldée antérieurs au XLe siècle avant J.-C. —Il demande une rectification au compte rendu des séances des 8 et 29 septembre dernier, dans lesquels M. Oppert a proposé l'assimilation du nom de Sar-gani Sarluti, roi d'Agadi, à celui de Bingani-Sarluti. M. Ménant n'a pris la parole que pour soutenir l'authenticité du cylindre de Bingani-Sarluti, mais il ne croit pas à l'identité de ces deux noms qui représentent, selon lui, deux personnages différents.

M. Oppert dit qu'il s'agit, en effet, d'une simple faute d'impression. Le nom véritable est Bingani-sar-iris, « le dieu puissant l'a choisi pour roi ».

M. de Mas-Latrie, membre de l'Académie, communique une note sur les seigneurs d'Arsur, en Syrie. Une confusion s'est faite entre les villes d'Arsur et d'Azot, et tous les prétendus seigneurs d'Azot sont des seigneurs d'Arsur.

Séance du 29 décembre 1893.

L'Académie procède à la nomination de son bureau pour l'année 1894. Sont élus : MM. Paul Meyer, président; M. Maspero, vice-président.

L'Académie se forme en comité secret.

L'Académie procède à l'élection de trois correspondants étrangers en remplacement de MM. Vazquez-Queipo, Leemans et Nauck. Sont élus : MM. Gomperz, Hamdi-bey et Naville.

L'Académie présente, pour la chaire de langue russe de l'école des Langues orientales vivantes : en première ligne, M. Paul Boyer; en seconde ligne, M. Combes; — pour la chaire de langue annamite de la même école : en première ligne, M. Bonnet; en seconde ligne, M. Dumoutier.

L'Académie procède au renouvellement de six de ses commissions. Sont élus :

Commission du prix Gobert : MM. Delisle, Gautier, Longnon, Müntz.

Commission des travaux littéraires : MM. Delisle, Hauréau, Le Blant, de Rozière, Deloche, Girard, Barbier de Meynard, d'Arbois de Jubainville.

Commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Delisle, Girard, Heuzey, Perrot, Foucart, Weil, Boissier, Croiset.

Commission des antiquités de la France : MM. Delisle, Hauréau, de Rozière, G. Paris, A. Bertrand, Héron de Villefosse, Longnon, de Lasteyrie.

Commission du nord de l'Afrique : MM. Le Blant, Duruy, Heuzey, Perrot, Barbier de Meynard, Boissier, Héron de Villefosse, Berger.

Commission administrative : MM. Delisle, Deloche.

Léon DOREZ

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 15 janvier — 1894

19. — **Le Code du Mahâyâna en Chine, son influence sur la vie monacale et sur le monde laïque,** par J. J. M. de Groot (Comptes rendus de l'Académie royale des sciences d'Amsterdam, section des lettres, tome 1, n° 2. — Amsterdam ; Johannes Mueller, 1893. 1 vol. gr. in-8 de x-270 pp.)

Le livre de M. de Groot est une contribution très importante à l'étude du Buddhisme moderne en Chine. Les conclusions auxquelles il aboutit par ce travail seront sans doute incorporées dans le grand ouvrage d'ensemble, « le système religieux de la Chine », dont il a publié le premier volume en anglais; mais il valait la peine de les établir au préalable par des textes et des faits, et c'est la tâche que M. de G. vient d'accomplir avec une exactitude dans l'interprétation des textes, une précision dans l'observation des faits dont on ne saurait trop le louer.

Le Buddhisme chinois actuel est une synthèse des principales écoles primitivement rivales qui virent le jour soit en Inde, soit en Chine. Ces écoles peuvent être rangées en deux grandes catégories, celle du Hînayâna et celles du Mahâyâna. La discipline du Hînayâna règle la vie des religieux qui se sont voués à la pauvreté et à la mendicité; la discipline du Mahâyâna suppose des communautés de moines qui, par leurs pratiques dévotes, travaillent au salut du monde. Le Hînayâna donne un code de perfectionnement individuel et ceux qui s'y conforment peuvent parvenir à la plus grande sainteté personnelle qui est celle d'Arhat. Le Mahâyâna montre la voie qu'il faut suivre pour contribuer à la grande œuvre de la régénération universelle et ceux qui s'engagent dans cette voie peuvent prétendre à devenir des rédempteurs, des Bôdhisatvas.

En Chine, on voit peu de religieux mendiants; il existe d'autre part un très grand nombre de couvents qui sont regardés comme des foyers de bénédictions pour la contrée où ils sont établis ; le Buddhisme chinois est donc essentiellement mahâyâniste. Mais, dans ce pays de syncrétisme religieux, le Mahâyâna n'a pas exclu le Hînayâna ; il s'est simplement superposé ; comme les divers degrés de sainteté sont des échelons

de plus en plus élevés vers un même but, ainsi les diverses disciplines ne sont que les moyens de plus en plus parfaits pour les atteindre. Aussi le religieux chinois reçoit-il, non pas une seule ordination, mais plusieurs : il commence par accepter les cinq commandements (panca vairamani); ce vœu marque son entrée dans la vie sainte et sa sortie du monde (pravrajyâ); s'il l'observe, il renaîtra parmi les Dêvas ; — plus tard, il fera serment d'obéir aux dix commandements (daçaçîla); il aura alors la qualité de çrâmanêra; il pourra prétendre à la sainteté des çrâvakas et s'élever plus haut dans les cieux des Dêvas ; — enfin, en suivant les deux cent cinquante commandements du Prâtimoksha (qui faisait primitivement partie du Vinaya des Dharmaguptakas), il deviendra çramana ; il conquerra la plus parfaite sainteté que puisse produire le Hînayâna, celle d'Arhat; — mais le Mahâyâna va lui faire dépasser encore ce stage et c'est pourquoi il se soumet à une nouvelle ordination en acceptant d'autres commandements dont l'observance le mènera au rang de Bôdhisatva. Ainsi la discipline du Mahâyâna est celle que les religieux chinois considèrent comme la plus parfaite, c'est celle en définitive qui est leur règle suprême. Il importe donc d'une part de rechercher quel est le livre qui en établit le canon d'autre part de montrer comment la vie monacale s'y conforme tout entière. C'est à cette double étude qu'est consacré le livre de M. de Groot.

La discipline du Mahâyâna est exposée dans le Sûtra du filet de Brahma. Le titre de cet ouvrage serait en sanscrit Brahmajâla sûtra, mais jusqu'ici on n'en a point retrouvé l'original soit en sanscrit, soit en pâli [1]. D'après la préface d'un certain Seng-tchao (384-414), le Sûtra du filet de Brahma traitait de soixante et un thèmes ; le dixième thème fut traduit en chinois en l'an 401 de notre ère par Kumârajîva et c'est cette traduction partielle qui est appelée aujourd'hui en Chine le Sûtra du filet de Brahma ; elle se divise en deux parties : la première, qui est omise dans plusieurs éditions, traite des trente qualités de cœur que possèdent les Bôdhisatvas et des dix stages par lesquels ils doivent passer pour arriver à l'état de Buddha ; la seconde, qui est la plus importante, expose les quarante-huit commandements qui, en s'ajoutant aux dix défenses, constituent les cinquante-huit commandements qu'on doit observer pour devenir Bôdhisatva. M. de G. reproduit le texte chinois de ce Sûtra et le traduit en français. Il fait voir que la première partie et le début de la seconde ne sont intelligibles que si on les interprète comme un mythe solaire.

Dans la seconde section de son livre, M. de G. étudie la vie des religieux chinois et montre l'influence prépondérante qu'exercent sur elle les cinquante-huit commandements du Sûtra du filet de Brahma. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à l'ouvrage même ; il y trouvera

1. Le texte pâli publié par Grimblot sous ce titre n'a rien de commun avec le Sûtra chinois.

une multitude de renseignements du plus haut intérêt sur les couvents de l'empire. M. de G. a longtemps résidé dans le Fou-kien, et, comme il est un observateur excellent, il a su profiter de son séjour pour interroger les ecclésiastiques, assister aux cérémonies qu'ils accomplissent, lire les manuels dont ils se servent. Son expérience lui permet de nous tracer un tableau très fidèle de ce qu'est aujourd'hui l'Église bud-dhique en Chine.

M. de G. me permettra de formuler, en terminant, deux légères critiques. La première a trait à un passage du Sûtra du filet de Brahma que je ne comprends pas comme lui. M. de G. traduit (p. 81) : «... ou s'ils (les fils de Buddha) établissent des fonctionaires chargés de dominer sur *les laïques* et de faire enregistrer les terres et *bâtiments* des Bôdhisatvas et des bhikshus ; ou si des laïques haut placés mettent de (semblables) mauvaises lois largement en exécution, servant ainsi leurs chefs comme des soldats et des esclaves... », — je traduirais plutôt : « ou s'ils établissent des fonctionnaires (civils) chargés de dominer sur l'*assemblée* [1] (le sangha) et de faire inscrire sur les registres civils les terres des religieux, Bôdhisatvas ou bhikshus ; ou s'ils *établissent* des laïques haut placés qui mettent largement en exécution ce qui est contraire à la loi (au Dharma), de façon que les religieux deviennent comme des soldats ou des esclaves servant leur maître... »

En second lieu, je crois avec M. de Groot que la première partie du Sûtra du filet de Brahma peut contenir quelque trace d'un mythe solaire ; mais je ne pense pas qu'il faille voir dans certaines cérémonies pratiquées aujourd'hui en Chine, des symboles destinés à rappeler ce mythe. Quand le Bôdhisatva « que les êtres contemplent avec joie » (p. 221) fait brûler son corps pendant douze cents ans, il est possible qu'il ne soit qu'une image de la clarté céleste ; mais quand les religieux chinois se font des brûlures sur le crâne (p. 220), ils cherchent à imiter la vertu de ce Bôdhisatva sans avoir l'idée qu'ils symbolisent le soleil ; ils font un acte d'ascétisme où il me paraît difficile de découvrir une allusion mythologique. De même, l'illumination des pagodes (p. 170) est une cérémonie qui s'explique très bien d'elle-même puisque d'autres religions ont la même manière de célébrer leurs fêtes et il n'est pas nécessaire de voir là une manifestation du culte de la lumière.

Ed. CHAVANNES

---

1. Cette traduction du mot *tchong* est justifiée par l'expression *ta tchong pou*, école du Mahâsânghika. — Tout ce commandement vise à maintenir l'indépendance de l'Église vis-à-vis du pouvoir civil. — Le mot *li* que M. de G. traduit par *édifice* me paraît se rapporter à la phrase suivante et être pris dans le sens habituel d'*établir*, *instituer*.

20. — **Mânava Dharma Çâstra.** Les Lois de Manou, traduites du sanskrit par G. Strehly. Paris, E. Leroux, 1893, in-8, xxiii-402 pp. (Annales du Musée Guimet, Bibliothèque d'études, tome II).

Les traductions de Manu ne manquent pas. Outre la célèbre traduction française de Loiseleur-Deslongchamps, on en compte au moins trois en anglais : celle de Sir William Jones, la première en date de toutes les traductions européennes, celle de Burnell, complétée par M. E-W. Hopkins, enfin, celle de M. Bühler [1]. Cette dernière, qui est proprement un chef-d'œuvre, semblait devoir clore la série pour un temps assez long, lorsque les *trustees* du Musée Guimet adoptèrent l'idée d'une nouvelle traduction française et en confièrent l'exécution à M. Strehly. Le choix de l'ouvrage était plus ou moins heureux, mais celui du traducteur l'était incontestablement. M. S. confesse qu'il hésita longtemps. Je le crois volontiers. Il pouvait rêver une tâche plus digne de son talent que celle de rajeunir Loiseleur-Deslongchamps ou de franciser Bühler. Finalement il s'y résigna, et nous devons nous féliciter d'une décision qui nous vaut une version élégante et fidèle d'un des monuments les plus célèbres de la littérature sanscrite. M. S. a utilisé les travaux les plus récents et les plus recommandables sur le Mânavadharmaçâstra ; il a tenu compte des interprétations de ses prédécesseurs, sans s'y asservir ; il s'est attaché à être clair, précis et exact. Son ouvrage sera également utile aux philologues et attrayant pour le grand public. On peut raisonnablement espérer que cette traduction nouvelle n'aura pas moins de succès qu'en eut jadis celle de Loiseleur-Deslongchamps, et que sa carrière ne sera pas bornée à une seule édition. C'est dans cette pensée que je signalerai à M. S. quelques points qui, soit dans l'introduction, soit dans le texte, me paraissent demander une correction, ou tout au moins un examen plus approfondi.

L'introduction — peut-être un peu trop sommaire — comprend une revue rapide des principales traductions publiées jusqu'à ce jour, l'examen des théories émises touchant l'origine et la date du çâstra, la liste des commentateurs indigènes et celle des éditions.

En ce qui concerne l'origine du Code, M. S. se réfère à la théorie de Max Müller, suivant laquelle le Mânavadharmaçâstra ne serait qu'un *rifacimento* du Dharmasûtra des Mânavas, une des subdivisions de l'école Maitrâyanîya, « thèse aujourd'hui admise sans contestation »,

---

1. La traduction de Jones a été publiée à Calcutta, en 1794. 2e éd., *ibid.*, 1796. 3e éd. dans ses Œuvres, Londres, 1807. Rééditée par Haughton à la suite de son éd. de Manu, Londres, 1825. — M. Strehly croit à tort que « le Code des lois de Manou est le premier livre sanskrit qui ait été traduit dans une langue européenne ». Auparavant, Ch. Wilkins avait traduit la *Bhagavadgîtâ* (1785) et le *Hitopadeça* (1787). W. Jones lui-même avait publié, en 1789, sa fameuse traduction de *Çakuntalâ*, dont la version allemande, par George Forster (1791), inspira à Gœthe sa célèbre épigramme. — La trad. de Burnell a paru en 1884, dans la *Trübner's Oriental Series*, celle de Bühler en 1886, dans les *Sacred Books of the East*, t. XXV.

ajoute-t-il. Il faut distinguer. On admet sans contestation que le Dharmaçâstra doit tirer son origine d'un Dharmasûtra ; mais que ce Dharmasûtra fût celui des Mânavas, c'est une simple hypothèse. Toute séduisante qu'elle puisse être, cette théorie se heurte à l'opposition formelle qui existe entre le Gṛhyasûtra des Mânavas et le Mânavadharmaçâstra. En dépit des explications les plus ingénieuses, ce fait demeure inquiétant et commande une grande circonspection.

Parmi les arguments employés pour déterminer la date du Mahâbhârata et subsidiairement celle de Manu, il en est un qu'il faudrait bannir entièrement du terrain scientifique : c'est le fameux passage de Dion Chrysostome sur l' « Homère indien. » Il n'y a point là d'allusion au Mahâbhârata : il y a de la fantaisie pure et rien de plus.

En tête de sa liste des commentateurs de Manu, M. S. place Medhâtithi, qui, à cause de son savoir incomparable, aurait été surnommé *Asahâya*. Asahâya n'est pas une épithète de Medhâtithi ; c'est un auteur plus ancien qui avait commenté les Smṛtis de Manu et de Nâradâ : le premier de ces commentaires est perdu, mais nous possédons le second [1].

Enfin, dans la liste des éditions, je relève une lacune assez grave. M. S. ne parle point de celle de Mandlik, qui offre cet inappréciable avantage de donner sous chaque vers le texte intégral de tous les commentaires [2]. Je crois qu'il en eût tiré grand profit. Il est également regrettable qu'il n'ait pas pris connaissance de la collection d'extraits des commentaires publiée par M. Jolly, sous le titre de *Manuṭîkâsaṃgraha*, dans la *Bibliotheca Indica*.

La traduction elle-même est généralement exacte. La seule réserve générale que je croie devoir faire concerne l'emploi des commentaires. M. S. déclare s'en tenir à Kullûka : après la démonstration péremptoire qui a été donnée de l'infériorité de ce commentateur, cela n'est plus permis. En outre, M. S. l'introduit avec une excessive facilité dans le corps de sa traduction. Lorsque le texte est inintelligible ou obscur, je consens volontiers qu'on l'élucide au moyen des commentaires. Mais quand l'idée est exprimée clairement ou même clairement suggérée, pourquoi ne pas traduire littéralement? Quand, par exemple, je lis cet aphorisme (II, 3) : « Le désir a pour racine l'espoir, » j'entends fort bien ce que cela signifie et n'ai nul besoin d'être informé, au moyen d'une double parenthèse, que : le désir (des récompenses) a pour racine l'espoir (d'un avantage). De même, la st. II, 119 prescrit de se lever à l'approche d'un supérieur, et la st. 120 en donne le motif : « Car les esprits vitaux d'un jeune homme montent en l'air (comme pour s'exhaler de

1. Dans la préface du *Vaṃçabrâhmana* (1873), p. xx, Burnell parle d'un commentaire de Sâyana sur le Mânavadharmaçâstra, « which I have not seen, but believe to be still in existence ». Je ne sache pas qu'il en ait été question depuis.

2. Mânavadharmasâstra... with the commentaries of Medhâtithi, Sarvajnanârâyana, Kullûka, Râghavânanda, Nandana and Râmachandra. — Bombay, 1886, in-4° de 1589 pp. plus 174 pp. pour Govinda, publié à part.

son corps) à l'approche d'un vieillard ; en se levant (respectueusement) et en le saluant, il les retient. » A quoi bon ces deux gloses ? Si le jeune homme retient ses souffles, c'est qu'ils cherchent à s'exhaler ; et s'il se lève pour saluer, il y a apparence qu'il le fait respectueusement. Ces deux exemples sont pris au hasard ; le procédé est assez commun dans la traduction de M. S. et le style de l'original en est sensiblement alourdi.

Voilà les quelques imperfections que j'ai cru découvrir dans la traduction de M. Strehly. Elles ne portent que sur d'insignifiants détails et n'altèrent point la valeur de l'ensemble. Je souhaite que cet ouvrage obtienne auprès du public un succès égal à son mérite, et que ce succès engage M. Strehly à faire passer dans notre langue d'autres œuvres moins connues que Manu et aussi dignes de l'être [1].

Louis Finot.

---

1. Voici quelques remarques de détail :

I, 6-7. *avyakta* est rendu au v. 6 par « non développé », au v. 7 par « sans parties distinctes », au v. 11 par « indistinct ». Toutes ces idées sont différentes : il faudrait en choisir une et s'y tenir.

I, 23. Le triple Veda dont il est ici question n'est point le *R*gveda, le Yajurveda et le Sâmaveda ; ce sont les trois éléments constitutifs de la Science sacrée : le Vers, *rc* ; la Formule sacrificatoire, *yajus*, et le Chant, *sâman*. Cela n'a aucun rapport avec le nombre des collections védiques, et il n'y a aucune conclusion à en tirer pour l'âge de l'Atharvaveda. Cette distinction entre les éléments du Veda et les recueils védiques a été rappelée à plusieurs reprises par M. Barth (*Religions de l'Inde*, p. 3. — *Bulletin des religions de l'Inde*, 1893, I, p. 190) et n'aurait pas dû échapper à M. Strehly. Ainsi Manu a très bien pu parler du « triple Veda » et mentionner l'Atharvaveda. En fait, il est expressément mentionné XI, 33 sous la forme « *çrutir atharvângirasîh* ».

I, 52. « Quand le Divin s'éveille, le monde se meut : quand il dort en repos, alors tout l'univers sommeille. » Il semble résulter de cette traduction que l'univers dort d'un sommeil moins profond que Dieu, tandis que l'intention de l'auteur est au contraire d'exprimer avec force l'identité de Dieu et de l'univers. Le mot *nimîlati* « ferme les yeux » indique le passage de la veille au sommeil. Je traduirais : « Lorsque Dieu s'éveille, le monde entre en mouvement ; lorsqu'il s'endort l'âme apaisée, tout l'univers ferme les yeux. »

II, 44. *ûrdhvavirta*, « enroulé sur l'épaule droite ». Comment l'*upavîta* serait-il porté sur l'épaule droite, puisque l'*upavîtin* (st. 63) est celui qui porte le cordon sur l'épaule gauche ? *ûrdhvavirta* = « tordu à droite ».

II, 58, « trente ». Lisez : « treize ».

II, 77, 81. Une *rc* n'est point un hymne, mais une stance ; et la Gâyatrî n'est point un hymne de trois stances, mais la stance 10 de l'hymne 62 du *mand*ala 3 du *R*gveda, laquelle est formée de 3 pâdas.

VI, 70, note. On appelle *Çiras* la formule *âpo jyotir âpo 'mrtam* (Bœhtlingk, Wœrterb. s. v.).

VIII, 49. *âcaritena*. En énumérant, d'après les commentateurs, les procédés de contrainte compris sous le terme général d'*âcarita*, M. S. a omis le plus curieux, le *prâyopaveçana*, suivant lequel le créancier s'assied à la porte de son débiteur et y jeûne jusqu'au paiement de sa créance.

VIII, 55. Le terme de *contumax* ne s'emploie qu'en procédure pénale ; au civil, c'est *défaillant* qu'il faut dire.

21. — Konrad ZACHER. **Die Handschriften und Classen der Aristophanesscholien.** Leipzig, 1888. 1 vol. in-8. (Extrait du 16e supplément des *Jahrbuecher fuer classische Philologie*, p. 502-746).

22. — Du même. **Bericht ueber die auf die griechische Komoedie bezuegliche Litteratur von 1881 bis 1891.** Tirage à part du *Jahresbericht ueber die Fortschritte der classischen Altertumswissenschaft* herausg. von J. v. Müller, tome LXXI. 1 vol. in-8 de 136 p. Berlin, Calvary et Cie, 1892.

Le premier de ces deux ouvrages a paru il y a bientôt six ans, si nous n'en avons pas rendu compte plus tôt, c'est parce qu'il n'a été envoyé à la *Revue* que tout récemment, au moment où paraissait le second. Hâtons-nous de dire que c'est un des plus importants travaux qui aient été publiés sur les scholies d'Aristophane. On sait combien sont obscures et embrouillées les questions que soulèvent ces scholies. Quelle est l'origine de ces commentaires? Comment ont-ils été réunis? Comment nous sont-ils parvenus? Des critiques comme Küster, O. Schneider, Dindorf, ont essayé de résoudre le problème. Des résultats, qui ne sont pas sans importance, avaient été obtenus. On avait commencé à faire le départ entre les scholies anciennes et les scholies modernes : comme auteurs de ces dernières, on nommait Moschopoulos, Jean Tzetzès, Thomas Magister ; on avait signalé l'importance de manuscrits, tels que le Vaticanus 1294, l'Urbinas 141, l'Ambrosianus L, 39, etc. Mais il restait encore bien des points à éclaircir. En réalité, toute tentative faite pour classer ces scholies devait nécessairement aboutir à un échec. Une base solide pour opérer ce classement faisait défaut, parce que les manuscrits, qui contenaient ces scholies, n'étaient pas connus avec une précision satisfaisante. La nécessité d'étudier à nouveau ces manuscrits était si généralement sentie que, sans nous être consultés, sans nous connaître même, nous nous sommes trouvés trois à entreprendre cette tâche; presque à la même époque, un Allemand, un Autrichien, un Français allaient en Italie pour y étudier les manuscrits d'Aristophane. L'Autrichien et le Français ont, depuis bientôt douze ans, publié une partie de leurs études; au moment même où je publiais ma collation des scholies du ms. de Ravenne, M. Holzinger publiait un travail semblable sur le même manuscrit, puis sur le ms. de Venise. Aujourd'hui, c'est au tour de l'Allemand de faire connaître le résultat de ses recherches.

L'œuvre de M. Zacher comprend à la fois une étude des manuscrits et une classification. Il a, lui aussi, examiné les mss. d'Aristophane ; je

---

VIII, 320. *mukhyânâm ratnânâm*, « des bijoux précieux ». Le texte est plus précis : il s'agit des principales pierres précieuses, qui sont au nombre de cinq, selon un ratnaçastra attribué à Agastya :

pañca ratnâni mukhyâni coparatnacatustayam
. . . .
vajram ca mauktikam caiva mânikyam nîlam eva ca
manir marakataç caiva mahâratnâni pañcadhâ.

remarque qu'il ne s'est occupé que des mss. déjà connus ; aucun texte nouveau n'est signalé. M. Z. donne d'abord une description détaillée de ces mss. ; il complète ou redresse ce que ses devanciers avaient dit. De la comparaison de ces divers textes résulte une classification. Le départ entre les scholies anciennes et les modernes s'opère plus facilement, enfin, dans la masse confuse des scholies modernes, on arrive à distinguer plusieurs groupes. L'Ambrosianus L 39 (M) qui forme une classe à lui tout seul, contient, à côté de quelques scholies anciennes ajoutées postérieurement, de nombreuses scholies modernes qui comprennent une sorte de paraphrase du texte et des commentaires d'un caractère essentiellement lexicographique : l'auteur de ces commentaires aurait employé un lexique différent de ceux qui nous sont parvenus, et qui serait pour le dialecte attique ce que le lexique d'Apion est pour le dialecte homérique. Une seconde classe est formée par les scholies de Tzetzès ; elles se trouvent dans divers manuscrits ; M. Z. a étudié l'Ambrosianus C. 222, l'Urbinas 141, le Parisinus n° 655 du Supplément grec; ces scholies sont une paraphrase des scholies anciennes, paraphrase faite par Tzetzès avec son verbiage ordinaire ; aussi ne faut-il s'en servir qu'avec prudence pour la reconstitution des scholies anciennes. La troisième classe, la plus importante, est constitué par les scholies de Triclinius et de Thomas Magister. Le meilleur ms. est, ici, le Vaticanus 1294. Dans ce ms., les scholies anciennes sont désignées sous la rubrique παλαιόν : les scholies modernes ne portent pas de rubrique ; dans certains mss. de la même famille que le Vaticanus, par exemple le Parisinus 2827, ces scholies sont indiquées comme étant de Thomas Magister. M. Z. ne croit pas cependant qu'il faille les attribuer toutes à ce grammairien ; il considère comme appartenant à Triclinius toutes celles qui traitent de métrique. Ici une objection grave se présente. Lehrs, dans son ouvrage sur les scholies de Pindare, a essayé de définir les caractères du style de Triclinius et de Thomas Magister, et il se trouve qu'il est en complète opposition avec M. Zacher ; ce que Lehrs attribue à Triclinius, M. Z. l'attribue à Thomas Magister et réciproquement. L'argumentation de M. Z. nous paraît sur ce point des plus probantes. Lehrs a commis une erreur grave ; au lieu de prendre pour base de ses démonstrations le Farnesianus d'Eschyle, qui est de la main même de Triclinius, il s'est contenté de suivre l'édition Dindorf, dont les attributions laissent fort à désirer. M. Z. reprend donc l'argumentation de Lehrs, et il conclut dans un sens opposé. C'est Triclinius qui est l'auteur des scholies sur la métrique ; le reste appartient à Thomas Magister. Les scholies de ces deux grammairiens ont formé la vulgate du XIVe et du XVe siècles ; Musurus les a admises dans l'Aldine ; elles forment ainsi, pour le Plutus, les Nuées et les Grenouilles, une part considérable de notre corpus des scholies. Le Parisinus 2821 nous montre que Triclinius avait écrit un autre commentaire sur Aristophane ; ce commentaire serait une œuvre de jeunesse ; la science

du grammairien byzantin était alors assez médiocre. M. Z. passe ensuite à l'examen des scholies anciennes ; il montre l'importance de l'Aldine et de Suidas à côté des mss. tels que le Ravennas et le Venetus. Nous ne pouvons exposer ici que les résultats généraux obtenus par M. Z. pour le classement des manuscrits. Il est établi d'abord que ce classement varie presque de pièce à pièce. Tous nos manuscrits dérivent d'un même exemplaire qui n'était pas très ancien, qu'on ne peut faire remonter plus haut que le xe siècle. Le Venetus est, pour l'ensemble, le plus fidèle représentant de ce ms. ; le Ravennas est meilleur pour le détail. On le voit, M. Z. ne remonte pas bien haut ; il n'est question ni d'Héliodore, ni de Symmaque, ni de Phaeinus, que le ms. de Venise nomme comme les auteurs de la compilation. M. Z. n'indique comme sources que celles qui sont désignées par le classement des mss. Cependant des résultats sont obtenus qui sont loin d'être sans importance. La distinction entre les scholies anciennes et les scholies modernes est devenue plus claire ; de plus, un peu d'ordre est établi parmi les scholies modernes ; des groupes sont déterminés avec précision. Assurément il reste encore beaucoup à faire; on trouvera que les mss. étudiés par M. Z. sont en somme assez peu nombreux. M. Zuretti, dans ses *Analecta Aristophanea,* a dressé la liste des mss. d'Aristophane ; il arrive au chiffre de 200, et sa liste est incomplète ; rien que pour la Vaticane, elle omet les deux mss. 147 et 161 du fonds de la reine Christine, les mss. 324, 363 du fonds palatin. Le chiffre de 200 est donc inférieur à la réalité. Assurément beaucoup de ces mss. sont des non-valeur ; encore faut-il qu'ils soient connus comme tels; il n'est pas prouvé que les mss. non encore étudiés ne nous réservent quelques surprises, surprises dont il ne faut pas exagérer l'importance, mais qui peuvent au moins rompre les cadres que vient de tracer M. Zacher. Cela est si vrai qu'au moment même où le savant allemand terminait son travail, M. Zuretti faisait connaître un ms. de Crémone qui contient des scholies pour une partie desquelles M. Z. n'a pas pu dire la provenance.

Nous avons encore une ou deux observations à faire sur certains points dans lesquels M. Z. discute quelques-unes de nos assertions.

Pour ce qui concerne le ms. de Ravenne, M. Z. est d'accord avec nous sur un fait important ; il accepte ce que nous avons dit : le ms. a été écrit par deux copistes : le premier a copié tout le texte et les scholies du Plutus, des Nuées, des Grenouilles, des Oiseaux et de la Paix ; le second a écrit les scholies des Cavaliers, de Lysistrata, des Acharniens, des Guèpes, des Thesmophoriazusae, des Ecclesiazusae. M. Z. ajoute que le second copiste a fait le rôle de reviseur. Comme, dans mon travail, je ne m'occupais pas du texte même, il est possible que ce détail m'ait échappé. J'indiquais comme date du ms. le xie siècle. M. Zacher, dans le premier de ces ouvrages, partage mon avis et donne le ms. comme étant du xie siècle ; dans le *Bericht*, au contraire, il combat mes explications et soutient que le ms. appartient au xe siècle.

Je persiste dans mon opinion. Les mss. de Paris n[os] 1470 et 1476 sont de l'an 890, le n° 451 est de l'an 914; il suffit de comparer ces mss. avec celui de Ravenne pour être fixé sur l'âge de ce dernier; tant qu'on placera le ms. Σ de Démosthène au x[e] siècle, il faudra placer le Ravennas au xi[e]; tout ce que je puis accorder c'est que ce ms. appartient probablement à la première partie de ce siècle.

J'en viens à présent à un fait nouveau signalé par M. Zacher. D'après lui, les deux mss. de Ravenne et de Venise distinguent, par une disposition particulière, deux sortes de scholies : les scholies proprement dites sont écrites sur les trois marges supérieure, extérieure, inférieure ; elles sont précédées d'un lemme; elles forment un tout bien distinct; les gloses ne font point partie de ce corpus des scholies, elles sont exclusivement écrites sur la marge intérieure on dans les interlignes; elles n'ont pas de lemme. Cette disposition se serait déjà trouvée dans les archétypes, nos deux mss. reproduisant page par page chacun son archétype. Il résulte de ce fait que M. Z. approuve absolument la distribution que j'ai adoptée pour les scholies dans mon ouvrage. Il réfute les critiques qui m'avaient été adressées par MM. de Wilamowitz et Cohn. Ces savants avaient examiné mon travail comme si j'avais voulu seulement relever les erreurs contenues dans les éditions Dindorf et Dübner. Il est évident que, dans ce cas, l'indication des feuillets et des marges aurait été superflue. Mais mon intention n'était pas de me borner à une revision des deux éditions; j'ai voulu aussi relever le plus exactement possible toutes les particularités, quelles qu'elles fussent, qui pouvaient nous permettre de voir la place qu'un ms. aussi important occupe parmi les autres mss. d'Aristophane; le classement de ces mss. n'étant pas fait, je pensai que ces particularités pourraient peut-être nous éclairer sur les sources du Ravennas, plus probablement sans doute sur ses dérivés, sur la famille dont il est lui-même la source. Le fait nouveau relevé par M. Z. montre que je ne m'étais pas trompé.

On sait quelle est l'utilité des comptes rendus publiés dans le recueil que, depuis la mort de Bursian, dirige M. I. v. Müller. Il y avait dix ans qu'il n'avait paru de rapport sur la comédie grecque. C'est dire que la matière était abondante. M. Z. n'en traite qu'une partie : il n'examine que les travaux relatifs à la constitution du texte, aux manuscrits, aux scholies, aux éditions et traductions. Un autre rapport sera consacré aux ouvrages relatifs à la critique littéraire, à la métrique, à la grammaire, aux antiquités, etc. Les appréciations de M. Z. nous paraissent, en général, très justes; elles sont motivées avec beaucoup de savoir et de clarté; nous signalerons en particulier les articles consacrés à Holzinger, Schnée, Zuretti, Velsen, Blaydes.

Nous terminerons en communiquant aux lecteurs de la *Revue* une bonne nouvelle. M. Zacher annonce qu'il a été chargé, par la maison Teubner und C[ie] de Leipzig, de continuer l'édition d'Aristophane commencée par le regretté A. v. Velsen. Nous avons signalé la haute valeur

de cette édition (cf. n[os] du 3 juillet, du 9 octobre 1882, du 28 avril 1884), elle n'a qu'un défaut, celui de paraître avec une lenteur désespérante; le premier volume, contenant les *Equites*, a paru en 1868; il n'y a encore que cinq comédies de publiées sur onze! Espérons que le nouvel éditeur mènera l'œuvre à bonne fin.

Albert MARTIN.

---

23. — **The documents of the Hexateuch translated and arranged in chronological order** with introduction and notes, by W. E. ADDIS. Part I, The oldest book of Hebrew History. London, David Nutt, 1892; in-8, xciv et 236 p.

24. — **Einleitung in das Alte Testament,** von C. H. CORNILL. Zweite neu bearbeitete Auflage. Freiburg in B., J.-C.-B. Mohr, 1892. In-8, xv et 324 p.

25. — **De Messiaansche Heilsverwachting en het Israelietisch Koningschap,** door L. A. BAEHLER. Groningen, J. B. Wolters, 1893. In-8, 80 p.

26.— **Geschichte des ebræischen Zeitalters,** von Carl NIEBUHR, Ister Band. Berlin, Georg Nauck, 1894. In-8, x et 378 p.

27. — **Histoire des Juifs,** par GRAETZ. Tomes III et IV, traduits de l'allemand par Moïse Bloch. Durlacher, 1888 et 1893. In-8, 358 et 472 p.

I. — Nous avons eu, depuis plusieurs années et à différentes reprises, l'occasion de faire remarquer avec quelle décision les théologiens du Royaume-Uni étaient entrés dans les voies de la moderne exégèse; nous constatons avec plaisir que l'énorme retard qui se faisait voir, il n'y a pas si longtemps, et qui marquait d'un sceau de paisible vétusté les travaux anglais comparés à ceux de la Hollande et de l'Allemagne, que ce retard est aujourd'hui regagné. Voici M. Addis, qui se déclare disciple de Kuenen, adepte de l'école de Graf, et qui pense faire œuvre nouvelle en présentant sous forme d'ensemble ce qui avait déjà été tenté partiellement par quelques écrivains. Il ne lui suffit pas de publier une édition ou version de l'*Hexateuque*, dans laquelle les différents documents, entrés dans la combinaison traditionnelle, soient distingués par la couleur de l'encre ou le caractère des types d'imprimerie; il prétend reconstituer sous une forme suivie les trois documents principaux, dont la réunion a formé l'*Hexateuque*. Le premier volume, que nous avons sous les yeux, contient le plus ancien des trois documents principaux, celui que les Allemands désignent par les lettres J E; M. A. l'a dénommé « le plus ancien livre de l'histoire hébraïque ».

Je n'ai rien à dire contre ce propos. Il est trop dans le présent courant de l'exégèse biblique, pour qu'on ne le proclame point à la fois légitime et utile. M. A. s'est d'ailleurs acquitté de sa tâche avec une compétence, à laquelle je rends hommage. Il est très au courant de la position des questions, il est bon philologue, il écrit d'une manière précise; son introduction est un modèle de distribution des matières et de clarté; sa traduction est très soignée, les notes dont il l'accompagne sont excellentes. A l'intérieur même du présent document, il note la variété des

sources, distinguant entre la source J et la source E par l'emploi de caractères d'imprimerie différents. — Le second volume contiendra le document deutéronomique et le document sacerdotal. M. A. assigne comme date de rédaction : au document J E, dénommé « le plus ancien livre », le VIII[e] siècle (antérieurement à la destruction du royaume des dix tribus); au document deutéronomique, l'époque de Josias; à l'écrit sacerdotal, le temps d'Esdras. Ce sont, encore une fois, les vues de l'école de Kuenen et de Reuss. On sait que l'école semi-conservatrice, représentée par M. Dillmann, tout en assignant aux documents J E et au *Deutéronome* les mêmes dates, reporte le document sacerdotal au IX[e] siècle avant notre ère, ce qui en fait «the oldest book». Le «plus ancien livre de l'histoire hébraïque » selon M. Addis, n'est pas « le plus ancien » selon le savant auteur des commentaires, dont tous s'accordent à reconnaître la haute valeur.

Laissons ce point de dissidence. J'ai déjà fait sur toutes ces questions les plus expresses réserves. Il y a, assurément, dans l'*Hexateuque* la marque de plusieurs plumes, et certains morceaux, grâce à des indices significatifs, peuvent être détachés de leur entourage. Dans ces limites, la recherche dont M. A. s'est proposé de consigner les résultats sous une forme tangible et qui saute aux yeux, cette recherche est de nature à donner de bons résultats. Mais reconstituer les documents, considérés comme ayant formé à l'origine des œuvres indépendantes et complètes, cela est singulièrement scabreux. La caractéristique des « trois documents», que M. A. reproduit d'après ses chefs de file, repose sur une incroyable confusion; la législation d'*Exode* XXI-XXIII et XXXIV est aussi résolue dans le sens de l'unité de sanctuaire que le *Deutéronome* et l'Écrit sacerdotal. Au lieu de traiter de « fantaisistes» les propositions de ceux qui, comme le soussigné, ont poussé un cri d'alarme, on ferait mieux de les étudier. Si M. Addis veut bien consacrer quelques heures à parcourir mon « Prétendu polythéisme » il y verra, — ou je me trompe fort — des raisons précises alléguées, des motifs sérieux indiqués, d'où ressort la nécessité de reprendre en sous-œuvre des conclusions trop facilement données pour définitives.

II. — J'ai loué naguère dans l'*Introduction à l'Ancien Testament* de M. Cornill, professeur à Königsberg, une œuvre qui se distinguait par ses dimensions restreintes en même temps que par la précision et l'abondance de ses renseignements. Le public académique en a jugé de même, puisque l'édition a été enlevée en quelques mois, et que l'auteur a dû, sans retard, soigner l'exécution d'une réimpression, à laquelle il n'a pu apporter que des changements peu nombreux. Je signale avec plaisir cette seconde édition; bien que je me sépare de l'école de Graf, dont M. C. est le disciple résolu, j'ai constaté chez lui la ferme volonté de corriger et de tirer au net bien des questions laissées dans le vague; en particulier, sur la question de l'intégrité des écrits prophétiques, M. Cornill ouvre largement la porte aux remaniements et aux interpo-

lations. Je le vois également très catégorique dans sa démonstration du caractère moderne du livre de *Job*. L'Introduction-Cornill, qui sera désormais aux mains d'un très grand nombre, sera donc un bon instrument de travail, en même temps qu'elle est en progrès sensible sur les manuels antérieurs appartenant à la même tendance.

III. — J'ai été agréablement surpris en lisant en tête de la thèse de doctorat en théologie, soutenue à Groningue par M. Bähler, quelques lignes extraites d'une de mes premières publications en matière d'exégèse biblique (elles datent de 1872) et auxquelles l'auteur donne son approbation complète. Je disais, dès ce temps-là, qu'il convient « d'appliquer à l'étude des espérances d'avenir des Israélites les règles dont on se sert pour traiter tout autre sujet appartenant à l'histoire, qu'il s'agisse soit de l'administration romaine, soit de la littérature grecque, soit de la philosophie religieuse des Hindous ». Devant une faculté de théologie, de pareilles assertions conservent toujours leur prix. M. B. a d'ailleurs abordé l'examen des espérances messianiques sous un angle spécial, en recherchant dans quel rapport elles se trouvent avec la « royauté israélite ». Son étude, dans la discussion de détail de laquelle il nous est impossible de nous engager, est conduite avec sûreté et les résultats qui s'en dégagent seront pris en sérieuse considération. L'auteur, à vrai dire, n'examine — et ne s'est donné pour tâche d'examiner — qu'une des faces des espérances messianiques; mais, dans ces limites, il jette une lumière instructive sur bien des faits et des dates. Malheureusement, c'est dans ces études minutieuses et spéciales plus encore que dans les vues d'ensemble, qu'on s'aperçoit des inconvénients qui proviennent de l'incertitude des textes. En présence de toutes les doctrines qui se trouvent soit aux livres historiques, soit aux livres prophétiques, la question est toujours : Peut-on leur assigner une date rigoureuse? Je vois que M. B. fait grand état de certains textes de la prophétie d'*Osée*; l'authenticité de cet écrit est, à ses yeux, inattaquable. Tout à côté, il signale tel passage d'*Isaïe* comme interpolé. Assurément, il a l'intention d'être de parfaite bonne foi et d'écarter toute préoccupation dogmatique; mais ne s'aperçoit-il pas lui-même de l'instabilité du terrain où il se meut, soit quand il affirme, soit quand il nie? En somme, toute cette critique des idées bibliques a les apparences de la rigueur; elle n'en a pas la réalité. M. Bähler a rendu néanmoins service en tâchant de dégager l'idée messianique de l'enveloppe mystique qui fausse trop souvent son véritable caractère, en s'efforçant de la replacer dans le cadre des réalités matérielles et politiques de l'Israël ancien.

IV. — Je voudrais bien pouvoir, en bonne conscience, adresser le même éloge à M. Carl Niebuhr, qui, pour son début, nous offre le premier volume d'un gros ouvrage, dont le titre ne manquera pas de provoquer quelque étonnement : *Histoire de l'époque hébraïque*. M. N. est visiblement à l'affût des titres à sensation ; je vois qu'il a déjà à son

actif une brochure dénommée : *Essai d'une reconstellation du Cantique de Débora* ; j'ignore ce que peut être une « reconstellation » et quant « à l'époque ou l'âge hébraïque », je demande une explication. Cette explication, je la cherche dans les indications de l'Avant-propos ; je la cherche et je ne suis pas certain de l'avoir trouvée, M. Niebuhr ayant l'art d'envelopper sa pensée dans des formules bizarres et entortillées. Je crois comprendre qu'il considère le peuple hébreu comme ayant joué un rôle prépondérant dans l'antiquité asiatique et qu'il faut entendre par « époque hébraïque » l'époque où Israël fait éclater, sinon sa suprématie par les armes, au moins sa supériorité intellectuelle et morale, comme on dit « époque égyptienne ou assyrienne » pour les âges où l'Égypte et l'Assyrie tour à tour occupent le premier rang. Resterait au moins à définir l' « époque hébraïque » ; quand a-t-elle commencé ? combien de temps a-t-elle duré ? Je ne vois pas quand elle prend fin, le présent volume ne nous conduisant pas au-delà de la mort de Josué, c'est-à-dire de l'achèvement de la conquête de la Palestine. Je redemande alors d'une façon plus instante encore : Où commence l'époque hébraïque ? Est-ce à Moïse, est-ce aux patriarches, à Abraham, Isaac et Jacob ? Je crois découvrir que c'est à Abraham, d'après l'indication suivante : « Our-Kasdim est pour les Hébreux l'endroit où ont commencé les pulsations de la vie nationale ; c'est là qu'Abraham doit être né. » Abraham quitte le dit endroit d'Our-Kasdim en l'an 2330 avant notre ère. — Je n'en dirai pas plus long sur cet ouvrage étrange, dont l'auteur se promène à travers les textes, les siècles et les civilisations avec une inconscience effrayante. C'est véritablement un comble d'hypercritique rationaliste où, sous les légendes et les mythes, on s'acharne à découvrir des éléments réels et historiques. L'œuvre est, d'ailleurs, trop hérissée de termes prétentieux et de constructions enchevêtrées, pour qu'elle risque de faire un long chemin.

V. — Les deux volumes de l'édition française de l'*Histoire des Juifs* de Graetz, qui mènent les événements de la destruction du second temple (70 de notre ère) à l'époque de la Réforme (1500), sont les bien venus. Les deux premiers, consacrés à la partie ancienne, sont assurément utiles à consulter ; ils ne pouvaient toutefois prétendre à la nouveauté, le sujet ayant été abordé, d'autre part, par des écrivains non-israélites dans des conditions tout à fait satisfaisantes. Au contraire, à partir de la destruction de Jérusalem par Titus, nous entrons dans un domaine d'un abord singulièrement difficile ; pour y faire la lumière il fallait un israélite et il fallait à cet israélite les ressources d'une infatigable curiosité, d'une prodigieuse puissance de travail, d'un esprit méthodique ; il fallait à cette tâche un homme capable de dessiner d'un trait net les grandes lignes de l'histoire et rendant le détail des faits avec une rigoureuse précision. Ce sont ces hautes qualités que le judaïsme allemand a reconnues à l'œuvre de G. dès son apparition. Il n'est pas besoin de rappeler que l'auteur n'a nullement affecté l'indifférence hau-

taine, que peut seul se permettre celui qui écrit sur la Chine, l'Égypte ou l'Assyrie ; c'est le long martyre qu'ont subi ses ancêtres dont il a entrepris de dire les phases, ce sont leurs œuvres et leurs actions qu'il veut faire reparaître au grand jour de l'histoire. Les historiens de langue française ne savaient où chercher l'histoire du judaïsme ; ils l'ont désormais sous la main et doivent s'en féliciter. Un prochain et dernier volume nous conduira jusque vers l'an 1870. Nous croyons être les interprètes de tous les amis des études historiques en demandant que l'œuvre de G. prenne place dans les bibliothèques et soit mise largement à la disposition des travailleurs. Voici la table des chapitres contenus dans ces deux volumes : *Troisième période. La dispersion.* — Première époque, *Le recueillement après la chute.* I. Le relèvement, l'école de Jabné (70-98) ; II. L'activité à l'intérieur ; III. Soulèvement des Judéens sous Trajan et Adrien (98-135) ; IV. Suites de la guerre de Barcokeba (135-170) ; V. Patriarcat de Juda le saint ; dernière génération des Tannaïtes (170-220) ; VI. Le patriarche Juda II ; les Amoraïm (220 280) ; VII. Les Judéens dans les pays parthes (219-280) ; VIII. Le patriarcat de Gamaliel IV et de Juda III (280-320) ; IX. Le triomphe du christianisme et les Judéens (320-375) ; X. Les derniers Amoraïm (375-500) ; XI. Les Juifs dans la Babylonie et en Europe (jusque vers 650) ; XII. Les Juifs en Arabie (jusque vers 650) ; XIII. Organisation du judaïsme babylonien ; époque des Gaonim (640-750) ; XIV. Le Caraïsme et ses sectes ; XV. Situation heureuse des Juifs dans l'empire franc et déclin de l'exilarcat en Orient (814-924). — Deuxième époque, *La science et la poésie juives à leur apogée.* I. Saadia, Hasdaï et leurs contemporains (928-970) ; II. Fin du gaonat en Babylonie ; aurore de la civilisation juive en Espagne (970-1070) ; III. Les cinq Isaac et Yitshaki (1070-1096) ; IV. La première croisade. Juda Hallévi (1096-1148) ; V. La deuxième croisade et la première accusation de meurtre rituel dirigée contre les Juifs (1148-1171) ; VI. Situation des Juifs à l'époque de Maïmonide (1171-1205) ; VII. Époque de Maïmonide (1171-1205) ; VIII. Dissensions dans le judaïsme ; obligation de porter la rouelle (1205-1236) ; IX. Controverses religieuses ; autodafé du Talmud (1236-1270) ; X. Progrès de la bigoterie et de la Cabbale (1270-1325) ; XI. La peste noire ; massacres des Juifs (1325-1391) ; XII. Conséquences de la persécution de 1391 ; Marranes et apostats ; nouvelles violences (1391-1420) ; XIII. Une légère accalmie dans la tourmente (1420-1472) ; XIV. Recrudescence des violences à l'égard des Juifs et des Marranes (1475-1485) ; XV. Établissement de tribunaux d'inquisition en Espagne (1481-1485) ; XVI. Expulsion des Juifs d'Espagne et de Portugal (1485-1497) ; XVII. Pérégrinations des Juifs et des Marranes d'Espagne et de Portugal (1497-1520).

On voit par cette sèche énumération que l'édition française de Graetz est indispensable à quiconque s'occupe chez nous de l'histoire générale tant de l'empire romain que de l'Europe orientale et occidentale ; elle

ne sera pas moins utile aux historiens spéciaux de la France, aux philosophes et aux purs littérateurs. C'est, en un mot, un nouvel et précieux instrument de travail.

Maurice VERNES.

---

28. — Francis CHARMES. **Études historiques et diplomatiques.** Paris, Hachette, 1893. 1 vol in-12 de VIII-400 pages.

Comme l'indique l'auteur dans son avant-propos, ce livre est un recueil d'articles, tous parus dans le *Journal des Débats*, tous variés à la fois par leur nature et par leur objet. Si le plus grand nombre, en effet, a pour sujet un livre nouveau, d'autres ont été écrits au lendemain d'une réception à l'Académie française [1]; à l'occasion d'un anniversaire, comme le très remarquable morceau d'histoire qui, à propos du *Journal des Débats*, nous fait revivre les années de la fondation de la République; ou bien encore au moment de la mort d'un contemporain comme Bersot, J.-J. Weiss ou M. John Lemoinne. Quant aux sujets traités, ils sont aussi divers que possible, puisque le livre nous mène d'Aristophane jusqu'à nos jours en passant par la Rome impériale [2], les écoles du moyen âge [3], les mémorialistes du XVIII[e] siècle [4], la Révolution [5], l'Empire [6], l'opposition libérale sous la Restauration [7], la politique étrangère de Napoléon III et ses conséquences [8].

Cependant, malgré cette variété, contrairement même à l'affirmation de l'auteur dans sa préface, je trouve que ce livre a une unité et je voudrais essayer de le montrer.

Ce n'est pas seulement cette unité en quelque sorte extérieure qu'entraîne toujours avec soi le talent particulier de chaque écrivain, surtout quand ce talent est du genre de celui de M. Francis Charmes, toujours égal à lui-même, à la fois très ferme et très fin, plus nuancé encore que varié, sans jamais cesser d'être clair. C'est une unité interne, si j'ose dire, qui tient aux idées générales exprimées par l'auteur dans chacune de ses études, idées au nom desquelles il critique et il juge les faits et les œuvres, idées qui constituent un véritable corps de doctrine historique et politique qu'il s'agit de dégager.

Et d'abord il ne faut pas mépriser l'action et reculer devant elle. « L'empereur Sévère qui se leva pour mourir et qui retomba en disant : Travaillons! est beau, lui aussi, et, même au point de vue de l'art, il

---

1. Celle de M. Renan.
2. *Histoire des Romains* de M. V. Duruy; l'*Antechrist* de M. Renan.
3. *Abélard* de C. de Rémusat.
4. *L'esprit public au* XVIII[e] *siècle* de M. Aubertin.
5. *Les origines de la France contemporaine* de H. Taine; *Talleyrand* de M. Pallain.
6. *Napoléon I[er]*, de Lanfrey; *Napoléon et Alexandre I[er]*, de M. Vandal; *Napoléon I[er] et le roi Louis* de M. F. Rocquain.
7. *Charles de Rémusat et sa mère.*
8. Œuvres de M. Rothan.

serait dommage que de telles figures vinssent à nous manquer » (p. 43). Mais il faut agir non seulement parce que cela est beau, mais parce que cela est utile, pour suivre dans l'humanité ce « quelque chose de respectable, de puissant, d'éternel, qui proteste contre les horreurs de la guerre et des révolutions et contre les prétendues nécessités d'une politique sans cœur » (p. 387). Ce que l'humanité demande, c'est l'ordre, non pas cet ordre plus apparent que réel qui n'est qu'une uniformité absolue imposée le plus souvent par une volonté unique, mais l'ordre qui résulte « de l'harmonie de choses diverses, habilement accordées entre elles tout en gardant leur nature et en se développant suivant leurs lois » (p. 192). C'est pour assurer cet ordre « qu'il faut toujours à l'homme un gouvernement et une religion » (p. 125), et c'est pour obtenir ce gouvernement que se forment les groupements politiques. « Pourvu qu'un homme sorte de la foule avec une certaine allure qui appartient à l'autorité, la foule le suit et ce phénomène se produit partout » (p. 131).

Devant tous les différents gouvernements que peut se donner l'humanité, le problème qui se pose est la conciliation entre l'autorité et la liberté. Les peuples ont également besoin de toutes deux et c'est pour se les assurer que certains ont créé le gouvernement parlementaire, qui a toutes les sympathies de M. F. C. et dont il a résumé le mécanisme dans une formule très heureuse : « la souveraineté nationale s'exerçant au moyen d'un pouvoir actif et fort et d'un contrôle parlementaire toujours obéi » (p. 374). Mais pour être un parlementaire décidé, M. F. C. n'en donne pas moins le plus grand rôle au pouvoir exécutif; il est pleinement de l'avis que Charles de Rémusat émettait dès 1816 avec la vivacité élégante qui lui était propre : « Une Chambre sensée ne rendra jamais habile un ministre qui ne l'est pas; un ministre habile rendra raisonnable une Chambre déraisonnable » (p. 241).

Le régime parlementaire affecte des formes diverses selon les conditions géographiques, ethnographiques et historiques dans lesquelles il se développe; s'il s'est produit en France sous la forme républicaine, ce n'est pas que ceux qui l'ont fondé ait vu dans la République « une vérité indépendante des temps et des milieux » (p. 326); elle était à leurs yeux « un gouvernement comme un autre, avec la différence qu'il était possible et que les autres ne l'étaient pas » *(id.)*, auquel, en tout cas, il fallait se rallier sans hésitation et sans arrière-pensée.

Mais la République parlementaire n'a pas seulement à pratiquer une politique intérieure, à assurer aux Français toutes les libertés compatibles avec l'ordre public et le respect des intérêts privés, elle a aussi à défendre hors de nos frontières les droits de la nation; il lui faut, à côté de l'administration, une diplomatie; il lui faut une politique extérieure. Cette politique, quelle sera-t-elle? Elle se résume en deux mots; elle sera pacifique avec dignité; elle visera à accroître nos ressources plutôt qu'à reculer nos frontières; elle cherchera à étendre notre

influence morale, par la diffusion de notre langue et de nos idées, et notre influence matérielle, par le développement de notre commerce et de notre industrie. C'étaient les idées qu' « avec une froide et noble élégance » exposait Talleyrand au Directoire. « La France, en paix avec le continent, lui paraissait merveilleusement douée et située par la nature pour féconder les mers de l'expansion de son génie. La Méditerranée sollicitait surtout son imagination vive et pratique, et il a écrit sur elle et sur les ressources qu'elle offrait à notre activité des pages vraiment admirables » (p. 172). On sent dans ces lignes où il analyse si bien les idées de Talleyrand, que M. F. C. les partage, comme on y sent aussi le fraternel souvenir du regretté auteur de *la Réforme de la marine*. Il n'est pas de vue politique plus juste. La conquête, en effet, appelle la conquête. C'est pour avoir voulu garantir les premières acquisitions de la Révolution que le Directoire, puis Napoléon furent acculés à des annexions indéfinies. « De position en position, les secondes garantissant les premières et ainsi de suite, on risque de se laisser entrainer plus loin qu'on ne le voulait d'abord » (p. 168). D'ailleurs un accroissement matériel n'est qu'une duperie dangereuse s'il est payé d'un accroissement plus considérable du voisin. C'est ce que ne comprit pas le second Empire auquel M. F. C. reproche justement d'avoir consenti aux annexions de la Prusse après Sadowa. Il attribue au « régime politique » la possibilité du « tour de passe-passe » grâce auquel M. de Goltz surprit le consentement de Napoléon III. Mais ce n'est pas seulement au régime politique, c'est à l'abaissement des caractères et à la confusion des responsabilités qui en résulte, qu'il faut attribuer de pareils faits, et il s'en retrouve d'identiques malheureusement sous tous les régimes.

Ainsi donc la nécessité d'un gouvernement où un pouvoir exécutif responsable et fort est contrôlé par un parlement, gouvernement assurant au dedans la liberté sans que l'ordre soit troublé, maintenant la paix au dehors avec une dignité fière, voilà l'idéal de M. Francis Charmes, voilà la doctrine politique qui se dégage de ses *Études historiques et diplomatiques* et qui leur donne de l'unité.

Il n'en est pas de plus sage; j'oserais même dire que c'est son seul défaut. C'est une chose curieuse, en effet, que dans ce pays de France qui, au total, n'a pas son pareil pour le bon sens, la prévoyance, le goût et l'amour de la tranquillité, il y a parfois des bouffées d'enivrement et d'égarements inexplicables. L'histoire, et une histoire récente, est là pour le prouver. Chez ce peuple, qui est à la fois le plus raisonneur et le plus raisonnable du monde, il est parfois dangereux d'avoir trop raison. M. F. C. l'aurait pleinement senti s'il avait porté ses études vers le XVIIe siècle, où est toujours, comme il le dit, « la grande école, même lorsqu'il s'agit de former des hommes d'affaires » (p. 105), et surtout vers le XVIe siècle. Mais cela manque dans son livre, où l'on passe d'Abélard à la Régence et à Louis XV. Je sais bien que Voltaire est un peu le petit-fils du philosophe du XIIe siècle; pourtant à sauter ainsi de

l'ancêtre à un descendant si éloigné, la transition est trop brusque[1].

Mais vraie ou fausse, large ou étroite, sage ou aventureuse, c'est quelque chose d'avoir une doctrine politique, et de l'avoir non seulement pratiquée mais formulée avec bonheur. L'histoire, vue d'un regard pénétrant et sagace, l'avait donnée à M. Francis Charmes; en retour les applications pratiques qu'il en a faites lui ont servi pour l'histoire. Il a vérifié par lui-même ce qu'il avait reconnu chez Tacite et les écrivains de l'antiquité (p. 123), quel avantage inappréciable c'est pour un historien d'avoir connu profondément l'homme et les affaires. On le voit à ses jugements sur la comédie politique dans Aristophane (p. 13), sur le procès de Socrate (p. 14), sur la force du mouvement qui créa l'empire romain (p. 54), par la critique originale qu'il fait des livres sur la Révolution de M. Taine (p. 159).

Il y a donc bien une unité dans ces études détachées. C'est toujours la même doctrine exprimée avec le même talent. Il faut donc d'autant plus remercier M. Francis Charmes de nous avoir donné ce livre que ce n'est pas seulement le résumé de son œuvre jusqu'à ce jour, mais que c'est aussi, en son genre, un document historique; on y retrouve la peinture exacte et fidèle des idées et des opinions d'une fraction importante de nos contemporains pendant ces vingt-cinq dernières années.

Louis Farges.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 janvier 1894.

M. Emile Sénart, président sortant, prononce le discours d'usage.

M. Paul Meyer, président annuel, lit une courte allocution.

L'Académie procède à l'élection des membres de onze commissions. Sont élus :

Prix du Budget : MM. Schlumberger, Boissier, Héron de Villefosse, abbé L. Duchesne.

Prix Bordin : MM. de Vogüé, Derenbourg, Clermont-Ganneau, Ph. Berger.

Prix Fould : MM. Heuzey, Perrot, Saglio, Müntz.

Prix Delalande-Guérineau : MM. Perrot, Weil, Boissier, Croiset.

Prix Saintour : MM. Barbier de Meynard, Schéfer, Sénart, Ph. Berger.

Prix Duchalais : MM. Deloche, Schlumberger, de Barthélemy, Müntz.

Prix Brunet : MM. Delisle, Hauréau, de Rozières, de Boislisle.

Prix Stanislas Julien : MM. Barbier de Meynard, Schéfer, Oppert, Sénart.

Prix de La Grange : MM. Delisle, Paris, Longnon, Gautier.

Prix Garnier : MM. Barbier de Meynard, Schéfer, Sénart, Hamy.

Fondation Piot : MM. Delisle, Heuzey, Perrot, Saglio, Schlumberger, Héron de Villefosse, de Lasteyrie, Müntz.

M. de Vogüé, membre de l'Académie, communique l'estampage d'une inscription

---

1. J'aurai peu de critiques de détail à présenter. L'an 1000 (p. 32) est une légende. Je n'aime pas beaucoup *la main de sang* de la Convention (p. 113). Il est assez inexact de dire que Talleyrand n'aimait pas le travail manuel (p. 172). Au moment où M. F. C. a écrit son article (1891), M. Pierre Bertrand avait déjà établi la vérité sur ce point dans l'introduction des *Lettres inédites de Talleyrand à Napoléon* publiées par lui en 1889 (Paris, Perrin, 1 vol. in-8).

coufique gravée sur une borne milliaire au lieu dit Bab-el-Ouady, c'est-à-dire au point où la route de Jaffa à Jérusalem quitte la plaine pour entrer dans les vallées escarpées des montagnes de Juda. Cette borne, dont l'estampage a été envoyé à M. de Vogüé par le R. P. Lagrange, prieur des Dominicains de Jérusalem, est aujourd'hui déposée à la Trappe d'El-Athroun. Voici la traduction de cette inscription dont le commencement a disparu dans une cassure de la pierre : « ... (cette) route... le serviteur de Dieu Abd-el-Melik, commandeur des croyants. La miséricorde de Dieu soit sur lui. D'Ilia jusqu'à ce mille (il y a) huit milles. » Abd-el-Melik est le cinquième calife ommiade (65-86 de l'hégire = 685-705 p. C.). M. Clermont-Ganneau a déjà publié une borne milliaire du même personnage, trouvée sur la route de Jéricho à Jérusalem. — On peut constater dans cette inscription la tendance, déjà signalée, des premiers califes à continuer les traditions de l'administration romaine. Le mot *Ilia* (= Jérusalem) n'est autre chose que le latin *Aelia Capitolina*, et le mot qui signifie « mille » n'est que la transcription du latin *mille*. — Il est douteux pourtant que le mille désigné dans ces deux inscriptions soit le mille romain de 1471 mètres; car le calcul fait sur cette base donnerait des longueurs sensiblement inférieures aux distances réelles.

M. Clermont-Ganneau, membre de l'Académie, fait observer que, d'après les données précises, le mille arabe serait beaucoup plus long que le mille romain et équivaudrait à 2466 mètres.

M. Ménant, membre de l'Académie, présente, au nom de M. de Mély, qui les tient du général de Frésé, gouverneur d'Erivan, les photographies de six inscriptions, dont cinq assyriennnes et une latine, conservées au couvent d'Estchmeatzine. L'inscription latine a déjà été publiée par M. Th. Mommsen, C. I. L. III, 6052, mais d'une manière incomplète, et est renvoyée à l'examen de M. Héron de Villefosse. Les cinq inscriptions assyriennes sont confiées à M. Ménant

M. Ed. Le Blant communique à l'Académie deux inscriptions latines que lui a envoyées M. Cornillon, conservateur du musée de Vienne (Isère), et qui ont été découvertes dans des fouilles récentes pratiquées autour de l'ancienne abbaye de Saint-Pierre. Ces deux inscriptions ont été trouvées dans les sépulcres, demeurés intacts, de deux religieuses, Ananthailda et Celsa. — La première de ces inscriptions est datée du 9 mai, à la manière moderne; on avait déjà des exemples de cette datation des années 517, 574, 579, 618; celui de la religieuse de Vienne est de 509 et a donc ici le premier rang. Le nom « Ananthailda » ne figure pas dans les listes de noms germaniques publiées jusqu'ici. — La seconde inscription montre une fois de plus avec quelle inintelligence les épitaphistes copiaient les modèles dont ils faisaient usage. Celui dont s'est servi l'auteur de cette *nœnia* a son type, sinon son prototype, dans le début d'une petite inscription de saint Damase (XV). — Ces deux inscriptions sont datées de postconsulats. La raison en est qu'à Venantius et Agapitus (508 et 517) ont succédé Magnus et Importunus, nommés consuls en Orient et sans collègues en Occident. Les inscriptions de la Gaule n'ont pas encore fourni les noms de ces deux personnages, restés inconnus ou non proclamés en Gaule.

M. Viollet, membre de l'Académie, communique en seconde lecture son mémoire sur les Etats de 1358.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 22 janvier — 1894

29. — P. Richter. **Zur Dramaturgie des Aeschylus.** Leipzig, Teubner, 1892. 287 p.

Si l'on était réduit, pour se faire une opinion sur Eschyle et pour apprécier le dessein de ses pièces, la conduite de l'action, le caractère des personnages, aux ouvrages des critiques littéraires et dramatiques, on se trouverait, après cette lecture, dans un état d'esprit bien indécis. On rencontrerait les opinions les plus diverses, les conceptions les plus opposées, les jugements les plus contradictoires et les plus inconciliables; Eschyle apparaîtrait tour à tour comme un réformateur, un moraliste, une sorte de philosophe ayant assumé la tâche de changer les idées religieuses de ses concitoyens, ou bien comme un homme imbu des préjugés de son temps, respectueux du vieux fond des croyances helléniques, représentant fidèle des idées du vulgaire, ne s'arrogeant aucunement la mission de révéler à Athènes des conceptions nouvelles sur les dieux et l'humanité. On constaterait en outre dans le détail tant d'interprétations hardies, tant de déductions préconçues, tant de combinaisons singulières, qu'on devrait se résigner à n'avoir qu'une notion d'ensemble confuse et inconsistante. M. Richter a préféré aller voir lui-même. Il a lu, analysé, discuté les ouvrages des critiques, surtout les plus récents et les plus recommandables par le nom de leurs auteurs, et il a conclu qu'il valait mieux lire, analyser, discuter les œuvres mêmes du poète, mais cela sérieusement, sans parti pris, objectivement, en n'admettant pour certain que ce qui ressort des expressions de l'auteur, des paroles et des actes des personnages et de l'impression tragique produite par les événements. Je reproche pourtant à son ouvrage un défaut qu'il était peut-être difficile d'éviter en pareille matière, et qui tient sans doute à la manière très personnelle dont M. R. a conçu le sujet : c'est d'avoir un

caractère polémique trop prononcé. Il ne manque pas l'occasion de critiquer les théories de ceux qu'il prend à partie et sa vivacité de réfutation l'entraîne parfois plus loin qu'il ne conviendrait : telle des assertions qu'il combat n'est rien moins qu'un article de foi littéraire, et il y en a bon nombre, dans le détail, qu'il eût mieux valu, selon moi, laisser de côté purement et simplement, comme autant d'erreurs manifestes. Ce que M. R. attaque, ce sont les idées nouvelles qui semblent aujourd'hui avoir cours; son introduction indique de la façon la plus précise sur quel terrain il se place. Il veut rechercher si Eschyle, selon l'opinion qui semble actuellement admise, a une conception claire et conséquente de l'ordre universel ; si son Zeus est partout et toujours le dieu souverainement puissant, sage, bon et juste ; si l'homme, chez lui, à la pleine liberté de ses actes, et si le malheur est toujours et uniquement la suite d'une faute personnelle ; si le poète combat les idées de son temps sur le destin, sur la jalousie des dieux, sur la fatalité poursuivant une race, et s'il a pour unique préoccupation d'éclairer le peuple et de purifier ses conceptions morales; s'il est vrai, en un mot, qu'il n'a cherché, dans la composition de ses tragédies, qu'une occasion d'exposer et de mettre en lumière certaines idées supérieures. Il examine longuement, à un autre point de vue, si l'effet tragique est produit exclusivement par une catastrophe, suite d'une faute commise en pleine responsabilité par le héros usant de son libre arbitre. M. R. fait ensuite une sorte de théorie sur la compensation de la douleur tragique et des moyens qui sont à la disposition du poète pour adoucir et rendre plus supportable la souffrance que nous éprouvons à voir souffrir autrui. Les sept pièces d'Eschyle sont alors examinées à part, et l'ouvrage se termine par une conclusion (p. 272-287) dans laquelle M. R. récapitule ce qu'il pense avoir démontré.

La méthode me semble inattaquable : il faut voir et peser ce qu'Eschyle a dit et ne pas chercher à lire sous ses expressions ce qu'on veut lui faire dire. J'approuve également la doctrine : Eschyle ne voulut rien changer aux croyances de ses contemporains, qu'il partageait, ou du moins qu'il ne voulait pas heurter dans ses pièces ; le destin, qui s'acharne sur une race jusqu'à la troisième génération, enchaîne l'homme et le pousse fatalement, et une expiation *morale* est loin, sauf peut-être dans *Agamemnon* (et cela, selon M. Richter, affaiblit la pièce), d'être la raison des malheurs humains ; Zeus lui-même ne change rien à l'ordre établi. M. R. ne fait donc que reprendre une très ancienne théorie, en l'appuyant d'arguments précis et de considérations exclusivement intrinsèques. Mais il lui est arrivé, je le crains, ce qui arrive à tout avocat trop pénétré de sa cause : il n'a pas su se défendre d'une certaine partialité, et malgré l'objectivité de ses discussions, qu'il accentue autant que possible, il lui arrive parfois de passer plus rapidement sur un point qui le gêne et de laisser dans l'ombre un passage qui lui semble dangereux pour sa théorie. Car, il faut bien le dire, bien que je partage les opinions

fondamentales de M. Richter, son siège semble fait d'avance, et l'étude minutieuse des scènes d'Eschyle paraît destinée plutôt à confirmer une hypothèse qu'à démontrer un théorème. Il en résulte que l'helléniste, en contrôlant à l'aide du texte les déductions de M. Richter, leur trouve parfois une allure quelque peu tyrannique. Pour me maintenir dans un seul ordre d'idées (car je ne puis examiner ici toutes les questions soulevées, et j'ai déjà dit que pour l'ensemble j'étais avec M. Richter), l'auteur nous expose bien, à l'aide d'arguments bien choisis et bien coordonnés, que les héros d'Eschyle n'usent pas de leur libre arbitre, qu'ils n'agissent et ne souffrent que sous l'empire du destin, et qu'à part l'exception signalée plus haut, la catastrophe qui les entraîne dans le malheur n'a aucune relation avec une faute morale commise librement et volontairement par eux. Mais s'il nous montre que ces personnages sont les instruments d'une aveugle fatalité (voy. par exemple, p. 191-192), devons-nous croire cependant qu'ils ne se résolvent pas à l'action par des motifs personnels et après une sorte de délibération intime qui se trahit toujours par quelques mots? M. R. est-il bien sûr qu'Étéocle n'agit pas librement, qu'il n'y a pas une part de libre détermination dans le crime d'Oreste? Quand celui-ci, dans un moment de faiblesse, de révolte peut-être contre la destinée qui le pousse, hésite à frapper sa mère et ne reprend sa fermeté que grâce à une parole de Pylade, les termes de sa réponse, κρίνω σε νικᾶν, n'indiquent-ils pas tout au moins un certain degré de liberté? M. R. semble en avoir conscience, mais il n'insiste pas. Et si Étéocle est véritablement une victime de la destinée, il est difficile de ne pas voir cependant une expression spéciale de sa volonté dans les vers 660-661, principalement dans les termes ἄρχοντί τ' ἄρχων, et le mot restrictif de Patin, qui laisse quelque place à la liberté du héros, me paraît plus juste : « Se disant, *se croyant* peut-être poussé par les imprécations paternelles et une irrésistible puissance. » Les théories de M. R. manquent d'élasticité; et il est probable que cette raideur soulèvera des contradictions, naturellement de la part de ceux qu'il attaque; mais un esprit non prévenu se rangera plutôt de son côté, ne réservant ses critiques que pour des points d'importance secondaire, qui n'altèrent pas les grandes lignes d'un système construit sur l'étude du texte même d'Eschyle. — Bien d'autres points de détail sont touchés dans ce livre intéressant et plein de sages réflexions; le poète y est apprécié comme dramatique, comme tragique, comme lyrique; c'est au lyrique que M. Richter donne la supériorité, et, ce me semble, avec raison.

My.

---

30. — H. Saladin. **Description des antiquités de la Régence de Tunis.** 2e fascicule. Paris, 1893. In-8 188 pages et 10 planches. Chez Leroux.

M. Saladin, avec qui j'ai exploré en 1883 le sud de la Régence de Tu-

33. — **Titi Livii** ab urbe condita lib. XXIX fuer den Schulgebrauch erklært von Franz Luterbacher. Leipzig, Teubner, 1893. In-8, 84 p.

Jusqu'en ces dernières années, la librairie Teubner ne possédait, en fait de Tite-Live annoté, que quelques éditions de livres séparés, dues à MM. M. et H. J. Müller et Wölfflin ; elle se préoccupe visiblement de compléter sa collection tout au moins pour la première et la troisième décades. Pour plusieurs livres, dont voici l'un, elle s'est adressée à M. Luterbacher qui a autrefois édité une partie du même auteur dans la collection de Perthes à Gotha. Il se trouve donc ici sur un terrain connu de lui. Si les appendices critiques doivent rester à peu près les mêmes, comme on pouvait s'y attendre, les notes, tout élémentaires dans l'édition de Gotha, ont ici un caractère différent et répondent à l'esprit général de la collection.

Sauf un très petit nombre d'exceptions le texte est celui de Luchs. Dans les notes très claires et très soignées, M. Luterbacher ne s'applique pas autant que Wölfflin à relever tout ce qui intéresse l'histoire de la langue ; avant tout il se propose avec raison de faire bien comprendre l'auteur tout en contrôlant, autant que cela nous est possible, la valeur de son témoignage. Ci-dessous quelques objections de détail[1].

Émile Thomas.

---

34. — **Jason von Kyrene,** ein Beitrag zu seiner Wiederherstellung von A. Schlatter. Festschrift der theologischen Fakultæt zu Greifswald u. s. w. Muenchen, Beck, 1891. In-4, 55 p.

35. — **Eine vorkanonische Ueberlieferung des Lukas in** Evangelium und Apostelgeschichte. Eine Untersuchung. von Dr Paul Feine. Gotha, F. A. Perthes, 1891. In-8, X et 252 p.

36. — **Les Apocalypses juives.** Essai de critique littéraire et théologique, par Eugène de Faye. Paris, Fischbacher, 1892, In-8, 226 p.

37. — **Das neue Testament** uebersetzt von C. Weizsaecker, fuenfte neu bearbeitete Auflage. Freiburg in B., J. C. B. Mohr, 1892. In-12, vi et 471 p.

I. — L'auteur du second livre des *Machabées* donne son travail pour l'abrégé d'une histoire en cinq livres composée par un certain Jason de Cyrène. Il est arrivé ici, comme en mainte occasion, que

---

1. 35, 8 : la note sur *inclusis* respire toute la discrétion d'un moderne ; les anciens ne se gênaient pas pour requérir et tenir enfermés jusqu'à exécution complète du travail les ouvriers dont ils avaient besoin : voir *Verr.* IV, 54;—8, 3, note: pourquoi ce nicht *aequam* ? cette idée bizarre n'est venue à personne et ne viendrait qu'à un esprit faux ; c'est une contagion dont il vaut mieux préserver de jeunes lecteurs. — Pourquoi M. Luterbacher, comme la plupart des éditeurs de Tite-Live, croit-il inutile de mettre en tête de chaque livre un sommaire clair et détaillé ? Il s'en faut que les *periochæ* puissent en tenir lieu. — Enfin pourquoi n'avoir noté aucune des réminiscences des Verrines si frappantes aux ch. 17 et 18 ?

l'abrégé a survécu à l'original. Ne saurions-nous toutefois restituer celui ci, tout au moins nous rapprocher un peu de l'œuvre, malheureusement perdue, comprenant « l'histoire de Judas le Machabée et de ses frères, celle de la purification du grand temple et de la consécration du nouvel autel, de plus, celle des guerres contre Antiochus Épiphane et son fils Eupator, etc. » ? M. Schlatter le tente au moyen du *premier* livre des *Machabées*. Je reproduis ses propres termes : « Pour restituer Jason, il me semble d'abord indispensable de prendre en considération le constant et étroit parallélisme entre les deux livres des *Machabées*, dont la constatation ne permet pas de conclure dans le sens de leur indépendance réciproque. La conclusion qui se dégage de cette comparaison est que le *premier* livre des Machabées, lui aussi, se rattache à Jason et doit être tenu pour la traduction d'un remaniement hébraïque dudit Jason. » M. S. poursuit ainsi : « Il ne faut pas s'attendre à des points de contact littéraux entre les deux textes, par la raison que le traducteur (grec) de I *Machabées* ne possédait plus le texte de Jason à côté de la version hébraïque sur laquelle il a travaillé. Et, en fait, à côté des nombreux parallèles de fait, il ne se trouve point de concordance de termes. Cette circonstance spéciale s'explique si le rapport des textes est indirect, comme nous le supposons. — La méthode d'après laquelle les deux extraits ont été faits, diffère également ; II *Machabées* disloque sans scrupule le pragmatisme historique, parce qu'il s'attache uniquement à la narration et à l'intérêt édifiant qu'elle présente, tandis que I *Machabées*, s'il a, comme l'auteur du second, fait des suppressions considérables et réduit les cinq livres de Jason à un seul, toutefois, en tant que juif de Palestine, veut donner des renseignements sur l'origine de la dynastie régnante et respecte le pragmatisme de son prédécesseur de façon à extraire des renseignements abondants que lui fournissaient ses sources, quelque chose qui soit un ensemble. »

C'est en partant de ces considérations, que M. S. a institué une comparaison minutieuse entre les deux livres des *Machabées* ; à la suite de cette confrontation, poursuivie point par point en adoptant l'ordre de I *Machabées*, M. Schlatter étudie quelques points de détail et conclut par des réflexions, dont les historiographes du judaïsme ne manqueront pas de tenir un grand compte. Nous recommandons à leur attention le présent mémoire, qui est une œuvre claire, méthodique, menée d'un bout à l'autre dans les meilleures conditions.

II. — M. Paul Feine s'attache, lui aussi, à reconstituer une des sources des écrits bibliques sous le titre un peu bizarre, moins singulier cependant en Allemagne qu'en France, de « une tradition anté-canonique de Luc dans l'Évangile de ce nom et dans les Actes des apôtres ». Ce document anté-canonique, c'est-à-dire antérieur à la rédaction de l'Évangile canonique, se reconnaîtrait à son caractère judéo-chrétien, qui tranche sur le caractère franchement paulinien des œuvres attribuées à saint Luc. Ici encore, je préfère donner la parole à l'auteur lui-même,

d'autant que j'éprouve quelque peine à saisir sa pensée : « Dans les deux écrits de Luc, il y a une grande masse de matériaux, dont l'examen m'a convaincu qu'ils n'ont pu être mis par écrit que par un homme ou des hommes se mouvant dans l'ordre des conceptions, de spensées et de la façon de parler propres au judaïsme. » Il y a visiblement dans ce phénomène la marque d'un emprunt fait à une tradition judéo-chrétienne. Il s'agit d'isoler ces éléments, de les détacher du contexte « paulinien » pour reconstituer le document « judéo-chrétien ». Ces choses-là, en effet, paraissent très claires sur le papier ; quand on arrive au détail, on se heurte à bien des difficultés. En tout cas, il faut remercier M. Feine d'avoir poussé jusqu'au bout sa démonstration, de façon à en permettre l'appréciation motivée. « Sans prétendre avoir isolé tous les éléments judéo-chrétiens contenus dans l'*Évangile* et dans les *Actes des Apôtres*, je crois être arrivé, dit-il, à reconstituer une tradition cohérente venue à l'auteur par l'intermédiaire des judéo-chrétiens. » Cette tradition se retrouverait à la fois dans le troisième évangile et dans le livre des *Actes ;* elle représenterait les vues de la communauté jérusalémite. Elle offre des points de contact nombreux, d'une part avec l'*Épître de saint Jacques*, de l'autre avec l'*Évangile de saint Jean*, lequel pourrait être considéré comme ayant en lui aussi, de même que Luc, ladite tradition à sa disposition.

Nous ne voudrions assurément point décourager de pareilles recherches, mais nous devons déclarer que les résultats ainsi obtenus nous semblent singulièrement sujets à caution. Que, dans le cours d'un écrit, on puisse signaler certains passages comme s'ajustant mal à la façon de penser ou d'écrire du rédacteur, rien de mieux ; mais reconstituer par la réunion des textes ainsi rapprochés une source, un document, une tradition anté-canoniques, ne nous paraît guère possible. On l'a tenté pour les livres législatifs de l'Ancien-Testament avec des chances de succès exceptionnelles et l'on a cru, à un instant donné, toucher au but ; au moment précisément où l'on croyait que les principales difficultés étaient aplanies, un grand nombre de points ont été remis en question, notamment l'unité de composition du *Deutéronome*. Pour les Évangiles, je considère la tentative de reconstituer les documents primitifs, aujourd'hui engagés dans la trame de l'œuvre, comme beaucoup moins susceptible encore d'une solution satisfaisante. Il faudrait, avant tout, s'être mis d'accord sur le rapport littéraire des textes, à nous transmis, des quatre évangiles canoniques. Or, ce qui empêche d'arriver à une solution en cette matière, c'est purement et simplement un préjugé dogmatique. On ne veut sacrifier l'historicité d'un quelconque des Évangiles que dans une limite restreinte : de là, la recherche — très hypothétique, très aventureuse malgré ses apparences de précision érudite — des documents entrés dans la composition canonique. J'estime qu'on s'est engagé ainsi dans une voie qui ne mène à rien de satisfaisant.

III. — De même nature, mais plus nouvelles quant à leur objet, sont

les recherches publiées par M. E. de Faye sous le titre « Les Apocalypses juives ». — « Nous nous proposons, dit l'auteur, d'étudier dans ce travail les apocalypses juives qui ont successivement vu le jour pendant les deux siècles que sépare la naissance du Christ. Nous pensons y trouver les éléments et les données qui nous permettront de reconstruire, en partie du moins, le monde d'idées et d'aspirations particulières qui remplissait l'âme d'un juif de Palestine, vivant à l'époque où le christianisme commençait à se propager. » Seulement, pour éviter toute compromission avec l'hellénisme, M. de F. a écarté tout écrit trahissant les vues chères aux judéo-alexandrins, et il n'a traité, somme toute, que des Apocalypses d'Esdras, de Baruch, des Apocalypses juives qu'il extrait de l'Apocalypse chrétienne et canonique de saint Jean, des Testaments des douze patriarches, de l'Assomption de Moïse et de l'Apocalypse d'Hénoch, dont il n'utilise, d'ailleurs, que quelques parties. Appliquant à ces différentes œuvres les mêmes procédés d'analyse littéraire, l'auteur les brise, les désagrège et prétend reconstituer les documents primitifs entrés dans la composition traditionnelle. « Nous obtenons, dit-il, par l'application de notre méthode aux compilations qui portent les noms d'Esdras, de Baruch, d'Hénoch, etc., une douzaine d'apocalypses ou fragments d'apocalypses. » Il poursuit ainsi : « Peut-on en faire le classement? Nous le pensons. Le plus grand nombre reflètent les passions nationales et expriment les rêves qui ont hanté l'âme du peuple juif depuis l'insurrection machabéenne. Nous les avons groupées ensemble et nous les désignons sous le titre d'*Apocalypses populaires*. Il en est d'autres, qui, tout en ayant un certain nombre de traits en commun avec celles-ci, ont ce trait de particulier qu'on y trouve la plupart des idées théologiques qui constituent l'enseignement des écoles juives. Nous les appelons *Apocalypses théologiques* ou *rabbiniques*. Enfin, il y a encore deux ou trois apocalypses qui, quoique évidemment apparentées à celles de la catégorie précédente, ont un caractère à part. Elles contiennent une conception presque spiritualiste du monde à venir. Faute d'un terme qui pût en exprimer le caractère, nous les avons appelées *Apocalypses transcendantes*. — Il nous a semblé que le moment était venu de tenter de donner une vue d'ensemble de toute cette littérature apocalyptique juive, d'en classer les productions, d'en marquer la provenance et la date approximative et enfin de la caractériser dans ce qu'elle nous paraissait offrir de plus original et de plus instructif. » A l'aide des éléments recueillis dans les diverses apocalypses, M. de F. a tenté d'exposer la conception juive du monde supra-sensible; dans des appendices très nourris, il justifie la disjonction ou dislocation des écrits étudiés, à laquelle il s'est arrêté.

Nous tenons le présent livre pour une très ingénieuse et très utile contribution à l'étude de la littérature apocalyptique chez les Juifs; nous rendons hommage à l'information de l'auteur, qui est étendue et solide. Nous ne pouvons manquer néanmoins de faire d'expresses

réserves sur la valeur de ses conclusions. Assurément, plusieurs des écrits qu'il étudie ont un caractère de combinaison; mais, quand il substitue aux œuvres à nous transmises des textes reconstitués par la voie de l'analyse littéraire, il est clair que l'élément conjectural prend sous sa plume une importance inquiétante. Son classement des morceaux ainsi obtenus en écrits « populaires, rabbiniques, transcendants » est des plus contestables. Certainement, c'est là une littérature confuse et obscure; avec la témérité de la jeunesse, M. de Faye a voulu tout tirer au clair, sans réfléchir que les raisons qui l'ont décidé lui-même ne seront pas acceptées de tous. Je crains que nous ne nous engagions à cet égard dans une fausse voie; de pareils travaux prennent, pour parler le langage de l'école, un caractère trop « subjectif » pour qu'on ose leur garantir un lendemain. — Que faire cependant, nous demandera-t-on, en présence de cette littérature mal datée, anonyme, pseudonyme, en face de ces écrits d'un caractère composite, où l'on croit discerner des documents antérieurs, incomplètement digéres ou assimilés? — Nous répondrons que, sous peine de tomber dans une confusion inextricable, chaque œuvre doit être étudiée à l'époque où elle est présumée avoir reçu sa forme d'ensemble, abstraction faite de ce qu'on appelle, au sens propre, les interpolations tendancielles insérées après coup. L'étudiant à cette place, chacun indiquera comment il se représente les états antérieurs et le système de formation de l'écrit qu'il examine; alors, quel que soit l'écart entre les solutions proposées par les différents savants, on aura au moins l'avantage d'un classement des matières impersonnel, d'une méthode de travail commune. Si l'on ne se décide pas à revenir à cette règle de bon sens, un grand nombre d'efforts et de recherches d'une réelle valeur risquent de rester inutiles.

IV. — Quand on a jeté les yeux sur l'avertissement placé par M. Weizsäcker en tête de sa traduction du Nouveau Testament, on est tout de suite renseigné sur l'objet qu'il s'est proposé. Sans vouloir inquiéter la traduction classique de Luther dans son privilège de version ecclésiastique et édifiante, on pouvait songer à satisfaire d'autres désirs. Beaucoup de personnes en Allemagne réclamaient une traduction qui, « conçue dans la langue du jour et d'après les règles du jour, s'efforçât de donner au lecteur l'impression que ressentaient les lecteurs d'autrefois du texte original ». Dans ces conditions, on pouvait mettre à profit sans aucune gêne ou restriction tous les progrès réalisés depuis trois siècles, mais spécialement accomplis de notre temps, dans la restitution du texte primitif, de sa langue et de son histoire. Nous sommes entièrement de l'avis de M. W. A côté d'une traduction des livres sacrés destinée à l'usage ecclésiastique, il en faut une seconde, qui soit une version savante, c'est-à-dire qui rende le texte avec toutes les ressources de la science, ne reculant ni devant la bizarrerie, ni devant l'emploi de formes populaires lorsque le texte l'exige; un compromis entre ces deux types ne donne que de médiocres résultats. — Le public de langue alle-

mande a accueilli avec une faveur marquée la tentative faite par M. Weizsäcker. Son œuvre est déjà parvenue à la cinquième édition. Ce n'est pas un mot à mot fait par un écolier, mais une traduction littérale, exécutée par une des personnes qui ont pénétré le plus avant dans les secrets du texte original.

Maurice VERNES.

---

38. — **Histoire de la Latinité de Constantinople,** par A. Belin, 2ᵉ édition, revue, augmentée et continuée jusqu'à notre temps par le R. P. ARSÈNE DU CHATEL avec deux plans et des gravures. Paris, A. Picard, 1894. In-8, 547 p.

Par *Latinité* de Constantinople, il faut entendre la communauté des Latins ou catholiques, *Roum Millet*, la nation romaine, comme disent les Turcs. Faire une histoire de cette communauté depuis les premiers établissements des moines Pisans, Gênois ou Amalfitains à Constantinople, montrer son rôle dans la préparation de la quatrième croisade et la formation de l'éphémère Empire latin, la suivre sous la domination turque et étudier chez elle l'organisation d'une de ces grandes associations religieuses dont se compose l'Empire ottoman, c'était un sujet neuf et intéressant; mais il faut bien reconnaître que les auteurs, malgré le titre et les dimensions de l'ouvrage, ne l'ont point traité ni seulement même effleuré. Est-ce un travail d'ensemble ou des études de détail qu'ils ont voulu écrire, ou seulement des documents et des statistiques qu'ils ont voulu réunir, c'est ce qu'il est difficile de dire, tant l'ouvrage est confus. Et dans ce gros volume bourré de textes, latins, grecs, italiens, turcs, etc., cités in extenso dans le cours du récit, rangés sans ordre et sans critique au milieu de listes d'ambassadeurs et de patriarches, d'inscriptions, de citations de deuxième ou troisième mains, pas un index qui permette de se reconnaître dans tout ce fatras.

L'absence de plan contribue encore à dérouter le lecteur. L'ouvrage se divise en trois parties. Les deux premières sont historiques : elles sont spécialement l'œuvre de M. Belin. Le P. Arsène, qui a revu et complété les deux premières parties, a donné dans la troisième une statistique complète des établissements catholiques actuels de Constantinople. La partie historique, qui part du IXᵉ siècle, est extrêmement confuse et ne contient rien de nouveau. Sous prétexte que Constantinople est divisée en deux villes distinctes par la Corne d'Or, Stamboul et Galata-Péra, l'auteur qui semble préoccupé surtout de topographie, étudie d'abord l'histoire de la latinité à Stamboul, pour passer, dans la deuxième partie, à l'histoire de la latinité à Galata, ce qui l'oblige à raconter deux fois les mêmes événements, la quatrième croisade, la prise de Constantinople, etc., sans qu'il en sorte pour cela plus de lumière. Si l'auteur a une prédilection pour la topographie, — où il ne fait d'ailleurs que reproduire les opinions de Paspati, Mordtmann et autres, — que n'en a-t-il pris résolument son parti? Les questions topographiques étaient

intéressantes à elles seules, et nous eussions préféré de beaucoup des études précises et courtes sur les murailles de Galata, sur l'emplacement des églises catholiques de Constantinople, à cet amoncellement de textes inutiles et à cet étalage de vaine érudition. Ou, si M. B. tenait à présenter une histoire d'ensemble de la latinité de Constantinople, il devait alors alléger son œuvre, en rejetant en appendice une grande partie de ses discussions topographiques et des pièces justificatives dont il encombre son récit, en supprimant aussi absolument certains textes si connus qu'il est inutile de les citer in extenso [1]. Il se fût ainsi réservé de la place pour s'étendre un peu plus sur le schisme de Cérularius, mentionné incidemment en une ligne (p. 20), sur l'histoire de l'Empire latin qu'il raconte en une page d'après un mauvais manuel (p. 79) et en général sur toutes les questions intéressantes qui ont été négligées de parti pris.

Les monographies que M. Belin consacre dans la deuxième partie aux églises et congrégations de Constantinople sont plus claires. Mais elles eussent gagné, elles aussi, à être resserrées, condensées et allégées d'un luxe de détails dépourvus d'intérêt.

La troisième partie est plus intéressante. Le P. Arsène, qui a dirigé longtemps la mission de Constantinople, nous renseigne avec exactitude sur l'état actuel de la catholicité à Constantinople, sur les églises, les congrégations, leurs fondations, leurs écoles et leur propagande. Ce n'est guère là que de la statistique. Les chiffres, dit-on, ont leur éloquence; néanmoins nous eussions été heureux de connaître autrement que par les pages un peu vagues de la conclusion, la vie de cette latinité de Constantinople? Vit-elle seulement et remplit-elle son rôle de sentinelle avancée de la catholicité. Peut-on fonder sur elle des espérances pour le rétablissement de l'« Union » rêvée? A lire le P. Arsène, il semble bien que non; mais encore eût-on aimé à savoir pourquoi.

A. Joubin.

---

39. — Michel de la Huguerie, **Ephéméride de l'expédition des Allemands en France** (août-décembre 1587), publié par le comte de Laubespin et Léon Marlet. Paris, 1892, in-8.

Combien piteuse, cette expédition des Allemands du Palatinat, la quatrième au moins, partant pour la France à la rescousse des huguenots! Ce n'est plus un Wolfgang de Deux-Ponts ou un Casimir de Bavière qui la dirige, c'est le baron de Dohna, chef des reîtres et lansquenets, rejoint par le contingent suisse de Clairvant et le contingent français du duc Robert de Bouillon, jeune débutant désigné comme chef général. Casimir de Bavière, retenu par la régence de l'Électorat palatin qu'il exerçait

1. Par exemple, p. 48 et suiv., les extraits de Villehardouin sur la prise de Constantinople. Un simple renvoi suffirait.

pour son neveu, ne put y prendre part, non plus que le fanatique Condé, empêché peut-être par les ordres de Henri de Navarre, son cousin et surveillant. La nouvelle expédition, qui rappelle quand même un peu celle de 1576 par la composition (on y voit figurer, parmi les Français, les Clairvant, les Chaumont-Quitry, les Beauvoir-La Nocle), en diffère totalement par l'effet produit [1]. Jamais armée plus indisciplinée ne fut conduite avec plus d'indécision. Le roi de Navarre, qui soi-disant la payait, voulait qu'elle combattît le duc de Lorraine; le Palatin, qui la levait, entendait qu'elle rejoignît le roi de Navarre; puis le représentant de ce prince proposa qu'elle remontât la Loire; celui du Palatin qu'elle marchât sur Sedan. Bref, épargnant la Lorraine, elle manque l'occasion d'écraser les ligueurs à Pont-Saint-Vincent. Elle se hasarde au centre de la France à la recherche de son allié, le vainqueur de Coutras, qui lui tourne le dos. Alors, sur les conseils de La Huguerie, elle va se placer ingénument en Beauce, entre les deux armées ennemies, celle du roi de France et celle de la Ligue. Après les désastres de Vimory et d'Auneau et la défection des Suisses, il ne lui reste plus qu'à se sauver aux frontières, épuisée, plus que décimée, condamnée à l'anéantissement total sans les mesures de précaution du duc d'Épernon. Ses membres épars échappent grâce à la rivalité de Henri III et de Guise. Le duc Robert de Bouillon, le comte de La Marck, les colonels Tillmann et Clairvant, principaux chefs des confédérés, moururent des suites de la campagne. Ils ne firent de tort qu'à eux-mêmes.

Comme toujours dans les coalitions vaincues, les associés survivants se relancèrent les reproches les plus graves, souvent fondés, et la querelle devait durer longtemps. Le maître traître La Huguerie, aux gages du Palatin réformé, en attendant de servir la Ligue, rédigea, d'après les notes de son journal quotidien, l'*Éphéméride* de l'expédition du mois d'août au mois de décembre 1587; il l'offrit, par manière de plaidoyer, à Casimir de Bavière. L'ancien secrétaire de Condé y vante autant la conduite des Allemands qu'il calomnie celle des Français, ses compatriotes et coreligionnaires. C'est cet *Éphéméride* que M. M. de Laubespin et Marlet ont publié d'après une copie de la Bibliothèque nationale, découverte par M. Deprez, au fonds français, volume 4142, et ils l'ont offert à la Société de l'Histoire de France. Dans sa savante édition des *Mémoires* de La Huguerie, M. de Ruble avait renoncé à publier cet *Éphéméride*, qui aurait fait double emploi avec le récit imprimé au tome III, d'après le manuscrit original de la Bibliothèque nationale, fonds français, volume 17312. Ce n'est pas que l'*Éphéméride* ne contienne aucun fait nouveau.

Comme les *Mémoires*, écrits vers 1606 et dédiés à Charles III de Lorraine, l'*Éphéméride*, rédigé au lendemain de l'expédition, en 1588,

1. Voir nos *Politiques au lendemain de la Saint-Barthélemy* (*La Molle et Coconat*) Paris, Plon, 1892, in-8.

pour Casimir de Bavière, se place au point de vue de ces deux princes d'Empire qui, malgré les divergences confessionnelles, s'entendaient comme larrons en foire. Seulement, dans l'*Éphéméride*, La Huguerie se montre encore plus Allemand et hostile aux Français et à Henri de Navarre, tout en parlant encore de l'intérêt des *Églises*. Dans les *Mémoires*, il n'est plus question de l'intérêt des Églises; il n'est question que de celui du duc de Lorraine. L'auteur insiste longuement sur les négociations et les hésitations de l'expédition aux confins de la Lorraine; sur le reste il est court. Au contraire, l'*Éphéméride* retrace, au jour le jour, toute la marche de l'armée, et, bien qu'il glisse, comme dans les *Mémoires*, sur l'écrasement des reîtres à Vimory et à Auneau, dont le souvenir pouvait choquer Casimir, il renferme, au milieu des fastidieuses tirades habituelles, différents détails intéressants. La fuite de l'auteur à Auneau et son retour par la Suisse ne sont pas les épisodes les moins curieux.

Voilà donc une nouvelle contribution à l'histoire de cette expédition, dont M. Baguenault de Puchesse a dressé la bibliographie dans son article sur *la Campagne du duc de Guise en Orléanais* (*Société d'Histoire de l'Orléanais*). Les éditeurs de l'*Éphéméride* se sont acquittés de leur travail avec beaucoup de soin, l'enrichissant des mémoires justificatifs écrits en réponse aux attaques de La Huguerie. De ces écrits, le plus digne de foi est bien le rapport de François de Chastillon, inséré dans le livre que M. Delaborde a consacré à son héros. Tous ces témoignages laissent une impression défavorable à La Huguerie, secrétaire vantard et brouillon, utile par sa connaissance des relations de la France et de l'Allemagne à la fin du XVI[e] siècle, mais bien digne de l'épithète de « petit personnage » que lui décerne le duc Henri de Bouillon [1].

De Crue.

---

40. — **Studies in French versification**, by A. R. Hohlfeld, professeur à la « Vanderbilt University ». Baltimore, 1893. 1-36.

L'étude de M. Hohlfeld prouve avec quelle attention sont suivis à l'étranger les problèmes délicats relatifs à la technique de notre versification, avec quelle rapidité aussi se sont répandues et ont été admises les théories, à peine popularisées en France, de Becq de Fouquières et d'autres sur les principes essentiels de notre rythme poétique. M. H. s'est proposé de relever par des statistiques minutieuses les différents types

---

1. Nous n'approuvons pas certaines rectifications que les éditeurs de l'*Ephéméride* proposent aux *Mémoires*. La réponse à La Huguerie, attribuée par M. de Ruble à De Réaux, ne peut pas être de Clairvant puisqu'il mourut à la fin de la campagne. Le *Limmiville* de l'*Éphéméride* est bien *Lunéville*; le vrai nom du bailli de Bresse est Joly de *Choin*, ancêtre de l'amie du Grand Dauphin et du général Choin de Montchoisy.

d'alexandrins — distingués suivant leur nombre d'accents rythmiques — qui se rencontrent dans une tragédie classique : *Athalie*, et dans *Hernani* pris comme type du drame romantique. Il manque à son étude, d'ailleurs curieuse par les résultats, les exemples justificatifs, et ils seraient d'autant plus nécessaires qu'il est parfois délicat, surtout pour une oreille étrangère, quelque familiarisée qu'elle soit avec notre langue, de reconnaître d'une façon certaine si un alexandrin est du type 2. 4 — 3. 3 ; ou 4. 2 — 2. 4, ou... Que de discussions nous avons entendues parmi des Français sur ces matières, sans compter ceux qui ne saisissent pas du tout à l'audition la division en mesures ! Nous ne sommes nullement de ceux-là; mais nous reconnaissons volontiers que la fixation du type est parfois difficile et peut donner lieu à des variantes. Il en est de même et plus encore des alexandrins dits depuis Becq de Fouquières, de coupe romantique ou ternaire. Quelques-uns de ceux que M. H. cite comme appartenant sans conteste à cette catégorie, pourraient rentrer dans celle des alexandrins à hémistiches classiques. Il y a là des nuances qui, sans affaiblir la théorie générale, ne permettent peut-être pas des classifications aussi rigoureuses que celles qu'établit M. H. dans ses statistiques.

M. Hohlfeld a tenté une comparaison numérique du même genre pour les rimes réparties en riches, ultra-riches, suffisantes etc., employées par Racine et par Hugo ; mais il avoue lui-même que les éléments manquent pour un recensement exact des rimes suivant leur richesse. C'est une cote qui dépend de beaucoup de facteurs difficiles à faire rentrer dans une règle ou dans une définition, et qu'un long usage de notre poésie permet seul d'apprécier. E.

41.— Jean Macé. **Philosophie de poche.** Paris, Hetzel, 1893. In-12, XII-173 p.

On s'attendait à un petit traité de morale familière : on trouve une cosmogonie. Avec l'aimable simplicité d'une causerie, le vieux sage nous dit sa conception du monde, d'un monde qui n'est pas une entité métaphysique, mais celui des astronomes, des chimistes, des physiciens. Par un retour imprévu, nous sommes transportés en pleine philosophie ionienne, avec des hypothèses fondées sur les sciences exactes substituées aux conceptions *a priori*. C'est un livre à lire et à méditer, dont l'histoire de la philosophie au XIX^e siècle devra tenir compte ; il ne semble pas, jusqu'à présent, que l'importance en ait été reconnue.

Aux forces centripète et centrifuge, dans le système cosmique, correspondent, dans les corps solides, la *cohésion* et le *calorique*. La loi du calorique est universelle comme celle de l'attraction ; on les retrouve, produisant d'autres effets, dans les deux états électriques des corps et dans les phénomènes dits d'affinité chimique. La division des êtres animés et des êtres inanimés est une erreur, car la vie est partout : l'atome en est le dépositaire. Comme l'atome a sa vie, l'astre a la sienne ; l'univers

n'est pas rempli de « cadavres ambulants ». « J'avouerai tout bonne-« ment que cette idée des astres-dieux, qui transfigure la voûte étoilée « et fait pour nous de l'univers un sanctuaire sans bornes, sourit à mon « imagination avec permission de ma raison » (p. 73). Corps vivants, laissant déborder la vie à leur surface, les astres sont les agents délégués des créations locales : les habitants n'ont pu venir qu'après la maison. « L'engendrement des êtres, à tous ses degrés, est en permanence dans « l'univers. Cela se comprend mieux, à coup sûr, et satisfait l'esprit « davantage, qu'un Dieu qui se repose après avoir créé » (p. 74). Donc, la terre est un être vivant, générateur primordial de tout ce qui vit à sa surface. « C'est la loi du végétal et de l'animal de produire leurs para-« sites, comme c'est la loi de l'astre de produire les siens, sur une « échelle en rapport avec l'intensité d'une vie supérieure » (p. 82). Voilà donc la génération spontanée, avec l'évolution pour conséquence, vérifiée expérimentalement par l'embryologie. Dans les organismes, la cohésion est représentée par l'atavisme, le calorique par la loi du progrès. Mais la raison découvre, dans la création, des essais avortés, des êtres incomplets. « Dieu est Dieu, et la terre est son prophète, elle et les « astres, bien entendu. Des astres créateurs autonomes, sous le frein de « la loi universelle, cela donne droit à l'imperfection, en sauvegardant « l'idée de la perfection absolue » (p. 115). L'homme est un animal religieux. Cette révélation dernière était le terme naturel où la création devait aboutir dans son ascension. Elle a désormais un agent conscient, responsable, un délégué en sous ordre, appelé à devenir créateur à son tour (p. 125). L'évolution politique de l'humanité doit aboutir aux États-Unis de la terre, qui ne seront que la réduction des États-Unis de l'univers (p. 143).

Je n'insiste pas sur les dernières pages de cet opuscule, tantôt mystiques, tantôt un peu « cousiniennes »; mais ce que j'en ai dit, comme la marche de l'argumentation que j'ai indiquée, montre assez que la *Philosophie de poche* mérite une place dans la poche des philosophes.

Salomon Reinach.

---

42. — Prince Roland Bonaparte. **Une excursion en Corse.** Paris. Imprimé pour l'auteur. 1891-1892.

Quel voyage, plus que le voyage de Corse, mérite les honneurs d'une relation ? Les hautes montagnes de l'île, ses masses rocheuses de toute forme, ses gorges profondes et sauvages, ses merveilleuses forêts ne sont-elles pas faites pour passionner l'amateur des grands spectacles de la nature ? Avec sa végétation luxuriante, ses maquis, ses torrents, avec l'éblouissante Méditerranée à l'horizon, la Corse n'est-elle pas la patrie du pittoresque ? Et l'énergie de ses habitants, leurs traditions d'héroïsme, leurs légendes, leurs coutumes, leurs aventures terribles ne sont-elles pas bien propres à alimenter le roman, à donner de la couleur au récit ?

Le bel ouvrage du Prince Roland Bonaparte renferme non seulement la relation de son voyage (cent-vingt pages), mais aussi une bibliographie étendue de son cher pays, classée par époques, et ne comprenant pas moins de cent-trente pages. Si l'on ajoute que le récit de l'excursion proprement dite est parsemé de considérations sur l'histoire de la Corse, ses mœurs, ses climats, sur son ethnologie, sur sa faune, sa flore, sa géologie, sur toutes les richesses, à peine exploitées, dont l'ile est comblée, et qu'il abonde en épisodes sur Sampiero, Paoli, etc., en souvenirs napoléoniens, on comprendra que ce magnifique volume n'est pas seulement une œuvre de touriste, mais bien une œuvre savante digne de figurer dans nos bibliothèques.

Il s'agit d'une excursion accomplie en automne, du 20 septembre au 20 octobre 1887. L'itinéraire et l'horaire sont d'ailleurs résumés en un tableau très net, placé en appendice, et qui sera un guide précieux pour les personnes désireuses d'entreprendre le voyage. Cet itinéraire consiste en deux circuits, commençant et finissant chacun à Ajaccio, avec quelques digressions de part et d'autre.

Le premier circuit va d'Ajaccio à Bastia en empruntant la route nationale (qui franchit la chaîne montagneuse centrale au col de Vizzavona et passe à Corte), puis de Bastia à Saint-Florent par le col de Teghime, et de là en Balagne à l'Ile-Rousse, à Calvi ; enfin il vient se fermer à Ajaccio en suivant la route nationale qui longe la côte occidentale.

Le second circuit nous mène d'Ajaccio à Sartène, puis à Bonifacio, à Porto-Vecchio, par les routes nationales, et nous ramène à Sartène, par la nouvelle route d'intérêt commun qui passe à Figari. De Sartène on gagne Propriano et on rejoint Ajaccio par mer.

Cette double tournée permet de visiter en détail Ajaccio, Corte, Bastia, l'Ile-Rousse, Calvi, Sartène, Bonifacio, Porto-Vecchio, et d'autres localités moins importantes telles que Calenzana, Cargèse, Sainte-Lucie-de-Tallano. Mais ces villes, malgré leur intérêt propre, malgré leur richesse en souvenirs, attirent moins que les beautés naturelles de l'île, et le « continental » préférera les digressions de l'auteur hors des routes, dans la Corse primitive et sauvage. La relation de l'ascension du Monte d'Oro, celle de l'excursion dans la haute vallée du Niolo, aux gorges du Golo, à la Scala de Santa-Regina, ne manqueront pas de le séduire. Écrits avec une chaleur communicative, ces récits sont d'une lecture des plus attrayantes. L'auteur sent vivement et sait faire partager ses émotions. Que n'est-il allé sous les merveilleux « pins laricio » de Valdonielo dont il était si près? Que n'est-il monté au col de Caprolane d'où l'on touche, pour ainsi dire, le sommet gigantesque du Paglia Orba et la masse trouée du Capo Tafouato ? Le charme avec lequel il nous conte ses impressions nous rend, je le vois, trop exigeant. On ne peut tout faire en une fois ; d'ailleurs, le temps était mauvais, si bien que ni le Cinto ni le Rotondo n'ont pu être gravis.

Qu'il soit permis pourtant de regretter que, pour revenir de Porto-Vecchio à Sartène, l'auteur n'ait pas poussé jusqu'à la marine de Solenzara, pour rejoindre de là Sartène par le col de Bavella, Zonza, San-Gavino, Levie, Sainte-Lucie. Sans accroître notablement le trajet, ce mode de retour présentait un double avantage. D'abord il mène au col de Bavella, l'un des plus beaux sites qui soient au monde. Les fourches d'Asinao, les rochers découpés en aiguilles, la gorge et la sombre forêt de Bavella, la vue de la Méditerranée et de ses voiles blanches, le panorama des côtes de Sardaigne font de ce col une station incomparable. En outre, c'est le long de ce parcours ou dans ses environs que les vieilles coutumes corses s'observent le mieux de nos jours. C'est là que le fatal préjugé de la vendetta, ce legs de l'odieuse domination génoise, fait encore des victimes! C'est là que les maquis sont peuplés! C'est là que le « garde-toi » retentit hélas! trop souvent. Il y a une douzaine d'années, alors qu'une sanglante inimitié divisait les familles de San Gavino, une trentaine de bandits tenaient la campagne, et l'on suivait rarement les bords du maquis sans en rencontrer. Le touriste n'avait d'ailleurs qu'à se louer de la rencontre, car c'est toujours d'une façon courtoise qu'il était abordé. Mais là où son cœur se serrait, c'était à la traversée de San Gavino. Silencieux, morne et désert, ce village n'offrait à la vue que portes closes, fenêtres murées, murs percés de meurtrières, et sous ses vieux arbres, il semblait l'image même de la désolation!

L'ouvrage, édité avec luxe et par l'auteur lui-même, contient une liste de deux cent vingt et une photographies faites en Corse, et six belles planches viennent ajouter encore au charme de la narration.

G. F.

43.—**Der Schulfriede von 1890.** Randbemerkungen zur December conferenz, von Dr. Otto Schroeder, Professor am Kœnigl. Joachimsthalschen Gymnasium zu Berlin. — Berlin, Walter und Apolant, 1891. Une brochure in-8. Prix : 0,50 Pfg.

La paix scolaire de 1890, tel est le titre énigmatique de la brochure que nous annonçons. Il s'agit de la fameuse « conférence » de professeurs et de pédagogues, réunie à Berlin, en décembre 1890, sous les auspices de l'empereur Guillaume II, lequel y prononça une allocution qui fit grand bruit [1]. M. Schroeder paraît prendre au sérieux et la compétence du jeune empereur en matière d'enseignement et les résultats des délibérations, et cependant il s'écrie dans son avant-propos : « Ne sommes-

1. Il y a dans cette allocution une remarque très curieuse : la jeunesse actuelle, affirme Guillaume II, a moins de patriotisme que celle d'avant 1870. L'explication de ce phénomène nous paraît aisée. Avant 1870, le patriotisme allemand avait quelque chose de *spontané* : la jeunesse, comme toute la nation allemande, souffrait des humiliations de l'heure présente ; après 1870, le patriotisme a été soumis à un *dressage* systématique, qui a fini par dégoûter une partie de la nation.

nous donc pas maintenant plus éloignés que jamais de la paix scolaire? Qui donc est content[1]? » — Comprenne qui pourra!

L'auteur nous paraît indiquer lui-même la raison de cette obscurité en parlant (p. 23) du rôle joué par le représentant du ministre de la guerre à la conférence, le major Fleck. Celui-ci insiste sur la nécessité de bien posséder la langue maternelle, puisque dans l'état-major et à l'Académie de guerre il faut qu'il y ait des officiers sachant exprimer leurs idées « sous une forme *précise, intéressante* et *convaincante* ». Les écrivains pédagogiques, qui jouent dans l'enseignement un rôle analogue à celui des officiers d'état-major dans l'armée, n'ont généralement pas le don de parler d'une manière claire et convaincante, et c'est aussi le cas de M. Schrœder, comme le prouve sa brochure. Les paroles du major Fleck ne renfermeraient-elles pas une insinuation à l'égard des théoriciens de la pédagogie? Et M. Schroeder n'a-t-il pas fait comme un aveu inconscient en les reproduisant avec d'autres choses sensées et insensées qui ont été dites par divers membres de l'assemblée, et en concluant que le mieux serait peut-être le maintien du statu quo, avec cette restriction : *mutatis mutandis?*

Alfred BAUER.

---

44. — **En Algérie. Alger, Oran, Tlemcen**, par G. DE LOMBAY. 1 vol. in-12, 392 p. Paris, Leroux, 1893.

Par sa plume et par le crayon de M. Eynard, en vers et en prose, M. de Lombay nous conte ses impressions et ses souvenirs, depuis le mal de mer de la traversée jusqu'au retour à Marseille, dont il pèse, en passant, les prétentions au titre de seconde ville de France. C'est toujours avec plaisir que nous voyons ces nouvelles marques de l'intérêt qu'inspire l'Afrique française, du charme qu'elle exerce sur ceux qui viennent la visiter. Chemin faisant, l'auteur donne son mot à propos des questions qui passionnent plus ou moins l'opinion sur les deux rives de la Méditerranée. La colonisation et l'agriculture, les indigènes, leur assimilation possible, leur avenir, la propriété, le statut personnel des Musulmans lui inspirent des chapitres qui ne sont pas fort originaux, mais qui du moins ne portent pas la trace des théories aventurées et des prédications intéressées que nous voyons, à tout bout de champ, surgir dans un sens ou dans l'autre. C'est encore avec plaisir que l'on sent ainsi ces questions passer en France dans les préoccupations courantes des curieux et entrer, par le livre et le journal, dans la conversation familière, comme des choses désormais mieux connues et dont l'intérêt apparaît à chacun.

R. M.

---

1. Sind wir denn nicht jetzt, nach der Konferenz von 1890, vom Schulfrieden weiter entfernt als je? Wer ist denn zufrieden!

CHRONIQUE

FRANCE. — Dans un discours prononcé dans la séance solennelle de rentrée des sances et où l'on ne rencontre plus que des problèmes historiques restés jusqu'ici sans solution.

Facultés de Caen, M. Armand Gasté a réuni, sous le titre de *Bossuet en Normandie* (plaquette de 50 pp., Caen, H. Delesque), un certain nombre de renseignements relatifs à Bossuet prieur-commendataire de l'abbaye du Plessis-Grimoult (Calvados). M. Gasté a utilisé en particulier les papiers de M. Floquet dont une portion lui appartient.

— La librairie Hachette va donner une seconde édition des Verrines de notre collaborateur E. Thomas. Elles seront groupées en un volume : *Divinatio in Cæcilium;* livre IV, ou *de Signis;* livre V ou *de Suppliciis*. Dans le corps de l'ouvrage, l'éditeur, obligé de conserver la plus grande partie des clichés, n'a pu faire que les corrections indispensables; il avait plus de liberté dans les premières et les dernières feuilles; il en a profité pour mettre l'ouvrage au courant et lui donner même une certaine nouveauté; les anciennes introductions sont fondues en une seule, remaniées et complétées par une analyse des quatre Verrines qui ne sont pas publiées. L'Index est presque tout nouveau; il comprend les noms propres, résume et ordonne les faits grammaticaux, et même relève les fautes les plus ordinaires des principaux mss. M. T. a voulu donner au lecteur le moyen de s'orienter dans ces discours où l'on trouve tout; il a voulu aussi indiquer la limite à laquelle s'arrêtent nos connais-

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 janvier 1894.

M. Léopold Delisle, qui a pris place au fauteuil de M. Wallon, secrétaire perpétuel, empêché, donne lecture d'une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique relative à la mission de M. Dutreuil de Rhins dans la Haute-Asie. A la lettre de l'explorateur, datée de Tchertchen, 21 août, sont joints divers travaux de M. Grenard : une étude ethnographique et linguistique sur les Abdals, une note sur la conquête musulmane dans le Turquestan oriental, etc. M. Grenard annonce en outre l'envoi de six livres orientaux, entre autre un mss. de langue inconnue écrit sur écorce d'arbre.

Le synode hellénique de Candie (Crète) demande à l'Académie une subvention pour la construction d'un abri destiné à préserver des intempéries l'inscription de Gortyne. — Cette lettre est renvoyée à l'examen de la commission Piot.

M. Ménant achève la lecture de son mémoire sur trois anciens rois de Chaldée. Il croit qu'il y a lieu d'identifier deux de ces rois, que l'on a désignés à tort sous des noms différents. — M. Oppert conteste cette identification.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 29 janvier — 1894

45. — **Raised Map of Palestine,** constructed from the Surveys of the Palestine Exploration Fund, and other Sources, by G. Armstrong (of the Survey Party) Assistant-Secretary to the Fund. — Palestine Exploration Fund, 24, Hanover Square, London.

M. G. Armstrong, présentement secrétaire-adjoint du *Palestine Exploration Fund,* vient d'achever la construction d'une grande carte en relief de la Palestine, dont le *Fund* met en vente des surmoulages en plâtre fibreux, au prix de sept guinées, et des réductions photographiques au prix de cinq shellings l'épreuve. M. Armstrong avait pris, en qualité de sous-officier des Royal Engineers, une part active aux levés sur le terrain et à la mise au net de la grande carte anglaise de 1 pouce par mille, en 26 feuilles gr. aigle, carte monumentale qui est désormais la base de toutes les études géographiques relatives à la Terre-Sainte. Il était donc, mieux que tout autre, qualifié pour entreprendre ce travail colossal qui lui a coûté de longues années de labeur. Il l'a exécuté avec une conscience et une précision dignes de tout éloge. Nous avions déjà des cartes en relief de la Palestine; mais ce n'étaient que de grossiers à peu près, sans aucune valeur scientifique. Celle ci, traduction rigoureusement exacte de la carte du *Palestine Exploration Fund,* nous donne pour la première fois une image du terrain fidèlement modelé, jusque dans ses moindres détails, par un homme du métier qui l'a foulé aux pieds dans presque toute son étendue, le théodolite à la main. L'échelle planimétrique, identique à celle de la grande réduction de la carte de 1 pouce par mille, est de 3/8 de pouce par mille, soit au 1/168960; l'échelle hypsométrique est trois fois plus grande. La carte ne mesure pas moins de 7 pieds 6 pouces de long sur 4 pieds de large. En dehors des indications proprement topographiques, exprimées par le relief et différentes colorations, les localités y sont représentées par des numéros d'ordre correspondant à une longue liste toponymique. Cette superbe carte en relief peut donc, en dehors de son intérêt propre, servir à tous les usages

d'une carte ordinaire. Plusieurs grands établissements scientifiques de l'étranger se sont empressés d'en acquérir des exemplaires, tirés à petit nombre. Il est à espérer que la France ne voudra pas rester en arrière et qu'il sera pris par qui de droit les mesures nécessaires pour nous en assurer au moins un exemplaire.

C.-C. G.

---

46. — **Festgruss an Rudolf von Roth zum Doktor-Jubilæum 24 August 1893**, von seinen Freunden und Schülern. — Stuttgart, Kohlhammer, 1893. Grand in-8, vj-223 pp. Prix : 12 mk.

L'hommage rendu à M. Rudolf von Roth est de ceux auxquels la science française a le droit et le devoir de s'associer avec émotion et respect. Promoteur et chef incontesté des études védiques depuis un demi-siècle, il lui a été donné d'élever un monument que bien peu parmi les contemporains ont égalé ; et, si peu sillonné que soit le domaine où il laissera sa forte et durable empreinte, le volume qu'on lui offre eût été aisément triplé si tous ses admirateurs avaient été conviés à y collaborer.

Il est déjà d'un format très respectable. Quarante-quatre savants allemands, anglais ou américains y ont fait leur apport de cinq pages menu texte en moyenne chacun. A moins de tourner à la table de matières, il est impossible qu'un compte-rendu embrasse toutes ces études, fort variées, et d'ailleurs en partie étrangères à ma compétence. Force est de choisir entre elles, en les classant par catégories ; mais il va sans dire que le choix n'impliquera aucune présomption d'infériorité pour celles qui seront omises.

I. — Linguistique indo-européenne. — M. Delbrück (p. 15) examine la forme vieux-norrois *fedgar* « père et fils » et croit y reconnaître le reste d'un ancien duel du mot « père » faisant office de dvandva ; la conjecture est légitime, et remet en même temps en honneur le sens de « père et fils » qui m'a toujours paru le seul concevable pour le *sunufatarungo* du *Hildebrandslied*. — M. Osthoff (p. 126) nous donne une excellente étymologie du lat. *mâteriēs* = **dm-â-ter-iē-s*, cf. gr. δέμ-ω « bâtir ». — M. Weber restitue les expressions courantes de la vie familiale des Indo-Européens avec tout le bonheur d'imagination dont on le sait capable. Peut-être, à ce propos, ne sera-t-il pas fâché d'apprendre que l'index (p. 136) s'appelle Lichepot dans le folk-lore enfantin de la France. Je ne sais toutefois sur quelle autorité s'appuie la traduction de ὦ πόποι par « ô mes enfants! », et j'ai peine à croire que le nom du cochon soit une onomatopée enfantine ; du moins n'ai-je jamais ouï pourceau grognant « *sou* ». — M. Zimmer (p. 173) pose la question de savoir si les règles de l'enclise verbale en védique procèdent de l'indo-européen, et il la résout dans le sens négatif, par la raison de principe que l'indo-européen ne connaissait pas la proposition subor-

donnée et construisait tout son discours en parataxe. La conclusion serait en effet péremptoire; mais la prémisse n'est-elle pas quelque peu forcée? car enfin bien des langues, moins cultivées que ne paraît l'avoir été l'indo-européen au moment de la séparation, pratiquent une sorte d'hypotaxe. Ce qu'on doit accorder, c'est que le celtique a, au moins autant que le sanscrit, voix délibérative dans la controverse. — M. Johannes Schmidt (p. 179) étudie la 9e classe des verbes sanscrits à la lumière de la théorie, si séduisante de simplicité et jadis si injustement contestée, de M. de Saussure, en reconnaît une dépendance dans l'ombrien *persnimu*, explique élégamment le type *gṛhâṇá* par un impératif à racine pure (**gṛhâi)* auquel s'est ajouté le même indice démonstratif que l'on constate dans les finales *-thana* et *-tana* [1], et concilie enfin le vocalisme divergent du suffixe dans *krînîmás* et πέρναμεν par la fusion analogique en sanscrit de deux sortes de verbes de 9e classe à racine et par suite à flexion légèrement différente.

II. — Grammaire sanscrite. — M. Kittel (p. 21) relève quelques éléments dravidiens qui se seraient glissés dans les *Dhâtupâtha* sanscrits : il y a là un commencement d'explication pour le bizarre foisonnement de racines sanscrites qui surprend si fort et à si bon droit M Whitney [2]. — M. Ludwig (p. 57) vérifie dans la pratique le bien fondé d'une règle, à première vue assez déconcertante, du sybillin législateur Pâṇini. — M. Kaegi (p. 159) établit, à mon sens, d'une manière absolument probante et définitive, que l'aoriste védique *ávah* n'est pas un, mais double, soit d'une part *ávar* « il a couvert », et de l'autre *ávas* « il a brillé ». Cette solution n'est point neuve, et aussi l'auteur ne la donne-t-il point pour telle, citant scrupuleusement toutes les autorités qui s'étaient avant lui prononcées en ce sens, sauf une seule, la plus récente, qui pourtant date déjà de trois ans [3]. — M. Sievers (p. 203) dresse la statistique des cas et conditions où l'*i* ou l'*u* final d'un préfixe disyllabique (*áti, ánu*) reste intact en védique devant voyelle ou y subit la loi ordinaire du sandhi : question qui, envisagée sous un autre jour, a également attiré, cette année même, l'attention de M. Meillet [4].

III. — Littérature védique. — L'âge du Rig-Véda inspire à M. Knauer (p. 61) et à M. Jacobi (p. 68) des considérations de nature sensiblement différente : le premier ne serait pas éloigné de penser que l'Atharva-Véda est, pour le fond au moins, le plus ancien des deux, quelques interpolations et remaniements qu'ait dû subir ce primitif rituel du culte des démons et d'Agni, après que le rituel du culte

---

1. On comprend aisément pourquoi cet indice s'est tout spécialement immobilisé là, et non pas ailleurs : c'est que l'indicatif aussi se trouvait avoir un indice nasal (*gṛhṇâmi*).

2. *On recent Studies in Hindu Grammar*, in *American Journal of Philology*, XIV, p. 171.

3. Bergaigne-Henry, *Manuel védique*, p. 294 et 296.

4. *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 242.

postérieur de Sôma (le Rig) l'eût relégué à l'arrière-plan, — et j'avoue que, pour certaines formules très simples de sorcellerie ou de prière, j'inclinerais assez vers ce paradoxe; — le second, avec son merveilleux savoir et sa fougue qui entraîne le lecteur si elle ne le désarçonne, fait intervenir la précession des équinoxes et l'identification de l'étoile polaire (α du Dragon en ces temps reculés) dans la chronologie du Rig, et aboutit à la dater des environs de 2800 avant notre ère. J'ai toujours pensé que la réaction aveugle qui tendait à la rapprocher de nous se heurtait à d'irréductibles contradictions; mais cinquante siècles d'âge, aussi, c'est bien beaucoup[1], comme on dit dans le Nord; et malheureusement la méthode mathématique n'admet pas qu'on s'accorde sur un moyen terme. — M. von Bradke (p. 117) traduit et commente l'hymne R. V. VI. 66, où figure le mythe de la miraculeuse naissance des Maruts. — M. Windisch (p. 139) traduit et commente l'hymne R. V. II. 31, d'où il élimine dubitativement les circonstances d'une course de chars préhistorique. Je note en passant que *âçuhêman* ne peut signifier « der schnellen Antrieb empfängt »; ou alors l'accentuation serait troublée par une cause qui m'échappe, car ce sens exigerait **âçúhêman*. — M. Arnold (p. 145) dresse la statistique de la consonne *l* en tant que critère de la plus ou moins grande ancienneté de telle ou telle partie du R. V. — M. Bloomfield (p. 149) étudie le mythe de l'enlèvement de Sôma; mais j'en remets l'examen au compte rendu de la 5e série de ses *Contributions*, où il a repris la question[2]. — M. Lanman (p. 187) signale un parallèle bouddhique à l'hymne R. V. V. 40. — M. Geldner (p. 191) traduit un passage du Çatapatha-Brâhmana, et commente les termes du mythe du barattement de l'Océan.

IV. — Exégèse védique. — M. Whitney (p. 89) nous fournit d'intéressants détails sur ce mystérieux commentaire de l'Atharva-Véda qui se dérobe depuis si longtemps à l'attente des védisants. De ce que nous en révèle ce juge intègre et sûr, il appert que nous n'avons point trop à le regretter, et que le Sâyana de l'Atharva a déployé, dans sa tâche ingrate et littérale, plus d'inintelligence encore, sans comparaison, que le Sâyana du Rig. La conclusion qui s'en dégage est la même, *mutatis mutandis*, qui ressort de l'autre article du même auteur cité plus haut : il faut — et rien certes n'est plus méritoire, — étudier les grammairiens hindous, pour savoir ce que les Hindous pensaient de leur langue, mais non pas pour apprendre cette langue elle-même; il faut lire les commentateurs hindous, pour savoir ce que, à une époque donnée, les Hindous ont pensé de leurs textes sacrés, mais non leur demander comment nous-mêmes devons les entendre; car il est d'évidence que, si

---

1. Eu égard surtout à la haute antiquité à laquelle il faudrait faire remonter l'unité indo-éranienne et, par suite, l'unité indo-européenne.

2. *Journal of the Am. Or. Society*, XVI, p. 1.

la tradition soi-disant ininterrompue qu'ils représentent peut parfois nous mettre sur la voie d'une découverte, neuf fois sur dix elle nous laisse en défaut et substitue un mot à mot puéril et ânonnant à la large compréhension des idées védiques que nous avons en partie reconquise malgré eux. — M. Macdonell (p. 107) collationne divers passages de la Sarvânukrama*n*î et de l'Arshânukrama*n*î, et en conclut que le rédacteur de la première a utilisé la seconde comme source, ainsi que la B*r*haddêvatâ.

V. — Dans la littérature sanscrite postérieure je relève : Kern, *eine indische Nebenform von Uçanas* (p. 6); Jolly, l'ail dans la médecine hindoue (p. 18); Garbe, fragments de Pañcaçikha (p. 75); Pischel, proverbes hindous méconnus (p. 114, très curieux); Aufrecht, deux jolis contes (p. 129).

VI. — Dans le domaine avestique, M. Kuhn (p. 217) retrouve une prophétie zoroastrienne sous son déguisement chrétien, et M. Lindner (p. 213) étudie la légende éranienne du déluge, tandis que M. Mills, pour rendre visible l'extrême similitude de la langue et du style de l'Avesta et de ceux du Véda, traduit Yasna 28 en sanscrit védique (p. 193). En étudiant (p. 1) la construction passive bien connue du persan, de ses dialectes, de l'afghan (d'après les textes de M. J. Darmesteter), et subsidiairement des langues modernes de l'Inde, M. Geiger ne devait pas oublier de noter qu'elle est déjà fort commune en sanscrit classique, — *râjnôktam* « par le roi [fut] dit » au lieu de *râjôvâca* « le roi dit », — où toutefois il se peut bien qu'elle soit un pur prâcritisme.

VII. — L'histoire des mœurs est représentée par deux courtes études sur l'institution du *wergeld :* l'une (Bühler, p. 44) en examine le détail dans l'Inde, où l'on sait qu'elle remonte fort loin ; l'autre (von Schröder, p. 49), à la faveur d'un mot slave, russe *vira* [1], cherche à la reporter plus loin encore, jusqu'à la phase indo-européenne, qu'il nous faudrait dès lors envisager comme un stade de civilisation relativement assez avancée. C'est affaire entre MM. von Schröder et Zimmer de savoir si des gens qui étaient capables de discuter les termes d'une compensation pécuniaire étaient incapables d'enfiler leurs phrases autrement que comme autant de petits cailloux le long d'une cordelette [2].

M. Hübschmann (p. 99) a donné pour sa part un chapitre d'onomastique arménienne, et divers articles soit de sémitisme soit de sinologie complétant cet ensemble bien digne du nom vénérable qui en fait l'unité et en rehausse la valeur.

V. Henry.

---

1. Si ce n'est un emprunt germanique; car enfin, pourquoi les Serbes, gardant l'institution, n'eussent-ils pas gardé le nom?

2. Je suppose qu'ils devaient savoir dire : « Le taureau qui paissait dans ce pré a été blessé par le pâtre qui a amené ses brebis dans le pré voisin », ou quelque chose d'approchant en propositions subordonnées.

47.— **Abhráin grádh Chúige Connacht** or Love songs of Connacht, being the fourth chapter of the « songs of Connacht » now for the first time collected, edited, and translated, by DOUGLAS HYDE LL. D., M. R. I. A. Baile-ath-cliath (Dublin) Gill and son, 1893, petit in-8, 158 p., prix : 3 fr. 20.

Un savant irlandais, M. Douglas Hyde, a réuni en un volume un choix de chansons d'amour du comté de Connacht. Il a extrait d'une collection de plusieurs centaines de chansons orales et manuscrites quarante-trois pièces qui donnent l'idée la plus exacte du genre. Ces pièces sont précédées d'introductions et accompagnées de notes critiques et explicatives. En regard des introductions et des pièces, M. H. a placé une traduction anglaise.

Ce volume est la suite d'une série d'articles publiés en irlandais dans *The Nation*. Nous espérons que M. D. H. nous donnera prochainement en volume les autres parties de son œuvre. Ce n'est que lorsque la publication en sera achevée que l'on pourra y comparer les chansons bretonnes et essayer d'y découvrir ce qu'on appellerait de nos jours « l'âme celtique ». La collection que nous présente M. D. H. n'est pas moins intéressante dès maintenant, au double point de vue littéraire et linguistique.

Il convient d'insister particulièrement sur le mérite des traductions anglaises. M. H. a traduit en vers environ la moitié des chansons que renferme son recueil. Dans ce cas, il relègue dans une note la traduction en prose. Les traductions en vers de M. Douglas Hyde, outre leur mérite propre, ont la qualité rare et précieuse de reproduire aussi exactement que possible les allitérations et les assonances du texte original. En voici des exemples :

1° Tádhg : Budh dh*ui*bhe bhí an ghrian ag l*uí*dhe
Ioná do ghnúis, a Mh*ái*re.
Máire : An reult no 'n ghr*ian* ni thaidhbhrigheann tr*ian*
Oiread soluis le do sg*ái*l-se
Teig : The setting s*un* shows black and d*un*,
And cold, beside thee, Mary.
Mary : There is no s*un* of all that r*un*
To which I could compare thee [1].

2° Gr*á*dh ó *aois* go b*á*s, gr*á*dh ó bh*aois* ag f*á*s,
Gr*á*dh chuirfidh go dlúth faoi chr*é* m*é*,
Gr*á*dh gan s*ú*il le saoghal, gr*á*dh gan tn*ú*th le spré,
Gr*á*dh d'f*á*g m*é* cr*á*idhte i nda*é*r-bhruid,
Love that kno*w*s not d*ea*th, love that gro*w*s with br*ea*th.
Love that must shortly sl*ay* me;
Love that h*ee*ds not w*ea*lth, love that br*ee*ds in st*ea*lth
Love that l*ea*ves me sorrowing d*ai*ly [2].

Les notes explicatives sont peut-être plus rares dans les *Abhráin*

1. P. 90-91.
2. P. 82-83.

grádh que dans les précédentes publications du même auteur. M. H. ne saurait trop les multiplier à l'usage des celtistes qui ne sont point encore trop familiers avec les idiotismes de l'irlandais moderne. Les renseignements sur la prononciation dialectale de certains mots sont également fort utiles. Le *Leabhar Sgeulaigheachta* [1] et *Beside the fire* [2] contenaient de nombreuses et intéressantes notes sur ce sujet.

Dans une spirituelle préface en irlandais, M. Douglas Hyde demande que les lecteurs des *Abhráin grádh* veuillent bien, dès maintenant, souscrire chez Gill and Son aux volumes qu'il se propose de publier et qui comprendront les chants de deuil et de mort ainsi que les chansons à boire. Les littérateurs, comme les folkloristes et les celtistes, répondront sans doute à son appel. La publication des chansons irlandaises, rendues plus accessibles au moyen d'une traduction anglaise, intéresse trop de savants pour qu'elle n'obtienne pas le grand et légitime succès qu'elle mérite.

G. Dottin.

---

48. — Prosper Castanier. **La Provence préhistorique et protohistorique jusqu'au VIe siècle avant l'ère chrétienne.** Ouvrage accompagné d'une grande carte en cinq couleurs. Paris et Marseille, Marpon et Flammarion, 1893. Gr. in-8, ix-306 p.

M. Castanier a entrepris d'écrire, en six volumes, une histoire de la Provence dans l'antiquité, depuis les temps quaternaires jusqu'au ve siècle après J.-C. Le spécimen qu'il nous donne de son travail embrasse une période pour laquelle les documents littéraires font à peu près défaut. En revanche, les recherches d'archéologie préhistorique dans cette région du Sud-Est, activement poursuivies depuis plus de trente ans, ont accumulé une quantité de matériaux relatifs aux premiers habitants de la Provence et aux vestiges qu'ils y ont laissés de leur industrie. Le principal mérite de M. C. consiste à s'être donné la peine de dépouiller un grand nombre de recueils très peu lus pour en extraire des renseignements sur les stations paléolithiques et néolithiques, les dolmens et allées couvertes, les *oppida*, les trouvailles d'objets de bronze, etc., dans les départements des Bouches-du-Rhône, du Var, du Vaucluse, des Basses-Alpes et des Alpes-Maritimes. Il a consciencieusement indiqué les sources de ses informations et rendu par là un véritable service à des études où il est encore très difficile de s'orienter. On voudrait parfois des références plus précises (par exemple, p. 117, note 1), ou la preuve qu'un auteur cité est digne de foi. Ainsi (p. 260, note 3) je lis qu'on a trouvé à Monaco des médailles puniques, avec un renvoi à l'*Ami du Bien* de Marseille, t. III, p. 8. De quelles médailles s'agit-il ? Où sont-elles ? Le

---

1. Recueil de contes irlandais. Dublin, Gill and son, 1889, vii-261 p.

2. Recueil de contes irlandais avec traduction anglaise. London, Nutt, 1890, lviii-203 pages.

petit musée de la principauté ne possède, à ma connaissance, aucune monnaie carthaginoise de provenance locale. Quoi qu'il en soit, il faut louer M. C. d'avoir exhumé et classé géographiquement beaucoup de renseignements qui seront nouveaux pour la plupart de ses lecteurs. Grâce à l'index géographique qui termine son volume, on pourra savoir désormais sans peine ce que chaque localité a fourni et quels sont les auteurs qui en ont traité ; plût au ciel qu'il en fût de même pour toutes les parties de la France qui n'ont pas encore de répertoire archéologique !

Les informations de détail réunies par M. C. sont encadrées dans des exposés généraux dont la valeur est bien moindre et dont l'utilité même est contestable. Tout ce que dit l'auteur sur l'époque paléolithique (p. 1-60) manque d'originalité et souvent aussi de précision. Les ouvrages qu'il a consultés sont de valeur très inégale et quelques-uns des plus connus, auxquels il a fait de nombreux emprunts, ont beaucoup vieilli. Les pages relatives à l'époque glaciaire et à la crâniologie de l'époque quaternaire sont singulièrement insuffisantes ; M. C. ne connaît même pas les découvertes de Spy (postérieures au livre de M. de Mortillet, qui est son principal guide), répète de vieilles erreurs sur l'absence de l'apophyse géni chez l'homme challéen, parle du crâne de Canstadt sans se douter que l'époque en est incertaine, etc. Ce qu'il y a de meilleur dans ce résumé est emprunté aux intéressantes publications de M. de Saporta sur la paléontologie végétale et aux travaux de M. A.-F. Marion.

En abordant le chapitre sur les Ibères (p. 61 et suiv.), j'ai été frappé d'abord par des citations comme celle-ci : « Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 450-453 ; Teubner-Dindorf, *Poetarum sceniorum* (sic) *graecorum fabulae*, 5e édition, p. 6. » Cette manière de citer, d'une précision presque méticuleuse, est celle de M. d'Arbois de Jubainville. En recourant aux *Premiers habitants de l'Europe*, je me suis vite aperçu que M. Castanier, qui résume presque verbalement le texte de cet ouvrage (dont il ne connaît que la 1re édition), n'a pas hésité à en « démarquer » les notes. C'est seulement à la troisième page que nous lisons : « Voir, *pour de plus amples détails*, le savant ouvrage de M. H. d'Arbois, etc. ». Pour être très commun, ce procédé n'en est pas plus licite — et j'ajoute qu'il est celui de l'auteur aussi bien dans ce chapitre-là que dans le suivant.

Lorsque l'érudition de M. C. est livrée à elle-même, elle produit une impression moins satisfaisante. Son livre débute par une bibliographie : « Liste par ordre chronologique des écrivains anciens et des éditions *dont s'est servi l'auteur* au cours de cette œuvre. » On a peine à croire, à notre époque de manuels, qu'on puisse rencontrer un pareil témoignage d'inexpérience. Voici quelques exemples : « Isocrate (436-338 av. J.-C.). Édit. Basileae, 1546 ; Paris, Michel Vascosanus, 1553 ; Basileae (Bâle), Jérôme Wolf, 1570 ; Francfort sur le Mein, 1590 ; Ambroise Firmin-Didot, 1846. » Et plus loin : « Athénée (180-222 de l'ère chrétienne). Texte d'Isaac Casaubon, revu par Dalechamp, 1598. »

Mais il y a pis : « Martial (43-104 de J.-C.) dans Pline. Édition Panckoucke. » Ce que signifie « Martial dans Pline » est resté un mystère pour moi. Pour Salluste, M. C. cite l'édition « G. Boissier, Hachette », qui n'existe pas ; ce qui me donne le droit de supposer qu'en énumérant les éditions « dont il s'est servi », il a souvent cité des livres dont il n'a jamais vu même la couverture. Transcrivons encore deux notices, que l'on trouve aux pp. VIII et IX de la *Bibliographie* : « Aethicus (IVe siècle après J.-C.), *Itinéraire maritime d'Antonin*, attribué à Julius Orator ou Aethicus. Ed. Wesseling, Parthey et Pinder etc. » Et plus loin : « Ethicus Ister (Ve siècle après J.-C.). Ed. Panckoucke, Wutke etc. » J'ajoute que les noms des éditeurs sont souvent estropiés ; ainsi Eyssenhardt est appelé, quatre fois dans la même page, *Lyssenhardt*. On ne peut que conseiller à M. Castanier, s'il en est encore temps, de faire disparaître cette triste bibliographie, qui donne de ses connaissances une idée fâcheuse et sans doute peu conforme à la vérité.

L'ouvrage est d'une belle exécution, mais défiguré par des fautes d'impression très nombreuses. A la p. 79, il est question à deux reprises *des ora maritima* d'Avienus; mais est-ce bien là une faute d'impression? La carte n'est pas bien gravée et s'étend beaucoup trop loin vers le Nord.

Salomon REINACH.

---

49. — **K. T. Hermann's Lehrbuch der griechischen** Antiquitæten neu herausgegeben von BLUEMNER und W. DITTENBERGER. Erster Band. Staatsaltertuemer, sechste verm. und verb. Auflage, von Viktor THUMSER, Zweite Abtheilung. Fribourg. Mohr, 1889. Un vol. in-8, de 273-801 pages.

Nous avons rendu compte ici (nº du 2 janvier 1892) de la première partie de ce volume. Elle expose des considérations générales sur la fondation des États grecs, sur l'histoire des peuples doriens, et, en particulier, sur les Lacédémoniens. La deuxième partie est consacrée tout entière à Athènes ; elle comprend 529 pages ; dans la cinquième édition, cette partie n'en avait que 372 ; c'est donc une augmentation de 157 pages. Comme M. Thumser l'avait annoncé dans la préface de la première partie du volume, deux subdivisions, relatives l'une au développement général des États grecs, l'autre aux colonies, ont été déplacées ; dans les éditions précédentes, elles se trouvaient après les Antiquités politiques de Sparte ; dans l'édition actuelle, elles seront mises en tête de la troisième partie ; de cette façon les antiquités politiques d'Athènes viendront immédiatement après les antiquités politiques de Sparte. On ne peut qu'approuver ce changement. Quant au numérotage des paragraphes, il y a, entre l'édition actuelle et les précédentes, pour cette deuxième partie, une différence de quarante numéros ; le premier paragraphe consacré à Athènes porte aujourd'hui le nº 51, au lieu du nº 91 qu'il avait auparavant. Ce changement n'est pas le seul que nous ayons à signaler. Nous avions, dans notre premier article, regretté que M. T.

n'eût pas remanié plus complètement l'œuvre qu'il était chargé de reviser; il s'était cru lié par un devoir de piété envers la mémoire de l'auteur du manuel. Ce sentiment était assurément très respectable; nous avons trouvé, et nous n'avons pas été le seul, que M. T. en avait tenu un trop grand compte; le manuel n'était pas suffisamment rajeuni. Nous sommes heureux de constater que M. T. a tenu compte des observations qui lui ont été faites; il a eu cette fois plus de confiance en lui-même; il n'a pas craint, quand cela était nécessaire, de se substituer à Hermann. Il est vrai qu'aujourd'hui un remaniment complet s'imposait véritablement. De 1875 à 1892, dans les dix-sept ans qui séparent la sixième édition de la cinquième, la science des antiquités grecques s'est singulièrement développée, non seulement parce que le nombre des travaux dont elle a été l'objet a toujours été en croissant, mais aussi parce que, depuis longtemps, nulle époque avait été si féconde en découvertes importantes de toutes espèces. Rien que la publication de l'Ἀθηναίων πολιτεία rendait de grands changements nécessaires dans le manuel. L'auteur s'est acquitté de sa tâche avec le soin le plus louable. Son travail n'a peut-être pas l'originalité qu'on trouve dans le manuel de G. Gilbert; mais il est plus complet, plus riche en indications utiles. Tout ce qui touche aux origines, aux temps primitifs d'Athènes, cette période si obscure et si difficile, est traitée avec de longs détails; on voit que l'auteur est un homme consciencieux qui ne veut esquiver aucune des difficultés de son sujet. Parmi les parties remaniées, il faut citer les paragraphes relatifs au synoikismos de Thésée, aux secrétaires du Conseil, aux magistrats chargés de l'administration financière, à la hiérarchie, à l'antidose, etc. Diverses assertions sont contestables. Il est difficile d'admettre qu'il y ait eu deux purifications publiques dans Athènes, l'une à l'époque de Solon, l'autre dix ans avant les guerres médiques. Il nous semble que l'auteur ne fait pas assez ressortir le caractère militaire des quatre classes censitaires. La note 6 de la page 643, relative aux personnages appelés à confirmer les traités par leur serment, est vraiment trop incomplète.

Albert Martin.

---

50. — John Schmitt. **Déclaration au public.** Corfou, le 16/28 novembre, 1893; in-8, 8 p.

M. John Schmitt vient de faire une déclaration que j'enregistre : il n'a jamais dit devant M. Chatzidakis « *que M. Psichari avait acheté au prix d'argent le travail d'un homme dépourvu de moyens et l'a publié sous son nom* » (p. 2). Il n'a dit cela devant personne [1]. Il a cependant

1. Je note en passant que M. J. S. donne aussi un démenti à M. Karl Buresch, l'auteur d'un article du *Centralblatt* (Décl., p. 8) : c'est le second démenti que M. K. B. se fait infliger. Mais je ne peux guère m'occuper de ce sous-Chatzidakis.

dit autre chose. Il a dit qu'il était « fort mécontent » (p. 2) de ce que le nom de Callivoulis n'ait même pas été mentionné dans ma Préface.

Au lieu d'une rétractation franche sur tous les points, M. J. S. prétend insinuer ainsi, en publiant des extraits de lettres de Callivoulis (p. 4), que celui-ci aurait « contribué, dans la mesure de ses forces, à l'explication scientifique des matériaux qu'il a trouvés » (p. 3) ; cela reviendrait toujours à dire que j'ai dépouillé un malheureux linguiste et qu'en tout cas je n'ai pas *exécuté seul ce travail* (*Et. ng.*, LXIX). Je suis bien à mon aise pour annihiler toutes sortes de doutes à cet égard.

J'avais rédigé ma réponse (*Rev. crit.*, 1893, n. 50, 467-469) à une date (20 novembre 1893), où la Déclaration de M. J. S. n'existait pas encore. Or, j'y disais que je *dictais* à Callivoulis la teneur de chaque fiche et que cette dictée était remplie « de *fautes d'orthographe en grec* aussi bien qu'en français » (p. 468). On pourra voir un spécimen de ces dictées dans la lettre de Callivoulis du 24 mai 1891 (Décl., p. 4), et la *faute d'orthographe* « πίσσον *(sic)*[1] » s'y présente juste à point. Ce passage de Callivoulis n'est pas autre chose qu'une première rédaction (*Rev. crit.*, l. c., 468) des fiches écrites sous ma dictée ! Il résulte de cette circonstance que c'est moi que Callivoulis ne nomme pas. Dans ce qu'il dit d'*iskèlè, uskala* (Décl., *ib.*), il oublie notre dictée et ne sait plus que *iskèlè* repose non pas sur l'it. *scala*, mais sur le gr. σκάλα, ou plutôt σκαλί, comme il est dit *Et. ng.*, LXXVI, page à laquelle renvoie précisément M. J. Schmitt ! Toutefois Callivoulis, autant que je me rappelle, m'avait bien parlé d'une attraction des consonnes en turc. Il est fort possible aussi que je lui aie adressé quelques paroles encourageantes (cf. Décl., p. 4). Je pratique ce système. Je pratique également la *maïeutique* avec mes élèves. Il faut donc croire que je n'avais pas jugé assez grande la part personnelle de Callivoullis, qui ignorait en général ce que pouvait bien être une attraction phonétique, pour mettre sur son compte ce que j'ai dit, en deux mots, de l'harmonie consonantique.

Ainsi, M. J. S. fera bien désormais d'exprimer ses *mécontentements* vis-à-vis de ses seules productions. Si je mentionne ou ne mentionne pas un

1. Au sujet de πίσος, dont j'ai spécialement marqué l'i bref en grec aussi bien qu'en latin (*Et. ng.*, LXXIV), je dois relever une critique étrange que vient de me faire, entre autres, M. Meyer-Lübke, actuellement professeur à l'Université de Vienne et jadis mon élève (*Byz. Z.*, II, 619). Tout en me donnant le conseil de ne pas m'aventurer sur des domaines qui ne me sont point familiers, il remarque que pour quiconque est tant soit peu initié au latin et au roman, c'est ébouriffant — *es wirkt verblüffend* — de voir appuyer l'*i* bref de *pisum* sur l'it. *pisello*. Je vois que M. M.-L. a lu mon livre avec la même exactitude qu'il avait autrefois apportée à la correction des épreuves du S. Portius, lesquelles sont encore toutes entre mes mains. Il aurait mieux fait de profiter de ses propres conseils — si toutefois on peut soutenir que le roumain ne soit pas de son domaine — pour justifier autrement que par des échappatoires (*By. Z.*, II, 617) les assertions qu'il avait émises au sujet des infinitifs balkaniques (roumain, bulgare et albanais), assertions dont Hesseling lui a démontré l'inexactitude aussi bien que l'inopportunité dans ces mêmes *Et. ng.*, p. 43.

élève, c'est que je dois avoir mes raisons et M. J. S. ne peut que les ignorer. Il est singulier que ce soit lui qui m'accuse de profiter de la collaboration de mes élèves. M. J. S. saura exactement à quoi s'en tenir là-dessus, lorsque, en regard de son propre manuscrit, je publierai son travail refondu par moi, car je suis décidé à débarrasser le monde savant de ce philologue parasite et bavard. Dans sa prose mélancolique et contrite, il livre naïvement lui-même le secret de ses commérages C'est évidemment parce qu'à plusieurs reprises je lui ai adressé « des reproches si violentes » (p. 7), que, piqué sans doute dans son amour-propre, il prenait sa revanche en causant des *Et. ng.* « entre amis » (p. 8) ! En effet, comment expliquer sans cela ces propos malveillants et désordonnés? Je crois que M. J. Schmitt fera bien de se recueillir désormais.

Il nous rend toutefois un service important : le démenti formel infligé à Chatzidakis. On savait jusqu'à présent que celui-ci changeait d'opinion suivant l'adversaire qu'il combattait et qu'il faussait la science pour les besoins de la polémique. On sera pleinement édifié aujourd'hui sur sa valeur morale. J'ajoute que M. Chatzidakis, quand on lui demandait récemment une réparation quelconque, la refusait en faisant cette déclaration solennelle que désormais *il me considérait comme mort* (Ἄστυ, 9 novembre 1893)! Force lui sera de se rétracter tout seul maintenant. J'espère enfin que le sentiment public fera justice de ce personnage grotesque et tumultueux.

Jean Psichari.

---

51. — **Phædri fabulæ Æsopiæ** in usum scholarum selectas recogn. J.-M. Stowasser. Vienne, Prague, Leipzig, Tempsky-Freytag, 1893. 57 p.

Préface incomplète qui ne permet pas de comprendre les raisons du texte adopté ni le sens des signes employés, notamment des parenthèses ; dans la liste qu'elle contient, faux renvois, l'auteur visant les numéros des fables tels qu'ils sont dans les éditions ordinaires tandis qu'il a dû retrancher ici des fables non classiques; tel vers parfaitement inintelligible (I, 24 [25]) ajouté sous prétexte de dittographies des mss., mais en fait pour introduire un nouveau mot (*pota*, substantif neutre pluriel, vrai frère de *sponsum-sponsio*); ce sont là les moindres défauts du livre ; ils ne sont rien à côté de la méthode adoptée partout et qui consiste à transporter coup sur coup dans le texte, comme par suite d'une gageure, des formes et des mots dont on n'a pas d'exemple dans la langue. Çà et là une conjecture plausible due à cette inspiration. A juger l'ensemble, ce n'est pas ici une édition, encore bien moins une édition de classe ; on nous donne, à propos de Phèdre, les fantaisies d'un ingénieux lexicographe : avis aux amateurs.

Émile Thomas.

---

52. — **Les explorations des Portugais antérieures à la découverte de l'Amérique**, conférence faite à l'Athénée de Madrid par M. J.-P. de Oliveira Martins, traduite par Alexandre Boutroue. Paris, Leroux. 1893. In-8, viii et 33 p.

Cette petite brochure renferme un résumé assez bref, une sorte de catalogue des découvertes portugaises, depuis la séparation du Portugal et de l'Espagne en 1095 jusqu'au célèbre traité de Tordesillas, de 1495, qui fixa la ligne de démarcation entre les colonies portugaises et les colonies espagnoles. Réduit aux proportions d'une simple conférence, cet exposé est nécessairement fort sommaire et c'est, plutôt qu'un travail original, une œuvre de vulgarisation. A ce point de vue on peut savoir gré au traducteur de l'avoir mis à la portée du public français, en la faisant précéder de quelques pages sur les découvertes des anciens et des Arabes.

H. L.

---

53. — P. Viollet. **Histoire du droit civil français**, 2e édition. Paris, Larose et Forcel, 1893. In-8 de 942 p. Prix : 12 fr.

L'ouvrage de M. Viollet est arrivé assez vite à la seconde édition. Ce succès se justifie par les services qu'il est appelé à rendre. On y trouve d'abord une bibliographie très abondante et très exacte des sources du droit français (p. 5-242). Peut-être y a-t-il à cet égard un peu d'excès, non seulement dans les pages qui sont spécialement consacrées à cet objet, mais encore dans la suite du volume. Toutefois, l'inconvénient n'est pas grave dans un précis, qui doit fournir des instruments de travail autant qu'une doctrine déterminée. — Un autre soin qu'a eu M. Viollet, c'est de démêler avec toute la netteté désirable les divers éléments qui ont concouru à former notre droit. Je ne lui reprocherai à cet égard que d'être parfois trop affirmatif dans des matières si délicates, et surtout d'attribuer une influence prépondérante au droit germanique. Mais je le féliciterai d'avoir insisté plus qu'on ne l'avait fait avant lui sur l'action du droit canonique. Beaucoup de règles de notre législation civile sont venues de là, et ce ne sont pas toujours les plus mauvaises. — J'ajoute que M. Viollet marque de son mieux l'évolution des principes juridiques à travers les siècles, avec cette réserve pourtant qu'il n'en présente que l'évolution interne et qu'il ne se préoccupe pas assez des raisons externes qui ont aidé à les modifier. Je suis sûr d'avance que ces raisons, il est loin d'en méconnaître l'importance. Mais la lecture de son ouvrage laisse dans l'esprit cette impression, évidemment fausse à ses yeux, comme aux miens, que notre droit s'est développé de lui-même et sans que l'histoire générale de la société y soit pour rien.

Je n'aurais en somme que du bien à dire de ce livre, si le plan ne me semblait tout à fait défectueux. Quelle singulière idée que d'exposer d'abord la condition des personnes, depuis le ve siècle jusqu'à nos

jours, puis l'état des biens! N'y a-t-il donc pas une corrélation intime entre ces deux choses, et est-il possible de comprendre l'une sans étudier l'autre? Je sais bien que c'est souvent ainsi que procèdent les professeurs de droit, parce qu'ils s'astreignent d'ordinaire à suivre l'ordre des *Institutes* et de notre *Code civil*. Mais je doute que cette méthode soit la meilleure. Il eût été préférable, je crois, de diviser l'histoire du droit français en trois ou quatre périodes, et, pour chacune d'elles, de décrire à la fois les règles relatives à la propriété et à la personne.

Paul Guiraud.

---

54. — **La discipline aux armées de la première république, 1794-1796.** Extrait du *Journal du canonnier Bricard*. Publié par le petit-fils de l'auteur, Alfred et Jules Bricard. Paris, 1893. In-12 de 128 p.

55. — **Les cahiers du capitaine Laugier. De la guerre et de l'anarchie ou mémoires historiques des campagnes d'aventures d'un capitaine du 27e régiment d'infanterie légère,** par Jérôme-Roland Laugier. Publiés d'après le manuscrit original par Léon-G. Pélissier, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier. Aix, 1893. Grand in-8 de xx-325 p.

Chacun sait quel vif succès a obtenu le *Journal* de ce canonnier Bricard qui fut, comme on l'a dit, un type accompli du volontaire parisien de la première République. On a bien fait d'extraire du gros volume de 500 pages qui contient le récit complet des aventures du futur lieutenant d'artillerie (1792-1802), deux des parties les plus remarquables de ce récit : *La discipline à l'armée du Nord. Campagnes de Belgique et de Hollande*; *l'indiscipline à l'armée de Sambre-et Meuse. Campagne d'Allemagne.* On ne saurait trop propager, soit intégralement, soit par fragments, des mémoires où brillent diverses qualités morales et littéraires, notamment cette grande qualité morale que l'on appelle la droiture et cette grande qualité littéraire que l'on appelle la verve... parisienne. Bon à lire pour tous, le petit recueil s'adresse surtout à ceux qui appartiennent à l'armée : ils y trouveront à la fois de nobles leçons et de nobles exemples. L'esprit militaire, comme un feu sacré, anime toute cette pittoresque chronique qui est à la grande histoire militaire ce que sont nos piquants mémoires à la grande histoire de France. L'*Extrait* du *Journal* de Bricard est orné des illustrations du *Journal* même, qui nous montrent les soldats républicains en campagne, d'après les gravures de 1794 à 1802, conservées au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale. Mais ce qui constitue un ornement autrement précieux, c'est la reproduction, en tête de l'*Extrait*, de la belle *Introduction* où M. Lorédan Larchey, analysant le journal authentique du canonnier de la section Saint-Merry, montre si bien que « la discipline est le seul moyen de préparer la victoire et de rendre les maux de la guerre supportables » et où, après avoir appliqué à ce journal un magnifique éloge en deux mots, disant qu' « il relève les cœurs », l'éloquent écrivain conclut avec une patriotique fierté : « Ne passons donc

plus l'Océan pour aller chercher des modèles. Mais du moins sachons les retrouver parmi nos aïeux, recueillons pieusement leurs souvenirs, et surtout, tâchons de les imiter. »

Les *Cahiers du capitaine Laugier* sont dédiés à M. Lorédan Larchey. C'était justice. Comme M. de Ribbe a été un initiateur pour les livres de raison, M. Larchey a été un initiateur pour les récits militaires dus à d'humbles plumes. C'est ce que rappelle M. Léon G. Pélissier en trop bons termes pour que je ne les cite pas : « C'est à vous que nous devons les premières publications en ce genre de mémoires. Des armées de la République et de l'Empire, si l'on connaissait assez bien les guerres, les victoires et les généraux, on ne discernait guère les soldats. Restés longtemps inconnus et comme cachés dans le rayonnement même de la gloire qu'ils ont acquise à leurs chefs et à leurs œuvres, on ignorait leurs sentiments et leur esprit. Quelle fut leur vie à travers l'Europe? Comme se jugeaient-ils, eux et leurs actions? Pensaient-ils, et que pensaient-ils? Ce sont les cahiers de Fricasse et de Coignet qui, les premiers, ont permis de répondre à ces questions. Tous les documents qui achèvent, si informes d'art soient-ils, de résoudre le problème, vous intéressent, et c'est ce qui m'a paru rendre dignes d'être édités, en m'autorisant à vous les dédier, les mémoires de cet obscur comparse de l'épopée impériale qui fut le capitaine Laugier. »

Le manuscrit original de Jérome Laugier est conservé à Aix, en la bibliothèque Méjanes, sous le n° 783. M. Léon Pélissier raconte, dans une vive *préface*, la vie de l'auteur (né en 1770, à Salon, engagé dans un des bataillons de volontaires des Bouches-du-Rhône, capitaine en 1800, mort au commencement de 1836, près d'Aix, en son petit domaine). Il apprécie, sans aucune complaisance d'éditeur, les cahiers du *Père Laugier*, comme l'appelaient ses soldats, y signalant divers renseignements au sujet des campagnes de ce brave homme en Provence, en Corse, en Italie (combats autour de Mantoue, expédition des Romagnes, siège de Naples), et aussi diverses anecdotes caractéristiques sur Augereau, Bernadotte, Berthier. Mais le plus grand mérite des souvenirs du vieux capitaine, c'est qu'ils sont « une déposition véridique », c'est que le narrateur « y a dépeint inconsciemment et au naturel son caractère et sa carrière », c'est que de ce *document humain* le psychologue a encore plus de profit à tirer que l'historien. Je suis loin de méconnaître à ce point de vue particulier, comme au point de vue général, l'intérêt de certains morceaux des mémoires du guerrier provençal, mais son style, lourd et terne autant que le style de la *préface* est alerte et coloré, rend la lecture des 320 pages difficile, et il faut presque s'armer du courage que déploya Laugier en ses seize années de glorieux services, pour arriver jusqu'au bout du volume.

T. DE L.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — Nous recevons la nouvelle de la mort de M. Johannes Schmidt, professeur de philologie classique à Kœnigsberg, le consciencieux et infatigable savant qui avait collaboré avec M. Cagnat au supplément du VIIIe volume du *Corp. insc. latinarum.*

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 janvier 1894.

M. le Président annonce à l'Académie la mort de W.-H. Waddington, membre de l'Académie.

L'Académie procède à la nomination d'une commission de trois membres chargée de s'occuper de la célébration du centenaire de l'Institut en 1895. Sont élus MM. Léopold Delisle, Deloche et le marquis de Vogüé.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Louis Passy lit une note sur quelques monuments antiques en porphyre. Il rappelle à l'Académie qu'il lui a présenté, il y a vingt-cinq ans, un mémoire tendant à prouver que les groupes encastrés dans les murs de l'église Saint-Marc de Venise et les groupes sculptés en haut-relief sur les colonnes en porphyre de la bibliothèque du Vatican sont des représentations impériales. Depuis ce temps, M. Louis Passy n'a cessé de rechercher les monuments en porphyre et a recueilli les matériaux d'un ouvrage qui paraîtra prochainement. Ces porphyres proviennent tous des carrières exploitées par les empereurs Romains dans la Basse-Egypte. M. Passy soumet à l'Académie deux monuments originaires d'Égypte : un buste d'empereur romain du musée de Boulaq qui représente probablement Maximianus Herculius, et une statue mutilée d'empereur romain assis sur un trône, qui représentait probablement Dioclétien divinisé. Ces monuments doivent être assimilés, pour l'époque et la technique, aux groupes de Venise et de Rome.

MM. Maspero, Perrot, Saglio, de Lasteyrie, membres de l'Académie, présentent diverses observations pour et contre la thèse soutenue par M. Passy.

M. le secrétaire perpétuel lit une lettre de M. Homolle, directeur de l'Ecole française d'Athènes, qui envoie à l'Académie la reproduction photographique des fragments musicaux découverts dans les fouilles de Delphes.

M. Clermont-Ganneau, membre de l'Académie, lit un mémoire sur une inscription latine qu'il a découverte à Bettîr, dans les environs de Jérusalem. Cette inscription inédite, très fruste, est gravée sur le rocher, au débouché d'un aqueduc antique. Elle se compose de cinq et peut-être de six lignes, et contient les noms de deux centurions commandant des détachements de la cinquième légion Macédonienne et de la onzième légion Claudienne. Ces détachements avaient été pris au dépôt de deux légions cantonnées l'une et l'autre sur les bords du Danube et avaient été appelés en Palestine au moment de l'insurrection juive de Barcochebas, sous le règne d'Hadrien, en 135 p. C. Après l'écrasement des juifs, ces détachements avaient dû être laissés en garnison à Bettîr, point d'une grande importance stratégique, commandant une des routes qui mènent de Jérusalem à la Méditerranée. Cette découverte apporte un argument sérieux en faveur de l'identité, jusqu'ici contestée, de la localité arabe de Bettîr, avec la ville de Bethas ou Bether, centre de la résistance de Barcochebas et théâtre du drame militaire qui a marqué l'anéantissement définitif de la nationalité juive. M. Clermont-Ganneau rapproche de l'inscription de Bettîr une autre inscription romaine qu'il a découverte quelques années plus tard, non loin de là, à Emmaûs-Nicopolis (l'Emmaûs des Evangiles), et où figure aussi un soldat de la cinquième légion Macédonienne. Emmaûs-Nicopolis, commandant la route de Jérusalem à Jaffa, est le pendant stratégique de Bettîr, et avait dû, elle aussi, après la victoire, être fortement occupée par les Romains, par suite des mêmes nécessités et dans les mêmes conditions que Bettîr, qui porte encore en arabe le nom caractéristique de Khirbet-el Yahoud, « la ruine des Juifs ».

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 5 février — 1894

56. — Adolf Furtwaengler. **Meisterwerke der Griechischen Plastik. Kunstgeschichtliche Untersuchungen.** Gr. in-8 de xvi-767 p., avec 140 gravures dans le texte et un atlas in-4 de 32 planches. Leipzig et Berlin, Giesecke et Devrient, 1893. Prix : 60 mark.

Ce livre est le plus important qui ait encore paru sur l'histoire de l'art grec. On y admire presque à chaque page la vaste érudition de l'auteur, l'indépendance de son jugement, la netteté incisive de son style. L'exécution matérielle est luxueuse sans excès [1]. Il faut aussi remercier les éditeurs qui, pouvant abuser d'un nom déjà illustre pour rançonner le public, ont fixé le prix de vente avec une modération dont les *Verlage* allemands donnent peu d'exemples.

M. Furtwaengler n'a pas voulu écrire une histoire de l'art. Il a réuni quatorze essais, tous inédits, dont les plus importants concernent Phidias, Crésilas, Myron, Polyclète, Scopas, les deux Praxitèle, Bathyclès, Smilis. On voit que l'ordre suivi n'est pas chronologique; il a plutôt été inspiré à l'auteur par l'importance relative de ses études. L'unité est dans la méthode. Aucun de ces articles n'est un résumé, un exposé de l'état de la science sur tel ou tel problème : il s'agit toujours de solutions nouvelles, appuyées sur des monuments inédits ou peu connus. Dans la préface, M. F. s'élève contre la *socordia* des faiseurs de manuels qui, délaissant la tradition de Winckelmann, confinent sans cesse leurs observations à un petit nombre de monuments cent fois publiés. Il croit que les musées contiennent, parmi leurs trésors inédits, non seulement des copies exactes d'originaux célèbres, mais quelques fragments de ces originaux eux-mêmes; il réagit contre l'idée très répandue que « l'art romain », ayant copié ou combiné librement, n'aurait rien à nous apprendre sur l'art hellénique de la belle époque; il pousse jusqu'à la minutie l'analyse de ces détails de conformation physique, de coiffure, de costume, etc. [2], qui permettent non seulement de grouper les œuvres,

1. Les phototypies sont presque toutes exécutées d'après des moulages; ceux qui connaissent les conditions d'éclairage de la plupart des musées le regretteront, mais ne s'en étonneront pas.

2. Il y a de très heureuses observations sur la forme des oreilles, p. 31 et *passim*.

mais de reconnaître un écho du v[e] siècle dans une copie exécutée six cents ans plus tard. Cette méthode, fécondée par une aptitude extraordinaire aux *combinaisons*, a produit des résultats qui ne sont pas tous, tant s'en faut, bien assurés, mais dont aucun ne pourra être dédaigné à l'avenir. Disons tout de suite que M. F. a les défauts de ses qualités. Il est d'une intempérance peu commune dans l'affirmation. Baptiser, débaptiser, rebaptiser sont des opérations qui ne lui coûtent rien. On est parfois, il faut bien le dire, agacé de ce dogmatisme, qui rappelle celui de Morelli et pourra provoquer d'aussi vives répliques. Mais l'ensemble produit l'impression d'une force imposante. En somme, la lecture de ce livre ne saurait être trop vivement recommandée, à la condition, toutefois, que l'on n'en accepte rien sans contrôle, que l'on conserve, à l'endroit de M. Furtwaengler, l'indépendance dont il fait preuve non seulement envers ses prédécesseurs (qu'il tance parfois avec une rigueur excessive), mais envers M. F. lui-même, le M. F. d'il y a dix ou douze ans. Le mot *suggestif*, dont on a fait grand abus, est très applicable au présent ouvrage; mais ceux qui seraient tentés d'en adopter servilement toutes les conclusions se montreraient réfractaires à l'esprit de libre critique dans lequel il a été conçu et rédigé.

Discuter les mille et une idées émises par M. F. est impossible; se confiner dans l'examen de tel ou tel chapitre serait injuste. Nous allons le suivre, essai par essai, en tâchant de marquer les résultats qui s'en dégagent; toute controverse devant nous entraîner trop loin, il suffira d'indiquer brièvement, à l'occasion, les points sur lesquels nous restons en désacord avec l'auteur.

I. *Phidias et son groupe*. — Deux statues du musée de Dresde sont des copies exactes de l'Athéna Lemnia de Phidias. Le musée de Bologne possède une réplique de la tête (sans casque), que Brizio et Heydemann ont à tort déclarée moderne. Déjà Schorn avait reconnu dans ce type une création de Phidias. — La clérouquie athénienne étant partie pour Lemnos entre 451 et 447, c'est vers cette époque que l'Athéna lemnienne aurait été exécutée, trois ou quatre ans avant la Parthénos, que M. F. juge inférieure. Ce type de l'Athéna pacifique, tenant son casque à la main, n'est pas une invention de Phidias, mais la manière dont il l'a traité est la plus haute manifestation de son génie. Preller a touché juste en comparant la Lemnienne à la Jeanne d'Arc de Schiller; la tête de Bologne a longtemps passé pour virile et M. F. pense qu'elle a été imitée par l'auteur de l'Antinoüs Mondragone.

On a cru généralement que la Lemnienne était une œuvre de la maturité de Phidias, né vers 500. Erreur, dit M. Furtwaengler; nous ne connaissons pas d'œuvre de Phidias antérieure aux environs de 450. Le Phidias *cimonien* est un mythe, né d'une erreur de Pausanias [1]. Il est

1. Pausanias est mal renseigné sur Phidias, auquel il attribue à tort, outre la Promachos, la Némésis de Rhamnus, la Mère des Dieux à Athènes, l'Athéna d'Elis, le groupe des Marathonomaques à Delphes.

vrai que M. Gurlitt a récemment cru prouver que la Promachos, encore vue au début du XIIIe siècle par Nicétas, ressemblait à la statue d'Anténor et ne pouvait être plus récente que 470; mais M. F. répond que le témoignage de Nicétas est erroné, que d'ailleurs la Promachos n'est pas de Phidias, mais de Praxitèle l'ancien. Le torse Médicis, dit-il, est une réplique de la Promachos[1]; or, ce torse est apparenté à la Parthénos; donc, la Promachos ne peut être cimonienne.— Mais il y a là tout simplement un cercle vicieux, car si la Promachos est cimonienne, on ne peut pas chercher à en voir une copie dans le torse Médicis. Un artiste ne crée pas du premier coup des chefs-d'œuvre comme la Lemnienne et la Parthénos. Sur le bouclier même de la Parthénos, Phidias est figuré sous les traits d'un homme mûr, presque âgé. Si M. F. nie qu'il y ait là un portrait de Phidias, malgré Plutarque, il ne donne aucune bonne raison de son scepticisme. Tout cela est fort aventureux. Je continue à croire à un Phidias *cimonien*, dont le génie ne s'est affranchi que sur le tard. Mais l'identification de l'Athéna Lemnienne paraît définitivement acquise, et c'est là un résultat d'une haute importance.

La Lemnienne devient, pour M. Furtwaengler, le point de départ d'une série de combinaisons et d'identifications qu'il faut indiquer rapidement sous forme d'aphorismes. Le torse inédit du Louvre, no 2903, dérive de Phidias. La Promachos a été exécutée en 445 à l'occasion de la paix de Cimon ; une réplique de la tête est dans la collection Jacobsen. Contrairement à l'opinion reçue, le Zeus d'Olympie ne peut être antérieur à la Parthénos; Phidias l'a commencé vers 438 (456 suivant M. Lœschcke); son procès à Athènes et sa mort sont postérieurs de dix ans. L'éromène de Phidias, Pantarkès, fut vainqueur en 436 à Olympie. Il est vrai que le temple d'Olympie est plus ancien que le Parthénon, mais la *cella* a pu rester sans image pendant dix-huit ans (p. 63). Le *Jupiter Talleyrand* n'est pas la copie d'une œuvre de 450, déjà imprégnée, comme on l'a dit, de l'influence du Zeus d'Olympie, mais l'imitation archaïsante d'un travail argien de 500 environ. Les métopes du Parthénon ne témoignent qu'en partie de l'influence de Phidias; d'autres se rattachent à l'école de Kritios et Nésiotès. La frise est un peu plus récente, les frontons ont été exécutés en dernier lieu (après 438). Contrairement à M. Puchstein, M. F. pense que ces travaux ont bien été dirigés par Phidias; ce qu'on remarque de *pittoresque* dans les frontons se retrouve sur le bouclier de la Parthénos et confirme le renseignement de Pline, suivant lequel Phidias aurait commencé par la peinture. La Héra Farnèse (plutôt une Artémis) appartient, comme les métopes de Sélinonte, à l'école de Kritios. En revanche, l'influence de Phidias se reconnaît dans l'Apollon du Tibre (*Röm. Mitth.*, 1891, pl. X-XII), apparenté à l'Apollon de Mantoue et à d'autres œuvres dérivant d'Hagélaïdas. L'Apollon de Mantoue et une tête en bronze de

1. Hypothèse déjà émise par M. R. Lange.

l'Acropole (*Musées d'Athènes*, pl. XVI) sont de Hégias, maître de Phidias et élève d'Hagélaïdas. L'Hermès Ludovisi et sa réplique de Broadland se rapportent plutôt à Téléphane qu'à Phidias, mais c'est à la jeunesse de Phidias que M. F. attribue, outre le grand bas-relief d'Éleusis, le prototype d'une tête féminine connue par des répliques de l'Ermitage et de la collection Baracco. A l'époque de la Parthénos (445-440) appartient la statue d'Anacréon dont il existe plusieurs répliques; M. Kekulé l'avait donnée à Crésilas et j'avais, de mon côté, mis en avant le nom de Kolotès. Une tête barbue du Musée Torlonia et une autre du Musée Chiaramonti appartiennent à la même période de la vie de Phidias [1]. Les têtes dites de Sappho sont contemporaines de la Parthénos; elles représentent Aphrodite et dérivent d'une Aphrodite drapée de Phidias (*Romae in Octaviae operibus*); la tête réunie à celle-là dans un double hermès de Madrid est celle d'un Eros de Phidias. L'Athéna Hope, dont l'Athéna Farnèse n'est qu'une variante postérieure, dérive de Phidias, peut-être de la statue de bronze rapportée à Rome par Paul Émile.

L'Athéna Albani est une réplique de l'Athéna Itonia portant l' Ἄϊδος κυνέη, associée à Hadès par Agoracrite; le même air de tête se retrouve dans la Hestia Giustiniani, l'Aspasie, l'Apollon à l'omphalos et l'aurige du Capitole, qui sont un peu antérieurs. Ces ouvrages dérivent de Calamis, dont l'élève, Praxias, peut avoir sculpté l'original de l'Athéna Albani. Il y a bien d'autres monuments de cette école de Calamis à côté de ceux de l'école de Phidias : la Déméter voilée de Berlin, l'admirable tête d'Héraklès du même musée. Revenant à l'Athéna Farnèse, M. F. observe que la tête de cette statue est apparentée à trois autres : la Héra ou Déméter du Capitole, la Vénus Genetrix, la Héra Barberini. Or, la Genetrix est une œuvre d'Alcamène; donc l'Athéna Farnèse est du même sculpteur et nous montre comment il a imité Phidias. D'Alcamène seraient encore un torse d'Héphaestos à Cassel, l'Arès Borghèse du Louvre, une tête d'Athéna à Brescia, l'Arès colossal du palais Borghèse; M. F. explique, dans l'Arès du Louvre, le lien de la cheville par l'histoire de l'enchaînement d'Arès par Héphaestos. Cette statue n'a rien de commun avec Polyclète. M. F. n'admet plus l'existence d'un Alcamène l'ancien, le témoignage de Pausanias sur les frontons d'Olympie étant sans valeur. Les ouvrages d'Agoracrite sont très analogues à ceux d'Alcamène; M. F. attribue au premier de ces artistes l'original de la Cérès colossale du Vatican.

Revenant à Phidias (l'ordre n'est pas la qualité maîtresse de M. Furtwaengler), l'auteur émet l'hypothèse hardie que les Dioscures du Monte Cavallo sont vraiment des copies de deux colosses de Phidias

---

1. Il va sans dire que les têtes en question ne sont que des *copies présumées*; mais, pour éviter de répéter sans cesse la même phrase, nous en parlons comme s'il s'agissait d'originaux.

et de Praxitèle l'Ancien. Les originaux étaient des bronzes, dont l'un est identique au *colossicon nudum* de Pline (XXXIV, 54). Praxitèle Ier a dû travailler vers 445-425 ; à lui se rapporteraient encore le prétendu Virgile du Louvre (Iacchos), une tête d'Apollon à Petworth, une tête de jeune homme de la villa Albani, enfin le Jupiter de Versailles (plutôt un Neptune). Les monnaies de la Grande Grèce montrent le reflet des différentes manières de Phidias; ce sont surtout les colons de Thurii et de Néapolis qui répandirent son style en Italie. De Phidias dérive le type d'Aréthuse sur les monnaies de Cimon, comme l'Athéna de face sur les tétradrachmes d'Eucleidas. Dans tout ce monnayage, l'influence de Phidias a produit une révolution à partir de 440. Dans le domaine de la céramique aussi, le style pittoresque de Phidias (bouclier de la Parthénos) paraît subitement sur des vases (cratères, hydries, amphores à volutes) de l'Italie méridionale, produits de fabriques nouvelles créées vers 440. Ces vases apuliens (tarentins) sont les ancêtres des vases lucaniens. Les origines en sont tout attiques et doivent être cherchées dans le cercle de Polygnote et de Phidias. C'est encore la fondation de Thurii qui a été décisive à cet égard. L'art de Phidias se répandit plus loin encore : la ciste Ficoroni, faite à Rome par un Romain, est « un enfant légitime de l'art de Polygnote et de Phidias » et la date doit en être reportée aux environs de l'an 400.

II. *Le temple d'Athéna sur l'Acropole.* — Reprenant (mais apparemment sans la connaître) une conjecture de M. Laloux [1], M. F. croit que le vieux temple (A) découvert par M. Doerpfeld est l'ancien Érechtheion, temple double consacré à Athéna et à Érechthée. La partie ouest n'est pas le trésor, mais simplement la demeure d'Érechthée. Le premier Parthénon, dit Parthénon *cimonien* (B), aurait été commencé vers 479 (471, Doerpfeld ; 454, Koepp), antérieurement à Cimon, qui, loin d'en être l'auteur, en interrompit la construction. C'est le parti de Thémistocle qui l'avait commencée. Le travail ne fut repris, sur un plan modifié, qu'en 447. Dans ce nouveau Parthénon (C), il n'y avait plus de place pour Érechthée, d'où la nécessité de lui conserver comme demeure le temple A, restauré tant bien que mal après 480. La *cella* du fond, dans A, s'appelle le Parthénon, tandis que la *cella* orientale est l'Hécatompédon. Ce nom de Parthénon n'a rien à voir avec Athéna Parthénos : c'est le παρθενών (cf. ἀνδρών, γυναικών), ou demeure des jeunes filles. Or, ces vierges sont bien connues : ce sont les filles d'Érechthée et de Cécrops. Athéna leur est naturellement associée ; elle se plaît dans la compagnie des vierges et ce sont des vierges, κόραι, que représentent les statues archaïques de l'Acropole, offrandes à Athéna (Studniczka, Michaelis). Comme Athéna était elle-même παρθένος, le langage populaire étendit au temple entier la désignation de παρθενών. Cette *cella* postérieure n'a jamais abrité le trésor des Alliés ; elle a seulement servi

1. Cf. nos *Chroniques d'Orient*, p. 451.

de bureau et de magasin aux ταμίαι d'Athéna et des autres dieux. L'opisthodome, dont il est d'abord question en 435 (*C. I. A. I*, 32), n'est pas, comme l'a cru M. Doerpfeld, le temple A ; il est identique au Parthénon des remises de comptes. Cela posé, rien n'autorise plus l'hypothèse de M. Doerpfeld sur la conservation du temple A au IVe siècle. L'ἀρχαῖος νεώς n'a jamais désigné que l'Érechtheion ou le temple d'Artémis à Brauron ; l'Érechtheion était qualifié d' « ancien temple » parce qu'il contenait la vieille statue du culte, νεὼς ἐν ᾧ τὸ ἀρχαῖον ἄγαλμα, comme il est dit dans les comptes de construction du Parthénon.

Périclès avait d'abord voulu transporter dans le nouveau temple (C) la vieille statue de la déesse. La cérémonie de la remise du peplos, représentée au milieu de la frise orientale, prouve que le sculpteur pensait à l'ancienne statue, qui seule pouvait être parée ainsi. Ce fut sans doute le parti conservateur, opposé à la construction du temple C, qui empêcha d'y transférer l'ἀρχαῖον ἕδος, comme il entrava la construction des Propylées d'après le plan primitif. Dans la frise du Parthénon, la présence des douze dieux s'explique par l'idée de la théoxénie : c'est pour es hôtes divins que les diphrophores apportent des sièges. Les douze dieux sont, à gauche, Hermès, Dionysos, Déméter, Arès, Héra, Zeus ; à droite, Athéna, Héphaestos, Poseidon, Apollon, Artémis, Aphrodite. Hestia, attachée au foyer, n'était pas conviée au banquet. Les dix hommes placés devant les dieux sont les ταμίαι ἱερῶν χρημάτων τῆς θεοῦ ; celui qui prend livraison du peplos n'est pas un trésorier, mais un hiérope.

Pour assurer à la vieille image un asile digne d'elle, le parti conservateur, après la paix de Nicias, fit commencer l'Érechtheion ; c'est Nicias et non Alcibiade qui en aura pris l'initiative. Du temple A, on ne laissa subsister que le stylobate formant terrasse ; déjà, peut-être à l'époque de la construction du temple B, on avait encastré dans le mur du nord de l'Acropole une partie de la colonnade du pourtour. L'arrangement intérieur de l'Érechtheion devient intelligible quand on admet, chez l'architecte, l'idée arrêtée d'y reproduire les divisions du temple A. Il y a deux parties, l'une plus élevée à l'est, *cella* d'Athéna, avec un portique du côté de l'autel d'Athéna ; l'autre plus basse, mais plus grande, à l'ouest, avec portiques au nord et au sud, demeure de Poseidon-Érechthée. La partie ouest, adjoignant au portique des Κόραι, s'appelle aussi Cécropion ; le vieux temple possédait encore un sanctuaire de Cécrops dans la *cella* de l'ouest. Au culte de Butès était réservée la *cella* du sud. L'architecte du temple fut Callimaque, l'inventeur du chapiteau corinthien et l'introducteur à Athènes de l'acanthe, qui est cité comme le donateur de la lampe en or de l'Érechtheion. Ami du conservateur Nicias, Callimaque fut un artiste « archaïsant », comme le montre un bas-relief dans le style de Calamis qui porte son nom (Fried. Wolt., nº 435). Les *Saltantes Lacaenae* que lui attribue Pline sont les danseuses du calathiscos, fréquentes sur les bas-reliefs archaïsants.

L'Artémis de Munich est également de lui. Callimaque paraît donc comme l'artiste conservateur, le continuateur de Calamis après Phidias. Qu'on ne se récrie pas à l'idée d'un archaïsme factice dès l'an 400; M. Hauser était déjà arrivé à la même conclusion[1]. C'est à Callimaque que M. F. attribue l'autel des Quatre Dieux sur l'Acropole, dont on a voulu faire une œuvre archaïsante d'époque romaine, ainsi que le *Puteal* de Corinthe, non moins mal daté. La mode archaïsante, due à l'influence politique de Nicias, gagna même Alcamène, comme en témoigne sa triple Hécate, connue par de nombreuses répliques, qui est contemporaine du petit temple de Niké[2]. Ce dernier temple est plus récent que les Propylées : c'est encore une œuvre du parti opposé à Périclès, construite à l'occasion des succès de Nicias et de Démosthène en 426 et antérieur, par conséquent, à l'Érechtheion. La commission nommée entre 350 et 320 pour restaurer une statue d'Athéna Niké avait pour objet la réparation du *Xoanon* pour lequel avait été construit ce petit temple. Le motif de la statue est encore archaïsant; peut-être était-elle l'œuvre de Callimaque lui-même. La déesse était représentée sous les traits d'une Athéna pacifique, donnée conforme aux idées politiques de Nicias; les bas-reliefs de la frise, commémorant des luttes contre l'étranger (la bataille de Platées) et le conseil des dieux réunis pour le salut de la Grèce, sont inspirés du même esprit. Athènes et Sparte n'avaient-elles pas alors lutté ensemble pour la même cause? Le style de la frise rappelle celui des Κόραι de l'Érechtheion, que M. F. attribue aussi à Callimaque. Or, Callimaque a apporté l'acanthe d'Ionie en Attique et la frise du temple de Niké présente précisément des traces d'ionisme, qui la rapprochent des reliefs de Xanthos et de Trysa. On en vient donc à admettre, après Phidias, une seconde influence de l'Ionie sur l'art attique; les plus éclatantes manifestations de cette influence sont les bas-reliefs de la Balustrade (409-408).

Cet admirable chapitre se termine par un *excursus* sur l'interprétation des frontons du Parthénon. D'abord, il faut faire abstraction de l'Anonyme de Nointel, qui n'est qu'un copiste incorrect de Carrey. M. Sauer ayant prouvé qu'il y avait dix figures dans chaque moitié du fronton oriental, on doit en admettre autant dans le fronton ouest. Le torse I (Michaelis) doit être rapporté à ce fronton, dont il faut exclure, en revanche, le fragment de Venise (*Arch. Zeit.* 1880, pl. 7), qui n'a rien à faire avec le Parthénon. Il n'y a pas *lutte* entre Poseidon et Athéna : les deux divinités se trouvent *en présence* sur l'Acropole, Athéna avec

---

1. Je peux citer à l'appui un bas-relief de Panticapée, aujourd'hui à Odessa, qui n'a rien à voir avec école de Pasitèle, mais remonte incontestablement au v^e siècle. Quand j'ai présenté, il y a quelques mois, une photographie de ce morceau à la *Société des Etudes grecques*, tous les archéologues présents m'ont objecté Pasitèle; j'espère qu'ils m'épargneront à l'avenir l'ennui de réfuter cet anachronisme.

2. Cf. ce que j'ai écrit à ce sujet dans l'*Album des Musées*, p. 107, travail que M. F. n'a pas connu.

Hermès, Poseidon avec Iris ; l'une et l'autre ont pris possession du sol sacré en donnant un signe manifeste de leur puissance (l'olivier et la source). D'un combat, d'un triomphe d'Athéna il n'y a pas trace ; le vase de Saint-Pétersbourg ne doit pas induire en erreur à cet égard. Les personnages derrière les chars ne sont nullement des arbitres. Aux angles on a vu à tort des fleuves ou des sources personnifiés [1], car la scène se passe sur l'Acropole ; ce sont simplement les indigènes du lieu. Les spectateurs sont Cécrops, ses trois filles, Érysichthon, d'un côté ; Érechthée et ses trois filles, avec Ion sur les genoux de Créuse, de l'autre. Dans l'angle, à droite d'Érechthée, sont Butès et sa femme, auxquels Buzygès et sa femme font face de l'autre côté. M. F. a raison d'être fier de cette interprétation, à la fois si ingénieuse et si simple (p. 242).

Les difficultés sont moindres pour le fronton occidental, dont le bas-relief de Madrid est une réplique partielle. Héphaestos ne doit pas être placé derrière Athéna, mais derrière Zeus ; H (de Michaelis) est un dieu étonné, dont on ne peut deviner le nom. A gauche, derrière Zeus, est Héra ; à droite, derrière Athéna, est Poseidon. La prétendue Iris est Hébé, comme l'a vu M. Brunn. La divinité qui correspond à Hélios, sur la droite, est Nyx (hypothèse de Miss Sellers). La dénomination de *Moires*, proposée par Visconti pour le groupe des trois femmes, doit être conservée ; les deux femmes qui leur correspondent à gauche sont les *Heures* (Brönsted) ; la figure virile qui les accompagne n'est pas Héraklès, mais le beau chasseur Céphale. On remarquera que M. Furtwaengler, réagissant contre un préjugé répandu, attribue sans hésiter la conception des deux frontons à Phidias.

Un second *excursus* traite des acrotères en marbre de Délos, datant de 425 environ. M. F. les croit ioniens. Près de la figure de Borée court un petit cheval, près de celle d'Eos un chien. Or, un acrotère en terre cuite de Lanuvium, datant du début du v^e siècle, présente déjà un détail analogue, preuve que l'artiste délien a suivi une tradition antérieure, spécialement ionienne. Le style ionien domine dans les acrotères des temples étrusques, latins et campaniens ; la mode de ces acrotères est elle-même d'origine ionienne, comme le prouvent les fragments du vieux temple d'Éphèse. C'est par Corinthe et Caere que l'art ionien a pénétré en Italie, où il s'est rencontré avec les influences de Chalcis, venues par Cymé.

Troisième *excursus*. Le roc, au nord du Parthénon, porte l'inscription Γῆς καρποφόρου κατὰ μαντείαν. Là s'élevait la statue dont parle Pausanias, la Terre implorant la pluie de Jupiter. Un sceau attique, représentant une divinité suppliante sortant à mi-corps d'un chariot, peut donner une idée de cette statue. Le chariot signifie, comme dans

1. Cette interprétation se fonde sur la description des frontons d'Olympie par Pausanias, que M. Furtwaengler considère comme erronée, parce qu'on ne personnifiait pas ainsi les fleuves au v^e siècle.

la mythologie germanique, la nuée d'orage. Le vaisseau panathénaïque n'est pas autre chose; Athéna y est promenée sur une barque à roues, comme la Nerthus des Suèves sur un char sacré. Quant aux chars en bronze de l'Europe centrale, les *Kesselwagen*, ils n'ont rien à voir, quoiqu'en aient dit Piper et Undset, avec les chaudrons à roues du temple de Salomon; c'est, dit M. Furtwaengler, une des erreurs les plus graves de l'archéologie préhistorique d'avoir reconnu, dans ces objets, une influence de l'Asie sur la vieille Europe. M. F. pense que ces chars étaient des symboles religieux de la nuée d'orage, explication qui me semble très douteuse. Le chariot de Jüdenburg nous fait incliner plutôt à y voir simplement des symboles des chars en bois sur lesquels on promenait solennellement les divinités.

III. *Crésilas et Myron.* — Nous possédons des répliques du portrait de Périclès par Crésilas. Ses signatures montrent qu'il travaillait vers 440 à Athènes, où il était venu de Crète; plus tard, on le trouve à Argos. Outre le Périclès, M. Furtwaengler lui attribue un buste de stratège à Berlin, qui paraît bien inférieur. Le *vulneratus deficiens* de Pline est bien Diitréphès, mais un Diitréphès Ier, grand-père du stratège de 414 (Thucyd., III, 75), qui combattit en Égypte et en Chypre vers 450. Le motif de la statue est conservé par un lécythe de la collection de Luynes (hypothèse de M. Six), qui peut n'être pas antérieur à 450 (?), et se retrouve sur une pierre gravée de Berlin. Le prétendu gladiateur Farnèse en serait une réplique. Le prétendu Alcibiade du Vatican est, en réalité, une image iconique du coureur Crison d'Himère, vainqueur en 450, et paraît remonter à Crésilas. L'Amazone blessée du même sculpteur est celle du Capitole [1], qui offre, surtout dans le dessin des yeux, des particularités caractéristiques de Crésilas; elle doit dater, comme ses congénères, de 440 environ. M. F. rapporte aussi à Crésilas la Pallas de Velletri et le buste Albani de Munich, dont la tête d'Eubulidès est une imitation [2]. Le Diomède de Munich, dont il y a une réplique au Louvre (nº 2138), entre naturellement dans la même série; l'original a été sculpté vers 435 pour Argos. Il se trouve aussi reproduit sur un vase peint de la fin du

---

1. J'avais supposé qu'il fallait la chercher dans l'Amazone de Vienne, que M. F. considère comme une œuvre archaïsante de la classe du Jupiter Talleyrand. M. F. admet que nos statues d'Amazones blessées représentent quatre types, dus à Polyclète, Phidias, Crésilas et Phradmon; le type de Phradmon ne serait encore connu que par un torse de la villa Pamfili. La tête de l'Amazone de Phidias, *τὴν ἐπερειδομένην τῷ δορατίῳ*, qui manque à toutes les répliques, serait celle d'un hermès de la villa d'Herculanum qui faisait face à celui du Doryphore. M. Michaelis y avait reconnu l'Amazone de Polyclète, mais M. F. contredit énergiquement cette opinion : la tête en question ne ressemble pas à celle du Doryphore, mais à celle de la Lemnienne

2. Pline mentionnerait cette Athéna de Crésilas au Pirée en l'attribuant à *Cephisodorus* (*Cephisodotus* dans les éditions); c'est une A. Soteira. M. Milchhoefer avait reconnu l'A. Soteira du Pirée dans la Pallas de Velletri, mais en l'attribuant à Cephisodote Ier.

v[e] siècle (*Monum.*, II, 36). Mais voici une nouvelle surprise : la Méduse Rondanini, considérée comme une œuvre hellénistique, serait de Crésilas ! — Une statue d'athlète, dont il existe quatre répliques, dérive aussi d'un bronze de Crésilas. Cet artiste fut souvent copié et imité, par exemple par l'auteur de l'Apollon Pourtalès (Giustiniani).

De quelle école sortait Crésilas ? Un grand buste du palais Riccardi, antérieur, mais analogue au Diomède, nous ramène à Myron, dont Crésilas fut le continuateur. Une tête d'athlète à Dresde, dont il existe des répliques, se rapporte plutôt à Pythagore de Rhégium ; la tête d'Ince Blundell est plus voisine de Myron ; celle de l'athlète de Tarse (jugée bien sévèrement par M. F.) n'est qu'un écho du style myronien. En revanche, une tête de Brescia reproduit une œuvre de Myron antérieure au Discobole, dans un style encore voisin de celui d'Hagélaidas. Une tête de la villa Albani et une autre de l'Ermitage appartiennent à la même période ; la grande tête d'Héraklès, à Londres, est un peu postérieure. A côté de ces têtes, nous possédons des statues qui sont des copies d'œuvres de Myron, le Discobole et le Marsyas d'abord [1], puis (ceci est nouveau) un Mercure du Vatican, un prétendu Poseidon du même musée, un prétendu Asclépios de l'Ermitage (en réalité un Zeus), un Apollon du Louvre, dont la meilleure réplique est à Cassel. Ces œuvres montrent nettement en Myron le successeur d'Hagélaidas et le précurseur de Crésilas. Le Persée de Myron est connu par deux répliques (Londres et Rome), dont l'analogie avec l'Apollon de Cassel saute aux yeux ; la tête de Méduse en relief que tenait Persée a été copiée sur l'intaille de Sosos et le camée de Diodote ; elle montre encore en Myron le précurseur de Crésilas, auteur de la Méduse Rondanini. Le type féminin créé par Myron est représenté par une tête de Florence (moulage à l'École des Beaux-Arts). A la dernière période de la vie du maître appartiennent l'Héraklès assis du palais Altemps, le prétendu Diomède du palais Valentini (hoplitodrome), une tête barbue du musée Chiaramonti (Érechthée), une autre à Londres (portrait). L'Esculape de Florence (Zeus Meilichios), que l'on a plus tard groupé avec une Hygie, comme Mars avec Vénus, est de la jeunesse de Myron ; deux répliques libres de la tête, à Londres et au Louvre, annoncent le type de Zeus Sérapis. L'athlète versant de l'huile (Munich, Paris) a été faussement rapporté à Myron. A Munich, une statue de Zeus, crue polyclétienne, rappelle Hagélaidas, l'auteur de l'original de la statue dite de Stéphanos ; suivant M. Furtwaengler, c'est l'œuvre d'un artiste argien vers 465, le Zeus Eleutherios élevé à Syracuse après 466. Un torse colossal d'Olympie est la copie d'un Zeus dû au même artiste encore innommé. — Notre résumé laisse entrevoir la composition relâchée de ce chapitre, qui a plutôt l'allure d'une leçon, faite au hasard des inspirations et des rencontres,

1. La meilleure réplique du Marsyas est, je crois, au musée de Constantinople ; elle n'a pas encore été publiée.

dans un très riche musée de moulages — comme nous avons toujours le regret de n'en point avoir.

IV. *Polyclète.* — L'Amazone datant de 440 environ et le Doryphore lui étant antérieur, l'ἀκμή de Polyclète se trouve placée vers 450; il ne peut alors avoir été directement l'élève de Hagélaidas. La statue de Héra est de 420. Les travaux mentionnés en 405 à Amyclées sont probablement de Polyclète le jeune, dont on a voulu à tort faire un contemporain de Lysippe d'après une inscription de Thèbes regravée après 316; parmi les bases d'Olympie au nom de Polyclète, celle d'Aristion (Loewy, n° 92) appartient à Polyclète II.

Au point de vue du style, le Doryphore est intermédiaire entre le Zeus de Munich, où l'on trouve déjà le motif de la marche, et un petit athlète en bronze du musée de Berlin. Il se rattache encore à l'ancien canon par la direction de la tête dans le sens de la jambe qui porte (p. 420). Le nom de Doryphore est impropre et date d'une époque postérieure : en réalité, nous avons là une statuette d'athlète vainqueur, élevée à Argos [1]. Il est probable que le Doryphore et le *Canon* ne font qu'un. Les œuvres qui se rattachent à celle-là sont un Pan juvénile de bronze (Cabinet des Médailles), original sorti du cercle même de Polyclète, le bas-relief d'Argos, une statue de la villa Albani, trois statuettes en bronze d'Arès, etc. L'Hermès du jardin Boboli et celui de Trézène remontent à l'école de Polyclète, peut-être à Naucyde. Le type du Doryphore reparaît, diversement modifié, dans de nombreux bronzes romains: le plus beau est un Mercure du musée Britannique, trouvé en Gaule, avec un torques mobile au cou. D'autres originaux de Polyclète, apparentés au Doryphore, nous sont connus, en tout ou en partie, par des répliques : ce sont un Héraclès jeune, un Hermès (?), un enfant vainqueur (Louvre). Le Diadumène est également représenté par de nombreuses répliques, la plupart mutilées, mais meilleures que la statue presque intacte de Vaison, où la tête, notamment, a été entièrement retravaillée. Le type véritable de la tête est connu par la terre cuite Blacker, les bustes de Dresde et de Cassel, surtout par une statue de Madrid. Le Diadumène, postérieur au Doryphore, est contemporain de la Héra. Le Diadumène Farnèse (Londres) ne remonte pas à Polyclète, mais à Phidias, qui est, par suite, l'inventeur du motif. Un pugiliste de Cassel reproduit une autre création de Polyclète; une très belle tête d'éphèbe (Turin) a la même origine. L'Amazone est plus voisine du Doryphore que du Diadumène ; avec elle paraît le motif du

1. Une copie en marbre en a été découverte dans l'Altis d'Olympie (inédite). Beaucoup d'autres répliques, des torses pour la plupart, existent dans les musées; les deux meilleures sont aux Offices (en basalte vert) et à Berlin (ancienne collection Pourtalès). On a aussi plusieurs répliques de la tête, dont la meilleure est l'Hermès en bronze d'Apollonios (Naples). — J'ajoute que des torses dérivant de Polyclète, encore tout à fait inconnus, font partie de la collection Somzée à Bruxelles, qui renferme aussi une grande statue dans le style d'Hagélaidas.

bras relevé, posé sur la tête, qui fut fréquemment employé par Praxitèle.

Les bases de statues signées de Polyclète à Olympie permettent, par la cavité qu'elles présentent à la surface, de se faire une idée des figures qu'elles supportaient. L'hypothèse de M. Benndorf sur le *nudus talo incedens* (marchant sur un dé) n'est pas soutenable; il faut lire *telo* (hypothèse de Klein). La statue de Kyniskos est connue par plusieurs répliques; la meilleure copie de la tête est à l'Ermitage. Le motif est celui d'un athlète qui se couronne lui-même [1]. Le *Victor certamine gymnico palmam tenens* d'Eupompe en était inspiré; peut-être faut-il reconnaître l'influence d'un modèle antique analogue dans le Christ ressuscitant de Fra Bartolomeo au palais Pitti. Sur la base d'Hellanicos de Lépréon, vainqueur en 424, les traces correspondent à la figure dite d'Hadrien dans le groupe de Saint-Ildefonse. L'athlète versant de l'huile de Petworth dérive aussi de Polyclète; ce motif a été traité par plusieurs artistes et les exemplaires que nous en avons se répartissent en trois groupes : 1° Munich, œuvre de Lycios fils de Myron, 2° Dresde, école d'Alcamène; 3° Petworth, œuvre de Polyclète. La statue de Florence est un apoxyomène; le *destringens se* de Polyclète, mentionné par Pline, n'est encore connu que par deux intailles. — Deux séries de statues se rattachent à la base de Pythoclès (Loewy, n° 91). C'est d'abord un athlète du Vatican (réplique à Munich), d'un style voisin du Doryphore et sous l'influence du Diomède de Crésilas, puis une statuette en bronze d'Athènes (*Monum.*, VIII, 53), un jeune athlète de Dresde, copie d'un bel original de Polyclète, un autre à Saint-Pétersbourg (dit Mercure), un Pan à Leyde, un Dionysos à Dresde, le prétendu Narcisse de Berlin, qui est plutôt un Adonis, etc. La troisième base, celle de Xénoclès, portait une statue analogue au n° 1368 du Louvre [1]. La base d'Aristion, œuvre du jeune Polyclète, est celle d'une statue dans l'attitude du repos, comme les anciennes images de l'école argienne; l'Hermès Lansdowne, remontant à Naucyde, peut nous en donner une idée, et il ressort de là que l'école argienne survécut à Polyclète comme celle de Calamis à Phidias. Le même type fut *modernisé* dans l'école de Lysippe (statue d'Atalanti. Quant à la statue en bronze de l'Helenenberg (Vienne), M. F. ne croit pas, comme M. R. de Schneider, qu'elle soit un original grec : c'est une œuvre romaine imitée d'une statue analogue à l'*Idolino*, peut-être de Patrocle. Une tête en bronze de Bénévent (Louvre), qui est un magnifique original grec, accuse une double influence argienne et attique; la tête d'un enfant vainqueur à Munich témoigne du même compromis entre Polyclète et Phidias.

---

1. La tête étant dans la direction de la jambe qui ne porte pas, comme dans l'Amazone de Crésilas, M. F. admet une influence de cette dernière statue.

1. Un bronze grec du Louvre, n° 214, représente le même motif, mais l'athlète est un homme mûr et non plus un enfant. L'*Idolino* de Florence ne remonte pas à Polyclète même, mais peut-être à son jeune frère Patrocle; il n'a rien de commun avec Myron, auquel l'avait attribué M. Robert.

V. *Scopas, Praxitèle, Euphranor.*—Le progrès de la science montre que les types de l'art grec ont été, pour la plupart, créés dès le v[e] siècle [1]. Le courant de la tradition artistique au v[e] siècle persiste à travers le iv[e] siècle tout entier (rien n'est plus juste). Céphisodote, qu'on présente généralement comme un précurseur des maîtres du iv[e] siècle, appartient tout entier à cette époque ; il n'est pas le père, mais vraisemblablement le frère aîné de Praxitèle [2]. L'Eiréné (Munich) est de 371 [3]; elle est tout à fait dans la tradition de Phidias. A côté de l'influence de l'ancienne école attique, on reconnaît celle de l'école argienne dans l'Héraklès Lansdowne, où nous voyons la transition de Polyclète à Scopas. Un Esculape juvénile (Carlsruhe) présente aussi, avec des souvenirs de Polyclète, le caractère d'une œuvre de Scopas ; un Hermès du Palatin, aux formes polyclétiennes, annonce l'Apoxyomène de Lysippe par le motif, tout en rappelant l'Héraklès de Scopas (au Louvre, n° 1524). Ces œuvres peuvent remonter à des sculptures de Scopas jeune (peut-être aussi à celles de son père Aristandros de Paros, qui travailla avec Polyclète II), comme aussi l'Hermès de la base d'Éphèse, et établissent en tous les cas l'influence de ce maître sur Lysippe. C'est à Scopas, et non à Lysippe, que la sculpture en ronde bosse doit le motif du pied relevé (*Motiv des aufgestützten Fusses*, Conr. Lange), témoin l'Apollon Sminthien. Un autre motif pittoresque, celui des mains passées autour des genoux, est dû également à Scopas (Arès Ludovisi). Un type d'Athéna toute jeune, « une sorte de Jeanne d'Arc », remonte à Scopas, auteur d'une Athéna à Thèbes (voisin du lieu présumé de la théophanie. La manière de Scopas a éprouvé une modification considérable vers le milieu du iv[e] siècle; le même changement s'observe chez Praxitèle, dont M. F. aborde maintenant l'étude.

Comme l'Hermès d'Olympie se rapproche des derniers ouvrages de Scopas et non des premiers, M. F. croit, avec M. Kekulé, qu'il appartient à la maturité de Praxitèle. La forme de la base, retrouvée à Olympie, concorde avec celle des bases de la deuxième moitié du iv[e] siècle. Aussi M. F. repousse-t-il la date de 363 que j'avais proposée pour cette statue [4], tout en admettant avec moi que le groupe symbolise une union de l'Arcadie avec l'Élide. Mais il place cette union en 343 (Diod., XVI, 63); Praxitèle, à la même époque, aurait sculpté le Dionysos d'Élis. Or, nous connaissons de Praxitèle des ouvrages antérieurs de trente ans, ce qui fixerait son activité entre 370 et 330. Les Muses de Mantinée sont de sa première manière (362). Le Satyre versant, très souvent

---

1. C'est là un résultat auquel M. Kalkmann (qui m'en a fait part) est arrivé depuis longtemps par la mensuration des statues, procédé laborieux, mais parfaitement légitime, dont il est vraiment trop commode de se moquer.

2. Cette hypothèse, que je crois inadmissible, est presque imposée à M. F. par sa chronologie de Praxitèle ; mais cette chronologie ne me semble pas tenir debout.

3. Cette date est beaucoup trop basse, de vingt ans au moins.

4. *Rev. archéolog.*, 1888, I, p. 1-4.

copié, remonte certainement à une statue de bronze : c'est le *periboëtos* de Pline; or, cette statue diffère de l'Hermès en ce qu'elle suit encore la tradition du v[e] siècle, ce qui permet de la placer entre 370 et 360. A la même époque appartient l'Éros du Palatin, si mal restauré par Steinhaeuser. L'Apollon du Louvre (n° 74) et le Dionysos de Tarragone ne remonteraient qu'à des œuvres d'école; en revanche, l'Éros de Naples, avec la réplique de Centocelle, est la copie d'une statue importante du maître, l'Éros consacré par Phryné à Thespies (370-360). Je m'étais autrefois appliqué à reconstituer la chronologie de la vie de Phryné, née vers 375, arrivée tout enfant à Athènes après la destruction de Thespies par les Thébains (373); je plaçais, par conséquent, l'Aphrodite de Praxitèle vers 350. M. F. me donne tort et place la naissance de Phryné vers 385, ce qui lui permet de faire d'elle la maîtresse de Praxitèle dès 365. Mais je pense que sa théorie n'est pas d'accord avec la date de la naissance d'Hypéride, fixée par Th. Reinach en 389 (*Rev. des études grecques*, t. V, p. 251). On ne peut pas admettre qu'Hypéride, dans le procès que l'on sait, ait eu à peu près le même âge que Phryné; je persiste donc à croire que ma chronologie est correcte [1].

L'ex-voto de Phryné devait compter trois figures, un Éros, un portrait de la courtisane et une Aphrodite; ce groupe était analogue à celui du jeune Satyre entre Dionysos et Méthé, dû également à Praxitèle. M. F. pense que l'Aphrodite nous est conservée par la Vénus d'Arles; l'analogie de cette statue avec l'Eiréné et le Satyre versant atteste qu'elle appartient à la jeunesse de l'artiste. Elle doit être restituée avec un miroir dans la main gauche. La Vénus d'Ostie (Londres) est analogue à la Vénus d'Arles; ce serait une réplique de la Phryné de Delphes, plus récente que la Vénus de Thespies. Des deux portaits entre lesquels elle était placée, ceux d'Archidamos de Sparte et de Philippe, nous avons des copies provenant de la ville d'Herculanum. Arrivant à l'Aphrodite de Cnide, qu'il place vers 350[2], M.F. donne une liste des *vraies* répliques de cette statue, à distinguer des imitations; parmi ces dernières figure la petite tête d'Olympie, où M. Michaelis avait voulu voir la meilleure réplique de la tête de la Cnidienne. De même, la statue de Munich n'est qu'une imitation éloignée. Quant à l'Aphrodite *velata specie*, M. F. veut la retrouver, avec Visconti (qui aurait dû être nommé à ce propos), dans une mauvaise statue du Louvre, représentant Aphrodite voilée groupée avec Éros, sur la base de laquelle on lit Πραξιτέλης ἐποίει. Je dois protester contre cette identification. Le seul fait que, parmi les terres cuites de Myrina, à côté de très nombreuses imitations de la Cnidienne et de la Genetrix (où je reconnais la transformation, par Praxitèle, d'un type créé par Alcamène), il n'y a pas *une seule* statue conforme au n° 151 du

1. Je l'ai exposée dans la *Gazette archéologique*, 1887, p. 283.

1. Mais alors, dans l'hypothèse de M. F., le modèle aurait été une femme de trente-cinq ans! C'est beaucoup, même pour une Phryné.

Louvre, suffit à montrer combien l'hypothèse de M. F. est inadmissible. L'inscription est simplement une de ces fraudes grossières dont le fabuliste Phèdre a parlé. — Avec M. Studniczka, M. F. pense que l'Artémis Brauronia (346) est la Diane de Gabies. Une seconde Artémis, de la jeunesse de Praxitèle, est connue par plusieurs copies dont la meilleure est à Dresde. D'autres statues encore (Villa Borghèse, Turin) dérivent d'une Athéna de Praxitèle, une tête d'Athéna à Berlin provient d'une seconde Athéna du même artiste. L'Artémis de Chypre (à Vienne) serait un original de Praxitèle, opinion que le traitement de la draperie me paraît devoir écarter. La prétendue Héra Ludovisi est la réplique romaine d'une Latone de Praxitèle, modifiée pour représenter une impératrice. L'Artémis d'Anticyre a inspiré la Diane de Versailles. Une autre Artémis de Praxitèle, appuyée sur une stèle comme le Satyre en repos (meilleure réplique au Louvre), est connue par un torse Chiaramonti, un buste de l'Ermitage et un bas-relief votif de la villa Albani. Je m'étonne que M. F. n'ait rien dit de l'Artémis de Constantinople, qui est évidemment dans la manière de Praxitèle [1]. M. F. maintient que l'Eubouleus est bien un original, qu'il faut seulement ne pas juger d'après l' « *abscheuliche* » restauration de Zumbusch [2]. Un Triptolème de Praxitèle, analogue à l'Eubouleus, est connu par une tête du palais Pitti. Le Sauroctone est donné à Praxitèle depuis longtemps ; l'Éros de Parium a été justement identifié par M. Benndorf au Génie Borghèse du Louvre. Après ces œuvres se placerait l'Hermès d'Olympie, auquel se rattachent l'Apollon au repos, le bras droit appuyé sur la tête, et le Dionysos dans la même attitude. Le prétendu Antinoüs du Belvédère remonte peut-être seulement à un des fils de Praxitèle. Un Hermès de Florence, analogue à celui d'Olympie, dérive d'un original du maître. L'Éros décrit par Callistrate n'est connu que par un petit bronze. A l'Hermès de Florence sont apparentées plusieurs statues d'Héraklès (villa Albani, musée Chiaramonti) ; or, la tête de cet Héraklès rappelle celle du Jupiter d'Otricoli, qui paraît avoir fait partie d'une statue dédiée à Olympie en 332. Un bronze de Janina (*Bull. de corresp. hellén.*, 1885, pl. XIV) en serait la meilleure réplique. Le type d'Otricoli se rapporte donc plutôt à Praxitèle qu'à Lysippe, auquel on l'attribue généralement.

Euphranor a dû travailler entre 375 et 330. C'est un contemporain de Praxitèle, mais qui n'a pas progressé comme lui. Par son maître Aristide, il se rattache à Polyclète. Une de ses statues, conservée à Rome sous le nom de *Bonus Eventus* et reproduite par des monnaies et des gemmes, rappelle beaucoup l'*Idolino*. Il faut attribuer à Euphranor le Dionysos récemment découvert à Tivoli (*Monum.*, t. XI, pl. 51) : c'est

---

1. Comment M. F. peut-il parler deux fois (p. 567) de la *Raffinerie* d'une sculpture? Cela n'est ni français ni allemand.
2. Je l'ai publiée dans l'*American Journal of archæology*, 1885, p. 319.

du Polyclète à la mode du IVe siècle. Cela posé (ou plutôt supposé), d'autres statues viennent grossir l'œuvre du même artiste : le bronze acéphale de la collection Sabouroff, un Apollon Gréau, un autre de Londres. L'influence d'Euphranor paraît dans plusieurs statues d'Antinoüs. La statuette de Dionysos (Photiadès, Sambon, Louvre), que l'on a voulu attribuer à Praxitèle, est bien plus voisine d'Euphranor; au reste, la valeur artistique en a été grandement exagérée [1]. Le prétendu Adonis du Vatican est la réplique d'un Apollon Patroos d'Euphranor et continue une vieille tradition de l'école argienne; c'est une œuvre de la jeunesse de l'artiste [2]. La tête d'un Dionysos analogue est connue par des répliques. Un hermès d'Héraklès (Ludovisi) est probablement la réplique d'un autre hermès, autrefois à Rome, sur lequel étaient gravés les mots Ἡρακλῆς Εὐφράνορος. Une tête souvent copiée du phrygien Paris est une réplique d'une sculpture célèbre d'Euphranor; le Faune Winckelmann à Munich revendique la même origine. Le type de l'Athéna Giustiniani, mêlant aussi des éléments du Ve et du IVe siècle, remonte à la statue d'Athéna par Euphranor que Pline mentionne à Rome. M. Furtwaengler attribue enfin au fils du même sculpteur, Sostratos, l'original d'une statue d'éphèbe conservée au Capitole.

VI. *La Vénus de Milo*. — M. Furtwaengler soutient : 1° que l'inscription disparue appartenait bien à la base ; 2° que le bras gauche, tenant la pomme, s'appuyait sur une colonnette engagée dans la base (analogie avec une statuette de bronze et une pierre gravée) ; 3° que le bras droit s'avançait vers la draperie, sans la toucher ; 4° que la statue du Louvre, exécutée au Ier siècle av. J.-C., remonte indirectement à un bronze de Scopas, mais que le motif original a été altéré, d'une manière peu heureuse, en ce qui touche la draperie et l'attitude des bras, par la combinaison de deux motifs différents, celui de la Tyché de Mélos (connu par une monnaie et un bas-relief de l'île) et celui de la Vénus de Capoue, dérivé romain d'un type du IVe siècle; 5° qu'une terre cuite de Myrina, à Berlin, montre comment la sculpture grecque a su tirer un bien meilleur parti du motif de Scopas : la déesse a le bras gauche éloigné du corps, tenant l'extrémité d'une draperie qui fait voile jusqu'à la hauteur de la ceinture et vient ensuite s'enrouler sur les jambes.

Chemin faisant, M. F. a publié une admirable tête en marbre de Vénus conservée à Petworth; il y reconnaît un *original* de Praxitèle, mais j'ai l'impression que le travail en est postérieur. Il a aussi exprimé l'opinion que l'original de la Vénus de Médicis serait dû aux fils de Praxitèle et rattaché à Scopas différentes sculptures, la tête de la Junon du Capitole, l'Aphrodite Caétani à Rome, la Léda de

1. Je suis un des coupables et reconnais que M. F. a raison.

2. Ceci est un peu fort, si l'on réfléchit qu'on ne connaît pas *une seule réplique* d'une seule œuvre incontestable d'Euphranor !

Florence, la Psyché de Capoue, l'Hypnos de Madrid, le buste d'Aphrodite de Tralles (à Smyrne).

En ce qui concerne la statue de Milo, M. F. ne nous a pas convaincu. Le peu de cas qu'il fait du dessin de Voutier, suivant lequel l'inscription appartiendrait à l'un des hermès, n'est pas justifié par les arguments qu'il allègue. M F. écrit encore (p. 652) : « Ce n'est pas l'inscription qui nous oblige à rajeunir ainsi la statue ; c'est le style. » Si la draperie se rapproche du style du Parthénon, cela tiendrait à ce que l'auteur appartenait à la Renaissance du IIe siècle, comme celui du Torse du Belvédère, et réagissait contre l'art hellénistique. Deux statues du palais Valentini à Rome reproduisent une figure drapée, dans une attitude analogue à la Vénus de Milo, dont l'original remonterait à la génération qui suivit Phidias, probablement à Agoracrite. « Un rayon de ce soleil a été capté par l'artiste de Mélos » (p. 655). Fort bien ! Mais pour faire croire que la Vénus a pu être sculptée vers 100 av. J.-C., il faudrait nous montrer, de cette époque, un morceau de marbre sculpté comparable au torse de notre statue. Voilà ce que M. F. n'a point découvert ; voilà ce qu'on ne découvrira peut-être jamais.

VII. *L'Apollon du Belvédère.* — La statuette en bronze de la collection Stroganoff, sur laquelle on se fonde depuis trente ans pour enseigner que l'Apollon du Belvédère avait dans la main gauche une égide, est tout simplement un *modernes Machwerk*. Quel bon débarras pour l'archéologie et quel remerciement nous devons de ce chef à M. Furtwaengler ! — La statue du Vatican tenait une branche de laurier dans la main droite, un arc dans la main gauche. Le dieu s'avance « à travers son empire », sans que l'artiste ait eu en vue aucun épisode particulier de la légende. On sait que M. Winter a récemment mis en lumière la parenté de l'Apollon avec le Ganymède de Léocharès, que M. Kœpp a établi l'analogie du type de la tête avec celui que l'art prête à Alexandre. La statue originale (en bronze) fut sculptée, comme la Diane de Versailles, aux environs de 330 ; on peut les attribuer toutes les deux à Léocharès. La tête Steinhaeuser n'est pas une copie plus fidèle, mais une réplique simplifiée. Les monnaies d'Amphipolis montrent, d'autre part, que ce type n'est pas une invention de Léocharès ; il en a existé un prototype dans l'école de Phidias, vers 430. Une tête d'Apollon à Londres et une autre à Naples sont des copies d'une œuvre de cette série antérieure à la statue de Léocharès : M. F. la donne à Praxitèle l'ancien et la croit identique à l'Apollon Parnopios sur l'Acropole, que Pausanias attribuait à Phidias. Une statuette d'Athéna à Épidaure, remontant à un original du temps de Phidias, montre comment, dans l'école de ce dernier, on savait déjà représenter les allures vives, les mouvements tumultueux.

VIII. *Tête archaïque de bronze.* — Une tête de bronze de l'*Antiquarium* de Berlin, qui passait pour moderne, s'est révélée, après suppression des parties ajoutées, comme un original argien, représentant un

jeune athlète apparenté au Tireur d'épine (de Pythagore?), mais plus archaïque et d'un artiste moins habile.

IX. *Le trône de l'Apollon amycléen.* — Le bel essai de restitution de M. Furtwaengler, complètement différent de ceux qui l'ont précédé, place le dieu debout sur une sorte de *scène* construite avec des poutres croisées, supportée par un dé central et des piliers latéraux ; entre le dé et les piliers sont des figures de femmes sur lesquelles repose aussi la longue travée. Ce qui correspond au *mur de la scène* est un grand dossier dans lequel sont encastrés les bas-reliefs que Pausanias a décrits. Les fouilles récentes de M. Tsountas ont fait reparaître les fondations d'une partie du dé central, en forme de demi-cercle encadrant un mur quadrangulaire. Ce demi-cercle marque le tombeau (beaucoup plus ancien) de Hyakinthos, qui était surmonté d'un autel et formait en même temps le *bathron* du colosse. Trône et dossier étaient en bois plaqué de bronze — et non d'or, comme on l'a généralement admis. Le style des bas-reliefs, insérés dans les voussures du dossier, était celui de la plastique ionienne dans la seconde moitié du VIe siècle (époque de Crésus). Un coup d'œil sur le dessin restitué qu'a publié M. F. sera plus instructif qu'une description ; il me paraît certain qu'il a découvert, du moins dans ses lignes essentielles, la solution d'un problème qui embarrasse les archéologues depuis cent ans.

A la suite de ce mémoire, M. F. étudie l'origine de l'art samien, auquel M. Klein a rattaché Bathyclès et le trône d'Amyclées. Au VIIe siècle, l'art ionien commence à exercer son influence sur le Peloponnèse ; il y prend une certaine dureté dont témoigne l'Apollon de Ténéa. Dipoinos et Scyllis ne sont pas crétois, mais ioniens ; c'est l'Ionie qui avait reçu de Naucratis le type archaïque dit d'Apollon. Celles des figures de cette série qu'on a trouvées en pays ionien sont les plus rapprochées des modèles égyptiens. Smilis, l'auteur de la Héra de Samos, qui vint travailler à Olympie, n'était pas un Éginète, mais un Samien. L'Apollon du Ptoïon est samien et trahit à la fois des influences égyptiennes et syriennes. L'hypothèse de M. Sauer sur l'école naxienne est exagérée ; le marbre pouvait provenir de Naxos et le travail se faire à Samos. Cette île se servait du marbre de Naxos, comme Milet et Éphèse du Paros. De ces centres de civilisation l'art se porta vers l'ouest et il se forma de nouveaux ateliers ioniens à Naxos et à Paros. Plus on s'éloigne de Samos, plus l'esprit hellénique fait valoir ses droits. C'est à cette seconde période de l'archaïsme (vers 540) qu'appartient Bathyclès, qui représente, à Samos même, l'état d'un art plus qu'à demi émancipé. A Naxos, comme centre d'activité artistique, succéda Paros ; c'est de là et de la côte ionienne que l'art ionien a gagné Athènes. Ainsi les Κόραι de l'Acropole, dont M. Winter a reconnu le caractère ionien, ressemblent tout à fait, par les détails de l'exécution, aux fragments de sculptures archaïques trouvées à Éphèse.

Un second *excursus* traite de Smilis. Pausanias en fait un Éginète,

parce qu'il oppose les *Éginètes* aux *Dédalides*, comme les auteurs des statues aux jambes collées à celles d'une allure plus libre. Or, nous savons que la Héra de Samos était du type éginétique, une statue en forme de gaîne: de là l'erreur attribuée par M. F. à Pausanias. En réalité, Smilis était samien. De même, Pausanias fait venir de Crète Dipoinos et Scyllis, parce qu'on les comptait dans l'école de Dédale, et que Dédale, suivant la légende, s'était réfugié dans la grande île.

Le troisième *excursus* concerne le coffret de Cypsèle, *rem tritissimam*. M. F. réfute l'opinion de M. Sittl, suivant lequel la *ladé* aurait été une κυψέλη circulaire. C'était bien un coffret quadrangulaire, λάρναξ, qui ne fut identifié que très tard à une κυψέλη par suite du lien établi entre ce coffret et les Cypsélides de Corinthe. Il y avait cinq registres, ornés de tableaux que Pausanias n'a pas tous compris. Le premier, le troisième et le cinquième, à partir du haut, étaient d'un seul tenant; le deuxième et le quatrième registres se composaient de petits tableaux isolés encadrés, que Pausanias a bien expliqués parce qu'ils étaient pourvus de légendes. Le deuxième et le quatrième registres étaient plus hauts que les autres; l'inégalité des registres et la division en cadres de deux d'entre eux devaient produire un effet pittoresque que M. F. a rendu sensible par un croquis.

Dans les additions (p. 736-748), il y a encore assez d'idées pour alimenter plusieurs brochures. L'Athéna de Pergame est l'imitation d'une œuvre inspirée à la fois de Phidias et de Calamis. Un sarcophage anthropoïde de Sidon, à Copenhague, présente une tête analogue à celle de l'Harmodios de Nésiotès; or, les sarcophages anthropoïdes sont pariens [1]; donc Nésiotès était parien également. Une statue de jeune garçon, à la villa Albani (nº 316), remonte à un original de la jeunesse de Phidias. Le disque des Niobides à Londres est authentique, quoiqu'en ait dit Overbeck (un de ceux que M. F. malmène le plus.) Les petites répliques en terre cuite de la frise du Parthénon, signalées par M. Waldstein, *sont authentiques;* M. F. les croit de l'époque d'Auguste et suppose qu'elles ont été exécutées à l'aide de moulages des originaux. Enfin, l'auteur combat l'opinion récemment émise par M. Wolters, qui attribue l'Athéna d'Herculanum à Céphisodote; c'est une œuvre de l'école de Phidias. — L'ouvrage se termine par des index très soignés; l'index muséographique surtout facilitera les recherches dans ce livre si plein de choses, si riche en vues originales, sur lequel nous avons beaucoup insisté sans en épuiser les enseignements.

Publier des monuments nouveaux est bien; les expliquer est mieux; les mettre en circulation est mieux encore, et surtout beaucoup plus difficile. L'immense mérite du livre de M. Furtwaengler, c'est qu'il double la quantité de matériaux utilisables pour l'histoire de la sculpture au vᵉ

---

1. Hypothèse développée récemment par M. Furtwaengler (cf. ma XXVIIᵉ *Chronique d'Orient*, p. 38.)

et au IV^{e} siècles. Hardiment, avec une sérénité d'Olympien, il soulève de leurs piédestaux des sculptures ignorées, laissées dans l'ombre comme « romaines » et les pousse en avant dans la mêlée, sur le champ de bataille de la controverse, chacune à son rang. Dussent-elles encore souvent changer de place, elles y sont, elles y resteront : c'est là un grand résultat acquis. Mais que de témérités, dira-t-on, que d'hypothèses gratuites ! Je conviens qu'il y en a, bien que l'épithète de *téméraire*, appliquée sans façon à un tel ouvrage, soit quelque peu malséante et doive d'autant plus être évitée qu'on est sûr de l'entendre prodiguer par des gens qui ont le secret de faire des livres sans y mettre une idée qui leur appartienne. Au fond, la méthode de M. F. n'est pas si nouvelle qu'elle le paraît. Elle est la conséquence légitime de la multiplication des photographies, des moulages, de la facilité croissante des déplacements. Burger chez nous, Bode en Allemagne, Morelli en Italie n'ont pas procédé autrement dans leurs recherches sur la peinture moderne ; et bien qu'ils eussent pour point de départ de nombreuses œuvres signées et datées, les résultats auxquels ils sont arrivés ne laissent pas d'être souvent contradictoires. Il faut moins s'étonner que M. Furtwaengler ne démontre pas tout ce qu'il avancequ'admirer les bienfaits d'une méthode comparative qui introduit un commencement d'ordre dans le chaos.Puisse cette méthode, malgré les périls qu'en présente l'application, trouver des imitateurs parmi nous ! Il est grand temps que l'histoire de la sculpture antique cesse de piétiner autour des cent soixante gravures d'Overbeck et qu'elle aspire du moins à la connaissance directe, intégrale, des *mille monuments* dont parle la formule connue de Gerhard.

Salomon Reinach.

---

57. — **Christian Ethics,** by Newmann Smyth. Edinburgh, T. et T. Clark, 1892. In-8, x et 498 p.

58. — **Apologetics or Christianity defensively stated,** by A. B. Bruce. Edinburg, T. et T. Clark, 1892. In-8, XVI et 522 p.

59. — **Les origines historiques de la théologie de Ritschl,** par Henri Schœn. Paris, Fischbacher, 1893. In-8, 158 p.

60. — **Le présent et l'avenir du catholicisme en France,** par l'abbé de Broglie. Paris, Plon et Nourrit, 1892. In-12, 273 p.

I. — Le volume de M. Newman Smyth qui traite de l' « Éthique chrétienne», fait partie de la « Bibliothèqde théologique internationale» pour la publication de laquelle un certain nombre de théologiens protestants du Royaume-Uni et des États-Unis d'Amérique ont associé leurs efforts. Nous avons eu l'occasion, en appréciant le premier volume paru de cette collection, l' « Introduction à la littérature de l'Ancien-Testament » de M. Driver, d'indiquer les services que cette entreprise est appelée à rendre.Elle relèvera brusquement,en Angleterre-Écosse et aux

États-Unis, le niveau de l'enseignement théologique dans les différentes branches du protestantisme, niveau qui est fort inégal à l'heure actuelle; sans nuire aux qualités d'activité pratique qui sont l'honneur de plusieurs des Églises sorties de la Réforme, elle introduira ou confirmera chez elles des habitudes d'examen méthodique et critique. On ne peut que se féliciter de pareilles perspectives et nous sommes heureux d'apprendre que l'ouvrage de M. D. sur l'Ancien-Testament est déjà parvenu à sa *quatrième* édition. C'est un encouragement pour les promoteurs de la « Bibliothèque internationale »; c'est une raison de plus pour tenir grand compte des différents volumes qui s'y succèdent, soit de l' « Éthique » de M. N. S. soit de l' « Apologétique » de M. Bruce, dont il va être question tout à l'heure.

L'Éthique ou science de la morale est une matière qui, par bien des points, intéresse tout le monde; d'autre part, je n'en vois pas qu'il soit plus difficile de traiter d'une manière scientifique, de diviser d'une façon qui à la fois satisfasse la logique et soutienne l'attention. C'est à se demander s'il ne vaudrait pas mieux la traiter par la voie historique, d'abord décrire son évolution et les phases qu'elle a traversées chez les peuples civilisés, en insistant, cela va sans dire, sur la période contemporaine, puis développer les points qui préoccupent au premier chef le temps présent. Ce n'est point d'ailleurs de l' « Éthique » absolue, de l' « Éthique» au sens philosophique du mot, que traite M. Smyth; c'est de l' « Éthique chrétienne », c'est-à-dire de la science morale en tant qu'elle se meut dans l'enceinte des idées chrétiennes. Mais cette distinction est indépendante de la question de plan.

Cela m'amène à dire que j'aperçois bien des divisions et des subdivisions dans l'ouvrage de M. Smyth, mais que je n'y saisis point « un plan ». Après une introduction, où il définit la situation de l' « Éthique chrétienne » par rapport à la métaphysique, à l' « Éthique philosophique », à la psychologie et à la théologie, ses relations avec la religion et avec les sciences économiques, ses postulats philosophiques et théologiques, l'auteur consacre sa première partie à l'*Idéal chrétien*, en divisant ainsi son sujet : I. La révélation de l'idéal chrétien; II. Le contenu de l'idéal chrétien; III. La réalisation de l'idéal moral; IV. Les formes dans lesquelles l'idéal chrétien doit être réalisé; V. Les méthodes pour réaliser progressivement l'idéal chrétien; VI. Les sphères dans lesquelles l'idéal chrétien doit être réalisé. Je n'ose dire que cette division du sujet soit meilleure ou moins bonne que telle autre; mais je ne puis m'empêcher de considérer que les matières qui sont traitées aux chapitres II et III sont plutôt du domaine de la dogmatique que de celui de l'éthique, ou tout au moins appartiennent tout autant à la première qu'à la seconde. M. S. me répondrait sans doute que la personne du Christ a deux titres incontestables à occuper ici l'attention, d'une part, parce qu'il a posé, ou tout au moins fixé par son enseignement les principes de l' « Éthique chrétienne », de l'autre, parce qu'il est la réalisation de

l'idéal moral; mes objections ou, si l'on veut, mes réserves n'en subsistent pas moins. La seconde partie de l'ouvrage, *Devoirs chrétiens*, est ainsi divisée : I. La conscience chrétienne; II. Devoirs envers soi-même en tant que fin morale; III. Devoirs envers les autres en tant que fins morales; IV. Le problème social et les devoirs chrétiens; V. Devoirs envers Dieu; VI. La force motrice morale du christianisme. — On remarquera que M. Newman Smyth a reproduit dans cette seconde partie la division classique des devoirs envers Dieu, le prochain et soi-même, qu'il y a intercalé (et, quand même la logique pourrait s'en plaindre, qui songera à blâmer l'auteur, qui même hésitera à le louer hautement de son innovation?) tout un chapitre sur le «problème social».

II. — Le troisième volume de la même collection, qui traite de l' « Apologétique », nous est parvenu également. Si l'organisme de l'enseignement de l' « Éthique chrétienne » nous semble réclamer une complète transformation, nous en sommes à nous demander si l' « Apologétique » n'est pas appelée à disparaître purement et simplement, en rendant à d'autres disciplines, notamment à la Dogmatique les matériaux qui ont servi à l'édifier. Qu'est-ce, en effet, qu'une « apologie » et qu'est-ce que l' « Apologétique » ou « science de l'apologie »? L'apologie est l'ensemble des considérations par lesquelles, à une époque donnée, on défend le christianisme contre les attaques, on justifie sa raison d'être. Les premières apologies, datant des commencements de l'Église chrétienne, sont des « défenses »; elles se proposent d'établir pour le christianisme le droit à l'existence; ce sont, en un mot des œuvres de circonstance. Il y a assurément dans toutes les époques des objections faites contre le christianisme; il peut y avoir lieu à des « apologies », provoquées par la situation de tel groupe chrétien, par telle ou telle attaque; j'ai peine à voir la nécessité ou la raison d'être d' « une science de l'apologie ».

En attendant, l' « Apologétique » a pris sa place dans l'enseignement théologique et elle ne paraît pas vouloir se rayer elle-même du nombre des vivants. Alors, il faut souhaiter qu'elle se transforme et, sous ce rapport, nous ne pouvons qu'applaudir à la tentative originale, vraiment hardie, que M. Bruce a su mener jusqu'au bout dans des conditions qui seront certainement appréciées de ses nombreux lecteurs. « Ce que nous offrons aujourd'hui au public, ainsi s'exprime-t-il dans un bref Avant-Propos, ce n'est pas un traité abstrait d'Apologétique, dans lequel tous les lieux-communs traditionnels du sujet, — *Argument théiste, Révélation, Inspiration, Miracles, Prophéties, le Canon*, etc. — sont discutés sans tenir compte des besoins présents et des épreuves que subit la foi. C'est une manière apologétique de présenter la foi chrétienne en tenant un compte particulier de tout ce qui, dans notre entourage intellectuel, rend la foi difficile au temps présent. Le groupe auquel nous nous adressons, ne se compose ni de croyants dogmatiques, pour la satisfaction desquels on cherche à montrer de quelle façon triomphante leur foi peut

être défendue sur tous les points où se porte l'attaque, ni d'incroyants dogmatiques qu'on s'efforce de convaincre ou de confondre, mais d'hommes dont les sympathies sont avec le christianisme, mais dont la foi est étouffée ou affaiblie par des préjugés anti-chrétiens de nature et d'origine variées. Le but détermine la méthode. Il nous a conduit à choisir des arguments d'un intérêt pressant, des questions brûlantes, en mettant de côté ou en rejetant à l'arrière plan les sujets qui, précédemment, occupaient la première place dans les traités d'apologétique. De pareilles omissions peuvent désappointer ceux qui sont familiers avec l'ancienne littérature apologétique, mais on espère que ce qui est ici présenté comme un secours pour la foi, répondra aux besoins de ceux à l'intention desquels le travail a été fait et qu'en agissant ainsi, on est d'accord avec le but qu'ont poursuivi les promoteurs de la Bibliothèque théologique internationale. » Ces réflexions sont d'une réelle portée et quiconque est tant soit peu au courant du mouvement théologique de langue anglaise, pourra voir par cette citation que nous n'exagérions pas en parlant d'une véritable et bienfaisante révolution accomplie dans les hautes écoles d'Angleterre, d'Ecosse et des États-Unis.

Le plan de l' « Apologétique » de M. Bruce est vraiment fort original. Après une introduction, qui contient une esquisse historique sommaire et la définition du rôle et de la méthode de l' « Apologétique », l'auteur consacre un premier livre à la discussion des théories chrétiennes et anti-chrétiennes de l'univers, un second livre à la préparation historique du christianisme, un troisième et dernier aux origines chrétiennes. Il y a ceci de curieux dans la disposition adoptée, que l'exposé historique du progrès religieux, depuis ses débuts avec le Décalogue jusqu'à sa réalisation parfaite et définitive dans la personne du Christ, occupe la place la plus considérable et que la discussion philosophique est reléguée au second rang. — Il y aurait assurément bien des remarques à faire, bien des réserves à présenter ; ce qui se dégage de l'examen, même rapide, de ce livre et ce qu'il faut louer en lui, c'est la résolution d'aborder franchement le terrain des préoccupations du jour. Sous ce rapport, c'est une œuvre moderne.

III. — Le même souci se rencontre dans le système théologique de Ritschl, dont M. Schœn a entrepris d'expliquer la genèse et de définir la portée. Le bruit qui s'est fait autour des résultats obtenus par l'exégèse allemande en matière de livres bibliques, a fait quelque peu perdre de vue les efforts qui ont été tentés pour renouveler la dogmatique. Il est vrai que ce sont là des matières d'abord difficiles et, faute d'un guide expérimenté, on hésite à s'engager dans des études longues et pénibles ; il faut donc savoir un grand gré à ceux qui, comme M. Schœn, entreprennent de débrouiller à notre profit ces délicates questions, de traduire pour nous en un langage clair et sobre les résultats d'un travail compliqué.

Il semble que, depuis la révolution dogmatique accomplie par Schleier-

macher, nul n'ait mordu plus qu'Albert Ritschl sur la conscience religieuse du protestantisme de langue allemande. « Depuis une vingtaine d'années, dit M. Schœn, une théologie nouvelle a exercé une influence prépondérante sur le développement de la pensée religieuse en Allemagne. Défendue par un maître éminent, elle s'est développée avec une rapidité étonnante. » Les causes véritables du succès de Ritschl sont à chercher dans cette circonstance, « qu'il a su exprimer, *au moment favorable,* tout ce qui murmurait secrètement dans l'air. » M. S. me semble également dans le vrai en cherchant le lien qui unit Ritschl à ses devanciers. « Ritschl, dit-il, a su accomplir son œuvre, non en créant de toutes pièces un système absolument nouveau, mais en prenant chez ses prédécesseurs ce qui lui paraissait de nature à satisfaire les aspirations religieuses de ses contemporains. Sa théologie est loin d'être le fruit d'une génération spontanée, sans lien avec les systèmes antérieurs. Elle nous apparaît, au contraire, comme le résultat d'une longue préparation ». Assurément; toutefois rien ne ressemble moins à l'éclectisme que la théorie de Ritschl; pour éviter toute confusion, il serait sans doute à propos de dire qu'il a soigneusement noté chez ses devanciers les points sur lesquels ils avaient senti la nécessité de donner satisfaction aux exigences de la pensée moderne. De la sorte, il a profondément modifié les bases de la dogmatique. Sans être un génie créateur, il a apporté dans sa tentative des qualités de franchise et de discernement, qui en ont assuré le succès. A-t-il réconcilié la dogmatique chrétienne et protestante avec la philosophie et la critique historique ? Nous n'oserions l'affirmer; mais il a montré un désir si sincère de tenir compte des postulata de la pensée contemporaine, que son œuvre autorise l'espoir d'un accord entre ces deux puissances ennemies. Avoir fait cela, c'est avoir fait beaucoup.

En matière de « théorie de la connaissance », Ritschl fait au système de Kant des concessions, que son historien trouve excessives, mais que, pour ma part, je ne saurais blâmer. J'avoue, en ce qui me concerne, qu'il me serait difficile de prendre au sérieux une dogmatique, qui débuterait par la vieille affirmation de la correspondance absolue de l'idée et de son objet. Le grand mérite de Ritschl est de laisser leur entière liberté aux recherches de la philosophie, de la critique historique et des sciences naturelles. M. S. s'en alarme. « Dans nos recherches philosophiques, nous pouvons aboutir, remarque-t-il, à l'agnosticisme ou au matérialisme; dans nos études historiques, nous pouvons arriver à la conviction que tous les livres bibliques sont inauthentiques et sans valeur historique, que les récits évangéliques sont de belles légendes pieuses, que Jésus-Christ est un homme pécheur comme les autres et, malgré cela, notre foi religieuse restera la foi chrétienne dans toute sa pureté ». Je crois, pour ma part, qu'il peut y avoir lieu de reprendre les formules de Ritschl, mais que ce théologien a rendu le plus grand service en déclarant franchement qu'il ne fait la guerre ni à la science, ni à

la philosophie. J'assistais, il n'y a pas si longtemps, à une conférence, donnée à Paris par M. Charles Secrétan, de Lausanne, et dont l'objet était de montrer qu'il peut y avoir des raisons solides de défendre le sentiment religieux même en présence des résultats généraux de la science, qui ne lui semblent guère favorables ; mais l'auditoire a vainement attendu une déclaration catégorique sur le droit *intangible* de la recherche philosophique et historique et il est resté défiant. Je vois que Ritschl a eu le courage de faire cette déclaration et, sans être convaincu que son système présente une contexture logique sans défaut, je l'en félicite ; si une réconciliation de la science et de la foi chrétienne se produit par la suite, il y aura travaillé plus que tout autre. Un point sur lequel je me sens particulièrement d'accord avec Ritschl, c'est qu'il réhabilite l'Ancien Testament, dont l'école de Schleiermacher a rabaissé la valeur en méconnaissant les liens intimes qui l'attachent à la doctrine chrétienne. Cette rencontre entre mes résultats propres et les vues du théologien allemand, m'a frappé; on sait que M. Ernest Havet est un de ceux qui ont le plus énergiquement défendu cette thèse, voyant en cela plus clair que beaucoup de théologiens protestants. Je n'en dirai pas davantage ; je vois que Ritschl n'est guère moins hardi, en ce qui touche la doctrine du Christ et la théorie du péché, que dans les autres matières. « Cette théologie, dit très justement M. Schœn, nous intéresse à double titre : d'abord comme une crise dans l'évolution de la pensée religieuse en Allemagne, puis comme l'expression des besoins religieux d'une grande partie de nos contemporains ». Ces considérations, qui justifient amplement le choix que M. Schœn a fait de son sujet, engageront ceux qui sont curieux du mouvement de la théologie allemande, à l'étudier de plus près dans un exposé clair, méthodique et bien ordonné.

IV. — Le volume que M. l'abbé de Broglie a consacré à l'« Avenir du catholicisme en France», me semble une réunion d'articles plutôt qu'un livre ; c'est une sorte de causerie abondante et un peu diffuse, provoquée par les travaux de M. Taine et par ses vues en ce qui touche l'avenir du christianisme, dont il « affirme la nécessité pour le maintien de la civilisation supérieure qui date de l'Évangile ». M. de B. se propose d'établir, en s'aidant des déclarations du grand historien et en les complétant, que le catholicisme français est à la hauteur de sa tâche, que, « lorsque viendra le jour où le besoin d'une croyance se fera sentir avec force, lorsque la société, se sentant perdue, appellera la religion à son secours, le christianisme, tel qu'il existe en France, ou, pour mieux parler, le catholicisme aura une force suffisante pour accomplir l'œuvre qui lui sera demandée. » M. Taine est, en effet, de ceux qui, par crainte de blesser la liberté, sont disposés à faire à l'Église les concessions les plus larges. « Les titres de l'Église, écrit-il dans ses *Origines de la France contemporaine*, les titres de l'Église valent les titres de l'État. C'est pourquoi, s'il est juste qu'il soit indépendant et souverain chez

lui, il est juste qu'elle soit chez elle indépendante et souveraine [1]. » J'ai cherché si M. de Broglie répondait à ce langage par quelque avance significative ; je n'ai rencontré à cet égard que quelques déclarations bienveillantes à l'égard du darwinisme, à la condition qu'on respecte « deux dogmes essentiels : la création primitive de l'univers et une nouvelle intervention du Créateur pour donner à l'homme une âme douée de raison et appelée à l'immortalité ». En revanche, j'ai découvert une définition de la foi, qui laisse peu d'espoir aux partisans d'une réconciliation entre la liberté philosophique et le catholicisme : « La foi en général, et la foi à l'eucharistie en particulier, c'est une conviction permanente de certaines doctrines *accompagnée de l'idée que les croire vraies est un devoir, et que les mettre en doute est une pensée coupable.* » Je n'ai rien à dire sur la première partie de cette déclaration ; mais je relève la seconde, que j'ai soulignée, comme singulièrement significative. En solidarisant la foi avec les obligations morales, je me demande à qui l'on fait le plus de tort, à la première ou aux dernières ; le dommage fait à l'une me semblerait, je l'avoue, beaucoup moins grave que l'atteinte portée aux autres. Ce n'est sans doute pas l'avis de l'auteur du *Présent et de l'avenir du catholicisme*. Nous nous sentons d'autant plus à l'aise pour affirmer sur ce point notre complet désaccord, que les germes de cette doctrine d'intolérance ont été empruntés par le catholicisme au judaïsme tout le premier et que, dans le protestantisme même, nous l'avons entendu défendre sous des formes atténuées. Et c'est pourquoi, lorsqu'une grande Église, admirablement organisée, professe un dogme qui met en péril la liberté de conscience, nous considérons comme une imprudence de la part de l'État de se dessaisir de toute précaution, comme on y arriverait en s'abandonnant aux généreuses illusions de M. Taine.

Maurice Vernes.

---

61. — **Il ministro Vallesa et l'ambasciatore Dalberg nel 1817.** Note storiche di Paolo Boselli. Turin, G.-B. Paravia e ca, 1893. 1 vol. in-8 de 154 p.

Sous ce titre, M. Paolo Boselli a fait tirer à part un extrait des *Miscellanea di Storia Italiana* (S. II, xv (xxx), 339), qui est une page bien curieuse de l'histoire des débuts de la Restauration en Piémont. On y voit à plein les idées rétrogrades dans lesquelles vivait alors la cour de Turin, particulièrement sous l'influence de la reine Marie-Thérèse, et les difficultés, financières et autres, au milieu desquelles elle se débattait. Le récit en est piquant, suffisamment informé et l'on sent que M. P. B. est bien au courant des hommes et des choses dont il parle.

Mais dans cette étude, au milieu de détails nombreux et intéressants,

1. *La Révolution*, t Ier, p. 230.

deux points principaux ont été étudiés à fond : l'un est la recherche des causes de la démission de Vallesa, recherche à laquelle est consacrée presque en entier la première partie du volume ; l'autre est le récit de ses démêlés avec Dalberg, qui forme la seconde partie.

Que la retraite de Vallesa ait eu pour cause un dissentiment avec la reine, M. B. le démontre surabondamment en s'appuyant sur de nombreux témoignages d'historiens — sauf celui de Domenico Perrero, qui attribue cette retraite au dissentiment de Vallesa avec Dalberg — et de contemporains. Mais comment et pourquoi se produisit ce dissentiment ; c'est ce qu'il est plus difficile de déterminer. M. B. écarte d'abord, et avec raison, l'hypothèse que Vallesa avait déplu pour s'être opposé aux intentions de la reine qui essayait de faire passer à d'autres les droits de succession de Charles-Albert. Après avoir réfuté l'opinion de Perrero, il ne se trouve plus en présence que de deux autres. La discussion serait née, selon la première, de l'avidité de la reine, désireuse de se créer d'abondantes ressources à l'étranger en cas de veuvage ; à propos de la nomination du marquis Massimi à l'ambassade de Rome, selon la seconde. Entre les deux, le choix est difficile ; mais il n'en reste pas moins que Vallesa tomba pour avoir voulu défendre la dignité de l'État, celle de la couronne et la sienne propre. M. Boselli est juste en le rangeant parmi ces hommes qui n'obéissent qu'à leur conscience (p. 71).

Mais s'il était profondément honnête et droit, Vallesa n'était pas de force à lutter avec un homme aussi fin, aussi habile que notre ambassadeur à Turin, le duc de Dalberg. Ce dernier avait su prendre une très grande situation en Piémont et il en profitait pour protéger, contre Vallesa, les idées libérales et modérées. Vallesa demanda vainement son rappel, vainement il songea dans un intérêt dynastique à se retourner vers l'Autriche, pourtant déjà bien menaçante pour le Piémont et l'unité italienne ; il n'était plus ministre depuis longtemps que Dalberg était encore ambassadeur.

Cet intéressant travail est complété par douze pièces justificatives. Par la justesse de ses aperçus, par la sobriété élégante avec laquelle il est composé, cet ouvrage méritait d'être signalé à nos lecteurs pour lesquels l'ancien ministre de l'Instruction publique du royaume d'Italie est d'ailleurs loin d'être un inconnu.

Louis Farges.

CHRONIQUE

FRANCE. — A l'occasion du centenaire de la Révolution, le Conseil général du département du Nord avait résolu de publier un grand ouvrage contenant les documents les plus curieux relatifs aux événements militaires et maritimes qui ont eu lieu dans la région de 1792 à 1802. Les faits, disait le Conseil, seraient groupés suivant l'ordre chronologique des campagnes et reliés par un texte qui rappellerait la mar-

che générale de l'histoire et les personnages marquants. MM. Foucart, avocat à Valenciennes et ancien bâtonnier, et Jules Finot, archiviste départemental du Nord, étaient chargés de l'exécution de l'ouvrage et s'associaient pour la rédaction de quelques chapitres. MM. Jennepin, Terquem, Durieux et Quarré-Reybourbon. Les deux volumes que comprend la publication ont paru; le premier (in-8° xv et 674 p.) s'étend de 1792 à 1793; le second (in-8°, 869 p.) se termine à l'année 1802. Ils sont tous deux ornés de portraits d'autographes, de fac-similés et la *Revue critique*, en leur consacrant deux articles (1891, n° 16 et 1893, n° 44) a reconnu que ce gros recueil de documents serait très utile et que les historiens de la Révolution le consulteraient avec fruit. Mais les deux volumes n'avaient pas encore paru en librairie, et nous devions notre exemplaire à la générosité de la préfecture du Nord. Nous pouvons annoncer aujourd'hui qu'ils sont en vente à la librairie Lechevalier au prix de 30 francs.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 janvier 1894.

M. H. Wallon, secrétaire perpétuel, lit son rapport trimestriel sur les travaux et les publications de l'Académie.

M. H. Weil, membre de l'Académie, fait une communication sur les textes poétiques découverts à Delphes par l'École française d'Athènes. Ce sont des hymnes composés pour les fêtes du sanctuaire. L'un d'eux est complet : c'est un pæan qui fait connaître un détail nouveau de la légende d'Apollon; il est précédé du décret des Delphiens qui confère au poète des distinctions honorifiques. Plus importants encore sont les morceaux accompagnés de notes de musique, qui constituent les spécimens les plus authentiques et les plus étendus que nous possédions de la musique des anciens Grecs. Deux fragments formant trente-sept lignes qui semblent appartenir au même hymne, présentent un tableau animé de la fête du dieu et font allusion à des événements qui permettent d'en fixer approximativement la date. Après avoir rappelé la victoire d'Apollon sur le dragon qui avait jadis occupé le sanctuaire, le poète rapproche du monstre les Gaulois envahisseurs : l'hymne a dû être écrit peu après l'an 278 a. C. C'est un très beau spécimen de la poésie officielle du siècle de Théocrite et de Callimaque. D'un autre hymne, écrit deux siècles plus tard, il ne reste que des fragments; on voit cependant, grâce à des restitutions plausibles, qu'il se terminait par des vœux pour le *collegium* des Ménades et pour l'accroissement de l'empire du peuple romain. — M. Th. Reinach a étudié la musique de ces hymnes. Son travail et celui de M. Weil paraîtront dans le *Bulletin de correspondance hellénique*.

M Oppert, membre de l'Académie, lit une note sur le nom d'Ahasvérus ou d'Assuérus, qui est identique à Xerxès. Cette assimilation, qui date de fort longtemps, est aujourd'hui expliquée par des textes juridiques remontant à l'époque de Xerxès et où le roi des Perses est nommé Akhsuvarsu et Aksuarsu. Les faits racontés dans le livre d'Esther ont leur origine historique dans des événements survenus en mars 473 a. C.

M. Germain Bapst lit un mémoire sur deux bas-reliefs de Jean Goujon représentant le départ et la chute de Phaéton. Ces deux bas-reliefs étaient autrefois au château d'Écouen ; ils en furent enlevés en 1793, puis restitués au prince de Condé en 1816 et enfin transportés vers 1835 au château de Chantilly. Des maçons les découvrirent et les employèrent au dallage d'un pont du parc. En 1846, lors d'une réparation, des ouvriers remarquèrent ces sculptures et le prince les fit transporter dans la tribune du château.

M. Charles Normand commence la lecture d'un mémoire sur les arènes de Lutèce. Il énumère les sources inédites dont il s'est servi dans ce travail.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 12 février — 1894

62. — **Chrestomathie Qorani arabica,** notas adjecit glossarium confecit C. A. Nallino. Leipzig, Wolfgang Gerhard, 1893, in-8, p. vi, 68 et 64.

Chrestomathie destinée à servir de guide pour l'étude du texte arabe du Coran. Les sourates ont été choisies de manière à donner à l'étudiant une idée suffisante du style de Mahomet ; poétique et travaillé dans les sourates les plus anciennes qui reflètent les premières inspirations du Prophète, il est plus prosaïque et plus simple dans les chapitres consacrés aux discussions religieuses et aux règlements du culte. C'est pour cette raison que l'auteur, au lieu de suivre l'ordre du Coran, a classé les sourates d'après leur âge probable, déterminé par les recherches de M. Nœldeke. Ce classement, assurément logique, ne paraît pas cependant avoir assez d'importance pour qu'il ait dû prévaloir contre la méthode ordinaire. Il est d'usage, en effet, dans ce genre de manuels, de graduer les textes en mettant les plus faciles au commencement et les plus difficiles à la fin.

Cette chrestomathie est accompagnée de notes critiques et d'un lexique qui en font le principal mérite. Le texte est imprimé en beaux caractères, d'une lecture aisée, qualité appréciée surtout par les commençants.

R.

---

63. — **The Palestinian version of the holy Scriptures,** five more fragments recently acquired by the Bodleian library, edited with introduction and annotations by G. H. Gwilliam, B. D., fellow of Hertford college. Anecdota Oxoniensia semitic series, vol. I, part V. Oxford, Clarendon Press, 1893. In-4, p. xli et 23.

C'est un des phénomènes les plus curieux de l'histoire religieuse de la Syrie que les Chrétiens de la Palestine et de la Pérée aient fait usage, pour le service du culte, de livres écrits dans leur dialecte national, alors que les autres communautés du nord et de l'est avaient adopté, comme langue littéraire et ecclésiastique, l'idiome parlé en Mésopotamie et se servaient des versions de l'Ancien et du Nouveau Testament rédigées

dans cet idiome. Faut-il admettre que les Palestiniens plus imbus de la culture hellénique que les Syriens, s'en tenaient d'abord à la Septante et au texte original du Nouveau Testament ; puis qu'après la conquête arabe le grec ayant cessé d'être compris, ils furent dans l'obligation de faire des traductions des Saintes Écritures ? Ce qui donne quelque vraisemblance à cette hypothèse, c'est que les fragments qui nous sont parvenus de ces traductions sont assez récents. On ne peut, en effet, faire remonter plus haut que le VIII[e] siècle les plus anciens de ces fragments ; l'évangéliaire conservé dans un manuscrit du Vatican porte la date de 1030. En outre ils présentent presque tous la forme de lectionnaires ; or les lectionnaires ne paraissent pas avoir été en usage avant le VIII[e] siècle. Cependant ces considérations semblent devoir reculer devant un examen paléographique et linguistique.

L'écriture syropalestinienne appartient certainement à l'époque, où l'ancien alphabet araméen se divisant en différents types dans l'Asie antérieure aboutissait à l'hébreux carré, au nabatéen, au palmyrénien et à l'estranghélo. Quoique très proche de l'estranghélo, elle a cependant sa physionomie propre ; certaines formes de lettres rappellent le palmyrénien. Sa constitution remonte au moins aux premiers siècles de notre ère et on ne peut comprendre qu'elle se soit conservée intacte jusqu'au XI[e] siècle, si l'on n'admet pas une version des Saintes Écritures qui en ait assuré la conservation.

L'étude linguistique conduit au même résultat. Le dialecte palestinien dans lequel sont écrits ces documents est un araméen qui ressemble au syriaque, mais qui a ses traits caractéristiques particuliers. Pas plus que le syriaque, cet idiome n'aurait subsisté après la conquête arabe, s'il n'avait reçu d'une version biblique la consécration de langue littéraire et ecclésiastique. L'influence arabe s'y fait peu sentir ; les quelques mots qui s'expliquent par l'arabe peuvent être aussi bien des idiotismes que des mots importés.

Les cinq nouveaux fragments que M. Gwilliam vient de publier jettent quelque jour sur la question. Ils renferment des passages des Nombres et des Épîtres pauliniennes. Quatre d'entre eux sont surtout précieux pour la paléographie, car ils présentent le type le plus ancien de l'écriture syropalestinienne. M. G. pense qu'ils faisaient partie d'un exemplaire complet du Nouveau Testament, comprenant les Évangiles, les Actes et les Épîtres pauliniennes. Il estime que les Chrétiens de la Palestine possédaient aussi une version, soit totale, soit partielle, de l'Ancien Testament, antérieure aux lectionnaires. Il n'y a nulle preuve, ajoute-t-il, que ces lectionnaires soient des traductions de lectionnaires grecs. Si les fragments de l'Ancien Testament présentent quelque ressemblance avec la Peschitto, ils se rapprochent davantage de la Septante et l'influence du texte hébreu s'y fait visiblement sentir. Quant à la version du Nouveau Testament, elle est indépendante de la Peschitto, mais elle laisse supposer un original grec plus voisin de la Peschitto que

du Vaticanus. Cependant un examen définitif reste encore à l'ordre du jour. A titre de comparaison, M. G. donne sur trois colonnes quelques versets de la seconde Épître de Timothée dans la version palestinienne, dans l'Héracléenne et la Peschitto. Il communique encore les résultats que M. Bennett, fellow du collège d'Hertford, a obtenus par la collation des fragments palestiniens des Épîtres avec le texte grec.

Ces cinq fragments sont des palympsestes dans lesquels l'ancienne écriture est recouverte par un texte hébreu tiré de la Mischna; ils présentent de grandes difficultés de lecture. On en trouve des spécimens dans trois planches photographiques, qui permettent de vérifier l'exactitude des lectures de M. G. et de se faire un jugement sur l'âge de l'écriture qu'ils portent.

Une liste alphabétique contient les mots fournis par ces nouveaux documents; ces mots sont étudiés dans leurs sens et leurs formes avec un grand sens critique. On saura gré à M. Gwilliam d'avoir classé méthodiquement les restes de la littérature palestinienne que nous possédons et d'avoir indiqué les diverses sources à consulter pour leur étude [1].

Cette consciencieuse publication nous a paru digne d'éloges en tous points. Il est à souhaiter que de nouvelles trouvailles nous apportent la solution définitive des problèmes encore en suspens.

Rubens Duval.

64.— D. Mallet. **Les premiers établissements des Grecs en Egypte au VII° et au VI° siècles** (Mémoires publiés par les membres de la Mission archéologique française au Caire, tome XII, 1er fascicule). Paris, Leroux, 1893. In-4 de 499 p. Prix : 30 fr.

Quand deux peuples aussi différents que le peuple grec et le peuple égyptien commencent à se connaître, il est fort intéressant d'étudier de quelle façon ils se sont compris et quelle action ils ont exercée l'un sur l'autre. Il y a des indices que les relations des Hellènes avec l'Égypte remontent à une époque assez lointaine ; mais elles furent d'abord tout à fait accidentelles et plus souvent hostiles qu'amicales. Il faut descendre jusqu'à la fin du VIIIe siècle pour rencontrer des Grecs établis à demeure dans le pays. A ce moment, des Milésiens s'installèrent « vers l'extrémité de cette île allongée que forment d'une part la Méditerranée, de l'autre, les branches Bolbitine et Sébennytique, puis le grand lac et les marais de Bourlos ». Ils créèrent en ce lieu un modeste comptoir qu'ils entourèrent d'une enceinte fortifiée, et ils y vécurent à l'abri des troubles qui agitaient alors le Delta. Leur présence

1. M. Gwilliam a omis dans son énumération l'article de M. Nœldeke dans la *Zeitschrift der Deut. Morgenl. Gesell.*, XXII, p. 444-527. On peut aussi consulter maintenant Schwally, *Idiotikon des christ. palæst. Aramæischen*.

attira l'attention de Psammétique Ier, petit roi de Saïs en un temps où l'Égypte était morcelée en plusieurs principautés indépendantes. Celui-ci fut surtout frappé de voir les avantages qu'assurait à ces étrangers la supériorité de leur armement. Il enrôla donc une foule d'Ioniens et de Cariens, et il se procura ainsi une « armée solide, composée en partie d'éléments indigènes et libyens, mais dont les mercenaires grecs faisaient la principale force ». C'est là ce qui lui permit de restaurer à son profit, vers l'année 651, l'ancienne unité de l'Égypte. Quand cette œuvre eut été achevée, Psammétique fixa ses Grecs à l'endroit le plus vulnérable de son royaume, c'est-à-dire près de l'isthme de Suez, par où pouvaient arriver les envahisseurs Assyriens. Il y construisit en plein désert, sur la route ordinaire des caravanes, un camp permanent. Des fouilles, exécutées en 1885 et 1886 par M. Flinders Petrie, nous en ont révélé la disposition. M. Mallet les résume brièvement, et il montre que sur ce point il existait deux choses : d'une part, le camp semblable à une forteresse, de l'autre, une ville assez vaste pour contenir vingt mille âmes et « où des trafiquants de nationalités très diverses vendaient aux soldats des vivres, des armes, des objets de luxe et de fantaisie, et pourvoyaient à leurs plaisirs » (p. 58). C'étaient à peu près les *castra stativa* des Romains avec les *canabæ* qui ont donné naissance à tant de cités. M. M. poursuit l'histoire des Grecs d'Égypte sous Néchao, Apriès et Amasis, et il indique avec précision les services de tout genre qu'ils rendirent à ces souverains, soit qu'il fallût diriger quelque expédition au dehors, soit qu'il fallût constituer une flotte de guerre et étendre l'expansion maritime du royaume. Il y eut bien sous Apriès une réaction très vive contre eux. Mais Amasis qui en bénéficia le premier, puisqu'il y gagna sa couronne, devint bientôt le plus philhellène de tous les rois égyptiens. C'est lui notamment qui transféra les mercenaires à Memphis, où ils furent l'objet de sa faveur particulière. Il semble même qu'il ait voulu opérer une sorte de fusion entre eux et les indigènes, en autorisant les Ioniens et les Cariens à épouser des femmes égyptiennes.

Ce ne fut pas seulement des soldats que la Grèce envoya dans la vallée du Nil, ce fut aussi des marchands. Le centre de ces derniers fut Naucratis. M. Mallet, profitant des fouilles récentes qu'on y a faites, consacre environ les trois quarts du volume à la description de cette ville. Un chapitre traite de la topographie et des principaux monuments, un autre de l'industrie (céramique, terre vernissée, métallurgie, fleurs), un troisième des œuvres d'art, un quatrième du commerce, de l'administration et des mœurs. Tout cela est étudié avec le soin le plus scrupuleux. Peut-être y a-t-il par ci par là quelques longueurs ; mais l'ensemble du tableau est net et exact. Je doute qu'aucun texte, qu'aucune question, si petite qu'elle fût, ait échappé à la curiosité de l'auteur. Je ne suis pas compétent pour apprécier la manière dont il interprète les documents hiéroglyphiques ; je puis affirmer simplement qu'il s'est fort

bien servi des sources grecques, qu'il a fait un emploi judicieux des monuments figurés, et que, si ses conclusions ne sont pas toujours originales, elles ont au moins le mérite d'être à la fois solides et prudentes.

Le dernier chapitre a pour but d'examiner dans quelle mesure les Hellènes du vi^e et du v^e siècles ont pu connaître l'Égypte. Passant en revue les Grecs illustres qui visitèrent l'Égypte, M. M. prouve que ces voyageurs, si sagaces qu'ils fussent, sont souvent tombés dans l'erreur, soit qu'ils aient été trompés par les indigènes, soit qu'ils n'aient pas toujours bien saisi ce qu'on leur disait ou ce qu'ils apercevaient. Il nous en fournit de nombreux exemples, surtout dans Hérodote. Je ne prétends pas qu'il ait épuisé le sujet ; il n'avait pas d'ailleurs à insister là-dessus outre mesure ; il lui suffisait de noter l'impression profonde que ce pays fit sur les Grecs et l'aspect sous lequel il s'offrit à eux.

Cet ouvrage, en somme, est un modèle de bonne et sérieuse érudition. Pourvu d'un excellent index, écrit d'un style simple et clair, orné de soixante-trois gravures qui reproduisent quelques-uns des objets trouvés à Naucratis ou au camp des mercenaires, il a de quoi satisfaire les plus difficiles. On se convainc de plus en plus aujourd'hui que la Grèce a beaucoup emprunté à l'Égypte. Cette vérité ne peut être mise en lumière que par des savants qui réuniront en eux la double compétence de l'égyptologue et de l'helléniste. M. Mallet est un de ces hommes; il est à souhaiter qu'il continue ses recherches dans cette direction. Ce sera tout profit pour nous et tout honneur pour lui.

Paul GUIRAUD.

---

65. — **Histoire des tribunaux de l'Inquisition en France,** par L. TANON. Paris, Larose, 1893, in-8. vi-567 pp.

Le livre que M. Tanon a consacré à l'histoire des tribunaux de l'Inquisition en France se recommande par des qualités de premier ordre : ampleur et sûreté des informations résultant de la connaissance directe des documents et de leur critique, élégance et clarté du style, indépendance dans les jugements. De son impartialité, surtout, en une matière où l'historien se garde difficilement de prendre parti, il convient de louer M. Tanon. Au reste, les faits parlent d'eux-mêmes et quelque bon vouloir qu'on ait de rester impassible, se contentant d'expliquer l'état d'esprit des inquisiteurs, on ne saurait parfois retenir son indignation contre la procédure rigoureuse, souvent déloyale, et les sentences cruelles de ces juges trop semblables à des bourreaux. M. Tanon, en véritable historien, s'abstient de blâme et d'éloge, et quand, par hasard, il exprime son sentiment personnel, il le fait avec modération. Par là il se rattache au groupe des historiens qui, depuis quelques années, ont abordé scientifiquement l'étude de l'Inquisition. Son livre est agréable à lire; il aurait pu l'être davantage, si, laissant de côté nombre de ques-

tions qui ne se rattachent que par des liens très ténus au sujet principal, dont elles arrêtent le développement, l'auteur n'avait pas fatigué son lecteur par de trop fréquentes excursions en dehors de la grand'route. Se proposant surtout d'exposer l'organisme des tribunaux d'inquisition (et c'est par là que son livre est original) M. T. a fait une place trop large à leur histoire externe et même à l'histoire des hérétiques comme aussi à l'exposé des doctrines condamnées. Même dans la partie du volume consacrée à la procédure on s'étonnera de rencontrer tout un rituel des ordalies, alors que la façon dont on procédait aux épreuves de l'eau froide ou du fer chaud, dans les procès pour fait d'hérésie, n'offrait aucun caractère particulier : autant de pages que l'auteur eût pu supprimer. Le chapitre où M. T. s'est appliqué à réfuter la thèse de Ficker et de Julien Havet sur l'application de la peine de mort aux hérétiques est, au contraire, tout à fait à sa place. Si les arguments de M. T. n'emportent pas la conviction, il a du moins introduit dans le problème de nouveaux éléments dont il faut désormais tenir compte. Bien que sur beaucoup de points M. Tanon n'ait eu qu'à exposer les résultats de ses devanciers, il suffit que par l'étude critique des documents il ait été amené à envisager quelques questions sous un point de vue nouveau pour que son livre prenne rang parmi ceux dont la lecture et la consultation sont indispensables aux historiens du droit.

M. Prou.

---

66. — **Una stanza del Petrarca musicata dal Du Fay,** tratta da due codici antichi e le poesie volgari contenute in essi, publicate per cura di Giuseppe Lisio. Bologne, Virano. In-4 de 15 feuillets. Tiré à 205 exemplaires.

Encore étudiant à l'Université de Bologne, M. G. Lisio se fait connaître en érudition par une publication à plusieurs égards importante, le dépouillement de deux manuscrits de musique sacrée et profane, qui, d'après la description matérielle et le contenu, semblent avoir été écrits de main française dans la première moitié du xv[e] siècle. Les poésies françaises et italiennes sont intégralement publiées et peuvent donner lieu à des identifications que l'éditeur n'a pas essayées. Il a relevé les indications musicales générales qui accompagnent toutes ces pièces et donné en fac-similé la musique d'une d'elles, une stance de la Canzone *Vergine bella* de Pétrarque, mise au chant par Guillaume du Fay, de Chimay. (Dans la notice, l. 10, au lieu de *creduto autografo*, lire *dimostrato in parte autografo del Petrarca*, et l. 45, au lieu de *Chambray*, lire *Cambray*.) En somme, ces deux recueils, aujourd'hui conservés à Bologne, l'un au Lycée Rossini, l'autre à la Bibliothèque universitaire, font connaître l'œuvre et les noms de toute une école de musiciens, étrangers pour la plupart, florissant en Italie au xv[e] siècle et dès les dernières années du xiv[e] ; Guillaume du Fay, mort à Cambrai en 1477, est, je crois, le seul de ce groupe qui ait une biographie.

L'histoire de la musique, si étudiée aujourd'hui, doit attacher un grand intérêt à ces recueils et à la publication qui les fait connaître. P. N.

---

67. — Faguet (Emile). **Seizième siècle. Etudes littéraires.** Paris, Lecène et Oudin, 1894. In-18 de xxxiii-435 p. 3 fr. 50.

Le livre de M. Faguet a tout d'abord le mérite que l'auteur y accepte avec loyauté l'inévitable inconvénient des sujets sur lesquels le temps et les bons juges n'ont plus rien laissé d'essentiellement neuf à dire que des erreurs ou des paradoxes. Il ne croit pas qu'un honnête homme soit maître de faire ce qu'il veut de la vérité sous prétexte de la rajeunir. Il sait que le véritable talent d'un écrivain consiste à se faire lire de ceux-là mêmes qui souscrivaient d'avance à ses principales conclusions. Aussi ne sent-on jamais chez lui l'effort pour faire semblant de croire à quelque chose qui n'ait pas encore été dit. Ses jugements critiques sont une œuvre de bonne foi et de bon sens, j'ajoute une œuvre préparée à loisir, comme le prouvent le choix des citations et les résumés biographiques à la fois sobres et piquants par lesquels s'ouvre chacune de ses études [1].

Sur quelques points seulement, ses appréciations appellent des réserves. Il réfute fort bien les personnes qui attribuent une grande profondeur à Rabelais ; il fait très spirituellement voir que Rabelais est en partie dupe des écrivains qu'il parodie, qu'il prend à certains endroits l'emphase pour l'éloquence ; mais, entraîné par cette réfutation, il s'étonne qu'on ait pu qualifier son roman d'énigmatique. Cependant La Bruyère et la plupart des commentateurs voulaient simplement dire qu'on se demande comment un conteur exquis a pu être en même temps un grossier bouffon. Or, ce contraste, M. F. ne le nie pas. Voilà donc l'énigme. — Mais, dit-il, c'est l'histoire du chirurgien laborieux qui, le soir, se délasse dans de grosses plaisanteries (p. 77-78). — Non ; l'homme qui s'est élevé à cette perfection de récit n'a rien de commun, que la robe et la science, avec un chirurgien qui, toute la journée, a manié le bistouri. De plus, si Rabelais n'est pas profond, il ne faut pas en conclure qu'il ne s'est jamais cru profond ; M. Faguet, qui démêle si finement en quelques endroits sa naïveté, lui attribue ailleurs un peu plus de bon sens, degoût, qu'il n'en avait et croit que dans l'ensemble de son œuvre il a simplement prétendu divertir : un homme aussi savant, qui laisse un ouvrage de cette valeur et un ouvrage unique, me paraît suspect d'avoir voulu y mettre, non seulement tout l'art qu'il possédait effectivement, mais toutes les idées qu'il croyait avoir.

---

1. Nous n'espérons pas, comme M. F., que les étudiants, qui ont affaire non pas seulement au xvi[e] siècle, mais aux trois suivants et à l'antiquité, lisent la *cinquantaine de volumes* (p. xxxiii) qu'il résume ; mais c'est fort bien fait de leur donner les résultats de l'érudition sans leur en inspirer prématurément le goût.

Pour Montaigne, sans parler du joli chapitre que M. F. consacre à son style, il montre fort bien comment il est devenu auteur. Il me semble seulement qu'il réduit trop l'influence du christianisme sur lui. Il estime que c'est l'antiquité païenne qui lui a inspiré son éloignement pour la métaphysique et son humilité; mais il oublie que c'est seulement sous l'empire des circonstances qui favorisèrent la diffusion de l'Évangile que les philosophes anciens se sont défiés de la métaphysique et convertis à l'humilité; jusque là ils combattaient sans doute comme Montaigne l'anthropomorphisme, mais, pleins de confiance dans la raison humaine, ils abordaient hardiment tous les mystères de l'ontologie, même quand ils n'affrontaient pas ceux de la cosmogonie. C'est le christianisme qui a glorifié la résignation à l'ignorance. Très peu chrétien par le cœur, Montaigne l'est beaucoup en un sens par l'esprit. Peut-être aussi M. F. n'a-t-il pas assez insisté sur la remarque évidente, mais indispensable, que la morale de Montaigne est absolument insuffisante, puisqu'il s'étudie pour se connaître et non pour se corriger. Montaigne enfin était peut-être un peu moins bon qu'il ne le dit; la page sur le stoïcisme avec lequel les paysans supportent la mort des leurs me touche moins que celle où La Bruyère gémit sur leur condition.

Dans l'avant-propos, M. F. distingue avec une grande pénétration l'humanisme, c'est-à-dire le goût de l'art antique, d'avec l'esprit de la Renaissance, c'est-à-dire le retour au paganisme. Mais il paraît croire que tout homme épris du goût antique cesse de s'inspirer de son siècle et de lui-même (p. XVI-XVIII). Pourtant nos classiques ont concilié un respect superstitieux d'Aristote avec une foi profonde et avec un don incomparable d'observation : ce sont les passions de Versailles aussi bien que celles de l'homme éternel que Racine met sur la scène. Le christianisme n'agissait donc pas contre ses intérêts (p. XX), en permettant de cultiver les lettres anciennes; s'il ne l'avait pas permis, il n'aurait eu ni les Pères, ni saint Thomas d'Aquin, ni Bossuet, et n'aurait pas conquis les classes supérieures [1].

Quelques phrases isolées font tache : M. F. qui s'interdit scrupuleusement les paradoxes, ne s'interdit pas assez les boutades. Si nous vivions dans une époque de sens rassis, on pourrait lui passer la fantaisie de dire qu'*un grain de sottise est naturel et indispensable au lyrique moderne* (p. 53), que *les idées générales sont un des divertissements les plus chers à l'humanité* (p. 90) et, ailleurs, que le manque d'imagination est une des qualités supérieures de l'historien. Mais, de notre

1. M. F. regrette (p. 287-288) que nos classiques ne se soient pas inspirés, comme Ronsard, des Italiens tout autant que de l'antiquité; mais n'y a-t-il pas quelque contradiction entre ces deux modèles, et n'est-ce pas parce que la Pléiade ne concevait pas très nettement son idéal qu'elle allait de l'un à l'autre? M. F. a très bien prouvé lui-même (p. 295) que chez Du Bellay la théorie et la pratique s'accordaient assez mal, et, ailleurs, que Ronsard rêve tantôt d'être un Homère, tantôt d'être un Anacréon.

temps, les assertions humoristiques d'un homme d'esprit trouvent aussitôt des complaisants pour les répéter d'un ton grave et des esprits faux pour y croire. Il doit donc se les défendre. A un autre égard, M. F. se souvient trop que l'esprit public est malade : de là, en plus d'un passage, un désenchantement excessif à l'endroit de tout ce qui touche à la liberté: non qu'il relève avec idolâtrie le principe opposé; il inclinerait plutôt vers le fatalisme politique de Montaigne qu'il estime *très juste en somme* quoique *un peu excessif* (p. 406); il croit que *la plupart des émancipations* ne sont qu'*un changement de servitude* (p. v), que *les réformations politiques sont de grands mouvements d'ensemble vers une idée nouvelle* « ou un préjugé nouveau »; en un mot, il se défie du progrès que, d'après lui (p. xxv), les hommes ne voient jamais que dans un retour au passé. Ce ne sont plus là des boutades [1], c'est l'aveu d'un sentiment auquel il ne faut jamais céder, le découragement. Il n'est pas exact que le monde ne sache que revenir au passé; les hommes de la Révolution ont copié des modes et aussi des crimes, mais ils ne copiaient personne quand ils établissaient l'égalité devant la loi. Il n'est pas exact non plus que les idées justes périssent dans la lutte des partis : M. F. montre dans un passage remarquable l'humanisme, la Réforme, la Renaissance coalisés à l'approche de 1789 contre le christianisme ; mais n'était-ce pas le christianisme lui-même qui, à l'insu de ses adversaires, leur inspirait l'amour de l'humanité? Qu'on ne dise pas que quelques réflexions mélancoliques d'un lettré n'ont pas d'influence sur la foule ! Les aberrations de l'esprit de liberté dont M. F. a été le témoin sont nées en grande partie des romans qui ont amusé notre jeunesse et où l'on nous avait persuadé que la liberté est une panacée universelle [2]. De nos jours, les livres de critique ont autant de vogue que les romans, et les auteurs n'en sont pas moins responsables de la direction que peut prendre l'esprit public.

Le style de M. Faguet, toujours piquant, n'est pas toujours naturel; mais les pages remarquables par le fond ou la forme sont très nombreuses. Nous renverrons notamment aux passages où il explique pourquoi Calvin était l'homme qu'il fallait à Genève (p. 131), comment Du Bellay réalisait à Rome un rêve d'humaniste (p. 320), comment les rois de France n'avaient pas d'intérêt à embrasser le protestantisme (p. 133), pourquoi le protestantisme, tout en niant le libre arbitre, ne conduisait pas au relâchement des mœurs (p. 170-171), et surtout à la page vraiment belle où il montre comment, lors des découvertes astronomiques et géographiques du XVIe siècle, Dieu, s'éloignant pour ainsi dire du monde agrandi, inspira un amour plus fort aux grandes âmes, tandis

1. Au contraire il faut voir une simple plaisanterie, mais en vérité une plaisanterie qui fait peine, dans le souhait que les Français finissent par trouver un costume national parce que *ce sera peut-être le signe qu'ils sont devenus une nation* (p. 408).

2. *Le Prince Caniche, Paris en Amérique*, etc.

que, d'autre part, la religion du Christ mort sur cette terre ne parut plus à certains qu'un culte local au-dessus duquel les philosophes cherchèren à s'élever, comme les philosophes anciens avaient fait au-dessus du polythéisme (p. vi).

Charles Dejob.

---

68. — **A French Ambassador at the court of Charles the second.** Le comte de Cominges, from his unpublished correspondence by J.-J. Jusserand, conseiller d'Ambassade, with portraits. London, Fisher Unwin, 1892. In-8, 259 p.

C'est avec raison que M. J.-J. Jusserand a choisi l'ambassade de Cominges en Angleterre de 1661 à 1666 pour en faire le sujet d'une étude qui n'intéresse pas seulement l'histoire diplomatique des débuts du règne de Louis XIV, mais qui présente aussi une peinture à la fois gracieuse et fidèle des mœurs et des idées de ce temps. Cominges est intéressant par lui-même, par sa famille et par ses amis, et sa correspondance permet de se faire une idée de la façon dont l'Angleterre d'alors apparaissait aux yeux d'un diplomate français.

A un gentilhomme qui passait de la cour de Louis XIV à celle de Charles II il semblait, au débotté, que peu de choses avaient changé ; à Londres comme à Paris ce n'étaient que fêtes et que plaisirs, que bals, diners et galanteries diverses. Cominges pouvait ignorer l'anglais au point de ne pas savoir que *rue* et *street* (qu'il écrit *straet*) signifiaient absolument la même chose; toute la cour, ou à peu près, parlait français; ce n'était guères qu'avec Clarendon, avec le lord-maire et les aldermen que notre ambassadeur avait recours à un interprète. Il pouvait fréquenter le petit groupe de Français, écrivains et philosophes, où figuraient un Saint-Évremont, un Sorbières, un chevalier de Gramont, et savoir par eux les nouvelles de la cour et de la ville, comme aussi celles de la république des lettres, ainsi qu'on disait alors. Les beautés de la cour de Londres égalaient, si elles ne les surpassaient pas, celles de Versailles; lady Castlemaine était pour Charles II ce qu'était La Vallière pour Louis XIV, et Catherine de Portugal comme Marie-Thérèse s'effaçaient devant des rivales plus brillantes et plus aimées. Et pourtant, quand on allait au fond des choses, que de différences entre les deux pays! En franchissant le détroit on passait vraiment dans un monde tout différent. Si la cour faisait bon accueil à Cominges, la majorité de la nation anglaise, et surtout la populace (mob) de Londres, conservait la vieille hostilité contre l'ennemi séculaire. Après d'Estrades, Cominges et Courtin devaient en faire l'expérience. Le Parlement était toujours là, toujours puissant et redouté; Louis XIV lui-même en comprenait l'importance et parfois, au souvenir, vite chassé, de ce qu'il avait fait et de ce qu'il pouvait encore faire, une ombre passait sur les fêtes et les plaisirs de la cour d'Angleterre, comme un nuage qui voile un moment le clair et gai soleil d'un jour d'été. Enfin, si, en France, à part les pro-

testants, les jansénistes et le petit groupe de ceux qu'on appelait les libertins, le gallicanisme était le Credo de toute la nation, il n'en était pas de même en Angleterre où l'effort d'une pensée religieuse toujours en travail faisait naître une foule de sectes qui échappaient d'autant moins aux observations de Cominges qu'elles étaient l'objet de mesures de police et que certaines d'entres elles avaient des adhérents parmi les plus hauts personnages. Ce n'était pas en France qu'un comte de Pembroke se serait mis en tête de vouloir ériger Cominges en prophète.

Il ne faut donc pas s'étonner si la mission de Cominges, non plus que « la célèbre ambassade » où figuraient à côté de lui le duc de Verneuil et cet Honoré Courtin, un des plus spirituels, ce qui n'est pas peu dire, parmi nos diplomates du XVIIe siècle, n'eurent pas de grands résultats politiques. « Obtenir une aide navale et militaire pour le Portugal, tandis que la France lui fournissait des subsides, et conclure un traité d'étroite alliance entre la France et l'Angleterre, tels étaient les deux principaux objets fixés par Louis à ses représentants à la cour britannique » (p. 125). Aucun ne put être atteint. « Avec beaucoup de compliments et de révérences, la « célèbre ambassade » était venue apporter, pensait-on, la paix; avec beaucoup de compliments et de révérences elle s'en retourna, laissant derrière elle la guerre. Le Parlement, la nation, l'héritier du trône, les envoyés anglais à l'étranger avaient soif de guerre; toutes les belles phrases du style de Lionne, ces charmantes phrases qui s'étaient trouvées, de l'avis de Courtin, impuissantes à conquérir les dames, se trouvèrent impuissantes aussi devant l'énergique volonté de la nation anglaise » (p. 177).

Le talent de M. J. s'est trouvé égal pour peindre la vie galante de la cour d'Angleterre et pour exposer les négociations politiques. Après avoir lu son livre, on saura également bien comment on pratiquait la diplomatie à cette époque (v. ch. III) et comment le fils d'un ministre, un jeune homme encore un peu gauche, se formait aux belles manières, en *flirtant* (c'est le cas d'employer le mot) avec la jolie « petite » Jennings. Ce récit est une œuvre d'art charmante, écrit dans un anglais à la fois très clair et très savoureux, où l'on sent que l'auteur ne connaît pas seulement à fond l'anglais moderne, celui du *Times* et des *Blue-Books*, mais aussi l'anglais littéraire, même ancien, celui des contemporains de Shakespeare et de Chaucer. Quand il nous parle des hommes de ce temps qui « portaient des rubans sur leurs cuirasses » (p. 15), quand il nous décrit le château d'Epoisses (p. 35), en maint autre passage, il a l'expression à la fois pittoresque et précise. Si j'avais un reproche à lui faire, ce serait plutôt de nous faire oublier par son talent, le naturel grossier et brutal—apparaissant même chez Charles II, qui prend plaisir à voir les effets du mal de mer — que recouvrent ces mœurs si polies. Le fond vaut la forme. M. J. connaît à merveille les hommes et les choses dont il parle; il semble qu'il a vécu au temps dont il fait une si aimable peinture. J'ai donc été étonné de lui voir pla-

cer un point d'interrogation après le nom de M. d'Irval (p. 153). Ce ne peut être que Jean-Antoine de Mesmes (1640-1709), qui fut plus tard, sous le nom de comte d'Avaux, ambassadeur auprès de Jacques II. Fils du frère du négociateur des traités des Westphalie, Jean-Antoine de Mesmes, comte d'Avaux, sieur d'Irval, président à mortier, et d'Anne Courtin, il devait être le neveu d'Honoré Courtin et se trouvait à peu près du même âge que le jeune de Lionne. Je signale ce léger détail à M. Jusserand pour le cas où il nous donnerait de son livre une édition française qui serait bien désirable [1].

Louis Farges.

---

69. — **Cathelineau, généralissime de la grande armée catholique et royale** (13 mars-14 juillet 1793), par l'abbé Eug. Bossard. 1 vol. in-8, avec 3 fac-similés. Paris, Lamulle et Posson, Niort, Clouzot, 1893.

Cathelineau a-t-il, ou non, été l'un des promoteurs de l'insurrection Vendéenne en 1793? A-t-il, ou non, été le premier général en chef de cette insurrection ?

M. Célestin Port tient pour la négative, et il a savamment exposé et discuté sa thèse en deux ouvrages dont cette *Revue* a parlé en leur temps [2]. Pour lui, Cathelineau ne fut qu'un comparse peu intéressant, jamais au premier rang, ne se montrant nulle part comme un entraîneur de foule, et son rôle, comme une *légende*, n'a été inventé qu'après coup par un habile homme, Cantiteau, curé réfractaire du Pin-en-Mauges ; le Brevet lui-même, qui constate le choix de Cathelineau comme général en chef, serait une pièce fausse. Avec sa verve et son talent habituels, M. Port écrit sur ce sujet des pages utiles à lire; il a de plus fourni des documents nombreux et pour la plupart inédits, qui sont d'une importance capitale pour l'histoire de la Vendée.

M. l'abbé Bossard, dans le livre que je signale aujourd'hui, soutient la théorie contraire : il prend un à un les arguments donnés par M. Port, les discute avec ardeur et conclue dans un sens diamétralement opposé à celui de son adversaire. Successivement il étudie : *Les causes de l'Insurrection* (3-68); le rôle de *Cathelineau, Promoteur de l'Insurrection* (69-121); l'*Auteur de la Légende* (123-183); le *Brevet du Généralissime* (185-227); *Cathelineau, général en chef* (229-270), et enfin diverses *questions supplémentaires* (271-287).

J'aurais voulu pouvoir donner ici une analyse complète de ce travail

1. Ce volume a été imprimé avec luxe par Fisher Unwin et orné de reproductions dont quelques-unes sont admirables. J'y signalerai cependant, toujours en vue d'une édition française, quelques fautes typographiques : La Caprenède pour la Calprenède (p. 27), 6 pour 8 (p. 76, note), 1667 pour 1663 (p. 92, note 2), Leonne pour Lionne (p. 107, note 3), 5 pour 15 (p. 115, note 2).

2. *La Vendée Angevine*, 2 vol. in-8°, Paris, Hachette, et Cie 1888. — *La Légende de Cathelineau*, 1 vol. in-8°. Paris, Alcan-Levy, 1893.

sérieusement étudié et dire pourquoi je considère les conclusions de M Bossard comme étant les plus près de la vérité historique, si elles n'y atteignent pas tout à fait. Malheureusement, l'ardeur de la discussion aidant, M. Port s'était déjà laissé amener à de nombreuses et vives attaques contre ses adversaires ; M. Bossard n'a pas su, lui non plus, résister à cet entraînement; dans sa polémique, il n'a pas ménagé — je le constate à regret — les personnalitée désobligeantes à l'égard de l'érudit archiviste de Maine-et-Loire, qui fut le premier à encourager, à aider mes modestes travaux, avec une bonne grâce et une bienveillance que je n'aurais garde d'oublier.

Aussi bien, le meilleur moyen pour le lecteur de se faire une opinion sur ce point d'histoire est encore de prendre par lui-même connaissance des pièces du débat ; qu'il lise l'attaque et la riposte, je l'y engage vivement et je puis l'assurer qu'il n'aura pas perdu son temps.

H. Baguenier Desormeaux.

---

70. — **Le Haut enseignement historique et philologique en France**, par Gaston Paris. Paris. H. Welter, 1894. 61 pp. in-12. 1 fr. 50.

Il n'est pas dans mon intention de faire un compte rendu véritable de la brochure de M. Gaston Paris. Elle est au reste un recueil d'articles écrits à propos du livre courageux et à tant d'égards si clairvoyant de M. Lot. Je présenterai seulement quelques observations sans chercher à y mettre un ordre factice et sans m'en tenir aux sujets traités par M. Paris.

1° Une bonne partie des critiques adressées à l'enseignement supérieur portent sur l'organisation des concours d'agrégation. On paraît oublier souvent l'origine et le but encore actuel de ces concours. Ce sont des examens d'État relevant de la direction de l'enseignement secondaire. Ils sont destinés avant tout à préparer des professeurs. Si l'agrégation d'histoire prend de plus en plus un caractère scientifique, cela tient en grande partie à l'unité de l'enseignement dont elle ouvre l'accès. Mais on n'en saurait dire autant de l'agrégation de grammaire. Avant d'être philologue, l'agrégé de grammaire doit être maître de grec, de latin et de français. Il lui faut une préparation égale et suffisante dans les trois ordres de connaissances. Or il est clair que ni le baccalauréat ni la licence ne sont des garanties assez sûres de cette préparation. La grande majorité des candidats à l'agrégation a réussi ce tour de force d'écrire une dissertation latine et un thème grec jugés satisfaisants sans savoir ni le grec ni le latin. Ils sont hors d'état d'expliquer sans préparation un texte de moyenne difficulté. On a au moins la certitude qu'après plusieurs années d'exercices faits en vue des concours, ils se seront rapprochés de cet idéal modeste.

2° M. G. Paris s'occupe surtout du recrutement de l'enseignement supérieur. La question est un peu différente. Il ne faut pas oublier cepen-

dant que, même dans l'enseigement supérieur, il y a un ensemble de connaissances nécessaire et qui constitue la préparation professionnelle. M. G. P. a indiqué « un moyen extrêmement simple de remplir, d'une manière excellente, les places vacantes ou à créer dans nos Facultés des lettres : ce serait de n'y appeler que des élèves diplômés de l'École des hautes Études ». Et il ajoute : « Une telle mesure..., remplirait immédiatement nos petites salles d'élèves laborieux » (pp. 28 et 29). L'aveu n'est pas très adroit ; mais il y a en ce temps-ci tant de gens habiles, qu'on sait gré à M. P. d'avoir dit sa pensée tout naïvement. Le moyen est très simple, en effet ; je doute qu'il soit excellent. Les exemples concrets le montrent mieux que tous les raisonnements. Tel mémoire d'élève diplômé est consacré au grec biblique : s'il est bon, est-il une garantie que l'auteur est apte à l'enseignement de la littérature grecque ? A quelle chaire de l'enseignement supérieur tel autre élève est-il préparé par un recueil des inscriptions latines d'un département de la France, inscriptions dont presque tout l'intérêt est de présenter une longue liste de noms celtiques ou barbares ? Une étude de phonétique expérimentale ou des recherches sur une chanson de gestes sont d'excellents témoignages de l'aptitude scientifique de leur auteur ; mais il y a peu de chaires de littérature du moyen âge et je ne crois pas qu'il y en ait de phonétique expérimentale. En résumé, un travail sérieux fait sur une question spéciale prouve seulement la compétence de l'auteur dans la question choisie. Ce n'est pas une préparation à un enseignement dont l'objet est plus vaste ; une agrégation est une préparation professionnelle plus sûre qu'une épreuve, comme le doctorat, portant exclusivement sur un mémoire.

3° Ce qui est particulièrement critiqué dans la préparation aux agrégations, ce sont les exercices « scolaires ». Il est assez imprudent d'en prendre la défense : tout le monde est presque d'accord pour les condamner. J'oserai dire toute ma pensée, avec d'autant plus de liberté que je ne crois pas que M. G. P. ait eu jamais beaucoup à souffrir de ces exercices. L'hostilité qu'on leur témoigne est mélangée de vieux souvenirs d'amour-propre froissé. Il est pénible, quand on commence à avoir quelques prétentions scientifiques et philologiques, de mériter de « mauvaises notes », de faire des « barbarismes » et des « solécismes ». Il est clair qu'à un certain âge on a besoin d'une grande force de volonté et d'un peu d'humilité pour accepter d'être traité comme un enfant. Mais il faut en passer par là. L'exercice du thème est indispensable pour apprendre une langue et il est nécessaire d'y soumettre les candidats à l'agrégation de grammaire. Les agrégés qui me liront n'auront qu'à chercher dans leurs papiers les premiers thèmes qu'ils ont remis : cette revue vaudra un examen de conscience. Le même exercice est non moins nécessaire comme épreuve finale : ce qu'on demande au candidat, ce n'est pas d'être « fort en thème », c'est de posséder la connaissance de la langue que suppose un

bon thème. Et il est très possible de faire de cet exercice un instrument de culture scientifique. Ceux qui ont connu à la Sorbonne, vers 1885 ou 1886, le régime du thème hebdomadaire le savent bien. Nous étions obligés de n'employer que des mots et des constructions garanties par l'autorité de César et de Cicéron. Nous apprenions ainsi, non à devenir des cicéroniens à la mode de la Renaissance, mais à distinguer entre les diverses époques de la langue et à démêler les styles et les usages. Le maître qui dirigeait ces travaux avait d'ailleurs fait ses preuves « scientifiques », par une thèse qui est une des meilleures études lexicographiques que nous possédions ; mais je crois qu'il eût été fort empêché s'il n'avait jamais étudié que le latin des Jérôme. Le témoignage que je lui rends ici n'est pas inspiré par la reconnaissance, qui est un sentiment dénué de critique ; je le donne, parce que c'est la vérité et que le fait est une des preuves de l'utilité des exercices scolaires.

4° La science pure n'est possible que pour une élite peu nombreuse. On oppose toujours l'Allemagne à la France. J'admire autant que personne le sérieux, la conviction, la puissance de travail des philologues allemands. Mais pour une cinquantaine de savants du plus haut mérite, combien y a-t-il en Allemagne de non-valeurs ? Que d'anciens élèves des universités n'ont jamais écrit que leur thèse, une brochure de 20 à 40 pages ? Si l'on examine l'ensemble de ces thèses, on est surpris de la somme de travail mécanique qui s'y trouve dépensée et de la quantité, faible ou nulle, d'intelligence qui y est entrée. Enfin les séminaires philologiques n'ont jamais beaucoup d'élèves : une grande affluence nuirait même à la bonne organisation du travail[1]. Je ne sais vraiment que penser du désir de M. G. P. de voir les petites salles de l'École des hautes Études se remplir. Je crois que les élèves ne travaillent pas quand ils sont nombreux, ils se contentent du travail du maître. Un des collègues de M. G. P. a formulé avec humour ce qui doit être la devise d'une école pratique de hautes études ; « Quand on a plus de cinq élèves on fait de la vulgarisation. » On ne peut donc pas demander à tous les élèves de notre enseignement supérieur de se consacrer à la science : il suffit vraiment qu'ils n'y soient pas complètement étrangers.

5° Les attaques dirigées contre l'organisation des concours d'agrégation sont en partie justifiées. Mais la situation actuelle résulte des tentatives très sincères qu'ont faites les jurys, depuis une trentaine d'années, pour se rapprocher d'un idéal scientifique. A l'origine, les examens étaient purement professionnels. On a voulu peu à peu y introduire la science. Aujourd'hui ce sont des examens bâtards, qui ne répondent

1. Dans les universités allemandes, les élèves se livrent aussi aux exercices plus humbles du thème et de la composition latine. A la mort de plus d'un professeur, on voit paraître le recueil de ces exercices, texte et corrigé. Je mentionne les *Stilesuebungen* de Teuffel (1886) à cause des critiques que l'on a adressées au latin bariolé du savant auteur de la Littérature romaine. Voir aussi les reproches plus graves que l'on faisait à Léon de Spengel au sujet de ses préoccupations exclusivement scientifiques, *Rev. de phil.*, V (1881), 188.

complètement et exclusivement ni aux exigences du service ni à celles de la science. Il est assez curieux que les efforts faits dans la voie où on veut les engager plus avant aient précisément attiré les critiques. Cela tient surtout à ce qu'on n'a pas apporté assez de résolution dans certaines innovations. On me citait récemment un sujet donné il y a quelques années. Il s'agissait de décider dans un passage de Catulle entre deux textes également acceptables; la solution étant affaire de goût et de tact, qualités qui ne s'enseignent pas, le problème était aussi mal choisi que possible pour constater la préparation philologique des candidats. Le jury avait dû pourtant, en proposant le sujet, croire faire à la science une concession hardie. Mais ce fait prouve qu'à côté des exercices scolaires, on pourrait accorder une place à des épreuves destinées à vérifier l'aptitude scientifique des concurrents. Il s'agit seulement de savoir les donner.

Je n'essaierai pas de résumer ces observations et il ne m'appartient pas d'en tirer une conclusion. L'« Université de France » a son sort dans ses mains. Je suis un étranger et n'ai pas le droit de me mêler de ses affaires intérieures. Mais j'ai voyagé plus de dix ans dans le pays; j'ai recueilli quelques notes sur mon chemin; à l'occasion, je les abandonne aux réflexions des intéressés.

Paul Lejay.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES

Séance du 2 février 1894

M. A. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit que M. Georges Goyau, membre de l'École, a remarqué, dans le cinquième volume de l'Atlas Blaeu, possédé par la Bibliothèque impériale de Vienne (Autriche), d'intéressantes représentations de ruines subsistant à Bordeaux au XVIIe siècle. Ces dessins ont été exécutés par un Hollandais, Hermann van der Hem, mort à Bordeaux en juin 1649. — — M. le comte Tyszkiewicz vient d'acquérir et de recevoir à Rome de nombreux objets antiques provenant d'un tombeau de la Russie méridionale. Le plus intéressant est un plat d'argent. Plusieurs des personnages qui y sont figurés, sont presque identiques à ceux du vase de Rertch publié par Kondakoff. Toute la scène est dominée par une inscription grecque que le possesseur du plat se propose de publier. Le même tombeau contenait d'autres objets précieux : une couronne d'or avec dédicace aux dieux *patrôoi*, une lampe en argent avec dédicace à Jupiter Sauveur, un petit lécythe d'or, etc. — Le comte Tyszkiewicz a d'ailleurs commencé à publier sa collection; les héliogravures des deux livraisons déjà parues sont accompagnées de notices de M. Frœhner.

M. Paul Meyer, président de l'Académie, annonce que l'Académie est autorisée à accepter — et l'Académie accepte — la somme de 14.000 francs léguée par Mme veuve de Chénier, à charge de décerner, tous les cinq ans, un prix au meilleur travail sur la langue grecque.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Ménant, membre de l'Académie, lit une note sur les inscriptions provenant du monastère d'Etchmeatzine (Arménie russe) communiquées par M. F. de Mély Ces inscriptions se rapportent à un roi du pays de Van, Argistis Ier (env. 850 a. C.)

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 19 février — 1894

71. — **Vergleichende Syntax der Indogermanischen Sprachen**, von B. DELBRUECK. I. (Grundriss der vergleichenden Grammatik der Indogermanischen Sprachen, III, 1.) — Strasbourg, Truebner, 1893, xxiv-796 pp. Prix : 20 m.

Je connais peu de savants plus sympathiques que M. Delbrück. Mais sa bonne foi même, sa réserve et son exquise modestie feraient tort à son œuvre, si l'on n'y prenait garde. Ses affirmations sont si contenues, ses solutions si souvent suspendues, et ses doutes si franchement avoués, qu'on emporte de son livre, non seulement l'impression fort juste de l'infériorité de la syntaxe indo-européenne par rapport à la grammaire, mais même la vague crainte que la syntaxe ne soit jamais une science faite. Ce ne serait pas, en tout cas, la faute du linguiste qui l'a fondée et qui y a consacré sa vie.

Peut-être l'impression que je signale tient-elle aussi à l'absence ou à la rareté des restitutions hypothétiques. Ces restitutions ont beau éveiller les méfiances des philologues qui s'imaginent que nous avons la prétention de parler indo-européen ; elles sont, pour le grammairien qui sait les réduire à leur juste valeur, d'excellents symboles de l'unité préhistorique, qu'il est bien obligé de se figurer sous un certain aspect pour y concilier les divergences postérieures. Quand nous déclinons, en indo-européen, sg. **owis*, pl. **oweyes*, nous ne prétendons pas affirmer que nos pères d'il y a quatre mille ans aient nécessairement dit **owis* (le mouton) et **oweyes* (les moutons), mais simplement nous représenter sous une forme visible et audible l'état commun auquel se peuvent ramener les flexions, sk. *avis avayas*, lat. *ovis ovēs*, got. *gasts gasteis*, etc. De même, si nous posions des types de juxtaposés tels que **peri gignomay* (je deviens en surplus), ou de constructions locatives telles que **oweyes noqti sweponti* (les moutons dorment la nuit), nous objectiverions en quelque façon la phrase indo-européenne, réduite à son extrême minimum, d'où sont sorties par voie de développement naturel les complications infinies des syntaxes historiques. Je ne sais si je me trompe; mais, si j'avais eu l'ambition déplacée d'écrire une

Syntaxe indo-européenne, surtout pour la faire cadrer avec le *Grundriss* de M. Brugmann, je l'aurais conçue suivant cette méthode, que j'ai employée d'ailleurs dans la seule esquisse de syntaxe comparée où je me sois hasardé [1]; et, s'il en est temps encore, je me permets de la recommander à M. D. pour son deuxième volume, où elle me paraît de nature à beaucoup éclaircir l'inévitable complexité de la syntaxe de relation.

Pour en finir avec les remarques d'ordre général, je dirai que M. Delbrück, qui a déployé dans la recherche et l'utilisation des sources la conscience et la sagacité dont il est coutumier, ne paraît cependant point se piquer de toute l'exactitude bibliographique qui serait de mise en un livre destiné à orienter l'étudiant à travers tous les travaux antérieurs. Son ouvrage de chevet, dont le titre revient presque à chaque page, ce sont les *Pluralbildungen* de M. J. Schmidt; mais, quel qu'en soit le mérite, il y a peut-être exagération à le citer à propos du rapprochement lat. *ûber* (fertile) = *ûber* (mamelle, p. 418), qui est beaucoup plus ancien, ou à propos de l'étymologie *sêdulô* = *sê dolô* (p. 638), déjà enseignée par M. Bréal en 1881 [2].

A la suite d'une longue et substantielle introduction historique, où il n'y a qu'à louer et s'instruire, l'auteur a divisé son tome Ier en quinze chapitres.

I. Le genre des substantifs (p. 89-133) : suivant leur signification ; suivant leur forme; noms de plusieurs genres. — P. 100, à propos des langues qui ont perdu le genre neutre, on attendrait, bien que l'arménien soit de propos délibéré exclu de l'ouvrage, la mention des langues qui les ont perdus tous trois. — P. 120, ἠώς est bien, en effet, le seul type préhistorique féminin de thèmes sigmatiques ; mais le seul fait de l'existence d'αἰδώς montre qu'il n'était pas isolé et que, par suite, il n'est pas légitime d'y conjecturer un ancien neutre. Les doublets lat. *honôs onus*, *decor decus*, et le fm. *arbor* semblent aussi prouver que cette classe avait des thèmes des trois genres ; mais, par exemple, je ne sache pas de lat. *cicer* masculin (p. 317, l. 16). — Le curieux départ effectué entre les thèmes à nasale par le germanique, qui a utilisé la finale longue comme critérium de la flexion et de la dérivation féminines (got. *arbja arbjô*, etc., *hana* mais *stairnô*, adj. *blinda blindô blindô*, got. *blôma* msc., v. h. al. *bluomo* msc., mais *bluoma* fm.), aurait dû figurer p. 121. — Enfin, à propos du changement du genre de sk. *dyáus* et lat. *diês*, attribué à l'analogie de *naktis* et *nox* (p. 122), je signale la jolie énigme R. V. I. 164. 16, qui précisément équivoque sur cette particularité [3], et

1. *La Proposition infinitive*, in *Revue de linguistique*, XVII, p. 33.

2. *Mém. Soc. Ling.*, V, p. 28.

3. « Ce sont des femelles » (jours féminins ou nuits) « et l'on m'a dit que c'étaient des mâles » (jours) « celui qui a des yeux les voit, mais l'aveugle ne les distingue pas » (ceci va tout seul) « le fils qui est un sage divin » (Agni qu'on allume le matin) « les a contemplés; mais celui qui les distinguerait, il serait le père du père ! » (qui

qui aurait pu aussi servir d'illustration védique à l'emploi de *áha* défini p. 380 par un exemple postérieur.

II. Le nombre dans les substantifs (p. 133-172). — On s'étonne de ne pas rencontrer l'exemple courant *aedês* (p. 162). — L'exemple μέσαι νύκτες (p. 164) est peu probant pour un emploi primitif du pluriel : si, comme il est fort probable, lat. *merîdiês* a étéabstrait d'un locatif **merî diê*, μέσαι νύκτες a fort bien pu être refait sur un locatif *μέσαι νυκτί ; et qu'on n'objecte pas que le seul locatif régulier serait *μέσᾳ parce que le datif et le locatif se sont confondus (p. 191) ; car le phonétisme syntactique a dû donner *μέσαι νυκτί aussi aisément que Θηβαι-γενής [1]. — Parmi les types de désignation de plusieurs personnes par le pluriel de l'une d'elles (p. 169 et 172), il y aurait avantage à en citer un nettement védique. Or je crois qu'il existe : c'est *varunás* (A. V. III, 4, 6), qui, bien que renfermant sans doute deux sens volontairement confondus, ne peut guère, dans l'un d'eux, viser que la triade Mitra-Varuna-Aryaman [2].

III. Les fonctions primitives des cas et les confusions ultérieures qui s'y sont produites (p. 172-199) : vue d'ensemble dont le point de départ est le système des cas sanscrits. — Le principe me paraît juste, et les applications très méthodiques, un peu superficielles seulement en ce qui concerne la confusion de l'ablatif et du locatif latins (p. 195). Le latin disait à peu près régulièrement *in hortô* (pour **hortoi*), et régulièrement *ex hortô* (= **hortôd*) ; c'est ainsi qu'il en est venu à dire *ex urbe* (pour **urbis* ou **urbîd*) par imitation du régulier *in urbe* [3]. C'est exactement le procédé que M. D. admet lui-même, sans la moindre difficulté, pour l'arcado-cypriote (datif régi par la préposition ἀπὸ, p. 668), avec cette différence qu'ici il n'est pas justifié au même titre par l'homophonie.

IV. L'ablatif (p. 200-217). — Malgré l'auteur, je crois que le génitif après ἀκούω et autres verbes de sensation, — énumérés plus bas (p. 311) en nombre d'ailleurs insuffisant, — est en réalité un ablatif [4] et devait trouver place ici (p. 214). — Je suppose qu'il réserve pour la seconde partie l'étude de l'ablatif (ainsi que des autres cas) absolu ; mais il me semble que la mention n'en devait pas être omise (p. 217).

V. Le locatif (p. 217-230). — Le type *rûrî* (p. 220), qui en réalité est datif et ablatif, demandait à être apparié à *marî*. — J'ai déjà donné la solution de l'énigme qu'on s'obstine à chercher (p. 223) dans la brève initiale de *ho-diê* : ce mot est un composé asyntactique, aussi régulier et aussi transparent que le grec αὐτο-ετεί ou τ-ήμερον.

---

pourrait dire, en effet, où finit la nuit, où commence le jour ?) Grasmann n'a rien compris à cette fin.

1. Cf. Brugmann, *Grundriss*, II, p. 618.
2. Henry, *Manuel Védique*, p. 142.
3. Henry, *Gramm. du Gr. et du Lat.*, n° 193, 4.
4. Henry, *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 100.

VI. L'instrumental (p. 231-276). — Je persiste à penser que got. *hvê* n'est pas nécessairement un instrumental (p. 269), et il y a longtemps [1] que je l'ai expliqué par un ablatif du type lat. *certé*, dont il s'accommode au mieux.

VII. Le datif (p. 277-306).

VIII. Le génitif (p. 307-360). — J'avoue ne point partager les répugnances de M. D. à comprendre le passage du locatif au sens de génitif : une construction indo-européenne telle que **ghortoy bhágos* « le hêtre [qui est] dans l'enclos » ou **dhuroy klâwis* « la clef [qui est] dans la porte » n'a rien que de légitime et se décalque en lat. *hortî fâgus* ou *portae clâvis* (p. 307). — A propos de τέρπομαι construit avec le génitif (p. 315), on attendrait la mention de l'allemand *dürfen* et *bedürfen*, qui n'arrive que p. 355 (sous la forme gotique) [2]. — L'explication du génitif slave en fonction d'accusatif pour les noms d'êtres animés, par un génitif partitif (p. 320), a quelque chose de forcé, et même de contradictoire; car, où peut-il moins être question de conception partielle, que précisément pour un être animé ? J'en avais donné une autre, fondée sur l'identité slave du génitif et de l'accusatif *matere* [3]; et cela bien avant que M. Brugmann enseignât, lui aussi, que la voyelle *m* finale devient *e* en vieux-slave [4]. Il est vrai que depuis il a changé d'opinion [5]; mais, comme il n'en dit pas explicitement la raison, je m'en tiens à ma doctrine, qui doit au moins contenir une part de vérité.

IX. L'accusatif (p. 360-393). — L'unique exemple homérique d'un accusatif illatif après ἄγω (H 363, p. 364) disparaît, si, comme il est probable, δῶ n'est pas δῶμα, mais l'équivalent du v. irl. *do* = anglais *to* = all. *zu*.

X. Le nominatif et le vocatif (p. 393-400).

XI. L'adjectif (p. 400-460) : flexion, comparatifs et superlatifs, adjectifs forts et faibles en germanique, simples et composés en slave, etc. — Aux types de comparatifs et superlatifs de substantifs cités p. 416, ajouter lat. *fînitimus maritimns* [6].

XII. Les pronoms (p. 460-521) — M. D. semble oublier ou rejeter l'étymologie de μιν νιν donnée par son collaborateur M. Brugmann (p. 467) [7]. — Je ne vois rien du tout d'invraisemblable (p. 497) à ce que le sanscrit ait perdu le pronom réfléchi tout en gardant le possessif correspondant : c'est historiquement aussi le cas de l'anglo-saxon ; plus tard, l'anglais a perdu jusqu'au possessif. — Il n'y a aucune voie phonétique qui permette de rattacher gr. σφο- à i.-e. **swo*, ni par conséquent

---

1. *Muséon*, VI, p. 564.
2. Saussure, *Mém. Soc. Ling.*, VII, p. 83.
3. Henry, *Analogie dans la L. Gr.*, p. 41.
4. *Grundriss*, I, p. 189 et 527.
5. *Grundriss*, II. p. 546.
6. Henry, *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 171.
7. *Grundriss*, II, p. 770.

de parler d'une scission (p. 498) de ce dernier pronom. — Je crois avec l'auteur que sk. *caná* est primitivement négatif (p. 514); toutefois il y aurait lieu d'ajouter que le contraire a été récemment soutenu [1].

XIII. Les numéraux (p. 521-535).

XIV. Les adverbes (p. 535-643) : généralités et classement méthodique suivant le cas auquel ils correspondent. — Je maintiens (p. 565) que *hâc illâc* [2] sont des instrumentaux neutres, et je crois que la quantité brève dans *frustra* est des bas temps, et non archaïque. — Le gr. ἅπαξ (p. 570) ne contiendrait-il pas le même *t* adverbial (neutre) que sk. *sa-kr-t* [3]? — Parmi les accusatifs masculins adverbiaux (p. 627), il y a lieu de ranger *tum cum*, malgré les archaïques *tosme quosme*.

XIV. Les prépositions (p. 643-774), soit régissant un nom, soit préfixées à un verbe. — Un exemple védique de *úpa* particule de liaison (p. 660) se lit A. V. XIII 4. 45 [4]. — On admet généralement que la préposition sk. *á* est représentée en grec par un préfixe ὠ- : dès lors, elle n'a rien à voir à lat. *â*, qui sort aussi régulièrement de *abs* devant initiale sonore, que *é* de *ex* en même position (p. 666). — M. D. n'a pas vu (p. 669) que sk. *áva* a un sens inversif, qui se déduit de son sens ablatif, mais ne se confond pas avec lui; car enfin, *muc* signifiant « lâcher », il est naturel que *áva-muc* aussi signifie « lâcher »; mais, *grabh* signifiant « saisir », on ne voit pas comment *áva-grabh* signifierait « lâcher, » autrement que par la voie de « des-saisir », c'est-à-dire par une fonction inversive, qui précisément est aussi celle du lat. *dê* signifiant à l'origine « de haut en bas » comme *áva* [5]. — La construction usuelle de *tenus* (p. 773) est incomplètement étudiée.

La traduction des passages cités du Véda est d'une importance capitale, en ce qu'elle nous donne les spécimens les plus anciens possibles d'une construction indo-européenne, dans une langue qui avait conservé la plus grande richesse de formes Je crois donc devoir noter les quelques points sur lesquels je me sépare de M. Delbrück, avec qui je suis le plus souvent d'accord par cela même qu'il repousse en principe l'interprétation lâche et flottante de M. Ludwig (p. 65). — P. 368, *vîrávat*, à volonté « fertile en héros » ou « comme un héros », mais non pas « riche ». — P. 705, A V. XIII. 2. 3, j'ai traduit littéralement « ta naissance fait le tour du monde » (il s'agit du soleil) [6]. — P. 250, « hölzernen » pour « thönernen » est un lapsus. — P. 271, R. V. X. 70. 5, et 524, R. V. V. 35. 2, les traductions de M. Delbrück me semblent les seules possibles, d'autant qu'avec toute autre *tát* reste en l'air dans le dernier texte.

1. *Indogerman. Forschungen*, I. p. 207 sq.
2. Henry, *Gramm. du Gr. et du Lat.*, nº 187, 7.
3. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 375.
4. *Atharva-Véda*, XIII, p. 54.
5. *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 378.
6. *Atharva-Véda*, XIII, p. 9.

L'impression est fort correcte. Il faut suppléer les corrections *scrîba* (p. 109, l. 24), ὁδοῖο (p. 207, l. 29), υἱός (p. 267, l. 9), ὑπὸ (p. 269, l. 5), *caelo*, (p. 290, l. 20).

Je n'ai pu naturellement qu'effleurer le détail de ce livre abondant et clair, véritable mine d'exemples de tous genres en toutes langues, et de thèses de doctorat futures pour ceux que tenteront les questions laissées en suspens.

V. Henry.

---

72. — Fr.-H.-M. Blaydes. **Aristophanis Comoediae**, pars X, Equites. Hali Saxonum, in Orphanotrophei libraria, 1892. Un vol. in-8 de XX-526 p.

73. — Du même. Pars XI. **Vespae**. 1893. Un vol. in-8 de xxiv-485 p.

74. — J. van Leeuven. **Aristophanis Vespae**. Lugduni-Batavorum, Apud E. J. Brill, 1893. Un vol. in-8 de xl-169 p.

75. — W. W. Merry. **Aristophanes The Wasps**. Oxford at the Clarendon Press, 1893. Un vol in-12. Part. I, Introduction and text, p. 59; part. II, notes, p. 110.

I. — Trois éditions de la comédie des *Guêpes* qui paraissent dans la même année; assurément le fait est assez rare : l'année 1893 n'a pas été mauvaise pour Aristophane. Elle a vu en outre se terminer cette grande édition de M. Blaydes dont le premier volume a été donné en 1880. Nous avons rendu compte des douze volumes qu'elle comprend, à mesure qu'ils paraissaient. [1] La publication de l'ouvrage a donc demandé treize années; M. B. dit qu'il a consacré quinze ans de sa vie à ce travail. Un tel effort est très méritoire. On doit au moins féliciter l'auteur de sa persévérance. Nous pensons qu'il a droit aussi à des éloges. Nous n'ignorons pas les défauts de l'ouvrage; M. B. les connaît lui-même; il en confesse, en tout cas, une partie. Il est certain que les longueurs, que la confusion abondent; sur bien des points la science de l'auteur est trop courte; pour ce qui touche à l'histoire, aux institutions, à ce que nous appelons les *antiquités*, l'insuffisance est grande; l'appareil critique n'a pas toujours été dressé avec toute la rigueur désirable. Ces défauts, tout graves qu'ils sont, ne nous empêchent pas de rendre justice à l'auteur. Il a voulu, dit-il aujourd'hui, en employant une expression dont aimaient à se servir les Grecs du temps de Périclès, il a voulu donner une édition qui se suffise par elle seule. « Hoc tamen propositum mihi est, editio- « nem quantum potui αὐτάρκη exhibere, ita ut ipsa per se ad sensum « ejus explicandum et illustrandum sufficeret, necessitate alias editiones « et libros consulendi quantum fieri potuit sublata. » Sans aller aussi loin que M. Blaydes, sans croire que son édition tienne lieu des éditions antérieures, nous n'en devons pas moins reconnaître que l'édition nouvelle est appelée à rendre des services : elle abrège les recherches; elle fournit bien des renseignements, bien des faits qu'on aurait

---

1. Cf. nos du 21 mars et du 9 mai 1881, du 9 octobre 1882, du 8 mars 1884, du 30 août 1886, du 12 mars 1888 et du 18 janvier 1892.

de la peine à trouver ; les notes grammaticales méritent surtout notre reconnaissance. Il est facile de voir que depuis quelque temps la critique se montre moins sévère pour M. Blaydes. Ce qui prouve d'ailleurs que cette édition vient à son heure, c'est que, malgré son prix élevé, 12 volumes pour 121 fr. 25, elle s'est bien vendue ; c'est une bonne affaire en librairie.

II.— L'édition de M. van Leeuwen est faite avec plus de méthode. Nous avouons cependant ne pas goûter beaucoup la préface. M. L. y tranche bien vite les questions les plus délicates. Il croit que c'est après les *Equites* qu'Aristophane a été, de la part de Cléon, l'objet d'une poursuite, que l'accusation était une γραφὴ ξενίας, qu'elle aboutit à une condamnation, qui aurait été justifiée, puisqu'Aristophane n'était pas Athénien; que, par conséquent, depuis cette époque et jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse, il n'a plus fait représenter de pièce sous son nom. En laissant de côté toutes les autres objections, il nous semble que M. L. n'a nullement démontré l'inexactitude ou la fausseté de la didascalie de la *Paix*, qui attribue très clairement la représentation de cette pièce à Aristophane : j'ai de plus bien de la peine à croire qu'une γραφὴ ξενίας, obtenue par Cléon dans de telles circonstances, n'ait eu d'autre conséquence que de priver Aristophane du droit de faire représenter des pièces au théâtre. Les raisons qu'invoque M. van L. en faveur d'une seconde édition des *Guêpes* nous paraissent aussi bien difficiles à admettre. Je préfère, dans cette préface, ce que dit l'auteur de l'imitation ou de la parodie du *Cyclope* d'Euripide. Le commentaire est satisfaisant ; les notes sont claires, courtes ; elles donnent généralement le nécessaire. Les corrections ne sont pas nombreuses, ce qui est à noter chez un savant de l'école hollandaise : plusieurs méritent d'être prises en considération ; nous citerons celle du v. 61, qui s'appuie sur une explication d'un scholiaste. En somme, cette édition mérite d'être vivement recommandée.

III. — L'édition de M. Merry est, comme toutes celles que cet auteur a publiées [1], une bonne édition de classe; les explications de l'auteur sont en général justes et modérées. Pourquoi le mot Σαβάζιος n'est-il pas expliqué, v. 9 ? A quoi bon, v. 44, reproduire une explication évidemment fautive de Richter ?

Albert MARTIN.

76.— **Die italienischen Buchdrucker-und Verlegerzeichen bis 1525.** Herausgegeben von Dr Paul KRISTELLER. Strassburg, J. H. Ed. Heitz (Heitz & Mündel) 1893. In-fol. de 8 ff. 143 pp. et 2 ff.

Ce volume continue la série d'albums que M. Heitz a inaugurée en

1. Nous en avons rendu compte dans les nos du 3 octobre 1884, du 12 mars 1888, du 18 janvier 1892.

1892 par la publication des *Elsässische Büchermarken bis Anfang des 18. Jahrhunderts* [1]. La disposition du texte et les procédés de reproduction sont les mêmes dans les deux ouvrages. Les marques des imprimeurs italiens sont au nombre de 351. Il a fallu à M. Kristeller de longues recherches pour les recueillir dans des ouvrages appartenant à un grand nombre de bibliothèques; aussi a-t-il mis aux mains des bibliographes un instrument de travail des plus utiles.

M. Kr. envisage surtout les marques au point de vue artistique. Il ne semble pas qu'il ait fait des études personnelles sur l'histoire de l'imprimerie et de la librairie. Nous n'avons plus ici les substantielles notices dont M. Barack a fait précéder les marques alsaciennes. L'éditeur se borne, dans son introduction, à indiquer, sans le résoudre, le problème que soulèvent la plupart des marques employées par les premiers imprimeurs, spécialement en Italie. On y voit le plus souvent figurée une sphère surmontée d'une croix. Parfois la sphère se déforme pour simuler un cœur; parfois elle se modifie pour représenter une initiale, telle que G. P. H. etc.; mais la donnée première reste bien visible. Il est clair que l'emploi de ce signe devait avoir une signification définie, qu'il appartenait aux membres de quelque confrérie, de quelque association; aussi serait-il curieux de dresser une liste de tous les typographes qui, dans les différents pays, en ont marqué leurs productions. Si MM. Heitz et Kristeller continuent leurs belles publications, ils faciliteront grandement la confection de cette liste et jetteront un peu de lumière sur une question restée bien obscure.

M. Kr. a classé les marques dans l'ordre alphabétique des villes et, pour chaque ville, dans l'ordre alphabétique des imprimeurs ou des libraires. Il a joint au nom de chaque personnage les dates de son exercice, telles qu'on peut les trouver en feuilletant la table que M. Burger nous a donnée du *Repertorium* de Hain, et la table jointe aux *Annales* de Panzer. Ça et là, ces renseignements auraient pu être complétés (il ne semble pas, par exemple, que M. Kr. ait dépouillé le tome XI des *Annales*). Voici, à cet égard, quelques observations qui se rapportent seulement aux lettres *A* et *B* :

Alessandro (Giovanni di), libr. à Sienne, nº 162. — M. Kr. donne, d'après Panzer (VIII, 262), les dates de 1517-1521 ; il aurait pu dire, d'après le même auteur (XI, 503), 1513 ; mais ses dates ne comprennent qu'une partie de l'exercice de Giovanni. Le 30 janvier 1511, il signe avec *Symione di Niccolò*, l'*Egloga bellissima* de Nicolo Campani (Harrisse, *Excerpta Colombiniana*, p. 194, nº 274). En 1547, le même Giovanni publie encore *La Rappresentatione di Susanna*, achevée d'imprimer, le 4 mai, par *Francesco di Simone*.

Bazalerj (Caligula Bazalerio de'), nº 4, 1493-1512. — Panzer lui-

1. Voy. *Revue critique*, 1893, I, p. 143, nº 100.

même cite Caligula en 1516, 1518, 1519, 1522 et 1524. — L'initiale L sur la marque désigne bien le nom du père : *Kaligula Leonardi.*

Berruerius (Vincentius), nº 110. — Son vrai nom devait être *Berruyer*, et il est probable qu'il venait de France. Le premier imprimeur de Mondovi, *Balthazar Cordier* (1472-1473), était sans doute également Français. — *Joseph Berruyer* exerça à Savone. Panzer le cite à l'année 1524.

Bevilaqua (Simone), nos 191-193. — Il finit sa carrière à Lyon. Panzer le cite dans cette ville de 1516 à 1518 (*Annales*, XI).

Bindoni (Francesco de'), nº 195. — Il exerçait encore en 1548, année où il donna une édition des *Facetie* d'Arlotto.

Blado (Antonio), nº 150. — M. Kr. ne suit pas cet imprimeur au-delà de 1536, date où s'arrêtent les *Annales* de Panzer. Antonio exerça encore bien des années. On peut consulter sur lui un travail récent de M. D. Bernoni : *Dei Torresani, Blado e Rogazzoni, celebri stampatori a Venezia e Roma nel* XV *e* XVI *secolo (Giornale storico della letteratura italiana, 1890).*

Bonini (Bonino de'), nº 17. — Comme *Simone Bevilaqua*, il finit sa carrière à Lyon, où il avait d'abord fondé un simple dépôt dirigé par *Bartolommeo de' Trotti* ou *Barthelemy Trot*. Il publia dans cette ville, le 20 mars 1500 (n. s.), un *Officium beate Marie Virginis ad usum Romane Ecclesie* (Van Praet, *Vélins des Biblioth. publiques et partic.* I, 64 ; Cat. Didot, 1879, nº 143; *Bull. de la librairie Morgand*, nº 22622) et, le 17 décembre 1500, un *Missale ad usum Cabilonensis Ecclesiae* (voy. Pellechet, *Notes sur les livres liturgiques des diocèses d'Autun, Châlon et Mâcon*, 1883, p. 129 ; Weale, *Catalogus. missalium ritus latini*, 1886, p. 45). L'imprimeur lyonnais *Benoist Bonnyn* ou *Bounyn*, que nous suivons de 1523 à 1542, était peut-être un parent de *Bonnino ;* mais cette parenté n'est nullement établie. M. Péricaud a confondu à tort les deux typographes, dans sa *Bibliographie lyonnaise du* XVe *siècle*.

Le soin que prend M. Kristeller, à l'exemple de M. Heitz, d'indiquer les volumes auxquels les marques sont empruntées, augmente beaucoup l'intérêt de l'album. Ces indications aideront certainement à déterminer la date de plus d'un incunable ; aussi y a-t-il tout avantage à les multiplier. Il est probable que l'éditeur a dès maintenant commencé a recueillir des matériaux destinés à former un supplément. Mais ce sont surtout les marques qu'il importe de reproduire aussi complètement que possible. Voici quelques additions empruntées pour la plupart aux excellents catalogues rédigés par M. Castan et par Mlle Pellechet :

Nos 21-22. *Baptista de Farfengo.* — Une marque beaucoup plus grande est reproduite par Mlle Pellechet dans son *Catalogue des Incu-*

nables des bibliothèques de Lyon, 1893 (p. 45), d'après la *Tertia Pars Consiliorum Baldi*, 1471.

Nos 42-46, 214-243. — Aux marques des *Giunti*, qui ont exercé à Florence et à Venise, il conviendrait de joindre celles des membres de la même famille qui s'étaient établis à l'étranger. M. Castan (*Incun. de Besançon*, p. 259) donne le fac-similé d'une marque qui paraît avoir appartenu à un *Giunta*, libraire à Lyon en 1500. *Jacques Giunta*, qui était libraire à Venise en 1519, transporta, dès l'année suivante, à Lyon le siège de ses affaires. Les marques déjà données par Silvestre nos 448, 449, 590, 591) pourraient donc figurer dans le recueil de M. K. Nous ne parlons pas des autres Giunti qui exercèrent à Lyon, à Burgos, à Salamanque, à Madrid, puisqu'ils appartiennent à la seconde moitié du xvie siècle.

Nos 78, 81, 84. Une marque de *Giangiacomo de Legnano* et de ses frères, qui se rapproche beaucoup de ces trois numéros, mais qui offre de légères variantes, se trouve à la fin d'une édition de l'*Inamoramento de re Carlo*, 1519, portée au Catal, B. Maglione, 1894, no 393 [1].

No 122. — Ici manque la marque de *Jacopo de Borgofranco* (*Jacob de Burgofrancho*), imprimeur à Pavie. On la trouve, en 1510, à la fin de deux ouvrages de Paolo Ricio (voy. *Bibliothèque d'un chanoine d'Autun, Claude Guilliaud*, 1890, in-8, p. 171).

No 279 — *Jacques Zaccone* ou *Sacon*, qui imprima à Venise, puis à Lyon, n'est représenté que par une seule marque. Il semble qu'il eût été à propos de reproduire les numéros 546, 548 et 912 de Silvestre.

Nos 171-173. *Jacopo Suigo da San Germano.* — Une marque qui offre diverses variantes, notamment dans la forme de l'*S*, est reproduite par Castan, *Catalogue des Incunables de la Bibliothèque publique de Besançon*, 1893, no 355.

Nos 196-197. — La reproduction donnée par M. Émile Legrand des marques de *Vlastos* (*Bibliographie hellénique*, I, pp. 56-57) nous paraît mieux réussie, surtout la reproduction de la grande vignette, que M. Kr. a réduite.

No 204. — L'ange qu'*Alessandro Calcedonio*, de Pesaro, semble avoir eu pour enseigne, se retrouve, avec quelques légères variantes, sur un volume imprimé à Venise par *Jacopo de' Rossi*, de Verceil en 1497 : [*Petri Bergomensis*] *Tabula in libros, opuscula et commentaria D. Thome de Aquino* (Hain no 2820). Mlle Pellechet a reproduit cette troisième marque dans son *Catalogue des Incunables de Lyon*, p. 68.

No 246. — A la suite de cet article doit être placée la marque

1. Le volume a été acquis par Mgr le duc d'Aumale pour la bibliothèque de Chantilly.

employée à Venise par *Jacques Maillet* en 1500. Cet imprimeur, qui n'a été cité jusqu'ici que parmi les typographes lyonnais, a signé de la manière suivante un Missel de Besançon : *Missalia... Venetiis industria Jacobi malieti in alma Venetiarum civitate potentissima librarij jurati, summa cum diligentia fideliter optimisque caracteribus, ut visu ementibus facillime constat, sunt impressa. Anno domini millesimo quingentesimo, die vero mensis aprilis .xiiij.* M. Castan a donné une Besription de ce volume et un fac-similé de la marque (*Incun. de descançon*, p. 537).

N 268. — *Bernardino Rizo*, de Novare, a employé aussi une marque sans initiales. Voy. Castan, *Incun. de Besançon*, p. 251.

Nos 283-287. — Mlle Pellechet (*Catal. des Incunables de Versailles*, p. 28) a reproduit une marque d'*Ottaviano Scoto*, qui est semblable à deux de celles que donne M. Kristeller, mais qui est de proportions différentes.

Nos 321-322. — M. Kr. dit avec raison qu'il existe plusieurs gravures de ces marques. M. Castan (*Incun. de Besançon*, p. 181) donne du no 321, d'après un volume de 1489 (Hain, no 3620), un cliché phototypique qui nous fait voir un original déjà fatigué par le tirage. Les volumes que M. Kr. a eus sous les yeux sont datés de 1495 et 1496, et cependant la gravure y est plus fraîche. Mlle Pellechet (*Incun. de Lyon*, p. 161) reproduit le no 322 d'après un original de 1496 qui offre aussi de légères variantes.

No 344. — Cette marque dont M. Kr. n'a pu découvrir le propriétaire, paraît représenter une fouine. On peut la considérer comme une simple variante des deux marques employées par *André Counadis* à Venise, à partir de 1524, et conservée par ses successeurs, jusque vers la fin du xvie siècle (voy. Émile Legrand, *Bibliographie hellénique*, I, pp. 181, 188; cf. I, pp. 173, 206, 218, 235; II, p. 158; I, pp. 238, 241, 244, 245, 263, 268, 274, 282, 286; II, pp. 4, 5, 208, 40, 215) [1]. Le mot Κουνάδι signifie précisément « fouine » en grec moderne. La marque reproduite par M. Kr. porte les initiales T. Z. auxquelles le propriétaire ajoutait la lettre P pour désigner sans doute sa patrie. Il pourrait se faire que la lettre Z fût précisément l'initiale de *Zibetto*, synonyme de Κουνάδι, auquel cas la marque aurait pu appartenir à un membre de la famille *Counadis*, peut-être au père d'André ; mais c'est là une supposition que nous ne pouvons appuyer d'aucune preuve.

No 349. — Cette marque n'appartient nullement à l'Italie ; c'est la marque de *Nicolas Pistor* (autrement dit *Becker*), appelé d'ordinaire *Nicolas Philippe*, et de son associé *Marc Reinhardt*, à Lyon. Voy.

---

1. M. Kr. ne fait aucune mention de *Counadis* qui devrait pourtant figurer dans son recueil.

Pellechet, *Incun. de Versailles*, p. 69; Castan, *Incun. de Besançon*, p. 433.

N° 350. — Cette marque est aussi lyonnaise. Voy. Castan, *Incun. de Besançon*, p. 537. — Les initiales *P. B.* sont celles des imprimeurs bien connus, *Pierre Mareschal* et *Barnabé Chaussard*.

Les marques des imprimeurs italiens pourraient fournir la matière de diverses autres observations; mais ces observations gagneront beaucoup en intérêt quand M. Kristeller nous aura donné le recueil, impatiemment attendu, des marques allemandes. Souhaitons donc encore une fois bonne chance à l'entreprise de M. Heitz.

Émile Picot.

---

78. — Lumbroso (Alberto). **Saggio di una bibliografia ragionata per servire alla storia dell' epoco napoleonica.** 1er fascicule. Modène. Namias et Cie, 1894. In-8 de xxiv-155 p.

C'est une vaste entreprise que celle de recueillir les titres des innombrables ouvrages qui traitent de l'époque napoléonienne ou s'y rapportent par quelque endroit. C'est même une de ces entreprises qu'on ne peut jamais délimiter d'avance qu'imparfaitement, et l'épigraphe de l'auteur, *crescit eundo*, est fort appropriée à son recueil : le premier fascicule que nous annonçons aujourd'hui, et qui embrasse uniquement les livres dont le nom de l'auteur ou le titre commence par A, contient déjà un appendice de 22 p. Inutile d'expliquer l'utilité d'une semblable publication. Nous nous contenterons de dire que le travail est conduit avec un zèle et une méthode irréprochables; il suffit, pour s'édifier à cet égard, de parcourir dans la préface la liste des travaux antérieurs que M. Lumbroso a mis à profit et des érudits qu'il a consultés; il connaît non seulement les livres sérieux qui touchent à l'époque impériale, mais même les productions les plus frivoles de l'heure actuelle qui s'y rattachent; et l'on pourrait même craindre qu'un excès de conscience ne le retînt plus longtemps qu'il n'est nécessaire dans des recherches interminables. Sa bibliographie sera donc aussi complète que possible. Elle sera de plus d'une remarquable correction : si répandu que soit le français en Italie, on citerait difficilement une publication italienne où le français soit imprimé d'une façon aussi impeccable; mais il ne faut pas s'en étonner puisque M. Lumbroso écrit notre langue aussi purement que la parle son savant père. (Je lui signalerai seulement la citation de Lucien Arnault, p. 83, où quelques monosyllabes passés font des vers faux.) Il ne serait guère plus aisé de relever des lacunes dans son catalogue. Il ne cite ni tous les journaux ni tous les almanachs du temps, mais c'est de propos délibéré et non sans raison qu'il ne s'impose pas d'être complet sur ces points. Souhaitons donc qu'il nous donne promptement la suite de ce précieux répertoire. Il le terminera

sans doute par un index à la fois méthodique et chronologique que la richesse de son catalogue rendra indispensable : il faudra qu'on puisse facilement y retrouver les ouvrages plus particulièrement consacrés à tel pays, à tel événement, à telle institution. Peut-être eût-il bien fait de numéroter dans sa bibliographie les ouvrages qu'il cite pour n'avoir qu'à transcrire des numéros dans l'index qu'il nous doit, comme l'a fait par exemple M. G. Biadego dans le catalogue des manuscrits de la Bibliothèque communale de Vérone, dont nous avons rendu compte dans cette *Revue*.

Charles Dejob.

---

78. — Sir Frederick Pollock **Introduction à l'étude de la science politique.** Trad. française. Paris, Thorin, 1893. In-8 de 584 p. Prix : 12 fr. 50.

Sir Fr. Pollock est le successeur de Sumner Maine à l'Université d'Oxford ; mais, à en juger par le présent volume, il lui est quelque peu inférieur. Ce livre se compose de plusieurs essais et conférences qui n'ont entre eux aucun lien et dont voici les sujets :

1° *Introduction à l'histoire de la science politique*. L'auteur y passe en revue les principales théories qui ont été émises sur ce point depuis l'antiquité jusqu'à la période contemporaine. Elle est un peu longue, et pourtant me paraît un peu sommaire. Il n'y est question que de Platon, Aristote, saint Thomas d'Aquin, Dante, Machiavel, Bodin, More, Hobbes, Locke, Rousseau, Blackstone, Montesquieu, Burke, Bentham, Spencer. Je n'ai remarqué dans tout cela aucune idée bien originale ni bien profonde. Le seul trait qui mérite l'attention, c'est l'effort que fait M. P. pour distinguer nettement le domaine de la morale du domaine de la politique.

2° *L'histoire du droit et la science politique*. Ce travail a pour objet de montrer « l'influence qu'exercent sur la politique les institutions et les idées juridiques, si bien que les institutions et les idées politiques de l'Angleterre, par exemple, affectent non seulement un caractère manifestement anglais, mais encore une nuance visiblement juridique qu'elles doivent au droit anglais ». Il est plus net, plus précis que le précédent, et renferme dans le détail quelques aperçus intéressants.

3° *Les lois de la nature et les lois de l'homme*. M. P. s'efforce ici de réfuter cette opinion d'Huxley que les lois humaines ressemblent aux lois de la nature, en ce sens qu'elles *annoncent* simplement au citoyen la peine qu'il subira s'il commet tel délit, au lieu de lui signifier une injonction, de même que les lois sur la pesanteur *annoncent* que dans le vide tous les corps tombent avec la même vitesse.

4° *Les origines d'une coutume*. L'auteur s'applique à démêler les éléments divers qui ont servi à former le droit coutumier de l'Angleterre.

5° *La Paix du roi*. Jadis tout individu accusé d'un crime était censé

avoir agi « contre la paix du roi. » M. Pollock recherche le sens de cette expression. Il établit que lorsqu'on voulut combattre les guerres privées, on institua des peines contre ceux qui troubleraient la paix. La pénalité était en rapport avec le rang de la personne lésée ; d'où il suit que la paix du roi était plus fortement protégée que la paix de tout autre. Peu à peu le roi étendit les privilèges de la paix royale à une foule de ses sujets, et finalement la paix du roi devint la paix publique.

6° *Le manoir en Angleterre*. Étude assez pénétrante d'une question que beaucoup d'érudits ont déjà traitée et qui présente encore de grandes obscurités.

7° *Théorie de la persécution*. C'est là, à mon avis, la partie la plus neuve de l'ouvrage.

8° *L'Égalité religieuse*. Discussion entre un « docteur non-conformiste » et un « étudiant ès sciences politiques » sur les projets de « désétablissement » de l'église anglicane. L'auteur est contraire à la réforme.

9° *Le home-rule et la souveraineté impériale*. Il est hostile aussi aux desseins de M. Gladstone sur l'Irlande, et il répète dans cet article les principaux arguments qu'on lui a opposés. J'y relève cette observation curieuse que les Irlandais invoquent contre les Anglais non des traditions nationales, mais des principes anglais, des principes que leurs maîtres ont importés chez eux.

Paul Guiraud.

LETTRE DE M. PHILIPPE BERGER.

Mon cher directeur,

Voici le texte et la traduction de la grande inscription phénicienne de Larnax-Lapithou qui a fait l'objet de ma dernière communication à l'Académie des inscriptions et que vous avez bien voulu me demander pour la *Revue critique*. Le facsimilé de l'estampage paraîtra, avec un commentaire détaillé, dans le prochain numéro de la *Revue d'Assyriologie*.

1 משל נעם
2 הסמל [ז מ]שאנן יתנבעל רב ארץ בן גרעשתרת רב ארץ בן עבדע[שת-
רת בן]......מר
3 בן גרעשתרת בן שלם [קו]רמל אש יטנאת לי אבמקדש מלקרת סנ-
ר[נך ס]מל שמי
4 בחדש זבחש[ש]ם אש בשנת ו— ו לאדן מלכם פתלמיש בן אדן מלכם
פתלמיש
5 אש המת לעם לפי שנת ב ו— ווו וכהן לאדן מלכם עבדעשתרת בן
גרעשתרת
6 רב ארץ קורמל וביוח [מ]פע אש בשנת ו אלאדן מלכם פתלמיש בן
אדן מלכם

7 פתלמיש אבחי אבי ישת במקדש מלקרת אית משפן אבי בנחשת ובירח
8 פעלת אש בשנת [ııı]ıı לאדן מלכם פתלמיש בן אדן מלכם פתלמיש בחי
9 אבי [יתתי] יקדשת חית ש[דית זהב]ל סר נרנך לאדן אש לי למלקרת
10 אש בתב הת[ס]ח יתן בן על תקמת עם ומזבחת לאדן אש לי למלקרת
11 על חיי ועל חי זרעי ים מ[ד] ים ולצמח צדק ולאשת[ו] ולאדמי
12 ......[ר]שם ו[בנ]סאם ירח מ[ד] ירח עד עלם וקדם ומח[דל]ת הנחשת
13 ......תבת ופמרת בקר אש בן מנחת ה[נ]י ופעלת אנך עלת
14 ......הימת אף בת במס משקל כר 100 ו ıı ויקדשת לאדן
15 ....למלקרת פקת ונעם יבן לי ולזרעי ויסכרן מלקרת
16 ......[נ]עם ש[ר]ש

1. *Agathè tychè.*
2. C'est ici la statue....... [de] Iatanbaal, chef du pays, fils de Gerostrate, chef du pays, fils d'Abda[starte, fils de].......... mar,
3. fils de Gerostrate, fils de Sallum, [de] Qôrmêl. — Laquelle je me suis érigée dans le sanctuaire de Melqart, P[rince] de Narnaka, [en statue de mon nom],
4. à la nouvelle lune du Zebachsa[sa]m de l'an XI du Rois des rois Ptolémée, fils du Rois des rois Ptolémée,
5. qui est, pour le peuple de Lapi[thos], l'année XXXIII. Étant prêtre du Rois des rois Abdastarte, fils de Gerostrate,
6. chef du pays de Qôrmêl. — Et, au mois de [Me]pho de l'année I du Roi des rois Ptolémée, fils du Roi des rois
7. Ptolémée, du vivant de [mon] père, j'ai posé dans le sanctuaire de Melqart le *misfan* de mon père en bronze. — Et au mois de
8. faalot, de l'année [V] du Roi des rois Ptolémée, fils du Roi des rois Ptolémée, du vivant de
9. [mon] père, [j'ai donné], j'ai consacré..................................., [au Prince] de Narnaka, à mon seigneur Melqart
10. qui [m'a donné la victoire sur la révolte du peuple], et [des] autel[s] à mon seigneur Melqart,
11. pour ma vie, et pour la vie de ma race, [de jour en jour], et pour ma progéniture légitime, et pour [sa femme] et pour mes gens,
12. .... [pour qu'ils l'apportent], mois [après] mois, à perpétuité et à toujours. — Et, [du restant] du bronze,
13. .....[beaux et ....] un taureau, [parmi] les offrandes de ma bonne volonté. — Et j'ai fait moi-même en outre de
14. [ces .... là], aussi [un *naos*, ... , ...], du poids de [*cors* C et II], et je l'ai consacré au Seigneur
15. .... à Melqart, pour qu'il soit bienveillant et favorable à moi et à ma postérité, et que se souvienne de moi Melqart,
16. [et qu'il me donne une] heureuse descendance.

Pour bien comprendre la portée de cette inscription, il convient d'en rapprocher deux autres inscriptions trouvées au même endroit : l'ins-

cription grecque de Poseidôn Larnakios (Waddington, dans Le Bas, *Voy Arch.*, Inscr. t. III, n° 2779) et l'inscription bilingue (C. I. S. 95), tracée sur la base du tumulus qui domine Larnax Lapithou, en souvenir de la victoire remportée par Ptolémée Ier Soter sur les princes confédérés, en 312 av. J.-C.

La nouvelle inscription nous permet de déterminer avec certitude le nom antique de Larnax Lapithou, ainsi que le nom phénicien du dieu qui y était adoré. A deux reprises (l. 3 et 9), ce dieu est appelé, avec de légères variantes, « Melqart prince (ou, comme le veut M. J. Derenbourg, « génie tutélaire ») de Narnaka ». Ainsi donc, le Poseidôn de l'inscription grecque était un Melqart, et l'endroit où s'élevait son temple s'appelait Narnaka et non Larnaka. Cette dernière lecture est confirmée par l'inscription grecque, qui porte Ναρνακίου, et non Λαρνακίου, ainsi que l'avait déjà vu Cesnola. Un estampage, qui nous a été envoyé par M. Deschamps, ne laisse aucun doute à cet égard.

L'inscription est datée de l'an 11 de Ptolémée fils de Ptolémée = l'an 33 du peuple de Lapi. Ce nom de Lapi nous cache vraisemblablement le nom phénicien de la ville de Lapithos, voisine du temple de Larnax Lapithou. Nous avons là, quoi qu'il en soit, une nouvelle ère locale, correspondant, pour le Nord de l'île, à ce qu'était l'ère de Citium pour le Sud. Si l'on adopte les conclusions que j'ai tirées du rapprochement de ces deux dates, il en résulterait que le Ptolémée mentionné sur notre inscription serait Ptolémée Philadelphe, le fils de Ptolémée Ier Soter, et que le commencement de l'ère de Lapithos tomberait en 307 avant J.-C., quatre ans après le début de l'ère de Citium, qui est de 311.

Un troisième synchronisme nous est fourni par l'année du prêtre éponyme du Roi des rois, c'est-à-dire du prêtre de Ptolémée Soter. Ce prêtre du Roi des rois est probablement identique à l'ἀρχιέρευς, également éponyme, mentionné sur l'inscription de Poseidôn Narnakios.

L'auteur de ces offrandes, Baaljaton, porte, de même que Gerostrate son père, le titre de « chef du pays », *rab ereç*. Ce titre, qui correspond assez exactement au titre d'ἡγέμων, mentionné sur plusieurs inscriptions cypriotes de l'époque ptolémaïque, paraît avoir désigné les gouverneurs établis par Ptolémée en place des dynastes dont il avait brisé la résistance. L'inscription phénicienne nous en apporte la preuve. En effet, quelques lignes plus bas, ce titre est complété de la manière suivante : *rab ereç Qôrmêl* « chef du pays de Qôrmêl ». Le nom de Qôrmêl, qui désigne la région de laquelle dépendait Lapithos, peut, je crois, sans trop de témérité, être identifié avec le nom du cap Krommaion, aujourd'hui Korma-Kiti, qui forme la pointe Nord-Ouest de l'île. Il en résulte que ce titre désigne, en tout cas sur notre inscription, non pas un gouverneur général de l'île, mais un gouverneur local, dont le gouvernement devait comprendre à peu près le district actuel de Kérynie.

La comparaison de la généalogie de Baaljaton avec celle du prêtre du Roi des rois, Abdastarte, conduit à une autre remarque intéressante :

tous deux sont fils de Gerostrate, gouverneur du pays de Qôrmêl. Nous trouvons donc là, répartis entre deux personnages de la même famille, deux titres que l'on trouve, à plusieurs reprises, réunis sur la même tête dans les inscriptions grecques de Chypre. L'absence de titre à la suite des noms des ancêtres de Gérostrate confirme les conclusions auxquelles nous sommes arrivés pour la date de l'inscription, et permet de supposer qu'il a été l'un des premiers sinon le premier gouverneur de l'île, et qu'à la mort de Ptolémée, il partagea le pouvoir entre ses fils, dont l'un devint gouverneur de Qôrmêl, l'autre prêtre du Roi des rois.

L'analyse détaillée de cette inscription donnera lieu encore à bien d'autres observations. Je me bornerai, pour finir, à quelques remarques d'un caractère plus spécialement philologique.

La première a trait à la confusion du *samech* avec le *sin* et même le *ȥaïn*, fait déjà observé sur d'autres inscriptions phéniciennes de Chypre.

La seconde est la présence très surprenante d'un *alef* en tête de certains mots : *abmiqdas* (l. 3), *aladôn* (l. 6), *abhaï* (l. 7). M. Clermont Ganneau, qui m'a grandement aidé dans l'interprétation de ce document, a fait la remarque que cet *alef* se rencontre toujours avant une préposition, et il suppose que c'est un *alef* prosthétique, destiné à remplacer le *seva* qui suit en général la particule.

C'est également à lui que je dois l'idée de lire le pronom personnel dans le groupe *hemat* qui commence la ligne 5 (cf. C. I. S. nº 3). Peut-être faut-il aussi le reconnaître, malgré l'incorrection de l'orthographe, dans le groupe *heimat*, au commencement de la ligne 14. Cf. *seimel*, pour *semel* ?, l. 3 fin.

Aux lignes 11 et 12, on est tenté de lire *midê*, et non *mar*, et de l'expliquer par la réunion de la particule *min* et du suffixe *dê*, comme *bedê*, sur l'inscription bilingue du Pirée.

Il faut enfin signaler les mots *Masal Naam*, par lesquels débute l'inscription. Cette formule, qui correspond au grec ἀγαθῇ τύχῃ, avait déjà été restituée de la façon la plus heureuse par M. de Vogüé sur l'inscription bilingue de Larnax Lapithou (C. I. S. nº 95); ici, nous avons *masal* et non *maȥal*.

Trois noms de mois figurent sur notre inscription. Le premier peut se lire, soit *ȥebachsamaïm*, soit *ȥebachsasam ;* il est certainement identique au mois que l'on avait cru lire *ȥebachsemes* sur une inscription de Chypre (C. I. S. nº 13) et qui doit être corrigé de l'une ou de l'autre façon ; la dernière lettre ne saurait être en aucun cas une *s*. Le second nom de mois doit probablement se lire *mefô* (cf. C. I. S. nº 4, où il est également mutilé). Le troisième, *faalot*, est connu (C. I. S. nº 86).

Une dernière remarque a trait à la manière dont est écrit, à la l. 3, le titre divin, si curieux, de *Sar Narnak*, que nous avons déjà signalé plus haut. A la suite de la mention du temple de Melqart, on lit le mot mutilé *snarm*..... ou *snarn*...., qui doit cacher le vocable sous lequel

Melqart y était adoré. Je n'hésite pas à le restituer, d'après la ligne 9. *snarn[ak]* = « P(rince) de Narnaka. » Le *samech* initial est donc l'abréviation du mot *sar*, qui est écrit tout au long, l. 9. M. Euting avait le premier reconnu une abréviation analogue dans la lettre *r*, pour *r(abbênou)* « N(otre) S(eigneur), » sur l'inscription de Gaulos (C. I. S. 132), et depuis lors j'avais eu l'occasion d'en relever d'autres exemples. Nous avons ici une nouvelle preuve de l'abréviation employée en phénicien pour les titres honorifiques.

Philippe Berger.

CHRONIQUE

FRANCE. *Un épisode de l'expansion de l'Angleterre, Lettres au Times sur l'Afrique du Sud*, tel est l'ouvrage que M. le colonel Baille vient de traduire, avec l'autorisation spéciale du conseil de rédaction du *Times*, et de publier à la librairie Colin (in-18 jésus, avec carte de l'Afrique australe, 3 fr. 50). L'auteur annonce dans cet ouvrage la formation d'une « fédération de l'Afrique australe », d'une fédération d'États libres jouissant du self-government sous la protection du drapeau britannique et capable de lutter contre l'Islam.

— M. Eugène Lintilhac a publié une seconde édition du premier volume de son *Précis historique et critique de la littérature française* (Paris, André). Il n'a pas eu le temps de faire des remaniements étendus : il s'est borné à modifier quelques vues et faits de détail; il a mis les annotations et la bibliographie au courant.

ALSACE. — En 1892 M. Paul Heitz a publié les *Marques des imprimeurs Strasbourgeois* depuis la fin du xv[e] siècle; en 1893 il a donné celles des imprimeurs italiens jusqu'en 1525. Ces deux ouvrages, admirablement exécutés, ont rencontré l'accueil le plus favorable de la part des bibliographes et des simples amateurs de curiosités artistiques. Aujourd'hui le même typographe a entrepris une nouvelle série qui promet de devenir aussi intéressante au point de vue de l'art qu'à celui de la bibliographie. C'est la collection des initiales ornées, dont se sont servis les imprimeurs alsaciens depuis le commencement du xvi[e] siècle. Le premier fascicule contient celles de Thomas Anshelm, qui a travaillé à Haguenau de 1516 à 1523. Anshelm est le premier qui, dans cette ville, ait employé des initiales ornées; elles se retrouvent en partie chez quelques imprimeurs postérieurs, chez lesquels elles ne sont pas des copies ni des clichés, mais les types originaux eux-mêmes; selon l'état du papier employé les empreintes en peuvent varier de dimension. Dans les publications d'Anshelm on peut distinguer six variétés d'initiales. La première se compose de lettres d'environ un décimètre de haut et d'autant de large; elles servent d'ornement à trois éditions du Missel strasbourgeois, de 1518 à 1520; les lettres renferment des sujets religieux; l'artiste, qui a gravé les bois avec plus de soin que d'élégance, est inconnu. Les cinq autres alphabets se composent de lettres plus petites, dont plusieurs sont attribuées au graveur Vogtherr, et dont d'autres peuvent être l'œuvre de Jean Baldung. Cette première livraison, qui est une précieuse contribution à l'histoire de la gravure sur bois, sera suivie d'une seconde sur les initiales de Jean

Grüninger, qui sont d'un tout autre style, plus gothique, moins dans le goût de la Renaissance que celles d'Anshelm.

ALLEMAGNE. — L'intéressant procès littéraire intenté au nom de M. Vollmœller, de Dresde, et de M. Otto, éditeur du supplément de l'*Allgemeine Zeitung*, par l'avocat Paul Schmidt, de Leipzig, et l'avocat Ackermann, de Munich, contre la librairie munichoise Oldenbourg, a été — nous l'annonçons avec la plus vive satisfaction, et félicitons de ce résultat M. Vollmœller — décidé en faveur des deux plaignants, par le tribunal de Munich.

ANGLETERRE. — Trois nouveaux et élégants volumes, très joliment imprimés, et — ce qui ne gâte rien — avec une extrême correction, ont paru à la Cambridge University Press : *Colomba* de Mérimée, par M. Arthur R. Ropes ; *Louis XI* de Casimir Delavigne par M. H. Ewe ; *Die Deutschen Heldensagen (Hagen und Hilde, Gudrun)* de Gotthold Klee, par M. Wostenholme. Ces ouvrages, et notamment les deux éditions françaises, sont accompagnés chacun d'une introduction et de notes qui seront très utiles aux élèves et qui témoignent d'un grand soin.

AUTRICHE. — La littérature magique gréco-égyptienne vient de s'enrichir de nombreux documents recueillis et déchiffrés par M. C. Wessely parmi les papyrus de la collection archiducale Renier et au British Museum. Sous le titre de *Neue griechische Zauberpapyri*, le jeune et infatigable philologue a publié dans les *Denkschriften der kaiserl. Akademie der Wissenschaften in Wien* (philos.-histor. Classe, Band XLII), en 96 pages gr. in-4°, une série de fragments qui augmentent singulièrement cette littérature. L'écriture date des IIe, IIIe, IVe siècles de notre ère. On y remarque des Homeromanteia, des invocations aux grands dieux, principalement à Hermès, des formules où figurent les noms des anges et des archanges, des recettes chimiques et médicales, des bribes de poésies gnostiques, des phylacteria ou amulettes analogues à ceux des Cyranides, enfin des textes astrologiques. On y trouve (p. 54) une ligne cryptographique appartenant à un système que les manuscrits du moyen âge nous avaient seuls révélé jusqu'ici, et dont l'antiquité est maintenant démontrée par ce spécimen. Ce sont trois mots que M. W. s'est contenté de reproduire et qui se lisent : ποτισμα καλὸν λαβών. Le volume est terminé par des notes paléographiques et une table des mots grecs. Ces précieux matériaux sont à rapprocher des textes dont nous devons la connaissance à M. Wessely, notamment le contenu intégral du ms. grec 574 de Paris et les *Ephesia grammata aus Papyrusrollen, Inschriften, Gemmen*, etc. (Vienne 1886). Dans tous ces textes, comme dans ceux que M. Leemans a tirés des papyrus de Leide, se rencontrent des mots étranges, appartenant sans doute à diverses langues orientales, et des groupes de voyelles grecques destinés à être chantées pendant les opérations magiques. Il y a là pour l'érudition un nouvel et vaste champ à explorer.

— Le dernier fascicule des *Archaeologisch-epigraphische Mittheilungen aus Œsterreich-Ungarn* (XVI, n° 2 ; pp. 133-256 ; Vienne et Prague, Tempsky ; Leipzig, Freytag ; gd. in-8) contient les articles suivants : Hartwig, Fragments de deux représentations de l'Iliupersis sur vases à figures rouges ; Patsch, Rapport sur un voyage en Bosnie (nombreuses inscriptions) ; Sticotti, Relation d'une excursion en Liburnie et en Dalmatie en 1890 et 1891 ; Dell, Bormann, Rhode, Fouilles de Carnuntum (important) ; D. R., Antiquités de Dura 220 ; Hiller von Gaertringen, Nikagoras, stratège rhodien ; Pollak, Tleson et Ergotélés ; Téglas, Nouvelles inscriptions de Dacie. Prix : 8 M.

ITALIE. — Une édition italienne, richement illustrée, du t. Ier de *l'Histoire de l'art pendant la Renaissance*, de M. E. Müntz, vient de paraître à Milan, aux bureaux du *Corriere della Sera*. Deux érudits bien connus, M. Alessandro Luzio, l'explorateur des archives de Mantoue, et M. Giulio Carotti, le secrétaire de l'Académie royale des Beaux-arts de Milan, se sont chargés de la traduction même, tandis que M. Umberto Rossi, directeur du Musée national de Florence, a revu les épreuves et y a ajouté une série de notes.

— M. le Prof. Pasdera a fait paraître récemment le troisième fascicule de son *Dizionario di Antichità classica*. L'auteur s'est assuré, pour la continuation de son livre, le concours d'un certain nombre de professeurs italiens ou étrangers.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 février 1894.

M. H. Wallon, secrétaire perpétuel, annonce la mort de M. Félix Robiou, membre correspondant de l'Académie.

Il donne ensuite lecture d'une lettre de Hamdi-bey, directeur des Musées impériaux de Constantinople, informant l'Académie que le gouvernement ottoman prendra à sa charge exclusive les dépenses nécessaires à la conservation de l'inscription de Gortyne.

M. Charles Normand continue sa lecture sur les arènes de la rue Monge. Il retrace l'histoire de la découverte de ce monument, dont la première moitié fut retrouvée en 1869 et la seconde à partir de 1883. Il serait désirable que la première moitié, disparue sous les bâtiments de la compagnie des Omnibus, mais non détruite, fût remise au jour, de façon à reconstituer l'ensemble d'un des plus anciens et des plus grands monuments de Paris. — Quant aux objets découverts pendant les fouilles, ils ont été dispersés ; mais M. Normand a essayé d'en dresser une liste méthodique.

M. Henri Cordier lit un mémoire sur l'Extrême-Orient dans l'atlas catalan du roi Charles V, conservé à la Bibliothèque Nationale. La relation de Marco Polo est la source principale où a puisé le cartographe. M. Cordier montre par des exemples tirés de l'identification des villes (Khan baliq = Peking, Quinsai = Hangtcheou, Sincalan = Canton), que cet atlas de 1375 marque l'apogée des connaissances européennes sur l'Asie orientale au XIVe siècle, c'est-à-dire au moment où des transformations politiques ou commerciales allaient interrompre presque entièrement les communications par terre et par mer.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 26 février — 1894

79. — **Die Neunzehn Buecher des Mahâbhârata,** von Dr Adolf Holtzmann. Kiel, Hœseler, 1893, II. 298 p.

Si le premier volume de M. Holtzmann : « Pour l'Histoire et la Critique du Mahâbhârata » exigeait de graves réserves, le second mérite l'éloge sans restriction. Nous avons désormais une analyse fidèle et sûre de l'énorme poème que si peu de savants peuvent se flatter d'avoir lu tout entier. M. H. suit l'épopée pas à pas ; son livre est comme une image réduite de l'ensemble ; les chapitres, les paragraphes, les alinéas reproduisent la division du Mahâbhârata en chants, sections et lectures. Le Harivaṃça même, que M. H. était en droit d'omettre, a été admis à prendre rang dans l'épopée et traité comme les parties intégrantes du poème. La bibliographie marche de pair avec l'analyse ; chemin faisant, l'auteur indique les éditions et les versions tant indigènes qu'européennes, et, dans certains cas, comme pour le Bhagavad-gîtâ, par exemple, ces indications prennent les proportions d'une petite monographie. M. Holtzmann n'a pu se défaire entièrement de ses théories les plus chères, ni se résigner à laisser passer, sans les marquer à la rencontre, les sections qu'il soupçonne d'altération, d'interpolation, d'addition tardive. Le livre n'en a pas moins une valeur considérable et les services qu'il rendra proclameront mieux qu'un compte rendu son utilité. Nous souhaitons ardemment de voir bientôt paraître les deux derniers volumes annoncés, avec l'index indispensable et si précieux qui doit couronner l'œuvre.

Il serait injuste de signaler ce nouveau volume sans féliciter la librairie Haeseler qui a su conquérir en si peu de temps par un petit nombre de publications éditées avec un soin libéral, un rang distingué dans l'estime des orientalistes.

Sylvain Lévi.

---

80. — **Études de géologie biblique. Le Déluge devant la critique historique**, par Raymond de Girard, professeur à l'École polytechnique de Zurich. Première partie. L'École historique. Gr. in-8, xiii-376 p. Fribourg, Librairie de l'Université, 1893.

Quand nous avons reçu ce gros livre, œuvre d'un géologue orthodoxe, nous avons craint d'abord d'y trouver un pendant à celui que publiait, en 1883, Chambrun de Rosemont, sous le titre : *Essai d'un commentaire sur la Genèse*. Mais nous n'avons pas tardé à être détrompé. L'auteur est résolument opposé à toute théorie surannée qui, renouvelant les erreurs de Cuvier et de Buckland, voudrait voir dans le phénomène dit *diluvien* de l'époque quaternaire une preuve géologique de la tradition rapportée par la *Genèse*. A cet égard, il s'est exprimé avec une netteté qui ne laisse rien à désirer : « La confusion entre l'époque antédiluvienne et les temps géologiques fait peu d'honneur aux exégètes qui la commettent... Les progrès de la géologie ont démontré l'inanité des témoignages qu'on croyait jadis pouvoir demander à cette science... C'est un fait désormais acquis que le déluge biblique n'a pas laissé de traces matérielles. » Donc, le déluge ne nous est connu que par des traditions ; c'est à la critique historique de décider si elles sont recevables. Physiquement, le déluge est admissible, mais seulement si l'on adhère à la théorie de Suess (1883), qui fait de ce cataclysme une inondation sismique limitée à la dépression mésopotamienne. « La géologie peut établir ainsi la possibilité du déluge : elle n'a pas moyen d'établir sa réalité. »

Ces citations sont empruntées à la dernière partie du livre, qui est consacré, presque en entier, à l'étude critique des divers systèmes relatifs aux traditions diluviennes. L'auteur distingue trois écoles : 1° l'école universaliste : tous les hommes eurent connaissance du déluge (Dom Calmet, Vigouroux, etc.) ; 2° l'école mixte : il faut faire abstraction des traditions relatives à des inondations locales (Motais, Lenormant); 3° l'école non-universaliste : la seule tradition réellement diluvienne et aborigène est chaldéenne ou sémitique(Delitzsch, Dillmann, etc.). On sait quel problème difficile posent à la science la concordance et la divergence des trois traditions dites aborigènes (Bérose, l'épopée chaldéenne, la Bible). M. R. de Girard a publié une lettre de M. Oppert (p. 160), où il est dit que les légendes biblique et chaldéenne ont la même origine, mais n'en sont pas moins indépendantes l'une de l'autre, et que la source de Bérose est distincte du poème chaldéen. C'est également l'opinion vers laquelle paraît incliner l'auteur, qui se montre, du reste, très sobre d'affirmations. Dans un autre volume, il abordera le problème de la valeur historique des traditions primitives; tout fait présager qu'il la résoudra dans le sens de Suess.

On peut se demander si le travail énorme que s'est imposé M. de G. est en rapport avec l'importance du résultat. D'une manière générale, cependant, nous pensons qu'il a fait œuvre utile. Il a lu des centaines

d'écrits, dont beaucoup sont parfaitement ineptes, sur la question du déluge ; il en a donné de longs extraits textuels, accompagnés d'observations critiques ; et comme il déclare avoir voulu seulement « fournir les pièces du débat » et « épargner aux personnes qui s'occupent d'exégèse des recherches longues et difficiles dans l'abondante littérature diluvienne », son livre répond parfaitement au dessin modeste qu'il s'est proposé.

Ce n'est pas à dire qu'il soit sans défauts. Les répétitions n'y manquent pas ; quelques écrits sans aucune valeur (comme ceux de Glaise et de Gonzalez) sont loin de mériter les très longs extraits qu'on nous en donne. Poussant parfois beaucoup trop loin la conscience, M. de G. se montre ailleurs un peu négligent dans ses références, comme lorsqu'il cite Florus avec renvoi à Lambert, *Le déluge mosaïque*, ou les Védas avec renvoi à Suess, ou même Bossuet, *Histoire universelle*, avec renvoi à Gonzalez. Il y a des digressions absolument inutiles, par exemple sur la *Trimourti* indienne et la Trinité chrétienne (p. 22) ou sur le panthéon babylonien (p. 96). Tout cela, du reste, est de seconde main : l'auteur ne peut exercer aucune critique personnelle sur les traductions qu'il rapporte. Où a-t-il emprunté une erreur bizarre qui nous à frappé à la p. 275 (il s'agit de la coutume d'emporter en mer des oiseaux destinés à indiquer la direction du rivage) : « Taprobane la mentionne chez les navigateurs de l'Océan indien ? » M. de G. renvoi ici à Pline, VI, 24, où il est question des navigateurs entre la côte de l'Inde et l'île de Taprobane (Ceylan). On voudrait croire que le typographe seul est en faute.

Puisque M. de G. tient à être tout à fait au courant et à ne rien négliger qui ait trait à son sujet, nous lui signalerons l'étude sur le déluge publiée par Ranke, dont nous avons rendu compte ici même (*Revue crit.*, 1889, I, p. 316-320). Nous croyons encore, malgré l'adhésion de M. de Girard au système de Suess, que la tradition du déluge est née, en Babylonie et peut-être ailleurs, de l'interprétation naïve des faits géologiques par lesquels on a voulu si longtemps la confirmer.

Salomon Reinach.

---

81. — Jules Liorel. **Races berbères. Kabylie du Jurjura.** 1 vol. in-12 de 544 p. Préface de M. Em. Masqueray. Paris, Leroux, 1892.

M. Liorel ne paraît pas s'être soucié d'écrire un livre attrayant, bref, vif, élégant, spirituel ; il n'est pas concis autant qu'il pourrait l'être, surtout dans les parties où il répète simplement de précédents ouvrages, comme au livre IV et en maints autres endroits. Mais il sera utile. Ce n'est pas peine perdue que d'avoir réuni ce qui a été dit jusqu'ici sur cette Kabylie où la métropole tente, à l'heure qu'il est, une expérience si importante pour notre avenir en Afrique. Il est à craindre que le

lecteur ami de la vulgarisation aisée ne se prête guère à avaler ces cinq cents pages plutôt lourdes; mais du moins il pourra les consulter, et, le plus souvent, le résumé qu'il y trouvera sera assez complet et fidèle. Quant au lecteur sérieux, il appréciera certainement ce répertoire de données, généralement exactes, groupées en neuf divisions. Dans la première, M. L. donne de la Kabylie une description géographique, d'ailleurs aride; des pages entières d'énumération d'affluents et autres inutilités de ce genre, seraient faciles à remplacer par des indications plus vivantes; on regrettera que l'auteur n'ait pas pris la peine de mettre un peu plus en œuvre les matériaux, d'ailleurs bons, qu'il avait rassemblés. Viennent ensuite quatre livres historiques : avant la conquête, jusqu'en 1871, l'insurrection de 1871, les Kabyles pendant celle de 1881. Sur cette partie, entièrement de seconde ou de troisième main, où sont successivement résumés des ouvrages fort connus, il y aurait eu encore des économies à faire. Par contre les quatre derniers livres ne pouvaient être trop nourris. L'auteur y expose, en effet, la situation de la Kabylie avant et depuis la conquête, les mœurs, usages et coutumes des habitants, leur état intellectuel et industriel, leur position au point de vue de la colonisation et vis-à-vis de la métropole et des Français algériens. Dans les deux cents et quelques pages qui constituent cette portion du volume, M. L. a rapproché avec discernement et critique à peu près tout ce qui a été dit d'important sur les principaux points. On ne peut que recommander, quoiqu'il ne rappelle que des faits maintes fois signalés, les passages où il montre combien peu on a fait jusqu'ici pour pénétrer dans la masse des populations indigènes, pour jeter entre eux et nous les ponts par lesquels passeraient, non pas nos idées, — c'est une illusion prudhommesque, — mais des notions nouvelles, créatrices d'idées pouvant marcher dans le même sens que les nôtres. Il y a de quoi rire en voyant par quels moyens ceux de nos services qui devaient, vu leur nature même, tenter plus que les autres d'avoir prise sur l'indigène, se sont adressés à lui. La transplantation en Afrique, dans la société berbère, dans le milieu musulman, de nos lois avec leur procédure, de notre enseignement avec ses programmes, est une des manifestations les plus bouffonnes, mais aussi les plus périlleuses, de cette folie de l'uniformité qui sévit si durement en France depuis un siècle. C'est rendre service que de le montrer une fois de plus. M. L. discute les systèmes proposés pour la colonisation, pour l'organisation de la Kabylie, et, dans un dixième livre, nous développe le sien. Apprendre le français aux Kabyles, avant tout, leur donner à tous, s'il se peut, l'instruction primaire, non pas celle des programmes de la ville de Paris, mais une instruction appropriée à leur pays et à leurs besoins, et peu à peu agir de même dans le domaine judiciaire et administratif : M. Liorel, avec une belle confiance, ne doute pas que, par ce moyen, on ne parvienne à faire d'eux des sujets soumis, des auxiliaires actifs, et même des colons pour l'Algérie. Dieu l'entende! Corrigeons ces

éloges par une critique, assurément très grave. Il manque au livre une bibliographie, indispensable dans un ouvrage de compilation encyclopédique et critique comme celui-ci, où l'on doit trouver tout l'essentiel.

La Blanchère.

---

82. — Eduard Meyer. **Geschichte des Alterthums.** 2ter Band. Geschichte des Abendlandes bis auf die Perser kriege. Stuttgart, Cotta, 1893. In-8, xvi-880 p.

M. Eduard Meyer a mis exactement dix ans entre la publication du premier volume de son *Histoire de l'antiquité* et celle du second. C'est un délai qui n'a rien d'exagéré, surtout si l'on se rappelle qu'entre temps, comme pour se délasser, l'auteur a fait paraître une *Histoire d'Égypte* dans la collection Oncken, un volume de *Forschungen* sur l'histoire grecque et plusieurs articles importants dans l'Encyclopédie Ersch et Gruber. On pardonnera moins volontiers à M. M. de n'avoir pas tenu la promesse de sa préface qui annonçait que le second volume amènerait le lecteur jusqu'à la conquête d'Alexandre : au lieu de cela, il s'arrête à l'an 500, à la veille des guerres médiques, quoique ce gros volume compte près de 250 pages de plus que le précédent. C'est là incontestablement un défaut de proportions, et qui ne s'excuse même pas par la considération que la période historique traitée ici offrirait une plus grande abondance de matériaux et de renseignements positifs que la précédente. Le contraire est vrai : nous connaissons infiniment mieux la civilisation égyptienne ou assyrienne que la civilisation mycénienne, homérique ou ionienne, et l'évolution religieuse d'Israël a moins de secrets pour nous que celle de la Grèce jusqu'à Pythagore. La vérité est qu'avec les années M. M. est devenu moins sévère pour lui-même et qu'il se complaît davantage dans le développement des conjectures qui remplissent les lacunes de la tradition vraiment historique.

Tous ceux qui ont lu le premier volume de la *Geschichte des Alterthums* savent que M. M. joint à des qualités de premier ordre des défauts qui le sont également. Il a l'information vaste et généralement puisée aux sources, le sens critique aiguisé, le coup d'œil qui discerne l'importance relative et l'enchaînement des faits, l'art de la composition qui sait les grouper, le sentiment de la réalité, et jusqu'à un certain point — autant, veux-je dire, que le permet la forme didactique et concise d'un manuel à paragraphes numérotés — le talent de donner la vie à un sujet. Si nous passons au compte du passif, nous y trouvons d'abord une intempérance d'affirmation et une audace de construction qui contrastent bizarrement avec un scepticisme parfois excessif, l'impatience d'en savoir trop long dans des matières où il faut souvent se résoudre à ignorer et à attendre, un ton tranchant, par moments brutal, à l'égard de ses devanciers, enfin une absence de sentiment artistique et archéologique. Ces qualités et ces défauts se retrouvent dans le présent

volume, sans autre différence que celle qui résulte d'un exposé plus détaillé où les uns et les autres trouvent plus fréquemment l'occasion de se déployer. D'une manière générale on peut dire que le mauvais domine dans le premier livre « la Grèce sous l'influence de l'Orient » (p. 33-249) qui n'est presque tout entier qu'une construction en l'air, le bon dans le troisième « la fin du moyen âge » (p. 533-827), où l'historien marche sur un terrain plus solide, tandis que le livre II « le moyen-âge grec » (p. 249-533) participe du caractère mixte d'un sujet dont certaines parties sont éclairées d'une vive lumière tandis que d'autres restent plongées dans la pénombre.

Pour justifier par le menu cette appréciation sommaire, le temps et l'espace me font également défaut. Je me contenterai donc de recommander tout particulièrement les chapitres consacrés à l'histoire d'Athènes au VI[e] siècle (§ 399-414, 473-495) et au développement intellectuel, religieux et philosophique de la même époque (§ 441-466). A la différence de tant de savants allemands, qui professent pour la parole d'Aristote en matière historique le même respect aveugle que leurs ancêtres du moyen âge professaient pour ses opinions philosophiques et scientifiques, M. M. a su reconnaître l'absurdité et la provenance du fameux chapitre d'Aristote sur la « constitution de Dracon ». Il montre également très bien que les auteurs du IV[e] siècle ne possédaient aucun renseignement authentique sur la constitution de Solon, dont ils ne jugeaient que d'après des indices : son seul tort a été, en essayant de reconstruire à son tour cette constitution, de tenir encore un trop grand compte des prétendus renseignements d'Aristote, tout en les modifiant arbitrairement. C'est ainsi qu'il croit que pour l'élection des archontes chacune des quatre tribus désignait dix candidats, entre lesquels l'assemblée du peuple élisait les titulaires définitifs : système qui méconnaît l'inégalité profonde qui existait à cette époque reculée entre les trois premiers magistrats (archonte, roi, polémarque) et les six thesmothètes, et qui suppose un chiffre de candidats qui n'aurait de raison d'être que dans une constitution comme celle de Clisthène, où tous les collèges se composaient de dix membres. En revanche, au § 13 de la Πολιτεία, il n'est pas douteux qu'il ne faille préférer la leçon du ms. de Londres (ἄρχοντας ἑλέσθαι δέκα, πέντε μὲν εὐπατριδῶν) à la prétendue leçon du fragment de Berlin ἑλέσθαι [τέτταρ]ας μὲν qui ne repose très probablement que sur une faute de lecture. — Le chapitre sur l'orphisme et la philosophie ionienne n'est pas exempt de petites taches de ce genre, mais dans son ensemble c'est un morceau excellent, et dont on chercherait vainement l'équivalent dans aucune histoire grecque qui me soit connue. Si, d'autre part, on veut avoir une idée des écarts auxquels un homme d'esprit peut se laisser entraîner par l'excès d'imagination ou l'hypercritique, il faut lire, par exemple, les chapitres où M. M. « escamote » les Pélasges (§ 36) ou la migration béotienne (§ 123-4), décrit les institutions politiques de l'époque mycénienne (§ 106), ou prétend que la nationalité ionienne ne s'est formée qu'en Asie-Mi-

heure par l'agglomération, née des relations de voisinage, d'entre colons dont la race n'avait rien de commun (§ 155). Il est difficile de comprendre comment l'auteur concilie cette théorie aventureuse — partagée, j'ai le regret de le dire, par M. Beloch — avec l'expression de *altionische Phylen* dont il se sert un peu plus loin (§ 159). Que dire aussi de l'opinion insensée (§ 73 et 128) que le nom de la déesse Athéna vient du peuple athénien, et que la grande expansion du culte de la déesse atteste l'importance « préhistorique » de ce peuple? Puisque le mot de préhistorique vient de se rencontrer sous ma plume, qu'il me soit permis d'exprimer le regret que M. M. ait passé si rapidement sur la période désignée sous ce nom : c'est précisément parce que nos historiens classiques l'ignorent complètement en général qu'il importait de donner un résumé succinct, mais exact, des faits acquis, au moins à partir de l'âge des métaux. Enfin, il est véritablement inouï qu'un auteur instruit et peu suspect de chauvinisme scientifique ne prononce pas, dans un ouvrage consacré aux origines des États européens et grecs en particulier, le nom de deux livres d'une importance aussi capitale que la *Cité antique* de Fustel de Coulanges et les *Premiers habitants de l'Europe* de M. d'Arbois de Jubainville.

On le voit : tout n'est pas or dans le nouveau volume de M. Meyer, mais le fleuve charrie encore assez de paillettes pour qu'on puisse, sans la moindre hésitation, recommander à tous les amis de l'antiquité d'en faire leur profit. C'est, après tout, le Manuel le plus intéressant et le plus suggestif qui existe en ce genre; c'est surtout l'œuvre d'un véritable historien, non d'un de ces laborieux compilateurs qui à force d'analyse et de discussions de détail perdent de vue les grands ensembles, seuls intéressants en définitive.

Th. Reinach.

---

83. — F. Hanssen. **Sobre la interpretacion de un pasaje de la Iliada (de Jovis consilio)**. Inest summarium latine scriptum (Extrait des *Anales de la Universidad*). Santiago de Chile, Cervantes, 1893; 62 p.

La dissertation de M. Hanssen porterait mieux pour titre « de primitivis Iliadis partibus », et soulève tant de questions de détail qu'il faudrait une longue recension pour les analyser une à une; il me suffira de signaler celle qui est indiquée par le titre qui a plu à l'auteur. Les termes Διὸς βουλή (I, 5) signifient-ils que Zeus, dans son dessein d'envoyer à la mort nombre de héros, a suscité la querelle des rois et la colère d'Achille, ou bien que la colère d'Achille a été la cause déterminante de la volonté de Zeus, par l'intermédiaire de sa mère Thétis? M. H. se prononce en faveur de la première hypothèse, pour deux raisons principales : 1° le proème de l'*Iliade* est très ancien, et la rédaction primitive du poème ne comportait sûrement pas une entrevue de Thétis

et de Zeus : ce sont là des parties ajoutées postérieurement; en outre les vers XIX, 85-90 et 270-274 fortifient cette opinion; 2° les préambules d'autres épopées anciennes, notamment celui de l'*Odyssée*, imitent manifestement celui de l'*Iliade*; la comparaison justifie encore cette interprétation. M. Hanssen pense qu' « un travail scientifique écrit en espagnol court risque de rencontrer peu d'attention dans les autres pays » ; il fait donc suivre sa dissertation d'un résumé en latin, « la langue officielle de la république des lettres » (p. 48). Une seule observation de détail : M. Hanssen traduit πολύτροπον (*Od.* I, 1) par *multivagum*, parce qu'il correspond (?) à οὐλομένην (*Il.* I, 2), et doit contenir pour cette raison (?) l'idée de quelque chose de malheureux. Je lui demanderai alors pourquoi le poète a cru devoir amplifier πολύτροπον par ὃς μάλα πολλὰ πλάγχθη. La critique d'aujourd'hui trouve dans les textes tout ce qu'elle veut; je n'hésite pas à dire qu'un grand nombre d'idées fausses sur les œuvres littéraires anciennes proviennent de là.

My.

---

84. — **Notions de prosodie et métrique latines** à l'usage de l'enseignement secondaire classique, par G. Boissière, professeur au lycée de Niort, avec la collaboration de E. Ernault, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers. Paris, Ch. Delagrave, 1893. In-12 v-180 pp.

Mettre aux mains des élèves des lycées et des étudiants qui débutent dans les Facultés, en même temps qu'un traité de prosodie, un livre de métrique élémentaire mais au courant de la science et aussi complet que possible, tel a été le but de M. Boissière; on peut dire que ce but est atteint. Il y avait là une lacune à remplir. L'ouvrage de MM. Grumbach et Waltz, d'une méthode facile et d'un esprit juste, a rendu de réels services, mais il est trop succinct, et le progrès, fait depuis une dizaine d'années en ce genre d'études, exige plus de développement même en un simple manuel. L'Abrégé de métrique latine que M. Louis Havet vient de faire paraître, est une sorte de table du Traité de métrique du même auteur, livre savant et personnel, devenu classique; mais, en attendant que M. Havet nous donne une prosodie qui sera l'œuvre d'un maître, le travail de M. B. offre son utilité, même à côté de l'ouvrage, d'ailleurs vieilli, de Thurot, dans lequel M. Châtelain ne pouvait, sans en changer le caractère, opérer toutes les modifications désirables. M. B. s'autorise de la collaboration de M. Ernault qui apporte dans les questions de prosodie son expérience de linguiste et qui a montré, par des études sur la versification homérique, que la métrique est aussi de son domaine. Ce qui fait le mérite principal du livre de MM. Boissière et Ernault, c'est qu'il ne dit ni trop ni trop peu; ajoutons qu'il est clair et simple, que les termes techniques n'y sont employés qu'avec réserve, et que le ton modeste n'exclut pas une certaine netteté de décision.

Voici quelques critiques de détails. — P. 88 : « La réunion de deux

pieds forme une dipodie » ; il faudrait faire remarquer que des deux temps forts, il y en a un plus fort que l'autre, c'est ce qui fait l'unité de la dipodie; si on ne le dit pas, les élèves ne peuvent voir, dans la scansion par pieds ou par mètres, que l'effet d'un choix arbitraire. — P. 89 : « *Tout vers de plus de sept syllabes* a au moins un repos, appelé coupe ou césure, qui le divise en deux parties » ; il est fort douteux que la manière dont les mots sont groupés à la fin du vers alcaïque de neuf syllabes corresponde à l'idée de césure; il y a plutôt là une exigence de construction finale, et l'on ne voit pas bien un vers formé de deux hémistiches dont le premier aurait six syllabes et le second, trois seulement. — P. 93. « C'est dans le quatrième livre des Odes qu'Horace s'est montré particulièrement rigoureux » ; l'assertion est inexacte, au double point de vue de la césure, souvent féminine dans ce livre, et de l'hiatus d'un vers à l'autre, admis à plusieurs reprises dans les trois premiers livres et dont la proscription absolue dans le quatrième constitue un retour en arrière vers la métrique grecque. P. 96: L'exemple d'hexamètre spondaïque, pris dans les Géorgiques II, 5, est mal choisi à cause de l'allongement de la dernière syllabe de *gravidus* au cinquième temps fort, allongement dont il n'a pas été question dans les pages précédentes, dont par suite, M. B. se trouve obligé d'avertir le lecteur, et qui peut donner à croire qu'il y a là quelque chose de particulier à l'hexamètre spondaïque. — P. 98 : « la césure bucolique »; c'est là décidément une expression fausse : il faut dire « la ponctuation bucolique ». — P. 103, élision d'un hémistiche à l'autre dans le pentamètre dactylique : « elle est interdite... d'une façon à peu près absolue excepté chez Catulle qui suit l'usage grec » ; au moins faudrait il dire « Catulle et son école », ou, plus exactement, « Catulle et ses contemporains », la métrique de Catulle n'ayant rien de spécial à cet égard. — P. 105 : en donnant l'exemple pris à Properce IV, 4, 48 il eût été bon d'indiquer dans une note en petits caractères, comme M. B. a soin de le faire ailleurs, la particularité métrique, étrangère à la question, qui se trouve en plus dans ce vers, à savoir la persistance de la quantité brève à la finale de *cape* devant *spinosi ;* le silence sur ce point est de nature à dérouter un élève qui vient de voir, en tête de la page précédente, l'exemple tiré de Tibulle I, 5, 28, où la finale de *segete* s'allonge devant *spicas*. — P. 111 : pour la construction finale du sénaire iambique, M. B. ne fait pas une distinction suffisante entre le groupe de deux disyllabes dont le premier est un spondée, groupe peu agréable mais admis de loin en loin, et celui qui se compose de deux iambes et qui doit être proscrit. — P. 123 : il y a un septénaire trochaïque *asynartète*, qui même n'est pas rare dans Plaute. — P. 128 : je signale en passant une erreur de renvoi à la quatrième ligne; c'est non 112, mais 111 qu'il faut lire. — P. 157 : « 3e et 4e et, *ici*, 2e strophe asclépiade » ; il vaudrait bien mieux prendre un parti, après avoir, si l'on veut, averti que tous les métriciens ne sont pas d'accord; sinon, l'on risque d'étonner et de rebuter les élèves ; or il semble, à

lire les dernières lignes de la p. 146, que l'opinion de M. B. soit faite à cet égard, et dans un sens qui me paraît être le meilleur.

On voit qu'aucune de ces observations ne porte sur la doctrine et la méthode du livre de M. Boissière qui, par des qualités d'exposition claire et mesurée et par la justesse ordinaire des points de vue, mérite d'être répandu dans nos lycées et collèges

Frédéric Plessis.

---

85 — **La liberté de conscience à Rome**, par A. Wagener. Bruxelles, Hayez, 1893, 64 p. in-8. Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXVI, nos 9-10, pp. 283-344.

Le mémoire de M. Wagener est surtout consacré à la situation légale des chrétiens et des juifs dans la Rome impériale. On y trouve mis en lumière et complétés les textes cités par Mommsen dans son article de l'*Historiche Zeitschrift* de Sybel sur le délit religieux [1]. Ces travaux prouvent de la façon la plus certaine que les chrétiens étaient poursuivis à titre de chrétiens. La thèse que M. Le Blant a exposée autrefois est insoutenable et il est clair qu'il a eu tort de reproduire cet ancien mémoire sans le modifier. Je suis heureux de voir confirmées par l'avis d'un philologue aussi éminent que M. W. les observations que j'ai présentées ici à ce sujet [2]. Aux textes cités par M. Mommsen, M. W. ajoute plusieurs passages de Tertullien (*Apol.* 2, 44); ni l'un ni l'autre ne semblent avoir eu connaissance du chapitre consacré à cette question par M. Duchesne, auquel j'ai renvoyé.

Ainsi les chrétiens étaient poursuivis comme chrétiens. En vertu de quelle loi? On ne peut faire que des hypothèses. M. Mommsen et, à sa suite, M. W. pensent que c'est en vertu d'une disposition spéciale de la loi de majesté. M. Duchesne croit qu'il a existé une loi spéciale visant les chrétiens nommément. Les textes allégués en faveur de la première opinion ne sont pas formels et sont susceptibles de plus d'une interprétation. Dans l'*Apologétique*, Tertullien passe en revue les principaux chefs d'accusations dirigées contre les chrétiens. Le premier de tous est celui d'athéisme : *deos, inquitis, non colitis* (10);... *omnis ista confessio illorum qua se deos negant esse quaque non alium deum respondent praeter unum, cui nos mancipamur, satis idonea est ad depellendum crimen laesae maxime romanae religionis* (24). Et il termine par les mots : *satis haec aduersus intentationem laesae diuinitatis* (27). Un nouveau développement commence ensuite : *Ventum est ad secundum titulum laesae augustioris maiestatis, siquidem maiore formidine et callidiore timiditate Caesarem obseruatis quam ipsum de Olympo*

1. 1890, 389.
2. 1893, II, 297.

Iouem. M. W. ajoute : « Il existait donc.... une interprétation de la loi de lèse-majesté d'après laquelle celle-ci comprenait aussi bien *(primus titulus)* les offenses envers les dieux nationaux de Rome que celles *(secundus titulus)* qui étaient dirigées contre l'empereur. » Je crois que cette explication fausse le texte. Tertullien ne veut pas parler d'un second titre de la loi de majesté, mais d'un deuxième chef d'accusation, qui consiste dans la violation de la majesté impériale ; *laesae augustioris maiestatis* est un génitif de définition. Il ne peut d'ailleurs être l'équivalent de *legis maiestatis*, et le participe *laesae* indique, comme d'ordinaire, l'idée principale que nous traduisons en français par un substantif d'où dépend le mot qu'il qualifie en latin. On pourrait discuter de même les autres textes, mais celui-ci est le plus probant. L'hypothèse de M. Duchesne qui croit à l'existence d'une loi spéciale ne peut être vérifié directement ; mais elle seule explique la procédure singulière suivie par les magistrats : ils vérifient si les accusés sont chrétiens et les moyens les plus sûrs de ne pas s'y tromper sont déjà indiqués par Pline (X, 96). S'ils renoncent par un acte positif à cette qualité, ils ne doivent pas être inquiétés (rescrit de Trajan) ; procédure qui serait étrange à l'égard d'individus coupables de lèse-majesté. Dans la correspondance échangée à cet égard entre Pline et l'empereur, il n'est pas une seule fois question de la loi de majesté. Le gouverneur de Bithynie n'aurait pas eu à consulter l'empereur, si un titre spécial de la loi eût pu servir de base aux poursuites.

Il y a un autre point qui pourrait donner lieu à une discussion ; c'est la confusion que les Romains ont longtemps faite entre les chrétiens et les juifs. M. W. en parle à peine. C'est une question qui est pourtant étroitement liée à celle de la procédure. On trouvera du moins dans la brochure de M. W. un grand nombre de textes relatifs aux juifs. Il n'eut pas été inutile de rappeler à ce propos les articles de M. Hild, sur *les Juifs dans l'empire romain* [1]. Le mémoire de M. Wagener, malgré ces observations, est très intéressant ; c'est un recueil précieux de textes et d'indications bibliographiques, auquel on devra recourir toutes les fois qu'on s'occupera de la situation légale des cultes étrangers à Rome.

Paul Lejay.

---

86. — **Fernando de Herrera. — L'Hymne sur Lépante,** publié et commenté par M. Alfred Morel-Fatio, directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes-Études. Paris, Picard, 1893, 37 p.

La brochure de M. Morel-Fatio, comprend trois parties : une préface, qui nous apprend le but de la publication, une étude biographique, lit-

---

1. *Revue des études juives* n° 17 (1884), 21 et 22.

téraire et bibliographique, enfin le texte commenté de la *Canción por la Vitoria de Lepanto*.

M. Morel-Fatio, après avoir constaté la pauvreté de notre « outillage grammatical et lexicologique » en ce qui concerne l'enseignement de l'espagnol, montre l'utilité d'un « recueil de textes espagnols convenablement choisis et élucidés » et il ajoute qu'il est tout disposé à préparer un choix de ce genre. Tous les hispanisants, — le nombre malheureusement n'en paraît pas grand, — lui sauront gré de ce nouveau service, d'autant plus opportun que, grâce aux arrêtés du 29 juillet et 1er août 1893, l'espagnol est destiné à prendre, dans le Midi du moins, une place importante dans l'Enseignement Moderne, et qu'aucune des anthologies parues depuis Capmany et Quintana jusqu'à Lemcke et Menéndez Pelayo ne répond au but à atteindre. Le travail de M. M.-F. est un « spécimen » qui permettra aux intéressés d'apprécier la méthode de l'auteur, et à ce dernier de s'éclairer sur « les besoins de l'enseignement nouveau». La meilleure manière de répondre à ses intentions, c'est donc de lui soumettre, le plus nettement possible, les observations qu'il sollicite de si bonne grâce.

La première que nous lui adresserons est relative au but qu'il poursuit et au caractère qu'il prétend donner à l'ouvrage en préparation. A qui ce dernier est-il destiné? Aux professeurs? Mais ce sont surtout les élèves qui ont besoin de « Morceaux choisis », et l'auteur ne se le dissimule pas. Et si ce sont ces derniers qu'il vise, il est manifeste pour quiconque a quelque expérience de l'enseignement qu'un ouvrage fait sur le plan dont on nous soumet un échantillon dépassera trop le niveau de l'Enseignement Moderne, et j'ajoute, de tout enseignement secondaire. Or, la première condition en matière d'enseignement est de savoir bien exactement à qui l'on a à faire, et la seconde, de proportionner cet enseignement aux connaissances acquises, à la valeur intellectuelle, aux besoins de son public. Le même livre ne peut servir à la fois au maître et à l'élève : il faut choisir. Peut-on espérer qu'un élève « moderne », quelqu'intelligent qu'on le suppose, s'intéresse, par exemple, à la justification des formes poétiques ou archaïques de Herrera (*do = de ubi; do* = lat. vulg. *dao*, etc.), à ses réformes orthographiques, ou bien aux innovations — très intéressantes certainement — de sa versification? Il aura assez à faire que de bien comprendre le sens du texte; si, par surcroît, il en sent les mérites et les défauts, ne lui en demandez pas davantage, provisoirement. La reproduction de l'orthographe originale de chaque auteur, chose bonne en soi et nécessaire dans une édition *savante*, le déconcertera sans grand profit : il semble peu utile, sinon dangereux, d'écrire, dans un livre d'enseignement, *meresca, mescla, ineto, aver, à* (= ha), *vê 'l rigor*, etc , pour conserver l'orthographe, d'ailleurs assez fantaisiste, de Herrera. A plus forte raison son système de ponctuation, d'accentuation, sa théorie de la synalèphe ou de l'hiatus, fondée sur le sens (*desconfio, — aborresco, | amo, espero*), etc.,

resteront lettre morte pour l'élève. De même, les rapprochements entre le texte de la *cancion* et les passages bibliques imités le laisseront froid : *il ne sait pas le latin*. Il n'appréciera pas davantage les recherches trop érudites sur la biographie ou la bibliographie des auteurs : il n'a qu'une connaissance très sommaire, ou même nulle, de l'histoire littéraire : on ne la lui a pas enseignée. — Raison de plus, direz-vous, pour la lui apprendre. Sans doute. Mais le temps restreint qu'il y peut consacrer, le but spécial qu'il poursuit, le peu d'étendue de ses connaissances générales exigent impérieusement qu'on se borne à l'indispensable et qu'on se montre sobre d'érudition.

Pour ces raisons, qu'il paraît oiseux de développer, la chrestomathie projetée par M. Morel-Fatio, — si nous en jugeons par le spécimen qu'il nous propose — ne peut s'adresser qu'aux maîtres, qu'aux lettrés, qu'aux hispanisants déjà versés dans l'étude de la grammaire historique et de la littérature.

A ce point de vue, si l'utilité de l'ouvrage est moins évidente, les critiques qui précèdent n'ont plus de raison d'être. Professeurs et amateurs y trouveront beaucoup plus qu'on ne leur promet, puisqu'au lieu d'une simple anthologie, on leur offre une suite méthodique de monographies originales et les éléments épars d'une grammaire, d'une rhétorique et d'une poétique : ils auraient mauvaise grâce à se plaindre que la mariée soit trop belle. Tout au plus pourraient-ils se demander si tout cela est logiquement contenu sous cette rubrique de « Morceaux choisis », si le plan n'amènera pas des répétitions ou des lacunes, s'il n'y aurait pas avantage à alléger l'ouvrage en retirant tout ce qui est histoire littéraire, pour en faire une œuvre à part. D'autant plus qu'à poursuivre sur le plan indiqué, le recueil serait tellement volumineux qu'il comprendrait nécessairement plusieurs tomes et rivaliserait en étendue avec ceux de Sedano ou de Lemcke.

Ces remarques faites, il est inutile de dire à ceux qu'intéresse la philologie espagnole, que la notice consacrée à Herrera, à sa biographie (malheureusement bien obscure encore), à ses réformes, à sa bibliographie, est faite avec le soin ordinaire que l'auteur apporte à ce genre de travaux. La date, longtemps inconnue, de la naissance de Herrera, 1534, a été fixée par la publication, en 1845, dans le *Semanario Pintoresco*, des notes de Pacheco : elle peut être corroborée par ce que nous dit Rodrigo Caro (né 1573) de ses relations avec Herrera (*Clar. Varones*, p. 42). Nous connaissons désormais, grâce à M. M.-F. et à M. Bourciez, la grande dame que chantait le poète de Séville. Quant aux origines littéraires de la poésie Herrerienne, M. M.-F. estime avec raison qu'elles remontent non seulement à Pétrarque, mais à Auzias March. Il serait non moins facile, croyons-nous, d'établir que Gongora est le descendant direct de Herrera.

Dans le commentaire de la *Cancion*, l'auteur s'est appliqué, après Conti et Lista, à rapprocher du texte les nombreux passages bibliques

traduits ou imités par Herrera. Ces rapprochements ne sont assurément pas inutiles, mais le commentaire, à notre avis, serait plus instructif encore s'il était moins sobre d'explications sur la grammaire, l'orthographe, la prosodie, qui seraient ici plus à leur place peut-être que dans la notice. Ce texte, il est vrai, n'est pas le texte original et *Herrerien* de 1572, mais celui fourni par Pacheco en 1619. Or, le texte de Pacheco, que Herrera (mort en 1597) n'avait pu revoir, est loin de reproduire exactement le système orthographique de l'auteur, de telle sorte qu'il ne concorde plus avec ce qu'on nous dit dans la notice de l'orthographe imaginée par le poète grammairien. C'est ainsi que, contrairement aux principes de ce dernier, les *esdrújulos* n'y sont jamais accentués, que des formes verbales, qui ne peuvent être confondues avec d'autres, y portent l'accent, etc. Au surplus, il serait facile de signaler, dans ce commentaire, d'excellentes notes historiques ou philologiques (voy. celles des vers 18, 22, 45, 85, etc.); très rares sont celles qui pourraient prêter à la critique [1].

En résumé, nous ne saurions trop engager, pour notre part, M. Morel-Fatio à poursuivre résolument l'ouvrage dont il offre un spécimen aux lecteurs compétents : il rendra, sans aucun doute, le plus signalé service aux études hispaniques, pour lesquelles il a tant fait déjà. Mais il faudra croyons-nous, qu'il se résigne à l'écrire pour d'autres que pour nos élèves de l'Enseignement secondaire, auxquels il semble avoir songé tout d'abord.

MÉRIMÉE.

---

87. — E. NESTLE. **Ein Jubilæum der lateinischen Bibel** zum 9 November 1892, Tuebingen, Heckenhauer, 1892, 27 pp. in-8. Prix : 40 Pf.

Il est un peu tard pour signaler la brochure de M. Nestle ; mais l'auteur vient de la réimprimer dans son recueil : *Marginalien und Materialien* et de lui donner une nouvelle et plus complète publicité. Le 9 novembre 1892 marquait, en effet, le troisième centenaire de la Bible Clémentine. Cette date a passé inaperçue dans l'Eglise romaine et seul, un savant israélite, je crois, en plein pays protestant, a songé à la célébrer.

M. N. raconte l'histoire des deux éditions pontificales de la Bible

1. Il semble nécessaire de corriger l'interprétation des vers 13-15. M. M.-F. construit : *(El tirano)... que la cerviz cativa i las manos de los nuestros aviva* (pour *avivan*) *al ministerio injusto de su estado.* Il paraît plus simple et plus correct de construire : *... que cativa la cerviz y aviva los manos...* — Au vers 20, *i defendido* est bien obscur; la leçon de 1572 est évidemment meilleure. — Aux vers 46-49, rappeler l'ode de H. sur la révolte des Alpujarras. — Au vers 120, ne faut-il pas lire *rendieron (rindieron)* pour *riendieron?* — Au vers 188, la correction de Bœhl de Faber *le ofende*, au lieu de *te ofende*, des textes de 1572 et 1619, n'est pas nécessaire : l'idée est bien expliquée par les deux vers suivants.

latine, fait connaître les phases par lesquelles a passé cette entreprise, décrit les exemplaires originaux imprimés sous les auspices de Sixte V et de Clément VIII et reproduit les pièces les plus importantes Ces pages, écrites d'abord pour un journal local à l'usage des gens du monde seront donc utiles aux spécialistes. La profonde connaissance qu'a M. N. des textes bibliques lui a permis d'ajouter des remarques curieuses sur bien des points secondaires. Il y a pourtant lieu de contester son assertion au sujet du féminin *ipsa* dans le célèbre verset de la Genèse (III, 15) : *ipsa conteret caput tuum.* Ce n'est pas une faute d'impression. L'ancienne traduction et S. Jérome avaient bien la vraie leçon *ipse* (cf. Cypr., I, 73 Hartel) ; mais, comme me le fait remarquer M. Loisy, *ipsa* est une vieille faute, puisque le commentaire de Bède suppose ce texte.

M. Nestle montre dans cette brochure les qualités et la science que l'on a déjà goûtées dans d'autres travaux. En la lisant, on regrette une fois de plus que l'auteur n'ait pas trouvé dans son pays les appréciateurs qu'il méritait et les occupations auxquelles une vie consacrée à la science semblait le vouer pour toujours.

Paul Lejay.

---

88. — **Il Cortegiano del conte Baldesar Castiglione** annotato e illustrato da Vittorio Cian. Florence, Sansoni, 1894. In-12 de 443 p. Prix : 2 fr 80.

Un des plus célèbres textes classiques de la littérature italienne, le *Cortegiano* de Castiglione, vient d'être l'objet d'une édition comportant une revision complète du texte et un commentaire perpétuel. Qu'on ne se laisse pas arrêter par le caractère scolaire de la collection à laquelle appartient le volume ; le travail de M. Cian est une œuvre de science au premier chef et on ne citera plus désormais le *Cortegiano* que d'après son édition. Il l'a conduite sur le ms. Ashburnham 409 de la Laurentienne, écrit par le copiste de l'auteur, revu par celui-ci et préparé pour l'impression de 1528. Le commentaire, qui n'avait jamais été essayé, constitue un trésor compact de renseignements de tout genre, et, au point de vue historique, est à rapprocher heureusement du livre récent de MM. Luzio et Renier, *Mantova e Urbino*, qui a jeté une si vive lumière sur toute la société mise en scène dans le fameux dialogue. M. Cian a cherché à satisfaire à la fois deux lecteurs, dont les besoins sont assez différents, l'étudiant et l'érudit, et sa modeste préface manifeste à ce sujet quelque inquiétude. Qu'il se rassure : ce rôle difficile a été pleinement rempli.

P. N.

---

89. — Flamini (Francesco). **L'ecloga e i poemetti di Luigi Tansillo.** *Biblioteca napoletana di storia e letteratura*). Naples, 1893. Petit in-quarto de CLX-272 p. Prix : 5 fr.

Tansillo, qui a d'ailleurs été lié avec les plus célèbres écrivains italiens de son temps, a eu la bonne fortune que Malherbe mît chez nous à la mode un de ses poèmes, mais son malheur a voulu que Malherbe choisît le moins heureux, les *Lagrime di S. Pietro* dont les quinze chants n'offrent qu'une suite de pieuses mais monotones lamentations. Ses petits poèmes, notamment la *Clorida*, le *Podere*, la *Balia* (où il conseille aux mères de nourrir elles-mêmes leurs enfants) méritaient la réimpression que M. Flamini vient d'en faire pour la collection que dirige mon savant ami, M. Benedetto Croce. Sa vie même offre de l'intérêt, car il ne fut pas un versificateur éternel : admis en 1535 par le vice-roi de Naples au nombre des gardes nobles qu'on appelait les *Continui*, il a pris part, durant de longues années, aux campagnes dirigées sur terre et sur mer contre les Turcs, et on lui pardonne plus facilement qu'à un autre d'avoir loué les Espagnols parce qu'il s'est battu pour eux et qu'il a dénoncé quelquefois leur cruauté [1].

On retrouvera dans l'ample préface de M. Flamini et dans ses notes l'érudition surprenante pour son âge que nous avons louée ici-même en analysant son important ouvrage sur les poètes lyriques toscans antérieurs à Laurent le Magnifique ; on y retrouvera son judicieux éloignement pour la complaisance du panégyriste ; et l'on s'applaudira en outre de voir qu'il s'affranchit de sa défiance trop puritaine à l'endroit de la critique littéraire et de l'analyse psychologique. Dans son précédent ouvrage, il ne voulait presque nous donner que des faits et se défendait, comme d'une tentation profane, du désir d'en mettre en lumière la portée et d'y répandre de l'agrément. Cette fois, au contraire, il ne se borne pas à rassembler des documents sur la vie de Tansillo, à publier des lettres inédites qu'on lui attribue, à donner la bibliographie de ses œuvres ; il s'applique à rechercher les liens de parenté intellectuelle qui le rattachent à ses prédécesseurs et à le faire connaître par la fidélité et l'indépendance qu'il porte tour à tour dans l'imitation. On sent que, depuis qu'il a fait ses preuves et mérité l'honneur de seconder à l'Université de Pise un maître éminent, il ose davantage. Peut-être le caractère intime de Tansillo ne ressort-il point encore assez de son étude biographique, mais c'est plaisir de voir la finesse, et non pas seulement la science, avec laquelle il démêle dans les poèmes de son auteur la part des souvenirs et celle de l'invention personnelle. Il nous le mon-

1. Sur la clémence de la satire italienne au XVI[e] siècle à l'endroit de la domination espagnole, la plus lourde de toutes celles qui pesèrent sur la péninsule, voir des remarques instructives p. LXXXVII-LXXXVIII. Un spirituel Italien me disait un jour, à propos du *torrone* (nougat) de Crémone, que c'était le seul *dolce ricordo* qu'elle eût laissé en Italie.

tre calquant *I due pellegrini* sur la *Cecaria* d'Antonio Epicuro, le *Vendemmiatore* sur des stances italiennes et des distiques latins de Bembo, imitant dans *Clorida* l'*Aretusa* de Bern. Martirano. dans le *Podere* Columelle et Varron, dans la *Balia* Aulu-Gelle, et toutefois composant ses poèmes avec un goût, une grâce, une verve qu'il ne doit à personne. Il fait sentir la délicatesse native d'un écrivain qui, après avoir dû, à vingt deux ans, les premiers applaudissements du public et la faveur d'une cour à un ouvrage licencieux, a eu le courage d'être ingrat envers l'obscénité et de rompre pour toujours avec elle. Voilà un genre d'expiation plus méritoire encore que l'ennuyeux poème dont la promesse avait fait en 1564 retirer son nom de l'Index. C'est encore un mérite peu commun et fort bien relevé par M. Flamini que d'avoir su dans la satire éviter le burlesque dont il trouvait l'exemple chez quelques-uns de ses modèles.

Quant au poème du *Vendemmiatore* qu'il rachetait par cette surveillance sur lui-même, M. Flamini, justement rebuté par le sujet, s'est abstenu d'en donner un commentaire suivi. Peut-être aurait-il dû ne pas reproduire une œuvre dont il n'y a eu que trop d'éditions et où l'obscénité s'étale avec une prolixité insipide. A cette réserve près, on ne peut que féliciter le jeune savant du nouveau service qu'il vient de rendre à la littérature de sa patrie.

Charles Dejob.

---

90. — Baron de la Morinerie. **Les origines du caoutchouc. François Fresneau, ingénieur du roi, 1703-1770.** La Rochelle, imprimerie nouvelle Noel Texier, 1893. In-8 de 133 p. Tiré à 300 exemplaires.

Ce petit volume, élégamment imprimé sur beau papier, très spirituellement écrit, du commencement jusqu'à la fin [1], contenant beaucoup de documents inédits, fera la joie des bibliophiles et des curieux. M. de La Morinerie, qui est lui-même un fervent bibliophile et un grand curieux, a bien mérité de ses confrères des deux genres. L'aimable érudit rappelle tout d'abord que « découverte et application, le caoutchouc est chose toute moderne ». On le trouve signalé pour la première fois, en juillet 1743, par le savant La Condamine dans sa *Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale*, dont il donna lecture à l'Académie des Sciences le 28 avril 1745 [2]. Quatre ans

1. Dans toute la réalité de l'expression, car le *mot de la fin* est un très joli mot.

2. M. de La M. extrait de la *Relation* ce piquant passage : « On fait avec la même matière des pompes ou seringues qui n'ont pas besoin de piston : elles ont la forme de poires creuses, percées d'un petit trou à leur extrémité, où ils adaptent une canule de bois : on les remplit d'eau, et en les pressant lorsqu'elles sont pleines, elles font l'effet d'une seringue ordinaire. Ce meuble est fort en usage chez les Omaguas. Quand ils s'assemblent entre eux pour quelque fête, le maître de la maison ne

plus tard, La Condamine fut saisi par ses collègues d'un Mémoire sur le caoutchouc, œuvre d'un ancien ingénieur de la marine à Cayenne, qui, lors de ses fonctions, de 1732 à 1748, avait rencontré l'arbre qui produit la substance désignée sous le nom de *Cahuchu* en la province de Quito [1], et, d'expériences en expériences, était parvenu à dissoudre cette résine et à l'utiliser d'une façon pratique. Le mémoire de l'ingénieur, dit M. de La M. (p. 3), était bien fait pour piquer l'attention de ce grand curieux de La Condamine [2]. Il en rendit compte à la docte compagnie, dans un rapport élogieux, où, comme s'il pressentait l'avenir réservé au caoutchouc, il s'empressait de prendre date, rappelant que dès l'année 1736 il avait envoyé à l'Académie, par l'intermédiaire de M. du Fay, le directeur du Jardin du Roi, quelques rouleaux de cette matière d'aspect noirâtre, et reproduisait (26 février 1751) la note alors envoyée et non imprimée. Après avoir décrit l'arbre qui « croît dans les forêts de la province d'Esmeraldas », qui « est appelé par les naturels du pays Hhévé », d'où « découle par la seule incision une résine blanche comme du lait », qui, exposée au soleil, « se durcit et se brunit », etc. La Condamine, parlant des détails qui lui avaient manqué sur l'arbre et sur la préparation de sa résine, continuait ainsi : « Je reçus un mémoire qui laisse peu de chose à désirer sur ce sujet. Il est de M. Fresneau, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, ci-devant ingénieur à Cayenne, où il a passé quatorze ans. Après de longues recherches il a enfin découvert dans cette colonie l'arbre d'où distille le caoutchouc. »

Ici M. de L. aborde la biographie de l'ingénieur, constatant que l'on consulte en vain sur son compte tous les recueils biographiques et que son nom est à peine inscrit dans quelques encyclopédies, et encore, le plus souvent, d'une façon vague ou dédaigneuse : *M. Fresneau, un nommé Fresneau, un certain Fresneau, un colon français*, etc. Il constate encore que si La Condamine avait entrevu, au pas de course du voyageur, ce fut Fresneau qui chercha, qui découvrit, qui s'absorba dans l'expérimentation scientifique, qui trouva le premier la solution pratique et industrielle. On doit donc saluer en lui l'initiateur d'une

---

manque jamais d'en présenter une par politesse à chacun des conviés et son usage précède toujours parmi eux les repas de cérémonie ». M. de La M. ajoute plaisamment (p. 2) : « En vérité, c'était un étrange raffinement de précaution gastronomique chez des sauvages. »

1. Dans aucun de nos dictionnaires, même dans le plus récent et le meilleur, on n'a rappelé que La Condamine traduisit *cahuchu* par *caoutchouc* et fut ainsi le réel parrain du mot. Il faudra désormais rendre à l'état-civil de ce mot la date de sa naissance et le nom de son introducteur. Je voudrais que l'on pût arriver à déterminer ainsi l'origine précise de la plupart des mots de la langue française.

2. A propos de cet éloge donné par M. de La M. à *son ancêtre* (je dis *éloge* parce que la curiosité est une des qualités les plus fécondes de l'esprit humain), rappelons, d'après Voltaire, le joli mot du bourreau qui, voyant les archers, un jour de supplice en place de Grève, repousser La Condamine avide de voir de près les détails de l'exécution, leur dit : « Laissez entrer Monsieur, c'est un amateur. »

invention des plus intéressantes et des plus populaires. N'est-ce pas, continue M. de La Morinerie, une mémoire à tirer de l'oubli? La tentative me plaît.

La tentative a parfaitement réussi. S'aidant des documents officiels conservés aux archives de la marine et des documents divers de son propre cabinet [1] (un curieux est presque toujours un habile et heureux collectionneur), M. de La Morinerie retrace, avec autant de soin que de talent, la biographie de son compatriote, lequel fut non seulement un homme de science, mais un homme de bien, non seulement un travailleur, mais un patriote. Il le suit dans sa vie accidentée, mais toujours admirablement employée, depuis le jour de sa naissance à Marennes (29 septembre 1703) jusqu'à sa mort arrivée à Marennes, le 25 juin 1770. Je ne puis analyser ce récit, mais je me plais à y renvoyer tous ceux qui aiment les choses neuves bien dites et qui apprécieront autant l'honnêteté des sentiments que l'agrément de la narration dans le biographe de Fresneau, dans l'historien du caoutchouc. T. DE L.

CHRONIQUE

BULGARIE. — Le ministère de l'Instruction publique de Sofia a commencé en 1889 la publication d'un *Recueil de littérature populaire, de science et de littérature* (*Sbornik za Narodni oumotvoronia, naouka i knijina*). Neuf volumes ont déjà paru (format grand in-8°. Sofia, imprimerie de l'État). Ils renferment des travaux d'écrivains bulgares et étrangers à la Bulgarie (notamment de MM. Dragomanov, Volkov, Oblak), des fac-similés de manuscrits, des reproductions de costumes populaires. A signaler dans le dernier volume : OBLAK, Quelques remarques sur des textes slavons; MATOV, Etudes greco-bulgares; SCHICHMANOV, Contribution à l'étymologie populaire bulgare; TEODOROV, Bibliographie bulgare, etc. Il serait à souhaiter que le dixième volume qui paraîtra prochainement fût accompagné d'une table générale des matières contenues dans cette intéressante collection.

RUSSIE. — L'auteur du *Dictionnaire critique et biographique des écrivains et des savants Russes*, M. S. A. VENGEROV, commence la publication d'un recueil intitulé : *La poésie russe, recueil des œuvres des poètes russes, publiées intégralement ou par extraits avec des portraits et des études biographiques.* Le recueil entier formera 12 livraisons. Chaque livraison (in-4°) comprend environ 150 pages à trois colonnes et coûte de 1 rouble à 1 rouble 50. Les trois livraisons déjà parues renferment les œuvres de Kantemir, Trediakovsky, Lomonosov, Soumarokov (moins les tragédies), Vasili Maïkov, Kostrov, Petrov, Khemnitzer, Kheraskov, Bogdanovitch. Les notices sont dues à des collaborateurs différents (MM. Boulitch, Grote, L. Maïkov, Stoïounine, etc.), etc. L'ouvrage paraît à la librairie Karbasnikov.

1. Voir (p. 129-133) la *Table sous forme d'inventaire de tous les documents manuscrits originaux, relatifs à la découverte et aux expériences de Fresneau sur le caoutchouc, mis en œuvre dans cette étude*. Plusieurs de ces documents émanent de Fresneau même. Le premier en date (19 février 1746) est une lettre à « Monseigneur de Maurepas » où il lui annonce sa découverte. Croirait-on qu'un jurisconsulte rochelais, cité par M. de La M. (p. 14), a pu dire de ce frivole personnage que « ce grand ministre s'est distingué par l'étendue de ses lumières, la profondeur de ses vues et la sublimité de ses talents »?

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 février 1894.

Une lettre de M. F. Foureau, datée d'Ouad-Takhamalt, oasis des Touareg Azguer, annonce que l'explorateur va traverser ce pays et se trouve sur une des routes qui mènent de la Méditerranée (Tripolitaine) au Soudan. Nulle trace d'occupation romaine ou de civilisation ancienne; seuls, de nombreux silex taillés révèlent la présence de l'homme préhistorique.

M. A. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, écrit que les fouilles de la nécropole de Tarquinia-Corneto ont été récemment reprises par la municipalité de Corneto et dirigées ou suivies par M. W. Helbig, correspondant de l'Académie. On y a découvert une tombe à puits qui consiste en un grand *dolium* fermé par une simple dalle. Cette tombe contenait divers objets : une urne composée de plaques de bronze rivées et renfermant des cendres et des ossements carbonisés, une coupe de bronze, des fibules de bronze et d'argent et les fragments d'une lance. La pointe supérieure de cette lance est en fer, ce qui reporte la tombe à une époque relativement peu ancienne. — Les travaux préparatoires de la restauration de la basilique de Santa Maria in Cosmedin sont terminés. On voudrait remettre cette basilique en l'état où elle se trouvait au XIIe siècle, lors de sa transformation par Calixte II. On y laisserait subsister autant que possible les fragments de sculpture et de peinture qu'on a retrouvés des époques antérieures (IVe, VIe et VIIIe siècles). — L'empereur d'Allemagne vient d'accorder, pour une durée de quatre ans, une somme de 60,000 marks à l'Institut royal historique prussien, établi à Rome depuis 1888. Cet institut se propose de publier les suppliques relatives à l'Allemagne conservées aux archives du Vatican.

Le comité d'organisation du 10e congrès international des Orientalistes invite l'Académie à se faire représenter à la session de Genève qui aura lieu du 3 au 12 septembre 1894.

La place de membre ordinaire devenue libre par le décès de M. H.-W. Waddington est déclarée vacante. La discussion des titres des candidats aura lieu le 9 mars.

M. Heuzey, membre de l'Académie, présente des observations nouvelles sur le palais de Tello. M. de Sarzec a retrouvé, au milieu de ces constructions très remaniées, une tour d'angle et une grande porte d'entrée certainement édifiées par le patési Goudéa. Elles reproduisent trait pour trait les dispositions du plan d'une enceinte fortifiée que la célèbre statue de ce prince, conservée au Louvre, tient sur ses genoux. Cette constatation modifie quelque peu l'idée qu'on s'était faite du principal édifice de Tello. La construction de Goudéa, sorte de propylée, faisant partie d'une enceinte à la fois religieuse et militaire, était le développement de l'ancien sanctuaire consacré par le patési Our-Baou au dieu Nin-Ghirsou. Goudéa étant patési, c'est-à-dire vicaire de ce dieu, habitait dans les dépendances du temple. De là le triple caractère de cet édifice, à la fois sanctuaire, forteresse et palais.

M. Paul Meyer, président, fait distribuer aux membres de l'Académie un projet de budget dont la discussion et l'approbation auront lieu à la prochaine séance.

M. Théodore Reinach fait une communication sur deux vers de l'*Iliade* (dans le catalogue des alliés de Priam livre II), où il est question des chefs des Halizons, venus du pays d'Alybé, où naît l'argent. Les commentateurs anciens ont cherché un peu partout ce peuple et ce pays mystérieux; Strabon, dont l'opinion a fait fortune, les identifie avec les Chalybes de Pont. M. Reinach démontre que cette explication ne soutient pas l'examen. Alybé est, d'après les géographes, le nom de celle des deux colonnes d'Hercule qui était située en Europe, et le vers d'Homère est ainsi la plus ancienne allusion connue aux célèbres mines d'argent de l'Espagne méridionale.

M. Gustave Schlumberger, membre de l'Académie, communique de belles photographies de la croix byzantine des Zaccaria, conservée depuis cinq siècles au trésor de la cathédrale de Gênes et avec laquelle l'archevêque donnait jadis la bénédiction au nouveau doge. Cette croix d'argent doré, enrichie de plusieurs centaines de perles et pierres précieuses, porte à son centre deux fragments de la vraie croix. Des médaillons et une inscription votive en décorent le revers. Elle passait pour avoir appartenu à saint Jean l'Evangéliste, patron d'Ephèse. Restaurée aux frais de l'évêque de cette ville, Isaac, directeur de Michel Paléologue et son ambassadeur à Rome, prise par les Turcs et mise par eux en gage à Phocée, elle fut reconquise à l'assaut de cette ville (1308) par un des membres de la famille génoise des Zaccaria, qui furent princes de Chio et des deux Phocée. Un autre membre de la même famille en fit don à la cathédrale.

M. Cordier continue la lecture de son mémoire sur l'Extrême-Orient dans l'Atlas catalan de Charles V.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE

N° 10 — 5 mars — 1884

Bibliothèque linguistique Américaine, tomes XVI-XVII.

91. — **XVI. Principes et Dictionnaire de la langue Yuracare ou Yurujure,** composés par le R. P. La Cueva, et publiés, conformément au manuscrit de d'Orbigny, par Lucien ADAM. Paris, Maisonneuve, 1893. Gr. in-8, 123 pp.

92. — **XVII. Matériaux pour servir à l'établissement d'une grammaire comparée des Dialectes de la famille Caribe,** par Lucien ADAM. Paris, Maisonneuve, 1893. Gr. in-8, 142 pp.

M. L. Adam ne paraît pas vouloir se reposer sur le prix Loubat : il publie, coup sur coup, un nouveau document grammatical sur une langue jusqu'à présent inconnue, et une œuvre originale. Le yuracare paraît éteint, si j'en juge d'après l'avertissement de l'auteur, et semble constituer une unité linguistique à jamais isolée; car je ne lui vois rien de commun avec ses voisins immédiats de l'ouest et de l'est, le quichua et le chiquito. Il est vrai que ses conjugaisons rappellent assez, quoique avec plus de simplicité, le système à la fois préfixant et suffixant du chiquito ; mais, d'autre part, je constate que le bilinguisme y est inconnu, et qu'il possède un système de numération fort complet, tandis que les Chiquitos, si je ne me trompe, ne comptaient pas même jusqu'à trois. Qu'il l'ait emprunté au quichua, c'est ce qu'interdisent de penser, et la forme même des numéraux, et plus encore le système très particulier de cette numération, quinaire à l'origine, décimale par perfectionnement, mais opérée par soustraction et non par addition pour les nombres 7-9. On a, en effet : 1 *lecta*, 2 *lasic*, 3 *livi*, 4 *lapsa*, 5 *cheti*, 6 *chicheti* (qui doit signifier « 1 5 » ou plutôt quelque chose comme « grand cinq »), mais ensuite, 7 *livi tese*, 8 *lasic tese*, 9 *lecta tese*, 10 *tibanti*, etc. : il est donc clair que « sept » se dit « trois en moins » ou « trois ôtés [de dix] », et je remarque en passant que « robar » se dit en yuracare *sete*, dont précisément *tese* pourrait être une sorte de méta-

thèse[1]. Je n'insiste pas : il y aurait abus à vouloir analyser un idiome dont sans doute nous n'aurons jamais les tenants ni surtout les aboutissants.

La modestie de l'auteur l'a bien servi pour le titre du livre où il fait passer en même temps sous nos yeux jusqu'à vingt-quatre représentants de la famille linguistique caribe. « Matériaux », nous dit-il. Il nous donne davantage, car il les a tout au moins équarris. Mais on voit d'abord la raison pour laquelle il n'a pas jugé possible l'établissement d'une vraie grammaire comparée de ces dialectes : la phonétique précise lui en échappait encore, et il est trop au courant des légitimes méthodes pour se dissimuler qu'une grammaire quelconque suppose aujourd'hui la constatation préalable et sûre d'un certain nombre de lois ou de concordances phonétiques. Or, de lois générales, il ne paraît pas en avoir découvert ; car les « permutations » soigneusement signalées, mais à propos de chaque mot en particulier, dans la partie lexicologique, sont isolées, capricieuses et ne se laissent pas réduire à une formule générale, même provisoire. Il n'est pas question encore, bien entendu, de reconstituer un vocalisme et un consonnantisme précaribes, pour en suivre les modifications régulières dans les langues issues. Mais on aimerait à savoir à quelle époque approximative remonte, dans la pensée de M. Adam, leur première séparation ; on aimerait à savoir si le groupe comporte la division en sous-unités, c'est-à-dire si tels ou tels dialectes paraissent plus ou moins apparentés entre eux qu'avec tels autres de même souche. A toutes ces questions nous n'entrevoyons pas de réponse : il faut donc qu'il n'y en ait réellement point, et que M. A. les considère comme insolubles ou prématurées. Mais, par contre-coup, la morphologie aussi reste un peu flottante, et en particulier les controverses soulevées çà et là sur l'origine et la nature des formes du langage (p 35, p. 53, etc.) ne sont elles-mêmes que des pierres d'attente. Grâce à leur connaissance approfondie et pratique des langues caribes, M. von den Steinen et M. Adam ont pu, chacun de son côté, se former une idée, sensiblement différente d'ailleurs, de la constitution du verbe transitif ; faute de critérium décisif, le lecteur ne peut que constater leur désaccord. Tout ce qu'il convient d'en retenir, c'est que M. Adam, qui s'est voué à cette étude depuis plus de dix ans, y apporte des opinions tout à fait indépendantes de celles que M. von den Steinen a rapportées de sa récente exploration du Xingu, qu'il n'est pas suspect d'emprunt là où il se rencontre avec lui, non plus que de contradiction systématique quand il le combat, et que dès lors les unes et les autres méritent le plus sérieux examen. Il serait fâcheux que l'étude du premier groupe ethnique que

---

1. M. L. A. a sans doute jugé toutes ces remarques tellement élémentaires, qu'il s'en est abstenu dans son sobre et pénétrant commentaire. C'est peut-être un tort : ce qui surabonde ne vicie pas, disons-nous en jurisprudence. — Pour 8, le lexique donne *lecta tese*, comme pour 9, évidemment par erreur.

nous offre l'Amérique du Sud [1] se trouvât compromise par une vue partielle et insuffisante. La science ne s'est jamais mal trouvée, que je sache, d'avoir tenu les problèmes en suspens.

V. H.

---

93. — Herbst (L). **Zu Thukydides Erklaerungen und Wiederherstellungen,** Zweite Reihe, Buch V-VIII. Leipzig, Teubner, 1893, vi-159 p. in-8.

94. — Casagrandi (V.). **Le orazioni di Tucidide in rapporto alla loro genuinità e alla critica dei contemporanei.** Catania, 1892. 52 p. in-8.

I. — M. Herbst se défend d'être, comme on le représente, un conservateur intransigeant, qui respecte à tout prix la tradition des manuscrits. « Où trouver, dit-il, un critique qni ait proposé des changements plus hardis au texte de Thucydide? Et quelle leçon traditionnelle ai-je jamais maintenue sans apporter des preuves, et des preuves, ce semble, décisives? » Malgré cette déclaration, le fait est que, dans cette nouvelle série d'*éclaircissements* comme dans la première (Cf. *Revue Critique*, 23 janvier 1893), M. H. s'applique le plus souvent à justifier des leçons que condamnent tous les commentateurs : il s'acquitte de cette tâche avec une rare habileté, s'efforçant surtout d'expliquer Thucydide par Thucydide lui-même, au lieu de vouloir lui imposer les tours et la langue de Platon ou de Xénophon. Cette tentative ne manque pas d'intérêt; mais, avec l'intention excellente de laisser à Thucydide l'originalité de son style, l'auteur lui prête des inversions forcées, des expressions impropres, des constructions extraordinaires, dont peut-être un copiste est seul responsable. On discutera donc les études de M. Herbst; mais on se plaira à reconnaître la profonde connaissance qu'il a de Thucydide, la souplesse et l'ingéniosité de sa critique.

II. — La question des discours insérés dans l'histoire de la guerre du Péloponnèse a déjà fait couler beaucoup d'encre. On trouvera dans le mémoire de M. Casagrandi une bibliographie utile, plutôt qu'une critique, de ces ouvrages. L'auteur adopte un parti intermédiaire entre l'opinion qui attribue aux discours de Thucydide la valeur de véritables documents historiques, et celle qui ne voit dans ces discours que des hors-d'œuvre littéraires, dus tout entiers à l'invention de l'historien : sans doute, dit M. Casagrandi, ces morceaux appartiennent tous à Thucydide par la composition et le style; mais dans le nombre, quelques-uns reproduisent avec fidélité des discours que Thucydide en personne avait entendus; d'autres ne sont que l'écho d'une tradition. Cette distinction, d'ailleurs, n'avance pas beaucoup la solution du problème; car elle repose sur des observations purement hypo-

---

1. Puisque l'aymaro-quichua se perd de plus en plus dans la brume, et que le chinchaysuyu ne saurait tout au plus passer que pour une assez insignifiante variété du quichua proprement dit.

thétiques. Ce qu'il y a de plus nouveau dans le mémoire de M. C. est aussi ce qu'il y a de plus contestable : M. C. découvre que le fameux chap. XXII du liv. I, relatif aux harangues que l'historien prête à ses personnages, est une réponse à des critiques formulées par des écrivains contemporains, et il nomme un de ces détracteurs, Cratippos. Mais, outre que l'époque où vécut ce Cratippos est mal connue, nous ne voyons pas que la manière dont s'exprime Thucydide justifie une supposition de ce genre. Il y a là une tendance à tirer des textes autre chose que ce qu'ils donnent. De même, quand M. C. invoque les chap. XX et XXI du liv. I, pour assurer que Thucydide n'a pas pu inventer de toutes pièces ses discours, il s'abuse : il n'y a vraiment aucun rapport à établir entre des déclarations qui ont trait à l'histoire la plus ancienne de la Grèce, et la façon dont Thucydide a cru devoir exposer des événements contemporains. Enfin M. Casagrandi a le malheur d'avoir eu affaire à un imprimeur qui a défiguré la plupart de ses citations grecques.

Am. HAUVETTE.

---

95. — **Les Mimes de Hérodas**, traduits en français avec introduction et notes par P. RISTELHUBER. Paris, Leroux, 1893.

M. Ristelhuber avait choisi le moment le plus propice à la publication d'une nouvelle traduction française d'Hérondas. Le texte des *Mimiambes* a été en Allemagne, pendant ces derniers mois, l'objet d'une minutieuse étude ; sur plusieurs questions, relatives à la personne du poète ou à son œuvre, la critique a été renouvelée : chacun apportant le résultat de son enquête particulière, ces poèmes, encore obscurs par endroits, ont été éclairés d'un jour nouveau. Il est à regretter que l'auteur n'apporte pas à son travail les dispositions les plus favorables : il y aurait eu, je crois, plus de tact, et sans doute aussi de désintéressement, à montrer moins d'animosité contre les traductions antérieures ; qu'il nous suffise d'en faire, en passant, l'observation.

M. R. ne semble pas s'être demandé quel genre de notes convient à une traduction de ce genre : il aurait reconnu sans doute que le commentaire le plus utile est celui qui se rapporte à l'établissement du texte, qui, dans les passages controversés, fait connaître au lecteur les leçons adoptées et le prévient dès qu'on traduit des restitutions et des conjectures. M. R. ne donne pas ces indications, et c'est à tort. Quand Gyllis (I, 43) parle de « celui que personne ne doit réveiller », il serait bon de laisser entendre que le texte est mutilé et que la restitution est douteuse ; quand Battaros parle de Mennès et d'Aristophon, quand il fait allusion aux relations de Thalès et de Philisteus (II, 10 sqq) il serait utile de savoir que nous sommes en pleine fantaisie : des explications sont d'autant plus nécessaires que ces restitutions ne sont pas toujours heureuses et que le lecteur peut se faire du poète une opinion désobligeante. On

admet aussi généralement que le traducteur doit, autant qu'il se peut, conserver à sa copie la physionomie de l'original. M. R. paraît n'en avoir cure. Comment pourrait-il sans cela terminer le IV^e mime par une phrase telle que celle-ci : .... « *N'oublie pas de l'apporter et ajoute du salut*[1], *car dans un sacrifice le salut qui s'obtient par la piété vaut mieux que la part d'offrande faite par de pauvres gens ?* » Ce mime est peut-être de tous le plus lourdement traduit. « *Il faut*, dit Coccalé, *que je sois plus courageuse qu'une simple femme pour n'avoir pas crié de terreur devant ce bœuf qui me regarde méchamment de travers avec l'un de ses yeux* »[2]. Et M. R. reproche « trop de littéralité » à un traducteur du premier mime !

L'auteur a pourtant le mérite d'avoir très soigneusement mis à profit les derniers travaux des critiques allemands et en particulier ceux de Meister. On lui souhaiterait même plus d'indépendance vis-à-vis de ce dernier qu'il suit parfois trop aveuglément. Je signale en particulier l'interprétation fantaisiste des œuvres exposées dans le παστός de l'Asklepieion. M. R. croit nécessaire d'en donner un résumé : le traducteur allemand[3] s'en est sagement dispensé. Dans le même ordre d'idées nous tenons pour très défectueux le système du commentaire à outrance. Que sert-il de nous rappeler, lorsque Battaros (II, 58-9) parle d'Abdère et de Phasélis, que les habitants de ces villes étaient réputés sots ou vicieux? « Naviguer vers Phasélis » n'équivaut certainement pas à « être capable de tout ». Le *leno* veut tout simplement insinuer que Thalès n'est citoyen d'aucune ville. De même (V, 52) faire de τὰ Μικκάλης... un proverbe est une hypothèse toute gratuite. Enfin nous ne pensons pas que l'expression si simple : « nous sommes seules » ait besoin d'être commentée par des citations de Lucien, de Térence, de Plaute et de Cicéron ! M. Ristelhuber nous promettait dans son introduction d'éviter les digressions oiseuses : il n'a pas toujours tenu parole.

G. DALMEYDA.

---

96. — Guil. HERAEUS. **Spicilegium criticum in Valerio Maximo ejusque epitomatoribus.** 59 p.

97. — Ludw. JEEP. **Zur Geschichte der Lehre von den Redetheilen** bei den Lateinischen Grammatikern. 316 p.

---

1. Pain bénit. La traduction nous renvoie à la note 18 : c'est 17 qu'il faut lire.

2. On pourrait multiplier les exemples en les empruntant encore au IV^e mime. « *Modelé* » est bien ambitieux, dans la bouche de Coccalé; « *il ne recherchera plus l'original* » (à propos de Batalé) introduit gauchement une idée étrangère au texte ; « *ne te dissipe pas en récriminations* » est bien peu naturel pour une femme du peuple.

3. M. O. Crusius. Il sera question de son livre dans un prochain numéro de la *Revue*.

98. — Dr. Rich. Buettner. **Porcius Licinus und der Litterarische** Kreis des Q. Lutatius Catulus. Ein Beitrag zur Geschichte und Kritik der rœmischen Litteratur. 206 p.

Trois suppléments des *Neue Jahrbücher für Philologie* (1893) que je réunis aussi ici quoiqu'ils traitent de sujets différents.

I. M. W. Heräus est connu par une très bonne thèse sur les mss. les plus anciens de Tite-Live [1]. Il est le fils de K. Heräus, l'éditeur des histoires de Tacite. Les pessimistes prétendent que ce qu'il y a de génial dans l'art ou dans la science n'est jamais héréditaire. Par la sagacité de ses remarques paléographiques, par l'ingéniosité de ses conjectures, M. W. H. les dément à merveille.

Le travail de M. H. est fondé sur la nouvelle édition de Kempf, qui est certainement l'œuvre d'un esprit pénétrant et consciencieux ; mais M. H. n'en trouve pas moins à beaucoup glaner après lui. L'information et les lectures sont très étendues ; on dirait presque que, pour un jeune philologue, l'érudition de M. H. est prodigieuse ; il est vrai aussi qu'il l'étale quelque peu et à toute occasion entasse exemples et citations sans distinguer, autant qu'on le voudrait, les auteurs et les époques; comme ces notes ne sont pas accompagnées d'un index, ce sont des richesses qui se perdront et où l'on se perd aussi quelque peu.

Pour ses conjectures, M. Heräus s'appuie très souvent et avec beaucoup de raison sur l'Epitome de Pâris, en même temps que sur les habitudes de style de l'auteur; il retrouve dans Valère-Maxime la trace d'un certain nombre d'imitations des classiques, surtout de Cicéron.

A la fin, des notes sur les abréviateurs de Valère Maxime : liste de variantes utiles de Pâris omises par Kempf; notes et conjectures nouvelles très prudentes sur le latin si médiocre de Pâris [2].

II. On sait qu'un des mérites de la science moderne consiste à savoir remonter d'une œuvre souvent médiocre de la décadence jusqu'aux sources même et aussi près que possible de l'ouvrage classique dont les livres qui sont arrivés jusqu'à nous s'étaient inspiré. Les jurisconsultes ont su distinguer dans le Digeste la méthode, l'ordre des extraits (série de Sabinus, etc.) et l'on a pu reconstituer tout au moins le plan des principaux ouvrages mis en pièces par les commissaires de Justinien. On voudrait bien appliquer la même méthode aux traités de grammaire que nous avons; et c'est de côté que se porte décidément le goût du jour [3]. Dans l'œuvre des grammairiens latins, on vou-

1. Quæstiones criticæ et palæographicæ de vetustissimis codd. Livianis : Berlin, 1885.

2. P. 591, l. 13 : lisez : tollendæ *legis*. Je ne trouve pas le renvoi, de la p. 626 au milieu, à Nipperdey.

3. Voir dans la *Revue* du 8 mai dernier les articles sur les travaux de MM. Beck et Sroehde.

drait retrouver leurs sources. Il n'y a qu'à applaudir surtout quand ce goût favorise l'apparition de livres aussi sérieux et aussi utiles que celui dont on vient de lire le titre. Malheureusement il s'en faut de beaucoup que les traités de grammaire aient pour la forme ou le fond une valeur même approchante des livres de droit et l'on fera bien de ne pas espérer ici les mêmes résultats.

Reconnaissons toutefois, pour être juste, qu'il nous manquait jusqu'ici un ouvrage d'ensemble où fût décrite l'histoire de la grammaire et les méthodes des divers grammairiens. Sur ce sujet, qui est cependant l'essentiel, quoique les *Grammatici Latini* de Keil se fussent substitués à Putsch, on en était toujours réduit aux anciens travaux, ou il fallait se borner aux études dispersées dans les thèses, programmes ou revues. Voici au moins pour une partie le livre qui nous manquait.

En tête une étude historique de plus de 100 pages sur les *grammatici* que nous avons; puis, en suivant le plan et les divisions traditionnelles, nom, pronom, verbe, etc., énoncé des définitions et exposé sur chaque point des principales théories en y soulignant les parties communes aux divers auteurs et aussi les principales divergences.

Dans l'historique les sources de chaque grammairien sont autant que possible déterminées, d'une manière indirecte, par le contrôle d'autres ouvrages ou d'après la méthode du grammairien lui-même. A côté des étranges répétitions et contradictions auxquelles ne répugnaient pas ces grammairiens, M. Jeep relève les interpolations peu nombreuses en somme dans les traités sous la forme qu'ils ont pour nous. Nous avons aussi la contrepartie : les lacunes qu'on doit supposer dans telle ou telle partie de nos traités.

M. Jeep ne s'abuse pas sur la valeur des œuvres qui sont la base de son travail. Il est le premier à signaler les faiblesses, l'étroitesse de vue, les erreurs plus ou moins grosses, les répétitions fades et oiseuses et les contradictions singulières de ses auteurs. Mais là dessus il passe vite. Au contraire, il s'arrête et développe les vues qui, pour être différentes des nôtres, n'en sont pas moins soutenables. C'est la vraie manière de se replacer au point de vue des anciens.

Espérons que ces études sortiront bientôt de la période de préparation où elles demeurent encore bien souvent ; que les discussions, les doutes s'effaceront ou s'atténueront, et qu'enfin cette histoire et aussi les livres de la grammaire ancienne deviendront tels qu'on puisse enfin y voir clair. Mais il n'y pas de doute ; il reste encore un certain effort à faire.

A la fin du livre deux bons Index qui permettent de s'orienter facilement.

III. C'était un beau sujet qu'avait choisi M. Büttner. Remettre sous nos yeux les traits et le caractère d'un poète dont l'œuvre a péri presque tout entière, mais dont l'influence sur la littérature classique a été considérable ; reconstituer autour de Catulus un milieu littéraire qu'on ne con-

naît que par une tradition à demi évanouie, mais qui a rayonné sur tout le VII[e] siècle de Rome, il y avait là de quoi intéresser les lettrés autant que les savants. Chez nous on aurait conçu le sujet autrement, en un livre beaucoup plus court, très sobre de discussions, réunissant rapidement les documents et les textes, mais surtout les ranimant, y ajoutant, s'il le fallait, par hypothèse, mais à tout prix leur rendant quelque vie. M. B. a fait autre chose ; il a eu pour cela ses raisons ; mais je ne suis pas sûr que son étude n'y ait pas perdu. M. B. a traité certainement son sujet avec une sorte de prédilection. Mais il y a de tout dans son livre et bien des choses dont plus d'un lecteur se fût volontiers passé. De longs chapitres de discussions de textes, comme il s'en trouve ici, nous paraissent s'accorder assez mal avec l'étude qui les encadre. Ajoutons que M. B. me paraît avoir comme critique beaucoup d'inexpérience, que les corrections qu'il propose sont assez malheureuses et que sa restitution des vers de Licinus sur Térence est, à mon sens, entièrement manquée. Par contre, les chapitres d'exposition sont intéressants, et l'auteur développe avec beaucoup de conviction et de chaleur l'idée qu'il se fait de ses deux personnages, trop sacrifiés suivant lui dans toutes nos histoires. C'était la première qualité à désirer dans le critique qui entreprenait de les faire revivre; c'est l'essentiel, et ici nous l'avons incontestablement. Porcius Licinus et Q. Lutatius Catulus ne sont donc pas en somme tombés en de mauvaises mains [1].

Emile THOMAS.

---

99. — F. CORDENONS. **Un po' più di luce sulle Origini, Idioma e sistema di scrittura degli Euganei-Veneti.** — Venise. Ongania. 1894. In-8, 212 p.

Ce qu'on doit louer surtout dans le présent travail, c'est une nouvelle revision des inscriptions vénètes, laquelle a permis de corriger un certain nombre de lectures. M. Cordenons, qui a déjà publié deux livres sur les antiquités de la région euganéenne, semble apporter à ces recherches un esprit appliqué et studieux. Il propose une nouvelle interprétation de quatre caractères qui avaient été mal lus jusqu'à présent. Il suppose, non sans vraisemblance, qu'il faut intercaler des voyelles dans les groupes de consonnes impossibles à prononcer. Mais il ne s'ensuit pas que les caractères de l'alphabet aient une valeur nettement syllabique.

Quant aux traductions qu'il propose, elles ne sont guère moins problématiques que celles de ses devanciers. C'est encore à l'aide du latin et du grec qu'il essaie le déchiffrement. Des formules votives, beaucoup de noms propres, une grammaire *sui generis*, tel est le résultat de sa lecture.

En ce qui concerne les curieuses petites lames de bronze trouvées à

1. P. 16, l. 9 : lisez *barbam* (et non *barbarum*); — P. 130 à la fin de la note 5 : lire : *colossicon*.

Este, il adopte l'idée de Pauli qu'elles servaient à l'enseignement de la lecture et de l'écriture : supposition aussi peu vraisemblable que possible. Les lettres répétées sur quatre lignes et enfermées dans de petits carrés seraient un exercice d'écriture ou un pur remplissage. Ce qui prouve bien qu'il n'en est pas ainsi, c'est que sur les différentes tablettes ce sont toujours les mêmes lettres, le même nombre de lignes (quatre) et le même nombre de carrés (seize). Nous avons là la preuve d'un plan uniforme, servant à quelque usage bien défini. Quelle vraisemblance y a-t-il d'ailleurs à des *exercizi didattici di lettura e scrittura* sur des plaques de bronze et avec des poinçons de bronze également couverts de caractères d'écriture ?

Il est plus naturel de croire que poinçons et tablettes servaient à quelque pratique particulière du temple dont on a trouvé en cet endroit les traces non équivoques. On peut penser à des pratiques de divination ou à des calculs d'astrologie.

On aurait tort, au surplus, d'attribuer à ces petits monuments du pays d'Este une très haute antiquité. Sur l'une des tablettes, au milieu du grimoire vénète, se trouvent écrits en excellent latin les mots... DEDIT LIBENS MERITO. On ne peut donc, en tout cas, les placer plus haut que le IIe siècle avant Jésus-Christ. Elles peuvent être plus modernes, car nous savons que les Romains respectaient la langue et les usages des populations conquises.

Le livre de M. Cordenons sera consulté avec fruit par ceux qui s'occuperont de l'obscur problème des écritures euganéennes.

Au lieu de *Renetiane* répété dix-neuf fois, pourquoi ne pas lire *Venetiane* [1] ?

Michel Bréal.

---

100. — **Die Wiederbelebung des classischen Alterthums oder das erste Jahrhundert des Humanismus** von Georg Voigt. Dritte Auflage, besorgt von Max Lehnerdt. Berlin, Georg Reimer, 1893. 2 vol. in-8 de xvi-591 et 543 p. Prix : 18 m.

101. — **Pétrarque, Boccace et les débuts de l'Humanisme en Italie**, par G. Voigt. Traduit sur la 3e édition allemande de la *Wiederbelebung* par A. Le Monnier. Paris, H. Welter, 1894. 1 vol. in-8 de 283 pages. Prix : 10 fr.

I. — L'œuvre principale du regretté Georg Voigt n'est pas de celles qu'il y ait à présenter aux lecteurs de cette revue. C'est, ils le savent, le manuel indispensable de toute une période d'histoire littéraire. Un siècle environ de l'Humanisme, du milieu du XIVe siècle au milieu du XVe, y renaît avec une vie singulière presque toujours exactement devinée. Toutefois, après tant de travaux multipliés en ces dernières années

---

1. Les noms propres contemporains sont cruellement défigurés : *Aufreckt* pour *Aufrecht*, *Tallor* pour *Taylor*, etc.

(la 2e édition est de 1880-81), tant de documents mis au jour, tant d'œuvres et de noms secondaires exhumés autour des grands noms et des grandes œuvres, une réfection de l'ouvrage s'imposait. Je l'eusse, je l'avoue, préférée complète, sur des bases pleinement nouvelles et en écartant quelques points de vue de l'auteur, notamment une certaine complaisance au dénigrement du caractère des humanistes italiens. Tel savant de la péninsule, qu'on pourrait citer, eût été désigné pour écrire ce livre, nouveau en somme et de bornes chronologiques moins étroites. Mais ne fait pas qui veut de la grande synthèse d'histoire littéraire; et, personne n'annonçant l'intention de mettre la main à l'œuvre, l'éditeur a fait très sagement de rajeunir, pour la génération qui monte, l'ouvrage du professeur de Leipzig.

Le travail est tombé en bonnes mains. M. Max Lehnerdt a exécuté, en partie d'après des notes de l'auteur, en plus grande partie d'après ses recherches personnelles, une mise au point véritablement habile, sur les derniers travaux italiens, allemands et français. C'est toujours un travail fort délicat que de reviser une œuvre scientifiquement un peu vieillie, mais qui n'a rien perdu de sa valeur de composition littéraire, et d'y respecter non seulement les lignes générales, mais encore le détail de la pensée, tout en cherchant à répondre aux exigences nouvelles de l'information. M. L. s'en est tiré ici avec discrétion et bonheur. Il a montré quelque hardiesse dans les notes et parfois, en cas nécessaire, n'a pas craint de remanier le texte ; on en trouvera l'exemple le plus complet dans l'étude sur Giovanni Conversano de Ravenne, où plusieurs pages sont entièrement récrites; question, d'ailleurs, pour le dire en passant, qui ne semble pas être entièrement épuisée, même après les recherches originales de M. Lehnerdt. Il est agréable aussi de constater l'usage fait par lui des derniers travaux français sur un champ d'études où, pendant de longues années, nos compatriotes n'avaient pas apporté grande contribution. Personnellement très bien traité par M. Lehnerdt, je suis d'autant plus à l'aise pour remarquer qu'il aurait pu faire du travail de M. Cochin sur Francesco Nelli un plus grand usage qu'il n'a fait pour l'étude du premier groupe florentin de l'humanisme, pour regretter aussi que, citant sur le xve siècle les beaux livres de M. Müntz et de MM. Müntz et Fabre, il n'ait pas puisé avec autant d'abondance dans les documents grecs non moins précieux amassés par M. Legrand. Quelques travaux récents d'Italie, où plusieurs publications notables sur l'humanisme paraissent chaque année, n'ont pu lui arriver à temps pour être utilisés; citons, par exemple, celui de M. Mario Borsa, *Piercandido Decembri, e l'Umanesimo in Lombardia* (Extrait de l'*Archivio Lombardo*, année 1893), qui fournit, entre autres indications neuves, de quoi répondre aux incertitudes de Voigt (II, 255) sur l'humaniste Tito Livio de Forli. Aux pages sur les origines de la cartographie moderne (II, 509), on attendait le rappel des cartes qu'avait réunies Pétrarque et dont il a donné, dans les notes marginales de quelques-

uns de ses livres, de si précises descriptions. Les indications sur les premières lectures des élégiaques (I, 207) et de quelques autres auteurs latins, pouvaient être aisément plus précises aujourd'hui. Je ne saurais entrer, du reste, dans un détail d'additions à proposer; chaque travailleur, à son point de vue particulier, serait tenté d'en présenter. Mais M. Lehnerdt ne devait songer, ni à charger outre mesure l'annotation d'un livre qui vise l'ensemble du public lettré, ni à remanier trop profondément une œuvre à laquelle il porte pour cela trop de respect. Sachons-lui gré de ce qu'il a fait, et attendons, dans une dizaine d'années, une synthèse nouvelle.

II.— Il faut annoncer, en même temps que l'édition revisée de ce grand ouvrage, une traduction française partielle. Le traducteur M. Le Monnier a suivi le texte de M. Lehnerdt et a fait lui-même quelques additions bibliographiques mises entre crochets et point inutiles. Cette partie, qui répond à toute la première moitié du premier volume allemand, embrasse une période particulièrement intéressante : les précurseurs au milieu desquels apparaît Dante, Pétrarque étudié comme humaniste eu de substantielles pages, discutables par endroits, mais dont l'ensemble est depuis longtemps classique partout, Boccace, Salutati, Leonardo Bruni et les fondateurs de la république littéraire de Florence, les maîtres errants, l'exhumation des auteurs classiques, deuxième série de découvertes succédant à celles de Pétrarque et auxquelles s'attache surtout le nom de Poggio, l'arrivée des livres grecs en Italie, enfin les débuts de l'archéologie et les voyages en Orient de Cyriaque d'Ancone. Il est tout à fait regrettable que la traduction n'ait pu être étendue à l'ouvrage entier; tel qu'il est cependant, le travail de M. Le Monnier forme un tout assez complet, pouvant intéresser chez nous beaucoup de lecteurs et rendre service à beaucoup d'étudiants.

P. de Nolhac.

---

102. — **Bossuet en Normandie**. Discours prononcé dans la séance solennelle de rentrée des facultés le 3 novembre 1893, par M. Armand Gasté, professeur à la Faculté des lettres de Caen, secrétaire de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres, correspondant du Ministère de l'Instruction publique. Caen, H. Delesques, 1893. Gr. in-8 de 50 p.

103. — **Oraisons funèbres de Bossuet**, avec une introduction, des notices et des notes, par A. Gazier, docteur ès-lettres, agrégé de l'Université, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. Édition illustrée d'après les documents originaux. Paris, Armand Colin, in-18 jésus de xxxii-316 p.

M. Gasté et M. Gazier sont de célèbres admirateurs de Bossuet; ils ont déjà eu plusieurs fois l'occasion de s'occuper de ce grand génie. J'aime à rapprocher l'un de l'autre, en un même article, les deux nouvelles publications des deux distingués professeurs, des deux fervents *Bossuétistes*.

M. Gasté, en un discours saupoudré d'esprit [1], rappelle que Bossuet fut pendant plus de trente-deux ans prieur commendataire de l'abbaye du Plessis-Grimoult, à 8 lieues à peine de la bonne ville de Caen, et il annonce qu'à l'aide de documents inédits ou très peu connus [2], il vient, sinon enrichir, du moins augmenter la biographie de Bossuet d'un chapitre qu'on peut intituler : *Bossuet en Normandie*. Il décrit (p. 6-8), en usant de la commode figure de rhétorique appelée prétérition [3], « le magnifique panorama que l'on découvre du Mont-Pinçon, aux flancs duquel reposait le prieuré ». Il indique (p. 10) le revenu de ce bénéfice (10 à 12,000 livres), à joindre aux 12,000 livres de traitement comme précepteur du Dauphin, et il répond à la malicieuse exclamation de Mme de Sévigné : *Le pauvre homme!* (Lettre du 22 juillet 1671), en notant que les émoluments du précepteur étaient payés fort irrégulièrement. Il raconte rapidement (p. 13-14) l'histoire de la baronnie et du prieuré de Plessis-Grimoult depuis le XIe et le XIIe siècles jusqu'à la visite faite par Bossuet dans l'automne de 1682. Il nous entretient ensuite de Daniel Huet, le docte prieur commendataire d'Aunay, de Guillaume Marcel, le curé-poète de Basly, qui célébra en vers latins la solennelle entrée de Bossuet dans la ville de Caen « avec l'évêque de Bayeux, Mgr de Nesmond », de Thomas Blanchard, « le procureur général des revenus » de Bossuet en Basse-Normandie (nous dirions aujourd'hui moins pompeusement son fondé de pouvoirs). A propos des baux consentis par le représentant de l'illustre prieur du Plessis, il donne quelques détails curieux et non encore relevés sur les redevances et dîmes dont jouissait Bossuet (froment, orge, avoine, sainfoin, chapons, poulardes et poulets) [4]. Aux documents insérés dans le discours sont

1. Rien que dans l'exorde on trouve une foule de mots heureux, notamment sur les « Bacheliers de Rhétorique les plus *timides*, comme on nous écrit dans les lettres de recommandation » ; sur la Bourgogne qui disait : « rien ne manque à votre gloire, ô Normands subtils, ne nous volez pas la nôtre » ; sur un oubli de la *Gallia Christiana* faisant « bondir d'indignation M. Floquet. Je parle du savant historien de Bossuet ». Plus loin (p. 13) je relève une fine épigramme à propos du népotisme Plus loin encore signalons (p. 20) de piquantes observations sur un autographe de Victor Hugo, lequel « vérifiait les comptes de sa cuisinière, de la même plume dont il écrivait la suite de sa merveilleuse épopée de la *Légende des siècles* ».

2. Notes manuscrites, achetées à la vente des livres et papiers de feu A. Floquet (1890) par M. G. et dont il a déjà tiré plus d'une précieuse indication. « Quelques pièces parviennent des Archives départementales du Calvados. »

3. « Si j'étais peintre ou géographe... etc. » A la beauté de ce panorama M. G. oppose l'indifférence de Bossuet pour les plus splendides paysages, et il déclare qu'il n'y a rien dans toute sa correspondance qui nous dise que l'évêque de Meaux « ait daigné abaisser son regard d'aigle sur la nature ». A mon tour d'opposer au reproche de M. Gasté *(...premente Deo, fert Deus alter opem)* cet éloge fait par M. Gazier (p. 301, note 2) : « On a dit que les grands écrivains du XVIIe siècle ne sentaient pas vivement les beautés de la nature : Bossuet fait exception. » Suit une admirable citation tirée du « beau traité de la *Concupiscence* ».

4. M. G. dit plaisamment de ces volatiles (p. 24) que « c'était par escadrons qu'ils entraient chez le mandataire de Bossuet ». Les mandataires infidèles sont de tous les

joints (*Appendice*, p. 41-49) divers documents complémentaires. Les uns et les autres montrent que l'élégant auteur n'a cessé de s'appuyer sur les plus solides témoignages [1].

Le volume de M. Gazier est un des meilleurs de la *Bibliothèque illustrée de l'Enseignement secondaire*. Tout y est à louer, l'*Introduction*, le *texte*, les *notes*. L'introduction, dont on peut dire, comme le savant éditeur dit (p. v) de la vie de Bossuet, qu'elle est « si bien remplie », est consacrée à l'*Oraison funèbre en France* et aux *Oraisons funèbres* du plus grand des orateurs. M. G. a rajeuni un sujet souvent étudié déjà, en montrant successivement ce qu'était l'oraison funèbre lorsque Bossuet s'y est exercé pour la première fois, comment le prélat a compris et traité ce genre d'éloquence, enfin ce qu'en ont fait, après lui, ses imitateurs et ses héritiers [2]. Il ajoute que c'est la matière d'un chapitre d'histoire littéraire qui pourrait comporter de larges développements, et qui serait sans doute, s'il était bien traité, fort instructif et très intéressant. Tel que l'a traité M. Gazier, le chapitre mérite les deux épithètes.

Les oraisons funèbres reproduites dans le recueil sont celles du R. P. Fr. Bourgoing (4 décembre 1662), de Henriette-Marie de France (16 novembre 1669), de Henriette Anne-d'Angleterre (21 août 1670), de Marie-Thérèse d'Autriche (1er septembre 1683), d'Anne de Gonzague (9 août 1685), de Michel Le Tellier (25 janvier 1686), de Louis de Bourbon, prince de Condé (10 mars 1687). Chaque oraison est précédée d'une notice biographique et littéraire et accompagnée d'un portrait du héros ou de l'héroïne [3]. Ces notices, courtes et nettes, disent tout ce qu'il faut soit sur les personnages, soit sur leur solennel éloge, mais le principal mérite du volume réside, à mes yeux, dans les notes qui sont très nombreuses, très utiles — (grande recommandation pour des notes!) — et presque toutes nouvelles. Le commentateur explique tout à merveille et en quelques mots rapides comme des éclairs. Personne encore ne nous avait fait aussi bien comprendre les oraisons funèbres. Les observations ne sont pas moins exactes [4] que variées. Ce qui y domine, c'est la phi-

---

temps et — aujourd'hui comme au XVIIe siècle — on *plume* sans façon le propriétaire absent et les chapons présents. Il faut toujours en revenir à la pittoresque définition : l'homme d'affaires est un homme qui fait ses affaires.

1. La brochure, d'une exécution très soignée, est ornée d'une vue du prieuré d'après un dessin du commencement du XVIIIe siècle conservé à la bibliothèque de l'Arsenal.

2. Parmi eux M. Gazier signale particulièrement (p. XXVI) le R. P. Elisée, Carme déchaussé, prédicateur du Roi, « auteur de ce chef-d'œuvre de ridicule qui est intitulé *Oraison funèbre... de Stanislas Ier* ». Il signale aussi, mais pour le louer (p. XXIX-XXXI) J. B. de Beauvais, évêque de Senez, à qui Mirabeau emprunta la fameuse phrase : *Le silence du peuple est la leçon des rois*.

3. Indiquons, en outre le portrait de Bossuet en tête de l'*Introduction*, la reproduction d'une estampe de 1687 représentant l'église N.-D. de Paris décorée pour le service dit de quarantaine à l'occasion duquel l'évêque de Meaux prononça l'oraison funèbre de Condé.

4. M. Gazier dit quelque part : « Il semble qu'ici Bossuet exagère un peu. » Je dirai de même : il semble que le commentateur *exagère un peu*, à propos du droit

lologie: questions de grammaire, d'étymologie, de style, sont tour à tour examinées et résolues le mieux du monde. Force rapprochements (avec la Bible, avec les Pères de l'Église, avec l'antiquité classique, avec les auteurs du XVII^e siècle) animent ces notes qui méritent l'attention de la Commission du *Dictionnaire de l'Académie française* [1] et qui rendront de grands services aux jeunes lecteurs et aux lecteurs d'âge et d'expérience, aux étudiants qui veulent sérieusement étudier et même à leurs plus doctes professeurs.

T. de L.

LETTRE DE M. PROSPER CASTANIER.

Monsieur le Directeur de la *Revue critique*,

Dans son numéro du 29 janvier, la *Revue critique* a publié, sous la signature de M. Salomon Reinach, et au sujet de mon livre : *La Provence préhistorique et protohistorique*, un article dont les imputations m'obligent de répondre à M. l'attaché du Musée de Saint-Germain.

Il demande, d'abord, des références plus précises, par exemple, p. 117, note 1. Or, voici cette note : « *Revue archéologique*, *1864; et Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan*, 1864, t. V, p. 371. » Cette indication, assez complète, ce me semble, ne satisfait pas M. Reinach, — qui, cependant, ne prodigue pas, dans ses œuvres, les renseignements bibliographiques.

Ce critique suspecte, ensuite, mon assertion relative à des médailles puniques trouvées à Monaco. *L'Ami du Bien*, une revue qui paraissait à Marseille, en 1827, certifie ce fait, t. III, p. 8 ; et son rédacteur, M. Toulouzan, qui fut l'un des auteurs de la *Statistique des Bouches-du-Rhône*, m'a paru *digne de foi*, — n'en déplaise à M. Reinach.

Celui-ci trouve que mes exposés généraux sont d'une « utilité contestable ». Ces exposés étaient, au contraire, indispensables pour donner au lecteur, qui ignore parfois les premières notions de la paléoethnologie, quelques aperçus sur les époques dont je décris les stations provençales.

M. Reinach me reproche de manquer d'*originalité*. Je n'ai pas eu la prétention d'émettre une hypothèse nouvelle sur l'archéologie préhistorique; je me suis contenté d'accepter, après un examen consciencieux, les théories des savants les plus

---

d'aînesse, quand il affirme (p. 197, note 7) que « l'aîné des enfants avait toute la fortune ». L'assertion est trop absolue. Corrigeons-la en mettant *presque toute la fortune*, car il y avait des fiches de consolation pour les cadets et même pour les filles. — Autre petite objection à ce récit (p. 287, note 1) : « On sait que le prince de Condé, assistant à un des examens de théologie de Bossuet, dans une séance où l'on ne parlait que latin, eut toutes les peines du monde à s'empêcher d'argumenter. » Ce récit est purement légendaire : on ne pouvait argumenter en Sorbonne que si l'on était de la maison. Tout joûteur devait avoir son diplôme et un prince — même bon latiniste — aurait été traité comme un profane l'eut été jadis au milieu des initiés.

1. A propos de l'Académie française, une dernière remarque : M. Gazier (p. 96, note 4) dit : « On songe malgré soi à ce mot de l'abbé de Coulanges à M^{lle} de Sévigné : *Comment pouvez-vous être si vaine de ce qui doit pourrir un jour ?* » Un de nos plus spirituels académiciens, M. Cherbuliez, citant récemment cette objurgation janséniste et la jolie réponse : *Oui, mais en attendant, cela n'est pas pourri*, attribuait les deux mots à d'autres personnages. Je crois qu'ici l'Université a raison contre l'Académie.

autorisés qui, depuis trente ans environ, travaillent à créer la science paléoethnologique. D'après M. Reinach, les ouvrages que j'ai consultés « sont de valeur très inégale ». Cependant, dans la *Revue critique* même, n° du 30 octobre 1893, M. de la Blanchère déclarait que j'avais adopté, « sur les points délicats, la doctrine la plus orthodoxe » et que, dans mon livre, « on suivait *clairement* les phases de la vie préhistorique du pays » telles que je les concevais. M. Reinach prétend, au contraire, que je manque « souvent de précision » !

Il ne se contente pas de dire que mon livre est peu *original*, obscur, que je répète de *vieilles* erreurs et n'ai consulté que de *vieux* livres ; il montre l'originalité, la clarté de son esprit, toute la puissance de pénétration qu'il possède, en m'accusant d'avoir « démarqué » des notes de M. d'Arbois de Jubainville. Après cet illustre savant, — que j'ai cité, d'ailleurs, toutes les fois que j'ai analysé ses assertions, — après lui, j'ai lu Eschyle, Homère, Pausanias, Virgile et Diodore de Sicile ; je me suis aussi servi, quelques fois, des éditions Teubner-Dindorf et Didot-Dindorf. M. Reinach peut-il défendre de consulter ces ouvrages ? Sans doute, j'ai suivi souvent les hautes leçons de M. d'Arbois de Jubainville ; mais j'ai si peu « démarqué » son œuvre que c'est sur la proposition de ce célèbre académicien que la Société nationale des Antiquaires de France, dans sa séance du 24 janvier dernier, m'a élu associé correspondant à Marseille. Sur les huit cents notes que renferme mon livre, on peut trouver une demi-douzaine de références analogues à celles que mentionne l'auteur des *Premiers habitants de l'Europe*. Mais, parce qu'on a cité, avant moi, certains passages d'Eschyle, d'Homère, de Virgile, etc., me sera-t-il interdit d'en parler à mon tour ? A ce compte-là, je ne connais aucun écrivain, pas même M. Reinach, que l'on ne puisse accuser de nombreux plagiats. Qu'on me reproche, — si l'on veut, — d'être, sur plusieurs points, un disciple — trop docile — de M. d'Arbois de Jubainville, mais non pas de le démarquer : dans ce dernier cas, pour les esprits impartiaux, la critique semblerait peut-être manquer de loyauté.

M. Reinach, qui prétend régenter la science, suppose que j'ai souvent cité des livres dont je n'ai jamais vu la couverture. Peut-être agit-il ainsi lui-même. Il donne comme exemple, Isocrate, et ne peut pas admettre que j'ai pu consulter, de cet auteur, les éditions de Bâle, 1546 et 1570, de Paris, 1553, de Francfort sur le Mein, 1490, de Didot, 1846. Je lui donne, à ce sujet, le démenti le plus formel. Ces cinq éditions se trouvent à la Bibliothèque de Marseille ; c'est là que je les ai comparées ; et M. Reinach peut les y venir voir, s'il en a l'envie. M. Reinach demande ensuite ce que signifie : « Martial dans Pline. Edition Panckoucke. » Dans cette édition de Pline, p. 310, sont reproduites en note deux épigrammes de Martial relatives aux vins de Marseille.

Pour Salluste, j'ai noté une édition G. Boissier, « qui n'existe pas ». C'est une erreur, j'en conviens ; mais on en trouve quelques-unes de semblables dans beaucoup de livres, même très estimés. L'édition que j'ai réellement consultée est celle de Burnouf, collection Lemaire. Voici comment cette confusion s'est produite : On a annoncé, pendant quelque temps, *comme étant en préparation* à la librairie Hachette, une édition de Salluste par G. Boissier. J'avais noté ce renseignement sur mon manuscrit, à côté du nom de Salluste. Après avoir constaté que l'édition G. Boissier n'avait pas encore paru, j'ai voulu effacer « édition G. Boissier ». Par distraction, j'ai rayé, au contraire, celle de Burnouf. Cette erreur est regrettable, sans doute. Néanmoins, mérite-t-elle les anathèmes dont m'accable M. Reinach ? Que l'écrivain qui n'a jamais péché à cet égard me jette la première pierre.

Pour répondre à une autre critique de M. Reinach, je sais fort bien que l'on a attribué l'*Itinéraire maritime d'Antonin* à Aeticus ou Ethicus, l'auteur de la *Cosmographie*. Mais j'ai cru bon de mentionner à part les meilleures éditions de l'*Itinéraire maritime* ; car, d'après des savants très autorisés, notamment le regretté M. Ernest Desjardins, « il n'est pas bien certain que cet écrit soit d'Ethicus [1] ». Je

1. *Géographie de la Gaule Romaine*, t. III, p. 480.

me suis donc contenté d'*attribuer* à cet auteur l'*Itinéraire maritime*, — tout en indiquant à part les principales éditions de la *Cosmographie* qui appartient certainement à Ethicus. Ai-je eu tort d'hésiter à confondre, dans le même paragraphe, un ouvrage dont cet écrivain n'est peut-être que le père putatif et un autre travail dont il est sûrement l'auteur ?

M. Reinach me reproche des fautes d'impression. Il devrait, d'abord, se surveiller lui-même et ne pas écrire, par exemple, dans son article, *challéen* pour chelléen. Il trouve enfin que ma « carte n'est pas bien gravée ». Cependant, les critiques, assez nombreux, qui se sont occupés de mon livre, ont trouvé cette carte très suffisante. Une gravure parfaite, — telle que la désirerait sans doute M. Reinach, — coûterait très cher. Or je ne suis qu'un pauvre catholique; et je ne possède pas, — comme l'a M. Salomon Reinach, — la faculté de puiser dans les coffres de l'Etat pour l'impression de mes ouvrages [1].

Prosper CASTANIER.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 février 1894.

M. Ravaisson, membre de l'Académie, communique un mémoire sur la légende d'Achille et quelques bas-reliefs qui s'y rapportent.

M. Héron de Villefosse, membre de l'Académie, lit une note sur l'inscription latine du couvent d'Etschméadzine (Arménie russe) communiquée par M. F. de Mély. Cette inscription, découverte en 1863, a été publiée dans le *C. I. L*, sous les nos 6052-6053. La photographie permet de rétablir, au commencement de la dernière ligne, un mot qui manque dans le Corpus : *militum*, appelé d'ailleurs par le mot *tribunus* qui termine l'avant-dernière ligne.

M. Gaston Paris, membre de l'Académie, parle des fêtes qui vont avoir lieu à Bonn à l'occasion du centenaire de Frédéric Dietz et demande à l'Académie d'y prendre part au moins par une lettre.

M. Cagnat, professeur au Collège de France, communique une inscription romaine découverte en 1893 par les brigades topographiques de Tunisie, à Henchir-es-Sorar, au S.-O. de Zaghouan. C'est une borne-limite qui porte les lignes suivantes :

EX AVCT IMP
VESPASIANI
AV*g* *p* P FINES
*provinci*AE NO
v AE ET VETER DE
*re*CTI QVA FOSSA
AFVIT PER RVTILIV*m*
*g*ALLICVM COS PON*t*
et SENTIV*m* CAECIL*i*
*a*NVM PRAETORE*m*
*l*EGATO*s* AVG

En voici la transcription : *Ex auc(toritate) Imp(eratoris) Vespasiani Au[g(usti) p(atris)] p(atriae) fines [provinci]ae No[v]ae et Vete(ris) de[re]cti qua fossa afuit per Rutiliu[m G]allicum co(n)s(ulem) pon[t(ificem) et] Sentiu[m] Caecil[ia]num praetore[m l]egato[s] Aug(usti)*. — Cette inscription indique que le fossé creusé par Scipion après la prise de Carthage, en 146, pour marquer la limite des possessions romaines, passait en cet endroit. Rapprochée d'une autre inscription déjà connue, elle permet d'établir la direction de ce fossé : il suivait vraisemblablement la Silliana jusqu'à Henchir-Dermouliia, gagnant de là Henchir-es-Sorar, et atteignait le lac Kelbia.

L'Académie se forme en comité secret.

LÉON DOREZ.

---

1. J'ai publié, en effet, à l'Imprimerie nationale, l'*Atlas de la Province romaine d'Afrique*. L'idée de m'en faire un reproche est bizarre et elle se produit sous une forme peu convenable. Le reste de la lettre de M. Castanier ne comporte pas de réponse.

S. REINACH.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 12 mars — 1894

104. — **Das Amaruçataka,** in seinen Recensionen dargestellt, mit einer Einleitung und Auszuegen aus den Commentatoren versehen von Richard Simon. Kiel, Hæseler, 1893. 159 p.

Si M. Pischel ne se décide point à publier les riches matériaux qu'il accumule depuis si longtemps, mais qu'il distribue d'une main si parcimonieuse, les travaux entrepris sous sa direction par ses élèves nous donneront peut-être une compensation partielle. M. R. Simon, l'auteur d'un fort bon travail sur les écoles védiques, publie aujourd'hui une édition critique d'Amaru. La centaine de stances qui circule sous ce nom énigmatique n'est pas seulement une des perles de la littérature indienne; elle mérite de compter parmi les chefs-d'œuvre de la poésie galante. Chézy qui goûtait avec une rare délicatesse le sentiment élégiaque de l'Inde s'était épris de ce recueil et l'avait le premier révélé à l'Occident dans une traduction intéressante, suivie de notes savoureuses, et publiée sous le pseudonyme discret, mais suggestif, d'Apudy (Paris, 1831). Édité depuis à plusieurs reprises, en Europe ou dans l'Inde, en dernier lieu par les deux savants pandits de la Kâvya-mâlâ, le recueil méritait bien encore les honneurs d'un nouveau travail. Amaru, comme la plupart des collections similaires, est devenu une sorte de raison sociale qui s'étend avec complaisance sur des articles différents de provenance et de valeur. La centurie comprend ici 95 vers, là 102, ailleurs 115; et tandis que plusieurs sont cités sous d'autres noms dans les anthologies, d'autres y sont attribués au poète Amaru qui manquent aux recueils. Et dans le petit nombre de vers déclarés authentiques à l'unanimité, que de divergences fortement caractérisées! La question des recensions, si nettement posée par M. Pischel, se représente ici.

M. S. en compte quatre : la bengalie, l'occidentale, la méridionale, la mixte. Il les compare, discute leurs rapports, établit des tables et des graphiques, examine tous les critères disponibles et n'aboutit qu'à des résultats négatifs. La filiation des recensions est un problème insoluble, et il est impossible de restituer l'Amaru primitif. L'aveu paraîtra bien méritoire, si on considère que l'éditeur a dépouillé, en dehors de ses manuscrits, vingt-trois textes de rhétorique pour y relever les citations d'Amaru et les confronter avec les lectures des mss. Les auteurs de rhétoriques ont, comme les copistes du recueil, souvent *embelli* à leur goût, effacé un mot, changé une épithète, sans compter les erreurs d'oreille, d'œil ou de mémoire.

L'origine de l'ouvrage est encore un problème sans solution. N'est-ce qu'un recueil de fantaisie? Est-ce une collection d'exemples pour illustrer la théorie des Arts poétiques ? Les commentateurs sont d'accord pour l'affirmer, mais s'agit-il de définir l'espèce du héros ou de l'héroïne, les figures employées, l'accord est rompu. L'auteur flotte dans le vide; son nom, lu Amaru par les uns, est chez d'autres Amarû, Amaruka, Amara, Amaraka. La légende rattache à l'œuvre le souvenir de Çankara, et place Amaru dans le Cachemire. Au IXe siècle, Anandavardhana cite l'Amaruçataka. Voilà à quoi se réduisent les données présentes.

En un tel état d'incertitude, le plus utile comme le plus sage est de recueillir tous les matériaux et de les livrer à l'examen. M. Simon a pris pour base, sans préférence raisonnée d'ailleurs, la recension méridionale ; mais il donne à la suite les stances propres à chacune des trois autres recensions. Chaque stance est accompagnée des variantes, des indications caractéristiques fournies par les commentateurs (héros, héroïne, sentiment, figure), et de références aux ouvrages où la stance est citée. Le volume se termine par un index alphabétique des têtes de vers et un tableau comparatif des mss. collationés.

Sylvain Lévi.

---

105. — **Apocryphes éthiopiens**, traduits en français par René Basset, profes-fesseur à l'École supérieure des lettres d'Alger, membre des Sociétés asiatiques de Paris, Florence et Leipzig, de la Société de linguistique, etc. Fasc. I. Le livre de Baruch ou la légende de Jérémie ; fasc. II. Mas'hafa t'omar (livre de l'Épître). Paris, librairie de l'art indépendant, 1893. Petit in-8 ; fasc. I, p. 39 ; fasc. II, p. 20.

La littérature éthiopienne est de toutes les littératures orientales la plus riche en apocryphes ou, pour parler plus exactement, c'est elle qui nous a conservé le plus de documents de ce genre. Si elle ne les a pas créés, elle a le mérite de nous avoir transmis intactes les versions qu'elle en possédait, alors que souvent les originaux avaient disparu en totalité ou partiellement. C'est une louable pensée qu'a eue M. René Basset de traduire ces textes éthiopiens et de les codifier dans une collection d'un accès facile aux théologiens et aux historiens du christianisme. Nul

mieux que lui parmi nos orientalistes n'était désigné pour une pareille entreprise, qui exige non seulement de solides connaissances linguistiques et littéraires, mais aussi une activité d'esprit soutenue et persévérante.

Le premier fascicule renferme le *Livre de Barouch* et la *Légende de Jérémie*. Le principal épisode du livre de Barouch est relatif au sommeil magique qui évite au disciple de Jérémie les douleurs de la captivité que son maître subit à Babylone après la prise de Jérusalem. La légende de Jérémie au contraire suit la tradition, d'après laquelle Jérémie s'enfuit en Égypte. Elle relate la vénération des Égyptiens pour le tombeau du prophète, la prophétie qu'on lui prête sur la venue de la Vierge avec son enfant en Égypte, et la cachette où Jérémie enferma l'Arche sainte avant la destruction du Temple. En appendice M. B. a ajouté des fragments du *Livre de Barouch* de Justin, où ce gnostique allie dans un singulier syncrétisme les idées cosmogoniques de la Genèse aux divinités du paganisme [1].

Les apocryphes de Barouch et de Jérémie appartiennent à la première période de la littérature gheez [2]. *Le Livre de l'Epître* que contient le second fascicule est sans doute d'une date plus basse [3]. C'est une lettre envoyée du ciel à un soi-disant Athanase, patriarche de Rome, pour recommander certaines prescriptions canoniques, comme l'observance du repos du dimanche, les prières, les aumônes, la pureté de l'âme et du corps, etc.

Chacun de ces petits livres est précédé d'une introduction où le lecteur est tenu au courant des questions qui l'intéressent : sources des textes, rapprochements avec les originaux ou d'autres versions, traductions antérieures, études critiques. On connaît l'érudition de l'auteur qui s'est fait une notoriété pour ses connaissances bibliographiques. Les notes au bas des pages sont riches en renseignements de ce genre [4].

M. Basset nous informe que l'*Ascension d'Isaïe* est sous presse et qu'il prépare en ce moment la traduction des *Prières de la Vierge sur le Golgotha*. Nous souhaitons vivement que cette collection soit menée à bonne fin et qu'elle recueille tout le succès qu'elle mérite.

Rubens Duval.

---

1. P. 35, note 2, on lit : « *Naas* est probablement l'hébreu *Neatsah* outrage. » Je ne sais à quel mot M. B. fait allusion, mais le mot hébreu est certainement *nahash* le serpent, qui joue un grand rôle chez les Gnostiques et notamment chez les Ophites.

2. P. 1, note 2 : « Elle date de la première période de la littérature gheez qui s'étend du IVe au VIe siècle de notre ère », lire : du VIe au VIIe siècle de notre ère.

3. M. B. supposait qu'elle avait été composée pour favoriser les réformes du patriarche Eutychius, 932-939. Mais dans une lettre qu'il nous adresse, il revient sur sa première opinion. Il existe en effet une version grecque de cette Epître; l'éthiopien dérive probablement de la version arabe.

4. Quelquefois même trop riches. P. 15, fasc. II, note 2, à propos de saint George martyr, il était inutile de citer les divers articles concernant le saint George de la légende.

106. — A. Croiset et Petitjean. **Abrégé de grammaire grecque,** rédigé conformément aux programmes du 28 janvier 1890. Paris, Hachette et Cie, 1893. II-340 p.

Je ne parlerai pas des éléments de syntaxe renfermés dans ce livre ; l'ensemble en est généralement exposé avec clarté, et je n'aurais à y relever que de légères imperfections; il s'adresse surtout à des élèves de quatrième, et ce qui est dit du mécanisme de la construction grecque est largement suffisant. Je ne dirai rien non plus du plan général, d'après lequel les règles d'accentuation sont rejetées à la fin, ce qui me paraît être l'une des principales raisons qui empêchent les élèves de les apprendre : j'estime que l'enfant peut sans difficulté apprendre non seulement les mots et leurs formes, mais encore leur physionomie extérieure, dès le début, et j'ai des preuves de la bonté de cette méthode. Comme aussi il n'est pas mauvais que ces règles soient exposées en un tout à part, les auteurs ont eu sans doute leurs raisons d'agir comme ils l'ont fait. Mais j'ai des réserves à faire sur la partie qui traite des formes; et ici se trouve soulevée, sans peut-être que les auteurs de cet ouvrage y aient pensé, une question de la dernière importance. Vaut-il mieux enseigner aux élèves l'origine des formes grecques à l'aide de formules simples, claires par elles-mêmes et commodes dans la pratique, mais en contradiction formelle avec les données admises avec certitude par la science, ou bien est-il préférable d'exposer ces formations (suivant l'âge et le degré d'instruction déjà acquis par l'enfant) en proscrivant toute explication non conforme à la réalité des faits? En d'autres termes, vaut-il mieux s'adresser à la mémoire seule, quitte à modifier plus tard les impressions déjà reçues, ou à la mémoire aidée par le raisonnement, de telle façon que l'élève n'ait pas à réformer, mais seulement à compléter les notions acquises dans ses premières études? Qu'on me permette de rappeler à ce sujet une conversation que j'ai eue, il y a déjà plusieurs années, avec le professeur de seconde d'un de nos grands lycées de province. Ce maître, d'ailleurs fort estimable, prétendait que l'enfant comprenait bien mieux la formation du parfait grec, dans les verbes à labiales et à gutturales, ainsi exposée : « La terminaison κα du parfait (d'après λέλυκα) combine son κ avec la consonne finale du radical verbal, ce qui produit une aspirée. » Je croyais alors, et je crois encore bien plus fermement, que non seulement c'est là une mauvaise explication (elle est contraire aux faits), mais encore que l'origine des parfaits aspirés est aussi clairement et plus utilement enseignée par une règle différente, en conformité avec ce que nous savons de ces parfaits. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'initier les élèves aux mystères de la linguistique; mais là où il est certain qu'une règle est fausse, là où une explication présente un caractère exclusivement empirique et manifestement opposé à ce qui est, il n'y a pas à hésiter : il faut la supprimer de nos grammaires. Ne croyez pas que l'élève saisira plus difficilement; au contraire, il apprendra mieux en comprenant. C'est en me plaçant à ce

point de vue que j'adresserai quelques critiques (quelques-unes seulement : je ne veux pas allonger cet article outre mesure) à l'*Abrégé de grammaire grecque* de MM. Croiset et Petitjean. § 144 sv : On forme le comparatif en ajoutant « au nominatif neutre »; § 143 : on ajoute « au radical du positif masculin » ; toute cette partie est confuse et contient même des inexactitudes. § 223 : εἰσί n'est pas pour ἐσ-ε-ντι. § 219, 4° : Il serait préférable, après la définition du redoublement dit attique, de ne pas citer ἐλήλυθα et ἐνήνοχα en regard de ἔρχομαι et de φέρω ; l'élève ne peut voir aucun rapport entre la forme du présent et celle du parfait. Je désapprouve, d'ailleurs, pour le dire en passant, toutes les formules de ce genre : εἶδον est l'aoriste de ὁράω. P. 161 : On ne saurait plus dire aujourd'hui que λύω, λύσω sont pour λυομι, λυσομι pas plus que λῦε est pour λυεθι, et encore moins que λῦσαι est pour λυσαθι (p. 177) ou δός pour δοθι (p. 233); mieux vaut ne rien dire du tout. § 237 : La formation des temps passifs est à rejeter; le futur ne se forme pas plus de l'actif en changeant σω en θήσομαι que l'aoriste en changeant σα en θην, etc. ; qu'on réfléchisse un peu, et l'on verra quel trouble un tel procédé peut mettre dans l'esprit des enfants. § 259 et 260 : S'il n'est pas exact d'enseigner que le parfait des verbes à labiales et à gutturales est en χα, il n'est pas plus juste de dire qu'il est en ά. § 270 : La théorie des verbes dits à éléments caducs n'a rien de scientifique, ainsi présentée ; par elle-même, d'ailleurs, elle ne vaut pas mieux ; le δ de σπεύδω ne disparait pas dans σπεύσω comme νε de ἀφικνέομαι dans ἀφικόμην ; de même la chute du τ dans ἤνυσα et dans ἔδαψα tient à des causes absolument différentes, etc. Je ne vois pas en quoi cette nouveauté peut être utile à de jeunes esprits ; elle ne peut que les dérouter. Dans les paradigmes de conjugaison, le dédoublement de l'aoriste est le résultat d'une étrange confusion entre la fonction et la forme ; les auteurs n'en sont, d'ailleurs, pas responsables (pas plus que des listes d'éléments caducs), car ce ne sont pas eux qui ont inventé cette nouvelle disposition. — Il est extrêmement délicat de composer une grammaire : « les meilleures, dit l'avant propos de la *Grammaire grecque* des mêmes auteurs (Paris, Hachette, 1892) contiennent des inexactitudes. » Mais quand l'inexactitude est voisine de l'erreur, il est utile de la signaler, ne fût-ce que pour qu'elle disparaisse plus tard. En matière d'enseignement, le mieux n'est pas l'ennemi du bien.

My.

---

107. — Fr. de Jean. **De Callimacho Homeri interprete** (diss. inaug. pph.) Argentorati, 1893. 112 p.

On sait que Callimaque a fréquemment imité Homère; mais on a peu cherché jusqu'ici pour quelles raisons et par quelle méthode ; c'est ce que l'auteur de la présente dissertation se propose de faire. C'est un sujet très délicat, qui demandait une sagacité et une pénétration toutes

spéciales : M. de Jan a fait preuve de ces qualités, aidé et soutenu par son maître M. Kaibel. Mais il fallait en même temps craindre les interprétations arbitraires, et ne pas se laisser aller à attribuer à Callimaque des idées qui lui furent certainement étrangères : M. de J. n'a pas évité ce défaut. « Les poètes alexandrins, dit-il (p. 7), qui étaient en même temps grammairiens, écrivaient seulement pour les savants, et préféraient envelopper leur doctrine plutôt que la montrer au grand jour ; il faut donc peser chacun de leurs mots pour savoir ce qu'ils ont voulu faire. » Le sujet ainsi posé nous fait prévoir des subtilités ; et, en effet, il y en a beaucoup, il y en a trop. C'est pure affaire d'appréciation : tout le monde sera d'accord pour trouver qu'en tel passage Callimaque imite Homère ; mais là où l'on verra dans l'imitation une intention spéciale d'expliquer et de se prononcer sur une question controversée, un autre notera l'imitation pure et simple, rien de plus, et ne verra pas dans Callimaque des interprétations qui sans nul doute seront uniquement dans l'esprit du premier. Il y a néanmoins d'excellentes remarques dans cet opuscule ; mais le raisonnement est trop souvent flottant, indécis, obscur même, sans base solide et sans force convaincante. III, 243 ῥήσσωσιν pour πλήσσωσιν est une ingénieuse correction.

My.

---

108. — Dr Pr. Heinrich Georgii. **Die antike Æneiskritik im Kommentar des Tiberius Claudius Donatus.** Progr. des Kœnigl. Realg. in Stuttgart. 1893. 43 p.

Dans une thèse d'Iéna de 1888, M. Burckas avait discuté la question épineuse des rapports du commentaire de Donat avec les autres scolies. M. Georgii étudie ici le même commentaire, mais à un autre point de vue. Il se réfère pour le présent opuscule à son livre *Die antike Æneiskritik*, Stuttgart, 1891, dont j'ai rendu compte autrefois[1].

Inspiré par les mêmes idées et composé suivant la même méthode, le présent programme est une sorte de supplément au livre d'il y a deux ans ; c'est en somme une sorte de dépouillement de Donat fait dans le sens que nous connaissons. D'abord, un préambule de quatre pages ; ensuite dans l'ordre des livres et des vers, relevé des critiques qu'on devine sous les réponses ou les explications du commentaire.

M. G. part des remarques suivantes. Les formules habituellement employées par Donat ont un caractère défensif, et par conséquent nous conduisent à l'hypothèse d'attaques plus ou moins sérieusement dirigées contre l'ensemble ou contre tel détail du poème. On peut ici, comme dans les scolies de Servius, reconstituer par un détour tout un ensemble de critiques discutées dans les écoles. Mais, d'autre part, on ne doit pas

1. *Revue* du 11 avril 1892, p. 290 et suiv.

oublier que le commentaire de Donat n'est pas un recueil de scolies, c'est-à-dire de notes séparées sur les mots ou les vers qui demandent une explication. Si Donat paraphrase et discute (*loquacitate quadam*, comme il le dit lui-même) sur le texte du poème, c'est avant tout pour mettre en lumière sa haute valeur morale en même temps que pour y trouver la plus heureuse application des préceptes de la rhétorique. D'où il résulte que l'auteur du commentaire se préoccupe forcément moins que Servius des critiques traditionnelles, et qu'ici elles seront moins nombreuses. M. G. a compté dans le commentaire deux cent quarante-huit réponses formelles à des critiques, et parmi elles cent vingt-huit critiques que nous ne trouvons mentionnées que par Donat : le tout sans préjudice de critiques indirectes que ne précède pas un signe extérieur.

Je ne puis que renouveler, à propos de ce programme, l'objection principale que je faisais au livre : de telles recherches ne risquent-elles pas d'être stériles ? On ne peut voir dans toute ces critiques *(quæritur... solvitur)* qu'un travers des anciens : n'y tombons-nous pas nous-mêmes à les suivre dans la même voie si longtemps et si loin ?

On regrettera de rencontrer dans ce programme trop de raisonnements fondés sur des arguments *ex silentio* ; d'ailleurs, beaucoup de soin et bonne distinction des remarques communes à Donat, à Probus et à Servius, et au contraire des notes où Donat complète les scolies ou même apporte autre chose. M. Georgii a projeté sur le commentaire de Donat, comme sur les scolies de Servius, un rayon lumineux assez intense quoiqu'il ne considère ces restes de l'ancienne école que par un côté et sous un angle un peu court.

Émile THOMAS.

---

109. — R. SABBADINI. **Il commento di Donato a Terenzio.** Estratto dagli Studi italiani di Filologia classica. Vol. II. Firenze-Roma. Bencini, 1893. In-8, 134 p.

Quel serait le meilleur moyen d'éprouver les aptitudes d'un philologue, débutant ou déjà formé? Ne serait-ce pas de lui mettre en main un de nos grands recueils de scolies? Retrouver le filon au milieu des scories, distinguer les couches successives qui sont venues couvrir l'ancienne tradition; conclure et appuyer ses conclusions sur les citations, sur les faits historiques mentionnés et sur l'histoire de la langue : voilà bien l'occasion toute trouvée où se rencontrent des problèmes de toute sorte, insolubles souvent, mais solubles aussi parfois; d'ailleurs, l'épreuve a été faite et c'est par sa dissertation magistrale sur Asconius que Madvig autrefois s'est révélé.

Voici, sur les scolies attribuées à Donat, un livre qui n'a pas sans doute la même envergure. Je ne crois pas qu'il réussisse à renouveler entièrement le sujet; mais il contient beaucoup de vues originales, ap-

porte nombre de faits nouveaux, analyse fidèlement les travaux précédents et expose avec la plus grande clarté la question de Donat. Il pourra bien se passer des années, avant que ces *Studi* soient dépassées.

L'auteur est assez connu des lecteurs de la *Revue critique* [1] pour que je puisse, sans préambule, m'occuper aussitôt de son livre. Remarquons, cependant, que la biographie avec textes et documents qu'il a donnée récemment de Jean Aurispa l'amenait tout naturellement et le préparait au présent ouvrage, puisqu'à la renaissance, c'est Aurispa qui, en juillet 1433, a découvert, le premier, dans la bibliothèque de Mayence, le commentaire de Donat.

Dans la forme où il nous est parvenu, ce commentaire, tout le monde le reconnaît, ne peut être de Donat; personne ne songe à attribuer à l'ancien grammairien les graves défauts qu'on relève à chaque page : répétitions, erreurs, balourdises sans parler des lacunes. Comment le commentaire a-t-il pu se déformer à ce point? et à quels signes reconnaître dans ce que nous avons les notes qui sont de Donat? Tel est le fond du problème; fort difficile sans doute, puisqu'on a proposé jusqu'ici des solutions très différentes dont beaucoup ne sont que de pures hypothèses et dont aucune ne satisfait pleineement l'esprit.

Le livre de M. Sabbadini comprend trois chapitres : 1° Origine et nature du commentaire; 2° Mss. de Donat; 3° Spécimens de textes de Donat. Négligeons les parties secondaires de cette publication, quoique toutes soient intéressantes et que toutes se recommandent par une extrême clarté; laissons même de côté l'historique de la découverte du commentaire qui est fait ici de main de maître (p. 15 et suiv.). Il est clair que le lecteur concentrera son attention sur les trois points suivants sur lesquels s'est aussi porté de préférence l'effort de l'auteur : comment expliquer l'état présent du commentaire; quelle est la classification des mss. proposée par M. Sabbadini, et que penser du spécimen qui nous est donné de divers textes de Donat? Examinons-les successivement.

L'essai de classification est des plus louables. Il repose d'abord sur ce fait que deux lacunes sont relevées, dans l'*Hécyre*, III, 5, 8, et dans le *Phormion*, II, 1, 4; d'où un premier départ entre les mss. suivant qu'ils ont ou n'ont pas ces lacunes. Un autre point de repère est fourni par la comparaison des mss. dans le *Phormion*, II, 3. A cette place, une transposition de feuilles due au hasard a amené un trouble dans la place des scolies. Mais tandis que dans certains mss. il n'y a qu'un dérangement de place, dans d'autres on a la preuve de corrections, adaptations et remaniement avec suppressions. D'où un signe très caractéristique pour distinguer les diverses recensions. Voilà des faits nouveaux, bien établis qui devront servir de point de départ à tous les travaux ultérieurs. Suffisent-ils pour établir un classement général? Malheureusement non, parce que dans beaucoup de mss. où les lacu-

1. Voir 1886, II, p. 163, et 1891, II, p. 485.

nes existaient primitivement soit dans nos exemplaires, soit dans les archétypes, elles ont été comblées, souvent d'après des récensions diverses, d'où des entrecroisements où il n'est pas facile de se reconnaître. Il faut donc d'autres signes; M. S. l'a senti et en a proposé d'autres. J'avoue que ceux qu'il donne parfois me paraissent bien peu convaincants [1]. A la seule vue de son tableau, on constate avec quelque étonnement que les classes II et III ne comprennent qu'un ou deux mss. contre six dans la première et onze dans la quatrième; et l'exposé qui nous est fait donne à penser que les mss. dits mixtes sont insuffisamment caractérisés. Je crains donc que cette classification en partie artificielle ne soit pas définitive; c'est de ce côté, suivant moi, que devra se porter l'effort de ceux qui aborderont de nouveau le sujet.

D'autre part, pour expliquer l'origine de ces rédactions distinctes ou confuses des scolies de *Phorm.* II, 3, ne pourrait-on faire l'hypothèse suivante : les scolies étaient écrites dans l'archétype à droite et à gauche du texte; supposons qu'un copiste maladroit, au lieu de les copier dans l'ordre comme on l'avait fait jusque-là, ait copié la colonne de gauche, puis la colonne de droite [2]. Si l'hypothèse est vraie, nous n'aurions plus dans nos recensions que la séparation ou le mélange des scolies de deux colonnes et non celui de deux rédactions; dès lors ce que M. S. a fondé sur cette remarque, ses meilleurs arguments et presque tout son système s'effondre ou peu s'en faut.

D'après la mode du jour, M. S. en mesurant l'étendue des lacunes a calculé la forme de l'archétype [3]. Il espère (p. 75 au bas) que les critiques pourront tirer parti de cette trouvaille pour remonter aux leçons primitives. Rien n'est plus douteux; des calculs tout semblables ont été faits sur d'autres auteurs, notamment sur Catulle, et l'on ne voit pas qu'ils aient servi à autre chose qu'à prouver l'ingéniosité de ceux qui les avaient proposés.

La question jusqu'ici douteuse, de savoir quelle est, parmi les trois édition, de 1470 à 1472, la vraie *princeps* et quelle est leur valeur, se trouve ici définitivement résolue. Et de même la valeur des différentes éditions de Donat est très nettement établie. C'est, comme on le devine, dans la lecture des citations grecques que le progrès s'est marqué le mieux d'une édition à l'autre. Ajoutons à cette occasion que M. S. donne à la fin de son travail le relevé des variantes de ses mss. sur ces passages.

En l'absence de toute édition critique nous sommes tout particulièrement reconnaissants à M. S. de nous avoir donné six spécimens de

1. Ainsi, p. 71, des omissions à la fin de lemmes ou à la fin de citations banales.

2. C'est ainsi que, dans les scolies dites de Daniel, le copiste du *Bernensis* 167 n'a transcrit de sa source (*Bern.* 172 et *Paris,* 7929) que les scolies de la colonne de droite.

3. P. 73 et suiv. L'archétype aurait eu 20 ou 40 lignes à la page, chaque ligne étant de 37 lettres.

textes [1], avec de nombreuses collations. Mais j'imagine que M. S. a voulu nous procurer des éléments de vérification et non pas nous donner le modèle d'une édition du scoliaste tel qu'il la comprend. Dressée sur ce plan, l'édition traînerait tout un ballast de fautes et de variantes inutiles, au milieu desquelles le lecteur le plus exercé risquerait de se perdre et dont il se dégoûterait avant de finir une page. Gardons-nous d'un tel luxe. D'autre part, je regrette que M. S. n'ait pas essayé d'exécuter ici ce que M. Teuber avait souhaité avec beaucoup de raison [2] : différencier par des caractères spéciaux, par exemple plus petits, les notes qui ne sont que des doublets des scolies originales. Sans doute le choix entre deux scolies pouvait être parfois embarrassant ; il n'était pas moins nécessaire qu'il fût fait.

Restent les conclusions proposées sur la déformation du commentaire. Ici encore j'ai grand'peur que les résultats acquis, si précieux qu'ils soient, ne puissent être regardés comme définitifs et que nous ne puissions suivre M. S. jusqu'où il veut nous mener. Après avoir fort bien exposé les systèmes des savants qui ont abordé cette étude, M. S. propose le sien qui est séduisant et dont je ne nie nullement la vraisemblance [3]. Au fond ce ne sont là que des hypothèses auxquelles M. S. rajuste tant bien que mal les découvertes ingénieuses que nous avons indiquées. L'écart subsiste. J'ai été étonné de voir que M. S. a laissé entièrement de côté une des difficultés les plus graves de son sujet : comment expliquer les lacunes très anciennes dont nous avons la preuve par d'autres témoignages [4] et que le seul aspect du commentaire met hors de doute? Un jugement solide et définitif sur Donat ne sortira que d'une étude générale et très serrée sur toutes les parties du commentaire. Si ce n'est pas là ce qu'on nous donne aujourd'hui, nous sentons du moins que nous sommes sur le bon chemin et que nous approchons du but, et cela grâce à M. Sabbadini.

Emile Thomas.

---

1. Regrettons seulement qu'il y ait dans ces textes autant d'abréviations de mots énigmatiques et souvent incommodes.

2. Jahrb. Philol., 1891, p. 357.

3. Suivant M. S. (p. 12 au bas et suivantes), le commentaire, dans la forme où nous l'avons, a dû être constitué au VIe et au VIIe siècle. Le fonds est bien de Donat; mais avec les scolies qui viennent de l'œuvre originale on a amalgamé les notes d'un abréviateur de Donat, qui se trouvaient dans d'autres exemplaires, ou sur la marge d'un Térence; d'où les répétitions presque continuelles de notre texte. On y a joint aussi des notes de polémique commençant généralement par *sed ego* (Donat emploie le pluriel); des citations inutiles et contradictoires, surtout empruntées à Virgile. Des lacunes, des remaniements et rajustements ultérieurs, ont fini par altérer le texte et l'amener à l'état où nous l'avons.

4. Voir la *Revue* du 30 octobre dernier, p. 273, note 2.

---

110. — **The Gospel according to Peter, and the Revelation of Peter.** Two lectures on the newly recovered fragments together with the Greek texts, by J. A. ROBINSON, and M. R. JAMES. London, C. J. Clay, 1892, 96 p. in-12. Prix 2 60 sh.

111. — **Bruchstuecke des Evangeliums und der Apokalypse des Petrus** von Ad. HARNACK. Texte und Untersuchungen, IX, 2. Leipzig, Hinrichs, 1893. II, 78 pp. in-8. Prix : 2 M.

112. — **L'Évangile de Pierre et les Évangiles canoniques,** par A. SABATIER. Paris, Imprimerie nationale, 1893 ; 43 pp. in-8.

113. — **Die composition des Pseudopetrinischen Evangelien-Fragments,** mit einer synoptischen Tabelle als Ergænzungsheft, von Hans von SCHUBERT. Berlin, Reuther et Reichard, 1893. 2 vol. in-8, XII-196 et 31 pp.

114. — **Das Evangelium und die Apokalypse des Petrus :** die neuentdeckten Bruchstuecke, nach einer Photographie der Handschrift zu Gizeh in Lichdruck herausgegeben von O. von GEBHARDT. Leipzig, Hinrichs, 1893, 52 pp. et XX pl. cart.

L'ère des brochures et des articles sur les apocryphes attribués à Pierre paraît close; le travail de M. H. von Schubert ouvre celle des livres. Il est temps de jeter un regard en arrière et de considérer la prodigieuse somme de travail dépensée depuis un an à l'étude et à la restitution des fragments trouvés à Akhmîm : les cinq publications dont je viens de copier les titres n'en sont qu'une faible part. On trouvera une bibliographie détaillée dans la préface de M. O. von Gebhardt.

Trois questions principales se posaient au sujet de l'évangile de Pierre. Quelle date doit-on assigner à ce fragment ? dans quel rapport l'ouvrage se trouve-t-il avec les quatre évangiles canoniques? de quel milieu, orthodoxe ou hérétique, est-il sorti ? Les réponses les plus diverses ont été faites. M. Harnack a même changé d'avis. Dans une communication faite à l'Académie de Berlin et publiée dans les comptes rendus des séances [1], il déclarait l'évangile de Pierre postérieur à nos évangiles canoniques et en partie fondé sur eux. Deux mois plus tard, dans une nouvelle édition de son travail qui prenait place dans la collection des *Texte und Untersuchungen*, il n'osait plus se prononcer sur la parenté des cinq évangiles et considérait celui de Pierre comme antérieur à saint Justin. Ce qui avait déterminé ce changement d'attitude était la découverte de rapports plus ou moins prouvés entre l'évangile de Pierre et une série d'œuvres ecclésiastiques anciennes : la Didaché, Justin, Origène, la Didaskalia forment les jalons les plus visibles de cette ligne qui conduit au temps où a été copié notre manuscrit. Les noms de ces témoins semblaient atténuer en même temps le caractère docétique qu'on avait cru voir dans le fragment, sur la foi d'un récit d'Eusèbe. Par contre, MM. Robinson et James, au même moment, soutenaient que l'auteur de l'évangile de Pierre avait connu les quatre évangiles, subi une influence hétérodoxe et écrit dans la seconde moitié du IIe siècle.

1. 3 nov. 1892.

La discussion est depuis restée circonscrite entre ces deux extrêmes. Toutes les opinions intermédiaires ont été produites. Mais le travail énorme qui a été accompli et la discussion minutieuse que vient d'établir M. von Schubert conduisent le juge impartial à se rapprocher du système James-Robinson. M. Harnack, dans un article très étudié et très étendu consacré récemment au livre de M. Schubert [1], admet maintenant « qu'il est vraisemblable que nos quatre évangiles canoniques, même l'évangile de saint Jean, sont la base de l'évangile de Pierre ». C'est l'essentiel. Il reste à déterminer avec plus de précision, le caractère et la méthode de composition du fragment retrouvé : c'est une autre question.

Il est assez remarquable que la conclusion à laquelle est arrivé M. Schubert a été obtenue en même temps par deux autres savants, M. Loisy, dans un article de sa revue *L'Enseignement biblique* [2] et M. Sabatier. « Relativement aux Évangiles canoniques, dit M. Loisy (p. 58), le récit de la Passion dans l'Évangile de Pierre est plutôt abrégé que développé. On sent que l'auteur combine des souvenirs déjà refroidis. Ce qui manque à sa narration, c'est surtout le sentiment de la réalité, tandis que dans les Évangiles canoniques la tradition est encore vivante et anime les récits. » M. Sabatier a apporté de son côté un nouvel élément dans la discussion en relevant les tendances apologétiques de l'auteur. C'est ce qu'a très bien vu après lui M. von Schubert et montré avec plus de détail. On arrive alors à mieux se rendre compte des différences considérables qui existent entre Pierre et les quatre évangiles canoniques. Tandis que les emprunts indéniables, parfois textuels, prouvent la dépendance littéraire, les divergences s'expliquent par le but et les idées particulières de l'auteur et de son milieu. Enfin un des mérites de M. von S. a été de développer les considérations présentées dès le début par MM. James et Robinson sur les relations étroites qui rattachent l'évangile de Pierre à la littérature apocryphe, notamment aux *Acta Pilati* (pp. 170-195). Ainsi beaucoup d'études entreprises, mais non encore menées à bonne fin, trouvent leur complément dans cet excellent livre. La principale critique que j'adresserais à l'auteur serait de trop presser les textes, de ne pas les lire avec assez de simplicité, d'y voir des dessous qu'ils n'ont pas.

Les questions littéraires posées par la découverte de l'évangile de Pierre approchent donc de la solution. On ne saurait en dire autant des questions historiques et philologiques. Quel est l'état exact de notre texte actuel ? avons-nous une suite parfaite ? notre fragment n'est-il pas plutôt un recueil d'extraits ? l'évangile de Pierre était-il un livre reçu dans certaines communautés chrétiennes ? à quels usages liturgiques correspond-il ? quels sentiments particuliers animaient les fidèles qui lui ont fourni son auteur et ses lecteurs ? Autant de questions que l'on a perdu

1. *Theologische Literaturzeitung*, 1894, col. 9.
2. Année 1893, chronique, pp. 48 et 90.

un peu de vue en comparant les débris de textes qui composent pour nous la littérature chrétienne primitive. J'ai essayé ailleurs d'attirer l'attention sur ces points [1]. Ils sont sans doute accessoires. Mais dans un sujet aussi difficile, il ne faut négliger aucun des éléments du problème.

On a beaucoup moins écrit sur l'Apocalypse. L'œuvre est pourtant fort intéressante. C'est un des documents de l'histoire des idées que les anciens se faisaient de la mort et de la vie future. L'Apocalypse se rattache à de nombreux précédents dans la littérature profane et rentre dans le domaine de la philologie classique. C'est ce qu'a compris M. Dietrich, dans un livre dont rendra compte un autre rédacteur de cette revue. Au point de vue théologique, je signale comme importantes les observations présentées par M. Loisy sur les rapports de l'Apocalypse et de la seconde épître de Pierre [2]. Il semble que l'épître a été écrite pour servir de préface, de « garant », dit M. Loisy, à l'Apocalypse. En tout cas, les deux ouvrages semblent avoir eu une commune histoire.

M. O. von Gebhardt a donné une reproduction en photogravure du ms. pour les deux textes. Il n'avait sans doute pas prévu la magnifique publication de tout le manuscrit en héliogravure par M. Lods avec le concours de la maison Lemercier [3]. Dans sa préface, M. von G. fait ressortir les avantages de sa publication sur celle de M. Lods. Elle est moins chère, ce qui est évident, et elle est plus exacte, ce qui est contestable. Les retouches sur la photogravure sont possibles, quoique moins faciles que sur le cuivre de l'héliogravure. Si on feuillette les planches de M. von G. on voit qu'elles procèdent de mauvais clichés, mal mis au point. Le ms. est d'un parchemin très froissé. Au lieu de le photographier avec le jour de face, comme on a dû le faire pour l'héliogravure, on l'a photographié avec l'éclairage de côté, venant de la gauche; c'est-à-dire qu'on a choisi la position où le relief devait être le plus sensible. Je ne suis donc nullement convaincu que les divergences signalées par M. von G. dans sa préface entre sa reproduction et celle de M. Lods soient toujours à son avantage : il faudrait, pour en juger, disposer de photographies directes, tirées sur de bons clichés non retouchés. En tout cas au bas de la pl. V de M. von Gebhardt, un coup d'ongle a enlevé la gélatine du cliché encore fraîche, comme le prouve la comparaison de l'échancrure dans les deux publications. Les planches sont précédées d'un texte avec annotation critique. Dans l'ensemble, l'ouvrage rendra d'incontestables services dans l'enseignement supérieur.

Paul Lejay.

---

1. *Revue des études grecques*, 1893, 59.
2. *Enseignement biblique*, 1893, chronique, p. 113.
3. *Mémoires publiés par la Mission archéologique française au Caire*, IX, 3e fasc.; Leroux, 1893, pp. 217-335 et 34 planches doubles.

115. — **A. Persii Flacci D. Junii Juvenalis Sulpiciæ saturæ.** Recogn. Otto Jahn. Editio tertia curam egit Franc. Buecheler. Berlin, Weidmann, 1893. xvi-254 pp. in-8, 3 m.

Cette édition, de même que la précédente, porte en tête la préface de Jahn avec un premier *additamentum* de Bücheler de 1886. Suit un nouvel appendice d'une page et demie où l'auteur indique ce qui est particulier au présent travail. L'édition nouvelle contient seize pages de plus que la précédente. L'accroissement est venu surtout d'additions précises dans l'apparat : on reconnaît là et on appréciera le scrupule de l'éditeur.

Dans un article sur le texte de Perse [1], M. B. déclarait, à propos des deux poètes qu'il édite à nouveau, qu'il n'y a pas à revenir sur les principes ni sur le classement de Jahn ; tant qu'on n'aura pas trouvé de nouveaux mss., ce qui n'est guère vraisemblable, il n'y a de progrès possible qu'en revisant de plus près les mss. qui nous servent de régulateurs. C'est ce qu'a fait ici M. Buecheler. Le ms. de Montpellier 125 (*P*) a été collationné à nouveau, ce qui a permis à M. B. de rectifier et de compléter ses notes. Pour Perse, M. B. n'admettrait plus qu'on mît tout à fait sur la même ligne, comme le voulait Jahn, les deux sources *P* et α ; dans sa nouvelle préface, comme dans l'article précité, l'éditeur ne dissimule pas que cette dernière recension est en plusieurs passages nettement meilleure quoiqu'elle soit inégale. Cependant, dans les cas douteux, il a suivi plutôt la recension du *Pithœanus* qui paraît due à un grammairien ; mais il ne cache pas qu'il a pu avoir tort de la suivre trop fidèlement. Pour Juvénal, M. B. nous assure qu'après l'examen des variantes des mss. autres que *P*, examen fait directement par lui et dont peuvent donner quelqu'idée les variantes publiées par Hosius, presque tout ce qui était utile à la constitution du texte a été ajouté à *P* par le correcteur. M. B. ne nous donne ici de cette source que quelques leçons propres à éclairer l'histoire des transformations ou plutôt des déformations de notre texte. Tant qu'on n'aura pas trouvé autre chose, le choix qui nous est donné ici vaut, nous assure M. Bücheler, tout autant qu'une publication intégrale [2].

Émile Thomas.

---

116. — **Der althochdeutsche Isidor,** facsimile Ausgabe des Pariser Codex nebst critischem Texte der Pariser und Monseer Bruchstücke, p. G. A. Hench. Strasbourg, Truebner, 1893. In-8, 194 p. (72. fascicule des Quellen u. Forschungen.)

La traduction du traité d'Isidore *de fide catholica* est la première tra-

1. Rhein. Museum, XLI (1886), p. 454.
2. P. 39, du v. 40 : lisez *sub* pollice.

duction en ancien haut allemand qui ait une réelle valeur littéraire; elle témoigne véritablement d'un certain effort, d'un certain art, et son auteur, un Franc rhénan, possédait sûrement et le latin et l'idiome germanique. On a deux mss. de cette traduction, le ms. de Paris et le ms. de Vienne ou de Monsee; mais ce dernier ne contient que des fragments. Après Weinhold (1874) et après Holtzmann (1836), M. Hench a voulu donner une édition du ms. de Paris, et il la donne aussi soignée que possible. Nous trouvons d'abord dans sa publication les quarante-trois pages du ms. en fac-similé photographique et à côté de chaque page le texte latin et le texte allemand, ce dernier très net, sûr, et ponctué avec intelligence. Viennent ensuite les fragments de Monsee (p. 46-54), un « exposé grammatical » fort minutieux et exact (p. 59-113) et un glossaire complet (p. 117-194). M. Hench avait déjà rendu un service signalé aux études germaniques en publiant son édition des *Fragments* de Monsee. On lui saura tout autant de gré d'avoir, comme il l'a fait aujourd'hui, étudié si consciencieusement la traduction d'Isidore et de l'avoir reproduite avec tant de scrupule et de luxe. Peut-être ne méritait-elle pas cet excès d'honneur, et elle offre quelques endroits qu'il est difficile, voire impossible de lire. Mais faut-il se plaindre qu'un livre utile soit en même temps « musterhaft ausgestattet » ? [1].

A. C.

---

117. — E. Lavisse. **Le grand Frédéric avant l'avènement.** Paris, Hachette, 1893. 1 vol. in-8, xvii-373 p.

Entre le premier volume sur *la Jeunesse du Grand Frédéric*, paru en 1891, et le second sur *le Grand Frédéric avant l'avènement*, il s'est passé dans la vie de M. Lavisse ce fait qu'il a été reçu à l'Académie française. Et chacun s'en réjouit, pour M. Lavisse, sans doute, et pour l'Académie. A une science éprouvée le sympathique maître de Sorbonne joint, comme on sait, un talent d'exposition d'un rare éclat. Ces qualités se retrouvent au suprême degré dans sa dernière publication. C'est que M. L. traite son sujet *con amore*. Il étudie un prince, qui l'intéresse vivement, dans le milieu et à l'époque le plus favorables, j'entends les huit années qui s'écoulent entre les épreuves du pauvre Fritz et son avènement à la couronne (1732-1740). Les rapports du père et du fils sont détendus; le Kronprinz fait son éducation littéraire et philosophique en même temps qu'il se prépare aux affaires politiques et militaires.

On le voit d'abord au travail dans la garnison de Neu-Ruppin pendant deux années, que coupent la part prise à la dernière campagne du prince Eugène sur le Rhin et un voyage d'inspection dans la Prusse

---

1. M. Hench nous apprend dans son introduction qu'il prépare un travail où il comparera l'Isidore de Paris aux fragments de Monsee, sans oublier la syntaxe et le vocabulaire.

orientale. Frédéric n'est pas peu flatté de se trouver en présence de ces armées françaises qu'il admire et qu'il brûle de combattre, avec le désir qu'éprouve un bon tireur de se mesurer avec un maître d'armes. Frédéric apprend aussi à apprécier l'œuvre de son père dans la colonisation des sauvages contrées lithuaniennes. Une période plus heureuse s'ouvre encore devant lui : c'est ce que M. L. appelle si bien l'idylle de Rheinsberg. Dans ce château Louis XV, le prince, entouré de sa jeune femme, dont ce fut le seul moment de bonheur, et de ses amis, en général d'origine française, se livre au culte des lettres et des arts. Plus tard, le grand roi de Prusse, victorieux des puissances coalisées et arbitre de l'Europe, ressentira-t-il jamais les joies que lui donnaient ses promenades et ses entretiens avec Chasot, Jourdan, Fouqué, Kayserlinck, ainsi que les débuts de sa correspondance avec Voltaire et les perspectives d'un héritage si bien administré par son père?

Le prince s'exerce aux lettres et à la philosophie, pénétrant jusqu'au fond des choses avec cette clarté et cette liberté d'esprit qui ne l'abandonnent jamais. M. L. apprécie finement la valeur littéraire du prince et constate cette sorte d'allégement que son esprit éprouva lorsqu'il crut n'avoir rien trouvé de solide au fond des systèmes philosophiques et religieux. L'auteur montre peu de sévérité pour les fautes de goût et le manque de délicatesse que commet son héros dans l'énoncé de ses idées. Au lieu d'être déçu de n'avoir rien trouvé, Frédéric se sent comme soulagé, et, renonçant allégrement à s'égarer dans l'inconnu, il donne de tout son effort dans le réel, dans l'étude pratique des questions militaires et politiques. « La volonté d'agir est la maîtresse vertu de son tempérament. » Elle lui tient lieu de philosophie et de religion et il se dispose à exploiter ce monde avec ce sens du pratique, ce dédain de la morale, cette volonté et ce génie qu'on ne saurait contester. Il confond sa personnalité avec celle de la Prusse, dont il affirme la réalité, et, mieux que Louis XIV, il pourrait dire : « L'État, c'est moi ».

On voit que le livre présente une singulière variété. Après un exposé anecdotique des plus curieux sur la vie de Ruppin et de Rheinsberg, qui rappelle la vie de château souvent décrite du XVIII^e siècle, vient une étude littéraire et philosophique des plus fouillées, que suit une capitale dissertation politique sur les vues de Frédéric et la situation de l'Europe à la veille de son avènement. Le récit de l'avènement clot le volume ; on y assiste à la réconciliation *in extremis* du père et du fils qui ont fini par comprendre qu'ils se complètent l'un l'autre. Frédéric-Guillaume I^{er} a préparé les voies à Frédéric II et lui a tenu en réserve toutes les ressources dont celui-ci se servira pour accomplir sa tâche.

La marche vers cette conclusion marque l'unité du livre, dont on peut dire, comme d'un roman, qu'il finit bien. C'est à ce point que M. L. compte arrêter ses études sur le grand Frédéric. Cette décision est regrettable, mais d'autre part on comprend les raisons de l'auteur. Il en est qu'il avoue; il est « très curieux d'origines. » Il en est d'autres

qui se laissent deviner et avant tout une raison d'art : l'unité de l'œuvre. Les deux volumes de M. L. forment un tout complet. Après avoir lu le second, l'image de Frédéric ressort bien nette. Cette période de préparation est le meilleur moment où l'on puisse se faire une idée de son caractère qui se forme, non pas certes dans l'inaction, mais dans d'utiles loisirs. Plus tard viendront les guerres et les négociations, dont le perpétuel va-et-vient troublera l'observateur. Et puis le récit en aura moins d'attrait. L'histoire militaire et diplomatique lasse à la longue, sans compter que celle de Frédéric II contient des détails bien faits pour décourager l'impartialité d'un historien français.

Tout autre est l'intérêt que provoque un portrait historique avec ses côtés pittoresques, anecdotiques et psychologiques. M. L. se révèle comme un peintre qui fixe les points saillants et distribue adroitement les lumières et les ombres. Le cadre est d'autant moins négligé qu'il a visité en personne les lieux oubliés où vivait son modèle. M. L. est en même temps un critique impartial et profond. Dans de récentes publications relatives à la grande Catherine et à Napoléon, on a pu constater que nul n'est grand homme pour son psychologue. Les caractères fouillés à fond et vus de près risquent de s'amoindrir. Ici ce n'est pas le cas. On continue à admirer le héros parce que son biographe ne cesse pas de l'admirer lui-même, surtout au point de vue intellectuel. Mis au jour sans parti pris de dénigrement ou de complaisance, le personnage est le plus intéressant du siècle et peut-être le plus amusant. Aussi le livre de M. Lavisse a-t-il tout l'attrait d'un roman. Rédigé sur une ample collection de documents, dont quelques uns, inédits et tirés du ministère français des affaires étrangères, se trouvent imprimés à la fin du volume, il laisse percer dans le style une pointe d'ironie pleine d'atticisme et d'agrément [1].

De Crue.

---

118. — **Gœzes Streitschriften gegen Lessing,** hrsg. von Erich Schmidt. Stuttgart, Gœschen. 1893. In-8, v et 208 p. 3 mark 30.

Après avoir impartialement dessiné la figure de Goeze dans le dernier volume du *Lessing*, M. Erich Schmidt publie ses écrits de polémique, non point pour reviser et casser le procès où, comme il dit, le grand jouteur a terrassé le champion de la vieille orthodoxie, non point pour réhabiliter et « sauver » le pasteur hambourgeois, mais pour donner des documents et des actes. Nous trouvons donc dans ce volume l'*Etwas vorlæufiges gegen Lessings feindselige Angriffe auf unsre Religion* (p. 1-72) et les trois « morceaux» des *Lessings Schwæchen* (p. 75-186).

1. M. Lavisse ne semble pas faire grand cas du livre de W. Oncken, *Das Zeitalter Friedrichs des Grossen*, Berlin, 1881. Tout élémentaire qu'il est, il a pourtant son intérêt.

M. Schmidt a réimpimé le texte avec une fidélité littérale, en ne corrigeant que les fautes d'impression, et sans toucher à l'orthographe originale de Goeze, à sa ponctuation, à sa flexion, à sa syntaxe. En appendice, et pour achever de publier tout ce qui concerne la polémique de Hambourg, il nous communique d'intéressants extraits de deux journaux rarissimes, uniques, les *Freiwillige Beitræge zu den Hamb. Nachrichten* et le *Beitrag zum Reichs-Postreuter* (p. 187-208); on y remarquera l'article « cuirassé » de Goeze contre une page du *Tellow* de Cramer relative à Klopstock et à ses idées de liberté, ainsi que la réponse à l'inscription tumulaire qui le qualifiait de « pape d'Hammonia ».

A. Ch.

---

119. — Ottoka Lorenz. **Gœthes politische Lehrjahre.** Vortrag. mit Anmerk. Zusætzen u. einem Anhang : Gœthe als Historiker. Berlin, Hertz. 1893. In-8, 180 p.

M. Lorenz examine d'abord les vues politiques de Gœthe, et il a sur ce point plus d'un aperçu judicieux, plus d'une réflexion instructive ; on sent dans ce qu'il écrit un historien et un politique (p. 9-36). Puis il suit Gœthe à travers ses années d'apprentissage politique ; il montre très bien que le poète voyait dans l'Empire un édifice sûr et durable ; il analyse finement ses rapports avec Charles Auguste et divers princes ; il le fait voir dans son « action d'homme d'État », *in staatsmænnischer Action,* et notamment lors de la guerre de succession de Bavière, où il a l'idée du *Fürstenbund* et tente véritablement d'infuser une vie nouvelle à la constitution vieillissante de l'Allemagne (p. 19) ; il explique ses opinions au temps de la domination napoléonienne. L'opuscule se termine par des remarques et additions utiles sur Gœthe historien. On y notera particulièrement les pages qui traitent de l'affaire d'Oken (p. 134)[1].

1. P. 14, Taine se prénommait Hippolyte et non *Henry* ; — p. 15, Gœthe avait-il raison d'attribuer tant d'importance à l'affaire du collier ? ; — p. 16, est-il bien exact que ce procès du collier lui ait fait tellement pressentir la Révolution ? — p. 77, il est question d'une lettre de Gœthe à Voigt de l'année 1815 et le poète y fait allusion aux années 1791-1792, assure que Lucchesini, Haugwitz et Stein l'ont traité comme leurs descendants traitent son ami. M. Lorenz croit qu'il y a là une faute de mémoire ou de copie, parce que Gœthe parle de Stein qui lui semble postérieur à cette époque ; il croit même que Gœthe a confondu dans cette lettre Hertzberg et Haugwitz. Voilà bien des hypothèses. Ne vaut-il pas mieux accepter la lettre telle qu'elle est et se rappeler qu'en 1792 Gœthe eut affaire avec Lucchesini et Haugwitz qu'il vit et rencontra en Champagne (cf. p. 95 et 158), ainsi qu'avec Stein — non pas le grand ministre — mais le frère de celui-ci, résident de Prusse à Mayence ? — p. 90-91 l'auteur oublie trop que la *Campagne de France* a été écrite en 1820 ; — p. 158, lire Grandpré et non *Grandprée*, et voir sur le récit de la croisade ce que nous en avons dit dans notre édition de la *Campagne de France.*

A. C.

120. — **Mémoires de l'adjudant-général Landrieux**, avec introduction, par Léonce GRASILIER. Paris, Savine, 1893. Tome premier. In-8 (340) et 378 p.

M. Grasilier a eu l'heureuse idée de publier ces *Mémoires* de Landrieux qui se trouvent en manuscrit à la Bibliothèque nationale (fonds fr. 7981 et 7982). Landrieux ne parle guère dans cette autobiographie que des deux années les plus marquantes de sa vie, 1796 et 1797, pendant lesquelles il a été chargé du bureau secret, puis chef d'état-major de la cavalerie de l'armée d'Italie, depuis la bataille de Lodi où il fut blessé jusqu'à la chute de la République de Venise à laquelle il prit une part très active et à la révolution de Gênes à laquelle il présida. Le premier volume de ses *Souvenirs* que nous donne M. Grasilier, est intitulé *Bergame Brescia.* On y trouve d'abord un récit très détaillé et très pittoresque des événements de Milan et de Pavie auxquels Landrieux assista, à son retour de Lodi, ainsi que nombre de renseignements curieux sur le bureau des affaires secrètes et sur les révolutionnaires italiens. On voit ensuite Landrieux faire retraite avec Kilmaine, commander à Castiglione le centre de la cavalerie, défendre Vérone avec courage et succès, reprendre le commandement des dépôts du Mantouan, et entre temps, se rendre secrètement avec Salvatori à Venise pour amener les esprits à un changement de gouvernement. Tel est, en effet, — et c'est la thèse que Landrieux soutient dans ses Mémoires — tel est le but du bureau secret qu'il dirige; il prépare, de concert avec les comités de Milan, l'insurrection des villes de Terre-Ferme contre le gouvernement aristocratique. Tel est aussi l'ordre de Bonaparte; mais le général veut se garder de toute immixtion ostensible qui, en cas d'insuccès, le perdrait aux yeux du Directoire et il refuse absolument de se compromettre. C'est alors que Landrieux convient avec Kilmaine de lui proposer l'entreprise comme si lui-même l'avait conçue, et qu'il lui écrit une lettre, un *beau rêve* qu'il a fait, un « arrangement » pour soulever la Terre Ferme contre un gouvernement détestable et détesté; il prie Kilmaine d'approuver son « rêve » et son plan, de lui donner carte blanche, et Kilmaine lui répond qu'il croit la république vénitienne de mauvaise foi et qu'en conséquence tous les généraux doivent se regarder comme en état de guerre avec elle. Muni de cet ordre, Landrieux excite une émeute à Bergame et par une manœuvre adroite se fait nommer général en chef des troupes insurgées de Terre-Ferme, se fait même agréer par le résident vénitien de Milan, Foscarini, comme médiateur entre la République et les villes insurgées. C'est ici que s'arrête le premier volume des *Mémoires*. M. G. l'a fait précéder d'une introduction très copieuse, très détaillée, pleine d'informations et de documents de toute sorte. Aussi voudrait on par instant plus de lumière et de clarté ou du moins des divisions plus nettes, des chapitres ou paragraphes plus tranchés. Le récit, qu'on nous passe le mot, ne s'enlève pas assez. Mais cette introduction est très précieuse et témoigne de recherches étendues, de fouilles considérables dans les archives et les biblio-

thèques. M. Grasilier nous fait en plus de trois cents pages la biographie de Landrieux. Nous ne la résumerons pas d'après lui et nous bornerons à renvoyer le lecteur à cet intéressant travail. Notons seulement le rôle joué par Landrieux dans l'événement de Varennes, la façon dont il lève en 1792 le corps des hussards braconniers, ses demêlés avec son chef d'escadron Murat, — qui prend alors le nom de Marat! — les services qu'il rend au représentant André Dumont à Amiens et dans la Somme, sa suspension, sa réintégration, etc.[1].

A. CHUQUET.

---

121. — K. Th. HEIGEL, **Die Uebergabe der Festung Mannheim** an die Franzosen am 20 sept. 1795 u. die Verhaftung der Minister Graf Oberndoff und Salabert. Munich, Franz, 1893. In-4, 165 p.

Le 20 septembre 1795 Mannheim, qui appartenait alors à l'Électeur palatin, ouvrait ses portes aux Français, et le gouverneur Belderbusch livrait à Pichegru près de deux cent cinquante bouches à feu. Les Autrichiens crièrent à la trahison, à la corruption; ils couraient, en effet, un très grand danger, et leur situation devenait critique; si Jourdan occupait la rive supérieure du Main et si Pichegru s'avançait sur le Neckar, on coupait leur communication et peut-être leur ligne de retraite. Aussi, lorsqu'ils rentrèrent dans Mannheim, firent-ils arrêter le ministre Oberndorff et l'abbé Salabert. M. Heigel nous raconte tous ces faits avec beaucoup de clarté, et il donne dans l'appendice de son récit un grand nombre de documents curieux et relatifs à l'affaire. Mais il n'a pas de peine à prouver que les Impériaux se trompaient grossièrement. Personne n'avait trahi. Oberndorff eut un instant de trouble et perdit son sang-froid, si bien qu'il signa la capitulation *Pichegru* et non Oberndorff (p. 30)! Mais ni lui ni Salabert n'étaient les vrais coupables; comme l'a dit Baumann, Oberndorff était fidèle à la politique que le Palatin observait depuis 1792, et comme remarque justement M. Heigel, on ne poursuivit pas le procès contre Oberndorff et on suspendit l'enquête contre Belderbusch, parce que l'Électeur était le premier responsable. Qu'Oberndorff se fût conduit à l'étourdie et précipitamment, soit; mais sa façon d'agir était conforme à la façon d'agir de son gouvernement, toujours équivoque, toujours ambigu, perplexe, ne donnant que des ordres vagues[2].

A. CH.

---

1. Livre I, p. 83, (86, 92) Osten et non *Hosten*; *id*. Béru et non *Berru*; p. 84 Gavrelle et non *Gaverelle*; — II, p. 19, Wickham et non *Wickman*; p. 38, Wurmser et non *Warensen*; etc.

2. P. 15, Merlin était à l'armée en 1793 et non en 1794; cf. sur les projets d'enlever Mannheim l'*Expédition de Custine*, p. 213-216, que M. Heigel semble n'avoir pas connue; — p. 9, cf. également sur Corbeau et sa mission, *Mayence*, p. 184.

122. — **Geschichte der Kriegsereignisse in Vinstgau 1499-1796-1801**, von P. Cœlestin Stampfer. 2ᵉ édition. Innsbruck, Wagner, 1893. In-8, 183 p. (avec une carte du théâtre de la guerre et un plan du combat de Taufers.)

Ce livre, qui paraît en seconde édition, contient deux études : 1º l'une sur la guerre de l'Engadine en 1499 qui se termine par la bataille de la Malserhaide; 2º l'autre sur la guerre du Vinstgau de 1796 à 1801. Cette étude est la plus importante, et l'auteur a consulté, pour la mener à bonne fin, des sources inédites ou rares, les actes de l'époque, le manuscrit d'un major, des monographies écrites dans le pays même, des relations verbales de contemporains. Il arrive ainsi à donner une histoire très détaillée et minutieuse de cette lutte qui, à la fin du xviiiᵉ siècle comme à la fin du xvᵉ siècle, se décida dans les mêmes lieux, à Calva et à Taufers, où les Tyroliens furent à trois cents ans de distance tournés et battus à cause de leur imprudence, où la défaite entraîna les mêmes conséquences, le ravage du Vinstgau. Son travail comprend sept chapitres : 1º les années 1796 et 1797; 2º l'année 1798 — qui est une année de paix — et le commencement de 1799, 3º la conquête des Grisons par les Français, leur irruption dans le Vinstgau, leur retraite, leur expulsion du Münsterthal; 4º la conquête des Grisons par les Autrichiens; 5º les nouveaux périls du Vinstgau dans l'automne de 1799; 6º les événements qui se passent sur la frontière occidentale du Tyrol et dans le Vinstgau de 1800 à la paix de Lunéville; 7º un appendice de documents.

A. C.

---

123. — **Byron's Siege of Corinth**, mit Einleit. u Anmerk. hrsg. von Eugen Koelbing, Berlin, Felber, 1893. In-8, lx et 155 p.

Une des meilleures éditions de textes anglais qui existent en Allemagne. L'éditeur, M. Koelbing, a pris pour base de sa réimpression le texte de l'édition princeps, le seul que Byron ait eu sous les yeux et qu'il ait corrigé. Il ajoute à ce texte des remarques excellentes qui expliquent les endroits difficiles — non sans consulter les diverses traductions de Byron en langues étrangères. On louera surtout le savoir et lasagacité qu'il déploie dans les citations de passages parallèles tirés des lettres et des autres œuvres de Byron. Les comparaisons que fait ainsi M. Koelbing, montrent comment, dans des circonstances à peu près semblables, Byron trouve souvent la même forme pour exprimer la même pensée. L'introduction est également très instructive : on y trouve une étude sur la date du poème, sur les jugements de la critique contemporaine, des notes bibliographiques sur les éditions du *Siège de Corinthe*, plusieurs pages intéressantes sur les sources, sur les souvenirs personnels (selbst Erlebtes und selbst Geschautes, p. xxviii) dont Byron entremêle son œuvre, sur la langue et le mètre, notamment sur

les allitérations dont M. Koelbing a donné la liste, en les rangeant sous différentes rubriques [1].

A. C.

---

124. — **Minerva**. Jahrbuch der gelehrten Welt, hrsg. von R. Kukula u. K Truebner. Dritter Jahrgang, 1893-1894. Strasbourg. Truebner. xvi et 861 p.

Voici le troisième volume de cette publication qui rend de si grands services aux bibliothécaires et aux savants. Il est encore supérieur aux précédents, parce qu'il contient davantage. Pour gagner de la place, les éditeurs ont laissé de côté l'introduction du deuxième volume qui contenait des notices historiques et un exposé des constitutions universitaires. Ils ont admis dans leur recueil de nouveaux établissements scientifiques : les archives d'Allemagne et d'Autriche, les bibliothèques des départements de France. Partout, chez nous, en Italie, en Angleterre, en Hollande, en Suède, etc., ils ont trouvé des collaborateurs empressés qui leur ont permis de rectifier et de compléter un grand nombre d'indications. On remarquera, par exemple, la liste des établissements des Indes due à M. Rost, et la description intéressante, fournie par M. Vollers, de l'enseignement du Caire (art *Kairo*, p. 293-297). Notons aussi la nouvelle méthode de transcription des noms russes (communications et corrections de MM. Zielinski et Minzes). En tête du volume, figure une liste sommaire des « instituts savants » par ordre alphabétique des pays ; cette liste ou vue d'ensemble *(geographische Uebersicht)* sera utile. Le portrait de M. Pasteur orne le volume, comme le portrait de M. Mommsen ornait le précédent.

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Notre collaborateur M. Émile Legrand, professeur à l'École nationale des langues orientales vivantes, vient de publier, d'après trois manuscrits, les *Lettres de l'empereur Manuel Paléologue*. Ces lettres offrent un vif intérêt au point de vue tant historique que littéraire. Plusieurs d'entre elles furent écrites de Paris pendant le séjour qu'y fit le monarque byzantin (1400-1402), venu en France pour implorer du secours contre les Turcs. Parmi les destinataires, nous citerons Manuel Chrysoloras, Démétrius Cydonis et l'illustre humaniste italien Guarino de Vérone. Dans un second fascicule, M. Legrand donnera les variantes et un commentaire historique.

— M. Albert Sorel vient de faire paraître à la librairie Plon un volume de

---

1. Quelques passages du *Siège de Corinthe* ont été traduits et analysés par Taine *(Hist. de la litt. anglaise*, IV, 369-373).

Lectures historiques (in-8°, 292 p.). On y trouve les études suivantes : *Un partisan* (Louis de Frotté) ; *Un émigré* (Rochechouart) ; *Mémoires de soldats* (Ségur, Marbot, Macdonald, Clermont-Tonnerre) ; *Le drame de Vincennes* ; *Talleyrand et ses Mémoires* ; *Une agence d'espionnage sous le Consulat* ; *Le consulat de Stendhal* ; *Napoléon et Alexandre* ; *Deux précurseurs de l'alliance russe, Castelbajac et Morny* ; *Thouvenel et la question romaine* ; *La révocation de l'édit de Nantes* ; *Bossuet historien de la Réforme* ; *Tolstoï historien.*

— M. Leger vient de faire, en collaboration avec M. Bardounaut, *les Racines de la langue russe* (un vol. in-12, librairie Maisonneuve). C'est un dictionnaire alphabétique des racines principales de la langue russe et de leurs dérivés. A côté de chaque racine a été ménagé un espace libre où l'étudiant peut noter ses observations et recherches personnelles. Cet ouvrage est le résultat des leçons professées par M. Leger à l'École des Langues orientales et à l'École de guerre.

ALLEMAGNE. — Le septième fascicule des *Schriften zur germanischen Philologie* qui vient de paraître, est dû à M. Andreas Heusler. Il traite du vers germanique et de sa structure (*Ueber den germanischen Versbau*, 1894. Weidmann, Berlin. In-8°, 159 p.) et comprend, avec une table des matières qui sera utile, quatre chapitres ainsi intitulés : I. *Allgemeines zur Verslehre* (p. 1-50). II. *Metrische Streitfragen* (p. 51-92). III. *Taktzahl im Ljodahattr* (p. 93-121). IV. *Zur Vorgeschichte des germanischen Verses* (p. 122-137).

AUTRICHE-HONGRIE.—On annonce d'Agram la mort du chanoine Racki, ancien président de l'Académie jougoslave et l'un des membres les plus laborieux de cette compagnie. Né en 1829 aux environs de Fiume, François Racki s'était de bonne heure consacré aux études historiques. Ses principaux travaux sont : *Cyrille et Méthode, apôtres slaves, leur œuvre et leur temps* (1859) ; *Vetera monumenta Slavorum meridionalium historiam spectantia* (2e vol. du Recueil Theiner Agram 1875) ; *Études sur l'ancien droit Croate* (1861) ; *Fiume et la Croatie* (1887) ; une longue série de mémoires publiés dans les travaux de l'Académie d'Agram et dont quelques-uns ont été publiés à part. On lui doit encore la publication de nombreux textes inédits. Tous les travaux de Racki sont relatifs à l'histoire des Slaves méridionaux.

— Nous avons déjà mentionné les deux recueils de Mélanges offerts par les professeurs de l'Université de Vienne et de celle de Prague au 42e Congrès des philologues allemands. Les professeurs de Gratz ont suivi leur exemple. Leur recueil s'intitule : *Analecta Graeciensia, Festschrift zur 42 Versammlung deutscher Philologen und Schulmænner in Wien*, 1893. — 217 p. ; et contient les études suivantes : Gustav Meyer, *Zur Neugriechischen Grammatik*, étude sur la contraction de l'article avec son nom (relevons cette bévue : *la* lierre) ; Anton v. Schœnbach, *Eine Ausleseealt deutscher Segensformeln*, spécimen d'un travail d'ensemble sur ces formules dont l'auteur a réuni onze cents exemples ; J. Kirste, *Indogermanische Gebræuche beim Haarschneiden* ; H. Schenkl, *Die homerische Palastbeschreibung in Od.* XXII, *126-143, und ihre alten Erklærer* ; Adolf Bauer, *Die Chronologie des Peisistratos und seiner Sœhne* ; W. Gurlitt, *Die grosse eherne Athena des Pheidias*, étude approfondie des sources ; A. Goldbacher, *Zur Erklærung und Kritik des platonischen Dialogs Lysis* ; J. Strzygowski, *Die Tyche von Konstantinopel* ; Max v. Karajan, *Ueber den Bau der Recitativpartien der griechischen Tragiker und den Prolog im Sophokleischen Aias*, application ingénieuse de la découverte de M. Weil sur les tragédies de Sophocle ; G. Krek, *Zur Geschichte russischer Hochzeitsbræuche* ; H. Schuchardt, *Der mehrzielige Frage-und Relativsatz* avec de nombreux exemples tirés de la langue hongroise où ce phénomène est le plus fréquent. Schuchardt, est un des rares philologues sachant et écrivant le hongrois.

— L'Académie hongroise vient de publier le premier volume de la Correspondance du roi Mathias Corvin sous le titre : *Matyas Kiraly levelei ;* Affaires étrangères. Ier volume, 1458-1479. L'auteur de cette importante publication est l'évêque V. Fraknói dont les nombreux travaux sur l'histoire hongroise sont très estimés. Il avait donné, outre la grande biographie du cardinal Pierre Pázmán et les *Actes* des Diètes hongroises, une monographie de Mathias Corvin dans la collection des « Biographies historiques » dirigée par A. Szilágyi (la traduction allemande de cet ouvrage vient de paraître à Innsbruck). La Correspondance de Mathias, dont il publie aujourd'hui le premier volume, est le fruit de nombreuses recherches non seulement dans les archives austro-hongroises, mais aussi dans celles de Dresde, Munich, Bamberg, Weimar, Breslau, du Vatican, de Modane, Milan, Venise et de Mantoue. Aux 782 lettres écrites ou dictées par le grand roi connues jusqu'aujourd'hui, Fraknói a pu ainsi en ajouter plus de 400. Chose remarquable, aucune de ces lettres n'est écrite en hongrois ; toutes sont en latin ou en allemand. Cela se comprend pour celles qui sont adressées aux princes étrangers, moins pour les instructions données aux plénipotentiaires hongrois en pays étranger. Pourtant, à la cour de Bude, le magyar était couramment parlé.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 mars 1894.

L'Académie procède à la nomination d'une commission de six membres chargée de proposer un projet de publication des Chartes et Diplômes. Sont élus : MM. Delisle, de Rozière, d'Arbois de Jubainville, Longnon, de Lasteyrie et Duchesne.

M. Paul Durrieu, conservateur au Musée du Louvre, signale un grand dessin acquis par ce Musée avec la collection Baldinucci en 1806. Ce dessin a été classé dans l'école italienne, parmi les imitateurs de Giotto. En s'appuyant sur des comparaisons avec des miniatures dont l'auteur est connu par des textes contemporains, M. Durrieu croit pouvoir restituer ce dessin à André Beauneveu de Valenciennes, le célèbre sculpteur et peintre de Charles V et du duc de Berry. Le dessin représente la mort de la Vierge, son assomption et son couronnement, avec saint Jean, patron du duc de Berry, et saint Étienne, patron du diocèse de Bourges. C'est vraisemblablement un projet de peinture murale, et il se rattache aux travaux que le duc de Berry faisait exécuter sous la direction de Beauneveu, particulièrement à Bourges et au château de Mehun-sur-Yèvre. — MM. Eugène Müntz et R. de Lasteyrie présentent quelques observations au sujet de cette communication. M. de Lasteyrie insiste particulièrement sur certaines divergences iconographiques notables entre le dessin du Louvre et les miniatures dont s'est servi M. Durrieu pour sa démonstration.

M. Oppert, membre de l'Académie, lit un mémoire sur la date précise de la destruction du premier temple de Jérusalem. Jérémie dit que le roi de Babylone Evil-Mérodach fit sortir le roi Jéchonias dans la trente-septième année de sa captivité, le vingt-cinquième jour du douzième mois de son avènement ; le livre des Rois donne la date du 27. Les textes contemporains permettent de calculer les néoménies et de fixer cette date au dimanche 29 février ou au mardi 2 mars (selon les Rois) de l'an 561 a. C. D'après cette donnée, la prise de Jérusalem, fixée au 10 Ab de la dix-neuvième année de Nabuchodonosor, eut lieu le vendredi 28 juillet de l'an 587 a. C. Le siège avait commencé le 5 janvier 589.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 19 mars — 1894

125. — **Das Kathâkautukam des Çrîvara,** verglichen mit Dschâmî's Jusuf und Zuleikha, von Richard Schmidt. Kiel, Hœseler, 1893. 46 p.

M. Schmidt, qui a publié déjà quatre contes extraits de la Çukasaptati paraît se consacrer résolument à l'étude des rapports entre la littérature persane et la poésie indienne. Le Kathâkautuka de Çrîvara n'a pas d'intérêt en dehors de ce point de vue. Le poème est d'une platitude désespérante; l'auteur se traîne péniblement sur les pas de son modèle, sans réussir à rien emprunter de ses grâces un peu mignardes; il faut une partialité d'éditeur pour trouver le moindre mérite à la seule transposition que Çrîvara se permet dans l'ordonnance de l'œuvre. M. S. ne signale que d'un mot, et sans s'y arrêter, le trait vraiment curieux qui sollicite une recherche. En deux passages (xiii et xiv) Çrivara manque à sa fidélité coutumière, et son récit concorde alors avec la Bible que Djâmî ne suit point. Les trois chants (kautukas 2, 9, 14) publiés intégralement par M. Schmidt prouvent la compétence de l'éditeur, mais aussi la pauvreté de l'ouvrage. L'intervention de Çiva dans le récit, conjointement à l'ange Grbhrayela (Gabriel) ne suffit pas à lui donner un grain d'originalité.

Sylvain Lévi.

126. — **The Namuci-myth,** by Charles R. Lanman. Calcutta, 1889.
127. — **Contributions to the Interpretation of the Veda** (III.) by Maurice Bloomfield. Newhaven. 1891.

128. — **Indra und Namuci**, von H. Oldenberg, Gœttingen, 1893.

Trois védisants distingués viennent de s'exercer à tour de rôle sur le récit védique d'Indra et Namuci, que tant d'autres avaient déjà sollicité avant eux ; quoiqu'il s'agisse de travaux peu étendus parus dans des périodiques de l'Inde, de l'Allemagne et de l'Amérique, nous croyons utile de les signaler comme un indice frappant des tendances actuelles. M. Lanman pose en principe le caractère nécessairement naturaliste des mythes védiques et cherche à expliquer sous ce point de vue le bizarre exploit d'Indra qui enlève au démon Namuci la tête « avec l'écume des eaux ». Avec un peu d'imagination et deux références à des mémoires météorologiques, le mot de l'énigme apparaît : il s'agit d'*une trombe*.

M. Bloomfield repousse ce système d'exégèse fantaisiste ; il proteste contre les théories arbitraires qui établissent entre les Sa*m*hitâs et les Brâhma*n*as, les Brâhma*n*as et les Sûtras une irréparable solution de continuité. Nous avons là trois manifestations différentes d'une même activité littéraire, s'exerçant sur des conceptions identiques. M. B. réclame comme la condition essentielle d'une saine interprétation « une foi grandissante dans le synchronisme de ces trois catégories d'ouvrages ». Il discute et combine avec le tact d'un expert toutes les données utilisables et restaure la légende tout entière sans avoir à tirer rien de son propre fonds. Il reste une fable intéressante à la manière épique, un récit de forfaiture divine et de cure merveilleuse, sans caractère spécial.

M. Oldenberg souscrit à tous les principes posés par M. Bloomfield ; il lui reproche seulement de ne pas abonder assez dans son propre sens. Si les hymnes védiques ont dès l'origine une valeur liturgique, il ne faut pas hésiter à éclairer le lexique par le rituel. L'examen de plusieurs termes formels, omis ou traités insuffisamment par M. Bloomfield prouve, en effet, le caractère nettement liturgique de la légende. L'histoire d'Indra et Namuci est en rapport direct avec la cérémonie de la Sautrâma*n*î.

Il est impossible d'assister à cette évolution capitale des études védiques sans rappeler quelle part en revient à l'auteur des *Recherches sur l'histoire de la liturgie védique*. Le dernier essai du maître que nous pleurerons toujours a ouvert, avec quelle puissance de pénétration ! les voies fécondes où s'engagent aujourd'hui des successeurs plus heureux.

Sylvain Lévi.

---

129. — **De propheticis, quæ dicuntur, legendis arabicis.** Prolegomena. Dissertatio inauguralis philologica. Auctor Marcellus Lidzbarski. 1893, Mayer et Mueller, Berlin, in-8, p. 64.

M. Marcellus Lidzbarski a choisi pour sujet de sa thèse de doctorat en philosophie les légendes arabes qui, sous le titre d'*Histoires des*

Prophètes, se sont greffées sur les récits bibliques. Par la comparaison avec les apocryphes juifs et chrétiens, il est arrivé à déterminer la source d'un certain nombre de ces légendes, à l'étude desquelles sa thèse doit servir d'introduction.

Sous le premier paragraphe il passe en revue les différents auteurs arabes qui ont traité ce sujet : 'Abîd et Wahb ibn Mounabbih, dont les livres sont perdus, Ibn Hischam, Ibn Coteiba, Tabari, Tha'alabi, Kisai et Hosein. Il a consacré le paragraphe suivant aux principales autorités, sous le couvert desquelles ces légendes sont rapportées; telles sont : Ka'b el-Ahbâr, Ibn 'Abbas, Wahb Mounabbih et Ibn Ishaq. Il recherche les légendes attribuées à chacun de ceux-ci et les rapproche des légendes analogues fournies pour les apocryphes juifs et chrétiens. Il termine sa thèse par un court essai sur l'influence que les *Histoires des Prophètes* peuvent avoir exercée sur la littérature juive postérieure.

Un pareil sujet, pour être traité scientifiquement, exige une somme de connaissances linguistiques et littéraires que l'on trouve rarement chez un jeune orientaliste. Ces connaissances M. L. a montré qu'il les possédait à un haut degré; la littérature rabbinique lui est aussi familière que la littérature arabe; les apocryphes syriaques et éthiopiens lui ont fourni une ample matière d'informations, et il sait au besoin en discuter le texte original avec compétence. On trouvera sans doute à ajouter çà et là quelques notices, mais l'ensemble du travail est très satisfaisant. Si nous avions une critique à faire, ce serait au sujet de la tendance de M. L. à considérer comme inventés par l'auteur arabe les traits légendaires dont les traces dans les autres littératures lui échappent. Ainsi, à propos d'Ibn 'Abbas, il dit, p. 44 : « On trouve beaucoup de récits qui paraissent avoir été inventés par lui, car ils n'existent nulle part ailleurs. » Il cite, comme exemple, les noms des deux filles de Loth, *Rayah* et *Zoghar*, transmis par Tabari (I, p. 334, l. 4). Il ajoute en note : « On doit lire ainsi, comp. Yâkout, II, p. 934, l. 14. » Ces noms sont, en effet, complètement défigurés dans l'édition de Tabari. Mais si M. L. s'était reporté à un autre endroit de Yâkout, II, p. 752, l. 14, où le même passage est reproduit d'une manière plus exacte, il aurait vu que la vraie leçon était *Robbah* et *Zoghar*. Robbah étant le nom de l'aînée de ces filles, et Zoghar, celui de la cadette, il ne fait pas de doute que ces noms ont une origine syriaque et que *Robbah* n'est que la transcription arabe de *rabbâ* « l'aînée », et *Zoghar* de *ze'órâ* « la cadette ». Le second exemple cité par M. L. n'est pas plus concluant. Au sujet des parfums emportés du Paradis par Adam, il dit qu'il n'en trouve trace dans aucun écrit juif ou chrétien. Or c'est justement à cette légende qu'est dû le titre de l'apocryphe syriaque intitulé la *Caverne des trésors*, qui a reçu son nom de la caverne où Adam avait déposé l'or, la myrrhe et l'encens, qu'il avait emportés du Paradis (voir *Die Schatzhœhle*, ed. Bezold, p. 8; trad. p. 32), et qui constituèrent plus tard l'offrande apportée par les rois Mages à l'enfant Jésus (*ibid.*, p. 57; trad. p. 234).

Salomon de Bassora, dans son *Livre de l'Abeille* (The book of the Bee, ed. Budge, ch. xxxix), mentionne également cette légende en parlant des rois Mages.

Il est à souhaiter que M. Lidzbarski continue ses études dans une voie où il a si bien débuté. Pour sa prochaine publication il aura l'avantage de pouvoir laisser de côté son latin un peu lourd, où sa pensée n'est pas toujours à l'aise.

Rubens DUVAL.

---

130. — **The Names of the Assyro-Babylonian Months and their Regents,**

131. — **Semitic Words in Greek and Latin,** by W. MUSS-ARNOLT. Deux brochures in-8 de 40 et 156 p.

I. — La première de ces brochures reproduit deux articles publiés dans le *Journal of Biblical Litterature* (XI, 72-94 ; 160-176). L'auteur rappelle et interprète les données assyriologiques touchant les noms des mois et les dieux auxquels les mois étaient consacrés. Tous les textes qu'il discute étaient déjà connus. M. Muss-Arnolt veut prouver que les noms assyro-babyloniens des mois sont d'origine sémitique. Autant la thèse, prise dans son ensemble, paraît probable sinon certaine, autant l'exactitude des étymologies paraît douteuse en beaucoup de cas. L'examen des hypothèses déjà proposées montre que bien des gens se sont donné une peine inutile à vouloir expliquer des mots dont quelques-uns ont des chances de rester toujours obscurs. Les notices concernant les dieux des mois renferment tout ce que l'on sait à ce sujet par les textes cunéiformes. Il doit y avoir une petite erreur p. 10, à propos de Bel : ce n'est pas Bel, le second personnage de la triade suprême, qui était le dieu national des Babyloniens, mais Marduk, à qui on attribuait le nom de Bel (seigneur), comme on attribuait à son épouse Çarpanit le nom de Belit (dame).

II. — La seconde brochure est extraite des *Transactions of the American Philological Association* (vol. XXIII). On y trouve les qualités de solide érudition, de discussion ingénieuse, de modération dans le jugement, qui se rencontrent déjà dans la première. Pour expliquer la présence de mots sémitiques en grec et en latin, M. M.-A. ne croit pas devoir recourir à l'hypothèse de la communauté d'origine entre les langues sémitiques et les langues indo-européennes ; laissant de côté les noms formés par onomatopée, dont la ressemblance n'a pas besoin d'autre explication, il explique les autres cas par des emprunts, et à considérer les choses en général, on doit reconnaître qu'il a raison. Mais là encore, que d'hypothèses lancées vainement en circulation, que de points obscurs ! M. M.-A. nous a fait grâce de tous les rapprochements qui sont absolument controuvés ; il a réuni des matériaux très importants, les a groupés avec ordre, est arrivé, en un très grand nombre

d'endroits, à des conclusions certaines ou du moins très probables. Son article est du plus haut intérêt. Néanmoins l'impression qu'en garde le lecteur est qu'un travail d'ensemble sur les emprunts faits par les Grecs et les Latins au langage sémitique, si l'on fait abstraction de quelques noms propres, surtout des noms géographiques, et d'un assez grand nombre de noms communs que le commerce phénicien a portés sur toutes les rives de la Méditerranée, pourrait bien être encore prématuré. A côté de l'influence phénicienne, M. Muss-Arnoldt a dû reconnaître à Chypre l'influence assyrienne. Il a parlé aussi des mots grecs entrés en hébreu. Mais l'étymologiste aurait souvent besoin de lumières que l'histoire et la philologie ne donnent pas encore. Ainsi le rapport de פִּלֶגֶשׁ avec παλλακίς est incontestable, et il paraît certain que פִּלֶגֶשׁ est un mot emprunté; mais après cela faut-il retourner en Phénicie pour chercher un mot פְּלֻגָה (séparée = concubine ?), d'où viendrait παλλακή, dont on aurait fait παλλακίς ?.... Il est permis d'en douter. L'histoire de ce mot peut être compliquée, mais d'une autre manière que celle là.

A. Loisy.

---

132 — Gabriele Grasso. **Studi di storia antica e di topografia storica.** Fasc. I, in-8, 150 p. Ariano, 1893.

Ce fascicule commence une série d'études que M. Grasso, professeur d'histoire et de géographie à Melfi, se propose de poursuivre sur la géographie historique de la partie centrale des provinces napolitaines. Dans la première, il soutient qu'il n'y a, ni trois *Aquiloniae*, ni une seule *Aquilonia*, mais deux villes d'Aquilonie, situées dans des régions voisines : l'une chez les Samnites, qu'il place à Macchia Godena, à 12 milles de Campobasso, l'autre en Apulie, chez les Hirpins, qu'il place, non à Carbonara, faussement dénommée, depuis 1862, Aquilonia, mais à Lacedonia. On a là un exemple de plus de ces noms antiques concédés, depuis vingt ou trente ans, à tort et à travers par le gouvernement italien à des localités jalouses de se rattacher des souvenirs qui, souvent, ne leur appartiennent point. Dans ce même pays des Hirpins, M. Grasso refait l'étude des voies romaines, et cherche à déterminer quel est l'*oppidulum* dont Horace parle, sans le nommer, au vers 83 de son voyage à Brindes. Comme plus d'un détail topographique de cette satire, celui-ci a exercé souvent l'érudition des commentateurs. Suivant notre auteur, le lieu en question serait Ausculum; mais il avoue lui-même que ce n'est pas là, comme le veut le texte, un nom « *quod versu dicere non est* », car il peut parfaitement entrer dans un hexamètre, sous les deux formes *Ausculum* et *Ausclum*. La dernière dissertation est consacrée à établir : d'abord qu'Ariano n'est pas une ville antique, et que les documents sur lesquels s'appuie cette prétention de vanité locale sont forgés, et très grossièrement ; ensuite qu'Aequum Tuticum

ou Equus Tuticus — car nous ne savons pas la vraie forme du nom, — occupait, entre Castelfranco et Montecalvo, l'emplacement du domaine actuel de Sant'Eleuterio. La première de ces deux conclusions nous paraît sûrement acquise.

W.

---

133. — Fr. Loofs. **Studien über die dem Johannes von Damaskus zugeschriebenen Parallelen.** Halle, Max Niemeyer 1892. x-146 p.

Les ἱερὰ παράλληλα, attribués à Jean de Damas, sont un ouvrage des plus importants, non seulement parce qu'ils contiennent des fragments perdus des anciens Pères, mais en eux-mêmes et pour leur propre valeur théologique. M. Loofs fut amené à s'en occuper à propos de son livre sur Léontius de Byzance (V. la *Revue* du 19 octobre 1891). Alors professeur extraordinaire à Leipzig, il fut appelé à Halle en qualité de professeur ordinaire, et le présent ouvrage est le développement, ou plutôt le complément d'un programme de l'Université de cette dernière ville (*Ueber die ursprüngliche Form der sacra Parallela,* 1892). L'auteur eut alors communication du code Coislinianus 276 de notre Bibliothèque nationale, du Vaticanus 1553, et du ms. La Rochefoucauld, qui de Cheltenham passa naguère à la Bibliothèque de Berlin. Il s'agit dans cette étude de reconstituer l'état primitif des Parallèles, dont les mss. sont dus évidemment à des recensions diverses; elle consiste presque en entier en des discussions relatives aux mss., à leur filiation et à leur importance relative; et M. Loofs, qui donne d'abord un conspectus général de ces mss. et de leur disposition, s'occupe surtout d'établir le rapport de chacune de ces recensions avec le texte original d'où elles sont sorties. Il ressort en particulier de deux préfaces, que l'ouvrage comprenait trois parties, disposées chacune par ordre alphabétique, sans doute par l'auteur lui-même, et que les deux premiers livres formaient un tout indépendant du livre III, ce dernier ayant une préface propre, et contenant les παράλληλα proprement dits; car le titre *Parallèles,* de l'ouvrage en trois livres, est apocryphe. La parenté des mss. et leur origine est alors traitée, en suivant l'ordre des livres. Enfin M. L. s'occupe de la date : les ἱερά ne sont pas postérieurs à 627, et Lequien croyait les Parallela Rupefucaldina de très peu postérieurs à 614; M. L. les croit plus anciens, et leur assigne comme date entre 532 et 543, bien que deux scholies du Rupefucaldinus semblent s'y opposer, scholies qui se rapporteraient, selon Lequien, à la prise de la Sainte Croix par les Perses, en 614. M. Loofs, après avoir donné des preuves à l'appui de son opinion, pense que l'on peut considérer ces scholies comme une addition ultérieure, et admettrait même qu'elles n'ont pas historiquement la signification que Lequien leur attribue; d'ailleurs, conclut-il, quelle qu'en soit la date, les ἱερά seront toujours une œuvre d'importance considérable pour les études patristiques. Mais Jean Damascène est-il

l'auteur des Parallèles, ou encore l'auteur d'une recension des ἱερὰ en un seul livre? Et cette question est-elle insoluble, comme le pense M. Loofs (p. 146)?

My.

---

134. — **Notices sommaires des manuscrits grecs d'Espagne et de Portugal**, par Charles Graux, mises en ordre et complétées par Albert Martin. Extrait des Nouvelles archives des Missions scientifiques et littéraires, tome II. Paris, Ernest Leroux, 1892.

Nous sommes bien en retard pour parler de ce livre, qui lui-même s'était fait attendre longtemps : Graux est mort en 1882 [1]. Mais il n'est jamais trop tard pour mettre au jour une œuvre d'utilité durable, ni pour la recommander aux intéressés. Les intéressés sont, en ce cas, les hellénistes en général et particulièrement ceux qui vont étudier des manuscrits en Espagne. Ceux-ci feront bien de parcourir d'avance les Notices de Graux et, si possible, d'emporter un exemplaire du tirage à part : à la Bibliothèque nationale de Madrid on n'a pas pu me donner le supplément de M. Miller au Catalogue d'Iriarte, et à la Bibliothèque de l'Université, le bibliothécaire, très obligeant d'ailleurs, qui m'a servi, paraissait voir ces Notices pour la première fois [2].

Les deux auteurs se sont appliqués à épuiser la matière, et il est probable qu'ils y auront réussi [3] : aux 818 manuscrits catalogués par Iriarte et M. Miller, ils en ajoutent 244 [4]. Les descriptions de ces mss. sont suffisamment complètes et très exactes, s'il est permis d'en juger par les quelques points que j'ai eu l'occasion de vérifier. La méthode en est bonne : chaque article indique le format [5], la matière [6],

---

1. Sa mission en Espagne est de 1875, et M. Martin n'a été chargé de la publication des Notices qu'en 1887.

2. Ne jetons pas la pierre. Un savant que j'ai rencontré en Espagne justement, m'a assuré que, dans une de nos villes de province, il s'est trouvé en présence d'un bibliothécaire qu'il fut obligé de renseigner sur des mss. confiés à sa garde en lui présentant l'inventaire de M. Ulysse Robert.

3 Pourtant, p. 3, il est question de mss. de l'Escurial omis par M. Miller, qu'on regrettera de ne pas trouver décrits dans ce volume ; et M. Martin ne croit pas impossible qu'on en découvre quelques autres (p. 3).

4. Et non 245. Aux Archives historiques, d'après les p. 18 à 52, il n'y en a que 29 et non 30, comme il est dit p. 2.

5. Pourquoi in-4°, in-8°, etc., au lieu de mesures en centimètres ? « Il y a en Espagne, dit une note de la p. 105, des in-quarto qui seraient chez nous de petits in-octavo » Chez nous-mêmes la définition de ces formats varie.

6. Le coton, qui est mentionné p. 7 et 274, ne doit plus figurer au nombre des matières de mss. depuis les travaux de M. Briquet. Il est vrai que la *Paléographie* de M. Blass, encore en 1892 (Handbuch d'Iw. Müller, 2e éd.), les ignore totalement. Mais M. W. Arndt, dès 1889, en admettait les résultats (*La Paléographie latine*, trad. p. E. Bacha, Liège 1891, p. 10), et plus explicitement encore M. Prou dans son *Manuel de Paléographie*, p. 173.

l'âge [1]; le nom du copiste quand il a signé ou qu'on le reconnaît à sa main; le nombre de feuillets; les noms des auteurs, en français et en grec; les titres des ouvrages, ainsi que l'*incipit* et le *desinit* [2], en grec; enfin on y trouve des renvois à des imprimés quand il y a lieu [3], et des notes diverses, concernant la reliure, la provenance, etc. [4]. L'ordonnance typographique est bien conçue; l'impression nette [5]. Une table alphabétique des noms propres et des principales matières [6] et une table générale achèvent de rendre l'usage du volume commode et utile au travailleur.

On doit à M. Martin une sincère reconnaissance pour le dévouement avec lequel il a accompli un pieux devoir envers son ancien maître et du même coup rendu un service très réel à la science.

Max Bonnet.

---

135. — **Monumenta linguae ibericae** edidit Aemilius Huebner. Berlin, Reimer 1893. In-4, cxliv-264 pages et une planche.

Il y a dans cet ouvrage quatre parties à distinguer : 1° une introduction, *prolegomena;* 2° un recueil des légendes monétaires ibériques; 3° un recueil d'inscriptions ibériques; 4° des index.

I

L'introduction consiste en quatre chapitres : le premier est constitué par une collection de notices sur les travaux des auteurs qui ont étudié les monnaies ibériques; le deuxième concerne les travaux relatifs aux inscriptions ibériques, M. Hübner y constate (p. xxvii) que les travaux de M. d'Arbois de Jubainville n'ont jeté aucune lumière sur l'interprétation de ces inscriptions, — qu'en effet, cet érudit n'a jamais étudiées. — Le chapitre iii a pour objet l'écriture ibérique. Dans le chapitre iv l'auteur s'occupe de la langue ibérique; la conclusion est que, des règles

1. Omis p. 17 et 28, pour deux rouleaux liturgiques.

2. Cette indication est surtout précieuse quand il s'agit d'ouvrages anonymes. Que de peines, que d'incertitudes, les auteurs de catalogues épargneraient aux chercheurs s'ils notaient au moins l'*incipit !*

3. Pourquoi p. 12 cite-t-on les pages d'une édition, que le lecteur peut n'avoir pas sous la main, plutôt que les livres et les chapitres, qu'on trouve dans la plupart?

4. P. 23, dans une indication de date il était inutile de corriger εἰς τὴν pour στήν. Cette aphérèse n'est pas propre à Calosynas (voy. J. Psichari, *Études néogrecques*, p. v), et si elle l'était, ce serait une raison de plus pour la lui laisser.

5. Elle n'est pas toujours correcte. P. 12 lisez Mendelssohn; p. 38, 1) : 23; p. 82 : ζώων; p. 86 : θεωρεῖται; p. 113 : Ἄπαντες; p. 174 : *antecedit*; p. 257 : grecque. Dans quelques-uns de ces passages, il se pourrait que la faute fût au copiste. De même p. 11 : Κορύκιος (pour Χορίκιος) et συλλωγή; p. 64 : πέρος (πέρας); p. 73 et 313 θεωρετικῶς, p. 82 : θεριακῆς; p. 90 : Ἰεσοῦ.

6. Il y manque le nom de Daniel, p. 238 et 240.

de cette langue nous ne savons pas grand'chose de plus que ce que Humboldt avait constaté, dès 1821, dans son livre intitulé *Prüfung der Untersuchungen ueber die Urbewohner Hispaniens vermittelst der Vaskischen Sprache* : l'*f* était inconnu aux Ibères comme aujourd'hui aux Basques; chez les deux peuples point d'*r* initial ; point de mot commençant par deux consonnes, une explosive et une liquide, comme *br*; d'où il se suit qu'en Espagne *-briga* est gaulois (p. LXXVIII et XCVIII). Il est à regretter que M. A. Luchaire ait abandonné les études *de lingua aquitania*. M. H. est formel : *quem dolemus studia illa feliciter inchoata postea deseruisse* (p. LXXXV).

Après avoir rapproché les quelques noms de lieu d'Afrique et d'Espagne dont on peut conclure que les Ibères seraient d'origine africaine (p. LXXXVI-LXXXVII), M. H. a entrepris (p. XC et suivantes) de distinguer en Espagne les noms de lieu ibériques des noms de lieu grecs et romains. Mais il s'est médiocrement occupé du triage des noms gaulois, qu'il a peu étudiés et qui dans ses listes sont souvent confondus avec les noms ibériques. Il présente comme ibérique le nom de rivière *Dêva* (p. XC). S'il admet que *Medullus mons* est celtique, c'est notamment par l'effet de la comparaison avec *Mediolanium* qui cependant semble n'avoir aucun rapport avec le mot espagnol (p. XCII-XCIX). Il croit que le nom de fleuve *Durius*, « Duero » dérive du thème gaulois *duro-*, « forteresse » (p. XCVI). Il conserve pour Carpentras la vieille notation *Carpentoracte*, au lieu de *Carpentorate* (p. XCVII).

A la page XCVIII il donne une liste de trente-sept noms de lieu d'Espagne qui sont des composés dont le second terme est *-briga* dans les textes de l'antiquité. On pourrait augmenter cette liste si l'on tenait compte des noms modernes qui se terminent en *o-bre* = *o-briga*, exemple : Province de Coruña: *Anzo-bre*, *Baño-bre*, *Barallo-bre*, *Callo-bre*, *Conzo-bre*, *Cillo-bre*, *Fillo-bre*, *Illo-bre*, *Ino-bre*, *Izo-bre*, *Pantino-bre*, *Sillo-bre*, *Tio-bre*; — Province de Pontevedra : *Callo-bre*; — Province de Lugo : *Barallo-bre* ; — Province d'Albacete : *Salo-bre*; à comparer aux noms de lieu en *o-bre* de la France méridionale, et aux noms de lieu en *-euvre* du nord de la France.

Il cite à la même page quatre noms de lieu composés dont le dernier terme est *dunum* et que lui ont fournis des monuments qui remontent à l'empire romain ; des textes plus récents lui permettraient d'ajouter : *Berdun* en Aragon, province de Huesca ; *Navardun* aussi en Aragon, province de Saragosse ; enfin en Catalogne, *Salardu*, *Verdu*, province de Lerida ; *Besalu* (au moyen âge *Bisuldunum*), province de Gerone.

Je ne vois pas à quel résultat il peut nous conduire en réunissant dans la même liste alphabétique, p. XCIX, C, des noms évidemment ibériques comme *Calagurris*, *Iliberris*, *Salduba*, et les noms celtiques de *Con-trebia*, *Nerto-briga*, *Segontia*. Si *Andelo* (p. CI) est ibérique, que pensera-t-on d'*Andelavus*. Andelot, Haute-Marne ?

Est-il bien certain que les noms en *-iacus*, *-iaca*, comme *Cadiacus*,

Ugultaniacum, *Arriaca*, *Lambriaca*, *Urbiaca* (p. CIII), ne soient pas des dérivés celtiques de gentilices romains, comme les noms similaires de France et de l'Italie du Nord ? La géographie moderne de l'Espagne nous offre quelques noms analogues : en Galice, province de Pontevedra, *Foiacos* ; province de Lugo, *Fojaca*, *Fojaco*, *Fojacos* ; province d'Orense, *Fojacos* ; — dans les Asturies, *Fojaca*, *Intriago*, *Vidiago* ; — dans le royaume de Léon, province de ce nom, *Verdiago*, — en Vieille Castille, province de Valladolid, *Aniago* ; province de Guadalajara, *Luzaga*, *Terzaga*, — en Aragon, province de Teruel, *Aliaga* ; province de Huesca, *Rubiñaco* ; — en Catalogne, province de Lerida, *Ardiacas*.

Il n'y a aucune conclusion phonétique à tirer pour les études ibériques de ce qu'on trouve une explosive suivie d'un *r* non seulement dans le mot ibérique *Cantabri*, mais aussi dans les mots celtiques *Arrotrebae*, *Con-trebia*, (p. CVII). Le double *p* de mots comme *Baesippo*, *Irippo*, *Ostippo*, termes géographiques non celtiques d'Espagne, est inutilement mis en regard du nom du lieu d'Espagne *Cappacum* (p. CVII), qui est de même famille que Chappes, *Cappas*, Aube, et que Cheppe, Marne.

II

Le recueil des légendes de monnaies ibériques contient quelques noms celtiques :

Au nominatif : *Sega* = *Segia*, p. 54 ; *Ledisama*, p. 67 ; *Qnthrpa* = *Contrebia*, p. 92 ;

A un cas difficile à déterminer :

Seq prices = *Sego-briga*, p. 81 ;
Vsamus = *Vxama*, p. 71 ;
Nert p s = *Nertobriga*, p. 80 ;
Segsanh s = *Segisama*, p. 66 ;
Ttaqs = *Titti*, p. 73 ;
Lutaqs = *Lutia*, p. 87.

III

Je n'ai rien à dire du recueil d'inscriptions, si ce n'est : 1° qu'à la page 171, n° XXXV, *Qrtca*, l. 2, 7, et *Qrtcan*, l. 6, pourraient être l'un le nominatif, l'autre l'accusatif d'un nom de ville gaulois dont on aurait supprimé une partie des voyelles ; 2° qu'à la page 174, n° XXXIX, le mot *car* semble être une notation abrégée du gaulois* *carantia*, en irlandais *cairde*, « traité de paix ». La légende comprend trois mots : 1° *Lipaca*, *Qrtca*, c'est-à-dire deux noms de villes probablement gauloises ; 2° *car* ; or, suivant M. Hübner, ce monument *indicare videtur societatem inter Lipacenses et Carenses*.

IV

Dans les index on trouve le même mélange de mots ibériques et de mots celtiques que dans le reste de l'ouvrage.

Ces index sont au nombre de trois [sans comprendre plusieurs subdivisions], savoir : 1° mots ibériques, *vocabula iberica*, renfermant à la fois les mots écrits en caractères ibériques, parmi lesquels il y en a d'incontestablement celtiques, et les mots ibériques écrits en caractères latins; 2° noms géographiques; 3° noms de personnes. Les noms géographiques sont divisés en : noms ibériques d'Espagne (fleuves, montagnes, peuples et villes), noms ibériques d'Aquitaine et de Narbonnaise, noms phéniciens, noms grecs, noms latins. Les noms de personnes se partagent en : noms de dieux et de déesses ibériques 1° d'Espagne, 2° d'Aquitaine et de Narbonnaise; noms d'hommes et de femmes ibériques 1° d'Espagne, 2° d'Aquitaine et de Narbonnaise, etc. Partout aux noms ibériques sont mêlés des noms celtiques ; ainsi, parmi les noms ibériques de fleuves d'Espagne, *Deva ;* parmi les noms ibériques de montagnes d'Espagne, *Vindius* ; parmi les noms ibériques de peuples et de villes d'Espagne, *Brigantium* , Καλάδουνον ; parmi ceux de l'Aquitaine et de la Narbonnaise, les *(B)rigoma(genses)*, les Καυάροι ou *Cavares*, les *Nantuates*, les *Sego-vellauni;* parmi les noms ibériques de dieux d'Espagne, les *Lugoves ;* parmi ceux d'Aquitaine et de Narbonnaise *Albio-rix*, *Canti-Smerta* , *Dino-mogeti-marus;* parmi les noms de personnes ibériques d'hommes et de femmes d'Espagne, *Boudica*, *Caranto*, *Clutamus*, *Seco-vesus ;* parmi ceux d'Aquitaine, *Ati-oχtus*, *Donnus*, *Toutanno-rix*.

Enfin ces index où Tite-Live, Pline, Polybe, Strabon, Appien et le *C. I. L.* sont continuellement cités ne renvoient nulle part aux *prolegomena* par lesquels commence le volume dont nous rendons compte. Je suppose qu'après avoir lu dans le *C. I. L.*, t. XIV (Latium), n° 3955, l'inscription où est mentionnée la colonie romaine de Grande-Bretagne : *civium romanorum colonia victrix quae est in Britannia Cama-loduni*, on rapproche du premier terme *Camalo-* le nom de personne *Camulates* conservé par une inscription chrétienne d'Espagne (Hübner, n° 195) et qu'on vienne à se rappeler que, suivant M. Hübner, *Camalus*, par *a* à la seconde syllabe, comme dans le *Camalo-duni* de l'inscription 3955 de *C. I. L.*, t. XIV, et non pas *u* comme dans *Camulates*, est la notation ibérique de *Camulus* ; pour retrouver le passage des *prolegomena* où se rencontre cette assertion, il faudra relire ces *prolegomena* jusqu'à la page CXIX.

Cerdubetus, p. 257, col. 2, semble être une faute d'impression pour *Cerdubelus*.

Quelle que soit la valeur de ces critiques, les *Monumenta linguae iberica* sont un ouvrage indispensable à quiconque veut étudier l'histoire la plus ancienne de l'Espagne ; ce volume est comme les *Inscriptiones Hispaniae christianae* un complément nécessaire du tome II du *Corpus Inscriptionum Latinarum* que nous devons au zèle patient et à la vaste érudition de M. E. Hübner.

H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

136. — **Tractatus de diversis historiis Romanorum et quibusdam aliis**, hgg. von Salomon Herzstein (Erlanger Beitræge zur englischen Philologie, fasc. XIV), Erlangen, Fr. Junge, 1893, xvi-64 pp. in-8.

137. — **Ehstlændische Klosterlectnere. Ein Beitrag zur Kenntniss der Pflege des geistigen Lebens in Eshtland im Mittelalter**, von Fr. Kœhler, Reval, 1892, 124 pp. in-8.

138. — **Ausgewælte Sermone des heiligen Bernhard ueber das Hohelied**, hgg. von Otto Baltzer (Sammlung ausgewæhlter Kirchen-und dogmengeschichtlicher Quellenschriften, fasc. VII), Freiburg in B. et Leipzig, J.-C.-B. Mohr, 1893, xvi-104 pp. in-8.

139. — **Novæ editionis operum omnium Sanctæ Hildegardis experimentum, omnibus studiosis divinæ sacrorum librorum linguæ sacri altaris ministris propositum**, cura et studio sac. Augustini Damoiseau, S. Petri Arenarii, 1893, xvi-134 pp. in-8.

I. — M. Herzstein publie d'après un ms. de Wolfenbüttel un petit recueil de 69 contes, simples ou moralisés, qui a été compilé à Bologne en 1326. C'est à tort que M. Œsterley a voulu voir des rapports de parenté entre ce recueil et les *Gesta Romanorum*. L'auteur du *Tractatus* a recueilli ses contes d'une manière indépendante, et il indique, en général, la source où il les a puisés. La plupart de ces petits récits ont malheureusement un caractère banal, et, empruntés à saint Augustin, à Valerius, à Pierre Alfonse, etc., se retrouvent partout. Deux d'entre eux concernent saint Louis, roi de France (cc. 55, 59): nous n'avons jamais lu ailleurs le c. 55, d'une assez agréable jovialité, probablement authentique; sur le c. 59, cf. *Journal des savants*, 1889, p. 614. L'édition du texte et les notes paraissent soignées.

II. — Notices et extraits de trois manuscrits latins, d'origine française, qui sont en Esthonie depuis le moyen âge et qui sont aujourd'hui conservés à Revel. Ces manuscrits contiennent un certain nombre d'ouvrages dont les exemplaires ne sont pas rares et dont les auteurs sont bien connus : la *Summa de arte predicatoria* d'Alain de Lille (p. 91), le *De Oculo morali* de Pierre de la Sepieyra (p. 92), le Doctrinal d'Alexandre de Villedieu (p. 97), l'*Ordo misse* d'Innocent III (p. 99), un abrégé du 4e livre des Sentences de Pierre Lombard (p. 105), un fragment de Solinus (p. 122). Ils contiennent aussi un grand nombre de morceaux anonymes. Le premier est un recueil alphabétique d'*exempla* et de lieux communs à l'usage des prédicateurs (*Inc.* : Duplex est abstinentia...), en cent trente paragraphes; M. Kœhler lui a fait beaucoup d'honneur en l'analysant tout au long (pp. 8-83) [1]. Suivent des sermons divers; au lieu de dire qu'ils appartiennent « à l'éloquence scolastique,

1. L'éditeur a relevé un grand nombre de proverbes en français, qui se trouvent insérés dans ce recueil comme dans les recueils analogues de la Bibliothèque nationale dont M. Hauréau s'est occupé. Il ne paraît pas les avoir toujours compris : p. 19, *tojors seint le mortier de sauz*, corr. *les auz* : beaucoup d'autres mots sont moins faciles à corriger, mais ne sont pas moins mal coupés, ou mal lus. Quelques-unes des conjectures proposées par M. K. dénotent de l'inexpérience.

qui fleurit de 1200 à 1350 », (p. 84), nous aurions préféré que M. K. donnât l'incipit de chacun de ces morceaux; grâce aux tables alphabétiques d'incipit dressées par M. Hauréau, il eut peut-être été possible de les identifier aisément avec des pièces bien connues, à attribution certaine; il semble, d'ailleurs, qu'ils ne soient point très intéressants. On trouve encore dans les mss. de Revel un certain nombre de vers latins (pp. 106-119), très mauvais, mais qui ne sont pas rares; et des opuscules de philosophie scolastique. L'un de ces traités, dont l'auteur cite Albert le Grand, est intitulé : « Commentum super Porphyrium optimum cujusdam magistri Parisiensis, cui nomen Symon. » *Inc.* : « Sicut dicit Seneca in epistolis suis... ». *Expl.* : « unde etiam homines non habentes bonam compositionem non possunt generare sibi simile. Explicit summa Porphirii dicta a magistro Simone. » — En somme, la brochure de M. Kœhler est digne d'éloges; elle est utile; ce n'est pas la faute du savant directeur de la *Ritter-und Domschule* de Revel si les mss. qu'il a étudiés ne renferment rien de très remarquable pour l'histoire de notre littérature latine du moyen âge.

III. — Réédition commode, précédée d'une courte notice sur saint Bernard, des sermons 3, 6, 9, 11-15 (en partie), 18, 20-23, sur le Cantique des Cantiques, importants au point de vue théologique.

IV. — Le cardinal Pitra souhaitait vivement qu'une édition nouvelle, correcte et intégrale, des œuvres de sainte Hildegarde fût enfin donnée au public. M. A. Damoiseau a consacré trente-cinq ans à préparer la réalisation de ce vœu. Il publie aujourd'hui, d'après le ms. Palat. Vat. 311, la première partie du fameux *Liber Scivias;* il l'a enrichi de notes afin de guider le lecteur dans ce « labyrinthe mystique ». Il y a, dans ce *Liber Scivias*, et dans les notes de l'éditeur, beaucoup d'inutile fatras. Le chanoine A. Montaldo, qui a examiné l'ouvrage, à Gênes, en mai 1893, lui a donné l'*imprimatur* en ces termes : « Visis infrascriptis, et praesertim correctionibus impositis de penitus declinanda oppositione explicita ad systema hodiernum de astronomia, et de non aequiparandis verbis sanctæ. Hildegardis cum verbis Sanctæ Scripturæ, nihil obstat quominus typis evulgetur ».

Ch.-V. L.

140.—**Lettres et négociations de Claude de Mondoucet**, résident de France aux Pays-Bas (1571-1574), publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque de Reims, par L. Didier. II. Paris, E. Leroux, 1892. 1 vol. in-8 de XVII-364 p.

Le tome II des *Lettres et négociations de Claude de Mondoucet* offre le même intérêt que le tome I. La première dépêche est du 4 octobre 1573 au moment où le duc d'Albe lève le siège d'Alkmaar; la dernière, du 27 octobre de l'année suivante, quand les apparences paraissent favorables à un arrangement que l'obstination de Philippe II devait

faire refuser. Esprit juste et avisé, Mondoucet était hostile à l'Espagne et favorable aux insurgés. Il faut en tenir compte en utilisant ses dépêches, qui sont du reste écrites avec clarté et agrément, et donnent des détails intéressants, sinon toujours nouveaux. M. L. Didier a rendu service à l'histoire diplomatique du XVIe siècle en les publiant avec soin. Le dernier volume est précédé d'une notice sur Mondoucet et accompagné d'un index alphabétique de toute la publication.

L. F.

---

141. — Morsolin (Bernardo). **Giangiorgio Trissino : monografia d'un gentiluomo letterato nel secolo XVI.** 2e édit. corrigée et augmentée. Florence, Le Monnier. 1894. Gr. in-8 de XIV-491 p. 5 fr.

M. Morsolin, le laborieux et sagace érudit qui a récemment tenu à nous faire la courtoisie de publier dans une Revue française, l'*Art*, ses conjectures sur un point curieux de la vie de Poussin, vient de reprendre et de développer la monographie aujourd'hui introuvable qu'il avait composée sur Trissino en 1878 à la prière de l'Accademia Olimpica et de la ville de Vicence. L'ouvrage ainsi complété résume de vastes recherches à travers toute l'Italie septentrionale : pour donner une idée de ce qu'il peut apprendre aux personnes les plus instruites, nous dirons seulement que l'auteur a été le premier à explorer les archives de la famille Trissino et les documents complémentaires que possède la Bibliothèque communale de Vicence.

C'est, d'ailleurs, une bonne fortune pour un savant que d'écrire la biographie d'un homme tel que Trissino, qui a été mêlé à tous les mondes, celui des humanistes, celui des grandes dames, celui des politiques, qui a étudié à Milan sous Démétrius Chalcondyle, qui a vécu à Ferrare au temps de Lucrèce Borgia, à Florence au temps de Machiavel, à Mantoue au temps d'Isabelle, à Padoue au temps de Sperone Speroni et de Bembo, à Rome pendant les règnes de Léon X et de Paul III. Chaque époque de sa vie offre, en effet, l'occasion de décrire un nouveau cercle de beaux esprits, et, lorsque Trissino meurt, son biographe se trouve avoir tracé presque malgré lui un table au complet de la vie intellectuelle et mondaine de l'Italie dans la première moitié du XVIe siècle; car Trissino a été l'ami de tous les hommes marquants, de toutes les femmes célèbres de son époque, et il s'est essayé dans beaucoup de genres, comédie, tragédie, épopée, sonnet; il a discuté les systèmes philosophiques, médité sur l'interprétation de Vitruve, sur la réforme de la musique, sur les moyens d'établir en Italie l'unité des monnaies, des poids et des mesures. Il ne fut même pas un simple homme de lettres. Par sa naissance et sa fortune, il appartenait à l'aristocratie : toute une maison montée le suivait dans ses voyages, chapelain, majordome, cuisinier, laquais, service de table, etc. (p. 273). Sa condition sociale, l'élégance de ses manières le désignèrent donc autant que sa finesse d'esprit aux missions diploma-

tiques ; le Saint-Siège notamment l'employa plusieurs fois, d'autant plus volontiers que sa fortune le dispensait de faire payer ses services ; il est vrai que son désintéressement tenait peut-être à ce qu'en général les faveurs de Rome étaient subordonnées à l'entrée dans les Ordres; car lorsqu'il dédia son épopée à l'empereur qui avait fait brûler Rome, il ne laissa pas ignorer qu'il agréerait en échange un titre à la fois honorifique et lucratif. Du moins, il ne s'est inféodé à personne : suivant une fine remarque de M. Morsolin, Trissino loue toutes les familles princières ou nobiliaires de son temps, mais d'un mot seulement et comme il loue tous les littérateurs ou savants des temps modernes ; c'est une politesse dont il s'acquitte en passant. Il était trop fier de son origine qu'il célèbre à l'occasion pour exercer régulièrement la profession de flatteur.

Aussi fier de son talent, il n'a jamais compris la supériorité d'Arioste : M. Morsolin, moins prévenu, nous avertit que, sauf Gravina, personne n'a jamais reconnu à l'*Italia liberata dai Gothi* un autre mérite que celui de la science qui s'y étale, et, dans ce poème dont l'auteur traite de si haut le *Roland Furieux*, il surprend çà et là les procédés du roman chevaleresque (p. 292). Mais il loue avec raison la sensibilité qui règne dans la *Sofonisba* et il maintient que l'homme qui, le premier dans les temps modernes, a composé une tragédie et une comédie régulières, a sa place marquée dans l'histoire générale de la littérature; on peut comprendre autrement que ne l'a fait Trissino l'imitation des anciens : il suffit pour sa renommée qu'il l'ait comprise d'une manière qui lui appartient.

Un compatriote de M. M. a dit, avec l'autorité qui s'attache à son nom, qu'on s'accordait à trouver dans cet ouvrage « une bonne méthode, des documents nombreux et sûrs, un jugement exercé ». M. Morsolin n'a donc pas besoin de mes éloges. Je me bornerai à signaler, outre les lettres inédites et la bibliographie qui terminent le volume, outre l'histoire lamentable des démêlés de Trissino et de deux de ses enfants (p. 315 et sqq., 327 et sqq.), deux passages particulièrement honorables pour notre pays, où l'auteur constate que les Français sous Louis XII ne s'abaissèrent pas à détruire, comme d'autres conquérants l'ont fait plus tard, les institutions littéraires qui pouvaient entretenir la fierté nationale et que même ils dotèrent Milan d'un régime municipal qui, pour le temps, s'inspirait d'un esprit de liberté (p. 19, 22-23).

Charles Dejob.

142-143. — **Neudrucke von Schriften und Karten über Meteorologie und Erdmagnetismus** herausgegeben von Professor Dr G. Hellmann. N° 1. L. Reynmann. Wetterbüchlein von wahrer Erkenntniss des Wetters. 1510 ; in-4. — N. 2. Blaise Pascal. Le Récit de la grande Expérience de l'Équilibre des Liqueurs. Paris, 1648, in-4. Berlin, A. Asher, 1893.

Le professeur G. Hellmann, de Berlin, bien connu par ses travaux

sur la météorologie, a entrepris de faire reproduire en fac-similé quelques-unes des plaquettes les plus rares, relatives à la géographie physique. C'est un essai qui n'avait jamais été entrepris, à notre connaissance, que pour des ouvrages de littérature et de voyages. Nous avons devant nous les deux premiers fascicules de la collection : le *Wetterbüchlein* de L. Reynmann 1510, et le *Récit de la Grande Expérience de l'Équilibre des Liqueurs* de Blaise Pascal, Paris, 1648. On nous annonce: *On the Modifications of Clouds*, de Luke Howard, 1803; *Die Bauern Practik*, 1508; *Eine Sammlung erster meteorologischer und magnetischer Karten*, Isogonen, 1700. Isothermen, 1817. Chaque fac-similé est précédé d'une introduction avec des indications bibliographiques complètes. Le fac-similé de Pascal est plus particulièrement intéressant pour nous. L'édition originale du Récit de la Grande Expérience de l'Équilibre des Liqueurs est rarissime; outre les exemplaires de la Bibliothèque nationale et de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève à Paris, le Dr Hellmann n'a trouvé dans les quarante-quatre grandes bibliothèques de l'Allemagne, de l'Autriche, et de la Suisse, qu'un troisième exemplaire dans la Bibliothèque de l'Université de Breslau. Le récit paraît avoir été imprimé par Pascal avec la plus grande hâte, et les « Conséquences » de la fameuse lettre de Périer, beau-frère de Pascal, de Clermont, 22 septembre 1648, n'ont pas été complètement déduites dès l'impression de la pièce principale; ainsi l'exemplaire de Breslau renferme un carton volant, collé à la page 17, entre la dernière phrase, « tous les curieux pourront l'éprouver quand il leur plaira » et l'adresse au « lecteur ».

Nous ne saurions trop recommander une collection qui unit à un très grand intérêt scientifique l'élégance et le bon marché.

H. Seiler.

---

144. — Stiefel (A. L.). **Ueber die Chronologie von Jean Rotrou's dramatischen Werken.** Berlin, Wilhelm Gronau, 1893. In-8 de 49 p.

M. Stiefel, dont nous avons analysé autrefois les *Unbekannte Italienische Quellen Jean Rotrou's*, se plaint dans ce nouveau travail que l'on continue à en croire, sur la chronologie des pièces de Rotrou, les frères Parfait, après que dans ces derniers temps on les a pris souvent en faute dans des questions analogues; il explique comment les autres annalistes du théâtre français n'ont pas à cet égard une autorité plus décisive. Ses données seront, à défaut d'allusions historiques fort rares chez Rotrou : 1° les premières éditions des pièces de Rotrou, avec leurs dédicaces, privilèges et achevés d'imprimer; 2° la remarque généralement vraie qu'une pièce qui avait réussi s'imprimait tardivement, qu'une pièce qui avait échoué s'imprimait promptement; 3° les actes notariés publiés par M. Jal. Il faudrait transcrire presque toute la brochure pour exposer les discussions nécessairement minutieuses que M. Stiefel

institue d'après ces principes. Nous nous bornerons à dire que sur les trente-cinq pièces de Rotrou, vingt-deux lui paraissent mal datées par les frères Parfait; les deux changements les plus considérables qu'il propose sont pour l'*Heureuse Constance* qu'il rapporte à l'année 1635 (au lieu de 1631) et pour *Florimonde* qu'il rapporte aussi à l'année 1635 (au lieu de 1649).

Charles DEJOB.

---

145. — Mlle H. DE BELLECOMBE. **Les Denis. Une famille bourgeoise de l'Agenais du XVIIe au XVIIIe siècle.** Paris, librairie Fischbacher, 1894. Grand in-8 de 310 p.

Mlle de Bellecombe, après avoir loué M. de Ribbes et M. L. Perey d'avoir reconstitué sous nos yeux, d'une façon saisissante, la vie usuelle d'autrefois, après avoir salué « ces maîtres dans l'invocation d'une société disparue », nous apprend que la lecture de leurs ouvrages lui a fait attacher plus de prix à de vieux papiers longtemps enfouis en un grenier [1]. « Parmi le peu qui a échappé à la destruction des hommes et des rats », dit-elle (p. 2), « s'est trouvé nombre d'anciens contrats de vente, d'obligations, d'actes de mariage, testaments, assignations, etc., concernant des familles de la ville de Clairac et des environs; ces documents proviennent de l'étude ou office, selon le mot du XVIIe siècle, de Maître Freron, notaire royal de Clairac en Agenais [2]. Dans ces papiers une suite assez longue de lettres de famille et d'affaires, de contrats, partages, inventaires, procès, se rapportant tous à la même famille bourgeoise et protestante du nom de Denis, nous a donné l'idée de les rassembler. C'est l'histoire de la famille Denis que j'essayerai de raconter, comme un spécimen de la vie, un siècle et demi avant la Révolution, de commerçants aisés dans une ville de province du Midi. »

Mlle de B. ajoute modestement : « Une plume plus habile et plus exercée pourrait tirer un roman très attachant des lettres de famille de ces bourgeois de Clairac; l'action se passe en Hollande, mais comme les réponses aux lettres de celui qui serait le héros du roman manquent, je me borne, dans mon inexpérience, à laisser parler les acteurs le plus possible, ne faisant que rattacher par quelques réflexions les lettres trop espacées. »

Si la monographie des Denis n'a pas le vif intérêt d'un roman, on y trouve le paisible intérêt d'un récit historique bien présenté. L'auteur a

---

1. Dans sa dédicace à sa mère, Mlle de B. rappelle que cette dernière a sauvé d'une perte totale les vénérables liasses et en a commencé le classement. Honneur donc à toutes les deux!

2. L'office passa de père en fils chez les Freron depuis 1515 jusqu'en 1721, date de la mort du dernier Freron. Voir à l'*Appendice* (p. 191-210) une notice spéciale sur la famille Freron.

fort heureusement tiré parti des poudreuses paperasses dépouillées avec un courage viril. Soit en ce qui regarde la dynastie des Denis, dont la première trace apparait en 1648, soit en ce qui regarde la ville et l'abbaye de Clairac, Mlle de B. nous donne d'abondants et curieux renseignements. Indiquons, par exemple, la mention des remparts de Clairac (p. 8), des deux paroisses et églises, de l'hôpital, de la commanderie (p. 9), la liste des abbés seigneurs de Clairac (de 1664 à 1781) presque tous venus d'Italie (p. 10), divers détails sur le temple protestant et les pasteurs (p. 11), sur le commerce du pays de Clairac avec le Midi et aussi avec l'Angleterre et la Hollande (p. 12), sur les familles nobles clairacaises (p. 13), etc. [1]. Quant aux Denis, leur histoire est minutieusement racontée, avec détails généalogiques, branche par branche. La première personne de ce nom que nous révèlent les vieux papiers est une femme, Marie, veuve de Jacques Vivant de Launay, ancien conseiller du Roy à la chambre de l'Édit de Guienne. Le dernier des Denis est Jean-Jacques, négociant mort en 1788 ou 1789. En dehors de l'histoire même de la famille et des familles qui lui furent alliées, on remarque la description du mobilier au XVIIe siècle, d'après des inventaires notariés (pp. 25-26, 57-58, 158-159), l'énumération des impositions payées en 1683 par les habitants de Clairac (p. 45), etc. On y remarque encore des particularités comme celle-ci (p. 27) : « La plupart des veufs ou veuves de cette époque ne tardaient pas à se remarier; il n'était pas rare qu'ils le fissent plusieurs fois. » Moi qui ai, dans une vie déjà longue, fouillé aussi beaucoup de vieux papiers du sud-ouest, je puis confirmer et compléter l'assertion de Mlle de Bellecombe. Les veufs et surtout les veuves, dans la période comprise entre 1550 et 1750 convolaient avec entrain en secondes et troisièmes noces, et j'ai même eu l'occasion de rencontrer, soit dans la noblesse soit dans la bourgeoisie, plus d'une femme aux quatre maris successifs.

T. de L.

---

146. — BAGUENIER-DESORMEAUX. **Documents sur Noirmoutier et sur la mort de d'Elbée et de ses compagnons.** Vannes, impr. Lafolye, 1893. In-8, 53 p.

M. Baguenier-Désormeaux a publié dans cet utile et substantiel tra-

1. L'ouvrage est orné d'une vue supposée de la ville de Clairac avant 1622, d'une vue de la très pittoresque rue de la Puzocque, de diverses vues de vieilles maisons de cette rue, du chevet de l'église, de l'église même, d'une paysanne fileuse (une de ces paysannes dont le costume ravissait George Sand pendant son séjour en Agenais, à l'époque de sa trop courte *lune de miel*), de la rue des Escaliers qui conduisait à la rivière, de la coiffure des dames Denis (sorte de coiffe gracieusement nouée en son milieu), de la cour de la maison Denis (avec galerie de très bon effet), du puits de cette maison (avec terrasse), de la rue des Treilles, d'une vue actuelle de Clairac sur le Lot, d'une vieille maison de cette ville (avec balcons en bois superposés jusqu'à la toiture).

vail nombre de documents recueillis de côté et d'autre, au cours de ses recherches, dans certains dépôts publics ou privés. Quelques-uns ont même été imprimés déjà (comme le rapport de Prieur, Bourbotte et Turreau, p. 22-25). Mais l'auteur a voulu apporter des matériaux aux historiens de la Vendée, à ceux qui seraient tentés de raconter la prise de Noirmoutier et la mort de d'Elbée et de ses infortunés compagnons. Il a coordonné entre elles les pièces qu'il nous donne, en donnant au passage, sur les personnes et les choses, les renseignements les plus indispensables et en citant quelquefois, pour combler des lacunes considérables, de courts extraits des *Mémoires* du temps. Des personnages peu connus nous sont présentés en quelques lignes : le négociant nantais Wieland, commandant d'un bataillon de grenadiers, puis de l'île de Noirmoutier, homme d'honneur et de mérite à qui la commune de Nantes rendait plus tard un hommage éclatant (p. 5 et 53) ; François Richer, commandant de la garde nationale de Noirmoutier, tué sur le canon qu'il pointait (p. 6) et son fils, François-Chrysostôme Richer, sous-lieutenant de canonniers, fusillé par les royalistes — c'est lui qui a donné son nom à une rue de Paris (p. 36) ; Turreau de Garambouville (p. 11), et son cousin Turreau de Linières qui épousa la mère de Davout (p. 23) ; le brutal et sabreur Dutruy (p. 12) ; l'adjudant général Robert, un massacreur qui fut naturellement l'ennemi de Kléber et de Marceau (p. 13) ; Dubois de la Pastellière ; Massip ; François Piet ; Boisy de Landebaudière ; Henri Collinet, etc. Parmi les documents de grande valeur que reproduit M. Baguenier-Désormeaux, nous citerons encore la lettre de Haxo et de Dutruy au ministre (11 frimaire au II), celle de Carrier qui veut tout mettre à mort et tout incendier (p. 17), une note importante d'un officier du corps de Jordy (p. 25-27), la liste des troupes employées à la prise de Noirmoutier et celle des principaux chefs fusillés ; le rapport de Turreau et de Bourbotte (p. 28-37), le mémoire de Vérine sur la défense de l'île de la Montagne (le nouveau nom de Noirmoutier, p. 38-45), le compte rendu par Rouvière, membre du comité de surveillance de Challans (p. 47-48) et les extraits du dossier réuni par Tronjolly pour faire réhabiliter le commandant Wieland iniquement fusillé par les représentants.

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen propose pour les années 1894, 1895 et 1896, les prix suivants : 1894, prix Gossier, un prix de 700 fr. à l'auteur du meilleur travail sur la question suivante : « Examiner en « quoi a consisté la réforme de la Coutume de Normandie au XVIe siècle et signaler les « différences entre l'ancien Coutumier et la Coutume réformée. » — Prix de la Reinty : un prix de 500 fr. à l'auteur du meilleur ouvrage manuscrit ou imprimé, écrit en fran-

çais, ou de la meilleure œuvre d'art, faisant connaître, par un travail d'une certaine importance, soit l'histoire politique et sociale, soit le commerce, soit l'histoire naturelle des Antilles, présentement possédées par la France ou qui ont été jadis occupées par elle. — 1896. Prix Boucton : un prix de 500 fr. à l'auteur du meilleur travail sur le sujet suivant : Étude sur Nicolas Mesnager et sur son rôle dans les affaires diplomatiques ou d'ordre économique auxquelles il a pris part, d'après les archives publiques.

HONGRIE. — L'Académie hongroise publie depuis des années, pour les savants étrangers qui ne peuvent pas lire ses nombreuses publications, l'*Ungarische Revue*. Cette *Revue* donne les comptes rendus des séances de l'Académie et des autres sociétés savantes, de même que la traduction des articles les plus remarquables qui peuvent intéresser l'étranger; elle riposte aussi et avec vigueur aux attaques que quelques écrivains allemands ou roumains dirigent de temps en temps contre la Hongrie Elle est indispensable à ceux qui s'intéressent au mouvement des idées dans ce pays. Parmi les derniers articles de la *Revue*, nous relevons ceux dans lesquels l'archéologue Kuzsinszky a résumé les résultats des fouilles à Aquincum (Altofen) qui se poursuivent depuis 1879. On y trouve aussi la meilleure biographie qui existe de Henri Bisterfeld (1605-1655), un de ces savants étrangers qui, avec Comenius et le poète Martin Opitz, a fait la gloire des grandes écoles protestantes en Hongrie (Bisterfeld fut appelé avec Alsted et Piscator par Gabriel Bethlen à Weissenburg en Transylvanie); c'est M. Kvacsala qui nous donne, d'après la Correspondance dont il a trouvé une bonne partie au British Museum, l'étude définitive et digne de ce savant. M. Wertner retrace d'une manière très approfondie le règne de Béla IV (1235-70) et son étude intéressera tous ceux qui s'occupent de l'invasion des Tartares en Europe qui eut lieu sous ce règne. M. J. Kunos, élève brillant de Vámbéry, parle des romans turcs en Asie-Mineure. La *Revue* donne également des traductions allemandes des meilleures poésies hongroises. Elle est complétée pour la partie scientifique par les *Mathematische und naturwissenschaftliche Berichte aus Ungarn* qui sont pareillement subventionnés par l'Académie.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 mars 1894.

M. Heuzey, membre de l'Académie, communique une inscription grecque découverte à Saint-Côme, près de Nîmes. C'est une signature d'artiste qui se lit à l'entrée d'une petite chambre entièrement pavée en mosaïque. Voici cette inscription :

ΠΥΘΟΣΟΛΝΤΙ
ΟΧΟΥΕΠΟΕΙ
ΧΑΙΡΕ

Elle prouve que, même en Gaule, les arts industriels étaient entre les mains d'ouvriers grecs.

M. Perrot, membre de l'Académie, présente le premier fascicule des *Monuments et mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sous la direction de Georges Perrot et Robert de Lasteyrie* (fondation Eugène Piot).

L'Académie se forme en comité secret pour discuter les titres des candidats à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. W.-H. Waddington. Ces candidats sont MM. de Beaucourt, Cagnat, Collignon et de Maulde.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 26 mars — 1894

147. — **Die Geschichte des Dominus Mâri,** eines Apostels des Orients, aus dem Syrischen uebersetzt und untersucht von Richard RAABE. Leipzig. Hinrichs, 1893; in-8, p. 63.

Traduction, destinée aux théologiens allemands, des Actes de saint Maris, publiés en syriaque avec une traduction latine par M. Abbeloos à Bruxelles, en 1885. Cette traduction ne diffère de celle de M. Abbeloos que sur quelques points peu importants, que M. Richard Raabe signale dans des notes [1]. L'introduction fait connaître tout ce que l'on peut savoir sur l'époque et le lieu de composition de cet apocryphe postérieur à l'hégire et sans caractère historique.

R. D.

148. — **Platonis** Protagoras, with introduction, notes and appendices, by J. ADAM and A. M. ADAM, Cambridge, at the University press, 1893; 1 vol. in-16 de XXVII-213 pp. Prix : 4 s. 6 d.

Cet élégant petit volume, d'une exécution typographique irréprochable, est un des meilleurs exemples d'une sorte d'éditions classiques à peu près inconnues chez nous, destinées non aux élèves qui apprennent les éléments, ni aux professeurs qui les enseignent, mais aux étudiants qui les savent. MM. Adam pouvaient donc y mettre sérieusement à

1. P. 21, note 3, M. Richard Raabe dit à propos de l'éléphantiasis ou lèpre d'Achazia : « L'auteur confond peut-être Achazia avec Hizkia. » La correction en *Gechazi* (2 Rois, v. 27) est plus admissible. La lèpre de Gechazi est une figure familière aux Syriens pour indiquer une maladie incurable. — P. 29, note 7, « Littéralement la Géhenne de votre feu ». La traduction littérale est « Votre Géhenne ardente ». Dans un complexe de deux mots, dont le second qualifie le premier, le suffixe du pronom personnel se rapporte au groupe entier et non au dernier mot.

profit les travaux de la science moderne : c'est ce qu'ils ont fait en général avec beaucoup de conscience, parfois avec trop de réserve. L'introduction débute par une analyse du dialogue, complète, mais ne marquant pas suffisamment le lien et la correspondance des parties [1]; suit une étude un peu superficielle sur le sens philosophique du dialogue, le mythe et la discussion des vers de Simonide; la critique de la morale Cyrénaïque ne paraît pas avoir été nettement comprise par les éditeurs, à qui les parties satiriques et ironiques semblent trop souvent échapper. Rien de nouveau à noter dans la discussion sur la date de la composition et sur celle de l'action. On cherche en vain une appréciation littéraire sur un dialogue que MM. A. eux-mêmes qualifient de *delightful*.

Le texte est assez bon, bien qu'établi avec un éclectisme contraire à toute méthode vraiment scientifique. MM. A. sont en général au courant des derniers travaux; cependant ils ne paraissent pas connaître celui de Král sur le ms. de Vienne (*Wiener Studien*, 1892). Sans se déterminer pour l'une quelconque des familles, ils montrent pour les manuscrits en général un attachement fort exagéré : ils ne s'en écartent, à compter sur leur index, que trente-trois fois; ils gardent, par exemple, les mauvaises leçons σοφώτατον (309 C), τί ἂν εἴποιμεν (312 D), καὶ ἰόντα (316 C), παρατετάχθαι (333 E), τῶν τῆς πόλεως (319 D), etc. [2]. P. 320 B, ils ne peuvent conserver le texte qu'au prix d'une explication invraisemblable sur ἀπέδωκε τούτῳ. Ils laissent sans les corriger — ni les expliquer — les inintelligibles ἀνδρείαν (310 D), καὶ τοῦ ἐπιχειρήματος (317 E), et nombre d'autres passages où le texte est au moins douteux. Parmi les conjectures admises, j'en relève une excellente, ἐπίστασθαι pour ἐπίσταται (312 E). MM. A. n'ont osé en faire eux-mêmes qu'une seule, qui n'est pas des meilleures (ἐπεὶ δὲ δή pour ἐπειδὴ δέ, 357 A).

Les notes, rejetées à la fin du volume selon l'incommode habitude anglaise, et contenant pêle-mêle les remarques critiques et les interprétations, sont abondantes, claires et justes [3]. On remarque, surtout au début, de louables efforts pour ne rien laisser inexpliqué, fût-ce une particule. L'érudition est sûre et n'est pas toujours de seconde main. Ici encore on regrette que MM. A. ne se soient permis aucune appréciation littéraire; leurs indications sur le style de Protagoras sont insuffisantes, il n'y en a aucune sur les étonnants discours de Prodicos et d'Hippias. Les sophismes de Socrate sont bien démasqués, mais ses ironies ne sont point signalées, ni toujours comprises; malgré MM. Adam,

1. P. x, l. 4, lire *Hippocrates* pour *Protagoras*.

2. Ajouter ἀλλήλων (328 E), νῦν διαλεγόμεθα (339 A), ὅ τι μαθόντα (353 D).

3. Εὔθυναι, à distinguer de εὐθύναι, est mal expliqué p. 124, n. 54 : voir Arist. Rhét. III, 10; p. 82, n. 31, la note sur εἶεν est inutile; 97, 27 πάσσοφος est pris sérieusement; deux passages très difficiles, 327 C et 331 C ne sont pas expliqués; p. 140, 24 on ne peut voir là un asyndète; 141, 50, οὐδ' ἂν ἑνός est l'équivalent exact de οὐδενὸς ἄν. — P. 100, 56, l'interprétation de παιδεύειν τοὺς ἀνθρώπους (cf. p. xvii) est un gros contre-sens : il faut sous entendre σοφιστὰς εἶναι : cf. 348 E.

tout le monde persistera à croire qu'il se moque constamment de Prodicos, sans appeler sa raillerie *buffoonery* (p. 155, n. 33). Les deux appendices sur la restitution du poème de Simonide et sur la vie et les œuvres de Protagoras eussent dû être développés ou supprimés. En somme, bonne édition de vulgarisation, qui évitera des recherches, mais dont la science n'aura pas beaucoup à profiter.

P. Couvreur.

---

149. — Meister (Richard). **Die Mimiamben des Herodas,** herausgegeben und erklært, mit einem Anhang über den Dichter, die Ueberlieferung und den Dialekt (n° VII des XIII Bandes der *Abhandlungen der philol.-histor. Classe der kœnig. Sæchs. Gesellschaft der Wissenschaften*), Leipzig, Hirzel, 1893, 274 s. in-4.

Personne ne s'étonnera de la grande place que tient dans cette étude la question du dialecte. Le nouveau papyrus de Londres présente, en effet, à cet égard un intérêt particulier : écrit probablement au IIe siècle avant notre ère ou même à la fin du IIIe siècle, il porte des corrections succesives, dues à plusieurs mains. Quelle est donc la valeur relative de ces leçons et de ces corrections? Quelle part convient-il de faire, dans la rédaction primitive, aux erreurs du copiste et aux formes vraiment dialectales employées par Hérodas? Dans quels cas les correcteurs ont-ils restitué une forme authentique, ou altéré, au contraire, la tradition ? De la réponse à ces questions dépend l'établissement du texte des mimiambes. M. Richard Meister possède en ces matières une telle autorité que son travail, dût-il prêter à la discussion, ne saurait manquer d'être fort instructif. On doit remercier l'auteur d'avoir appliqué sa science des dialectes grecs à la critique d'un texte aussi difficile.

La division de l'ouvrage est la suivante : 1° Texte grec des Mimiambes, avec *apparatus criticus*; 2° Traduction allemande; 3° Commentaire explicatif. Puis vient un appendice, aussi long à lui seul que les trois parties précédentes, et qui comprend une courte notice sur Hérodas, une description minutieuse du papyrus, enfin un exposé complet du dialecte.

Dans la lecture du manuscrit et dans les restitutions qu'elle exige, M. M. se montre plus prudent, ce semble, et plus réservé que ses devanciers. Il laisse souvent des lignes de points là où les premiers éditeurs ont introduit dans le texte une conjecture probable. En note même, il fait suivre d'un point d'interrogation les mots qu'il propose de restituer. Sa conscience d'éditeur va plus loin encore : entre deux leçons qu'offre le manuscrit, l'une de première main, l'autre due à un correcteur, s'il ne voit pas de raison décisive pour se prononcer, il écrit la variante à côté de la leçon la plus ancienne (I, v. 9). Mais, dans les limites un peu étroites où s'enferme la critique de M. Meister, elle le conduit à des résultats d'autant plus intéressants qu'il sont mieux assurés. Lorsque la vieille

Cyllis invite Métriché à oublier son mari, elle invoque, entre autres arguments, cette vérité générale : « Un vaisseau n'est pas mouillé fermement sur une seule ancre (I, v. 41-42). » Cette métaphore inattendue étonne un peu si on lit ainsi les deux vers précédents : « Pour deux ou trois jours change d'esprit, μετάλλαξον τ[ὸν ν]οῦν, et déride-toi avec un autre ami, χίλαρὴ κατάστηθι [φίλον πρὸ]ς ἄλλον. » Au lieu de τὸν νοῦν, M. M. découvre sur le papyrus la trace d'un π, et il écrit τὸν π[λ]οῦν, ce qui donne un sens excellent ; au même ordre d'idées il rattache le mot qui a disparu au vers suivant ; mais, comme il ne déchiffre en cet endroit aucune lettre, c'est en note seulement qu'il propose [ὅρμον[1] πρὸ]ς ἄλλον. On trouvera partout, je crois, dans le texte établi par M. Meister, la même prudence et la même sagacité.

La traduction vise, avant tout, à l'exactitude : elle est là, de l'aveu même de M. Meister (p. 268), pour servir au commentaire, et elle n'a pas d'autre prétention. C'est pour l'auteur une manière commode de faire voir le sens qu'il attache à chaque vers. Aussi traduit-il jusqu'à des mots qui ne donnent pas même une phrase achevée. Ce n'est pas sous cette forme, évidemment, que le grand public goûtera le mieux Hérodas ; mais M. M. écrit seulement pour ceux qui liront en même temps le reste de son étude.

Les notes explicatives contiennent un commentaire des plus variés : discussion du texte, interprétation grammaticale, rapprochements littéraires, étymologie des noms propres, éclaircissements historiques et mythologiques, etc... On trouvera dans ces notes toutes les explications que peut souhaiter un lecteur soucieux de comprendre à fond l'œuvre d'Hérodas. M. M. ne laisse jamais passer sans une note une de ces expressions à double entente, d'où la comédie grecque avait tiré dès l'origine ses effets les plus heureux ; il en découvre même peut-être de contestables ; mais la subtilité, dans ce sens, est toujours permise. Signalons aussi dans ce commentaire l'habileté avec laquelle l'auteur se sert, pour défendre telle ou telle leçon, des listes qu'il a dressées de toutes les formes grammaticales et de tous les tours de syntaxe employés par Hérodas : ainsi l'absence exceptionnelle de l'article avec le pronom démonstratif, au v. 61 du mimiambe I, lui fait adopter une correction qui ne paraîtra guère contestable. On pourra cependant discuter, bien entendu, plusieurs de ses interprétations : les mots πέπωκεν ἐκ καινῆς (I, v. 25), par exemple, ne comportent, suivant lui, aucune métaphore, et le verbe πίνειν, à lui tout seul, a le sens de « s'éprendre, s'amouracher », tandis que la locution adverbiale ἐκ καινῆς signifie seulement « de nouveau ». Les rapprochements littéraires qui semblent à M. M. justifier cette explication ne nous ont pas convaincu.

Sur la vie du poète, M. M. adopte sans hésitation l'hypothèse qui

---

1. Nous dirons plus loin comment M. Meister supprime partout chez Hérodas l'aspiration des voyelles, au commencement des mots.

fait de lui un habitant de Cos, originaire de cette île. Il se prononce pour la forme Ἡρωίδας, qu'il confirme par de nombreux exemples tirés des inscriptions (p. 142, note), et il n'hésite pas davantage à placer la composition du premier mimiambe, non pas, comme on l'a cru généralement, sous le gouvernement de Ptolémée III Évergète, mais sous le règne de Ptolémée II Philadelphe. Les mots θεῶν ἀδελφῶν τέμενος (I, v. 30) désigneraient ainsi le sanctuaire élevé de leur vivant au frère et à la sœur (p. 146). D'autres indications chronologiques permettent à M. M. de rapprocher Hérodas de Callimaque et de Théocrite; il remarque même que les louanges données par le poète de Cos à Ptolémée Philadelphe avaient quelque chose de simple et de discret, qui devait plaire à un souverain délicat, plus que les sons éclatants et pompeux de l'*Hymne à Zeus*.

Dans le chapitre intitulé *Die Ueberlieferung*, M. M. explique d'abord en quelques mots l'intérêt qu'offrent, pour la constitution du texte, les rares fragments d'Hérodas que nous avaient conservés les grammairiens; puis il décrit le papyrus lui-même, en détermine approximativement la date (IIe siècle av. J.-C.), et insiste sur les différentes mains que révèlent les corrections successives du texte. Il en découvre jusqu'à cinq, sans pouvoir d'ailleurs attribuer sûrement chaque correction à l'une ou à l'autre de ces mains. Enfin, il donne une description de tous les signes (accentuation, ponctuation, quantité, etc...) que présente le manuscrit.

Quant au dialecte d'Hérodas, le long exposé qu'en fait M. M. (p. 160-268) se prête mal à une analyse; mais on verra sans peine les résultats de ce travail en lisant seulement quelques vers du texte, et on pourra se reporter ensuite à l'index détaillé des matières, pour trouver la justification des faits qui auront paru d'abord surprenants. Disons seulement que M. M. s'autorise ordinairement des règles connues du dialecte ionien, tel qu'il apparaît dans les inscriptions pour considérer comme des fautes de copiste un grand nombre de formes qui appartiennent à la langue alexandrine. Le papyrus, par exemple, a beau donner le plus souvent le signe de l'aspiration aux mots qui ont l'esprit rude dans la langue commune; il suffit que, dans plusieurs passages, cette aspiration manque, pour que partout M. M. la supprime, d'après le fait connu de la ψίλωσις dans l'ionisme d'Asie-Mineure. Beaucoup d'autres faits grammaticaux fournissent à M. M. des corrections du même genre; mais, dans ces cas mêmes, il arrive parfois que M. M. justifie sa théorie par une lecture plus exacte du papyrus ou par une interprétation meilleure des signes dus à une main ancienne: la forme παρεῦσαν (I, v. 6) est de celles que M. M. aurait rétablies sans doute de lui-même, par analogie; mais il la trouve, quoique d'une manière douteuse, sur le papyrus; ailleurs (I, v. 17), la forme καταψεύδευ, pour καταψεύδου, lui semble autorisée par une des corrections dont ce mot a été l'objet. C'est assurément cette partie du livre que la critique sera le plus tentée de contester; mais, à supposer même que le texte d'Hérodas ne doive pas

être ramené à cette pureté dialectale qui n'était peut-être plus possible au IIIe siècle, le travail de M. Meister demeurera comme une des études les plus substantielles qui aient été écrites sur l'histoire du dialecte ionien.

Am. HAUVETTE.

---

900. — W. IHNE. **Rœmische Geschichte.** Zweite umgearbeitete Auflage. Bd. I. Leipzig, Engelmann, 1893. IV-541 pp. in-8.

Il n'y a guère plus de trois ans que M. Ihne terminait, avec le huitième volume (1890) de son *Histoire Romaine*, la tâche qu'il avait entreprise en 1868. Son but était, il le déclara en prenant la plume et le répète aujourd'hui, de réagir contre le dogmatisme impérieux et séduisant de Mommsen Il voulait, sur les questions litigieuses, fournir au lecteur le moyen de juger par lui-même, sans cependant épuiser le sujet, comme le fait Schwegler, chez qui l'histoire est comme ensevelie sous l'amas des matériaux.

La juste mesure n'était pas facile à garder, et l'attitude quelque peu militante de M. I. lui valut d'être souvent malmené par les disciples rangés autour du maître qu'il avait eu l'imprudence de désigner comme son rival ou adversaire. On lui reprocha son goût pour les solutions négatives, considéré comme un aveu d'impuissance, et aussi l'incertitude de son plan, qui, soi-disant calculé pour trois volumes, s'élargissait au hasard, à travers huit volumes publiés en vingt-deux ans.

M. I. tint bon. Il continua patiemment son labeur, et la critique avait changé de ton quand il arriva enfin à la dernière étape, à la bataille d'Actium. Jadis, l'auteur espérait dépasser cette étape et rejoindre Gibbon ; mais, à moins qu'on ne soit Ranke, ce ne sont pas là projets de septuagénaire. La nouvelle édition du premier volume (*De la fondation de Rome à la première guerre Punique*) indique bien que M. I. préfère revenir sur ses pas et perfectionner son œuvre.

Les remaniements, autant qu'on en peut juger à première vue, ont consisté à modifier çà et là non pas tant le texte que la coupe des chapitres. Le premier livre, au lieu de treize chapitres, n'en a plus que dix ; le nouveau chapitre IX ayant absorbé la matière des trois suivants. En revanche, le deuxième livre compte un chapitre de plus, l'ancien chapitre XVIII ayant été coupé en deux. Du reste, l'auteur a soin de nous avertir qu'il n'avait point de palinodie à faire, point de concession à la méthode de l'école adverse, qui met sa gloire à construire. Pour lui, le progrès consiste surtout à « déblayer les vieux décombres », à débarrasser l'histoire de l'épaisse couche de légendes et de falsifications sous laquelle gît la vérité à trouver. Il le regrette, car la critique négative « diminue la valeur de l'histoire elle-même » ; mais, « si déplorable que soit ce résultat, il serait pire de fermer les yeux à la lumière ».

La nouvelle édition ne se distingue donc de la première que par quelques suppressions qui ont encore rogné çà et là le reliquat historique de la tradition, et il n'y a pas lieu de réviser, à ce propos, les jugements portés sur la méthode de l'auteur. Je me contente d'avertir qu'il ne faut pas prendre trop à la lettre la profession d'hypercritique, j'allais dire, les menaces de M. Ihne. Passé un certain degré de scepticisme, on peut encore disserter sur l'histoire, on ne l'écrit plus. M. I. est resté bien en deçà. Il « déblaie » beaucoup, dans le premier livre notamment, où, suivant un procédé emprunté à Schwegler et qui rappelle le jeu des massacres, les légendes de l'époque royale sont, l'une après l'autre, évoquées par la tradition et renversées par la critique. Mais on le surprend bientôt en train de reconstruire avec des probabilités. Il ne se dispense pas plus que ses devanciers de nous décrire la société primitive, d'en dénombrer les éléments, les organes, les institutions. Il a même pris la peine de refondre l'ancien chapitre XIII (maintenant X) du premier livre pour y introduire une théorie très hypothétique de la Royauté, qui aurait été d'abord purement sacerdotale (sorte de pontificat sénile dans une fédération gentilice), puis militaire. Il distingue ainsi, dans cette époque sur laquelle nous ne savons rien, deux périodes, et on est tenté de lui demander pourquoi il appelle préhistorique un temps sur lequel il est si bien renseigné.

Éliminer les détails légendaires, retenir comme seuls faits probants les institutions de l'époque historique et remonter par induction à leurs origines, en vue d'atteindre, à défaut du vrai, le vraisemblable ; c'est là une méthode qui n'appartient pas en propre à M. Ihne, et l'on ne voit même pas qu'il en use avec plus de discrétion ou de sévérité que d'autres. Sans doute, il gémit à chaque instant sur l'insuffisance ou l'incohérence des documents, sur les bévues des annalistes ou les concessions faites par eux à l'orgueil des grandes familles ; mais, cela dit, il ne se résigne pas à ignorer. Ne refait-il pas l'histoire probable du second collège décemviral, se déclarant prêt à « sacrifier l'absurde récit de Tite-Live à n'importe quelle conjecture » (p. 185) ? C'est qu'il n'a pas voulu, il le dit expressément, « se borner à le rejeter tout à fait et à laisser à la place une lacune » (p. 182). Soit ! mais voilà un scepticisme bien constructeur, et il ne semble pas que Mommsen s'y prenne autrement. D'un historien à l'autre, la différence n'est pas dans la méthode, mais dans l'exécution. L'un cache, l'autre laisse voir le travail de critique sur lequel s'appuie son probabilisme. M. I. n'a pas renoncé autant qu'il se l'imagine au droit de transformer la probabilité en certitude. Il affirme parfois sans preuves bien décisives. Que l'anecdote des deux sœurs Fabiæ, dont l'une pousse par dépit son mari plébéien à abolir le privilège des patriciens, soit « inepte » (p. 297), je le veux bien : mais comment M. I. peut-il garantir, comme il le fait, l'authenticité de la grève des *tibicines*, ramenés ivres-morts dans une charrette (p. 421) ? Ailleurs, il affirme qu'un *lectisternium* est une cérémonie appartenant « au pur rite vieux-italique »

(p. 364), et que l'opinion contraire est « une erreur ». Voilà qui est net, plus net même que la démonstration.

La plupart des retouches apportées à la nouvelle édition figurent dans les notes, plus nombreuses maintenant et plus développées. Il me semble qu'elles ne sont pas toutes de la dernière heure : par exemple, là où, à propos d'institutions, l'opinion de Mommsen est en cause, je n'ai trouvé aucune référence au troisième volume du *Staatsrecht*, qui a paru en 1887-1888. Ajouterai-je que M. I. n'a pas toujours évité l'inconvénient principal des retouches, qui est le risque de faire disparate? Ainsi, il continue à parler, dans le texte, d'Albe et des Albains, qui « étaient certainement d'origine sabine » (p. 36); mais il se dit maintenant à peu près sûr que « Albe la Longue n'a jamais existé » (p. 16, 1). On se demande si, Albe supprimée, il faut continuer à croire encore à l'existence des Albains et à leur origine sabine. Ailleurs (p. 209), la note ajoutée à propos de la loi Æmilia sur la censure laisse la pensée de l'auteur indécise. Il fait remarquer que la limitation à dix-huit mois de la durée maximum de la censure ne porte que sur le *lustrum*, mais que « les autres affaires du ressort, celles de finances particulièrement, continuaient *(dauerten fort)* ». S'il faut entendre par là que les censeurs, après avoir abdiqué à la clôture du lustre, continuaient à s'occuper officiellement du budget sans être prorogés dans leurs fonctions, l'assertion est inexacte. Si M. I. veut dire simplement que le budget dressé par les censeurs (adjudications, locations, etc.) vaut pour cinq ans, alors on ne comprend plus la distinction, car le *lustrum* aussi fait loi jusqu'à la prochaine censure. Peut-être eût-il mieux valu remanier le texte, qui paraît accepter la tradition courante, fort maltraitée dans la note. Autre exemple : dans la première édition (p. 164), aucun doute n'était élevé sur la « plébité » de trois au moins des décemvirs du second collège. Aujourd'hui, M. Ihne, quelque peu ébranlé par l'argumentation de Willems, efface dans la note (p. 182, 6) les mots « certitude absolue »; mais cette certitude est toujours présupposée dans le texte.

En somme, ces vétilles n'empêchent pas le livre de M. Ihne d'être une œuvre solide, bien composée, de style sobre et discret, adaptée aux besoin des lecteurs qui, sans vouloir pénétrer trop avant dans les laboratoires de l'érudition, veulent être au moins avertis des difficultés et des hésitations de l'histoire. Félicitons aussi l'auteur — ou l'éditeur — d'avoir renoncé à l'impression compacte et aux types gothiques. Le livre, qui avait l'aspect d'un livre de classe allemand, a fait toilette pour passer la frontière. Avec son caractère elzévirien et ses « manchettes » en marge, il a vraiment fort bon air.

A. B.-L.

---

151. — **Die halbe Bir**, ein Schwank Konrads von Würzburg, mit Einleitung u. Anmerkungen hrsg. von Georg Arnold Wolff. Erlanger Inauguraldissertation. Erlangen, 1893. Petit in-8, cxxxv et 207 p. (imprimé à 250 exemplaires numérotés).

Ce beau volume, très joliment édité et imprimé, dédié par M. Wolff à son ami de Gruyter, contient le conte, leste et graveleux par endroits (v. 266-390), de la *Halbe Bir*. M. W. a publié le texte avec le plus grand soin et il donne dans son introduction (p. LXI-CXXXV) les détails les plus complets sur les six manuscrits qu'il a consultés. Il regarde Conrad de Würzbourg comme l'auteur du *Schwank* et, malgré Lachmann, il croit à l'authenticité des derniers vers où se nomme l'auteur *(von Wirzeburc ich Kuonrât)*. Pour le démontrer, il se livre à une argumentation minutieuse, et fait du style de Conrad l'étude la plus longue et la plus attentive; les rimes, les expressions, les mots de l'*Halbe Bir* sont comparés aux rimes, aux expressions, aux mots des autres œuvres de Conrad. M. W. ne se contente pas de montrer, avec M. Joseph, l'éditeur de la *Klage der Kunst*, l'abondance des synonymes, des noms et épithètes donnés au même personnage, des mots qui vont deux par deux, etc ; dans les *Remarques* (p. 65-189) il entasse, amasse les passages parallèles. L'*Halbe Bir* offre encore des termes qu'on ne trouve pas dans les autres poèmes *(kamerbelle, getelle*, v. 311-312, *stipfen* v. 372), et, même dans ses tableaux les plus hardis, Conrad n'a pas la crudité qu'on rencontre ici; mais on peut regarder la preuve comme faite et attribuer désormais l'*Halbe Bir* à Conrad de Würzbourg. M. Wolff a pris une peine incroyable à cette édition — qu'on songe seulement qu'il a la certitude absolue que Conrad a employé l'adjectif *wert* huit cent quatre-vingt-cinq fois (p. 105)[1] ! Nous attendons avec confiance la monographie qu'il annonce sur le poète.

A. Ch.

---

152. — G. Boissier. **Saint-Simon.** Hachette. in-16, 1892. 204 p.

La collection des Grands Écrivains que publie Hachette s'était ouverte, il y a quelques années, sur le *Mme de Sévigné* de M. G. Boissier, dont j'ai dit ici la finesse élégante et la précision substantielle ; je ne sais si le *Saint-Simon* du même auteur n'est pas supérieur au *Sévigné*. Il en est, en tout cas, assez différent : toutes les qualités d'une Mme de Sévigné, M. Boissier était fait pour les comprendre ; d'où un petit chef-d'œuvre ; mais il ne semblait pas aussi bien préparé à nous faire admirer la fougue souvent déréglée d'un Saint-Simon. Et cependant, ici encore, ses qualités de mesure et de pénétration l'ont bien servi, car il a le goût trop large pour ne pas échapper aux scrupules d'un

---

1. N'oublions pas le *Register* de la fin (p. 193-207).

étroit classicisme, et il l'a trop sûr pour n'être pas à l'abri d'un aveugle engoûment.

Le livre est divisé en trois parties : *La vie de Saint-Simon* (78 p.) ; — *Saint-Simon historien* (71) ; — *Saint-Simon écrivain* (43). Dans un court avant propos, M. B. se demande si Saint-Simon aurait été très flatté de figurer parmi les Grands Écrivains de la France. A coup sûr, il en eût été surpris. Peut-être ne serait-elle pas moindre, la surprise des Français, au goût encore timide, qui, les premiers, ont lu les *Mémoires*, avec intérêt certes, mais aussi avec quelque inquiétude : Mme du Deffand, qui s'en déclarait ravie, en trouvait pourtant le style abominable et les portraits mal faits. Aux scrupules littéraires ont survécu les scrupules moraux : Louis Veuillot n'est pas le seul à traiter en suspect ce « duc enragé », et à penser : « Si Saint-Simon est honnête homme, il l'est malhonnêtement ». Il y aurait à écrire une bien curieuse histoire des phases qu'a traversées la réputation de Saint-Simon, écrivain et homme ; sur plus d'un point cette histoire se confondrait avec celle du goût, de la pensée et des mœurs dans notre pays. M. B. se borne à l'esquisser et je le regrette, car, après lui, personne n'aurait songé à la refaire. Il a écarté aussi l'histoire des « papiers » de Saint-Simon, si intéressante et par elle même, et par les œuvres très significatives que de récentes conquêtes nous ont révélées. Il a mieux aimé traiter son auteur en classique « arrivé », définitivement admis dans le chœur des Grands Écrivains, et il n'a pas eu tort peut-être, au point de vue du public auquel s'adresse surtout la collection ; mais ce public même n'eût pas été rebuté par le point de vue critique, si un érudit aussi peu décourageant que M. B. s'y était placé un moment. Par exemple, la troisième partie est excellente, et ne laisserait rien à désirer si l'on y pouvait saisir sur le vif ce qu'il est permis d'appeler la méthode de composition de Saint-Simon, car on le juge d'ordinaire comme le plus impétueux des improvisateurs, et l'on ne sait pas assez que tel portrait tracé par lui nous est arrivé sous plusieurs formes très différentes.

Un coup d'œil rapide jeté sur les manuscrits de Saint-Simon eût suffi à mettre en relief ce côté mal connu de sa physionomie. On ferait alors plus nettement la part de la nature et celle de l'art. Il est à peine besoin d'ajouter que jamais Saint-Simon n'apparaîtrait proprement comme un artiste : il est trop passionné pour atteindre jamais à l'harmonie parfaite. Parce qu'on rend aujourd'hui pleine justice à ses qualités éclatantes, on n'est pas forcé, je pense, de se pâmer devant les ennuyeuses dissertations sur les finances ou les interminables développements qu'il donne aux questions de préséance. Il est vrai que, très ingénieusement, dans sa première partie (p. 39), M. B. nous explique l'intérêt relatif qui peut s'attacher aux détails les plus fastidieux : « Au fond, il s'agissait de savoir s'il y avait quelque chose en dehors de l'autorité royale, si devant ce despotisme sous lequel ployait toute la France, quelques

familles au moins pourraient encore rester debout. » Cette première partie est tout à fait légère et charmante, bien que le fond en soit très solide. On y sent un lettré qui écrit et décrit, un psychologue qui pénètre, explique et juge, un érudit qui fournit au psychologue et au lettré la matière de leurs jugements, de leurs récits, de leurs peintures, et la met en œuvre avec une industrie de bon aloi. Le lettré nous introduit tour à tour dans cette immense hôtellerie de Versailles, où Saint-Simon ambitionne d'avoir un réduit sans air et sans soleil, et dans ce château de la Ferté où s'achève cette vie inquiète, réconfortée par le bonheur domestique et par le bonheur, plus vif encore, de prolonger, la plume à la main, une vengeance déjà longuement savourée. Le psychologue nous fait comprendre pourquoi Saint-Simon n'aima pas Louis XIV et pourquoi Louis XIV n'aima pas Saint-Simon. L'érudit éclaire d'un jour, sinon tout à fait nouveau (car il rend un juste hommage aux admirables travaux de M. de Boislisle) au moins plus lucide, les relations de Saint-Simon avec le duc de Bourgogne, les plans de gouvernement élaborés alors dans l'ombre, raturés bientôt par la mort, la politique de Saint-Simon, dont il ne dissimule ni les faiblesses ni les dangers.

Et c'est aussi en historien que, dans la seconde partie, il juge l'historien. Mais il n'est pas fort aisé de déterminer dans quelle mesure ce beau nom d'historien peut être mérité par un grand seigneur mécontent, fort supérieur, sans doute, au trop satisfait Dangeau, dont le Journal est pourtant le point de départ des *Mémoires ;* fort attentif à faire, dès la jeunesse, son métier d'historien en recueillant tous les témoignages, même ceux des valets de chambre, en les provoquant, en les comparant, en les confirmant, en les anéantissant l'un par l'autre ; servi par un art consommé de scruter les visages augustes sans manquer au respect, d'écouter aux portes sans s'avilir, et par cette incroyable promptitude des yeux à voler partout ; mais dédaigneux du détail, prévenu, incapable de pardonner une offense, trop porté à transformer ses injures personnelles en attentat contre le royaume. Dans le chapitre *Raisons de se défier de Saint-Simon*, M. B. insiste sur la date à laquelle les *Mémoires* ont été écrits. Saint-Simon a soixante-dix ans quand il en commence la rédaction : à soixante-dix ans pense-t-on comme à quarante ? les souvenirs ne sont-ils pas nécessairement confus ? les jugements ne peuvent-ils pas être altérés ? On n'écrit plus alors sous l'impression des événements : on ne donne que son impression définitive. Il est vrai que M. B. restreint lui-même la portée de ces critiques en observant que Saint-Simon a dû se modifier peu en vieillissant, qu'il reste au fond conforme à lui-même et ne change pas, au moins pour les choses essentielles. On ne doit pas oublier non plus que Saint-Simon possédait, et depuis longtemps, « des amas de notes, des trésors de souvenirs entassés, qui ne demandaient qu'à voir le jour ». Ces notes n'étaient pas les *Mémoires*, mais ils en pouvaient être les matériaux ; ils en pouvaient tout au moins préciser les souvenirs. L'objection de l'âge est affaiblie par là.

Au reste, M. Boissier, qui juge sans complaisance l'historien, n'est pas homme à lui refuser ce titre parce qu'il n'est pas impassible, ni à sacrifier en bloc tant d'anecdotes si vivement contées, vraies tout au moins d'une vérité relative. On croit deviner un commencement de scepticisme historique dans sa conclusion (p. 128) : « Il n'y a que la postérité qui puisse être juste, et l'on n'a guère de chance de bien connaître et de bien juger les événements — *s'il est vrai qu'on les connaisse jamais bien* — qu'un siècle ou deux après qu'ils se sont passés. » C'est avec une indépendance mêlée de sympathie qu'il fait chez Saint-Simon le départ entre les défauts passionnés et les qualités sincères. Il lui reproche d'avoir tant maltraité des hommes tels que Villars, même des femmes telles que Mme de Maintenon. Mais quoi! Villars avait ses défauts, et, pour Mme de Maintenon.... lisez le chapitre v de la seconde partie, très spirituellement incisif : je crois que le duc de Noailles et Th. Lavallée en seraient scandalisés, que M. Gréard même et M. Geffroy ne l'eussent pas écrit.

Enfin, dans la troisième partie, presque tout entière occupée par cette belle étude littéraire dont j'ai parlé, M. B. prouve, contre Nisard, que Saint-Simon n'est pas un calomniateur ni même un médisant de parti pris; qu'à l'occasion il sait louer et admirer de plein cœur ; il lui accorde la sincérité chaleureuse du sentiment patriotique et du sentiment religieux. Décidément, le doute émis par M. Boissier au début de ce livre n'a pas de raison d'être : oui, certes, l'irascible duc et pair serait flatté, touché d'être jugé ainsi. Sans doute, comme il ne croyait pas être « un sujet académique », il n'ouvrirait pas sans quelque étonnement inquiet cette étude écrite par un académicien ; mais j'imagine qu'il se rassurerait vite, car, si on lui refuse quelques-unes des vertus de l'historien (de cela il se consolerait sans peine), on ne lui refuse pas celles de l'homme privé, qui firent de cet impitoyable satirique un époux, un ami bourgeoisement irréprochable. Et il ne trouverait point mauvais qu'on dît un peu du mal de lui, lui qui en a tant dit des autres, d'autant plus que « la vieille sultane » est moins épargnée encore ici qu'il ne l'est.

Félix Hémon.

---

153. — **Friedrich Leopold Stolbergs Jugendpoesie,** von Dr Wilhelm Keiper. Berlin, Mayer u. Mueller, 1893. In-8, 103 p.

154. — **Johann Martin Miller,** ein Beitrag zur Geschichte der Empfindsamkeit, von Dr Heinrich Kraeger. Bremen, Heinsius, 1893. In-8, 165 p. 2 mark 80.

Voici deux travaux très louables sur deux écrivains de la période du *Sturm und Drang*. M. Keiper étudie dans Frédéric Stolberg les « Poésies de jeunesse ». Il montre d'abord que Frédéric a été l'élève de Klopstock, mais il a soin de noter que les deux lieds du *deutscher Knabe* et du *schwæbischer Ritter* décèlent une certaine indépendance. M. K.

nous représente ensuite le jeune poète amoureux de Sophie Hanbury, célébrant la liberté avec fracas, s'enthousiasmant pour la Suisse, se liant étroitement avec Gœthe. Puis, le voici en Danemark ; M. K. analyse et apprécie ses ballades qui ne valent pas celles de Bürger, mais qui lui méritent un rang honorable dans la poésie de l'époque (p. 67). M. K. termine son livre par une étude sur le texte, la métrique et la langue des poésies de Stolberg, et il fait à ce propos d'intéressantes observations. En somme, c'est surtout par ses premières œuvres que le comte Frédéric s'est assuré un nom dans la littérature, et, ainsi que dit M. Keiper, il vit comme l'élève de Klopstock, le compagnon des poètes de Gœttingue et l'ami du jeune Gœthe (p. 103). Un témoignage d'un contemporain a échappé à M. Keiper : c'est celui de Rist (*Lebenserinn.* 1880, I, 25) qui raconte que « depuis qu'il connaissait les ballades et les lieds de Stolberg par les almanachs des Muses, il se sentait Allemand ». Mais son travail est fort soigné, plein de détails et de bonnes remarques (cf. p. 43).

M. Kraeger a, pour composer sa biographie de Miller, consulté la correspondance de Miller et de Voss — dont M. Erich Schmidt lui a communiqué des extraits — les *Bundesbücher* ou livres de l'Union de Gœttingue que possède M. Klussmann de Rudolstadt (ils lui ont fourni de nombreuses variantes et trente-neuf poésies inédites), et les fragments d'une autobiographie de Charlotte d'Einem, l'amie que Miller avait à Münden. Il nous retrace la vie de Miller (p. 1-48) et on lit avec intérêt le récit des dernières années du romancier un instant fameux, maintenant oublié, mais qui ne jalouse ni Voss ni Stolberg, et se borne à composer des « Hochzeit = und Leichencarmina » (p. 41). L'analyse de la poésie de Miller et de ses compagnons du *Hain* est excellente ; M. Kr. apprécie successivement les chants de paysan, les chants de société, la poésie révolutionnaire — où il distingue trois éléments : le teutonisme, la haine de la France et la haine des tyrans — le *Minnegesang* et les *Nonnenlieder* (p. 49-99). Nous ferons le même éloge du chapitre consacré au *Siegwart* et à la sensibilité, à l'*Empfindsamkeit* ou mieux l'*Empfindelei*, à l' « inventaire sentimental » de la littérature du temps. M. Kraeger a lu les romans de Miller et il en a tiré tous les traits notables et caractéristiques. Son travail qui abonde en renseignements et en citations piquantes, est sûrement l'un des meilleurs qu'on ait publiés dans ces dernières années sur la période d'orage et d'assaut.

A. Ch.

---

155. — **Xenien. 1796.** Nach den Handschriften des Goethe-und Schiller-Archivs hrsg. von Erich Schmidt und Bernhard Suphan, mit einem Facsimile. Weimar, Verlag der Goethe-Gesellschaft, 1893. In-8, 268 p.

On savait que les *Xénies* étaient plus nombreuses que ne les avait

données l'*Almanach des Muses* et que c'était Schiller qui, aux mois de juillet et d'août 1796, dans une rédaction définitive, avait arrangé et ordonné le tout. Boas publia en 1851, en le commentant avec abondance, le texte imprimé; puis, cinq ans plus tard, il fit paraître, grâce à Eckermann, ce qu'on nommait jusqu'ici le manuscrit des *Xénies*, c'est-à-dire les restes du vieil « exemplaire voyageur » écrit à la fois par Schiller et par Gœthe — là en traits clairs et puissants, ici en traits plus rapides et plus pressés — et qui contenait des distiques, les uns connus, les autres supprimés. On ne croyait plus qu'il fût possible de faire encore une moisson sur ce champ déjà exploré. MM. Erich Schmidt et Bernhard Suphan nous apportent aujourd'hui cent soixante-dix-huit *Xénies* nouvelles trouvées aux Archives de Gœthe et de Schiller à Weimar : richesses royales, disent-ils dans leur introduction, et qui prouvent combien Schiller avait raison en parlant de l'abondance des distiques et de la sévérité du choix qu'il avait fait parmi cette foule d'épigrammes dont le nombre approchait de mille. Cette introduction retrace de la manière la plus animée et la plus vivante l'histoire des *Xénies*. Vient ensuite le texte des distiques, au nombre de neuf cent vingt-six, « toute la masse »; ceux qui paraissent pour la première fois, sont marqués d'un astérisque; on remarquera notamment les épigrammes contre Reichardt et Cramer. Les remarques qui terminent le volume, font le plus grand honneur aux deux érudits qui se sont associés pour nous donner une édition complète des *Xénies*. Un grand nombre sont neuves et tirées des archives de Weimar ainsi que des revues du temps et de livres rarissimes : toutes, sous leur forme brève, renferment l'essentiel et l'indispensable; je ne citerai, en passant, que la longue note sur Hennings et sa « recension » qu'on ne trouve pas chez Braun, (p. 174-175), la très curieuse citation empruntée à *Kramer der Krämer* et l'esquisse d'une biographie de Gœthe (p. 118-119), etc. Le volume, un des plus importants qui aient jamais paru sur Gœthe, se termine par un examen détaillé des manuscrits et des textes imprimés des *Xénies*, par la liste des variantes, par une table des premiers mots qui commencent chaque distique et par un index des noms propres [1].

A. Chuquet.

---

156. — **Les révolutionnaires du Rouergue. Simon Camboulas**, par Marc de Vissac, président de l'Académie de Clermont. Paris, Lechevalier, 1893. In-8, 284 p. 5 fr.

M. de Vissac aurait mieux fait d'effacer sur le titre de son livre le

1. P. 174 cf. Halem, *Selbstbiogr.* II, 186-187 (où Hennings a sur le cœur le nom de *Kobold* qu'il répète à deux reprises); — p. 196, à propos du proverbe grossier rappeler *Gœtz*, IV, 1 (« wie dem Schwein das Halsband »); — p. 119, où il est question par deux fois de la biographie du conseiller intime de Max, voir Knigge, *Ueber Eigennutz und Undank*, 1796, p. 145 et suivantes.

nom de Camboulas, car il parle des autres révolutionnaires du Rouergue tout autant que de Camboulas. Il s'attarde à des digressions et à des récits inutiles; pourquoi, par exemple, nous faire (chap. II, p. 23-31), un tableau de l'ancien régime et de la nouvelle secte philosophique, nous dépeindre — et de la façon la plus sombre, la plus noire — l'œuvre de la Constituante (p. 90-91) et nous raconter (chap. X, p. 157-162) les exécutions de la Terreur? Il vise trop à l'effet et il a des phrases qui ne sont pas à leur place dans une œuvre de sérieuse histoire; il dit que « la mort se mit à planer sur le pays, brandissant une faux toujours aiguisée », que « les Jacobins se baignaient dans une mare rouge », que Mme Camboulas divorça et que « l'aurore de liberté et d'espérance dont les rayons diamantaient sa couronne d'épousée fut suivie d'un rapide et lugubre crépuscule » (p. 133 et 157) Parfois même il est trivial ou bizarre : « la gueule du *père Duchesne* éternua dans la lunette... la Convention ne trouva plus d'holocauste à extraire de son sein » (p. 165). Mais le volume renferme une foule de détails sur les révolutionnaires du Rouergue : Camboulas obscur conventionnel qui devient successivement fabricant de tissus et fournisseur des armées, puis entrepreneur de roulage, et enfin copiste, grâce à l'avocat Tailhand qui l'appelle à Riom et se fait son « patron »; l'abbé Louchet; le capucin Chabot; Valady que M. de V. exalte comme un homme généreux et désintéressé, comme « une partie du cœur et de la poésie de la patrie » (p. 153); Rous, suppléant de Valady; Bô qui terrorise l'Aveyron et qui, — dit M. de Vissac en termes trop bibliques — subit à son tour, après Chabot et Valady, « la morsure de feu de ce Moloch révolutionnaire qui consumait successivement les adorateurs de l'idole et transformait en une vallée de Topheth l'enceinte de la Convention » (p. 199), etc. Signalons surtout les pages consacrées à l'abbé Raynal, oncle de Camboulas, et qui nous semblent les meilleures de l'ouvrage (chap. IV, p. 41-57) [1]. Plein de détails et de renseignements de toute sorte sur les personnages qui ont joué un rôle dans le Rouergue sous la Révolution, ce nouveau livre de M. de Vissac est, malgré le ton et la haine qu'il respire contre tout ce qui est révolutionnaire, aussi intéressant que la biographie de Romme le montagnard [2], parce qu'il repose sur des documents nouveaux ou peu connus.

A. CH.

---

1. Voir aussi à l'appendice. p. 266-268 la note sur l'abbé Raynal rédigée par Camboulas et envoyée par lui à Tailhand.

2. P. 83, lire Bureaux de Pusy (et non Bureau de Puzy); p. 85, Cloots (et non *Clootz*), p. 100; Basire (et non *Bazire)*; p. 123, Fonfrède (et non *Fonfreyde*); p. 151 Barbaroux, Buzot et Pétion n'ont pas « semé leurs cadavres dans les *Landes* », comme dit singulièrement l'auteur; c'est près de Saint-Emilion et de Castillon qu'on les a trouvés; p. 159, lire La Marlière et non *Lamorlière*, Davaine et non *D'Avesne*, O'Moran et non *O'Morand* et ne pas croire que Davaine et Lavalette étaient des généraux de l'ancien régime; — p. 165, le banquier *Cook* est Kock, le père du romancier Paul de Kock; — *id.*, qu'est-ce que le banquier anglais baron *de Veauce*?; — p. 182, il est inexact que Chaptal « ne s'occupait en rien de la Révolution »; cf. ses *Mémoires* récents.

157. — **Petit Dictionnaire étymologique de la langue française,** rédigé conformément au Dictionnaire de l'Académie, à l'usage de l'enseignement secondaire et de l'enseignement primaire, contenant les mots de la langue usuelle groupés par famille avec l'indication de leur origine par LAURENT et RICHARDOT, agrégés de l'Université, professeurs au Collège Stanislas. Paris, ap. Delagrave, 1893. In-12, 505 pages.

Ce petit dictionnaire étymologique, dans lequel les auteurs ont adopté la nomenclature du Dictionnaire de l'Académie, est destiné aux élèves des classes latines, et à ceux de l'enseignement français. Il sera certainement utile aux premiers, mais les seconds qui n'ont aucune connaissance du latin ni du grec, quel profit pourront-ils en tirer? J'ai communiqué ce dictionnaire à un instituteur qui me paraît intelligent : il me l'a remis en m'avouant avec simplicité que les mots latins ne disaient pas grand'chose à son esprit, et encore moins les mots grecs, puisqu'il ne savait pas les lire. Il me fit ensuite remarquer qu'il manquait une table explicative des abréviations qui sont nombreuses. Si MM. Laurent et Richardot se sont trompés en partie sur la destination de leur dictionnaire, il n'en est pas pour cela moins bon ni moins nécessaire. Ils sont au courant des travaux de l'érudition moderne, et ont mis particulièrement à profit ceux de Diez, de Littré et de Scheler. Il me semble pourtant qu'ils n'ont pas tiré assez parti des fascicules déjà parus du Dictionnaire général. Entre toutes les étymologies qu'ils donnent, il en est peu, en somme, qui soient hasardées ou fantaisistes. J'ai seulement noté celles-ci qui sont discutables : « Accoutrer, de coustre, latin *custodem*, ou de *cultura*, ou de *consternere.* » L'étymologie donnée par M. G. Paris, *accosturare*, paraît bien plus probable (Voir *Romania*, XII, 13). — « Argot semble se rattacher à *argutari*. Le v. fr. donne arcage = langage, etc. » Il est vrai que Godefroy donne *arcage* avec cette signification, mais elle est plus que douteuse. — « Ars, de *arcus* » ; c'est l'étymologie donnée par Littré. Le Dictionnaire général dérive ce mot de *armos*, flancs. — « Barioler, de ba + rioler ; v. fr. baricoler ». Ce verbe a-t-il jamais existé? — *Bugle*, plante, est emprunté du latin *bugula* (Dict. gén.); l'étymologie par *buculus* = jeune bœuf, est invraisemblable. L'origine de *camouflet* est incertaine, et l'explication de ce terme par « fumus calamo flatus » rappelle celle-ci qui a été donnée de *cadavre* : « caro data vermibus ». Supposer avec Littré que *casson* est un doublet de *caisson* qui serait à casson comme *casse* est à *caisse*, n'est qu'une hypothèse ingénieuse. *Cenelle* ne vient pas de *coccinella*, mais de *acinella*, *acina*, dériv. de *acinum*. *Cloporte*, de *clausus porcus*, est une amusante trouvaille de Ménage : il y en a comme on sait, beaucoup de cette espèce dans son dictionnaire. Je ne crois pas que *crapaud* dérive du v. fr. *craper* = ramper. Où d'ailleurs trouve-t on ce verbe? Il n'existe probablement pas plus que *airement* au sens de airelle. *Guider* est pris simplement à l'italien, et *quitte* est l'adjectif verbal de quitter. Un grand nombre de mots français sont venus du grec par l'intermé-

diaire du latin, tels que antidote, géographie, géomètre, etc., ce que MM. Richardot et Laurent font ordinairement remarquer, mais ils ont négligé de le faire pour quelques-uns, comme acrotère, amphisciens, anastrophe, antisciens, apologie, et d'autres encore. Une idée heureuse est celle d'avoir groupé les mots par familles sous un chef principal ; de cette façon les élèves distingueront eux-mêmes ceux qui procèdent directement du latin et du grec, et ceux dont la formation est toute française. « C'est de l'étymologie du second degré, dit M. Bréal, la seule qui soit nécessaire aux écoliers. » Je souhaite que ce dictionnaire, et c'est par là que je termine, ait au plus tôt une seconde édition, afin que les auteurs le rendent parfait, *ab omni parte beatum*.

A. Delboulle.

---

158. — **Rapport** présenté à M. le Ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-arts, par M. Georges Picot, membre de l'Institut, au nom de la Commission des bibliothèques nationales et municipales, chargée d'examiner l'état de l'inventaire des livres imprimés de la Bibliothèque nationale et les moyens d'en effectuer l'impression. Paris, imprimerie nationale, 1894. In-4 de 76 p.

Le très remarquable *Rapport*, signé, le 24 décembre 1893 par M. G. Picot, président de la commission, nous apprend tout d'abord une excellente nouvelle (p. 3) : « Plus heureuse qu'aucune de ses devancières, la commission de 1893, loin de se trouver, comme en 1850, en face d'un chaos inextricable ou, comme en 1858, en présence de systèmes douteux, n'a eu qu'à constater le succès d'efforts poursuivis avec autant de fermeté que de méthode. Elle a constaté, dès le début de ses travaux, et elle tient à déclarer ici que l'inventaire des imprimés de la Bibliothèque nationale, patiemment poursuivi depuis tant d'années, est désormais terminé et que l'achèvement de cette œuvre immense coïncide avec la présentation de ce rapport. » L'éminent académicien ajoute en un langage dont l'élégance égale la clarté (p. 3-4) : « Cet achèvement qui clôt en quelque sorte une grande période, doit signaler l'ouverture d'une nouvelle phase d'efforts. L'inventaire manuscrit est terminé ; c'est le moment de commencer la publication qui doit mettre cet inventaire à la disposition du public lettré. Du point où est parvenue la Bibliothèque nationale, nous pouvons donc embrasser d'un même regard l'œuvre d'hier et l'œuvre de demain. Jamais il n'a été plus juste de comparer la route suivie à celle du voyageur qui a gravi une montagne au prix des plus pénibles efforts ; parvenu au sommet, il n'a plus qu'à descendre dans la vallée ; il voit d'un coup d'œil les rudes étapes qu'il a franchies et la descente qui lui semble facile. »

Le *Rapport* se divise en deux parties : dans la première M. P. nous fait connaître ce qu'ont coûté de travail la préparation et la rédaction de l'inventaire jusqu'à la fin de 1893, date de son achèvement ; les obstacles qu'il a fallu vaincre, les moyens qui ont été pris pour les surmonter, et

il décrit l'état actuel des cartes, fiches, registres et répertoire dont l'ensemble constitue l'inventaire. Dans la seconde partie, l'auteur recherche les conditions que doit réaliser un catalogue imprimé et la méthode qui convient à la rédaction, et il expose les principes qui présideront au classement des séries et à la préparation des articles, ainsi que les moyens d'exécution.

L'analyse complète d'un document aussi considérable nous entraînerait trop loin. Je me contenterai d'emprunter au Rapport ses indications principales. Ne sera-t-il pas lu, d'ailleurs, par tous les travailleurs de France et même par les travailleurs étrangers, la Bibliothèque nationale intéressant, en quelque sorte, les savants du monde entier ?

Dans l'historique retracé par ordre chronologique des efforts accomplis, signalons le curieux tableau des accroissements successifs des livres imprimés (p. 6) :

1610.... 1,000 volumes. — 1645.... 1,329. — 1651. Colbert.... 10,658. — 1671 Nicolas Clément, 1er catalogue.... 35,000. — 1688 Nicolas Clément, 2e cat.... 43,000 — 1838. Naudet.... 520,000. — 1851. Beugnot.... 800,000. — 1893. Delisle. .. 1,934,154 numéros comprenant au moins 2,600,000 volumes.

M. P. s'occupe ensuite du classement et inventaire avant la Révolution, accordant une attention particulière (p. 6-7) aux catalogues préparés par N. Clément, de 1675 à 1684, et à la tentative d'impression de ces catalogues (1739-1753). Dans les pages suivantes, sont judicieusement appréciés les travaux de Van Praet qui « consacra pendant quarante ans sa science et son dévouement à la Bibliothèque (p. 8-9), » de Naudet, 1840 à 1851 (p 9-11), de Taschereau, 1852 à 1874 (p. 11-15), de M. L. Delisle, 1875-1893 (p. 15-28). M. Picot, interprète non seulement de la Commission qu'il préside, mais du monde savant, donne les plus grands éloges à l'administration de ce dernier. A cette date (1875), dit-il (p. 15), « s'ouvre une nouvelle période pour la Bibliothèque nationale : sous l'inspiration de celui qui en dirigeait les travaux, une méthode originale est fixée. » Méthode singulièrement féconde, ajouterai-je, car, quelques années plus tard, était admirablement réalisée cette œuvre « qu'une longue attente semée de déceptions avait fait croire chimérique entre toutes [1]. »

Suivons à pas rapides notre excellent guide. Dans la seconde partie de son travail M. P. insiste avec énergie sur la nécessité de publier le catalogue général [2], invoquant à la fois l'intérêt de la science et le souci de

1. Voir encore (p. 62) ce que dit M. P. de sa « gratitude pour l'œuvre accomplie par un savant incomparable, auquel la Bibliothèque doit, avec l'ordre de ses collections, une sorte de fondation nouvelle. » Il n'avait pas oublié de nommer, auprès de M. Delisle (p. 19), ses deux principaux collaborateurs. MM. Thierry-Poux et Marchal. *Qui a été à la peine doit être à l'honneur.*

2. Nous avons été devancés par les administrateurs du *British Museum* : ils ont déjà publié 267 fascicules du catalogue général des imprimés de ce magnifique établissement ; c'est plus de la moitié de leur entreprise, car on a calculé que le nombre total des fascicules serait de 500 environ.

défendre une propriété de l'État; l'éloquent rapporteur prêche des convertis et chacun reconnaît avec lui la double utilité « d'un répertoire universel qui présentera, sous une forme facile à consulter, les principaux livres étrangers et la majeure partie des livres publiés en France ». Tous les travailleurs seront également d'accord avec M. P. pour déclarer que le catalogue doit comprendre *tous* les livres imprimés de la Bibliothèque nationale; qu'aucune fraction quelconque ne doit être omise, par exemple, les pièces imprimées qui se trouvent au cabinet des manuscrits, dans les collections de Baluze, de Clairambault, de Dupuy, de Fontanieu, du Fonds français; que l'on ne doit pas se borner à décrire les livres que le dernier recolement a permis de retrouver sur les rayons, mais qu'il faut y faire une mention spéciale des livres en déficit, ce qui facilitera et garantira l'exercice du droit de revendication. Quant à l'ordre à adopter, il n'y a pas d'hésitation possible : le catalogue général ne peut être rédigé que par ordre alphabétique. Ce gigantesque classement comprendra trois séries : la première s'appliquant aux ouvrages dont l'auteur est connu, la seconde formée des œuvres anonymes ou émanées de collectivités, la troisième consacrée à des groupes d'ouvrages spéciaux. On approuvera à l'unanimité ce que propose M. P. au sujet des publications politiques et administratives (actes du pouvoir souverain, actes parlementaires, circulaires et affiches électorales, autres affiches, journaux, et revues périodiques), des publications judiciaires (mémoires et factums), des publications religieuses (mandements épiscopaux), des publications industrielles et sociales, des publications littéraires (sociétés savantes ou académies, thèses de licence et de doctorat, titres scientifiques, catalogues de livres), des publications artistiques (collections d'art, livrets des salons, musique), et aussi ce qu'il propose au sujet de la rédaction des articles du Catalogue [1]. Obligé de négliger beaucoup d'intéressants détails, je dirai seulement que la matière des premières feuilles de l'inventaire alphabétique pourrait être livrée à l'imprimeur avant la fin de la présente année, que l'ensemble du Catalogue pourrait comprendre au plus quatre-vingts volumes grand in-4° de 800 pages, chaque page contenant en moyenne une quarantaine de notices, ce qui donnerait 32,000 notices par volume. Je citerai, en finissant, ces dernières lignes du *Rapport*, où sont si bien exprimées des idées de confiance que nous partageons tous (p. 63) : « Ce qu'elle a fait [la Bibliothèque nationale] depuis quarante ans est le gage de ce

1. Pour les livres nouveaux, voici un échantillon de la notice comprenant tout ce qui est indispensable (p. 51) : « Gréard (Oct.). — *Nos adieux à la vieille* Sorbonne, *par Oct. Gréard*... Paris, Hachette, 1893, in-8°. [8° R. 11452.] » Je me demande si on ne pourrait pas simplifier un peu plus encore la notice et supprimer la répétition du nom et du prénom. La première mention : Gréard (*Oct.*) suffit parfaitement. Ce serait une économie de plusieurs centaines de milliers de mots. Si j'osais proposer une addition, après avoir proposé une suppression, j'exprimerais le vœu qu'on indiquât le nombre de pages de chaque volume ou plaquette.

qu'elle fera. Elle triomphera de l'encombrement comme elle a vaincu le désordre, et de même qu'elle a su achever l'inventaire des livres, nous sommes aujourd'hui certains qu'en imprimant le Catalogue, elle nous donnera, avec une méthode sûre et sous une forme pratique, un recueil qu'on n'osait plus espérer : le monument de ce qu'ont pensé et écrit les Français depuis quatre siècles »[1].

T. de L.

---

159. — Dr D. Manuel Perianez Crespo. **Discurso** leido en la Universidad de Salamanca en la solemne inauguracion del curso académico de 1893 à 1894. Salamanca, 1893. 92 p. in-4.

Ce discours, par son sujet, serait de la compétence d'un médecin. Nous nous contenterons donc d'en indiquer le sujet : il s'agit d'un type particulier de folie, dit folie à double forme. M. Perianez paraît bien informé des études faites en France jusqu'à ce jour sur ce cas spécial ; il les résume d'une façon très claire et facilement compréhensible et pose la question de responsabilité légale des individus atteints de cette affection mentale. Il termine par l'examen d'un cas de dypsomanie qui lui fut soumis en sa qualité de médecin-légiste. Ce travail peut ne pas être sans intérêt pour les psychologues et les criminalistes de l'école de M. Lombroso.

H. Léonardon.

CHRONIQUE

HONGRIE. — La *Revue philologique* de Budapest commence la publication du 4e *Compte rendu* des thèses et ouvrages d'érudition concernant l'antiquité classique et les langues vivantes publiés en France de 1891 à 1893. Ces comptes rendus sont dus à M. J. Kont, professeur au Collège Rollin.

— A l'occasion des fêtes du Millénaire — 1896 — le *Congrès international de l'histoire de l'art* se réunira à Budapest.

ITALIE. — Viennent de paraître les fascicules 28 et 29 du *Dizionario epigraphico* de M. de Ruggiero. Ils sont presque entièrement remplis par l'article *Augustus*.

---

1. Les *pièces justificatives* qui suivent le *Rapport* sont au nombre de trois : I *Recensement des livres imprimés* (décembre 1893). — II *Tableau des inventaires des livres imprimés* 1682-1893. III *Statistique des lecteurs admis et des volumes communiqués*. (1868-1893). En tête du précieux document a été placée, sous le titre de *Division du Rapport*, une table des matières. De plus, des indications mises en marge — ces *manchettes*, qu'aimait tant un bibliophile dont la mémoire me sera toujours chère, Paulin Paris — résument en cinq ou six mots le contenu de chaque paragraphe. Cette précaution permet de retrouver le plus facilement du monde les renseignements consignés dans un Rapport auquel on peut appliquer l'éloge que donne M. Picot (p. 26) au *catalogue des Factums* rédigé par M. A. Corda : « Ce répertoire, qui formera cinq volumes, est un modèle de clarté. »

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 2 avril — 1894

Sommaire : 160. Heuzey et de Sarzec, Découvertes en Chaldée. — 161. Sittl, Archéologie de l'art. — 162. Crusius, Les Mimiambes d'Hérondas. — 163. Lintilhac, Précis de littérature française. — 164. Brunschvicg, Cambronne. — Chronique.

160. — **Découvertes en Chaldée**, par E. de Sarzec, ouvrage accompagné de planches, publié par les soins de Léon Heuzey, membre de l'Institut, conservateur des antiquités orientales, 3e livraison, 2e fascicule. Paris, Leroux, 1893. In-fol.

La *Revue critique* a déjà annoncé en son temps l'apparition de ce grand ouvrage, l'un des plus importants sans doute dont l'antiquité orientale ait été l'objet dans ces dernières années. Depuis lors, les fascicules se sont succédé sans interruption; aujourd'hui, avec le cinquième fascicule, qui forme la 2e partie de la 3e livraison, nous touchons presqu'au terme. On peut saluer le prochain achèvement de ce travail, que M. Heuzey a conduit avec une rapidité, qui n'a nui en rien à son exactitude ni à la perfection de l'exécution.

On conçoit qu'il soit difficile d'analyser en détail chaque livraison. Il faudrait répéter les remarques que nous avons faites à propos de la première. La composition même des fascicules y prête peu. Le texte est coupé par tranches, description des monuments et inscriptions, et les planches ne suivent pas toujours exactement le texte. Cela produit un chevauchement qui s'explique d'ailleurs par des nécessités de publication, jointes au désir de ne pas retarder la marche de l'ouvrage.

Au point de vue de la description des monuments, il faut signaler, dans cette 3e livraison, de curieux bas-reliefs, d'un style presqu'enfantin avec leurs personnages à tête en bec d'oiseau, qui nous représentent un roi entouré de toute sa famille. On dirait des sauvages; le haut du corps est nu; le bas est couvert d'une jupe raide, qui a l'air d'être faite de plumes. Les figures sont accompagnées, couvertes même de légendes en caractères archaïques, presque hiéroglyphiques, qui donnent le nom et la généalogie des personnages. Ce roi est l'un des plus anciens que les fouilles de Tello nous aient révélés: Our-Nina, roi de Sirpourla, petit-fils de Gour-Sar, et fils Nini-haldou ou Nini-hal-Ghin. Je ne voudrais pas jurer que ces noms ne subiront pas encore quelques métamorphoses; on sait combien il est difficile de découvrir la prononciation vraie des noms propres qui se cachent sous des signes à valeurs multiples; mais je serais bien surpris que ceux qui veulent rabaisser la date de ces monuments réussissent à prouver que nous n'avons pas là des bas-reliefs d'un art tout à fait primitif, représentant une civilisation primitive

elle-même, et des caractères épigraphiques qui nous font toucher aux origines de l'écriture cunéiforme. Il suffit de regarder ces bas-reliefs en ignorant, pour se rendre compte que ce sont des pièces du plus haut intérêt.

Signalons aussi la description des nouveaux fragments de la fameuse Stèle des vautours, qui a pour auteur Éannadou, le petit-fils d'Our-Nina. Grâce à la libéralité d'Hamdy-bey, grâce aussi, il faut le dire, à la persévérance infatigable de M. de Sarzec et de M. Heuzey, la plus grande partie de cette stèle est aujourd'hui au musée du Louvre. Les morceaux antérieurement découverts ont paru dans la première livraison; celle-ci ne contient pas encore la reproduction des nouveaux fragments, mais nous les connaissons, grâce à la publication anticipée qu'en a faite M. Heuzey (*Reconstruction partielle de la Stèle du roi Éannadou*. Acad. des Inscr., C. R., 12 août 1892).

La partie épigraphique est signée du nom d'Arthur Amiaud, enlevé si prématurément à la science. Malheureusement son œuvre n'est pas achevée, et il n'a donné que les traductions des statues et celles de quelques briques ou tablettes; celles des grands cylindres et des inscriptions archaïques manquent. M. Heuzey, en lui rendant l'hommage qui lui revient, s'est effacé derrière ce jeune savant, sur lequel on fondait tant d'espérances et dont le nom est bien fait pour inspirer confiance. On comprendra pour quelle raison je ne discute pas les traductions de M. Amiaud. Il faudrait pour cela des connaissances qui me manquent. Un fait qui étonne toujours est de voir des textes aussi anciens ne présenter, pour les assyriologues, presqu'aucun passage douteux. On voudrait que, de temps en temps, quelques lignes de points marquent les endroits dont le sens est obscur; car il doit y en avoir. J'aurais aussi aimé trouver une transcription de l'assyrien en caractères latins, qui permît à ceux qui connaissent les langues sémitiques, mais ne sont pas très versés dans ces vieilles écritures, de s'orienter dans la lecture des inscriptions et d'en contrôler les traductions.

D'autres discuteront ces traductions et les modifieront peut-être; un fait, en tout cas, semble militer en faveur de la haute antiquité de ces monuments, c'est que les noms et les généalogies se tiennent bien, et qu'à mesure qu'on avance dans la série des Patésis ou des rois de Sirpourla, on voit l'art atteindre un plus haut degré de perfection, et l'écriture en même temps se rapprocher davantage du type connu de l'écriture cunéiforme. Quoi qu'il en soit, M. Heuzey aura fourni de la façon la plus complète tous les éléments d'information; c'est la première qualité d'un travail de ce genre, et il est difficile de pousser plus loin la conscience et la fidélité qui sont la marque du véritable esprit scientifique. Philippe Berger.

---

161. — K. Sittl. **Klassische Kunstarchæologie.** Première partie, formant la première moitié du tome VI du *Handbuch der Klassischen Alterthumswissenschaft*. Munich, Beck, 1893. In-8, 304 p. Prix : 5 mark 50.

La grande entreprise de M. I. von Müller, dont nous avons déjà plu-

sieurs fois entretenu nos lecteurs [1], approche heureusement de sa fin. Il ne reste plus à publier que les dernières parties du tome VI *(Archéologie de l'art)*, du tome V *(Religion grecque et romaine)*, enfin des tomes VIII et IX *(Histoires de la littérature romaine et de la littérature latine au Moyen âge)*. D'autre part, le succès de librairie a été tel que, malgré le chiffre élevé du premier tirage, les tomes I, II, IV et VII ont pu être réimprimés avec de notables augmentations. Quelques critiques que puisse soulever cette collection de manuels, dont l'ensemble ne forme nullement un *Manuel* au sens propre de ce mot, on reconnaîtra, pour peu qu'on en ait fait usage, que le succès en est pleinement justifié.

La section relative à l'archéologie de l'art était d'une rédaction particulièrement difficile. M. Flasch, qui s'en était d'abord chargé, avec le concours de M. R. Weil pour la numismatique, y a renoncé, et si M. Sittl, dont nous avons déjà loué ici le vaste savoir [2], a eu le courage d'accepter cette lourde tâche, il faut tout d'abord l'en remercier. Il ne s'agissait de rien moins, en effet, que de refaire le *Handbuch* d'Otfried Müller, travail tellement ardu que personne, depuis 1840, n'avait osé l'aborder, malgré les sollicitations pressantes de plusieurs éditeurs. On sait que la refonte de ce chef-d'œuvre, commencée par Stark (1878-1880), en est restée aux deux premiers fascicules, ce que l'on s'accorde à regretter, peut-être pour ne pas y avoir regardé d'assez près ; car Stark était superficiel, inexact, diffus et incapable de condenser le résultat de ses multiples lectures. M. Sittl a adopté un plan plus vaste : il s'occupe à la fois de l'archéologie de tous les peuples de l'ancien monde, préhistorique et classique ; il entend l'archéologie de l'art dans son acception la plus large, de manière à y englober, ou peu s'en faut, tous les produits de l'industrie humaine jusqu'au moyen âge. Voici l'indication des principaux chapitres qui forment la première partie de son travail : Organes de l'archéologie et bibliographie générale; destinée des monuments, fouilles, vandalisme ; collections et musées, avec muséographie ; topographie archéologique; matériaux et technique de l'art ; formes et décoration des œuvres d'art; matériaux et technique de l'architecture. De ces chapitres, ceux qui ont dû coûter le plus de peine à l'auteur sont relatifs à la muséographie et à la topographie archéologique. M. S. a eu raison de dire que si le mot de muséographie existait, la chose n'existe guère et la topographie archéologique est à peine plus avancée que la muséographie [3]. Les immenses *collectanea* libéralement publiés par M. S. constituent un des services les plus dignes de reconnaissance que

1. *Revue critique*, 1885, II, p. 229, 463 ; 1886, I, p. 384 ; 1888, I, p. 302 ; 1892, I, p. 127.
2. *Revue critique*, 1891, I, p. 186.
3. Il me sera permis de rappeler, M. S. ayant négligé de le faire, que les premières et, jusqu'à présent, les seules esquisses de ces deux sujets ont été données dans mon *Manuel de Philologie*, t. II, p. 18-24 et p. 191-204.

l'on ait encore rendus à nos études ; il y a là une concentration de documents telle que les collectionneurs de fiches muséographiques et topographiques peuvent tranquillement en détruire les trois quarts. On est vraiment surpris qu'un professeur de Würzbourg, ville dont la bibliothèque ne compte pas parmi les mieux fournies, ait pu venir à bout, dans un temps relativement court, d'un aussi vaste travail de dépouillement.

Ici doivent s'arrêter nos éloges. M. S. n'a pas seulement travaillé vite : il a souvent travaillé « à la diable ». Je crois que Boeckh, s'il avait vu ce livre, lui aurait volontiers décerné, dans son cours d'encyclopédie, cette épithète de *luederlich* qu'il n'épargnait pas à des ouvrages utiles d'ailleurs. Les erreurs de M. S. sont tellement nombreuses qu'il faudrait de longues pages pour les indiquer. Je ne parle pas seulement des noms propres estropiés, que l'on rencontre par douzaines, mais — et cela est plus grave — des citations de livres ou d'articles faits d'après des recueils bibliographiques mal compris, des titres d'ouvrages absolument surannés ou sans valeur aucune énumérés au hasard à côté de ceux d'ouvrages importants, en un mot d'une érudition de surface et d'emprunt qui fait tort à l'érudition réelle d'à côté. Il faut en donner quelques exemples.

P. 8, je n'ai jamais publié de « *Courier* » *(sic) de l'art antique* dans la *Gazette archéologique*. — P. 39, il n'a pas paru de catalogue du Musée de l'École évangélique de Smyrne dans le Μουσεῖον. — P. 40, on cherche en vain, parmi les musées italiens, celui de Brescia (*Museo Bresciano illustrato*, 1838). — P. 41, le recueil des *Gemmes* de Campiglia n'est pas un ouvrage nouveau, mais la réimpression (sans texte) des planches de Gori. — P. 44, dans la bibliographie des musées de Venise, M. S. cite « Collignon, *Bas-reliefs grecs votifs du Musée de la Marcienne* » ; or, il ne s'agit là que de *deux* bas-reliefs, déjà publiés ailleurs ; à ce compte, il faudrait cinquante pages de citations pour le Vatican, mais il est évident que M. Sittl, trompé par le titre d'un travail qu'il n'a pas vu, a cru qu'il s'agissait d'une sorte de catalogue. — P. 45, manque la collection Biscari (cf. Millin-Millingen, p. 45, 56). — P. 48, la collection Greppo (chanoine de Belley) est citée parmi les collections italiennes, de même que la collection francfortoise de Carl-Anton Milani (né à Francfort en 1820). — P. 51, M. S. cite, sans l'avoir vu, l'*Album archéologique des musées de province*, puisqu'il ne sait pas que l'introduction contient une muséographie française qui annule les précédentes ; il ne dit pas qu'il existe seulement un premier volume de la *Notice* de Froehner ; il dit faussement que la *Notice des antiquités assyriennes* de Longpérier est réimprimée dans le premier volume de ses *Œuvres* ; il parle d'un *Photographienwerk* sur les vases du Louvre, datant de 1890, qui n'a jamais existé (confusion avec le recueil Giraudon des vases de la Bibliothèque nationale). — P. 52, il attribue au *Musée Napoléon III*, de Longpérier, une étendue que cet ouvrage ina-

chevé n'a jamais eue; il cite celui de Lenoir sur la Malmaison sans savoir qu'il n'en n'existe qu'une seule livraison sans valeur aucune, d'ailleurs introuvable même à Paris (cf. Millin-Millingen, p. 6); il parle d'un musée à l'arsenal de Toulon d'après *Gaz. archéol.*, IX, p. 187, ce qui fait presque l'effet d'une satire. — P. 53, d'après la p. 479 de mes *Chroniques* qu'il a mal lue, il parle de la vente de la collection Bellon, le 14 mars 1888, alors que j'ai simplement signalé les acquisitions faites par M. Bellon à une vente; il ne dit pas que la collection Czartoryski est à Cracovie; il présente les « Annales du Musée Guimet » comme un catalogue de ce Musée; p. 54, il cite le catalogue des statues du marquis de Marigny, par Plantet, sans savoir que ce frère de Mme de Pompadour avait seulement des statues modernes; il omet le catalogue de la vente Piot en 1890. — P. 55, je trouve la mention d'une collection « baron de Rothschild à Fontainebleau », avec renvoi à *Rev. archéol.*, janvier 1886. Or, le numéro de la *Revue* en question contient un article de M. Courajod sur la Diane de bronze du château de Fontainebleau, qui n'est pas antique; mais d'une « collection Rothschild » à Fontainebleau, il n'y a pas l'ombre (confusion avec Ferrières?). A la même page, il est question des bronzes Tyskievicz à Paris, alors que cet amateur distingué possède surtout des bijoux et habite Rome. — A la p. 56, il est dit que le *Jahrbuch der preussischen Kunstsammlungen* publie des rapports périodiques sur les acquisitions de l'*Antiquarium* de Berlin, alors que cet office revient à l'*Anzeiger*. — P. 57, il n'est pas question du Musée de Mayence, relégué, je ne sais pourquoi, dans la topographie archéologique. — A la p. 58, parmi les musées de Munich, on cherche en vain le *Nationalmuseum*, dont il existe un beau catalogue illustré; rien non plus sur le Musée de Sigmaringen. — P. 61, il n'est pas question du catalogue d'ensemble des antiquités de Vienne, ni de la monographie consacrée aux sculptures de ce musée par la *Gazette des Beaux-Arts*. — P. 62, on trouve la notice : « Brüssel, *Musée d'armures*. » Or, depuis longtemps, le Musée d'armures de la Porte de Hal ne contient plus d'antiques, alors qu'il y a une importante collection de vases et de bronzes au Palais du Cinquantenaire. — P. 63, la glyptothèque de Ny-Carlsberg, qui contient tant de chefs-d'œuvres de la sculpture grecque, est expédiée comme il suit : « *Serie von Photographien; palmyrenische Grabsteine.* » A la même page, il n'est pas question du catalogue du Musée d'Odessa, par Jourguiévitch (3e éd., 1892). — P. 67, il n'est pas dit que les collections de Hope et de Castle Howard sont presque entièrement dispersées, — P. 68, M. S. cite, parmi les collections anglaises : H. Moses, *A collection of ancient vases, altars, etc.* », alors que ledit Moses était un graveur qui a réuni des dessins d'après des objets de toute provenance, et non un collectionneur. — P. 74, jamais *Oudin* n'a moulé la colonne Trajane pour Napoléon III, mais *Oudry* s'est servi des moulages faits par ordre de Pie IX aux frais de l'empereur pour obtenir des épreuves galvano-

plastiques des bas-reliefs. La maison Martinelli, citée à la même page, n'existe plus à Athènes depuis plusieurs années. — A la p. 77, quatre grosses erreurs caractérisent la manière de travailler de M. Sittl. D'abord, parlant des relations de voyages archéologiques, il cite, comme unique référence, Beckmann, *Literatur der älteren Reisebeschreibungen*. Mais le titre de cet ouvrage est presque une fraude : loin d'être une bibliographie analytique des « *Reisebeschreibungen* », c'est une suite de méchants extraits de cent ouvrages, dont quelques-uns seulement touchent de loin à l'archéologie. Il est évident que M. S. ne l'a jamais vu. Au paragraphe suivant, il cite, parmi les écrits des voyageurs, le *Manuel d'archéologie orientale* de Babelon, allègue les *Records of the past* parmi les périodiques *(Zeitschriften)* qui s'occupent de l'Orient et finit par mentionner, sans lieu ni date, le *Correspondent* (sic) *d'Orient*, recueil tout à fait inconnu des archéologues.

La topographie archéologique présente non seulement beaucoup trop de noms altérés (*Gréau* pour *Grébault, Carvilia* pour *Caviglia, Gute* pour *Guthe*, etc.), mais accumule des informations souvent erronées et sans valeur. Ainsi, pour la Phénicie, nous trouvons cité Kenrick, mais non Perrot-Chipiez; parmi les revues palestiniennes, la *Revue biblique* manque; Perrot-Chipiez manque encore pour Jérusalem, alors qu'il suffisait de citer ce travail avec ceux de Voguë et de Schick (qui manquent également) : celui de Raoul Rochette sur les tombeaux des rois, cité p. 83, est aujourd'hui sans valeur; les dolmens explorés par M. de Morgan, en 1891, sont placés près de Samarcande; la seule carte d'Asie-Mineure de Kiepert qui soit mentionnée est celle de 1884; l' Ὅμηρος est cité comme paraissant encore; des fouilles françaises, qui n'ont jamais eu lieu, sont indiquées pour Sardes ; les *terres cuites d'Éphèse* de Kekulé (tout le monde sait qu'aucune d'elles ne provient d'Éphèse) sont citées à propos de la topographie archéologique de cette ville. En Épire, je trouve avec surprise le renvoi : « *Campus*, Ramsay, *Jhst*. IV, 53. » J'ai vérifié, car je sais que mon ami Ramsay n'a pas visité la Grèce continentale; il s'agit, en effet, dans le *Journal of Hellenic Studies*, du *Metropolitanus Campus* en Phrygie! Tout cela porte la trace d'un travail de dépouillement énorme, mais singulièrement précipité et superficiel. Il n'y a guère de pages où l'on ne trouve à signaler quelques erreurs. C'est encore pis quand on arrive à l'Europe occidentale. Pour les muraghes de Sardaigne, au lieu de Pais et de Perrot, nous trouvons l'indication d'un opuscule d'Arri, remontant à 1835 ; pour la Corse, à côté de Mérimée, un article déraisonnable, publié en 1862, dans la *Revue africaine*, mais ni Lafaye, ni Michon, ni Roland Bonaparte, ni A. de Mortillet. La France vient ensuite (p. 137). Le *Dictionnaire archéologique* de la Gaule n'est pas d'A. Bertrand; l'*Académie celtique* ne date pas du siècle dernier ; Villefosse n'est pas cité à propos de Fréjus. Ce qu'il y a de pis, c'est (p. 139-142) le paragraphe intitulé : *Das Uebrige Frank-*

reich nach Departements und Hauptorten. » Ici, c'est la hotte de fiches déversée, brutalement, au hasard, sans aucune préoccupation de ce qu'elles contiennent. Ainsi l'on trouve successivement Bordeaux (avec l'indication de divers écrits, mais sans mention de ceux de Jullian, qui annulent les autres) et l'alinéa suivant : « *Bretagne, interessant durch ihre vorrœmischen Denkmäler. Abbé Déric, Histoire ecclésiastique de la Bretagne.* 2 *Bde.* » S'il fallait une citation, on pouvait renvoyer à Cambry ou à Mahé, ou à P. du Chatellier, ou simplement et plus sûrement à Joanne : mais ce renvoi solitaire à Déric n'est-il pas étrange ? Plus étrange encore est de trouver dans cette « liste de départements et de localités principales » : « *Jean Fat.* A. Nicaise, *Le cimetière gallo-romain de la Fosse J. F.* » Il s'agit d'un lieu-dit à Reims : qui songera jamais à chercher *Jean-Fat* dans un répertoire alphabétique? Et cet autre article : *Seine-et-Oise.* Luynes, *Notice sur les fouilles exécutées près Dampierre !* » A la p. 143, où il est question des stations lacustres de la Suisse, il manque précisément le seul ouvrage d'ensemble, celui de Munro. A la p. 155, il est dit que le produit des fouilles de Hallstatt est à Hallstatt et à Linz : M. S. ne connaît-il pas le Musée de Vienne? A la p. 165, l'auteur signale une carte préhistorique de l'Afrique, publiée par Cartailhac : il ne l'a pas vue, *car elle n'a jamais paru et n'existe qu'à l'état d'esquisse.* Mais M. S. montre ailleurs encore qu'il a la fâcheuse habitude de citer des écrits qu'il ne connaît pas, dont il n'a même pas lu un compte-rendu ; parlant des métaux précieux dans l'antiquité, au point de vue de l'industrie et de l'orfèvrerie, il renvoi à..... Deloume, *Les manieurs d'argent à Rome!* M. S. devrait pourtant se douter qu'un manieur d'argent n'est pas généralement un orfèvre. Quand j'aurai ajouté que l'auteur fait apparaître la croix gammée dans l'industrie des cavernes en France (p. 233) et qu'il énumère parmi les ouvrages sur les pierres gravées le *Nouveau recueil de pierres sigillaires* de Sichel, qui concerne les cachets d'oculiste, j'aurai donné une idée des inexactitudes sans nombre, des légèretés qui déparent son travail [1].

Elles le déparent, mais ne le rendent point inutile. Ce livre est de ceux dont on ne dira jamais ni assez de mal ni assez de bien. J'ai commencé par le bien et c'est par le bien encore que je veux finir. Car M. S. s'est soumis à un labeur immense, à un labeur qui profitera à des générations d'archéologues et je dois l'en remercier une fois de plus. Mais je veux surtout exprimer le vœu qu'il améliore résolument ce qu'il faut, en somme, considérer comme une sorte de brouillon. Pour cela, il est

1. Un grand nombre des citations de M. S. sont à reviser, parce qu'il les a empruntées à la *Bibliotheca classica* ou à des catalogues de librairie qui citent des extraits de périodiques comme des brochures indépendantes. Aucun libraire n'arrivera à découvrir « J. de Laurière, *Les monuments de Riez* », s'il ne sait pas que cet article a paru dans le *Bulletin monumental*, ni « Wylie, *On an example of phalerae* », s'il ignore que c'est un extrait de l'*Archæologia*.

indispensable qu'il envoie à des confrères bien informés les feuilles relatives aux différents pays dont il traite et qu'il fasse appel à leur savoir pour contrôler le sien. Si Otfried Müller vivait encore, je doute qu'il pût, malgré son génie, embrasser tout l'ensemble de l'archéologie sans tomber dans de fréquentes erreurs. La tâche est devenue trop lourde pour un seul. Le succès du manuel de M. Sittl est assuré; dès qu'il sera temps pour lui d'en préparer une édition nouvelle, je me mets bien volontiers à sa disposition pour vérifier ce qui est de ma compétence et je ne doute pas qu'il ne se trouve, dans tous les centres d'études, des archéologues disposés à en faire autant.

Salomon Reinach.

---

162. — **Die Mimiamben des Herondas**, deutsch mit Einleitung und Anmerkungen von Otto Crusius Gœttingen. (Dieterichsche Verlagsbuchhandlung.)

M. Crusius est resté fidèle à Hérondas : on sait combien ses « Recherches » ont, en leur temps, facilité l'intelligence d'un texte encore mal connu ; son édition, sans nuire à celle de Buecheler, — si nourrie de faits et d'idées dans sa remarquable concision, — donnait un texte plus complet, grâce à de nouvelles lectures, faites sur l'autotype, et à d'ingénieux suppléments. La traduction qu'il publie aujourd'hui est tout à fait excellente. La langue est alerte, souple, d'une aisance naturelle, le texte garde le plus souvent sa couleur et sa vivacité, l'expression sait être à la fois heureuse et littérale, enfin plusieurs morceaux semblent écrits de verve, ce qui est un rare éloge pour un traducteur. On doit ajouter, il est vrai, que si M. C. connaît à fond son auteur, il l'admire aussi plus que personne : nul, plus que lui, ne rend justice au talent mâle et franc du mimographe.

M. C. a voulu tout d'abord conserver aux *Mimes* leur physionomie originale : les traduire en prose paraissait sans doute le parti le plus sage, mais ç'eût été, dit-il, effacer la ligne de démarcation que le poète met, à bon escient, entre le mime de Sophron, destiné au peuple, et ses propres compositions. Il restait donc à trouver une forme métrique appropriée à ces saynètes. Pouvait-on se servir du choliambe? Assurément, car ce vers existe en allemand, mais l'impression qu'il produit dans cette langue est bien différente : il y devient tout à fait méconnaissable. En effet, l'avant-dernière syllabe porte à la fois un accent de hauteur et un accent d'intensité, deux syllabes fortement accentuées viennent se heurter, et l'antépénultième reçoit la valeur d'une mesure entière. L'effet est singulièrement plus rude que dans le vers grec. Ce « pseudo-choliambe » ne pouvait donc convenir. Mekler[1] avait employé les petits vers rimés, dans le style de Hans Sachs : quelques morceaux

---

1. *Neues von dem Alten*. Vienne, 1892.
2. *Schrecken im Bade* (Hempel IV p. 73 sqq).

de ses traductions sont des mieux réussis, et je serais disposé, pour ma part, à renchérir encore sur les éloges que M. C. adresse à l'auteur viennois : ses vers sont d'une remarquable aisance, d'une allure vive et spirituelle, qui doit beaucoup à la forme adoptée, mais plus encore au talent de l'écrivain. On reconnaîtra toutefois que cette allure pimpante nous éloigne un peu du vers « boiteux » d'Hipponax. M. C. s'avise alors que peu de poèmes classiques ont avec les *Mimes* plus d'affinités de style que la *Cruche cassée* de H. de Kleist. C'est aussi une peinture de genre et la forme choisie par le poète est l'iambe du drame, plus libre, plus grossier, offrant parfois des clausules arythmiques qui lui donnent un peu la physionomie du choliambe. Kleist emploie le même mètre dans un petit poème dramatique qu'on pourrait à juste titre appeler un *Mime* [2], et E. Mörike ne trouve pas de forme plus appropriée à une scène de genre dialoguée. M. C. choisit donc l'iambe dramatique, qu'il emploie de la façon la plus libre. Ces petits drames conservent ainsi leur dignité de *poèmes* sans perdre pour cela de leur naturel. Le choix semble donc heureux, mais la même objection subsiste : cet effet tout particulier du choliambe, ce *Ritardando* à la fin du vers disparaît nécessairement dans la traduction. Nous reconnaissons d'ailleurs volontiers que ce n'est là qu'une chicane. M. C. a pris le bon parti, car sa traduction ne mérite que des éloges : je signale tout spécialement le mime II et le mime VII où l'éloquence de Battaros et le bavardage de Kerdon sont rendus avec un réel bonheur d'expression.

L'*Introduction*, divisée en 6 chapitres, ne laisse dans l'ombre aucune question importante : ces chapitres sont de valeur inégale — il n'en pouvait être autrement —, mais partout, même dans les *Analyses*, si souvent faites, M. C. sait nous intéresser par la nouveauté du détail, par des rapprochements ingénieux, par les questions qn'il soulève en passant. Notons, par exemple, la conjecture de O. Hense et de H. Diels relative à Battaros : n'est-ce pas ce personnage qui serait cité par Plutarque comme modèle achevé de « naturalisme » ? Autre remarque intéressante : Pourquoi le plus célèbre tableau de l'Asklépiéion de Cos, l'Aphrodite Anadyomène, n'est-il pas mentionné dans le mime IV ? Que l'on se range ou non à l'opinion du traducteur, on lui saura gré de soulever ces questions « extrinsèques » qui ont, elles aussi, leur intérêt. L'analyse du *Songe* (mime VIII) est une des plus complètes et des plus vraisemblables que l'on puisse donner de ce morceau si mutilé : elle fait honneur à la patience, et aussi à la sagacité du traducteur.

Arrêtons-nous à des questions d'un intérêt plus général et plus *actuel*. Quelle est la patrie du poète ? Sous quel règne a-t-il écrit ? Ses *Mimes* étaient-ils destinés à la scène ? Ces questions semblaient définitivement tranchées quand les derniers travaux sur Hérondas, ceux de Meister en particulier, sont venus les rajeunir et renverser les idées généralement admises. M. C. donne dans les chapitres III et V de son *Introduction*

un excellent résumé de la controverse. Et d'abord on ne saurait prouver d'une façon certaine que le poète soit né dans l'île de Cos : plus d'un indice nous conduit à d'autres conclusions ; nous ne parlons pas du dialecte ionien qu'il emploie (c'est une nécessité du genre), mais n'est-il pas étrange de voir au IV[e] mime une apologie du peintre Apelle, enfant d'Éphèse ? Le seul poète dont Hérondas fasse l'éloge n'est-il pas Hipponax ? Sans doute ce ne sont pas là des preuves, mais la question doit au moins rester en suspens. Les arguments décisifs manquent aussi pour les deux autres. On avait admis jusqu'à ce jour que le roi dont il est question dans le I[er] *mime* n'était autre que Ptolémée III Évergète, tel était, dès le principe, l'avis de M. Rutherford, auquel se ralliaient tous les critiques. On pense aujourd'hui que le βασιλεὺς χρηστός dont parle Hérondas ne peut être que Ptolémée Philadelphe. Hâtons-nous de le dire, cette opinion est des plus vraisemblables et les raisons qu'on allègue aujourd'hui sont de nature à ébranler les plus fermes partisans de la première hypothèse. Il me semble que le traducteur aurait pu leur donner plus de force et de relief : je ne vois là qu'un excès de discrétion, un désir de donner à la discussion plus de généralité, mais j'en signale l'écueil à M. Crusius. S'il s'agit de Ptolémée Évergète, nous dit-il, celui-ci se trouve sacrifié à son prédécesseur ; comme on sait d'autre part que les Ptolémées recevaient les honneurs divins de leur vivant même, le lecteur, voyant citer le « Temple des dieux frères » pense naturellement à Philadelphe et nullement à Évergète. L'argument n'est pas très probant : l'énumération de Gullis est un pêle-mêle où le roi se trouve cité avec le beau temps la palestre, le bon vin et les femmes. Comment supposer que l'éloge puisse être, dans ces conditions, exactement pesé et calculé ? — M. C. présente ainsi le deuxième argument, qui est fourni par l'éloge d'Apelle. Le poète ne pourrait se passionner jusqu'à prendre la parole dans son mime, si l'artiste était mort depuis longtemps ; or Apelle était déjà sous Alexandre à l'apogée de sa gloire et l'on ne peut, en conséquence, faire descendre le poème d'Hérondas plus bas que le premier quart du III[e] siècle. La mention des fils de Praxitèle fournit la contre-épreuve. — Cette chronologie est parfaite, mais il importe d'observer que l'argumentation, ainsi présentée, ne repose *qu'en partie* sur elle. L'essentiel serait alors de savoir si l'on ne peut se passionner pour un artiste bien longtemps après sa mort, et l'expérience nous montre assez souvent des cas semblables. Le poète pouvait être indigné de voir un aussi grand peintre tombé dans l'oubli, dénigré peut-être. M. C. ne hasardait-il pas aussi l'hypothèse que le disciple d'Hipponax pourrait être aussi son compatriote ? S'il en était ainsi, l'éloge de l'*Éphésien* Apelle n'aurait pas lieu de nous surprendre. Est ce à dire que l'argument soit sans valeur ? Assurément non ; mais M. C. porte la discussion sur un terrain dangereux : son argumentation serait plus solide s'il l'appuyait sur les vers 76-78 du IV[e] mime : « *qui a pu le voir ou voir ses ouvrages....* » on ne

peut guère parler ainsi que d'un contemporain. — Troisième argument : Hérondas revendique pour lui le second rang après Hipponax : comment le ferait-il, après la publication des célèbres *Choliambes* de Callimaque ? M. C. nous accordera sans peine que ce προοίμιον, si mutilé, ne peut nous fournir aucune donnée certaine : au reste, que l'on admette γν[ώμη ou γν[ῶσθαι, il s'agit toujours d'une *opinion*. L'argument qui suit me semble plus spécieux : Aké (II, 16) porte déjà chez Callimaque le nom de Ptolémaïs et, selon toute vraisemblance, c'est Ptolémée Philadelphe qui a changé le nom de la ville : le deuxième mime d'Hérondas est donc antérieur à l'expédition de ce prince en Syrie. Mais ne peut-on pas admettre que le nom d'Aké persiste dans le peuple et que notre auteur l'emploie de préférence, comme étant plus court et plus clair ? Au surplus, on s'explique assez difficilement que M. C. parle d'un poète « qui veut dédier son livre à Ptolémée Philadelphe ». C'est là précisément ce qui est en question. Enfin, le dernier motif allégué en faveur de la nouvelle thèse me semble de beaucoup le plus faible. Lequel des deux poètes, Hérondas ou Théocrite a le premier conçu l'idée d'écrire des mimes en vers ? Hérondas, répond M. Crusius, parce que l'originalité hardie n'est pas ce qui distingue le talent de Théocrite. Mais Théocrite est poète, et grand poète : ses mimes sont, en somme, assez proches parents de ses idylles proprement dites, et s'il fit en ce cas acte de hardiesse, ce fut sans doute sans y penser.

Les *Mimes* étaient-ils destinés à la lecture ou à la scène ? Vieille question, que la découverte du précieux papyrus n'a pas fait avancer. L'argumentation de M. C. est la suivante : dans le mime primitif, l'action scénique est tout ; d'autre part le mime romain, issu du mime grec est destiné à la scène ; pourquoi les *Mimes* d'Hérondas, qui sont intermédiaires, n'auraient-ils pas été représentés ? Ces pièces sont, en outre, les productions d'un art vigoureux et sain. Pourquoi la forme dramatique serait-elle purement fictive ? De nombreux détails et même les passages les mieux réussis ont besoin de « jeux de scène » pour être immédiatement compris et pour produire tout leur effet. M. C. reconnaît que le mime IV serait assez difficile à représenter, mais il renvoie aux fragments d'Épicharme, où l'on peut se convaincre que la comédie dorienne ne se laisse pas effrayer par ces difficultés. Il en appelle enfin à l'expérience qui donnerait, pense-t-il, les résultats les plus heureux. On serait tenté de faire plus d'une objection si les conclusions de M. C. n'étaient des plus sages. Il reconnaît que des pièces d'une aussi courte haleine ne pouvaient être représentées au grand théâtre d'Alexandrie (on l'a prétendu) : il se borne à supposer que des lettrés ont pu les jouer dans des réunions intimes (cf. le *Banquet* de Xénophon). L'hypothèse est des plus vraisemblables et l'on ne peut que se ranger à cet avis.

Après avoir loué comme il convenait l'excellent travail de M. Crusius, proposons-lui quelques objections et quelques doutes. Mime I : la restitution des vers 42-45 n'offre pas même un sens probable. Vers 62 :

nous avons entendu κατάρτησον σαυτήν comme M. Crusius, et ponctué comme lui : il y a là un malentendu. Vers 74 : la conjecture ἀλετρῄαισι est plus ingénieuse que probable ; — Mime II : vers 10 : ἕλκει serait juste avec Thalès comme sujet : il est impropre, s'il s'agit d'obéissance à la loi. Ce qui est dit ensuite de Mennès et d'Aristophon n'est guère satisfaisant : les idées semblent mal enchaînées, le lecteur devinera sans peine que le texte est incomplet. Vers 20 : la lecture de Buecheler est singulièrement plus énergique. Vers 61 παροιμίη traduit par : *exemple*, donne un sens excellent, mais plus conforme à l'étymologie qu'à l'usage. Vers 77-78 M. C. a compris que « étrangler un lion fût-il Thalès » était peu naturel : son interprétation est ingénieuse, mais il restera bien des doutes, Mime III — ; vers 63-64 « lancer des osselets avec la vitesse de l'éclair » est inadmissible; vers 89 sqq. la distribution adoptée par M. C. est assez heureuse : les vers 90-92 appartiennent de droit à Lampriskos, mais le vers 93 doit être donné à Métrotimé : le vocatif Λαμπρίσκε est très naturel : la mère vient de parler à son fils, elle s'adresse maintenant au maître d'école ; — Mime IV : la traduction du vers 54 est peu naturelle, mais on accordera à M. C. que κἠπὶ μέζον ὠθεῖται ne peut s'entendre de la foule. Vers 94-95, il serait plus sage d'abandonner ces deux vers ; mais, si l'on veut à tout prix les traduire, l'explication de Buecheler est préférable ; — Mime VI, vers 34 sqq. : la difficulté n'est pas dans le choix entre προσδώσω et προσδοίην, mais dans l'anacoluthe admise par M. C. et dans la rencontre, assez étrange, des deux négations. Vers 90 : la nouvelle lecture de Blass πρόσω πεῦσα.... θάμνην donne un joli vers que la traduction rend faiblement : πεῦσα n'est pas traduit. Vers 97 : Λαιμάτ[τει] qui rappelle agréablement les Syracusaines est bien peu probable. Laissons en paix ce pauvre mari, s'il existe ; — Mime VII : la restitution des vers 25-30 est bien aventureuse : je ne pense pas que M. C. y tienne beaucoup. Vers 96 : la traduction est peu naturelle : pourquoi ces vers seraient-ils d'ailleurs déplacés dans la bouche de Métro ? Ne peut-on pas y voir une ruse pour paraître désintéressée ? Vers 111 : ἀπῴκισται serait plat : on ne peut alléguer I, 13 où le mot est pris au sens propre.

Terminons ici nos chicanes, et félicitons M. Crusius d'avoir mis dans ce petit livre autant de conscience et d'érudition que de talent.

G. Dalmeyda.

---

163. — **Précis historique et critique de la littérature française** du XVII[e] siècle jusqu'à nos jours, ouvrage conforme au programme tracé par le Conseil supérieur de l'Instruction publique, avec un catalogue d'ouvrages à consulter et une méthode pour documenter les questions d'histoire et de critique littéraire par Eugène Lintilhac, docteur ès lettres, professeur au lycée Louis-le-Grand. Paris, ap. André fils, 1894. 460 p.

M. Lintilhac a le diable au corps, qu'on me passe l'expression, même quand il fait un livre classique : je veux dire qu'il s'intéresse le premier

avec ardeur au sujet qu'il traite, ce qui est le meilleur moyen d'y intéresser les autres. Aussi tous les étudiants en lettres, auxquels ce précis est destiné, en trouveront la lecture aussi attrayante que profitable, qu'ils aient à subir ou aient subi leurs examens ; les uns y trouveront d'excellentes dissertations sur le pathétique et l'art de Racine, sur la caractéristique du théâtre de Molière, sur la tragédie de Corneille, sur la doctrine et le rôle de Boileau, sur le caractère de ce poète, « armé de raison et revêtu d'honneur » ; les autres, les indications les plus précieuses et les plus variées pour, s'ils en ont le goût, pousser en avant leurs études et leurs recherches. Les chapitres que l'auteur consacre aux moralistes, aux sermonnaires, aux épistoliers et aux mémorialistes du grand siècle ne méritent que des éloges : on voit que M. L. connaît bien tous les ouvrages relatifs à cette époque, mais ce n'est pas seulement sa mémoire que je loue, c'est surtout la rectitude de son jugement, et maintes observations, maintes remarques ingénieuses qu'il tire de son crû.

Nous arrivons au XVIII^e siècle, c'est-à-dire à Montesquieu, Buffon, Voltaire, Rousseau, à leurs imitateurs ou à leurs disciples. La critique a pu, je crois, assigner leur place définitive et très belle aux deux premiers, parce qu'il ont fui les disputes humaines et ont consumé leur existence dans la contemplation de la science et la recherche de la vérité. Leur vie a été celle des Sages. On a mesuré leur gloire non pas au peu de bruit qu'ils ont fait ici bas de leur vivant, mais aux idées dont ils ont enrichi le patrimoine commun de l'humanité : l'un a jeté les premières assises de l'histoire de la nature, l'autre a fondé la science politique, ce qui est incontestable. On ne trouvera pas dans les cent volumes de Voltaire une œuvre à mettre en balance avec les *Époques de la nature*, ni avec la *Grandeur et décadence des Romains*, ni avec l'*Esprit des lois*. Ce roi du siècle a été, je le veux bien, « un touche-à-tout de génie », comme le qualifie M. Lintilhac, mais cette épithète n'est-elle pas une critique de l'homme et de l'écrivain ? Avec quelque adresse que M. L. tempère pour l'un et pour l'autre le blâme et l'éloge, il ne peut pas échapper à de choquantes contradictions. Il parle quelque part et dans la même page de la tolérance et de la passion antireligieuse de Voltaire : il n'est guère possible, il me semble, et nous en avons eu trop de preuves, d'être à la fois tolérant et passionnément antireligieux ; ce sont là des choses inconciliables. S'il est vrai que « l'envie lui a dicté ses plus grands dénis de justice » (p. 221), qu'il avait « d'incroyables petitesses d'esprit et de cœur » (p. 218), si nous avons « les plus curieux témoignages de son injustice et de sa frivolité » (p. 223), s'il « était plein de préjugés et manquait de science » (p. 221), quel cas peut-on faire de l'homme, de l'historien et du critique ? M. L. estime que le théâtre de Voltaire est la partie la plus solide de son titre à la gloire poétique. Ce n'est pas mon avis qui compte un peu, ni celui de M. J. Lemaître qui a plus de poids. Le voici : « Les plus beaux sujets,

les plus tragiques, Voltaire les rapetisse, les déforme, les tourne en vulgaires mélodrames... On n'y trouve ni lyrisme, ni poésie, ni pittoresque, ni thèses sociales, ni mélancolie, ni truculence, ni rien; on ne peut même pas dire que ce sont déjà des drames romantiques, ce qui ne serait pourtant pas grand'chose. »

Le chapitre sur J.-J. Rousseau abonde en vues justes, pénétrantes, et tend tout entier à démontrer, à expliquer l'influence de cet écrivain sur son temps et sur le nôtre. Il la doit à sa vive sensibilité, à son éloquence entraînante, à la magie de son style qui enivre, pour ainsi dire, la raison. Sans lui nous n'aurions peut-être jamais eu ni Bernardin de Saint-Pierre, ni Chateaubriand, ni George Sand. Voltaire aussi a eu des disciples, mais quels disciples si on les compare à ces noms illustres! — Ce n'est pas un travail facile que de résumer en une centaine de pages l'histoire de notre littérature depuis la Révolution et l'Empire jusque dans la seconde moitié de ce siècle : M. L. s'en est tiré pourtant à son avantage [1], et l'on ne peut que souscrire en général aux jugements rapides, bien motivés néanmoins, qu'il porte sur nos principaux prosateurs, poètes, philosophes, orateurs, sur Musset, de Vigny, Lamartine, Hugo, Sainte-Beuve, Taine, Michelet, Aug. Thierry, etc. Mais je doute qu'un véritable historien dise jamais après lui qu'avec Thiers l'histoire prend un caractère de *réalisme scientifique*, et tout le monde trouvera que définir Lamennais par « un romantique en soutane », est un peu trop superficiel et pas assez sérieux. Au total ce Précis est un bon livre que nous n'hésitons pas à recommander à la jeunesse des lycées et des grandes Écoles [2].

A. Delboulle.

164.— Léon Brunschvicg. **Cambronne, sa vie civile, politique et militaire.** Nantes, Vier, 1894. In-8, 375 p. (avec deux portraits et un dessin en 3 couleurs).

Pierre Cambronne est né à Nantes le 26 décembre 1770, mais il a du sang picard dans les veines; son père était de Saint-Quentin et sa mère, de Noyon. En 1789, il signe la protestation des jeunes gens de Nantes

---

1. Pourtant dans ce long dénombrement d'écrivains en tout genre dont on peut déjà dire de beaucoup : « transiit et ecce non erat », M. L. a fait plus d'un oubli. Veuillot, un maître dans l'art d'écrire, auquel jadis Sainte-Beuve et tout récemment J. Lemaître ont consacré plusieurs articles, ne figure pas dans le Précis.

2. M. Lintilhac abuse un peu trop des images, des métaphores. Lui qui aime le style si clair et si français de Voltaire, écrit : « Sachant l'oestre poétique de ces jeunes cénacles »; la *Lettre à Lamartine* d'Alfred de Musset « est une accalmie dans l'orage, le centre du cyclone », p. 352. — « Attiré ou repoussé par les sublimes coquetteries d'Andromaque, Pyrrhus fera osciller d'un mouvement symétrique Hermione, dont les va-et-vient passionnés ricocheront sur Oreste, et les quatre héros emportés dans ces oscillations accélérées, etc. » p. 45. — Gambetta (p. 191) était un orateur « imagé et magniloquent »; en 1512, J. Le Maire disait : grandiloquent ou altiloque.

et de Rennes. Il semble avoir appartenu au 1er bataillon de Mayenne-et-Loire — car je ne serais pas sur ce point aussi affirmatif que M. Brunschvicg. Mais sûrement il appartint à la légion nantaise, puis, comme capitaine, à la 2e légion des Francs, et, en 1796, à la 46e demi-brigade. Il était à la prise de Zurich, à Neubourg, à Hohenlinden. En 1804, à Boulogne, il sauve un matelot qui se noie (p. 53). Le 29 août 1805 il est promu chef de bataillon au 88e ; il assiste à la bataille d'Austerlitz où il a « une balle morte à la fesse et son cheval tué d'un boulet de canon » (p. 58), à celle d'Iéna où Napoléon le félicite de son courage p. 60), à celle de Pultusk où il est surpris par la cavalerie russe (p. 62), à celle d'Essling. Chef de bataillon aux chasseurs à pied de la garde impériale depuis le 11 avril 1809, baron de l'Empire par décret du 4 juin 1810, colonel-major du 3e régiment de voltigeurs de la jeune garde le 6 août 1811, il resta près de trois années en Espagne. L'année 1813 le revit en Allemagne, à Lützen, à Dresde, à Leipzig, à Hanau. Nommé général de brigade, il fut, pendant la campagne de France, blessé à Bar-sur-Aube, à Craonne, à Montmartre (p. 80). Il suivit à l'île d'Elbe Napoléon qui l'avait inscrit le troisième sur la liste de ses compagnons et qui lui confia le commandement de la place de Porto-Ferrajo. Naturellement, Cambronne dirigea l'avant-garde après le débarquement au golfe Juan, et M. B. nous communique sur ce point plusieurs extraits intéressants des *Mémoires* inédits de Pons de l'Hérault et du *Journal*, également inédit, du colonel Campbell (mss. de la bibliothèque de Carcassonne). Napoléon, arrivé à Paris, le nomma comte de l'Empire, grand officier de la Légion d'honneur et membre de la chambre des pairs. Nous voici à l'endroit le plus connu, le plus discuté de la vie de Cambronne, et M. B. se pose la question : le mot, « ce mot bien senti dont la grossièreté habituelle disparaît presque au milieu de la surexcitation d'une admirable résistance, Cambronne l'a-t-il jeté à la face de l'ennemi ? » (p. 119). L'auteur met sous nos yeux tous les documents qu'il a réunis et toutes les confidences qu'il a reçues des amis de Cambronne; puis il donne son avis personnel : « à la phrase sublime *la garde meurt et ne se rend pas*[1] Cambronne, oubliant ses habitudes d'homme bien élevé, a fort bien pu ajouter un mot soldatesque » (p. 155). Dans le reste du volume, M. Brunschvicg retrace la captivité du général en Angleterre, son procès et ses interrogatoires, sa

1. M. Brunschvicg attribue, en effet, à Cambronne, le mot « *la garde meurt et ne se rend pas* ». Ce mot n'a été revendiqué pour le général Michel qu'en 1845 (par ses deux fils), et Pénières l'attribue à Cambronne dès le 28 juin 1815 (séance de la Chambre; cf. la lettre du général Berton (à la *Minerve*, 18 déc. 1818), et les témoignages de Deleau et de Salles. Mais pourquoi Cambronne a-t-il affirmé plusieurs fois (témoignage du lieutenant-colonel Magnant et de l'archiviste Levot) qu'il n'avait jamais prononcé ni entendu ces sublimes paroles ? Faut-il croire qu'il les désavouait, les rejetait pour se débarrasser de compliments fastidieux et contraires à la modestie de son caractère ?

mise en liberté, ses dernières années et les hommages qu'a reçus sa mémoire. Une bibliographie et une iconographie de Cambronne, des annexes et tableaux généalogiques terminent cet ouvrage, un peu long par instants, un peu diffus et encombré de citations, mais qui est sérieux, solide et appuyé sur les documents des archives nationales et des archives du ministère de la guerre.

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

— Nous reproduisons très volontiers le programme de la *Société d'études italiennes* qui vient de se fonder : « Il a paru à quelques amis de la littérature et de l'art italiens que l'heure était venue de se grouper pour faire mieux connaître une nation si intimement mêlée à notre histoire. Le nombre des italianisants s'est fort accru chez nous dans les vingt dernières années, mais leurs efforts isolés n'ont pas produit tout le fruit qu'on pouvait attendre. D'ailleurs, il faut bien avouer que diverses raisons, dont quelques-unes étaient d'impérieuses nécessités, tournaient en général vers d'autres régions l'esprit de nos historiens et de nos critiques. Aujourd'hui que la France envisage avec sérénité l'avenir, ne lui siérait-il pas de voir se resserrer les liens intellectuels qui l'attachent à sa voisine ? Certes, il serait puéril de nier qu'un malentendu a séparé dans ces derniers temps la France et l'Italie : mais pourquoi ne pas chercher à le dissiper ? Des Italiens éminents, qui d'ailleurs ne faisaient qu'exprimer avec autorité un sentiment répandu autour d'eux, l'ont compris, lorsqu'ils ont formé un Comité qui se propose de rapprocher les deux nations. Au reste, s'il est vrai que le génie d'un peuple ne se retrempe nulle part aussi bien que dans ses origines et dans ses affinités naturelles, si la grâce élégante et facile, si la beauté grave et souriante tout à la fois demeurent quelques-uns des attributs les plus exquis et les plus abordables pour nous de l'idéale perfection, l'art de Raphaël et d'Arioste n'est-il pas de ceux dont l'étude nous convient davantage et nous guérirait le mieux de quelques travers passagers dont nous commençons à entrevoir le péril ? Tels sont les divers motifs qui ont déterminé des hommes tels que : MM. Boissier, Henry Cochin, Alfred Croiset, Crouslé, J. Darmesteter, Arth. Desjardins, Gebhard, Gréard, Gaston Paris, Lafenestre, Anatole Leroy-Beaulieu, Eug. Müntz, Alb. Sorel, etc., à bien vouloir accorder à la Société naissante l'appui de leur nom, ou même à lui promettre celui de leur parole et de leur plume. Telle a été aussi la pensée de M. Jules Simon, qui en accepte la présidence. Le moyen d'action de la Société est double ; il comprend des conférences ou études sur l'histoire, la littérature, l'art de l'Italie, soit considérés en eux-mêmes, soit considérés par rapport à nous ; ces conférences ou études formeront d'ailleurs l'unique contribution des adhérents : la Société ne réclame aucune cotisation ; pour l'impression des études, chacun de ses membres a évidemment l'accès de périodiques qui les recevront avec gratitude ; pour les conférences, nous savons dès maintenant que des salles nous seront gratuitement prêtées. C'est donc simplement à la bonne volonté des hommes instruits que nous faisons appel. Les personnes qui seraient disposées, soit à nous donner leur adhésion pure et simple, soit à faire des conférences, sont priées d'en informer M. Charles Dejob (80, rue Ménilmontant, à Paris), en mentionnant dans ce dernier cas les sujets qu'elles auraient choisis et la date approximative qu'elles préféreraient. »

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 9 avril — 1894

165. — **Der Strophenbau** in den Gedichten Ephræms des Syrers mit einem Anhange ueber den Zusammenhang zwischen syrischer und byzantinischer Hymneuform von Hubert Grimm. Fasc. II des Collectanea Friburgensia. Fribourg en Suisse, librairie de l'Université, 1893, in-4, p. vi et 95.

La publication de M. Hubert Grimm sur la construction des strophes dans les poésies de saint Ephrem complète l'étude sur la versification syriaque que le même savant a fait paraître presque en même temps dans la *Zeitschrift der deut. morgenl. Gesellschaft*, 1893, t. XLVII, p. 276-307.

Comme le fait remarquer M. Grimm, la poésie syriaque n'avait été jusqu'à ce jour l'objet d'aucun traité systématique qui ait donné des résultats satisfaisants. Le principe des auteurs orientaux, qui ne voyaient dans le vers syriaque qu'un membre de phrase composé d'un nombre de pieds déterminé, ne tenait aucun compte du rythme, élément indispensable de toute poésie. Devant l'insuffisance de ce principe, M. Bickell songea à diviser les vers en iambes et en trochées, division complètement arbitraire, puisque les Syriens ne distinguaient pas les voyelles longues des brèves, comme nous l'avons montré dans la première partie de notre *Traité de grammaire syriaque*. La nouvelle théorie de M. G. est évidemment beaucoup plus près de la vérité. Le vers syriaque non seulement est constitué par un nombre de pieds déterminé, mais il est rythmé au moyen d'un juste ordonnancement des syllabes accentuées et des syllabes non accentuées. C'est par l'*élévation* de la voix (Hebung) sur la syllabe tonique et sa *chute* (Senkung) sur les syllabes atones que la cadence se fait sentir dans le vers. Les syllabes accentuées dominant les autres, ce sont elles qui déterminent la mesure ; les syllabes inaccentuées peuvent varier en nombre. Le ton affecte la pénultième dans les mots polysyllabiques, mais un déplacement du ton peut être produit

par un monosyllabe proclitique ou enclitique. Un vers compte deux, trois ou quatre *élévations* séparées par une *chute*; mais, dans l'intervalle de deux élévations, il peut y avoir aussi deux ou même trois chutes. En tête se trouve une syllabe accentuée, mais cette syllabe peut être précédée d'une ou deux syllabes inaccentuées qui forment le prélude de la mesure (Auftakt). La fin est toujours marquée par une élévation suivie d'une chute. En résumé, le vers syriaque se compose d'un nombre de mesures variant de deux à quatre; chaque mesure renferme une syllabe accentuée et une ou plusieurs syllabes non accentuées.

Quoique M. G. ait intitulé son étude : *Principes de l'accentuation et de la versification syriaque*, il l'a limitée aux poésies de saint Ephrem et il a laissé de côté le mètre attribué à Jacques de Saroug et désigné ordinairement sous le nom de cet auteur. Lorsqu'en 1867 nous suivions les cours d'Ewald, le célèbre professeur de l'Université de Gœttingue scandait les deux premiers vers de l'homélie sur Alexandre le Grand publiée dans la petite chrestomathie de Knœs, de la manière suivante :

Bok^{h} és^{h}aré lammalolou çemh^{h}é d^{h}ab^{h}o
Dab^{h}zok^{h}outok^{h} zk^{h}au zadiqé b^{h}aqrob^{h}aihoun [1].

˒ ˒ ˒ ˒ ˒ ˒
— — — — | — — — — | — — — —

˒ ˒ ˒ ˒ ˒ ˒
— — — — | — — — — | — — — —

Il divisait chaque vers en trois mesures comprenant chacune deux pieds composés d'une syllabe accentuée et d'une syllabe inaccentuée. Comme une mesure ne doit avoir qu'un accent principal, il est plus juste de dire que chaque mesure comprenait quatre syllabes dont la pénultième avait le ton et dont la première recevait l'avant-ton valant un demi ton. Ewald faisait observer en outre que les vers étaient toujours accouplés deux par deux dans les strophes de cette homélie. On voit qu'Ewald avait déjà compris le rôle de l'accent tonique dans les vers syriaques, comme il l'avait déjà fait pour les vers arabes. L'avant-ton ou demi-ton, manifeste dans le mètre de Jacques de Saroug, se produisait également dans quelques vers d'Ephrem. Dans ceux qui, selon M. Grimm, commencent par deux syllabes inaccentuées, on doit admettre que la première était frappée d'un demi ton. Quand trois syllabes inaccentuées, selon M. Grimm, se suivaient dans l'intervalle de deux tons, la première formait la fin de la mesure précédente, et les deux autres appartenaient à la mesure suivante qui avait un demi-ton avant le ton.

M. G. distingue quatre groupes et vingt-six vers (non vingt-cinq), dont treize sont dits fondamentaux, en raison de leur emploi fréquent en poésie; les autres sont des substituts de ceux-ci et se divisent en substituts

1. « Par toi je commencerai mon discours, Splendeur du Père, Par la victoire duquel triomphèrent les Justes dans leurs combats. »

ordinaires et substituts extraordinaires. Les substituts ordinaires ont le même nombre de syllabes que le mètre fondamental, l'ordre de ces syllabes seul diffère ; les substituts extraordinaires ont au contraire une syllabe inaccentuée de plus ou de moins que le mètre fondamental, le nombre des syllabes accentuées restant le même.

M. G. terminait son étude sur la versification par un examen succinct de la composition des strophes. Dans la publication dont le titre est reproduit en tête de cette recension, il reprend cet examen en lui donnant tous les développements qu'il comporte. Les œuvres poétiques d'Ephrem comprennent des homélies *(memré)* et des hymnes *(madrasché)*.

On admettait que la division en strophes, propre à l'hymne, distinguait celle-ci de l'homélie ; mais M. G. remarque que l'homélie est susceptible d'une division semblable. Le caractère distinctif des deux genres réside, selon lui, dans la manière dont ils étaient traités en public. Les strophes des homélies étaient déclamées par une seule personne ; celles des hymnes étaient psalmodiées par plusieurs chœurs de chantres ; de là diverses particularités.

Les strophes des homélies d'Ephrem se composent de quatre vers marchant par paires, de deux en deux. Nous avons dit plus haut que les homélies du mètre de Jacques de Saroug se divisent de la même manière, comme Ewald l'avait reconnu. Les hymnes, au contraire, dénotent un art beaucoup plus compliqué : grande variété dans la composition des strophes, refrains, acrostiches, rimes. M. G. étudie avec un soin minutieux les différentes coupes des strophes ; c'est un sujet un peu flottant, mais dans la plupart des cas on peut considérer comme définitifs les résultats auxquels l'auteur est arrivé.

Non seulement la publication de M. G. fait mieux connaître la prosodie syriaque, mais elle permet de juger de l'influence que la poésie syriaque a exercée sur l'hymnologie byzantine mise en relief récemment par les travaux du P. Pitra et de W. Meyer. Ces rapprochements établis par M. Grimm dans son appendice ne laissent aucun doute sur cette influence, bien que le grec diffère trop du syriaque, surtout en ce qui concerne l'accent tonique, pour que le parallèle puisse être parfait.

Cette publication sera également consultée avec profit pour l'étude des hymnes et des cantiques de l'Eglise latine.

Rubens DUVAL.

---

166. — **Contributions to the Interpretation of the Veda**. Fifth Series [1]. By Maurice BLOOMFIELD. (From the Journal of the American Oriental Society, vol. XVI, 1893.) In-8, 42 pp.

M. Bloomfield ajoute à la série de ses remarquables *Contributions*

---

1. Cf. *Revue critique*, XXXIV, p. 61.

deux nouvelles études : l'une, sur le mythe du rapt de Sôma ; l'autre, sur la difficile famille des mots védiques terminés en *-pitvá*. De la seconde je ne dirai rien ici, sinon que, de tous les interprètes qui ont touché de près ou de loin à cette énigme, aucun n'en a abordé la solution avec autant de conséquence et de rigueur et ne paraît s'être approché davantage de la vérité. Que *-pi-tv-á* contienne la racine « boire » et que les commentateurs n'en aient plus aucun soupçon, que même les mots en question n'en trahissent plus rien dans certains passages, ce n'est pas de quoi surprendre : quel Français irait chercher l'idée de « nourriture » dans le mot « compagnon » ?

Le dialogue de l'aigle et de Sôma (R. V. IV. 27) a déjà exercé — et déçu — mainte curiosité. Que ce fût un dialogue terminé par un récit, nul n'en doutait plus ; mais quels étaient les interlocuteurs ? et, en particulier, qui était ce *çyēná*, cet oiseau de proie qui emportait Sôma entre ses serres et le faisait descendre du ciel ? On trouvera en tête de l'article de M. B. un excellent résumé des essais de ses devanciers. Pour lui, c'est par une série d'équations qu'il obtient ce qu'un mathématicien ne craindrait pas de nommer une solution élégante : le *çyēná* dans le rituel a pour mètre la gâyatrî ; et il est dit ailleurs de la gâyatrî qu'elle a réussi à enlever Sôma ; or on sait que la gâyatrî est essentiellement le mètre d'Agni, et qu'il n'est pas rare de la voir assimilée à Agni lui-même : donc, le personnage qui fait tomber Sôma du ciel en terre n'est autre qu'Agni, Agni sous son incarnation céleste, bien entendu, — bref l'éclair dont la lueur précède et amène l'épanchement de la pluie.

Toute cette argumentation est magistrale, sauf une restriction que M. B. sans doute concéderait sans difficulté, à savoir que, dans la pensée même des ritualistes et des poètes les plus reculés, l'aigle n'est plus la gâyatrî, ni la gayatrî Agni, ni Agni l'aigle, ou, en d'autres termes, que des concepts identiques à l'origine se sont figés en mythes différents suivant la fantaisie de ceux qui les développèrent ou le hasard qui les dissocia et les réassocia à d'autres concepts. Je fais cette observation surtout parce que l'auteur ne me paraît pas assez convaincu, par ailleurs, des services que l'indispensable théorie du « dédoublement mythique » peut rendre à son interprétation. On sait que, dans le même hymne, Kṛçânu l'archer lance une flèche à l'oiseau qui emporte Sôma, mais ne parvient qu'à lui arracher une plume. Qu'est-ce que cette flèche par rapport à l'éclair qu'elle suit ? On ne nous le dit pas. Et qu'est-ce que la plume échappée à l'aile de l'éclair ? Peut-être un phénomène secondaire du coup de foudre (p. 20). Mais point du tout : Agni, c'est l'éclair ; la flèche de Kṛçânu, c'est encore l'éclair ; et la plume qui tombe, c'est toujours l'éclair : trois représentations diverses d'un seul et même phénomène, que le hasard des soudures a introduites dans un seul et même récit. Le mythe ressemble souvent à ces compilations maladroites de

trois textes, où l'on trouve bout à bout trois versions d'un même fait [1].

Dans le détail, une seule observation : il ne me paraît pas probable que le *çyênâ* de A. V. VII. 41 soit l'éclair, ni que la stance ait rien à voir à la défense d'une maison contre la foudre (p. 13). C'est seulement à cause du mot *avasâna-* que la conjuration est récitée « sur le sol d'une maison à construire » ; le Kauçika-Sûtra est formel en ce sens ; et il faut convenir que l'épithète *avasânadarçá* « qui regarde son relai », toute naturelle quand elle s'applique au vol majestueux de l'oiseau-soleil, est à peine concevable pour l'éclat brusque et court de l'oiseau-foudre. Il est à peine besoin de rappeler, au surplus, que le soleil est très souvent « l'aigle céleste ». Donc, ici, le *çyênâ*, si l'on veut, c'est bien toujours Agni et l'Agni céleste, mais spécialement Agni-soleil, avec peut-être, comme je l'ai indiqué dans mon commentaire, un rappel en sourdine du mythe de l'enlèvement de Sôma [2].

M. Bloomfield, qui est un esprit avisé et modeste, ne nous en dit pas davantage, et c'est bien assez, puisque là se borne le rôle de l'aigle dans la mythologie sanscrite ; mais les Grecs lui en attribuent un autre, qui est précisément la contre-partie de celui-ci, et qu'il peut être intéressant d'en rapprocher : il a enlevé de terre l'enfant destiné à devenir l'échanson de Zeus, ce qui, mythiquement, revient à dire qu'il a apporté de la terre au ciel la boisson des Dieux. Ces deux moitiés de légende, conservées séparément par les Hindous et les Hellènes, s'adaptent l'une à l'autre comme deux fragments de papyrus dont coïncideraient les traits et les cassures ; et, si l'aigle est Agni dans le récit hindou, force est bien qu'il soit Agni aussi dans la fable grecque qui le continue, mais Agni terrestre cette fois, le feu de l'autel qui s'envole vers les cieux pour y rapporter les présents de la terre dont s'enivrent les Dieux. Qu'est-ce à dire, sinon que nous avons ici la mise en action, à la fois hellénique et hindoue, *et par conséquent indo-européenne*, d'une idée védique banale à force d'être ressassée, « le feu apportant aux hommes les dons célestes et rapportant aux Dieux les libations des hommes », ou, en d'autres termes, le développement de quelque *devinette primitive* dans le goût de celle-ci : « un aigle apporte l'eau du ciel à la terre, et il la rapporte de la terre au ciel, qui est-ce ? »

Or, cette devinette, *je ne l'invente pas*. Elle se lit en toutes lettres, et en termes à peine différents, et tout justement dans le fameux « hymne à énigmes », R. V. I. 164. 51 : « C'est *la même eau* qui monte et redescend de jour en jour ; les Parjanyas (Agnis célestes = éclairs) vivifient la terre, et les Agnis (terrestres) vivifient le ciel. »

Il reste, il est vrai, la supposition possible que, par une curieuse et

1. Cf. *Revue des Études grecques*, V, p. 301 sq.
2. Henry, *Ath. V.*, VII, p. 71.

fortuite coïncidence, un poète ait conté à part le mythe du rapt de Sôma par Agni, tandis qu'à part un faiseur d'énigmes s'amusait à raffiner sur le double rôle d'Agni terrestre ou céleste, et que les Grecs, à part encore, inventaient l'histoire de l'enlèvement de Ganymède par un aigle... Mais, quand le dé tombe si constamment sur la même face, par Hercule, j'aime mieux croire qu'il est pipé.

V. Henry.

---

167. — **Weltsprache und Weltsprachen**. An Gustav Meyer, von Hugo Schuchardt. Strasbourg, Truebner, 1894. 54 pp.

Cette spirituelle brochure clôt ou continue une controverse amicale dont les lecteurs de la *Revue critique* n'ont pas été tenus au courant et qu'il serait trop long de leur exposer par le menu[1]. Il s'agit de la nécessité d'une langue universelle et de la possibilité de créer de toutes pièces un langage artificiel à cet effet. M. Schuchardt paraît énergiquement convaincu de l'une et de l'autre et l'insuccès des essais ne le rebute point. Que la langue factice soit bien faite, dit-il, et que les États civilisés l'adoptent, l'enseignent, la répandent, et elle vivra. Mais, si elle vit, elle se fractionnera en dialectes, et dès lors cessera d'être universelle. Ou, si on la protège avec soin contre toutes les influences qui l'altéreraient en la vivifiant, si on la met sous verre, ce sera une curiosité d'étagère, une algèbre très compréhensive, un répertoire de signaux internationaux, tout ce qu'on voudra enfin, excepté une langue. Pour moi, autant je suis convaincu, ainsi que je l'ai dit et écrit en mainte occasion, qu'il faut « faire au volapük sa part », aussi peu il m'est démontré que l'anglais, l'allemand, l'italien et le français, avec le supplément de mots qu'ils empruntent encore journellement au latin et au grec, ne soient pas des instruments de communication aisés à acquérir, clairs, précis et suffisants encore pour bien des années. Je me trompe sans doute : lorsqu'un linguiste qui parle et écrit bon nombre des langues d'Europe, — y compris le magyar et le gallois, — en réclame encore une de surérogation, il est difficile de ne pas croire sa demande aussi justifiée qu'elle est désintéressée.

V. H.

---

168. — **Les corporations ouvrières à Rome** depuis la chute de l'empire romain, par S. Rodocanachi. Paris, Alph. Picard, 1894. In-4 de cx-478 et 470 p.

Le grand ouvrage que M. Rodocanachi vient de nous donner sur les

---

1. Ils en trouveront les éléments dans Schuchardt, *auf Anlass des Volapüks* (Berlin, 1888), et G. Meyer, *Essays und Studien*, t. II (Strasbourg, 1893).

corporations romaines fait pendant, à plus d'un siècle de distance, au Livre des Métiers du président Boileau. Ces deux magnifiques in-quarto rendent témoignage à la patience non moins qu'à l'érudition du travailleur, et il n'est que juste de dire que par eux, une grave lacune est enfin comblée dans l'histoire intérieure de Rome. Platner, Gregorovius, Reumont, Richter, dans leurs descriptions de la Ville Éternelle, avaient touché de haut ce grand sujet ; MM. Gatti, Gonetta, Grimaldi, Bresciano, Malatesta, en des livres tout récents, avaient fait un choix parmi les textes[1]; M. R. non seulement a rassemblé tous les statuts des communautés ouvrières, mais, dans une introduction générale, il en a suivi pas à pas les transformations ; il s'est, selon sa propre expression, initié à leur vie intime. Les textes, il les a trouvés à Rome, soit au Capitole, où sont conservées des copies officielles, soit dans les bibliothèques publiques, qui possèdent encore une partie des originaux[2]. Il ne les a ni reproduits ni traduits, ce qui eut été fastidieux et d'utilité médiocre ; mais, nous en offrant la substance dans une langue précise et agréable, il a fait œuvre d'historien et d'homme de goût tout à la fois.

Nous n'avons pas de données certaines sur l'histoire corporative de Rome avant 1255, et cependant nous n'ignorons pas que, dès les temps les plus reculés, le peuple romain manifesta cet amour pour les associations qu'il devait porter jusqu'à la frénésie ; la Rome du moyen âge et des temps modernes fut, à cet égard comme à tant d'autres, l'héritière de la Rome des empereurs. Nulle interruption, même aux époques les plus troublées, dans cette chaîne dont les premiers anneaux sont antiques. Peu à peu les petits groupes isolés d'artisans, mal défendus, se rapprochent pour faire respecter leurs droits ; et voici que se forme une vaste association, la *Mercanzia*, qui va prendre sa part dans l'administration municipale. Ce fut en 1255 que les membres de la *Mercanzia* s'assemblèrent pour se donner une constitution écrite. Ce premier règlement, bien incomplet et prêtant parfois à de fausses interprétations, fut modifié à diverses reprises, jusqu'à ce qu'enfin, sous Martin V, on procédât à le refondre entièrement. Puis, sous l'action des intérêts divergents, un travail opposé se produit, les grandes associations se détachent une à une de leur centre et se donnent à leur tour des statuts ; spontanément, à côté d'elles, de moindres communautés surgissent, quelques-unes de vingt, de dix artisans ; de plus en plus les métiers se spécialisent. Si bien qu'en 1622, dans la Rome de Grégoire XV, M. R. ne compte pas moins de 52 associations, réunissant 6,609 patrons et 17,584 apprentis, avec 5,578 boutiques[3]. La fureur de s'associer monte

1 Je regrette de ne pas voir cité, dans le copieux index qui termine l'ouvrage, un important travail de G. Manzoni : *Bibliografia degli statuti, ordini e leggi degli Municipii italiani*, Bologne, 1876-1879.

2. Seuls n'ont pu être retrouvés les statuts de la corporation des fromagers.

3. Au XVIIIe siècle, il n'y a pas moins de 80 corporations, toutes décrites par M. R. et se subdivisant ainsi : 5 pour l'agriculture, 15 pour l'alimentation, 8 pour

à ce point qu'en 1613 les boîteux, les aveugles et les estropiés forment une confrérie autorisée par le pape (vol. I, p. xxv) ! Ce foisonnement continue jusqu'à la période révolutionnaire, et ne s'arrête qu'au seuil du XIX[e] siècle. Pie VII, en 1801, abolit les jurandes et les maîtrises, ne laissant subsister que les cinq corporations des lainiers, soyeteurs, pharmaciens, orfèvres et ferrons. C'était la fin de l'ancien régime des corporations, et c'est là que fort judicieusement M. R. borne son étude ; mais n'oublions pas qu'après cette fièvre de destruction suscitée par le souffle libéral de la Révolution française, une partie des communautés abattues tentèrent de se relever de leurs ruines. Elles y parvinrent, mais en changeant d'aspect et d'organisation. Les maîtrises et jurandes d'autrefois, d'une discipline sévère et d'un accès rigoureusement surveillé, deviennent des associations charitables, où la règle religieuse fait place au sentiment humanitaire, les corporations d'arts et de métiers se transforment en sociétés de secours mutuel.

Il faut lire dans l'excellente Préface de M. R. comment se sont constituées ces communautés du moyen âge, et quels frais, souvent assez lourds, elles ont dû supporter, droits d'enregistrement des statuts, actes notariés à payer, salle de réunion à louer, officiers à appointer, église ou chapelle à entretenir. Deux pouvoirs exercent sur elles un droit de contrôle : le Saint Siège d'abord, qui étend souvent fort loin son rôle originel d'arbitre et de conciliateur, donnant son approbation sous forme de bref, fixant un tarif général des marchandises et soumettant les boutiquiers à sa haute police ; l'administration municipale ensuite, c'est-à-dire le Sénat, qui confirme la nomination des consuls, ratifie les règlements statutaires, vérifie exactement les poids et les mesures. Cette tutelle constante, cette dépendance où furent tenues les corporations nous aide à nous rendre compte de leur vitalité prodigieuse, que seules des considérations sur la sagesse et l'habileté héréditaire des artisans romains n'eussent peut-être point suffi à expliquer.

Nous ne suivrons pas M. R. dans ses études sur le régime fiscal des corporations ouvrières, les prescriptions contenues dans leurs statuts (admission, administration et devoirs des membres), non plus que sur l'organisation des corporations d'apprentis. Le détail des statuts de chaque confrérie est précédé d'une étude historique minutieuse; ce sont autant de monographies dont les sciences sociales, parfois même l'histoire de la littérature et de l'art, doivent faire leur profit [1]. Faut-il relever les quelques détails insignifiants qui ont pu échapper dans l'impression de ce vaste ouvrage ? L'*Errata* placé à la fin du tome II corrige

---

le commerce du vin, 9 pour les fournitures ménagères, 6 pour l'industrie du bâtiment, 3 pour les transports, 17 pour la fabrication des tissus et l'habillement, 9 pour les industries de luxe, 8 pour les arts libéraux.

1. Une note du t. II, p. 301, reproduit une liste très intéressante des peintres français résidant à Rome vers la fin du XVII[e] siècle.

l'essentiel, les quelques erreurs de date [1]. Ce tome II se termine d'ailleurs par quelque chose de beaucoup plus utile que l'*Errata*, par un Index des bulles pontificales intéressant les corporations, et une liste des églises qui leur étaient affectées. J'aurais aimé que cette liste fût accompagnée d'un plan de Rome nous montrant plus nettement les régions où se localisaient les principales corporations. Malgré les transformations inouïes de la Rome actuelle, nombre de rues ont conservé encore, comme les églises, le souvenir de leurs appellations anciennes : *via de' Coronari, de' Baullari, de' Cappellari, de' Giubbonari, de' Falegnami*, etc. Sans doute il y aurait plus d'une difficulté à tracer avec quelque certitude un plan ainsi conçu ; mais ne serait-ce pas un utile ornement de ce considérable ouvrage?

P. N.

---

169. — Gaston COUGNY. **L'art au moyen âge : choix de lectures sur l'histoire de l'art, l'esthétique et l'archéologie, accompagné de notes explicatives, historiques et bibliographiques.** 1 vol. in-8, 308 p. Illustré de 76 gravures. Paris, Firmin Didot, 1894.

M. Cougny a conçu le projet original de faire écrire l'histoire de l'art par les grands maîtres dont les travaux l'ont constituée. Emprunter à chacun d'eux les meilleures pages qui lui semblent avoir été écrites sur l'ensemble et les principaux détails de l'œuvre artistique de chaque époque, puis, à l'aide de notes habilement réparties, les souder entre elles, corriger leurs assertions réfutées depuis, combler leurs lacunes et les mettre au courant des dernières découvertes : telle est sa méthode. Et c'est ainsi qu'après deux volumes sur *l'Art antique*, il nous donne aujourd'hui un nouveau volume sur l'*Art au moyen âge*.

Le texte de ce livre échappe à notre appréciation. L'heure n'est plus, en effet, de discuter par le menu des travaux de Viollet-le-Duc, de Quicherat et de Didron, sur lesquels chacun sait depuis longtemps ce qu'il faut penser. Quant aux notes, à part quelques erreurs insignifiantes (par exemple, l'attribution du palais de l'Échiquier de Rouen au xv^e^ siècle, p. 270), elles sont substantielles et bien documentées. L'auteur y fait preuve de connaissances étendues, se montre au courant des plus récentes publications et, sur toutes les questions encore débattues, telles que les rapports architectoniques de la basilique païenne et de l'église ou l'origine de l'art roman, semble toujours prendre, avec autant de sagacité que de décision, l'opinion la plus sage.

---

1. Pourquoi, dans cet *Errata*, supprimer l'accent de *confraternità?* Pourquoi changer *regrattieri* en *regattieri?* c'est *rigattieri* qu'il faut écrire. T. I, p. c, le mot *Achiropictos* traduit mal le grec ἀχειροποίητος. T. II, p. 326, je note *Massini* pour *Massimi*; p. 347, l'*Annonciation*, pour *la Vierge de l'Annonciation* (la *Nunziata*); p. 383, *Noceri* pour *Nocera*; p. 422, n. 1, *Torrigo* pour *Torrigio*; etc.

Seulement, force est bien d'en convenir, ces notes sont de beaucoup la partie la plus intéressante du livre, et, comme tel n'était point sans doute l'effet espéré par l'auteur, on en vient à se demander si l'idée d'une semblable anthologie est vraiment heureuse. Assurément c'est plaisir que de relire la claire dissertation de Vitet sur la mosaïque de Sainte-Prudentienne, ou la chaude description de l'Alhambra par Th. Gautier, ou la véhémente argumentation de M. Courajod sur la formation de l'art gothique Mais tous les archéologues ne jouissent pas d'aussi éminentes qualités littéraires et pour arriver à quelques morceaux agréables que de pages ternes et pénibles il faut traverser ! Ajoutez que bon nombre de ces notices, écrites dans une autre intention, remplissent parfois très imparfaitement la mission toute didactique à laquelle l'auteur les convie. Comment se figurer nettement les forteresses féodales d'après le verbeux développement de considérations théoriques que Viollet-le-Duc leur consacre, et quelle idée exacte concevoir de l'art arabe avec les quelques bribes de notions réunies à la hâte et au hasard par M. G. Le Bon ? Si ce livre devait être fait, peut-être ne pouvait-il mieux l'être. Mais si M. Cougny, procédant à l'inverse, en avait écrit le texte lui-même et fait intervenir en notes, à titre de citations, ses morceaux choisis, nous ne doutons pas qu'il ne nous eût donné un précis d'une lecture bien autrement instructive et attachante.

Raoul Rosières.

---

170. — **Magyarorszagi tanulok kuelfœldœn.** (Les étudiants hongrois à l'étranger.) III. **Les boursiers hongrois de l'Université de Cracovie, 1493-1558**, par Charles Schrauf. — Budapest, Académie, 143 p.

Les monographies sur l'histoire de l'Instruction publique en Hongrie ne sont pas rares. Pour les Universités hongroises au moyen âge nous avons le savant travail de Abel ; pour les écoles sous les Arpad le livre de Joseph Vass ; l'enseignement au xvi^e siècle est traité dans un ouvrage capital de Frankl (Fraknói), le savant évêque qui vient de fonder à Rome un Institut historique pour les jeunes professeurs de son pays ; le xviii^e siècle a trouvé son historien en Aladar Molnar qui avait publié peu avant sa mort le premier volume de son grand ouvrage. L'Académie, de son côté, poursuit la publication des listes des étudiants magyars à l'étranger, car la Hongrie, malgré ses écoles d'enseignement supérieur dont la première était l'Université de Veszprém, fondée par Béla III (1173-1196), était, sous ce rapport, toujours tributaire de l'étranger. Le modèle de cette Université était celle de Paris. Béla III, élevé à la cour de Byzance, marié en secondes noces avec Marguerite, sœur de Philippe II, roi de France, ne se contentait pas de fonder cette école. Lui et ses successeurs de la maison Arpad, de même que ceux de la maison d'Anjou, envoyaient beaucoup de jeunes gens soit à Paris, soit à

Bologne. A Gran, le centre ecclésiastique du pays, nous voyons fonctionner au moyen âge la Société du Christ qui fournit aux pauvres étudiants en théologie les moyens de s'instruire à l'étranger. A partir du XIVe siècle, avec l'avènement de Sigismond, les deux grandes Universités étrangères sont peu à peu abandonnées pour Vienne et Cracovie; après la Réforme, ce sont surtout les Universités allemandes et hollandaises, Wittemberg et Leyde en tête, qui attirent les futurs savants, ecclésiastiques ou professeurs.

L'ouvrage que nous annonçons est le troisième d'une série qui se propose de chercher les noms et la destinée des premiers pionniers de la civilisation en Hongrie. Un premier volume, dû à Mokos et à Abel, a donné les listes des étudiants à Iéna; le deuxième, de M. Schrauf, a dressé le tableau de ceux qui ont suivi, de 1365 à 1460, les cours de l'Université de Vienne. Le troisième, dû au même savant, qui, en sa qualité d'attaché aux Archives de la cour de Vienne, offre toutes les garanties scientifiques, donne le texte d'un registre précieux conservé à la Bibliothèque Universitaire de Cracovie qui contient avec les noms de tous les boursiers hongrois les statuts de leur maison. D'après ce *Regestrum bursae Hungarorum Cracoviensis* le nombre total s'élève, pour les années 1493-1558, à 823; mais outre les boursiers il y avait encore d'autres étudiants hongrois inscrits à cette Université. M. Schrauf a complété cette publication par des recherches très minutieuses. Il a suivi la trace de ces boursiers dans les publications des Universités de Cracovie, de Vienne et de Wittemberg et a retracé aussi brièvement que possible leurs études ultérieures. Un index très détaillé facilite les recherches. Il reste encore à compulser les Registres de Prague et l'on pourra ensuite entreprendre l'histoire de l'enseignement supérieur hongrois au moyen âge.

J. Kont.

---

171. — **Le Diocèse de Nantes pendant la Révolution,** par Alfred Lallié, Nantes, Cier, 1893. 2 forts vol. gr. in-8.

Voici de longues années que M. Lallié étudie l'histoire de la Révolution dans le département de la Loire-Inférieure, et nombreux sont les ouvrages qu'il a publiés sur ce sujet. Les deux gros volumes, qu'il vient de mettre au jour forment une étude complète de l'histoire ecclésiastique du diocèse de Nantes, depuis les débuts de la Révolution, jusqu'au Concordat de 1801. Pour édifier ce travail l'auteur a fouillé partout où il pouvait trouver quelque renseignement. Aux traditions locales, recueillies presque partout et dont quelques-unes ont été déjà publiées, il a joint les pièces officielles, dont l'importance capitale n'est plus à discuter. « Si le temps, dit-il, altère les souvenirs et parfois les égare, « on ne peut pas suspecter le document qui les fixe, les confirme et les

« redresse au besoin. » Et il a tiré des divers dépôts d'Archives de Nantes et du pays ces documents qui s'y trouvent en grande quantité. Les Archives du greffe du tribunal civil contiennent non seulement le texte des jugements des tribunaux et commissions du district de Nantes, mais les dossiers de ces jugements ; les archives de la Mairie, « très « réduites par l'effet de négligences ou de destructions intéressées, qui « remontent au commencement du siècle, gardent encore la série com- « plète des délibérations du corps municipal. » Mais de beaucoup, les plus riches sont celles de la préfecture ; l'auteur y a consulté « les pro- « cès-verbaux du Conseil et du Directoire du département et ceux de la « plupart des districts de la Loire-Inférieure, ceux d'une foule de comi- « tés investis de pouvoirs spéciaux et un nombre prodigieux de dossiers « concernant toutes les branches de l'administration ».

Les faits qu'il a recueillis et classés, peuvent rentrer dans deux catégories distinctes : les uns relatifs à l'établissement du culte constitutionnel, les autres, à la lutte contre les non-conformistes. Cette seconde catégorie était assurément jusqu'ici la plus connue, du moins en ses grandes lignes : l'incarcération et la déportation des réfractaires puis les noyades de Carrier. M. L. qui avait déjà très spécialement étudié cette question des *Noyades de Nantes* donne ici de curieux détails, il parle d'après les documents officiels et publie notamment les noms d'une partie des malheureuses victimes de Carrier. Mais la partie la plus neuve de son ouvrage est, sans contredit, celle ayant trait plus spécialement à l'organisation, au fonctionnement et à la décadence du culte constitutionnel. Je ne crois pas que jusqu'ici aucun ouvrage ait traité de cette question d'une façon un peu complète.

Ce n'était pas chose facile que d'instituer ce clergé, décrété par l'Assemblée Nationale, au milieu de populations notoirement hostiles et avec des ecclésiastiques se refusant énergiquement au serment. Les *Jureurs*, comme on les appela, furent peu nombreux, et ceux qui se présentèrent n'étaient pas, pour la plupart, l'élite du clergé nantais ; Minée, lui-même, l'évêque constitutionnel, était à peu près étranger au pays, qu'il avait quitté depuis longtemps pour venir à Paris ; il n'avait rien d'un apôtre et la dignité de sa vie était si faible qu'il ne pouvait imposer le respect à personne ; on pourra s'en convaincre facilement en lisant la notice le concernant dans la *Biographie* pourtant, peu suspecte, de Levot. Si donc les administrations furent souvent maladroites, tracassières et violentes, il faut bien reconnaître qu'elles avaient à compter avec des difficultés nombreuses, parfois insurmontables.

La chûte de Carrier et le désir des représentants en mission, de terminer la guerre de Vendée amena une sorte d'apaisement ; on ferma les yeux sur la réapparition des prêtres non-conformistes et bientôt les arrêtés, conséquences de la Pacification de la Jaunais, autorisèrent la liberté des cultes. M. L. donne sur tous les événements de cette période

des renseignements précieux et authentiques. J'en dirai autant pour cette autre période si mal connue jusqu'ici de l'histoire ecclésiastique de l'Ouest, et qui s'étend de 1795 à 1802. Son livre comble une lacune importante dans l'histoire de cette époque, et il serait à souhaiter qu'une étude semblable fut faite pour chaque diocèse de France.

Par une idée heureuse, l'auteur ne s'est pas contenté seulement de dresser une table onomastique de son travail; son second volume tout entier est consacré à des notices biographiques succinctes sur tous les personnages, dont il est question dans le premier, — il y en a plus de quinze cents — avec des renvois aux passages qui les intéressent; c'est là un système que je ne saurais trop préconiser pour tous les ouvrages traitant de sujets historiques.

J'en ai assez dit pour montrer que *Le diocèse de Nantes pendant la Révolution* n'est pas une étude d'un intérêt purement local; c'est un travail d'une tout autre portée et qu'il sera impossible de laisser de côté, lorsqu'on voudra désormais étudier la question religieuse pendant la période révolutionnaire.

H. BAGUENIER DESORMEAUX.

172.— **Briefe von Wilhelm** von Humboldt an Friedrich Heinrich Jacobi. hrsg. u. erlæutert von Albert LEITZMANN. Halle, Niemeyer, 1892, in-8, 141 p.

173. — **G. Forsters Briefe u. Tagebuecher** von seiner Reise am Niederrhein, in England u. Frankreich im Fruehjahr 1790, hrsg. von A. LEITZMANN Halle, Niemeyer, 1893. In-8. XI et 309 p. 6 mark.

174. — **Georg Forster,** ein Bild aus dem Geistesleben des achtzehnten Jahrhunderts. Academische Antrittsvorlesung gehalten in der Aula der Universitæt zu Iena am 27 April 1891, von A. LEITZMANN. Halle, Niemeyer, 1893. Petit in-8, 32 pages.

Les lettres de Guillaume de Humboldt que publie M. Leitzmann, n'étaient pas connues encore. Elles appartiennent à la petite fille de Humboldt qui les a communiquées libéralement au professeur d'Iéna. Comme dit M. Leitzmann, « par la fécondité et la richesse des idées, par la profondeur des vues psychologiques, par la chaleur de l'abandon personnel, ces lettres à Jacobi sont dignes des lettres à Schiller, à Körner, à Gœthe et à Wolf » (p. VI). Ajoutons qu'elles renferment quelques portraits de contemporains, de Fr. Schlegel, de Kant, de Schiller, de Gœthe, etc. M. L. les accompagne d'une suite de remarques (p 97-127) qui jettent une lumière souvent nécessaire sur les hommes et les choses dont Humboldt entretient Jacobi. Il y a joint (p. 128-141) sept lettres à ce Schlaberndorf que Humboldt nommait « le plus intéressant des Allemands qui sont à Paris », (p. 72); mais il a oublié une table des noms cités dans l'ouvrage. Pour nous, la perle du recueil, c'est la lettre datée de Paris du 26 octobre 1798 sur le caractère français; il y a dans cette

lettre, pleine, comme dit l'écrivain, de vues générales et de longues digressions, des réflexions curieuses et souvent justes.

Dans une autre publication qu'il a donnée un an après, M. L. fait paraître le *Journal* que tenait Forster pendant son voyage sur le Rhin inférieur, en Angleterre et en France au printemps de 1790, ainsi que les lettres que le célèbre voyageur écrivait à sa femme. Quelques-unes de ces lettres (nos 5, 6, 20, 21) avaient déjà paru dans la correspondance éditée par la veuve de Forster et dans celle de Soemmerring procurée par Hettner Mais M. L. a bien fait de les réunir toutes. Celles qu'il publie et qu'il doit à la famille Elwers de Wernigerode, se remarquent surtout par des effusions d'incroyable tendresse : Forster ne voit dans le monde et n'aime que Thérèse, elle est pour lui la femme unique, incomparable. Pareillement, une grande partie du *Tagebuch* était déjà connue; mais les soixante-deux premières pages (p. 125-195) sont inédites, et M. L. a cru, cette fois encore, bien faire en donnant le Journal tout entier. Il eût été intéressant, ce nous semble, de noter tout ce que Forster a mis de ses lettres et de son Journal dans ses *Ansichten vom Niederrhein ;* mais ce travail de recherche et de comparaison eût sans doute grossi considérablement le volume. M. L. se contente de remarquer que la différence entre le livre et les lettres, c'est que dans l'œuvre imprimée presque tout ce qui est personnel et individuel a été effacé (p. IX). On le remerciera vivement d'avoir ouvert ce « trésor de sensibilité et de sagesse[1] ».

La conférence que M. L. a faite sur Forster le 27 avril 1891 et qui lui a servi de leçon d'ouverture, est vive, intéressante. On y remarquera une bonne appréciation des œuvres consacrées à Forster (p. 2), cette observation juste que « la ressemblance de caractère entre le père et le fils alla de jour en jour en s'accentuant » (p. 4). les détails que M. L. donne après Kapp sur les recherches d'alchimie auxquelles se livrèrent Forster et Sœmmerring (p. 11-13), de fins aperçus sur Thérèse Heyne (p. 19), un jugement peut-être trop enthousiaste par instants sur les *Ansichten* (p. 25-28); la fin est écourtée, mais nous comptons lire bientôt le grand ouvrage qu'annonce M. Leitzmann sur ce noble et malheureux Forster, dont les écrits, dit-il, doivent prendre place parmi ceux des plus grands héros de l'esprit, des plus vaillants champions de la culture allemande du XVIIIe siècle.

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — L'éditeur J. C. B. Mohr, de Fribourg en Brisgau publie dans son *Grundriss der theologischen Wissenschaften* un abrégé du manuel de théolo-

---

1. P. 297, lire Manheulles et non *Manheule*, faute qui se trouve dans toutes les éditions des *Ansichten*.

gie pratique dont il a été rendu compte en son temps (cf. *Rev. cr.*, 1890, II, 445) : *Praktische Theologie von* E. ACHELIS (cinquième partie du *Grundriss*), 1893, xiv-pp. 238, in-8. Prix : 5 M.

BELGIQUE. — M. ALTENHOVEN, professeur de rhétorique au collège de Bouillon, vient de donner, sous le titre de *Petit Traité des synonymes latins par le Dr Carle* MEISNER, une traduction de la 4e édition de ce manuel scolaire. Il peut rendre service sous cette forme aux lecteurs de langue française (Namur, Wesmael-Charlier, 1794, 96 pp. in-18, cartonné).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 mars 1894.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, écrit que des doutes sérieux se sont élevés sur l'authenticité de quelques-uns des objets, provenant de la Russie méridionale, dont l'acquisition avait été proposée à M. le comte Tyskiewicz. — On a trouvé à Palestrina une base cylindrique de marbre portant une dédicace des décurions et de la commune à Trajan, datée du jour anniversaire de sa naissance, 18 septembre 101. — Les fouilles continuent à Prima Porta; on y a découvert deux marques de briques, onze têtes de marbre provenant de bustes plutôt que de statues, des fragments de stucs, etc. — M. le professeur Gamurrini, directeur du musée d'Arezzo, vient d'acquérir un vase qu'il attribue à Exéchias. — M. le commandeur J.-B. De Rossi travaille, malgré sa mauvaise santé, à l'achèvement de son grand ouvrage sur les mosaïques de Rome. — Dans la dernière séance de l'Académie d'archéologie chrétienne, Mgr. Wilpert a commenté des peintures par lui découvertes sous des stalactites dans une chapelle du cimetière de Priscilla. Une de ces peintures, datant du milieu du IIe siècle, représenterait la communion. — Enfin, on a trouvé à Naples une base de marbre dont l'inscription mentionne une statue élevée en l'honneur de ce Nicomachus Flavianus, personnage consulaire dont M. De Rossi a parlé à propos d'une inscription dédiée à un autre Nicomachus.

M. Fernand Foureau, chargé par l'Académie d'une mission dans le Sahara occidental, rend compte, dans une lettre datée de Biskra, 7 mars 1894, de la fin de son voyage.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, donne lecture à l'Académie d'un acte par lequel M. le baron Alphonse Chodron de Courcel, sénateur, ancien ambassadeur, fait donation entre vifs à l'Académie française, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et à l'Académie des sciences morales et politiques, conjointement et indivisement entre elles, d'une inscription de 1,000 francs de rente 3 pour cent sur l'État français, pour la création d'un prix triennal destiné à récompenser une œuvre de littérature, d'érudition ou d'histoire qui sera de nature à attirer l'intérêt public sur les premiers siècles de l'histoire de France (époques mérovingienne et carolingienne) ou à populariser quelque épisode de cette histoire depuis l'origine des tribus franques jusqu'aux environs de l'an mille. — L'Académie, en ce qui la concerne, accepte provisoirement cette donation.

M. Paul Meyer, président, annonce que la prochaine séance sera, en raison du Vendredi saint, avancée au mercredi 21 mars.

L'Académie se forme en comité secret. La séance étant redevenue publique, l'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire, en remplacement de M. W.-H. Waddington, décédé. Au premier tour de scrutin, M. Cagnat obtient 12 suffrages; M. Collignon, 11; M. de Beaucourt, 8; M. de Maulde, 7. Au second tour, M. Collignon obtient 22 suffrages; M. Cagnat, 11; M. de Beaucourt, 5. M. Collignon est élu.

M. Edmond Le Blant communique, au nom du P. Delattre, une inscription chrétienne trouvée à Carthage, à la limite extrême de la ville romaine du côté du lac de Tunis. Cette inscription reproduit en partie le dernier verset du psaume LXXXV : *Fac mecum signum in bonum, ut videant qui oderunt me et confundantur*, avec la variante *oderunt me* qui se rencontre également dans saint Augustin.

M. Louis Havet communique une série d'observations relatives à un morceau qui figure dans le recueil des fables de Phèdre, le prologue du livre III. Ces observations tendent à établir que ce prologue se compose en réalité de deux morceaux distincts, d'égale étendue; que le second morceau doit être placé le premier et qu'il constitue la fin de l'épilogue du livre II; que l'interversion tient à un accident matériel, la permutation entre deux feuillets consécutifs d'un ms., et que celui-ci présentait 17 lignes par page, chaque vers et chaque titre occupant une ligne. Du ms. en question, aujourd'hui perdu, descend le seul ms. de Phèdre qui subsiste, celui du marquis de Rosanbo. Grâce à l'édition diplomatique du ms. Rosanbo, élaborée par

M. Ulysse Robert, il est facile d'y relever diverses particularités utiles pour la critique, particulièrement en ce qui touche l'emploi des lettres capitales rouges ; ces lettres étaient déjà telles quelles dans le ms. à 17 lignes à la page ; les points de repère qu'elles donnent permettent de rétablir exactement la distribution par lignes, feuillets et cahiers ; par là se trouve abondamment confirmée la possibilité matérielle d'une interversion dans le prologue du livre III. M. Havet se propose d'examiner, dans une prochaine lecture, les conséquences littéraires et historiques auxquelles conduit la restitution du texte original.

M. G. Schlumberger présente à l'Académie les reproductions de deux bas-reliefs d'ivoire byzantins du XI^e siècle représentant quatre apôtres. Ces deux volets d'un même triptyque, jadis publiés par Gori, étaient conservés, l'un à Florence, l'autre à Padoue. L'un d'eux est aujourd'hui à l'Antiken-Cabinet de Vienne ; le second, que l'on croyait perdu, a été retrouvé par M. Schlumberger au musée du Palais ducal de Venise. Le panneau central est encore à découvrir. Deux inscriptions en vers iambiques établissent que le donateur de ce monument fut un des empereurs byzantins du XI^e siècle qui portèrent le nom de Constantin.

M. de Boutarel lit le résumé d'un mémoire de M. Romanet du Caillaud sur l'origine du christianisme au Tonkin et en Annam. Jusqu'à présent, on faisait généralement dater la prédication du christianisme en ces contrées de l'arrivée des Jésuites vers 1625 et 1627. M. Romanet de Caillaud établit qu'il faut faire remonter cette prédication à une quarantaine d'années plus tôt.

Séance du mercredi 21 mars 1894.

M. Deloche, au nom de la commission du prix de numismatique fondé par M. Duchalais, propose d'attribuer ce prix à M. Maurice Prou, bibliothécaire au département des Médailles de la Bibliothèque nationale, pour son *Catalogue des monnaies mérovingiennes*. M. Meyer, président, donne acte à la commission des conclusions de son rapport.

M Heuzey complète ses observations sur la mosaïque à inscription grecque découverte à Saint-Côme, près de Nîmes. Elle présente des combinaisons de lignes droites très compliquées, figurant évidemment un labyrinthe, qui servait sans doute à un jeu. Cette tradition s'est conservée au moyen âge dans le pavage des églises où l'on trouve un assez grand nombre de labyrinthes, entre autres celui de la cathédrale de Reims, qui était connu sous le nom de *chemin de Jérusalem*. (Dans l'inscription de cette mosaïque, publiée ici même, n° 12, il faut suppléer, entre la troisième et la quatrième lettre du premier mot, la lettre I.)

M. de Boutarel achève la lecture de la note de M. Romanet du Caillaud sur l'origine du christianisme au Tonkin et en Annam

M. Mispoulet continue la lecture du mémoire de M. Félix Robiou, correspondant de l'Académie, sur l'état religieux de la Grèce et de l'Orient au siècle d'Alexandre.

Séance du 30 mars 1894.

Présidence de M Maspero, vice-président.

M. Collignon, dont l'élection a été approuvée par M. le président de la République, est introduit en séance.

M. Clermont-Ganneau est désigné pour faire une lecture à la séance trimestrielle.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre la lecture du rapport de M. G. Schlumberger sur le prix du Budget (histoire de la domination byzantine en Afrique). Ce prix est attribué à M. Charles Diehl, professeur à la Faculté des lettres de Nancy.

M. Louis Havet présente une série d'observations sur la date et la composition des livres I et II des *Fables* de Phèdre. Ces deux livres, qu'on a cru composés et publiés à une même époque, sont en réalité séparés par un intervalle d'une douzaine d'années au moins. Le livre I a été écrit pendant que Séjan était tout puissant, c'est-à-dire au plus tard en l'an 31 ; la publication en a été étouffée par la police du palais impérial. Le livre II n'a paru que sous Claude, en 43 ou 44 au plus tôt, et c'est alors seulement que le livre I a pu recevoir une publicité effective.

M. Halma du Fretay lit un mémoire sur les débuts de l'âge néolithique dans le Finistère.

M. Héron de Villefosse lit un rapport sur un mémoire de M. Simonetti-Malaspina relatif à des antiquités préhistoriques découvertes à Mutola (Corse).

M. Mispoulet termine la lecture du mémoire de M. Félix Robiou sur l'état religieux de la Grèce et de l'Orient au siècle d'Alexandre.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 16 avril — 1894

175. — Percy E. Newberry. **Beni-Hasan,** with Appendix, Plans and Measurements of the Tombs by G. Willoughby Frazer, F. S. A. (forme le premier recueil de l'*Archæological survey of Egypt*, edited by F. L. Griffith, B. A., F. S. A), deux parties : Part I, with 40 Plates, 1893 ; Part II, with 39 Plates, 1894, in-4. Londres, Kegan Paul, French, Trübner et Cᵉ.

Les tombes de Béni-Hassan ont été souvent visitées, souvent copiées, souvent étudiées, depuis le commencement de notre siècle. On en trouve les fragments épars dans les grands volumes de la Commission d'Égypte, de Wilkinson, de Champollion, de Rosellini, de Lepsius : l'ensemble ne se trouvait décrit nulle part dans un même ouvrage, et quelques-uns des hypogées, les moins considérables il est vrai, demeuraient encore inconnus complètement. Les deux volumes que M. Newberry a publiés récemment avec le concours de M. Frazer, sous la haute direction de M. Griffith, nous donnent à peu près toutes les scènes et toutes les inscriptions réunies pour la première fois.

Le plan de l'ouvrage est simple. Les auteurs et, parmi eux, plus spécialement M. Willoughby Frazer, ont levé minutieusement le plan de toutes les tombes qui subsistent sur le front de la colline de Béni-Hassan, décorées ou non, puis ils ont dessiné, photographié, calqué au besoin, tout ce qui subsiste encore de décoration : ils ont rapproché leurs dessins des copies inédites ou imprimées qui se trouvent dans les bibliothèques d'Angleterre, de France et d'Italie, ce qui leur a permis à plusieurs reprises de contrôler leur propre travail. Les notices qu'ils ont été amenés à rédiger de la sorte sur chaque hypogée sont réparties inégalement entre les deux parties dont leur ouvrage se compose : la première en renferme quatorze, la seconde comprend le reste du nᵒ 15 au nᵒ 39. Un petit nombre seulement sont détaillées, les nᵒˢ 2 et 3, 13 et 14 dans le premier volume, les nᵒˢ 15 et 17 dans le second ; les autres ont des descriptions proportionnées à leur importance, en quelques lignes pour la plupart. L'ordonnance des notices détaillées est uniforme. Chacune d'elles commence par l'énumération des descriptions et des copies anté-

rieures, puis elle se subdivise en chapitres : 1° Noms, rang, titres, parenté du possesseur de la tombe; 2° Religion, ou plutôt énumérations des divinités adorées ou simplement nommées dans les textes. Suit en troisième lieu un plan de la tombe, destiné à permettre au lecteur de suivre la description des scènes, puis une indication des caractères architecturaux particuliers au monument. Le chapitre suivant entame le recensement des peintures et des inscriptions, chambre à chambre, s'il y a lieu, et dans les chambres mur à mur. Des diagrammes, divisés par des lignes en autant de registres marqués d'une lettre, représentent chacune des parois, à l'imitation de ce que Champollion avait fait dans ses *Notices Manuscrites* : les inscriptions de la fin, et quelquefois celles des scènes, sont reproduites tantôt en hiéroglyphes, tantôt en transcription moderne, puis une courte phrase énonce le sujet de chaque scène ou l'explique. Ce dernier chapitre est naturellement le plus long. Les transcriptions de texte avaient été commencées selon le système préconisé par les éditeurs de la *Zeitschrift fur aegyptische Sprache*, et qui sévit depuis lors dans les écoles allemandes : comme il a, entre autres inconvénients, le malheur de donner aux mots une forme qu'on ne saurait prononcer — pour n'en citer qu'un exemple le nom et le titre principal d'un des princes de Béni-Hassan y devient *nmhtp*, hr *dp* ',' *n* *M*ôhd, et le reste à l'avenant, — MM. Newberry et M. Griffith y ont renoncé et ont adopté pour le deuxième volume une notation moins illisible. Je regrette qu'ils n'aient pas cherché à y rendre un peu plus fidèlement la physionomie de l'égyptien ; sans soulever ici une question qu'il faudra qu'ils se décident à aborder un jour, il y a des cas nombreux où la transcription suivie par MM. Newberry et Griffith constitue une faute véritable contre la grammaire, et de plus n'est pas conséquente avec elle-même. S'ils admettent que le nom de la déesse Sokhit, Sakhit, doit se lire *Sekhet*, pourquoi lisent-ils à une ligne de distance le nom d'une autre déesse *Heqt* et non *Heqet?* La flexion du féminin *-ît*, *-êt* forme la dernière syllabe de ces deux mots, et quel que soit le système adopté, il faut s'y tenir pour eux : j'aurais compris *Sekht* et *Heqt*, bien que je tienne la suppression de la voyelle dans les transcriptions comme une erreur de grammaire et d'accentuation, mais je ne vois pas quel motif il y a de mettre *Heqt* ici et *Sekhet* là. Ce sont là toutefois des points qui n'intéressent guère le public et qu'il vaut mieux débattre entre égyptologues. Les planches du second volume paraissent avoir été exécutées plus hâtivement que celles du premier. Je crois reconnaître dans celles-ci, surtout pour le tombeau de Khnoumhotpou, l'influence de Lepsius, et je le regrette. Les *Denkmaeler*, avec la belle exécution matérielle de leurs dessins, ont été un des ouvrages les plus nuisibles qu'on ait faits, pour l'intelligence de l'art égyptien et de certaines parties de l'archéologie égyptienne. Le peintre Weidenbach, qui les a exécutés ou les a fait exécuter par ses élèves, s'était composé une manière très claire, très nette, très élégante, mais sans souplesse et sans variété :

les styles souvent opposés des diverses époques s'y fondent et disparaissent si complètement que les fignres d'un bas-relief gréco-romain de Dendérah diffèrent presque insensiblement de celles d'un bas-relief archaïque de Memphis. Les copies de Champollion, de Rosellini, de Hay, moins habiles, sont plus fidèles et rendent mieux le caractère gauche et provincial des tableaux de Béni-Hassan. Les planches de M. Newberry, où elles ne se ressentent pas de l'étude des *Denkmaeler*, donnent assez exactement l'idée de ce que sont ces grandes compositions étalées sur les murs. Dans plus d'un endroit, les légendes, un peu trop réduites, sont devenues peu lisibles et prêtent au doute. Dans l'ensemble, il faut proclamer hautement que le résultat est fort satisfaisant et nous féliciter de posséder enfin une copie sincère de ces tombeaux si vantés.

L'histoire des sires de Béni-Hassan avait attiré mon attention de longue date : c'est en l'étudiant de près que j'avais été conduit à déterminer pour la première fois le régime de la féodalité égyptienne. Mais en ce temps là, il y a plus de seize ans, l'on ne connaissait qu'une partie des inscriptions contenues dans les tombeaux secondaires, et la liste que j'avais rétablie de cette famille princière renfermait bien des degrés douteux. M. N. a repris ce travail avec des éléments nouveaux et l'a modifié en certains points, complété en certains autres. Il a bien voulu admettre en son entier la géographie du nom de la Gazelle, telle que je l'ai reconstruite dans les *Proceedings* de la Société d'Archéologie Biblique, et par suite la division de ce nome en deux principautés dont l'une, la plus grande, couvrait la rive occidentale, l'autre la rive orientale du Nil. La difficulté de classer exactement tous les personnages enterrés à Béni-Hassan vient de ce que certains d'entre eux ont possédé le nome entier tandis que d'autres n'ont eu entre leurs mains que la partie orientale : M. N. n'a peut-être pas tenu un compte suffisant de la distinction à établir entre ces deux ordres de souveraineté. Voici, d'ailleurs, à peu près le résultat du classement qu'il a opéré. Il reporte un certain nombre de tombes à la XI^e^ dynastie (n^os^ 15, 17, 27, 29, 33) : les occupants portent tous le titre de Prince de la Gazelle, trois d'entre eux s'appellent Baqîti (celui qui est de l'arbre Baqît, l'Osirien, Osiris ayant entre autres surnoms celui d'*Ami-Bakît*, le dieu qui est dans l'arbre Baqît, le moringa), un se nomme Khîti, un Ramoushnit. (?) Ils forment deux groupes qui sont séparés encore par une lacune. Le dernier de ces princes aurait été contemporain ou à peu près d'Amenemhâît I^er^, ce qui nous permettrait de reporter le premier d'entre eux jusque dans la X^e^ dynastie Héracléopolitaine, peut-être vers le milieu de cette dynastie, si le vide qu'on signale actuellement entre Baqîti II et Ramoushnit comprend plusieurs noms. Il semble qu'il se passa pour eux ce qui se passa vers la même époque pour les princes de Siout : ils avaient pris sans doute parti pour les Héracléopolitains, comme leur position entre Siout et Héracléopolis les y obligeait, et la victoire des Thébains leur coûta tout ou partie de

leur domaine. L'inscription de Khnoumhotpou nous apprend qu'une famille nouvelle fut installée sur le canton oriental du nome de la Gazelle par Amenemhâît Ier, quand ce prince parcourut l'Égypte « détruisant le péché », c'est-à-dire, en termes moins mystiques, remplaçant partout les partisans de l'ancienne dynastie par ses partisans à lui. Cette famille nouvelle n'était peut-être qu'une branche de l'ancienne famille; toujours est-il qu'un second groupe de tombes nous a rendu les noms et l'histoire de ceux des princes qui lui appartenaient sous la XIIe dynastie. Il résulte des textes découverts par M. N. que le personnage favorisé par Amenemhâît Ier était le Khnoumhotpou du tombeau nº 14, qui suivit le roi dans ses expéditions contre les Nègres et fut créé prince de la partie orientale du nome avec résidence dans la ville de Monâît Khoufoui. Il eut un fils Nakhîti Ier, qui lui succéda et qui paraît être mort sans laisser d'enfants, puis une fille Baqît, qui épousa un certain Nouhri qui appartenait probablement à la lignée qui dominait dans le nome voisin du Lièvre : le fils de cette femme, Khnoumhotpou II, qui fut l'un des grands personnages de la famille, succéda à Nakhîti Ier son oncle, en l'an XIX d'Amenemhâît II, comme sire de Monâît-Khoufoui. A côté de ces princes de Monâît-Khoufoui, un autre rameau de la famille possédait la partie occidentale du nome directement, tout en exerçant un droit de souveraineté sur la partie orientale. Le membre le plus ancien que nous en connaissions, Nakhîtounoutîrou, vivait probablement à la fin de la XIe dynastie, et c'est peut-être un de ses petits enfants que cet Amoni-Amenemhâît qui florissait sous Ousirtasen Ier, et dont la tombe partage, avec celle de Khnoumhotpou II, l'admiration des voyageurs. Des mariages avec des princesses avaient mis entre les mains de la famille une bonne partie des nomes voisins, et les sires de la Gazelle comptaient sous Ousirtasen III au nombre des personnages les plus considérables de l'Égypte. On ne sait ce qu'ils devinrent par la suite : ils s'absorbèrent probablement dans quelque famille du voisinage, celle du Lièvre ou celle du Chacal, et leur principauté n'eut plus désormais qu'une existence obscure. Une partie du territoire paraît être arrivée au pouvoir des grands-prêtres d'Amon sous le second empire thébain.

M. N. a rempli très consciencieusement la tâche que la confiance de l'*Archaeological Survey of Egypt* lui avait imposée. Non seulement il a copié les textes, mais il en a traduit une bonne part, et ses traductions, ainsi que les notes qu'il y a jointes, montrent qu'il est en général au courant des derniers travaux. Peut-être ne connaît-il pas aussi bien les travaux anciens, et cela l'a entraîné à adopter des opinions qui ont le mérite de la nouveauté, mais n'ont guères que celui-là. Toutefois la seule erreur grave que j'ai notée est celle qui consiste à rendre le mot *nouît* des inscriptions par *ville, cité,* et à l'appliquer à la résidence de Khnoumhotpou vivant. *Nouît* est un euphémisme qui désigne la tombe, et les constructions de Khnoumhotpou, que M. N. entend de Monâît

Khoufoui, doivent s'entendre en réalité du tombeau de Béni-Hassan et de ses dépendances, les domaines funéraires du mort. Il prend également trop au pied de la lettre les phrases du panégyrique pompeux qu'il traduit, et croit y trouver des renseignements individuels sur le caractère et sur la personne morale d'Amoni ou de Khnoumhotpou II : ce sont épitaphes, véridiques au même titre que les épitaphes de tous les temps, et qui expriment fortement l'idéal qu'on se faisait d'un bon prince en Égypte plutôt que la réalité de tel ou tel prince en particulier. Quand M. N. aura lu plus d'inscriptions hiéroglyphiques, il en rabattra de la foi qu'il leur accorde : c'est après tout un petit défaut fort excusable chez un débutant, et que je préfère pour ma part à l'exagération d'esprit critique dont on trouve la trace dans tant d'œuvres récentes. On nous annonce pour paraître prochainement un nouveau recueil analogue à celui-ci, et où seront reproduites les tombes des princes du Lièvre, dans la colline de Bershéh : M. N. en est chargé et l'expérience qu'il a gagnée à Béni-Hassan lui permettra d'éviter les mêmes fautes que j'ai trouvé à signaler ici. Il a d'ailleurs pour le diriger M. Griffith, dont j'ai analysé les travaux à plusieurs reprises dans cette *Revue*. Pendant un temps, tout l'effort scientifique de l'Angleterre a porté exclusivement sur l'assyriologie, et l'on a pu craindre qu'il ne se trouvât plus bientôt un égyptologue au-delà de la Manche pour continuer l'œuvre de Hincks, de Birch, de Goodwin, de Lepage-Renouf : l'apparition de M. Griffith d'abord, puis de M. Newberry, et de plusieurs autres nous a délivrés du souci de voir notre science s'éclipser, ne fut-ce que pour un moment, dans l'un de ses pays d'origine.

G. MASPERO.

---

176. — G. PERROT et Ch. CHIPIEZ. **Histoire de l'art dans l'antiquité.** Tome VI : **La Grèce primitive. L'art mycénien.** In-4, 1,034 p. et 553 gravures. Paris, Hachette, 1894.

Les auteurs de ce magnifique ouvrage n'ont pas seulement du talent, mais de la chance. On dirait que les documents viennent spontanément s'offrir à eux, que les questions les plus difficiles s'éclaircissent et se débrouillent au moment où ils se disposent à les traiter. Tel volume de l'*Histoire de l'art*, encore tout à fait au niveau de la science, serait une vieillerie s'il avait paru deux ans plus tôt. Les découvertes de M. de Sarzec à Tello, de M. Ramsay en Phrygie, de M. Dieulafoy à Suse, de M. O. Richter à Chypre, pour ne parler que des plus importantes, sont venues juste à temps pour que les auteurs pussent en tirer profit. Quand ils ont abordé, après quatre ans de préparation, la Grèce primitive, leur bonne fortune ne s'est pas démentie, bien au contraire. Même avant la mort de Schliemann, la collaboration de M. Dœrpfeld à ses travaux avait fait entrer dans une voie scientifique l'étude des premières civili-

sations de la Grèce; la polémique soulevée très opportunément par M. Bœtticher avait obligé l'auteur des fouilles de Troie à préciser ou à rectifier les faits qu'il s'était contenté de jeter d'abord, avec si peu de méthode et d'exactitude, en pâture à la curiosité du public. Puis sont venus le travail de M. Schuchhardt, premier résumé intelligible des campagnes de Schliemann, les découvertes de M. Tsountas à Mycènes et à Vaphio, les trouvailles inattendues de M. Flinders Petrie dans la Basse Égypte, qui ont singulièrement élargi l'horizon de la civilisation mycénienne, enfin les diverses publications, aussi instructives que concises, de M. Christian Belger. Le terrain était déblayé : à l'ancienne théorie, déjà combattue en 1878 par M. Newton, qui attribuait aux Phéniciens presque toute la civilisation troyenne et mycénienne, s'était substituée la conviction, de plus en plus générale, que la civilisation primitive de la Grèce était déjà, si l'on peut dire, hellénique et qu'elle ne devait à l'étranger que des «suggestions»[1]. MM. Perrot et Chipiez ont développé cette thèse générale avec prudence, mais ils l'ont corroborée par de minutieuses études de détail, portant surtout — et c'est là un titre d'honneur pour M. Ch. — sur l'architecture et la décoration des monuments mycéniens. Personne, pas même M. Schuchhardt, qui a suivi l'ordre chronologique des recherches de Schliemann, n'avait encore embrassé dans son ensemble cette première phase *égéenne* de l'histoire grecque. Il eut été commode et tentant, pour MM. P. et Ch., de prendre encore Schliemann pour guide, d'étudier successivement Troie, Tirynthe, Orchomène, Mycènes, en intercalant quelques chapitres sur Santorin, Rhodes, la Crète, Amyclées, etc. Ils ne l'ont pas fait, et, heureusement pour leurs lecteurs, ils ont choisi un plan à la fois plus rationnel et plus difficile. Considérant sous ses aspects divers, mais avec un vif sentiment de son unité, la civilisation plusieurs fois séculaire connue par les découvertes de Schliemann et de ses émules, ils ont décrit d'abord les emplacements où on en a constaté l'existence, puis l'architecture (militaire, funéraire, civile), la sculpture, la glyptique, la peinture, la céramique, le travail de l'os, de l'ivoire et des métaux. De la sorte ils ont pu faire ressortir, sans redites, ce que la céramique de Tirynthe, par exemple, a de commun avec celles de Mycènes et d'Ialysos, rapprocher les bijoux d'Hissarlik de ceux de Mycènes, les sculptures de Mycènes des figurines en marbre de l'Archipel. Au milieu de cette masse de monuments, déjà embarrassante par sa richesse, les auteurs ont su choisir avec cette sûreté d'appréciation dont leurs volumes précédents nous ont déjà apporté le témoignage. Les nombreuses gravures qu'ils ont

1. M. Ravaisson écrivait dès 1886 (*Un Musée de Moulages*, p. 23) : « Les découvertes de M. Schliemann... sont venues nous apprendre que le génie grec imprima dès l'abord à ses œuvres, dans l'art tout aussi bien que dans la littérature, un caractère tout particulier qui forme avec celui des œuvres de l'Asie et de l'Égypte un frappant contraste. Ce caractère est celui de la vie, de la souplesse et finalement de la grâce. »

données présentent, à côté de l'excellence de l'exécution, le grand avantage d'être presque toutes typiques. Ainsi, méthode, exactitude, sélection judicieuse des matériaux, tout est à louer dans leur ouvrage, que nous considérons, avec celui qui traite de la Phrygie et de la Perse, comme le meilleur de cette volumineuse série. Nous ne lui ferons qu'un reproche général, qui peut s'adresser, du reste, à ses aînés. On dirait que M. Perrot, suivant le mot de Voltaire, n'a pas le temps d'être court. Je sais bien qu'il ne s'adresse pas seulement à un public de savants, mais qu'il doit songer aux artistes, aux gens du monde, qui ne comprennent pas volontiers à demi-mot ; il me semble pourtant qu'il y aurait eu moyen, pour un reviseur, de promener utilement la serpette ou l'ébranchoir à travers la végétation d'une prose toujours claire, mais souvent diffuse. Certains auteurs n'en disent pas trop, mais disent trop complètement ce qu'ils ont à dire. L'impression qui en résulte est celle d'une rondeur un peu molle, ou, si l'on veut une autre métaphore, d'un fleuve aux eaux limpides coulant avec quelque paresse dans un lit trop large. N'insistons pas, de crainte de nous exposer au même reproche : aussi bien vaut-il mieux, pour donner une idée précise de ce bon livre, en faire connaître rapidement la marche et les conclusions.

Dès le début, MM. P. et Ch. font preuve d'esprit critique en se gardant d'invoquer le mirage de la *race* pour expliquer la civilisation hellénique. « Le seul but de la recherche, le seul qu'elle puisse se proposer d'atteindre, ce n'est pas la race, c'est cette unité vivante qui est la nation » (p. 9). Mais le *milieu*, le pays, est un facteur dont aucune controverse n'a encore nié l'importance et les auteurs y ont justement insisté (p. 19 et suiv.). Le tableau qu'ils ont tracé du monde égéen est de tous points excellent, avec de fines remarques comme celle-ci (p. 32) : « La Grèce était tout à la fois concentrée et diffuse, concentrée dans l'Hellade, diffuse et multiple à la périphérie. » Je ferai pourtant une objection à ce passage (p. 37) : « L'eau reste rare, et c'est ce qui lui donne un prix inestimable, ce qui explique le culte rendu aux Nymphes des sources. » La généralité de ce culte même dans des régions très bien arrosées, comme les Pyrénées françaises, prouve que l'argument allégué n'est pas solide. Le culte des eaux n'est pas un culte de reconnaissance, mais l'hommage rendu à une force souterraine que l'on est naturellement conduit à personnifier.

Une histoire à grands traits du monde grec jusqu'à l'invasion dorienne occupe les pages 51-106. Les problèmes que soulève ce chapitre sont des plus obscurs et l'on ne s'étonnera pas d'être parfois en désaccord avec les auteurs. Ainsi il est dit que, dans la famille aryenne, les Grecs et les Italiotes forment un groupe spécial, qui se distingue par l'affinité plus étroite encore des idiomes et des conceptions religieuses (p. 73). Cette hypothèse d'une unité gréco-italique a fait son temps et celle d'une unité italo-celtique en a pris la place (cf. Brugmann, *Grundriss*, t. I, p. 3). A la même page, il n'est pas exact de dire qu'Hé-

rodote et Thucydide inclinèrent à penser qu'il n'y avait point entre Pélasges et Hellènes une vraie différence de race : cela est vrai de Thucydide seulement (cf. E. Meyer, *Forschungen*, p. 120). M. P. a, croyons-nous, parfaitement raison de considérer les Pélasges comme des Proto-hellènes et de rattacher à la famille hellénique les premiers habitants de Troie, de Théra et de Tirynthe ; mais on peut opposer de graves objections à la thèse d'E. Curtius, adoptée par lui, qui fait rayonner les Ioniens d'Asie en Europe, bien qu'une *action en retour* de l'Asie Ionienne sur la Grèce ait dû se produire de très bonne heure. Je n'admets pas non plus ce qu'il écrit p. 66 : « Les Achéens sont moins un peuple qu'une sorte d'aristocratie militaire. » L'existence d'un peuple achéen au temps de Strabon, sur la rive orientale du Pont Euxin, où l'on en rapportait l'origine à une bande errante d'Orchoméniens, semble attester qu'il s'agit bien là d'une désignation ethnique; il est vrai que les Achéens d'Homère, comme les Francs du vᵉ siècle, étaient des conquérants peu nombreux, venus du Nord, pour lesquels travailla une population indigène de même souche, fixée en Grèce et civilisée avant eux.

Dans la question des influences phéniciennes et asiatiques, les auteurs ont montré une sage réserve, bien que je ne puisse admettre cette assertion (p. 79) : « L'origine phrygienne de Pélops n'est pas douteuse. » La série complexe des mouvements de peuples auxquels donna lieu l'invasion dorienne est bien résumée comme il suit (p. 99) : « C'est d'abord la Grèce du Nord qui fait la conquête de la Grèce du Midi, puis la Grèce européenne qui réagit victorieusement contre la prépondérance acquise et longtemps conservée par la Grèce asiatique. » Mais nous avons hâte de sortir de ces ténèbres pour aborder, avec l'étude des monuments, un terrain plus solide.

Ce que l'on sait de l'âge de la pierre en Grèce est bien peu de chose (p. 107). Une des causes de la médiocrité de cette civilisation en pays grec n'a pas été indiquée par MM. Perrot et Chipiez : c'est simplement l'absence de silex, dont l'obsidienne et les roches dures ne pouvaient pas tenir lieu [1]. Les assertions relatives aux haches en jadéite et en jade néphrite doivent être reçues avec caution, car l'on a souvent mis ces étiquettes à des objets fabriqués avec des roches indigènes. Ainsi le musée de Zurich possède toute une série de haches grecques, provenant de la collection Finlay, qui sont qualifiées de jades et de jadéites et avaient été signalées comme telles par Dumont ; des éclats de quatre de ces haches (Élide, Mégare, Épidaure, le Parnasse) ayant été soumis à M. Arzruni, l'analyse micrographique révéla qu'elles étaient l'une en eclogite, les autres en saussurite (cf. *Antiqua*, 1885, p. 35). En somme, à quelques détails près, on ne peut qu'admirer l'aisance avec laquelle les auteurs, évidemment étrangers à ces études, ont trouvé moyen de résumer tout

1. P. 111, lire *jadéite* et non *jadéine*; *Kjoekkenmoeddinger* et non *Kjoeckhenmœddings*; p. 116, note, lire *Kahoun*.

ce que l'on sait sur l'âge de la pierre en Grèce sans commettre d'erreurs qui puissent étonner les spécialistes.

La revue des principaux centres de la civilisation égéenne commence par Théra. Cela est-il chronologiquement exact ? On peut en douter, vu la grande analogie que présentent les formes de la céramique de Théra avec celles d'Ialysos (cf. Dumont, *Céramiques*, pl. I, 4 et III, 13). Mais il faudra bien se décider, pour porter la lumière dans cette question, à reprendre les fouilles de Théra, faites à une époque où l'on n'avait pas encore l'habitude d'observer aussi minutieusement qu'aujourd'hui. Le second point où MM. P. et Ch. nous conduisent est la célèbre colline d'Hissarlik. Là, il faut bien dire que les fouilles ont été mal faites, que le dommage est en grande partie irréparable et qu'il en est résulté une confusion extrême : ceux qui ont lu l'*Ilios* de Schliemann en croyant comprendre se sont montrés de bonne composition. MM. P. et Ch. ont fait le possible pour remettre un peu d'ordre dans ce chaos, pour simplifier une stratigraphie compliquée et embrouillée comme à plaisir. Leur chapitre a d'ailleurs été écrit avant les fouilles de l'été dernier, qui ont montré la grande importance de la couche mycénienne d'Hissarlik et prouvé ainsi que la prétendue Troie homérique de Schliemann était beaucoup plus ancienne qu'on ne le croyait. Quelques bons croquis de M. Durm, obligeamment communiqués aux auteurs, contribuent à l'intérêt de ce chapitre, qui se termine par un exposé un peu long, mais très attrayant, de ce qu'on appelle la topographie de l'*Iliade* et par une réfutation courtoise de l'hypothèse, aujourd'hui discréditée, de M. Boetticher [1].

Après Troie, c'est le tour de Tirynthe. Ici, les fouilles ont été bien conduites et quoique le livre de Schliemann soit un des plus mauvais qu'il ait publiés (sans compter que la traduction française est d'une barbarie presque inintelligible), on dispose au moins de bons relevés et d'excellentes notices dues à MM. Adler et Doerpfeld. Il n'en est plus de même à Mycènes. Schliemann, en fouillant ce qu'il a nommé l'agora, a procédé en vrai τυμβωρύχος et il a fallu toute la perspicacité de M. Belger pour restituer, d'après de mauvais documents, l'aspect du chantier au moment où commencèrent les recherches (cf. *Revue crit.*, 1893, I, p. 465). Tous ceux qui ont travaillé sur les relations de Schliemann ont éprouvé la tentation de le prendre en grippe et de mettre ses merveilleuses découvertes sur le compte du hasard. Voyez cependant avec quelle équité s'expriment MM. P. et Ch. (p. 316) : « Les fouilles ont leurs mécomptes et leurs surprises, mais les hommes qui ont gagné à ce jeu les plus gros lots avaient toujours mérité leur succès, tout au moins par leur persévé-

1. P. 248, lire *Harlez* et non *Harley* ; p. 250, lire *Koldewey* et non *Koldevey*. Dans tout l'ouvrage le nom de M. *Milchhœfer* est écrit *Milchœfer* et celui de M. *Schuchhardt* simplifié en *Schuchardt;* on trouve également *Lœschke* au lieu de *Læschcke*. Pour barbare que soit l'orthographe du nom de ces Messieurs, on n'a pas le droit de la modifier sans leur aveu.

rance obstinée. » Ce n'est pas à dire qu'ils n'aient relevé les erreurs de Schliemann (p. 319, 325, 328, 340), mais ils l'on fait sur un ton que l'on voudrait voir plus généralement adopté. Pour les travaux postérieurs, MM. Tsountas, Doerpfeld et Belger leur ont fourni des renseignements précieux, qu'ils ont eu le mérite de mettre en œuvre pour la première fois. Notons, p. 391, une assertion contestable : « Ce qui est certain, c'est qu'Hellanicus écrivait avant Hérodote. » M. de Wilamowitz, suivi par M. E. Meyer, a donné de très bonnes raisons pour considérer Hellanicus comme plus récent.

De Mycènes, MM. P. et Ch. passent aux tombes de l'Héræon et de Nauplie, puis aux tombes à coupole de la Laconie (Vaphio) et de l'Attique (Spata, Ménidi, Éleusis), enfin aux restes pélasgiques de l'Acropole d'Athènes et du Pnyx, à la tombe d'Orchomène, aux digues des Minyens sur le Copaïs, aux vestiges de la civilisation mycénienne en Thessalie et dans les îles de l'Archipel. Ces pages si nourries ne se prêtent pas à l'analyse : il suffit de dire que rien d'essentiel, ni même d'intéressant à un titre quelconque, n'y est omis, et que les auteurs, parfaitement informés, ont consulté jusqu'à des documents inédits, comme les carnets de Salzmann appartenant à M. Froehner. La p. 468 soulève une critique sérieuse. « Nous aurons l'occasion de reproduire plusieurs beaux vases mycéniens dont la provenance égyptienne ne fait point doute, mais ces vases n'ont pu être introduits en Syrie et en Égypte que par le commerce et l'on ne saurait se prévaloir de ces découvertes pour annexer ces contrées au domaine des princes achéens. » Il ne s'agit pas du « domaine des princes achéens », mais de celui de la civilisation achéenne : or, la quantité de poterie mycénienne découverte en Égypte est telle qu'il semble impossible d'en attribuer l'introduction au commerce seul ; il y a eu, en Égypte, des fabriques achéennes, comme plus tard des ateliers de céramistes grecs à Naucratis (cf. Petrie, *Ten years digging*, p. 132).

Avec le chapitre IV commence la seconde partie de l'ouvrage : la *périégèse* terminée, les auteurs abordent l'étude systématique des différentes manifestations de l'art aux époques troyenne et mycénienne, en insistant surtout sur l'architecture (p. 473-732).

C'est là, je crois, ce qu'il y a de meilleur et de plus original dans ce volume. Les restitutions que M. Ch. a tentées du Trésor d'Atrée, du palais de Mycènes, méritent de rester classiques ; la dernière, qui a inspiré les décorateurs d'*Antigone* au Théâtre Français, l'était déjà avant sa publication. Pour surprenante que cette architecture paraisse au premier abord, avec le caractère métallique de sa décoration, avec ses colonnes amincies par le bas comme des bâtons de chaise, on s'assure, par une lecture attentive du texte, que bien peu de détails ont été imaginés, que la part de la fantaisie dans la restitution est très faible, celle de l'érudition et du goût prépondérante. Les vues générales de Mycènes et de Tirynthe comportent les mêmes éloges ; ajoutons que le mérite de

l'architecte est d'autant plus grand que personne, à ma connaissance, n'avait encore abordé pareille tâche avec les documents très fragmentaires dont nous disposons.

Dans le détail, j'aurais peu d'observations à présenter. L'association du bois à la pierre dans la construction des murs aurait dû rappeler aux auteurs les murs gaulois dont nous possédons un spécimen très bien conservé à Murceint et que César décrit en termes parfaitement applicables à la restitution des murs troyens par M. Durm (p. 486). Il n'est pas exact (p. 570) que l'auteur de *Psyché* n'ait pas nommé Fustel (cf. son ouvrage, p. 156, note 2, p. 231, note 2), dont il appelle au contraire le livre « *Geist-und Gedankenreich* »; mais il est certain qu'il le cite un peu à la dérobée. En traitant de la Porte des Lions de Mycènes et des tombes à coupole, les auteurs auraient dû indiquer, ne fût-ce qu'en passant, la géographie de ces types, signaler la porte analogue de la Bologne pélasgique et les voûtes égyptiennes des grands tombeaux bosporans. Les exemples asiatiques de coupoles qu'ils ont rappelés sont vraisemblablement moins anciens que les Trésors de Mycènes, mais pourquoi invoquer ici « Sa Majesté le Hasard », pour parler comme le grand Frédéric? M. P. dit dans une note (p. 605) que le tombeau du tertre de Marshowe en Écosse présente, à bien peu de chose près, les mêmes dispositions que le Trésor d'Atrée. Cela s'expliquerait « par le nombre très restreint des combinaisons auxquelles se prêtent les matériaux ». De pareilles réponses sont des fins de non-recevoir et ne prouvent rien : c'était le cas de se demander ce qu'il peut bien y avoir de « septentrional » dans la civilisation mycénienne, dans la conception du toit pointu de la coupole, dans l'usage même de ces pierres énormes qui rappellent les blocs erratiques semés le long des moraines des glaciers du Nord; c'était le cas d'insister sur les caractères qui rattachent la civilisation de Mycènes plutôt au nord-ouest de l'Europe qu'à l'Asie et sur les similitudes que les *phénicomanes* — Nilsson, par exemple, — ont depuis longtemps invoquées à l'appui de leur insoutenable paradoxe. Soit prudence excessive, soit manque de place, les auteurs n'ont pas touché à ces questions. Peut-être y viendront-ils dans leur IX^e volume, quand ils étudieront les constructions dites cyclopéennes en Italie.

L'exposé de ce qui concerne l'architecture se termine par un chapitre très important sur l'origine mycénienne de l'ordre dorique. J'approuve sans réserve tout ce que M. Ch. a inspiré, sur ce sujet neuf, à son collaborateur : c'est un bon coup porté aux partisans exclusifs des influences orientales, à ces « *Morgenlaender* » auxquels O. Müller déclarait si vaillamment la guerre et qui sont encore très loin de se croire battus.

Nous aurions plaisir à insister sur les chapitres qui suivent et qui traitent de la sculpture, de la glyptique (d'une manière très complète), de la peinture, de la céramique et du travail des métaux. Il y a là, à côté d'une grande richesse d'informations, mille observations de détails intéressantes, où la crainte de trop allonger cet article nous empêche

seule de nous arrêter. Nous signalerons pourtant l'ingénieuse hypothèse qui explique par une conception religieuse, ou plutôt cosmogonique, la représentation des poulpes, des actinées, des poissons et autres êtres de la mer, considérée comme la source de la vie, sur les flancs de certains vases mycéniens. L'idée de cette interprétation a été suggérée par M. Houssay, le collaborateur scientifique de la mission Dieulafoy ; elle nous paraît digne de toute attention.

Nous avons déjà indiqué les conclusions vers lesquelles tendent les auteurs. Ils ne regardent la civilisation mycénienne ni comme égyptienne, ni comme phénicienne, mais comme achéenne, c'est-à-dire comme hellénique, et, sans nier les emprunts qu'elle a faits, ils en affirment hautement l'originalité. « Que l'on qualifie cette civilisation d'égéenne ou de mycénienne, peu importe ; ce qui demeure établi, c'est qu'elle représente un état général du monde grec qui s'est prolongé pendant plusieurs siècles. Le monde grec a eu dès lors son unité, le seul genre d'unité qu'il dût jamais réaliser, l'unité de l'esprit et celle du goût » (p. 991). L'inégalité des produits de l'art mycénien s'explique par la coexistence d'un « art royal » et d'un « art populaire » (p. 996). « Quant aux tribus dans les rangs de qui les Hellènes cherchaient ces héros dont les aventures enchantaient leur imagination, quant aux Éoliens, aux Achéens et aux Ioniens, ils ont, avec l'adjonction des Doriens, les tard-venus, fait preuve, dans leur développement ultérieur, d'un trop beau génie pour que l'on ne se sente pas en droit de mettre à leur compte la meilleure part du travail accompli pendant la période primitive. Ce génie a sans doute été aidé, dans ses premiers efforts, par les modèles que leur envoyaient l'Égypte et la Phénicie ; mais, si ces suggestions ont facilité ses progrès, c'est bien de son propre fonds qu'il a tiré un art qui, malgré l'apparente étrangeté de ses formes et le caractère un peu barbare du luxe qu'il déploie, peut être considéré comme le premier chapitre ou plutôt comme la préface de l'art grec classique » (p. 1009).

Ce sont là, en somme, les conclusions auxquelles sont arrivés, dans ces derniers temps, MM. Schuchhardt, Reisch et plusieurs autres : elles s'imposent par l'étude même des monuments et par les rapprochements qu'ils suggèrent avec les *« Realien »* de l'épopée homérique. Nous ne pensons pas que, dans leur ensemble, elles doivent être sérieusement modifiées.

Cependant une sorte d'embarras et même de malaise pèsera toujours sur les archéologues qui traitent ces questions tant que deux *desiderata* de la science, lesquels se réduisent peut-être à un seul, n'auront pas reçu la satisfaction qu'ils réclament. D'abord, il faut opérer quelques fouilles profondes en Crète, chose très difficile tant que la jalousie des Grecs de l'île s'opposera à toute entreprise de ce genre dont l'initiative serait prise par des étrangers. En second lieu, il faut savoir ce que sont les Kefti, ce peuple que les monuments égyptiens nous montrent en possession de la civilisation mycénienne et qu'on est encore hors d'état

d'identifier (*Arch. Anz.*, 1892, p. 13 ; MM. Perrot et Chipiez donnent un renvoi faux à la p. 1004). Dans un monument thébain du XV[e] siècle, les Kefti, associés aux Chéta, aux Tnpu et aux Ked (?), apportent, en guise de tribut, certains objets dont le caractère mycénien est évident. Il est question, dans l'inscription de la tombe de Rekhémeré, des « grands du pays de Kefti et des îles qui sont situées dans la mer. » M. Perrot identifie ces Kaftiou aux Phéniciens (p. 1002, note 1), mais M. Steindorff pense que cette assimilation est une erreur, du moins pour l'époque du Nouvel-Empire : il incline à placer les Kefti à Chypre et ajoute qu'il n'est pas disposé à reconnaître *Kefti* dans le biblique *Kaphthor*, considéré par quelques-uns comme la Crète. Voilà, cependant, ce qu'il s'agirait de tirer au clair. *Kaphthor* est, dans la Bible, la patrie des Philistins ; or, on sait que Tacite mentionne une tradition qui faisait venir les Juifs de Crète (*Hist.*, V, 3) et l'origine crétoise des Philistins (assimilés aux Pélasges) paraît déjà avoir trouvé crédit dans l'antiquité. Ainsi les Cherethithes de la garde philistine de David sont qualifiés de Κρῆτες par les Septante. Si donc il y a moyen, comme nous le pensons, et quoi qu'en dise M. Steindorff, d'identifier les Kefti aux Crétois, c'est bien en Crète que les Schliemann de l'avenir iront chercher le centre de cette brillante civilisation mycénienne, dont nous ne connaissons, jusqu'à présent, que la périphérie.

Salomon REINACH.

---

177. — **C. Julii Cæsaris Commentarii** cum A. Hirtii aliorumque supplementis ex recensione Bernardi KUEBLERI. Vol. I. Commentarii de bello gallico. Ed. Major. Leipzig, Teubner, in-12, 1893, 237 p.

On sait que depuis quelques années s'est produite une vive réaction contre le classement des mss. de César tel que l'avait établi Nipperdey. En annonçant autrefois le lexique de Meusel [1], j'avais signalé les articles du même savant dans les *Jahresberichte des Phil. Vereins zu Berlin*. Dans cette étude longue et précise, M. Meusel s'était efforcé de donner la preuve que les mss. de la seconde classe, ceux que Nipperdey appelle *interpolati*, ont une valeur égale à ceux de la première ; que très souvent ils donnent la bonne leçon ; il s'appuyait notamment sur les usages de la langue de César, qui maintenant sautent aux yeux rien qu'à parcourir quelques articles du nouveau lexique. M. Schneider et d'autres avaient précédemment soutenu la même thèse ; mais jusqu'ici ces travaux demeuraient confinés dans les revues ; tous les éditeurs de César restaient fidèles à l'ancienne doctrine que défendaient, avec le nom de l'auteur, l'approbation de Lachmann et de Haupt.

Voici enfin un éditeur qui rompt avec ces errements, et qui conséquent ou presque conséquent avec lui-même donne un texte constitué sur la base du nouveau classement. Il n'est presque pas un chapitre,

---

1. Voir la *Revue* du 19 juillet 1886, p. 47.

nous dit (p. III-IV) M. Kübler dont heureusement il ne faut pas prendre l'affirmation à la lettre, il n'est, disions-nous, presque aucun chapitre où le nouveau texte ne diffère de l'ancienne vulgate stéréotypée. On devine d'après cela l'importance du livre.

Le nouveau classement des mss., avec les arguments sur lesquels il est fondé, est très clairement exposé dans une préface en latin de 130 p. Aux arguments de M. Meusel, M. K. en ajoute d'autres : voici l'un des plus frappants. Si, comme le font supposer les suscriptions portant les noms de Celsus et Lupicinus, la recension de ces grammairiens nous est conservée dans le texte de la classe α tandis que la classe β représente une recension antérieure et distincte, donner, comme l'a fait Nipperdey, la préférence à un texte d'école en rejetant entièrement les autres témoignages, n'est-ce pas tenir une conduite directement contraire à celle qu'adopte la critique à l'égard des autres auteurs? S'avise-t-on de suivre exclusivement, à l'encontre des autres mss., dans Térence Calliopius, pour Juvénal la *recensio Nicæana sive Serviana?*

Sur le caractère des mss. des deux classes, surtout sur ceux de la classe β, M. K. se prononce très nettement. Ces derniers mss. contiennent beaucoup de fautes, mais pas d'interpolations arbitraires, tandis qu'il y en a trace dans la classe α. Cependant M. K. n'a pas pris le parti absolu d'adopter dans tous les passages douteux la leçon de la classe β, et même, dans l'ordre des mots, il a presque toujours conservé le texte de α. Manque de logique, dira-t-on ; mais comment blâmer une réserve qu'imposaient également l'état actuel de l'opinion et le caractère d'une édition destinée aux classes ?

La plus grande partie de la préface (p. XI-CXIX) est formée par ce que l'auteur appelle le *conspectus lectionum ;* imaginez un long tableau transversal en trois colonnes où se trouvent, dans l'ordre des livres et des chapitres, les leçons provenant de la classe α, les leçons provenant de β, enfin les conjectures (entre parenthèses, les leçons fautives). Rien n'est plus clair et il n'y a pas de moyen plus commode pour chacun de se faire une idée très précise de la valeur de la classe β.

M. K. déclare qu'il n'entend pas nous mettre en main un véritable apparat critique. Il ne relève pas toutes les variantes, et, pour elles, il renvoie le lecteur aux éditions de Frigell, de Holder, ou à celle que prépare M. Meusel. M. Kübler va présentement à l'essentiel ; il donne au lecteur le moyen de se faire très facilement une idée de la question des mss. de César telle qu'elle est maintenant posée. L'éditeur ne doute pas, d'ailleurs, de la solution, et il prédit qu'avant peu la thèse qu'il défend et dont il a fait ici une application pratique, sera adoptée par tout le monde. A mon avis, voici le seul texte où il convienne désormais de lire et d'expliquer l'auteur. Quel meilleur éloge peut-on faire d'une édition de n'importe quel classique [1] ?

---

1. Il n'est que juste d'exprimer notre reconnaissance à M. Wœlffin, puisque c'est sur son conseil (p. III au bas) qu'a été entrepris le présent travail.

A la fin un très court *index nominum* (10 p.) et une petite carte de la Gaule assez claire. Ajoutons que, pour l'orthographe des noms gaulois, l'éditeur s'est tiré assez spirituellement d'une des difficultés les plus rudes de sa tâche [1].

Émile THOMAS.

---

178. — **Elemente der Phonetik des Deutschen, Englischen und Franzœsischen,** von Wilhelm VIETOR. Dritte verbesserte Auflage. Erste Hælfte. Leipzig, Reisland, 1893. In-8, 160 pp.

Il est aussi superflu qu'il serait difficile ici d'analyser par le menu un livre qui vaut surtout par le détail et dont le mérite est depuis longtemps reconnu par tous les spécialistes. Nulle part on ne trouvera les éléments vocaliques des trois langues anglaise, allemande et française, dans leur état actuel, distingués et comparés entre eux avec plus de finesse, de méthode et de sens de leur évolution historique ; nulle part, plus de constatations précises ou de discussions intéressantes, parmi lesquelles je cite, presque au hasard, les nombreux « tableaux de voyelles » proposés par les divers phonétistes, l'histoire des voyelles et diphtongues anglaises, la question de la prononciation de l'*eu* allemand (p. 78), celle de l'expansion, sous l'influence de Berlin, de la prononciation vocalique de l'*r* allemand, *kinda* = *kinder*, *ûa* = *uhr* (p. 93), qui jette un jour si vif sur les phases de la transformation de l'*r* anglais [2]. L'auteur n'a rien négligé pour faire de son livre une œuvre vraiment scientifique ; mais, même au simple point de vue de la pratique journalière, on y peut apprendre bien des choses qui manquent dans un dictionnaire de prononciation, aussi complet qu'on le veuille supposer.

Parmi ces mille particularités, il peut y avoir, çà et là, soit à reprendre, soit tout au moins à douter. Ainsi Walker, dans la seconde syllabe de *advance* (p. 96) ne note point l'*a* de *far*, mais celui de *fat*, qui est bien différent, et il note du même signe les deux *e* de *restless*, tandis que M. Vietor entend un *i* dans la finale de ce mot (p. 131), ainsi que dans celle de *goodness*. Dans *genii* (p. 97) le phonème qui précède la diphtongue finale *ay* est un *y* (semi voyelle), et non un *i*, car *genius* anglais ne fait que deux syllabes. Je ne crois pas que la prononciation *â*, dans *paille*, *canaille*, soit la vraie prononciation française (p. 106), — tout au plus une prononciation parisienne, — et je ne sais jusqu'à quel point il est permis de parler de l'*a* des finales *nous tâchâmes*, *vous mâchâtes* (p. 109), qui n'appartiennent plus, que je sache, au français réel. La prononciation d'*eu* fermé dans *meule* (p. 141) n'est donnée par M. P. Passy [3] que pour un fait individuel : l'*eu* de ce mot est ouvert comme

---

1. P. CXXIV, l. 12 du bas : lire *fortasse*. Pourquoi n'avoir donné nulle part de renseignement précis sur ce Par. 6106 dont le nom revient si souvent dans l'apparat?
2. Cf. Henry, *Gramm. Angl. All.*, n° 13.
3. *Changements Phonétiques*, n° 10.

dans *seule*. Enfin, si les Anglais notent par *u* l'*a* bref hindou *(pundit, Nerbuddah, jungle)*, ce n'est pas du tout parce que l'*u* anglais confine à l'*a* (p. 100), mais au contraire parce que l'*a* bref hindou se prononce en fait aujourd'hui comme l'*u* anglais de *but;* M. Vietor s'en assurera aisément en se faisant lire quatre lignes de sanscrit par un indigène.

V. Henry.

---

179. — **Précis de grammaire comparée de l'anglais et de l'allemand** rapportés à leur commune origine et rapprochés des langues classiques, par Victor Henry. 1 vol. Paris, Hachette, 1893. xxiv et 418 p.

Ce manuel sera accueilli avec la plus vive reconnaissance par tous ceux qui, en France, s'occupent des langues germaniques. Nous n'avons, en effet, aucun ouvrage français résumant d'une manière claire et en même temps rigoureusement scientifique les principaux résultats des travaux philologiques de ce siècle, et en particulier de ces vingt dernières années qui ont été si fécondes pour l'histoire des langues germaniques. En Allemagne, il est vrai, d'excellents manuels ont paru, au premier rang desquels il convient de citer le *Grundriss der germanischen Philologie* publié sous la direction de M. H. Paul et tout récemment terminé ; mais il convient de noter que cet ouvrage ne saurait, ne fût-ce qu'en raison de son étendue, passer pour une œuvre de vulgarisation élémentaire; que d'ailleurs la lecture de ce manuel est à peu près impossible à quiconque ne connaît pas déjà au préalable la grammaire historique de l'allemand et de l'anglais; qu'enfin le lecteur est obligé de rapprocher trois parties distinctes écrites par deux auteurs différents (*Vorgesch. der altgerm. Dialecte* et *Geschichte der englischen Sprache*, de Kluge — *Geschichte der deutschen Sprache* de Behaghel) pour y trouver les données que M. Henry rassemble dans un volume aisément maniable et à la portée de tout le monde. C'est dire que sa *Grammaire comparée* n'est pas seulement une nouveauté en France, mais que nos étudiants chercheraient vainement, en Allemagne même, un ouvrage qui pût leur rendre les mêmes services.

L'ouvrage de M. H. est construit sur le plan habituel des manuels de philologie : après une courte introduction historique (p. 1-15) suit la phonétique (p. 17-127) comprenant des éléments de phonétique physiologique (ch. i), l'histoire des voyelles (ch. ii), des consonnes voyelles (ch. iii) et des consonnes (ch. iv, v), enfin les lois de l'accent germanique (ch. vi) ; la seconde partie est consacrée à l'étude sommaire des procédés de dérivation et de composition (p. 131-206) et contient comme appendice, à titre de résumé général et d'exercice d'application, l'exposé du système de la numération germanique (p. 208-214) ; la troisième et quatrième parties ont pour objet la morphologie proprement dite, c'est-à-dire l'histoire de la déclinaison (p. 219-286) et de la con-

jugaison (p. 291-389). L'auteur se conforme à un usage à peu près général et tout à fait justifié par l'état actuel de la science, en ne comprenant pas dans un manuel élémentaire l'étude de la syntaxe comparée de l'anglais et de l'allemand. Les index alphabétiques qui terminent le volume comprennent presque tous les mots essentiels de l'allemand et de l'anglais et peuvent, dans une certaine mesure, tenir lieu au débutant d'un double dictionnaire étymologique.

Ce qui constitue l'originalité de cette *Grammaire comparée* et lui donne une très haute valeur à la fois scientifique et pédagogique, c'est la méthode d'après laquelle elle a été conçue et rédigée, c'est l'ingéniosité avec laquelle M. H. a adapté son ouvrage aux nécessités de l'enseignement actuel des langues vivantes. Tous les étudiants français qui préparent leurs examens d'allemand ou d'anglais sont tenus de savoir à fond l'une des deux langues et d'avoir tout au moins une connaissance générale de l'autre; d'autre part, ceux d'entre eux qui passent la licence ès lettres (et ils deviennent toujours plus nombreux) ont des notions plus ou moins étendues de grammaire latine et grecque. M. H. pouvait donc supposer chez ses lecteurs la connaissance de la grammaire usuelle de l'allemand, de l'anglais, des langues classiques. Dès lors il s'est donné pour tâche de coordonner dans leur esprit ces notions éparses et fragmentaires, de leur enseigner les liens de parenté qui unissent l'allemand et l'anglais d'une part, les langues germaniques et les langues classiques de l'autre, de les familiariser ainsi avec la méthode comparative, de les mettre à même de se former une idée précise et scientifique des lois du langage et « de suivre, s'il leur en prend goût, le grand mouvement linguistique qui comptera un jour parmi les efforts les plus méritoires de ce siècle ». Il nous semble que M. H. a su résoudre avec un rare bonheur les difficultés multiples que présentait cette entreprise. Tout le monde admirera l'adresse avec laquelle il montre le développement parallèle des formations anglaises et allemandes, en faisant toucher du doigt, tantôt la similitude, tantôt au contraire la dissemblance des procédés employés par l'une et par l'autre des deux langues. Il a également réussi à être clair dans un sujet des plus ardus et dont l'exposition était singulièrement malaisée. L'anglais et l'allemand sont, avec les patois actuels de l'Angleterre et de l'Allemagne, les termes extrêmes d'une longue évolution qui nous est connue exactement à partir du VIII^e^ siècle environ; or, le débutant ne connaît ni les dialectes populaires modernes, ni les états successifs de la langue ancienne; il ignore en particulier le vieil allemand et l'anglo-saxon et il faut donc lui enseigner ces deux idiomes dans la mesure précise qui est nécessaire pour qu'il puisse comprendre, d'une part, comment elles dérivent d'une source commune, le germanique de l'Ouest, d'autre part, comment elles ont donné naissance aux langues écrites modernes. Il est plus compliqué encore de relier d'une manière claire les langues germaniques aux langues classiques; pour cela il faut remonter tout d'abord au germa-

nique primitif[1], source primitive de tous les dialectes germaniques (germanique de l'Ouest, gotique, norrois), de là, enfin à l'indo-européen, d'où découlent également les langues classiques. M. Henry, en variant habilement ses procédés d'exposition, a su, grâce à la rigueur de sa méthode, rester toujours clair dans ses déductions, soit qu'il remonte des formations modernes aux formations plus anciennes, soit qu'il parte, au contraire, des formes indo-européennes pour aboutir aux formes récentes de l'allemand et de l'anglais. Son livre contient en outre les règles grammaticales essentielles et les mots principaux des anciens dialectes germaniques, de telle sorte qu'un débutant pourrait à la rigueur aborder, sans autre guide, l'explication d'un texte facile de vieil allemand, d'anglo-saxon ou de gotique. Peut-être, en nous plaçant à ce point de vue, pourrions-nous formuler un desideratum qu'il serait facile de satisfaire dans une édition suivante. M. Henry, dans son exposé de la déclinaison et de la conjugaison, ne suit pas les divisions usuelles des grammaires descriptives en conjugaison forte et faible, en déclinaison masculine, féminine, neutre, forte ou faible, thèmes en *-a*, *-i*, etc., etc.; il préfère, et avec raison, étudier, par exemple, les désinences du pluriel, du génitif, du datif, etc., dans toutes les classes de substantifs à la fois, traiter en même temps les désinences du présent dans les verbes, forts ou faibles. Il résulte de cette disposition que pour établir, par exemple, le paradigme des thèmes masculins germaniques en *-a* (germ. *daga-* = *Tag*) le lecteur devra consulter une série de paragraphes différents (137-139, 143, 150-153); or, le débutant est absolument obligé de recourir à ces paradigmes descriptifs de la conjugaison et de la déclinaison en gothique, en vieil allemand, en anglo-saxon, sitôt qu'il veut passer à l'explication d'un texte; pourquoi, dès lors, ne pas lui épargner le long travail de les composer lui-même? Brugmann n'a pas dédaigné de donner dans son *Grundriss* de nombreux tableaux synoptiques qui lus horizontalement permettent d'embrasser d'un seul coup d'œil l'évolution d'une catégorie déterminée de formes nominales ou verbales, et qui, lus verticalement, peuvent servir de paradigmes pour le grec, latin, gotique, vieil allemand, etc. Il nous semble que des tableaux de ce genre rendraient service aux lecteurs du manuel et leur seraient d'une utilité pratique immédiate pour l'explication des textes anciens. — Nous tenons enfin à signaler un autre mérite de l'ouvrage de M. Henry, c'est qu'il est au plus haut degré *suggestif* et propre à éveiller chez un débutant l'intérêt pour la recherche scientifique des lois du langage; son livre n'est pas seulement, comme tant d'autres manuels,

---

1. M. Henry emploie le mot de *prégermanique* pour désigner le germanique primitif *(urgermanisch)*; peut-être ce terme a-t-il l'inconvénient de traduire plutôt l'expression *vorgermanisch* que *urgermanisch*; or, *vorgermanisch*, qui est souvent employé par les philologues allemands et en particulier par Brugmann, Kluge, Paul, etc., désigne l'état linguistique qui a *précédé* le germanique caractérisé par la première substitution des consonnes.

un aride catalogue de formes rangées les unes au bout des autres; mais il renferme en outre les éléments d'une philosophie du langage; nous citerons à cet égard en particulier : l'introduction générale (p. 1 ss.), le début de la première partie (p. 17 ss.) qui contient un résumé des éléments de phonétique physiologique, l'introduction de la seconde partie (p. 131 ss.) où sont exposées les lois générales de la formation des mots, sans parler d'une foule de remarques d'un caractère général, éparses çà et là dans l'ouvrage et qui rendent le lecteur attentif à tous les phénomènes essentiels de la vie du langage.

Signalons brièvement quelques points de détail tout à fait secondaires sur lesquels, après une lecture attentive et répétée de l'ouvrage, nous ne sommes pas de l'avis de l'auteur ou à propos desquels nous voudrions lui soumettre nos doutes. A la p. 30, M. H. admet que dans les mots *thun*, *that*, *thal*, etc., l'aspiration du *t* est marquée par l'orthographe *th*, peut-être aurait-il fallu remarquer, à ce propos, tout au moins dans une note, que, primitivement, l'*h* de ces mots marquait simplement la longueur de la voyelle subséquente, de même que dans *nehmen* il marque la longueur de la voyelle précédente ; Luther écrit *Ihêsus, rho* (=*roh*) comme il écrit *thun*. — P. 68, I et rem. I ; il était possible, nous semble-t-il, d'indiquer brièvement qu'en germ. occ. l'*i* et l'*u* final disparaissent après une syllabe longue, mais subsistent après une syllabe brève, loi qui est d'ailleurs fréquemment traversée par l'action de l'analogie. — Au ch. VI, je regrette l'absence d'un paragraphe spécial sur les consonnes redoublées. — P. 180, note 3; il ne nous semble pas vraisemblable que *Gefängnisz* puisse avoir été formé sur *gefangen* au moyen du suffixe ancien *-isz*; s'il dérive de *(ge-)fangen* il suppose une forme ancienne *(gi)fangan-nissa* (cf. ags. *on-fangen-nes*); le plus simple, toutefois, me paraît être d'y voir un dérivé du substantif archaïque *Gefang* « action de prendre » ou *Ge-fänge* « prise » au moyen du suffixe *-nisz*; la forme ancienne m.h.a. *vancnisse* est sûrement un dérivé de m.h.a. *vanc* = *Fang*. — P. 183, II, ne serait-il pas à propos de rapprocher du type anglais des verbes en *-se* (anciennement *-sian* ou *isan*) le type allemand très rapproché des verbes en *-sen*, *-schen* (anciennement *-isôn*), par exemple, *herr-schen* (a.h.a. *hêr-isôn*), cf. *Herr*; *druk-sen*, cf. *drücken*, etc. — P. 187, nous ne croyons pas que l'adjectif *miltec* existe en m.h.a.; il faudrait donc choisir un autre exemple. — P. 189, le suffixe *-lich* ajouté à un adjectif *(gelb-lich)* n'en atténue la signification que dans la langue moderne; en a.h.a. *suoz-lich*, par exemple, est synonime de *suoz*; l'exemple cité par M. Henry *röth-lich* correspond au m.h.a. *rœtel-eht* (= *röthl-icht*) qui semble dérivé par le suffixe *eht* du verbe *rœteln* « rougir ». — P. 192, ne pourrait-on ajouter au § 110 les deux suffixes *-mäszig* et *-wendig* qui semblent avoir autant de titres pour être mentionnés que *-los*, par exemple?

Il nous reste, en terminant, à recommander chaudement ce manuel à tous ceux qui s'occupent d'allemand ou d'anglais; il sera non point seu-

lement précieux, indispensable même à ceux qui s'intéressent plus spécialement à la grammaire, mais, pouvant être lu sans préparation philologique spéciale, il sera consulté avec intérêt par tous ceux qui désirent être initiés à la vie du langage ou connaître le génie propre des langues germaniques; et nous ne doutons pas que la nouvelle grammaire comparée de M. Henry ne soit appelée à devenir un livre classique de notre enseignement supérieur, au même titre que sa Grammaire comparée du grec et du latin, si appréciée en France comme à l'étranger.

Henri LICHTENBERGER.

---

180. — **Mémoires du général baron Thiébault**, publiées sous les auspices de sa fille, Mlle Claire Thiébault, d'après le manuscrit original par Fernand Calmettes; Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1893 et 1894, in-8. Tomes I et II.

Le général Paul Thiébault naquit à Berlin, le 14 décembre 1769, de Dieudonné Thiébault, qui fut l'ami du grand Frédéric et a laissé des *Souvenirs* justement estimés. Tout en suivant la carrière des armes, il hérita des goûts littéraires de son père et, comme lui, écrivit sous Louis-Philippe des *Mémoires* qui, grâce à sa fille, sont enfin livrés au public. C'est un véritable service que nous rendent Mlle Claire Thiébault et M. Fernand Calmettes, car ces *Mémoires* sont à la fois un régal pour les curieux et les délicats et une mine précieuse pour les historiens.

Le premier volume nous initie à la jeunesse de l'auteur qui, élevé à Berlin, revint à Paris avec son père en 1784 à l'âge de quinze ans. De nombreuses anecdotes, lestement et spirituellement contées, donnent au récit un piquant tout particulier. Frédéric II, le maréchal de Richelieu, Mesmer, la famille d'Orléans, Carle Vernet, Cadet de Gassicourt, Louis XVI et ses frères fournissent à l'auteur des pages curieuses. On sent qu'on est en face d'un observateur et d'un peintre. La Révolution éclate : Thiébault entre dans la garde nationale et donne sur l'organisation de ce corps, sur les journées des 5 et 6 octobre, sur le roi et sur sa famille, sur le 10 août, des détails nouveaux et parfois saisissants comme l'anecdote de Louis XVI et du petit chien (p. 265 et 266). Après le 10 août, constatant que « la Révolution n'était plus celle que j'avais entendu servir, à laquelle j'avais été fier de sacrifier de si grands intérêts », indigné des massacres de septembre, il s'enrôla, d'après l'exemple d'un ami, dans le premier bataillon de la Butte des Moulins, où il eut pour capitaine et lieutenant de sa compagnie le graveur Duplessi-Bertaux et l'orfèvre Odiot. Il partit en chantant la *Marseillaise* et, après plusieurs étapes, arriva à Valenciennes au mois d'octobre 1792, fut attaché à la division O'Moran et promu caporal et sergent dans l'espace de trois jours. Quoique malade il prit part au combat de Blaton et dut regagner Paris. Son père fut sur ces entrefaites nommé commissaire en Belgique et l'emmena avec lui. A Tournai

il gagna les bonnes grâces de son ancien général O'Moran et entra dans l'intimité de madame de Sillery. C'est là qu'il connut, pour son malheur, Jouy, son futur beau-frère : bientôt il rentra au service comme lieutenant (22 février 1793) et, après la bataille de Neerwinden, fut choisi par Valence comme aide de camp. La trahison de Dumouriez faillit le perdre; une lettre du général Philippe Égalité (le duc de Chartres) adressée à Thiébault et interceptée amena son arrestation. Grâce à des amis influents et dévoués, il fut remis en liberté et repartit servir à l'armée du Nord en qualité de capitaine sous les ordres d'O'Moran. L'histoire de Jouy est des plus piquantes et nul n'eut plus d'aventures et ne se livra davantage à l'intrigue que le futur académicien. Il compromit tout son entourage et lui-même et ne fut pas étranger à la fin tragique d'O'Moran. Thiébault narre les opérations militaires auxquelles il prit part et fait un portrait vivant des généraux Charbonnier, Chancel, Ferino, Girard dit Vieux, etc. Le volume se ferme sur la journée du 13 vendémiaire où Thiébault joua un rôle actif sous les ordres de Bonaparte.

Le tome II est encore plus intéressant que le premier. Il débute par un éloge de la Convention, qui achevait avec un calme imperturbable *des travaux qui seront immortels*. Thiébault fut attaché à l'armée d'Italie et il nous conte ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire. Ses portraits de généraux sont faits à l'emporte-pièce : Augereau, homme ordinaire et d'enveloppe commune (p. 29); Alexandre Dumas, « un des hommes les plus braves, les plus forts, les plus agiles que j'aie vus », mais général médiocre (p. 40); Brune, grand dégingandé, ayant eu par son bagout le bonheur de plaire au général Masséna, plus tard au général Bonaparte (p. 35). C'est Masséna, au regard d'aigle, qui est son héros; Thiébault oppose sa conduite, dans la fameuse révolte militaire de Rome, à celle de Berthier (p. 148), dont il flétrit les agissements et qu'il déclare n'avoir été qu'un bon expéditionnaire d'ordres (p. 165). Il relève çà et là des erreurs historiques : le passage du pont d'Arcole par Bonaparte et Augereau est une pure légende (p. 39); le fameux serment prêté par les soldats dans la redoute de Montelegino, attribué à Rampon, doit être restitué au chef de brigade Fornésy (p. 41); les récits de la bataille de Rivoli et du combat de Tarvis par Thiers sont absolument erronés (p. 51 et 88). Les prouesses de l'incomparable La Salle, son ami, sont contées avec beaucoup de brio, et les anecdotes sur la mère de ce héros ont de la saveur (p. 36). Les pages sur la société romaine, sur Desaix, sur le général C... (lisez Casabianca), méritent d'être citées. Mais ce qui présente un haut intérêt, c'est le récit détaillé, émouvant, de la conquête de Naples. La noble figure de Championnet domine les événements; grand capitaine, chef juste et bon, il s'impose à notre admiration. Par contre Macdonald nous apparaît sous des traits antipathiques ; Thiébault nous le peint vantard, méchant, menteur, s'attribuant les succès de ses camarades. Tel déjà le révélaient les *Souvenirs* récemment

publiés. A côté de ces illustrations militaires Duhesme, à la figure bourgeonnée, à l'air renfrogné, vétéran de l'armée du Rhin, fait bonne contenance et se montre un homme de guerre habile, juste envers ses inférieurs.

Thiébault, jeune et beau, de tempérament ardent, se reposait des combats en sacrifiant à la galanterie. Ses aventures amoureuses donnent à ses *Mémoires* un attrait de plus. On se prend à aimer avec le bel adjudant général cette adorable Pauline Ricciuli, qui, pour parler le langage du temps, couronna, après beaucoup de vicissitudes, la flamme de son amant.

En somme les *Mémoires* de Thiébault sont d'une lecture toujours attachante, d'un intérêt soutenu, et ils apportent, dans la partie publiée jusqu'ici, une importante contribution à l'histoire militaire de la Révolution [1]. Ils méritent une des premières places parmi les œuvres similaires parues dans ces dernières années et leur succès égalerait celui des *Mémoires* de Marbot que je n'en serais pas surpris. L'éditeur, M. Fernand Calmettes, ancien élève de l'École des Chartes, aussi lettré qu'érudit, a rempli sa tâche avec une conscience et un tact parfaits ; ses notes sont brèves et exactes et éclairent les points obscurs. Nous attendons avec impatience les volumes suivants.

Étienne CHARAVAY.

---

181. — Steph. CYBULSKI. **Tabulae quibus antiquitates graecae et romanae illustrantur.** 15 planches coloriées gr. in-folio, en dépôt à Saint-Pétersbourg chez N. Fenoult et à Leipzig chez K.-F. Koehler. Avec texte en russe, en allemand et en français. Prix : 5 francs la feuille.

Pour être un peu hautes en couleur, un peu prodigues de pourpre et de dorure, les planches d'antiquités publiées par M. Cybulski, professeur au gymnase Nicolas à Tsarkoé Sélo, n'en conviennent pas moins au but que l'auteur s'est proposé. Si quelque délicat en trouve la polychromie trop *voyante*, ne peut-on lui répondre qu'on les *verra* d'autant mieux ? Destinées à orner les murs des salles de classe ou les corridors des écoles, elles sont d'une exécution très soignée, d'un prix abordable et, avantage précieux, d'une correction archéologique que l'on n'est guère habitué à louer dans les travaux de ce genre. Les planches où sont réunies les armes des soldats antiques, celles qui donnent des vues des mai-

---

1. On pourrait relever des inexactitudes dans ces *Mémoires*, rédigés en 1837. Nous nous bornerons à signaler les suivantes : tome I, p. 9, *évêque de Cluny* pour *abbé de Cluny* ; — p. 11, lire *Solignac* au lieu de *Polignac* ; — p. 464, *général Carnot* ; Carnot n'était alors que capitaine du génie. — Tome II, p. 79, le mot du petit doigt du tambour est de Beurnonville et non de Custine ; — p. 139, l'aîné de généraux Colbert est connu sous le prénom d'*Édouard* ; — p. 283, *maréchal de Damas* ; il s'agit du comte Roger de Damas, qui n'avait pas le titre de maréchal.

sons et des théâtres, enfin l'excellent plan d'Athènes, au courant des dernières découvertes, sont bien propres à faire entrer dans l'esprit des écoliers des notions justes et précises sur les *Realien*, auxquels l'enseignement fait encore trop peu de place. Adoptée dans les gymnases russes, la collection Cybulski, où les légendes sont écrites en latin et en grec, se prête également à la vulgarisation de l'archéologie dans nos lycées; nous souhaitons qu'elle y pénètre bientôt. Chacune de ces planches peut fournir au maître la matière d'une leçon très intéressante ou le commentaire de tel passage important d'un auteur classique. Combiné avec un usage discret, mais régulier, des projections, l'emploi des *pinakes* archéologiques ne saurait être trop recommandé dans l'enseignement secondaire. Je ne crois pas qu'il faille y professer l'archéologie et l'histoire de l'art, qui deviendraient bien vite de nouvelles matières à récitation, mais l'archéologie et l'histoire de l'art doivent s'y insinuer sans bruit par le passage, sous les yeux des élèves, d'une série d'images appropriées. Avec les tableaux de M. Cybulski accrochés aux murs et, tous les mois, une heure de lanterne magique, des enfants de sixième en sauraient bientôt plus long sur les aspects extérieurs de la vie antique que les candidats d'hier et de demain à l'École normale.

Salomon REINACH.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le dixième fascicule du *Cours de littérature* de M. Félix HÉMON vient de paraître chez Delagrave : il est consacré à Mme de Sévigné.

— Notre collaborateur M. Fr. GIRARD vient de faire paraître le quatrième volume de sa traduction du *Droit public romain* de M. Mommsen. Il ne lui reste plus qu'un volume à traduire pour avoir achevé ce grand et utile travail.

— M. l'abbé A. LOISY, professeur d'Écriture sainte à l'Institut catholique de Paris, cesse la publication de sa revue semi-mensuelle : *L'Enseignement biblique*. En deux années, elle a fourni une carrière bien remplie, et l'exégèse indépendante doit regretter de voir disparaître un recueil qui a semé bien des idées justes sur un terrain jusqu'ici stérile. M. Loisy a publié sous cette forme périodique : 1° *L'Histoire du texte hébreu de la Bible*, 316 pp.; 2° *Le livre de Job*, traduction française et introduction, 175 pp.; 3° *Histoire critique des versions de l'Ancien Testament*, 245 pp.; 4° *Les Évangiles synoptiques*, traduction et commentaire (s'arrête à l'épisode de la fille de Jaïr), 348 pp.; 5° *De la critique biblique*, leçon d'ouverture, 16 pp.; 6° *La question biblique et l'inspiration des Écritures*, 16 pp. Ces deux derniers articles tracent une ligne de conduite fort habile pour les exégètes qui veulent concilier la foi catholique et l'esprit scientifique; les savants qui sont en dehors de la foi pourront même y trouver quelques enseignements, parce que ces dissertations n'ont rien de commun avec les improvisations de publicistes incompétents. Enfin, il faut signaler des chroniques où les œuvres les plus importantes étaient étudiées dans des articles étendus. En cessant cette intéressante publication, M. Loisy obéit, paraît-il, aux injonctions de ses chefs. Il est à supposer que ce sont ses chefs immédiats;

car ce n'est pas chez lui que le pape va chercher les textes qu'il traduit et transforme dans ses encycliques en propositions condamnées.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 avril 1894.

Un télégramme de M. Th. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, arrivé trop tard pour être lu à la dernière séance, informe M. le Ministre de l'Instruction publique que l'hymne de Delphes a été exécuté avec grand succès devant le roi et la famille royale de Grèce. — Les fouilles ont été reprises; des inscriptions et des statues ont été découvertes.

M. Félix Ravaisson-Mollien communique les photographies de deux bas-reliefs antiques du musée de Lille. Ce sont deux stèles qui doivent avoir servi de décoration à des tombeaux; sur l'une et sur l'autre sont représentés une femme et un guerrier placé à sa gauche. Il faut ajouter ces deux pièces à la série nombreuse des imitations déjà connues d'un groupe que durent former dès une haute antiquité une déesse qui rappelle la Vénus de Milo et un héros qui rappelle le prétendu Achille de la collection Borghèse (auj. au Louvre).

M. Heuzey donne des nouvelles des fouilles françaises poursuivies à Tello (Chaldée) par M. de Sarzec, qui continue à explorer les couches archéologiques très antiques et répondant environ au quatrième millénium av. C. Il annonce la découverte de deux nouveaux fragments de la stèle des Vautours, monument qui offre les plus anciennes représentations militaires connues. Il signale, en outre, des inscriptions et une série de bronzes, parmi lesquels se trouvent deux têtes de taureaux aux yeux montés en nacre et en lapis.

M. Ménant remet à M. le secrétaire perpétuel, au nom de M. Chantre, un pli cacheté renfermant le récit des premières découvertes de cet explorateur en Cappadoce. M. Chantre part pour continuer ses recherches, et ce pli ne pourra être ouvert qu'à son retour et sur sa demande.

M. Louis Havet continue la série de ses observations sur les livres I et II des fables de Phèdre. Ce qui passe actuellement pour être le livre I se compose de deux parties distinctes. Les treize premières fables appartiennent effectivement au livre I, écrit du vivant de Séjan; le reste de ce livre est perdu. Quant aux dix-huit autres fables, elles doivent être rendues au livre II, écrit sous Claude; une trace de l'attribution véritable subsiste dans le manuscrit Rosanbo. La fable du Chien et du Trésor est la satire de quelque affranchi impérial, tel que Narcisse, Pallas, Polybius. La fable du Savetier devenu charlatan et celle de la femme qui accouche ne sont pas des apologues, mais des historiettes; le livre I ne contenait pas encore de récits de ce genre, et Phèdre en a inséré plusieurs dans le livre II pour lui donner plus de variété. Deux fables bizarres, où la brebis figure comme prêteuse ou comme emprunteuse, représentent une déviation de l'apologue, genre que le livre I devait présenter sous une forme plus pure. Une lacune du texte, entre les fables XIII et XIV, indique probablement le point où le tronçon subsistant du livre I se rencontre avec le tronçon du livre II.

M. Oppert continue l'exposé de la chronologie des destructions des temples de Jérusalem. La destruction du premier temple n'a pu avoir lieu que le vendredi 28 juillet ou le dimanche 27 août 587 av. C. Le Talmud prétend que le premier temple, comme le second, fut brûlé un dimanche; si cette tradition a un fondement historique, la date du 27 août est la vraie. Quant à la destruction du second temple par Titus, M. Oppert la place, contrairement à l'opinion générale, au dimanche 5 août 70. C'est le 10 Ab qu'elle eut lieu, comme celle du premier temple; or, la néoménie du mois d'Ab tombe le jeudi 26 juillet; c'est la seule date admissible. — Les erreurs combattues par M. Oppert ont été causées par une application inexacte de l'ère des Séleucides.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 23 avril — 1894

Sommaire : 182. Curtius-von Hartel, Grammaire grecque. — 183. Peter, Les auteurs de l'Histoire Auguste. — 184. Ravaisson-Mollien, Les manuscrits de Léonard de Vinci. — 185. Mueller-Walde, Léonard de Vinci. — 186. Tabarrini et Milanesi, Le traité de la peinture de Léonard de Vinci. — 187-188. Uzielli, Léonard de Vinci et trois dames milanaises; Léonard de Vinci et les Alpes. — 186. Beltrami, Le manuscrit de Léonard à la Bibliothèque Trivulce. — 190. Sabachnikoff, Les manuscrits de Léonard. — 191. Harrisse, A propos d'un manuscrit de Colomb. — 192. De Ruble, Mémoires et poésies de Jeanne d'Albret. — 193. Hueffer, Gustave III et sa mère. — 194. Douarche, La justice à Agen. — 195. Gros, Le comité de salut public. — 196. Pingaud, D'Antraigues, 2e éd. — 197. O. Hartmann, La campagne de Souvorov. — Chronique. — Académie des inscriptions.

---

182. — **Curtius-von Hartel.** Griechische Schulgrammatik. 21e édit. Leipzig, Freytag, 1891 ; VIII-304 p.

On connaît depuis longtemps en France et l'on apprécie justement en Allemagne les éditions successives de la *Grammaire grecque* de Curtius, données par M. W. von Hartel. La 21e édition ne diffère pas essentiellement de la 18e : la syntaxe y est un peu plus développée ou, pour mieux dire, un peu moins abrégée, et l'appendice (3e partie) consacré au dialecte homérique renvoie régulièrement aux paragraphes de la Grammaire. Une remarque en passant : où M. von Hartel a-t-il vu que ζ français = *ds* (page 4) ?

My.

---

183. — Hermann Peter. **Die scriptores Historiae Augustae, sechs litterar-geschichtliche untersuchungen.** 1 vol. in-8, 266 p. Leipzig, Teubner, 1892.

Ces six dissertations, ou plutôt ces six chapitres, portent sur les points suivants : personnalité des auteurs, plan et époque des écrits ; relation avec les sources ; composition des Vies et leur rattachement à la collection qui nous est parvenue ; les discours, citations et pièces ; la créance que méritent les récits ; discussion des opinions de Dessau, Seeck, Mommsen, et impossibilité que la compilation actuelle soit une œuvre de faussaire exécutée au temps de Théodose le Grand. Le livre étudie donc, en somme, toutes les questions générales que suscite l'*Histoire Auguste*. Né des longues recherches que la préparation de l'édi-

tion donnée par M. Peter a nécessitées, augmenté dans son plan et dans son étendue par l'entrée en lice de nouveaux adversaires, et spécialement de Mommsen, il porte la marque de son auteur : l'assurance, le ton tranchant, le peu de goût pour les vues trop nouvelles, pour les interprétations subtiles, pour ce qui sort décidément de l'appréciation en gros des écrivains anciens. C'est, avec cela, le plus important, selon nous, des travaux contemporains sur la matière ; et, dans l'ensemble, M. P. paraît plus près du vrai que les savants qu'il contredit. L'Histoire Auguste, seul récit qui nous reste pour tant de parties de l'époque impériale, méritait bien assurément, malgré son peu de valeur intrinsèque, que des esprits du premier rang lui consacrassent leurs efforts. Grâce à eux, nous arrivons à voir ce qu'il faut vraiment en penser, et quel secours on peut attendre d'elle.

Les auteurs, au moins les quatre premiers, à qui sont empruntées les biographies de l'Histoire Auguste, sont des païens, gens de cour, visant à plaire aux empereurs, n'ayant d'ailleurs que le développement d'esprit et la culture intellectuelle de rhéteurs des bas temps : ils représentent à Rome ce que sont les panégyristes en Gaule. Ils avaient tous écrit beaucoup plus que ce recueil ne contient d'eux, et travaillaient dans les dernières années du IIIe siècle et les premières du IVe.

L'étude des récits ou passages parallèles, dans ce que nous avons, conduit M. P. à établir que les conformités sont dues à l'usage de sources communes, Marius Maximus, la Chronique impériale ; il retrouve, dans plusieurs vies de Capitolin, trois narrés fondus entre eux, puis avec Hérodien. Il signale tout ce qui vient de Dexippe, d'Hérodien directement, et les rapports avec Eutrope, Aurelius Victor et autres ; et conclut que nos auteurs ont procédé par contamination, s'adressant de préférence aux écrivains contemporains des faits. Il est vrai qu'ils compilent fort mal, et que leur arrangement est défiguré par l'inexactitude, l'enflure et l'amplification qui leur sont habituelles, et par la maladresse avec laquelle ils amalgament. Toute cette analyse, entièrement neuve, est très remarquable. Il en résulterait que, Marius Maximus étant la source principale pour les biographies des empereurs, Hérodien et Cordus pour les biographies secondaires, la Chronique impériale est employée comme source accessoire, ainsi que le résumé de Dexippe et, occasionnellement d'autres écrits. Pour nous, nous avons peine à croire que toutes les autorités invoquées aient été effectivement consultées, et il doit y avoir là bien des citations de seconde main.

Suétone, ayant donné le modèle et créé le genre de la biographie impériale, avait eu des imitateurs. A mi-chemin entre lui et l'Histoire Auguste se placent Marius Maximus et Cordus, l'un pour les vies principales, l'autre pour les *obscuriores*, tous deux fort inférieurs à leur modèle, et, surtout le premier, très diffus. Lorsque, vers le temps de Dioclétien ou peu avant, on sentit le besoin de rajeunir et de grouper l'histoire des Empereurs, ils servirent de modèles et de sources à des

abréviateurs qui, à leur tour, ne les valaient pas. L'Histoire Auguste, exécutée par ordre supérieur sous Dioclétien et sous Constantin, avec des arrière-pensées dynastiques, fut confiée à des rhéteurs issus d'écoles où, depuis bien longtemps, tout sens historique était perdu, gens chez qui le besoin d'exactitude n'était pas plus impérieux que chez leurs contemporains : elle suivit naturellement la même voie. Enfin, peu avant 330, un dernier rédacteur fit une révision extrêmement superficielle, et donna au *Corpus* des Vies ainsi officiellement rassemblées la forme que nous lui voyons. Cet arrangeur final est lui-même l'un des auteurs des biographies du recueil ; on a pensé à Lampride, mais ce doit être Capitolin.

La *curiositas*, c'est-à-dire la recherche personnelle, la vérité du détail, la production de preuves, de témoignages authentiques et directs, est le mérite que s'attribuent, comme caractéristique, tous ces auteurs. Mais il s'en faut qu'ils justifient cette prétention, laquelle n'est d'ailleurs qu'une affaire de mode. Les citations, les pièces dont ils farcissent leurs pages, ne sont qu'un leurre. Ainsi tous les discours, particulièrement chez Trebellius et Vopiscus, sont de leur cru, comme chez les historiens de la grande époque ; il en est de même des lettres et de tous les autres prétendus originaux, quand ils ne les ont pas copiés chez un devancier ; et la « sixième armoire de la Bibliothèque Ulpienne » doit aller prendre place parmi les mystifications. Quant aux documents qui proviennent d'un écrivain antérieur, ils n'en sont pas plus véritables, leur fabrication est seulement plus ancienne. Même Marius Maximus, dans les suites de pièces justificatives qui accompagnaient ses biographies, avait dû accueillir bien des productions d'un âge où le discours impérial, le sénatusconsulte, le *titulus statuae* et tant d'autres types, autrefois strictement officiels, étaient plus ou moins devenus des genres littéraires cultivés dans le public, en même temps que l'histoire et le roman arrivaient presque à se confondre. Semblablement les *omina*, tout comme les détails de vie privée, surtout quand il s'agit d'empereurs peu connus, ces tas de particularités sans valeur, qui, même chez les grands écrivains d'autrefois, venaient souvent on ne sait d'où, sont presque toujours dans ces biographies, inventés suivant des formules, et deviennent, en quelque sorte, de style. Dans la première partie de l'Histoire Auguste, elles comblent le vide des Vies secondaires; dans l'autre, elles se répandent partout. Il n'y a de bon qu'un reste de compilation sobre, fragmentaire, dans les phrases brèves de laquelle se retrouvent des indications sûres, particulièrement chez Spartien, et aussi chez Capitolin dans la série Dioclétienne. Partout ailleurs, ce fond, quand il existe, est noyé sous l'enflure et le faux, et altéré par l'amour du bizarre, du scandaleux, de l'énorme. La *curiositas* romaine n'avait jamais eu l'esprit critique; ce n'était pas pour l'acquérir à une époque de telle misère intellectuelle. Tout cela est très vrai ; mais M. P. risquerait de donner, ce nous semble, une idée un peu absolue du néant de l'Histoire

Auguste. Ces falsifications elles-mêmes ont une valeur historique. Elles ont été exécutées suivant des données contemporaines, soit des écrivains, soit des sources, soit des faits, et, comme telles, elles renferment des détails intéressants et caractéristiques. Il y a là toute une série de renseignements bien utiles que la critique peut en extraire, tout comme elle a tiré de précieuses indications d'actes de martyrs faux, de récits fantastiques.

Nous ne saurions, dans ce court espace, faire tenir la discussion détaillée par laquelle M. Peter établit : premièrement contre Dessau, que ce n'est pas un écrivain unique et d'époque extrêmement basse qui se cache sous les six noms d'auteurs de l'Histoire Auguste ; secondement contre Mommsen, d'abord que ce n'est pas le diascévaste chargé du groupement du recueil qui a écrit, pour les compléter, les vies des co-césars et des usurpateurs, mais que celles-ci ont, comme les autres, divers rédacteurs primitifs, ensuite qu'il n'y a pas eu, après cette confection du *Corpus* biographique, un remaniement dernier au temps de Théodose, dans lequel un second diascévaste aurait, pour ainsi dire, fait œuvre personnelle en récrivant toute cette histoire, sauf à introduire plus ou moins adroitement des caractéristiques, ou soi-disant telles, pour chacun des auteurs à qui il lui plaisait d'attribuer ou de laisser chaque partie de l'ouvrage. Il n'y a eu qu'un seul travail d'arrangement. L'opération a consisté à choisir des Vies dans les écrits de biographes impériaux des temps de Dioclétien et de Constantin, sans doute celles qu'on trouvait rédigées suivant l'esprit le plus propre à plaire, à en former une série complète, à les soumettre à une révision qui n'a pourtant pas supprimé les différences individuelles. L'auteur de cette opération était lui-même un des derniers de ces biographes, et il a fait entrer dans son recueil quelques-unes de ses productions. Il travaillait vers 330, et le critique estime que c'est Capitolin.

La Blanchère.

---

184. — Charles Ravaisson-Mollien. **Les manuscrits de Léonard de Vinci.** Paris, Quantin, 1881-1891. 6 vol. in-fol.

185.— Mueller-Walde. **Leonardo da Vinci. Lebensskizze und Forschungen ueber sein Verhæltniss zur florentiner Kunst und zu Rafael.** Munich, Hirth, 1889 et suiv. 3 fasc. in-4. Prix de chaque fascicule : 4 m. 50.

186. — Tabarrini et Milanesi. **Trattato della Pittura di Leonardo da Vinci condotto sul cod Vaticano urbinate 1270.** Rome, Unione cooperativa editrice, 1890. In-4, XLIV-324 p. Prix : 12 fr.

187. — Gustave Uzielli. **Leonardo da Vinci e tre gentildonne milanesi del secolo XV.** Pignerol, tip. sociale, 1890. In-12, 45 p. (Extrait de la *Letteratura*.)

188. — Le même. **Leonardo da Vinci e le Alpi con sette carte antiche in fac simile.** Turin, Club alpin italien, 1890. In-8, 76 p. (Extr. du *Bollettino del C. A. I.*)

189. — Lucas Beltrami. **Il codice di Leonardo da Vinci nella Biblioteca**

del rincipe Trivulzio in Milano. Milan, Dumolard, 1891. 1 vol. in-fol. 35 p. Prix : 35 fr.

190. — **I Manoscritti di Leonardo da Vinci. Codice sul volo degli Uccelli e varie altre materie, pubblicato** da Teodoro SABACHNIKOFF. Trascrizione e note di Giovanni PIUMATI. Traduzione in lingua francese di Charles RAVAISSON-MOLLIEN. Paris, Rouveyre, 1893. 1 vol. in-fol. de 156 p. Prix : 80 fr.

Les dernières années ont marqué, tant en Italie qu'en France et en Allemagne, une recrudescence dans les recherches sur le génie le plus varié dont s'honore la Renaissance italienne. Ses manuscrits, trop longtemps négligés, ont, les premiers, profité de ce concours de bonnes volontés.

L'importance de l'œuvre scientifique de Léonard de Vinci est telle qu'il faut féliciter hautement, et non pas blâmer, comme on l'a fait parfois, les érudits qui se sont appliqués à la faire connaître jusque dans ses moindres détails. Assurément, le choix fait par M. Richter, dans *The literary works of Leonardo da Vinci*, est des plus judicieux ; mais lorsqu'il s'agit de ces recueils où tant de découvertes capitales sont demeurées ensevelies pendant des siècles, une publication intégrale et définitive s'impose. C'est la gloire de M. Charles Ravaisson-Mollien d'avoir le premier compris cette nécessité et de nous avoir donné *in-extenso*, en les accompagnant d'une traduction très fidèle et d'index très intelligemment conçus, les douze volumes conservés à la Bibliothèque de l'Institut[1].

L'exemple de M. Ravaisson n'a pas tardé à être suivi par un architecte et archéologue éminent de Milan, M. Beltrami, qui a publié, en une édition véritablement définitive, avec fac-similés, transcription et commentaire, le manuscrit conservé à la Bibliothèque Trivulce.

Le *Traité de Peinture* de la Bibliothèque du Vatican, compilé sur les manuscrits originaux de Léonard de Vinci, a fait, il y a quelques années, l'objet d'une publication fort érudite, due à M. Ludwig, qui l'a accompagnée d'une traduction allemande et de longs commentaires. La nouvelle édition, publiée par l' « Unione cooperativa editrice » de Rome, est enrichie d'une introduction rédigée par M. Tabarrini et d'une notice biographique rédigée par M. Gaetano Milanesi. Elle a l'avantage de mettre à la disposition du public italien une édition complète de ce traité qui, avant le travail de M. Ludwig, n'était connu qu'en partie.

L'Académie des Lincei, à son tour, a entrepris la publication du *Codex atlanticus*, conservé, comme on sait, à la Bibliothèque ambrosienne, et a confié ce travail à un artiste doublé d'un paléographe,

1. M. Charles Levêque a consacré à la publication de M. Ravaisson une série d'études approfondies dans le *Journal des Savants* (juillet 1882, janvier et mars 1885, mars 1890).

M. Giovanni Piumati. En attendant que les premiers fascicules de cette œuvre monumentale qui, m'affirme-t-on, sont tirés depuis longtemps, soient livrés au public, M. Piumati a associé ses efforts à ceux de M Ravaisson pour nous donner le *Traité sur le vol des oiseaux*, ou plus exactement, M. Piumati s'est chargé de la transcription et de l'annotation, M. Ravaisson de la traduction en français.

Le Mécène qui a conquis le précieux autographe de Léonard et qui l'a fait éditer avec un luxe si intelligent, M. Théodore Sabachnikoff, n'a pas moins de titres à notre gratitude. L'exemple de ce représentant du monde slave, qui se dévoue à la mise en lumière des œuvres du plus radieux génie de la Renaissance, est fait pour piquer l'émulation de nos amateurs français.

L'édition publiée sous les auspices de M. Sabachnikoff se distingue par un raffinement fait à la fois pour séduire et alarmer : un cahier, cousu dans le volume, reproduit en fac similé le manuscrit tout entier de Léonard, jusque et y compris la couverture, avec ses marbrures et ses salissures. Telle est la perfection de cette reproduction qu'au premier coup d'œil on croit avoir devant soi l'original même. Ce tour de force a été réalisé par la maison Angerer et Gœschl de Vienne, qui n'en est plus à faire ses preuves en pareille matière. C'est elle qui a publié en 1891 le fac-similé du *Missale Glaloliticum Hervoiae ducis Spalatensis*. Bibliophiles et paléographes devront désormais se tenir sur leurs gardes : les plus exercés pourront s'y laisser prendre.

Je suis heureux d'annoncer aux lecteurs de la *Revue critique* que MM. Ravaisson et Piumati ne considèrent pas leur tâche comme finie : ils se proposent de commencer prochainement la publication des manuscrits de Léonard conservés en Angleterre.

Tandis que MM. Ravaisson, Beltrami et Piumati s'attaquaient à l'œuvre écrit de Léonard, d'autres chercheurs, italiens, français, allemands, ont pris pour objectif l'étude, soit de la vie, soit de l'œuvre peint et dessiné du maître.

L'ouvrage de M. Séailles [1] a été analysé ici-même [2]. Je me bornerai donc à rappeler avec quel succès le très distingué professeur de la Sorbonne s'est attaqué entre autres à l'esthétique et à la philosophie de Léonard. Il a mis dans cette étude, avec la chaleur qu'il a puisée dans son ardent amour de l'art, une grande force de pénétration et de dialectique. C'est la première fois que cette partie de l'œuvre de Léonard a été soumise dans notre pays à un examen aussi approfondi.

M. Uzielli, à qui nous devons tant de précieuses découvertes sur la vie

1. *Léonard de Vinci, L'artiste et le savant. Essai de biographie psychologique.* Paris, Perrin et Cie, 1892.
2. Voy. la *Revue critique*, 1892, t. II, p. 24.

de Léonard, nous apporte de nouvelles contributions dans les deux plaquettes mentionnées en tête de ce compte rendu. Il y étudie la biographie des maîtresses de Ludovic le More pourtraites par de Vinci, et examine ses travaux géologiques et géographiques sur les Alpes. Les connaissances spéciales de M. Uzielli lui ont permis de traiter ce second chapitre avec une compétence toute particulière.

On ne saurait nier que l'ouvrage consacré à Léonard par le D^r^ Müller-Walde ne témoigne de recherches très diligentes et n'ait mis en lumière une foule de matériaux nouveaux, notamment d'excellents facsimilés de dessins. Malheureusement, l'auteur a sacrifié plus qu'il ne convient à la passion des hypothèses et des conjectures, confondant à tout instant les inspirations de sa fantaisie, des inspirations plus ou moins ingénieuses, avec la certitude objective, la certitude absolue. De là vient que ses conclusions doivent être combattues sur une infinité de points. C'est ainsi qu'il a tenté de soumettre l'œuvre dessiné de Léonard à un classement chronologique rigoureux. Or, j'ai le regret, tout en rendant justice aux efforts de l'auteur allemand, de considérer sa tentative comme absolument prématurée. Dans certains cas, il s'est certainement trompé de dix, quinze, peut-être même vingt années. Voici un exemple de ces erreurs : M. Müller-Walde place en 1472-1473 l'exécution de la tête de Vierge de la collection de Christ Church à Oxford : eh bien, ce dessin se rapporte (ce que M. Müller-Walde n'a pas vu), à *la Vierge aux rochers;* il n'a, par conséquent, pris naissance que vers 1480.

Si, au sujet de la date assignée à *la Vierge aux rochers*, j'ai le plaisir de me trouver d'accord avec M. Müller-Walde, j'ai le regret de me séparer de lui — et je ne suis pas seul à partager cette manière de voir — en ce qui touche l'authenticité même de cette composition célèbre. Tandis que M. Müller-Walde considère l'exemplaire de la National Gallery de Londres comme l'original, je revendique au contraire ce titre pour l'exemplaire du Louvre, qui, soit dit entre parenthèses, sort de la collection de François I^er^, souverain assez bien placé, on l'avouera, pour posséder des œuvres authentiques de Léonard. J'ai exposé à diverses reprises déjà les arguments qui militent en faveur de ma thèse : on me dispensera d'y revenir ici.

Plus d'une autre attribution de M. Müller-Walde rencontrera des incrédules. C'est ainsi qu'il a énergiquement revendiqué pour Léonard le saisissant et énigmatique bas-relief du South-Kensington-Museum, *la Discorde*. Or voilà que M. Bode, dont M. Müller-Walde sera le premier à reconnaître l'autorité, se prononce en faveur de Verrocchio, le maître de Léonard (*Archivio storico dell' arte*, 1893, p. 84).

Par contre, malgré toute son ardeur, plus d'une œuvre authentique de Léonard a échappé à l'auteur allemand. Parmi les plus étranges de ces lacunes je signalerai l'omission d'un superbe dessin conservé en

Allemagne même, au Musée de Cologne, une étude pour l'*Adoration des Bergers*. Cette esquisse, inconnue à M. Müller-Walde, a été publiée par moi dans l'*Archivio storico dell' arte* de 1892.

On est également en droit de reprocher à M. Müller-Walde ou d'ignorer ou de passer sous silence les travaux de bon nombre de ses prédécesseurs; l'apparatus bibliographique, d'ordinaire si soigné dans les ouvrages d'outre Rhin, ne brille que par son absence.

M. Müller-Walde, que je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement, voudra bien excuser ces observations. Les réserves que je viens de formuler, et dans l'expression desquelles je crois ne m'être pas écarté des règles de la courtoisie que l'on se doit entre confrères, ne m'empêchent pas de reconnaître quelle somme de découvertes il a condensées dans ses trois premiers fascicules. Puisse la suite de la publication, qui est interrompue depuis trois ans, ne pas se faire attendre trop longtemps!

Je ne quitterai pas l'ouvrage de M. Müller-Walde sans signaler la rare perfection des illustrations qui accompagnent son texte : elles font le plus grand honneur au goût de son éditeur, M. le docteur Georges Hirth. C'est la première fois que les dessins de Léonard sont reproduits avec une telle précision et dans des conditions de bon marché aussi exceptionnelles.

Comparé à ce que notre génération a fait pour Léonard de Vinci, ce qui reste à faire est propre à décourager le travailleur le plus acharné. En dehors de la publication du *Codex atlanticus*, commencée par l'académie des Lincei et de celle des manuscrits d'Angleterre, projetée par MM. Ravaisson et Piumati, l'œuvre scientifique du maître attend l'intervention d'une série de savants spéciaux, qui seuls pourront en mettre en lumière l'intérêt. Une autre tâche qui s'impose est le catalogue raisonné de l'œuvre dessiné. Je m'applique depuis de longues années à ce travail, mais sans m'en dissimuler la complication et la difficulté. En pareille matière, l'effort d'un seul est peu de chose. Notre génération peut du moins se féliciter d'avoir, mieux que ses aînées, compris quel devoir de réparation la postérité avait à remplir vis-à-vis du Vinci et d'avoir dans ce but organisé le travail collectif.

E. Müntz.

---

191. — **A propos d'un manuscrit du Ministère des Affaires étrangères.** Christopher Columbus his own Book of Privileges, 1502. Photographic facsimile of the manuscript in the Archives of the Foreign Office in Paris now for the first time published, with expanded text, translation into English and an Historical Introduction. The Transliteration and Translation by George Barwick, B. A., of the British Museum. The Introduction by Henry Harrisse. The whole compiled and edited with preface by Benjamin Franklin Stevens. London : 4 Trafalgar Square, Charing Cross; B. F. Stevens. — Paris, H. Welter, 59, rue Bonaparte, 1893. In-fol. de LXVI et 284 pages, 2 planches tirées hors texte.

Lorsqu'en 1880, grâce à Saint-Simon et à M. de Freycinet, les

archives du Ministère des Affaires étrangères furent sérieusement mises à la portée des historiens, on vit revenir à la lumière du jour, non sans grand étonnement, de superbes archives de la République de Gênes, disparues depuis quatre-vingt-six ans. Les Génois étaient persuadés que ces précieux documents, pour la plupart transcrits sur peau de vélin, avaient été détruits par le batteur d'or : minotaure bien connu des vieux parchemins. De là une satisfaction assez naturelle quand on apprit qu'ils existaient toujours et se trouvaient intacts.

La joie ne fut pas d'abord sans mélange. Un haut fonctionnaire de l'Instruction publique, loquace et routinié, voulait que ces éléments d'une grande histoire qui est encore à écrire, restassent cachés à tous les mortels. L'âge d'or, à ses yeux, était derrière nous, en ces temps fortunés, par exemple, où les archivistes du Ministère refusaient la communication d'un Grégoire de Tours, craignant sans doute de divulguer des secrets d'État. Mais une voix autorisée se fit entendre. C'était celle d'un véritable savant, à l'esprit clair et précis, que de pareilles balivernes ne sauraient séduire. « Des archives qu'on ne peut montrer, autant ne pas les avoir », dit-il. Son opinion prévalut et, sans qu'on se vît forcé, comme naguère, de faire venir le commissaire de police pour arracher les clefs des mains du conservateur récalcitrant, les portes furent enfin ouvertes. Et ouvertes elles resteront, probablement jusqu'au jour où les jeux de la politique et du hasard ramèneront un académicien au palais du quai d'Orsay. Nous n'aurons plus alors qu'à prier tous en commun afin que la Providence envoie, une fois encore, pour diriger le Ministère des Affaires étrangères, un ingénieur des ponts et chaussées.

Pour parler seulement aujourd'hui des archives de Gênes, le spectacle qui s'offrit à la vue par cette belle journée de printemps ne pouvait que faire tressaillir d'aise le savant épris de l'histoire des républiques italiennes au moyen âge, le Français surtout désireux de retracer le beau rôle de son pays dans l'établissement de l'administration génoise au xv^e^ siècle. Sur une table gisait un monceau de liasses et de registres. C'étaient les ordonnances du maréchal de Boucicault, qui assurèrent la prospérité de la République pendant si longtemps; les *Libri jurium* au grand complet : collection sans pareille de chartes, de brefs pontificaux, de concessions impériales et royales, de lois et de traités transcrits dès 1229 par l'ordre du podestat Jacopo Balduino et continuée par ses successeurs jusqu'en 1635; les annales de Caffaro-Cashifellone et celles de Giorgio Stella en leur texte le plus ancien; une masse de notes et d'extraits précieux faits par Federico Federici, le Gaignières génois; enfin, surmontant cette pile de documents inestimables, un simple volume, de piètre mine, relié en peau de gant par les soins du Ministère, et renfermant les privilèges que Ferdinand et Isabelle accordèrent à Christophe Colomb pour le récompenser de la découverte du Nouveau Monde, privilèges réunis par ses ordres, sous ses yeux, à Séville en

1502. C'est ce cartulaire, miraculeusement retrouvé, qu'un éditeur américain, aussi généreux qu'artiste, vient de reproduire en fac-similé à Londres, d'une façon admirable, avec notes et commentaires intéressants. Mais que le lecteur se rassure; nous n'allons lui parler ni de Christophe Colomb ni de la découverte de l'Amérique. Il s'agit de tout autre chose.

Une des premières pensées qui vint à l'esprit lorsqu'en 1892, à l'occasion du quatrième centenaire de ce mémorable voyage, on exposa le *Codex Colombinus* dans une des salles de la Bibliothèque nationale, fut de se demander comment ce manuscrit se trouvait être la propriété du Ministère des Affaires étrangères et, par ricochet, pourquoi des archives génoises en bloc étaient dans le même cas. C'est une des petites énigmes que dernièrement on a essayé de résoudre et qui n'est pas sans intérêt, car elle se rattache à l'idée malencontreuse qu'eut Napoléon Ier de réunir à Paris les archives de tous les pays qu'il avait conquis et d'y adjoindre plus tard celles de l'Europe entière.

En même temps que l'empereur adoptait les plans de l'immense palais [1] qu'il voulut élever à l'angle du quai d'Orsay et de l'avenue de la Bourdonnais d'aujourd'hui, construction arrivée à 2 mètres au-dessus du sol lorsqu'on arrêta les travaux en 1816, ordre fut donné de faire venir à Paris les archives de l'Espagne, de l'Italie, de l'Autriche, de la Belgique, de la Hollande, du Piémont, de Gênes. Les généraux français envoyèrent ces documents en masse et avec un tel zèle qu'il fallut le modérer. Nous ne saurions dire que c'est une des plus belles pages de l'histoire de France, mais l'opération ne manquait pas de pittoresque. A Rome, par exemple, ce fut un sujet d'étonnement de voir défiler dans les rues ces longs convois de chariots tirés par quatre mulets et six bœufs, chargés de caisses qui semblaient monter aux nues, conduits par des Romains aux grands chapeaux, escortés par la gendarmerie française et accompagnés du garde des archives pontificales [2]. Quand on songe qu'au 7 octobre 1810, il y avait déjà en place dans les combles de l'hôtel Soubise deux mille deux cent six caisses de documents venues de Vienne et douze mille cent quarante-sept envoyées de Rome, sans parler d'autres villes mises à contribution avec non moins d'enthousiasme, et qu'il continuait à en venir d'Autriche, du Tyrol, de l'Espagne, de l'Italie, à peu près de la même manière, on s'imagine facilement l'effet que devait produire sur les populations ce roulage d'un nouveau genre. L'archiviste espagnol seul refusa d'accompagner ses archives : refus qui l'honore. Le fier Castillan ne voulut pas non plus les reprendre : conduite également admirable, — car elle nous évite un long et dangereux voyage quand nous devons consulter certains documents de Simancas.

Les archives génoises dont nous nous occupons en ce moment sem-

---

1. Archives nationales. Mss. n° III, Seine, 1089.
2. Marquis de Laborde, *Monuments historiques*, 1866; introduction, p. CVIII.

blent au premier abord s'être trouvées parmi celles qui cheminèrent ainsi sur les grandes routes de 1810 à 1812. Cette hypothèse s'appuie sur une série de circonstances plausibles.

Le 13 août 1811, Daunou, garde général, fut chargé de se transporter dans les départements au-delà des Alpes, pour examiner les différents corps d'archives ayant appartenu à des États séparés et reconnaître ceux qui paraîtraient susceptibles d'être réunis aux Archives de l'Empire.

Il est à Gênes du 30 août au 7 septembre 1811.

Le 30 novembre 1812, dans cette ville, Charbonel frères, donnent une décharge ainsi conçue :

« Nous soussignés agens généraux des transports de la Marine et du Ministère de l'Intérieur, certifions avoir reçu de Mons. Raimondo, archiviste de la Préfecture de Gênes, tous les papiers, registres et titres énoncés au présent état, renfermés dans cent dix caisses, lesquelles ont été adressées à Mons. Daunou, selon les instructions de Mons. Fortin, entrepreneur général du susdit transport. »

Au 18 janvier 1813, Daunou imprime, avec une satisfaction évidente, dans un de ses rarissimes *Tableaux systématiques des Archives de l'Empire*, que l'hôtel Soubise possédait, rangées sur des rayons, trois mille deux liasses de documents liguriens.

Il y eut sans doute, entre septembre 1811 et novembre 1812, d'autres envois d'archives liguriennes, car lorsque le 22 avril 1816, le chevalier de la Rue, successeur de Daunou dans les fonctions de garde général, remit au signor A.-L. Costa les archives réclamées par le roi de Sardaigne, en conséquence du traité de Vienne, le mandataire piémontais signa un reçu pour « cent cinquante et une caisses contenant les archives de Gênes et une partie de celles de la Savoie et du Piémont ». Quarante et une caisses avaient donc été envoyées en France de Gênes ou de Turin, et remises à Daunou, outre celles que Charbonel frères expédièrent en 1812.

Les *Libri jurium*, les *Statuta civilia* de Boucicault, le cartulaire de Colomb, etc., etc., se trouvaient-ils au nombre des documents expédiés de la sorte? Pour répondre à cette question il faudrait avoir une liste complète des archives enlevées. A Gênes, on ne possède que des états sommaires où ne figure pas une seule de ces pièces. Il est possible qu'on soit plus riche au quai d'Orsay, ou dans la rue des Francs-Bourgeois, mais nous laissons à penser comment serait reçu celui qui, voulant trop savoir, viendrait frapper à la porte du sanctuaire désigné dans ces palais sous le vocable innocent et élastique de « secrétariat »!

Avec de si maigres données le problème n'admettait pas de solution. On pouvait seulement présumer que les archives génoises du Ministère n'étaient jamais venues à l'hôtel Soubise; autrement, on les aurait rendues au signor Costa avec les autres, ou si M. de la Rue les avait oubliées, pour ne s'en souvenir que beaucoup trop tard, elles y seraient encore, comme une partie importante de Simancas.

. . . .

Le fait est que ce n'est pas de ce côté qu'il fallait attaquer la question. On devait d'abord se demander si la spoliation des archives étrangères ne s'était pas opérée de différentes façons, à diverses époques de la république ou de l'empire et, pour nous servir d'un euphémisme, en vertu de principes variés. On eut vu alors que parmi les dépouilles opimes les plus recherchées par le gouvernement français, république, directoire, consulat ou empire, se trouvaient les manuscrits rares et précieux. Sur les traces des armées victorieuses arrivaient des savants qui exploraient avec soin et compétence les bibliothèques et les dépôts d'archives des pays annexés. Le choix était toujours judicieux. Laissant de côté les antiphonaires et la théologie qui encombraient alors les collections des provinces rhénanes, de la Belgique et de l'Italie, ces malins érudits jetaient leur dévolu sur les pièces intéressant l'histoire, la littérature ou les arts, ne touchant aux scholastiques, voire aux Pères de l'Église, seulement lorsque ces vénérables paperasses étaient ornées de belles miniatures, — ainsi qu'il convenait à l'esprit nouveau. Était-ce sous l'empire de ces procédés, devenus déjà traditionnels, et non en vue de la création d'un dépôt d'archives européennes, que les documents génois furent pris, emballés et expédiés à Paris?

Même dans ces conditions, il importait de savoir quand, par qui, sous quelle forme, en vertu de quels ordres la spoliation avait été faite; enfin pourquoi le Ministère se trouvait en avoir bénéficié au préjudice des refuges naturels de semblables documents : la Bibliothèque nationale, les Archives, l'Institut. Ces petites énigmes historiques furent encore plus difficiles à tirer au clair que les autres.

De tous temps on s'est imaginé que des manuscrits perdus d'auteurs célèbres se trouvaient cachés en Orient et en Italie. Dernièrement c'était à Samarcande, hier à la Corne-d'Or. Au commencement du siècle, les orientalistes indiquaient de préférence l'Office de Saint-George et le Palais ducal, à Gênes. Cette idée leur était venue en se rappelant les nombreuses incursions des Génois chez les Sarrasins au moyen âge et les colonies qu'ils possédèrent pendant plusieurs siècles à Constantinople et sur la Mer Noire. Pour savoir à quoi s'en tenir, Napoléon Ier ordonna qu'on fît des recherches dans les archives de Gênes, ville alors occupée par les Français. L'Institut confia cette mission à M. Sylvestre de Sacy, qui partit en 1805. C'est le seul voyage que ce savant fit jamais hors de France.

A peine arrivé à Gênes, il se mit en rapport avec M. Bureaux de Pusy, préfet de cette ville, qui sur l'ordre de Lebrun, introduisit l'illustre orientaliste dans l'*Archivio segreto*, M. de Sacy a raconté cette première visite en ces termes :

« Deux armoires m'avaient été désignées par quelques renseignements particuliers, comme l'endroit sur lequel je devais diriger principalement mon attention..... C'est là que se trouvent..... le manuscrit des annales de Caffari, les privilèges accordés à Christophe Colomb par les rois

d'Espagne et donnés aux archives en 1670 par Louis Oderico, les collections précieuses de Federico Federici, Roccatagliata et autres; le recueil manuscrit en onze volumes in-folio, intitulé, *Liber jurium.* »

Ce sont bien les documents qui se trouvent aujourd'hui aux Archives du Ministère des Affaires étrangères, et quoique M. de Sacy en ait rédigé à Gênes même un état sommaire et appelé l'attention de l'Institut sur leur importance quand il revint à Paris, on n'est nullement fondé à croire que l'illustre savant eut une part quelconque dans leur enlèvement du Palais ducal. L'assertion des rédacteurs du programme officiel de la *Raccolta Colombiana* que ces pièces, ou tout au moins le cartulaire de Colomb, qu'on ne sépara cependant pas du reste « fu trasportato nel 1811 a cura del celebre Silvestro de Sacy », est certainement controuvée.

M. de Sacy revint en France dans l'hiver de 1805-1806 et ne retourna jamais en Italie. Lorsqu'en juillet 1807, il lut à la classe d'histoire et de littérature ancienne de l'Institut son rapport sur les recherches faites dans les archives de Gênes, en exécution des ordres du Gouvernement et de la délibération de cette classe du 14 thermidor an 13, ces archives se trouvaient encore toutes au Palais ducal. Et, à ce propos, après avoir exprimé le vœu qu'on publiât un certain nombre de documents génois intéressant l'histoire du Commerce et de la Navigation, choisis parmi les *Libri jurium* en particulier, pour faire suite au *Corps Diplomatique* de Dumont, M. de Sacy tint un langage qui mérite d'être rapporté :

« Je l'ai déjà insinué et je le répète, le travail dont il s'agit ici ne peut être bien fait qu'à Gênes; il n'y manque point de personnes capables de l'exécuter à la satisfaction du public éclairé. Il n'y a point de doute qu'un semblable recueil n'acquière un nouveau mérite, s'il est fait par des hommes qui, au désir d'attacher leurs noms à une collection recherchée, joindront encore cet orgueil national qui se plait à retracer les anciens titres de gloire de la patrie. » (*Moniteur,* 7 juillet 1807, p. 728).

L'homme qu'animaient de tels sentiments certes n'est pas celui qui eût jamais spolié un pays de ses archives!

L'auteur de l'introduction du livre dont nous donnons le titre en tête de cet article, avait bien vu que les archives génoises du quai d'Orsay avaient été enlevées après 1807 et avant 1811, mais sans pouvoir se rendre compte des raisons de cet enlèvement en particulier et de l'envoi insolite au Ministère des Affaires étrangères. Il n'ignorait pas non plus la note de l'opuscule publié à Gênes par Canale en 1857 et rapportant qu'on avait envoyé à Paris, le 9 septembre 1808, vingt-cinq caisses d'archives génoises, que cet écrivain disait avoir contenu : « gli originali delle storie di Genova, e molte carte relative a diverse legazioni ». Cette indication était importante, mais vague, car elle ne renfermait ni connaissement, ni liste, ni titres de manuscrits. Le chiffre élevé de l'expédition n'indiquait pas non plus un envoi spécial des documents qui

nous occupent, car ceux-ci eussent pu tenir dans trois ou quatre caisses seulement.

C'est sur l'avis de M. de Gerando que la mission de 1805 avait été confiée à M. de Sacy, son collègue à l'Institut. Il se trouvait à Gênes dans l'année 1808, en qualité de membre de la Junte chargée de réorganiser le royaume d'Étrurie, et les caisses dont parle Canale furent adressées, d'après lui, au ministère de l'Intérieur, ministère dont M. de Gerando était alors Secrétaire général. Ces données portèrent M. Harrisse à voir plus qu'une coïncidence entre ces faits, mais il n'osa pas se prononcer.

L'*Historical Introduction to Columbus's Cartulary* était déjà sous presse lorsque M. H. découvrit dans un livre publié à Rome en 1890, une correspondance permettant de serrer la question de plus près. Ces lettres lui avaient échappé parce qu'elles provenaient de Gênes et qu'il avait reçu l'assurance depuis quatorze ans qu'on ne trouverait dans les archives de cette ville aucune pièce pouvant servir à identifier le contenu des caisses envoyées à Paris de 1808 à 1811. Ce qui nous semble moins excusable, c'est après s'être imaginé de consulter sur ce sujet les Mémoires de Metternich, de ne pas avoir songé à parcourir la correspondance de Napoléon Ier. M. Harrisse y eût découvert le point de départ d'une série de faits conduisant à la solution du problème, et aussi curieux qu'inattendus.

En effet, c'est Napoléon seul qui a eu l'idée d'enlever cette partie des archives de Gênes, dès 1808, et non pour enrichir les collections de la France, encore moins afin de les incorporer dans les Archives européennes, que d'ailleurs il ne méditait pas encore de créer, mais tout simplement pour faire le livre que Joseph Reinach vient d'écrire!

Voici cette curieuse correspondance :

A M. de Champagny, Ministre des relations extérieures.

Saint-Cloud, 28 mars, 1808.

M. de Champagny, faites faire un travail particulier sur les archives de Venise, de Sardaigne et de Gênes. Ces archives devront être transportées à Paris. On en extrairait tout ce qui serait susceptible d'être publié, tendant à justifier la conduite du gouvernement français depuis Charles VIII...

NAPOLÉON.

(D'après l'original, Archives des Affaires étrangères; publiée dans la *Correspondance de Napoléon*, t. XVI, p. 446, n° 13692).

Paris, 25 juillet 1808.

Le Ministre de l'Intérieur comte de l'Empire, à Monsieur le Préfet du département de Gênes.

Monsieur le Préfet S. Ex. Monsieur le Ministre des relations extérieures me mande que Sa Majesté lui a ordonné un travail important sur la partie des archives de l'ancien État de Gênes relative aux affaires étrangères. L'Empereur supposait cette partie des archives déjà réunie aux archives du Ministère qu'elles intéressent.

Vous jugerez par là, Monsieur le Préfet, de la célérité qui doit être apportée dans le choix de ces papiers dans leur envoi à Paris. Veuillez, je vous prie, m'indiquer les moyens d'exécution les plus prompts et les plus convenables; je m'empresserai d'adopter vos propositions en ce qui dépendra de moi.

J'attends votre réponse dans le plus bref délai.

Recevez, etc.

CRETET.

(*Annali Genovesi di Caffaro a cura di Luigi Belgrano.* Roma, 1890, in-8°, p. XLIV).

Gênes, 8 août 1808.

Le Préfet du département de Gênes à Monsieur le Ministre de l'Intérieur.

Je me suis fait rendre compte de la situation des archives pour la prompte exécution des ordres contenus dans votre lettre du 25 juillet, et d'après lesquels toute la partie relative aux affaires étrangères de l'ancien Gouvernement Gênois et Ligurien devrait être transférée à Paris dans le Ministère des relations extérieures.

Ce travail peut être exécuté avec même promptitude et activité, pour la partie des archives qui a été conservée en ordre; mais il exigera plus de tems pour recueillir tout ce qui appartient à cet objet pendant les dernieres années de ce Gouvernement, et surtout au moment de sa réunion, où ces archives furent entièrement abandonnées.

On ne peut calculer que approximativement la dépense à faire pour la partie qui peut se transporter sur le champ : on peut supposer qu'elle nécessitera trente ou quarante caisses, dont le prix de chacune peut être évalué à 16 fr., et qu'il faudra y employer un homme ayant la connaissance des archives, avec deux commis, pendant deux mois au moins. Ces archives sont sans répertoire, et je crois nécessaire d'indiquer sommairement la nature et l'objet des liasses volumineuses que contiendra chaque caisse : ainsi cette premièie dépense serait donc composée comme il suit :

Un chef pour deux mois de traitement	L. 300
Deux commis pour idem.	» 320
Emballage de quarante caisses à 16 francs	» 640
Pour frais de bureau	» 40
TOTAL	L. 1300

Je ne comprends point dans cette dépense les frais de transport. Je suivrai en cela les ordres que vous me donnerez en livrant les caisses au commissionnaire qui pourrait m'être désigné.

Quant à la seconde partie des archives, il est impossible de rien proposer à cause de leur état : on ne pourrait que continuer aux employés le traitement indiqué, jusqu'à l'entière expédition de cette partie des archives.

Je n'entre pas dans les plus grands détails, parce que votre lettre ne me paraît qu'indiquer un simple envoi.

Si V. E. pourrait désirer quelque chose de plus, elle ne doit pas douter de mon dévouement et de mon empressement à remplir ses intentions.

J'ai l'honneur de vous saluer.

LA TOURRETTE.

(*Idem opus*, pp. XLIV-XLV).

Paris, 25 août 1808.

Le Ministre de l'Intérieur, etc.

Monsieur le Préfet, je m'empresse de vous transmettre copie de la lettre que S. Ex. Monsieur le Ministre des relations extérieures vient de m'adresser, d'après les renseignements que vous m'avez fournis et que je lui avais communiqués, sur l'état actuel des archives de l'ancien Gouvernement Ligurien, relatives à ses relations politiques. S. Ex. désire que la partie de ces archives, qui est actuellement en ordre, soit sur le

champ transportée à Paris; et je vous prie de veiller à ce que ses intentions soient remplies.

Recevez, etc.

(Ibidem). CRETET.

Gênes, 10 septembre 1808.

Le Préfet de Gênes à S. Ex. le Comte de l'Empire, Ministre de l'Intérieur.

Je me suis empressé d'exécuter les ordres de V. E. contenus dans sa lettre du 25 août dernier et j'expédie aujourd'hui par la voie de MM. Charbonnel frères commissionnaires à Gênes, vingt-cinq caisses remplies dans les archives de l'ancien gouvernement Ligurien de tout ce qui peut intéresser le Ministère des relations exterieures. Ce transport est fait sur un traité passé avec les dits frères Charbonnel, dont j'ai l'honneur de vous adresser une double expédition, contenant chacune le n° des caisses, les matières qu'elle renferment et leur poids.

J'ai fait mettre dans l'encaissement et emballage tous les soins possibles et j'ai même constitué l'entrepreneur responsable de tout événement: je serai bien flatté si je pouvois apprendre que tout est arrivé intact. Je desirerois bien aussi que l'entrepreneur, aussitôt après la remise des caises et leur reconnaissance, fût payé à Paris, conformément au traité.

J'observerai que le nombre des caisses auroit pu être beaucoup plus considérable si j'avois expédié les parties des archives, dont l'une concerne toutes les affaires de l'île de Corse; la seconde, les confins ou limites du territoire Ligurien dans toutes ses diverses progressions, en remontant jusqu'au 10e siècle et la troisième enfin, dont les cahiers intitulés *Litterarum* contiennent une correspondance sur toute sorte de matières. Mais les trois parties auraient plus que doublé le nombre des caisses. Elles sont aussi en ordre que possible.

Veuillez, je vous prie, me faire connaître les intentions du Ministre des relations extérieures à ce sujet.

(Ibidem). LA TOURRETTE.

Bien qu'aux termes de cette dernière lettre, l'envoi fût accompagné d'une double expédition contenant chacune le n° des caisses et les matières qu'elles renfermaient, il n'existe pas de liste des documents expédiés à cette occasion, et nous croyons même qu'il n'y en a jamais eu. Mais une note portée en marge, énonçant que les trois premières caisses contenaient « des monuments d'histoire, littérature et politique », et « les objets sur lesquels M. de Sacy avait demandé des renseignements de la part de l'Institut », enfin, le contrat passé avec Charbonel frères le 7 septembre 1808, dont l'original, nous dit-on, est à Gênes, et stipulant que « ces caisses seront déposées dans les cours du Ministère des relations extérieures au 10 octobre prochain », ne laissent aucun doute sur la provenance des archives génoises qui se trouvent aujourd'hui au palais du quai d'Orsay.

Ces archives sont le contenu des trois caisses en question et une partie des documents qui, sur l'initiative de Napoléon Ier et par son ordre, furent enlevées du Palais ducal de Gênes, expédiées à M. de Champagny, hôtel Galiffet, 84, rue du Bac, le 10 septembre 1808, et déposées dans la cour de l'hôtel de Maurepas, adjacent, 75, rue de Grenelle, aux soins de M. d'Hauterive, garde du dépôt, un mois après. L'empereur

les fit venir uniquement pour qu'on rédigeât, avec pièces à l'appui, « un mémoire tendant à justifier la conduite du gouvernement français en Italie depuis Charles VIII ».

B. A. V.

---

192. — **Mémoires et poésies de Jeanne d'Albret,** publiés par le baron de Ruble. Paris, Em. Paul, Huart et Guillemin, 1893. Grand in-8 de XIII-240 p.

M. de Ruble rappelle, en son *Avertissement*, que les *Mémoires* de Jeanne d'Albret ont été signalés par les historiens du XVI[e] siècle qui se sont occupés de la vie de cette grande princesse, notamment par Olhagaray, historiographe de Henri IV, par Nicolas de Bordenave, ministre béarnais, chargé par Jeanne d'Albret elle-même d'écrire l'histoire de la Navarre, par d'Aubigné, par Regnier de La Planche, par Palma Cayet, un des biographes en titre du Béarnais. A tous ces témoignages qu'il produit ou résume, M. de R. ajoute celui de Bayle, « le plus érudit des chercheurs » *(Dictionnaire critique*, article *Jeanne d'Albret).* Le P. Griffet seul a combattu l'authenticité de l'autobiographie de Jeanne. M. de R. n'a pas de peine à démontrer que les arguments de cet annotateur de l'*Histoire de France* du P. Daniel sont de peu d'importance. « Nous avons sous les yeux, dit-il (p. VII) un document de premier ordre, un récit original de la plus grande valeur, aussi digne d'intéresser les historiens que de charmer les admirateurs de la reine de Navarre. » Il apprécie fort bien « l'ardent réquisitoire » de Jeanne contre ses ennemis, ce réquisitoire que le P. Griffet appelle un *libelle* tant il le trouve passionné, injuste, haineux [1]; l'éditeur fait valoir le mérite littéraire des *Mémoires* de la mère de Henri IV qui « procèdent par bonds, comme un torrent impétueux », où la verve brille beaucoup plus que l'impartialité, et qui « gagnent en mouvement ce qu'ils perdent en autorité ». M. de R. a bien fait de réimprimer « le récit le plus vif de la seconde moitié du XVI[e] siècle », qui était perdu, enseveli dans un gros et rare volume de 1570 [2]; il a pu (p. XIII) le présenter « comme un document nouveau ». Il l'a édité comme il sait éditer les textes du XVI[e] siècle, c'est-à-dire à merveille, faisant précéder l'apologie de la mère de Henri IV de sommaires analytiques, l'entourant de notes abondantes, excellentes, qui éclaircissent toutes les difficultés [3]. On peut dire sans aucune exagération que l'intérêt des Mémoires est doublé par l'intarissable érudition du commentateur.

---

1. M. de R. reconnaît (p. VII) que les reproches de Jeanne « glissent jusqu'à l'invective » et ses « accusations jusqu'à l'invraisemblance ».

2. *Histoire de nostre temps contenant un Recueil des choses mémorables passées et publiées pour le faict de la religion et estat de la France*, etc. (Sans lieu d'impression, in-12 de plus de 800 pages).

3. Je n'y trouve qu'une toute petite inexactitude géographique (p. 116) : M. de R met « La Sauvetat » en Périgord. Cette ville, appelée autrefois La *Sauvetat de Caumont* et aujourd'hui La *Sauvetat-sur-Dropt*, a toujours fait partie de l'Agenais.

Les *Mémoires* sont suivis de diverses poésies de Jeanne d'Albret, insérées déjà pour la plupart dans les *Œuvres françaises de Joachim du Bellay* (1573). L'éditeur, qui n'est point, comme tant d'autres, un éditeur aveuglé, déclare qu'elles sont « malheureusement gâtées par trop de recherche. » Décidément la prose de Jeanne vaut beaucoup mieux que ses vers souvent incompréhensibles et qui tournent au galimatias. Ajoutons que le volume, imprimé avec l'élégance que l'on pouvait attendre d'un éditeur qui est un de nos plus renommés bibliophiles, est enrichi de curieuses pièces justificatives [1], d'une ample *Table analytique* et ornée d'un beau portrait de Jeanne d'Albret, reproduction de celui que la reine de Navarre avait donné à la République de Genève.

T. de L.

---

193. — Hermann Hueffer. **Das Zerwuerfnis Gustafs III** von Schweden mit seiner Mutter Luise Ulrike, der Schwester Friedrichs des Grossen und die Gesandschaft Anastasius Ludwig Menckens in Stockholm (1777-1782). Leipzig, Duncker u. Humblot, 1893. In-8, 74 p.

Ce petit travail témoigne, comme toutes les publications de M. Hüffer, d'une consciencieuse étude des documents et d'une remarquable sagacité. Il a été composé d'après les papiers de Mencken et des actes tirés des archives suédoises et communiqués à l'auteur par M. Fritz Arnheim. Nous assistons d'abord au mariage de la sœur de Frédéric II, Louise Ulrique, avec le duc Adolphe Frédéric de Holstein-Gottorp, bientôt roi de Suède, et aux efforts qu'elle fait pour réconcilier son fils Gustave III et son frère de Prusse qui ne voit qu'avec irritation les progrès de l'influence française à Stockholm. Puis nous lisons dans les dépêches de Menck, de Nostitz, de Keller, et dans les lettres de Louise Ulrique les péripéties curieuses de la « brouillerie très fâcheuse » qui survient entre elle et Gustave. La querelle est un instant si vive que la reine-mère, à bout de patience et après avoir essayé toute sorte de mortifications, prend le parti de partir pour Stralsund. Vainement Frédéric II s'efforce d'apaiser ces disputes de famille ; une scène déplorable se produit à l'occasion de la délivrance de la reine Sophie Madeleine, et Gustave, très froissé d'une lettre de sa mère, lui fait rebrousser chemin lorsqu'elle se rend au château pour fêter la naissance de l'enfant. La désharmonie, comme dit le roi de Prusse, règne longtemps encore, parce qu'il y a de méchantes gens « qui se plaisent à envenimer les choses et à aigrir les esprits », et ce n'est que quatre ans plus tard, à son lit de mort, que Gustave revoit Louise Ulrique. Encore, comme dit Fré-

---

1. *Manifeste des gentilshommes de la Basse Navarre*, 29 mars 1568, important document inédit conservé en original à la Bibliothèque de l'Institut (collection Godefroy, vol. 96); *Articles envoiez par la royne Jeanne de Navarre au roy*, 7 et 31 juillet 1568; *Réponse du roy*; *Lettre au cardinal de Créqui*, 9 août 1568, etc.

déric II, la réconciliation qui a lieu, en ce dernier moment, paraît-elle s'être faite de part et d'autre avec mauvaise grâce ; dans son testament, la reine-mère lègue tout ce qu'elle possède à son fils cadet et à sa fille ; quant à Gustave, elle lui laisse, dit-elle, les remords, « la seule vertu qui reste aux criminels ». Ajoutons, en passant, que M. H. ne croit pas aux bruits qui coururent alors et depuis sur la naissance de l'enfant de Gustave III et de Sophie Madeleine. Pourtant Menck affirme dans une de ses lettres (p. 15) que les deux frères du roi sont convaincus des relations de la reine avec l'écuyer Munck ; — (et ce fut là le motif principal du dissentiment entre Louise Ulrique et le roi) — à Berlin, on ne nommait l'héritier du trône suédois que le petit Munck (p. 73) ; Napoléon répondit à Gustave IV qui le nommait « Monsieur Bonaparte » en le qualifiant « Monsieur Vasa, fils de Monsieur Munck » ; Munck lui-même racontait plus tard à qui voulait l'entendre qu'il était le père de Gustave IV (p. 74). Voici encore deux autres témoignages que M. Hüffer n'a pas cités : le témoignage de Poel, qui déclare « unzweifelhaft » que la reine consentit à épouser secrètement Munck et qu'elle fut mariée par un évêque, que Gustave IV connut le mystère de sa naissance et que de là vinrent ses scrupules, sa démence, sa résolution d'abdiquer, et le témoignage de Rist, qui assure que la reine fut mariée à Munck par l'évêque de Gothenbourg et qui nomme cette cérémonie une « farce honteuse » *schændliche Posse* [1].

A. Chuquet.

---

194. — A. Douarche. **Notes sur la justice et les tribunaux à Agen pendant la Révolution (1789-1801),** Paris, Charavay, 1893. In-8, 156 p.

Travail très intéressant et très exact, composé d'après les archives départementales de Lot-et-Garonne et celles du greffe de la Cour d'appel d'Agen. Après avoir débrouillé le chaos des institutions judiciaires d'Agen avant 1789 (justices seigneuriales et justices royales) et montré la part importante que les membres du présidial prirent aux délibérations du tiers état de l'Agenais et à la rédaction des *cahiers*, M. Douarche expose l'organisation judiciaire du Lot-et-Garonne sous la Constituante et la Législative, retrace la composition des tribunaux, prouve que les électeurs furent partout inspirés par la raison et la sagesse et ne donnèrent leurs suffrages qu'à d'anciens juges royaux, à des hommes de loi entourés de l'estime publique. Puis M. Douarche expose comment se fit en novembre 1792 le renouvellement des corps judiciaires et en 1793, ainsi qu'en 1794, leur épuration (par Tallien, Paganel et Monestier). Il retrace les modifications apportées par la constitution directoriale ou de l'an III. Enfin, il étudie ce que fut la justice criminelle dans le Lot-et-

---

1. *Bilder aus vergangener Zeit*, I. Hambourg, 1884, p. 437-439.

Garonne pendant la Révolution : « Si l'on en excepte les affaires d'émigration dans lesquelles les juges durent se montrer implacables comme la loi elle-même, et les affaires jugées révolutionnairement sous la pression des événements, on peut dire bien haut que la justice agenaise fut empreinte d'un grand esprit de modération, qui n'excluait pas d'ailleurs une certaine fermeté dans la répression des crimes de droit commun. » Cette modération, M. Douarche l'attribue justement à la prudenee réfléchie du jury et à l'impartialité des magistrats, notamment du président Bory dont les arrêts sont écrits avec concision et netteté. Une statistique sommaire des crimes de droit commun jugés par le tribunal criminel avec l'assistance du jury et l'exposé, assez développé, des crimes d'émigration et des affaires de caractère politique terminent cette solide publication. On remarquera notamment les pages consacrées à Rivet-Moustier, au capitaine d'Abzac, à Joli Blason, à d'Orlan Polignac, à Joseph Duthiers, qui furent condamnés à mort.

A. CH.

---

195. — J. GROS. **Le Comité de salut public.** Paris, Plon, 1893. In-8, 352 p. 3 fr. 50.

Voilà le premier ouvrage spécial qui paraisse sur le sujet. *In magnis voluisse sat est.* M. Gros aura du moins l'honneur d'avoir abordé le premier une matière difficile et confuse, d'avoir essayé de réunir en un tout la plupart des faits mémorables qui se rapportent au fameux comité et qui, partout ailleurs, sont épars et mêlés au courant des événements. La disposition des chapitres nous paraît heureuse : création du comité, histoire intérieure (comité dantoniste, comité robespierriste, comité thermidorien), fonctionnement, mesures de police intérieure, la guerre, la marine, la diplomatie. Mais si habile que soit l'auteur, son livre sent trop le manuel, surtout dans la dernière partie : il s'est bien jugé en disant qu'il a voulu faire une modeste étude de vulgarisation et non une œuvre d'érudition pure. On lui reprochera de n'avoir pas toujours cité ses sources ; sûrement, il a fait son profit des travaux les plus importants, mais il aurait dû les mentionner au bas des pages plus souvent et de façon plus exacte, plus précise. Ajoutons qu'il a commis quelques erreurs [1] ; mais, répétons-le, M. Gros, bien qu'il se borne à

1. P. 43, effacer la phrase inexacte « Custine continue à battre en retraite » ; — p. 55, lire Berlier et non *Bernier*, Bouchotte et non *Bourbotte* ; — p. 56, c'est Ramel, et non *Delmas*, qui remarque que le comité présente simplement des candidats. — *id.*, il est bien exagéré de dire qu'un « assaut fut livré » au comité le 6 juillet ; — p. 58, Drouet et Bentabole ont parlé avant, et non après Camille ; — p. 69, il eût fallu dire nettement le but de la mission de Billaud (et de Niou) ; — p. 74, il eût fallu nommer Schauenburg et Landremont dont la destitution fit autant murmurer que celle de Houchard ; — *id.*, Briez n'arrivait pas de mission au 25 septembre, puisqu'il était sorti de Valenciennes le 1er août ; — p. 76, que M. Gros relise le

l'essentiel et ne trace que les grandes lignes, bien qu'il donne quelque chose d'un peu hâtif et incomplet, bien qu'il n'ait rien compris à la chute du comité dantoniste, a réussi à faire un vaste et fidèle tableau d'ensemble.

A. Ch.

---

196. — Léonce Pingaud. **Un agent secret sous la Révolution et l'Empire.** Le comte d'Antraigues. Deuxième édition, revue et augmentée. Paris, Plon, 1894. In-8, 441 p. 3 fr. 50.

C'est bien une deuxième édition revue et augmentée. M. Pingaud a voulu exaucer le vœu de ses lecteurs et de ses critiques. Il substitue à la bibliographie et à la généalogie qu'il avait placées à la fin de la première édition quelques documents d'intérêt général, quelques-unes de ces lettres qui, de Paris, allaient révéler aux cabinets étrangers les secrets du Directoire et du Consulat. Ces pièces, comme il le dit très bien, peuvent servir à expliquer tel ou tel événement dont les causes ou les résultats nous étaient inconnus jusqu'ici. Il y en a quatre (p. 357-423). La première contient des détails sur les affaires d'Italie, sur les trois commissaires directoriaux qui sont des « fripons », et le correspondant prévient d'Antraigues qu'on peut arrêter Gaudran qui voyage de Catane à Messine sous un faux nom, le mettre à la question et le pendre ! Il l'informe des intelligences que Delmas entretient dans l'État vénitien, et notamment à Padoue, lui envoie le chiffre dont le général se sert avec les espions, lui conseille de donner « un coup de filet » et de « découvrir les drôles », l'avertit que Grouchy et les trois commissaires ont plein pouvoir de reculer jusqu'à Ferrare, qu'on veut attaquer Vérone, que

---

discours de Robespierre, et il saura si « le nom de Briez n'a pas été prononcé » ; — p. 89, Proly était Belge et non *Autrichien*, et il y a dans tout ce passage une singulière confusion ; ce sont les dantonistes, et non les *hébertistes*, qui ont été mêlés aux tripoteurs Chabot et Delaunay, et ni les uns ni les autres ne furent mis avec Custine et Biron déjà exécutés ; — p. 102, lire Bertèche et non *Labretèche* ; — p. 115, lire Pille et non *Pillé* ; — p. 137, Mayence était chef-lieu du Mont-Tonnerre et non du *Mont Blanc* ; — p. 138, Prieur n'était pas colonel du génie en 1799, puisqu'il fut nommé chef de brigade en 1801 ; — p. 175, Léchelle n'était pas « ignorant et lâche » ; — p. 185, lire Du Roy et non *Duroi* ; — p. 202, Schneider a traîné la guillotine non « à travers l'Alsace », mais à travers une partie du Bas-Rhin et il n'a pas épousé « presque de force » Mlle Stamm ; — p. 221, ce ne sont pas « les volontaires qui remportèrent la victoire de Valmy » ; — p. 243, lire Meusnier et non *Meunier* ; — p. 262, le bureau topographique tel qu'on le compose d'ordinaire, est une légende, et des quatre membres que cite l'auteur, ni Meusnier ni Favart n'en faisaient partie, puisque Meusnier était mort et que Favart vivait retraité à Metz ; — p. 263, Hondschoote ne fut pris qu'une fois ; — p. 264, *Wurmser* n'assiégeait pas Landau ; — p. 265, c'est le 24, et non le 25, que Hoche prend le commandement des deux armées, et ce sont les Autrichiens, et non les *Prussiens*, qui évacuent Wissembourg ; — p. 269, lire Hooghlede et non *la Hooglède* ; — p. 295, lire Koch, et non *Kock*.

Bonaparte a reçu l'ordre de « tout tenter pour quitter l'Égypte avec Berthier ». La deuxième lettre annonce la très prochaine arrestation de Moreau et révèle les dénonciations de l'infâme prince de Carency ainsi que la présence de Georges, « un homme très gros, très lourd, une tête comme un muid, un paysan, un fermier qui, élevé par Charette, s'est fait chef, qui sait à peine lire et n écrit presque pas ; mais la tête la plus forte, la plus riche en moyens, le cœur le plus élevé que j'aie rencontré ». La troisième lettre — qui est de l'*amie* — est fort curieuse ; Joséphine sera couronnée; elle l'a emporté sur tous les amis de Bonaparte ; si son mari la traite quelquefois très durement et lui tient les propos les plus grossiers, « elle n'a d'autre lit que le sien, elle a la clef de tous les cabinets, elle lit tout, l'entend parler de tout, pourrait donner son avis, si elle en avait un, mais elle n'en a pas, excepté sur ce qui la regarde ou sur des pauvretés » (p. 378). La quatrième lettre est pleine de particularités intéressantes sur les rapports de Bonaparte avec la Saxe, sur Durant « le bras droit de Talleyrand », sur Talleyrand dont on nous explique à la fois la méthode de travail et le caractère : « Talleyrand a prodigieusement d'esprit, un très grand acquis, le coup d'œil rapide, la conception nette, de l'audace dans la tête, mais il a de la faiblesse au cœur, un amour de sa place qui le rend vraiment fou dès qu'il a peur de déplaire, une vivacité de production qui embrouille tout ce qu'il écrit, un amour de l'argent intarissable ; il aime la débauche la plus raffinée, il aime ses aises et redoute à la mort le travail long et de bureau... » C'est l'*ami* qui copie les manuscrits de Talleyrand parce qu'il sait déchiffrer son illisible écriture, et il est souvent seul dans le cabinet, et, dit-il, il a une terrible mémoire ; « toutes les pièces sont là, on ne les déplace pas, on les lit... » (p. 411). On trouve encore bien d'autres révélations dans cet *Appendice* du livre de M. Pingaud ; nous en avons assez dit pour donner envie de le lire en son entier.

A. C.

---

197. — Otto Hartmann, **Der Antheil der Russen** am Feldzug von 1799 in der Schweiz. Zürich, Munk, 1892. In-8, 198 p.

Ce qui fait la plus grande valeur de ce livre, c'est que l'auteur a vu, parcouru les contrées où passa l'armée de Souvorov, qu'il connaît exactement les environs de Zurich et de Constance ainsi que le terrain entre le Rhin et Andelfingen, enfin qu'il a consulté tous les documents imprimés, dont quelques-uns rares et rarissimes. Aussi son ouvrage est-il plus exact, plus complet à la fois que la *Schlacht bei Zürich* de Wilhelm Meyer, que le *Toll* de Bernhardi et que le chapitre de Sybel. Meyer a sans doute beaucoup d'expérience militaire et la connaissance des lieux ; Bernhardi a eu le mérite de faire rejeter comme mensonge et légendaire le combat du Trou d'Uri ; Sybel a très finement analysé le plan d'attaque des Russes et indiqué son véritable auteur ; mais Meyer

a jugé trop favorablement Korsakov; Bernhardi suit de trop près ses sources moscovites, et Sybel est, dans son récit de la campagne, trop attaché aux récits traditionnels. M. Hartmann a creusé davantage certains épisodes et notamment, il a, grâce à une étude très attentive des sources et à une critique sagace, épuisé deux ou trois questions qu'on n'avait pas avant lui suffisamment traitées : les auteurs et les motifs de l'attaque du Gotthard, les événements du Trou d'Uri et du Pont du diable, les raisons qui déterminèrent la retraite par le col de Panix. Il montre que le dépit de Souvorov, sa colère contre les Autrichiens, le défaut de mulets ont entraîné le long et inutile séjour à Taverne et, par suite, *peut-être* l'insuccès de l'expédition ; que le maréchal prit la route du Gotthard, non parce qu'il voulait peser sur Hotze et l'obliger à rester plus longtemps en Suisse, mais parce que ce plan d'opérations répondait à son caractère et à ses principes militaires, parce qu'il se piquait d'aller droit au but sans tenir compte des difficultés, parce qu'alors au comble de la gloire et de l'orgueil, il se flattait de faire l'impossible (p. 93). Il insiste sur la conduite inouïe de Korsakov (*kopfloses Benehmen*, p. 69), sur son ignorance et sa négligence. Il prouve, avec plus de détail que Bernhardi, que les Français n'ont pas défendu l'*Urnerloch* et que sur ce point il faut croire au témoignage de Toll et de Tiesenhausen, et non aux romantiques descriptions de Miliutin et aux fantastiques récits des Autrichiens (p. 119), que Lecourbe résolut trop tard de défendre et de faire sauter la *Teufelsbrücke* ou ne l'osa pas à cause de l'approche d'Auffenberg (p. 122). Enfin, il raconte d'une façon minutieuse et sûre comment Souvorov, craignant à bon droit d'être forcé de capituler, se décida, non sans hésitation ni retard, à opérer sa retraite, comment le maréchal eut tort de ne pas percer vers le lac de Wallenstadt, comment les Russes gagnèrent à travers la neige et sur le verglas le misérable village de Panix. Des considérations curieuses, destinées à « rassurer les russophobes et à dégriser les russophiles » terminent cette excellente étude. M. Hartmann s'attache à montrer que les Russes, sauf lorsqu'ils furent commandés par Souvorov, n'ont jamais remporté d'avantages mémorables sur les troupes d'une autre puissance européenne, qu'ils ont une bravoure incontestable, mais que leur tactique défectueuse et leur commandement incapable amènent toujours des revers (p. 197-198).

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'éditeur Picard publie dans sa *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire* : Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*, livres VII-X, texte du manuscrit de Bruxelles, Bibl. roy. n° 9403, avec index

alphabétique, publié par Gaston Collon. Paris, 1893, viii-241 pp. in-8. Le système suivi dans ce fascicule est le même qu'on avait adopté dans le précédent. Il est inutile de rappeler les critiques qu'il a provoquées : M. Collon ne saurait en être rendu responsable.

— M. L. Havet publie chez Delagrave un *Abrégé de métrique grecque et latine*. C'est une réduction très habilement exécutée du *Manuel* connu et qui convient, non seulement aux élèves des classes auxquels l'abréviateur, M. Pépouey, l'a appliquée, mais aussi aux étudiants en lettres qui débutent, ou qui, aspirant à la licence d'histoire ou de philosophie, n'ont pas besoin de notions très détaillées. La préface présente sur le surmenage et les études classiques des réflexions trop raisonnables pour qu'elles aient quelque chance d'être accueillies (Paris, 1894 ; x-94 pp. in-18).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 avril 1894.

M. Foureau écrit qu'il communiquera prochainement à l'Académie le résultat de ses recherches en Afrique.

M. de Morgan, directeur de l'École française du Caire, envoie un rapport détaillé de ses découvertes récentes dans la nécropole de Dahchour, au S.-O. de Memphis. Il a trouvé dans une pyramide de briques des tombeaux de princesses de la XII^e dynastie, avec les trésors qu'on y avait enfermés. Le 6 mars, il découvre un premier trésor; les bijoux sont contenus dans un coffret incrusté d'or et d'argent : ce sont des colliers, bracelets, bagues, miroirs, pectoraux, etc. Presque tous ces bijoux sont en or, et plusieurs sont ornés de pierres précieuses. Il y en a d'autres en améthyste, en cornaline, en turquoise, en lapis-lazuli, etc. — Le second trésor est encore plus important; il renfermait, entre autres objets précieux, un pectoral d'or enrichi de pierreries, portant au centre le cartouche du roi Amenemhat III; un autre pectoral et des bracelets au nom du même roi.

M. Le Blant, membre de l'Académie, communique la photographie d'un fragment sculpté qui lui a été signalé par M. Lavergne, président de la Société historique de Gascogne, et qui se trouve chez Mme Cournet, à Cacarens (Gers). C'est une plaque épaisse de marbre blanc, haute de 53 cent. sur 47 de largeur. Au revers est gravée au trait une grande croix pattée. Le bas-relief qui occupe la face paraît provenir d'un sarcophage chrétien et représente Orphée assis, vêtu de la tunique, du manteau, des anaxyrides, coiffé du bonnet phrygien et jouant de la lyre; près de lui, devant un palmier, sont couchés deux moutons; la partie gauche manque. — On sait que les premiers chrétiens voyaient, dans la fable d'Orphée attirant les animaux, le Christ appelant les peuples à la foi nouvelle. Dans les catacombes de Rome, Orphée est représenté tel que le figuraient les païens, c'est-à-dire entouré d'animaux de toute sorte. Quelquefois cependant, comme ici, il se rapproche davantage du type du Bon Pasteur et joue de la lyre entre des brebis ou des colombes : c'est ainsi qu'on le voit représenté sur un sacorphage d'Ostie (Garrucci, t. V, pl. 307, n° 4, et p. 18) et dans une fresque du cimetière de Priscilla, publiée par De Rossi (*Bulletino*, 1887, p. 29). — M. Le Blant fait observer que cette allégorie montrant le Christ sous les traits d'Orphée était risquée; car elle ne pouvait qu'affermir, chez les païens, le soupçon de magie dont Jésus-Christ était pour eux l'objet. Dans leur pensée, tous ceux qui, comme lui, avaient visité ou habité l'Égypte, étaient suspects de sorcellerie : ainsi en était-il d'Orphée qui s'y était instruit de la doctrine de Moïse (S. Justin, *Cohort. ad Grecos*, c. xiv), et que l'on tenait pour magicien. — Si, comme il est probable, le fragment de Cacarens provient d'un sarcophage chrétien, ce sujet se présenterait pour la première fois en Gaule sur un monument de cette espèce. — Enfin, il faut noter que, dans son *Archéologie de la Meuse*, t. II, pl. 31, fig. 9, M. Liénard a publié une plaque de fibule en bronze repoussé, trouvée en 1872, et où figure Orphée jouant de la lyre entre des animaux divers.

M. Mispoulet continue la lecture du mémoire de M. Félix Robiou sur l'esprit religieux en Grèce au siècle d'Alexandre.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 30 avril — 1894

198. — **Musée impérial ottoman,** Section des monnaies musulmanes. Catalogue des monnaies turcomanes : Beni Ortok, Beni Zengui, Frou' Atabeqyeh et Méliks Eyoubites de Meiya farikin par I. Ghalib Edhem. 1 vol. in-8. Constantinople, 1894. xvii et 175 p., huit pl. en photogravures.

La direction du Musée impérial *(Museh-i Humaïun)* de Constantinople qui est, comme on le sait, confiée à Hamdy Bey, a entrepris de rédiger et de publier les catalogues des divers objets d'antiquité et du moyen âge que renferme ce Musée. Ces catalogues seront publiés en langue turque et en français. La numismatique orientale a été confiée à J. Ghalib Edhem Bey, savant archéologue déjà connu par la publication de deux importants ouvrages (en turc) sur les monnaies ottomanes et sur celles des Seljoucides de Roum faisant partie de sa propre collection. Le catalogue dont le titre est en tête du présent article ne comprend, bien entendu, que les pièces qui se trouvent dans les cartons du Musée impérial complétées par des dons volontaires qui ont permis de former des séries à peu près complètes.

Les monnaies qui sont décrites appartiennent à ce que nous appelons dans notre terminologie occidentale : les Ortokides, les Atabeks et les Aïoubites. On voit de suite qu'il s'agit des princes musulmans qui ont joué un rôle important en Palestine aux XIIe et XIIIe siècles, principalement pendant la 2e et la 3e croisades, et sur lesquels les historiens orientaux nous ont laissé des matériaux considérables. Les Ortokides et les Atabeks sont des Turcs; leurs monnaies, comme celles des Seljoucides d'Asie mineure, constituent ce qu'on appelle les « monnaies à figures » que l'on ne rencontre que chez les princes d'origine turque. Ces figures sont des bustes, des personnages à pied ou à cheval copiés des monnaies Séleucides, Romaines, Sassanides ou Byzantines ; il y a même des pièces qui ont la figure du Christ et de la Vierge. Cette particularité vraiment bien étonnante, et si contraire aux prescriptions du Coran, ne se rencon-

tre que sur le monnayage de bronze et on n'en a pas encore trouvé la véritable explication. Celle que donne Ghalib Bey, et qui est du reste généralement adoptée, à savoir que ces pièces étaient destinées à circuler en pays chrétiens, ne dit pas pourquoi, au lieu de se contenter des types byzantins qui avaient alors cours, les princes turcs ont imité aussi des monnaies grecques et romaines qui depuis dix siècles avaient disparu de la circulation. Les Ortokides se divisent en plusieurs branches toutes issues de l'émir Ortok ben Aksouk et se composent de souverains qui ont régné à Keïfa 1101-1231, à Khartapirt 1185-1223 et à Mardin 1108-1312. Les Ortokides de Keïfa sont au nombre de huit; on n'a pas de monnaies des trois premiers, ce qui fait supposer que ces princes n'ont pas fait d'émission monétaire. La plus ancienne pièce ortokide est de Fakhr eddin Kara Arslan qui est de l'an 586 de l'hégire, elle a été publiée pour la première fois par Marsden en 1823. La date offre cette rare particularité qu'au lieu d'être en chiffres ou en toutes lettres, elle est représentée par un chronogramme, c'est-à-dire par la valeur numérale des lettres. C'est à M. S. Poole que l'on doit (en 1873) la vraie lecture de cette date. On ne connaissait jusqu'ici que deux souverains ortokides de Khartapirt : Imad eddin et Nidham eddin ; Ghalib Bey en a découvert deux autres, Ibrahim et Ahmed (ou Khidhr), auxquels il faudrait ajouter un certain Ortok Shah ; mais Imad eddin seul a frappé monnaie. Les Ortokides de Mardin forment la branche principale, ils sont au nombre de quinze et descendent d'Ilghazi Ier fils d'Ortok. La collection de Constantinople n'a pas de monnaies du premier ni des cinq derniers émirs; celle d'Housam-eddin Timourtash est la plus ancienne connue, elle a été déchiffrée par l'abbé Barthélemy en 1775. Toutes ces pièces sont communes, le Musée en possède cependant d'inédites qui n'existent dans aucune collection, ce sont des bronzes de Nedjm eddin Ghazi II et de Shems eddin Saleh.

Les Atabeks-Zenghides ont pour ancêtre Zenghi ben Aksonkour, esclave turc des Seljoucides; il eut trois fils : Ghazi, Mahmoud, Modoud d'où sont sorties les différentes dynasties des Atabeks de Mossoul, d'Alep, de Sendjar et de Djezireh. Ce que l'auteur du catalogue appelle *Frou' Atabeqyeh* (ou « suite des A ») sont des princes indépendants également d'origine turque qui ont régné, après les branches principales, à Mossoul et à Arbel ou Irbil. Tels sont Bedr-eddin Loulou et ses fils Ismaïl, Ishak et Ali (1234-1262) dont nous avons des monnaies, et les Bekteginides ou Atabeks d'Arbel (1153-1232) dont le plus célèbre Mozafer Gueugburi a laissé de nombreuses monnaies. Le British Museum en possède vingt et une dont cinq en or, le Musée de C. P. a six pièces de bronze et une en or, inédite de l'an 618 H. — Toute la série des Atabeks est représentée au Musée impérial par une soixantaine de pièces dont quelques-unes dans un bon état de conservation. Quant aux autres Atabeks : du Fars ou Salgharides (1148-1287), du Louristan ou Hazaraspides (1148-1423), il n'en est pas question dans notre catalogue qui

comprend seulement les monnaies de la Mésopotamie et de la Palestine. C'est à ce titre que l'on voit décrites dans ce même catalogue les Aïoubites de Mésopotamie ou de Miafarkin (1190-1259) dont les monnaies sont frappées sur le type ortokide, avec cette circonstance que les figures au lieu d'être des imitations gréco-romaines, sont de véritables portraits du souverain régnant. Ces princes de Miafarkin se rattachent à la grande famille des Aïoubites dont Saladin était le chef et dont les monnaies seront décrites dans le prochain catalogue. Un certain nombre de monnaies des Atabeks portent un symbole monétaire qui est signalé dans tous les ouvrages mais sur l'origine duquel on ne donne aucun éclaircissement. Ce symbole qui a la forme d'un *x* n'est pas nouveau pour ceux qui ont étudié les différends monétaires de l'Asie centrale : on le trouve sur les monnaies turco-chinoises des VII[e] ou VIII[e] siècles frappées dans le Turkestan et en Kashgarie par les premiers conquérants ouïgours.

L'ouvrage est accompagné de huit planches d'excellents dessins photographiques et des différents index : dates, ateliers monétaires, métal, légendes pieuses, titres et qualifications, tableaux chronologiques tels qu'on les dresse aujourd'hui et qui sont devenus indispensables avec les exigences de la science moderne. Mais la bibliographie numismatique a été complètement supprimée. Il est certain que l'auteur est au courant de tous les travaux européens sur la matière, mais, ne serait ce que pour être complet, il aurait pu, sans donner les références pour chaque pièce, citer les travaux antérieurs. Malgré cette lacune qu'il sera facile d'éviter dans les autres catalogues, nous ne pouvons qu'adresser des remerciements au directeur du Musée de C. P. et à son savant collaborateur pour la partie numismatique.

E. DROUIN.

---

199. — A. BILLERBECK. **Susa, eine Studie zur Alten Geschichte Westasiens,** von A. BILLERBECK, Oberst A. D., mit einer Uebersichtskarte und 10 Abbildungen, eingefuehrt von Friederich DELITZSCH, Leipzig, Hinrichs, 1893, in-8, VIII-184 p.

L'empire d'Élam n'a pas eu moins de puissance réelle que les empires de Chaldée et d'Assyrie, avec lesquels il a été en lutte durant des siècles ; mais, adossé au plateau de l'Iran, resserré entre le Tigre, la mer et des montagnes presque impraticables, il se trouvait comme relégué aux extrémités du monde civilisé, et ses révolutions n'ont jamais influé de façon sensible, sur la marche de l'histoire générale comme celles de l'Égypte ou de l'Assyrie. Il a vécu dans son coin, loin des champs de bataille où la fortune de l'Asie et de l'Afrique se décidait, quelquefois réussissant à étendre sa domination sur les pays de l'Euphrate, le plus souvent maintenu par eux à distance. On devine chez lui un peuple hardi, opiniâtre à la lutte et une civilisation puissante, analogue à la

civilisation chaldéenne; mais on ne sait encore de ses destinées que ce que les peuples auxquels il eut affaire en ont raconté. Ce n'est pas que les monuments de sa puissance fassent défaut, mais on les connaît peu, et les inscriptions qu'ils portent ne sont pas encore déchiffrées sûrement; ce qui nous est parvenu de ses annales est arrivé jusqu'à nous par l'intermédiaire des Chaldéens et des Assyriens, et ne nous livre que des lambeaux d'histoire souvent difficiles à interpréter. Il fallait pourtant se décider à les extraire des documents qui les enferment, à les réunir, à les classer; c'est la tâche que M. Billerbeck s'est imposée et qu'il a accomplie avec bonheur.

L'introduction est la partie la plus importante peut-être de l'ouvrage. Elle est consacrée à la géographie du pays, et peu de sujets étaient demeurés plus obscurs jusqu'à ce jour. La constitution orographique de la Susiane est des plus embrouillées, et la répartition des eaux assez capricieuse : les voyageurs qui ont traversé ces contrées ont éprouvé beaucoup de peine à se reconnaître dans le dédale de vallées et de chaînes entremêlées qu'ils y rencontraient, et leurs itinéraires transportés sur le papier, ne donnaient qu'une idée assez inexacte de la configuration générale. M. B. a réussi malgré tout à montrer par quels degrés la contrée des Élamites monte de la plaine d'alluvions où le Tigre la borne jusqu'à la bordure du plateau éranien, les passes par lesquelles on y avait accès et l'on pouvait en sortir, les forteresses et les villes qui étaient semées dans la plaine et sur les montagnes, et, si bien des points qu'il discute demeurent incertains malgré sa démonstration, on comprend à merveille les causes physiques qui ont fait de l'Élam un des États les plus résistants et les plus durables de l'antiquité orientale. C'était une immense place de guerre, couverte de marais, de bois et de montagnes, habitée par des populations dures et braves, et qui, à peu près invincible chez elle aux moyens d'attaque dont ses voisins disposaient, avait des débouchés toujours ouverts sur la Chaldée méridionale, sur Babylone, sur l'Assyrie. Les armées, qu'elles viennent du Nord ou de l'Ouest, s'usaient contre des obstacles naturels de tout genre avant de pénétrer jusqu'aux grandes résidences royales de Suse; mêmes victorieuses, elles étaient d'ordinaire obligées de se retirer sans avoir fait autre chose que brûler quelques bourgades ou ravager quelques cantons. De leur côté, les Élamites, divisés en tribus nombreuses qu'un lien féodal assez lâche rattachait au souverain maître de Suse, ne paraissent jamais avoir eu la patience et la ténacité nécessaires pour entreprendre de manière suivie la conquête de la Mésopotamie. Leurs expéditions étaient surtout des razzias profitables, et quand ils réussissaient à s'emparer d'une grande ville, même de Babylone, s'ils y établissaient une de leurs races princières, celle-ci devenait bientôt chaldéenne de mœurs et de politique, et reprenait pour son compte la lutte contre les rois Susiens et les Élamites demeurés dans le pays d'origine. L'histoire de l'Elam consiste donc, autant qu'on peut en juger par ce qu'on sait en ce moment, d'une

alternative d'excursions en terre euphratéenne, le plus souvent heureuses, mais sans résultat durable et d'assauts livrés par les Chaldéens ou par les Assyriens et repoussés : le seul désastre réel qu'on y enregistre est celui qui mit fin à l'empire, lorsqu'Assourbanipal triompha, après vingt ans de guerre presque ininterrompues, de la résistance que les princes susiens lui avaient opposée.

Les premiers temps de l'Élam ne présentent guère qu'une série de faits isolés, que M. B. a essayé de développer et de compléter par des considérations générales : il n'a pas plus réussi que ses devanciers à donner une solution entièrement satisfaisante des questions relatives aux Cosséens et à leur domination sur Babylone. A dire vrai, l'histoire à peu près suivie ne commença guère qu'au VIIIe siècle, lorsque l'Assyrie redevenue toute puissante vint se heurter contre Babylone, et que les Babyloniens s'unirent aux Élamites menacés comme eux pour repousser l'ennemi commun. Les guerres de Sargon ne sont qu'un prélude; celles de Sennachérib menacent déjà plus directement la Susiane; celles d'Assourbanipal la ruinent complètement. Ce fut l'affaire d'un siècle, et les Assyriens sortirent de cette longue lutte presque aussi épuisés que leurs rivaux : leur affaiblissement déblaya le terrain et prépara l'avènement des Mèdes puis des Perses. Suse conserva son importance sous les Achéménides et fut une des capitales ordinaires de l'empire Perse, celle que les Grecs considéraient comme la résidence par excellence du Grand Roi. M. B. la reconstitue telle qu'elle était alors, d'après les travaux de M. Dieulafoy; mais cette prospérité ne survécut pas longtemps à la conquête macédonienne. Les successeurs d'Alexandre, puis les rois Parthes et ceux du second empire perse la négligèrent de plus en plus : il faut descendre jusqu'au IVe siècle de notre ère pour trouver un souverain, Sapor II, qui s'occupe d'elle et de ses monuments. Au moment où les Arabes envahirent le pays, elle n'est pas mentionnée parmi les villes qui leur résistèrent, et sans doute elle n'était plus qu'une bourgade misérable, si seulement elle existait encore : sa population, son commerce avaient passé aux villes voisines de Dizfoul et de Schouster, et il ne resta plus bientôt à l'endroit où le Memnonium s'était élevé qu'un oratoire musulman, sous lequel la tradition locale place le tombeau du prophète Daniel.

M. Billerbeck n'est pas un assyriologue de métier, mais il possède bien les travaux des assyriologues allemands ou étrangers, et d'ailleurs il s'était assuré pour son œuvre le concours bienveillant de M. Frédéric Delitzsch. Les connaissances techniques dont il dispose lui ont permis d'expliquer beaucoup mieux qu'on n'avait fait avant lui une bonne partie des faits qu'il raconte : il a rendu compréhensibles au moins dans leur marche générale les campagnes de Sennachérib et d'Assourbanipal contre les Susiens, et replacé sur le terrain des événements que les assyriologues avaient laissés prudemment comme en l'air. Il nous serait grandement utile de recruter pour nos sciences plusieurs de ces auxi-

liaires bénévoles, qui se chargeraient d'éclaircir pour nous les questions spéciales que soulèvent l'armement, la tactique, les opérations des armées égyptiennes ou assyriennes : leur expérience suppléerait à notre ignorance de ces matières, et l'histoire qui sortirait de cette collaboration présenterait souvent un caractère de réalité et d'authenticité qui lui manque parfois aujourd'hui.

G. Maspero.

---

200. — Claudii Galeni Pergameni **Scripta minora** vol. III ex recognitione Georgii Helmreich. (Bibl. scriptorum græcorum et romanorum Teubneriana) Leipzig, Teubner, 1893 ; x-257 p.

Ce troisième volume des *Scripta minora* de Galien comprend trois traités : Περὶ αἱρέσεων, Θρασύβουλος, Περὶ φυσικῶν δυνάμεων en trois livres. Le texte du premier, que M. Helmreich avait déjà publié une première fois dans les *Acta seminarii phil. Erlangensis*, t. II, p. 239-310, est établi principalement sur le Codex Laurentianus, LXXIV, 5 que l'éditeur a collationné lui-même, et sur deux manuscrits de Moscou (283 et 51). C'est le même Laurentianus qui a servi pour le troisième traité ; M. H. a collationné en outre plusieurs autres manuscrits, notamment les codd. Oxon. Bodl. 709, Marcian. 275, Paris, 2267, ces deux derniers à peu près identiques. La préface donne encore les *variæ lectiones* d'un manuscrit de la bibliothèque Trivulcienne à Milan (685), pour le commencement de chacun des trois livres ; enfin, un certain nombre de variantes sont dues à Oribase. Un autre manuscrit de Florence (Laur. LXXIV, 3) est le fondement du texte du *Thrasybulus* ; l'excellence en a été établie par J. Marquardt dans la préface du t. I[er] des *Scripta minora*, et par M. Helmreich lui-même dans son édition Περὶ τοῦ διὰ τῆς σμικρᾶς σφαίρας γυμνασίου (Augsbourg, 1878). Le texte est établi avec soin, et l'appareil critique reproduit sobrement les principales leçons utiles à connaître pour la discussion. Je ne sais si M. Helmreich a connu les travaux de Constantin Kontos, disséminés dans divers recueils, et dans lesquels le texte de Galien est fréquemment corrigé ; la correction ἀπαλλάξεσθαι pour ἀπαλλάξασθαι (p. 169, 4), qu'il note d'un astérisque comme lui étant propre, avait déjà été faite par ce savant Hellène dans le *Bulletin de Corr. hellénique*, t. II (1878), p. 239. Mais de menus faits de ce genre peuvent échapper à l'éditeur le plus consciencieux. Quelques accents sont omis, par exemple, νὴ Δι' (p. 36, 8 et 43, 18), εὐεξίᾳ (p. 40, 10), τελεως (p. 139, 3), μερους (p. 140, 12). Comme curiosité, je relève une faute où d'ordinaire on ne va pas en chercher, sur le dos du volume : Claudii Galeni etc. edidit *Georgii* Helmreich.

My.

---

201. — **Transactions of the Cambridge philological Society, III, v.** London Clay, 1894, pp. 225-258.

Il faudrait trois collaborateurs de cette Revue pour rendre compte des quatorze pages de texte dont se compose ce fascicule. Il contient en effet, de M. Skeat, des conjectures sur l'ancienne traduction anglaise du Roman de la Rose; de M. Headlam, une page de corrections à Carcinus, fg. 8, à Euripide, fg. 62 et 580; et une note de M. Housman sur Virgile, dont je parlerai brièvement. Il s'agit du présage que Vénus tire en faveur d'Énée du vol des douze cygnes, au chant I, vv. 393-400 [1]. C'est un passage connu par les difficultés qu'y ont vues les commentateurs. M. H. rappelle leurs hypothèses; mais il n'a eu connaissance que des éditions les plus répandues. Il ne cite même pas celle de Benoist, et ignore les articles de Fr. W. Münscher (*Philologus*, 1880, t. 39), de Pechl (*Blaetter für das bayer. Gymnasialschulwesen*, 1883, t. 19, fasc. 9), de Baehrens (*Neue Jahrbücher*, 1884, p. 400), de Sabbadini (*Rivista di filologia*, XIII, p. 429), d'autres encore sans doute, que je n'ai pas notés. Il propose de lire au v. 395 *stellas* au lieu de *terras* : il est difficile d'imaginer quelque chose d'aussi mauvais. On trouve dans Virgile de telles exagérations, et M. H. ne manque pas d'en citer. Là n'est pas l'impossibilité. Mais M. Housman fait dire à Virgile exactement le contraire de ce qu'on attend. Voir la note de Benoist sur le v. 394. Il faut remarquer que le présage est complet aux vers 393-396 et 399-400. Les vers 397-398 sont donc en dehors de la prédiction et ne peuvent ajouter que des détails descriptifs. M. Sabbadini condamne le v. 398 et transpose le v. 397. Je crois qu'il suffirait d'intervertir ces deux vers et d'y introduire une légère correction : *ut coetu cinxere polum cantusque dedere, | en reduces illi ludunt stridentibus alis*. On peut distinguer cinq actions des cygnes : 1° leur dispersion à l'approche de l'aigle; 2° leur rassemblement et leur marche *ordine longo*; 3° leur choix d'une station à terre (v. 396); ce qui nécessite : 4° un rassemblement en cercle et une entente (v. 398); enfin, 5° ils s'abattent et se jouent en battant des ailes (v. 397). Dans le v. 398, *polum* serait donc le synonyme de *caelum* et les vv. 398-397 ne feraient guère que développer et peindre l'action exprimée sommairement au vers 396.

P. L.

---

202. — **Monumenta Germaniae historica, Epistolarum, II, 1 : Gregorii I Registri** VIII-IX. Berolini, Weidmann, 1893; 235 pp. in-4.

Suite d'une édition critique des lettres de Grégoire I, en forme de regestes. C'est dire que l'on y suit la disposition barbare de l'apparat critique, adoptée pour les publications médiévales. Le texte paraît d'ailleurs excellent. Il est inutile d'insister sur l'intérêt de l'ou-

vrage ; nous aurons occasion d'y revenir quand aura paru le dernier fascicule. Cette note est un simple accusé de réception.

L.

---

203. — Raymond SERRURE. **Essai de numismatique luxembourgeoise.** Paris, R. Serrure, 1893. In-8 de 225 p. 15 fr.

Nous signalons avec plaisir l'apparition de ce travail numismatique, redigé avec soin et critique, qui a pour sujet l'étude des monnaies du Luxembourg. On avait le droit, depuis longtemps, de perdre patience à attendre cette publication ; par je ne sais quel concours de circonstance, le travail, entrepris par plusieurs érudits, n'avait pu être mis entre les mains du public; des planches assez nombreuses avaient été gravées, mais le texte manquait. Les éléments existaient : M. Serrure le reconnaît avec une grande loyauté. Il s'agissait de les contrôler, de les coordonner ; c'est ce qu'il a fait avec une grande modestie, trop grande peut-être, car il entreprenait une tâche à laquelle il mettait du sien, et il fallait une certaine décision puisque plusieurs semblaient avoir hésité jusqu'à ce jour.

La suite non interrompue des monnaies luxembourgeoises commence au règne de Henri l'Aveugle (1136-1196), héritier de Conrad II sire de Luxembourg, mort sans descendant mâle. Je reviendrai plus loin sur les temps antérieurs à 1136. Je suppose que c'est par une erreur typographique que le comte de Namur est nommé Henri III ; avant lui, en Luxembourg, je ne note qu'un homonyme, c'est donc Henri II qu'il faut lire.

Donc Henri III, comte de Namur, comme sire de Luxembourg, fit frapper dans ce château des petits deniers semblables à ceux de Lorraine et de Trèves ; sous son successeur Henri V (IV), on commença à graver des armoiries (1246-1281), et la monnaie ne semble pas avoir variée jusqu'à Henri VII (VI) qui commença à faire des gros avec leurs divisions, des esterlins et des oboles.

La monnaie d'or paraît sous Jean l'Aveugle (1309-1345) imitée des florins d'Italie et des pièces françaises : sont-elles bien du Luxembourg ou de Bohême, Jean étant roi de Bohême ? Le roi Charles IV de Bohême administra le Luxembourg pendant la minorité de son frère Wenceslas qui, depuis 1354, date de l'érection de son fief en duché, y frappa de la monnaie en or.

Je reviens maintenant en arrière pour examiner sous toute réserve l'origine du monnayage luxembourgeois. Les commencements de la première dynastie ne sont pas encore, je crois, définitivement fixés. Un comte Sigefroi, en 963, obtenait par échange de l'abbaye Saint-Maximin de Trèves le château de Luxembourg : il mourut vers 998 laissant son fief à son second fils Fréderic.

Non loin se trouvait l'abbaye d'Echternach fondée à la fin du VII^{e} sié-

cle par saint Villebrod, mais qui, depuis longues années était au pouvoir d'abbés laïques. L'un des derniers nommé aussi le comte Sigefroi avait voulu qu'après lui l'abbaye fût réformée et peuplée de moines de Saint-Benoît; l'empereur chargea Sigefroi, sire de Luxembourg, de veiller à ce changement et lui conféra la charge d'avoué que Sigefroi transmit à ses descendants.

Le moine Ravanger fut le premier abbé après le rétablissement de l'ordre à Echternach et en 992 l'empereur Otton lui donnait, à la prière du comte Sigefroi, la *moneta*, c'est-à-dire le droit de fabriquer à son profit la même monnaie que dans le reste de l'empire [1]. Frédéric, fils et successeur du comte-avoué, ne doit pas être confondu avec son homonyme qui fut duc de Mosellane.

Pour cette époque, M. S. signale deux deniers qui ont une grande importance historique; ils sont analogues aux monnaies de Thierry, évêque de Metz, et leurs légendes portent ✠.. EDERICV.. et LV.. NBVRT; ils peuvent être attribués à Frédéric, sire de Luxembourg (993-1019). D'autre part, Danneberg, p. 197, pl. 21, n° 494, donne un denier de fabrique contemporaine portant le nom du patron de l'abbaye d'Echternach, avec la légende ✠ EPTERNACVS. Cette monnaie abbatiale dont l'existence est justifiée par le diplôme de 992 est restée unique jusqu'à ce jour bien que le droit monétaire d'Echternach ait été plusieurs fois confirmé en 1005, 1023, 1056 et 1065. Je suis porté à penser que le monnayage abbatial proprement dit ne fut pas continué en fait et que les avoués, c'est-à-dire les sires de Luxembourg se l'approprièrent, par suite des conventions que nous ne connaissons pas, mais qui ont été constatées ailleurs; par exemple à Dijon, en ce qui concerne les ducs de Bourgogne et á Souigny, de par les sires de Bourbon.

J'ai insisté sur ce point qui m'a paru important, en suppléant ainsi à la prudence de M. Serrure dont l'*Essai* est destiné à rester longtemps le seul livre spécial à consulter par les numismatistes. Suis-je parvenu à ébaucher la solution du problème? Je n'ose l'affirmer. Mais ce que j'affirme, c'est que l'*Essai* est un livre très recommandable par la logique qui préside à la classification des monnaies, par les 222 gravures qui sont présentées à l'appui du texte, par les documents historiques qui sont publiés.

A. DE BARTHÉLEMY.

---

1. Je ne crois pas inutile de rappeler ici les termes de la concession impériale de 992 :

« Interventu fidelis nostris Sigifridi comitis, Ravengero Epternacensis ecclesiae « venerabili abbati concessimus ut in eodam loco Eptérnaco faciat monetam in qua « nummi probabiles sicut in aliis locis regiae potestati subditis percutiantur, ad usum « ecclesiae suae et monachorum Deo sanctoque Willibrordo confessori die noctuque « ibi servientium. Et ut eadam moneta deinceps sub perpetuo jure ecclesiae supra- « dictae et abbatis adhuc in carne viventis, successorumque illius sine beneficiario « usu consistat, nullaque persona magna sive parva clericalis aut laicalis, super eam « dehinc aliquam potestatem habeat nisi predictus Ravengerus abbas » (Gall. Chr. XIII, 327).

204. — Neri (Achille). **I Ritratti di Cristoforo Colombo.** Rome, Publication du Ministère de l'instruction publique, 1894. In-fol. de 32 pages avec 30 planch

« Je n'ai pas vu un Condé, j'en ai vu douze », disait Turenne un soir de bataille. C'est ce que pourrait dire toute personne qui examinera le beau volume où M. Neri a réuni les divers portraits de Christophe Colomb. Les costumes et, si l'on peut s'exprimer ainsi, les physionomies de plusieurs siècles et de plusieurs professions s'y rencontrent. On s'explique aisément cette embarrassante contradiction lorsqu'on a lu la savante monographie de M. Neri. Il part judicieusement des descriptions concordantes que donnent de la figure du grand navigateur quatre de ses contemporains : son fils Fernando, Angelo Trevisano (secrétaire d'un ambassadeur vénitien envoyé en Espagne et en Portugal en 1501), Las Casas et Oviedo. Le plus ancien des portraits que nous ayons de Colomb est celui que possédait Giovio au milieu du XVI^e siècle et qui se rapporte aux descriptions susdites. Ce portrait et une gravure exécutée en 1596 par Aliprando Capriolo, qui en est une imitation libre, forment les prototypes de tous les portraits auxquels on peut attribuer une valeur de tradition historique. M. Neri examine ensuite les portraits de fantaisie qui, par malheur, sont les plus beaux, notamment une remarquable toile du musée de Naples (planche XVII). Enfin il donne la bibliographie de tous les livres qui traitent ou effleurent la question. Cet ouvrage fait partie des publications dirigées par la Commission que le gouvernement italien a chargée de célébrer le quatrième anniversaire de la découverte de l'Amérique. L'impression du texte et l'exécution des figures ont été traitées avec un soin digne du sujet.

Charles Dejob.

---

205. — Th. Kuekelhaus. **Der Ursprung des Planes** vom ewigen Frieden in den Memoiren des Herzogs von Sully. — Berlin, Speyer et Peters, 1893, in-8 de 181 p.

L'ouvrage de M. Kükelhaus se compose de deux fragments qui ne sont pas très exactement soudés ensemble. Dans le premier (p. 1-58), déjà imprimé comme dissertation en 1892, il recherche les origines du plan de Sully dans les écrits antérieurs à l'année 1620. De la p. 59 à la p. 139 (les quarante p. suivantes sont occupées par des éclaircissements), s'étendent d'abord la fin du premier chapitre, consacrée aux œuvres de d'Aubigné et de Dupleix, puis (à partir de la p. 77) un second chapitre où l'on essaie de retracer la genèse de la « chimère » de Sully.

Complètement d'accord avec MM. Ritter, Philippson, Descloseaux, Hanotaux, etc., pour nier que le plan de paix perpétuelle prêté par Sully à Henri IV ait la moindre valeur historique, M. K. s'est dit que la conception, par un homme d'État, d'une chimère aussi irréalisable, était un fait assez étrange pour qu'il valût la peine d'en fournir l'expli-

cation. Il ne se borne pas, comme M. Philippson, à voir dans le texte des *Œconomies* un simple embellissement du *Corollaire* de d'Aubigné, il y voit le point d'aboutissement de toute une tradition qui, pour se former, n'attendit même pas la mort de Henri IV. Dans l'Estoile, dans les correspondances de de la Force et de Salignac, il trouve la preuve qu'en 1609 tout le monde avait le vague sentiment qu'Henri IV se préparait à donner de sa puissance une démonstration grandiose, mais dont nul ne pouvait préciser le caractère et l'objet. Chacun y voyait ce qu'il désirait le plus. Tout ce qu'on savait, c'est que les efforts du roi étaient hors de proportion avec le but apparent, le règlement de l'affaire de Clèves-Juliers, et qu'il y avait un *grand dessein*. Lequel? On l'ignorait encore, lorsque la mort du roi vint donner aux imaginations libre carrière. — Ce sentiment, que le roi voulait on ne savait quoi de très grand et très mystérieux, est exprimé par Mathieu, que suivent tous les écrivains antérieurs à 1620. Vers cette date une idée était, pour ainsi dire, dans l'air : c'est qu'Henri IV, qui avait réconcilié Rome et Venise en 1605, le Roi catholique et les Provinces-Unies en 1609, rêvait de devenir l'arbitre de la paix européenne et de mener une croisade contre le Turc.

M. K. étudie les variations qu'exécutèrent sur ce thème d'Aubigné et Dupleix. L'idée se précise dans leurs œuvres, qui ont eu, « dans l'ensemble comme dans le détail, une influence immédiate sur la genèse du grand plan de Sully ». Le premier, désireux de montrer Henri coupable du péché d'orgueil et de grossir l'affaire de la princesse de Condé, réduit tout le « grand dessein » à un plan dirigé contre l'Espagne. L'autre parle « d'un assaut général » donné non seulement « à Milan, à Naples », mais aussi « à Constantinople, à Hiérusalem ».

Avouons le : pour intéressantes que soient ces remarques, le premier chapitre du livre ne nous apporte rien d'essentiel. On se doutait déjà quelque peu que le « grand dessein » n'était pas uniquement sorti d'un dialogue entre le duc de Rosny et ses secrétaires, que bien des éléments contemporains étaient entrés dans sa composition. Mais la partie vraiment originale du plan de Sully, celle qui surprenait déjà si fort Saint-Simon et qui inspira des doutes à Voltaire, ce n'est pas l'affirmation vague que la guerre contre les Habsbourgs n'était qu'un moyen d'arriver à l'établissement de l'équilibre, ni même l'idée de la croisade, idée presque banale à la fin du XVIe siècle. C'est cette conception bizarre d'une Europe remaniée d'après des règles absolument nouvelles, savamment agencée en un certain nombre de groupes de monarchies, principautés et républiques, catholiques, luthériennes et réformées, qui se font équilibre entre elles comme les poids et contrepoids d'un mouvement d'horlogerie; c'est également l'idée d'une France irréelle, non plus conquérante et « impériale » à la façon carolingienne, mais d'une France désintéressée, et qui se sacrifie à son rôle de chef de la république chrétienne. Voilà ce que M. K. a raison d'appeler la « chimère » de Sully; et cette chimère, comment a-t-elle pu se créer dans le cerveau d'un

personnage qui, serviteur du roi, ambassadeur, ministre, avait pénétré les secrets d'État, manié les intérêts et les hommes, et touché aux plus grandes affaires?

M. K. ne pense pas que Sully ait pu en venir là tout d'un coup. Il a dû exister de ce morceau des *Œconomies* plusieurs rédactions successives : Sully se serait d'abord essayé à mêler quelques grains d'idéalisme chevaleresque aux conceptions contemporaines, qui contenaient déjà une assez forte dose d'irréalité; ensuite il aurait, à diverses reprises, trituré tous ces ingrédients, pour en former l'étrange mixture que nous connaissons.

La première ébauche du « grand dessein » se trouve dans l'*Abrégé de la vie du roy Henry le Grand*, publié en 1609. Ce morceau a été remanié plus tard pour être inséré dans les *Œconomies*, mais M. K. en a étudié (p. 72 et ss.) l'édition originale. Déjà Henri IV y est « l'arbitre des chrestiens et la seureté du monde », mais sans plus. Dans son poème *Parrallèles de César et de Henry le Grand*, écrit en 1610, Sully prête au roi le projet :

> ...D'incorporer en bref au sceptre des François
> L'Empire et la grandeur qu'il avoit autrefois...
> Et d'Albis et d'Ister *les* antiques barrières...

Il y a loin de là au plan tout désintéressé de 1638.

M. K. croit que la célèbre édition des *V verts* n'eut pas grand retentissement : ni Dupleix en 1639, ni de la Force, dont les Mémoires vont jusqu'en 1640, ne la mentionnent, ni même Dupleix dans son édition de 1650. Cette « édition du château », qui existe elle-même sous deux formes, l'une de 520, l'autre de 535 pages, n'est que le dernier état d'un texte souvent retouché. M. K. remarque que Sully insère, à la date de 1625, un éloge de Richelieu évidemment composé beaucoup plus tard, etc. Il estime que la première rédaction intégrale qui ait servi de base au travail de 1638 a dû être composée vers 1632.

Ces conclusions ont beaucoup perdu de leur valeur depuis que M. Pfister a pris le parti d'étudier directement les manuscrits successifs qui ont servi à préparer le texte de 1638 et de démontrer, pièces en mains, que le « grand dessein » n'était que la dernière phase d'une véritable évolution littéraire[1]. Il n'en reste pas moins à M. K. ce rare mérite d'avoir deviné la vérité, et d'être arrivé, par les seuls procédés de la critique conjecturale, au même résultat que M. Pfister nous a promis d'établir : à savoir qu'il

1. Voy. *Revue hist.* (premier article), mars-avril 1894, p. 300 et ss. M. Pfister a bien voulu nous communiquer par avance les résultats de son étude. Dans l'ensemble, ils confirment les vues de M. K. M. Pfister établit que sous sa première forme, le *grand dessein* se bornait à réduire l'Espagne à la Péninsule. Il estime que d'Aubigné et les autres ont connu ce travail en ms. avant d'écrire leurs ouvrages, dont Sully devait ensuite se servir pour remanier son premier plan. Comme M. K., il croit que Sully a voulu grossir l'importance de son voyage d'Angleterre.

y a eu « diverses *éditions* [1] antérieures à l'édition imprimée ». Il a même essayé d'en distinguer trois principales : 1° une édition qui a recueilli les parties subsistantes du livre-journal originel, c'est-à-dire les seules parties *authentiques* et dignes de foi du récit, mais qui seront altérées en 1632 par l'introduction du discours à la deuxième personne et par le désir qu'avait Sully de répondre à ses adversaires ; — 2° une édition de 1613-15, écrite sous l'influence des événements du temps, dans un esprit d'opposition à la politique hispano-catholique de Marie ; — 3° à la troisième rédaction (1632) appartiennent le plan idéal du « grand dessein » dans lequel ont subsisté quelques traits du plan de conquêtes de la seconde édition, et généralement « tous les passages où les secrétaires parlent d'eux-mêmes et de leur travail ». — Dans un très curieux tableau synoptique (p. 156 et ss.), M. K. a tenté de faire la part de chacune des trois rédactions dans le récit de la mission de Sully en Angleterre (1603). Tout cela est bien fragile, et il sera piquant de voir si ces hypothèses concordent avec les découvertes de M. Pfister.

Dans sa conclusion, M. Kükelhaus établit assez habilement les raisons psychologiques pour lesquelles Sully a embelli et faussé la vérité. Tout ce qui pouvait rehausser et ennoblir la politique d'Henri IV, la présenter comme le modèle idéal et non pas seulement comme l'esquisse de celle de Richelieu, était autant de gagné pour la gloire du vieux ministre, qui se donnait lui-même pour l'unique et le tout puissant inspirateur du grand roi. Les *Œconomies* étaient beaucoup moins un livre d'histoire qu'une justification personnelle de Sully contre les attaques de Dupleix, qu'une apologie de sa politique, peut-être même une dernière tentative pour redevenir quelqu'un dans l'État : une œuvre analogue à ces *Mémoires* par lesquels Talleyrand mendiait la faveur de Louis XVIII [2].

H. Hauser.

---

206. — **Nicolas Coeffeteau, dominicain, évêque de Marseille, un des fondateurs de la prose française (1574-1623).** Thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris par Ch. Urbain, ancien élève de l'École pratique des Hautes Études, licencié ès lettres. Paris, Thorin, 1893. Gr. in-8 de 415 p.

M. l'abbé Urbain, après une brillante soutenance, a été reçu docteur ès lettres à l'unanimité. Un tel succès me dispense de faire l'éloge de sa thèse qui, pour le fond comme pour la forme, est une des plus remar-

1. Si tant est qu'il soit légitime d'employer ce terme d'édition pour désigner un état de manuscrit qui n'a pas été « *editum* ».

2. M. Kükelhaus, p. 61, parlant des projets de Henri IV sur l'Italie, écrit dans sa n. 117 : « *Der Zusatz* » et la faction espagnole tiroit ce dernier article en quelque longueur *ist mir unverstændlich* ». Rien ne me paraît plus clair que cette phrase de d'Aubigné : il s'agit du parti qui, dans l'entourage du roi, soutenait la politique espagnole.

quables de toutes celles qui, en ces dernières années, ont été consacrées à nos vieux écrivains. Heureux d'être sur tous les points en parfait accord avec les redoutables juges de la Sorbonne, je me contenterai d'indiquer en peu de mots ce que contient de richesses le volume de M. U. ; ce sera le meilleur moyen de le faire lire et de le faire goûter.

Dans l'*Avant-propos*, qui n'a que quatre pages, l'auteur, après avoir rappelé, en deux citations-épigraphes, l'hommage rendu par Vaugelas et par La Bruyère à « ces deux grands maîtres de notre langue, Amyot et Coeffeteau », trace ainsi le programme qu'il devait si bien réaliser : « le temps et les circonstances où il a vécu, la variété des travaux qui ont rempli sa trop courte carrière, et surtout les services qu'il a rendus à la langue française, sont autant de raisons qui nous ont engagé à le (Coeffeteau) tirer, si possible, de l'oubli. Pour cela, nous avions trois choses à faire : recueillir d'abord le plus de renseignements possible sur sa biographie, chercher comment il s'est formé, le replacer dans les milieux par lesquels il a passé et le suivre dans les affaires auxquelles il a été été mêlé ; puis aborder ses œuvres en notant tout ce qui pourrait éclairer sur ses idées et sur son caractère, ou jeter quelque lumière sur les questions agitées de son temps ; enfin, après avoir constaté, par les appréciations dont il a été l'objet, toute l'étendue de son influence sur la prose française, nous efforcer d'en déterminer la nature et les effets, par l'examen de sa langue et de son style. »

Dans trois chapitres sur la biographie de son héros et dans cinq chapitres sur ses œuvres, qui tous les huit débordent de renseignements toujours exacts [1], souvent nouveaux (beaucoup sont puisés aux mss. des Archives nationales, de la Bibliothèque nationale, de l'Arsenal, de plusieurs archives départementales ; quelques-uns sont uniquement dus à la sagacité de l'auteur, comme sa découverte de l'abus fait par Vaugelas de l'autorité de son devancier), M. Urbain s'occupe : 1° de Coeffeteau jusqu'à son doctorat (1600) ; 2° depuis son doctorat jusqu'à son élévation à l'épiscopat (1617) ; 3° de l'évêque ; ensuite de ses œuvres de controverse et de théologie, de ses œuvres oratoires, ascétiques et morales, de ses œuvres diverses (poésies, lettres, traités inédits), de la traduction de Florus et de l'Histoire romaine, de la langue et du style de Coeffeteau. On a là mille détails de biographie [2] et d'histoire littéraire, entourés de

---

1. M. Urbain a pu relever des erreurs petites ou grandes d'A. Floquet (p. 31, 33), du dominicain-bibliographe Echard (p. 65), de M. Perrens (p. 70, 72, 108), de l'abbé Houssaye (p. 73), d'Avenel, l'éditeur des lettres de Richelieu, qui a donné une lettre de Coeffeteau à l'évêque de Luçon pour une lettre du futur cardinal à Coeffeteau (p. 246), de Feuillet de Conches (p. 291), etc.

2. M. Urbain croit, pour de bonnes raisons et contre l'avis de nombreux biographes, que le futur évêque de Marseille naquit à Château-du-Loir, et non à Saint-Calais. Il a tiré des registres paroissiaux de Château-du Loir des notes inédites sur le père, la mère, les sœurs du prélat et sur Guillaume, son frère, dont les écrits ont été publiés par son neveu, Jacques Hallier, sous le titre de *Florilegium* (Paris, Cramoisy, 1667, in-4).

renseignements accessoires sur les personnages mêlés à la vie de Coeffeteau, la reine Marguerite dont il fut l'aumônier, Louis XIII dont il fut le prédicateur, Jacques I[er] dont il fut l'antagoniste, Balzac, Guyet, Vaugelas, Faret, Théophile et autres gens de lettres avec lesquels il fut plus ou moins lié, le marquis de Verneuil, évêque de Metz, à l'âge de dix ans et demi, le duc d'Épernon, le duc de la Valette dont ses fonctions le rapprochèrent. Nommons encore, parmi les célébrités diverses qui figurent dans la thèse [1], le cardinal Du Perron, Ravaillac, Edmond Richer, le nonce Ubaldini, G. de l'Aubespine, évêque d'Orléans, le cardinal de Richelieu, le très original André Valladier, abbé de Saint-Arnoul [2], Catherine de Lorraine, abbesse du chapitre des dames nobles de Remiremont, Peiresc, Malherbe, l'abbé de Marolles, Guy Patin, Bensserade, Pierre du Moulin, le ministre de Charenton, Ph. Duplessis Mornay, Marc-Antoine de Dominis, Barclay, etc.

Les *Appendices* renferment une *Bibliographie des œuvres de Coeffeteau* (complète, excellente), une *Liste des ouvrages approuvés par Coeffeteau* (en qualité de docteur de la Faculté), un recueil de *Lettres et actes inédits de Coeffeteau*, un recueil de *Témoignages contemporains* sur le même (bref du pape Paul V à Louis XIII, deux sonnets dont un de Jean de Lingendes, trois lettres de Peiresc « A Monsieur l'Evesque de Dardanie »), des *Extraits d'ouvrages de Coeffeteau* (fragment de l'*Hercule chrétien* (1603), *préface* du livre XXI de l'*Histoire romaine* (1621), une *liste des mots qui ont changé de sens depuis Coeffeteau*, une *liste des expressions citées dans le chapitre de la langue* (chapitre VIII de la présente thèse), une *liste* (formidable) *des documents et auteurs consultés* (manuscrits et imprimés). Signalons encore des *corrections et additions* fort intéressantes, surtout à cause de citations tirées de rarissimes ouvrages de Camus, ce spirituel évêque de Belley, dont M. Urbain doit prochainement s'occuper pour notre plus grande joie et notre plus grand profit, une *Table alphabétique*, enfin un beau portrait de Coeffeteau dû à deux admirables artistes, le peintre Daniel Du Monstier et le graveur Claude Mellan, et concluons en souhaitant que l'on nous donne souvent, en ce qui regarde certains écrivains

---

1. Quelques-unes singulièrement effacées, par exemple (p. 17), Guillaume Parvi ou Petit, prédicateur de Louis XII, confesseur de François I[er], grand ami d'Erasme et de Budé.

2. Voir de piquantes citations de ses écrits (p. 105, 108). Dans l'*Oraison funèbre du cardinal de Givry* (1612) on lit : « Il n'y a que Dieu et lui qui sachent le martyre qu'il en a enduré [de la réforme des mœurs de son clergé], combien que pour ma charge j'en puisse savoir quelque chose, ayant reçu la plus grande part de la grêle et de la tempête sur mes épaules. » Dans sa *Tyrannomanie*, il parle ainsi d'un mémoire qu'il publia en 1618 : « Je le donnai sous les noms de mes moines, encore qu'ils n'entendissent pas le latin, avec la gloire d'avoir cette fois là fait parler des ânes en latin. »

jusqu'à ce jour peu étudiés du XVI[e] et du XVII[e] siècles, des monographies aussi voisines de la perfection [1].

T. DE L.

---

207. — **Studien zur Litteraturgeschichte Michael Bernays gewidmet** von SCHUELERN und Freunden. Hamburg u. Leipzig, Voss, 1893, VII et 330 p.

Ce beau volume a été offert à Michel Bernays par ses amis et ses élèves. Il renferme les études suivantes : I. SINGER, Quelques jugements anglais sur les drames des classiques allemands, sur *Minna*, *Emilia Galotti*, *Cabale et Amour*, etc. (p. 13-18). II. Max KOCH, Une lettre de Goethe à sa mère et des extraits de la correspondance de Pie Alexandre Wolff qui complètent l'ouvrage récemment consacré à cet acteur par Martersteig (p. 21-39). III. BORINSKI, L'enjambement dans l'antiquité et les temps modernes (*die Ueberführung des Sinnes über den Versschluss*, p. 41-60). IV. WÖLFFLIN, Les *Herzensergiessungen eines kunstliebenden Klosterbruders* de Wackenröder (p. 61-73). V. WITKOWSKI, Gœthe et Falconet (étude intéressante sur Falconet et notamment sur ses « observations sur la statue de Marc Aurèle » dont Gœthe a traduit un passage au commencement de son étude « d'après et sur Falconet » (p. 77-95). VI. SIMONSFELD, Cassandra Fedele (p. 99-106, note sur le discours latin qu'elle prononça en 1487 à l'université de Padoue pour recommander un de ses parents et lettre que lui adressa l'humaniste de Nuremberg Danhauser). VII. BORMANN, Les *Künstler* de Schiller, œuvre qui « contiendrait toutes les doctrines importantes que le poète à développées plus tard » (p. 111-131). VIII. KÜHNEMANN, Le dernier combat de Herder contre Kant (p. 135-155, article très sévère pour Herder qui représente le passé tandis que Kant était « l'avenir et l'éducateur de l'humanité »). IX. H. SCHNORR DE CAROLSFELD, Quatre lettres inédites de G. R. Weckherlin à Camerarius (p. 159-166). X. GOLTHER, La vierge aux cheveux d'or (p. 169-176, c'est la saga de Hrolf qui « forme le noyau de la légende française de Tristan »). XI. H. BODMER, Les com-

---

1. J'ai entendu raconter que les plus rudes joûteurs de la Faculté des lettres ont seulement adressé au candidat ces menus reproches que l'on appelle des « reproches qui louent ». Un des *avocats du diable* qui ont le plus brillamment croisé le fer avec M. l'abbé Urbain lui a objecté qu'on ne doit pas dire *le Gallia christiana* et *dans un but*. Les deux péchés ne sont pas bien grands et le premier même est douteux, car il me semble que toute l'École des Chartes donne le *masculin* au recueil des Sainte-Marthe. Quant à la locution *dans un but*, M. Gazier, dans son édition des *Oraisons funèbres de Bossuet* récemment louée ici, avait déjà dit, à propos des trois mots : *dans cette vue* (p. 131, note 4) : « Telle est la locution à laquelle les modernes ont substitué, on ne sait pourquoi, la locution barbare *dans ce but*. » Je constate qu'au XVIII[e] siècle, La Condamine, qui était à la fois de l'Académie des sciences et de l'Académie française, écrivait aussi : « *dans cette vue*. » (Lettre du 22 mars 1763 citée par M. de la Morinerie, *les origines du caoutchouc* (p. 109). Cf. une note d'*Un notaire d'autrefois* (Agen, 1893, p. 12).

mencements du Milton zurichois (p. 179-199; à remarquer une lettre où Bodmer exprime à Zellweger son enthousiasme pour le *Paradis perdu*, sa « allzuverpichte Begier »). XII. WUNDERLICH, Le premier Térence allemand (p. 203-216, traduction de l'*Eunuque* par Hans Neithart d'Ulm). XIII. SÖDERHJELM, Deux monologues attribués à Coquillart (p. 219-230; des deux monologues ajoutés par le libraire parisien Galiot du Pré à l'édition de 1532 des œuvres de Coquillart, le *Monologue du Puits* n'est pas de Coquillart — qui n'aurait fait que se répéter — mais il faut regarder le *Monologue des perruques ou du gendarme cassé* comme son œuvre, et il l'aurait composé vers 1480). XIV. VOLLMÖLLER, Une traduction inconnue de l'*Iliade* en vieil espagnol (p. 233-249; cette traduction des cinq premiers livres du poème a été faite d'après la traduction latine de l'humaniste Candidus, dans l'année 1440, sur l'invitation du roi Jean II de Castille). XV. J. ELIAS, Fragments d'une traduction de Shakspeare (trouvés dans les papiers de Régis, p. 253-330).

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. TAMIZEY DE LARROQUE a fait paraître deux nouveaux fascicules de ses *Correspondants de Peiresc*, le XIXe et le XXe (Picard, 1894. In-8°, 171 p. et 147 p). On trouvera dans le XIXe fascicule les *Lettres* écrites par le père Mersenne à Peiresc de 1633 à 1637 — avec une reproduction du récit rarissime de la vie de Mersenne composé par son confrère Hilarion de Coste — et dans le XXe des lettres du docteur Novel à Peiresc et à Valavez où il y a de tout, des anecdotes lestement contées, des renseignements sur les plantes exotiques et sur les singes, des considérations politiques au milieu desquelles bouillonne le patriotisme le plus ardent, des récits historiques, des détails sur les événements militaires du temps et principalement sur le siège de La Rochelle. M. Tamizey de Larroque a joint aux lettres de Novel des lettres de trois autres médecins (Cassagnes, Mérindol et Senelles). Comme toujours, dans ces deux fascicules, l'annotation est abondante, et, pour nous servir d'un mot de l'éditeur, plantureuse.

— Un nouveau volume de la série de M. Alfred FRANKLIN sur la vie privée d'autrefois paraît à la librarie Plon. Il a pour titre *Variétés chirurgicales* (in-8°, XI et 301 p.). Il contient une monographie sur la saignée, une étude sur la chirurgie à l'Hôtel-Dieu, et des chapitres pleins de détails intéressants et parfois très singuliers sur les sages-femmes et les accoucheuses, sur les opérateurs, dentistes, lithotomistes, experts, herniaires, chatreurs, renoueurs, oculistes et pédicures. Il se termine par une longue notice consacrée aux établissements hospitaliers de Paris à la fin du XVIIIe siècle.

— M. Paul LEJAY publie à la librairie Klincksieck une édition du premier livre de Lucain avec un apparat critique et des notes explicatives. L'introduction, destinée à préparer à la lecture de tout le poème, contient une étude littéraire et critique : sur la vie de Lucain, sur la Pharsale et sur les manuscrits.

— M. l'abbé MANGENOT publie sous forme de brochure un article intitulé : *Histoire de la Vulgate*, Amiens, 1894, 51 pp. in-8. C'est une étude détaillée sur le livre de M. Samuel Berger, avec des remarques et des compléments intéressants. L'auteur

s'est fait connaître déjà par un bon travail sur les recherches des Bénédictins français dans ce domaine.

— Sous le titre *Le contrat de mariage de Marie Touchet* (Orléans, Herluison. In-8° 16 p.), M. Henri Stein publie une pièce curieuse relative à la maîtresse de Charles IX ; on y trouve spécifiées les donations particulières faites à Marie Touchet, aux enfants du premier et du second lit, et une partie de l'acte constate le droit à elle réservé d'habiter, sa vie durant, après le décès de son mari (le seigneur d'Antraigues, François de Balzac), la terre et maison seigneuriale de Malesherbes. Le texte du contrat (signé le 20 octobre 1578) est précédé d'une introduction pleine de détails, ainsi que d'une dédicace charmante à M. Lucien Auvray — car l'opuscule est un *per nozze*.

ALLEMAGNE. — La librairie Calvary publie un *Jahresbericht* (in-8°, 341 pp.), dû à la plume de M. W. Deecke, et comprenant non seulement la bibliographie très complète, mais encore le résumé et la critique rapide de tous les travaux de grammaire et de syntaxe latines (usuelle, comparative et historique), parus en Allemagne, Angleterre, France, Italie, Amérique pendant les années 1885-1892.

Il va sans dire qu'on n'accepte pas toujours sans réserve les appréciations de l'éminent latiniste, et que parfois même on a peine à se défendre d'un sourire, à le voir taxer de hardiesse mainte conjecture infiniment plus modeste que les étonnantes combinaisons étruscologiques qu'il échafaudait il y a quelques années. Mais c'est bien peu de chose que ces divergences de détail, en présence de l'énorme tâche de classification heureusement accomplie par l'auteur, et de l'allègement qu'elle apporte à nos mémoires et à nos bibliothèques.

— Un comité présidé par MM. M. Heyne, G. Roethe et Michels, s'est formé pour élever soit un buste, soit un petit monument funéraire à la place de la colonne ruinée qui marque à Gœttingue la place où repose G. A. Bürger, l'auteur de la ballade de *Lenore*. On est prié d'envoyer les cotisations à la librairie Dieterich, de Gœttingue, la même qui édita autrefois les poésies de Bürger.

— Sous le titre *Dramaturgie des Schauspiels* M. H. Bulthaupt a publié trois volumes intéressants et pleins de détails qui ont eu grand succès. Le premier est consacré à Lessing, Gœthe, Schiller et Kleist ; le deuxième, à Shakspeare; le troisième, à Guillparzer, Hebbel, Ludwig, Gutzkow et Laube. Le deuxième volume qui traite de Shakspeare vient de paraître, après avoir été revu, en *cinquième* édition (Oldenbourg, Schulze, 1894. In-8°, lvi et 448 p. 5 mark).

— M. Eug. Guglia a publié (Berlin, Grunow, 1893. In-8°, 442 p.) un volume sur la vie et les œuvres de Ranke, *Leopold von Rankes Leben und Werke*. Le livre contient six chapitres : I. Premières sources de culture (patrie et famille, Donndorf et Schulpforta, l'université de Leipzig). II. Francfort sur l'Oder et Berlin, le mystère de la personnalité. III. Années de voyages, Prague, Vienne, l'Italie. IV. Individualités des peuples et politique historique. V. Problèmes de l'histoire universelle. VI. L'histoire universelle.

AUTRICHE-HONGRIE. — Derniers échos du Congrès des philologues tenu à Vienne. L'enseignement secondaire autrichien a offert deux gros volumes sous le titre : *Xenia Austriaca* (Festschrift der oesterreichischen Mittelschulen zur 42. Versammlung deutscher Philologen und Schulmænner in Wien. I. Band. Abtheilung I-IV. II. Band. Abtheilung V-VIII). Le premier volume contient : I. Abtheilung. *Classische Philologie und Archæologie*. W. Kubitschek, *Vindobona* (p. 1-58) étude topographique de Vindobona d'après les inscriptions ; Karl Wessely, *Ein griechischer Heiratscontract vom Jahre 136 n. Chr.* (p. 60-77), commentaire du papyrus Rénier n° 1514-1516; E. Hanler, *Zur Geschichte des griechischen Mimus*,

(p. 80-135), étude approfondie sur Épicharme, Phormis, Dinolochus et Sophron ; STOWASSER, *Lexikalisch-Kritisches aus Porphyrio* (p. 139-166) ; V. HINTNER, *Die Verba des Befehlens in den indogermanischen Sprachen* (p. 167-190) ; Fr. SCHUBERT, *Zur mehrfachen praefixalen Zusammensetzung in Griechischen* (p. 191-256) ; V. THUMSER, *Aufgaben eines zukünftigen griechischen Staatsrechtes* (p. 257-271) ; H. MAIONICA, *Fundkarte von Aquileja* (p. 273-332) avec une carte. — II. Abtheilung. *Deutsche Sprache und Literatur*. K. REISSENBERGER, *Des Hundes Nôt* (p. 1-39) ; Fr. SPENGLER, *Martinus Bohemus*, Zur Geschichte des ælteren deutschen Dramas (p. 41-63); G. WANIEK, *Grillparzer unter Goethe's Einfluss* (p. 65-100) des pages intéressantes sur Sapho. — III. Abtheilung. *Moderne Philologie*. F. BLUMENTRITT, *Katechismus der katholischen Glaubenslehre in der Ilongoten-Sprache verfasst von P. Fray Francisco de la Zarza* (p. 1-30); Rudolf von SOWA, *Die mæhrische Mundart der Romsprache* (p. 31-51) ; E. NADER, *Englische Synonyma* (p. 53-102) ; J. ELLINGER, *Syntaktische Untersuchungen zu der Sprache der mittelenglischen Romanze von « Sir Perceval of Galles »* (p. 103-144) ; A. WUERZNER, *Die Orthographie der beiden Quartoausgaben von Shakspeares Sommernachtstraum* (p. 175-177) ; A. IVE, *Die Istrianischen Mundarten* (p. 179-222). — IV. Abtheilung. *Geschichte und Geographie*. W. HANTHALER, *Ein Salzburgisches Registerbuch des XIV. Jahrhunderts* (p. 1-52); A. GUBO, *Der Cillier Erbstreit* (p. 53-98), étude sur cette famille dont le dernier chef était l'ennemi implacable de Jean Hunyadi et qui a causé tant de désordre en Hongrie ; E. GUGLIA, *Zur Geschichte einiger Reichsstædte in den letzten Zeiten des Reiches* (p. 98-162), étude sur les villes de Francfort, Nuremberg, Ulm, Worms, Nordhausen, Reutlingen ; Fr. HANN, *Die gothische Kirchenbaukunst in Kærnten* (p. 163-184) ; J. NEUWIRTH, *Rudolf II als Dürer-Sammler* (p. 185-225). — Le deuxième volume contient la partie scientifique et philosophique ; à signaler dans cette dernière, l'étude de M. EYMER : *Morhof und sein Polyhistor*.

— Beaucoup plus modeste est le recueil que les professeurs de l'Université de Innsbruck ont offert. Il a pour titre : *Festgruss aus Innsbruck* (203 p.) et contient les travaux suivants : Joh MÜLLER, *Ueber die Originalitæt der Natur. Quaestiones Senecas* ; A. ZINGERLE, *Der Humanismus in Tirol* ; J. SEEMÜLLER, *Ueber die niederrheinische Reimchronik der Schlacht bei Gœllheim* ; Fr. SITOLZ, *Beitræge zur lateinischen Etymologie und Grammatik* (Zwei Fælle von ei im Lateinischen ; Zu den Wurzeldeterminativen, vomis, vinnulus, indutiae, etc.) ; R. VON SCALA, *Rœmische Studien* (Die Darstellung des I. punischen Kriegs bei Naevius, Alte Sagen und eine junge Legende avec une Quellentafel zur Muciusgeschichte) ; E. REISCH, *Ein vermeintliches Werk des Euphranov* ; C. UEBERHORST, *Ueber die Trugschlüsse der griechischen Philosophen*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 avril 1894.

Le président de la Société centrale des architectes français écrit au secrétaire perpétuel pour demander que l'Académie désigne un candidat, membre de l'Ecole française de Rome ou de celle d'Athènes, à la médaille d'or que la Société décerne annuellement.

M. Clermont-Ganneau, membre de l'Académie, présente divers objets antiques provenant des fouilles de M. Durighello, fixé à Saïda, l'antique Sidon. Après avoir rappelé les autres objets déjà cédés au musée du Louvre par cet explorateur, M. Clermont-Ganneau décrit ceux qui viennent d'être découverts. C'est d'abord une plaque de bronze portant une inscription grecque que l'oxydation a fort maltraitée ; on y peut cependant déchiffrer les passages suivants :

ΘΕΩΑΓΙ
ΩΡΑΠΑΓΙΩ
ΚΕΓΑΑΕΑ
ΜΗΤ.....ΩΝΙΑ...
Ο..CΕ..Τ...ΑΙΝΑΙ...
ΑΝΕ..ΚΕΝ

Suit une septième ligne dont la lecture est tout à fait douteuse. Cette inscription est évidemment une dédicace (ἀνέθηκεν) faite par un personnage nommé peut-être Métrodore (?) à un dieu ou à une déesse dont les noms ont un aspect singulier. Il faut y remarquer la qualification de θέος ἅγιος qui se retrouve dans une autre inscription de Sidon (dédicace de la corporation des couteliers à un dieu indigène dont le nom a été systématiquement omis). — Le second objet est une gemme brisée, une de ces pierres dites gnostiques qui abondent en Syrie. D'un côté est gravé sommairement un personnage vu de face, dans l'attitude de la prière. De l'autre côté, une légende de cinq lignes dont les deux dernières contiennent la formule connue : Σαβαώ[θ] βοήθ[ε]ι. Les trois premières lignes sont en caractères hébreux carrés, de forme assez ancienne; malheureusement, une partie du texte manque et l'on voit seulement que l'on a affaire au dialecte araméen qui était devenu, depuis la captivité et surtout depuis l'ère chrétienne, la véritable langue nationale des Juifs. C'est là une preuve nouvelle de l'influence des idées juives sur les doctrines du gnosticisme oriental. — Puis vient une intaille gnostique portant, sur l'une de ses faces, une légende grecque : Σαβ[α]ώθ. [Α]δωναί, Αβ[λα]ναθα[ν]αλα, Μιχαήλ. X ZZ. Sur l'autre face est représentée Europe sur le taureau, retenant des deux mains son écharpe qui flotte au-dessus de sa tête. Ce monument est intéressant parce que le mythe d'Europe paraît avoir été réellement localisé à Sidon. — Ensuite, M. Clermont-Ganneau décrit une sorte de bulle d'argile, provenant de Tyr, et portant, d'un côté, un personnage de style égyptien à tête d'animal, tenant de la main gauche un long sceptre recourbé à sa partie supérieure; de l'autre côté, deux lignes de caractères phéniciens en relief au-dessus d'un symbole en forme de massue. — Enfin, le cinquième objet est un petit lion couché, de bronze massif, qui semble appartenir à la même famille métrologique que les grands lions de bronze découverts à Ninive et servant de poids. La légende, en caractères phéniciens, est presque indéchiffrable; mais on y lit nettement le nom de nombre *khamech* = cinq, ou *khomech* = cinquième. Ce lion paraît se rattacher au système métrologique assyrien, qui a prédominé en Orient et a fait sentir son influence jusqu'en Grèce. Dans son état actuel, il pèse 20 gr. 9 et n'a dû perdre que très peu de son poids primitif. Si on vocalise *khomech* = 1/5, ce poids serait dérivé d'une unité pondérale valant environ 104 gr. 5; mais on ne connaît, dans aucun système antique, aucune unité pondérale correspondant à ce poids de 104 gr. 5. Si au contraire on vocalise *khamech* = cinq, ce poids serait le multiple d'une unité pondérale égale à 4 gr. 18. On voit aussitôt qu'il est sensiblement égal à la moitié du sicle faible, c'est-à-dire à 4 gr. 2085. Il resterait à démontrer l'existence réelle du demi-sicle comme unité pondérale spécifique. — M. Oppert demande si ce poids de 20 gr. ne serait pas la cinquantième partie de la mine forte qui pesait un peu plus d'un kilogramme.

M. Cagnat, professeur au Collège de France, annonce qu'on vient de découvrir, à côté du Collège de France, des restes de murailles romaines en grandes briques, paraissant appartenir à un monument très important. Les ouvriers en ont déjà fait disparaître une partie. Il serait bon qu'on en relevât au moins le tracé.

M. F. de Mély communique un texte alchimique attribué à Avicenne au XVIIIe siècle, mais que tous les auteurs du moyen âge, entre autres, Albert le Grand et Vincent de Beauvais, attribuaient à Aristote. Le ms. lat. 16142 de la Bibliothèque nationale le donne comme fin du livre IV des Météores. Si on étudie ce texte et qu'on le débarrasse des gloses, il reste un chapitre très solide sur la formation des métaux, où l'on retrouve, dans toute leur pureté, les idées d'Aristote et qui semble pouvoir être considéré comme la fin du livre III des Météores, fin qui manque aux dernières éditions.

M. Delaville Le Roulx communique un mémoire sur les Hospitalières de Saint-Jean de Jérusalem; il retrace rapidement leur histoire et indique les plus importantes maisons de l'ordre. Fondées au XII[e] siècle, elles occupent encore aujourd'hui deux monastères en Espagne.

Léon Dorez

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 7 mai — 1894

208. — H. d'Arbois de Jubainville. **Les premiers habitants de l'Europe.** Seconde édition, tome deuxième. Paris, Thorin, 1894. In-8, xxvi-426 p.

Dans les quatre derniers chapitres du premier volume de cet ouvrage, l'auteur avait abordé l'étude des Ligures. M. d'Arbois de Jubainville fait des Sicules une branche des Ligures; ils auraient apporté l'agriculture en Italie vers l'an 2000 avant J.-C. [1], pour être dépossédés, du xive au xie siècle, par l'invasion des Ombro-Latins [2], qui les refoulèrent en Calabre et en Sicile [3]. Supplantés vers le viie siècle avant J.-C. par les Celtes, comme ils avaient eux-mêmes supplanté les Ibères, les Ligures occupaient, antérieurement à cette époque, le pays d'origine de l'ambre (Hollande et Allemagne du Nord), la Gaule, une partie de l'Espagne et le Nord-Ouest de l'Italie. C'est cette conception d'un empire ligure, antérieur à l'empire celtique, que viennent corroborer, dans la première partie du second volume, des arguments que nous allons d'abord exposer.

I. — Le texte de Polybe, sur l'ignorance où l'on était de l'Europe du Nord-Ouest à son époque, ne prouve rien contre la confiance que méritent les témoignages antérieurs. L'auteur de l'*Odyssée*, parlant des Lestrygons, a des notions exactes sur les côtes septentrionales de la Grande-Bretagne. Mais, à partir du vie siècle, la connaissance de l'Europe du Nord-Ouest s'était obscurcie chez les Grecs par suite d'événement politiques, dont le plus important était la rivalité aiguë existant entre eux et les Phéniciens. L'interprétation souvent arbitraire de l'épopée donna naissance à une géographie fabuleuse et M. d'A. attribue à ce *processus* la croyance à une chaîne de montagnes appelées les *monts Ripées*. Alcman, au viie siècle, l'aurait tirée de toutes pièces d'une formule de l'*Iliade*, ὑπὸ ῥιπῆς αἰθρηγενέος Βορέαο. Puis on localisa les monts Ripées dans le centre ou dans le nord de l'Europe, et c'est ainsi

1. Cette date nous paraît trop basse.
2. Tome I, p. 319.
3. *Ibid.*, p. 328.

que ῥιπή, nom commun dans Homère, où il veut dire « impétuosité », était devenu nom propre et désignait une chaîne de montagnes. Je crois que M. d'A. est dans l'erreur; on ne pouvait raisonnablement tirer tout cela de l'hémistiche homérique. De pareilles hypothèses, chères à M. Ed. Meyer et à son école, font une part trop grande à l'ingéniosité des modernes et à la naïveté des anciens.

Près d'un siècle avant Hérodote, Anaximandre de Milet avait dressé une carte de la terre habitée d'où dérivent toutes les cartes géographiques postérieures et à laquelle l'ouvrage d'Hécatée de Milet, Περίοδος γῆς, servit, pour ainsi dire, de livret. Les *Catalogues* d'Hésiode, écrits vers 580, nous apprennent que, sur cette carte, les Éthiopiens occupaient le sud, les Ligyens (Ligures) l'ouest et les Scythes le nord :

Αἰθίοπας τε Λίγυς τε ἰδὲ Σκύθας ἱππημολγούς.

A lui seul, ce témoignage ne suffit nullement à prouver qu'au début du VIe siècle avant J.-C. il n'y eût pas de Celtes à l'occident de l'Europe; on en conclura seulement qu'Anaximandre ou le Pseudo-Hésiode n'avaient ouï parler que des Ligures.

Hérodote et Polybe ont l'un et l'autre révoqué en doute ou passé sous silence les témoignages qu'il ne leur était plus possible de contrôler. A l'injustice d'Hérodote envers Hécatée fait pendant celle de Polybe à l'égard de Pythéas. M. d'A. a parfaitement raison de dire qu'on peut faire abstraction du scepticisme de ces historiens en ce qui touche l'Europe occidentale; il l'a même dit un peu longuement, car c'est seulement à la p. 46 qu'il entre dans le vif de son sujet, la *toponymie ligure*.

II. — Le jugement arbitral prononcé en 117 avant J.-C. entre Gênes et les Langates (*Corp. inscr. lat.*, t. V, 7749) nous fait connaître un certain nombre de noms ligures, parmi lesquels ceux de quatre rivières terminés en *-asca*. La table de Veleia (*ibid.*, t. XI, 1147) révèle les noms de deux *fundi* qui se terminaient en *-ascus*. Or, ce suffixe *-asco*, *asca* n'est ni latin, ni ombrien, ni celtique : il est donc ligure et peut servir, comme l'a déjà vu Flechia en 1871, à reconnaître l'étendue primitive du domaine où le ligure se parlait.

Ce point de départ acquis, M. d'A. aurait dû, je crois, dresser une carte des noms de lieux ligures en *ascus, oscus, uscus* et en publier, en appendice, une liste accompagnée de références. Il n'a pas inséré de carte dans son texte, ce qu'on peut regretter; mais ses listes donnent toute facilité d'en dresser une, ce que j'ai fait pour ma part en le lisant. On voit ainsi que le territoire aujourd'hui italien qui présente des noms en *-asco-,-osco-,-usco-* est beaucoup plus considérable que la Ligurie d'Auguste; nous pouvons le délimiter par la frontière occidentale et septentrionale actuelle de l'Italie jusqu'au lac de Garde et par une ligne, à peu près dirigée du Nord au Sud, allant de la pointe du lac de Garde à l'embouchure de l'Arno.

Mais ces suffixes ne se rencontrent pas que là. Il y en a une quarantaine en Suisse; l'exemple le plus septentrional, *Urnasca* (Urnasch, dans le canton d'Appenzell), appartient déjà à la vallée du Rhin. Beaucoup plus haut, au nord de Metz, on a *Caranusca* sur la Table de Peutinger. Au nord-est, on trouve *Malosco* dans le Tyrol, au nord de Trente. Entre Caranusca et Malosco paraît *Radinasc*, localité bavaroise mentionnée au sud de Munich (IXᵉ siècle). M. d'A. conclut (p. 70) : « La limite nord-est du territoire caractérisé par les suffixes *-asco-* etc. serait une ligne qui, partant de Thionville, traverserait la Haute-Bavière au sud de Munich et atteindrait le Tyrol au nord-ouest de Trente. » Voilà qui est excessif. Je veux bien, sur ma carte, teinter en gris la Suisse (la Ligurie et le Piémont sont en noir), mais, avant d'augmenter de moité ce domaine ligure, on a le droit de demander plus de trois noms.

Les Helvètes, suivant M. d'A., ne sont arrivés dans la Suisse actuelle qu'à l'époque de l'invasion des Cimbres; jusque-là, ils occupaient les deux rives du haut Danube, s'étendant au nord jusqu'au Mein. Antérieurement à l'an 100 avant J.-C., la Suisse était ligure [1]. M. d'A. se demande donc si les stations lacustres ne le seraient pas également Il répond à cette question par l'affirmative, et sa réponse est grosse de conséquences, car si les lacustres ont été Ligures, il faut bien que les prétendus Italiotes des terramares l'aient été aussi. D'autre part, M. d'A. concède que la coutume d'habiter des maisons construites sur des lacs a été commune aux Ligures et aux Illyriens, comme en témoignent les stations illyriennes des lacs d'Autriche. Si l'on objecte, à la thèse des Ligures lacustres, que la civilisation des Ligures, à l'époque romaine, était assez grossière, comparée au *bel âge du bronze* des palafittes, M. d'A. répond sans peine que, refoulés dans les montagnes ils ont dû être réduits à une pauvreté que l'on qualifiait à tort de barbarie. Cependant je ne suis pas disposé à accepter l'opinion de M. d'Arbois de Jubainville. Presque toutes les stations lacustres ont été détruites violemment avant le début de l'âge du fer; ce ne sont donc pas les Helvètes qui les ont saccagées. Ne seraient-ce pas plutôt les Ligures? Alors les lacustres restent sans désignation ethnique, sort dont ils doivent s'accommoder aussi bien que les constructeurs de dolmens. *Vixere fortes ante Agamemnona multi...*

La Corse, qui n'a jamais été celtique, mais ibère, puis ligure, est une véritable pépinière de noms en *-asco* : nous la teinterons en noir sur notre carte. L'arrondissement le plus méridional, celui de Sartène, n'offre pas de noms en *-asco*, mais seulement en *-inco* : or, ce suffixe est bien ligure (*Bodincus* est le nom ligure du Pô, Pline III, 122) et se retrouve dans l'Italie septentrionale. La suffixe *-aco* se rencontre aussi

---

1. Cette conclusion, qui est celle de M. d'A., ne s'impose pas. Bien d'autres peuplades celtiques ont pu précéder les Helvètes en Suisse.

en Corse ; or, il est très fréquent en Gaule. Ce fait est important, car il ne peut être question d'une introduction de parlers celtiques dans l'île. Il faut donc en conclure que le suffixe *-aco* était à la fois ligure et celtique, comme d'autres suffixes sont ligures et illyriens, ligures et latins. Nous ne sortons pas du domaine des langues aryennes.

Passant à l'étude des suffixes ligures en France et dans la péninsule ibérique, M. d'A. en constate l'existence dans vingt-cinq départements du sud-est, dans l'Espagne du Nord et sur la côte portugaise. Reprenant notre carte, nous répandrons une teinte grise légère sur le nord de l'Espagne (depuis le parallèle de Valladolid environ) et sur le Portugal jusqu'au sud de Lisbonne. En France, la teinte sera plus intense entre le Rhône et la mer, pour devenir tout à fait pâle à l'est d'une ligne allant environ de Vitry-le-Français jusqu'à Foix. Les seuls départements où le nombre des noms de lieu ligures dépasse cinq sont, en dehors de la Corse, les Alpes Maritimes, le Var, les Hautes et les Basses-Alpes, la Drôme, l'Isère, qui recevront une teinte un peu plus foncée.

Un fait remarquable, c'est que dans dix départements de l'Est les gentilices romains se sont développés à l'aide de suffixes ligures pour former des noms de lieu (par exemple *Aemili-oscus* dans l'Ardèche). L'influence linguistique du ligure était donc encore vivace, en Gaule, au moment de la conquête et y persista jusqu'à l'époque franque (p. 113). Dans les départements du Gard, de la Drôme, de la Savoie, du Rhin et de l'Yonne, on trouve des noms de lieu celto-ligures comme Branoux (pour * *Brannoscus*, de *brannus*, corbeau), ce qui semblerait les faire remonter à une époque où, dans ces régions, on parlait à la fois gaulois et ligure. D'autres noms en *-ascus* etc., dont le premier élément n'est ni romain ni gaulois, sont ceux de cours d'eau et de forêts dans les départements de la Marne, de Saône-et-Loire, de l'Isère, de l'Ardèche, des Hautes-Alpes, du Var et de l'Hérault.

Si les noms de lieu énumérés par M. d'A. étaient gaulois et non ligures, il faudrait les trouver surtout dans le nord-ouest de la Gaule, où la domination celtique a duré plus longtemps qu'ailleurs. Or, c'est là précisément qu'on ne les trouve pas, soit parce qu'il n'y en a jamais eu, soit parce que la langue celtique a fait disparaître toute trace du ligure. Cette dernière opinion est celle de l'auteur.

III. — A la suite des noms en *-ascus*, M. d'A. étudie maintenant la répartition de ceux où paraît la racine ligure BORM. On a les noms de dieux *Bormanus, Bormanicus,* dans le bassin du Rhône et en Portugal. *Bormo*, variante de *Bormanus*, présidait aux sources thermales de Bourbon-Lancy (Saône-et-Loire), mais l'étymologie populaire gauloise en a fait *Borvo* « le bouillonnant ». *Bormio*, en Lombardie, et la *Bormida*, rivière piémontaise, dérivent de la même racine BORM, dont le ligurisme doit être considéré comme établi.

La géographie de BORM nous réserve deux surprises : Worms, dans la Hesse rhénane, s'appelait primitivement *Bormito-magus*, c'est-à-dire

Champ de Bormitos ou *de Bormita* (rivière), comme *Mosomagus* est le *Champ de la Meuse*[1]. L'épel *Borbitomagus* est postérieur et le *W* de Worms est dû à une étymologie populaire (*vorms*, en gothique *serpent*). En second lieu, il existe dans la province d'Albacète (Murcie) un village de *Bormate*. Voilà donc, sur la foi de deux noms, le domaine ligure étendu d'Albacète à Worms, sur un parcours de 1,400 kilomètres.

Le nom du Rhône, *Rhodanos*, qui se retrouve en Corse (le Tavignano s'appelait *Rhotanos*) est ligure ; il y a encore un *Rodanus* dans le bassin du Rhin, un dans celui de la Garonne (près de Cahors), un dans celui de la Loire, un dans l'Italie du nord. M. d'A. dérive ce nom d'une racine I. E. *ret* signifiant courir (un *cours* d'eau). *Sequana* ne peut être celtique à cause du *q* (il faudrait **Sepana*) ; pour M. d'A. le nom est aussi ligure et se rapporterait à une racine *seiq* signifiant verser. Cette étymologie n'est pas moins suspecte que celle qui rapproche *Isara* (Isère, Oise, Isar) du sanscrit *ishiras* (rafraîchissant, fort) et du grec ἱερός. M. d'A. reconnaît un dérivé du thème ligure ISA jusque dans le cap *Isamnium*, en Irlande, mentionné par Ptolémée, dans l'*Isca* de la Grande-Bretagne, l'*Istros* ou Danube, etc. Évidemment, c'est aller trop loin, et l'auteur abuse quelque peu des « thèmes ligures ». Ainsi *Savara* (Sèvres) dériverait d'un thème ligure SAVA ; il y a bien *Savo* en Ligurie (Savone) et une rivière *Savo* en Campanie, mais il y a aussi la Save en pays illyrien, où rien n'atteste le séjour des Ligures. M. d'A. répond (p. 142) : « C'est sur les Illyriens que les Gaulois ont fait la conquête du bassin de la Save ; mais le thème *Savo* existait en ligure en même temps qu'en illyrien. » S'il en est ainsi, ce thème, comme d'autres encore, devait appartenir à la mère commune de ces deux langues, et l'on en vient à se demander si la toponymie ne conduit pas à l'hypothèse d'une unité plus compréhensive, antérieure à l'existence ou du moins à la séparation des Ligures, des Illyriens, des Celtes et des Ombro-Latins.

Le nom de la Durance, *Druentia*, paraît formé avec le suffixe du participe présent I. E. et une racine *dru* signifiant courir, qui se retrouve, avec des suffixes participiaux, dans d'autres noms de rivières (*Druna*, *Druta*, *Drac*, *Drave*, etc.). Or la Durance coule en pays ligure ; donc *Druentia* est un nom ligure non moins que d'autres noms géographiques formés avec le suffixe *-ent* (*Argentia*, l'Argens et l'Ergers ; *Visorontia*, la Vézérone). Il arrive que ce suffixe est suivi d'un suffixe secondaire, par exemple *-ico* (le peuple des *Acantici*), *-asia* (*Tarantasia*), *-io* (*Pergantion*, ville ligure suivant Steph. Byz. et *Morgantion* en Sicile, d'un thème ligure *Morga* qui reparaît dans *Morginnum*), *-ia* (formes anciennes d'Armance, Amance). Zeuss avait considéré comme celtiques les noms des rivières de l'Allemagne du sud en *-antia*, *-entia* ; M. d'A. les croit ligures (Wernitz, plus anciennement Warinza, d'un

1. *Mosa* et *Mosella* sont également des noms ligures (p. 210).

primitif **Varentia* où on reconnaît le nom du Var). Le suffixe *-ant* peut être aussi suivi du suffixe *-ona*, par exemple *Carantona*, *Axona*, *Matrona*, *Vesona*, noms de rivières non pas celtiques, mais ligures. Ce n'est pas tout. Le suffixe du participe *-mino-* est également ligure, comme le nom de ville *Ariminum ;* d'où le ligurisme des noms *Arar*, *Aar*, *Arno*, *Somme (Sumina)*, *Cévennes* (Κέμμενον), *Garonne (Garumna)*, Roanne *(Rodumna)*, Wümme (*Vimina*, rivière de Hanovre); même dans le Schlesvig-Holstein, le Weser *(*Visuria)* serait ligure par analogie à *Visurontia* (Vézéronce). Le suffixe ligure *-ati-* (dans *Ilvates*, *Langates*, etc.) paraît dans le thème *Sab-ati* (les *Sabatini* en Campanie), d'où le ligurisme du *lacus Sabatinus* au nord de Rome, de la *Sabis* (Sambre), de la *Sabrina* (Severn). Arrêtons-nous là : aussi bien l'Empire ligure dépasse-t-il déjà — puisqu'il comprend les îles Britanniques — l'étendue de celui de Napoléon en 1810.

M. d'A. me paraît avoir prouvé que les noms de lieu ligures sont indo-européens. Les suffixes *nt-ia*, *mno*, *to* et *no*, qu'il retrouve dans beaucoup d'entre eux, ne laissent guère de place au doute; le suffixe *-ate*, qui se rencontre aussi en latin et en gaulois, et les suffixes *asco*, etc., comparés au suffixe I. E. *sco*, achèvent de dissiper toute incertitude. Donc la toponymie primitive de l'Europe occidentale est, en majeure partie, aryenne, mais cette toponymie n'est ni latine, ni celtique, ni germanique. M. d'A. la qualifie de ligure. « De cet ensemble de faits, écrit-il (p. 215), il résulte que vraisemblablement les Ligures, dont les Sicules sont un rameau, appartiennent à la famille I. E. et qu'ils ont précédé les Celtes, les Ombriens, les Romains et les Germains dans la plus grande partie de l'Europe occidentale. » Nous reviendrons plus loin sur cette conclusion.

IV. — La seconde partie du volume concerne les Hellènes, les Italiotes ou Ombro-Latins et les Celtes.

Je n'insiste pas sur le chapitre « Les Hellènes », où quelques assertions singulières m'ont frappé [1], sinon pour signaler une opinion de l'auteur d'après laquelle le nom primitif de la race grecque aurait été porté en Italie par les Pélasges Tyrsènes ou Étrusques, chassés de Grèce par les Hellènes qui ne s'appelaient alors que *Graïcoi*. M. d'A. s'est étendu davantage sur les Ombro-Latins, appelés Italiotes par les linguistes. Entrés en Italie vers le milieu du XII[e] siècle, ils refoulèrent les Ligures-

---

1. P. 219, M. d'A. dit que la tradition du Déluge, commune aux Sémites et aux Aryens, remonte à une époque « où les I. E. et les Sémites vivaient côte à côte au centre de l'Asie ». Mais, d'abord, ni les I. E. ni les Sémites n'ont jamais vécu « au centre de l'Asie » et, en second lieu, on peut être certain que la tradition du Déluge a voyagé, qu'elle ne fait pas partie d'un fonds primitif. Il est fâcheux de rencontrer une pareille phrase dans un volume où il y a tant à admirer. — P. 234, l'auteur parle d'une domination égypto-phénicienne dans la mer Égée, à l'époque des rois Achéens ; l'archéologie ne sait rien de cette domination, la civilisation primitive de l'Archipel n'étant, à coup sûr, ni égyptienne ni phénicienne, mais européenne.

Sicules vers le sud et furent à leur tour, au xe siècle, refoulés par la conquête étrusque. Les Ombriens sont-ils un rameau de la famille celtique, comme le veut la tradition rapportée par M. Antonius Gnipho (*Gallorum veterem propaginem Umbros esse*) [1]? M. d'Arbois de Jubainville, au nom de la phonétique, répond d'abord que l'ombrien n'est pas plus proche parent du gaulois que du latin, excepté dans le changement de *q* en *p* (ombrien *petur*, gaulois *petor*, lat. *quatuor*); mais il accorde ensuite qu' « il y a entre ces deux familles linguistiques un lien de parenté tout à fait intime qu'on ne peut s'expliquer que par un séjour prolongé dans un voisinage tout prochain [2] ». Les Ombro-Latins seraient restés avec les Celtes sur le haut Danube jusque vers 1150 avant J.-C. — Occupons-nous maintenant des Celtes, auxquels M. d'A. a consacré le reste de son livre (p. 254-421).

V. — « La langue et la nation celtiques se sont formées au centre du pays qui est l'Allemagne moderne. De là sont parties des armées conquérantes qui ont mis sous le joug toute l'Europe du nord-ouest et du centre. Une certaine unité politique s'est maintenue pendant deux siècles dans ce vaste empire, dont la dissolution semble s'être produite vers l'an 300 avant J.-C. Cette unité politique explique celle de la langue celtique sur le continent et en Grande-Bretagne » (p. 255).

Pour préciser la pensée de M. d'Arbois de Jubainville, qu'il n'est pas toujours aisé de suivre, je donne à sa théorie la forme d'un tableau chronologique :

1° *Avant l'an 1000*. La Celtique primitive (*Latium celtique*) comprend le grand duché de Bade, le Wurtemberg et la Bavière. Les Celtes touchent aux Germains près des montagnes de Bohême (p. 370);

2° *Vers l'an 1000*. Une troupe de Celtes franchit le Rhin et va conquérir sur les Ligures les îles Britanniques, pays de l'étain. C'est la migration goidélique ou irlandaise, qui possède encore le *q* celtique;

3° *Entre 500 et 450*. Des Celtes, venant de la Celtique primitive, pénètrent d'abord dans les bassins de la Seine et de la Garonne, puis en Espagne, où ils refoulent les Carthaginois. Ils ont substitué déjà le *p* au *q*;

4° *Vers 400*. Ambicat (*sic*) est le chef d'un empire celtique comprenant la plus grande partie de l'Espagne, toute l'Allemagne actuelle sauf la région (slave?) du nord-est, les bassins français de la Gironde, de la Loire et de la Seine;

5° *Vers 380*. Les Celtes conquièrent sur les Illyriens une grande partie de la région du Danube;

6° *Vers 290*. Les Germains, sujets des Celtes, se révoltent et les chassent de l'Allemagne du Nord. Les uns se dirigent vers l'Orient (invasions galatiques), les autres

1. M. d'A. cite ainsi le texte de Solin, II, 11 : *Bocchus absolvit Gallorum*, etc. Mais la phrase ainsi ponctuée n'a aucun sens et Bocchus n'a rien à voir avec le témoignage de Gnipho (l'erreur a été commise souvent). C'est ainsi, du reste, que l'a vu Mommsen, qui met un point après *absolvit*. Toute la note de M. d'A. repose sur une confusion.

2. Même formation du passif, du subjonctif du futur des verbes dérivés, du génitif des thèmes masculins et neutres en -o. La discussion de la phrase de Gnipho me paraît oiseuse : tout dépend du sens que l'on donne aux mots *Gallorum vetus propago*.

vers la région située entre le Rhin, la Seine et la Marne, où ils soumettent les Celtes établis là deux siècles plus tôt (invasion belge). Les Sequani, les Aedui et une partie des Lingons sont rejetés dans le bassin du Rhône, jusque-là ligure, où les avaient précédés de quelques années les Volcae, les Allobroges, les Vocontii, les Helvii;

7° *Vers 150*. Les Belges conquièrent la Grande Bretagne sur les Celtes du rameau goidélique. Ils pénètrent jusqu'en Irlande où la ville de Manapia (Ptol. II, 2, 7) rappelle les noms des Menapii du Belgium. Ces Celtes portent en Grande Bretagne le $p = q$.

M. d'A. pense que les trois expéditions de 500-450, 390 et 350 « offrent un plan suivi et logique », parce que « l'intérêt celtique et l'intérêt grec se confondaient quand ces guerres ont éclaté ». En revanche, il traite de folies, les expéditions du IIIe siècle, invasions de la Grèce et de l'Asie Mineure, occupation d'une partie du territoire marseillais, oubliant que, suivant sa propre doctrine (p. 294), ces conquêtes furent nécessitées par la poussée des Germains. L'idée que le caractère « rationnel » des guerres du Ve au IVe siècle s'explique par l'existence d'un empire celtique, d'une centralisation politique, me paraît entachée d'anachronisme. M. d'A. insiste aussi sur ce fait que les Celtes, jusqu'au IIIe siècle, firent cause commune avec les Grecs contre les Carthaginois, contre les Étrusques, contre les Illyriens; leur rivalité avec les Étrusques devait les rapprocher aussi des Romains et, en effet, si la bataille de l'Allia, suivie du traité de 390, fut le résultat d'un acte de mauvaise foi des Fabius, l'empire celtique resta en paix avec Rome jusqu'au IIIe siècle, époque où l' « unité gouvernementale » de la Celtique ayant disparu, il n'y eut plus de politique, mais une série de folles aventures. On voit alors les Celtes combattre les Grecs et les Romains, soutenir leurs anciens ennemis les Carthaginois et les Étrusques, en un mot agir comme des enfants irresponsables. Il faut convenir que cette histoire de la diplomatie celtique est ingénieuse, mais je suis porté à croire qu'elle l'est trop. Attribuer des desseins suivis à la politique des Celtes du Ve siècle, comme s'il s'agissait du sénat de Rome ou de l'ancienne monarchie française, c'est imposer la livrée de la civilisation à une fière et insouciante barbarie. M. d'A. n'en a-t-il pas conscience lorsqu'il écrit (p. 323), en parlant de l'expédition de Delphes : « Dans la direction de cette aventure, rien n'apparaît qui ressemble à la main d'un homme d'État? » Aux Celtes d'alors, les hommes de guerre suffisaient.

D'une tout autre valeur est le chapitre sur les relations entre Celtes et Germains avant le IIIe siècle. Dès avant l'an 1000, les Germains, voisins septentrionaux des Celtes, atteignaient la rive droite du Rhin [1]. Dans l'empire celtique constitué vers 450, les Germains étaient déjà soumis aux Celtes, ce qui explique que les historiens grecs ne les connaissent

1. Il y a un semblant de contradiction entre cette assertion (p. 326) et ce qui est imprimé p. 370 : « Quand les Celtes et les ancêtres des Germains se sont rencontrés près des montagnes de Bohême... »

pas. Vers 300, lorsqu'ils secouèrent le joug des Celtes, leur langue était une sorte de patois très altéré, qui avait emprunté au celtique tout un vocabulaire juridique, politique et militaire. Plusieurs de ces emprunts remontent à une époque antérieure à la chute du *p* initial, c'est-à-dire à la migration goidélique. Ces mots signifient « montagne », « plaine », « libre » et « passage ». M. d'A. pense que les Germains, sujets des Celtes dès cette époque, étaient cependant des hommes libres et qu'ils restèrent dans cet état de vasselage pendant au moins six siècles. Pour expliquer qu'ils n'aient pas été absorbés et *celtisés*, il fait intervenir la religion. « En religion, dit-il, les vaincus sont restés indépendants et révoltés. » Chez les Gaulois, en effet, le prêtre est distinct du roi ; chez les Germains, le chef de famille réunit l'autorité religieuse et le droit de commander. Les mots qui désignent les dieux et les sanctuaires n'ont rien de commun ; les cérémonies des funérailles sont différentes. Mais voilà précisément ce qui ne se comprend guère, dans l'hypothèse d'un peuple matériellement arriéré, sans indépendance politique et n'ayant pas, comme les Musulmans de l'Afrique française, un long passé de civilisation originale à respecter. Que la civilisation germanique, ou la barbarie qui en tenait lieu, ait été tout imprégnée d'influences celtiques, cela est certain ; mais l'idée du vasselage politique n'est qu'une hypothèse que des identités lexicographiques ne démontrent pas. Les mots français dont la langue allemande est pleine aujourd'hui, mots qui touchent surtout aux choses de l'armée et de l'administration, pourraient quelque jour être expliqués historiquement par la domination de Napoléon sur l'Allemagne, alors que le phénomène est plus ancien et tient seulement à une supériorité de civilisation. Je ne crois pas davantage à un empire celtique unitaire, dont Ambicatus aurait été le Charlemagne (p. 283), car il y a loin, semble-t-il, entre le pouvoir direct exercé par le prince franc et le système d'hégémonie que nous trouvons, au IIe siècle, établi comme un usage déjà ancien en pays gaulois. Du reste, l'expression de M. d'A. doit avoir parfois dépassé sa pensée, car si le « système politique unitaire » est inadmissible, la fédération dont il est question à la p. 387 ne l'est pas. Ajoutons que, suivant l'auteur, l'épopée celtique, le cycle d'Ambicatus *Biturix* (signifiant *semper augustus* et non pas, comme l'a cru Tite-Live, *le Bituriae*) aurait été l'une des causes qui ont maintenu l'unité linguistique chez les Celtes continentaux (p. 392).

Le volume se termine par trois chapitres sur les mots *Keltos*, *Galatès* et *Gallus*. M. d'A. pense que *Kelta*, au Ve et au VIe siècles, avait un sens plus étendu que dans la langue du temps de César (p. 397) ; à quoi l'on peut objecter que, sauf *Celtillos*, qui m'est suspect par ce motif, ce mot ne paraît pas avoir laissé de traces dans l'onomastique. M. d'A. n'admet pas la thèse connue de M. Bertrand sur la distinction entre les Celtes et les Galates dans le texte de Polybe. C'est seulement au siècle suivant que l'on eut l'idée de réserver le nom de Γαλάτης aux Germains, terminolo-

gie qui est celle de Diodore. Plus tard, Dion Cassius fit exactement le contraire : il appela les Celtes, Galates, et les Germains, Celtes. Le mot Galate a été accrédité, au IIIe siècle avant J.-C., par une légende demi-savante qui faisait des Celtes les descendants de Polyphème le Cyclope et de Galatée. Au sujet du mot *gallus*, dont l'origine est inconnue, M. d'A. fait observer que dans le passage célèbre de Caton, *Gallia duas res industriosissime persequitur, rem militarem et argute loqui*, le mot *Gallia* ne s'applique pas à la France actuelle, mais à la Cisalpine. Il dit encore, avec raison, que M. Mommsen s'est trompé en traduisant *argute loqui* par « l'esprit », mais il se trompe lui-même en rapportant cette expression à « l'adresse fine et subtile de la parole chez le négociateur ». Au temps de Caton, *argutari* ne signifie pas « chercher des finesses », mais « parler avec abondance ». *Totum diem argutatur quasi cicada*, dit Nævius ; *exerce linguam ut argutarier possis*, écrit Ennius. On trouve aussi des exemples de ce sens dans Plaute. Du reste, c'est bien ainsi que Juvénal devait l'entendre dans le vers connu :

Gallia causidicos docuit facunda *Britannos* [1].

VI. — En somme, pour en revenir à la thèse ethnographique de M. d'Arbois de Jubainville, ce qu'elle présente de plus caractéristique, c'est la substitution du nom des Ligures à celui des Celtes primitifs. D'après la doctrine généralement admise en France, il y aurait eu une première couche de Celtes, agriculteurs et pacifiques, sur lesquels un groupe militaire, cantonné d'abord vers l'est, les Galates de M. Bertrand, aurait étendu sa domination à partir du VIe siècle. Ce sont les Celtes primitifs qui auraient construit les villages sur pilotis des stations lacustres, fabriqué les belles épées de bronze, peuplé la Grande-Bretagne et l'Irlande. Ces Celtes-là, les textes n'en disent rien ; M. d'A. leur substitue les Ligures, mais en attribuant à ceux-ci le même rôle. Bien plus, il fait de ces Ligures des Indo-Européens d'une souche plus ancienne, parents des Illyriens, des Ombro-Latins et des Celtes transrhénans, ce

1. A la p. 399, M. d'A. s'est livré à une réflexion étrange sur une épigramme de l'*Anthologie* (VII, 492). A la fin de ce joli morceau, les vierges milésiennes disent qu'elles ont quitté la vie pour échapper à la violence des Celtes et qu'elles ont trouvé Hadès pour époux. Nous savons par saint Jérôme (*adv. Jovin.* I, p. 186) que ces vierges se sont tuées *(turpitudinem morte fugerunt)* et n'ont pas été massacrées par les Celtes, comme l'écrit à tort M. d'A. Mais voici son commentaire : « Au IIIe siècle avant notre ère, le Grec qui a écrit ces vers était déjà chrétien. » C'est oublier qu'une des plus hautes autorités de l'Église a précisément examiné le même cas de conscience et a conclu nettement dans le sens opposé. Lors du sac de Rome par Alaric, quelques chrétiennes s'étaient soustraites par la mort aux brutalités des Goths. Saint Augustin (*De civ. Dei*, I, 16) affirme à ce propos qu'elles ont eu tort, qu'il n'y a pas de péché sans intention et que la violence déshonore seulement celui qui la commet. « *Quod si tale aliquid est pudicitia*, ajoute-t-il (I, 17), *utquid pro illa, ne amittatur, etiam cum periculo corporis laboratur? Si autem animi bonum est, etiam oppresso corpore non amittitur.* » Voilà, n'en déplaise à M. d'A., le point de vue chrétien ; celui du poète de Milet, quelque élevé qu'il soit, est païen.

qui achève de les assimiler aux Proto-Celtes. Il n'y a qu'une étiquette à changer.

Depuis longtemps, les anthropologistes ont reconnu la coexistence, en France, de deux types, l'un petit, brachycéphale et brun, l'autre grand, dolicéphale et blond. Broca (dont M. d'Arbois de Jubainville ne parle point) a soutenu que les Celtes de César, les vrais Celtes, étaient distincts des Belges, qu'il appelle, avec A. Thierry, les Kimris. « Il faut admettre, dit-il (*Rev. d'anthrop.*, t. II, p. 597), que probablement vers la fin de l'époque néolithique une race très brachycéphale vint se mêler sur notre sol aux races indigènes et qu'elle fut assez nombreuse pour modifier notablement le type céphalique. D'où venait cette race, qui n'était sans doute pas originaire des régions du nord? Avant de passer dans l'île de Bretagne, elle avait dû traverser la région qui s'appela plus tard la Gaule. C'est vers la frontière des Alpes que se dirigent naturellement nos conjectures. *Là nous trouvons, vers le sud, la race ligure*, que les recherches de M. Nicolucci nous permettent de considérer comme très brachycéphale... Il est donc vraisemblable que ce fut par la frontière des Alpes que pénétra sur le sol de la Gaule, avant les premières lueurs de l'histoire, l'élément ethnique qui rendit les Celtes [c'est-à-dire ceux que César appelle ainsi] plus brachycéphales que leurs ancêtres indigènes. »

Ainsi Broca, dès 1873, arrivait, par des considérations anthropologiques, à l'hypothèse d'une couche ligure ayant recouvert la Gaule et la Grande-Bretagne, comme aussi le nord de l'Italie et même le Tyrol.

Bien avant Broca, le consciencieux Roget de Belloguet, dont on ne trouve pas une seule fois le nom dans le livre de M. d'A., attribuait aux Ligures, identifiés aux Libyens, la construction des monuments mégalithiques et reconnaissait, dans l'histoire de France, une période ligure, antérieure à la période celtique. « Nous croyons entrevoir que cette race, plus ancienne que les Celtes, pourrait avoir été celle des Ligures, dont le nom, du temps d'Hésiode, représentait l'Occident... *C'est elle qui forme le substratum commun sur lequel s'est étendue la conquête celtique dans les Gaules, en Bretagne, en Irlande et en Espagne*, où il paraît qu'une troisième race, celle des Ibères ou des Basques, s'était déjà superposée aux Ligures... Les vaincus appartiennent à cette même race brune qui occupait primitivement toute l'Europe occidentale et à laquelle on a donné quelquefois le nom général d'Ibères, mais qui paraît avoir été plutôt de souche ligure. » Cela était imprimé en 1861 (*Ethnogénie gauloise*, t. II, pp. 263, 303, 310)[1].

---

1. M. d'A. pouvait donc se dispenser d'écrire : « Beaucoup de gens me trouveront bien hardi d'affirmer cette doctrine subversive des idées universellement admises. » (p. XVIII.) Il croit que « l'érudition allemande » peut être invoquée contre sa thèse, parce que Mommsen et d'autres ont insisté sur les analogies du caractère des Français modernes avec celui que les auteurs classiques attribuent aux Gaulois.

L'archéologie, que M. d'A. laisse de côté comme l'anthropologie, ne contredit pas davantage sa manière de voir. Elle nous montre une civilisation du bronze commune à l'Europe occidentale, à laquelle viennent se superposer deux civilisations du fer, toutes les deux originaires, à ce qu'il semble, de la vallée du Rhin ou du haut Danube : la première (le *hallstattien* des archéologues), correspondant à la plus ancienne extension militaire des Celtes, la seconde (civilisation de la Tène ou marnienne) à l'apogée et à l'émiettement de la Celtique. Seulement, la chronologie de M. d'A. se concilie mal avec celle que semble indiquer l'archéologie. On doit, croyons-nous, faire remonter le hallstattien à 800 ou 900 av. J.-C. (et non à 500) et fixer en 500 au plus tard le début de la période dite de la Tène. D'autre part, l'archéologie donne encore raison à M. d'A. en montrant que la civilisation germanique, jusqu'à une époque relativement récente, ne se distinguait en rien de celle des Celtes.

Faut-il donc renoncer à l'expression vague et commode de « Proto-Celtes » ? Nous ne le pensons pas. Dire que les Proto-Celtes étaient des Ligures serait faux, car les Ligures n'ont pu que se superposer à une population plus ancienne et sans doute, comme cela se produit toujours en cas de conquête, plus nombreuse. On peut dire que les Proto-Celtes de la Gaule de César ont été *ligurisés* avant d'être *galatisés*, comme ils ont ensuite été *romanisés* et *francisés*. Ces Proto-Celtes parlaient-ils une langue aryenne à un stage encore plus ancien que le celtique, le latin ou le germain ? Cela n'a rien d'invraisemblable, puisqu'aussi bien il doit être admis aujourd'hui (ce dont M. d'A. ne paraît pas encore prendre son parti) que le centre de diffusion des langues aryennes est plus voisin de la Gaule que de la Grèce ou de l'Inde (cf. Hirt, *Indogerm. Forschungen*, t. I, p. 464). Mais on se tromperait fort en croyant que les Français d'aujourd'hui, qui ne sont ni des Romains, ni des Celtes, soient pour la plupart de descendance ligure. Ils ont pour ancêtres physiques les vieilles populations innommées de l'époque quaternaire et des premiers temps néolithiques. Les braves Celtomanes qui, dans leurs discours académiques, saluaient les haches en pierre et les dolmens comme les monuments de leurs ancêtres, n'avaient pas

---

Mais ces analogies sont évidentes et la seule erreur que l'on commette à ce propos, c'est de faire intervenir l'idée de la descendance physique. Les Canadiens français, descendants physiques de Français de France, n'ont ni les qualités ni les défauts de ceux-ci, comme nos plants du Médoc ou nos chevaux du Perche changent de caractère sur le sol de l'Amérique. On a vu des gens cités comme des types achevés de l'esprit parisien, en bien comme en mal, dont les ancêtres avaient cultivé la terre en Palestine. Au lieu de dire : « La description que César fait des Gaulois s'applique aux Français, leurs descendants », il faut se borner à constater que les « habitants de la France » ont toujours paru, sous des couleurs analogues, aux observateurs étrangers. La même persistance du *caractère régional* peut se constater en Espagne et ailleurs.

tort, malgré les sourires des philologues, car les langues s'apprennent et s'oublient, mais le fonds ethnique est indestructible et absorbe ou assimile peu à peu les éléments adventices. Les constructeurs des dolmens ont eu la vie dure.

Le meilleur hommage que j'aie pu rendre au livre de M. d'Arbois de Jubainville, ç'a été de le résumer avec conscience. Un pareil ouvrage, pour faire son chemin dans le monde, n'a pas besoin des compliments de la critique. Heureux de l'avoir lu, je me dispense de le louer : il me suffit d'avoir indiqué ce qu'il nous apprend.

Salomon Reinach.

---

209. — Maurice Paléologue. **Alfred de Vigny.** In-16, Hachette, 1891, 151 p.
210. — Dorison. **Alfred de Vigny, poète et philosophe.** In-8. A Colin, 348 p.
211. — Léopold Mabilleau. **Victor Hugo.** In-16, Hachette 1893, 208 p.
212. — Ch. Renouvier. **Victor Hugo, le poète.** In-18 jésus, A. Colin.
213. — Arvède Barine. **Alfred de Musset.** In-16, Hachette 1893, 183 p.

Si, dans les dernières années de ce siècle, aucun poète nouveau de quelque originalité ne se révèle, du moins les critiques ne manquent pas qui nous rendent plus facile et plus profonde l'intelligence des œuvres de nos grands poètes disparus, déjà étudiés et commentés ainsi que des anciens. Parmi ces poètes il en est peu qui soient aujourd'hui plus en faveur que le poète des *Destinées*, dont la renommée a traversé tant de phases diverses : M. Paléologue (l'auteur d'un bon *Vauvenargues*, publié dans la même collection) lui a consacré une étude sobre et pénétrante ; M. Dorison, une des thèses de doctorat les plus attachantes que je connaisse.

C'est pour le public mondain qu'écrit M. Paléologue ; c'est au public lettré surtout que s'adresse M. Dorison, dont la thèse, aussi élégante d'ailleurs que substantielle, a cette originalité d'être écrite par un philosophe sur un poète. Aussi l'*Alfred de Vigny* édité par Hachette est-il une étude biographique et psychologique : la première et la quatrième parties retracent les années de jeunesse et les dernières années de Vigny ; la seconde (*l'Ame et le talent*) définit avec beaucoup de délicatesse cette nature presque immatérielle d'un homme qui, pendant quarante ans, se maintient en état d'illusion poétique, d'hallucination séraphique, comme le dit Sainte-Beuve. C'est la troisième partie seulement qui étudie la philosophie de Vigny, sa conception pessimiste de la vie. Au contraire, la seconde partie du livre de M. Dorison, *la Philosophie des « Destinées »*, est la plus développée et la plus forte : j'y signalerai tout particulièrement, dans le ch. 1, l'histoire de la strophe du « Silence » et les ch. 2 et 3 tout entiers (*Introduction de l'idée d'honneur — Introduction de l'idée de pitié*). On ne montrera pas avec une netteté plus vigoureuse ce qu'a d'actif et de généreux un stoïcisme dont la hauteur semble ne pas aller d'abord sans quelque sécheresse. Seule-

ment, ce stoïcisme est-il une « philosophie » ? J'en doute, et lorsque M. P. écrase Lamartine et Hugo sous la supériorité philosophique de Vigny, je me demande s'il est besoin, pour relever Vigny, longtemps méconnu, de rabaisser des rivaux qui sont ses égaux tout au moins, qui semblent même à beaucoup de gens lui être supérieurs, car ni M. Paléologue, qui étudie Vigny en psychologue plus qu'en littérateur, ni M. Dorison, qui intitule sa troisième partie *Composition et style* [1], n'a, selon moi, assez fortement marqué les graves défauts de l'artiste, les raisons, encore valables aujourd'hui, qui justifient le grand public de mal comprendre et de goûter peu un poète si « secret », parfois si tourmenté de forme.

M. Dorison se borne à expliquer, dans sa première partie, comment s'est faite l'éducation pessimiste d'Al. de Vigny par les livres (Staël, Chateaubriand, Byron) et par la vie. Je ne suis pas aussi convaincu que lui du bien fondé de certains griefs d'A. de Vigny contre la société de son temps et, par là, contre l'humanité : ardente vocation contrariée, blessures diverses reçues, échecs subis. Je crois que c'est idéaliser le caractère de Vigny que d'écrire, avec M. Paléologue : « Il avait vu sans amertume les faveurs du public s'éloigner de lui, et entendu sans jalousie les clameurs tumultueuses qui glorifiaient ses rivaux. » J'entends bien que l'on me crie : Vigny est *né* pessimiste. « Ce n'est pas une réflexion sur sa propre destinée, dit M. Paléologue (p. 108), qui l'a conduit au pessimisme, mais la vue du mal impersonnel et absolu qui sévit indistinctement sur toutes les créatures. » Mais plus loin (p. 122), je lis : « Le dernier et le plus terrible effet de la crise intime dont on a lu plus haut le récit, devait être de lui enlever sa foi même à l'idéal. » Cette crise intime est la liaison avec Mme Dorval [2], que peut-être, d'ailleurs, — c'est M. P. qui l'insinue, — Vigny n'a jamais aimée pour elle-même. Plus loin encore (p. 137), je me heurte à une contradiction nouvelle : « Les chagrins personnels comptaient pour peu dans sa tristesse. » Et je ne sais plus à quoi m'en tenir sur l'importance relative des causes qui ont produit ce pessimisme : caractère inné, influence des lectures, du temps, de la vie. Grâce pourtant à la communication qui lui a été faite de fragments inédits du *Journal* d'Al. de Vigny, M. D. a pu jeter quelque jour sur ce problème et résoudre quelques « antinomies ».

---

1. J'avoue que je n'aime guère, sinon le fond, au moins le titre du dernier chapitre : *De Vigny considéré comme un Malherbe*. Les titres de M. Dorison parfois tirent trop l'œil ; ses chapitres sont trop morcelés ; par exemple, p. 66 : *L'explication de Sainte-Beuve est insuffisante*, en tête d'un chapitre de quelques lignes ; d'autres semblent coupés inutilement : *La pitié dans les « Destinées »*, *suite*. Il y a trop de citations de critiques de troisième ou dixième ordre.

2. Une remarque, à propos de l'histoire, d'ailleurs curieuse, de la rupture entre Mme Dorval et Vigny. Que signifie, pour la grande majorité des lecteurs, une allusion aussi vague que celle-ci : « Elle entendit l'appel d'une des voix les plus éloquentes que la passion ait jamais empruntées. Un charme funeste envahit ses sens, et son amour s'égara ! »

Qu'exige maintenant l'œuvre de Vigny? « Quelques notes, comme celles d'un ancien. » C'est la conclusion du beau livre de M. Dorison. J'imagine qu'il ne sera pas besoin d'un long commentaire pour faire comprendre aux Français de l'avenir l'œuvre de V. Hugo, du moins dans son fond durable. Être largement intelligible, est-ce une infériorité? j'incline à ne pas le croire. Mais la haute pensée n'est-elle pas d'une qualité plus noble que la belle forme? Je ne le conteste pas; aussi est-ce le « penseur » que j'admire chez Hugo non moins que l'artiste. Oui, le penseur. Voici deux livres écrits presque en même temps, sur le poète dont tout le génie, selon Veuillot, consistait dans une imagination « dansant autour de rien ». Et les deux critiques — des philosophes encore —, MM. Mabilleau et Renouvier, sont d'accord pour attribuer à V. Hugo le sens, exceptionnellement intense, du mystère divin. « Il est peu d'hommes, dit le premier, qui aient jeté dans la circulation universelle autant d'idées que V. Hugo, peu qui aient appelé à l'honneur de la forme et de la vie autant de rapports abstraits, peut-être aperçus, jamais exprimés avant lui. » Et il prouve que cette poésie, extérieure et profonde tout ensemble, « ne semble évoquer la réalité matérielle que pour y faire transparaître l'ordre idéal dont elle est le symbole ». A son tour, M. Renouvier prouve que V. Hugo n'est point un pur artiste, mais un songeur toujours à la poursuite du but moral le plus élevé, toujours préoccupé des problèmes de la vie et de la destinée; qu'à la vérité la culture philosophique lui manque et qu'il n'a point d'idées aussi arrêtées — ni aussi contradictoires — que le commun des philosophes, mais qu'il est philosophe pourtant, et que sa philosophie même — pessimisme pour le présent, optimisme sans bornes pour l'avenir — se développe, s'élargit, s'approfondit, à partir des *Feuilles d'automne*, à travers son œuvre entière.

Qu'un philosophe aussi peu disposé que M. Renouvier à se payer de mots, défende ainsi contre les rieurs le *vates* dont il est trop facile de railler l'attitude pontificale ou prophétique, cela est déjà significatif. Ce qui l'est plus encore, c'est que le jugement est rendu avec un plein sangfroid, avec une conscience très claire des défauts aussi bien que des qualités. Ainsi, après des chapitres nouveaux à bien des égards, et animés d'une admiration intelligente, comme les ch. 3 et 4 (*L'imagination et le génie mythologique. — Les personnifications*) en viennent d'autres qui signalent sans complaisance les vices de la méthode imaginative, l'excès dans le culte du mot; le ch. 7 est intitulé : *Ignorance et absurdité.* Ce n'est donc pas une apologie; mais ce n'est pas non plus une de ces études épigrammatiques et dédaigneuses qu'il est de mode d'infliger à V. Hugo. Le style est vigoureux, parfois un peu pénible ou massif. De tout cela est formé un ensemble très sincère et vivant.

Aussi impartial et chaleureux, le livre de M. Mabilleau est plus alerte, et le ton s'en rapproche plus du ton de l'étude littéraire, bien qu'on y rencontre plus d'une phrase comme celle ci, écrite dans ce style pseudo-

scientifique qui est si en faveur et si déplaisant : « Chez lui les états de conscience s'extériorisent, se symbolisent, se composent par une sorte de mécanisme cérébral » (p. 19). Dans la première partie (*La vie et l'œuvre de V. Hugo* [1]) et surtout dans le ch. 3 (*L'entrée dans le romantisme*), M. Mabilleau établit, contre MM. Biré et Brunetière, qu'on ne peut rapporter uniquement aux influences historiques et littéraires les raisons qui déterminèrent le parti de V. Hugo et la direction suivie par son école : « Ce tour particulier de génie, qui éclate dans *Hernani*, et dont la définition a servi de doctrine aux romantiques, *il ne le devait à personne*... » (p. 48). Il y insiste dans la troisième partie (*Le génie de V. Hugo*) : « V. Hugo ne doit rien qu'à lui. La nature même ne lui fournit que l'occasion de développer les puissances endormies de sa pensée.. Son génie, c'est lui-même » (p. 155-156). Mais la partie la plus personnelle du livre est la seconde, intitulée assez singulièrement : *Les sources*. On y accumule les résultats d'une enquête psychologique et physiologique minutieuse, car c'est « le tempérament » du poète qui est étudié plus encore que son âme en des chapitres dont les titres en disent assez : *La lumière et la couleur — La forme plastique — Les mouvements et les sons*. On passe ensuite, mais peut-être un peu tard, à l'appréciation des idées et de l'ensemble ; encore là insiste-t-on surtout sur l'expression et le mouvement du style. L'auteur prévoit une critique et d'avance l'accepte (voy. p. 200) : ingénieux, précis, pénétrant, son livre est trop exclusivement analytique, malgré la courte et forte synthèse de la fin.

Au sortir de cette philosophie, on se reposera et on se rafraîchira en lisant l'*Alfred de Musset* d'Arvède Barine (Mme Vincens). Non que ce soit un de ces livres qu'on lit du bout des cils et auxquels on ne demande qu'une distraction momentanée : une brève introduction nous apprend à quel trésor de documents inédits A. B. a puisé, et l'on sent un fond toujours solide sous cette causerie toujours légère. Mais tel chapitre a l'intérêt d'un roman, plus passionné que ceux de George Sand, et c'est G. Sand précisément qui est l'héroïne de ce roman *vécu*. Sur cette liaison fameuse, sur la crise d'où le génie de Musset sortit transfiguré par la douleur, A. B. ne peut tout dire, mais dit beaucoup plus de choses précises que ses devanciers. Ce chapitre de *G. Sand* est précédé de trois autres, qui nous préparent à comprendre cet être « complexe, séduisant, attachant, et qui ne pouvait être que malheureux » : le premier analyse curieusement les influences familiales que Musset a pu subir ; le second nous le montre fort peu romantique au cœur même du romantisme (et, en effet, c'est sa vie seule qui fut romantique ; son esprit ne le fut guère) ;

---

1. Pourquoi, vers la fin de cette première partie (p. 88), en définissant l'originalité de la *Légende des siècles*, M. Mabilleau attribue-t-il à Goethe le mot célèbre sur les Français qui n'ont pas la tête épique ? Ce mot est beaucoup plus ancien, et on le fait remonter d'ordinaire à M. de Malézieu, précepteur du duc de Maine.

le troisième, que j'aurais voulu plus approfondi, définit la première manière de Musset, cette première manière si provocante, mais si française. Les *Contes d'Espagne et d'Italie* et les *Nuits*, ce sont deux aspects assez différents, mais nullement contradictoires, du même génie. Il n'y a pas rupture absolue : la veine gauloise des premières poésies court çà et là encore à travers les poésies nouvelles, et, j'avouerai mon faible, il me plaît de lire, après les *Stances à la Malibran*, dont le critique ne parle guère, les *Stances à Nodier*, dont il ne parle pas, tout entier qu'il est au drame de cette existence.

La conclusion est triste : Musset n'est plus le poète favori de la jeunesse, trop pratique aujourd'hui et trop intellectuelle pour se dévorer le cœur, trop éprise pour aimer le naturel. Mais parmi les « têtes grisonnantes », il en est beaucoup qui ont toujours pu, quoi qu'en dise Taine, cité par A. Barine, « en écouter » un autre », peut-être même l'écouter de préférence. Musset est le poète de la passion ; il n'est pas celui de la pensée. L'*Espoir en Dieu*, admirable par certains vers ou plutôt par certains cris, est faible et presque puéril dans les passages où il faut autre chose que sentir. A. B. dont la sympathie émue n'aveugle pas la claire intelligence, comprend bien ce qui manque à une œuvre plus profonde que large, d'où la patrie, la famille, la liberté sont absentes. Musset, il l'avoue, s'est détaché « un peu trop » des affaires publiques, a eu en vieillissant l'existence la plus vide, « s'est déshabitué des pensées et des efforts virils au moment où c'était pour lui une question de vie ou de mort » (p. 164). Les dangers et les funestes effets de cette sensibilité « redoutable » ne sont pas dissimulés ici : « Parce qu'il sentait avec une violence douloureuse, il a tout rapporté à la sensation, et donné le plaisir pour but à la vie... La lecture de son œuvre poétique laisse triste. La saveur amère finit par dominer toutes les autres » (p. 116). Il est difficile de mieux dire ; mais alors accordons à la jeunesse au moins les circonstances atténuantes. Un poète qu'elle aime, M. Sully-Prudhomme, a dit avec une netteté un peu dure, pourquoi il ne voulait plus ouvrir le livre « vague et triste » de Musset, qui « donne des désirs sans donner de quoi vivre ». A. Barine ne le ferme pas, ce livre « où l'âme de toute une époque frémit et pleure avec Musset » ; elle le tient, au contraire, tout grand ouvert, et je ne sais si Musset lui devra un regain de faveur, mais je sais bien que ceux qui à l'avenir étudieront Musset ne se passeront pas impunément d'une étude où le critique a pris à son poète ce qu'il y a de meilleur en lui, de l'esprit et du cœur — en y ajoutant, ce qui ne gâte rien, de la précision et de la suite.

Félix HÉMON.

CHRONIQUE

HONGRIE. — Henri de WLISLOCKI, dont nous avons annoncé (*Revue critique*,

1893, nº 47) l'ouvrage sur le folklore magyar, a publié, peu avant sa mort, un ouvrage analogue sous le titre : *Volksglaube und religiœser Brauch der Magyaren* (Münster, 1893, 171 p.) qui fait partie des *Darstellungen aus dem Gebiete der nicht-christlichen Religionsgeschichte*. Le regretté professeur de Clausembourg y a traité en sept chapitres des démons, des corps célestes, de la croyance dans la destinée, de la cosmogonie, des lutins, de la mort, des sorciers et des diables. Le folk-lore magyar et les études tziganes ont perdu en Wlislocki un travailleur infatigable.

— M. Gédéon Petz, privat-docent à l'Université de Budapest, vient de publier une brochure sur l'état actuel de la phonétique indo-européenne (*Az indogerman hangtan mai allasarol*, 37 p.). L'auteur se montre tout à fait au courant des derniers travaux allemands. Il est dommage qu'il n'ait pas pu trouver un mot magyar pour *Ablaut*.

— La collection des Biographies historiques magyares s'est enrichie d'un gros volume sur Louis le Grand de la maison d'Anjou (1342-1382) dû à M. Por (*Nagy Lajos*, 628 p.). Le savant historien, qui s'occupe depuis bien longtemps de cette période brillante de l'histoire hongroise, a retracé en six livres la vie et les nombreuses campagnes de son héros. Nous regrettons seulement que la vie intellectuelle du pays soit presque complètement négligée et que l'influence que l'Italie a exercée à cette époque sur les mœurs hongroises soit à peine indiquée. De nombreuses illustrations ornent ce beau volume.

— Renan était membre associé étranger de l'Académie hongroise depuis 1859. Après sa mort la savante Compagnie a chargé l'éminent orientaliste Goldziher, connu du public français par des travaux publiés dans la *Revue de l'histoire des religions* de prononcer son éloge. Le savant académicien s'est acquitté de cette tâche dans la séance du 27 novembre 1893 avec un tact et une érudition dignes d'attention : (*Renan mint orientalista. Emlékbeszéd*. (Éloge de Renan, orientaliste) par I. Goldziher. — Budapest, Académie, 1894, 100 p.) Il s'agissait d'abord pour M. G. de ne pas froisser les nombreux catholiques croyants, membres directeurs de l'Académie; il a évité cet écueil en se tenant strictement aux travaux d'érudition de Renan, en exposant l'état des questions abordées par lui et en démontrant l'influence que Renan avait subie et exercée à son tour. Ce n'est pas l'auteur des *Origines du christianisme* qui occupe l'érudit hongrois, mais le philologue, le critique de la Bible et l'épigraphiste. En guise d'introduction M. G. jette un coup d'œil sur l'état des études orientales en France dans la jeunesse de Renan. Les portraits de l'abbé Le Hir, de Reinaud, d'Étienne Quatremère et d'Eugène Burnouf, leur manière d'enseigner, le profit que Renan en a tiré et l'influence de Burnouf sur *L'Histoire générale des langues sémitiques* en sont les meilleures pages. Après cette vue générale l'auteur étudie d'abord les travaux qui démontrent les rapports de la philosophie orientale avec celles de l'Occident (p. 33-49), puis ceux qui s'occupent de la littérature et de l'histoire juives (p. 49-88) et finalement les études de paléographie sémitique et d'antiquités phéniciennes (p. 88-100). Dans la première partie c'est surtout la thèse sur *Averroès et l'Averroïsme* qui est analysée. M. G. nous montre comment Renan par ses vues d'ensemble, par ses études sur la scolastique arabe, si aride en elle-même, a pu résoudre les problèmes les plus ardus et les plus intéressants, en cherchant la survivance de cette philosophie dans l'Occident, principalement dans l'Ecole franciscaine et dans l'Université de Paris. Cet ouvrage, selon M. G., est la meilleure preuve que Renan, dès sa jeunesse, avait pris pour devise la parole de son maître Burnouf « Il n'y a pas de philologie véritable sans philosophie et sans histoire. » La deuxième partie est la plus fouillée, car là M. G. se trouvait sur son terrain. Après avoir tracé

le tableau des études bibliques en Europe au XIXe siècle, il y discute tous les problèmes soulevés par Renan dans son *Histoire du peuple d'Israël* et montre d'abord l'artiste qui vivifie cette matière et qui, au milieu de recherches minutieuses, n'oublie jamais la vraie tâche de l'historien; puis le critique du texte, très orthodoxe et conservateur, qui a moins démoli qu'on ne le croit, car pour lui « la critique est une anatomie qui doit laisser vivant l'objet qu'elle étudie »; enfin le traducteur élégant et scrupuleux. — Dans la dernière partie l'Eloge parle de la *Mission en Phénicie*, de la grande influence qu'elle a eue sur les études de l'art et de l'écriture phéniciennes, et retrace brièvement l'histoire du *Corpus inscriptionum semiticarum*. Une vive sympathie pour l'homme et l'érudit, une appréciation juste des grands mérites de l'artiste et du philologue où l'éloge l'emporte de beaucoup sur la critique, caractérisent ce travail, certainement un des meilleurs qu'on ait consacrés à l'étranger à la mémoire de Renan.

BOHÊME. — M. Urbain Jarnik, ancien élève de l'École des Hautes Études, professeur de philologie romane à l'Université tchèque de Prague, publie aux frais de l'Académie tchèque François Joseph, *Deux anciennes versions de la légende de sainte Catherine*. Les textes sont accompagnés d'une introduction critique et d'un commentaire philologique en langue tchèque. Cette publication est le premier ouvrage de ce genre en langue tchèque.

ESPAGNE. — Nous avons reçu un *Memoria sobre el estado de la instruccion en esta Universitad* [*de Salamanca*] (1891-1892, Salamanque, F. Nunez Izquierdo 1892, in-4°). C'est un tableau statistique des cours de l'Université de Salamanque et des établissements d'enseignement du district. On remarquera dans la liste des livres acquis combien sont rares les ouvrages étrangers. A la fin du volume on a imprimé onze lettres de Charles-Quint relatives à l'Université de Salamanque. Elles sont éditées avec ce scrupule exagéré qui consiste à ne mettre ni ponctuation ni majuscules aux noms propres.

ITALIE. — Nous recevons de M. Remigio Sabbadini : *Prolusione al corso di letteratura latina dell' anno scolastico 1893-1894 nella r. universita di Catania*; Catania, Gaiati, 24 pp. in-8°. Les notes de ce discours de rentrée contiennent des remarques intéressantes sur l'histoire de la rhétorique latine, et des projets de leçons qui font regretter que Catane soit si loin du quartier latin.

POLOGNE. — M. Margun Zetziechowski, déjà connu par un curieux volume sur les *Messianistes et les Slavophiles*, vient de faire paraître à Cracovie le premier volume d'un ouvrage intitulé : *Byron et son siècle, études de littérature comparée*. Il y étudie les prédécesseurs de Byron (Rousseau, Chateaubriand), l'œuvre de Byron lui-même, celle de Shelley, de Lamartine, d'Alfred de Vigny, de Musset, de Lenau, de Heine, de Leopardi. Un second volume sera consacré au byronisme dans les littératures slaves.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 avril 1894.

M. Maspero donne des détails sur le grand réservoir dont la construction est projetée à la première cataracte du Nil, pour régulariser les inondations de ce fleuve. L'exécution du projet anglais entraînerait la disparition de l'île de Philæ, et, par suite, le transport et la réédification du temple dans un autre endroit. L'Académie, à l'unanimité, décide de protester contre ce projet.

M. Croiset, rapporteur de la commission du prix Delalande-Guérineau, propose

d'attribuer ce prix à M. Mallet pour son ouvrage sur *Les premiers établissements des Grecs en Égypte.*

M. Léon Gautier, rapporteur de la commission du prix de La Grange, propose d'attribuer ce prix à M. Bonnardot pour son *Glossaire des miracles de Notre-Dame.*

M. Paul Meyer, président, donne acte aux rapporteurs de leurs conclusions.

M. B. Hauréau communique un mémoire sur Philippe de Grève, chancelier de l'église et de l'Université de Paris de 1218 à 1236. — Après quelques considérations sur la naissance et le mérite personnel de Philippe, M. Hauréau étudie les opinions de son personnage sur les choses de son temps dans les trois séries de sermons, pour les fêtes, pour les dimanches et sur le psautier. Ces derniers, qui n'ont pas été prononcés, ont seuls été publiés. — Philippe de Grève est très sévère pour les laïques. Quant aux clercs, il admet qu'ils étudient les auteurs classiques et même les philosophes; mais il trouve qu'on s'arrête un peu trop aux philosophes et qu'on tarde ainsi à se tourner vers la théologie. Il parle aussi de leurs mœurs, mais il en rejette la responsabilité sur les maîtres qui donnent l'exemple de l'indiscipline. Une des causes de la discorde entre les maîtres, c'est l'ambition et l'orgueil; mais la principale, c'est le trouble apporté dans l'enseignement par la confusion de toutes les sciences : à propos de logique, on fait intervenir la physique; on mêle les articles des deux codes, etc. Comme théologien, Philippe était partisan des vieilles méthodes; c'était un conservateur. — Quoique séculier, il avait de l'estime pour les moines; cependant il leur reproche leur inconduite, causée par l'enrichissement des congrégations. Il condamne le faste des clercs séculiers; mais on a prétendu — et c'est là la plus grave accusation qui pèse sur lui — qu'il n'avait pas condamné le cumul des bénéfices. Guillaume d'Auvergne, évêque de Paris, s'était vivement déclaré contre ce cumul, et, en 1235, il soumit la question aux maîtres en théologie. Tous les docteurs présents se prononcèrent contre le cumul, à l'exception de Philippe et de maître Arnoul. De là, grande indignation contre Philippe : plusieurs de ses contemporains le représentent comme damné. Il semble pourtant qu'il ne soit pas si coupable. S'il ne proteste pas, comme Guillaume, contre la loi même qui permet le cumul, il proteste contre l'abus qu'on en fait. Il adresse aussi quelques remontrances aux prélats, critique les élections, qui sont mal faites, l'iniquité de l'administration ecclésiastique, etc. — Tout cela suffit-il à condamner Philippe sans appel? Il ne le semble pas. D'ailleurs, Henri d'Andelys a composé, en l'honneur de Philippe et après sa mort, une complainte qui est très élogieuse. Mieux encore, Grégoire IX lui prodigue les louanges (*Chart. Univ. Paris.*, I, 149). — En somme, il eut peut-être le caractère vif; mais il n'a rien fait, dit ou écrit qui puisse lui faire un grand tort auprès de la postérité.

M. Louis Havet signale un vers de Térence qui, dans le *Victorianus* (x[e] siècle, D d'Umpfenbach), porte au-dessus de chaque mot un signe musical (*Hecyra*, vers 861; quasi fac similé typographique dans Umpfenbach. p. 425). La métrique prouvait déjà que ce vers (*Ut unus hominum homo te vivat nunquam quisquam blandior*) appartient à une scène chantée (*canticum*) et non au dialogue parlé ordinaire (*diverbium*).

M. Le Blant annonce la reprise de la publication du *Bolletino di Archeologia christiana*, du commandeur G.-B. de Rossi, interrompu depuis de longs mois par le mauvais état de santé du directeur.

M. Collignon communique un mémoire sur deux monuments inédits du musée du Louvre représentant Aphrodite Pandémos assise sur un bouc, suivant le type traité par Scopas dans une statue qui se trouvait à Elis et connue par une monnaie éléenne de l'époque. Le premier de ces monuments est un bas-relief de bronze décorant une boîte de miroir; la déesse est escortée de deux chevreaux bondissants qui paraissent avoir figuré dans l'original de Scopas. On les retrouve sur un second monument; c'est un disque votif en marbre de basse époque, provenant d'Athènes. Par la comparaison avec les autres répliques d'origine attique, M. Collignon conclut que cet ex-voto était dédié à la Pandémos athénienne, dont le sanctuaire se trouvait sur le versant méridional de l'Acropole. Il est donc permis de croire qu'à Athènes la statue du culte reproduisait le type attribué par Scopas à la Pandémos athénienne.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 14 mai — 1894

214. — **Revue critique d'histoire et de littérature.** Table méthodique des années 1866 à 1890, par A. Gascard, agrégé de l'Université, professeur au Lycée de Marseille. Paris, Leroux, 1894. In-8, 317 p. 20 fr.

Voilà longtemps qu'on nous demande de tous côtés une Table de la *Revue critique*. Elle vient de paraître, et il est inutile d'insister sur les services qu'elle rendra, d'autant qu'elle a été dressée avec un soin extrême, et une scrupuleuse conscience. On y trouvera, rangés méthodiquement sous trois rubriques, *Histoire, Langues et littératures, sciences diverses*, les titres de tous les ouvrages analysés soit dans le corps de la *Revue*, soit dans la chronique. Les diverses parties de cette Table sont reliées entre elles par l'établissement de nombreuses concordances. On y a joint un index des noms d'auteurs et une liste alphabétique des collaborateurs de notre recueil. L'auteur de ce considérable travail est M. Gascard, professeur au lycée de Marseille. Durant huit années, M. Gascard a consacré tous ses loisirs au dépouillement des quarante-huit volumes de la *Revue* (de 1866 à 1890) et il a fait, sans se lasser, des recherches, et vérifications de tout genre. En annonçant à nos lecteurs la Table des vingt-quatre premières années de la *Revue critique* et en leur promettant de la continuer désormais tous les cinq ans, nous devons témoigner hautement notre reconnaissance à M. Gascard qui s'est soumis à une tâche si longue et si pénible avec le plus complet désintéressement et sans autre désir que celui d'être utile aux érudits.

A. Chuquet.

215. — Helbig. **Guide dans les musées d'archéologie classique de Rome.** Traduction française par M. Toutain. Leipzig, 1893. 2 vol. in-8, 527-431 pp., chez Baedeker.

L'éloge du guide de M. Helbig n'est pas à faire : tous les critiques

qui en ont parlé on été unanimes à le louer. Ce qui motive cet article c'est la traduction française que notre collaborateur M. Toutain a eu la bonne pensée d'en écrire. Il y a même là plus qu'une traduction ; M. H. a revu les épreuves, corrigé et augmenté son texte primitif; cela peut s'appeler une seconde édition. Un index détaillé, où l'explication des mots techniques a été insérée entre parenthèses, met le livre à la portée des voyageurs français qui ne sont pas familiarisés avec la langue spéciale de la science. Pour nous, gens de cabinet, ces deux petits volumes où chaque article est suivi d'une sage bibliographie, nous éviteront bien des efforts infructueux. Si l'on avait écrit, à propos des grands musées d'Europe — sans en excepter le Louvre — un guide conçu sur le même plan, les recherches d'archéologie figurée seraient moins longues et moins pénibles qu'elles le sont aujourd'hui.

X.

---

216. — **Legends of the Micmacs.** By the Rev. Silas Tertius Rand, D. D., D. C. L., L. L. D. Wellesley Philological Publications. New-York and London. Longmans, Green, and Co., 1894. In-8, xlvj-452 p.

217. — **Contes Populaires Malgaches,** recueillis, traduits et annotés par Gabriel Ferrand, agent résident de France à Madagascar (Collection de Contes et Chansons populaires, XIX.) Paris, Leroux, 1893. In-18, xviij-266 pp. Prix : 5 fr.

I. L'auteur du premier de ces recueils, mort en 1889, ne savait pas moins de douze langues, y compris le grec et l'hébreu, et de toutes préférait le micmac (p. xvii). C'est un goût fort avouable, mais que peu de gens malheureusement seront en mesure de partager ou de discuter [1]. Il est seulement regrettable que M. Rand ait compromis la sûreté de son diagnostic linguistique, en confiant au papier ses vues un peu sommaires sur l'identité du micmac *kaloosit* (jolie) et du grec καλός (p. xxxvi), du micmac *kookwes* (géant, ogre) et du grec γίγας (p. 62). Mais passons sur ces gentillesses : elles sont fort clair-semées, et l'auteur qui les a commises n'en fut pas moins un polyglotte curieux, un folkloriste intelligent, sympathique, indulgent à l'idéal légendaire des pauvres illettrés auxquels il prêchait un idéal meilleur.

Son livre, édité avec soin, avec luxe, avec piété, par Mlle Hélène Webster, contient un peu de tout, et notamment un peu d'alliage européen. Si la Cendrillon des Micmacs est assez hideuse et misérable pour avoir été rêvée par une cervelle indigène, et, par cela même, accuse en traits beaucoup plus nets que la nôtre, le passage de la nuit à l'aurore que symbolise sa métamorphose (p. 104), le conte de l'honnête homme dupé par le fripon, quoi qu'en pense l'auteur, n'est rien moins

---

1. Même sur les spécimens épars dans l'ouvrage. Il est possible que le mot *mijooahjeechaik* « a babe » (p. 57), soit un chef-d'œuvre de création linguistique ; mais il ne laisse pas d'être encombrant ; et ainsi de maint autre.

qu' « original » (p. 125), au moins pour le début, et l'histoire du prince et de la paysanne (p. 154), qui n'a même pas pu prendre naissance en terre canadienne, est un des thèmes les plus rebattus du folk-lore du vieux monde. J'en dis autant de « la belle fiancée » (p. 185), dont la conquête exige le concours de nos vieilles connaissances, les fameux compagnons Fine-Oreille et autres, et des coq-à-l'âne, d'ailleurs amusants (p. 326), que notre tradition narquoise met sur le compte de Jean le Diot. Les triomphantes ruses de cet imbécile — car le *servetur ad imum* est un précepte dont la littérature populaire n'a que faire — sont célébrées en tous lieux, et l'histoire du cadavre de la grand'mère placé derrière la porte pour être renversé par le premier entrant, qu'on accusera de l'avoir tuée, a fait le tour du monde; car M. Ferrand (p. 210) nous la rapporte de Madagascar, à peu près telle que M. R. nous l'envoie de la Nouvelle-Écosse. Le folk-lore se répète beaucoup, et ce n'est point sa faute ; car ce qu'il sait le moins, c'est son commencement. Le saura-t-il jamais ?

Ce premier triage fait, il reste une abondante et curieuse moisson d'éléments natifs dont l'authenticité est indiscutable. Voici, d'abord, en grand nombre, les contes d'animaux dont les acteurs sont les compatriotes des Micmacs : la martre, l'élan, le blaireau, le martin-pêcheur, d'autres encore, si spécialement indigènes que le dictionnaire anglais se tait sur leurs noms. Leurs mœurs et leurs actions sont de celles qu'un Européen n'inventerait jamais : l'ours, par exemple, a une façon aussi ingénieuse que nourrissante de faire la cour aux jeunes filles, en léchant leurs cheveux inondés de graisse de caribou (p. 49). Puis, ce sont des traits de mœurs et coutumes indigènes, encore en vigueur aujourd'hui (p. xxx), des demandes en mariage suivant un formulaire officiel et consacré de périphrases et de demi-mots (p. 174), de formidables mangeailles, des multiplications de viandes, des chasses miraculeuses, des luttes contre l'Esprit des Glaces, tous les rêves de bonheur qui peuvent hanter le noble bipède de Platon quand la faim et le froid le torturent ou le guettent sans répit. Voici enfin des récits historiques, — pour autant, bien entendu, que le premier livre de Tite-Live serait de l'histoire, — sur les vieilles guerres du temps jadis entre les Micmacs et les Mohawks; et il va sans dire que les Mohawks sont toujours dupés, chassés, surpris, massacrés, et les Micmacs constamment victorieux, d'ailleurs aussi peu magnanimes que possible dans leur victoire (p. 200-224). Et, dominant tout le livre comme il domine de sa haute taille l'horizon des bois sombres et des rochers mugissants, la figure du bon géant Glooscap, une sorte de Gargantua-Prométhée, qui a toujours des provisions abondantes, table ouverte, un pouvoir illimité au service de ses enfants, à qui il a enseigné tous les arts utiles; Messie aussi, car maintenant on ne sait plus où il est, il est parti sur le dos d'une baleine pour quelque île lointaine, mais il reviendra un jour et sauvera son peuple de toute souffrance (p. 228). Souhaitons à ces frères

inférieurs de croire encore longtemps en Glooscap : vertus pour vertus, les siennes ne sont pas plus illusoires que celles de la dynamite, et l'espoir qu'elles inspirent est sûrement moins troublant.

II. Le classement, qui manque le plus à l'œuvre précédente, est au contraire le principal mérite du livre, beaucoup moins volumineux et moins varié, de M. Ferrand, qui se divise en six parties : contes d'animaux ; contes merveilleux ; légendes et traditions ; contes divers ; Kotofetsi et Mahaka ; chansons, énigmes et proverbes.

1. Les contes d'animaux sont très suspects d'emprunt. Je ne parle pas seulement des fables de La Fontaine qui les émaillent : M. F. a raison de penser qu'elles ne viennent point de La Fontaine par le canal de quelque adaptation ; mais, à coup sûr, elles viennent de l'Inde par l'intermédiaire des Arabes : même les autres, en dépit du serment du sang, trait de mœurs qui y revient à satiété, et du bizarre animisme qui prête des paroles à un personnage mort (p. 45), sentent le démarquage et le placage malgache : la pintade africaine y figure sous son nom swahili, tandis que — la remarque est de l'auteur lui-même — la faune indigène, si caractéristique, n'y joue absolument aucun rôle.

2. Certains contes merveilleux ont aussi une couleur nettement hindoue, non seulement par le fond, mais jusque dans la forme. En lisant les moralités (p. 101), parfois multiples (p. 113), qui les terminent, il est impossible de ne pas songer à la conclusion stéréotypée du Pancatantra : *ato 'ham bravîmi*... La Cendrillon malgache est intéressante et s'appelle Sandroy : comme ce nom (p. 125) ne paraît rien signifier, — autrement M. F. en eût donné la traduction, — on doit évidemment le rapporter au français « Cendron », ce qui tranche la question d'origine.

3-4. L'élément natif est ici de beaucoup prépondérant, et certains récits, comme le conte du Gourmand (p. 157), sont naïfs à souhait.

5. Mahaka et Kotofetsi sont deux maîtres fourbes dont le cycle n'est pas encore clos par leur mort ; car ils eurent bien des tours dans leur sac, et les Hovas sans doute ne demandent qu'à continuer leurs traditions. Avis aux agents du protectorat français : ils ont affaire à forte partie ; mais M. Ferrand leur enseignera, par son exemple, comment on pénètre l'âme d'un peuple [1].

V. HENRY.

---

218. — **Le Dictionnaire de l'ancienne langue française**, par F. GODEFROY (Lettres U, V, W. X, Y). Fascicules 72, 73, 74, 75. Paris, ap. E. Bouillon.

Dans la lettre U manquent les mots qui suivent : *uberant*, *ubertant*,

1. La dernière partie est fort courte, et les énigmes témoignent d'une bien médiocre ingéniosité. La seule vraiment intéressante se dissimule parmi les chansons ; car la petite stance de Ramanendrika ne saurait être qu'une devinette, probablement végétale ; mais on ne nous en donne pas le mot, et je ne me charge pas de le trouver.

fécond, *uberté, ulcéraire*, qui est bon contre les ulcères, *ulcerement*, ulcération, *ultramondain*, qui est au-delà de ce monde, *ululement, ululer, umblette, umbellete*, plante ombellifère que je ne puis définir d'une façon plus précise ; *unclei* ? (un baston de mellier unclei d'argent, 1305); *unguenter*, parfumer, *unidivers, unissement, unison, univer-saire*, de l'univers, *univoque, urbaniste, ureber*, hurebec, *uretal*, de l'urètre (le canal urétal) ; *urinal*, adj., urinaire, *urinateur*, plongeur, *urinatif*, qui a la propriété de faire uriner, *usuratoire, usurpance, uxoricide* (XIV^e s.), 1° crime de celui qui tue sa femme ; 2° meurtrier de sa femme ; *uxoricider*, tuer sa femme. M. Godefroy aurait pu admettre *uligineux, ulmaire, ulve* que Littré donne sans aucun exemple.

La lettre V a fourni au laborieux lexicographe une ample récolte, quoique les omissions soient très nombreuses. On n'y trouve pas : *vacable*, vagabond, errant, *vacant*, pâtis communal, terrain vague, *vaccin*, airelle, *vachette*, jeu de hasard, *vacillage, vacuation, vagation* au sens de « licence » ; *vagnon*, sorte de prune, *vagueux*, 1° errant, 2° houleux ; *vaillableté, vairolé*, bigarré, *valescence, vallatoire, vallonceau*, petit vallon, *valueux*, qui a de la force, *vannereau*, dim. de vanneau, *vaniloquence, vanitude*, vanité, *vannequin* (une pipe de cuivre et un vannequin, 1331) ; *vanteusement, vaporaire, vaporal, vaporatif, vaporation, vaporer* (XIII^e s.). Quelques-uns de ces mots semblent n'appartenir qu'à la langue du XVI^e siècle, mais ils méritaient autant d'être recueillis que *vantereau, vectigal, venuste, verbasce, vernant*, qui n'ont été en usage qu'à la même époque. Manquent encore : *vardenette*, engin de pêche, *varrole*, poisson qui m'est inconnu, *vascule, vasiere*, oiseau qui fréquente les marais, *vastitude, vaulleur*, celui qui abat avec une gaule, *vaunéantise, veautre*, bauge, *veautrement, veautroir, vehementer*, faire violence, *veilleresse*, gardienne de nuit, *veillotte*, gland du chêne dit esculus, *velaron*, vèlar, *veluette*, piloselle, *vemoison*, poison, *vendengeure, vendemeresse, venenique, venteleur*, celui qui évente, *ventine*, coup de vent (une ventine le fist hierter à terre, 1385) ; *ventositif*, flatueux, *ventuosité*, signifiant « vantardise ». Il faut ajouter à cette liste : *verbascule, verboiement, verdeux, verdier*, grenouille verte ou des haies, *verdot, verecundieusement, vergeadeau, vergeat*, engins de pêche, *vergeret*, petit verger, *vergeure*, vergeture, *verhoule*, « marée qui sort de la rivière de Seine » ; *verigné*, vermoulu, *verin*, sarment de vigne. Il y a un autre *verin* dont le sens me paraît fort obscur : « ung autre calice en verin benict doré, 1521 »). *Vermeilleuse* ? « Prenez une herbe qui est appelée vermeilleuse, et en medecine silage (XIV^e s.) » ; pour m'éclairer, j'ai cherché *silage*, dans le dictionnaire de M. Godefroy, mais inutilement. *Vermerie, vermiculant, vermicule, vermiculeux, vermillerie, vermoulueux*, mots qui ont la même origine, sont absents. Citons encore pour finir : *vermillastre, vernacule, versele*, sorte d'arc de triomphe, *versicule* avec la signification de « verset », *versifier*, diversifier, *vertauchier*, bondonner, *vertigine*.

verveux, capricieux, *vescerie* champ de vesces, *vesprematin, veterne*, torpeur, *veterneux*, *veternosité, vieillette*, ivraie, *vignolle, vignolaine*, noms variés de la mercuriale, *vilipend*, mépris, *vimeniere, oseraie*, *viperé*, viperin, *viperon*, vipereau, *virevite*, girouette (du XII^e au XVI^e s.), *virole*, espèce de chenille, *viroter*, *vitilige*, *vivifiement*, *vivifieur*, etc. etc.

M. G. a enregistré *vannage, vannier*, *vernissure*, *vidimer*, etc., mots auxquels Littré n'a pas donné d'historique. A-t-il ignoré les suivants qui en sont également privés ? *Vannet, varangue, ventelier, ventouseur, venule, veratre, verbosité, vergeron, vermiculé, veroter*, *versicolore*, *vespertilion* (du XIV^e au XVII^e s.). *vidimation*, *violâtre, vuidangier*. Quelques mots sont restés sans explication, comme *varon* qui signifie « lentille », et « tache de rousseur », sans figuré qui a échappé à M. G. *Vasion* = plat, *verdecloke* = cloche qui sonne le couvre-feu, *viticelle* = couleuvrée blanche, et *vran* = grenouillette. *Vasse* qui n'est pas autre chose que « vase » doit être défini par « marais », et *vignier* (j'en ai un exemple certain) ne veut pas dire « cultiver la vigne », mais « unir, aplatir ». Sous *Vaudoisie*, M. G. ne cite que des extraits où ce terme signifie « hérésie des Vaudois » ; il y en a d'autres où il est synonyme de « sorcellerie ». *Vinoterio* au sens d'ivrognerie n'est pas mentionné. La plupart des vocables qui commencent par la lettre W sont des pays picards ou vallons. Quelques-uns font défaut, comme *wangile*, évangile, *waulour*, conducteur de trains de bois, *wendele*, *wauler*, se *weinteler*, se *witreler*, se vautrer, *wellouwey*, velours, *welne*, J'ai envoyé à M. G. plusieurs exemples extraits des bancs municipaux de Saint-Omer que M. Giry a publiés comme documents à la fin de son histoire de cette ville. Pourquoi essaie-t-il de nous jeter de la poudre aux yeux en renvoyant aux Archives de Saint-Omer, au lieu de citer simplement « Giry, Hist. de Saint-Omer, p. 434, 488, etc. (Voir les articles *winscrode, winscroder*, *yeke*). On trouvera dans le 75^e fascicule une longue série d'errata, laquelle est encore bien loin d'être complète. Je note que M. Godefroy a mis à profit pour la lettre T quinze ou seize de mes corrections : il m'a cité deux fois, ce qui est tout à fait extraordinaire. C'est ce que je démontrerai en rendant compte bientôt du *Complément*, car le dictionnaire de l'ancienne langue se continue sous ce nouveau titre.

A. DELBOULLE.

---

219. — **Notice biographique sur P. de Ronsard**, par Ch. MARTY-LAVEAUX. Paris, Alphonse Lemerre, 1893, in-8 de CXXVII p.

Cette notice a le grand mérite de contenir diverses choses nouvelles. Dès la première page M. Marty-Laveaux explique ainsi comment, venu après tant de biographes, il a pu trouver une aussi abondante moisson : « Plus que tout autre, Ronsard s'est raconté lui-même dans ses vers,

avec un luxe de détails qui facilite singulièrement la tâche de ses biographes, pour peu qu'ils prennent la peine de lire avec attention et la plume à la main. » Il faut croire qu'il est bien difficile de lire ainsi, car, depuis plus de trois siècles, on a répété touchant la vie et les œuvres de Ronsard des assertions que ses confidences poétiques ne permettaient pas d'accepter. M. M.-L. a lu et relu avec tant de soin et de sagacité les œuvres complètes de Ronsard, et même certaines pièces qui n'ont pas été reproduites dans les éditions du XVIe siècle et du XIXe [1], qu'il n'a rien laissé échapper de ce qu'avaient négligé ses prédécesseurs. A l'étude minutieuse des textes il a joint l'étude minutieuse des lieux et il a retracé (p. VI-VIII) la description la plus exacte que nous ayons du château de la Poissonière, berceau du poète [2]. Recueillons (p. XI) cette juste observation au sujet de la date de naissance de l'auteur de la *Franciade*, date qui reste incertaine : « Concluons que Ronsard est né à une date assez rapprochée de la bataille de Pavie (24 février 1525) et qu'il a sans doute un peu violenté la stricte exactitude des faits, pour rendre plus frappant un rapport qui flattait son imagination et surtout sa vanité. » L'auteur conteste pour de bons motifs (p. XIX-XXI) la mésintelligence qui, selon de nombreux historiens, parmi lesquels on a le regret de compter Michelet, aurait existé entre Rabelais et Ronsard. Il rappelle que le plus ancien témoignage de cette mutuelle animosité prétendue a été fourni à la fin du XVIIe siècle par Bernier (1697), et ses objections ne laissent rien subsister d'une légende aussi persistante que peu fondée. Plus loin (p. XXVII), il nous révèle, en invoquant un témoignage important de d'Aubigné, dont on a négligé jusqu'ici de tirer parti, le véritable nom de la *Cassandre* chantée par Ronsard, qui était Mlle de Pré, tante de cette Diane de Talsi qui fut tant aimée et célébrée par l'auteur de l'*Histoire universelle*. Reproduisons, comme petite curiosité d'histoire littéraire, cette rectification d'une erreur trop répandue (p. XLVIII-XLIX) : « Les personnes d'une demi-érudition ont volontiers à la bouche ces beaux vers attribués à Charles IX :

1. Notamment la dédicace *(A P. de Paschal du bas pais de Languedoc)* du *Bocage* (1554), restée enfouie dans cette première publication, où ses éditeurs n'ont point songé à l'aller chercher. Cette dédicace est la première forme — ce qui n'a été signalé par aucun critique — de la célèbre élégie autobiographique adressée à Remy Belleau. M. M.-L. donne de curieux détails sur les circonstances qui amenèrent Ronsard à laisser de côté le « cher Paschal », entièrement démonétisé, et à lui substituer, six ans plus tard, le « cher Belleau ».

2. M. M.-L. dit (p. VIII) : « Si nous avons un peu insisté sur la description si souvent reproduite de cette demeure, c'est pour rectifier quelques interprétations qui nous ont paru erronées... » Voici un des points éclaircis par la discussion de l'habile critique (p. VI) : « Une d'entre elles [anciennes inscriptions] revient souvent, se répète presque sur toutes les fenêtres et s'impose comme une pensée dominante : *Avant partir*. On l'a diversement interprétée et l'on en a été chercher assez loin le sens qui, suivant nous, se présente de lui-même. Ces deux mots *avant partir* n'indiquent-ils pas tout simplement que ce manoir est la demeure de prédilection de son maître, son étape dernière avant le départ final ? »

Tous deux également nous portons des couronnes ;
Mais, roy, je les reçois, et poète, tu les donnes.

Malheureusement nous sommes forcé de les détromper ; jamais ce prince n'a exprimé des idées aussi libérales, dans un style aussi cornélien. C'est en pleine Fronde que ces vers ont été écrits. On les trouve pour la première fois dans une *Histoire de France*, publiée par un certain Jean Royer. Assez mauvais poète, il se piquait cependant d'écrire des tragédies, et était fort lié avec Rotrou. Peut-être celui-ci est-il pour quelque chose dans les vers en question, fort analogues à la nature de son talent [1]. » M. M.-L. incline à croire (p. LIII) que Ronsard, étant curé d'Évaillé, combattit, en 1562, les protestants les armes à la main. Il me semble que ces combats ont été fort exagérés et qu'ils se réduisent à de petites escarmouches [2]. Ce qui est plus certain, c'est qu'en la même année Ronsard, comme poète, attaqua les protestants avec « une violence sans égale », surtout dans le *Discours des misères de ce temps* composé en novembre ou décembre. Avec M. l'abbé Froger, l'auteur de *Ronsard ecclésiastique* (1882), M. Marty-Laveaux ne met pas en doute la prêtrise de l'ami-platonique et du chantre d'Hélène de Surgères. Il décrit avec plus d'exactitude que tous ses devanciers les derniers moments du « prince des poëtes françois » et les funèbres hommages qui lui furent rendus ; il reproduit, au sujet du *Tombeau*, un recueil d'éloges et d'élégies en l'honneur de Ronsard, une curieuse lettre inédite écrite par Claude Binet à « Monsieur de Saincte-Marthe, tresorier-général de France à Poitiers », le 24 janvier 1586 (manuscrit 292 de la Bibliothèque de l'Institut) [3]. Beaucoup d'autres documents sont réunis à l'Appendice, les uns déjà imprimés, mais rares et peu connus, les autres entièrement nouveaux (pièces, au nombre de trois, relatives à « Loys de Ronssart », père du poète ; lettre de tonsure de Pierre de Ronsard ; lettres (au nombre de deux) de Marguerite de France, duchesse de Savoie, en faveur de Ronsard), etc., le tout suivi d'une très intéressante note sur les *ouvrages du poète supprimés ou perdus*.

En lisant cette notice biographique, où le savoir est à la fois si abondant, si agréable et si solide, je n'ai pu m'empêcher de souhaiter à tous nos célèbres écrivains d'autrefois d'être l'objet d'un travail semblable, c'est-à-dire à peu près définitif.

T. DE L.

---

1. La rectification avait été déjà proposée par Édouard Fournier (*l'Esprit dans l'histoire*), mais d'une façon bien moins précise. On pourra désormais en toute certitude rapprocher les vers prêtés par Royer à Charles IX des vers prêtés par Meusnier de Querlon à Marie Stuart. Les deux pastiches ont eu un égal succès et je crains que, malgré toutes nos réclamations, ce succès ne dure longtemps encore.

2. Th. de Bèze est beaucoup plus affirmatif que le président de Thou. Si je ne me trompe, il n'y aurait eu qu'un fait unique, un simple accident, et encore le curé-poète pouvait-il invoquer l'excuse de légitime défense, puisqu'il s'agissait de châtier des bandes qui pillaient les églises autour de la sienne.

3. M. Ludovic Lalanne, dans son inappréciable *Dictionnaire historique de la France* (article *Binet*), avait, depuis longtemps, signalé les lettres autographes du biographe de Ronsard conservées en la Bibliothèque de l'Institut.

220. — Schiller. **Jeanne d'Arc**, édition classique, par Émile HENRY, Paris, Belin, 1894. In-8, XXXIII et 335 p.

L'introduction est intéressante et soignée; M. Emile Henry montre qu'il connaît le sujet, qu'il a lu les sources, et il a pour la Pucelle autant d'enthousiasme que M. Fabre. Le commentaire est d'une richesse incroyable; histoire, géographie, textes grecs, latins, anglais, passages parallèles, explications grammaticales, étymologies, tout y est, et nos professeurs profiteront plus encore que nos élèves, de cette abondance de notes. Mais n'y a-t-il pas excès? A quoi bon donner des étymologies qui ne sont pas absolument certaines? Pourquoi dire que *eilen* vient du vieux nordique *ilki* (p. 132) et parler de *cutis* à propos de *Hütte* (p. 290)? Pourquoi citer tant de mots du gothique et de l'ancien haut allemand? P. 37, *Degen* n'est pas une métonymie; le mot est absolument différent de *Degen*, épée, qui ne paraît guère qu'au XV^e^ siècle; c'est un vieux mot germanique qui signifie « garçon » et qui prit par la suite le sens de « serviteur » et de « guerrier ». P. 67, *Ebbe* ne peut être rapproché d'*eben*. P. 71, il fallait expliquer plus longuement *tagedingen*. P. 81, même observation pour *wizagôn*. P. 107, la note sur *Erzbischof* est obscure, et il fallait la développer; qui comprendra que ce mot « est dérivé de deux mots grecs »?; la liaison manque. P. 185, *Not und Tod* est une assonance, et non une « allitération ». P. 216, lire Rühl et non *Rhül*. P. 290, peut-on dire que *Un* « indique parfois quelque chose de monstrueux, de méchant »? Ces remarques, et d'autres qu'on ferait encore, n'atténuent pas la valeur du commentaire de M. Emile Henry qui lui a coûté sûrement de longues et laborieuses recherches; son travail, à tous les points de vue, sera très utile, et il n'y a pas un de ses collègues qui ne trouve à prendre et à apprendre dans ce commentaire si plein.

A. C.

---

221. — John G. ALGER, author of « the New Paris Sketch Book ». **Englishmen in the French Revolution**. London, Sampson Low, Marston, Searle et Rivington. 1889. In-8, XL et 364 p.

222. — Id. **Glimpses of the French Revolution, myths, ideals and realities.** London, Sampson Low., 1894. In-8, XI et 303 p.

M. Alger a, dans son premier ouvrage, traité avec succès un sujet curieux. Et non seulement il l'a traité heureusement, mais il a su y mettre de la méthode et de l'ordre; il l'a très nettement, très clairement divisé, et grâce à cette lumineuse disposition des matières, il intéresse, il attache le lecteur d'un bout à l'autre de son volume. C'était là l'écueil. On peut encore, à force de temps et de patience, recueillir dans les documents inédits et imprimés une foule de détails; mais répartir ensuite sous des chefs distincts ces innombrables particularités et faire un tout agréable, un lumineux ensemble de cette longue suite de notices, voilà

le difficile, et en somme, l'essentiel. On ne pourra qu'approuver et louer le plan adopté par M. Alger. Il nous présente successivement les Anglais prisonniers de l'ancien régime, le personnel de l'ambassade anglaise (duc de Dorset, lord Fitzgerald, comte Gower), les Anglais qui paraissent à la barre de l'assemblée, comme Pigott et Paul Jones, les enthousiastes comme Helene Williams, Mary Wollstonecraft, Oswald et Christie, les *outlaws* et les conspirateurs (Paine, Vaughan, Muir, Perry), les immigrés et émigrés (il n'a garde d'oublier Wordsworth), les prisonniers, les guillotinés, les terroristes. Le volume se termine par quatre chapitres intitulés « dans les provinces » ; « après la Terreur » ; Paris rouvert » ; « les prisonniers de Napoléon ». Un appendice renferme des documents inédits d'assez grande valeur, une lettre de Sir W. Codrington, des récits de bénédictines de Paris et de Cambrai, du capitaine Whyte (prisonnier de la Bastille), des listes de captifs en 1793 et en 1803. Nous ne ferons qu'un reproche à M. Alger : il indique trop rarement ses sources, et il aurait dû mentionner plus souvent au bas des pages les archives et les publications d'où il a tiré ses documents. Quoi qu'il en soit, il a fait des recherches très étendues, et son livre est fort recommandable [1].

Le second ouvrage de M. A. a le tort de rappeler trop fréquemment le premier, et l'auteur y revient longuement sur des personnages qu'il nous a déjà présentés dans ses *Englishmen,* notamment sur Pigott, sur Dillon, sur Arthur. Il semble qu'il ait pris moins de soin à ce second travail et qu'il l'ait exécuté plus rapidement; on y trouve plus d'erreurs et de légèretés que dans l'étude précédente [2]. En outre, il ne raconte

---

1. Quelques lacunes et erreurs inévitables dans un volume qui foisonne de dates et de détails. P. 75, consulter sur Mary Wollstonecraft la biographie de Schweizer composée par Hess et éditée par Baechtold (Berlin, 1884, p. 52, 163, 248); — p. 79, Christie avait quitté Paris avant novembre 1793 puisque Sœmmerring l'a vu à Francfort le 8 octobre (*Forsters Briefwechsel mit Sœmmerring* p. Hettner, 1877, p. 641); — p. 87, voir à propos de Paine la lettre qu'il écrivait à Danton et que Taine avait communiquée à notre recueil (*Revue critique*, 1879, n° 11, p. 211); — p. 118, cf. sur Wordsworth le livre de Bussière et Legouis, *Le général Beaupuy*, 1891 (cf. *Revue critique*, 1891, n° 16); — p. 153, il ne fallait pas oublier de dire que Kilmaine eut, en effet, le « command in chief » qu'il désirait; c'est lui qui succède à Custine et que Houchard remplace à l'armée du Nord; — p. 172, Arthur Dillon commandait, non l'armée des Ardennes, mais la division de Maubeuge et le camp de Pont-sur-Sambre; — p. 175, Theobald Dillon entra à Dillon infanterie en 1762 et non en 1761 et c'est la Législative, et non la Convention, qui accorda une pension à sa « compagne »; — p. 177, O'Moran avait en face de lui les Hollandais, et non les Autrichiens, et il est faux qu'il ait été arrêté parce qu'il refusait de boire à la santé de Marat; — p. 189, on aurait dû consulter et citer la *lettre sur la Belgique* de George Grieve, « citoyen des États-Unis de l'Amérique au citoyen Denis de la section de Marseille, à Paris » (elle est à la Bibliothèque nationale); — p. 216, lire *Soultz* et non Soult.

2. P. 53, Chaumette n'est pas le Père Duchesne (cf. p. 170), et quelle idée bizarre de voir dans le prénom de quatre membres du gouvernement de la défense nationale (Jules Trochu, Jules Favre, Jules Simon, Jules Ferry), une trace de l'imitation clas-

que des faits connus. Mais il a toujours la même habileté, le même savoir-faire, et il ordonne adroitement son sujet. Dans un premier chapitre, intitulé *mythes*, il réfute les légendes (la vision de Cazotte, le verre de sang de Mme de Sombreuil, l'empoisonnement du serrurier Gamain, le banquet des Girondins, l'épisode du *Vengeur*, etc). Sous le titre *utopies* il parle des réminiscences classiques de la Révolution, de l'imitation de l'Angleterre et de l'Amérique, de l'esclavage, du mariage, des académies. *L'adoration des mages* — titre bien subtil — nous présente Cloots, Olavide, Miranda, Paul Jones, Swan et d'autres. Puis viennent *Prophétesses et viragos* (Theroigne, Louise André, Rose Lacombe, Olympe de Gouge, etc.), les *enfants* (théories sur l'éducation, Jullien, la mère de George Sand, considérations sur les enfants nés sous la Révolution), le *tribunal révolutionnaire* (les juges et les jurés, le public, les victimes et leur stoïcisme), les *femmes* (les Vierges de Verdun et les Carmélites de Compiègne), les *prisons* (tableau des prisons d'après Nougaret, Riouffe, Dauban, Delahante, la comtesse de Béarn et Alexandrine des Écherolles). L'énumération de ces huit chapitres montre assez que M. Alger n'a fait qu'un recueil d'anecdotes, d'ailleurs très joliment arrangé; ce n'est même pas un tableau d'ensemble, ce ne sont que des lueurs, des *glimpses*.

A. Chuquet.

---

223. — E. Guillon. **Port-Mahon. La France à Minorque sous Louis XV (1756-1763).** Paris, Leroux, 1894. In.8, 118 p.

224. — Id, **Les complots militaires sous le Consulat et l'Empire.** Paris, Plon, 1894. In-8, 279 p. 3 fr.

Le récit de l'épisode de Port-Mahon est intéressant et le plus complet qu'on possède. M. Guillon a fait exprès le voyage des Baléares et il a composé son œuvre d'après les documents qu'il a trouvés dans ces îles ainsi qu'aux archives de France. Il trace donc un tableau à la fois exact et attachant de Minorque sous la domination britannique. Puis il expose

---

sique!; — p. 56 il y avait mieux à dire sur l'imitation de l'Amérique; et Brissot? et les comparaisons entre les deux guerres! — p. 69, Forster partit pour Paris à la fin de mars 1793, et non en *juillet*, et il avait à vivre, non plus *few years*, mais pas même un an, puisqu'il mourut en janvier 1794. et non, comme dit M. Alger, en *juillet*, ce qui d'ailleurs ferait, non pas *few years*, mais juste une année; — p. 121, pour Swan, je renvoie encore M. A. à la biographie de Schweizer, citée plus haut; — p. 141, lire Patocki et non *Potocki*, et p. 148, Basire au lieu de *Bazire*; — p. 172, les Roland ont encore, quoi qu'en dise l'auteur, des « living descendants »; — p. 173, la descendance de Fouché est connue, et il y a à Stockholm un duc d'Otrante; — p. 193, lire Mazuel et non *Marnel*; — p. 231, Lavergne était lieutenant-colonel de Rouergue, et non « capitaine »; — p. 235, l'épisode des vierges de Verdun n'a été traité que d'après Cuvillier-Fleury et Mérat et contient quelques inexactitudes (comme, par exemple, que le prince royal s'entretint avec les sœurs Watrin; c'est avec Mlle Morland); — p. 267, lire *Hanriot* et non Henriot.

les préparatifs de l'expédition française et raconte ce combat naval du 20 mai 1756 où La Galissonnière — qu'il a très justement tiré de l'ombre et remis en pleine lumière — vainquit l'amiral Byng, et cet assaut du fort Saint-Philippe qui rendit le duc de Richelieu si populaire [1]. Vient ensuite un chapitre, le sixième, où M. G. nous dit ce que fut l'occupation française sous le comte de Lannion, nommé gouverneur de l'île. L'administration civile, dirigée par l'intendant Antoine de Causan, est l'objet d'une étude attentive; elle fut très prévoyante et descendit jusqu'aux plus petits détails; elle sut améliorer les finances, prévenir la disette, soulager la misère, développer la culture morale; Lannion et Causan se concilièrent l'affection des habitants; tous deux marchèrent du même pas dans l'exécution de leur tâche et ne furent jamais en désaccord. Le dixième et dernier chapitre de ce travail est consacré à l'évacuation de Minorque que le traité de 1763 rendit aux Anglais. Néanmoins, après la guerre de l'Indépendance américaine, et malgré une réinstallation des Anglais qui dura quatre ans environ (1798-1802), l'île redevint espagnole. Le fort Saint-Philippe, où a flotté notre pavillon, n'est plus qu'un entassement de ruines. Mais, dit M. G. « le peuple se souvient d'avoir quelques années appartenu à la France, et il s'en souvient pour l'estimer et l'aimer, et non, comme on fait ailleurs, pour la dénigrer ».

En même temps qu'il publie son étude sur Port-Mahon, M. G. fait paraître un livre sur les complots militaires sous le Consulat et l'Empire. Il raconte successivement, d'après les documents inédits des archives, les complots de Paris et de Rennes en 1802, le complot d'Oporto dont le capitaine Argenton fut le principal instrument et la victime en 1809, les intrigues de Fouché et de Bernadotte en 1809, la conspiration de Malet en 1812, les complots de Tours et de Toulon en 1813, les trahisons de la campagne de 1813, l'abandon de Murat et la défection des maréchaux en 1814. Le récit pourrait être, par endroits, plus détaillé, et il y a certains épisodes qui méritaient d'être développés davantage, par exemple, les intrigues de Fouché. On regrettera de ne rien trouver d'original sur Malet, et pourtant il y avait là à glaner encore. On relèvera de même certaines exagérations; est-il bien vrai que Napoléon n'« a jamais pu faire croire à la solidité et à la durée de son œuvre »; est-il bien exact qu'une « même conspiration immense et latente » ait couvé dans l'armée pendant le Consulat et l'Empire? Les trois derniers chapitres du volume ne sont-ils pas un remplissage? Les *trahisons de 1813* et la défection de Murat et des maréchaux appartiennent-elles véritablement au

---

1. M. Guillon dit (p. 58) que « l'assaut de Berg-op-Zoom et de Maestricht était dépassé »; il n'y eut pas d'assaut à Maestricht. Et pourquoi notre auteur a-t-il oublié de citer, au moins en note, la page si vive et animée du *Siècle de Louis XV*? Pourquoi si peu de détails sur cette prise mémorable du Fort Saint-Philippe?

sujet et rentrent-elles dans ces « complots » dont l'auteur entreprend de raconter l'histoire? Jomini passant à l'ennemi, Moreau figurant dans l'état-major des alliés, Bernadotte devenu prince de Suède et cherchant à obtenir la Norvège pour sa nouvelle patrie et peut-être la France pour lui-même, Murat traitant avec l'Autriche pour conserver son royaume, les maréchaux exigeant l'abdication de Napoléon pour faire la paix et assurer à la France un repos nécessaire, sont-ils des conspirateurs, font-ils des *complots militaires?* Mais la lecture de ce livre, semé d'anecdotes et rempli de faits curieux et souvent inconnus, est fort attachante. L'auteur démontre, dans son récit de la conspiration de Rennes, que tous les détails donnés par Marbot sont de pure fantaisie. Il retrace assez longuement le dessein qu'avait conçu le maréchal Soult d'échanger son duché de Dalmatie contre le trône de la « Lusitanie septentrionale » et les chapitres qu'il consacre au capitaine Argenton, à ses entrevues avec Wellington, à son procès sont évidemment le *clou* du livre; l'épisode valait la peine d'être connu, et M. Guillon l'a parfaitement élucidé d'après les documents des archives de la guerre, des archives nationales et la correspondance de Wellington. Signalons encore les pages consacrées au triste général Sarrazin, aux *Philadelphes* qui ont vraiment existé, mais dont le rôle a été plutôt maçonnique que politique, au colonel Oudet si faussement grandi par Nodier, et au général Guidal. Ce livre est donc neuf en plusieurs endroits et une des bonnes études qu'on ait publiées dans ces derniers temps sur la période impériale [1].

A. C.

---

225. — **Un agent politique à l'armée des Alpes.** Correspondance de Pierre Chépy avec le ministre des Affaires étrangères (mai 1793-janvier 1794), publiée par R. Delachenal. Grenoble, impr. Allier, 1894. In-8, 411 p.

M. Delachenal avait déjà fait paraître une notice sur Pierre Chépy qui fut, en 1793, l'apôtre du jacobinisme à Grenoble (cf. *Revue critique*, 1891, n° 16). Il l'a remaniée et nous la donne ici sous forme d'introduction. On lui saura gré d'avoir reproduit les lettres que Chépy écrivait au ministre des affaires étrangères. L'agent y dénonce avec une impitoyable sévérité les généraux et les officiers de tout grade; il donne une foule de détails, tantôt vrais, tantôt faux, sur les événements dont Lyon

1. P. 16, Delmas n'a pas été élève de l'École militaire; — p. 37, le mot *anarchistes* existait dès le début de la Révolution; — p. 149, lire Dœrnberg et non *Dornberg*, et les dates du 20 et du 21 avril sont inexactes; — p. 151, Schill a été tué, non dans une sortie, mais dans les rues de Stralsund; — *id.*, Brunswick n'a pas été *tué* à Auerstaedt; — p. 172, lire Guiot et Colaud au lieu de *Guyot* et *Collaud*; — p. 239, lire Jeanbon et non *Jan-Bon*; — p. 247, Molitor est né à Hayange, et non à *Huningue*; — p. 221-222, M. Guillon prouve la trahison de Guidal; mais Albert Duruy avait cité avant lui, et tout au long, le document irréfutable, et il eût fallu le dire.

et le Midi étaient le théâtre; il retrace ses propres travaux, et la façon dont il emploie, comme il dit, ses moyens physiques et moraux pour électriser le peuple. M. Delachenal a joint à ces lettres quelques autres documents qui se rattachent à la correspondance et la complètent. Il annote son texte avec grand savoir et il l'accompagne d'une table générale. Sa publication, exacte, scrupuleusement faite, admirablement soignée à tous égards, mérite les éloges et la gratitude de tous les amateurs d'histoire révolutionnaire [1].

A. C.

---

226. — Rod. Reuss. **Xavier Mossmann, archiviste de la ville de Colmar (1821-1893).** Notice biographique et bibliographique. Mulhouse, Bader, 1893. in-8 75 p.

Mossmann a été un de nos collaborateurs et la *Revue critique* a rendu compte de la plupart de ses publications, et notamment de son *Cartulaire de Mulhouse*, l'œuvre la plus importante qu'ait jamais abordée, depuis Schoepflin et Grandidier, un savant alsacien. Aussi avons-nous lu avec autant d'émotion que d'intérêt la notice que M. Rod. Reuss a consacrée au modeste et savant archiviste de Colmar. M. R. disposait, pour la composer, de quelques notes que Mossmann lui avait données autrefois, et d'une longue correspondance qu'il avait entretenue avec son confrère et ami durant un quart de siècle. Il a su fixer les traits saillants de cette belle figure ; il rend un juste hommage à la mémoire de l'homme, du savant et de l'écrivain; il nous le fait voir plein d'horreur pour la *phrase*, ne voulant que des faits, ne visant qu'à compléter et à rectifier nos connaissances sur des points précis de l'histoire d'Alsace, qu'à être exact et impartial ; il nous donne une liste aussi complète que possible des travaux, disséminés un peu partout, de Mossmann (p. 66-75). Mais le travail de M. R. n'est pas seulement une biographie ; c'est encore une page d'histoire. Tout en racontant la vie de Mossmann, M. R. retrace le mouvement intellectuel de l'Alsace; il fait passer devant nous

---

1. Nous ne croyons pouvoir mieux témoigner notre estime et notre reconnaissance à M. Delachenal qu'en lui soumettant quelques observations : p. 30, l'armée se retira sur Bouchain, et non sur Valenciennes; — p. 35, le duc de Chartres était lieutenant-général, et non aide-de-camp de Dumouriez; — p. 50, la note sur Hyacinto de Rossi n'est pas exacte; cf. *Expéd. de Custine* (p. 3); — p. 79, *Ferrière* doit être le Ferrier dont il est question dans *Wissembourg* (p. 20); — p. 110, lorsque Chépy parle des rois du Calvados, il fait allusion à la pièce dramatique *Buzot roi du Calvados;* — p. 123, lire, au lieu de *Brigues*, Brigue ou Brieg; — p. 148, Lavalette commandait le bataillon des Lombards, et non celui de la section des gardes françaises; — p. 184, Gilot n'a pas « défendu » Landau qui n'était pas assiégé à cette époque, et c'est en août, et non en mai, qu'on le proposa pour le commandement de l'armée du Rhin (cf. *Wissembourg*, 112 et 198); — p. 262, lire Le Michaud et non Lemiceaud; — p. 365, Villemalet était-il alors général de division ? Voir Boissonnade, *Les volont. de la Charente*, 48.

Louis Hugot, Ignace Chauffour, Frédéric Engel-Dollfus, et en nous montrant l'attitude politique de Mossmann en 1849, en relatant les débats du procès de Besançon, il expose la situation des partis en Alsace. Parmi les pages qui nous ont frappé, nous citerons surtout celles où l'amitié de nos deux collaborateurs « s'est scellée par une entière communauté de convictions sur le rôle de la vérité scientifique et le devoir de l'affirmer au milieu des plus violents bouleversements politiques » (p. 41-44); la lettre de M. Reuss à Mossmann et la réponse de Mossmann leur font honneur à tous deux, et personne ne refusera son estime, son respect, je dirais même son admiration à ces deux hommes qui ne changent pas, malgré la catastrophe, leur manière de voir, qui cherchent plus qu'autrefois, puisque le présent est plus sombre, une consolation dans le labeur scientifique, qui s'attachent à « sauver du naufrage les deux biens les plus précieux, sans lesquels la vie n'aurait plus de valeur, l'amour d'un travail sincère et le sentiment de la dignité personnelle ».

A. C.

CHRONIQUE

FRANCE. — Sous le titre de *Kurze Geschichte der deutschen Litteratur von einem Franzosen* (Paris, A. Laisney 1894, in-8, 361 pages), M. J. PARMENTIER, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers, vient de publier en volume les articles consacrés à la litératuregermanique, qui avaient paru dans la *Revue des langues vivantes*. « Lorsque je m'engageais, il y a quelques années, dit-il, dans la composition d'une histoire abrégée de la littérature allemande, je songeais avant tout à mes élèves... Dans la suite, la pensée m'est venue qu'en la publiant, je pourrais rendre service à un plus grand nombre d'étudiants. » C'est ainsi qu'a pris naissance ce livre, manuel qui se recommande à la fois et par la simplicité de la langue et par son « caractère français ». Avec grande raison l'auteur a laissé de côté les détails qui sont pour nous sans intérêt, mais il n'a rien omis d'essentiel; on trouve dans son livre un résumé exact et complet du développement si complexe de la littérature depuis son origine jusqu'à nos jours. C'est un manuel commode dont les éléments ont été puisés aux meilleures sources, et qui, écrit dans une langue claire et correcte, est appelé à rendre les plus grands services aux étudiants qui le consulteront.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 mai 1894.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit que deux études intéressant l'archéologie figurent en ce moment à l'exposition de l'Académie de France (villa Médicis). M. Sortais expose un état actuel de Canope, construit par Adrien dans sa villa de Tivoli. Les recherches qu'il a dû faire prouvent que l'aspect général du grand portique était fort différent de ce qu'avaient pensé Piranesi et Canina. L'examen des bases et des chapiteaux montre que ce portique était d'ordre ionique et non d'ordre égyptien : seuls les nombreux vases et statues retrouvés dans le Canope au XVIIIe siècle étaient de style égyptien ou égyptisant. — M. Pontremoli expose une étude sur l'arc de Trajan à Ancône. Il a reconnu des rostres dans les prétendues guirlandes qui selon Canina, décoraient diverses parties du monument.

M. de Morgan, directeur de la mission française du Caire, dans une lettre datée de Dahchour, 23 avril 1894, donne de grands détails sur ses nouvelles découvertes.

Dans l'enceinte de la pyramide N., au-dessus des tombeaux des princesses, il a retrouvé des ruines de mastabas de briques crues qui étaient évidemment les chapelles funéraires des princesses. Dans la partie S. de la nécropole ont été découverts des fragments de bas-reliefs au cartouche d'Amenemhat III (XII^e dynastie); puis une statuette de bois doré dont la base porte cette inscription : *Le fils du soleil, issu de son flanc, Hor*, et des fragments de vases d'albâtre portant le second nom du roi, Fou-ab-ra. Aucun roi de ce nom n'était connu jusqu'ici. Près du sarcophage ouvert se trouvait un grand naos renversé, renfermant une grande statue d'ébène ornée d'or, des sceptres, etc. Une ficelle entourant la caisse qui contenait les canopes avait conservé son cachet de terre glaise : le sceau était celui d'Aménemhat III qui avait donc présidé aux funérailles du roi son prédécesseur; il est donc prouvé qu'un roi prit place entre Ousertesen III et Aménemhat III. En outre, la tombe du roi Hor est située en dehors de la pyramide et, par conséquent, n'est pas celle du roi qui a construit la grande pyramide de briques. Ensuite M. de Morgan a découvert plusieurs puits dont l'un donnait accès à une galerie conduisant à une sépulture non violée. Le cercueil portait le nom de la princesse Noule-Hotep-ta-Kroudit. Sur la tête de la momie, un diadème d'argent incrusté de pierres, un ureus et une tête de vautour en or; sur sa poitrine, un collier orné d'une cinquantaine de pendentifs en or incrusté et terminé par deux têtes d'éperviers en or, de grandeur naturelle; à la hauteur de la ceinture un poignard à lame d'or; aux bras et aux pieds, des bracelets en or, ornés de perles de cornaline et d'émeraude égyptienne.

M. Maspéro dit que le nom du roi prétendu inconnu par M. de Morgan est évidemment le résultat d'une mauvaise lecture et qu'il s'agit sans aucun doute d'Aoutabrâ I Horou, placé par le canon royal de Turin vers le quinzième rang de la XIII^e dynastie.

M. Héron de Villefosse entretient l'Académie d'importantes découvertes faites à Carthage par le P. Delattre : ce sont plusieurs sculptures trouvées sur l'emplacement du Capitole et ayant fait partie de l'ensemble décoratif d'un grand édifice. Deux de ces reliefs représentent des femmes ailées portant des cornes d'abondance. Une troisième figure, plus intéressante encore, est celle d'une Victoire ailée, vêtue d'une élégante draperie et entourant de son bras droit un trophée composé d'armes romaines; elle porte encore des traces fort apparentes de peinture rouge et brune; la chevelure était dorée. Ces sculptures, qui remontent probablement au premier siècle p. C. ou au commencement du second, comptent parmi les plus intéressantes qu'on ait trouvées à Carthage. — MM. Boissier et Collignon présentent quelques observations relatives à cette communication.

M. F. de Mély termine la lecture de son mémoire sur le lapidaire d'Aristote.

M. Eugène Lefèvre-Pontalis lit un chapitre de son ouvrage en préparation sur l'architecture religieuse dans l'ancien diocèse de Soissons. Après avoir rappelé que la voûte d'ogives est le seul principe générateur du style gothique, il étudie les origines de l'arc brisé et ses applications au XII^e siècle. Les nombreux systèmes proposés depuis un siècle pour expliquer l'emploi de l'arc brisé dans les monuments gothiques se réduisent trop souvent à d'ingénieuses hypothèses, mais il faut admettre que l'usage de cette forme d'arc dérive d'une nécessité de construction produite par la découverte de la croisée d'ogives. Dès le règne de Louis VI, les architectes cherchaient à faire arriver tous les arcs des voûtes d'ogives au même niveau. Ils eurent d'abord l'idée de donner aux arcs doubleaux une forme en plein cintre surhaussé, comme à Saint-Étienne de Beauvais et dans le déambulatoire de Morienval; mais ils ne tardèrent pas à reconnaître que l'arc en tiers point était la courbe la plus favorable pour encadrer une voûte d'ogives. C'est pour cette raison que la brisure apparut d'abord dans les doubleaux et les formerets.

Après avoir été employé autour des voûtes d'ogives et dans les arcades des nefs dès le premier quart du XII^e siècle, l'arc en tiers point se montra dans les portails avant d'être utilisé dans les baies des clochers vers 1140. A la fin du règne de Louis VII, l'arc en plein cintre persistait encore dans les fenêtres des églises rurales, mais il finit par disparaître. Ainsi l'application de l'arc brisé dans l'Ile-de-France eut pour point de départ un principe rationnel et se généralisa par un simple besoin d'harmonie. Il ne fallut pas moins d'un siècle pour que cette forme fût définitivement adoptée par les architectes du Beauvaisis et du Soissonnais. L'introduction de l'arc en tiers point dans les édifices religieux de cette région au XII^e siècle n'eut donc pas une influence capitale sur la transformation du style. On continua pendant longtemps à l'appareiller à côté du plein cintre, sans avoir l'idée de s'en servir d'une manière exclusive. L'usage méthodique de l'arc brisé coïncida simplement avec l'invention de la croisée d'ogives et de l'arc-boutant qui sont les éléments essentiels de l'architecture gothique.

Léon DOREZ.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 21 mai — 1894

227. — **Studien in arabischen Dichtern : Dr Abel's neue Mu'allaqât-Ausgabe,** von Jacob. Berlin, 1893. In-8, iv et 80 p.

M. Abel, privat-docent à l'Université de Berlin pour les langues arabe et assyrienne, n'est pas heureux dans ses débuts. Il a entrepris de publier sous la forme d'un vaste répertoire lexicographique le texte, la traduction et le commentaire des célèbres poésies arabes connues sous le nom de *Mo'allaqât*, dont l'édition due à Arnold est devenue presque introuvable. L'intention était bonne et digne d'encouragements ; malheureusement la première livraison, la seule qui ait paru, n'a pas répondu anx espérances du public. Force est bien de reconnaître que l'auteur n'est pas suffisamment préparé à sa tâche et qu'il n'a pas su tirer parti des documents que l'érudition européenne a réunis, depuis 1850, autour de l'édition d'Arnold. Quelques appréciations peu favorables à ce travail avaient déjà été émises. M. Jacob, privat-docent à l'Université de Greifswald, les a jugées sans doute encore trop indulgentes et s'est livré avec un soin parfois trop minutieux à l'examen de l'œuvre de son confrère. Erreurs d'interprétation, données lexicographiques inexactes ou insuffisantes, maladresses de traduction, rien n'a échappé à l'attention du nouveau censeur. Ses critiques sont absolument fondées et il n'y a rien à y reprendre que le ton acerbe et autoritaire avec lequel il les formule. On ne peut nier qu'elles ne reposent sur une connaissance très sûre de la langue littéraire des Arabes, sur un sentiment très fin de leur poésie classique, et pourtant elles laissent une impression de parti pris et de dûreté qui donnent à un examen scientifique l'apparence d'un pamphlet. M. J.

à qui l'on doit de bonnes recherches sur la géographie et le commerce des Arabes au moyen âge prouve aujourd'hui que le domaine littéraire ne lui est pas moins familier. Un peu d'indulgence à l'égard d'un confrère moins favorisé n'aurait nui ni à son mérite ni à l'autorité de son jugement. L'intérêt de la science n'exigeait pas le sacrifice d'Abel.

B. M.

---

228. — **Dodekapropheton AEthiopum.** Heft II. Der Prophet Maleachi.

229. — **Die Klagelieder Jeremiae** in der æthiopischen Bibelübersetzung; édités par le Dr J. Bachmann. Halle, M. Niemeyer, 1893.

M. Bachmann a déjà édité la version éthiopienne d'Abdias (v. *Revue critique* du 1er mai 1893); il vient de nous donner celle de Malachie et celle des Lamentations. Le texte de Malachie est publié d'après les trois manuscrits qui ont servi à l'édition d'Abdias ; celui des Lamentations, d'après quatre manuscrits. L'éditeur a suivi la même méthode que pour le livre d'Abdias; mais il s'est abstenu, ce dont il ne faut pas le blâmer, de dresser le lexique grec-éthiopien de Malachie et des Lamentations. Il s'est borné à faire suivre le texte éthiopien de remarques critiques véritablement utiles, indiquant le rapport de certaines leçons avec les versions coptes et la version arabe, et d'un texte grec qui est censé avoir servi de base à la version éthiopienne. Autant la reconstitution de ce texte pourrait être avantageuse pour la critique des Septante, si elle était suffisamment certaine et exacte, autant elle est superflue si, au lieu d'être l'original de l'éthiopien, elle en devient la traduction. Le texte éthiopien donné par M. B. n'est peut-être pas assez sûr pour que la restitution complète de l'original grec ne soit pas prématurée ; mais si l'on veut tenter cette restitution, il ne faut pas y introduire des leçons qui n'ont jamais existé dans les mss. grecs. Ainsi, M. B. ajoute le mot κατεῤῥύη au texte ordinaire de *Lam.* II, 2, καὶ τὰ δάκρυα αὐτῆς ἐπὶ τῶν σιαγόνων αὐτῆς, observant en note que ce mot correspond à une addition du traducteur : pourquoi mettre dans le grec un mot que le traducteur n'y a pas lu ? Pourquoi lire au même endroit κλαυθμὸν ἔκλαυσεν, comme si l'éthiopien n'était pas une traduction libre de κλαίουσα ἔκλαυσεν ? Fallait-il mettre κατάλειμμα dans le grec de *Mal.* I, 1, au lieu de λῆμμα, parce que l'interprète a entendu ce mot de travers et l'a traduit par « reste » ? Que M. Bachmann continue son édition des prophètes de la Bible éthiopienne ! En cela, il rend un grand service à la critique biblique ; c'est cela qui est urgent. L'édition du texte grec sur lequel a été faite la version éthiopienne est une œuvre différente et qu'il faut abandonner si l'on n'est pas assuré de la mener à bien.

A. Loisy.

230. — **Versuch einer reconstellation des Deboraliedes,** von Karl Niebuhr. Berlin, Nauck, 1894. In-8, 48 p.

231. — Die neutestamentliche Formel **in Christo Jesu**, untersucht von G. A. Deissmann. Marburg, Elwert, 1892.

232. — **Die paulinische Lehre vom Gesetz**, nach den vier Hauptbriefen. von Dr. E. Grafe (2ᵉ éd.). Freiburg i. B., J. C. B. Mohr, 1893.

I. Tout n'est pas clair dans le cantique de Débora ni dans le cadre historique où l'a placé le récit des *Juges*. Mais M. Niebuhr ne paraît pas avoir démontré bien solidement qu'il suffise, pour tout comprendre, de transporter quelques versets, de changer Débora en ville et Sisara en roi d'Égypte. Le v. 12 : « Lève-toi, lève-toi, Débora, etc. » est loin d'être un début plus satisfaisant que le v. 2, où le thème général du poème est annoncé dans une sorte de refrain. Le parallélisme des membres dans le même v. 12 : « Lève-toi, Débora..... debout, Baraq... », étant donné que Baraq est un homme, ne permet guère de supposer que Débora soit la population d'une cité (cf. *Jug*. v. 15). Il est trop commode de lire au v. 8 : « *Sisra, le roi d'Égypte*, avait choisi de nouveaux dieux ; alors on se battit aux portes *de l'Égypte*. » Sans doute le verset devient d'une admirable clarté. On peut dire après cela que Sisara est un des rois qu'on appelle hérétiques, un successeur d'Aménophis IV, le dernier de la dynastie. Mais si M. N. avait fait un peu plus attention au rythme du poème, il n'aurait pas interpolé le texte du v. 8, et il aurait laissé son hypothèse dans le commentaire, au lieu de l'introduire dans le cantique. L'hypothèse n'en serait d'ailleurs pas plus satisfaisante, car la situation de « Madame Débora » demeure très forte, et la métamorphose de Sisara en roi d'Égypte parfaitement arbitraire. Il est possible que l'Égypte ait été pour quelque chose dans cette affaire ; mais jusqu'à présent nous n'en savons rien.

II. La dissertation de M. Deissmann sur la formule *in Christo Jesu*, a paru en 1892 ; mais il n'est jamais trop tard de signaler une œuvre sérieuse et qui résistera en grande partie à l'épreuve de la critique. La formule ἐν Χριστῷ a été créée par saint Paul pour exprimer une idée paulinienne, le rapport du chrétien avec Jésus ressuscité et considéré en quelque sorte comme l'élément dans lequel s'épanouit la vie de ses fidèles ; cet emploi de la préposition ἐν avec le datif et un nom de personne, pour exprimer le rapport dont il s'agit, est justifié par l'usage du grec profane et ne vient pas des Septante ; le sens de la formule est invariable dans les grandes Épîtres de saint Paul. Dans ces termes absolus, la thèse de M. D. n'est pas exempte d'exagération. Le sens de la proposition ἐν n'est pas à déterminer uniquement d'après son complément, mais la formule entière est une sorte de complément gouverné par un autre mot dont on doit tenir compte pour déterminer le rôle de préposition et le sens de la formule. On trouve certainement des cas assez nombreux où la locution ἐν Χριστῷ n'a pas le sens *local* indiqué

par M. Deissmann, et où l'emploi de la préposition ἐν est justifié par le grec biblique. Il est évident, par exemple, que καυχᾶσθαι ἐν Χριστῷ est à interpréter de la même façon que καυχᾶσθαι ἐν Θεῷ, ἐν νόμῳ, ἐν ταῖς θλίψεσιν, et que l'on se trouve en présence d'un hébraïsme, ἐν correspondant à la préposition ב (cf. *Jér*. IX, 22-23, dans l'hébreu et dans les Septante); que δικαιωθῆναι ἐν Χριστῷ est analogue à δικαιωθῆναι ἐν νόμῳ, ἐν τῷ αἵματι, ἐν τῷ ὀνόματι τοῦ κυρίου, où ἐν est employé comme la préposition ב, pour désigner la cause ou l'instrument. Il n'en est pas moins vrai que M. Deissmann a fort bien analysé le sens proprement paulinien de la formule ἐν Χριστῷ dans un très grand nombre de passages et qu'il a eu raison d'insister sur l'importance de cette signification pour l'interprétation générale des Épitres et l'intelligence de la doctrine christologique développée par saint Paul.

III. La brochure de M. Grafe expose et développe un autre point très important de la doctrine paulinienne, la notion de la *Loi* dans les quatre grandes Épîtres (*Rom.*, I-II *Cor.*, *Gal.*). Saint Paul attache-t-il différents sens au mot νόμος? Ce mot sans article signifie-t-il pour lui autre chose que le même mot avec l'article? L'idée de loi en général est-elle nettement distinguée par lui de l'idée particulière de la loi mosaïque? M. G. répond négativement. Paul ne connaît qu'une loi divine, la loi de Moïse; mais il fait quelquefois une application détournée du mot *loi*, par exemple quand il dit que la conscience des gentils est leur Loi (*Rom.* II, 14) : cela signifie que la conscience est pour eux ce que la Loi est pour les Juifs, et cette acceptation métaphorique confirme le sens que l'Apôtre attribue au mot *loi*. Paul ne fait à cet égard aucune distinction entre les préceptes moraux et les préceptes rituels, etc. La théorie paulinienne de la justification est fort bien expliquée par M. Grafe. On ne peut que le remercier d'avoir publié une seconde édition d'un travail où il a su traiter en quelques pages, avec une parfaite clarté, une question capitale non seulement au point de vue des idées, mais aussi de la carrière apostolique de saint Paul et de son rôle dans la fondation de l'Église.

A. L.

---

233. — **Wissenschaftliche Mittheilungen aus Bosnien und der Hercegovina.** Herausgegeben vom bosnisch-hercegovinischen Landesmuseum in Serajevo, redigirt von Dr Meriz Hoernes. I. Band. Wien 1893. 593 p. in-4° et de nombreuses illustrations.

Après avoir conquis les deux provinces turques par les armes, l'Autriche semble vouloir relever non seulement matériellement, mais aussi moralement le peuple bosniaque. Nous sommes sans doute loin des brillants services que rend à l'érudition la commission de l'Afrique

du Nord, mais les commencements promettent de beaux résultats. Le pays, complètement négligé au point de vue scientifique pendant les quatre siècles de la domination turque, mérite cependant l'attention du monde savant. Non seulement l'ethnographie et la linguistique peuvent y faire de riches moissons, mais aussi l'archéologie et l'épigraphie trouveront à y glaner. Un pays si proche de l'Italie, situé sur les confins du monde grec, devait subir nécessairement l'influence de ces deux civilisations. Maintenant que les routes sont sûres, que les voyageurs y peuvent séjourner aussi longtemps qu'il leur plaît, l'érudition en tirera beaucoup de profit. Le musée de Serajevo fondé en 1888 est comme le centre de cette activité littéraire. Depuis quatre ans il publie en langue bosniaque le *Glasnik*, revue trimestrielle où les résultats des fouilles et des autres recherches sont concentrés.

Le présent volume donne au public qui ne comprend pas les langues slaves, la traduction des principaux mémoires de cette Revue. Une simple énumération suffira pour éveiller l'intérêt des érudits. — *Hoermann* trace d'abord l'histoire et l'organisation du musée. Puis viennent, divisés en trois parties, les articles et les notices.

Première partie (archéologie et histoire).

Fiala : Höhlenforschungen in Bosnien; Praehistorische Wohnstätten in Sobunar bei Serajevo; Die Ergebnisse der Untersuchung praehistorischer Grabhügel auf dem Glasinac im Jahre 1892; Beitraege zur Pflanzengeographie Bosniens und der Herzegovina; *Truhelka :* Ein Depotfund der Bronzezeit aus Sumetac bei Podzvizd; Hügelgraeber und Ringwälle auf der Hochebene Glasinac; Depotfund afrikanischer und anderer Bronzemünzen von Vrankamen bei Krupa; Zenica und Stolac. Beitraege zur römischen Archaeologie Bosniens und der Hercegovina. — de nombreuses inscriptions latines —; Die römische Drinathalstrasse im Bezirke Srebrenica. — *Radimsky :* Skelettgraeber der Hallstattperiode im Bezirke Visoko; Die Alterthümer der Hochebene Rakitno in der Hercegovina; Die Gradina von Majdan, ein neuer Fundort von La Tène Bronzen in Bosnien; Les fouilles de la Nécropole de Jezerine près Bihac; Compte rendu des fouilles de la ville romaine Domavia près Srebrenica; Les fortifications romaines sur le Crkoenica et le Castrum près Doboj; Tombeaux romains à Han Potoci près Mostar. — *Stratimirovic:* Fouilles sur le plateau Glasinac en 1891; — *Kovacevic* et *Mirkovic*. Fouilles sur le champ de Jezerina; *Kellner:* Ruine romaine a Laktasi.

Parmi les nombreuses notices se rapportant pour la plupart aux objets trouvés dans les fouilles et à quelques inscriptions, nous citons celle du savant hongrois Thallóczy qui explique le nom de *Bosna* par *Salzland*,

Deuxième partie (Ethnographie).

Mihajlovic : Le plateau de Popovopelje et les cavernes de Zavala. *Cajkanovic :* L'église orientale orthodoxe de l'Archange à Serajevo. —

Vitanovic : Le couvent Ozren. *Delic :* Contributions au folklore; *Zovko :* Les mythes sur les origines du peuple bosniaque; *Kovacevic :* Monuments et traditions à Bihac; *Mirkovic :* Tableaux de la Krajina bosniaque. *Ivancevic :* Ruines et légendes de la Krajina. *Bjelokosic :* Le pays de Fojnica, et *Markovic :* Légendes et superstitions.

Les nombreuses notices se rapportent sourtout au folklore et à l'histoire des villes. Mentionnons un poème satirique sur les Vénitiens, composé lors de la prise de Candie en 1669 où le texte bosniaque est transcrit en lettres turques.

La troisième partie (sciences) est moins riche, mais tout aussi intéressante.

J. Kont.

---

234. — **Studia Theognidea**, dissertatio inauguralis quam.... scripsit AEmilius de Geyso, Argentorati. 1892. 74 p.

Les questions soulevées par le premier livre des *Élégies* de Théognis sont toujours pendantes ; quel est l'ordre primitif de cette collection de vers et de distiques ? Et pourquoi a-t-elle été composée ? L'auteur de la présente dissertation pense contribuer utilement à la solution de ces questions, en passant en revue les citations de Théognis qui se rencontrent dans les philosophes anciens. Ce travail comprend donc deux parties : I. Les vers de Théognis chez les anciens, surtout chez les philosophes : 1) du temps de Platon et avant lui ; 2) du temps d'Aristote et après lui ; II. De la composition du recueil. Je ne vois pas que le travail de l'auteur ait répondu à ses espérances ; il s'agit, en ce qui concerne les philosophes, presque uniquement de cette question : La vertu peut-elle s'enseigner ? Ce qui n'a qu'un rapport tout extérieur avec les vers de Théognis cités. La seconde partie, quelque peu écourtée, n'a qu'un lien peu visible avec la première. Ce qu'il y a de plus intéressant dans la première partie n'a que peu ou point de rapport avec Théognis : une composition περὶ Θεόγνιδος, citée par Stobée sous le nom de Xénophon, est attribuée à Antisthène. La dernière partie n'est qu'une sorte de catalogue, d'après Stobée, des titres généraux qu'on peut donner aux différentes suites de vers des *Élégies*. La conclusion est la suivante : la seconde partie du premier livre (v. 757-1230) a plus de rapports avec le second, la première étant indépendante ; celle-ci a une valeur morale. le reste étant plus spécialement destiné à être chanté dans les banquets ; l'auteur de la μοῦσα παιδική est le même que celui de la seconde partie. L'auteur n'a pas jugé à propos d'approfondir l'hypothèse de chants alternés, et quelquefois conciliés par un troisième personnage ; mais cela repose sur des arguments si fragiles qu'il a peut-être mieux fait de ne pas développer. — L'interprétation des vers 861-864 est fort contestée ; si c'est bien (p. 59) une courtisane qui parle (et c'est fort possible, car il y en aurait d'autres exemples peut-être dans Théognis, cf. 257-260,

également très obscurs). je suggérerais ἄστρων φαινομένων, au lieu de ἀνδρῶν φ. (dénué de sens), ce qui s'accorderait bien avec les vers suivants et avec le ton général de ces deux distiques.

My.

---

235. — **Polybii** historiæ. Editionem a L. Dindorfio curatam retractavit Th. Buettner-Wobst, t. III, Leipzig, Teubner, 1893, xxiv-430 pp.

La nouvelle édition de Polybe, remaniement de l'édition de L. Dindorf par M. Büttner-Wobst, dans la *Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana,* est au troisième volume. Il contient les livres IX-XIX ; le troisième volume de l'édition Dindorf contenait les livres X-XXX. Je n'ai pas à juger maintenant l'ensemble de l'édition ; le moment sera venu quand elle sera complète, et c'est seulement alors qu'une appréciation générale trouvera sa place, et qu'on pourra décider si l'édition actuelle est un progrès sur l'ancienne. La grande question est toujours celle de l'hiatus. On veut admettre maintenant, après Benseler et Hultsch, que sauf exceptions (par exemple dans des citations textuelles) Polybe évitait l'hiatus ; et partant de ce principe, on a recours, dans son texte, à des transpositions, à des additions, à des suppressions, à tous les moyens nécessaires, en un mot, pour faire disparaître l'hiatus, quand il se rencontre dans la tradition. Outre que ce principe ne devrait être admis qu'avec les plus grandes réserves, il est loin d'être démontré, les inscriptions de l'époque ne donnant à ce sujet aucune preuve décisive. M. Büttner-Wobst a raison, par exemple, d'insérer τὸ λοιπόν entre καί et ἤδη (X, 27, 3), non pas seulement parce que cela supprime un hiatus, mais surtout à cause de X, 40, 11, où on lit καὶ τὸ λοιπὸν ἤδη. Il a tort au contraire d'écrire, X, 38, 3 : τῶν δέ.... προσκυνησάντων αὐτὸν καὶ προσφωνησάντων βασιλέα (πάντων), οἱ ἱμέν etc., sans tradition, uniquement pour supprimer l'hiatus ; πάντων est ainsi très mal construit, et s'il y avait à modifier, il vaudrait mieux lire βασιλέα προσφωνησάντων, comme plus loin 40, 2 et 4 ; mais ce n'est pas nécessaire, l'interponction étant assez forte après βασιλέα. — Dans un autre ordre d'idées, je ne vois pas la nécessité de citer, dans l'apparat critique, des mots de M. de Bismarck (v. p. 363) ; ce qui est permis dans un commentaire, dans une dissertation, dans une édition à l'usage des classes, où l'on a le droit de dire tout ce qui peut instruire et intéresser le lecteur, est absolument déplacé dans une édition purement critique, qui n'a pas à sortir du texte, des leçons des manuscrits, et des conjectures proposées [1].

My.

1. P. 32, 18 l. Καρχηδονίοις; 106, 16. προῆγε; 169, 25 Τὴν Ταρράκωνα.

236. — Thiele. **Hermagoras**, ein Beitrag zur Geschichte der Rhetorik. Strasbourg, Truebner, 1893, 202 p.

La rhétorique grecque est suffisamment connue dans ses caractères généraux; les ouvrages d'ensemble ne manquent pas, et celui de Volkmann (*die Rhetorik der Griechen und Römer*, etc.), peut satisfaire les esprits curieux qui s'intéressent aux théories rhétoriciennes de l'antiquité. En France, où les études de rhétorique sont délaissées absolument, malgré le nom que porte l'une des classes de nos lycées, l'ouvrage de Chaignet (*La Rhétorique et son histoire*, 1888) mérite l'attention à plus d'un titre. J'aurais désiré le voir cité par M. Thiele, car Chaignet, sans s'être occupé spécialement d'Hermagoras, a élucidé un certain nombre de questions qui se rapportent à l'enseignement de ce rhéteur; seulement il n'en a pas fait l'objet de recherches particulières, et ce qu'il en dit est disséminé dans les notes et dans le cours de son ouvrage. Quoi qu'il en soit de ce silence, M. Th. a eu une heureuse inspiration en cherchant à nous éclairer sur un point spécial de cette longue période de la rhétorique grecque qui sépare Hermogène d'Aristote, point sur lequel Volkmann ni Chaignet n'ont apporté une complète lumière. Tous les textes relatifs à Hermagoras sont d'abord réunis et rapportés par ordre chronologique; la seule vue d'ensemble de ces témoignages montre que, malgré la grande influence de cet important système, la connaissance s'en perdit peu à peu et devint de plus en plus incertaine. (Je note en passant que la citation n° 11, de Quintilien, n'a rien à faire ici : il s'agit exclusivement de la *forme* des nominatifs grecs masculins : *Hermagora* n'est qu'un exemple). M. Th. reconstitue ensuite, d'après ces témoignages et les interprétations auxquelles ils donnent lieu, le système technique d'Hermagoras, en suivant l'ordre qu'il doit avoir adopté dans ses τέχναι; l'étude sur le πολιτικὸν ζήτημα, sur les *thèses* et les *hypothèses*, sur le fondement et la signification des états de cause (στάσεις), est clairement conduite, et il faut relever la distinction importante justement établie entre ζήτημα et στάσις (p. 49 sv.). Je n'aurais également qu'à louer, en ce qui concerne les états de cause, la discussion relative à l'état de *qualité*, n'était une erreur compromettante. Dans la subdivision de le ποιότης δικαιολογική *(juridicialis)* appelée κατ' ἀντίθεσιν *(adsumptiva)* deux cas sont distingués par les termes ἀντέγκλημα et ἀντίστασις; M. Th. leur donne respectivement pour traduction latine, d'après Cicéron et Quintilien, *comparatio* et *relatio criminis* (p. 61); c'est tout le contraire. Quint. VII, 4, 8-12 dit formellement que ἀντέγκλημα = *relatio criminis* et ἀντίστασις = *comparatio*; Hermogène, *Rhet. Gr.*, II, 139 (Spengel) est aussi net. L'erreur n'est pas accidentelle; elle se reproduit dans tout le cours de l'ouvrage (cf. pp. 96, 103, 104, 159). M. Th. expose ensuite brièvement le système des ἀσύστατα, et s'étend un peu plus sur la signification des termes αἴτιον et συνέχον, déjà diversement interprétés chez les Latins. Augustin a raison contre Cicéron; mais l'argumentation de

M. Th. ne me satisfait pas complètement, quoique je sois d'accord avec lui pour les résultats. Il ne me paraît pas prouvé que Cicéron entendait *ratio* dans le sens exact de αἴτιον, et les termes dont il se sert, notamment *ratio est ea quæ continet causam* (*de Inv.*, I, 13, 68) et plus loin *causæ ratio*, renferment sûrement une nuance qui demanderait à être déterminée de plus près: Cicéron a évidemment confondu; mais comment, et jusqu'à quel point, c'est ce qui n'est pas éclairci. Pour ce qui suit, en particulier pour le chapitre intitulé *die Composition des Lehrbuches*, M. Thiele se réfère à son travail *Quæstiones de Cornifici et Ciceronis artibus rhetoricis* (1889), et il conclut par un conspectus ou plan général de la τέχνη d'Hermagoras. Il faut remarquer, p. 114, relativement au προοίμιον, l'interprétation des termes σχῆμα ἔνδοξον, παράδοξον, ἀμφίδοξον, ἄδοξον, qui est évidemment la seule exacte; Chaignet, qui pour tout le reste a vu juste dans le système d'Hermagoras, s'est induit en erreur sur ce point, et d'anciens commentateurs même s'y sont trompés (Cf. Syrianus, *Comm. in Hermogenem*, t. II, éd. Rabe (Teubner), p. 44). Un appendice sur les exemples du *Manuel*, sur la position d'Hermagoras vis-à-vis des philosophes, sur la place de son système dans l'histoire de la rhétorique, termine ce petit volume, élégamment imprimé [1], qui malgré l'aridité du sujet, le grand nombre de citations et l'abondance des termes techniques, se lit avec intérêt.

My.

---

237. — G. Doublet. **Notes sur les œuvres littéraires de l'empereur Hadrien**. Toulouse. Chauvin, 1893. 33 p. in-8.

Dans ces pages d'une érudition patiente, minutieuse, bien informée, M. G. Doublet a eu l'intention de dresser une sorte de « répertoire bibliographique » (p. 5) et de « grouper la plupart des renseignements que l'on possède aujourd'hui sur les œuvres littéraires d'Hadrien » (p. 33). Ce sujet avait déjà été traité par Sainte-Croix, au tome XLIX (p. 405-457) des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* : « Dissertation sur le goût de l'empereur Hadrien pour la philosophie, la jurisprudence, la littérature et les arts. » M. Doublet, qui cite avec exactitude les travaux de ses devanciers et qui s'appuie à plusieurs reprises sur l'autorité de Tillemont, ne paraît pas avoir connu cette dissertation. D'ailleurs depuis un siècle la critique des sources a fait bien des progrès, et le travail de M. Doublet, bien au courant des derniers résultats de l'érudition, rendra à peu près inutile l'étude de Sainte-Croix.

Ces *Notes* sont divisées en cinq parties : Poésies, Discours, Lettres et

---

1. Quelques fautes typographiques : p. 50, l. 10, lire στάσις; 88, 17. *Ausdehnung*; 102, 15, περί; 141, 16, διαιρεῖ; 152, 12, πολιτικόν; 159, 2, *Theodektes*; 179, 2, *Ctesiphontem*; 156, 3 d'en bas, *Agamemnonem*; dans le tableau, p. 85, l. κατ' ἀντίθεσιν.

Constitutions, Œuvres diverses, Caractérisque des goûts littéraires de l'empereur. Dans chacune des quatre premières parties, M. D. a relevé le souvenir de ce que Hadrien a écrit ou de ce qu'il a pu écrire. Car il faut bien dire que pour la plupart des morceaux attribués à l'empereur, il y a des questions d'authenticité bien difficiles à résoudre. M. D. dit de tels vers de l'*Anthologie* « qu'on les rapporte le plus souvent à Hadrien », de tels autres qu'il les « aurait » composés. C'est possible; mais quelle certitude en aura-t-on jamais avec des attributions aussi vagues que celles de la plupart des épigrammes?

Pour les discours, M. D. a dressé une liste très exacte des textes épigraphiques. Le plus intéressant est l'ensemble des harangues militaires retrouvées dans les ruines de Lambæsis.

A propos des lettres et des constitutions d'Hadrien, il y aurait une question de méthode à discuter. M. Doublet relève dans les inscriptions et dans les codes tous les documents qui portent la signature de l'empereur et il les cite comme des écrits d'Hadrien. Mais la plupart de ces documents n'ont qu'un caractère anonyme et impersonnel; c'étaient des actes officiels sortis des bureaux de la chancellerie du prince, auxquels les scribes appliquaient à peu près toujours les mêmes formules; seule la signature de l'empereur changeait. Ainsi est-il vraisemblable qu'un rescrit à Terentius Gentianus au sujet du déplacement d'une borne (p. 21) soit du style même d'Hadrien et qu'il ait droit par suite à figurer dans la liste de ses œuvres? Les documents du *Digeste* permettent d'avoir une opinion sur l'esprit de la législation de tel empereur, mais non pas, à ce qu'il nous semble, sur sa valeur littéraire et ses qualités d'écrivain.

La quatrième partie de ces *Notes* renferme un rapprochement intéressant entre l'autobiographie d'Hadrien, aujourd'hui perdue, et le monument d'Ancyre [1].

G. Lacour-Gayet.

---

238. — **Altceltischer Sprachschatz** von Alfred Holder. Vierte Lieferung, Caranto(n) — Cintusmus, col. 769-1024. Leipzig, Teubner, 1893. Gr. in-8.

Les principaux articles contenus dans la quatrième livraison du dictionnaire vieux-celtique de M. Holder sont : *carpentum*, *carruca*, *κασσίτερος*, *cebenno-*, *Celtae*, *Celtiberes*. Ces mots intéressent, les uns, les études romanes, les autres, les études historiques et géographiques.

La publication de M. H. continue à être exacte et complète pour le relevé des documents; elle laisse encore à désirer quant à l'étymologie. Peut-être, par exemple, vaut-il mieux s'abstenir de tout rapprochement avec d'autres langues, que de citer au mot *carruca*, dans un désordre

---

1. p. 15 et 21. Lire Ælius au lieu de Helius. — P. 21. Vitrasius au lieu de Bitrasius. — P. 27. Joca au lieu de Jocus.

complet : lat. *carrucium*, ital. *carroccio, carrozza*, diminut. *carrucola*, prov. *carruga*, fr. *carrosse, charrue* (de carruta), v. h. a. *carruh, charrûh*, m. h. a. *karich*, v. sl. kurkyga, gr. mod. χαρότζα, alb. χαρρότζεα. Comment le lecteur pourra-t-il se reconnaître dans un pareil chaos? De plus, M. H. cite les variantes orthographiques qui n'ont aucune portée phonétique ou étymologique sur le même plan que les variantes intéressantes. Cette méthode peut présenter de graves inconvénients. A l'article *Caratacus*, M. H. cite le breton *Caradôc*, et à côté sa variante orthographique *Karadûc*. Ne craint-il pas d'exposer quelque ardent étymologiste à prendre au sérieux cet *û* qui n'est, en vieux breton, qu'une notation inexacte de *ó*?

Le souci de l'étymologie devrait passer après l'exactitude lexicologique. L'article Κέμμενον est fondu avec l'article *Cebennon*. Ne serait-il pas plus commode de trouver Κέμμενον et *Cebennon* chacun à leur ordre alphabétique? Une ingénieuse et séduisante hypothèse les a unis depuis peu ; une autre hypothèse pourra les désunir ; tant que nous ne connaîtrons pas les dialectes gaulois (et nous sommes, semble-t-il, loin d'en avoir une idée, même confuse) on ne pourra pas affirmer que Κέμμενον et *Cebennon* ne sont pas deux variantes dialectales également gauloises l'une et l'autre.

Il serait fort à désirer, nous l'avons déjà dit [1], que la partie étymologique occupât moins de place dans l'œuvre remarquable de M. Holder. Il faudrait aussi y supprimer les restitutions hypothétiques de formes anciennes de noms de lieu qui ne nous sont connus que sous la forme moderne. Si on les y maintient, il convient d'introduire dans le dictionnaire de M. Holder toutes les formes du vieux celtique que la comparaison des vocabulaires gaélique et brittonique permet de restituer avec sûreté, or actuellement l'étude interne des langues bretonnes et de l'irlandais n'a pas été poussée assez loin pour nous donner de ce côté des résultats incontestables. La lexicographie doit donc s'abstenir de toute restitution étymologique.

M. Holder devrait se borner à nous donner un répertoire des mots supposés gaulois que l'on trouve dans les manuscrits ou sur les monuments figurés de l'antiquité. C'est là une tâche qu'il mènera facilement à bonne fin, et dont il s'acquitte à la satisfaction de tous les érudits.

G. Dottin.

---

239. — **Kritischer Jahresbericht ueber die Fortschritte der Romanischen Philologie.** Unter Mitwirkung von Hundertfuenfzehn Fachgenossen hgg. von Karl Vollmoeller und Richard Otto. Muenchen und Leipzig, Oldenburg, in-8, 1892. I. Jahrgang (1890).

La *Revue critique* est bien en retard pour signaler cette importante

1. Cf. *Revue critique* mai 1892, p. 404, et avril 1893, p. 323.

entreprise. Cela est d'autant plus fâcheux que ce premier fascicule n'a encore été suivi d'aucun autre. Des raisons d'intérêt entre les directeurs et l'éditeur avaient empêché la publication d'être poursuivie. Souhaitons que ces difficultés s'aplanissent, car l'entreprise de MM. Vollmöller et Otto mérite les plus vifs encouragements. Les travaux sur les langues et les littératures romanes ont pris un tel développement qu'une revue de bibliographie critique est devenue un outil indispensable pour les Romanistes. Les comptes-rendus et annonces de livres de la *Romania*, de la *Zeitschrift für romanische Philologie*, quoique toujours précieux, ne suffisent pas à signaler tous les travaux qui paraissent dans cet immense domaine. J'en dirai autant du *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*. La bibliographie, au reste confuse, d'Ébering ayant cessé de paraître, il y a place pour une Revue qui soit pour les études romanes ce qu'est le *Jahresbericht* de Bursian pour la philologie classique, et le *Jahresbericht* de la Société philologique de Berlin pour la philologie germanique. La liste des collaborateurs et le premier fascicule faisaient espérer que la Revue de MM. V. et O. comblerait cette lacune.

Bien que parue en 1892, la première année ne devait comprendre que les ouvrages parus en 1890.

La division du premier numéro est la suivante :

1° Phonétique générale (recenseur : M. Émile Seelmann) ; 2° Langues de l'Italie antique, prélatin et vieux latin (F. Skutsch) ; 3° Latin populaire (E. Seelmann) ; 4° Syntaxe du latin populaire (T. H. Schmalz) ; 5° Latin juridique, biblique et ecclésiastique (Ph. Thielmann) ; 6° Langue et littérature latines du moyen âge (L. Traube) ; 7° Littérature latine de la Renaissance (K. von Reinhardstoettner) ; 8° Grammaire comparée des langues romanes (W. Meyer-Lübke) ; 9° Grammaire italienne (*id.*) ; 10° Dialectes italiens anciens (*id.*) : 11° Dialectes modernes de l'Italie septentrionale (C. Salvioni) ; 12° Dialectes de l'Italie centrale (E. Monaci) ; 13° Dialectes de l'Italie méridionale (H. Schneegans) ; 14° Dialectes sardes (P. E. Guarnerio).

Comme nous espérons que l'interruption de la publication de MM. V. et O. est provisoire et qu'en tous cas cette revue critique répondant à un besoin réel, renaîtra tôt ou tard, nous ferons deux ou trois brèves observations. Tout d'abord le plan est beaucoup trop vaste. Des comptes rendus de travaux sur la phonétique générale, le vieux latin et les langues de l'Italie antique, la littérature latine du moyen âge et de la Renaissance n'ont que faire avec la philologie romane.

Certains de ces articles sont fort intéressants, et quand une branche d'étude n'a pas de revue particulière à sa disposition, on peut admettre à la rigueur qu'elle trouve ici une hospitalité provisoire. Mais que viennent faire les études sur l'ombrien et le vieux latin qui ressortissent tout naturellement de l'*Anzeiger* des *Indo-germanische Forschungen* de MM. Brugmann et Streitberg ? Tout peut rentrer à ce compte dans la philo-

logie romane. Il y a là un danger d'extension à l'infini dont les directeurs ne paraissent pas se rendre compte; sur la couverture n'annonçait-on pas des recensions sur les langues celtiques et basques, la paléographie et la diplomatique! On arriverait ainsi à grossir facticement le volume sans profit pour personne. Les directeurs annonçaient qu'il paraîtrait annuellement six fascicules de l'épaisseur du premier. Or celui-ci a 146 pages sans compter 8 d'*Anzeigeblatt*. Cela formerait par an un volume d'environ 900 pages! En se bornant à ce qui constitue véritablement la philologie romane, on peut arriver à un volume d'une épaisseur très respectable.

La seconde critique rentre un peu dans la première. Les comptes rendus sont encore trop longs. Ils gagneraient à être encore plus condensés. Il ne faudra jamais perdre de vue que ce répertoire est une bibliographie raisonnée et qu'il ne s'agit pas de faire concurrence aux comptes rendus critiques des autres périodiques consacrés à la philologie romane.

La dernière observation et la plus importante, c'est que le plan n'est pas clair ou plutôt on n'en annonce pas. Il aurait fallu en tête de la Revue des cadres clairement indiqués. Disons enfin que le petit *Anzeigeblatt* final n'offre qu'un intérêt commercial d'annonces et qu'il vaudrait mieux lui conserver ce seul caractère et supprimer l'insignifiante chronique qui y est mêlée.

Ces défauts sont, il faut le dire, presque inévitables, au début d'une publication. Répétons que nous souhaitons fort qu'elle soit poursuivie.

Ferdinand LOT.

---

240. — **Epistolario di Coluccio Salutati** a cura di Francesco NOVATI. Vol. II. Rome, *Istituto storico italiano*, 1893. in-8 de 492 p. Prix : 11 fr. (Collection de *Fonti per la storia d'Italia*).

Le second volume de la correspondance de Salutati, sensiblement plus étendu que le premier, comprend les lettres du chancelier Florentin écrites de 1381 à 1393. Le lecteur sait la rare importance de ce recueil et la conscience avec laquelle l'éditeur a compris sa tâche (V. *R. C.*, 1892, I, 367). L'annotation n'est ici ni moins abondante ni moins neuve. Plus d'une note renouvelle de fond en comble le matériel de renseignements sur un point discuté de biographie ou d'histoire. L'histoire littéraire n'y est pas moins intéressée. Les latinistes particulièrement attacheront du prix au classement nouveau des documents relatifs à la découverte du recueil de Cicéron *Ad familiares* (lettres VII, 20 et suiv., correspondance de Salutati avec Pasquino de' Capelli, chancelier de Milan, et Antonio Loschi, rapportée par l'éditeur à 1392 et non à 1390). On remarquera également les lettres V, 20, VII, 6 et 8, qui forment une contribution notable à l'histoire de l'enseignement grammatical et orthographique au XIVe siècle.

Outre Capelli et Loschi, plusieurs noms nouveaux et considérables apparaissent parmi les correspondants de cette période : Pellegrino Zambeccari, Roberto Rossi, Juan Fernandez de Heredia, Giovanni Stella, Giovanni Conversano de Ravenne, Pietro Paolo Vergerio, etc. La plupart de ces personnages font partie de la série des *Corrispondenti del Salutati,* monographies encore inédites, auxquelles renvoie souvent l'annotation de M. Novati. On y devine d'importants mémoires, appuyés de documents inconnus et qu'on est impatient de voir paraître. La monographie de Vergerio, par exemple, fera la lumière dans la masse de matériaux accumulés sans critique et sans ordre sous le titre d'*Epistole di P. P. Vergerio seniore da Capodistria*, dans un volume des *Monumenti della Deputazione Veneta di storia patria;* la méthode maniée par M. Novati permettra sans doute d'y voir clair un jour.

Il est donc fort désirable que ces *Corrispondenti* viennent apporter, sans trop tarder, le complément de l'œuvre présente.

P. de Nolhac.

---

241. — **D. Baltasar de Caravajal. La Bandolera de Flandes (El hijo de la tierra).** Comedie spagnuole del secolo XVII, sconosciute, inedite o rare, pubblicate dal Dr Antonio Restori. Halle a. S (Max Niemeyer, romanische Bibliothek) 1893, p. in-8, x-112 p.

La comédie que vient d'éditer le Dr Antonio Restori n'est certes pas un chef-d'œuvre dramatique. La trame est fantastique, la fable sans ingéniosité et, à dire vrai, il ne s'y trouve point d'intrigue, le hasard menant les événements et se chargeant du dénouement. La psychologie des personnages est des plus superficielles et la topographie extrêmement vague. En revanche la versification est facile, le style, quoique précieux, ne manque pas de charme ni même de poésie. Plusieurs pages vaudraient d'être citées, notamment les quintettes du premier acte (vers 449-494) et les octaves qui sont au début du second. Même les allusions mythologiques ou classiques, qui foisonnent et semblent si bizarres dans la bouche d'aventuriers et de gens de guerre, sont parfois assez heureusement amenées et se tournent, çà et là, en pointes ingénieuses (v. 2801-2). De sorte qu'il y a lieu, en somme, de louer le talent littéraire du poète, tout en faisant d'expresses réserves sur la valeur dramatique de sa pièce.

Au point de vue philologique on peut signaler l'emploi fréquent du pronom démonstratif *aquese* ; l'interversion constante du *d* et de l'*l* à la seconde personne du pluriel de l'impératif suivi du pronom *le* ou *la*, notamment au vers 1457 ou *dejalda* rime avec *espalda* ; l'interjection *valame Dios*, et la forme *lijitimamente* (v. 3079). Au vers 2749 il faut évidemment corriger *nostrar* (?) en *mostrar*. A noter au v. 2524 l'emploi de *omenaje* dans le sens de donjon, dérivé de *torre del omenaje*.

M. Antonio Restori a fait précéder cette édition, établie avec soin,

d'une courte introduction, pour nous dire le peu que l'on sait de Baltazar de Caravajal ; il y a joint un tableau des divers genres de strophes employés dans chaque acte. C'est un renseignement facile à donner pour l'éditeur et susceptible de rendre service au lecteur.

H. LÉONARDON.

---

242. — **Miettes d'histoire. Pièces inédites publiées d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale**, par Eugène HALPHEN. Paris, Champion, 1893. Petit in-8 de 45 p. Tiré à 25 exemplaires, par L. Cerf, successeur de D. Jouault.

Miettes soit! mais combien savoureuses! et combien dignes d'être soigneusement recueillies, soigneusement gardées! L'énumération qui va suivre le dira mieux que toute phrase. Les pièces sont au nombre de seize parmi lesquelles les trois premières, quatre autres plus loin et les deux dernières sont du roi Henri IV. (On aurait été surpris de ne pas trouver des lettres du bon roi dans un recueil publié par M. Halphen.) I. *A mon cousyn Mons^r de Matignon mareschal de France*, s. l. n. d.; mais, d'après une indication écrite en haut de la lettre, de mai 1582 [1]. II. Deux billets de quatre lignes chacun s. l. n. d. et sans adresse. Henri s'excuse ainsi de la brièveté de son message : « Il fayt trop chaut pour fayre plus longue lettre. Bonjour. » Dans les deux billets il est question d'une prochaine bataille : il est aussi question dans les deux d'une mystérieuse amie [2]. III. Nicolas Rapin, le principal auteur de la *Satire Ménippée*, à Mgr de Bellièvre (de Mantes, 4 février 1593 [3]; IV. Henri IV à *mon cousin le duc de Nivernois* (de Melun, 21 août 1593) [4]; V. Le même prince à sa sœur (Lyon, 29 août 1595), avec double mention de sa *maistresse*, mais, ce qui rachète une telle faiblesse, avec cette phrase à l'accent héroïque : « Pour moy je crai-

---

1. D'après l'original autographe appartenant à M. Martin Coster, mort consul de Hollande à Paris. Tous les autres documents proviennent des collections de la Bibliothèque nationale.

2. « J'escrys a ma chere mettresse, portés luy mes lettres. » — « J'escrys à ma mettresse, faites man tenyr la reponse et lasseurés toujours de ma resolution à ladorer. Bonsoyr. »

3. Lettre remarquable : « Ce que je puys faire pour remedier à tant de maulx que le peuple souffre, est si peu de chose, que je n'ose me vanter d'y pouvoyr de rien servir.. Voyant quasi toutes choses se perdre et courir à leur ruine, sans espoyr que personne se mette au devant... Voylà comment nous n'appliquons que de simples liniments aux ulcères qui auroyent besoin de cautère, et je ne doubte poinct aussi que la gangrène ne s'y mette.. »

4. Recommandation pour le comte de la Chapelle, fils de François d'Escuobleau et d'Isabelle Babou de la Bourdaisière, tante de Gabrielle d'Estrées, et futur cardinal de Sourdis. Le roi, cédant à de charmantes influences, fait de celui qui fut un si bouillant prélat un éloge exagéré : « Vous pouvant dire que vous en trouverez le naturel bien agréable. Il est doux et fort respectueux... »

gnois de metrouver mal, mais le bruit de bataille me resjouyt et me chasse toutes les facheuses humeurs qui me faisoient malade » ; VI. Le même prince à *Messieurs de mon conseil d'estat* (d'Abbeville, 24 juin 1596) ; VII. Le même prince à *Mes très chers amis alliez et confederez des Estats, les sieurs des provinces unies des Pais bas.* Au camp de Beauval près d'Amiens, 17 octobre 1597 ; VIII. Gabrielle d'Estrées à *Madame la duchesse de Nevers* (s. l. n. d.) l'éditeur croit avec raison que cette lettre où est signalée avec une extrême sympathie [1] la grave maladie du roi, a été écrite entre le 8 et le 30 octobre 1598) ; IX. Bernard de Girard [2] du Haillan, le célèbre écrivain bordelais, l'historiographe de France, à *Mgr de Bellièvre, chancellier de France* (Paris, 23 août 1602); X. Le même au même (21 novembre 1602). XI. Henri IV au même chancelier (Donnemarie, 15 avril 1603) ordre de mettre en liberté le pamphlétaire Louis Dorléans qui l'avait si violemment attaqué. Relevons-y cette phrase généreuse et qui sonne si bien dans la bouche d'un roi : « et tiendrez la main que ma volonté soit suivie en ce faict, *car c'est chose que j'affectionne.* » XII. L'historiographe Pierre Matthieu au chancelier de Bellièvre, de Lyon [on a imprimé *Lyd*] 4 septembre 1603. XIII. Loys Dorleans au même de la Conciergerie, 25 septembre 1603. XIV. Jehanne de Bourbon, abbesse de Jouarre, au même, 26 avril 1609. XV. Henri IV au même. Fontainebleau, 15 octobre 1604. En faveur de Guillaume Dupré, sculpteur, graveur en pierres fines et aussi en médailles, dont M. A. Chabouillet s'est jadis occupé avec autant de zèle que de sagacité (1875) ; XVI. Henri IV *à mon frère le duc de Lorraine.* Fontainebleau, 3 juin 1607. — Presque tous ces documents sont curieux : quelques-uns sont entourés de notes comme M. H. sait si bien les faire (voir surtout p. 38 la note biographico-critique consacrée à Louis Dorléans), mais dont il est malheureusement trop peu prodigue. En somme, le livret de M. Halphen est un écrin plein de perles.

T. de L.

---

243. — Auguste Rey. **Notes sur mon village, Boileau et Silvie.** Paris, Champion, 1894. In-8, 29 p.

Avec beaucoup d'esprit, de vivacité et de bonne humeur, M. Rey fait dans cette brochure la lumière sur un épisode très peu connu de la vie de Boileau et qui le montre « galant » et « dameret ». Brossette nous a conté que Despréaux, monté sur une rossinante, alla voir un jour à Saint-Prix une demoiselle qu'il aimait. M. R. commente et explique Brossette. Boileau s'éprit, en effet, de Marie Poncher, demoiselle de Bertouville — et non de Bretouville. Cette demoiselle était nièce de

---

1. «... Ceus qui, comme moy, ne desyre salut qu'en sa vie » (p. 25).
2. On a imprimé *Le Grand* pour *Girard* deux fois de suite (pp. 28 et 30).

Claude Violart, et Violart, chanoine de la Sainte-Chapelle, connaissait évidemment le poète qu'il invita à son prieuré de Saint-Prix. Mais Violart avait un autre prieuré, celui de Saint-Paterne que Boileau sut obtenir, après la mort du chanoine, en s'adressant directement à Rome, et non à l'évêque de Beauvais. Toutefois, et ainsi que Brossette nous l'apprend, Boileau ne garda ce prieuré que huit ans et donna la somme de huit mille écus qu'il avait eue en jouissance comme dot à son amie Marie Poncher de Bertouville entrée en religion dans un couvent du faubourg Saint-Germain. C'est en l'honneur de Marie Poncher qu'il fit les vers à Silvie mis en musique par Lambert et depuis par Victor Massé et M. Weckerlin. Tels sont les résultats de la brochure de M. Rey; nous les avons brièvement résumés, sans y mettre l'élégance et le charme piquant que l'auteur a su répandre sur toute sa démonstration.

A. C.

---

244. — **Le marquis de Ruvigny,** député général des églises réformées auprès du Roi et les protestants à la cour de Louis XIV (1643-1685), par M. A. DE GALTIER DE LAROQUE. Paris, libr. Plon, 1892, in-12.

Le personnage dont M. A. Galtier de Laroque nous donne la monographie est très intéressant, non par la valeur même de son caractère ou de son intelligence, — car, bien que probe et très suffisamment doué, Ruvigny n'avait rien en lui de saillant, — mais par la situation si curieuse qu'il occupait à la cour du roi, où il représenta les protestants du royaume, comme un ambassadeur y pouvait représenter un souverain ou un pays étranger. Quand une difficulté survient où ses coréligions sont impliqués, quand ceux-ci ont à faire valoir des droits ou à formuler des réclamations, Ruvigny négocie diplomatiquement. Il s'agit de Henri, marquis de Renneville et de Ruvigny, fils de Daniel de Massué et de sa seconde femme, Madeleine de Fontaine, dame de la Caillemotte.

Le livre s'ouvre par une manière d'introduction, rapide, écrite d'un style large et clair, où l'auteur s'efforce de montrer la situation des protestants à la cour royale sous Richelieu et Mazarin, et de mettre en relief la physionomie des personnages les plus éminents qu'ils produisirent à cette époque. Le caractère de Richelieu lui-même est apprécié avec beaucoup de tact. Puis s'ouvre le récit, parfois émouvant, des efforts de Ruvigny à la cour de Louis XIV, pour défendre la liberté de conscience, jusqu'en 1678, date où, las, découragé, il se désista de ses fonctions qui furent transmises à son fils, Henry II, de Ruvigny. M. de G. de L. suit son héros en terre d'exil, à Greenwich, où sa maison devint un asile pour les protestants fugitifs. Ruvigny y mourut en juillet 1689, à l'âge de 85 ans.

La lecture du livre produit une grande impression par la modération et l'impartialité de l'auteur. Celui-ci expose en termes calmes les violences dont les protestants furent victimes, et il ajoute : « A deux cents ans de distance, après le mouvement philosophique du XVIIIe siècle et la Révolution française, il est difficile de juger équitablement les intentions des promoteurs de mesures aussi cruelles que l'enlèvement à leurs mères d'inconscients de sept ans. On ne peut que signaler ces aberrations persistantes. » Par endroits M. Galtier de Laroque a des aperçus vrais et pénétrants, qui sont une joie à l'esprit de l'historien. Il explique si bien la conversion au catholicisme de Turenne : « Tout imprégné de l'esprit aristocratique, des idées de discipline et d'obéissance passive, il souffrait de ne pas être de la religion du Roi. »

P. 32, M. Fernand Bournon trouvera le nom d'un gouverneur de la Bastille qui manque dans la liste qu'il a dressée des capitaines de la célèbre forteresse royale.

Frantz FUNCK-BRENTANO.

---

245. — Marquis de VILLARS. **Mémoires de la cour d'Espagne de 1679 à 1681**, publiés et annotés par A. MOREL-FATIO, et précédés d'une introduction par M. le Marquis de Vogüé, de l'Institut. Paris, Plon, 1893, LXXX-348 p. in-12 (Bibl. elzévirienne).

Les mémoires du marquis de Villars sont parmi les plus curieux documents de la fin du XVIIe siècle. On y trouve une étonnante peinture du gouvernement de Charles II, faite pour surprendre quiconque n'a pas eu entre les mains les correspondances contemporaines et vu de près les misères de ce règne. Le représentant de Louis XIV, perspicace et bien informé, instruit par trois séjours à Madrid, ne s'est pas contenté d'esquisser, pour l'instruction du ministre et des futurs ambassadeurs, un tableau théorique des rouages de l'administration espagnole. En faisant le résumé historique de son ambassade, il trace un portrait, pris sur le vif, de cette cour de Madrid, où l'incapacité et l'intrigue semblent les meilleurs titres pour parvenir, — du roi, toujours et à jamais enfant, esprit faible et changeant, docile à toute influence, pourvu qu'on sût faire bon visage à son humeur chagrine, — du ministre Medinaceli, inexpérimenté, irrésolu, soumis aux suggestions du secrétaire Eguia, se déchargeant sur des juntes du souci des affaires, habile seulement à tourner ses réponses perpétuellement évasives et à ne se jamais départir de la courtoisie banale à laquelle il devait sa faveur.

Dans ce récit où la réserve déférente du diplomate atténue discrètement certaines vérités, on regrette de trouver quelques traits qui déparent un peu l'aimable physionomie de Marie-Louise d'Orléans. Non pas que Villars lui reproche rien de particulièrement grave, aucune faute capitale, mais il montre presque aussi peu d'indulgence que les Espagnols pour la

légèreté, les inconséquences et la frivolité de cette reine de dix-huit ans, dont on aurait voulu se faire un instrument pour gouverner le roi, et qui, peu jalouse du pouvoir, uniquement préoccupée de tromper l'ennui accablant de sa cour, déçut les espérances de Louis XIV et de son ambassadeur. Ce fut le seul motif de leur sévérité relative, sévérité qu'aujourd'hui nous ne saurions plus guère montrer vis-à-vis d'une princesse qui devint reine à contre-cœur, dont on voulut, malgré elle, faire un agent politique et qui ne sut pas sacrifier d'assez bonne grâce sa jeunesse et sa vie à la raison d'État.

Les *Mémoires de la cour d'Espagne* sont ainsi pleins de détails instructifs sur les personnages contemporains, dont ils indiquent rapidement, en même temps que les fonctions, le caractère et la valeur. Ces renseignements ont été complétés d'une façon extrêmement précise et précieuse par les notes biographiques que M. Morel-Fatio a mises soit au bas des pages, soit à la fin du volume, lorsqu'elles sont d'une certaine étendue. On connaît trop la sûreté des informations de M. M.-F. et la difficulté de réunir les éléments de pareilles notices pour insister longuement sur leur mérite. A défaut de dictionnaire biographique espagnol, on est heureux de trouver, au moins pour une période déterminée, un répertoire de ce genre, dont l'usage est facilité, à la table, par l'adjonction d'un astérisque au chiffre de la page où est placée la note.

Dans une très agréable introduction, M. de Vogüé a retracé, en grande partie, d'après sa correspondance, la vie et la carrière diplomatique du marquis de Villars. Après nous avoir expliqué par une lettre d'Arnauld de Pomponne l'origine de ces mémoires, M. de V. nous laisse entendre qu'ils ne furent jamais remis à ce ministre et que Villars les garda par devers lui. Il y a là une assertion erronée. Villars les transmit certainement, non pas à Pomponne disgracié, mais à son successeur Croissy et nous n'en voulons qu'une preuve : le passage des mémoires où le marquis de Villars parle des privilèges des ambassadeurs à Madrid, de *l'inmunidad del barrio* et des *franquicias* (p. 140-141), a servi à la rédaction de tout un article des instructions données en 1685 au marquis de Feuquières, où l'on retrouve même, reproduites mot à mot, certaines phrases des mémoires. Il est donc évident que Villars envoya ou rapporta au secrétaire d'État la version officielle de ses mémoires, celle qui était demeurée jusqu'ici inédite et dont M. M.-F. le premier nous donne le texte, qui avait été écrite, non pour un public, même restreint, mais en vue d'une communication strictement confidentielle : on en peut juger d'après la franchise et la liberté des appréciations sur les plus hauts personnages d'Espagne et même de France.

L'édition que publie M. Morel-Fatio est donc une première édition plutôt qu'une simple réimpression, enrichie de notes érudites. C'est un plaisir de lire ce petit volume dans le joli texte de la Bibliothèque Elzévirienne.

H. Léonardon.

246. — Aug. Braquehay. **Le général baron Merle (1766-1830)** Notice biographique. Paris, Dubois, 1893. In-8, 259 p.

M. Braquehay a composé cette biographie avec soin et conscience, avec le souci de connaître tous les documents relatifs à son héros. Il ne passe pas légèrement, comme tant d'autres, sur les débuts du personnage; il le suit patiemment de grade en grade jusqu'au moment où Merle, devenu général de brigade et surnommé par les représentants le *général La Victoire* (son prénom était Victoire), se signale sous les ordres de Muller et de Moncey. Puis, de la même façon scrupuleuse et détaillée, il le montre guerroyant en Vendée (Balzac donna son nom à un personnage de ses *Chouans*) et dans Eure-et-Loir, en Italie, en Allemagne (Merle fut nommé à Austerlitz général de division et commanda la place de Braunau), en Espagne où Merle apaise la révolte de Santander, contribue à la victoire de Medina del Rio-Seco et dirige l'avant-garde qui poursuit Sir John Moore, en Portugal où Merle étouffe l'insurrection d'Orense, dissipe le rassemblement de Cresciente et, après avoir pris une part glorieuse à la bataille d'Oporto, dirige l'arrière-garde dans la retraite de Lugo, etc. Toute cettte partie de l'ouvrage, relative aux événements de guerre qui se passent dans la péninsule hispanique, est pleine de renseignements, et donne une idée précise de la misère des troupes et des difficultés qu'elles rencontraient. Merle fit la campagne de Russie et mérita les éloges de Gouvion-Saint-Cyr. Lui-même a raconté les incidents de sa défense de Polotsk (p. 176-184). Les dernières pages du livre retracent le rôle de Merle en 1813, (il commanda Wesel et défendit Maestricht), en 1814 (il donna sa démission de commandant du 2e corps de l'armée du Midi après avoir donné d'inutiles avertissements au duc d'Angoulême), en 1815 et en 1816 (il faillit être victime de la Terreur blanche), sa retraite et sa mort. A la fin du volume, M. Braquehay exprime sa gratitude au docteur Élie Mazel qui lui a fourni de précieuses informations sur le général, son grand oncle et aïeul adoptif; il a su tirer parti des papiers de famille qui lui étaient communiqués, et en les combinant avec d'autres témoignages et documents, faire revivre ce Merle qui « détonne au milieu de l'état-major napoléonien par des qualités de finesse, de modération et d'instruction, et qui, par ces côtés, tient d'assez près à Moncey et à Suchet [1]. »

A. C.

---

247. — Léon Hennet. **Le maréchal de Mac-Mahon.** Paris, Baudoin, 1894. In-8, 26 p.

M. Hennet, l'auteur de tant de travaux remarquables sur notre

---

1. Le général Merle est né à Montreuil-sur-Mer le 26 août 1766 et mort à Marseille le 5 décembre 1830.

ancienne armée, sur les milices et les troupes provinciales, sur les drapeaux, sur le régiment de la calotte, nous raconte en quelques pages les débuts du maréchal. Son étude est sans nul doute la plus utile qui ait paru sur Mac-Mahon. Elle ne traite que des années qui précèdent le généralat; mais elle est complète et pleine de détails curieux, elle épuise le sujet, et plût au ciel que nous ayons une notice semblable, aussi fournie de renseignements, sur les commencements de chacun de nos grands généraux de la Révolution et de l'Empire! Après avoir exposé la généalogie du maréchal, M. Hennet le suit en Algérie et cite les notes des inspecteurs et des chefs qui s'accordaient unanimement à le représenter comme un officier excellent, digne d'être « avancé tout à fait hors de ligne » (cf. surtout l'appréciation de Castellane, juge si difficile). On voit à chaque page que Mac-Mahon ne cesse d'étudier et de travailler, qu'il connaît exactement ses devoirs, qu'il remplit avec une extrême conscience les obligations des grades auxquels il s'élève peu à peu par son mérite, qu'il sait discipliner et instruire ses troupes autant qu'il sait les enlever et les entraîner, qu'il leur impose la régularité, la précision, l'ensemble, l'esprit de corps, bref, qu'il s'efforce d'acquérir et qu'il acquiert les qualités de l'homme de guerre, et qu'il fut un colonel comme il y en a peu. Parmi les documents que nous apporte cette publication à la fois instructive et neuve, nous recommandons l'ordre du général Fabvier qui, en 1842, tout en faisant l'éloge du 10e bataillon de chasseurs, ne néglige pas de rappeler aux officiers qu'il y a d'autres luttes que celles d'Afrique et que la guerre d'Algérie peut devenir une « source de traditions dangereuses ».

A. C.

---

248. — Général du Barail. **Mes souvenirs.** Tome I, 1820-1851, avec un portrait. Paris, Plon, 1894. In-8, 452 p. 7 fr. 50.

Le premier tome de ces *Souvenirs* est plein d'éclat, d'entrain et d'une verve toute militaire. Il fourmille d'anecdotes. M. le général Du Barail les conte lestement, avec une vivacité merveilleuse. Mais le volume n'est pas seulement amusant; il est instructif. A côté des aventures de garnison, des chasses, des duels, il renferme, sous sa forme rapide et légère, l'histoire de la conquête de l'Algérie, et ce n'est pas sans raison que l'auteur l'a dédié à ses vieux camarades d'Afrique. C'est en Afrique que le général Du B. a commencé sa carrière; il aborde à quinze ans le sol africain et ne le quitte que vingt ans plus tard; il s'y engage (aux spahis d'Oran où tous ses camarades de peloton étaient nègres); il y gagne tous ses grades jusqu'à celui de lieutenant-colonel. Aussi bien les points lumineux du livre sont-ils les épisodes mémorables de la conquête : Mazagran dont la défense glorieuse est due, non au capitaine Lelièvre, mais aux deux lieutenants Magnien et Guichard qui surent enflammer une poignée de soldats; l'enlèvement de la Smala où le duc

d'Aumale décida le succès par une heureuse témérité ; Isly où Bugeaud remporta la victoire et annonça qu'il la remporterait parce qu'il avait huit mille hommes bien encadrés et bien disciplinés qui passeraient partout ; l'assaut de Zaatcha. M. le général Du B. a retrouvé l'ardeur et la flamme de ses premières années pour décrire toutes ces grandes actions et nous présenter ces habiles et vaillants *Africains* qui « nageaient alors en pleine jeunesse et en pleine gloire ». Celui qu'il nous paraît préférer à tous les autres, c'est Lamoricière, rompant avec les vieux errements, passant de la défensive à l'offensive, « plongeant » dans l'intérieur non par de petites garnisons qui se retranchent derrière des murailles et se laissent submerger par le flot indigène, mais par de fortes colonnes mobiles qui parcourent le pays en tous sens, vivent sur la contrée, nourrissent la guerre par la guerre et frappent sans relâche les tribus jusqu'à ce qu'elles demandent grâce ; le général Du B. accompagnait Lamoricière dans ces expéditions décisives qui couronnèrent la prise d'Alger et nous donnèrent l'Algérie ; il fit partie de ces colonnes qui s'engageaient héroïquement dans le sud, qui s'emparaient des silos, qui chaque fois dépassaient les limites de la région qu'elles avaient précédemment épuisée, qui revenaient de leurs longues et pénibles guérillas, maigres, déguenillées, mais « superbes et musclées comme un cheval de pur sang ». Outre Lamoricière, les héros de ces guerres d'Afrique revivent dans le livre du général qui, comme il dit, les fait défiler devant nous. C'est Bugeaud, le véritable homme de guerre, mais incapable de supporter les piqûres de la presse et faisant trop sentir aux autres son incontestable supériorité, Bugeaud dont la voix, telle qu'elle vibrait à la veille d'Isly, semble encore résonner à l'oreille de notre auteur. C'est Bedeau, froid, sage, très strict ; c'est Changarnier, le coquet général Bergamotte, toujours parfumé, tiré à quatre épingles et ne touchant jamais au sabre qu'avec des gants beurre frais. C'est Yusuf, installé bey de Constantine et devenant général, actif, intrépide, intrigant et, comme tous les Orientaux, metteur en scène de premier ordre. C'est d'Allonville, le chef des gendarmes maures, et son lieutenant Margueritte, travailleur forcené qui s'élève par son propre mérite et qui réalisait en 1870 le type du grand général de cavalerie. C'est Montauban, le futur Palikao ; Saint-Arnaud qui sait rendre le service facile et attrayant, et qui obtient par l'indulgence et la générosité ce que d'autres demandent avec moins de succès à la discipline rigide et à l'observation sèche du règlement ; Marey-Monge, grave comme un Arabe et temporisateur éternel qui se contente de virer sa tabatière et de montrer à ses officiers les montagnes des Kabyles en disant qu'il pèse sur le pays, — et qui, après tout, n'avait pas tort de faire le Fabius ; Canrobert, déjà populaire par sa bravoure imperturbable et par son amour du soldat ; Montagnac qui gâte son rare mérite et sa vigueur extraordinaire par une confiance excessive en lui-même ; Bourbaki « tête de flamme et cœur d'or, aussi ardent au combat qu'au plaisir, aussi disposé à aller sur le pré qu'au

bal »; Martimprey, plus juste que brillant, infatigable au labeur, et donnant d'excellents conseils; Mac Mahon que le général Du B. rencontre un jour dans la diligence sans le connaître et qui lui impose par ses façons distinguées, aimables et toutefois pleines d'autorité; le colonel Carbuccia agissant, énergique et quelque peu archéologue. Trochu si brillant et si séduisant que les généraux se le disputent comme aide de camp; Renault *de l'arrière-garde* qui le soir arrive au bivouac le dernier, éreinté, aphone, après avoir couru partout où il y a danger et combat; le lieutenant de Mirandol, prisonnier d'Abd-el-Kader qu'il émerveille par sa grandeur d'âme; Ambert qui doit son avancement à son talent d'écrivain; Charras qui louche, suivant le mot de Martimprey, du cerveau comme de l'œil; Gardereins de Boisse qui se pique avec raison d'être le plus brave soldat de l'armée française; Fleury qui de secrétaire d'un maréchal des logis devient peu à peu chef d'escadron, d'ailleurs très valeureux, très intelligent, très débrouillard, étranger à toutes les règles de l'administration et arrivant à une haute fortune grâce à l'amitié de Yusuf et à la recommandation de Persigny. Ajoutez à cette suite d'étincelants portraits toute une galerie d'originaux : Persat, le bizarre et fantasque Bertrand qui court l'Algérie en amateur sans être jamais au régiment, le Caïd Osman, le colonel La Torre, Mesmer, Piat, Tartas, Tristan de Rovigo, l'excentrique Lecomte. On nous en voudrait d'oublier, en terminant cette trop brève analyse, une scène « grande et solennelle », le départ du duc d'Aumale et du prince de Joinville quittant Alger après la révolution de février au milieu d'une chaude ovation, ainsi que l'originale confidence de Mac-Mahon à l'empereur sur les motifs qui le déterminèrent à voter « oui » et les choses « très fortes » qu'il dit à Napoléon III en 1855 et qui valurent à Pélissier le maintien du commandement de l'armée de Crimée (pp. 440-446). Qu'on nous permette enfin de citer les pages consacrées aux sentiments de l'armée où les soldats acclament le coup d'État et où les chefs restent pour la plupart attachés à la monarchie de juillet (p. 439), la figure d'El-Mokrani (p. 283) et les réflexions du chapitre XIV sur les Arabes, sur les causes de leur désaffection et sur le rôle militaire de ces hommes qui sont d'incomparables soldats. Tout cela doit être médité ; n'est-ce pas, comme dit le général Du Barail, le résidu de son expérience [1] ?

A. CHUQUET

---

1. P. 127, lire Pückler-Muskau et non Puckler-Muskan ; — p. 306, le grand-père de Bourbaki n'a pas été le pilote de Napoléon Bonaparte sur *l'Orient* et n'a pas porté, à différentes reprises, les dépêches du général au Directoire ; il était à Paris et avait accepté de Joseph Bonaparte la mission de se rendre au Caire lorsqu'il apprit le débarquement du général.

CHRONIQUE

RUSSIE. — Nous recevons de Russie une « *Mosaïque française* ou lectures littéraires et scientifiques tirées principalement des meilleurs auteurs du XIXe siècle » (Saint-Pétersbourg, 1894. In-8°, VIII et 216 p. avec un lexique français-russe de 68 p.). L'éditeur, M. P. MIJOUIEFF, s'est bien acquitté de sa tâche. Les morceaux qu'il donne sont choisis avec goût et méthode, variés, très appropriés au but du professeur ; on y remarquera ceux que M. Mijouieff a tirés de Bernadille (V. Fournel) et de Sarcey (siège de Paris) ; p. 31, lire francs et non « flancs » ; p. 189, lire 3 septembre et non « 3o septembre » ; p. 192 lire *au* blocus et non « en blocus ». La correction est très soignée.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 mai 1894.

M. le Ministre de l'Instruction publique communique et M. Heuzey lit à l'Académie un long rapport de M. Th. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, sur les fouilles de Delphes. En partant du Trésor des Athéniens, où l'on avait trouvé l'an dernier un groupe important de sculptures et de monuments épigraphiques, on a déblayé l'emplacement occupé par le Trésor des Béotiens, dont l'exploration a fourni de nombreuses inscriptions. Puis on a commencé à rencontrer de nouvelles sculptures d'un très beau style archaïque, provenant d'un grand édifice qui doit être le temple même d'Apollon. Ces sculptures appartiennent à deux séries distinctes : des cariatides et des morceaux d'une frise sculptée. Les cariatides rappellent l'archaïsme des statues de femmes, découvertes sur l'Acropole d'Athènes; mais ici les coiffures sont surmontées d'un haut cylindre ou *polos* qui porte lui-même un petit bas-relief circulaire. La frise n'a pas de métopes; elle est continue, comme la frise de la *cella* du Parthénon, avec laquelle elle offre une grande analogie de composition : procession de chars et de cavaliers au galop ; groupe de trois divinités, au premier rang Minerve, assistant au défilé. M. Homolle insiste sur le caractère attique des Cariatides et de la frise, et constate que les artistes employés par la famille athénienne des Alcméonides à la reconstruction du sanctuaire de Delphes ont conçu et semblent essayer un plan qui recevra, un siècle plus tard, son parfait développement dans les édifices de l'Acropole d'Athènes.

M. Clermont-Ganneau annonce que M. Durighello a fait don au musée du Louvre des objets décrits dans la séance du 20 avril 1894 (cf. *Revue crit.*, 1894, n° 18, p. 359).

L'Académie se forme en comité secret.

M. Oppert communique une note sur un fragment de brique portant une inscription en caractères perses. Les inscriptions perses connues jusqu'ici sont toutes gravées sur marbre ou autre pierre dure. Par malheur, ce fragment de brique est très fruste ; il y manque le commencement des lignes, et ce qui subsiste du texte ne suffit pas pour établir le vrai caractère de ce document. Il semble cependant que ce soit une prière, relative à la victoire d'Ormazd sur Ahriman.

Léon DOREZ.

ERRATA

A LA TABLE GÉNÉRALE DE LA REVUE CRITIQUE

Page 53, n° 1847, lire page 224 ; — page 76, sources historiques : 8° Mœurs, lire 4560, 4563, etc. ; — page 79, n° 2641, lire année 8611 ; — page 121, n° 4067, lire Saint-Brandan ; — page 122, le n° 4107 doit précéder le paragraphe II ; — p. 213, pédagogie et histoire de l'éducation, rectifier ainsi le sommaire : 1. Généralités. Histoire de l'éducation : antiquité et moyen âge. 2. Histoire de l'éducation en France, etc. 3. L'enseignement supérieur, etc. 4. Histoire de l'enseignement, etc. 5. Questions d'enseignement, etc.; — page 229, n° 7660, lire Schlumberger; — p. 231, n° 7711, le mot Schwelson doit être supprimé.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 28 mai — 1894

249. — **Das Buch von der Erkenntniss der Wahrheit** oder der Ursache aller Ursachen, aus dem syrischen Grundtext ins Deutsche uebersetzt von Karl Kayser Licentiat der Theologie und Pastor. Strasbourg, Truebner, 1893, in-8, p. xxiii et 367 ; prix : 15 mark.

En 1889, Kayser publiait à Leipzig, sous le titre même que porte la traduction allemande et que nous venons de rappeler, le traité syriaque de philosophie connu sous le nom de *De causa causarum*. C'est une œuvre de valeur pour l'histoire non seulement de la théologie mais aussi des sciences physiques cultivées en Orient. Elle gagnerait de l'intérêt si l'on pouvait en préciser la date. L'auteur est un évêque d'Édesse qui, après avoir occupé le siège épiscopal pendant trente ans, renonce au monde à la suite des dures épreuves qu'il a subies ; il se retire dans la solitude auprès de deux ou trois ascètes ; c'est là qu'il compose son traité. On avait cru voir dans cet évêque le célèbre Jacques d'Édesse qui, outre un Hexaméron, écrivit aussi un traité intitulé : « La cause première, créatrice, éternelle, toute puissante et non créée, qui est Dieu conservateur de toute chose ». Mais la publication de K. a montré qu'il fallait descendre beaucoup plus bas que l'époque de Jacques, dont l'épiscopat est loin du reste d'avoir duré trente années. Comme on l'a déjà remarqué, les connaissances géographiques de cet évêque nous transportent en plein moyen âge, au xi^e^ ou xii^e^ siècle, Les théories sur la divinité et la création sont assurément le fruit de ses propres méditations, mais elles se rattachent à la culture hellénique, á en juger pas les nombreux mots grecs qu'il conserve en les expliquant ou qu'il traduit littéralement ; dans cette dernière catégorie nous rangeons les substantifs et les adjectifs que précède la négation exprimant l'alpha privatif.

Cet évêque nous informe d'abord qu'il écrit pour le bien de l'humanité ; il se propose de composer un traité de théodicée universelle, en faisant abstraction des dogmes particuliers de chaque religion ; il retient cependant le dogme de la Trinité qui n'est pas incompatible avec l'unité de Dieu. Ses idées panthéistes se font jour dans tout le cours du livre,

mais elles ne le dominent pas au point de lui faire perdre de vue le but qu'il poursuit. Suivant une conception qui avait déjà cours au moyen âge, il explique le mal comme la négation du bien, comme une chose non existante, non créée, et qu'on ne peut objecter au principe de la bonté du Créateur. La prescience divine n'est pas un obstacle au libre arbitre humain ; tous les arguments que les philosophes font valoir en faveur de cette vérité sont exposés avec autant d'abondance que de clarté. L'étude de la création transporte l'auteur dans le monde supérieur des Esprits ; l'angéologie avec ses différents ordres hiérarchiques n'a pas de secret pour lui. Redescendu sur notre globe, il captive l'attention du lecteur par l'originalité de ses explications des phénomènes naturels, tels que les vents et les tempêtes. On remarquera notamment le passage relatif à la construction des villes exposées aux tremblements de terre. On creuse le sol, dit-il, jusqu'à ce qu'on rencontre l'eau souterraine ; arrivé à ce point, on construit des voûtes superposées de deux étages et percées de jours à leur sommet ; au dessus des voûtes on élève les édifices, les murs d'enceinte et les tours des remparts. Lorsqu'un tremblement se produit, les vapeurs suivent le cours de l'eau et s'échappent par les ouvertures ménagées dans les voûtes ; de cette manière le tremblement ne cause pas de ruines. Il ajoute qu'il a vu beaucoup de constructions de ce genre, principalement sur le bord de la mer, à Tyr, à Sidon, à Constantinople et dans les pays occidentaux.

On est étonné cependant de voir un évêque si instruit croire à l'astrologie comme à une science qui prévoit et annonce l'avenir, au même titre que la prophétie, dit-il. Les religions en défendent avec raison l'étude, mais uniquement parce qu'elle est trop compliquée et de nature à faire négliger à l'homme ses devoirs. Il en sépare complètement l'astronomie, sur les lois de laquelle il s'étend longuement. Ses connaissances en alchimie trahissent une origine grecque, mais remontent à une source ancienne. Le mercure ne figure pas dans la liste des sept métaux ; c'est comme chez les anciens alchimistes, l'électrum qui occupe sa place. Le mercure n'est pas considéré comme un métal, mais c'est une vapeur qui monte de la terre et qui, au contact de l'air, se condense et retombe dans le sein d'où elle est sortie. Là le mercure s'unit avec le soufre qui existe partout dans la terre, et de ce mélange naissent les métaux et les pierres, dont les variétés sont produites par les différentes conditions de chaleur, de froid, de siccité ou d'humidité du sol où la combinaison se produit [1].

Malheureusement l'ouvrage n'est pas complet. Grâce à la table analytique placée en tête de l'ouvrage nous savons qu'il manque la fin du chapitre VII sur les phénomènes terrestres, le chapitre VIII sur les degrés d'intelligence et de perfection auxquels l'homme peut atteindre, et le chapitre IX sur les joies du Paradis et les peines de l'Enfer.

---

1. Comparer sur cette théorie *La chimie du moyen âge* par M. Berthelot, t. II *passim*.

Les longueurs et les redites dans lesquelles l'auteur se complait sont parfois fatigantes, mais ce défaut est en partie racheté par la clarté de l'exposition. Il serait à désirer qu'un savant, également versé dans l'histoire des religions et dans celle des sciences naturelles et physiques, déterminât la date de composition de ce traité en en recherchant les sources. K. avait commencé un travail analogue dans des notes jointes à sa traduction, malheureusement la mort est venue l'arrêter et ses notes ne s'appliquent qu'aux premiers chapitres.

La traduction allemande que K. a pu achever avant sa mort est fidèle, à en juger par les passages que nous avons vérifiés sur l'original [1]; elle permet aux personnes qui ne lisent pas le syriaque d'étudier ce traité avec toutes les garanties désirables d'exactitude. En publiant le texte, K. avait eu la malencontreuse idée de reproduire le manuscrit le plus fautif en donnant au bas des pages les variantes des autres manuscrits, qui ont presque toujours la bonne leçon. La traduction, en tenant compte de ces variantes, a fait disparaître ce défaut. C'est M. le professeur Siegfried de l'université d'Iéna qui s'est chargé de publier l'œuvre posthume de Kayser dans un beau volume qui fait honneur à la maison Truebner de Strasbourg.

Rubens Duval.

---

250. — **Corpus glossariorum latinorum uol. V. Placidus, Liber glossarum, Glossaria reliqua.** Edidit G. Gœtz. Lipsiae, Teubner, 1894. xxxvi-664 pp. grand in-8.

Le grand recueil de glossaires, entrepris par le regretté Loewe et continué par son ami M. Georges Goetz, touche à sa fin. Il y a un an à peine paraissait le tome III, publié après le tome IV. Voici maintenant le cinquième volume qui termine l'édition proprement dite. Il

1. Voici quelques incorrections que nous avons notées et que Kayser aurait certainement fait disparaître s'il lui avait été donné de surveiller l'impression : 4, 16, au lieu de « hervorsprudelndes Wasser », eau purgative, comme il a été traduit exactement, 328, *titre*; 56,19, au lieu de « und einander entgegengesetzt..... », ils seraient hostiles, se détruiraient et se feraient périr les uns les autres; 70, 7, au lieu de « Wettkampf der Asketen », luttes athlétiques des forts; 262, 18, au lieu de « Amliqa » qui ne donne pas de sens, lire *iqlima*, climat; 271, note 1, traduire ainsi : Saturne, froid et sec au suprême degré; Jupiter, chaud et humide à un degré moyen; Mars, chaud et sec au plus haut degré; le soleil, chaud et sec à un degré moyen; Vénus, humide au suprême degré et chaude à un degré moyen; Mercure, froid et humide à un degré moyen; la lune, froide et humide au suprême degré; 277,7, traduire : il ne prie pas et ne supplie pas que le mal soit écarté (dans le texte *v*ᵉ*lo* au lieu de *v*ᵉ*en*, 212,14); 336,9, au lieu de « Kohle », vitriol; 345, 18, « Schwamskopf » est une faute d'impression pour Schweinkopf; 349, 20, ajouter à la fin de la ligne les mots suivants qui ont été omis : dans la proportion d'un pour mille, ce qui lui donne de la consistance; 346 *ult.* et 351, 3 d'en bas, au lieu de « Dahnaq », malachite; 352, 4 et 6 d'en bas, au lieu de « 'Aschiqeh », Bâᶜaschiqa (cf. G. Hoffmann, Auszuege syr. Act., p. 184).

restera sans doute quelques suppléments qui trouveront place dans le premier volume, destiné à l'introduction. Enfin M. G. nous annonce qu'il prépare le glossaire général, clé indispensable de tous ces glossaires partiels : il formera les tomes VI et VII.

Il nous donne aujourd'hui trois groupes de glossaires. Le dernier, à proprement parler, n'est pas un groupe : c'est la réunion de plusieurs recueils très divers : 1° les glossaires amploniens, connus déjà par la description du manuscrit dans le catalogue et surtout dans les Exempla de M. Schum, complétés par la collation d'un ms. d'Épinal (n. 7) et des extraits des mss. de Cambridge (Corp. Chr. 144), de Leyde (Vos. Q 69), de Milan (M 79 sup.) ; ces derniers nous donnent une des sources du glossaire amplonien : il eût peut-être été désirable de publier l'un ou l'autre intégralement ; 2° des extraits de glossaires du Vatican et du Mont Cassin : ce sont des compilations faites à l'aide de sources connues ; 3° les gloses attribuées à Isidore, et sur lesquelles on doit porter le même jugement ; 4° le glossaire d'Aynard ; 5° le glossaire *Abauus maiore ;* 6° le ms. de Leyde 67 E ; 7° les gloses de Nonius ; 8° celles de Juvénal ; 9° le Vossianus O 88 ; 10° les *Exempla latinitatis*. Tous ces petits glossaires n'ont pas grande importance et sont surtout des compléments à ceux que M. G. a reproduits intégralement au tome IV.

En tête du volume se trouve le glossaire dit de Placidus. M. G. en a réuni trois rédactions : 1° *Placidus librorum romanorum* (Vat. 1552, 3441, 5216 ; mss. de la Renaissance) ; 2° *Placidus libri glossarum* (B. n. lat. 11529-11530, VIII^e-IX^e s.) ; 3° *Placidus codicis Parisini* (nouv. acq. lat. 1298, XI^e s.). Conformément à la règle suivie dans le *Corpus*, ces trois rédactions ont été publiées l'une après l'autre. Placidus était déjà connu par l'édition de Deuerling (1875, et supplément en 1876). Les recherches de M. G. ont eu pour résultat de simplifier et d'améliorer l'apparat qui pourra servir à reconstruire un jour ce glossaire ; le terrain se trouve déblayé des petits glossaires dits de Salomon, de Papias, d'Osbern, d'Huguccio, etc. Mais le livre de Deuerling garde une valeur propre des restitutions et corrections tentées par l'éditeur ; on sait que dans le *Corpus*, les manuscrits sont publiés tels quels, avec toutes leurs fautes.

Une des sources de Placidus est le *liber glossarum*. Cette encyclopédie, formée d'extraits de divers auteurs, contient des gloses qui ne paraissent pas appartenir au recueil de Placidus. M. G. les publie sous le titre d'*Excerpta ex libro glossarum*. Ce recueil est encore peu connu et mérite une étude attentive. Ce qui le rend surtout précieux, c'est le grand nombre de citations d'auteurs qu'il contient. Les plus rarement nommés sont Plaute, Varron, Lucrèce, Cicéron, Horace et Juvénal ; Virgile est au contraire très souvent cité, et, après lui, tout particulièrement, Térence, Salluste, Lucain, Stace et Donat. Stace occupe, pour ainsi dire, la place d'honneur. Il a le privilège d'être désigné simplement sous le nom de *poeta* (161, 29, cf. Th. XII, 75 ; 186, 29, cf. Th. XI,

65). Un long morceau de la *Thébaïde* (X, 84-98) est transcrit à l'article *Tempe* (248, 6). Le même passage et la même glose se retrouvent d'ailleurs dans le ms. de Paris nouv. acq. 1298, considéré par M. G. comme représentant Placidus. Il est certain que de part et d'autre glose et citation ont une origine commune : l'une est formulée dans les mêmes termes, l'autre a la même étendue avec l'omission du v. 90 et les fautes *omni* (*somni* 87), *culumne* (*culmine* 92) et *profundus* (*profundis* 95). Si l'on songe que Placidus est l'auteur d'un commentaire de Stace, on pensera que ces extraits du *liber glossarum* n'auraient peut-être pas dû rester en dehors des documents publiés sous ce nom par M. Goetz. On ne pourra, il est vrai, en bien juger que le jour où M. Kohlmann nous aura donné du scoliaste de la *Thébaïde* l'édition qu'il prépare. Quoi qu'il en soit, ce morceau a une certaine importance pour l'établissement du texte de Stace ; c'est une source ancienne, apparentée au meilleur ms. de la *Thébaïde*, *P* (B. N. 8051 : Puteanus ; cf. 95 *nullus*, *ullus* P ; 97 *iacet*, *circum*), et qui confirme une conjecture de Lindenbrog (89 *obliuio* : les *excerpta* ont déjà la faute *oblibia*). Il y a donc intérêt à ne pas négliger le complément d'information que ces citations peuvent fournir sur des textes connus.

L'intérêt est plus grand s'il s'agit de textes nouveaux. C'est le cas pour la glose (243, 9) : *scatebris*] *scaturriginibus* ; l'auteur cite à l'appui un texte de Plaute, que l'on ne connaît pas d'ailleurs et qui est certainement altéré ; car le mot pour lequel il est cité ne s'y trouve pas.

Au mot *pila* (233, 21), on lit : *peritissimi lusores habiti sunt coelius atque uiturius;de coelio sic dicit lucilius: coelius conlusor galloniscurra trigonum cum ludet solus ludet et eludet*. Ce fragment de Lucilius ne se trouve pas dans les éditions et je ne crois pas qu'on l'ait déjà publié. Il doit être tiré de la quatrième satire, dirigée contre le luxe. Un des personnages pris à partie par le poète était un certain Gallonius, ancien crieur public, parvenu enrichi, devenu, grâce aux vers de Lucilius, un type que l'on retrouve dans Horace (*Sat.* II, II, 47) et dans Cicéron (*Fin.* II, 24). C'est même Cicéron qui nous a conservé le seul fragment où il soit certainement question de Gallonius. Laelius lui adressait la parole en ces termes :

« O Publi, o gurges, Galloni, es homo miser », inquit ;
« Cenasti in uita numquam bene, cum omnia in ista
Consumis squilla atque acupensere cum decumano. »

Laelius le représentait donc comme un de ces malheureux riches, esclaves de leur fortune, et qui n'ont jamais pu bien dîner avec tout leur luxe. Il lui opposait sa propre simplicité, son train de vie modeste, qui lui faisait trouver à l'oseille des mérites cachés :

« O lapathe, ut iactare nec es satis cognitus qui sis ! »
In quo Laelius clamores σοφὸς ille solebat

Edere, compellans gumias ex ordine nostros [1].

Mais ce n'est pas seulement à table que le bonheur de Gallonius n'était qu'apparent. Avant ces longs repas, Trimalchion jouait à la balle avec des enfants : *uidemus senem caluum, tunica uestitum russea, inter pueros capillatos ludentem pila* [2]. Sans doute, Gallonius devait déjà en user ainsi, et, comme la mode des *pueri capillati* n'était pas encore répandue, des favoris ou des parasites faisaient la partie de l'amphitryon. Le passage conservé par le *liber glossarum* doit donc se placer avant les deux précédents, au commencement du récit, quand Lucilius parle pour son compte :

Coelius [3] conlusor Galloni *et* scurra, trigon*a*
Cum lud*i*t, solus lud*i*t, eludit ◡ — —

On peut discuter la restitution du détail ; mais le dessin général du fragment est visible. Je crois même qu'il y a entre Gallonius et Trimalchion plus qu'une analogie générale. Le jeu de Trimalchion est particulier : *nec amplius eam (pilam) repetebat quae terram contigerat, sed follem plenum habebat seruus sufficiebatque ludentibus... alter (spado) numerabat pilas, non quidem eas quae inter manus lusu expellente uibrabant, sed eas quae in terram decidebant*. Du rapprochement de ces deux phrases, M. Friedlænder a conclu avec beaucoup de justesse que Trimalchion recevait les balles de l'esclave qui en avait une provision dans un sac et les lançait à terre, puis les autres joueurs devaient se précipiter pour frapper de nouveau la balle au moment où elle rebondissait [5]. On peut supposer que Gallonius procédait de la même façon. Dans ce jeu, le perdant était celui qui avait manqué la balle ; Gallonius, qui se contentait de la lancer, ne pouvait être considéré ni comme perdant ni comme gagnant, et, puisqu'il s'agit d'un jeu à trois [4], le gagnant était ou Coelius ou le troisième joueur. De ces deux personnages, Coelius était le plus heureux à cause de son habileté : on pouvait dire qu'il était seul gagnant. Le commencement de notre glose doit, en effet, être le résumé d'une indication de Lucilius : *peritissimi lusores habiti sunt Coelius*, etc. Dans notre passage, *eludere* veut donc dire gagner. Au propre, le mot a ce sens assez rarement [6]. Les commentateurs et les lexicographes n'en citent que deux exemples,

---

1. Baehrens, *Fragmenta poetarum romanorum*, 1886, p. 157 ; Lucilius, nos 122 et 121 ; van der Does (Dousa) a sans doute raison de comprendre aussi dans le discours de Laelius un vers conservé par Aulu-Gelle, IV, xvi, 6.

2. Bücheler, p. 28, prem. éd., ch. 27 ; ed. Friedlander, p. 72.

3. *Coelius* a la dernière syllabe brève, tandis que dans *solus* au v. suivant l'*s* se prononce. Cette différence est conforme à l'usage de Lucilius : cf. L. Havet, l'*s latin caduc*, dans les études romanes dédiées à G. Paris, 1891, p. 318.

4. *Cena Trimalchionis*, p. 201.

5. Ce serait donc une espèce particulière de trigone.

6. Ce n'est que dans la langue des gladiateurs (et ensuite au figuré) qu'il signifie « éviter un coup, parer ».

l'un est de Plaute, *Curcul.*, 629 : *miles, quaeso te ut mihi dicas, unde illum habeas anulum,* | *quem parasitus hic te elusit;* l'autre se trouve dans Properce, IV, 1, 140 : *tibi uictrices..... eludet palmas una puella tuas.* On peut admettre que dans Lucilius le mot était employé absolument ou qu'à la fin du vers un mot à l'accusatif désignait l'enjeu. Le sens de notre phrase est donc : Coelius, quand il joue avec Gallonius, est seul à jouer et à gagner. Mais le poète peut nous faire entendre en même temps : il est seul à prendre du plaisir (de même qu'à table les convives de Gallonius) et se joue de son fastueux partenaire ; tout le luxe de Gallonius ne sert qu'à le rendre malheureux au profit d'une foule de parasites qui se moquent de lui. Si Lucilius a voulu donner à *eludit* ces deux sens, le mot a du être construit absolument. Je croirais volontiers qu'un troisième verbe complétait et résumait la pensée. On ne peut d'ailleurs faire de difficulté au sujet de l'accusatif *trigona*. Comme le remarque M. L. Müller (sur Hor., sat., II, III, 248) *ludere* se construit avec l'accusatif du nom du jeu *(ludere par impar)*, et l'ablatif de l'instrument du jeu *(ludere pila)*.

A côté de ces passages, d'autres parties du *liber glossarum* posent des problèmes. P. 174, 5 *insertam chalybem* est cité de Lucain, VI, 547, à l'appui du genre féminin ; cette assertion paraît fausse si l'on considère la suite du vers : *nigramque ... saniem*, qui aura amené *insertam*. Le féminin aura été imaginé pour expliquer la faute, avec d'autant plus de facilité que l'on a pu conclure de l'accusatif grec à un nominatif *chalyba* à forme féminine. Mais, p. 243, 27 : *scrobonem* (évidemment lisez : *scrobem*) : *Lucanus* (VIII, 756) *feminino genere dixit, secutus Plautum;* en regard, dans le commentaire bernois de Lucain : *feminini generis, licet Plautus posuerit masculino* (éd. Usener, p. 283, 5) et Nonius, p. 225 : *scrobes : feminino genere; masculino Plautus Amphitruone* (Goetz, fg. VI)... *idem Aulularia* (Goetz, fg. 3). On peut admettre une bévue de l'auteur de notre glossaire. Il pourrait cependant réfuter quelqu'un sans le dire. D'autre part, il est étonnant que Nonius ne donne pas d'exemple du féminin ; c'était le genre ordinaire ; mais on sait que Nonius ne plaint pas sa peine et il avait là une bonne occasion de citer des auteurs assez anciens, Cicéron ou Varron. Les deux passages de Plaute peuvent admettre le féminin. Celui de l'Amphitryon est garanti par Nonius, Servius et Probus, qui peuvent s'être copiés l'un sur l'autre. Celui de l'Aululaire n'est que dans Nonius. Plaute connaissait-il déjà les deux genres et l'une des citations de Plaute présentait-elle un exemple du féminin ? M. G. dit, à propos du texte du *Liber glossarum* (*Amphit.*, p. 116) : « ubi errorem subesse patet et improbandus esset qui coniceret *secus ac Plautus*. » Il n'a vu qu'un côté de la question.

Bien des problèmes du même genre conduiraient à déterminer les sources de ces glossaires. Il est difficile actuellement d'en parler avec certitude. Toute cette science de décadence comprend un nombre peu considérable de faits et de textes qu'on amalgame, supprime, ajoute au

gré des compilateurs. Quelques points de repère peuvent être établis, comme l'a montré M. Goetz dans un autre travail [1]. Souhaitons qu'il ne se laisse pas trop entraîner à ces digressions tentantes et qu'il achève d'abord au plus vite la tâche ingrate et si nécessaire qu'il a eu le courage de s'imposer.

Paul LEJAY.

---

251. — **C. Sallusti Crispi historiarum reliquiae,** edidit B. MAURENBRECHER, Fasc. II, Fragmenta, argumentis commentariis apparatu critico instructa; accedunt indices. Lipsiae, Teubner, 1893, XXII-311 p. in-8. Prix : 8 m.

En rendant compte dans le *Bulletin critique* des prolégomènes de cette édition, l'auteur de l'article exprimait la crainte que le travail du philologue ne fût pas à la hauteur de celui de l'historien. Cette crainte ne s'est pas réalisée. M. Maurenbrecher a tenu compte des observations de ses critiques, et, dans l'ensemble, cette édition paraît aussi solide au point de vue de l'établissement du texte que de la mise en œuvre des fragments. Pour plus de facilité, la matière des cinq livres a été divisée en un certain nombre de chapitres. Dans chacun d'eux, on trouve d'abord un exposé des faits qui devaient y être racontés. Les fragments viennent ensuite, suivis d'un apparat critique et d'un commentaire historique. La collection est aussi complète qu'on peut le désirer, dans l'état de nos connaissances. Trois tables terminent l'ouvrage, l'une de concordance avec Kritz et Dietsch, l'autre des noms propres, la troisième des mots. Ainsi sont réunis tous les renseignements désirables.

Avant les tables, trois appendices sont consacrés aux fragments attribués à tort à Salluste, aux particularités orthographiques, à la guerre contre Mithridate. Le second est le plus étendu et le plus important, et l'auteur y aboutit à des conclusions très discutables. La question de l'orthographe de Salluste n'est pas facile à résoudre et elle dépend de la solution de deux autres questions, celle de la nature du style et de la langue de l'écrivain, celle des recensions archaïsantes du IIe s. après J.-C. M. M. suppose en effet qu'à l'époque de Fronton, le texte de Salluste a subi de graves altérations. Pour le mettre à la mode du jour, il aurait été vieilli arbitrairement. Je ne crois pas que nous ayions même un commencement de preuve d'un tel remaniement. Fronton considère bien, en effet, Salluste comme un disciple de Caton. Mais ce jugement suppose précisément que le texte présentait déjà des particularités qui pouvaient passer pour des archaïsmes. Ce jugement était-il exact? Il concorde avec un ensemble d'appréciations qui nous font remonter de Fronton et d'Aulu-Gelle à Quintilien, de Quintilien à

---

1. Parmi les sources, on pourrait reconstruire un petit traité *de uocibus animalium*, qui est à peine démembré : cf. 168, 21 ; 170, 36 ; 171, 53 ; 173, 8 ; 204, 30 ; 225, 20. Cf. *Rev. cr.*, 1893, II, 130, n. 1.

Auguste, d'Auguste à Asinius Polio, de Pollion aux contemporains mêmes de Salluste, à Lenaeus, affranchi de Pompée. Nous avons mieux. Suétone nous raconte que le grammairien Ateius Praetextatus composait des cahiers d'expressions archaïques à l'usage de Salluste, de même qu'il lui avait fait un abrégé d'histoire romaine. L'opinion de Fronton était donc fort ancienne.

On peut se demander si l'étude de la syntaxe et du vocabulaire la confirme. M. M. n'a pas voulu entrer dans ce débat. Il n'était pourtant pas maître de l'éviter; car les constructions et l'usage des mots sont moins exposés que les formes à subir des retouches systématiques. Il faut d'abord mettre de côté tous les faits qui sont susceptibles d'une autre interprétation. Tels sont les emprunts à la langue des poètes : *aeuum, arbustum (= arbor), contactus (= contagio), cupido (=cupiditas), descensus, facundus* et *facundia, furta (= insidia), mortales, nisus, sonor, (= sonum), tempestas (= tempus), uecordia*; l'emploi des nominatifs en *os* (gén. *-oris*); l'emploi de l'adjectif neutre pour l'adverbe, la construction du génitif partitif avec l'adjectif neutre *(caua terrae)*; le génitif du point de vue construit avec l'adjectif *(dubius consili)*; *forsitan* suivi de l'indicatif; *mutare bellum pace*, « faire la guerre ». Il en est de même d'un certain nombre de tours pris à la langue familière: *impensius modo, potiri* suivi du génitif, *uescor* et *potior* suivis de l'accusatif, *par* avec l'ablatif, *fine* préposition, *cis* temporel pour *intra, quippe qui* et *gratulor cum* employés avec l'indicatif; les fréquentatifs et les composés au lieu des verbes simples *(occursare, consultare, agitare, memorare, condere : dare, mori : commori)*; *portare* pour *ferre*. On doit enfin ajouter quelques hellénismes : *uti militibus... uolentibus esset* (Iug., 100, 4; cp. ἐμοῖ βουλομένῳ ἐστί). Il reste alors un petit nombre de constructions qu'on ne peut expliquer que comme des archaïsmes : *uitabundus* avec l'accusatif; *expers* avec l'ablatif; *decet* avec le datif; *iuxta cum; scilicet* suivi de la proposition infinitive; *persuadere* avec le subjonctif seul; le tour, peut-être familier, *quam citissume... tam maxume*, il faut ajouter des mots comme : *dextimus, diu, forus, satias, calui, consultor inquies, prosapia*, etc. On peut mettre en regard de cette liste quelques nouveautés : *ceterum* dans le sens de *sed, alius quam* sans négation, *refert* avec le datif, les accusatifs pluriels en *-is*. La langue de Salluste contient donc bien autre chose que des archaïsmes : c'est une langue mélangée. Elle s'oppose à celle de Cicéron, de laquelle un effort constant élimine tout ce qui détone et fait tache. Dans le style de l'historien, les archaïsmes ont leur rôle, mais ils ne sont qu'un des éléments d'un tout fort complexe [1].

On n'a donc pas le droit de supposer, avant toute étude de la tradition, des archaïsmes orthographiques dans Salluste. On se trouve ainsi

1. Sur le caractère de ce style, et sur les intentions vraisemblables de Salluste, cf. *Bull. cr.*, 1892, 365.

obligé de tenir compte des manuscrits. La conduite à suivre est toujours fort embarrassante, elle l'est ici davantage. Nous avons affaire à des fragments, et non à un ouvrage dont l'histoire est une ; à des mss. d'époques et d'écoles très diverses ; à un auteur, enfin, considéré comme archaïsant dans l'enseignement de l'antiquité. M. M. (p. 21) a saisi un copiste en flagrant délit d'altération savante dans la forme *patiuntum*, où le participe est habillé à la mode des vieux gérondifs. Voici le principe général adopté par le nouvel éditeur. Les formes archaïques ou supposées telles, ne peuvent être rétablies que si les mss. les présentent en majorité. Ce principe me paraît faux. Il est contredit, en ce qui concerne les noms en *-os* par des témoignages formels qui remontent à Asper (p. 222). Il est, en outre, en opposition avec ce qu'on observe dans les usages des scribes. Ils introduisent en général, dans l'orthographe des textes leurs habitudes personnelles. Ainsi les particularités transmises par la tradition disparaissent peu à peu, si bien que l'on doit se ranger du côté de la minorité, si elle comprend des formes possibles pour l'auteur étudié. C'est le cas de *u* pour *i* devant *m*, des gérondifs en *-undus* ; des formes *uoster*, *uorto*, *uolgus* [1] ; des nominatifs en *-uos*, des génitifs en *-i* des noms en *-ius*. Sur la plus grande partie des points abordés par M. M. qui préfère les formes récentes, nous arrivons donc à des conclusions opposées. Il faudrait se demander si, dans le texte de Salluste, les exemples isolés de ces différentes catégories ne sont pas l'effet de la manie archaïsante, non des recenseurs du IIe siècle, mais des copistes demi-savants du Ve et du VIe. Je ne le crois pas. D'abord la rareté même de ces formes nous est une garantie d'authenticité ; un scribe aurait cherché à donner des preuves plus multipliées de ses connaissances. De plus, si on les fait disparaître, je ne vois guère ce qui peut servir de fondement aux appréciations des anciens ; car l'imitation de Caton par Salluste paraît être surtout littéraire. On ne doit pas oublier que la plupart de ces prononciations tendent à disparaître à l'époque de Salluste ou d'Auguste. Elles passaient sans doute pour vieillies. Avec encore plus de raison, Quintilien et Fronton devaient-ils en juger de même. Dans ces limites, on peut bien parler de l'archaïsme de la langue de Salluste : mais c'est un archaïsme discret et qui ne doit pas nous faire songer à Plaute et à Térence, ni même à Lucrèce [2].

M. Maurenbrecher nous donne donc un texte un peu rajeuni : c'est l'effet de toute réaction contre une ancienne opinion de dépasser la juste mesure. Cette critique du vêtement de son Salluste ne saurait diminuer les éloges mérités par de sérieuses qualités [3]. P. L.

---

1. Cf. Seelmann, *Die Aussprache des Latein*, 212.

2. On s'expliquera facilement l'exagération habituelle des jugements portés sur les archaïsmes de Salluste, quand on pensera qu'on a cité comme des archaïsmes des formes très classiques : *luxu* (dat.), *die* (dat.), *oboedio* (*obedio* est un barbarisme); d'autres ne se rencontrent que dans des formules toutes faites : *senati decretum*.

3. A noter, comme particulièrement précieux, p. XV, un long passage de Firmicus

252. — René Bazin. **Les Italiens d'aujourd'hui.** Calmann Lévy, 1894. In-18 de 317 p. Prix : 3 fr. 50.

On retrouve avec le même plaisir dans un nouveau livre de M. R. Bazin ses qualités d'observation, de finesse, de justesse et de précision. Ce recueil de croquis de voyage complète les deux précédents. *A l'aventure* et *Sicile* donnaient déjà plus de place à l'homme qu'au paysage et à l'histoire. Dans celui-ci surtout, c'est bien l'Italien plutôt que l'Italie que l'auteur veut faire connaître. Sans prétention d'ailleurs et avec un grand agrément de forme, il oriente son lecteur dans les plus graves questions politiques et économiques de l'heure présente en Italie. Les pages sur la *Crize edilizia* de Rome, sur la bonification de l'*agro romano*, sur le *risanamento* des bas quartiers de Naples, ont la valeur d'une enquête faite sur place et bien documentée. Les notes sur les conditions de la vie littéraire provinciale en Italie, à propos du romancier vicentin Fogazzaro, sont incomplètes, mais déjà curieuses. Le récit groupe habilement les types les plus variés du nord et du sud : l'officier, l'étudiant, l'écrivain, l'homme politique, le manufacturier, le paysan, le fattore; ce sont moins des portraits, à vrai dire, que des conversations notées, ce qui est plus instructif. Les Italiens de M. Bazin sont tout différents de ceux de M. Brachet; on aurait tort de les croire moins vrais.

P. N.

---

253. — Publications de la Société de l'Histoire de la Révolution française : **Les Régicides,** par E. Belhomme. 1893. In-8.

254. — **Le serment du jeu de Paume,** fac-simile du texte et des signatures, avec une introduction et des notes par A. Brette, et un avant-propos par Edm. Champion. 1893. In-8.

I. — M. E. Belhomme a établi d'une façon définitive le nombre des votants dans les quatre scrutins du jugement de Louis XVI. Grâce à une étude minutieuse des sources, il a rectifié les erreurs commises dans les documents officiels et il a dressé la liste des trois cent soixante-et-un conventionnels ayant voté la mort sans conditions et des quarante-six ayant voté la mort avec sursis. Il a aussi étudié les détails des divers scrutins, noté les changements opérés d'un vote à l'autre chez certains députés.

Maternus, édité par M. Usener (on sait qu'il n'existe que des éditions de la Renaissance), et des renseignements sur le Florentinus de Nonius, p. IX. Une table des auteurs qui ont gardé les fragments serait fort utile; *inconditae* de I, 18, manque à l'index III; p. 216, la formation du gérondif a été définitivement expliquée *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 232; p. 218, sur *equus*, *equum* reformés d'après *equi*, *equo* (ou plutôt *aequus* d'après *aequa*), V. Henry, *Précis de gr. comp. du gr. et du lat.*, p. 39, n° 1 ; p. 220, le cas de *adulescens* n'est pas le même que celui de *uulgus* ; p. 223, *transgradientur*, *detractantibus*, etc., des mss. est le fait des copistes : cp. la recomposition romane ; p. 225, sur *nactus*, cf. *Archiv f. lat. lexicogr.*, VI, 87.

Ainsi sur les vingt-six qui avaient voté la mort avec l'amendement Mailhe, c'est-à-dire avec la restriction d'examiner s'il faudrait surseoir à l'exécution, quatorze, dont Vergniaud, se déjugèrent en se prononçant contre le sursis. D'autre part, vingt-deux conventionnels, qui avaient voté des peines diverses autres que la mort, se rallièrent à la majorité en refusant au condamné la faveur du sursis. Enfin, trois députés ayant voté la mort avec sursis votèrent contre le sursis, et onze, qui avaient voté la mort sans condition, se démentirent en acceptant le sursis. Il ressort de ce curieux travail, qui fait le plus grand honneur à la sagacité de M. Belhomme, que les membres de la Convention exercèrent leurs fonctions de juges en parfaite liberté et conscience.

II. — Il existe deux exemplaires du procès-verbal de l'immortel serment du Jeu de Paume, revêtus des signatures des députés qui le prêtèrent. L'un, écrit par Camus, est conservé aux Archives nationales; l'autre, d'une main inconnue, se trouve dans les archives de la Chambre des députés. M. Armand Brette a étudié avec le plus grand soin ce précieux document; il a relevé les noms de tous les signataires et il a constaté que les listes données jusqu'ici et officiellement consacrées par leurs inscriptions sur les murs du Jeu de Paume à Versailles étaient fautives. Il s'est donc livré à un travail de restitution que la société de l'histoire de la Révolution vient de publier. M. B. expose, dans une introduction critique des plus intéressantes, la genèse de son œuvre et il rectifie les erreurs et détruit les légendes accréditées jusqu'ici. Dans le procès-verbal imprimé on trouve des fautes d'impression, des noms dédoublés et même des noms inventés. Le dessin de David et les explications de ses figures furent également un sujet d'erreurs. On y désignait six députés qui n'assistèrent pas au serment, parmi lesquels le fameux dom Gerle et Tronchet. Or les bustes de ces deux constituants ont figuré longtemps dans la salle du Jeu de paume et n'en ont été retirés que récemment. M. B. a complété sa remarquable étude par un tableau des signataires par ordre alphabétique de bailliages, sénéchaussées, villes ou pays divers, et par une liste par ordre alphabétique de noms. De plus les fac-similé du texte et des signatures du procès-verbal illustrent en douze planches ce volume également orné d'une reproduction du plan de Versailles publié en 1783 par Contant de la Motte. Si nous disons que M. Edme Champion a écrit une préface empreinte de cet esprit philosophique qui lui a inspiré de si beaux livres, nous aurons montré toute la valeur de l'ouvrage de M. B. qui apporte une précieuse contribution aux études révolutionnaires. J'ajouterai que, d'après les observations critiques de M. Bresse, les inscriptions de la salle du Jeu de paume vont être rectifiées.

Étienne Charavay.

255. — Edmond BIRÉ. **Victor Hugo après 1852.** Paris, Perrin et Cie, 1894. In-12, 373 p.

M. Biré vient de compléter ses trois volumes sur *V. Hugo avant 1830* et *V. Hugo après 1830* par un nouveau volume : *Victor Hugo depuis 1852*. Ici encore mêmes qualités de premier ordre : une connaissance approfondie de son sujet, une sûreté d'information étonnante, une patience d'investigation infatigable ; et mêmes défauts de premier ordre aussi : une hostilité continue, une sévérité impitoyable, un besoin immodéré de querelles d'allemand. On dirait les notes d'un bénédictin coordonnées par un inquisiteur.

Ce n'est pas que M. B. ait découvert dans la vie de V. Hugo quelque crime abominable. Un grand orgueil, divers changements d'opinions politiques, des mensonges plus ou moins apparents et quarante ans de liaison avec Mlle Drouet, voilà en somme les quatre seuls grands griefs qu'il parvienne à articuler contre lui. Mais, comme des motifs conducteurs dans un opéra wagnérien, il les ramène si fréquemment et les développe en tant de tonalités diverses qu'il finit par en constituer la formule caractéristique de son personnage.

Que V. Hugo fut orgueilleux et, par suite, égoïste et irascible, qu'il pontifia parfois outre mesure, qu'il eut la dent dure envers ses ennemis, nous le savions de longue date. Ces défauts-là, hélas ! sont habituellement ceux de la toute-puissance et nous les rencontrons chez presque tous les grands dominateurs. Seulement — ce que M. B. se garde bien de dire — il avait aussi pour se les faire pardonner un fonds indéniable de bonté, une commisération toujours émue, un ardent amour du grand et du juste, des manières simples et des affabilités charmantes. Si haut était le pinacle où le monde entier l'éleva pendant plus d'un demi-siècle que nous lui saurions gré plutôt de n'avoir pas eu davantage le vertige. Sa manie de se prétendre issu d'une grande famille Lorraine est elle-même bien innocente, quoiqu'en pense son censeur. Puis, elle était si bien dans la note romantique à cette époque où — ce que ne remarque pas non plus M. B. — tout poète portait la particule nobiliaire, où Maquet signait Mac-Keat, où Jean Duseigneur orthographiait son nom Jehan du Seigneur, où Labrunie se faisait appeler Gérard de Nerval !

Il serait bien difficile aussi, croyons-nous, d'amener une nation qui s'est donné cinq ou six formes de gouvernement en un siècle à maudire un de ses concitoyens parce qu'il a professé deux ou trois opinions politiques. Au surplus, puisque leur mission n'est pas de gouverner les sociétés, les poètes ont bien le droit de ne pas avoir en cette matière la même netteté de vue que les hommes d'État. Et tous ont si largement usé de ce droit qu'on ne s'explique pas pourquoi M. B. entend ne le contester qu'à celui-là seul. Lamartine, tout comme Hugo, a été royaliste, puis républicain, et a même accepté une pension de l'Empire Musset, Gau-

tier, Sainte-Beuve, ont souri à tous les gouvernements. Que M. B. les condamne donc tous avec lui ou qu'il l'absolve avec eux tous.

Quant aux nombreuses assertions inexactes que M. B. relève dans les œuvres du poète, il s'en faut de beaucoup que nous les tenions toutes, ainsi que lui, pour d'odieux mensonges. Antidater un morceau récent ou postdater un morceau ancien pour l'insérer plus à propos dans un recueil est un artifice de rédaction que les plus honnêtes écrivains se permettent sans le moindre scrupule. Alléguer des textes supposés ou des témoignages d'auteurs imaginaires pour augmenter la vraisemblance d'une fiction était un procédé de rhétorique familier à toute l'école romantique et bien plus ancien même, puisque, sans remonter jusqu'à Wolfram d'Eschenbach qui, au XIIIe siècle, prétendait tirer son *Parzival* d'un certain Kyot que nul n'a connu, on peut voir Cervantès invoquer à chaque page de son *Don Quichotte* un Cid Hamet Ben-Engéli tout aussi improbable. Certes, Hugo est très souvent inexact quand il parle de sa vie ou de ses livres, mais M. Biré, désespérant de trouver un motif déshonnête à bon nombre de ses inexactitudes, reconnaît le premier en maint endroit qu'elles ne sont que des erreurs de mémoire. Peut-être eût-il été aussi plus indulgent pour celles qu'il croit pouvoir expliquer s'il avait tenu compte de cette simple vérité que dans tous les cerveaux puissamment créateurs le fait imaginé prime souvent en intensité le fait réel jusqu'à en éteindre la sensation et le souvenir. Un poète, si scrupuleux qu'il soit, n'est jamais par cela même qu'un détestable historien. Si M. B. veut bien prendre avec moi les *Confidences* de Lamartine — un homme incontestablement honnête qu'il se plaît à toujours opposer à Hugo comme le bien au mal — je me charge de lui démontrer que les scènes de prison où cet auteur fait jouer un rôle si romanesque à ses parents ont toute l'invraisemblance que leur a déjà reconnue Sainte-Beuve, que Graziella ne fut pas polisseuse de corail, que Julia ne mourut pas comme l'a dit son amant et qu'en somme il y a tout autant d'assertions erronées dans ce livre que dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*.

Reste la liaison avec Mlle Drouet. Elle est assurément fort blâmable au point de vue de la morale. Pourtant, il est si rare de trouver ici-bas une vie de poète vierge de toute aventure galante que la plus simple équité doit nous empêcher encore d'être ici plus sévère que de coutume; les auteurs dramatiques, entre autres, ont presque toujours poussé les égards envers leurs actrices beaucoup plus loin que la reconnaissance l'exigeait et, puisque l'on a déjà pardonné depuis longtemps la Champmeslé au très chaste et très pieux Racine, quelque indulgence est bien due aussi à Hugo. Somme toute, cette liaison qui n'arracha jamais Hugo à son travail et à sa famille, qui se prolongea silencieuse et calme comme une union, et qui racheta ses vingt premières années de passion irrégulière par ses vingt dernières années de régulière amitié, n'est peut-être pas parmi les plus scandaleuses. Ah! que M. B. a bien fait de ne

pas entreprendre la biographie de Musset, ou de G. Sand, ou de Sainte-Beuve, ou de Dumas, la plume se serait brisée entre ses doigts.

Toutes ces accusations, en définitive, n'ont pas la gravité que M. B. leur prête et ne semblent pas suffire à justifier son indignation. Mais ne nous y trompons pas et pour peu que nous sachions lire entre les lignes il nous sera aisé de voir que ce ne sont pas elles qui la déterminent. Un motif bien autrement grave à ses yeux le fait agir : il est chrétien et comme Hugo, sans même aller jusqu'à l'athéisme et sans même retirer au Christ sa vénération, est le seul des poètes contemporains qui ait bruyamment rompu avec le catholicisme de sa jeunesse, c'est lui seul qu'il prétend accabler. S'il cherche ensuite des fautes à lui reprocher, c'est par surcroît et seulement pour ébranler les sceptiques que l'accusation d'hérésie laisserait indifférents.

Après avoir dit l'esprit du livre, il nous resterait à dire quelque chose de la manière de l'auteur. Malheureusement avec sa dialectique ondoyante et diverse, ses rapprochements inattendus, ses comparaisons déconcertantes, ses insinuations et ses sous-entendus, elle échappe à toute définition précise. Que le lecteur désireux de la bien concevoir lise surtout le chapitre XI : *Paris et Bordeaux*. C'est merveille d'y voir avec quelle ingéniosité M. B. parvient à ne plus laisser Hugo prononcer une parole ou faire un geste sans trouver quelque censure à lui infliger. Il le tance d'avoir osé plaisanter à table avec ses amis pendant que Paris était assiégé (p. 234) ; il lui reproche d'avoir demandé que la France fraternisât avec les Prussiens dans un discours prononcé justement en faveur de la continuation de la guerre (p. 240) ; il le blâme d'avoir remercié la foule qui suivait le cercueil de son fils Charles, sous prétexte que cette foule, qui avait probablement le don d'ubiquité, assassinait en ce moment même Clément Thomas à Montmartre (p. 245). Donnons encore un exemple. C'est le 5 septembre, Hugo, après vingt ans d'exil, revient à Paris et trouve à la gare du Nord une foule qui l'acclame. Comment blâmer quelqu'un ici puisque Hugo ne savait certainement pas que la foule l'attendait et que toute foule a bien le droit de manifester ses sympathies ? M. B. n'est pas embarrassé pour si peu. Il fouille ses vieux journaux et a bientôt fait de trouver un grief présentable. « Messieurs, messieurs, dit un chirurgien en chef, nous avons là des blessés ». Personne n'est blâmé, mais voilà néanmoins une accusation de manque de patriotisme qui flotte vaguement autour de la scène (p. 226).

Heureusement si M. B. n'est pas un psychologue irréprochable, il est un excellent connaisseur en beau vers. Chaque fois qu'en poursuivant son réquisitoire, il se trouve en présence d'un beau livre ou d'un beau poème, il les loue en toute équité et prononce le mot « chef d'œuvre » avec une indépendance de jugement et un enthousiasme que n'oseraient souvent affirmer les plus ardents admirateurs du poète. Seulement ici encore il lui reste toujours quelque note à écouler ou quelque réserve à faire une fois son admiration exhalée et, dans cette besogne scientifique,

son défaut de sens scientifique arrive parfois à se trahir de nouveau. Par exemple, pour établir — et je crois son opinion très juste — que la pièce des *Contemplations : Réponse à un acte d'accusation*, 1834, n'a été écrite qu'à Jersey en 1852, il alléguera en particulier que les substantifs composés dont elle abonde n'apparaissent guère dans le style du poète qu'après son exil ; mais il ajoute que ces substantifs composés semblent avoir été employés pour la première fois par Viennet en 1843, et c'est une erreur (p. 95), car on en peut déjà trouver en 1831 dans la *Némésis* de Barthélemy et Méry [1], et il est aisé de reconnaître, lorsqu'on les étudie de près, que Hugo les doit directement, ainsi que la plupart de ses rhytmes et de ses épithètes, aux poètes du XVIe siècle, à Ronsard entre autres qui en usait fréquemment, ou à Du Bartas qui en abusait et prétendait lui-même les forger à l'imitation des Allemands. — Ailleurs encore, lorsqu'il analyse les *Misérables*, il reproche vivement à Hugo d'avoir farci de mauvais calembours par à-peu-près des conversations entre quelques jeunes gens de 1817 ; s'il s'était rappelé le *Début dans la vie* de Balzac, il aurait su que tel était le genre de plaisanterie à la mode sous la Restauration et, puisque ces jeux de mots ne se renouvellent plus dans les autres romans de l'auteur, il aurait reconnu qu'ils n'apparaissent ici que pour donner à la scène toute sa couleur locale (p. 145).

V. Hugo sortira-t-il diminué de cette furieuse levée de notes et de textes ? Nous ne le croyons pas. Quant à M. Biré, peut-être n'aura-t-il solidement établi par son œuvre que l'excellence de son flair de fureteur. Et pourtant, quel livre solide, précieux, définitif, il aurait été capable de nous donner avec plus d'impartialité et de calme !

Raoul Rosières.

CHRONIQUE

ANGLETERRE. — Dans la collection « Pitt press series » a paru une édition, avec introduction et notes, du *Discours sur l'histoire de la Révolution d'Angleterre* de Guizot (Cambridge, University Press. 1894, in-8°, 197 p.). L'édition est due à M. Eve. Bien que le morceau, dit l'éditeur dans sa préface, ne soit pas toujours d'accord avec les derniers travaux historiques, c'est « one of the best summaries of an eventful period of English History ».

1. Exemple : « Autant que Cornuet domine l'*homme-buste* », Barthélemy et Mery, *Némésis* : Le palais royal en hiver.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 4 juin — 1894

256. — **Vocabulaire arabe-français**, par le Père Belot, de la Cie de Jésus. Beyrouth, 1893. 3e édition. In-8, xiii et 994 p.

257. — **Le premier livre de l'arabisant**, par Joseph Harfouch. Beyrouth, imprimerie catholique, 1893. In-12, 65 p.

I. Trois éditions pour un dictionnaire de la langue arabe, c'est un joli succès et ajoutons, à la louange de l'auteur, un succès mérité. La seconde édition n'était à peu de chose près que la reproduction sur cliché de la première, tandis que nous avons, cette fois, un livre entièrement refondu et enrichi, pour lequel on a mis à contribution plusieurs documents lexicographiques et littéraires nouvellement publiés en Egypte, en Syrie, et en Europe. Destiné surtout à la langue classique, le dictionnaire du Père Belot ne néglige pas non plus l'idiome vulgaire ; il réalise même à cet égard un progrès sur le dictionnaire du P. Cuche, ouvrage estimable et qui a rendu, en son temps, de véritables services à l'étude de la langue usuelle. Mais où est la limite précise qui sépare celle-ci du style écrit dans le domaine de la lexicographie ? M. B. avoue lui-même ses incertitudes. « La lecture des auteurs arabes, dit-il dans une courte préface, nous a amené à classer parmi les termes de la langue classique plusieurs mots que nous avions notés dans notre première édition comme appartenant à la langue vulgaire. » Je crois même que l'auteur s'est arrêté en route et que le chiffre de ses restitutions aurait pu être plus considérable, mais il serait injuste de lui en faire un crime, car je le répète, la ligne de démarcation est difficile à tracer.

Ce qu'on peut lui reprocher à bon droit, c'est de ne pas avoir renoncé à ce puritanisme excessif qui, dans presque toutes les publications de Beyrouth, mutile impitoyablement les textes et qui, sous prétexte de respecter le lecteur, lui présente des éditions écourtées et peu dignes de

confiance. N'est-ce pas un des prédécesseurs de M. Belot qui regrettait naïvement que « la langue arabe, sous l'impulsion d'instincts peu chastes (sic) ait dû en grande partie se prêter à des significations dont un homme honnête n'a jamais besoin? » Mais pour rester honnête, faut-il s'interdire la lecture de tant de vieilles et charmantes poésies arabes où la vie au désert se reflète en traits d'un réalisme, non pas obscène comme on le dit à l'Institut catholique de Saint-Joseph, mais expressif et sincère! Ces répertoires de mots si intéressants à connaître dans leur sens primitif et comme éléments de comparaison pour l'étude des dialectes de Modhar et de Kahtân, un dictionnaire bien fait doit nous les donner tous et je ne sache pas qu'on ait jamais reproché sérieusement à Freytag et à Lane d'en avoir recueilli un grand nombre dans les plus anciens documents indigènes. Que plus tard Abou Nowas, Dibil et d'autres poètes fantaisistes aient abusé de ces richesses au détriment de l'honnêteté et du bon goût, c'est regrettable, mais il n'y a pas à chercher querelle à des linguistes consciencieux tels que Djawhari et Firouzabadi.

Un autre reproche, mais celui-ci de pure forme, qu'on pourrait adresser à l'auteur du vocabulaire, c'est d'avoir employé un type arabe beaucoup trop fin. Je sais bien qu'il a voulu gagner du terrain tout en conservant le format portatif d'un livre d'études, mais c'est au préjudice des yeux, surtout pour les débutants qui auront grand peine à distinguer le radical du verbe des formes dérivées. L'emploi d'un double caractère s'imposait en pareil cas; il y a là une amélioration, moins importante que celle que nous signalons plus haut, mais qui devra aussi être introduite dans la prochaine édition d'un livre estimable à tant de titres et d'un prix qui le rend accessible aux plus modestes travailleurs.

II. Apprendre à lire l'arabe sans maitre est une tentative méritoire mais non sans danger, car elle peut, dès le début, donner de fâcheuses habitudes de prononciation et de fausses notions grammaticales. C'est pour obvier, autant que possible, à ces inconvénients que M. J. Harfouch, professeur à l'université de Saint-Joseph, a composé son opuscule sur un plan essentiellement pratique. Chaque leçon très courte, il y en a une vingtaine, est consacrée aux premiers principes de la lecture et de la vocalisation : alphabet, forme des lettres, selon qu'elles sont isolées ou liées entre elles, *motions* ou voyelles, signes orthographiques, etc. Puis viennent quelques phrases de lecture courante et graduée qui servent à la fois de récapitulation des leçons précédentes et d'initiation à l'étude méthodique de la langue. Dans la seconde partie l'auteur donne la transcription en caractères latins et la traduction de ces exemples et il y ajoute quelques règles grammaticales des plus élementaires. Tout cela est ingénieux, bien conduit, fondé sur l'expérience de l'enseignement et permet aux étudiants de marcher d'un pas assuré. Parmi ceux-ci

M. Harfouch espère-t-il compter aussi des illustrations littéraires? Sa brochure est dédiée à M. Paul Bourget avec un vers arabe dont voici la traduction : « Lorsque sa main écrit, elle semble semer des fleurs ou enchâsser des perles. » Assurément on ne s'attendait pas à trouver tant de poésie dans un syllabaire.

B. M.

---

258. — H. Schack-Schackenburg. **Egyptologische Studien,** Istes Heft. **Zur Grammatik der Pyramidentexte, I,** Leipzig, Hinrichs, 1893. In-4, 56 p. autogr.

J'ai déjà rendu compte d'une dissertation de M. Sethe sur l'*aleph* prothétique en égyptien : voici que le comte de Schack consacre à cette même préformante un fascicule entier de ses *Études égyptologiques*. Le mémoire de M. S. est d'une analyse très fine, et les résultats auxquels il arrive coïncident si bien, le plus souvent, avec ceux que j'ai pu enregistrer, çà et là dans les notes de mes ouvrages, d'une manière systématique dans mes cours de grammaire à l'École des Hautes Études, que je suis porté tout naturellement à les considérer comme fort bons, du moins en l'état actuel de notre science. M. de S. commence par rappeler les emplois des thèmes AOU et AN, dès les temps de l'Ancien Empire, et montre qu'ils se ramènent l'un et l'autre à une racine A, dont il pense retrouver quelques exemples dans les textes des Pyramides ; il en étudie brièvement les divers emplois et en vient à se demander si, « puisque « il y a tant de motifs de croire que la racine d'AOU s'écrivait originaire- « ment A, nous ne devons pas voir dans l'A *prothétique* une forme sans « finale de cette même racine. Qu'il jouât un rôle proclitique dans la « prononciation au commencement des mots, Sethe l'a démontré dans « sa dissertation inaugurale, mais il doit avoir été primitivement quelque « chose de plus qu'un signe de vocalisation du verbe, car non seule- « ment il se sépare de celui-ci, mais il peut demeurer seul quand le « verbe tombe (cfr. les exemples réunis par E. de Rougé, *Chrestomathie*, « III, § 307-308) »[1]. Il examine donc un certain nombre de cas où les thèmes en A prothétique des Pyramides ont une valeur syntactique identique à celle des phrases construites avec l'auxiliaire AOU, et il fixe par la comparaison les règles que voici :

I. « Les formes A$\sqrt{}$ F, et A$\sqrt{}$ NF des textes des Pyramides paraissent « appartenir généralement à des propositions secondaires, dont le con- « tenu se rattache plus ou moins au contenu de la proposition princi- « pale par un lien de causalité[2].

II. « Quand la proposition secondaire qui renferme ces formes est « placée devant la proposition principale, elle exprime les événements

---

1. V. p. 7, § 5 de l'ouvrage de M. de Schack.
2. *Id.*, p. 10, § 9.

« accomplis avant l'action principale, et répond, partie aux proposi- « tions conditionnelles, partie aux propositions temporelles des langues « européennes [1].

III. « Une série d'exemples nous montre les formes AOU√ F et AOU√ « NF employées avec un sens causatif. Dans ce cas, les textes des Pyra- « mides eux aussi donnent l'orthographe AOU, non l'orthographe A. « Que la proposition secondaire soit placée devant ou derrière la pro- « position principale, cela paraît ne pas tirer à conséquence. — Il y a « donc, dans les textes des Pyramides, une différence notable entre cette « forme et les formes étudiées précédemment [2].

IV. « Quand la proposition secondaire de la forme A√ est placée der- « rière la proposition principale, elle exprime les événements qui doi « vent s'accomplir ou se sont réellement accomplis à la suite de l'action « principale. Elle répond donc partie aux propositions finales, partie « aux propositions consécutives des langues européennes [3].

V. En définitive, « la forme AOU√ des époques postérieures dérive « vraisemblablement de la forme A√ des textes des Pyramides », et, par suite, « la forme A√ a une valeur grammaticale déterminée [4]. »

Toutes ces règles sont appuyées de nombreux exemples et sont expliquées par un commentaire développé, qu'il me faut laisser de côté dans une *Revue* dont les lecteurs ne sont pas habitués aux menues dissections de la philologie égyptienne. J'ai tenu à les transcrire dans la forme même que M. de S. leur a donnée, parce qu'elles sont les premières de ce genre qu'on ait formulées de façon aussi nette. La syntaxe égyptienne n'est qu'une syntaxe de position, et la difficulté qu'on éprouve à en définir les lois vient généralement de ce qu'on en aborde l'étude la tête pleine de conceptions empruntées soit à la syntaxe de nos langues, soit à la syntaxe des langues sémitiques : dès qu'on l'attaque comme M. de S. a fait, on la maîtrise assez aisément, car au fond elle n'est pas fort embrouillée. La principale difficulté qui reste à surmonter, lorsqu'on veut la réduire en code, c'est l'expression. Les termes grammaticaux ordinaires ne répondent pas exactement à l'esprit de la grammaire égyptienne : ils trompent nos lecteurs et nous trompent nous-mêmes, quand nous n'y prenons pas garde. M. de S. a grand soin de dire qu'il n'emploie la plupart d'entre eux que faute de mieux, et pour ne pas créer une langue nouvelle : c'est une précaution que je prends pour mon compte, et dont je me suis toujours trouvé bien.

L'observation qui sert de point de départ à la théorie de M. de S. est exacte : AOU et AN sont deux formes parallèles, d'un emploi identique, et AOU a la valeur impersonnelle *c'est*, *c'était*, comme AN, pour sens

1. *Id.*, p. 10-11, § 10.
2. *Id.*, p. 18-19, § 15.
3. *Id.*, p. 25, § 20.
4. *Id.*, p. 50, § 39.

primitif. J'ajouterai à cette constatation une série de faits dont M. de S. n'a point parlé, et qui sont d'importance réelle pour l'histoire de la langue égyptienne. La plupart des racines de l'égyptien se terminent à l'état absolu par un OU, qui a dégénéré ensuite en E, et qui est tombé le plus souvent, quand la syllabe à laquelle il appartenait ne portait pas l'accent : on a de la sorte *ouôtnou*, puis *ouôtne*, puis *ouôt'n*. A côté de cette terminaison en *ou* se sont développées successivement d'autres terminaisons en A, en I, en N, dont chacune a eu sa valeur grammaticale personnelle, sauf à la perdre au cours des temps dans la plupart des cas. Je n'ai pas à m'inquiéter ici de la terminaison en A, mais les terminaisons en N et en I ont attiré depuis longtemps mon attention. Elles servaient à former des noms d'agent, des ethniques, etc., RISOU, le sud, RISOUI, RISI, *celui* ou *ce qui est au sud*, RISNI (et RISNITI) ; MIHOU, *saisir*, MIHNI, *celui qui saisit*, plus spécialement le serpent qui entoure de ses replis la momie du soleil dans la barque nocturne. La terminaison en N paraît avoir été plus fréquente au début, mais elle perdit son sens de bonne heure, pour n'être plus, vocalisée en OU final, qu'une manière d'élever les racines de deux lettres à la trilitération. Même alors, on trouve les mêmes racines développées parallèlement en N et en I : SOUTI et SOUTNOU, *régner*, TOUFI et TAFNOU, *s'ébranler, trembler*, TOKOU, TOKI, TAKNOU, *arriver à…, atteindre*, HOFI, HAFNOU, *s'accroupir, se traîner à terre*, AFI, AFNOU, *serrer, lier*, etc. Le parallélisme des deux terminaisons est remarquable dans la série des auxiliaires nominaux, surtout dans les pronoms démonstratifs : POU, *celui-ci*, TOU, *celle-ci*, NOU, *ceux-ci*, présentent la série en I, POUI, TOUI, à côté de la série en N, PEN (POUN), TEN (TOUN, TIN), NEN (NOUN). J'ai fait remarquer, il y a bien des années déjà, que AOU, se rattache à cette série ; c'est une sorte d'auxiliaire démonstratif, *celui-ci, celui-là, ceci, cela*, AOU NOUBOU, *ceci or*, en français *c'est de l'or*, qui se place en tête de la phrase qu'il détermine, tandis que POU se place au second rang, en enclitique, NOUB POU, *or ceci*, comme plus haut, *c'est de l'or*. AN est la forme en N parallèle à AOU, comme POUN est la forme en N parallèle à POU, et l'on disait AN RA, *c'est le dieu Râ*, de la même manière que AOU RA ou RA POU. M. de S. a donc raison sur ce point. J'ajoute que le parallélisme d'emploi entre A (AOU) et N enclitiques se poursuit au commencement des mots, et que N est proclitique comme A, bien que d'un usage moins fréquent : de même qu'on a ARKHOU, ASHMIT, de ROKHOU, *savoir*, SHOUMIT, *aller*, on a NASAKOU, NASKOU, *trancher*, de SAKOU, SAKA, MAHNOU, *incliner* la tête de HANOU, etc. Il y a là tout un ordre nouveau de recherches que M. de Schack abordera peut-être dans un fascicule prochain de ses *Études*.

G. MASPERO.

259. — **Das Shadvimçabrâhmna**, mit Proben aus Sâyanas Kommentar, nebst einer Uebersetzung, herausgegeben von Kurt Klemm. Prapâthaka I. Guetersloh, Bertelsmann, 1894. In-8, 94 pp.

Ce très méritoire travail nous fait connaître un fragment d'un Brâhmana, je ne dis pas nouveau puisqu'il avait déjà été publié en entier, mais néanmoins fort peu connu, car la première publication n'était guère de nature à le répandre. Le Shadvimça appartient au cycle de Sâma-Véda : il se divise en cinq prapâthakas, qui à leur tour se répartissent en plusieurs khandas. Le premier en comprend sept, dont M. Klemm nous donne la traduction littérale, accompagnée de la traduction d'un commentaire qui est visiblement altéré en plusieurs endroits. Il va sans dire, d'ailleurs, que texte et commentaire sont dans le ton accoutumé, verbiage et subtilité; mais il faut que l'indianisme se résigne à passer par ces brousses, et l'on ne saurait ménager l'expression de sa gratitude aux intrépides travailleurs qui y fraient des sentiers.

M. Klemm reproduit, mais habituellement en les signalant (p. 29, l. 10, et p. 58, n. 33; p. 38, n. 6, etc.), les fautes de son manuscrit. Il serait à désirer qu'il l'eût fait partout, car on hésite parfois entre une mauvaise leçon et une simple faute d'impression : en tout cas, *kaucika* (deux fois, I, 22) et *brahmo* (p. 88, n. 47, l. 11) sont de la seconde catégorie. Le mot *skabhitâ* (V. 13) ne signifie pas « gestützt werden » (p. 78), mais « gestützt sind » : si nous voulons entendre la pensée védique, la première condition est une littéralité absolue. Au verset IV, 1, la suite des idées appelle : « Indra a révélé à Viçvâmitra l'*uktha*, à Vasishtha le *brahma* : l'*uktha* est voix, c'est pourquoi il l'a révélé à V.; le *brahma* est esprit, c'est pourquoi... » C'est également d'après l'ensemble du contexte qu'il faut interpréter III, 22. L'auteur vient de dire : « Ce vers est catalectique, afin que le récitant puisse expirer. » Et il confirme : « [Si le vers était complet, le récitant ne le pourrait pas;] car, si l'on souffle dans une [outre] pleine, et que [le souffle y] pénètre, [l'outre] crèvera; ou, si [le souffle] ne pénètre pas, il se dissipera. » Ainsi, apparemment, si le vers était complet, il crèverait, ou bien l'expiration du récitant se dissiperait en dehors du vers. Le dilemme est irréprochable, et l'alternative sans doute désolante, encore qu'il ne nous soit pas donné d'en ressentir toute l'amertume [1].

V. Henry.

---

260. — **Catulli Veronensis** liber. Rec. Æm. Bæhrens. Nova editio a K. P. Schulze curata. Leipzig, Teubner, 1893. In-8, lxx-127 pp.

On sait que l'édition de Catulle de Baehrens comprenait deux parties qui ont paru à des dates assez espacées (1876 et 1885) : le texte et le

1. Notez bien d'ailleurs qu'en fait il ne manque pas un syllabe au vers donné comme incomplet.

commentaire. M. K. P. Schulze a été chargé de donner de l'ouvrage une seconde édition ; en voici le premier volume contenant le texte. Le plan suivi a été celui qui est d'usage en pareille circonstance, et le nouvel auteur s'explique là-dessus très clairement dans sa préface : il fallait, d'une part, conserver de l'ancien ouvrage tout ce qui était possible, c'était le moins qui fût dû à la mémoire de Baehrens ; et, d'autre part, on ne devait cependant pas hésiter à corriger et ajouter tout ce qui paraissait nécessaire.

A la date où a paru son édition, le mérite de Baehrens avait consisté à débarrasser l'apparat critique de Catulle des fautes de copie qui l'encombraient afin de concentrer l'attention du lecteur sur les deux mss. qui reproduisent le plus fidèlement les leçons de l'archétype : le ms. de Saint-Germain, connu depuis longtemps, et le ms. d'Oxford, dont M. Ellis avait publié les leçons, sans bien démêler, à ce qu'il semble, toute sa valeur. Mais dans ce premier travail comme dans ceux qui ont suivi, Baehrens n'avait pu renoncer à sa rage de proposer à tout coup et même d'admettre dans le texte les changements les plus forcés, et le défaut choquait au plus haut point dans ces petits poèmes si rapprochés de la perfection et qui, sous la forme traditionnelle, sont et demeurent dans toutes les mémoires.

Autre faiblesse. Baehrens exagérant sa thèse avait soutenu que le *Veronensis*, c'est-à-dire notre seule source du texte, n'était représenté pour nous que par les mss. dont je viens de parler, tous ceux que nous avons n'étant que des copies plus ou moins altérées du ms. de Saint-Germain. C'était certainement de la part de Baehrens une conviction, non une tactique pour rompre avec les anciens errements ; mais ici Baehrens ne prouvait pas son dire et il se trompait. Enfin, on a senti avec les années une imperfection de ce Catulle : les collations n'étaient pas aussi scrupuleusement exactes qu'on l'exige aujourd'hui ; les grattages de lettres et de syllabes, très fréquents dans G. n'étaient pas relevés partout.

Il y avait donc à reprendre ce travail ; il ne pouvait être confié à de meilleures mains qu'à celles de M. S. qui, pendant ces dernières années [1], a publié sur les élégiaques et surtout sur Catulle des articles aussi pleins de goût que de sens.

Disons d'une manière générale que M. S. a complété et rectifié de la manière la plus heureuse l'édition antérieure. Les conjectures insoutenables de Baehrens ont disparu non seulement du texte, mais encore des notes. Les adversaires de Baehrens soutiendront non sans quelqu'apparence que si son nom est conservé en tête du livre, on n'y retrouve plus sa méthode, son esprit et ses fantaisies : ici ses griffes sont limées. Je crois pour ma part que Baehrens ne s'y serait pas prêté, et qu'il aurait

1. Tout récemment encore M. Schulze a donné des *Beitræge zur Erklærung der* [r]*œmischen Elegiker* qui ont reçu de toutes parts des éloges mérités.

volontiers décoché contre le présent livre un de ces articles dédaigneux ou violents dans lesquels il épanchait sa bile. Très certainement M. S. tomberait plutôt dans l'excès opposé à celui que Baehrens aurait dû craindre et n'a jamais craint hélas ! Le nouvel éditeur conserve la tradition dans des passages où elle n'est certainement pas défendable [1]. Mais à Baehrens comme à ses adversaires nous répondrions, en prenant pour l'ensemble la défense de M. Schulze, que la vérité vaut mieux que tout le reste et que puisqu'il avait plu à Baehrens de faire de cet élégant, de cet aimable admirateur de Callimaque, un poète souvent hirsute et un faux romantique, on pouvait bien une bonne fois supprimer ce déguisement et revenir au vrai Catulle.

M. S. reconnaît dans la préface qu'il « n'est personne aujourd'hui qui s'avise de regarder comme inutiles et de rejeter tous les autres mss. sauf ceux d'Oxford et de Saint-Germain ». C'est donc le système même de Baehrens ou du moins ce qu'il contenait de trop absolu et d'insoutenable qui est nettement abandonné. Comme M. S. est logique, il résulte de cette modification toute une suite de changements qui sautent aux yeux dès qu'on ouvre le livre. L'apparat n'est plus limité aux leçons de O ou G ; on y joint celles du Datanus et de huit autres mss. ou plus exactement un choix de ces leçons [2]. M. S. n'avait garde d'omettre dans son édition le ms. de Venise sur lequel il avait appelé le premier l'attention des savants et qui est remarquable surtout par ses doubles leçons [3]. Tels étaient bien les corrections, remaniements et compléments que nous pouvions souhaiter.

L'introduction est formée par un assez long historique du texte de Catulle. Les résultats sont donnés avec détails pour tout ce qui regarde l'époque de la découverte du ms. de Vérone. Au contraire, sur les travaux des deux derniers siècles l'éditeur passe vite. M. S. expose avec beaucoup de clarté la question du classement des mss. de Catulle et de leurs rapports : preuves que tous nos mss. dérivent du Veronensis; preuves que quatre d'entre eux pour le moins ont été copiés directement, O étant la meilleure copie, quoique cette copie contienne des fautes de diverses natures que G ou ς servent à corriger ; preuves que G ne peut être seul la source de ς ; mais que tous ces mss. d'âge plus récent descendent d'une troisième et même (à cause du mérite particulier des mss. de Datus et de Venise) de deux autres copies perdues du Veronensis.

---

1. Ainsi XXX, 4.

2. L'apparat contient en entier la collation du Thuaneus, des mss. de Saint-Germain et d'Oxford, enfin de celui de Venise ; seulement un choix de variantes pour les autres mss. De conjectures le moins qu'il est possible. Par contre, dans le texte, beaucoup de croix et de points.

3. L'article de M. Schulze a paru dans l'*Hermès* en 1888. Voir à la suite de mon commentaire, les *Epilegomena*, p. 828. Je me permets aussi de rappeler que le *Marcianus* a été reproduit en superbe héliogravure par les soins de M. Nigra ; voir la note insérée ici dans la chronique de la *Revue* du 14 août 1893.

Parmi les raisonnements de M. S. je relève celui-ci qui frappe par sa justesse. Il donne la liste des bonnes leçons de D et conclut ainsi : si ce ms. était seul à les avoir on pourrait supposer qu'elles ont été imaginées par un copiste ingénieux ; mais on en retrouve un grand nombre dans M et dans d'autres exemplaires. Il faut bien dès lors qu'elles sortent de la tradition et descendent d'un original perdu ou si l'on veut d'une copie du Veronensis autre que celle que nous avons.

Les doubles leçons qui sont en nombre inégal dans tous nos mss., mais en plus grand nombre dans M, placées à la marge, entre les lignes, parfois dans le texte, devaient, pour une bonne partie tout au moins, se trouver dans l'original de tous nos mss. Ce ne sont pas des conjectures, mais des transcriptions d'un copiste scrupuleux qui a noté les diverses manières dont pouvait se lire son original.

M. S. n'a reculé devant aucune des difficultés du sujet. Il a même tenté en comparant le Thuaneus aux copies du Veronensis de déterminer quelle était l'écriture, l'âge et la disposition de leur archétype commun [1].

L'impression est belle et correcte. Nous retrouvons ici plus près de nous, ce semble, le charmant poète avec ses qualités et ses défauts ; aussi avec les lacunes et les altérations de notre tradition. M. Schulze n'en a recouvert les vides d'aucun emplâtre. Pour mon compte, je lui sais gré de sa conscience scrupuleuse et de cette sincérité qu'il porte jusqu'à l'excès ; et cependant je devine que les résultats négatifs auxquels on se heurte si souvent ici, déplairont à plus d'un et qu'ils se plaindront d'être obligés à recourir à d'autres éditions pour connaître les palliatifs dont on s'est avisé jusqu'ici. Voilà dans beaucoup d'esprits un mal tout à fait incurable et dont il faut prendre son parti.

Émile Thomas.

---

261. — **Die Metapher bei Lucrez** von S. von Raumer. Erlangen, Th. Blaesings Univ. Buchhandlung, 1893, VI-129 pp. in-8. Prix : M. 1,50.

262. — Ad. Gregorius. **De M. Annaei Lucani Pharsaliae tropis**, pars I : De Metaphora, synecdoche, antonomasia. Lipsiae, G. Fock, 1893. 76 pp. in-8. Prix : M 1,50.

I. — La dissertation de M. de Raumer peut être proposée pour modèle aux auteurs d'étude de détail sur le style des écrivains latins. Il s'est, en effet, préoccupé autant de l'histoire de la langue que de l'usage particulier de Lucrèce. De pareilles recherches sont stériles si on ne se propose pas d'apporter des matériaux à la rhétorique historique du latin. La tâche était assez facile pour Lucrèce. Nous n'avons pas beaucoup de

1. A l'occasion d'un passage de la p. LXXI remarquons qu'il n'y a pas lieu de s'étonner que la citation de Catulle dans Quintilien fasse exception parmi les témoignages anciens et donne un texte moins bon que celui de nos mss. Tel est le caractère ordinaire et bien connu des citations de cet auteur.

textes antérieurs, surtout si l'on exclut des rapprochements les ouvrages en prose. Cette exclusion, qui paraît n'avoir pas soulevé même un scrupule chez M. de Raumer, est cependant difficile à justifier. La comparaison de l'usage d'un poète avec celui des prosateurs contemporains me semble être le seul moyen de savoir quelles métaphores sont vraiment poétiques et rares ; l'astérisque dont les marque M. de R. n'est pas toujours indiscutable, tel est le cas de *fons*, qui n'est pas employé moins de vingt-sept fois dans les œuvres philosophiques de Cicéron, et le plus souvent en parlant de choses abstraites (cf. surtout *Nat. Deor.*, I, 120 : « cuius (Democriti) *fontibus* Epicurus *hortulos* suos *irrigauit* »); de *effluere* (six fois dans la même collection); de *munire* (quatre fois seul et quatre fois avec un autre verbe). M. de R. a surtout comparé la langue de Lucrèce avec celle de ses devanciers, principalement avec celle de Plaute et de Térence. Mais ces deux auteurs écrivent dans un style qui est plus voisin de la prose que de la poésie ; les citations de Cicéron auraient dû être plus fréquentes, si l'on avait tenu à être conséquent dans la méthode suivie. De toute façon cette lacune ne s'explique pas ; telles quelles, les observations de M. de R. sont précieuses : c'est un premier travail qu'il est facile de compléter.

Le plan adopté est le plus simple ; les métaphores sont distribuées en quatre chapitres : expression concrète d'une idée concrète, expression concrète d'une idée abstraite, expression abstraite d'une idée abstraite, expression abstraite d'une idée concrète ; à l'intérieur de ces divisions, les faits sont groupés par ordre alphabétique. La littérature du sujet est connue de l'auteur et utilisée avec critique. Il a eu souvent recours aux *Epicurea* de M. Usener, et il a pu ainsi déterminer l'origine de certaines métaphores que Lucrèce a empruntées avec la doctrine. Enfin, un sentiment réel et très juste des beautés du poème anime et guide M. de Raumer. Sauf la lacune que j'ai signalée, la méthode est donc irréprochable.

II. — On ne pourrait pas en dire autant du travail de M. Gregorius. L'étendue même de ses recherches, qui comprennent trois figures de style, a dû le gêner et l'empêcher d'approfondir son sujet. Aussi n'a-t-il pu composer qu'un répertoire confus, hérissé de chiffres, subdivisé à l'extrême, où il est très difficile de trouver ce que l'on cherche. La vieille division adoptée dans le chapitre de la métaphore, fondée sur la distinction des êtres animés et des êtres inanimés, n'a pas peu contribué au désordre. M. G. s'est proposé d'étudier en quoi Lucain s'écartait de Virgile dans l'emploi des figures. Il a pris comme guide le dépouillement de Braumüller et l'a comparé avec ses fiches ; mais toute son exposition consiste dans des listes de passages et toute sa conclusion, en une double énumération : des métaphores de Lucain qu'on ne trouve pas dans Virgile (fort courte), et des métaphores de Virgile qu'on ne trouve pas dans Lucain. Quant à l'esprit même de la langue métaphorique chez

Virgile et chez Lucain, quant aux différences qui caractérisent les deux poètes, M. G. n'en parle presque pas. On ne soupçonne pas, à la lecture de cette brochure, le caractère oratoire du style de Lucain, ou du moins M. G. ne fait rien pour y attirer l'attention. On doit considérer le travail comme préparé, mais non exécuté. Il faudra, si on veut le faire, compléter les recherches par des comparaisons avec la langue des prosateurs. Ainsi M. G. (p. 12) cite I, 321 : « gladii cum triste minantes iudicium *insolita cinxere corona* » ; et il renvoie aux passages de Virgile où *corona* est pris dans ce sens. Mais la métaphore est une des plus fréquentes et le vers de Lucain est même imité de Cicéron, *pro Mil.*, 2 : « non enim *corona* consessus uester *cinctus est* ut *solebat* ». Ailleurs (pp. 14-15), que des mots techniques, comme *caput* (*fibrarum*, dans la langue de l'haruspicine), *os (fluuii)*, *cornua (lunae)* [1] aient été ou non employés par Virgile, ce hasard ne présente absolument aucun intérêt au point de vue de l'histoire de la métaphore. Enfin, si M. Gregorius s'était enquis davantage des travaux antérieurs, il eût pu être plus précis et plus complet. Je ne mentionne pas telle erreur, (I. 8 : « quis furor » traduit p. 26 par « cupiditatis uis » : le sens est plus précis et plus exact) ou telle omission (même page, II, 535 « rabies gallica ») que l'on doit toujours excuser dans une étude aussi complexe [2]. Dans l'ensemble, ce catalogue rendra quelques services aux lecteurs qui s'armeront de courage et de patience.

Paul LEJAY.

---

263. — St. GSELL. **Essai sur le règne de l'empereur Domitien.** Paris, 1893, in 8, 391 p., chez Thorin.

Le règne de l'empereur Domitien ne nous a guère été raconté que par des ennemis ; aussi la réputation du prince est-elle des plus mauvaises, aussi bien parmi les écrivains païens que parmi les écrivains chrétiens. Ceux des modernes qui ont suivi aveuglément ces auteurs — et comment ne point être tenté de les suivre, quand ils se nomment Pline ou Tacite? — ont fait du règne de Domitien une sombre peinture et porté sur le prince un jugement fort sévère. Peinture et jugement sont-ils absolument équitables? Ce sont des questions auxquelles M. Gsell vient de répondre dans un livre excellent, avec une érudition, un soin du détail et une sagesse de jugement que je me fais un plaisir de constater

1. Cf. Cic. *diu.*, II, 36 ; *Verr.* II, 12 ; Ac., fr. 6.

2. P. 5 et 6, les faits signalés, très intéressants, relèvent du caractère oratoire de la langue de Lucain. P. 6, l. 12 sqq., les faits cités sont des exemples du génitif explicatif. P. 18, l. 2 du bas, *furta fugae* est cité aussi, p. 28, l. 4, ce qui prouve l'imperfection de la classification adoptée. P. 27, *pignus* : cf. Wœlfflin, *Archiv.*, VII, 101. P. 28, *robur* ne désigne-t-il pas la matière? P. 56, *nurus*, cf. Verg. Æn. 2,501, etc. P. 61, *sonipes*, cf. *Archiv*, VII, 326. P. 66 et ailleurs sur les idées religieuses de Lucain, voir la dissertation de Millard. L'impression est très mauvaise.

ici. Ce travail fait honneur à l'École française de Rome dont l'auteur est un des membres les plus distingués.

M. G. n'a pas compris le sujet comme un de ses aînés, M. Lacour-Gayet, l'avait fait dans son *Antonin le Pieux* : ce n'est pas l'histoire d'une époque qu'il a voulu écrire, mais celle d'un empereur et d'un règne ; aussi bien avait-il à parler d'un prince dont le caractère est intéressant et d'un règne qui a son originalité. Je passerai brièvement sur toute l'histoire extérieure et administrative de l'empire à cette date : faits de détail, changements dans le gouvernement des provinces, embellissements de Rome, établissement de jeux, guerres, etc. Le véritable intérêt du règne de Domitien est plutôt dans l'histoire intérieure de Rome. L'auteur explique bien que le prince se trouva amené par la suite des événements comme aussi par la rectitude de son jugement, qui vit dès l'abord très nettement la situation, à vouloir fortifier le principat contre l'aristocratie. Auguste avait, somme toute, créé une situation fausse, en instituant deux pouvoirs égaux et rivaux, le sénat et l'empereur, et en donnant à chacun d'eux un degré d'autorité suffisant pour se gêner mutuellement, sinon pour s'annuler ; de ce compromis devaient sortir et sont sortis, en effet, des conflits qui ont marqué toute l'histoire du 1er siècle ; d'ailleurs, il n'y avait aucun remède à attendre du temps, qui ne pouvait qu'envenimer les querelles, au lieu de les adoucir. C'est ce que Domitien comprit et eut le mérite de vouloir corriger. Mais l'aristocratie, qui tenait à ses privilèges, ne pouvait se prêter à ce changement : elle résista comme c'était son intérêt et même son devoir ; elle n'hésita pas à entrer en lutte avec l'empereur. Celui-ci, de son côté, se défendit ; et comme il arrive toujours en pareil cas, le différend s'aggrava. On en vint aux mesures sévères, puis extrêmes : entouré de flatteurs, qui trouvaient leur profit aux sévérités et de délateurs qui avaient part à la curée, le prince devint cruel et sanguinaire ; il compromit une cause que l'histoire ne peut trouver que juste par des excès qu'elle doit condamner : il avait commencé par frapper des gens qui, à son point de vue, le méritaient ; il finit par frapper des innocents, prenant au tragique des attaques de doctrinaires ou des déclarations de philosophes et voyant des complots où il n'y en avait pas, par exemple, parmi les chrétiens. M. G. a heureusement caractérisé cette période du règne par le nom de « terreur ». Elle se termina, comme toutes les terreurs, par une catastrophe : l'aristocratie fit appel à l'assassinat pour se débarrasser de son ennemi ; elle voulait un prince qui sût concilier « le principat et la liberté », c'est-à-dire qui respectât ses prérogatives ; elle le trouva dans Nerva. C'est là ce qui, pour ceux qui ne s'arrêtent pas aux petits faits, rendra fort attachante la lecture du livre de M. Gsell ; pour les autres, ils trouveront discutées et très souvent résolues toutes les questions de chronologie ou de menue histoire qui peuvent se poser à propos du règne de Domitien. Un index détaillé permet de se retrouver au milieu des détails du livre et de s'en

servir, au besoin, comme d'un recueil de documents et de dissertations spéciales. Je signalerai l'appendice I, où sont discutées les sources de la vie de Domitien; j'aime moins l'appendice II (fastes consulaires et provinciaux) qui est écourté : évidemment, pour n'y donner que du nouveau, M.G. n'y parle ni des préfets du prétoire qu'il faut aller chercher à la page 66, ni de ceux de la ville qui sont à la page 64 et 65, ni de bien d'autres dont il est question un peu partout dans le livre. Il a laissé échapper l'occasion de nous donner là une prosopographie du règne qui aurait fait un ensemble et qui aurait eu son utilité.

Cette observation m'amène à en présenter deux autres à l'auteur. La plus importante porte sur le plan du livre qui m'étonne; ceux qui ne connaissent pas M. G. seront tentés de l'accuser de négligence. Il n'y a point d'introduction, et presque pas de conclusion; il eût été pourtant fort aisé d'entrer en matière avec plus d'art et d'insister plus longuement en terminant sur l'originalité du règne et ses conséquences pour l'histoire du régime impérial.

Il est vrai que le chapitre II qui est intitulé : *Caractère du gouvernement de Domitien* contient tout cela ; mais n'eût-il pas mieux valu l'y cueillir au moins partiellement pour le reporter ailleurs? le chapitre aurait gagné, ce me semble, à être ainsi allégé et même à être découpé en plusieurs parties, comme les suivants, d'ailleurs. Il ne me paraît pas, non plus, que les guerres de Domitien soient racontées à leur place, au milieu du livre, au chapitre VI ; j'aurais préféré voir la question traitée au début, afin d'en finir tout d'abord avec la politique extérieure du règne et avec les questions chronologiques qu'elle soulève.

Autre imperfection, celle-ci née de l'excès d'une qualité. M. G. a réuni tous les documents relatifs à Domitien avec une conscience parfaite; bien peu peut-être ont échappé à son filet; mais il en a recueilli qu'il eût mieux fait de ne pas retenir, parce qu'on ne peut les attribuer à Domitien qu'avec une réserve extrême. Tel est le cas des témoignages ou des inscriptions qui s'appliquent aux Flaviens en bloc, sans que l'on puisse distinguer quel est celui des trois qu'ils concernent. C'est à cet excès de zèle que nous devons une liste de toutes les colonies et de tous les municipes qui portent sur les inscriptions l'épithète *Flavia* ou *Flavium* et des cohortes auxiliaires ou des ailes de cavalerie auxquelles est donnée le même surnom. M. G. avoue du reste lui-même, pour les corps auxiliaires, que la création doit en remonter en majorité jusqu'à Vespasien. En ce cas, l'omission eût été plus rationnelle, ce me semble ; mais c'est un détail.

Pour les faits, on pourra ne point être en certains cas de l'avis de l'auteur [1], mais on devra reconnaître que toutes les questions sont abordées,

1. Je ferai grâce à M. Gsell de mes observations de détail. Je n'en consigne ici qu'une seule, la plus importante. — P. 179. Les changements de garnison qui sont attribués à la légion *I^re Adjutrix* sont inadmissibles. Le système de l'auteur est fondé sur cette idée que, du moment qu'une légion fait la guerre dans une province, elle y

discutées et, pour la plupart, heureusement résolues. M. Gsell est devenu, par sa situation, un de nos collaborateurs dans l'exploration archéologique de l'Algérie; il a déjà à son actif des découvertes importantes; son travail sur Domitien nous permet d'espérer beaucoup de lui, quand il entreprendra d'écrire un livre sur quelque grande question d'histoire ou d'archéologie, relative à l'Afrique romaine.

R. CAGNAT.

---

264. — **Ystoire de Li Normant par Aimé, évêque et moine au Mont-Cassin,** publiée avec une introduction et des notes par l'abbé O. DELARC. Rouen, ap. Lestringant, 1892. Prix : 12 fr.

Cette chronique publiée par Champollion en 1835 étant épuisée depuis longtemps, la Société des Antiquaires de Normandie a confié à M. l'abbé Delarc le soin d'en faire une nouvelle édition. Par ses études sur les *Normands en Italie*, sur *S. Grégoire VII et la réforme de l'Église au* XIe *siècle*, il était préparé mieux que personne à ce travail. Il a pu, en comparant les deux manuscrits français ou plutôt franco-italiens qui nous restent de cette chronique, améliorer le texte en maint endroit, et surtout il l'a éclairé de notes très instructives sur les noms de lieux et de personnes. De plus, en le soumettant à une critique rigoureuse, il a rectifié bon nombre d'erreurs d'Aimé ou plutôt celles de son traducteur, car le texte latin de l'*Yst. de li Normant,* sauf quelques fragments qui en ont été cités, est probablement perdu pour toujours. Ce qui est à louer sans réserve, c'est l'introduction dans laquelle M. l'abbé D. réduit à néant plusieurs affirmations et hypothèses du premier éditeur. Champollion attribuait l'*Yst. de li Normant* à un moine du Mont-Cassin qui s'appelait aussi Aimé, et qui devint évêque de Nusco. M. D. par des arguments irréfutables prouve que le moine Aimé, auteur de la chronique, et son homonyme l'évêque de Nusco sont deux personnages différents. Ensuite il démontre clairement que l'*Anonymi Historia Sicula,* publiée par Champollion à la suite de l'*Yst. de li Normant* sous le titre de *Chronique de Robert Guiscard*, comme étant l'œuvre d'Aimé, n'est

---

à son camp. Mais rien n'empêche, par exemple, qu'une légion soit en expédition sur le Danube tout en conservant comme point d'attache le camp qu'elle occupait antérieurement dans une autre province, et où elle avait laissé son dépôt. Ceci est surtout vrai pour le cas où la présence d'un corps à une expédition ne nous est connue (p. 179, note 5) que parce qu'un tribun militaire du corps a reçu des décorations à la suite de la guerre; il est évident que cette constatation n'implique pas la présence de toute la légion en dehors de son camp, ni surtout le changement de ce camp. Selon M. Gsell la *legio I Adjutrix* fut campée en 70 en Espagne, puis en Germanie Supérieure, puis de nouveau en Espagne en 88, puis sous Nerva, sur le Danube, puis vers 100 en Germanie Supérieure, puis de nouveau sur le Danube, sous Trajan. Il n'y a de prouvé et je dirai même d'admissible que l'établissement de la légion en Germanie peu après 70 et son passage de Germanie sur le Danube sous Trajan, postérieurement à l'année 100.

pas autre chose qu'un simple abrégé de *l'Historia Sicula* du moine bénédictin Geoffroy Malaterra qui vivait en plein XIIe siècle, c'est-à-dire plus de soixante ans après la mort d'Aimé que l'on place vers l'an 1093.

Le traducteur de l'*Yst. de li Normant* est resté inconnu. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il fit sa traduction vers la fin du XIIIe siècle ou au commencement du XIVe et la dédia au comte de Militrée qui, autant qu'on peut le conjecturer, était établi dans l'ancien royaume de Naples; mais on ne sait même pas où placer Militrée. Est-ce le nom d'un seigneur, d'une ville ou d'une terre? Autant de points qui ne seront peut-être jamais éclaircis. Le traducteur du comte de Militrée en prend à son aise avec le latin d'Aimé : tantôt il l'abrège, tantôt il ajoute des remarques pour rendre certains endroits plus intelligibles, ce que M. l'abbé Delarc a constaté en conférant le texte français avec certains passages du texte latin cités par des écrivains postérieurs, entre autres par Leo de Marsi, auteur de la *Chronicon casinense*, et par Paul Diacre, son continuateur. Cette nouvelle édition ayant été couronnée par l'Institut, il n'y a plus à en faire l'éloge.

A. DELBOULLE.

---

265. — TAMIZEY DE LARROQUE. **Le bien ducal de Jean Guilloche.** Bordeaux, imprim. Gounouilhou, 1893, in-8 de 48 p.

266. — JORGA (N.). **Thomas III, Marquis de Saluces.** Saint-Denis, impr. Bouillant, 1893. In-8 de VIII-221 p.

Ces deux publications se rapportent aux relations politiques et littéraires de la France et du Piémont au XVe siècle.

Dans la première, M. Tamizey de Larroque nous donne un poème du Bordelais Jean Guilloche, notaire et secrétaire de Philibert II duc de Savoie : Guilloche, déjà connu par la *Prophécie du roy Charles VIII* éditée par feu le marquis E. de la Grange, composa vers 1498 ce poème où l'on rencontre les puérils raffinements qui étaient alors en honneur, vers équivoqués, morceaux où tous les mots commencent par la même lettre, mais où ne manquent ni la facilité ni même quelquefois la grâce. Il ne faut pas d'ailleurs, dit judicieusement M. Tamizey de Larroque, être trop sévère pour un livre écrit par un malade sur son lit de douleur et dans lequel on relève d'intéressants détails sur Philibert II et son entourage. Le savant éditeur qui a fait copier le texte sur le manuscrit unique conservé à la Bibliothèque nationale de Turin, en a reproduit le curieux portrait de l'auteur et y a joint une introduction, une description du manuscrit et un glossaire. Son nom d'ailleurs suffit à répondre de la manière dont le travail est conduit.

— L'autre publication rendra également service, quoique l'on y expose avec aridité des faits bien menus et que la méthode n'y soit pas irréprochable. On y lira l'histoire du marquisat de Saluces avant Thomas III, puis le règne de ce dernier qui commence de fait en 1391 et s'achève en

1416. Le résultat le plus intéressant est de montrer une fois de plus combien les Valois, alors même qu'ils gouvernaient si follement la France, fixaient les regards de l'Europe et que de craintes, que d'espérances se rattachaient à eux : l'histoire de l'Italie est pleine à cette époque de l'attente qu'y excitait une expédition projetée par Charles VI cent ans avant la chevauchée de son arrière petit-fils. Cette influence de la France se marque aussi dans l'ordre littéraire : M. Jorga, qui donne aux p. 45-49 d'utiles détails sur la culture littéraire des petits princes du Piémont, met sous nos yeux une ample analyse et de nombreux extraits du *Chevalier errant* poème composé en français par Thomas III, non pas, paraît-il, dans un des séjours du prince à Paris, mais en 1395, pendant sa captivité à Turin : la langue d'oïl avait en effet remplacé depuis longtemps le provençal dans les châteaux du Piémont. Ce poème allégorique, chevaleresque, satirique, dont entre autres deux érudits italiens, MM. E. Gorra et Cam. Manfroni, s'étaient déjà occupés, n'est pas d'ailleurs fort original. Une table alphabétique des noms propres termine le volume.

Charles DEJOB.

---

267. — **Historia Eclesiastica y civil de la Nueva Granada escrita sobre documentos autenticos,** por Don José Manuel GROOT. Bogota, Casa editorial de M. Rivas y Cᵉ 1892. 2ᵉ Edicion aumentada. Tome III, 468 p. CVII et tome IV, 445 p. LXXVIII.

Les deux premiers volumes de l'histoire ecclésiastique et civile de la Nouvelle Grenade ont été précédemment annoncés et appréciés dans cette Revue. Du reste l'ouvrage entier avait déjà paru en 1869 en trois gros volumes. M. Groot a donné de son remarquable et consciencieux travail une seconde édition revue et augmentée. Les tomes I et II racontent les débuts de la colonie espagnole jadis connue sous le nom de vice-royauté de la Nouvelle Grenade. Le suivant prend le récit à partir de la révolution du 20 juillet par laquelle la Nouvelle Grenade s'affranchit de la tutelle de la métropole. L'auteur nous conduit à travers toutes les péripéties de la guerre de l'Indépendance dont le résultat fut le démembrement du vaste empire colonial fondé sous Ferdinand le Catholique et Charles Quint : nous assistons à la lutte héroïque soutenue par les « *patriotes* » contre les représentants de Ferdinand VII, à la répression sanglante mais inutile de l'insurrection par le général espagnol Morillo, et à l'intervention du « *Libérateur* » Simon Bolivar qui assure le triomphe définitif de la cause de la liberté. L'ouvrage se prolonge encore après la proclamation de la république Colombienne au congrès d'Angostura (17 décembre 1819), mais il s'arrête avant le morcellement de cette république en trois états distincts, Vénézuela, Equateur et Nouvelle Grenade (1831). Le récit que M. Groot nous présente de cette période glorieuse et tourmentée intéresse également par l'exposé des faits

politiques ou militaires, et par les nombreuses anecdotes dont les époques d'insurrection ou de terreur sont toujours très riches. L'auteur avait eu des précurseurs, notamment José Manuel Restrepo dont l'histoire de la Révolution Colombienne parut à Paris en 1827 et fut réimprimée à Besançon en 1858, et le colonel D. Joaquin Acosta qui a publié également à Paris en 1848 un précis de la découverte et de la colonisation de la Nouvelle Grenade. Mais, comme il nous l'explique lui-même, « il a disposé d'éléments plus complets que ceux qui l'avaient précédé dans sa tâche ardue ». Il a pu consulter les archives de la colonie dont l'accès avait été interdit aux écrivains contemporains des faits racontés. Les nombreuses pièces et documents authentiques qu'il a joints sous forme d'appendice à chaque volume témoignent de l'étendue et de la conscience de son labeur : aussi son livre sera-t-il consulté avec fruit par tous ceux qui voudront avoir une relation exacte et impartiale de la guerre de l'Indépendance de l'Amérique centrale.

G. Strehly.

---

268. — **Arany, poète national hongrois**, par Ed. Sayous (Extrait de la *Revue chrétienne*). Dôle, 1893. 15 pages.

Parmi les trois grands poètes dont la Hongrie moderne se glorifie, Voeroesmarty, Petoefi et Arany, un seul est entré jusqu'ici dans le Panthéon littéraire de l'Europe : Alexandre Petoefi. Pourtant son prédécesseur immédiat, Voeroesmarty, le créateur de la langue poétique, et son successeur Arany, le plus grand poète épique de son pays, mériteraient également cet honneur et ce dernier peut-être encore davantage. Mais l'étranger qui ne connaît pas la langue magyare est forcément injuste envers les poètes dont l'art essentiellement national lui échappe; il donne la palme au martyr de la liberté qui est tombé sur le champ de bataille et dont une réclame aussi ingénieuse que pieuse a pu faire le représentant par excellence de la poésie hongroise contemporaine. Une étude de St.-René Taillandier (*Revue des deux mondes*, 15 avril 1860), le livre de Ch.-L. Chassin *(Alexandre Petoefi)* paru la même année, la traduction de quelques-unes de ses poésies l'ont fait connaître en France.

Sur Arany, il n'y avait jusque-là que quelques pages tout à fait erronées et injustes de St.-René Taillandier (Ib. 1. sept. 1860 = *Bohême et Hongrie*, p. 353-360), où le grand vulgarisateur le met fort au-dessous du rimailleur de ballades Garay et lui reproche amèrement d'avoir écrit, au moment où la Révolution éclata, un poème sur « La prise de la forteresse de Murany » en oubliant que le sujet fut mis au concours par la « Société de Kisfaludy » et que d'autres poètes, entre autres Petoefi et Tompa, l'avaient également traité. M. Sayous est plus juste et mieux informé. Le cadre tracé à son étude ne lui a sans doute

pas permis d'accentuer encore davantage la grande supériorité de Arany sur tous les poètes hongrois, supériorité qui se manifeste dans le choix de ses sujets et dans la forme artistique de ses poèmes où nous trouvons l'alliance la plus heureuse de la poésie populaire et de l'expression poétique. Arany est plus magyar que Voeroesmarty, il est plus harmonieux, plus ciselé que Petoefi. L'étude de M. S. fait bien ressortir l'art inimitable de ses ballades qui peuvent hardiment être placées à côté de celles de Burns et de Goethe; mais il esquisse trop rapidement les deux poèmes épiques *Toldi* et *la Mort de Buda* qui pourtant sont ses titres de gloire. Peut-on encore écrire des épopées de nos jours? se demande M. Sayous après tant de critiques allemands et hongrois. Arany y a répondu. Chez les peuples où la vie nationale a creusé son lit depuis des siècles, ce serait difficile; mais dans un pays comme la Hongrie qui cherchait, au moment où Arany composa ses poèmes, à ressaisir son indépendance perdue, qui n'avait pas encore sa constitution, l'évocation des légendes nationales sous forme épique était possible. Et le succès que ces poèmes remportaient prouve la vérité de ce jugement, confirmé, nous sommes heureux de le constater, par une communication obligeante de Taine. *La Trilogie de Toldi* est l'Odyssée, *la Mort de Buda* l'Iliade de la Hongrie. Cette dernière épopée, dont le héros est Attila, est certainement l'œuvre la plus achevée que les temps modernes ont tirée du cycle des Huns. La traduction allemande de M. Albert Sturm peut convaincre ceux qui ne comprennent pas le hongrois [1].

J. Kont.

---

269. — Hermann Baumgarten. **Historische und politische Aufsætze und Reden,** mit einer biographischen Einleitung v. E. Marcks. — Strasbourg, Truebner, 1894, in-8, cxli-528 p.

Était-il vraiment utile de publier de nouveau ces discours de cérémonie et ces pamphlets patriotiques de Baumgarten? Le seul morceau inédit : « Lessing était-il un zélé patriote? » écrit en 1867, n'est, le titre l'indique assez, qu'une petite discussion sentimentale; trois morceaux seulement ont un caractère scientifique (les études sur Jovellanos, sur Herder et Georges Müller, sur l'état des archives en France et en Allemagne) et ils avaient paru dans des revues facilement accessibles. Tout le reste n'est que discours ou traités d'édification patriotique.

C'est un sentiment respectable qui a poussé les éditeurs à élever à la mémoire de Baumgarten ce monument fait de celles de ses œuvres où ils ont cru trouver « une valeur propre durable » et « une vivacité [2] caractéristique. » Mais n'ont-ils pas rendu un mauvais service à la

---

1. P. 4. La Société littéraire qui porte le nom de Kisfaludy ne fut pas fondée par Charles Kisfaludy (mort en 1830), mais par des amis du poète en 1836.
2. Lebendigkeit.

mémoire de leur mort en le montrant au public sous cet aspect ? Ceux qui ne connaissaient de Baumgarten que ses deux grandes œuvres, l'histoire contemporaine d'Espagne et la Vie de Charles-Quint pouvaient se le représenter comme un historien d'esprit scientifique. La lecture de ce recueil donne au contraire l'impression d'un esprit honnêtement borné, dominé par tous les préjugés traditionnels, bourgeois, universitaires ou allemands, incapable de comprendre aucun des sentiments d'une société démocratique. Je ne parle pas ici des préférences personnelles de Baumgarten pour une monarchie aristocratique légèrement constitutionnelle, de son admiration pour la Prusse (sincère depuis les victoires de la Prusse), ni de sa haine pour la France ; c'est là affaire de goût ; ce que je remarque, c'est l'inintelligence de toutes les formes de société différentes de son idéal, et un ton de prédication patriotique et bourgeoise qui marque l'absence des qualités indispensables à un historien, la largeur d'esprit et le sang-froid.

Tout l'intérêt de cette publication est dans la biographie détaillée qu'un disciple pieux, E. Marcks, a mise en tête. Outre quelques renseignements sur le parti libéral de 1848 et sur la vie de l'Université de Strasbourg, elle donne comme une idée très vivante d'un personnage qu'on peut regarder comme un type représentatif de toute une génération d'universitaires, les semi-libéraux partisans de la Prusse. — Elle est suivie d'une bibliographie chronologique de tous les écrits de Baumgarten.

Ch. SEIGNOBOS.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Ch. JORET a prononcé le 10 avril, à l'Académie d'Aix, l'éloge de *J. de Séranon*, et il vient de publier cet éloge à l'imprimerie aixoise Remondet-Aubin (in-8°, 31 p.). On le lit avec intérêt, car Séranon a été non seulement un grand avocat, mais un archéologue et un historien de mérite. Il a décrit la Durance, ses affluents et ses vallées ; il a étudié l'histoire du canton de la Vallouise pendant la Révolution ; il a fait un volume sur la Hongrie (1865) et un autre sur la Campanie, Pompéi et Herculanum (1877). En 1840, il écrivait, d'après Grégoire de Tours, un travail sur Mummol et l'Académie d'Aix lui donna deux fois la médaille d'or, une fois pour l'Histoire des villes consulaires et des républiques de Provence au moyen âge, une autre fois pour l'Éloge de Peiresc. Ajoutons encore que Séranon a retracé la vie des deux Richery, de l'archevêque d'Aix et de l'amiral qui fut un instant désigné pour commander l'escadre destinée à conduire l'armée française en Égypte. On félicitera M. Joret d'avoir fait revivre en quelques pages, grâce à des détails bien choisis et à d'heureuses citations, les traits de cette noble figure et les principaux incidents de cette vie aussi laborieuse qu'honorable.

— La Société Asiatique de Paris vient d'adopter un projet qui sera favorablement accueilli du public savant. Elle a décidé que le curieux traité arabe de Maçoudi connu sous le nom de *Kitâb-al-tenbîh* (le livre de l'avertissement) dont le texte a été publié à Leide, de main de maître, par M. J. de Goeje, serait traduit en français avec les

notes et éclaircissements nécessaires pour en généraliser la lecture. Cet ouvrage fait suite à la grande encyclopédie arabe « *Les Prairies d'or* » publiée, il y a vingt ans, par M. Barbier de Meynard aux frais de la Société, et complète les renseignements si précieux pour l'histoire et la géographie du moyen âge qu'on trouve à profusion dans les écrits de Maçoudi. La traduction de ce document important est confiée à M. le baron C. de Vaux qui a déjà donné les preuves d'une connaissance approfondie de la littérature scientifique des Arabes.

— Dans la même séance la Société a accordé une subvention importante à M. Chavannes, professeur au Collège de France, qui va entreprendre la publication de la vaste compilation historique de SSe-ma-t'sien. On voit que la Société Asiatique qui existe depuis plus de soixante ans, reste fidèle au culte désintéressé de l'érudition et qu'elle continue dignement les traditions de ses anciens maîtres, S. de Sacy, Abel Rémusat et Eugène Burnouf.

— Nous recevons de Mlle Buvignier Cloüet trois plaquettes intéressantes : 1° une *note sur Verdun* (extrait de l'Annuaire pour 1894. Nancy, Crépin-Leblond. 1893. In-8°, 8 p.) ; l'auteur y a résumé de nombreux détails sur l'histoire du commerce verdunois ; 2° une *Notice bibliographique des dissertations relatives au castrum Vabrense* (Verdun, Impr. Réné-Lallemant. In-8°, 14 p.) ; on y trouve les opinions qui se sont partagées, àpropos de ce castrum, sur neuf points différents, et l'auteur établit avec précision quels sont les partisans de chacune des solutions proposées ; remarquons seulement que Roussel et Longnon sont pour la côte des Heurts, que l'abbé Cloüet et Pfister tiennent pour Châtillon-en-Woëvre; — 3° *A propos d'un livre d'Heures de la collection Spitzer, notice sur Catherine de Choiseul et Ursule de Saint-Astier* (Nancy, Crépin-Leblond : In-8° 45 p.) ; dans cette étude sur un livre d'Heures, revit un attachant épisode de l'histoire du monastère de Saint-Maur de Verdun et de ses deux réformatrices ; la querelle allumée par Mme de Lenoncourt est racontée d'une façon piquante.

— *Écrivains d'aujourd'hui* tel est le titre d'un volume nouveau de M. René Doumic (Paris, Perrin. In-8°, 317 p.). On y trouve les études suivantes : *Paul Bourget; Guy de Maupassant ; Pierre Loti ; Jules Lemaitre ; Ferdinand Brunetière ; Emile Faguet; Ernest Lavisse ; Notes sur les prédicateurs.*

— Le volume intitulé *Valenciennes* que M. A. Chuquet fait paraître à la librairie Cerf (In-8°, 369 p.) contient les chapitres suivants : I. *Dampierre ;* II. *Le congrès d'Anvers ;* III. *Raismes ;* IV. *Famars ;* V. *Furnes ;* VI. *Le camp de César ;* VII. *Custine et Bouchotte ;* VIII. *La Marlière ;* IX. *Valenciennes et Condé.*

— ALLEMAGNE. M. Hugo Magnus vient de continuer dans le fascicule 3 *des Jahrbücher für clas. philol.* l'étude sur les mss. des Métamorphoses d'Ovide dont nous avions signalé le commencement (*Revue* du 26 juin 1893, p. 507). Remettant à un autre travail la détermination de la valeur et de la place du *Neapolitanus*, et ses rapports avec le *Marcianus*, M. M. s'attache ici à montrer que le texte de première main de ce manuscrit était très souvent celui du *Marcianus* et que ces deux manuscrits peuvent se rattacher à un ancêtre commun (O). La récension ainsi reconstituée est celle d'un manuscrit beaucoup plus ancien que nos exemplaires et ne se prête plus aux mêmes incertitudes. Elle doit être désormais regardée comme la base véritable du texte, en attendant qu'on puisse la contrôler par une récension du même âge et de même valeur qui nous servirait à reconstituer l'archétype général.

— M. Zingerle dont nous avons plus d'une fois signalé les Tite-Live, publie dans la collection Freytag la fin de la quatrième décade (xxxix-xl). Cette suite sera d'autant

mieux accueillie qu'on n'avait pas pour ces deux derniers livres d'édition critique qui fournit une base suffisante. Le *Bambergensis* manquant ici, ce qu'il faut avant tout, c'est reconstituer la recension du *Spirensis;* M. Z. croit pouvoir y parvenir en relevant l'accord de trois manuscrits *(Lov. 2; Harl.; Mead. I)*. Pour l'examen des divers passages et la défense de la méthode que suit M. Z. rappelons qu'il faut se reporter aux deux articles qu'il a insérés dans les Mémoires de l'Académie de Vienne en 1892 et 1894.

— L'ouvrage de M. Anton Schœnbach *Ueber Lesen und Bildung* (Graz, Leuschner et Lubensky, 1894. In-8°, xii et 257 p.) est arrivé à sa quatrième édition. L'auteur a augmenté et amélioré cette édition. Il a développé davantage dans le quatrième chapitre ses courtes réflexions sur Gottfried Keller, Fr. Spielhagen, Théodore Fontane et les trois Autrichiens Anzengruber, Ferdinand de Saar et Marie d'Ebner-Eschenbach. Le cinquième chapitre renferme de nouvelles remarques sur le réalisme et le développement de la poésie allemande que l'auteur ne considère plus, dit-il, avec autant d'espoir qu'autrefois. Le sixième chapitre ou essai n'existait pas dans les précédentes éditions; il est consacré à Ibsen (p. 185-234). La liste des livres à lire n'a été que très peu accrue.

BELGIQUE. — Notre collaborateur Paul Thomas, professeur à l'Université de Gand, vient de publier dans les Bulletins de l'académie royale de Belgique (xxvii, 1, 1894) des Remarques sur quelques passages de l'Eunuque de Térence et de la *Consolatio ad Marciam* de Sénèque (20 p.) Rectification de la ponctuation; éclaircissement du sens; défense d'anciennes leçons; quelques conjectures nouvelles, très prudentes, souvent très simples et très heureuses : bref bonne contribution à l'étude des deux auteurs.

BOHÊME. — L'édition de la vie de Sainte Catherine d'Alexandrie que préparait depuis longtemps M. J.-M. Jarnik, vient de paraître dans les *Mémoires* de l'Académie bohême des sciences de Prague (dont elle forme le tome III) : elle comble toutes les espérances qu'avait pu faire naître le nom de l'éditeur. Non seulement le texte est publié avec l'*acribie* la plus méticuleuse, mais il est soumis à une analyse philologique d'une irréprochable rigueur. Après avoir décrit les manuscrits qui servent de base à sa publication (I-IX), M. J. étudie le rapport de la *Vie* latine qu'il suppose avoir été utilisée par sœur Clémence avec la version de celle-ci (X-LI); il imprime ensuite, en les faisant précéder de cet original et en les corrigeant quand il y a lieu, les deux textes qui nous restent de la version, l'un anglo-normand (d'après le célèbre ms. Ashburnham 112, récemment rentré à la Bibliothèque Nationale), l'autre picard (d'après le ms. B. N. 23112) (1-80). Vient ensuite une comparaison détaillée de ces deux textes où sont passées en revue les diverses parties du discours, et où la déclinaison et la conjugaison sont traitées avec un soin particulier (81-138), puis une phonétique (139-212), et enfin une métrique (211-257) divisée elle-même en trois parties : numération des syllabes, hiatus, rime. Le travail est complété par un glossaire (258-320) où, après l'indication de l'étymologie, sont notées les variantes graphiques que présentent les deux textes (ce qui eût pu, semble-t-il, permettre d'alléger la première partie de l'étude); la nouveauté de ce glossaire consiste en ce qu'on y trouve tous les éléments d'une syntaxe, la fonction des mots dans la phrase y étant relevée avec le plus grand soin. Après quelques pages d'*Additions* et de *Remarques (*321-335) vient une liste des vers, avec renvoi aux diverses parties du travail (346-49) dont le but est de permettre au lecteur de retrouver sans perte de temps les divers passages où il en a traité. Ce volume, véritable monument de patience et de science, ne nous inspire qu'un regret : c'est que l'auteur, en le rédi-

geant en tchèque, l'ait rendu difficilement utilisable à la grande majorité des romanistes.

DANEMARK. — Le 23 mars dernier, le monde lettré de Copenhague fêtait le 25e anniversaire du doctorat de M. V. Thomsen, professeur à l'Université et auteur de travaux linguistiques d'une rare originalité sur les langues nordiques, lettiques et finnoises : l'*Illustreret Eidende* publiait une biographie du savant professeur, et ses élèves lui offraient une *Festskrift* due à leur collaboration. Ce beau volume de 368 pages, édité avec luxe, comprend vingt études, qui se disséminent à peu près sur tout l'ensemble du domaine philologique, savoir : Jespersen, *les formations étymologiques par apocope ou aphérèse, spécialement en danois et en anglais* (il s'agit des types anglais *pea* = *peas* = lat. *pisum*, où l'*s* a été pris pour un indice de pluriel et apocopé en conséquence, *adder* = *nadder* = allem. *natter*, ou l'*n* a été pris pour la finale de l'article indéfini, *a nadder* devenu *an adder*, et nombre d'autres similaires et bien connus) ; Nyrop, *un chapitre de la vie des mots* (la catachrèse, avec un nombre considérable d'applications, surtout récentes, tirées de diverses langues et littératures européennes, et un ensemble de remarques dignes, en effet, de servir d'appendice au livre d'A. Darmesteter); Hude, *observations sur Thucydide* (varia) ; Œstrup, *observations topographiques sur les chapitres II et IV du livre Ier de l'Anabase* ; Heiberg, *contribution à la biographie de Georges Valla* (extr. du Cod. Vat. lat. 3537); Gigas, *la première ébauche d'un ouvrage célèbre* (un manuscrit de Bayle, continuant une liste des erreurs par lui relevées dans le Dictionnaire de Moréri, conservé à la Bibliothèque Royale) ; Lange, *le testament d'un supérieur de couvent de Thèbe* (papyrus égyptien) ; Olrik, *quelques noms propres de l'ancienne poésie norroise* (rapports avec Russes, Lettres et Finnois) ; Andersen (D.), *la voyelle de réduplication du parfait dans la langue primitive indo-européenne* (il est difficile de croire que l'augment et le redoublement aient eu rien de commun à l'origine) ; Kinch, *les colonies grecques dans la Chalcidique* (ve siècle) ; Jœrgensen, *remarques sur l'emploi du présent en latin* ; Besthorn, *Aristote et les grammairiens arabes* (le περὶ ἑρμηνείας) ; Drachmann, *crime et châtiment dans Eschyle*; Jœnsson, *le traitement des mots d'emprunt dans la vieille poésie norroise*; Setælæ, *traces d'une nasale gutturale en préfinnois* ; Pedersen, *contribution à l'histoire de la langue albanaise*; Andersen, *étude de sémantique danoise* (encore un chapitre de la vie des mots) ; Thorsen, *transitions insensibles et transitions brusques dans le changement linguistique* ; Sœrensen, *la question des Adityas* (étude de mythologie comparée, avec interprétation et discussion de l'hymne R. V. X. 124) ; Trier, *l'origine du mot* (allemand et danois) « *Laban* » (signifiant « dadais, escogriffe, grand paresseux », ce serait le « Balan » de nos chansons de geste, transporté par le conte populaire, puis confondu avec le Laban biblique). Ainsi se clôt ce livre sérieux sur une note humoristique. — Nous sommes heureux d'adresser à cette occasion notre sympathique hommage au noble pays qui maintient si fièrement ses traditions nationales et scientifiques.

ITALIE. — M. V. Crescini, professeur à l'Université de Padoue, vient de publier chez Drucker (Padoue et Vérone), un *Manualetto provenzale* de format commode et de prix modique (5 francs) destiné à faire suite aux deux excellents manuels néo-latins (espagnol et portugais), de MM. Monaci et d'Ovidio. Ce volume, écrit pour des débutants, comprend naturellement trois parties : dans la première, qui sera particulièrement bien accueillie, M. Crescini résume en 150 pages les plus importants travaux sur la phonétique et la morphologie provençale : la tentative était toute nouvelle et présentait plus de difficultés qu'il ne semble au premier abord. Viennent ensuite les textes (au nombre de quarante-neuf) : M. Crescini, écrivant surtout pour ses compa-

triotes, a tenu à y faire entrer les pièces qui attestent le mieux les rapports étroits qui unirent au moyen âge la Provence et l'Italie : mais ce point de vue est ici poursuivi beaucoup moins systématiquement que dans le récent recueil de M. Monaci; le but de l'auteur est surtout de donner une idée complète de la poésie provençale des XII^e et XIII^e siècles, et les textes, malheureusement peu nombreux, sont si habilement choisis qu'on peut dire que le but est atteint. Ils sont établis d'après les principaux manuscrits, mais pour économiser la place, on a communiqué seulement les variantes les plus intéressantes. Le volume se termine par un glossaire, où sont relevées toutes les formes verbales, avec renvois aux textes.

PAYS-BAS. — Il a paru récemment à La Haye, chez Nijhoff, un gros volume de plus de cinq cents pages sur le général Daendels. L'auteur du livre, M. I. MENDELS, s'est acquitté de sa tâche avec le plus grand soin, et il a fouillé, non seulement dans les archives du royaume, ainsi que dans celles de Arnhem, mais dans les archives nationales de Paris et celles de notre Ministère des Affaires étrangères. Il divise son livre en huit chapitres. On voit d'abord Herman-Willem Daendels prendre part à la révolution de Hollande, puis se réfugier en France, entrer en 1792 dans la légion franche étrangère et se signaler sous les ordres de Dumouriez en Belgique et durant la courte et glorieuse expédition sur Dordrecht. Notre auteur ignore le rôle remarquable que Daendels joua dans les derniers mois de 1793 et notamment à la journée du 15 septembre à Menin où Daendels couvrit la retraite et, désarçonné, se cramponna à la queue d'un cheval qui passait et se laissa traîner ainsi jusqu'au pont de la Lys. Mais il raconte avec détail la part que son héros a prise aux batailles et combats de l'année 1794. Il abonde surtout en renseignements lorsqu'il traite des événements de Hollande et retrace l'intervention de Deandels dans les affaires de la République batave, notamment lors du coup d'État du 28 janvier 1798 — ce 18 fructidor hollandais —, puis son opposition fougueuse et emportée, ses éclats de colère contre Ducange et Delacroix, son voyage à Paris, son retour et le nouveau coup d'État du 12 juin 1798 qu'il entreprend avec la protection de Joubert, les qualités dont il fait preuve en 1799, lorsque les Anglo-Russes font leur descente en Hollande. Un dernier chapitre est consacré à Daendels sous le règne de Louis Bonaparte. L'ouvrage, peut-être trop favorable au personnage qui fut un homme de guerre et un administrateur de grand mérite, mais qui n'eut pas sûrement la loyauté chevaleresque que lui prête son biographe, se termine par un appendice aussi important que copieux. On trouvera dans cet appendice une foule de documents tirés des archives et relatifs à la carrière révolutionnaire de Daendels, des lettres des représentants du peuple, de Delacroix, de Champigny-Aubin, de Joubert, de Lombard de Langres, de Talleyrand, de Schimmelpenninck, de Brune, le *Copieboek* de Daendels du 23 août au 28 octobre 1799, la correspondance du roi Louis avec le général, l'adhésion de Daendels au roi Guillaume (il écrit le 4 décembre 1813 que les malheurs de la patrie doivent réunir tous les Hollandais et qu'il faut n'avoir plus qu'un sentiment, celui de secouer le joug des Français et de replacer sur le trône les Orange-Nassau).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 mai 1894.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, écrit que l'on vient d'inaugurer à Rome un nouveau musée municipal, dans le nouveau jardin botanique, près de la basilique de Saint-Grégoire. L'installation en est due à M. Rodolfo Lanciani. Un

jardin aménagé autour des bâtiments contient les sarcophages, tombeaux, statues. La première salle renferme tout ce qui se rapporte à l'art du constructeur, du marbrier, du forgeron, du modeleur, du peintre décorateur. Deux autres salles sont destinées aux monuments funéraires antérieurs à Servius Tullius, tombeaux archaïques de l'Esquilin et du Quirinal. Puis viennent les sculptures du temps de la République et celles de l'époque impériale, etc. C'est le septième musée formé à Rome depuis 1875. — Le municipe de Terracine a remis au jour, sur le sommet du mont Sant' Angelo, le temple de Jupiter Anxur. Les ruines de douze grandes arcades que l'on connaissait sous le nom de palais de Théodoric n'étaient que les substructions de ce vaste temple. Colonnes, chapiteaux, architrave peuvent être, paraît-il, restitués avec certitude. Une série d'ex-voto en plomb a été trouvée au cours des travaux.

La commission des écoles d'Athènes et de Rome désigne M. Jules Toutain, ancien membre de l'Ecole française de Rome, pour la médaille d'or annuelle de la Société centrale des architectes français.

M. Oppert communique un mémoire sur des inscriptions en caractères cunéiformes trouvées en Arménie et rédigées dans une langue inconnue. A l'occasion de quelques fragments signalés par M. de Mély, M. Oppert donne une courte histoire de l'interprétation de ces textes et prouve l'impossibilité de certaines traductions proposées. La vérité est que l'idiome employé dans ces inscriptions est absolument inconnu. — Cette lecture est suivie de quelques observations de M. Ménant.

M. de Maulde lit un mémoire sur Jean d'Auton. La chronique de Jean d'Auton est fort importante, parce qu'elle est l'œuvre d'un historiographe officiel, parfaitement renseigné, en outre, elle concerne une époque peu connue et qui ne nous a pas laissé de mémoires. Il est donc intéressant d'en déterminer la valeur, mais c'est une tâche difficile ; seul, M. Paul Lacroix a essayé de résoudre ce problème, et il n'y a pas complètement réussi. M. de Maulde établit que Jean d'Auton s'appelait *Auton*, et non *Anton*; qu'il était Saintongeois et non Dauphinois, religieux bénédictin et non augustin ; qu'il naquit vers 1467 et ne fit pas parler de lui avant 1499, année où il arriva à la cour sous les auspices d'Anne de Bretagne. Sa chronique devint ensuite officielle, et lui-même fut nommé chapelain du roi. Dégoûté par les critiques adressées à son œuvre, tombé en défaveur près de la reine, il cessa d'écrire en 1508, quoi qu'en dise Paul Lacroix, et ne s'occupa plus que de poésie. Destitué par François Ier, il rentra dans son couvent en 1518 et y mourut en 1528.

M. Alexandre Bertrand lit, au nom de M. Th. Reinach, un mémoire sur un orfèvre célèbre de l'antiquité, mentionné par Pline sous le nom d'Acragas. M. Reinach montre que cet artiste n'a jamais existé et que les œuvres d'art qui ont fait croire à son existence sont des coupes en argent ciselé dans le fond desquelles était encastrée une médaille d'Agrigente : les plus belles de ces médailles portent, en effet, pour toute légende le nom ΑΚΡΑΓΑΣ, c'est-à-dire Agrigente. Il existe aussi des coupes analogues ornées de médailles de Syracuse.

M. Specht lit une note sur les manuscrits de Stanislas Julien. Ce savant avait légué ses papiers à son élève de prédilection, M. le marquis d'Hervey de Saint-Denis qui lui a succédé au Collège de France. Une notable partie de ces papiers sont passés dans les mains de M. Specht qui les offre à l'Académie, ainsi qu'un ouvrage chinois très rare, concernant l'histoire de l'écriture dans l'extrême Orient, le *Chou-ese-Rouei-gao* : ce volume provient également de Stanislas Julien. M. Specht fait ressortir l'importance des travaux inédits de ce savant et signale particulièrement la traduction de la chronique bouddhique *Fô-tsou-song-Ri*.

Séance du 25 mai 1894.

M. le Président de la Société centrale des architectes français écrit que cette Société a décerné sa médaille d'or annuelle à M. Jules Toutain, désigné par l'Académie dans sa dernière séance.

M. Paul Meyer, président, annonce la mort du plus ancien correspondant étranger de l'Académie, M. Brian-Houghton Hodgson.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Oppert communique une nouvelle note sur les inscriptions arméniaques trouvées dans l'Arménie russe et critique la traduction qui en a été donnée par M. Nikolski.

M. Henri Omont termine la lecture du mémoire de M. Félix Robiou sur l'esprit religieux en Grèce au siècle d'Alexandre.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 11 juin — 1894

270. — **Chrestomatia Qorani arabica,** auctore A. Nallino. Lipsiæ, 1863. In-8.

271. — **Arabisch-Deutsches Handwœrterbuch zum Koran,** etc., von Dr F. Dieterici, 2e édition, Leipzig, 1894, in-8, iv et 183 p.

I. — Le Koran est la clef de voûte des études musulmanes et de l'arabe classique en particulier ; mais c'est une lecture qu'il ne faut aborder qu'en son temps et après bon nombre d'exercices préparatoires. Trois ou quatre années, à mon avis, ne sont pas de trop avant d'ouvrir le livre sacré, le commentaire de Beidhawi à la main, et à la condition d'être au courant de la technologie et des subtilités grammaticales des exégètes arabes. Un jeune orientaliste italien, M. Nallino, a eu l'excellente idée d'aplanir la route en rédigeant une petite anthologie coranique qu'il a entourée de tous les secours nécessaires pour en faciliter l'usage. Comme il n'avait pas à se préoccuper d'une gradation dans le choix des morceaux, puisqu'il ne s'agit ici que d'un seul et même texte, l'auteur a adopté pour le classement des chapitres (sourates) l'ordre chronologique proposé par un savant des plus compétents, M. Nöldeke.

Un vocabulaire spécial et des notes courtes, mais substantielles, accompagnent le texte et ne laissent dans l'ombre aucune de ses difficultés. En outre, des renvois aux meilleurs travaux sur la matière, comme l'*Histoire du Koran* de Nöldeke, *La vie et la doctrine de Mahomet*, par Springer, les ouvrages de Krehl et d'Aug. Müller, fournissent au lecteur les moyens de pousser plus avant et de connaître le dernier mot de la science sur toutes les questions historiques et philologiques qui se rattachent aux origines et à l'interprétation du Koran. Si brèves que soient les annotations ajoutées au vocabulaire, elles révèlent une con-

naissance exacte des principales langues sémitiques et ravivent la curiosité en inspirant le goût de lectures plus étendues. En un mot, il y a plus d'érudition et de sage méthode dans ce mince volume que dans maint gros ouvrage qui se dresse formidable au seuil des études musulmanes. L'impression du texte arabe manque d'élégance, mais elle est d'une clarté parfaite et d'une correction presque irréprochable ; c'est à peine si quelques accents ou signes vocaliques ont échappé à l'attention du correcteur. Tous nos encouragements à M. Nallino qui, sous la forme modeste d'un manuel élémentaire, a doté l'enseignement oriental d'un document destiné à en développer la culture et dont on ne saurait trop recommander la propagation dans nos écoles spéciales.

II. — C'est à une préoccupation du même ordre, mais peut-être plus étendue, que nous devons le Dictionnaire usuel dont M. Dieterici vient de publier une seconde édition plus riche en exemples et en citations. On connait les belles recherches de cet érudit sur l'école rationaliste qui, au x^e^ siècle de notre ère, essaya de concilier l'orthodoxie musulmane avec les théories philosophiques des néo-platoniciens et la doctrine de l'émanation du Plotin. C'est à M. D. qu'appartient l'honneur d'avoir tiré de l'oubli, réuni et fait connaître la curieuse collection des traités arabes des *frères de la pureté*; tel était le nom de cette société de libres penseurs isolés dans l'islam et qui ne purent y vivre que d'une vie éphémère, mais qui nous ont laissé le souvenir d'une des manifestations les plus frappantes de l'esprit philosophique chez les Sémites. Grâce aux travaux de M. D. nous comprenons aujourd'hui l'influence que leur doctrine, par l'intermédiaire de l'Espagne, exerça sur la scolastique de l'Occident. Leurs traités, logique, psychologie, philosophie naturelle, discussions entre les hommes et les animaux devant le roi des Génies, forment un recueil de textes d'un haut intérêt qui ont absorbé en quelque sorte la vie de leur savant éditeur. Il en avait déjà recueilli et appliqué les termes techniques dans un vocabulaire qui était le complément nécessaire des textes difficiles dont il avait si heureusement achevé la publication. Nous les retrouvons réunis ici à ce qu'on peut appeler la langue du Coran. Au premier abord on ne saisit pas bien le lien qui unit ces deux catégories de texte; on ne voit pas d'abord le rapport qui peut exister entre la poésie vive, abrupte du Koran, et la dialectique froide, paisible, mesurée des rationalistes de Bagdad et de Basrah. Cependant ce rapport est réel, il se révèle dans le travail lexicographique dont M. Dieterici nous donne une nouvelle édition améliorée. Les nuances variées des mots et leur acception allégorique et abstraite sont fort clairement expliquées dans cette brochure d'apparence modeste, mais qui est la synthèse de sérieuses et persévérantes recherches. C'est une obligation de plus que nous avons à l'un des plus anciens et des plus doctes représentants de l'érudition orientale.

B. M.

272.— E.-A. Wallis Budge. **The Mummy, Chapters on Egyptian Funeral Archæology,** with 88 Illustrations, Cambridge, At the University Press, 1893. In-8, xvi-404 p.

L'ouvrage de M. Budge devrait s'intituler *Chapitres sur l'antiquité égyptienne.* Il contient, en effet, à côté d'une partie assez considérable qui traite des funérailles et des tombeaux, une autre partie plus considérable peut-être où l'on trouve une classification des rois d'Égypte avec une histoire sommaire de leurs dynasties, une liste des mots hiéroglyphiques les plus usités, un récit des vicissitudes qui accompagnèrent le déchiffrement des hiéroglyphes avec un examen des titres relatifs de Thomas Young et de Champollion au mérite de la découverte, une sorte de mythologie égyptienne, des appréciations sur la sculpture des anciennes époques. Tout cela ne se rattache au sujet indiqué dans le titre que par des liens très faibles. Évidemment, M. Budge a voulu donner une manière de manuel d'archéologie où le grand public trouverait tous les renseignements indispensables pour visiter en le comprenant un musée égyptien ou un hypogée de Thèbes. Le livre n'est pas fort bien composé et les proportions des divers chapitres ne sont pas toujours en rapport avec l'importance réelle des matières dont il y est question : il sera pourtant utile aux personnes qui, n'étant point au courant de nos études, désireront néanmoins savoir le point où nous en sommes parvenus, et connaître sans trop de difficulté quelques-uns parmi les résultats derniers de nos recherches.

G. Maspero.

---

273. — L. Cantarelli. **Il vicariato di Roma**, Roma, 1894, in-8, 122 p.

M. Cantarelli vient de réunir en un seul volume tous les articles qu'il a publiés dans le *Bullettino Comunale* sur les vicaires de Rome. On y trouvera toute la série des gouverneurs de ce nom, de Constantin à la chute de l'empire d'Occident. C'est un travail consciencieux et qui, comme toutes les listes de ce genre, facilitera les recherches.

R. C.

---

274. — Sven Tessing. **Syntaxis Plautina.**. Venersborg, 1892, Petterson. 90 p. in-4.

Développement détaillé et très soigné de toute une partie de la syntaxe des comiques, que Holtze a effleurée à peine ou traitée à un tout autre point de vue : comment sont construites dans Plaute les propositions relatives et les propositions conjonctives, en les distinguant suivant qu'elles sont explicatives, causales, consécutives, finales, conditionnelles, concessives, comparatives ou temporelles ? A la suite, quelques

pages sur le genre de construction qu'on appelle *parataxis*. Partout effort pour déterminer en quoi l'usage de Plaute diffère de la syntaxe des autres auteurs. Peu de discussion sur les règles; beaucoup d'exemples tirés de Plaute et aussi des autres auteurs.

En général l'exposition est claire. On appréciera surtout dans ce travail danois les indications de statistique comparée sur la syntaxe des comiques et en général sur la syntaxe latine [1]. On saura gré à M. Sven Tessing d'avoir remarqué et de nous apprendre que telle construction est rare, rarissime ou même ne se trouve pas du tout dans Plaute. Il est vrai que compter minutieusement d'autres cas, par exemple ceux où la proposition relative précède et ceux où elle suit l'antécédent, me paraît bien moins important, puisque le tableau ne peut mettre en regard les raisons décisives qu'il faudrait chercher dans la situation ou dans l'intention de celui qui parle. « Ce sont choses, dira-t-on, que la statistique laisse forcément de côté. » Justement, c'est là son faible qu'il ne faut jamais perdre de vue alors même qu'on aura profit, comme ici, à user de ce qu'elle donne et de ce qu'elle peut donner [2].

Émile Thomas.

---

275. — Belling. Oberlehrer am Askanischen Gymnasium zu Berlin. **Kritische Prolegomena zu Tibull**. Weidmann, 1893. In-8, 96 p. 3 m.

On sait que le texte de Tibulle nous a été transmis assez mal; l'archétype commun de nos mss. avait des lacunes et des transpositions de vers que les copistes ont plus ou moins dissimulées. Remonter à la source; tâcher même de déterminer la forme de l'archétype, le nombre de lignes à la page (il y en aurait 14); prendre, si l'on peut, sur le fait les copistes alors qu'ils complètent ou remanient ce qui était illisible ou fautif dans l'original, voilà certes une entreprise qui répond à notre goût; c'est de la haute et aussi de la meilleure critique; elle mérite tous les éloges à la condition pourtant que la méthode soit rigoureuse, les points d'appui solides et les preuves évidentes.

M. Belling a eu le mérite d'indiquer ou de souligner ce que nous désirons; mais son entreprise, toute louable qu'elle est, restera, ou je me trompe bien, sans résultat parce que l'auteur, tout en raisonnant beaucoup, donne peu de raisons solides; parce qu'il prouve peu et mal; qu'il coupe les cheveux en quatre et prend pour axiomes ses préférences et pour arguments les appréciations les plus subjectives.

---

1. Il est vrai qu'ici il y a souvent excès : sur des constructions aussi connues que *quine* (p. 5, adn. 4) il n'y avait même pas besoin de renvoyer aux grammaires générales; et si M. Sv. T. a cru nécessaire de citer Horace pour la construction de *ut* comparatif, (p. 59, 2 fin), le lecteur pourra bien se demander pourquoi l'auteur s'arrête en si beau chemin.

2. Il n'est pas nécessaire de relever telles fautes d'impression que le lecteur corrige facilement ou telle référence équivoque comme p. 70 : *Verr*. I, pour *Prima Actio*.

A tous les passages qui ont soulevé quelque doute au point de vue métrique ou pour une raison quelconque (la liste est longue et M. B. y ajoute), à tous il applique cette panacée incomparable : le mot, hémistiche ou vers était sûrement illisible dans l'archétype, et ce que nous avons est dû à l'interpolateur. Admettez une fois que ce faussaire supposé ait mis la main quelque part ; on vous prouvera qu'il l'a mise partout. M. B. n'accorde même pas qu'il y ait eu dans Tibulle ces *sautes* brusques de pensée et de sentiment, qu'excusait l'emploi du distique et qui sont continuelles dans les poètes anciens, dans Virgile, comme chez les Grecs, comme dans la nature. M. B. en pareil cas suppose une lacune ou quelque suppression. Bref, le poète est encore une fois soumis ici à ce lit de Procuste où l'on a si souvent tiraillé et torturé les élégiaques ; mais on a trouvé cette fois pour l'opération un prétexte nouveau, rajeuni et d'apparence scientifique. Quant au progrès véritable, j'avoue que je ne le vois pas.

Sur le sujet même, sur la manière dont il est posé et sur les conclusions, voilà certes l'essentiel, ou du moins j'ai donné mon opinion. Entrer dans les détails serait fastidieux et inutile. Le lecteur est prévenu qu'il rencontrera dans ces prolégomènes beaucoup et trop d'hypothèses et de raisonnements ; tout un appareil démonstratif qui n'est qu'extérieur ; des références à pleine main qui ne prouvent rien, et d'autre part les qualités qui font la contre-partie de ces défauts : de la pénétration, une connaissance exacte de la littérature du sujet, l'amour du poète et un vif désir de renouveler la critique de Tibulle [1]. Ajoutons encore que M. B. cite un *Leitfaden der lateinischen Prosodie* (Berlin, 1888) de sa composition que j'ai le regret de ne pas connaître, et qu'il avait publié la même année dans le Philologus quelques remarques et conjectures sur Tibulle, II, 4, 29 et suiv. qui ont été l'amorce du présent volume ; par un changement tout humain les réserves modestes, les hésitations de la première heure ont ici disparu ; M. Belling a ouvert toutes les voiles à l'illusion ; attendons-le au retour.

Émile Thomas.

---

276. — **Collection de classiques latins**, publiés sous la direction de M. A. Cartault : **Morceaux choisis des Métamorphoses d'Ovide** avec une introduction et des notes par Paul Lejay, agrégé de l'Université, professeur de philologie latine à l'Institut catholique de Paris. In-12, pp. 301, cart. Armand Colin et Cie, éditeurs. Paris. 1894.

Ici même, récemment [2], dans une défense équitable et spirituelle des

---

1. M. Belling, si téméraire quand il parle en son nom, est plein de bon sens et d'ingéniosité quand il réfute les conjectures risquées et les soupçons injustes des précédents éditeurs et critiques ; par exemple, voir aux pp. 37 et 38.

2. *Revue critique*, 1894 t. I, p. 137.

concours d'agrégation, on faisait observer qu'un travail spécial d'érudition (tel, ajoutait-on, un recueil d'inscriptions prises en un coin quelconque de la France) n'est point une preuve suffisante du savoir et des aptitudes nécessaires pour l'enseignement : celui qui parlait ainsi était M. Paul Lejay, auteur des *Inscriptions antiques de la Côte d'or*. La publication simultanée d'une édition savante du premier livre de Lucain [1] et d'un choix des Métamorphoses d'Ovide vient aujourd'hui ajouter de nouveaux titres aux titres universitaires que M. Lejay a voulu et su conquérir, et montrer à ceux qui partagent les opinions exprimées dans son article qu'il est armé aussi bien pour le professorat classique que pour les travaux d'érudition. Je n'ai point à dire ici le bien que je pense de l'édition de Lucain, à laquelle un compte rendu spécial doit être consacré : c'est du Choix des Métamorphoses que je dois m'occuper.

Ce travail emprunte surtout sa valeur à la longue et substantielle introduction pp. 9-34, qui est d'un moraliste non moins que d'un philologue, à l'étude sur la langue d'Ovide pp. 38-65, œuvre personnelle d'un vrai latiniste [2], et à la constitution du texte établi avec une conscience éclairée. Je ne veux pas insinuer par là que les notes placées au bas des pages, et qui font pour les élèves l'intérêt principal d'une édition, ne soient pas satisfaisantes ; mais le but scolaire du livre et la méthode suivie par M. L. leur donnent une moindre importance. Il n'est pas possible de discuter accessoirement une question aussi sérieuse et aussi souvent controversée que la nature et l'étendue que doit prendre un commentaire classique. Je ne puis qu'indiquer en passant une opinion favorable aux notes abondantes : il me semble difficile d'admettre qu'un éditeur ne fasse pas connaître son interprétation dans les passages douteux, c'est-à-dire bien fréquemment, qu'il est sage aussi de fournir aux élèves studieux le moyen de préparer et d'expliquer sans le secours du professeur, et que, si l'on craint qu'au lieu d'apprendre beaucoup à quelques uns, ce système favorise la paresse du grand nombre, le plus logique est alors de distribuer de simples textes et de laisser au maître le soin de toute l'explication. Où surtout je suis en désaccord avec M. Lejay, c'est lorsqu'il ajoute qu'aux notes restreintes, mettant sur la voie du sens mais sans le livrer tout à fait, « le remède est facile, on n'a qu'à se procurer une traduction ». Ce remède est pire que le mal : la dernière chose que l'on trouve dans une traduction, même bonne (puisqu'il y en a), c'est le sens exact d'un mot ou d'une construction. Il est juste, au surplus, de remarquer que la rareté ou la brièveté des notes ne font sentir leurs inconvénients que vers la fin du volume, et que

1. Paris, Klincksieck, in-8°, 1894.

2. Celle de M. H. Magnus (*Die Metam, des P. Ovidius Naso*, Gotha 1885. *Anhang* pp. IV-XVIII) n'est pas à négliger ; mais elle entre moins dans le détail et l'explication, et bien qu'elle porte sur tout le poème et non plus seulement sur des extraits, elle est sensiblement plus brève. Enfin, elle n'offre rien de semblable aux considérations sur le style qui occupent, dans l'édition de M. Lejay, sept pages, d'une heureuse nouveauté.

cette disposition se défend par une considération pratique très soutenable (préf. p. 5) : « Tel qu'il est, ce commentaire paraitra très inégal, abondant dans les premiers livres [1], rapide et espacé dans les autres, avec des développements inattendus sur certains points [2]. Cette disproportion est voulue. Il est, en effet, inutile et fastidieux de porter la même minutie dans l'explication de tous les passages. Dans les premiers temps, on traduira les morceaux plus complétement annotés ; puis, on se livrera à une lecture courante des autres. J'ai cru pouvoir introduire dans une édition classique cette distinction entre l'explication cursive et l'explication approfondie qui a été jugée nécessaire par les maîtres les plus différents d'esprit, depuis les jésuites jusqu'à nos conseils supérieurs [3]. »

M. L. a constitué son texte avec prudence ; on doit louer d'autant plus sa réserve à cet égard que les notes des pp. 67 à 72 témoigneraient, au besoin à elles seules, de ses aptitudes critiques, et que s'il n'a pas cru devoir remplacer quelques hémistiches d'Ovide par d'autres de sa propre façon, cela ne veut pas dire que son respect des manuscrits ait rien de superstitieux. On le voit, dès le deuxième vers des Métamorphoses, à l'intéressante correction de *illas* en *illa*, qui change tout à fait le sens de la parenthèse et qui substitue à une observation, un peu surprenante par son inutilité, une idée pleine de sens [4], rendue vraisemblable par le rapprochement avec *Trist.* V, 1, 7 et *Amor.* III, 1. Un mérite sérieux des notes critiques de M. Lejay, c'est ce qu'on y trouve, où il le faut, l'explication de la difficulté et la justification de la leçon proposée ou préférée ; voy. notamment II, 116 ; 128 ; III, 642 ; VIII, 719 ; XIII, 294 ; 331. L'usage qui consiste à aligner des variantes et des conjectures, sans rien de plus, est en vérité trop commode et permet de confectionner aussi vite que facilement nombre de livres d'une imposante érudition. Ceux qui savent le temps et la peine que donne la simple rédaction, correcte et claire, d'une note explicative ne me contrediront pas [5].

J'ai dit, en commençant, quelques mots de l'introduction, dans laquelle une information étendue et des renvois aux travaux des philo-

---

1. C'est peut-être beaucoup dire : dès la p. 101 (II, 88), les notes s'abrègent et se raréfient.

2. Voy. en effet pp. 137 (IV, 460), 144 (V, 321), 167 (VIII, 177), 172 (VII, 273), 184 (VIII, 220) etc. presque toujours sur des questions de mythologie, des traditions etc.

3. Ajoutons, pour conclure, que des éditions des *Métamorphoses* publiées en France depuis le *Choix* de Dubner toujours très estimable mais vieilli, le livre de M. L. est encore celui qui, dans l'ensemble, contient le plus de notes et les meilleures.

4. Avec *illas*, la parenthèse *nam vos mutastis* signifie que les dieux sont les auteurs des métamorphoses ; avec *illa*, qu'ils ont changé le cours des entreprises poétiques d'Ovide, que c'est là une métamorphose de plus, et d'un genre particulier, dont l'honneur doit leur être reporté. « C'est en même temps, ajoute M. L., une amende honorable déguisée » (à cause de la légèreté de ses premiers ouvrages).

5. Je signale, en passant, dans les *Notes critiques*, une correction de M. L. Havet à II, 688, et une observation ingénieuse de M. Cartault à XIII, 133-134.

logues qui se sont occupés d'Ovide ne font nul obstacle à la pensée personnelle et à l'indépendance du jugement; mais je me reprocherais de ne pas attirer l'attention sur l'étude consacrée aux sources du poème (pp. 21-27) : elle est particulièrement intéressante. C'est encore un des mérites de M. Lejay d'écrire avec agrément, et de ne pas laisser se perdre le sentiment littéraire à travers les recherches, souvent perfides, de l'érudition.

Frédéric PLESSIS.

---

277. — John TETLOW. D. S. headmaster of the Boston Girls'high and latin Schools. **The eighth book of Vergil's Æneid** edited for the use of schools. Boston, Ginn et Cᵉ, 1893. in-12, 191 p.

278. — **Cicéron. Pro Murena**, par le P. A. d'ALÈS, de la Compagnie de Jésus. Tours, Mame, 1893. In-12, 194 p.

Deux petits livres classiques, de forme et de contenu fort inégal. L'un américain, très élégant d'extérieur, conçu dans un sens pratique; à la fin du livre un index détaillé et un catalogue des mots de Virgile, rangés par groupes ; index et catalogue qui occupent la moitié du volume : on voit combien l'auteur y attache d'importance. Auparavant des notes purement explicatives, à travers lesquelles paraît rarement une vue ou un rapprochement littéraire (ainsi tel passage de Milton) ; et passim, pour reposer les yeux, quelques illustrations d'après les monuments. Au bas des pages, sous le texte même, une série spéciale de rapprochements avec Virgile, parfois avec d'autres auteurs; rapprochements bien souvent forcés, il est vrai, et fondés sur des rapports lointains et subtils. Le texte est, sans aucune prétention, celui de la vulgate. C'est tout au plus si le nom de Conington sert çà et là à expliquer la présence de crochets. Donc livre tout utilitaire, sans que cependant, à mes yeux du moins, l'utilité pratique en soit tellement manifeste.

L'autre, un petit volume très simple, destiné à nos écoles ecclésiastiques. Peu d'ouvrages montreraient plus clairement que les outils de l'enseignement, comme bien d'autres choses contemporaines, traversent présentement une période de transition. On nous offre ici un Janus qui prétend regarder dans les deux sens. Texte constitué avec rigueur d'après Müller et Nohl; appendice critique, etc. ; c'est la partie toute moderne qui n'est peut-être, il est vrai, qu'additionnelle. Quand je viens aux notes, il me semble être rajeuni de quelque trente ans, et je crois entendre un de nos anciens professeurs, désireux uniquement d'entrer dans le détail, tout à l'inspiration du moment et prodiguant dans un français quelconque des remarques souvent arbitraires et qui ne relèvent que de son goût : à côté d'explications trop brèves ou même de lacunes sur des expressions et des passages vraiment difficiles, longues citations, traductions gauches et inutiles, notes historiques, inexactes et confuses ; bref, on a ici toutes les misères de nos vieux livres. L'expérience seule pourra

faire juger de la valeur de ce dernier essai. Mais je doute fort qu'une cervelle d'élève qu'on a souvent tant de peine à débrouiller, puisse, en émergeant de ces matériaux confus, retenir quelque chose de clair et de vraiment utile.

E. T.

---

279. — Victor CUCHEVAL. **Histoire de l'éloquence romaine** depuis la mort de Cicéron jusqu'à l'avènement de l'empereur Hadrien. Paris, Hachette, 1893. 2 vol. in-8, x-370 et 393 p.

L'auteur a publié, en 1872, une histoire de l'éloquence latine depuis l'origine de Rome jusqu'à Cicéron, livre estimable dans lequel sont mises en œuvre les notes d'un cours professé en 1865 par Ad. Berger. Par un scrupule de modestie bien rare, M. Cucheval avait, sur le titre, fait précéder son nom de celui du savant défunt auquel il ne devait, en somme, que des matériaux. Cet ouvrage a trouvé des lecteurs, puisqu'il en a paru une troisième édition en 1892. Les amis et les élèves de M. C. le pressaient depuis longtemps de continuer son *Histoire* ; il vient de les satisfaire en partie. Laissant de côté Cicéron, qui réclame à lui seul un volume, il en a consacré deux à la période de l'histoire de l'éloquence qui s'étend de 43 avant J.-C. à l'an 117 après notre ère. Il ne paraît pas vouloir pousser ses études au-delà de la mort de Tacite et de Pline le Jeune. « Sans dire précisément que l'éloquence romaine meurt avec eux... on peut considérer que l'histoire de l'éloquence envisagée comme *art* est dès lors terminée. Avec les Antonins commence l'âge des grammairiens et des philosophes. » Il est permis de ne point tomber d'accord là-dessus, car l'histoire de l'éloquence en Gaule et en Afrique, qui n'est certes pas à dédaigner, appartient à l'époque dont M. C. ne s'occupe pas. Mais nous voulons le remercier de ce qu'il nous apporte, sans trop regretter l'absence de chapitres qu'il se décidera peut-être à donner un jour après avoir payé sa dette à Cicéron.

Le premier volume conduit le lecteur jusqu'à la fin du règne de Tibère. Les douze chapitres dont il se compose sont de valeur inégale. Les meilleurs concernent Pollion (V), Cassius Severus (VII) et l'enseignement dans les écoles des rhéteurs (IX). M. C. écrit d'un style simple et facile, sans recherche de l'éclat ni de l'esprit ; son exposition est partout fondée sur une connaissance personnelle des textes bien plus que sur les recherches des critiques qui l'ont précédé. Il a très bien mis en lumière l'originalité de Cassius Severus, considéré comme le fondateur de la nouvelle école, et qui, loin d'être responsable de ce que les Cicéroniens appelèrent la décadence, ne fit que tirer un parti brillant de défauts qui étaient ceux de son siècle. Peut-être n'a-t-il pas assez insisté, comme M. Froment [1], sur le caractère politique de l'éloquence

---

1. Dans un article des *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, 1879.

de Cassius, dont l'attitude militante fait penser à celle de certains avocats républicains sous le second Empire, traités comme lui de diffamateurs et de pamphlétaires. M. C. dit que, d'après Pline, les ennemis de Cassius lui reprochaient malignement « sa ressemblance avec un bouvier nommé Mirmillon ». Le texte porte : *armentarii mirmillonis objecta similitudo est*. Littré l'a déjà traduit comme l'a fait, d'après lui, M. Cucheval, mais il y a là certainement une erreur. Il s'agit sans doute d'un gladiateur, *mirmillo*, qui s'appelait Armentarius ; cela est même prouvé jusqu'à l'évidence par le texte de Solin (I. 82) : *Armentarius murmillo et Cassius Severus orator ita se mutuo reddiderunt, ut si quando pariter viderentur, dinosci non possent*.

M. C. a dit de bonnes choses sur les écoles des rhéteurs, qu'il a défendues contre des reproches injustes et superficiels. A la chaleur de son plaidoyer, on sent qu'il parle d'une question qui le touche de près et que le débat ne porte pas seulement sur les écoles romaines, mais sur l'enseignement moderne de la rhétorique. Personne n'était plus qualifié que mon vénéré maître, dont bien des générations d'élèves ont déjà goûté les leçons, pour s'inscrire en faux contre la condamnation d'exercices qui profitent non seulement à la culture littéraire, mais à l'éducation morale de la jeunesse. Il est parfaitement exact que les « lieux communs » des écoles recèlent des vérités éternelles dont il reste toujours dans l'esprit comme une marque bienfaisante quand on les a développées sous la férule. C'est là même un des arguments qu'on a le plus justement allégués à l'encontre des ennemis des lettres anciennes, car le trésor de « lieux communs », qu'elles offrent à l'éducateur est de ceux dont on ne saurait trouver ailleurs l'équivalent. La rhétorique romaine a été la plus puissante auxiliaire de la philosophie, dont elle a répandu les principes en les dégageant de leur forme abstraite ; elle a été aussi, depuis Auguste, le refuge de la liberté de penser et de parler. Loin d'être responsable de la corruption du goût, elle a fait beaucoup pour l'enrayer, ou du moins pour tirer un parti brillant des défauts que cette corruption engendrait. Sans les écoles des rhéteurs, nous n'aurions pas eu un second Cicéron, un second Virgile, mais Lucain, Sénèque et Tacite manqueraient à la littérature romaine. « Les écoles, écrit justement M. Cucheval, n'ont fait que rendre à la société ce qu'elle en avait reçu, et encore en l'améliorant. C'est d'elles, en effet, et c'est leur meilleur éloge, que sont sortis les hommes qui ont honoré cette époque. » Pour les détails des exercices, M. C. a très habilement mis en œuvre les informations si nombreuses et si précises que fournissent les *Controverses* de Sénèque le père. Il a rendu vivantes ces vieilles classes de rhétorique dont beaucoup de pratiques, et des meilleures, se sont conservées dans l'enseignement de nos jours. En revanche, il n'a pas assez insisté sur les divergences de méthode qui mirent de bonne heure en présence, dans le domaine de la rhétorique, les *conservateurs* et les *libéraux*. Ce qu'il a dit de l'antagonisme des Apollodoriens et des Théodoriens est

un peu superficiel. M. Schanz a montré (*Hermes*, 1890, p. 36) qu'il ne s'agissait pas là de futilités, mais d'une question de principes, et que le même antagonisme reparaît, sous d'autres noms, dans le domaine de la grammaire et dans celui du droit. Ici, comme ailleurs encore, on peut regretter que M. C. n'ait pas fait effort pour mieux connaître les résultats de la critique moderne ; ce défaut est aussi sensible dans les textes qu'il a cités en appendice. Ainsi, il donne la *laudatio Turiae* d'après Giraud (1870), alors que l'édition de Bruns-Mommsen (*Fontes juris*, 5e éd., p. 303, 6e éd., p. 282) lui aurait fourni de bien meilleures lectures. Dès le début, la restitution *utroque par*[*ente in penatium soli*]-*tudine una o*[*ccisis*] est évidemment mauvaise, tandis qu'il n'y a pas d'objection à celle de Bruns-Mommsen : *utroque parente a nefaria multitudine una occisis*. A la fin du même morceau, (p. 354, 5e ligne, avant la fin), le texte donné par M. C. est inintelligible : il faut *omnia contigisse*.

Le second volume est principalement consacré aux interlocuteurs du *Dialogue* et à Pline le Jeune, qui occupe à lui seul trois chapitres. L'auteur n'a pas négligé les documents épigraphiques ; il insiste sur le discours de Claude, conservé par la table de Lyon, et sur celui de Néron, découvert par M. Holleaux à Acraephiae. Je ne vois pas d'après quelle recension M. C. donne le discours de Claude ; la transcription qu'il a adoptée pour le début de la partie droite de la table prouve qu'il n'a pas eu connaissance des lettres rétablies en 1878 par M. Allmer. Sa traduction est bonne et a su éviter quelques erreurs où est tombée celle d'Ernest Desjardins (*Géogr. de la Gaule*, t. III, p. 289). Pour le discours de Néron, l'interprétation de M. C. est moins littérale que celle de M. Holleaux, mais d'une tournure plus aisée ; le texte grec, reproduit en appendice, n'est pas aussi correct qu'on le voudrait. Parlant des restes des œuvres littéraires de Néron, M. C. dit qu'on ne connaît de lui qu'un seul vers authentique, *Colla Cytheriacae splendent agitata columbae* (p. 145). C'est une erreur, car le Scholiaste de Lucain (III, 261) nous a conservé trois vers consécutifs empruntés au premier livre des Τρωϊκά, pour ne rien dire de l'hémistiche célèbre cité dans la *Vie de Lucain* que l'on attribue à Suétone. Ce sont là des points sur lesquels M. C. aurait trouvé les indications nécessaires dans Teuffel.

Aussi bien n'est-ce pas dans l'exactitude des détails, mais dans la bonne venue de l'ensemble, que consiste le mérite de cet ouvrage. Tel chapitre, comme celui qui concerne les délateurs sous Tibère, se lit avec d'autant plus d'agrément que la composition en est aussi transparente que le style. Ailleurs, M. C. a eu tort d'effleurer bien des sujets qui ne se rapportent pas directement à l'éloquence ; Auguste *écrivain* devait l'arrêter aussi peu que Claude *géographe* (t. I, p. 58 ; t. II, p. 52). Il y aurait çà et là bien des pages inutiles à élaguer. Dans le chapitre sur Sénèque le philosophe, M. C. a su se borner et n'a étudié que l'auteur des *Consolations*, qui relèvent du genre démonstratif. L'au-

thenticité de la *Consolation à Polybe* lui semble certaine (p. 92) et je ne puis que partager son sentiment à cet égard, malgré les objections qu'a fait valoir en dernier lieu M. Buresch, dans un travail que M. C. ne connaît pas (*Consolationum historia critica*, Leipzig, 1876). Après tout, la servilité de Sénèque envers l'affranchi Polybe est moins odieuse que celle du sénat romain envers l'affranchi Pallas (p. 105).

M. C. a parlé de l'orateur Salvius Liberalis à propos de l'inscription d'Urbisaglia, dont il reproduit le texte et qu'il traduit (p. 268, 381). Cette traduction est défectueuse ; d'abord, M. C. ne rend pas les mots *legato leg. V Maced.*, qu'il imprime, d'ailleurs, en sautant le mot *leg.*, ce qui rend la phrase inintelligible ; en second lieu, rencontrant au début les mots *C. Salvio C. f. Vel. Liberali*, il ne s'aperçoit pas que *Vel.* signifie *Velina tribu* et transcrit : *Vel (?) Liberalis.* Mieux outillés et mieux informés que leurs maîtres, nos jeunes professeurs ne commettront probablement pas d'erreurs de ce genre, mais ce sera peut-être aux dépens d'autres avantages : pour s'être initiés aux mystères de l'épigraphie latine, ils ne trouveront pas le temps ou n'auront pas le goût de lire tant d'auteurs dans le texte et de se faire comme leurs contemporains par la pensée. Cette qualité de M. C. est bien sensible dans les agréables chapitres où il a traité de Pline le Jeune orateur. Qu'importe, après tout, qu'il place son tribunat militaire avant son décemvirat (p. 296), contrairement à ce que l'on sait du *Cursus honorum* sénatorial, ou qu'il se fasse illusion sur l'importance de la curatèle *alvei Tiberis?* De petites taches, si faciles à effacer, n'enlèvent rien au mérite de ces pages nourries où M. C. nous montre Pline dans les causes publiques, et analyse, sans en dissimuler les faiblesses, le *Panégyrique de Trajan*. Le jugement d'ensemble que M. C. porte sur Pline est très juste : « Son *moi* fait sourire souvent, impatiente parfois, mais, en dépit du mot de Pascal, n'est jamais haïssable. » Il n'y a pas moins d'équité dans la conclusion de l'ouvrage qui rend justice, une fois de plus, à des institutions littéraires dont on condamne trop facilement la stérilité. Chassée du forum, étouffée au sénat, l'éloquence se renferma dans le barreau et dans ces écoles des rhéteurs qui furent le dernier refuge de la liberté. Aussi l'histoire de l'éloquence sous l'Empire fait-elle passer sous nos yeux ce que la Rome impériale compte d'esprits plus fermes et de meilleurs citoyens. Ce n'est pas le moindre charme du livre de M. Cucheval de nous introduire en aussi bonne compagnie.

Salomon REINACH.

Sammlung Ausgewæhlter kirchen-u. dogmengeschichtlicher Quellenschriften, unter Leitung von Prof. G. KRUEGER :

280. — VI. **Clemens Alexandrinus, Quis diues saluetur?** hgg. von K. KŒSTER. Freiburg u. Leipzig, 1893, Mohr. XI-63 pp. in-8. Prix : 1 M. 40.

281. — VIII. **Analecta** ; Kürzere Texte zur Geschichte der alten Kirche und des Kanons zusammengestellt von Erw. PREUSCHEN, 1893. XVI-186 pp.

Le traité de Clément d'Alexandrie : *Quis diues saluetur?* est une des œuvres les plus agréables de la patrologie grecque ; c'est là qu'on trouve racontée la légende de l'apôtre saint Jean et des brigands. Il a une certaine importance pour l'étude des doctrines morales du christianisme. Mais il est des livres plus instructifs pour le théologien et pour l'historien. On doit néanmoins remercier M. Kœster d'avoir mis à la disposition d'un public étendu cet opuscule qui tient du traité et de l'homélie. Conformément au plan de la collection, il a accompagné le texte de quelques renseignements biographiques et littéraires, d'une liste de variantes des anciennes éditions, d'une table des passages bibliques et d'un index de mots. Dans l'ensemble, la tache est exécutée consciencieusement.

Le recueil composé par M. Erwin Preuschen rendra aux étudiants des services bien plus appréciés. Ils y trouveront la plupart des textes de courte étendue relatifs à l'ancienne histoire de l'Église : passages d'auteurs classiques, rescrits impériaux, lettres, inscriptions, etc. Ces textes sont classés en deux séries chronologiques : textes historiques et textes canoniques. Non seulement les théologiens mais aussi les historiens, ont maintenant sous la main, grâce à ce recueil, des textes assez difficiles à réunir : l'épitaphe d'Abercius, les actes proconsulaires de saint Cyprien, l'édit de Nicomédie, celui de Milan, la table des *depositiones* du chronographe de 354, l'ancien calendrier de Carthage, le fragment de Muratori, les listes stichométriques, le décret de Gélase, l'inscription d'Arycanda, etc. On voit par cette dernière mention que le recueil de M. P. est au courant. On pourrait désirer quelques autres documents : anciens catalogues épiscopaux, listes de signatures conciliaires, épitaphes anciennes, le calendrier gallican de Grégoire de Tours (celui de Carthage, publié par M. Preuschen, est postérieur à 505, tandis que le calendrier de Tours est de la fin du siècle précédent). Mais il y aurait peut-être lieu de continuer ces *Analecta* en deux autres séries, jusqu'aux invasions et jusqu'à Charlemagne. La tache serait naturellement plus difficile à mesure que l'on avancerait ; il y aurait à faire un choix parmi les documents et surtout parmi les citations d'auteurs.

Voici maintenant quelques observations de détail. P, 31, 1, le texte de Spart., Al. Sév., 17 est relatif, non à Alexandre Sévère, mais à Septime Sévère. P. 31, 15, ce texte serait plutôt à placer sous la rubrique d'Hadrien. P. 129, canon de Muratori, voici quelques conjectures sur ce texte difficile : l. 4 *ut iuris* : y aurait-il un nom grec de la médecine *iatrices* (devant *studiosum*) ? L. 10 *suis* contresens sur αὐτοῖς lu αὐτοῦ ;

l. 16, *et ideo* n'a pas de sens : on attend quelque chose comme *et scripsit sic* ou *et id fecit*; l. 24 : *in humilitate dispectus* : construction du latin biblique et ecclésiastique : il est inutile d'entendre *despecto*, comme le fait A. Loisy, *Hist. du can. du N.-T.*, p. 95; l. 32, lire : *sed* <*se*>. P. 139, 25 sqq. : la phrase reste inintelligible malgré la conjecture de Mommsen.

Les tables sont très commodes. La première doit être mentionnée spécialement. Elle donne la liste chronologique des événements des années 284 à 325 : c'est le temps de la crise dernière des persécutions. On voit que jusqu'à la dernière page, le livre de M. Preuschen est un vrai livre d'enseignement, un manuel pratique des sources de l'ancienne histoire ecclésiastique.

Paul Lejay.

---

282. — L. Carboni. **De Innocentio V romano pontifice dissertatio historica.** Romæ ex Typographia Polyglotta MDCCCXCIV. Un vol. gr. in-8, 32 pp.

Ce mémoire est une contribution académique lue le 17 octobre 1893 à « l'Académie augustane » de Saint-Anselme. La notice biographique est insuffisante. Il n'est rien dit des œuvres de Pierre de Tarentaise. L'auteur néglige d'étudier celles des seize lettres d'Innocent V contenues dans le registre 29 A de l'*archivio Vaticano* qui ont trait à l'administration de l'Église. Il n'examine que les renseignements relatifs à trois grandes affaires : 1° le rétablissement de la paix entre Gênes et le roi de Naples; 2° le rétablissement de la paix entre la papauté et l'empire; 3° les projets de croisade et de réunion de l'église grecque à l'église latine. L'examen de la légende de la mort non naturelle d'Innocent V est puéril. L'article sur le lieu d'origine de Pierre de Tarentaise expose mal les diverses opinions et l'auteur ne s'y débrouille pas. La seule partie vraiment utile de cette brochure est l'examen du registre 29 A écrit par Bérard de Naples, et la liste analytique, avec indications bibliographiques, des seize lettres dudit registre. L'auteur paraît peu versé dans les questions bibliographiques : il attribue à Martène l'indication d'un manuscrit « dont le nom est Chauvelin » (p. 6). Cet écrit académique n'a pas en somme une grande importance.

Léon-G. Pélissier.

---

283. — Rebelliau (Alf.) et Marion (Marcel). **Le siècle de Louis XIV de Voltaire.** Paris, A. Colin et Cie. In-18 de XIV-864 p. Prix : 4 fr.

Voici une très bonne édition classique. Les notes qui appartiennent à M. Marcel Marion pour les trente premiers chapitres, c'est-à-dire pour l'histoire proprement dite, et pour les autres, c'est-à-dire pour l'histoire

littéraire à M. Rebelliau, sont à la fois abondantes et subordonnées au texte. Trop souvent les auteurs d'éditions scolaires cherchent à divertir, ou du moins se soucient plus d'instruire pour leur propre compte que d'expliquer, de justifier, de rectifier leur auteur. Ici la sagesse de la méthode tient d'abord au bon esprit des deux annotateurs, mais elle tient aussi, ce qui revient d'ailleurs au même, à leur très juste admiration pour le *Siècle de Louis XIV* qu'ils considèrent comme le plus perspicace et le plus équitable au total des ouvrages composés sur le même sujet. Quand à l'Introduction, œuvre de M. Rebelliau, on y relèvera un peu de longueur, surtout pour un ouvrage destiné aux classes et parfois aussi, disons-le, une familiarité de style et des néologismes qui sont doublement regrettables dans un livre de cette nature [1]; mais on y remarquera aussi des connaissances étendues et un jugement droit et fin. M. R. prouve fort bien que si Voltaire est quelquefois dominé par une pensée de revanche contre sa propre génération ou égaré par le préjugé antireligieux, c'est précisément peindre l'époque que de tout rapporter, même à tort, au grand roi; que Voltaire a très bien compris et expliqué l'administration du règne; que son zèle pour la vérité, son sens critique au moins dans la recherche des faits sont d'un historien de premier ordre, et que, contrairement à l'opinion courante et à la prétention de Voltaire lui-même, c'est plutôt la partie consacrée à l'histoire de la civilisation qui laisse à désirer. Je reprocherais seulement à M. Rebelliau de réduire un peu trop le mérite personnel de Louis XIV. — J'aurais de plus dispensé les éditeurs des soixante dix-huit gravures qui ornent le volume et qui, pour la plupart, ou sont insignifiantes par elles-mêmes, ou, par le fait des conditions dans lesquelles s'impriment nécessairement les éditions scolaires, ne sont exécutées ni dans les proportions ni avec le succès qu'il faudrait pour qu'on en pût tirer plaisir et profit. Souhaitons néanmoins qu'on ne fasse jamais dans les travaux de ce genre des concessions plus fâcheuses à la mode, avec laquelle, là comme ailleurs, il faut compter.

Charles Dejob.

---

284. — **Le pacte de famille** (La diplomatie sous Louis XV et), par André Soulange-Bodin. Paris, libr. Didier, 1894. In-12.

Nous ne connaissons rien de plus difficile à écrire que l'histoire diplomatique, à cause de la nature même des textes dont on a à se servir, mémoires et correspondances de diplomates, qui sont presque toujours d'interminables digressions d'un style vague, le plus vague possible, déguisant le plus possible la pensée de l'aûteur, étouffant entièrement ses impressions, et où celui-ci expose souvent, avec une adresse insup-

1. Citons seulement pour ce qui est des néologismes, *l'absolutisme*, *étouffeur*, *l'éclairement de la pensée*.

portable, le pour et le contre, dans le même document, de façon à garder toutes chances d'avoir indiqué la vérité, quelle que soit la tournure ultérieure des événements. Un autre motif d'ennui est l'air de profondeur et de supériorité dont les diplomates croient devoir, en toutes circonstances, marquer leurs moindres paroles, air dont, à leur tour, leurs biographes croient devoir imprégner leurs écrits « Ce sont parleurs étranges, dirait Célimène :

> et qui trouvent toujours
> L'art de vous dire rien avec de grands discours. »

Il faut savoir gré à M. S.-B. qui, à juger du moins par son livre, parait être un diplomate de profession, de ne pas être tombé dans ces travers et d'avoir exposé avec simplicité, et une louable concision, les circonstances si embrouillées qui entourèrent la conclusion du *pacte de famille* entre les Bourbon de France et d'Espagne, traité signé le 15 août 1761 par le duc de Choiseul. M. S.-B. s'est efforcé de faire de ce dernier le héros de son livre, et de le réhabiliter après les fortes critiques dirigées contre son talent par M. le duc de Broglie.

Après lecture l'on jugera peut-être cette réhabilitation insuffisamment étayée. Il est vrai que Choiseul avait affaire à si forte partie, Pitt et le grand Frédéric, que ce ministre très distingué en paraît de petite taille. Frédéric II domine réellement toute cette époque par sa supériorité écrasante, et bien que M. S.-B. le maintienne au second plan, c'est sa figure primesautière, brusque et géniale qui arrête constamment l'attention du lecteur.

S'il était permis de tirer une conclusion générale de l'histoire de cette époque — l'époque de la guerre de Sept-ans — la plus lamentable peut-être que notre pays ait traversée, histoire exposée avec beaucoup de soin et d'une manière bien vivante par M. Soulange-Bodin, c'est qu'un pays commet toujours une erreur, dont les conséquences deviennent cruelles, en s'écartant des lignes de conduite que ses propres traditions lui ont tracées. « Sept années d'alliance avec l'Autriche, conclut très justement notre auteur, avaient été plus funestes à la France que deux cents ans de guerre contre elle. De même, sous Louis XIV, a dit Voltaire, les secours prêtés à l'Espagne nous avaient plus coûté que tous nos combats contre cette nation depuis Louis XII. »

M. Soulange-Bodin n'est pas encore rompu à la composition d'un livre d'histoire. Il se perd dans des digressions qui détournent l'esprit du lecteur et qui ont parfois le tort plus grave de porter sur des points très connus; d'autre part, des faits essentiels au récit sont rapidement effleurés, et des personnages de troisième ou quatrième plan, des inconnus, entrent brusquement en scène sans avoir été présentés. Ces défauts de forme sont largement compensés par la solidité de la trame elle-même. Les informations sont souvent puisées dans des sources manuscrites (Archives des Affaires étrangères et archives de Naples) et les faits sont appréciés avec une réelle autorité. Puis, on est par moments agréa-

blement arrêté devant des tableaux d'une composition plaisante, comme celui de la cour espagnole en 1756, où jouent un rôle également important la reine Elisabeth Farnèse, le sopraniste italien Farinelli, l'ambassadeur anglais Keene, le père Ravago, confesseur du roi, et le premier ministre espagnol, qui est un irlandais, le général Wall ; mais où le pauvre roi Ferdinand VI, n'a plus que peu de chose à dire.

Frantz FUNCK-BRENTANO.

---

285. — MAZZONI (Guido). **Il teatro della Rivoluzione. La vita di Molière e altri brevi scritti di letteratura francese.** Bologne, Zanichelli, 1894, in-16 de IV-438 p. Prix : 3 fr.

Le livre de M. Mazzoni reproduit d'agréables articles publiés par lui dans les divers périodiques italiens. Les principaux de ceux de ces articles que le titre désigne par les mots de *brevi scritti* sont relatifs à MM. Renan, Ars. Houssaye, Alex. Dumas père, d'Hérisson et à Mme Adam [1]. L'auteur se propose simplement dans la plupart de faire connaître à ses compatriotes par des analyses quelques œuvres plus ou moins célèbres de notre pays. Un Français n'en a pas moins de plaisir à lire ce volume parce qu'on y trouve d'abord une connaissance étendue de notre littérature tant classique que courante (voir notamment l'étude sur la biographie de Molière), puis une vive sympathie pour la France : « Vous qui avez combattu en volontaire pour l'Italie, dit-il dans sa dédicace à M. L. Billi, vous qui, au besoin, vous donneriez encore à elle tout entier, vous aimez et admirez comme moi notre sœur latine » (p. II). Il souffre au récit de nos défaites (p. 268) et, s'il sourit quand l'auteur de *Montecristo* s'obstine à donner des conseils militaires à Garibaldi, il rappelle que ce conseiller téméraire avait donné cinquante mille francs de sa bourse et plusieurs mois d'un labeur acharné et désintéressé pour la cause de l'Italie (p. 286-7). Cette amitié pour la France se reconnaît également à la courtoisie avec laquelle il présente ses critiques dans la plus fine de ces analyses, celles où il explique discrètement que n'est pas *payenne* qui veut. A l'heure présente, il importe pour bien des raisons de signaler des sentiments affectueux auxquels le mérite personnel de l'auteur donne un prix particulier.

Charles DEJOB.

---

286. — Harold FREDERIC. **Un jeune empereur. Guillaume II d'Allemagne** (traduit de l'anglais par J. de Clesles). Paris, Perrin, 1894, 237 p. in-12.

L'auteur, correspondant d'un grand journal américain, a voulu don-

1. M. M. promet une étude sur Stendhal et l'Italie ; j'attends d'autant plus impatiemment cette étude que je l'ai abordée à propos de Mme de Staël et que j'ai un instant espéré qu'elle serait traitée à fond par M. d'Ancona.

ner au grand public anglais une idée vivante du jeune empereur d'Allemagne; il a réussi à plaire à son public : le livre, paru d'abord en février 1892, a dépassé trois éditions.

Ce succès peut venir d'une cause étrangère à la science : le livre est combiné de façon à flatter à la fois l'amour-propre national anglais et le *snobisme* monarchique du monde tory. Les Anglais ont dû se prendre à aimer Guillaume tout anglais avec « une tendance insulaire » vers la vie en plein air, une « passion britannique pour la mer », une vive admiration pour « la grandeur et la splendeur de la marine anglaise », un « goût plus anglais qu'allemand pour tous les exercices du corps », « montant à cheval comme un Anglais », suivant avec passion « les détails du sport anglais », se servant « d'un fusil anglais » et même parlant allemand avec un accent anglais. Les tories auront accueilli avec plaisir l'éloge de ce prince « héritier de tout ce que les races royales d'Europe ont de meilleur à offrir », énergique, sincère, beau (car M. Frédéric le trouve beau), pieux, de mœurs austères, solennel dans les cérémonies, familier dans la vie privée, recommandant aux recrues de réciter le *Pater*, combattant le socialisme par le militarisme, donnant l'exemple du souverain qui, en ce temps de souveraineté du peuple, prétend gouverner lui-même en prenant « ses inspirations aux sources de la plus haute sagesse ».

Excepté quelques anecdotes de cour (p. 128) sur les intrigues qui ont amené la disgrâce de Bismarck [1], on ne trouvera dans cette étude de psychologie historique que des faits racontés et commentés par les journaux de toute l'Europe. Mais ces faits sont ingénieusement réunis et agréablement présentés. Les premiers chapitres sont pleins de phrases sur Guillaume Ier et Frédéric III, comme si M. F. avait voulu lutter d'attendrissement officiel avec les historiens allemands. Mais dès que Guillaume II entre en scène, le récit devient vif et très amusant. Est-ce par pure inadvertance que M. Frédéric qui, après tout, n'est pas sujet prussien, présente toujours son héros de façon à produire une irrésistible impression de comique [2]?

CHRONIQUE

FRANCE. — M. A. Rebière publie sous ce titre : *Les femmes dans la science*, le texte d'une conférence qu'il a faite au cercle Saint-Simon, le 24 février 1894. Il y

1. Le livre, écrit en un temps où l'on ne pouvait prévoir la réconciliation, se distingue par une violence extrême de langage contre Bismarck.

On peut avoir des doutes sur l'attribution à Gérard du pamphlet « La Société de Berlin » 1883, où Guillaume est flatté outre mesure. L'inimitié de Guillaume II contre Gérard est un fait assez connu.

2. V. entre autres la visite à Athènes (p. 171), le discours à la Diète de Brandebourg (p. 190), le discours aux recrues (p. 207) et surtout le discours sur l'enseignement (p. 211-217).

expose l'œuvre et la vie de quelques mathématiciennes : Hypatie, Émilie du Châtelet, Marie Agnesi, Sophie Germain, Mary Somerville et Sophie Kowalevski. La courte durée d'une conférence ne lui a pas permis de s'étendre beaucoup sur le compte de chacune d'elles et sa brochure ne nous en apprend pas beaucoup plus que les notices des dictionnaires biographiques un peu étendus ou des divers livres traitant de l'histoire des sciences. Peut-être même la plupart de ses auditeurs en savaient-ils beaucoup plus qu'il n'en a dit sur Mme du Châtelet. Mais, comme l'annonce M. R. cette courte brochure n'est que la substance première d'un livre qu'il prépare. Nous accueillerons ce livre avec plaisir et en parlerons plus amplement. En attendant, selon le désir exprimé par l'auteur, nous engageons ceux de nos lecteurs qui pourraient avoir quelques renseignements à lui communiquer sur le sujet qu'il traite, de vouloir bien les lui adresser, soit au cercle Saint-Simon, soit chez l'éditeur de sa conférence, M. Nony, rue des Écoles, 17.

— On annonce de Cannes la mort du Père Martynov. Le P. Martynov était l'un des collaborateurs les plus assidus du *Polybiblion* et de la *Revue des Questions historiques* où il publiait des *Courriers russes* fort intéressants. Outre la réimpression de quelques ouvrages religieux, on lui doit un certain nombre d'ouvrages originaux, notamment la *Description des manuscrits slaves de la Bibliothèque impériale* et l'*Annus ecclesiasticus græco-slavicus* publié comme supplément à la collection des Bollandistes.

ALLEMAGNE—M. L. Bamberger publie en ce moment ses œuvres complètes, ses *Gesammelte Schriften*. Le deuxième volume qui vient de paraître (Berlin, Rosenbaum et Hart. in-8°, 111 et 328 p.) a pour titre *Charakteristiken* et renferme des études et articles de l'auteur sur divers personnages : *Adam Lux* (art. paru dans la *Revue germanique* de 1866 en langue française; *Moriz Hartmann* (feuilleton de la *Presse* du 18 mai 1872); *Reminiscenzen an Napoleon III* (articles publiés en janvier 1873 par l' « Allgemeine Zeitung » d'Augsbourg); *Eduard Lasker* (discours prononcé à Berlin, le 28 janvier 1884, aux funérailles de Lasker et qui a naturellement, comme dit l'auteur, la forme oratoire); *Laskers Briefwechsel aus dem Kriegsjahre* ou correspondance de Lasker pendant la guerre (*Nation*, IX, n° 26); *Zur Erinnerung an Friedrich Kapp* (*Nation* II, n. 5); *Karl Hillebrand* (*Deutsche Rundschau*, décembre 1884); *Heinrich von Treitschke* (*Nation*, VII, nos 25, 26 et 27); *In Ferienstimmung*; les *Essais* de Henri Homberger; *Ernest Renan*; *Adolphe Soetbeer*; *Arthur Chuquet*; *Otto Gildemeister*. M. Bamberger a bien fait de réunir ces études dispersées un peu partout et de céder aux vœux de ses amis qui le priaient de recueillir au moins les plus importants articles qu'il a publiés; on y trouve, sous une forme agréable e spirituelle, une foule de détails intéressants, d'instructifs souvenirs et d'observations suggestives; l'étude consacrée à Adam Lux est restée le meilleur travail sur le sujet et renferme nombre de documents inédits; les articles sur Lasker, sur Kapp, sur Hillebrand, sur Treitschke abondent en renseignements neufs et en remarques ingénieuses ; les pages sur Napoléon III méritent d'être lues par les historiens du second Empire ; Homberger est finement caractérisé comme un de ces hommes qui, selon le mot d'Hippolyte Rigault, savent toutes choses et n'écrivent presque rien parce que le sentiment très vif de la perfection les décourage de produire. On notera enfin la part qui est faite à la France dans ce recueil et la sympathie que l'auteur nous témoigne.

— Sous le titre *Katalog der Bücher eines deutschen Bibliophilen* (Leipzig, Drugulin, 1894, in-8, 288 p.). M. Édouard Grisebach publie, outre son portrait (il tient un crayon à la main et fume une cigarette), le catalogue de sa bibliothèque. Il ne se

contente pas d'énumérer les 1850 ouvrages qu'il possède; — multi sunt vocati, pauci vero electi; — il a voulu, comme il dit, non seulement intéresser les bibliographes, mais compléter ses travaux d'histoire littéraire en semant, à propos de ses livres, des remarques utiles; on remarquera surtout l'*Excurs* sur Antoine de la Sale que M. Grisebach nomme le père de la nouvelle et du roman français moderne.

— Signalons encore un programme du gymnase royal de Leipzig, les études sur André Chenier de M. K. A. Martin Hartmann (*Chénier Studien.* Leipzig, Edelmann. 1894. in-4, 60 p.). L'auteur, un des Allemands qui connaissent le mieux la littérature française, essaie de fixer exactement la date des poésies de Chénier. Il traite à la fin de sa dissertation de la *Bataille d'Arminius*. L'opuscule lui fait honneur et témoigne à la fois de son savoir et de sa sagacité.

BOHÊME. Sous ce titre *Slovanstvo v svych Spevech* (la Slavie dans ses chants) M. Louis Kuba a entrepris un vaste recueil de chants populaires de tous les pays slaves (librairie Hobbk à Pardubice). Ce recueil comprend dans le texte original avec traduction tchèque et accompagnement de piano, les chants tchèques, de Bohême, Silésie et Moravie, Slovaques, Polonais, lusaciens, petits-russes, blancs-russes et grands-russes, Slovenes, Montenegrins, Croates : l'auteur compte y ajouter prochainement les chants serbes et bulgares. Les divers fascicules se vendent isolément. Cette collection se recommande également aux musicologues et aux ethnographes.

ROUMANIE. — M. Louis Leger vient d'être nommé membre d'honneur de l'Académie roumaine de Bucarest.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er juin 1894.

M. Clermont-Ganneau offre à l'Académie, de la part de M. Robert de Bonnières, un exemplaire de l'ouvrage intitulé : *Foe-Koue-Ki* (relation des royaumes bouddhiques), qui a été traduit du chinois par M. Abel de Rémusat. Cet exemplaire a appartenu à Stanislas Julien qui en a couvert les marges d'importantes annotations.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, il est procédé au vote pour l'attribution du prix Gobert. Les votants sont au nombre de 36; la majorité est donc de 19 voix. M. Arthur Giry, professeur à l'École nationale des chartes, obtient 22 voix; M. Godefroy, 12 voix; il y a deux bulletins blancs. En conséquence, l'Académie décerne le prix à M. A Giry pour son *Manuel de diplomatique*.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 18 juin — 1894

287. — **The Mâdhavânala-Kathâ,** published from three London and three Florentine Mss., with a translation of the prâkrit passages, by Dr P.-E. PAVOLINI. Priv. Doc. at the R. Istituto di Studi Superiori at Florence. In-8, 24 pp. cotées 430-453.

288. — P.-E. PAVOLINI. **La Novella di Brahmadatta secondo la versione di Hemacandra.** In-8, 4 pp. cotées 339-342.

Le conte que publie M. Pavolini — il nous en avertit lui-même avec une sincérité de fort bon goût — est d'un intérêt médiocre ; mais, puisqu'il est extrêmement répandu dans l'Inde et met en scène un aussi grand personnage que le roi Vikramâditya, on accordera sans peine qu'il valait la publication, surtout réduite à d'aussi sobres proportions. Le texte est généralement satisfaisant, même dans les parties prâcrites, où il n'a pas fallu moins de sagacité pour le restituer, que de connaissances pour le traduire. La sollicitude du traducteur aurait pu, sans être taxée d'exagération, s'étendre à quelques passages sanscrits : on aimerait, par exemple, à savoir ce qu'il pense de la phrase *iti samcintya*... (p. 443, l. 14). On souhaiterait parfois être fixé d'une façon plus précise sur les principes de transcription et d'euphonie qui ont guidé l'éditeur dans sa reproduction. Quant à la traduction, « a red cloth which does lose *his* colour » (p. 447, au bas) doit être un lapsus, et je suis bien trompé s'il ne faut *swelled* au lieu de *swollen*, p. 451, l. 29 ; mais dirait Petit-Jean, « on l'entend bien toujours ».

V. H.

---

289. — Adr. BLANCHET. **Les monnaies grecques.** Paris, E. Leroux, 1894., in-8 de 110 p. et 11 pl.

Ce nouveau livre de M. Blanchet n'est ni un traité ni un manuel ; c'est une conférence écrite dans laquelle l'auteur expose quelques idées

qui lui sont personnelles et fournit des indications empruntées aux ouvrages les plus récents de manière à offrir à ses lecteurs des données qui sont à jour. Citons, par exemple les pages consacrées à l'énumération des graveurs de coins; des types adoptés par les villes et qui, immobilisés devinrent des emblèmes locaux, nous dirions aujourd'hui, des armes parlantes; des portraits de rois et de reines qui semblent avoir commencé, sous Alexandre le Grand, à paraître sur la monnaie.

M. Blanchet, comme M. Radet dans son livre sur la Lydie, pense, que la première monnaie d'or fut frappée en ce pays, dans le but de favoriser le trafic continental; il donne des détails utiles sur l'origine de la monnaie d'or et ses variations de valeur, remarquant judicieusement que l'or perse dut être refrappé en Grèce, et que Philippe II de Macédoine fut le promoteur du biméttallisme.

Ce volume qui fait partie de la *Petite bibliothèque d'art et d'archéologie* publiés sous la direction de M. Kaempfen, ne dépare pas cette collection. Il donne au lecteur le moyen de se faire une idée de la numismatique grecque; en la lui présentant sous une forme séduisante il vulgarise une science qui peut effrayer au premier coup d'œil. Nous souhaitons que l'auteur soit assez éloquent pour persuader aux personnes qui aiment l'art et l'histoire qu'elles trouveront, dans les monnaies grecques des éléments de travail et d'étude les plus sérieux.

A. de Barthélemy.

---

290. — Christian Boehm. **De Cottabo** (diss. phil. Bonn). Bonn, impr. Georg, 1893; 68 p., plus une planche de 14 figures.

Il y a déjà longtemps que les érudits cherchent comment les Grecs jouaient au jeu du κότταβος, au vi^e et au v^e siècles; les textes des anciens poètes, les descriptions des scholiastes et autres compilateurs ont été étudiés jusqu'ici avec plus de patience et de sagacité que de bonne fortune; et les peintures des vases où l'on voit reproduite la ῥάβδος κοτταβική n'ont pas apporté, selon moi du moins, la solution du problème. M. Boehm, qui reprend la question, a-t-il été plus heureux que ses devanciers? Pas davantage. Je me garderai bien de proposer une interprétation des termes que nous rencontrons dans les textes, notamment dans le passage connu d'Antiphane; mais je puis tout au moins dire que M. B. ne satisfait pas ma curiosité. Il ne creuse pas assez les expressions techniques anciennes; il n'accorde pas assez d'importance aux renseignements des scholiastes; parfois même il interprète inexactement: p. 15, Soph. (*fragm.* 494 N.) *ap.* Athen. p. 487 D, χάλκειον κάρα signifie bien μάνης, car il s'agit non pas seulement de toucher la πλάστιγξ, mais de la toucher de telle sorte qu'en tombant elle frappe le μάνης et produise le bruit désiré. Quelles que soient les puérilités, je veux même bien dire les absurdités qu'on lit parfois dans les commentateurs grecs, et qu'ils se transmettent de l'un à l'autre, on y rencontre souvent des renseignements dont le

prix est méconnu, uniquement parce que leur texte ne répond pas à l'idée que se font d'avance les commentateurs modernes. Veux-je faire un reproche de ce genre à M. Boehm? Non; je pense seulement qu'il fait peut-être trop bon marché des descriptions des temps alexandrins et suivants; et tout en trouvant ingénieuses certaines de ses déductions, je ne me vois guère, après avoir lu sa thèse, plus avancé qu'auparavant. Son opinion sur le μάνης, pour ne parler que d'un détail, me semble dénuée non pas de fondement, mais d'un fondement sérieux et solide. A rapprocher des mots d'Antiphane (cités p. 10) κότταβος τὸ λυχνίον ἐστί, l'expression suivante, d'un inventaire délien : λυχνεῖον χαλκοῦν κότταβος.

My.

---

291. — E. Fehr. **Studia in Oracula Sibyllina** (Comment. Acad.). Upsal, Almqvist et Wiksell, 1893, 119 p.

Les oracles sibyllins laissent toujours le champ libre aux interprétations et aux hypothèses. Ce n'est pas qu'on ne soit arrivé à faire la lumière sur un grand nombre de points; depuis Alexandre jusqu'à l'édition récente de Rzach (1891), les efforts de la science ont fini par trouver la solution de certains problèmes relatifs au texte et à sa signification. Avant eux d'ailleurs tout n'était pas mystère dans ces livres; mais je crains bien que nous ne soyons arrivés, ou peu s'en faut, au terme de nos connaissances : à part l'établissement du texte, il ne peut être question, aujourd'hui, que de spéculations personnelles et toutes subjectives, dans lesquelles un chercheur exposera son opinion en l'appuyant sur des raisons excellentes, tandis qu'un autre sera d'un avis différent, se fondant sur des preuves également fort bonnes. La critique, en des matières si obscures, ose à peine se prononcer; et voilà pourquoi, dans l'ouvrage de M. Fehr, la seconde partie, où il s'occupe du texte même, me paraît de beaucoup la meilleure. Non que toutes ses conjectures soient heureuses; au contraire, un grand nombre me semblent hasardées et peu certaines, mais l'auteur use d'une bonne méthode, appropriée aux textes qu'il corrige, et il a été parfois bien inspiré : p. ex. VI, 18, il semble évident qu'il faut, quel que soit le sens général, expliquer φῶτα par *ignes* et non par *virum*; VIII, 340, la vulgate εἰς ἓν πῦρ ἥξουσι est très bien défendue contre Rzach = Opsopœus; VIII, 315, ἀπολουσαμένοις vaut autant, sinon mieux, que ἵνα λουσάμενοι d'Alexandre. La première partie *(de origine et ingenio Sibyllinorum)* vient après une introduction où il s'agit surtout de la date et de l'esprit, juif ou chrétien, des quatorze livres sibyllins, et est divisée en cinq chapitres; les quatre premiers n'éclaircissent guère les questions soulevées, et M. F. reconnaît souvent que bien des choses lui demeurent obscures; le chapitre V résume les opinions d'Ewald et d'Alexandre; quant au jugement de l'auteur, il est lui même quelque peu sibyllin.

L'ouvrage témoigne de solides recherches, d'une connaissance sérieuse du sujet et annonce un esprit pénétrant ; mais il embrasse trop pour ses dimensions restreintes et reste souvent à la surface des questions. Je reconnais toutefois que l'on ne saurait sans injustice exiger la profondeur et l'originalité dans une dissertation académique, et celle de M. Fehr est loin d'être dépourvue d'intérêt.

My.

---

292. — **La ensenanza entre los musulmanes espanoles.** Discurso leido en la Universidad de Zaragoza en la solemne apertura del curso académico de 1893 à 1894, por Julian Ribera. Zaragoza, Arino, 1893, 99-x p. in-4.

Le travail de M. J. Ribera dépasse les proportions habituelles d'un discours, mais le lecteur ne s'en plaindra pas, car il est instructif et intéressant. M. R. a traité de l'enseignement chez les musulmans d'Espagne. Il nous le montre entièrement libre, exempt de tout contrôle gouvernemental, uniquement astreint au respect de l'orthodoxie religieuse. Après nous avoir menés à l'école primaire, il nous décrit l'enseignement supérieur et nous en indique l'objet : l'étude des traditions sacrées, du Coran, de la grammaire et de la langue arabes, de la littérature, de la médecine, des sciences philosophiques et mathématiques, et même de la musique. Il note les qualités goûtées chez les maîtres par les élèves du temps, et raconte la façon dont se faisaient les cours et dont se formaient les bibliothèques. Il nous parle même, brièvement, de l'éducation des femmes, qui à l'en croire, aurait été beaucoup moins négligée qu'on ne l'imagine. Nous craignons que, sur ce point, l'auteur n'ait un peu trop généralisé quelques exemples particuliers. En somme M. Ribera, amplement informé, a fait mieux qu'un discours d'apparat : son opuscule mérite l'attention de ceux qui s'intéressent à l'Espagne musulmane.

H. Léonardon.

---

293. — **An introduction to english economic history and theory**, par W. J. Ashley, part II, The and of the middle ages, London, 1893, chez Longmans-Green and Cº, xii-502 pp. in-8.

J'ai lu naguère avec le plus vif intérêt la première partie de l'*English economic history and theory* de M. Ashley, qui est d'un homme très instruit, intelligent et indépendant ; mais je suis un peu embarrassé pour « rendre compte » de cette seconde partie, où sont traitées des questions qui ne me sont pas ou qui ne me sont plus familières : l'histoire sociale et économique de l'Angleterre, du xivᵉ au xviᵉ siècle. Toutefois, puisque l'on a bien voulu m'en demander mon avis, je le donnerai pour ce qu'il vaut ; j'aurais dû, d'ailleurs, le donner plus tôt, car il y a déjà plusieurs mois que le livre est publié.

L'ouvrage se compose de six chapitres indépendants : I. La suprématie des villes; II. Les métiers; III. L'industrie de la laine; IV. La révolution agraire; V. L'assistance; VI. La doctrine canonique. Chaque chapitre est précédé d'une bibliographie critique, et suivi de notes. — « Mes cinq premiers chapitres, dit M. A. dans sa préface, présentent des conclusions indépendantes qui sont nées de l'examen des « autorités » originales; je regrette de n'avoir pas pu tirer toujours directement mes citations des sources elles-mêmes..... Le chapitre VI repose sur l'étude et la comparaison des conclusions d'un grand nombre d'auteurs allemands modernes touchant l'histoire du droit canon et du droit commercial » (pp. IX-X).

Nous sommes donc en présence d'une sorte de manuel de l'histoire sociale et économique de l'Angleterre qui, sur certains points, se borne à condenser, en les critiquant, les travaux de première main, mais qui contient çà et là, des recherches originales. Il est clair que les trois premiers chapitres sont ceux où M. A. a mis quelque chose de lui même; que le quatrième n'est guère qu'une exposition de doctrines tombées dans le domaine commun; que, dans le sixième, l'auteur, nourri de la lecture des controversistes allemands, s'est proposé de réagir vivement contre l'ignorance du public anglais sur la question des doctrines économiques de l'Église au moyen âge, particulièrement au sujet de la prohibition des « usures » et du prêt à intérêt.

J'estime beaucoup le talent d'exposition, l'information étendue de M. Ashley, son horreur de la banalité ; et je pense que son livre, quoique un peu hâtif, pourra longtemps rivaliser avantageusement avec les ouvrages similaires. Je le recommande aux étudiants, qui s'en servent et l'apprécient. — Cependant, dans le présent volume, le chapitre VI *(The canonist doctrine)*, où se trouve une explication historique, qui tourne à l'apologie, de la théorie ecclésiastique du moyen âge sur le prêt à intérêt, m'a paru peu convaincant. Sous l'influence de F. X. Funk, par réaction contre les railleries d'Endemann, « si peu sympathique dans son attitude à l'égard de l'Église médiévale », — railleries aggravées par les ignorants et les imbéciles qui ne se sont pas fait faute de les répéter —, M. Ashley s'est laissé aller, je le crains, à essayer de justifier l'injustifiable [1]. L'argumentation tirée par Funk de l'axiome de Lassalle : « Le capital est une catégorie historique » l'a, pour ainsi dire, ébloui ; elle est assurément très spécieuse, mais je doute qu'elle ait trouvé, parmi les historiens impartiaux, beaucoup d'adeptes. J'avoue que je m'en tiens, — railleries à part, — à la position d'Endemann et de Neumann, ainsi définie (p. 427) par notre auteur, qui la combat : « During the later centuries of the middle ages, the effort to enforce the prohibition of usury was a hopeless attempt to struggle with growing eco-

---

1 P. 451 : « The doctrine of usury, which had at first assumed a rigid form, necessary perhaps for the middle ages... »

nomic forces ». Et je constate que M. Henry C. Lea, qui a écrit récemment sur la question de l'*Ecclesiastical treatment of usury* un article[1] instructif sous une forme sans prétention, défend avec autorité, sur ce point, les idées courantes.

L.

294.—A. Lecoy de la Marche. **La France sous saint Louis et sous Philippe le Hardi.** 1 vol. in-8, 250 p. Librairies-imprimeries réunies (dans la Bibliothè-d'histoire illustrée).

Ce livre, qui est une œuvre de vulgarisation, est d'une lecture agréable et instructive. Il se divise en trois parties. Dans la première, trop sommaire à notre gré, M. Lecoy de la Marche nous raconte les principaux faits des règnes de Louis IX et de Philippe le Hardi. Nous y relevons deux petites erreurs. A la page 26, l'auteur semble faire de Henri V de Lusignan, comte de la Marche, le gendre du roi d'Angleterre Henri III ; il faut lire le *beau-père*, Hugue ayant épousé la mère de Henri III. A la page 34, nous trouvons cette analyse du traité de Paris de 1258, qu'on appelle parfois improprement le traité d'Abbeville : « Saint Louis remit au roi d'Angleterre le Quercy, le Limousin, l'Agénois et une partie de la Saintonge. » N'importait-il pas d'ajouter que le Limousin et le Quercy n'appartenaient pas au roi, qui n'en abandonne que la suzeraineté directe, que l'Agenois et la Saintonge ne devaient revenir au souverain anglais qu'au cas où, Alphonse de Poitiers et Jeanne de Toulouse mourant sans enfants, la sénéchaussée de Toulouse serait unie à la couronne ? M. L. de la M. continue : « Saint Louis retint ces pays, à la condition de lui faire (ce qui veut dire sans doute : à la condition que le roi d'Angleterre lui fît) l'hommage-lige non seulement pour ces seigneuries, mais pour tous les domaines enlevés par les rois de France à ses prédéceseurs, c'est-à-dire la Normandie, l'Anjou, le Poitou. » Ainsi l'auteur paraît insinuer que Henri III a prêté hommage à Louis IX pour les contrées conquises de 1204 à 1206 par Philippe Auguste : ce qui est un non-sens historique. Dans la seconde partie, M. L. de la M. nous expose le mécanisme des institutions de la France au temps de Louis IX et de Philippe III ; s'il est très sobre sur les finances et sur l'armée, en revanche il nous donne d'intéressants détails sur les baillis et sénéchaux, sur les enquêteurs royaux, sur les principales réformes judiciaires. Un chapitre brillant est consacré à l'énumération des fêtes religieuses, célébrées au XIII^e^ siècle, et aux principales fondations charitables de Louis IX. Ici encore nous ferons à l'auteur quelques petites chicanes. Nous avons été étonné d'apprendre (p. 57) que le despotisme fleurissait en Allemagne au temps de Frédéric II ; que Philippe-Auguste avait conquis sur Jean-sans-Terre le Périgord (p. 60), nous ne

1. *The Yale Review*, février 1894, pp. 356-385.

saurions admettre l'ancienne théorie de Loiseau sur les quatre grands-baillis, remplaçant après 1191 le grand sénéchal (p. 71), non plus que la thèse de M. Semichon rattachant les premières associations communales aux anciennes ligues pour la trêve de Dieu (p. 80). La troisième partie nous fait connaître les mœurs des diverses classes de la société au XIIIe siècle : clergé, noblesse, bourgeoisie. M. L. de la M. nous peint surtout cette société d'après les anecdotes, qu'il avait déjà rassemblées dans son livre sur l'*Esprit de nos aïeux*, comme aussi d'après les sermons des anciens prédicateurs, qu'il nous a naguère analysés, dans un ouvrage très neuf [1]. Nous avons retrouvé avec beaucoup de plaisir, parfois à deux reprises (voir l'histoire de Guillaume d'Auvergne, conseillant à Blanche de Castille de venir au secours des Dominicains de la rue Saint-Jacques, page 18 et page 138) ces piquantes histoires, très malicieuses, qui sont autant de petits drames, fort bien conduits. L'auteur nous permettra seulement de faire quelques réserves sur des expressions trop modernes, comme l'esprit « voltairien » des troubadours et la chevalerie « fin de siècle » du temps de Philippe III. Nous persisterons aussi à croire, jusqu'à plus ample information, que la quarantaine-le-roi date de Philippe-Auguste. Enfin, le volume se termine par deux chapitres sur la littérature et la science, et sur les arts, à cette époque si brillante du moyen âge. Ils sont très précis, très exacts. Pourtant, au nom d'Adam de la Halle, nous nous élevons contre cette phase : « La poésie dramatique n'existe pas, les mystères étant encore écrits en latin. » Nous avons ainsi suivi, chapitre après chapitre, ce livre qui rendra à la jeunesse des lycées et même des Facultés d'utiles services ; elle y trouvera condensés de nombreux renseignements, réunis par un homme qui, depuis de longues années, s'occupe de l'époque de Louis IX. L'illustration du volume est assez nette ; mais pourquoi les éditeurs ne développent-ils pas la légende des sceaux ?

Ch. PFISTER.

---

295. — Henry Charles LEA. **The spanish Inquisition as an alienist** (Reprinted from the Popular Science Monthly for July, 1893). 12 p. in-8.

296. — **The taxes of the Papal Penitentiary** (Reprinted from the English Historical Review, July, 1893). 15 p. in-8.

Ces deux opuscules sont des tirages à part d'une revue américaine et d'une revue anglaise. Dans le premier, M. H. Ch. Lea, qui est l'auteur d'un volume sur l'Inquisition d'Espagne, est revenu sur ce sujet pour nous exposer trois cas d'erreur judiciaire, dans lesquels le Saint-Office eut affaire évidemment à des fous, ce qui ne l'empêcha pas d'en brûler

1. M. de la M. emprunte aussi, comme c'est son droit, une page brillante à son livre sur *Saint-Martin*, à propos du culte dont ce saint était honoré au XIIIe siècle p. 110 et ss.

deux et d'imposer au troisième le port d'un costume distinctif. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les Inquisiteurs eurent d'abord l'idée que les accusés n'étaient que des aliénés, et les firent examiner. On ne saurait bien sévèrement blâmer la solution adoptée à l'égard du troisième, relativement, cela s'entend, et étant donnés les errements des contemporains à l'égard des fous. Pour les autres il est indiscutable que la sentence fut vraiment barbare. Il est malheureusement certain que l'on trouverait plus d'un cas analogue dans les archives de ce tribunal.

Le second article, relatif aux taxes imposées par la Pénitencerie papale pour le rachat des péchés, ne nous semble pas contenir de renseignements particulièrement nouveaux à ce sujet.

H. Léonardon.

---

297. — Gustave Fagniez. **Le Père Joseph et Richelieu (1577-1638).** Paris, Hachette, 1894, 605, 514 p. in-8. Prix : 15 fr.

Le grand et beau travail de M. Gustave Fagniez n'est pas entièrement inédit, il n'est pas inconnu non plus aux lecteurs de la *Revue*. Nous en avons parlé, ici même, à plusieurs reprises et depuis nombre d'années [1], à mesure que M. F. publiait les résultats de ses persévérantes recherches soit dans la *Revue historique*, soit dans la *Revue des questions historiques*. Aujourd'hui qu'il lui est donné de présenter au public l'ensemble de ses longs et solides travaux sur l'une des époques les plus intéressantes de l'histoire nationale, nous n'avons qu'à résumer, pour ainsi dire, en un jugement final les observations déjà produites à l'occasion de ses publications partielles. Nous le ferons en donnant, une fois de plus, à l'ouvrage de M. Fagniez, tous les éloges qu'il mérite et en soumettant à lui-même, avec une égale franchise, les réserves que certains de ses jugements nous imposent.

Écrite en un style sobre et sévère, digne de la sévérité et de la grandeur du sujet, et que j'aurais presque qualifié de janséniste, si je n'avais craint de déplaire involontairement à l'auteur, cette nouvelle vie du P. Joseph est assurément l'un des écrits les plus considérables, les plus scrupuleusement étudiés, les mieux documentés de la littérature historique de ces dernières années. Ce n'est pas d'ailleurs une simple biographie de François Le Clerc de Tremblay, mais aussi l'histoire de son temps. C'est le tableau presque complet de la vie intérieure de la France [2], c'est l'exposé de la renaissance du catholicisme et celui de la politique royale, au dedans comme au dehors, pendant le premier tiers du XVII^e siècle. Tout cela, vu de très haut, étudié de très près, suivant les bonnes

1. Voyez *Revue critique*, du 8 février 1886, du 25 novembre 1889, du 2 novembre 1891.

2. Il n'y manque guère que le mouvement artistique et littéraire, qui sortait tout à fait du cadre de l'auteur.

méthodes, et avec une conviction personnelle profonde, qui éclate à chaque page et force le respect, si elle n'entraîne pas toujours l'assentiment du lecteur.

Les sources inédites, ou déjà connues, auxquelles a puisé M. F. sont abondantes et sûres. Si l'une d'elles, la plus développée, la plus neuve, le manuscrit de Lepré-Balain, a trop pesé peut-être, à notre avis, sur le propre travail de l'auteur, ce n'est pas tant — j'ai hâte de le dire — qu'il y ait trouvé des données historiques erronées, mais plutôt une conception de la nature et de l'activité de son héros à laquelle nous ne pouvons souscrire. C'est sans aucun doute dans le texte inédit du prêtre angevin, rédigé pour les religieuses du Calvaire, qu'il faut chercher le point de la métamorphose qui a fait pour M. F. de l'habile et dévoué collaborateur de Richelieu, « le grand chrétien et le grand patriote » auquel il a consacré son savant travail. Avons-nous cette fois le *Vrai Père Joseph*, annoncé jadis si mal à propos par l'abbé Richard, et les historiens de tous pays qui ont parlé jusqu'ici de l'Éminence grise, sur un ton légèrement différent de celui de son dernier biographe, se résigneront-ils à chanter la palinodie? Cela se peut; quelques hommes fort compétents et beaucoup d'incompétences absolues viennent d'en donner l'exemple et moi-même, qui n'ai nullement la superstition de la légende traditionnelle, qui suis disposé, de prime-abord, à la révision de tous les procès pendant devant le tribunal de l'histoire, j'ai suivi avec une curiosité sympathique les efforts de M. F. pour présenter sous un nouveau jour, avec une auréole inattendue, celui qu'il appelle sans cesse, et qui est, en effet, son « héros ». D'accord avec lui sur presque tous les points de détail, — aussi je m'abstiens de faire ici de la menue critique — pleinement d'accord également avec l'auteur sur l'importance historique du personnage auquel il a consacré son travail, je me sépare de lui quand il s'agit d'en apprécier la valeur morale, et c'est précisément par la lecture du *Père Joseph* de M. Fagniez, que je me suis affermi dans une conviction contraire à la sienne, mais que je n'en crois pas moins scientifique, bien qu'elle ait le malheur de concorder avec la tradition dédaignée et vaincue.

Nous disions plus haut que le livre de M. F. était l'un des plus documentés, l'un des plus nourris de faits sur l'époque qu'il nous raconte. Cela est vrai pour toutes les parties de l'ouvrage, mais cela est vrai surtout pour une double série de chapitres : ceux qui se rapportent à la situation matérielle et morale et à la réorganisation de l'Église catholique sous Louis XIII, tant au dedans qu'au dehors [1], et ceux qui traitent de la

1. Nous signalerons surtout aussi le chapitre relatif aux Missions d'Orient (I, p. 283-378) qui renferme certainement des détails à peu près inconnus de la majorité des lecteurs. Seulement les intrigues et les accusations réciproques des jésuites, capucins, pères de la Terre-Sainte, qui y sont fidèlement rapportées, n'ont guère pu donner aux Turcs une idée bien relevée ni de la dignité du clergé chrétien ni de l'unité de l'Église. Chacun de ces ordres, sans action aucune sur les Musulmans, a porté tour à tour la brouille ou l'a augmentée, entre catholiques, grecs, arméniens et

politique extérieure de la France, dans la première moitié de la guerre de Trente Ans. Il y a là une foule de détails nouveaux ou fort peu connus, artistement groupés, et dont l'ensemble présente un accroissement précieux de nos connaissances historiques. M. F. a eu des précurseurs, sinon aussi savants, du moins aussi convaincus, pour ce qui concerne le tableau de la renaissance du catholicisme en France; il n'en a guère eu de sérieux dans le récit détaillé des efforts tentés par Richelieu pour créer en Allemagne une espèce de tiers-parti catholique, qui le dispenserait de s'allier, lui, cardinal de la Très Sainte Église romaine, d'une façon trop exclusive avec les princes hérétiques. Les négociations multiples avec Ferdinand II, Maximilien de Bavière, les électeurs ecclésiastiques et autres États de l'Empire, ses rapports avec Gustave-Adolphe, avec les princes de l'Allemagne protestante, l'abandon du terrain des principes contre celui des intérêts matériels, la guerre d'assistance se changeant en une guerre de conquête, la croisade contre les Infidèles aboutissant à la prise de Brisach, tout cela est raconté par M. F. avec les plus attachants détails et mérite d'être signalé comme une contribution des plus importantes à l'histoire de la diplomatie française.

Il est une série de chapitres pourtant où l'auteur nous semble devenir infidèle aux principes de la critique historique et se départir de cette impartialité que nous réclamons aujourd'hui de tous ceux qui veulent compter parmi les historiens. Ce sont ceux où il se trouve en présence d'adversaires décidés ou soupçonnés de l'Église. Le critique fait place alors au fidèle; il regimbe bien un peu, d'abord, mais il finit toujours par se ranger. Je m'explique : il se fait sur ces points en litige un dédoublement curieux dans la personne de M. Fagniez ; il est beaucoup trop loyal pour dissimuler les faits; il est trop naturellement critique pour ne pas les comprendre et les expliquer rationnellement. Seulement, quand il faudrait en tirer la conclusion inévitable, forcée, intervient un facteur extra-scientifique, la foi, et elle semble dicter à l'auteur des conclusions tout à fait inattendues. Témoin l'animosité qu'il montre contre le jansénisme, donnant à Saint-Cyran tous les torts contre le P. Joseph, abaissant outre mesure Edmond Richer devant le tout-puissant et irascible cardinal, et se prononçant avec énergie contre le parti janséniste tout entier, triste « mélange de stoïcisme et de calvinisme », jugement que nous n'avons pas à réfuter ici, mais qui ne satisfera pas sans doute les amis encore nombreux de Port-Royal [1].

coptes; c'étaient là de singulières conquêtes morales, et si nous concédons volontiers à M. F. que certaines de ces missions ont été « héroïques », nous nous approprions le second membre de sa phrase en les qualifiant presque toutes de « stériles ». Mais alors il me semble que c'est légèrement exagérer que de parler de « conquêtes morales » et de représenter ces missionnaires comme « les ouvriers évangéliques les mieux récompensés de leurs peines ». C'est se contenter de peu.

1. Pour ne citer qu'un détail caractéristique, M. F. fait presque un crime à Saint-Cyran d'avoir dit que le Concile de Trente « a été surtout une assemblée politique »

Témoin encore presque tout ce qu'il dit des protestants de France et de la manière dont Louis XIII, Richelieu et le P. Joseph les ont traités. Nous ne parlons pas ici du rôle politique de la haute noblesse réformée, qui fut très égoïste, très imprudente, après la mort de Henri IV et fit un tort immense à la cause huguenote, en autorisant par son attitude des représailles qui n'auraient dû atteindre qu'elle même et frappèrent ses coreligionnaires tous ensemble. Nous admettons pleinement, avec M. Fagniez, le droit pour la royauté de supprimer ces restes de la féodalité provinciale, de niveler le terrain politique. Nous admettons même, pour le moment, que les pouvoirs publics aient eu réellement le droit et le pouvoir moral qu'ils s'attribuaient de régler les manifestations de la vie religieuse, de procéder, par tous les moyens possibles, à l'unification dans la foi. Cette doctrine — je m'assure que M. F. l'a en horreur comme moi — était alors de droit public, on ne saurait le nier; elle s'appliquait, bien qu'avec des tempéraments divers, dans les pays protestants comme dans les pays catholiques [1]. J'admets donc qu'on loue la politique résumée dans le dicton : « Une foi, une loi, un roi »; je comprends qu'on félicite le P. Joseph et ses confrères « d'avoir travaillé à refaire une âme à la France » (I, 102), en extirpant l'hérésie. Je demande seulement qu'on soit conséquent jusqu'au bout. Je demande à l'historien qui raconte ces faits, qui les approuve, de les donner dans leur vérité nue et répugnante, de ne pas les gazer et les fausser pour ainsi dire, par de longues considérations mystiques [2]. Or c'est là que ce dédoublement, dont nous parlions tout à l'heure, se montre de nouveau, de la façon la plus troublante. M. F. est trop véridique historien pour nier les violences brutales, qui, à partir de la mort de Henri IV, ont été employées pour ramener les réformés dans le giron de l'Église. On n'a que l'embarras du choix dans les citations de son ouvrage, soit qu'il parle des missions du Poitou, de celles du Languedoc ou de la conversion des vallées vaudoises [3]. Mais alors comment se fait-il que le même écrivain

---

(II, p. 70). Mais quel est donc l'historien qui puisse douter aujourd'hui de l'absolue vérité de cette assertion, quand nous connaissons tout le derrière des coulisses de cette longue comédie diplomatique, sans cesse retardée par des caprices souverains ou changeant de direction, selon les crises politiques? Mais Saint-Cyran expie ici, je le crains bien, le péché d'avoir disputé au P. Joseph la direction des filles du Calvaire du faubourg Saint-Germain (II, p. 68).

1. Encore faut-il dire, pour être strictement fidèle à la vérité historique, qu'il y eut toujours *ouvertement* des catholiques aux Pays-Bas, en Angleterre, dans l'Allemagne protestante, tandis que les protestants, après 1685, furent hors la loi en France et dès le début en Italie, en Espagne, etc.

2. Je demande pardon à l'auteur de revenir plus longuement, et avec une certaine instance, sur ce point. Je l'avais signalé ici même, dans les termes les plus courtois, et j'espérais que mes observations auraient quelque influence sur la rédaction définitive de ces chapitres, qui avaient choqué beaucoup de lecteurs, M. F. n'a pas cru devoir changer une syllabe à son premier tirage à part. Il faut donc bien que je me répète.

3. « La lutte contre le protestantisme sous Louis XIII a employé successivement et concurremment le fer et la parole. Quelquefois ces deux moyens ont été si étroite-

qui vient de constater tous ces attentats à la conscience — je ne les juge pas, pour le moment, je me borne à les établir — comment se fait-il qu'il puisse, parfois à la même page ou à la page suivante, s'extasier sur les résultats obtenus par des procédés pareils, et nous raconter — avec une conviction entière, je n'en doute pas — que « les miracles des temps apostoliques se renouvelaient » ! (I, p. 292). Pourtant saint Paul ne se promenait pas, que je sache, accompagné de licteurs romains, pour convertir les fidèles de Thessalonique ou de Corinthe. Comment peut-il attacher quelque importance *morale* à ces conversions qu'il décrit avec un enthousiasme presque communicatif, à ces *cinquante mille* huguenots poitevins, par exemple, gagnés à l'Église par les capucins du P. Joseph au cours de quelques années [1]? Admettons que ces moines fussent, sans exception, plus vertueux que les membres du clergé poitevin, dont les mauvaises mœurs éloignaient leurs ouailles (II, 21) ; apitoyons-nous même sur ces pauvres pères « qui eurent à souffrir du fanatisme de ceux qu'ils venaient convertir ». Mais comment croire que ce furent « leurs vertus, plus éloquentes encore que leurs prédications », qui amenèrent cette riche moisson d'âmes, qui réjouit l'auteur ! Comment peut-on se laisser aller à écrire que « c'est donc *uniquement* dans *l'ordre moral* et dans les circonstances historiques [2] » qu'il faut chercher l'explication de ces phénomènes ? Et c'est ainsi qu'on en vient à raconter et à croire — sur le témoignage des capucins, s'entend — que « la raideur calviniste

---

ment unis qu'il est très difficile de les séparer dans le récit » (I, p. 296). — « Il faut dire que la compagnie de cavalerie du marquis des Portes, logeant chez les récalcitrants, épargnant les convertis, rendit l'éloquence du P. Jérome et du P. Martin plus persuasive... » (I, p. 301). — Plus loin, l'auteur parle de la « propagande peu scrupuleuse » des catholiques et constate — ce qui est l'évidence même — que les « mesures prises à l'égard des protestants ne permettent guère de méconnaître le parti-pris de restreindre les dispositions favorables de l'Édit de Nantes, de s'affranchir de l'équité à laquelle ils avaient droit » (I, p. 384). — « La propagande, patronnée par un homme aussi tolérant d'intention que Richelieu, en arriva plus d'une fois à fournir des précédents aux violences qui annoncèrent et accompagnèrent la révocation de l'Édit de Nantes. Dès cette époque on eut recours à la séparation des enfants pour arracher des conversions » (le P. Joseph l'avoue) et « le P. Bonaventure d'Amiens se faisait suivre de vingt soldats, taxant à neuf ou dix écus *par jour* les protestants récalcitrants, et faute de payement saisissait bétail et mobilier » (I, 423-424). — Le P. Joseph est l'homme « qui n'oublie jamais, même en s'occupant des affaires d'État, qu'il est catholique et capucin, qui a la passion d'entreprendre et de mener rondement des conversions en masse et en détail » (II, p. 173). — « Il est certain aussi que la campagne de Louis XIII dans le Poitou en 1621, la soumission de la Rochelle, consolidèrent beaucoup l'œuvre des missions » (I, 295). — Voy. encore II, p. 422 et suiv. le trafic des gentilhommes protestants, « traitant avec le clergé convertisseur du prix de leur apostasie ».

1. Encore faut-il remarquer à propos de ce chiffre « qui peut très bien ne pas s'éloigner de la vérité » que l'addition des chiffres *précis* empruntés par M. F. à ses sources donne un total de 7690 noms ; il y a de la marge, on le voit, entre les deux chiffres.

2. Ce qui donne à cette phrase encore plus de piquant, c'est qu'elle est précédée de cette autre : « L'argent ne semble pas avoir non plus joué un rôle *important* (I, p. 294).

fut amollie et conquise par la bonhomie et la cordialité de ces humbles enfants de saint François..... qui faisaient luire dans les esprits assombris par une foi tout intérieure la lumière d'une religion qui rit à l'imagination et aux yeux [1] » (I, 428). Et pourtant il faut que M. F. l'avoue, malgré ses triomphes, « le fanatisme huguenot ne fut pas partout découragé » (I, 427). Voilà de ces mots cruels qu'on ne devrait plus trouver dans un ouvrage scientifique, cent ans après la Révolution. Si d'autres venaient demain, après avoir violenté la conscience catholique de l'auteur, répondre à ses plaintes légitimes par ce mot dédaigneux : « fanatisme ultramontain », ne protesterait-il pas de toute la puissance de son âme contre ce dernier outrage ajouté à la violence brutale ? Jusqu'à quel siècle faudra-t-il attendre pour que des hommes de cœur et d'intelligence comprennent que l'unique moyen légitime d'obtenir le respect de leur foi personnelle est de témoigner le même respect pour la foi d'autrui, que dans le domaine des consciences *toute* contrainte est un crime ? Il faut laisser aux grands réalistes, à ces hommes d'État, saisis « du vertige du pouvoir absolu », aux Richelieu, aux Ferdinand II, aux Louis XIV, aux Napoléon, et à d'autres encore, qui, vivants, ont vu déjà leur œuvre détruite, la responsabilité de ces attentats, basés sur leur ignorance absolue de la force vivace des idées [2].

Mais nous ne voudrions pas nous attarder sur ce point spécial, puisqu'il nous reste encore un point de dissidence, le plus important, à vrai dire, à discuter avec l'auteur. Sa conception du caractère du Père Joseph tout entière nous paraît trop en contradiction avec les faits racontés par lui-même, pour que nous puissions nous résoudre facilement à l'accepter dorénavant comme la seule vraiment authentique. Évidemment, il entre une bonne part de subjectivisme dans toute appréciation de ce genre et nous savons d'avance que M. F restera fidèle à la sienne, résultat de longues années de recherches et de méditations. Nous voudrions seulement empêcher qu'on puisse croire que le résultat très inattendu de ses travaux sur cette question particulière ait été admis d'emblée, et qu'on regarde comme désormais établie par la science cette physionomie d'ascète mystique dont il a revêtu le rusé diplomate de Rome et de Ratisbonne. Quelle est au fond la grande question qui se débat dans la première moitié du XVII^e siècle ? Assurément celle de la suprématie des Habsbourgs ou des Bourbons, mais bien plus encore celle de la conquête de l'Europe par la foi catholique. Vaincue une première fois au XVI^e siècle, l'Église veut une revanche, elle se croit assez forte pour l'obtenir, elle la cherche par tous les moyens et peut-être l'au-

1. Si réellement « le calvinisme ne pouvait avoir de prise durable sur l'âme française » (I, p. 305), à quoi bon tant de capucins et de dragons et pourquoi ne pas laisser agir le temps ? On pourrait une bonne fois épargner cette affirmation, absurde autant que blessante, à un millier d'excellents Français.

2. « En 1628 (Richelieu) exprimait la conviction qu'avant deux ans, il n'y aurait plus de huguenots en France » (I, p. 428).

rait-elle obtenue plus complète sans la rivalité entre la France et la maison d'Autriche. En définitive il y a un double courant dans l'histoire de cette époque. Le plus intense, le plus profond, c'est celui de la réaction contre l'hérésie triomphant dans le nord et l'ouest de l'Europe. Sur ce point tous les princes catholiques, depuis la Pologne jusqu'à l'Espagne, se sentent solidaires et s'associent, dans une certaine mesure, pour détruire, par tous les moyens de la persuasion, de la ruse ou de la violence, les adhérents des différentes Églises protestantes [1]. A ce point de vue, la guerre de Trente Ans est véritablement une guerre religieuse, la plus grande, sinon la dernière, des guerres de religion. La papauté, les prélats conseillers des princes, les confesseurs des monarques, tous travaillent avec une ardeur incessante à consolider, à réformer la grande Ligue catholique de l'unité de laquelle dépend le triomphe de l'Église. C'est alors que l'Europe catholique est inondée de ces commissionnaires diplomatiques officieux, qui colportent sous leur froc de bure les papiers secrets des chancelleries, se glissent dans les antichambres royales dans les cabinets des ministres, les PP. Ange de Mortagne, Hyacinthe de Casal, Alexandre de Hales, Valérien Magni, etc., etc. Dans les limites de ce programme général, nous admettons parfaitement l'enthousiasme du P. Joseph et de ses confrères, et sans épiloguer le moins du monde sur la nature même de ce « sentiment religieux », nous accordons volontiers à M. Fagniez qu'on peut voir dans ceux qui le partagent des héros de la cause catholique.

Mais ce premier courant est coupé, si je puis dire, par un autre courant qui le contrarie, le ralentit sans cesse, et finit par en annihiler l'effet : c'est celui de l'antagonisme entre les successeurs de François I[er] et les descendants de Charles-Quint. Cette rivalité persistante paralyse les forces de l'Église, elle affaiblit et ruine finalement la puissance du parti catholique en Europe, en le divisant en fractions hostiles : si les résultats de cette lutte politique peuvent paraître absolument satisfaisants au point de vue plus exclusif de la France, il est plus difficile de les admirer au point de vue général de la chrétienté catholique, et nous ne comprenons pas bien qu'on puisse associer les représentants de ces deux

---

1. C'est aussi là, soit dit en passant, pourquoi toute l'habileté du P. Joseph et de Richelieu ne put jamais donner aux protestants allemands une confiance entière en leurs belles paroles et leurs promesses, et même au temps où les secours de la France leur étaient les plus nécessaires, un fond de défiance régna dans tous les cœurs d'outre-Rhin. Le dernier chapitre du premier volume de M. F. nous montre bien qu'ils n'avaient point tort, qu'on les jouait au fond, et que, si l'on préférait à l'alliance hérétique celle du parti catholique anti-autrichien, on visait avant tout l'extension de l'influence française sur le Rhin, également inacceptable pour les protestants, la Ligue catholique et l'Empereur. Il n'est pas exact que sans Gustave-Adolphe et « l'intempérance de son génie » les princes allemands, protestants et catholiques, se seraient mis d'accord sous l'égide protectrice de la France (I, p. 573), et contre l'Autriche. Dès mars 1629, Maximilien de Bavière dénonçait à Ferdinand les tentatives faites par Charnacé à Munich (Opel, *Niedersaechsisch-daenische Krieg* III, 714-716).

tendances, les idéalistes et les hommes à vues pratiques dans un seul et même éloge. Il est vrai que M. F. est persuadé que le P. Joseph a tenté de fondre cette antinomie fâcheuse en une synthèse apparente, qu'il a voulu réaliser d'abord le triomphe de l'Église sur l'hérésie, puis amortir les rivalités des puissances catholiques en agrandissant la France vers l'est et le nord-est et en ouvrant, en faveur de la maison d'Autriche, un peu prématurément peut-être, la succession de l'Empire ottoman. Il n'est pas bien sûr que les Habsbourgs eussent considéré, dès lors, la Bosnie et la Roumanie actuelles comme des équivalents sérieux de l'Alsace et des Pays-Bas. Mais, à part cela, il faudrait trouver encore la trace d'efforts un peu plus considérables que la création de la chevalerie chrétienne du duc de Nevers ou les travaux des capucins en Terre-Sainte, ou certains discours du P. Joseph lui-même, pour admettre que le cabinet de Saint-Germain ait songé, dès 1620, à pratiquer, à l'égard de l'Autriche, la politique d'impulsion bienveillante vers l'Est, imaginée par celui de Berlin, après 1866. Il fallait bien un prétexte à un cardinal premier ministre et à son collègue futur pour s'associer si intimement aux adversaires protestants de l'Empereur et du roi d'Espagne. Ce beau rêve de la croisade chrétienne, toujours remise au lendemain, servait de prétexte et d'échappatoire aux projets du jour; c'était le voile, dont le P. Joseph, « obéissant à la fois à sa nature et à son calcul », entourait sa véritable pensée. Personne ne lui en fera un reproche, au contraire, Ainsi que le dit fort bien M. Fagniez, « au fond de son cosmopolitisme catholique, il y avait un sentiment national très ardent » (I, p. 244) et je ne suis nullement persuadé qu'il n'ait pris presque autant de plaisir à combattre Ferdinand II que l'union évangélique, ou qu'il ait ressenti plus de remords en *roulant* un capucin espagnol qu'un effendi musulman.

Ni pire ni meilleur que mille autres représentants de l'Église à son époque, le P. Joseph en a voulu passionnément le triomphe. Il a tout fait pour l'assurer, comme c'était son droit et même, si l'on veut, son devoir. Est-ce une raison suffisante pour en faire un saint? Quand le fringant élève de Pluvinel, le jeune attaché d'ambassade quitta subitement le monde et changea le nom de baron de Maffliers pour celui de P. Joseph, en février 1599, j'admets volontiers avec M. F. que le dégoût momentané des plaisirs mondains lui ait fait rechercher l'abri du cloître. Seulement je sais aussi — et c'est M. F. qui me l'apprend — que « les services rendus à la religion étaient le chemin le plus sûr pour arriver à la popularité, à la considération, à l'influence [1] » (I, p. 119) et que le fils d'un président des requêtes n'aurait jamais atteint si haute situation dans l'État, s'il ne s'était mis en situation de recevoir un jour

1. M. F. est — avec raison — si convaincu de cette vérité qu'il la répète à propos de Richelieu. « Il n'obéissait *pas seulement* à ce calcul que les succès dans la carrière (ecclésiastique) étaient le meilleur moyen de se désigner à des emplois dans l'État » (II, p. 51).

le titre de prince de l'Église avec la pourpre romaine. Il aurait végété dans les emplois subalternes, il n'aurait pas goûté, sous sa robe de moine, toutes les réalités enivrantes du pouvoir [1].

Il n'est pas difficile de reconstruire la genèse de la physionomie nouvelle revêtue par le P. Joseph dans le récit de M. Fagniez. C'est évidemment, ainsi que nous le disions au début, Lepré-Balain qui, en cette occurence, a été l'initiateur de cette transformation curieuse, le créateur, inconscient ou conscient, de la légende nouvelle. M. F. n'a rien pu découvrir sur ce prêtre angevin, qui, pour faire plaisir aux filles du Calvaire, compila deux gros manuscrits sur le fondateur de leur ordre, fondateur qu'il semble avoir connu d'assez près. S'il n'a point abouti dans ces recherches, personne ne peut se flatter d'être jamais plus heureux et nous sommes vraisemblablement réduits à ignorer toujours les raisons personnelles, qui poussèrent Lepré-Balain à composer son œuvre, la valeur intellectuelle et morale de l'auteur, etc. Mais l'œuvre nous reste; elle est ce qu'elle devait être, la biographie d'un moine, décrite par un prêtre pour des religieuses, d'après les témoignages de ses confrères, les capucins, et de ses filles spirituelles du Calvaire, et sur des documents autobiographiques, perdus pour la plupart, dont les originaux n'ont pas été retrouvés du moins, dans un dépôt public ou privé, de nos jours. Le charme de l'inédit a saisi M. Fagniez, comme il nous saisit tous, quand nous rencontrons quelque part des pièces nouvelles qui paraissent donner un démenti à la forme convenue de quelque chapitre de l'histoire; quel plaisir intense, mais un peu dangereux, de reconstruire, pour ainsi dire, une personnalité mal connue, méconnue même, de rétablir la vérité sur son compte, surtout quand cette métamorphose devient en même temps une réhabilitation ! On s'exagère alors volontiers les pièces nouvelles, fournies au dossier de l'avocat plaidant, on s'appuie, comme sur des pièces très probantes, sur les épanchements d'une mère, sur les récits onctueux de quelques dévotes, sur les propres dires peut-être de l'intéressé lui-même, et l'on ferme l'oreille aux faits établis jusque-là, nullement de propos délibéré, mais par une opération fatale et presque mécanique de l'esprit humain. Jusqu'ici les historiens, habitués à voir dans le P. Joseph le collaborateur de Richelieu dans les affaires d'État, ont essayé de déterminer la part qu'il faut lui faire dans la direction et l'application de la politique du grand ministre. S'ils n'ont pu oublier entièrement que le P. Joseph fût un moine, ils n'ont vu là qu'un caractère accessoire, propre seulement à donner du piquant à un rôle incompatible à leurs yeux, avec l'habit monastique. Fatal résultat du fait regret-

1. En février 1631 le résident de l'Empereur à Paris, Sébastien Lustrier, écrivait ceci : « Le cardinal qui gouverne entièrement et exclusivement le roi, est à son tour uniquement gouverné et la France avec lui, *in omnibus et per omnia*, par le P. Joseph » (II, p. 502).

table que ces historiens, « s'ils sont vraiment les hommes de leur temps, se piquent de ne rien entendre aux choses religieuses [1] ».

M. F. nous déclare que ce point de vue est *radicalement faux*. Il faut donc en adopter un autre, plus conforme à la réalité des faits, et c'est Lepré-Balain qui nous le donnera, « en montrant le P. Joseph comme un religieux exemplaire, répandant son âme ardente sur toutes les questions où l'intérêt de l'Église est en jeu, et la reprenant sans effort, pour l'élever dans des méditations solitaires, jusqu'à l'extase séraphique ». C'est sur ses traces qu'il faut s'engager « pour conduire avec fruit l'enquête qui doit nous révéler la conception maîtresse et le caractère distinctif du capucin, pour rétablir en lui l'harmonie morale, sans laquelle, si ondoyante et diverse qu'on suppose la nature humaine, il n'y a pas d'individualité » (I. p. 18).

C'est précisément notre opinion personnelle que traduit admirablement la dernière partie de la phrase que nous venons de citer. M. F. suit les traces de Lepré-Balain, si fidèlement et si bien, qu'il ravit à son héros, l'individualité, la vie, qu'il en fait, en terme d'école, un *monstre* psychologique. A force de vouloir le ramener à son existence réelle, de le combler en même temps de nouveaux mérites et de nouvelles vertus, il le rend non pas seulement invraisemblable, mais impossible. Il le sent bien lui-même et proteste quelque part, avec une conviction sincère, que des « contrastes ne sont pas des contradictions ». Assurément non; mais quelque « ondoyante et diverse » que soit la nature humaine, il restera des contraires qui s'excluent; on n'est pas franc et retors à la fois, on ne méprise pas le monde tout en recherchant le pouvoir, on ne se complaît pas dans les « extases séraphiques » en négociant à prix d'argent l'apostasie des ministres ou la trahison des capitaines huguenots.

Un moine diplomate au XVII^e^ siècle ne me choque pas en lui-même, parce que je sais ce que voulaient alors bien des moines et bien des diplomates. Cependant il est évident — et M F. sera de mon avis — qu'un réprésentant de la vérité religieuse ne peut se prêter, sans forfaire à l'idéal chrétien, à toutes les menées, les intrigues, les vérités d'à peu près et les contre-vérités, qui furent de tout temps l'essence de la diplomatie classique. Je ne reproche nullement au P. Joseph d'avoir été diplomate; la moitié des négociateurs officiels ou officieux de l'Europe catholique à cette époque étaient des prêtres ou des affiliés de la Compagnie de Jésus, et rien n'est plus facile à comprendre et à légitimer. Ce contre quoi je proteste, c'est qu'on veuille faire de ce diplomate habile et de ce convertisseur zélé, un ascète, un docteur séraphique, presque un saint. Quoi qu'un engouement, momentané j'espère, dû au

1. Nous trouvons M. F. bien injuste pour ses confrères; il y a, ce me semble, un assez grand nombre d'historiens contemporains, et dans tous les pays, qui se piquent d'être de leur temps et sont néanmoins très compétents sur les choses religieuses; je commencerais ma liste par lui-même.

talent et à la conviction profonde de M. F. puisse en décider pour l'avenir, il n'était point cela; j'en appelle à M. F. lui-même, qui, par moments, entraîné vers le péché de la critique rationnelle par d'invincibles habitudes, choque les nouveaux fidèles du P. Joseph par des paroles, bien étranges dans sa bouche. C'est lui, ce n'est pas moi, qui nous le peint « susceptible, vindicatif et passionné » (II, p. 260), qui lui prête « des calculs machiavéliques » (II, p. 350), le montre « ayant toujours sur le tapis quelque affaire secrète » (II p. 437), s'approchant du « but par des approches en quelque sorte concentriques » (I, p. 197), « impérieux et amer, par nature comme par calcul, quand il n'était pas au contraire flatteur et insinuant » (II, p. 196). Cet homme, toujours par monts et par vaux, à cheval, à pied ou en litière, courant d'Espagne en Italie, d'Italie en Allemagne, passionnément épris de son métier, « cédant à son faible pour la diplomatie occulte », même quand la franchise aurait mieux servi sa cause, voilà le *vrai* Père Joseph, celui de l'histoire, et, même par moments, celui de M. Fagniez. Quant à l'autre, celui que l'auteur a trop bénévolement accepté des mains de son premier hagiographe, croit-on m'en démontrer l'existence par les témoignages de confrères ecclésiatiques ou par la prose du P. Joseph lui-même? Est ce bien le négociateur de l'accord de Ratisbonne qui a rédigé ces effusions mystiques sur « l'immersion et le réciproque plongement de l'âme en Dieu et de Dieu en l'âme »? Est-ce bien l'habile homme, dont le très pieux et très catholique Ferdinand II disait qu'il avait réussi à faire entrer six bonnets électoraux dans son capuchon de moine, qui a commis le galimatias suivant : « Tout cela n'est point aimer Dieu pleinement; il faut pousser au dehors la vie du propre amour à grosse haleine, et faire rendre les abois à la nature, au bout d'une course irrévocable vers la perfection, pour s'exhaler et infondre tout soi-même à bouche ouverte dans la bouche de Dieu, et verser toute sa volonté dans la sienne... pour faire couler (notre âme) par la royale porte de ses lèvres, et dans l'accueil de ses courtoises prévenances et gracieux baisers de paix, jusqu'au cabinet de son cœur » (II, 85).

Au risque de passer pour très sceptique, je déclare en douter absolument, jusqu'au moment où l'on m'aura fait voir le manuscrit de l'*Introduction à la vie spirituelle* et où M. Fagniez, auquel je m'en rapporte entièrement, m'aura certifié qu'il est écrit *de la main même* du P. Joseph. Jusque là, je me permettrai de croire que le nom du capucin, mis sur un texte imprimé, ne signifie pas grand'chose et qu'il en est des méditations du P. Joseph, comme des tragédies de Richelieu ou des opéras de certain souverain moderne. Si même on produisait ces manuscrits autographes, j'aurais encore le droit de dire : Qu'est-ce que cela prouve absolument comme on l'a dit, a bon droit, à propos des écrits de controverse de Richelieu. On vivait alors dans une atmosphère éminemment théologique, plus encore qu'au XVIe siècle, qui fut le siècle de la religion, ce qui n'est pas la même chose. Les ministres, les ambassadeurs étaient

clercs; ils subissaient l'influence du temps et du milieu, ils rédigeaient des traités de théologie, comme leurs successeurs rédigent aujourd'hui des romans ou des livres d'histoire. M. F. a refusé de passer pour *naïf*, en se portant garant de la pureté *absolue* des mœurs de Richelieu, et certes il a eu raison [1]; nous refusons de même d'encourir un reproche semblable, en admettant que ni Richelieu ni le P. Joseph, ambitieux tous deux, préoccupés tous deux de mille soucis journaliers, ayant à se garer contre tant d'embûches, en butte à toutes les attaques du dedans et du dehors, aient trouvé le loisir de s'asseoir dans leur cabinet et de rédiger les volumineux factums [2] où ils « franchissaient tous les degrés de la vie spirituelle, depuis l'oraison jusqu'à l'extase » (II, p. 56). Dans une vie assez longue déjà j'ai vu *souvent* des hypocrites ou des indifférents affecter le mysticisme, quand il était de mode, et s'en trouver fort bien; je n'ai encore *jamais* rencontré, dans l'histoire, un *vrai* mystique, un véritable et pur dévot (dans le bon sens du mot), maniant avec tant de savoir faire les affaires de l'État. J'attends qu'on me le montre pour croire à l'attrait merveilleux qu'aurait eu pour le P. Joseph cette absorption *totale* et *définitive* de l'âme dans l'Éternel et l'Infini, qui seule constitue la vie mystique [3].

Pour nous, qui n'admettons pas que la nature humaine soit soustraite à des lois éternelles, nous nous refusons à voir ce « grand chrétien » dans le personnage intéressant, mais peu sympathique au demeurant, dont M. F. nous a trop bien raconté la vie pour que nous le suivions dans ses appréciations morales. Non, l'actif et peu scrupuleux capucin qui organisa devant la Rochelle « un véritable service d'espions », qui suborne Torterne et cherche à pénétrer dans une ville assiégée par un égout (I, 393-398), n'est pas ce pur et doux mystique sorti des entretiens de Lepré-Balain au parloir des filles du Calvaire. Cet agent politique qui travaille à tant d'entreprises étranges et étrangères à la foi, même à « la consommation du mariage de Louis XIII » (I, p. 103), n'est pas une de ces personnalités pures et admirées de tous, dont on puisse dire : « La folie de la croix fut le centre de sa vie morale » (II, p. 440).

Nous ne méconnaissons pas, en jugeant inacceptable cette béatification, au moins prématurée, toute l'importance véritable qu'eut le P. Joseph sur la politique française du temps; nous répétons qu'elle fut considérable; que les résultats obtenus par lui furent d'une importance

---

1. Nous ferons remarquer seulement que vis-à-vis d'un évêque, le mot *absolue* employé par M. F. est nécessairement de trop; il ne saurait y avoir de pureté *relative* dans une situation de ce genre; elle existe ou n'existe pas.

2. L'*Introduction à la vie spirituelle*, à elle seule, a six cents pages.

3. Je ne parle pas ici, bien entendu, des grands savants du moyen âge ou d'autres temps, qui accomplirent une œuvre limitée, clairement définie, sainte Catherine de Sienne ramenant la papauté à Rome, Jeanne d'Arc sauvant la patrie, Nicolas de Flüe conciliant les cantons helvétiques, etc. On ne saurait se réclamer de pareilles analogies en parlant du P. Joseph.

sérieuse au point de vue purement national ; que ses fautes, ses erreurs, ses violences même, trouvent leur explication dans les mœurs et les idées du temps. Nous accordons même, puisque l'on nous découvre chaque jour plus de grands hommes dans le passé, à mesure qu'il s'en rencontre moins dans le présent, nous accordons, dis-je, que M. Fagniez a révélé à la France « un grand homme de plus » (II, p. 445). Mais la plus sincère admiration pour le beau talent et les convictions de l'auteur ne sauraient nous entraîner au delà; la vérité historique réclame, elle aussi, le respect.

R.

CHRONIQUE

ITALIE. — Le *Giornale Dantesco* mensuel, dirigé par le comte Passerini, commence la publication de sa seconde année chez l'éditeur Olschki, de Venise (22 fr. pour l'étranger). La partie d'analyse bibliographique paraît devoir être aussi soignée que par le passé. Les collaborateurs de cette livraison sont MM. Teza, Del Noce, Prompt, Fiammazzo, Carboni et Passerini.

— La collection des *Opuscoli danteschi inediti o rari*, dirigée avec une ardeur infatigable par M. Passerini et élégamment éditée par la maison Lapi, de Città-di-Castello, vient de s'enrichir des brochures suivantes : C. de Antonellis, *De' principi* di diritto penale che si contengono nella Divina Commedia, avec préface de M. Valerio Scaetta (in-19 de 105 p.) ; O. F. Mossotti, *Illustrazioni astronomiche a tre luoghi della D. C.*, avec préface de M. Passerini et observations du P. Ponta (in-16 de 90 p.); le P. M. G. Ponta, *Dante e il Petrarca*, avec une préface du P. Carmine Gioia, intéressante et à rapprocher du travail de M. Cesareo sur le même sujet dans l'avant-dernier fascicule du *Giornale Dantesco* (in-16 de 91 p.). L'abonnement à la série de douze opuscules dantesques est de 9 francs. Les cinq volumes parus précédemment contiennent les *Postille* de S. Betti et les observations de C. H. Paganini sur les passages philosophiques de la *Commedia*, éditées par son élève l'excellent « dantiste » Franciosi.

— Les *Scritti vari* de l'éminent Villari, récemment réunis chez Zanichelli en un fort volume in-12 de 530 pages, contiennent des études sur Vico, Luigi La Vista, Carlo Tenca, la jeunesse de Cavour, la réforme de la bienfaisance, etc. On y relira deux articles demeurés célèbres : *L'histoire est-elle une science?* et *Francesco de Sanctis et la critique en Italie*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 25 juin — 1894

298. — W. Max MUELLER. **Asien und Europa nach altægyptischen Denkmælern**, mit einem Vorwort von Georg EBERS, mit zahlreichen Abbildungen in Zinkotypie und einer Karte, Leipzig, Engelmann, 1893. In-8, x-403 p.

Il faut, pour apprécier ce livre, connaître la position particulière dans laquelle l'auteur s'est trouvé placé, tandis qu'il le composait. Il était, — et il est encore — aux États-Unis, dans une région où les études hiéroglyphiques sont d'importation récente, et où les bibliothèques sont mal pourvues de livres sur l'Égypte, ou l'étaient jusque dans ces derniers temps. Il a donc connu assez peu les auteurs qui l'ont précédé dans la voie où il s'est engagée, et peut-être n'a-t-il pas toujours étudié d'assez près ceux qu'il connaissait : c'est en effet la tendance assez générale des égyptologues nouveaux de faire table rase des œuvres de leurs devanciers et de les ignorer complétement, au risque de recommencer des découvertes faites de longue date, et de perdre un temps précieux à retrouver ce que d'autres avaient trouvé déjà. Il y a donc dans le livre de M. Max Müller des parties qui sont moins neuves qu'on ne serait tenté de le croire, si l'on ignorait la bibliographie égyptienne, et de longs passages que l'auteur aurait sans doute abrégés, s'il avait su que les sujets étudiés par lui avaient été déjà traités par l'un ou l'autre de ses prédécesseurs. Les questions relatives aux transcriptions en hiéroglyphes des mots sémitiques et des noms géographiques en général, ont été débattues à différentes époques par Hincks, par Brugsch, par Reinisch, par E. de Rougé : M. M. ne paraît guère avoir connu que le travail de Brugsch. Le mémoire de Hincks et le catalogue de la collection de Miramar, où Reinisch a exposé ses idées de manière très remarquable, sont peut-être assez difficiles à rencontrer, mais l'essai de Rougé *sur l'Origine égyptienne de l'alphabet phénicien*, n'est pas un livre rare, et on en a assez discuté les données depuis vingt ans, pour qu'on soit obligé d'en tenir

compte, quand même on n'en approuverait pas toutes les idées. Je crois que si M. M. l'avait consulté, il aurait pu réduire considérablement le nombre des pages qu'il consacre à établir l'usage suivi par les scribes des Pharaons dans la transcription des noms géographiques. Le nouveau en cette matière est peu de chose, si on le compare à ce que E. de Rougé, s'appuyant sur ses prédécesseurs, avait établi déjà : on aurait pu dire assez brièvement les corrections apportées et les changements survenus depuis l'apparition du volume. Je ne cite ici que l'exemple de Rougé : dans beaucoup d'autres endroits, l'oubli des travaux antérieurs est marqué et a produit des résultats fâcheux. J'ajouterai, pour en finir avec ces préliminaires de critique, que M. M. porte sur les opinions qui ne sont pas siennes des jugements d'une rigueur qu'il regrettera plus tard. Les progrès sont si rapides dans nos sciences, que le même égyptologue est contraint de changer plusieurs fois, en fort peu d'années, le sentiment qu'il pouvait avoir au début sur tel ou tel sujet : on est souvent fort embarrassé, lorsqu'après avoir attaqué de façon trop acerbe une idée qui paraissait être insoutenable, on est forcé par de nouveaux monuments d'avouer qu'elle était vraie. Une certaine aménité de forme ne nuit en rien à la liberté de la discussion.

Ces réserves faites, je n'hésite pas à dire que l'ouvrage renferme des chapitres excellents. Il débute par le relevé soigneusement fait de tout ce que nous pouvons savoir sur les rapports de l'Égypte avec le monde extérieur, pendant la durée de l'empire Memphite et du premier empire Thébain. C'est peu de chose jusqu'à présent, au moins en ce qui concerne l'Asie et l'Europe, mais il ne faut pas imaginer que les Pharaons et leurs sujets vécussent alors à l'état d'isolement. Les découvertes des trois ou quatre dernières années nous ont montré avec quelle activité les princes d'Éléphantine exploraient la vallée du Haut-Nil, le désert et les côtes de la mer Rouge : une chance heureuse peut nous révéler les voyages entrepris par tel ou tel grand seigneur du Delta, et nous prouver que la mention des Haiou-nibou n'est pas une allusion vague, mais indique des relations constantes avec les peuples d'Asie Mineure. Toute cette partie est donc entièrement provisoire : elle est aussi complète, ou à peu près, qu'elle doit l'être aujourd'hui, et M. M. a tiré un fort bon parti des documents assez rares qu'il avait à sa disposition. Il semble seulement qu'en étudiant de plus près l'inscription d'Ouni, et en rapprochant la description sommaire qu'elle nous a conservée du pays des Hirou-Shâitou des renseignements que nous fournissent les explorations anglaises dans le Sinaï et dans les contrées avoisinantes, il aurait pu préciser un peu plus le territoire où la guerre eut lieu. Les *ouonît*, qui sont indiqués comme servant de défense aux barbares contre les Égyptiens sont les douars, dont les substructions en pierre ont été signalées par Palmer et par ses compagnons, et qu'on trouve disséminés dans le bassin supérieur de l'Ouady el-Arish : les troupes égyptiennes poussèrent donc jusque là. La partie voisine de la mer confinait au pays du Tiba

(Tap-ba)[1] c'est-à-dire au canton situé entre Raphia et le lac de Sirbon. Qu'il y eût dès lors commerce au moins indirect entre les peuples du Nil et ceux de l'Euphrate, je le crois volontiers pour ma part, mais il n'y en a aucun indice sérieux jusqu'à présent.

La plus grosse partie de l'ouvrage est consacrée à l'étude des documents qui nous font connaître la géographie de l'Asie au temps de la suprématie thébaine. Le nombre ne s'en est guère accru dans ces derniers temps : ce sont toujours les listes et les Annales de Thoutmosis III, les listes d'Amenhotpou III, de Séti Ier, de Ramsès II, de Ramsès III, de Sheshonqou, le voyage du Papyrus Anastasi nº 1. M. M. les a soumis à un examen très approfondi sur certains points, un peu rapide sur certains autres, et en a tiré des conclusions souvent très neuves et très originales. Il y a là un travail d'analyse fort minutieux, et dont il est impossible de rendre compte à cause de sa minutie même. Je remarque seulement que M. M. interprète la plupart des noms de pays d'une manière très différente de celle qui a prévalu. Il accepte bien, il est vrai, l'identité du Naharaina, Naharina, avec le pays situé entre l'Oronte et le Balikh ou même le Khabour, comme je l'avais défini il y a fort longtemps, et celle du Zahi avec la Phénicie, mais il place le Kadi (Kodé) le long de la côte phénicienne et le Kafto en Cilicie, pour ne citer que deux des exemples principaux. J'avoue que pour ma part, je conserverai jusqu'à nouvel ordre l'identification du Kadi avec les peuples du Taurus qui habitaient la Kêtis et la Kataonie, et qu'en revanche, je maintiendrai le Kafto en Phénicie, ou plutôt que j'y verrai et les Phéniciens et tous les peuples plus ou moins lointains chez lesquels ils allaient faire le commerce, que les Égyptiens connaissaient par eux, et qu'ils proclamaient leurs vassaux parce qu'eux mêmes commandaient aux Phéniciens. Il me paraît d'ailleurs que la forme du nom trahit à l'origine un nom de race ou de peuples et non pas un nom de pays. Elle se lit en effet Kafti, ou plutôt Kafîti, et elle est l'ethnique de Kafît ; *Kafîti* est l'homme du pays de Kafît, le Képhéne, et n'est probablement qu'un vieux nom conservé par tradition dès la XVIIIe dynastie et demeuré comme survivance d'un état de chose antérieur à celui que les scribes du temps de Thoutmois III ont enregistré dans leurs listes. Il n'est pas facile de donner ici les raisons qui me font persister dans cette opinion déjà ancienne : la discussion des textes ne se trouve pas à sa place dans la *Revue critique*. Pour le détail des identifications, le changement est aussi considérable, sans que j'en voie toujours la raison. Pour n'en citer qu'un exemple, M. M. repousse les identifications des villes de Ierza avec Ierzeh (E. de Rougé), d'Iouhma avec el-Kheiméh (Saulcy) pour placer Ierza dans la vallée du Sorek à un site indécis (p. 152, note 1) et Iouhma vers Djett, au pied du Karmel (p. 158). Pour Ierza, il donne deux raisons : 1º Tous

1. La lecture *Tap (Tip)-ba* a été combattue par M. Piehl : l'examen du monument m'en a garanti l'authencité.

les cantons du Sud du Sorek appartenaient aux égyptiens du temps de Thoutmosis III; 2° dans la liste de Sheshonq Ierza est placée parmi les villes septentrionales de Juda près du même nom de Migdol qui l'avoisine dans la liste de Thoutmosis III. La première raison est un à-priori que les textes ne justifient point : le récit de la campagne de Thoutmosis III constate que Gaza appartenait à l'Egypte, mais il ne parle point du Sorek et ne définit nullement les limites de la domination égyptienne. Il nous apprend seulement que la campagne victorieuse du Pharaon a rétabli l'ordre, troublé dans le pays qui s'étendait de Jerza jusqu'aux extrémités lointains de la Syrie : Jerzéh (Kharbét-Erzéh) est suffisamment au nord de Gaza, dernier terme connu de l'autorité royale, pour l'on ait le droit de considérer sans aucune invraisemblance qu'il répond au site de Jerza où aurait commencé la marche des troupes en pays ennemi. Quand à Jouhmou, je regrette que M. M. n'ait pas connu le très long article où M. de Saulcy a fixé très ingénieusement le site de cette localité à el-Kheiméh. Il semble d'ailleurs qu'ici M. Max Müller, entraîné par l'ardeur de son raisonnement sur les listes, ait négligé le récit des Annales. Il y aurait trouvé des données qui peut-être l'auraient éclairé sur les motifs qui ont fait choisir et conserver l'emplacement d'el-Kheiméh pour Iaouhmou, Iouhmou. Thoutmosis III part de Gaza le 5 du mois de Shomou : le lendemain 6, il est à Iouhmou et y tient conseil de guerre sur le meilleur chemin à suivre pour aborder la position des ennemis à Mageddo. Le choix fait, il se remet en marche, arrive le 19 à Aalouna, franchit le Carmel le 20 et le 21 livre bataille. Si l'on porte ces marches sur la carte, en adoptant les identifications de M. Max Müller, on a d'après le temps admis par Socin (Guide Bædeker) *pour le trajet d'un voyageur*, de Gaza à Ramléh, qui représente à peu-près le milieu de la vallée du Sorek, soit Ierza, environ *huit ou neuf heures de cheval ;* de Ramléh à Djett qui représenterait à peu-près Iouhmou, il faut autant que j'en puis juger de douze à quinze heures de cheval par des routes peu fréquentées. L'armée de Thoutmosis III, partie le 5 de Gaza arrivée le 6 à Iouhmou, aurait mis deux jours à fournir ces deux étapes de vingt à vingt-sept heures *de cheval*, mais qui, pour une armée renfermant beaucoup de piétons devaient demander un temps plus considérable; après quoi, elle aurait employé treize jours, du 7 au 19 à parcourir les quelques kilomètres qui séparent Djett des gorges du Carmel où se trouvait Aalouna. Sans rechercher quelle était la mobilité d'une armée égyptienne en campagne, on peut affirmer que les dates indiquées par le récit de Thoutmosis III sont contraires aux identifications proposées par M. Max Müller, tandis qu'elles confirment l'opinion de MM. de Rougé et de Saulcy au sujet du site de Iouhmou.

Les recherches de M. M. sur la Syrie du Nord et sur les peuples de la Mer, présentent le même mélange de conjectures ingénieuses et de discussions serrées, mais aussi d'idées à priori et d'affirmations tranchantes que je viens de signaler pour la Syrie du Sud. Aussi bien, l'auteur s'est-

il attaqué à l'un des sujets qui prêtent le plus à la controverse, et sur lequel les opinions les plus variées auront cours dans notre science longtemps encore. Il l'a traité avec une puissance rare, et s'il n'a réussi à convaincre entièrement de la justesse de ses opinions, ni M. Ebers qui a écrit la préface de son livre, ni celui qui en fait la critique en ce moment, il a déployé du moins des qualités d'esprit et une science des monuments qui le mettent au premier rang parmi les égyptologues. Les défauts que j'ai signalés, insouciance ou ignorance des écrits antérieurs, esprit de critique poussé à outrance, abus du raisonnement à priori pour déterminer des faits matériels qu'il aurait suffi de constater, tout cela disparaîtra avec les années ; quand les égyptologues de l'avenir étudieront, — comme j'espère qu'ils le feront, — le livre de M. Max Müller, ils y trouveront assez d'observations excellentes et de démonstrations décisives, pour oublier les vivacités de langage et les hardiesses d'affirmation qui nous étonnent en ce moment.

G. Maspero.

---

299. — **English-Swahili Dictionary,** compiled for the use of the Universities' Mission to Central Africa, by A. C. Madan, M. A. — Oxford, Clarendon Press, and London, H. Froude, 1894. Petit in-8, viij-416 pp.

L'auteur de cet élégant vocabulaire, avant tout pratique, ne dissimule pas ce qu'il doit au Dictionnaire, beaucoup plus complet et détaillé, du R. P. Sacleux[1]. Mais, comme il a puisé également à d'autres sources non moins sûres, et paraît s'être acquitté de sa tâche de refonte avec beaucoup de conscience et de talent, son livre mérite d'être signalé aux Français qu'intéressent les choses africaines et en particulier la grammaire comparée du groupe bantou, comme contenant un utile supplément d'information, de contrôle et de recherche.

V. H.

---

300. — Elie Berger. **Saint Louis et Innocent IV. Etude sur les rapports de la France et du Saint-Siège.** 1 vol. in-8, III-427 p. Paris, Thorin, 1893.

Dans la publication des Registres des papes, entreprise par l'École française de Rome et poursuivie depuis plusieurs années avec beaucoup de zèle, mais non sans qu'un peu de lassitude se laisse apercevoir, les Registres d'Innocent IV, collationnés par M. Élie Berger, tiennent incontestablement le premier rang. M. B. avait accompagné ses analyses de bulles d'une longue introduction où il exposait l'histoire des rapports du pape avec le roi de France, Louis IX. Son travail lui valut en 1888 de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le grand prix

1. Cf. *Revue critique*, XXXVI, p. 325.

Gobert et tout le public lettré applaudit au choix fait par la Compagnie. Mais, comme son étude faisait partie d'un recueil assez coûteux et qu'on ne peut pas toujours se procurer, il a pensé avec raison qu'il serait utile de la publier à part dans un format plus commode. De cette pensée est sorti le livre que nous devons présenter aujourd'hui aux lecteurs de la *Revue critique*, en en signalant l'intérêt et la haute valeur scientifique.

Autrefois on connaissait surtout d'Innocent IV sa longue et opiniâtre lutte contre l'empereur Frédéric II. Les autres faits de son pontificat étaient ramenés à cet épisode principal, sur lequel les historiens ont jeté toute la lumière. Aujourd'hui, grâce au livre de M. Élie Berger, nous connaissons par le menu les relations du pape avec Louis IX et le royaume de France ; et les innombrables détails que l'auteur nous révèle nous font comprendre toute l'importance des questions qui étaient posées de 1243 à 1254 entre le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel. C'est par l'accumulation de petits faits bien constatés qu'on s'élève, en histoire comme dans les autres sciences, à des idées d'ensemble et à des considérations générales.

Sur les « onze ans, cinq mois et dix jours pendant lesquels Innocent IV siégea, ou plutôt combattit debout », il passa sept années et demi à Lyon, qui n'était pas encore une ville française, mais où déjà il était couvert de la protection de la France. De Lyon, il gouverna l'Europe chrétienne et organisa la croisade contre les Musulmans et contre l'empereur. Aussi, nous trouvons tout d'abord dans le livre de M. Élie B. un tableau très pittoresque de la cour pontificale, émigrée dans la vallée du Rhône, une soixantaine d'années avant la captivité de Babylone. L'auteur nous décrit le monastère de Saint-Just qui servit de résidence à Innocent IV, l'organisation intérieure de la curie avec ses bureaux et son école de théologie, la foule des visiteurs qui viennent chercher des faveurs, le commerce des banquiers florentins tout disposés à prêter, contre de bonnes garanties, de l'argent aux solliciteurs qui en manquent. Il nous fait le portrait des personnages qui entourent le souverain pontife, notamment celui de Philippe de Savoie, archevêque élu de Lyon, grand seigneur peu soucieux des affaires religieuses et cumulant, avec les revenus des deux diocèses de Lyon et de Valence, de riches bénéfices en Angleterre et en Flandre. Dans ces pages, très vivantes, il ressuscite devant nous le passé ; nous vivons véritablement avec lui au milieu de la cour de l'ancien cardinal gênois Sinibalde Fieschi.

La présence du pape à Lyon rendit les relations entre la royauté française et le pouvoir pontifical plus fréquentes encore qu'autrefois. Elles sont désormais de tous les jours. Organisation de l'église de France, préparatifs de la croisade contre les Infidèles, expansion de l'influence française dans les provinces du midi et même hors des limites du royaume, lutte du souverain pontife contre l'Empire, tels sont les sujets principaux dont s'entretiennent dans leur correspondance Innocent IV et Louis IX, et sur chacun de ces points, M. Élie B. nous apporte une foule de renseignements nouveaux.

Le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel étaient trop intimement mêlés au XIIIe siècle, pour qu'il n'y eut pas souvent des conflits. Pourtant, gardons-nous de nous représenter le pape et le roi luttant sans cesse pour défendre leurs privilèges respectifs; Innocent IV et Louis IX se font des concessions mutuelles, et réussissent à aplanir les difficultés. Quand les barons du royaume se liguent contre les empiècements des officialités, le roi refuse de se joindre à leur confédération et de souscrire à leur manifeste; il se borne à adresser des représentations au Saint-Siège. De même, il se plaint à lui, en 1247, des subsides levés arbitrairement en France pour l'église romaine, des exigences des envoyés pontificaux qui, sous prétexte de droit de gite, dépouillent les évêchés et les monastères, des nominations faites directement par le pape aux bénéfices ecclésiastiques du royaume et souvent en faveur d'étrangers, des lettres d'expectative concédées pour des charges non encore vacantes. Innocent IV s'efforce toujours, dans une certaine mesure, de donner satisfaction à Louis IX, et les deux pouvoirs restèrent unis, et marchèrent d'accord.

Du reste, le roi de France, qui n'a rien de plus à cœur que de remplir son vœu de croisade, a besoin du pape, afin de préparer l'expédition. Innocent IV le seconde autant que les circonstances le permettent. Pour prêcher la croisade, il fait choix d'un homme aussi distingué par ses vertus que par sa haute intelligence, le légat Eudes de Châteauroux. Il permet que pour couvrir les dépenses, un vingtième soit levé sur tous les revenus ecclésiastiques, et il laisse changer ce vingtième en dixième, dans le royaume de France et d'Angleterre. Sur la levée de ce double impôt, on trouvera dans le livre de M. B. les détails les plus nets et les plus précis; pour la première fois, on nous montre très bien quelles différences existent entre l'ancienne dime saladine de Philippe-Auguste, pesant sur tous les chrétiens, et les mesures fiscales prises par Innocent IV, à l'instar du concile de Latran de 1215, et qui atteignirent seulement l'église. L'auteur nous donne aussi des renseignements sur les autres fonds employés à la croisade: rachats de vœux prononcés témérairement, legs faits à la Terre-Sainte, donations pieuses sans affectation spéciale et dont le clergé dispose, argent provenant de gains usuraires et repris par l'église; il nous indique comment ces redevances étaient perçues par des délégués spéciaux du Saint-Siège, parcourant le royaume et entrant souvent en lutte avec les agents de l'État. Innocent procura de la sorte au roi des ressources nombreuses; pourtant, la lutte que le pape poursuivait avec tant d'âpreté contre Frédéric II détourna de la Terre-Sainte de nombreux chevaliers. On ne peut sans doute pas attribuer à Innocent IV l'échec que les prédicateurs de la croisade subirent en Angleterre et en Norvège, où ils eurent à lutter contre la tiédeur de Henri III et l'égoïste habileté de Hakon IV; mais le pape retint en Allemagne les croisés frisons prêts à s'embarquer avec les Français. Il a voulu le succès de la croisade et a encouragé le zèle du saint roi; mais

on ne saurait le justifier entièrement du reproche d'avoir sacrifié les intérêts de la chrétienté à ceux de la papauté.

Innocent IV n'a pas rendu seulement à Louis IX plus facile sa tâche de croisé, mais aussi son métier de roi. Il a servi sa politique. S'il a refusé aux prières de Raymond VII la permission d'enterrer en terre sainte le corps de son père, du moins il a pris une série de mesures pour rendre enfin quelque tranquillité aux provinces méridionales de la France, si cruellement éprouvées depuis la guerre des Albigeois; il n'a suscité aucune difficulté à Blanche de Castille, quand, en 1249, elle prit possession, au nom de son fils Alphonse croisé, de la sénéchaussée de Toulouse. Il contribua à l'établissement de Charles d'Anjou en Provence, et il fit d'incontestables efforts pour consolider dans ce pays l'autorité du nouveau comte; et ainsi il propagea l'influence française dans cet ancien royaume d'Arles, rattaché à l'Allemagne depuis le début du XI[e] siècle. Bien plus, après la mort de Frédéric II, il offrit à Charles le royaume de Deux-Siciles, sous la suzeraineté du Saint-Siège, et nul doute que, s'il avait vécu, il aurait fini par placer lui-même le premier des Angevins sur le trône de Naples. L'histoire de la double négociation menée par le pape près du prince angevin et de Richard de Cornouailles n'est pas l'une des moindres découvertes, faites par M. Élie B. dans les registres pontificaux.

Enfin M. Élie B. nous a montré, au cours de son ouvrage, quelle fut la conduite de Louis IX dans la lutte engagée entre la papauté et l'empire. Le roi de France fit, dès l'avènement d'Innocent IV, des démarches pour rétablir la paix; après le concile de Lyon, où Frédéric II fut déclaré déchu de tout honneur et de tout empire, il se considéra plus que jamais comme médiateur. Nous ignorons les questions qui furent agitées dans l'entrevue qu'eurent le pape et le roi à Cluny, à la fin de novembre et au début de décembre 1247; mais sûrement un nouvel effort fut tenté par le roi de France pour réconcilier les deux adversaires ou du moins pour arrêter les hostilités tant que durerait la croisade. L'effort fut inutile, et, sans aucun doute, le roi connaissait trop bien la situation de l'église, pour qu'il gardât rancune au pape de sa résistance. Aussi, quand, dans l'été de 1248, Frédéric II, devenu l'allié du comte de Savoie Amédée eut annoncé son intention de franchir les Alpes et de marcher sur Lyon, en appelant à lui les barons français, en ce moment ligués contre les juridictions ecclésiastiques, Louis IX n'hésita pas à prendre Innocent IV sous sa protection et à lever des troupes, afin de fermer les passages de la montagne. La révolte de Parme fournit à l'Empereur un prétexte honorable de renoncer à son projet. Plus tard encore, quand le roi, avant de s'embarquer à Aigues-Mortes, passa à Lyon, il essaya de ramener la paix dans l'église, sans aucun succès. Mais, cette fois-ci encore, son amitié pour le pape ne souffrit aucune atteinte; — et cette exposition de M. B., très lumineuse, achève de détruire la légende créée par Mathieu de Paris, qui nous représente

Louis IX comme un partisan de Frédéric II, fort irrité contre les empiètements d'Innocent IV sur le pouvoir temporel et rendant le souverain pontife responsable de la guerre en Europe et de l'échec de la croisade en Égypte.

Nous avons ainsi parcouru les principales questions traitées par M. Élie B. dans son livre. Dirons-nous avec quel souci d'exactitude, quelle conscience historique tous ces faits ont été tirés des registres du pape et des autres documents de l'époque, avec quelle rigueur ils ont été enchainés, avec quelle clarté ils sont exposés? Nous avons déjà décerné, au cours de notre analyse, ces éloges à l'ouvrage et à l'auteur. Aussi préférons-nous ajouter que, de la lecture du livre, les deux héros, Innocent IV et Louis IX, sortent grandis. Le pape, inflexible quand il croit l'Eglise menacée, domine son siècle et le roi lui-même par la largeur de ses vues, par sa douceur envers les hérétiques, par le cri de compassion que lui arrachent les persécutions contre les Juifs. Le roi se montre à nous, au milieu d'une époque agitée, comme le représentant même de la loyauté et de la justice. A côté du roi, apparaît une autre grande figure qui est laissée ici au second plan; celle de sa mère Blanche de Castille. Dans un autre ouvrage, que nous souhaitons de pouvoir lire bientôt, M. Élie Berger nous dira avec plus de détails ce que l'abnégation, le dévouement, le courage de cette femme ont fait pour la grandeur de la France.

Ch. Pfister.

---

301. — **Les bibliophiles rémois, leurs ex-libris et fers de reliure suivis de ceux de la bibliothèque de Reims,** ouvrage illustré de 70 gravures, par Henri Jadart, conservateur adjoint de la Bibliothèque de Reims, secrétaire général de l'Académie. Reims, F. Michaud, 1894. Gr. in-8 de v-250 p. Extrait du tome XCII des travaux de l'Académie de Reims. Tirage à part à 150 exemplaires avec onze planches.

Le livre de M. Jadart est d'une lecture fort agréable. S'il plaît à l'œil par sa nette impression et par les nombreuses planches et gravures dont il est décoré, il intéresse vivement l'esprit par toutes les curiosités de son texte. L'auteur, qui est un bibliophile consommé, n'a rien négligé pour instruire et pour charmer ses confrères. Il a réuni les renseignements les plus variés et les plus exacts sur les collections et les collectionneurs de la ville de Reims, qui a toujours été une ville très littéraire[1]. Il s'occupe

1. Ces divers renseignements permettront d'améliorer plusieurs articles du *Manuel du libraire* et aussi plusieurs articles du *Nouvel armorial du Bibliophile*. C'est ainsi qu'au sujet d'un livre ayant appartenu au comte Henri-Humbert de Lambilly, lieutenant-colonel d'état-major, mort glorieusement à la bataille du Mans, en 1871, M. Jadart relève (p. 204) cette assertion de M. J. Guigard : « Le *Nouvel armorial du Bibliophile* (t. II, p. 280), le donne comme né à Reims, le 7 décembre 1832. C'est une erreur, car les registres de l'état-civil de cette ville n'ont aucun acte de naissance qui lui soit applicable à cette date, ni postérieurement. Il faut lire sans doute *Rennes* au lieu de *Reims*. »

successivement des bibliophiles rémois des xv^{e} et xvi^{e} siècles, de ceux du xvii^{e}, de ceux du xviii^{e}, de ceux qui sont cités dans l'*Armorial du Bibliophile*, de ceux enfin qui appartiennent au xix^{e} siècle ; il passe ensuite aux catalogues des bibliophiles et des libraires rémois, des ex-libris du xvi^{e} siècle, du xvii^{e}, du xviii^{e} et du xvix^{e} conservés dans la bibliothèque de Reims, couronnant son recueil par des considérations sur les *ex-libris de l'avenir* et par une table générale des devises, des noms et des gravures. Aux descriptions, aux petites notices biographiques, sont jointes parfois des citations tirées d'ouvrages peu connus, comme un éloge de Guillaume Fillastre, chanoine de Reims (1392), évêque du Mans, grand amateur de livres et d'œuvres d'art, par l'annaliste Weyen (p. 5), ou même de notes manuscrites. Telle est, par exemple, (p. 204) cette mention de propriété, en écriture du xvi^{e} siècle, qu'on voit sur l'incunable *Physiologus* coté dans le catalogue de la bibliothèque de Reims X 1397 : « Iste liber pertinet ad Claudium Poussin. Si quis inveniat, amore Dei sibi reddat, et solvet bonum vinum ad sanctum precordium ejus patronus cum fortibus. »

T. de L.

---

302. — **Les États de la Vicomté de Turenne**, par René Fage. Paris, Alph. Picard, 1894, 2 vol. grand in-8 de 324 et 313 pp.

C'est un sujet nouveau que traite M. Fage, car les États de la vicomté de Turenne ont échappé aux recherches de tous les historiens spéciaux, notamment à celles de M. Just Paquet (*Institutions provinciales, communales*, etc., 1835) et à celles de M. Laferrière (*Études sur l'histoire et l'organisation comparée des États provinciaux aux diverses époques de la monarchie*, etc. 1860). Quant à M. Antoine Thomas qui, dans un ouvrage excellent (*Les États provinciaux de la France centrale sous Charles VII*, 1879), a relevé soigneusement les sessions tenues en Bas-Limousin pendant la première moitié du xv^{e} siècle, il a voulu laisser la vicomté de Turenne en dehors de son champ d'investigation. M. Fage, venu donc le premier, a eu le mérite de trouver beaucoup de choses et d'en tirer un très bon parti. Dans le premier volume, où il faut également louer la solidité du fond et la netteté de la forme, sont successivement étudiées la vicomté de Turenne considérée au point de vue géographique depuis le viii^{e} siècle jusqu'au xviii^{e}, l'origine des États de la vicomté, l'organisation des États (États de Limousin et États de Quercy, catalogue des sessions, droit de convocation, recrutement et composition des États, syndics généraux de la noblesse, représentants des villes, commissaires du Vicomte, fonctionnaires des États, tenue des séances), les attributions des États (vote de l'impôt, aides ou octroi ordinaire au vicomte, dons extraordinaires, capitation et taxes royales, conservation des privilèges, dépenses des députés en mission, frais des

sessions, direction des procès, travaux publics, instruction publique et aumônes, établissement du terrier, budget de la vicomté, répartition entre les paroisses, élus, syndics ou collecteurs, procédure et dépens, impositions particulières et actes d'union, attributions diverses), rôle et influence des États [1]. Le second volume contient les principaux documents qui ont servi à l'établissement du travail qui occupe le premier volume. Ces documents sont puisés pour la plupart aux Archives nationales, dans le riche fonds de la maison de Bouillon ; les autres proviennent de la Bibliothèque nationale et de diverses collections particulières. On y distingue un abrégé de l'histoire du vicomté de Turenne, rédigé en 1711, divisé en dix chapitres, un mémoire touchant la tenue des Estats de Turenne (sans date, mais de 1663 environ); un mémoire relatif au différend survenu entre les Etats du Quercy et le syndic général (vers 1663); un mémoire pour le voyage dans la vicomté, vers 1696, du duc d'Albret (Emmanuel-Théodore de la Tour d'Auvergne, fils du duc de Bouillon); des lettres patentes de Louis XI au sénéchal de Quercy et aux élus du Bas-Limousin, du 4 décembre 1467; Cahier des États tenus à Meyssac, le 5 août 1486 ; Recueil des assises tenues en Limousin et Quercy pour la cotisation des tailles du vicomte de Turenne (1469-1525) ; États de Limousin et de Quercy en 1578, 1579, 1608, 1634, 1637, 1643, etc., jusqu'en 1722; confirmation des privilèges de la vicomté de Turenne, en 1633 ; Lettre du duc de Bouillon à un destinataire inconnu, du 27 avril 1696 ; état sommaire du fonds de Bouillon aux Archives nationales.

Soit comme monographie des États de la vicomté de Turenne, soit comme recueil de pièces justificatives, les deux volumes de M. Fage sont d'une importance sur laquelle il serait superflu d'insister, car, devant l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, ils ont été honorés des éloges du juge le plus compétent en la matière, M. Maximin Deloche.

T. de L.

---

303. — **Archives historiques de l'Albigeois.** Fascicule deuxième. **Mémoires de Bataillier sur les guerres civiles à Castres et dans le Languedoc (1584-1586),** publiés pour la première fois par Charles Pradel. Paris, A. Picard ; Toulouse, Ed. Privat ; Albi, Nouguiès, 1894. grand in-8 de vii-129 p.

Les *Mémoires* d'Antoine Batailler sont peu connus ; l'auteur lui-même n'est guère plus connu. On sait seulement qu'il fut un huguenot

---

1. Notons (p. 177) un détail singulier : en 1633, les officiers municipaux et les notables de Brive prirent une délibération à la suite de laquelle ils allèrent faire la *révérance* à la femme d'Hélie de Pompadour, lieutenant général du roi pour le Haut et le Bas-Limousin. Non contents de saluer en un voyage spécial Mme de Pompadour dans son château, ils offrirent un fusil à son mari. C'était vouloir gagner à la fois les bonnes grâces de l'époux et de l'épouse.

assez militant et qu'il assista notamment à la prise de Castres, puisqu'il figure sur la liste du conseil calviniste rétabli dans cette ville après ce fait d'armes (Archives de Castres, registres consulaires à la date du 16 octobre 1574). On sait encore, par lui-même, qu'il fut nommé contrôleur des dépenses, en 1586. Après cela, dit son excellent éditeur (*préface*, p. VI), on ignore complètement les détails de sa vie modeste et effacée, qu'aucun de ses contemporains ne mentionne [1]. Le manuscrit original des Mémoires est perdu depuis longtemps. Deux copies en sont conservées à la Bibliothèque nationale (fonds de Languedoc, nº 93 et fonds français, nº 14, 503). L'une et l'autre laissent fort à désirer. On dirait, remarque avec amertume M. Pradel (p. V), que « de maladroits scribes, en se succédant, se sont complus à augmenter les fautes du manuscrit sur lequel ils travaillaient [2]. » Il a tiré le meilleur parti possible de ces copies défectueuses, et, soit pour l'établissement du texte, soit pour l'annotation, il reste digne des éloges qui ont été donnés à ses éditions précédentes, parmi lesquelles on remarque le journal de Faurin et les *Mémoires* de Gaches.

Ce sont précisément les détails ignorés ou laissés dans l'ombre par ces deux auteurs que les *Mémoires* de Batailler nous révèlent pour les années 1584, 1585 et 1586. En rapprochant les récits des trois annalistes, on voit combien d'utiles compléments reçoivent des *Mémoires* de Batailler les *Mémoires* de Gaches et de Faurin, et on se prend à regretter, avec l'éditeur, que le premier n'ait pas étendu son travail à sa vie entière [3]. Le nouveau texte ne fournit pas seulement de nombreuses additions [4] : il fournit aussi de sûres rectifications. On en trouvera plus encore dans le commentaire de M. Pradel, où ont été utilisés avec autant de soin que de sagacité tous les documents imprimés relatifs à la période comprise entre 1584 et 1586, et aussi beaucoup de docu-

---

1. Il faut traverser près de deux siècles, à partir de la composition des Mémoires, avant de retrouver le nom de Batailler. Dom Vaissète a été le premier à signaler son existence dans l'*avertissement* du tome V de l'*Histoire générale du Languedoc*. De nos jours, on a fort négligé le chroniqueur. La *biographie castraise* n'en dit presque rien. M. Pradel ne signale pas, au sujet de Batailler, la *France protestante*.

2. « Malgré nos principes d'intégralité dans la reproduction des documents », déclare M. Pradel (p. V), « nous nous sommes permis de rectifier certaines erreurs manifestes. L'exemple suivant, pris au hasard, servira à justifier ces corrections. On trouve dès les premières pages : *L'abesse de pret de Castelnaudary* fut prise, etc. Évidemment, le manuscrit original portait : *Labessede, près de Castelnaudary*. Nous n'avons pas hésité à modifier de semblables sottises. »

3. Peut-être, ajoute M. Pradel (p. VI), l'avait-il fait tout d'abord? Peut-être n'avons-nous ici que de simples fragments? La manière brusque dont commencent et finissent ses mémoires tendrait à le prouver.

4. Une des plus intéressantes pages des *Mémoires* de Batailler est celle qui contient le récit de l'entrée du roi de Navarre à Castres, le 14 mars 1585, gâtée par le mauvais temps (pluie, neige, orage). L'auteur reproduit des vers qu'il composa sur cette entrée (p. 47). De cette singulière pièce je ne citerai que ce vers sur le tonnerre :

« L'altitonnant fit bruyre en haut sa grosse voix. »

ments inédits tirés des manuscrits de la Bibliothèque nationale, des archives départementales d'Albi, de Bordeaux et de Toulouse, des archives municipales de la ville de Castres et de diverses collections particulières [1].

T. DE L.

---

304. — **Der niedersaechsisch-daenische Krieg** von Julius Otto OPEL. Dritter Band : Der daenische Krieg von 1627 bis zum Frieden von Luebeck (1629). Magdeburg, Faber, 1894, VI, 749 p. in-8.

Le premier volume de l'ouvrage de M. Opel a paru en 1872, le second en 1878 [2], et c'est il y a quelques semaines seulement que l'auteur a pu présenter enfin au public les derniers chapitres de son travail. Ce n'est pas, on le voit, une œuvre hâtive, que celle du modeste savant de Halle, et l'on doit avant tout le féliciter d'avoir su poursuivre ses études favorites à travers les empêchements multiples d'un rude labeur professionnel, et d'être arrivé au but qu'il s'était proposé d'atteindre, il y a bientôt un âge d'homme, de la façon la plus honorable pour lui, et la plus profitable pour la science. En débutant autrefois dans l'étude du XVII[e] siècle, M. O. avait choisi comme sujet spécial la période, la moins connue alors, de la guerre de Trente ans, la période danoise, qui va de 1625 à 1629 et qui, de tout temps, a souffert du voisinage des périodes, antérieures ou postérieures, autrement émouvantes, auxquelles se rattachent les noms de l'électeur Palatin, Frédéric, et de Gustave-Adolphe, le roi de Suède. Et cependant, au point de vue politique, c'est assurément l'un des moments les plus intéressants, en même temps qu'un des plus décisifs, de l'histoire du XVII[e] siècle. Il s'y produit un double groupement des adversaires de la maison de Habsbourg, d'après leurs affinités religieuses et politiques ; il s'y prépare des alliances, qui vont peser pendant longtemps sur les destinées du continent; on y rencontre le point culminant, atteint par le pouvoir impérial, dans cette longue lutte pour la suprématie absolue, le *dominium absolutum*, rêvé depuis les jours de Charles-Quint, et atteint, en apparence, le lendemain de la paix de Lubeck et de l'édit de restitution.

Nous avons dit autrefois la valeur des premières recherches de M. Opel, le zèle consciencieux, l'impartialité dont il a fait preuve dans

---

1. Je n'ai aucune observation à présenter en ce qui regarde la partie historique de ce commentaire, mais au sujet de cette note philologique (p. 8) : « On sait que *Glas* vient du latin *classicum*, signal avec la trompette » ; je rappellerai qu'une autre étymologie du mot — et qui me semble meilleure — a été donnée dans un tout récent volume de l'inventaire sommaire des Archives départementales de la Gironde (Archives ecclésiastiques), 1893, p. 247.

2. Nous en avons rendu compte dans la *Revue* du 9 novembre 1872 et du 7 décembre 1878.

ses premiers volumes, sa connaissance approfondie de tous les travaux antérieurs relatifs à son sujet, les contributions nouvelles qu'il a tirées surtout des archives de Copenhague, Vienne, Munich et la Haye. La lecture de ce nouveau volume ne peut que confirmer cette impression générale d'une érudition solide et d'un jugement pondéré, et si la forme du récit n'est pas brillante, si l'on a quelque peine parfois à émerger du détail et à saisir les traits principaux du tableau, la confiance du lecteur reste d'autant plus entière vis-à-vis d'un guide qui a si évidemment à cœur de ne négliger aucun des éléments des problèmes historiques qu'il rencontre sur son chemin.

Les deux premiers volumes de M. O. avaient été consacrés aux négociations politiques et aux opérations militaires, tant dans la Basse-Saxe qu'en Silésie et en Hongrie, qui suivirent la reprise des hostilités générales, après l'entente de La Haye (1624). Il avait mené « la guerre danoise » jusqu'au moment de la défaite de Chrétien IV de Danemark par Tilly, à Lutter, et jusqu'à la fin de la poursuite de Mansfeld par Wallenstein à travers les Carpathes. Le troisième volume reprend le récit vers la fin de l'année 1626, alors que Wallenstein, délivré enfin du vaillant aventurier, qui est allé, fugitif, mourir en Bosnie, quitte les plaines du Danube, pour aller coopérer avec Tilly à la conquête de l'Allemagne du Nord, afin de n'en pas laisser tout le profit politique et matériel à la Ligue catholique.

Du commencement à la fin du volume, la personne de Wallenstein y est en vedette ; ce sont ses agissements militaires et diplomatiques qui nous occupent de préférence, et certes à bon droit, car il est le plus entreprenant et le plus tenace, le plus volontaire et le plus heureux des personnages qui figurent au premier plan du récit. Il sait mieux peut-être ce qu'il veut que Chrétien IV ni Ferdinand II ; il sait mieux réaliser, en tout cas, ce qu'il s'est proposé de faire. Égoïste à coup sûr, il n'est pas encore poussé cependant, à cette date, par des humiliations inoubliables et par l'attitude de ses adversaires à la cour de Vienne, à séparer ses intérêts de ceux de son maître, et tout considéré, l'on ne peut s'empêcher de trouver que les conseils qu'il donne à l'empereur sont plus raisonnables que les projets magnifiques mais irréalisables proposés par le cabinet de Madrid. Le traité de Lubeck, les solutions moyennes qui y prédominent et qui amènent Ferdinand à l'apogée de sa puissance, sont dus en bonne partie à sa modération relative et à ses conseils de prudence. Ces chapitres du livre comptent parmi les plus intéressants du volume.

Ce qui frappe aussi dans notre ouvrage, lorsqu'on suit, pour ainsi dire, jour par jour, le récit si circonstancié des événements dont l'Allemagne du Nord fut le théâtre pendant ces deux années, c'est de voir comment la somme totale prodigieuse d'efforts tentés en sens opposé par les adversaires politiques et religieux les plus considérables, aboutissent en définitive à de bien minces résultats. En suivant dans le travail de

M. O. le fil ténu de tant de négociations embrouillées, en supputant le total des subsides votés par tant d'États, en constatant le nombre d'ordres péremptoires émanés de tant de chefs militaires puissants, on est confondu de voir combien souvent tout cela n'aboutit qu'à une démonstration d'impuissance absolue. On se rend bien compte alors combien tout le système politique et financier de l'Europe d'alors est vieilli et usé, et que la machine féodale détraquée ne fonctionne plus, sans que pourtant les rouages de la monarchie absolue soient déjà suffisamment agencés et réglés.

Ce qu'on y voit aussi, à défaut de faits de guerre plus importants, et ce que l'auteur expose avec une abondance de détails navrants, c'est la situation lamentable des faibles et des petits, princes, bourgeois ou paysans, des derniers surtout, abandonnés aux réquisitions sans trève et sans merci des généraux, au pillage brutal des soldats, qui se valent tous à peu près, et qui n'agissent guère autrement vis-à vis des amis que des ennemis, montrant une égale dureté pour leurs adversaires ou leurs coreligionnaires politiques et religieux. Il n'y a pas eu de véritable bataille dans le nord de l'Allemagne, depuis Koenigslutter jusqu'à l'occupation totale du Jutland, et, sauf celui de Stralsund, peu de sièges importants ; pourtant ce pays entier, qui ne résista guère, où l'empereur comptait même des alliés, comme le duc de Poméranie, a été ravagé, décimé, épuisé par les troupes de la Ligue et de Ferdinand de la façon la plus cruelle, et cela malgré les rescrits plus ou moins sincères et menaçants des souverains victorieux [1].

M. O. ne s'est pas occupé seulement de la politique intérieure de l'Allemagne ; il a fait dans son livre une place convenable et suffisante à la politique internationale du temps, pour autant qu'elle touchait directement à son sujet. Cela peut se dire surtout de la Suède et du Danemark, dont les intérêts et les agissements durant cette époque sont exposés avec une grande lucidité, d'après les sources les plus authentiques et des documents en partie nouveaux. Peut-être aurait-il pu s'étendre un peu plus sur l'attitude des Pays-Bas, de l'Angleterre, de l'Espagne et de la France dont l'immixtion discrète n'est pas, il est vrai, très visible avant 1629 [2]. Au point de vue de la composition de l'ouvrage, il aurait mieux valu réunir les indications afférentes à chaque pays en un tableau d'ensemble au lieu de les disséminer en tant de chapitres divers,

---

1. Ce qui frappe aussi, c'est la manière peu chevaleresque de faire la guerre, entre militaires eux-mêmes. Les enrôlements forcés de prisonniers étaient alors partout à l'ordre du jour et ne peuvent nous étonner; mais Wallenstein menaçant de pendre et faisant exécuter les commandants des forteresses qui ne se rendaient pas assez vite, à son gré, montre un mépris bien caractéristique de la bravoure et du devoir chez ses ennemis.

2. Dans le récent ouvrage de M. Fagniez sur *Le Père Joseph et Richelieu*, M. Opel trouvera plus d'une indication nouvelle sur la politique française en Allemagne à cette époque.

où l'on a quelque peine à les retrouver et à les coordonner soi-même. Mais c'est là une observation d'ordre secondaire, et nous voulons terminer en félicitant une fois de plus M. Opel d'avoir mené à bonne fin le grand ouvrage qui lui assure pour longtemps une place des plus honorables dans l'immense littérature relative à la guerre de Trente ans [1].

R.

---

305. — **Geschichte der Gegenreformation in Bœhmen**, von Prof. Dr Anton Gindely, nach dem Tode des Verfassers herausgegeben von Dr Theodor Tupetz. Leipzig, Duncker und Humblot, 1894, xi, 532 p. in-8.

Ainsi que nous en avions plus d'une fois exprimé la crainte, en rendant successivement compte des derniers volumes de son ouvrage, M. Antoine Gindely est mort longtemps avant d'avoir pu mener à bonne fin son *Histoire de la guerre de Trente ans*. Si nous connaissons la pensée du savant professeur de Prague sur cette époque, dans son ensemble, c'est uniquement grâce à son travail fort abrégé sur le même sujet, rédigé pour le grand public. Personne ne reprendra de sitôt, avec une si profonde connaissance de la politique européenne, avec une abondance d'informations aussi sûres, avec un jugement aussi calme, le récit détaillé de la grande guerre européenne du xvii[e] siècle dont les quatre volumes parus n'ont raconté que la première période.

Pendant que M. G. travaillait à son dernier ouvrage de longue haleine, l'histoire du « premier généralat de Wallenstein », paru, il y a peu d'années, il continuait parallèlement le récit des événements de la lutte trentenaire sur le terrain plus spécialement religieux, et se préparait à raconter l'histoire de la contre-réformation catholique dans les domaines des Habsbourgs. C'est une partie au moins de ce travail, que la pieuse sollicitude d'un de ses anciens élèves, M. Tupetz, vient de nous offrir dans la publication posthume que nous annonçons ici. *L'Histoire de la contre-réformation en Bohême* sera reçue avec une reconnaissance particulière par le monde savant, car ce sujet ne pouvait être traité d'une façon tout-à-fait compétente que par un homme aussi profondément versé que M. G. dans le détail de l'histoire tchèque, aussi orienté surtout dans les dépôts d'archives, qui renferment les pièces, inédites pour la plupart, dont il s'est servi.

De cette terrible réaction politique et religieuse on connaissait bien l'ensemble et même de nombreux détails; mais les dossiers des commissions chargées de l'œuvre de la reconversion, les correspondances des autorités administratives, les suppliques des malheureux dépouillés de leurs biens, les comptes de la Chancellerie impériale relatifs à l'im-

---

1. Nous n'avons point de remarques de détail à faire ; les fautes d'impression font presque entièrement défaut ; je relève seulement p. 6 Marrades au lieu de Marradas.

mense butin produit par les confiscations en masse, tout cela n'avait encore été accessible que partiellement, et comme par hasard, aux historiens de l'époque. La *Germania sacra restaurata* de Carlo Carafa, ces curieux commentaires du nonce papal à la cour de Ferdinand II, à peu près contemporains (ils parurent en 1629), ne donnaient et ne voulaient donner qu'un résumé de toutes les opérations conseillées et dirigées par son zèle dévorant. Plus tard, ce sont surtout les persécutés eux-mêmes qui ont écrit cette lamentable histoire, depuis les prédicants anonymes qui firent paraître en 1648, aux Pays-Bas, l'*Historia persecutionum Ecclesiae Bohemicae*, jusqu'au diacre de Zittau, Peschek, descendant des exilés d'alors, qui publia, voici plus d'un demi-siècle, les deux consciencieux volumes de sa *Gegenreformation in Boehmen*.

Jusqu'à une époque assez récente les archives du royaume étaient fermées aux étrangers et surtout aux hérétiques. D'ailleurs, si même elles leur avaient été accessibles, combien, en dehors des Bohêmes, auraient été à même de les utiliser! J'ai bien ressenti, pour ma part, cette paralysie fâcheuse, causée par l'ignorance de la langue tchèque, quand j'écrivais, il y a bientôt trente ans, mon étude sur la *Destruction du protestantisme en Bohême*, et que je me voyais privé, pour ce motif, de documents, imprimés déjà en partie, mais incompréhensibles à d'autres qu'à des enfants du pays, la langue tchèque n'étant malheureusement pas de celles qu'on peut acquérir rapidement et par à peu près, comme l'italien ou le hollandais, quand on sait déjà l'allemand ou le latin.

C'est l'ensemble de ces motifs qui rend le travail de M. G. si utile et si méritant. Il était à la fois un savant éminent, un fils de la Bohême, un fils aussi de l'Église qui reconquit le royaume sur l'hérésie, au prix de violences sans nom. Il était donc désigné plus que tout autre pour écrire un ouvrage définitif sur la matière. Sans doute la forme du récit n'est pas aussi soignée que dans les volumes précédents de l'auteur. Les considérations plus générales, les vues d'ensemble, le résumé final, font aussi défaut. On voit bien que M. G. n'a pas pu mettre la dernière main à son œuvre, ni en faire ressortir, pour ainsi dire, le bilan moral. Mais les détails nouveaux, les faits topiques abondent et renouvellent un sujet qu'on aurait pu croire épuisé, du moins à un certain point de vue. L'exposition de M. Gindely, nullement déclamatoire, un peu sèche au contraire, je dirais presque indifférente, de toutes les mesures de compression, prises après la bataille de la Montagne-Blanche, ne manquera pas son effet sur les plus prévenus. Le tableau des dragonnades de Lichtenstein, des voleries effrontées des autorités civiles et militaires, des convoitises ecclésiastiques, du désordre inouï qui régna longtemps dans le malheureux pays, tout cela forcera les convictions de l'historien, plus sûrement peut-être que les pages les plus émouvantes de l'*Historia persecutionum*. Maintenant que les archives des vainqueurs ont livré leurs dossiers, on peut affirmer avec plus de sécurité que jamais, que les vaincus n'ont pas menti, en protestant devant l'Europe contre les violences des moines et des soudards de Ferdinand II.

Mais ce n'est pas, bien entendu, sur la seule question de la contre-réformation, que l'ouvrage posthume de M. Gindely nous fournit des renseignements précieux. On y trouvera décrit, fort en détail, le système administratif de la Bohême, la procédure judiciaire du temps, les rivalités incessantes entre les influences civiles et ecclésiastiques, entre les *politiques* et les *fanatiques*, entre capucins et jésuites. On y suivra avec curiosité les spéculations financières, plus ou moins véreuses, des détenteurs du pouvoir, la falsification des monnaies, etc. L'ensemble des données recueillies ici par le regretté savant pragois, est bien fait pour dégoûter, non seulement les sages et les vrais hommes d'État, mais même le commun des mortels, de toutes les entreprises de restauration soit politique, soit religieuse. Ce résultat auquel l'auteur n'a certainement pas songé en écrivant son livre, n'en est pas moins appréciable.

R.

---

306. — Clément (L.) **Fables de La Fontaine**, nouvelle édition. Paris, A Colin, 1894. In-8.

Nous devrons à M. Clément une bonne édition de plus des fables de La Fontaine. Les notices préliminaires sont à la fois nourries et sobres, bien composées et agréables à lire; il connaît les travaux les plus récents, ceux de MM G. Paris, Bédier, Sudre, comme celui de Walckenaer, mais il n'en tire que ce que les lycéens ont besoin de savoir. Appliquant une méthode qui stimule et guide les élèves au lieu de faire leur tâche, il signale les études à leur portée plutôt qu'il ne les traite lui-même; par exemple, il les avertit qu'ils peuvent trouver dans le fabuliste toute sorte de scènes de la vie publique ou privée, de peintures de diverses passions et les renvoie aux morceaux qui se prêtent à cet examen. Voilà le vrai moyen de piquer leur curiosité en leur laissant le mérite de la satisfaire. Peut-être jugera-t-on un peu long pour une édition scolaire le chapitre relatif à la versification de La Fontaine; peut-être regrettera-t-on que les notes sur la langue et la grammaire soient rejetées à la fin du volume où les élèves n'iront pas toujours les chercher; mais, sur ce dernier point, M. Clément répondrait sans doute que la distribution par lui adoptée évite les redites et permet par là d'entrer dans quelques détails piquants, dans des rapprochements curieux.

Charles Dejob.

CHRONIQUE

FRANCE. — La *Société des Études Historiques* met au concours pour les années 1895 et 1896, les deux questions suivantes :

Concours de 1895, prix Raymond (1,000 francs) : « *Étudier les relations des villes impériales avec l'Empire Germanique aux* XVI^e *et* XVII^e *siècles, faire ressortir le*

caractère de leur autonomie. » Dépôt des mémoires au secrétariat, 6, rue Garancière, le 31 décembre 1894, dernier délai. Les candidats ne doivent pas se faire connaître, mais inscrire sur leur manuscrit *une devise* reproduite sous pli cacheté avec leur nom et adresse. — *Concours de 1896, prix Raymond* (dans les conditions ci-dessus indiquées) : « *Étudier l'état et le fonctionnement des Justices seigneuriales à la veille de la Révolution, montrer les services qu'elles rendaient encore, les abus qu'elles engendraient.* » Dépôt des mémoires au secrétariat le 31 décembre 1895, dernier délai. Même mention que ci-dessus en ce qui concerne le nom de l'auteur. Le résultat de ces concours sera publié dans les séances publiques d'avril 1895 et 1896.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 juin 1894.

M. Léopold Delisle occupe le fauteuil de M. Wallon, secrétaire perpétuel, empêché.

L'Académie procède à la nomination d'une commission de deux membres pour la vérification des comptes. Sont nommés MM. A. de Barthélemy et Alfred Croiset.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. Paul Meyer, président, annonce que la commission du prix Saintour décerne un prix de 1,000 francs à M. Hartwig Derenbourg pour son ouvrage intitulé : *Autobiographie d'Ovsâma*, et deux récompenses de 500 francs chacune à M. Casanova pour une série de mémoires relatifs à l'histoire et à l'archéologie de l'Egypte, et à M. Victor Henry pour sa traduction des livres VII à XIII de l'*Atharva-Véda*.

La commission du prix Brunet attribue un prix de 2.000 francs à M. Tourneux pour les deux premiers volumes de sa *Bibliographie de la ville de Paris pendant la Révolution française;* un prix de 1,000 francs à M. Aug. Castan pour son *Catalogue des incunables de la bibliothèque publique de Besançon;* un prix de 500 francs à M. Philippe Renouard pour sa *Bibliographie des éditions de Simon de Colines*, et un autre prix de 500 francs à M. Julien Vinson pour son *Essai d'une bibliographie de la langue basque.*

M. Ed. Le Blant communique une notice sur deux déclamations intitulées *le sépulcre enchanté* et *le breuvage de haine.* Il montre, par la première (dixième déclamation attribuée à Quintilien) que l'archéologie peut trouver profit dans ces textes qui touchent par plus d'un point à des détails de la vie réelle. C'est ici un plaidoyer pour une femme qui aurait intenté contre son mari un procès pour mauvais traitements. On y retrouve de nombreuses croyances antiques déjà connues sur l'existence des mânes, les apparitions des morts dans les songes, la crainte d'être visité à l'heure des ténèbres par des âmes irritées ou criminelles. Mais l'idée qui domine dans cette pièce est la préoccupation des attentats des magiciens contre le repos des défunts. Pour protéger les morts, on se servait de clous magiques chargés d'images et d'inscriptions bizarres, ainsi que de certaines figures réputées toutes puissantes contre les enchantements. De ces figures il subsiste un type intéressant sur un monument découvert depuis plus de trente ans et non encore expliqué; c'est la stèle funéraire d'un soldat mort en Afrique, au bas de laquelle se trouve un des groupes cabalistiques fréquemment représentés sur les amulettes : au milieu, le mauvais œil *(oculus invidiosus)* entouré d'un cercle d'ennemis qui le menacent, un coq, un serpent, un scorpion et une autre symbole difficile à reconnaître. — M. Le Blant cite encore une inscription de caractère gnostique trouvée au XVI^e siècle à Vars, près d'Angoulême, et dont parle Elie Vinet, sans la bien comprendre, dans son commentaire sur Ausone : Gruter l'a placée parmi les inscriptions fausses; M. Le Blant n'est pas de son avis. Le groupe de lettres grecques qui y figure avait une vertu secrète dont quelques-uns même prenaient ombrage. On en trouvera des exemples dans le livre de Matter (*Hist. critique du gnoticisme*, pl. I, fig. 1 et fig. 7; pl. VII, fig. 5; pl. VIII), et en tête d'un marbre célèbre qui mentionne les puissances surnaturelles protectrices des habitants de Milet (C. I. G. 2895). La signification de ces caractères couramment employés par les gnostiques et qui correspondaient aux sept planètes est expliquée dans un des papyrus grecs du musée de Leyde (Leemans, *Papyri graeci*, t. I. p. 17). M. le Blant rappelle la découverte, à Poitiers, d'une chambre funéraire protégée à la fois par une formule d'imprécation, une amulette et une légende cabalistique : telle était peut-être aussi la destination de la plaquette de Vars. — Il y a donc, dans le discours imaginaire de Quintilien, des passages qui répondent à des idées réellement répandues dans le monde romain, particulièrement à l'existence ancienne de pratiques attentatoires au repos des morts.

M. A. Héron de Villefosse communique la copie d'une inscription latine trouvée à Gourbata (Tunisie) et relevée par M. Tellier, ingénieur des ponts et chaussées chargé du service des oasis. Ce texte, malheureusement incomplet, gravé sous Domitien, mentionne la *civitas Tigensium* et fournit le nom d'un légat de Numidie non encore rencontré dans l'épigraphie africaine, mais déjà cité dans d'autres documents. Ce personnage est un célèbre jurisconsulte, L. Iavolenus Priscus, chef de l'école Sabinienne et maître de Salvius Julianus; il vécut sous quatre empereurs : Domitien, Nerva, Trajan et Hadrien. Son *cursus honorum* était déjà connu par une inscription de Dalmatie, mais l'inscription de Gourbata permet de fixer la date de son gouvernement de Numidie : Iavolenus commandait l'armée d'Afrique en l'an 83. C'est probablement en quittant ces fonctions qu'il fut élevé au consulat.

M. Ernest Babelon, conservateur du département des Médailles à la Bibliothèque Nationale, communique une étude sur une trouvaille de monnaies primitives en électrum, faite récemment à Samos. Ces pièces, qui viennent d'être acquises par le Cabinet des Médailles, remontent au moins au milieu du VIIe siècle *a. C.*, et doivent compter parmi les plus anciens produits de l'art monétaire. Leurs types sont variés : tête de lion, aigle volant, aigle dévorant un lièvre, rosace, bélier couché. Elles sont taillées suivant le système dit *euboïque*, dont l'étalon est un statère de 17 gr. 52; leur taille est d'une régularité mathématique, depuis le statère jusqu'à l'obole. Cette trouvaille a permis à M. Babelon de déterminer l'ensemble du monnayage primitif de Samos et d'établir que le système pondéral appelé *euboïque* est d'origine samienne : c'est de Samos qu'il fut importé dans l'île d'Eubée, d'où il devait se répandre dans tout le monde grec.

Séance du 15 juin 1894.

M. Paul Meyer, président, annonce la mort d'un des plus anciens correspondants de l'Académie, M. William Whitney, professeur à l'Université de New-Haven (Connecticut).

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, il est procédé au vote pour l'attribution du second prix Gobert. Ce prix est décerné, à l'unanimité des voix, à M. l'abbé Marchand pour son ouvrage intitulé : *Le Maréchal de Vieilleville.*

M. Ed. Le Blant continue la lecture de son mémoire sur deux déclamations attribuées à Quintilien. La seconde est intitulée le *Breuvage de haine*. Un jeune homme, follement épris d'une personne indigne, se voit, dès qu'il est à court d'argent, rebuté par cette femme qui ne cherche plus qu'à se débarrasser de lui. Elle songe qu'un breuvage savamment composé *(potio odii)* pourrait changer en éloignement profond la passion qui l'importune. Un magicien se charge de le lui fournir; il y réussit, et le jeune homme perd subitement toute force d'aimer, fût-ce même ses plus chers amis et ses proches. Sur ce thème ont été composés deux plaidoyers, l'un pour, l'autre contre la femme. Il n'y avait rien là pour étonner les anciens : ils demandaient souvent à la sorcellerie d'inspirer à quelqu'un de l'aversion pour la personne qu'ils craignaient de lui voir aimer. Cette incantation avait un nom spécial : μίσητρον, charme de haine. C'était tantôt, comme sans doute dans Properce (I, XII), un breuvage fait d'herbes et d'ingrédients magiques, tantôt l'effacement de la trace des pas d'une rivale en mettant le pied droit sur l'empreinte de son pied gauche et réciproquement (Lucien, *Dial. meretr.*, IV). On employait aussi les imprécations, les *exsecrationes* tracées sur de légères feuilles de plomb, que l'on introduisait dans les tombes pour obtenir l'accomplissement de son désir par l'intervention des puissances infernales (*Bull. dell' Istituto di corresp. archeol.*, 1852, p. 51). — Dans cette déclamation, il est fait aussi deux fois mention des *amatoria*, philtres destinés à faire naître l'amour. Selon la défense, l'accusée aurait, en donnant la *potio odii*, fait acte d'empoisonneuse et encouru la peine capitale. Il en était de même pour les philtres, s'ils venaient à causer la mort, comme on dit qu'il arriva pour Lucrèce. Mortels ou non, ces breuvages étaient considérés comme dangereux, car ils pouvaient mener à la folie (Suétone, *Caligula*, 50). Avec les législateurs du haut Empire, les empereurs chrétiens condamnaient l'usage de ces pratiques qui semblent cependant avoir subsisté au moyen âge.

M. Foucart communique en seconde lecture son mémoire sur les origines et la nature des mystères d'Eleusis. M. Maspero présente quelques remarques au sujet de la première partie de ce travail.

M. E. Müntz communique en seconde lecture son mémoire sur l'histoire des collections d'antiques formées par les Médicis au XVIe siècle.

La commission du prix Volney a attribué ce prix à M. E. Masqueray pour son *Dictionnaire français-touareg* (dialecte taïtoq).

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 1 Vingt-septième année 1er janvier 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1128 : Familiar letters of Sir Walter Scott, 2 vol. — O'Connor Morris, Moltke. — Lummis, The land of Poco Tiempo. — Prof. Mommsen's Jubilee (lettre de Mommsen, en allemand ; réponse à l'adresse qui lui a été remise à l'occasion du 50[me] anniversaire de son doctorat). — Slavica. — The Septuagint versus the Hebrew text of the Bible, III (Howorth). — The Brontë myth (Lang). — A Greek Christian invocation (Qinbell). — Chase, The Old Syriac Element in the text of Codex Bezae. — Does Greek Athêné = skr. Ahanâ? (Mayhew). — Em. Michel, Rembrandt, transl. by Florence Simmonds.

The Athenaeum, n° 3451 : Earl of Dunmore, The Pamirs. — Julia Cartwright (Mrs. Henry Ady), Madame, a life of Henrietta, daughter of Charles I and Duchess of Orleans (tâche difficile et laborieuse accomplie avec succès). — Le Fanu, Seventy Years of Irish life, being anecdotes and reminiscences ; J. R. Robinson, The last Earls of Barrymore 1769-1824. — Ecclesiastical history. — Notes from Oxford. — The alleged Greek equivalent of the Vedic Vritra (Mayhew). — Voltaire in England (Ballantyne). — Pilgrimages to Mecca. — Secret societies and the pope. — The dome of St Peter's (Stillman).

Literarisches Centralblatt, n° 51 : Baentsch, Das Heiligkeitsgesetz. — Kolde, Luther, II, 2 (fin de cette biographie, neuve et consciencieuse). — Almkvist, Mechilta Bo. — J. Bergmann, Gesch. der Philosophie, II, 2, nach Fichte. — Tout, Edward I (profond sous sa forme populaire). — Rocquain, La cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther, la théocratie apogée du pouvoir pontifical (élégant, parfait de forme, mais pas de points de vue nouveaux, les Allemands apprendront davantage dans le lourd volume de Langen, les sources ne sont pas justement pesées et appréciées dans leur crédibilité et leur opinion de parti, la littérature allemande du sujet est très insuffisamment utilisée). — Bikélas, La Grèce byzantine et moderne; Διαλέξεις καὶ ἀναμνήσεις (important et intéressant). — Wippermann, Deutscher Geschichtskalender für 1892. — Stevens, Materialien zur Kenntniss der wilden Stämme auf der Halbinsel Malaka. — Firdosis Königsbuch, übersetzt von Rückert, I-XIII (excellent). — Catal. des livres grecs et latins impr. par Alde Manuce à Venise, p. Omont (travail très soigné). — Brook, Hist. of early English literature I and II (excellent). — Volkmann, Bildl. Darstell. zur Div. Commedia. — Gindeley, Des Amos Comenius Leben u. Wirksamkeit, 2[e] ed.

Deutsche Literaturzeitung, n° 51 : Jacob, Jesu Stellung zum mosaischen Gesetz. — Ziegler, F. Th. Vischer. — Rost, Die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III (1[re] édition utile de ces textes essentiels). — Hillscher, Hominum liter. graec. ante Tiberi mortem in urbe Roma commor. historia critica (important). — Kunze, Sallustiana, II, Der Gebrauch von fore, futurum esse, foret, forent, essem u. seinen Formen (sérieux). — Peter, Schillers Leben (texte et gravures ne sont guère en rapport avec le prix qui est élevé). — E. Daudet, Les coulisses de la société parisienne. — Das aelteste Kieler Rentbuch, 1300-1487, p. Reuter. — Hollaender, Eine Strassburger Legende (réfute le récit d'après lequel Strasbourg aurait empêché l'entrée de Henri II par une canoñade qui aurait tué dix à douze personnes; il n'y eut pas d'effusion de sang ; si un employé de l'intendance française perdit la vie, ce n'est pas le magistrat qu'on doit en rendre responsable). — D. José Brunet y Bellet, El Ajedrez. — Magnus, Darst. des Auges in der antiken Plastik (sera le bienvenu). — Festgabe zum Doctorjubiläum von Iherings. — Helmholtz, Gœthes Vorahnungen kommender naturwissenschaftlicher Ideen.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 52 : Scholia in Lysistratam p. Stein (2e art.), — Pater, Plato and Platonism ; Wright, Transl. of Phaedrus, Lysis and Protagoras. — Tessing, Syntaxis Plautina, enuntiat. relativae, coniunction. (ne répond pas suffisamment au but). — Vahlen, Zu Ovids Fasten (sagace et important) — Willrich, De conjurat. Catilinae fontibus (2e art.). — Münter, Das Grab des Sophocles (l'affaire appartient aux journaux amusants). — F. Max Müller, Die Wissenschaft der Sprache. — Moltke, Briefe über die Türkei, 6e éd. p. Hirschfeld.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 50 : Heim, Incantam. magica graeca latina (instructif et méritoire). — Horn, Platonstudien (très soigné, savant et sagace). — Diodor, bibliotheca hist. p. Vogel, III. — Meusel, Lexicon Caesarianum, XVIII-XIX (fin de cet ouvrage qui fait honneur à la philologie allemande et témoigne de la compétence, de la méthode, de l'activité « de fer » de Meusel). — Culex p. Leo. — Cybulski, Tabulae quibus antiquit. Graecae et romanae illustrantur.

— N° 51 : Clerc, De rebus Thyatirenorum (très utile travail). — Thumser, Aufgaben eines künftigen griechischen Staatsrechtes (bien pensé et travaillé). — Heller, Quibus auctor. Aristoteles in re publica Athen. conscribenda et qua ratione usus sit (recherches méthodiques). — Hultsch, Die erzählenden Zeitformen bei Polybios, III (très approfondi). — Schulten, De convent. civium roman. sive de rebus publicis civium roman. mediis inter municipium et collegium (beaucoup de matériaux). — Büttner, Porcius Licinus und der literar. Kreis des Q. Lutatius Catulus (exagération, livre manqué). — M. Tullii Ciceronis epistulae selectae temporum ordine compositae p. Süpfle, 10e éd. p. Bœckel.

GRANDES MISSIONS SCIENTIFIQUES
ET OUVRAGES GÉOGRAPHIQUES

PUBLIÉS SOUS LES AUSPICES DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

(Comité des Travaux historiques et scientifiques, section de Géographie historique et descriptive.)

Série de vol. in-4, accompagnés de nombreuses cartes et planches

LASIE CENTRALE
TIBET ET RÉGIONS LIMITROPHES
PAR DUTREUIL DE RHINS

Texte, un vol. in-4 de 636 p. et atlas in-folio, cartonné . . 60 fr. »

L'ILE FORMOSE; HISTOIRE ET DESCRIPTION
PAR C. IMBAULT-HUART

AVEC UNE INTRODUCTION BIBLIOGRAPHIQUE PAR H. CORDIER

Un beau volume in-4, illustré de nombreux dessins dans le texte et de cartes, vues, plans, etc . . . . 30 fr. »

LA SCULPTURE SUR PIERRE EN CHINE
AU TEMPS DES DEUX DYNASTIES HAN
PAR ÉDOUARD CHAVANNES

Un volume in-4, accompagné de 66 planches gravées d'après les estampages . . . . 30 fr. »

MISSION J. DE MORGAN

MISSION SCIENTIFIQUE EN PERSE
GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE, ARCHÉOLOGIE, LINGUISTIQUE, GÉOLOGIE

4 volumes in-4, accompagnés de 17 cartes, environ 200 planches en phototypie ou héliogravure, et 1,200 clichés dans le texte, etc. (Sous presse).

MISSION A. PAVIE

EXPLORATION GÉNÉRALE DE L'INDO-CHINE

4 volumes in-4, accompagnés d'un grand nombre de cartes, planches, reproductions d'estampages et de textes, dessins dans le texte, etc. (Sous presse).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 2 Vingt-huitième année 8 janvier 1894

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes, n° 3 : P. Foucart, Les empereurs romains initiés aux mystères d'Eleusis. — L. Herr, Betriacum-Bebriacum. — P. Tannery, Sur deux vers de Manilius. — H. van Herwerden, Novae commentationes Euripideae. — Ed. Tournier, Sur Babrius. — *Bulletin bibliographique* : D. Atto Paganelli, La Cronologia Romana. — L. Parmentier, Euripide et Anaxagore. — P. Jürges, De Sallustii historiarum reliquiis capita selecta. — D. Keller, Lateinische Volksetymologie.. ; Lateinische Etymologien. — E. Boisacq, Les dialectes doriens. — R. Heinze, Xenocrates. Darstellung der Lehre und Sammlung der Fragmente. — Thewrewk de Ponor, Codex Festi Farnesianus XLII tabulis expressus.

The Academy, n° 1129 : Hegels, Lectures on the history of philosophy, translated from the German by Haldane, I. — Espinasse, Literary recollections and sketches. — Q., The Delectable Duchy ; Dolly Pentreath, In a Cornish township, with old vogue folk. — Sanderson, History of England and the British Empire (à l'usage des candidats aux examens). — Louise Creighton, A first hystory of France. — Had Polycarp the Gospel of Peter in his hands ? (Conybeare). — The Brontes in Ireland (Wright). — Unacknowleged sources. — The inscribed weight from Samaria. — Savage Landor, Alone with the Hairy Ainu.

The Athenaeum, n° 3452 : De Quincey, Conversation and Coleridge, with other essays, p. Japp. — D'Orléans, Autour du Tonkin. — Aspects of modern Oxford. — Sir Herbert Maxwell, Life and times of W. H. Smith. — Theal, Hist. of South Africa, 1834-1854. — Harvard Studies in classical Philology, IV. — The colonies. — Georg von der Gabelentz. — An academy of literature for Bengal. — The laws of book-borrowing (Powell). — Wulf and Eadwacer, an Anglo-saxon monodrama in five acts. — Harlitt, The coinage of the European continent. — Earl of Southesk, Origins of Pictish symbolism.

Literarisches Centralblatt, n° 52 : Billeb, Die wichtigsten Sätze der neueren alttest. Kritik. — Köhler, Von der Welt zum Himmelreich oder die johann. Darst. des Werkes Jesu Christi synopt. geprüft u. ergänzt. — Hahn, Das Evang. des Lucas, I, 1-3. — Schemann, Schopenhauerbriefe. — Norden, Beitr. zur Gesch. der griech. Philosophie. — de Groot, Le code du Mahayana en Chine, son influence sur la vie monacale et le monde laïque (très fine et sagace observation). — Gaebler, Erythrä (tableau complet et bien fait). — O. Schmoller, Gesch. des theolog. Stipendiums oder Stiftes in Tübingen, I, 1536-1550 (beaucoup de renseignements nouveaux). — Catherine de Westphalie, Corresp. inéd. p. Du Casse. — Du Bois Reymond, Maupertuis. — Timaios, Geogr. des Westens, p. Geffcken (très méritoire, excitera à de nouvelles recherches sur Timée). — Lehmann, De Ciceronis ad Atticum epist. recensendis et emendandis (a été critiqué par O. E. Schmidt, un nouveau travail est nécessaire). — Plauti Mostellaria p. Ritschl, 2e éd p. Schoell. — Weissenfels, Cicero als Schriftsteller (beaucoup de remarques fines et frappantes). — Grundriss der German. Philologie, p. Grœber II, I, 2 ; 2, 1. — O. Schultz, Die Briefe des Trobadors Raimbaut de Vaqueiras an Bonifaz I (édition excellente des trois épîtres poétiques). — Schlüter, Untersuch. zur Gesch. der altsächs. Sprache, I, die schwache Declin. in der Sprache des Heliand u. der kleineren as. Denkmäler (« gain riche et sûr). — Strack, Der Blutaberglaube in der Menschheit, Blutmorde und Blutritus, 4e ed. — Liber regum, p. Hochegger.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 52 : La Roche, Homer. Unter-

such. II. — THOMSON, De comparat. Vergilianis (à consulter). — Ovidii Metam. Ausw. von MEUSER, 5e ed. p. EGEN. — De imp. Pompei, Cato major, p. KORNITZER, — Agricola and Germania, p. HOPKINS.

Theologische Literaturzeitung, nº 26 : STRACK, u. ZÖCKLER, Kurzgef. comm. A. T. II. Das Deut. u. die Bücher Josua u. Richter p. OETTLI. — S. BERGER, Hist. de la Vulgate pendant les premiers siècles du M. A. (très profond et soigné, l'auteur devra continuer ces études). — MÖLLER, Lehrb. der Kirchengesch. II, 2e éd. — SIEBECK, Lehrb. der Religionsphilosophie. — SCHEIBE, Die Bedeut. der Werturteile für das relig. Erkennen.

Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein insbesondere die alte Erzdiœcese Kœln, 56e Heft : RITTER, Erzbischof Dietrich von Moers u. die Stadt Köln in den Jahren 1414-1424.— PAULS, Zur Gesch. der Erdbeeben des XVII u. XVIII Jahrh. in der Aachener Gegend. — K. KELLER, Die histor. Liter. des Niederrheins für das Jahr 1891. — MAYN, Aus den Annaten-Registern Papst Martins V, 1417-1431. — KORTH, Verhandl. über die Hausweberei im Kloster der Tertiarier zu Köln. — HÜFFER, Zur Erinnerung, Hermann Schaafhausen u. Alex. Kaufmann. — Verzeichnis der Mitglieder des hist. Vereins. — Rechnungsablage. — 57e Heft, 1er Abteilung : Das Gräflich von Mirbachsche Archiv zu Harff, 1432-1588 (publié par M. KORTH, 336 pages).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 3 Vingt-huitième année 15 janvier 1894

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue celtique, n° 4, octobre 1893 : D'Arbois de Jubainville, Les Celtes en Espagne. — Whitley Stokes, The violent Deaths of Goll and Garb. — Kuno Meyer, The Edinburgh version of the Connach ind Ruanado. — Table des principaux mots étudiés dans le volume XIV de la Revue celtique.

Revue rétrospective, 1er janvier 1894 : Fragment du journal inédit d'un voyage du duc de Montpensier dans les Pyrénées, juin-juillet 1841. — Une visite à Bonaparte, 1797 (extrait des cahiers du capitaine Laugier). — Le sénat des îles Ioniennes et Napoléon, 1809 (lettre du général Donzelot). — Journal intime de Villenave, 1804-1805 (suite).

Revue historique, janvier-février 1894 : Cartellieri, L'avènement de Philippe-Auguste, 1179-80 (suite et fin). — Lot, Quelques mots sur l'origine des pairs de France. — Lanson, L'Institution chrétienne de Calvin, examen de l'authenticité de la traduction française. — Syveton, Un traité secret de mariage et d'alliance entre les cours de Vienne et de Madrid en 1725. — *Bulletin historique :* France (Molinier et Monod); Angleterre, moyen âge, 1re partie, sources (Bémont). — *Comptes rendus :* Ridgeway, Origin of metallic currency and weight standards; Funk, Die apost. Constitutionen ; Blondel, Polit. de l'empereur Frédéric II ; Henner, Organ. u. Competenz der paepstlichen Ketzergerichte ; Doellinger, Beitr. zur Sektengesch. des M. A. ; Villari, I primi due secoli della storia di Firenze ; Minzes, Nationalgüterveräusser. während der franz. Revol. im Depart. Seine et Oise ; Denkwürd. aus dem Leben Leopold von Gerlachs ; Briefw. des Generals Leopold von Gerlach mit O. von Bismarck ; Jameson, Essays in the constitutional history of the United States 1775-1789 ; Willougby, The supreme court of the United States ; Adams, Histor. Essays ; Bishop, Hist. of elections in the American colonies ; Wessel, Lehrb. der Gesch. für die prima höherer Lehranstalten.

The Academy, n° 1130 : Joyce, A short history of Ireland, from the earliest times to 1608 (très instructif et de grande valeur). — Vincent, His Royal Highness Duke of Clarence and Arondale. — The American dialect. John Bull's linguistic waywardness. — The Brontes in Ireland. — Job. XIX, 17. — Did Dante write « Re Giovane » or « Re Giovanni » (Inf. XXVIII, 135)? — The inscribed weight from Samaria. — Father Juvenal, an unrecorded Tibetan lexicographer. — The prevalence of s in English plurality. — Paul, An Ordinary of arms contained in the Public Register of all Arms and Bearings in Scotland. — A votive altar of Aahmes I. — The Idolino in the Etruscan Museum at Florence.

The Athenaeum, n° 3453 : Life and corresp. of Arthur Penrhyn Stanley, p. Prothero. — Patmore, Religio poetae (recueil d'essais). — Wawn, The South Lea Islanders and the Queensland Labour Trace. — Aulard, Recueil des Actes du Comité. — Noble, The sonnet in England and other essays. — Hutton, The Marquis Wellesley (bon). — Blew, Brighton and his coaches. — The Greek equivalent of Vritra. — The etymology of bronze (Skeat). — The Dean of Ely. — Nicolas Breakespeare. — Mr. Watkiss Lloyd. — Ellis and Yeats, The works of William Blake. — Elvin, A handbook of the orders of chivalry. — The collection of Egyptian antiquities at Gizeh.

Literarisches Centralblatt, n° 1 : Hackmann, Zukunftserwartung des

Jesaia. — LIPSIUS, Lehrb. der evang. prot. Dogmatik, 3e ed. — MEYER (Edm.), Untersuch. über die Schlacht im Teutoburger Walde (solide, en somme). — Waitz, Deutsche Verfassungsgesch. p. ZEUMER, 2e ed. — W. SCHRADER, Gesch. der Friedrichs-Universität zu Halle (très bon et fort remarquable). — HOENIG, Der Volkskrieg an der Loire im Herbst 1870 (sur la bataille de Beaune-la-Rolande). — HULTSCH, Die erzähl. Formen bei Polybios, III (toujours consciencieux et complet). — MEUSEL, Lexicon Caesarianum, II (fin de cet ouvrage exécuté avec un soin et une exactitude qui excitent l'étonnement). — MÜHLAN, Chapelain (méritoire). — CUNLIFFE, Influence of Seneca on Elizabethan tragedy (intéressant et fouillé). — FRIEDMANN, Grillparzer (bon travail italien). — GRAF, Miti, legendi e superstitioni del medio evo, I, II. — F. HETTNER, Die röm. Steindenkmäler der Provinzialmuseums zu Trier. — RIGL, Stilfragen, Grundleg. zu einer Gesch. der Ornamentik. — O. JÄGER, Pro domo, Reden u. Aufsätze. — BIERBAUM, Fritz von Uhde.

Wochenschrift für klassische Philologie, nº 1 : F. Max MÜLLER, Die Wissenschaft der Sprache, deutsche Ausg. p. FICK u. WISCHMANN, II. — FISCHER, De Hannonis Periplo (recherches pénétrantes et indépendantes). — WIDE, Lakonische Kulte. — SAUER, Altnaxische Marmorkunst (méritoire). — ARGYRIADES, Aristotelis Politica (en grec; traite de 119 passages ; à consulter). — POPP, De Officiis librorum cod. Vossiano Q 71 et Parisino 6601 (important). — MORGAN, A bibliography of Persius (fait avec soin). — W. SCHRADER, Nachtrag zur 5e Aufl. der Erziehungs= und Unterrichtslehre für Gymnasien u. Realschulen.

Zeitschrift für katholische Theologie, I, 1894 : RINZ, Ritschls Gottesbegriff. — SVOBODA, Der Prager Landtag 1575 (2e art.). — F. SCHMID, Zur Erkl. der Transubstantiation. — *Recensionen :* KLOPP, Der Dreissigjährige Krieg bis zum Tode Gustav Adolphs; ASHLEY, Introd. to English Economic history and theory; SCHÄFER, Der Römerbrief erklärt; ZSCHOKKE, Die theol. Studien u. Anstalten der kathol. Kirche in Oesterreich; HEINER, Kathol. Kirchenrecht; HOBERG, Die Psalmen der Vulgate übers. u. erklärt; MOMERIE, The religion of the future. — *Analekten :* Der Briefw. des katholicos Papa von Seleucia; Die bibl. Studien in Frankreich; Kirchenrechtl. Werke in neuer Auflage; Kleinere kanonist. Schriften; Ueber die gute Meinung; Dr Schepss u. Priscillian; Ein « akathistos » zu Ehren des Herzens Jesu; Petrus in Rom nach J. Schmid.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, novembre : Bibliothèque des écrivains polonais du XVIe siècle, 26e livraison.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 4 Vingt-huitième année 22 janvier 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, nº 1131 : LUGARD, The rise of our East African Empire, early efforts in Nyasaland and Uganda. — Lady FERGUSON, The live of W. Rieves. — Sir Richard TEMPLE, Life in Parliament, 1886-1892. — The Book of the Howlat (Skeat). — The North-Pictish inscr. transl. and explained. II. The Northernmost stones (Nicholson). — The Brontes in Ireland (Wright). — Job. XIX, 17 (Cheyne). — The disputed reading Inf. XXVIII, 135. — BRUGMANN, Grundriss der vergl. Grammatik, II, 2 and indices (fin de ce grand ouvrage). — HENRY (V.), Précis de gramm. comparée de l'anglais et de l'allemand, rapportés à leur commune origine et rapprochés des langues classiques (très bien fait et très intéressant, forme une excellente introduction à la philologie comparée des langues indo-européennes ; ce livre de grande valeur doit être chaudement recommandé à tous les étudiants).

The Athenaeum, nº 3454 : HARE, Memor. of Countess Canning and the marchioness of Waterford. — UZANNE, The bookhunter in Paris, Studies among the bookstalls and the quays. — Calendar of State papers, domestic series, of the reign of Charles I, 1648-1649, p. HAMILTON. — MOULE, Old Dorset. — Patristic literature. — The Hist. Mss. Commission. — The late W. M. Smith. — English literature in 1893. — Sir Samuel White Baker. — Pictish symbolism (Southesk). — An engraved ruby. — W. WINTER, Life and art of Edwin Booth.

Literarisches Centralblatt, nº 2 : Lutherophilus, Das 6e Gebot u. Luthers Leben. — ACHELIS, Prakt. Theologie. — DOREN, Untersuch. zur Gesch. der Kaufmannsgilden des M. A. (l'auteur ne s'occupe pas des sources et ne donne qu'une causerie semée de remarques fausses ou justes). — Enzikas, Denkw. vom Zustand der Niederlande u. von der Religion in Spanien, uebers. von Boehmer. — TOLLIN, Gesch. der franz. Colonie in Magdeburg, III, 1 (trop long et diffus). — RATZEL, Polit. Geographie der Verein. Staaten von Amerika. — KNUDTZON, Assyrische Gebete an den Sonnengott (excellent travail). — Clemens Alex. Quis dives salvetur, p. KÖSTER. — Codex Festi Farnes. p. THEWREWK DE PONOR (important). — Ciceronis epist. p. MENDELSSOHN (édition qui sera pour longtemps le fondement de toutes les recherches). — BAHLMANN, Die latein. Dramen von Wimphelings Stylpho bis zur Mitte des XVI Jahrh. (très soigné). — SEITZ, Niederdeutsche alliterationen (n'est pas assez scientifique). — Ulrich von dem Türlin, Willehalm, p. SINGER (très bien fait). — ROIDES, Ta eidola, glossike melete. — WIDE, Lakonische Kulte (soigné et utile). — BRUNN, Griech. Kunstgeschichte, I (fournit une base nécessaire à de nouvelles recherches).

Deutsche Literaturzeitung, nº 1 : GOLDSCHMIDT, Das Buch Henoch. — Sam. BERGER, Hist. de la Vulgate pendant les premiers siècles du moyen âge (clair et précis). — Civadityi Saptapadarttu, p. WINTER. — Sophokles, Trach., trad. OERI. — REITZENSTEIN, Epigramm. u. Skolien (éclaire, élargit, affermit notre connaissance de la poésie hellénique et hellénistique). — Heinrichs Buch oder Der Junker u. der treue Heinrich, p. ENGLERT. — HARTMANN, Merope im italien, u. franz. Drama (trop d'érudition). — HUDE, Danehoffet og dets Plads ; Danmarks Statsforfatning (excellente méthode). — MINZES, Die Nationalgüterveräusser. in der franz. Revol. (solide et important). — LEITSCHUH, Gesch. der Karol. Malerei (n'est qu'un catalogue des miniatures de l'époque).

Wochenschrift für klassische Philologie, nº 2 : BRUGMANN u. DELBRÜCK, Grundriss der vergl. Gramm. der indog. Sprachen, III, Syntax, 1 (très

important et indispensable). — Mau, Führer durch Pompei (un trésor!). — Hanssen, Sobra la interpretacion de un pasaje de la Iliada, de Iovis consilio; Sobre el ruego de Tetis. — S. Optati Milevitani libri VII, p. Ziwsa. — Catal. dissert. philolog. class. p. Fock.

Theologische Literaturzeitung, n° 1 : Maspero, Etudes de mythol. et d'archéol. égypt. — Montefiore, Lectures on the origin and growth of religion as illustrated by the religion of the ancient Hebrews. — Berger, Not. sur quelques textes latins inédits de l'A. T. — Schubert, Die Compos. des pseudopetrin. Evangelienfragments. — Augustin, De catech. rudibus; Clemens Alex. Quis dives salvetur. — Robinson, The Philocalia of Origen. — Woelbing, Die mittelalt. Lebensbeschreib. des Bonifatius.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 5 Vingt-huitième année 29 janvier 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'Est, n° 1, janvier 1894 : KRANTZ, Le traité de la vieillesse de Cicéron. — NERLINGER, La seigneurie et le château d'Ortemberg sous la domination bourguignonne. — ROBINET DE CLÉRY, Les contingents suisses sous Henri II, Bernhart Stehelin. — A. COLLIGNON, Note sur l'Ilias lothaginrica. — FAVIER, Brevet de capacité accordé à des religieuses de Saint-Nicolas du Port en 1624. — DANNEREUTHER, Un janséniste à Saint-Mihiel en 1650, le chanoine Bayon (2e article). — LAMBERT, Note de grammaire française : le groupe Ti devant une voyelle. — *Comptes rendus :* ROSEROT, Répertoire histor. de la Haute-Marne, I ; CHÉVELLE, Docum. hist. sur la châtellenie de Vaucouleurs, I, Ermitage Saint-Nicolas de Septfonds ; LEPEZEL, Le chapitre de Longuyon au XVIIIe siècle ; INGOLD, Mabillon en Alsace ; Un Prussien en France, p. LAQUIANTE ; FOURNIER, Les Vosges ; GERSPACH, Repert. détaillé des tapisseries des Gobelins ; BASSET, Inscr. de Dahlak ; LANGLOIS et STEIN, Archives de l'hist. de France, 2 et 3.

Revue d'Alsace, oct.-nov. déc. 1893 : MUHLENBECK, Il y a cent ans, Schneider et Saint-Just. — INGOLD, Des origines de Colmar. — SCHOELL, Wihr-en-Plaine. — BENOIT, Les chanoinesses de Frauloutre (suite). — GASSER, Hist. de la ville de Soultz et de son bailliage (suite). — R. REUSS, L'Alsace pendant la Révolution (suite).

The Academy, n° 1132 : OWEN, The sceptics of the French Renaissance (instructif). — Earl of DUNMORE, The Pamirs. — DE LA ROCHETERIE, Life of Marie Antoinette. — The authorship of Tales of Terror. — Dante in Northern latitudes. — Lamaism as ademonolatry. — Job XIX, 7 (Margoliouth et Neubauer). — The Northern Pictish inscr. (Maxwell). — BENT, The Sacred City of the Ethiopians (de grande valeur). — The s plurals in English (Napier). — HYMANS, Lucas Vosterman.

The Athenaeum, n° 3455 : GRIFFITHS, Secrets of the Prison-houses. — JARDINE, The Burmese Empire a hundred years ago. — SANDERSON, Hist. of England and the British Empire ; A Summary of British history. — SEELEY, Goethe reviewed after sixty years. — ELLIS, A history of the Gold Coast of West Africa. — Some early Mesopotamian Kings. (Haworth). — Bacon and Bartholomew Anglicus (Poole). — The Book sales of 1893, II. — WHITEHEAD, Explor. of Mount Kina Balu, North Borneo.

Literarisches Centralblatt, n° 3 : Augustin, De catechizandis rudibus, p. KRÜGER. — HAPPEL, Der Eid im A. T. — NOVARO, Malebranche. — WILAMOWITZ, Aristoteles u. Athen, 2 vol. (très long art. sur cet ouvrage qui, malgré ses défauts, contient dans le détail beaucoup de remarques excellentes). — Böhmer, Reg. des Kaiserreiches unter den Herrschern aus dem sächs. Hause 919-1024, p. OTTENTHAL, 1. — STOERK, Nouveau rec. gen. de traités, XVII. — WIPPERMANN, Deutscher Geschichtskalender für 1893. — LEHAUTCOURT, Camp. de la Loire 1870-71 (détaillé). — Civadityi Saptapadarthi, p. WINTER (soigné et très louable). WINKLER, Beitr. zur Gesch. der Assyriologie in Deutschland (ne contient que des sarcasmes). — HERBST, Zu Thukydides, II, V-VIII (rendra des services). — ZÖCHBAUER, Studien zu den Annalen des Tacitus (du soin et de l'étude). — Schweiz. Schauspiele des XV Jahrh. p. BAECHTOLD, III. — BORINSKI, Gesch. der deutschen Liter. (important et indépendant). — SCHREYER, Fortleben homer. Gestalten in Goethes Dichtung (beaucoup de détails). — HOFMANN, H. Mühlpfort u. Der Einfluss des Hohen Liedes auf die zweite schles. Schule (bon). — CHATZIDAKIS, Περὶ

τοῦ γλωσσικοῦ ζητήματος ἐν Ἑλλάδι II. — KIRK, The secret commonwealth of Elves, Fauns and Fairies. — MAU, Führer durch Pompeji. — HOEPFNER, Die Heiligen in der christlichen Kunst. — KLUSSMANN, System. Verzeichnis der Abhandl. in den Schulschriften erschienen.

Deutsche Literaturzeitung, n° 2 : WINCKLER, Alttest. Unters. — DOBSCHÜTZ, Das Kerygma Petri. — R. SIMON, Amaruçataka. — L. ERHARDT, Entsteh. der homer. Gedichte (essaie une théorie de l'épopée populaire). — REICHARDT, Der saturn. Vers in der röm. Kunstdichtung ne convertira personne; travail en somme insuffisant). — RABANY, Kotzebue (peu recommandable et l'auteur s'est rendu la tâche trop aisée). — HOLDER, Die Designation der Nachfolger durch die Päpste (réussi). — WOHLWILLE, Hamburg während der Pest jahre 1712-1714 (très intéressant et abondant). — HARRISSE, Christophe Colomb devant l'histoire (très complet et profondément étudié). — NEUBAUR, Neue Mitteil. über die Sage vom ewigen Juden. — Festgabe R. von Ihering gewidmet.

— N° 3 : BACHMANN, Dodekapropheton Aethiopum. — MÖNCHEMEIER, Amalar von Metz; GREVING, Pauls von Bernried Vita Gregorii VII. — STUMME, Tunis. Märchen u. Ged. — DYROFF, Gesch. des Pronomen reflexivum, II, Die attische Prosa u. Schlussergebnisse (soigné et utile). — WECKLEIN, Stoffe und Wirkung der griech. Tragödie, Festrede. — Guilelmus Blesensis, p. LOHMEYER (de valeur). — HEINEMANN, Gœthes Mutter (solide). — J. MARTIN, Les proverbes au comte de Bretaigne. — FOWLER, Cæsar and the foundation of the Roman imperial system (attachant et bien fait). — KLOPP, Der dreissigjährige Krieg, *bis* 1632 (partial et négligé). — Von LETTOW, Der Krieg von 1806 u. 1807, III, der Feldzug in Polen (digne des volumes précédents). — SCHUMACHER, Eine pränestinische Ciste im Museum zu Karlsruhe :

Wochenschrift fuer Classische Philologie, n° 3 : CICCOTTI, Le instituzioni pubbliche Cretesi (détaillé). — KNÖTEL, Atlantis u. das Volk der Atlanten (sans valeur scientifique). — JEBB, Homer (1er art.). — RAUMER, Die Metapher bei Lucrez (soigné, sain, sagace). — De senect.; De amic. p. SCHICHE. — EBELING, Wörterbuch zu Cäsar, 4e ed. p. SCHNEIDER.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 6 Vingt-huitième année 5 février 1894

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Romania, nº 88, octobre 1893 : A. Thomas, Les noms de rivières et la déclinaison féminine d'origine germanique. — Ward, Lailoken (or Merlin Silvester). — *Mélanges :* D'un comparatif gallo-roman et d'une prétendue peuplade barbare (A. Thomas); La laisse 144 du Roland (Salmon); Revision des études sur le poème du Cid (Cornu); Origine du poème De Phyllide et Flora (Huet); La chanson composée à Acre en juin 1520 (G. P.); Entrecor-prim (helt) [A. Salmon]; Bédane (G. P.); Marmot, marmeau (A. Bos); J. Molinet auteur du Mystère de Saint Quentin (E. Langlois); Coquilles lexicographiques (Hatzfeld et A. Thomas). — *Comptes-rendus :* Mém. de la Soc. neophilol. d'Helsingfors; Rydberg, Developp. de facere en roman; Ramorino, La pronunzia popolare dei versi latini ed origine della verseggiatura ritmica; Lair, Guillaume Longue-Épée; Steinweg, Die hs. Gestalt. der Navigatio Brendani; Novati, La Navig. Brendani in antico veneziano; Bertran de Born, p. Stimming; Dévaux, La langue vulgaire du Dauphiné septentrional au M. A.; Becker, Jean Lemaire.

Annales du midi, nº 21 : Bladé, Géogr. polit. du S.-O. de la Gaule pendant la domin. romaine (suite). — L.-G. Pélissier, L'ambassade d'Accurse Maynier à Venise (suite). — Lettre missive de Jean Roque, évêque de Cavaillon, aux consuls d'Albi (Portal); Deux allusions au roman de Cligès dans la littér. prov. (Thomas). — *Comptes rendus :* Lanusse, Influence du dialecte gascon sur la langue française; Sénéquier, Grasse; Guibert, Laron.

The Academy, nº 1133 : Hare, The story of two noble lives. — Adams, The New Egypt. — Miss Hill, History of English dress. — Greenwood, The Lover's Lexicon. — Some books on the Old Testament I. — Tennysoniana, I. — The North. Pictish Inscriptions. — The name of Golspie. — Tibetan trees of the law and Asoka pillars. — Kenyon, Catalogue of Greek Papyri in the British Museum, I, texts; II, facsimiles. — Thes plurals in English (Napier).

The Athenaeum, nº 3456 : The Diary of Samuel Pepys, p. Wheatley. — Browne, A year among the Persians. — Forrest, Selections from the letters, despatches and other State Papers preserved in the Military Department of the Government of India, I, 1857-1858. — Westminster writs. — Dickens in Yorkshire. — Bent, The Sacred City of the Ethiopians.

Literarisches Centralblatt, nº 4 : Ley, Hist. Erkl. des zweiten Theiles des Jesaia. — Schubert, Compos. des pseudopetr. Evangelienfragments; das Petrusevangelium. — Natorp, Die Ethika des Democritos. — Wundt, Grundz. der physiol. Psychologie. — Beloch, Griech. Gesch. I (court, clair, précis et très remarquable). — Monum. Germ. selecta, V, p. Doeberl. — Wohlwill, Hamburg während der Pestjahre 1712-1714 (détaillé et intéressant). — Schaeffer, Tempi passati. — Festschrift (offert à M. de Richthofen par ses élèves). — Schack-Schackenburg, Aegyptologische Studien, I. Zur Grammatik der Pyramidentexte. — Herondas, deutsch von Crusius (réussi en grande partie). — Thiele, Hermagoras (clair, agréable, très soigné). — Schlee, Scholia Terentiana (bon travail fait avec méthode). — Lawrence, Chapters on alliterative verse (mauvais). — Kraus, Gœthe a Cechy, I. — Merlo, Nachrichten aus dem Leben u. Wirken cölnischer Künstler, 1-4. — Dolberg, Die Marienkirche der ehem. Cistercienser-Abtei Doberan. — Vincke, Ges. Aufsätze zur Bühnengesch. — Liszts Briefe, p. La Mara.

Deutsche Literaturzeitung, n° 4 : Godet, Introd. au N. T.; Zahn, Forsch. zur Gesch. des nt. Kanons; Thikötter, Extra ecclesiam salus non est. — Esser, Tertullians Seelenlehre. — Schwarz, Umar ibn Abi Rebia (bonne traduction). — E. Curtius, Gesamm. Abhandl. I (essais de valeur diverse). — Bruchmann, Epitheta deorum quae apud poetas graecos leguntur (soigné et utile). — Kollmann, Deutsche Puppenspiele, 1; Kraus, Das böhm. Puppenspiel von Doctor Faust. — L. v. Gyzicki, Deutsche Fürstinnen. — Wright, The date of Cylon (très savant et intéressant). — R. Schröder, Die deutsche Kaisersage u. die Wiedergeburt des deutschen Reiches (deux conférences). — Hertzberg, Gesch. der Stadt Halle III, 1717-1812 (bon et solide). — Ad. Hildebrand, Das Problem der Form in der bildenden Kunst. — Festgabe der Kieler Juristenfacultät zu Iherings Doctorjubiläum. — Warschauer, Gesch. des Socialismus u. neueren Kommunismus, I, Saint-Simon u. der Saint-Simonismus; *id.*, Gesch. des Socialismus u. Kommunismus im XIX Jahrhundert, II, Fourier, seine Theorie u. Schule; Stegmann u. C. Hugo, Handbuch des Socialismus.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 1 : Siebeck, Lehrbuch der Religionsphilosophie; Scharfe, Die petrinische Strömung der neutest. Literatur; Rabany, Kotzebue; Huit, La vie et l'œuvre de Platon; Hegler, Geist u. Schrift bei Sebastian Franck.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 4 : Enmann, Zur röm. Königsgesch. (ne traite que de la légende de Romulus et de Remus). — Jebb, Homer (2e art.). — Aeschyl. fragm. p. Wecklein. — Herodot, III, p. Stein, 4e éd.; VIII et IX, p. Stein, 5e éd. — Ilberg, Das Hippokrates — Glossar des Erotianos u. seine ursprüngl. Gestalt.

EN SOUSCRIPTION

PUBLICATION DES ŒUVRES

DE M. JULIEN HAVET

DEUX VOLUMES IN-OCTAVO

SOMMAIRE :

TOME I[er]. — Questions mérovingiennes :

La formule *N. rex Francorum v. inl.* — Les découvertes de Jérôme Vignier. — La date d'un manuscrit de Luxeuil. — Les chartes de Saint-Calais. — Les origines de Saint-Denis. — La donation d'Étrépagny. — Les Actes des évêques du Mans.

TOME II. — Opuscules divers :

Du sens du mot « romain » dans les lois franques. — Du partage des terres entre les Romains et les Barbares, chez les Burgondes et les Visigoths. — L'affranchissement *per hantradam*. — *Igoranda* ou *Icoranda*, « frontière ». — L'écriture secrète de Gerbert. — La tachygraphie italienne du x[e] siècle. — Notes tironiennes dans les diplômes mérovingiens. — Charte de Metz accompagnée de notes tironiennes. — Poème rythmique d'Adelman de Liége sur plusieurs savants du xi[e] siècle. — Note sur Raoul Glaber. — Les couronnements des rois Hugues et Robert. — L'Hérésie et le bras séculier au moyen âge jusqu'au xiii[e] siècle. — La frontière d'Empire dans l'Argonne. — Rapport adressé à l'abbé et au couvent de Cluny. — Compte du trésor du Louvre sous Philippe le Bel. — Chronique de Bourges, 1467-1506, par Jean Batereau. — Maître Fernand de Cordoue et l'Université de Paris au xv[e] siècle. — Mémoire adressé à la dame de Beaujeu. — Série chronologique des gardiens et seigneurs des îles normandes. — *Remissio pro Richardo Duneville*. — Contrat jersiais du 8 juin 1384. — Ballade pieuse de la maladrerie d'Eu. — La date du Bréviaire imprimé à Salins. — Les Proverbes d'Aristote en hexamètres latins. Etc.

L'impression commencera aussitôt que cent souscripteurs se seront fait inscrire.

PRIX DE SOUSCRIPTION : 20 FR.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 12 Vingt-huitième année 12 février 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'histoire littéraire de la France, nº 1 : I Doumic, La comédie de mœurs contemporaines, esquisse de l'histoire d'un genre. — Texte, Muralt et les origines du cosmopolitisme littéraire au XVIII^e siècle. — Brunot, Un projet d'enrichir, magnifier et publier la langue française en 1509. — Roy, L'Avare de Doni et l'Avare de Molière. — II. *Documents :* Une lettre de Joachim du Bellay (Nolhac) ; M^me Geoffrin et les éditions expurgées des Lettres familières de Montesquieu (Tourneux) ; L'Art de Théophile Gautier (R. M). — III. *Mélanges :* Un certificat de médecin au temps de Molière (A. G.) ; Le sentiment de la nature avant J.-J. Rousseau 1695-1721 (A. Gazier) ; Une lettre de Voltaire à Frédéric II (A. C.) ; Shakspeare, Klopstock et Mirabeau (A. C.). — IV. *Comptes rendus :* Roy, Sorel ; Reynier, Thomas Corneille ; Grouchy, Docum. inédits relatifs à Racine ; Gasté, Bossuet en Normandie ; G. Pellissier, Essais de littérature contemporaine. — V. Chronique. — VI. Questions.

Revue rétrospective, 1^er février : Journal intime de Villenave, 1804-1805 (fin). — Mon Livre, ou moi et d'autres, par Villenave (1826) : conversation avec Gall ; du magnétisme ; la Cabale ; grande mission ou jubilé ; première procession ; dernière procession en station expiatoire sur la place Louis XVI ; visite au cimetière de Montparnasse ; anecdotes diverses, etc.

Revue de l'histoire des religions, novembre-décembre : A. Barth, Bulletin des religions de l'Inde, II, Le Bouddhisme. — Alb. Réville, Les Hérodes et le rêve hérodien. — P. Paris, Bulletin de la religion grecque (nov. 1892-déc. 1893). — G. Bonet-Maury, Le Parlement des religions à Chicago. — Ph. Berger, Ernest Renan et la chaire d'hébreu au Collège de France. — *Revue des livres :* M. Clerc, Les Métèques athéniens (bon). — C. Nallino, Chrestomathia Qorani arabica (manuel utile).

Revue celtique, nº 1 : D'Arbois de Jubainville, Les Celtes en Espagne (2^e art.). — Nettlau, The fragment of the Tain bo Cuatinge ms Egerton, 93 (suite). — Dottin, Notice du ms. irlandais de la bibliothèque de Rennes. — *Mélanges :* Loth, Un ancien usage de l'église celtique ; ych à la 2^e pers. sg. en gallois ; hoiam = hwyaf ; Gweled ; restes du neutre en brittonique ; ayd, fed ; fenos, feter ; notguedow ; Sequana, Sequani ; esox ; gour ; calemay ; Gaufrei de Monmouth et le livre de Llandaf ; l'art. sento, irl. ind. dans les langues brittoniques. — Salomon Reinach, Kassiteros. — Bibliographie et Chronique.

The Academy, nº 1134 : Winchester College, 1393-1893, by old Wykehamists. — Leland, Memoirs. — The Partvidge, its natural history, shooting and cookery. — Tennysoniana, II. — The North. — Pictish inscr, III (Nicholson). — The name of Golspie (Maxwell). — On the question of what Greek mss. or class of Grek mss. St Jerome used in revising the Latin gospels (Sarum et White). — The prevalence of s plurality in English. — Rushforth, Latin histor. inscr. illustrating the history of the Early Empire ; Clerc, De rebus Thyatirenorum commentatio epigraphica.

The Athenaeum, nº 3457 : Frederic Hill, an autobiography of fifty years in times of reform. — Cuming, In the shadow of the pagoda. — Dawson, Germany and the Germans. — Kenyon, Greek Papyri in the British Museum. — The historical mss. commission. — Note on Coleridge. — An unknown work of Francis Beaumont (Scott). — The North Wall of Chester (Haverfield). — Prof. Flinders Petrie at Coptos, I.

Une Femme forte et une Mère, par Eusèbe de Renière. 1 v. in-12 2 fr. »
L'École Saint-Clément, par le R. P. Didierjean. 2 vol. in-12... 7 fr. »
Parole de Dieu, par Hello. 1 vol. in-12.................... 2 fr. »
Physionomie des Saints, par le même. 1 vol. in-12............ 3 fr. »
L'Eucharistie et la Vie chrétienne, par Labouillerie. 1 vol. in-18.. 3 fr. »
Le Cantique des Cantiques, par le même. 1 vol. in-12 .... 3 fr. »
Œuvres de M. l'abbé Dufriche-Desgenettes, 4 vol. in-12 .... 4 fr. »
Couronnes de l'année chrétienne, par Abelly. 2 vol. in-12........ 3 fr. »
Catéchisme de Persévérance, par Bouvier. 2 vol. in-8.......... 6 fr. »
Y a-t-il des femmes dans la franc-maçonnerie. 1 vol. in-8 .... 4 fr. »
Nouvelles, par le P. G. André. 1 vol. in-12.................. 0 fr. 50
Les Tolnay, par de Latour. 1 vol. in-18...................... 0 fr. 50
Marguerites en fleurs, par Jean Lander. 1 vol. in-18........... 0 fr. 50
Trois nouvelles, par le P. Franco. In-18...................... 0 fr. 50
Liberatoré. L'Église et l'État 1 vol. in-8...................... 7 fr. 50
Leconte, Darwinisme. 1 vol. in-12............................ 3 fr. »
Faber. Contes des anges. 1 vol. in-18.......................... 4 fr. »
Buet. Le prêtre. 1 vol. in-12................................... 2 fr. »
— La dime, le joug... In-12................................ 3 fr. »
Biré. La légende des Girondins. In-12.......................... 3 fr. »
Loudun. Ignorances de la conversation. In-12.................. 3 fr. »
Méric. Erreurs sociales. 1 vol. in-12.......................... 3 fr. 50
Laperche. Les Évangiles. 2 vol. in-18......................... 1 fr. 20
Manuel des enfants de Marie. In-18............................ 0 fr. 50
Lejeune. Sermons. 12 vol. in-8................................ 30 fr. »
Chantrel. Histoire des Papes. 5 vol. in-8..................... 25 fr. »
Meric. Les Élus se reconnaîtront au Ciel. In-18................. 1 fr. 50
Girardin. Œuvres. 6 volumes in-8............................. 25 fr. »
Hauranne. République conservatrice. In-12..................... 1 fr. »
Lhuillier. Mes cachots. In-12.................................. 1 fr. »
Cloquet. Mois des morts. In-18................................ 0 fr. 70
Huguet. Des délassements permis. 1 vol. in-12.................. 2 fr. »
Stub. Le prêtre auprès du malade. 1 vol. in-12 .... 3 fr. »
Broglie. Positivisme. 2 vol. in-8............................. 15 fr. »
Vattier-d'Ambroyse. Littoral de la France. 6 vol. In-8, broché. 42 fr. »
Saint-Bernard. Pensées et méditations. 1 vol. in-16, relié toile, au lieu de 4 fr.. 2 fr. »
Constant. Le Pape et la liberté. 1 vol. in-8, toile, au lieu de 3 fr. 2 fr. »
Caher. Ex-voto de Notre-Dame de Lourdes. 1 volume in-12, toile, au lieu de 3 fr... 1 fr. 50
Goffiné ou le Bréviaire du chrétien (Palmé). 1 gros volume in-18, relié bas, racine.. 3 fr. »
Mois de Marie. Dr J. Massé. 1 vol. in-12...................... 2 fr. »
L'art de soigner les malades, par le même. 1 vol. in-12........ 1 fr. »
Lettres sur les maladies viriles, par le même. 1 vol. in-12....... 1 fr. »
Avis au clergé, par le même. 1 vol. in-12 .... 1 fr. »
Petites et grandes misères, par le même. 1 vol. in-12.......... 1 fr. »
Petit Dictionnaire de la santé, par le même. 1 vol. in-12........ 1 fr. »
La santé des mères et des enfants, par le même. 1 vol. in-12.... 1 fr. »
Médecine des accidents, par le même. 1 vol. in-12, toile....... 2 fr. »

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 8 Vingt-huitième année 19 février 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 1135 : CHARLES, The Book of Enoch; JAMES, Apocrypha Anecdota. — A Journal of the conversations of Lord Byron with the Countess of Blessington. — Andrew LANG, St Andrews. — WALTERS, Tennyson, poet, philosopher and idealist. — Some books on Modern Greece. — Miss Peabody. — The north Pictish inscr. — Dante and Bertran de Born. — A child marriage in 1623. — HERVIEUX, Avianus et ses imitateurs (1er art.). — Traces of Syriac influence on the text of the Vulgate. — The prevalence of s- plurality in English. — Botticelli's Spring.

The Athenaeum, n° 3458 : ADAMS, The Poet's praise from Homer to Swinburne. — De oratoribus, p. PETERSON (à recommander). — Eliz. E. EVANS, The story of Louis XVII of France (prétend que Louis XVII était Eleazar Williams, fils adoptif d'un chef indien !). — Great public schools, by various authors. — LESLIE, Letters to Marco. — The literature of the N. T. — Dickens in Yorkshire. — Bacon and Bartholomew Anglicus. — The overseers of Westminster Poor in 1561. — Dr. Waller. — Prof. Flinders Petrie at Coptos, II.

Literarisches Centralblatt, n° 5 : DILLMANN, Die Genesis. — BLUME, Das apostol. Glaubensbekenntnis. — SEPP, Pyrrhonische Studien. — GERBAIX-SONNAZ, Studi storici sul contado di Savoia, II, 1. — BRETHOLZ, Gesch. Mährens, I, 1, bis 906. — WHITMAN, Das Reich der Habsburger, übers. von ALEXANDER (moins bon que l' « Impérial Germany » du même auteur, conceptions erronées jugements superficiels et injustes). — KOSER, Friedrich der Grosse, I, 1 et 2 (fait à un point de vue élevé ; ne surfait pas le héros ; montre que si Frédéric remplit son temps de nouvelles impulsions, il est pourtant un fils de son temps ; domine entièrement le sujet ; don très heureux d'exposition ; le chapitre le plus remarquable est celui qui traite de l'administration intérieure). — FRICHER, Entsteh. u. Verbreit. des antarktischen Treibeises. — WEISSBACH u. BANG, Die altpers. Keilinschriften, 1 (texte soigné et traduction réfléchie). — HOLTZMANN, Die 19 Bücher des Mahabharata ; Das Mahabharata nach der nord ind. Recension (travail qui appartient à la vieille école et qui n'a pas assez profité du nouveau courant d'études ; œuvre d'un connaisseur, néanmoins, et de valeur durable). — THOMSEN, Déchiffrement des inscr. de l'Orkhon et de l'Ienissei (génial). — Ilberg, das Hippokrates-Glossar des Erotianos (travail d'un grand prix). — Arati Phaenomena, p. MAASS (très bon). — VARNHAGEN, System. Verzeichnis der Programmabh. Dissertationen u. Habilitationsschriften auf dem Gebiet der roman. u. englischen Philologie, 2e ed. — H. ZIMMER, Nennius vindicatus (prouve sans conteste que l'Historia Brittonicus du pseudo-Nennius est bien de Nennius, qui s'est servi de Gildas et a composé le gros de son œuvre en 796 ; qu'elle a depuis subi des additions et changements qui se trouvent dans trois mss. différents ; que le ms. du Vatican, tenu pour le meilleur, est le plus mauvais. Démonstration longue, pénible, mais décisive). — GROTTHUSS, Das baltische Dichterbuch, eine Auswahl deutscher Dichtungen aus den balt. Provinzen Russlands. — LEITSCHUH, Gesch. der karolingischen Malerei, ihr Bilderkreis u. seine Quellen (travail détaillé et méthodique). — WINDHAUS, Gesch. der Lateinschule zu Friedberg. — LANGE, Reines Deutschthum.

Deutsche Literaturzeitung, n° 5 : CAIRD, The evolution of religion. — HERBST, Zu Thukydides, II (soigné et instructif). — SCHULTEN, De conventibus civium roman. (juste souvent, réussi parfois, à consulter néanmoins avec prudence). — JANSSEN, Gesch. des deutschen Volkes,

VII, p. PASTOR (beaucoup de matériaux, mais méthode contestable). — Das Anzengruber Denkmal auf dem Wiener Central-Bahnhofe.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 5 : BELOCH, Griech. Geschichte, I (travail d'ensemble, critique pénétrante, quelquefois trop destructrice). — PEPPMÜLLER, Variationen im pseudohesiod. Heraklesschilde (intéressant et instructif). — WIPPRECHT, Quæst. Palaephateae (1er art.). — F. ZIMMER, Der Text der Thessalonicherbriefe (bon). — Phaedri fab. p. STOWASSER (soigné, mais bien des corrections à rejeter). — Putzger, histor. Atlas p. BALDAMUS.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, décembre : Bibliothèque des écrivains polonais du XVIe siècle, 27e livr. — WISLOCKI, Contrib. à l'hist. de l'Université de Cracovie. — BRZEZINSKI, Les concordats du Saint-Siège avec la Pologne au XVIe s. — BALZER, Lutte des prétendants au Grand-duché de Cracovie, 1202 et 1210-1211.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, Rue Bonaparte, 28

COLLECTION
DE
CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES

I. — *Contes populaires grecs*, recueillis et traduits par Émile Legrand. Un joli volume in-18 . . . . 5 fr.

II. — *Romanceiro portugais*. Chants populaires du Portugal, traduits et annotés par le comte de Puymaigre. In-18. 5 fr.

III. — *Contes populaires albanais*, recueillis et traduits par Aug. Dozon. In-18. . . . . 5 fr.

IV. — *Contes populaires de la Kabylie du Djurdjura*, recueillis et traduits par J. Rivière. In-18. . . . . 5 fr.

V. — *Contes populaires slaves*, recueillis et traduits par L. Leger. In-18. . . . . 5 fr.

VI. — *Contes indiens*. Les trente-deux récits du trône, traduits du bengali par L. Feer. In 18 . . . . 5 fr.

VII. — *Contes arabes*. Histoire des dix vizirs (Bakhtiar nameh), traduite par René Basset. In-18. . . . . . . 5 fr.

VIII. — *Contes populaires français*, recueillis par E.-Henry Carnoy. In 18. . . . . 5 fr.

IX. — *Contes de la Sénégambie*, recueillis par le Dr Bérenger-Féraud. In-18 . . . . 5 fr.

X. — *Les Voceri de l'île de Corse*, recueillis et traduits par Frédéric Ortoli. In-8, avec musique . . . . . . 5 fr.

XI. — *Contes des Provençaux de l'antiquité et du moyen âge*, recueillis par Bérenger Féraud. In-18. . . . 5 fr.

XII. — *Contes populaires berbères*, recueillis, traduits et annotés par René Basset. In-18 . . . . 5 fr.

XIII, XIV. — *Contes de l'Égypte chrétienne*, traduits par E. Amélineau. 2 volumes in-18 . . . . 10 fr.

XV. — *Les chants et les traditions populaires des Annamites*, recueillis et traduits par G. Dumoutier. In-18. . 5 fr.

XVI. — *Les contes populaires du Poitou*, par Léon Pineau. In-18 . . . . 5 fr.

XVII. — *Contes ligures*. Traditions de la Rivière, recueillis par J.-B. Andrews. In-18. . . . . 5 fr.

XVIII. — *Le Folk-lore du Poitou*, par Léon Pineau. In-18 . 5 fr.

XIX. — *Contes populaires malgaches*, recueillis, traduits et annotés par M. G. Ferrand, résident de France à Madagascar. Introduction par M. René Basset. In-18 . . 5 fr.

XX. — *Contes populaires des Ba-Souto* (Afrique du Sud), recueillis et traduits par E. Jacottet, de la Société des Missions évangéliques de Paris. In-18 (sous presse) 5 fr.

XXI. — *Baïtal-Patchisi*, ou les vingt-cinq histoires d'un vampire. Recueil de contes traduits de l'hindi, par Ed. Lancereau. In-18 (sous presse) . . . . 5 fr.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 9 Vingt-huitième année 26 février 1894

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue des études grecques, n° 24, oct.-déc. 1893 : *Partie administrative :* Documents. — Listes. — Prix décernés par l'Association. — *Partie littéraire :* Correspondance grecque. — Actes de l'Association. — *Bibliographie :* C. E. Ruelle, Bibliographie des études grecques (1891-1892). — Table des matières.

Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne, n° 1 : J. Viteau, Essai sur la syntaxe des voix dans le grec du Nouveau-Testament. — P. Lejay, Notes latines. — Ch. Tailliart, Plaute, Amphit. 849. — H. van Herwerden, Novae commentationes Euripideae, pars posterior. — B. Haussoullier, Le dessèchement du lac Copaïs par les anciens et Ps. Aristote περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων XCIX (103). — J. Nicole, Fragments d'Homère sur papyrus d'Egypte. — *Bulletin bibliographique :* H. Noiret, Documents inédits pour servir à l'histoire de la domination vénitienne en Crète de 1380 à 1485.

Revue de l'instruction publique supérieure et moyenne en Belgique, XXXVII, 1re livraison : Keelhoff, Gramm. et textes, ἄδελφε ou ἀδελφέ? : A propos d'un ἵνα ἐκβατικόν. — Delbeuf, A propos des glanures grammaticales de M. Bastin. — Frederichs, La valeur histor. de la Polit. Athenaiôn d'Aristote. — P. Thomas, Note sur Salluste, Oratio Lepidi. I. — *Comptes rendus :* Parmentier, Euripide et Anaxagore (grande largeur de vues et richesse d'observation). — Curcio, Stazio (donne, en somme, une idée exacte de l'auteur). — Nencini, Quaest. Terent. (souvent contestable, mais habile). — Prou, Les monnaies mérovingiennes (catalogue qui rend un service signalé aux études de numismatique). — Kurth, Hist. poét. des Mérov. (ouvrage qui, malgré des exagérations et témérités, est de la plus haute valeur). — Luchaire, Manuel. des instit. franç. (très bon et utile). — Kuun, Relat. Hungaric. cum oriente gentibusque orientalis originis hist. antiquissima.

The Academy, n° 1136 : Dean Stanley, Life and corresp. — Aug. Birrell, Essays about men, women and books. — Waliszewski, Catherine II (trad. d'un ouvrage destiné essentiellement au grand public). — On an ancient posture of Prayer. — Dante's reference to the Libro dell aggregazione delle stelle and to Alfraganus Conv. II, 6, 14. — The North-Pictish inscr. — The name of Golspie. — Ex Orco (Archer). — The Book of Enoch (Charles). — Tennyson (Walters). — Hervieux, Avienus et ses anciens imitateurs (Rob. Ellis). — Bosanquet, A history of aesthetic. — Letter from Egypt (Sayce). — Botticelli's Spring.

The Athenaeum, n° 3459 : Jekyll's letters. — Calendar of the proceedings of the Committee for Compounding 1643-1660, p. M. A. E. Green, IV and V. — Yeats, The Celtic Twilight. — Crutwell, A literary hist. of Early Christianity. — Acts, II, 9. — Dickens in Yorkshire. — van Rensselaer, English cathedrals; Crowther, The cathedral Church of Manchester; Farrar, Our English minsters.

Literarisches Centralblatt, n° 6 : Zimmer, Text der Thessalonicherbriefe. — Harnack, Dogmengesch. 2e ed. — Pöhlmann. Gesch. des antiken Communismus u. Socialismus, I (s'occupe surtout de Platon). — Ihne, Röm. Gesch. I, 2e ed. — Schultheiss. Gesch. des deutschen Nationalgefühls, I, von der Urzeit bis zum Interregnum (c'est plutôt une histoire de l'âme populaire allemande ; bon début). — Hassen, u. Baruck, Die Wahrheit über Emin Pascha. — Freeman, Studies of travels, Greece. — Lucian, p. Sommerbrodt, II, 1 (pouvait être plus utile). — Grüneberg, De Valerio Flacco imitatore (très méritoire). — Ten

Brink, Gesch. der engl. Liter. II, 2, p. Brandl (très bon). — Hench, Der ahd. Isidor. — Strack, Gœthes Leipziger Liederbuch (très recommandable). — Gœthes Ged. p. Toischer. — Bastian, Die Verbleibsorte der abgeschiedenen Seele.

— N° 7 : Apocrypha Anecdota, p. James. — Hausrath, Luthers Romfahrt. — Binterim u. Mooren, Die Erzdiöcese Köln. — Chr. Meyer, Quellen zur Gesch. der Stadt Bayreuth; Chronik der Stadt Hof, I. — Naudé, Friedrichs des Grossen Angriffspläne gegen Oesterreich, I, 1757 (bon et neuf). — Erzherzog Karl von Oesterreich, Ausgew. Schriften, I-III. — Paulitschke, Ethnogr. Nordafrikas. — Rost, Die Keilschrifttexte Tiglat-Pilesers III, 1 u. 2. — Philonis Mechanicae synt. libri IV u. V, p. Schoene. — Stowasser, Lat. deutsches Schulwörterbuch (légèrement fait, des fautes et inexactitudes). — Lattes, Saggi e appunti intorno alla iscrizione etrusca della Mummia (soin, conscience, mais la preuve n'est pas faite). — Mommsen, Der Maximaltarif des Diocletian erläutert von Blümner.

Deutsche Literaturzeitung, n° 6 : Mechilta bo Pesachtraktaten p. Almkvist. — Dingeldein, Der Reim bei den Griechen u. Römern (soigné). — Flensburg, Ursprung u. Bild. des Pronomens αὐτός (très méthodique). — Fahlnberg, De Hercule tragico Graecorum (complet). — Peterson, Taciti dial. de oratoribus (fait avec soin et correction). — Goedeke, Grundriss zur Gesch. der deutschen Dichtung (fin de cet important ouvrage. — Byrons Siege of Corinth, p. Kölbing (très recommandable). — Jacobs, Thasiaca. — Albo di onoranze internazionali a Cristoforo Colombo, p. A de Gubernatis e Vallardi. — Thomassin, Die Ermord. des Herzogs von Berri u. Louvel (connu et mal dit). — Bulle, Die Silene in der archaischen Kunst der Griechen (connaît les monuments, a le jugement indépendant, mais contestable).

— N° 7 : Book of Enoch. transl. by Charles. — Nippold, Die theolog. Einzelschule. — Stade, Reorg. der theolog. Facultät zu Giessen. — Wundt, Grundzüge der physiolog. Psychologie. — La Roche, Homer. Untersuch. II (de bonnes choses, mais cachées sous le fatras des détails inutiles et inexacts). — Plinii Nat. Hist. p. Mayhoff. III (suite de cette édition, la meilleure qu'on ait). — Chronik des Wiener Gœthe-Vereins, p. Schroer; Natter, Kleine Schriften. — Seeliger, Die Kapitularien der Karolinger (détaillé et sagace). — Hanotaux, Richelieu, I (une des œuvres historiques les plus remarquables qui aient paru en France). — Die öst. ung. Monarchie in Wort. u. Bild. — Liliencron, Liturg. musik. Gesch. der evangel. Gottesdienste 1523-1700. — Nikel, Socialpolitik u. sociale Bewegungen im Altertum.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 6 : Krause, Die nord. Herkunft der Trojasage (mêle l'invraisemblable au vraisemblable). — Ilberg, Proleg. critica in Hippocr. — Wippert, Quaest. Palaephateae (2e art.). — Aeneid, VII, p. Collar. — Fritzsche, Landgrafs latein. Schulgrammatik. — Fröhlich, Lebensbilder berühmter Feldherren I, 1 : Rom : Pompeius, Sertorius.

— N° 7 : Ussing, Graesk og romersk Metrik (court et précis). — Mucke, De conson. in Græca lingua praeter Asiat. dial. Aeolicam geminatione (souvent contestable). — Klett, Sokrates nach den Memorab. (ne résout pas le problème). — W. Stern, De Moschi et Bionis aetate (soigné et studieux). — Wipprecht, Quaest. Palaephateae (art. final). — Persii, Juven. Sulp. sat. p. Jahn, 3e ed. p. Buecheler.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nos 25-26 (arrivé en retard) : Lexicon syriacum auctore Hassano Bar Bahlule p. R. Duval, I (très soigné et fort méritoire). — Paton and Hicks, Inscr. of Cos.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 10 Vingt-huitième année 5 mars 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue tunisienne, organe de l'Institut de Carthage (association tunisienne des lettres, sciences et arts), n° 1, première année : Statuts, comité d'initiative et membres d'honneur, séance d'inauguration. — *Mémoires :* MEDINA, Flore et faune du Nord de l'Afrique à la période quaternaire. GAUCKLER, Note sur l'identification de Ad Aquas et de Gumis, stations de la voie romaine de Carthage à Hadrumète. — BERTHOLON, Notes sur les origines et le type des Phéniciens. — MONTELS, Excursions en Tunisie, Béja. — VAYSSIÉ, Les monuments primitifs de Pantelleria. — *Bibliographie :* PAULARD, Les richesses de la Tunisie; HANNEZÔ, Fouilles exécutées en Tunisie; les Missionnaires d'Alger, la Géographie de l'Afrique chrétienne proconsulaire.

The Academy, n° 1137 : CAMPBELL, Coleridge (biographie originale et fondée sur des recherches personnelles). — WATTS, Spain, 711-1492. — BLACK, Horse racing in England; MORGAN, Xenophon's art of horsemanship. — The Septuagint versus the Hebrew text of the Bible (Howorth). — Sir Thomas Morgan. — An ancient posture of prayer. — The fables of Avianus (R. Ellis). — The s plurals in English (Napier). — The excavation of the temple of Queen Hatasu at Deir-el-Bahari (Hogarth).

The Athenaeum, n° 3460 : ALLINGHAM, Varieties in prosa. — FORBES-MITCHELL, Reminiscences of the Great Mutiny 1857-59 (intéressant). — OVERTON, The English Church in the nineteenth century. — Douglas HYDE, Abhrain Gradh Chuige Connacht or love songs of Connacht (cf. *Revue critique*, n° 5). — ROGERS, The industriel and commercial history of England (de curieux détails et parfois des idées suggestives, mais n'ajoutera pas à la réputation de l'auteur). — Books of travel. — Roger Bacon and Bartholomew Anglicus (Poole). — The Philadelphia reprint of the Lyrical Ballads. — The battle of Hastings. — Notes from Nubia (Mahaffy). — Notes from Italy (Halbherr).

The American Journal of Philology, XIV, 4 : Marguerite SWEET, La 3e classe de verbes faibles en germanique primitif, considérés spécialement au point de vue de leur développement en anglo-saxon. — Leo WIENER, Le judéo-allemand parlé par les Juifs de Russie. — Samuel Ball PLATNER, L'usage du gerundium et du gérondif dans Plaute et Térence.

Literarisches Centralblatt, n° 8 : HOLZINGER, Einleit. in den Hexateuch. — BLESE, Philos. des Metaphorischen. — BÄCK, Gesch. des jüd. Volkes, 2e ed. — HOFSTEDE DE GROOT, Hundert Jahre aus der Gesch. der Reformation in den Niederlanden 1518-1619 (bonne traduction allemande). — TOEPKE, Die Matrikel der Univ. Heidelberg 1386-1662, III, 2. — Nuntiaturberichte aus Deutschland, III, IV, Legation Alexanders 1538-1539, 1, 2, p. FRIEDENSBURG. — SCHUCHARDT, Weltsprache u. Weltsprachen. — Rich. SCHMIDT, Çukasaptati (bonne édition et habile traduction). — W. CREIZENACH, Gesch. des neueren Dramas, I. Mittelalter u. Renaissance (travail d'ensemble qui est excellent). — LUNDELL, Svensk ordlista med reformstavning (des milliers de mots qui ne se trouvent dans aucun dictionnaire suédois). — Konrad von Würzburg, Die halbe bir, p. G. A. WOLFF (bon). — VALENTIN, Gœthes Faustdichtung. — Xenien, p. E. SCHMIDT u. B. SUPHAN (grand soin et beaucoup d'inédit). — CALAND, Altindischer Ahnencult (très soigné et détaillé). — Monumenti antichi pubblicati per cura della Reale Academia dei Lincei, II. — FRANKFURTER, Graf Leo Thun-Hohenstein, Franz Exner u. Hermann Bonitz.

Deutsche Literaturzeitung, nº 8 : Luthers letzte Streitschrift, p. BUCHWALD. — ZSCHOKKE, Die theolog. Studien u. Anstalten der kathol. Kirche in Oesterreich. — CADORNA, Religione, diritto, liberta. — BAUMANN, Volksschulen, höhere Schulen u. Univ. — KUHN, Symbolae ad doctrinae περὶ διχρόνων historiam pertinentes (très profondément étudié). — WELZHOFER, Sophocles' Antigone (agrément, vivacité, mais jugement contestable). — ROBERT-TORNOW, De apium mellisque apud veteres signific. et symbolica et mythologica (très bon et intéressant). — Studien zur Litteraturgesch. Bernays gewidmet. — ANSCHÜTZ, Boccacios Novelle vom Falken (méritoire). — ENMANN, Zur röm. Kriegsgesch. (bonnes recherches). — WACKER et ROEHN, Réponses aux critiques de Lulvès. — PETROW u. REGENAUER, Der russ. Donaufeldzug 1853-54 (l'ouvrage russe de Petrow a été traduit et abrégé par Regenauer). — KILIAN, Beitr. zur Gesch. des Karlsruher Hoftheaters unter Devrient.

Wochenschrift für klassische Philologie, nº 8 : NEUMANN, Eustathios als kritische Quelle für den Iliastext (de valeur durable). — WERRA, Herodot. Auswahl. — WÖRNER, De Arialtho et Agathyllo fabulae apud Arcades Aeneiae auctoribus (fait avec soin et sagacité). — Cicéron, Brutus, p. J. MARTHA (clair, sévèrement limité au nécessaire, habilement fait, attachant de la première à la dernière page ; en somme, net, profond et composé avec beaucoup de goût; aura de nombreux amis en Allemagne). — MANITIUS, Analekten zur Gesch. des Horaz im M. A. bis 1300 (recommandable). — L. BAUER, Handschr. u. krit. exeget. Erörter. zu den Punica des Silius (l'auteur combat ses critiques et surtout Thilo).

Altpreussische Monatsschrift, VII et VIII : ARNOLDT, Zur Beurtheil. von Kant's Kritik der reinen Vernunft und Kants's Prolegomena. — BECKHERRN, Die Wiesenburg (Wallewona). — SIMSON, Die Sprache des Ebert Ferber-Buches. — *Referate* : JACOBSON, Reisebriefe aus der Schweiz und Italien. — *Mittheilungen :* Berichtigung zu den Coppernicana ; Universitätschronik, 1893 ; Autorenregister ; Sachregister. — Altpreussische Bibliographie für 1892 nebst Ergänzungen zu früheren Jahren.

MISSIONS SCIENTIFIQUES

J. DE MORGAN

MISSION SCIENTIFIQUE AU CAUCASE

ÉTUDES ARCHÉOLOGIQUES ET HISTORIQUES

Tome I. — Les premiers âges des métaux dans l'Arménie russe.
Tome II. — Recherches sur les origines des peuples du Caucase.
2 vol. gr. in-8, avec nombreuses cartes, planches et dessins. 25 fr. »

G. PARIS

VOYAGE D'EXPLORATION DE HUÉ EN COCHINCHINE

PAR LA ROUTE MANDARINE

Un volume in-8, avec 6 cartes et 12 gravures inédites .... 7 fr. 50

E. DE SAINTE-MARIE

MISSION A CARTHAGE

Grand in-8, illustré de 400 dessins inédits .... 15 fr. »

J. MOURA

LE ROYAUME DU CAMBODGE

2 beaux volumes grand in-8, avec nombreux dessins, plans, cartes en couleur, etc .... 30 fr. »

G. DE VÉRIA

LA FRONTIÈRE SINO-ANNAMITE

Description géographique et ethnographique d'après des documents officiels chinois, traduits pour la première fois In-8, avec nombreuses planches et cartes. .... 20 fr. »

Dr A. LESSON
Ancien médecin en chef des établissements français de l'Océanie

LES POLYNÉSIENS

LEUR ORIGINE, LEURS MIGRATIONS LEUR LANGAGE

4 forts volumes in-8, avec cartes . . . . 60 fr. »

CHARLES HUBER

JOURNAL D'UN VOYAGE EN ARABIE

(1883 - 1884)

Un fort volume grano in-8, accompagné de nombreux clichés et de cartes et croquis en couleur .... 30 fr. »

BÉRENGER-FÉRAUD
Directeur du Service de santé de la Marine

LES PEUPLADES DE LA SÉNÉGAMBIE

HISTOIRE, ETHNOGRAPHIE, MŒURS ET COUTUMES, LÉGENDES

Un volume in-8 . . . . 12 fr. »

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 11 Vingt-huitième année 12 mars 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue retrospective, 1er mars 1894 : Documents concernant le cœur de Louis XVII, mém. histor. par Philippe Jean Pelletan, suivi de pièces justificatives communic. de M. Ed. Drumont. — Le journalisme jugé par About. — Villenave, Mon Livre ou moi et d'autres (fin). — Une défense de porter des masques en carnaval (1792).

The Academy, nº 1138 : PEARY, My Arctic Journal. — Sir Herbert MAXWELL. Life and times of W. H. Smith. — Some book on ancient history : FREEMAN, Studies of travel ; E. MEYER, Gesch. des Altertums, II (cf. *Revue*, nº 9) ; GUIRAUD, La propriété foncière en Grèce (très soigné, très intéressant et très complet). — Coleridge and opium. — Etymol. of Shanklin. — A theomaca. — Engelland. — Bent's discoveries at Yeha, near Aksum. — Letter from Egypt (Sayce).

The Athenaeum, nº 3461 : Fr. A. GASQUET, The Great Pestilence now commonly known as the Black Death (fait avec « ability and success »). — Al. MACPHERSON, Glimpses of church and social life in the Highlands in olden Times. — POLLARD, Books about books ; Early illustrated books : DUFF. Early printed books ; Philological books : A. B. ELLIS, The Yoruba-speaking peoples of the Slave Coast of West Africa ; BENDALL, Catal. of Sanscrit, pali and prakrit books ; BEAMES, Grammar of the Bengali language ; ST JOHN, Burmese Reader ; Philostrati Imagines rec. semin. Vindob. sodales. — Yorkshire schools. — Acts, II, 9. — Notes on Wordsworth. — The pedigree of the author of the Seasons. — A newly discovered portrait of Thomas Gray, the poet.

Literarisches Centralblatt, nº 9 : Sam. BERGER, Not. sur quelques textes latins inédits de l'Anc. Test. — SABATIER, L'Evang. de Pierre. — RAEDER, Athens polit. udvikling i tiden fra Kleisthenes til Aristeides Reform. — DAGHBASCHEAN, Gründ. des Bagratidenreiches (bon et juste). — Sanglen. Memoiren, übers. — KÜKELHAUS, Der Ursprung des Planes vom ewigen Frieden in Sullys Memoiren (Sully a forgé ce plan). — Moltke, Briefe an seine Braut u. Frau. — BROWNE, A year amongst the Persians. — Hieroclis Synecdemus, p. BURCKHARDT. — PELLISSIER, Essais de litt. contemp. — KLAEBER, Das Bild bei Chaucer (très soigné et étendu). — Wielands Neue Briefe, p. HASSENCAMP. — CH. SCHMIDT, Répert. bibliogr. strasb. jusque vers 1530, III et IV. — Briefw. zwischen Schiller u. Humboldt. — NÄGELE, Beitr. zu Uhland. — JACOBS, More English fairy tales. — RAMANN, Liszt. — GRITZNER, Handbuch der Ritter = und Verdienstorden.

Deutsche Literaturzeitung, nº 9 : BOWN, L'œuvre de la rédemption. — CLEMEN, Chronol. der paulin. Briefe. — BIESE, Die Philos. des Metaphorischen. — ZIMMERMANN, Englands oeffentl. Schulen von der Reform. bis zur Gegenwart ; FLEISCHNER, Zur Gesch. des engl. Bildungswesens. — FREUND, Die Zeitsätze im Arab. (bon et soigné, malgré de juveniles bévues). — KAIBEL, Stil u. Text der Polit. Athen. des Aristoteles (excellente analyse). — Cicero, De imp. Pompei, p. PREUDHOMME. — FILTSCH, Gœthes relig. Entwick. — Max von WOLFF, Lorenzo Walla (rien de nouveau, destiné plutôt au grand public). — SCHULTHEISS, Gesch. des deutschen Nationalgefühles, I (important et riche en observations et en détails). — KOSER. Friedrich der Grosse, I (l'auteur domine son sujet, en connaît également toutes les parties, juge Frédéric avec justice et mesure).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nº 2, février : KAYSER, Das Buch von der Erkenntnis der Wahrheit. — LEHMANN, Die Hauptgesetze des menschl. Gefühlebens. — FEILBOGEN, Smith u. Turgot. — Hess. Urkundenbuch,

II, 2. — C. SCHMIDT, Gnotische Schriften in Koptischer Sprache aus dem Codex Brucianus. — OSBORN, Die Teufelliter. des XVI Jahrh. (étude faite avec soin).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 9 : OVERBECK, Gesch. der griech. Plastik, 4e éd. II, 1. — Arati Phaenom. rec. MASS (témoigne d'une grande force créatrice). — TAETZ, Die Kilometrie in den Cantica der Antigone des Sophocles (peu recommandable). - Cicero, Archias, p. NOHL. — MORAWSKI, De rhetoribus latinis; Zur Rhetorik bei den röm. Historikern (travaux utiles et soignés). — FRIEDEL, De scriptis Caelii Aureliani Methodici Siccensis (sujet intéressant et agréablement traité). — HERRMANN, Albrecht von Eyb u. die Frühzeit des deutschen Humanismus (instructif et profond). — STOWASSER, Latein-deutsches Schulwörterbuch (répond à toutes les exigences).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 12 Vingt-huitième année 19 mars 1894

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1139 : Knight, Aspects of theism ; Sir G. Stokes, Natural religion ; Brown, Stoics and saints. — Life of George Herbert ; The Temple. — Russia's march towards India, by an Indian officer, with a new map of Central Asia. — Frederic Hill ; Twining ; Sir Robert N. Fowler, etc. — The teaching University for London. — Chaucer's Book of the Duchesse, a new identification (Skeat). — A Chester illustration of a joke of Shakspere's (Furnivall). — The Book of Enoch (James). — English hymn-writers (Sanday). — Coleridge and opium (Hutchinson). — Kaibel, Stil u. Text der Polit. Athen. des Aristoteles ; Wilamowitz-Möllendorff, Aristoteles u. Athen.

The Athenaeum, n° 3462 : Twining, Travels in India. — Life and letters of Thomas Pelham Doole. — Maitland, Memoranda de Parliamento, 1305. — Sixty years' experience of an Irish landlord, memoirs of John Hamilton, p. White. — Innes, Seers and singers, a study of five English poets. — The New Plutarch (Besant). — The battle of Hastings. — The forged laws of the Conqueror and the Confessor (d'après les Leges Anglorum publiées récemment par Liebermann). — Budge, The mummy, chapters on Egyptian funereal archaeology (sans être neuf et original, soigné, précis, bien ordonné).

Literarisches Centralblatt, n° 10 : Match and Redpath, A concordance to the Septuagint. — Stade, Die Reorgan. der theol. Fakultät zu Giessen. — Fröhlich, Lebensbilder berühmter Feldherren des Altertums, I (recommandable). — Urk. der Stadt u. Landschaft Zürich, p. Escher u. Schweizer. — Treuenfeld, Auerstedt u. Jena (clair, mais trop sévère pour les généraux prussiens). — Dreyer, Tycho Brahe. — Camperio, Manuale tigre italiano. — Schmid, Der Atticismus in seinen Hauptvertretern III, 7. Aelian (soigné). — Ussing, Graesk og romersk metrik (très scientifique). — Murmellius, Eleg. mor. p. Bömer (très bonne réimpression). — Bulle, Die italien Einheitsidee (détaillé). — Hollands Buke of the Houlate, p. Diebler. — Lauchert, Lichtenbergs schriftst. Thätigkeit (bibliographie complète). — Hertz, Die Sage vom Giftmädchen (une foule de matériaux). — Festschrift zur Feier des fünfzigj. Bestehens der numism. Gesellschaft zu Berlin. — Monum. antichi p. Acad. dei Lincei, III, Le leggi di Gortyna e le altre iscriz. archaiche cretesi, p. Comparetti (art. de Wilamowitz).

Deutsche Literaturzeitung, n° 10 : Goldschmidt, Bibl. aethiopica. — Theol. Jahresbericht, XII. — Hume, Unters. über den menschl. Verstand, deutsch von Nathansohn, mit Anhang von Schmidkunz (trop littéral et souvent inexact). — Von Hartel, Festrede zur Enthüll. des Thun-Exner-Bonitz Denkmals. — Wide, Lakon. Kulte (cf. *Revue*, 1893, n° 21). — Bannier, De titulis aliquot atticis rationes pecuniarum Minervae exhibentibus (bon). — Gerstenberg, Ist Sallust ein Parteischriftsteller (soigné). — Wright, A Primer of the Gothic language (cf. *Revue*, 1892, n° 24). — Lauchert, Lichtenbergs schriftst. Thätigkeit. — Von Schwarz, Alexanders des Grossen Feldzüge in Turkestan (de nombreuses recherches topographiques). — Heigel, Essays aus neuerer Gesch. (dix essais). — Aub, Die dramat. Kunst in Danzig 1615-1893 (œuvre de dilettante).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 10 : Holm, Griech. Gesch. IV (clair et simple, bien que détaillé). — Frederking, Zur Kritik u. Exegese der Antigone (recommandable). — Festa, Consider. intorno all' opuscolo di Palephato de incredibilibus (intéressant, avec un peu de fantaisie). — O. E. Schmidt, Briefw. des Cicero (commente très bien et date exactement). — Schepss, Pro Priscilliano (art. de Kübler). — Klussmann, System. Verzeichnis der Abhandl. in den Schulschriften enthalten.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 13 Vingt-huitième année 26 mars 1894

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue historique, mars-avril : DUFAYARD, La réaction féodale sous les fils de Philippe le Bel. — GACHON, Un chapitre d'histoire romaine, un autographe inédit de Mirabeau. — Ch. V. LANGLOIS, Marguerite Porete. — PFISTER, Les Œconomies royales de Sully et le grand dessein de Henri IV (1er art.). — Bulletin de France, travaux sur l'antiq. rom. (Jullian); Hist. et diplom. (Molinier et Monod.) ; Hist. mod. (Farges); Espagne (Altamina). — Correspondance : lettre de M. Luchaire sur la question de l'origine des pairs de France et la lettre de Pierre Bernard, ancien prieur de Grandmont; lettres de M. Labroue et de M. Heyck. — *Comptes rendus* : SZANTO, Das griech. Bürgerrecht (remarquable par l'excellence des commentaires épigraphiques, mais vaut plus encore par les questions posées que par les solutions fournies); GOTHEIN, Wirtschaftsgesch. des Schwarzwaldes u. der angrenz. Landschaften, I, Städte = und Gewerbegesch. (remarquable) ; LEA, A formulary of the papal penitentiary in the thirteenth century (recueil de documents originaux). — Corresp. inédite de Don Guillen de San Clemente, p. el marquès DE AYERBE.

The Academy, n° 1140 : STEPHENS, Europe, 1789-1815 (œuvre magistrale). — BRIDGES, Milton's prosody (important). — Maxime Du Camp's literary recollections. — MALLOCK, Labour and the popular welfare. — TOZER, Sel. from Strabo ; Protagoras, p. ADAM ; Thukydides, VIII, p. MARCHANT. — An unknown work of Saint Adamnan (Nicholson). — Mrs. Jameson and lady Byron. — Indian jottings.

The Athenaeum, n° 3463 : Letters of Harriet countess Granville, 1810-1845. — LANSDELL, Chinese Central Asia. — M. WARRENDER, Marchmont and the humes of Polwarth. — NAPIER, Hist. of the Holy Roodtree, a twelfth century version of the Cross-Legend with notes on the orthography of the Ormulum and a Middle English Compassio Mariae (remarquable et plein de recherches soignées et sagaces). — Bacon and Bartholomew Anglicus. — The New Plutarch. — The latest acquisition of the British Museum.

Literarisches Centralblatt, n° 11 : LUTHARDT, Gesch. der christl. Ethik seit der Reform. — Herbart, Werke, IX. — Greg. de Tours, VII-X, p. COLLON (à utiliser pour les études, et non pour les recherches historiques). — GRUPP, Culturgesch. des M. A. (hardi, hasardeux et peu scientifique). — VAST, Les grands traités du siècle de Louis XIV. — SÉRING, Die innere Colonis. im östl. Deutschland (cf. *Revue*, 1893, n° 49). — SPRINGER, Der russ. türk. Krieg 1877-78. — BÉLOT, Vocab. arabe-français, 3e éd. — GOETZELER, Animadv. in Dyon. Halic. antiq. rom. I (utile et soigné). — BELLING, Krit. Proleg. zu Tibull (profondément étudié). — Freundes-Briefe von Diez, p. W. FOERSTER. — BING, Novalis (bien écrit). — HEUSLER, Ueber german. Versbau (trop général). — BOHNENBERGER, Der altind. Gott Varuna. — DÖRING, System. der Pædagogik im Umriss.

Deutsche Literaturzeitung, n° 11 : ROBINSON, The Philocalia of Origen. — BUCHWALD, Zur Wittenberger Stadt=und Universitätsgesch. in der Reform. — FORCHHAMMER, Homer ; JEBB, Homer (F. chassait un fantôme ; Jebb est précis et donne une introduction générale). — LATTES, Saggi e appunti intorno alla iscrizione etrusca della mummia (art. de Deecke sur un livre dont l'auteur a l'audace et la sagacité de Corssen). — BURGHAUSER, Die nhd. Dehn. des mhd. kurzen Stammvokals in offener Silbe (tout ce qui s'écarte de Paul et Bahder, ne marque qu'un progrès apparent). — ROETHE, Die deutschen Kaiser u. die deutsche Liter. (discours chaud et bien écrit). — EMECKE, Chrestien von Troyes

(dissertation claire, soignée, d'un bon jugement). — KALOPOTHAKES, De Thracia prov. rom. (fait avec soin). — NIEPMANN, Die ordentl. direkten Staatssteuern in Cleve u. Mark bis zum Ausgang des M. A. (très défectueux).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 11 : CAUER, Philotas, Kleitos, Kallisthenes (contestable). — Dionis Chrysost. omnia p. de ARNIM, (1er art). — Acta Ss. Nerei et Achillei, p. ACHELIS (sera le bienvenu). — O. E. SCHMIDT, Briefw. des Cicero (2e art. sur ce livre important, sûr, indispensable).

Zeitschrift fuer katholische Theologie, n° 11 : ERNST, Echtheit der Briefe Firmilians im Ketzertaufstreit. — NILLES, Die griech. russ. Liturgie. — LINGERS, Das Formalobject des übernatürlichen Actes. — *Recensionen :* KNIE, Die russ. schism. Kirche; ROHRBACHER-WERNER, Universalgesch. der kathol. Kirche, XVIII; RENNINGER, Pastoraltheologie; AERTNYS, Theol. past.; ZISTERER, Gregor X u. Rudolf von Habsburg; WALLACE, Life of S. Edmund; EHSES, Röm. Docum. zur Gesch. der Ehescheid. Heinrichs VIII; HAMMERSTEIN, Das Christentum; DELEHAYE, Vie de S. Paul le Jeune; ZIMMERMANN, Cardinal Pole; TOUT, The first Edward; FUNKE, Papst Benedict XI. — *Analekten :* Neuester Chiliasmus; Jacob II u. P. Petre; Zur Gesch. der Joseph. Neuer.; Vorschlag zu einem neuen Kirchenbaustil; Die Predigt im M. A.; Eine Interpolation in einem Büchlein des hlg. Chrysost.; Zur Conversion Albrechts von Brandenburg; Eine Favoritin des K. Commodus.

Bulletin international de l'académie des sciences de Cracovie, n° 1 : LEWICKI, A quel moment Witold devint-il grand duc? — ULANOWSKI, Nouv. contrib. à l'hist. du droit polonais. — SWIETEK, Les popul. riveraines de la Raba.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

Nº 14 Vingt-huitième année 2 avril 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1141 : Corresp. of J. Jekyll. — BROOKE, Hist. of early English literature (grand service rendu aux études du vieil anglais). — FREMANTLE, The principal works of S. Jerome, translated. — Some books on Southern Europa (DUCÉRÉ, Hist. de la marine milit. à Bayonne; MARTINENGO-CESARESCO, La poésie populaire; WHITE, The heart and songs of the Spanish Sierras; SCHUCHARDT, Baskische Studien). — To curry Favel; Deadly feud (Bradley). — A Ogam sign. (Southesk). — SELTI, I mimi di Heroda; CRUSIUS, Die Mimiamben des Herondas; DALMEYDA, Les Mimes d'Herondas (Ellis).

The Athenaeum, n° 3464 : FRANCIS, Junius revealed. (1er art.). — MAUDE, Memories of The Mutiny. — GARNIER, Hist. of the English Landed Interest. — Mem. of Benyowski. — W. F. Poole. — The Gresham University Scheme. — Mr. Childs' mss. — PRENTICE, Renaissance architecture and ornaments in Spain. — Notes from Nubia II (Mahaffy).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 12 : SIEVEKING, Das Seedarlehen des Altertums (détaillé et très recommandable). — Ausgrab. röm. Baureste auf dem Lindenberge bei Kempten. — Odyssee, p. AMEIS-HENTZE, I, 2, 9e ed. — CONYBEARE, Aristotle's Categories (soin et méthode). — Dionis Chrysostomi quæ extant omnia p. DE ARNIM, I (2e art. sur cette remarquable édition qui avance singulièrement la critique de Dion). — CREIZENACH, Gesch. des neueren Dramas, I (très bon).

Literarisches Centralblatt, n° 12 : NIPPOLD, Die theolog. Einzelschule. — DIETERICH, Nekyia, Beitr. zur Erkl. der Petrusapok. — KEMPT, Gesch. des deutschen Reiches während des grossen Interregnums, 1245-73 (soigné). — MENTION, Docum. relatifs aux rapports du clergé avec la royauté, 1682-1705. — HOFMEISTER, Die Matrikel der Univ. Rostock, III, 1611-1651. — P. JACOB, Gesch. der Pfarreien im Gebiete des ehem. Stiftes Werden. — G. JACOB, Abels neue Mullaqât-Ausgabe (critique du travail d'Abel). — KRUMBACHER, Studien zu den Legenden des h. Theodosios (très riche en résultats). — PÜTTMANN u. REHRMANN, Lehrb. der franz. Sprache. — KRAUSE, Gottsched u. Flottwell. — RAUD, Legends of the Micmacs.

Deutsche Literaturzeitung, n° 12 : FEILCHENFELD, Das Hohe Lied. — NÖSGEN, Gesch. der neut. Offenbarung, II. — GELBHAUS, Mhd. Dicht. in ihrer Bezieh. zur bibl. rabbin. Literatur. — Byzant. Zeitschrift, p. KRUMBACHER, II. — DECHARME, Euripide (soigné, méthodique, plein de goût). — Lichtenberg, ausgew. p. WILBRANDT. — WILAMOWITZ, Aristoteles u. Athen (très méritoire et suggestif). — Urk. der Abtei S. Gallen, IV, 1, p. WARTMANN. — SCHARFENORT, Das preuss. Kadettencorps, 1859-92 (suite de l'ouvrage de Crousaz). — DREVES, Aurelius Ambrosius, der Vater des Kirchengesanges. — HRUZA, Beitr. zur Gesch. des griech. u. röm. Familienrechtes, 1.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 15 Vingt-huitième année 9 avril 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, nº 1142 : Julia Cartwright, Madame, A life of Henrietta, daughter of Charles I and duchess of Orleans (clair et soigné, fait d'après des documents d'archives). — A. J. Butler, A companion to Dante, from the German of Scartazzini. — Yeats, The Celtic Twilight, men and women, dhouls and faeries. — Tatian's Diatessaron and a Dutch Harmony. — The etymology of burly (Skeat). — Slater's early editions (Falconer). — Ellis (Col A. B.), The Yoruba-Speaking peoples of the Slave Coast of West Africa (Keane). — Roman Britain (Haverfield).

The Athenaeum, nº 3465 : Murray, Japon (agréable, quoique fait sans méthode). — De La Rocheterie, The Life of Marie Antoinette; Gaulot, A friend of the Queen, count de Fersen. — Junius revealed, by his surviving grandson H. R. Francis (2ᵉ art.). — Bridges, Milton's prosody. — Mackinlay, Folklore of Scottish lochs and springs; Larminie, Webt Irish folktales and romances. — The English ancestry of Washington (Read). — The verb « terve » in Chaucer (Skeat). — Rare editions (Slater). — Brett, A pictorial and descriptive record of the origin and development of arms and armour. — Assyrian antiquities (Rassam). — Notes from Italy (Halbherr). — M. de Morgan's excavations at the pyramid at Dachour.

Literarisches Centralblatt, nº 13 : Zschokke, Die theol. Studien in Oesterreich. — Hausleiter, Zur Vorgesch. des apostol. Glaubensbekenntnisses. — Brodbeck, Zoroaster (méthode qui n'est pas scientifique). — Sabatier, Vie de S. François d'Assise (édifiant et trop lyrique). — Acten zur Gesch. der Verf. u. Verwalt. der Stadt Köln im XIV u. XV Jahrh. p. Stein, I. — Salomon, Deutschlands Leben u. Streben im XIX Jahrh. (inégal). — Delbrück, Einleit. in das Sprachstudium, 3ᵉ ed. — Claudiani carmina, p. Koch (soigné, réfléchi, recommandable). — Rolla, Alcune etymologie dei dialetti Sardi (beaucoup d'étymologies invraisemblables). — Genée, Sachs u. seine Zeit (de la lecture et du savoir, mais manque souvent de clarté et de pénétration). — Jahresberichte für neuere deutsche Literaturgesch. II, 1 u. 2. — Waldmann, Lenz in Briefen (de l'inédit, à accueillir avec faveur). — Copps, The stage in the Greek theatre. — Woermann, Was uns die Kunstgesch. lehrt. — Koopmann, Entsteh. des Kunstwerkes. — Venturi, Il Museo e la galleria Borghese. — Frick, Pädag. u. didakt. Abhandlungen. — Kristeller, Italien. Buchdrucker. — Schwenke, Adressbuch der deutschen Bibliotheken.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, nº 3 : Texts and studies, contributions to Biblical and Patristical literature II, 2, 3 : The Testament of Abraham, by James, with an appendix by Barnes; Apocrypha anecdota, p. James (Loofs). — Wundt, Logik, I, 2ᵉ ed. — Fontes rerum austriacarum, II, vol. XLII, XLIV, XLVI. — Baethgen, Die Psalmen. — Prellwitz, Etymol. Wörterbuch der griech. Sprache (long. art. de Fick qui propose quelques changements).

Berliner philologische Wochenschrift, nº 1 : Ludwich, Adn. crit. ad scholia Genav. II. — Ebeling, Sources of the Messen. of Pausanias. — Claudiani carm. rec. Birt. — Schwarz, Alex. in Turkestan. — Pedroli, Roma e la Gallia Cisalpina. — Carton, La lex Hadriana et son comm. par Patroclus. — Schubert, Zur mehrf. fräfixalen Zusammens. im Griech.

— Nº 2 : Karajan, Bau der Recitativpartien bei den griech. Tragikern. — Platons Staat, erkl. von Wohlrab. — Apollinaris von Laodicea,

p. Dräseke. — Lottich, Statius an Claudius Etruscus. — Robiou, La question des mythes. — Fourrière, Revue d'exégèse étym. — Curtius, Stadtgesch. von Athen. — Mau, Führer durch Pompeji. — Allcroft, and Mason, The tutorial history of Rome. — Roy, Des fétiaux du peuple romain. — Steidle, Das Soldatentestament.

— N° 3 : Verrale, The Choephori. — Horaz, serm. epist. p. L. Müller. — Guhl u. Koner, Leben der Griechen u. Römer, 6e ed. p. Engelmann. — Mon. grecs p. assoc. p. l'encourag. des études grecques. — Angermann, Beitr. zur griech. Onomatologie.

— N° 4 : Cauer, Philotas, Kleitos u. Kallisthenes. — Borromeo, Del concetto delle Georgiche. — Stowasser, Lexik. Kritisches aus Porphyrio. — Xenia Austriaca. — Harwig, Die griech. Meisterschalen der Blüthezeit des strengen rotfigurigen Styles. — Persichetti, Viaggio arch. sulla via Salaria. — Schneider, Hellen. Welt = und Lebensansch. — Paulsen, Wesen u. Entwick. der deutschen Universitäten.

— N° 5 : Eysert, Rhesus. — Heim, Incant. magica. — Mostellaria, p. Schoell. — Hartwig, Die griech. Meisterschalen (2e art.). — Perrot et Chipiez, L'art mycénien. — Nestle, Funde antiker Münzen in Württemberg. — Hitzig, Hadrian in der röm. Rechtsgesch. — Schmidt, De duali Graecorum.

— N° 6 : Vogrinz, Homer. Gebrauch der Partikel εἰ. — Consbruch, De veterum περὶ ποιήματος doctrina. — Hieroclis synecdemus, p. Burckhardt. — Horace sat. and epistles, p. Kirkland. — De imp. Pompei, p. Preudhomme. — Nissen, Griech. u. röm. Metrologie. — Brunn, Griech. Kunstgesch. I.

— N° 7 : Rzach, Aelt. Ueberlief. der Erga des Hesiodos. — Alex. Aphrod. Quaest. De fato. De mixtione, p. Bruns. — T. Livi VI, 1 p. Zingerle. — Agricola and Germania, p. Hopkins. — Howard, The Tibia. — Winckler, Altorient-Forsch. I. — Ihne, Röm. Gesch. I.

— N° 8 : Kaufmann, Teleol. Naturphil. des Aristoteles. — Getzeler, Animadv. in Dion. Hal. I. — Plutarchs Romane Questions, transl. by Holland, and Jevons. — Gregorius, De Pharsaliae tropis. — Wuensch, De Germ. codic; — Peter, Script hist. Aug. — Kophinistes, Ἱστορία τοῦ Ἄργους. — Winckler, Gesch. Babyl. u. Assyriens. — Riegl, Stilfragen. — La Roche, Beitr. zur griech. Grammatik.

— N° 9 : Herodot, V and VI, p. Abbott. — Jan, De Callimacho Homeri interprete. — Plutarch. Demosthenes, p. Holden. — Anal. graecolatina. — Plauti com. p. Goetz u. Schoell. — Winckler, Gesch. Babyl. u. Assyriens (2e art.). — Pischinger, De arbitris Athen. publicis. — Karagiannides, Die nichteuklid. Geom. — Decourtieux, La Courtine à Limoges. — Dyroff, Gesch. des Pronomen reflexivum.

— N° 10 : Syriani in Hermog. comm. p. Rabe, II. — Livi XXI-XXIV, XXX, p. Zingerle. — Friedel, De scriptis Caeli Aureliani. — Reinach (Th.), Les orig. du bimetallisme. — Winckler, Gesch. Babyl. u. Assyriens (3e art.). — Fröhlich, Lebensbilder berühmter Feldherren. — Esperandieu, Revue des public. épigr. — Luckenbach, Abbild. zur alten Gesch. — Ebers, Antike Porträts. — G. Meyer, Essays u. Studien zur Sprachgesch. u. Volkskunde, II.

— N° 11 : Dionis Chrys. p. De Arnim, I. — Cicero, Orat. Caesar. p. Fausset. — Manitius, Anal. zur Gesch. des Horaz im M. A. — Fontes juris rom. ant. p. Bruns, 6e ed. p. Mommsen et Gradenwitz, I, Leges et negotia. — Overbeck, Gesch. der griech. Plastik, 4e ed. II, 1. — All-

croft, Hist. of Rome. — Hilprecht, The Babyl. exped. of the Univ. of Pensylvania. a. cuneiform texts. — Bikélas, La Grèce byzantine et moderne. — Kalinka, De usu conjunct. quarundam apud script. atticos antiquissimos.

— N° 12 : Hymni homerici, p. Goodwin. — Aeschyli Auctaria, p. Wecklein. — Wentzel, De gramm graec. Quaest. sel I. — Falbrecht, De tertio Andreae exitu. — W. Muller, De Caesaris Belli Africi recensione. — Beloch, Griech. Gesch. — Cozza-Luzi, Quattro epigrafi dei Canulei a Bolsena.

— N° 13 : De Geyso, Studia Theogniden. — Cornuti artis rhet. epit. p. Graeven. — Sabbadini, Il commento di Donato a Terenzio. — Beloch, Griech. Gesch (2e art.). — Imhoof-Blumer, Porträtköpfe auf röm. Münzen. — Mutzbauer, Grundl. der Griech. Tempuslehre.

— N° 14 : Odyssee, p. Koch-Capelle, I. — Swoboda, Beitr. zur Beurt. des unechten Schlusses von Euripides' Iphigenie. — Gomperz, Aus der Hecale des Kallimachos. — Wörner, De Ariaetho et Agathyllo. — Polaschek, Cäsars Bürgerkrieg, das bell. Alex. u. bell. Afr. u. der cod. Vindob 15. — Windelband, Gesch. der alten Philos. 2e ed. — Hatch, Griechentum u. Christentum. — Castanier, Hist. de la Provence dans l'antiquité, I. — Ροΐδης, Τὰ Εἴδωλα.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

Nº 16 Vingt-huitième année 16 avril 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue retrospective, 1er avril : Campagne d'Italie, 1796, notes d'un sergent-major (le sergent-major Rattier qui mourut près de Smolensk en 1813 ; très intéressant, notamment en ce qui concerne Castiglione et Arcole).

Revue de l'instruction publique en Belgique, 2e livr. : Cumont, Malalas et Corippe. — Delbœuf, Réflexions à propos des glanures gramm. de Bastin (fin). — Duflou, La philologie germanique à Oxford. — Hoffmann, Une visite au gymnase de Giessen. — Keelhoff, ἴσος et le génitif. — Rutten, A propos d'un passage de Lysias. — *Comptes rendus :* Greyson, L'enseign. public en Belgique, hist. et exposé de la législ. — Loise, Méthode et essais d'analyse littéraire — Féron, Notions d'accentuation grecque. — Geisswein, Die Hauptprobleme der Sprachwissenschaft.

Bulletin international de l'académie des sciences de Cracovie, n° 2, février : Kleczynski, Le recensement des habitants du diocèse de Cracovie. — Smolka, Compte rendu des recherches faites aux archives du Vatican et dans d'autres collections romaines en 1893.

The Academy, n° 1143 : Kidd, Social evolution. — Francis, Junius revealed (court et intéressant). — Romilly, Letters from the Western Pacific and Mashonaland. — The North-Pictish inscr. translated and explained. IV. The Logie Elphinstone Stone, Ett and Pett (Nicholson). — Hugh Audley, Cyril Tourneur (Gordon Goodwin). — Mr. Sleater's early editions. — Lockyer, The dawn of astronomy. — Pelasgic Italy. — The Tharsis Museum (Dodgson). — Parry, The art of music.

The Athenaeum, n° 3466 : S. Lane-Poole and Dickins, The life of Sir Harry Parkes. — The Roxburgh Ballads, VII, p. Ebsworth. — Bradley, Appearance and reality, a metaphysical essay. — Wylie, History of England under Henry IV, vol. II. 1405-1406. — Cornford, The Book of Common Prayer, from the original ms. attached to the Act of Uniformity of 1662 and new preserved in the House of Lords. — Benyovskys travels. — Rare editions. — The Dictionary of Nat. Biogr. (liste des futurs art. de Quain à Rastrick). — Junius revealed.

Literarisches Centralblatt, n° 14 : Anecdota Maredsolana, II, p. Morin. — Lanciani, Forma Urbis Romae fasc. I (sera pour longtemps la mine indispensable où viendront puiser tous ceux qui s'occupent de la topographie romaine). — Protokolle u. Relat. des brand. Geheimen Rathes aus der Zeit des Kurfürsten Friedrich Wilhelm, p. Meinardus, 3 vol. — Biedermann, Gesch. des deutschen Einheitsgedankens (clair résumé). — Briefw. eines deutschen Fürsten mit einer jungen Künstlerin (Herzog August von Sachsen Gotha u. Fräulein aus dem Winckel). — Von den Steinen, Unter den Naturvölkern Centralbrasiliens. — Fock, Catal. dissert. philos. class. — Garbelli, Le bibliotheche in Italia all' epoca comana (n'a guère que de bonnes intentions). — Curcio, Studio su Stazio (détaillé). — Placidus, Liber glossarum, glossaria reliqua, p. Goetz. — Ten Brink, Shakspeare (cinq conférences qui forment un livre remarquable). — G. A. Müller, Sesenheim wie es ist (quelques renseignements). — O. Roquette, Siebzig Jahre Gesch. meines Lebens (une suite d'excellents petits tableaux). — Steiner, Ludwig Tieck u. die Volksbücher (utile). — Uhde, Braunschweigs Baudenkmäler. — Schönbach, Ueber Lesen u. Bildung, 4e éd.

Deutsche Literaturzeitung, n° 13 : BENZINGER, Hebr. Archäologie (bonne critique). — HARNACK, Gesch. der altchristl. Liter. bis Eusebius, I. — SCHRADER, Gesch. der Univ. zu Halle (solide travail). — HARDY, Die Vedisch-brahm. Periode der Religion des alten Indiens (beaucoup de matériaux; l'essai d'exposition, peu satisfaisant). — PÖHLMANN, Gesch. des antiken Kommunismus u. Sozialismus, I (très remarquable). — H. DERENBOURG, Ousama (très soigné, utile et instructif). — Polit. Corresp. Friedrichs des Grossen, 1886-1893. — Luise von KOBELL, Unter den vier ersten Königen Bayerns.

— N° 14 : DUFF, Renan. — WRESCHNER, Platner u. Kant. — JACOB, Studien in arab. Dichtern, I. — Philodemi volumina rhetorica p. SUDHAUS. — SCHLEE, Scholia Terentiana. — GOEDEKE. — Grundriss der deutschen Dicht. 2e ed. V, 10. — GERLINGER, Die griech. Elemente in Braut von Messina, 4e ed. — GEFFCKEN, Timaios' Geogr. des Westens. — Rec. u. Akten der Hansetage, 1, VI, VIII; 2, V, VI, VII; 3, III, IV. — WOLF, G. Maurenbrecher. — Caryophilii de antiq. marmor. 2e ed. — FROMMER, Anf. u. Entwickl. der Handelsgerichtsbarkeit in der Stadt Königsberg.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 15 : HANSSEN, La interpret. de un passaje de la Iliada (de Iovis consilio). — FISCHER, De deo Aeschyleo. — HULTSCH, Die erzähl. Zeitformen bei Polybios. III (épuise le sujet). — S. Optati Milevitani libri VII, p. ZIWSA (soigné). — RIZZO, La Favola dei ginnasiarchi a Tauromenio, I. — Edm. MEYER, Die Schlacht im Teutoburger Walde (méthodique, mais ne résout pas la question). — Festschrift zur Feier des 50en Bestehens der Numism. Gesellschaft zu Berlin.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

Nº 17 Vingt-huitième année 23 avril 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'Alsace, janvier-février-mars : MUHLENBECK, Il y a cent ans (Strasbourg sous la Révolution (suite). — A. BENOIT, Mrs. Trollope à Strasbourg. — J. BOURGEOIS, Alsaciens établis à l'étranger à la fin du XVIIIe siècle. — HOCHSTETTER, G. Wickram. — GASSER, Hist. de Soultz et de son bailliage (suite). — Rod. REUSS, L'Alsace pendant la Révol. française (suite). — LIBLIN, Épisode de la guerre de Trente ans. — BERDELLÉ. Serment et tournois de Strasbourg ; chevaux de trait ; bouillie de millet.

The Academy, n° 1144 : SAYCE, The Higher Criticism and the verdict of the monuments. — Mrs. MAYER, Women of letters. — DAWSON, Germany and Germans. — BOYESEN, A commentar on the works of Ibsen. — Prof. Robertson Smith (not. nécrol.). — The Logie Elphinstone goams. — What was a lock on the Thames. — Dante's interpretation of Galilea as Bianchezza. — Dr Johnson and Sir Thomas Browne. — The temple of Hatasu at Deir el Bahari.

The Athenaeum, n° 3467 : JESSOPP, Random roaming and other papers. — Hake, Poems, p. A. MEYNELL. — The writings of George Washington, p. FORD, 14 vol. — WHYMPER, Scrambles in the Alps. — Books about Scotland. — The verb terve in Chaucer. — Miss Collet. — Prof. William Robertson Smith. — Count Fersen. — Mrs. W. Pitt Byrne. — GRUEBER and KEARY, A catalogue of the English coins in the British Museum, Anglo-Saxon series. — Notes from Nubia, III (Mahaffy).

Literarisches Centralblatt, n° 15 : JACOB, Jesu Stellung zum mosaischen Gesetz. — RITSCHL, Gesamm. Aufsätze. — KNELLER, Des Richard Löwenherz deutsche Gefangenschaft (soigné). — GABOTTO, Lo stato Sabaudo da Amadeo VIII ed Emanuele Filiberto, I (détaillé). — SCHLING, Daniel von Superville, das Kanzleramt an der Univ. Erlangen (très méritoire). — WOIDE, Die Ursachen der Siege u. Niederlagen im Kriege 1870 (travail d'un officier russe, traduit en allemand). — STUHLMANN, Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika. — D'ADDOSIO, Bestie delinquenti, (beaucoup de matériaux). — BARAZETTI, Das Personenrecht. — HAHN (Fr. von), Commentar zum allgem. deutschen Handelsgesetzbuch, I, 1. — ERMAN, Aegypt. Grammatik (sera le bienvenu). — Catull p. BAEHRENS, Nova ed p. SCHULZE (le livre a beaucoup gagné). — The Legal Code of Aelfred the Great, p. TURK. — RABANY, Kokzebue (des mérites). — R. BERGER, Entwick. von Schiller's Aesthetik (instructif). — GUHL u. KONER, Leben der Griechen u. Römer, 6e éd. p. ENGELMANN. — GROSSE, Die anfänge der Kunst.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 16 : LA ROCHE, Homer. Untersuch. II (7 dissertations). — BLASS, Die attische Beredsamkeit, III, 1. Demosthenes, 2e ed. — SEPP, Pyrrhon. Studien (exact et indépendant). — Sallust, Catilina p. NEATBY et HAYES ; Hist. reliq. p. MAURENBRECHER, II ; KUNZE, Sallustiana, II. — DOUBLET, Notes sur les œuvres litt. d'Hadrien (court et soigné) — KALOPOTAKES, De Thracia prov. rom. — ESPÉRANDIEU, Inscr. du musée de Périgueux (bon).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 13 : Musée impérial ottoman, monum. funèbres, catalogue sommaire ; Catalogue des sculptures grecques, romaines, byzantines et franques. — GUHL u. KONER Leben der Griechen u. Römer. 6e ed. von ENGELMANN. — JURENKA, Novae lect.

Pindaricae (sagace). — STEIN, Scholia in Lysistratam (remarquable). — Ovid, Metam. p. MAGNUS. — ZIEMER, Latein. Schulgrammatik, 11e ed. II. Syntax.

— N° 14 : MERKEL, Die Sepulkralmulten. — KRAUSE, Die Amazonenforge (méritoire). — BORNEMANN, Pindars erste isthmische Ode (important). — KAIBEL, Stil u. Text. der polit. Athen. des Aristoteles (excellente étude) — VOIGES, Caesars Bellum Gallicum, IV-VI. — Velleius, II, 41-131, p. ROCKWOOD. — GOLDBACHER, Latein. Grammatik.

— N° 15 : ROHDE, Psyche, II (un des meilleurs ouvrages sur ce domaine). — AUTENRIETH, Wörterbuch zu den homer. Gedichten, 7e ed. — HOLZNER, Krit. Studien zu den Bruchstücken des Euripides (très suggestif). — STEWART, Boethius (fait avec soin et goût). — LANDGRAF, Beitr. zur latein. Casussyntax. — KEELHOFF, Du rajeunissement des études classiques; De la part des langues anciennes et des langues modernes, la culture formelle et réelle.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 18 Vingt-huitième année 30 avril 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'Histoire littéraire de la France, 2 avril. — I. Alfred Morel-Fatio, Histoire d'un sonnet. — Paul Bonnefon, Le différend de Marot et de Sagon. — Emmanuel des Essarts, Le romantisme classique. — Émile Picot, Chants historiques français du xvi[e] siècle. — II. *Documents.* Une lettre de Baïf (Léon Dorez) — Une lettre des Elzévier, Tamizey de Larroque. — Fragments de Diderot, Maurice Tourneux. — L'acte de baptême de Rulhière, M. Tx. — Lettre de Xavier de Maistre. C. — III. *Mélanges.* Notes lexicologiques, A. Delboulle. — Ronsard et Parthénius de Nicée, P. T. — Le « Qu'il mourût », A. Gazier. — Additions à l'historique de la fable de La Fontaine « L'âne revêtu de la peau du lion », A. Delboulle. — Papiers du P. Etienne-Joseph Desnoyers, de la Compagnie de Jésus. H.-M. Colombier. — IV. *Comptes rendus.* Œuvres de Branthôme, A. D. — E. Faguet. xvi[e] siècle, Études littéraires, P. B. — Ballantyne. Voltaire en Angleterre, Joseph Texte. — Clair Tisseur. Modestes observations sur l'art de versifier, M. Souriau. — V. *Périodiques.* — VI. — *Livres nouveaux.* — VII. *Chronique.* — VIII. *Questions et réponses.* — Statuts. Liste des membres.

Romania, 1, 1894 : P. Meyer, Le couplet de deux vers octosyllabiques. — Rajna, Contributi alla storica dell' epopea e del romanzo medievale VIII Le Cronica della Novalesa e l'epopea carolingia. — Toynbee, Brunetto Latino's obligations to Solinus. — G. Paris, Le conte de la Rose en vers et en prose dans le roman de Perceforest. — *Mélanges :* Le t de la 3[e] pers. sing. du parfait provençal (A. Thomas); La rivière de Rune dans l'épopée française (A. Thomas); Joinville et le conseil tenu à Acre en 1250 (Delaborde) : L'épitaphe d'Alain Chartier (Piaget); Rôle de chansons à danser du xvi[e] siècle (P. Meyer).

Annales du Midi, n° 22 : Bladé, Géogr. polit. du S. O. de la Gaule pendant la domin. romaine (suite). — L.-G. Pélissier, L'ambassade d'Accurse Maynier à Venise (fin). — *Mélanges* : Mss perdus de la somme provençale du code de Justinien (Suchier) ; Notes autobiogr. de Henri de Séverv, évêque de Rodez (Vernière et Lempereur ; Un épisode de la conquête de la Guyenne sous Charles VII (Courteault). — *Comptes rendus :* Dufayard, Lesdiguières ; Tamizey de Larroque, Lettres inédites de quelques hommes célèbres de l'Agenais ; Isnard et Chabaneau, Livre des privilèges de Manosque; Lorgue, Hist. de Mortemart (Haute-Vienne) ; Tardieu, Grand dictionn. hist. généal. et biogr. de la Haute-Marche (dép. de la Creuse).

Annales de l'Est, n° 2, avril : Bleicher, Une page de l'hist. scient. et litt. de l'Alsace (les sociétés et académies). — Pingaud, Le dernier seigneur de Fénétrange. — A. Collignon, La Celléide de H. Joly. — Auerbach, Sur la démographie de l'Alsace-Lorraine. — Favier, Lettres tirées de la collection de la Bibliothèque de Nancy. — *Comptes rendus :* Herrenschneider, Horburg ; Gabriel, Verdun, not. hist. ; Verdun au xi[e] s. ; U. Robert, Étienne X ; E. Martin, Pulligny ; Observ. sur le catal. des évêques de Toul ; Wiener, Filigranes des papiers lorrains ; Waldner, Allerlei aus dem alten Colmar ; Lepezel, Longuyon avant 1789 ; Seillière, Fêtes du centenaire de la réunion de Salm ; Bour, La forêt vosgienne ; Durand, Les grandes industries minérales en Lorraine ; une fête de famille à l'imprim. Berger-Levrault ; Rabany, Kotzebue ; Schneider, L'hypnotisme ; Gomel, Les causes financières de la Révol. II ; Lintilhac, Précis de la litt. française.

The Academy, n° 1145 : Browning, Guelphs and Ghibellines ; Thayer, The Dawn of Italian Indep. ; Browne, Venice ; Baddeley, Charles III of Naples and Urban VI. — Le Fanu, Seventy years of Irish life. — H. A. Wilson, The Gelasian commentary. — The Hebrew and Septua-

gint texts of Exodus, chap. xxxv-vi. (Hazard). — Spenser, Faerie Quenne, I, 2. 18 (Littledale). — Phillipps, Sir Joshua Reynolds. — Letter from Egypt (Sayce).

The Athenaeum, n° 3468 : Lummis, The Land of Poco Tiempo. — A. B. Gomme, The traditional games of England, Scotland and Ireland. — De Trinqualéon, West Grinstead et les Caryll. — Mahaffy, The Flinders Petrie Papyri, II. — Rare editions. — Ruskin, The poetry of architecture. — An undescribed silhouette portrait of Thomas Gray, the poet.

Literarisches Centralblatt, n° 16 : Theol. Jahresbericht, XII. — Zahn, Gesch. des neut. Kanons, I. — Gindely, Gesch. der Gegenreform. in Böhmen (clair et impartial récit d'une époque sanglante, cruelle, impitoyable). — Holm, Griech. Gesch. IV (excellente conclusion d'une œuvre remarquable). — Hasselblatt, Die Ehrenlegion der 14000 Immatrikulirten (catalogue des étudiants de l'Université de Dorpat). — Pirmasens u. Kaiserslautern. — Constable's Handatlas of India. — Cantor, Vorles. über Gesch. der Mathem. I, 2e ed. — Saadi's Polit. Gesch. übers. von Rückert, p. Bayer. — De oratoribus p. Peterson. — W. Foerster, Friedrich Diez. — Grundriss der german. Philologie (fin). — Napier, History of the Holy Rood-tree. — Fischer, Zur Kunstentwickl. der engl. Tragödie bis Shakspeare (profond). — Landwehr, Dichter. Gestalten in gesch. Treue. — Prem, Gœthe (assez bon).

Deutsche Literaturzeitung, n° 15 : Paulus, Arnoldi von Usingen. — Das VI Gebot u. Luthers Leben ; Heineck, Die älteste Fassung von Melanchtons Ethik. — H. Schmidt, De duali graec. (soigné et méritoire, avance la question). — Mommsen-Blümner, Der Maximaltarif des Diocletian (long art. de Seeck). — Bolte, Die Singspiele der engl. Komödianten (bon). — Strack, Goethes Leipziger Liederbuch (très détaillé). — Ballif, Röm. Strassen in Bosnien (très bon). — Hildesheim. Stadtrechn. p. Doebner, I. — Lohmann, Das Reichsgesetz vom Jahre 1654.

— N° 16 : Smend, Lehrb. der alttest. Religionsgesch. — Holtzmann, Das Mahabharata u. seine Theile, II (très peu utile). — Polyb p. Büttner-Worbst, II u. III (insuffisant). — Bischoff, Proleg. zum Dionysius Cato. — Ackermann, Franz von Kleist (art. de journal). — Meister, Zur Lösung des Faustproblems (peu satisfaisant). — Schelling, Poetic and verse criticism of the reign of Elizabeth (traite avec soin un sujet important). — Deutsche Reichstagsacten, unter Kaiser V, 1. p. Kluckhohn. — Cavaignac, La form. de la Prusse contemp. (c'est plutôt une histoire critique des réformes de Stein). — Buchwald, Bilder aus der volkswirtschaftl. u. polit. Vergangenheit Mecklenburgs.

Wochenschrift fuer klassische Philologie, n° 16 : Clementis ad Corinthios epist. versio latina antiq. p. Morin. — Odyssee, p. Koch-Kapelle, I. — Herbst, Zu Thukydides, V-VIII. — Harre, Latein, Schulgramm. Syntax, 2e ed. — Rethwisch, Jahresberichte über das höhere Schulwesen, VII.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 4 : Dieterich, Nekyia. — Feige, Gesch. des Mar Abhdiso und seines Jüngers Mâr Qardagh. — Ruville, Auflös. des preuss. engl. Bündnisses 1672. — Kaibel, Stil u. Text der Polit. Athen. — Schmidt, Briefw. des Cicero. — Enzinas, Denkw. vom Zustand der Niederlande u. von der. Religion in Spanien, übersetzt von Böhmer.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 17 : Odyssee, p. Amels-Hentze. — Bacchae p. Tyrell, p. Cruickshank. — Gomperz, Griech. Denker, I. — Harnack, Gesch. der altchristl. Liter. bis Eusebius, I. — Schaefer, Quaest. crit. et exeget. ad Sili Italici Punic. I-IV. — Dünzelmann, Das röm. Strassennetz in Norddeutschland. — Cwiklinski, Klemens Janicki.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 19 Vingt-huitième année 7 mai 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1146 : Moltke as a correspondent. — GOSSE, The Jacobean poets. — D. SMITH, James I, King of Aragon. — The manufacture of surnames, especially Jewish surnames, in times past and present (Chance). — An ancient funeral custom in Wexford and Picardy (M. Stokes). — More about locks, pounds and paths on the Thames' (Furnivall). — Table of green fields (Bradley'). — Caedmons Genesis 2906-7 (Hempl). — Philological books : MARGOLIOUTH, Hebrew and Samaritan mss ; GRÜNBAUM, Neue Beitr. zur semit. Sagenkunde ; RAABE, Gesch. des Dom. Mari ; STRACT, Einleit. in den Talmud. — FURTWAENGLER, Meisterwerke der griech. Plastik (cf. *Revue*, n° 6). — Botticelli's Spring. — A Roman pig of lead.

The Athenaeum, n° 3469 : MOORE, A journalist's note-book. — Lady FERGUSON, William Reeves. — HAYNES, Man hunting in the desert. — Andrew LANG, St. Andrews. — Prince de JOINVILLE, Vieux souvenirs. — Early editions. — The Flinders Petrie papyri. II. — LOCKYER, The dawn of astronomy, a study of the temple-worship and mythology of the ancient Egyptians.

Literarisches Centralblatt, n° 17 : NEBE, Kindheitsgesch. Jesu. — GODET, Comm. zu dem Briefe an die Römer. — GMELIS, Schuld oder Unschuld des Templerordens (très consciencieux et sérieux). — Urkundenbuch der Stadt Hildesheim, p. DOEBNER, V, 1. — HÜFFER, Gustav's III Zerwürfniss mit seiner Mutter (utile. cf. *Revue*, n° 17). — AUBLET, La guerre au Dahomey. — LIEBERMANN, Consiliatio Cnuti (cf. *Revue*, n° 2). — BRASCH, Die Politik des Aristoteles (réimpression empirée de la traduction, très méritoire pour son temps, de Garve). — SCHMITZ, Comment. notarum tironian. (œuvre grandiose, magnifiquement éditée et faite avec une étonnante acribie). — FABIA, Les sources de Tacite (s'est très bien acquitté de sa tâche). — SCHNELLER, Beitr. zur Ortsnamenkunde Tirols, 1. — Bodenstedt in seinen Briefen, p. SCHENCK. — GUARDIOLA, Kosmal idioma. — PERSICHETTI, Viaggio archeologico sulla via Salaria (excellent). — GALLAND, Der Grosse Kurfürst u. Moritz von Nassau. — RIEHL, Deutsche u. italien. Kunstcharaktere. — Verzeichnis der Handschriften im preuss. Staate, Hannover, Göttingen.

Deutsche Literaturzeitung, n° 17 : HEINRICI, Theol. Enyclopädie. — Catal. cod. hagiogr. latin. antiq. saec. XVI, p. Bollandiani, 3 vol. — HAUSKNECHT, Amerik. Bildungswesen. — VERNIER, Gramm. arabe, II (soin, effort, mais peu propre aux lecteurs d'Occident). — Syriani in Hermog. comm. p. RABE, II (très méritoire). — ILBERG, Hippokrates-Glossar des Erotianos ; Proleg. crit. in Hippocr. — KLELÉ, Hexenwahn in Hagenau (bon). — BELOCH, Griech. Gesch. I (beaucoup à louer et beaucoup à blamer ; point de vue, ce semble, trop moderne). — MOLLWO, Die Kapitulation von Maxen. (renverse les résultats de Winter). — D. SWIFT, James, King of Aragan (travail d'un débutant qui a du savoir, du zèle et de la critique). — KEKULÉ, Eine weibl. Gewandstatue. — Nostitz, Haushaltungsbuch des Fürstentums Preussen, 1578.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 18 : REITER, Drei = und vierzeitige Längen bei Euripides. — Ilberg, Proleg. crit. in Hippocr. (solide). — HELLER, Quibus auctor. Aristoteles in Rep. Ath. usus sit (peu satisfaisant). — HULTSCH, Die Näherungswerte irrat. Quadratwurze bei Archimedes. — GOMPERZ, Griech. Denker, I (2e art.). — FÜGNER, Corn. Nepos' Lebensbeschreib. — P. THOMAS, Le réalisme dans Pétrone (recherches très habilement menées). — Digest XLVII, 2 de furtis transl.

Monro. — Th. Mommsen, Abriss des röm. Staatsrechts (modèle de concision, et il ne manque aucun trait essentiel). — F. Hettner, Die röm. Steindenkm. des Provinzialmuseums zu Trier. — Renan, Studies of religious history.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 17 : Robert Tornow, De apium mellisque significatione (bon travail). — Dörwald, Herodot in Auswahl. — Herbst, Zu Thukydides, V-VIII (2e art.). — W. Schmid, Der Atticismus in seinen Hauptvertretern von Dionysius von Halikarnass bis auf den zweiten Philostratus, III 7. Aelian (très méritoire; l'ouvrage approche de sa fin; il ne reste plus à traiter que Philostrate). — Horace satires and epistles p. Kirkland (propre à avancer les études classiques en Amérique).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 20 Vingt-huitième année 14 mai 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne, n° 2 : A. Waltz, Le Carmen Saeculare d'Horace. — M. Holleaux, Ptolemaeus Telmessius, Note sur un passage de Tite-Live. — G. Lafaye, Sur le Carmen Saeculare d'Horace. — Ph. Fabia, Remeligo. — P. Tannery, Sur Théon de Smyrne. — H. Weil, Ludis praetextam ponere. — Ed. Tournier, Babrius xxxiii (12), 7 et 8. — B. Haussoullier, Torybeia ou Tyrbeion, ville d'Acarnanie. — Max Bonnet, L'opus prosodiacum de Micon et le ms. de Paris 1928. — L. Havet, Cicero. — J. Delamarre, Le sculpteur Silanion. — H. van Herwerden, Ad Lyricos graecos. — B. Haussoullier, Notes d'épigraphie crétoise. — R. Cagnat, Epitonium ou Epitomium. — *Bulletin bibliographique.*

Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, année 1893, nos 3-4 : Ant. Benoist, Le théâtre de George Sand. — A. Duméril, Essai sur le caractère et le rôle historique d'Alexandre le Grand. — J.-F. Bladé, Géographie historique du Sud-Ouest de la Gaule depuis la fin de la domination romaine jusqu'à la création du royaume d'Aquitaine.

Revue de l'histoire des religions, n° 1, janv.-fév. : A. Réville, Les Hérodes et le rêve hérodien (fin). — A. Barth, Bulletin des religions de l'Inde : III, le Jaïnisme, l'Hindouisme. — C.-P. Tiele, Une nouvelle hypothèse sur l'antiquité de l'Avesta. — *Revue des livres :* E. Renan, Histoire du peuple d'Israël, t. IV. — R. Kirk, The secret commonwealth of elves (excellente introduction d'A. Lang). — E.-A. Wallis Budge, The Mummy. — P.-E. Newberry, Beni-Hasan. — *Chronique.*

Revue historique, mai-juin : Jacqueton, Le trésor de l'épargne sous François Ier (1 art.). — Fournel, Les comédiennes révolutionnaires, Rose Lacombe et les clubs de femmes. — Pfister, Les Œconomies royales de Sully et le grand dessein de Henri IV (2e art.). — G. Weill, Études sur la vie de saint Simon. — *Bulletin :* France (Aug. Molinier et A. Monod); Roumanie (Xénopol). — Lettre de M. Labroue. — *Comptes rendus :* Schwarzlose, Der Bilderstreit; Imbart de la Tour, Les coutumes de la Réole; Arch. hist. de Saintonge et Aunis, XXI et XXII; K. Mueller, Kirchengesch ; Sachsse, Bernardus Guidonis inquisitor; Ein Ketzergericht; Fredericq, Inquis. haeret. pravit. neerl.; Bertolotti, Martiri del libero pensiero; Lettere del duca di Savoia; Harrisse, Colomb devant l'histoire; Antolini, Indice compilato da mss. relativi alla storia di Ferrara; Gnoli, Un giudizio di lesa romanita sotto Leone X; Goetz, Maximilians II Wahl zum röm. Könige 1562; Bazangeon, Les annales officielles siamoises; de Greef, La Constituante et le régime représentatif; Leseur, Introd. à un cours de droit international.

Revue rétrospective, mai (à partir du 1er juillet la Revue rétrospective prendra le titre de Revue rétrospective des mémoires et des curiosités historiques) : Lafayette jugé par le comte d'Espinchal. — Camp. d'Italie, notes d'un sergent-major (fin : mort du capitaine Rattier, fait prisonnier à Krasnove). — La France en 1750 (tableau curieux de la cour, lettre qui paraît adressée au marquis d'Argenson et qui reproduit nombre de ses idées). — Translation des cendres de Dugommier et de Dagobert à Perpignan (1800). — Mesmer et ses adeptes (contrat imprimé entre Mesmer et un disciple, date de 1784).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, mars : Gorski, Histoire de la cavalerie polonaise.

The Academy, n° 1147 : Letters of Harriet, countess Granville, p. Gower. — Vernon, Readings from Dante's Inferno. — James, Romantic professions and other papers. — Nicholson, Principles of political economy, I. — Some books of travel. — The North-Pictish inscr. translated and explained, V. Ip and the St Vigean's stone. — Caedmon's Genesis 2906-7. — Budge, The Book of Governors, the Hist. Monastica of Thomas, bishop of Margâ ; The Discourses of Philoxenus, bishop of Mabbôgh, from syriac mss. — Persian Ceramic Art.

The Athenaeum, n° 3470 : Knollys, Life of General Sir Hope Grant. — Sayce, The Higher Criticism and the verdict of the monuments. — Skeat, The complete works of Chaucer, I (travail remarquable). — Big game shooting, by Philipps-Wolley and other writers. — Bibliographical literature. — Chaucer's Clerkes Tale and Petrarcas version of the Griselda story (Buchheim). — The English ancestry of Washington. — The burial places of Rachel Brigham and of her father Nicolas (Ch. C. Stopes). — Notes from Nubia, IV (Mahaffy). — A Sabellic amulet (Conway).

The Classical Review, n° 5 : Ritchie, Aristotles subdiv. of particular justice. — Richards, Critical notes on the Republic of Plato. — Botsford, On the beginning of the Athenian hegemony. — England, On Stephens' vetust. exemplaria. — Ball, Soph. Trach. 1260, Tibull I, 1, 2. — Smith, Anasaket in an Italian inscr. — Abbott, Cic. ad fam. XI, 13. — Hayley, Germ. 29. — Catull, XXIX, 20. — Seelye, Xen. Hell. I, 7, 25 ; II, 3, 31. — Hort, Notes on the Helena of Euripides. — Egbert, Amphitr. I, 1, 26. — Page, Aen. II, 353 ; Eurip. Bacch. 506. — *Review :* Wilamowitz, Aristoteles and Athen ; Fraccaroli, Pindar ; Hoffmann, Greek dialects; Sommerbrodt, Lucian; Tappertz, Manilius ; Zimmern, Home life of the ancient Greeks ; Johnson, Subj. and optative in Euripides ; Robert, Short proof that Greek was the language of Christ. - Paton, Inscr. from Cos and Halic. ; Furtwängler, Meisterwerke der Griech. Plastik ; Hill, The East Frieze of the Parthenon ; W. Wroth, Portraits on Mitylenean coins ; Haverfield, Discoveries of Roman remains in Britain. — Garlick, On the Lotus Symbol.

Literarisches Centralblatt, n° 18 : Lisco, Paulus Antipaulinus. — Scharfe, Die petrin. Ström. der neut. Literatur. — Otto, Bevölk. der Stadt Butzbach im M. A (exact et détaillé). — Schnorr von Carolsfeld, Erasmus Alberus (soigné). — Meyer von Waldeck, Unter dem russischen Scepter (souvenirs d'un publiciste allemand). — Floyer, Le Nord-Etbai. — Hruza, Polygamie u. Pellikat nach griech. Rechte. — Hommel, Südarab. Chrestomathie (très remarquable). — Aeschyl, fragm. appendix, p. Wecklein. — Cwiklinski, Klemens Janicki. — Minor, Nhd. Metrik (beaucoup de bonnes choses, très instructif). — Festschrift Mommsen überreicht von Jörs, Schwartz, Reitzenstein.

Deutsche Literaturzeitung, n° 18 : Sancti Clementis Romani ad Corinthios epist. p. Morin. — Möller, Lehrb. der Kirchengesch. III. — Herbart, XII, p. Hartenstein. — M. Hartmann, Die hebr. Verskunst. — Holzweissig, Griech. Schulgrammatik. — Chronica minora, p. Frick, I (très méritoire). — Litzmann, Schröder, II (bon). — Elie Berger, Saint Louis et Innocent IV (travail important et qui renferme une foule de détails). — Guglia, Zur Gesch. einiger Reichsstädte in den letzten Zeiten des Reiches (très instructif). — Iwan. de Sanglen. Memoiren 1776-1831, p. Schiemann. — Santi Federico di Montefeltro duca di Urbino, chronaca, p. Holtzinger.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 21 Vingt-huitième année 21 mai 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1148 : Flint, History of the philosophy of history, historical philosophy in France and French Belgium and Switzerland (plein de détails). — Bradshaw, Sir Thomas Munro (bon petit livre). — The Exchequer Rolls of Scotland, XIV, p. Burnett and Mackay. — The Septuagint versus the Hebrew text of the Bible (Howorth). — Some Basque customs (Dawson). — The naïveté of Chaucer (Mott). — Philological books : Zupizta, An Old and Middle English reader ; Cook, A first book in Old English. — Lermolieff, Die Galerie zu Berlin ; Frizzoni, La Galleria Morelli in Bergamo ; Morelli, The galleries of Munich and Dresden.

The Athenaeum, n° 3471 : The Diplomatic Reminiscences of Lord Augustus Loftus, 2e série. — Vernon, Readings on the Inferno of Dante, chiefly based on the commentary of Benvenuto da Imola. — The Heptameron of the tales of Margaret, Queen of Navarre, newly translated into English from the authentic text of Le Roux de Lincy, with an essay by George Saintsbury, 5 vol. — The Age of the Saints, a monograph of Early Christianity in Cornwall, with the legends of the Cornish Saints, and on introduction illustrative of the ethnology of the district. — The Choephori of Aeschylus, with an introduction, commentary and translation by Verrall (brillant, mais parfois « rash and eccentric »). — Renan, Hist. du peuple d'Israel, V. — Canadian history. — Lady Granville's letters. — English Bards and Scotch Reviewers. — Hazlitt, Conversations of James Northcote. — A Sabellic amulet. — Notes from Athens (Lambros).

Literarisches Centralblatt, n° 19 : Schlatter, Der Chronograph aus dem Jahre Antonius; Harnack, Zur Ueberliefer. der altchr. Liter. — Ringholz, Gesch. des Benediktinerstiftes zu Einsiedeln. — Buchwald, Zur Wittenberger Stadt = und Universitätsgesch. Briefe an Roth. — Gaedertz, Friedrich der Grosse u. Graf Chasot. — Wilczek, Histor. Genrebilder vom Mittelmeer. — Lettow-Vorbeck, Der Krieg von 1806 u. 1807. III Der Feldzug in Polen (remarquable). — Wittmann, Führer durch Schweden. — Budge, The Discurses of Philoxenus, I (texte important). — Bodensteiner, Scenische Fragen, griech. Drama. — Persii, Juven., Sulpiciae sat. p. Jahn-Buecheler. — Duret, Gramm. savoyarde, publiée par Ed. Koschwitz, avec une biogr. de l'auteur par Eug. Ritter (intéressant). — Grundriss der roman. Philologie, p. Gröber, II, 2, 11. — Ordbok öfver Svenska Spraket, I, A-Afbild. — Heyne, Deutsches Wörterbuch. II, H. O. 5, R.-setzen. — Doering, Hainhofer u. Philipp II von Pommern-Stettin. — Nerrlich, Das Dogma vom Klassischen Altertum (attachant dans l'ensemble).

Deutsche Literaturzeitung, n° 19 : Klostermann, Der Pentateuch. — Reusch, Beitr. zur Gesch. des Jesuitenordens. — J. Barth, Etymol. Studien zum Semit. (des choses contestables). — Krause, Die Amazonensage (à remarquer). — Wünsch, De Taçiti Germ. cod. german (soigné). — Thiele, Arndt. — Blondel, L'empereur Frédéric II (très bien fait). — Payne, Hist. of the New World called America, I (commencement d'une vaste entreprise).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 20 : Wilamowitz, Aristoteles u. Athen (2e art.) — Holzinger, Ein Idyll des Planudes (nouveau poème excellemment édité). — Persii, Juven., Sulpiciae sat. p. Jahn-Buecheler (3e éd. qui sera la base des travaux ultérieurs). — Wentzel, De infinitivi usu apud Justinum. — Pridik, De Cei insulae rebus (les résultats

ne sont pas en rapport avec la peine qu'a coûtée le travail). — WESSELY, Ein griech. Heirats-Kontrakt vom J. 136 (intéressant).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 18 : FURTWÄNGLER, Meisterwerke der griech. Plastik (cf. *Revue*, n° 6). — GRUENEBERG, De Valerio Flacco imitatore (exact et très détaillé). — PAPADIMITRAKOPOULOS, Aristophane et les partisans d'Érasme; TELFY, Chronol. u. Topogr. der griech. Aussprache (1er art.). — SCHMITZ, Comment. not. tiron. (fera époque). — CYBULSKI (cf. *Revue*, n° 16).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 19 : ERHARDT, Entsteh. der homer. Ged. (n'est pas heureux). — PAPADIMITRAKOPOULOS, Le poète Aristophane et les partisans d'Erasme; TELFY, Chronol. u. Topogr. der griech. Aussprache (2e art.). — Plauti Persa p. SCHOELL. — Fr. SCHRÖDER, Zur griech. Bedeutungslehre (marque un progrès).

Altpreussische Monatsschrift, janvier-mars : LEWICKI, Das staatsrechtliche Verhältnis Litauens zu Polen unter Jagiello und Witold. — FUNCK, Briefwechsel zwischen Hamann und Lavater. — LOHMEYER, Max Toeppen. — Referate : BAUMGART, Goethes Faust als einheitliche Dichtung erläutert; Die Recesse u. andere Akten der Hansetage 1256-1430, VII.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 22 Vingt-huitième année 28 mai 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études grecques, n° 25, janvier-mars : *Partie littéraire* : P. GIRARD, De l'expression des masques dans les drames d'Eschyle. — S. REINACH, L'ex-voto d'Attale et le sculpteur Epigonos. — And. JOUBIN, Inscription de Cyzique. — T.-R., Ile ou presqu'île? — Th. REINACH, Mutuum date nihil inde sperantes. — P. TANNERY, Sur les épigrammes arithmétiques de l'Anthologie Palatine. — H. DE LA VILLE DE MIRMONT, Additions au dictionnaire mythologique de Roscher. — J. NICOLE, Bref inédit du patriarche Germain II. — H. OMONT, Abréviations grecques copiées par Ange Politien. — *Chronique* : X., Correspondance grecque. Actes de l'Association. — *Bibliographie.*

The Academy, n° 1140 : WOLSELEY, Marlborough, I and II (fait avec grand soin). — SPALDING, The House of Lords, a retrospect and a forecast. — MAC CALLUM, Tennyson's Idylls of the King and Arthurian Story. — Current theology. — A Stow ms. of Lydgate. — Percoba, Olla, Olliua, Olliuani. — Grendel. — The Shield Wall at Hastings. — SABBADINI, Il commento di Donato a Terenzio. — Sanskrit literature in India. — Letter from Egypt (Sayce).

The Athenaeum, n° 3472 : WOLSELEY, Marlborough (désappointe : que diable allait-il faire dans cette galère?). — MAXWELL, Scottish land names, their origin and meaning. — Socket and sot. — The Cavour letters. — English bards and Scotch reviewers. — LOFTIE, Inigo Jones and Wren.

Literarisches Centralblatt, n° 20 : PREUSCHEN, Analecta. — BRASCH, Leipziger Philosophen, I. — Windeckes Denkw. zur Gesch. des Zeitalters Kaisers Sigmunds, p. ALTMANN (très soigné). — SCHAUMKELL, Der Kultus der heiligen Anna am Ausgange des M. A. (bon). — KEIL, Die deutschen Stammbücher des XVI bis XIX Jahrh. (intéressant). — BAUMGARTEN, Polit. u. hist. Reden u. Aufsätze. — GUGLIA, Ranke. — SPRUNER-SIEGLIN, Handatlas, I. Atlas antiquus. — REITZENSTEIN, Epigramm u. Skolion (très long art. sur ce livre; le critique attaque vivement le quatrième et dernier chapitre). — WIDMANN, Hallers Staatsromane (consciencieux). — JOHN, Literarisches Jahrbuch. — FRITZE, De libatione veterum Graec. (du soin, mais rien de remarquable). — Ad. HILDEBRAND, Das Problem der Form in der bildenden Kunst. — R. v. SCHNEIDER, Die Erzstatue vom Helenenberg.

Deutsche Literaturzeitung, n° 20 : SPITTA, Zur Gesch. u. Liter. des Urchristentums. — ENGELBRECHT, Das Titelwesen bei den spätlatein. Epistolographen (n'a pas tout consulté). — WEIGAND, Nietzsche ; Essays. — Comment. philol. Jenenses, V. — GEMOLL, Die Realien bei Horaz, III (beaucoup de savoir, mais dépasse la mesure dans les citations). — MONTARGIS, L'esthétique de Schiller (désappointe ; du goût, des exemples bien choisis, mais en reste à 1870, juge trop étroitement, accentue les contrastes, des inexactitudes et des bévues). — Coleridge, poetical works, p. CAMPBELL. — HEINEMANN, Gesch. der Normannen in Unteritalien u. Silicien, I (bon, digne du sujet et l'épuise). — IMMICH, Zorndorf (clair et soigné). — ZAHN, Styriaca (essais instructifs et pleins de choses). — HRUZA, Beitr. zur Gesch. des griech. u. röm. Familienrechts, II, Polygamie u. Pellikat (consciencieux et profond). — OLDENBERG, Der Kellnerberuf.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 5 : Theol. Abhandl. Weizsäcker gewidmet. — Beitr. zur Psychol. u. Physiol. der Sinnesorgane, Helmholtz

gewidmet. — Urk. der Stadt Goslar, I. — KNIEKE, Die Einwander. in den westf. Städten bis 1400. — SCHREIBER, Manuel de la langue tigraï, II. — Aegypt. Urk. aus den kgl. Museen zu Berlin, Griech. Urk. 1-3. — ZIMMER, Nennius vindicatus (matériaux énormes, érudition immense). — HUCK, Synopse der drei ersten Evang. — Archäol. Ehrengabe der Röm. Quartalschrift zu de Rossis 70ᵉᵐ Geburtstage.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 21 : LUDWICH, Homerica (utile). — POPPELREUTER, De com. atticae primordiis (soigné, mûri, de jolis résultats). — THIEMANN, Wörterbuch zu Xenophons Hellenica, 3ᵉ ed. — Epidicus, p. GRAY; Stichus, p. FENNELL. — MORAWSKI, De Latinis rhetoribus (instructif). — CONSTANS, La langue de Tacite (une foule de citations et de matériaux). — OHNEFALSCH-RICHTER, Kypros, die Bibel u. Homer (ne donne pas ce qu'il aurait pu donner, mais à prendre tel quel, et pour qui saura se faire jour, beaucoup de choses neuves et importantes). — BANNIER, De titulis aliquot atticis, rationes pecuniarum Minervae exhibentibus (trop d'hypothèses). — KNUDTZON, Assyrische Gebete, I (nous renseigne sur le culte assyrien).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 20 : IHNE, Röm. Gesch. I, 2ᵉ ed. (cf. *Revue*, n° 13). — MUSTARD, The eight tines usually prefixed to Horat. serm. I, 10. — PAPADIMITRAKOPOULOS, Aristophane et les partisans d'Érasme ; TELFY, Chronol. u. Topogr. der griech. Aussprache (3ᵉ art. de Zacher). — LINDSAY, The Saturnian metre (bon). — H. W. PRESTON and L. DODGE, The private life of the Romans. — HASSE, Der Dualis im Attischen (bien détaillé et ordonné). — KOPP, Gesch. der griech. Liter. 5 ed.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, rue Bonaparte, 28

LÉGISLATION ORIENTALE — HISTOIRE DIPLOMATIQUE

LÉGISLATION DE LA TUNISIE

RECUEIL DES LOIS, DÉCRETS ET RÈGLEMENTS EN VIGUEUR DANS LA RÉGENCE DE TUNIS AU 1er JANVIER 1888

Par Maurice BOMPARD

Ancien secrétaire général du Gouvernement tunisien

Un beau volume grand in-8 de 600 pages à 2 colonnes........................ **20 fr.** »

Supplément à cet ouvrage. In-8 (sous presse).

TRAITÉ DES SUCCESSIONS MUSULMANES

(AB INTESTAT)

Extrait du commentaire de la *Rahbia*, par Chenchouri, de la glose d'El-Badjouri et d'autres auteurs arabes

Par **J.-D. LUCIANI**, ancien administrateur de commune mixte

Avec une préface par **M. ZEYS**, premier président de la Cour d'Appel

Un volume in-8 de 589 pages.. **10 fr.** »

RÉSUMÉ HISTORIQUE DES PRINCIPAUX TRAITÉS DE PAIX

Conclus entre les puissances européennes depuis le traité de Westphalie (1648) jusqu'au traité de Berlin (1878)

Par le Prince A.-M. OUROUSSOW

Un beau volume grand in-8.. **16 fr.** »

RECUEIL DES TRAITÉS DE LA PORTE OTTOMANE

AVEC LES PUISSANCES ÉTRANGÈRES

Depuis le premier traité conclu en 1536 entre Suleyman Ier et François Ier jusqu'à nos jours

Par le baron de TESTA

Tome septième : FRANCE. — Un volume in-8.. **12 fr. 50**

NÉGOCIATIONS RELATIVES AU TRAITÉ DE BERLIN

ET AUX ARRANGEMENTS QUI ONT SUIVI (1875-1886)

Par Adolphe d'AVRIL, ancien ministre plénipotentiaire

Un volume in-8, avec six cartes.. **10 fr.** »

NOTICE SUR LES RELATIONS DE LA SUÈDE AVEC LA CHINE

ET LES PAYS TARTARES

DEPUIS LE MILIEU DU XVIIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

Par A. STRINDBERG

In-8.. **2 fr. 50**

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 23 Vingt-huitième année 4 juin 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue d'Alsace, n° 2, avril-mai-juin : A. BENOIT, Neufbrisach, les deux blocus de 1814 et de 1815. — MÜHLENBECK, Strasbourg il y a cent ans (suite). — GASSER, Soultz et son ancien bailliage (suite). — SCHOELL, Wihr-en-plaine (fin). — WALTZ, Trois autographes : Kleber à Gilet; Noel à Roederer; Casteja au maire de Ribauvillé. — GANIER et FROELICH, Le Donon et ses vallées. — REUSS, Mossmann (cf. *Revue*, n° 20).

Revue celtique, n° 2 : ERNAULT, Une phrase en moyen breton (dans la relation d'Ambr. Paré, 1633, p. 902 A). — S. BERGER, Confession des péchés attribués à saint Patrice. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Les Celtes en Espagne, III. — DUCHESNE, Nennius retractatus. — NETTLAU, Fragm. of the Tain bo Cuailnge in ms. Egerton 93 (fin). — Th. REINACH, L'Espagne chez Homère — A. THOMAS, Le celtique broga en roman. — LOTH, A propos de guoni et ucher; dolmen, leachderen, peulvan, menhir, cromlech; walatr, valfadir; cnau, cnuss. — Le mirage oriental, d'après Salomon Reinach. — Chronique et périodiques.

T'oung Pao, vol. IV, n° 1, mars 1893 : J. J. MEIJER, La condition politique des Chinois aux Indes Néerlandaises. — H. CORDIER, Situation de Ho-lin en Tartarie. — N° 2, mai 1893 : PRINCE HENRY d'ORLÉANS, A propos du père Huc. — J. J. M., Condition (suite). — G. SCHLEGEL, Desultory Notes on Japanese Lexicography. — N° 3, juillet 1893 : C. de HARLEZ, Le style de Kong-Fou-Tze. — E. MARTIN, Notes sur les principales fourrures qu'on trouve actuellement à Péking et à Tien-tsin. — N° 4, oct. 1893 : G. SCHLEGEL, Problèmes géographiques. — F. W. K. MÜLLER, Bemerkungen zu einem japanischen Sa*m*sâra-Bild. — N° 5, déc. 1893 : C. IMBAULT-HUART, Les tombeaux des Ming près de Péking. — G. SCHLEGEL, Problèmes géographiques. — G. S., Chinese Receept against Articular Rhumatism. — HENRI BOREL, Serment d'amitié chinois. — Vol. V, n° 1, mars 1894 : GEORGE PHILIPPS, Some Fuh-Kien Bridges. — C. de HARLEZ, Le Tcheou-li et le Shan-hai-king. — G. MASPERO, Tableau chronologique des souverains de l'Annam. — N° 2, mai 1894 : C. de H., Le Tcheou-li (suite). — C M PLEYTE, L'origine mythique du bâton magique en usage chez les Bataks. — G. SCHLEGEL, The Chinese Bean-curd and Soy and the Soya-bread of Mr. Lecerf. — G. S., Scientific confectionary.

Babylonian and Or. Record, vol. VII, n° 1, sept. 1893 : Beginnings of Chaldean Civilization, by W. St. Chad. BOSCAWEN. — TERRIEN DE LACOUPERIE, Origine of the Early Chinese Civilization and its Western Sources. — W. St. C. B., Elamite Origin of Chinese civilization. — C. DE HARLEZ, Familiar Sayings of Kong-fu tsze. — N° 2, oct. 1893 : W. St. C. B., Beginnings (cont.). — T. de L., Origin (cont.). — F. HIRTH, Notes on ancient Porcelain. — N° 3, nov. 1893 : T. de L., Origin (cont.). — F. HIRTH, Notes on anc. Porc (cont.). — W. MARSHAM ADAMS, Note on the Babylonian Kalendar. — C. de HARLEZ, Familiar Sayings (cont.). — N° 4, déc. 1893 : T. de L., Origin (cont.). — J. IMBERT, On Two Lycian inscriptions. — W. St. Chad BOSCAWEN, Is « Anax Andron » a Title of Egyptian Origin? — Notes and News. — N° 5, janv. 1894 : T. de L., Origin (cont.). — D. H. MULLER, Epigraphic monuments of Abyssinia. — W. St. C. B., Archaeological Notes. — T. de L., On antique Inscriptions from South Africa. — C. de H., Familiar (cont.). — W. St. C. B., Egyptian and Assyrian influence in Archaic Greek work. — N° 6, feb. 1894; W. St. C. B., Hymn to Gilgames. — T. de L., Origin (cont.) — ALFRED C. BRYANT, Great

Pyramid and « The Book of Dead ». — Notes and News. — N° 7, mar. 1894 : T. de L., Origin (cont.). — W. MARSHAM ADAMS, The Great Pyramid. — C. de H., Familiar (cont.). — W. St. C. B., Note on Persian Art. — J. IMBERT, Some results of Prof. Benndorf's Last Visit to Lycia. — H. M. MACKENZIE, Abstract of Lectures on oriental Archaeology at British Museum.

The Academy, n° 1150 : A. LÉVY, Napoléon intime; trad. anglaise. — JEBB, The growth and influence of Classical Greek poetry; BUTCHER, Some aspects of Greek genius. — The Gospel according to Peter. — Sir M. MONIER-WILLIAMS, Memorials of Old Haileybury. – Richard Morris. — Henri Morley. — A primitive disarrangement of St Luke IV, 23, 24. — La seconda morte, Inf. I, 117. — Transylvania and Ungary. — The Shield Wall at Hastings. — MATHER, The brothers W. and J. Hunter. — Discoveries at Koptos (Petrie).

The Athenaeum, n° 3473 : HARE, Sussex. — Letters of Beddoes, p. GOSSE. — WARD, Catalogue of romances mss. B. M. II. — Mémoires d'une inconnne (« full of the bitterness of the discontented; not without historical interest, and indeed, in some degree, importance; but we have never read one which conveys a more unfavourable impression of the writer. »). — WILKINSON, The great alternative, a plea for a national policy. – Electra, p. KEENES; Catull, p. MERILL. – KEENE, History of India. — Henri Morley. – English bards and Scotch reviewers. — Socket and sot. — Craig Choinnachan. — A letter of Galileo. — Notes from Athens.

Literarisches Centralblatt, n° 21 : SACKUR, Die Cluniacenser II (très important). — MÖLLER, Lehrb. der Kirchengesch. III. — MIRBT, Die Publicistik im Zeitalter Gregors VII (très bon). — Urk. des Stiftes St Gereon zu Cöln, p. JOERRES. — BURDACH, Vom M. A. zur Reform. I. — SCHLITTER, Stell. der oesterr. Regierung zum Testamente Napoleons. — QUESTORP, Gesch. der Nordarmee, 1813 (très remarquable). — ILBERG, Proleg. crit. in Hippocr. (description des mss.) — CASAGRANDI, Le orazioni di Tucidide (rien de neuf). — RUBIO Y ORS, Bastero. — HERMANN, Albrecht von Eyb (excellent). — BIEDERMANN, Erläut. zu den Tag = und Jahresheften von Gœthe. — ROBERT-TORNOW, De apium mellisque apud veteres sign. (très soigné et érudit). — HERRENSCHNEIDER, Horburg (nombreux matériaux). — EBERS, Antike Portraits.

Deutsche Literaturzeitung, n° 21 : LIPSIUS, Lehrb. der evang. prot. Dogmatik. — RUZIC, Bedeut. des Demetrios Chomotianos. — E. MÜLLER, Natur u. Wunder. — DENIFLE, Les Univ. françaises au moyen âge, avis à M. Marcel Fournier (un « abattage »). — Dionis Chrysost. op. p. DE ARNIM, I (très soigné). — In Verrem orat. p. Em. THOMAS, 2e éd. (fort bon). — Luthers Werke, Krit. Ausg. 6, 8, 13 vol.; Von den guten Werken, p. Nic. MÜLLER. — NIELSEN, Det hansetiiske Kontor i Bergen. — W. STEIN, Akten zur Gesch. der Verf. u. Verwalt. der Stadt Köln im XIV u. XV Jahrh. I (intéressant). — FESTER, Kurfürstin Sophie von Hannover (instructive conférence). — SOULANGE-BODIN, La diplom. de Louis XV et le pacte de famille (n'augmente pas assez nos connaissances, bien que très soigné). — GROSSE, Die Anfänge der Kunst. — Dorers nachgel. Schriften, p. SCHACK.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 22 : Pindar, Olymp. and Pythian Odes, p. FENNELL. — LIND, De dial. Pind. I. — KLETT, Sokrates nach den Xenoph. Memorabilien. (réfléchi). — Aegypt. Urk. aus den Königl. Museen zu Berlin, Griech. Urk, 5-9. — Catull, p. BAEHRENS-SCHULZE.

(cf. le *présent* numéro). — Corpus gloss. latin. p. Goetz (cf. *Revue*, n° 22). — Loria, I geometri greci precursori d'Euclide (très détaillé et profond). — Savelli, Temistocle dal primo processo alla sua morte (fait avec soin). — Gaebler, Erythrae. — Cybulski, Castra romana (devrait être plus soigné). — Wied, Prakt. Lehrb. der neugr. Volkssprache, 2e éd.

Zeitschrift für romanische Philologie, XVIII, 1-2 : Finzi, Di un' inedito volgarizzamento dell' Imagine Mundi di Onorio d'Autun. — Rudow, Neue Belege zu türk. Lehnwörtern im Rumän. — P.-A. Becker, Der sechssylb. Tiradenschlussvers in altfranz. Epen. — Schultz, Nat de Mons oder n'at de Mons; Zum Uebergange von Eigennamen in Appellativa; Ueber die aelt. Urk. in sardischer Sprache u. ihre Bedeutung. — Kalepky, Zur franz. Syntax. — Suchier, Clothars II Sachsenkrieg u. die Anfänge des franz. Volksepos. — Zenker, Zu den Briefen des Raimbaut von Vaqueiras. — Cohn, Desver. — Horning, Zur Wortgesch. des Ostfranz.; Zur Behandl. von Ty im Franz. — Marchot, L'accus. en -ain des noms de femmes. — Zeliqzon, Glossar über die Mundart von Malmedy. — *Vermischtes :* Keidel, A new ms. of the Evang. aux femmes; Andresen, Zu Bertran de Born (24, 8, 93); Crescini, Per la satira di Pietro d'Alvernia; Baist, Ein falscher pair, Oliverus Daemon; Thurneysen u. Baist, Somes, soms u. som; Baist, Fustagno; Suchier, Franz. Etymol.; Ulrich, Etymol. — *Besprechungen :* E. Martin, Leopold Sudre, Les sources du Roman de Renart; Appel, Schultz, Die Briefe des Trobadors Raimbaut de Vaqueiras an Bonifaz I, Markgrafen von Montferrat; Meyer-Lübke, Gorra, Lingue neolatine. — Périodiques (Romania et Giornale storico della letteratura italiana).

Giornale della Società Asiatica Italiana, Vol. VII, 1893 : Basset, L'expédition du Château d'Or et le combat de 'Ali contre le dragon. — V. Bettei, La Vetalapancavinçatika. Int. ad una completa versione d. raccolta. — A. Weber, Ueber die Kavyamala. — C. de Harlez, Miscellanées chinois. — Italo-Pizzi, Paralleli indo-iranici. — W.-D. Whitney, The Veda in Panini. — Hubert-Jansen, Bemerkungen zur Verskunst im Urdu. — E. Schiaparelli, Antichità egiziane del Museo di Cortona. — P. E. Pavolini, La novella di Brahmadatta secondo la versione di Hemacandra. — Bibliografia.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 24 Vingt-huitième année 11 juin 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1151 : Sanday, Biblical Inspiration. — Gaulot, A friend of the Queen. — Torr, Ancient ships; E. Curtius, Gesamm. Abhandl. I; Gsell, Domitien. — Edmund Yates. — A grandson of Kolokotronis. — Amourette. — Dante's seconda morte. — Old Haileybury. — Storm, Otte Brudstykher of den aeldste saga om Olaf den Heilige.

The Athenaeum, n° 3474 : Conway, Climbing in the Himalayas. — Prothero, Select statutes and other constitutional documents illustrative of the reigns of Elizabeth and James I. — Slater, Early editions. — Vaux, Church-Folklore. — Byron and Shelley at Ravenna. — Edmund Yates. — The Dymokes of Serivelsby. — English bards and Scotch reviewers. — Froebel.

Literarisches Centralblatt, n° 22 : König, Einleit. in das alte Testament. — Lanciani, Forma urbis Romae, 2. — Lenel, Studien zur Gesch. Paduas u. Veronas im XIII Jahrh. — Janssen, Gesch. des deutschen Volkes seit dem Ausgang des M. A. VII. — Ludewig, Nürnbergs Politik 1520-34 (traite en réalité de Laz. Spengler). — Carls af Hessens Optegnelser 1744-1784. — Curzon, Persia and the Persian questions. — Gelger, Étym. u. Lautlehre des Afghan. (méthode sûre). — Telfy, Griech. Aussprache. — Dreves, Pia Dictamina, Reimgebete u. Leselieder des M. A. (méritoire.) – Varnhagen, Die Fiori e vita di filosofi ed alteri savii ed imperatori (bonne édition). — Kuntze, Wizlow III, der letzte Fürst von Rügen (bon). — Fritsch, Gœthes relig. Entwickelung (plein de fraîcheur). — Müller-Rastatt, Hölderlin (très louable). — Hartung, Die deutschen Altertümer der Nibel. u. Kudrun (soigné). — Noack, Die Geburt Christi in der bild. Kunst bis zur Renaissance.

Deutsche Literaturzeitung, n° 22 : Niebuhr, Gesch. des ebräischen Zeitalters (bizarre et emphatique). — Virchow, Gründ. der Berliner Universität. — Thiele, Hermagoras (cf. *Revue*, n° 21). — Troost, Seebilder aus Vergil (assez bon). — Minor, Nhd. Metrik (très important et de nouveaux points de vue). — Moye, Wallenrod (fouillé). — Lavisse, Jeun. de Frédéric; Frédéric avant l'avènement (provoque la contradiction, mais très méritoire, très détaillé et très fin). — Lewicki, Verh. Litthauens zu Polen unter Jagiello u. Witold. (des matériaux, et c'est tout). — Schmoller u. Hintze, Die preuss. Seidenindustrie im XVIII Jahrh. u. ihre Begründ. durch Friedrich den Grassen. I-III (très bon et fort instructif).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 23 : Serbin, Bemerk. Strabos über den Vulkanismus. — Bruns, De Dione Chrys. et Aristotele. — Josèphe, p. Naber, trad. Buchon. — De amicitia, p. Schiche. — Grueneberg, D. Valerio Flacco imitatore (bon). — Röhricht, Die Seelenlehre des Arnobius. — Thumsen, Aufg. eines zukünftigen griech. Staatsrechtes (intéressant). — De Ruggiero, L'arbitrato pubblico in relaz. col privato presso i Romani (remarquable). — Van der Vliet, Trifolium latinum. — A. Darmesteter, La vie des mots, 4° ed.

Zeitschrift für katholische Theologie, III : Arndt, Die Reform. der russischen Kirche durch Peter d. Gr. — Michael, Innocenz IV u. Konrad IV. — Ernst, War der hl. Cyprian excommunicirt? — Zimmermann, Pusey u. card. Newman. — *Rec. :* Gutberlet, Der mechan. Monismus; Die Willensfreiheit; Schnitzer, Berengar von Tours; Cathrein, Moralphilosophie; Haberl, Magister choralis. — *Analekten :* Briefw. des Katholikos Papa von Seleucia II; Leos d. gr. Christologie; Das kirchl. Verfahren gegen unenthaltsame Kleriker; P. Wagner u. die Musik der Vergangenheit; Casanovas Ausg. von Briefen Karls V; Die mythologoi bei Baruch, 3, 23; Die Cathedra S. Marci.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 25 Vingt-huitième année 18 juin 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

L'Oriente-Rivista, trimestrale pubblicata a cura dei professori del R. Istituto orientale in Napoli, Anno I. — N° 1, 1 Gennaio 1894 : L. NOCENTINI, Le antiche relazioni della Cina. — C. TAGLIABUE, Il matrimonio delle fanciulle impuberi nell' India. — L. BONELLI, Alcuni appunti sul Babismo. — F. GALLINA, Indovinelli tigray. — C. TRIANTAFILLIS, La Torre di Petra. — Notizie varie.

— N° 2, 1 Aprile, 1894 : C. VALENZIANI, La spiaggia di Suma. — I. GUIDI, Strofe e favole abissine. — C. CONTI ROSSINI, Di due nuove pubblicazioni sulla lingua tigre. — C. TRIANTAFILLIS, Cattura di una nave ammiraglia turca di D. Bikelas. — Notizie varie.

Revue rétrospective, 1er juin : Fr. FUNCK-BRENTANO, Dumouriez à la Bastille et au château de Caen, 1773-1774, d'après des documents inédits (dossier de Dumouriez à la Bastille; ne contient que des documents d'ordre privé). — LUMBROSO, Le commerce français en 1811, conversation de Napoléon Ier avec M. Ternaux. — L. DESCHAMPS, Amour, espionnage et diplomatie, extraits de la corresp. de Torcy avec les plénipotentiaires français de Gertruydenberg, 1710. — Un songe à la Bastille, poésie de La Beaumelle, 1753. — H. MARTIN, Fêtes données à Lyon à la comtesse d'Artois, 1773. — La mort de l'impératrice Joséphine, 1814. — La prononciation au théâtre, 1859. — BARBÉ, Un présent de Mme Dupleix à Mme de Pompadour, 1753.

The Academy, n° 1152 : CONWAY, Climbing in the Himalayas. — Loftus, Diplomatical reminiscences, II. — The Psalter of the Great Bible of 1539, p. EARLE. — Some volumes of biography. — Some new Greek papyri (Grenfell). — Some English etymologies. — Some Old-English place-names. — Chaucer's Town of Lepe. — The Greek hymns from Delphi. — Brian Hodgson. — Egypt Exploration Fund.

The Athenaeum, n° 3475 : MONTBARD, Among the Moors, sketchs of Oriental life. — HUTTON, Criticism on contemporary thought and thinkers, selected from the Spectator. — Anne Cliffords contested litter. — Hazlitte and Northcote.

Literarisches Centralblatt, n° 23 : CRUTTWELL, A literary history of early christianity. — Friedrichs I Freibrief für Lübeck. — Pförtner Stammbuch, p. HOFFMANN. — LEHMANN, Preussen u. die kathol. Kirche, VII, 1793-1797 (fin de la grande entreprise). — Lettres des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, p. GIGAS (cf. *Revue*, 1893, n° 41). — BASTIAN, Controversen in der Ethnologie, I. — FAGNAN, Catal. général des mss. des bibliothèques publiques de France, Alger. — D.-H. MÜLLER, Die altsemit. Inschriften von Sendschirli. — STEMPLER, Strabons literarhistor. Notizen (soigné). — BORMANN, Das Shakspeare-Geheimniss (travail de dilettante et ne prouve rien). — KRAUS, Deutsche Gedichte des XII Jahrh. — KOCH, Gesch. der deutschen Literatur. — BÜTTNER, Anthologie aus der Suaheli-Literatur; Lieder u. Gesch. der Suaheli.

Deutsche Literaturzeitung, n° 23 : DIETERICH, Nekyia. — GELZER, Leontios von Neapolis, Leben des hlg. Johannes des Barmherzigen; KÖSTER, Clemens Alexandrinus, quis dives salvetur (cf. *Revue*, n° 24); BALTZER, Ausgew. Sermone des hlg. Bernhard über das Hohelied (cf. *Revue*, n° 12); PREUSCHEN, Analecta (cf. *Revue*, n° 24). — RAABE, Gesch. des Dominus Mari (cf. *Revue*, n° 13). — BRÉAL, Causeries sur l'orthographe (véritable régal; l'auteur est maître de la langue et il sait dire sur elle les choses les plus profondes et les plus fines même lorsqu'il ne semble

traiter que les moindres détails extérieurs; la causerie française, même lorsqu'elle s'occupe littérairement de questions scientifiques, exerce toujours ce charme que Taine a si vivement décrit comme un des principaux attraits de l'ancien régime). — Herondas, trad. par CRUSIUS; trad. par MEKLER (cf. *Revue*, nº 14). — ALY, Gesch. der röm. Literatur (grand art. de Hertz sur un livre qui a beaucoup de mérites et beaucoup de défauts). — Literarisches Jahrbuch, p. JOHN, IV. — Chronica minora, p. MOMMSEN, II, 1. — Von HILLER, Gesch. des Feldzuges 1814 (bon). — Katalog der grossen Berliner Kunstaustellung. — SCHANZ, Die Kettenschleppschiffahrt auf dem Main; Der Donau-Main-Kanal und seine Schicksale.

Wochenschrift für klassische Philologie, nº 22 : Index lect. Berol. — CRAMPE, Philopatris (bien fait et détaillé). — Vierte Rede gegen Verres, p. FICKELSCHEERER (bon sens et jugement). — Titi Livi liber XXIX, liber XXX, p. LUTERBACHER ; FUGNER, Lexicon Livianum, V. — Maternus p. SITTL, I-IV.

— Nº 23 : Scriptores physiognomici p. FOERSTER, I, II (édition scientifique). — GEMOLL, Die Realien bei Horaz, III (beaucoup de soin). — HASSE, Der Dualis bei Lucianos (bons résultats). — BIELER, De Saltatione (donne et épuise les arguments contre l'authenticité de cet écrit de Lucien). — HASSE, Der Dualis im Attischen (très sûr et complet). — NENCINI, Sul prov. Arist. Wolken V, 1273 (cf. *Revue*, 1893, nº 51). — KRUMBACHER, Mittelgriech. Sprichwörter (très grand soin et beaucoup de recherches).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 26 Vingt-huitième année 25 juin 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome XXXVII, 3e livraison : SWARTS, Les boissons alcooliques. — HOFFMANN, Une visite au gymnase de Giessen (suite). — BOISACQ, Notes sur l'enseignement de la grammaire comparée à Paris et à Heidelberg. — *Comptes rendus :* THUMSER, Hermanns Lehrb. der griech. Antiq.; BUSOLT, Griech. Altertümer. — BECKER, Jean Lemaire. — V. HENRY, Précis de gramm. comparée de l'anglais et de l'allemand (ouvrage éminemment utile; cf. *Revue*, n° 16).

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, avril : Fabularum Aesopiarum sylloge, p. STERNBACH. — HECK, Vie et œuvres de Barthololomée et Simon Zimorowicz. — Acta capit. Greznensis, Posnan. et Vladisl. 1408-1530, p. ULANOWSKI. — Codex epist. saecl. XV, tomus III, p. LEWICKI.

Classical Review, juin, n° 6 : MAYOR, Critical notes on the Stromatics of Clemens of Alexandria, I. — MOULTON, Walkers articles on the Greek Aorist. — ABBOTT, St Johns method of reckoning the hours of the day. — COOK, On Theophilus ad Autolyc. II, 7. — VAN HERWERDEN, On two fables of Babrius. — HARRINGTON, Plaut. Capt. 851. — PALMER, Plaut. Stich. 700 ; Propertiana. — WALTERS, Notes on Vergil. — TILLEY, Henri Estienne. — *Reviews :* Catull, p. BAEHRENS-SCHULZE ; JEBB, Growth and influence of Greek poetry ; SITTL, Firmicus; WOHLRAB, Republic of Plato; DUPUIS, Theo of Smyrna ; Corp. Gloss. III and V; VOLLMER, Public funerals at Rome; PRAECHTER, Tabula of Cebes; FRŒHDE, De nomine of Probus ; Announcements and recent contrib. to Latin lexicography ; GARDNER, Reply to the Review on the Origin of the Lord's Supper; MAYOR, Note on the above. — HARRISON, Athene Ergane ; TORR, The harbours of Carthage.

The Academy, n° 1153 : CRAIK, English prose selections, II. — HÖHNEL, Discovery of lakes Rudolf and Stefanie. — SEELEY, Gœthe reviewed after sixty years (très suggestif). — WILLERT, Henry of Navarre and the huguenots in France (clair et intéressant). — Sir Herbert MAXWELL, Scottish landnames, their origin and meaning; Writings of Thomas Paine, p. CONWAY, I. — Ch. H. Pearson, not. necrol. — Tregellas. — Krystallès. — The North-Pictish inscr. translated and explained, VI. The remaining stones (Nicholson). — The Septuagint versus the Hebrew text of the Bible, VI (Howorth). — The Shield Wall at Hastings (Oman). — Hyperides' orations against Athenogenes and Philippides, edited, with a translation, by KENYON. — Beni Hasan, II, published under the auspices of the Egypt Exploration Fund.

The Athenaeum, n° 3476 : TORRENS, History of cabinets, from the Union with Scotland to the acquisition of Canada and Bengal. — Burke's Landed Gentry. — Helene VACARESCO, The Bard of the Dimbovitza, II. — Trigellas. — The Electra of Euripides. — English bards and Scotch reviewers. — An unknown ballad by Chaucer (Skeat). — SMITH, Man the primeval savage.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, juin : HARDY, Die vedisch-brahmanische Periode der Religion des alten Indiens. — HÜBNER, Der Immobiliarprocess der fränkischen Zeit. — WÖBER, Die Miller von und zu Aichholtz, I. — BLOCH, Vararuci and Hemacandra. — BÜTTNER, Porcius Licinus und der literarische Kreis des Q. Lutatius Catulus. — WILCKEN, Tafeln zur älteren griech. Paläographie.

Literarisches Centralblatt, n° 24 : BENZINGER, Hebräische Archäologie (important). — Codex Vercellensis, p. BELSHEIM. — KRAUS, Die christlichen Inschriften der Rheinlande, II (indispensable). — Fru Elme Goyes Jordebog, p. THISET. — DAFFNER, Gesch. des Klosters Benediktbeuren (inutile et mauvais). — PYPIN, Die geistigen Beweg. in Russland, I. Die russ. Gesellschaft unter Alexander I (beaucoup de matériaux). — Der Sadvinçabrahmana, p. KLEMM. — RAABE, Gesch. des Dominus Mari (cf. *Revue*, n° 13). — Firmici Materni Matheseos libri VIII, p. SITTL, I, 1-4 (très méritoire). — JEEP, Zur Gesch. der Lehre von den Redetheilen bei den latein. Grammatikern (sera fort utile). — W. SCHMITT, Styl der Legenden des ms. Laud 108. — PORTIG, Schiller in seinem Verhältnis zur Freundschaft u. Liebe (beaucoup d'esprit et de sensibilité).

Deutsche Literaturzeitung, n° 24 : STRÄTER, Die Erlösungslehre des hlg. Anastasius. — HÜTTEBRÄUKER, Der Minoritenorden zur Zeit des grossen Schismas (de grande valeur). — Universitätsmatrikeln, Univ. Greifswald, p. FRIEDLÄNDER, I, 1456-1645. — MUTZBAUER, Die Grundl. der griech. Tempuslehre u. der homer. Tempusgebrauch. — HOLDER, Altcelt. Sprachschatz, V. — DONNER, Der Einfluss Wilhelm Meisters auf den Roman der Romantiker (bon, quoique déjà connu). — VARNHAGEN, Ueber die Fiori e vita dei filosofi ed altri savii ed imperatori (utile). — FABIA, Sources de Tacite dans les Hist. et les Annales (soin, méthode, savoir). — Mém. de Pasquier, t. III. — GROSS, Lehrbuch des katholischen Kirchenrechts. — J. PARMENTIER, Kurze Gesch. der deutschen Literatur von einem Franzosen (des gallicismes, mais habilement assemblé).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 24 : Paulys Realencyclop. der klass. Altertumswiss. p. WISSOWA, I, 1. — M. MÜLLER, De Seleuco homerico (n'est pas définitif). — DEICHMANN, Das Problem des Raumes in der griech. Philosophie bis Aristoteles (soigné, parfois contestable). — Apologie des Aristides p. SEEBERG ; id. p. HENNECKE. — Orazio Flacco p. CANILLI. — RINGNALDA, De exercitu Lacedaemoniorum (progr. de Groningue). — VANNI, Svolgimento storico del concetto di obligazione nel diritto romano. — PICHI, La villa di Plinio il giovine in Thuscis.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 24 : SERBIN, Bemerk. Strabos über den Vulkanismus (clair). — WEYMAN, Studien zu Apuleius und seinen Nachahmern (abondant). — Corpus Gloss. lat. V, p. GŒTZ (cf. *Revue*, n° 22). — Cebetis Tabula, p. PRAECHTER (sûr). — OPITZ, Das häusliche Leben der Griechen u. Römer. — ZIPPEL, Die Heimat der Cimbern (méthodique). — O. JÄGER, Pro domo, Reden u. Aufästze.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

VINGT-HUITIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome XXXVIII)

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. A. Chuquet

VINGT-HUITIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome XXXVIII

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28
—
1894

ANNÉE 1891

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

ARTICLES

TABLE ALPHABÉTIQUE

LETTRES

CHRONIQUE

SOCIÉTÉS SAVANTES

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

FRANÇAIS

Annales de l'Est.
Revue celtique.
Revue d'Alsace.
Revue de l'histoire des religions.
Revue des études grecques.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue historique
Revue rétrospective.
Romania.

ALLEMANDS

Altpreussische Monatsschrift.
Berliner philologische Wochenschrift.
Deutsche Literaturzeitung.
Göttingische gelehrte Anzeigen.
Literarisches Centralblatt.
Wochenschrift für klassische Philologie.
Zeitschrift für katholische Theologie.

ANGLAIS

The Academy.
The Athenaeum.
The Classical Review.
The English Historical Review.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cravovie.

LE PUY, IMPRIMERIE R. MARCHESSOU, BOULEVARD CARNOT, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 27-28 — 2-9 juillet — 1894

307 — **Arabic papyri** of the Bodleian library reproducted by the collotype process with transcription and translation by D. S. MARGOLIOUTH, M. A. laudian professor of arabic in the University of Oxford. Londres, Luzac and C°, 1893, in-4, p. 7.

Les deux papyrus dont la Bodléienne a fait l'acquisition et que publie M. S. Margoliouth sont intéressants à plusieurs points de vue. Tous deux sont recouverts, d'un côté, de caractères arabes, et de l'autre côté, ainsi que nous l'apprend une note de l'éditeur, de caractères coptes. En outre, au commencement du premier papyrus, on voit plusieurs lignes coptes entre lesquelles ont été tracées les lignes arabes.

Cet usage d'utiliser d'anciens papyrus semble appartenir à une époque de transition où la fabrication du papyrus était déjà en déclin et où le parchemin et le papier n'étaient pas à la portée de tout le monde. Il y a là peut-être un fait qui mérite d'être noté pour la paléographie arabe. La forme du cursif arabe variant plutôt suivant les personnes que suivant les temps, on ne peut établir des distinctions chronologiques dans l'histoire de l'écriture arabe avec la même précision que pour l'écriture syriaque, par exemple. L'examen des papyrus confirme cette observation. Le premier présente un spécimen d'écriture régulière et soignée, qui semble un modèle de calligraphie à côté des caractères grossiers du second. On serait donc tenté d'assigner une date différente à l'un et à l'autre, si l'on n'apprenait par le contexte que tous deux ont été écrits en Égypte à la même époque, mais par des personnes différentes. Il y a toutefois lieu de remarquer que la forme du *kaf* affecte dans les deux documents les mêmes particularités : tantôt cette lettre se rapproche du *kaf* syriaque, tantôt elle est plus voisine du *kaf* arabe ordinaire.

Ces considérations et d'autres encore, telles que l'absence presque

complète de points diacritiques, permettent de faire remonter ces documents aux premiers siècles de la domination arabe en Égypte.

Le texte n'est pas non plus dénué d'intérêt. Chaque papyrus renferme un rapport adressé à un propriétaire foncier par son intendant sur l'administration de ses terres. Dans le premier, l'intendant, chargé d'examiner les comptes du fermier Ibrahim ibn Humaïd, se plaint des entraves qu'apporte à sa mission un certain Bischr ibn Sa'id, sans doute un gérant local, qui s'oppose à la reddition des comptes du fermier Ibrahim. Dans le second papyrus, un intendant, différent de l'auteur du rapport précédent, met son maître au courant de différentes questions. Il est arrivé sur les lieux au moment du vannage des grains [1]. Avec l'aide de Bischr ibn Sa'id (le même personnage que dans le papyrus I), il a mesuré les grains qui ont fourni 36 *kafiz* de froment et 13 *kafiz* d'avoine. Il propose de vendre 10 dirhem le kafiz de froment et 5 dirhem le kafiz d'avoine. Cet intendant parle ensuite des cavaliers préposés à la garde des aires des grains et des champs de coton. Il ajoute qu'il ne voudrait pas demander des comptes au fermier Mohammad ibn Salih, sans que celui-ci ait reçu l'ordre de les lui rendre. Il prévoyait sans doute de sa part le même mauvais vouloir dont se plaint l'auteur du premier papyrus. Ce fermier ne paraissait pas, en effet, très bien disposé en sa faveur; il lui refusa un cheval en échange du mulet rétif qu'il montait et qui ne lui permit pas de faire sa tournée avec toute la diligence désirable. En dernier lieu, il prie son maître de lui fixer le prix de vente pour les grains; le prix courant pour le froment était de 600 dirhem par *korr*. Ces indications peuvent être de quelque utilité pour l'étude des mesures et des prix des grains en Égypte à l'époque des Arabes.

Le premier papyrus est complet au commencement, mais la fin manque. Dans le second, au contraire, c'est le commencement qui fait défaut.

M. M. a montré une grande habileté dans le déchiffrement et dans l'interprétation de ces textes dépourvus de points diacritiques, qui offraient de véritables difficultés de lecture, surtout dans le second papyrus, grossièrement écrit, comme nous l'avons déjà dit. En outre, plusieurs mots effacés en partie ou totalement ont dû être restitués. Les restitutions auraient dû être indiquées dans la transcription par des crochets. On s'accordera à reconnaître que la lecture et la traduction de M. Margoliouth sont exactes et le doute ne peut porter que sur quelques points secondaires [2]. La reproduction des papyrus est excellente. On

1. Voici comment je comprends le commencement : « Le grain étant nettoyé (*tt h r* sans point sur le *tt*), nous t'envoyâmes des échantillons pour que le grain fût mis en vente. Il avait été presque entièrement (*biyasir*) nettoyé sur une aire appelée... ».

2. Pap. II, l. 12, le dernier mot est plutôt *wa'ayyâmuna* « et nos jours (ici) » que *wa'innama maqâmuna*, mais le sens reste le même.

regrette que l'éditeur ait limité sa tâche à la transcription et à la traduction des textes. On aurait aimé à trouver un commentaire qui fît ressortir l'intérêt de cette publication et une préface donnant quelques renseignements sur la provenance des papyrus.

Rubens DUVAL.

---

308. — **Excavations at Megalopolis, 1890-1891,** by E. A. GARDNER, W. LORING, G. C. RICHARDS, W. J. WOODHOUSE, R. W. SCHULTZ (*Supplementary Papers*, n° 1, published by *The society for the Promotion of Hellenic studies*), London, Macmillan, 1892, 1 vol. in-folio, de 141 p., orné de 16 planches et de nombreuses gravures dans le texte.

309. — HEADLAM (A.-C.). **Ecclesiastical Sites in Isauria** (*Supplementary Papers*, n° 2), London, Macmillan, 1892, 1 vol. in-fol. de 31 p., orné de deux planches et de 10 figures dans le texte.

Il faut savoir gré aux membres de l'École anglaise d'Athènes de n'avoir pas attendu l'achèvement définitif des fouilles de Mégalopolis, pour nous donner un compte-rendu de leurs découvertes. Le volume que nous avons sous les yeux, et qui date déjà de l'année dernière, nous offre, avec un aperçu sommaire des travaux accomplis pendant les campagnes de 1890 et de 1891, un exposé méthodique des résultats obtenus pendant cette première période de fouilles. On ne pouvait souhaiter une publication à la fois plus rapide et plus consciencieuse. Ajoutons que le format nouveau, adopté pour cette publication par la *Society for the Promotion of hellenic Studies*, nous paraît heureusement choisi : grâce à cette innovation, de grandes et belles planches, au nombre de seize, nons montrent sous toutes leurs faces le théâtre, le *Thersilion*, le temple de Zeus Soter, et nous font, pour ainsi dire, toucher du doigt les moindres détails de ces édifices. Aux critiques sévères qui trouveraient excessif ce luxe de planches et d'illustrations, M. E. Gardner et ses collaborateurs répondraient sans doute qu'il s'agissait pour eux de fixer les éléments essentiels d'un problème qui, dès le premier jour, a préoccupé les savants : les ruines de Mégalopolis justifiaient-elles, ou contredisaient-elles au contraire, les vues fameuses de M. Dörpfeld sur la forme du théâtre grec à l'époque classique? En présence des affirmations contradictoires qui s'étaient déjà produites à ce sujet, on attendait avec impatience les explications de M. Gardner.

Voici, en résumé, comment se posait la question. Le théâtre de Mégalopolis a ceci de particulier, qu'il est contigu à un autre édifice, le *Thersilion* (ainsi appelé du nom de son fondateur Thersilos). Cet édifice, qui servait de salle de conseil aux députés de la confédération arcadienne, s'élevait au nord du théâtre, et présentait sur sa façade sud, tournée vers l'orchestre, un portique de quatorze colonnes, qui formait le fond de la scène. On ne peut douter que ces deux monuments n'aient été conçus

ensemble, suivant un même plan, pour que l'un complétât l'autre : le théâtre servait d'entrée au *Thersilion*, tandis que le portique du *Thersilion* était comme le mur de fond, devant lequel avaient lieu les représentations dramatiques. Cela posé, y avait-il place, dès le IV^e siècle, au temps de la fondation de Mégalopolis, pour une estrade, un λογεῖον, situé entre l'orchestre et le portique? ou bien les acteurs ne se tenaient-ils pas simplement dans l'orchestre, en avant du portique, sans *proscenium*?

M. Dörpfeld, qui visita les fouilles au printemps de 1891, se prononça pour la seconde de ces hypothèses : suivant lui, le portique du *Thersilion* existait avant le théâtre; lorsque, un peu plus tard, on construisit les gradins, les murs de soutènement et l'orchestre, on ajouta par en bas trois marches à l'escalier primitif du portique, de manière à ce que l'orchestre communiquât directement, sans aucune estrade, avec le *Thersilion*; plus tard encore, on baissa un peu le niveau de l'orchestre, pour établir en avant des gradins une nouvelle rangée de sièges d'honneur (θρόνοι). Or ces sièges d'honneur datent du IV^e siècle, comme le prouve une inscription gravée sur l'un d'eux. Il n'y a donc pas eu de *proscenium* au IV^e siècle, et, en fait, les fondations qui semblent appartenir à une construction de ce genre en avant du portique, datent d'une époque beaucoup plus récente que les autres parties du théâtre.

M. E. Gardner est d'accord avec M. Dörpfeld sur la date récente du *proscenium*, tel qu'il subsiste aujourd'hui, et sur l'addition des trois marches inférieures du portique. Mais il se sépare de lui sur un point essentiel : c'est que les marches ainsi ajoutées après coup ne peuvent en aucune façon appartenir à la même époque que les gradins du théâtre; tandis que ces gradins datent du IV^e siècle, voire même du milieu du IV^e siècle, les marches inférieures du *Thersilion* dénotent une construction beaucoup plus négligée, et tout à fait différente de celle qui se marque dans le reste de l'édifice; elles ne sont pas antérieures au II^e siècle. S'il en est ainsi, la différence de niveau entre les marches primitives du *Thersilion* et l'orchestre est telle, qu'on ne peut supposer un simple plan incliné, allant de l'un à l'autre; c'est en cet endroit qu'il faut nécessairement admettre l'existence d'une estrade, d'une scène, soit en terre, soit en bois, dominant l'orchestre, et servant de λογεῖον.

Cette solution du problème s'appuie, on le voit, sur des considérations techniques, que M. Gardner expose avec une clarté parfaite. Aussi n'aurions-nous pas mieux demandé que de partager tout à fait sa conviction, s'il avait pu jusqu'au bout la faire partager à son collaborateur principal, M. Loring. Malheureusement, avec une bonne foi qui n'est pas un des moindres mérites de cette publication, M. Loring avoue, dans une note additionnelle (p. 91), que lui-même, après un nouvel examen des matériaux, ne considère plus comme aussi rigoureux qu'il l'avait pensé d'abord l'argument tiré de la structure des marches. Un doute subsiste

donc, malgré tout le soin que les savants anglais ont apporté à l'étude de cette question difficile. Le théâtre de Mégalopolis ne permet pas encore de se prononcer avec certitude sur les théories de M. Dörpfeld.

En dehors du théâtre et du *Thersilion*, les fouilles ont porté principalement sur l'agora, où on a déblayé le portique de Philippe et le sanctuaire de Zeus Soter. En outre, un examen attentif des murs de la ville a fourni à M. Loring l'occasion d'une étude sur la topographie antique de Mégalopolis.

Les inscriptions découvertes au cours de ces fouilles ont été publiées et commentées par M. Richards. Les plus intéressantes sont celles du théâtre. Parmi les autres, il y en a une qui, gravée sur les deux faces d'un même marbre, se rapporte à une affaire que l'on connaissait déjà par deux autres documents : il s'agit d'une contestation de terrains entre des particuliers et la ville de Mégalopolis; la nouvelle inscription contient le rapport des commissaires spéciaux envoyés pour contrôler sur place les prétentions des deux partis. Citons aussi une dédicace bilingue, qui rappelle l'incendie d'un portique et la reconstruction de cet édifice aux frais de l'empereur Domitien.

Le fascicule II des *Supplementary Papers* est intitulé *Ecclesiastical sites in Isauria*. C'est en compagnie de MM. Ramsay et Hogarth que M. Headlam a visité, au mois de juillet 1890, l'ancienne province d'Isaurie. Les mêmes savants lui ont procuré la copie de la plupart des inscriptions contenues dans ce fascicule. Mais l'auteur lui-même a le mérite d'avoir consacré une excellente notice aux deux églises byzantines de *Koja-Kalessi* et de *Kestel*. Ces édifices, d'une rare élégance, avaient été déjà vus par M. de Laborde en 1826, et reproduits dans son *Voyage en Orient* (pl. 68 et 69). Tout en rendant hommage à la valeur artistique des dessins publiés par son prédécesseur, M. H. se flatte d'avoir fait un relevé plus exact et plus complet des ruines. Il considère l'église de *Koja-Kalessi* comme un curieux spécimen de l'art intermédiaire entre la basilique et l'église byzantine à coupole, et il croit pouvoir attribuer ce monument au v^e siècle.

Les inscriptions recueillies dans le même voyage, et publiées à la suite de ce mémoire archéologique, sont presque toutes funéraires et chrétiennes. La forme des noms propres y est particulièrement intéressante : nous y trouvons, par exemple, le masculin Τᾶς et le féminin Νᾶς, qui rappellent les formes Μᾶς, Νᾶς, Βᾶς, Ἐνᾶς, précédemment signalées dans les inscriptions de Cilicie et de Pisidie.

Am. Hauvette.

---

310. — **Hymni Homerici,** codicibus denuo collatis recensuit Alfredus Goodwin, cum quattuor tabulis photographicis. Oxford, Clarendon, 1893, XII-101 pp.

L'intérêt de cette édition est double : d'abord elle est un monument

élevé à la mémoire d'Alfred Goodwin, un des plus savants hellénistes de notre temps, dont la science déplore la mort prématurée ; en second lieu elle pose une question de la plus haute importance pour l'établissement du texte des hymnes homériques, à savoir celle-ci : Quelle valeur doit-on attribuer, définitivement, au manuscrit de Moscou (M), aujourd'hui à la bibliothèque de l'Université de Leyde, qui a été apprécié si diversement par les critiques et les éditeurs ? Goodwin, dit M. Th. W. Allen, son disciple et son ami, accordait une estime toute particulière à ce manuscrit, puisque d'après lui il s'était résolu à changer l'ordre traditionnel des hymnes : en tête le fragment de l'hymne à Dionysos, puis l'hymne à Déméter, et en suivant l'hymne à Apollon et les autres. Le manuscrit s'arrête brusquement, comme on sait, au vers 4 de l'hymne XVIII à Hermès. M. Allen, lui aussi, considère le manuscrit de Moscou comme supérieur à tous les autres. Il est regrettable qu'il ne nous donne pas les raisons de cette préférence, soit les siennes propres, soit celles de Goodwin ; car la discussion ne peut manquer d'être intéressante. Un point spécial est, en effet, à élucider, sans lequel la supériorité de M pourra toujours passer pour arbitraire ; c'est de savoir si l'intelligence dont fait preuve le scribe dans ses corrections et ses leçons de passages incertains doit être considérée comme une preuve d'excellence ou donner lieu à suspicion. Il y aurait encore à décider si le copiste de M est lui-même responsable de toutes ses leçons (car à côté du texte véritable, il donne parfois des leçons évidemment fautives) ou si ses fautes sont imputables à un manuscrit antérieur. Mais M. A. n'a pu retrouver tous les papiers de Goodwin ; et pressé sans doute de remplir son pieux devoir et de publier l'édition préparée par son ami, il attend, ainsi qu'il le dit p. x, une autre occasion pour traiter la question. La préface est d'ailleurs très sobre, et se borne à donner les renseignements strictement nécessaires sur les vingt-six manuscrits des hymnes, que Goodwin avait collationnés ou fait collationner par ses amis, à l'exception de trois seulement, ceux de Munich (cod. gr. 333), de Madrid (cod. XXIV) et du Mont-Athos (cod. gr. 587). Quatre tables photographiques reproduisent très exactement le fol. 35 recto et verso du ms. de Moscou (hymne à Déméter), ainsi que le papier collé sur la lacune, portant la tentative de restauration des passages mutilés. Il convient d'adresser des remerciements aux délégués de la presse clarendonienne, qui n'ont pas voulu laisser perdre les fruits du travail de Goodwin, et qui ont donné au public une si magnifique édition. C'est admirablement imprimé, comme tout ce qui sort de la célèbre typographie d'Oxford. Je regrette d'avoir à critiquer le correcteur des épreuves ; j'ai noté un certain nombre de fautes qu'il eût été facile de faire disparaître. Dans la préface, le ms. de Moscou, p. v, a 293—210^{mm}, et p. IX, 290—215 ; où sont les dimensions exactes ? P. IX, ce même manuscrit a été découvert par Christ.-Fred. *Matthiæ* ; lire *Matthæi* ; il ne faut pas confondre avec l'éditeur des hymnes Aug. Mat-

thiæ. Le texte renferme quelques mots mal accentués et plusieurs sans accents [1] ; je remarque seulement que les mots μητίετα, εὐρύοπα, κατασειμένον, Ὀγχηστός sont accentués tantôt bien, tantôt mal [2], et je note, sans en tirer de conclusion, que ces fautes, ainsi que plusieurs autres, reproduisent exactement les fautes de l'édition de Baumeister.

My.

---

311. — A. Waldeck. **Griechische Schulgrammatik,** entsprechend des Verfassers lateinischer Schulgrammatik und den Zielen der neuen Lehrplæne, fuer alle Klassen des Gymnasiums. Halle, Waisenhaus, 1893; VIII-115 p.

Gagner du temps, c'est-à-dire apprendre le plus possible dans le moins de temps possible, semble être le mot d'ordre dans les gymnases d'Allemagne. M. Waldeck a composé, d'après les nouveaux programmes, une grammaire latine dont la *Revue* a parlé, et une grammaire grecque dont elle parle aujourd'hui. Il faut que l'élève s'habitue à réfléchir et à comprendre les formes grecques de lui-même, sans avoir recours à une multitude de renseignements accompagnés d'exceptions de toute sorte, qui ne peuvent que le troubler et finir même par lui faire perdre le sens de ce qui est régulier ou non. Il ne doit pas savoir mécaniquement ni apprendre par cœur des paradigmes d'après lesquels il ne peut faire que des comparaisons tout extérieures ; car il n'a pas besoin de composer des formes d'après des types connus, mais il doit se mettre en état de reconnaître ces formes et de les ramener à leur origine, lorsqu'il les rencontre dans les textes. Il y a même des cas où l'élève ne doit pas, pour ainsi dire, savoir d'avance ; c'est ainsi, par exemple, qu'il comprendra de lui-même, à l'occasion, les formes du duel, qui sont relativement rares, et bonnes, tout au plus, dans les grammaires, à rendre difficile et lente la connaissance de ce qui est plus important. Ce sont là peut-être de bons principes, mais c'est une méthode qui ne saurait être recommandée pour nos lycées. D'abord, parce que nos élèves ne lisent pas assez ; ensuite parce qu'une bonne grammaire ne peut pas se borner à ne dire que l'indispensable, surtout si elle doit servir pour toutes les classes ; et il faut avoir confiance dans le professeur, qui saura toujours prendre dans une grammaire ce qu'il juge nécessaire à son enseignement.

---

1. Sans accents : III, 98 ἠστο ; V, 32 τέτυκται ; 288 κερχνηῷ ; XXVII, 1 Ἀρτεμιν ; XXXIII, 6 ἐπιχθονίων. L'hymne à Déméter est numéroté un vers trop haut à partir de 380.

2. Μητίετα III, 205 et ailleurs, notamment IV, 469, après corr. de μητιέτα M ; μητιέτα IV, 506 ; V, 202 où les *var. lect.* donnent μητίετα ed, pr. ; — εὐρύοπα, II, 334 et ailleurs ; -όπα II, 3 ; — κατασειμένον III, 225, V, 285 ; εἰμενον IV, 228 ; — Ὀγχηστόν (sic) IV, 88, 186, 190 ; Ὀγχηστον III, 230.

M. Waldeck pense d'ailleurs à peu près ainsi sur ce dernier point, et n'a pas voulu être trop radical dans ses éliminations (cf. p. v).

My.

---

312. — W. Schmid. **Der Atticismus** in seinen Hauptvertretern von Dionysius von Halikarnass bis auf den zweiten Philostratus, 3ter Band, 7ter Abschnitt : Elien. Stuttgart, Kohlhammer, 1893, 349 p.

Exposer le développement de l'atticisme dans ses principaux représentants, depuis Denys d'Halicarnasse jusqu'à Philostrate le Jeune, analyser la langue de chaque écrivain et en extraire les éléments empruntés à l'attique en ce qui concerne les formes, le vocabulaire et la syntaxe, tel a été le but de M. W. Schmid. Plutarque et Galien sont laissés à part. Le tome I (1887) va jusqu'à Lucien ; le tome II (1889) s'occupe d'Ælius Aristide ; le tome III, dont il s'agit, ici est consacré à Élien. Les premiers volumes ont été favorablement appréciés dans les revues d'Outre-Rhin, mais non sans quelques critiques ; je n'ai pas d'ailleurs à les juger ici. En ce qui concerne ce troisième tome, l'ensemble en est bien conçu et suffisamment bien exécuté ; mais mon impression générale, à étudier de près les détails, est qu'il est fait trop vite et qu'il y manque la dernière main. Beaucoup d'affirmations, dans le domaine grammatical, ont besoin d'être contrôlées ; et si l'on découvre, par hasard, qu'elles sont inexactes, quelle confiance pourra-t-on avoir dans les renseignements donnés ? Il est bien entendu que je n'ai ni pu ni voulu tout vérifier ; mais voici quelques exemples de ces inexactitudes. P. 31 « aucune forme (d'optatif) non éolienne ne se trouve dans Antiphon, Andocide, etc. » Or je lis, dans des éditions autorisées, σώσαιεν dans Andocide (1, 137 Blass), τολμήσαιεν dans Antiphon (6, 51). On me dira que les scribes ont souvent confondu αιεν et ειαν ; soit ; mais qui croire? M. Blass ou M. Schmid ? M. Sch. dit que 2e pers. αις n'est pas du tout employé chez les Attiques (p. 31, d'après Rœder) : les meilleurs et les plus savants éditeurs sont donc bien peu attentifs, puisqu'il s'en trouve des exemples dans les textes qu'ils publient ? P. 37 « les poètes scéniques n'ont aucun exemple de -νύω pour -νυμι » ; lire « les poètes *tragiques ;* » il y en a une quinzaine d'exemples dans les comiques. Il n'y a pas qu'une seule forme de ce genre dans Thucydide (IV, 25) ; il faut ajouter VII, 51. P. 27 « υἱός a en attique l'acc. υἱόν, aux autres cas il suit la déclinaison consonantique ». Il faut au moins remarquer que le gén. υἱοῦ n'est pas rare. Après avoir dit p. 22 « l'acc. pl. εῖς des thèmes en ευ, étranger à la prose attique », il ne fallait pas, avec ἁλιεῖς et ἱππεῖς, citer υἱεῖς ; l'attique ne disait pas, que je sache, υἱέας comme ἁλιέας, et d'ailleurs le thème de υἱεῖς n'est pas υἱευ-, mais υἱυ-. P. 91 ce n'est qu'une inadvertance de citer ἀφανίζομαι comme exemple de verbes composés avec une préposition ; mais elle n'est pas la seule, comme on

le voit, et tout cela prouve, sinon dans la composition, du moins dans la rédaction de l'ouvrage, une précipitation regrettable ou le manque d'une révision attentive. En ce qui concerne le lexique, les références au texte d'Elien sont données, cela va de soi ; mais la méthode me semble bien imparfaite pour les autres écrivains. On donne, par exemple, ἀδιάφθορος comme emprunté à Platon ; le mot est aussi dans Démosthène ; on ajoute Diodore ; pourquoi pas Plutarque, où il est également? Ἀνθρωπόνους est cité comme propre à Elien ; je le trouve dans Strabon avec le même sens. A certains mots, on semble vouloir citer tous les écrivains qui les ont employés ; par exemple, je lis (p. 185) ἄτρυτος Pindare, Eschyle, Hérodote, Théocrite, Plutarque ; pourquoi ne pas citer Théocrite à ῥαδινός (p. 218) ? Et Galien à ἀκεστική (p. 162) ? Si l'on cite Oppien au μοιχλεπρός (p. 208) avec Hippocrate et Lycophron, pourquoi l'omettre à ἀσπαλιεύς, dans la même liste (p. 184), accompagné du seul nom de Nicandre? Je ne vois pas du tout quelle méthode a présidé à toutes ces citations qui d'ailleurs, sans références précises, ne peuvent être d'un grand secours. Mais je ne veux pas rester sur ces critiques : l'atticisme d'Elien est bien apprécié, sa syntaxe, comparée à la syntaxe attique, est clairement exposée, et le vocabulaire même, à part la réserve que je viens de faire, pourra être consulté avec fruit. Les historiens de la langue grecque se serviront utilement de cet ouvrage.

My.

---

313. — **Philostrati maioris Imagines** O. Benndorfii et Schenkelii consilio et opera adiuti recensuerunt Seminariorum Vindobonensium sodales (Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana), Leipzig, Teubner, 1893, xxxi-267 p.

Les élèves des séminaires philologiques de Vienne ont publié cette nouvelle édition des *Tableaux* de Philostrate l'Ancien à l'occasion d'un congrès des philologues allemands tenu à Vienne au mois de mai 1893. Elle remplacera avantageusement, dans la collection Teubner, l'édition de Kayser (1871), et il y avait lieu, en effet, de donner un texte plus sûr et plus conforme à une bonne tradition. Les manuscrits des Εἰκόνες, fort nombreux, étant donnée la vogue dont jouit ce genre de littérature dans les derniers temps de l'hellénisme, se répartissent en trois familles : les uns divisent l'ouvrage en deux livres ; les autres en quatre ; mais ces derniers sont pleins de fautes, d'interpolations, de corrections interlinéaires et marginales. La troisième classe comprend les manuscrits, de valeur très inférieure, issus d'un mélange des deux premières. Le texte est établi principalement sur les codd. *Laurentianus* LXIX 30 (F xiiie siècle), et *Parisiensis* 1696 (P xive siècle), qui appartiennent à la première famille, et ont été collationnés à nouveau ; ils ne renferment ni interpolations ni fautes graves, et descendraient, comme les manuscrits de second ordre, d'un archétype contenant déjà certaines gloses (communes

à tous les manuscrits) et remontant à un texte de Philostrate lui-même, destiné à des récitations publiques. La dernière partie de cette conclusion, possible en elle-même, me paraît précipitée, ou tout au moins fondée sur un passage qui se prête à diverses explications. Les mots καὶ ὑπὲρ παιδὸς ἀποκρίνασθαι (p. 363, 29 Kayser) sont bien en effet l'indication d'un changement de personnage pour l'expression ξυγχωρῶ καὶ πλέωμεν. Les éditeurs les admettent dans le texte, les considérant comme une annotation marginale de Philostrate destinée à avertir les récitateurs. Or, un scribe trop intelligent peut fort bien avoir ajouté ces mots dans sa copie, et je crois cela plus vraisemblable que d'attribuer à l'auteur lui-même une indication dont les lecteurs de son temps n'avaient sans doute pas besoin, pas plus que nous n'en avons besoin nous-mêmes pour comprendre que c'est l'enfant qui répond à la question ξυγχωρεῖς γάρ που. Dans l'*Index verborum*, je n'approuve pas l'admission des mots de Philostrate le Jeune et de Callistrate. Ce sont des imitateurs de Philostrate l'Ancien, soit; mais s'il s'agit de faciliter l'étude du style de ce dernier, il n'y a aucune raison pour ne pas citer aussi les passages de ses autres œuvres; et alors où s'arrêterait-on? L'appareil critique, très clair et très utile, donne toutes les leçons de F et la première main de P; et ce qui n'est pas moins important, toutes les différences avec Kayser; la comparaison des deux textes ne peut manquer d'être instructive. Quelques variantes d'autres manuscrits et les conjectures modernes les plus importantes sont en outre signalées. En somme, nous avons là une édition publiée avec méthode et conscience, qui fait honneur aux philologues viennois, et qui sera dorénavant indispensable à tous ceux qui s'occuperont des Εἰκόνες [1].

My.

---

314. — A. Schiber. **Die fraenkischen und alemannischen Siedlungen in Gallien, besonders in Elsass-Lothringen.** 8° de ix-109 p. et 2 cartes Strasbourg, Truebner, 1894.

Nous allons suivre les différents chapitres du livre. Chapitre I : L'auteur relève tous les noms géographiques en *ingen* ou *ange* qu'il a trouvés dans l'Europe occidentale. Chapitre II : Il fait le même travail pour les noms en *heim*. Il observe que les premiers noms sont très fréquents en Lorraine, les second en Alsace. Chapitre III : Il réfute avec beaucoup de raison la théorie d'Arnold qui voit dans les *ingen* des noms allémaniques; mais il admet la contre-partie de cette théorie qui fait des noms en *heim* des noms francs, (il ne se montre pas ainsi très conséquent avec lui-même). Et là-dessus, dans le chapitre IV, il nous expose toutes sortes de considérations sur le mode de colonisation des Francs. Les *heim* indiquent, d'après lui, une conquête militaire, violente, tandis

1. P. 73 au titre courant, lire Ἀρριχίων; p. 78 lig. 17 Ωκεανῷ est sans esprit.

que les *ingen* font entrevoir une colonisation lente, une infiltration graduelle. Chapitre V : Énumération des noms germaniques dans la France ; il range parmi ces noms tous ceux qui se terminent en *ville* ou *court*. Ces noms se remarquent surtout dans la Normandie, où Aétius établit des Francs avant l'an 486! Chapitre VI : Origine des noms en *weiler*. Ces noms se trouvent surtout en Alsace et en Lorraine, entre les noms en *heim* et en *ingen*, cachés dans les montagnes ou dans les anfractuosités des collines. Les villages qui portent cette désinence sont d'origine gallo-romaine ; leurs habitants étaient des colons ; aux termes « *villare* » a été joint le nom du propriétaire germanique qui est devenu le maître de ces colons. La dissertation se termine par des réflexions générales sur la marche de la civilisation, sur l'origine de la féodalité, sur la propagation de la langue allemande, et sur l'annexion de l'Alsace-Lorraine à l'empire germanique.

On trouve, dans cette brochure ambitieuse, quelques statistiques utiles, encore qu'incomplètes, quelques observations justes sur l'étymologie de certains noms de lieux, mais aussi beaucoup de théories hasardées et de généralisations hâtives.

Ch. PFISTER.

---

315. — **Livre des privilèges de Manosque. Cartulaire municipal latin-provençal (1169-1315)**, par M. M.-Z. ISNARD, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, archiviste des Basses-Alpes, suivi de remarques philologiques sur le texte provençal par M. Camille CHABANEAU, correspondant de l'Institut. Digne, Chaspoul, Constant et Vᵉ Barbaroux, imprimeurs, Paris, Champion, 1894, in-4° de LXXXV-242 p.

Tout est excellent dans le volume que je viens examiner, ce qui n'étonnera aucun de ceux qui n'ignorent pas que M. Isnard est un de nos plus laborieux et de nos meilleurs archivistes, et que M. Chabaneau est un des plus savants de nos romanistes. Les deux grands travailleurs semblent avoir rivalisé de zèle pour nous donner, l'un comme paléographe et historien, l'autre comme philologue et critique, des pages irréprochables.

L'*introduction* est aussi substantielle qu'intéressante. On y trouve l'historique et la description du cartulaire, la disposition et la division de l'ouvrage, tout ce qui regarde les textes et les originaux [1], les dates

---

1. M. Isnard déclare (p. VIII) qu'il s'est efforcé de reproduire les textes « avec la plus scrupuleuse exactitude ». Cette déclaration était inutile, son passé jurant pour lui. Il ajoute : « Nous avons respecté religieusement, nous pourrions dire servilement, les diverses figurations orthographiques, malgré leur bizarrerie et leurs formes parfois contradictoires, car elles peuvent servir à marquer une prononciation particulière des mots ou à indiquer un trait de langue précieux pour l'étude du parler bas-alpin, de cette époque, au point de vue phonétique et philologique. »

des chartes, la langue et style des chartes et le lexique, l'état des personnes à Manosque au XIII[e] siècle [1], les impôts et corvées [2], les Juifs [3], les lois et l'administration de la justice [4], les officiers de justice, notaires, avocats, les privilèges et la constitution communale de Manosque, les officiers municipaux, les annales historiques de Manosque (étudiées déjà par le P. Columbi, au XVII[e] siècle, de nos jours par M. l'abbé Ferand, par M. Damase Arbaud. M. T. reproduit en ce chapitre les *fastes consulaires* inscrits sur les murs de la salle des délibérations de l'hôtel-de-ville de Manosque, qui peuvent être considérés à la fois comme un résumé et comme un appendice de son histoire, avec liste des consuls, syndics, maires et adjoints à partir de 1211); monnaies, mesures, poids; commanderie et bailliage de Manosque (ce chapitre sur les relations de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem avec Manosque se divise en quatre paragraphes: *domaine, droits* et *juridictions, liste des commandeurs et des baillis de Manosque; sceaux de la commanderie et de la communauté de Manosque*. Dans un *Appendice à l'introduction*, M. T. a donné une riche *bibliographie* où sont mentionnés non seulement les documents imprimés, mais aussi les documents manuscrits relatifs à Manosque conservés dans les dépôts publics de cette ville, d'Aix en Provence, de Digne, de Forcalquier, de Marseille, etc.

Les *Remarques philologiques* de M. Chabaneau sur le texte provençal du cartulaire sont dignes de celui que l'excellent éditeur appelle « un des maîtres de la philologie romane ». C'est à M. de Berluc-Parussis, ajoute-t-il, « que nous sommes redevables de cette précieuse collaboration; le public lui en sera reconnaissant avec nous. » J'ose m'engager pour les lecteurs philologues de la *Revue critique*, et je promets, de leur part, à MM. de Berluc et Chabaneau qu'on leur saura toujours gré du service rendu. Les remarques du très distingué correspondant de l'in-

1. Constatons avec le judicieux éditeur que les nobles et chevaliers, exempts de tout impôt communal antérieurement à la convention du 1er septembre 1293, furent tenus, à partir de cette époque, de contribuer, avec les autres habitants, aux tailles prélevées pour la construction des remparts de la ville, des routes, des fontaines, etc. Ils étaient, plus étroitement que les autres, astreints aux lois de la justice. Le chevalier qui ne se rendait pas à la citation du juge payait une amende deux fois plus élevée que les justiciables des autres classes.

2. A propos de l'*albergue* ou *bladage*, qui se perceyait sur les animaux servant à l'agriculture, M. Isnard note que le mot *albergum* ou *alberga* n'est pas employé dans ce sens par la plupart des auteurs, par Du Cange notamment.

3. Le *Livre des privilèges* renferme un statut pour réprimer les abus des créanciers israélites. Et pourtant un règlement du 14 février 1260 fixait le taux de l'intérêt à 6 deniers par livre et par mois, ce qui équivaut au 30 0/0.

4. On coupait la main droite à l'incendiaire, à celui qui donnait un coup de couteau, à celui qui commettait un viol; ou coupait la main ou le pied, au voleur nocturne; on bâtonnait le simple maraudeur; l'homme et la femme adultères étaient dépouillés de leurs vêtements, et devaient courir ainsi à travers la ville frappés du verget.

stitut sont suivies d'un vocabulaire où il a recueilli les mots du *Livre des privilèges* qui manquent dans le *Lexique roman* de Raynouard, les acceptions qui n'y sont pas relevées.

Le texte du cartulaire est précédé d'un *Index capitulorum ;* il est suivi d'un *Lexique provençal, latin, français,* d'un *Index nominum et rerum*, d'un *Index chronologicus cartarum*, le tout traité avec infiniment de soin. Je n'hésite pas à mettre la publication de MM. Isnard et Chabaneau au nombre des plus remarquables de toutes celles qui, de nos jours, ont été consacrées à l'histoire et à la langue de la Provence, et je serais bien étonné si d'illustres antorités ne venaient confirmer mon humble témoignage.

T. DE L.

---

316. — Dr E. Mayer. **Zoll, Kaufmannschaft und Markt zwischen Rhein und Loire bis in das 13. Jahrhundert.** (Sonderabzug aus der Festschrift für Konrad von Maurer, in Muenchen, p. 377-488.) Gœttingen, Dieterich, 1894.

M. Mayer fait d'abord une série de petites observations de détail à propos des redevances, qui pesaient sur le commerce, au moyen âge, entre le Rhin et la Loire : droits de circulation, droits de marché. Il définit avec précision les mots par lesquels ces redevances étaient exprimées : *rotaticum, portagium, tonnagium, teloneum*, *hasbannus, foragium*, etc. etc. Puis, tout à coup, il s'élève à un système sur l'origine des communes, qu'il nous est assez difficile de saisir et que nous ne sommes pas sûr d'avoir bien compris. Comme Schroeder, comme Sohm, il pense que le droit urbain dérive de la concession d'un marché. Les villes ont passé par trois phases : 1° Les droits levés sur les marchés ont entraîné défense de vendre ailleurs qu'au marché, à d'autres jours qu'aux jours de marchés. Cette défense ne put être maintenue. On fut obligé d'autoriser la vente sur tout le territoire de la ville et tous les jours de la semaine, quitte à changer la nature des redevances perçues. La ville devint ainsi un marché permanent (*ein ständiger Markt).* 2° Le marchand étranger qui fréquentait jadis le marché demandait à l'autorité publique, au roi, un sauf-conduit et, en l'obtenant, il entrait dans la *familia*, dans la *hansa* du souverain. Mais bientôt les habitants de la ville, même ceux qui relevaient d'un seigneur particulier, demandèrent eux aussi, cette protection et devinrent ainsi membres de la hanse royale. 3° Les habitants ont un marché perpétuel et font tous partie de la hanse du roi. La ville est ainsi, d'une façon constante, assimilée au *palatium*. Elle a donc les privilèges du *palatium* : elle est un asile, elle a un for particulier, une juridiction propre, un ban très fort. La croix du marché, le *Weichbild*, est le symbole de cette indépendance.

Ce système nous apparaît comme une construction *a priori*. Le système n'est point fondé sur les textes, disposés chronologiquement ; a u contraire, des textes d'époques assez différentes et allant du IXe au

XIII^e siècle, d'ailleurs très nombreux et choisis avec art, sont enchâssés dans le système. Le système est trop simpliste, les villes ont eu des origines diverses, des coutumes très variées : on ne peut les ramener à un type unique. Quelques communes ne sont-elles pas nées de la violence? Si le système est absolu et faux, en revanche on trouve dans la brochure de solides remarques de détail. La construction elle-même est intéressante. Richard Schroeder avait d'abord exposé sa théorie sur les communes en abrégé dans un article paru dans les Mémoires réunis en souvenir de Waitz; il l'a ensuite développée dans son *Lehrbuch*. M. Mayer en agira sans doute de même; il donnera à son travail, paru dans un livre de circonstance, plus d'étendue et à son système plus d'ampleur, et partant il rendra l'un et l'autre plus clairs à tous.

Ch. Pfister.

---

317. — Paul Sabatier. **Vie de saint François d'Assise.** 1 vol. in-8, de CXXVI-418 p. Paris, Fischbacher, 1894.

Ce nouveau livre sur saint François d'Assise a obtenu le plus éclatant et le plus légitime succès : une série d'éditions se sont enlevées avec une très grande rapidité, et cet ouvrage d'histoire a été lu avec autant de passion qu'un roman. Ce succès s'explique par ce retour au mysticisme, qui est l'un des traits caractéristiques de l'époque actuelle. En un temps où le culte de l'argent compte tant d'adeptes, où tant de fortunes se sont élevées non sur le travail personnel, mais sur l'exploitation du travail d'autrui, où des spéculations éhontées et véreuses ont causé la ruine de tant d'honneurs, l'on aime à relire la vie de ce saint qui a lancé contre la richesse de si violents anathèmes, qui n'a jamais rien voulu posséder en propre, qui a conclu avec Dame Pauvreté un mariage mystique, qui a appliqué à la lettre les mots de l'Évangile : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as et le donne aux misérables. » Mais ce n'est pas seulement la disposition actuelle des esprits qui a valu à l'auteur de ce livre la célébrité; il la doit à sa valeur propre, au charme pénétrant de son exposition, à la simplicité étudiée de ses récits, aux réflexions morales dont il les accompagne et qui nous forcent de nous replier sur nous-mêmes, à la grâce ornée, fleurie de son style où ont passé les parfums des *Fioretti*. Nous avons lu ce livre avec une vive émotion, et, depuis assez longtemps, aucune lecture n'a fait sur nous une impression aussi profonde.

M. Sabatier, avant d'écrire son livre, a voulu s'inspirer de la vue directe des lieux, où son héros avait passé la plus grande partie de son existence. Il a visité à maintes reprises l'Ombrie; il a gravi, en toutes saisons, le chemin qui monte à Assise et s'est efforcé de deviner quels sentiments a fait naître cette magnifique contrée en l'âme de saint François. Il s'est arrêté longuement à Saint-Damien, à Rivo-Torto, à la Por-

tioncule; par les sentiers escarpés et glissants, il a gagné, sur les flancs du mont Subasio, les *Carceri*, ces grottes très exigues où le saint aimait à se retirer, loin de toutes les agitations du monde, pour être seul en face de Dieu; il a franchi, dans la vallée supérieure de l'Arno, la cime isolée de l'Alverne, où François est venu prier à la fin de sa carrière et où apparurent sur son corps sanctifié les stigmates du Christ. Il a ainsi suivi le *Poverello* dans ses diverses étapes en Italie; il a revécu son existence; tous les paysages vus par lui ont été autant de documents qu'il a fait entrer dans son histoire.

M. S. a aussi visité les bibliothèques. Il connaît bien les textes qui nous ont conservé le souvenir de François d'Assise : les œuvres d'abord du saint, les biographies écrites par ses premiers disciples ou ses successeurs, Thomas de Celano, les Trois Compagnons, saint Bonaventure; puis les pièces diplomatiques, bulles pontificales, registres du cardinal Hugolin; et les chroniqueurs postérieurs de l'ordre des frères mineurs, Jourdain de Giano, Eccleston, les *Fioretti*, les Conformités de Barthélemy de Pise, etc. Quelques-uns des chroniqueurs qu'il cite sont encore inédits à l'heure actuelle; ainsi l'ouvrage de Bernard de Besse : *De laudibus*, ainsi, en partie du moins, la chronique de fra Salimbene, la chronique des Tribulations par Angelo Clareno. M. S. a lu et copié les manuscrits de ces auteurs, dont, bientôt, nous l'espérons, les Franciscains de Quaracchi nous donneront dans leurs *Analecta* une édition critique. De tous ces documents, M. P. S. a tiré une biographie de saint François, très vivante, fort bien composée et écrite avec amour. Elle ne laisse rien ou elle laisse peu à désirer, au point de vue littéraire; mais il nous faut lui adresser, au point de vue historique, une très grosse objection. Nous la faisons presque malgré nous; tant le livre nous a touché et ému! Mais la critique ne doit jamais perdre ses droits; elle doit résister même au plaisir qu'elle a éprouvé.

M. P. S. n'est pas d'accord avec ses devanciers sur la valeur respective des sources où il a puisé, et là-même est l'originalité scientifique de son œuvre. Les anciens biographes, ceux qui ont voulu faire œuvre de science et qui n'ont pas seulement recherché l'édification du lecteur, ont classé ces documents dans l'ordre chronologique; ils se sont appuyés sur les plus anciens, notamment sur la première Vie par Thomas de Celano, ont jugé d'après eux les plus récents, et leur ont reconnu ou contesté de la valeur historique, selon qu'ils se rapprochaient ou s'écartaient des premiers. Seuls les récits les plus rapprochés du saint doivent compter. Tel est surtout le raisonnement du P. Suysken, dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes. Mais, répond M. Sabatier, qui nous dit que, dans les écrits récents, ne se cachent pas des documents plus anciens, d'une incontestable valeur? Pourquoi nous serait-il interdit de nous en servir? Voici un écrit imprimé à Venise, le 30 janvier 1504. Il a pour titre : *Speculum Vitae S. Francisci et sociorum ejus*. Nous trouvons, dans ce recueil, trace d'une très ancienne légende qui est citée aussi dans

la chronique des Tribulations par Angelo Clareno. Pourquoi ne reconstituerions-nous pas, d'après ces auteurs, cette vieille légende, qui a sans aucun doute pour auteur frère Léon, l'un des compagnons de François à la première heure, et qui dès lors doit être mise sur la même ligne que la Vie par Thomas de Celano? Le raisonnement nous paraît irréprochable. Mais il faut avoir soin avant tout de dégager le bon grain de l'ivraie; il faut rétablir cet ancien document, lui donner sa place dans la suite chronologique des œuvres qui nous ont conservé le souvenir de saint François .. Nous sommes bien obligé de remarquer que, sous le bénéfice de son observation, M. P. S. s'appuie sur le *Speculum beati Francisci* tout entier, sans toujours s'être assuré si la phrase citée appartient à l'ancien écrit. Il se fie à son sens critique, à son flair, sans toujours faire cette étude minutieuse des sources, telle qu'elle est en honneur en Allemagne et qui est la seule voie menant à la certitude. Nous devons insister pour bien faire comprendre notre critique.

L'un des ouvrages sur saint François qui ont excité à un très haut degré les colères des protestants est le livre des *Conformités* de Barthélemy de Pise. L'auteur part de cette idée que la vie de François avait été une imitation parfaite de celle du Christ. Cette idée semble aussi hanter M. P. S. au cours de son ouvrage. Les comparaisons entre Jésus et le frère mineur abondent chez lui. Ici, il nous dit : « Souvent François se dirigeait vers une grotte de la campagne, où il pénétrait seul. Cet antre de rocher, qui se dérobe au milieu des oliviers, devrait être pour les fidèles franciscains ce qu'est Gethsémané pour les chrétiens. » (p. 23). — Ailleurs, p. 147 : « La distance entre saint François et saint Antoine de Padoue est immense; elle est aussi grande que celle qui sépare Jésus de saint Paul. » — Plus loin, p. 166 « François est de la race des mystiques, car entre Dieu et lui ne se vient placer aucun intermédiaire,... son mysticisme est celui de Jésus entraînant ses disciples avec lui sur le Thabor de la contemplation. » Et p. 319. « Par un ineffable mystère, il se sentait l'Homme de son siècle, celui dans le sein duquel se résumaient les efforts, les désirs, les aspirations des peuples; avec lui, en lui, par lui l'humanité voulait se renouveler et, pour parler avec l'Évangile, naître de nouveau. C'est là que git sa véritable beauté : Par là,... il est un Christ? » — Et encore, p. 334 : « L'Alverne a été tout à la fois son Thabor et son Calvaire. Si la vie du fondateur du christianisme et celle du fondateur des frères mineurs ont tant de ressemblance, il est bien naturel que M. S. se soit inspiré de M. Renan comme d'un modèle; et qu'à son tour, il ait voulu imiter la *Vie de Jésus*. Comme Renan, il nous décrit les paysages où son héros a vécu, et s'efforce de le faire revivre, en le replaçant dans son cadre; comme lui, il fait la psychologie du personnage plutôt qu'il ne s'attache à ses actions; il le reconstruit pour ainsi dire de toutes pièces, selon l'idéal qu'il s'est formé dans son cerveau. En un mot, malgré cette longue et intéressante

critique des sources qui précède le livre, son exposition est plutôt subjective qu'objective. Du moins Renan n'avait à sa disposition que des sources remontant à peu près à la même époque; pour saint François, les documents vont du XIII^e au XVI^e siècle. Vous nous dites que vous avez le droit de vous servir de ces documents postérieurs, parce qu'ils reproduisent un écrit ancien. Mais non, vous ne distinguez pas, malgré ce que vous avez dit dans l'introduction, ce qui est ancien dans l'écrit de ce qui est moderne; vous distinguez ce qui est franciscain, selon l'idéal que vous vous êtes formé, de ce qui ne l'est pas. Vous citez les premiers passages, et vous laissez de côté les seconds. Dans la distinction que vous établissez, vous vous fondez non pas sur une critique minutieuse des sources, — ce travail reste encore à faire, — mais sur des préférences personnelles. Vous dites : « Le trait est d'un tour bien franciscain et doit avoir quelque base historique. » (p. 110, note). — Un document postérieur raconte que Jacqueline de Settesoli, dont François avait fait connaissance à Rome, vint d'elle-même à la Portioncule, devançant le désir du saint que voulait la revoir avant de mourir, et qu'ensuite elle passa le reste de ses jours à Assise, pour s'édifier auprès des premiers compagnons de François. Vous admettez ce trait, non parce qu'ici le *Speculum* reproduit l'ancien récit de fra Léon, mais parce que la scène est « d'une saveur si franciscaine! » (p. 394, note.) — Vous avouez que les *Fioretti* n'ont pas grande valeur historique, car il est impossible de démontrer que l'auteur du XV^e siècle ait copié quelque écrivain contemporain de François; mais vous ajoutez : « Ce qui donne cependant à ces récits un prix inestimable, c'est ce qu'on pourrait appeler, faute de mieux, leur atmosphère. Ils sont légendaires, transformés, exagérés, faux même si l'on veut; mais il y a quelque chose qu'ils nous rendent avec un coloris d'une vivacité et d'une intensité qu'on chercherait vainement ailleurs : le milieu dans lequel vécut saint François. Mieux qu'aucune autre biographie, les Fioretti nous transportent là-bas en Ombrie, et au milieu de la montagne de la Marche d'Ancône, pour nous faire voir les ermitages, et nous mêler à la vie moitié puérile et moitié angélique qui était celle de leurs habitants (page. CVIII). » Les *Fioretti* sont faux, et pourtant ils passent presque tous entiers dans votre récit. Votre saint François est très vivant, très curieux; mais je ne sais si c'est bien le saint François tel qu'il a vécu, et je me demande si, en analyse dernière, en laissant de côté les miracles, en expliquant par les dernières découvertes de la physiologie les stigmates, le saint François des Bollandistes n'est pas plus vrai que celui que vous nous avez représenté.

Telle est l'objection fondamentale que nous devons adresser à ce beau livre. Et maintenant que l'écrivain ait grandi démesurément son héros, qu'il affirme que le *Poverello* a sauvé la chrétienté menée à l'abîme par le pape Innocent III, qu'il prenne parti pour François dans sa lutte contre le Saint-Siège, qu'il soit trop dur pour le père du saint, Pierre Ber-

nadone, et qu'il accable de son mépris Favorino, père de sainte Claire et d'Agnès, furieux de se voir enlever ses deux filles chéries, ce sont là des exagérations ordinaires aux biographes. Ajouterons-nous quelques menues critiques? Le tableau qu'a dressé l'auteur de l'Église au XIIIe siècle est bien noir ; il accumule les ténèbres pour rendre plus resplendissante l'œuvre de François. *Fiat lux* ! Est-il bien exact de dire que la lettre du dogme n'était pas arrêtée au XIIIe siècle comme aujourd'hui (p. 224); qu'Innocent III ait été un partisan de l'unité italienne au sens moderne du mot, « faisant éclater le cri *Italia! Italia!* comme un coup de clairon ». En admirateur exclusif de saint François, M. S. nous semble injuste pour saint Dominique, dans lequel il ne voit qu'un homme sans grande envolée et sans initiative. L'auteur ne cite pas toujours les vieux chroniqueurs d'après les meilleures éditions ; pour Mathieu de Paris, il renvoie à l'édition Wats, pour Rigord à Duchesne, pour Alberic de Trois-Fontaines aux *Accessiones historicae* de Leibnitz, pour les *Gesta Innocentii III* à Baluze, etc. etc. — Quelques erreurs d'imprimerie ont été sans doute corrigées dans les éditions suivantes comme les dates du 8 janvier 1189 pour l'avènement d'Innocent III, de 1183-1196 pour le règne de Henri VI. (p. 12 et 13). Ces réserves devaient être faites, à cause même de la valeur du livre, qui reste une œuvre très remarquable, très personnelle, l'une des plus belles qui aient paru en ces derniers temps.

Ch. PFISTER.

---

318. — **Il paradiso dantesco nei quadri miniati e nei bozzetti di Giulio Clovio** pubblicati sugli originali della Bibliotheca Vaticana da G. COZZA-LUZI, vice bibliotecario di S. R. C. (Avec traduction française.) Rome, Phototypie Danesi, 1893, in-fol. Cent exemplaires : 200 fr. — Le texte seul, avec 4 planches. Rome, typogr. sociale, 1893, in-8, 4 fr.

La publication vaticane annoncée ici est la troisième de celles que poursuit la maison Danesi de Rome, sous la savante direction de M. l'abbé Cozza-Luzi. Après la grande Bible grecque et un important texte des Prophètes, voici un des manuscrits d'art les plus précieux de la Renaissance donné aux artistes et aux amateurs dans une reproduction fort belle. C'est l'illustration du *Paradiso* exécutée par le plus célèbre des miniaturistes du XVIe siècle, Giulio Clovio, sur le grand Dante écrit au XVe siècle pour le duc Fréderic d'Urbin et dont la décoration demeurée inachevée fut reprise par un de ses successeurs. Les trente compositions de Clovio sont chacune l'objet d'un commentaire, où l'auteur a tiré un utile parti des dessins originaux du peintre qu'il a découverts à la Vaticane. Ces dessins sont ceux qui ont été présentés au jugement du duc Guidubaldo II et des lettrés de son entourage, et ils offrent d'intéressantes variantes, ainsi que des indications manuscrites de divers genre, relatives aux intentions de l'interprétation dantesque et aux observa-

tions reçues par l'artiste. Cette découverte, qui lève les derniers doutes sur l'origine des miniatures du *Paradiso*, a de plus l'intérêt de nous faire connaître de quelle façon les maîtres de la Renaissance préparaient leurs compositions et les soumettaient à la discussion privée avant de les mettre sous les yeux du public.

Quelques miniatures de la fin du *Purgatorio* sont également de la main de Clovio et M. Cozza-Luzi, qui publie en appendice un des dessins de ces compositions, en fait espérer la publication prochaine. On souhaiterait les voir figurer dans cette sorte de *Corpus* des illustrations anciennes de la *Commedia*, qu'il faudra bien réaliser un jour et qui fournirait un commentaire si neuf et si éloquent du livre divin. Voilà une œuvre qui devrait tenter l'éminent paléographe de la Vaticane; elle reviendrait de droit aux habiles collaborateurs qu'il a trouvés en MM. Danesi, dont le présent travail fait à l'industrie italienne le plus grand honneur.

P. N.

---

319. — P. Ant. Brun. **Savinien de Cyrano Bergerac, sa vie et ses œuvres,** d'après des documents inédits. Colin, in-8, 1893. 382 p.

320. — G. Lanson. **Bossuet** Lecène, in-8, 1894, 233 p.

Le hasard met entre mes mains en même temps deux livres bien différents, qui traitent d'écrivains plus différents encore. Je ne cherche pas l'antithèse entre un Cyrano et un Bossuet, et n'ai, qu'on veuille bien le croire, nul dessein d'y insister; mais il est surprenant de voir combien, sans parler des talents, l'esprit des hommes et des œuvres d'un même siècle est dissemblable selon les moments de ce siècle où ils sont nés et les milieux où ils ont vécu.

Savinien de Cyrano Bergerac (qui n'est pas de Bergerac; mais pourquoi est-il Bergerac ?) a jeté à tous les vents les promesses d'un talent facile. M. Brun l'étudie « d'après des documents inédits ». Par malheur, on ne fait pas assez nettement, en parcourant son livre, le départ entre l'inédit et le reste. A défaut d'une Introduction, qui eût été bien utile, sinon nécessaire, nous avons, au début, une courte Bibliographie intitulée *Sources*, et nous voyons figurer, dans la catégorie des sources manuscrites, deux documents de la Bibliothèque Nationale (n^os 4557 et 4558, fonds français, nouvelles acquisitions) : 1° le *Pédant joué* et les Lettres; 2° L'autre monde ou les États et Empires de la Lune. Sont-ce là les documents inédits? Mais ne fallait-il pas, alors, plus fortement marquer, dans le cours de l'étude, où commence et où finit l'inédit ?

Il m'a semblé que la partie biographique contenait peu de détails nouveaux, si l'on met à part les conjectures. L'auteur ne le cache pas (p. 36) : « La partie positive de la biographie se compose assurément de trop peu de dates et de faits précis et j'ai trop fréquemment dû me bor-

ner à des hypothèses, en en développant la partie critique (?); mais l'étude de son Groupe et de ses Œuvres va fixer plus nettement, je l'espère, la figure de notre auteur. » Je n'oserai affirmer que les espérances de M. B. se soient pleinement réalisées; nous voyons bien qu'il met Cyrano dans le groupe des libertins; mais il était connu déjà sous cet aspect; et, d'autre part, que signifie au juste une phrase comme celle-ci (p. 71) : « Lorsque les libertins eurent disparu avec Tristan et Cyrano, ils entrèrent dans cette petite société dont Nisard a vu « la « déclaration de foi littéraire dans l'*Art poétique,* » celle de Molière, de Racine, de la Fontaine et de Boileau? » Il y a là un pêle-mêle de noms, un mélange des choses morales et des choses littéraires qui est fait pour étonner.

Dans la partie littéraire, je noterai des jugements singuliers ou contestables : p. 83, sur Balzac et Voiture, qu'évidemment l'auteur connaît mal; p. 84, sur l'Ode à la solitude, de Saint-Amant, « à laquelle rien ne manquait.... que la forme »; p. 236 et 237, sur les traits épars que *peut-être* l'auteur de la *Mort d'Agrippine* a fournis à l'auteur de *Britannicus.* D'autres fois, on enfonce des portes ouvertes : il semble superflu d'affirmer qu'il n'y a rien de commun entre le grotesque Corbinelli du *Pédant joué* et le Corbinelli que Mme de Sévigné tint en si haute estime. Beaucoup trop de citations, et d'auteurs de mérite très inégal; d'affirmations insuffisamment prouvées, surtout d'analyses longues et traînantes, qui découragent le lecteur. « Un Cyrano *vrai* remplacera-t-il le Cyrano légendaire » ? tel est le titre de la « Conclusion ». Ce qui nous empêche et empêche l'auteur lui-même de faire à cette question une réponse précise, c'est qu'en somme il n'a pu substituer à la légende une histoire bien définitive. Je ne méconnais pas le mérite de certaines rectifications de détail; mais enfin ce nouveau Cyrano ne me paraît pas fort nouveau. Par exemple, on me prouve qu'il n'est pas *si* matamore qu'on l'a dit, mais ce n'est qu'une question de degré. Mais l'auteur a bien fait ressortir l'originalité, parfois la liberté singulièrement hardie des idées de Cyrano, et sur cet extraordinaire personnage, qu'il a longtemps fréquenté, il dit tout ce qui peut être dit. Après tout, Cyrano ne sera jamais qu'un brillant aventurier de plume; j'imagine qu'on l'eût fort étonné en lui prédisant qu'il deviendrait sujet de thèse.

Toutes les promesses de sa jeunesse, Bossuet les a tenues dans son âge mûr. L'admirable unité d'ensemble et l'élargissement progressif de ce génie toujours maître de lui-même, avaient déjà tenté M. Lanson, dont on connaît le *Bossuet* (Lecène, in-12, 1891), très intéressant, bien que ou parce que très systématique. Ce nouveau *Bossuet* est le premier, réduit et transposé à l'usage d'un public plus jeune : moins de jugements de fond, et plus de citations; mais le point de départ, l'idée maîtresse, la conclusion sont les mêmes. C'est une apologie émue et sincère, que M. Brunetière ne désavouerait pas. Sur bien des points de détail, sur le fond même peut-être, j'aurais beaucoup à dire : ce n'en est pas le lieu.

Me plaçant au seul point de vue critique, je dirai pourtant quels doutes laissent après elles ces éloquentes apologies. M. L. écrit (p. 20) : « Le discernement de la vérité en suppose l'amour : Bossuet aima passionnément la vérité. » A la page suivante, cet amour passionné de la vérité est ramené à sa véritable mesure : « Il ne se défiait pas de la science : il la subordonnait. » J'avoue que, pour ma part, j'ignore ce que peut être cette science tenue en laisse et cette vérité domestiquée. Vous me dites, d'une part, que Bossuet aimait, recherchait la vérité; mais de l'autre, vous m'apprenez qu'il défendait le dogme « contre la dangereuse indépendance de la critique individuelle », et je me demande si c'est une bonne manière d'aimer la vérité que d'interdire aux autres de la poursuivre. Je suis de l'avis de M. Lanson, « aucune étude ne donnerait plus à réfléchir que la lutte de Bossuet contre Richard Simon, où l'on verrait éclater l'opposition essentielle de la foi et de la science, et l'impuissance de la théologie traditionnelle à ruiner l'œuvre de la critique rationaliste, faute d'un principe commun où elles peuvent se rencontrer » (p. 188). Admirons donc le Père de l'Église, mais ne disons pas qu'il « pense en philosophe », car le philosophe aime *la* vérité, et Bossuet n'aime qu'une vérité particulière, celle qu'on lui a enseignée et qu'il enseigne. L'esprit dogmatique semble opposé par essence à l'esprit critique.

Tout le livre a un air de thèse qui met un peu en défiance les lecteurs indépendants. De nombreuses et longues citations, bien choisies et bien groupées, ne les laissent pas indifférents; mais on voudrait moins de formules admiratives et plus de jugements raisonnés. On veut prouver, mais, à mon sens, on ne prouve pas que les critiques dirigées contre la pédagogie et la politique de Bossuet sont mal fondées. Autant il est puéril de reprocher à Bossuet d'avoir ignoré les bienfaits, plus ou moins bien établis, des méthodes pédagogiques modernes et de la souveraineté nationale, autant il serait excessif de soutenir que la première partie du *Discours sur l'histoire universelle* est la lecture la mieux accommodée à l'intelligence d'un enfant, ou que la *Politique tirée de l'Écriture sainte* peut rester l'Évangile de la démocratie. Sans aller jusque là, M. L. incline partout à *moderniser* Bossuet. Il écrira, par exemple, p. 136 : « Si Bossuet tire tout de l'Écriture sainte, *c'est qu'il y met tout* »; et ailleurs, p. 138 : « Cette politique tirée de l'Écriture *n'est pas cléricale.* » Sans doute il ne pense pas plus que nous que « le jugement de Dieu sur les rois » soit un correctif suffisant à la toute puissance royale; mais, à le lire, on n'est pas loin de voir un régime désirable de liberté réglée dans « ce concert des volontés, cette intime collaboration du magistrat et des sujets, tous dévoués au bien public » (p. 144). Le moindre regard jeté sur la réalité dissipe ce mirage.

Entendons-nous bien : je voudrais un livre *sur* Bossuet, non pas *contre*, ni *pour*; un livre d'où toutes les citations gênantes ne fussent pas éliminées; un livre critique, où le plaisir de critiquer ne nous pri-

vât pas du plaisir d'admirer, mais où le plaisir d'admirer n'annihilât pas non plus le droit — et le devoir — de juger. M. Lanson n'est pas aveugle : il sent et dit que Bossuet est un théologien dans l'histoire, qu'il a « ses préventions, ses principes arrêtés, qui lui font aimer ou redouter, louer ou blâmer les hommes », mais il se hâte d'ajouter que toujours « il les voit bien ». Il sait que « la théologie dictait à l'écrivain les conclusions de son ouvrage » ; mais il veut que Bossuit soit historien jusque dans ses écrits de polémique, et je le veux bien, moi aussi, pourvu qu'on me définisse plus nettement, avec un optimisme moins résolument complaisant, ce qu'est cette espèce toute particulière d'histoire — théologie — controverse. En un mot, là où l'on me présente un « éloge » très distingué, je voudrais rencontrer une étude respectueuse, qui me fît comprendre par où un homme, un prêtre du XVIIe siècle diffère d'un homme, d'un penseur libre, d'un pédagogue, d'un politique, d'un historien d'aujourd'hui. On découvrirait alors quelques faiblesses et quelques lacunes dans cette haute intelligence, et, comme elles sont inévitables, on ne se donnerait pas le ridicule de les condamner ; mais le Bossuet *vrai* apparaîtrait sous des traits plus précis, plus humains, après le travail d'ensemble historique et critique qui nous manque encore.

Félix Hémon.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Étienne Charavay a publié une nouvelle édition de son *Héroïsme militaire* (Charavay, Mantoux et Martin, 1894. In-8°, 160 p.). L'auteur n'a rien changé au plan et aux exemples choisis dans la première édition qui date de 1882. Mais il a profité de sources précieuses et nouvelles pour rectifier sur plusieurs points des récits rédigés autrefois sur des documents de seconde main. Il a ajouté quelques traits. Ce volume, bien que destiné surtout aux écoles, a donc une très grande valeur : il est absolument au courant de la science actuelle et l'édition mérite à tous égards l'épithète de *nouvelle* qui figure sur le titre. Nous ne citons que les premières pages : Kellermann à Valmy, Ferrand et Dampierre à Jemappes, le vétéran Jolibois, le général Le Veneur à Namur, Meynier à Kœnigstein, Meusnier, Marigny, Kléber au siège de Mayence, Carnot organisateur de la victoire, Hoche à Wissembourg, Jourdan à Fleurus. Tout cela est exact, excellent de tous points, et dit d'une façon simple et forte. Nos professeurs trouveront à apprendre dans ces pages d'histoire militaire qui comprennent les vingt-trois années épiques de 1792 à 1815.

— Il s'est fondé récemment à Paris une « Société des humanistes français » qui a pour but l'étude des auteurs classiques français, latins et grecs. Elle publie un *Bulletin* (par an, quatre numéros de 16 pages ; prix : 10 francs) dont le premier numéro vient de paraître (bon à tirer du 12 mai). L'avenir de la Société semble désormais assuré ; le bulletin nous apprend qu'elle « compte aujourd'hui quatre-vingt-dix membres, dont la plupart ont acquitté leur cotisation ».

ALLEMAGNE. — Sous le titre d'*Analecta* (*Hist. Jahrbuch*, 1894, 370), M. C. Weyman met hors de doute l'influence de Prudence sur la Chronique de Sulpice Sévère ; le

Cathemerinon était publié isolément avant que parût la Chronique. D'autre part, le fragment métrique rapporté par Salvien, VII, 3, 14, p. 159, 14, que Pauly n'a pu identifier, est l'avant-dernier vers légèrement modifié de Paulin de Nole, ep. XXXII, 3 (61, 332 a Migne).

— M. Karl BRANDI a été chargé de poursuivre la publication des *Monumenta Tridentina*, interrompue par la mort de Druffel.

— La commission historique du Wurtemberg a chargé M. Dietrich SCHÆFER d'entreprendre une collection de *Württembergische Geschichtsquellen*.

— MM. DE LÜTZOW (Vienne), SCHMARSOW (Leipzig), BAYERSDORFER (Munich), ont fondé une « Société d'histoire de l'art pour publications photographiques » (Leipzig, Twietmeyer).

ANGLETERRE. — M. A. Wilson VERITY, qui publie à l'University Press de Cambridge un Milton pour les classes, a fait paraître une édition très soignée des livres III et IV du *Paradise lost* avec introduction, notes, glossaire et index.

ITALIE. — M. F. SCERBO, sanscritiste et linguiste, publie une *Grammatica della Lingua Latina per uso delle scuole* (morphologie, chrestomathie, lexique, — Florence, 1894), dont le caractère élémentaire et pratique exclut la possibilité d'un compte rendu détaillé, mais qui mérite au moins une brève mention, par l'esprit, la méthode et les tendances scientifiques qui l'animent. L'auteur est sincèrement convaincu qu'il y a une voie à trouver, entre la routine empirique qui ne demande rien à l'intelligence, et les spéculations arides qui l'étonnent et la lassent : il cherche cette voie avec une patience méritoire et surtout heureuse. La quantité des voyelles est partout rigoureusement marquée, — *dare* avec un *a* long (p. 11) est un fâcheux lapsus du correcteur, — et quelques sobres et simples constatations historiques interviennent çà et là pour aplanir les anomalies les plus choquantes, qui ne sont pas toujours les plus malaisées. N'est-ce pas témoigner à l'enfant le respect qu'on lui doit, que de le récompenser, lorsqu'on le peut, de la fatigue d'apprendre par le plaisir de comprendre ?

— La librairie Loescher de Turin met en vente le premier numéro du *Bulletino di Filologia classica*, rédigé par MM. G. CORTESE et L. VALMAGGI, avec la collaboration de MM. G. Beloch, R. Bonghi, L. Cantarelli, P. Cavazza, L. Cerrato, A. Cima, F. Eusebio, E. Ferrai, E. Ferrero, G. Fraccaroli, G. Giussani, V. Inama, G. Müller, C. Pascal, G. Pennesi, V. Puntoni, P. Rasi, R. Sabbadini, G. Setti, E. Stampini, Fr. Zambaldi. Il est destiné à informer rapidement les intéressés du mouvement de la philologie classique et comprendra dans chaque numéro : des comptes rendus, une revue des revues (sommaires), des notes et communications. Le numéro d'essai comprend ainsi dix comptes rendus ; des sommaires de six revues italiennes, de la *Mnemosyne*, des *Neue Jahrbücher* ; des notes de P. Cavazza sur Hor., *Carm.*, I, 7, 17. 19, de G. Cortese sur l'étymologie de *Atellana* ; et des renseignements analogues à ceux de nos chroniques (mensuel : 24 pp. par numéro environ ; prix annuel : 6 fr.).

RUSSIE. — On annonce la mort à Saint-Pétersbourg de M. V. MEJOV, le célèbre bibliographe russe. Il avait publié la bibliographie complète de la littérature russe de 1825 à 1887 et un certain nombre d'autres publications que la *Revue* a autrefois signalées.

— Le gouvernement russe a ordonné à tous les couvents du Caucase d'envoyer leurs antiquités au musée de Tiflis.

— SUISSE. — Le XXVI[e] fascicule (feuilles 49-58, vol. III) du *Schweizerisches Idiotikon* ou *Wœrterbuch der schweizerischen Sprache* (Frauenfeld, Huber) vient de paraître. Il va de *Knatsch* à *Kratz*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 juin 1894.

M. Geffroy, directeur de l'École française de Rome, écrit qu'un nouveau musée vient de s'ouvrir à Rome : c'est une galerie de moulages formée, avec l'aide du ministère de l'Instruction publique, par M. le professeur Lœwy, comme annexe à la chaire d'archéologie de l'Université. — A la dernière séance de l'Académie des Lincei, on a présenté les ex-voto en plomb trouvés dans les ruines du temple d'Anxur. Ce sont de petits jouets d'enfant : une petite table, une petite chaise, un petit candélabre ; Servius dit d'ailleurs que le Jupiter d'Anxur était Jupiter enfant. Au cours des fouilles du temple, on a découvert l'orifice d'un conduit naturel qui se continue assez loin dans le rocher et où se produit un courant d'air d'une certaine force : on a conjecturé que c'était un de ces lieux où les feuilles de la Sibylle, agitées par le vent, annonçaient les oracles. — Le professeur Salinas commence à relever, à Sélinunte, un nouveau temple, dans les ruines duquel on a trouvé une quantité considérable de vases, figurines de terre cuite, lampes, fragments de verre et de bronze.

M. le Ministre de l'Instruction publique autorise l'Académie à accepter le legs que lui a fait M. le baron de Courcel conjointement et indivisement avec l'Académie française et l'Académie des sciences morales et politiques. Le legs est accepté.

La commission de la fondation Piot, sur la proposition de M. Homolle, accorde 3,000 francs à M. Couve, membre de l'École française d'Athènes, pour entreprendre des fouilles à Tégée.

M. Longnon, rapporteur de la commission des antiquités de la France, annonce que cette commission a décerné les récompenses suivantes :

1re médaille : M. Guilhiermoz *(Enquêtes et procès. Études sur la procédure et le fonctionnement du Parlement au XVe siècle).*

2e médaille : M. Héron *(Œuvres de Robert Blondel, historien normand du XVe siècle).*

3e médaille : MM. Merlet et Clerval *(Un manuscrit chartrain du XIe siècle. Fulbert, évêque de Chartres, etc.).*

1re mention : M. Gsell *(Recherches archéologiques en Algérie).*

2e mention : M. Isnard *(Livre des privilèges de Manosque).*

3e mention : M. Bertrand de Broussillon *(La maison de Craon, 1050-1480).*

4e mention : MM. Belon et Balme *(Jean Bréhal, grand inquisiteur de France et la réhabilitation de Jeanne d'Arc).*

5e mention : M. le comte de Beauchesne *(Le château de la Roche-Talbot et ses seigneurs).*

6e mention : M. de Trémault *(Cartulaire de Marmoutier pour le Vendômois).*

M. Sénart annonce que la commission du prix Stanislas Julien a partagé ce prix entre M. Chavannes (*Mémoire composé à l'époque de la grande dynastie Tang sur les religieux éminents qui allèrent chercher la loi dans le pays d'Occident par I-tsing*, traduit et commenté) et M. de Groot, professeur à l'Université de Leyde *(Le Code du Mahâyâna en Chine, son influence sur la vie monacale et sur le monde laïque).*

M. Philippe Berger annonce que la commission du prix Bordin a décerné ce prix à M. Georges Bénédite, attaché au musée du Louvre, pour un mémoire sur cette question, proposée par l'Académie : *Étudier d'après les récentes découvertes la géographie et l'épigraphie égyptiennes et sémitiques dans la Péninsule sinaïtique jusqu'au temps de la conquête arabe.*

L'Académie se forme en comité secret.

M. Oppert continue la lecture de son mémoire sur des inscriptions arméniaques trouvées sur le territoire russe. Il examine et rejette les idées exposées jusqu'ici sur l'un des auteurs de ces textes, le roi Argistis, qui vivait vers la fin du VIIIe siècle a. C. Il démontre que le conquérant arménien est bien celui que nomment les monuments assyriens : les rois d'Assyrie, loin d'attaquer les rois d'Arménie, ont cultivé leur amitié. — M. Oppert insiste de nouveau sur l'extrême difficulté que présente l'interprétation de ces textes, où Argistis rend surtout compte de ses campagnes dans le Nord de l'Asie-Mineure et dans le Caucase.

L'Académie procède à la désignation de deux lecteurs pour la séance trimestrielle de juillet et pour la séance des cinq Académies du 25 octobre : MM. Müntz et Collignon sont désignés.

M. Foucart continue la seconde lecture de son mémoire sur l'origine et la nature des mystères d'Eleusis.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 29-30 — 16-23 juillet — 1894

321. — **Einfuehrung in die Nordchinesische Umgangsprache**, von prof. Carl Arendt (1re partie, 625 pp. ; 2e partie, texte chinois, 178 pp.). In-8. Stuttgart et Berlin, chez W. Spemann, 1894.

M. Arendt s'est proposé, en écrivant ce livre, d'analyser la langue chinoise telle qu'elle est parlée à Pékin et d'en noter les tournures les plus remarquables Il n'a fait ni un manuel de conversation, ni une grammaire; s'il fallait définir son ouvrage, on pourrait, en forgeant un mot nouveau, dire que c'est une étude sur les *sinicismes :* comme les gallicismes sont les façons de s'exprimer propres aux Français, ainsi on appellera sinicismes les locutions que l'usage impose en Chine pour traduire la pensée. Un traité sur ce sujet n'avait jamais été composé, quoiqu'on en puisse trouver les linéaments dans le *Tse eul ki* de sir Thomas Wade ou mieux encore dans les intéressantes notes que M. Imbault-Huart a ajoutées à son cours éclectique de langue chinoise parlée ; M. A. a le mérite d'avoir essayé le premier d'en donner un aperçu systématique. Nous ne doutons pas que son ouvrage ne rende de réels services.

Les personnes qui en tireront le plus de profit seront sans doute celles-là même que M. A. avait en vue quand il a rédigé les notes qu'une longue expérience de la vie en Chine lui a permis d'amasser : ce sont les jeunes gens qui iront à Péking se former aux fonctions délicates et difficiles d'interprète. Grâce aux excellentes indications que leur aura données leur professeur européen, ils seront en mesure de profiter mieux des longues heures qu'il passeront en tête à tête avec le maître indigène, le *Sien cheng* qu'une administration prévoyante ne manquera pas d'attacher à leur personne dès leur arrivée dans la capitale du céleste empire. Ils sauront, non plus aligner des mots à la suite les uns des

autres, comme se contentent de le faire la plupart des étrangers en Chine, mais construire des phrases et soutenir une conversation.

M. A. me semble donner trop d'importance à la langue du bas-peuple. Ceux qui auront appris le chinois à son école seront très capables de se faire comprendre d'un cocher ou d'un cuisinier, mais il est à craindre que lorsqu'ils s'adresseront à des fonctionnaires haut placés, ils ne leur paraissent quelquefois parler comme des gens d'une éducation peu relevée. Cette même tendance à la vulgarité se manifeste dans la facilité avec laquelle M. A. accepte des caractères qui aux yeux d'une personne lettrée, sont tout à fait fautifs. L'étudiant n'est pas assez mis en garde contre le discrédit qu'il s'attirera s'il écrit les mots *miao, ts'ai, la*, comme on les trouve dans ce livre (p. 20, ligne 30 ; p. 236, l. 24; p. 251, l. 29). Les Chinois ont raison de tenir à la correction de l'écriture, car elle dérive de l'étymologie : il peut paraître plus logique à un débutant d'écrire le caractère *kan* (p. 151, l. 3 et p. 317, l. 23) avec la phonétique *kan* ; mais cette orthographe n'en doit pas moins être évitée parce qu'elle méconnaît la véritable formation du mot (Cf. Chouo wen phonétique chap. 14. p. 302). Sans doute, M. A. a soin d'indiquer dans la plupart des cas la forme correcte du caractère à côté de la variante prohibée, mais il eut mieux valu rejeter toutes ces variantes dans un paragraphe spécial et ne pas les admettre dans le texte des exercices.

Quelques erreurs de détail sont à signaler :

P. 24. Le onzième mois de l'année est appelé *tong tse yue*. M. A. dit que cette expression signifie « le petit mois de l'hiver », parce que *tse* joue parfois le rôle d'un diminutif. En réalité le onzième mois n'est pas plus court que les autres ; mais il est celui où se trouve le solstice d'hiver qui est le point de départ des calculs du calendrier ; c'est pourquoi on le désigne par le caractère cyclique *tse* qui est le premier dans la série duodénaire *tse, tch'eou, yn, mao*... De même le premier mois de l'année est désigné par le caractère *yn*, car il est en réalité le troisième si on prend pour origine le solstice d'hiver.

P. 105. Le titre de marquis est le plus élevé qui soit accordé actuellement aux Chinois ; le titre de duc n'est obtenu que par les Mandchous. Cette remarque est exacte en tant qu'il s'agit des ennoblissements récents; mais il aurait été bon de rappeler que le descendant de Confucius a toujours le titre de duc.

Le texte chinois présente fort peu de fautes d'impression. Cependant (p. 244, l. 3), le caractère *cha* est écrit avec la neuvième clef plus douze traits ; il ne faut que onze traits ; le caractère *tiao* qui est bien écrit dans le trente-cinquième exercice, exemple 45, est erroné à la page 175, l. 5 et 6.

Pour la transcription des noms chinois, M. A. a cru devoir prendre celle de M. von der Gabelentz, en y apportant d'ailleurs quelques modifications. C'est un choix que nous ne pouvons que regretter ; cette

méthode emploie une quantité de signes diacritiques et si les sinologues allemands l'adoptent, leurs travaux resteront incompréhensibles pour le public ; il est très fâcheux que M. A. n'ait pas suivi l'exemple de son éminent compatriote M. von Richthofen, dont la transcription se rapproche beaucoup plus des systèmes anglais et français.

Ces critiques peu importantes ne sauraient diminuer en rien les grandes qualités de l'ouvrage de M. Arendt ; nous sommes heureux d'y reconnaître un des meilleurs travaux entre ceux, trop rares, que la science allemande nous a donnés pour faciliter et développer la connaissance de la langue chinoise.

Ed. Chavannes.

---

322. — **Die Entstehung der Dehnstufe**, von Wilhelm Streitberg. — Strasbourg, Trübner, 1894. In-8 (iv-) 112 pp.

J'ai déjà eu mainte occasion [1] d'exprimer le sentiment de défiance incurable et sans doute exagérée que m'inspirent les hautes spéculations du genre de celle que M. Streitberg vient d'ajouter à ses titres scientifiques. Il serait peut-être de mauvais goût, et en tout cas inutile, de l'accentuer davantage, surtout au sujet d'une œuvre qui mériterait d'en triompher. L'auteur et les lecteurs suppléeront mes réserves. M. S. se défend, avec une vive conviction (p. 40), de faire de la « glottogonie ». Mais comment désigner autrement l'histoire d'une langue qui n'a point d'histoire? Nous ne savons de l'indo-européen qu'une chose, — et encore bien imparfaitement, — son état au moment précis et idéal de la scission dialectale. Distinguer les états successifs par lesquels il avait passé auparavant ; parler d'une phase d'accent essentiellement musical, et d'une phase d'accent essentiellement expiratoire (p. 4), dans ce souffle de lèvres humaines à jamais évanoui, dont la plus ancienne fixation graphique — combien rudimentaire encore ! — ne saurait nous révéler rien de pareil; savoir exactement que le phénomène dit de réduction de la syllabe atone est dû à un accent de nature expiratoire [2], bien plus, que dans certains cas cette réduction est un fait physiologique, et un fait psychique dans certains autres (p. 10) : ce sont là des conjectures, ingénieuses souvent, parfois géniales, attrayantes toujours, mais auxquelles on ne peut même assigner le rang qu'occupe en cosmogonie l'hypothèse de Laplace ; car enfin, le soleil est toujours là, et le feu central est au moins très probable, tandis que les fragments refroidis de la

1. Notamment, *Revue critique*, XXXIII, p. 147, et XXXV, p. 233.

2. Je rappelle à ce propos que M. P. Passy a fort élégamment démontré (*Changements phonétiques*, p. 114 sq.) comment la réduction de la syllabe pouvait se concilier avec l'existence avérée d'un accent exclusivement musical, et que telle a été aussi la doctrine invariable de M. de Saussure.

primitive nébuleuse indo-européenne n'accusent plus trace de son ancienne fluidité.

Mais, une fois concédée la légitimité de l'hypothèse, et l'acte de foi consommé, l'on est bien payé de sa peine; car ce n'en est plus une de lire l'ouvrage, écrit de verve en un style alerte et clair, et c'est un charme pour l'esprit de suivre, le principe admis, la délicate filière d'inductions qui, à travers les subtilités de la succession chronologique (p. 21) et des équivalences physiologiques (p. 56) de la prononciation indo-européenne, y rattache avec aisance tous les faits épars classés jusqu'à présent sous un titre artificiel et provisoire. Ces faits et ce principe, je voudrais essayer d'en esquisser ici une vue d'ensemble, autant du moins que me le permettront les ressources typographiques dont je dispose.

On sait que les syllabes indo-européennes, outre les trois degrés — normal, réduit, fléchi — dont elles sont susceptibles, en affectent parfois un quatrième dit « état allongé » *(Dehnstufe)*, dont un des cas les plus typiques est le phénomène bien connu sous le nom d'« allongement du nominatif » : c'est ainsi que la racine qui est *ped* dans lat. *ped-em*, *pd* dans sk. *(upa-) bd-á*, et *pod* dans gr. πόδ-α, est en outre *pêd* dans lat. *pés* = * *pêd-s*, et *pôd* dans gr. πώς (πούς) = * πώδ-ς; ou que le suffixe qui est *-men-* dans ποι-μέν-α, *-mn-* dans ποί-μν-ιο-ν, *-mon-* dans δαί-μον-α, est en outre *-mên-* dans ποι-μήν et *-môn-* dans δαί-μων. En l'état présent de nos connaissances, l'état normal coïncide avec l'accent; l'état réduit, avec l'atonie; l'état fléchi, avec un accent secondaire mal défini et, à mes yeux comme à ceux de M. S. (p. 62), plus que douteux : qu'est-ce, dès lors, que l'état allongé? et à quelle modification primordiale peut-on le rattacher?

M. S. observe que, dans certains dialectes, aujourd'hui vivants, lorsqu'une syllabe atone vient à disparaître totalement en prononciation rapide, l'effort qu'elle exigeait se reporte en quelque façon sur la syllabe précédente qui l'absorbe, — qu'ainsi par exemple, en suédois, *brínna* devient *brînn*, ou que tel paysan bavarois remplace *fische* par *fisch*, — et il part de là pour poser une loi indo-européenne suivant laquelle « toute voyelle brève en syllabe ouverte serait devenue longue quand la syllabe suivante venait à s'effacer sous l'influence de l'accent d'intensité qui frappait la première » (p. 9), tandis que, dans les mêmes conditions une voyelle longue, ou brève en syllabe fermée, passerait de l'accent frappé à l'accent traîné : en d'autres termes [1], un dissyllabe indo-européen * *péd-o-* ou * *pód-o-*, s'il lui arrivait de perdre son élément atone, aboutissait de nécessité, respectivement, à * *pêd-* ou * *pôd-*. Telle est l'idée fondamentale. Suivons-la maintenant dans ses multiples applications.

---

1. Je suis obligé de restreindre mon examen au premier cas, puisque je n'ai pas les moyens de distinguer ici une longue ordinaire d'une longue à intonation traînante. Mais l'intonation elle-même est-elle un fait indo-européen ou seulement lithuanien?

I. Nominatif singulier. — 1. Dans les thèmes-racines (πώς, *pês*) l'allongement est de règle, et je me borne à faire remarquer que moi aussi [1], j'ai constamment enseigné qu'il ne pouvait régulièrement apparaître qu'au nominatif (p. 19). L'explication de lat. *for-is* par un pluriel * *for-es* pris pour un singulier (p. 23) est séduisante, mais se heurte à l'objection que le sens appellerait un duel. La soi-disant racine *gup* (p. 16) appelle toutes les réserves : comme je ne sache pas qu'on la constate ailleurs qu'en sanscrit, elle a bien des chances de n'y être qu'une entité abstraite du dénominatif *gôpayati*. Sur sk. *nábh* (p. 29) j'observe que M. Streitberg, tout en se ralliant à l'interprétation de M. J. Schmidt, y trouve la même difficulté phonétique que j'avais soulevée à son apparition [2]. Sur l'accent de sk. *bhás* (p. 32) j'ai peine à comprendre comment il omet de citer celui de gr. φῶς, qui le confirme absolument, encore que ce dernier mot ait passé par analogie à un autre système de flexion. Sur le rapport fonctionnel des thèmes en *-t-* avec ceux en *-tó-* (p. 37), il y avait peut-être lieu de mentionner la curieuse relation ἀδάματος ἀδμής qui me paraît rentrer dans les vues de l'auteur, à cela près toutefois, si j'ai bien compris le détail de son argumentation, qu'on attendrait un accent * ἀ-δμῆ-τ-ς : c'est celui des cas obliques. — 2. Neutres en *-d* : gr. κῆρ et lat. *sál*. — 3. Thèmes à suffixe, soit πα-τήρ = * *pă-tér-o-* et ποι-μήν = * *poy-mén-o-*, avec une timide mais intéressante suggestion sur l'origine possible du nominatif asigmatique (p. 44). Ici encore, le nominatif singulier est seul en cause, et le type purement indo-éranien des nominatifs pluriels neutres en *-*ônt-ā* (p. 49) doit, malgré M. J. Schmidt, être envisagé comme analogique, ainsi que je l'ai soutenu [2] et que le confirment, ce me semble, les données nouvelles de M. de Saussure sur l'accent lithuanien [3].

II. — Locatif singulier, soit * *ognê*, sk. *agnâ*, etc. Je pense qu'il faut lire *çvás*, p. 52, l. 2, et j'ai, sur la genèse supposée du vocatif πάτερ (p. 53), des doutes violents, que, toujours par raison typographique, je dois m'interdire d'exposer.

III. Accusatif singulier. — Comme ce cas, en sanscrit, présente de nombreux allongements, sans qu'aucune syncope s'y puisse être produite, la théorie serait en défaut si l'allongement ici n'était illusoire : l'auteur admet donc que la longue de l'accusatif (*ushâs-am*, *bhartâr-am*) est une fausse longue, un substitut indo-éranien d'*o* bref, et revient ainsi à la théorie phonétique bien connue de M. Brugmann (p. 60). Comme, parmi les défections dont elle a souffert, j'y étais toujours demeuré fidèle, je n'ai qu'à m'applaudir de cette résurrection, dût-elle

1. *Analogie*, (1883), n° 243.
2. *Revue critique*, XXVIII, p 117.
3. *Muséon*, VI, p. 572 et 574.
4. *Mém. Soc. Ling.*, VIII, p. 425 sq.

être éphémère. Le *multa renascentur cadentque* est pour le moment notre devise.

IV. — Instrumental singulier : rien de spécial.

V. — Génitif singulier. — Dans un domaine qui d'ailleurs n'est que contigu à celui de l'allongement, le laconisme de l'exposition a mal servi l'auteur. Du moins il m'est impossible de comprendre, sans développements accessoires, comment un primitif * *pódoso* (p. 69) aurait donné gr. ποδός et sk. *padás* avec un accent tout différent, puis lat. *pedis* et v. h. al. *fuoȥes* avec un autre vocalisme désinentiel.

VI. Nominatif duel. — M. S. part de l'idée que ce cas est en réalité le nominatif singulier d'un thème en *-ow-* impliquant l'idée de couple : dès lors l'allongement final de sk. *pádâu* est celui du nominatif singulier, et tout s'aplanit (p. 71). C'est vrai ; mais, dans cette hypothèse, la seule forme grecque régulière sera * πόδω (cf. le cas oblique ποδοῖν), et la seule forme constatée πόδε reste en l'air, sans rien qui la soutienne et l'explique.

VII. — Nominatif pluriel neutre : même jeu, en admettant que ce cas est un ancien nominatif féminin singulier.

VIII. — La vriddhi des noms de dérivation secondaire (sk. *âçvá* « troupe de chevaux »), et par extension, je suppose, des verbes originairement dénominatifs (gr. στρωφάω πωτάομαι), dont M. S. ne parle pas, mais qui sont ou qu'on peut toujours supposer dérivés de substantifs formés par vriddhi. — Une page, sans plus (p. 76), est consacrée à cet important phénomène, et je ne crois pas qu'elle l'éclaire entièrement ; car elle n'explique que la vriddhi de l'*a*, et ne rend pas compte de la naissance du type *çaivá* ou *raudrá*. en regard de *çivá* ou *rudrá*. L'auteur, sans doute, admet implicitement un processus analogique qu'il ne formule pas et qu'il m'est dès lors impossible de discuter. Je le regrette ; car toutes les formules possibles d'analogie construites sur le rapport *áçva âçvá* me paraissent impuissantes à aboutir au rapport *çivá çaivá* [1].

IX. — Le verbe. — Ici la tâche est plus aisée ; car bien peu d'allongements verbaux relèvent d'un réel état allongé. Il faut commencer par éliminer la troisième personne du singulier du parfait actif (sk. *papâda* opposé à *papáda* première personne), et le causatif indo-européen (sk. *bhâráyâmi* = gr. φορέω), où l'*â* n'est qu'apparent, et représente un *o* bref. Par la même raison, mais moins heureusement (p. 85), l'auteur écarte la troisième personne du singulier de l'aoriste dit passif, sk. *ápâdi* : c'est, dit-il, une forme exceptionnelle, puisqu'elle n'existe qu'en tant que troisième personne du singulier, et qu'elle est passive alors que l'indo-européen ignorait la catégorie du passif ; et, en conséquence, il en cherche l'origine dans une dérivation nominale. Ni l'une ni l'autre raison ne tient : le type *apâdi* n'est spécifiquement passif qu'en san-

1. En tant qu'*âçvá* ne contient qu'un *a* de plus qu'*áçva*, tandis que *çaivá* = *çáivá* contient deux *a* de plus que *çivá*.

scrit classique ; en védique, il garde encore fréquemment le sens moyen, qui est le primitif ; et, en tant que moyen, il se rattache à un système de conjugaison, il est vrai peu développé, mais enfin existant, qui se formule sg. 1 *á-pad-i*, sg. 2 *á-pat thâs (patthâ* A. V. VIII. 1. 4), sg. 3 *á-pâd-i*, pl. 1 *á-pad-mahi*, etc. Tout ce qu'on peut objecter contre cette théorie, c'est que, dans un pareil système, sg. 3 est régulièrement *á-pat-ta*, cf. *á-yuk-ta*, etc. Mais cela même nous indique ce qui s'est passé en sanscrit : sg. 3 a adopté par analogie la désinence de sg. 1 ; et, comme le seul temps où ces deux désinences fussent régulièrement identiques était tout justement le parfait, il est clair que l'assimilation est partie de là et s'est effectuée dans les conditions précises où la fournissait le parfait, c'est-à-dire avec le contraste caractéristique de la quantité de la syllabe radicale, soit donc la proportion mathématique *ápâdi* : *ápadi* = *papâda* : *papáda*. Quant au point de savoir pourquoi cette troisième personne ainsi formée a pu incliner si décidément vers le sens passif, c'est ce que nous expliquera sans peine la ressemblance tout accidentelle de sa voyelle finale avec la semi-voyelle du suffixe devenu essentiellement passif de *padyáté*. — Tous ces cas mis à part, il ne reste plus que l'allongement constant du radical à l'aoriste sigmatique (sk. *ákârsham*), sous lequel M. S. a tort de ranger (p. 89) la quantité latine *têmpsit*, qui n'est pas prouvée, et surtout la quantité *dêmpsit*, qui est aussi celle du présent *dêmit* = *dê-emet*. La cause de l'allongement résiderait ici dans une syncope du suffixe aoristique, qui originairement est *-es-*, ainsi que je l'admettais, il y a cinq ans déjà, en l'assimilant au suffixe formatif des noms neutres en *-os* [1].

Telle est, dans ses grandes lignes, l'œuvre de M. W. Streitberg. Quoi qu'il en doive rester après l'analyse et la discussion qu'elle appellera de tous côtés, elle demeurera importante en ce qu'elle marque vraiment une époque de la science : moins encore par sa conclusion métaphysique (p. 112) — « rien ne se perd dans la nature, et, non plus qu'un atome de matière, la plus légère contraction des cordes vocales ne disparaît pas sans laisser une trace [2] » — que par l'esprit dont elle est empreinte et sa conception exclusivement mécanique de *tous* les phénomènes primordiaux du langage (cf. p. 77). Oui, l'on ne saurait trop le redire, tout est mécanisme dans l'acte de la parole, et c'est postérieurement que la pensée attache une valeur dynamique et significative à ce qui ne fut à l'origine qu'une inconsciente succession de réflexes. Les maîtres le savent, et, lorsqu'ils parlent, par exemple, *brevitatis causa*, de l' « allongement du nominatif » ils sous-entendent sans difficulté que la catégorie idéale du nominatif, pure entité de grammairien, n'a pas une

---

1. *Muséon*, VIII, p. 92. — Je remarque en passant (p. 100) que je n'ai jamais contesté la quantité *ês* « tu manges », mais bien la quantité *ês* « tu es ».

2. A rapprocher de la belle page de M. l'abbé Rousselot, *Modif. phonét. du Langage*, p. 143.

« vertu allongeante ». Mais ils sont seuls à le savoir, et ils ont beau le répéter : on ne les écoute pas, ou on ne les comprend pas, et l'on s'obstine à traiter les faits grammaticaux comme s'ils étaient postérieurs aux idées qu'ils éveillent. Une monstruosité telle que « *on a allongé* cette forme *pour la distinguer* de cette autre qui restait brève » non seulement ne choque personne, mais est le pain quotidien des explications des élèves comme des livres élémentaires écrits à leur usage. Il faut renoncer à l'espoir de faire pénétrer même une lueur de l'histoire vraie du langage dans le cerveau de nos éducateurs, tant que subsistera ce désastreux malentendu entre linguistes et grammairiens, tant que ceux-ci s'en tiendront à ne pas voir que le signe est nécessairement antérieur à la chose signifiée, à partir de l'idée pour aboutir au mot ou à la forme, et à étayer de tessons scolastiques le piédestal écroulé de la « Statue » de Condillac.

V. Henry.

---

323. — J. La Roche. **Homerische Untersuchungen, 2ter Theil**. Leipzig, Teubner, 1893; 220 p.

324. — Idem. **Beitræge zur griechischen Grammatik, 1tes Heft.** Leipzig, Teubner, 1893; xviii-236 p.

I. Il y a bien longtemps, presque un quart de siècle, que la première partie des *Homerische Untersuchungen* a paru (1869); M. La Roche nous donne aujourd'hui une seconde partie, qui contient sept dissertations d'inégale longueur, dont voici les titres, que je traduis : 1. l'infinitif chez Homère ; 2. L'infinitif aoriste chez H. ; 3. La trithémimère dans l'hexamètre homérique ; 4. Le subjonctif seul dans les propositions dépendantes chez H. ; 5. Ἐν ou ἐνί au quatrième pied de l'hexamètre ; 6. Remarques critiques et exégétiques ; 7. Un chapitre de syntaxe homérique. Elles sont suivies de sept pages d'additions à la 1re partie, et d'un index. L'auteur s'est fait une juste réputation comme connaisseur d'Homère, et le présent ouvrage prouve une fois de plus que les moindres détails des poèmes homériques lui sont familiers. La plupart de ces dissertations touchent à des questions grammaticales : tout est sérieux, consciencieux, plein d'érudition et de patient labeur ; mais c'est de l'érudition trop touffue, et l'entassement des exemples est plutôt fait pour égarer le lecteur que pour le bien guider. M. La R. ne nous fait grâce d'aucun détail, même inutile ; et c'est là le grand reproche que je lui adresse. Voici, par exemple, instituée une fois de plus la grosse question de l'aoriste (il s'agit ici seulement de l'infinitif), et l'auteur nous confie, dans ses quelques mots d'introduction, qu'il a été lui-même surpris des résultats acquis. « L'infinitif aoriste (p. 83) a, en règle générale, une signification ingressive ; mais il y a aussi des cas où il signifie une action déjà commencée, et ainsi il exprime un rapport de temps. » Il faudrait au moins, pour le dire en passant, faire le départ entre les

verbes suivant la nature de l'action qu'ils signifient, et expliquer comment le grec, en certain cas, usait de l'infinitif aoriste là où nous considérons plutôt l'action commefuture. Faire de l'aoriste un ingressif peut bien être juste partiellement, mais ne résout pas le problème. Revenons à notre critique. Outre que M. La R. me semble se faire illusion sur l'importance de ses conclusions, moins nouvelles qu'il ne croit, n'eût-il pas été préférable, au lieu d'accabler le lecteur sous la masse des exemples, d'en citer seulement trois ou quatre très nets? Le procédé est sans doute fort consciencieux, mais il en résulte quelque confusion, et l'intérêt grammatical n'y profite guère. Il en est de même partout : ce sont, par endroits, des pages entières de citations, quelquefois des pages de simples renvois. Ainsi dans la première dissertation, où l'auteur fait une série de bonnes observations, mais sans conclure rien de bien neuf. Ainsi dans la quatrième, qui est pourtant importante pour la critique du texte, et où d'excellentes remarques se trouvent noyées dans la foule des détails. Ainsi encore dans le nº 7 : est-il nécessaire, pour montrer qu'un substantif peut être employé comme épithète, de citer une telle avalanche d'exemples, sans compter les renvois que personne ne prendra la peine de vérifier ? Tout ce chapitre de syntaxe est du double trop long, et manque d'ailleurs parfois d'exactitude : par exemple, je ne saurais admettre l'expression « le nombre *naturel* d'un collectif » (p. 179). Le chapitre de critique (nº 6) est plein de remarques suggestives ; il y est question de plusieurs passages de l'Odyssée et des Hymnes, que M. La R. corrige ou interprète souvent fort heureusement et avec beaucoup d'ingéniosité.

II. Voici maintenant un autre livre du même genre : vingt-une dissertations sur des points de grammaire, relatifs à la syntaxe ou aux formes. Mais en vérité, je ne saurais dire que notre connaissance de l'usage grec doive beaucoup y gagner. Plusieurs de ces dissertations (les deux premières sont de beaucoup les plus importantes) ne vont pas sans quelque confusion. Certains des exemples cités aux premières lignes de la page 22, où il s'agit des propositions hypothétiques exprimant la simple supposition, ne peuvent rentrer que dans la théorie du style indirect. Dans le nº 2 *(das prædicative Particip)* les exemples cités ne sont pas tous de même nature; ἀλώμενος ἀντλήσει βίον ou ἦλθε θέων ne ressemblent pas du tout à ἔγνωσαν ὀλίγοι ὄντες ou à ὁμολογούμεθα ἐλθόντες. A côté de remarques utiles, par exemple dans le nº 3, sur les doubles formes des optatifs grecs, où nous sommes renseignés sur la fréquence des formes en εἴημεν, εἴητε, ou encore dans le nº 7, où nous voyons que la 2ᵉ p. sing. des optatifs moyens de τίθημι est seulement en εῖο, il y a bien des pages qui n'avancent à rien, et ne sauraient en rien modifier les théories admises. Que peut bien gagner un grammairien à apprendre, par exemple, qu'avec ὁρῶ, outre les exemples donnés, il y a encore deux cent dix-sept passages, cités par un simple renvoi, où le participe est construit attributivement dans Sophocle, Euripide et Aristophane ? Et avec

οἶδα deux cent quatorze? Que conclura-t-on de nouveau après avoir vu les exemples réunis dans le n° 15, sur la construction du participe à l'accusatif absolu, même en y ajoutant les passages cités p. XVI? Même complète, la collection ne changera rien à la théorie; et il y manque le cas remarquable de χυρωθέν dans Thucydide (IV, 125). J'approuve M. La R. dans son appréciation générale des grammaires grecques, qui, dit-il, manquent de renseignements positifs sur un grand nombre de points de détail; les grammaires, en effet, sont faites pour la plupart les unes sur les autres; elles se répètent sans contrôle, et il y a plus de faiseurs de grammaires que de vrais grammairiens. Mais de vastes statistiques sont-elles un bon moyen de rectifier les erreurs? A la rigueur, oui, s'il s'agit de *formes*; et encore le témoignage des inscriptions, que M. La Roche néglige à dessein, a-t-il son utilité indiscutable: une inscription attique du IVe siècle vaut bien Oppien ou Tryphiodore. Mais, en fait de *syntaxe*, le nombre des citations ne vaut pas la qualité; quelques bons exemples choisis avec discernement établissent mieux une théorie que la collection de tous les passages y afférents, n'en manquât-il pas un seul. Je rends hommage à l'érudition, à la conscience, à la patience du savant professeur, qui donne aux jeunes maîtres, dans sa retraite, un bel exemple de labeur et d'amour de la science; mais je regrette que des travaux si longs et si minutieux ne puissent pas produire des résultats en rapport avec la peine qu'ils ont dû coûter.

My.

---

325. — Rev. H.-F. Tozer, M. A. F. R. G. S. **Selections from Strabon.** Oxford, at the Clarendon Press, 1893. 376 p. avec cartes et plans.

Il est peu d'auteurs géographiques — anciens ou modernes — assez riches pour défrayer de leur propre fonds toute une anthologie. L'œuvre de Strabon offre, on le sait, un tableau des plus variés, des plus animés du monde connu au siècle d'Auguste: de l'extrême Occident à l'extrême Orient elle fait défiler sous les yeux du lecteur les contrées et les nations les plus diverses. Aussi l'idée est-elle heureuse d'en tirer un recueil de morceaux choisis. Encore faut-il les choisir avec goût. M. Tozer n'a pas eu de peine à cueillir les morceaux intéressants, descriptions, récits, réflexions. Il a fort sagement éliminé les polémiques et les controverses doctrinales des deux premiers livres que Strabon, par un singulier contresens, a mises en vedette, comme pour rebuter les gens du monde et les hommes d'action auxquels, seuls, il prétendait dédier son œuvre. Chaque extrait est précédé d'une notice et souligné d'un commentaire, qui aborde le fond et la forme: car M. T. fait à la philologie sa légitime part. Mais il fait à la géographie la meilleure mesure, et à la géographie la plus scientifique: il ne craint pas de renvoyer aux géologues, au *Geographical journal*, à *Nature*, à une brochure techni-

que sur le canal des deux mers. Le modernisme ne l'effraye pas. Voici comment il caractérise Agrippa : « Agrippa was the Baron Haussmann of the Augustan age. » (p. 153); note qui laisse supposer que le baron Haussmann est avantageusement connu des étudiants anglais.

M. T. n'a pas cru qu'il suffisait de signaler les notions et les données curieuses. Il a voulu pénétrer l'esprit, la méthode et le but de l'œuvre de Strabon. C'est à cette étude qu'il consacre une substantielle introduction. Sur les points encore litigieux de la biographie, de l'éducation philosophique de l'auteur, sur la date et le lieu de la publication de la Géographie, M. Tozer, qui est au courant de tous les travaux sur la matière, apporte des opinions sinon toujours nouvelles, du moins personnelles ; ainsi, il n'admet pas que la Géographie ait paru à Rome, elle a dû voir le jour à Amasée, la ville natale de Strabon, et cette circonstance explique pourquoi ce monument, cette κολοσσουργία, éditée dans un petit trou de province, est demeurée ignorée : l'éditeur n'a pas dû faire ses frais. Quant à la méthode de Strabon, M. T. en critique le défaut principal, la prédominance de l'élément historique et mythologique ; mais il en loue la tendance, c'est-à-dire l'emploi raisonné de tous les éléments physiques dont l'écrivain disposait. M. T. félicite celui-ci de sa curiosité universelle, curiosité de journaliste, qui porte sur toutes les manifestations de la nature et sur toutes celles de l'activité humaine et parmi ces dernières, sur celle qui, aux yeux des Anglais, est la plus digne de l'homme, sur le « sport ». Voilà qui assure, parmi les *scholars*, un regain d'estime à Strabon.

C'est aux *scholars* que M. Tozer a l'ambition de faire connaître et goûter Strabon, de le présenter comme un auteur classique. La tentative a chance de réussir en Angleterre, dans ce pays à l'esprit si positif où l'on fait encore quelque chose pour l'amour du grec.

Bertrand AUERBACH.

---

326. — Niccolo PERSICHETTI. **Viaggio archeologico sulla via Salaria nel circondario di Cittaducale.** 1 vol. in-8, br., p. 212. Rome, typographie de l'Académie des Lincei, 1893.

Les lecteurs des *Notizie degli Scavi* connaissent le nom de M. Persichetti. Dans ce recueil, où sont annoncées chaque mois les découvertes de monuments anciens advenues sur le sol italien, ils ont pu lire assez souvent des rapports signés de lui. En qualité d'inspecteur des fouilles, délégué par le ministère de l'Instruction Publique, M.P., qui habite les environs d'Aquila, dans les Abruzzes, est chargé de tenir l'Académie des Lincei au courant de tout ce qui se retrouve et s'exhume dans la région. Il a eu la pensée de réunir en un volume quelques-unes de ses relations. Il les complète à l'aide des notes prises au cours de ses tournées archéologiques. Telle est la matière du présent ouvrage.

C'est à une promenade le long de la *Via Salaria* que nous convie l'auteur. Mais, désireux de ne parler que de ce qu'il possède bien, et voulant aussi traiter son sujet dans le plus grand détail, il le limite à la circonscription de Cittaducale, petite ville à l'est de Rieti sur le Velino.

Nous partons de *Reate* (Rieti) et nous suivons le cours de la rivière jusqu'à *Interocrium* (Antrodoco) où bifurquait la *Salaria*. L'un des deux rameaux se dirigeait au Nord vers *Asculum* (Ascoli), l'autre, inclinant plus à l'Est, et ensuite au Nord-Est gagnait *Interamnia* (Teramo). Sur le premier, M. P. ne dépasse pas *Ad Martis* (Tufo) ; sur le second, *Amiternum* (San Vittorino). Chaque chapitre est consacré à un tronçon de la route, par exemple : de Rieti à Antrodoco ; d'Antrodoco à Sigillo, etc.

Chemin faisant, notre voyageur examine avec soin les moindres vestiges du tracé antique, photographie les ruines qui subsistent encore, interroge les vieillards du pays et consigne curieusement leurs souvenirs, contrôle les indications des itinéraires, et discute les chiffres qu'ils lui fournissent pour identifier les localités d'autrefois avec celles d'aujourd'hui. En un mot, il cherche d'abord à nous représenter l'état actuel de la *Salaria*, il tente ensuite une restitution de son passé.

Tandis qu'il se livrait à cette étude de topographie, M. P. eut plus d'une fois l'occasion de voir dans les montagnes qu'il traversait des débris de l'occupation romaine, inscriptions entières ou en fragments, morceaux de sculptures, édifices à demi écroulés. La *via Salaria* n'était pas directement intéressée, à vrai dire, à l'examen de ces divers objets. Fallait-il pour cela les omettre tout à fait ? M. P. ne l'a pas cru ; mais afin de ne point surcharger ses chapitres, il a relégué cet accessoire dans un long appendice qui occupe au moins le quart du volume. Comme tout ce qui précède, plus encore peut-être, cet appendice reproduit un certain nombre de comptes rendus que publièrent les *Notizie*. M. P. nous en avertit dès le début.

Il ne saurait être question ici de suivre l'auteur pas à pas dans son enquête. Un livre comme le sien ne s'analyse point. On ne peut en donner qu'un résumé succinct. C'est ce que j'ai essayé de faire. Je dois ajouter cependant que les solutions proposées par M. P. pour les problèmes géographiques qui se sont offerts à lui sont d'ordinaire prudentes et vraisemblables. Sa connaissance profonde de tout le territoire de Cittaducale lui permet d'éclaircir certains points obscurs où les archéologues étrangers à la région n'auraient guère pu porter la lumière. Son travail est donc utile, et devra être lu avec soin par quiconque s'occupera des Abruzzes à l'époque romaine.

M. P. aurait pu cependant, sans trop de peine, le rendre encore meilleur. Pour cela, il eut tout d'abord fallu l'écourter. Est-il nécessaire d'écrire, en tête d'une relation de cette sorte, sept pages sur les voies romaines (p. 11-18) et dix autres sur les Itinéraires (Table de Peutinger, Itinéraire d'Antonin... (p. 21-32)? Dans un résumé aussi sommaire,

on ne peut nous donner que des renseignements trop vagues. Les traités généraux ne manquent pas sur le sujet ; il suffisait de nous y renvoyer. Ces deux chapitres de M. P. conviendraient également à toute monographie du genre de la sienne. Voilà leur défaut.

La correspondance de M. P. avec le ministère ou avec les autorités d'Aquila, qui s'étale en plusieurs endroits ; une liste des membres d'un comité international, pour l'érection d'un monument en l'honneur de Salluste à *Amiternum* (San Vittorino), avec le total des souscriptions (3827 f.) déposées à la Caisse d'épargne d'Aquila, vingt passages de cette sorte, où la *Via Salaria* n'a rien à voir, disparaîtraient aussi sans inconvénient.

M. P. n'est pas archéologue de profession, la liste de ses écrits, imprimée sur la couverture du livre, le prouve surabondamment. C'est après avoir traité du théâtre de Shakespeare, de l'instruction en Italie, de la crise bovine, de l'arbitrage international, du reboisement des montagnes dans les Abruzzes, etc., qu'il s'est mis à parler de la *Via Salaria*. Mais, en changeant d'ordre d'études, il n'a modifié, on devait s'y attendre, ni son style, ni ses habitudes d'esprit. Et vraiment, bien que l'archéologie ne dédaigne pas la poésie et qu'elle admette volontiers l'enthousiasme, les expressions de l'écrivain ne laissent pas de surprendre souvent son lecteur. J'en citerai un exemple. M. P. vient de découvrir un pont antique bien conservé au fond d'une vallée. Là-dessus, il embouche la trompette : « Après avoir longtemps cheminé sans rien trouver de remarquable, au milieu de cette nature désolée, la vue d'une si magnifique ruine de pierre qui rappelle éloquemment le génie et la puissance des anciens, vous inonde l'âme de joie. C'est une oasis dans le désert. Le lierre embrasse ce pont et le cache pour ainsi dire pieusement, afin de sauver de la destruction dans cette solitude, au moins ce dernier vestige et cette vénérable relique d'une route dont la construction remonte à une haute antiquité, » (p. 129). Voilà certes un lyrisme débordant et intempestif. M. P. est coutumier du fait (cf. p. 7, 57, 91, 107).

Son ouvrage, tant à cause de ces imperfections de facture, que pour l'amour de son sujet dont l'auteur donne des preuves à diverses reprises, ressemble à ces compilations historiques où les *dotti* des petites villes italiennes déroulaient naguère les annales de leur patrie et en racontaient les gloires. M. P. connaît et cite plus d'une fois ceux de ces livres qui traitent de la région d'Aquila. N'est-ce point dans leur commerce qu'il a contracté un goût fâcheux pour les développements prolixes, et acquis l'art de traiter un sujet assez mince en plus de 200 pages ?

Une bonne carte, jointe au volume, permet de suivre M. Persichetti tout le long de la route. Plusieurs gravures donnent une idée des lieux où il nous conduit. Malheureusement elles sont toutes assez *flou*. L'Académie des Lincei aurait bien dû se mettre un peu plus en frais pour reproduire d'une façon convenable les photographies de son correspondant.

AUG. AUDOLLENT.

---

327. — Joseph du Teil. **Le livre de raison de noble Honoré du Teil** (1571-1586), publié avec des documents inédits sur la Provence et précédé d'une notice biographique. Digne, 1894, in-8 de xv-34 p. Extrait du *Bulletin de la société scientifique et littéraire des Basses-Alpes*. Tiré à 150 exemplaires.

M. Joseph du Teil a publié avec un soin extrême le livre de raison — malheureusement incomplet — d'un de ses aïeux. Comme pour nous dédommager de n'avoir pu donner qu'un fragment des récits domestiques d'Honoré du Teil, il a réuni beaucoup de renseignements autour du texte, d'abord dans la *notice biographique*, ensuite dans les *notes* et dans l'*appendice* renseignements qui s'appliquent non seulement à Honoré, mais à ses parents, à ses amis, et, parmi ces derniers à André d'Arnaud, Pierre de Boniface, François Laugier, co-seigneur de Porchère et son fils l'académicien, Jean de Lacépède, François de Malherbe, Louis Gallaup, co-seigneur de Chasteuil, François du Péron, César de Nostradame, Arnaud de Villeneuve, etc. Le livre de raison — qui est à la fois un journal du foyer [1] et une petite chronique où la météorologie et l'histoire de France sont représentées par divers articles, commence par cette mention : « 1571 et le 13 aoust entre sept et huit heures de nuit fut vue une comeste en l'air rendant une fort grande clarté » [2]. La seconde mention est celle-ci : « 1572 et le 18 aoust furent à Paris célébrées les nopces du Roy de Navarre avec Madame sœur du Roy, ung lundi. » Puis viennent de rapides récits de la Saint-Barthélemy, de la mort de Charles IX, de la mort de Marguerite de France « la Palax de la France et refuge des gens lettrés », du séjour du roi Henri III (retour de Pologne) à Lyon et à Avignon, de divers événements de la guerre civile en Provence, des ravages de la famine et de la peste à Aix, Arles, Marseille, de divers décès mémorables, notamment (p. 19) de celui de l'auteur des *Quatrains :* « Environ ce temps mourut M. Gui du Faur, sieur de Pibrac, président au parlement de Paris, homme docte, éloquent, et très versé en toutes sortes de bonnes lettres. »

M. Joseph du Teil complète les rares indications autobiographiques

1. Voir p. 9 l'indication du décès du père de Honoré : « 1575, 11 fevrier.. mourut et passa de cette vie fascheuse à une autre meilleure mon très cher et très honoré père Monsieur maître Mathurin du Teil, advocat en la prasente ville, au grant regret des principaux de la dite ville, de tous ses parents et amis et généralement de tous les gens de bien et de vertu. » Voir encore p. 14 ce qui regarde le mariage de l'auteur, p. 15 la naissance de sa première fille, p. 25 la *naissance de nos enfants*, etc.

2. L'éditeur remarque fort judicieusement qu'il s'agit là d'un bolide « comme l'indique le peu de durée de ce météore, qui n'est signalé par aucun historien provençal ». Plus loin (p. 13) c'est bien d'une *comète* qu'il est question en ces termes : « Au dit an (1577) et sur le milieu du mois de novembre se vist au ciel une planette durant beaucoup de jours, de couleur pale, avec une longue queue... » Cette queue avait aussi frappé César Nostradamus qui, dans son *Histoire de Provence* (p. 814) la décrit ainsi : « Elle trainoit une grande et fort longue queue flambante et rouge, ressemblant à celle d'un pan ». A la page 19, H. du Teil mentionne (16 septembre 1583) « une si forte grêle et si grosse qu'homme vivant n'en avoit vu de pareille ».

fournies par l'auteur [1] en nous apprenant qu'il naquit à Manosque le 24 janvier 1541, qu'il interrompit sa carrière de jurisconsulte pour embrasser pendant quelques années le métier des armes, et qu'il mourut, âgé d'environ quarante-quatre ans, antérieurement au 26 décembre 1586. Le diligent éditeur a reproduit in-extenso ou en extraits plusieurs documents inédits d'un intérêt particulier ou d'un intérêt général tels que : l'acte de baptême de son héros (registres de Saint-Sauveur de Manosque), le testament de sa mère (Madeleine de Tributiis), un mémoire du sieur de Vauclause sur la Saint-Barthélemy en Provence (Bibl. Nat. Nouv. acq. franç. nº 1086), une lettre du cardinal de Lorraine à sa sœur Mme de Nemours, sur le séjour de la cour à Avignon (Bibl. Nat. F.-fr. nº 3159), l'acte de serment presté par Monsieur maître Honoré du Teil, premier consul (Archives de la mairie de Manosque), contrat de mariage du 30 juin 1578 (extrait du registre des insinuations de la sénéchaussée de Forcalquier), Lettre du grand prieur de France à Villeroy, datée de Salon, 16 octobre 1583 (Bibl. Nat. F.-fr. nº 3400), etc,. Il a aussi reproduit, d'après la *Bibliothèque françoise* de la Croix du Maine, les trois sonnets composés en l'honneur de ce bibliographe par Honoré et insérés dans le recueil de 1584. La Croix du Maine a sans doute voulu payer en prose exagérée ces compliments que son ami lui adressa en vers non moins exagérés, car il est difficile de reconnaître dans les trois petites pièces qu'il cite rien qui ressemble à ces « fort beaux et élégants sonnets sur plusieurs diverses matières » que le poète manosquin n'avait pas encore fait imprimer en 1584.

T. de L.

---

328. — Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. **Naples et Parme**, avec une introduction et des notes, par Joseph Reinach, député. Un vol. in-8, CLXXVI-252 p. Paris, Alcan, 1893.

Ce volume est un des moins importants de la collection par leur matière, Parme n'ayant jamais été qu'un poste d'observation, et les relations de la France avec le royaume espagnol des Deux-Siciles n'ayant été que le reflet et la conséquence de ses relations avec l'Espagne elle-même. Les documents les plus intéressants publiés dans ce volume sont les mémoires et instructions de l'ambassade de Duplessis-Besançon pendant la pittoresque révolution de Naples de 1648, et l'expédition du duc de Guise. Les instructions pour Naples sont, outre celle-là, les in-

---

1. L'auteur note (p. 5) son voyage en France (1573-1574); (p. 10), sa nomination de premier consul de Manosque (1576); (p. 15) son séjour à Paris (1579-1580); (p. 16) son retour en Provence « par la Savoye et le Piemont »; (p. 17), sa fièvre quarte « laquelle me tourmenta beaucoup et me dura un an complet », (1580); (p. 17), sa seconde nomination consulaire (7 janvier 1581).

structions de Dubois pour le chevalier de Vincelles en 1719, pendant le ministère d'Alberoni et la quadruple alliance relatives surtout à l'exécution du traité de Londres; instructions au marquis de Puysieulx en 1735, pendanr les querelles de succession en Italie, pour la reconnaissance de don Carlos; instructions d'Amelot de Chaillou au sieur de l'Hôpital (1740), sur la politique à suivre relativement à la succession d'Autriche; instructions au marquis d'Ossun (1742), sur l'union des branches de la famille de Bourbon; instructions au marquis de Durfort)1760), pour la succession du trône des Deux-Siciles; instructions au vicomte de Choiseul (1766), sur la conclusion du pacte de famille et d'un traité de commerce entre la France et les Deux-Siciles (ces instructions contiennent un très intéressant portrait du ministre napolitain Tanucci); instructions au baron de Breteuil (1772), sur la succession des Deux-Siciles et le pacte de famille; avec des détails sur l'affaire des négociants de Marseille (Duguiès, Trial Fabre, Decamps frères, et Fraisse: fournitures de blés pour une somme de 700,000 livres au consul de Naples à Marseille, non payée; l'affaire dura de 1764 à 1772 et finit par être jugée favorablement aux négociants de Marseille par la junte générale du commerce de Madrid) et sur l'affaire des Jésuites corses; les instructions au marquis de Talleyrand Périgord (1785), le dernier envoyé de France à Naples avant la Révolution, contiennent un tableau instructif de la cour de Naples. — Les instructions pour Parme sont moins importantes: ce sont celles au sieur d'Aubeville 1662 et 1663, au sieur du Pré 1687, (relatives à la succession du duc de Ferrare, Alphonse II, à l'affaire de Castro, à celles de Comacchio et de la garde corse, et à l'exécution du traité de Pise); celles de Torcy au comte Albergotti (1714), sur les projets matrimoniaux du prince Antoine, et sur le mariage d'Élisabeth Farnèse, avec un tableau généalogique de la maison Farnèse; celles à Lozillère (1725), expliquant les nécessités politiques du renvoi de l'infante; celles plus développées au comte de Maulevrier (1749), relatives à la cession du duché de Parme à un infant d'Espagne et contenant tout un plan de politique à l'usage du nouveau souverain; celles au marquis de Crussol (1751) sans importance; celles au comte de Rochechouart (1754) sans importance politique, mais contenant un tableau de la cour de Parme très pittoresque; enfin celles au baron de La Douze (1766), au marquis de Chauvelin (1769), au comte de Boisgelin (1770) et au comte de Durfort, qui ne contiennent guère que des renseignements surtout anecdotiques sur une petite cour d'Italie dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle.

L'annotation mise par l'éditeur au texte de ces instructions est utile. On peut lui reprocher un certain nombre de renseignements inutiles sur des personnages ou des faits trop connus, et en revanche le manque d'informations sur un grand nombre de personnages italiens cités dans les instructions, avec lesquels le public français est moins familiarisé.

L'introduction, conformément aux précédents établis dans ce *recueil*,

aurait dû être exclusivement réservée à un tableau d'ensemble des relations de la France et de Naples, de la France et de Parme. M. Reinach a préféré, au lieu de traiter cette matière « infertile et petite », exposer ses idées sur le rôle politique de la France en Italie, dans un morceau très brillant, mais qui ne semble pas très juste. Tout le raisonnement de M. Reinach repose sur cette affirmation initiale : « Pour la France, même pour les plus durs de ses politiques, l'Italie est une personne morale » et cette affirmation ne me paraît nullement prouvée pour toute la période antérieure à la Révolution française. Nul moins que le cardinal d'Amboise ne se souciait de la « sœur latine » si ce n'est Bussac, Monluc ou Marquemont. Aucun des princes français du XVI[e] siècle n'a vu dans « l'Italie » autre chose que des puissances et des princes, tantôt unis, tantôt désunis mais indépendants les uns des autres et ne faisant pas même un groupe politique. Le titre même qu'il est obligé de donner à sa préface, et où *la France,* — personne morale, — agit EN Italie, expression géographique, indique le vice fondamental de son argumentation. Les chapitres relatifs au XVII[e] et au XVIII[e] siècles pris en eux-mêmes sont fort intéressants.

Léon-G. PÉLISSIER.

---

329. — Léon DESCHAMPS. **Histoire sommaire de la colonisation française.** Lettre préface de M. P. Fonçin. Paris, Nathan, 1894, 156 p.

M. Deschamps, l'auteur déjà présenté ici de l'*Histoire de la question coloniale en France*, était tout qualifié pour écrire une histoire sommaire de la colonisation française. Fidèle à l'esprit qui a inspiré son grand ouvrage et qui lui a dicté cette phrase : « Selon nous la question coloniale se réduit à une question d'éducation » ; c'est parmi les élèves de nos écoles et lycées, parmi la génération vierge encore de préjugés malsains, qu'il veut propager le goût et la connaissance des choses coloniales. Les manuels classiques ne traitent cette matière que dans des chapitres épars et sans liens. Le résumé de M. D. suit dans son développement cette manifestation si intéressante de notre activité nationale. Le sujet est clairement divisé : les périodes caractérisées par des formules significatives : les *Explorations, les Concessions personnelles, les Compagnies, le Pacte colonial*, etc. Nous n'aimons guère cet intitulé : *le plus grand Empire*, pastiche du fameux *Greater Britain.* Chaque période est étudiée à son tour : 1° dans son régime ou dans son administration ; 2° dans ses résultats territoriaux, etc.

M. D. expose et juge avec sûreté les systèmes de colonisation qui se

---

1. Il y a d'assez nombreuses fautes d'impression, surtout dans les noms propres : ainsi, il faut lire, p. 144, Gravina et non Gradina; p. 139, Renaud et non Renauld ; p. 142, luthéranisme et non luthérianisme; p. 167, Odoard (comme dans le tableau généalogique de la p. 169) et non Odoart.

sont succédé. Nous avons eu déjà occasion de louer sa critique de l'œuvre de Richelieu et de celle de Colbert. Il n'a pas de peine à montrer la supériorité du système colonial de l'ère actuelle sur l'ancien régime — et l'ancien régime s'est prolongé jusqu'en 1870. M. Foncin, dans sa judicieuse préface, indique les causes de cette supériorité : c'est l'intelligence des conditions géographiques ; c'est, en une certaine mesure, la sympathie de l'opinion mieux informée. Le volume de M. D. contribuera encore à l'édifier sur la juste valeur de nos établissements d'outre-mer. Je crains même qu'il ne rebute des lecteurs timorés, et ne dégoûte les jeunes gens de la carrière coloniale. Car, sauf dans le Tell, en Nouvelle-Calédonie, l'archipel de la Société, à Saint-Pierre et Miquelon, l'acclimatation de l'Européen, assure M. D., sur la foi de *La géographie commerciale des colonies françaises* de M. Combette, est quasi impossible, les maladies endémiques inévitables : on n'y échappe qu'au prix d'une hygiène rigoureuse et d'une vie ascétique. Un meilleur sort est promis aux capitaux, aux gros capitaux surtout, qu'aux individus. N'y a-t-il pas quelque illusion, au moment où les capitaux français se détournent des affaires industrielles placées à leur portée et sous leurs yeux, à les solliciter vers des champs d'exploitation lointains et malheureusement suspects ? Et l'incohérence de notre administration coloniale ne suffirait-elle pas à expliquer la mauvaise volonté des capitaux ? M. Deschamps répondra qu'il a écrit son livre pour réagir contre ces tendances déplorables.

Bien que l'on ait mauvaise grâce à reprocher des lacunes à un livre qui se dit sommaire, on souhaiterait sur certains points plus de précision. Ainsi l'auteur décrivant le régime administratif de « l'Empire actuel », oublie de définir le protectorat. La Tunisie, Madagascar, l'Annam, sont-ils soumis à un protectorat de même espèce ? D'autre part, la colonisation pénitentiaire ne méritait-elle pas une appréciation particulière ? Dans le résumé du commerce et des productions, pourquoi l'auteur adopte-t-il les chiffres d'une seule année qui peut être exceptionnelle, au lieu d'établir une moyenne ? Pourquoi, dans le tableau des communications entre la France et ses colonies, donne-t-il le prix, mais non la durée de la traversée ? Enfin, passons condamnation sur la bibliographie par trop éclectique dans son insuffisance et sur les gravures dont l'intention est d'honorer nos grands colonisateurs ou explorateurs, mais qui ne les flattent pas.

B. Auerbach.

---

330. — **Complément du dictionnaire de l'ancienne langue française**, par F. Godefroy. Fascicules 75 et 76, ap. Bouillon, 1893-94.

Dans ce *Complément* qu'il essaiera de « condenser en deux volumes », M. Godefroy se propose de nous donner l'historique des mots sous leur forme ancienne et populaire et d'y introduire en outre une grande

partie de la langue du xvi^e siècle, particulièrement les vocables dont « la signification est bien française et bien claire ». Les mots hasardés ou fantaisistes, dit-il, seront étudiés à part, dans un lexique qui fera suite au supplément du Dictionnaire de l'ancien français. Ce qui est tout à fait « fantaisiste », c'est le plan de M. Godefroy, qui devient plus confus à mesure qu'il s'élargit : ce qui ne sera pas difficile à démontrer. Il enregistre, par exemple, *aime-bal*, *aime-carnage*, *aime-cité*, et d'autres composés de cette espèce : seraient-ils mieux « établis » dans la langue française du xvi^e siècle que *aile-porte*, *aime-cuirasse*, *aime-bois*, *aime-chanson*, *aime-air*, *aime-toit*, *aime-rocher*, *aime-son*, *aime-carquois*, *aime-fée*, *aime-prée*, *aime-flèche*, *aime-pampre*, *aime-jour*, *aime-laine*, *aime-estaim*, *aime-corpsmorts*, *aime-droit*, *aime-proie*, qui ne figurent point dans ce *Complément*? J'y rencontre *Alcoraniste* et *alcoraniser*, mais non *alcoranisme*, *alcoranique*, ni *alcorane*, adj. fém. : je demande à M. Godefroy, pour quelle raison ces termes sont réservés au lexique du xvi^e siècle. *Almanachisation*, *amethystizonte*, *amorevolesse*, etc. ne sont certainement pas « plus clairs ni plus français » que *abrégeable*, *ablandissement*, *ablondir*, *abrieux*, *abstersoire*, *abusatoire*, *abuse-fol*, *acaresse*, *acaresser*, *aconditionner*, *accortesse*, *accouchée* = accouchement, *accouchailles*, *actueux*, *actuosité*, *adaptable*, *adhortatif*, *adjurateur*, *adolescentule*, *adoucisseure*, *adouement*, *adressage*, *adulatoire*, *adulatif*, *aglutonner*, *agluer*, *agluement*, *alibrer*, *alibracion*, *agrumeler*, *airieur* [1], *amunitionner*, *aiguison*, *ajolivement*, *albanelle*, *allusivement*, *alternel*, *amatissement*, *amourateur* = coureur de femmes, *ampliateur*, *amusaille*, *amputateur*, et des centaines d'autres qu'il me serait facile de citer. M. G. ne fera accroire à personne qu'il a recueilli *amphitryonade*, *amazonesque*, *aleuromantie*, *ambuler*, *acherontide*, *acheronté*, *amazonide*, *alanique*, *amycléan*, préférablement à *Achillien*, *adonien*, *actinomantie*, *alemanique*, *ambulation* *ambulatif*. Ce n'est pas évidemment à dessein qu'il donne *agriculter*, *amignoter*, *amadiser*, *affronteur*, *alchimistal*, *anacardin*, *aggravité*, *aileux*, et qu'il laisse de côté *agricoler*, *agriculturer*, *amignotement*, *amadiseur*, *affronteresse*, *alchimiser*, *abrotonin*, *amaracin*, *aggravance*, *aggravatif*, *aggravateur*, *ailée* = coup d'aile, essor. Il a recueilli *améliorir*, mais *acoisir*, *abhorrir*, *acravantir*, *affriandir*, *allongir*, sont absents. L'historique de beaucoup de termes qui ne sont pas en usage est insuffisant ; j'ai trouvé *agrafement* et *aiglat* en 1542, *almifique* et *afflater* au xv^e siècle, *agasseté*, en 1530, *algarader* en 1566, *ambulacre* en 1500, *alpiste*, et *ahontissement* au xvi^e siècle. Pour l'historique des mots de la langue moderne (car il y a de tout dans ce *Complément*), M. G. laisse encore beaucoup à faire après lui. Ainsi *affriander*, *allégorique*, *aileron*, *aman-*

1. Celui qui en temps de peste était chargé d'aérer ou de faire aérer les maisons. Je dois ce mot à M. l'abbé Tougard, mais ce que je lui dois surtout c'est la communication d'ouvrages rares et curieux qu'il me fournit avec une obligeance inaltérable.

dier, agriculteur, alacrité, algèbre, alcyon, anagogie, aiguilletier, apparaissent au xiv[e] siècle; *action, agrès,* au xii[e] siècle, *amateur* au xv[e] siècle; *administrateur* en 1290, *affirmer* en 1281, *activité* au commencement du xv[e] siècle, *activer* aux xv[e] et xvi[e] siècles, *achée* en 1514, *agrégation* vers 1516, *aguerrir* en 1535, *alycon* en 1372, *allodial* au xvi[e] siècle [1]. Il y a dans le *Dictionnaire Général* un certain nombre de mots dont l'historique m'appartient : M. G. s'en empare sans aucun scrupule, c'est-à-dire sans citer qui ou quoi que ce soit, toutes les fois que les exemples sont donnés avec des indications précises : voir comme preuves, *acquiescence, alpestre, alphabétique, aiglon, alsine,* et bien d'autres mots. Dans le cas contraire il renvoie au dictionnaire général, et cela lui semble si dur parfois qu'il cite uniquement le mot avec la date de l'ouvrage et le nom de l'auteur. Cela nous vaut des articles « condensés » dans le genre de ceux-ci : *Agonisant*, qui agonise (1587. Taillepied). — *Amiante,* variété d'asbeste incombustible : La pierre *amiante.* (1581, Cl. Guichard.) — *Ammi,* plante ombellifére employée en pharmacie comme carminatif : (1547. Meignan, *Hist. des plantes*). — *Amphiscieus,* (1584, L. Leroy, *Viciss. des choses*). — *Anagogie*, (1560, Viret, cette fois avec renvoi au Dictionnaire général.) Je laisse aux lecteurs à qualifier de pareils procédés : ils m'étonnent, venant d'un homme qui avoue que pendant près de quatorze ans ma collaboration lui a été *très utile.*

J'ai noté quelques définitions bizarres, comme saule *amerin,* expliqué par « saule amer »; c'est le saule d'Amerie des anciens. Par conséquent *amerine* = herbe amère est encore une jolie trouvaille; il faut lire dans l'exemple cité : « amerine saule, chenevé », et non « amerine, saule, chenevé. » *Aluter* ne signifie pas « éclabousser, couvrir de boue » mais enduire de lut, comme du reste l'explique Cotgrave. Ce verbe se rencontre d'ailleurs bien antérieurement : « Pots de terre lesquels soient bien *alutez* et rembouschez » (du Pinet). On a déjà vu par l'explication qu'il a donnée du mot « taillebacon » que M. G. était complètement brouillé avec l'anglais. *Amarelle* est interprétée par « Camomille ». La définition s'applique au premier exemple, mais non au second dans lequel *amarelle* désigne un sorte de cerise : « Cerasum apronianum », dit Diez allégué par M. G. qui pouvait encore citer cet exemple : « Les cerises pendent à des queues un peu longuettes, les *amarelles* ou griottes à des courtes ». Tous ceux qui liront avec attention ou ne feront que parcourir ce *Complément* se demanderont pourquoi M. Godefroy, qui se proposait de « synthétiser, abréger, élaguer rigoureusement », a admis des articles tels que : abject, abrutissement, acroamatique, accentuation, affectionné, affectation, agronome, ale, allocation, allocution, amélioration, aménagement, (Sully, sans autre indication), amalgame, amal-

---

1. J'ai commencé et continuerai à donner l'historique de ces mots dans la *Revue d'histoire littéraire de la France.*

gamer, amnios, anabaptiste et cent autres qui n'ajoutent rien absolument à l'historique de notre langue et qui ne sont que la répétition de ce que l'on trouve partout.

A. DELBOULLE.

---

331. — **Dictionnaire encyclopédique des langues française et allemande**, par Ch. SACHS et C. VILLATTE. Supplément français-allemand. Un vol. de 360 pp. Berlin, Langenscheidt, 1893. Prix : 10 mark; relié, m. 11,50 pfg.

On connaît les grands mérites et aussi les défauts de l'important dictionnaire de Sachs et Villatte. Ils se retrouvent tous deux dans le supplément de la première partie : une richesse d'informations prodigieuse, accumulées souvent sans le discernement nécessaire, confondant trop souvent de simples *plaisanteries* faites au moyen de tel mot, avec un *sens* particulier de ce mot. Ainsi, par exemple, pour le mot *girafe*, le supplément ajoute le *sens* particulier de *Droschkenpferd*. = cheval de fiacre ! Les auteurs n'ont pas l'air de se douter qu'en français comme en allemand, on donne souvent le *sobriquet* de *girafe* à une personne ou à un animal maigre, muni d'un cou démesurément long, et que ce sobriquet peut s'appliquer à tout autre animal, à tout autre cheval aussi bien qu'à un cheval de fiacre. Parmi les nombreux mots nouveaux accueillis comme têtes d'article, nous remarquons entre autres TOUT-A-L'ŒIL subst. sing. masc. *Deputierter* = député! Ces deux exemples, qu'on pourrait multiplier facilement, suffisent pour caractériser la méthode des auteurs. Heureusement qu'il ne faut pas juger l'ouvrage d'après ces échantillons; il abonde en renseignements des plus précieux, qu'on chercherait vainement ailleurs, et il contribuera certainement à maintenir au Dictionnaire Sachs-Villatte le premier rang qu'il occupe dans la lexicographie franco-allemande. Ajoutons que l'exécution typographique est toujours admirable.

C.

---

332. — Sofia CASANOVA. **El doctor Wolski.** Paginas de Polonia y Russia. Madrid, Marqués, 1894, in-12, 320 p.

Ce roman ne manque pas d'originalité dans la conception. L'idée d'un homme généreux, grand médecin, épris de la passion du perfectionnement physique et moral de l'humanité, et sacrifiant son amour à sa théorie, parce que la jeune fille qu'il aime devient phthisique et qu'il ne veut pas procréer des êtres fatalement condamnés à la dégénerescence, le combat entre ses sentiments et le devoir qu'il s'est volontairement imposé, tout cela peut fournir matière à une intéressante analyse. Il semble qu'ensuite, fatalement, cet homme arrivera au découragement irrémédiable, ou bien au contraire, si les plus nobles instincts l'emportent, qu'il vouera son existence à la charité, à la poursuite du mal, lut-

tant avec lui comme avec un ennemi personnel, pour lui arracher ses victimes. Mais que, tourmenté d'un ardent désir de paternité, il se marie et aime une autre femme, cela est trop d'un homme quelconque et malgré son énergie à se raidir contre le malheur acharné après lui, il nous en semble un peu diminué. Telle a été du moins notre impression.

Me Sofia Casanova, qui a déjà publié un volume de vers, débute dans le roman. Aussi son œuvre trahit-elle encore quelque hésitation, mais son talent s'affermira. On trouve dans son livre un style agréable, de la grâce et un juste sentiment de la nature. L'exemple de Fernan Caballero et de Mme E. Pardo Bazán, les distingués romanciers de l'Espagne contemporaine, doit lui être un précieux encouragement.

H. Léonardon.

---

333. — H. Jæger. **Kamerun und Sudan.** Ein Mahnwort an das deutsche Volk. 1re partie. Berlin, 1893. Bange, 162 p.

Les coloniaux allemands, qui sentent leur cause un peu malade, ne désespèrent pas d'éclairer et d'entraîner leur nation. Ils s'entendent à prendre leurs compatriotes par leur faible ; au lieu de flatter les rêves de grandeur, ils s'adressent à l'intérêt. La brochure de M. Jæger est dans ce sens habilement rédigée.

La colonie de Kamerun, placée à l'intersection du trapèze septentrional et du triangle méridional qui composent l'Afrique, est destinée, proclame l'auteur, à une haute fortune, à condition : 1° qu'on l'exploite ; 2° qu'on l'étende. Et pour l'exploiter il faut l'étendre. Il serait vain de se borner à l'occupation de la bande côtière : c'est le *hinterland* qui appelle les hommes et les efforts. Ce *hinterland*, c'est le bassin du Chari, c'est l'Adamaua, c'est le Baghîrmi. Ce dernier pays surtout semble fasciner M. Jæger. Il serait, assure-t-il, d'une conquête facile ; car cet État, opprimé par le Wadaï et le Bornou, cette Pologne africaine, attend un sauveur. Une compagnie de commerce, à défaut de l'Empire, remplirait convenablement cette mission. Elle en serait largement rémunérée. Le Baghîrmi est un futur centre cotonnier : les filatures et tissages d'Allemagne s'y approvisionneront au lieu de payer à l'étranger plus de 200 millions par an pour leur matière première. Le Baghîrmi est une future région d'élevage, comme tout le pourtour du Tchad, où les Arabes pratiquent cette industrie avec succès ; et déjà M. J. voit éclore dans ces parages bénis des tanneries et des fabriques de conserves.

Colons et capitaux afflueront-ils sur cette terre d'élection ? Il ne reste qu'à la prendre. Encore surgira-t-il des difficultés avec des voisins incommodes, si, comme le propose M. Jæger, la frontière doit être portée au 22e degré de longitude Est de Greenwich. Les récentes conventions entre l'Angleterre et la France l'auront sans doute chagriné.

Néanmoins, même dans des limites plus modestes, il y aurait profit pour l'Allemagne à écouter les conseils et à profiter des renseignements de M. Jæger. Celui-ci est partisan de la pénétration commerciale, de ce qu'on pourrait appeler le système extensif, par opposition au système intensif du régime cultural, cantonné sur une aire trop restreinte et qui se ferme trop volontiers son horizon. Il est partisan de l'emploi des éléphants et des bateaux à vapeur, de préférence à celui des porteurs, qu'il juge avec raison détestable. Mais ces moyens, ces méthodes n'ont chance de réussir qu'entre les mains d'une compagnie : d'où le projet de la création d'une *Kamerun-Hinterlandsgesellschaft*.

Malgré cette conclusion, l'ouvrage de M. J. n'a ni le ton ni l'allure d'un prospectus. L'auteur a emprunté des données aux explorateurs les plus autorisés, comme Barth, Nachtigall, etc., et son exposé gagne ainsi un caractère suffisamment scientifique, parfois même à l'excès : car avec quelques géographes aventureux, M. Jæger parle du fameux bassin de la Liba comme d'une réalité, alors que c'est une simple expression géographique : encore cette expression devra-t-elle être rayée de la nomenclature africaine.

B. Auerbach.

CHRONIQUE

FRANCE. — Dans une très intéressante plaquette intitulée : *Excursion dans l'Argonne (29-31 août 1893) par un Rémois, Notes d'un touriste et d'un archéologue*, M. Henri Jadart nous promène à travers le pays des défilés et des mamelons boisés, d'Apremont à Valmy. Il nous fait visiter Varennes, nous rappelle en passant les principales circonstances de l'arrestation de Louis XVI, nous introduit dans la boutique de l'épicier Sauce. Il nous mène par la Haute Chevauchée à la Chalade dont il décrit avec détail l'église aux nombreuses épitaphes. Il décrit pareillement Clermont-en-Argonne, l'élégante église Saint-Didier et son monument funéraire sculpté dans la muraille et fort curieux au point de vue de la morale chrétienne et populaire au XVIe siècle, la chapelle Sainte-Anne située sur la hauteur la plus élevée de l'Argonne, à 295 mètres d'altitude. Enfin, il retrace brièvement les souvenirs historiques de Valmy et s'arrête pieusement devant le monument de Kellermann. On lit avec plaisir les notes prises par M. Jadart dans cette course rapide. La brochure, qui compte une quarantaine de pages, a paru d'abord dans la *Revue de Champagne et de Brie* de 1894 et se vend à Reims, chez Michaud.

— La librairie Didot a eu l'ingénieuse idée de publier à part, sous le titre *Mémoires d'un aide-de-camp de Napoléon* (in-8°, III et 456 p. 3 fr. 50) les pages de l'ouvrage *Histoire, Mémoires et Mélanges*, paru dans l'année 1873 en huit volumes, où Philippe de Ségur raconte ce qu'il a fait et ressenti personnellement de 1800 à 1812. On aurait pu rectifier aisément l'orthographe de quelques noms d'hommes et de lieux. Mais le volume, ainsi conçu et distribué, est fort intéressant. Relevons plusieurs titres de chapitres : Hohenlinden, Gênes, Macdonald dans son ambassade en Danemark, mission auprès du roi d'Espagne, exécution du duc d'Enghien, camp de

Boulogne, le sacre, Ulm, Vienne, Austerlitz, Gaëte, Iéna, Berlin, Som mo-Sierra Fouché et Bernadotte, Nopoléon à la réception de Chateaubriand à l'Académie.

— M. Alex. Boutroue publie, sous le titre *La Palestine et la Syrie à vol d'oiseau*, la conférence que le public de la Société de géographie a eu la bonne fortune d'entendre ou plutôt de voir dans la séance du 2 mars dernier. La brochure est un catalogue explicatif des projections photographiques. M. Boutroue tour à tour évoque les vestiges d'un passé grandiose et décrit les laideurs et les tristesses actuelles de la Terre-Sainte.

AMÉRIQUE DU SUD. — La *Revue critique* reçoit de Bogota une brochure intitulée « Dios y Patria ». C'est un recueil d'articles choisis, de D. José Manuel Groot, précédés d'une notice biographique sur l'auteur. Il y a un peu de tout dans ce mince volume, depuis des articles de polémique ecclésiastique jusqu'à des tableaux de mœurs et des vers. Signalons à la fin un essai biographique sur le peintre Gregorio Vásquez Ceballos, du XVII^e siècle.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 juin 1894.

Après la lecture et l'adoption du procès-verbal de la dernière séance, M. Paul Meyer, président, annonce à l'Académie le malheur qui a frappé le pays dans la personne de M. Carnot, président de la République, et lève la séance en signe de deuil.

Séance du 6 juillet 1894.

M. Oppert reprend les données métrologiqnes recueillies dans les fouilles de Ninive par Botta et Flandin, il y a cinquante ans Il fixe le poids des huit lions de bronze qui étaient aux portes de la ville. Puis il interprète le texte relatif à la superficie de Khorsabad et trouve qu'elle équivalait à 32,523 2/7 cannes carrées. Les murs de la ville formaient un rectangle mesurant 1,645 et 1,750 mètres de côté. On voit que la canne, valant 7 aunes, était égale à 9 m. 40; l'aune à 1 m. 343, et le pouce à 0 m. 056. On ne donnait jamais aux enceintes la forme du carré, mais celle du rectangle qui s'en rapproche, à cause d'une superstition qui attachait une idée funeste aux figures régulières.

M. Foucart continue la seconde lecture de son mémoire sur l'origine et la nature des mystères d'Eleusis. MM. Bréal, Perrot, Maspero et Weil présentent quelques observations sur divers passages de ce mémoire.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N^os 31-32 — 30 juillet-6 août — 1894

334. — **G. B. Winer's Grammatik des Neutestamentlichen Sprachidioms. Achte Auflage, neu bearbeitet** von D. P. W. SCHMIEDEL, ord. Prof. der Theologie an der Universitæt Zuerich. I. Theil : Einleitung und Formenlehre. — Gœttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1894. In-8, xvj-144 pp. Prix : 2 m. 60.

Ce livre n'a pas besoin de recommandation : il est depuis longtemps jugé et le renom en est établi, puisque la première édition remonte à près de trois quarts de siècle. Mais la dernière est de 1867 : *grande mortalis aevi spatium*, surtout si l'on tient compte des progrès accomplis en ces trente dernières années par la méthode et la grammaire historiques. Il faut donc remercier M. Schmiedel d'avoir assumé la tâche de remettre l'ouvrage au point, et le féliciter de s'en être si consciencieusement acquitté, en théologien qui ne se réfère point en vain aux travaux de MM. Meisterhans et G. Meyer, mais se les est assimilés par une forte éducation linguistique et sait fixer avec une rare précision le précieux chaînon par lequel le grec classique se relie à la langue byzantine et médiévale. Quelques détails matériels donneront une faible idée de l'importance de son travail de refonte, qui parfois a transformé des chapitres entiers : la partie publiée de l'ouvrage passe de quatre-vingt-dix-huit pages à cent quarante-quatre ; et notamment, grâce aux découvertes de l'épigraphie et à leur contre coup sur la connaissance de l'orthographe et de la prononciation attiques ou hellénistiques, les page 40-59 de la 7^e édition deviennent les pages 31 à 80 de la 8^e, où chacune des graphies aberrantes du Nouveau Testament est discutée à la lueur de ces documents nouveaux ; plus loin, l'étude de la conjugaison des verbes en -ω, qui tient en quatre pages dans la dernière édition, en occupe dix-sept dans la nouvelle, et il faut noter que celle-ci rejette en des notes un grand nombre de références ou de renseignements qui auparavant figuraient au texte. Ce qui vaut mieux encore, les matières sont aujourd'hui rangées dans un ordre nouveau et vraiment scienti-

fique : indices de temps, indices de modes, désinences personnelles, le tout soigneusement distingué et traité à part. Parfois encore, il est vrai, la vieille grammaire empirique se trahit par une gaucherie : on se demande, par exemple (p. 119), ce que vient faire οἶδα égaré parmi les verbes en -μι. Mais ce lapsus est tout exceptionnel, et les erreurs de classement se réduisent presque toutes à de simples assimilations discutables. Ainsi (p. 89) la création du type (acc. sg.) μητέραν, qui est de très basse grécité, — le Δήμητραν du *Cratyle* est par trop isolé et suspect, — ne me semble pas de même nature que celle du type attique Σωκράτην : celui-ci a été refait directement, et très naturellement, sur ποιητήν, à cause de l'identité des deux nominatifs, à preuve le génitif correspondant Σωκράτου; pour μητέραν, une base positive de proportion analogique manque absolument, et il faut recourir à une conscience vague de la nécessité d'un *n* final à l'accusatif singulier de cette déclinaison comme de toutes les autres, compliquée peut-être d'un amuissement au moins partiel de l'*n* régulièrement final en certaines positions ; car il est clair que, si, tout en écrivant τὴν ἡμέραν, τὴν χώραν, on prononçait déjà quelque chose comme τηνημέρα, τηγχώρα, on n'avait aucune raison de ne pas écrire τὴν μητέραν ce que peut-être on prononçait également τημμητέρα. Quoi qu'il en soit, les deux procédés grammaticaux ne sont identiques que par le résultat, non par le principe. De même, τοῖς σάββασιν (p. 85) ne devrait pas être rangé purement et simplement parmi les « métaplasmes », et presque sur la même ligne que τὰ δεσμά en regard de οἱ δεσμοί ; car les noms de deux genres sont au moins, quant à leur origine, des catégories peu claires quoique à coup sûr primitives, tandis que la formule d'où est né σάββασιν (: σάββατα = ὀνόμασιν : ὀνόματα) saute d'abord aux yeux et offre la contre-partie de celle qui ailleurs (étolien) avait abouti à παθημάτοις (: παθήματα = ἐσχάτοις : ἔσχατα).

Les autres observations, toujours dans le même ordre d'idées, sont de moindre importance encore. Je les formule néanmoins, parce que, dans ce domaine où la méthode historique fait ainsi son entrée pour la première fois, ou peu s'en faut, — à ce point que telle thèse récente, d'ailleurs estimable, sur la syntaxe du Nouveau Testament, est un travail de pure statistique, sans un soupçon de ce que pourrait l'historique d'une forme pour éclairer son emploi, — il semble prudent de trancher dans le vif et de couper court par avance à tous les malentendus susceptibles d'obscurcir la saine vue des faits. Ainsi M. S. paraît quelque part admettre (p. 42) qu'un certain processus phonétique a été « oublié » *(vergessen)* : l'expression est malheureuse ; pour oublier quelque chose, il faut commencer par l'avoir connu, et il va sans dire que le sujet parlant n'a jamais conscience, ni des transformations de la langue en général, ni des stades phonétiques de la sienne propre. Si l'on a créé un beau jour le barbarisme τιμᾷν, — lequel au surplus est à peine autre chose qu'affaire de graphie, — ce n'est point parce qu'on a oublié que l'ει de τιμάειν, étant une fausse diphtongue, ne devait pas donner un ι

souscrit en contraction, — encore une fois, pour l'oublier, il eût fallu commencer par le savoir, — mais tout simplement parce que s'est posée d'elle-même dans l'esprit la formule d'analogie τιμᾶν : τιμᾷ = λέγειν : λέγει, et de même μισθοῖν : μισθοῖ = λέγειν : λέγει. Et je sais bien que ce ne sont là que deux façons différentes de dire la même chose. Mais qu'on veuille bien les comparer avec quelque attention : on verra que celle-ci a l'avantage de présenter le fait sans équivoque possible, tandis que la première perpétue une « idole » dans l'esprit du débutant, déjà trop porté par lui-même à voir dans le langage une tradition raisonnée au lieu d'une série ininterrompue d'actes mécaniques. A plus forte raison serait-il grave de commettre l'erreur contraire, en rangeant sous le chef de la phonétique les faits qui n'en sauraient relever : si minces fussent-ils, l'élève en conclurait qu'on a toujours le droit d'imaginer une mutation pour rendre raison d'un métaplasme inexpliqué; si on lui parle, par exemple, d'une alternance de ο et υ dans πρᾶος (p. 51), que veut-on qu'il en conclue, sinon que dans le grec post-classique ο et υ peuvent s'échanger l'un contre l'autre? Il n'en est rien pourtant, et il serait à peu près aussi juste de parler d'un changement de *va* en *all* dans le verbe *aller*. Ce sont deux radicaux différents dès l'origine, πρᾶο- et πραϋ-, qui ont mêlé leur déclinaison. J'aurais voulu enfin que M. Schmiedel insistât davantage sur un point, le peu d'appui, somme toute, que trouve la prononciation du grec moderne dans les fautes d'orthographe des manuscrits; car, si la graphie Ἀλκμέων = Ἀλκμαίων était suffisante à prouver la prononciation αι = ε, il faudrait conclure de la graphie χαλεφῶς (p. 32) que le φ n'était encore qu'un π légèrement aspiré, et Érasme gagnerait d'un côté beaucoup plus de terrain qu'il n'en perdrait de l'autre. Une période de transition, de grand mélange dialectal, de décadence de la tradition littéraire, et la confusion attribuable à toutes ces causes, c'est tout ce qu'il est permis d'induire de ces faits exagérés à plaisir par l'école à laquelle on ferait dire, en la pressant un peu, que Démosthène, revenu au monde, entendrait sans peine un discours de M. Tricoupis. Je m'empresse d'ajouter que notre auteur a bien trop de sens historique et d'intelligence de l'évolution du langage, pour s'y rattacher de près ou de loin.

V. HENRY.

---

335. — Nils FLENSBURG. **Ueber Ursprung und Bildung des Pronomens** Αὐτός. Lund, Hjalmar Møller, Librairie de l'Université, 69 p.

Le problème intéressant de l'origine du pronom αὐτός n'a pas reçu jusqu'ici de solution décisive; M. Nils Flensburg en propose une nouvelle; voici, dans son ensemble, son argumentation. Les explications proposées pour αὐτός sont insuffisantes ou inexactes, soit parce qu'elles ne tiennent pas compte de sa signification propre, soit parce qu'elles se

heurtent à des impossibilités phonétiques ; il en faut donc chercher une autre. C'est ce qu'il fait, en intercalant dans sa discussion quelques digressions, qui d'ailleurs ne sont pas inutiles, notamment celle sur les formes grecques ἀλλοδαπός, ποδαπός, où il retrouve, justement à mon sens, et contrairement à ce qui est admis aujourd'hui, un premier élément ἀλλοδα-, ποδα-, et non une sorte de thème neutre ἀλλοδ, ποδ. M. Fl. prouve, non sans laisser cependant quelque prise aux contradictions, que les explications proposées par Windisch et Wackernagel sont inadmissibles, soit au point de vue phonétique, soit au point de vue sémantique; et arrivant enfin à son propre système, après avoir constaté que dans la plupart des langues il est d'usage d'exprimer le concept d'individualisation par des noms concrets qui désignent un élément central de l'individualité physique ou morale, c'est-à-dire, en termes plus simples, que le tout de l'individualité humaine est signifié souvent par la partie (ai. *tanu*, *atman*, av. *anhva*, gr. ἦτορ, lat. *animus*, etc.), il cherche une origine analogue pour αὐτός, en y voyant une rac. *es* = *être*, représentée dans ai. *as-u*, av. *anhu*, lat. *er-us*, et dans les formes pronominales réfléchies du grec commençant par σφ (σφέ, σφίν, etc., lesb. ἄσφι, ἄσφε). Αὐτός, en tant que signification pourra donc être, de même que les mots qui viennent d'être cités, quelque chose comme « l'étant, celui qui est » employé avec la signification pronominale de « même ». Il ne s'agit plus que de savoir si αὐτός, au point de vue phonétique, est en relation avec *asu*, *anhu*, etc. — Dans ce qui suit, je ne puis admettre que dans ἴσθι la voyelle initiale représente le schwa, avec une assimilation à la voyelle suivante ; M. Fl. semble d'ailleurs en douter lui-même (p. 60-61) ; au contraire (p. 62-63) ce qui concerne la signification des particules homériques ἠΰτε, εὖτε me semble difficile à réfuter. — Partant donc d'un thème *assu (əsu)* dérivé de la rac. *es* (mais une série décroissante e : *e : a* (p. 59) est loin d'être démontrée), M. Fl. en tire le nominatif ἀΰς (cf. ἠΰς, ταΰς), d'où par diphtongaison αὖς, forme connue, d'où αὐτός = ἀσυ-τός, primitivement employé avec une signification abl.-locative = « de, par soi-même ». De là à extraire un thème αὐτ-, il n'y a qu'un pas, et αὐτός—tant à cause de la fonction pronominale définitive du mot que par suite de l'identité de la terminaison — fut employé en rapport étroit avec οὗτος, ἕκαστος, etc., d'où sa flexion se modela tout entière sur celle des thèmes en *o*. Il y a peu de dissertations aussi logiquement et aussi nettement conduites ; mais la conviction n'est pas emportée. D'autres trouveront peut-être des objections en différents domaines ; pour moi, je ne ferai qu'une remarque sur un seul point : je ne m'explique pas comment, avec une telle origine, αὐτός, compris comme un thème en *o* presque dès son apparition, et dès lors identique nécessairement, dans sa forme et surtout dans sa fonction, à οὗτος et autres pronoms similaires, ait persisté à être oxyton, quand nous voyons au contraire qu'une assimilation dans la fonction entraîne généralement une assimilation dans l'accentuation.

My.

336.— MUTZBAUER (Carl). **Die Grundlagen der griechischen Tempuslehre und der homerische Tempusgebrauch.** Ein Beitrag zur historischen Syntax der griechischen Sprache. Strasbourg, Truebner, 1893. VIII-402 p.

Si l'on entend par un bon livre un ouvrage qui donne des aperçus, qui invite le lecteur aux recherches, qui lui suggère des réflexions, le livre de M. Mutzbauer est un bon livre. Qu'on ne se méprenne pas cependant à cette qualification : un ouvrage peut être bon tout en exposant des théories discutables. La science de la grammaire grecque est en ce moment dans une période de transformation ; on ne se borne plus à étudier l'usage grec et l'emploi des formes de la langue, on veut savoir à quelle raison doit être attribué l'usage, et de quelle source descendent les significations des formes ; à la lumière de la grammaire historique, on remonte au sens primitif des radicaux, lequel une fois découvert permettra de déterminer avec sûreté toutes les nuances de sens que la langue leur a attribuées dans son développement incessant. M. M. cherche le sens des radicaux temporels dans la langue homérique. Il y a bien des dangers en des recherches de ce genre ; on est exposé à tomber dans une sorte de symbolisme, et M. M. n'a pas évité cet écueil puisqu'il dit (p. 14) que le radical de l'aoriste, plus court, d'une forme plus resserrée, est proprement destiné à exprimer l'action concentrée dans un seul point, tandis que le radical du présent « dans sa forme qui résonne plus pleinement et plus longuement, peint l'action comme se déroulant devant notre oreille ou notre œil dans l'ensemble de ses détails ». On court risque, en outre, de se faire, de très bonne foi d'ailleurs, un système d'avance ; on découvre les germes d'une théorie ; elle semble répondre aux premiers cas envisagés, elle séduit au premier abord ; qui résisterait à l'étendre et à vouloir en faire une loi générale ? La grammaire grecque, dans les ouvrages qui ont cours, est pleine de théories de ce genre ; et le plus singulier, c'est qu'il leur suffit de paraître pour qu'on les accepte chez nous les yeux fermés. Le système de M. Mutzbauer, que je suis loin de repousser entièrement, mais qui n'est exempt ni de subtilités ni d'obscurités, et qui prête par beaucoup de points à la critique, peut se résumer de la façon suivante : « L'esprit grec n'est pas, comme l'esprit latin, porté à la réflexion ; il est avant tout contemplatif ; il en résulte que ce n'est pas l'*idée de temps* qui a été, en grec, la cause déterminante de l'emploi des formes temporelles ; cet emploi a été déterminé par *la nature de l'action* ; le choix des formes temporelles est donc indépendant de l'idée de temps. Or une action se présente à la *vue* grecque (non à la *réflexion*) soit comme se déroulant dans ses détails (radical du présent et imparfait) soit comme réduite à un moment (rad. de l'aoriste) ; l'aoriste et l'imparfait expriment donc l'un et l'autre une action passée, sans autre détermination ; les idées de simultanéité, d'antériorité, etc., des actions entre elles sont laissées par le grec à l'appréciation de l'auditeur. Le radical du présent nous repré-

sente une *ligne*, celui de l'aoriste un *point*, et pour ce dernier, il s'agit tantôt du point initial, tantôt du point final de l'action. Le *Princip der Anschaulichkeit* est le grand régulateur de l'esprit grec, dans la langue comme dans les arts, et c'est d'après ce principe que la langue grecque doit être comprise; car l'écrivain, le poète n'a qu'un dessein : représenter l'action, dans sa nature propre, à l'oreille, et par suite, à l'œil de l'auditeur. Et voilà pourquoi l'idée de temps n'a plus rien à voir dans le choix des formes verbales. » Si l'on accorde ces prémisses, tout va, ou semble aller le mieux du monde; mais, pour ma part je ne puis les admettre qu'avec de nombreuses réserves. Les comparaisons géométriques de M. M. ne prouvent rien, et d'ailleurs sont inexactes, car si le point est absolu, la ligne est relative; si l'aoriste marque que l'action est passée, l'imparfait ajoutera donc quelque chose à sa signification du passé et ce quelque chose est la relation avec une portion de la durée qui n'est pas toujours déterminée pour le lecteur, mais à laquelle pense toujours celui qui écrit. « L'aoriste indique un passé immédiat », dit M. M. (p. 16) : mais cela est loin d'être démontré, et l'on tenterait en vain de démontrer que le radical de l'aoriste signifie ce qui vient de se passer; et si, dans de tels cas « nous rendons l'aoriste par un présent », c'est ou bien que nos langues ne se prêtent pas à rendre la nuance exacte, ou bien que nous traduisons mal. Plus loin (p. 18) « Si je raconte quelque chose de passé en me plaçant au point de vue du présent, l'exposition des faits me représente toujours des événements qui viennent de s'accomplir ». Psychologiquement et grammaticalement, l'assertion est inexacte et sent le système. Enfin, quand M. Mutzbauer, pour prouver que le grec se préoccupe peu d'exprimer le temps, cite deux exemples qu'il croit typiques, Dém., *de Cor.* 9 et Platon, *Phædo*, 106 A, en ajoutant que dans le dernier les aoristes ἀπώλετο et ἐδέξατο se rapportent au présent, je suis convaincu qu'il est dans l'erreur; l'analyse exacte, en dehors de tout système, de la phrase de Platon, conduit à une explication toute contraire à la sienne, et cela est confirmé en outre par la phrase suivante, de structure analogue, où la détermination du temps est différente pour des raisons différentes. Je ne veux pas dire que la nature de l'action n'a aucun rapport avec le choix des formes; mais le mot en lui-même manque de précision. Il y a dans toutes les langues des concepts verbaux qui sont accompagnés d'une signification temporelle déterminée, et d'autres qui ne renferment aucune signification de ce genre. La langue grecque agit différemment avec ces deux espèces d'action ou d'état, et le sens verbal influe évidemment sur la forme employée dans le récit; mais que le grec, si délicat, si habile à saisir et à exprimer les moindres nuances, se soit borné à concevoir l'action comme un point ou comme une ligne, en laissant à l'auditeur le soin de préciser les rapports de temps entre les diverses actions, c'est ce qui ne me semble pas, même à l'époque homérique, exactement conforme à la réalité. Homère dit quelque part : « Il revêtit son manteau et sa

tunique »; cela prouve, paraît-il, qu'Homère s'en rapporte à l'intelligence de l'auditeur pour saisir le rapport de temps. Il n'y a que des grammairiens pointilleux, comme furent d'ailleurs les Alexandrins, pour imaginer qu'il eût fallu dire : « sa tunique et son manteau »; et il n'y a pas de théorie à construire là-dessus. — Toutes ces réflexions, et bien d'autres que je ne fais pas ici, ne m'empêchent pas de trouver sérieuses et substantielles les quarante pages qui composent la première partie de l'ouvrage de M. Mutzbauer; à part les subtilités (nous sommes habitués à en voir dans les ouvrages de nos voisins, et M. M. prévoit ce reproche p. 11), elles méritent d'être lues avec soin, et justifient bien le sous-titre : *Contribution à la syntaxe historique de la langue grecque*. On approuvera, on contredira, et des idées nouvelles naîtront. Il y a beaucoup de livres dont on ne peut en dire autant. — Je ne puis aujourd'hui m'occuper de la seconde partie, qui est un catalogue des verbes homériques[1] et des significations que M.M. assigne à leurs divers temps, avec les citations et les exemples à l'appui; c'est la partie pratique après la partie théorique, et elle sera véritablement utile. Les observations qui précèdent montrent que je ne puis pas être toujours d'accord avec lui en ce qui concerne ses traductions; mais d'autre part, la difficulté de traduction était grande pour rendre les nuances très délicates que M. Mutzbauer trouve dans les formes verbales (cf. p.42), et il m'est sans doute arrivé de ne pas toujours saisir très exactement la finesse de certaines expressions allemandes. Je pense d'ailleurs revenir plus tard sur cette seconde partie.

My.

---

337. — **Plutarchi** Chæronensis **Moralia** recognovit Greg. N. Bernardakis; vol V (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*). Leipzig, Teubner, 1893, 500 p.

L'édition des *Œuvres morales* de Plutarque, commencée par M. G. Bernardakis en 1888, se continue régulièrement. Le cinquième volume, contenant treize traités, est publié avec le même scrupule et le même soin que les précédents. On y remarque les mêmes références à un ouvrage de critique du même auteur (*Symbolæ criticæ et palæographicæ in Plutarchi Vitas parallelas et Moralia*, Teubner 1879); mais un certain nombre de ces conjectures ont été abandonnées; quelques-unes seulement ont trouvé place soit dans le texte, soit dans l'apparat critique. P. 874 *b* χανθαρίδα est conservé avec raison contre Cobet, qui voulait ἄκανθαν; mais on attendrait dans la phrase, qui est mal construite, soit οὕτω, soit plus simplement l'interversion des mots δεῖ χανθαρίδα· 862 *e* Φαλήρων est resté dans le texte; et M. B. a oublié de signaler en note sa correction Φαλήρου. Amyot est mis à contribution, et plusieurs bonnes leçons lui sont dues, par exemple λυμαινομένοις

1. Les dérivés ne sont pas compris dans ces listes.

prendre πολύρωνα, en faire l'accusatif singulier d'un adjectif πολύρων = πολύρωνος. Les comparaisons avec πηδόν = πηδάλιον, διχόμηνν = διχόμηνος, etc., ne sauraient justifier une pareille forme, parce que πηδόν n'est pas une forme abrégée de πηδάλιον, et qu'un adjectif comme διχόμηνν, régulièrement formé, ne peut autoriser un composé irrégulier comme πολύρων. Justifier la construction ἀπείη ὦμοι (vv. 431-432), en disant qu'Aratus a l'habitude de désigner exactement les membres droits ou gauches, c'est s'appuyer sur une observation inexacte : πούς se trouve sans détermination au moins une fois (v. 53), et χείρ plusieurs fois, notamment v. 310, où χειρός désigne très vraisemblablement *les mains* de Céphée. La traduction de Cicéron, *humeros*, ne prouve rien ; ou alors, pour être conséquent, il faudrait lire au v. 633, χερσί au lieu de χειρί, avec Cicéron, de même que nous lisons ὤμοις dans le texte, malgré M. Enfin le σχῆμα Πινδαρικόν, également mis en avant, serait absolument forcé ici. Quant à οὐράων ἰόντων du v. 243 (pour οὐραίων, qui ne comporte aucune difficulté, quoi qu'en dise M. Maass), c'est un solécisme tellement étrange qu'on hésiterait à le conserver, même en présence de l'accord des manuscrits : les exemples invoqués sont de nature totalement différente. Ces critiques isolées n'atténuent en rien mon appréciation sur l'ensemble de l'ouvrage ; j'ai dit dans la *Revue* (1893, p. 72) que ceux qui aiment les Alexandrins accueilleraient bien les *Aratea* de M. Maass; ils n'apprécieront pas moins son édition des *Phénomènes*, ainsi que les deux *indices* (le premier surtout) qui la terminent.

My.

---

340. — **Cicéron. Pro Archia**, par Richter et Eberhard. 4ᵉ éd. revue par H. Nohl. Teubner, 1893. 40 p. in-8.

341. — **Cicéron.** Éditions classiques des discours pour Archias, pour Milon, pour Ligarius et pour Déjotarus, par H. Nohl. Freytag, 1894. In-12.

La méthode adoptée pour la revision du *Pro Archia* d'Éberhard, par M. Nohl, est celle qu'il avait appliquée au *Pro Milone* de la même collection. Nous n'aurions donc pour le plan qu'à renouveler l'éloge que nous en avions fait[1] l'an dernier. Le texte est celui que M. Nohl a donné dans la collection Freytag et présente par conséquent avec celui d'Éberhard un certain nombre de divergences que relève et justifie un appendice critique d'un peu plus d'une page.

Les éditions classiques des discours de Cicéron sont faites uniquement en vue de l'application pratique. Aucun relevé de variantes[2]. Pour chaque discours, une courte introduction ; un sommaire ; et après le

1. Voir la *Revue* du 19 juin 1893.

2. Sauf à la fin du *Pro Ligario* et du *Pro Dejotaro* où les collations de Clark ont amené quelques changements du texte de la première édition ; ils sont indiqués dans une note finale.

texte, dans l'ordre des paragraphes, des notes d'histoire, d'antiquités, etc. Entre ces notes et le texte est d'ordinaire intercalé un appendice approprié au sujet du discours; dans le *Pro Archia*, sur le droit de cité; dans le *Pro Milone*, sur la disposition du forum avec un plan; dans le *Pro Dejotaro*, sur les trois ordres et sur l'état des partis à Rome.

E. T.

---

342. — Georges LAFAYE. **Catulle et ses modèles.** Ouvrage couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres (Prix Bordin, 1892). Paris, imprimerie nationale, 1894. Gr. in-8 de 256 p.

L'Académie avait proposé en 1889 de « rechercher ce que Catulle doit aux poètes alexandrins et ce qu'il doit aux vieux lyriques grecs ». C'était un sujet heureusement choisi. Il a été heureusement traité par M. Lafaye, et quelles que soient les critiques qui vont suivre, disons d'abord que le résultat est bon et que le présent livre fait honneur à la science française. Que ceci soit bien établi d'emblée et très nettement.

M. L. passe successivement en revue les poèmes de Catulle, d'après les genres auxquels ils se rattachent : poèmes iambiques, poèmes méliques; hendécasyllabes; le conte épique; élégies; épigrammes. A chaque étape, il se demande si Catulle s'est inspiré des alexandrins, ou des poètes classiques. La discussion est ample, sérieuse, approfondie; les conclusions seront sûrement approuvées sauf telle ou telle réserve de détail. M. L. est au courant de tout ce qui a été publié jusqu'à cette année même sur Catulle et sur les poètes grecs; je ne vois pas que rien d'important lui ait échappé. Dans un sujet comme celui-ci, le mérite n'est pas petit [1].

Il suffit d'un coup d'œil sur la table claire et détaillée qui termine le volume pour constater que pour le fond, rien de ce qui était nécessaire n'a été omis. L'exposition est agréable, presque toujours élégante; elle présente cette belle égalité dans le développement qui, défaut ou qualité, serait, du moins on le dit, la marque du style normalien.

Le mérite de M. L. est d'autant plus grand qu'il ne s'est pas dissimulé la difficulté principale du sujet. « Catulle, nous dit-il (p. 58), n'est pas un poète tout d'une pièce » ; c'est une erreur de croire qu'il ait un système; personne n'est plus ondoyant; il se plaît à passer d'Archiloque à Callimaque, de Callimaque à Sapho, et bien souvent ce qui l'anime c'est uniquement le souci de l'emporter sur les poètes latins de l'âge antérieur. M. L. parvient cependant à suivre et à nous faire suivre dans ses libres imitations ce poète original; et le livre lu, nous nous rendons ou nous croyons nous rendre assez bien compte du goût, des habitudes de travail et de style de Catulle. On goûtera des pages très fines sur

1. Ce genre de mérite qui n'est certes pas commun, se reconnaît surtout dans les chapitres sur les poèmes LXVI et LXVIII qui comptent ici parmi les meilleurs.

les caractères de l'art alexandrin (p. 147 et suiv.), ses digressions voulues, ses négligences qui sont un effet de l'art; « car ici la poétique se moque de la poétique ». Louons aussi l'effort par lequel M. L. relie et ranime les fragments épars, souvent obscurs et glacés, qui seuls représentent pour nous l'œuvre des grands lyriques grecs.

Je crois témoigner l'estime que je fais de ce travail en indiquant sans précaution oratoire ni atténuation, les défauts qui, suivant moi, le déparent. Ce ne sont d'ailleurs que des juvénilités qui disparaîtront quand l'auteur le voudra et même rien qu'avec l'âge, et voici d'abord la plus grave critique qui porte sur les traductions. Je veux qu'il y ait plusieurs façons de bien traduire ; mais quand on est trop et trop souvent inexact, quand le lecteur ne retrouve plus, dans le français qui lui est offert, ni la coupe des phrases de l'original, ni ses effets de symétrie, ni les mots jetés volontairement en tête ou à la fin de la phrase, il me semble qu'il n'y a pas de doute, et, qu'il s'agisse de grec et de latin, que de cette façon sûrement on traduit mal [1].

Les maladresses d'expression ne sont pas rares, je suppose que M. L. pour donner du corps à son œuvre, aura laissé sa plume courir trop librement en des pages que lui-même eut biffées dans une revision [2], pages où il n'y a pas moins de faux que de vrai et qui sont, à coup sûr, d'une extrême banalité.

Dans telle analyse littéraire qui n'est pas sans mérite, on est choqué par des vulgarités d'expressions [3] ou par des remarques d'un goût suspect qui ne conviendraient qu'aux petites revues [4].

Si certains effets du poète, emploi de tel rythme (p. ex. p. 194), place de tel mot (p. 217 au bas) sont bien sentis et bien rendus, il n'en est pas de même du sens de certains poèmes, même des plus célèbres, que M. L. ne veut pas entendre tout simplement comme nous le faisons, et dans lesquels il prête au poète toutes sortes de finesses [5] quand il ne flaire pas quelqu'imitation proche ou lointaine.

Ainsi je ne puis croire que Catulle ait été prendre dans Archiloque son type d'Egnatius (p. 29). Le ton et l'âpreté de la satire prouvent, suivant moi, qu'il s'agit dans ce poème d'un personnage romain, pré-

---

1. On peut vérifier ma critique dans les nombreux passages mis entre guillemets par M. Lafaye, à presque toutes les pages. Constatons que Callimaque n'est pas mieux traité que Catulle. Les traductions exactes sont l'exception. Comme specimen très caractéristique qu'on voie ce que devient ici le fameux coup de clairon des iambes du poème XXIX (p. 14).

2. Ainsi toutes ces généralisés sur la vie grecque (p. 113).

3. P. 187 au bas : Et cependant l'héroïne d'Apollonius est plus *à plaindre qu'à blâmer*.

4. P. 183 : Ariane est bien un peu prompte à se consoler etc.

5. Commentaire de *sed hæc prius fuere* (p. 18) : « rien ne correspond mieux au goût des poètes qui ont illustré le commencement de notre siècle... ; il semble que le poète se prend lui-même en pitié; qu'il s'en veut de ramener son imagination en arrière ; il sourit amèrement de la complaisance... etc. »

sent, réel et nullement d'une imitation littéraire. Je ne crois pas davantage et pour la même raison que Catulle ait été « enflammé par la lecture d'Archiloque lorsqu'il a écrit les pièces XXIX et LII (p. 19 en haut). — J'admets bien que beaucoup d'hendécasyllabes ne soient qu'un jeu, et qu'on se tromperait entièrement en prenant au pied de la lettre les injures dont Catulle gratifie par exemple Marrucinus et Thallus. Mais c'est s'avancer beaucoup que de prétendre que « *pathicus et cinœdus* étaient la menue monnaie du langage licencieux affecté par la jeunesse du temps » (p. 118); et surtout d'affirmer que Furius et Aurélius « étaient très fiers des vices que leur prêtait Catulle; ces pièces étant dans sa pensée une flatterie plutôt qu'une injure. » Catulle flattait-il donc aussi César et Mamurra quand il leur appliquait les mêmes épithètes? La manière toute différente dont il exprime sa feinte colère contre Calvus ne montre-t-elle pas suffisamment, que, malgré toute affectation de bel air, les mots en question n'étaient pas si vides de leur sens?

A force de chercher partout ce qu'a pu imiter Catulle, M. L. a vu des imitations où elles sont le moins vraisemblables. Cette exagération très sensible dès les premières pages, apparaît en plein dans un passage de la conclusion (p. 250) que je trancris ci-dessous [1]. Rien de tout cela est-il vrai, est-il possible? et quand ce serait possible, le croirions-nous? n'est-ce pas là de pures illusions d'un critique qui, attiré et ébloui par les séductions de son sujet, finit par s'y perdre et s'égare comme à la suite d'un mirage?

Plus d'une page destinée à commenter les poèmes célèbres (le moineau, p. 127 et suiv.; Ariane, p. 171 et suiv.) se trouve de même gâtée par de fausses interprétations; trop souvent, M. L. subtilise et prête au poème toutes sortes d'idées ou de sentiments auxquels Catulle n'a pas songé, et auxquels personne ne songerait. Qui pourrait s'attendre à voir M. L. demander au poète, à propos de l'âge d'or, ce qu'il pense du progrès, et, à l'occasion de l'abandon d'Ariane, déduire et analyser ses idées sur le mariage? Une des thèses favorites de M. L. à laquelle il revient le plus souvent et qu'il défend avec beaucoup d'habileté est qu'il n'y a jamais eu pour Catulle et pour les Romains de son temps un antagonisme véritable entre la poésie classique des grecs et la poésie alexandrine. Je me garderai bien de discuter ce point où, suivant moi, le plus sûr moyen de se tromper serait sans doute de trop affirmer et de se prononcer absolument dans un sens ou dans l'autre.

Je n'oserais non plus risquer la critique suivante qu'avec beaucoup

---

1. En peignant Lesbie Catulle s'est peint lui-même; elle est comme le symbole de sa muse (?) Dans cette figure apparaissent des traits qui nous permettent de reconstituer la famille à laquelle elle appartient; tantôt nous voyons en elle la Néobulé d'Archiloque; tantôt c'est quelque compagne de Sapho, et tantôt la Battis de Philétas ou la Léontium d'Hermesianax... Et pourtant il a su mettre de l'harmonie dans ses couleurs etc. »

d'hésitation parce qu'elle porte sur des textes qui ne sont pas l'objet habituel de mes études. Les fragments des lyriques grecs sont ici analysés avec soin; M. L. sait leur rendre la vie; mais dans cette reconstitution, une part bien trop grande n'est-elle pas faite à l'hypothèse, de telle sorte que nous ne retenions en fin de compte que des combinaisons trompeuses et factices?

En résumé, avant d'ouvrir ce livre nouveau, nous devions nous attendre à priori à des résultats assez différents de ceux qui étaient provisoirement acceptés. L'histoire et la critique littéraire se renouvellent ou ne croient se renouveler que par de tels mouvements d'action et de réaction. On avait admis jusqu'ici que Catulle imitait surtout les alexandrins. M. Lafaye soutient après Ellis qu'il a aussi beaucoup imité les anciens lyriques. Comme les originaux manquent, on conjecture après tout bien plus qu'on ne conclut. Mettons donc qu'on exagérait autrefois, sauf à ne pas oublier qu'on peut de même exagérer aujourd'hui.

Ci-dessous quelques desiderata ou des critiques de détail qui n'ôtent rien ou pas grand chose à l'estime que j'ai très sincèrement pour ce très bon travail [1].

Émile THOMAS.

---

343. — Edouard FAVRE. **Eudes, comte de Paris et roi de France.** 1 vol. in-8 de XIII-284 p. Paris, Bouillon, 1893.

M. A. Giry a formé, comme l'on sait, le plan d'une collection d'annales de l'histoire de France sous la période carolingienne, depuis le traité de Verdun jusqu'à l'avènement de Hugues Capet (843-987). Il a distribué la tâche entre plusieurs de ses élèves et plusieurs savants; naguère nous avons rendu compte du volume, consacré à Lothaire, à Louis V et à l'avènement de Hugues par M. Ferdinand Lot : aujourd'hui, nous avons le plaisir de signaler aux lecteurs de la *Revue critique* le travail de M. Édouard Favre sur le roi Eudes. Nous espérons que bientôt suivront les études sur Charles le Simple, Raoul et Louis d'Outre-Mer, et que M. Giry, lui-même, nous donnera, sans trop nous faire attendre, l'histoire, encore si mal connue, de Charles le Chauve.

---

1. Les beaux caractères de l'Imprimerie nationale ne font que mieux ressortir les fautes d'impression qui, si rares qu'elles soient, paraissent toujours trop nombreuses; p. XII, note : Quod *a* (pour *ad*); p. 150 au milieu « lire *Penthée* (et non *Panthée*); p. 152 : *Téthys* (et non *Thétis*); p. 220, note 3 : *comitam*. — Renvois insuffisants : aucune indication de §§ pour les lettres de Pline. P. 97, on nous renvoie à Sénèque, *Controv*. VII, 19, et cette controverse contient 10 §, 7 pages dans Müller. — Faux renvois : p. 19, note 4 : 141 (au lieu de 41); p. 254, au § III, lire XXXIV et non XXXV; p. 21, note 4 : le frag. 71 d'Archiloque, cité « pour sa crudité intraduisible », est anodin et il est encore cité ici même, p. 29, au renvoi à la note 2. — P. 189, note 1, le renvoi ne doit pas être faux; mais le sens du passage est très différent de l'interprétation donnée. — On voit par là, p. 98, que M. L. se servait pour Pline d'un mauvais texte. — P. 109, note 1, les vers de III, 1, 23, ne devraient pas être donnés comme de Tibulle.

L'ouvrage de M. Favre est excellent. L'auteur a réuni avec beaucoup de soin les documents qui nous ont conservé quelque souvenir du règne d'Eudes; il les interprète avec intelligence, tirant des textes tout ce qu'ils contiennent, sans y ajouter des hypothèses. Quand ses sources sont abondantes, son récit se développe, devient vif et animé. Sa narration du siège de Paris, par les Normands (novembre 885-novembre 886) est très pittoresque. Il nous expose, à la suite d'Abbon [1], les moindres épisodes de ce siège, expliquant avec une grande sagacité les passages obscurs et contournés du poème, nous donnant une topographie très précise du Paris du IXe siècle, nous faisant assister véritablement aux luttes entre les Normands et les héros de la défense, l'évêque Gozlin, l'abbé Ebles, le comte Eudes. Un peu plus loin, il nous décrit avec non moins de chaleur la bataille livrée par Eudes, devenu roi, aux Normands, près de Montfaucon, en Argonne [2]. Mais rarement M. F. a des matériaux assez nombreux à sa disposition, pour pouvoir déployer son talent d'écrivain. Outre Abbon, quelles sources possédons-nous sur Eudes ? Nous avons principalement les lettres écrites par l'archevêque de Reims, Foulques, et qui nous ont été conservées fragmentaires par Flodoard. Il faut saisir toutes les allusions contenues dans ces missives, reconstituer par elles la marche des événements, deviner les sentiments et les passions des acteurs. M. F. y réussit fort bien. Il nous explique clairement pourquoi Foulques, après la mort de Charles le Gros, appelle en France, comme roi, le duc Gui de Spolète, et, après l'échec de celui-ci, s'adresse au souverain d'Allemagne Arnulf; pourquoi un peu plus tard, il se résigne à reconnaître Eudes ; pourquoi enfin il l'abandonne et couronne, le 28 janvier 893, le dernier rejeton de Charlemagne, Charles le Simple. Mais peut-être eût-il ici pu mieux mettre en lumière les raisons, qui font intervenir le pape Formose en faveur du Carolingien. Après Abbon et Flodoard, quels documents avons-nous encore sur cette époque? Quelques annales fort sèches et surtout quelques diplômes. M. F. mentionne, à leur place chronologique, tous les diplômes d'Eudes ; il nous indique l'endroit où se trouvait le roi, en les souscrivant ; il s'efforce de reconstituer ses itinéraires ; il le trouve tantôt au Nord, tantôt au Sud et il se demande pour quelles raisons il s'est rendu en ces lieux. Le récit, tout à l'heure si développé, devient, par la force des choses, court et étriqué. Mais souvent même cette ressource des diplômes fait défaut ; Eudes n'a régné que huit années et, pendant des mois entiers, on le perd de vue. Ainsi nous ne savons rien, mais absolument rien sur lui entre le 30 septembre 892 et le début de 893, et de sembla-

1. L'article de M. Jules Petitjean : *Abbon l'Humble, son poème sur le siège de Paris* dans les Annales de la Faculté des lettres de Caen, t. IV, p. 61, semble avoir échappé à M. Favre.

2. M. Favre aurait trouvé quelques détails topographiques dans l'ouvrage de l'abbé Pognon : *Histoire de Montfaucon d'Argonne*, Sedan, 1890.

bles lacunes se présentent souvent. M. F. avoue, en véritable historien, son ignorance et ne cherche pas à combler ces vides par de vagues considérations générales ou à l'aide d'une série de points d'interrogations. Il a suivi, strictement, dans son livre l'ordre chronologique, prenant Eudes à sa naissance et le conduisant jusqu'à sa mort, se servant sans exception de tous les documents, mais ne cachant aucun trou. Plus que toute autre, cette méthode mérite le nom de méthode scientifique.

Et pourtant çà et là, M. F. a occasion d'examiner certains problèmes historiques généraux, qui ont passionné les théoriciens ; et, à ces problèmes, il apporte une solution très juste. Il nous indique très bien quelle est l'origine de Robert le Fort ; et je ne crois pas qu'on discutera longuement après lui sur le sens du mot *dux Francorum*. Hugue l'Abbé et après lui Eudes obtiennent un commandement militaire supérieur dans le royaume, le *ducatus regni ;* mais peu à peu, l'Aquitaine et la Bourgogne se séparent davantage du reste du royaume ; elles forment des duchés spéciaux, dont les ducs ont la prétention d'être les suzerains des comtes du ressort ; le *ducatus regni* se réduit dès lors aux régions appelées à cette époque *Neustria* et *Francia*; Robert, frère d'Eudes qui possède cette dignité prend dès lors, en opposition aux ducs d'Aquitaine et de Bourgogne, le nom de *dux Francorum*. La dignité d'abord générale devient territoriale ; mais évidemment ce serait perpétuer une grosse erreur que de croire que le *dux Francorum* n'étendait son autorité que sur la région, appelée au xv[e] siècle l'Ile de France. M. F. nous fait aussi voir quelle était la nature des rapports d'Eudes avec le souverain d'Allemagne Arnulf. Arnulf a une suprématie sur le royaume de l'Ouest ; mais il ne donne pas ce royaume à Eudes, comme un suzerain à son vassal. Le pouvoir d'Arnulf est purement moral.

Nous avons dit toute la valeur du livre ; il nous reste à présenter quelques petites critiques. Pourquoi M. F., qui s'en tient généralement d'une façon très stricte aux documents du règne d'Eudes a-t-il fait deux exceptions, en se servant du procès-verbal du sacre de Louis le Bègue et surtout, en exposant les devoirs du roi, d'après la lettre de Hincmar au même souverain (p. 97) ? Les identifications des noms de lieu ne sont pas toujours faites rigoureusement. On néglige d'indiquer dans quels cantons ils sont actuellement compris. Eudes, dites-vous, rencontra Arnulf à Kirchheim « un peu au nord de Bâle. » Mais à votre avis, s'agit-il de Kirchheim, au district de Lörrach, au duché de Bade ou de Kirchheim, en Basse-Alsace, comme le croient Schöpflin et Schulte ? P. 101 la date de 870 pour l'envahissement de la Lorraine par Charles le Chauve est une petite négligence pour 869 ; de même p. 121, il faut lire 866 au lieu de 867 pour la date de la bataille de Brissarthe. Il ne faut plus citer la *Divisio Imperii* de 817 d'après dom Bouquet ni traduire, dans cet acte, le mot *potestas* par puissance, mais bien par *territoire* (p. 118, n. 4). A de très rares reprises, les expressions sont mal comprises. M. Favre écrit, p. 110 « Arnulf reçut Eudes à Worms avec

tous les égards qui lui étaient dus et le félicita de la brillante victoire qu'il venait de remporter » et, au mot *félicita*, il renvoie aux Annales de Saint-Vaast : *gratanter ibi recipitur*. Cette phrase d'ailleurs se trouve dans les Annales de Fulda, et non dans celles de Saint-Vaast. L'auteur n'a pas suffisamment discuté, au cours de son ouvrage, le texte de Richer. A quelles dates par exemple se placent les séjours d'Eudes à Tours et à Paris dont il est question dans Richer, I, 13? Mais ce sont là des vétilles; on adresse ces critiques à un auteur, parce qu'on voudrait que son livre fût parfait.

Ch. Pfister.

---

344. — H. Baumont. I. **De Luxoviensium abbatum potestate et quomodo Luxoviensis terra comitatui Burgundiae adjuncta fuerit.** 1 brochure de x-113 pages. Nanceii, ex typis Berger-Levrault et sodalium, 1894.
345. — II. **Études sur le règne de Léopold, duc de Lorraine et de Bar (1697-1729).** x-638 p. Nancy, Berger-Levrault et Cie, 1894.

I. — L'abbaye de Luxeuil, fondée par saint Colomban, obtint à l'époque mérovingienne l'immunité. En vertu de ce titre, elle exerça sur ses terres certains droits qui avaient été jusqu'alors réservés à l'État; elle rendit la justice en son nom; elle leva pour son compte les anciens impôts royaux. Par suite d'empiétements successifs, au temps où la terre de Luxeuil relevait du royaume de Bourgogne; plus tard, en vertu de privilèges accordés par les souverains de l'Allemagne, Henri V, Conrad III, Frédéric Ier, Philippe de Souabe, Frédéric II, la puissance des abbés de Luxeuil s'étendit; ils devinrent, au nord du comté de Bourgogne, de véritables princes souverains : seul, le droit de battre monnaie semble leur avoir échappé. Mais, exposée aux convoitises des seigneurs voisins, en butte à des attaques incessantes, l'abbaye fut obligée de se donner un protecteur, un *voué*, assez puissant pour lui assurer des secours efficaces, assez éloigné pour n'être pas tenté de changer sa protection en domination. Elle s'adressa successivement au duc de Lorraine, Mathieu II, au comte de Bar, Thiébaut II; enfin à Thiébaut V, comte de Champagne avec lequel elle conclut, le 26 juillet 1258, un traité de *pariage*. Les rois de France succédèrent, comme on le sait, à la fin du XIIIe siècle, aux comtes de Champagne, et, par suite, devinrent les voués de Luxeuil et acquirent une puissance au-delà des limites du royaume, en terre d'Empire. Leurs baillis de Chaumont vont s'appliquer à augmenter les droits royaux au détriment de ceux de l'abbaye : ils mirent garnison dans la petite ville de Luxeuil; ils réclamèrent la succession des bâtards; ils s'efforcèrent de toutes façons d'enlever à Luxeuil les derniers lambeaux de la souveraineté. Mais, en 1435, au traité d'Arras, le roi Charles VII céda au duc de Bourgogne Philippe le Bon, « la garde de l'église et abbaye de Luxeu, ensemble tous les droitz, prouffiz et esmolumens quelsconques appartenans à la dicte garde »; ce fut au tour des

ducs de Bourgogne et de leurs successeurs de convertir ces droits en pleine souveraineté. Charles-Quint y réussit pleinement; en vertu d'un pacte signé le 29 octobre 1534, il fut décidé que le suprême domaine sur la terre de Luxeuil appartenait à sa Majesté impériale, et que cette terre ferait désormais partie intégrante du comté de Bourgogne, serait soumise aux mêmes lois et jouirait des mêmes privilèges que ledit comté. Il ne restait plus à l'abbaye de droits souverains, mais seulement des droits féodaux, peut-être plus nombreux, plus étendus que les droits féodaux ordinaires. — Telle est la thèse que M. Baumont se proposait d'exposer. Il ne l'a point fait avec une netteté très grande; il n'a pas dégagé suffisamment sa thèse de l'histoire générale de Luxeuil et il entre dans des développements assez superflus sur la vie de saint Colomban, et de ses successeurs, sur les grands hommes qui ont séjourné à l'abbaye, sur les luttes des abbés et des habitants de Luxeuil, sur les ravages causés en 1444 par les routiers, etc. — Mais il nous fait connaître sur Luxeuil une série de documents inédits, empruntés au cartulaire de l'abbaye, déposé à la bibliothèque de Besançon; et il relate très exactement, dans l'ordre chronologique, les principaux faits dont l'abbaye a été le théâtre; il fournit tous les éléments nécessaires, pour construire la thèse.

II. — La thèse française sur le règne du duc de Lorraine, Léopold (1697-1729), est un travail de très grande valeur. M. B. a étudié avec beaucoup de soin les documents sur cette époque conservés à Nancy, à Paris et à Vienne. On peut lui reprocher de n'avoir point fait quelques recherches aux archives de Lorraine, à Metz, à celles des Vosges et à celles de la Meuse. Dans ces dernières surtout, il eut trouvé quelques pièces intéressant le Barrois, qui avait encore au début du xviii^e siècle une organisation spéciale. M. B. met ces documents en œuvre avec talent, nous exposant tour à tour la politique extérieure et la politique intérieure du prince. Pour la politique extérieure, il faut distinguer deux périodes très nettes, que sépare la mort de Louis XIV; dans chacune de ces périodes, Léopold commence par être l'ami de la France, dont il se détache peu à peu, pour se livrer définitivement aux Autrichiens. En 1698, à peine rétabli dans ses États, il épouse Élisabeth-Charlotte, nièce de Louis XIV, et, malgré les difficultés de toutes sortes que créent les nombreuses enclaves françaises dans ses terres, il vit en assez bonne harmonie avec son royal oncle. Quand éclate la guerre de la succession d'Espagne, il permet au roi d'occuper sa capitale Nancy, et de mettre garnison dans les petites places de Sarralbe, Sarreguemines, Bouquenom. Mais lorsqu'arrivent les revers du grand roi, il se tourne vers les alliés : il espère obtenir d'eux un agrandissement de son duché; et en fait, Louis XIV promet aux conférences de Gertruydenberg de céder à Léopold l'Alsace, « ce qui fut, selon l'expression de Torcy, le comble du sacrifice ». Dès lors Léopold fait des vœux pour le triomphe

de la coalition; en 1711, tout en gardant les apparences d'une stricte neutralité, il tient les Impériaux au courant des mouvements des troupes royales, il les aide de ses subsides, il leur promet pour l'avenir son concours. Les victoires remportées par la France à la fin de la campagne, la signature des traités d'Utrecht et de Rastadt sont pour lui d'amères déceptions. Il se trouve, après avoir caressé de vastes espérances, simple duc de Lorraine comme devant. — Après la mort du roi, Léopold se rapproche de la France, que gouvernait son beau-frère le Régent, et on ne lui tient pas rigueur de sa conduite passée. Le duc d'Orléans lui accorde, par le traité de Paris (21 janvier 1718), le titre d'Altesse Royale; il lui cède, comme compensation de Longwy, la ville et une partie de la prévôté de Rambervillers et d'autres villages, enclavés dans le duché. Mais, après la mort du Régent, Léopold se tourne de nouveau vers l'Autriche; il envoie à la cour de Vienne son fils François, qui est élevé tout à fait à l'allemande, qui professe bientôt pour la France un mépris non déguisé, et qui déjà entrevoit le brillant mariage, devant un jour placer sur sa tête la couronne impériale.

M. Baumont, après la politique extérieure, étudie le gouvernement intérieur de Léopold. On trouvera dans son livre des détails intéressants sur l'administration et sur les finances du prince; mais ici on doit lui reprocher de n'avoir pas suffisamment montré les cadres de cette administration, de n'avoir pas dressé la liste des impôts payés; il a négligé de nous donner certains détails techniques qui auraient rendu son exposition plus claire et plus facile à suivre. On peut aussi regretter l'absence d'un développement sur l'organisation judiciaire. Le chapitre sur le code Léopold est insuffisant; l'auteur évite de nous parler des travaux de la commission chargée de la rédaction et des changements apportés par cet acte aux coutumes lorraines. M. B. a tracé un tableau brillant de la cour de Lunéville, sous Léopold; et il nous a énuméré les écrivains et les artistes qui ont vécu pendant son règne. L'énumération est complète; mais elle est trop une énumération; l'auteur évite de formuler un jugement personnel, et de dégager, par exemple, les traits généraux de l'art lorrain.

Le personnage de Léopold tel qu'il ressort du livre de M. B. est bien différent du Léopold de la tradition. Léopold a été le dernier duc Lorrain indépendant; aussi, au XVIII[e] siècle, les Lorrains qui regrettaient le passé, se sont-ils plu à l'embellir de toutes les qualités et de toutes les vertus. Le P. Leslie l'appelle « un des plus grands princes qu'ait jamais vus non seulement la Lorraine, mais l'Univers. » — « Ses États, disait Durival, étaient trop petits pour une âme si grande et si généreuse ». Le poète Gilbert salue en lui le « vrai sage » et l'historien de Nancy Lionnois le décore des titres de « Père du peuple » et de « Restaurateur de la noblesse et de la patrie ». Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV*, voulant faire la leçon à Louis XV, vante à son tour cette petite cour de Lunéville, où les lettrés étaient toujours bien accueillis, où les arts

étaient en honneur, où le prince s'occupait exclusivement du bonheur de ses sujets. Les *lotharingophiles* du XIX^e siècle ont pris tous ces éloges pour argent comptant et renchérissent encore. Pour Noël, pour Guerrier de Dumast, Léopold est un véritable héros; et ces écrivains lui prêtent un nombre prodigieux de mots soi-disant historiques, pour mettre en évidence sa droiture et son amour des Lorrains! Ils ne parlent de lui qu'avec attendrissement. Combien le Léopold vrai nous paraît différent! Les historiens lorrains prétendent que le duc repoussa toute combinaison financière destinée à l'enrichir en prononçant ce mot mémorable : « Si mon peuple est pauvre, je ne serai jamais riche. » Et voilà qu'on nous révèle tous les expédients financiers auxquels il eut recours, créations d'offices, aliénation du domaine royal, refonte constante des monnaies, les recettes de Lorraine centralisées entre les mains d'un banquier juif, de grandes compagnies formées avec la connivence du duc et ne tardant point à faire banqueroute. L'on nous dit toutes les dépenses superflues du prince, qui joue gros jeu et évite souvent de rembourser ce qu'il a perdu! Les historiens lorrains vantent « l'époux tendre et fidèle », les mœurs austères du prince; et pourtant il vit dans un double adultère avec Mme de Craon, dont le mari est comblé de présents et de dignités. Passion platonique! insinuent nos écrivains, et même M. d'Haussonville; — qu'on demande donc à la princesse palatine son avis à ce sujet : « Nous savons trop, écrit-elle, que, quand un jeune prince très amoureux est dans une cour où il est le maître, quand il est avec une femme jeune et belle vingt-quatre heures, il n'y est pas pour enfiler des perles », et Mme de Craon n'est pas l'unique passion du prince; elle est obligée de partager avec Mme de Spada, et la duchesse a onze enfants. Les historiens lorrains célèbrent la droiture du duc, dans ses rapports avec les puissances étrangères; nous venons de voir combien sa conduite fut ambiguë et tortueuse, puisqu'à un certain moment il livre aux Impériaux les secrets de la France. Il a agi suivant les circonstances, dites-vous, et nous vous l'accordons; mais n'en faites point dès lors un héros d'irréprochable probité. Léopold a-t-il du moins mérité cet enthousiasme des Lorrains par l'amour sincère qu'il eut pour son peuple? Nous remarquons qu'il n'a, durant son règne, qu'une préoccupation : échanger son duché contre une terre plus importante. En 1700, il n'hésite pas à accepter le Milanais, au lieu de la Lorraine, et plus tard, quand on parle du mariage de son fils avec une archiduchesse, très clairement il voit que les destinées de sa famille sont ailleurs. Léopold, élevé en Autriche, est resté au fond de son cœur un Autrichien, et il n'a pas ressenti pour son peuple cette passion qui fait qu'on veut vivre ou mourir avec lui. Ce sentiment, nous le trouvons chez un seul personnage de la cour lorraine, Élisabeth-Charlotte, la femme du duc. Cette fille de France était devenue vraiment une Lorraine : aussi, quand le 6 mars 1737, elle quitta définitivement le château de Lunéville, le deuil fut général. La Lorraine avait vécu! Peut-être Léopold eût-il pu retarder

ce jour, en s'identifiant davantage avec son peuple, en lui rendant ses anciennes institutions libérales, au lieu de copier servilement l'administration despotique de Louis XIV, et en renouant la chaîne des anciennes traditions lorraines! Il n'a pas su ou n'a pas voulu le faire, et, fatalement, la France devait s'annexer cet État, placé entre la Champagne, les Trois-Évêchés et l'Alsace, uni à elle par de secrètes affinités, parlant la même langue et administrée comme elle.

M. B. n'a pas osé tirer la conclusion des prémisses qu'il avait posées. Tout en protestant contre les éloges exagérés accordés par les anciens historiens au duc Léopold, il reconnaît en Léopold « l'une des figures, les plus intéressantes et les plus sympathiques de l'histoire de Lorraine ». M. B. a été trop timide en portant son jugement final; — du moins, dans son livre, a-t-il rassemblé tous les traits nécessaires, qui nous permettent de tracer de Léopold un portrait véridique. Son livre, très documenté, agréablement écrit, fait honneur à son auteur; et la Faculté des lettres de Nancy, à laquelle il a été présenté sous forme de thèse, a été heureuse de pouvoir décerner à M. Baumont, avec mention très honorable, le grade de docteur.

Ch. Pfister.

---

346. — Giuseppe Lesca. **I commentarii Rerum memorabilium, quae temporibus suis contigerunt, d'Enea Silvio de' Piccolomini (Pio II).** Pise, Nistri, 1894. Grand in-8 de 447 p. (Extrait des *Annali della R. Scuola norm. sup. de Pisa.*)

Il y a eu plusieurs étapes dans l'histoire du texte des *Commentaires* d'Énéas Sylvius, publiés pour la première fois en 1584, à Rome, par l'archevêque de Sienne, Francesco Bandini Piccolomini, sous le nom de Giov. Gobellino, secrétaire du pape Pie II. La première fut la restitution à son véritable auteur, au pape lui-même, de cette œuvre historique et littéraire, une des plus importantes, comme on sait, que le xv^e siècle nous ait laissées. La seconde étape fut la constatation de l'infidélité de l'édition de Rome, qui a mutilé et modifié en très grand nombre de points l'ouvrage du pontife et que M. Cugnoni a essayé de compléter dans le travail publié par l'Académie des Lincei. Enfin, la troisième étape a été la découverte, due à M. Pastor, du manuscrit original aujourd'hui *Reginensis 1995*. M. G. Lesca, dans le livre qui vient de paraître, annonce une quatrième étape, dont tout l'honneur lui reviendra, l'édition de l'œuvre d'après ce manuscrit. En attendant, il vient de reprendre l'ensemble des conclusions auxquelles est arrivée la critique, en serrant de plus près la démonstration et l'exactitude du détail. On trouvera notamment avec grand plaisir une description complète du *Reginensis*, et l'énumération des autres manuscrits, parmi lesquels est à noter surtout le *Corsinianus* exécuté sur l'ordre du pape et qui a servi

à l'édition princeps. Le ms. d'Holkam, que M. L. n'a pu voir, est, selon une communication que je tiens de M. Dorez, une copie du XVII[e] siècle. Les collations dont M. L. accompagne cette première partie de son œuvre témoignent de l'intérêt qu'aura une publication intégrale. Il a joint en appendice les fragments du livre I[er] laissés de côté par Bandini et l'index de tous ceux qui manquent aux autres livres. Cela suffit à établir, pour conclusion, que Voigt s'est hâté un peu trop de contester la sincérité d'un auteur dont l'œuvre nous est parvenue ainsi défigurée. La partie que M. L. a consacrée au portrait de Pie II et à l'étude de ses qualités d'historien et d'écrivain a été analysée dans la *Nuova Rassegna* du 28 janvier dernier ; elle se lit avec plaisir, malgré l'allure souvent oratoire du discours, parce qu'elle est soutenue par cette connaissance de l'époque dont l'auteur a fait preuve antérieurement dans son travail sur Gianantonio Campano (*R. C.*, 1893, I, p. 9). On en contestera peut-être certains détails ou certains points de vue, notamment le jour où M. L. s'occupera du traité d'Énéas Sylvius sur la donation de Constantin, qui le montrera, dit-il avec assurance, « indubbiamente superiore al Valla e al Cusano » (p. 7). De nombreux passages, portraits, récits, paysages, ont été traduits par M. Lesca. Si le volume était muni de table, d'index de noms ou tout au moins de titres-courants, il rendrait beaucoup plus de services au travail. Nous ne devons pas nous lasser de réclamer ces instruments indispensables puisqu'on ne se lasse pas de nous les refuser. Le maître éminent, dédicataire de ce livre, M. d'Ancona, cédant à des instances répétées par la critique, vient enfin d'imprimer un fascicule contenant l'index de son édition du voyage de Montaigne. M. Lesca aurait pu donner d'avance cette satisfaction à des lecteurs qui seront nombreux et qui n'apprécieront pas tous comme il le mérite ce volume, où se dissimule une analyse en somme bien complète des *Commentaires*.

P. de Nolhac.

---

347. — **Histoire de saint Vincent Ferrier, apôtre de l'Europe,** par le Révérend Père Fages, des Frères Prêcheurs. Maison de la bonne presse. 1894. Deux vol. in-8, t. I[er] : x-354 et CXLII ; t. II : 450 et CI p.

Il s'agit, bien entendu, d'un panégyrique, d'un livre de propagande et d'édification, mais qui mérite d'attirer l'attention des historiens à cause de la somme très considérable de renseignements que l'auteur a su grouper autour du missionnaire et prédicateur fameux dont il nous raconte la vie. Le R. P. Fages a refait, ou peu s'en faut, les voyages de Vincent Ferrier afin de dresser l'itinéraire de ses missions en Espagne, en Italie, en Suisse et en France ; il a réussi à extraire de beaucoup d'archives municipales des documents authentiques établissant la venue de l'apôtre à telle date dans tel lieu, — en particulier des comptes de dépen-

ses occasionnées par la prédication de Ferrier en plein air sur la place publique et par les mesures de police prises pour contenir les foules. Il a pu utiliser divers travaux inédits de savants valenciens, entre autres ceux d'un dominicain du siècle dernier, Fr. José Teixidor, auteur d'une *Vida de S. Vicente Ferrer, apostol de la Europa*, et d'une histoire du couvent des Frères prédicateurs de Valence ; il a donc sur bien des points complété et précisé les récits des anciens panégyristes du saint espagnol.

Un dominicain qui entreprend d'écrire une vie de Vincent Ferrier ne peut pas, comme un simple laïque, se cantonner dans le domaine de l'histoire ; à tout propos il le quitttera pour s'envoler dans le surnaturel. Cela n'a pas grand inconvénient pour quiconque sait lire et démêler les intentions pieuses qui inspirent et guident l'auteur. Tout ce qu'on doit demander à un religieux, c'est de rapporter exactement les témoignages sur lesquels se fonde son récit afin de permettre au lecteur de contrôler l'interprétation qu'il en donne. Le R. P. F. a beaucoup cherché, beaucoup copié et beaucoup cité ; sa moisson a été abondante et il a mis la meilleure grâce du monde à nous en communiquer les résultats ; mais sa méthode d'historien ne vaut pas son bel enthousiasme de chercheur. Il n'a pas encore l'exactitude et le soin minutieux que réclament les travaux d'érudition : trop souvent, il affirme sans preuves et s'abandonne à son imagination ; ses citations laissent parfois à désirer et rendent le contrôle à peu près impossible, et je dois ajouter aussi que l'ordonnance même du livre et sa composition n'en facilitent pas la lecture.

Mais malgré ces réserves sur la mise en œuvre des matériaux de très inégale valeur recueillis par le zélé dominicain, on ne saurait trop recommander la lecture de ces deux volumes à nos historiens du XVe siècle et du grand schisme. Ferrier a joué dans son pays un rôle politique considérable, puisque c'est à lui surtout que la maison de Castille dut de succéder à Martin Ier sur le trône d'Aragon et de pouvoir ainsi préparer l'annexion de l'Espagne orientale à l'Espagne centrale : il a exercé aussi une certaine influence sur Pierre de Luna dont il fut le chapelain à Avignon et s'est trouvé mêlé à divers incidents de la vie de l'antipape ; enfin Vincent Ferrier est nôtre par sa dernière mission et par sa mort à Vannes ; il a fini Breton, s'il a commencé Valencien. Voilà bien des raisons pour que nous nous intéressions à cet ardent apôtre, le plus grand prédicateur populaire, à coup sûr, des derniers temps du moyen âge.

Le livre du R. P. Fages trouvera auprès du public auquel il est surtout destiné un accueil très favorable. Je souhaite que les érudits en fassent quelque cas, et peut-être cela amènerait-il l'auteur à s'adresser une autre fois à eux seuls, à réunir en un ou deux volumes les documents authentiques qu'il a réunis au cours de ses recherches, à les annoter en historien et à joindre aux témoignages concernant la vie de son héros, les pièces du procès de canonisation.

Alfred MOREL-FATIO.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous recevons de M. L. Feer la notice suivante sur Foucaux : « M. Foucaux (Philippe-Édouard), professeur de sanscrit au Collège de France, est mort le 19 mai 1894. Né à Angers le 15 septembre 1811, il vint à Paris en 1838 et s'y adonna aux études orientales sous la direction d'Eugène Burnouf. Il devint bientôt un des disciples assidus et des amis de l'illustre maître. Burnouf étant mort en 1852, sa chaire resta dix ans vacante; et, lorsque, en 1862, on songea enfin à mettre un terme à ce long intérim, M. Foucaux, qui faisait le cours depuis quelques années, fut nommé professeur. Il occupa la chaire avec ce titre pendant trente-deux ans. Mais, avant de faire le cours de sanscrit au Collège de France, il avait fait, à la Bibliothèque nationale, un cours de tibétain, qu'il commença en 1842 et n'abandonna qu'en 1864, lorsqu'il eut trouvé dans un de ses élèves un successeur. Ce cours, plus modeste que l'autre, mais non dénué d'importance, est, en définitive, celui qui fait le plus d'honneur à M. Foucaux. Il fallait du courage pour aborder et introduire en France une étude difficile, toute nouvelle, peu répandue, cultivée seulement en Russie. Cette initiative hardie nous valut d'ailleurs une œuvre qui peut, à bon droit, passer pour une des productions les plus considérables de l'Orientalisme français, la publication de la version tibétaine et de la traduction en français du *Lalitavistara* ou « Développement des jeux » intitulé aussi *Vie du Bouddka Sakya Mouni*. On doit à M. Foucaux d'autres travaux relatifs soit à la littérature sanscrite, soit à la littérature tibétaine; mais il restera avant et surtout, pour le grand public, le traducteur de la *Vie du Bouddha Sakya Mouni*. »

— La librairie Klincksieck met en vente la troisième édition de la *Syntaxe latine* de Riemann, revue par notre collaborateur, P. Lejay (xiv-634 pp.). L'auteur de la nouvelle édition a rendu hommage à Riemann en caractérisant dans sa préface l'enseignement de ce maître à la Sorbonne et à l'École des Hautes études. Parmi les innovations, signalons l'usage des titres courants et une table des passages d'auteurs cités. Le texte s'est accru de quatorze pages, sans parler des changements opérés surtout dans l'introduction et dans les chapitres consacrés aux pronoms, aux cas, aux propositions temporelles et aux particules.

— Après l'*Étude sur la langue de Tacite* qu'il vient de publier chez Delagrave, M. Constans, professeur à la Faculté des lettres d'Aix, donne à la même librairie comme première application, une édition du livre I des *Annales*. Pour la partie historique et géographique, M. C. s'est fait aider de M. Girbal. En tête, après l'avertissement, courte introduction. Sommaire du livre. Dans les notes, renvois nombreux à l'Étude. A la fin, deux pages de notes critiques où, à côté de quelques conjectures de Nipperdey, Wœlfflin et autres, sont principalement indiquées les divergences avec le texte de Halm.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 33-34 — 13-20 août — 1894

348. — R. H. Brown. **The Fayûm and Lake Mœris,** by Major R. H. Brown, R. T. Inspector General of Navigation Upper Egypt, with a prefatory Note by Col. Sir Colin Scott-Moncrieff, K. C. M. G. C. S. I., and Illustrations from Photographs by the Author, Londres, E. Stenford, 1892. in-4, VIII-111 p.

Le major Hanbury Brown a été amené, par les travaux d'irrigation dont il a reçu la direction, à s'occuper de l'histoire de la province du Fayoûm et, par suite, du lac Mœris. L'étude technique que sa position officielle l'obligeait à faire de la question donne à son livre une autorité indiscutable. Je dois dire que la critique des textes et l'examen archéologique du sujet m'avaient inspiré des conclusions très analogues à celles auxquelles il arrive ; mais je n'avais pas la compétence professionnelle nécessaire pour me permettre de trancher trop résolument une question qui touche à l'art de l'ingénieur autant qu'à la science de l'historien, et j'imagine que beaucoup de nos confrères en égyptologie sont dans le même cas fâcheux que moi : c'est donc avec une véritable reconnaissance que j'ai reçu le livre de M. Brown. En voici d'abord l'analyse, ensuite certaines des objections qu'il soulève et des modifications qu'il me paraît devoir comporter.

Je n'insiste pas sur le premier chapitre, parce qu'il traite de matières sur lesquelles je ne me reconnais pas le droit de porter un jugement personnel. Il contient la description hydrographique du Fayoûm actuel, l'indication du régime auquel les eaux y sont soumises, comment elles y entrent, comment elles y sont distribuées, ce qu'elles deviennent après l'avoir arrosé, la façon dont elles contribuent à la richesse de la province. Il y a là des chiffres qu'il m'est impossible de contrôler, mais dont il faut admettre l'exactitude, M. B. ayant eu à sa disposition tous les documents officiels, et les ayant pu contrôler par ses propres observations durant

ses séjours au Fayoûm. Le second chapitre contient des témoignages d'auteurs classiques et d'écrivains arabes relatifs au Fayoûm : sans être aussi complet que le recueil de Jomard, il contient ce qui est nécessaire pour l'intelligence de la question. Le troisième expose les théories émises au sujet du lac Mœris, de sa situation, de son objet. Les seules que le major B. discute sont celles de Linant et de Cope Whitehouse. Celle de Linant, préconisée par Lepsius, a été acceptée jusqu'à ce jour, et je crois bien être le seul égyptologue qui l'ait rejetée résolument. Elle prétend fixer l'emplacement du Mœris à l'est de la province de la chaîne Libyque à Bégig, et de Biahmou aux collines qui bordent vers le sud le bassin de Gharak : toute la partie occidentale et septentrionale en était délimitée par une digue en maçonnerie dont Linant avait cru retrouver les restes sur plusieurs points. Le nome Arsinoïte aurait occupé le terrain compris entre la digue et le Birkèt-Kéroûn actuel. Les relevés les plus récents montrent que l'emplacement de ce lac supposé aurait couvert la partie la plus élevée du Fayoûm, et que le fond en aurait présenté une pente continue qui entraînait les eaux vers l'ouest. « Or le pays compris entre ce lac Mœris de Linant et le Birkèt-Kéroûn recevait, dit-on, son irrigation du premier de ces lacs. Imaginez quelle pouvait être l'insécurité de cette bande de terrain incliné, avec un vaste réservoir d'eau qui dominait d'une hauteur de 13 mètres la partie qui s'étend le long de la face nord, et d'une hauteur plus considérable encore celle qui s'étend le long de la face ouest. Quand on considère, de plus, qu'il devait y avoir dans cette digue des passages ménagés pour l'irrigation et quels dangers cette disposition entraînait, il est à peine croyable que la quantité de villes florissantes comprises dans le nome Arsinoite se fût développée dans un site aussi périlleux. Imaginez enfin les infiltrations qui se seraient produites sur les terrains placés en bordure le long de ce lac. D'après la théorie, le lac de Linant, n'étant pas de dimensions suffisantes pour régler le Nil, était destiné à déverser le surplus de l'inondation dans le Birkèt-Kéroûn : ainsi les pauvres sots qui s'étaient établis sur la bande de terre entre les deux lacs auraient couru le danger d'être inondés par en haut et par en bas, et se seraient trouvés dans une position aussi dangereuse que celle des chariots de Pharaon traversant la mer Rouge (p. 30)... Les vieux Égyptiens qui vivaient avant notre ère devaient avoir une foi prodigieuse en la protection de leurs dieux ou en l'activité de leurs ministres des travaux publics, s'ils s'étaient installés derrière la digue de Linant (p. 31-32) ». Le lac ainsi reconstruit ne répond aux indications d'Hérodote ni pour les mesures du pourtour ni pour la profondeur. Il suffit d'ailleurs de jeter un coup d'œil sur les figures de la p. 36 qui montrent la section du Fayoûm par Illahoûn-Médinèt-Senhour, selon Linant, et la même section selon les relevés actuels, pour demeurer convaincu que la théorie de Linant est incompatible avec les données géographiques comme elle l'est avec les faits historiques. Elle avait été combattue déjà avec succès par Cope Whi-

tehouse à partir de 1882, et Schweinfurth avait montré que les digues signalées par Linant ou bien n'étaient que des dépôts de gravier, ou bien étaient d'origine récente. Je ne parlerai pas ici de la substitution de l'Ouady Rayân au bassin du Fayoûm tentée par M. Cope Whitehouse pour le lac Mœris : M. B. la combat, avec raison je crois, mais je ne veux pas allonger cet article en répétant ses arguments.

Le chapitre V renferme l'histoire de la province du Fayoûm, et est le plus important de l'ouvrage. M. B. pense que cette histoire peut se résumer à peu près comme il suit. A l'aube des temps anciens, les eaux du Nil remplissaient entièrement la dépression qui comprend la province actuelle et le Birkèt-Kéroûn. Peu à peu les boues déposées à la sortie du goulet d'Illahoûn élevèrent le fond de cette mer intérieure au voisinage des collines libyques. Sous la XII^{e} dynastie (vers 2500 d'après M. Brown, mais en réalité entre 3200 et 3000 avant J.-C.) les dépôts étaient assez considérables pour que d'immenses étendues de boue émergeassent au temps des basses eaux. Le major B. suppose qu'au début de la XII^{e} dynastie, Amenemhâît I^{er} qui était un sportsman et se vantait d'avoir « chassé le lion et rapporté captif le crocodile », choisit, sur le Delta en miniature qui s'était ainsi formé au débouché du Bahr-Yousouf dans le lac, un site proéminent, celui de Médinèt-el-Fayoûm et de Kom-Faris, pour y construire un palais et y établir des jardins. « Il « s'y soustrairait aux odeurs pestilentielles qui se développaient proba- « blement autour de lui dans sa première demeure, et en même temps « il y jouirait de l'air du désert, rafraichi par la surface immense du lac, « sur lequel il pourrait s'abandonner à son goût pour la chasse au « crocodile. L'attrait naturel que présentait une combinaison aussi rare « de l'air du désert avec une vaste étendue d'eau, devait, sous l'influence « de la faveur royale, faire de cette nouvelle ville d'eau un lieu de réu- « nion à la mode pour l'aristocratie, qui bientôt bâtit des villes sur les « rives du lac, le long de la plateforme sur laquelle s'éleva Crocodilo- « polis ou plutôt Shad, car c'est ainsi que la cité paraît s'être appelé « dès le principe... L'aire asséchée tout d'abord à une hauteur de « 22 m. 50 au-dessus du niveau moyen de la Méditerranée, entre Illa- « houn et Médinèh, occupait environ 10,000 acres, que le roi et ses « favoris se partagèrent naturellement. Mais il restait encore, sur les « rives du lac et sur celles du canal qui reliait le lac au Nil, une grande « bande de terres habitables, situées à portée de l'eau pour qu'on pût « approvisionner les maisons aisément. Quand les charmes de Croco- « dilopolis et de ses faubourgs furent mieux appréciés et que la « population s'accrut, le besoin d'une étendue plus considérable de « terres cultivées se fit sentir... Aux hautes eaux, quand le lac « était rempli jusqu'au niveau de 22 m. 50, les barques pouvaient « aborder directement à Crocodilopolis même, mais quand on ren- « voyait les eaux au Nil et que le niveau tombait à 20 mètres ou à « 19 mm. 50, une bande de vase large de deux kilomètres se dé-

« couvrait entre la ville et le lac, que l'on franchissait avec difficulté, « et encore, une fois franchie, la profondeur de l'eau le long de la rive « n'était pas assez considérable pour permettre aux bateaux de ranger « le bord. Ce fut, sans doute, pour obvier à ces inconvénients que l'on « construisit la levée qui court des hautes terres, à l'est d'Edouah, vers « Biahmou et de là probablement vers Médinèh... Ce second travail « ajouta environ 7,000 feddans de bonne terre aux premiers 10,000. « Mais la levée d'Edouah ne s'arrête pas à Biahmou, — ce que Linant « n'a pas remarqué : elle continue sur son premier alignement jusqu'à « Kalabyîn, puis au-delà de Salyîn et de Fidemîn jusqu'à un point « situé un peu au nord de Sinrou. Là elle tourne au sud, coupe la ligne « du chemin de fer d'Abouksah à mi-chemin d'Agamîn et d'Abschouaî : « on observe en cet endroit les restes considérables d'une ville antique « sur la levée même. » Au-delà d'Agamîn, la levée se perd au milieu des bois de dattiers : « revenait-elle à Médinèh par Talat et Sinbat ou con- « tinue-t-elle en suivant le contour du terrain par Tobhâr, Manashî, « Disyah, Abgîg, jusqu'au désert aux environs d'Azab? Aucune trace « n'en a été découverte, et un nouvel examen du pays à droite et à gauche « du chemin de fer d'Abouksâh n'a jeté aucune lumière sur le sujet. Il « semble que les traces de la levée se perdent quelque part dans le triangle « formé par les villages d'Abou-Ginshou, d'Agamîn et de Sinroû... « Admettant l'existence de cette levée, l'aire nouvelle comprise entre la « digue qui court par Médinèh, Sinroû (ou Agamîn) et Biahmou, et qui « est bordée par l'ancienne digue de Biahmou à Médinèh, aurait ajouté « environ 10,000 feddans aux précédents, ce qui porterait le total à « 27,000 feddans (p. 71-76). » Tout le reste du Fayoûm actuel était couvert d'eau et formait le lac Mœris d'Hérodote. M. B. explique comment il s'emplissait et se déchargeait chaque année, et de quelle façon il réglait l'irrigation des terres situées au dessous d'Illahoun, mais je ne puis le suivre dans le détail de ses opérations : il ne se prononce pas sur l'époque à laquelle le lac Mœris aurait cessé d'exister dans toute son étendue, et où le Fayoûm serait devenu ce qu'il est de nos jours, mais il essaie de montrer par quels procédés la transformation s'est accomplie.

Il y a dans toute cette théorie un point qui ne me paraît pas contestable, c'est que le Birkèt Kéroûn était jadis plus grand qu'il n'est aujourd'hui : je crois que M. B. le fait plus considérable qu'il n'était, mais c'est un point secondaire dans la discussion et que des fouilles seules pourraient trancher, j'entends des fouilles qui nous montreraient des monuments très anciens établis dans des parties du pays que M. B. considère comme ayant été recouvertes d'eau. Le reste repose sur une erreur matérielle qui n'est point le fait de M. Brown, mais celui des savants auxquels il s'est adressé pour avoir des renseignements qui lui apprissent l'époque à laquelle le Fayoûm entra pour la première fois dans l'histoire monumentale. Il n'est pas exact de dire qu'on ne rencontre aucune mention de ce canton avant la XIIe dynastie. L'in-

scription d'Amten, qui remonte aux derniers temps de la IIIe dynastie ou aux premiers de la IVe dynastie, parle du nome du Crocodile, c'est-à-dire du Fayoûm, et nous apprend qu'Amten en gouverna la partie orientale, probablement celle qui s'appuyait à la chaîne Libyque d'Illahoun à Daméh [1]. La ville de Shed, ou plutôt de Shodît, Shadît, n'a nullement été fondée par un Amenemhâît : elle est nommée dans les textes des Pyramides, avec son dieu Sobkou, le crocodile, et le signe qui suit son nom nous donne la signification que les Égyptiens lui attribuaient. Il représentait un sarcophage en bois quadrangulaire avec un couvercle en dos d'âne, ou l'une de ces boîtes en forme de chapelle voûtée où l'on déposait les statuettes funéraires : le tout est surmonté d'un pieu surmonté d'un *massacre* de gazelle ou d'un bucrâne, une sorte d'amulette, composé avec les dépouilles de la victime et destiné à protéger le dieu mort qui reposait au dessous. *Shodît* signifiait donc *la ville du massacre de gazelle*, la *ville du Trophée funéraire*, et le nom se rapportait, comme on voit, à une donnée religieuse, non pas à une idée géographique inspirée soit par les boues du marais, soit par des canaux environnants. Le texte que nous possédons des inscriptions des Pyramides remonte à la IVe dynastie [2], mais la rédaction des inscriptions est de beaucoup antérieure le plus souvent, et la mention de Shodît se rencontre dans une partie d'allure assez ancienne. A ne s'en tenir qu'à la date seule fournie par Amten et par les constructions des pyramides de Saqqarah, on voit que le Fayoûm et sa capitale existaient déjà sous l'Empire Memphie, qu'ils possédaient leurs dieux, leurs temples et leur administration régulière : le tableau tracé par M. Brown, d'après les affirmations de Petrie et de Brugsch, de la façon dont les rois de la XIIe dynastie s'y prirent pour créer le pays, le peupler, y construire des digues, n'a donc point de réalité historique, et la partie du Mémoire qui traite ces questions devra être remaniée dans une prochaine édition.

En résumé, je ne puis que m'en tenir à une opinion que j'ai énoncée plusieurs fois, et dont j'ai essayé de fournir la preuve développée dans mes cours au Collège de France. Tout l'échafaudage de théories construit pour expliquer le Mœris classique repose sur un texte unique, celui d'Hérodote : les autres auteurs grecs et romains ou ne font que reproduire Hérodote, ou appliquent au Birkèt Kéroûn ce qu'Hérodote avait dit de son Mœris. Si l'on parvient à se rendre compte de ce qu'Hérodote a visité, on aura par là-même écarté toutes les difficultés que soulève l'interprétation de son témoignage. Pour être bref, je dirai qu'Hérodote a vu le Fayoûm au moment de l'inondation, et qu'il a pris pour un lac artificiel servant à régler la crue, l'étendue d'eau comprise entre les digues qui enferment les bassins du Fayoûm. Il ne faut pas oublier

1. Maspero, *Études Égyptiennes*, t. II, p. 187-188.
2. Papi Ier l. 711 = Papi II, l. 1359-1360.

qu'Hérodote avait surtout à faire à des drogmans ou à des sacristains et l'on sait ce que drogmans et sacristains lui ont raconté sur les monuments de Memphis, et sur les rois qui les avaient bâtis. Ici le malentendu entre Hérodote et ses guides était d'autant plus aisé que le lac existait réellement, le Birkèt-Kéroûn, et qu'il portait ce même nom de *Miri*, Moiris, qui désignait l'inondation au Fayoûm. Si l'on veut bien poursuivre cette idée dans le détail, — ce que je ne puis faire ici, — on verra combien tous les faits indiqués par Hérodote s'expliquent aisément, pyramides surmontées de statues au milieu des eaux, dimensions du lac, etc. En résumé, Linant qui plaçait le Mœris sur le plateau, et le major Brown, qui le relègue dans le Birkèt-Kéroûn ont raison l'un et l'autre. Hérodote a cru réellement que le canton entre Illahoun et Médinéh formait un lac artificiel, et Linant a placé ce prétendu lac sur le site même où Hérodote croyait l'avoir vu. D'autre part, le Mœris réel est bien, comme Jomard l'a démontré, le Birkèt Kéroûn, mais un Birkèt Kéroûn plus grand que le Birkèt actuel, et dont le major Brown a fort ingénieusement montré les limites possibles. Il serait curieux de montrer par quel abus de rapprochements superficiels, on a voulu retrouver dans tous les rois qui ont porté un nom analogue à celui de Mœris, le constructeur du lac imaginaire, dans Thoutmosis III, dans Amenemhaît III, dans Papi I[er], mais cela m'entraînerait trop loin, et je préfère constater, une fois de plus, en terminant, l'intérêt que le livre du major présente pour nos études. Les erreurs y sont le fait des égyptologues auxquels il a demandé ses renseignements; la partie d'observation exacte est excellente, et c'est celle qui lui appartient en propre.

G. Maspero.

---

349. — **Transactions of the Cambridge Philological Society**, vol. III, Part IV. London, C. J. Clay, 1892. In-8, 41 pp. cotées 187-227.

Ce fascicule contient quatre études de linguistique indo-européenne, très poussées dans le détail, discutables dès lors, comme tout ce qui prétend excéder les limites actuelles soit de la phonétique reconnue soit de la documentation disponible, mais intéressantes et instructives par la masse de notions et de formes qu'elles font passer ou repasser sous nos yeux.

M. H.-D. Darbishire, analysant les diverses appellations connues du loup et du renard, les range en deux familles distinctes, savoir — sk. *lôpâça*, arm. *αλοwês*, gr. ἀλώπηξ, lat. *lupus*, — sk. *vrka* (l'accent est sur l'r et non sur l'*a*), lith. *vilka* (circonflexe sur l'*l* et non *vílka*), gr. λύκος, lat. *vulpês*, got. *vulfs*, arm. *gail*, — et les rattache respectivement aux deux racines *rup lup* « rompre » (mais celle-ci n'est que *rup* en européen) et *wel* « déchirer ». A tort ou à raison, je dois dire que je me défie de l' « étymologie significative » pour les appellations courantes de

plantes ou d'animaux, presque autant que pour les noms de parenté, à l'égard desquels, si je ne me trompe, elle est définitivement abandonnée.

M. F.-W. Thomas pense que le désidératif sanscrit est un simple dénominatif de thèmes nominaux en *-sa-*, et que le futur indo-européen est une dérivation de même nature. Sans doute ; mais le procédé inverse est possible aussi ; ou plutôt, quand la sonde atteint ces profondeurs, il n'y a plus, à proprement parler, ni nom ni verbe, et l' *-s-* soi-disant aoristique se confond, comme je l'ai enseigné simultanément avec Merlo, avec l'*s* formatif des noms en *-os*, *-es-*, *-s-*.

M. F.-W. Thomas étudie le passage de la conjugaison athématique à la conjugaison thématique dans la filière sanscrite *inôti ínvanti ínvati* et similaires, et applique très heureusemen cette notion connue à certaines autres catégories indo-européennes moins claires, notamment à l'importante classe des verbes grecs en -εύω.

Enfin, M. R.-S. Conway, à propos de l'attribution à une ville *Veseris* de monnaies osques à légende FENΣEP, examine la question de la représentation graphique d'un seul et même son par un *v* latin et un *f* osque, et conclut dans le sens affirmatif, en se fondant sur une erreur fort admissible de la part du transcripteur.

V. H.

---

350. — Max Neumann. **Eustathios als kritische Quelle fuer den Iliastext,** mit einem Verzeichnis der Lesarten des Eustathios (Tirage à part du 20ᵉ supplément des Jahrbücher fur classische Philologie, p. 145-340). Leipzig, Teubner, 1893.

L'ouvrage de M. Neumann ne sera pas sans utilité, même après les travaux de La Roche, et bien qu'il n'apporte pas d'éléments très nouveaux sur les sources d'Eustathe et sur les variantes que renferme sa compilation. Il s'agit ici seulement de ce qui a rapport à l'*Iliade*. M. N. s'occupe d'abord du manuscrit qu'Eustathe avait sous les yeux ; ce manuscrit, qui semble devoir peu de chose à l'influence d'Aristarque, n'était guère différent, malgré certaines divergences assez importantes, des manuscrits que nous possédons aujourd'hui. Il est voisin surtout des codd. LG, et c'est du *Venetus* A qu'il était le plus éloigné. La seconde partie traite des variantes : variantes dont nous possédons encore la source (Strabon, Hérodien, Chœroboscos, Étienne de Byzance, Athénée, etc., et principalement des scolies qui semblent avoir eu le plus grand rapport avec les scolies du *Venetus* ; l'ouvrage d'Apion et Hérodore, qui a, comme les scolies du *Venetus*, sa source dans les commentaires des quatre grammairiens, est aussi fréquemment cité) ; variantes dont nous ne possédons plus la source ; variantes avec ἤ. Mais il faut conclure de cet examen, et c'est, d'ailleurs, ce que fait M. Neumann avec raison, que si les sources d'Eustathe sont loin d'être mauvaises, il faut se garder cependant de surfaire la valeur des renseignements

qu'il nous donne; s'il avait Strabon, Hérodien, Étienne de Byzance en meilleur état que nous, il avait certainement un matériel de scolies beaucoup moins riche. Une bonne liste des lectures d'Eustathe termine le volume.

My.

---

351. — **T. Macci Plauti Comoediae** ; recensuit, instrumento critico et prolegomenis auxit Fr. Ritschelius ; tome IV, fasc. V : **Cistellaria**, rec. Fr. Schœll; accedunt deperditarum fabularum **Fragmenta**, a G. Gœtz, recensita. Lipsiae, Teubner, 1894; praefatio, p. I-XXXVIII ; Cistellaria, texte, pp. 1-87 ; appendix critica, pp. 89-121 ; fragmenta, texte, pp. 123-169; app. critica, pp. 171-186 ; epilegomena in deperditarum fabularum fragmenta, pp. 187-204. In-8.

La préface de l'édition de la *Cistellaria* traite des questions suivantes : 1° Original grec : ce serait une pièce de Ménandre intitulée Σύρα; Festus paraît avoir cité la pièce de Plaute deux fois sous ce titre, comme il a cité sous le titre de l'original grec la Mostellaria (Phasma) [1]; 2° Indices de remaniements; 3° Fable : essai de reconstruction, dont le point de départ est un article de Ladewig (*Rh. Mus.*, 1844); mais, avant Ladewig, Naudet, qui avait seulement à sa disposition la mauvaise et incomplète transcription de Mai, avait vu que le père d'Alcésimarque jouait un rôle dans la pièce et que l'un des interlocuteurs du jeune homme pouvait être l'un de ses esclaves [2]; 4° Personnages. Syra était sans doute le nom de la *lena* et M. Schoell suppose que l'esclave s'appelait *Thyniscus*; 5° Distribution des actes; 6° Fondement critique; 7° Lacunes de l'Ambrosianus.

Le texte a fait dans toutes ses parties de grands progrès. Dans les manuscrits du moyen âge, cette pièce est mutilée. La grande lacune que l'on observe au milieu a été en partie comblée à l'aide du palimpseste. M. S. a introduit ces fragments, mieux lus, dans le texte et l'on peut se faire maintenant une idée assez nette de l'ensemble de l'action. Dans la partie conservée par la recension palatine, M. S. a sacrifié encore assez souvent la leçon des manuscrits à l'ancienne vulgate. En ce point, il est moins conservateur que Benoist. Mais on sait que ce dernier n'a pas toujours eu la vraie leçon de *B* et que la copie due à l'« officiosissimus abbas Crevoulin », n'était pas fort exacte [3].

---

1. Incidemment, M. Schoell parle des lecteurs et imitateurs modernes de la pièce : « Ad quam et Boccacius inter paucas prouocat. » Ajouter le nom de Pétrarque, cf. Nolhac, *Pétrarque et l'humanisme*, 156.

2. Traduction française, II, 217 (deuxième édition) ; la première édition est de 1831-1837 (1834 pour la *Cist.*; cf. pp. 316-317 de cette éd.). Il est assez curieux que Naudet n'avait pas encore connaissance du travail de Mai, en 1832, quand il publiait le Plaute de Lemaire. A son tour, sa traduction semble, au moins pour la *Cistellaria*, avoir été négligée par Benoist.

3. On peut s'en convaincre en comparant les mentions du *V(etus) C(odex)* dans Benoist et de *B* dans Schoell ; la seconde main notamment est souvent prise pour la première. Cf. aussi la préface de l'édition Schoell du *Rudens*, p. XV, n. 2.

Le recueil des fragments est l'œuvre de M. Goetz. Déjà, en 1885, un élève de l'Université de Bonn, M. Winter, nous avait donné, à la suite de sa dissertation inaugurale, une bonne édition de ces débris. M. G. n'apporte rien d'essentiellement nouveau et il est regrettable qu'il n'ait pas joint, comme l'avait fait M. Winter, un index à son travail. C'est seulement à l'aide d'un index que l'on peut s'orienter dans un recueil de fragments et s'assurer si quelques textes manquent réellement dans la publication de M. Goetz, par exemple, la citation d'une pièce inconnue dans le *liber glossarum* [1]. C'est la seule lacune que j'ai cru remarquer. Si elle est voulue, le lecteur aurait été reconnaissant d'en apprendre les motifs. M. G. a adopté la disposition suivante : 1° *Vidularia*; 2° *fabulae certae*; 3° *fabulae incertae*; 4° *fragmenta dubia et suspecta*. Dans la seconde division, les pièces se suivent par ordre alphabétique. On ne voit pas autrement quel principe a adopté M. G. dans le détail. Il paraît classer les textes d'après la date des témoignages. S'il en est ainsi, la disposition n'est pas heureuse; car elle implique la solution de deux questions étrangères à Plaute, la date de tel grammairien, comme Nonius, et la nature de telle compilation, comme notre Donat actuel ou notre Servius. Il n'y a qu'un plan rationnel pour un recueil de fragments, celui de Nauck dans ses Fragments des tragiques grecs (1856); c'est ce qu'ici même M. Albert Martin a très bien su montrer [2].

Avec ce fascicule est terminée la grande édition critique de Plaute. Il y a quarante-six ans que Ritschl se mettait à l'œuvre et donnait le premier volume de la première édition, restée inachevée en 1854 : elle ne contenait que neuf pièces. La seconde édition, débuta en 1871, par le Trinummus [3]; sept ans après, paraissait le second fascicule *(Epidicus)*, et depuis lors elle s'est poursuivie avec une grande régularité, à raison d'une pièce par an environ; quelques mois seulement ont séparé les derniers cahiers. Au cours d'une si longue élaboration, l'état des personnes et des questions s'est bien modifié. Ritschl est mort en 1876; son élève, G. Loewe, a été enlevé par une fin soudaine en 1883. M. Goetz a continué la préparation du *Corpus glossarorium*, commencée par ce dernier, et n'a plus donné un concours actif à l'édition depuis 1887 (édition du *Pseudolus*); son nom vient seulement de reparaître sur le second titre spécial des pièces pour clore l'ouvrage. Les vues des éditeurs n'ont pas moins varié. On opposait encore en 1871 l'école de Stu-

1. *Rev. cr.*, 1894, I, 425.

2. *Revue critique*, 1886, t. II, 154. — On voudrait trouver quelque part la liste des titres de pièces faussement attribuées à Plaute, surtout de ceux auxquels étaient étaient rattachés des fragments, comme le *Kakistus*.

3. Une troisième édition est de 1884 : c'est la seule pièce qui existe en troisième édition. Au reste, la deuxième édition des autres pièces n'a préoccupé sérieusement Ritschl qu'à partir de 1875; cf. *Epidicus*, praef., v, c'est à ce moment qu'il s'est associé ses trois élèves, Goetz, Schoell et Loewe.

demund, plus attachée à la lettre des manuscrits et plus préoccupée de leur déchiffrement, à l'école de Ritschl, plus aventureuse et éprise de théories métriques souvent arbitraires [1]. Aujourd'hui, l'accord s'est fait; les élèves de Ritschl sont devenus plus conservateurs à mesure que s'avançait leur tâche; un des noms qui revient le plus souvent dans leurs discussions est celui d'un élève de Studemund, M. Oskar Seyffert, qui leur a fourni mainte conjecture ingénieuse; le principal fondement critique de leur texte pour l'Ambrosianus est la copie de Studemund. La forme extérieure de l'édition a elle-même changé. Les renvois bibliographiques qui, de plus en plus nombreux, encombraient l'apparat critique ont été groupés dans un appendice à partir du *Rudens* (1887). Ainsi l'idéal de régularité et de symétrie que nous cherchons partout en France n'est nullement réalisé dans cette édition qui s'est graduellement développée et transformée. Elle a obéi aux lois de la vie. Dans son ensemble, elle est un monument durable de la philologie classique; elle est le très grand honneur du maître qui l'a conçue et a su trouver des collaborateurs et des successeurs dignes de cette tâche; elle est la gloire du pays qui a su l'accueillir, lui prêter ces excellents ouvriers et en rendre possible l'achèvement [2].

Paul Lejay.

---

352. — **Remarques sur quelques passages de Térence et de Senèque,** par P. Thomas. Bruxelles, F. Hayez, 1894, 20 p, in-8. Extrait des Bulletins de l'Académie royale de Belgique.

Correction ou explication d'une quinzaine de passages de Térence (*Eun.*, 38; 267; 308-311; 512-514) et de Sénèque (*ad Marc.*, 2, 4; 3, 4; 5, 6; 11, 13; 20, 4; 21, 1; 22, 5; 24, 3). Elles paraissent également certaines et on se demande comment il se fait qu'on ne les ait pas trouvées plus tôt. Dans *Eun.*, 267, je croirais plutôt à une glose qu'à une confusion paléographique. Dans Sén., *ad Marc.*, 18, 2, la correction est très ingénieuse; mais je ne suis pas arrivé à m'expliquer l'erreur du copiste en adoptant la disposition : *uide | bis illic innumerabiles stellas mica | re, uno sidere omnia impleri. uide | bis solem...* On ne peut supposer que des perturbations provenant de l'omission d'une ligne (*uidere uno sidere*, etc. ou *micabis solem*, etc.) ou de l'omission de deux lignes *uidebis solem*, etc.). Mais je ne vois pas comment on peut en tirer le texte des manuscrits : *uidebis illic... uidere micabis uno sidere... impleri solem.*

P. L.

---

1. E. Benoist, Préface des Morceaux choisis de Plaute, premier tirage.
2. Il n'est que juste d'ajouter qu'une bonne partie de ces derniers éloges doit revenir à la maison Teubner.

353.— **T. Lucreti Cari de rerum natura,** edited by H. A. J. MUNRO. Lucrèce de la nature, livre second, texte latin accompagné du commentaire critique et explicatif de H. A J. Munro, trad. de l'anglais par A. REYMOND. Paris, Klincksieck, 95 p. in-8.

La critique, après avoir constaté que la traduction est bonne et discuté son opportunité, n'a plus rien à dire de ce travail. On fera pourtant bien de ne pas s'abstenir de consulter le texte de Lachmann, si l'on veut être averti de ce que donnent et de ce que ne donnent pas les manuscrits. Dans la présente édition, les italiques devraient servir d'avis; mais il ne faut pas toujours s'y fier. Ainsi on devrait lire : 1017 par*s*, 1049 sup*t*erque, 1097 conuerter*e* et. Ce n'est qu'un demi-mal, quand la note critique comble cette lacune. Malheureusement, il n'en est pas toujours ainsi. Cette observation s'applique, il est vrai, aussi bien à l'édition anglaise, qu'il n'aurait pas été trop hardi, peut-être, de corriger sur ce point.

L.

---

354. — **Titi Livi** ab urbe condita lib. XXI, für schulgebrauch erkl. von Fr. LUTERBACHER. Vierte verbess. Aufl. Gotha, Perthes, 1894, 145 p. in-8.

355. — **Tite-Live,** I, II, XXI, XXII, Schüler-Commentar (adapté à l'édition de Zingerle) von Dr Ad. M. A. SCHMIDT, Tempsky-Freytag, Prague, Vienne, Leipzig, 1894. 235 p. in-12.

I. Quoique fondé sur une étude sérieuse du texte et pourvu d'un bon appendice critique, le premier des deux livres indiqués a été destiné surtout aux élèves et fait dans un esprit pratique. Publié d'abord en 1882, le voici à sa quatrième édition, succès d'autant plus remarquable que ce Tite-Live doit soutenir la redoutable concurrence des excellentes publications de Weissenborn et de Wölfflin. Depuis la première édition, M. Luterbacher a utilisé les éditions de Zingerle et de Luchs; il a lui-même relu soigneusement Polybe et par suite remanié, augmenté l'introduction et modifié assez souvent ses notes. C'est une preuve de conscience des plus louables.

Il faut surtout louer M. L. d'être revenu sur certaines modifications de texte qu'il avait acceptées pour faciliter aux élèves la lecture de Tite-Live. C'est là un terrain si glissant qu'il vaut mieux vraiment ne pas s'y aventurer. Ci-dessous l'indication d'une paire de lacunes que je soumets à l'appréciation de l'auteur [1].

---

1. A la notice sur Polybe (p. 3) n'aurait-il pas fallu ajouter quelques mots sur la manière dont Tite-Live utilise, sans mot dire, et modifie ce qu'il emprunte à l'historien grec? — Dès qu'on dresse un apparat critique, on devrait, ce semble, y trouver de quoi expliquer ou justifier ce qui dans le texte est exceptionnel; notamment les additions et les italiques. Aussi aurais-je voulu quelques notes de plus, par exemple 34, 5 : sur *ad* omnia : conj. de Luchs.

II. Je suppose qu'il y a chez nos voisins des partisans et des adversaires d'éditions sans notes au bas des pages. Afin de répondre au goût de chacun, les éditeurs de Gotha avaient adopté pour chaque auteur le double type : un seul fascicule, texte et notes au bas ; double fascicule, le texte et les notes à part. Voici des notes adaptées à un Tite-Live de Zingerle dont j'ai parlé autrefois [1]. Toutes, extrêmement brèves, elles aident l'élève à construire les mots, à traduire. Il me semble qu'une telle disposition de notes et de livres a été essayée autrefois chez nous sans succès. Ce sont béquilles pour infirmes, et non les appareils d'une vraie gymnastique. Nous verrons ce qu'après cette nouvelle expérience en penseront et ce qu'en diront nos voisins.

E. T.

---

356. — **La Pharsale** de Lucain, traduite en vers français par L. GALLOT, sous-chef à la Préfecture de la Seine. Paris, Didot, 1894.

S'il y a des vers dignes de Corneille dans la *Pharsale* de Brébeuf, ce n'est pas, à la vérité, une traduction. Celle de Demogeot est très littérale, elle l'est même trop, et cet excellent écrivain a montré, dans ce travail ingrat, qu'il pouvait se contraindre à écrire fort mal. M. Gallot a compris qu'il fallait se tenir entre ces deux excès, la paraphrase et le calque. Il a consacré à son œuvre « neuf années d'un travail assidu », aux heures de loisir que lui laissaient, le soir, ses occupations quotidiennes (p. IX). Ce temps n'a pas été perdu pour les lettres. Malgré les faiblesses qu'on y pourra signaler, sa traduction est bonne ; elle se lit avec facilité et l'on y trouve, çà et là, quelques beaux vers qui rendent non seulement le sens, mais le caractère de l'original. Telle la prière de Cornélie à Pompée (VIII, 100) :

Aujourd'hui, je t'en prie, accepte mon supplice ;
Je veux pour me punir m'offrir en sacrifice ;
Pour ramener les rois, les dieux sous tes drapeaux,
De mon corps dans les flots disperse les lambeaux.
Que n'ai-je à ton bonheur sacrifié ma tête !
Mon trépas peut du moins expier ta défaite.
Julie, enfin la guerre a ton affront vengé,
Voici le châtiment par ton ombre exigé ;
Mais qu'en voyant couler le sang de ta victime,
Ta haine épargne au moins ton époux légitime !

Comment mieux rendre ce passage difficile : *Placataque pellice caesa Magno parce tuo?* Ailleurs, il faut bien le dire, le traducteur s'est contenté à trop peu de frais ; il s'est permis des inversions violentes, des épithètes vagues venues pour la rime et rimant avec d'autres épithètes. Mais il est rare qu'en le lisant on soit arrêté au passage par une incorrection gênante du style ou de la versification. Pour faciliter la compa-

---

1. Voir la *Revue* du 2 mai 1892.

raison avec le texte, M. G. l'a reproduit en petits caractères au bas des pages ; il ne dit pas à quelle édition il l'a emprunté, mais ce n'est certainement pas à l'une des deux plus récentes, Hoskins (1887) ou Hosius (1892). Les notes qu'il a ajoutées sont bien élémentaires et sentent l'influence de Bouillet ; il ne faut pas oublier, toutefois, en les lisant que le travail de M. G. s'adresse aux gens du monde plutôt qu'aux philologues et qu'il doit être jugé surtout comme une œuvre littéraire. Tel qu'il est, je le trouve fort estimable et lui souhaite de nombreux lecteurs. M. Gallot a été un fervent admirateur de Lucain dès le collège ; il a conservé, dans son âge mur, le culte du poète stoïcien et il voudrait le faire partager. Je crois, avec lui, que des extraits de Lucain, comme ceux qu'a autrefois publiés Naudet, devraient être inscrits dans les programmes de l'enseignement secondaire. On apprendrait, en les expliquant, du latin, de l'histoire et même quelque chose de mieux qu'on perd trop de vue. Mais je me demande si les élèves de notre temps, qui n'ont jamais écrit de vers latins, qui savent à peine les scander, seront sensibles, comme nous l'étions nous-mêmes, à la séduction de cette rhétorique savamment rythmée. Les expériences que j'ai pu faire à ce sujet, sur des rhétoriciens fort présentables, me font craindre qu'il n'en sera rien. Ce serait un triste résultat des « réformes pédagogiques » que Lucain et Claudien, si goûtés autrefois dans les écoles, allassent rejoindre Silius et Valerius Flaccus parmi les poètes qu'on ne lit pas.

Salomon Reinach.

---

357. — **Dogmengeschichtliche Tabellen zum monarchianischen, trinitarischen und christologischen Streite** von Lic. Dr Johannes Werner. Gotha, Perthes, 1893, 11 pp. cartonné.

Ces tableaux rendront de grands services à l'enseignement en mettant sous les yeux l'ensemble des conflits les plus délicats de l'histoire de l'Église. C'est presque toute l'histoire de la dogmatique depuis la séparation définitive d'avec le gnosticisme jusqu'à la fin du débat monothélite au sixième concile de Constantinople. On voudrait avoir une clé de ce genre pour l'histoire des discussions soulevées en Occident vers la même époque et dont la théologie de saint Augustin représente la phase la plus importante.

Manuel Dohl.

---

358. — **Der Augustinismus**. Eine Dogmengeschichtliche Studie von P. Odilo Rottmanner. München, 1893, J. J. Lentner (E. Stahl).

Dans cette brochure, le P. Rottmanner détermine d'abord les conditions et les règles de l'étude de la théologie augustinienne. Puis, par

une grande abondance de textes, il montre qu'elle a été la dernière pensée du grand docteur. Elle a peut-être été encore plus accusée que ne le dit le savant bénédictin, car ce n'est un secret pour personne que le texte établi par les Pères du même ordre au XVII[e] siècle, est un peu atténué ; il fallait contenter tout le monde et éviter les lettres de cachet. Quoi qu'il en soit, ce que nous avons, et qui a été très bien mis en lumière par le P. Rottmanner, suffit amplement pour se faire une opinion assurée. Mais on ne peut s'empêcher de songer combien la question avait été mal posée au XVII[e] siècle entre jansénistes et jésuites. Que saint Augustin fût avec les uns ou avec les autres, qu'importait-il ? Ce docteur avait pu se tromper. Mais les deux parties auraient rejeté cette pensée comme une espèce de blasphème. L'Église d'aujourd'hui, en définissant les conditions de son infaillibilité, a rendu un grand service à la science historique et permis de traiter avec calme bien des problèmes. On le voit, à la tranquille audace avec laquelle le P. Rottmanner montre saint Augustin s'acheminant vers des doctrines qui reçurent depuis des notes d'hétérodoxie.

S.

---

359. — **Poesie di mille autori intorno a Dante Alighieri** raccolte da Carlo Del Balzo. Vol. IV. Rome, Forzani, 1893, in-8 de 608 p. Prix : 12 fr.

M. Del Balzo continue régulièrement la publication de l'immense recueil de poèmes consacrés à Dante ou l'ayant cité, dont la *Revue* a analysé les précédents volumes. Celui-ci part chronologiquement de la *Vita civile* de Matteo Palmieri (1464) et nous conduit jusqu'au poème de Giovanni Filoteo Achillini, *Il fedele*, qui aurait été publié en 1523, et dont M. Del B., n'ayant pu retrouver d'exemplaire imprimé, publie les parties principales d'après le manuscrit autographe. Entre ces dates extrêmes, l'éditeur recueille sur son passage, avec une annotation bibliographique et littéraire toujours abondante, des morceaux auxquels s'attachent les plus grands noms littéraires de l'Italie durant la féconde période qui va de Laurent le Magnifique à Léon X. Il fait ainsi la preuve la meilleure de la place tenue par Dante dans la culture nationale, même au temps du plus exclusif triomphe de Pétrarque. Pietro Bembo, qui s'intéresse à l'édition aldine des deux poètes, quoique visiblement fermé à l'intelligence de la poésie dantesque, donne assez bien la mesure moyenne des sentiments que leur porte la génération littéraire à laquelle il appartient.

Ce volume contient le *Lugdunense Somnium* (Lyon, 1513) de Zaccaria Ferrero de Vicence, poème dédié à Léon X, où Dante apparaît pour abjurer les doctrines de son *De monarchia*, et le poème catalan plus ancien de la *Comedia de la gloria de amor*, attribué à Bernardo Rocaberti et imprimé ici in-extenso d'après le manuscrit de la Natio-

nale de Paris. Les hispanisants seront heureux d'y lire aussi le texte, à peu près introuvable, de l'ouvrage composé par Diego Guillen de Avila en l'honneur de l'archevêque de Tolède Carrillo et où le poète a pris Dante pour guide. C'est un curieux document pour cette histoire des relations littéraires des deux nations latines à l'époque de la Renaissance, relations que M. Morel-Fatio, à Paris, et M. Benedetto Croce, à Naples, ont pris en ce moment pour objet de leurs études. Le plan, au premier abord un peu étrange, de M. Del Balzo se justifie ainsi, chemin faisant, par les services de divers genre que son recueil est appelé à rendre.

P. DE NOLHAC.

---

360. — F. van ORTROY, lieutenant de cavalerie. **L'œuvre géographique de Mercator** (Extrait de la Revue des Questions scientifiques, oct. 1892 et avril 93). Bruxelles, 1893, 93 p.

La découverte à Breslau, en 1889, de deux cartes (Europe, Iles Britanniques) et d'un exemplaire de la mappemonde de Mercator a rappelé l'attention sur l'œuvre de l'illustre géographe et permis d'élucider quelques questions controversées, celle du système de projection et celle du méridien initial. Aussi cette « bio-bibliographie » de M. Van Ortroy n'est pas un simple résumé des travaux antérieurs. L'auteur apporte quelques renseignements nouveaux et des jugements personnels. Nous les relevons dans l'ordre — un peu dispersé — où il les présente.

M. V. O. ne croit pas, contre l'opinion de Lelewel et de Van Rœmdonck, que la carte de Flandre de 1540 ait été, comme celle de Lorraine de 1563, levée sur le terrain : Mercator n'a pas eu le temps ni les moyens matériels de se livrer à cette exploration; il a opéré sur des données et des documents déjà établis. Mais M. V. O. ne désigne pas davantage ces documents.

Les sphères de Mercator, bien supérieures à celles d'Oronce Finé (sur ce dernier, M. V. O. a le tort d'ignorer l'étude de M. L. Gallois) ont-elles été revisées de 1541 à 1582 pour être mises à jour? M. V. O. se prononce pour l'affirmative? En revanche, il nie la publication de deux opuscules, commentaires des sphères terrestre et céleste, dont on ne trouve pas trace. Peut-être a-t-on confondu ces traités avec le *Litterarum latinarum scribendarum ratio*, dont quatre éditions étaient connues, et dont M. V. O. cite une cinquième, conservée à Tournai.

La carte d'Europe de 1554 qui eut tant de vogue — ce qui explique mal la disparition des centaines d'exemplaires parus, jusqu'à la trouvaille de Breslau — tranche, contre d'Avezac et Breusing, le problème de la projection. Mercator a employé ici la construction cordiforme simple; comme premier méridien, il a pris celui de l'île de Fer.

Quant à la projection à latitudes croissantes, qui porte avec raison le nom de Mercator, quoiqu'il ne l'ait appliquée qu'en empirique et sans

en avoir calculé la formule mathématique, elle a servi à dresser le planisphère de 1569.

M. V. O. non seulement décrit ces documents, mais en recherche les sources. Ainsi, pour l'Europe septentrionale, Mercator a copié les cartes de Ziegler de Strasbourg (1532) et surtout celle d'Olaus Magnus (1539), découverte depuis 1886 seulement.

L'œuvre de Mercator a été fort appréciée à l'étranger, où M. V. O. en suit la fortune ; elle a inspiré, à un degré qu'on ne soupçonnait pas, la cartographie moscovite dont, grâce au R. P. Martinov, M. V. O. a pu dresser l'inventaire : c'est un chapitre neuf de l'histoire de la géographie.

Mercator n'a pas seulement été un constructeur de cartes et de globes; il a été le constructeur d'un système cosmographique, qui eût égalé en ampleur, s'il avait été achevé, l'œuvre de Buffon. Il n'en a laissé que la préface, un traité *de mundi creatione ac fabrica*. M. V. O. est sobre de détails et d'appréciations sur cet exposé doctrinal : il nous invite à le rapprocher d'un article de M. Jean d'Estienne, paru dans la *Rev. des Quest. scientif.* en 1887. Ce rapprochement ajoutera-t il quelque chose à la gloire de Mercator ou de M. Jean d'Estienne ?

L'auteur éclaire mieux les idées plus proprement scientifiques de Mercator : il veut même le considérer comme le fondateur de la théorie du magnétisme, ainsi qu'il résulte d'une lettre adressée, en 1543, au cardinal Granvelle, dont on ne possédait que la traduction allemande et dont M. V. O. donne le texte original.

M. V. O. annonce une « bio-bibliographie » détaillée où seront élaborés les matériaux qu'il continue à recueillir ; ce sera le complément du savant ouvrage de Van Rœmdonck. Il reste encore à découvrir quelques pièces, et des pièces magistrales, de l'œuvre de Mercator; l'exemple de M. Van Ortroy animera sans doute les chercheurs.

B. Auerbach.

---

361. — Audijos. **La Gabelle en Gascogne.** Documents inédits publiés pour la Société historique de Gascogne, par A. Communay (Archives historiques de la Gascogne, fasc. 24). Paris, Champion ; Auch, Cocharaux, 1893. xv-246 p. Pr. 7 fr.

Bernard d'Audijos, né à Coudures-en-Chalosse, en 1634 ou 1635, était d'une famille noble alliée aux Foix-Candale, aux Lartigue, etc. ; il servit d'abord sous les ordres de Créqui. Au moment où il rentrait dans son pays, la Gascogne et surtout la sénéchaussée des Lannes étaient menacées d'une rigoureuse application de la ferme de la gabelle, passée en 1662 entre Colbert et le fermier Gervaizot. L'intendant de la province, Pellot, s'occupait d'établir des bureaux de perception à Mont-de-Marsan, à Dax, à Saint-Sever, même à Bayonne, à mettre la main sur la fontaine de Salies-de-Béarn, qui fournissait du sel à bon marché à tout le pays

environnant. Les habitants, qui avaient déjà payé pour que la province pût acheter la situation privilégiée de pays *rédimé*, manifesta le plus vif mécontement. Une véritable insurrection éclata dans la Chalosse, pays dont Saint-Sever était la capitale. Audijos se mit à la tête de ce soulèvement : à la tête d'une poignée d'hommes, il tint pendant deux années la campagne, déjouant les poursuites des soldats de l'armée régulière, avec la complicité secrète, mais efficace, des habitants. Puis il abandonna la partie quand elle fut désespérée et obtint de rentrer en grâce (1674). Il fut nommé par le roi colonel de cavalerie, et alla se faire tuer au siège de Messine sous les ordres de Vivonne (1677).

Tel est le personnage sur lequel l'attention est attirée par les documents publiés dans le présent fascicule. M. Communay nous en donne seulement ici la première partie. Ce sont des actes et surtout des pièces de correspondance administrative se rapportant à trois faits : 1° la lutte soutenue par la ville de Bayonne, ville rédimée, contre les nouveaux fermiers de la gabelle, en 1641 ; 2° une tentative semblable, faite sous Mazarin et qui provoqua une sédition dans les Lannes en 1657 ; 3° enfin la révolte en Chalosse, 1664-1665. Ces textes sont bien choisis et intéressants. Il sera plus à propos d'en parler avec quelque détail quand le recueil sera terminé.

Ch. B.

---

362. — Ludovic LEGRÉ. **Le poète Aubanel**. Paris, V. Lecoffre, 1894. In-12, 423 p.

Au point de vue strictement scientifique le vers provençal est aujourd'hui un pur exercice de rhétorique tout aussi bien que le vers latin. Les langues, en effet, évoluent suivant des lois naturelles contre lesquelles les hommes ne peuvent rien et quand l'une d'elle est morte à la vie littéraire le plus grand poète du monde ne saurait l'y ressusciter. Aussi, pour s'adonner au félibrige, faut-il d'abord méconnaître cette vérité et ensuite se pourvoir d'un certain nombre d'illusions : s'imaginer que la renaissance des idiomes locaux n'a rien d'incompatible avec l'œuvre de fusion des divers mondes provinciaux en une même masse nationale qui se poursuit depuis tant de siècles ; admettre qu'une langue populaire est aussi apte qu'une langue littéraire à exprimer des idées de lettrés, ce qui ne s'est jamais rencontré chez aucun peuple ; supposer enfin à la Provence un génie poétique particulier, alors qu'il est au contraire bien certain que ses troubadours du douzième et du treizième siècle dont elle fait si grand bruit figurent tout au plus à titre de *poetae minores* dans les annales de l'esprit humain, qu'elle n'a jamais fourni un seul grand poète à la France depuis six cents ans qu'elle parle comme elle, et que ses plus renommés félibres n'ont guère été que des versificateurs estimables quand ils ont essayé de rimer en français. Dès lors, pour mener à bien cette prétendue renaissance littéraire que tant de causes

empêchent d'être un phénomène naturel, il faut procéder artificiellement, c'est-à-dire atteindre à la simplicité au moyen de la science, obtenir la naïveté par le raffinement, modifier selon des règles ses façons spontanées de penser et de parler, et substituer le plus souvent des lieux communs à des conceptions originales. De là le caractère conventionnel et affecté de toute cette littérature. *Mireille* elle-même — je demande pardon à tous ceux qui n'ont pas lu Mistral de choquer une de leurs opinions les plus fermes — *Mireille* elle-même rappelle bien autrement *Estelle et Némorin* que l'*Odyssée*.

Comment dès lors appliquer aux félibres et au félibrige les procédés habituels de la critique littéraire? Leur esthétique est un rêve et contre un rêve on ne saurait argumenter scientifiquement. Pour inconséquente qu'elle soit d'ailleurs l'illusion qu'ils se sont faite est elle-même une œuvre poétique plus originale peut-être que tous leurs poèmes : dès qu'on sait ce qu'il faut en penser il ne reste plus qu'à en subir l'attrait. Et c'est précisément à cet « *oblivium jucundum vitae* » que le livre de M. L. nous convie. Il est écrit sur l'invitation de Mistral, il a pour auteur le plus intime ami d'Aubanel, il sort des presses d' « Aubanel frères » : c'est dire qu'il vient vers les profanes du centre même de la foi. Lisons-le pieusement comme un chapitre de la *Légende dorée*.

Donc là-bas, à Avignon, sous le ciel bleu, Aubanel est né et a vécu. C'était hier, si nous considérons les dates, mais ce serait bien autrefois, sous Philippe-Auguste ou sous Saint Louis, si nous considérions les faits. A toutes nos préoccupations modernes il demeura volontiers étranger et les liens qui le rattachaient à l'existence matérielle l'assujettissaient si peu que, sans un incident fortuit qui se révélera aux dernières pages du livre, son biographe aurait fort bien pu oublier de nous dire qu'il exerçait la profession d'imprimeur. Pareil aux anciens troubadours, il n'était ici-bas que pour aimer, prier, rêver et chanter. A leur exemple il aima sans répit, la sœur d'un de ses compagnons d'enfance d'abord qui se fit religieuse avant qu'il eut le temps de lui déclarer sa passion, sa femme ensuite qu'il adorait, puis la femme d'un de ses amis, puis nombre d'inconnues, et toutes à la fois il les chanta. Comme Jaufré Rudel il se passionna surtout pour une jeune personne qu'il n'avait jamais vue — non plus la comtesse de Tripoli puisque l'époque ne le permettait plus, mais la fille d'un important diplomate étranger — entretint avec elle une longue correspondance sentimentale, puis, apprit son mariage et s'en consola en continuant à célébrer sa beauté. Aussi bien que jadis Folquet de Marseille il modulait d'ailleurs d'une même voix les louanges de la Vierge et les louanges de ses maîtresses. Ainsi que le vieux Guido Cavalcanti il suivait les longs pèlerinages, remplaçant seulement St-Jacques de Compostelle démodé, par Rome, Lourdes et la Salette. Tel en 1323, un bourgeois de Toulouse réunissait en son jardin six amis des antiques chansons afin d'organiser l'institution des jeux floraux pour le maintien de la gaie science,

tel, en 1854, avec six confrères assemblés au Castel de Font-Ségugne, il fondait l'association des félibres pour la restauration de la poésie provençale. Dans le ravissement ingénu des chanteurs errants il allait et venait récitant un peu partout ses vers, aux fêtes des villages, aux solennités religieuses, dans les académies de chefs-lieux, dans les châteaux et dans les fermes. Les journalistes qui parlaient de ses poésies, les lettrés qui le remerciaient d'un envoi par un mot flatteur, les sociétés littéraires qui l'accueillaient de quelques paroles de bienvenue, la foule qui applaudissait son premier essai dramatique, l' « illustre Reboul » qui le couronnait : tout le remplissait d'enthousiasme et le convainquait que le monde entier avait les yeux fixés sur lui. A la fin il voulut réunir en volume ces petits vers que depuis vingt ans il jetait à tous les échos de sa chère Provence : mais des jaloux avaient surgi, quelques-uns accusaient d'immoralité ses vers amoureux, le bruit lui vint que le souverain pontife songeait à lui retirer son brevet d'imprimeur du pape. Ce brusque rappel à la réalité suffit à le faire choir irrémédiablement du haut de son rêve. Anxieux et déconcerté il s'isola dans une cassine champêtre et mourut.

Certes, un écrivain du nord avec sa prose positive et sa méthode scientifique aurait vite fait, comme on le devine à maint détail, de moderniser et de préciser par quelques traits plus crus cette poétique figure. Mais à quoi bon? Tel se voulait Aubanel et tel ses amis ont cru le voir : mieux vaut laisser à ce poème son charme de poème. Accueillons donc avec plaisir cet aimable livre et puisque l'auteur, tout en nous entretenant de son héros, a su nous y raconter aussi la formation et le développement de la moderne poésie provençale, conservons-le comme le résumé le mieux documenté que nous possédions encore de l'histoire du félibrige.

Raoul Rosières.

---

363. — Gaston Deschamps. **Sur les routes d'Asie.** Paris, Colin, 1894 In-8, 364 p.

Un des phénomènes historiques les plus importants de notre époque est la pénétration de l'Orient musulman par les mœurs occidentales. Le symbole en quelque sorte tangible de cette révolution, dont on est loin de prévoir encore toutes les conséquences, est le réseau de voies ferrées qui, partant de la côte asiatique, s'enfonce dans l'intérieur d'un pays hier encore presque inexploré. On dirait que l'Asie-Mineure, au sifflet des locomotives, sort d'un sommeil quinze fois séculaire pour renaître à la vie européenne. Théophile Gautier annonçait le jour où, les voyages étant devenus très faciles, personne ne voudrait plus voyager parce que tous les pays du globe se ressembleraient. Nous sommes encore loin de ce jour-là. Mais tandis qu'autrefois, sur les routes d'Asie, on ne

pouvait comparer l'Orient à l'Occident qu'en faisant appel à ses souvenirs, aujourdhui, les éléments de la comparaison sont presque juxtaposés ; il suffit d'ouvrir les yeux pour en sentir le contraste. C'est ce qu'a fait M. Deschamps et c'est ce qui donne à son livre un intérêt durable : l'historien futur de la transformation de l'Anatolie aura peu de documents plus fidèles à consulter.

Et quel document plus vivant que ce témoignage d'un voyageur érudit, l'esprit ouvert à toutes les curiosités, fin observateur, conteur spirituel, et, ce qui n'est point à dédaigner, écrivain charmant? Pour louer, comme elles le méritent, bien des pages de ce livre, où la force expressive du style n'est que l'effet de la justesse de la vision, il me faudrait disposer de l'orchestre d'épithètes que M. D. dirige si bien et dont il n'abuse plus que par exception [1]. Ses paysages, dont plusieurs sont de courts chefs-d'œuvre, dignes de prendre place dans les anthologies futures, ne sont pas des morceaux à effet composés après coup et que l'on pourrait supprimer sans nuire à l'intelligence du reste. Molkte disait énergiquement que la nature d'un pays est le dernier « résidu de réalité » qui survit aux révolutions de l'histoire. C'est cette réalité que M. D. nous met sous les yeux, avec une inépuisable variété de tons et de lignes, donnant à ceux qui l'ignorent l'illusion de la connaître et à ceux qui la connaissent une émotion voisine de la nostalgie. Chios, Tralles, le Latmos, Mylasa, Stratonicée, tous ces lieux moins fréquentés que célèbres sortent de la brume pour revêtir, avec une couleur éclatante, des contours précis et une physionomie individuelle.

Il y a, comme on dit à l'école, deux hommes en M. D. (je crois même qu'il y en a beaucoup plus que deux, mais la critique est tenue de simplifier). L'un, qui est l'observateur, est presque impeccable; personne ne voit et ne fait voir plus clairement, plus intensément que lui. L'autre — l'appellerai-je l'auditeur? — est plus sujet à caution, et je lui reprocherais parfois d'être un peu crédule. Ainsi, visitant l'île de Chios soixante-dix ans après le massacre, il prête l'oreille aux racontars de bonnes gens qui s'imaginent en avoir retenu les épisodes. Un des témoins, nous dit-il, avait quinze ans en 1822, ce qui lui donne quatre-vingts ans bien passés lors de l'enquête de M. Deschamps. Ce brave homme lui a fait une « déposition » qui sent de loin la littérature, une littérature transformée en souvenirs personnels comme elle se déguise ailleurs en folklore. C'est sans doute quelque témoin de cette qualité qui lui a parlé d'une « mascarade de pachas ivres », oubliant que les pachas ne s'enivraient pas en 1822. Je crains que M. Deschamps, en cette occasion, n'ait suivi trop à la lettre le vieux règlement de l'École d'Athènes, qui recommande aux voyageurs novices d' « interroger les vieillards ».

Cette disposition trop bienveillante à croire ce qu'on dit lui a mis sur

---

1. Je note vingt-cinq épithètes à la p. 3 et 26 à la p. 104. C'est un progrès sur la *Grèce d'aujourd'hui*.

les bras une méchante affaire. J'ai sous les yeux une brochure d'un bon vieux Smyrniote, l'avocat autrichien Slaars, écrite à propos du chapitre de M. D. sur Smyrne que la *Revue des Deux-Mondes* avait publié (mai 1893). Elle est intitulée : *Réponse à M. Gaston Deschamps, relevant ses appréciations ineptes sur Smyrne, ses calomnies contre les habitants de cette ville, ses erreurs historiques, archéologiques*, etc. Ce long titre donne une idée suffisante du contenu. Ça été, dans toute la presse ionienne, une levée d'écritoires ; si M. D. s'était montré alors dans la Rue des Roses, nous compterions sans doute un très brillant écrivain de moins. Peut-être aurait-il atténué ou modifié ses appréciations, en réimprimant ce chapitre, s'il en avait été prié plus poliment[1]. Quoi qu'il en soit, le voici de nouveau, réitérant toutes les phrases qui ont fait scandale, les Levantins avec leur physionomie « tantôt féroce et tantôt douceâtre, où il y a quelque chose du ruffian et quelque chose du sigisbé » (p. 122), les dames de Smyrne se donnant du plaisir à cœur-joie aux bals des casinos « comme des cavales qui bondiraient dans un pré » (p. 123), les individus véreux de la colonie française (p. 142), les Juives monopolisant le proxénétisme (p. 173). Or, d'abord, il est apparent que M. D. n'a pu se rendre compte lui-même de ces choses et qu'il a connu très peu de monde à Smyrne. Ses informateurs ont été un pêcheur-*cicerone*, Manoli le Cythérien, et un « conseiller précieux » dont il parle respectueusement dans une note (p. 140). S'est-il demandé si la barque d'un pêcheur ou le palais d'un haut fonctionnaire étaient les meilleurs observatoires que l'on pût choisir? La question est délicate et je prie qu'on me comprenne à demi-mot. Notre diplomatie — sauf d'heureuses exceptions — a une vieille maxime : « Point d'affaires. » Elle éprouve une tendresse naturelle pour ceux qui lui en donnent le moins, les gens à traitement fixe, fonctionnaires civils ou religieux, et une défiance instinctive à l'égard de ceux qui luttent pour la vie et cherchent fortune. Si ces derniers n'existaient pas, la France serait à plaindre, car l'Angleterre et l'Allemagne auraient bientôt mis la main sur tout l'Orient. Sans compter qu'une fois le commerce français ruiné, les fonctionnaires à traitement fixe pâtiraient à leur tour. Or, M. D. sait fort bien cela ; il a même rendu un éloquent hommage à l'activité de nos compatriotes sur la terre d'Asie dans une conférence fort remarquée qu'il a faite jadis à l'*Alliance française*. Mais, par malheur, il n'en a rien dit dans son chapitre sur Smyrne. L'impression qui s'en dégage, c'est qu'en dehors des religieuses, des religieux et des agents consulaires, il n'y a dans Smyrne que des Français compromettants. Ce n'est pas qu'il l'ait dit, car ce serait une calomnie abominable, mais il a eu le tort de le laisser entendre, parce

1. Disons cependant qu'une protestation contre l'article de la *Revue*, conçue en termes modérés, avait été adressée par le Comité de l'*Alliance Française* de Smyrne au Comité central de Paris ; on peut regretter qu'un témoignage aussi autorisé n'ait produit aucune impression sur M. Deschamps.

qu'il a seulement parlé de ceux-là. La chose vaut la peine qu'on s'en attriste : n'est-ce pas toujours le vieil esprit des bureaux arabes, par qui tout colon était traité de *mercanti?*

Est-ce au pêcheur-*cicerone* ou au « conseiller précieux » que M. D. doit ses informations sur les Juifs de Smyrne? Je l'ignore, mais ce que je sais fort bien, c'est qu'il a été trompé à leur sujet. Cette population de 20,000 israélites, presque tous très pauvres, dépense environ 40,000 francs par an pour ses écoles, somme dont *un tiers seulement* est fourni par des sociétés européennes. Cela fait 1 fr. 50 par tête et par an, quotité bien supérieure à celle que le budget de l'instruction primaire faisait peser sur chaque Français avant 1870. Ensuite, dans ces écoles, *tout l'enseignement* se fait en notre langue, et le caractère en est si peu confessionnel que la directrice de l'École des filles est, depuis vingt ans, une catholique. Voilà ce que M. D. aurait dû savoir, au lieu d'écrire que « l'*Alliance israélite* aura de la peine à décrasser et à civiliser les Juifs de Smyrne ». Quant à l'accusation très grave de proxénétisme qu'il lance contre les Juives, il me suffira d'y répondre par le témoignage du président du Comité de l'*Alliance française,* du créateur des quais de Smyrne, E. Guiffray : « Les membres des familles israélites, écrit-il, sont actifs et laborieux, s'adonnent aux occupations les plus pénibles et gagnent, en un mot, honnêtement leur vie *dans l'exercice de professions qui n'ont rien de commun avec le métier sur lequel M. Deschamps, sans se préoccuper de la vérité de son récit, a arrêté sa plume avec une complaisance injurieuse.* » N'ayant point eu d'expérience de ces choses pendant mon séjour en Orient, je me suis adressé à un vieux Smyrniote, qui m'écrit ceci : « Vous pouvez affirmer, de la façon la plus catégorique, qu'à Smyrne la prostitution est *très rare* chez les Juifs. On ne trouve *pas une seule juive entremetteuse* dans les maisons du Pont des Caravanes. Les maisons de tolérance sont tenues par des grecques et des arméniennes exclusivement. » Que reste-t-il donc de l'assertion de M. Deschamps? Et comment un galant homme qui est, par surcroît, un homme de science, a-t-il pu s'oublier jusqu'à répéter sans contrôle ce qu'il faut bien appeler une calomnie?

Ces réserves faites, je suis le premier à regretter que les Smyrniotes n'aient pas su comprendre *cum grano salis* le chapitre qui les a tant offensés[1]. M. D. n'écrivait pas une statistique; il donnait ses impressions de touriste, et de touriste un peu pressé, car un archéologue s'équipe à Smyrne et n'y séjourne pas. Et puis, dans ce chapitre même, il y a des choses si charmantes, qui auraient dû les rendre indulgents! Il y a, jusque parmi les écarts de langage de M. Deschamps, tant de remarques qui, prises comme il convient, peuvent profiter aux uns et aux autres! La parole de M. D. est bonne à entendre, même lorsqu'il se fait trop

1. La censure turque ne s'est pas montrée plus tolérante : le livre de M. D. est interdit dans l'Empire.

ingénûment l'écho de méchantes sornettes, parce qu'il s'y mêle toujours quelque chose de lui.

Je présenterai encore deux observations. La première, c'est que M. D. paraît se faire illusion sur la Turquie. Il la voit tombant en ruines, pierre par pierre, sans s'apercevoir que si la vieille Turquie s'en va, ce qui n'est pas dommage, il y a une jeune Turquie qui la remplace. Les phrases toutes faites sur la décadence irrémédiable de l'Empire ottoman, sur le « grand malade », etc., ne sont plus de mise depuis 1880, époque où la renaissance de la Turquie a commencé. Même si le sultan actuel a pour successeur un incapable, *quod Di avertant*, l'impulsion donnée par cet esprit clairvoyant ne s'arrêtera pas. Mais ceci est de la politique et ce n'est pas ici le lieu d'y insister.

Ma seconde observation touche à la politique aussi, mais à la nôtre. M. D. éprouve une juste admiration pour nos ordres religieux, mais on cherche en vain contre quels ennemis il les défend. Il se demande combien de députés peuvent comprendre « que l'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation » (p. 144); il lance un défi au « Comité de la Libre Pensée des Batignolles » (p. 147); il se résigne à « devenir odieux à toute la postérité de M. Homais » (p. 149). Mais ni M. Homais, ni, que je sache, le Comité des Batignolles, ni même aucun membre du Parlement n'a jamais songé à priver la France des instruments les plus efficaces de son influence morale en Orient. Seulement, et c'est ce que n'a point fait M. Deschamps, on peut chercher à préciser la mesure dans laquelle doit s'exercer une protection dont la légitimité ne fait de doute pour personne. Par exemple, là où fleurit le prosélytisme — et ce n'est pas seulement en Chine — on peut se demander si la protection de moines trop zélés ne nous expose pas à perdre la clientèle de ceux dont ils inquiètent la conscience et qui sont infiniment plus nombreux. J'ai entendu développer cette opinion par des Grecs d'Asie qui n'étaient pas affiliés au *Comité de la Libre Pensée des Batignolles*. La question vaut la peine d'être regardée de près : on ne la résout point en brisant des lances contre ce pauvre M. Homais, qu'on finira par nous rendre sympathique à force de le houspiller sans raison.

« Je voudrais dire tous les bienfaits dont je suis redevable à cet Orient, *d'où nous sommes venus*, d'où la science grecque et la sagesse chrétienne ont rayonné sur le monde, pour le régir et pour le consoler. Un pèlerinage à ces pays maintenant dévastés et dont les dépouilles nous enrichissent, est un retour à la vraie patrie de notre intelligence et de notre cœur » (p. 359). Comment mieux finir que sur ces lignes éloquentes? Mais, puisque la critique ne doit jamais perdre ses droits, je pose une dernière question à M. Deschamps : est-il bien sûr d'être « venu d'Orient[1] »?

Salomon REINACH.

1. Chicanes : P. 34, les étudiants d'Oxford ne s'appellent pas des *scolars*. — P. 76, ἄθεος, dans la basse grécité, ne signifie pas autre chose qu'*infidèle*; les premiers

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 juillet 1894.

M. Naville, de Genève, correspondant de l'Académie, donne quelques détails sur les fouilles qu'il a exécutées dans le temple de Deir el Bahari. La partie méridionale de ce temple construit par la reine Hatshepsou avait été déblayée par Mariette. M. Naville s'est occupé du côté nord et a commencé par la terrasse supérieure. Ce côté diffère beaucoup de la partie mise à découvert par Mariette. Il y a là une grande cour ouverte au milieu de laquelle se trouve un autel en pierre blanche dédié au dieu Harmachis. C'est le seul autel de ce genre qui ait été conservé dans un temple égyptien. Dans cette cour, une petite chapelle creusée dans le roc paraît avoir été la chapelle funéraire du roi Touthmosis Ier le père de la reine. Le mur de soutènement sur lequel s'appuie cette terrasse est couvert d'inscriptions relatives à la naissance et à l'intronisation de la reine Hatshepsou. M. Naville a déblayé entièrement le spéos du Nord dans lequel Mariette avait pénétré. Ce spéos est supporté par trois rangées de quatre colonnes protodoriques. Une colonnade de même style s'appuyait à la montagne du côté du nord : elle n'a jamais été achevée. M. Naville espère que le déblaiement du temple sera terminé l'hiver prochain. — M. Maspero insiste sur l'importance de ces fouilles.

M. Clermont-Ganneau a reçu de M. Max Van Berchem et communique à l'Académie la photographie d'un bas-relief en basalte, gisant sur la place principale de Soneïdâ, dans le Hanrân. Ce bas-relief, qui mesure 2 mètres de long sur 0,80 centimètres de large et date de l'époque gréco-romaine, paraît représenter une scène de la Gigantomachie avec quelques détails particulièrement curieux. Ces détails amènent M. Clermont-Ganneau à le rapprocher d'un bas-relief égyptien du Louvre, représentant le combat de Horus contre Set ou Typhon. M. Clermont-Ganneau a déjà démontré que le bas-relief du Louvre était, jusque dans ses moindres détails, le prototype immédiat du combat de saint Georges et du dragon. Il a indiqué les raisons pour lesquelles le dieu égyptien apparaît sous les traits d'un officier romain, dans un rôle qui, popularisé ensuite par les représentations officielles de l'empereur Constantin et de ses successeurs, sera adopté par l'imagerie chrétienne en donnant naissance, par voie iconologique, à l'une des plus importantes légendes du christianisme. Ici également, l'officier romain jouant le rôle d'Héraclès et lui ayant prêté son uniforme et sa monture, pourrait être une personnification de l'empereur, et cet empereur pourrait être Maximien, qui, en 285, reçut le surnom de *Herculius*, en même temps que Dioclétien (un personnage du bas-relief de Soneïdâ paraît figurer Zeus) prenait celui de *Jovius*. Peut-être un artiste contemporain a-t-il voulu représenter dans ce bas-relief les empereurs associés Dioclétien et Maximien sous les traits de Jupiter et d'Hercule, victorieux d'un ennemi commun grâce à leurs efforts réunis.

M. Foucart termine la seconde lecture de son mémoire sur l'origine et la nature des mystères d'Eleusis.

M. Eugène Müntz continue la seconde lecture de son mémoire sur les collections formées par les Médicis au XVIe siècle.

L'Académie se forme en comité secret. Léon Dorez.

---

chrétiens étaient traités d'ἄθεοι par les païens. — P. 81, ὁ ἐξ ἀπορρήτων n'est pas un surnom, mais un vieux titre honorifique correspondant à *a secretis*. — P. 137, les Smyrniotes boivent-ils du « thé de Perse? » — P. 157, ce n'est pas Hamdi-bey, mais Soubhi-pacha, qui a installé le musée ottoman à Tchinli-Kiosk; ce n'est pas lui, mais Bechara, qui a découvert les sarcophages de Sidon. Ses mérites personnels sont assez éminents pour qu'on n'ait pas besoin de lui attribuer ceux d'autrui. — P. 166, lire *Mostène* et non *Mosthène*. — P. 199, une citation grecque estropiée. — P. 200, autre citation non moins maltraitée. — P. 243, il est injuste de qualifier M. Sterrett d' « explorateur-reporter »; il a fait des voyages longs et difficiles avec un très maigre subside auquel les journaux américains n'ont pas contribué. — P. 310, où M. D. a-t-il pris que les Yankees prouvent « qu'on peut se passer de littérature »? — P. 322, les inscriptions enlevées à Iasos par une frégate turque ont si peu servi à consolider les quais de Constantinople qu'on peut les voir et les copier à Tchinli-Kiosk. — P. 330, lire *Spiro* et non *Spyro*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 35-36 — 27 août-3 septembre — 1894

364. — **Lexicon Syriacum,** auctore Carolo BROCKELMANN praefatus est Th. NOELDEKE. fascicules I et II, pp. 1-152, in-8, Berlin, Reuther et Reichard, 1894.

La lexicographie syriaque a une longue histoire depuis le modeste *Peculium syrorum* de Masius (publié en 1571, dans le t. VI de la Polyglotte d'Anvers), qui paraît être le premier essai de ce genre tenté en Occident, jusqu'au vaste *Thesaurus syriacus* de M. Smith actuellement en cours de publication. Sur ce long espace s'échelonnent les importants travaux de Schindler, Buxtorf, Hottinger, Castle, Schaaf, Michaëlis, Lorsbach, Agrell, Bernstein, Quatremère, Roediger, Field, et d'autres, sans parler des publications de Lexiques indigènes : celle de Bar 'Ali, en Allemagne, et, en France, celle de Bar Bahloul, si injustement critiquée en ces derniers temps.

Malgré tant de travaux, nous n'avons pas encore, en Europe, de véritable dictionnaire syriaque. Le lexique le plus commun est celui de Castle, extrait de son *Lexicon heptaglotton* et réédité par Michaëlis en 1788. Il ne contient que les mots renfermés dans la Bible et un fort petit nombre d'autres ajoutés par l'éditeur. Vu le développement extraordinaire que les études araméennes ont pris depuis quarante ans, il est aujourd'hui absolument insuffisant. L'apparition du *Lexicon* de M. Brockelmann répond donc à un besoin réel et sera favorablement accueillie parmi les sémitisants. Cette publication se présente d'ailleurs dans d'excellentes conditions. Le choix de la langue latine la rend d'un usage pratique universel. Outre que le patronage de M. Noeldeke est déjà une recommandation suffisante, un examen même sommaire des premiers fasc. montre que M. B. ne nous offre pas une simple compilation, résultat du dépouillement des lexiques déjà publiés. Il a enrichi son travail du fruit de ses lectures personnelles et l'a mis au courant des

plus récentes publications. C'est ainsi qu'il a utilisé l'ouvrage de Thomas de Margha récemment édité par M. Budge, et les *Notes de Lexicographie* publiées par M. R. Duval dans un des derniers cahiers du Journal asiatique. — L'auteur a tenu à justifier toutes les significations des mots, non par des exemples qui eussent trop grossi le volume, mais par de simples renvois. De là un système de notation assez compliqué, car il renferme cent quatre-vingt-douze sigles, correspondant à autant d'ouvrages différents.

Avec une somme de travail aussi considérable, l'auteur a surtout visé à une grande brièveté ; trop grande, à notre avis. Le volume aura à peine cinq cents pages, avec la Préface et un Index latin-syriaque, que M. B. joindra à son travail.

Nous ferons ici quelques observations générales, attendant d'avoir l'ouvrage complet sous les yeux pour porter un jugement définitif sur l'œuvre de M. Brockelmann. Les noms propres, sans exception, sont omis. On pourrait discuter à ce sujet. Quant aux mots grecs d'origine, parmi lesquels M. B. a fait un choix assez arbitraire, ils sont classés d'une manière fort bizarre : les premières consonnes (abstraction faite des voyelles) sont considérées comme une sorte de racine sémitique factice. — Pour les prépositions et toutes les particules, M. B. ne donne aucune explication. Il renvoie simplement, en indiquant les §§, à la *Grammaire* de M. Noeldeke, ouvrage excellent, mais qu'on n'a pas toujours sous la main. Puisqu'il adoptait ce principe des renvois l'auteur aurait pu noter également les §§ de la Grammaire de M. R. Duval qui n'est ni moins scientifique, ni moins répandue que celle de l'éminent professeur de Strasbourg. — On désirerait encore voir figurer, sous certaines racines, des locutions dont le sens précis ne se laisse pas toujours deviner facilement ; par exemple, sous la racine *ahad*, où aucune n'est donnée. La liste des mots composés avec *bar*, aurait pu utilement être un peu allongée. — Les points *roukkakh* et *qoshshai* ont été marqués seulement quand leur emploi s'écarte des règles grammaticales. Mais ces règles sont elles-mêmes assez compliquées, et l'impression de ces points n'eut pas grossi le volume.

La philologie comparée est aussi, à notre avis, trop négligée. Sous chaque racine, les correspondants des autres dialectes sémitiques ne sont indiqués qu'exceptionnellement. Ces omissions ont souvent pour raison justificative les difficultés d'impression ; mais M. B. ne saurait invoquer cette excuse. Il avait toutes les ressources désirables dans la riche imprimerie de W. Drugulin, à laquelle l'édition de l'ouvrage a été confiée ; ce qui est d'ailleurs, une garantie de bonne exécution. Nous aurions aimé voir M. B. prendre pour modèle, sur ces derniers points, le Lexique de la Chrestomathie de Kirsch, édité par Bernstein, qui nous semble avoir atteint la perfection du genre. Il nous eut ainsi donné un ouvrage qui aurait été pour le dialecte syriaque ce qu'est pour l'hébreu le Dictionnaire manuel de Gesenius.

Après ces remarques, qui ne portent point atteinte au mérite intrinsèque de l'œuvre, nous n'hésitons pas à dire que dans les conditions où il s'imprime, le *Lexicon* de M. Brockelmann est appelé à rendre les plus grands services à ceux qui ont déjà une certaine connaissance du syriaque. Ils trouveront dans cet ouvrage un manuel commode, et aux données duquel, on peut, en règle générale, accorder une absolue confiance. Quant aux débutants, ils seront encore astreints à recourir, pour s'initier à la langue, aux Lexiques, d'ailleurs nombreux et bien faits, des Chrestomathies.

J.-B. Chabot.

---

365. — Ueber den Ursprung der im **Codex Alexandrinus und Vaticanus des dritten Kœnigsbuches** der alexandrinischen Ueberzetzung ueberlieferten Textgestalt, von Dr S. Silberstein. Giessen, Riecker, 1893-94. Deux brochures in-8 de 75 et 32 p.

366. — **Textkritische Studien zum Neuen Testament,** von W. Rousset (Gebhardt und Harnack Texte und Untersuchungen, xi, 4). Leipzig, Hinrichs 1864. In-8, 144 p.

367. — **Aussercanonische Paralleltexte** zu den Evangelien, II, von A. Resch. (Texte und Untersuchungen x, 2.)

I. M. Silberstein a relevé soigneusement les variantes du ms. Alexandrin et du ms. Vatican (B) dans le III[e] livre des *Rois* et il a comparé ces deux manuscrits avec la version syro-hexaplaire du même livre, afin de déterminer le rapport des manuscrits avec le texte des Septante qui se lisait dans les Hexaples d'Origène. P. de Lagarde, dans une de ses dernières publications (*Septuagintastudien*, 1892), avait montré les résultats que pourrait fournir un travail de ce genre en publiant les premiers chapitres des *Juges* d'après les manuscrits A et B. Il concluait à l'existence de deux versions grecques distinctes pour ce livre, retrouvait dans le ms. A le texte hexaplaire, et dans le ms. B. la recension d'Hésychius. Les conclusions de M. S. sont en partie les mêmes. Il n'admet pas, et sans doute avec raison, que le ms. A représente une autre version que le ms. B. ; mais il croit et il prouve que le ms. A reproduit assez exactement le texte hexaplaire des Septante, sans les signes diacritiques dont l'avait pourvu Origène. Il se prononce avec plus de réserve sur le caractère du ms. B, qui représenterait le texte des Septante antérieur aux Hexaples, et tel qu'Origène a pu le trouver dans les manuscrits qu'il a utilisés pour l'édition hexaplaire. On arrive ainsi à faire du ms. B un témoin hors de pair, aussi bien pour les textes primitifs que pour celui du Nouveau Testament. Peut-être y a-t-il beaucoup à rabattre de cette opinion, qui ne saurait valoir, en tous cas, pour toutes les parties du ms. B. ; car il est certain que, pour le livre de Job, ce manuscrit ne contient pas le texte ancien de la version grecque, mais un texte interpolé, où sont traduits tous les passages du texte hébreu

traditionnel qui manquaient dans les Septante *avant Origène*. Le texte de Job dans le ms. B n'est donc pas un texte neutre, mais un texte de recension. Il pourrait bien en être de même pour les autres livres de l'Ancien Testament, avec cette différence que la recension dont il s'agit se tiendrait beaucoup plus près du texte ancien que celle des Hexaples.

II. Il est encore question des mss. A et B dans les études critiques de M. W. Rousset sur le texte du Nouveau Testament, principalement dans la seconde et la troisième, relatives au *Codex Pamphili* et à la recension d'Hésychius. La seconde a pour point de départ une note du ms. Sinaïtique, à la fin du livre d'Esther, où il est dit que le manuscrit a été collationné sur un autre manuscrit « très ancien » et corrigé de la main du martyr Pamphile († 309), lequel déclarait avoir lui-même collationné cette copie sur les Hexaples. D'après Tischendorf, la note se rapporte au travail du correcteur que l'on désigne par ℵ^c, et qui a revisé le ms. Sinaïtique d'un bout à l'autre. Une note du même genre, qui se trouve dans le ms. H. des Épîtres de saint Paul, prouve qu'il existait au VI^e siècle, dans la bibliothèque de Césarée un ms. du Nouveau Testament « écrit » de la main de Pamphile. M. B. compare les corrections de ℵ^c avec le ms. H, il constate des affinités remarquables et aussi des divergences difficiles à expliquer : ℵ^c et H représentent le texte de Pamphile, mais il y a un des deux témoins qui le représente moins exactement que l'autre. M. B. signale un certain nombre des manuscrits cursifs qui peuvent être regardés comme représentant également le texte des Épîtres pauliniennes dans la recension de Pamphile. Ces témoins formeraient un groupe intermédiaire entre les plus anciens manuscrits onciaux (B ℵ A C) et les plus récents (K L), suivis par la majorité des cursifs.

La troisième étude de M. B. a pour objet de rechercher les témoins de la recension d'Hésychius pour le texte des Évangiles. Au témoignage de saint Jérome, cette recension avait cours en Égypte. M. B. prend des fragments de manuscrits onciaux, réunis par Tischendorf sous la lettre T, et qui proviennent d'Égypte, la plupart même étant billingues et contenant la version sahidique avec le texte grec. Le rapprochement ne laisse pas d'être concluant. M. B. n'hésite pas à déclarer que le groupe de mss. B ℵ L T représente la recension d'Hésychius et que le ms. B est celui qui la représente le plus exactement. Par conséquent on ne doit pas exagérer la valeur des mss. B et ℵ pour la reconstitution du texte primitif du Nouveau Testament ; le ms. B n'est pas un témoin plus autorisé que bien d'autres ; son témoignage n'est décisif que pour fixer le texte d'Hésychius. Un texte revisé n'est point pour cela un mauvais texte, mais encore faut-il, pour l'employer utilement, étudier d'abord les procédés du recenseur. Ainsi Hésychius paraît avoir eu une certaine tendance à abréger. Il faut se défier des leçons qui sont propres aux manuscrits de sa recension. L'importance de ces conclusions, qui semblent fondées en général, est considérable pour la critique du Nouveau Testament.

M. B. ne s'arrête pas en si beau chemin. Il veut retrouver les témoins du texte d'Origène, et il croit les retrouver dans les mss. K Π M des Évangiles. Ces manuscrits sont pour les Évangiles ce que H et א[a] sont pour les Épîtres de saint Paul. Mais un grand travail critique reste encore à faire avant que ces conclusions puissent être considérées comme définitives.

Les études sur le texte des Actes et de l'Apocalypse ont aussi pour but d'ébaucher une classification des manuscrits. Dans l'ensemble, les recherches de M. B. sont fort instructives, bien ordonnées et, pour autant qu'il nous est permis d'en juger, dans la meilleure direction critique.

III. M. Resch continue ses travaux sur les Évangiles et travaille à reconstituer l'Évangile hébreu. La *Revue critique* (n° du 7 mars 1893) a signalé déjà le fort et le faible de sa thèse. Dans le présent volume, où il étudie les textes extracanoniques parallèles à Mathieu et à Marc, il se trouve sur un terrain suffisamment solide. Les comparaisons de textes auxquelles se livre M. R. fournissent incontestablement des résultats qui s'imposent à l'attention des critiques. La dépendance du second Évangile à l'égard d'une source antérieure, qui doit être l'Évangile hébreu, paraît extrêmement vraisemblable, pour ne pas dire certaine. M. R. essaie de déterminer les morceaux qui proviennent de cette source. Il va sans dire que, dans les détails, les conclusions ne dépassent pas les limites de la probabilité, et que plusieurs pourraient être contestées. Parmi les hypothèses particulières qui auraient gagné sans doute à ne pas voir le jour, la plus remarquable est celle qui identifie la Galilée où Jésus ressuscité apparaît aux disciples, avec la banlieue de Jérusalem. Les Actes de Pilate sont une bien faible autorité pour garantir une pareille géographie. Est-il très croyable que la tradition ait fait tout de suite un contre-sens sur le mot *gelilâ*, qui était dans l'Évangile hébreu, et qui, signifiant proprement « cercle », aurait désigné la contrée où était le mont des Oliviers ? Saint Marc et le rédacteur du premier Évangile auraient été induits en erreur par une fausse traduction ! La veille de sa mort, Jésus disait aux disciples (Matth. xxvi, 32) : « Après ma résurrection, je vous précéderai dans la banlieue. » Ressuscité, il dirait aux femmes (Matth xxviii, 10) : « Allez dire à mes frères de partir pour la banlieue ; c'est là qu'ils me verront. » Il ne reste plus qu'à transporter auprès de Jérusalem le lac de Tibériade et la pêche miraculeuse dont parlent Jean (ch. xxi) et l'Évangile de Pierre. Certes, l'Évangile hébreu est le document hypothétique le plus respectable qui soit au monde, mais encore fera-t-on bien de n'y pas trouver des choses trop extraordinaires [1].

A. Loisy.

1. Quand Tertullien (*Apol.* 21) dit que Jésus ressuscité demeura quarante jours avec ses disciples *apud Galilaeam, Judaeae regionem*, il n'entend point par Judée le territoire de Juda, mais le pays des Juifs ou la Palestine. C'est en ce sens que le troisième Évangile (*Luc* I, 5) appelle Hérode « roi de Judée ».

368. — **Das Apostolische Symbol,** von Prof. D. F. Kattenbusch. Band I, Die Grundgestalt des Taufsymbols. Leipzig, Hinrichs, 1894. In-8, xiv-410 p.

On a beaucoup discuté en Allemagne, depuis deux ans, sur le symbole des apôtres. M. Kattenbusch s'est mis en dehors des controverses par trop actuelles et spécialement théologiques, pour s'occuper uniquement des problèmes historiques qui se rattachent à ce document traditionnel, à savoir son origine, sa signification primitive et sa place dans le culte et la théologie de l'Église. Le présent volume est consacré uniquement à la critique des documents sur lesquels on peut fonder une histoire du symbole. Cette critique est faite avec le plus grand soin et beaucoup de prudence, peut-être trop. M. K. n'a pas écrit pour réfuter ceux de ses compatriotes qui supposent à l'origine un symbole embryonnaire où il n'y aurait pas eu tous les articles contenus dans le symbole romain du ivᵉ siècle. Il n'est pas fâché cependant de les contredire, de montrer le faible de certaines hypothèses, l'inconvénient des conclusions trop précipitées, les obscurités d'une histoire pour laquelle on n'a pas un très grand nombre de témoignages absolument clairs et indiscutables. Il tient sans doute plus que de raison à la présence de douze articles dans le symbole primitif. On ne peut pas prouver péremptoirement que tels articles, par exemple : *Sanctam Ecclesiam* et *remissionem peccatorum* manquaient dans le symbole romain avant la fin du iiᵉ siècle, comme on prouve que *creatorem cœli et terrae*, *descendit ad inferos*, *vitam aeternam* y manquaient au ivᵉ siècle. Mais il y a certains passages de Tertullien (*Praescr.* 36; *Virg. vel.* 1) qui semblent se rapporter à une formule où il n'y avait pas douze articles. Quelques petits mots ont bien pu être ajoutés aussi dans les articles primitifs. Peut-on supposer, dit M. K., que le mot « Père » aurait manqué dans le premier article du symbole de Tertullien, parce que cet écrivain l'omet dans les passages où il résume la foi de l'Église? Cela ne serait pas déjà si extraordinaire. On conçoit très bien que les premiers chrétiens aient dit tout simplement : « Je crois en un (seul) Dieu tout-puissant, et en un (seul) Seigneur, Jésus-Christ, son fils, etc. » Mais au temps même de Tertullien, on discute sur les rapports du Père et du Fils, et il devient utile de préciser la formule : « Je crois en un (seul) Dieu, *le Père* tout-puissant, et en Jésus-Christ, son Fils *unique*, Notre Seigneur, etc. » Du reste M. K. ne résume pas les conclusions de sa critique. Il nous dira sans doute plus clairement dans le second volume comment il conçoit l'histoire du symbole. On doit le remercier d'avoir donné dans cette partie de son ouvrage un bon résumé des recherches qui ont été déjà faites sur le sujet, et une discussion approfondie des anciens témoignages occidentaux et orientaux qui se rapportent directement à la formule de foi employée par l'Église dans l'administration du baptême.

A.-F. L.

---

369. — **Dionis Prusaensis** quem vocant Chrysostomum quæ exstant omnia edidit apparatu critico instruxit J. DE ARNIM. Vol. I. Berlin, Weidmann, 1893, XL-338 p.

Ceux qui lisent les discours de Dion Chrysostome (sont-ils bien nombreux?) seront satisfaits d'avoir enfin un texte sérieusement établi de l'élégant écrivain. Ce n'est pas qu'on manquât d'éditions, mais elles sont toutes imparfaites, et celle d'Emperius, qui repose pourtant sur une bonne étude des manuscrits, ne les a pas suffisamment comparés entre eux et n'en a pas donné les rapports assez exactement pour qu'on puisse juger en toute certitude de l'autorité à attribuer à leurs diverses leçons. M. d'Arnim a pensé qu'on pouvait mieux faire ; il a eu raison, et il a réussi à faire mieux, en recherchant la parenté des manuscrits, en les collationnant en partie à nouveau et en tirant d'une étude approfondie les principes d'après lesquels on doit constituer le texte. Plusieurs dissertations où il s'agit notamment de l'ordre des discours, publiées dans l'*Hermes* (t. 26 et 27), avaient déjà fait connaître la méthode de M. d'Arnim. Les mss. de Dion se divisent en trois groupes : le premier se compose du *Meermannianus* (M) qui contient les quatre-vingts discours suivant l'ordre donné par Photius, et du *Vaticanus* 99 (V), le meilleur et le plus ancien de tous, qui malheureusement ne renferme que les onze premiers discours, moins le septième; M est proche parent de V, mais n'en descend pas en ligne directe. Au deuxième groupe appartiennent tous les manuscrits qui contiennent l'ensemble des discours, mais dans l'ordre troublé qui s'est reproduit dans toutes les éditions. Le plus important de ces manuscrits, qui ont souffert beaucoup d'interpolations, est l'*Urbinas* 124 (U), d'où dérivent un grand nombre de manuscrits inférieurs ; à côté de lui le *Parisinus* 2958 (B), que M. d'A. démontre très justement, à mon sens, ne pas être issu directement de U. En ne considérant que ces deux groupes de manuscrits, M seul, là où V manque, représente sans doute l'archétype, tandis que U ou B seuls n'ont que peu d'autorité ; mais U et B concordants semblent avoir autant de poids que M. Au contraire, pour les discours contenus dans V [1], il faut tenir le plus grand compte d'un troisième groupe, tout à fait distinct des précédents, composé de huit manuscrits qui ne renferment pas la série complète des quatre-vingts discours, et dont les plus importants sont le *Palatinus* 117 (P), le *Vaticanus* 91 (H) et le *Vindobonensis* 168 (W), ce dernier contenant seulement les discours 1 et 2. Voici maintenant comment M. d'A. conclut ce remarquable travail. L'ensemble des manuscrits remonte à trois archétypes : celui de VM (complet), celui de UB (complet), celui de PHW (trente-cinq discours) ; (VM) est plus étroitement lié à (UB), mais leur archétype commun est moins ancien que celui du troisième groupe. De là, et de ce qui a été établi antérieure-

1. Il en est de même pour les discours 52-58, 62-77, qui ne sont pas dans ce premier volume ; le cod. M, pour ceux-ci, tiendra la place de V.

ment, résulte ce principe général, que le fondement le plus solide de la recension est l'accord de VP ; mais il importe de remarquer que c'est l'accord de P avec l'un des deux premiers groupes contre l'autre groupe (c'est-à-dire P + UB contre VM, ou P + VM contre UB) qui fournira la vraie leçon, ou tout au moins le moyen de la retrouver. Dans le cas où P seul ou en concordance avec H ou W s'oppose à l'accord des autres groupes, l'autorité étant égale, c'est affaire de l'éditeur de discerner la leçon qu'il convient d'admettre. M. d'A. devait, pour compléter son œuvre, donner son attention au nombre considérable d'interpolations qu'on rencontre en certains discours et qui sont dues vraisemblablement à des rhéteurs admirateurs et émules de Dion ; le troisième discours (*de regno*) et le onzième (*Trojana*) en ont surtout souffert, et ce dernier même a été tellement atteint qu'on se trouve par endroits en présence de deux rédactions parallèles en des termes différents. M. d'Arnim s'est tiré à son honneur de cette difficulté, qui n'était pas une des moindres : le troisième discours a beaucoup gagné à certaines suppressions.

My.

---

370. — Amédée Hauvette. **Hérodote, historien des guerres médiques.** Paris, Hachette, 1894. Gr. in-8, xi-512 p., avec cartes.

Ce livre a été couronné en manuscrit par l'Académie des Inscriptions, qui avait mis au concours en 1891 le sujet suivant : « Étudier la tradition des guerres médiques ; déterminer les éléments dont elle s'est formée, en examinant le récit d'Hérodote et les données fournies par d'autres écrivains. » C'est une de ces excellentes monographies comme notre littérature savante en compte déjà une demi-douzaine, qui résument toute une bibliothèque de controverses non pas à la manière d'un recueil d'analyses, mais dans l'esprit d'une critique vigilante et ferme, éclairée par un jugement personnel. Si les « opinions des Allemands » y tiennent beaucoup de place, on voit assez que l'auteur, fort de ses études historiques et topographiques, ne se contente pas de les mettre en présence et de les laisser, pour ainsi dire, s'entredévorer : il les expose et les apprécie en les dominant.

Après une introduction biographique, où il est question de la vie d'Hérodote, de ses voyages et de son livre, M. Hauvette aborde, dans la première partie, l'histoire des théories dont l'œuvre de son auteur a été l'objet, tant dans l'antiquité, où il a trouvé des contradicteurs parfois passionnés, que dans notre siècle, où l'on a poussé fort loin l'étude nécessairement hypothétique de ses sources et la méfiance à l'égard de sa bonne foi. Ce n'est qu'avec la deuxième partie (p. 183) que M. H. entre dans le vif de son sujet, qui est l'histoire critique des guerres médiques. Le livre Ier traite de la première guerre en quatre chapitres, le livre II

de la seconde, en quatre chapitres également. Puis vient une conclusion, très favorable à Hérodote : ce n'était ni un menteur, ni un gascon, mais un historien loyal, qui n'a cherché à faire sa cour à personne, qui a dit ce qu'il croyait être vrai, avec discernement, avec conscience, et dont les erreurs sont imputables non à la mauvaise foi, mais à la conviction que la divinité intervient sans cesse dans la conduite des affaires, en un mot, à sa croyance au surnaturel. Peut-on lui reprocher sérieusement de n'avoir pas lu les textes originaux (égyptiens, assyriens, persans), de manquer de rigueur dans la fixation des dates, dans les descriptions topographiques? Il ne faut pas demander aux hommes ce que leur temps ne songeait pas à exiger d'eux. « Si Hérodote, avec ses qualités de chercheur patient et consciencieux, a manqué de quelques-uns des attributs essentiels qui font l'historien sévère et sûr, il a racheté en quelque manière ces défauts mêmes par un don supérieur, qui tient à son génie admirable de conteur... Il a composé un récit qui, vrai dans ses grandes lignes et dans la plupart de ses détails même, a en outre le mérite d'être le plus agréable qu'on puisse lire, le plus instructif, le plus vivant. » Ce n'est pas là tout à fait la question. Le talent d'Hérodote, son don de narrateur n'ont jamais été contestés; il s'agit seulement de savoir s'il a pu connaître la vérité et s'il n'a pas subi parfois des influences qui la lui dissimulèent. Là-dessus, malgré le beau et savant plaidoyer de M. Hauvette, il est permis de rester un peu sceptique, sans prétendre rééditer, avec les attaques puériles de Ctésias, le *de malignitate Herodoti* de Plutarque — ou celui de M. de Gobineau.

En dépit des hypercritiques, M. H. admet qu'Hérodote a fait une lecture publique à Athènes et qu'il en a été richement récompensé. Mais, à ses yeux, Hérodote « a dû choisir de préférence, pour intéresser les Athéniens, les notes qu'il avait prises dans les pays lointains d'où venait ». Cela est invraisemblable; pour expliquer l'enthousiasme des Athéniens, il faut admettre qu'il leur a lu tout au moins une première rédaction de ses trois derniers livres. Et, en effet, l'esprit dans lequel ils sont compris est tel que pouvait le désirer la démocratie athénienne. Hérodote n'était pas l'inventeur de la tradition qui faisait à Athènes une part si belle, mais, venu du dehors, il s'en constituait l'interprète autorisé, d'autant plus flatteur qu'il paraissait plus impartial. Et Hérodote, à son tour, fut sensible aux bons procédés des Athéniens : Νῦν δὲ Ἀθηναίους ἄν τις λέγων σωτῆρας γενέσθαι τῆς Ἑλλάδος οὐκ ἂν ἁμαρτάνοι τἀληθέος (VII, 139, 6). Que cette phrase et celles qui l'entourent aient été lues à Athènes ou écrites seulement plus tard à Thurium, elles suffisent pour caractériser la *tendance* du récit des guerres médiques dans Hérodote; et que cette tendance impliquât une polémique contre des opinions toutes contraires, c'est ce qu'indique nettement le début du même paragraphe : Ἐνταῦθα ἀναγκαίῃ ἐξέργομαι γνώμην ἀποδέξασθαι ἐπίφθονον μὲν πρὸς τῶν πλεόνων ἀνθρώπων, ὅμως δέ, τῇ γ' ἐμοὶ φαίνεται εἶναι ἀληθές, οὐκ ἐπισχήσω.

Autre chose est de savoir si Hérodote, dans son exposé *atticisant* des

guerres médiques, se conforme ou non à la vérité. Ceux qui l'accusent d'avoir intentionnellement dénaturé les faits allèguent parfois des impossibilités stratégiques ou topographiques; mais, outre qu'ils n'ont jamais convaincu les défenseurs d'Hérodote, on peut dire, *à priori,* que ces sortes de chicanes vont à l'encontre de la thèse qu'ils prétendent servir. La tradition athénienne, tant écrite qu'orale, qui avait eu plus de trente ans pour se former, ne pouvait manquer de s'adapter aux conditions d'un terrain et d'une stratégie que les anciens connaissaient bien mieux que nous. Restent donc seulement certaines hâbleries (comme les chiffres pour les armées barbares) et ce qu'on peut appeler les invraisemblances internes. Mais, pour les hâbleries, on en trouve dans les *Commentaires* de César comme dans des histoires militaires beaucoup plus récentes : elles n'autorisent pas à suspecter la véracité foncière d'un récit. Et quant à ce qui touche aux invraisemblances internes, comment savoir, à la distance où nous sommes des événements, ce qui était impossible en 490 ou en 480, puisque nous ne savons pas encore au juste la vérité sur la prise de la Bastille? Il faut nous résigner à ignorer bien des choses parmi celles que personne n'a jamais bien sues.

Pour un seul épisode des guerres médiques — le plus important, il est vrai — nous avons un témoignage plus ancien que celui d'Hérodote : c'est le récit du messager dans les *Perses* d'Eschyle. Mais Hérodote a connu Eschyle et quand il y a désaccord entre eux, comme sur l'importance de l'épisode de Psyttalie, on ne peut savoir de quel côté est l'erreur. Se faire une idée nette de la bataille de Salamine est impossible, puisque Hérodote lui-même ne distingue aucun mouvement d'ensemble et qu'Eschyle n'insiste pas sur la seule manœuvre qu'il fasse mine d'indiquer. Que les Perses aient subi un échec, cela est hors de doute, mais s'il avait eu le caractère que la tradition grecque lui attribuait, on ne s'expliquerait pas que, dans la nuit qui suivit la bataille, il ait pu être question, dans le conseil de Xerxès, de construire une digue et un pont de bateaux dans la direction de Salamine. M. Hauvette, d'accord avec M. Busolt, pense qu'il s'agit de la *seconde* nuit après la bataille; raison de plus de ne pas admettre que l'échec des Perses ait pris les proportions d'un désastre. Il y a ici, dans la tradition grecque, une invraisemblance interne un peu trop forte. « Xerxès, dit M. Hauvette, eut probablement toute une journée pour commencer la digue de Salamine et pour entretenir chez les Grecs l'idée et la crainte d'une attaque. » Cette concession ne suffit-elle pas à nous éclairer sur le caractère d'exagération épique que l'histoire de la journée de Salamine avait revêtu dans l'imagination des Grecs, et cela dès l'époque d'Eschyle, qui pourtant en avait été témoin?

Dans le détail de son *Apologie d'Hérodote,* M. H. a fait preuve d'un admirable bon sens. On serait tenté d'être toujours de son avis, tellement les opinions qu'il combat sont parfois extravagantes. Il a successivement discuté et réfuté toute une série d'hypothèses vaines que l'éru-

dition allemande a accumulées depuis un siècle pour mettre Hérodote en contradiction avec lui-même et tirer des éléments de son récit des conclusions presque opposées aux siennes. On est effrayé de voir combien d'esprit de combinaison a été dépensé en pure perte pour critiquer ce qui échappe le plus souvent à la critique. Mais c'est à se demander parfois si toute discussion n'est pas superflue. Par exemple, suivant Hérodote, les trésoriers de la déesse et les autres citoyens retranchés sur l'Acropole s'y défendirent pendant plus de deux semaines; finalement, les Perses pénétrèrent dans la citadelle et en massacrèrent les défenseurs. Suivant Ctésias, dont la version est adoptée par M. Wecklein, les Athéniens, après avoir essayé de défendre l'Acropole, s'enfuirent pendant la nuit. Comment prononcer entre ces deux récits? M. H. opte naturellement pour celui d'Hérodote : « Ce qui dut surtout retenir les prêtres auprès des sanctuaires de la déesse, c'est le sentiment d'un devoir religieux; il valait mieux mourir près des autels que de les livrer à l'ennemi sans résistance. » C'est ainsi, sans doute, qu'aurait agi M. Hauvette, s'il avait été prêtre d'Athènes, mais nous ne saurions affirmer que les prêtres de 480 aient pensé de même. Et ne faut-il pas tout d'abord se poser la question : que pouvaient savoir à ce sujet les anciens eux-mêmes? Les morts n'ont pas raconté leur résistance et les fugitifs ne se sont pas vantés de leur désertion.

Hérodote, et c'est une justice à lui rendre, n'a pas travaillé d'après une tradition unique; il a souvent combiné et pesé des témoignages. Mais ces témoignages eux-mêmes, que valaient-ils? Ils devaient être contradictoires, puisqu'il fallait choisir entre eux, et ce choix ne pouvant être dicté que par la vraisemblance, on cherche d'abord si Hérodote se montrait bien difficile sur le vraisemblable. La réponse est fournie par son récit de la campagne de Darius chez les Scythes et par la part qu'il fait au merveilleux dans toute son histoire. En somme, il a recueilli *les légendes* des guerres médiques dans les premiers temps de leur formation et en a extrait *une légende* qui est devenue l'histoire, la vulgate. M. H. a montré qu'elle peut fort bien se défendre, au merveilleux et à quelques détails près; les témoignages des anciens montrent, d'autre part, qu'on n'a pas attendu la critique du XIX[e] siècle pour la suspecter.

M. H. a essayé de son mieux d'affaiblir ces témoignages des anciens, et il faut convenir qu'il y a souvent réussi. Cependant il semble avoir été trop loin dans cette voie lorsqu'il écrit (p. 145) : « C'est à ces historiens de la décadence, dont la célébrité éclipsa même pour un temps celle d'Hérodote, que le poète romain a fait allusion dans son fameux hémistiche : *Quidquid Graecia mendax Audet in historia*. » Mais c'est là une évidente erreur : les autres faits que Juvénal signale dans le même passage, bien qu'ils eussent fourni matière au poème de Sostratus, sont tous affirmés par Hérodote, à savoir le canal de l'Athos *(velificatus Athos)*, les ponts sur l'Hellespont *(suppositum rotis mare)*, l'épuisement des fleuves *(epotaque flumina Medo prandente)*. Il n'est pas douteux que

de bons esprits n'aient éprouvé quelque répugnance à prendre tout cela pour de l'histoire; et ces critiques sont même allés trop loin, puisque la traversée de l'Hellespont sur deux ponts de bateaux ne mérite pas d'être traitée de fable. Mais auraient-ils éprouvé des doutes s'il y avait eu, sur ces événements, d'autres témoignages contemporains, indépendants de celui d'Hérodote?

Ce livre n'est pas l'œuvre d'un érudit de cabinet. L'auteur a visité le théâtre des grandes batailles; il a vu, sur l'Acropole d'Athènes éventrée par les fouilles, les traces éloquentes de l'incendie allumé par les Perses. Son érudition claire et sobre a su porter la lumière dans les discussions les plus confuses et dépouiller bien des paradoxes séduisants de leur prestige. Vulgate pour vulgate, celle d'Hérodote ou de M. Hauvette vaut encore mieux que celle de M. Wecklein. Avant de l'avoir lu, on serait tenté de dire que c'est beaucoup de consacrer 500 grandes pages à l'analyse de quatre livres d'Hérodote, mais cette impression s'efface à mesure qu'on avance en s'y attachant. J'ajoute que le style en est fort agréable, que la disposition en est excellente et que, tout se tenant dans un bon livre, l'exécution matérielle est presque parfaite. Ceux qui étudieront, à l'avenir, les guerres médiques, trouveront le terrain déblayé, les difficultés circonscrites, et, en prenant M. Hauvette pour guide, ils auront mille raisons de lui être reconnaissants [1].

Salomon Reinach.

---

371. — Léopold Constans. **Étude sur la langue de Tacite.** Paris, Delagrave, 1893. In-8, 154 p.

On ne peut qu'approuver l'usage, qui se répand de plus en plus en France, de remplacer, dans les éditions classiques, les remarques grammaticales auparavant éparpillées au bas des pages, par un exposé systématique des particularités de la langue de chaque auteur. Ce procédé a un double avantage : d'abord il permet d'éviter les redites et d'épargner l'espace, et en second lieu il donne à l'élève une idée plus nette de la physionomie des différents écrivains. M. Constans l'a compris : sa brochure est destinée à servir d'introduction à son édition complète des œuvres de Tacite. Il a entrepris de résumer, en un petit volume, les recherches de ses devanciers sur la grammaire et la langue du grand historien romain.

La grosse affaire, dans un travail de ce genre, c'est de trouver un plan simple, clair, et en même temps scientifique. Celui que M. C. a adopté ne nous paraît pas à l'abri de toute critique; l'exécution du moins laisse

1. L'auteur est si bien au courant que je ne trouve à lui signaler qu'un seul *addendum :* les données du récit d'Hérodote sur la marche de l'armée de Xerxès en Troade (VII, 42) ont été contrôlées sur place par M. Virchow (*Sitzungsberichte* de Berlin, 1892, p. 969).

à désirer. Le § 4, qui contient d'ailleurs des choses assez hétérogènes, est mal placé à l'article du *Vocabulaire*. — Le § 18 rentre dans la *Syntaxe d'accord*. — La remarque sur *post* (§ 131) devrait être supprimée : l'emploi de *post* dans les expressions comme *post Cremonam*, etc., n'a en lui-même rien de hardi ; la hardiesse est dans la brachylogie (v. § 270). — Le second alinéa du § 141 n'a rien à faire dans la *Syntaxe* (cf. § 1, b). —Le § 297 semble s'être égaré dans le chapitre sur l'*Ordre des mots*.

La confusion des *catégories* grammaticales introduit le désordre dans certains chapitres. Ainsi, au § 79, M. C. cite comme exemples de l'*accusatif de direction* (ou *de la partie*) *bracas indutus, uxorem ejus Saloninam gravabantur*, etc. ! — Au § 90, le terme *génitif de relation* est appliqué à des constructions d'origine très différente. — Au § 136, M. C. nous dit que *de* avec l'ablatif, au lieu du *génitif de possession*, appartient à la langue vulgaire, et il cite *de caede Galbae ignari* (*Hist.*, I, 67) : est-ce que, dans *caedis ignarus*, *caedis* est un génitif de possession ? (d'après le § 90, ce serait un génitif de relation : contradiction et double erreur).

Les inexactitudes ne sont pas rares. Nous avons relevé les suivantes : § 1, a : *relatus* (substantif) se rencontre déjà dans Sénèque (*Quaest. natur.*, VII, 16, 1). — Ib., c : *advectare* est dans Valérius Flaccus (*Argon.*, IV, 106). — § 8 : le datif en *-u* n'est pas archaïque (v. Bücheler-Havet, *La déclinaison latine*, § 285). — § 12, b : le superlatif *flagrantissimus* n'est ni nouveau ni rare. — § 26 : « L'adjectif est souvent employé *en apposition à un verbe*, au lieu d'un adverbe. » M. C. a sans doute voulu dire : « en apposition au sujet (ou au complément) d'un verbe. » — § 30 : dans la phrase de l'*Agricola*, 1, *ac plerique suam ipsi vitam narrare... arbitrati sunt*, *ipsi* est parfaitement logique. — § 32 : la remarque sur *quis* et *aliquis* devrait être rectifiée d'après Riemann, *Études sur la langue et la grammaire de Tite-Live*, p. 166, 2e éd. — § 47 : *etiam nunc* se rencontre, il est vrai, même chez Cicéron, avec un temps historique ; mais l'expression correcte est *etiam tunc*, *etiam tum*. — § 48 : *tam* pour *adeo*, dans l'épiphonème est déjà dans Catulle (III, 15 ; XXII, 17). — § 70 (p. 40, lig. 5 et suiv.) : *flagitium* n'est pas, dans le passage cité (*Hist.*, IV, 57), un nom *collectif*. — P. 57, note : la correction proposée par M. C. à Cicéron, *Partit. orat.*, 5, provient d'un simple contre-sens (*moderantur* n'a pas le sens passif, la phrase suivante l'indique clairement). — § 122 : dans la phrase *Tigellinus apud Galbam Titi Vinii potentia defensus* (*Hist.*, I, 72), *apud* ne signifie pas simplement « du temps de » : Vinius avait de l'influence sur l'esprit de Galba. — § 164 : « Le parfait logique, improprement appelé parfait... » M. C. aurait pu puiser une notion plus exacte du parfait dans la *Syntaxe latine* de Riemann. — § 165 : l'imparfait *de conatu* se rencontre certainement avant Salluste (v. Draeger, *Hist. Synt.*, § 135). — § 212 : il n'y a pas ellipse d'une proposition dans la phrase *bellum in Angrivarios Stertinio mandat, ni deditionem properavissent* (*Ann.*,

II, 22) ; en discours direct on aurait : *bellum cum A. geres, ni deditionem properaverint*. — § 226, dernier alinéa : nous doutons fort que l'emploi du participe passé dans les ablatifs absolus, au lieu du participe présent passif qui manque, se rattache à l'emploi du parfait du subjonctif dans les propositions consécutives dépendant d'un verbe à un temps historique.

La rédaction de plusieurs remarques manque de précision et de clarté. Ex. : § 82, second alinéa : « Même ellipse devant le génitif et l'ablatif de qualité. » Il faut relire tout le § pour comprendre les mots « même ellipse ». — § 124 : *absque* ne devrait pas être donné tout uniment comme synonyme de *sine*. — § 128 : *juxta* est traduit par « très près de », traduction qui ne s'adapte pas au texte cité (*Germ.*, 21 : *quia periculosiores sunt inimicitiae juxta libertatem*). — § 171 : « Tacite emploie librement l'infinitif : 1° comme sujet.... 2° *Avec un nom*... ». — § 199 : « *Dum*, au sens de « tant que », est toujours construit selon la règle, avec l'indicatif : 1° avec l'imparfait.... 2° avec le parfait.... — *sans verbe* (!), *Hist.*, I, 49 ; *Ann.*, XIV, 29... 3° avec le futur... » — § 220 : la remarque sur *tanquam* avec le subjonctif est inintelligible ; M. C. eût mieux fait de reproduire l'explication de Gantrelle, *Grammaire et style de Tacite*, § 130. — § 221 : « *Ut* pour *ut fit* ou *ut fieri solet*, est fréquent chez Tacite. » Ceci est mal exprimé et devrait du reste figurer à l'article de l'*Ellipse*.

Nous avons noté aussi quelques lacunes. M. C. ne dit rien de l'emploi de *a principio* pour *principio*, de celui de *extra* = *sine* (*Agric.*, 8), etc. — A propos de la forme *duint* (§ 16, à la fin), il convenait d'ajouter qu'elle se trouve dans une prière qui termine un discours de Tibère. — Parmi les ellipses mentionnées au § 165, il en est qui ne sont point propres à Tacite : une distinction était nécessaire.

Nous avons cru devoir signaler toutes les imperfections, même légères, qui nous ont frappé dans le livre de M. Constans, parce qu'un ouvrage classique ne saurait être composé avec trop de soin et de rigueur de méthode : il suffit de peu de chose pour dérouter l'élève et jeter le trouble dans son esprit. Ce livre, s'il a besoin d'être retouché, n'en est pas moins un travail utile et estimable ; c'est le traité le plus complet qui existe en français sur la langue de Tacite.

Paul Thomas.

---

372. — Barr Ferree. **The Chronology of the Cathedral churches of France.** New-York, 231 Broadway (For private distribution only), 1894, p. 36.

M. Barr Ferree a publié dans l'*Architectural Record* de New-York un tableau chronologique de l'histoire des cathédrales de France qu'il fait imprimer à part afin de le distribuer aux archéologues qui pourraient lui fournir des rectifications ou des renseignements supplémentaires.

Une première colonne verticale contient les noms de toutes les églises de France qui portent, ou ont porté dans l'ancienne organisation ecclésiastique, le titre de cathédrales, et, à travers neuf colonnes contiguës, on peut suivre horizontalement pendant les neuf siècles écoulés depuis l'an mil les moindres événements — fondation, dédicace, reconstruction, adjonctions, destruction ou restauration — de l'histoire de chacune d'elles. Une brève notice préliminaire explique comment il a cru devoir s'orienter au milieu des difficultés que lui offraient souvent les transferts successifs du titre de cathédrale aux diverses églises de quelques cités et les différents noms que la même cathédrale a parfois portés. Enfin un répertoire bibliographique des principaux ouvrages relatifs à ces monuments termine son travail.

En une pareille matière les chances d'erreurs sont énormes et il s'en faut de beaucoup à l'heure actuelle que nos archéologues soient d'accord sur l'époque exacte de la construction ou de la reconstruction de maintes églises. M. F. néanmoins semble avoir toujours pris parti avec un rare discernement pour l'estimation la plus vraisemblable. Sur Saint-Front de Périgueux, par exemple, il a sagement rompu avec M. de Verneilh et M. Corroyer, qui la font dater du onzième siècle, en écrivant : « 1120 burned : restoration (*perhaps rebuilding*) to 1140. » p. 22.

Sa notice bibliographique est copieuse, surtout si (comme il le demande lui-même) on tient compte de la difficulté qu'un archéologue peut trouver à recueillir en Amérique toutes ces petites notices spéciales que nous ne nous procurons nous-mêmes en France qu'à si grand'peine. Pourtant elle demanderait à être complétée sur bien des points. Au hasard de nos souvenirs nous signalerons à M. F. l'omission de quelques écrits assez importants : sur Evreux : la *Notice sur la C. d'Evreux* par Delanoë, — sur Amiens : la *Notice sur la C. d'Amiens* par Dusevel, — sur Lyon : *l'Église primatiale de Saint-Jean de Lyon*, par Jacques, — sur Reims : la *description de M.D. de Reims*, par Povillon-Pierard, — sur Clermont-Ferrand : la *Notice sur la C. de Clermont-Ferrand* par Gonod, — sur Sens : la *Notice sur la constructiou de la C. de Sens* par Quentin, — sur Autun : la *Description de la C. d'Autun*, par un chanoine de cette ville, — etc, etc. [1]

Tous les archéologues savent à quelles longues recherches il leur faut parfois se livrer pour retrouver la simple date d'une construction d'église dont ils ont à parler même incidemment. La possession d'un tableau comme celui de M. F. serait pour eux une bonne fortune. Nous engageons donc M. Ferree à compléter au plus tôt son travail et à lui donner toute la publicité qu'il mérite.

Raoul ROSIÈRES.

1. Quelques fautes d'impressions seront aussi à rectifier dans l'orthographe des noms propres : *Lyons* pour Lyon, (p. 18) ; *La Sicatière* pour La Sicotière, (p. 36), etc.

373. — **Nell'Inferno di Dante.** Nuove osservazioni e ricerche con due tavole in litografia per ricostruire la valle d'abisso. Studio del Dott. Vincenzo Russo. Catania, 1893. In-8, iv-80 p.

Il existe, on le sait, toute une littérature sur la topographie de l'Enfer dantesque. Dès le xiv[e] siècle, des fresques le représentent, sans grand souci d'exactitude [1], les commentateurs de Dante, Benvenuto da Imola entre autres, le décrivent comme une sorte de cirque dont les gradins vont se rétrécissant jusqu'au centre de la terre. Un mathématicien de Florence, Antonio di Tuccio Manetti, chercha le premier à préciser les dimensions des cercles infernaux et leurs distances réciproques; il fut suivi par Landino, dans la célèbre édition de 1481, par Benivieni et Giambullari; Vellutello, dans l'édition de 1544, reprit le travail sur des bases nouvelles, et inspira les études de Daniello da Lucca, et les dessins de Stradano. Aux xvii[e] et xviii[e] siècles, Dante est fort négligé. Mais dans ce siècle-ci les commentaires de la Comédie deviennent légion. L'étude de M. Russo, venue après tant d'œuvres minutieuses, en résume et en discute les résultats, prenant toujours pour point de départ les œuvres de Dante et les théories littéraires, physiques et métaphysiques de son époque. Cette intéressante publication, qui est plutôt un ensemble de notes et d'observations de détail qu'une dissertation suivie, ne dispensera point de consulter avec fruit l'ouvrage du duc de Sermoneta, dont les planches sont d'une clarté parfaite [2]; mais elle aidera en plus d'un point ceux qui ne voudraient rien laisser d'inexploré dans la vaste forêt dantesque.

A. P.

---

374. — Tivaroni (Carlo). **L'Italia durante il dominio austriaco. Tomo III. L'Italia Meridionale.** Turin-Rome, Roux et Cie, 1894. Petit in-8 de 686 p. Prix: 5 fr.

M. Tivaroni termine avec le présent livre la vaste enquête qu'il a poursuivie à travers six volumes sur l'histoire du relèvement de l'Italie [3]. Nous avons trop souvent exposé ici-même la méthode de M. T. pour qu'il soit besoin d'y revenir. Nous nous bornerons donc à féliciter l'auteur d'avoir pu mener à bien cette tâche utile et laborieuse. Du présent volume, nous dirons simplement qu'il contient l'histoire des Deux-

1. La fresque détruite de Taddeo di Bartolo citée par M. R. (p. 4) n'était pas à Volterre, mais à Monte Oliveto (cf. Vasari, éd. Sansoni, t. II, p. 38).

2. *La materia della Divina Commedia..... dichiarata in VI tavole da Michelangelo Caetani*, 3e éd. Florence, Sansoni, 1886.

3. Rappelons les titres des cinq précédents volumes de sa *Storia critica del risorgimento italiano* : *L'Italia prima della rivoluzione francese* (1888); *L'Italia durante il dominio francese* (1889, 2 volumes); *L'Italia durante il dominio austriaco* (tome 1er, l'Italie du Nord, 1892) (tome 2e, l'Italie centrale, 1893).

Siciles de 1814 à 1848 (on sait que l'auteur arrête à cette date l'histoire de la domination autrichienne en Italie, quoiqu'il semble que pour la majeure partie de la péninsule cette domination n'ait cessé véritablement qu'après la guerre de 1859) et une étude sur le développement dans ce siècle du sentiment patriotique en Italie. Peut-être M. T. se montre-t-il dans cette dernière partie un peu trop favorable aux sectes. Il ne m'est pas démontré que les sociétés secrètes n'aient pas nui encore plus qu'aidé à l'unité de l'Italie; car si elles ont fourni des martyrs, elles ont longtemps resserré les liens des classes dirigeantes et de l'Autriche, et l'important était au contraire de rompre ces liens. Massimo d'Azeglio (que M. T. paraît oublier) et Gioberti ont certainement plus fait que Mazzini pour amener à la cause nationale la pluralité des Italiens. Mais quelques divergences sur l'appréciation des faits ne peuvent faire méconnaître le service rendu par l'auteur à l'histoire de son pays. Il lui appartiendrait maintenant d'en rendre un autre en publiant, par manière d'appendice, une bibliographie raisonnée des livres dont il a fait un judicieux emploi et qui forment, tant la matière est riche et attrayante, une part considérable de la littérature italienne contemporaine. Il faut toute l'estime qu'inspire l'activité de M. Tivaroni pour qu'on n'ait point scrupule de proposer un nouveau travail à un homme qui respire à peine d'un si long labeur.

Charles DEJOB.

---

375. — Hanus MACHAL. **Nakres Slovanského bajeslovi.** (Esquisse de la *Mythologie slave.*) In-8 de 221 pp. Prague, Simacek, 1891.

376. — Le même. **O bohatyrském epose Slovanskem** (l'Épopée héroïque des Slaves, in-8, 240 pp.) Imprimerie Styblo. Prague, 1894.

Je suis en retard avec la mythologie slave de M. Machal et je suis heureux que le second des deux volumes ci-dessus énoncés me donne l'occasion de revenir sur le premier. La mythologie slave a été l'objet de nombreux travaux depuis le temps déjà fort éloigné où Kaisarov imprimait à Gœttingue ses *Versuche einer slavischen Mythologie* (1804). Elle a été traitée en allemand, en russe, en polonais, en tchèque, même en Slovène et en Croate. Pendant de longues années cette étude a été compliquée par l'existence d'un certain nombre de monuments ou de textes apocryphes qui ont induit les chercheurs en erreur. Aujourd'hui le terrain est déblayé, la besogne est plus facile. Elle reste encore cependant très ardue; les textes sont rares, les monuments figurés font absolument défaut. A vouloir compléter les textes par les traditions ou les rites contemporains on risque de faire fausse route. Car ces traditions et ces rites ont plus ou moins subi l'influence du christianisme. Nous n'avons pas un seul texte émanant directement des Slaves païens.

La mythologie slave proprement dite devrait être rigoureusement

circonscrite à la période qui précède la conversion des différents peuples. M. M. n'a pas cru devoir s'en tenir à cette limite. Il continue l'étude de la mythologie par celle du folklore. Il a beaucoup lu et son livre renferme un ensemble de renseignements et d'indications bibliographiques qu'on ne trouverait pas au même degré dans les ouvrages antérieurs. Ce plan une fois admis, l'ouvrage ne donne lieu qu'à peu d'observations. Des tables bien faites rendent les recherches faciles. Peut-être pourrait-on regretter l'absence de deux chapitres spéciaux sur le culte, les idoles, le rôle de la caste sacerdotale. La méthode de M. M. est essentiellement analytique. Je n'ai à lui soumettre que deux ou trois observations. On lui a déjà, dans des recueils spéciaux, reproché d'avoir ajouté trop de confiance au livre de Veckenstedt, *Wendische Sagen*. Je n'insisterai pas sur ce reproche.

P. 55, M. M. rappelle les légendes qui font de la lune un personnage mâle ou femelle suivant les pays. Il eût été à propos d'indiquer qu'on la nomme en polonais *ksieżyc* (le jeune prince), en roumain *craiŭ nou* (le nouveau roi), en magyar *uj kyrali* (même sens).

A propos des *Sudice* (fées, déesses de la naissance), M. M. note qu'on les appelle en slovaque *kminské kmotřícky* (les mauvaises commères) et d'après le dictionnaire de Kott il rattache le mot Kmin (Dieb, Schurke, Betrüger) au français gamin. Ce rapprochement aurait singulièrement besoin d'être démontré. Il a été proposé pour la première fois par Brandl dans le *Glossarium illustrans bohemico-moravicæ historiæ fontes*. Mais Kmin est déjà cité dans un document de 1612 : or, il est fort douteux que le mot gamin ait été alors en usage. Il est beaucoup plus simple de rattacher kmin à l'allemand *gemein* comme on l'a déjà proposé. Gemein a passé en polonais sous la forme bien connue gmin. Or, dans les mots allemands empruntés par le tchèque, le *g* est toujours transcrit par un *k* (ksaft testament = Geschäft, koukati regarder = gucken, etc.).

P. 169. En Russie, dit M. Machal, le peuple connaît encore deux espèces de diables, les lioubostaïs et les *farmazons*. Le mot farmazon se trouve répété à l'index comme le nom d'un être mythique, c'est tout simplement une altération du français *franc-maçon*. En Russie comme ailleurs, les francs-maçons — depuis longtemps supprimés du reste — étaient considérés comme les ennemis de l'Église et il n'est pas étonnant que leur nom ait été identifié à celui des démons. Voilà un folklore bien récent !

Ces observations n'ôtent rien au mérite très sérieux du livre de M. Machal. Il constitue un répertoire très sérieux et désormais il sera difficile d'aborder l'étude de la mythologie slave sans être obligé de le consulter.

Il sera également difficile de s'occuper de l'épopée populaire sans recourir au récent et très précieux ouvrage qu'il vient de nous donner sur ce sujet. Nous n'avons encore sous les yeux que le premier volume.

Il passe en revue *la matière de l'épopée populaire slave*. Après une introduction très nourrie sur la littérature du sujet, l'auteur étudie tour à tour les épopées sud-slaves (*pesme*, serbes et bulgares) dans leur développement historique depuis les périodes mythiques jusqu'à nos jours, les bylines russes des cycles de Vladimir, des héros anciens, de Novgorod et de la période moderne, enfin les *doumi* de la Petite Russie qui célèbrent les exploits des Kosaks, surtout leurs luttes contre les Turcs et les Polonais.

L'épopée populaire ne s'est développée ou conservée que chez les peuples de religion orthodoxe. Chez les peuples catholiques, elle a complètement disparu. On ne la trouve que sous la forme de complaintes assez courtes et elle ne touche guère à des thèmes historiques. M. M. consacre à ces complaintes un court appendice de quatre pages. C'est trop peu ; il eût été bon — ainsi que l'auteur a fait pour des pesme ou des bylines beaucoup plus connues — de donner des analyses ou des citations un peu développées de ces textes curieux. Les indications bibliographiques fournies par l'auteur ne suffisent pas ; elles renvoient à des recueils qu'on n'a pas toujours sous la main, même en pays slave. Quelques citations auraient été absolument nécessaires.

La bibliographie qui accompagne le volume est des plus copieuses. Il semble regrettable que l'auteur ait négligé — de parti-pris ou par ignorance — les travaux français. Il ne cite ni *la Russie épique* de M. Rambaud, ni l'*Épopée serbe* de Dozon, ni les études de M. Chodzko. Il aura peut-être occasion de réparer ces lacunes dans le second volume que nous attendons avec quelque impatience. M. Machal a rendu aux slavistes un signalé service et il serait à souhaiter que son travail ait dans une langue plus répandue que le tchèque, les honneurs de la traduction. Cette traduction gagnerait même à être plus développée, plus nourrie de citations que l'original.

L. LEGER.

---

377. — Dr Benno KARPELES. **Die Arbeiter des mæhrisch-schlesischen Steinkohlen-Reviers. — Socialstatistiche Untersuchungen.** (1er vol., 1re partie.) Leipzig, Duncker et Humblot, 1894, 149 p. in-4°.

Les études de « statistique sociale » dont l'initiateur fut Engels, dans son ouvrage sur les classes laborieuses en Angleterre (1845) et qu'ont poursuivies en France les disciples de Le Play, font un heureux contraste avec les bibles socialistes. C'est la science opposée au dogme, l'expérience au mystère. M. Karpeles aborde ce genre de recherches avec une méthode toute personnelle, si personnelle, qu'il se met presque en insurrection contre les plus hautes autorités en matière statistique. En effet, l'Institut international de statistique a préconisé comme procédé d'enquête la monographie, mais la monographie « d'un sujet choisi

comme *type*, que ce sujet soit un individu, une famille, un atelier, une commune, une nation. » Cette conception « du sujet type » répugne à M. Karpeles. « La loi des grands nombres, prononce-t-il, est le fondement de la statistique ; la fixation et la recherche de types sortent de son domaine. » Car le choix du type ne sera-t-il pas arbitraire, et de quel droit conclura-t-on du particulier au général ? Enfin, la tâche des offices de travail ne perdra-t-elle pas de son importance, de son utilité, de son efficace, à se disperser sur des individualités ? Doit-on condamner aussi expressément le système du « type » ? Il nous semble que, dans un milieu géographique bien déterminé, un établissement industriel servira, sans fausser aucune notion essentielle, de terme de comparaison avec les établissements similaires, surtout — et cette circonstance, a échappé M. Karpeles — si l'organisation syndicale a fait son œuvre de nivellement. Toutefois nous reconnaissons qu'une enquête d'ensemble sera plus féconde et plus sûre qu'une collection de monographies, Celles-ci pèchent souvent par l'abus de la description : des impressions, des notes émues donneront cependant de la misère des travailleurs une image moins fidèle que des tableaux de chiffres et ne permettront pas au même degré de vérifier les théories par les faits et de formuler des lois : ce qui est la fin de la statistique.

La situation sociale des ouvriers trouve son expression dans le salaire. L'Institut international recommande de relever, outre les salaires journaliers ou hebdomadaires, le montant des salaires touchés pendant une année ou pendant une campagne. M. K. se défie encore de cette prescription : le salaire annuel est une moyenne fictive, car l'ouvrier est payé par jour, par semaine, ou par mois. Rien n'est plus délicat que le contrôle des salaires : le témoignage de l'employeur aussi bien que de l'employé est sujet à caution. Aussi importe-t-il de dépouiller les registres et livrets, besogne énorme et qui effraie à juste titre les bureaux officiels.

Mais l'exemple de M. K. montre que le zèle intelligent triomphe de cette difficulté. L'auteur a pris pour champ d'observation le bassin houillier morave-silésien, composé de quatre districts, Freistadt, Teschen, Mistek, Troppau ; il a opéré sur 94,866 fiches de recensement pour la seule année 1891. Les formules, modèles de précision et de disposition, embrassent toute la vie, peut-on dire, d'un ménage ouvrier, ce que M. K. nomme la structure sociale de la population ; elles facilitent la combinaison des données diverses et la confrontation des multiples phénomènes. Aucun élément n'est négligé. C'est ainsi qu'un laboratoire d'anthropométrie a été installé au centre de quelques régions de charbonnages et de métallurgie.

Nous nous réservons de rendre compte des résultats obtenus, quand paraîtra le complément de ce volume ; l'auteur promet d'interpréter les colonnes de chiffres qui s'alignent sur plus de cent pages. Bornons-nous à signaler l'intérêt qu'offre ici cette discussion de méthode non seule-

ment pour la science statistique, mais aussi pour la solution des problèmes sociaux.

B. AUERBACH.

CHRONIQUE

FRANCE. — La maison Swan Sonnenschein, de Londres, publie — sous le titre *A short comparative Grammar of English and German..., by* Victor HENRY... *translated by the author* — l'édition anglaise, corrigée et remaniée par endroits, de l'œuvre récente de notre collaborateur. Les professeurs de langues vivantes curieux de grammaire comparée, et assez maîtres de l'usage anglais pour lire l'ouvrage sous cette nouvelle forme, en pourront retirer double profit.

— Le prince Alexandre BIBESCO, nommé président de la Société de linguistique, a adressé à ses confrères la lettre suivante : « Je ne crois pas pouvoir mieux reconnaître une distinction aussi flatteuse qu'en vous annonçant que je fais don à la Société de Linguistique d'une somme de dix mille francs, capital d'un prix que je fonde et qui portera le nom de *prix Alexandre Bibesco*. La distribution en pourra être biennale ou triennale. Il aura pour objet tout mémoire, tout ouvrage roulant sur la grammaire, le dictionnaire, les origines, l'histoire des langues romanes en général, et, préférablement, de la langue roumaine en particulier. Tout travail qui ne se rattachera pas très étroitement, très intimement à ce programme, sera rigoureusement exclu. Sur le mécanisme de ce prix, je m'en rapporte très volontiers au bureau de notre Société, dont la parfaite compétence trouvera, édictera, pratiquera, saura maintenir les mesures nécessaires à son fonctionnement et conformes à la volonté bien nette du donateur. Vous trouverez néanmoins opportun et légitime que je pose les jalons suivants : 1° les trois seules langues admises pour la rédaction du mémoire seront : le roumain, le français, le latin ; 2° l'auteur du mémoire pourra appartenir à n'importe quelle nationalité; 3° la collation du prix aura lieu par voie de concours, ou biennal, ou, de préférence, triennal ; 4° les ouvrages imprimés seront les seuls admis au concours. A compter du 26 juin prochain, je tiens les fonds à la disposition de la Société. Permettez-moi de vous dire, en finissant, mes chers confrères, que l'honneur que vous me faites, je le prends pour ma patrie, pour la Roumanie, autant que pour moi. En effet, comme nationalité, la Roumanie reste un rameau précieux et vivace de l'arbre latin ; comme pays, elle persiste, malgré tout, malgré des déviations et des infidélités apparentes, à être française de cœur et d'esprit, attendu qu'elle est française d'éducation, d'humeur, de législation, d'idiome ; elle demeure, dans le fond de sa sève, fidèle à cette France que ses détracteurs voudraient trouver si vieille, et qui reste, quand même, si jeune et si pleine d'espérance. »

— Lorsque fut créé l'enseignement moderne, on se préoccupa d'abord des maîtres à lui donner. L'enseignement classique et l'enseignement spécial supprimés ne tardèrent pas à les fournir en nombre satisfaisant. Les livres furent plus lents à paraître. L'histoire, la géographie, la littérature française se virent toutefois assez vite pourvues. La méthode ne différait pas beaucoup dans le moderne de ce qu'elle était dans le classique. Une adaptation plus particulière n'offrait pas de grands obstacles à vaincre. Il n'en allait pas de même pour les littératures grecque et latine. Et c'était une véritable révolution qu'il fallait opérer dans ce domaine. Tandis que jusqu'alors

les élèves avaient dû, pour connaître l'antiquité, recourir aux textes, il s'agissait maintenant de la mettre au moyen de traductions à la portée des jeunes gens non instruits dans les langues anciennes. Mais comme ces livres ne sauraient être sans précautions confiés à toutes les mains, un choix habile et judicieux devait présider aux extraits et déterminer les morceaux à transcrire. Voilà dans quel esprit a été conçue la collection que publie depuis quelques mois la librairie Masson et qui s'appelle, du nom de son directeur, *Collection H. Lantoine*. Le secrétaire de la Faculté des Lettres de Paris a groupé autour de lui une petite phalange de jeunes universitaires, professeurs de Facultés ou des Lycées de Paris, et leur a distribué les divers ouvrages du programme. Il s'est réservé la plus grosse part de la tâche. Son nom est une garantie suffisante pour l'œuvre qu'il patronne. Les *Historiens latins*, publiés par M. Lantoine à la même librairie, ont servi de modèle. Sur ce type, ses collaborateurs, chacun selon son goût et ses tendances, ont tiré de l'auteur qui leur était confié une sorte d'anthologie. Les uns préfèrent cueillir çà et là et rassembler comme en une gerbe variée de nombreux morceaux assez courts; d'autres aiment mieux extraire quelques passages de longue haleine de manière à offrir au lecteur un tout aussi complet que possible. La première méthode convient aux historiens, la seconde est plutôt de mise avec les dramaturges. Encore ne peut-on, ni pour l'un ni pour l'autre de ces deux cas, se tracer une ligne de conduite immuable. C'est ce qu'ont bien compris M. Lantoine et ses auxiliaires. Chacun s'efforçant d'adapter à l'œuvre qui lui était attribuée le programme commun, il en résulte dans un cadre toujours identique la diversité la plus heureuse. Et ce ne sera pas l'un des moindres attraits de cette petite bibliothèque. Les élèves de l'enseignement moderne, et en même temps qu'eux, les élèves des lycées, collèges et cours secondaires de jeunes filles, pourront y apprendre à connaître avec plaisir Homère, Hérodote, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Xénophon, Plutarque, chez les Grecs; et chez les Latins: Plaute, Térence, Cicéron, Salluste, César, Virgile, Tite-Live, Sénèque et Tacite. Ces éditions seront pour eux le complément naturel des *Leçons de littérature grecque*, de M. A. Croiset, et des *Leçons de littérature latine* de MM. Lallier et Lantoine. Des notices sur les hommes et sur les œuvres, des notes succinctes et un index accompagnent chaque volume. Parfois même, on a rapproché des passages anciens les imitations qu'en ont faites les classiques modernes et cette confrontation ne sera pas inutile aux jeunes lecteurs puisqu'elle les renseignera sur la valeur propre et le degré d'originalité de nos écrivains. Enfin la mine coquette de ces petits livres ne peut qu'attirer vers eux. Les bonnes choses qu'ils contiennent ne feront repentir personne de s'être laissé tenter par leurs dehors séduisants.

— *Deux allocutions au sujet de Peiresc*, tel est le titre d'une brochure de 74 pages en petit format que M. Tamizey de Larroque vient de publier à Aix, chez Makaire. On y trouve : 1° un toast en provençal (avec traduction française) prononcé par l'auteur au banquet de bienvenue qui lui fut offert le 9 mai de cette année, en sa qualité de majoral du félibrige d'Aquitaine, par ses confrères de l'école d'Aix, de l'*Escolo de Lar*; « il faut m'aider, s'écrie notre collaborateur, autant que vous le pourrez, dans ma campagne pour mon brave Peiresc : si vous vous y mettez comme de vaillants chasseurs après un lièvre, si vous y allez de la langue, de la plume et tout aussi bien de la poche, je le tiens, mon monument! » 2° un discours d'ouverture à la séance du Comité d'inauguration pour l'érection d'un monument à Peiresc (11 mai); l'auteur fait l'éloge de Peiresc, de son cœur noble, de son esprit élevé, des bienfaits que le grand Provençal a rendus à l'humanité, et il prie ses auditeurs, de redouter, non pas

sa lyre, mais sa tirelire, de donner quelque chose pour le monument de Peiresc qui ornera dignement une des places publiques de la ville d'Aix.

— On nous prie de remarquer que c'est une somme de 2,000 francs, et non de 1,000 francs, qui a été allouée à M. Hartwig Derenbourg pour le prix Saintour.

ALLEMAGNE. — Les inscriptions musicales de Delphes (Hymne à Apollon, etc.) viennent d'être l'objet d'une étude étendue de M. K. von Jan, le principal musicologue d'Outre-Rhin, avec O. Crusius (*Berliner Philologische Wochenschrift*, nº du 28 juillet), à propos du travail de MM. Henri Weil et Th. Reinach relatif à ces inscriptions, publié dans le *Bulletin de correspondance hellénique*. Cette étude ajoute d'importantes remarques techniques à celles qu'a présentées M. Reinach. A part de rares exceptions, la lecture et la traduction sont les mêmes chez les deux savants. La publication prochaine d'une inscription analogue, récemment découverte dans les fouilles de Delphes, donnera lieu peut-être à de nouvelles et instructives constatations, à d'utiles rapprochements, touchant les différences signalées dans celles ci entre la pratique qu'elles nous révèlent et la théorie des anciens musicographes grecs et latins.

— Sous le titre de *Wundermittel aus der Zeit des Galenos*, M. Robert Fuchs, déjà connu par plusieurs études originales sur le médecin Érasistrate, vient de publier, dans les *Neue Jahrbücher* de Fleckeisen, une intéressante monographie sur les recettes médicales empreintes d'un caractère miraculeux. On y rencontre un certain nombre de remèdes qui se retrouvent dans le texte encore inédit des *Cyranides*, ce qui met en relief l'influence de la science hermétique sur la médecine proprement dite.

ANGLETERRE. — M. Karl Breul vient de publier une nouvelle et excellente édition d'un texte allemand, le *Camp de Wallenstein* et les *Piccolomini* de Schiller (Cambridge, University press). Le commentaire, rejeté à la fin du volume, est très instructif, et il n'y a pas une note qui ne soit utile à l'étudiant. L'introduction renferme une Vie de Schiller, quelques pages sur la métrique et une histoire de la pièce.

AUTRICHE. — Sous le titre de *Petroniana*, M. Casimir Morawski vient de publier, dans le recueil philologique l'*Eos* de Lemberg (t. I, 1894), quelques remarques piquantes sur Pétrone. Il cherche à établir par de nouveaux rapprochements l'identité du Pétrone de Tacite avec l'auteur du *Satyricon*; il montre aussi que Molière, dans le *Bourgeois gentilhomme*, qui fut représenté pour la première fois en 1670, a dû s'inspirer çà et là du *Festin de Trimalchion*, dont l'édition princeps avait paru en 1664, etc. Ce petit article fait bien augurer des travaux de la Société philologique de Lemberg.

BELGIQUE. — M. Ch. Duvivier vient de publier sous le titre de *La Querelle des d'Avesnes et des Dampierre jusqu'à la mort de Jean d'Avesnes* (Bruxelles-Paris, 2 vol. in-8º) un ouvrage de grande valeur. Il y étudie jusque dans les moindres détails les diverses phases de la célèbre querelle et consacre des chapitres fort curieux au procès relatif à la légitimité des enfants de Marguerite de Flandre. Le t. II comprend trois cent vingt-cinq pièces justificatives, inédites pour la plupart. M. D. a su montrer parfaitement l'importance de son sujet. L'affaire des d'Avesnes et des Dampierre a été, en effet, une des questions européennes du XIIIᵉ siècle. Elle est un épisode de la lutte entre la France et l'Empire pour la possession des Pays-Bas. L'ouvrage de M. D. constitue donc une contribution importante à l'histoire non seulement de la Belgique, mais encore des deux grands États de l'Occident. La seule

critique qu'on puisse lui adresser est de n'avoir pas toujours tenu compte suffisamment des travaux des historiens modernes.

BOHÊME. — M. Zibrt — dont la *Revue* a déjà signalé plusieurs ouvrages sur les coutumes et le folklore de la Bohême — publie dans les Mémoires de l'Académie Tchèque une étude sur une *Indiculus superstitionum et paganiarum* du VIIIe siècle. L'ouvrage renferme de nombreuses indications sur le folklore des pays slaves depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

GRÈCE. — A signaler le premier volume des Mémoires de Rhangabé (éditeur Casdonis. Athènes, 1894); — la traduction grecque de l'éducation Athénienne de M. P. Girard, par Alexandre Carallis (impr. Papagéorgiou. Athènes, 1894); — *Ἀριστοτέλους Ἀθηναίων Πολιτεία. Τρία εἰσαγωγικὰ μαθήματα* etc. par le prof. N. G. Politis (extrait du *Παρνασσός*, typ. Papagéorgiou. Athènes, 1894). Ce sont trois leçons de M. Politis professées à l'Université comme introduction à l'interprétation de la IIe partie de l' *Ἀθηναίων Πολιτεία*, pendant l'année académique 1891-1892; — une dissertation de M. Dém. Calapothakis sur la séparation du pouvoir militaire et du pouvoir civil sous l'administration romaine dans le bas Danube; cette dissertation a valu à M. Calapothakis le titre de privat-docent d'histoire ancienne à l'Université; elle a pour titre : *Ὁ Χωρισμὸς τῆς στρατιωτικῆς καὶ πολιτικῆς ἐξουσίας καὶ ἡ ῥωμαϊκὴ διοίκησις παρὰ τὸν κάτω Δούναβιν* (Athènes, Inglessis, 1894).

ITALIE. — Les fascicules 33 et 34 du *Dizionario epigrafico* de M. de Ruggiero viennent de paraître. Ils contiennent le fascicule 33 de *Aulodes* à *Balbinus*, le fascicule 34 de *Cappadocia* à *Cassis*.

RUSSIE. — M. S. A. Vengerov continue la publication du recueil *La Poésie russe* dont nous avons déjà annoncé les premiers volumes. La livraison IV qui vient de paraître renferme les œuvres choisies ou complètes de Derjavine, Ablesimov, Barkov, la princesse Dachkov, Elagine, Kapnist, Kniajuine, Kozodavlev, Lvov, Chaque poète est accompagné d'une notice spéciale (prix 1 rouble).

— Deux érudits, MM. V. Vasilievsky, membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, et Régel, docent de l'Université, viennent de commencer la publication d'une Revue russe consacrée aux études byzantines (Vizantysky Vremennik, librairie Ricker. Saint-Pétersbourg et Leipzig). Le recueil paraît quatre fois par an; le prix est de 16 francs pour la France. Le premier fascicule contient des travaux de MM. Ouspensky, Sokolov, Vasilievsky, Papadopoulos Kerameus (en grec), Régel, Loparev, Maikov, et une bibliographie très copieuse qui englobe les pays bulgares, serbes et roumains. Un certain nombre d'articles sont en langue grecque.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 37-38 — 10-17 septembre — 1894

378. — **Einleitung in den Thalmud,** von Dr H. L. STRACK. Zweite Auflage. Leipzig, Hinrichs, 1894. In-8, 136 p.

Cette édition est en réalité la troisième, le travail de M. Strack ayant été publié d'abord dans l'Encyclopédie de Herzog (*Real-Encycl.*, 2e éd t. XVIII, 297-369) et en tiré à part. L'auteur a réussi à condenser en un petit nombre de pages une somme d'indications qui font de son livre une introduction très complète à l'étude du Talmud. La présente édition contient, sur certains points, des additions importantes. L'œuvre de M. Strack est purement historique et scientifique. On trouve seulement dans l'avant-propos quelques lignes de polémique contre un écrivain antisémite.

A. L.

379. — **The Discourses of Philoxenus** bishop of Mabbogh a D. 485-519, edited from syriac manuscripts of the sixth and seven centuries in the British museum, with an english translation by E. A. WALLIS BUDGE, litt. D. F. S. A., formerly scholar of Christ's college, and Tyrwhitt scholar, acting Assistant keeper in the Departement of Egyptian and Assyrian antiquities, British Museum. Published under the direction of the Royal society of literature of the United Kingdom. — Vol. I, the syriac text. Londres, Asher and Co, in-8, p. VI et 625.

Le livre de Philoxène que M. Budge vient de publier est un traité d'éducation religieuse qui trace l'idéal du parfait chrétien. Il s'adresse au disciple qui se consacre à Dieu et peut être considéré comme le conseiller du moine qui se prépare à la vie ascétique. Comme Aphraate,

Philoxène prend la foi pour base de la religion et expose comment on doit comprendre ce principe fondamental. La foi ne peut être parfaite si le disciple ne possède pas un esprit simple et crédule et s'il ne dédaigne pas la science humaine qui conduit au scepticisme; l'ignorance des choses de ce bas monde est la première condition pour acquérir l'amour divin qui nous rapproche de Jésus. La seconde condition, c'est la crainte de Dieu et l'obéissance aveugle à ses commandements. La foi, la simplicité d'esprit, la crainte de Dieu, ces trois principes de la religion, le disciple ne peut y prétendre s'il ne renonce aux biens et aux jouissances terrestres; sans l'abstinence et le jeûne, il ne peut élever son âme vers Dieu et étouffer les mauvais instincts qui sollicitent la chair. Telles sont en quelques mots les principales idées que Philoxène développe avec des longueurs interminables dans ce livre divisé en treize traités (*memré*). Il est surprenant qu'il ne fasse pas ressortir la vertu de la prière, à l'exemple d'Aphraate dont il connaissait assurément les homélies et auxquelles il semble faire allusion quand il parle de ses devanciers.

Selon l'usage des Pères de l'Église, Philoxène invoque volontiers, à l'appui de ses arguments, le témoignage de l'Ancien et du Nouveau Testament, qu'il est toujours facile de plier aux besoins de sa cause. On ne peut s'empêcher de sourire en voyant l'auteur classer parmi les simples d'esprit le patriarche Jacob qui usurpa, dit-il, le droit d'aînesse de son frère Ésaü pour obéir à sa mère et sans comprendre la portée de l'acte qu'il faisait. Si les Hébreux, remarque-t-il ailleurs, se laissèrent séduire par la beauté des filles de Midian après avoir passé quarante ans dans le désert, ce péché ne peut être imputé qu'aux Anciens qui avaient conservé le funeste souvenir de la civilisation égyptienne; mais la jeune génération formée dans le désert possédait la simplicité naturelle qui la préservait des passions. Il est peu vraisemblable que les unions avec les Midianites aient été recherchées par des vieillards et évitées par des jeunes gens. Pour toutes les citations bibliques, M. B. donne les références au bas des pages; ajoutons *Sap.* I, 4, pour le verset rapporté p. 123, lig. 10.

On voit par cette brève analyse que ce livre demeure en dehors des controverses dogmatiques qui agitèrent l'Orient pendant les v^e et vi^e siècles et auxquelles Philoxène et son contemporain Jacques de Saroug prirent, comme monophysites, une part si active, C'est à peine s'il est fait allusion au dogme de l'unité de personne, comp. p. 32, lig. 5.

La plupart des œuvres théologiques de Philoxène sont encore inédites malgré l'importance qu'elles ont pour l'histoire religieuse de la Syrie. M. Guidi a édité *La lettre de Philoxène aux moines de Teléda* et M. Frotingham a publié *La lettre de Philoxène aux prêtres Abraham et Oreste d'Édesse* dans son étude sur Stephen bar Soudaili. La nouvelle publication de M. B. est étrangère aux questions de dogme, comme nous l'avons déjà dit, mais elle a de l'intérêt sous d'autres rapports. Philoxène appartient à l'époque la plus brillante de la littérature syriaque.

Son style est élégant sans recherche, ses périodes courtes mais harmonieuses. Jacques d'Édesse le tenait pour un écrivain de premier ordre. Assémani qui déteste les doctrines hérétiques de Philoxène, partage l'admiration de l'évêque d'Edesse pour son talent littéraire. Malheureusement Philoxène sacrifie trop au goût oriental et se laisse aller à des développements sans fin et à des répétitions qui le ramènent à son point de départ alors qu'on le croit près du but.

M. B. fait encore ressortir l'intérêt que présentent les citations bibliques. On sait que Philoxène avait fait une revision de l'Ancien et du Nouveau Testament. Cependant dans son traité il cite d'après la Peschito. Les variantes proviennent elles d'un texte différent de celui que nous possédons ou sont elles le fait de Philoxène qui cite de mémoire? C'est une question que M. B. se propose d'examiner dans le second volume de cette édition, qui est annoncé comme devant paraître prochainement.

Le premier volume contient le texte syriaque et quatre spécimens de manuscrits; le second volume renfermera une traduction anglaise et une étude critique. Si M. B. avait préparé la traduction en même temps qu'il élaborait le texte, l'édition y aurait certainement gagné; le choix des variantes aurait été souvent meilleur dans le volume que nous venons de lire et les fautes d'impression y seraient moins nombreuses. Mais ce sont là de légères taches qu'il sera facile de faire disparaître dans la traduction.

Nous souhaitons que M. Budge, dont le zèle est infatigable, continue cette importante publication et la complète par d'autres œuvres de Philoxène. Il annonce, pour le second volume, des extraits des écrits théologiques de cet évêque qui mettront en relief certains points de sa doctrine.

Rubens Duval.

---

380. — **Plutarchi Pythici dialogi tres**, recensuit Guilh. R. Paton. Berlin, Weidmann, 1893; xxvi-132 p.

Les dialogues pythiques de Plutarque sont publiés dans cette édition avec un appareil critique qui sera le bienvenu; M. Paton s'est procuré, pour son travail, les collations de ces trois morceaux dans douze manuscrits, faites par MM. Treu, Graeven et Pernot. M. Treu lui a également communiqué des copies des collations faites par Kontos des manuscrits de Paris. Dans sa préface, M. P. étudie ces manuscrits, en apprécie la valeur et en établit la filiation. Pour le traité *de E apud Delphos*, les manuscrits les plus importants sont le *Marcianus* 250 (V) et les *Parisini* 1956 (D), 1967 (F), 1675 (B), ce dernier important soit dans ses leçons propres, soit dans ses conformités avec les deuxième et troisième mains de V et avec le *Palatinus* 170, qui dérive de ces correc-

teurs du V. Ces mêmes manuscrits D et V, celui-ci seulement fragmentaire, sont aussi les meilleurs pour le *de Defectu oraculorum*; la collation de F, par Kontos, a été faite négligemment et n'a que peu de valeur. Il faut ajouter l'*Ambrosianus* 195, important surtout pour les passages où V présente des lacunes, et le *Barberinus* II, 3, proche parent de D. Enfin le *de Pythiæ oraculis* est représenté seulement par deux manuscrits, B et le *Parisinus* 1672 (E), tous deux de même source. Les autres manuscrits sont peu utilisés. La fin de la préface donne les leçons de quatre manuscrits d'Eusèbe, pour les passages qu'il cite du *de Def. orac.*, et des *addenda* rectifient quelques fautes et enregistrent plusieurs bonnes corrections dues à M. E. Schwartz. Ce n'est pas le soin ni la conscience, comme on le voit, qui ont manqué à cette édition; aussi le public savant en sera-t-il reconnaissant à M. Paton. Ajoutons que M. P. a parfois retrouvé le texte d'une façon très heureuse : p. 65, 11 Ὀρχομένιοι, au lieu de ὡς ἔνιοι; p. 45, 24 μυρίους au lieu de l'inexplicable ἀλυρίου, où l'on cherchait un nom propre; ailleurs encore. Mais d'autres corrections sont bien incertaines; je ne vois, par exemple, aucune nécessité de changer φιλοθεάμων en φιλόθεος μὲν ὤν (p. 60, 1), pas plus que d'écrire (*id.* 2) φιλόμαντις pour φιλομαθής, que donnent deux manuscrits; cf. d'ailleurs p. 26, l. 17 suiv. Le texte ne réclame pas non plus l'insertion de πολίτας (p. 124, 9); M. Paton l'ajoute à cause de la leçon καὶ πολλούς de l'*Ambros.*, où la faute καί s'explique très bien, tandis qu'il est plus difficile d'admettre la chute de καὶ πολίτας dans tous les autres manuscrits. Cet exemple se trouve dans un passage où l'on a les leçons de V, et je serais disposé à n'accorder qu'une médiocre confiance aux leçons de l'*Ambros.* seul, sauf dans le cas de lacune du *Marcianus*.

My.

---

381. — **Titi-Livi** ab urbe condita libri. Editionem primam curavit G. Weissenborn. Editio altera quam cur. Maurit. Mueller. Pars II, Fasc. 2. Lib. XXI-XXIII, Bib. Teubn. 1894.

M. Mor. Müller s'est depuis longtemps occupé de Tite-Live. Sans remonter jusqu'à son programme de Stendal (1866), il a publié en 1875 chez Teubner, une édition annotée du premier livre qui a été remarquée, et, depuis dans la *Bibliotheca*, le tome Ier contenant les livres I et II.

Comme je n'ai pas sous la main le texte qu'avait donné Weissenborn dans la *Bibliotheca Teubneriana*, je ne puis distinguer exactement ce qui appartient ici en propre à M. Mor. Müller; qu'il me suffise de dire que la liste de notes critiques placée avant le texte (7 p.) contient avec les divergences de l'édition présente, rapportée à celle de Luchs (1888), des rectifications contre des critiques opposées à la recension traditionnelle; d'autre part les conjectures de divers savants, notamment de Fügner, placées d'ordinaire entre parenthèses; de nouvelles conjectures

de l'éditeur appuyées par des textes et par des raisons assez longuement développées, mais qui certainement ne seront pas toutes approuvées.

Donc, contribution utile aux études sur Tite-Live, mais confuse et souvent discutable. Ajoutons que, sans parler de l'obscurité des signes adoptés, M. Müller a eu la malechance de laisser des fautes d'impression se glisser jusque dans l'errata et dans l'appendice critique.

E. T.

---

382. — **Anthologie** aus den Elegikern der Rœmer für den Schulgebrauch erklært von K. JACOBY. In vier heften. Catull, Tibull, Properz, Ovid. zweites heft : Tibull. Zweite verbesserte auflage. Leipzig. Teubner, 1864, in-8, 65 p.

Le choix des élégiaques dans la collection Teubner était sensiblement inférieur à celui que M. Schulze a donné dans la collection Weidmann. L'éditeur, M. Jacoby, a senti qu'il fallait remanier son travail et nous avons ici sous sa forme nouvelle le fascicule qui contient les extraits de Tibule.

Ce texte, à part une vingtaine de divergences indiquées p. 59, est celui de la 5e édition d'Haupt-Vahlen. Le choix des élégies est resté tel que dans l'édition précédente sauf quelques additions (II, 2; IV, 13, et les quarante-six premiers vers de I, 5.) De l'introduction, des notes en général assez claires et suffisantes, je n'ai pas beaucoup à dire.

L'éditeur avait autrefois délibérément renoncé à indiquer comment était constitué son texte, et, d'une manière générale, de quels ouvrages scientifiques il s'était servi. Il s'est ravisé, ou, pour dire la vérité, d'un excès il s'est jeté dans l'autre. A la fin du fascicule, avant la bibliographie et les notes critiques, d'abord une page et demie est remplie de notes qui se rapportent à l'introduction et n'ont ou ne paraissent avoir de sens que comme justification de l'appréciation qui y est faite du genre du poète. A la suite vient un supplément de neuf pages avec un luxe inouï de références. Mettons qu'il soit louable d'être, à Dantzig, si bien au courant des publications sur Tibulle; mettons que bien des lecteurs seront heureux de trouver ici une bibliographie assez complète [1] des derniers travaux sur le poète. Mais dans cette impression dense, toute hérissée d'abrévations d'où rien ne ressort, que de choses inutiles? On se demande à quels lecteurs peut s'adresser M. Jacoby. Telle indication ne vise que des gens de métier; tout à côté un renvoi élémentaire ne serait utile qu'à des élèves. Il y a de tout dans ces notes du supplément; parfois elles complètent, ailleurs elles répètent celles du bas des pages. Les renvois, entassés à plaisir, seront fort inutiles à qui n'aura pas sous la main toute une bibliothèque, et de ceux qui l'auraient combien trouveront utile de se reporter aux livres cités? Cette critique générale, dont les

---

1. Les thèses de Paris (Larroumet, Doncieux) sont ou ignorées, ou systématiquement écartées.

conséquences se sentent partout, me dispense de relever les imperfections de détail. Il y avait trop peu dans la première édition. M. Jacoby a voulu prendre sa revanche. Espérons qu'à l'édition prochaine il reviendra à la bonne mesure.

Émile Thomas.

---

383. — **De Sex. Propertii amoribus et poesi capita septem.** Facultati litterarum Pariziensi thesim proponebat Raimundus Bonafous. Parisiis, apud Hachette et socios. MDCCCXCIV, in-8, 110 p.

Cette thèse, dont l'impression soignée et élégante fait honneur à la typographie marseillaise, est écrite dans un latin clair et facile, qui n'exclut pas toujours les gallicismes massifs et quelque incertitude à propos de l'emploi du potentiel et de l'irréel et du pronom possessif de la 3e personne dans les propositions subordonnées [1]. L'auteur s'est proposé d'étudier chez Properce l'homme et le poète; il l'a fait avec agrément; il connaît bien son sujet et les travaux antérieurs au sien; il donne son avis sur les points controversés et cet avis est généralement plein de bon sens et de sagesse. Toutes les parties de la thèse ne sont pas d'égale valeur. Le ch. V sur l'alexandrinisme est particulièrement faible; il n'était pas besoin d'écrire une douzaine de pages pour arriver à conclure qu'en somme Properce doit beaucoup aux alexandrins; il fallait étudier la nature de ses emprunts, ce qui du reste a déjà été fait avant M. Bonafous. Dans le ch. VII un certain nombre de points simplement effleurés devaient être ou laissés complètement de côté ou approfondis. Il est tout à fait insuffisant d'écrire quatre ou cinq pages sur le style de Properce. En revanche le ch. VI contient des choses finement vues et exprimées; M. B. étudie les procédés de composition du poète en prenant autant que possible pour base l'ordre chronologique des pièces; il montre que la composition, enchaînée d'abord aux procédés de l'école, puis désordonnée et tumultueuse au moment où la passion est à son paroxysme, arrive enfin à un heureux équilibre entre la liberté et l'ordre, quand l'écrivain a retrouvé son sang-froid et acquis toute son expérience. En somme, l'ouvrage n'apprendra rien d'essentiel aux *viri Propertiani;* on le lit pourtant avec plaisir et non sans quelque fruit.

Examinons maintenant quelques points de détail.

M. B. fait de Cynthie une femme mariée; il s'appuie pour cela sur des textes qui ont été souvent appelés en témoignage. Aucun d'eux ne le dit positivement et tous admettent une interprétation différente. Comme ce mari ne joue aucun rôle dans les amours de Properce, pas même celui du plus faible obstacle, qu'on ne l'invente que pour le reléguer à

---

1. Les fautes d'impression sont peu nombreuses; j'ai relevé dans les citations de Properce, p. 8 *dominae* l. *dominae mihi;* p. 15 *passet* l. *passer;* p. 108 *umbram* l. *umbras.*

la campagne ou le donner comme un vieillard insignifiant et ramolli, qu'on le fait mourir à un moment qu'on ne détermine pas du reste avec précision, le plus simple est peut-être de ne pas s'en embarrasser. Ce qui est certain c'est que Cynthie paraît n'avoir pas été une courtisane vulgaire, mais une femme du monde déclassée, peut-être veuve ou divorcée quand Properce l'a connue et qui n'est arrivée que par degrés aux derniers désordres. Elle vivait avec sa mère, qui fut une femme complaisante, car elle n'ignorait rien.

M. B. a raison de prendre au pied de la lettre le vers célèbre, IV, 24, 23 *quinque tibi potui servire fideliter annos* et de restreindre la liaison de Properce et de Cynthie au *quinquennium*. Depuis Lachmann, on a voulu l'allonger. On a dit qu'il y avait eu dans cette liaison une brouille d'une année, que pendant ce *discidium*, Properce avait été infidèle et qu'il l'avait avoué, que dès lors il ne pouvait écrire le v. ci-dessus sans mentir effrontément ; d'honnêtes savants n'ont pas voulu lui imputer cette contradiction et ont fait commencer le *quinquennium* après la brouille, ce qui en comptant une année pour la brouille, une année pour les premières amours, une ou deux pour la période d'initiation à laquelle présida Lycinna ferait un total de huit à neuf ans. Mais on a déjà remarqué (Brandt) que le prétendu aveu d'infidélité de Properce, III 16, 9 *Peccaram semel et totum sum pulsus in annum* n'existait pas. Dans cette pièce Properce, mandé subitement par Cynthie à un rendez-vous assez lointain, hésite à obéir. Il se rappelle alors la *faute* qui a amené la grande brouille. Cette faute ne peut guère être que de même nature que celle qu'il est sur le point de commettre, c'est-à-dire une désobéissance aux ordres de l'impérieuse Cynthie. Quant au début de la pièce 1 du liv. I, où M. B. voit, suivant l'opinion ordinaire, un aveu « d'amours vulgaires » ce n'est pas ainsi qu'il faut l'entendre. Voici ce que dit cette élégie écrite la dernière de celles du Ier liv. et pour lui servir de préface : « Cynthie est la première qui pour mon malheur m'ait pris par ses yeux tendres, moi qui auparavant n'avais pas été touché par la passion. Alors l'Amour a fait baisser mon regard si ferme et si fier, il m'a mis le pied sur la tête et me l'a fait courber, jusqu'à ce qu'il m'ait appris à détester les jeunes filles chastes — l'impitoyable ! — et à vivre dans le désordre. » Properce à ce moment était tout jeune, puisqu'il s'est dérangé peu de temps après la prise de la toge virile ; il pouvait avoir dix-huit à dix-neuf ans. Il avait perdu son père de bonne heure ; sa famille avait été à demi ruinée par les distributions de terre ; sa mère l'avait soigneusement élevé et l'envoya à Rome pour qu'il prît une carrière, peut-être celle d'avocat. Elle désirait sans doute le marier et lui voir mener une vie régulière. Dès lors ces *castae... puellae* dont l'Amour détourne Properce ne peuvent être que des jeunes filles de la société, les seules que Properce connût jusque là et dont sa mère espérait qu'il épouserait quelqu'une. La vie de désordre dont il parle est celle qu'il a menée avec Cynthie. La seule objec-

tion qu'on puisse faire à cette interprétation, c'est qu'il semble peu flatteur pour Cynthie qui devait lire ces lignes, de l'opposer aux *castae... puellae*. Mais il faut songer qu'à ce moment Cynthie était déjà d'un certain âge, qu'elle était franchement lancée dans la vie galante, que les femmes de son espèce considèrent naturellement comme des rivales possibles les naïves jeunes filles à marier, qu'elles tournent en ridicule leur innocence, leur gaucherie, leurs toilettes simples, que Cynthie a dû souvent en plaisanter devant Properce justement pour l'en dégoûter. Il n'y avait donc rien là qui pût offenser Cynthie et ces vers sont tout autre chose qu'un aveu d'infidélité. J'ajouterai que, même en les interprétant dans ce sens, il n'y aurait aucune difficulté à admettre que Properce ait pu écrire plus tard le v. IV. 24, 23. En effet pendant les années mêmes qui appartiennent, de l'avis de tout le monde, au *quinquennium*, le récit des fredaines de Properce alterne de la façon la plus amusante avec ses protestations de fidélité. Il mentait donc sans aucune vergogne; mais il y a plus. Après avoir maintes fois rapporté des faits qui montrent jusqu'à l'évidence qu'il fut le plus trompé des amants, il se fait dire par Cynthie dans l'élégie où il évoque son ombre, IV, 7, 51 sq. *Juro ego... Me servasse fidem*. Or il savait à quoi s'en tenir là dessus. Sa liaison avec Cynthie est un mélange constant de tromperies et de protestations réciproques qui n'en imposaient à personne. Si l'on veut se convaincre du reste de la facilité avec laquelle Properce se contredisait, il n'y a qu'à rapprocher les vers suivants écrits tous deux sur le même sujet : II 8, 11 *Munera quanta dedi.* .et II, 20 25 *Nec mihi muneribus nox ulla est empta beatis*.

Un point que M. B. a laissé de côté c'est l'importance de la publication du premier livre dans l'histoire des amours de Properce.

Ce premier livre qui parut pendant la brouille eut un grand succès : un mois à peine après l'édition nous trouvons Properce réconcilié avec Cynthie et en train d'en écrire un autre. Ce n'est pas pousser bien loin l'hypothèse que de supposer que c'est justement cette publication qui les a rapprochés. La liaison de Properce et de Cynthie eut, en effet, en partie et des deux côtés un caractère littéraire. Properce n'était pas seulement un jeune fou, mais aussi un écrivain. Tous les sentiments que lui inspirait Cynthie, désirs violents, ivresse, désespoir, étaient traduits par lui en beaux vers et il savait bien que ces beaux vers feraient de lui un des premiers parmi les élégiaques latins. Il avait donc besoin de Cynthie comme un peintre a besoin de son modèle. Quant à Cynthie qui lisait, qui déclamait au besoin les vers de Properce, elle savait bien aussi qu'elle leur devait cette célébrité si nécessaire à une femme à la mode. Elle tenait à son poète, IV, 7, 50 *Longa mea in libris regna fuere tuis*. Cela ne l'empêchait pas, bien entendu, de cultiver des amitiés plus immédiatement fructueuses; elle n'était insensible ni à l'argent ni à la gloire; Properce ne l'était ni au plaisir ni à la réputation. Cela explique bien des choses dans cette liaison si orageuse et qui eut tant de peine à se dénouer.

Les événements qui suivirent la mort de Cynthie ont été à peine effleurés par M. B. Properce IV, 7 lui fait dire qu'elle a été empoisonnée. M. B. se borne à écrire p. 46 « *Quae de veneno sibi dato Cynthia mortua dicit nihili facio* ». Mais les cas d'empoisonnement dans la société d'alors étaient nombreux et celui-là n'a rien d'invraisemblable. La rupture qui eut lieu à la fin du *quinquennium* paraît bien avoir été définitive. Les termes dont se sert Properce, III 24 montrent qu'il n'avait plus d'illusion. Cynthie ne fut sans doute pas inconsolable et il est très possible que le successeur ou l'un des successeurs de Properce l'ait empoisonnée. Toutefois, il n'est pas question de cela dans l'élégie IV, 7 : voici comment les choses nous sont représentées; Lygdamus, un esclave qui était depuis longtemps dans la maison et qui avait des raisons d'en vouloir à Cynthie (IV, 8, 79 sq.) a versé le poison, peut-être de complicité avec une certaine Nomas, courtisane d'assez bas étage; cette Nomas était sans doute aussi de la maison; car elle paraît avoir pris la suite des affaires de Cynthie, se parant de ses toilettes et sévissant contre celles de ses camarades qui osaient encore parler de Cynthie et rendre un culte à sa mémoire. A moins que Properce n'ait tu volontairement le nom du principal coupable, il s'agirait tout simplement d'une sorte de conspiration domestique; les serviteurs de Cynthie se seraient débarrassés d'elle et seraient devenus les maîtres de la maison, ce qui n'est pas impossible si, comme il semble résulter de la description de l'enterrement, Cynthie n'avait plus alors aucun parent, pas même sa mère. Ce drame termine dignement la vie de cette femme altière et désordonnée. Une difficulté vient de ce que Cynthie paraît dire à Properce qu'il aurait pu empêcher tout cela, IV, 7, 47 *Te patiente*... On en a conclu qu'au moment de la mort de Cynthie Properce habitait chez elle ou elle chez lui.

Si l'on examine de près les choses, cette conclusion n'est pas légitime. En effet dans l'élégie en question, Cynthie reproche simplement à Properce de n'avoir pas veillé à ce que son enterrement eût lieu dans des conditions décentes et d'avoir laissé fondre une statuette d'or qui la représentait. Elle lui demande de faire en sorte que sa vieille nourrice Parthenie ne manque de rien, que son esclave favorite Latris ne participe pas à la toilette d'une maîtresse nouvelle, qu'il brûle les vers écrits en son nom, qu'il ait soin de son tombeau. Rien de tout cela ne suppose que les deux amants aient cohabité en dernier lieu, Properce pouvait s'autoriser de ses anciennes relations pour faire à ses frais l'enterrement — ce qui eut été bien égal aux domestiques coupables — et pour se charger de l'entretien du tombeau. Il pouvait recueillir Parthenie, qui n'avait plus rien à faire dans la maison de Cynthie et racheter Latris. Il pouvait empêcher la fonte de la statuette en en offrant un bon prix et la garder comme souvenir. S'il ne l'a pas fait — *te patiente* — c'est que tout ce qui se passait alors chez Cynthie lui était indifférent, et c'est ce dont Cynthie lui fait des reproches. Ces reproches sont du

reste modérés : V. 49 *Non tamen insector*... Properce a quelques remords de son indifférence ; il ne va pourtant pas jusqu'à se donner un trop vilain rôle.

A. CARTAULT.

---

384. — **Tacitus.** Agricola and Germania with introduction and notes by H. M. STEPHENSON. Cambridge, Pitt press Series, in-12, 175 p.

J'ai eu occasion de signaler antérieurement plusieurs Tite-Live de M. Stephenson, dans la collection des *Pitt press series* de Cambridge. Voici dans la même collection, avec les mêmes qualités de forme et de fond, deux petits traités de Tacite. Le texte est celui de Halm, sauf quelques variantes que justifient trois pages de « notes sur le texte ». Suit un index des principaux mots et aussi des faits visés dans le commentaire avec un index des noms propres.

Édition jolie, commode, qui ne vise pas à l'originalité, en somme élémentaire et à laquelle je préfère cependant les éditions précédentes de Tite-Live [1].

E. T.

---

385. — Hartvig DERENBOURG. **Ousâma-ibn-Mounkidh.** Un émir syrien au premier siècle des croisades. 1re partie, 1er et 2e fascicule. x-747 pages. Paris, Leroux, 1889 et 1893.

En 1885, M. Hartvig Derenbourg publia, d'après un manuscrit unique conservé à l'Escurial, le texte arabe de l'*Autobiographie* d'Ousâma, émir syrien du XIIe siècle. Les arabisants y reconnurent tout de suite un document fort intéressant pour l'histoire de la Terre-Sainte et des pays musulmans de l'Asie et de l'Égypte, dans les temps qui suivirent la première croisade. Mais M. D. a voulu faire profiter de ce texte les profanes, comme nous. Il pouvait, pour atteindre ce but, choisir entre deux méthodes. Il était libre de traduire simplement en français l'*Autobiographie*, en éclaircissant le texte par des notes abondantes, où il aurait accumulé les remarques historiques, les identifications géographiques, les discussions de date, les rapprochements entre le livre d'Ousâma et les autres œuvres des historiens soit orientaux, soit occidentaux. Mais, en suivant cette voie, il aurait été condamné à mettre souvent

---

1. Pourquoi aucune note critique ni explicative sur le passage du ch. x : *in universam*... d'*Agricola*? Aucune sur la lacune du 3e chapitre de la Germanie ! P. 167 à la fin de C. I, 18, au lieu de *fuerit*, lire *fuisse*. — Il n'y a de carte que pour la Germanie. Si les élèves des collèges anglais connaissent assez bien leur pays pour que tout secours sur la Bretagne ancienne dans la lecture de l'Agricola leur soit inutile, il y a vraiment de quoi les admirer et aussi les envier.

l'essentiel dans les notes, à laisser de côté bien des détails piquants, à faire un travail trop impersonnel. Il s'est donc arrêté à la seconde méthode. S'appuyant sur l'*Autobiographie*, mais contrôlant et complétant parfois les assertions de l'émir par les autres documents contemporains, il nous a raconté en son propre nom la vie d'Ousâma. Il fait sans doute à l'*Autobiographie* comme aux autres livres de l'écrivain, à son Diwân ou recueil de poésie, au *livre du bâton*, de larges emprunts directs; mais ces emprunts ne sont que des citations, introduites dans la trame du récit. M. D. veut faire mieux qu'une traduction; il veut faire de l'histoire. Il reconstitue, à l'aide de tous les textes connus, l'existence de son héros; et ce héros, il l'étudie moins pour lui-même que pour les grands événements auxquels il a été mêlé; il se sert de lui comme d'un prétexte pour faire revivre devant nos yeux le monde musulman du XIIe siècle. Nous voudrions montrer ce que son ouvrage nous a appris de nouveau sur l'histoire de cette époque, laissant aux arabisants le soin de discuter sur le sens de telle ou telle expression et sur l'exactitude des divers passages traduits. Nous sommes d'ailleurs bien persuadé qu'ils trouveront très peu d'erreurs à relever.

Au moment où les chrétiens de l'Occident se portaient contre les Musulmans et où s'ébranlaient les bandes de la première croisade, deux khalifes étaient suzerains nominaux du monde des disciples de Mahomet : le khalife sunnite de Bagdad et le khalife schiite de Mizr (le Caire). Mais ils n'ont plus aucune autorité réelle. Le véritable pouvoir est entre les mains du sultan Turc l'Atâbek de Mauzil (Mossoul), et d'une série de chefs militaires, dont quelques-uns sont seigneurs de territoires assez considérables; tels les émirs de Damas et d'Alep. Puis, au-dessous de ces principautés, on trouve de très petits États féodaux, dont les seigneurs cherchent avant tout à garantir leur indépendance vis-à-vis de toute autorité centrale et à s'agrandir, si possible, aux dépens des voisins. L'existence d'Ousâma s'écoula tour à tour dans deux de ces États minuscules, à Schaïzar et à Housn Kaïfa, puis dans les grandes cours de Damas et de Mizr. En nous la racontant, M. D. a ainsi occasion de nous montrer les divers États, grands ou petits, entre lesquels se fractionnait le monde musulman.

Schaizar (une ancienne Césarée) où Ousâma naquit en 1095 de l'ère chrétienne, où il fut élevé et passa son adolescence et les premiers temps de son âge mûr, était un tout petit fief musulman, contenant à peine quelques milliers d'âmes, situé sur une montagne au pied de laquelle l'Oronte coule avec fracas, avant de déboucher en Antioche. La famille des Mounkidhites s'empara de ce fief vers 1082; et Mourschid, père d'Ousâma, fut appelé à le commander ; mais il céda cet honneur à son frère plus jeune, Soultân, et vécut dans la retraite, copiant quarante-six fois le Coran tout entier. Ousâma et ses frères furent, par suite de cette détermination, éloignés du pouvoir suprême ; mais notre héros ne demeura point oisif; il satisfit son besoin d'activité dans les

plaisirs de la chasse, tua un nombre considérable de lions et de hyènes; puis, il prit une bonne part aux luttes que son oncle Soultân dut livrer, pour défendre Schaizar, contre les chrétiens de la principauté voisine d'Antioche et contre les Musulmans d'Émesse et de Hamâ. M. D. nous décrit avec exactitude ces luttes, de 1098 à 1138; il fixe la date des principaux combats et nous donne une image très nette de ces petites principautés musulmanes qui s'opposaient de toutes leurs forces aux attaques des chrétiens, mais qui n'hésitaient pas à l'occasion à faire alliance avec eux pour repousser leurs adversaires mahométans. Cependant, le courage même qu'Ousâma déploya, les solides qualités dont il fit preuve excitèrent la jalousie de son oncle; en 1138, après que l'empereur grec Jean Comnène eut levé le siège de Schaizar, sur le point de succomber, Soultân signifia à son neveu l'ordre de quitter son pays. Ousâma prit dès lors le chemin de l'exil, et nous allons le retrouver sur une plus vaste scène, à Damas.

Ousâma demeura six années à Damas (1138-1144). Le ministre Mou 'în Ad-Dîn y exerçait la principale autorité, au nom de divers princes, souverains nominaux qui se succédèrent rapidement. Mais, menacé par l'atâbek Zenguî, le ministre n'hésita pas à s'appuyer contre lui sur les chrétiens; avec Ousâma, il fit plusieurs voyages en Palestine, et M. D. nous donne à ce propos les détails les plus curieux sur les relations des chrétiens et des musulmans en Asie. Le temps des haines féroces est passé; les adversaires en présence commencent à s'estimer; ils nouent même des liens d'amitié. Un chevalier chrétien nomme Ousâma : mon frère; lui-même appelle les Templiers : mes amis. Il visite sans encombre Jérusalem et peut y faire ses prières, la tête tournée vers la Mecque. Il a des entretiens particuliers avec le roi Foulques V d'Anjou : « On m'a rapporté, dit le roi, que tu es un noble chevalier. Or, je ne savais pas le moins du monde que tu fusses chevalier. — O mon maître, répondit Ousâma, je suis un chevalier à la manière de ma race et de ma famille. Ce qu'on y admire surtout dans un chevalier, c'est quand il est mince et long. » Il fait des observations très curieuses sur quelques coutumes franques, le duel judiciaire, l'épreuve de l'eau froide [1]. — Cependant, revenu à Damas, Ousâma fut en butte à de basses jalousies : le ministre invita son ancien ami à se retirer; le Mounkidhite demanda un asile à l'Égypte.

Les dix années suivantes (1144-1154) virent Ousâma installé dans un fief très riche que le khalife fâtimide lui a donné dans la banlieue du Caire. Il fut témoin, dans cet intervalle, de la catastrophe qui enleva à Al-Hafith son ombre de pouvoir (1149), et des révolutions successives qui suivirent la mort de ce prince. Lui-même trempa dans le complot qui coûta la vie à Ath-Thâfir (1154). Il nous donne sur tous ces faits de

---

1. M. Derenbourg a réuni tous les renseignements qu'Ousâma nous donne sur les Francs, dans un chapitre spécial, l'un des plus curieux de l'ouvrage.

précieux renseignements. Ses récits traduits par M. D. nous dépeignent la profonde anarchie où l'Égypte était tombée. Quand l'émir Ibn Rouzzîek s'approche enfin du Caire pour y rétablir l'ordre, Ousâma, dont la conscience n'est point rassurée, prend la fuite, s'ouvre un chemin en combattant à travers la Palestine, et, pour la seconde fois, il vient s'établir à Damas.

Damas venait en 1154 de tomber entre les mains de l'atâbek Nour-ad-Din, fils de Zenguî. Le nouveau maître reçut bien Ousâma, lui rendit ses anciens biens, lui permit de faire venir à Damas sa famille. Le Mounkidhite se montra tout dévoué à l'atâbek; il le suivit dans ses conquêtes en Asie; et, après avoir fait en 1162 le pèlerinage à la Mecque, il marcha avec lui contre les chrétiens de la principauté d'Antioche. Selon toute apparence, il prit en 1164 part à la conquête de Hârim. Mais pendant cette expédition, il apprit à connaître Karâ-Arslân, prince de Housn Kaïfâ. Celui-ci emmena Ousâma dans son pays le Diyâr Behr, sur la rive du Tigre; et là notre émir passa dix autres années de son existence (1164-1174), ne tardant pas à tomber en disgrâce et se consolant de ses ennuis, de la vieillesse qui arrivait, en rédigeant ses divers livres. C'est la période vraiment féconde de son activité littéraire, et probablement pendant ce séjour au nord ont été composées la plupart de ses œuvres que M. H. D. passe en revue. A ce moment, arrivait jusqu'à Housn Kaifâ le bruit des succès remportés par Saladin, On se disait comment il avait conquis l'Égypte, rétabli l'ordre dans ce pays, comment il avait pénétré en Syrie afin de disputer la succession de Noûr ad-Din à ses héritiers impuissants, comment enfin il était entré à Damas sans coup férir. Dès lors, Ousâma n'hésite plus; depuis longtemps, il envoyait ses poésies à Saladin qui les prisait fort. A la nouvelle de tous ces triomphes, il quitta les bords du Tigre et revint une troisième fois dans Damas. Là, il vécut dans l'entourage du sultan; il célébra dans des vers enflammés ses triomphes et M. D. en profite pour nous faire un résumé très net des campagnes de Saladin. Mais pourtant Ousâma, ici encore, connut la disgrâce : il savait à coup sûr conquérir l'affection des puissants, il ne savait point la garder. Puis, de plus en plus, il sentit les inconvénients de la vieillesse; il avait quatre-vingt-seize années musulmanes; son corps ressemblait de plus en plus à un arc, dont le bâton, sur lequel il s'appuyait, formait la corde; aussi la mort qui arriva le 16 novembre 1188 fut pour lui une délivrance. Qu'Allâh lui accorde sa miséricorde!

Ainsi, avec Ousâma, M. Derenbourg nous a fait connaître les petites principautés musulmanes, comme celle de Schaizar [1], ou comme celle de

---

1. Schaizar, la patrie d'Ousâma, fut détruite en grande partie par le tremblement de terre de 1157. La ville fut, peu de temps après, occupée par Noûr-ad-Din. Dans un chapitre spécial, M. Derenbourg a réuni les renseignements que nous avons sur les derniers Mounkidhites.

Housn Kaifâ ; il nous a mené sur les scènes plus importantes de Damas et du Caire. Il nous a dit les événements dont le monde mahométan a été le théâtre au xiie siècle ; et il nous a fait mieux connaître ce monde. Il nous a donné aussi en passant des renseignements précieux sur le royaume de Jérusalem ; il nous a expliqué comment la poignée de chrétiens, établis en Orient, a pu soutenir la lutte contre les Musulmans, eux aussi très divisés et en proie à des révolutions intérieures. Tel est l'intérêt général de ce livre qui semble au premier abord un livre très spécial. Nous l'avons lu, pour notre part, avec un plaisir très vif, et nous avons tiré de notre lecture grand profit.

Ch. Pfister.

---

386. — **Dürers schriftlicher Nachlass**, herausgegeben von Dr K. Lange und Dr F. Fuhse. Halle a. S., Niemeyer, 1893. In-8, xxiv-420 p., avec fac-simile.

M. K. Lange, qui enseigne l'histoire de l'art à l'Université de Kœnigsberg, et l'érudit bibliothécaire du Musée de Nuremberg, M. F. Fuhse, ont réuni et publié en un volume les écrits de Dürer, d'après les manuscrits originaux ou d'anciennes copies. Presque tous ces textes étaient déjà connus, mais par des éditions plus ou moins exactes et complètes. Celle de Campe (1828), devenue à peu près introuvable, ne contient pas les écrits didactiques, non plus que celle de Thausing (1872), qui a le tort de traduire en allemand moderne le langage en somme très intelligible du maître. Quand au livre de l'anglais Conway, *Literary remains of Albrecht Dürer* (1889), ce n'est pas, comme le titre pourrait le faire croire, un recueil complet des œuvres littéraires, mais plutôt une biographie du maître enchâssant ingénieusement ses principaux écrits. Il restait donc encore à publier une édition critique. Celle de MM. L. et F. a le mérite d'une fidélité orthographique très scrupuleuse ; elle est plus complète que les précédentes ; elle renferme même quelques morceaux inédits. De ce nombre sont des poésies, qui n'ajouteront certainement rien à la gloire de Dürer. Une collation nouvelle des copies de la correspondance avec Jacob Heller a permis d'en améliorer notablement le texte ; enfin le Journal du voyage dans les Pays-Bas a été donné d'après un manuscrit non consulté par M. Leitschuh pour son édition de 1884. L'appoint le plus important du nouveau volume, c'est la série d'extraits des œuvres didactiques, que leur ampleur de texte et d'illustrations ne permettait guère de reproduire en entier. Du moins ces extraits, qui nous donnent en quelque sorte l'esthétique générale de Dürer, sont assez nombreux, assez soigneusement classés et annotés, pour que l'on puisse considérer l'édition de MM. Lange et Fuhse comme un complément presque nécessaire des importants travaux de MM. Thausing et Ephrussi.

A. P.

---

387. — E. Rodocanachi. **Courtisanes et bouffons.** Paris, E. Flammarion, 1 vol. in-12 de 199 p.

Voici un charmant livre auquel l'auteur a eu parfaitement raison de donner comme sous-titre, *Étude de mœurs Romaines au* XVI^e *siècle*. Les courtisanes et les bouffons ont joué un grand rôle, en effet, dans la vie romaine jusqu'au moment où, le contre-coup de la Réforme se faisant sentir, les papes montrèrent plus de sévérité à leur égard. Alors les bouffons disparurent ou à peu près ; les courtisanes au contraire, malgré les mesures prises contre elles, persistèrent en se transformant. La rigueur fit des filles de celles qui avaient été des femmes faciles mais élégantes et quelquefois artistes et lettrées. Leur influence continua d'être déplorable au point de vue moral; elle perdit ce qu'elle avait eu de bon au temps de cette belle Impéria dont M. Rodocanachi nous offre le portrait, au temps où dans le raffinement de leur commerce naquit la galanterie et où les Italiens du XVI^e siècle perdirent, grâce à elles, le peu qui leur restait encore de la brutalité d'autrefois. M. Rodocanachi a traité ce délicat sujet avec infiniment de tact, ne versant jamais dans la plaisanterie facile, sans être pour cela plus rigoriste qu'il convient. Quelque chose du souffle séduisant de la Renaissance a passé dans ces pages où revivent celles qui, dans ces jours évanouis d'art et de jeunesse, furent gracieuses et aimées.

L. F.

---

388. — **La révolte des croquants de 1637. Madaillan (de la Sauvetat) et les ducs d'Épernon,** par Jules Andrieu, secrétaire perpétuel de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen. Agen, imprimerie Veuve Lenthéric, 1894. Gr. in-8 de 44 p.

La brochure de M. Andrieu, tirée à très petit nombre d'exemplaires et très élégamment imprimée, attirera beaucoup de bibliophiles : formée en grande partie de documents peu connus, abondamment et savamment annotés, elle attirera beaucoup de curieux et même d'érudits. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Guyenne en général, à la révolte des Croquants en particulier, à la biographie des ducs d'Épernon, à l'histoire nobiliaire du Sud-Ouest, tous ceux aussi qui aiment les récits anecdotiques un peu... épicés, feront bon accueil à la publication de l'auteur d'*Une province à travers les siècles*. Voici le contenu de la plaquette : Une *préface* où M. A. complète à la fois son *Histoire de l'Imprimerie en Agenais depuis l'origine jusqu'à nos jours* (1886)

1. L'auteur profite d'une découverte faite en 1894 par « le libraire-expert et paléographe parisien bien connu », M. A. Claudin, qui a rencontré une impression agenaise de 1526 : *Le Directoire de la Salut des âmes tant pour les pasteurs d'icelles que aussi pour le commun peuple*... nouvellement imprimé A Gen *(sic)* le sept de novenbre *(sic)* par Anthoine Rebol, petit in-8. carré de 22 ff. n. chiff. caractères gothiques, vignette sur le titre. Opuscule dû à Pierre de Mondaville, chanoine de Lectoure.

deux ducs d'Épernon (Jean de Nogaret et son fils, Bernard, longtemps connu sous le titre de duc de la Valette) et à Léon d'Albert de Laval, seigneur de Madaillan (terre située entre la Sauvetat-du-Drot et Miramont, canton de Lauzun, Lot-et-Garonne), ainsi qu'à la révolte des Croquants en Agenais, en Périgord et en Quercy (1637); un *factum pour messire Bernard de Foix de la Valette, duc d'Épernon et de la Valette, pair de France, colonel général de l'infanterie française, gouverneur de Guyenne, demandeur et accusateur ; contre Léon de Laval, dit de Madaillan, et Jeanne de Laval, sa fille, deffendeurs et accusez* ; un *Factum* [terrible riposte] *pour Léon de Laval, baron de Madaillan, et Jeanne de Laval, sa fille, deffendeurs, contre Bernard de Nogaret, duc d'Épernon, demandeur, sous le nom de Boisredon son valet* ; enfin, des détails généalogiques sur la descendance directe (jusqu'en 1717) du décapité de 1644.

L'intérêt principal de la plaquette réside dans la biographie du gentilhomme commandant les bandes de rebelles qui envahirent l'Agenais et que les chroniqueurs et les historiens ont simplement désigné sous le nom de *Madaillan*, ou *Madaillan de la Sauvetat*, sans détermination plus précise. Comme M. A. le remarque avec raison, cet aventurier méritait cependant quelque attention, tant par sa romantique existence que par sa fin tragique. C'est avec une grande sagacité que l'auteur a établi l'identification de ce bandit qui, après avoir été chassé de la Sauvetat par le second duc d'Épernon [2], lequel rasa le château de ce chef des révoltés [3], s'enfuit en Quercy, puis à l'étranger, vivant d'expédients, parcourant successivement l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, la Suède, où il se mit au service de la reine Christine, assistant à plusieurs batailles comme lieutenant-colonel d'un régiment de mille chevaux. Ayant été fait prisonnier par les Impériaux et conduit à Vieux-Brisach, il dut payer mille écus de rançon pour recouvrer sa liberté. Revenu

---

Cette découverte recule de 14 ans la date que M. A. avait pu fixer à 1540 avec sa *Françoyse chrestienne*, à l'article *Imprimerie* du tome III de la *Bibliographie générale de l'Agenais* (1891), rectifiant déjà son *Histoire de l'Imprimerie en Agenais*.

et son *Histoire de l'Agenais* (1893) [1] ; une *introduction* consacrée aux

1. M. A. avait oublié de mentionner Gabriel-Marie, comte de Talleyrand-Périgord, né à Théobon, paroisse de Loubès, en Agenais, le 9 octobre 1726, commandant à Fontenay, à Raucoux, etc, le régiment de Normandie (aujourd'hui 9e d'infanterie), lieutenant général en 1780, mort en 1797.

2. J'ai jadis publié le bulletin de victoire écrit par Bernard de Nogaret sous forme d'une letre adressée du champ de bataille à son père le duc d'Épernon. Voir *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'Agenais* (Agen, 1875, in-8. p. 229) recueil honoré ici même des éloges de M. Gabriel Monod, ce que je rappelle avec encore plus de reconnaissance que de fierté.

3. Comment ce château *rasé* en 1637 (p. 18) était-il debout en 1641 (p. 20) ? On nous montre, en cette dernière page, Madaillan « retranché dans son château ». L'avait-on déjà reconstruit ? c'eût été aller vite en besogne. Croyons plutôt que le repaire du brigand n'avait pas été rasé autant qu'on l'a prétendu.

en France, il prend part à une nouvelle sédition (1640), obtient un nouveau pardon, rentre (1641) au service du roi avec deux compagnies de cavalerie, dénonce le vieux duc d'Épernon à la cour comme complice du comte de Soissons, est condamné comme calomniateur à la peine de mort, parvient encore à se dérober, ressaisi, enfin, est écroué à la Conciergerie avec sa fille Jeanne de Laval [1], et condamné une seconde fois à mort par le Parlement de Paris, il a la tête tranchée (1641).

Autour de ses récits, comme autour des deux factums, M. A. a multiplié les notes instructives et piquantes. Indiquons particulièrement celles qui concernent l'étymologie du mot *croquants*, le maréchal de Thémines, Antoine du Puy, seigneur de La Mothe de La Forest en Périgord, le livre-journal de Pierre de Bessot, d'Esparbès de Lussan, marquis d'Aubeterre ; les divers châteaux ou fiefs de Madaillan, les diverses familles du nom de Madaillan, Guillaume Girard, le secrétaire et le biographe du premier duc d'Épernon [2], l'intendant Foulé, le marquis de Lusignan, etc.

J'ose croire que tous ceux qui me connaissent ne penseront pas un seul moment que, dans le bien que je viens de dire du travail de mon confrère et ami, M. Jules Andrieu, j'ai été le moins du monde influencé par la dédicace qui m'en a été faite en termes trop gracieux.

T. DE L.

---

389. — MASSARANI (Tullo). **Come la pensava il dottor Lorenzi.** Rome. Forzani et Cie. 1894. In-8 de 358 pages 3 fr. 50.

Une fiction simple, des conversations pleines de naturel, d'esprit, de grâce, où le style garde son élégance jusque dans la familiarité, tel est le

---

1. Madaillan fut accusé d'avoir eu des relations incestueuses avec cette malheureuse personne. Guillaume Girard, historiographe du duc d'Épernon, assure que l'adversaire de son maître fit tuer « trois enfants qu'il avait eus de sa fille ». Les deux factums contiennent à cet égard des phrases d'une telle crudité que l'éditeur a été obligé de les remplacer par des points. Voir ses observations là-dessus pp. 23, 31-32. Malgré les coupures, il reste encore des passages bien vifs (pp. 28, 29, 36, 37). A côté d'assertions scandaleuses, on trouve, surtout dans le second factum, où la verve bouillonne, des assertions plaisantes, comme celle-ci, par exemple (p. 36) : « son advocat qui crache du latin de cuisine ».

2. La seule petite faute de l'annotation est cette méprise (p. 21, note 2) : « Guillaume Girard fut grand archidiacre d'Angoulême. » Ce fut un frère de Guillaume, nommé *Claude*, qui porta les titres d'*official*, puis de *grand archidiacre d'Angoulême*. Voir mon édition des *Lettres de Guy de Balzac*, tirage à part des *Mélanges historiques* (Imprimerie nationale, 1873, in-4°, p. 26, note 1). Ce qui rend le péché de M. Andrieu plus excusable, c'est qu'il existe de nombreux précédents, comme je l'ai constaté à la fin de la note à laquelle je renvoie deux lignes plus haut : « On a souvent confondu l'un avec l'autre les deux frères Girard, comme on peut s'en assurer en consultant le *Dictionnaire* de Moréri, celui de Chaudon, la *Biographie universelle*, la *Nouvelle Biographie générale*, le *Manuel du Libraire* (au mot *Balzac*), etc.

cadre dans lequel M. Tullo Massarani développe une suite de très intéressantes considérations sur tous les sujets relatifs au présent et à l'avenir de l'Italie. Nous donnerons une idée de l'importance des questions qu'il aborde en énumérant les divers chapitres du livre : La famille, le travail, les champs, les cités maritimes, l'émigration et les colonies, Rome et l'idée religieuse, les communes, les armes et la paix, l'école, la culture intellectuelle, l'hygiène, la justice, la mutualité, les grands pourquoi de la vie. L'indépendance et la franchise, qu'en vertu de son caractère et grâce à son autorité personnelle, il porte dans ces matières inviteraient à l'y suivre, mais de longues pages seraient nécessaires pour un simple résumé de ses doctrines. Nous nous en tiendrons à un seul point, celui qui nous touche de plus près, l'opinion de l'auteur sur la politique extérieure de sa patrie. M. M. ne fût-il pas sénateur, l'appréciation d'un homme tel que lui est de celles qu'il faut connaître pour se tenir en garde contre les illusions. Nous nous abstiendrons de tout commentaire. M. M. est un partisan résolu de la triple alliance qui lui paraît nécessaire pour la défense de son pays (p. 185); il sait tout ce qu'elle coûte à l'Italie; personne ne connaît et ne décrit avec plus de sincérité les circonstances dans lesquelles se trouve sa patrie ; il n'en approuve pas moins l'extension donnée aux forces militaires et l'échange des garanties avec l'Allemagne; il s'émeut sans doute à la pensée d'une guerre qui mettrait aux prises les frères d'armes de Solferino ; mais il se console par cette réflexion : « Si jamais, *quod Dii avertant*, ce mauvais rêve s'accomplissait, ce ne pourrait être par notre fait mais uniquement par le fait de nos voisins de l'Ouest. Mais eux-mêmes ils ne voudront pas bouleverser le monde en entrant spontanément en lice pour un idéal patriotique très digne de respect, mais qui pourtant n'est pas plus précieux que la paix du monde. » (p. 188). Il faut remercier M. Massarani de la loyauté avec laquelle il exprime des sentiments que d'ailleurs l'Italie ne paraît plus partager tout entière. Rien ne serait plus flatteur et plus précieux pour nous que de voir l'éminent publiciste modifier à son tour l'opinion que nous nous sommes bornés à constater.

Charles Dejob.

---

390. — **Dios y patria articulos escogidos de D. José Manuel Groot.** Bogota (Colombie) Casa editorial de Medardo Rivas, 1894, 1 vol. 234 p.

Ce livre que nous nous contenterons d'annoncer sommairement échappe par sa nature et son contenu à l'analyse et à la discussion. Sous le titre un peu général de « Dieu et patrie ». M. J. Rivas Groot a réuni, en les faisant précéder d'une esquisse biographique, un certain nombre d'articles de feu D. José-Manuel Groot (1800-1878) dont l'importante œuvre historique a été précédemment appréciée en cette *Revue*. On conçoit que ces articles presque tous de polémique religieuse, et

datant de quarante ou quarante-cinq ans ont perdu toute actualité et que malgré le talent de l'écrivain ils n'offrent qu'un intérêt rétrospectif. Il suffira de citer quelques titres : La religion chrétienne démontrée par la raison. — Le mariage des prêtres (combattu par M. G.). — L'abolition de l'enfer. — Galilée dans la prison de l'Inquisition (M. G. conteste la condamnation de l'astronome par l'Église, au moins en ce qui concerne ses théories scientifiques) — Saint-Pierre fut-il pape ? — Une biographie du missionnaire Pedro Claver (1580-1654). — Deux ou trois nouvelles agréablement écrites, quelques pièces de vers, et une notice sur un peintre Grenadin du XVII[e] siècle Gregorio Vasquez Ceballos terminent ce recueil dont l'impression est un pieux hommage rendu à la mémoire du consciencieux et érudit historien de la Colombie.

G. STREHLY.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 juillet 1894.

M. Paul Meyer, président, annonce à l'Académie la mort de M. Austin Henry Layard, associé étranger.

M. J. J. Budd adresse à l'Académie l'estampage d'une médaille française du XVII[e] siècle, représentant le buste du président au Parlement, Guillaume de Nesmond, mort en 1613. Cette médaille a été trouvée dans la tombe d'un indien.

M. Müntz achève la lecture de son mémoire sur les collections des Médicis au XVI[e] siècle.

M. Clermont-Ganneau complète les explications qu'il avait données, à la dernière séance, sur le bas-relief de Soueïdâ (Syrie). La scène, on s'en souvient, représente incontestablement un épisode de la Gigantomachie : Hercule tuant à coups de flèche un des géants et Jupiter retenant le soleil pour favoriser la victoire du héros. Dans Hercule à cheval, en costume romain, M. Clermont-Ganneau avait proposé de reconnaître l'empereur Maximien, qui portait officiellement le nom d'Herculius; dans Jupiter, l'empereur Dioclétien, son collègue, qui portait celui de Jovius. M. Clermont-Ganneau apporte un argument nouveau à l'appui de sa conjecture : c'est l'existence dans la province d'Arabie, à laquelle appartenait Soueïdâ, d'une ville appelée Maximianopolis, du nom même de l'empereur. Il est tout naturel qu'on ait élevé dans cette ville un monument faisant allusion aux exploits guerriers de Maximien. La localité d'où provient le bas-relief, que ce soit Soueïdâ elle-même ou une localité voisine, doit représenter Maximianopolis, dont on n'avait pas jusqu'à ce jour réussi à déterminer exactement l'emplacement.

M. Clermont-Ganneau communique ensuite à l'Académie la photographie d'une inscription arabe du I[er] siècle de l'hégire, provenant des environs de Jérusalem : c'est une borne milliaire du calife Abd-el-Melik. Cette inscription, en dehors de sa valeur historique et géographique, est d'un rare intérêt pour l'histoire de l'écriture arabe, parce qu'elle nous montre la première apparition des points diacritiques qui sont plus tard devenus un des éléments essentiels de cette écriture.

M. Clermont-Ganneau communique deux inscriptions de Palestine : une dédicace à Trajan par la *legio X Fritensis*, et une borne milliaire d'Adjloûn, de l'autre côté du Jourdain, déjà publiée d'après une copie incorrecte, et portant le nom du légat impérial P. Julius Jeminius Marcianus qui gouvernait la province d'Arabie sous Marc-Aurèle et Lucius Verus, en l'an 162.

M. de Nolhac, conservateur au musée national de Versailles, fait part de la méthode qu'il a employée pour une restitution idéale du célèbre Virgile du Vatican. Ce manuscrit, extrêmement fragmentaire, qu'on suppose dater du IV[e] ou du V[e] siècle, contient à peine le sixième de l'œuvre de Virgile en morceaux répartis entre *Géorgiques* III, 1, et *Enéide*, XI, 395, et se compose de soixante-quinze feuillets détachés les uns des autres, illustrés de cinquante miniatures d'une grande importance archéologique. Après avoir démontré que les peintres qui ont travaillé aux miniatures sont au nombre de trois, M. de Nolhac, s'appuyant surtout sur les empreintes laissées par des peintures perdues sur les feuillets conservés, propose la restitution presque certaine du contenu de cent quinze feuillets illustrés de quatre-vingts peintures, dont il peut

désigner presque toujours les sujets. Des calculs, que permettent d'établir les restitutions, donnent à penser que le Virgile du Vatican, quand il est sorti de la boutique du libraire, comptait environ quatre cent vingt feuillets et deux cent quarante-cinq peintures. Ces détails ne sont pas sans intérêt pour l'histoire de la librairie dans l'antiquité. De plus, on peut voir dans cette beauté exceptionnelle du manuscrit un argument nouveau en faveur de l'opinion qui se refuse à attribuer la conception d'une œuvre d'art aussi considérable aux bas temps de l'empire romain, et qui voit dans ces miniatures des reproductions d'originaux peut-être beaucoup plus anciens.

M. Salomon Reinach fait une communication sur la *cateia*, arme que Virgile qualifie de germanique et qui avait, disait-on, la propriété de revenir vers celui qui l'avait lancée. Il fait observer que les armes des barbares qui envahirent l'empire romain au v[e] siècle ressemblent beaucoup aux armes celtiques de dix siècles antérieures : ainsi, l'*angon* mérovingien dérive du *gaesum*. Une partie de la civilisation celtique s'est conservée en Germanie pendant qu'elle était remplacée, en Gaule même, par la civilisation romaine. La *cateia* a également son équivalent à l'époque des invasions : c'est l'arme par excellence des Francs, la hache de jet ou francisque. On disait que le marteau du dieu Thor revenait après chaque coup se placer dans sa main; c'est cette croyance qui a donné naissance à l'assertion des anciens sur la *cateia*. L'arme du guerrier franc était assimilée à celle du dieu qu'il servait. — Cette communication est suivie de quelques observations présentées par M. Deloche et par M. G. Perrot.

M. Héron de Villefosse lit une note sur des peintures murales trouvées à Cherchell, en 1894, par M. Victor Waille. Puis il communique une autre note sur l'état actuel des fouilles de M. Gavault à Tigzirt. Cinq grandes photographies et des croquis accompagnent cette note qui renferme le texte d'une inscription chrétienne ou mosaïque, malheureusement très mutilée, relevée dans le bas-côté droit de la basilique. — M. P. Gavault a estampé à Tigzirt quelques inscriptions païennes inédites. Elles viennent s'ajouter à celles qui ont été déjà publiées dans le *Corpus* latin, et à celles que M. C. Pallu de Lessert avait recueillies sur le même point en 1886 et en 1888. — Le plus important de ces textes se rapporte à un sanctuaire de Saturne. Comme sur d'autres pierres africaines le dieu est qualifié *invictus* et *frugifer*.

PRO ORNAM
ENTOTEMPLI
DEI INVICTI.FRV
GIFERIATSVPLE (*sic*)
NDAMRORTICV (*sic*)
NOVAMSACERDO
E

La fin de l'inscription manque; la forme des lettres indique une basse époque. A la ligne 5 il faut lire PORTICV : cela est évident. — Une autre inscription, simple épitaphe, contient l'ethnique *Rusu(curritanus)*. L'emplacement de Tigzirt correspond en effet à celui de l'antique *Rusucurru*.

D M
L.IVLIVS.. ..
BONIC.......
RVSV.V.A...

Enfin un estampage permet de rectifier une petite erreur dans une inscription funéraire donnée par le *Corpus* (VIII, n° 8996), dont il faut lire ainsi la dernière ligne

DIES XVI

L'Académie se forme en comité secret.

Séance du 27 juillet 1894.

L'Académie décide que l'allocation de la somme de 3,000 fr. accordée aux fouilles de Delphes sera, cette année, affectée aux fouilles de Délos.

L'Académie se forme en comité secret.

La séance étant redevenue publique, M. de Nolhac achève la lecture de sa communication sur le *Virgile du Vatican* dont nous avons rendu compte précédemment. — A la suite de cette lecture, il y a un échange d'observations entre M. de Nolhac et MM. Perrot, Boissier et Delisle sur le caractère des peintures du célèbre manuscrit.

M. Gauckler, directeur du service des antiquités de Tunisie, présente à l'Académie des photographies et un dessin d'un vase précieux, récemment découvert à Bizerte dans les travaux de dragage dirigés par M. Gallut, ingénieur de la compagnie du port. C'est une patère en argent massif incrusté et plaqué d'or; elle est ovale, légèrement concave et munie de deux oreilles plates. Sa longueur atteint 90 centimètres; elle pèse 9 kilogr. de métal fin. L'ornementation de la patère est très riche : le motif

central gravé sur incrustation d'or, représente la lutte d'Apollon et de Marsyas. Le satyre joue de la flûte double devant la Muse, arbitre du combat; autour de lui sont groupés, suivant leurs sympathies, ses partisans et ses adversaires : Apollon et Athéna, d'une part; de l'autre, Cybèle, un satyre et le jeune berger Olympos. Le pourtour du plat est occupé par une frise en relief où se succèdent divers tableaux idylliques et champêtres, de style alexandrin. Sur les oreilles sont figurés, au milieu d'ornements accessoires, un sacrifice rustique à Dionysos et une scène bachique. Tous les ornements, ciselés en plein métal, sont exécutés avec un art consommé. La patère de Bizerte est une œuvre hellénistique qui semble dater des premières années de notre ère. C'est la pièce d'orfèvrerie la plus précieuse qui ait encore été découverte en Afrique. M. Gauckler a réussi à en assurer la possession au musée du Bardo, grâce au concours empressé des directeurs de la compagnie du port, MM. Couvreux et Hersent, et de l'administrateur délégué à Bizerte, M. Odent, qui ont rendu à cette occasion un service éclatant à la science.

M. Maspero présente à l'Académie une statuette en bois dur représentant une prêtresse de Minou nommée Toui. Ce petit monument, d'origine thébaine, est d'une finesse de travail et d'une conservation telles, qu'il faut remonter jusqu'au commencement du siècle pour signaler la découverte d'une pièce aussi parfaite. Le Louvre vient d'en faire l'acquisition, et l'on ne peut que le féliciter d'avoir enrichi ses collections d'une œuvre aussi rare.

M. Müntz présente un mémoire de M. de La Tour, bibliothécaire au cabinet des médailles, sur Matteo del Nassaro, le peintre et médailleur attitré de François I^er^.

Séance du 3 août 1894.

Présidence de M. Maspero, vice-président.

Au nom de la commission du prix Fould, M. Müntz annonce que ce prix est décerné à M. Gustave Gruyer pour son ouvrage l'*Art ferrarais à l'époque des princes d'Este*.

M. Geffroy, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, directeur de l'École française de Rome, fait connaître un dessin inédit représentant en élévation la colonne d'Arcadius à Constantinople. On sait que la capitale de l'empire d'Orient avait deux colonnes de marbre avec sculptures autour du fût, d'après le modèle de la colonne Trajane à Rome. L'une avait été érigée en 386 par Théodose le Grand, l'autre par son fils Arcadius en 403. Des bas-reliefs qui ornaient le fût de la première, nous croyons avoir une représentation dans les deux copies du dessin attribué à Gentile Bellini qui sont conservées au Louvre et à l'École des beaux-arts. Des bas-reliefs qui ornaient le fût de la seconde, nous ne savons rien. Le dessin inédit, présenté par M. Geffroy, nous rend une représentation de ces sculptures. Dans une discussion approfondie, M. Geffroy examine un à un tous les arguments qu'on peut alléguer sur le véritable caractère de cette œuvre, signale beaucoup d'incertitudes qui subsistent sur l'interprétation de ces images; mais leur authenticité lui paraît incontestable. Il rappelle la confusion souvent commise, mais aujourd'hui inadmissible, entre l'une et l'autre colonne ainsi que la bizarre représentation publiée par Du Cange, en 1680, dans sa *Constantinopolis christiana*. Ce mémoire et le dessin inédit paraîtront prochainement. — M. Müntz présente quelques observations au sujet de cette communication.

L'Académie se forme en comité secret.

Séance du 10 août 1894.

M. Paul Meyer, président, fait l'éloge de M. Dutreuil de Rhins, l'explorateur assassiné récemment au Thibet, et exprime les regrets que cette perte cause à l'Académie.

M. Gaston Boissier donne lecture d'un travail de M. Fabia, professeur à la faculté des lettres d'Aix, sur cette question : « Les ouvrages de Tacite réussirent-ils auprès de ses contemporains? » On croit communément que les *Histoires* et les *Annales* excitèrent, dans leur nouveauté, toute l'admiration dont elles étaient dignes, et on a raison de le croire; mais on a tort de n'en pas chercher d'autre preuve que les témoignages peu décisifs de Pline le Jeune. M. Fabia insiste sur la persévérance de Tacite qui n'aurait pas consacré jusqu'à la fin sa vie à l'histoire si le succès ne l'y avait encouragé dès le début; sur les bonnes dispositions où le public lettré devait être nécessairement (l'histoire n'étant pour les Romains qu'une province de l'éloquence) à l'égard d'un historien déjà illustre comme orateur. Il met en lumière les qualités par lesquelles ces deux chefs-d'œuvre s'imposaient à l'admiration des contemporains; avec la marque d'une personnalité géniale, les Romains y trouvaient l'expression la plus parfaite de leur propre tournure d'esprit. En terminant, M. Fabia répond aux objections qui se sont produites ou pourraient se produire contre l'opinion traditionnelle.

M. Héron de Villefosse fait passer sous les yeux de l'Académie une boucle de ceinturon de fabrication barbare trouvée dans un tombeau aux environs de la Calle

(Algérie). Cette boucle, qui offre une ressemblance absolue de forme avec les boucles du même genre trouvées en France et remontant à l'époque mérovingienne, est entièrement ornée de petits carrés de verre rouge cloisonné ; l'ardillon lui-même est recouvert de verroterie. On a signalé déjà dans les environs d'Hippone une découverte analogue. Il est très probable que ces boucles proviennent de sépultures qui remontent à l'époque de la domination vandale.

Séance du 17 août 1894.

M. Th. Homolle, directeur de l'Ecole d'Athènes, écrit, le 4 août, qu'il envoie à l'Académie, avant qu'elle ne soit livrée au public, la notice par lui consacrée, dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, aux fouilles de Delphes et aux découvertes de l'Ecole d'Athènes en 1894. M. Homolle adresse en même temps une série de cent photographies où sont reproduites, avec des vues des chantiers, les principales œuvres d'art recueillies depuis quatre mois. Il y en a de tous les temps ; mais les pièces capitales appartiennent à l'époque archaïque. Ecole attique, école des îles, école du Péloponnèse y sont représentées par des œuvres ou des séries d'œuvres, de date certaine, de provenance garantie par des inscriptions. — Un plan partiel du téménos delphique, contenant toute la région comprise entre le Trésor des Athéniens et le mur hellénique, permettra de placer et d'identifier les monuments désignés dans le Rapport. — M. Tournaire travaille à un autre plan, contenant toute la région au nord du Trésor des Athéniens jusqu'au mur pélasgique et tout le temple d'Apollon. — A l'envoi de M. Homolle sont également joints les estampages des inscriptions étudiées par M. Bourguet dans son mémoire.

Dans une autre lettre datée du 7 août, M. Homolle annonce que M. Couve se propose, à l'aide de la subvention de l'Académie, d'étudier l'habitation privée à Délos, où des quartiers entiers sont conservés. Les murs, jusqu'à une hauteur de trois, quatre et cinq mètres, portent encore leur revêtement de stuc peint ; les dallages en mosaïque sont intacts et souvent fort beaux.

M. Ménant rappelle qu'il a remis à l'Académie, le 6 avril dernier, au nom de M. Chantre, un pli cacheté renfermant l'indication du résultat des fouilles de cet explorateur en Asie-Mineure pendant sa première campagne (1893). Un télégramme adressé à M. Ménant par M. Chantre et daté de Péra, 13 août, annonce le retour très prochain du voyageur qui est satisfait de sa seconde campagne. Malgré les difficultés que lui ont suscitées le choléra, les quarantaines et son expulsion de Kara-Euyuk, cette seconde expédition a réussi et confirme pleinement les résultats consignés dans le mémoire de 1893, dont M. Chantre demande l'ouverture.

M. Philippe Berger communique une note sur un important mausolée avec inscription bilingue, latine et néo-punique, de Remada (Tripolitaine). L'inscription lui a été communiquée par M. F. Foureau, au retour de sa mission chez les Touareg Adzjer ; depuis lors, M. Gauckler lui en a donné les photographies et tous les documents recueillis pour le service des antiquités par M. de La Marche. — Ce mausolée était à deux étages, couronnés d'une pyramide et reposant sur un soubassement à quatre assises, avec caveau voûté. Les deux inscriptions surmontaient un grand bas-relief représentant le défunt et sa femme. Ce motif était accompagné d'une série d'autres bas-reliefs disposés sur les quatre faces de l'édifice, et qui en font le principal intérêt. On y trouve représentés Orphée charmant les animaux, Orphée enlevant Eurydice aux enfers, Hercule enlevant Alceste, et encore une ou deux autres scènes relatives à la vie d'outre-tombe. — M. Berger étudie ensuite les deux inscriptions et démontre facilement qu'elles sont la traduction l'une de l'autre. L'inscription néo-punique suit même presque littéralement l'inscription latine, dont voici le texte :

DIS · MANIBVS · SAC ·
APVLEVS · MAXSSIMVS ·
QVI · ET · RIDEVS · VOCABA
TVR · IVZALE · F · IVRATHE · N ·
VIX · AN · L · XXXX · THANVBRA ·
CONIVNX · ET · PVDENS · ET · SE
VERVS · ET · MAXSIMVS · F. ·
PIISSIMI · P · AMANTISSIMO · S · P · F.

Cette inscription nous apprend que ce monument a été élevé à un personnage nommé Apuleius Maximus Rideus par sa femme Thanubra et par ses enfants. M. Berger remarque que, tandis que le défunt porte un double nom, latin et punique, ses ancêtres portent des noms purement puniques, ses enfants des noms purement latins. Cette inscription nous fait donc assister au passage des mœurs latines. De plus, jamais encore on n'avait trouvé d'inscription si loin dans le sud. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

M. Alexandre Bertrand met sous les yeux de l'Académie une tête en ivoire de travail gallo-romain, ayant servi de coffret à bijoux, restaurée au musée de Saint-Germain-en-Laye par M. Abel Maître sur la demande de la direction du musée de Vienne (Isère), auquel cette tête appartient. Cette sculpture passait pour être en bois. Elle

avait été une première fois très maladroitement restaurée et même mutilée, puis volée et brisée de nouveau en de nombreux morceaux. M. Abel Maître a reconnu non seulement qu'elle était en ivoire et non en bois, mais a pu la rendre à son état primitif. M. Alexandre Bertrand analyse le rapport de M. Maître, qui paraîtra dans la *Revue archéologique*. La tête est certainement une réplique gallo-romaine d'une tête grecque qui devait être célèbre ; M. Bertrand espère qu'on en retrouvera le modèle. — M. Collignon ajoute quelques remarques.

M. Ménant, selon le vœu exprimé par M. Chantre dans son télégramme, ouvre le pli cacheté remis à l'Académie le 6 avril dernier et en donne lecture. — Cette lecture est suivie de quelques observations de M. Oppert.

Séance du 24 août 1894.

M. Maxime Collignon analyse le rapport sur les fouilles de Delphes adressé à l'Académie par M. Homolle, directeur de l'Ecole française d'Athènes ; il présente en même temps une série de cent photographies, annexée au rapport et représentant, avec les vues des différents chantiers, les principales œuvres d'art trouvées depuis la fin de mars 1894. Trois chantiers ont été en activité : celui du temple d'Apollon, celui du Trésor des Athéniens, et un troisième dans le voisinage du mur appelé l'*Hellenico*, c'est-à-dire dans la région sud de l'enceinte sacrée. M. Convert, ingénieur, MM. Bourguet et Perdrizet, membres de l'Ecole, ont partagé avec M. Homolle la conduite des travaux M Tournaire a fait les relevés d'architecture. — La terrasse supérieure, celle où s'élevait le temple d'Apollon, a été déblayée. On a retrouvé les soubassements du temple et dégagé les galeries souterraines qui formaient une sorte de réseau d'un bout à l'autre de l'édifice. Mais l'absence totale de débris de sculpture provenant du fronton ou des métopes, la rareté des fragments d'architecture font croire que la destruction du temple a été complète. Il faut, pour en dresser le plan définitif, attendre la fin des travaux de déblaiement. Aux abords de l'édifice et sur différents points de la terrasse supérieure, on a fait des trouvailles considérables de sculptures et d'inscriptions On a retrouvé des bases avec des dédicaces de Gélon et de ses fils, de nombreux décrets, des fragments de lettres impériales, des comptes du sanctuaire pendant les années postérieures à 346. — Les fouilles poursuivies au niveau inférieur, entre la terrasse du temple et l'*Hellenico*, ont eu un plein succès. La topographie de toute cette partie du sanctuaire est aujourd'hui très claire, et la Voie Sacrée a été dégagée sur tout son parcours, avec les monuments qui la bordaient. — L'intérêt capital des fouilles consiste dans la découverte d'une riche série de sculptures provenant des trois Trésors : celui des Athéniens, déjà mis au jour dans les fouilles de 1893, ceux des Sicyoniens et des Siphniens, récemment dégagés, en même temps que le Trésor des Béotiens. Les métopes du Trésor des Athéniens trouvées l'année dernière sont complétées par des fragments importants qui permettent de restituer les scènes de la légende d'Hercule. A cette série vient s'ajouter celle des exploits de Thésée, presque entièrement nouvelle, et l'on possède ainsi la décoration sculptée des deux façades principales. D'autres métopes permettent d'affirmer que les façades latérales étaient ornées de la même manière ; c'étaient, d'un côté, la Géryonie et un combat de Grecs et d'Amazones, de l'autre une suite de combats singuliers. Plusieurs de ces morceaux sont d'une rare beauté. Si l'on ajoute aux métopes intactes ou mutilées les deux Amazones à cheval qui formaient le couronnement des acrotères, la décoration du Trésor des Athéniens est complète ; on possède là un ensemble incomparable de sculptures rigoureusement datées, appartenant à cette période de 480 à 470, où s'épanouit la jeunesse de l'art attique, émancipé des dernières entraves de l'archaïsme. — Les métopes de tuf du Trésor des Sicyoniens relèvent encore de l'archaïsme primitif du VI^e siècle. Les scènes figurées sont empruntées à la légende des Dioscures et à celle des Argonautes. Une des métopes, presque intacte, montre Idas et les Dioscures marchant en file, la double lance à l'épaule, et ramenant le troupeau de bœufs enlevé par eux en Messénie. Il y a là des documents infiniment précieux pour l'étude de l'ancien art péloponnésien : les sculptures du Trésor de Sicyone prendront, dans l'histoire de l'art grec primitif, une place importante, à côté des métopes de Sélinonte et des frontons de tuf de l'Acropole d'Athènes. — Hérodote signale le Trésor des Siphniens comme l'un des plus beaux de Delphes. L'archaïsme finissant n'a rien produit de plus achevé que le décor architectural. Mais surtout la frise et le fronton constituent un ensemble de sculptures unique jusqu'à ce jour, pour la période qui comprend la fin du VI^e siècle et le début du V^e. Les sculptures de la frise, haute de 0 m. 64, conservent encore des traces de couleurs ; elles forment une longue suite, répartie sur les quatre faces du monument, avec une grande variété de sujets. Du côté sud, des défilés de chars et de cavaliers, une scène d'enlèvement se rapportent sans doute à un épisode de la légende troyenne ; c'est à cette face qu'il faut replacer les cavaliers trouvés antérieurement et le quadrige conservé au musée de Delphes ; ces morceaux n'appartenaient pas, comme on l'avait cru tout d'abord, à la frise du temple d'Apollon. A l'Ouest, on reconnaît la scène de l'apothéose d'Hercule. Pour le côté Nord, on possède environ 8 mètres de frise : c'est un combat des Dieux et des

Géants, composé suivant les mêmes principes que les scènes de la peinture de vases du vi° siècle, mais traité avec une ampleur et une finesse d'exécution qui en font un chef-d'œuvre de l'archaïsme finissant. La frise de l'Est, dont le sujet, comme celui du Sud, est emprunté à la légende troyenne, montre du côté droit un combat héroïque autour du corps d'un guerrier mort. Plus loin, les dieux, assis et conversant entre eux, semblent suivre avec curiosité les péripéties de la lutte. Dans son rapport du 25 avril 1894, M. Homolle mentionnait déjà un fragment de cette frise, un groupe de trois déesses, qu'il avait rapproché du groupe des dieux sur la frise du Parthénon. Un nouveau fragment, qui occupait l'extrémité gauche de la composition, présente un groupe de cinq divinités, symétrique au premier et traité dans le même sentiment de grâce familière. L'analogie avec la frise orientale du Parthénon est ainsi plus étroite; le Trésor des Siphniens nous livre comme une première esquisse du groupe des dieux qui, dans la frise de Phidias, assiste à la procession des Panathénées. La décoration sculpturale du Trésor comprend encore un fronton, d'un style plus sec; il représente Hercule et Apollon se disputant le trépied delphique en présence d'Athéna qui cherche à les apaiser; d'autres divinités et des chevaux occupent les deux ailes du fronton. Une étude plus complète du monument permettra de déterminer à quelle école appartiennent ces sculptures qui, au premier aspect, semblent se rattacher à la tradition ionienne. — Dans la région des Trésors, d'autres découvertes sont encore à signaler : un Apollon archaïque en marbre, de grandes dimensions; une base de statue décorée de reliefs, en forme de chapiteau dorique; de nouveaux fragments des caryatides archaïques, qui décoraient sans doute une tribune; des bronzes, entre autres une belle statuette du type du Doryphore. On a retrouvé les deux exèdres des offrandes des Argiens et la base du trophée de Lysandre. Le Trésor des Béotiens a fourni un grand nombre d'inscriptions. Au Trésor des Athéniens, on a dégagé de nouvelles assises couvertes d'inscriptions : des décrets delphiens, des catalogues d'Athéniens envoyés à Delphes pour la célébration des Pythiades, deux nouveaux fragments musicaux dont l'un comprend plus de vingt vers. Il faut ajouter que, dans un travail récent, M. Couve est parvenu à identifier l'auteur des hymnes qui portent des signes de notation musicale. L'hymne à Apollon est l'œuvre d'un Athénien, Cléocharès, fils de Bion.

M. Eugène Müntz étudie les représentations de l'Ancien Testament dans l'art chrétien primitif. Il montre comment, pendant l'ère des persécutions, l'élément symbolique régna seul, et comment, au iv° siècle, l'élément historique apparut et prit possession des sanctuaires. On a cru à tort que la préférence longtemps accordée aux symboles provenait du désir de dérober aux païens la manifestation de la foi nouvelle. La vérité est que l'art chrétien suivit une évolution parallèle à celle de l'art païen; comme celui-ci, il résuma d'abord ses aspirations dans quelques figures ou épisodes plus ou moins conventionnels, sauf à aborder le récit des événements considérés en eux-mêmes, à un point de vue rigoureusement objectif et selon l'ordre chronologique. — Il résulte des recherches de M. Müntz que, dès le règne de Constantin, les scènes de l'Ancien Testament se développèrent, concurremment avec celles des Evangiles, non seulement sur les façades ou les parois des basiliques, mais encore dans les baptistères et les mausolées. Seule l'abside était réservée aux compositions chrétiennes proprement dites. Dès cette époque également, on plaçait certaines épisodes de l'histoire du peuple d'Israël en regard d'épisodes de la vie du Christ offrant avec eux des analogies plus ou moins fortuites : tel est le point de départ des cycles connu sous le nom de *Bibles des Pauvres*, auxquels on avait jusqu'ici attribué une antiquité beaucoup moins reculée. Dans une prochaine communication, M. Müntz se propose de passer en revue les nombreuses illustrations, encore subsistantes, de l'Ancien Testament exécutées au cours du v° et du vi° siècles.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 39-40 — 24 septembre-1er octobre — 1894

Sommaire : 391. OERTEL, Le Jaiminiya-Brahmana. — 392. BECHTEL et FICK, Les noms de personnes en grec. — 393. GRAY, L'Asinaria. — 394-396. César, p. KUEBLER, MEUSEL, FUEGNER. — 397. WEYMAN, Apulée et ses imitateurs. — 398. OVERBECK, Les débuts de l'histoire de l'Église. — 399-400. JAMES, Le Testament d'Abraham; Textes apocryphes. — 401. ZUCCARO, Lucera et les colonies provençales de la Capitanate. — 402. Xenia Bernardina. — 403. COGORDAN, Joseph de Maistre. — 404. BARDOUX. Chateaubriand. — 405. DE CROZALS, Guizot. — 406. GRÉARD, Prévost-Paradol. — 407-408. BREYMANN, et W. FOERSTER, Diez. — 409. J. REINACH, Pages républicaines. — 410. NEGRI, Rumori mondani. — 411. Montoya, grammaire du Guarani. — 412. MACANAZ et MOGUEL, La renonciation de Philippe V. — 413. NOREEN, Le prégermanique. — 414. DE MOLÈNES, Exposition historique de Madrid. — Chronique. — Académie des inscriptions.

From The Journal of the American Oriental Society.

391. — **The Jaiminiya or Talavakâra Upanishad Brâhmana :** Text, Translation, and Notes. By Hanns OERTEL, Ph. D., Instructor in Yale University. Vol. XVI, 1894. — In-8, 184 pp. cotées 80-260, Newhaven MDCCCXCIV.

La littérature brâhmanique est aujourd'hui explorée tout entière en profondeur, mais non en étendue. Il reste bien des textes à publier, et l'on ne félicitera jamais assez de leur zèle les travailleurs qui assument pareille tâche. Il faut que ce fatras soit dépouillé, dût-on ensuite en jeter au rebut les dix-neuf-vingtièmes ; il le faut, sinon pour la connaissance des origines védiques, qui d'ailleurs ne peut qu'y gagner, du moins pour l'histoire de la pensée hindoue, qui nous importe au même titre que toute autre manifestation du génie humain.

L'énorme compilation du Jaiminîya-Brâhma*n*a appartient au cycle du Sâma-Véda. Le J. U. B., que M. Hanns Oertel publie aujourd'hui, n'en est qu'une faible partie, — déjà bien longue pourtant, — l'avant-dernier livre, divisé lui-même en quatre sections. L'exposition est aussi prolixe et fastidieuse qu'on la puisse souhaiter pour n'en point perdre l'habitude. De temps à autre seulement, comme par une éclaircie de brume, apparaît, pour s'effacer aussitôt, l'esquisse d'un développement littéraire ou tout au moins curieux : la prononciation rituelle de la syllabe *om* et les raisons abstruses de cette prononciation (p. 101); la comparaison de l'année et de la mélodie liturgique à un collier ou à un serpent qui ramène ses orbes (p. 113) ; l'idée que l'haleine [du chanteur] est le souffle vital de la mélodie (p. 118), d'où apparemment la prescrip-

tion de n'en rien laisser perdre [1]; la substitution à la formule connue *dêvâsurâh samayatanta* d'une formule de correction censée plus conforme à la réalité des faits, et toute l'anecdote qui suit (p. 152); l'équivalence de *brahmavarcasa* et du simple *bhá* (p. 172), et bien d'autres, décelant l'existence d'une sorte d'argot mystique qui a bien pu çà et là pénétrer jusque dans les mantras [2]; la justification, d'ailleurs commune à beaucoup d'écrits rituels, du rôle que la tradition assigne au prêtre-brahmane (p. 176 sq.); l'assimilation du dieu caché à la déesse Rohinî (p. 180) [3]; le conte de la p. 189 (une ombre visible mais impalpable, comme dans la Nekyia); enfin, l'allégorie très complète et logiquement déduite de la dispute de prééminence entre les six divinités (p. 209 sq).

M. H. O. était préparé à sa tâche d'éditeur par de vastes lectures et par la forte discipline du grand indianiste américain dont la science portera longtemps le deuil. Il a su vaincre la double difficulté d'un texte parfois fautif et souvent obscur là même où il semble correct. Les conjectures, lorsqu'elles ne s'imposent pas, sont toujours ingénieuses et plausibles : par exemple, *ailabêna*, I. 51. 1. Mes observations ne portent pour la plupart que sur de simples inadvertances ou des divergences subjectives d'interprétation. — I. 6. 6, lire *paçavas* et *paçavyam*. — I. 7. 3. i. n., ajouter. « = A. V. IX. 10. 27. ». — I. 30. 5 i. n., le texte A. B. porte *nânadam*. — I. 48. 7, il est intéressant de retrouver l'étrange barbarisme *aitat*, qui jusqu'à présent ne se lisait que A. V. XVIII. 3. 40, comme gauche variante à R. V. X. 13. 3 *êmi*, et encore quelques manuscrits ont-ils *aitát* qui pourrait remonter à *ait tád* L'existence de la forme est-elle pour cela démontrée? J'en doute fort. — I. 52. 8, en admettant la restitution de l'auteur, *apadhvántam*, n'y a-t-il pas néanmoins jeu de mots sur *apadvantam* « sans pieds » = *apaçavyam* « contraire à la nature animale »? — I. 54. 1, plus exactement, « but he may eat some, if... ». — I. 55. 12, « burns », j'aimerais mieux « warms ». — II. 3. 2, *êkam aksharam*, jeu de mots sur « l'unique syllabe » et « l'unique inépuisable », cf. la formule ambiguë « la syllabe du vers » ou « l'inépuisable de splendeur » R. V. I. 164. 39 = A. V. IX. 10. 18. — III. 10. 12, je ne crois pas que la proposition soit interrogative : « il est l'aîné; il est le cadet; il est leur père; il est leur fils... ». — III. 13. 7, *bradhnasya vishtapam* est une locution toute faite dont il ne faut pas séparer les termes : « la clausule est la fin de la mélodie, le ciel suprême est la fin [des mondes], des mondes la fin est le sommet du resplendissant ». — III. 31. 2, « answered », lire « answers ». — III. 34. 1, « this couple », simplement « a couple ». — III. 37. 1 i. n., ajouter « = A. V. IX. 10. 11 ». — III. 38. 8, l'allongement de la

1. Cf. *Revue critique*, XXXVII (1894), p. 442.

2. J'ai suggéré cette idée à propos de A. V. IX. 7. 4, et j'y reviendrai à propos de A. V. XI. 7. 3 *(vraç ca drâç câpi)*.

3. III. 20. 2. : traduit à tort « thou art ruddy ».

deuxième syllabe de *indâvâ* est il exact? En tout cas il n'est pas relevé dans la note. — IV. 4. 1, lire *antardhinâmâ*.

Je ne saurais manquer cette occasion de faire encore une fois remarquer l'abondance des emprunts dont le répertoire théologique est redevable à la devinette primitive et populaire. Les deux stances de la p. 190 sont visiblement, en dépit de tous les sens mystiques que le Brâhmana s'ingénie à y découvrir, deux énigmes très naïves sur le thème rebattu du « soleil qui avale la lune », compliquées d'un calembour que le traducteur aurait dû faire ressortir : « celui qui a des dents d'or (ses rayons) dévore celui qui n'a pas de dents » (*adantam atti*, double sens[1] « mange celui qui mange », rendant à dessein le contexte inintelligible). Les « quatre » dévorés dans l'autre devinette ne sont autres, dès lors, que les quatre quartiers, et ces stances, comme une foule d'autres « mystères » du Véda, se résolvent par une survivance de folk-lore[2].

D'excellents index lexiques et grammaticaux complètent cette publication pleine de promesses pour l'avenir scientifique de M. Hanns Oertel.

V. HENRY.

---

392. — **Die Griechischen Personennamen nach ihrer Bildung erklært** und systematisch geordnet, von August FICK. Zweite Auflage bearbeitet von F. BECHTEL und A. FICK. — Gœttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1894. In-8, xviij-474 pp. Prix : 12 mk.

La première édition de cet excellent ouvrage date de vingt ans. La seconde est proprement un livre nouveau. En vingt ans, l'onomastique grecque a vu tout à la fois se confirmer le principe sur lequel elle repose, en commun avec la plupart des autres onomastiques indo-européennes, et s'allonger démesurément ses listes par la découverte de nouveaux documents. De là le remaniement considérable que subit le volume : il resserre son exposition, perd plus de 150 pages (pp. LXVI-CCXIX), et, bien loin qu'il y paraisse, le déchet en somme se trouve amplement compensé par les riches additions que M. Bechtel s'est vu en mesure d'apporter à la statistique épigraphique. Tout ce qui n'est point exclusivement hellénique a été éliminé : onomastique celtique, germanique, slave, éranienne, sanscrite et proethnique, le lecteur qui voudra feuilleter ces lumineuses esquisses devra se reporter à la première édition ; en revanche, nous avons ici 260 pages bondées de noms appellatifs grecs, qui reviennent sous la double rubrique de leur premier et de leur dernier composant, et deux longs chapitres entièrement neufs

---

1. Le seul relevé dans la traduction.
2. Cf. R. V. X. 55. 5 = A. V. IX. 10. 9, et ma traduction du livre IX de l'A. V., actuellement en cours d'impression. Joindre aussi R. V. X. 28. 9, et Henry, *A. V.*, VII, p. 54 i. n.

(pp. 361-467) rattachent à l'onomastique humaine la formation des noms des Héros et des Dieux.

I. Noms d'hommes et de femmes. — A. Les appellatifs (*Vollnamen*). A l'énumération des rares types hexasyllabiques de la p. 5, il y a lieu d'adjoindre le type composé par Ἀλεξιμο-, qu'on trouve relevé à la p. 52.

B. Les hypocoristiques (*Kosenamen*). Le principe de formation par écourtement et suffixation caractéristique est déduit avec une netteté et une rigueur qui excluent désormais les écarts d'imagination trop familiers à certains philologues : on pourra, par exemple, demeurer sur la réserve en ce qui touche le nom de Sapho (p. 31); mais du moins on n'y cherchera plus une abréviation de * Ψαλλε-φιλα [1]. Toutefois, dans le domaine des suffixes pris à part, on concédera difficilement à M. F. l'identité de l'élément -*ακο*- (Πύρρακος) et -*inquo*- (*longinquus*, p. 27), alors que la vélaire rattache clairement ce dernier au type ἀλλοδ-από-ς. Ce qui importe et restera, c'est la conception générale : tout nom grec, sauf les ethniques, les surnoms et autres particularités aisées à isoler, est un composé binaire, en forme pleine ou abrégée ; il en est de même de tout nom indo-européen, partout ailleurs qu'en italique. Et dès lors la conclusion s'impose : le nom latin, en dehors des emprunts, sans doute très considérables, faits à l'onomastique étrusque, doit relever du même principe ; seulement le nom latin est un hypocoristique qui presque jamais n'a gardé, côte à côte avec lui, l'appellatif complet dont il était issu. Essayer de le retrouver, serait un travail bien conjectural, mais aussi bien séduisant : ne tentera-t-il pas quelque jeune latiniste ?

C. Catalogue des appellatifs (p. 37-295). Il ne saurait m'appartenir, et d'ailleurs ce n'est point ici le lieu de collaborer à ce relevé [2] ; je me demande seulement, si le fait qu'un appellatif ne se rencontre que dans un auteur, et peut être un nom de fantaisie, doit suffire à l'en faire exclure : ainsi, Λευκονόη, qui manque aux pages 190 et 220 et n'apparaît que parmi les noms d'héroïnes (p. 397 et 402), est pourtant un appellatif fort plausible, qui se lit dans Horace [3]. A plus forte raison seraitce fausser ce majestueux ensemble, que d'épiloguer çà et là sur quelque étymologie isolée [4] ; je me bornerai à demander si l'obscure épithète védique *ihéhamâtarâ* (R. V. VI. 59. 2) ne gagnerait pas à être rapprochée de ἰθαιγενής (p. 151).

D. Noms tirés de noms : ethniques, patronymiques, surnoms, etc. (p. 295-360). L'exemple typique est celui de la trop aimable Mnésarète

1. Cf. *Revue critique*, XXIV (1887), p. 145.

2. Ajouter Φιλογυμάριμος (*Rev. d. Et. Gr.*, V, p. 412). — P. 213 i n., à propos d'un phénomène que M. Wackernagel aurait « zuerst erkannt », est cité le passage même où l'éminent linguiste reconnaît comme son devancier M. de Saussure.

3. *Carm.* I, 11. Cynthie aussi méritait un souvenir.

4. Est-ce que Hérodas, avec ou sans ι (p. 137), ne serait pas le même mot que Ἡρωΐδης (p. 357) ?

(p. 324), dont le nom, devenu quelque peu paradoxal, s'effaça devant un sobriquet familier, Phryné; et c'est « la Crapaude » que saluent à travers les siècles les hommages adressés à l'immortelle beauté.

II. Noms des héros (p. 361-435). — Les divisions sont les mêmes qu'au chapitre Ier, moins les hypocoristiques, et plus deux appendices, sur les noms héroïques dont l'étymologie demeure inconnue, — ce n'est pas le moins instructif [1], — et sur les noms d'animaux. Un petit index alphabétique n'y serait point mal venu : bien entendu, les appellatifs qui figurent dans un catalogue quelconque n'ont que faire de relevé général; mais les « extravagants », qui justement piquent la curiosité, se dérobent volontiers aux recherches. On a quelque peine à rencontrer Πρόκρις (p. 373 et 395), qui n'est pas sous προ-, Χλῶρις, qui est classé à part (p. 424), et je n'ai pas trouvé du tout — mais c'est ma faute sans doute — ni Μαῖρα (λ 326), ni Σαλμωνεύς, ni Τιτυός, ni même Πρίαμος, bien que Paris seul manque à l'appel des Priamides [2]. Où vague Orion? où se cache Calypso?

Dans cette onomastique légendaire et quasi-proethnique, l'étymologie reprend tous ses droits. L'expression seule, sans doute, a trahi M. F. (p. 306), lorsqu'il parle d'un dieu égyptien du silence : Harpocrate n'a reçu que des Grecs cette ingénieuse attribution. On a peine à croire que Castor (p. 376 et 417) ait rien à voir avec l'animal de ce nom : que viendrait-t-il faire en compagnie d'un héros lumineux tel que Pollux? Ἀγα-μέμνων (p. 400, cf. sk. véd. *sumánman* R. V. VII 68. 9) a été très élégamment expliqué par M. de Saussure [3]; Σίσυφος, beaucoup moins sûrement par moi [4], mais y chercher un σίσυς, c'est, je crois, négliger la quantité initiale; et puis, σίσυς est tout ce qu'on voudra, excepté un mot grec. Ai-je besoin d'ajouter que je suis de ces attardés qui voient dans Κάδμος un nom phénicien [5], veulent à toute force trouver une « roue » dans celui d'Ixion, et maintiennent avec l'énergie du désespoir l'identité Κένταυρος = *Gandharvás* (p. 427)? On y reviendra : ce n'est qu'une crise de scepticisme à passer, après une ère de foi naïve et enthousiaste. Tout passe.

III. Noms des Dieux (p. 436-467). — Je ne suis pas moins réactionnaire sur ce chapitre. Si je repousse le rapprochement du Trita védique et d' Ἀμφι-τρίτη, j'avoue que c'est uniquement la quantité qui m'y contraint. Les objections présentées contre l'identité primitive de Sara*ny*û

---

1. Le rapprochement de Ἀχιλλεύς et du germanique *Agilulf* (p. 425), par * Ἀχίλυκος = * Ἀχιλό-λυκος (loup d'épouvante), est tout particulièrement séduisant.

2. Πάρις est bien cité (p. 311) comme appellatif courant emprunté à l'épopée, mais nulle part, que je sache, expliqué en tant que nom épique.

3. *Mém. Soc. Ling.*, IV, p. 432, Ou * Ἀγα-μέδμων, de μέδομαι, Prellwitz, *Bzzbg. Btr.*, XVII, p. 171.

4. *Rev. des Ét. gr.*, V, p. 291.

5. J'en ai bonne caution, ainsi que pour Κασμῖλος (p. 156) : Ph. Berger, *Mém. Soc. Ling.*, VI, p. 140.

et Ἐρινύς, de Saramâ et Hermès, de Varuṇa et Οὐρανός, etc., ne tiennent pas compte, à mon avis, des innombrables gauchissements, soit phonétiques soit mythiques, que l'étymologie populaire et la fantaisie des conteurs ont pu infliger à ces entités fuyantes; et, plutôt que de recourir pour Aphrodite a un emprunt sémitique, ou à d'aussi gracieux termes d'équivalence que lat. *fordus*, gr. νεφρός « rognon » (p. 439), je préfère encore y reconnaître une Apsaras dont le nom védique, irréprochablement formé, serait * *abhra-dîtâ*, « celle qui vole dans le nuage », ou un pendant du germanique *Berhta* [1]. Enfin, au risque de me répéter trop souvent, je soumets à M. F. l'équivalence, déjà proposée par moi, de Ἥρα et ὥρα, par l'intermédiaire du got. *jêr*, soit « le Temps, l'Année », qui offre un sens beaucoup plus objectif que celui de « Schützerin » (p. 360 et 440) : Ἡρακλῆς est alors « le glorieux qui fait le temps » (le soleil), et les ἥρωες, s'il faut absolument les rattacher à Ἥρα, méritent aussi bien leur nom, que les Maruts l'épithète de *samvatsarînâs*. Mais c'en est assez sur des questions dont on disputera longtemps encore et que les auteurs n'ont prétendu qu'effleurer en passant [2].

L'impression est digne de l'ouvrage [3], digne lui-même de la collaboration d'où il est sorti. Nul n'était mieux qualifié que M. Bechtel pour reviser et compléter ces précieux catalogues. Quant à M. Fick, en sa carrière de linguiste, il a su retrouver la forme authentique des poèmes d'Homère et débrouiller les antiques papiers de famille de notre race : c'est plus qu'il n'en faut pour sauver un nom de l'oubli.

V. Henry.

---

393. — **T. Macci Plauti Asinaria**, from the Text of Goetz and Schoell, with an introduction and notes by J. H. Gray. Cambridge, at the University press, 1894, xxxiv-125 p. in-16.

Édition exécutée sur le même plan et par le même auteur que celle de l'*Epidicus*, annoncée récemment[1]. Les neuf premiers paragraphes de l'introduction sont la réimpression de la partie correspondante dans l'ouvrage précédent; si M. Gray publie une nouvelle pièce, il fera bien de corriger le paragraphe consacré à la division en actes, sans parler de celui qui concerne la métrique, déjà signalé comme n'étant pas tout à fait au courant. Le texte est celui de la petite édition Teubner avec ses signes conventionnels ( ), [ ], < >, † . Cet emprunt est excellent. Mais ce n'était pas une raison pour renoncer à l'emploi des italiques. Les notes sont utiles. Entre les deux publications, M. Gray a fait la

---

1. Hoffmann, *Bzzbg. Btr.*, XVIII, p. 289.

2. Sur Λυκάβας (p. 398), il y avait lieu de renvoyer à Johansson, *Beitræge zur Gr. Sprachkunde*, p. 14 sq.

3. Quelques lapsus : p. 323, au bas, *Pyrchos*; p. 398, sous -μαιος, Αἱμονίδης p. 404, sous -οψ Ὦπις, sans accent; p. 459, au bas, lire νομός (division territoriale).

connaissance des *Beitræge* de M. Pierre Langen. On le voit à ses notes grammaticales. Qu'il continue et que les travaux de ses devanciers l'aident à faire œuvre personnelle.

P.-A. L.

---

394. — **C. Julii Cæsaris** Commentarii cum A. Hirtii aliorumque supplementis ex rec. Bern. Kuebleri, vol. II. Commentarii de bello civili. Ed. major, in-12, Teubner, 1894. Præf. xiv p. Adnotatio critica, xv-l. Texte, 143 p. Index Nominum. Et du même, ed. minor (sans la préface et sans l'Adnotatio critica).

395. — **C. Julii Cæsaris** belli gallici libri VII. A. Hirtii liber VIII. rec. apparatu critico Henr. Meusel. Berlin, Weber, 1894. In-8. x-260 p. Une carte.

396. — B. G. Teubner's Schülerausgaben grieschischen und lateinischen schrifsteller. Des **C. Julius Cæsar** Gallischer Krieg, herausg. von Dr Fr. Fuegner, oberl. am kgl. Domgymn. zu Verden. Text. Leipzig, 1894. In-8. En tête, un portrait de César. Pas de Préface. 194 p. de texte. Une table chronologique ; un index des noms propres (p. 233) et trois cartes.

I. — Le premier de ces Césars, contenant la guerre civile, fait suite au *De Bello Gallico* dont j'ai rendu compte précédemment [2]. Personne ne s'étonnera qu'il soit dédié à M. Meusel. Comme j'ai indiqué à la suite de quels travaux et sur quel système nouveau est ici constitué le texte, il me suffira de renvoyer à l'article précédent, sauf à signaler brièvement ce qui est propre au nouveau volume. L'*Adnotatio critica*, où il n'y avait plus à mettre en regard les leçons des classes α et β, est cette fois beaucoup plus courte (35 p.). Elle est claire, bien au courant et, si je ne me trompe, très complète. On y trouve avec les variantes principales des manuscrits, des conjectures de Mommsen (il en a envoyé par lettre à M. Kübler sur des passages quasi désespérés, p. ex. I, 6, 7), aussi de MM. Meusel, Paul Menge, Karo, Novák, enfin quelques-unes et très vraisemblables de l'éditeur. Avant l'*adnotatio*, une préface d'une dizaine de pages sur les manuscrits qui servent de base à l'édition. En tête naturellement vient le manuscrit d'Ashburnham dont la collation donnée ici est due à l'obligeance de M. Meusel. C'est aussi sur le conseil de M. Meusel que M. K. s'est procuré la collation d'un manuscrit de Florence (Laur. 6 pl. 68) dont M. Chatelain avait donné dans sa paléographie un spécimen et qui supplée aux lacunes de l'autre manuscrit de Florence (8, pl. 68) pour les trente-trois premiers chapitres du premier livre.

Il y avait à tâcher de classer les manuscrits du *De Bello civili*; M. K. nous donne (p. xi) un bon stemma. Le texte ou les crochets et les italiques, relativement assez nombreux, font voir dès le premier coup d'œil que la tradition de ces livres est assez défectueuse et qu'on

---

1. *Rev. crit.*, 1894, I, 65.
2. Voir la *Revue* du 16 avril dernier.

ne peut conserver sans bien des modifications la recension de nos manuscrits.

M. Kübler ne s'était fait connaître jusqu'ici, si je ne me trompe, que par des travaux sur le latin juridique et sur le latin d'Afrique [1]. Par ses deux Césars, qui sont d'un éditeur original et indépendant, il a pris rang parmi les philologues qui connaissent le mieux et font le mieux connaître les classiques, et, comme c'est le cas ici, le plus pur des classiques.

II. — Le second César n'est autre que l'édition annoncée, attendue [2] de M. Meusel. On en pressentait la méthode par les travaux antérieurs de l'auteur et on pouvait tout aussi bien en prévoir tout le mérite. En fait elle répond bien à ce qu'on attendait.

Dans sa préface, M. M. nous avertit que les collations des meilleurs manuscrits de César publiées jusqu'ici contiennent beaucoup d'inexactitudes; il y a des fautes dans Holder, comme dans Dübner, comme dans Frigell. M. M. indique avec précision les manuscrits qu'il a collationnés lui-même, ceux qu'on a collationnés pour lui, et il donne les noms des savants qui ont entrepris ce travail; les revisions nécessaires ont été faites. La présente édition contient des collations nouvelles : celles d'un Riccardianus et surtout celle du manuscrit d'Ashburnham dont nous avons parlé plus haut : ici encore, quoique bien plus rarement, c'est dans ce seul manuscrit que se trouve bien souvent la bonne leçon [3]. On voit que l'apport de M. M. aux études de César, rien que par ces revisions et ces collations nouvelles, était déjà considérable. Il y a ajouté encore en nous donnant la primeur de conjectures que plusieurs savants lui ont communiquées par lettres, entre autres, MM. H. J. Müller, W. Th. Paul et H. Schiller. Des astérisques les distinguent ici des corrections provenant de critiques anciens (Markland, Bentlei, etc). ou dues à des éditeurs contemporains (Dittenberg, Dinter, etc.)

Il faut savoir gré à M. M. d'avoir supprimé dans l'apparat l'énumération des conjectures qu'il n'adoptait pas; on sait qu'elles font masse. M. M. renvoie pour elles à l'appendice de son lexique ou à ses *conjecturæ Cæsarianæ*. Il a eu raison aussi, suivant moi, d'écarter de ses notes les erreurs insignifiantes de telle main ou de tel copiste (p. VII-VIII); les minuties d'orthographe, assimilation des prépositions faite ou non faite; noms propres écrits en entier ou en abrégé, etc. L'apparat y a gagné en clarté et celui-ci du moins aura chance d'être lu. Ceux qui veulent absolument autre chose ne seront pas tellement en peine pour le trouver.

---

1. Voir l'Archiv. de Wœlfflin et les *Commentationes Wœlfflinianæ*.

2. Voir la *Revue* du 16 avril dernier, p. 306 au bas.

3. Par ex. VIII, 28, 4 : superatis (*om.* que); *ibid.* 38 fin : *om* a Gutruato etc. VI, 24, 2 : *Volgæ* avec le seul B. A propos de ces diverses collations, je transcris un curieux passage de la p. VIII, au bas : tam iniqua vel potius *tam indigna* est eorum condicio qui in regia bibliotheca Berolinensi codices tractant manu scriptos, ut vel eos qui diligentissime ac religiosissime in hoc opere versentur... tamen complura non videre necesse sit.

Il semble bien qu'à l'heure présente l'ancien système de Nipperdey soit en Allemagne sinon abandonné, du moins très menacé de l'être. Les nouveaux éditeurs reconnaissent le mérite de la classe β et lui donnent bien souvent la préférence. Le nombre de savants qui résistent encore (entr'autres, MM. Menge et Schiller) diminue à vue d'œil. M. M. reste toutefois dans la bonne mesure ; il ne sacrifie pas toujours α à β comme autrefois on sacrifiait régulièrement β ; mais il n'hésite pas non plus à suivre la classe β quand il y a quelque raison de le faire. Il est clair que, dans bien des cas, on ne sait trop quel parti prendre et que le choix qui doit être fait d'après les habitudes du style de César est souvent difficile et particulièrement délicat. De la comparaison que j'ai faite entre les textes de M. Kübler et de M. Meusel, il m'a paru résulter que, si le premier, pour des raisons pédagogiques ou autres, a cru devoir faire des concessions à l'ancien système, M. M. plus logique, notamment dans l'ordre des mots, abandonne plus nettement la classe α pour β quand ici l'ordre est plus conforme aux habitudes latines [1].

M. Meusel nous annonce pour plus tard une grammaire de César et une grande édition de toutes les œuvres de César et de ses continuateurs avec des collations qui, cette fois, seront complètes. Il doit cette année exposer dans les *Jahresberichte des philol. Vereins* [2] pourquoi, dans l'établissement du texte, il a suivi ici tantôt une classe là, tantôt une autre classe ; pourquoi il s'est éloigné parfois de la tradition des mss. [3]. Tout ce qu'il nous donnera sera bien venu et, grâce au présent livre, nous prendrons patience jusqu'aux articles et ouvrages qui suivront et même jusqu'à l'édition complète [4].

III. — Le dernier ouvrage est signé d'un nom bien connu des savants. Je rappelle pour ceux qui l'ignoreraient qu'on doit à M. Fügner un bon lexique de Tite-Live en cours de publication.

Dans le texte les discours sont en italiques. De plus, afin qu'en dehors des titres et des résumés de la marge, les élèves puissent suivre plus facilement la marche des développements, les mots et membres de phrase qui indiquent les divisions sont en caractères espacés. Quant à la manière dont ce texte a été établi, l'éditeur n'en dit rien. Il m'a paru donner une recension mixte, où entrent plusieurs conjectures des savants

---

1. Par ex. VI, 11 fin.

2. Cet article vient de paraître.

3. Dans cet article M. M. justifiera sans doute l'obel de la note placée dans le livre VI, au-dessous de la description de la forêt Hercynienne : « Cap. 25-28 : spuria judicat H. M. »

4. Mes critiques porteraient sur les points suivants : H M, sigle adopté pour les conjectures de l'éditeur, est malheureusement choisi puisqu'il est fait de deux lettres qui représentent deux mss. — Les abréviations des noms d'anciens éditeurs (*Ber.*; tantôt *Vasc.* tantôt *Vascos.* etc.) jettent plus d'obscurité qu'elles ne font gagner de place. — Enfin il y a parfois équivoque dans l'apparat : par ex. p. 172, 22, 3, on ne sait si c'est sur *atque* ou sur *et*, que porte la note critique. Quel est p. 149, 28, 5, le sens de (S)?

contemporains et d'où il retranche sans indication les gloses que d'autres mettent entre crochets; pour le fonds la recension est plus rapprochée de l'ancien système (α et Nipperdey) que des éditions récentes dont je viens de rendre compte. — Un fascicule séparé contiendra toutes les explications qui peuvent faciliter à l'élève l'intelligence du texte.

Mais l'ouvrage vaut moins par lui-même que comme représentant d'une série d'éditions classiques dont il est l'un des premiers spécimens [1]. La couverture est jolie; l'impression avec les nombreuses manchettes en marge plaît à l'œil. Quelques lignes à l'intérieur nous renseignent sur le but des éditeurs [2] : ils se proposent avant tout de faciliter la lecture des auteurs par une organisation méthodique bien conçue. Nous voyons ainsi se reproduire chez nos voisins une des conséquences des « réformes » contemporaines de notre enseignement secondaire. Les éditions Weidmann convenaient bien plus aux étudiants des universités qu'aux élèves des gymnases. On a réclamé; elles ont fait place à la collection Perthes de Gotha. Après les livres proprement classiques nous arrivons tout doucement aux livres qui, si on les appelle de leur nom, sont purement et simplement élémentaires. Que cette descente corresponde justement à un progrès des études, je le veux croire, mais ce sera merveille. Je ne prétends certes pas que les anciennes méthodes soient en tout parfaites; il n'y a qu'à jeter les yeux sur les livres que nos enfants ont dans les mains pour se convaincre qu'on a trouvé des moyens bien meilleurs d'attirer et de retenir leur attention. Il y avait de même dans l'enseignement des langues des parties mortes qu'on a bien fait de sacrifier. Mais, à voir simplement les choses, on sent bien aussi que, par la nature même des études que supposent une langue à apprendre et des auteurs à connaître, malgré tous les adoucissements et toutes les facilités, il est et il y aura toujours une limite que l'ingéniosité des maîtres ne pourra jamais dépasser. On ne fait que nous répéter qu'à l'heure présente, avec moins de temps et moins d'effort, les élèves apprennent mieux; nous finirons bientôt par conclure ou d'autres concluront pour nous qu'on sait bien plus et bien mieux en n'apprenant pas du tout. Ce sont là de vieilles chimères qui ne sont neuves qu'en apparence [3].

1. Je vois indiqué un Cornélius Népos de M. Fügner qui à déjà paru en juillet 1893, mais que je ne connais pas.

2. Il y a lieu de les compléter par un article des *Jahrbüchern für Philologie*, de 1893, fasc. 7, qui a été tiré à part et joint par exemple au 6e fascicule du lexique de Tite Live.

1. Citons un texte que je n'ai vu citer ni par les réformateurs, ni par leurs adversaires dont le silence est d'or. Voici qui date de près d'un siècle : on rejettera sur le compte des exagérations et de la crudité bien connues de l'auteur ce qu'on trouvera de trop libre et de personnel dans le passage (p. 147) : Joseph de Maistre à Mlle Constance de Maistre : Saint-Pétersbourg 24 oct. (5 nov.) 1808 : « j'aime le latin pour le moins autant que l'allemand; mais je persiste à croire que c'est un peu tard (pour Mlle de Maistre). A ton âge je savais Virgile et compagnie par cœur, et il y avait alors environ cinq ans que je m'en mêlais. On a voulu inventer des *méthodes faciles*; mais

Cette fois, sûrement nos voisins sont en retard sur nous, et voilà qu'ils recueillent des illusions que nous n'avons plus. Nous verrons la suite.

Émile Thomas.

---

397. — **Studien zu Apuleius und seiner Nachahmern**, von Carl Weyman. Muenchen, Druck der Akad. Buchdruckerei von F. Straub, 1893. Aus den Sitzungsberichten der philos.-philol. u. der histor. Classe der k. bayer. Akad. der Wiss. 1893. Bd. II, Heft. III, 321-392.

M. Weyman, déjà connu par une bonne édition de l'épisode de Psyché d'Apulée[1] et par de nombreux articles de revues, s'est proposé dans son *Habilitationsschrift* à l'université de Munich, de compléter son premier travail et de poursuivre l'imitation d'Apulée à travers la littérature des derniers siècles. Le résultat a été une ample moisson de faits et de rapprochements, si ample et si savoureuse qu'on se demande par quelle méthode de travail l'auteur a pu accumuler en deux ans une telle quantité de matériaux de première main.

La première partie, consacrée à quelques addenda à l'édition de Psyché, contient des corrections ou des éclaircissements à seize passages de ce morceau, et à *Met*. IV, 27; VII, 26; XI, 1; *de mundo*, 22. La même méthode que dans l'édition a été appliquée ici. M. W. se préoccupe avant tout de l'usage de la langue à l'époque d'Apulée ou dans Apulée. Je suis surpris dès lors qu'il ne se soit pas inquiété du rythme ou de la métrique de son auteur. Il aurait pu en tirer des indications précises pour des textes comme IV, 28 (transposition de *uenerabantur* après *Venerem*) ou IV, 29 : *fama* latius *porrecta*. Dans ce dernier passage, je préférerais *porrecta* procul (ou procul *porrecta*), ce qui donnerait une allitération et rendrait plus vraisemblable au point de vue paléographique la chute de l'adverbe. Ajouter aux critiques de la conjecture de Rohde (*insulas iam per extimas*) que tout le passage forme gradation : 1° *insulas proximas; 2° terrae plusculum; 3° prouincias plurimas; procul* fournirait ainsi l'échelon suprême, en même temps qu'une formule générale du mouvement de la renommée qui s'avance toujours plus loin VI, 15, M. W. rejette avec Rossbach la leçon de la vulgate : *supremi Iouis*, pour reprendre celle des mss. *primi Iouis;* il appuie cette dernière d'une série de rapprochements avec des auteurs chrétiens (traduction latine d'Irénée, Arnobe) où *primus deus*

---

ce sont de pures illusions. *Il n'y a point de méthodes faciles pour apprendre des choses difficiles*. L'unique méthode est de fermer sa porte, de faire dire qu'on n'y est pas et de travailler. Depuis qu'on s'est mis à nous apprendre en France comment il fallait apprendre les langues mortes, personne ne les sait, et il est assez plaisant que ceux qui ne les savent pas, veuillent absolument prouver le vice des méthodes employées par nous qui les savons. »

1. Cf. *Rev. critique*, 1891, II, 449.

= ὁ θεός. Je ne sais si ici et là l'expression aurait le même sens. Dans la polémique avec les païens, *primus deus* peut être employé par un chrétien pour éviter toute équivoque, le païen qui lit, interprète « le premier des dieux », tandis que le chrétien entend « le seul Dieu » ; le chrétien prend donc, pour être sûr d'être compris, le langage des païens. Mais alors *primus deus*, équivalent de ὁ θεός, est aussi l'équivalent de *Iuppiter*. Dire *primus Iuppiter* serait dire : *primus primus deus*. *Primus Iuppiter* ne serait possible que par rapport à d'autres dieux, présents à la pensée. Or ce n'est pas le cas ici. Il reste donc que *primus Iuppiter* reste sans analogues, en regard de *supremus Iuppiter* abondamment documenté. La distinction n'est pas sans subtilité ; mais il n'est pas aisé de se dégager du réseau dans lequel M. W. enferme son lecteur.

La seconde partie traite de la survivance d'Apulée chez Tertullien, Julius Valerius, Zénon de Vérone, Ammien Marcellin, Dictys, Ausone, Martianus Capella, Sedulius, Claudien Mamert, le roman d'Apollonius, Corippus, les actes de s. Pionius et de ses compagnons. Ces douze écrivains n'ont pas subi également l'influence de l'auteur des *Métamorphoses*. Sédulius et Corippus ne donnent rien ou presque rien ; Claudien Mamert ne paraît avoir lu que l'*Apologie* et les ouvrages philosophiques. Dans toute cette partie, M. W. a adopté le principe suivant. Quand les rapports de deux écrivains *A* et *B* sont appuyés par des rapprochements incontestables, on a le droit d'attribuer à l'influence de *A* sur *B* toutes les rencontres de pensée et d'expression, alors même qu'elles seraient communes à d'autres auteurs *C*, *D*, *E*. Je crois ce principe juste. On pourrait le compléter ainsi : quand une expression, commune à *A* et à *B*, se retrouve également dans *C*, auteur classique antérieur et connu de tous, on a le droit de supposer que le souvenir de *C* a été avivé et renouvelé dans *B* par la lecture de *A*. Ce pourrait être le cas du début de la première Catilinaire : *quousque tandem*, repris par Apulée et Julien Valerius, si l'expression ne semblait être devenue proverbiale, ce qui lui a valu l'honneur d'être traduite en notes tironiennes ; cp. aussi Salluste, *Catil.*, 20, 9. La disposition des listes assez longues, que publie M. Weyman, eût dû être conforme à cette doctrine. Pour chaque auteur, elles auraient dû être divisées en deux parties : les rapprochements-types, qui prouvent l'influence d'Apulée ; puis, les rapprochements accessoires, que, d'après les premiers, l'on interprète comme de nouvelles traces de cette influence. M. W. a laissé au lecteur le soin de ce triage. Enfin, cette étude, que M. W. présente modestement comme un fragment, n'a pas de conclusion. Il serait peut-être prématuré de lui en chercher. Je crois qu'elle nous en prépare d'inattendues. On voit d'authentiques Africains, comme Corippus, échapper à l'influence du rhéteur de Madaure. Un Grec, comme Ammien Marcellin, des Gaulois, comme Ausone et Claudien Mamert, ont au contraire imité son style. Or c'est principalement sur

des rapprochements de mots et de locutions qu'on a étayé la thèse des littératures latines régionales, surtout la construction du groupe africain, où l'on a failli faire entrer tous les auteurs de la décadence dépourvus d'état-civil. On revient un peu de cette mode [1]. Les listes de M. Weyman, en ce qui concerne Apulée, semblent prouver qu'on est en présence d'une école et non d'un groupe géographique. On ne saurait trop l'engager à continuer ses recherches, avec la même conscience, la même minutie, la même étendue d'information, le même désintéressement des idées générales. Nous aurons ainsi de bonnes garanties que la philosophie déduite par d'autres de ses rapprochements ne contiendra pas de doctrines à priori.

En dehors des questions que M. W. s'est proposé de discuter, il touche en passant à bien d'autres points sur lesquels il jette une courte et vive lumière. Tout d'abord la personne et les œuvres de Zénon de Vérone sont l'objet de nombreuses observations; l'édition Giuliari reçoit des compléments et des corrections nécessaires. Chemin faisant, il est amené à signaler l'intérêt grammatical de la traduction latine de Théodore de Mopsueste (p. 338), à se prononcer pour l'authenticité du *de mundo* (p. 338), à mentionner certaines constructions rares du génitif (p. 340, n.), à discuter l'emploi de *innoxius* dans Ammien Marcellin (p. 368), à indiquer quelques imitations littéraires dans les *periochae* homériques attribuées à Ausone (p. 373), à corriger le texte de Claudien Mamert (p. 380), à grouper des exemples du début traditionnel des contes : « il y avait une fois » (p. 382), à traiter des rapports de Porphyrion et des grandes déclamations de Quintilien avec Apulée (pp. 385 et 387), etc. Plus d'un lecteur pourra donc tirer parti des renseignements accumulés en ces quelques pages. On doit souhaiter à l'auteur le loisir et le courage nécessaires pour continuer ces « études » et à l'Université de Munich beaucoup de jeunes maîtres de la valeur et de l'activité de M. Carl Weyman [2].

Paul Lejay.

1. Sittl, dans *Jahresbericht über die Fortschritte der classischen Alterthumswissenschaft*, t. LXVIII (1891, II), pp. 235-236.

2. P. 348, *affectus* = *amici*, cp. le français « affections » dans la langue moderne. — P. 349, sur Jul. Val., III, 40 : cp. Ter., *Ad.*, 676-677, *sedere oportuit domi uirginem* et Vulgate, Jérémie, *Lam.*, I, 1. — P. 361, peut-on dire aussi absolument d'Apulée que d'Ammien Marcellin, que le latin n'était pas sa langue maternelle? Je ne crois pas qu'il faille prendre bien au sérieux les réserves du prologue des *Métamorphoses*. — P. 382, ajouter que M. Weil, *de l'Ordre des mots*, a donné l'explication psychologique de la formule « il était une fois ».

398. — Fr. Overbeck. **Ueber die Anfænge der Kirchengeschichtsschreibung**; programm zur Rectoratsfeier der Universitæt Basel. Basel, L. Reinhardt, 1892, 64 p.

Voici les principales « positions » de M. Overbeck. Eusèbe peut dire avec une absolue vérité qu'il est le premier historien de l'Église. Les Actes des Apôtres, dépourvus de chronologie et écrits sans préoccupation de la postérité, ne sauraient pas plus prétendre au titre d'histoire que l'ouvrage d'Hégésippe. Les vrais ancêtres d'Eusèbe sont les chronographes, qui, eux-mêmes, sont sous la dépendance originaire de l'apologétique. Il s'agissait, en effet, de prouver aux païens l'antiquité du christianisme; de là ces tableaux qui partant de la création du monde faisaient remonter le lecteur du temps présent au Christ, du Christ à Moïse, et montraient dans les colonnes voisines qu'on atteignait les temps lointains de Danaüs et de Pélops. On s'aperçut peu à peu de l'importance de ces colonnes de comparaison où était résumée toute l'histoire païenne : on leur donna de plus en plus de développement jusqu'au moment où Jules l'Africain fit à l'histoire profane sa place méritée. Eusèbe, en écrivant son histoire, a développé la colonne de sa Chronique consacrée à l'Église chrétienne et lui a donné une forme littéraire. En lui faisant subir cette transformation, il a suivi les modèles que lui présentait l'historiographie païenne : le héros éponyme est Christ; les dynasties sont les successions épiscopales; les guerres, les persécutions; les révolutions intérieures, les hérésies; les *uiri illustres*, les saints et surtout les Pères de l'Église. Le plan général est celui des historiens profanes : annalistique dans les sept premiers livres, plus libre dans les trois derniers. Les deux parties de l'œuvre sont donc nettement distinctes.

Elles le sont moins que ne le pense M. Overbeck. C'est insensiblement que la manière d'Eusèbe se modifie. Rien ne prouve d'ailleurs que l'écrivain se soit laissé guider dans cette évolution par les modèles profanes, par la distinction connue des Annales et des Histoires. Mais les conditions dans lesquelles il travaillait lui imposaient sa méthode. Au début, il opère sur des documents écrits : consciencieux et bibliomane, il ne fait guère que des extraits classés chronologiquement. Parvenu à une époque plus rapprochée de lui, il rencontre les souvenirs de ses contemporains; il raconte des événements auxquels il a lui-même assisté; ces faits se présentent avec leur couleur et dans leur complexité : il est naturel qu'il nous les transmette avec moins de sécheresse documentaire. Quant à cette assimilation, en apparence si parfaite avec l'histoire profane, les matériaux trouvés par Eusèbe à Césarée et à Jérusalem nous l'expliquent : les catalogues d'hérésies, les listes épiscopales, les martyrologes existaient indépendamment de tout rapprochement avec l'histoire profane. Ils attendaient, dans leurs papyrus à demi détruits, qu'un Varron chrétien vînt les recueillir. Eusèbe y a mis si peu de malice qu'il les a souvent copiés — heureusement, — et a eu plus de souci de la sin-

cérité des textes que de l'art. On ne saurait trop mettre en garde les théologiens contre les pièges de la littérature profane : il y a une ancienne tradition chrétienne, assez ignorante ou dédaigneuse des mœurs des gentils. La *scriptura diuina* et la *litteratura saecularis* sont alors deux domaines séparés entre lesquels se sont produites seulement quelques infiltrations.

Quant à l'idée de faire de l'*Histoire* d'Eusèbe la rédaction développée d'une colonne de sa *Chronique*, elle se refute d'elle-même pour qui connaît un peu les procédés du père de l'histoire ecclésiastique. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il s'est servi des tableaux qu'il avait élaborés; mais cette influence est comme étouffée sous la masse des emprunts tirés de tous côtés [1]. En somme, l'image que M. O. nous donne d'Eusèbe a des traits beaucoup trop accentués et il en manque d'essentiels. La partie consacrée aux devanciers est plus exempte d'exagération. Mais tout cela n'est pas très neuf. Les quatre ou cinq pages consacrées par M. Duchesne, dans les *Origines chrétiennes*, à l'historiographie ancienne sont plus exactes, plus vives et d'une lecture moins difficile. M. Overbeck a çà et là des observations accessoires et des indications détaillées qui sont précieuses. Cette brochure mérite donc d'être lue des spécialistes, si elle n'est pas destinée à modifier leur manière de voir et à renouveler l'état de la question.

L.

Texts and Studies, contributions to Biblical and Patristic literature, edited by J. A. ROBINSON. Cambridge, at the University press :

399. — II, 2. **The Testament of Abraham ;** by M. R. JAMES; with an appendix by W. E. BARNES, 1892, VIII-166 pp. in-8. Prix : 5 sh.

400. — II, 3. **Apocrypha anecdota ;** by M. R. JAMES. 1893. X-202 pp. in-8. Prix : 6 sh.

Ces deux volumes ont entre eux le plus étroit rapport. Ils forment un recueil d'apocryphes inédits, publiés d'après les manuscrits qui les contiennent entiers ou fragmentaires. Si un volume particulier est consacré au *Testament d'Abraham*, c'est que l'inventeur l'a accompagné de prolégomènes qui font à peu près défaut dans le deuxième volume.

Le *Testament d'Abraham* est un récit légendaire de la mort du patriarche entremêlé de visions d'outre-tombe; l'archange Michel et la Mort y jouent un rôle important. Deux rédactions en ont été conservées, chacune dans plusieurs manuscrits. Nous avons de plus une version syriaque. Dans un tableau fort commode, M. James a mis en

---

1. Il y a un metteur en œuvre de la *Chronique*, mais ce n'est pas Eusèbe : c'est Bossuet, dans la première partie du *Discours sur l'histoire universelle*. On peut juger par là de l'infériorité critique de l'évêque de Meaux à l'égard de son collègue de Césarée.

regard ces trois sources et en a fait ressortir les divergences. Elles prouvent que nous n'avons pas l'ouvrage sous sa forme originelle. Il a subi des remâniements évidents. L'une des rédactions est plus courte et a perdu certainement des épisodes qu'on doit aller chercher dans l'autre rédaction, mais dans beaucoup d'endroits elle donne un texte meilleur et d'un caractère plus primitif. D'autre part, l'une et l'autre ont dû subir des altérations : je ne puis expliquer autrement le brusque changement de la troisième à la première personne dans la plus longue rédaction, il semble être le vestige d'un suppression (§ XII). Il est dans la destinée de ces textes d'être allongés ou écourtés au goût du public.

J'énumère brièvement les pièces contenues dans le second volume : 1° Une version latine de la *Visio Pauli*, beaucoup plus complète que les textes publiés par Hermann Brandes en 1885, dans un travail qui paraît avoir été d'abord inconnu de M. J. lorsqu'il faisait paraître le *Testament d'Abraham*. Cette version offre un grand intérêt au point de vue de l'histoire de la littérature de traduction et de la décadence du latin [1]. On sait d'ailleurs que le texte grec publié par Tischendorf repose sur des manuscrits dont le plus ancien est du XIII^e siècle, tandis que le manuscrit de Paris, nouv. acq. lat. 1631, d'après lequel M. J. fait sa publication est du VIII^e siècle. Comme dans l'ouvrage précédent, des tableaux montrent les rapports du texte grec avec les versions latine et syriaque, de la version latine complète avec les deux versions abrégées d'Herm. Brandes. 2° *Les Actes de Xantippe et de Polyxène*, texte grec du ms. B. N. gr. 1458 (XI^e siècle). Cette pièce appartient au cycle des Actes de Paul. 3° *Narratio Zosimi*, texte grec conservé dans deux manuscrits. C'est un voyage au pays des bienheureux. Il a eu un grand succès en Orient, car il a été traduit en quatre langues : slave, syriaque, éthiopien et arabe. 4° L'*Apocalypse de la Vierge Marie*, d'après un manuscrit grec du XI^e siècle de la Bodléienne. Cet opuscule développe un des épisodes de la *Visio Pauli* : l'idée que par l'intercession du saint, les damnés obtiennent un jour de répit dans leurs souffrances. Tischendorf n'en avait connu que le début. 5° D'après un manuscrit de la Bodléienne (XV^e siècle), l'*Apocalypse de Sidrach*, texte grec qui a quelques points de contact avec le quatrième livre d'Esdras. 6° Un fragment du texte grec de l'*Apocalypse d'Adam* dont Renan a publié en 1853 des versions syriaque et arabe ; 7° Un fragment de la traduction latine du livre d'Hénoch, sous le titre de *Prophetia Enoc de diluuio*. 8° Un fragment d'une apocalypse latine (manuscrit de Trèves de 719) donnant le portrait de l'Antechrist. M. J. le compare à des morceaux analogues. 9° Un supplément aux actes de saint Philippe édités par Tischendorf. 10° Quatre fragments latins d'Apoca-

---

1. Je note en particulier les conjonctions : *dum ad usque* (12, 11, 20, 29, 35 ; 13, 16), *ob quid* (33, 29) ; *ob quare* (26, 28) ; les deux premières manquent ou sont inexactement indiqués dans le très utile index latinitatis dressé par M. James.

lypse provenant d'un manuscrit de Cheltenham du xi[e] siècle : *Oratio Moysi in die obitus sui*, *Visio Zenez patris Gothoniel*, *Threnus Seilae Iephtitidis in monte Stelaceo*, *Citharismus regis Dauid contra daemonium Saulis*. M. J. croit que ce sont des versions latines d'un texte grec et, pour en faciliter l'étude, a accompagné les deux premiers morceaux et le quatrième d'une traduction grecque.

Plusieurs de ces textes peuvent paraître insignifiants. Mais la littérature apocalyptique est si touffue, les ouvrages sont liés entre eux par tant de rapports mal définis, la connaissance des milieux où ils ont été élaborés est encore si obscure, qu'on peut dire qu'il n'y a rien d'inutile. Tel fragment, dépourvu par lui-même d'intérêt, peut devenir un anneau indispensable dans la chaîne des légendes et des doctrines mystiques. On doit donc avoir à M. James une grande reconnaissance de la peine qu'il a prise de recueillir et de publier cet important supplément à notre collection des apocryphes [1].

P. L.

---

401. — Zuccaro (Luigi). **Lucera et les colonies provençales de la Capitanate.** Foggia, P. Leone, 1894, in-16 de 93 p. 1 fr.

Après avoir résumé l'histoire de Lucera dans l'antiquité et sous Frédéric II, l'auteur (qui est membre du Félibrige d'Avignon et a déjà publié plusieurs brochures sur les relations littéraires de l'Italie et de la France), raconte l'histoire des colonies provençales établies par Charles d'Anjou dans la Capitanate pour combler les vides qu'y avait faits le massacre des Sarrasins obstinément fidèles à la maison de Savoie. L'auteur a eu la bonne fortune d'obtenir de M. Léon de Berluc Pérussis les notes nécessaires à l'intelligence du décret rendu en faveur de ces immigrants provençaux : il les montre ensuite fondant Faeto et Celle. Puis il donne des spécimens des dialectes de ces deux villes ; par exemple, deux traductions d'un passage de Boccace, l'une en dialecte de Celle, l'autre (par M. Mistral) en provençal moderne, et deux traductions, l'une en français, l'autre en dialecte de Faeto, d'une pièce provençale de Joseph Roumanille.

Charles Dejob.

---

1. Voici encore quelques observations sur le second des volumes annoncés. Çà et là, on peut se demander si l'on a affaire à une faute d'impression ou à une erreur du manuscrit volontairement conservée. Ainsi, p. 41, 18 *uos* doit être lu *nos* ; p. 131, dans l'incipit : ἀγάπες est sans doute pour ἀγάπης. P. 29, 32, je ne crois pas qu'il n'y ait rien d'omis : *ab* se construit dès le III[e] siècle avec l'accusatif. Quelle nécessité y a-t-il de facsimiler tel détail paléographique, *y* pointée dans la *Visio Pauli*, et à la fin : alors que la ponctuation moderne est partout ailleurs introduite ? A remarquer les rapports de Commodien avec la littérature apocryphe, pp. 54 et 91.

402. — **Xenia Bernardina.** Pars prima. Sancti Bernardi sermones de tempore, de sanctis, de diversis. 3 fascicules en 2 volumes, xxxvi-1040 pages ; — Pars secunda. Die Handschriften-Verzeichnisse der Cistercienser Stifte Reun in Steiermark, Heiligenkreutz, Neukloster, etc. 2 volumes, viii-561 et 511 p. ; — Pars tertia. Beitraege zur Geschichte der Cistercienser Stifte Reun in Steiermark, Heiligenkreutz, Neukloster, etc. 1 volume, viii-428 p.; — Pars quarta. Bibliographia bernardina collegit et adnotavit P. Leopold Janauschek. 1 vol. xxxvii-558 pages. Les volumes sont in-8, datés de 1891. Wien, in Commission bei Alfred Hœlder.

Saint Bernard, l'abbé de Clairvaux, naquit en 1091. Les religieux qui portent en Autriche-Hongrie l'habit de son ordre, ont résolu de célébrer solennellement en 1891 le huit-centième anniversaire de cette naissance. Mais ils ont pensé avec raison qu'il ne suffisait pas, pour honorer dignement la mémoire du grand homme, d'organiser en grande pompe des fêtes religieuses ; ils ont voulu faire paraître des ouvrages en l'honneur du saint et de son ordre ; ils ont dressé le plan de *Xenia Bernardina* qui ont paru à peu près à l'heure voulue. L'honneur de ce plan et de la prompte exécution revient en grande partie aux docteurs Gsell et Janauschek. Les *Xenia* comprennent quatre parties assez distinctes, formant six gros volumes imprimés avec grand luxe et que nous allons parcourir successivement.

Première partie. — Les Cisterciens ont tout d'abord donné une édition des sermons de saint Bernard. Ils n'ont pas cherché à faire une nouvelle édition critique, en collationnant tous les manuscrits connus de ces homélies ; la tâche eût été trop considérable pour le peu de temps dont ils disposaient ; ils sont allés au plus pressé ; ils ont pris pour base de leur texte celui que Mabillon avait établi dans sa troisième édition des *Opera omnia sancti Bernardi* : Paris 1719, six tomes in-fol. en deux volumes ; et ils ont collationné, pour le comparer à lui, les manuscrits des couvents autrichiens : Heiligenkreutz (quatre manuscrits collationnés par P. Poeltl), Hohenfurt (cinq, par P. Pavel) ; Lilienfeld (quatre, par P. Tobner) ; Ossegg (un, par P. Wohlmann) ; Reun (deux, par P. Weis); Wilhering (trois, par PP. Kloiber et Keplinger) ; Zwettl (cinq, par abbé Rœssler). Ils ont établi la généalogie de ces manuscrits autrichiens, en ont relevé avec un soin très méticuleux les variantes ; ont souvent trouvé et introduit dans le texte des leçons meilleures que celles adoptées par Mabillon. Le P. Grillnberger a préparé, à l'aide de ces collations, les *Sermones de Tempore*, imprimés en un fascicule ; le P. Gsell les *Sermones de Sanctis* ; le P. Janauschek les *Sermones de diversis*, réunis en deux autres fascicules formant un second volume. L'impression de ces sermons a été très soignée ; les épreuves revues avec une patience exemplaire. L'édition n'est point définitive, puisque les manuscrits étrangers à l'Autriche n'ont pas été vus : mais elle est infiniment commode ; elle rendra service non seulement aux prédicateurs pour lesquels elle a été spécialement faite, mais encore aux historiens ; elle permet d'attendre

la grande édition des œuvres de Bernard que prépare P. Bertrand Tissier [1].

Deuxième partie. — Les religieux autrichiens, après avoir rendu cet hommage à saint Bernard, ont pensé qu'ils rendraient un grand service à la science, en faisant connaître les richesses manuscrites de leurs couvents. En France les monastères dépouillés, lors de la Révolution, ne possèdent plus d'anciens manuscrits; les précieux *Codices* ont été confisqués et se trouvent aujourd'hui dans les bibliothèques publiques, où tout le monde les peut consulter. En Autriche, au contraire, les monastères ont conservé leurs vieux dépôts, trop peu connus, et il faut être reconnaissant à ceux qui les signalent aux érudits. Depuis que le catalogue de Melk a été publié, beaucoup de questions scientifiques pendantes ont été résolues. Pour les monastères cisterciens, on ne possédait jusqu'à présent que le catalogue imprimé de l'abbaye de Reun et quelques notices isolées sur certains manuscrits des autres couvents, notices parues dans quelques recueils, particulièrement dans l'*Archiv* de Pertz. Les Cisterciens ont voulu combler cette lacune et ils nous donnent, en deux volumes, le catalogue des bibliothèques de dix de leurs maisons, dont les noms suivent; nous indiquons l'auteur de chaque catalogue, le nombre des manuscrits et les plus importants d'entre eux pour l'histoire de France : Reun, réimpression de l'ancien catalogue corrigé et augmenté par P. Weis; deux cent-dix mss.; vie de saint Martin par Sulpice Sevère, de saint Remi par Hincmar; — Heiligenkreutz par Dr. Gsell; cinq cent cinquante mss.; lettres de saint Bernard, *Historia ecclesiastica* de Cassiodore; Hildebert du Mans, *Zozimas*; Ives de Chartres, *Epistolae*; Jean de Salisbury, *vie de Thomas de Canterbury*; — Neukloster à Wiener-Neustadt par P. Bill; dix-sept mss. modernes; — Zwettl par l'abbé Roessler, quatre cent vingt mss.; Einhard, *Vita Karoli*; Petrus Comestor, *Historia scholastica*; Robertus de Monte, *Historia belli sacri*; Smaragde, *Diadema monachorum*; — Lilienfeld, par P. Schimeck, deux cent vingt-neuf mss.; nombreuses œuvres de Gerson; lettres de Hildebert du Mans et d'Ives de Chartres; — Wilhering, par P. Grillnberger, deux cent vingt mss.; Vie de saint Gall par Walafried Strabon; — Ossegg par P. Wohlmann, cent-trois mss., surtout liturgiques; — Hohenfurt par P. Pavel, deux cent-quatre mss. sur parchemin, mille six mss. sur papier; Épîtres de saint Paul du VIII[e] siècle; œuvres nombreuses de saint Bernard; chronique de Sigebert de Gembloux; — Stams, soixante-un mss.; Vie de sainte Geneviève; — Schlierbach par P. Hofinger, cent mss.; beaucoup d'œuvres de Thomas d'Aquin.

Les deux abbayes cisterciennes dans la Pologne autrichienne, Clara-Tumba (Mogila) et Szczyrzyc ne possèdent pas de manuscrits; deux autres

1. On a laissé en dehors du recueil les *Sermones in Cantica canticorum*.

couvents autrichiens n'ont pas voulu collaborer à l'œuvre, si bien que ce *Corpus codicum* n'est pas complet; mais ce fait n'enlève rien à sa valeur.

Tous les catalogues sont faits avec soin ; la dimension, l'âge, le nombre de folios ou de pages de chaque manuscrit sont indiqués exactement; on relève aussi le nom des scribes. Chaque catalogue est accompagné de nombreuses tables. On peut seulement regretter que les différentes tables n'aient pas été dressées d'après un plan uniforme. Les docteurs Gsell et Janauschek ont surveillé l'impression de ces deux volumes, où l'œil du typographe le plus exercé aurait peine à relever une faute.

Troisième partie. — Dans cette troisième partie, l'on a réuni des notices historiques sur les dix couvents cisterciens que nous venons d'énumérer, sur les deux couvents polonais de Mogila et de Szczyrzic, sur les deux abbayes de femmes de Marienthal et de Marienstern. Les auteurs de ces notices sont en général les mêmes que ceux des catalogues; pourtant la notice sur Neukloster a été faite par P. Kluge; celle sur Lilienfeld par P. Fabner. Les notices sur les couvents polonais sont dues à P. Uryga et P. Magiera ; celles sur les deux couvents de femmes au curé Brendler et à P. Hitschfel. Chaque notice comprend : 1° une bibliographie des manuscrits et des imprimés sur l'histoire du couvent; 2° la succession et la biographie des abbés ou abbesses depuis l'origine jusqu'à nos jours (une sorte d'*Austria christiana*) ; 3° la liste de tous les écrivains, scribes, artistes ayant appartenu au couvent avec l'indication de leurs œuvres, sans qu'on oublie les érudits modernes. Chaque notice a été rédigée avec le plus grand scrupule et contrôlée par les directeurs de l'entreprise, les docteurs Gsell et Janauschek.

Quatrième partie. — Le P. Léopold Janauschek a dressé la bibliographie complète de toutes les œuvres de saint Bernard, des traductions de ces œuvres en toutes les langues, de tous les livres ou brochures sur l'abbé de Clairvaux, depuis l'origine de l'imprimerie jusqu'à l'année 1890. Le *Speculum de honestate vitae,* imprimé par Schæffer à Mayence vers 1464, ouvre la liste qui se termine par une série de dissertations parues en 1890, comme l'étude de l'abbé Vacandard sur le rôle de saint Bernard dans le divorce de Louis le Jeune ou celle de M. Hauréau sur les poèmes latins attribués au saint. Le catalogue ne comprend pas moins de deux mille sept cent soixante et un numéros. Ce chiffre indique assez quelle somme de travail il a dû coûter à son auteur. M. Janauschek n'a rien épargné pour le rendre aussi complet que possible; si la maladie l'a empêché de visiter lui-même les grandes bibliothèques de l'Europe, il s'est fait envoyer les ouvrages rares par les principales bibliothèques allemandes ou anglaises dans son couvent ou à Baden en Autriche (*Thermae-Cettiae*) d'où son livre est daté; on sait que nos bibliothèques françaises ne prêtent point leurs livres et nous ne pouvons assez regretter

notre manque de libéralité. Il a aussi reçu de certains bibliothécaires complaisants des notices très détaillées. Lui-même a dépouillé avec une grande patience tous les catalogues et tous les répertoires bibliographiques. Nous n'avons remarqué aucune lacune en feuilletant son livre. Pour les ouvrages qu'il a vus directement, il indique le titre complet, le format, le nombre des pages ; pour les autres, il copie avec exactitude les titres trouvés sur les répertoires ; souvent, il nous donne des renseignements sommaires sur les auteurs (dates de la naissance et de la mort, qualité). Qu'on compare son livre avec l'article *Saint-Bernard* dans le répertoire bio-bibliographique de l'abbé Ulysse Chevalier, qui pourtant est un très grand travailleur et dont nous ne saurions assez louer la science, et l'on se rendra compte des trouvailles qu'il a faites et de l'importance du service qu'il nous rend. Une table alphabétique des noms d'auteurs rend les recherches très faciles. L'unique reproche que nous puissions adresser à M Janauschek est qu'il met sur la même ligne les ouvrages scientifiques et les petits livres d'édification, sans distinguer les uns des autres par quelque signe. Cette critique peut du reste être faite à presque toutes nos bibliographies, sans en excepter celle de l'abbé Ulysse Chevalier.

Ch. PFISTER.

---

403. — **Joseph de Maistre**, par G. Cogordan. Hachette, 1894, 207 p.
404. — **Châteaubriand**, par A. BARDOUX. Lecène, in-8, 1894, 242 p.
405. — **Guizot**, par J. DE CROZALS, Lecène, 1894, in-8, 240 p.
406. — **Prévost Paradol**, par O. GRÉARD. Hachette, 1894, in-12, 305 p.

On revient aux autoritaires et aux dogmatiques. Ce temps assiste à une sorte de réhabilitation de Joseph de Maistre. Le théoricien a été récemment étudié, avec une vraie sympathie intellectuelle, par MM. Faguet et Paulhan ; l'homme, saisi dans l'abandon inattendu de sa correspondance, vient d'être apprécié, à ce point de vue tout personnel, par M. de Lescure, avec un peu de complaisance et beaucoup de longueurs. Par quelques fragments donnés au public d'un travail solide et brillant, on a pu se convaincre que Maistre trouverait en M. Rocheblave le juge impartial, non impassible, qu'on attend. Aujourd'hui, M. Cogordan, un diplomate qui est aussi un écrivain (comme M. Millet et tant d'autres), embrasse tout entières, en deux cents pages, la vie et l'œuvre d'un auteur qu'il n'est pas fort aisé de faire comprendre et goûter du grand public.

La vie et l'œuvre ; mais y a-t-il là deux sujets d'étude bien distincts ? En quelques pages on a vite expédié les événements dignes d'être notés en cette existence toute simple et droite. Le Parlement de Savoie, l'exil, la longue et pénible ambassade à Saint-Pétersbourg (ici M. C. était sur son terrain, et il s'y est solidement établi), à quoi se réduit, en somme, tout cela ? Deux méthodes ici semblent possibles ; ou l'on restreindra délibérément la part de la biographie pour envisager surtout

la doctrine, ou, tout au contraire, dans une large étude biographique à la Sainte-Beuve, on montrera l'étroite soudure de la doctrine et de la vie. Il semble que M. C. n'ait pas pris bien nettement son parti, car son livre se divise en deux moitiés fort inégales; la première (biographique) occupe quatre chapitres sur six, et ne s'arrête qu'à la p. 130. Elle est intéressante, un peu traînante çà et là. La partie critique est une exposition et une discussion impartiale de la doctrine qu'on a dû effleurer déjà dans la première partie. « Nous tâcherons, dit M. Cogordan, en étudiant sa pensée, de ne pas procéder comme il procède lui même dans l'étude de la pensée des autres » (p. 144). Et il est fidèle à cette sage promesse. Par exemple, il ne cache pas combien lui semble puérile la haine dont Maistre poursuit Bacon; mais il ne veut pas qu'on juge les *Soirées de Saint-Pétersbourg* d'après la seule page sur le bourreau. Il loue son auteur d'avoir dissipé la chimère du « contrat social » imaginée par Rousseau; mais il ne craint pas d'amoindrir l'originalité de ses vues en constatant tout ce qu'il doit à Saint-Martin. Ce livre, plus distingué que vigoureusement personnel, se termine par une bonne « conclusion», où est mesurée l'influence que Maistre a exercée sur son temps et sur le nôtre.

Le nom de l'auteur des *Considérations sur la France* a dû se présenter à l'esprit de M. Bardoux lorsqu'il étudiait l'auteur de l'*Essai sur les Révolutions*. Mais M. B. ne cherche pas les parallèles, fuit plutôt tout ce qui donnerait un air ambitieux à ce livre qu'il sait destiné surtout à la jeunesse. Il veut être compris, non être admiré. Peut-être même exagère-t-il la modestie dans son avant-propos : « Nous n'avons pas eu la pensée d'apporter sur Chateaubriand des vues nouvelles... » Non, en vérité, son seul titre à nos yeux pour traiter ce sujet n'est pas son admiration constante pour le grand écrivain. Un critique dont on connaît les études délicates et précises sur l'entourage féminin de Châteaubriand, un politique et un lettré qui a laissé de son passage au ministère de l'Instruction publique un si honorable souvenir, est aussi qualifié, certes, que tout autre, pour écrire une étude où il faut, avec du goût, un vif sentiment de la mesure et de la justice. Pour moi, j'avoue que je préfère une certaine inexpérience des hommes du dehors, pour ainsi dire, à certaines roueries des critiques de métier. Cette inexpérience particulière, il est clair qu'on pourrait sans trop d'effort en découvrir les traces en plus d'un passage du *Chateaubriand* de M. Bardoux. Pour le fond même je ne serais pas toujours d'accord avec lui; j'aurais des réserves à faire, en particulier, sur le chapitre II *(La Littérature française au moment où parut Chateaubriand)*, où je lis des assertions contestables comme celles-ci : « L'histoire était oratoire, vague ou falsifiée, et n'existait que de nom... J.-J. Rousseau était démodé au moment où le nom de Chateaubriand va être prononcé dans les lettres françaises... Bernardin de Saint-Pierre, avec son talent charmant, n'a guère agi sur Châteaubriand » (p. 13, 16, 17).

Ces chicanes, qu'il est superflu de multiplier, n'empêchent pas le livre d'être bon, puisqu'il est sincère. Au lieu d'étudier à part le romancier, le critique, le politique etc., M. B. a cru devoir dérouler devant nos yeux la vie et l'œuvre de Chateaubriand en suivant les dates des publications diverses. A mon sens, il a eu raison, car ce que nous cherchons dans les écrits de Chateaubriand, c'est Chateaubriand lui-même. Il a bien montré les aspects divers de cet esprit, dont on ne voit d'ordinaire que les qualités éclatantes sans rendre justice aux qualités justes et fines. Je lui sais gré d'avoir plaidé la cause de *René*, qu'il est trop facile vraiment de condamner sans le comprendre. Mais je lui sais gré surtout d'avoir, dans son chapitre XII, rendu enfin pleine justice aux *Mémoires d'outre-tombe*, longtemps dédaignés, parce que l'époque troublée où ils parurent (de 1848 à 1850, en feuilleton dans un journal politique) avait empêché le public d'en apprécier le haut goût. Quand, par hasard, on parlait de ces *Mémoires*, on semblait croire que, seule, la première partie méritait d'être lue; on saura désormais qu'il y a là une œuvre singulièrement savoureuse d'un bout à l'autre. Nous voilà loin des réticences ou des épigrammes d'un Sainte-Beuve, et parmi ceux qui auront contribué à réviser son jugement sur Chateaubriand, M. Bardoux ne sera pas à coup sûr au dernier rang.

Guizot, au moins comme homme et comme historien, n'a nul besoin d'être réhabilité. Et pourtant, il n'est pas encore bien facile de parler de lui; c'est M. de Crozals qui le remarque. « Il restera peut-être toujours sur sa mémoire ce je ne sais quoi qui est le signe des réprouvés de la faveur publique », car le désaccord se fait de plus en plus profond entre ses idées et les nôtres. Malgré la réelle sympathie qu'il éprouve pour le caractère et le talent de Guizot, M. de C. montre que la plupart de ses erreurs politiques viennent de ce qu'il ne comprenait pas la démocratie, et que, n'y voyant qu'un accident, il s'usa en efforts stériles pour entraver ce mouvement, au lieu de chercher à le discipliner et à le diriger. C'est à l'étude de l'homme et de l'homme d'État que la plus grande partie de ce livre est consacrée. Le chapitre I montre avec beaucoup d'équité et de netteté sous quelles influences s'est formé Guizot et ce qu'il fut. L'œuvre politique de Guizot est appréciée sans parti-pris dans le chapitre II, où je remarque le paragraphe 5, sur Guizot orateur : les tâtonnements, les progrès suivis de l'orateur, soit dans la chaire de la Sorbonne, soit à la tribune, y sont marqués avec précision.

Est-ce parce qu'il est historien lui-même que M. de C. a craint de faire trop large la part de l'histoire? C'est par l'histoire pourtant que Guizot vivra, et c'est l'historien que la plupart des lecteurs de la collection Lecène chercheront en ce livre. Ce qui en est dit est bien dit, particulièrement ce qui a rapport à l'*Histoire de la Révolution d'Angleterre*, que le critique choisit pour y étudier une fois pour toutes la méthode et les procédés de Guizot. Somme toute, un livre solide, digne du *Saint-Simon* que M. de C. a publié déjà dans la même collec-

tion. Ici comme là je signalerai seulement une façon parfois déplaisante d'aller à la ligne pour commencer la citation, en laissant la phrase suspendue (voir p. 77-78, etc.), quelques négligences ou répétitions [1]. Je n'en fais mention que pour prouver avec quelle attention M. de Crozals se fait lire.

A certains égards, Prévost-Paradol tient de Guizot : c'est un Guizot rajeuni, souriant, et qui s'est contredit, mais un Guizot pourtant, dédaigneux de la foule, celui qui, au seuil de la vie active, s'écriait : « Je ne gouvernerai jamais que par la parole, mais je gouvernerai de haut ! » Je n'ai pas à juger ici l'attitude ou plutôt les attitudes de Prévost-Paradol en face de l'Empire [2] ; mais son rôle d'homme politique, comme son talent d'écrivain, appartient à l'histoire, et M. Gréard, ne lui eût-il consacré qu'une étude impersonnelle, aurait eu raison de faire revivre cette physionomie si originale. Mais il a été le témoin de la vie qu'il raconte, et nul témoignage ne pouvait être plus important que le sien. On pourra juger moins favorablement que lui Prévost-Paradol, mais on ne tracera pas du brillant polémiste un portrait plus personnel. Des mérites qu'on me dispensera de vanter distinguent cette œuvre au point de vue littéraire ; je n'en veux louer ici que la sobre et fine précision.

C'est en 1889 qu'avait paru pour la première fois l'étude sur Paradol, dans le volume publié par le *Journal des Débats* pour célébrer le centenaire de sa fondation. M. G. l'a reprise et complétée. Il la fait suivre d'un choix de lettres de Prévost-Paradol, qui occupe un peu plus de la moitié du volume. Ces lettres, dit-il dans l'avertissement, sont inédites. Absolument ? il me semble que non ; je suis certain, par exemple, que la lettre de jeunesse à Ludovic Halévy sur la lecture de Tacite a été publiée par *le Temps*, il y a longtemps déjà. Ce qui est certain, c'est qu'elles n'avaient jamais été réunies. La valeur, non seulement littéraire, mais historique, en est considérable, car ce n'est pas la seule biographie de Prévost-Paradol qu'elles éclairent ; elles sont aussi et surtout de précieux documents moraux sur la période qui s'étend de 1849 à 1870. Et puis, ces lettres, tour à tour ou tout à la fois intimes, philosophiques, politiques, sont adressées à des hommes qui s'appellent Taine, Sainte-Beuve, Scherer, Havet, etc. ; je ne parle point des lettres à M. Gréard, les plus remarquables peut-être parce que ce sont les plus émues. M. Gréard s'est demandé s'il ne convenait pas de fondre ces lettres dans l'étude, « suivant la méthode que la critique anglaise a mise en faveur ». Il a mieux aimé laisser Prévost-Paradol se peindre lui-même et il n'a pas tort de supposer que le public lui en saura gré. Son étude n'y perd rien en intérêt, car ces lettres ne lui apprennent rien, à lui, et

---

1. Un certain nombre de fautes d'impression, par exemple : « Ce grand laborieux qui *avait le tour* des connaissances humaines. » Des phrases ou des faits qui font double emploi ; voyez p. 36 et 45, p. 112 et 154.

2. Je l'ai fait ailleurs, *Revue pédagogique* de juillet 1894.

il s'en sert, d'ailleurs, discrètement; mais son livre y gagne beaucoup en solidité. Après avoir montré, dans la première partie, une singulière pénétration de psychologue, qui corrigerait, s'il en était besoin, ce que les jugements de l'ami pourraient avoir de complaisant, il marque son respect des vraies méthodes critiques en mettant sous nos yeux les pièces qui nous permettent de porter nous-mêmes un jugement réfléchi. Si cette sincérité n'est pas le mérite le plus en vue de l'œuvre, c'est celui qui doit ici être estimé le plus haut.

Félix Hémon.

---

407. — H. Breymann. **Friedrich Diez, sein Leben und Wirken.** Leipzig, Deichert, in-8 de 54 p.

408. — W. Foerster. **Friedrich Diez** (Sonder-Abzug aus der Neuen Bonner Zeitung), in-8 de 18 p.

L'anniversaire de la naissance de Diez (15 mars 1794), qui a été célébré avec plus ou moins d'éclat dans un grand nombre d'universités allemandes [1], a donné lieu à d'intéressantes publications relatives au fondateur de la philologie romane : M. Foerster a imprimé [2] une cinquantaine de lettres, échelonnées entre 1817 et 1831, dont la plupart émanent, il est vrai, des correspondants de Diez et surtout de son plus intime ami, K. Ebenau ; M. Tobler a fait paraître, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin [3] treize lettres échangées entre Haupt et Diez, et dans l'*Archiv* de Herrig [4] un certain nombre de traductions en vers de poésies espagnoles, provençales et italiennes que Diez n'avait point eu l'occasion d'imprimer, mais qui en étaient dignes, aussi bien que celles qui ont pris place dans les *Leben und Werke der Troubadours* [5].

M. Breymann a utilisé tous ces documents, auxquels il a pu joindre les souvenirs personnels de quelques amis de Diez, pour une conférence qu'il a faite dans un « Commers » organisé par la Société néo-philologique de Münich ; à Bonn, c'est naturellement au successeur de Diez que revenait l'honneur de prononcer l'éloge du Maître, dans la séance solennelle qui formait la partie la plus intéressante des fêtes du centenaire. Le discours de M. Breymann, riche en faits précis et en curieuses anecdotes, est une élégante et attachante biographie de Diez; celui de M. Foerster, une vue d'ensemble sur son œuvre, une appréciation,

---

1. Il l'a été aussi à Paris dans une réunion intime à laquelle assistaient une vingtaine de romanistes français ou étrangers. (Cf. *Romania*, XXIII, 289.)

2. *Freundesbriefe von F. Diez*, Bonn, Universitæts Buchdruckerei [1894].

3. *Phil. hist. Classe*, 1894, p. 139-156.

4. Tome XCII, deuxième livraison.

5. Il faut y joindre, pour être complet, un volume de M. Stengel, intitulé *Diez-Reliquien* (Marburg 1894) que nous n'avons point eu entre les mains. M. B. (p. 4) nous annonce l'apparition prochaine d'une biographie de Diez par MM. Fœrster et Behrens.

où ne manque ni la chaleur ni l'éloquence, de sa méthode et de ses travaux ; le premier est la confirmation par les faits des paroles émues que prononçait, au lendemain de la mort de Diez, le plus illustre de ses disciples, et où déplorant la perte de cette « *anima gentile* », il caractérisait « cette modestie presque craintive, jointe à la décision la plus nette et aux vues les plus claires, cet amour exclusif de la science, cette simplicité touchante » [1].

M. Foerster a prononcé le mot de « génie », que pourrait bien ratifier l'avenir ; après avoir constaté que le souvenir de Diez n'est pas moins vivant dans les pays romans qu'en Allemagne, il a terminé en exprimant dans un langage ému de nobles sentiments, auxquels nous souhaitons de trouver de l'écho ailleurs que dans le cœur des philologues : « Ce spectacle, a-t-il dit, nous inspire l'espoir de voir tomber un jour ces remparts, qui s'élèvent aujourd'hui de plus en plus haut, entre les peuples enfin réunis dans la culture pacificatrice de la science, de voir les liens amicaux qui unissent les Romanistes de notre pays et de l'extérieur s'élargir et se transformer en une intime alliance des nations auxquelles ils appartiennent. »

A. JEANROY.

---

409. — Joseph REINACH. **Pages républicaines** (Politique et gouvernement. — L'édit de Nantes des partis. — Choses du dehors. — Statues et tombeaux). 1 vol. in-18. Félix Alcan, édit, 1894, I-344 p.

M. Joseph Reinach a réuni dans ce volume des articles dont la plupart sont consacrés à des événements ou à des incidents de notre histoire politique intérieure depuis 1887, — dont d'autres envisagent « les choses du dehors » pendant le même laps de temps. Celles des « *Pages républicaines* » qui traitent de nos crises parlementaires ou gouvernementales rendront service à ceux qui, dans quelques années, voudraient se reconnaître au milieu du dédale, disons du fouillis de nos annales contemporaines pendant la période qui vient de s'écouler. M J. R. a, comme homme politique et comme publiciste, en grande partie vécu cette histoire. Les récits et les réflexions du polémiste ou du philosophe en prennent un certain air d'animation, voire de passion, qui étonne parfois, quand on a soi-même suivi, au jour le jour, sans y être directement mêlé, ces événements quotidiens et qu'on presse sa mémoire pour chercher ce qui y est demeuré de beaucoup de choses et d'hommes qui pourtant ont eu leur heure ou leur minute.

M. J. R. a bien fait de sauver du naufrage de la presse périodique ces quelques pages qui, ajoutées à d'autres volumes qu'il a déjà composés de la même façon, et qui sont forcément comme celui-ci un peu décousus, font honneur à son brillant talent d'écrivain, à son courage, à

---

1. Gaston Paris, dans *Romania*, V, 412.

son esprit de liberté et de tolérance, souvent à sa clairvoyance et à sa sagacité politiques. On sent en le lisant qu'il a presque toujours raison contre des adversaires radicaux ou plébiscitaires qu'il combat avec éloquence et avec intrépidité, contre son parti même, qu'il ne manque pas de blâmer, quand il le voit s'égarer. Malgré un certain optimisme général, une confiance parfois excessive dans les grandes traditions de la république, M. J. R. se pose des points d'interrogation douloureux : il se demande « si bien des choses n'ont pas diminué en France depuis dix ans, si nous n'avons pas surtout fait de la politique, de la politique bonne ou mauvaise;.. si les partis ne se sont pas succédé aux affaires avec la rapidité des morts dans la danse macabre;.. si le pouvoir exécutif de la république n'a pas été ébranlé jusque dans ses fondements... ; si le régime parlementaire n'a pas été atteint dans son autorité morale... » Sur chacun de ces points on sent que la conviction de M. R. est faite et qu'il s'est répondu à lui-même tout en posant la question : mais voit-il le mal dans toute sa profondeur? « Fils de l'Université et républicain », — ce sont des qualifications qu'il se donne à lui-même volontiers.

M. R. semble parfois espérer trop des bonnes raisons développées à la façon classique des orateurs de Tite-Live ou des rappels aux grands ancêtres disparus depuis 1789. Trop jeune pour être de « l'époque héroïque », M. R. a grandi près de ses derniers représentants (dont il a souvent retracé l'image vivante dans ses discours ou ses écrits). Parfois dans sa façon d'envisager les remèdes qui pourraient corriger les maux du présent, il paraît retarder sur notre époque très positive et qui s'attache au solide : « Je dis qu'il n'y aurait rien de plus aisé que de replacer pour le bien de tous chaque chose en son lieu et chacun en son rang. Un peu d'abnégation personnelle, d'union, de bonne volonté, de désintéressement, suffirait... Aux premiers arrivés parmi les républicains, la conscience d'avoir été les initiateurs d'une œuvre, utile, féconde, cette conscience suffit, et ils ne veulent pas d'autres récompenses .. » Belles paroles auxquelles on en joindrait aisément d'autres analogues dans son livre : mais quelle prise auront-elles ou ont-elles eue sur la politique d'aujourd'hui qui est, elle ne s'en cache pas, celle « des résultats » ; sur les partis tels qu'ils se constituent, peu à peu « à l'américaine », non en vue du triomphe de principes abstraits, mais de conquêtes ou d'acquisitions tangibles; qui se font trop souvent non les guides ou les éducateurs du suffrage universel, mais ses interprètes, ses flatteurs, voire ses corrupteurs ?

Là est le danger, le danger peut-être mortel de notre régime de souveraineté nationale et on n'aperçoit pas aisément comment le principe et l'organisme même de gouvernement, chers à juste titre à M. J. Reinach, surnageront dans cet océan de démocratie amoindrie et particulariste qui nous menace, qui nous envahit. Sachons gré en tous cas à l'auteur des « *Pages républicaines* » de mettre en relief, dans la section la plus importante de son livre, celle qu'il intitule « La politique de gouverne-

ment », la nécessité d'un rouage fondamental sans lequel la démocratie, pas plus qu'aucune autre forme politique ne vivra : un gouvernement qui puisse gouverner.

Eugène d'Eichthal.

---

410. — Negri (Gaetano). **Rumori mondani.** Milan, Hoepli, 1894. In-18 de xv-410 p. 3 fr. 50.

Dans ce recueil, le trait qui frappe tout d'abord est la bienveillance dont il témoigne pour notre pays : « Un écrivain français, quand il est excellent, y est-il dit, nous procure un plaisir qu'on ne peut guère se promettre d'écrivains d'une autre nation » (p. 37). « La France est incontestablement le premier des pays de l'Europe, le premier par la puissance de la production, par l'inépuisable richesse, par l'énergie du travail, par la souplesse de l'esprit, par la stabilité de l'assiette nationale qui résiste à toutes les oscillations de l'assiette politique » (p. 171-2). Dans les questions les plus délicates, l'auteur apprécie notre conduite avec une pénétrante loyauté, montrant, par exemple, que ce fut la Prusse qui, pour séparer la France de l'Italie, inspira la marche de Garibaldi sur Rome et amena la rencontre de Mentana (p. 71-2).

Toutefois, ce n'est pas la gratitude seule qui nous inspire pour ce livre une vive estime. Les Italiens, qui jugent M. Negri sans prévention, lui accordent un rang distingué dans la littérature et ratifient le choix qui a fait de lui un sénateur. Pour rassurer d'ailleurs tout à fait ma conscience, je lui présenterai une observation. Est-ce bien le moment de répéter avec insistance que nous ne pouvons atteindre à la connaissance de l'absolu et que toute tentative pour restaurer une religion positive ou le spiritualisme est vaine ? Si les recherches historiques et la méthode analytique qu'il préconise ont donné dans ce siècle de merveilleux résultats, le discrédit jeté sur la méthode synthétique n'a-t-il pas conduit à l'affaiblissement de l'esprit et de la volonté ? Notre génération ne s'est-elle pas rapetissée dans l'investigation minutieuse des faits et est-ce impunément pour la conduite de la vie qu'on perd la hardiesse de rien affirmer dans le champ de la spéculation métaphysique ? Enfin, les crimes dont nous sommes témoins chaque jour marquent bien que ce n'est pas contre l'intolérance dogmatique que la société doit en ce moment se prémunir.

Cela dit, hâtons-nous d'ajouter qu'on lira avec beaucoup d'intérêt l'histoire de la croyance au Messie chez les Hébreux et celle de la métaphysique dans l'Italie contemporaine. Ce dernier article en particulier sera fort instructif même pour les Français les plus instruits.

On goûtera aussi l'article sur C. Tenca, le fondateur du *Crepuscolo*, cette Revue milanaise fondée au lendemain de Novare où l'on étudiait pieusement la vie politique du Piémont et où l'on tenait à honneur

d'ignorer l'Autriche, de lui refuser jusqu'à la mention d'un voyage de son empereur en Lombardie ; on admirera de beaux vers de Tenca empruntés à une étude de M. Massarani [1]. On appréciera la finesse et la rectitude de sens moral avec lesquelles M. Negri démêle la fausse délicatesse, le peu de logique et de vraisemblance de nos romans d'amour où les héros sont *abondamment pourvus de millions et complètement dépourvus d'enfants* et on le félicitera de présenter de justes critiques avec une spirituelle urbanité.

Charles Dejob.

---

411. — **Linguæ Guarani Grammatica hispanice** a Reverendo Patre Jesuita Paulo Restivo secundum libros Antonii Ruiz de Montoya, Simonis Bandini aliorumque, adjecto Particularum lexico ... et « Arte de la lengua Guarani » ... redimpressa necnon præfatione notisque instructa opera et studiis Christiani Frederici Seybold. Stuttgart, 1892, xiv-330 p. in-8.

Ce volume est une réimpression, enrichie d'un avertissement et d'une table, de l' « Arte de la lengua Guarani » du P. Antonio Ruiz de Montoya, complété par le P. Paulo Restivo. Cette grammaire, suivie d'un dictionnaire des particules de la langue Guarani, imprimée pour la première fois à Puerto Santa Maria en 1724, n'était plus connue que par un exemplaire unique de la Bibliothèque du Prince Pierre de Saxe-Cobourg Gotha, auquel il faut savoir gré de l'avoir fait réimprimer à ses frais.

---

412. — **Voto y renuncia del rey don Felipe V**. Discursos leidos ante la Real Academia de la Historia en la recepcion publica del excmo. Fr. D. Joaquin Maldonado Macanaz. Madrid, 1894, 122 p. in-4.

Les deux discours de MM. J.-M. Macanaz et A. Sanchez Moguel méritent d'être signalés. Celui de M. Macanaz, sur le vœu et la renonciation à la couronne de Philippe V, en 1724, est, en somme, tout à l'honneur de ce prince. L'auteur, descendant de D. Rafael Melchor Macanaz, qui servit Philippe V, recherche les causes, très complexes sans doute, de l'abdication du petit-fils de Louis XIV. Peut-être n'a-t-il pas fait, dans les motifs de cette détermination, la part assez large au désir secret, latent, presque inconscient de Philippe V de demeurer habile à succéder au trône de France. Il faudrait aussi tenir compte de certaines faiblesses d'esprit, d'une sorte de maladie de la volonté, qui expliqueraient mieux que toute autre chose les anomalies de sa conduite.

Après les compliments d'usage, M. Moguel a répondu assez vivement

---

1. *Carlo Tenca e il pensiero civile del suo tempo*. M. Negri aurait dû renvoyer aussi à un excellent article du deuxième volume des *Varietà storiche e letterarie* de M. A. d'Ancona, ne fût-ce que parce que c'est en quelque sorte M. d'Ancona qui a mis la main à la plume à M. Massarani.

à la thèse soutenue par son nouveau collègue. Il accuse Philippe V de pensées ambitieuses sur la couronne de France, il lui reproche de n'avoir jamais été espagnol et l'apprécie si vertement que l'on croirait avoir affaire à l'un de ses adversaires de jadis, à quelque partisan de l'archiduc Charles d'Autriche. Il semble que, cette fois encore, la vérité doit être entre les deux. Sans doute Philippe V fut un prince de médiocre talent, mais si M. Moguel lui refuse d'être un second Charles-Quint, personne, y compris M. Macanaz, n'a jamais songé à le comparer au grand Empereur, et pour le courage *personnel* et la constance dans le malheur, le petit-fils de France n'est pas absolument indigne de ce surnom d'*animoso*, contre lequel M. Moguel s'insurge bien vivement. Ceci soit dit sans parti-pris.

H. Léonardon.

---

413. — **Abriss der Urgermanischen Lautlehre**, mit besonderer Ruecksicht auf die Nordischen Sprachen, zum Gebrauch bei akademischen Vorlesungen von Adolf Noreen. Vom Verfasser selbst besorgte Bearbeitung nach dem Schwedischen Original. — Strasbourg, Truebner, 1894. In-8, xij-280 pp. Prix : 5 mk.

Parmi les langues que nous ne connaissons pas, il en est peu de mieux connues que le prégermanique. Et ce n'est pas là pour la science du langage une mince acquisition ; car l'indo-éranien est presque du sanscrit pur, et le panhellénique ne diffère guère de l'éolien, tandis que le prégermanique n'est ni du gotique, ni du norrois, ni du teuton, mais une remarquable synthèse de cette triade historique. Cette synthèse, il y a déjà six ans que M. Noreen a cru le moment venu de la fixer : grâce à sa profonde connaissance de toutes les langues germaniques et des idiomes scandinaves en particulier, il y a parfaitement réussi ; et aujourd'hui nous devons le remercier, lui et son éditeur, de la mettre par une traduction allemande à la portée d'un cercle plus étendu de professeurs et d'étudiants.

La méthode de l'auteur est essentiellement déductive, très sobre, un peu sèche, et, par là même, d'une saisissante clarté. Il part du vocalisme et du consonnantisme indo-européens, brièvement rappelés, en résume les concordances sanscrites, grecques et latines, puis passe de plain pied aux lois spéciales et aux concordances phonétiques du germanisme, dont chacune est éclairée et confirmée par une longue liste de témoignages historiques. Les controverses secondaires sont indiquées dans des notes insérées au texte, d'un tissu serré, avec larges références bibliographiques, et les index, pour deux cent trente-quatre pages d'impression, n'en comprennent pas moins de quarante-trois ; encore le strict nécessaire est-il seul relevé. Qu'on juge de la masse de faits classés et condensés dans cette magistrale exposition.

C'est assez dire que l'ouvrage de M. N. n'est point un livre élémen-

taire. Pour être bien compris, les exemples cités supposent présentes à l'esprit les principales lois de permutation du prégermanique à chacune des branches qui en ont divergé. L'extrême variété des apophonies admises — on en compte jusqu'à dix qualitatives et cinq quantitatives, non compris les doublets radicaux (p. 37-102) — est probablement plus conforme à la réalité des faits que l'unique échelle à trois ou quatre degrés des livres d'étude, mais aussi plus propre à troubler la mémoire du débutant, et je n'oserais lui conseiller de s'engager dans ce dédale sans l'avoir muni de la synthèse un peu grossière qui l'aiderait à s'y retrouver. Peut-être même les adjuvants extérieurs sont-ils trop dédaignés : passe pour la graphie *haíhait*, puisque l'accent sur *aí* suffit à indiquer la prononciation diphtonguée du groupe *ai* sans accent; mais pourquoi proscrire le caractère conventionnel *ë*, qui, par exemple, dans le contraste *meinswëro* et *sweren* (p. 50), avertirait l'étudiant de l'absolue différence des deux *e*, l'un indo-européen, l'autre issu d'une métaphonie d'*a* postérieure à la phase prégermanique? Simple question de point de vue, au surplus : chaque auteur est juge de la somme d'effort qu'il croit devoir exiger de ses lecteurs, au risque même d'ébranler quelques vocations chancelantes. Il m'est bien revenu que certains professeurs de langues « n'avaient rien compris » à mon modeste *Manuel*. Ce n'est pas pour ceux-là que l'*Abriss* est écrit.

D'accord avec M. N. sur la plupart des grandes théories, et notamment sur le caractère pangermanique de la mutation d'*i* en *e* (p. 23), je ne puis que relever çà et là une omission ou une incertitude. — En quoi la voyelle d'allongement compensatoire prégermanique (p. 24) est-elle nasalisée? Il fallait le dire et ne point se contenter d'une référence. — La voyelle de *geifern* (p. 40) n'est pas la même que celle de *îfer*, car l'alaman prononce *kayfre* et non * *kîfre*. Si *geifern* se rattache vraiment à cette souche, c'est au vocalisme de *eivar* qu'il faut l'identifier. — Le mot « sieben » (p. 52, l. 13) est à supprimer, ou implique une ligne sautée. — Le parfait de *fovêre* est *fôvi*, et non *fâvi* (p. 60), et le seul fait que les deux verbes gouvernent des cas différents tend à les séparer [1]. — La réduction de l'*e* en voyelle indistincte n'est un stade nécessaire de sa disparition (p. 63) que si on la suppose causée par la perte de l'accent expiratoire, nullement si c'est l'accent musical qui se trouve en cause [2]. — L'analyse *sibun-têhund* (p. 75) au lieu de *sibuntê-hund* est bien suspecte et en tout cas appellerait une justification. — Je ne vois pas à quel critérium il est permis de reconnaître qu'un *î* prégermanique procède d'un *î* et non d'un *ey* indo-européen (p. 75). — Il semble bien hasardé

1. Il y a d'autres lapsus latins : *jécur* (p. 21) a été corrigé aux errata, mais *stâtim* (p. 56, au bas) est malencontreusement demeuré, et *suspíciô* (p. 74) ne signifie pas « je soupçonne », mais « soupçon ».

2. Cf. P. Passy, *Changem. Phonét.*, p. 113 sq. — Il ne faut pas se lasser de relever cette confusion, tant qu'on ne se lassera pas de la commettre.

de rapprocher *Jânus* et *jahr* des verbes *îre* et *eilen* (p. 81). — L'accent de sk. *nakhara* est à supprimer (p. 90), ainsi que celui de *sthagâmi* (p. 110). — L'anglo saxon *wîc* (p. 164) est presque sûrement emprunté au lat. *vîcus*. — Sk. dat. sg. *svásrê* « à la sœur », et non **svasrî* (p. 167), qui est un double barbarisme. — Si le nom de la *Hesse* est le même que celui des *Cattes*, peuplade germanique [1], le rapprochement avec *cassis* et *Cassius* (p. 191) apparaît illusoire. — Puisque M. N. connaît et cite le mémoire de M. de Saussure sur la réduction indo-européenne de *tt* en *t* (p. 200), il est au moins étrange qu'il déclare le phénomène inexpliqué; car les déductions de notre savant confrère ont un caractère de rigueur qui pouvait satisfaire les critiques les plus difficiles.

Celles de l'auteur ne leur cèdent en rien : c'est par centaines qu'on pourrait relever dans son livre les aperçus ingénieux et les rapprochements inattendus : à ceux que l'étymologie amuse, il faut signaler all. *rusʒ* angl. *soot* (p. 136), et angl. *girl* = lat. *virgô* (p. 194); à ceux qui ont le sens de la chronologie linguistique, la fixation de l'époque à laquelle les vélaires germaniques ont perdu leur labialisation (p. 143). Il y a plaisir à suivre un guide aussi sûr, et, si nous ne pouvons nous flatter de mettre en ligne autant de germanistes, à beaucoup près, que l'Allemagne de romanistes, au moins faut-il souhaiter que pas un germaniste en France ne se prive du secours que lui apporte M. Noreen.

V. Henry.

---

414. — **Exposition historique de Madrid, 1892-1893**, par Arthur de Molènes. Paris, May et Motteroz, 1894, 344 pages in-8.

On ne peut imaginer livre plus aimable que celui de M. de Molènes. Subdélégué à l'exposition historique de Madrid en 1892, M. de M. a tout vu avec enchantement et il n'a pas trouvé de termes trop lyriques pour exprimer son enthousiasme, pour se féliciter de l'accueil qui lui a été fait et des distinctions flatteuses dont il a été l'objet. On sait que cette exposition, organisée à l'occasion de la découverte de l'Amérique, a été un prétexte pour présenter au public une foule d'œuvres d'art, de livres et de manuscrits précieux, etc., sans aucun rapport parfois avec la découverte même, mais qui pour cela n'en étaient pas moins des plus intéressants. M. de M. a imité les organisateurs de l'exposition en ce sens que, tout en parcourant les salles, il s'est plu à nous raconter une foule d'anecdotes et à se lancer dans toutes sortes de digressions au sujet de toutes les belles choses qu'il voyait, *et de quibusdam aliis*. Aussi cet ouvrage sera-t-il particulièrement goûté des gens du monde et des amateurs qui tireront profit de l'érudition facile de l'écrivain.

Pourtant quelques réserves s'imposent. Ainsi p. 79 il y a comme un

---

2. Cf. Wilmanns, I, *D. G.*, p. 23.

contre-sens dans l'explication donnée par M. de M. au sujet de la bulle d'Alexandre VI, fixant le méridien *au-delà* duquel commencerait dans le nouveau monde le domaine espagnol.

P. 135, M. de M. avance une opinion qui ne laisse pas que d'être assez surprenante : « Il ne faut pas méconnaître non plus, dit-il, que le style « gothique existait et avait sa manifestation en Espagne bien avant la « conquête des rois catholiques... » Alors qui donc aurait construit les cathédrales? A moins que « la conquête des rois catholiques » ne doive s'entendre de la prise de Grenade par Ferdinand et Isabelle. En ce cas nul ne doute que les édifices gothiques du style le plus pur ne soient, en effet, antérieurs à cette époque.

A la p. 258 on lit sans peine Guillen de Castro au lieu de Lope de Vega, comme l'auteur de la *Jeunesse du Cid*, dont s'inspira Corneille, et on reconnaîtra qu'en *traduisant* Estebanillo Gonzalez, Le Sage a fait plus qu'imiter Cervantes.

On a droit aussi d'être quelque peu étonné d'une observation en appendice, p. 342, où, pour s'excuser auprès des lecteurs espagnols du sombre tableau qu'il a tracé de l'Inquisition, M. de Molènes les prévient « que dès qu'il s'agit de mots tels que *despotisme, intrigue, détestable*, « et autres qualificatifs vibrants », il ne faut pas les interpréter « dans un « sens trop absolu » et que nos voisins doivent « considérer que chez « nous, ces mots sont, le plus souvent, atténués par l'usage ». Cette précaution oratoire ne manque pas d'un certain piquant.

Il est à regretter que l'ouvrage n'ait ni table ni gravures. Quelques illustrations ne sont pas superflues quand il s'agit d'œuvres d'art. En somme ce livre contient un certain nombre d'indications générales qui peuvent être utiles, mais ne sauraient dispenser, pour une étude approfondie, de recourir aux catalogues de l'exposition et aux articles publiés en 1893 dans la Gazette des Beaux-Arts par M. F. Mazerolle.

H. Léonardon.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. J.-M. Richard vient de publier le *Mystère de la passion*, texte du manuscrit 697 de la bibliothèque d'Arras (Arras, Laroche, 1893) et le *Compte de Pierre de Ham*, bailli de Calais (1346-47), extrait du tome premier des Mémoires de la commission départementale des monuments historiques du Pas-de-Calais (Arras, Repassé-Cremel).

— La brochure de M. l'abbé A. Tougard, *L'abbé Cochet et quelques-uns de ses correspondants*, renferme une analyse ou des citations textuelles de nombreuses lettres adressées à l'abbé Cochet. Les plus curieuses sont celles d'Emmanuel Gaillard qui fut membre de la Société de l'histoire de France, de l'Institut historique et de la Société pour la conservation des monuments historiques de France. Gaillard a, non

pas suscité, mais dirigé la vocation archéologique de l'abbé Cochet dès le séminaire, et, à ce titre, ses lettres intéresseront les amis de l'archéologue normand (Évreux impr. de l'Eure).

ITALIE. — Le magnifique volume dont le dépouillement suit (*Nozze Cian-Sappa Flandinet*, Bergamo, Istituto italiano d'arti grafiche, 1894, gr. in-8° de 454 p.) inaugure en Italie une nouvelle façon de *Per nozze*. Au lieu de disperser en de minces plaquettes, bientôt introuvables, les mémoires savants offerts aux époux, les amis de Vittorio Cian, l'historien bien connu de Bembo et de Castiglione, ont eu l'idée de réunir leurs travaux dans un receuil collectif. Plusieurs de ces mémoires ont une véritable importance philologique ou historique. Novati : La Strage cornetana del 1245 narrata da un poeta contemporaneo (deux poèmes rythmiques de Rolando da Corneto, dont l'un est publié d'après un texte nouveau et plus complet, et l'autre est inédit). Guarnerio : Trattato dei sette peccati mortali, in dialetto genovese antico. Gorra : Il dialetto della « Court d'Amours » di Mahius li Poriiers. Mazzoni : Due parole sul « Disdegno » del Cavalcanti. Carlo Cipolla : Contributo alla storia della controversia intorno alla autenticità del commento di Pietro Alighieri alla « Commedia ». Ludovico Frati : Costumanze e pompe nuziali bolognesi nel medio evo (extrait d'un volume en préparation sur la vie privée à Bologne au moyen âge). Parodi : Dal Tristan veneto (extrait du ms. de Vienne daté de 1487). Papa : Prammatica sopra *il vestire* (édit promulgué à Florence en 1384). Carini : La « Difesa » di Pomponio Leto pubblicata ed illustrata. Vittorio Rossi : Un' egloga volgare di Tito Vespasiano Strozzi. Medin : *Due barzelette relative alla battaglia della Polesella* (22 décembre 1509). Salvioni : Ancora del Cavassico (sur la langue et la métrique du notaire de Bellune, dont les œuvres poétiques ont été récemment éditées par Cian chez Romagnoli); la cantilena bellunese del 1193. Renier : Della corrispondeza da Guido Postumo Silvestri (extraits de lettres à Isabelle d'Este, où est à noter un récit de la bataille de Ravenne). G. Prato : Alcune rime di Giovanni Muzzarelli. Flamini : Viaggi fantastici e Trionfi di poeti (avec un poème de Manfredi tiré d'un ms. de Paris et contenant l'énumération de poètes quattrocentistes). P. de Nolhac : Pietro Bembo et Lazare de Baïf. Solerti : La seconda parte del' Discorso intorno alla sedizione nata nel regno di Francia l'anno 1585 » di Torquato Tasso (texte inédit complétant le célèbre opuscule). Rua : Il Testi e i principi di Savoia (documents des archives de Turin). Menghini : Le lodi della Aguglia e Fontana di Piazza Navona (Canzonetta di Fr. Ascione). Léon-G. Pélissier : Quelques lettres des amies de Huet (tirées des autographes de la Laurentienne : Mme de la Fayette, Mme Dacier, la duchesse d'Uyès, Mme de Tilly, Mme de la Vigne, la princesse d'Harcourt). A ces contributions, rangées assez bien dans l'ordre chronologique, s'ajoutent avec une traduction du persan (Re Gemshid nel Zabul) de M. Rugarli, des *Ninne-nanne* siciliennes inédites, recueillies par M. Pitré, d'autres recueillies à Nuoro en Sardaigne par M. Bellorini, des notes sur les coutumes de noces en Sardaigne, par M. Nurra, et le texte de prières enfantines recueillies dans le Val d'Elsa par M. Orazio Bacci. Le folk-lore lui-même est donc intéressé en ce recueil, où domine toutefois, comme on pouvait s'y attendre, l'histoire littéraire. L'exécution fait honneur à la typographie bergamasque.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 31 août 1894.

M. Clermont Ganneau communique une série de documents des Croisades qu'il a reçus dernièrement de Syrie. Deux d'entre eux présentent un intérêt particulier parce que ce sont des documents de langue française. Ils proviennent probablement de Saint-Jean-d'Acre. Ce sont deux épitaphes : la première, de frère Thomas Manzu, trésorier de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean, mort le 1er septembre 1275; la seconde, de frère Richard Benoist Chaperon, prieur provincial des frères de la Pénitence de J.-C. en Terre Sainte. Cette dernière est mutilée, mais doit, comme la précédente, appartenir à la dernière moitié du XIIIe siècle. M. Clermont-Ganneau présente encore un cachet de cuivre au nom de *Salemo de Puteo*, avec le portrait de son possesseur; puis il émet le vœu, auquel l'Académie s'associe, que ces monuments soient acquis par le Musée du Louvre. — MM. Léon Gautier et Paul Meyer présentent quelques observations au sujet de cette communication.

M. Edmond Le Blant lit un mémoire sur le premier chapitre de saint Jean et la croyance à ses vertus secrètes. Les chrétiens ne furent pas seuls frappés de la majesté de l'exorde de ce chapitre : *In principio erat verbum* etc.; les païens l'admirèrent aussi et l'imitèrent dans leurs écrits. Saint Augustin et saint Paulin de Nole l'avaient comparé à un coup de tonnerre. De cette expression métaphorique sortit une légende : on disait que ces paroles avaient été proclamées, non par une bouche humaine, mais par la grande voix de la foudre. Cette légende s'appuie-t-elle sur le passage des Actes des Apôtres (VI, 5) relatif à Prochore, ou bien sur le nom de Bonaerges, c'est-à-dire fils du tonnerre, donné à saint Jean par le Christ (Marc, III, 7)? Il est difficile de le dire; toujours est-il qu'une pratique naquit dont M. Le Blant a été témoin et qui avait déjà été constatée par J.-B. Thiers : celle de réciter dans les orages, pour conjurer les effets de la foudre, le premier chapitre de saint Jean. La croyance aux vertus prophylactiques de cet évangile remonte aux temps anciens : saint Augustin parle de malades qui, pour obtenir la guérison, se l'appliquaient sur la tête. On tenta même de donner aux amulettes une vertu plus grande en y inscrivant certains passages de ce texte, tout puissant, selon une vieille légende, pour mettre en fuite le démon : M. Le Blant donne de ce fait une série de preuves et d'exemples.

M. Oppert rappelle que, dès 1871, il a prouvé que les deux cycles : — sothiaque de 1460 ans, après lesquels les dates de l'année de trois cent soixante-cinq jours reviennent dans le même ordre, — et lunaire de 1805 ans, après lesquels les éclipses reviennent dans le même ordre, — remontaient à un même point de départ, à la date de 11,542 avant J.-C. Or, une des périodes sothiaques se termine en l'an 139, et l'un des cycles lunaires en l'an 712 avant J.-C. En faisant le calcul, on trouve douze périodes sothiaques, soit 17,520 ou 292 soixantaines d'années, et douze périodes lunaires, soit 21,660 ans ou 361 soixantaines d'années : en tout 39,180 ans formant la période postdiluvienne mythique et répondant aux 292 ans comptés par la Genèse jusqu'à la naissance d'Abraham et aux 361 ans comptés depuis ce moment jusqu'à la fin de la Genèse. — La période sothiaque se rapporte à l'étoile de Sirius ou Sothis, qui fut vue en même temps qu'une éclipse solaire. M. Oppert a calculé que la date précise de cette observation est celle du jeudi 29 août 11,542 avant J.-C. Mais, à cette époque, Sirius ne fut visible que dans les pays situés au-delà du 26e de latitude boréale et dans un pays où Sirius n'était ordinairement pas visible. M. Oppert a pensé d'abord à Thèbes d'Égypte; mais il y a un pays qui paraît encore plus indiqué : c'est le berceau même de la civilisation chaldéenne, l'île de Tylos, dans le golfe Persique, le Bahreïn d'aujourd'hui, l'île au cotonnier.

Séance du 7 septembre 1894

M. Eugène Müntz continue la lecture de son travail sur l'illustration de l'Ancien Testament dans les œuvres d'art remontant aux premiers temps de l'Église. — Le Ve siècle peut être appelé l'âge d'or de la peinture biblique. Grâce aux nombreux poèmes qui furent consacrés vers cette époque à la Genèse, une foule d'épisodes, auparavant inconnus aux Romains, devinrent populaires en Italie aussi bien qu'en Gaule. — Plusieurs cycles importants font connaître la manière dont les artistes traitèrent les souvenirs du peuple d'Israël : telles sont, entre autres, les mosaïques de la basilique de Sainte Marie Majeure, à Rome, exécutées entre les années 432 et 440. M. Müntz constate que, contrairement à l'opinion reçue, ces compositions sont absolument indépendantes du célèbre poème de Prudence, le *Dittochaeon*. Leurs auteurs ont puisé directement dans la Bible : de là vient que quarante compartiments leur ont à peine suffi pour retracer l'histoire des Hébreux depuis Abraham jusqu'à Josué, alors que Prudence avait résumé en vingt-quatre inscriptions métriques tout l'Ancien Testament, depuis le péché originel jusqu'à la captivité de Babylone. En outre, un certain nombre des événements représentés par les artistes du Ve siècle n'ont pas tardé à être bannis

du domaine de l'art comme trop peu caractéristiques : telles sont l'épisode de Hémor et Sichem demandant en mariage la fille de Jacob et celui de Jacob adressant des reproches à Lévi et à Siméon. — Dès le v^e siècle également, les enlumineurs ont mis en œuvre les récits de l'Ancien Testament. Quoique les manuscrits à miniatures s'adressent à une élite et non au commun des fidèles comme les peintures murales, on peut citer des cas où ces productions en quelques sortes microscopiques ont servi de point de départ à des fresques ou à des mosaïques monumentales : il est démontré depuis peu que plusieurs des miniatures de la célèbre Bible Cotton (v^e ou vi^e siècle) ont été exactement reproduites, au xiii^e siècle, dans les mosaïques de la basilique de Saint-Marc de Venise. — Une publication récente, dont M. Müntz communique des spécimens à l'Académie, permet d'étudier, dans ses moindres détails, le plus ancien probablement des manuscrits illustrés de la Bible, la Genèse grecque de la Bibliothèque impériale de Vienne. Ces miniatures, dont le style offre de nombreuses analogies avec les peintures des catacombes, sont tour à tour conventionnelles et réalistes; l'auteur n'a pas reculé devant la crudité de certaines représentations. Il fait d'ailleurs preuve de la même indépendance que les mosaïstes de Sainte-Marie Majeure, sacrifiant des scènes d'une très grande importance et mettant en lumière des épisodes qui, depuis, ont été à peu près abandonnés. D'ailleurs, il s'agissait là de souvenirs historiques et non d'articles de foi : c'est ce qui explique la liberté accordée à un ordre de compositions qui a tenu une si large place dans l'art religieux depuis l'antiquité chrétienne jusqu'à nos jours.

Séance du 14 septembre 1894.

M. Chantre, dans une lettre datée de Lyon, 10 septembre 1894, dit que, à peine de retour de sa mission archéologique en Asie-Mineure, il apprend que l'Académie lui a accordé une subvention de 5,000 fr., et il lui en adresse ses remerciements.

M. Edmond Le Blant communique une note sur une acception chrétienne du mot *Principium*. Dans son recueil épigraphique, Fabrette donne sans commentaire cette inscription, tirée, dit-il, du cimetière de Calixte :

AVRELIA COSTANIA (*sic*) QVE VIXIT
ANNOS XXXIII ET MENSES III DORMIT
IN PACE
ET PRINCIPIO

La mention finale semble être l'équivalent d'une formule qui se trouve sur d'autres marbres :

MANET IN PACE ET IN CRISTO.

On lit, en effet, dans saint Jean (VIII, 25), que les Juifs s'adressant au Christ, lui dirent : *Tu quis es?* Jésus leur répondit : *Principium qui et loquor vobis*. C'est un des passages les plus obscurs de l'évangile; mais, selon le sentiment des Pères de l'Église, le Christ a bien répondu : « Je suis le *Principium*. » Ainsi pensent saint Augustin, saint Ambroise, saint Grégoire le Grand, Fulgence. D'ailleurs Jésus n'avait-il pas dit de lui-même : « Ego sum alpha et omega, *principium* et finis » ? Il semble donc que, dans l'inscription citée plus haut, les mots *in principio* sont un équivalent de la formule *in Christo* des autres inscriptions analogues.

M. Henri Weil communique un mémoire sur un nouvel hymne à Apollon récemment découvert par les membres de l'École française d'Athènes. Cet hymne se compose de 28 vers assez bien conservés au commencement, mais dont la fin est mutilée. M. Weil est arrivé à combler presque toutes les lacunes avec grande probabilité. Il donne lecture d'une traduction complète, en prose, de cet hymne ainsi reconstitué. M. Théodore Reinach en étudiera la notation musicale.

M. Léon Dorez lit une note sur la correspondance de Jean Pic de la Mirandole. Il constate tout d'abord que nul des biographes de Pic, pourtant assez nombreux, n'a senti la nécessité d'établir le texte et la chronologie de cette correspondance, qui est une des sources les plus précieuses et les plus abondantes pour l'histoire littéraire de la fin du xv^e siècle Seul, Christophorus Cellarius a tenté, en 1682, d'en donner une édition plus correcte que les précédentes; mais il ne put disposer que de ressources insuffisantes. — M Dorez a repris ce travail sur des bases plus larges, et ses recherches dans les grands dépôts de France et d'Italie ont été fructueuses. C'est ainsi qu'il a retrouvé le post-scriptum autographe du memorandum en italien adressé par Pic à Laurent de Médicis, le 27 août 1489, et cinq lettres latines, dont quatre sont adressées à des érudits du temps et la cinquième, très importante, au pape Alexandre VI. Aux quelques lettres des correspondants de Pic de la Mirandole déjà publiées M. Dorez peut en ajouter une vingtaine, dont les principales émanent de la poétesse vénitienne Cassandra Fedele ; de Tommaso de' Mezzi, l'auteur de la comédie latine intitulée *Epirota* ; du patriarche d'Aquilée Ermolao Barbaro, et d'Ange Politien.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nos 41-42 — 8-15 octobre — 1894

---

415. — Wolfgang Reichel. **Ueber Homerische Waffen** (*Abhandlungen des archæologisch-epigraphischen Seminares der Universitæt Wien*, t. XI). Vienne, A. Hœlder, 1894. In-8, 151 p., avec 55 vignettes.

S'est-on assez moqué de ce pauvre Schliemann parce qu'il voulait expliquer ses découvertes mycéniennes par l'épopée homérique et l'épopée homérique par ses découvertes ! Il fut un temps où quiconque parlait d'Homère à ce propos risquait de passer pour nn peu naïf. Ce temps n'est plus. Le signal d'un revirement a été donné à la critique par M. Schuchhardt, qui a insisté sur les origines « pré-doriennes » de l'épopée homérique ; et puis, comme cette opinion était dans l'air, tout le monde s'est mis de la partie ; on en est venu à écrire ou à penser, comme M. Reichel, que les antiquités mycéniennes ne doivent pas être invoquées au passage pour l'interprétation de la civilisation homérique, mais qu'il faut en faire le point de départ de tout travail d'exégèse à ce sujet. Le présent livre est un essai d'application de cette méthode à la question de l'armement des héros d'Homère. Bien que les textes qu'il met en œuvre aient tous été discutés par M. Helbig dans l'*Homerisches Epos*, le jeune savant autrichien, formé à l'école de M. Benndorf, est arrivé à des résultats tout à fait nouveaux. C'est qu'au train dont marchent les fouilles, un ouvrage d'archéologie a bientôt fait de vieillir. L'*Homerisches Epos* a subi une première transformation, due à l'effet des pénétrantes recherches de M. Studniczka, dans sa seconde édition, datée de 1887 ; la troisième devra tenir compte, dans une très large mesure, des conclusions auxquelles aboutit M. Reichel.

La plus grande partie de cet ouvrage est consacrée au bouclier mycénien ou homérique, qui est la pièce capitale de l'armement des héros. Ce bouclier est énorme, tantôt ovale, moins souvent anguleux ; il est très

lourd, couvre le corps presque jusqu'aux pieds et n'est pas muni d'une poignée. On le porte fixé à l'épaule gauche par une courroie *(telamon)* et c'est avec cette courroie seule qu'on le manœuvre. Cela ne ressort pas seulement d'un passage connu d'Hérodote (I, 171), mais de plusieurs représentations mycéniennes. Ainsi conçue, l'arme défensive par excellence est à la fois un bouclier et une cuirasse. Mais cette ἀσπὶς ἀμφιβρότη était-elle la seule usitée? M. Helbig admettait que le bouclier circulaire avec poignée avait été en usage à la même époque; M. R. ne le pense pas, car des trois passages que l'on peut invoquer à cet égard, deux sont dans la *Dolonie* et le troisième, la description du bouclier d'Agamemnon, lui semble une interpolation assez récente. Même sur les vases du Dipylon, c'est encore le grand bouclier homérique qui prévaut; toute l'épopée, y compris les *Cypria* et la *Thébaïde*, ne connaît que celui-là. Ces énormes boucliers étaient bien pesants, même pour des héros d'Homère; voilà pourquoi ces héros ne combattent pas à cheval et se font porter en char jusque sur le théâtre de l'action. Chemin faisant, l'auteur s'est occupé du bouclier d'Achille. Contrairement à M. Helbig, il admet que le poète a décrit une œuvre d'art existante et qu'il ne s'est pas abandonné à sa fantaisie. Homère a si bien eu sous les yeux un original qu'il n'a pas toujours bien compris ce qu'il décrivait. Cela lui est arrivé, suivant M. Reichel, dans la scène du tribunal (XVIII, 497-508). « Plus loin, à l'agora, une grande foule est rassemblée; de violents débats s'élèvent : *il s'agit du rachat d'un meurtre*. L'un des plaideurs affirme l'avoir entièrement payé, l'autre nie l'avoir reçu... Devant les anciens sont deux talents d'or *destinés à celui qui a le mieux prouvé la justice de sa cause* » (Trad. Guiguet). Les interprètes récents comprennent autrement le dernier vers, τῷ δόμεν ὃς μετὰ τοῖσι δίκην ἰθύντατα εἴποι : il s'agirait d'un prix destiné à celui des anciens dont la décision (δίκη) serait jugée la meilleure par le peuple. Cette interprétation ne satisfait pas M. Reichel. Que pouvait représenter la scène? Des juges, des assistants, les deux plaideurs, probablement un cadavre et deux barres d'or. Évidemment, dit M. Reichel, les deux barres d'or sont le *Wehrgeld* en litige, ce qu'Homère n'a pas compris. Mais toute cette argumentation de l'auteur se heurte à une objection très forte : deux talents constituent un *Wehrgeld* insuffisant pour racheter le meurtre d'un homme libre, puisque, dans l'*Iliade* (XXIII, 705), une esclave donnée comme *second prix* est évaluée au double de cette somme (Ridgeway, *Origin of Currency*, p. 8). Il faut donc, avec M. Sumner Maine, considérer les deux talents comme un *sacramentum* (cf. maintenant Sidgwick, *Class. Review*, 1894, p. 1).

Dans la même description, Homère montre Arès et Athéné marchant à la tête d'une troupe qui s'embusque pour enlever des troupeaux. Mais il dit lui-même qu' « on reconnaît les dieux à leur grande taille, à l'éclat de leurs armes ». En cela, il fait œuvre d'exégète et se trompe comme un simple Pausanias. Les dieux n'ont rien à voir en cette affaire; il serait

surprenant de les y trouver réunis, alors que partout ailleurs ils sont opposés. Les deux figures plus grandes que les autres qui, sur le bouclier, marchaient en avant de la troupe, étaient les chefs de l'expédition. Quant aux démons Eris, Kysdoimos et Ker, Homère leur a donné des noms, mais ne les a pas inventés : les gemmes mycéniennes offrent assez de représentations de démons, alors que les dieux du panthéon hellénique en sont absents.

M. R. aurait peut-être dû se demander où l'auteur du XVIII[e] livre de l'*Iliade* a pu voir le bouclier qu'il décrit. N'aurait-il pas été conservé, vers l'an 850, dans le trésor de quelque temple fondé par des Achéens fugitifs, à Chypre, par exemple, où Agapénor de Tégée avait fondé Paphos ? En tous les cas, le poète chantait ou écrivait pour des gens qui devaient connaître des œuvres analogues. M. Reichel, à l'exemple de M. Milchhoefer, s'est gardé d'alléguer, pour la restitution du bouclier, les coupes gravées phéniciennes : à présent que nous possédons les poignards incrustés d'or et le vase d'argent de Mycènes, nous pouvons faire abstraction de ces œuvres sans style, que M. R. appelle très justement « *elende Bildschalen* ». Au lieu d'être les modèles du bouclier homérique, ne faut-il pas voir, dans ces pauvres productions, le dernier terme de la dégénérescence de l'art mycénien entre les mains d'artisans orientalisés ?

A la p. 53, M. R. écrit que le char (chariot ou char de guerre) a pour patrie primitive, *Urheimat*, l'Asie. Comment sait-il cela ? Le char appartient au mobilier indo-européen, ce qu'établissent à la fois les témoignages littéraires et les langues (Schrader, *Sprachvergleichung*, p. 488), mais pour affirmer que le mobilier indo-européen s'est constitué en Asie, il faudrait des preuves que M. R. ne possède pas.

Si le bouclier est en même temps une cuirasse, que faut-il penser des jambières et de la cuirasse elle-même ? M. R. s'est montré ici très hardi. L'épithète εὐκνήμιδες, donnée par l'épopée aux Achéens, ne doit pas induire en erreur. Pour préserver les jambes des guerriers contre le choc du bord inférieur du bouclier, on les revêtait de pièces de cuir ; les jambières de bronze ne paraissent qu'à la fin de la période du Dipylon, lorsque le grand bouclier fut abandonné pour la rondache. L'épithète χαλκοκνήμιδες se rencontre une seule fois, dans un passage d'époque tardive. La cuirasse, θώρηξ, est bien mentionnée dans l'*Iliade*, mais elle ne l'est jamais dans l'*Odyssée* ; en outre, les monuments, dont le témoignage doit primer tous les autres, nous attestent qu'elle est inconnue même aux peintres des vases du Dipylon. Là où il est question du θώρηξ dans Homère, il faut tantôt reconnaître une interpolation opérée systématiquement vers l'an 700 av. J.-C., alors qu'on ne pouvait plus se figurer un hoplite sans cuirasse, tantôt comprendre ce mot dans le sens général d'*armement*, comme θωρήσσεσθαι signifie « s'armer ». Cette opinion, toute surprenante qu'elle paraisse, mérite d'être examinée très attentivement. M. R. a certainement montré que, dans beau-

coup de passages, la mention du θώρηξ donne lieu à des difficultés ou ne laisse qu'une image indécise dans l'esprit. « La cuirasse d'Homère, dit-il, est une chose pleine de contradictions. » Quand Hector songe à déposer son bouclier, son casque et sa lance pour demander grâce à Achille, il se fait l'objection qu'Achille n'aura pas pitié de lui et le tuera : γυμνὸν ἐόντα, αὔτως ὥς τε γυναῖκα. L'auteur de ce passage pouvait-il se figurer Hector revêtu d'une cuirasse?

M. Helbig a pensé que le casque homérique était à visière. Les monuments ont démontré le contraire à M. R. C'était un bonnet de cuir, parfois de métal, ne couvrant que la partie supérieure de la tête, fixé par une courroie au menton et couronné d'une crinière de cheval ; la *kataityx* était une espèce de casquette. Tout cela est d'accord avec les textes. M. Helbig se fondait, pour admettre l'existence d'une visière, sur les passages où il est question de guerriers que l'on reconnaît de loin à leurs armes; mais, comme l'a justement objecté M. Reichel, cela n'implique nullement que les traits de leur visage fussent cachés.

Il me resterait à signaler bien des observations intéressantes sur le *laiseion*, l'égide, la manière de bander l'arc, etc.; mais ce qui précède suffit pour recommander ce joli mémoire à toute l'attention des archéologues. J'ajoute qu'on y trouvera, en appendice, la réimpression d'un travail très ingénieux de M. Benndorf sur le *ludus Trojae*, qui était un peu enseveli, depuis quatre ans, dans les *Comptes rendus* de l'Académie de Vienne (t. CXXIII, 3, 1890).

Salomon Reinach,

---

416. — Blass (Fr.) **Die attische Beredsamkeit,** III° Abth., I° Abschnitt : **Demosthenes,** II° Auflage, Leipzig, Teubner, 1893, in-8, VIII-644 S. Prix : 16 m.

Ne ménageons pas à M. Blass les compliments et les remercîments que méritent ses belles études sur l'éloquence attique : le succès des premiers volumes se justifie trop bien, pour que nous n'attendions pas avec impatience la fin de ce grand ouvrage, et ce serait mal encourager l'auteur à poursuivre son travail, que d'en méconnaître les résultats considérables. Tout au plus, en rendant hommage à la science et au goût dont témoigne cette analyse délicate du génie oratoire de Démosthène, devons-nous exprimer quelques réserves sur la théorie déjà fameuse qui en fait le fond, et qui consiste à découvrir dans les œuvres du célèbre orateur des rythmes jusqu'à présent ignorés. Abordons tout d'abord cette question essentielle.

M. B. a tenu compte, sur plusieurs points, des objections graves que la critique lui avait jadis présentées. C'est ainsi qu'il a renoncé à diviser les harangues de Démosthène en plusieurs parties symétriques, composées chacune d'un nombre égal ou proportionnel de κῶλα, c'est-à-dire de membres de phrase déterminés par une pause dans le débit oratoire. Il

a reconnu la distinction qu'il y avait lieu de faire entre les κῶλα et les στίχοι, et il n'a plus cherché dans la première Olynthienne, par exemple, les deux cent soixante-cinq κῶλα qu'il avait autrefois répartis en quatre groupes symétriques, précédés et suivis d'un exorde et d'un épilogue. En même temps a disparu, dans la théorie modifiée de M. Blass, l'hypothèse d'une identité complète dans le rythme des κῶλα : les membres de phrase qui, suivant lui, se correspondent les uns aux autres ne reproduisent pas tout à fait, comme les vers d'une strophe, le même nombre et le même ordre de syllabes longues et brèves ; la correspondance rythmique se réduit à la répétition de quelques syllabes de même mesure, soit que cette répétition se place au commencement, à la fin, ou même au milieu d'un κῶλον. En d'autres termes, le rythme résulte, selon M. Blass, de la rencontre de quelques éléments métriques dans des membres de phrase voisins. Cette rencontre est-elle voulue ou fortuite? Toute la question est là. M. B. persiste à croire que les rapprochements signalés par lui doivent s'expliquer par une intention réfléchie de l'orateur ; mais les faits ne paraissent guère trahir cette intention. Si réellement Démosthène avait voulu marquer fortement, par le retour d'un rythme soutenu, une idée capitale, il n'aurait pas, ce semble, réduit ce rythme à la ressemblance de quelques syllabes, prises pour ainsi dire au hasard dans un κῶλον, au milieu ou à la fin d'un mot. De plus, si la rencontre de ces éléments rythmiques était le résultat d'une recherche, l'orateur aurait donné à chaque rythme une valeur appropriée à l'effet qu'il voulait produire, et dès lors on ne trouverait pas les mêmes rapprochements de syllabes dans des morceaux du caractère le plus différent. M. B. a donc bien fait de ne pas défendre jusqu'au bout le système compliqué de rythmes qu'il avait jadis découvert ; mais, en abandonnant ce système, qui ne répondait pas à la réalité, il a donné moins de vraisemblance encore à son hypothèse fondamentale, qui suppose chez Démosthène une attention réfléchie à des combinaisons de lettres et de syllabes que le hasard seul suffit à expliquer.

Qu'on ne se trompe pas, d'ailleurs, sur la portée de nos réserves : il va sans dire que le rythme oratoire, au sens le plus large du mot, est encore sensible pour nous chez Démosthène ; le κῶλον, quoique difficile parfois à déterminer, nous apparaît en général avec évidence dans les discours politiques, et ces membres de phrase, tantôt longs, tantôt brefs, nous donnent une idée du débit même de l'orateur. Mais ce qui est dangereux pour la critique du texte de Démosthène, c'est d'affirmer l'existence de ces rythmes, même simplifiés, qui exigent encore, ne fût-ce que pour quelques syllabes, une correspondance exacte de longues et de brèves. Un principe aussi contestable autorise-t-il les éditeurs à retrancher ou à ajouter des syllabes et des notes en dépit des manuscrits? Nous ne le pensons pas, et, quoi que paraisse dire M. B. dans sa préface (p. VIII), ce n'est pas à ce genre de critique que M. Weil a donné jadis son approbation dans le *Journal des Savants* (1886, p. 295

et suiv). En montrant, par un exemple heureusement choisi, comment la plus belle période oratoire de Bossuet pouvait être défigurée par des altérations de tour, des répétitions ou des suppressions de mots, M. Weil a bien mis en lumière ce qui fait le mérite propre du style de Bossuet; mais il n'a pas prétendu qu'il fût possible, si la phrase en question nous avait été transmise sous la forme qu'il a imaginée, de la corriger sûrement et de lui rendre sa beauté première. La variété, la souplesse de la construction, la brusquerie même de certains changements, voilà, au contraire, ce qui ressort de cette étude, et c'est aussi le caractère de l'éloquence chez Démothène. Comment concilier cette liberté et cette véhémence d'allure avec les préoccupations que M. B. attribue à l'auteur des *Philippiques,* quand il nous le montre appliqué à faire commencer un κῶλον par la même série de longues et de brèves qui terminait le κῶλον précédent?

Nous ne ferons pas les mêmes objections aux idées de M. B. sur deux éléments qui entrent, selon lui, dans la composition des mots (σύνθεσις ὀνομάτων) chez Démosthène. On peut admettre sans peine qu'un orateur qui surveille sa parole et qui s'est préparé à l'éloquence publique par de longs exercices, arrive, même dans une improvisation, à éviter généralement l'*hiatus ;* à plus forte raison, cette règle est-elle facile à observer dans un discours écrit, revu et corrigé en vue d'une publication. Or c'est à cela, en somme, que se bornent les remarques de M. B. sur ce point : ce n'est pas dans tous ses discours également, mais surtout dans les plus importants de ses plaidoyers politiques et de ses harangues, que Démosthène semble avoir évité l'hiatus ; encore n'a-t'il pas à cet égard poussé le scrupule aussi loin qu'Isocrate : toutes les fois que le débit exige une pause, la rencontre de deux voyelles n'offre plus rien de choquant, et Démosthène la conserve. C'est même là pour M. B. un moyen de reconnaître le commencement et la fin d'un κῶλον. Sans doute il y a dans cette manière de procéder quelque chose comme un cercle vicieux ; car la détermination des κῶλα repose en partie sur ce principe, non encore démontré, que Démosthène évite l'hiatus ; mais nous ne chicanerons pas là-dessus M. Blass : en réalité la division de la période oratoire en κῶλα nous semble très fortement marquée chez Démosthène, et c'est de la variété harmonieuse de ces membres de phrase que résulte pour nous l'eurythmie incontestable de son style.

Enfin, nous admettons aussi, dans une assez large mesure, l'application chez Démosthène d'un principe rythmique que M. B. formule ainsi : l'accumulation de plus de deux syllabes brèves est le plus possible évitée (p. 105 et suiv). Les exceptions à cette règle abondent ; mais ces exceptions même, dont on peut d'ailleurs diminuer le nombre par de légitimes corrections, s'expliquent soit par la présence d'une pause qui allonge la syllabe finale, soit par l'impossibilité de ne pas employer certains noms, propres ou communs, composés de plusieurs brèves. Comment, dans une affaire de tutelle, le mot ἐπίτροπος ne reviendrait-

il pas souvent, ainsi que le nom propre Μακεδονία dans les *Philippiques?* En principe, il ne sous semble pas impossible que Démosthène ait eu une tendance marquée à éviter le *tribraque* pour donner à son style plus de force et de poids : n'est-ce pas une raison analogue qui interdisait dans le trimètre de la tragédie ancienne la *résolution* du *temps fort?*

On voit, par ce qui précède, l'intérêt du livre de M. B. pour l'étude du style de Démosthène. C'est, en effet, l'art consommé de l'écrivain que l'auteur soumet à une analyse minutieuse : sans négliger le caractère de l'homme politique et de l'orateur, il applique son principal effort à découvrir la trace des procédés qui constituent cette puissante éloquence. La légitimité de ces recherches n'est pas douteuse : comment nier l'existence d'un art savant chez un orateur qui avait pu profiter des leçons et des modèles d'Isocrate? Aussi M. B. passe-t-il en revue successivement toutes les figures de mots et de pensées que la rhétorique se plaît à distinguer chez les maîtres de la parole ; mais cette étude échappe aux inconvénients d'une critique dogmatique et formaliste, grâce aux distinctions que l'auteur établit entre les différentes périodes de la carrière oratoire de Démosthène.

Le chapitre que nous venons d'analyser est celui qui a subi, dans la seconde édition, les changements les plus considérables. Les autres contiennent aussi quelques vues nouvelles, sur l'authenticité ou la non-authenticité de tel ou tel discours. On trouvera exposés les résultats de cette critique dans un résumé commode que nous nous contentons de signaler au lecteur (p. 588-589). Quant à la biographie qui ouvre le volume, elle n'a guère été modifiée, si ce n'est que, pour la naissance de Démosthène, M. B. se prononce nettement cette fois en faveur de l'année 384/3 (ol. 99, 1), archontat de Diitréphès.

Am. Hauvette

---

417. — J. Ilberg. **Das Hippokrates-Glossar des Erotianos und seine urspruengliche Gestalt.** (Extrait, avec double pagination, du 14e vol. des Abhandlungen der phil.-hist. Classe der K. Sæchsischen Gesellsch. der Wissensch. nº 2. Leipzig, Hirzel, 1893 ; p. 101-147; d'autre part 47 p.

418. — Le même. **Prolegomena critica in Hippocratis operum quæ feruntur recensionem novam. Adnexa est tabula phototypa.** Leipzig, Teubner, 1894 ; LXIV p.

I. Le glossaire d'Erotianos, où sont rassemblées tant d'explications des termes employés par Hippocrate, est d'un intérêt philologique qui n'a échappé à personne ; mais on sait aussi que nous ne le possédons pas dans la forme première de sa rédaction : les manuscrits le donnent par ordre alphabétique ; Erotianos avait adopté l'ordre des écrits d'Hippocrate ; la forme actuelle est due à un abréviateur qui n'a même pas pris le soin d'observer l'ordre alphabétique dans toute sa rigueur, puisqu'il ne tient compte que de la première lettre des mots. M. Ilberg,

qui a déjà publié plusieurs travaux relatifs à Hippocrate, et qui prépare une édition de ses œuvres, essaie de retrouver la forme première du glossaire, autant du moins qu'on peut l'atteindre. Il recherche en premier lieu la source des scolies d'Hippocrate, mais de celles seulement qui remontent aux commentaires d'autres écrivains ; et il en sépare d'abord celles qui proviennent des différents ouvrages de Galien, et d'un commentaire sur les *Aphorismes*, de Stéphanos d'Athènes, abrégé par Théophile. Il reste alors des scolies dont la comparaison avec le glossaire indique suffisamment la source ; ce sont les *gloses d'Erotianos*, qui nous sont fournies plus particulièrement par les codd. *Vaticanus* 277 (R) et *Urbinas* 68 (U), et le ms. ditome *Parisinus* 2255/2254 (ED) ; le *Paris.* 2144 (F) n'en renferme que par exception. Ces points établis, M. I. cherche l'ordre des gloses. Le préambule d'Erotianos ne concordant pas, pour la série des œuvres d'Hippocrate, avec la série du glossaire, M. I. admet que l'auteur, en donnant par avance cette sorte de table, ne prétendait pas à une exactitude absolue, et constate que le glossaire suit une disposition conforme aux principes de l'école dogmatique, et était divisé en trois parties ayant rapport aux écrits 1) séméiotiques, 2) physiologiques et étiologiques, 3) thérapeutiques. La table des matières du glossaire est restituée, avec quelque approximation, p. 141-142 ; elle ne renferme, comme cela se comprend, que les écrits connus d'Erotianos, et ceux qui étaient alors réputés pour authentiques. Le résultat de ces recherches est que chacune des gloses pourra être rattachée avec certitude au passage exact auquel elle se rapporte. De plus, le texte d'Hippocrate a souvent été corrigé, dans certains manuscrits, d'après les commentaires de Galien, aux citations duquel il convient de ne pas attribuer trop d'autorité ; mais nous nous trouvons, avec l'abréviateur d'Erotianos, en présence d'une tradition qui a beaucoup de prix, précisément parce que l'ordre primitif du glossaire a été troublé, ce qui le rendait d'un usage peu pratique pour la lecture des œuvres du maître.

II. Les résultats de la dissertation qui précède sont reproduits par M. Ilberg, en leur lieu et place, dans les *Prolégomènes critiques* à sa recension des œuvres d'Hippocrate. Cette préface comprend deux parties : *De codicibus manu scriptis*, et *De memoria secundaria*. M. I. se sert de cinq manuscrits : *Vindobonensis* med. IV (Θ), *Parisinus* 2253 (A), *Laurentianus* 74, 7 (B), *Vaticanus* 276 (V), *Marcianus* 269 (M) ; les trois premiers, d'une importance capitale pour les parties qu'ils contiennent, sont aidés par les deux autres soit seuls, soit réunis, selon les traités qu'ils fournissent du Corpus Hippocrateum. M. I. donne une description minutieuse de ces manuscrits principaux, en renvoyant parfois à ses dissertations antérieurement publiées, indique en passant les autres manuscrits, et termine cette première partie par une figure montrant leur filiation. La seconde me paraît de beaucoup la plus importante, et je ne crois pas me tromper en affirmant que M. I. lui-

même semble y attacher plus de prix. Non que la précédente lui cède en utilité relativement au texte d'Hippocrate ; mais elle ne contient rien qui n'ait été déjà établi, avec plus ou moins de netteté, soit par Littré et Daremberg, soit par Th. Gomperz dans son excellente dissertation *Die Apologie der Heilkunst* (1890). Mais ce second chapitre appelle spécialement l'attention, par l'érudition et la clarté avec lesquelles M. I. étudie les secours qu'on peut tirer des commentateurs d'Hippocrate. Il y est question brièvement du glossaire d'Erotianos (v. plus haut), et surtout des commentaires de Galien. Leur valeur ne saurait être mise en doute ; mais M. Ilberg regrette avec raison que les manuscrits qui les contiennent aient été jusqu'ici trop négligés, d'autant que nombre d'interpolations dans le texte d'Hippocrate en tirent leur origine. Il va sans dire que les manuscrits ainsi interpolés sont principalement ceux dans lesquels le texte est accompagné des commentaires. Quant aux citations d'Hippocrate éparses dans les œuvres de Galien, Littré avait déjà remarqué qu' « il ne faut pas y attacher d'autre valeur que la valeur de variantes ». Une nouvelle figure, à la fin, indique les relations qui existent entre les mss. d'Hippocrate et les commentaires et éditions de l'antiquité. Un chapitre spécial sera écrit sur le dialecte par M. Kuehlewein. Et maintenant, nous attendons l'édition.

My.

---

419. — SPRUNER-SIEGLIN. **Hand-Atlas.** 1re partie : Atlas antiquus. Livraisons 1 à 3, 13 cartes. Gotha, 1891-1894. chez Perthes.

Il est parfaitement vrai, comme le dit l'éditeur dans son prospectus, que la nouvelle édition de l'*Atlas antiquus* connu sous le nom de Spruner n'a rien ou presque rien de commun avec l'ancienne. M. Sieglin qui la signe a accepté la succession de M. Menke, mais sans se croire lié par la méthode de son prédécesseur : on s'en aperçoit au premier coup-d'œil, et rien qu'en comparant l'index de la dernière édition du Spruner-Menke avec la liste des cartes que renfermera le nouvel atlas. L'ancien ne comptait que trente et une cartes ; celui-ci en aura trente-quatre. Mais là n'est pas le plus grand changement : non seulement il y a extension du nombre des cartes, mais il y a remaniement complet dans le plan, suivant lequel elles sont conçues. Des cartes générales de chaque pays du monde antique, il y en avait dans l'atlas Spruner-Menke, il y en aura aussi dans l'atlas Spruner-Sieglin ; c'est indispensable. Mais comment l'auteur s'y est-il pris pour les cartes de détail, pour présenter les modifications territoriales d'un même pays aux diverses époques de son histoire. On peut adopter deux méthodes : ou bien offrir un certain nombre de cartes du monde ancien à différentes dates en donnant, pour chaque province, son état politique, à chaque date choisie ; ou bien présenter dans une suite de cartes juxtaposées les différentes variations territo-

riales d'un même pays dans le cours des siècles. C'est à cette dernière solution que M. S. s'est arrêté. Il a cru, et à bon droit, que le rapprochement de plusieurs petites cartes sur une seule planche ferait mieux ressortir les modifications apportées à l'état d'une même contrée, aux différentes phases de son existence ancienne. Il est vrai que, si l'histoire particulière y gagne, l'histoire générale y perd ; et que l'on est obligé, pour s'en rendre un compte exact, de feuilleter successivement plusieurs cartes. C'est pour obvier à cet inconvénient, je pense, que M. S. nous promet de nous donner plusieurs ensembles du monde romain par exemple; néanmoins là sera le côté faible de l'atlas. Par contre, M. S. aura l'avantage en suivant sa méthode, de pouvoir choisir les dates caractéristiques de l'histoire de chaque pays, même lorsqu'elles sont indépendantes des grandes modifications du monde méditerranéen, lesquelles servent nécessairement de base à l'établissement des cartes générales. Cette juxtaposition de grandes cartes et de petites est l'idée fondamentale qui préside à la conception de l'atlas. Nous ne pouvons encore en juger que pour l'Espagne, la Bretagne, l'Égypte et la Palestine, les seules contrées qui soient représentées dans les feuilles parues, par une carte générale et des cartes historiques de détail.

Pour l'Espagne, par exemple, celles-ci sont au nombre de huit : Espagne au début du v[e] siècle av. J.-C., — sous les Carthaginois, — en 206 (expulsion des Carthaginois par les Romains), — après la prise de Numance, — après la défaite des Astures et des Cantabres, en 12 av. J.-C., — en 14 ap. J.-C. (alors que la province de Lusitanie est créée et que la Gallicie est rattachée à l'Espagne citérieure pour former la Tarraconaise), — au III[e] siècle, — après Dioclétien. La carte générale est pour la partie politique, la reproduction de la septième carte historique (Espagne en 14 ap. J.-C.) ; là, du reste, n'en est pas l'intérêt : il est dans la géographie physique et surtout dans la quantité de noms anciens, de toute sorte qui y sont inscrits. J'ai regretté de n'y pas voir notée, d'une façon quelconque, la division en *conventus*, qui avait été indiquée sur la carte d'Espagne de l'atlas Spruner-Menke [1].

De même pour l'Égypte, à côté d'une carte générale où les localités sont désignées par leur double nom, égyptien et gréco-romain, nous avons une carte de l'empire égyptien au XV[e]-XIII[e] siècles av. J.-C., — de l'Égypte au VI[e] siècle, avant l'arrivée des Perses, — de l'Égypte et de l'empire d'Égypte sous les Ptolémées, — de l'Égypte aux I[er] et II[e] siècles de notre ère, — de l'Égypte de Dioclétien et de l'Egypte d'Arcadius.

---

1. Pourquoi, dans la partie de la Tingitane donnée dans cette carte, Tingis et Zilis forment-elles le centre d'une sorte de province rattachée à la Bétique, Babba et Oppidum Novum, celui d'une autre? Nous savons bien que ces villes étaient dépendantes administrativement de la Bétique; mais nous ignorons qu'elles fussent entourées d'un vaste territoire soumis à Rome. En aurait-il été ainsi, qu'indiquer les limites de ce territoire me paraît une audace géographique au moins inutile.

Il faut y joindre un croquis du Nil entre la grande cataracte et l'île de Méroé et deux plans de la ville d'Alexandrie, au Ier siècle av. J.-C., au IIIe et IVe ap. J.-C.

Ces deux exemples suffisent : ils montrent l'intérêt historique du nouvel atlas Spruner-Sieglin. Je n'ajouterai pas, que les cartes sont nettes et flatteuses à l'œil ; ni — ce sur quoi l'éditeur insiste dans son Avis à l'acheteur — que M. Sieglin a dépouillé pour mener à bien son travail, toutes les sources d'informations, textes d'auteurs, inscriptions, médailles, ouvrages modernes. Cela reviendrait à dire que l'atlas sera soigné et sérieusement documenté : c'est ce qui, je pense, n'a pas besoin d'être dit.

R. CAGNAT.

---

420. — **Ueber die Leges Anglorum saeculo XIII ineunte Londoniis collectae,** von F. LIEBERMANN. Halle, Niemeyer, 1894. VIII-105 p. in-8.

Il existe, dans un assez grand nombre de manuscrits, une compilation juridique composée par un anonyme, à l'usage de la municipalité de Londres. Elle contient le texte des lois promulguées par les rois anglo-saxons et anglo-normands jusqu'au XIIIe siècle, le tout rangé par ordre chronologique et relié par de brèves notices biographiques sur ces rois législateurs [1]. Il appartenait au futur éditeur des lois anglo-saxonnes d'examiner ce texte de près, d'en analyser les sources, d'en déterminer la valeur, de nous renseigner sur l'époque et le milieu où il a été composé.

Dans cette compilation anonyme, M. F. Liebermann distingue sept parties qu'il soumet, l'une après l'autre, à sa critique si pénétrante et si bien informée : 1° description de l'Angleterre, ou plutôt de la Grande Bretagne ; l'auteur indique, sans doute d'après Henri de Huntingdon, le nombre des comtés et celui des « hides » de terre. Il donne entre autres le chiffre de soixante-dix comtés pour l'Angleterre, le pays de Galles et l'Écosse, et témoigne par là qu'il connaissait mal l'Écosse et le pays de Galles, en leur attribuant des divisions administratives qui appartenaient encore seulement à l'Angleterre. Il exprime d'ailleurs, dès le début, une idée qui lui est chère, celle de l'unité politique de la Grande Bretagne sous l'hégémonie anglaise. « Regnum Britannie » est chez lui une expression caractéristique ; il veut même que ce royaume soit un empire : « de jure potius appellari debet excellentia corone imperium quam regnum ».

---

1. Le « Liber custumarum » ou « Liber legum regum antiquorum « contenu dans le ms. Cotton. Claudius D. II, est un de ces mss. ; Riley en a publié dans les *Munimenta Gildhallae Londoniensis* (Rolls series, tome II, 2e partie, 1860, p. 624 et suiv.) tout ce qui n'avait pas déjà été édité dans les publications officielles des archives nationales de Londres, c'est-à-dire précisément les parties qui, on le verra plus loin, appartiennent à l'auteur anonyme de la compilation. Les textes juridiques proprement dits se trouvent dans les recueils de Thorpe et de Schmid.

2° Les lois anglo-saxonnes, depuis Ine « qui régna sur toute la Bretagne », jusqu'au Conquérant, sont empruntées à cette compilation du xii[e] siècle que M. F. L. a publiée l'an dernier, et dont il a été rendu compte ici même : le *Quadripartitus*; mais notre anonyme n'est pas un simple copiste; il ajoute volontiers à ses textes; ainsi il attribue à Alfred le Grand des règlements que celui-ci n'a jamais promulgués et que l'auteur a tirés de son imagination, en s'inspirant peut-être çà et là de Guillaume de Malmesbury, de la charte des libertés promulguée par Henri I[er] ou de quelque réminiscence des lois anciennes. Sur l'exportation des marchandises anglaises, sur l'unité des poids et mesures, sur la condition légale des marchands étrangers en Angleterre, il attribue à Ine des lois qui appartiennent bien plus au temps de la grande charte.

3° Il a existé et l'on conserve encore, à l'état isolé, dans plusieurs manuscrits, une compilation juridique formée sous le règne d'Étienne et comprenant : 1° certaines dispositions légales prises par le Conquérant et désignées par les mots du commencement : « Hic etiam intimatur »; 2° un remaniement des lois d'Édouard le Confesseur, que M. L. désigne par l'expression d'Eadwardus Confessor retractatus et par le logogriphe : *Ecfretr.*; 3° la *Genealogia ducum Normannie* de Henri de Huntingdon. Cette compilation tripartite a été copiée par notre Anonyme à la suite du *Quadripartitus*, mais avec des modifications et surtout des interpolations que M. L. met admirablement en lumière. Notre auteur n'a d'ailleurs cessé d'obéir à des considérations toutes personnelles, soit qu'il ait voulu simplement substituer la langue usitée par la chancellerie de son temps aux termes employés un siècle auparavant, soit qu'il ait essayé de justifier les prétentions des rois d'Angleterre et la suzeraineté féodale sur la couronne écossaise, soit qu'il ait songé à donner plus d'extension aux privilèges de Londres. L'interpolation des articles attribués au Conquérant était un fait attribuée par M. Stubbs au temps d'Édouard I[er]; M. L. montre qu'elle se trouve déjà dans le fameux « Livre rouge » de l'Échiquier, compilé en 1230 par Alexandre Swerford; cette remarque a permis à M. L. de rajeunir de plus d'un demi-siècle notre compilation. Aucune partie de ces *Leges Anglie* n'a d'ailleurs été plus défigurée par les falsifications de l'auteur; il a forgé de toutes pièces la lettre du pape Éleuthère au roi Lucius de Bretagne [1]; il a inventé l'unité politique de la Grande-Bretagne soumise tout entière au roi Ine, l'annexion de la Norvège au royaume d'Arthur, etc. Bien que la grossièreté de ces inventions ait depuis longtemps éveillé la juste méfiance de la critique, elles en ont imposé à Thorpe, à Schmid, à Riley; il ne sera plus permis désormais de leur attribuer la moindre valeur objective; elles sont intéressantes

1. Publiée entre autres par Riley, *ouv. cité*, p. 682.

seulement en ce qu'elles confirment chez l'auteur le curieux état d'esprit qu'on a déjà signalé plus haut.

4° Avec les fils du Conquérant, notre Anonyme aborde une époque déjà très rapprochée de lui et sur laquelle il était moins facile de conter des fables. On remarquera l'éloge qu'il fait de Guillaume II le Roux, si maltraité par les chroniqueurs ecclésiastiques de son temps. Ici c'est un laïque qui tient la plume, et le point de vue change complètement. Le poème de vingt-six vers léonins qu'il a composé sur la mort de Guillaume le Roux et sur la grande salle de justice qu'il fit construire à Londres (ou plutôt à Westminster) n'est d'ailleurs remarquable que par son extrême platitude [1]. Ce qui, enfin, diminue l'intérêt que présente ce portrait du roi Roux, si différent de celui que les historiens se plaisent à tracer de lui, c'est que notre auteur décerne aux autres rois, à Henri Ier, à Henri II, à Richard Cœur de Lion, à peu près les mêmes éloges, et dans des termes presque identiques [2]. Du moins peut-on retenir cette observation d'une portée générale, c'est que notre auteur était un admirateur fervent de la royauté forte et tyrannique du XIIe siècle, et, j'imagine, avant la honte et l'abaissement des dernières années de Jean sans Terre. — Dans la cinquième partie, relative aux règnes de Henri II et de ses fils, notre Anonyme transcrit le traité de Glanville.

Dans sa rédaction primitive, la Compilation de Londres s'arrêtait vers 1210. M. L. attribue à une seconde édition certaines pièces et notes relatives au règne du roi Jean; ces additions paraissent être postérieures à la Grande Charte de 1215, qui est transcrite dans la compilation, et antérieures au débarquement de Louis de France auquel il n'est pas fait allusion.

La septième et dernière partie est due à divers continuateurs dont la personnalité reste tout à fait effacée.

A la suite de cette longue analyse qu'on ne suit pas sans quelque peine, parce que l'auteur suppose parfaitement connus du lecteur les textes auxquels il fait allusion, viennent deux courts mais substantiels chapitres sur l'auteur de la compilation et sur les nombreux manuscrits qui nous l'ont conservée. Sans le suivre dans les hypothèses parfois subtiles ou spécieuses, mais le plus souvent vraisemblables et qui font impression par leur nombre et leur cohésion, on peut admettre avec lui que cet Anonyme naquit vers 1175, sans doute à Londres, qu'il y fut élevé, qu'à tout le moins il appartint à cette ville par ses goûts, ses idées, ses rêves et qu'il écrivit peu après la perte de la Normandie en 1206. Ses études ont dû être médiocres, car son style est étonnamment pauvre et monotone; il n'y a dans sa longue compilation aucune trace de ces lieux-communs de philosophie juridique qne l'on puisait à l'enseignement de l'école, pas de sentences morales, pas de citations de la

1. Publié par M. Liebermann, p. 67.
2. *Ibid.*, p. 80-81.

Bible ; encore une fois, c'est un laïque. Il est presque contemporain de Thomas Becket; il a vécu au temps du conflit politico religieux de 1208-1213, et nulle part il ne parle des « libertés de l'Église ». Ce qu'il exalte à Westminster, c'est le palais du roi, non l'abbaye. Il est entiché des préjugés, des prétentions des bourgeois de Londres ; il eût voulu que le droit de Londres devînt celui du pays tout entier. Sa compilation est d'un esprit médiocre, à qui le sens critique fait défaut ; il ne comprend pas toujours les textes qu'il copie et surtout il y ajoute au gré de sa fantaisie et de ses préjugés. C'est seulement quand il ment qu'il est original. Si l'expression dont alors il revêt ses idées est au-dessous du médiocre, ses idées elles-mêmes lui donnent un certain caractère. Il nous représente un type de bourgeois de Londres fier du rôle que cette cité doit jouer dans l'état et dans la politique, farci de fables ridicules sur les temps passés, mais attentif aux choses du présent et, sur certains points, en avance sur la législation de son temps. Curieuse figure que personne avant M. Liebermann n'avait pris la peine de dégager d'une compilation sans valeur pratique, et qu'il a si industrieusemeut éclairée par une accumulation de menues touches d'ombre et de lumière. Il faut de la persévérance pour suivre son travail de la première à la dernière ligne, mais on en est largement récompensé par le profit qu'on en tire.

Ch. Bémont.

---

421. — **Histoire de l'art pendant la Renaissance**, par Eugène Muntz. Tome II (Italie, l'Age d'or). Paris, Hachette, 1891, in-4 de 864 p. avec 531 illustrations dans le texte et 38 hors texte.

Cette rapide analyse, et trop tardive, du tome II de l'*Histoire de l'art pendant la Renaissance* servira du moins à constater l'étonnant succès d'un ouvrage très sérieux qui se vend comme le roman du jour, et dont une édition italienne, commencée cette année même aux frais du *Corriere della Sera*, est tirée à quinze mille exemplaires. Succès, en tout cas, bien justifié par la valeur de l'entreprise, qu'il est vraiment superflu de louer. Ce tome II représente une somme de labeur plus énorme, s'il est possible, que son devancier, qu'il dépasse de cent pages. Ce que M. Müntz y a su classer de faits et d'idées est incroyable ; et qu'importe que l'on y sente parfois cette volonté de condenser toute une bibliothèque? Que de fatigues cette merveilleuse encyclopédie n'épargne-t-elle pas aux travailleurs amis de la Renaissance, et quelle gratitude ne doivent-ils pas à M. M. pour son zèle acharné, exclusif, à servir une cause dont il est aujourd'hui le plus ferme champion?

Les nécessités de librairie, parfois cruellement impérieuses, ont bien servi l'auteur en l'obligeant à revêtir d'un titre spécial chaque tome de sa publication. L'*Age d'or*, c'est « la radieuse époque qui s'ouvre, vers

1470, avec l'apparition de Laurent le Magnifique, de Bramante et de Léonard de Vinci, et qui se ferme, vers 1520, à la mort de Raphaël et de Léon X» (p. 1). Comme ce titre seul nous révèle déjà les prédilections de M. Müntz! Mais il serait dangereux de l'accepter absolument : et pourquoi donc Fra Filippo Lippi sera-t-il un primitif, tandis que Botticelli, et Filippino Lippi, et Ghirlandajo prendront place dans l'Age d'or? Pourquoi séparer Gozzoli de son maître Angelico, Antonio Vivarini de son frère Bartolommeo, Jacopo Bellini de ses fils Giovanni et Gentile? Il est trop évident que ce classement quelque peu arbitraire a été inspiré par des considérations étrangères à l'histoire de l'art.

L'introduction, largement conçue, est comme un hymne à la gloire de l'Age d'or. On sent dès les premières lignes cet enthousiasme sincère, l'absolue conviction que nous sommes en présence d'une civilisation idéale, débarrassée des dernières « superstitions du moyen âge », capable enfin de produire « l'homme complet » p. 2, 3). Pourtant n'est-ce pas une époque troublée entre toutes, celle des violences des Borgia, du supplice de Savonarole, des invasions françaises, des discordes infinies qui heurtaient les uns contre les autres les petits États italiens? Mais, dans cette fermentation extraordinaire, où l'idée de patrie semble abolie, où la morale et la religion reçoivent de cruelles atteintes, une chose demeure sacrée : l'art est la véritable puissance de l'Italie; il en est la sauvegarde, au milieu de l'universelle corruption qu'il facilite d'ailleurs et qu'il excuse (p. 27-31). S'il est difficile à M. M. de donner tort à ses chers artistes en matière de morale et de religion, il lui est plus pénible encore de marquer leurs défaillances sur le terrain même de l'art. Il avoue (p. 19) qu'il est fâcheux que des maîtres comme Raphaël, Corrège, Titien, se soient renfermés dans la peinture d'abstraction, aient négligé d'illustrer les événements contemporains. Il avoue également (p. 33) que les beaux-arts, et surtout la peinture, vont « occuper dans la vie sociale une place hors de proportion avec leur rôle véritable ». Est-ce vraiment un reproche? ne faut-il pas bénir la passion qui a permis à quelques grands artistes de donner toute leur mesure, au risque de brûler en peu d'années, comme l'a écrit Dumesnil, « les trésors sur lesquels l'art italien aurait pu vivre pendant de longues générations »! Il n'y a que les hommes supérieurs qui comptent, affirme M. Müntz; encore faut-il s'entendre sur ce terme d'hommes supérieurs; et je crains que M. M. n'en restreigne terriblement le nombre. En ce volume, je n'en vois qu'un, vers qui tout converge, c'est Raphaël. Les œuvres des Primitifs ne sont que le piédestal de sa gloire; Vinci même est sacrifié, l'artiste unique, l'âme souple et profonde où se sont agités tous les problèmes de ces temps inquiets. Et sans doute nous n'ignorons pas que M. M. se prépare depuis des années, avec une patience infatigable, à nous donner enfin un livre digne de Vinci; ce livre promis nous sera un ample dédommagement de son demi-silence actuel; en est-ce une suffisante excuse?

L'ouvrage est divisé en six parties, dont la première traite des éléments constitutifs de la Renaissance à la fin du xv^e et au commencement du xvi^e siècle : tradition et réalisme, esthétique et méthodes d'enseignement. Une revue rapide de la littérature [1] sert d'utile préface à l'histoire d'un art qui devient de plus en plus littéraire, comme M. M. le marque très justement [2]. Vient ensuite un très intéressant chapitre où sont fixés les caractères qui séparent la première Renaissance de celle du xvi^e siècle, et les éléments nouveaux que les maîtres de la grande époque, Bramante, Léonard, Michel-Ange, Raphaël, ont ajoutés à l'héritage des Primitifs (p. 69). En résumé, l'art du xv^e siècle est réaliste, l'art du xvi^e siècle est idéaliste; et l'avènement de cette esthétique nouvelle est dû en grande partie à la propagande de la philosophie platonicienne, que Marsile Ficin introduit en Italie, et que Savonarole rend populaire. Cette haute conception du beau, Michel-Ange la fait paraître dans ses sonnets et dans ses marbres, et la grande œuvre de Raphaël, l'École d'Athènes, nous laisse une immortelle traduction des enseignements de Ficin (p. 76). Ce spiritualisme à outrance était un danger pour l'art; « ce système si éloquent, si profond, mais qui poursuivait sans cesse l'invisible, devait forcément détourner, à la longue, de l'étude de la nature » (p. 78). L'aveu est à retenir; et j'aurais voulu que M. M. insistât davantage sur les germes de mort que dissimulaient mal ces nobles théories. L'abus des formules, qui nuit à la sincérité des dernières œuvres de Raphaël et de Michel-Ange, a perdu leurs imitateurs. Ces formules classiques, nées d'une interprétation trop étroite des œuvres antiques (car la passion pour l'antiquité devient au xvi^e siècle une folie), étouffent peu à peu ce que les quattrocentistes avaient légué de vivant, de naïf et d'ému. Ce fut l'architecture qui en souffrit la première, et le plus longtemps; combien de nos affreuses constructions modernes s'inspirent de l'antiquité vue à travers Vignole! Sans doute, le réalisme lutte encore contre l'antiquité envahissante, mais il a perdu bien du terrain, et l'équilibre va se rompre entre ces deux influences également nécessaires (p. 139 et suiv.). Un des signes les plus sensibles de cette transformation est dans le caractère nouveau des portraits qui, recherchant moins l'exacte ressemblance physique que l'expression profonde, visent au style antique et à l'abstraction (p. 152-157).

Cette première partie, en quelque sorte philosophique, se termine par une attachante étude sur l'enseignement de l'art et la condition des

1. Tout en convenant de l'impiété de Pulci, je ferais observer cependant que certaines invocations du *Morgante Maggiore*, citées par M. M. (p. 52, note), sont des réminiscences du grand poète chrétien, de Dante (Souverain Jupiter, crucifié pour nous! — Dante, *Purg*. VI, 118).

2. Mais n'est-ce pas aller un peu loin que de comparer le mouvement poétique du xvi^e siècle italien à notre romantisme, que de parler d'Edgar Poë à propos d'une fantaisie macabre — et classique — de Raphaël, surtout que de caractériser par le mot de *névrose* le vivant génie de Donatello et de Michel-Ange (p. 58)!

artistes (p. 185-202). Les théoriciens de la première Renaissance (à l'exception de Ghiberti) n'avaient laissé que des traités spéciaux de peinture, d'architecture, de perspective ; ceux de la seconde Renaissance abordent l'esthétique générale. C'est ici, semble-t-il, que M. M. devait nous donner une analyse du *Traité de la Peinture*, de Léonard ; et vraiment il pouvait le faire sans déflorer par avance le somptueux volume que nous réserve la librairie Hachette; la lacune est grave et regrettable. A défaut de cette analyse, que ne suffisent pas à remplacer quelques très fines observations, le chapitre contient une liste précieuse, la plus complète que l'on ait encore dressée, de ces artistes aux multiples aptitudes, de ces encyclopédistes si nombreux au début du XVIe siècle, surtout en Toscane (il est très intéressant de constater avec M. M. l'inégale répartition de ces talents variés dans les diverses régions de l'Italie ; l'Ombrie, la Vénétie, le Milanais en sont fort pauvres; après la Toscane, c'est Urbin qui réunit les noms les plus glorieux, Bramante et Raphaël). A cette statistique s'en joignent de moins importantes, celle, fort curieuse, des architectes, sculpteurs, peintres et miniaturistes appartenant au clergé régulier ou séculier, celle aussi des femmes artistes.

L'étude des Mécènes et du groupement régional des écoles, qui dans le premier volume précédait les considérations générales sur le développement de la Renaissance, vient ici, beaucoup plus logiquement, à la suite de ces considérations. C'est assurément le morceau le plus important et le plus méritoire de ce grand travail. Les renseignements nouveaux abondent dans cet essai de synthèse historique des différentes formes de l'art inégalement distribuées parmi les grandes régions d'Italie. De l'Etat vénitien jusqu'au royaume de Naples, partout éclate une vitalité extraordinaire, un amour de l'art d'autant plus admirable que les temps sont plus troublés, que les guerres incessantes semblent absorber toutes les ressources. Beaucoup de ces villes intelligentes et actives ont leur spécialité, médailles, faïences, émaux, broderies ; Florence seule d'abord, puis Rome et Venise attirent et concentrent tous les arts. M. M. nous parle de l'influence néfaste des Borgia, de l'éclipse subie par les arts sous le pontificat d'Alexandre VI (p. 238). L'expression est dure. Le temps où furent construits la Chancellerie et le *Tempietto* de Bramante, où fut sculptée la *Pietà* de Michel-Ange, où l'appartement Borgia et le château Saint-Ange furent décorés des fresques de Pinturicchio, ces dix années ne sont pas à négliger. L'admiration bien naturelle de M. M. pour Raphaël et pour les papes dont Raphaël a glorifié le règne semble l'entraîner presque invinciblement à déprécier quelque peu tout ce qui l'éloigne de cette époque bénie, les pontificats de Jules II et de Léon X.

Cette géographie historique, qui nous a déjà promenés de Florence à Rome par la Toscane et l'Ombrie, nous conduit jusqu'à Naples, puis remonte vers le Nord par les Marches et la Romagne, nous arrête à Bologne, chez les Bentivoglio, à Ferrare, chez les ducs d'Este, surtout

à Mantoue, auprès de la marquise Isabelle, de qui M. M. nous donne une excellente biographie, aussi complète que possible en un espace si restreint[1] (p. 275-284). Venise se console de ses échecs politiques en inaugurant ce magnifique essor d'art qui aura toute son ampleur au cours du XVI^e siècle. A Milan, Ludovic le More (dont la physionomie complexe est finement esquissée) s'immortalise en protégeant les deux plus grands génies du XVI^e siècle finissant, Bramante et Léonard.

Bramante est le héros du livre III, consacré à l'Architecture (p. 313-440). En attendant que soit publié le grand ouvrage de M. de Geymüller, la notice très attachante et instructive de M. M. sera le répertoire des travailleurs. Une tentative a été faite récemment pour enlever à Bramante un de ses titres de gloire, la tradition qui lui attribue la Chancellerie[1]; mais, tout en admettant la justesse et l'ingéniosité des considérations de style dont M. Gnoli a soutenu sa thèse, ne peut-on reconnaître que la Chancellerie, la première œuvre romaine de Bramante, a été exécutée, ainsi que le palais Giraud, sous l'influence des œuvres florentines dont le grand architecte venait de goûter le charme, et qu'on y doit voir une heureuse imitation du palais Ruccellai d'Alberti? La Chancellerie, en somme, appartient au Bramante *quattrocentiste*, que M. M. distingue justement du Bramante *cinquecentiste*, celui dont les travaux romains, les constructions vaticanes et le nouveau Saint-Pierre, offrent aujourd'hui encore aux architectes une mine de modèles précieux. L'histoire de la réédification de Saint-Pierre, la grande œuvre architecturale de Jules II, est résumée ici dans ses traits essentiels, et avec l'aide de documents inédits puisés aux registres pontificaux. Un chapitre passe en revue les architectes toscans, la lignée de Brunellesco, les Majano, les San Gallo, le Cronaca, Baccio d'Agnolo, le siennois Francesco di Giorgio, les architectes bolonais, ferrarais, vénitiens et véronais, dont Fra Giocondo est le plus éminent.

Déjà, grâce à l'imitation intempérante de l'antique et à l'influence de Michel-Ange, toujours plus éloigné de l'observation de la nature pour n'exprimer que la fougue de la vie et de la passion, la sculpture décline (livre IV, p. 443 et suiv.); son rôle décoratif se trouve restreint par les progrès de l'architecture classique, qui n'admet plus la fantaisie dans l'ornementation et substitue peu à peu le praticien au sculpteur. Les deux seuls grands artistes dont il soit un peu longuement question dans ce livre sont Pollajuolo et Verrocchio, des encyclopédistes, des esprits larges et curieux, qui se rattachent aux Primitifs et annoncent Léonard.

Le livre V, qui traite de la peinture, de Mantegna jusqu'à Raphaël, est, on le comprend, le plus considérable du volume; il serait plus

---

1. Une nouvelle biographie d'Isabelle vient d'être publiée par MM. Luzio et Renier : *Mantova e Urbino*. Turin, 1893.

1. Gnoli, *La Cancelleria ed altri palazzi di Roma attribuiti a Bramante*, dans l'*Archivio storico dell'Arte*, 1892, p. 176 et 331.

étendu encore, si certaines de ses monographies se développaient en proportion de leur importance dans l'histoire de l'art. En quelques pages sont brièvement condensés les caractères principaux de cette période : l'iconographie renouvelée par l'introduction de sujets philosophiques, par la recherche archéologique du costume (tentatives de restitution dont M. M. est le premier à reconnaître la funeste influence), par l'équilibre harmonieux des compositions (les Primitifs, et Botticelli, et Ghirlandajo lui-même, ont, dans un même tableau, multiplié les épisodes). Ces considérations, déjà indiquées, à un point de vue général, au livre Ier, s'achèvent logiquement ici par une analyse minutieuse des procédés de peinture, et par une classification des écoles. Les premières monographies sont consacrées aux plus glorieux des Primitifs, à Mantegna (excellente étude, où toutes les indications sont réunies), à Gozzoli, à Botticelli (assez durement apprécié [1]), à Ghirlandajo, à Filippino Lippi, aux Pollajuolo. Ces portraits de maîtres souffrent visiblement du triomphe de Raphaël, le dieu unique auquel nous devons sacrifier. Et il nous faut être reconnaissants à M. M. d'avoir eu des accents sincères pour célébrer, je ne dis pas Fra Bartolommeo, qui n'obtient que trop de louanges (p. 676-684), mais un maître vivant et fougueux comme Signorelli, ce précurseur de Michel-Ange (p. 698-711). Pinturicchio, tout au contraire, n'a que des paroles fort dures d'un juge quelque peu prévenu. Mais ne nous plaignons point, et n'allons pas reprocher à M. Müntz son dogmatisme parfois intransigeant; c'est ce dogmatisme qui fait l'unité de son grand ouvrage, en lui donnant vraiment une valeur d'enseignement moral, en l'appuyant sur une esthétique dont on peut contester les principes, mais dont on ne peut qu'admirer la franchise et la noblesse.

Un sixième et dernier livre, un peu sommaire (il commence à la p. 807), traite de la gravure et des arts décoratifs.

L'illustration de ce volume, comme celle du tome Ier, fait pleinement honneur à la maison Hachette. A part un très petit nombre de planches qu'il eût mieux valu ne pas emprunter à d'anciens recueils, tout est nouveau, et d'une fidélité parfaite. On a sagement fait de renoncer à des procédés insuffisants de gravure en couleur pour employer les héliogravures de Dujardin, dont quelques-unes eussent gagné cependant à être moins retouchées. Les reproductions de dessins des maîtres sont nombreuses et excellentes.

André Pératé.

---

1. Pourquoi le traiter d'artiste « facétieux » (p. 25, note, et p. 640), sur la foi des sots bavardages de Vasari ?

422. — **Les débuts de l'Imprimerie au Puy-en-Velay**, par Paul Le Blanc. Le Puy-en-Velay, de l'imprimerie L. et R. Marchessou, juin 1894. In-8° de vi-92 p.

M. Paul Le Blanc, qui est un de nos plus fervents bibliophiles, est aussi un de nos plus savants bibliographes. Il travaille depuis longtemps à l'histoire de l'imprimerie au Puy et il nous donne aujourd'hui d'excellents fragments de son futur ouvrage. Tous ceux qui jetteront les yeux sur ces pages où tout est d'une netteté parfaite, les indications comme le style, reconnaîtront dans le mérite de l'échantillon le mérite de l'œuvre entière et rediront avec confiance le vieux mot : *ex ungue leonem*. M. P. Le B. établit que le premier imprimeur du Puy fut un habitant de cette ville, Etienne André, maître écrivain, et il nous apprend (p. v) que, dans la séance des États du Velay du 30 avril 1612, Vidal Dolezon, syndic du diocèse, exposa que « Me Étienne André, écrivain et imprimeur, avait présenté requeste tendant à ce qu'il plaise aux sieurs de ladite Assemblée lui donner telle somme qu'ils jugeront pour le soulager de partie des frais qu'il a faict pour avoir dressé en cette ville, à ses dépens, la presse et imprimerie au soulagement du publicq et honneur de ce diocèse. » L'historien ajoute : « le 8 mai suivant, l'Assemblée, faisant droit à la requête de notre imprimeur, lui octroya une somme de 45 livres. L'imprimerie était pour toujours fondée au Puy. »

M. P. Le B. donne ensuite par ordre alphabétique la liste des imprimeurs du Puy où, par une coincidence heureuse, comme il le remarque, l'introducteur de l'imprimerie est, en vertu de la lettre initiale de son nom, le premier mentionné. Chaque nom est accompagné d'une notice biographique et bibliographique. Ces indications sont puisées aux meilleures sources, aux registres de l'état civil pour ce qui regarde les dates de naissance et de décès [1], et aux collections publiques ou particulières pour ce qui concerne les principales publications de chacun des successeurs d'Étienne André. La riche collection de l'auteur lui a permis de consulter sans déplacement — heureux ceux qui peuvent faire des voyages bibliographiques dans leur fauteuil! — la plupart des productions des presses du Puy. Ai-je besoin de dire que la description des

---

1. Parfois le diligent auteur a tiré parti des registres de Jurades comme le prouve ce petit récit anecdotique (p. 6) : « On lit dans les comptes consulaires de la ville du Puy, que, le 12 novembre 1686, l'intendant de Languedoc avait envoyé aux Consuls le portrait de deux cavaliers qui avaient volé la voiture du bureau de Mauriac, avec ordre de le faire publier. Les comptables en chargèrent Bleigeac et lui payèrent à cet effet 25 sols. J'ai le regret de n'avoir jamais rencontré cette pièce.. ». Étienne Bleigeac, ajoute M. L. B., « a imprimé beaucoup de choses, dont la collection ferait la joie d'un bibliophile, » et il cite l'article suivant resté, ce me semble, inconnu à Brunet : « *Histoire inouyie d'un accouchement de dix-neuf moys. Ouvrage grandement utile aux médecins, chyrurgiens, chymiques, cabalistes et curieux, par Adrian Sicler, médecin sparygique. Au Puy, par Étienne Bleigeac, imprimeur et libraire.* MDC. LXX. in-12.

plus minces plaquettes, comme celle des gros volumes, est faite avec toute la précision qu'on pouvait attendre d'un érudit doublement célèbre par son amour et sa science des livres ?

Deux chapitres spéciaux sont consacrés, l'un à l'*imprimerie Marchessou* (p. 37-69), l'autre au *Journal de la Haute-Loire* 1813-1894 (p. 67-90). Ces deux chapitres sont dûs à MM. Marchessou frères qui y ont introduit divers documents inédits, les uns de l'ordre administratif, signés des préfets Lamothe (1810), de Sartiges (1816), du baron de Pommereul, directeur général de l'imprimerie et de la librairie (1811), du comte de Cazes (*sic*), ministre secrétaire d'État au département de la Police générale (1816), etc., les autres de l'ordre littéraire (Jules Janin, Le Play, Sainte-Beuve, Victor de Laprade, le président actuel du Conseil des ministres, M. Charles Dupuy, etc.).

La brochure, admirablement imprimée, a été tirée à soixante exemplaires non mis dans le commerce et tous numérotés à la presse [1]; elle est pieusement dédiée « à notre père » par les dignes successeurs de Marie-Pierre Marchessou dont le portrait a été reproduit par l'héliogravure (p. 52) Je demande la permission d'exprimer ici, au nom des rédacteurs de la *Revue critique*, dont je suis sans doute le doyen d'âge, les vœux que nous formons pour que les habiles imprimeurs de notre cher recueil trouvent à l'Exposition universelle de Lyon, soit pour les *Débuts de l'imprimerie au Puy*, soit pour leurs autres travaux, tout le succès qu'ils ont mérité.

T. de L.

---

423. — Charles Comte. **Châteaubriand poète (Histoire de la tragédie de Moïse).** Paris, Le Cert, in-8, 37 p.

Pourquoi Châteaubriand porta sa tragédie de *Moïse* a l'Odéon et ne l'y laissa pas représenter; par quelle suite de circonstances aussi imprévues que bizarres le vaudevilliste Carmouche, devenu directeur du théâtre de Versailles, jugea à propos d'en éblouir les Versaillais; avec quelle magnificence toute provinciale de mise en scène (cascades en fer blanc, chameaux constitués de figurants couverts de baudruche, etc.) elle ramena les regards de la France sur l'antique théâtre de la ville du grand roi; quelle fut l'attitude de la salle pendant cette mémorable représentation; tout cela, spirituellement conté par M. Comte et avec une extraordinaire abondance de détails curieux, constitue un des plus amusants chapitres d'histoire littéraire qu'on puisse lire.

---

1. Deux exemplaires sur Vélin, six sur Japon, cinquante-deux sur Hollande. L'imprimerie Marchessou a réussi à se surpasser elle-même dans l'exécution de cette brochure où il faut tout louer, y compris sa splendide couverture bleu tendre parsemée de fleurs, au milieu desquelles brille la devise : *Age quod agis.*

M. C. toutefois, oublie une chose : c'est de nous dire comment Châteaubriand accepta ou feignit d'accepter sa mésaventure. S'il désire augmenter sa notice d'une page à ce sujet, il en trouvera les éléments dans le petit livre de Mme Ancelot intitulée. *Les Salons de Paris* (Paris. J. Tardieu. 1858. 2° édition, p. 195). Le récit de cette nuit mémorable tel que le faisait souvent Châteaubriand, chez Mme Récamier, y est rapporté tout ou long.

Raoul Rosières.

---

424. — Eugène Ritter, professeur à l'Université de Genève. **Le centenaire de Diez,** discours prononcé à la séance annuelle de l'Institut genevois, suivi de lettres adressées à Victor Duret par Roumanille. Genève, librairie Georg, 1894. Gr. in-8 de 117 p. (Extrait du *Bulletin de l'Institut genevois*, t. xxxiii).

Le *Discours* de M. le professeur Eugène Ritter, vice-président de l'Institut genevois à la séance annuelle du 15 mars 1894, célèbre dignement « un anniversaire mémorable dans l'histoire intellectuelle de nos pays romans », le centenaire de la naissance du grand philologue Frédéric Diez (né à Giessen le 15 mars 1794). M. R. a très bien parlé de l'auteur de la *Grammaire comparée des langues romanes* « un des types de ces savants allemands de la vieille école, à la vie obscure et terne, aux livres lumineux et féconds »; qui « a été dans notre siècle le principal promoteur de la philologie romane », et dont « les travaux marquent le point où cette science est sortie de la période des tâtonnements, pour entrer dans une ère nouvelle où elle marche à pas assurés ». Il raconte brièvement la paisible vie « d'un homme dont l'Allemagne est fière », signalant tout ce que Diez dut à l'impulsion de Gœthe [1] et aux travaux de Raynouard, son initiateur et son maître [2]. Il retrace ensuite et en termes très heureux l'histoire du félibrige (p. 8) : « Enfin les félibres vinrent, et ils ont réussi à créer cette renaissance provençale qu'on attendait depuis des siècles. Le charmant poème de *Mireille* et les *Iles d'or* de Mistral, les œuvres aimables de Roumanille, le *Trésor du félibrige*, des poésies et des contes sans nombre, toute une littérature chantante et légère, florissante aujourd'hui sous le ciel bleu d'un pays pros-

---

1. Au sujet de Gœthe recevant à Weimar la visite du jeune Diez et lui indiquant la langue et la littérature provençales comme un intéressant sujet d'études, M. R. dit : « Je ne crois pas que dans toute l'histoire littéraire, on puisse citer un conseil meilleur, donné plus à propos, mieux suivi, et plus fécond en résultats. »

2. Cette esquisse de la biographie de Diez n'est, comme l'auteur nous en avertit, qu'un court extrait des publications spéciales de M. Stengel (1883) et de M. Fœrster (1894). On regrette que l'orateur n'ait pas songé à rapprocher du nom de son héros le nom de M. Gaston Paris, un des plus illustres disciples et des plus fervents admirateurs du philologue de Bonn, celui qui l'a le mieux fait connaître et apprécier.

père et fertile, c'est une vie nouvelle rendue à la vieille langue des troubadours, qui a ainsi comme un été de la Saint-Martin [1]. »

A la suite de son *Discours*, M. R. a publié une trentaine de lettres familières, « d'un naturel et sincère accent » adressées de 1857 à 1885 par Roumanille à Victor Duret qui, dans la *Revue suisse* et dans la *Bibliothèque universelle*, avait rendu compte « avec un juste enthousiasme » de *Mireille* et des autres œuvres des félibres. C'est avec l'aide de Roumanille que le critique genevois avait écrit ces articles que l'on compte parmi les premiers qui aient paru sur la renaissance contemporaine de la poésie provençale [2]. L'éditeur de cette correspondance dit avec raison (p. 18) que c'est « le fidèle portrait d'une âme de poète, et d'un homme resté simple au milieu des ovations méridionales ». On lira avec un vif plaisir ces lettres écrites au courant de la plume, où Roumanille se montre tel qu'il était, « un homme aimable, vif quelquefois, toujours sincère ». Le collaborateur et ami de Victor Duret lui décrit non seulement sa propre vie, mais aussi celle de ses frères en poésie, Aubanel [3] et Mistral [4]. A côté de ces deux noms, dont le second est de plus en plus glorieux, on trouve dans les lettres de Roumanille, pleines à la fois de bonhomie et de verve, un grand nombre d'autres noms méridionaux ou parisiens, notamment ceux de Saint-René Taillandier, Reboul, Saboly, Pontmartin, Amédée Pichot, Lamartine,

---

1. M. R. ajoute ce compliment pour ses voisins, ce reproche pour ses compatriotes : « A ce mouvement qui se continue depuis quarante ans, nous devrions être attentifs, nous autres genevois. Nous oublions trop les liens qui nous rattachent à la France du Midi. Nos quais bordent son plus grand fleuve ; le patois de nos contrées se rattache au sien ; beaucoup de familles genevoises sont sorties du Languedoc et de la Provence : il semble que la communication intellectuelle soit facile. Mais nous restons indifférents, étrangers, et au passé de ce beau pays, et à la renaissance littéraire dont il est le théâtre. »

2. M. R. a reproduit (p. 18-22) quelques extraits de la notice biographique mise par lui en tête de la *Grammaire savoyarde* par Victor Duret, publiée par Ed. Koschwitz, professeur à l'Université de Greifswald (Berlin, 1893, xv et 91 pages in 8°).

3. Aux lettres de Roumanille sont jointes quelques lettres de l'auteur de *la Grenade entr'ouverte* et *Les filles d'Avignon* (pp. 91, 94, 96, 100, 101). On en lira d'autres, bien attachantes, dans la récente étude de M. Ludovic Legré : *Le poète Théodore Aubanel, récit d'un témoin de sa vie*.

4. Voir (p. 117) un billet de Mistral à V. Duret, écrit de Maillanne, le 10 novembre 1887, où je relève cette phrase émue : « Ici nous avons perdu le cher et grand Aubanel, — un vrai désastre pour la poésie provençale. A nous autres bientôt ! » La touchante affection de Roumanille pour Mistral éclate à toutes les pages, notamment au sujet de la composition et de la publication de *Mireille*. Je ne citerai que ce délicieux passage d'une lettre du 14 juin 1857 : « Mistral est bien plus heureux. Il écrit, à cette heure, au milieu des champs qu'il aime, surveillant ses laboureurs, et labourant au besoin avec eux, le neuvième chant de sa grande épopée rustique et provençale, œuvre qui fera époque dans notre littérature néolatine. Jeune, riche, beau, aimé, inspiré, il chante dans sa riante solitude, il chante mélodieusement. » Notons (p. 79) ce cri du cœur : « Vous savez si je n'ai pas traité notre grand poète comme un père traite son enfant. »

Adolphe Dumas [1], Sainte-Beuve, Villemain, Jasmin [2], Mathieu, Roumieux, etc. Il y a un peu de tout dans cette correspondance charmante qui m'a rappelé nos causeries d'autrefois dans l'étroite *boutique* du libraire-poète qui n'avait pas moins de cœur que d'esprit et de talent.

T. DE L.

---

425. — **Der deutsche Satzbau,** dargestellt von Hermann WUNDERLICH. Stuttgart, J. G. Cotta, 1862. Un volume in-8, XIV et 252 p. Prix : 4 marks.

Celui qui chercherait dans ce livre un traité de la construction proprement dite, une étude sur l'ordre des mots dans la proposition allemande, se tromperait fort. L'auteur s'occupe surtout des divers matériaux et mécanismes qui concourent à cette construction; quant à l'ordre des mots, il n'est traité que dans une vingtaine de pages (p. 87-105) et d'une manière fort rudimentaire.

Il faut louer tout d'abord la réserve et la modestie avec laquelle M. Wunderlich parle de son travail, et la manière dont il rend justice aux travaux des autres. Il ne veut pas formuler, établir des lois, il veut simplement exposer les faits, d'après les travaux de la science, en les complétant sur certains points. Si le livre a des mérites très réels, il a un défaut grave qui trop souvent les fait oublier : il est généralement écrit d'une manière fort obscure, et d'autre part il suppose connues une foule de choses qu'un grand nombre de ses lecteurs ne connaît pas ou ne connaît qu'imparfaitement, et pour lesquelles il ne trouve même pas toujours les renvois nécessaires. Tout cela diminue singulièrement la valeur, nous le répétons, en partie très réelle, du livre de M. Wunderlich.

Nous nous bornerons à quelques remarques de détail. P. 64, parlant du *jussif* simple de la proposition principale, M. W. cite le vers 969

---

1. L'éditeur déclare (p. 17) que « de légères coupures ont été nécessaires pour épargner à deux ou trois noms quelques piqures d'abeille ». On n'a pas supprimé (pp. 77, 78) certaines épigrammes contre Adolphe Dumas, qui « a embouché deux fois sa grande trompette pour apprendre *urbi et orbi* qu'il a *découvert* Mistral ». Le correspondant de Duret ajoute avec une noble fierté : « Arrière *découvreurs* de mauvais aloi ! Le découvreur, c'est moi, Roumanille. » L'inauguration du buste d'Adolphe Dumas, dans les belles fêtes félibréennes du mois d'août, donne un piquant à-propos aux tirades du bon Roumanille contre celui « qui a voulu grimper sur les épaules de notre bien aimé Frédéric pour dire aux lettrés de France et de Navarre : « *C'est moi! me voici!* »

2. En mars 1859, Roumanille écrivait (p. 73) : « Mistral est parti hier pour Paris, où des ovations l'attendent. Jasmin, qui a la puce à l'oreille, se trouve aussi à Paris... » Le 17 mai, il annonçait joyeusement (p. 80) que tout Paris traitait Mistral en enfant gâté et que « Sainte-Beuve a en quelque sorte renié Jasmin qui était son idole ». En cette même page on voit Vigny, le chantre d'Éloa, baisant Mistral au front, en disant : « Ce baiser d'un vieil académicien vous portera bonheur. » Roumanille conte toutes ces anecdotes avec le plus vif entrain.

de Schiller, *G. Tell : Gehen einige hin und zünden Reisholz an!* et dit qu'on sous entend ici le verbe auxiliaire *sollen*. Cependant ce jussif de la 3[e] pers pluriel avec un sujet indéfini existe bel et bien, au moins dans le domaine alémanique ; et il existe également au singulier, p. ex. : *so komm' doch Einer her!* dans tout le domaine haut allemand moderne. Nous venons de parler du cas avec sujet indéfini. Mais ce qui est vraiment incompréhensible, c'est que M. W. ne mentionne même pas ici les formes de beaucoup les plus fréquentes, à savoir les jussifs de politesse et d'impolitesse avec *Sie* et *Er*. p. ex. *Seien Sie ruhig, kommen Sie! — sei Er still, geh Er fort!*

Page 202, à propos de la particule affirmative *ja*, M. W. constate qu'en haut allemand elle était même arrivée à exprimer un rapport causatif; puis il ajoute cette remarque étonnante, que dans la langue actuelle elle a été remplacée dans ce rôle par *doch*, p. ex. ; *war ich doch kein wilder Bär!* Mais dans l'exemple même cité par M. Wunderlich, *doch* pourrait être fort bien remplacé par *ja;* on dirait parfaitement, avec le même sens : *ich war* JA *kein wilder Bär!* = car je n'étais pas!...

Page 247, en parlant de *wo* employé autrefois couramment pour *wenn*, M. W. cite un exemple où *wo* est encore employé exceptionnellement dans ce sens par Goethe : *wo die Gœtter nicht ihr Possenspiel mit den Menschen treiben*... Mais cet exemple même aurait dû faire penser M. W. à une locution où le sens conditionnel s'est maintenu, *wo nicht* (sinon), très courante encore aujourd'hui, beaucoup plus fréquente que *wenn nicht* dans le sens de *sinon* [1].

Il serait facile de multiplier ces exemples. Mais nous préférons terminer par une remarque générale. A la p. v de la Préface, M. W. constate le grand succès du livre de M. Wustmann : *Allerhand Sprachdummheiten*, et il se demande avec raison si le mal causé par ce livre, grâce aux nombreuses erreurs répandues par l'auteur parmi un public crédule et imparfaitement instruit, si ce mal n'est pas plus grand que le profit que les études grammaticales ont pu tirer de ce même livre, par suite du vif intérêt qu'il a excité dans toute l'Allemagne? A notre tour, nous nous demandons si l'obscurité qui rend souvent si pénible la lecture du traité de M. Wunderlich, n'a pas produit l'effet inverse? Si les choses excellentes qui s'y trouvent [2] ne sont pas en bonne partie perdues à cause des défauts de composition du livre? Qu'est-ce qui a fait, en effet, le succès extraordinaire du pamphlet de M. Wustmann? C'est l'exposition agréable, la clarté incisive, on dirait en allemand *schneidige*

---

1. Il aurait pu ajouter que dans certains dialectes *wo* s'emploie aujourd'hui encore couramment pour *als* temporel : *wo er gekommen ist* = *als er kam*.

2. Signalons, par exemple, les remarques judicieuses sur l'apposition ; p. 142 la remarque sur l'accord facultatif des termes précédés de *als* avec le terme auquel ils se rapportent, dans des phrases comme celle-ci : *das Disciplinarverfahren gegen* den *als* preussischer Gesandter *zur Disposition gestellten Grafen L.*

Klarheit, avec laquelle il est écrit. Et c'est malheureusement cette qualité qui manque à la plupart des savants qui écrivent sur la grammaire allemande.

Alfred Bauer.

---

426. — **Enquête sur les conditions de l'habitation en France. — Les maisons-types.** Paris, Ernest Leroux, in-8, 1894. XLVII-381 p., avec 125 fig. et une carte.

Le Comité des travaux historiques et scientifiques avait institué une enquête sur les conditions de l'habitation en France, et principalement de l'habitation rurale. Le questionnaire dressé par le Comité a provoqué une cinquantaine de réponses, fort inégales comme développement, mais dont la plupart sont aussi instructives qu'intéressantes. M. de Foville les a fait précéder d'une introduction qui coordonne et met en lumière leurs principaux résultats.

Le premier fait qui ressort de cette enquête, c'est que chaque région a son type de maison bien distinct, commandé par le climat, par la nature du sol, par les nécessités de la culture et de l'élevage : c'est donc un curieux voyage que nous faisons, à la suite des correspondants du Comité, depuis le département du Nord jusqu'à la Méditerranée en longeant la frontière, puis des Pyrénées au bassin de la Loire et de la basse Normandie au Morvan. L'intelligence du texte est facilitée par de nombreuses et jolies vignettes.

Les maisons présentent généralement leurs ouvertures au midi ; elles regardent le soleil et cherchent à éviter les vents dominants, par exemple le mistral en Provence. En certaines contrées, elles sont dispersées ; ailleurs, plus ou moins agglomérées. Dans les régions où les propriétés ne sont pas morcelées, chacun aime à vivre au centre de son domaine ; mais d'autres causes agissent en sens contraire : l'insécurité, la difficulté des communications, la rareté des puits, l'existence d'un petit havre naturel, d'un étroit vallon bien abrité, l'appel surtout de l'industrie et du commerce.

La majorité des Français sont propriétaires de leurs habitations, principalement à la campagne et dans le Midi. En général, il serait moins coûteux pour eux d'être simples locataires, mais, comme l'observe avec raison M. de Foville, l'amour de l'indépendance et de la propriété l'emporte sur toute autre considération. Presque partout aussi, à la campagne, chaque maison est occupée par une seule famille.

Dans certaines contrées, la maison n'est utilisée que comme habitation familiale ; il en est ainsi dans le Boulonnais, dans la région de Cassel, dans l'Avranchin ; mais, le plus généralement, on y trouve aussi la grange, le grenier, l'étable, l'écurie. Trop souvent une simple cloison sépare les bêtes des gens. Dans les Hautes-Alpes, c'est bien pis encore :

l'hiver, la famille couche à l'écurie, mêlée aux animaux domestiques (voy. p. 187).

Si nous examinons l'habitation proprement dite, nous constaterons presque partout l'existence d'une salle servant à la fois de cuisine, de salle à manger, de salon de réception et de chambre à coucher. Les autres pièces, peu nombreuses, sont des cabinet-débarras qui peuvent contenir un ou deux lits. Le paysan, en général, s'inquiète peu de son installation personnelle. Il place plusieurs lits dans la même pièce ; il entasse plusieurs personnes dans un seul lit. Il ne loge guère qu'au rez-de-chaussée, alors même qu'il a un premier étage avec des chambres.

Cependant il y a progrès, tant dans la distribution intérieure que dans le choix des matériaux (facilité par l'établissement des chemins de fer) et dans les détails de la construction. Partout disparaît l'ancien type d'habitation rurale, murs en torchis, couverture en chaume, sol en terre battue, cheminées trop vastes, salles enfumées, privées de fenêtres, encombrées d'objets de toutes sortes, où grouillaient bêtes et gens (voy. p. 339, Sologne, p. 374, Morvan). Aujourd'hui on bâtit en pierres, en briques ; on couvre en tuiles ou en ardoises; le sol est carrelé; les ouvertures se multiplient, l'air entre avec la lumière. Certains pays, la région de Montauban, le Loiret, nous offrent des habitations dont l'aspect extérieur ne manque pas de charme. — Et que dire de ces maisons de riches cultivateurs du Nord, divisées en nombreuses pièces, hautes de plafond, carrelées ou planchéiées, dont les fenêtres sont fermées de grandes glaces et les combles décorés d'ornements de plomb ?

Sur les habitations urbaines, nous trouvons çà et là d'intéressants détails concernant Lille, Aix et Nevers. A Nevers, M. Mabillon-Rouvet a décrit et dessiné de curieuses maisons du moyen âge. Il serait à souhaiter que nous eussions pour toute la France des travaux analogues, car nos connaissances sur l'habitation d'autrefois sont loin encore d'être précises et complètes. Mais ce que nous réclamerions, avec M. de Foville, c'est un second volume relatif aux régions de France au sujet desquelles les questions du Comité sont restées sans réponse : Ile-de-France, Normandie, Picardie, Champagne, Vosges, Jura et Savoie, plateau Central et Bretagne. L'appel d'un maître tel que M. de Foville ne laissera pas, nous l'espérons, les travailleurs indifférents.

A. Gascard.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Jules Legras, maître de conférences à la Faculté des lettres de Bordeaux, prépare un grand travail sur Henri Heine. En attendant, il vient de donner à la *Deutsche Rundschau* (numéros de juin et de juillet) et de tirer à part un intéressant article, écrit en un allemand très élégant, sur Henri Heine à Paris, d'après

de nouvelles lettres et des documents tirés des papiers du poète *(Heinrich Heine in Paris, neue Briefe und Urkunden aus seinem Nachlass)*.

ALLEMAGNE. — *La Bibliotheca Teubneriana scriptorum latinorum recentioris aetatis* publie un choix fait parmi les autographes de Gœttingen, par M. Ernest Weber : *Virorum clarorum saeculi XVI et XVII epistolae selectae* (in-12 de x-195 p.). Les principaux érudits représentés sont Georges Agricola (1544-1548), Georges Fabricius, Eobanus Hessus, Paul Melissus, Ianus Gruter (1593-1625), Hermann Thedering, etc. L'intérêt de ces documents est strictement allemand. Notons cependant une anecdote curieuse pour l'histoire de la musique française au xvi^e siècle, à propos de chansons d'Orlando chantées chez Henri Estienne à Genève, en présence de Melissus (p. 29).

— Trois volumes nouveaux ont paru dans la collection des « Réimpressions d'œuvres allemandes du xvi^e et du xvii^e siècles » *(Neudrucke deutscher Literaturwerke)* qui paraît à Halle, chez Niemeyer. Ce sont : 1° le premier volume des *Sæmtliche Fabeln und Schwænke* de Hans Sachs, rangés selon l'ordre chronologique et reproduits d'après les originaux (n° 110-117, in-8°, XV et 594 p.); le nom seul de l'éditeur, M. Edmund Gœtze, suffit pour assurer que la publication est excellente; — 2° *Aus dem Kampf der Schwærmer gegen Luther*, trois pamphlets de 1524 et de 1525, publiés par M. Ludwig Enders (n° 118, in-8°, XVIII et 55 p.); ce sont : le *Sendbrief an die Fürsten von Sachsen, vom aufrührischen Geist* de Luther, la *Hochverursachte Schutzrede* de Münzer, et la *Clag etlicher Brüder* de Valentin Ickelschamer; — 3° une édition nouvelle avec introduction, notes et glossaire, par M. M. Spanier, de la *Narrenbeschwærung* de Thomas Murner (n°s 119-124. In-8°, xxvi, et 371 p. 3 mark 60), M. Spanier décrit avec le plus grand soin tous les anciens imprimés de l'ouvrage. Pour lui, son texte, c'est celui de l'édition de 1512, la seule que Murner ait vue et corrigée. Il y a joint les gravures sur bois de la même édition, ainsi que des notes courtes et instructives tant sur la langue du poète que sur les sujets qu'il traite, sur ses allusions, ses citations, les rapports de son texte et de ses gravures avec le texte et les gravures de la *nef des fous* de Séb. Brant. Une liste très utile des mots et des locutions les plus remarquables clôt cette excellente édition bien supérieure à toutes les éditions précédentes, même à celle de Gœdeke.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES

Séance du 21 septembre 1894

M. Paul Meyer, président, écrit pour s'excuser de ne pouvoir assister à la séance et annonce la mort de M. Ariodante Fabretti, correspondant de l'Académie depuis 1876, décédé à Turin le 15 septembre. Professeur à l'Université de Turin, sénateur du royaume d'Italie et président de celle des sections de l'Académie des sciences de Turin qui correspond à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, M. Fabretti avait fait sa réputation comme savant par ses travaux sur les langues italiques.

M. Ed. Le Blant annonce la mort de M. Giovanni-Battista de Rossi, associé étranger de l'Académie depuis 1867, grand officier de la Légion d'honneur, décédé à Castel-Gandolfo le 20 septembre. M. Le Blant prononce ensuite les paroles suivantes : « Il ne m'appartient pas de rappeler ici ce que fut ce beau génie qui créa toute une science et découvrit tout un monde. Ce que je dois dire, c'est ce que notre Ecole française de Rome perd avec cet homme si grand, si bienveillant et si simple, qui s'en est toujours fait le protecteur et dont tant de nos jeunes érudits ont reçu des indications précieuses. »

La séance est levée en signe de deuil.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 22 octobre — 1894

427. — **L'Upanishad du Grand Aranyaka** (Brihadâranyakopanishad), traduite pour la première fois du sanskrit en français par A.-Ferdinand HÉROLD. Paris, librairie de l'Art indépendant, 1894, in-8, 159 pp.

Entre les diverses productions de l'esprit indien, il n'en est point peut-être dont l'étude offre autant d'intérêt que les Upanishads. On y saisit la pensée en pleine formation, mal dégagée des entraves ritualistes, mais déjà forte et capable des plus vigoureux élans La vieille liturgie ne suffit plus : les bornes de son étroit horizon reculent; les actes du sacrifice s'identifient aux phénomènes de l'univers. Le monde phénoménal lui-même commence à s'effacer devant le sentiment grandissant de l'unité absolue. L'idée de l'*âtman* se forme. Elle est encore neuve pour les auteurs des Upanishads : on le sent à l'accent religieux et profond dont ils en parlent, à leurs efforts répétés pour l'exprimer dignement, — efforts nécessairement infructueux, mais d'une belle passion intellectuelle. Ici apparaît le germe idéaliste qui s'épanouira si magnifiquement dans le Vedânta. A ce titre, les Upanishads sont pour l'histoire des idées d'une importance exceptionnelle. Il est utile qu'elles soient connues, et le vrai moyen de les faire connaître, c'est de les traduire.

Comment traduire les Upanishads? Cette question préjudicielle, d'apparence assez simple, est en réalité fort délicate. Nous avons à faire ici à des compilations disparates, pleines d'obscurité et d'incohérence, où l'idée, forte et nette par endroits, est ailleurs incertaine et balbutiante, et fait trop souvent place à un cliquetis de formules dont il est impossible de tirer un sens raisonnable. On se trouve ainsi placé entre deux écueils. Si on sollicite le texte, on risque d'y introduire des élé-

ments étrangers; si on le traduit littéralement, on risque de n'être pas compris.

M. Whitney a posé le problème avec sa lucidité ordinaire dans le compte rendu qu'il a donné de la traduction de Max Müller. Éliminant la *free and easy method* du professeur d'Oxford, il admet trois systèmes possibles : 1° suivre docilement un commentateur autorisé ; 2° comparer les interprétations de tous les exégètes hindous et choisir dans chaque cas particulier celle qui paraîtra la meilleure. Le premier procédé donnerait la doctrine d'une certaine école philosophique et non celle de l'Upanishad elle-même. Le second est impraticable dans l'état actuel de la science ; 3° « Une troisième route conduisant dans une direction toute différente serait celle-ci : aborder le texte en simple philologue ; s'attacher à le rendre exactement comme il est, en représentant seulement ce que les mots et les phrases paraissent dire, sans y faire intervenir quoi que ce soit qui ne s'y trouve sous une forme reconnaissable ; reproduire ainsi l'*écriture* elle-même en vêtement occidental, d'aussi près que le cas le permet, comme un fondement sur lequel pourra s'élever ensuite tel édifice d'interprétation philosophique qu'on voudra, et aussi comme une pierre de touche à laquelle on pourra rapporter pour l'éprouver tout ce qui prétendra être une interprétation. L'auteur d'une telle version n'aurait nul besoin d'être versé dans les subtilités des systèmes postérieurs de la philosophie indienne : il devrait même éviter soigneusement de travailler dans l'esprit d'aucun d'eux. Pas davantage n'aura-t-il la prétention de pénétrer jusqu'au sens caché des obscures sentences qui passeront sous sa plume, de le comprendre et de le faire ressortir. Car alors il se mêlerait inévitablement à sa version beaucoup de subjectif et d'incertain, que chacun de ses successeurs devrait à son tour reprendre en sous-œuvre. En travaillant consciencieusement, et comme *sanskrit scholar* seulement, il pourrait espérer produire quelque chose d'un caractère permanent et autorisé, qui servirait à la fois d'aide et de frein à ceux qui viendraient après lui. » (*American Journal of Philology*, vol. VII, p. 3).

Nous avons cité ce passage en entier parce qu'il caractérise à merveille la traduction de la B*r*hadâra*n*yaka Upanishad que vient de publier M. Hérold. L'auteur a suivi à la lettre le système préconisé par Whitney. Nous croyons que ce système est le bon. L'ouvrage qui en est résulté est assurément difficile ; l'idée est souvent trouble et la forme abrupte. Il est parfois utile de se reporter au sanscrit pour mieux comprendre le français. Mais c'est un calque sincère et loyal. Que demander de plus? Elle était bien autrement pénible la traduction d'Anquetil-Duperron, la fameuse *Oupnek'hat* en « latin persan », dont l'étude consolait Schopenhauer de la vie et de la mort [1].

L. Finot.

1. Quelques détails pourraient prêter à la controverse. Par exemple p. 61, le verbe *ati ned* est rendu par « rester en plus ». Je ne sais pourquoi M. Hérold rejette le sens de

428. — **Carrière. Nouvelles sources de Moïse de Khoren.** Supplément, Vienne, 1894, in-8, VIII-40 p.

La conclusion du travail de M. Carrière sur les sources de Moïse de Khorène bouleversait à tel point les idées reçues, qu'un doute vague subsistait encore chez quelques arménisants. La présente brochure confirme d'une manière définitive que la date traditionnelle de Moïse ne peut être maintenue. Si l'Histoire d'Arménie a été écrite non au v^e, mais au VIII^e siècle, on doit s'attendre à trouver utilisée dans le livre quelque source du VI^e ou du VII^e, autre que celles déjà signalées. Et, en effet, par la comparaison de seize passages, M. C. montre que Moïse a connu la Chronique de Malalas, qui, dans l'état actuel du texte, s'arrête en 563 et qui allait peut-être jusqu'en 610. Le dernier de ces passages à lui seul est probant : Moïse fait mourir Théodose dans une ville de *Mizudanon*, où l'on reconnaît aisément le ἐν Μιζουλάνῳ de Malalas (avec confusion fréquente de Λ et Δ). Et d'ailleurs le nombre des bévues historiques que Moïse doit à Malalas est assez grand pour ne laisser place à aucun doute sur la réalité des emprunts faits par l'historien arménien. — Ce n'est pas encore tout. Dans son Histoire, publiée vers 550, Procope a le premier signalé une prétendue inscription phénicienne, qu'il aurait vue à Tigisis en Numidie. Or, Moïse connaît le récit de Procope, ou plutôt une forme déjà modifiée de ce récit. Dès 1850, Movers avait déclaré que le passage de Moïse en question ne pouvait remonter au v^e siècle ; il le croyait interpolé ; une autre conclusion s'impose maintenant. — Le résultat obtenu par la pénétrante critique de M. Carrière doit donc être tenu pour acquis. On sait déjà quelle en est à tous égards l'importance.

A. Meillet.

---

429. — **Fondation Eugène Piot. Monuments et Mémoires**, publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sous la direction de G. Perrot et de R. de Lasteyrie, avec le concours de P. Jamot. T. I, fascicule I. Paris, Leroux, 1894. In-4, XXIII-104 p., avec 14 planches.

En fondant un recueil in-4°, destiné à remplacer, dans la mesure où elle répondait à un besoin, la défunte *Gazette archéologique*, l'Académie des Inscriptions a fait un bon usage d'une partie des fonds que lui a légués Eugène Piot. La première livraison dépasse encore, par l'excellence de l'illustration, les meilleurs fascicules de la *Gazette* : pour en trouver l'équivalent, il faut aller aux *Monuments* de Rayet ou

---

« déborder » donné par Bœhtlingk. Celui qu'il y substitue est inacceptable : 1° parce que d'après le *Naighantuka*, *ati ned* marque un mouvement *(gatikarman)* ; 2° parce que ce sens ne convient pas en d'autres passages (notamment TS. 1, 6, 8, 1) ; car nonobstant la téméraire affirmation de M. H., *ati ned* n'est pas un ἅπαξ λεγόμενον.

aux *Fouilles de Chaldée*. Toutefois, les éditeurs devraient se faire une règle de ne publier ainsi, avec grand luxe, que des objets qui ne doivent pas l'être autrement. La terre cuite béotienne de la pl. III pouvait se contenter d'un *zinc;* le cratère de la pl. IV devait être reproduit en couleurs ou d'après un dessin à la plume. J'ajoute qu'il y a, dans le texte, un certain nombre de dessins de ce genre et qu'ils sont fort remarquables (par exemple la tête de Cherchell à la p. 69). Une revue d'art a exprimé le regret que l'on n'ait pas fait une part plus grande à la reproduction typographique des photographies. Si je mentionne ce regret, c'est pour supplier les éditeurs de n'en tenir aucun compte : l'horrible *direct* doit être banni de tout recueil qui ne vise pas à être une affaire commerciale.

Le présent volume s'ouvre par une biographie de Piot, due à M. Perrot qui l'a beaucoup vu dans ses dernières années. Le ton en est très juste; on devine, sous la discrétion de certaines phrases, quel terrible polémiste était cet amateur original, combien de coups de boutoir il a donnés et reçus. Brave homme, au fond, et qui savait non seulement pardonner les injures, mais se faire pardonner celles qu'il infligeait; chose dont on se convaincra en rapprochant, de la préface du *Catalogue* de sa vente, les p. 48 et 75 des *Musées de France*. M. Perrot se trompe quand il écrit (p. xvi) que les connaisseurs n'ont rien trouvé de faux ni même de suspect dans la collection vendue en 1890. « C'est que bien peu de ces objets, dit-il, avaient été acquis dans les ventes ; presque tous l'avaient été sur place. » Piot, qui se fiait trop à sa mémoire, se faisait là-dessus de singulières illusions. C'est ainsi qu'il m'affirmait un jour avoir acheté en Orient les deux terres cuites dorées, l'une et l'autre très inquiétantes, qu'on a vues à l'hôtel Drouot en 1890, alors qu'un vieux marchand athénien m'a dit les avoir apportées lui-même à Paris. Pour en finir avec ces menues critiques, j'aurais voulu trouver dans cette préface quelques lignes sur le monument de premier ordre connu sous le nom pittoresque de *Jambe de Piot :* c'est une jambe de bronze, d'un travail admirable, que Piot acquit en Italie et qu'il vendit au Musée britannique pour la jolie somme de 75,000 francs (*Journal of Hellenic Studies*, 1886, pl. LXIX).

I. Maspero, *Le scribe accroupi de Gizeh*. — Il s'agit d'une statue en calcaire découverte dans un mastaba de Saqqarah par M. de Morgan et qui rappelle par l'attitude le scribe du Louvre ; mais le personnage représenté est plus jeune. M. Maspero attribue cette œuvre à la Ve dynastie et la croit de la même main que la statue de Ranôfir (nº 975 de son *Catalogue*).

II. Heuzey, *Armoiries chaldéennes de Sirpoula*. — Un aigle léontocéphale, les griffes posées sur la croupe de deux lions adossés, paraît sur un bas-relief de Tello ; à droite, on voit un personnage au torse nu, vêtu du *kaunakès ;* à gauche, un taureau accroupi ; au-dessous, un ornement en tresse. Le même aigle se retrouvant sur d'autres fragments

de Tello, M. Heuzey y reconnaît « les armoiries de Sirpourla ». Le monument publié ici remonterait au roi Entémina, c'est-à-dire, suivant la chronologie provisoire, au quarantième sicèle avant J.-C. L'aigle de Sirpourla paraît être le prototype de l'aigle dicéphale de Ptérie, qui a passé dans l'iconographie des Byzantins, des Arabes, puis dans le blason des empereurs germaniques. De Tello à la Cappadoce, la transition est encore bien obscure ; mais combien de *tells* babyloniens reste-t-il à fouiller !

III. Holleaux, *Figurines béotiennes à décoration géométrique.* — Dans cet article, qui est trop long, sont décrites trois figurines en cloche, plus anciennes, suivant l'éditeur, que les figurines en galette ou *pappades*, lesquelles seraient contemporaines des *vases de transition* de M. Bœhlau (VII[e] siècle). La décoration peinte des figurines en cloche rappelle les vases géométriques béotiens, céramique parallèle à celle du Dipylon, mais n'en dérivant pas. J'ai vu depuis une figurine en cloche à motifs nettement *dipyliens*, mais M. H. ne pouvait pas la connaître. A l'excellente bibliographie des *pappades* (p. 28), on peut ajouter *Collection Gréau*, n[os] 261 et suiv. ; *Collection Barre*, n° 432.

IV. Pottier, *Cratère grec de style corinthien et rhodien.* — Ce vase, provenant de la collection Campana, présente deux particularités : 1° quatre anneaux disposés autour du col, imitation évidente d'un modèle en bronze ; 2° la réunion, dans l'exécution des animaux, de deux techniques, l'une corinthienne (traits intérieurs incisés), l'autre rhodienne (traits intérieurs réservés). Ce dualisme de facture correspond à celui de l'ornementation et du style même des animaux. On sait que les deux procédés sont restés assez longtemps en présence et que le premier a fini par l'emporter vers le milieu du VII[e] siècle ; puis a paru la céramique à figures rouges, où le pinceau a de nouveau chassé le burin.

V. Collignon, *Loutrophore attique à sujet funéraire.* — Ce vase du Louvre appartient à une classe d'objets encore peu nombreux, tous découverts en Attique, que l'on plaçait sur la tombe des ἄγαμοι. L'exemplaire du Louvre remonte, suivant l'éditeur, au premier quart du V[e] siècle ; quelques-unes des figures qui le décorent sont très belles.

VI. Héron de Villefosse, *Tête d'Apollon.* — C'est un bien beau morceau, apparenté à l'Apollon dit de Choiseul Gouffier, et une bonne acquisition pour le Louvre. Seule de toutes les répliques connues, celle-ci, qui est peut-être aussi la plus ancienne, a conservé le nez et la bouche. M. de V. a donné une liste des répliques (p. 64), qui ne contient que deux numéros de plus que celle d'Overbeck, mais rectifie tacitement une erreur assez amusante de ce savant. Il s'agit d'une tête conservée au Musée britannique qui, suivant M. Overbeck, aurait été « trouvée à Ventnor dans l'île de Wight ». M. de V. a appris par le catalogue d'A. H. Smith que l'île de Wight n'a pas fourni de marbres

grecs et que, si celui-là se trouvait à Wight, c'est qu'il y avait été apporté par un collectionneur, sir Richard Wolseley. Pour le n° 11, le renseignement donné par M. de V. n'est plus exact : cette tête d'Apollon est au Musée impérial de Vienne, qui l'a acquise de l'amiral Millosicz (cf. *Uebersicht der Sammlungen*, 1891, p. 78, n° 112).

VII. Michon, *Tête d'athlète*. — Admirable bronze découvert à Bénévent et vendu au Louvre en 1870 par le comte Tyskievicz. Signalé d'abord par M. Furtwaengler, il a été publié par M. Kalkmann (cette publication récente n'était pas encore connue de M. Michon). C'est un original grec apparenté à l'*Idolino* et au buste de Munich, bien qu'un peu plus récent. A la p. 82, M. Michon renvoie à une statue de la collection Borghèse avec l'indication *Clarac*, *Musée*, pl. 861, 2186 ; la planche en question ne comprend ni numéro 2186 ni statue de la villa Borghèse.

VIII. Babelon, *Camée sassanide*. — En 1893, le Cabinet des Médailles a acquis un grand camée sur lequel figurent deux cavaliers aux prises ; M. Babelon y a justement reconnu une œuvre sassanide, représentant Sapor qui fait prisonnier Valérien. Le mémoire est fort intéressant ; on voudrait y trouver quelques indications sur le dernier possesseur de cet objet, qui pourraient guider dans la reconstitution de son histoire.

IX. Schlumberger, *Tableau reliquaire byzantin du x^e siècle*. — Le possesseur, comte Grégori Stroganof, a fait les frais des planches qui sont belles. Le tableau est un *pasticcio*, composé de morceaux antiques ayant appartenu à des objets différents. Une belle plaque d'émail, représentant le Christ mort entre deux archanges, porte une inscription très difficile, que M. Schlumberger lit : Χριστὸς πρόκειται καὶ σημεύζεται (?) Θεός, en interprétant σημεύζεται, mot inconnu, par *manifestatur*. Cette lecture est inadmissible. On se demande s'il ne faudrait pas restituer φημείζεται = φημίζεται ; le Christ mort ne manifeste pas sa divinité, mais elle est proclamée par les hommes (cf. *Anaphora Pilati*, B, p. 448).

Salomon Reinach.

---

430. — **Transactions of the American Philological Association.** 1893. Volume XXIV. Boston, Ginn, in-8, 205-lxxv pp.

Ce tome des *Transactions* est probablement le dernier dont la couverture doive porter le nom vénéré de W. D. Whitney, qui fut le fondateur et, durant vingt-cinq ans, l'âme de l'Association : première raison pour nous de le saluer au passage.

Il y en a une autre : ce volume, publié à l'occasion du Congrès de Chicago, est le produit d'une collaboration internationale ; sur les sept mémoires qu'il renferme, deux viennent d'Allemagne, un d'Angleterre,

et un de France, ce dernier traduit en un anglais qui laisse aisément transparaître l'élégante clarté de l'original.

I. M. T. A. Sonnenschein, de Birmingham, résume en quelques pages les conditions scientifiques de la critique de texte et en formule très sagement les préceptes et les exemples. Une seule observation : je ne vois pas du tout que Quintilien (I, 6, 21) mentionne une quantité *calĕfacere*, qui serait plus qu'étrange en regard de *ārefacere* et autres : il se contente d'opposer la prononciation solennelle et quelque peu pédante *calefacere* à la syncope populaire *calfacere*.

II. M. M. Bréal soumet à un nouvel examen les règles de la recherche étymologique. Il débute par protester contre certaines restitutions indo-germaniques, au double point de vue de la vraisemblance et de l'esthétique. Ces critiques sont fort justes ; mais il faut bien reconnaître qu'elles n'atteignent pas plus la nouvelle école que l'ancienne : ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a imaginé de créer des racines au lieu de recourir à l'emprunt, et c'est M. L. Meyer, par exemple, qui, pour expliquer à la fois le sk. *-mahê* et le gr. -μεσθα, inventait sans sourciller une désinence * *-masdhai*[1]. Pour **qtwrtos* « 4° » (p. 20), qui est en effet imprononçable, notons que la restitution n'est qu'affaire de probité scientifique et n'implique nullement que le groupe initial ne se soit pas réduit de diverses manières dès la période primitive, témoin au surplus le lat. *quartus* et le gr. τρά(-πεζα) ; et autant en pourrait-on dire de mainte forme surprenante à première vue. Quant aux règles positives, on ne peut qu'y souscrire : — 1° tenir à la constance des lois phonétiques, sans toutefois se buter à déclarer *impossible* une mutation encore inobservée ; — 2° ne pas confondre un élément suffixal avec un élément de composition[2] ; — 3° donner à la sémantique et à la concordance des sens autant d'importance qu'à la phonétique elle-même.

III. M. W. Streitberg esquisse sa théorie de la *Dehnstufe*, que j'ai déjà longuement examinée ici même[4].

IV. M. H. Osthoff étudie, à la suite de M. L. Havet, les effets de l'*l* latin sur la voyelle précédente, suivant la nature du groupe syllabique dont il fait partie, en d'autres termes, la distinction de l'*l* latin en sombre et clair, disons *l* vélaire et *l* ordinaire. Sa classification, excellente

---

1. « La manie d'accumuler dans la forme proethnique tous les éléments que présente isolément chacune des langues congénères, écrivais-je en 1882 (*Analogie*, p. 328), ne ressemble-t-elle pas aux procédés de l'ancienne pharmacopée, qui réunissait cinquante substances dans un seul médicament pour en faire une panacée ? »

2. Il y a toutefois des limites à la tolérance : on peut rester sceptique sur θεός dérivé de rac. *dhwes* « souffler » (p. 22), sans pour cela admettre l'*impossible* concordance θεός = *deus*.

3. J'ai appris, par une ligne de M. Streitberg (*Idg. F.*, *Anz.*, p. 181), que M. Osthoff a depuis abandonné sa théorie *breviter* = *breve iter*, à laquelle M. Bréal ni moi nous n'avons jamais cru.

4. *Revue critique*, XXXVIII (1894), p. 27.

dans les grandes lignes, mais peut-être sujette à revision dans le détail, se résume ainsi : — 1° *l* est vélaire devant *a*, *o*, *u* (*gula* = all. *kēla*, *volo* mais *velle*, etc.); — 2° *l* est ordinaire devant *e* et *i*, mais que dire de *tolerâre* et de la graphie *mille* opposée à *mîlia* (Havet)? — 3° *l* est ordinaire dans le groupe *ly*, soit qu'il se conserve ou double la consonne; — 4° *l* est vélaire devant toute autre consonne (*ulcus* = ἕλκος, *ulmus* = all. *ělm*, etc.).

V. Dans un article original et profond, que je voudrais avoir le droit de louer autant que je l'apprécie, M. P. Shorey, de Chicago, cherche à dégager la psychologie et la morale implicites de Thucydide, et nous montre un historien froid, accessible à la seule raison d'État, très dédaigneux des élans du cœur, et poussant jusqu'aux apparences de l'insensibilité l'horreur de la phrase.

VI. M. Ch. Scott continue ses études sur la prothèse et la chute d'une consonne initiale en anglais médiéval et moderne, et serre de beaucoup plus près qu'on ne l'avait fait jusqu'à lui les causes complexes de ce curieux phénomène. Ses inductions sur la formation de mots tels que *Hobbes*, *Dobbin*, *Hicks*, *Hodge*, *Dodge* (p. 111), *Dick* (p. 126), *dandy* (p. 131), sont absolument irréprochables, et il a en méthodologie une remarque très fine (p. 122) : « Ce n'est pas le petit nombre des documents linguistiques sur un point quelconque, qui doit nous mettre en défiance, mais seulement leur caractère contradictoire ».

VII. M. W. G. Hale, de Chicago, analyse minutieusement l'emploi et la construction du subjonctif et de l'optatif grecs en proposition délibérative, et y voit, — avec raison, je pense, — un cas particnlier de la fonction potentielle. Ce n'est pas ici le lieu de reprendre son argumentation très serrée. Je me borne à faire remarquer que j'aimerais mieux, à propos de semblables tournures, ne pas parler d'une « omission de la particule ἄν » (p. 196) : ces modes ont par essence le sens potentiel, en dehors de l'emploi de ἄν ou κε, qui n'a été à l'origine qu'un adjuvant destiné à le renforcer ; et, de ce que l'emploi de cet adjuvant est devenu constant et même obligatoire dans certaines catégories de propositions, ce n'est point à dire qu'il dût le devenir dans toutes.

Dans les *Proceedings* annexés, je relève, entre autres, une note courte et substantielle de M. Bloomfield, sur les dangers de la théorie des déterminants de racines.

V. Henry.

---

431. — **Scholia in Aeschyli Persas.** Recensuit, apparatu critico instruxit, cum præfatione... edidit Oscarus Dæhnhardt. Lipsiae, Teubner, 1894. lxvi et 273 p. in-12.

Dans l'édition que nous annonçons, les scholies des *Perses* d'Eschyle sont divisées en trois groupes et imprimées en trois colonnes, de manière

à permettre au lecteur de les comparer facilement et de constater leurs relations de dépendance ou d'originalité. La première colonne donne les scholies byzantines, la deuxième, les gloses interlinéaires de certains manuscrits, la troisième les scholies du *Mediceus*. Les scholies Byzantines, connues sous le nom de *Scholia* A, se trouvent, sans indication exacte de leur provenance, dans les éditions de Victorius, de Stanley, de Paûw, enfin de Dindorf. M. Dähnhardt a comparé avec soin, non seulement ces éditions, mais aussi les deux manuscrits les plus importants, le *Vindobonensis* 197 (V) et le *Palatinus* IX (H). Les manuscrits de Paris, que l'éditeur n'a pas vus lui-même, ont fourni un appoint. Pour sa seconde colonne, il a collationné les gloses interlinéaires de ces mêmes deux manuscrits, ainsi que celles du *Guelferbytanus Gudianus*, 88 (G) et du *Lipsiensis*, I, 4, 43 (L), et il a imprimé, d'après d'autres, les gloses de deux manuscrits conservés en Angleterre. Il a jugé inutile de donner les scholies marginales de cette classe (*Scholia* B), qui reproduisent les scholies A ou s'y réfèrent. Quant aux scholies du *Mediceus*, l'excellente collation de Vitelli (dans l'édition Wecklein) n'avait pas besoin d'être revisée.

Cobet, Dindorf, Kirchhoff, d'autres encore, soutenaient que les nombreux manuscrits des trois premières pièces d'Eschyle *(Prométhée, Perses, Sept)* provenaient tous, directement ou indirectement, du *Mediceus*. Il va sans dire que M. D. n'est pas de cet avis. La préface est consacrée à la discussion de cette question controversée. Et d'abord, pour ce qui est du texte d'Eschyle, plusieurs leçons excellentes qui ne sont pas dans le manuscrit de Florence accusent une tradition plus ancienne. Nous l'avions établi dans la préface de l'Eschyle de la collection Teubner (1884); il est singulier que ce fait ait échappé à M. Dähnhardt, dont le volume a paru dans la même collection. Quant aux scholies, voici la thèse de l'éditeur. Elles remontent toutes à un archétype commun. Le copiste de *M* y prit de préférence ce qu'il y avait de plus important, et particulièrement les citations d'auteurs. Un autre ne copia que les explications de mots; de là, les gloses. Les scholies byzantines donnent une paraphrase suivie, mais elles contiennent des amplifications tardives et ne proviennent qu'indirectement de l'archétype.

Y a-t-il lieu de faire une si grande différence entre les scholies marginales et les gloses interlinéaires? la supériorité de ces dernières est-elle évidente? Nous en doutons; nous pensons, au contraire, qu'elles s'accordent généralement avec les premières, ce qui n'exclut pas que les unes ou les autres puissent avoir, par ci, par là, quelque chose de particulier, tantôt de bon, tantôt de mauvais. Si M. D. surfait les gloses interlinéaires, c'est qu'il leur donne souvent une portée qu'elles n'ont pas. Citons des exemples. Au vers 592 des *Perses*, ἄρξοντες est expliqué dans V par ὑποκλίνονται. Cette glose indique-t-elle que le texte portait anciennement ἄζονται? Nous ne le pensons pas. Au v. 24

le scholiaste emploie comme synonymes ὑπόχοι, ὑποκλινεῖς et ὑποτεταγμένοι, et au v. 597 il dit συνείχετο καὶ ὑπεκλίνετο : ce verbe signifie « se courber sous un joug », non « faire la courbette ». — V. 784. La glose μωρός peut se rapporter à νέος ; il est inutile de supposer une leçon conjecturale ἐνεός. En écrivant ἐνεὸς ὢν ἐνεὰ φρονεῖ, on rend un mauvais service au poète : c'est lui prêter une platitude. — V. 863 : Νόστοι δ' ἐκ πολέμων ἀπόνους ἀπαθεῖς — .. εὖ πράσσοντας ἄγον οἴκους. D. veut écrire ἁγνὰ μὲν (!) οὐ πορθοῦντας ἄγον οἴκους, en invoquant la glose ἀντὶ τοῦ πορθοῦντες écrite dans V au-dessus de εὖ πράσσοντες. Mais le vrai sens de cette glose résulte clairement des scholies M et A, qui donnent des mots qui précèdent, νομίσματα πύργινα πάντ' ἐπηύθυνον, cette interprétation : ὁρμῶμεν (l. ὡμρῶμεν) κατὰ νενομισμένα ἔθη ταῖς πόλεσι ταῖς πορθουμέναις, οὐ τεμένη θεῶν πορθοῦντες, οὐ τάφους ἀνασπῶντες, ὡς Ξέρξης τολμήσας ἐποίησεν. Toute cette amplification se réfère au terme νομίσματα. — V. 946. Je ne sais si les gloses nous autorisent à supprimer le mot πόλεως, toujours est-il qu'elles s'accordent mot pour mot avec la scholie marginale.

A vrai dire, on ne voit guère de gloses remarquables et indépendantes des scholies que celles qui tiennent aux leçons remarquables qu'elles accompagnent. C'est ainsi qu'au vers 310 des *Perses* ταραττόμενοι interprète la leçon κυκώμενοι dans V. Ajoutons un autre exemple, qui est omis dans le présent livre ; trois manuscrits de Paris portent au vers 1069 δυσθρήνητος au-dessus de la leçon δύσβακτος ou δυσδάϊκτος.

A cette réserve près, qui porte sur la distinction des scholies suivant la place qu'elles occupent soit en dehors soit au milieu des lignes, nous nous rangeons pleinement de l'avis de M. Dähnhardt. Il en est des scholies du *Mediceus* comme de son texte : elles sont de beaucoup les plus importantes et priment toutes les autres ; elles peuvent cependant, en plus d'un endroit, être complétées ou rectifiées par les scholies A, qui n'en dérivent pas, mais proviennent de la même source.

Henri Weil.

---

432. — Démosthène, **Sept Philippiques**, avec une introduction et des notes, par Charles Baron. Paris, Armand Colin, 1894, 398 p. in-18.

Je recommanderais volontiers la lecture de ce petit volume à ceux de nos professeurs de rhétorique qui protestent encore, au nom des humanités, contre l'invasion de la grammaire et de la syntaxe dans l'examen de la licence ès-lettres, et en général dans les nouveaux programmes de notre enseignement classique. Ils seraient bien forcés de reconnaître que le commentaire grammatical de M. Baron, loin de nuire à l'intelligence des beautés littéraires, contribue à mieux faire comprendre l'éloquence de Démosthène : pour être l'auteur d'une thèse savante sur *Le pronom relatif et la conjonction en grec*, M. B. n'en apprécie que mieux, chez le grand orateur d'Athènes, les moindres détails du style, les plus déli-

cates nuances de la pensée, les ressources les plus subtiles d'une rhétorique à la fois réfléchie et passionnée. D'autre part, on ne saurait reprocher à M. B. de sacrifier le fond à la forme, les idées aux mots : quelque souci qu'il ait de faire remarquer aux élèves les hardiesses et les habiletés du style, il ne laisse inexpliqué aucun fait historique, aucun terme technique ; il s'attache, en un mot, à l'interprétation intégrale des *Philippiques*, sans négliger aucune des questions que comporte le sujet, aucune du moins de celles qui peuvent être traitées dans les classes. Comment, en effet, dans une édition classique, prétendre exposer, même en abrégé, toutes les hypothèses que l'érudition de plusieurs siècles a accumulées autour de ces fameuses harangues ? L'ordre et la date exacte des *Olynthiennes*, la valeur relative des deux rédactions que nous possédons de la *Troisième philippique*, voilà, par exemple, des problèmes toujours discutés. Sur ces différents points, M. B. a suivi généralement l'opinion de M. Weil, non sans se reporter parfois à des travaux plus récents. De même, pour la constitution du texte, M. B. s'abrite souvent derrière l'autorité de MM. Weill, Blass, ou de tel autre éditeur de Démosthène ; mais il ne craint pas à l'occasion de proposer, en son propre nom, une correction nouvelle, ou de rejeter les leçons ordinairement reçues. Enfin l'originalité de l'auteur se montre surtout dans la partie de l'*Introduction* qui se rapporte à l'art de l'orateur et de l'écrivain, ainsi que dans les *notices* et les *notes* considérables qui accompagnent chaque discours.

La première partie de l'*Introduction*, relative à la vie et au rôle politique de Démosthène, m'a paru, je l'avoue, trop longue ou trop brève, trop chargée de détails et pourtant insuffisante pour donner aux élèves une idée complète de la période compliquée qui s'étend de la guerre du Péloponnèse à la bataille de Chéronée. C'est, il est vrai, presque toute l'histoire du IVe siècle, en 50 pages ! Du moins M. B. n'a-t-il rien dit d'inexact ; car je ne puis voir qu'une faute d'impression dans le nom de *Maronie* (p. 20), au lieu de *Maronée*. L'étude littéraire sur l'éloquence de Démosthène, qui forme la seconde partie de l'*Introduction*, est heureusement inspirée des travaux de M. Blass. Mais ici l'auteur a su prendre à son guide de très bonnes observations sans adopter toutes ses vues sur la prétendue concordance rythmique des κῶλα dans la période de Démosthène. Peut-être a-t-il moins résisté à l'influence du même critique dans la constitution du texte ; car nous le voyons à plusieurs reprises écarter une leçon autorisée pour éviter la rencontre de trois syllabes brèves (1re *Philippique*, § 26 ; 2e *Olynthienne*, § 29 ; 3e *Olynthienne*, § 22, 27 ; *Chersonnèse*, § 45 ; 3e *Philippique*, § 17, 74), tandis qu'il se contente dans l'*Introduction* de dire : « Démosthène donne à sa diction une cadence plus mâle, en évitant l'accumulation des brèves (p. 65). » Ce principe, juste dans sa généralité, ne nous paraît pas justifier des corrections comme celle-ci, que M. B. indique en note, sans l'introduire d'ailleurs dans son texte : 1re *Phil.*, § 7, τὰ κατερρᾳθυμένα [πάλιν] ἀναλήψεσθε. Quoi que dise M. Baron, le mot πάλιν, ne fait pas ici

double emploi avec ἀναλήψεσθε; car il exprime, non une répétition de l'action, mais un mouvement en sens contraire. De même, la correction τοῦτο γέρας, au lieu de τοῦτο τὸ γέρας (3ᵉ *Phil.*, § 74), semble au moins inutile, et je crains que la même raison rythmique ne soit pas suffisante pour faire adopter la conjecture suivante de M. Baron : τἀπαγγελλόμενα, au lieu de τὰ τότε λεγόμενα (2ᵉ *Phil.*, § 29). Une autre hypothèse de M. B. (3ᵉ *Olynth.*, § 27 : ὡς, au lieu de οἷς.....) témoigne d'une connaissance délicate de la langue grecque, surtout du style familier chez Aristophane et chez Platon, mais se heurte, suivant moi, à cette objection, que, dans la phrase de Démosthène, l'interrogation ὡς, au lieu de suivre immédiatement l'interrogation πῶς, en est séparée par une autre phrase interrogative.

Ces discussions critiques ne tiennent qu'une place très restreinte dans les notes de M. Baron : le commentaire littéraire et grammatical s'y étale, au contraire, à chaque page. Guidé ici encore par les excellentes remarques de M. Weil, M. B. les a cependant développées pour les mettre à la portée des jeunes gens qui étudient le grec. Je citerai notamment de bonnes observations sur la valeur de l'aoriste χρήσασθαι (p. 99-100), sur la différence des locutions ὅτε ἐστίν et ὅταν ᾖ (p. 120), sur le sens de ὑπέρ (p. 145), sur l'origine de la locution ἐν ὀργῇ ποιεῖσθαι (p. 155), etc..., etc... Le plus souvent ces remarques de syntaxe éclairent la construction et le mouvement même de la phrase oratoire. Une fois, cependant, M. Baron m'a paru tirer une conclusion excessive d'une tournure qui est, en effet, un peu exceptionnelle dans le dialecte attique, mais qui s'explique, ce me semble, autrement que par « le ton agressif » de l'orateur. Dans la phrase τῇ νῦν ὕβρει τούτου (1ʳᵉ *Phil.*, § 3), la place inusitée donnée au pronom démonstratif ne vient pas de ce que Démosthène veut faire ressortir la personne de son adversaire (ce qui serait plutôt le fait de la tournure ordinaire, τῇ νῦν ὕβρει τῇ τούτου), mais plutôt de l'opposition aux mots qui précèdent : παραδείγμασι χρώμενοι τῇ τότε ῥώμῃ τῶν Λακεδαιμονίων..... καὶ τῇ νῦν ὕβρει τούτου. En outre, le tour, τῇ ὕβρει τούτου serait sans exemple ; mais, dans la phrase τῇ νῦν ὕβρει τούτου, l'adverbe νῦν, placé entre l'article et le substantif, justifie la place qu'occupe le second déterminatif, τούτου. Cf., Thucyd., VI, 31 : ἡ τῆς πόλεως ἀνάλωσις δημοσία; Xén., *Mémor.*, II, 2, 1 : τὸν πρεσβύτατον υἱὸν ἑαυτοῦ (exemples cités par Madvig, *Syntaxe de la langue grecque*, § 10, rem. 6).

J'en ai dit assez, je crois, pour recommander aux lecteurs de la *Revue*, et particulièrement aux professeurs de seconde et de rhétorique, une édition classique qui est l'œuvre d'un bon helléniste et d'un fin lettré.

Am. Hauvette.

---

433. — **Scriptores physiognomonici** græci et latini. Recensuit R. FOERSTER. 2 vol. CXCII-431 et 534 pp. Leipzig, Teubner, 1893 (*Bibl. script. græc. et lat. Teubneriana*).

C'est une œuvre de patience que donne au public savant M. R. Foerster ; il y a en effet fort longtemps qu'il s'occupe des ouvrages anciens relatifs à la physiognomonie, et le nombre des dissertations qu'il a publiées sur ces sujets soit à part, soit dans divers recueils, avaient déjà pour une bonne partie attiré l'attention. Ces travaux, fruit de laborieuses et intéressantes recherches, sont résumés dans des prolégomènes étendus, dans lesquels M. Foerster, après quelques mots d'introduction sur la physiognomonie, sur ses origines et sur l'histoire de son développement, étudie en détail les textes qui nous ont été conservés, justifie l'intérêt qu'il y avait à les publier, et nous renseigne sur la manière dont ils sont parvenus jusqu'à nous. Les deux plus importants de ces ouvrages sont les Φυσιογνωμονικά (en deux livres) attribués à Aristote, et l'ouvrage de Polémon de Laodicée, dont le texte original grec est perdu, mais dont nous possédons une version arabe et une paraphrase due au sophiste Adamantios. M. F. publie le texte du Ps. Aristote en le faisant accompagner de la traduction latine de Barthélemy de Messine, traduction faite vers 1260 sur un manuscrit remontant à un archétype différent de celui des manuscrits grecs qui sont à notre disposition. La version arabe et la traduction latine de Polémon sont publiées par M. G. Hoffmann. Le premier volume contient en outre les *Physiognomoniques* d'Adamantios, accompagnés de deux abrégés, l'un attribué à Polémon, l'autre contenu dans un manuscrit de Madrid. Le deuxième volume renferme une *Physiognomonie* en latin, dont l'auteur inconnu puise surtout chez Polémon, en faisant quelques emprunts au Ps. Aristote et aux ouvrages perdus du médecin Loxus. M. F. la rapporte, d'après le style et le vocabulaire, à la fin du IV[e] siècle. Enfin trois versions latines d'ouvrages arabes, une *Physiognomonie* attribuée à Polémon, un chapitre de la *Médecine à Almanzor* par Rasis, un chapitre du *Secretum secretorum* (trois versions différentes), et des Φυσιογνωμονικά d'un anonyme byzantin, tout différents des ouvrages de Polémon et du Ps. Aristote, complètent cette collection, qui est un modèle d'érudition et de soin. Une critique des textes publiés ne me semble pas ici en son lieu : outre que les textes arabes sont en dehors de ma compétence, je ne crois pas utile d'examiner séparement chacun des textes grecs et latins ; le peu d'observations de détails que j'aurais à présenter serait d'un faible intérêt, et la valeur du recueil est assez considérable pour que je ne veuille pas m'égarer dans des minuties. D'ailleurs, je n'ai pas encore tout dit : une dernière partie, dont je n'ai pas encore parlé, me semble bien autrement importante pour ceux qui voudront s'occuper de la physiognomonie dans l'antiquité. C'est la réunion de tous les passages des auteurs grecs et latins qui s'y rapportent ; M. F. a compris que c'était là un complément indispensable de sa publication. Si, en effet, un traité en quelque

sorte didactique nous peut mieux renseigner sur les principes mêmes de la science et sur la manière de les appliquer, cette collection finale a une valeur historique beaucoup plus grande, et, selon moi du moins, bien plus intéressante, en ce que nous pouvons savoir ainsi comment ces idées se sont répandues, à quel point elles avaient pénétré dans les esprits, et quel degré de croyance on y attachait aux diverses époques de la vie grecque et latine. M. Foerster semble n'avoir rien oublié; j'estimerais plutôt qu'il a poussé trop loin les scrupules, et qu'il a admis, dans cette dernière partie, certains textes dont les rapports avec la physiognomonie seraient assez discutables; mais qui voudrait lui en faire un reproche, et, en pareille matière, est-ce vraiment pécher que chercher à être trop complet?

My.

---

434. — **Herondae Mimiambi.** Iterum edidit Otto Crusius. Leipzig, Teubner, 1894. 156 p. in-12.

M. Crusius avait publié sa première édition des *Mimiambes* en 1892 : la deuxième, qui la suit à deux ans d'intervalle, nous offre un texte mieux établi grâce à une minutieuse étude du papyrus de Londres, due à plusieurs savants, et à une ample moisson de conjectures dont l'éditeur a fourni sa part. Son travail se recommande par les mêmes qualités que sa traduction, dont nous avons récemment rendu compte : une information très exacte, beaucoup d'érudition, une recherche patiente et sagace. Le lecteur n'appréciera pas moins la bonne grâce avec laquelle le savant professeur répond à de vives critiques dont le principe de sa récension avait été l'objet. Ce principe, que M. C. n'abandonne pas, est ainsi formulé (præf. XVII-XVIII.) : toutes les corrections de deuxième main doivent être admises aux mêmes conditions (lisez : sous les mêmes réserves) que les conjectures de nos hellénistes contemporains; les premières leçons de la première main ne doivent être abandonnées que dans le cas d'erreur manifeste. On peut objecter avec Blass que ces additions ne sont pas des conjectures, mais des variantes provenant d'autres manuscrits, tantôt préférables, tantôt inférieures à la leçon du texte. Et le même critique semble vouloir se garder de deux excès opposées : admettre avec Buecheler l'infaillibilité des variantes, ou les rejeter systématiquement comme Crusius. Ce reproche, adressé à l'éditeur des *Mimiambes* est-il entièrement fondé? nous ne le pensons pas. L'avant-propos de la nouvelle édition est un plaidoyer fort habile qui, sans lever tous nos scrupules — nous ferons bientôt quelques réserves — nous semble pourtant assez probant. M. C. relève avec le plus grand soin les fautes commises par la première main; il fait ensuite une balance de ce que les deux *manus recentiores* ont apporté de bon et de mauvais. Les erreurs de la première main sont très nombreuses, mais

on peut les corriger facilement et la plupart rentrent dans les catégories les plus connues, lettres omises ou transposées, confusion de H et de I, substitution de mot d'après le sens, haplographie, dittographie, etc. On accordera de même à M. C. que les variantes de la *manus recentior prior* n'ont aucune valeur, tandis que la *manus recentior altera*, sans être à l'abri de l'erreur, corrige assez heureusement plusieurs passages. On doit donc reconnaître que, si le principe critiqué par Blass soulève, en effet, plus d'une objection, la divergence d'opinion entre C. et ses adversaires est plutôt théorique que pratique. Le plus souvent l'éditeur d'Hérondas n'hésite pas à sacrifier la leçon de la première main, quand il le faut. Cependant il garde pour ces leçons je ne sais quelle faiblesse de cœur et ce n'est pas sans surprise que nous le voyons, en deux ou trois cas, repousser certaines corrections dont la nécessité s'impose. C'est de là que vient toute la discussion. Que M. C. substitue dans le 3ᵉ mime (vers 63) παίζειν à πέμπειν (ce qui est plus simple et plus sûr) et dans le 6ᵉ mime (vers 36) προσδοίην à προσδώσω (ce futur avec ἄν étant au moins contestable) et tout le débat tombera de lui-même. Car on ne peut, je suppose, lui contester le droit d'écrire (v. 42) τοῦτο et non τοῦδε; (III. 34) Αὖρεῦ et non Ἀγρεῦ (l'éditeur s'accorde ici avec Meister): (III. 72) τῶν γενείων et non τοῦ γενείου; (VI. 36) λεπρός et non σαπρός; (VI. 38) σοφόν et non καλόν. Il me semble donc que si l'on met à part les passages cités plus haut, on ne peut raisonnablement chercher querelle à l'éditeur. Beaucoup de bruit pour rien serait la juste conclusion du débat.

La question du dialecte, dont on parle moins, offre peut-être autant d'intérêt, assurément plus de difficulté. Le principe posé par M. C. est dangereux. Il se refuse à croire qu'Hérondas ait jaimais écrit un dialecte pur (præf. xx, ligne 7); le poète de Cos a dû, pense-t-il, mêler aux formes ioniennes des formes attiques et doriennes. La chose est possible, nous dirions volontiers probable, mais la question devient alors singulièrement délicate. Quel sera notre critérium? La reconstitution d'un dialecte de fantaisie sera nécessairement arbitraire. Nous approuvons l'éditeur quand il rejette des formes pseudo-ioniennes ou purement attiques, et pourtant quelques passages trahissent des hésitations : pourquoi ne pas écrire partout κοτέ, κοῖος au lieu de ποτέ, ποῖος, pour se raviser ensuite dans la préface? Pourquoi la forme γλᾶσσα presque partout adoptée par M. C. est-elle, sans raison valable, abandonnée dans un seul passage (VI. 41)? De même nous adopterions volontiers avec Meister la forme ionienne du pronom réfléchi, malgré deux formules (II. 83; VI. 4) qui inspirent à M. C. un excès de scrupule. Enfin il nous semble peu logique d'écrire χἠμέρην ou χἠτέρων, c'est-à-dire d'employer l'esprit rude, quand la psilosis est nettement indiquée par la consonne qui précède. M. C. invoque l'autorité de Hiller (Anthol. præf. p. IV), mais rien ne saurait, à notre sens, justifier une orthographe qui est en contradiction avec elle même. M. C. se montre encore une fois trop timide : il peut, s'il le veut, ne pas soumettre la *psilosis* à une règle

fixe, mais les mots que j'ai cités plus haut sont de vrais monstres, dont il faudra purger la prochaine édition.

Ces réserves faites, il faut louer M. C. d'avoir notablement amélioré son texte, d'avoir en maint endroit adopté ou proposé des restitutions bien préférables à celles de l'édition précédente. Dans le mime II les vers 16-20 ont reçu leur forme à peu près définitive; au vers 78 nous approuvons aussi l'adverbe λέως au lieu de ce *lion* qu'on faisait entrer de force dans le passage, mais il nous reste encore bien des doutes; V. 50 nous préférons en effet παραστείξῃς à παραστίξῃς (1re éd.); VI. 80 ἀλλὰ καιρόν est meilleur que ἀλλ' ἄκαιρον, mais l'infinitif reste un peu étrange, avec la ponctuation adoptée par notre éditeur : nous préférons celle de Weil et de Buecheler. VI. 94 est très ingénieux; VI. 102 l'éditeur écrit avec Diels ἃ ἔ[ρχ]ται, restitution que nous avions adoptée comme très probable; VII. 29 le supplément de Blass est adopté avec raison, enfin VII. 43, d'une lecture si difficile, peut s'écrire provisoirement ainsi.

Ajoutons, pour n'omettre aucun des mérites de cette excellente édition, que les notes critiques sont en grande abondance, que les suppléments et le texte sont écrits en caractères différents, ce qui garde le lecteur d'une illusion fâcheuse, et qu'un précieux Index (*Sermo mimicus*), dû à M. R. Herzog, facilite bien des recherches.

G. Dalmeyda.

---

435. — Carl Pauli. **Eine Vorgriechische Inschrift von Lemnos.** Leipzig. Barth, 1894.

L'inscription de Lemnos découverte par MM. Cousin et Dürrbach continue d'être un thème pour les recherches savantes. Nous donnons ici le titre des brochures qu'elle a déjà suscitées :

Bugge. L'origine des Étrusques expliquée par deux inscriptions de Lemnos, Christiania, 1886.

Pauli. Une inscription préhellénique de Lemnos, Leipzig, 1886.

Deecke. Les inscriptions tyrrhéniennes de Lemnos (*Rheinisches Museum*, 1886).

Apostolidès. Essai d'interprétation de l'inscription préhellénique de l'île de Lemnos, Alexandrie, 1887.

Moratti. Études sur les anciennes langues italiques, Florence, 1887.

Lattes. Observations herméneutiques sur l'inscription de Lemnos, 1894 (Dans les comptes rendus de l'Académie des Lincei).

Après sept ans, M. Carl Pauli revient au même problème et publie une édition considérablement augmentée de sa première brochure. Tandis que celle-ci comptait seulement quatre-vingts pages, le présent livre n'en a pas moins de deux cent soixante. Il semble donc que l'énigme ne soit pas près d'être résolue. C'est le cas de dire, en rappelant

un mot célèbre, que la peine qu'on prend pour l'expliquer doit faire supposer combien on est loin de l'entendre.

T.

---

436. — Alois Riegl. **Stilfragen. Grundlegungen zu einer Geschichte der Ornamentik.** Berlin, 1893. In-8, xix-346 p., avec 197 gravures dans le texte.

Il y a, dans cet ouvrage, des études de détail qui embrassent un domaine immense, depuis l'art des habitants des cavernes jusqu'à celui des Arabes et des Persans ; il y a aussi une idée générale, qu'il est assez facile de dégager. A l'encontre de G. Semper, ou plutôt des *sempériens*, qui ont été, comme les darwinistes, plus loin que leur maître, M. Riegl essaye de revendiquer les droits de l'esprit, du sentiment esthétique, dans la genèse des formes décoratives, attribuée souvent à l'imitation passive de procédés que commandent certaines matières, en particulier celles de l'industrie textile. Cette manière de voir implique une conséquence grave touchant la priorité de la décoration géométrique. M. R. ne l'admet pas, et certains faits paraissent lui donner raison. Les plus anciennes œuvres d'art que l'on connaisse, les os sculptés et gravés recueillis dans les cavernes de l'époque du renne, sont réalistes et non schématiques ; alors même qu'elles laissent entrevoir, avec les chevrons, l'origine du style géométrique, elles sont assurément antérieures à toute industrie textile, et à la céramique aussi ; mais qui peut dire que la sparterie et la vannerie n'aient pas été connues des hommes quaternaires ? — Loin de voir dans le style géométrique comme une marque de la passivité de l'esprit, M. R. serait tenté d'y reconnaître un premier effort vers l'abstraction. Au style géométrique se rattache le style héraldique, dont l'art babylonien le plus ancien offre des exemples et qu'on a voulu aussi dériver de l'industrie textile ; M. R. pense, au contraire, qu'il répond simplement au besoin de la symétrie, source dernière du style géométrique, et qu'il n'est qu'un effet de la même tendance sur la décoration zoomorphique à ses débuts. Quant à la décoration végétale, son histoire comporte une division tranchée, dont la constatation est la découverte la plus importante de M. Riegl. L'art oriental connaît l'ornement floral, il en use et en abuse ; mais la branche employée comme décoration, la branche flexible avec ses feuilles, ses fleurs et ses fruits, ne se trouve ni en Assyrie ni en Égypte ; nous la voyons apparaître en Grèce dans l'art de l'époque mycénienne — nouvelle atteinte à la théorie des origines orientales de cet art — pour en suivre les développements à l'époque classique et au-delà. — Il est toujours difficile de contrôler des affirmations aussi absolues. Les égyptologues pourront trouver, dans l'immense trésor de monuments inédits dont ils disposent, des exemples contraires à la doctrine de M. Riegl ; pour moi, je déclare en avoir cherché, mais sans le moindre succès.

M. R. a longuement discuté le paradoxe de l'américain Goodyear, qui veut dériver du lotus égyptien toute l'ornementation florale dans l'antiquité, sous l'influence du culte du soleil qui en aurait secondé la diffusion. C'est peut-être faire beaucoup d'honneur à une théorie qui méconnaît les faits les plus évidents au point de faire sortir de l'Égypte tout l'art mycénien. Mais elle n'en est pas moins intéressante à enregistrer, comme une réaction intransigeante — quoique inconsciente — contre le catéchisme des *sempériens*. En effet, tandis que, pour ceux-ci, la matière et la technique expliquent tout, M. Goodyear ne se soucie ni de l'une ni de l'autre et ne voit dans tout ornement qu'un symbole. Que certains ornements géométriques, comme la croix gammée qui se rattache au méandre, aient été, à une certaine époque, des symboles, cela est historiquement attesté : mais il s'agit de savoir si c'est l'idée symbolique qui s'est logée dans l'ornement ou si l'ornement n'est devenu décoratif qu'en s'émancipant du symbolisme. Il me semble que le bon sens suffit pour recommander la première solution; mais M. Goodyear a préféré la seconde.

Une autre question délicate est celle de la *stylisation*. Est-ce un point de départ ou bien une dégénérescence? M. R. me paraît avoir fait de très bonnes observations à ce sujet. L'instinct des hommes les porte vivement vers la symétrie et l'ordre : c'est l'origine du style géométrique. Or, lorsqu'il s'agit d'utiliser, comme éléments décoratifs, les êtres du monde organique, animaux et plantes, la tendance à la symétrie donna naissance à la stylisation. Les hommes et les animaux s'en émancipent les premiers, bien que l'art ne passe pas subitement de la stylisation au réalisme : la phase intermédiaire est caractérisée par l'opposition des figures (style *héraldique*) ou par leur juxtaposition (style *paratactique*, le *style des tapis* de M. Curtius). Mais les plantes, les feuilles, les fleurs, échappent bien plus difficilement à la convention qui les pétrifie. Ce n'est qu'à une époque voisine de la nôtre qu'on a commencé à décorer les surfaces à l'aide de fleurs vraiment copiées sur des fleurs (voir cependant le pavé peint de Tell el Amarna, *ap*. Flinders Petrie, pl. IV). Pendant toute l'antiquité, la fleur, dans la décoration, est un ornement plus ou moins stylisé; si la tendance naturaliste se fait jour par instants, le goût de la symétrie reprend bientôt le dessus, comme chez les enfants qui dessinent une rose pétale par pétale à la façon d'un soleil. On pourrait objecter, en Grèce, l'ornement appelé acanthe; mais M. R. a essayé de montrer que ce motif n'est, à l'origine, qu'une palmette stylisée et que c'est seulement plus tard qu'on a remarqué quelque analogie entre sa forme et celle de l'*acanthus spinosa*.

Je regrette de ne pas trouver d'équivalent pour l'expression *Rankenornamentik*; disons, faute de mieux, *décoration cirrhiforme*. Création des Hellènes, ou plutôt des Mycéniens, cette décoration passa dans l'art byzantin et de là dans l'art arabe, où elle devint l'*arabesque*. Mais l'arabesque se distingue par un retour vers la stylisation : les motifs

floraux, au lieu de se terminer librement, donnent naissance à de nouvelles branches et s'embarrassent dans une végétation fantastique dont la nature n'offre pas d'exemple. C'est à peine si des arabesques comme celles des mosquées du Caire au xv^e siècle trahissent encore, sous leur apparence géométrique, la présence des motifs végétaux sous-jacents. L'art antique à son déclin obéit déjà parfois à cette tendance, que l'Orient n'a fait qu'exagérer avec le goût de la stylisation qui lui est propre. Il n'y a d'exception, à cet égard, qu'en Perse, mais le naturalisme floral des tapis persans, au xv^e et au xvi^e siècle, n'est qu'un héritage, suivant M. Riegl, de l'art sassanide, c'est-à-dire, en dernière analyse, de l'art hellénique. Car l'auteur nie énergiquement qu'il y ait, dans l'art sassanide, autre chose que des éléments occidentaux, ce qu'Owen Jones avait déjà reconnu, mais ce qui a été souvent contesté depuis.

Plein d'idées et de faits, abordant pour la première fois bien des questions difficiles, le livre de M. Riegl serait tout à fait recommandable si la lecture en était moins pénible. Le sujet, déjà difficile en lui-même, est démesurément obscurci par une rédaction confuse, où la discussion et l'exposition empiètent continuellement l'une sur l'autre. Il n'y a pas d'index et la table des matières, qui devrait être analytique, tient en une demi-page. L'introduction, quoique substantielle, ne suffit pas à orienter le lecteur. Mais s'il a le courage d'aller jusqu'au bout, il ne regrettera pas sa peine : c'est l'ouvrage d'un penseur et qui fait penser.

Salomon Reinach.

---

437. — A. Rainaud. **Le Continent austral** Hypothèses et découvertes. Paris, Armand Colin, 1893, 479 p.

« C'est à la préoccupation de l'*Antichthone*, écrit M. Rainaud, c'est à la chimère du continent austral, que les géographes modernes doivent la révélation de la moitié du globe terrestre. » Aussi cette hypothèse si féconde a-t-elle paru digne à M. R. d'une histoire détaillée. L'hypothèse née dans l'imagination antique s'est, par la suite, élevée à la dignité d'une doctrine. Cette doctrine a trois termes, trois formules : antipodes, antichthone ou continent austral, continent antarctique. M. R. consacre à ces trois phases une étude inégale et disproportionnée à leur importance : il s'attache et s'attarde trop complaisamment aux conceptions de l'antiquité et du moyen âge et ne suit pas assez loin les idées et les explorations modernes. Et — pour épuiser notre critique — nous reprocherons au récit des navigations quelque longueur, qui n'est pas rachetée toujours par du nouveau ou même par de l'inédit. Mais, d'autre part, l'enquête sur ce mystère géographique qui a pendant des siècles hanté l'esprit humain, est complète et définitive, et cela, parce qu'elle a été conduite avec les procédés d'investigation propres à la géo-

graphie ; si l'histoire de cette science a pu paraître un genre faux, c'est quand elle a été écrite par des historiens.

M. R. démêle d'abord l'origine de l'hypothèse, qui dérive, non de l'expérience, mais de la spéculation pure, de l'idée d'un κόσμος équilibré dont les deux tranches se feraient contrepoids. Ces deux sections sont séparées par une zone torride, partant inhabitable. Tel est le thème brut sur lequel ont été brodées tant de variations. La zone torride devint le champ de bataille [1]. M. R. donne ce semble la clef de la controverse qui a inquiété les anciens et leurs commentateurs : il régna, selon lui, une confusion perpétuelle entre le schème cosmographique et mathématique et la définition physique et météorologique de la zone.

En dépit de la présomption de l'inhabitabilité, on tenta, dès l'antiquité, de pénétrer dans la partie interdite du globe; mais quoique trois navigateurs cités par Marin de Tyr aient les premiers franchi la ligne sur la côte orientale d'Afrique, il n'est rien résulté de ce voyage qui ait ébranlé le préjugé. M. R. ne mentionne ces entreprises que pour mémoire. Il accorde trop de valeur à la légende, déjà examinée par M. Gaffarel, d'une croisière des Phéniciens vers l'Amérique du Sud. Il n'apporte au débat aucun élément nouveau.

Si les anciens créateurs de la doctrine méritent les honneurs d'une discussion approfondie, en peut-on dire autant des géographes du moyen âge tant arabe qu'occidental ? Certes la polémique fut en Occident extrêmement vive, d'autant plus vive que le dogme religieux était lésé. M. R. expose, après M. Kretzschmer, mais avec plus de documents à l'appui, la lutte de la science et de la raison contre la théologie : il présente avec une impartialité louable, mais un peu languissante, les arguments pour et contre. En dépit de protestations isolées, comme celle du juif Pierre Alphonse, en dépit de voyages aventureux comme celui du dominicain allemand Brochard [2], le préjugé classique et populaire persista jusque dans l'ère des découvertes.

Cette ère a trouvé en M. R. un historiographe abondant et un juge admirablement informé. Malgré le luxe de détails géographiques sur les découvertes [3], et d'épisodes de traversées, la démonstration se dégage

---

1. R. a raison de douter que Parménide ait tiré du périple de Hannon l'idée première de la zone torride. Curt Th. Fischer a récemment démontré (*De Hannonis Carth. periplo*, Leipzig, 1863 p. 121) que Parménide a pu et dû l'emprunter aux Égyptiens. — On n'admettra pas, aussi facilement que M. Rainaud, qu'Aristote ait professé la croyance à la surélévation des régions septentrionales : le passage de la *Météorologie* auquel il est fait allusion est rejeté par Berger (*Eratosth*, p. 63) comme « *offenbar unaristotelisch*. »

2. M. R. annonce que le texte original de la relation de 1332 sera publié par M. de Mas-Latrie.

3. L'auteur assure avoir trouvé la cause véritable pour laquelle Magellan quitta le service du Portugal. Magellan se serait convaincu, en compulsant les cartes, que son pays détenait illégitimement les Moluques. Il aurait ainsi sacrifié son patriotisme à la géographie.

de cette terre australe qui prend peu à peu corps et figure sur les cartes, jusqu'à ce que le type en soit pour longtemps fixé sur la mappemonde de Mercator de 1569. Mais la querelle ne chôme pas. Elle provoque même au XVII^e siècle l'éclosion de romans géographiques sur lesquels M. R. donne des indications curieuses. Mais c'est au XVIII^e siècle qu'elle se ranime, grâce aux recherches scientifiques auxquelles la France s'associa. M. R. a, dans les Archives du dépôt hydrographique de la Marine, puisé des renseignements sur quelques-unes de ces expéditions françaises : celle de Bouvet des Loziers (qu'il appelle indifféremment Bouvet-Lozier, Lozier-Bouvet, Bouvet, Lozier), de Marion et de Kerguelen. C'est Cook qui tranche le problème contre l'attente et peut-être le désir des théoriciens. M. R. a saisi très sagacement la tendance et l'évolution des théories au XVIII^e siècle, notamment chez de Brosses dont l'ouvrage les résume, et chez qui les deux hypothèses, la traditionnelle et la subversive, sont « en quelque sorte juxtaposées ».

Cependant le charme est rompu : le continent austral s'est réduit, presque évanoui, et l'on se heurte désormais à un continent antarctique. Ce continent est entamé déjà. Nous regrettons que M. Rainaud n'ait pas abordé cette ère nouvelle et nous abandonne sur le seuil de cette terre promise, au sens géographique tout au moins. Nous espérons qu'il se réserve de compléter son travail dont l'intérêt sera d'autant plus vif, qu'une tentative imposante semble se préparer à l'heure actuelle pour percer un des derniers mystères de notre globe.

Bertrand AUERBACH.

---

438. — Henri HAUVETTE. **Notes sur des manuscrits autographes de Boccace à la Bibliothèque Laurentienne.** (Extrait des *Mélanges* de l'École française de Rome, t. XIV). Rome, typ. Cuggiani, in-8 de 61 p. et 3 pl. de facsimilés.

Le mémoire de M. Hauvette est le premier qui étudie avec méthode la question si controversée des autographes de Boccace. Il a porté, en effet, cette question sur un terrain nouveau. Écartant tout d'abord le *Zibaldone Magliabechiano*, dont l'attribution à Boccace par S. Ciampi a été jusqu'à présent la pierre d'achoppement des paléographes, et partant seulement du Térence de la Laurentienne souscrit par Boccace et certainement écrit par lui, l'auteur s'est attaché à démontrer l'identité du copiste du Térence, ainsi que du transcripteur des anecdotes sur Homère et des vers grecs qui figurent sur le même manuscrit, avec le compilateur des diverses parties du *Zibaldone Laurenziano* XXIX, 8. Ce dernier recueil est célèbre à d'autres égards par les extraits et renseignements très variés qu'il contient et dont M. H. donne un nouveau dépouillement. Il ne paraît pas avoir identifié le fragment sur Alexandre du f. 64, qui est un abrégé en latin d'une partie du *Fuerre de Gadres*,

publié par M. Paul Meyer dans la *Romania*, XI, 325 ; il n'a pas connu non plus la note où M. Meyer donne en quelques lignes précises une opinion, d'ailleurs conforme à la sienne, sur l'attribution du manuscrit à la main de Boccace (*Romania*, XVIII, 184). Cette rencontre, qu'il convenait de noter, n'enlève rien au mérite de la démonstration de M. Hauvette, après laquelle le *Zibaldone* se trouve prendre une importance plus grande pour l'histoire de Boccace et de ses travaux, l'authenticité de ses lettres napolitaines, le classement de ses églogues, la rédaction de sa biographie de Pétrarque. Un manuscrit moins célèbre, le *Laurentianus*, XXXIII, 31, sorte d'anthologie d'opuscules, de maximes et d'épigrammes en partie antiques, ne sera guère moins précieux pour la connaissance de la culture de Boccace; par de bons arguments, M. H. le rattache aux précédents et y montre une compilation de jeunesse du conteur humaniste. Les utiles observations de détail sont assez nombreuses : v. pour Pétrarque, par exemple, p. 26-29, l'attribution justifiée de quatre distiques à Barbato da Sulmona et la rectification de date, 1340 au lieu de 1348, à l'épître métrique I, 14. Six facsimilés accompagnent le travail, ainsi que le texte primitif de l'églogue *Faunus*, demeuré jusqu'à présent inobservé dans le *Zibaldone* de la Laurentienne. Il est probable que la publication de M. Hauvette servira à faire identifier d'autres manuscrits provenant de Boccace, et il faut saluer l'excellent début d'un jeune savant dans le champ, de plus en plus cultivé chez nous, des études italiennes.

P. DE NOLHAC.

---

439. — K. WALISZEWSKI. **Autour d'un trône. Catherine II de Russie. Ses collaborateurs, ses amis, ses favoris.** Paris, Plon, 1894, in-8.

Encouragé par l'énorme succès de son premier volume, M. Waliszewski a tenu fidèlement la promesse qu'il avait faite de publier, sur la grande impératrice de Russie, un second volume dans lequel il étudierait son entourage. Le nouveau livre est un complément heureux du premier, bien que le plan suivi oblige M. W. à se répéter parfois et que les renseignements ne soient pas toujours nouveaux. Cette réserve faite, on ne niera point que cet ouvrage, composé d'une série de portraits, divers de valeur et de format, ne constitue une galerie agréable et instructive à parcourir. Détachés du cadre des événements généraux et de la masse confuse des courtisans de Catherine, les personnages décrits, et pris un à un, sont bien posés et l'on garde d'eux une vision d'autant plus nette que la psychologie qui les concerne n'est pas compliquée.

Parmi les hommes d'État, Panine, Bezborodko, Cyrille Razoumovski paraissent bien en évidence. Bestoujef, Munich et Ostermann restent effacés en leur qualité d'étrangers, car M. W. n'hésite pas à

placer Bestoujef dans cette catégorie comme étant d'origine écossaise. C'est aller peut-être un peu loin. Souvorof, quoique Suédois d'origine, est bien mis au rang des généraux russes, à côté de Roumiantsof et avant les Orlof, Patiomkine et Zoubof, traités de collaborateurs préférés. Ce premier groupe de personnages occupe la première partie du livre, intitulée *Catherine le Grand*. La seconde partie est consacrée à la *Sémiramis du Nord*. Elle amuse par le contraste qui ressort entre les idées et la conduite des philosophes français, prosternés, malgré et même à cause de leurs principes libéraux, aux pieds d'une autocrate qui se joue d'eux. Mais cette histoire n'est pas nouvelle. On ne saurait admettre que Catherine eût érigé en principe « d'appuyer la monarchie très despotique sur des idées très libérales. » Elle suivait la mode, en flirtant avec les philosophes, et ses intérêts, en annexant à son empire « le royaume européen de l'Esprit. »

Dans la troisième partie, intitulée *l'Intimité*, M. W. revient aux favoris, dont il donne une nomenclature exacte. Se bornant à rappeler les principaux d'entre eux dont il a parlé dans la première partie, il insiste maintenant sur ceux de moindre acabit, sans en omettre un seul. Ceux-ci ne méritent pas mieux les honneurs d'un portrait fouillé que nombre d'aventuriers et d'aventurières, de confidents et d'*éprouveuses* auxquels on les adjoint. Tombant dans l'infiniment petit, la collection de portraits est près de faire place à un recueil de noms plus ou moins propres. L'entourage n'est pas pour relever Catherine. Dans son premier volume, M. W. diminuait l'impératrice ; dans le second, les meilleurs parmi les collaborateurs se trouvent amoindris à leur tour. C'est pousser la sévérité à l'excès. Malgré ce défaut, malgré l'impression de lanterne magique que laisse le livre, malgré certaines fantaisies de classement et quelques incorrections de style, l'ouvrage a de l'intérêt. C'est l'amusement surtout que M. Waliszewski a recherché. Il y a réussi. C'est là son principal mérite. Qu'importent les desiderata d'un livre pourvu qu'il ait du charme [1] !

De Crue.

---

1. Nous aurions désiré quelque critique des sources, et, encore une fois, quelques mots sur les *Mémoires de Catherine*. Parmi les historiographes de la Société du XVIIIe siècle, M. Maugras est bien cité, mais pas L. Perey. M. de Vogüé a aussi raconté la mort de Catherine ; il n'est pas fait mention de lui. Quoiqu'il se pique, et à bon droit, de savoir les origines ethnographiques de ses personnages, M. Waliszewski, trompé par le nom, fait de Munich un Bavarois. Quelques ressortissants de Genève sont attribués à d'autres pays, ainsi l'horloger genevois Fazy, qui est travesti en *Italien* sous le nom de *Fasi*. La Harpe, ayant porté le titre de général, la citation relative à son frère prête à la confusion (p. 299). P. 184, M. W. mentionne une première visite de Voltaire à *Rheinsberg* (?). P. 297, il cite *Jules* l'Apostat, et, p. 317, il omet de dire où peuvent bien se trouver les États du duc régnant de *Limbourg* (?). On sera reconnaissant à M. W. d'avoir rendu l'orthographe des noms russes conformes à la prononciation et d'avoir rejeté l'orthographe allemande. Mais, le principe admis, on peut varier sur l'application. Dans cette réforme, M. W. se laisse

440. — **Sidney Smith et la renaissance des idées libérales en Angleterre au XIX° siècle,** par A. Chevrillon, 1 vol. in-12, I-XVI. 1-418. Hachette et Cie, 1894.

« L'homme dont la vie et l'œuvre fut le sujet de ce livre a joué un rôle très modeste dans l'évolution sociale de l'Angleterre. Ce ne fut pas un de ces esprits exceptionnels que fabrique de temps en temps la nature et dont les traits essentiels ne sont des copies de rien. C'était plutôt un bel exèmplaire très pur et très complet d'un texte tiré dans son pays à beaucoup d'éditions. C'est une des raisons qui l'on fait choisir pour sujet de cette étude. » A propos de Sydney Smith qui fut un membre libéral du clergé anglican et l'un des fondateurs-rédacteurs de la *Revue d'Édimbourg,* M Chevrillon étudie, avec une profonde connaissance des hommes et des choses, l'Angleterre de la fin du XVIII° siècle et du commencement du XIX°. C'est un beau sujet. M. C. l'a abordé d'une façon habile. Prendre la biographie d'un homme même de second ordre, mais qui a été un reflet suffisant de son temps, comme centre d'une étude et grouper autour les idées, les sentiments d'un groupe important de ses contemporains, est un bon moyen de donner de la vie au sujet qu'on traite. Encore faut-il avoir le sentiment de la vie et le talent de la faire surgir des mots. M. C. y excelle. Il s'est révélé déjà, dans plusieurs ouvrages, éminent élève de Taine dont il a su, tout en les conservant en partie, atténuer certains des défauts. Il a gardé de la méthode du maître une classification parfois trop minutieuse et trop numerotée en quelque sorte, ces compartiments où l'auteur de l'*Histoire de la littérature anglaise* aime à ranger non seulement les divisions de sa matière, mais les fragments mêmes d'un seul homme, ce qu'il est le plus difficile et peut-être le moins légitime. de séparer dans un être vivant régi par un seul cœur et par un seul cerveau, son caractère, son tempérament, ses sentiments, ses idées, son talent, son œuvre, etc.; par où une analyse de ce genre ressemble parfois à un travail de dissection, et les chapitres où elle est étalée à une série de bocaux avec des viscères et des étiquettes. Mais on retrouve en lui aussi les qualités du grand écrivain : la profondeur d'investigations, la recherche du détail significatif et expressif, l'habitude de retourner un sujet jusqu'au fond et à l'aide des documents originaux, pour en exprimer tout ce qu'il a de vivant et d'essentiel. Quand j'aurai ajouté que M. C. rend cet essentiel et ce vivant en laissant de côté ou en raccourcissant sensiblement les métaphores trop fré-

---

peut-être aller à quelque fantaisie; à ce compte son nom même pourrait être modifié. Au point de vue du style, qu'il nous permette de lui reprocher le vilain barbarisme d'*antirévolutionnaire* qu'il emploie constamment à la place du mot parfaitement correct et suffisant de *contrerévolutionnaire*. Il commet enfin, avec beaucoup d'autres, et des plus illustres, la faute grammaticale : *tout Français qu'il soit*. On devrait savoir. une fois pour toutes, qu'il faut dire : *tout Français qu'il est* ou *quelque Français qu'il soit*.

quentes ou trop développées qui étaient devenus familières à l'auteur de la *Révolution* et que beaucoup de ses admirateurs regrettaient, j'aurai dit, en quelques lignes trop courtes, tout le bien que je pense du talent de l'essayiste qui vient de nous rendre la figure de Sydney Smith et de son époque.

Le héros choisi par M. C. est une incarnation tout à fait satisfaisante, dans les bornes mêmes de son esprit et de son talent, du *whiggisme* des cinquante premières années du siècle. Entre l'oligarchie aristocratique du XVIII[e] siècle et le courant démocratique et humanitaire (presque socialiste dans beaucoup de ses manifestations) qui entraîne l'Angleterre depuis vingt ou trente ans vers des rives nouvelles, le whiggisme libéral et bourgeois — qui a commencé par l'émancipation des catholiques et s'est continué par la réforme électorale de 1832 — a joué un rôle de premier ordre dans le Royaume-Uni qu'ont connu et admiré nos pères. C'est un parti de progrès et de réforme, mais à horizon limité, horizon qui a longtemps suffi à nos voisins, que la philanthropie et les aspirations sociales de notre temps ont singulièrement élargi, au point de le perdre parfois dans les nuages. « Devant ce spectacle de la vieille Angleterre gouvernée par des préjugés qui consacrent l'oppression de plusieurs castes et plusieurs sectes par une caste et par une secte, » Sydney Smith ne peut demeurer oisif et silencieux. « Lorsque je vois le mal, dit-il, il faut que je proteste ou que j'éclate. » Il plaide la cause des catholiques et des Irlandais, il dénonce la cruauté des lois contre le braconnage, il défend le petit clergé contre les évêques tyranniques, il entreprend trois ou quatre longues campagnes qu'il poursuit avec entêtement pendant vingt ou trente ans et qui aboutissent à des réformes. C'est là l'histoire en quelques lignes du rédacteur de la *Revue d'Édimbourg*, qui devient en même temps de clergyman modeste, recteur d'une cure importante à gros bénéfice, et enfin chanoine de Saint-Paul avec cinquante mille francs par an [1]; et c'est aussi l'histoire de son parti pendant une longue période du développement politique de l'Angleterre. « Sydney Smith est vaillant, mais il est borné. » M. C. définit ainsi en deux mots l'esprit de son héros. N'est-ce pas l'esprit du whig d'il y a trente ou quarante ans, poussé en avant et vers l'action par l'énergie propre au tempérament anglais, assagi et modéré par le spectacle de la Révolution française et la terreur de ses débordements qui pendant cent années a été le grand frein de l'Angleterre?

« Un nouveau parti s'est levé qui en 1832, puis en 1840, tumultueusement, par des pétitions monstres, puis des processions dans la rue, demande des réformes démocratiques... Les *chartistes* vont proclamer les principes de la Révolution française. Naturellement, Sydney Smith

1. Sydney Smith vieilli disait à la comtesse Grey : « Je ne désire plus de réformes, je ne suis plus pour les changements. Les chanoines de Saint-Paul ne sont pas amis des changements. »

trouve qu'on va trop vite. Élargi, légitimé par la réforme de 1832, le système aristocratique est parfait; c'est pour le rendre parfait que Sidney Smith a réclamé cette réforme, non pour lui substituer une démocratie. Il voit déjà le peuple anglais en route vers l'anarchie. Il trouve qu'il faut l'arrêter sur la pente fatale. Le scrutin secret est le défilé qu'on ne doit pas lui laisser franchir. Il écrit à lord John Russel : « Mylord je n'aime pas votre allure : vous conduisez trop vite... Doucement, John, pour descendre la colline ; serrez le frein ; nous allons verser, si vous continuez... Je me soucie peu des droits de l'homme. »

C'est là le tempérament du réformateur et c'est son style; style qu'on a beaucoup admiré en Angleterre et qu'on comparait, à une époque, à celui de Junius ou de Swift. Actuellement il faut en rabattre : d'après les échantillons qu'en cite M. C. ce n'est pas par le côté littéraire que son héros vivra. L'humeur de Smith nous apparaît d'une grande pesanteur et sa gaîté qui a tant fait aimer l'homme, ne nous déride plus. M. C. la définit en termes justes : « C'est la grosse jovialité, la santé bruyante d'un large tempérament accompagnant la brutalité d'un homme trop vigoureux, aux gestes trop puissants, qui vous brise l'épaule en vous donnant une tape d'amitié. » Style de polémique, qui a produit son effet, approprié aux auditeurs auxquels s'adressait le polémiste, et qui dès lors valait mieux pour atteindre son but que la finesse d'un Pascal ou d'un Courier. M. Chevrillon a eu raison d'en citer quelques spécimens, notamment des « *Lettres de Peter Plymley* » : il a peut-être eu tort d'en faire de longs extraits qui ne sont plus guère lisibles, malgré les incontestables qualités de vie et de verve qui s'y révèlent.

Eugène d'EICHTHAL.

---

441. — Alfred LEROUX. **La France du Massif intérieur**. Essai d'histoire régionale comparée, Limoges, 1894. 60 p.

Avant d'aborder « l'histoire régionale comparée de la France du massif intérieur », M. Leroux essaie, selon la bonne méthode, de délimiter cette région, d'en fixer les traits, et au préalable, de la dénommer. Car les appellations en usage, *France du Centre*, *Plateau* ou *Massif central*, manquent de précision et de vérité. L'auteur substitue aux deux dernières celle de *Massif intérieur*. Ce massif ne forme qu'une partie de ce que l'auteur comprend sous le vocable de *France du Milieu*, laquelle englobe « à la fois la région du Massif, celle du Centre géométrique et celle de l'Ile-de-France, c'est-à-dire les deux pôles de notre pays et le territoire intermédiaire ». Que restera t-il à la France qui ne sera pas « du Milieu »?

Après avoir concilié la géographie, l'histoire et l'administration, *res dissociabiles*, M. L. étudie son massif intérieur. Nous disons : *son* massif; car il le mutile étrangement pour l'adapter à son cadre : il en dis-

trait « par définition, le Vivarais, le Charolais, le Morvan et le Nivernais ». Et de ce massif ainsi tronqué, M. L. ne paraît pas saisir avec sûreté les linéaments. Il fait du mont Lozère « le nœud de tout le système orographique » ; des Causses, une « dépendance, une avant-scène de la région montagneuse que nous avons reconnue en avant de la Margeride ». Il découvre la signification du couloir de la Sioule « que ni les géographes ni les historiens ne nous semblent avoir jusqu'ici convenablement appréciée ». Il leur eût suffi cependant de regarder, comme fit M. L. lui-même, la grande carte oro-hydrographique de la France par Érhard (1874). En général, l'auteur qui parle en géographe, puisqu'il traite de la loi de Baer, a négligé les documents de première main : il ne s'est servi d'autres cartes géologiques que de celles des Atlas Vidal Lablache et Schrader qui ne prétendent pas à l'originalité. Autre exemple de cette méconnaissance des sources : il donne la densité de la population du recensement de 1876, d'après le dictionnaire de Vivien de Saint-Martin. C'est que « le volume qui contient les résultats officiels du dénombrement de la population en 1891 n'indique pas la population spécifique ». Mais l'*Annuaire statistique* ou la *Statistique annuelle*, voire même l'Almanach de Gotha, fournissent ce renseignement.

Nous formulerions d'autres critiques encore, si nous considérions que cette étude n'est que la préface d'une œuvre historique, et que M. Leroux se réserve sans doute de rectifier les erreurs ou obscurités que l'on ne faillira pas à lui signaler de toutes les régions intéressées.

B. A.

---

442. — Henri Berr. **Vie et Science. Lettres d'un vieux philosophe strasbourgeois et d'un étudiant parisien.** Paris, Armand Colin et Cie, 1894. In-18 de 232 p.

Vie et Science est le livre d'un penseur et d'un écrivain. C'est une œuvre de jeunesse, mais de jeunesse déjà mûrie, fécondée par le travail et par la réflexion, œuvre, en somme, très remarquable et qui, je l'espère, sera très remarquée. De grands problèmes y sont agités, sinon résolus. Dans les lettres échangées entre le vieux philosophe, un sage, et son disciple, l'étudiant, noblement inquiet et noblement curieux, les sujets les plus divers sont traités, tous d'une façon intéressante. Les principaux sont l'enseignement, l'Université, la science en général, la philosophie en particulier. L'importance donnée dans le recueil à cette branche des connaissances humaines est indiquée par l'épigraphe de ce recueil : *Primo philosophari, deinde vivere*. On ne peut guère analyser un volume si plein de choses qu'il est, en quelque sorte, insaisissable en ses détails. Quoique la *Revue critique* n'aime pas beaucoup les articles à citation, je suis obligé de demander la permission de recou-

rir exceptionnellement à ce procédé. Je le ferai, du reste, avec discrétion, et en laissant au lecteur le plaisir de trouver lui-même bien d'autres passages dignes de toute son attention et de toute sa sympathie.

Signalons tout d'abord (*Avant-propos*, p. 4) cette définition : « La pensée est vaine qui ne se confond pas avec la science dans la pleine étendue de celle-ci — comme la science est vaine qui n'aboutit pas à la pensée. » Voici (p. 5) une bien spirituelle classification : « A l'heure présente, il y a des gens qui ne pensent point; il y a des gens qui ne pensent que pour condamner la pensée ; il y a des gens qui pensent en dehors de la science, et il y en a qui pensent à rebours de la science; il y a des gens enfin qui font de la science sans penser. » Reproduisons quelques lignes frappantes sur l'Allemagne (p. 7) : « L'Allemagne! comme invinciblement, dès qu'on traite quelque grand problème, on regarde, en France, du côté de l'Est ; comme tout nous intéresse d'elle, et comme tout l'intéresse de nous! Il existe entre les deux peuples, bien que leur génie procède diversement, une sympathie d'intelligence. Il est étrange que le siècle finisse, à ce point de vue, comme il a commencé. Il y a cent ans, la France, d'abord par les œuvres de Rousseau [1], puis par sa Révolution avait secondé l'Allemagne; l'Allemagne, déployant ses virtualités [2], allait bientôt découvrir à la France les ressources de sa philosophie et de sa littérature; et cependant le choc des deux nations préparait d'implacables rancunes, de terribles vengeances [3]. » Savourons ce délicat éloge de Platon (p. 11) : « L'œuvre de Platon a vingt-trois siècles et nul n'a surpassé Platon : à la profondeur de la pensée, il n'a pas joint seulement un procédé attachant d'exposition, mais l'inimitable naturel des entretiens, la réalité poétique du cadre, la vérité et la variété des caractères.... » Je recommande le gracieux récit allégorique du sonneur de cloche, trop long pour être reproduit ici (p. 17-18). Je recommande aussi diverses éloquentes pages sur la ville de Strasbourg, qui est en quelque sorte l'héroïne du livre :

---

1. Pourquoi nommer seulement Rousseau? Il me semble que plusieurs de nos autres grands écrivains exercèrent une considérable influence de l'autre côté du Rhin, notamment Voltaire et Diderot.

2. Ce néologisme n'est pas le seul qu'emploie le professeur du Lycée Buffon. On en retrouve (p. 88) un autre de la même famille : « *Virtuosité*. » A côté des néologismes, relevons, en cette même page 88, une expression archaïque, renouvelée de Montaigne : « plus *livresque* que vitale ».

3. Citons encore ces lignes frémissantes de patriotique émotion (p. 163) : « Ah! quand je vois l'Allemagne nouvelle, âpre et guerrière, brutalement campée dans Strasbourg, comme je la regrette cette Allemagne méditative et cosmopolite qui parfois encore m'apparaît dans le bleu candide et profond d'un œil souabe! Comme la morgue du conquérant prussien, comme le pas lourd des patrouilles et l'ironie aiguë des fifres me blessent non seulement dans mon patriotisme, mais dans mes sympathies! Que de haines soulevées, et que de soupçons! Quel malaise, quelles entraves au progrès des nations pensantes! Et comme cela pouvait être évité, pourrait être réparé encore!... »

une description des quais et de l'Ill aux eaux vertes (p. 27-28), une description du panorama aperçu du haut de la cathédrale (p. 31-32), une description en trois mots de « la flèche sublime » dressée au ciel (p. 61), enfin (p. 175) la description de la cathédrale même que je me reprocherais de ne pas placer sous les yeux du lecteur : « Cette cathédrale que je visitai avec vous, il y a quelques mois, une de mes habitudes et une de mes joies, le croiriez-vous ? c'est de la contempler, d'y entrer parfois durant un office, à la chute du jour... Au dehors, la masse brune de grès vosgien apparaît plus imposante, rougie à son sommet comme les hautes montagnes, tandis que déjà sa base noircit dans la pénombre. A l'intérieur, le superbe jaillissement, dans la nef sévère, des colonnes rigides, fait penser aussi à une montagne taillée. Toute cette sobre grandeur, l'archaïque nudité du chœur byzantin, se revêt pour un moment encore de la richesse inouïe des vitraux : le jour mourant fait pleuvoir sur le grès comme des pierres précieuses en fusion. Mais ce jeu d'apparences s'éteint; et l'immense vaisseau, tout à l'heure coloré de mille reflets, se dresse obscur, plus vaste, plus haut, plus puissant, habité invisiblement par une unité plus présente [1]. » Indiquons seulement diverses mentions les unes judicieuses, les autres ingénieuses, presque toutes pittoresques, de Marc-Aurèle, philosophe (p. 74), de l'*Imitation* (*Ibid.*), de « ce penseur généreux et tourmenté », Maine de Biran (p. 76), de Flaubert (p. 149), de Scherer et d'Albert Dumont (p. 165) [2], du recteur Chéruel (p. 166), de Fichte (p. 167), de Hegel (p. 169), de Saint-Simon le Socialiste, « génie fumeux aux éclairs intermittents » (p. 178), de ces deux « conducteurs d'esprits », Renan et Taine (p. 206-218) [3]. Il faudrait indiquer aussi des passages,

1. Voir (p. 124-125) la description de la somptueuse université de Strasbourg, » palais élevé « aux Lettres et à la Patrie » par l'or allemand. L'auteur critique le luxe déployé : « Tout ce faste, dit-il, trouble plus qu'il ne satisfait : la science doit éblouir les âmes, et non les yeux. » Notons encore (p. 164) cette touchante tirade : « Et certes, elle était hospitalière, la ville aux cigognes, pour les idées comme pour les hommes : et si largement intellectuelle y était la vie, en même temps que si douce et si libérale ! »

2. M. Berr rend ainsi hommage au savant si regretté (p. 165) : « Celui qui devait consacrer, user ses forces à la réforme de notre enseignement supérieur formulait ici, dans un journal intime, ces vœux émouvants : « Plaise à Dieu que j'aie un noble cœur et que je parle aux hommes avec autorité ! Plaise à Dieu que je sois utile et que ma vie ne se passe pas comme celle de ces misérables qui mangent, boivent et dorment sans vivre un instant ? Plaise à Dieu que ma sérieuse jeunesse porte des fruits salutaires ! »

3. Tout serait à citer dans ces douze pages où l'éloge est entouré de loyales réserves. Voici deux courts échantillons, un au sujet du style de Renan, l'autre au sujet d'un parallèle entre Taine et Renan : « Au service d'une pensée si opulente et si souple, il a mis une forme plus opulente et plus souple encore... Sur Dieu comme sur tout sujet, il a semé les joyaux purs et brillants de son style. Mais, dans leur abondance et parmi leurs nuances changeantes ainsi que *le cou de la colombe*, il n'a pas évité — si même il n'y a point tâché — de donner aux idées avec plus d'attraits

animés d'une verve malicieuse, contre les fêtes mondaines (p. 37-38), contre les jeux et sports (p. 39), contre certains artistes et littérateurs (p. 46), contre certains professeurs (p. 87-103), contre les « belles douleurs drapées dans la pourpre de l'art, » (p. 141), contre certaine école littéraire ainsi plaisamment dépeinte (p. 143) : « De grands gestes, des yeux levés au ciel, des cheveux au vent, de sombres sourcils : voici venir le groupe emphatique et agité des personnages romantiques. » Comme dernier extrait, je donnerai ces dernières et fortifiantes lignes adressées à la jeunesse « recrue saine et robuste pour la vraie science et la véritable vie » (p. 221) : « Comme préparée par toutes les crises du siècle, il ne manque plus dans la génération nouvelle aux âmes humaines que l'impulsion pensante, que la raison d'agir pour s'élancer frémissantes dans le champ large ouvert. Écoutez ces vers d'un poète anglais, sonore et claire aubade qui chante en ce moment dans ma mémoire :

L'alouette éveillée, gazouillante, s'élance
Et monte dans le ciel matinal,
Secouant joyeuse ses ailes emperlées
Dans le regard rose du matin. »

T. de L.

CHRONIQUE

ALLEMAGNE. — M. Leitzmann, privat-docent à l'Université d'Iena, publie une collection de sources relatives à l'histoire littéraire et intellectuelle de l'Allemagne moderne (*Quellenschriften zur neueren deutschen Literatur=und Geistesgeschichte*). Les volumes de la collection paraîtront chez Felber, à Berlin, à intervalles indéterminés. Le premier a vu le jour ; il contient des lettres de G. de Humboldt à Nicolovius. Seront publiés plus tard : Correspondance de Gleim et de Heinse ; Journal de G. de Humboldt pendant son voyage dans le nord de l'Allemagne en 1796 ; Lettres du cercle des romantiques ; Lettres de Forster à sa femme en 1793 ; Lettres de et à Gottsched ; Lettres de la jeunesse d'Alex. de Humboldt ; Correspondance de Caroline de Humboldt, de Rachel Levin et de Varnhagen d'Ense ; Correspondance de Thérèse Forster.

— M. Henri Bulthaupt a publié à la librairie Schulze (Oldenbourg et Leipzig. 1894. In-8°, 107 p. 1 mark 60) son *Timon von Athen* qui a été joué avec succès sur plusieurs scènes d'Allemagne, à Munch, à Berlin, à Hanovre, à Cassel, etc. Comme l'indique le sous-titre (*mit freier Benutzung der Shakspeare zugeschriebenen Dichtung*), cette tragédie en cinq actes emprunte quelques parties, grandes et petites, à l'œuvre qu'on attribue à Shakespeare ; mais, dans l'ensemble et un nombre considérable de détails, elle est la « propriété » de M. Bulthaupt.

---

quelque chose d'énigmatique et de déconcertant. » (p. 206-207). — « Écrivains incomparables tous deux, et inquiétants : dialecticien rigoureux, Taine étouffe dans le métal éclatant et dur de ses formules tout ce que Renan laisse flotter dans l'ondulante draperie de ses développements ; peintre éblouissant, l'un fait vibrer les couleurs, arrête les contours, accuse le relief des objets qu'il détache et qu'il fixe, tandis que l'autre les fond par les demi-teintes, les nuances dégradées et les lignes estompées. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 septembre 1894.

M John Evans, correspondant étranger de l'Académie, écrit que la tapisserie de Bayeux est un peu trop exposée au soleil et demande si l'on ne pourrait pas prendre quelque mesure qui assurât l'entière conservation de ce monument.

M. le Ministre de l'Instruction publique annonce que les collections de M. Dutreuil de Rhins viennent de lui parvenir.

M. Homolle écrit de Delphes, 8 septembre, qu'il n'a pas, contre son espoir, retrouvé de quoi combler les lacunes des nouveaux fragments poétiques et musicaux découverts à Delphes. — L'inscription musicale provient du Trésor des Athéniens, comme l'hymne trouvé l'an dernier; à la différence de l'hymne, elle porte les signes de la notation instrumentale. Elle est gravée en deux colonnes sur une plaque de marbre haute de 0 m. 61 et large de plus de 0 m. 80. Ces dispositions diminuent de beaucoup la gravité des lacunes qui se trouvent réduites à quelques lettres par ligne et qui sont encore atténuées par ce fait qu'on a souvent le commencement et la fin des lignes, et enfin par cette particularité que les divisions de la poésie sont marquées par des traits de séparation ou par des alinéas. Les restitutions pourraient dès lors être très voisines de la certitude. La poésie, comme celle qui a été publiée l'an dernier, n'a pas grande originalité; c'est le développement d'un thème connu, la naissance d'Apollon à Délos, sa venue à Delphes, sa victoire sur le serpent; Dionysos, selon la tradition delphienne, est associé à Apollon. Le morceau se termine par un couplet de circonstance, une prière pour la ville d'Athènes et pour les Romains, nouvelle preuve, après celle qu'avait donnée M. Couve, que le monument n'est pas du III^e siècle, comme l'avaient cru les premiers éditeurs, mais du second. C'est d'ailleurs vers ce temps que furent gravées sur les parois du Trésor des Athéniens la plupart des inscriptions qu'il porte. La copie des signes musicaux est difficile à cause de la très grande ressemblance qu'ils ont entre eux. Les fragments sont au nombre de onze; le morceau a quarante deux lignes. — Le Péan qui a été retrouvé près du temple d'Apollon est plus étendu et d'une antiquité plus vénérable. Le nom du poète, qui était originaire de Scarphée (Locride), est perdu; mais la date est bien établie par l'écriture qui est στοιχηδόν et du IV^e siècle, mieux encore par les noms de l'archonte que nous font connaître des inscriptions d'environ 340 *a. C.* La poésie occupe deux colonnes de quarante-neuf lignes chacune, à trente lettres au moins par ligne. Dix-huit lignes manquent absolument; pour le reste, la conservation ordinaire des deux extrémités des lignes, le nombre fixe des lettres, les refrains qui marquent la clôture de chaque membre poétique facilitent la restitution. — On a découvert en outre, dans ces derniers temps, des inscriptions métriques assez longues, qui font connaître des œuvres d'art élevées en l'honneur de personnages historiques; plusieurs statues hellénistiques et romaines, quatre statues archaïques (types de l'Apollon, des κόραι de l'Acropole et de la Nikè d'Archémos), des débris de bronze intéressants avec des ornements en repoussé, des graffiti et un casque corinthien intact; parmi les inscriptions, des comptes du IV^e siècle, divers décrets de la même date et un décret en faveur de Cotys, roi de Thrace. — M. Homolle remercie ensuite l'Académie d'avoir accordé une subvention sur le legs Piot à M. Couve, dont les fouilles à Délos sont satisfaisantes; puis il annonce que les recherches de M. Ardaillon sur la topographie du port et des docks de Délos ont donné de bons résultats, et que MM. Ardaillon et Convert achèveront cette année le relevé topographique de l'île de Délos.

M. Ménant présente à l'Académie trois statuettes hétéennes en bronze provenant de Beyrouth et trouvées par un pêcheur dans l'Oronte. L'une de ces statuettes paraît porter un signe divin.

M. Deloche communique en seconde lecture son mémoire sur le port des anneaux dans l'antiquité et dans les premiers siècles du moyen âge.

Léon DOREZ.

Séance du 5 octobre 1894.

La place d'associé étranger de M. Austen-Henry Layard, décédé, est déclarée vacante.

M. Th. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, communique à l'Académie ses recherches relatives aux sculptures récemment découvertes à Delphes et

particulièrement à une inscription gravée sur le bouclier d'un des personnages qui y sont représentés. Cette inscription est une signature d'artiste; mais on ne peut en déchiffrer que le patronymique, le nom et l'ethnique étant disparus par suite d'une cassure. Le patronymique commence par Καλλ....; la lecture des lettres suivantes est plus que douteuse. Mais, ce qui est le plus important, la forme du λ montre qu'on a affaire à un artiste argien, et il est dès lors facile à concevoir qu'il ait surtout traité dans ses œuvres des sujets tirés des traditions du Péloponnèse.

M. Philippe Berger communique une pierre gravée archaïque qui lui appartient et qui provient du nord de la Syrie. Elle représente un personnage nu, barbu, à longue chevelure, un genou en terre, les deux mains levées dans l'attitude de l'adoration. Devant lui se voit un lion également accroupi, sur une fleur de lotus. La partie inférieure est occupée par un scarabée ailé, séparé par un trait de la partie supérieure. Entre l'homme et le scarabée, la pierre porte deux trous ronds qui sont peut-être accidentels, mais qui peut-être aussi marquaient l'extrémité des pattes antérieures du scarabée. Derrière le dos du personnage se trouvent des caractères phéniciens archaïques qui doivent se lire « Adonis cha », c'est-à-dire « celui qu'Adôn regarde d'un œil favorable » ou « celui qu'Adôn secourt ». Ces caractères ne présentent aucune différence avec les caractères hébraïques anciens; le nom lui-même pourrait être hébreu et ne manquerait pas d'analogies. Les représentations figurées et le lieu de la provenance paraissent plutôt indiquer une origine phénicienne. — M. Berger présente ensuite une monnaie du satrape Maraios qui offre une nouvelle variante des monnaies de ce satrape.

M. Ménant communique une série de figurines trouvées dans l'Oronte et appelle particulièrement l'attention sur l'une d'elles, qui porte au cou un *torques* en argent. Il ajourne ses observations jusqu'au moment où il sera fixé sur l'origine exacte de ces figurines dont il n'a pas encore trouvé d'analogues dans nos musées ni dans les ouvrages qu'il a pu consulter.

M. Deloche continue la seconde lecture de son mémoire sur le port des anneaux dans l'antiquité romaine et dans les premiers siècles du moyen âge.

M. Oppert communique deux textes qui concernent l'administration militaire des Assyriens et des Perses. La première, qui peut remonter au xe siècle avant C., a trait à la distribution des soldats d'Ellasas aux différentes portes de la ville de Kalsah-Schergath. L'année de l'éponymie dont parle ce texte est malheureusement inconnue. Le second document est daté du 8 nisan de l'an 8 de Cyrus, c'est-à-dire du mardi 11 avril 531 avant C. C'est une liste de sept déserteurs et de quatre morts. Leurs noms sont mentionnés avec ceux des capitaines de leurs compagnies. Le texte est daté de la ville de Sippora, au N.-O. de Babylone, qui avait été prise par les Perses en juillet 539 avant C. Il est à remarquer que tous les noms sont assyriens, ce qui prouve que Cyrus, qui se disait roi de Babylone, avait maintenu les soldats chaldéens dans leurs anciennes garnisons.

M. Salomon Reinach communique la photographie d'un bas-relief découvert à Panticapée (Russie méridionale) et conservé au Musée d'Odessa. Ce bas-relief représente Artémis, Apollon, Hermès et Peithô. C'est une œuvre considérable de l'école archaïque ionienne vers 470 avant C. Par différents rapprochements avec d'autres objets d'arts découverts en Crimée et ailleurs, M. Reinach essaie d'établir que c'est véritablement un travail archaïque, et non pas, comme on l'a prétendu, celui d'un imitateur de l'ancien style qui aurait vécu à l'époque romaine. Il pense que nos musées contiennent beaucoup de sculptures qui ont été attribuées à tort aux écoles archaïsantes et qui doivent être restituées à l'époque qui précède immédiatement celle de Phidias.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 5 novembre — 1894

468. — **Herodotus**, Books V and VI. edited with notes and Appendices by E. Abbott, Oxford, Clarendon Press, 1893, 347 p. in-8.

Malgré les réserves que nous aurons à formuler sur la valeur de cette édition, il est à souhaiter que M. E. Abbott achève de publier l'œuvre entière d'Hérodote d'après le plan qu'il s'est tracé. Ce plan consiste dans la disposition suivante des matières : 1° analyse des livres V et VI. L'auteur distribue les chapitres d'Hérodote en quelques grandes divisions historiques, intitulées, par exemple, *les Perses en Europe, la révolte ionienne jusqu'à la visite d'Aristagoras à Sparte,* etc... Cette division ne vise pas à restituer par hypothèse les λόγοι primitifs, dont on reconnaît parfois la trace chez l'historien; elle n'a aucun caractère critique et répond seulement aux besoins de l'enseignement; 2° notice des manuscrits. Cette notice est certainement insuffisante : elle n'a rien d'original; 3° le texte grec est établi d'après l'édition de Stein (1884) et s'en éloigne rarement. Même observation pour les formes dialectales. Entre le texte et les notes, un choix de variantes et de conjectures, mais un choix restreint, dont on ne saisit pas toujours bien la raison. Les notes, abondantes, contiennent surtout un commentaire historique; mais, ici encore, l'auteur n'expose guère des vues personnelles, il complète les notes de Stein par des emprunts à des ouvrages spéciaux. C'est ainsi que, à propos du chapitre 87 du livre V (introduction du costume ionien à Athènes), il mentionne le livre bien connu de M. Studniczka, et donne même en vignette une représentation intéressante du πέπλος dorien et du χιτών ionien. De même, il cite à l'occasion l' Ἀθηναίων πολιτεία d'Aristote; mais

il signale, plutôt qu'il ne cherche à les résoudre, les difficultés que soulève parfois le témoignage d'Aristote, comparé à celui d'Hérodote; 4° après chaque livre, un appendice qui contient des *excursus* nombreux : treize après le livre V, huit après le livre VI. M. A. traite dans ces pages des questions d'histoire, déjà souvent discutées, telles que la date de l'affaire de Cylon, la chronologie de la révolte ionienne, les rapports d'Hérodote et de Thucydide, etc... Les étudiants trouveront là tous les éléments des problèmes posés, sinon des solutions nouvelles. Aussi bien M. A. ne craint-il pas de reproduire intégralement certains passages dont il adopte les idées : on lit avec plaisir, dans *l'excursus* VIII du livre VI, une page de Fustel de Coulanges sur la πατροῦχος παρθένος; 5° deux index, l'un des matières, l'autre des mots. Cette édition, qui a demandé, on le voit, beaucoup de travail, ne pourra manquer de rendre service aux étudiants.

Am. HAUVETTE.

Monumenta Germaniae historica, Auctorum antiquissimorum tomus XII :

469. — **Cassiodori Senatoris Variae.** Recensuit Th. MOMMSEN. Accedunt I. Epistulae Theodericianae uariae. Edidit Th. MOMMSEN. Acta synhodorum habitarum Romae a. CCCCXCVIIII, DI, DII. Edidit Th. MOMMSEN. III. Cassiodori Orationum Reliquiae. Edidit Lud TRAUBE. Borolini, apud Weidmannos, 1894; CLXXXII-597 pp. et 2 pl. in-4. Prix : 28 m.

L'introduction aux *Variae*, due tout entière à M. Mommsen, traite d'abord brièvement de la biographie de Cassiodore. M. M. édite à nouveau l'*Ordo Cassiodororum* découvert par Holder *(Anecdoton Holderi)*. Au sujet des noms du personnage, il prouve que le nom abrégé doit être *Senator* et que *Cassiodorus* est préférable à Cassiodorius. La vie n'est qu'esquissée, l'auteur ayant eu occasion de traiter des questions historiques qui concernent le héros dans ses *Ostgothische Studien*. Les titres des pièces dans les manuscrits donnent lieu ensuite à une étude importante : à noter surtout, pour la critique des textes, les sigles mal résolus, V. C. devenant *uir consularis,* V. S. *uir senator*, etc. (p. xx). Après avoir indiqué dans quelle mesure Cassiodore a exploité le mythographe Hygin, M. M. en une page serrée montre la vanité et le vide de l'ouvrage qu'il édite. Suit une longue discussion sur la date des *Variae :* les pages consacrées à l'indiction (XXIV, sqq.), sont d'un intérêt général pour les historiens de cette époque. Là se termine la première partie de l'introduction.

La seconde est consacrée aux manuscrits. L'archétype auquel ils remontent tous ne saurait avoir été plus ancien que le x^{e} siècle; il ne présentait pas de lacune portant sur des lettres entières; il contenait des fautes, dont quelques-unes remontent à l'auteur de la collection. Tous

les manuscrits dignes d'examen rentrent dans six classes différentes. M. M. donne la liste et la description plus ou moins détaillée de plus de cent onze manuscrits. Aucun, sauf un fragment de Halle, n'est antérieur au XII[e] siècle. Parmi les manuscrits perdus, celui des frères Augustins de Cologne est rapporté aux VIII[e]-IX[e] siècles d'après une indication suspecte. Un manuscrit de Lorsch, mentionné dans trois catalogues du X[e] siècle, contenait dix-sept lettres sous le nom de *Cassiodori diaconi postea presbiteri* : ces extraits remontaient à une autre source que notre collection actuelle, où la condition ecclésiastique de l'auteur n'est jamais mentionnée. Le florilège français, qui contient des extraits peu importants de Cassiodore, n'est probablement pas plus ancien que l'archétype de la collection complète [1]. Il faut donc conclure que la situation des *Variae* à l'égard de la critique n'est pas bonne, puisque six siècles séparent l'archétype des manuscrits de l'époque de la rédaction de l'ouvrage et que cet archétype a été confectionné en plein moyen âge. M. M. exagère en considérant l'éditeur de Cassiodore comme l'éditeur de tel auteur classique ; pour la plupart des ouvrages de l'antiquité, nous pouvons, en effet, remonter à un archétype antérieur à Charlemagne. Le tableau des éditions est ainsi annoncé : « editionum elenchum componere bibliographi est, non editoris ». Cette phrase est démentie par les très utiles et très intéressantes notes qui suivent. Les *orthographica* forment un chapitre spécial. « Ex apparatu nostro orthographica semouimus omnia, dit M. Mommsen ; ratio nobis potior est quam pseudo-philologorum inepta consuetudo... Quantopere eiusmodi male collocata diligentia apparatum obscurum et inhabilem reddat, exempla multa et recentia luculenter ostendunt. Malui equidem optimorum librorum uarietatem orthographicam subicere ita ordinatam, ut inde appareat et quatenus in eadem scriptura librarii sibi constent necne (id quod ex uariis lectionibus per apparatum dispersis parum intellegi potest) et quomodo a scriptura in editionem recepta discedant (p. CXVII). » J'ai trop souvent eu ici l'occasion de dire que les *orthographica* étaient matière de préface et non d'apparat pour que je résiste au plaisir de citer les paroles de M. Mommsen ; espérons que les éditeurs allemands recevant d'un de leurs compatriotes l'exemple avec le conseil, suivront désormais l'un et l'autre. Pour donner une idée des manuscrits éliminés de son apparat, M. M. publie à la fin de son introduction la collation de passages choisis : la préface ; I, 9, 37, 39 ; et des extraits de IV, 1, 4 ; VI, 6 ; VII, 5 ; VIII, 9. Si l'on retrouvait quelque nouveau manuscrit de Cassiodore, ce sont ces parties qu'il faudrait collationner.

Une question n'est pas traitée dans cette introduction et M. M. ne paraît pas s'en être inquiété pour établir son texte. C'est la question du

1. Aux manuscrits mentionnés comme contenant ce florilège, ajouter Arras, 305 ; cf. Fierville, premier livre de Quintilien, p. LXXXVII.

rythme. Il est très sensible à la lecture et un passage de l'auteur prouve, autant qu'on peut tirer une assertion un peu nette de formules vagues, qu'il suivait des règles dont il avait conscience (II, 40, 8; p. 71, 14). Quel était ce rythme : celui que M. Louis Havet a découvert dans Symmaque ou un rythme tonique analogue à celui de la chancellerie pontificale au moyen âge : c'est ce qu'il sera facile de dire maintenant qu'on possède une édition bien établie. Un travail opéré sur la finale de la préface et les fins de lettres du premier livre, soit quarante-sept clausules, m'a conduit au résultat suivant : deux ne rentrent dans aucun système (4 et 8) à moins qu'on admette le type tonique *ille properabat* admis par M. W. Meyer [1]; deux finales qui ne s'expliquent pas d'après le *cursus* tonique, s'expliquent d'après le *cursus* métrique (1 et 24); une seule n'a d'explication que dans le *cursus* tonique (39; mais la quantité peut paraître douteuse). Un examen sommaire des fins de lettres des livres suivants m'a convaincu qu'on arriverait au même résultat. Il ne paraît donc pas sûr, comme l'affirme M. Meyer [2], que Cassiodore ait suivi l'accent; mais il est probable qu'il s'arrange de façon à satisfaire les règles prosodiques de l'école et les exigences toniques de l'oreille. Or, M. Couture a montré que le sacramentaire léonien présentait à peu près le même aspect, avec un pas fait en avant vers le rythme tonique [3]. Cet état correspond bien à la date du document, certainement postérieur à 483 et même à 538, très probablement rédigé au milieu ou au déclin du VIe siècle [4]. Il ne serait pas contradictoire avec les analogies de supposer qu'ici encore la littérature tonique a d'abord été une littérature ecclésiastique.

Ces indications suffisent pour montrer que M. M. n'a peut-être pas eu tout à fait raison de passer la question sous silence, non plus qu'un éditeur de poète qui négligerait la métrique de son auteur. Cette observation s'applique également aux *acta synhodorum* où les pièces officielles, les acclamations et les discours sont rédigés d'après un *cursus* régulier. M. Traube a au contraire bien compris l'importance de cet élément. Il a accepté l'opinion de M. W. Meyer, qui, pour la pratique de l'éditeur, ne peut l'induire beaucoup en erreur. Les cinq pages de préface consacrées par lui aux fragments des panégyriques sont un modèle d'étude paléographique et critique. M. Traube nous y a habitués et il a eu ici une nouvelle occasion de s'y montrer un digne émule de M. Delisle. Des trois tables : des personnes, des lieux, des mots et des

1. *Gœttingische gelehrte Anzeigen*, 1893, 17.
2. *Ibid.*, 22.
3. *Musica sacra*, septembre 1893, p. 9.
4. Duchesne, *Origines du culte chrétien*, 130-132. Il est d'ailleurs possible que des parties de ce texte soient bien plus anciennes ; il y aurait sans doute lieu de distinguer une couche nettement métrique qui pourrait être antérieure au reste. En tout cas, on a tort d'étudier ce recueil avec les mêmes procédés qu'on applique à une œuvre nettement définie.

choses, la dernière est également son œuvre; elle occupe quatre-vingt-sept pages à deux colonnes de petit texte et réunit à la fois un index uerborum, une table grammaticale et une table alphabétique des matières. Les deux autres tables sont l'œuvre de M. Mommsen ; elles ont été exécutées sur le modèle de celles du Jordanès de la même collection, et, bien que M. Mommsen se soit interdit d'ajouter des notes biographiques qui eussent nécessité de longues discussions, les textes rassemblés sous chaque nom fournissent à l'historien les éléments premiers d'une prosographie de l'époque des Goths.

Paul Lejay.

Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum editum consilio et impensis Academiae litterarum Caesareae Vindobonensis.

470. — Vol. XXVI : **S. Optati Mileuitani libri VII** ; accedunt decem monumenta uetera ad Donatistarum historiam pertinentia. Ex recognitione Caroli Ziwsa, 1893, xlvi-332 pp. Prix : 9 m. 60.

471. — Vol. XXVII : **L. Caeli Firmiani Lactanti opera omnia.** Partis II, fasc. I : Libri de Opificio dei et de Ira Dei, carmina, fragmenta, ueterum de Lactantio testimonia. Edidit Samuel Brandt, 1893, lxxxii-165 pp. Prix : 6 m. 40.

472. — Vol. XXVIII (sect. III, pars I) : **S. Aureli Augustini** de Genesi ad litteram libri XII, eiusdem libri capitula, de Genesi ad litteram imperfectus liber, locutionum in Heptateuchum libri VII. Ex recensione Josephi Zycha. 1894, xxi-629 pp. Prix : 16 m. 80.

473. — Vol. XXIX : **S. Pontii Meropii Paulini Nolani opera** ; pars I, epistulae. Ex recensione Guilelmi de Hartel, 1894, xxvii-462 pp. Prix : 15 m. 50.

Une observation préliminaire doit être faite. Optat, Augustin, Paulin de Nole sont qualifiés de saints par l'Eglise et cette épithète leur est maintenue, au moins en français, par un usage général auquel un libre-penseur même ne pourrait se soustraire que par une espèce d'enfantillage. Mais je ne pense pas que cet usage autorise, même un catholique, à faire précéder ces noms en tête de leurs œuvres de la lettre *S.* On pourrait croire que c'est le prénom de saint Augustin, si les deux autres n'en étaient décorés. On ne doit pas, dans un texte qui fait partie de leur œuvre, leur donner un titre qu'ils ne connaissaient pas comme leur.

S. Optat nous a été transmis par des manuscrits assez anciens : un manuscrit du vi^e siècle que la Bibliothèque de Saint-Pétersbourg doit à l'activité de Pierre Dubrowsky, un manuscrit de Reims du ix^e siècle (B. N. 1711), sans parler d'un fragment d'Orléans du vii^e siècle. Le manuscrit de Paris nous a conservé ce qui a été appelé le dossier du Donatisme par M. Duchesne. Ce dernier a été qualifié d'abbas par l'éditeur : souhaitons pour le bien de la religion que ce soit un simple commandataire. M. Ziwsa croit qu'une partie du dossier est composée de pièces fausses. Il n'est donc pas de l'avis du préopinant, mais de celui de M. Seek (lire Seeck). Il faut avouer que les principaux argu

ments en faveur de l'authenticité reposent sur un cercle vicieux et supposent ce qui est en question. Tout le débat se résume, d'ailleurs, en cette alternative : ou S. Optat est un faussaire ou il parle de ce qu'il ignore. Notons que ces pièces, fort anciennes en tout cas, contiennent des particularités grammaticales intéressantes ; surtout des mots peu connus : *cucumellum* 187,5 ; *cereofala*, 187,6 ; sur *mafortea*, cf. Wölfflin, *Archiv*, VI, 566 et VIII, 114.

Le nouveau volume du Lactance de M. Brandt est digne des précédents. Le *de opificio Dei* est conservé dans trois anciens manuscrits : Bologne, 701, VIe-VIIe siècles ; B. N. 1662, IXe siècle ; Valenciennes, 133, VIIIe siècle. M. B. a découvert qu'Érasme avait collationné, très négligemment, le manuscrit de Valenciennes, alors à Saint-Amand. Le *de ira dei*, souvent copié au XIVe et au XVe siècles, ne se trouve que dans deux manuscrits anciens : B. N. 1662 et Bologne 701. Le Phénix, que M. B. croit l'œuvre de Lactance jeune et encore païen, est copié en tout ou en partie dans les manuscrits de Paris 13048 [1] et de Vérone 163, du IXe siècle. A la suite, M. B. nous donne le *de passione domini*, poème qu'on ne saurait, à son avis, attribuer à Lactance : ce serait un morceau dû à quelque humaniste chrétien de la Renaissance et composé entre 1495 et 1500. L'étendue des connaissances bibliographiques de M. Brandt lui a permis d'arriver à ce résultat. Elle se montre encore mieux dans le troisième chapitre où il reprend en détail l'histoire des éditions de Lactance. Le recueil des fragments et des testimonia anciens terminent ce volume.

L'édition des écrits de saint Augustin sur la Bible présente une difficulté particulière. Ces commentaires se réfèrent à un texte notablement différent de la Vulgate traditionnelle. Il serait donc indispensable à propos de chacun de ces passages de les comparer avec les traductions latines conservées dans Sabatier ou publiées depuis, par exemple le Pentateuque de Lyon. M. Zycha ne semble même pas connaître les ouvrages qui auraient pu l'aider dans cette tâche difficile. Il se contente de dire qu'à l'aide de Tischendorf (il a connu Lagarde trop tard), il a essayé de rapprocher les citations du grec : c'est là une méthode arbitraire et insuffisante. Le temps et la place qu'il perd à nous renseigner exactement sur l'orthographe *rectae* au lieu de *recte* dans les manuscrits auraient été mieux employés à des comparaisons avec les traductions anciennes de la Bible. A la suite d'un concert peu élogieux de compte rendus d'autres volumes de saint Augustin publiés par M. Zycha, un ami sans doute, en tout cas un collaborateur, s'était dévoué pour atténuer les critiques dans une revue estimable et généralement plus sévère

---

1. Sur l'écriture de ce manuscrit, qu'on ne peut plus maintenant qualifier de lombarde sans épithète, cf. L. Traube (*Abhandlungen der bayer. Akad.*, t. XIX, deuxième partie) *O Roma nobilis*, pp. 330, 331, 392 ; l'époque est le commencement du IXe siècle, *ib.*, 323 sqq.

et pour lui souhaiter de faire paraître au plus vite d'autres ouvrages du même Père. M. Zycha fera bien de ne pas trop céder à ces conseils et de combler auparavant les lacunes de son éducation théologique. Nous ne sommes pas pressés.

Je voudrais avoir plus de place pour dire tout le bien que je pense de l'édition des lettres de saint Paulin donnée par M. G. de Hartel. Mais le nom de l'éditeur peut déjà paraître une suffisante recommandation. Quarante-un manuscrits et l'édition princeps de 1515 ont été mis à contribution. Il faut ajouter, il est vrai, qu'aucun des manuscrits ne présente la collection complète. Le meilleur est le Puteanus (B. N. 2122, x[e] siècle); beaucoup sont récents. Cette situation oblige l'éditeur d'indiquer en tête de chaque lettre quels manuscrits la contiennent. Ce n'est pas assez. Il eut été indispensable de répéter cette indication en tête de chaque page, comme le fait, sans en avoir le même motif, M. Brandt dans son Lactance. Au reste, bien des renseignements encore ainsi que les tables sont renvoyés au volume des poésies. Ce sera une occasion de revenir sur ce travail et de lui donner l'attention qu'il mérite.

P. L.

Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur herausgegeben von O. Gebhardt u. Ad. Harnack :

474. — XI, 1 : **Das Kerygma Petri,** kritisch untersucht, von Ernst von Dobschuetz. Leipzig, Hinrichs, 1893; vi-162 pp. in-8. Prix : 5 m.

475.—XI, 2 : **Acta SS. Nerei et Achillei,** Text u. Untersuchung von Hans von Achelis, Leipzig, Hinrichs, 1893 ; 70 pd. in-8.

476. — XII, 1 : **Der Chronograph aus dem zehnten Jahre Antonins** von Schlatter; zur Ueberlieferungsgeschite der altchristlichen Literatur von Ad. Harnack. Leipzig, Hinrichs, 1894; 94 et 32 pp. in-8.

Le travail de M. von Dobschütz était commencé quand parurent successivement le volume de Zahn sur cette partie de l'histoire du Canon et les fragments de l'Évangile et de l'Apocalypse de Pierre. L'auteur était donc prêt à recueillir le bénéfice des nouvelles études. Après une introduction développée sur cette famille de textes, M. von D. publie les fragments et les explique. Il voit dans le *Kerygma* une transition de la littérature primitive à la littérature apologétique. Ce serait un écrit du premier quart du second siècle. Un rapport entre cet ouvrage et l'évangile de Pierre n'est pas prouvé. M. von Dobschütz croit qu'il a été écrit pour jouer le rôle du δεύτερος λόγος de Marc. Il poursuit l'histoire de la « prédication de Pierre » dans Origènes et chez les Pères postérieurs, et étudie les « paroles de Paul » que Clément d'Alexandrie a citées et rapprochées de l'enseignement de Pierre. Ces derniers chapitres visent plus particulièrement les fragments douteux du *Kerygma*.

M. H. Achelis a recommencé la publication des actes de Nérée et

Achillée, si mal édités par Wirth en 1890. Le texte sort de ses mains bien amélioré et la dissertation qui y est jointe fait ressortir l'importance du document pour l'histoire des cimetières romains. M. Achelis est d'accord avec M. de Rossi pour placer ce document aux confins des v[e] et vi[e] siècles.

M. Adolf Schlatter a été amené par ses études sur la topographie et l'histoire de la Palestine à faire une critique détaillée des sources. Il est ainsi conduit à conclure que la communauté chrétienne de Jérusalem était encore influente au commencement du ii[e] siècle et n'a été définitivement dispersée que par Hadrien. La construction compliquée qui supporte ce couronnement ne peut guère être discutée d'un mot. Les pages suivantes n'ont aucun rapport avec ce qui précède. Ce sont des additions et corrections aux deux volumes parus de l'histoire de l'ancienne littérature chrétienne. On est assez surpris de la combinaison commerciale qui les a placées là. Nous reviendrons sur cet important ouvrage.

P. L.

---

477. — **Der Cyprianische Text der Acta Apostolorum**, von Peter Corssen. Berlin, Weidmann, 1892, 26 pp. in-4. Prix : 1 m. 60.

478.—**Nouum Testamentum domini nostri Iesu Christi latine** secundum editionem S. Hieronymi ad codicum manuscriptorum fidem recensuit J. Wordsworth, in operis societatem adsumto H. J. White. I, 3 : Evangelium secundum Lucam. Oxonii, e typographeo Clarendoniano, 1894; pp. 269-484. In-4. Prix : 12 sh. 6.

479. — **Studien zur Textkritik der Vulgata** von E. von Dobschütz. Mit 2 Tafeln in Lichtdruck. Leipzig, Hinrichs, 1894. viii-139 pp.

M. Corssen, qui depuis longtemps déjà s'occupe de l'histoire des versions de la Bible, essaie dans un programme du gymnase de Schœneberg-Berlin de juger la Bible de saint Cyprien et de la comparer aux textes connus. C'est pour lui un point fixe, la première étape d'une route dont la Vulgate est la dernière. Notons que M. C. croit avoir démontré que saint Augustin s'est servi de textes divers et n'avait pas à son usage une traduction unique.

L'édition de MM. Wordsworth et White se poursuit avec lenteur, mais avec le même soin minutieux. Comme dans les fascicules précédents, le codex Brixianus sert en quelque sorte d'étalon et est publié sous le texte de saint Jérome. La dernière page contient, sous forme de tableau méthodique, les particularités les plus remarquables de saint Luc et de saint Marc sur l'orthographe, la correspondance des mots grecs et des mots latins, l'emploi des temps et des modes, les ellipses, l' « ignauia Hieronymiana », les leçons les plus importantes.

Ce travail est assez vivement critiqué dans la brochure de M. de Dobschütz. Mais les difficultés d'une pareille entreprise devraient excuser

certaines faiblesses. Le principal fruit à tirer de l'étude de M. de D. est une étude très complète du ms. d'Ingolstadt aujourd'hui à Munich. Tischendorf l'avait remarqué et collationné, mais peu exploité. La description de M. de Dobschütz en fait ressortir l'importance pour l'histoire de la Vulgate. Les réflexions qu'il consacre à l'écriture et aux doutes légitimes excités par une onciale trop soignée (pp. 10 sqq.) ont une portée générale, quoiqu'elles ne soient pas absolument neuves. Les deux planches, jointes au livre, les commentent d'une façon très heureuse.

L.

---

480. — G. Waitz, **Deutsche Verfassungsgeschichte**. V. Die Deutsche Reichsverfassung von der Mitte des neunten bis zur Mitte des zwœlften Jahrhunderts I. 2ᵉ édit. par K. Zeumer. Berlin, Weidmannsche Buchhandlung, 1893. in-8.

On sait que Waitz a publié trois éditions des tomes I et II de sa *Verfassungsgeschichte* (période germanique et période mérovingienne), et deux éditions des tomes III et IV (période carolingienne). Quand la mort est venue le surprendre (1886), il se proposait d'en remanier également les quatre derniers volumes qui mènent l'histoire des institutions allemandes jusqu'au milieu du xııᵉ siècle. M. Zeumer, l'éditeur bien connu des *Formules* et l'un des élèves favoris du vieux maître, s'est chargé d'accomplir ce travail. Les événements ne lui ont pas permis de s'acquitter de sa tâche aussi rapidement qu'il l'aurait souhaité. Il vient seulement de faire paraître la nouvelle édition impatiemment attendue du tome V.

On ne pouvait trouver un éditeur plus apte à rajeunir un ouvrage dont la grande valeur consiste surtout en une prodigieuse érudition. M. Zeumer s'est pieusement abstenu de modifier le texte de Waitz : il a placé entre crochets les quelques retouches très légères qu'il lui a fait subir. En revanche, il a soumis les notes à une revision minutieuse, vérifié et complété les citations, utilisé les nouvelles éditions des sources, remis à jour la bibliographie. Sous sa forme primitive, le volume comprenait quatre cent quarante-sept pages, il en a maintenant cinq cent quinze. Quoi qu'en semble penser M. Zeumer, les travailleurs lui sauront un gré infini de l'abnégation dont il a fait preuve en se soumettant à un labeur singulièrement long et pénible, pour mettre au niveau de l'état actuel de la science, une œuvre dont l'importance reste capitale et qui n'a pas été remplacée.

H. Pirenne.

---

481. — A. Giry. **Manuel de diplomatique. (Diplômes et chartes. Chronologie technique. Éléments critiques et parties constitutives de la teneur des chartes. Les chancelleries. Les actes privés.)** Paris, Hachette, 1894.

On sait qu'à la différence de tant d'autres sciences d'érudition, la diplomatique jouit de la rare fortune d'avoir été créée, en quelque sorte, d'un seul coup. Le génie de Mabillon lui a épargné la période des tâtonnements : elle date de l'apparition du *De re diplomatica*, en 1681. Les disciples et les successeurs de l'illustre Bénédictin n'ont rien changé d'essentiel à ses principes et à sa méthode. Le cadre tracé par lui leur a servi de plan. Les savants du xvii^e^ et du xviii^e^ siècle se sont attachés à compléter la doctrine du maitre, ils ne se sont pas permis de la modifier. Considérant, semble-t-il, la science comme achevée, ils ont pris à cœur de systématiser et de coordonner les connaissances acquises. Leurs livres sont des travaux d'ensemble, des œuvres de synthèse.

Il en a été tout autrement dans ce siècle. Le *De re diplomatica* y a été repris en sous-œuvre par une légion d'ingénieux travailleurs. Chacun de son côté s'est consacré à l'étude de tel groupe de documents ou de telle chancellerie. On a dressé des catalogues d'actes, des régestes, adopté pour l'édition des textes les règles de la critique philologique, mis à contribution, dans une mesure plus large que jadis, la paléographie, la linguistique, l'histoire du droit. Bref, peu à peu, la science s'est transformée, la méthode s'est affinée et assouplie. De toutes les sciences auxiliaires de l'histoire du moyen âge, la diplomatique est certainement celle qui, aujourd'hui, présente le plus de rigueur et de précision. Inutile d'ajouter que ce n'est plus par la lecture du *De re diplomatica* ou du *Nouveau traité de diplomatique*, que se forment les débutants. Pour considérable que reste leur réputation, ces ouvrages sont maintenant plus vénérés que consultés. Dans les derniers temps, on a senti le besoin de les remplacer, de coordonner les connaissances nouvelles, de marquer les positions acquises, de faire, en quelque sorte, l'inventaire des progrès réalisés. En 1889, M. H. Bresslau publiait le premier volume de son excellent *Handbuch der Urkundenlehre*. M. Giry vient de faire paraître, de son côté, un *Manuel de diplomatique* appelé à rendre, comme celui de son collègue allemand, les plus grands services.

Ces deux ouvrages présentent cependant, tant par leur composition que par leur but, des différences sensibles. Tandis que M. Bresslau s'est proposé d'écrire un traité complet et détaillé de la diplomatique allemande et italienne, M. Giry, comme il le dit lui-même, « a voulu à la fois initier les commençants à l'étude de l'ensemble des sources de l'histoire désignées sous le nom de documents diplomatiques et servir de guide aux historiens ». Tout en s'attachant spécialement à la France, il n'a pas perdu de vue les autres pays et il a réservé dans son plan une place aux divers États de l'Europe occidentale. Son ouvrage a des allures plus didactiques que celui de M. Bresslau. Il est écrit plus par-

iculièrement pour les étudiants; il s'étend plus longuement sur les connaissances accessoires sans lesquelles l'étude de la diplomatique est impossible. Mais hâtons-nous d'ajouter que si M. G. a pensé avant tout à ses élèves en composant son manuel, il n'en a pas moins produit une œuvre de haute valeur scientifique. Son livre repose sur l'étude personnelle des sources et l'on y sent, d'un bout à l'autre, le résultat condensé de longues années de travail et d'observations méthodiques. Il n'a pas seulement l'avantage de coordonner et d'exposer suivant un plan simple et rationnel les découvertes d'autrui : sur tous les points il complète ou il précise nos connaissances.

Nul n'était mieux désigné que M. G. pour mener à bonne fin une œuvre comme celle dont il est question ici. Ses précédents travaux sont tous basés, comme on sait, sur l'étude des documents diplomatiques, et les éditions de textes qu'il a données dans ses *Établissements de Rouen* et dans ses *Documents sur les relations de la royauté avec les villes*, passent à bon droit pour des modèles. D'autre part, par leur nature même, ces travaux l'ont familiarisé depuis longtemps avec les chartes les plus diverses tant par leur contenu que par leur provenance.

Nous nous abstiendrons d'insister ici sur les difficultés que présente la confection d'un manuel de diplomatique. Les spécialistes pourront seuls apprécier comme il convient les qualités de tact et de mesure qu'elle suppose. Tracer un cadre à la fois assez complet pour y faire tenir chacun à sa place, les innombrables détails dont se compose la diplomatique, et tout ensemble assez souple pour ne rien violenter et pour ne pas introduire dans la science cet abus des classifications arbitraires et des distinctions artificielles qui est le plus grand défaut du *Nouveau traité* des Bénédictins, constitue une tâche singulièrement malaisée et dont M. G. s'est acquitté avec un rare bonheur.

Il en est de la diplomatique comme de l'épigraphie. Si, par son but spécial et par les procédés de sa méthode, elle fait partie du groupe des sciences auxiliaires de l'histoire, il est toutefois impossible d'en aborder l'étude sans être pourvu d'une foule de connaissances accessoires, constituant chacune par elle-même l'objet d'une science particulière. Linguistique, paléographie, chronologie, généalogie, héraldique, histoire du droit et des institutions, métrologie et même, dans une certaine mesure, histoire des mœurs, histoire économique et histoire ecclésiastique sont, suivant les cas, indispensables à quiconque veut entreprendre la critique des chartes. M. G. n'a pas cru devoir se dispenser de faire une place dans son manuel à celles des connaissances auxquelles le diplomatiste a le plus souvent besoin de recourir. Il a consacré à la chronologie technique un livre entier, pourvu de tables, de calendriers, d'un glossaire des dates [1] et d'une liste alphabétique des principaux

1. Ce glossaire ne comprend que les expressions latines et françaises employées au moyen âge pour désigner les dates. Il n'eût peut-être pas été inutile d'y faire figurer

saints. Il va de soi que ce livre est plutôt juxtaposé à l'ouvrage qu'il ne s'y rattache par un lien intime. Pourtant, tout le monde saura gré à l'auteur d'avoir réuni habilement et clairement dans un petit nombre de pages les doctrines essentielles des computistes du moyen âge et les notions nécessaires à l'identification des dates. Il convient de ne pas oublier, au surplus, que le livre de M. G. est destiné à l'enseignement et que, faute de cours spéciaux de chronologie dans les Facultés françaises, cette science doit y être traitée comme partie de la diplomatique.

Le livre III (éléments critiques de la teneur des chartes), comprend aussi quelques chapitres que l'on peut strictement considérer comme des hors-d'œuvre. Ce sont ceux qui sont consacrés aux noms de personnes, aux noms de lieux, aux désignations géographiques, aux poids, aux mesures et aux monnaies. Mais les notions relatives à ces différents objets seront d'un si précieux secours aux débutants, que personne ne songera à reprocher à l'auteur d'avoir, ici encore, dépassé les limites de la diplomatique proprement dite.

La partie purement diplomatique du volume comprend les livres I, III (en partie), IV, V, VI et VII.

Le livre I, intitulé : *Préliminaires de la diplomatique*, se compose de deux chapitres : 1° Objet de la diplomatique ; 2° Histoire de la diplomatique. Un appendice renferme une bibliographie très complète des collections de fac similé.

Dans le livre III, l'auteur étudie en général les *Eléments critiques de la teneur des chartes :* titres et qualités des personnes, langue des documents diplomatiques, etc. L'examen des *Parties constitutives des chartes* forme l'objet du livre IV. M. G. y passe successivement en revue les divers éléments du protocole et du texte des documents diplomatiques. Le livre V expose l'organisation des chancelleries et spécialement celle de la chancellerie des rois de France. Le livre VI traite des actes privés et de l'histoire du notariat, enfin le livre VII et dernier : *Les documents faux*, renferme une foule de renseignements aussi neufs qu'instructifs sur les actes subreptices, les actes récrits et les faux proprement dits.

Comme je l'ai déjà dit, le livre de M. G. n'est pas seulement un exposé systématique des connaissances acquises. Les savants y trouveront une foule de nouvelles observations et de remarques personnelles. Il est naturellement impossible, dans les étroites limites d'un compte rendu, d'apprécier en détail une œuvre aussi riche et aussi fouillée. Je me contenterai d'attirer particulièrement l'attention sur les chapitres suivants qui m'ont paru particulièrement neufs et importants : III, 5, langue des documents diplomatiques ; IV, 2, caractères externes des chartes ; IV, 5,

---

aussi, vu le caractère général du manuel, les expressions les plus fréquentes ou les plus caractéristiques qui ont été en usage dans les pays voisins de la France.

6, le texte des chartes; IV, 9, les sceaux; V, 2, la chancellerie des souverains de la France; VI, 1, les notaires publics. L'auteur s'est fait une règle de fournir toujours, à l'appui de la théorie, des exemples caractéristiques et son manuel acquiert par là un caractère pratique qui le rend éminemment approprié aux besoins de l'enseignement. Une autre originalité de l'ouvrage consiste en ce qu'il poursuit à travers tout le moyen âge et souvent même jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle, l'étude des documents.

Si le plan du manuel de M. Giry est strictement systématique, l'auteur s'est pourtant soigneusement gardé d'un dogmatisme exagéré. Il sait se résigner à ignorer et il indique en passant les questions encore obscures et les voies inexplorées dans lesquelles il conviendrait de s'engager. Son livre contribuera puissamment au progrès des études historiques en France. De bons juges ont déjà salué son apparition comme il convenait et tous les médiévistes applaudiront à la haute distinction que l'Institut vient de lui accorder en lui décernant le grand prix Gobert [1].

H. PIRENNE.

---

1. Je me permets de signaler ici à M. Giry quelques menues observations faites à la lecture de son bel ouvrage. P. 29, n. 4. Une partie du cartulaire de Guiman a été rééditée par Waitz, dans les *Mon. Germ. Hist. Script.*, XIII, p. 710. — P. 92. L'emploi de l'ère d'Espagne dans le Sud de la France est attesté par un document de 862 dans *Hist. du Languedoc*, II, n° 161. Cf. Brunner, *Rechtsgeschichte*, I, p. 330, n. 43. — P. 188. Le commencement de l'année au 1[er] janvier apparaît déjà sporadiquement au XIV[e] siècle dans certains territoires des Pays-Bas. Voy. *Handelingen der Maatschappy der Nederl. letterkunde*, 1893, p. 97. Ce n'est pas en 1333, mais en 1310, que le style de Noël s'est substitué à celui de Pâques dans le diocèse d'Utrecht. Dans le diocèse de Liège et en Flandre le style de Noël a été employé au lieu de celui de Pâques avant le commencement du XIII[e] siècle. Le style du 25 mars a eu aussi ses partisans dans les Pays-Bas. C'est lui que suit entre autres, l'auteur des *Annales Gandenses*. — P. 132. Il aurait été utile de dire que, contrairement à l'usage classique, on rencontre souvent le mot *kalendae* au génitif dans les documents du moyen âge. — P. 166 n., lire *Groot Plakaet*, etc., au lieu de *Great*. — Il n'aurait pas été sans utilité de consacrer, dans le livre relatif à la chronologie, quelques renseignements sur le système employé au moyen âge pour la désignation des heures. Voir à ce sujet : G. Bilfinger, *Die mittelalterlichen Horen und die modernen Stunden*. Stuttgart, 1892. — P. 358. L'usage des doubles noms s'est perpétué bien au-delà du X[e] siècle. On trouve plusieurs exemples intéressants à cet égard dans la chronique de Lambert d'Ardre. — P. 367 n. A côté de Van Hoorebeke, il faut citer J. Winkler, *De Nederlandsche geslachtsnamen*. Harlem, 1885. — P. 419. Aux ouvrages cités pour la Belgique et les Pays-Bas, il faut ajouter : L. P. Van den Bergh, *Handboek der Middelnederlandsche Geographie*, 2[e] édit. La Haye, 1872. Les dictionnaires géographiques de Van der Malen peuvent être avantageusement remplacés par celui de A. Jourdain, *Dictionnaire de géographie historique du royaume de Belgique*. Bruxelles, 1868-69, 2 vol. Un dictionnaire analogue pour la Hollande est celui de J. B. Rietstap, *Beknopt Aardrykskundig Woordenboek van Nederland en zyne Kolonien*. Groningue, 1892. — P. 420. Il n'eut pas été inutile de donner quelques indications bibliographiques sur les ouvrages relatifs à la géographie historique de l'Angleterre. — P. 423. Le mot *burgus* dans les textes latins du moyen âge écrits en Allemagne désigne, tout comme

482. — J. Delaville Le Roulx. **Cartulaire général des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem (1100-1310).** Tome I, in-fol. Paris, E. Leroux, 1894.

Voici un gros in-folio, de tournure académique, qui, dans un avenir peu éloigné, sera suivi de trois autres. Au temps présent les volumes de ce format sont rares surtout lorsqu'ils sont composés et édités grâce à l'initiative privée.

Pour entreprendre et publier la collection des actes des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, il fallait un véritable courage et aussi une connaissance approfondie de la paléographie et de l'histoire de cet ordre ; il fallait aussi avoir cette confiance que donne la jeunesse. L'auteur a la bonne fortune de réunir toutes ces conditions. Ancien élève de l'École des Chartes et de l'École de Rome, M. Delaville Le Roulx s'est fait connaître par plusieurs publications très estimées qui se rapportent au sujet auquel il consacre aujourd'hui tout son zèle et toute son activité. Ajoutons que par son exactitude et le soin infatigable avec lequel il cherche et découvre tous les dépôts qui peuvent fournir quelques documents à son *Corpus*, il appartient à l'école de Paul Riant.

Je viens de me servir du mot *Corpus* ; c'est qu'en réalité, il n'y a pas de Cartulaire des Hospitaliers, ou du moins, il n'y en a pas eu jusqu'au jour où M. D. L. R. l'a composé comme A. Bernard et M. Bruel ont fait pour Cluny. C'est bien un Cartulaire que nous avons sous les yeux, mais il date de 1894.

Maintenant, si nous ouvrons le volume, après une introduction de plus de deux cents pages sur laquelle je reviendrai plus loin, nous sommes en présence d'une collection de textes dans laquelle il n'est pas un chercheur qui ne recueille quelque chose d'intéressant. Dans ce premier tome, consacré au xiie siècle, on trouve toutes les pièces antérieures à 1120, celles qui émanent des grands dignitaires de l'ordre, celles qui viennent des papes, des souverains, des grands feudataires, celles qui permettent de préciser l'établissement de commanderies, celles qui touchent aux relations et aux contestations des Hospitaliers avec la société ecclésiastique et la société civile. N'oublions pas les règles, statuts et usages des Hospitaliers.

Pour les premier temps de l'Ordre, les documents sont donnés in-extenso, qu'ils soient inédits, ce qui est le plus grand nombre, ou qu'ils aient déjà été publiés. Seulement la nouvelle transcription est beaucoup plus exacte et correcte. Chaque acte est précédé d'une analyse et de références bibliographiques.

---

en France, une agglomération urbaine. — P. 572 n., Add. Esmein, *Mélanges d'histoire du droit et de critique*, p. 376. — P. 586 et suiv. Il aurait été utile de citer des exemples pour éclairer la théorie de l'*action* et de la *documentation* des actes. — Enfin, nous émettons, en terminant, l'espoir de voir M. Giry, dans une nouvelle édition, ajouter à son livre un chapitre sur le rôle des chartes comme moyens de preuve devant les tribunaux.

Les archives conservées à Malte ont fourni une riche moisson à l'auteur du Cartulaire; il en avait du reste donné une idée dès 1883, dans son ouvrage intitulé : *Les archives, la Bibliothèque et le Trésor de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem à Malte.* Une notable partie de l'histoire de l'Orient latin se trouve dans ces nombreuses liasses et registres. La péninsule ibérique a fourni aussi des ressources inespérées dont on ne se doutait guères jusqu'à ce jour, de ce côté des Pyrénées : au monastère de Saint-Jean, en Aragon, à San-Gervasio de Capolas près de Barcelone, où sont maintenant les titres du grand prieuré de Catalogne. — M. D. L. R., cette année même, dans les *Archives des Missions*, a bien voulu donner des observations précieuses et neuves sur les dépôts d'Espagne et du Portugal : son étude sur les chancelleries espagnoles est un excellent travail de diplomatiste. — N'oublions pas le grand prieuré de Bohême dont les archives sont intactes à Prague. Je ne parle ici que des grands dépôts.

L'introduction, à laquelle j'ai fait allusion, est à elle seule un travail considérable qui rendra les plus grands services. Le *Cartulaire* est surtout consacré aux documents d'un intérêt général pour l'Ordre; l'*Introduction* constitue, par le fait, un inventaire sommaire de toutes les archives auxquelles M. D. L. R. a eu recours; quoique sommaire, cet inventaire est assez détaillé pour permettre aux travailleurs de tous les pays de recourir aux dépôts où ils trouveront des matériaux à utiliser pour les études locales, d'intérêt particulier; et ce qui ajoute à la valeur des renseignements patiemment recueillis par l'auteur, c'est que ce travail donne l'état des archives alors que les grands prieurés étant établis, les titres des Hospitaliers et ceux des Templiers sont réunis.

Pour le moment, il faut feuilleter le volume, page à page, pour se rendre compte de tout ce qu'on peut y trouver. Plus tard, lorsque M. Delaville Le Roulx aura établi les tables générales, ce qui ne sera pas une petite entreprise, les recherches deviendront faciles et on appréciera encore mieux la valeur de cette importante publication.

A. de Barthélemy.

---

483. — **The earliest translation of the old Testament into the basque language** (a fragment). Oxford, Clarendon Press, 1894, petit in-4° de xxvij p., 131 f. et p. 133 à 163, avec un fac-simile.

Il y avait à Saint-Jean-de-Luz et à Cibourc, son faubourg et son annexe, au xviie siècle, une famille nombreuse, comme la plupart de celles du pays, qui portait le nom de « *d'Urte* » ; ce nom, d'origine topographique comme tous les noms de familles basques, indique que la maison patrimoniale primitive était située dans un endroit où les eaux abondaient (*ur* « eau »), et les variantes orthographiques *ourthe*, *ourte*, *urte*, font voir que cette famille était originaire des provinces espa-

gnoles du Guipuzcoa ou de la Biscaye. Un membre de cette famille, Jean d'Urte, charpentier, avait eu beaucoup d'enfants, dont l'un des premiers, Pierre, élevé et pour ainsi dire adopté par son parrain, Pierre Canonnier, mari de sa tante Marie d'Urte, devint prêtre. Ce Pierre Canonnier, probablement étranger au pays, était marin, capitaine de navires; il avait sans doute fait les frais de l'éducation de son filleul qui habitait avec lui. Quoi qu'il en soit, ce que nous savons d'une façon certaine, c'est que Pierre d'Urte, prêtre catholique, devint pasteur protestant, et passa en Angleterre, où il recevait en 1708 un secours de 15 livres; il était alors marié et père d'un enfant. En 1715, il fournissait à D. Wilkins un *pater* en basque pour la collection qui porte le nom de Chamberlaine. Il a laissé, en manuscrits, une grammaire basque, un commencement de dictionnaire latin-basque, et une traduction de la Bible qui ne comprend que la Genèse et les vingt et un premiers chapitres de l'Exode. Ces mss., longtemps confondus avec des documents celtiques, font partie aujourd'hui, après on ne sait quelles aventures, de la bibliothèque des comtes du Macclesfield, à Shirburn, non loin d'Oxford. C'est là qu'ils furent découverts, ou retrouvés, il y a dix ans, par M. John Rhys. M. Llewelyn Thomas, du Collège de Jesus à Oxford, a été autorisé l'année dernière à prendre copie du fragment de traduction de la Bible et il le publie aujourd'hui dans les *Anecdota Oxoniensia* (série moderne, tome X).

Cette publication est faite avec un soin extrême; le manuscrit est reproduit aussi exactement que possible, d'une manière figurative, si j'ose m'exprimer ainsi. Le savant éditeur y a joint une préface éminemment instructive et deux appendices (vocabulaire des formes verbales et bibliographie protestante du basque) dues à la collaboration de deux basquisants contemporains.

Le livre est fort intéressant: la traduction est simple, exacte, sans prétention; elle a été faite sur la version française qui était d'usage courant dans les églises réformées à la fin du XVII^e siècle. Quelques *lapsus*, quelques lacunes faciles à combler, quelques étourderies, montrent que le travail de Pierre d'Urte n'était encore qu'un brouillon. C'est un spécimen très fidèle du parler de Saint-Jean-de-Luz à cette époque qui offre avec celui d'aujourd'hui un petit nombre de différences curieuses.

En somme, cette publication, purement scientifique, fait grand honneur à M. Thomas et aux délégués de la Clarendon Press.

Julien VINSON.

---

484. — William Lyon PHELPS. — **The beginnings of the English Romantic Movement**. Boston, 1893, in-8.

Le livre de M. Phelps mérite d'être signalé à tous ceux qu'intéresse l'histoire de la littérature européenne. Il est net, précis et un peu sec,

mais plein de faits et de citations puisés aux sources. C'est un résumé très lumineux de l'histoire de la poésie anglaise au XVIIIe siècle, en tant qu'elle annonce et présage la poésie anglaise du XIXe, et, par suite, toute la poésie romantique; on serait presque tenté de reprocher à M. Ph. un excès de clarté et de précision. Sa définition du romantisme (p. 7 et suiv.) affecte des allures scientifiques, qui la condamnent à être inadéquate. D'une façon générale, l'esprit très exact de l'auteur l'expose à exprimer en termes trop arrêtés ce qui voudrait un peu plus de vague et de fondu : il a une tendance malheureuse à remplacer les jugements d'ensemble par des catalogues de dates et d'œuvres.

Tel qu'il est, son livre sera très utile. La critique anglaise a vraiment trop abusé, depuis quelques années, des monographies d'auteurs pour qu'on ne salue pas avec reconnaissance un livre comme celui de M. Phelps — à la fois plus neuf et plus fécond que tant de travaux hâtifs de biographie littéraire. Il est vrai que cette histoire des origines du romantisme est incomplète : elle n'embrasse ni Shakespeare ni la rénovation du théâtre, ni l'influence littéraire, si profonde, du mouvement wesleyen, ni surtout celle du roman, dont M. Leslie Stephen a très bien mis en lumière le rapport étroit avec le renouvellement religieux et moral de la race anglaise au XVIIIe siècle. *Clarisse Harlowe* ou *Tristram Shandy*, c'est du romantisme déjà, au même titre que la *Nouvelle Héloïse*.

M. Ph. envisage son sujet à un point de vue plus étroit : il ne sort pas de la poésie descriptive, lyrique, didactique. Même ainsi limité, le sujet reste vaste. M. Ph. a étudié avec une singulière précision l'influence de Milton et surtout celle de Spenser sur la poésie du XVIIIe siècle : ce dernier chapitre — sur l'influence du vers spenserien, notamment — est très complet. De même, les origines de la mélancolie et de l'archaïsme poétiques sont étudiés avec soin. Quel dommage que M. Ph. semble si peu au fait de la littérature européenne! Son livre y eût singulièrement gagné en ampleur. Mais il persiste à faire commencer le romantisme français à la préface de Cromwell (p. 5), et il ignore systématiquement le romantisme allemand. Nulle question, cependant, ne s'accommode moins que celle-là d'être envisagée à un point de vue purement national. M. Phelps nous eût rendu un grand service en suivant à l'étranger l'influence des premiers romantiques anglais, notamment du mouvement ossianique.

Il ne l'a pas fait, et c'est dommage. Du moins son livre — traitant un sujet qui est bien loin d'être épuisé, et dont les historiens n'ont généralement parlé que vaguement et pauvrement, — sera-t-il bien accueilli de tous ceux qu'intéresse la poésie anglaise et, plus généralement, l'histoire de l'école romantique.

Joseph TEXTE.

485. — **Jan Kollar (1793-1883).** Recueil d'études sur la vie et l'œuvre littéraire du chantre de *Slavy Dcera* publié par F. Pastrnek, édité par les sociétés des étudiants tchèques et des étudiants slovaques à Vienne. (Un vol. grand in-8 de 286 pp. Vienne, 1893.)

On sait l'influence considérable que le poète Kollar a exercée sur la renaissance politique et littéraire des Slaves occidentaux et notamment de la Bohême. A l'occasion du centième anniversaire de sa naissance, ses compatriotes Tchèques et Slovaques ont eu l'heureuse idée de publier en son honneur un volume collectif. Des écrivains de différents pays slaves se sont joints à eux. Le volume renferme des notices ou des poésies en tchèque, en slovaque, en serbo-croate, en polonais, en lusacien, en petit russe. Quelques-unes d'entre elles sont fort intéressantes. M. Paul Blaho raconte la vie du poète à Pest. M. Murko publie des lettres adressées à Kopitar et à Miklosich. M. Karasek nous fait connaître l'enseignement de Kollar à l'Université de Vienne (il était hélas! fort peu critique). M. B. expose la genèse du grand poème *Slavy Dcera*. M. Vrchlicky, le premier des poètes tchèques contemporains, étudie le sonnet dans l'œuvre de Kollar, M. Murko ses théories sur la *réciprocité ou solidarité slave*, M. Hornik, les rapports du poète avec les Slaves de Lusace, M. Srepel, ses rapports avec les Croates, etc. Tous ces essais constituent un ensemble des plus attrayants. L'intérêt du volume est encore rehaussé par des illustrations qui reproduisent le portrait du poète et les endroits où il a résidé. Il est regrettable qu'on n'ait pas joint à cet excellent volume une bibliographie détaillée de l'œuvre de Kollar. M. Pastrnek eût été, plus que personne, qualifié pour nous la donner [1].

L. Leger.

---

486. — **Grof Széchenyi Istvan hirlapi czikkei.** (Les articles de journaux du comte Etienne Széchenyi). Avec une introduction et des notes par Antoine Zichy. 1 vol. 1828-1843. — Budapest, Académie, 1893. 564 p.

L'Académie hongroise s'acquitte, depuis 1884, d'une dette d'honneur envers son fondateur en éditant non seulement les *Journaux* et la *Correspondance* de l'homme d'État qui fut le créateur de la Hongrie moderne, mais en réunissant aussi dans une édition définitive tout ce que le grand réformateur a publié. Ces *Œuvres complètes* seront un monument plus durable que la statue du comte qui se dresse devant le palais de l'Académie. La docte compagnie a chargé M. Antoine Zichy,

---

1. Je n'insiste pas sur le caractère et l'œuvre de Kollar. C'est un sujet que j'ai largement traité ailleurs. Voir mon volume *Russes et Slaves* (Paris, Hachette, 1890, p. 277-346). Ainsi que l'a fait remarquer M. Chuquet, il eut été curieux de comparer la teutomanie de Klopstock à la slavomanie de Kollar.

président de sa première classe, de ce travail. Il a publié jusqu'ici en six volumes les *Journaux*, les *Voyages* faits dans presque tous les pays de l'Europe, les *Discours* et la *Correspondance* contenant mille six cent vingt lettres. Ce n'est qu'après la publication de ces documents jusque-là inédits qu'une biographie digne de Széchenyi pourra être entreprise. Aussi l'Académie a-t-elle proposé un prix de 10,000 francs pour cette œuvre. Elle a en outre décidé, en 1892, de faire réimprimer les œuvres politiques de son fondateur. Le premier volume que nous annonçons donne la moitié des articles, disséminés dans les différents journaux et revues. Ces articles, véritables brochures, précèdent et accompagnent les trois grands pamphlets du Comte : *Crédit*, *Lumière* et *Le Stade* (1830-1831), qui ont créé la littérature politique en Hongrie et que le poète Arany compare aux colonnes de feu qui ont guidé les Juifs dans le désert et dans les ténèbres. On y voit quelle énergie le *plus grand Magyar* a déployé pour transformer un pays aux institutions féodales en un État moderne et pour le doter de réformes sans lesquelles il serait toujours resté une province autrichienne très arriérée. Il fallait d'abord gagner la noblesse à ses idées. Les aristocrates, qui dépensaient leur fortune à Paris ou à Londres, devaient être attirés dans la capitale hongroise dont Széchenyi fit le centre de toutes les réformes économiques et le foyer de la vie intellectuelle. La création d'une Compagnie de navigation sur le Danube, le pont suspendu entre Pest et Bude, le tunnel dans cette dernière ville, le Casino des nobles, l'élevage de la race chevaline, les courses : tout, enfin, ce qui peut rendre la vie belle et agréable préoccupait Széchenyi autant que la politique et la littérature. Les Diètes qui se succédaient de 1830 à 1840 étaient autant de triomphes de ses idées. Partout on voyait la vie reprendre, partout l'idée nationale commençait à dominer sans qu'elle blessât les autres races habitant le territoire. Car le grand réformateur voulait arriver à ses fins par des voies pacifiques. Tout était calculé, rien ne devait être précipité ou brusqué. Aux hommes politiques et aux écrivains qui s'attardaient dans la triste contemplation d'un passé glorieux et évoquaient sans cesse les exploits des Arpad et des Hunyadi, il opposait la Hongrie de l'avenir. Son mot prophétique : « La Hongrie n'a pas été, mais elle sera », a trouvé un écho dans toutes les couches de la société.

A la fin de ce volume nous rencontrons le nom du fougueux adversaire de Széchenyi : Louis Kossuth, qui, en 1841, avait fondé le *Pesti Hirlap*. Il serait trop long de raconter la lutte de ces deux génies qui a fini par le triomphe de Kossuth. En vain Széchenyi s'efforce-t-il de lui montrer l'abîme où il conduit la nation. Ses paroles ne furent plus écoutées. Kossuth devint l'idole de la Hongrie qu'il entraîna dans la Révolution. Széchenyi, pour combattre jusqu'au dernier moment son influence, entre dans le cabinet dont Kossuth devint bientôt l'âme. Mais ses forces intellectuelles le trahissent. Voyant le gouffre si près, son activité de vingt-trois ans compromise, sa raison se voile et il passe le reste de ses jours

dans une maison de santé à Doebling près de Vienne où le suicide le délivra de cette vie misérable. (1860).

L'introduction et les notes dont l'éditeur a accompagné les articles sont dignes d'éloges.

J. Kont.

---

487. — A. Darmesteter. **Cours de grammaire historique de la langue française.** Deuxième partie : Morphologie, publiée par les soins de M. L. Sudre. Paris, Delagrave, 1894 ; in-8 de vi-189 p.

On est vraiment fort embarrassé, lorsqu'il s'agit d'apprécier un livre publié dans les conditions où vient de l'être celui-ci. D'une part, une sorte de discrétion vous est imposée par le nom seul de l'auteur, qui fut de son vivant un des maîtres incontestés de la philologie romane ; et la tentative d'un disciple pour faire revivre quelque chose de son enseignement commande elle-même le respect. D'autre part, on craint *à priori* de ne pas trouver dans l'ouvrage cette unité parfaite et cette rigueur scientifique, que lui eût certainement donnée l'auteur ; on se dit que l'éditeur a assumé une tâche bien ingrate, surtout n'ayant disposé (et c'est ici le cas) que de rédactions imparfaites et de fragments de cours autographiés pour des auditoires différents. Je dois bien dire que la lecture du livre justifie en partie ces appréhensions.

Il y a tout d'abord dans cette seconde partie de la *Grammaire* un certain manque de proportion, qui saute aux yeux. La conjugaison y est traitée en quarante-cinq pages environ, ce qui est un peu maigre, si l'on songe que quatre-vingt-dix ont été consacrées au nom. Il est vrai que, dans ces quatre-vingt-dix pages du début, il y a un peu de tout : des détails intéressants, mais d'une utilité secondaire, sur les noms propres et les noms de famille ; des pages entières (30, 31, 32, 33) où s'étalent les paradigmes complets des déclinaisons latines ; vingt pages enfin qui ont trait au changement de genre dans les substantifs (sujet qui n'est point rigoureusement à sa place dans la morphologie). Il y a dans toute cette partie trop de détails, je dirai même de curiosités lexicographiques. Est-il fort utile, par exemple, de savoir que nous avons en français un adjectif inusité au singulier, et qui fait au pluriel, suivant le genre, *pénitentiaux* ou *pénitentielles* (p. 91) ? En dispersant l'attention sur des curiosités de ce genre, on risque de faire perdre de vue l'ensemble, et l'ensemble seul importe dans un livre fait pour l'enseignement. Notez d'ailleurs que toutes les listes dressées ne sont pas complètes, et n'ont pas la prétention de l'être : ainsi dans celle qui énumère (§ 150) les substantifs conservés en français moderne sous l'ancienne forme du nominatif, je ne trouve ni *traître* ni *ancêtre* Voilà deux mots qui, tout compte fait, avaient le droit d'être cités, dût-on pour cela retrancher la remarque sur *pénitentiaux*. Tout cela, je le

crains, sent un peu la rédaction d'élève qui s'attache aux petits détails, d'importance médiocre, et que bien souvent le professeur n'a donnés que par manière de parenthèse, pour rendre son exposition plus vivante.

Il serait injuste, je le répète, de faire remonter jusqu'à Darmesteter lui-même la responsabilité de ces imperfections. Toutefois une chose est certaine : dans les derniers cours qu'il a professés soit à la Sorbonne, soit à l'École de Sèvres, le regretté savant avait une tendance, nettement affichée de sa part, et qu'on lui reprocha même à cette époque discrètement, c'était de se borner « à l'horizon français », de s'abstenir de toute comparaison avec les autres idiomes romans. Bien plus, absorbé par la préparation de ce beau dictionnaire, fait en collaboration avec M. Hatzfeld et qui se publie actuellement, il s'était habitué à examiner l'ancien français surtout au point de vue de la langue moderne, à éliminer les faits qui, d'une façon ou d'une autre, n'ont pas eu de prolongement jusqu'à l'époque classique. Le présent livre offre des traces de cette méthode et parfois, en le consultant, on croirait avoir affaire non point à une « grammaire historique », mais à une « grammaire fondée sur l'histoire de la langue », ce qui n'est plus la même chose. Pour en donner un exemple, on ne comprend guère que, dans un historique même élémentaire du parfait, il ne soit pas fait mention des formes anciennes comme *vendiet*, *rompiet*, etc., c'est-à-dire de ce type original qui s'était reconstruit sur *dedit* et a joué un rôle évidemment important pendant la période romane primitive : il y a là un oubli qui était volontaire dans le cours autrefois professé à Sèvres ; mais, dans la grammaire, cet oubli devient une lacune. Du reste, ce chapitre sur la conjugaison, quoique de dimensions restreintes, est le mieux ordonné et le plus solidement construit : Darmesteter l'avait rédigé presque en entier. Ailleurs, à travers la rédaction plus lâche due à un élève, on sent parfois la griffe du maître, on voit percer çà et là des théories ingénieuses et personnelles, tout au moins en partie. Ce qui est dit de la reconstruction de la déclinaison en ancien français est intéressant, quoique contestable par endroits. Je ne veux pas entrer ici dans le fond de la discussion : tout ce que je dirai, c'est que l'influence attribuée aux mots du type *liber*, *libri* — mots fort peu nombreux — me paraît exorbitante. Pour citer quelques faits d'importance moindre, il me paraît douteux que l'ancien datif pluriel de l'article *as* soit devenu *aux* sous l'influence analogique des substantifs comme *chevaux* (§ 199) : celle du singulier *au* me semble suffisante à invoquer, en dépit de *des* qui est resté intact à côté de *du*. — Au § 147, il est dit à propos des noms féminins en *-a* que le latin populaire avait déjà *rosas* au nominatif pluriel : ce serait le cas de spécifier qu'il s'agit uniquement de la Gaule, puisqu'en Italie, par exemple, les choses se sont passées tout autrement. — Au § 142, *aucun* est encore donné comme un composé français de *alque* et de *un* : il n'y aurait point de témérité à reconstruire le type * *alicunus*. — De même au § 197, on accordera difficilement

que notre relatif *que* représente le latin *quem* : il faudrait au moins admettre la forme *que* dans le latin vulgaire des Gaules, ou plutôt tout ramener à la forme neutre *quid*, ce qui est la solution préférable. — Est-on bien en droit d'appeler *dessus*, *dessous*, etc. des prépositions « de formation française » (§ 264) ? C'est douteux : ces compositions remontent à une époque fort ancienne. — Au § 232, *chantoe* est indiqué, sans aucune explication, comme représentant l'imparfait latin *cantabam* : comme on s'attendrait à *chanteve*, et que cette forme a existé, en effet, dans une vaste partie de la zone française, il serait indispensable de la signaler, fût-ce dans une note. — Enfin, ce qui m'étonne par dessus tout, c'est au § 236, où il s'agit des formes de parfait si usitées au XVI[e] siècle : *je chantis, tu chantis*, etc., de lire les deux lignes suivantes : « *Ces formes n'ont point vécu, pas plus dans la langue commune que dans les dialectes ou les patois.* » J'ai beaucoup de peine à croire que Darmesteter ait jamais écrit cela : il doit y avoir quelque malendu ou quelque erreur d'impression.

Ces erreurs évidentes [1], ces petites lacunes, ces bavures en un mot, que l'auteur n'aurait certainement pas laissées dans son livre, il eût été du devoir de l'éditeur de les en faire disparaître. D'autant plus que M. Sudre (et je ne l'en blâme pas) n'a pas respecté partout le texte vraiment trop informe qu'il avait à sa disposition. Il a dans son Avertissement donné la liste des paragraphes auxquels il a dû faire subir une refonte complète : par là-même, il assume à lui tout seul la responsabilité de ce qu'ils contiennent. Tout d'abord, était-il aussi « indispensable » qu'il le croit d'ajouter le § 198, relatif à l'emploi de *il* devant les verbes impersonnels ? Il est permis d'en douter; car enfin c'est de morphologie qu'il est ici question, et non pas de syntaxe. Mais passons. — Au § 190, je trouve *très* indiqué comme étant la particule déjà la plus usitée en ancien français pour marquer le superlatif absolu : cette affirmation est fort contestable. En dehors de l'expression consacrée *trestuit*, l'emploi de *très* est au contraire assez restreint dans l'ancienne langue, et, lorsqu'il se généralise pendant la période du moyen français, c'est encore très ordinairement sous la forme *si très*. J'ajouterai que la note relative à *par* est très incomplète, pourrait même donner une idée fausse de la façon dont s'employait cette particule superlative : il fallait dire qu'elle se faisait précéder de *mout*, *trop*, et était ordinairement séparée de l'adjectif, *mout par fu liez*, *trop par fu liez*, etc. — Les §§ 207 et 208 présentent la déclinaison de nos anciens démonstratifs avec une richesse de formes et surtout une symétrie entre le masculin et le féminin, qui dépasse un peu la réalité. Les formes féminines *celei* et *cestei* (?) n'ont jamais été usitées que dans l'est de la zone française

1. Il faut y joindre encore un certain nombre de fautes d'impression : P. 127 (dernière ligne), XVI[e] *siècle* pour XII[e]. — § 266, *ubi* mis pour *aut* dans la liste des conjonctions, etc.

(il faudrait en dire autant de *lei*, § 197) : au fond, il y a là une de ces distinctions dialectales, dont il n'est point question dans la présente grammaire, mais qu'il est difficile d'éluder complètement. — Je relève encore çà et là, dans les parties rédigées par M. Sudre, quelques menus détails qui me paraissent peu exacts. Au § 254, *iere* est cité comme imparfait archaïque du verbe *être :* cette forme est rare, c'est *ere* (irrégulier au point de vue phonétique) qui est le représentant ordinaire de *eram*. La première personne du parfait ne devait pas être *fūi*, mais bien *fŭi* en latin vulgaire. Les différentes personnes du subjonctif présent en ancien français sont indiquées d'une façon négligée ; il fallait écrire *seit soit*, puisqu'on avait écrit *seie soie :* ces petites inexactitudes peuvent faire naître des doutes dans l'esprit d'un lecteur inexpérimenté. De même au § 244, il faudrait indiquer comme forme du latin populaire *finii*, et non pas *finivi* qui serait devenu * *finif* en français. Quant au changement de la syllabe inchoative *-isc-* en *-ics* , il pourrait prêter à discussion : si on l'admet, il ne fallait pas au § 246 placer une forme vulgaire *finisca* en regard du fr. *finisse ;* mais il y avait lieu en tout cas de distinguer, et l'expression de « Gallo-Romans » est trop générale, puisqu'au sud de la Gaule, les faits se présentent autrement. Je crois, à vrai dire, que la responsabilité de cette rédaction remonte à Darmesteter. J'en dirai autant de la supposition faite à la p. 168, et d'après laquelle les formes *faites*, *dites* se seraient produites sous l'influence des premières personnes du pluriel *faimes, dimes*, — supposition fort inutile et qui n'explique rien. Quant à admettre que *dicitis, facitis* devaient donner *diz, faiz*, il n'en saurait être question : c'est en contradiction flagrante avec ce que nous savons du traitement des finales dans les proparoxytons. Ici encore le devoir de l'éditeur eût été de faire disparaître ces traces d'une ancienne rédaction, qui ne se trouve plus d'accord avec les connaissances actuelles.

J'ai noté, au courant de la lecture, d'autres remarques de ce genre. Mais à quoi bon les multiplier ? Je n'en ai peut-être fait que trop déjà. Qu'on le sache bien, c'est sans aucune intention dénigrante, mais avec un sentiment de tristesse plutôt. Je me dis que, dans ces matières de philologie romane, si le fond est acquis, les vérités de détail vont se modifiant et se précisant sans cesse. Et c'est bien là ce qui fait que ces publications posthumes ont toujours quelque chose de hasardeux, surtout lorsqu'il s'agit d'un précis élémentaire, incomplètement coordonné par l'auteur. Oui, la vérité, c'est qu'à dix ans de distance les cours, professés par un savant aussi distingué que Darmesteter, ne nous donnent déjà plus les éléments de la science d'une façon qui soit tout à fait d'accord avec son état actuel. Et cela est forcé ; il n'est pas même désirable qu'il en soit autrement. Darmesteter serait le premier à se réjouir des progrès qui, par endroits, viennent mettre son livre en défaut. Il a d'ailleurs apporté assez de pierres à l'édifice pour que son nom reste au-dessus de toute discussion. La publication de cette gram-

maire historique n'y ajoutera peut-être pas grand'chose ; mais il est trop évident qu'elle ne saurait non plus le diminuer en aucune façon. Malgré les imperfections relatives du détail, il est toujours profitable de pouvoir saisir, fût-ce à travers le voile d'une rédaction étrangère, la pensée de celui qui fut un maître. C'est pourquoi nous devons, tout compte fait, remercier M. Sudre d'avoir courageusement entrepris de coordonner des matériaux épars et de publier ce livre qui, consulté avec précaution, pourra rendre encore quelques bons services à l'enseignement.

E. Bourciez.

---

488. — **Dictionnaire de l'ancienne langue française**, par F. Godefroy. Fascicule 77. Paris, librairie Émile Bouillon. 1894.

On se rappelle que M. Godefroy s'est proposé de nous donner dans ce *Complément*, avec bien d'autres choses, l'historique des mots en usage. Cet historique est très insuffisant : j'ai rencontré *arrenter* en 1213, *argenterie*, *arbitre*=volonté, *appréhension*, *appréhender*, *appliquer*, *apparat* au XIIIe siècle; *aneth*, *anémone*, *anasarque*, *apologie*, *appelant*, *apprécier*, *appréhensif*, *arbitrairement*, *aromate* au XIVe; *amateur*, *ancile*, *angéliser*, *annales*, *antépenultième*, *antidater*, *antre*, *apprêt* au XVe. *Andabate* est employé en 1542, *anonyme* en 1557, *antichrétien* en 1555, *anticipation* en 1437, *apostrophe* en 1516, *archiduchesse* en 1504, *annotation*, *archipel*, *argonaute*, *architecte*, *architecture* en 1509, *archives* en 1537, *arquebusade* en 1475, *armon* en 1322, *arreste-bœuf* en 1542, *aruspice* en 1520, *arrière-boutique* en 1508. M. G. avait autre chose à faire que d'emprunter des articles soit à La Curne, soit à Littré, soit au Dictionnaire général : on se demande à quoi servent les articles *anguillade*, *anguillière*, *anathème*, *anapeste*, *anapestique*, *antéciens*, *antarctique*, *antidote*, *antistrophe*, *aplanisseur*, *apologue*, *arack*, *aratoire*, etc., etc. Si l'on retranchait de ce fascicule tout ce qu'on trouve ailleurs, par conséquent tout ce qui est inutile, il n'en resterait pas grand'chose. *Archétype*, *antipathie*, *animal*, *anxieux*, *anxiété*, *appariement*, *apologique*, *aromatiser*, *aréfaction*, *arbre* y figurent comme dans tous les dictionnaires, mais on y chercherait vainement *archétipique*, *antipathiser*, *animable*, *anxié*, *anxiétude*, *apparable*, *appariage*, *apologiser*, *aromateur*, *aromatite*, *aromatiquement*, *arefier*, *arboral*, *arborelle*, *arborette*, *arborique*, *arbusteau*. Sous *anonceor*, *anonciateur* et *apointeur* manquent les substantifs féminins *anonceuse*, *annonciatrice*, *apointeresse*. « Angulaire » est suivi de ce seul exemple : « recoin angulaire ». Il y avait à citer deux emplois intéressants de cet adjectif : « Garde-toi de l'homme angulaire » — « Je ne le veux faire voir (Luther) que par un traicté qu'il a faict de la messe angulaire ». *Arondelier* n'est pas un substantif,

mais un adjectif dans le seul exemple cité par M. Godefroy, aussi bien que dans celui-ci : « l'herbe arondeliere. » On a donné à *appréhensif* le sens de « facile à comprendre » : c'est la seule signification qui n'ait pas été relevée par les lexicographes. Et à propos de ce mot j'ai remarqué que M. G. écrit *apréhensif, apariation, apariteur, apartement, apellateur, apellatif, apendance, apetition, apetible, aplaudissement, aplicable, aprivoisement, aprouvable, aprouver* : or, sous ces articles il n'est pas un seul exemple où ces mots ne soient orthographiés avec deux *p*. Il donne comme têtes d'articles *arere-ban, arere-fief, arere-garde*, formes dont il ne cite aucun exemple. Entre les articles « condensés », je citerai ceux-ci : « Anapestique, 1558, Guill. Morel, *Dict. général*. — Anatomiste, les anatomistes, Paré I, 1. — Andabate, 1587, Taillepied, *Dict. général*. — Annonciade 1560, *Dict. général*. — Arack, 1519, *Dict. général*. — Apotisseler, articles apotisselez, Marie-Stuart, *Lett*. — Appeteur, Haudent, *Apol* ». Ces deux derniers sont le modèle du genre, et il y en a bien d'autres. Notons quelques erreurs ou inexactitudes. On ne rencontre pas *anaphore* dans Fabri, mais *anaphora; anthracite*, comme cela saute aux yeux par les exemples cités, n'est pas « un minéral combustible », mais une sorte d'escarboucle; *arboriser* = herboriser, et non pas « soigner et tailler les arbres; » *arquemine, artquimine* (*artemine* est une mauvaise leçon ou une faute d'impression) n'est pas autre chose qu'un jeu de mots sur *arkemie*. « Être à l'ancre » est expliqué par « être à sec, sans eau » : Comment pourrait-on être à l'ancre sans eau? Cette locution signifie « être arrêté dans ses affaires, être sans ressources ». On ne sait pas ce que vient faire sous *Anis* « anethum = anois » = aneth. Il est vrai que dans Cotgrave « Ange de grève » est traduit par « gibier de potence », mais La Curne, Littré en donnent une autre explication qui est aussi celle d'Oudin : « Ange de grève, crocheteur, gaigne-deniers. C'est à cause de leurs crochets qui forment comme des ailes. » Voici une liste de mots particulièrement usités au XVIe siècle qui devraient avoir leur place dans ce complément autant et plus que « appropinquer, appugnateur, appliquatible, etc. » Ce sont, outre ceux que j'ai cités plus haut : « anaticité, anatique, andouillon, anguilleret, anethin, angustier, angiporte, anguillon, animastique, annouillière (vache), anonchalantir, anonchalissement, antiporte, antiquateur, antonomastiquement, apprenable, applaudition, applausible, appétable, apointuser, apostatique, aplaisanter, apunctuation, aquilaire, arabesse; arietin, archiver, arnoglosse, arrentier, arrunage, arruneur, artiser, artichaudière, arriere-censive, arriere-eschevin, arriere-dos, arriere-fieffé, arrière-fils, arrière-pied, arrière-surnom. » M. Godefroy qui n'a ni méthode, ni plan, quoiqu'il en dise, admet dans ce *Complément* des mots du XIVe et du XVe siècle, comme « apropriable, aprovable, acusatoire, adurent, aliation, almifique, etc., » mais « annuce, anquil, antesequent, antiste, apenneler, apetiter, apicquier, apologien, arctation, arguirite ou argerite, aruspicie, appacione-

ment, approbatoire, arterique, » usités à la même époque, sont absents.

A. Delboulle.

---

489. — **Publications of the American Academy of political and social science.** Philadelphie, in-8.

La série des monographies publiées par l'Académie des sciences politiques de Philadelphie a dépassé, depuis quelque temps déjà, son centième numéro. Sous la forme la mieux accommodée, peut-être, aux conditions de notre vie, de brochures très courtes, très substantielles, dégagées de tout appareil oratoire, entièrement remplies de faits ou de raisonnements précis, ces études présentent un résumé intelligible à tout lecteur attentif, des questions les plus intéressantes de politique, d'économie politique et de sciences sociales. Il serait trop long de rendre compte séparément de toutes ces études qui paraissent à des intervalles très rapprochés. Plusieurs ont le caractère d'articles de vulgarisation, je me borne à les signaler, mais il est entendu qu'il s'agit de haute vulgarisation scientifique, supérieure à tout ce que l'Europe fourni d'ordinaire en ce genre, car les Américains ont l'avantage d'apporter à ces études un esprit libre de préjugés sociaux et de formules littéraires.

F. I. Herriot. *Sir William Temple on the origin and nature of government;* analyse critique de l'ouvrage de Temple.

J. H. Robinson. *Sidgwik's Elements of Politics;* analyse critique de la théorie de Sidgwik.

C. Bornhak. *Local government of county communities in Prussia;* exposé par un professeur allemand de la réforme administrative en Prusse depuis les lois de 1891.

W. Milliet. *Alcohol question in Switzerland;* exposé des mesures prises en Suisse pour diminuer la consommation de l'alcool.

E. S. Ross. *Seligman's shifting and incidence of taxation;* résumé du travail de Seligman sur la répercussion de l'impôt.

Bernard Moses. *Constitution of Colombia;* texte et introduction historique.

C. A.F. Currier. *Constitutional and organic laws of France 1875-89;* traduction des lois constitutionnelles françaises avec introduction.

J. Sharpless. *Relation of state to education in England and America;* description des systèmes d'enseignement anglais et américain, au point de vue de l'intervention de l'État.

E. V. Robinson. *The nature of the federal state;* revue historique de l'extension des gouvernements à forme fédérative, pour établir que le fédéralisme est la forme la plus évoluée, celle qui assure à la fois l'ordre et les libertés nationales, locales et individuelles.

M. Block. *The progress of economic ideas in France;* résumé du livre de M. Block fait par lui-même.

W. Lotz. *Monetary situation in Germany;* exposé par un Allemand de la situation monétaire en Allemagne et des raisons qui empêchent l'Allemagne d'accepter le bimétallisme.

E. P. Cheyney. *The Mediæval manor;* traduction d'un rôle de manoir anglais de 1307, choisi comme type moyen (l'introduction indique les conclusions à tirer de ce document).

Je n'insisterai pas non plus sur deux propositions de réforme pratique.

E. P. Oberholtzer. *Home rule for our American cities*, 28 p.; montre les inconvénients du régime américain qui laisse les législatures créer ou modifier l'organisation municipale des villes (il propose pour exemples New-York, Chicago, Philadelphie, Brooklyn, Saint-Louis, Boston, Baltimore, San-Francisco). Il conseille de rendre l'organisation municipale indépendante des gouvernements d'États.

B. T. Colburn. *Taxation of large estates*, 12 p.; signale le danger des grandes propriétés qui s'accumulent aux États-Unis et propose une loi (dont il donne le texte) pour y remédier.

Les études originales qui méritent une discussion peuvent se diviser en trois groupes, économie politique théorique, monnaie et crédit, questions sociales et politiques. Je réserve pour un prochain article les groupes de l'économie politique (neuf numéros) et de la monnaie (sept numéros).

Gamaliel Bradford. *Congress and the Cabinet*, 21 p.; revient sur la question à laquelle il s'est consacré, l'introduction des membres du cabinet dans le Congrès. Il répond à la critique de M. Snows, qui lui a reproché de vouloir transférer la direction de la législation à des agents exécutifs irresponsables, en comparant le mécanisme anglais au mécanisme américain. Cette comparaison, faite dans un esprit aristocratique libéral par un admirateur de la vieille Angleterre parlementaire, aboutit à conclure que « le gouvernement par une législature signifie anarchie avec son résultat inévitable, le despotisme militaire ». En Amérique, le pouvoir est partagé entre l'Exécutif et le Congrès, tous deux responsables devant la nation, mais le Congrès est rendu irresponsable par la domination des couloirs, des comités et du Président. M. B. pense que si la réforme proposée dès 1881 a été enterrée dans la commission, c'est qu'on a eu peur des intérêts menacés. Il attribue à l'administration exclusive des finances par le Congrès l'état financier des dernières années, « déshonorant pour une nation civilisée ». Il décrit le Sénat comme « un club de gens riches occupés de plus en plus à satisfaire des intérêts locaux et privés ». Sa crainte c'est la prédominance des assemblées législatives; il croit la France menacée par la faiblesse du pouvoir exécutif et attend le salut aux États-Unis des chefs de l'exécutif (maire, gouverneur, président), à condition que la jalousie du législatif leur permette d'entrer en contact avec le peuple; sinon il redoute une guerre civile. — L'état d'esprit manifesté par ces craintes ne s'explique guère que par la toute puissance de la doctrine parlementaire anglaise jointe à la doctrine

américaine de la séparation des pouvoirs[1]. En fait, les abus qui choquent M. B. ne sont pas la conséquence d'un mécanisme parlementaire, car ils se retrouvent en Europe, dans tous les régimes bureaucratiques, ils naissent naturellement de l'absence de contrôle; or, un exécutif, même élu par le peuple, n'est pas plus facile à contrôler qu'une législature. Quand on veut regarder la réalité contemporaine en face, on s'aperçoit que tout pays civilisé tend vers le gouvernement direct par le peuple. Exécutifs ou législatifs ne sont que des formes de transition de la monarchie aristocratique ancienne vers la démocratie qui se prépare. La valeur de cette démocratie dépendra des habitudes de publicité et de contrôle auxquelles la nation aura plié ses mandataires; c'est de ce côté que doit être cherché le remède. C'est aux journaux à dénoncer les intrigues de *lobby*, aux électeurs à ne plus réélire les députés pris en faute.

Fr. C. Howe. *Federal Revenues and the income tax*, 25 p.; fait l'histoire des impôts établis par le Congrès au moment de la crise financière de la guerre de Sécession. Par une étude détaillée des variations de l'impôt sur le revenu et des impôts sur les spiritueux et le tabac, il arrive à montrer que l'impôt sur le revenu a été impopulaire et peu productif, qu'il s'applique mal à de très vastes territoires; au contraire, les droits sur les boissons et le tabac ont donné des revenus croissants (alcool 14 1/2 millions de dollars en 1868, 95 en 1893; — boissons fermentées 1 1/2 en 1893, 32 en 1893; — tabac 18 en 1868, 32 en 1893, après réduction), tandis que le prix de détail n'a presque pas varié, cette production ayant le caractère non de la concurrence mais du monopole. En conséquence, le remède à la crise financière que traverse le Trésor américain est tout indiqué, c'est d'élever le droit sur l'alcool et le tabac.

J. Mavor. *Relation of economic study to public and private charity*, 27 p. (conférence d'ouverture de l'Université de Toronto); étudie les causes de la pauvreté d'après les monographies de l'école de Play et la grande enquête de Booth sur les quartiers Est de Londres. Partant de la constatation faite par Booth que la principale cause de la misère est, non l'ivrognerie ou le vice, mais la vieillesse et la maladie, il conclut que le paupérisme est un legs des générations antérieures, un mal héréditaire, dû à des causes profondes. On ne peut le supprimer, mais on peut l'amoindrir en étudiant de près l'organisation industrielle et commerciale qui produit l'existence d'une classe de gens insuffisamment et irrégulièrement employés. L'auteur examine les divers procédés d'assistance, taxe des pauvres, asiles et hôpitaux, assurance nationale, pension nationale. La grosse difficulté est le chômage. Comment employer les sans-travail? « Si nous leur faisons faire les choses dont nous n'avons

1. C'était la doctrine commune du XVIII[e] siècle; mais, tandis que les pays d'Europe l'ont peu à peu éliminée sous l'action des nécessités pratiques, elle s'est fixée dans la Constitution des États-Unis où elle a donné naissance à cette séparation malcommode de l'Exécutif et du Législatif, et à ce singulier produit de la Cour suprême de justice qui commence à entraver la législation en matière sociale.

pas besoin, nous ne faisons que gaspiller notre argent. Si nous leur faisons faire des choses dont nous avons besoin, nous ne faisons que transporter notre demande d'un groupe d'ouvriers que nous employons aux nouveaux venus sans emplois. » La seule solution est de transporter les travailleurs des centres surpeuplés dans les parties négligées du pays. En ce sens ont déjà été faites quelques expériences heureuses, des colonies du travail d'Allemagne et de Hollande, qui servent à la fois de sanatorium et d'organisation de travail.

C. D. Wright. *The relation of economic conditions to the causes of crime*, 21 p.; étudie le rapport entre la misère et la criminalité d'après les phénomènes observés en Angleterre dès le xvi[e] siècle et aux États-Unis au xix[e]; dans la période de transition entre l'esclavage ou le servage et le régime moderne du salaire. Le progrès, en élevant au-dessus de la condition antérieure la plus grande partie de la société, fait apparaître au dessous une classe d'indigents et de criminels. Dans les États du Sud le paupérisme et la criminalité, à peu près inconnus au temps de l'esclavage, ont apparu depuis l'émancipation. Pour les supprimer il faut compter surtout sur des facteurs psychologiques, l'instruction, la tempérance, le christianisme. M. W. établit par les statistiques que l'instruction professionnelle diminue la criminalité; tandis que les crises industrielles et le chômage l'augmentent, la cause directe du crime étant le manque d'occupation. L'ancienne économie politique admettait que tout travailleur trouve naturellement son emploi; la nouvelle a constaté l'impossibilité de mobiliser le travail de façon à éviter les crises, elle devra s'occuper surtout de la santé des travailleurs, qui est la condition de la prospérité générale. M. W. espère en un avenir où l'on s'occupera des besoins des masses comme on s'occupe de ceux des riches, où la charité privée fera du bien au lieu de faire du mal, où les églises, au lieu de prêcher une doctrine confessionnelle, prêcheront l'esprit chrétien, où l'économie politique entrera dans la philosophie morale. La réforme capitale sera celle des logements « qui fera disparaître la vie insalubre et la tentation de l'alcool ». C'est nous qui faisons les criminels, « nous transformons les criminels par accident en criminels positifs », ce que prouve la proportion de 50 p. o/o de condamnés au-dessous de 26 ans. L'autre réforme sera celle des droits des travailleurs. « La sujétion injuste des travailleurs tend à faire des pauvres et des criminels »; de même que le salaire a produit une société moins criminelle que le régime antérieur, le système à venir qui remplacera « la loi de fer des salaires », améliorera l'humanité. La civilisation n'augmente pas la criminalité, elle la diminue, mais elle fait apercevoir plus clairement la partie qui en subsiste.

G. K. Holmes. *The peons of the South*, 10 p. Cette courte étude expose, avec une clarté exceptionnelle, la révolution économique produite dans les États du Sud par l'abolition de l'esclavage. Au temps de l'esclavage, la terre appartenait à des planteurs riches, qui faisaient produire à

leur choix du coton pour la vente ou des denrées alimentaires pour eux et leurs esclaves. Après la guerre, les planteurs ruinés, privés de leurs esclaves, ont morcelé leurs domaines en petites fermes. Mais tous, propriétaires et cultivateurs, sont tombés dans la dépendance des commerçants des villes qui leur ont avancé à crédit leurs instruments et leur nourriture, jusqu'à la récolte. Ces commerçants les obligent à produire du coton, rien que du coton, et la récolte leur appartient avant d'être faite. « Les marchands qui avancent les fournitures pour la plantation, ont remplacé les maîtres d'autrefois et les ont transformés en péons, eux et leurs anciens esclaves. » L'intérêt dû pour ces avances est évalué en moyenne de 40 à 80 p. o/o, et descend rarement au-dessous de 25, à cause des risques. La terre, ainsi grevée, ne trouve pas d'acquéreur ni de prêteur hypothécaire; la proportion des terres engagées n'est que de 3, 38 p. o/o en Géorgie, 8 en Caroline du Sud, ce qui signifie non la richesse mais la pauvreté; car, dans les États riches du Nord, la proportion est de 22 à 50 p. o/o. Cependant le fermier ne peut devenir propriétaire, car il n'a rien, il habite une cabane et son mobilier ne vaut pas même la peine d'être taxé. Les grands propriétaires pourraient se tirer de la dépendance envers les commerçants s'ils revenaient au régime antérieur à la guerre, de produire les denrées dont ils ont besoin pour leur propre consommation au lieu de les acheter. M. Holmes en cite un exemple typique. Mais ils se ruinent par leur routine, ils achètent tout à des prix exorbitants (1 dollar 50 le boisseau de pommes de terre, du foin à 20 dollars la tonne, de la farine à 10 dollars le baril), ils ont rarement un jardin potager. Le nègre est plus indigent qu'au temps de l'esclavage, et aussi imprévoyant. « Le marchand qui tient en gage sa part de récolte, paie ses taxes, enterre sa femme et ses enfants, achète pour lui un mulet, le nourrit et l'habille dans la mesure où son imprévoyance et sa paresse permettent de lui faire crédit. » Mais le nègre préfère être fermier que de travailler pour un salaire. Ce qui rend l'amélioration difficile, c'est que les propriétaires vivent presque tous en ville, et que les terrassiers se contentent de vivre à l'année l'année. Si les étrangers (Allemands, Polonais, Bohémiens) arrivent dans le pays, ils attireront à eux toutes les terres.

Ch. Seignobos.

CHRONIQUE

FRANCE. — La *Revue critique* a eu la douleur de perdre un de ses collaborateurs et un de ses anciens directeurs, M. James Darmesteter. Comme l'écrit M. Bréal (*Revue bleue*, n° 17), ce n'est pas le moment aujourd'hui de nous étendre sur la perte irréparable que les lettres viennent de faire dans la personne de M. James Darmesteter. « Le deuil en est ressenti à Londres et à Berlin comme à Paris, et cette mort

si brusque éveillera de douloureuses sympathies jusque dans les villes de l'Inde, où Darmesteter avait été naguère salué comme un glorieux représentant de la science française. Doué des plus rares facultés, il s'était rendu maître, comme en se jouant des méthodes philologiques. Les écrits qu'il a publiés dans cette direction sont de véritables chefs-d'œuvre, qui seront cités à l'avenir aux jeunes gens comme des modèles. Sa publication du *Zend-Avesta* est un véritable monument. Mais l'érudition ne suffisait pas à cette nature ardente. La littérature, la politique l'attiraient, et quand la direction d'une grande Revue lui fut offerte, il se trouva sans effort à la hauteur de cette tâche nouvelle. Il y apporta les vues d'un esprit philosophique, nourri de tous les enseignements de l'histoire, et les passions d'un cœur généreux. Aussi le vide que laisse la disparition d'un tel homme, ne sera pas comblé. Ses amis ne se consoleront pas de son départ. Le pays tout entier a perdu l'une des voix par lesquelles il avait droit de se faire entendre, et où l'on reconnaissait l'âme et l'accent de la France. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 octobre 1894.

M. Th. Homolle est désigné comme lecteur pour la séance publique annuelle de l'Académie, qui est fixée au 30 novembre prochain.

M. Ed. Le Blant annonce que, dans des terrains situés près de la commune d'Aïn-Smara (province de Constantine), Mme Cantini, de Marseille, a découvert, sur une étendue d'environ 600 mètres, sept carrières de marbre qui ont été exploitées par les anciens. M. Le Blant a soumis quelques échantillons de ces marbres à M. Daubrée. Ce sont : 1° un marbre d'un rouge vif, concrétionné, à zônes concentriques de couleurs diverses; 2° un marbre du même rouge, concrétionné et bréchiforme; 3° un marbre onyx jaune blond concrétionné, ressemblant beaucoup à celui que les Romains ont exploité dans la province d'Oran et dont l'extraction a été assez récemment reprise. M. Le Blant a constaté que l'un de ces marbres est exactement d'un type qu'il a recueilli à Rome dans les ruines du stade du Palatin et que l'on nomme en Italie *alabastro ondato*. Les galeries remises au jour près d'Aïn-Smara doivent être de celles où ont été détenus, avec des criminels, les chrétiens de la Numidie condamnés *ad metallum*.

M. Alexandre Bertrand présente les facsimilé des deux vases d'or, ornés de reliefs représentant une chasse au taureau sauvage, découverts, il y a cinq ans, à Vaphiò, petit village des environs de Sparte dans une sépulture à coupole du type des sépultures connues sous le nom de Trésor d'Atrée près Mycènes et de Trésor de Minyas près Thèbes. Auprès de ces deux vases gisaient : deux épées de bronze avec incrustation de feuilles d'or, semblables aux épées découvertes par Schliemann dans les tombeaux royaux de l'acropole de Mycènes; un grand nombre de minces plaques d'or ayant servi d'appliques sur des vêtements; quatorze pierres gravées offrant des représentations d'animaux, taureaux, lions, cerfs, sangliers, chevaux, comme on en trouve beaucoup dans les îles de la mer Egée; et quantité d'autres petits objets appartenant à cette même civilisation mycénienne ou achéenne, et qui donnent une idée plus précise encore que les poèmes homériques, de la puissance et de la richesse de ces chefs dont Agamemnon est le type. On peut fixer l'époque de la fabrication de ces vases entre 1400 et 1200 avant C. Il est question de vases semblables dans Homère. Les facsimilé, dont les originaux appartiennent au musée d'Athènes, seront exposés dans la vitrine du musée de Saint Germain réservée aux antiquités primitives de la Grèce.

L'Académie se forme en comité secret.

Sur la proposition de la Commission, l'Académie fixe les sujets mis au concours; 1° pour le prix Bordin : Etudier dans ses traits généraux le recueil de traditions arabes intitulé Kitâb el-Aghâni (*le Livre des chansons*); signaler, au moyen de citations, l'importance de ce livre pour l'histoire politique, littéraire et sociale des Arabes; — 2° pour le prix du budget (prix ordinaire) : Etudier, d'après les inscriptions cunéiformes et les monuments figurés, les divinités et les cultes de la Chaldée et de l'Assyrie. En outre, l'Académie décide qu'en ce qui concerne le prix Delalande-

Guérineau, réservé cette année aux études orientales, il sera de préférence attribué à un ouvrage relatif à l'Inde.

M. Ernest Chantre communique les résultats de la mission archéologique en Asie-Mineure qui lui a été confiée, l'an dernier, par le ministère de l'Instruction publique. La découverte de textes cunéiformes dans la citadelle hétéenne de Boghoz-Keui (Pterium) et celle du tell de Kara-Euyuk, près Césarée (ruines d'une cité pélasgique), qui a fourni également des textes cunéiformes, les uns achéménides, les autres en langue inconnue, jettent un jour nouveau sur l'histoire de l'Asie-Mineure. La découverte de textes cunéiformes en Ptérie modifie, en effet, d'une manière considérable, l'aire de l'expansion assyro-babylonienne. Quant à la découverte de Kara-Euyuk, elle fait entrer dans une phase nouvelle la question de l'origine de la civilisation dite mycénienne, dont on avait tout au plus, jusqu'ici, soupçonné l'existence en Anatolie.

M. Adhémard Leclère, résident de France au Cambodge, annonce qu'il a découvert, à 30 kilomètres environ de Kanpong-Thom (Cambodge), où il réside, les ruines de treize tours en briques autrefois consacrées aux divinités brahmaniques, plusieurs inscriptions en langue sanscrite qu'il a remises à M. Sénart, et une ancienne route qui conduisait de ces treize tours à Angkor-thom, Angkor la grande, l'ancienne capitale des Cambodgiens.

Séance du 26 octobre 1894.

L'Académie déclara vacante la place d'associé étranger de M. G.-B. De Rossi, récemment décédé.

M. Alexandre Bertrand présente le fac-similé d'un grand vase ou chaudron d'argent doré, de dimensions inusitées ($0^{m}69$ de diamètre, sur $0^{m}21$ de profondeur), orné de nombreux tableaux mythologiques. Ce monument a été découvert, il y a deux ans, dans le N.-E. du Jutland, près du village de Gundestrup. Du rapprochement des scènes qui y figurent avec certaines représentations de monuments gaulois datés comme l'arc d'Orange, l'autel de Reims, etc., M. Bertrand conclut que ce vase a été fabriqué, à une époque voisine de notre ère, chez les Cimbres de la presqu'île du Jutland et constitue un premier sujet d'études pour les archéologues. — M. d'Arbois de Jubainville fait quelques observations au sujet de cette communication.

M. Charles Diehl, professeur à la Faculté des lettres de Nancy, communique un mémoire sur une inscription latine, découverte à Kairouan et signalée par M. Hannezo, lieutenant au 4e tirailleurs. Ce document, qui date probablement du VIe siècle, paraît être un fragment d'une charte émise par un empereur d'Orient, en faveur d'un monastère africain de saint Etienne. Il présente cette particularité curieuse que, dans le corps du texte épigraphique, le graveur a inséré, en caractères cursifs, un véritable fac-similé des mots *sancimus, confirmamus*, inscrits à l'encre rouge de la propre main de l'empereur dans la charte originale. Par là, cette inscription est un monument remarquable et même unique en son genre.

M. Deloche, continue la seconde lecture de son mémoire sur le port des anneaux dans l'antiquité romaine et pendant les premiers siècles du moyen âge.

M. Oppert communique à l'Académie le texte d'un contrat, daté du dimanche 24 septembre 537, mettant en cause une riche Babylonienne, qui a prêté l'esclave de son mari, sans l'autorisation de celui-ci, à un tiers, pour lui enseigner l'art du tissage.

L'Académie se forme en comité secret.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 29 octobre — 1894

443. — **Les Monuments de l'Inde,** par le Dr Gustave Le Bon, chargé d'une mission archéologique dans l'Inde par le Ministre de l'Instruction publique, officier de la Légion d'honneur, etc. Ouvrages illustré d'environ 400 figures : héliotypies, dessins, cartes et plans, exécutées d'après les photographies et les documents de l'auteur. Paris, Firmin Didot et Cie, 1893. 254 p. (sans les planches hors texte) gr. in-4.

En rendant compte ici même [1] des *Civilisations de l'Inde*, du docteur Le Bon, j'ai signalé les services que ce livre richement et solidement illustré était appelé à rendre à l'étude de l'Inde. Le nouvel ouvrage du même auteur sera encore plus utile. Il y a moins de théories dans le texte et plus d'images, et celles-ci ne sont pas seulement plus nombreuses; sagement limitées à l'architecture et aux arts qui en dépendent, elles donnent aussi sur ce point capital un enseignement plus complet.

Il me serait impossible de faire un compte rendu détaillé de l'ouvrage. Il me faudrait, pour cela, suivre l'auteur à travers toutes les provinces de l'Inde, depuis les montagnes neigeuses du Népal, jusqu'au cap Comorin. J'essaierai donc seulement de le caractériser et de montrer quelle en est l'importance exceptionnelle pour nos études.

J'ai dit qu'il y avait dans le nouveau livre moins de théories que dans le précédent. Il y en a pourtant encore, une entre autres dès le début, où M. Le B. établit que, pour son art, l'Inde n'a rien dû et n'a pu rien devoir à la Grèce, parce que deux races d'état mental si diffé-

1. *Revue critique*, du 25 avril 1887.

rent ne peuvent pas agir l'une sur l'autre; qu'elle doit énormément par contre à la Perse ancienne et à l'Assyrie, peut-être même quelque chose à l'Égypte, dont l'état mental aurait été plus semblable au sien; de même que nous la voyons faire plus tard de nombreux emprunts à l'art musulman et aujourd'hui rester absolument rebelle à toute influence anglaise. La thèse est enlevée de main de maître, comme M. Le B. sait le faire, et je ne doute pas qu'il n'y tienne beaucoup, et pour le fond, et pour la forme, car elle n'est qu'une application particulière de sa théorie favorite sur la race. Pour moi, dans les termes du moins où elle est formulée ici, elle eût pu être supprimée sans me laisser trop de regrets. Non que je conteste le moins du monde l'importance de la race et de l'état mental, mais parce que je me défie de ces assertions tranchantes qui nous acculent de suite à une raison dernière obscure et nous dispensent de rechercher patiemment les causes secondes, les seules dont l'étude soit réellement fructueuse, parce que ce sont les seules qui nous soient bien accessibles. Je n'examinerai pas si cette thèse, en la supposant vraie, ne devrait pas se vérifier dans d'autres domaines encore que dans celui de la plastique et de l'art de bâtir, si, par exemple, le même état mental qui doit avoir empêché l'emprunt d'un élément d'architecture, n'aurait pas dû empêcher aussi l'adoption d'une doctrine scientifique ou d'un élément littéraire. Je me bornerai à présenter, quant aux opinions que l'auteur combat et aux faits [1] sur lesquels il s'appuie, quelques observations qui me paraissent nécessaires. Personne n'a jamais contesté, que je sache, l'influence de la Perse sur l'art hindou. On a immédiatement reconnu comme venant de Persépolis le chapiteau composé de deux animaux adossés ainsi que le sous chapiteau en forme de cloche renversée, que l'Inde a varié sans cesse, en le répétant parfois à la base des colonnes, mais auquel elle est restée fidèle jusqu'à la fin et que M. Le B. a oublié, je crois, de mentionner. C'est quelque chose, mais c'est tout. Car il ne nous est pas permis de dériver de là aussi l'usage et les proportions de la colonne. Celle-ci, d'ailleurs, la Perse elle-même la tenait de l'Asie antérieure et de l'Égypte; elle ne lui venait sûrement pas des Assyriens [2], et il n'est pas douteux que des

---

1. Ces faits ne sont ni nombreux ni nouveaux, et, parmi les faits caractéristiques connus, tous n'ont pas été recueillis. Car c'est précisément pour cette période des origines que l'ouvrage de M. Le Bon est un peu sommaire. Je le constate sans lui en faire d'ailleurs un reproche. Des monuments de cette époque, une partie est suffisamment connue par d'autres publications et, quant à l'autre partie, qui s'accroît sans cesse, elle est maintenant aussi inaccessible pour lui qu'elle l'est pour nous autres sédentaires. Je crois pourtant que, en fait d'œuvres de sculpture, il eût pu nous rapporter quelques clichés de plus des Musées de Lahore et de Calcutta.

2. Ce qui, pour l'Inde, a fait songer parfois à l'Assyrie sont quelques figures animales fantastiques. Mais celles-ci n'ont réellement pas de patrie. L'architecture assyrienne, pour décorer ses surfaces, employait surtout le bas-relief, tandis que l'Inde n'a guère connu que le haut-relief, qu'elle a souvent exagéré jusqu'à la ronde-bosse.

architectes de l'Ionie ont travaillé pour Darius et pour ses successeurs. Personne n'a refusé non plus à l'Inde un art indigène et original. Ni le *stûpa*, ni le *çikhara* presqu'aussi massif que le *stûpa*, dont il pourrait bien dériver, ni le *gopura* des pagodes du Sud, qui avec ses étages de niches multiples à toiture en fer à cheval, nous a peut-être conservé l'image amplifiée de ce que pou vaient être les anciens *vihâras* [1] à ciel ouvert, non taillés dans le roc, ni la clôture si caractéristique qui entoure les vieux sanctuaires, ni le *torana* qui en surmonte l'entrée n'ont jamais été pris pour des importations étrangères. On les a toujours considérés comme des types purement hindous, tous copiés, sauf le *stûpa* et ce qui en dérive, sur d'anciennes constructions en bois. Cette origine, que M. Le B. a prise sur le fait dans l'architecture du Népal, se lit, en effet, tout aussi clairement ici, sur les voussures de Kârli, sur les *buddhist railings,* sur les portes de Sanchi, qui sont du chevronnage en pierre, et jusque sur les piliers de tel temple moderne du Sud, flanqués de leurs bras en potence, avec leurs chapiteaux en forme de longue accolade, ce qu'en charpente on appelle une semelle. On n'a pas davantage méconnu la forte individualité du génie hindou, imprimant sa marque à tout ce qu'il s'approprie, transformant rapidement, jusqu'à assimilation complète, tout élément étranger qu'il absorbe. Personne jusqu'ici n'a soutenu que l'Inde ait été à un degré quelconque hellénisée. Pour les monuments de la sculpture, les seuls qui soient comparables, ceux de l'architecture, sauf les *stûpas* et les cavernes, ayant depuis longtemps disparu, on a sévèrement distingué les œuvres de travail grec de celles qui sont purement hindoues. Les premières ont été trouvées non seulement dans le Penjâb, où elles sont nombreuses, mais aussi dans l'Inde gangétique et aussi loin dans le Sud-Est que l'embouchure de la Krishnâ. Malgré toutes les différences de styles qui les séparent, on a dû reconnaître en outre que plusieurs des créations de cet art exotique ont été adoptées par l'art indigène, qui lui doit quelques-uns de ses types religieux. J'ajouterai que, selon moi, cette influence s'est fait sentir dans une certaine mesure jusque dans le style. Ce n'est qu'à partir de l'époque de ce contact avec l'art occidental qu'on trouve, pour la figure humaine, dans des œuvres certainement hindoues, un type de beauté fine, svelte, très élégante et relativement correcte, tant que la figure est au repos, type qui se distingue nettement des formes lourdes et trapues de l'art indigène, et que l'Inde a exporté à son tour, notamment à Java, où il a produit des chefs-d'œuvre. Dans l'architecture, qui est bien autrement conditionnée par le milieu et dont les monuments les plus utiles à comparer ont d'ail-

1. M. Le Bon a fort bien vu, après Fergusson, le rapport qui rattache ses *gopuras* aux *raths* de Mâmallapura, mais il s'est refusé à remonter au-delà de ce terme. Je ne l'en blâme pas, car c'est là que commence l'hypothèse. Mais pourquoi suggère-t-il ailleurs une origine égyptienne? A ce compte il faudrait admettre pour les *toranas* une origine chinoise.

leurs disparu, cette influence ne s'est peut-être jamais étendue qu'au détail. Mais là encore, il me semble qu'on la retrouve, dans les corniches, dans les consoles, dans les pilastres qui découpent les frises en métopes, dans certains motifs d'ornementation végétale aux enroulements légers et sobres. Malgré son goût pour les faîtes curvilignes, l'Inde est toujours restée fidèle à l'architrave, quand toute l'Asie antérieure était converties au cintre et à la coupole voûtée [1]. Je crois donc que l'Inde a reçu, elle aussi, quelque chose de ce levain hellénique qui a agi si puissamment dans l'Asie antérieure, et qu'elle ne l'a pas plus repoussé dans l'art qu'elle n'a fait dans d'autres provinces du domaine intellectuel. L'onde de ce grand mouvement, qui a mêlé tant de choses et tant de races, ne s'est pas arrêtée à sa porte. Au delà, elle a été plus faible, étant plus loin de son centre; mais l'Inde en a reçu et gardé longtemps l'impulsion. Or, autant que je sache, c'est là tout ce que prétendent ceux qui parlent de l'influence grecque dans l'Inde. Ai-je besoin d'ajouter que *grec* est ici un terme tout général, qui ne doit pas s'entendre seulement des hommes et des choses de l'Hellade, mais de tout cet Orient plus ou moins hellénisé, y compris celui des Parthes et même des Sassanides ? La question comporte sans nul doute encore bien des obscurités et, selon toute apparence, elle devra longtemps encore rester ouverte. Raison de plus pour ne pas la fermer dès maintenant brusquement, au nom d'une théorie sur la race beaucoup trop inflexible pour être respectueuse des réalités de l'histoire.

Après m'être arrêté si longuement à cette théorie de M. Le Bon, bien qu'elle n'occupe qu'une petite place dans son livre, je n'ose plus lui chercher chicane par rapport à quelques autres points qui me pèsent sur le cœur : l'ordre qu'il a suivi, dont l'idée fondamentale, de procéder par régions, eût été excellente s'il y était resté plus fidèle et si son itinéraire avait été parfois mieux tracé, l'insuffisance de son résumé historique, d'assez nombreuses inexactitudes de détail, l'absence d'une bibliographie, qui eût été d'autant plus nécessaire que l'ouvrage, heureusement, ne s'adresse pas aux seuls indianistes, que l'auteur a voulu être sommaire à dessein, et qu'il ne nomme guère ses prédécesseurs que pour en dire un peu de mal. J'ai hâte au contraire de payer ma dette de reconnaissance envers ce livre qui n'en est pas moins un beau livre et un bon livre, utile, plein de pensées et d'expérience durement acquise, et que je n'ai fait jusqu'ici que critiquer, quand, en toute sincérité et, je crois,

1. L'Inde a de bonne heure connu la voûte, ainsi que le fait observer M. Le Bon. Mais, comme l'Égypte et la Grèce, elle ne l'a employée que dans l'épaisseur de la maçonnerie. Pour l'arc et pour la coupole ses architectes ont toujours substitué à la voûte, l'encorbellement par assises plates. Je doute qu'ils l'aient fait uniquement par prudence, comme le veut Fergusson et, après lui, M. Le Bon. Je croirais plutôt que c'était par ignorance technique et par routine. Dans l'ossature de ses monuments, l'Inde n'a jamais su faire léger.

en toute justice, j'en pense surtout du bien. Avec ses trois cent quatre-vingt-dix-huit planches, dont les deux tiers sont hors texte et parmi lesquelles il n'en est qu'un très petit nombre de médiocres, c'est la collection incomparablement la plus riche et la mieux composée que nous ayons des monuments de l'Inde en général. A elle seule elle donne plus que bien des albums et tous les volumes de l'*Archaelogical Survey* pris ensemble, et, quand on songe au désarroi dans lequel cette grande publication paraît être tombée depuis la retraite de M. Burgess, on est doublement reconnaissant à M. Le B. de nous avoir si bien pourvus. M. Burgess prépare, dit-on, une collection semblable conçue sur un plan encore plus vaste; mais nous ne l'avons pas encore et, quand elle sera publiée, combien pourront l'acquérir, de ceux à qui elle serait surtout utile? Avec M. Le Bon, au contraire, le voyage de l'Inde se fait à peu de frais. Le commentaire dont il a accompagné ces belles planches est très sobre : l'auteur a voulu laisser parler les monuments eux-mêmes. Mais tout de même, on y sent comme l'éblouissement qu'il a eu en présence de ces bizarres merveilles. On comprend alors comment il a été amené à sa théorie qui fait de l'Inde un monde à part, obstinément fermé et inaccessible à toute influence du dehors, et, de page en page, l'image aidant, on est parfois tenté de s'y convertir.

A. Barth.

---

444. — I. **Beitraege zur Assyriologie,** herausgegeben von Friedrich Delitzsch, und Paul Haupt. II Band, Heft 3. Leipzig, Hinrichs, 1893. In-8, p. 557-645.

445. — II. **La Magie et la Divination chez les Chaldéo-Assyriens**, par A. Laurent. Paris, Librairie de l'Art indépendant, 1894. In-8, 89 pages.

I. — Le présent fascicule des *Beitraege zur Assyriologie* contient d'abord deux études de M. Bruno Meissner, l'une sur quatre lettres privées, du temps de la première dynastie babylonienne (Sumuabi-Samsuditana); et l'autre sur quatre lettres assyriennes de franchise ou exemption d'impôts, la première, datée de l'éponymat de Musellim-Ninib (793 av. J.-C.), sous le règne de Rammannirari III, les trois dernières, du temps d'Assurbanipal, éponymat de Labasi (655 av. J.-C.), ne différant que par le nom des bénéficiaires, tous trois officiers d'Assurbanipal, qui exempte leurs propriétés d'impôts durant leur vie et défend de toucher à leurs tombeaux après leur mort.

M. C.-P. Lehmann, à propos d'un cylindre-cachet au nom de Bur-Sin, roi de Sumer et d'Accad, de la dynastie d'Isin, discute le rapport de ce Bur-Sin avec un autre Bur-Sin, roi d'Ur, déjà connu, et conclut à la non identité des deux personnages. Le roi d'Ur est moins ancien que le prince de la dynastie d'Isin. M. L. hésite néanmoins à l'appeler Bur-Sin Ier, se demandant si le signe cunéiforme qui se lit phonétiquement *bur* ne serait pas employé idéographiquement avec le sens de *uzn u*

« oreille », et métaphoriquement « intelligence ». Le roi en question s'appellerait Uzun-Sin (oreille ou intelligence de Sin) et non Bur-Sin (rejeton de Sin). M. L. cite les noms de Qat-Sin (Main de Sin) et Ine-Sin (Yeux de Sin). Malheureusement la lecture de ces noms est loin d'être certaine. M. Delitzsch, dans quelques pages qui suivent la dissertation de M. Lehmann, maintient la lecture Bur-Sin pour le premier nom, Gimil-Sin et Ibi-Sin pour les deux autres. Les arguments de M. Delitzsch paraissent décisifs. La dissertation de M. Lehmann n'en est pas moins très remarquable; on y trouve une hypothèse très vraisemblable sur l'origine du titre de « roi des quatre régions » (du monde), que s'attribuaient les rois de Chaldée et d'Assyrie.

Les oracles adressés à Asarhaddon et Assurbanipal, que M. Shong a publiés, sont aussi obscurs qu'il convient à des morceaux de cette sorte. M. Strong en a traduit un sur trois, se contentant d'une transcription et de quelques notes pour les deux autres. On doit néanmoins le remercier d'avoir mis le texte à la disposition des interprètes de bonne volonté. Quand on possèdera un assez grand nombre de pièces du même genre, il sera possible de les mieux comprendre et d'en tirer des données importantes pour l'histoire de la divination en Assyrie.

Il n'est pas nécessaire d'insister sur la valeur de ce recueil de travaux, dont la *Revue critique* a déjà signalé l'importance (v. *Revue* du 23 juin 1890, du 23 février 1891 et du 4 janvier 1892).

II. — La brochure de M. Laurent est une œuvre de vulgarisation. Elle contient la traduction d'un certain nombre de textes connus depuis longtemps, mais bien choisis et qui peuvent donner une idée suffisante du sujet.

A. Loisy.

---

446. — **Anecdota graeca theologica cum prolegomenis.** — Gennadii archiepiscopi constantino politani dialogus Christiani cum Judaeo, etc. et ejusdem Delectus prophetiarum de Christo e cod. Bernensi DLXXIX primum edidit et annotavit Alb. Jahnius. — Accedunt Analecta miscella theologica, e codd. mss. cum annotatione. Lipsiae, Deichert, 1893. In-8 de xxvii et 145 p.

Dans ses prolégomènes, M. Albert Jahn commence par s'excuser de ce qu'il appelle grecs des textes byzantins. Il est certain que les auteurs ici publiés écrivent la langue des anciens Pères et même, le plus souvent, celle des Septante. Viennent ensuite la description du manuscrit de Berne d'où sont tirés presque tous les morceaux qui composent les Analecta, une appréciation morale et littéraire de Gennadius, une justification du système adopté dans cette édition princeps du texte et dans l'annotation, enfin quelques mots sur les *Analecta miscella theologica*, textes de 39 auteurs extraits de 32 mss. de Munich, Heidelberg et Berne.

L'auteur de cet article ne remplit pas les conditions que M. J. exige

de ses critiques « Censores mihi opto, dit-il (p. 143), industrios theologos philologia imbutos vel philologos theologiam haud perhorrescentes, etc.[1] » Aussi se bornera-t-on à signaler cette publication comme un travail qui, au point de vue philologique, témoigne de l'effort le plus méritoire. Les textes inédits sont bien constitués, l'annotation critique est abondante, surabondante même. Il serait difficile de faire comprendre à l'éditeur que les notes inutiles ou peu nécessaires font tort à celles qui éclairent le texte par des observations topiques ou des rapprochements opportuns. Nous aimons mieux le quereller sur un autre point, sur l'appellation d'*Anecdota* donnée systématiquement (p. 142) à des textes déjà publiés lorsque l'édition princeps est une simple reproduction des manuscrits plus ou moins corrigés. Dans notre opinion, le terme « inédit » doit être exclusivement réservé au texte publié pour la première fois. Nous doutons et nous ne souhaitons pas d'ailleurs qu'il fasse école. Les expressions « recensuit, recognovit » désignent très exactement le travail fait par la philologie moderne sur des textes déjà imprimés.

Sous cette double réserve, et sans approuver non plus l'amertume avec laquelle M. Jahn parle de certains historiens de la littérature byzantine, nous n'avons qu'à nous féliciter de voir ce patriarche de la philologie grecque consacrer ses rares loisirs à ce genre d'exhumation.

C. E. R.

---

447. — **Ioannis Stobaei Anthologium**: vol. III, Anthologii libr. III ab Ott. Hense editum continens. Berlin, Weidmann, 1894. 1 vol. in-8. LXXX-770 pp. Prix : 20 m.

M. Wachsmuth avait déjà publié les deux premiers livres de l'Anthologie de Stobée (*Eclogae* physiques et morales) et il semblait difficile d'égaler cette belle édition. Celle que son collaborateur M. Hense vient de donner du troisième est peut-être plus remarquable encore (*Florilegium*, titres 1-42). Les nombreux articles écrits par M. Hense, principalement dans le *Rheinisches Museum*, disent assez combien cette édition est nouvelle, indispensable et définitive. Pour la première fois, le texte de Stobée se détache de la vulgate si mal autorisée, et est solidement établi d'après les chefs des deux familles, le manuscrit de Vienne et celui de l'Escurial. Il s'ensuit que ni pour l'ordre des extraits, ni pour l'indication des lacunes, ni pour le texte des auteurs, le Stobée de M. H. ne ressemble à celui que nous connaissons; que dans les recueils de fragments, même les mieux faits, il faudra toujours recourir à M. H. pour ceux qui sont extraits de Stobée, et que l'on aura ainsi un nombre très considérable de détails, parfois d'erreurs graves à corriger (par exemple

1. Lire un compte-rendu détaillé d'E. de Muralt, dans la *Revue de théologie et de philosophie*, à Lausanne, juin 1894, p. 289-292.

dans l'attribution des fragments comiques). Il s'ensuit encore que pour les auteurs conservés d'ailleurs, les variantes fournies par Stobée devront toutes être vérifiées, sans exception. Dans ce travail le livre de M. H. sera un instrument d'un merveilleux secours. L'appareil critique (où quelquefois les choses pourraient être dites plus brièvement et moins souvent répétées), est un modèle de conscience, d'exactitude et de clarté : l'histoire du texte y est faite avec le plus grand soin, de peur que la vulgate n'en impose, alors que très souvent elle n'est due qu'à l'arbitraire des précédents éditeurs, et surtout de Gesner.

M. H. a toujours collationné son texte avec celui des meilleures éditions critiques des auteurs. Cependant pour l'Euthyphron, l'Apologie et le Criton, il eût dû se servir des éditions *ad usum scholarum*, de M. Schanz, où l'appareil est bien meilleur que dans l'édition critique de 1875 [1]. Je reprocherai également à M. Hense, dans les passages communs à Stobée et au papyrus du Phédon, d'avoir consulté des collations insuffisantes de ce papyrus. Pour Plutarque, on est quelquefois étonné de voir mentionnée comme autorité, à la place d'une tradition manuscrite, l'édition Bernadakis. — Les renvois aux recueils de fragments sont également excellents ; cependant pour Zénon, M. H. ne renvoie à aucune édition, bien que celle de Pearson ait déjà deux ans de date ; je ne comprends pas davantage pourquoi les fragments comiques sont toujours donnés d'après Meineke, alors que M. H. cite et connaît les trois volumes de Kock.

Le rapprochement avec les autres florilèges est toujours fait, et M. H. indique de plus les principaux passages où se trouvent cités les extraits faits par Stobée : le travail de la recherche des sources sera ainsi extrêmement facilité. Ces indications, qui supposent un si énorme labeur, sont particulièrement précieuses pour les extraits anonymes anecdotiques : signalons à ce propos que l'extrait 13, 56 vient de Plutarque, *Dion*, XX, 1, ou tout au moins de la même source. — Le livre se termine par une table de concordance avec la numération de Meineke. M. H. a eu le tort de ne pas y indiquer les extraits qui ne sont pas dans celui-ci ; on ne s'aperçoit pas ainsi qu'il y en a un assez grand nombre, surtout au chap. 13, et quelques-uns (passages de tragiques et de Platon) importants et pouvant fournir d'intéressantes variantes. Pourquoi enfin dans les extraits un peu étendus M. Hense n'a-t-il pas cru devoir, comme M. Wachsmuth, reproduire en marge la pagination ordinaire ? il faudrait, dans un livre d'une utilité aussi immédiate, que tout fût calculé pour la plus grande commodité.

Souhaitons enfin que le quatrième volume vienne rapidement terminer cette belle œuvre scientifique. P. Couvreur.

---

1. Quelques omissions bien naturelles : 21, 3 pour *ἐρίῃ*, Platon porte *ἔρῃ* ; 23, 7, il a *καὶ* devant *αἰσθάνεσθαι* ; 11, 6, id. devant *χρηστόν* ; 131, 10 *ἀνθρώπων* ; 24, 18 *μᾶλλον προθυμήσονται*, etc. — P. 25, 7-8, ponctuation défectueuse.

448. — Gutschmid (Alfred von), **Kleine Schriften**, herausgegeben von Franz Ruehl. IVter Band : *Schriften zur griechischen Geschichte und Literatur*. Leipzig, Teubner, 1893, viii-631 Gr. in-8. Prix : 20 mk.

Il est inutile de rappeler ici l'autorité de Gutschmid en matière de science et de critique historiques. Tous les écrits du maître sur l'histoire et la littérature grecques méritaient d'entrer dans la collection des *Kleine Schriften*. M Fr. Rühl a bien fait de les réunir en un seul volume, plutôt que d'y joindre, comme il se l'était proposé à l'origine, les écrits relatifs à l'histoire de Rome et du moyen âge.

L'ordre chronologique s'imposait à l'éditeur de ces études. Mais il nous sera permis de signaler d'abord aux lecteurs de la *Revue* celles qui, étant inédites, présentent un intérêt particulier.

Des *Recherches chronologiques sur la plus ancienne histoire grecque* (I) on ne connaissait jusqu'à ce jour qu'une partie détachée, sous le titre « *Die makedonische Anagraphe*. » Gutschmid avait publié cette savante étude comme un spécimen des recherches plus étendues qu'il avait entreprises. L'œuvre demeure inachevée; mais du moins les notes amassées par l'auteur ne seront-elles pas perdues pour la science. — L'essai inédit sur les *Surnoms des rois hellénistiques* (IV) date de vingt ans environ : Gutschmid lui-même, dans un écrit postérieur, a changé quelques-unes des vues qu'il y expose; mais sa théorie, suivant M. Rühl, n'a pas été modifiée par les progrès de la numismatique. — Le morceau intitulé *Index fontium Herodoti* (VII) sera également utile, bien que la méthode suivie par Gutschmid dans le classement des sources donne prise à la critique : le problème des sources écrites et des traditions orales dans l'œuvre d'Hérodote n'avait pas été posé encore en 1870 comme il l'a été depuis. Néanmoins le répertoire dressé par Gutschmid ne manquera jamais d'intérêt, quelque parti que l'on prenne dans la discussion. — C'est une analyse et un commentaire suivi des *Livres sibyllins* que contient l'étude n° xii : un autre cahier manuscrit renfermait les notes critiques recueillies par Gutschmid en vue d'une édition nouvelle de ces livres; ces notes sont entre les mains du professeur Mendelssohn, qui en fera bon usage. Le commentaire, que publie dès aujourd'hui M. Rühl, servira à éclaircir certaines difficultés du sujet; malheureusement, le manuscrit, inachevé, ne fournit aucune indication sur la date et les auteurs auxquels Gutschmid attribuait la composition des différents livres. — Enfin, les deux derniers morceaux inédits (XIII et XIV) proviennent des leçons professées par Gutschmid sur l'*Histoire de l'historiographie grecque* et sur le traité de Josèphe *contre Apion*. A ces leçons, rédigées d'avance pour son cours, le professeur ajoutait chaque fois des développements accessoires, que M. R. a pu en partie restituer d'après les notes prises par les élèves. Mais des lacunes subsistent, et c'est ainsi que l'étude sur l'historiographie grecque ne présente aucune conclusion sur Hérodote ni sur Thucydide.

Parmi les écrits déjà publiés, on relira avec plaisir plusieurs comptes rendus qui ont la valeur de petits traités originaux : le livre d'Ad. Schmidt, par exemple *(Das Perikleische Zeitalter)*, et les études de Holzapfel *(Untersuchungen über die Darstellung der griechischen Geschichte von 489-413 v. Chr.)* ont fourni à Gutschmid l'occasion de traiter plusieurs des questions fondamentales qui intéressent l'histoire du vᵉ siècle. D'autres articles se rapportent à la vie de Sappho, aux *Helléniques* de Xénophon, etc... Un index détaillé termine le volume, qui rendra aux érudits les plus grands services.

Am. HAUVETTE.

---

449. — **Lexicon Caesarianum confecit** H. MEUSEL. **Tabula conjecturarum.** Berolini, W. Weber, 1893, 93 pp. in-8.

M. Meusel a joint au lexique de César qu'il avait commencé depuis de longues années, un tableau des principales conjectures tentées par les éditeurs sur le texte. Il est inutile d'insister sur l'utilité de ce fascicule et sur la peine qu'il épargne aux latinistes. Il serait bien désirable qu'un pareil travail fût fait pour tous les auteurs importants. Avec un bon lexique et une édition reproduisant brutalement les manuscrits et leurs variantes, sans corrections d'aucune sorte, on aurait tous les instruments de travail seuls nécessaires. Mais les besognes brillantes tentent plus libraires et auteurs que les besognes utiles. L'humanisme, entreprise de badigeonnage et de restauration pour monuments antiques, chassé de nos musées, règne encore en maître dans l'étude des textes.

M. D.

---

450. — **Commentarii notarum Tironianarum,** cum prolegomenis adnotationibus criticis et exegeticis notarumque indice alphabetico. Edidit Guilelmus SCHMITZ. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri. 1 cahier cartonné, 117 pp.; 132 pl. lithographiées; petit in-fol. Avec deux boîtes cartonnées en forme de livre. Prix : 40 m.

M. Schmitz s'est voué à l'étude et à la publication des notes tironiennes. On sait qu'un inconnu, à une époque plutôt récente, les a recueillies par ordre de matières dans un manuel en six livres, *Commentarii*, qui a été autrefois publié par Gruter dans son *Thesaurus*. C'est la seule édition qui en existait avant le travail dont je viens de transcrire le titre. Elle était insuffisante, même sous sa première forme (1603); car cette partie du *Thesaurus* a été gâtée en 1707. Les philologues de notre temps, qui ne négligent aucune parcelle de la science des écoles où les barbares fréquentèrent, ne pouvaient laisser longtemps intact un manuel d'enseignement, qui, comme d'autres,

doit retenir quelques échos des leçons des savants et des antiquaires de la bonne époque.

M. G. S. s'était préparé de longue date à la tâche qu'il vient de terminer. Dès 1877, il pouvait réunir en un volume les articles et les notes qu'il avait disséminés dans divers recueils et en diverses circonstances [1]. Le plus important de ces *Vorarbeiten* était le mémoire intitulé *Tironiana*, d'abord inséré dans les *Symbola philologorum Bonnensium* [2]. On y trouvait déjà la description détaillée des manuscrits les plus importants des *Commentarii* et un exposé des vues de l'auteur sur l'origine de cette espèce de tachygraphie. M. S. n'a guère fait que reprendre, en les complétant surtout pour les descriptions de manuscrits, les lignes déjà arrêtées de son mémoire de 1867.

Il n'y a pas lieu de discuter la première partie des prolégomènes consacrée à la tradition du texte. M. S. a consulté directement dix-neuf manuscrits; il faut y ajouter un fragment perdu, dont Bon. Smit (Vulcanius) nous a conservé les leçons, et le manuscrit de Gruter. Toutes ces sources se répartissent en cinq groupes ; la meilleure est un manuscrit de Cassel, du IXe siècle. L'archétype commun ne remonte pas plus haut. En conséquence, M. S. a reproduit la première main du Casselanus, rejetant dans le bas des planches les notes contenues dans les autres manuscrits, et dans l'apparat (troisième chapitre du cahier cartonné joint aux planches) les variantes avec les observations critiques ou explicatives jugées indispensables. Cet apparat est à la fois net et concis.

C'est l'histoire sommaire des notes tironiennes qui prêterait le plus aux objections dans ces prolégomènes. Le point de départ de M. S. est un court fragment de Suétone (Reifferscheid, 135) : « Vulgares notas Ennius primus mille et centum inuenit. Notarum usus erat, ut quicquid pro contione aut in iudiciis diceretur librarii scriberent simul astantes diuisis inter se partibus quot quisque uerba et quo ordine exciperet. Romae primus Tullius Tiro Ciceronis libertus commentus est notas sed tantum praepositionum. Post eum Vipsanius, Philargyrus, et Aquila libertus Maecenatis *alius* alias addiderunt. Denique, Seneca contracto omnium digestoque et aucto numero opus effecit in quinque milia. » A qui lit sans prévention ce texte, apparaît la juxtaposition de deux notices différentes, qui sont simplement mises bout à bout. La première attribue à Ennius l'origine des notes, en définit l'usage et le but ; elle est complète avec *exciperet*. Au mot *Romae* commence une seconde notice qui n'a rien de commun avec la précédente. Tandis que la première présente le recueil des notes sortant tout formé de la tête d'Ennius (1,100 notes est environ le dixième de

1. *Beitræge zur lat. Sprach-und Literaturkunde*, Leipzig. Teubner.
2. Leipzig, Teubner, 1864 et 1867, 2 fasc. in-8°; pp. 529-554.

ce que nous possédons [1] et le principal accroissement est dû incontestablement aux derniers temps), la seconde notice montre le recueil se constituant peu à peu, par couches successives, à chaque génération, depuis Tiron, qui inventa seulement les sigles des prépositions. Aucun raisonnement ne prévaudra contre l'antithèse de *Ennius primus mille et centum inuenit* avec *primus Tullius Tiro commentus est notas sed tantum praepositionum.* Le mot *Romae,* en tête de cette dernière phrase, semble indiquer une opposition avec ce qui se passait ailleurs, à Athènes par exemple; nous serions ici en présence d'un fragment d'histoire générale de la tachygraphie.

M. S. a pourtant essayé de concilier toutes ces données et de défendre la tradition. Il a sans doute raison d'identifier Ennius le sténographe avec le poète; Ennius sans épithète, c'est le vieil Ennius, et on a tort de recourir à un grammairien sur l'existence duquel on discutait déjà à l'époque de Suétone, deux cents ans à peine après sa mort, s'il a jamais vécu. Mais les impossibilités s'accumulent si l'on prend au sérieux une pareille assertion. Les réformes grammaticales d'Ennius nous sont connues par Festus, c'est-à-dire par Verrius Flaccus; l'invention des notes au contraire est attribuée à Ennius par Suétone extrait d'Isidore : Isidore est notre dernier témoin, et, suivant son usage, il ne dit pas d'où il tire ses renseignements [2]. On a remarqué aussi que la sténographie, pratiquée à l'assemblée et au tribunal, aurait été inventée en un temps où l'éloquence n'existait pas comme art, bien avant le jour où de bons orateurs craindraient encore de voir leurs discours reproduits par l'écriture [3]. M. S. croit trouver des preuves de son opinion dans la forme de l'L dans les notes (à angle aigu) : mais cette forme a été usitée après Ennius jusqu'à la fin de l'époque républicaine. L'absence d'Y n'a pas plus de portée. Cette lettre n'a jamais servi qu'à transcrire des noms étrangers. On peut aussi penser que les inventeurs de la tachygraphie latine, en vrais Romains, à la fois pratiques et systématiques, avaient quelques théories qu'ils ont essayé de faire prévaloir dans la mesure du possible. Or, une doctrine professée par Varron surtout, n'admettait que seize lettres dans l'alphabet [4]; à défaut d'autres suppressions, les auteurs des notes ont pu se donner satisfaction en proscrivant l'Y. Les *Commentarii,* vrai dictionnaire d'antiquités, paraissent bien être sortis d'un milieu où les sciences cul-

1. *Symbola*, p. 539.
2. C'est d'Isidore qu'un des manuscrits des Notes a tiré cette Notice.
3. Cic., *Brutus*, 92 : « memoriam autem in posterum ingenii sui non desiderant, cum se putant satis magnam adeptos esse dicendi gloriam eamque etiam maiorem uisum iri, si in existimantium arbitrium sua scripta non uenerint;... quod melius putent dicere se posse quam scribere quod peringeniosis hominibus neque satis doctis plerumque contingit. » Il est question de Galba, consul en 144. Cf. *pro Clu.* 140.
4. W. Schmid, dans *Philologus*, t. 52, 1893, 376 sqq.

tivées par Varron étaient en honneur [1]. Pour expliquer l'indication *Romae*, M. S. suppose qu'Ennius a inventé les notes avant que Caton l'eût amené, en 204, de Sardaigne à Rome. Cependant rien dans le texte ne peut servir de base à une telle hypothèse, et elle est en soi invraisemblable. M. Lucien Müller l'a bien vu, quoiqu'il adopte le reste des opinions de M. S. et aille même jusqu'à considérer comme possible l'existence d'un bureau de sténographes dirigé par Ennius [2]. Mais tout se tient dans la thèse de M. Schmitz : si l'on rejette cette conjecture, *Romae* restera inexplicable.

La deuxième partie de l'extrait d'Isidore n'offre aucune difficulté et elle présente les faits sous une forme raisonnable. D'abord les notes sont inventées pour quelques mots usuels, les prépositions, il faut entendre par là sans doute les préfixes. Comme l'histoire se recommence, les abréviations les plus fréquentes au moyen âge sont aussi des préfixes, *per, pro, con, prae*. Puis, la commodité fait qu'on étend peu à peu le procédé. Rien n'empêche de supposer avec MM. Zangemeister et Schmitz que Tiron aura joint à sa liste quelques mots très usuels, le nom du lieu de sa résidence, *Puteoli*, entre autres. Mais le principal de son invention portait sur les prépositions. Autrement il faut rejeter, comme fait M. Schmitz, l'assertion de notre texte en un point vraisemblable, après l'avoir suivi aveuglément quand ses renseignements étaient des plus suspects. Pour augmenter le rôle de Tiron, M. Schmitz se fonde principalement sur la traduction en signes d'expressions tirées de Cicéron et de notions géographiques propres à ces années de la fin de la République et du règne d'Auguste. Mais il est à remarquer que les auteurs des Commentarii ont puisé chez les auteurs classiques en général : César (noms gaulois comme *Domnorix* 116, 9, etc.), Tite-Live (*Arons* 115, 14, qui pourrait provenir de Lucain, mais on a *Liuius* 116, 94, et pas *Lucanus*), Horace ; Cicéron n'y paraît que comme l'un d'entre eux [3]. M. S. convient d'ailleurs que le recueil s'est considérablement accru à une basse époque; il est assez hasardeux d'en tirer des arguments au sujet de son origine première [4]. Le reste de la notice peut présenter des difficultés de détail, dont M. S. a résolu heureusement plusieurs [5] ; aucune n'est insurmontable et de nature à faire naître des doutes.

---

1. Cf. l'énumération des matières dans les prolégomènes de M. Schmitz, pp. 10-11.
2. *Quintus Ennius*, 212.
3. On doit remarquer cependant des phrases entières tirées des discours : *quousque tandem abutere, Catilina, patientia nostra*. Mais ces extraits vont de pair dans les manuscrits qui les donnent avec des mots barbares ou germaniques (*Symbola*, 536); ce sont des additions de basse époque.
4. Il y a pourtant des indices. Dans cette liste de noms propres, par exemple, je vois que les noms grecs usités dans les derniers siècles et les noms barbares viennent surtout en fin de liste dans chaque lettre de l'alphabet : *Alamannus ; Ephidoforis, Epigratis, Euretice, Eurefule ; Francus ; Galesius; Nimifagoras*.
5. Notamment l'objection de Sarpe, reprise par Teuffel, tirée de Sen., *ep.*, 90, 25.

Il me paraît donc probable qu'Isidore a juxtaposé dans ce passage deux récits différents. Le premier, qui provient peut-être d'une collection d'εὑρήματα, d'origine stoïcienne ou autre, a pour but de définir l'objet et la nature des notes et de placer l'invention sous le patronage d'un nom illustre; elle s'oppose naturellement à d'autres notices du même genre relatives à d'autres inventions et dont les éléments essentiels sont une définition et un nom propre. Le deuxième morceau, tiré sans doute des œuvres généralement si sûres et si bien informées de Suétone, est un fragment d'une histoire sommaire de la tachygraphie; il s'oppose à un fragment perdu, qui précédait, et dans lequel il était question de la tachygraphie chez d'autres peuples, les Grecs probablement. Les renseignements qu'il fournit sont seuls dignes de foi.

Cette discussion d'un point d'ailleurs obscur ne saurait empêcher de reconnaitre le grand service rendu par M. Schmitz. Il nous donne les éléments d'un des plus intéressants chapitres de l'histoire de l'écriture. Il fournit aux paléographes un bon instrument de travail. On ne doit sans doute pas exagérer l'importance de la science des notes dans le déchiffrement des manuscrits. La plupart des textes écrits en notes tironiennes sont des extraits d'auteurs ecclésiastiques; le principal manuscrit de ce genre est le Psautier de Dresde. En dehors de là on peut citer le fragment des lettres de Pline, publié par M. S. de Vries (1890) et le manuscrit perdu d'Hygin *de sideribus*, mentionné par Bembo [1]; à ces textes connus, on doit ajouter deux manuscrits de Virgile, où Servius est souvent écrit en notes : le ms. de Berne 165 et le ms. de Paris, B. N. lat. 7925 [2]. Les savants, qui n'attachent d'importance qu'à l'objet de leurs études, pourraient donc voir tout au plus dans les notes une curiosité. Mais elles intéressent toute l'histoire de l'antiquité. Elles permettent souvent de saisir des faits curieux de prononciation ou d'orthographe : M. S. l'a montré dans ses *Beiträge*. Elles sont aussi un moyen de corriger les textes. Le regretté Julien Havet, le maître de ces études en France, me signalait un jour le rôle possible des notes tironiennes dans la tradition de certaines œuvres ecclésiastiques, les sermons, recueillis d'abord par la sténographie; on pourrait bien avoir à redresser les fautes du tachygraphe comme celles des copistes qui lui ont succédé, sans parler des notes mal lues. Enfin les *commentarii notarum* sont un fragment de l'encyclopédie de l'antiquité au même titre que les glossaires, et peuvent nous fournir bien des renseignements de même nature. Au moment où s'achève le *Corpus glossariorum*, il était naturel de donner une édition manifestement destinée à le compléter. C'est ce qu'a compris la librairie Teubner qui n'a rien épargné pour que l'œuvre fût digne d'elle. Mais ces considérations sur l'utilité de ces publications pourront être reprises avec plus de détail et

---

1. *Classical Review* (Ellis), 1891, t. V, 38.
2. Chatelain, *Paléographie des classiques latins*, pl. LXVII et LXXIII, 2°.

de précision quand M. Schmitz nous donnera le lexique tironien qu'il nous promet. Il aura ainsi réuni l'œuvre de Gruter et celle de Kopp et mis le couronnement au travail de toute une vie.

Paul LEJAY.

---

451. — **P. Vergili Maronis opera**, apparatu critico in artius contracto iterum recensuit Otto RIBBECK. Vol. I, Bucolica et Georgica. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, 1894, VIII-208 pp. in-8.

Dans les deux pages de préface qui précèdent cette réédition, M. Ribbeck ne ménage pas les expressions de son dégoût pour ce genre de travail. Au lieu de revenir avec joie à un poète aimé et aux occupations de sa jeunesse, M. R. s'est seulement résigné à sa tâche pour que des mercenaires ne moissonnent pas sa récolte : «cui consilio obtemperare malui quam dementendas mercenaria opera segetes meas aliis relinquere ». On ne peut donc espérer beaucoup de nouveau d'un livre entrepris dans ces conditions. Çà et là on trouvera cependant des références qui manquaient à l'ancienne édition et des renvois à des travaux parus depuis. Mais, ici encore, la lassitude se fait jour : « quae (coniecturae) cum magna ex parte uel inutiles uel adeo ineptae uisae sint, paucas siue nominis auctoritate siue ingenii lumine quodam insignes selegi, ceteras silentio praetermisi » En revanche, l'apparat critique a été allégé d'une partie des variantes orthographiques (on trouve cependant assez régulièrement la variante *-es* pour *-is* signalée dans les mots comme *montes*). Les variantes portant également sur les indications des personnages des églogues ont disparu. Les lettres destinées à indiquer en manchettes le dessin des strophes des églogues ont été supprimées. Un seul manuscrit nouveau figure dans l'apparat, le manuscrit de Prague. On regrettera vivement le tableau des *auctores et imitatores;* M. Ribbeck devrait bien le réimprimer à la fin de son dernier volume ou en un fascicule spécial[1]. En ne tenant pas compte de cette suppression, la nouvelle édition a vingt-trois pages de moins que l'ancienne.

P. L.

---

452. — **Q. Horatius Flaccus**, recensuit atque interpretatus est Io. Gaspar ORELLIUS; editio quarta maior, emendata et aucta. Volumen II, satirae, epistulae, lexicon Horatianum. Berolini, S. Calvary, 1889-1892 ; 831 pp. in-8.

453. — **Q. Horati Flacci sermonum et epistularum libri**. Satiren u. Episteln des Horaz, mit Anmerkungen von Lucian MUELLER. Prag et Wien. F. Tempsky; Leipzig, G. Freytag, 1891-1893 ; 2 vol. XXXII-277 IV-345 pp. in-8.

---

1. Les *Prolégomènes* sont exclus de cette réédition. La librairie Teubner pourrait en faire la réimpression non modifiée sous forme d'ouvrage particulier. Ils contiennent tant de renseignements de tout genre que l'on a besoin d'y recourir pour bien des questions qui ne touchent nullement à Virgile.

454. — **Q. Horatii Flacci carmina**; relegit et apparatu critico selecto instruxit Martinus Hertz. Berolini, apud Weidmannos. 1892. vi-239 pp. petit in-8. Prix : 2 m. 40.

455. — Wilfrid P. Mustard. **On the eight lines usually prefixed** to Horat Serm. I, 10. Reprinted from Colorado College Studies, vol. IV. Colorado Springs, the Gazette Printing Company, 1893, 14 pp. in-8.

456. — Paul Cauer. **Wort-und Gedankenspiele in den Oden des Horaz.** Kiel u. Leipzig, Lipsius et Tischer, 1892. 59 p. in-8. Prix : 1 m. 50.

457. — **The Roman poets of the Augustean age**, by W. Y. Sellar : Horace and the elegiac poets. With a memoir of the autor, by Andr. Lang and a portrait. Oxford, at the Clarendon Press, 1892 ; xiv-362 pp.

La nouvelle édition du grand Orelli a été déjà annoncée [1]. Cette œuvre considérable est maintenant terminée. Son prix élevé la rendra accessible à peu de particuliers et pourtant elle peut tenir lieu de bien des livres sur Horace et suffire aux besoins ordinaires de l'enseignement. L'exécution typographique des derniers fascicules est plus correcte. Dans l'ensemble, le livre fait honneur à M. Mewes qui l'a mis au point et complété dans une large mesure.

L'édition de M. Lucien Müller a un autre caractère ; elle ne doit pas être une sorte de recueil critique de ce qu'on peut dire actuellement de plus probable sur le texte d'Horace ; elle doit être un pas en avant et réaliser un progrès. On peut affirmer qu'il en est ainsi et désirer que l'auteur reprenne avec ce détail et dans ce format son édition des Odes. M. Müller fera bien d'indiquer le chiffre des pièces dans le titre courant. Cette omission dans le volume des satires en rend le maniement fort incommode. Le commentaire, qui est surtout explicatif, est très solide et plein de renseignements précieux. Les personnes qu'auraient pu choquer certaines expressions des précédentes publications de l'auteur n'y trouveront rien qu'une science sereine et le trésor d'observations lentement accumulées par le philologue qui célébrait naguère son jubilé horatien.

On est surpris que la librairie Weidmann se soit refusée à publier un apparat critique sommaire. M. Hertz a dès lors été forcé de donner seulement de brefs renseignements et d'indiquer les points où une conjecture ancienne ou nouvelle parait nécessaire. Le volume devient ainsi très intéressant pour le philologue dont la pensée se trouve excitée et piquée par ces observations. Mais un livre de ce genre ne paraissait pas destiné à prendre place dans une collection où figurent, par exemple, le Catulle de Schwabe et le Juvénal de Jahn-Bücheler ; il rendra surtout service dans les conférences de philologie, comme un recueil inépuisable de thèmes de discussion. Il contient toutes les œuvres d'Horace, bien que le titre *Carmina* puisse sembler moins promettre.

M. Mustard pense que les vers *Sat.*, I, x, 1-8 (corrigés surtout d'après F. Marx, *Rh. Mus.*, 41, 552) ont été tirés d'une autre source

1. *Rev. crit.*, 1891, I, 273.

plutôt que composés pour expliquer la satire, dont ils contredisent la doctrine. Il est alors difficile d'expliquer *ut redeam illuc*, qui sert de pont entre ces vers et le début de la satire. M. Lucien Müller les croit authentiques et tirés d'un commentaire perdu sur Horace. Cette dernière assertion n'est guère probable.

M. Cauer étudie les mots à double entente dans Horace. Il définit d'abord son sujet par des exemples tirés des épîtres (I, x, 16 ; xvii, 18 ; xx, 2 et 13 ; etc.) et des satires (I, iii, 6 ; II, ii, 56 et 64 ; v, 69, vii, 25). Il n'exclut de son sujet aucune variété, même le calembour. Il y aurait lieu au moins de faire une distinction entre les jeux de mots, par amusement de la conversation familière, et ces paroles profondes qui éveillent un sentiment ou une image en évoquant directement une autre image ou un autre sentiment. Ce dernier procédé, dont ce que je crois qu'on appelle l'ironie sophocléenne est une variété, est très fréquent dans la poésie latine. C'est la cause principale de son intensité d'expression pour qui lit lentement et en laissant aux mots le temps de produire tout leur effet. J'en ai cité naguère un exemple d'Ovide. En voici un autre que j'emprunte à M. Cauer. Dans Horace, odes, IV, 8, on est tout à coup surpris de voir le poète confondre les deux Scipions. Mais au v. 17, *incendia Carthaginis* désigne uniquement de prime abord l'incendie de la flotte ; seulement l'expression est choisie volontairement obscure, pour éveiller dans l'âme du Romain, par ce souvenir glorieux, le souvenir des flammes, qui cinquante-cinq ans plus tard devaient détruire Carthage. M. Cauer voit dans ce genre d'explication un moyen de résoudre un certain nombre de questions encore pendantes. Il n'a pas tort. Mais il nous assure un gain meilleur, une connaissance plus profonde et plus raisonnée de l'art d'Horace [1].

Le livre de Sellar est trop connu pour que j'insiste longuement sur le goût sûr et la finesse pénétrante dont ce dernier volume est une nouvelle preuve. L'auteur n'aura pas eu la joie de terminer son œuvre. Les chapitres consacrés à Horace et aux élégiaques étaient seuls complets. Le dernier, sur Ovide, n'est qu'un recueil de notes et d'esquisses. Tel qu'il est, ce volume est le bienvenu. M. Lang, qui a écrit sur Sellar une notice qui est bien dans le ton de l'ouvrage, dit quelque part qu'une telle œuvre eût en France conduit son auteur à l'Académie. Cet éloge, si c'en est un, est mérité. On ne saurait trop savoir de gré à un écrivain qui a rouvert pour une littérature méconnue les sources de l'admiration d'autrefois.

L.

1. M. Cauer développe assez longuement ses idées ; son étude sur IV, 8, 17 est une étude sur l'ode entière et par suite sur la prétendue loi de Meineke. La bibliographie et le résumé des travaux antérieurs s'étale largement : c'est une raison de plus de ne rien oublier, ainsi l'excursus IV de la *Métrique grecque et latine* de Frédéric Plessis.

458. — G. G. Curcio. Studio su **P. Papinio Stazio**. Catane, Giannotta, 1893. in-8, ix-204 p.

Nous avons ici une œuvre de jeune homme avec les qualités et les défauts qu'elles ont dans tous les temps et sur tous les sujets : lacunes; lapsus, erreurs graves, et même de pleines étourderies [1], mais aussi avec un enthousiasme réel pour le sujet choisi, une chaleur vraie qui se sent en bien des pages, le désir sincère d'animer et de renouveler, autant que possible, les parties diverses du sujet. Voilà qui recommande tout à fait le livre.

J'indique d'abord brièvement ce qui me paraît malheureux dans cet essai ; j'en relèverai ensuite les qualités qui sont réelles et sérieuses.

Une étude sur Stace, particulièrement pour ce qui concerne les Silves, présente actuellement et offrira toujours sans doute des difficultés de tout genre. La valeur historique de ces petits poèmes improvisés et les défauts de goût où glisse doucement l'auteur, tout cela d'une manière générale est bien connu ; dès qu'on arrive au détail, aux faits, aux dates, parfois même au sens, tout s'obscurcit, et souvent tout nous échappe dans cet auteur pour lequel nous manquons d'ailleurs presque de tout secours. Ce n'aurait pas été trop de l'érudition d'un Friedländer pour nous aider; mais tout en tirant beaucoup des Silves pour son histoire des mœurs romaines, le savant professeur de Kœnigsberg ne s'est préoccupé, du moins dans ce qu'il a publié, que d'éclaircir un des côtés du sujet. Dès qu'un débutant s'y engageait, la suite était facile à prévoir : combien il était probable qu'il n'éviterait pas les banalités et qu'il enfoncerait plus d'une porte ouverte [2], et, quand il arriverait, ce qui ne tarde pas, aux chausses-trappes et aux précipices, parviendrait-il même à rester debout ? [3] Ajoutons que M. Curcio se défiant trop peu de lui-même, a rédigé et aussi fait imprimer son travail avec une précipitation fâcheuse [4].

---

1. Je cite tout de suite l'une des plus singulières, qui détone singulièrement dans un travail qui prétend contenir une étude générale sur l'époque de Stace : voir la p. 97, avec la note 3 : par le *jus trium liberorum*, Martial, devenant le *précepteur de trois jeunes princes*, aurait été investi d'une charge à la cour et mis ainsi à l'abri de la pauvreté. C'est à n'en pas croire ses yeux.

2. Voyez ici surtout p. 91 et suiv. le commencement du ch. V, de la première partie, sur les protecteurs des poètes ; p. 168, sur l'abus des descriptions dans les époques de décadence, etc.,

3. Je goûte beaucoup les sages réserves de M. C. sur les prétendues improvisations de Stace ; sur l'éloge hyperbolique que, par piété filiale, il a fait de son père : mais sur quelle base fragile ou plutôt qui manque entièrement, M. C. ne s'avise-t-il pas d'imaginer que Stace le père a été le maître de Domitien (p. 9) et qu'il lui a enseigné le droit sacré ! Et M. C. de tabler là-dessus pour calculer la date et la durée du séjour de Stace à Rome, etc.

4. Les renvois insuffisants, faux renvois, fautes d'impression, il y en a à foison et presque à chaque page, et cela suffirait amplement à montrer l'inexpérience de l'auteur.

J'ai hâte de passer à l'autre face et de signaler les bons côtés de ce travail sur Stace; revue conscienscieuse de toute la littérature; très bonne table détaillée et index commode des amis de Stace avec renvois aux textes, aux autres auteurs et aux notices des savants modernes, particulièrement de Friedländer; bonne classification des Silves; vues justes, ingénieuses [1], développées avec finesse, voilà, je pense, par opposition à ce qui précède, de quoi faire largement compensation. Pour être juste, qu'on regarde donc cette étude comme un premier travail, sur un sujet très difficile, où l'auteur a certainement apporté sur quelques points une contribution fort estimable; où il a renouvelé, dans un véritable esprit historique, d'autres parties qui dans la critique traditionnelle se figeaient et demeuraient en dehors de la vérité; on conclura que, somme toute, ce travail était parfaitement digne d'être dédié au maître de M. Curcio, au professeur de Catane dont j'ai signalé récemment le beau travail sur Donat, à M. Rem. Sabbadini.

Émile Thomas.

---

459. — Th. Stangl. **Bobiensia**. Neue beitræge zur Textkritik und Sprache der bobienser Ciceroscholien. Progr. Munich, Lindl, 1894. 35 p in-8.

En tête, une préface courte et dense d'une page où l'auteur résume l'historique de la publication des scolies de Bobbio et des travaux récents dont elles ont été l'objet: programmes ou articles de MM. Ziegler, Gaumitz et Schilling; en attendant l'édition nouvelle, pourvue d'index, que souhaitent également les philologues, les juristes et les historiens, M. Stangl apporte à cet ordre de recherches sa précieuse contribution consacrée tout entière à la langue de ces scolies. Suivent vingt-six pages de notes se référant aux pages d'Orelli. A la fin, index des remarques se rapportant à la grammaire et au style, au manuscrit (fautes habituelles et particularités du copiste), à la critique des scolies; enfin à d'autres auteurs.

M. S. reconnaît (p. 4) de fort bonne grâce que jusqu'ici la critique conjecturale, en tant qu'elle a été appliquée aux *Bobiensia* par lui comme par les autres, a manqué souvent le but faute d'une étude approfondie sur les formules, le vocabulaire, les fautes habituelles du copiste (pour combien d'auteurs, *mutanda mutandis,* éditeurs et critiques n'auraient-ils pas à faire le même *mea culpa?*) Forcé de se restreindre, M. S. n'a donné ici que l'essentiel. C'est un apport précieux que relève d'autant la leçon de méthode qui y est jointe. M. S. était d'ailleurs tout désigné pour mener à bien le présent travail. On n'a pas oublié qu'il a publié, il y a quelque dix ans, dans le *Rheinisches Museum* (XXXIX) des

---

1. Ainsi p. 175 et suiv. tout ce qui concerne les *Epicedia*. Il n'y aurait guère qu'à retrancher les exagérations de la fin du chapitre.

remarques de critique sur les scoliastes de Cicéron, fort appréciées de tous ceux qui connaissent les difficultés du sujet.

Cent vingt passages des scolies sont traités et discutés avec soin. La nature des fautes [1] est surtout très nettement établie, et un index permet facilement de les retrouver. Si je faisais des réserves, elles porteraient seulement sur l'application continue et peut-être excessive qui est faite ici de la méthode statistique. Elle fournit sans doute une excellente base; mais suffit-elle à tout et pour tout? Il faut admettre qu'à côté de toute règle il y a l'exception et que les probabilités ne se vérifient pas toujours. De ce que j'aie buté dix fois, est-il sûr que je vais faire encore ici-même un faux pas? Ce défaut n'est pas d'ailleurs particulier à M. Stangl. C'est bien plutôt une mode à laquelle sacrifie la science contemporaine. Notons encore qu'une douzaine de pages sont consacrées à défendre ici le texte du palimpseste contre de prétendues corrections et toutes sortes de changements inconsidérés.

E. T.

---

460. — **Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de Belgique**, par Alph. Wauters, archiviste de la ville de Bruxelles. Bruxelles, 1866-1894, 8 vol. in-4 (Publications de l'Académie royale de Belgique).

L'œuvre que M. Alphonse Wauters poursuit, avec tant de vaillance, est assurément l'une des plus importantes dont s'honore l'érudition moderne. On sait que le plan de l'ouvrage est conçu d'après celui des tables de Bréquigny, continuées par Pardessus. Le tome VIII mène le dépouillement jusqu'en l'année 1320; le tome IX est sous presse.

M. W. ne s'est pas contenté de publier la « table chronologique des diplomes imprimés concernant l'histoire de Belgique » il a placé en tête de chacun des volumes de son ouvrage une introduction où il a traité diverses questions soit de diplomatique, soit d'historiographie, soit d'histoire proprement dite, et chacune de ces dissertations est digne d'intérêt. C'est ainsi que le traité « des différentes manières de dater qui ont été successivement adoptées en Belgique », qui forme l'introduction au tome Ier, fait aujourd'hui autorité (Cf. A. Giry, *Manuel de diplomatique*, p. 114). Dans l'introduction au tome III, sont étudiées les « difficultés que présente la chronologie des diplômes, bulles et chartes au XIIe siècle et au commencement du XIIIe ». L'introduction au tome VI mérite d'être citée d'une manière toute particulière. C'est l'étude la plus ample et la plus forte que nous connaissions sur l'état social et écono-

---

1. En dehors des lacunes d'une ligne dans le palimpseste (p. 10 et suiv.), avec le cas opposé : discussion contre l'hypothèse de lacunes (p. 12), il s'agit surtout d'erreurs dues à quelque assimilation avec le commencement ou la fin d'un mot voisin.

mique de la Flandre et du Brabant à la fin du XIIIe siècle, étude appuyée sur la meilleure base, sur des documents d'archives. Aussi bien M. W. montre-t-il lui-même dans l'introduction au tome VII les abus où sont tombés nombre d'historiens en écrivant l'histoire de la Belgique au moyen âge d'après les chroniqueurs, surtout les chroniqueurs d'une époque postérieure, comme Jacques de Guyse, Jean d'Outremeuse, Jacques Meyer et autres. Cette crainte salutaire de l'emploi des chroniques pour l'étude de l'histoire est un trait commun à M. W. et à son savant confrère, M. Gilliodts-Van Severen, archiviste de la ville de Bruges, qui a écrit naguère sur ce sujet, dans *la Flandre*, des pages très remarquées. Dans l'introduction au tome VIII, dont la critique n'a pas encore rendu compte en France, M. W. décrit, d'après les documents de forme diplomatique, selon sa coutume, la situation respective de la Flandre, du Hainaut et du Brabant, au commencement du XIVe siècle, et la situation de ces provinces vis à vis de la France et de l'Empire. Sur bien des points M. W. s'attarde encore aux idées traditionnelles que l'érudition a largement battues en brèche depuis quelque temps : tels l'attentat d'Anagni et la fausse bulle de Boniface VIII qui aurait été mise en circulation par Philippe le Bel. Ce dernier prince est encore aux yeux de M. W. le tyran retors et dur auquel Michelet a donné une expression inoubliable ; et — à ce propos — signalons la manière ingénieuse dont M. W. explique la relation de la bataille de Courtrai que l'on trouve dans les chroniqueurs, relation qui est, selon nous, conforme à la vérité, mais qu'un écrivain allemand, et à sa suite, quelques écrivains belges, ont récemment déclarée légendaire : c'est Philippe le Bel en personne qui, de propos délibéré, aurait introduit ce récit dans l'histoire : « L'on peut hardiment attribuer à Philippe le Bel l'invention du récit fabuleux suivant lequel les Flamands, à la bataille de Courtrai, auraient attiré la chevalerie française dans les fossés marécageux. » Pour M. W. le traité d'Athis — M. W. écrit, comme tous les historiens d'ailleurs, « Athies » — est un œuvre d'oppression et d'iniquité. Enfin, Clément V demeure l'humble vassal de Philippe le Bel. L'on retrouve donc dans l'ensemble les opinions cent fois ressassées par les écrivains qui se sont occupés de ces événements. Mais, d'autre part, on lira avec beaucoup d'intérêt la description du mouvement démocratique qui éclata au commencement du XIVe siècle dans toute la région qui s'étend entre le Rhin et l'Océan, y compris la France septentrionale, et qui fut le véritable prélude de cette grande crise sociale que les historiens ont appelée la guerre de Cent Ans. M. W. réfute en termes excellents également l'explication artificielle que nombre d'écrivains avaient donnée de l'origine des familles patriciennes dans les villes de la Flandre et du Brabant, et il n'a pas de peine à justifier l'opinion qu'il avait émise antérieurement, que le patriciat avait été produit par la puissance du mouvement commercial et la possession des biens-fonds dans les villes.

Voici quelques erreurs de détail qui, dans ce tome VIII, ont échappé au consciencieux érudit :

Les différents actes relatifs au traité d'Athis qui sont analysés pp. 172-176, doivent être datés de juillet 1305, au lieu de juin 1305;

Les lettres de Robert de Béthune citées p. 336, d'après l'inventaire des archives de la ville d'Ypres, doivent être datées du 12 mai 1309, au lieu du 4 mai;

La ratification du traité conclu avec le roi de France par les délégués de la ville de Bruges, mentionnée pp. 343-44, est du 4 juillet 1309, non du 4 juin;

La ratification du traité de paix avec le roi de France par les Gantois, en présence de Guillaume de Plaisians, analysée p. 344, est du 8 juin 1309, non du 5 juin.

P. 115, lire : « Foulques de Rigny », au lieu de « Renhi »;

P. 116, lire : « comte de Valois » au lieu de « duc de Valois »;

P. 123, dans l'acte du 8 juin, il est question de Baudouin de Loncivès, en latin *de Longovado*, qui fut plus tard, capitaine pour le roi de la ville de Douai; puis garde des baillages de Lille, Douai et Béthune;

P. 130, dans l'acte du 15 juillet, lire : « de Castanet ».

P. 297, au lieu de : « Jacques de Certan, receveur du roi de France, » lire : « Jacques de Certauld ». C'était un Lombard; la forme italienne est : « Certaldi ».

L'on serait presque tenté d'écrire que les *Tables chronologiques* de M. W. ont eu trop de succès, quand on voit paraître des livres, en Allemagne notamment, dont les auteurs n'ont connu beaucoup d'actes qu'ils citent que par les analyses qu'en a données M. Wauters, en sorte qu'ils reproduisent exactement les erreurs qui ont pu échapper à ce dernier. Ces erreurs, il est vrai, sont rares. D'autre part, combien d'historiens ne doivent pas, dès aujourd'hui, une profonde reconnaissance au savant archiviste de la ville de Bruxelles qui leur a facilité leurs recherches par son long et minutieux travail !

Frantz Funck-Brentano.

---

461. — **Philippe le Bel et les Tournaisiens,** par Arm. d'Herbomez, archiviste-paléographe. Bruxelles, 1893, in-8 (Extrait des *Bulletins de la Commission royale d'histoire de Belgique*).

Encore trois ou quatre études semblables à celle que M d'Herbomez vient de consacrer à l'histoire des rapports de la ville de Tournai avec la couronne de France, sous le règne de Philippe le Bel, et l'histoire aura entièrement effacé le caractère que quelques écrivains ont arbitrairement attribué à ce prince, et qui, grâce à leur talent, s'est rapidement implanté dans l'opinion générale. Cette opinion a été résumée par Michelet en une ligne quand il a comparé le règne de Philippe le Bel à celui du diable. Il est impossible d'imaginer plus de sagesse et d'intelligence que le roi de France en apporta dans ses rapports avec la cité de

Tournai dont le rôle, socialement, militairement et commercialement, fut de si grande importance durant la longue et implacable guerre de Flandre. Ces rapports ont été exposés avec simplicité et précision par M. d'H., exclusivement d'après les chartes conservées soit en original, soit en transcription, aux archives municipales de Tournai et à la Bibliotèque nationale. L'auteur a, de la sorte, complété et lié l'une à l'autre les trois études qu'il avait publiées sur l'histoire de Tournai sous le règne de Philippe le Bel : *Comment le quartier du château fut réuni à la cité de Tournai en 1289* (Bull. de la Soc. hist. de Tournai, T. XXIV); — *Comment la commune de Tournai s'agrandit aux dépens du Comté de Hainaut à la fin du* XIII[e] *siècle* (Annales du Cercle archéol. de Mons, t. XXIII); — L'*Annexion de Mortagne à la France en 1314* (Revue des questions historiques, janvier 1893). La dissertation de M. d'H. est suivie d'un magnifique appendice composé de cent deux lettres de Philippe le Bel, relatives à la ville de Tournai, et qui étaient inédites pour la plupart.

Nous demandons l'autorisation de citer en entier la conclusion de l'auteur : « Tous ces actes royaux montrent l'accord intime qui n'a cessé d'exister, pendant tout le règne de Philippe le Bel, entre ce prince et les Tournaisiens. En ce temps-là, la ville, comme le roi, n'eurent jamais qu'à se louer l'un de l'autre et la bonne entente, en somme, fut également profitable à tous deux. Si le roi, en effet, a trouvé dans le zèle des Tournaisiens les moyens d'agrandir son pouvoir dans le Tournaisis, en diminuant d'autant celui du comte de Flandre, de l'évêque et du châtelain de Tournai; s'il a vu la commune de Tournai fortifier ses remparts, arrondir son territoire et reculer en même temps les limites du royaume de France, aux dépens du comté de Hainaut et de l'Empire, il n'en reste pas moins vrai que l'importance de cette commune, assez mince au début du règne de Philippe le Bel, était tout autre au jour de la mort de ce grand prince. La cité et le bourg de Saint-Brice agrandis de toute l'importance des quartiers des Chaux-Fours et du Bruille; les remparts refaits à neuf; la juridiction communale fortifiée, celle de l'évêque, du chapitre, de l'abbé de Saint-Martin réduite à de justes limites; le pouvoir de l'avoué, celui du châtelain anéantis; une banlieue importante constituée sur la rive droite de l'Escaut; et, malgré les sommes immenses dépensées pour obtenir ces résultats, malgré les pertes de tout genre résultant des guerres de Flandre, des finances pourtant prospères; voilà ce que la commune de Tournai présentait aux regards au commencement de l'an 1314. Alors le roi de France et la commune de Tournai apparaissent comme émergeant des ruines de la féodalité. »

P. 7, nous relevons une légère erreur : l'évêque de Tournai n'étendait pas son gouvernement spirituel sur la Flandre tout entière; le clergé de la Flandre occidentale relevait de l'évêché de Térouanne.

P. 43, M. d'Herbomez complète et rectifie les listes des baillis de

Vermandois sous le règne de Philippe le Bel données par Brussel *(Nouvel examen de l'usage des fiefs)* et Colliette *(Mémoires sur la province de Vermandois)*. Nous pouvons à notre tour préciser cette liste et y ajouter un nom nouveau celui de Jean de Voissy, qui succéda à Pierre Le Jumeau. La liste des baillis deVermandois, sous le Philippe le Bel, se trouvera donc provisoirement constituée de la manière suivante :

Jean de Montigny, en 1288; — Philippe de Beaumanoir en 1290-1291 ; — Gautier Bardin de 1291 (déc.) à 1294; — Jean de Trie, entre 1294 et 1298[1] ; — Gautier d'Autrèche, garde du bailliage en 1298[2]; — Guillaume d'Hangest, de 1301 à 1306; — Pierre de Jumeau en 1307-1308; — Jean de Voissy, en 1310; — Fremin de Coquerel, en 1311.

Frantz Funck-Brentano.

---

462. — **Les relations politiques de la Flandre avec la France au XIVe siècle**, par M. Herman Vander Linden. Bruxelles, 1893, In-8 (Extrait des Bulletins de la Commission royale d'histoire de Belgique).

Nous devons remercier M. Vander Linden d'avoir fait débuter son histoire des relations de la Flandre avec la France à l'année 1314, c'est-à-dire à la mort de Philippe le Bel, tandis qu'il se proposait, auparavant, de la faire commencer en 1305, c'est-à-dire à la conclusion du traité d'Athis. Il en agit ainsi pour ne pas empiéter sur l'ouvrage que nous préparons nous-même, *Philippe le Bel en Flandre*, et qui est actuellement sous presse. M. V. L. expose très clairement l'état des rapports de la France avec la Flandre à la mort de Philippe le Bel (29 novembre 1314) et la série de négociations entre les cours de France, de Flandre et de Rome auxquelles donna lieu l'aplanissement des difficultés subsistantes. On y voit bien l'effondrement de la politique française après la mort de Philippe IV; Philippe le Long la relève un instant, il avait l'esprit subtil et le génie administratif de son père ; mais il n'avait pas sa « patte ». Le récit s'arrête à la mort de Philippe le Long (1322, 3 janvier). Nous savons que le jeune érudit se propose de le poursuivre jusqu'à l'époque où le *Transport de Flandre* fut annulé, c'est-à-dire où le comte de Flandre rentra en possession des châtellenies de Lille, Douai et Béthune que Philippe le Bel lui avait soustraites. Ce début nous fait bien augurer de la suite. L'étude de M. V. L. est la justification de cette phrase d'un autre écrivain flamand, M. Vanderkindere, dans un livre célèbre, *Le siècle des Artevelde* : « Si

---

1. Ce Jean de Trie fut nommé ensuite bailli de Caux, v. lettres — 1303, 2 juillet, Paris ; de Philippe le Bel, cop. du xiv° siècle aux *Arch. Nat.*, JJ 35, f. 27 v° et JJ 36, f. 29 v°.

2. Gautier d'Autrèche ou Hautrège, avait été, en 1295-96, garde pour le roi de la ville de Bruges.

deux Philippe le Bel s'étaient succédé sur le trône, l'histoire de nos provinces aurait sans doute changé d'aspect ; mais, loin de là, le règne du prince qui, sans ménagement, poursuivit la réalisation de sa politique nouvelle, fut suivie d'une vive réaction : la féodalité essaya de reprendre ses avantages; c'en est fait des grands projets de centralisation. »

M. V. L. se distingue d'une manière remarquable de tous les écrivains qui se sont occupés en Belgique de ces événements — en exceptant toutefois M. Vanden Bussche — par son impartialité et le sentiment exact des conditions où ces faits se déroulèrent. « La guerre qui éclate à différentes reprises entre le comte de Flandre et le roi de France, écrit-il, présente avant tout un caractère féodal ; c'est une guerre entre vassal et suzerain. » C'est la vérité même; on ne peut dire d'une manière plus simple et plus juste ; et cependant, étant donné que l'auteur porte un nom flamand, ce langage est extraordinaire. Puis il faut savoir gré au jeune historien de ne pas avoir accablé d'épithètes comme celles-ci — traîtres, félons, vendus, rénégats, parjures — la noblesse et le patriciat flamands qui, dans ces luttes, suivirent le parti du Roi ; pour réserver le mot « patriote » aux seuls démocrates qui suivirent le parti du Comte. Vers la même époque, en Italie, les guelfes (parti populaire, correspondant aux *clauwaerts* flamands) suivaient le parti français, tandis que les gibelins (parti aristocratique, correspondant aux *leliaerts*) suivaient le parti impérial. Guelfes, gibelins, clauwaerts et leliaerts étaient aussi bons patriotes les uns que les autres, ou, pour mieux dire, nul d'entre eux ne l'était, car, en ce temps, l'idée de patrie n'existait pas encore.

M. Vander Linden a appuyé son travail presque exclusivement sur les documents conservés au Trésor des chartes. Il en publie trente-trois en appendice. Notons à ce propos que les transcriptions conservées dans les registres JJ ne sont pas des minutes, comme il le croit, mais des copies, plus ou moins bien faites, — plutôt moins que plus, — sur les originaux.

Frantz Funck-Brentano.

---

463. — F. Priebatsch. **Die Deutschen Stædte im Kampfe mit der Fuerstengewalt. — I. Die Hohenzollern und die Stædte der Mark im XVten Jahrhundert.** Berlin, Weidmann, 1892, in-8.

Le travail de M. Priebatsch sur la politique des Hohenzollern vis à vis des villes de la Marche de Brandebourg au xv[e] siècle, forme le premier volume d'un ouvrage d'ensemble consacré à l'histoire de la lutte soutenue par les villes allemandes contre les princes territoriaux, à la fin du moyen âge. Ce sujet présente, à tous égards, un intérêt considérable. La politique urbaine d'une part, la politique monarchique de l'autre, sont impliquées dans presque tous les grands événements qui ont agité l'empire pendant le siècle antérieur à la Réforme. De la Vistule

à la mer du Nord et de la Baltique aux Alpes, il n'est pas un territoire où l'opposition radicale entre le particularisme étroit des villes et les tendances centralisatrices des princes n'aient déchaîné des guerres ou des *Fehden* plus ou moins longues et sanglantes. En dépit des différences locales, la lutte des ducs de Bourgogne contre les villes de Flandre et celle des électeurs de Brandebourg contre les villes de la Marche, ne forment que des épisodes particuliers de la grande crise qui a substitué finalement, dans le nord de l'Europe, l'État moderne aux républiques municipales. C'est transporter dans le passé des idées contemporaines que d'envisager, avec certains historiens, ces conflits séculaires comme un combat désespéré entre le despotisme et la liberté. En réalité, si l'on tient compte de la situation de l'empire à la fin du moyen âge, il devient évident que l'idéal des bourgeoisies était nettement réactionnaire et que si les princes ont triomphé, c'est parce que leur politique se trouvait répondre alors aux besoins d'une société en voie de transformation. Seuls, en effet, ils ont été, en face des défenseurs égoïstes des intérêts locaux, les représentants de la chose publique et s'il faut reconnaître qu'en abolissant des privilèges surannés et qu'en abolissant des franchises devenues injustifiables, ils ont voulu surtout soumettre également tous leurs sujets à l'impôt, il n'en est pas moins vrai qu'ils ont, du même coup, préparé et rendu possible l'égalité de ceux-ci devant la loi.

Ces idées se dégagent d'elles-mêmes de la lecture du livre de M. Priebatsch. Il ne faudrait pas croire cependant que l'auteur ait voulu écrire un plaidoyer en faveur de la politique monarchique. Son ouvrage, tout entier puisé aux sources, se borne à exposer les faits, mais ces faits ont une singulière éloquence. Après une longue préface dans laquelle M. P. démêle fort habilement les causes générales qui ont provoqué le conflit, il étudie successivement en détail la conduite des margraves Frédéric Ier (1415-1440), Frédéric II (1440-1470), Albert Achille (1470-1476), Jean Cicéron (1476-1499) et Joachim Ier (1494-1535) à l'égard des bourgeoisies. Avec le règne de Joachim se ferme la période des grands combats. Le prince désormais est décidément vainqueur et les villes doivent renoncer à former un État dans l'État.

Le livre de M. Priebatsch, écrit dans un style simple et clair, se lit avec intérêt, en dépit de quelques longueurs. Le seul reproche que l'on pourrait faire à l'auteur est d'avoir tenu compte trop exclusivement du côté politique des événements et de n'avoir pas toujours accordé une importance suffisante aux facteurs économiques et sociaux qui ont joué un si grand rôle dans la lutte qu'il étudie.

H. Pirenne.

---

464. — **Collectanea Friburgensia.** Commentationes Academicae Universitatis Friburgensium Helvet. fasciculus I : Die Correspondenz von Alfonso und Girolamo

Casati, spanischen Gesandten in der Schwerzerischen Eidgenossenschaft, mit Erzherzog Leopold V von Oestreich, 1620-1623, mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von Heinrich REINHARDT. Friburgi Helvet. apud bibliopolam Universitatis, 1894, LXXXVII, 214 p. in-4.

La publication de M. Reinhardt inaugure, et cela d'une façon fort heureuse, une série de Mémoires qui doit paraître dorénavant sous le patronage de la nouvelle Université suisse de Fribourg. L'éditeur qui s'est déjà occupé à plusieurs reprises de l'histoire des cantons orientaux de la Confédération helvétique aux abords du XVIIe siècle, a mis au jour, d'après les originaux des Archives d'Innsbruck, la correspondance échangée entre les ambassadeurs de Sa Majesté Très Catholique en Suisse, et l'archiduc Léopold d'Autriche, évêque de Strasbourg et de Passau, gouverneur du Tyrol et des pays de l'Autriche antérieure, pendant les années 1620 à 1623. Les documents eux-mêmes ne manquent pas d'intérêt, et jettent çà et là un jour nouveau sur les négociations si embrouillées et parfois si contradictoires, relatives à la possession et aux passages de la Valteline, au début de la guerre de Trente Ans, qui ont tant occupé la diplomatie européenne à partir de 1618. Mais ce qui nous a paru plus curieux au point de vue scientifique et plus digne encore d'être signalé au lecteur, c'est la longue introduction de M. Reinhardt, qui donne à la fois des renseignements précieux sur la politique espagnole vis-à-vis des cantons, et nous fait connaître une véritable dynastie de chargés d'affaires espagnols, Milanais d'origine, résidant pendant plus d'un siècle à Lucerne, et faisant parfois en Suisse de la politique assez indépendante des instructions officielles rédigées à Madrid. Ce sont surtout Alfonso Casati (dont on nous donne une biographie détaillée), mêlé aux affaires de la Confédération de 1595 à 1621, et son fils Girolamo Casati (mort en 1624), qui sont les auteurs des correspondances reproduites ici Liés d'ancienne date au belliqueux évêque de Strasbourg, ils lui étaient fort dévoués et favorisaient ses vues personnelles dans la mesure du possible, parfois à l'encontre des ministres même de Philippe III. Ils lui communiquaient aussi les mesures décidées soit en Espagne même, soit à la cour des gouverneurs du Milanais, Fuentes et Feria, et il serait bien intéressant d'avoir, pour la comparer à la nôtre, la correspondance officielle et intime des Casati avec ces derniers. L'antagonisme latent entre les grandes puissances catholiques du continent, et surtout entre les Bourbons et les Habsbourgs, les alternatives assez brusques d'alliance avec l'Espagne et contre l'Espagne, par lesquelles passe à ce moment la politique française, se peuvent suivre ici d'assez près. De même les froissements causés par des intérêts assez divergents parfois, entre la branche allemande et la branche espagnole de la maison d'Autriche, sont étudiés ici par le menu, dans un champ fort restreint, il est vrai, mais d'autant plus facile à embrasser d'un regard. Ce fragment d'histoire diplomatique fait honneur au talent de M. Reinhardt et permet de bien augurer de la science et de la conscience qu'il mettrait à retracer un

tableau de dimensions plus considérables. C'est à peine si nous avons trouvé à relever, çà et là, quelques petites vétilles dans la trame solide de son récit et dans les nombreuses notes explicatives de ses dépêches [1].

R.

---

465. — **La Chalotais et le duc d'Aiguillon,** Correspondance du chevalier de Fontette, publ. par H. Carré, professeur d'histoire à la faculté des lettres de Poitiers. Paris, May et Motteroz, 1893, in-8.

Un reproche qui ne sera pas adressé à M. Henri Carré, c'est celui d'avoir publié un livre qui ne contienne rien de neuf. Nous ne nous souvenons pas d'avoir jamais eu nos idées sur un sujet déterminé bouleversées d'une manière plus complète, qu'elles viennent de l'être par la lecture de la correspondance du chevalier de Fontette et l'introduction dont l'éditeur les a fait précéder. Il s'agit de la correspondance du chevalier J.-B. Antide Fevret de Fontette, maréchal de camp aux armées de Louis XV, avec ses amis de la noblesse et de la magistrature bretonne, pendant les années 1766-1768, c'est-à-dire durant la tenue des États de Bretagne, où l'on assista à une si violente levée de boucliers contre le gouvernement de Versailles ou plutôt contre les ministres « qui surprenaient la religion du Roi ». Le chevalier de Fontette avait été préposé au commandement du château de Saint-Malo, où il eut la garde des parlementaires bretons et de leur chef, le célèbre procureur général en parlement de Bretagne, L.-R. de Caradeuc de La Chalotais. Ces circonstances donnent à cette correspondance un intérêt très vif. Elle est conservée à la bibliothèque de Dijon où elle forme quatre manuscrits inscrits au catalogue sous les nos 1427, 1429-31.

« Il est communément admis, écrit M. C., que le procureur général de La Chalotais, après avoir joué un rôle décisif dans la condamnation des jésuites (1761-1762), fut sacrifié à leur vengeance, et l'on croit que le duc d'Aiguillon, lieutenant général commandant en Bretagne, fut l'instrument dont les jésuites se servirent pour le frapper. » Aussi les historiens sont-ils tombés d'accord pour faire de La Chalotais un caractère admirable, magistrat pénétré de ses devoirs, parlementaire libéral,

---

1. P. XLII. Benfeld n'est pas dans le Sundgau, mais en Basse-Alsace. — P. 46, lire *Delle* au lieu de *Delles*. — P. 164. Lire *Obentraut* au lieu de *Obertraut*. M. Reinhardt dit (p. 174) qu'il ne sait pas qui peut être ce personnage. Jean-Michel-Elie d'Obentraut est l'un des plus célèbres chefs de cavalerie légère dans la première moitié de la guerre de Trente-Ans, le type, dit-on, du *Michel Allemand*, dont le nom a été détourné plus tard de sa signification primitive, pour signifier plutôt un être mou et sans intelligence. Obentraut venait de commander à ce moment la cavalerie de Mansfeld en Alsace. Licencié par son chef, au moment de passer en Lorraine, il avait postulé en vain le poste de commandant de la garnison de Strasbourg (mars 1622) et il était en ce moment en Suisse, pour négocier avec son camarade, le colonel de Péblitz, son entrée au service de Venise.

en un mot, pour parler le langage de l'époque, un « patriote ». Conséquemment le jugement porté sur d'Aiguillon a été jusqu'ici des plus durs, et si l'on n'a pas été, comme le firent ses adversaires, jusqu'à le traiter de « Tibère, Néron et Caligula », on n'a, du moins, cessé de le dépeindre comme un tyranneau provincial, à l'esprit étroit, taquin et rancunier. C'est ce procès clos, semblait-il, devant l'histoire, que M. C. a magistralement revisé. « On s'est demandé, écrit-il, si réellement d'Aiguillon avait été l'ennemi de la noblesse et l'agent servile d'un gouvernement despotique, ou s'il ne vaut pas mieux attribuer son discrédit à l'audace heureuse et à la tenacité d'un parti qui a su conquérir l'opinion. » M. C. a mieux fait que de détruire la légende, il a montré comment elle s'était formée. Les hommes du temps s'habituèrent à ne juger MM. de La Chalotais et d'Aiguillon que d'après des libelles, qui furent répandus à profusion par les parlementaires bretons et les coteries alliées, libelles « qui furent d'autant plus puissants sur l'opinion qu'il ne se trouva ni presse officielle, ni presse modérée pour faire campagne contre eux; — et l'histoire est encore l'écho de leurs opinions ». « Prompts à s'éprendre d'idées simples, fussent-elles fausses, écrit encore M. C., les Français se sont persuadés que le parti du procureur général, c'était la Bretagne elle-même, tandis que le commandant, premier commissaire, c'était le cabinet de Versailles; et, Versailles représentant le despostisme, la Bretagne pouvait-elle être autre chose que le champion de la liberté ? » Aussi bien les circonstances favorisèrent-elles merveilleusement les opposants. « M. de La Chalotais eut cette bonne fortune politique de devenir célèbre, comme ennemi des jésuites, avant d'être impliqué dans un procès criminel, et d'acquérir ainsi d'abord l'alliance de ceux qui donnaient l'impulsion à l'opinion. S'il n'eût été qu'un janséniste et un dévot, sa réputation n'aurait guère dépassé la Bretagne. Son rôle dans le procès des jésuites et les prétendues vengeances de ceux qu'il avait d'abord frappés comme magistrat le grandirent de cent coudées aux yeux des philosophes.» En somme, M. C. montre en La Chalotais un caractère étroit, arrogant, d'une violence extrême et ne reculant pas devant le mensonge et la calomnie pour nuire à ses adversaires; d'Aiguillon apparaît au contraire comme un esprit fort équitable, d'une modération implacable, ce qui ne laissait pas d'exaspérer ses adversaires. Quant au point précis du procès intenté à La Chalotais : les fameux « billets anonymes » étaient-ils de sa main? M. C. n'a pu l'élucider, les « billets » ayant disparu et le fac-similé qui en fut fait au XVIIIe siècle ne pouvant inspirer aucune confiance,

Les lignes qui précèdent font à la fois l'éloge et la critique du livre de M. Carré. Il est tout à fait neuf et infiniment curieux dans le détail; mais le « détail » a entièrement absorbé l'auteur, il n'en sort pas. Et cependant quelles réflexions n'eut pas dû faire naître l'attitude de la noblesse et de la magistrature bretonnes en ces circonstances? Est-il un seul homme d'État moderne, le plus libéral, le plus « décentralisateur »

qui admit un instant, vis-à-vis du gouvernement, l'attitude qu'officiers et magistrats prirent en Bretagne vis-à-vis de la monarchie absolue, avec une arrogance, contre laquelle les ministres ne sévirent — mollement — que lorsqu'elle toucha à l'extrême ? L'histoire des libertés locales dont l'ancienne France était « hérissée » est à écrire; et l'indépendance de la magistrature vis-à-vis du gouvernement royal y fournira des pages saisissantes.

Frantz Funck-Brentano.

---

466. — E. Nys. **Les origines du droit international**. Bruxelles et Paris, 1894. In-8, v-414 p.

Ce livre est écrit dans l'esprit et suivant la méthode de Laurent dont M. Nys est le disciple. C'est une compilation consciencieuse et utile des opinions, précédents, anecdotes, citations sur l'histoire des relations internationales depuis la fin de l'Empire romain jusqu'à la fin du xvi^e siècle.

L'auteur, fidèle à la tradition des juristes des pays neutres (Pays-Bas, Belgique, Suisse), s'efforce de donner aux usages internationaux la consistance et la précision d'un droit coutumier définitivement constitué. Il est superflu, dans une critique purement scientifique, d'insister sur les services éminents rendus à l'humanité par le dévouement et la ténacité des juristes belges et néerlandais qui, sans se laisser décourager par le dédain et les moqueries des praticiens et des théoriciens de la guerre, sont parvenus à constituer un corps de droit international.

M. N. a raison de soutenir qu'un droit peut s'établir et subsister sans autorité officielle ni sanction pénale, c'est le cas de tous les droits coutumiers; notre droit international public en est aujourd'hui au point où étaient les coutumes avant la codification, violé parfois, mais reconnu. Il a raison de chercher le premier germe d'un droit, c'est-à-dire d'une morale internationale, dans les traditions du droit romain ; c'était déjà la thèse de Sumner Maine. Mais il est peut-être un peu doctrinaire d'affirmer que « dans le monde immatériel de la pensée rien ne meurt, la germination est continuelle ». Sans doute il est plus facile de transmettre une pensée qu'un système pratique d'institutions, mais rien ne nous autorise à dire qu'aucune pensée ne meurt.

M. N. étudie en détail la théorie et la pratique du droit de guerre au moyen âge (p. 44-263) ; il s'attache à faire ressortir l'importance des théories scolastiques et de l'enseignement du droit romain et du droit canon. Peut-être s'exagère-t-il le rôle pratique de ces formules qu'il prend pour « autant de témoignages attestant l'évolution des idées, attestant un continu progrès » (p. 97). On pourrait aussi s'étonner de retrouver encore la vieille formule des deux éléments de la chevalerie, « l'esprit d'individualité qui caractérise la race germanique », et « l'in-

fluence de l'Église », du moins M. N. n'est-il pas trop dupe des tableaux idéalisés de la chevalerie. On doit lui savoir gré d'avoir introduit dans sa revue des usages de guerre, ceux des musulmans.

Après un chapitre assez court sur le commerce, le reste de l'ouvrage est consacré à la formation de la diplomatie (surtout d'après M. de Maulde), aux relations coloniales et maritimes du XVI[e] siècle et aux mouvements en faveur de la paix (les Irénistes). La conclusion se compose d'un éloge de Grotius, créateur du droit des gens, et d'une prédiction hégélienne : « l'Esprit du monde doit absorber un jour l'Esprit national », ce sera la fin de la guerre.

Ch. SEIGNOBOS.

---

467. — Ch. BORGEAUD. **The rise of modern democracy in Old and New England**, traduit par Mme Birbeck Hill (préface de C. H. Firth), Londres et New-York, 1894, in-8, XIV et 168 p.

Ce sont les travaux parus en 1890 et 1891 dans les *Annales de l'École des sciences politiques* qui reparaissent sous ce titre. Les lecteurs français qui s'intéressent à l'histoire constitutionnelle ont déjà admiré la solidité, la précision, la netteté de vue de ces études. M. Borgeaud a mis en lumière, par des textes, le rôle du mouvement révolutionnaire puritain de 1648 dans la formation de l'idée de souveraineté du peuple et de constitution fondée sur la volonté du peuple. Il a montré que les constitutions démocratiques les plus anciennes des États américains (Connecticut, Massachusetts, Rhode-Island) ont leur origine non dans une survivance d'habitudes germaniques, mais dans les théories apportées par les colons puritains.

Ch. S.

CHRONIQUE

BULGARIE. — M. A. SCHOPOV vient de faire paraître à Philippopoli un volume sur la *Vie des Bulgares dans les vilayets*, c'est-à-dire des Bulgares encore soumis à la Turquie. Ce volume renferme de nombreux matériaux pour l'étude des pays bulgares.

ÉTATS-UNIS. — Le deuxième volume des *Studies and notes of philology and literature* publié sous la direction des « Modern language departements » de l'Université Harvard (Ginn et C[ie], Boston) renferme sept études : J. MANLY, *Observation on the language of Chaucer's legend of Good Women*, H. Kuno FRANCKE, *Did the Hypnerotomachia Poliphili influence the second part of Faust*. III, M. W. H. CARRUTH, *Expressions of German national feeling in historical and poetical literature from the middle of the tenth century to the time of Walther von der Vogelweide*; IV. SHELDON, *Further notes on the names of the letters*; V. MARSH, *Note on el Tirano Castigado of Lope de Vega*; VI. SCHOFIELD, *The source and history of the seventh novel of the seventh day in the Decameron* VII. WEEKS, *A method of recording the soft-palate movements in speech*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 octobre 1894.

M. Georges Perrot lit une communication de M. W. Helbig, correspondant étranger de l'Académie, sur une lampe romaine qui appartient à M. Martinelli, de Rome, et dont le bas-relief offre un sujet nouveau. Le style du bas-relief et les caractères de l'inscription indiquent le commencement de l'époque impériale. On voit sur cette lampe deux gladiateurs pesamment armés qui s'élancent l'un contre l'autre et sont séparés par un *lanista* tenant dans la main droite un bâton, dans la gauche, semble-t-il, une palme. Derrière chaque gladiateur est représentée une couronne. L'armement du gladiateur de gauche correspond à peu de chose près à celui des gladiateurs appelés anciennement *Samnites* et à l'époque impériale *hoplomachi* ou *secutores;* pourtant, l'épée courbée (*sica*) a la forme de celle des *Thraeces.* Le gladiateur de droite est armé de la même façon, sauf que son bouclier carré est plus long et que sa jambe gauche, au lieu d'être protégée par une *ocrea*, l'est par une espèce de guêtre; on ne voit pas son épée. — Au-dessous du bas-relief se trouve un *titulus* portant l'inscription :

SABINUS
POPILLIVS

Ces deux noms ne peuvent se rapporter aux gladiateurs; il est tout à fait contraire à l'usage romain de désigner un personnage par le *cognomen (Sabinus),* l'autre par le *nomen gentile* (*Popilius*). En outre, ces noms sont des noms de citoyens romains et paraîtraient étranges appliqués à des gladiateurs. Le *titulus* indique plutôt le nom du fabricant de la lampe, Popillius Sabinus; cette interversion du *nomen gentile* et du *cognomen* était déjà en usage au temps de Cicéron. De plus on possède plusieurs coupes en terre cuite qui portent le nom d'un fabricant appelé Gaius Popilius; sur l'une d'elles se lit aussi le nom de la ville, Merania, en Ombrie, où ce Popilius avait son atelier. Ces coupes appartiennent à la fin du IIIe ou à la première moitié du second siècle avant C. On peut se demander si Popillius Sabinus n'est pas un descendant de Gaius Popilius. — Au-dessous de la couronne de droite, se lit un S; au-dessus de la tête du *lanista*, les lettres MIS que M. Helbig renonce à expliquer.

L'Académie procède à l'élection des commissions des prix ordinaires Bordin et Delalande-Guérineau. Sont nommés membres de ces trois commissions MM. Derenbourg, Barbier de Meynard, Oppert, Sénart, Clermont-Ganneau et Barth.

M. Heuzey entretient l'Académie de la huitième campagne de fouilles de M. de Sarzec à Tello, dans l'ancienne Chaldée. Il faut signaler surtout la découverte de tout un gisement de tablettes d'argile couvertes d'inscriptions cunéiformes. M. de Sarzec estime à trente mille environ le nombre de ces documents, intacts ou fragmentaires. C'est un véritable dépôt d'archives remontant à la haute antiquité asiatique : comptes, inventaires (par exemple les inventaires des troupeaux royaux ou sacrés), contrats, actes en double exemplaire portant les noms des princes de Sirpouda et aussi ceux des rois d'Our. — M. de Sarzec a, en outre, poursuivi l'exploration des couches primitives qui répondent au quatrième millénium avant notre ère, et dégagé, sous le palais de Tello, le massif d'Our-Baou, prédécesseur de Goudéa. — En troisième lieu, l'exploration a été poussée jusque sur les Tells lointains du Sud. De nombreux monuments, galets sacrés, fragments de la stèle des Vautours, inscriptions, statuettes, dont plusieurs ont la tête parfaitement conservée, ont été recueillis par M. de Sarzec.

M. Deloche continue la seconde lecture de son mémoire sur le port des anneaux dans l'antiquité et pendant les premiers siècles du moyen âge. M. Derenbourg présente quelques observations au sujet de cette lecture.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 12 novembre — 1894

---

490. — **Herodotus,** erklært von H. Stein. II Band, I Heft, Buch III. Vierte verbesserte Auflage, Berlin, Weidmann, 1893. 166 S., 1.50 m.

491. — **Id.** erklært von H. Stein. V Band, Buch VIII u. IX. Fünfte verbesserte Auflage, Berlin, Weidmann, 1893, 265 S., in-8. 2.25 m.

L'éloge de cette édition classique d'Hérodote n'est plus à faire : le savant éditeur améliore, à chaque nouveau tirage, soit le texte de son auteur, soit le commentaire explicatif. Pour le texte, les changements adoptés par M. Stein reposent le plus souvent sur des conjectures heureuses : le nombre des corrections dues à Cobet, Herwerden, Naber, est cette fois assez considérable; d'autres lectures, proposées par l'éditeur lui-même, témoignent d'une critique toujours prudente, et se justifient par une connaissance profonde de la langue d'Hérodote. Signalons parmi ces dernières αὐτῷ θέλοντι, au lieu de τῷ θέλοντι (III, 31, lig. 21), σφίσι αὐτοί, au lieu de σφίσι αὐτοῖσι (VIII, 20, lig. 5), τάδε ὕστερον ἔτι τούτων <ἐπὶ> τῶν νεκρῶν, au lieu de τάδε ὕστερον ἐπὶ τούτων τῶν νεκρῶν

(IX, 83, 4[1]). Plus rares sont les leçons empruntées au groupe des manuscrits RSV, que M. Stein considère comme inférieurs aux manuscrits ABC ; sur ce point, l'éditeur est resté fidèle aux principes formulés par lui-même en 1869, et appliqués encore en 1884 à son édition critique d'Hérodote. Le commentaire historique et grammatical a subi, lui aussi, quelques modifications de détail qui nous paraissent excellentes (cf. VIII, 24, lig. 6). On pourra encore, dans quelques passages, proposer des interprétations un peu différentes ; mais on consultera toujours ces notes avec profit et reconnaissance.

Am. Hauvette.

---

492. — H. de la Ville de Mirmont. **Apollonios de Rhodes et Virgile.** S. l., s. d. 83 pp. in-8.

Si l'on savait dans quelles conditions cette brochure, qui paraît être un tirage à part, a d'abord été publiée, il serait possible de la juger plus favorablement et plus exactement. Le titre ne convient qu'à une partie du contenu et le contenu ne répond qu'en partie au titre. M. de la Ville de Mirmont semble s'être attaché à montrer combien étaient différents l'esprit et le but des deux poètes ; encore ne voit-on pas très bien ces différences, ce noyau de l'article étant caché par une incroyable quantité de superfétations.

Je mentionne en première ligne une longue analyse des *Argonautiques* qui n'occupe pas moins de seize pages. Estimons-nous heureux qu'une analyse de l'*Énéide* ne suive pas en un nombre de pages égal. M. de la V. de M. oublie qu'il a traduit naguère le poème d'Apollonios et que beaucoup de gens pressés y ont pris de cette œuvre une connaissance suffisante.

Il passe ensuite en revue les parallèles, fragmentaires ou suivis, que les anciens et les modernes ont institué entre les deux épopées. C'est une occasion pour l'auteur de satisfaire deux de ses passions, son amour de la bibliographie et sa haine de Scaliger. On lui saura gré d'avoir recueilli les jugements des anciens. Mais il est vraiment injuste envers Scaliger, qui est en somme un de ses prédécesseurs. De le traiter de pédant, ce n'est vraiment pas avancer la question, et cette injure est à double tranchant. Scaliger croyait Virgile très supérieur à Apollonios : question de goût, où le jugement personnel doit jouer le premier rôle. M. de la V. de M. prétend que son parallèle manque de méthode, parce que les deux auteurs et leurs époques n'ont pas assez de points de contact : on pourrait contester cette assertion. Même si elle est juste, il est

---

1. Il est regrettable que quelques fautes d'impression se soient glissées précisément dans les pages où l'auteur indique les variantes adoptées par lui dans cette édition : t. II, 1[er] fascic., p. 166, lire 26, 6 au lieu de 26, 3 ; T. V, p. 224, lire ὕστερον, au lieu de ἕτερον.

néanmoins légitime de se demander si tel passage de Virgile est d'une meilleure exécution que tel passage d'Apollonios qui a servi de modèle. Scaliger ne fait pas autre chose. Et, contrairement à l'assertion de M. de la Ville de Mirmont, il essaie de donner ses preuves, en groupant un certain nombre de textes. Il est vrai qu'il a laissé au lecteur le soin de trouver pour chaque rapprochement les raisons de sa préférence; on aurait pu lui demander une analyse critique des passages cités. Cependant il donne encore plus que M. de la Ville de Mirmont. La conclusion de celui-ci est qu'en effet les rapprochements possibles ne peuvent être que des rapprochements de détail, et il n'a tenté ni de les établir (la liste de la p. 18 ne saurait suffire) ni de montrer par le menu comment Virgile imite et comment il reste original et par suite supérieur dans son imitation. Un trait commun à tous les rapprochements de Scaliger est que Virgile est plus poli et plus noble que le poète grec : « uulgaria, inquam, haec (Apollonii), et plebeia oratione : illa (Vergilii) plane heroica »; « longe politiora et augustiora »; « sic expoliuit ut et deformitatem texerit »; etc. (pp. 26-30). Cette préoccupation de la noblesse se rencontre également dans notre littérature classique, et, si M. de la V. de M. croit devoir protester contre la thèse de M. Lintilhac qui voit dans Scaliger un des fondateurs de la discipline classique française (p. 25, n.), il fournit immédiatement aux lecteurs des moyens de le réfuter.

Un long paragraphe est ensuite consacré au caractère patriotique et religieux de l'*Énéide* (pp. 39-51). C'est un long résumé des pages consacrées à ce sujet par Fustel de Coulanges, Benoist, M. Boissier; tout cela est très connu et parfaitement inutile. On est étonné que M. de la Ville de Mirmont, si attentif à citer ses sources, n'ait pas mentionné Patin à propos du développement parallèle de l'épopée historique et de l'épopée mythologique à Rome. Puis il étudie les caractères des *Argonautiques* et montre comment un tel sujet aurait pu être traité. Il semble croire qu'on eût pu en faire une épopée météorologique. C'est l'occasion pour lui de rapporter l'explication proposée par les disciples de Max Müller. La toison d'or est le nuage doré par les rayons du soleil qui succède, après l'orage, à la nuée sombre et pluvieuse. C'est donc un nuage de beau temps, si j'ose m'exprimer ainsi. Cependant l'expédition des Argonautes est, toujours suivant les mêmes exégètes, la tradition légendaire des manœuvres des gens d'Orchomène, en proie à la sécheresse, pour ramener chez eux le nuage doré qui leur donnera la pluie. Nos ancêtres comprenaient sans doute. Mais M. de la V. de M. est vraiment bien exigeant en faisant presque un reproche à Apollonios de ne pas traiter son sujet en mythologue : le chantre de Jason ne se doutait pas de la merveilleuse histoire du nuage doré. J'aime mieux l'interprétation de Denys. Crios (Bélier), pédagogue de Phrixos, est écorché vif et sa peau est dorée pour que les soldats Tauriens, commandés par Drago, la gardent mieux. Quant à Hellé, elle « fut atteinte du mal de mer et

tomba dans les flots alors qu'elle se penchait sur les bords de l'embarcation pour vomir » (p. 67).

Les pages consacrées à l'histoire de la légende et à l'étude du poème, sont très intéressantes, parce qu'elles sont plus neuves. Il y a encore des longueurs et un rapprochement avec Catulle induit l'auteur à une analyse de l'épithalame de Thétis et de Pélée. La principale critique à faire à cette partie est qu'on ne distingue pas très bien ce qui est alexandrin et qui est propre à Apollonios. Le mélange du lyrisme et de l'épopée, rendu sensible par l'intervention du poète dans son récit; la lenteur de la fable et le laisser aller voulu du conteur; l'intérêt du poète pour chacun de ses héros, semblent être notamment des traits alexandrins et non particuliers à un seul auteur. Le dernier point a une grande importance. « Apollonios prend un intérêt profond à tout ce qui arrive à chacun de ses personnages. S'il n'est pas, s'il ne peut pas être patriote, il est humain : l'amour de l'humanité, la mélancolie sympathique pour l'homme qui souffre, remplace dans son cœur ce grand sentiment de la patrie qui animait seul les poètes attiques. A l'époque classique, sous prétexte de prononcer l'oraison funèbre des Athéniens morts pendant la première année de la guerre du Péloponèse, le Périclès de Thucydide se bornait à faire l'éloge de la patrie, le grand tout qui absorbait et écrasait le simple citoyen, l'individu anonyme. Au contraire, à propos de ces personnages dont il a à raconter la mort, le poète alexandrin se complaît à des réflexions mélancoliques. » Nous avons là, M. de la V. de M. ne l'a pas remarqué expressément, le germe de ce qu'il y a de plus virgilien dans Virgile.

L'auteur montre en terminant pourquoi l'épopée d'Apollonios ne pouvait être nationale. C'est une des pages les mieux venues de l'article. M. de la Ville de Mirmont y a oublié tous les souvenirs qui se pressent dans son esprit et lui fournissent parfois des inspirations bizarres [1]. Évidemment il a le défaut des Alexandrins, d'avoir trop de science et trop de mémoire. Mais tel qu'il est, son article renferme beaucoup de renseignements utiles à tous, et, s'il donne la substance de son enseignement, de telles leçons n'ont pu être à des étudiants de licence que très profitables [2].

P. L.

---

1. Le poème d'Apollonios est tour à tour l'Anauros et le Thermodon. Cette dernière comparaison est longuement développée (p. 70). « Prendre un sujet connu de tous, c'est pour un Alexandrin l'occasion de faire preuve... de goût en choisissant entre les modèles anciens, *à la manière du Charon de l'*Énéide (VI, 315), *qui, parmi les morts, admet les uns dans sa barque alors qu'il regrette les autres* (p. 71). » C'est le cas d'appliquer à M. de la V. de M. le mot qu'il cite de Callimaque : « il ne chante rien sans avoir ses autorités. »

2. Les épreuves ont dû être corrigées avec une certaine hâte. P. 20, l. 23, lire, « mettre ». Le *telum imbelle sine ictu* de Scaliger et le pavé de l'ours de Hoelzlin sont mentionnés ensemble au moins deux fois, pp. 33 et 39. P. 47 : « la fondation d'une

493. — **Le Mystère de la passion,** texte du manuscrit 697 de la bibliothèque d'Arras, publié par Jules-Marie RICHARD, ancien archiviste du Pas-de-Calais. Arras, imprimerie de la Société du Pas-de-Calais, P.-M. Laroche, directeur. Gr. in-8, 295 p. 1893.

M. Laroche, imprimeur et bibliophile, *rara avis in terris*, a été assez audacieux, ou pour mieux dire, assez généreux pour éditer à ses frais ce *Mystère de la Passion* dont M. J. Richard avait pris la copie à son départ d'Arras vers 1880. C'est dans les jours de chômage que ses ouvriers en commencèrent et en achevèrent l'impression qui ne dura pas moins de dix ans. Il y a dans le texte quelques fautes imputables au copiste qui, dans une lettre qu'il m'a envoyée, avoue franchement qu'il n'était pas alors assez outillé pour ces travaux, et un plus grand nombre, faciles du reste à corriger, qui ont dû être commises par les protes [1]. Cette publication n'en est pas moins méritoire, utile surtout à l'histoire du drame religieux en France au XVe siècle, et les érudits en sauront gré à M. J. R. et à M. Laroche.

Le *Mystère de la Passion* compte tout près de 25,000 vers, la plupart octosyllabiques, sauf dans les tirades solennelles où sont employés les vers de dix syllabes. Il est divisé en quatre journées dont la première pourrait être intitulée : la naissance et l'enfance de Jésus ; la seconde, sa prédication ; la troisième, sa passion ; la quatrième, sa résurrection. Pour la représenter, il ne fallait pas moins de cent personnages, « auxquels, dit une note manuscrite, il était nécessaire d'en ajouter deux cents au moins qui ne parlaient point, pour faire les armées et peupler les villes ». Le manuscrit d'Arras contenant le *Mystère de la Passion* en renferme un autre qui en est comme le couronnement, et qui a pour titre « la Vengeance du Christ », dont l'auteur se nomme

---

ville est le sujet (épique) qui passionnait le plus les anciens » : assertion exagérée. P. 47, ligne 1, 2 et 3 du bas : construction obscure. Le mot de Callimaque sur le mal d'un grand livre est rappelé au moins trois fois, pp. 52, 58 et 75. La méthode de M. de la V. de M. le conduit souvent à rapporter les opinions des autres sans donner son avis ; ainsi pp. 20-21 sur la portée d'un jugement de Fronton. Autres menues critiques : P. 51 la combinaison de la légende et de l'histoire dans l'*Énéide* ne donne pas toujours un ensemble harmonieux et parfait ; les dissonances légères ne manquent pas. Pp. 52, n. 3 et p. 73, la reconstruction de l'*Hékalé* par Nacke et par M. Couat ne doit plus être citée comme définitive depuis la découverte des fragments ; cf. *Rev. ét. gr.*, 1893, p. 258 Le vers *Argon.*, 3, 374, cité p. 61, n. 4, pourrait bien être une vieille formule, employée par Apollonios pour une hendiadys, mais destinée à rappeler en même temps aux connaisseurs l'antique forme de la légende ; l'usage des mots à double entente est un procédé bien alexandrin.

1. Vers 1114. Lire *crapaudaille*, au lieu de crapaudiable. — 1149 Nouvelle.... Qui ne vous venra point ahet, lire *à hèt*. — 2007. Biffame, lire *diffame*. — 6976. Rescleche, lire *resleesche*. — 7128. Acommander, lire *à commander*. — 10083. Boudas, lire *Baudas* = Bagdad. — 10815. Diables cones, lire *coues*. — 22244. Gaver, lire *gaber*. — 14301. Canane, lire canave = *chanvre*. Du reste M. J. Richard, dans le glossaire qui termine le volume, a fait lui-même plusieurs corrections importantes.

Eustache Mercadé, official de Corbie en 1414, prieur de Ham en 1423. Il n'est pas certain, mais il est très probable qu'il est aussi l'auteur du *Mystère de la Passion*, car s'il y a dans les deux drames quelques caractères qui les différencient, les formes artésiennes et picardes et plusieurs autres traits communs tels que « l'absence de rondeaux, l'abus des longues tirades, la froideur de l'action dont les scènes se succèdent sans être liées les unes aux autres », semblent, comme le dit M. J. Richard, attester une même origine. Ce qui n'est pas douteux, c'est que le drame soit l'œuvre d'un clerc, et d'un clerc versé dans l'Écriture, aussi bien que dans les légendes et les évangiles apocryphes, auxquels il emprunte ces récits touchants ou merveilleux qui intéressaient plus ses auditeurs que les longs sermons du « prescheur », de Justice, de Miséricorde et de Charité, personnages abstraits dont on abusera tant plus tard. L'auteur ne cherche pas à amuser les spectateurs, mais à les instruire, à les édifier, et c'est à peine si le mystère conduit avec une froide solennité, est ranimé çà et là par ces scènes populaires qui égayent, par exemple, le *Mystère de l'Incarnation et de la Nativité*, le *Mystère de la Passion* d'Arnoul Greban et celui du *Viel Testament*. Il en est cependant quelques-unes qui ne manquent point ou de grâce ou de réalisme, ainsi que nous disons aujourd'hui, comme la conversation des bergers Gontier, Robechon et Gombaut, lorsque l'ange leur vient annoncer la naissance du Sauveur ; comme les appels aux clients faits par le fourbisseur, l'apothicaire, le tavernier : cela peut être une peinture vulgaire, une copie servile de ce que les spectateurs voyaient et entendaient tous les jours, mais leur naïveté s'en amusait d'autant plus. L'auditoire n'était pas composé de délicats ou de lettrés : c'est pourquoi il prenait tant de plaisir à voir les diables s'injurier, se quereller, et Lucifer plonger au fond de la fournaise ou « dans la grant chaudière », ses propres suppôts quand ils lui avaient désobéi ou mal fait leur besogne. D'un autre côté, il était ému par ces outrages, ces tortures, ces raffinements de cruauté qu'on infligeait au rédempteur des hommes : les scènes du jugement et de la passion du Christ sont simplement atroces, et cela nous fait penser que le drame a été composé à une époque des plus sombres de notre histoire. Il paraît avoir eu de la vogue comme l'atteste ce passage d'un chroniqueur messin : « En la dite année (1437) fut faite en Metz le jeus de la Passion, le III. jour de juillet, honorablement par .IIII. jours. »

A. Delboulle.

---

494. — **Altbergamaskische Sprachdenkmæler** (IX-XV Jahrhundert), herausgegeben und erlæutert von Dr J. Etienne Lorck. Halle, Max Niemeyer, 1893 ; in-8 de 236 p.

Ce volume forme le tome X de la *Bibliothèque Romane* qui se publie sous la direction de M. Fœrster : il est digne en tous points de ses aînés,

exécuté avec le même soin et la même méthode scrupuleuse. M. Lorck y a groupé et élucidé tous les anciens textes de Bergame, que nous avons conservés pour la période du moyen âge. Ils tiennent en une centaine de pages (p. 67-163). D'ailleurs, il faut bien avouer que la date du IXe siècle, indiquée comme point de départ, est presque un trompe-l'œil : jusqu'au XIVe siècle, on n'a de Bergame que quelques formes dialectales vulgaires, recueillies dans des documents latins, et qui occupent juste six lignes. Je ne veux pas dire, bien entendu, que ces rares formes ne soient précieuses pour l'histoire de la langue. C'est au XIVe siècle que commence en réalité la littérature bergamasque : elle a un caractère purement religieux. De cette époque M. L. publie *Il Decalogo* (191 vers); un *Salve Maria* (38 vers); une *Passion* de forme très fruste (254 vers) ; une intéressante *Dispute entre un pénitent et le frère confesseur* (60 vers), et enfin un très curieux fragment de 28, vers qui sent l'imitation de nos fabliaux et marque déjà le passage de la littérature religieuse au genre plus profane des contes (*Le mari jaloux qui s'habille en prêtre pour confesser sa femme*). Le XVe siècle est représenté par un important *Glossaire latin-bergamasque*, qui ne contient pas moins de 2134 mots. — Une introduction étendue expose la phonétique et la morphologie des textes publiés, et des notes copieuses, rejetées à la fin, en éclaircissent les difficultés lexicographiques. Le nouveau volume de M. Lorck est donc vraiment scientifique dans son ensemble : il rectifie sur bien des points les travaux antérieurs de Tiraboschi et de Zerbini ; il ajoute quelques données nouvelles à celles que M. Meyer-Lübke avait mises en œuvre dans sa Grammaire. C'est une contribution importante aux études de dialectologie italienne du moyen âge.

E. BOURCIEZ.

---

495. — Fr. SCHNORR VON CAROLSFELD, **Erasmus Alberus**, ein biographischer Beitrag zur Geschichte der Reformationszeit. Dresden, Ehlermann. 1893. In-8, VIII et 232 p.

Döllinger, trompé on ne sait comment, appliquait à Alberus les mots d'Érasme sur Hermann Busch : « homme d'une vie impure et d'une langue impudente, prodigue endetté », et le cardinal Hergenröther a reproduit l'erreur de Döllinger. Mais Körber, dans sa biographie d'Alberus parue en 1751, Stromberger, Weigand — qui a dépouillé pour le dictionnaire de Grimm les écrits d'Alberus —, Crecelius, dans un remarquable essai de l'*Archiv für Literaturgeschichte*, Braune, dans la réimpression des *Fables*, ont rendu justice à l'ami de Luther et à l'émule de Burchard Waldis. M. Schnorr de Carolsfeld, venant à la rescousse, nous donne aujourd'hui, d'après de nombreux documents inédits et les éditions originales des œuvres d'Alberus, une étude sur la vie de ce poète théologien, un des personnages les plus importants de

l'Allemagne et de la Réforme. Nous voyons Alberus, au sortir de l'école de Nidda, faire ses études aux universités de Mayence et de Wittenberg, se consacrer d'abord à l'enseignement, puis devenir pasteur, publier ses fables ésopiques, son livre de mariage, ses *Praecepta morum*, et une foule d'autres ouvrages où il combat les moines et défend la Réformation. Nous le voyons mener une existence vagabonde, courir de ville en ville sans cesser d'écrire et de combattre le papisme avec vigueur, mettre en épigrammes latines et en rimes allemandes les événements contemporains, traiter l'empereur de tyran, juger sévèrement le rôle de Maurice de Saxe qu'il compare à Judas, louer Luther sans répit et relâche,

Lutheri scriptis semper faue,
Nam quicquid scribit est suaue
Jucundum et conditum sale,

qualifier de monstres les adversaires du docteur Martin, etc. M. S. de C. ne se borne pas à suivre Alberus pas à pas, à Brandebourg, à Babenhausen, à Wittenberg, à Leipzig, à Magdebourg, à Hambourg, à Lübeck. Il énumère et cite ses œuvres, celles qu'on n'a plus ou qui lui sont à tort attribuées; il insiste sur son rôle littéraire, sur son *Dictionarium*, sur ses poésies, sur ses chants d'église dont la langue est aussi nerveuse que celle de Luther, sur ses fables. Mais, avant tout, M. Schnorr de Carolsfeld a voulu faire une biographie, retracer aussi complètement que possible l'existence tourmentée de cet homme pieux et fortement trempé qui conserva, parmi toutes ses luttes et souffrances, un heureux tempérament et l'humeur gaie (p. 133). Dix-neuf appendices terminent ce volume qui est le fruit de très longues et laborieuses recherches : on y trouve surtout des lettres d'Alberus (à Jonas, à Spalatin, à Beyer, au conseil de Lübeck) et on y remarquera les additions et corrections au *Grundriss* de Goedeke.

A. C.

---

496. — **Esther** im deutschen und neulateinischen Drama des Reformationszeitalters, eine literarhistoriche Untersuchung von Rudolf Schwartz, Oldenburg u. Leipzig, A. Schulze. 1894. In-8, 276 p. 4 mark.

On sait que la Réforme a surtout cultivé le drame et, dans le drame, traité des sujets de l'Écriture Sainte, Judith, Tobie, Joseph, la chaste Suzanne, la parabole de l'enfant prodigue, Esther. C'est aux « dramatisations », aux *Dramatisierungen* d'Esther que M. Rudolf Schwartz consacre son volume, qui mérite les mêmes éloges que les travaux de Weilen sur Joseph, de Pilger sur Suzanne, de Spengler sur l'enfant prodigue, et qui sera sans doute, selon son expression, une contribution bienvenue à l'histoire du drame au siècle de la Réforme. L'auteur a, en en effet, consulté des manuscrits et de vieilles éditions qui ne sont guère accessibles à la plupart des travailleurs. Il analyse successivement les

deux drames de Hans Sachs et les pièces de Valten Voith (1537), d'Andreas Pfeilschmidt, de Marcus Pfeffer (1621), de Joseph Murer (1567), d'un anonyme de Berne (même année), — et ici finit le premier groupe des drames esthériens, ceux qui développent simplement le récit biblique. M. S. passe alors aux drames qui concentrent l'action autour d'Aman : l'*Hamanus* de Thomas Naogeorgus (1543); l'*Haman* de Chryseus (1546) qui traduit en allemand la pièce de Naogeorg et que Holstein a déjà analysée; une seconde traduction de Naogeorg entreprise par Mercurius et Postius, qui n'existe qu'en manuscrit à la bibliothèque de l'Université de Heidelberg et qui, d'ailleurs, à tous égards, est de beaucoup inférieure au travail de Chryseus; l'*Esther* de Wolffgang Kuntzel (1564) qui compile bravement les drames de Chryseus, Pfeilschmidt et Hans Sachs; l'*Haman* de Mauricius (1607) qui copie presque entièrement Chryseus; l'*Esther und Haman* de Lindtner (1607); un drame d'*Hester* composé par un jésuite (manuscrit de la bibliothèque de Munich); l'œuvre de Caspar Wolf (1601, manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Bâle) que M. S. reproduit p. 267-275 de l'appendice et qui n'est, sous sa forme dialoguée, qu'un court sommaire des cinq actes de l'*Hamanus* de Naogeorg. Enfin, M. S. fait passer devant nous une suite de drames qui n'ont aucune relation directe avec les pièces antérieures. Il y a d'abord dans ce troisième groupe, trois pièces écrites en allemand : l'*Esther* des comédiens anglais, imprimée en 1620 sous le titre *Von der Königin Esther und hoffärtigen Haman*; la pièce à marionettes, *Haman und Esther*, dont W. Scherer et Carl Engel ont clairement montré les rapports intimes avec le drame des comédiens anglais; la seule production dramatique qui prenne exclusivement pour sujet la répudiation de l'altière Vasthi, *Von der stoltzen Vasthi*. Puis, se présentent, dans ce troisième groupe, des pièces en latin : celle de Fr. Eutrachelius (1549), celle de Claudius Roilletus (1556), celle de Cornelius Laurimanus (1563), celle d'un chanoine de Binche, Petrus Philicinus (1563), celle de Fabronius (1600, manuscrit de la bibliothèque de Cassel), celle que Zevocotius a fait paraître en 1623, à Anvers, dans la troisième édition de ses poèmes et qui se distingue par un certain éclat de style et par des images fréquentes de rhétorique. L'étude de M. Schwartz se termine par une énumération de scenarios du XVII^e siècle qui ont tous des jésuites pour auteurs, par l'analyse que Schudt a donnée d'un drame d'*Assuérus* en hébreu, par une liste des œuvres dramatiques qui ont traité d'Esther — sans oublier celle de Racine et le fragment, le « torso » de Grillparzer (1829).

A. C.

---

497. — Raoul Rosières. **Une historiette de Tallemant des Réaux**, annotée par un folkloriste. Paris, Laisney. 1894. In-8, XVI et 43 p.

M. Rosières réimprime dans ce savant et ingénieux opuscule l'histo-

riette de Tallemant, *Henry quastrième* et l'examine scrupuleusement, la discute, la commente, l'annote avec détail Il prouve que Tallemant a, pour rédiger cette historiette, consulté les Œconomies royales de Sully, les Mémoires de Marbault (secrétaire de Duplessis-Mornay) et les *Amours d'Alcandre;* que Tallemant tire évidemment des sources écrites quelques autres anecdotes, se soucie fort peu de l'exactitude, brouille les dates et les événements, entend les faits comme il lui plaît, prête aux personnages le discours qui lui convient; enfin — ce qui n'est pas le moins intéressant et ce qui justifie le titre de folkloriste que se donne M. Rosières — que Tallemant reproduit des traditions populaires, de vieux contes, des mots plaisants glanés un peu partout, et, par exemple, attribue à Henri IV une anecdote déjà familière aux Romains sous sa forme primitive et un calembour du moine Jean Scot. D'où il faut conclure que Tallemant, simple amateur, plus préoccupé de l'agrément que de la vérité, a très fréquemment commis des erreurs, et que l'histoire ne doit accueillir ses assertions qu'avec une précaution extrême.

A. C.

---

498. — Ad. Strack. **Gœthes** Leipziger Liederbuch. Giessen. Ricker, 1893. In-8, XII et 175 p. 3 mark 60.

C'est d'une façon tout à fait minutieuse, micrologique que M. Strack étudie, en plus de cent cinquante pages, les vingt petits poèmes de Gœthe qui forment le *Liederbuch*, dit de Leipzig, et mis en musique par B.-Th. de Breitkopf. Il examine chaque poésie l'une après l'autre, s'efforce, d'après les lettres de Gœthe, d'en fixer la chronologie, recherche comment la pensée traitée par le jeune étudiant appartient à la littérature de l'époque. Ainsi, pour le poème *das Glück*, après avoir noté les variantes et fait quelques remarques sur le style et les expressions, il rappelle des vers semblables de Haller, de Gleim, de Cronegk, d'Uz, de Weisse. Le travail est considérable, et M. S. a consacré, paraît-il, dix années de sa vie à consulter les contemporains de Gœthe et à en extraire ces innombrables « passages parallèles ». Non pas qu'à son avis, Gœthe ait connu tous ces passages — bien que M. S. cite avec prédilection les auteurs que le jeune poète a sûrement connus —; mais on saisit ainsi la tradition dont Gœthe a senti l'influence, et c'est justement par les poétereaux, par les *minores* et les inconnus qu'on fixe le mieux la langue d'une époque déterminée; c'est chez les moindres d'entre eux que s'offrent le plus nettement les traits caractéristiques du genre, parce que leur médiocrité, leur stérilité les oblige, plus que tout autre, à suivre servilement la tradition. On parcourt donc, avec M. Strack, toute la littérature anacréontique, allemande et française, du temps, et l'on a la conviction que l'auteur des *Neue Lieder*, tout en sacrifiant à la sensiblerie, à l' « Empfindsamkeit », tout en subissant l'influence de Klopstock —

plus fortement qu'on ne l'a cru jusqu'à présent — tout en imitant parfois l'antiquité classique, a été, lui aussi, comme tant d'autres, un anacréontique. Gœthe s'attache d'abord à ceux qu'on nommait en France « les voluptueux » et compose à leur exemple, ces « poésies fugitives » qui chantent le vin, l'amour et la campagne. C'est un disciple des épicuriens à la façon de Hagedorn qui ont eu d'ailleurs, par leurs petits vers, le mérite de corriger les Allemands de leur pesanteur — comme dit Frédéric — et de les familiariser avec les grâces. Avec Hagedorn, Gleim, Löwen, Consbruch, Weisse, Charlotte Unzer, et le plus grand de tous, avec Lessing, il s'applique le mot connu : « Vita verecunda est, Musa ocosa mihi ». Il suit toutefois le double courant de l'anacréontique, d'une part la poésie légère, frivole, française, d'autre part la poésie sérieuse et sévère, morale et religieuse, venue des Anglais et surtout cultivée par les Suisses. M. S. a retrouvé dans les « juvenilia » de Gœthe ce double courant qui, du reste, existe dans la poésie, la littérature et toute la vie de l'Allemagne du XVIII^e siècle. Mais M. Strack montre en même temps que « Bacchus manque entièrement dans le premier recueil poètique de Gœthe et qu'Amor n'y est pas aussi volage que le dieu d'amour des Français, que le sourire folâtre disparaît très souvent de ses lèvres et qu'il plisse son front » (p. 148). Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas cité dans le texte français la lettre de Camusat à d'Orville [1]?

A. C.

Theatergeschichtliche Forschungen. hrsg. von B. Litzmann. Hamburg und Leipzig, Voss. In-8.

499-500. — **II. Zur Buehnengeschichte des Gœtz von Berlichingen.** I. Die erste Aufführung in Hamburg von Fritz Winter. 2 Eine Buehnenbearbeitung nach Schreyvogel, von Eugen Kilian, 1891, 99 p, mark 40.

501. — **III. Der Lauffner Don Juan** ein Beitrag zur Gesch. des Volksschauspiels, hrsg. von R. M. Werner. 1891. 152 p. 3 mark.

502. — **IV. Studien und Beitræge zur Geschichte** der Jesuitencomœdie und des Klosterdramas, von J. Zeidler. 1891, 121 p. 2 mark 40.

503. — **V. Die deutschen Fortunatus-Dramen** u. ein Kasseler Dichter des XVIII Jahrh., von p. Harms. 1892, 94 p. 2 mark 40.

504. — **VI. Gesammelte Aufsaetze zur Buehnengeschichte**, von Gisbert Freiherrn von Vincke. 1893. VIII et 255 p. 5 mark.

505. — **VII. Die Singspiele** der englischen Komœdianten und ihrer Nachfolger in Deutschland, Holland u. Skandinavien. von Joh. Bolte. 1893, VII et 194 p. 5 mark.

506. — **VIII. 1. Adam Gottfried Uhlich, 2. Hollaendische Komoedianten in Hamburg** (1740 und 1741), von Ferdinand Heitmuller. 1894 X et 123 p.

Nous avons déjà rendu compte du premier volume de ces « Recherches

---

1. Le prix du volume est imprimé au bas de la couverture; c'est un excellent usage que tous les éditeurs allemands devraient pratiquer.

pour l'histoire du théâtre » (*Répertoire du théâtre de Weimar* par M. Burckhardt). Le deuxième volume est consacré à l'histoire scénique du *Gœtz de Berlichingen*. Il renferme deux études, l'une de M. Fritz Winter, sur la première représentation du *Gœtz* à Hambourg, l'autre, de M. E. Kilian, sur un remaniement du *Gœtz*, d'après Schreyvogel. M. Winter nous donne d'abord en vingt pages inutiles une foule de détails archiconnus sur l'apparition du *Gœtz*. Mais il reproduit ensuite : 1° les articles des journaux sur le drame imprimé (articles du Messager de Wandsbeck, de la Nouvelle Gazette et du Correspondant, du Mercure savant); 2° le petit écrit « Extrait et sommaire » que Schröder faisait vendre avant la représentation du *Gœtz*, comme on vend les livrets d'opéra, et qui devait orienter le spectateur; 3° les comptes rendus de la pièce (art. des Nouvelles du comptoir d'adresse et de la Feuille de la semaine). — M. Kilian étudie de près la représentation du *Gœtz* donnée par Schreyvogel à la Burg de Vienne en 1830; il a eu sous les yeux le manuscrit et il prouve que le dramaturge s'est attaché au texte de 1773 et efforcé d'éviter les fautes et méprises commises par Gœthe dans son remaniement de 1804; il reproduit (p. 70-85) le scenario de la pièce viennoise avec toutes les additions et modifications importantes de l'arrangeur, et montre que tous les passages dirigés contre le clergé, les princes, la maison de Habsbourg ont été supprimés ou adoucis. (L'évêque de Bamberg devenait un landgrave de Franconie; l'abbé de Fulda disparaissait avec la scène de Liebetraut; le frère Martin se transformait en *Klausner* et ne parlait plus avec désespoir des vœux qu'il avait prononcés, etc.) M. Kilian note encore d'autres suppressions malheureuses; mais il félicite avec raison Schreyvogel d'avoir gardé les scènes du deuxième acte qui représentent Weislingen sous le charme d'Adélaïde. Il le loue pareillement d'avoir conservé la scène du château de Jaxthausen où Götz dicte sa biographie; elle forme l'indispensable lien entre les événements de Heilbronn et le tumulte des paysans. M. Kilian joint à son travail le prologue de Schreyvogel — imité, à ce qu'il nous semble, du prologue du *Camp de Wallenstein* — et qui débute fort bien :

> Ein Zeitgemælde kolossaler Art,
> Der alten und der neuen Sitten Kampf
> Den Drang und Sturm einer bewegten Welt.

L'appendice contient un intéressant bout de scène, un passage imaginé on ne sait par qui et intercalé au troisième acte, à la scène dite de Maximilien : lorsque l'empereur s'éloigne, un cavalier accourt et annonce à Weislingen qu'un héritier est né aux Habsbourg; cette interpolation dynastique s'exécuta sur la scène le 6 mars 1855 à l'occasion de la naissance de l'archiduchesse Sophie.

M. R. M. Werner publie dans le troisième volume ses recherches sur les bateliers de Laufen et leur *Don Juan*. Laufen est une petite ville

joliment située sur les deux bords de la Salzach. Sa corporation de bateliers avait autrefois une grande importance ; elle entreprenait tout le transport du sel de Reichenhall, de Berchtesgaden, de Hallein, et cela pendant l'été ; en hiver, elle courait le pays de Salzbourg, jouant les pièces de son copieux répertoire. M. Werner a trouvé au musée de Salzbourg, et il possède dans sa collection particulière, un grand nombre de ces drames et comédies des gens de Laufen. Il les énumère (p. 50-60) et fait voir que les « Laufner » jouaient un peu de tout, du vieux et du neuf, des pièces anciennes comme *Nepomuk*, des pièces populaires comme *Schinderhannes*, des pièces du XVIIIe siècle comme *Inkle et Jariko* ou les *Strelitz*, etc. A cette suite de curieux détails sur la confrérie théâtrale de Laufen, M. Werner a joint le texte du *Don Juan* représenté par les bateliers. Ce texte est précédé d'une introduction où le savant professeur étudie rapidement les pièces qui traitent de *Don Juan* depuis Tirso de Molina jusqu'au *Don Juan* de Mozart ; selon lui, — et il se livre sur ce point à une discussion très longue et laborieuse, — le *Don Juan* de Laufen dérive d'une *Haupt- und Staatsaction* de Vienne et sert d'intermédiaire entre cette *Action* et les pièces à marionnettes.

Bien que les observations de M. Zeidler ne soient peut-être pas présentées avec assez de vigueur et de relief, bien qu'il n'ait qu'esquissé le sujet et donné que des aperçus ingénieux sans doute, suggestifs, frappants, mais qui gagneraient beaucoup à être mieux groupés, ses « Études et contributions » sur le drame des Jésuites — c'est le quatrième volume de la collection — se lisent avec intérêt et profit. Il s'efforce de caractériser et de définir ce drame. *Unsinn mit Methode*, dit-il avec Nicolai assistant à la représentation du « Sacrifice d'Abraham », et il y montre surtout ce qu'il nomme la *Zweitheiligkeit* et la *Symbolik*, le parallélisme constant de deux actions, l'une biblique, l'autre profane, et un symbolisme perpétuel, le péché suivi d'une contrition sincère, d'une pénitence courageuse et de la félicité impérissable des élus ou bien s'endurcissant, bravant toutes les tentatives de conversion et aboutissant à la damnation éternelle. Il y montre aussi l' « ars magica », les visions, les rêves, les apparitions, les exorcismes, toutes choses dont l'emploi est naturel à des chrétiens et à des soldats de la contre-réformation. M. Z. apporte des exemples à l'appui : il analyse, cite et commente cinq pièces du jésuite Joseph Simon Anglus : *Zeno sive ambitio infelix ; Mercia seu pietas coronata ; Theoctitus sive constans in aula virtus ; Vitus sive christiana fortitudo ; Leo Armenius seu impietas punita*. Les analyses sont claires et les citations, abondantes. Le commentaire offre de bonnes remarques. M. Zeidler indique surtout les réminiscences de la Bible, celles des poètes latins, de Virgile, d'Ovide et de Sénèque, celles du vieux drame anglais (par exemple, dans *Zeno* qui est l'objet de l'examen le plus détaillé). On notera principalement une comparaison entre le *Leo Armenius* de Simon et celui d'Andreas Gryphius (p. 117).

Dans le cinquième volume de la collection, M. Harms publie ses recherches sur le drame de *Fortunatus* de 1620 et prouve que l'auteur emprunte le plan de son œuvre à l'*Olde Fortunatus* de Decker — qu'il a sans doute vu jouer — et les détails au livre populaire. Mais M. H. a découvert dans un manuscrit de Cassel un autre texte du *Fortunatus* ainsi que le texte d'un drame d'*Ariodante e Ginevra* composé d'après l'*Orlando furioso*. Selon M. H. (et sa démonstration paraît convaincante), le *Fortunatus* de Cassel dérive de celui de Hans Sachs (*Der Fortunatus mit dem Wunschsecke*). Quant à *Ariodante e Ginevra*, il est certain que son auteur n'a pas connu la traduction d'Arioste publiée de 1632 à 1636 par Diedrich von der Werder. Quel est cet auteur? M. Harms croit que le même personnage a composé les deux œuvres, *Fortunatus* et *Ariodante* — deux « œuvres du moment » (p. 78, 82, 91), où l'on trouve le même style, la même langue et les mêmes procédés —, qu'il les a écrites toutes deux dans le manuscrit de Cassel, — les corrections sont celles d'un auteur, et non d'un copiste —, enfin, qu'il était en relations avec les comédiens anglais et a dû entreprendre son travail entre 1610 et 1620.

Le sixième volume de la collection contient les essais du baron de Vincke (mort en 1892) sur l'histoire du théâtre. M. Litzmann a bien fait de les revoir et de les publier. On les consultera utilement, non pas, comme dit M. Litzmann, qu'ils représentent le dernier point où la science est arrivée, mais parce qu'ils sont sérieusement composés et qu'ils témoignent à la fois de savoir et de finesse. Ils sont au nombre de dix-sept. La plupart traitent de Shakspeare, et notamment de *Comme il vous plaira* et d'Édouard III. Mais il faut citer encore les études consacrées à Garrick et l'article sur l'*École du scandale* de Sheridan. Les pages sur le théâtre allemand sont en moins grand nombre; mentionnons toutefois les jugements de Vincke sur Schröder qu'il nomme *der deutsche Shakspere-Begründer*, sur le trio de Mannheim, Beil, Fleck et Iffland, sur la tenue, le *vornehmer Anstand* d'Iffland et de Schröder à la scène, sur Schiller traducteur de Shakspeare.

La publication de M. Bolte (septième volume de la collection) est une contribution précieuse à l'étude si difficile et si intéressante de l'influence des modèles étrangers sur la littérature allemande. L'auteur a réuni, pendant ses voyages de vacances, à travers les bibliothèques de l'Allemagne et de l'étranger, un grand nombre de matériaux, les uns épars, les autres absolument inconnus, sur les opéras et opérettes joués par les comédiens anglais et leurs successeurs dans les pays du nord. Il expose d'abord l'origine et le caractère de ces opéras (p. 1-7). Puis il donne (p. 8-44) la liste des opéras qu'on a conservés, en citant leurs sources qui sont presque toujours des anecdotes et des *Schwænke* de l'époque. On remarquera surtout les pages consacrées par M. B. à

l'*Harlequins Hochzeit* (p. 38-41), cet opéra si goûté, si populaire, que Gœthe imitait en 1774 dans sa *Hanswursts Hochzeit*; M. B. prouve que Christian Reuter n'en est pas l'auteur. Dans la troisième partie de l'ouvrage, M. Bolte reproduit quelques « textes choisis », au nombre de douze, entre autres *Pickelhering in der Kiste*, le *Black Man*, la Meunière et ses trois amants, *Domine Johannes* et l'*Harlequins Hochzeit*. Les mélodies forment la quatrième partie. Des additions et une bonne table terminent le volume.

M. Heitmüller a réuni, dans le huitième volume de la collection, deux études, l'une sur Adam Gottfried Uhlich, né à Bischofswerda, étudiant en droit à Wittenberg, secrétaire de la troupe de la Neuber, acteur dans la troupe de Schönemann, puis dans celle de Schuch, auteur de poésies de circonstance et surtout de prologues et de pièces allégoriques qui faisaient fureur; l'autre, sur les comédiens hollandais qui vinrent à Hambourg, en 1740 et en 1741, jouer, outre des arlequinades, le *Tartufe*, le *Gysebrecht von Aemstel* de Vondel, etc. Mais le travail de M. H. sur Uhlich forme la partie la plus considérable et la plus importante du volume; on lui saura gré d'avoir analysé aussi longuement l'*Elisie* — qui n'est, à vrai dire, qu'une traduction de l'*Aspasia* du hollandais Cats —, l'*Unempfindliche* — dont le sujet et l'action sont, comme dit M. Heitmüller, tout à fait « kraus » —, le *Faule Bauer*, le *Schlendrian*, le *Plauderhafte Schæfer*, le *Mohr*, et d'insister sur la langue d'Uhlich, sur son aisance et aussi sur ses nombreuses incorrections et négligences. Les pages où M. Heitmüller nous parle du journal fondé à Hambourg par Uhlich, les *Poetische Zeitungen* (plus tard *Poetische Neuigkeiten*) ainsi que de ses « Écrits pour l'ennui » ou *Schriften für die lange Weile*, sont curieuses; mais on voit qu'Uhlich était devenu, vers la fin de sa vie, comme dit son biographe, un écrivain de l'espèce la plus basse, obligé de gagner de l'argent à tout prix.

A. Ch.

---

507. — **Ausgewæhlte Schriften von Georg Forster**, hrsg. von Albert Leitzmann. In-8, xx et 165 p. 3 mark.

508. — **Wilhelmine, von M. A. von Thümmel**. In-8, xii et 54 p. 1 mark 20. Stuttgart, Gœschen, 1894 (Deutsche Litteraturdenkmale des xviii und xix Jahrhunderts, n° 46-47 et 48).

Ces deux nouveaux volumes de la collection dirigée autrefois par M. Seuffert et maintenant par M. Sauer, contiennent, l'un des écrits choisis de Forster, l'autre, la *Wilhelmine* de Thümmel. *Ein Blick in das Ganze der Natur* (1781); *Noch etwas über die Menschenrassen* (1786); *Ueber Leckereien* (1788); Fragment d'une lettre à un écrivain allemand sur les *Götter Griechenlands* de Schiller (1788); *Leitfaden*

zu einer künftigen Geschichte der Menschheit (1789) ; *Ueber Proselytenmacherei* (1789) ; *Die Kunst und das Zeitalter* (1789) ; *Ueber locale und allgemeine Bildung* (1791), tels sont les essais de Forster, au nombre de huit, que M. Leitzmann a réunis. On sait que M. L. s'est donné pour mission de rendre justice à Forster qui lui semble négligé outre mesure et presque oublié, et qu'il veut, comme il dit, reconquérir à cet écrivain sa place méritée parmi les classiques de la pensée et de la prose allemandes. Il fait, dans son introduction, un rapide et enthousiaste éloge de Forster, de la souplesse de son esprit, de l'universalité de ses aptitudes, de la « facilité géniale » avec laquelle Forster a deviné, entrevu, cueilli à l'avance ce que d'autres ont traité depuis sous une forme plus systématique. A ces quelques mots il ajoute de très courtes préfaces, des « orientations » sur chacun des huit essais qu'il publie d'après l'édition originale.

C'est M. Richard Rosenbaum qui réédite avec grand soin, d'après la première édition de 1764, la *Wilhelmine* de Thümmel. Son introduction, de sept pages, nous renseigne avec détail sur l'origine de ce poème en prose et sur les remaniements qu'il subit, notamment après une lettre très importante d'Uz. L'appendice renferme les variantes.

A. C.

---

509. — **Jahresberichte fuer nueure deutsche Litteraturgeschichte,** hrsg. von Elias, Herrmann, Szamatolski. Jahr 1891. Stuttgart, Goeschen. 1893. In-8, IX et 196 p. 12 mark 60.

Ce compte rendu annuel des œuvres de la littérature allemande moderne, parues en 1891, est le deuxième qui paraisse, et il fait le plus grand honneur au savant et actif *Kleeblatt* qui a dirigé l'entreprise, à MM. Julius Elias, Max Hermann et Siegfried Szamatolski. Deux des directeurs du recueil, MM. Herrmann et Szamatolski, ouvrent le feu : ils analysent les œuvres d'histoire littéraire générale et traitent notamment de la critique française, de Brunetière, Lemaître, France, etc., de la science historique d'après Ottokar Lorenz, de la critique historique, des œuvres d'ensemble sur la littérature allemande ; il y a dans ce premier chapitre des *Jahresberichte*, le plus difficile peut-être, beaucoup d'informations et de remarques utiles. — M. Golther rend compte de l'histoire de la philologie allemande, par exemple, de la publication des lettres des frères Grimm ; — M. Werner, de la poétique et de son histoire, des œuvres d'esthétique de tout genre ; — M. Kochendörffer, de tout ce qui concerne le *Schriftwesen*, le *Buchwesen*, histoire de l'imprimerie, bibliographie, autographes, etc ; — M. Steinhausen, de l'histoire de la civilisation *(Kulturgeschichte)*, des livres concernant des époques entières ou la famille, la vie sociale, le développement national, les mœurs et les coutumes, les voyages, la mythologie et le folklore ; —

M. Kehrbach, de l'histoire de l'enseignement (ouvrages parus sur l'éducation, sur de célèbres pédagogues, sur les universités et les écoles, sur les drames scolaires) : — M. Rud. Lehmann, de la littérature à l'école (éditions classiques, morceaux choisis, commentaires, manuels de littérature); — M. Wunderlich, de l'histoire du nouvel-haut allemand (travaux sur la langue et les dialectes) : — M. Heusler, de la métrique. Après cette première partie qui porte le titre d'*Allgemeiner Teil* ou partie générale, vient, en trois parties, l'étude particulière des époques littéraires de l'Allemagne moderne. La deuxième partie s'intitule : Du milieu du xv^{e} siècle au début du xvii^{e}. De nouveau, MM. Szamatolski et Herrmann font défiler devant nous les œuvres générales sur cette période ; — M. Ellinger examine la lyrique, surtout le chant d'église et le chant populaire; — M. Strauch, l'épopée, les vieux livres comme l'*Eulenspiegel* qui ont suscité plusieurs articles, le *Reinke Vos*, les *Schwankbücher*, etc. ; — M. Bolte, le drame ; — M. Kawerau, la littérature qui concerne Luther ; — M. Michels, les œuvres des réformateurs. Les *Jahresberichte* entament alors la troisième partie de leur domaine et nous renseignent sur la littérature allemande, des commencements du xvii^{e} siècle au milieu du xviii^{e} ; — M. Reifferscheid traite les sujets généraux, les œuvres sur les relations politiques et économiques, sur la vie intellectuelle, l'existence des cours et la société; — M. de Waldberg apprécie les publications relatives à la lyrique, aux poètes comme Zinkgref, Dach, Rist, Hofmannswaldau ; — M. Elias, les livres consacrés à l'épopée, c'est-à-dire au roman, à Otto Gryphius, à Grimmelshausen, à Christian Reuter, aux robinsonnades ; — M. Creizenach, les œuvres parues sur le drame et les dramaturges, sur l'histoire du théâtre, sur les troupes de comédiens; — M. Elias, la « didactique », ouvrages sur Zinzendorf, sur Moscherosch, Schupp, les « Discours des peintres », Haller. Enfin, se présente la portion des *Jahresberichte* consacrée à la littérature depuis le milieu du xviii^{e} siècle jusqu'à nos jours: — M. Rœthe passe en revue les œuvres d'ensemble et d'un caractère général, sans oublier les publications qui portent le nom de Bismarck et de Moltke, sans oublier le travail de Blümner sur les images dans la langue du chancelier et celui de Karpeles sur Moltke écrivain, les Mémoires, les biographies des personnages remarquables; — M. Muncker, tout le terrain de l' « épopée », la théorie et l'histoire du roman, les fables et récits poétiques, Klopstock, Wieland, Klinger, Bürger, Voss, Jean Paul, Hofmann, Chamisso, Hauff, Immermann, Fritz Reuter, Gottfried Keller, etc ; — M. de Weilen, le drame (*Sturm und Drang*, Kleist, Ludwig, les Autrichiens) ; — MM. Schlenther et Welti, l'histoire du théâtre (scène, répertoire, public, acteurs, critique théâtrale), — M. R. M. Meyer, la « didactique » (Haller, Gellert, Rabener, Pfeffel, la philosophie populaire, la philosophie, Kant, Fichte, Schelling, Schopenhauer, la théologie, l'histoire, la philologie, la politique) ; — M. Erich Schmidt, tous les travaux dont Lessing a été l'objet en 1890 et

en 1891 ; — M. Naumann, ce qui a paru sur Herder ; — M. Valentin, les œuvres générales sur Gœthe ; — M. Geiger, la vie de Gœthe ; — M. Pniower, la lyrique de Gœthe ; — M. Witkowski, le drame de Gœthe ; — M. Köster, tout Schiller ; — M. Walzel, les romantiques ; — M. Elster, la jeune Allemagne. Tel est ce volume, terminé par trois tables, table des auteurs, table des matières, table des éditeurs. On a vu par notre brève analyse ce qu'il contient. Quelques parcelles de cette œuvre énorme ont dû être sacrifiées pour divers motifs, entre autres, l'humanisme, Grillparzer, la lyrique des xviiie et xixe siècles, et la fin de l'article déjà si considérable, mais si instructif de M. Rœthe sur les œuvres d'un caractère général qui se rapportent aux deux cents dernières années. Mais ce n'est que partie remise, et tels que nous les possédons, les *Jahresberichte* pour 1891 ont vaillamment exécuté leur programme. Il faut féliciter MM. Elias, Herrmann et Szamatolski, non seulement d'avoir eux-mêmes figuré en très bonne posture sur la brèche, mais d'avoir su grouper autour d'eux tant de « jeunes forces », comme on dit en allemand, pour les soutenir et venir à bout de cette tâche immense, de ce colossal compte rendu.

A. C.

---

510. — Aulard. **Recueil des actes du Comité de salut public** avec la correspondance officielle des représentants en mission et le registre du Conseil exécutif provisoire. Tome VI. 15 août-21 septembre 1793. Paris, impr. nationale 1893. Gr. in-8. 643 p.

511. — Id. **Recueil des actes du Comité de salut public.** Table alphabétique des cinq premiers volumes. Paris, impr. nat., 1893. In-8, 11 et 209 p.

M. Aulard poursuit la publication des Actes du grand Comité et de la correspondance des représentants avec la même patience infatigable. Nous annonçons aujourd'hui son sixième volume relatif aux événements qui ont lieu entre le 15 août et le 21 septembre 1793. Les lettres les plus intéressantes, et que l'éditeur a très justement reproduites dans leur intégrité, sont celles des représentants envoyés dans le Midi, soit dans les Bouches-du-Rhône, soit à l'armée d'Italie ou à celle des Alpes ; il s'agit d'écraser Lyon, Marseille, Toulon et, comme on dit alors, d'extirper le fédéralisme qui gangrène les esprits. Notons aussi les lettres des représentants à l'armée des Pyrénées-Orientales et celles de ceux que la Convention a chargés de la levée en masse (comme Laplanche dans le Loiret et le Cher, Roux-Fazillac dans la Charente, etc). Le texte est reproduit avec l'exactitude la plus scrupuleuse, et l'orthographe des noms propres, si affreusement tronqués dans les documents de cette époque, a été très soigneusement rétablie.

En même temps que le sixième volume paraissait une Table alphabétique des cinq premiers tomes. Cette table est à la fois analytique et alphabétique. Elle ne donne pas toutes les choses et tous les noms sans

exception qui figurent dans le texte ; mais elle mentionne tout ce qui est essentiel et vraiment utile, tout ce qui fait vraiment connaître le comité, le conseil exécutif et les représentants en mission. Sous sa forme brève et claire, cette Table rendra les plus grands services, et il faut remercier M. Aulard d'avoir joint à tant d'autres travaux ce travail long et malaisé qui guidera dans leurs recherches les nombreux fervents de l'histoire révolutionnaire [1].

A. C.

---

512. — A. Merchier. **La bataille de Tourcoing du 18 mai 1794.** 1894. Gr. in-8, 64 p. Roubaix, impr. Reboux.

La Société de géographie de Tourcoing a confié à un professeur du lycée de Lille, M. A. Merchier, le soin de faire revivre, après cent ans, une des plus belles batailles de la Révolution. M. M. s'est habilement acquitté de cette tâche. Il a consulté, outre Sybel — qui fournit de nombreux détails sur cet épisode — les documents français du dépôt de la guerre et la relation allemande dont ce même dépôt renferme la traduction. Ces pièces suffisaient largement à l'établissement du récit qui est clair, agréable, vivement mené. M. Merchier montre très bien que le désastre des alliés fut causé par l'inertie, aujourd'hui inexplicable encore, de l'archiduc Charles, et par la supériorité numérique que surent se donner les Français. Il insiste avec raison sur l'importance de ce succès de Tourcoing qui prépara Fleurus. Ses réflexions finales sur la « conspiration du silence », ourdie par les contemporains contre la bataille du 18 mai, méritent l'attention et nous paraissent justes. Ce fut Couthon qui rendit compte, en un bulletin froid et terne, de la bataille, sans la « faire mousser », selon la méthode de Barère. Pichegru, blessé que Souham eût, en son absence, remporté une grande victoire, n'envoya au Comité qu'un rapport de douze lignes. Enfin, le

---

1. P. 9, lire Valmont, Grou, Mourgoin *commissaires*, et non représentants ; — p. 27, lire *Burguburu* et non Bergubruy ; — p. 62, lire *Boyer-Fonfrède* et non Biron, *Delcher* et non Delbrel ; — p. 79, lire *Defrenne* et non Dufresne ; — p. 82, lire *Duprulh* et non Dupreuille ; — p. 83, lire *Eickemeyer* et non Eickmeyer ; — p. 88, Farimourt doit être *Farincour* ; — p. 89, *Ferrisa* (?) ; — p. 116, lire Lafitte et non *Lafille* ; — p. 118, *Lapisse* (de la Mothe) et non Lapis ; — p. 119, *Lardemelle* et non Lardenelle ; — p. 190, *Signemont* et non Siquemont ; — p. 195, *Tardy* et non Tardi ; — p. 205, *Viger* et non Viget ; — p. 209, *York* et non Yorck ; — p. 24 et 89, les articles Beauregard et Ferrand sont à scinder en deux ; il s'agit au vol. III de Victor Beaurgard et au vol. IV du Beauregard qui se bat à Arlon ; il s'agit au vol. V de Jacques Ferrand, et non plus de Becays Ferrand ; — p. 119, *Lasoude de Veaux* doit se dédoubler en La Sonde et en Devaux (le Devaux cité p. 73) ; — p. 122, le Lécuyer du vol. I est le même que le Lescuyer du vol. III et que le Lescuyer du vol. IV ; — p. 190, le Simon, commissaire à Mayence, n'est pas le même que le Simon*d* qui se transporte à Annecy ; — p. 208, le Wimpffen cité I, 336, est François, et non Félix Wimpffen.

Comité, jaloux de Carnot qu'il voulait alors remplacer par Saint-Just, sacrifia la bataille de Tourcoing, la raya, pour ainsi dire, afin de donner à celle de Fleurus, que dirigea Saint-Just, plus de retentissement et d'éclat. Il advint ainsi, conclut l'auteur, que Tourcoing ne fut plus qu'un acte sans portée et que Fleurus resta le coup décisif [1].

A. C.

---

513. — **Jean Gaspard Vence**, corsaire et amiral (1747-1808, par Maurice Loir, lieutenant de vaisseau. Paris, Baudoin, 1894. Grand in-8, 79 p.

Ce travail, édité et imprimé par Baudoin, renferme un beau portrait de Vence et de jolies reproductions de l'époque. Il se lit avec grand intérêt. L'auteur, M. Loir, avait à sa disposition les papiers de l'amiral Vence; il en a extrait l'important et l'essentiel. Vence, né à Marseille (6 avril 1747) et fils d'un ancien capitaine de navire marchand, s'engage, malgré son père, dans la marine royale, puis, après la paix de 1763, se livre à l'étude, s'embarque de nouveau sur un vaisseau de l'État, obtient en 1767 une place de deuxième lieutenant sur un navire de commerce, et fait alors le naufrage que M. L. appelle spirituellement le naufrage classique et l'épisode obligé de toute vie maritime d'alors. En 1776, il reçoit du congrès américain une lettre de marque et court sus aux Anglais; il plante avec ses braves flibustiers le drapeau français sur l'île de la Dominique; il attrape un grade dans la marine royale, devient lieutenant de frégate, et, bien qu'officier bleu, bien que détesté des officiers rouges, bien qu'intrus, comme Borda, Bougainville et d'Estaing, il conquiert par sa valeur au morne de l'Hôpital le brevet de lieutenant, la dignité de chevalier de Saint-Louis et l'ordre de Cincinnatus. Mais, capitaine de port à la Grenade, il reçoit, comme il dit, tant de dégoûts et subit tant de mots amers qu'il quitte sa place. La Révolution répare l'injure de l'ancien régime : Vence se réclame de l'esprit nouveau; capitaine de vaisseau, commandant d'une division, signalé au gouvernement par d'heureuses croisières dans la Méditerranée, le voilà contre-amiral, et, après le combat de l'île de Groix, un des chefs les plus marquants de la marine, un de ceux qui doivent rétablir, suivant sa propre expression, ce corps presque mourant, faire renaître ce corps déchiré en lambeaux (p. 57). Il dirige une des divisions destinées à l'expédition d'Irlande; mais il désapprouve l'entreprise, et, de même que Villaret-Joyeuse, il est suspect; Morard de Galle lui enjoint d'attendre à

---

1. P. 14, Clerfayt avait, non *12,000*, mais 3,900 à 4,000 chevaux, et on estime sa cavalerie à vingt ou à vingt-huit escadrons; — p. 15 et ailleurs, lire Kinsky et non *Kinski*; — p. 15 et p. 38, le capitaine que l'auteur nomme tantôt *Hochs*, tantôt *Hoche*, s'appelait Ochs; — p. 34 et ailleurs, lire Hammerstein et non *Hanstein*; — p. 35, Eschwege était lieutenant-colonel et non colonel; — p. 36, lire Trott et non *Frott*.

Brest des ordres ultérieurs. Vence, écrit M. Loir, n'avait-il pas raison de douter du succès final ? Les désastres précédents ne justifiaient-ils pas ses appréhensions ? Le désarroi de la marine ne devait-il pas le rendre timoré (p. 63) ? Commandant des armes au port de Toulon — « la situation la plus haute que pouvait occuper un officier de marine dans le service à terre » (p. 65) — Vence garda son poste, malgré l'opposition de la municipalité, et reçut bientôt sa nomination de préfet maritime. Mais, appelé à Boulogne, il critiqua les coquilles de noix, chaloupes, bateaux, péniches qui avaient mission de transporter les troupes au-delà du détroit ; il fut mis à la retraite et alla terminer ses jours à Vaulichères, près de Tonnerre (il est mort le 12 mars 1808). « L'existence de ce corsaire devenu amiral, dit M. Loir, est féconde en incidents curieux, en anecdotes intéressantes qui aident à faire mieux connaître l'histoire de la marine avant et après la période révolutionnaire. S'il n'a pas joué au cours de nos luttes maritimes un rôle éclatant, il a été du moins énergique, et il a eu le mérite de rester fidèle à son devoir dans des temps troublés; son nom doit prendre place parmi ceux des chefs qui ont honoré la marine française » (p. 79) [1].

A. C.

---

514. — **Lazare Hoche,** notice sommaire, par Étienne CHARAVAY. Paris, Charavay, 1893. In-8, 20 p.

515. — **L'enfance et la première jeunesse de Lazare Hoche,** par E. COUARD. Versailles, Aubert, 1894. In-8, 24 p.

La « notice sommaire » de M. Étienne Charavay a le grand mérite de renfermer ce qu'on cherche le plus et ce qu'on trouve le moins dans les notices biographiques, des *dates précises*. M. Charavay résume, sous la forme la plus simple, l'existence de Hoche et ne donne que l'essentiel, l'indispensable de ce court et glorieux « curriculum vitae ». Mais il a consulté, avec ce soin et cette conscience qu'on lui connaît, les archives de la guerre, et on peut accueillir avec la plus entière confiance les renseignements qu'il nous donne. Il ajoute à sa notice le texte de quatre lettres de Hoche inédites ou imparfaitement publiées (1er février, 26 février, 24 juin 1795 et 19 février 1796).

M. Coüard, archiviste de Seine-et-Oise, a trouvé sur les débuts de Hoche un précieux document, une lettre de l'oncle Merlière qu'il publie sans en modifier aucunement le style ou l'orthographe, et il rectifie sur un point ce que M. Charavay et moi avons dit de la jeunesse du général. Hoche perdit, à l'âge de quatre ans et demi, sa mère, Anne Merlière, qui mourut le 22 février 1773, à Saint-Germain-en-

---

1. P. 47. Buonarroti était commissaire ou agent de la République, apôtre de la liberté, comme on disait, mais non *représentant*.

Laye, en recommandant son fils à sa garde, la citoyenne Godron; Mme Godron, qui recevait douze livres par mois du père Hoche (employé à la vénerie du roi), mit l'enfant à l'école des Frères de Saint-Germain ; le curé de l'endroit, remarquant que le jeune Lazare « avait envie de bien faire et promettait beaucoup », l'admit au nombre des enfants de chœur et ce fut alors que le futur général reçut de ce curé ou d'un vicaire — qui n'était pas son oncle et ne s'appelait pas Merlière — des notions de latin ; à son retour à Versailles, Hoche entra aux écuries et demeura pendant deux années, de quatorze à seize ans, chez son oncle et sa tante Merlière (1782-1784). « Nous avons toujours remarqué, dit l'oncle Merlière, qu'il lisait jour et nuit des grands auteurs comme Voltaire, J.-J Rousseau et autres. » M. Coüard a recherché qui étaient ces Merlière, et il a trouvé que le mari était maître paveur et habitait une des rues qui entourent le marché, la rue de la Geôle ; la femme tenait sans doute une boutique où elle vendait des fruits et des légumes ; elle était née à Montreuil, mais n'y fut pas marchande, comme l'a cru Bonnechose [1].

A. C.

---

516. — Henri Welschinger. **Aventures de guerre et d'amour du baron de Cormatin.** Paris, Plon, 1894. In-8, 299 p. 3 fr. 50.

Le livre de M. Welschinger sur Dezoteux-Cormatin est un peu long et ne fournissait que la matière d'un article de revue. Il ne reconstitue pas, quoi qu'en dise l'auteur, la vie mouvementée de l'aventurier, puisqu'on ne nous dit rien de son séjour en Amérique — et M. W. aurait dû à ce propos consulter les *Mémoires* du comte de Ségur et de Mathieu Dumas où il aurait trouvé de curieux détails sur une excursion de Cormatin à Caracas. Mais on lit avec intérêt les lettres que le père de Dezoteux écrivait au jeune homme pour le corriger de ses dissipations, et les pages relatives aux négociations qui amenèrent les traités de la Jaunaie et de la Mabilais. M. W. a raison de penser que le baron de Cormatin était loyal dans ses engagements et que sa correspondance ne décèle aucune trace de trahison ; ce qui perdit Cormatin, ce fut sa présomption, son fol orgueil : il voulait dominer Hoche et passer pour le protecteur du gouvernement ; il se regardait comme un grand diplomate; il traitait avec les représentants du peuple de puissance à puissance. Les lettres d'amour qu'il reçoit dans sa prison de la marquise de Feu-ardent forment, comme dit M. Welschinger, le côté le plus romanesque de cette histoire. Le dernier chapitre nous apprend que Cormatin, relâché,

1. M. Coüard met un point d'interrogation en un endroit de la lettre de Merlière : « sergent et maître en fet darme » ; Merlière a voulu évidemment dire : *en fait d'armes*.

tomba dans une excitation mentale qui devint bientôt de la démence; il publia des pamphlets contre sa femme et ses enfants. Lorsqu'il mourut, en 1812, le rival de Puisaye, le chef de l'armée de Bretagne, l'homme d'État de la chouannerie avait une petite place à la manufacture des tabacs de Lyon, mais il jouait encore l'important.

A. C.

517.— G. Lenôtre. **Le vrai chevalier de Maison-Rouge.** Paris, Perrin, 1894. In-8, 327 p. 3 fr. 50.

Comme le livre de M. Welschinger sur Dezoteux-Cormatin, celui de M. Lenôtre sur Rougeville — le Maison-Rouge d'Alexandre Dumas — aurait dû fournir la matière d'un grand article de revue plutôt que d'un gros volume. Il renferme beaucoup de choses superflues, et le personnage n'est pas du tout sympathiqne. Ce marquis de Rougeville n'était ni marquis, ni noble, ni officier. Il s'appelait Gonsse et avait pour père un riche cultivateur de l'Artois. On ne sait rien sur lui que ce qu'il a dit ou écrit lui-même, et tous ses propos ne sont que gasconnades. Ce qui est certain, c'est qu'il a pris part à la guerre d'Amérique, qu'il fut un des chevaliers du poignard et qu'à force d'intrigues et de hâbleries il parvint à imposer son dévouement à la famille royale. Au 20 juin, il plaça, croit-on, Marie Antoinette derrière une table qui la sépara de la foule. Au procès du roi, il publia une brochure qui plaidait courageusement la cause de Louis XVI. Sa maîtresse, la veuve Lacouture qu'il avait ruinée et abandonnée pour une femme Dutilleul, le découvrit et le fit arrêter le 3 juin 1793; mais, huit jours après, il était relâché on ne sait pourquoi et retournait vivre avec la Dutilleul à Vaugirard. Ce fut alors qu'il conçut le plan d'enlever la reine de la Conciergerie en gagnant les deux gendarmes qui la gardaient et qui l'auraient conduite à Livry. Il se lia par l'intermédiaire de son ami Fontaine à l'administrateur des prisons, Michonis, qui le mena sans défiance à la Conciergerie. Adroitement, Rougeville jeta un œillet à la reine. La fleur contenait un billet où il disait à sa « protectrice » qu'il lui apporterait bientôt trois à quatre cents louis pour les gendarmes. Marie-Antoinette dit tout au gendarme Gilbert; mais Gilbert, fidèle à la consigne, fit son rapport à son colonel et lui remit la réponse que la reine destinait à Rougeville, un papier de papillottes qui existe encore et qui fut et reste indéchiffrable. Fontaine fut arrêté et Michonis guillotiné. Rougeville se réfugia à Bruxelles, y fut emprisonné comme espion sur des dénonciations d'émigrés, s'évada, revint à Paris, où son compatriote, le conventionnel Guffroy, le rédacteur du *Rougyff*, le fit incarcérer comme émigré pendant plus d'un an, sut, grâce à un député des Cinq-cents, le Franc-comtois et royaliste Couchery, obtenir sa liberté et alla vivre dans son château de Saint-Laurent, près d'Arras. Mais la veuve Lacouture vint le

relancer, lui demander le mariage et les sommes qu'il avait escroquées; il la mit à la porte : elle se plaignit au maire Verdevoy, et Verdevoy, ennemi de Rougeville, le dénonça comme royaliste et possesseur d'une servante allemande. Des gendarmes vinrent. Rougeville s'échappa et se rendit à Paris, se présenta au ministre de la justice qui le mit en surveillance, d'abord à Reims, puis à Soissons. Dès lors, Rougeville, tout en faisant quelques fugues en Artois et à Paris, demeura tranquille, soit à Soissons, soit dans sa campagne de Bas-Lieu. Mais un billet qu'il envoyait au Russe Volkonsky fut saisi : il avouait dans cette lettre qu'il avait guidé deux reconnaissances de Cosaques. Le 17 mars 1814 il était fusillé à Reims. Tel est le récit de M. Lenôtre. L'auteur a pris la peine de compulser le dossier de cet aventurier, de déchiffrer tous les brouillons de lettres, toutes les notes qui ne sont guère que des mensonges, et, avec tout cela, de composer un livre intéressant, encore qu'un peu long, et où lui-même confesse qu'il se heurte constamment à l'inconnu et au mystère [1].

A. C.

---

518. — **Napoléon,** son caractère, son génie, son rôle historique, par M. Sepet. Paris, Perrin, 1894. In-8, 192 p. 3 fr. 50.

Ce livre de l'infatigable travailleur n'est aussi, comme les volumes de MM. Welschinger et Lenôtre, qu'un article de revue. M. Sepet y expose ses réflexions sur Napoléon. Il insiste notamment sur ce point, que l'empereur regardait l'Église catholique et la papauté comme une force sociale d'indispensable nécessité ; aussi « son éternel honneur devant l'histoire, c'est le Concordat », et, à deux reprises, M. S. rappelle que Pie VII pardonnait à Napoléon Savone et Fontainebleau, à cause du Concordat, « acte chrétiennement et héroïquement sauveur ». Mais M. S. reproche à son héros de n'avoir pas demandé à la religion une règle de conduite morale, de n'avoir jamais eu la notion chrétienne du sacrifice, d'avoir fait de son moi le centre et la mesure de tout. Il reconnaît que la constitution intellectuelle de Napoléon a été « un des chefs-d'œuvre du Créateur », que ses campagnes sont « de magnifiques poèmes pour lesquels il maniait ses régiments comme des strophes », que la connaissance approfondie de la nature humaine s'unissait chez l'empereur à la puissance de l'imagination, mais il ajoute que l'égoïsme a tout gâté, que « l'ambition sans limites et sans scrupules du César corse » a perdu la France. Le volume, dont la lecture est attachante, se termine par l'examen de plusieurs épisodes caractéristiques : du meurtre du duc d'Enghien et du divorce de l'empereur (d'après M. Welschinger), de la

---

1. P. 141, Bruxelles fut repris le 24 mars, et non le *15 avril*; p. 143, lire Treurenberg et non *Treuzenberg* ; et comte (et non *prince*) de Metternich.

lutte de 1814 et de 1815 — M. S. blâme Napoléon d'avoir sacrifié la France à son orgueil — et par un parallèle ingénieux, bien qu'un peu subtil, entre Napoléon et Louis XVIII que l'auteur nomme par deux fois le médecin de la patrie cruellement blessée. « Un gouvernement calme et sensé, pacifique sans faiblesse, prudent, équitable, pondéré, vraiment réparateur, tel que celui de Louis XVIII », voilà les conclusions et les vœux de M. Sepet.

A. C.

---

519. — **Geschichte des Kœnigreichs Westfalen,** von Arthur KLEINSCHMIDT. Gotha, Perthes, 1893. In-8, 678 p.

Ce livre considérable doit beaucoup aux publications françaises, surtout à celle de Rambaud, à qui l'auteur décerne un éloge mérité, et aux *Rois frères* de Du Casse. Mais, grâce aux sources allemandes que M. Kleinschmidt a consultées, l'ouvrage est en réalité la première histoire du royaume de Westphalie qui ait paru jusqu'ici. Parmi les documents que M. K. a mis à profit, nous citerons surtout les rapports de l'envoyé du roi Louis, ceux de l'envoyé de Hesse-Darmstadt, ceux des envoyés westphaliens à Paris, Pétersbourg, Vienne, Berlin, Munich, ceux des envoyés prussiens, la correspondance de Strombeck avec Siméon, les papiers du baron Ochs. M. K. retrace d'abord la fondation du royaume et décrit la cour du roi Jérôme. Il rappelle ce fameux mot de Jérôme que tous les Allemands connaissent et qui lui donne au-delà du Rhin la réputation d'un voluptueux et d'un débauché : *Gut Nackt, morgen wieder luschtik :* mais il reconnaît volontiers que Jérôme, avec ses défauts et ses vices, vaut mieux que sa renommée. Viennent ensuite des chapitres, très fournis de détails, sur les finances, l'armée, la police, l'administration, la justice, l'église, les institutions de bienfaisance, l'instruction. M. K. fait à ce propos l'éloge de Bülow qui favorisa les Allemands, éloigna les Français, chercha infatigablement les moyens de répondre à la confiance du roi ; mais Bülow avait la tâche du monde la plus ingrate, celle de débrouiller un chaos, de mettre fin par un système financier bien ordonné à un régime qui n'avait fonctionné jusqu'alors qu'au hasard et sans but, de rétablir l'équilibre entre les recettes et les dépenses de l'État ; il fut suspect aux Français et, en sa qualité de Prussien, incommode aux anciens fonctionnaires (p. 97). Après ces tableaux un peu chargés de citations et où manquent des jugements d'ensemble, se déroule sous nos yeux, selon l'ordre chronologique, l'histoire du royaume : premier voyage de Jérôme, ovations, assemblée des États ; le congrès d'Erfurt ; les soulèvements de l'année 1809 ; la suppression des universités de Helmstedt et de Rinteln ; l'acquisition du Hanovre et la seconde assemblée des États ; la chute de Bülow ; le ministère Malchus ; la mort de Morio ; les débuts de

l'année 1812; la campagne de Russie; le « commencement de la fin »; la guerre de la délivrance; la surprise de Cassel par Tchernichev; les derniers jours du gouvernement de Jérôme. Tout cela est intéressant, semé de renseignements curieux et inédits; M. K. mêle les portraits au récit des événements; il fait défiler devant nous tout le corps diplomatique, l'irréprochable Reinhard, Dedem, Küster, Senfft-Pilsach et tous les autres, puis nous retrace le soulèvement de Katte, la conspiration de Dörnberg, la marche aventureuse de Schill, la pointe audacieuse du duc de Brunswick. Le *Militærisches* forme une des plus copieuses et des meilleures parties du volume; on sent d'un bout à l'autre que Napoléon pèse sur la Westphalie; il lui prend ses hommes pour les envoyer en Espagne ou les mène avec lui en Pologne et à Moscou. Mais, au milieu de l'exposition des faits militaires, M. Kleinschmidt ne néglige pas de nous montrer le mécontentement du pays, l'irritation croissante que provoquent les prodigalités de Jérôme, le conflit qui surgit entre Malchus et Pichon (le docteur tant mieux et le docteur tant pis), tous les signes d'une crise imminente, et enfin la catastrophe, la disparition de ce royaume qui ne voit pas une seule main se lever pour le défendre. Bref, ce gros livre touffu, peut-être un peu confus, et où l'on voudrait par instants un peu plus d'air et de lumière, est fort instructif, intéressant, rempli d'anecdotes et d'informations de toute sorte puisées aux sources.

A. C.

---

520. — **La Franche-Comté en 1815**, documents inédits, recueillis et publiés par Léonce Pingaud. Besançon, impr. Paul Jacquin, 1894. In-8, 47 p.

On regrettera que M. Pingaud n'ait pas reproduit à la fin de sa publication le rapport du comte de Talleyrand qui est rarissime et qui retrace d'une façon très intéressante les faits et gestes du parti royaliste sur la frontière de Suisse durant les Cent jours. Mais il publie des pièces curieuses, extraites des archives des affaires étrangères, qui développent et commentent le récit d'Auguste de Talleyrand. Ces pièces ont surtout pour auteurs deux amis du général Malet, l'abbé Lafon et ce Lemare, ardent ennemi de Napoléon et libéral au point de composer sa thèse de médecine sur le sujet suivant : *quid possit in sanitatem quidquid liberum vulgo dicitur et liberale*. Voici du reste les documents que nous donne M. Pingaud : rapports du comte de Scey à Aug. de Talleyrand; rapport des commissaires de Louis XVIII dans le Jura et Saône-et-Loire; bulletin de Besançon du 12 avril; Talleyrand à Jaucourt; rapport de Lafon et Lemare; Lafon, Gomion et Montrond à Talleyrand; extrait des bulletins du 25 mai; extrait des rapports de Lemare et de Lafon; Jouffroy à Lafon et au comte de Scey; rapport de Besançon du 14 juin; relation d'un voyage de Lemare en juillet. Tous ces papiers nous offrent un très instructif et vivant tableau de l'action des émissaires et

commissaires des Bourbons sur les limites franco-helvétiques, entre le retour de l'île d'Elbe et la seconde Restauration.

A. C.

---

521. — Colonel R. HENRY. **L'esprit de la guerre moderne** d'après les grands capitaines et les philosophes, 2e édition. Paris, Berger-Levrault, 1894. In-8. 607 p.

M. le colonel Henry a bien fait de remanier et de publier en deuxième édition ce gros livre, à la fois intéressant et instructif, qui condense dans une série d'extraits les lois et les règles essentielles de la guerre, telles qu'elles ont été formulées par les meilleurs esprits. La matière est classée méthodiquement en trois parties et en vingt chapitres. Dans la première partie, M. H. traite de *la Science et de la politique de la guerre*, c'est-à-dire de toutes les questions qui se rattachent aux rapports des États, aux lois sociales, au droit de guerre, au droit des gens, aux conventions et capitulations. La deuxième partie est consacrée à la *Préparation de la guerre* et embrasse tous les moyens moraux et matériels qu'une nation met en œuvre pour se défendre et administrer ses forces guerrières : éducation militaire, commandement et avancement, discipline, moral des troupes, entretien de l'armée, les quatre armes, fortifications, communications, état-major, mobilisation. La troisième partie, qui a pour titre *Direction et exécution de la guerre*, comprend la stratégie et la tactique : marches, campements et cantonnements ; sûreté des armées, avant-gardes et reconnaissances; détachements, convois, partisans, francs-tireurs ; combats et batailles ; exemples d'opérations stratégiques et de batailles soit offensives, soit défensives. Toutes les citations que fait M. H. sont topiques, nullement choisies au hasard ; il n'admet pas les aphorismes que dicte l'esprit de parti ou la passion, et ses extraits, empruntés aux écrits des plus grands capitaines ou des auteurs militaires d'une incontestable autorité, sont si habilement groupés et réunis qu'ils forment, malgré l'absence de transition, une sorte de logique enchaînement. D'ailleurs, des considérations, exprimées d'une façon simple, nette, ferme et inspirées à M. H. par ses propres études et par son expérience de la campagne de 1870 — où il fut capitaine du génie et aide-de-camp de Chanzy — précèdent chaque chapitre et en précisent les pensées principales. Après avoir lu ces résumés philosophiques, on comprend mieux les opinions des maîtres que M. Henry ajoute à ses propres réflexions. Ce livre est donc très utile ; il fait connaître les principes généraux de la science et de la discipline militaires ; les maximes et les exemples qu'il tire surtout de notre histoire, démontrent que le génie de la guerre n'appartient pas exclusivement aux états-majors étrangers et que la France, la première, a enseigné la toute-puissance d'une direction unique des opérations, de la stratégie positive, de la force morale, de la science et de la mécanique intervenant dans la conduite et les mouvements des armées. A. C.

522. — J. Strada. **La loi de l'histoire** (constitution scientifique de l'histoire). Paris, Alcan, 1894, in-8, VIII-246 p.

L'auteur, bien qu'il appartienne aux heureux de ce monde, n'est pas de ceux qui haïssent la science et lui reprochent de troubler l'ordre social. Il croit au contraire que la science seule peut assurer le progrès et la liberté. Ce livre est le dernier d'une longue série d'écrits en prose et en vers dont l'ensemble constitue une « philosophie de l'impersonnalisme méthodique » (tel est le titre général donné par l'auteur). Il est destiné à faire « voir l'esprit et la loi de l'histoire », à « constituer l'histoire en science positive » comme l'auteur a « précédemment constitué la science de la Méthode ».

Voici l'idée fondamentale de ce système : les actes des hommes sont dominés par leurs conceptions, ce que l'auteur appelle leur « *critérium* de pensée et de conduite ». Il y a eu jusqu'ici deux sortes de critérium, la foi et la raison (c'est-à-dire l'opinion personnelle non scientifique). Ainsi se sont produits « le fidéisme autoritaire et théocratique, et le rationalisme » indépendant qui « ont été la cause des états faux et en porte à faux ». — « Ce fidéisme est le *Moi* du prophète, du prêtre, du roi ; le rationalisme est le *Moi* des individus. » Tous deux détruisent « la vérité et l'équilibre des faits ». Ils n'ont produit qu'une civilisation imparfaite dont les degrés ont été 1° : « l'âge sauvage ; 2° l'âge barbare ; 3° le fidéisme joint à l'art industriel ; 4° la civilisation vraie avec le grand art ». Il n'y a qu'une race de progrès spontané « l'Arya » ; les Aryas mélangés n'ont pas dépassé le troisième degré de l'évolution, ce sont les « Indous, Japonais, Chinois, Égyptiens, Perses, Juifs, Assyriens, Gaulois, Arabes ». Seuls les Aryas purs ont atteint le quatrième degré ; « parce que seuls ils étaient capables de rationalisme. » — « Les représentants des critériums rationalistes » sont surtout « les Aryas védiques, les Grecs, les Français » ; « l'idéal salique » est déjà « *chercher la clef de la science, en la justice par ses facultés.* » L'esprit salique a vaincu l'esprit romain, c'est pourquoi la Papauté hait la France. Mais le critérium rationaliste est insuffisant ; « il laisse les sociétés sans ordonnance stable, retomber sous les dictatures » (Alexandre, César, Robespierre, Napoléon). « La loi de l'histoire n'est qu'une loi de méthode », c'est « la méthode menant le monde par le critérium infaillible », l'humanité doit donc rejeter les critériums personnels, foi et raison, dont la lutte a jusqu'ici faussé l'histoire, elle doit arriver à un critérium impersonnel, le seul infaillible, *le Fait* ». Toutes les religions seront détruites par la science et la science seule sera la *Religion*.

L'auteur considère cette découverte du critérium impersonnel comme un des grands faits de l'histoire du monde.

Il y a dans cette œuvre d'inspiré plusieurs pages éloquentes, dans la manière de Michelet, sur les maux produits par la religion (p. 113-128), sur la valeur intellectuelle des arts pratiques (p. 143), sur les dangers et la puis-

sance de la France (p. 207-210). L'auteur est enflammé pour la science d'une ardeur vraiment touchante et, sauf sa haine pour l'Angleterre et la Prusse qui n'est guère scientifique, il paraît avoir un sentiment assez juste de la science : « Un historien, dit-il, doit s'abstenir de s'occuper de la Providence, comme le physicien ou le chimiste. »

Ch. SEIGNOBOS.

---

523. — **Catalogue des imprimés du Cabinet de Reims.** Tome III, Belles-Lettres, Polygraphie. Reims, Indépendant Rémois, 1894. 437 pp. in-8.

Les autres volumes de cette collection, où sont réunis les ouvrages qui concernent Reims et le pays d'alentour, ont été annoncés ici. On trouvera dans celui-ci la même méthode et le même intérêt : une méthode vieillie et un intérêt très local. Ce volume, qui aurait pu être le plus curieux, nous donne la bibliographie de Batteux, de Pluche, de Linguet, grands hommes un peu oubliés. A signaler le catalogue d'une collection Cazin assez riche : Cazin était né à Reims. Ne pourrait-on pas supprimer toutes les notices biographiques qui font double emploi et qui répètent, parfois dans les mêmes termes, les mêmes détails sur la même page [1], à moins qu'elles ne se contredisent [2] ? ou la prose de Loriquet, ancien bibliothécaire et victime de quelque Deux-décembre, est-elle sacrée ? Il y a des fautes d'impression [3].

A.

---

524. — Maxime KOVALEWSKY. **Coutume contemporaine et loi ancienne.** Droit coutumier ossétien éclairé par l'histoire comparée. Paris, Larose, 1893. 1 vol. in-8 de x-520 p. Prix : 12 fr.

Cet exposé du droit des Ossètes (peuple du Caucase) par un savant qui a étudié à deux reprises les coutumes ossétiennes en Ossétie même et qui connaît et utilise tout ce qui a été écrit sur ce peuple, a, d'autre part, la valeur d'un livre de fond sur l'ensemble du droit comparé primitif. L'auteur, en effet, un des maîtres de cette science du droit comparé, explique à chaque page le droit ossétien par le droit romain, le

---

1. Pp. 26 et 27, sur d'Estrebay ; sur Lalemant, pp. 32 et 37, etc.

2. Pp. 85 et 86, sur Jean Visagier (Valteius). — Le pis est que certaines de ces notices frisent le ridicule. En voici une (p. 191, n° 403) : « Avant d'être censeur au collège de Reims, [M. Mondelot] avait habité Alger, d'où il ramena un cheval arabe de toute beauté qui fit l'admiration de tous les amateurs rémois, et qui, monté par un officier de la garde nationale (M. Baudet), obtenait à toutes les revues un succès éclatant. » Ce, à propos des *Essais poétiques* de M. Mondelot, principal du collège d'Hesdin, alors qu'il n'avait pas encore vu l'Algérie !

3. P. 14 : *Brochet*, pour *Brachet* ; p. 27, *Tasculanarum* ; p. 31, *Panegyrius*.

droit germanique, le droit irlandais, le droit indou et ces droits eux-mêmes par le droit ossétien. Croyances religieuses, ordre social, histoire de la famille et du droit de succession, régime de la propriété, droit des obligations, droit criminel, organisation judiciaire, système des preuves et procédures tels sont les titres des principaux chapitres.

Je classe ce livre parmi les plus importants dont se soit enrichie, depuis quelques années, cette science nouvelle si attrayante, la sociologie, car, l'histoire comparée du droit est, à mon sens, la branche la plus sérieuse et la plus solide de la sociologie. Les faits sont bien observés et bien groupés. Les vues de l'auteur sont justes et pénétrantes. J'ai lu avec un intérêt particulier tout ce qui intéresse la propriété collective, le mariage, le lévirat, les co-jureurs (l'auteur émet ici des vues originales et importantes), l'esclavage, le servage. Non pas que les autres parties du livre soient moins approfondies et moins étudiées, mais chacun, en lisant un pareil livre, s'attache aux sujets qui, à l'heure actuelle, le préoccupent davantage.

Paul Viollet.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Félix Hémon a publié chez Delagrave le quatrième volume de son *Cours* : Pascal, Sévigné, La Bruyère. Il fait paraître en même temps un volume qui contient des *Œuvres diverses* de La Fontaine et sur lequel nous reviendrons.

— M. Frantz Funck-Brentano a fait paraître le premier volume d'une *Table générale des archives de la Bastille* (de A à K) qui rendra de grands services et qui témoigne d'un labeur considérable. Il a publié en même temps la conférence qu'il a faite à Bruxelles le 15 mars de cette année, *Grandeur et décadence des classes moyennes* et qui est pleine de détails curieux ainsi que d'aperçus instructifs.

— Un coin peu connu de la curiosité, celui des *Anciens instruments de musique* (Paris, Librairie, de l'Art, s. d., in-4° de 62 p.), est étudié avec une documentation très sérieuse par M. Eugène de Bricqueville, qui publie également à la librairie Cerf deux courtes brochures sur *Les Musettes* et sur *Les Pochettes* des maîtres de danse.

— On sait que Du Bellay a eu sa statue avant Ronsard, grâce à un actif comité breton-angevin, à la tête duquel s'était mis M. Léon Séché. Celui-ci vient de publier, à cette occasion, des *Œuvres choisies de Joachim de Bellay avec une introduction et des notes, une notice bio-bibliographique par Camille Ballu et des Sonnets hommages des principaux poètes contemporains*. Paris, Édition du monument, *Revue illustrée des provinces de l'Ouest*, 1894, in-4° de cxi-272 p. Cette publication, parfois incorrecte, quoique faite avec un certain luxe, s'adresse aux gens du monde plus qu'aux érudits, sauf en ses parties bibliographiques. Dans le même format, et illustré également, a paru *La fête de J. du Bellay à Ancenis*, Paris, 1894, 122 p.; (tirage à part du t. XIV de la *Revue*), où on trouvera les discours prononcés à l'inauguration de la statue, le 2 septembre dernier, par M. L. Séché et par MM. de Hérédia, Arm. Silvestre et Brunetière, ainsi que les innombrables articles de la presse quotidienne parus avant et après cette solennité littéraire.

ALLEMAGNE. — M. M. HERTZ s'est aperçu que dans sa belle édition d'Aulu-Gelle, il avait commis certaines confusions entre des leçons de manuscrits distinguées seulement par l'emploi d'encres différentes. Quoiqu'elles n'aient pas grande importance, il a tenu à ce qu'on ne puisse lui reprocher ni dissimulation, ni négligence, et, avec le secours de M. Fr. KUHN, il publie dans le supplément du Jahrbuch für Philologie, t. XXI, un *Supplementum apparatus Gelliani* de 48 p. qui se vend séparément 1 m. 40.

— M. Martin FICKELSCHERER publie dans la nouvelle collection scolaire de Teubner un choix de morceaux d'Ovide. Ce sont les plus connus des *Métamorphoses*, surtout les légendes que les élèves ne peuvent lire ailleurs, et quelques fragments biographiques des autres œuvres *(Ovids Metamorphosen (in Auswahl) nebst einigen Abschnitten aus seinen elegischen Dichtungen*. Herausgegeben von M. FICKELSCHERER. Leipzig, Teubner, 1894. Text : 123 pp.). Sur ces éditions, cf. *Rev. cr.*, 1893, II, 443.

— Le dernier fascicule du *Jahresbericht ueber die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft* publie une notice étendue sur Georg Voigt — due à M. LEHNERDT — avec une bibliographie complète de ses travaux.

BOHÊME. La revue *Osveta* (la civilisation) va célébrer prochainement le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. Fondée par M. Vlcek, cette revue mensuelle a pris dans la littérature tchèque la place que la *Revue des Deux Mondes* occupe dans la nôtre. Peu de recueils slaves peuvent se glorifier d'une vie aussi longue et d'un succès aussi constant.

HONGRIE. — Les *Monumenta Hungariae historica* viennent de s'enrichir de deux volumes. Dans la série *Scriptores* (vol. XXXIII. 640 p.) où l'Académie publie actuellement les *Journaux et Notices* des hommes politiques du XVI^e au XVIII^e siècle, nous trouvons trois ouvrages de ce genre. Alexandre SZILA'GYI donne, d'après un manuscrit de la bibliothèque Wenzel, les *Notices historiques de Gynlaffi Lestar* qui s'étendent de 1571 à 1606. — Jules NAGY publie le *Diarium d'Ambroise Lipoczi Keczer* (1663-1669), document très important pour l'histoire de la conjuration de Wessele'nyi. L'auteur était un ami intime d'Étienne Thœkœly. — MENCSIK et KLUCH éditent *Le Voyage en Russie* de l'évêque protestant Daniel Krmann (1708-1709) conservé dans un manuscrit de la bibliothèque de la Cour de Vienne. Dans l'Introduction, les éditeurs retracent la biographie de ce prêtre protestant que ses nombreux ouvrages en latin et en slave et son patriotisme désignèrent au synode de Zsolna (1706) pour être, avec Nicolas Szirmay, l'interprète des doléances des protestants auprès de Charles XII, roi de Suède. En qualité de protecteur de l'Église évangélique allemande, ce roi devait intercéder en faveur des protestants hongrois que la réaction catholique persécutait de toutes les façons. Krmann, qui a poussé jusqu'à Pultava, devint lui-même victime des Jésuites. Il est mort en prison en 1740. Son *Voyage*, écrit en latin, est un triste monument de l'intolérance religieuse au commencement du XVIII^e siècle et qui devait bientôt triompher par la défaite du dernier des princes transylvains, François II Rákóczy. — Le XVI^e volume des *Monumenta Comitialia regni Transylvaniae* (700 p.) contient l'histoire des Diètes transylvaines de 1675-1679. L'éditeur de cette série, Alexandre SZILA'GYI, conservateur de la Bibliothèque de l'Université et directeur de la Revue historique *Les Siècles*, accompagne chaque volume d'une importante introduction ; celle du présent volume n'a pas moins de 114 pages et forme le chap. XXX de l'Histoire des Diètes en Transylvanie. Les documents, dont plusieurs en français, tel que la Relation de voyage de Roger Akakia, sont d'un grand intérêt, même pour les relations extérieures de la France

car ils jettent un nouveau jour sur les rapports de Louis XIV avec la cour de la Transylvanie, principalement avec le chef des Insurgés, Thœkœly.

— L'historien infatigable des Rákóczy et des Bercsényi, l'éditeur de l'Archivium Rakoczianum, Colomân Thaly, vient de publier deux documents littéraires de la fin du XVIIe siècle (200 p.). Le premier : *Bercsényi hazassaga* (Le mariage de Bercsénzi). est un poème historique de Paul Kœszeghy, connu jusqu'ici seulement dans l'histoire politique. Le manuscrit de cette œuvre se trouve à la Bibliothèque de Varsovie et il a fallu de longues négociations pour pouvoir en prendre copie. L'auteur chante le mariage du noble comte et retrace en même temps les événements de son temps. Le poème, qui montre l'influence du poète épique Zrinyi et de l'auteur de la *Vénus de Murany*, Gyœngyœti, prendra désormais place parmi les meilleures épopées du XVIIe siècle. — Comme supplément, Thaly, dont les recherches historiques ont fait découvrir toute une mine de chansons populaires des XVIIe et XVIIIe siècles, édite une espèce de drame historique de 1678, intitulé : *Actio curiosa*. C'est un échantillon très curieux de cette littérature des *Kurucz*, des Indépendants, qui ont combattu les *Labancz*, les soldats de l'Autriche. Le principal personnage de ces dialogues est un M. Gaude, protestant et kurucz qui dit de dures vérités aux catholiques et à tous ceux qui ne font pas cause commune avec les Insurgés.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 novembre 1894.

M. Héron de Villefosse communique de la part du R. P. Delattre, correspondant de l'Académie, une nouvelle note sur les fouilles de Carthage et les récentes découvertes faites dans la nécropole punique voisine du Sérapéum. Outre la liste des principaux objets recueillis, le P. Delattre y donne le récit de l'ouverture d'un grand tombeau punique encore intact et la description du mobilier funéraire qu'il renfermait. Plusieurs autres tombes entouraient cette grande sépulture. On peut ainsi se faire une idée de cette nécropole, située dans une partie de la ville antique où personne n'aurait soupçonné l'existence de tombeaux puniques. Lorsque les fouilles seront terminées, il sera facile de comparer les différentes sortes de tombes observées dans le terrain de Douïmes avec celles de Saint-Louis, de Bordj-Djedid et de la colline dite de Junon (près du petit séminaire). Jusqu'à présent, on a constamment trouvé à Douïmes la même lampe de forme primitive; jamais on n'y rencontre de lampes se rapprochant de la forme grecque ou romaine, ni la lampe punique de basse époque que renfermaient les tombes de Bordj-Djedid. Cette nécropole voisine du Sérapéum n'a pas encore fourni un seul vase-biberon avec bec sur la [illegible] ni un seul de ces *unguentaria* trouvés en si grand nombre dans la fosse commune et dans les sépultures les moins anciennes de la colline de Saint-Louis. On n'y a rencontré aucune monnaie punique, on n'y a pas remarqué un seul sarcophage de tuf, pas un seul petit sarcophage en pierre *(saouân)*, pas une seule amphore ayant servi à une sépulture d'enfant, pas une seule urne renfermant des ossements, pas la moindre trace de crémation. Ces observations et les comparaisons faites chaque jour sur place par le P. Delattre permettront bientôt d'éclaircir la question des sépultures carthaginoises et d'en tenter une classification raisonnée. — A l'envoi du P. Delattre est jointe la photographie d'un nouveau masque funéraire en terre cuite, représentant un vieillard riant; autour du masque sont disposés des trous qui servaient à le fixer. — Plusieurs inscriptions puniques peintes sur des vases ont été recueillies dans la nécropole de Douïmes.

L'Académie procède à la nomination d'une commission chargée d'examiner les titres des candidats aux deux places d'associé étranger vacantes par suite du décès de sir Henry Austen-Layard et de G.-B. De Rossi. Sont élus MM. Barbier de Meynard, G. Paris, Boissier, Delisle, Perrot et Sénart.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Th. Homolle commence la lecture d'un mémoire sur les fouilles de Delphes.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 19 novembre — 1894

525. — **Oriental studies,** a selection of the Papers read before the Oriental Club of Philadelphia, 1888-1894. Boston, Ginn, 1894. In-8, 278 pp.

Le seul inconvénient des recueils de ce genre, c'est d'exiger, pour un compte rendu sérieux, un espace considérable dont je ne dispose pas et une compétence encyclopédique. Il serait regrettable toutefois de laisser passer inaperçue la publication par laquelle une Société orientale. récemment fondée, affirme brillamment son existence. On doit donc signaler aux lecteurs, dont chacun ira à ses préférences, les titres des treize études qui composent ce volume, classées ici sous leurs chefs respectifs.

1° Extrême Orient. — St. Culin, *Littérature populaire des travailleurs chinois employés aux États-Unis.* — B.-S. Lyman, *la mutation de sourde en sonore dans les composés japonais.*

2° Inde. — M. W. Easton, *Géographie physique de l'Inde.* — E. W. Hopkins, *Nombres sacrés dans le Rig-Véda* (triades, heptades, décades et leurs multiples).

3° Sémitique. — Marcus Jastrow, *Psaumes 73 et 90.* — P. Haupt, *l'Ecclésiaste.* — G. A. Barton, *Divinités indigènes des Israelites* (fortement en faveur du polythéisme primitif). — H.-V. Hilprecht, *Fragment numérique de Nippur.* — Morris Jastrow, *Document babylonien relatif à la révocation d'une vente illégale* (tablette achetée à Londres, aujourd'hui à Philadelphie dans une collection privée).

4° Khamitique *(sensu lato).* — D.-G. Brinton, *Les alphabets berbères.* — W. Max Müller, *Les anciens Éthiopiens.*

5° Indo-Européen. — H. Collitz, *Le nom de la langue* (spéculations d'une ingénieuse hardiesse, qui laissent place à mainte lacune phonétique et à mainte supposition de corruption arbitraire, mais permettent

pourtant d'entrevoir, à travers la bigarrure des divers langages, un type indo-européen commun pour le nom de l'organe de la parole).

6° Mythographie. — Sara Y. Stevenson, *Le rôle de la plume et de l'aile dans les mythologies primitives*.

L'orientalisme américain doit beaucoup à la vieille Europe ; mais il commence à acquitter largement sa dette.

V. H.

---

526. — W. Jackson. **Avesta reader**, first series, easier texts, notes, and vocabulary. Stuttgart, 1893. in-8, VIII-112 p.

M. Jackson, l'auteur de la très utile et très commode grammaire zende que l'on connaît, a entrepris la publication de chrestomathies pour l'étude de l'Avesta ; le premier volume, qui vient de paraître, se distingue par les mêmes qualités de soin et de clarté que la grammaire. Les textes donnent des exemples caractéristiques des diverses parties de l'Avesta ; les notes, très sobres, renseignent presque toutes l'étudiant sur des points de fait ; le vocabulaire donne tous les renseignements nécessaires au débutant ; on regrette seulement de n'y pas trouver d'une manière conséquente la traduction pehlvie à côté de chaque mot zend. La destination du livre excluait le choix de passages difficiles et en particulier de textes de gâthâs ; le nombre des divergences possibles de l'interprétation se trouve fort limité par là ; le compte très sérieux que, à l'exemple de M. Darmesteter, M. J. tient de la traduction pehlvie contribue encore à le restreindre. — Les indications étymologiques données sont bornées au sanskrit ; à un point de vue scientifique rigoureux, l'exclusion absolue du letto-slave est discutable ; si voisins que soient les dialectes indiens et iraniens, il n'en existe pas moins entre l'iranien et le letto-slave une parenté spéciale, attestée par l'emploi du relatif *ya-* par exemple, ou des particularités de vocabulaire, telles que *sravah-* au sens de « mot », cf. v. sl. *slovo*, et le thème démonstratif *ava-* « celui-là » identique à v. sl. *ovo-* « ἄλλος » ; au point de vue pratique, le procédé de M. Jackson est parfaitement légitime. Quelques étymologies sont discutables ; la racine posée sous la forme *garw-* est en réalité *grab-* : zd. *hengrabem*, skr. *grabh-* ; en vieux perse il faut lire *agrbâyam* (cf. skr. *grbhâyati*, zd. *geurvaya-*) et non *agarbâyam* ; le mot *garewa-*, où *r* représente *l*, n'a rien de commun avec cette racine. — zd. *jad-* n'est pas à rapprocher de skr. *gad-*, mais de grec θέσσασθαι, πόθος — l'adjectif *vohush*, gen. *vanheush* n'a pas *a* issu de *n* voyelle ; sinon le comparatif sanskrit serait *vamsyas-* non *vasyas-* ; *vasu-* est à la racine *vas-* ce que grec ἐΰς est à la racine ἐς, — la racine i. e. * *wedh-* « conduire, épouser » est accidentellement confondue en sanskrit avec * *wegh-* « conduire en char », skr. *vâhate*, mais le zend distingue absolument *vad-* de *vaz-*. — à propos de *frazainti-*, il eût été bon de citer skr. *prajâ* « *progenies* ».

— zd. *darshita-* n'est pas un participe ; *i* y représente non pas i. e. *ə*, qui, dans cette position, tomberait, mais *i*, comme dans *ẓairita-* = skr. *harita-* (pour la forme, cf. ἄλφι, ἄλφιτον). — La graphie *hávôya* est arbitraire ; la forme phonétique serait *haoya ;* le *v* est la trace d'un système orthographique plus ancien et fait double emploi avec *ô*. — Ces critiques, et quelques autres analogues qu'on pourrait ajouter, n'enlèvent rien à la valeur de l'ouvrage qui rendra de grands services aux lecteurs auxquels il est destiné.

A. MEILLET.

---

527. — **Zoubdat Kachf el-Mamâlik.** Tableau politique et administratif de l'Égypte, de la Syrie et du Hidjâz sous la domination des sultans Mamloûks, du XIIIe au XVe siècle, par KHALIL ED-DAHIRY ; texte arabe publié par Paul Ravaisse (publications de l'École des langues orientales vivantes, IIIe série, vol. XVI). — Paris, E. Leroux, 157 pp. in-8. Prix : 12 francs. (Texte arabe.)

M. Ravaisse a fait œuvre utile et méritoire en publiant le texte original de cet ouvrage dont le sous-titre indique suffisamment l'importance. Il est à supposer qu'il le fera suivre d'une traduction, accompagnée de commentaires indispensables, avec l'indication des manuscrits qui étaient à sa disposition, et qu'il cite sous les lettres A et B, sans autre définition. Pour le moment il nous donne le texte brut, sans un mot d'explication ou d'avertissement. La base de son édition paraît avoir été le nº 1724 du catalogue imprimé de la Bibliothèque nationale (ancien fonds, nº 695) manuscrit qui, depuis Venture, Volney, de Sacy, Quatremère, etc. — a servi aux divers savants s'occupant de l'Égypte et de la Syrie. Moi-même je l'ai mis souvent à contribution pour mes recherches, et en ai autrefois extrait, pour mon usage particulier, nombre de passages intéressant l'histoire et la géographie de la Palestine. Il paraît que Venture, au dire de Volney, en avait fait une traduction presque intégrale, qui se trouve peut-être dans ses papiers conservés à la Bibliothèque nationale. Comme nous l'apprend Khalil lui-même, cet ouvrage n'est que l'abrégé (*Zoubdè*, « crème »), l'extrait d'un ouvrage beaucoup plus étendu qu'il avait composé (le véritable *Kachf*) et qui malheureusement n'est pas parvenu jusqu'à nous [1]. Faut-il considérer ce dernier comme définitivement perdu ? Je me demande si Volney n'a pas eu un exemplaire du *Kachf* primitif entre les mains ; ce qui tendrait à le faire croire, c'est que dans l'itinéraire de Damas à Kerak, emprunté par Volney à un manuscrit de Khalîl qu'il a sous les yeux et qu'il appelle le *Miroir de l'Empire des Mamlouks*, les noms des stations sont accompagnés des *distances en milles* : or, la *Zoubdè* ne donne aucune distance. Volney dit de plus, que la Syrie y est traitée d'une façon étendue dans les sections XII et XIII ; or, la *Zoubdè* ne contient en tout que douze chapitres *(bâb)*, et même, si par le mot « section » Volney

---

1. Il formait deux volumes, comprenant quarante chapitres.

entend l'arabe *fasl*, il n'y a pas concordance. Autre indice : Volney dit, d'après notre auteur, que le district de Karak s'étend depuis Oula dans l'Arabie Pétrée* jusqu'au *ruisseau Zizalé* (*sic*) « qui tombe dans le Jourdain »; la *Zoubdè* dit seulement (p. 23) : « depuis *el-'Ola* jusqu'à *Zîzé* » (= *Zizalé* de Volney) [1]. Il y a là une question importante à élucider, et M. R., qui ne saurait manquer de la traiter, réussira peut-être à fixer nos idées à ce sujet

L'auteur, occupant de hautes positions officielles à la cour des Mamloûks, était à même de nous fournir de précieux renseignements. Son père Châhîn (cf. Moudjîr ed-dîn) semble avoir été un des gouverneurs de Jérusalem ou un des Inspecteurs des Deux-sanctuaires, résidant en cette ville, puisque son fils nous apprend qu'il avait fait construire, ou reconstruire, la coupole du tombeau de Rachel, entre Jérusalem et Bethléem, avec une citerne et un *sebîl*. Khalîl avait personnellement visité la Syrie.

Quelques observations notées au courant de la lecture. P. 25 et ailleurs, *El-'Arîch* est désigné sous le nom de *Amadjdj* ou *Amoudjdj*, dont il serait intéressant de déterminer l'origine. — La forteresse de Karak est appelée *Hisn el-Ghorâb* (p. 23). — L'apologue du pavé de l'ours (p. 65). — Dans la liste des relais des pigeonniers pour le service des dépêches péristérographiques, il faut corriger (p. 117) *Taffîn* en *Taffas* [2] (cf. p. 118 et 119). — Dans l'itinéraire de Gaza à Karak (p. 119), *Balâqis* est une variante curieuse du nom moderne *M'lâqis*, localité qu'on a voulu à tort identifier avec la ville biblique de *Lakisch*; *el-Hafr*, entre Es-Sâfyé et Kerak, et *Djênîn* entre Gaza et Beit-Derâs, sont des leçons apparemment fautives [3]; de même *Hittîn* qui, entre Djenîn et Zer'în, est géographiquement impossible [4]; *Râs el-mâ*, entre Tafas et Sanameîn, correspond certainement à l'étang appelé aujourd'hui El-Khab, auprès de Terâya; *Dabyân* (p. 120) entre Hesbân et le *Qâti 'el-Moudjeb* = le gué de l'Arnon) est à rétablir en *Dîbân*, l'antique Dibon, d'où provient la stèle de Mesa; *Q-n-b-s* entre Hesbân et Dîbân est assurément un nom défiguré, de même que *Es-Safra*, avant Karak, dans le même itinéraire.

CLERMONT-GANNEAU.

---

1. Aujourd'hui *Kal'at Zîzè*, dans l'est de Mâdeba. *Zizalé* doit être le résultat d'une mauvaise lecture, ou peut-être une simple coquille, pour *Zizah* (*h* s'est résolu graphiquement en *le*).

2. Aujourd'hui *Tafas* ou *Tuffas*, au nord-est de Mezeîrib.

3. C'est peut-être, la première : *Soghar* (= Segor de la Pentapole), la seconde : *Djîtein*, village du pays de Gaza selon une annotation marginale des *Merâcid*; *Djeîtîn* est, je pense, représenté par la *Djié* moderne (*Algie* des Croisés) au sud-est d'Ascalon; *Djîtein* est le duel de *Djît-Djié (Djiatéin)*. Ce nom rappelle singulièrement celui de l'introuvable Gath Philistine. Quatremère (*Sultan Mamlouks* I, 239) a lu de travers : *Habnîn* dans l'ouvrage de Khalîl, et il a tort d'hésiter à identifier cette localité avec le *Djatîn* qui est mentionné par Makrîzî entre Gaza et Ramlé, et représente certainement le *Djîtein* de Khalîl.

4. A corriger peut-être en *Dejelamè*.

528. — G. Maspero. **Histoire ancienne des peuples de l'Orient.** Tome I : Les Origines, Egypte, Chaldée. Paris, Hachette, 1894. Une livraison par semaine à 0 fr. 50.

Il ne faut pas attendre que le premier volume de cet ouvrage ait achevé de paraître — nous en avons sous les yeux vingt-trois livraisons — pour dire le plaisir qu'il nous cause et reconnaître le service qu'il nous rend. Lorsque, tout jeune encore, l'auteur publia la première édition de son *Histoire ancienne*, aucun éditeur n'aurait voulu affronter la dépense de beaux volumes, ornés d'une profusion de gravures, sur ces époques lointaines. S'il en est autrement aujourd'hui, c'est surtout à M. Maspero qu'on le doit ; il est juste qu'il ne soit pas des derniers à en profiter. Ce grand travailleur n'a pas seulement fondé une école : il a créé un public. Son vaste savoir ne lui a jamais fait dédaigner la tâche de vulgarisateur et il a eu d'autant moins de gêne à s'en acquitter que la science qu'il vulgarisait était bien la sienne. Le livre qu'il nous donne n'est que le couronnement naturel, je dirai presque la récompense, d'une vie que l'érudition a rendue illustre et qu'elle n'a pas absorbée.

On hésite à louer d'abord les gravures dans un ouvrage où l'exposition est si lucide, dont les notes sont une véritable bibliographie critique de l'histoire et des antiquités égyptiennes : c'est cependant par la qualité exceptionnelle des vignettes qu'il se recommande tout d'abord à l'attention. Le dessinateur, M. Faucher-Gudin, a produit là de vrais chefs-d'œuvre, où la fidélité de la photographie, toujours prise pour base, est rehaussée par un talent d'interprète très personnel. Il faut savoir gré aux éditeurs d'avoir banni la simili-gravure, procédé qui aplatit les objets et les baigne dans une atmosphère brumeuse, pour avoir recours à la main d'un habile homme travaillant tantôt à la plume sur papier blanc, tantôt, et plus souvent, au crayon et à la plume sur ces papiers à grains divers où les nuances de la lumière et de l'ombre se fondent comme dans le fusain le plus délicat. Rien d'aussi parfait n'a encore été produit en ce genre et ce qui est vrai des innombrables vignettes l'est aussi de la planche en couleurs, jusqu'à présent unique, qui fait partie de la vingt-troisième livraison. Ce portrait de la princesse Nofrit, tiré en jaune sur un fond bleu-clair, semblera si beau à plus d'un souscripteur de l'ouvrage qu'il éprouvera la tentation de l'en faire sortir. Je regrette que cette planche ne soit pas signée, car j'aurais eu un vrai plaisir à en rapporter l'honneur à qui de droit.

La partie proprement historique ne commence qu'à la vingt-deuxième livraison. Les précédentes sont un tableau de l'Égypte, pays, habitants, vie religieuse et civile. L'exposé de la mythologie occupe naturellement une grande place ; c'est un des sujets où M. M. a le plus innové et où il peut se flatter d'avoir substitué quelque ordre à une confusion qui semblait décourageante. N'oubliant jamais qu'il s'adresse aux gens du monde autant qu'aux savants, et que les gens du monde ont besoin

d'être aidés dans leurs lectures, il a adopté l'excellent système de placer un résumé en tête de chaque livre. Ce résumé, imprimé en italiques, avec une disposition typographique d'un goût irréprochable, n'est pas un sommaire en petites propositions hachées, séparées par des tirets qui sont comme des barrières à franchir : c'est un exposé réduit à sa forme la plus simple, mais qui se lit comme une page du texte. On apprend à connaître d'avance les divisions du sujet, la marche que la pensée de l'auteur a suivie ; on y voit à nu l'ossature des chapitres, que les développements nécessaires pourraient parfois faire perdre de vue. Là comme ailleurs, M. M. a témoigné de ce sens pratique, si rare chez les érudits de profession, qui n'est en somme, dans les esprits lucides, qu'une marque de la pleine possession de leur sujet.

Une traduction anglaise de l'*Histoire* paraît en même temps sous la direction de M. Sayce. Des deux côtés de la Manche, comme sur les bords du Nil, M. Maspero s'est assuré d'une armée de lecteurs fidèles, dont la gratitude lui est depuis longtemps acquise, mais qui n'ont jamais eu d'aussi bon motif de la témoigner.

Salomon REINACH.

---

529. — J. OVERBECK. **Geschichte der griechischen Plastik.** Vierte umgearbeitete und vermehrte Auflage. I Band, zweiter Halbband, pages 303-566, figures 77-133. II Band, 570 pages et 107 gravures. In-8, Leipzig, Hinrichs, 1893-1894.

M. Overbeck a achevé de publier la quatrième édition « remaniée et augmentée » de son *Histoire de la plastique grecque*. La première partie de l'ouvrage, dont j'ai rendu compte ici même[1], comprenait toute la période de l'archaïsme ; elle s'arrêtait avant les sculptures d'Olympie pour le Péloponnèse, avant Phidias pour l'Attique. Le reste de l'ouvrage conduit le lecteur depuis cette époque jusqu'à la fin de la longue carrière de l'art grec sous l'Empire romain. Je rappelle ce que j'ai déjà dit au début de mon premier article, à savoir qu'il ne s'agit pas ici d'apprécier au fond, pour la méthode, les procédés d'exposition et le style, un livre aussi connu que celui-là, dont la première édition remonte à 1857, mais seulement d'indiquer en quoi l'édition actuelle diffère de la précédente (1881).

M. O. a adopté pour les frontons d'Olympie les dernières restitutions proposées par M. Treu ; elles sont assurément plus satisfaisantes que les hypothèses antérieures, et sur la plupart des points sont sans doute définitives. La grande planche où sont présentés les deux frontons au complet (I, p. 308) n'est pas très finement dessinée ; mais c'est une heureuse idée que d'avoir distingué par une teinte différente les parties conservées des parties restaurées : l'œil perçoit du même coup

1. *Revue critique*, 1893, nos 35-36, p. 125-128.

l'état actuel des frontons et leur état primitif. Du reste, M. O. ne s'est pas borné à ces changements matériels. Dans la troisième édition de son livre, les pages sur les sculptures d'Olympie ne venaient qu'après les chapitres consacrés à Phidias, à Polyclète, aux sculptures du Parthénon, du Theseion, etc. Ici, au contraire, elles précèdent tous ces chapitres qu'elles suivaient jadis. Cette seule interversion suffit à avertir que l'auteur n'a plus les mêmes idées qu'auparavant sur les problèmes, d'ailleurs très ardus, qu'ont soulevés les grandes découvertes d'Olympie. Il écarte, en effet, le fameux témoignage, si embarrassant, de Pausanias, relatif à Paeonios et Alcamène; il croit que les frontons étaient terminés au plus tard en 456 avant J.-C., et il incline à y voir l'œuvre d'artistes de la région même. Libon, l'architecte du temple, était un Éléen : pourquoi les sculpteurs qui furent chargés d'en exécuter les métopes et les frontons ne seraient-ils pas aussi des Éléens? L'hypothèse en soi n'a rien d'invraisemblable; mais il n'existe aucun moyen d'en faire la preuve. Après toutes les discussions qui se sont entrecroisées sur ce sujet, il paraît bien établi que ces artistes sont des Péloponnésiens; quant à préciser davantage leur origine, on court grandes chances d'erreur. La solution proposée par M. O. est des plus simples et peut-être plus vraie que les autres ; mais jusqu'à présent elle n'est pas plus solide, elle l'est même beaucoup moins, n'étant fondée sur aucun indice matériel. — Pour l'*Athéna Lemnia* de Phidias, M. O. accepte par avance (I, p. 349-350) l'ingénieuse restitution que M. Furtwængler a depuis lors brillamment développée dans ses *Meisterwerke*. — Il considère comme certain (I, p. 352) que l'*Athéna Parthénos* avait la main droite, celle qui portait la Victoire d'or, soutenue par une colonne. Elle est, en effet, représentée ainsi sur plusieurs petits monuments : bas-relief, statuette, jeton en plomb. Mais je ne sais si ces témoignages sont suffisants ; ils ne seraient décisifs que s'ils dataient du v^e^ siècle, et tel n'est point le cas; ils prouvent simplement qu'à l'époque d'où ils datent, la statue de Phidias était étayée par une colonne. En a-t-il toujours été ainsi? Je supposerais volontiers que Phidias avait construit sa statue de façon qu'elle pût se passer de cet appui, qui ne pouvait que nuire beaucoup à l'effet de l'œuvre. Mais on sait combien ces grandes statues d'or et d'ivoire, avec leur armature intérieure, étaient compliquées, difficiles à ajuster, et que leur entretien demandait des soins délicats. Il a fort bien pu arriver qu'un jour, à la suite d'un accident ou par crainte d'un accident possible, on décida de soutenir à l'aide d'une colonne le bras droit qui était la partie la plus fragile, et cette colonne peut ainsi être fort postérieure à Phidias, lequel n'y aurait jamais pensé. — M. O. doute que la *Vénus de Fréjus*, du Musée du Louvre, soit une réplique de l'*Aphrodite aux Jardins*, d'Alcamène. M. O. (I, p. 377) n'a point de raison sérieuse pour repousser cette hypothèse, due à M. Salomon Reinach et à M. Furtwængler; mais il lui en coûte de l'accepter. — Les sculptures du temple de Sunium, dont il n'était pas question dans

les éditions précédentes, sont l'objet d'un court appendice (I, p. 469).

M. O. mentionne (II, p. 8) le *Ploutos* enfant dans les bras d'*Eiréné*, qui a été trouvé au Pirée en 1881 ; mais il semble ignorer que l'authenticité de ce marbre est sujette à caution : voir Cavvadias, *Catalogue* (1892) *du Musée national d'Athènes*, n° 175, p. 151-152. — M. Michaëlis ayant démontré que la date jusqu'alors assignée à Silanion était trop récente, M. O. le fait reculer jusqu'au temps de Céphisodote, et il accepte (II, p. 11-12) les conclusions de M. Winter sur deux œuvres de cet artiste dont les répliques nous ont été conservées : le portrait de Platon et la statue de Sapho. — Les fragments des frontons de Scopas, trouvés à Tégée en 1879, avaient été publiés trop tard pour que M. O. leur fît place dans la troisième édition de son livre ; il les étudie ici en quelques pages (II, p. 23-27). Il compare le type des deux têtes d'homme à celui de l'*Hermès* de Praxitèle, du *Doryphore* et de l'*Apoxyomène*. Les résultats de cette analyse me paraissent fort peu concluants : l'*Hermès*, le *Doryphore* et l'*Apoxyomène* étaient des statues isolées, très étudiées, très finies, faites pour être vues de près ; tandis que les fragments de Scopas faisaient partie d'une grande composition placée à plus de 10 mètres de hauteur. Une comparaison, même minutieuse (surtout si elle est minutieuse), entre des œuvres d'une nature si différente, ne peut pas prouver grand'chose. De plus, ces deux têtes, qui ne sont pas très bien conservées et qui n'étaient pas celles des personnages les plus importants du fronton, ne suffisent pas à nous donner une idée précise du style de Scopas. Et c'est pour cette raison, beaucoup plus que pour celles qu'indique M. Overbeck, que je considère comme assez douteuses les conclusions de MM. Graef et von Sybel, quand ils prétendent reconnaître dans toute une série de monuments antiques le style de Scopas. La preuve que ces fragments de Tégée ne sont point des documents très significatifs, c'est que nous ne sommes pas plus capables aujourd'hui que jadis de discerner dans les sculptures du Mausolée celles qui doivent être attribuées à Scopas. — Le beau torse de *Satyre au repos*, du Musée du Louvre, où M. Brunn reconnaissait un original de Praxitèle, n'est pour M. Overbeck, qui suit là-dessus l'opinion de M. Wolters, qu'une excellente copie de l'original grec (II, p. 59-60). — Quant aux bas-reliefs de Mantinée qui doivent être, sinon de Praxitèle même, du moins de son atelier, M. O. (II, p. 61), abandonne absolument l'opinion qu'il avait soutenue d'abord ; il admet que ce sont bien ceux que Pausanias a désignés brièvement (VIII, 9) comme ornant le piédestal où étaient les statues de Latone et de ses enfants, et il adopte pour l'ensemble du groupe et du piédestal la restitution, très heureuse, en effet, qu'en a proposée M. Waldstein. — En revanche, M. O. n'a pas fait mention, ni dans le chapitre sur Praxitèle, ni nulle part ailleurs, de la tête dite d'*Eubouleus* trouvée à Éleusis en 1885. Il donne pour motif de son silence (II, p. 77, note 64) que cette tête est celle d'un Triptolème, non pas d'un Eubouleus, et qu'ainsi il n'y a plus lieu de l'attribuer à

Praxitèle. Mais, d'abord, la chose vaut la peine d'être discutée, puisque M. Furtwængler, aujourd'hui encore (*Meisterwerke*, p. 561 sqq), maintient l'origine praxitélienne de ce marbre et persiste à le désigner par le nom d'Eubouleus. L'arrêt rendu par M. O. en deux lignes, à la façon d'un oracle, n'en imposera à personne. Et puis, que cette tête représente Triptolème ou Eubouleus, qu'elle soit de Praxitèle ou d'un autre, ce n'en est pas moins une très belle œuvre, une des plus intéressantes du Musée national d'Athènes, et de celles qu'un historien de la sculture grecque a le devoir de faire connaître à ses lecteurs. Puisque M. O. l'a laissée de côté, c'est donc qu'il la juge sans valeur et sans intérêt : j'ai le regret d'être de l'avis directement opposé. — Les principales sculptures trouvées à Épidaure sont décrites un peu rapidement (II, p. 125-129). M. O. signale avec raison la ressemblance qu'offrent certaines d'entre elles avec les bas-reliefs du Mausolée et surtout ceux de la balustrade de la *Victoire sans ailes*. Avec plus de raison encore il exprime des doutes sur le rapprochement tout à fait arbitraire que M. Cavvadias a prétendu faire entre un torse de *Victoire ailée* et une base votive en forme de proue de navire, afin de reconstituer, si je puis dire, une « Victoire de Samothrace » qui serait d'Épidaure et du IVe siècle. Ce torse et cette base semblent bien n'avoir jamais été faits l'un pour l'autre. — Dans la question du *Spinario*, M. O. (II, p. 184) prend nettement parti pour ceux qui ne veulent voir dans cette statue qu'une figure de genre, postérieure, par conséquent au Ve siècle (et cela me paraît être l'évidence même); il admet, après beaucoup d'autres, que le marbre du Musée Britannique est une copie bien plus voisine de l'original que le bronze du Capitole, qui n'en est qu'une imitation, et il maintient l'opinion déjà ancienne qui fait honneur de l'original à Boëthos de Carthage. — Le grand *Héroon de Trysa* est décrit avec soin (II, p. 201-208), mais l'examen des diverses questions qu'il provoque est singulièrement abrégé. M. O. paraît s'en rapporter entièrement là-dessus à M. Benndorf, qui est un bon juge, en effet ; à peine fait-il une légère réserve sur la date du monument qu'il fixerait plutôt au commencement du IVe siècle jusqu'à la fin du Ve. Mais, avec l'une ou l'autre date, il reste toujours que l'étude de ce monument n'est pas du tout à sa place, et qu'elle eût dû être reportée à deux cents pages plus haut. M. Overbeck, en parlant du *Monument des Néréides* (II, p. 198), s'excuse d'en avoir connu trop tard la vraie date, et ainsi d'avoir placé au milieu de son second volume une série de sculptures qui eussent dû prendre rang à la fin du premier. C'est sans doute pour la même raison, pour avoir connu trop tard la découverte de Gjöl-Baschi et la publication de M. Benndorf (faite en 1889), que M. Overbeck, en 1893, a donné à l'*Héroon de Trysa* une place telle que s'il eût daté du IIIe siècle. De pareilles transpositions, dans un ouvrage qui prétend offrir le tableau du développement de la sculpture grecque, sont chose très fâcheuse, M. O. en conviendra.

M. Furtwængler, il y a peu de temps, a simplifié radicalement la question fort embrouillée de l'*Apollon du Belvédère* et de l'*Apollon Stroganoff*, en démontrant que celui-ci n'était qu'une statuette moderne. Il le démontrait par des arguments de fait, aussi ingénieux que forts. M. O. (II, p. 376), qui n'a pas vu lui-même l'*Apollon Stroganoff*, ne veut pas le condamner sans l'avoir vu ; ce n'est que justice. Il faut attendre qu'on ait fait à ce sujet une enquête définitive, et, en attendant ne plus s'inquiéter de l'*Apollon Stroganoff* dans les essais de restauration de l'*Apollon du Belvédère*. — Les principaux sarcophages de Sidon sont l'objet (II, p. 398-405) d'une rapide description où M. O. donne l'essentiel des commentaires publiés par M. Théodore Reinach et M. Studniczka. Mais n'est-il pas extraordinaire, vraiment, de trouver à cette place, c'est-à-dire bien après les sculptures de Pergame, des œuvres qui appartiennent, M. O. le reconnaît, au v^e et au iv^e siècles ? Cette fois encore, M. O. aura été informé trop tard. Seulement cette excuse n'en est pas une : que M. O. ait tenu à faire profiter ses lecteurs des informations nouvelles qui lui arrivaient au cours de la réimpression de son livre, rien de mieux ; mais pour celles qui lui arrivaient « trop tard », il n'avait qu'à les consigner à la fin, dans une série d'appendices (*Héroon de Trysa, Sarcophages de Sidon*, etc.), en marquant pour chacun d'eux sa vraie place dans l'ensemble du texte. Le pire parti à prendre était celui qu'a choisi l'auteur, celui qui consistait à les fourrer quasi au hasard dans les bonnes feuilles d'un texte déjà fixé, à l'endroit même où l'impression se trouvait arrêtée à ce moment-là. Je ne sais ce que penseront de ce procédé les autres lecteurs de M. Overbeck ; pour moi, je le trouve détestable : ce n'est pas un défaut de composition, c'est la négation même de toute composition. Immédiatement après les sarcophages de Sidon, viennent (p. 405) les bas-reliefs de Priène, que M. Overbeck, suivant la démonstration de M. Wolters, fait descendre jusque vers l'an 158 avant J.-C. Les deux pages qui sont consacrées à ces bas-reliefs commencent par ces mots : « Ici, à la fin de la période dont nous parlons, est la vraie place de ces sculptures..... » Or, de quelle période déterminée peut-on parler, lorsque, au beau milieu de sculptures du II^e siècle, on vient d'en intercaler qui sont du v^e et du iv^e ? — M. O. étudie (II, p. 485 et suiv.) les sculptures de Lycosoura, œuvres de Damophon de Messène. Il signale, après M. Robert, la ressemblance remarquable de la tête du Titan *Anytos* avec celle de Laocoon ; et pour ce qui est de l'auteur de ces sculptures, que M. O. plaçait jadis dans le iv^e siècle (3^e édition, p. 142), il le fait descendre aujourd'hui jusqu'au temps d'Hadrien : l'écart est considérable, et peut-être excessif.

Le nombre des gravures, dans l'ouvrage entier, a été fort augmenté puisqu'il passe de cent soixante à deux cent quarante ; mais celles-ci sont d'une qualité généralement médiocre. Un certain nombre de celles qui ont été ajoutées ou renouvelées sont satisfaisantes, mais il en reste beau-

coup trop des anciennes qui ne valent pas grand'chose. Encore eût-il fallu réserver les belles planches pour les monuments de premier ordre. Il n'en est pas ainsi; car on voit que l'*Apollon du Belvédère*, le *Nil* du Vatican, les fragments de Damophon ont eu les honneurs de la phototypie, tandis que la *Vénus de Milo* et la *Vénus du Vatican*, par exemple, ont été livrées aux trahisons d'un dessinateur quelconque. Puis, pourquoi n'avoir pas reproduit cette dernière, *déshabillée* de sa draperie de fer blanc [1] ? Je ne comprends pas non plus pourquoi la *Victoire de Samothrace* n'a pas été donnée, telle qu'elle est au Louvre, l'épaule gauche et les ailes restaurées : il faut plaindre ceux qui ne connaîtraient cette admirable figure que par le dessin qu'en offre M. Overbeck. Enfin, il y aurait eu grand avantage à éliminer certaines gravures pour faire place à d'autres : les bas-reliefs de Priène, qui sont peu intéressants et très mutilés, tiennent une double planche; une quinzaine de figures d'impératrices et d'empereurs romains, très sommairement dessinés, remplissent une triple planche; et cependant on cherche en vain la reproduction d'une seule des sculptures du *Monument des Néréides* ou d'un seul des bas-reliefs de l'*Héroon de Trysa*.

En somme, il en est des illustrations comme du texte. L'impression qu'emporteront de ce livre « remanié et augmenté » les lecteurs attentifs est que, s'il a été augmenté en effet, il n'a été remanié que superficiellement, par une main décidée à n'y toucher que le moins possible. L'esprit de M. Overbeck, pour la recherche archéologique, est aux antipodes de celui de M. A. Furtwængler qui, dans ses *Meisterwerke*, vient de pousser en avant tant d'hypothèses nouvelles et de secouer si vivement certaines de ces opinions qu'on appelle établies, parce qu'elles datent de quelque temps et qu'on les a beaucoup répétées sans les contrôler. M. Overbeck, plus conservateur, a respecté, autant qu'il l'a pu et plus qu'il ne l'aurait dû, les vieilles divisions et les vieilles images de son livre; il a introduit çà et là quelques analyses et informations nouvelles dans de vieux cadres, et c'est tout. Si les résultats de ce parti pris sont moins choquants dans les derniers chapitres de l'ouvrage qu'ils ne le sont dans les premiers (voir mon précédent compte rendu), c'est que, depuis dix ans, les fouilles faites en Grèce ont été relativement moins fructueuses pour l'art du v^e^ siècle et des siècles suivants que pour la période archaïque; mais le parti pris est toujours le même. Je n'ai garde de nier pourtant la valeur que conservent, malgré leurs défauts, les deux gros volumes de M. Overbeck. On regrette seulement de ne trouver qu'un vieux livre, là où l'on attendait un livre renouvelé; une couverture neuve, quelques pages et quelques gravures en plus n'y ont rien changé au fond. La *Geschichte der griechischen Plastik* de

1. M. O. semble croire (II, p. 76, note 35) qu'il n'existe d'autre moulage de cette statue *déshabillée* qu'au South Kensington Museum. Il y en a au moins un en France, qui est au Musée des moulages de la Faculté des Lettres de Montpellier.

M. Overbeck peut bien porter aujourd'hui la date de 1894, elle peut bien mentionner les découvertes archéologiques les plus récentes ; elle ne diffère point essentiellement, ni dans la conception ni dans la rédaction, de ce qu'elle était au temps jadis.

Henri LECHAT.

---

530. — Thucydides, **Ausgewaehlte Abschnitte**, für den Schulgebrauch bearbeitet von Chr. Harder. I^er Teil : Text, mit 1 Titelbilde und 1 Plane von Syracus. II^er Teil : Schülerkommentar. Leipzig, Freytag, 1894, 224 u. 34 S. in-18. Prix : 1 mk 20 et 40 pf.

Ces éditions classiques des auteurs grecs, publiées par la maison Freytag, ne mériteraient que des éloges, s'il ne nous paraissait vraiment trop incommode d'avoir à chercher les notes dans un volume à part. Aussi bien, ces notes n'étant destinées qu'aux élèves, on peut les laisser de côté, et lire avec agrément, par exemple, dans le recueil de M Harder, quelques-unes des plus belles pages de Thucydide, commodément reliées les unes aux autres par des résumés simples et clairs. La composition typographique du volume est excellente.

Am. HAUVETTE.

---

531. — D. B. MONRO, provost of Oriel college, Oxford. **The modes of ancient greek music.** Oxford, Clarendon press, 1894. Petit in-8, XVI-144 p. 8 sh. 6 pence (!).

M. Monro a consacré beaucoup de science et de talent à la défense d'un paradoxe insoutenable : à savoir que les modes ou « harmonies » antiques, dont nous entretiennent Platon, Aristote et les auteurs techniques, ne se distinguaient pas, comme les modes ecclésiastiques et modernes, par l'ordre de succession des intervalles, mais seulement par la hauteur absolue des sons : en d'autres termes, que c'étaient des tons et non pas des modes. Cette théorie est en contradiction absolue avec les témoignages les plus décisifs, notamment ceux qui nous renseignent sur l'*éthos* des différentes harmonies : vouloir établir des différences d'*éthos* entre de simples échelles de transposition, suivant leur degré d'acuité, est une fantasmagorie, surtout lorsqu'il s'agit de la voix humaine ou d'instruments de la nature des flûtes et des lyres antiques. Les textes concordants de Pseudo Euclide, Gaudence, Aristide Quintilien, Ptolémée, ne laissent, d'ailleurs, aucun doute sur la véritable signification des « harmonies » grecques, et c'est un défi au bon sens que d'essayer de faire passer ces textes pour de simples spéculations théoriques ou des inventions récentes. Ce qui a donné naissance à l'erreur de M. M. c'est, d'une part, l'incertitude de la terminologie musicale antique, où les mots τρόπος, τόνος, ἁρμονία, σχῆμα, εἶδος, sont souvent employés l'un

pour l'autre ; c'est, d'autre part, le fait, au premier abord surprenant, que les tons (échelles de transposition) portent les mêmes noms que les modes (espèces d'octaves), mais dans l'ordre inverse : Mixolydien, Lydien, Phrygien, Dorien, Hypolydien, etc. Cette bizarrerie apparente s'explique très simplement si l'on se reporte à l'époque des lyres heptacordes et octacordes où fut créée la nomenclature. Comme la plupart des mélodies, chantées par des solistes peu exercés, ou par des chœurs, se mouvaient exclusivement dans l'octave moyenne des voix (Fa-Fa d'après la transcription conventionnelle, Ré-Ré d'après la hauteur réelle), on donnait, en principe, aux cordes extrêmes de l'instrument des tensions correspondantes aux limites de cette octave. Soit donc une mélodie de mode lydien et de genre diatonique. La gamme présente la succession d'intervalles :

1 ton — 1 — 1/2 — 1 — 1 — 1 — 1/2

Les huit cordes prenaient par conséquent les tensions suivantes :

Fa Sol La Si bémol Ut Ré Mi Fa.

C'est ce qu'on appelait la tension lydienne ou le ton lydien : mode et ton étaient alors exactement homonymes. Plus tard, lorsque le nombre des cordes de la cithare se fut multiplié au point d'atteindre deux octaves complètes, on convint, en principe, de laisser toujours les mêmes intervalles de son entre les notes de l'instrument : l'ordre de ces intervalles fut celui de la gamme hypodoriene, dite pour cette raison « commune »[1] :

1 1/2 « 1 1 1/2 1 1 1 1/2 » 1 1 1/2 1 1

Sur une pareille échelle on peut découper tous les modes et par conséquent exécuter des mélodies de tous les modes ; mais si l'on veut que la mélodie se meuve dans l'octave moyenne des voix il faudra donner à l'échelle entière une tension appropriée ; par exemple, si je veux exécuter une mélodie lydienne dans le médium il faudra donner à la première corde de la cithare la valeur Ré, car alors l'octave lydienne, correspondant aux cordes placées entre guillemets, va de Fa à Fa. C'est pour cette raison que, par extension, on appela ton lydien—c'est-à-dire manière d'accorder lydienne, tension lydienne — la double octave Ré-Ré, avec un seul bémol. De même pour tous les autres tons : ils portent les noms des modes que représente leur octave moyenne. Ton et mode furent ainsi deux notions distinctes, mais corrélatives ; pendant longtemps sans doute une mélodie écrite dans un certain mode s'exécutait sur une cithare accordée au ton homonyme et se notait avec les signes de ce ton ; l'on peut remarquer, en effet, que dans les tons les plus anciens, ce sont toujours les sons de l'octave moyenne, c'est-à-dire du mode homonyme, qui se notent par les signes les plus simples, Plus tard, lorsque les mélodies

1. En réalité la cithare type et le système immuable sont accordés suivant le mode mixolydien (type dorien) : 1/2 1 1 1/2 1 1 -1- 1/2 1 1 1/2 1 1. La note la plus grave (au-dessous du demi ton initial) n'appartient pas à proprement parler au système comme l'indique son nom de προσλαμβανόμενος.

vocales elles-mêmes, destinées à des artistes de profession, eurent une *tessiture* plus étendue, le divorce s'opéra entre le ton et le mode : le choix du ton ne fut plus dicté que par la hauteur absolue, très variable, de la mélodie, par le caprice, par certaines habitudes des fabricants d'instruments ; enfin, dans le dernier état de la musique grecque, le ton lydien reste à peu près seul employé. Tout cela n'est pas nouveau et l'on ne comprend vraiment pas qu'un bon esprit comme M. M., qui connaît les textes et a lu les meilleurs auteurs modernes, ait fermé les yeux à l'évidence, s'obstinant à voir dans les tons le fait primitif, dans les modes le fait secondaire et dérivé ; en un mot, mettant, comme on dit, la charrue avant les bœufs.

Tout n'est cependant pas inutile dans ce livre manqué. En analysant notre travail sur l'Hymne à Apollon, récemment découvert à Delphes [1], M. M. a noté dans cet hymne une correspondance entre le dessin mélodique et l'accent tonique qui nous avait échappé, je ne sais comment, à M. H. Weil et à moi : la même observation vient, d'ailleurs, d'être faite par M. Crusius, indépendamment du savant anglais. La formule donnée par M. M. [2] n'est, d'ailleurs, ni heureuse ni même exacte ; en réalité, la règle doit s'énoncer comme il suit : « dans un même mot, aucune syllabe ne peut porter une note plus aiguë que celle de la syllabe tonique. » Ainsi exprimée, la loi s'applique à peu près *sans exception* et devient un critérium important pour la restitution de la mélodie et même pour la constitution du texte. Je puis annoncer aux lecteurs de la *Revue* qu'elle se vérifie également pour le second grand Hymne delphique dont nous avons entrepris l'étude. Il n'était que juste de faire honneur à M. Monro de la priorité de cette observation féconde : ce n'est pas le lieu d'en développer ici les conséquences.

Théodore Reinach.

---

532. — André Baudrillart. **Les Divinités de la Victoire en Grèce et en Italie,** d'après les textes et les monuments figurés. (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 68e fasc.) 1 vol. in-8, br., p. 96. Paris, Thorin, 1894.

Le livre que M. André Baudrillart publie aujourd'hui, a reçu, avant

---

1. Je constate avec plaisir que M. Monro approuve sans réserve ma transcription, d'accord en cela avec tous les juges compétents (Gevaert, Bourgault-Ducoudray, Crusius, von Jan). Est-il utile après cela de mentionner l'attaque puérile de M. Reimann dans l'*Allgemeine Musikzeitung* de Berlin ? Avant de lire ce factum (qui a été qualifié de *disgusting* par la critique anglaise et de *widerlich* par la critique allemande) je me consolais de n'avoir pas l'approbation de l'auteur ; après l'avoir lu, je m'en suis félicité.

2. « The note of an accented syllable is almost always followed by a note of lower pitch. »

de paraître, des éloges précieux. Dans sa forme première, c'était un mémoire écrit pendant la seconde année que passa l'auteur à l'École de Rome. Soumis, suivant l'usage, au jugement de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, il attira l'attention de la commission des Écoles d'Athènes et de Rome ; et le rapporteur, M. Alfred Croiset, le signala comme un travail de valeur [1]. M. B. en faisant imprimer son étude nous permet de constater le bien fondé de cette appréciation.

Quel a été son dessein, l'introduction nous en avertit. C'est un ouvrage d'archéologie figurée qu'il voulait composer tout d'abord. Mais, en examinant les alentours de la question, il s'aperçut que la nature de la Victoire et son culte étaient fort peu connus. Il y avait là matière à recherches assez neuves, peut-être à découvertes. Le sujet valait bien qu'on s'y arrêtât. « Ainsi, peu à peu, ce qui devait n'être que la préface est devenu le mémoire lui-même ».

Il se divise en deux parties d'inégale étendue. La première est consacrée à la Grèce, la seconde à l'Italie. Celle-ci constitue en fait le corps du livre.

Si M. B. n'accorde que vingt-une pages à la Grèce, la faute en est aux Grecs eux-mêmes, qui, tout en reproduisant presque à l'infini le type de *Niké* dans les arts, ne lui ont octroyé qu'une place restreinte dans leur religion. Se sont-ils jamais fait d'elle une idée suffisamment nette ? On en peut douter. « Il semble, dit très justement l'auteur, que les Grecs n'aient point su prendre parti entre les deux solutions qui s'offraient à eux : rattacher le don de la Victoire à une ou à plusieurs des grandes divinités, comme Zeus ou Athéna, ou bien la considérer franchement comme une personne distincte ». Les légendes qui couraient sur elle sont vagues ou contradictoires. Son origine, sa parenté divine demeurant indécises, sa personnalité n'obtint jamais une précision suffisante. Les artistes se soucièrent peu de cette ignorance, et, trouvant dans *Niké* une conception favorable au talent, ils s'en servirent. Mais les poètes et les mythologues firent de vains efforts pour sortir de cette confusion. Ils n'y réussirent pas. Et ce qu'on peut démêler dans leurs œuvres, c'est que *Nikê* ne s'éleva jamais au-dessus du rang de déesse secondaire, compagne et servante des autres dieux. Trop heureuse lorsqu'ils ne l'éclipsent pas totalement.

A Rome au contraire, Victoria est bien vivante de sa vie propre et ne s'absorbe en personne. On la trouve dès les premiers temps de la ville, et elle persiste avec son caractère de gravité, de simplicité, presque immuable, jusqu'aux derniers jours de l'Empire, bien après la victoire du christianisme sous Constantin. Elle est vraiment une sorte de divinité nationale. Aussi les écrivains latins abondent-ils en détails sur cette *Victoria* vers qui se tournaient si souvent les regards et les prières de leurs concitoyens. Les textes épigraphiques ne manquent pas non

---

1. Cf. C-R. Acad. Inscr. 1891 p. 72-74.

plus où elle est nommée. On n'est point surpris que, soutenu par ces documents nombreux, M. B. ait pu analyser en détail le rôle que joue *Victoria* dans l'histoire religieuse de Rome. Toutefois, avant d'entrer dans cet examen, il se demande si *Victoria* n'est pas un emprunt fait par les Romains à leurs voisins d'Italie.

Les Etrusques ont-ils connu quelque divinité particulière de la Victoire? Rien n'autorise à l'affirmer. Mais chez les Sabins l'existence de *Vacuna* est certaine et attestée par plusieurs inscriptions découvertes dans la Sabine même.

Si la Victoire romaine ne dérive point de la *Vacuna* des Sabins, elles avaient cependant plusieurs traits communs qui ont induit les anciens à les confondre. Il en est de même pour la déesse latine *Vica Pota* qui pas plus que *Vacuna* ne disparut devant *Victoria*. *Vitula*, déesse latine également, ne saurait être rapprochée de cette dernière. Quant à la soi-disant *Vitoria*, elle ne doit l'existence qu'à une faute d'orthographe.

Ayant ainsi passé en revue les diverses figures que l'on a comparées à *Victoria* et discuté les théories qu'elles ont fait éclore, M. B. arrive à la déesse de la Victoire chez les Romains. Il envisage tour à tour son caractère militaire, l'antiquité et l'extension de son culte, ses rapports avec celui des empereurs; il parle des collèges qui lui rendaient des hommages spéciaux, des inscriptions gravées en son honneur, des jeux célébrés dans ses fêtes, de ses temples et en particulier, de celui du Palatin, etc. Je ne saurais suivre M. B. dans tous son exposé, j'abrège même la liste de ses chapitres, et je laisse au lecteur la satisfaction d'en prendre lui-même une connaissance plus directe. Le peu que je viens de dire suffit du moins à montrer à combien de questions l'auteur touche le long de sa route. Il ne les résout pas toutes, et il nous a bien avertis dans sa préface qu'il ne se piquait pas de tout éclaircir. N'est-ce pas un mérite déjà de les avoir soulevées et de nous faire constater notre ignorance de certains problèmes?

Cependant, M. B. n'abandonne une difficulté et ne déclare le cas désespéré qu'après une sérieuse enquête. Et c'est plaisir de le suivre dans ses investigations sur les traces de la vérité. Je cite comme particulièrement instructives ses discussions sur *Venus Victrix* et *Venus Genetrix* identifiées à *Victoria* et sur l'emplacement du temple de *Vacuna* en Sabine. Cette dernière est fort intéressante. En compagnie de M. C. Enlart, membre, lui aussi, de l'École de Rome, M. B. a parcouru, à l'est de Tivoli, les environs de Mandela et de Rocca-Giovine, pour y retrouver, si possible, les vestiges du *Fanum Vacunæ* d'Horace. Une recherche diligente l'amène à cette conclusion que le temple dont il s'agit devait être situé entre ces deux localités, plus près cependant de Rocca-Giovine. Si quelques-uns contestent la justesse de cette opinion [1], il faudra cependant reconnaître qu'elle s'appuie sur une étude approfondie des lieux.

---

1. Cf. Classical Review, VI nº 10 déc. 1892, p. 469.

Une autre qualité encore m'a frappé dans le travail de M. Baudrillart. Je veux dire que traitant une question bien délimitée, bien spéciale, il ne s'y est pas enclos sans jeter aucun regard à l'extérieur, et comme si rien au monde n'existait que *Victoria*. Çà et là, il ouvre des jours sur le dehors, et montre par exemple comment *Victoria* s'assimila peu à peu les divinités primitives de l'Italie, comment, à son tour, elle se mêla, non sans la modifier, à la *Niké* hellénique. A ce propos, mais légèrement, sans insister outre mesure, M. B. nous rappelle que ces amalgames de dieux et de déesses sont une des habitudes de la religion romaine, et au moyen de cette idée générale, il éclaire et agrandit en même temps son sujet. C'est pourquoi, bien que destiné aux hommes de science et répondant aux légitimes exigences de l'érudition, ce mémoire intéresserait, à n'en pas douter, les profanes qui consentiraient à le feuilleter. Alerte, vif, clair, le style en est attrayant dès les premières pages. Et ce n'est pas l'un des moindres mérites de l'auteur d'avoir écrit à la française.

On se rappelle que, dans son esprit, cette étude ne devait être que la préface d'un travail d'archéologie figurée. Tous ceux qui auront lu cette préface devenue volume, désireront, j'en suis certain, qu'on nous en donne bientôt le complément. Au cours de sa discussion, M. Baudrillart a dû s'appuyer plusieurs fois sur des arguments d'ordre artistique. L'usage qu'il en fait et la compétence archéologique dont témoignent ces passages font souhaiter qu'il poursuive son œuvre en traitant des représentations figurées de la Victoire en Grèce et en Italie. Plus que personne, il est maintenant qualifié pour écrire sur ce thème [1].

Aug. Audollent.

---

543. — Léon Job. **Le présent** et ses dérivés dans la conjugaison latine d'après les données de la grammaire comparée des langues indo-européennes. in-8. 664-vi p. Paris. 1894.

Le seul fait de traiter avec méthode et critique un sujet aussi vaste que celui du présent latin atteste une connaissance approfondie de la grammaire comparée. M. Job a lu tout l'essentiel de ce qui a été publié sur la question ; il choisit d'une manière judicieuse entre les idées émises; les détails heureux qu'il y ajoute parfois, et les perfectionnements qu'il apporte aux théories adoptées par lui font regretter qu'il n'ait pas pris un sujet plus étroit, où il eût pu montrer plus de personnalité. La fin du *Grundriss* de Brugmann qui a paru pendant l'impression du travail de M. Job rend inutile une critique de détail. Il suffira d'insister sur quelques points particulièrement importants.

---

1. Je signalerai quelques petites taches ; p. 69. l. 11 *Mauritanie;* p. 72, l. 28. *Camulodinum;* p. 78, l. 7, pourquoi écrire *Bassian?* p. 80, n. 1 Preller, *Mith. Ræm.* au lieu de *Ræm. Myth.*; un index n'eût pas été inutile.

La connaissance trop exclusivement grammaticale qu'a l'auteur de la plupart des langues indo-européennes ne lui a pas permis de proposer de rapprochements nouveaux, lui a fait citer quelques formes fausses et commettre quelques erreurs d'étymologie, et surtout l'a conduit à employer pour ses déductions une sorte d'indo-européen de raison, sans anomalies et sans dialectes. Des deux notions principales avec lesquelles opère M. Job, celle du présent et celle de la distinction des formes thématiques et athématiques, la première est trop vague, la seconde est peu importante. — Le présent indo-européen est aisé à définir en tant qu'il s'oppose à l'imparfait; mais la notion de système du présent – comprenant l'imparfait aussi bien que le présent proprement dit –, est moins claire. En grec — et aussi en sanskrit et en arménien —, le présent s'oppose à l'aoriste, qu'il s'agisse de formes exprimant une action : présent λεῖπε- : aoriste λιπέ-, ou de celles exprimant l'état, présent skr. *ricya-*, aoriste λιπή-. — D'autres formes existent concurremment, ainsi le parfait : λελοιπ-; l'aoriste sigmatique : skr. *raiksh-*; le causatif : skr. *recaya-*; la forme à nasale indiquant le commencement de l'action : skr. *rinák-*. Le sens des verbes à nasale est en général obscurci en sanskrit (cf. cependant *bhanakti* et *bhajati*). Mais par suite d'une différence dialectale indo-européenne, le letto-slave, le germanique et le latin répondent à la distinction de présent : aoriste, par une autre dont les principes sont tout autres : celle de perfectif : imperfectif; la règle la plus importante est qu'un simple imperfectif devient perfectif par l'adjonction d'un préfixe; on sait qu'en irlandais les formes conjointes sont fléchies autrement que les formes simples. Les aoristes qui se trouvent dans ces langues expriment d'ordinaire le passé, mais assez souvent le présent : lat. *licet, uidet*, par exemple. Le latin en particulier a constitué deux systèmes complets, l'un exprimant simultanéité avec le présent (présent), le passé (imparfait) et l'avenir (futur), l'autre antériorité au présent (parfait), au passé (plus-que-parfait), à l'avenir (futur antérieur); la notion exprimée est essentiellement celle du temps relatif qui en grec et en sanskrit n'a aucune expression. Le présent latin et le présent grec sont choses radicalement différentes. — Quant aux formes si variées de la conjugaison indo-européenne d'une seule et même racine, le latin ne les a pas conservées à l'état de flexions régulières; il n'en subsiste guère que des débris isolés, souvent combinés avec des différences d'aspect : *capit : occupat — candet : accendit — fulget : effulgit — ciet : accit*, etc. Un seul type subsiste comme tel, celui des verbes en -*ske- indiquent le commencement de l'action; la formation est la même qu'en grec, tandis que le sanskrit, le slave et le germanique ont développé le type à nasale (infixée ou suffixée) : lat. *posco*, got. *fraihna*; l'arm. *harcanem* combine les deux types comme ombr. *persnimu* (cf. en latin *nanciscor, fruniscor*). — lat. *(g)nosco* : got. *kunnan* — lat. *hisco* : v. h. a. *ginôm* — lat. *reminiscor* : russe *mjanut'*. — On trouve en sanskrit à la fois *hûrchati* et *hrunáti*; en grec

μίσγω et μίγνυμι. Suivant que l'aspect est imperfectif ou perfectif, l'action est indiquée comme se faisant par degrés ou en une fois : *quiesco* et *requiesco*. Le type à nasale subsiste isolément; on notera le perfectif simple *tollo* dont le parfait est *sustuli*, tandis que l'imperfectif *tuli* sert à *fero*. Le présent *escit*, dont M. J. conteste sans raison l'existence, est un perfectif employé au sens de futur ; ce phénomène ordinaire en germanique et en slave, semble du reste sans autre exemple en latin. — Le présent latin est une construction proprement italique, dont les commencements peuvent être rapportés à des divisions dialectales à l'intérieur de l'indo-européen, et qui, dans son état actuel, se distingue profondément des formes les plus voisines des autres langues.

M. J. tient l'opposition des formes thématiques et athématiques pour irréductible; la comparaison de lit. *lëkmi*, gr. λείπω — skr. *rikthás* : gr. ἔλιπον — lat. *capio* : *capimus* — skr. *rinakti* : lat. *linquit*, etc., enlève toute vraisemblance à cette séparation tranchée des deux séries, qui ne répond du reste à aucune distinction de sens. D'autre part, la manière dont M. J. rend compte de la conjugaison des verbes athématiques latins satisfait peu. Le fait essentiel est que ces verbes ont la voyelle thématique aux trois personnes où son timbre était i. e. *o* et qu'elle manque ailleurs : *uolo, uolumus, uolunt* — *fero, ferimus, ferunt* — *sum, sumus, sunt*, mais *uolt, uoltis* — *fers, fert, fertis* — *ess* (de **essi*), *est, estis* — *ēs, ēst, ēstis*. Or Streitberg a démontré que la 3e personne active du pluriel des verbes athématiques non redoublés était en -**onti*, skr. *santi*, v. russe *sut'* en face de skr. *dadati*, v. sl. *dadetŭ* ; en latin *sunt, eunt* (skr. *yanti*, cf. *euntem*, skr. *yantam*), *ferunt* (skr. *bharanti* à côté de *bharti*), *uolunt* sont anciens, et ont provoqué *eo, fero, uolo* — *sumus, ferimus, uolumus* ; *īmus* a subsisté comme un témoin de l'état ancien ; quant à *sum*, l'absence d'*e* en face de *ess, est* atteste le caractère secondaire de cette forme, et montre qu'elle est due à l'influence de *sunt* et *sumus*. Cf. du reste au parfait *uider-unt* ; *uidis-tis* avec *e* issu de *i*, comme dans *Falerii* : *Falisci* et *capere* : *capimus*. — De même en attique δεικνύουσι, ἐδείκνυον ont entraîné δεικνύω ; mais on ne trouve que δείκνυμαι ; cf. chez Homère : τάνυται : τανύουσι ; τίνυται : τίνϜω ; ἤνυτο : ἀνύω ; ὤρνυτο, ὄρνυθι : ὄρνυον ; ἐζεύγνυντο : ζεύγνυον, et, d'une manière générale, φθίνϜω ; φθάνϜω, en face de ἄχνυμαι, αἴνυμαι, ἄρνυμαι, etc. ; — et en dehors de ce type : λύμην : λύον ; ἔφθιτο : ἔφθιε (d'après ἔφθιον) ; χύτο : χέϜον ; κλῦθι : κλύον ; κτάμεν : ἔκτανον ; ἤνεγκα : ἤνεγκον ; ἐφράσθης : ἔφραδον ; τραφθῆναι (d'après ἐτράφθης) : ἔτραπον ; ἔπλως : πλῶον. — Les formes *linquunt, sternunt* ont servi de points de départ à la flexion de *linquo, sterno*, etc. ; le lat. *rudunt* = skr. *rudanti* est la 3e personne du pluriel répondant à skr. *roditi*, lit. *raudmi* ; les verbes de la 6e classe sanskrite reçoivent ainsi une explication très simple. — La flexion athématique était très employée en indo-européen, comme le montrent le sanskrit, le lituanien et tous les pluriels des prétérits germaniques, qui ne sont autre chose que des aoristes athématiques sans redoublement. Cf. got. *kusun* et skr. *ajushran*.

Quelques types n'ont pas toute la place qui leur revient. Ainsi les transitifs en *-ẹ́-*, qui jouent en latin le même rôle que les verbes en *-ye-*, sont entièrement dispersés : *arcere, augere, censere, ciere, mordere, mulcere, mulgere, sorbere, torquere, urgere, uidere, uiere;* le lat. *habere* est à rapprocher de v. irl. *gabim*, comme germ. *haβé* — de *hafja* et lit. *turéti* de *tveriu*. — Il y a quelques formes du présent, dont la voyelle radicale est *-o-* : *uomit* (parf. *uomui*) : skr. *uamiti ; colit* (parf. *colui*) ; *molit* (parf. *molui*) ; *sonit* (parf. *sonui*). La forme ancienne de 3ᵉ personne du singulier était sans doute *-at : *uomat* = skr. *vamiti ;* on trouve encore *tonat* (parf. *tonuit*) ; cf. skr. *stanihi ;* c'est la 3ᵉ personne du pluriel *uomunt* qui a entraîné *uomit;* l'*a* en syllabe finale subsiste, cf. *anas, genera*, etc. ; *tonat* échappait naturellement à l'influence de la 3ᵉ personne du pluriel ; *sonat* a été traité comme un dénominatif de *sonus* et l'on a formé *sonant*. — Il existe enfin un type peut-être secondaire, mais sûrement ancien de causatifs en *-á-* avec vocalisme *-o-* de la racine : *domare*, cf. v. h. a. *ʒamôm*, skr. *damâyati; procare*, cf. lit. 3ᵉ pers. *prasʒo* (l'*e* de *precari* d'après *preces*); *rogare*, cf. lit. *raʒ'os ; uocare*, ombr. sukatu, cf. lit. *sako ; fodare, forare, mulcare, promulgare, uolare, uorare ;* cf. en grec ὁράω (v. h. a. *warôm*), ποτᾶται, κολάζω, ὀπάζω, etc. Le rapport établi par la langue entre *procus* et *procare, uox* et *uocare, nex* et *necare* (au lieu de **nocare*, cf. *nocere*) explique le sens des dénominatifs en *-are*, de même que *liquere, candere*, etc., expliquent la valeur intransitive de ceux en *-ere*. La forme des dénominatifs latins dépend surtout du sens — actif ou intransitif — à exprimer, très peu de la finale du primitif, à laquelle M. J. attribue une importance exagérée. — Les dénominatifs en *-ire* reposent en partie sur des thèmes en *-i-* ainsi *partire, finire, erudire, lenire*, etc., mais le primitif peut être quelconque, lorsque ces verbes expriment une nuance de sens particulière : *superbire* n'est pas « être orgueilleux » comme le veut M. J. p. 438, mais « faire l'orgueilleux » ; *insanire* n'est pas « extravaguer », mais « se conduire en fou », *saeuire* « se conduire en furieux » : *seruire* n'est pas « être esclave » ni « servir », mais « remplir les fonctions d'esclave », etc.

Quelques observations de détail pour terminer. — Le skr. *ayâsisham*, donné plusieurs fois comme exemple du prétendu aoriste en *-sish-*, est l'aoriste d'une racine *yâs- :* cf. v. sl. *jachati*. — P. 106, M. J. énumère comme composés de *dare* des verbes que leur flexion aussi bien que leur sens obligent de rapporter à la racine **dhê-* ; *dare* ne forme que des juxtaposés, par exemple *mandare ;* naturellement perfectif comme v. sl. *dati* et got. *giban*, il n'admet pas de préfixe ; l'imperfectif correspondant est *donare :* cf. v. sl. *darovati*. — P. 136, *surgo* n'est pas *sub — rego*, mais *sus — rego :* cf. *surrexi*. — P. 151 et 163, l'*e* long de *celare* rappelle les itératifs slaves : c'est un imperfectif en face de *oc-culo* [1]. — P. 222, les participes *nexus, plexus* ne sortent pas de **necttos*,

1. V. maintenant *Idg. forsch*, IVᵉ, 411.

**plecttos*, mais sont refaits sur *nexi, plexi*, comme *sparsus* sur *sparsi*. — P. 229, le -λλ- de σφάλλω peut aussi bien reposer sur *-ln* que *-ll-* de *fallo*, v. h. a. *fallan* — P. 267, le verbe *fodio* a le degré *o* de la racine; cf. lit. *badyti* en face de *bedu*; l'archaïque *fodiri* fournit avec *sopire* le pendant latin des causatifs : lit. *-yti*, v. sl. *-iti*. L'*o* long de *sôpire* répond à la longue de skr. *svâpayati*; cf. v. h. a. *fuoren*, skr. *pârayati* — v. sl. *grabiti*, skr. *grâhayati* — gr. πωλέομαι, skr. *cârayati* (*c* d'après *carati*). — P. 309-310, M. J., qui a expliqué le *c* irrégulier de *licet* par l'influence de *licuit*, aurait dû expliquer de même celui de *secare* en face de *coinquo* par *secui*, *sectus*. — P. 371, les parfaits *ausi*, *arsi* ne supposent pas **audo*, **ardo*; la syncope de la voyelle intérieure ayant séparé *audeo*, *ardeo* de leurs primitifs *auidus*, *aridus*, participes de *aueo*, *areo*, ces deux verbes ont suivi l'analogie de *rideo (irridit) : risi*. — P. 535, dans l'*e* de *eram* on pourrait voir un augment si l'augment se trouvait ailleurs que dans les dialectes indo-européens qui opposent le présent et l'aoriste (indo-iranien, arménien, grec) : le mieux est d'attribuer cet *e* à l'influence du futur *ero*. — P. 616, la coupe *anhelare* est rendue douteuse par l'absence du préfixe *an-* en latin ; le v. sl. *áchati* suppose une racine **anəs-*, *s* ne devenant pas *ch* après *n*, puis *ə* tombe en seconde syllabe slave; **anaslos* donne lat. *an(h)ēlus*; avec syncope de *a* intérieur on a **an(a)slāre, (h)ālāre; anhēlāre* est tiré de *anhēlus*.

La partie la plus intéressante du travail est celle qui a pour objet la dérivation; la date des formes est trop rarement indiquée ; mais, telles qu'elles sont, les listes de tous les dérivés latins de M. J. seront d'une grande utilité. Pour les philologues classiques, le *Présent* sera une bonne introduction à l'étude du verbe latin; le linguiste y verra surtout un répertoire commode et très soigné des verbes dérivés, qu'il consultera toujours avec profit ; l'élégante clarté avec laquelle le livre est écrit en rend du reste la lecture agréable et la consultation aisée.

A. MEILLET.

---

534. — J. BÉDIER. **De Nicolao Museto** (Gallice : Colin Muset) francogallico carminum scriptore. Paris, 1893, in-8 de 135 p.

L'opuscule dont le titre précède n'est pas seulement un petit chef-d'œuvre de latinité amusante et chatoyante, quoique ordinairement très classique, telle que les juges de Sorbonne n'ont que bien rarement aujourd'hui l'occasion d'en savourer; c'est aussi une importante contribution à l'histoire de notre poésie lyrique au moyen âge. L'auteur enfin y a donné un excellent exemple, qu'il faut féliciter la Faculté d'avoir autorisé, et encourager les candidats à suivre : cette thèse latine se compose essentiellement, en effet, de l'édition critique d'un texte, étudié de très

près et entouré de tous les renseignements désirables. M. Bédier, après avoir exposé et détruit, dans un chapitre fort piquant, la légende qu'une critique fantaisiste avait édifiée autour de son héros, y substitue les quelques renseignements qu'il croit pouvoir donner sur sa vie (et dont une critique plus rigoureuse encore, comme nous allons le voir, n'admet même point l'authenticité); puis il étudie la place qu'il tient dans la poésie lyrique du moyen âge, et, à ce propos, expose, en quelques pages sobres et brillantes, les théories de l'amour courtois (chapitres III et IV); il le compare (chapitre V) à un de ses contemporains (pourquoi Conon de Béthune a-t-il été préféré à tant d'autres, c'est ce que nous verrons bientôt); il consacre enfin deux chapitres, peut-être un peu brefs, à l'étude de la langue et de la versification des onze pièces publiées, avec toutes leurs variantes, en appendice. Les diverses parties de ce charmant travail ont déjà été analysées, avec le plus grand soin, par deux savants qu'il suffit de nommer pour faire comprendre combien il serait difficile de glaner après eux, M. G. Paris (*Romania*, XXII, 285) qui a fourni au travail de M. B. un très remarquable complément et a surtout serré de très près les questions d'authenticité [1], et M. Tobler (*Archiv* de Herrig XCI, 322) qui a apporté au texte quelques nouvelles corrections et complété l'étude métrique. Je ne m'attacherai qu'à une opinion, à laquelle M. B. semble tenir particulièrement et qu'il reprenait tout récemment dans un brillant article de la *Revue des Deux Mondes* [2], et dont la vive et spirituelle défense donne à sa dissertation une allure belliqueuse qui y ajoute encore de l'intérêt. Celle-ci a été écrite manifestement pour démontrer, à l'encontre de P. Paris, de M. L. Passy et de l'auteur de cet article, que l'impersonnalité de nos vieux poètes lyriques n'est qu'apparente, que l'impression de monotonie que leurs œuvres produisent sur nous tient au désordre dans lequel les manuscrits nous les présentent, à la déplorable forme sous laquelle les éditions nous forcent à les lire, à l'incertitude absolue qui plane sur la biographie des auteurs. « Il est possible, dit M. B. (p. 9), en énumérant les idées qui sont communes à toutes les œuvres lyriques, de se représenter le portrait idéal et comme l'archétype du poète lyrique : tous les traits qui, chez tels ou tels, s'écarteront de cette image, constitueront son originalité. » Confiant en ce raisonnement. M. B., après avoir énuméré les principaux lieux communs de l'amour qu'on pourrait appeler lyrique, étudie leur expression dans deux poètes, Colin Muset et Conon de Béthune. Faut-il ajouter qu'il n'a point de peine à signaler dans leur manière poétique quelques différences, qui toutefois paraîtront plutôt légères que considé-

1. M. G. Paris a contesté pour de bonnes raisons l'attribution à Colin Muset de la pièce VII (Raynaud, *Bibliographie des chansonniers français*, n° 1693), contenant les allusions historiques sur lesquelles M. B. s'était appuyé pour dater et situer son héros, et il a ainsi sapé par la base tout le chapitre II.

2. 15 février 1894, p. 923.

rables, si l'on songe à l'abîme qui séparait le pauvre jongleur qui s'en allait de ville en ville et de château en château « vieler » pour un chapon gras ou un manteau fourré, du puissant et brillant compagnon d'armes de Villehardouin ? Avouons que, si M. B. a pris ce dernier au hasard, le hasard l'a singulièrement servi. Je devrais dire peut-être qu'il l'a mal servi : en effet, Conon de Béthune est précisément, de tous nos poètes lyriques, le plus original, je dirais presque le seul original : c'est le seul du moins où, sous l'élégant versificateur, apparaîsse aussi complètement l'homme, avec ses colères, ses rancunes, la fougue de son tempérament. Il était donc peut-être, parmi les deux cents représentants de la poésie courtoise, celui auquel M. B. devait le plus sévèrement s'interdire de songer.

Mais le procédé lui-même est-il légitime ? Il n'est point si facile, comme l'a fait remarquer M. Tobler, de définir le poète lyrique idéal : il y a dans le genre que tous cultivent, bien des variétés : il faudrait, pour qu'un poète fût vraiment original, que dans chacune de ces variétés il se distinguât nettement de ceux qui, comme lui, s'y sont exercés. Il y a dans l'œuvre de Colin Muset deux parties : l'une est le développement de lieux communs amoureux, et n'a rien, M. B. lui-même le reconnaît, de bien original ; l'autre consiste en naïves confidences où se peint au vif la vagabonde et insouciante existence de l'auteur. Mais cette note elle-même n'est point unique : il y a, dans notre ancienne poésie lyrique, toute une catégorie de pièces, certainement composées par des jongleurs, et dont les auteurs chantent, comme Colin Muset, le vin fort et *fremiant*, les « grasses oies rôties », le plaisir de voir, au cœur de l'hiver, un bon feu pétiller dans la chambre close. Ces sortes de pièces ne sont pas nombreuses, parce qu'on n'y attachait que peu de prix et qu'il s'en est perdu beaucoup ; mais, des dix ou douze qui nous restent, quelques-unes sont, par le sentiment et par le style, si semblables à celles de Colin Muset qu'on pourrait les citer, de préférence à plusieurs des siennes propres, pour caractériser sa manière : l'auteur du numéro 1298 (*Hist. littér.* XXIII, 816) célèbre tout comme Colin Muset (nº 582 ; pièce signée), les grands seigneurs qui savent dépenser leurs richesses en festins et en tournois, et s'élève contre ceux qui tiennent « en prison » leur avoir ; tous deux terminent en décrivant, avec une verve inspirée, les plaisirs de la table. Dans deux autres pièces (2079 et 1300 ; Bartsch *Chrestomathie*, p. 335 et Jeanroy *Origines*, p. 504) on retrouve l'expression des mêmes idées et surtout cette association chère à Colin Muset des lieux communs de l'amour courtois et des descriptions gastronomiques les plus précises ; la première nous offre elle-même (strophe II) une de ces descriptions « de *puceles* à peine entrevues dont on ne sait pas même bien si elles sont réelles ou rêvées » [1], qui apparaissent au poète dans une *praele* ou chantant *soz une coudroie a la*

1. G. Paris, *loc. cit.*

fontenele, et qui charment à bon droit M. B. dans les œuvres de son héros [1].

Mais quand même Colin Muset serait beaucoup plus original encore, quelle conclusion générale en pourrait-on tirer? Il serait une exception, comme Conon en est une, comme en sont aussi quelques autres, dont on pourrait citer jusqu'à cinq ou six : voilà tout. M. B. invite ses successeurs à renouveler l'expérience, à rapprocher de son archétype tel ou tel individu. Bien imprudent qui se fierait à ces promesses, et bien aventureuse la tentative, si elle ne portait point sur un poète très habilement choisi! Qu'on essaie, par exemple, de faire le même travail, je ne dis point même sur un obscur rimeur de l'école d'Arras, mais sur les chansonniers classiques de la fin du XIIe siècle, sur ceux notamment qui occupent dans les manuscrits la place d'honneur, il restera, j'en suis persuadé, absolument stérile : entre Gace Brulé, Blondel de Nesle, Gautier de Dargies, Gautier d'Espinau, je défie bien l'œil le plus exercé de découvrir la moindre nuance (dans la pensée et le style, sinon dans les formes métriques), la critique la plus subtile de trancher la question d'authenticité autrement que par l'étude des attributions des manuscrits.

Mais pour discuter avec fruit il faudrait apporter des exemples et je ne puis songer à le faire ici Je me bornerai, en terminant, à une ou deux observations de détail. P. 21, M. B. me paraît s'avancer beaucoup en disant que la plupart des poètes du Nord, quoique imitateurs directs des Provençaux, n'avaient jamais lu leurs œuvres et ne soupçonnaient peut-être pas leur existence : il y a, en effet, des cas d'imitation littérale assez nombreux (voy. *Romania*, XXII, 389). Pour ne parler que des Artésiens, auxquels M. B. restreint peut-être sa proposition, je rappellerai que deux pièces provençales, les lais *Markiol* et *Nompar*, se trouvent dans un manuscrit exécuté à Arras; qu'Andrieu Contredit (n° 310) emprunte aux Provençaux le terme technique de « congé »; qu'Audefroi le Bâtard (n° 311, inédit) emploie la forme toute provençale *mescayé*, qu'un jeu parti entre Jehan de Grieviler et Jehan Bretel (1523) roule exactement sur un sujet déjà traité par Guilhem de la Tor et Imbert (*Verz.* 250, 1) [2]. Faut-il rappeler enfin la chanson de Perrin d'Angecort (n° 625), *Quant partis sui de Provence?* — Il y a dans le chapitre sur la versification des observations curieuses et nouvelles : en ce qui concerne le vers de onze syllabes coupé en 7 + 4, M. B. a été plus précis ou plus exact que ses devanciers. Je crois seulement qu'il est trop systématique en admettant la nécessité d'un accent tonique sur la septième syllabe : sans doute c'est là la coupe normale, et le vers perd sa physio-

1. Cette pièce rappelle de si près le style de Colin Muset, je l'avoue au risque d'aller moi-même à l'encontre de ma démonstration, qu'on est bien tenté d'en grossir son bagage poétique.

2. Voy. Knobloch, *Die Streitgedichte im provenzalischen und altfranzœsischen*, p. 70.

nomie si elle est négligée. Cependant elle l'a été bien souvent : la pièce même de Colin Muset (428) offre plusieurs infractions à la règle[1]. Dans la poésie lyrique il n'est aucune forme qui ne souffre des infractions de ce genre aux lois sur la place de l'accent, [2] la musique suppléant probablement à ce qu'il y avait d'incertain et de flottant dans le rythme poétique.

Ce compte rendu dépasse un peu les limites ordinaires. C'est que la thèse latine de M. Bédier offrait vraiment un intérêt tout particulier. C'est aussi que la *Revue Critique* devait à son auteur une compensation pour n'avoir point encore signalé sa thèse française[3], où l'érudition la plus étendue s'allie à un talent aussi vigoureux que délicat, et qui fera certainement époque dans les études de littérature comparée. Il n'y a aujourd'hui que bien peu de personnes en France qui soient capables de discuter utilement la doctrine neuve et hardie qui y est exposée ; espérons qu'elles ne nous envieront point le plaisir d'assister à une discussion qui ne saurait être que très féconde.

A. JEANROY.

---

535. — **Le maréchal Oudinot, duc de Reggio,** d'après les souvenirs inédits de la maréchale, par Gaston STIEGLER. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1894, in-8.

La seconde femme du maréchal Oudinot avait écrit des Mémoires sur son mari; c'est ce travail, resté inédit jusqu'ici, qui a fourni l'occasion d'un volume consacré à un des plus habiles capitaines des guerres de la République et de l'Empire. Ces Mémoires d'un caractère intime n'auraient pas suffi pour retracer la glorieuse carrière du maréchal ; aussi M. Gaston Stiegler a-t-il assumé la tâche délicate de tirer du manuscrit tout ce qui était digne d'être imprimé et de combler les lacunes. Il l'a fait avec tact et nous a donné une bibliographie complète et définitive de son héros.

Nicolas-Charles Oudinot, né à Bar-le-Duc (Meuse) le 25 avril 1767, était fils d'un brasseur. D'un caractère très vif, il prouva son peu de goût pour la carrière paternelle en s'engageant, à seize ans, le 2 juin 1784, dans le régiment de Médoc infanterie, et il alla tenir garnison à Perpignan. En mai 1787, cédant aux sollicitations de sa mère, il quitta le service et revint dans ses foyers, si grandi et si brûlé par le soleil du Midi que les siens eurent peine à le reconnaître. Mais il ne mordit pas davantage au négoce et bientôt la Révolution vint servir sa vocation. Une compagnie soldée se constitua à Bar-le-Duc en juillet 1789 et

1. Une par exemple au vers 7 que M. B. n'a pas signalée. Inversement au vers 1 je rétablirais la mesure en lisant : *Mout m'anuie de l'iver qu'a tant duré*.

2. Voy. mes *Origines*, p. 345, note 1.

3. *Les Fabliaux*, Paris, 1893 (*Bibliothèque de l'École des Hautes-Etudes*, fasc. 98).

Oudinot en fut élu capitaine. Le 6 novembre 1790 il devint commandant de la garde nationale de son département et, le 6 septembre 1791, chef du 3[e] bataillon des volontaires de la Meuse. Dès lors la carrière des armes lui était ouverte et si Oudinot ne fut pas parmi les plus favorisés de la fortune, il n'en eut pas moins un avancement rapide. D'une bravoure extraordinaire, il gagna ses grades à la pointe de l'épée et au prix de son sang. Le 27 novembre 1793, au combat d'Haguenau, il reçut à la tête une blessure si grave qu'il fut trois mois à s'en remettre. Le 14 juin 1794 il fut promu général de brigade. Il avait vingt-sept ans. Le 18 octobre 1795 à Neckerau, il reçut cinq coups de sabre et fut relevé par les Autrichiens et emmené prisonnier. Enfermé à Ulm, Oudinot fut relâché après avoir signé, le 23 décembre 1795, l'engagement suivant, que je copie sur l'original autographe qui fait partie de ma collection révolutionnaire :

« Je m'engage sur ma parolle d'honneur de ne servir contre sa majesté l'Empereur, contre l'Empire ny même contre aucunnes des puissances formant la coalition en guerre avec la France, jusqu'à mon échange consommée. Je promets aussi sous le même serment de me reconstituer prisonnier dans le cas où on jugeroit à propos de me rapeller et renonce à mes appointements à dater du jour de mon départ.

« Le général de brigade Oudinot, prisonier de guerre françois.

« Fait à Ulm, le 23 décembre 1795. »

Il fut bientôt après échangé contre le général major Zainiau. Il servit ensuite en Suisse sous les ordres de Masséna, qui le fit nommer général de division le 12 avril 1799. La vie militaire d'Oudinot est désormais si connue qu'il suffit d'en rappeler les dates principales. Commandant en chef des grenadiers de la réserve le 5 février 1805, il s'illustra à leur tête au siège de Dantzig, où il tua trois Russes de sa main, et à Friedland. Comte de l'Empire le 25 juillet 1808, il reçut enfin le bâton de maréchal, le 12 juillet 1809, après la victoire de Wagram, et le titre de duc de Reggio le 15 août suivant. La campagne de Russie faillit lui être fatale ; atteint de deux blessures, l'une à Polotsk et l'autre à la Bérésina pendant la retraite, il ne survécut que par miracle. Oudinot ne se signala pas moins dans les campagnes de 1813 et de 1814. A Arcis-sur-Aube, le 21 mars 1814, il reçut une balle dans la poitrine. C'était sa douzième blessure.

La Restauration fit d'Oudinot un pair de France (1[er] mai 1814) et un commandant en chef du corps royal des grenadiers (20 mai). L'ancien soldat de la République, l'ex-lieutenant de Napoléon resta fidèle à la cause royale pendant les Cent-Jours. Il fut récompensé par Louis XVIII, qui le nomma major général de la garde royale (8 septembre 1815) et commandant en chef de la garde nationale. La chute de Charles X affecta Oudinot, qui cependant accepta de Louis-Philippe les fonctions de grand-chancelier de la légion d'honneur (17 mai 1839) et de gouver-

neur de l'hôtel des Invalides (21 octobre 1842). Il mourut à Paris le 13 septembre 1847, à l'âge de quatre-vingts ans.

Oudinot, marié le 15 septembre 1789 à Charlotte Derlin [1], dont il eut six enfants [2], devenu veuf en 1810, épousa en secondes noces, le 19 janvier 1812, Eugénie de Coucy, d'une famille noble de Champagne, restée attachée à la famille des Bourbons [3]. Il avait alors quarante-cinq ans et sa jeune femme vingt et un. Tous deux partirent pour l'Allemagne, mais, la guerre résolue, la duchesse revint à Bar-le-Duc. Le maréchal ayant été gravement blessé à Polotsk, sa jeune femme alla courageusement le rejoindre en Russie; elle raconte dans ses Souvenirs (p. 173 et suiv.) ce long et pénible voyage jusqu'à Wilna, où elle retrouva son mari. Mais bientôt Oudinot, rétabli, la quitta pour de nouveaux dangers. A la Bérésina il reçut une balle dans le côté en sauvant l'armée. C'était en pleine retraite. Le récit des souffrances horribles supportées par le maréchal et des péripéties du voyage est des plus émouvants et ajoute un chapitre intéressant à la tragique histoire de la retraite de Russie. Les deux époux furent enfin réunis à Wilna, et, après avoir passé par Berlin et Mayence, rentrèrent à Bar-le-Duc le 13 janvier 1814.

Oudinot mena sa femme à Paris et la présenta à l'Empereur. La maréchale raconte spirituellement l'unique entrevue qu'elle eut avec Napoléon (p. 264). Elle n'occupa, d'ailleurs, aucune place à la cour. Il n'en fut pas de même sous la Restauration. La duchesse de Reggio devint dame d'honneur de la duchesse de Berri. Les pages consacrées par elle au mariage du duc de Berri, à son assassinat, à la naissance du comte de Chambord, à la mort de Louis XVIII, au sacre de Charles X et à la chute de celui-ci, forment une partie importante et neuve du volume. Sous la monarchie de juillet la duchesse se consacra à ses devoirs de famille [4] et, après la mort du maréchal, elle vécut dans la retraite.

---

1. Née en 1769, morte le 22 mai 1810 (cf. L. de Brotonne, *Tableau historique des pairs de France*, 1889, in-8°, p. 28).

2. Deux des fils embrassèrent la carrière militaire. L'aîné, Victor, né en 1791, devint général de division, commanda en 1849 la fameuse expédition de Rome, et mourut, en 1863, sans avoir obtenu le bâton de maréchal sur lequel il comptait et que le prince président donna aux généraux qui le secondèrent dans le coup d'État. Le cadet, Auguste, colonel du 2ᵉ chasseurs d'Afrique, périt glorieusement en Algérie au combat de la Macta en juin 1835. Deux des filles épousèrent les généraux Pajol e de Lorencez, dont les fils furent eux-mêmes généraux.

3. Marie-Charlotte-Eugénie de Coucy, née à Mersuay (Haute-Saône) le 11 juillet 1791, était fille d'un capitaine au régiment d'Artois, chevalier de Saint-Louis, et d'une demoiselle de Mersuay (cf. p. 54 et suiv.). A ce propos M. G. S. nous permettra de regretter qu'il n'ait pas, dans son appendice, résumé la biographie de la duchesse de Reggio et donné les dates exactes des principales phases de son existence.

4. Oudinot avait eu deux fils de sa seconde femme : Charles, né le 10 mars 1819, colonel, mort le 10 décembre 1858, et Henry, né le 3 février 1822, général, mort le 28 juillet 1891.

C'est alors que, cédant aux désirs de ses enfants, elle rédigea les Souvenirs que M. G. S. a eu la bonne fortune de publier. Elle survécut vingt et un ans à son illustre époux et mourut à Paris le 21 avril 1868 [1].

En somme, le héros de ce volume méritait par ses hauts faits militaires l'honneur d'une biographie, et c'est un piquant spectacle de voir ce soldat de la Révolution, devenu maréchal de l'Empire, servir la Restauration avec une fidélité exemplaire [2] et mourir gouverneur des Invalides sous Louis-Philippe, à la veille de la révolution de février. Les Souvenirs de sa femme présentaient, pour la vie intime du maréchal et pour l'histoire anecdotique de l'Empire et de la Restauration, trop d'intérêt pour ne pas être publiés, et on doit savoir gré à M. Gaston Stiegler d'avoir été en même temps le biographe d'Oudinot et l'éditeur des Souvenirs de la maréchale [3].

Étienne CHARAVAY.

---

536. — **Morceaux choisis des écrivains havrais**, avec introduction, notices biographiques, notes explicatives et index des noms propres, par Charles LE GOFFIC, lauréat de l'Académie française. Havre, imprimerie du Commerce, 1894.

Tout le monde sait que le Havre est la ville commerciale par excellence, la ville du café, du coton et de toutes les denrées coloniales, la « Carthage de la France », comme l'a appelée dans sa colère un jeune poète rouennais, irrité que les habitants ne l'eussent pas accueilli sous des arcs de triomphe :

O Carthage! à l'honneur tu m'as fait incrédule.
Dans ton peuple grossier, qui marchande et spécule,
J'ai vu par l'ignorance et la stérilité
L'art saint mis à la porte, et l'amour insulté...
Marchands, goujats d'hier, au cœur encor stupide,
Aux coffres d'argent pleins, à l'âme sèche et vide, etc,

Il y a dans ce morceau de belles figures de rhétorique, mais elles ne prouvent rien. En effet, « cette Carthage » est la patrie de Mlle de Scudéry, de Bernardin de Saint-Pierre, d'Ancelot, de Casimir Dela-

---

1. Cf. L. de Brotonne, ut suprà.

2. Oudinot ne se dissimulait cependant pas les faiblesses du régime qu'il servait. Nommé en 1830 président du collège électoral de la Meuse, il écrivait de Verdun le 11 juin : « Nous n'avons que trop de probabilité d'être vaincus, mais du reste nous ferons notre devoir et en montant à l'assaut nous ne reculerons que la baïonnette dans les reins; aussi plaignez-nous si nous ne sommes pas victorieux et couronnés par un tour de force. »

3. M. S. G. a fait son travail avec la plus grande conscience et je n'ai relevé que deux erreurs d'orthographe de noms. Il faut écrire *Fornier d'Albe* et non *Fournier* (p. 178), et *Malet* au lieu de *Mallet* (p. 205). — J'ajouterai que deux portraits du maréchal et de sa femme ornent ce remarquable volume.

vigne, et, ce que l'on ignore, d'une cinquantaine de prosateurs, de poètes, de savants dont quelques-uns méritent d'être connus des lettrés et de leurs compatriotes. C'est dans ce but que M. Le Goffic, qui fut quelques années professeur au lycée du Havre, a fait cette anthologie. Il la destine à la jeunesse havraise, aux enfants des écoles : il a voulu que, par des notices brèves et exactes, par des extraits bien choisis, ils apprissent à connaître et à aimer ceux qui par leurs écrits ont, à divers titres, illustré leur ville natale, et y ont entretenu la culture et l'amour des lettres. Dès le XVI^e siècle, c'est-à-dire dès la fondation de la ville, apparaissent Guillaume Le Testu et Guillaume de Marceilles : le premier a été salué par Humboldt comme une des gloires maritimes de la France, et il a laissé un *Portulan* ou une *Cosmographie universelle selon les navigateurs tant anciens que modernes*, très curieuse à consulter ; le second, magistrat intègre, est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Mémoires de la fondation et origine de la ville françoise de Grâce.* Notons en passant que ces deux noms, outre bien d'autres qu'on lira plus loin, ne figurent pas dans le Dictionnaire encyclopédique de Grégoire, ni dans le Dictionnaire critique de biographie et d'histoire de Jal. Du XVII^e siècle jusqu'à nos jours, nous citerons, en laissant de côté les noms illustres et surtout M^me de La Fayette qui figure à tort dans ce Recueil, puisqu'elle est née à Paris, Godefroy de Nipiville dont l'unique ouvrage : *Portrait de la ville et citadelle du Havre de Grâce* intéresse la localité, quoiqu'il soit écrit dans le style le plus précieux et le plus métaphorique; d'Après de Mannevillette qui publia, en 1745, le *Routier général des côtes des Indes orientales et de la Chine*, ouvrage qui lui valutla réputation de premier hydrographe du siècle ; Dubocage de Bléville ; le poète tragique Jean Chopin ; d'Épremenil, explorateur et économiste ; les abbés Clémence et Dicquemare qui s'occupèrent l'un d'exégèse, l'autre de physique et d'histoire naturelle. Il nous faut encore nommer Cousin de Granville, auteur du *Dernier homme*, épopée en prose que Nodier admirait ; Urbain Thomas, historien, géographe et économiste, dont la bibliothèque du Havre possède un grand nombre de manuscrits inédits ; Alphonse Dousseau, dont les récits de voyages ont quelque intérêt ; Eichhoff qui fut inspecteur général de l'Université, philologue versé dans les langues vivantes et anciennes; Léon Buquet, poète gracieux, dont la mort ne laissa point mûrir le talent; l'abbé Cochet, le célèbre archéologue, etc. Ce recueil se termine par plusieurs morceaux extraits des œuvres de Alfred Touroude et de Jules Tellier, tous deux emportés en pleine jeunesse : le premier, avec un véritable tempérament dramatique, avait de grandes qualités, mais, comme le dit M. Le Goffic, il lui en a manqué une sans laquelle toutes les autres ne sont rien : le goût. Le second que j'ai connu intimement, « était un philosophe, un poète et surtout un rare écrivain ». Cet éloge est de M. Anatole France, et il n'est pas exagéré.

L'annotation de ce volume est excellente, telle qu'on devait l'atten-

dre d'un esprit fin et délicat. Je n'y trouve absolument rien à reprendre. Le seul reproche que je ferai à M. Le Goffic, c'est d'encenser trop les vivants, et de pousser aussi trop loin « l'art d'amorcer », comme dit M. Hallays. Il qualifie, par exemple, d'excellent abrégé une méchante histoire du Havre par M. Garsonet, ex-inspecteur primaire : c'était si facile de n'en rien dire ! Le texte de cette anthologie, et c'est par là que finit cet article, est orné de soixante-dix-sept figures, et il sort des presses de M. Lemale qui a fait un art de son métier.

A. DELBOULLE

537. — **Le Folk-lore de Lesbos**, par G. GEORGEAKIS et Léon PINEAU. (Les littératures populaires de toutes les nations, t. XXXI.) Paris, J. Maisonneuve, 1894. Petit in-8, xx-373 pp. Prix : 7 fr. 50.

Ni M. Pineau, ni la collection des *Littératures populaires* n'ont plus besoin de recommandation, et c'est œuvre pie que de recueillir des bribes de contes et de formulettes qui passèrent peut-être sur les lèvres des contemporaines de Sapho. Ce volume, toutefois, n'aurait rien perdu en intérêt, si les auteurs se fussent résignés à élaguer quelque peu de la profusion des chansons vraiment disproportionnée avec l'ensemble de l'ouvrage (140 pages, soit près du tiers). La chanson populaire n'est curieuse et jolie que dans la langue même où elle a été composée et où le lecteur en restitue, mentalement tout au moins, le rythme; hors de là quelque spécimens suffisent, et par exemple, la charmante ronde de Κύρα Μαρίωρα étant connue (p. 161), la version lesbienne importait peu. On souhaiterait, en revanche, une plus large place aux contes, dont la plupart sont piquants, finement contés, — surtout ceux d'animaux et les contes *satyriques* [1], — et même assez originaux, sinon par le fond, du moins par la broderie. M. Pineau a discrètement relevé, çà et là, les variantes et les parallélismes. Je lui signale, pour les incidents de la p. 64, celui du *Mistère de Sainte-Tryphine* publié par M. Luzel (Morlaix, en breton, avec traduction française); mais la légende lesbienne est moins complète, elle ne sait ce qu'il advint de l'enfant supprimé. La superstition du clignement des yeux (p. 334) n'est point propre à la Grèce ou moderne ou antique : il n'est pas un drame de l'Inde qui n'y contienne deux ou trois allusions. Certaines autres superstitions sont d'une incontestable originalité; j'en transcris une ici, dont je ne me souviens pas d'avoir jamais lu l'équivalent (p. 354) : « Si un citronnier... ou tel autre arbre du jardin ne donne pas de fruits,..... à la Saint-Jean, on place une glace devant l'arbre, puis une bêche à la main, on prend

1. Sic, p. 111 : « satiriques », je suppose. — Là où il est question de trois frères, M. P. écrit constamment « l'aîné..... le cadet..... le plus jeune »; il me semble que la correction absolue exigerait « l'aîné... le second... le cadet ».

l'attitude d'un bûcheron; alors, en regardant dans la glace l'image de l'arbre, on feint de se mettre en colère et on lui dit à haute voix : Donne des fruits, sinon je te coupe! » La glace, apparemment, est là pour que l'arbre puisse voir ce qui lui manque.

V. H.

CHRONIQUE

FRANCE. — La *Société d'études Italiennes*, fondée sous la présidence de M. Jules Simon et qui compte plus de quatre cents adhérents, donnera en 1894-1895 dix-neuf conférences. Voici celles qui ont été ou seront faites d'ici au 1er janvier à (8 h. 3/4 du soir, à la Sorbonne, entrée par le nº 46 de la rue Saint-Jacques, amphithéâtre B). Le mercredi 7 novembre, « *De la tendresse dans le théâtre d'Alfieri* » par M. Dejob. Le samedi 17 novembre « *De l'amour dans la Divine Comédie* » par M. le Dr Max Durand-Fardel de l'Académie de médecine. Le samedi 24 novembre, « *Galilée destructeur de la scolastique* », par M. Picavet. Le samedi 8 décembre, « *Un mois en Italie, 1894* » par M. Paul Desjardins. Le mercredi 19 décembre, « *La vie artistique au* XVIe *siècle d'après les lettres de l'Arétin* », par M. Pierre Gauthiez. Les cartes d'entrée sont délivrées gratuitement. S'adresser à M. Charles Dejob, rue Ménilmontant, 80, à Paris.

ITALIE. — Nous avons annoncé dans la *Revue critique* (N° 42, 1893) une brochure de M. Pór sur les rapports de Louis-le-Grand, roi de Hongrie, avec Jean Gouge. M. Latino Maccari nous envoie un volume intitulé : *Istoria del Re Giannino di Francia* (LX et 199 p. Sienne, 1893) qui contient outre une Introduction très savante où l'auteur discute toutes les controverses relatives à Jean, la reproduction exacte, avec toutes les variantes en bas des pages, du manuscrit de Sienne sur la vie de ce prétendant au trône de France. C'est une édition de luxe, faite avec beaucoup de conscience et de minutie, digne d'un auteur classique. Le livre de M. Maccari sera désormais indispensable à tous ceux qui s'occuperont de cette question.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 novembre 1894.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de M. de Mohrenheim, ambassadeur de Russie, remerciant M. le président de l'Institut de l'avoir chargé de transmettre une adresse de condoléances à la famille impériale de Russie.

L'Académie se forme en comité secret.

M. Héron de Villefosse communique un travail manuscrit de M. Arthur Bourguignon, capitaine au 13e chasseurs alpins, relatif à la découverte d'un ancien camp fortifié, faite par cet officier au Roc des Puits brisés, près de Sardières (Savoie). Le camp était établi sur un petit plateau, à l'extrémité d'une croupe qui termine un des contreforts de la dent Parachée. Trois de ces faces dominaient sur des à pics ; le seul côté accessible était l'ouest, point où la croupe se rattache au contre-fort. Mais le passage était barré de ce côté par un mur allant d'un ravin à l'autre, sur une largeur de 50 mètres avec une épaisseur moyenne de 3 mètres et une hauteur à peu près

égale. En avant de ce rempart, un fossé et des défenses accessoires formaient obstacle. Ce camp, commandant ainsi au nord-est l'unique débouché du plateau de Sardières et sa communication avec le Mont-Cenis, pouvait être utilisé dans la défense de la Maurienne contre les envahisseurs descendant de la montagne. Il avait une surface de 400 mètres carrés et pouvait abriter environ un millier d'hommes. Il semble remonter au moyen âge.

M. Clermont-Ganneau offre, au nom de M. Pavet de Courteille fils, des papiers provenant de l'orientaliste Silvestre de Sacy. Ces papiers peuvent se diviser en deux lots : la correspondance originale de Silvestre de Sacy, de 1778 à 1837, et des papiers divers où l'on remarque surtout les résultats des recherches entreprises par ce savant dans les archives et les autres dépôts de Gênes.

M. Heuzey lit un mémoire intitulé : *Une villa royale chaldéenne*, où il commence à étudier en détail tout un groupe de constructions et de monuments découverts par M. de Sarzec et appartenant à une résidence des plus anciens rois de Chaldée, environ 4000 ans avant C. Il s'appuie d'abord sur les tablettes de fondation du potési Entéména, dont cinq nouveaux exemplaires apportent à la lecture et à l'interprétation du texte des améliorations notables. Entéména y apparaît surtout comme un prince agriculteur. Parmi ses plantations préférées figurent deux bois qu'il avait placés sous la garde de deux divinités différentes : la déesse Nin-harsag, divinité des montagnes et mère des dieux, prototype chaldéen de la Cybèle classique, et la déesse Nina, divinité des eaux figurée par un vase contenant un poisson. A la même déesse il consacre un sanctuaire, comme à « celle qui fait croître les dattes ». On ne peut douter que, grâce aux travaux hydrauliques dont M. de Sarzec a retrouvé partout les traces, le désert de Tello ne fût alors transformé en une véritable forêt de dattiers. Les anciens habitants de la Mésopotamie avaient un vieux chant populaire célébrant les trois cent soixante bienfaits du dattier. Parmi les présents de l'arbre sacré se trouve en première ligne une liqueur fermentée, analogue au vin de dattes dont Pline donne la recette ou bien à l'arak des Arabes. Diverses constructions mises au jour par M. de Sarzec (sorte de pressoir ou de bassin ovale, celliers dont les murs sont creusés de cavités bitumées en forme d'amphore) donnent lieu de croire que c'était là un des produits les plus appréciés de la villa royale de Ghirsou. — M. Oppert présente quelques observations.

M. le baron de Baye soumet à l'Académie le mobilier funéraire d'une sépulture trouvée à Kief (Russie). Ce mobilier est composé de deux fibules en bronze doré ayant la forme de carapaces de tortue, d'une paire de boucles d'oreilles en argent, d'une fibule également en argent, d'un collier composé de grains en cornaline, en cristal de roche, en verre, en argent et en ambre, et enfin de pendeloques suspendues jadis à ce collier, consistant en une croix et en monnaies munies de bélières. Ces monnaies portent les noms de Romain I^{er}, de Constantin X, d'Étienne et de Constantin; elles ont été frappées entre 928 et 944. On est en présence d'un tombeau de femme remontant probablement à la seconde moitié du x^e siècle. Les deux fibules en bronze doré sont certainement des bijoux importés de Scandinavie ; elles appartiennent à un type qui caractérise en Suède et en Danemark la période des Wikings. On ne connaît actuellement comme ayant été trouvés à Kief que les deux broches en question et une troisième conservée au musée de l'Université, et ce genre de parure ne se rencontre que dans les pays où les Normands ont pénétré. Les boucles d'oreilles, la fibule en argent, les grains de collier et enfin la petite croix munie d'une bélière sont des parures qui se retrouvent parfois dans les kourganes slaves de l'époque païenne. Cette sépulture, découverte sur la colline où s'établirent les Varègues Askold, Dir, puis Oleg et Igor, réunit donc des monuments archéologiques rappelant les trois influences qui ont concouru à la formation de la Russie.

M. Louis Havet lit une note sur un manuscrit perdu de Plaute qui présentait, comme certains manuscrits également perdus de Phèdre, une particularité fort rare. L'ensemble du texte était écrit en minuscule carolingienne, mais chaque feuillet commençait par un vers en capitale, probablement rouge. Pour toute l'étendue des deux premières pièces (Amphitryon, Asinaria), on peut déterminer exactement le contenu de chaque feuillet et de chaque page. La grande lacune de l'Amphitryon provient de la perte des feuillets qui suivaient le quatrième cahier de seize pages.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 26 novembre — 1894

538. — R. de Girard. **Le caractère naturel du Déluge.** Fribourg, librairie de l'Université, 1894. In-8, 286 p.

Dans un précédent ouvrage (voir *Revue*, 1894, I, p. 162), M. de Girard s'est efforcé d'établir que le déluge ne nous est connu que par la tradition, les preuves d'ordre scientifique alléguées pour la confirmer n'ayant pas résisté à l'examen des géologues. Il cherche maintenant à montrer le « caractère naturel » du déluge, et cela à l'encontre d'un certain nombre de théologiens qui, dans le récit de la Bible, n'ont pas distingué moins de vingt-six miracles. Le déluge, suivant M. de Girard, fut un événement *providentiel* dans son but et son annonce, *naturel* dans le mode de sa réalisation. Il cite, en les approuvant fort, ces lignes de M. Motais : « Si Dieu, dix jours avant l'événement, avait annoncé à quelques saintes familles le bouleversement de la Sonde, en leur indiquant le moyen de se prémunir contre le danger, l'événement en serait-il moins naturel? Son explication en relèverait-elle moins des théories scientifiques? » Ces théories, aux yeux de M. de Girard, sont celles que le géologue autrichien, M. Suess, a proposées en 1883 et que l'auteur se réserve de développer à son tour dans un prochain volume intitulé *La théorie historique du déluge*. Il peut être opportun d'ajouter que M. de Girard est professeur agrégé à l'école polytechnique de Zurich et qu'il parle de géologie en homme familier avec ses méthodes. Son exégèse biblique est toute de seconde main [1]. S. R.

1. On s'en aperçoit à de nombreuses petites erreurs. Ainsi Tertullien n'a point écrit de livre *de virgine velanda;* Clément d'Alexandrie n'est pas un saint; Athénagore n'a point écrit *Legat. Pro Christi.* (sic!); Épiphane n'est point l'auteur d'un *adv. hieres.* (sic). Mais M. de G. a consciencieusement lu les modernes et l'on doit rendre hommage à la patience de fer dont il a fait preuve en cette occasion.

Les apocryphes éthiopiens, traduits en français par René Basset, professeur à l'École supérieure des lettres d'Alger, membre des sociétés asiatiques de Paris, Florence et Leipzig, de la Société de linguistique, etc.

539. — Fasc. III, **L'Ascension d'Isaïe.** Paris, librairie de l'Art indépendant, 1894, petit in-8, p. 55.

540. — Fasc. IV, **Les légendes de S. Tertag et de S. Sousnyos.** Paris, librairie de l'Art indépendant, 1894, petit in-8, p. 42.

Les deux nouveaux fascicules de la collection des apocryphes éthiopiens traduits en français, qui viennent de paraître, appartiennent chacun à un ordre différent de littérature. *L'Ascension d'Isaïe* est du genre apocalyptique. Isaïe, transporté en esprit dans le septième ciel, y contemple la Majesté divine et reçoit la révélation de la future venue du Christ sur la terre et des mystères de la rédemption. Cette vision est rattachée à la légende juive qui fait mourir Isaïe sous Manassé après avoir subi le supplice de la scie. C'est à l'instigation du démon Belyar [1], jaloux de cette vision du prophète, que Manassé ordonne le supplice. Dans sa traduction, M. Basset a suivi le texte éthiopien que Dillmann a publié, sous le titre *Ascensio Isaïæ æthiopice et latine edita,* avec deux appendices contenant la *Visio Isaiæ* de l'édition de Venise et les fragments du Vatican reproduits par Maï dans sa *Nova collectio.* M. B. a utilisé ces restes des versions latines en imprimant en italique les passages communs à l'éthiopien et au latin, et en signalant les variantes dans les notes. Ce procédé a l'avantage de faire ressortir de la manière la plus heureuse les additions de la rédaction éthiopienne et permet d'en saisir au premier coup d'œil la composition.

La légende de S. Tertag appartient au genre apologétique. Elle a pour objet d'expliquer et de légitimer la séparation de l'Église arménienne et de l'Église latine. Tertag (c'est-à-dire Tiridate le Grand, sous lequel eut lieu la conversion de l'Arménie au christianisme) recouvre, grâce aux secours du roi de Rome, le trône d'Arménie dont son père avait été dépossédé. Reconnaissant envers son bienfaiteur, il envoie au roi de Rome, que menace une invasion de Barbares, quarante héros qui mettent en déroute l'armée des Barbares. Le roi de Rome, effrayé de la puissance de ces héros, les fait périr traîtreusement à l'exception d'un seul, Sarkis (S. Serge) qui parvient à s'échapper. Toute relation est désormais rompue avec Rome; l'Église d'Arménie affranchie se procure un clergé national et des livres liturgiques propres. Le prêtre Taddéouos avait enseigné les douze premières lettres de l'alphabet; l'évêque Mardiros ajouta les lettres complémentaires qui permirent de traduire

1. Le texte éthiopien porte *Beryâl* que M. B. corrige en *Bélial,* mais un des manuscrits du British museum a *Belyâr* qui correspond au *Belyar* des autres apocryphes, comp. Gesenius, *Thes.*, p. 210; Dillmann, *Ascensio Isaiæ*, p. 65. Dans 2 *Cor.*, VI, 15, la variante βελίαρ semble préférable à βελίαλ, comp. la version héracléenne. Dans son quatrième fasc., p. 39, M.B. corrige *Baryâ* en *Beryâl;* il aurait dû ajouter que c'est le même nom que *Bélial* du fasc. précédent.

les Saintes Écritures. M. B. doute que la mention du prêtre Taddéouos ou Thaddæos se rattache à la légende de Thaddée qui prêcha l'Évangile à Édesse, puis en Arménie où il souffrit le martyre. Cependant ce doute semble devoir cesser si l'on se rappelle que l'Église d'Arménie, comme d'autres Églises d'Orient, faisait remonter ses origines directement aux apôtres (comp. notre *Histoire d'Édesse*, p. 87, note 1).

L'apocryphe de S. Sousnyos n'a rien de commun avec celui de Tertag, si ce n'est le lieu d'origine. En tête, une prière à S. Sousnyos contre la maladie des enfants à la mamelle. Suit une légende qui explique pourquoi ce saint a la vertu de préserver du mal les nouveau-nés. Il avait pour sœur une mégère, appelée Ouerzelyâ, qui faisait périr les jeunes enfants et dont le fils de son frère devint la proie. Sousnyos se mit à la poursuite de sa sœur, après avoir prié Jésus-Christ de la faire tomber entre ses mains. Sa prière est exaucée ; il perce de sa lance cet être exécrable qui, en expirant, déclare qu'il n'aura pas de pouvoir contre quiconque invoquera saint Sousnyos et récitera la prière rédigée en son nom.

Dans le synaxaire éthiopien, dont M. B. a traduit le passage relatif à Sousnyos, l'histoire du saint est plus développée et est rattachée à la persécution de Dioclétien contre les chrétiens. Fils d'un païen, ami de Dioclétien, Sousnyos reçoit le baptême à Nicomédie ; il se rend ensuite à Antioche où il rencontre sa sœur qui, possédée du démon, avait tué sa fille et bu son sang et qui avait eu un fils de Satan. Le saint met à mort sa sœur avec son fils, retourne à Nicomédie où il confesse la religion chrétienne, et reçoit la palme du martyre. Cette rédaction est empruntée au synaxaire arabe jacobite où, comme le remarque M. Basset, le nom du héros est écrit plus exactement Sisinnios[1]. On ne connaît aucun document qui permette de remonter à l'origine de cette légende. M. B. suppose qu'elle a dû s'appliquer à Sisinnios, chef de la secte des Manichéens et successeur de Manès, et qu'elle aura été transportée plus tard à un martyr chrétien du même nom. Nous ne connaissons rien de la vie de cet hérésiarque qui autorise cette hypothèse. Ce qui est plus probable, c'est que la légende a pris naissance ou s'est développée en Arménie. Elle trouva un accès facile en Éthiopie où la croyance aux maléfices des mauvais esprits a pénétré si profondément dans toutes les classes de la société.

Chaque apocryphe est précédé, comme dans les deux premiers fascicules, d'une introduction relative à la composition des textes éthiopiens et à leurs rapports avec les autres versions. Cette introduction renferme en outre tous les renseignements bibliographiques désirables. Mais, jusqu'à présent, M. B. ne s'est pas encore expliqué sur son classement des apocryphes qui composeront sa collection. A en juger par les quatre

1. Ce nom est aussi celui d'un des quarante martyrs de Sébaste de Cappadoce, voir Bedjan, *Acta martyrum*, III, 375.

premiers fascicules parus, ce classement ne suit ni l'ordre chronologique, ni le groupement selon l'analogie du sujet ou l'importance de l'ouvrage. Il y aurait quelque intérêt à être fixé sur ce point. On souhaiterait aussi que ces minces fascicules fussent un peu plus volumineux et parussent à des intervalles plus rapprochés.

Rubens Duval.

---

541. — H. von Fritze. **Die Rauchopfer bei den Griechen.** Berlin, Mayer et Mueller, 1894. In-4, 52 p.

L'offrande de l'encens aux dieux est, comme l'encens lui-même, d'origine orientale. Homère n'en sait encore rien, bien qu'il connaisse déjà les végétaux odoriférants, tels que le cèdre et le thya, dont la fumée est agréable aux immortels. M. de Fritze pense que les Phéniciens n'ont pas seulement apporté aux Grecs les parfums de l'Arabie, mais qu'ils leur ont appris à s'en servir dans les cérémonies religieuses, en particulier dans celles du culte d'Aphrodite. Si Homère, qui connaît Aphrodite, ignore l'encens, c'est que le commerce phénicien ne l'a introduit en Grèce que vers 650 avant J.-C. C'est à cette époque également qu'un texte de Jérémie nous montre, pour la première fois, l'offrande de l'encens chez les Juifs. L'Égypte avait reçu bien plus tôt ces produits de l'Arabie, mais cela s'explique naturellement par les relations étroites qui existaient entre ces deux pays. M. de Fritze a soigneusement réuni les textes qui concernent l'usage de l'encens dans les cultes grecs, ainsi que dans la vie privée des anciens et la religion des morts. A ce propos il aurait pu rappeler la jolie épigramme Kaibel nº 646 *b* : Μὴ μύρα, μὴ στεφάνους στήλλῃ χαρίσῃ, λίθος ἐστίν. On est un peu étonné (p. 44) de voir citer des inscriptions attiques d'après le C. I. G., et d'autres détails, dans cette dissertation d'ailleurs soignée, trahissent la main d'un débutant ou d'un amateur.

S. R.

---

542. — G. Setti. **Leonida Alessandrino,** monografia storica e letteraria, Torino, Loescher, 1894, In-8 de 29 p.

Les copistes du manuscrit Palatin ont souvent confondu deux homonymes, Léonidas de Tarente et Léonidas d'Alexandrie; il importe donc de rechercher ce qui revient à chacun de ces deux auteurs. La tâche est moins difficile qu'il ne semble : MM. Stadtmuller et Setti ont, en effet, prouvé que Léonidas d'Alexandrie composa seulement des *isopsèphes;* en d'autres termes, lorsque dans ses poèmes on compte chaque lettre comme un chiffre, les vers ou les distiques correspondants doivent fournir des sommes égales. Ce criterium est d'une exactitude suffisante, et les érudits en ont fait largement usage. (Cf. G. Setti, *Studi critici sulla Antologia Palatina*, Torino, Loescher, 1893.)

Mettant à profit les données acquises, M. S. vient de publier un petit livre sur Léonidas d'Alexandrie. L'ouvrage se divise en trois parties :

1° Une biographie, dont les grandes lignes nous sont connues par les épigrammes : le jeune homme, occupé de spéculations mathématiques, quitte l'Égypte, arrive à Rome, fait sa cour à Poppée et à Néron, puis à Vespasien ; il abandonne peu à peu les sciences pour la littérature ; et, de retour dans son pays natal, il lance une violente invective contre les astrologues. — Sur ces différentes questions l'étude de M. S. vaut surtout par les remarques de détail (cf. la discussion sur le prénom de Léonidas, p. 6 et 7, et les observations présentées à la p. 9) ; Jacobs avait déjà signalé les faits principaux. L'auteur aurait pu dire plus nettement que l'épigramme AP. IX, 355 marque un point essentiel dans la vie de l'écrivain, et fixe une date intéressante. Le courtisan de Poppée lui offre une sphère céleste et compose la dédicace en *isopsèphes* : l'astronome va devenir poète ou plutôt versificateur ;

2° Dans la seconde partie, M. S. examine l'authenticité des épigrammes, en renvoyant sans cesse à ses travaux antérieurs. Ces recherches sont curieuses ; elles font gagner à Léonidas d'Alexandrie plusieurs pièces qui semblaient dignes du Tarentin (cf. par exemple AP. IX, 78). Il sera désormais possible d'essayer une analyse littéraire ;

3° Cette analyse, M. Setti l'a tentée dans la troisième partie de son volume. Il relève avec raison les redites et les gaucheries qu'imposaient à l'écrivain ses combinaisons arithmétiques. Mais ces études pourraient être poussées plus loin. Je ne ferai ici qu'une seule remarque. Léonidas d'Alexandrie est extrêmement inégal. Quand il exprime ses idées personnelles, la phrase est mal venue, sèche et pleine de répétitions enfantines (cf. AP. VI, 321-329). Quand il traite des thèmes connus, épitaphes ou dédicaces fictives, le tour est plus facile, le vocabulaire plus riche. N'est-il pas surprenant qu'on ait pu s'astreindre à compter des syllabes et des lettres sans renoncer à la grâce, à l'aisance et à l'esprit (cf. AP. IX, 78) ? Ce petit fait montre bien la puissance des traditions et des formules à l'époque gréco-romaine.

H. Ouvré.

---

543. — Ringnalda (H. F. T.), **De exercitu Lacedæmoniorum**, specimen literarium inaugurale, Groningue, 1893, 64 p. in-8.

Voilà un sujet obscur entre tous, et qui a défrayé déjà une foule de dissertations. La difficulté consiste à concilier entre eux des témoignages contradictoires. M. R. arrive à ce résultat en sacrifiant certains auteurs (par exemple, Xénophon dans sa *République des Lacédémoniens*), en corrigeant le texte des autres (Thucydide, V, 67), en ajoutant ou en retranchant par ci par là des mots et des lignes entières (Xénophon, *Hellén.*, IV, 2, 16). C'est une critique hardie, mais inté-

ressante. Il est vrai que cet effort aboutit à supposer, dans l'organisation militaire de Sparte, une série de changements peu vraisemblables : sans aborder ici l'examen approfondi de la question, nous sommes tenté de nous en tenir à l'opinion de M. Ad. Bauer, suivant laquelle les μόραι, constituées dès la guerre du Péloponnèse, ont subsisté jusqu'à la fin du IVe siècle, sans aucun de ces bouleversements qui leur auraient substitué à plusieurs reprises l'organisation toute différente des λόχοι.

Am. HAUVETTE.

---

544. — E. WECHSSLER. **Die romanischen Marienklagen. Ein Beitrag zur Geschichte des Dramas im Mittelalter,** Halle, Niemeyer, 1893, in-8 de 104 pages [1].

M. Wechssler a eu raison de faire suivre l'énoncé de son sujet d'un sous-titre qui fait bien comprendre la portée de son travail : ce n'est rien moins que la difficile et intéressante question des origines du cycle dramatique de la Passion qui est ici abordée, plutôt, il est vrai, qu'elle n'y est résolue; le monologue de Marie au pied de la Croix est, en effet, l'humble germe d'où est sorti, au moins en grande partie, l'immense développement dramatique que l'on sait. Il est visible que M. W. a voulu donner un pendant au travail que M. Lange avait si heureusement exécuté sur les offices du matin de Pâques [2] ; les résultats obtenus sont moins satisfaisants, d'abord, sans doute, parce que la matière était plus réfractaire à l'analyse, mais aussi parce que l'analyse a été ici moins rigoureuse. M. Wechssler semble être un esprit très prudent, fort préoccupé de ne point tirer de conclusions aventurées; mais il pourrait quelquefois, sans témérité, aller plus loin. Nous avons surtout ici un premier débrouillement de la matière, un catalogue à peu près complet, une analyse ordinairement précise des textes [3], une vue d'ensemble sur leur filiation et leurs rapports, premiers jalons qui seront fort utiles à ceux qui referont le chemin. Il y a, dans la conclusion, comme dans le développement [4], quelque incertitude :

1. La première partie de ce travail avait paru comme dissertation de Halle en juillet 1893.

2. E. Lange, *Die lateinischen Osterfeiern*, Munich, 1887.

3. Celle du *Planctus* contenu dans la *Passion* de Greban pourrait l'être davantage. Ce qui est dit des morceaux correspondants insérés dans la Passion et la Résurrection du manuscrit Sainte-Geneviève aurait pu être abrégé aussi bien que précisé. Ces deux morceaux sont intéressants en ce qu'ils montrent la vogue du motif, mais ils sont par leur forme étrangers au genre, les plaintes de la Vierge étant ici dialoguées et écrites sur le rythme ordinaire du dialogue. On se demande comment un tel morceau, qui n'est point exactement coupé en phrases de quatre vers, pouvait être chanté sur l'air du *Veni Creator* (comme l'indique le manuscrit), et non sur une mélodie particulière (comme le dit M. W.)

4. Parmi les digressions, qui ne manquent pas, il en est une (pp. 67-74) fort intéressante, mais qui n'emporte pas absolument la conviction : M.W. prétend que on-

M. W est d'avis, comme M. d'Ancona, que le mouvement franciscain, qui a tant fait pour développer la dévotion à la Vierge, à Jésus humble et souffrant, et par conséquent à la Croix, a eu une influence prépondérante dans la formation du cycle de la Passion ; mais, d'autre part, il ne dissimule point que c'est le domaine gallo-roman qui nous offre, en latin ou en langue vulgaire, les plus anciens spécimens de *Planctus* et que les premiers sont fort antérieurs à l'institution des ordres mendiants. Les deux faits ne sont pas inconciliables, mais ils sont ici plutôt rapprochés que conciliés [1].

Un sérieux argument à l'appui de la thèse de M. d'Ancona, c'est que le nombre des *Planctus* italiens est incomparablement supérieur à celui des morceaux similaires dans les autres littératures romanes. C'est aux premiers que M. W. a consacré la partie la plus longue de son travail et ce chapitre est une précieuse contribution à l'étude du théâtre en Italie au moyen âge. Il est, en revanche, trop bref sur les *Planctus* français, provençaux et catalans, autrement importants pour l'histoire des origines du genre. M. W. a bien vu que les plus anciens d'entre eux remontaient à un original commun ; il lui eût été facile de restituer la forme de celui-ci : c'était évidemment une pièce en strophes monorimes, probablement de trois vers, pourvues d'un refrain [2]. On sait que cette forme (ou ses diverses variétés) est une des plus fréquentes dans la poésie, latine ou vulgaire, du XIIe siècle, et qu'elle devait, comme nous l'apprennent plusieurs fragments lyriques insérés dans la *Sainte Agnès* provençale, se perpétuer longtemps dans les morceaux d'un caractère populaire ou religieux.

Cette partie, à notre avis la plus importante, n'est pas exempte d'omissions ou d'inexactitudes de détail. M. W. a ignoré que le *Planctus* catalan a été partiellement inséré dans la *Passion* gasconne du manuscrit Didot et il n'a pas connu l'excellente édition que M. Chabaneau en a donnée (*Revue des langues romanes*, XXVIII, 58). Un des manuscrits

---

trer que Gréban dans sa *Passion* n'a point travaillé directement sur les Évangiles comme on l'admettait jusqu'ici, mais qu'il a suivi presque chapitre par chapitre les *Meditationes vitae Christi*, attribuées à saint Bonaventure.

1. Sur une question voisine, voy. G. Paris, dans le *Journal des savants*, 1892, p. 677.

2. M. W. accorde trop d'importance au *Planctus* catalan dont il exagère l'antiquité (p. 80) : l'attribution du manuscrit au XIIIe siècle ou même au XIIe ne repose que sur l'affirmation de Villanueva qui a pu se tromper ou le vieillir à dessein. La forme (strophes monorimes de cinq vers avec refrain) comme le style feraient plutôt songer à la fin du XIIIe siècle. La forme de ce type, selon nous, devait être identique à celle de la pièce française (a 10 a 10 a 10 B 4 B 10,) que la pièce catalane n'a fait qu'allonger de deux vers en conservant le refrain ; les pièces provençales n'y ont ajouté qu'un vers, mais ont abrégé le refrain ; dans le texte français du XIVe ou XVe siècle (*Anciennes poésies françaises*, II, p. 118) nous avons des quatrains en aabb, probablement monorimes à l'origine (mais non dans la rédaction actuelle, comme le dit M. W.), où le refrain a disparu. Le vers de dix syllabes a été conservé partout.

qui nous l'a conservé n'a point été trouvé à Agen, mais à Ager en Catalogne [1]. M. Wechssler n'a pas connu non plus, en quoi il est fort excusable, un *Planctus* français du XIVe siècle que nous a conservé un manuscrit fort précieux pour l'histoire du culte de la Vierge (Bibl. nat. fr. 12483) et que je compte publier prochainement [2].

A. JEANROY.

---

545. — **La muse normande de David Ferrand,** publiée avec introduction, notes et glossaire, par A. HÉRON. 5 vol. in-8. Prix : 100 fr. Rouen, Lestringant, 1891-1894.

Le premier volume de la *Muse Normande* a paru en 1891, le cinquième et dernier, qui contient le glossaire, en 1894. Il est temps de rendre compte de cette publication qui a été faite avec tant d'intelligence par M. Héron, et imprimée avec tant de soin par la maison Cagniard. David-Ferrand, né à Rouen vers 1590 et mort dans cette ville en 1669, fut à la fin l'auteur et l'imprimeur de la plupart des pièces de la *Muse Normande*; il les réunit en 1655 et les publia sous ce titre : « Inventaire général de la Muse Normande, divisée en vingt-huit parties, où sont décrites plusieurs batailles, assauts, prises de villes, guerres étrangères, victoires de la France, histoires comiques, émotions populaires, grabuges, et choses remarquables arrivées à Rouen depuis quarante années. » C'est un peu comme l'indique le titre, le journal rouennais de ce temps-là, mais écrit en vers, et dans l'argot de la population ouvrière, mêlé de mots normands, sauf quelques pièces qui sont écrites dans la langue ordinaire. On appelait cela la langue purinique ou des purins, ouvriers drapiers qui habitaient surtout le quartier Martainville et les paroisses Saint-Vivien et Saint-Nicaise. Je crois que David-Ferrand la connaissait bien et que ses pastiches ingénieux en sont une reproduction assez fidèle, quoiqu'on y rencontre des mots dont l'origine est incertaine et difficile à déterminer, ce qui s'explique par l'émigration incessante de nouveaux habitants qui, attirés peut-être par l'espoir d'un gain plus élevé, venaient un peu de partout augmenter la population ouvrière ou en combler les vides. Mais il n'est pas nécessaire d'être un grand philologue pour démêler ce qui appartient aux dialectes normands d'avec ce qui leur est étranger. La *Muse Normande* justifie bien son titre : la plupart des locutions et des termes qu'emploie David Ferrand, si l'on en excepte quelques-uns qui sont purement argotiques ou rabelaisiens, et d'autres qu'il forge lui-même pour son propre plaisir, sont encore pleinement en usage aujourd'hui dans la Basse-Normandie, dans le

1. Il n'y a peut-être là qu'une faute d'impression : elles sont nombreuses, surtout dans les noms propres ou les mots étrangers. — P. 65, l. 23, IX est pour XIX.
2. Ce morceau vient de paraître dans le nº d'octobre de la *Romania* (p. 576 ss.).

pays de Bray et surtout dans le pays de Caux. Il excelle à faire parler les paysans : les missives qu'ils adressent à leurs *fieux*, étudiants au grand Coliayge de l'Archevêché, et les réponses qu'ils reçoivent d'eux, sont en leur genre des chefs-d'œuvre de naturel, de bonhomie et de malice. Il ne tarit pas sur les exploits du grand *fesseux* « Su grand docteur en QQ », qui, armé de la férule et de ce « boullas » dont parle Rabelais, châtiait rudement les pauvres écoliers pour la moindre peccadille :

> Pour aver dit un mot, su regent en cholere
> Dit : « *Accede mihi statim correctorem ;*
> *Prodi in medium*, Flaccu, vidon d'affere ;
> J'en orron aujourd'hui le biau *Tu autem.*
> Pour lors un grand fesseux, aveuq un bras du diable,
> Que tu'ret un torel d'un seul de ses regars,
> Lasche un foudre de bois dessu mon pore rable,
> Qui me fait élinguer le sang de toutes pars.

La *chabrenauderie* ou corporation des savetiers, ses mœurs, ses amusements, ses querelles ; la bombance et la braverie des servantes « qui font les domzelles avec leu z'éventeux et leu culs bigarrais comme la candelle des roys » ; le fameux Naudin, *chabrenas* qui avait l'air de pontifier en mouchant les chandelles au Puy de la Conception ; un clergeot du Palais écrivant de Caen à son père qu'avec le temps il le rendrait riche avec la chicanerie, tous les petits scandales de la ville, sont autant de motifs qui ont inspiré à David Ferrand quelques-unes de ses pièces les plus plaisantes et les plus spirituelles. Toutes intéressent la ville de Rouen, car la *Muse Normande* est surtout l'histoire anecdotique de cette ville dans la première moitié du XVII[e] siècle. Comme le dit M. H. « tout y parle du vieux Rouen, qui revit là presque en entier avec ses mœurs, ses habitudes, ses particularités, ses rues, ses monuments, ses souvenirs de toute sorte ». Ce n'est pas à dire que l'auteur soit indifférent aux événements qui intéressent toute la France : son patriotisme s'exalte à la reprise de Corbie sur les Espagnols, à la défaite des Anglais dans l'île de Ré, à la nouvelle de la prise de la Rochelle, « la boite à Perrette », comme il l'appelle dans son langage purinique, où le roi entra :

> Malgré chés remuants et chés laches gogots.

Les lâches *gogots*, ce sont les Anglais, et les *remuants*, les protestants ; ces derniers, il les a en haine, plus encore que les Anglais. Si son amour pour son roi éclate en maint endroit, « il ne s'en fait pas moins, comme le dit justement M. Héron, l'écho des doléances du peuple, dans un assez grand nombre de chants royaux qui peuvent compter parmi ses meilleurs, et dont le ton libre et franc atteste que la parole avait alors moins d'entraves qu'on ne le croit d'ordinaire ». Elle n'en avait pas surtout dans l'expression de ces gaillardises, et même de ces grosses plaisanteries scatologiques qui faisaient rire les purins et « la communauté chabrenautique » à ventre déboutonné. Ce qui est à noter, et

l'éditeur n'a pas négligé de le faire remarquer dans son introduction qui, à elle seule, mériterait un long compte rendu, c'est ce que ces joviales compositions sont intimement liées aux concours des palinods. La fête solennelle du Puy de la Conception n'aurait pas été complète si aux lectures des chants royaux, des rondeaux et des pieuses ballades en l'honneur de la Vierge n'avaient succédé celles de quelques pièces facétieuses faites pour égayer un auditoire composé surtout de gens de métier. Voilà l'origine de la Muse normande. Des notes historiques, topographiques, littéraires et philologiques, pleines d'exactitude et de précision, rejetées à la fin de chaque volume, éclaircissent le texte et font de cette publication quelque chose d'accompli. Le Glossaire seul offre prise à quelques menues critiques. Je regrette que M. Héron y ait admis des mots français qui tiennent inutilement de la place, comme *affiquet*, *agripper*, *babine*, *bénéficier*, *claquet*, etc. Je n'aurai fait qu'un seul article de *gohée*, *gohaye* et *gouée*, — de *begistre*, *behitre* et *behistre*, de *masette* et *mazette*. L'explication de quelques termes me paraît inexacte ou douteuse: « *Abeutir* », qu'on trouve dans Châtelain, est une forme variée de *avieutir* ; *Conir* ne signifie pas « tuer », mais dégénérer, être racorni (cf. conard, coneille = cornard, corneille). On lit dans Baïf : « Tout est *cosni* : la bergerie ha moins de chèvres que de boucs », et dans David Ferrand qui semble s'être souvenu de ce passage : « Tout est *cony* : l'estat en décadence Va de travers comme fait un boiteux. » « *Effoucher* » veut dire exactement « disperser ». Enfin, il n'est pas du tout certain que *punaisier* ait le sens de « puant ». Ce mot me semble désigner des ouvriers qui démontaient les lits et les armoires pour en purger les insectes dont ils tiraient leur nom. Ce passage, extrait d'un texte rouennais à la date de 1732, semble me donner raison : « Ne pourront les fripiers, *punaisiers*, chinchers en bois avoir chez eux aucuns outilz ni establis servant au dit mestier des menuisiers. »

A. Delboulle.

---

546. — **Fontes rerum bohemicarum**. 5 vol. in-4° (Prague, 1873-1893, édité par le Musée royal de Bohême, librairie Valceka.)

En 1868, l'historien Palacky, à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de sa naissance, fit don au Musée national d'une somme de 20,000 florins dont les revenus devaient être employés dans l'intérêt des études historiques. Il fut décidé que cette somme serait consacrée à publier un Corpus des sources de l'histoire de Bohême. En 1873, le premier volume paraissait par les soins de M. Emler. Au siècle dernier et au commencement du XIXe siècle un grand nombre de textes avaient été publiés ou réimprimés d'une façon plus ou moins critique par Dobner, Pelzl, Dobrovsky. Palacky en avait lui-même édité un certain nombre. Mais la Bohême ne possédait pas encore de recueil analogue

aux *Monumenta* de Pertz pour l'Allemagne ou à ceux de Bielowski pour la Pologne. Aujourd'hui, elle n'a plus rien à leur envier; les instrurctions de Palacky ont été fidèlement suivies. La collection à laquelle son nom reste attaché, est de tout point digne de cet illustre patronage; rien n'y manque : textes soigneusement établis, introductions critiques, notes, indications chronologiques, index très complet, bon papier, impression correcte et élégante. Nos lecteurs nous sauront certainement gré de leur signaler le contenu de ces cinq volumes. Ils renferment des matériaux non pas seulement pour l'étude de la Bohême, mais aussi pour celle des pays voisins (Allemagne, Autriche, Hongrie, Pologne, Russie, Péninsule balkanique). Les introductions et les traductions sont en langue tchèque. Je comprends très bien le patriotisme des éditeurs ; mais dans l'intérêt même de ce patriotisme, n'eût-il pas mieux valu éditer avec commentaires en latin les textes latins, et réserver le tchèque pour les textes en langue slave ; les indigènes et les étrangers y eussent également trouvé leur compte. Cette belle collection ne devrait manquer dans aucune grande bibliothèque historique. Il est à craindre que la langue des préfaces, des commentaires et des index ne rebute plus d'un amateur et ce sera grand dommage, car la collection, je le répète, est vraiment excellente.

Le premier volume, rédigé par M. Emler assisté de MM. Novotny, Perwolf, Kollar, Zoubek, comprend dans le texte original (en grec, en slavon, en latin avec traduction schèque) les vies ou légendes des saints Cyrille et Méthode, de sainte Ludmila et de saint Vacslav, ou Venceslas, de saint Adalbert, de saint Prokope, de saint Hroznata, d'Ernest, archevêque de Prague, de Milic de Kromerize l'un des précurseurs de Jean Hus, de Jean de Jenstein, qui fut archevêque de Prague à la fin du XIVᵉ siècle. Un seul de ces documents est en langue tchèque ; c'est la légende rimée de Saint Procope, d'après un manuscrit du XIVᵉ siècle. Ce volume est d'un intérêt tout particulier au point de vue de l'histoire ecclésiastique. Le second volume édité par MM. Emler et Tomek comprend la chronique latine de Cosmas (des origines à 1125) et celles de ses continuateurs, le chanoine du Vyssegrad, le moine de Sazava, des chroniques anonymes dues à des chanoines de Prague, des récits sur les règnes du roi Vacslav Iᵉʳ (1230-1253) et Premysl Otokar (1253-1278), les chroniques des chanoines Vincent de Prague et de l'abbé Jarloch ; tous ces documents sont en langue latine ; la chronique de l'abbaye de Zdar est en vers hexamètres [1]. Le tome III comprend un document du plus haut intérêt : c'est la chronique rimée (en tchèque) dite de Dalimil.

1. On en jugera par l'extrait suivant :

Hinc rogo te lector non inspice simplicitatem
Metri, sed sensus attendas integritatem :
Quamvis sit stilus simplex et rudibus aptus
Sunt tamen hæc verba mea vera fide quoque digna.

Elle va jusqu'au commencement du XIVe siècle et est surtout remarquable par la haine dont l'auteur fait montre vis-à-vis des Allemands. Elle est accompagnée d'un certain nombre de fragments rimés dont l'un est relatif à la bataille de Crécy et relate les exploits des gentilshommes tchèques qui accompagnaient Jean l'Aveugle. Le texte tchèque est accompagné d'une traduction allemande du moyen âge. Viennent ensuite la biographie de l'empereur Charles IV écrite (en latin) par lui-même et la traduction contemporaine, tchèque et allemande, de ce curieux document. La traduction tchèque avait paru avant l'original latin en 1555; la traduction allemande était encore inédite. Cette autobiographie est suivie des oraisons funèbres de Charles IV, des chroniques latines du Tchèque Neplach et de l'Italien Jean Marignola (Cronica Bohemorum).

Le quatrième volume rédigé par M. Emler est occupé par la Chronique latine de Pierre Zitavsky dite chronique de Zbraslava, — elle va jusqu'en 1338, — la Chronique latine dite de François de Prague qui va jusqu'à 1353 et celle de Benes de Veitmil (1283-1384).

Le cinquième volume a paru tout récemment. M. Emler s'est assuré la collaboration de MM. Jan Gebauer et Jaroslav Goll. Il débute par la Chronique latine dite de Pribik Pulkava, chronique à laquelle Charles IV lui-même aurait collaboré. Elle débute à la création du monde et va jusqu'à l'année 1336. Elle compile et complète les chroniques antérieures. Elle fut traduite au XIVe siècle en tchèque et en allemand. M. Gebauer a revu le texte de la version tchèque. M. Jaroslav Goll a publié la chronique hussite de Vavrinec de Brezova, un poème en vers latins rimés sur la victoire de Domazlice (Taus); la Chronique dite de l'Université de Prague et celle de Bartosek de Drahonice qui comprend les années 1419 et 1420. Tont ces textes sont édités avec un soin méticuleux et il sera impossible désormais d'étudier l'histoire de Bohême sans recourir à cette précieuse collection. Malgré l'objection que nous formulions en commençant, elle a sa place marquée dans toute les bibliothèques historiques. Nous lui souhaitons une heureuse continuation et un prompt achèvement.

L. LEGER.

---

547. — **Les Origines de l'Imprimerie à Saint-Lô en Normandie**, par A. CLAUDIN, lauréat de l'Institut, 1894. In-8 de 37 pp. (Extrait du Bulletin du Bibliophile.)

M. Claudin continue avec une remarquable persévérance ses études sur l'histoire de l'imprimerie dans les villes de France. La ville de Saint-Lô, dont il s'occupe aujourd'hui, reçut la typographie en 1564, grâce au zèle d'un ministre réformé, Mathieu de La Faye. *Thomas Bouchard*, qui y établit les premières presses, s'associa, en 1565, *Jac-*

ques le Bas, puis il disparut. *Le Bas*, après avoir exercé seul en 1567, alla s'établir à Caen, où nous le suivons de 1569 à 1595. M. C. cite diverses impressions faites par lui dans cette dernière ville; en voici quelques autres.

1581. Locus Julii Caesaris de moribus et gestis Gallorum et Germanorum, in-4° de 8 ff.

Biblioth. de Caen, ms. in-4 n° 115 (exempl. annoté par Jean de Tourneroche).

1584. Joannis Ruxellii, eloquentiae et philosophiae professoris regii, de instauratione Academiae Cadomensis Oratio II. habita Cadomi die 19. Octobris, 1583. In-4° de 31 pp.

Biblioth. nat., Rés. p. Z. 194.

1588. Discours de l'entrée de monseigneur le Duc d'Espernon en la ville de Caen, le Samedi 14. May 1588; par Jacques de Cahaignes, Professeur du Roy en Médecine à l'Université de Caen. In-8° de 27 pp.

Éloge des citoyens de la ville de Caen. Première centurie. Par Jacques de Cahaignes. Traduction d'un curieux [*M. de Blagy*] (Caen, 1880, pet. in-4), p. 30.

1590. Discours veritable de la Victoire obtenue par le Roy en la bataille donnée près le bourg d'Ivry, le Mecredy xiiii, jour de Mars mil cinq cents quatre vingts dix. In-8° de 38 pp. et 1 f.

Biblioth. du château de Chantilly.

1590. Lettres du Roy à Monsieur de la Verune, lieutenant pour S. M. au bailliage de Caen, sur la victoire du 14. Mars 1590 contre les ligueurs et rebelles. In-4° de 3 ff. non chiffr. et 1 f. blanc.

Cat. Lignerolles, 1894, III, n° 2824.

1590. Prophetie de la ruine de la Ligue. Cantique ænigmatic et poëtique contre la conjuration faicte en ces derniers temps, tant contre l'Evangile que contre l'estat de France.... composé es feries de Noel 1586. E. D. M. E. S. D. T. M. D. S. E. D. E. D. [Estienne de Malescot....]. In-8° de 23 ff. non chiffr. et 1 f. blanc.

Ce volume ne porte aucun nom d'imprimeur; mais il est imprimé avec le même matériel que la *Morologie des Jésuites*, 1593.
Biblioth. de M. Gaiffe.

1592. Jac. Cahagnesii Cadomensis, medicinae Professoris regii, de popularis dyssenteriae natura, causis et curatione Praelectio. In-8 de 31 pp.

Biblioth. nat., Td.[111] 6.

1592. Stephani Anfraei Cardonnei... de causis dysenteriae hoc anno 1592 populariter grassantis Praelectio. In-8°.

Biblioth. nat., Td.[111], 5.

1595. Statuts et Ordonnances de la Prevosté de Caen. Avec les privileges aux bourgeois, manans et habitans de ladite ville. In-4°.

Il existe une copie de ce volume à la bibliothèque de Caen (ms. in-4 n° 232). Si la date est exacte, elle prouverait que Jacques le Bas mourut au commencement de 1595, puisque *Françoise Thomas*, sa veuve est citée dès le 21 février de cette année (voy. Cahaignes, *Éloges*, éd. de 1880, p. 250).

Les Lauriers du roy, dont M. Claudin décrit une édition de Caen, 1590, sont l'œuvre de François de Clarvy. Le nom de l'auteur est indiqué par une note manuscrite sur l'exemplaire de l'édition originale de Tours, que possède la Bibliothèque nationale (Lb[35], 222).

Pour en revenir à Saint-Lô, il y avait dans cette ville en 1595 un imprimeur appelé *Pierre Quesnot*, dont on ne connaît aucune production.

Soixante ans plus tard, on trouve à Saint-Lô *Jean Pien* (vers 1656-1670), puis sa veuve. Un nommé *Le Baron*, qui exerçait en 1739, vit son officine supprimée. Pendant la Révolution deux nouveaux ateliers se fondèrent : celui de *P. F. Gomont* et celui de *J. Marais*.

Ces quelques noms résument toute l'histoire typographique de Saint-Lô. On comprend dès lors combien sont rares les livres imprimés dans cette ville.

Émile Picot,

---

548. — E. Hancke. **Bodin**. Eine Studie über den Begriff der Souverainetæt. Breslau, Kœbner, 1894. In-8 de 90 p.

Cette étude sur Bodin et le concept de souveraineté fait partie de la collection de *Recherches sur l'histoire juridique et constitutionnelle de l'Allemagne*, que dirige le Dr Otto Gierke : c'est dire que M. Hancke s'est surtout appliqué à rechercher l'influence exercée par la *République* du publiciste français sur les théories constitutionnelles des Allemands. Il n'en a pas moins fourni une importante contribution à l'histoire des idées politiques en France.

La première partie (p. 1-46) est une analyse théorique du concept de souveraineté et des rapports du droit de l'État : 1° avec le droit des gens, — 2° avec les autres États qui peuvent former avec lui une même fédération, — 3° avec les groupes sociaux qu'il renferme. Sur ces trois points, Bodin ne fait que mettre en axiomes la réalité qu'il avait sous les yeux [1], il est le théoricien de la France centralisée et monarchique. Aussi les publicistes allemands ne peuvent accepter sa doctrine, en vertu de laquelle il n'y aurait eu de « souveraineté » nulle part dans le Saint-Empire. Ils multiplient, tout en l'imitant, les réfutations totales ou

1. Il publie son livre en 1576, mais il considère la crise des guerres civiles comme un accident passager.

partielles : Paurmeister en 1608, Arnisaeus et Bornitius en 1610, Reinkingk en 1619, Besold et enfin Althusius et Grotius en 1625, sans parler de la *Dissertatio antibodiniana* de Zabel.

M. H. veut voir une différence entre la façon dont Bodin définit la souveraineté dans ses éditions françaises et dans ses éditions latines, lesquelles sont plus complètes et probablement plus fidèles. J'avoue ne pas sentir cette nuance. Il est vrai que si l'on compare ces deux formules : « puissance absolue et perpétuelle d'une république, *summa in cives ac subditos legibusque soluta potestas* », on peut remarquer que la seconde définition n'enferme aucun élément de durée ; mais cette différence est purement formelle, car voici comment Bodin développe lui-même sa définition dans les deux textes :

Or la souveraineté n'est limitée ni en puissance, ni en charge, ni à certain temps.	*Majestas vero nec a majore potestate nec legibus ullis nec* tempore *definitur.*

Ici les deux formules se traduisent aussi exactement qu'il est possible. Les Allemands préfèrent naturellement des définitions plus larges et plus vagues, si vagues qu'elles aboutissent à de véritables tautologies : « *Reipublicae in personas ac res* ditionis suæ *potestas.* » L'un d'eux se décide à dire (ce qui est peut-être bien près de la vérité) que ce concept est indéfinissable. Althusius n'y voit qu'une idée purement relative : « *Dicitur præeminens, prima, atque summa, non quod lege sit soluta, sed respectu potestatis subordinatae particularis.* »

De l'analyse délicate à laquelle M. H. s'est livré sur les traces de Bodin, je ne sais si le concept de souveraineté ressort avec plus de clarté. Est souverain, dit Bodin, le prince, le corps, ou le peuple qui « *post Deum immortalem subditus sit nemini* » : c'est un corollaire de *nec a majore potestate*. Mais, dans son livre, il en vient à se demander si le prince lié à un autre par des obligations de clientèle reste souverain, et il conclut par l'affirmative : « *Ego vero... sentio majestatem retinere suam* », ce qui détruit sa définition même. Il dit que la souveraineté n'est pas limitée *en charge*, mais Besold remarquait déjà que cet élément de la définition était superflu, il est déjà renfermé dans le mot *summa*. A moins que Bodin ne veuille dire qu'un pouvoir absolu, concédé même à vie, mais à titre de délégation (comme était, par exemple, celui des Césars romains), n'est pas la souveraineté.

H. Baudrillart, dans un livre dont M. Hancke, tout en le louant, n'a peut-être pas fait assez largement usage, a fort bien montré que le concept de Bodin impliquait une double contradiction : 1° si la souveraineté actuelle du prince est inaliénable, comment a-t-elle pu dériver de la souveraineté primitive du peuple, laquelle était aussi inaliénable, sans quoi elle n'aurait pas été souveraineté et n'aurait pu engendrer celle du prince ? — 2° Si la souveraineté est, comme le veut Bodin, limitée à la fois par les lois morales et divines et par le droit des sujets à conserver leur propriété et à consentir l'impôt, ou bien la puissance

absolue du souverain devient illusoire, ou bien, s'il est lui-même seul juge et interprète de la loi morale et des infractions qu'il y peut commettre, ce sont les droits des sujets qui ne sont plus que chimère.

On aperçoit nettement contre quelles difficultés se débat Bodin, lorsqu'il arrive à la question de la tyrannie. Magistrat libéral et éclairé, il déclare (III, 5, 9) que « celui-là perd le nom et la dignité de prince, qui s'écartant de la raison renverse les lois divines ». Mais, sentant tout le danger qu'il y avait à inscrire dans une théorie politique le droit d'insurrection [1], il a dit plus haut (II, 5, 9) qu'il n'était permis « *nec singulis civibus nec universis* » de s'attaquer même au pire des princes. La révolte ne reste légitime que si le tyran est en même temps un usurpateur. Au fond c'est déjà *la Politique tirée de l'Écriture sainte*, mais conçue d'une façon timide encore. — Ajoutons que la vie de Bodin dément ces théories, puisqu'à deux reprises il a combattu Henri III, d'abord dans le camp du duc d'Anjou, ensuite dans les rangs de la Ligue.

De même, lorsqu'il fait du droit de légiférer l'attribut essentiel de la souveraineté, il écrit : « *universis ac singulis civibus leges dare, a civibus accipere nunquam* ». Cette définition aurait besoin d'être rectifiée, ou tout au moins complétée, pour pouvoir s'appliquer aux États chez lesquels la souveraineté réside dans la nation. De plus, si on la prenait à la lettre, ce n'est pas simplement du saint-Empire qu'il faudrait dire qu'il n'y a pas de souveraineté, mais de tous les États sans exception, à part le despotisme absolu ou une démocratie pure et directe : si tant est que de tels *monstres* puissent exister dans la réalité concrète. Bodin est absolument étranger à l'idée de délégation (il croit qu'en Allemagne le souverain c'est la Diète), et il nie que la souveraineté puisse être partagée : c'est nier par avance tout le développement constitutionnel des temps modernes. M. H. aurait dû nous montrer que la souveraineté est une de ces notions qui paraissent intelligibles, mais que l'analyse résout en contradictions [2]; Retz disait déjà que le droit des peuples et celui des rois ne s'accordent jamais mieux que dans le silence.

M. H. établit fortement le principal mérite de Bodin qui est d'avoir dégagé le concept de souveraineté de l'idée de *forme de gouvernement*. Dans une seconde section (p. 47-83) il étudie les droits du souverain, et, dans un appendice, ses rapports avec l'Église. — C'est un travail intéressant et instructif, surtout grâce à la comparaison perpétuellement instituée entre Bodin et ses adversaires germaniques : on voit là très bien que les idées politiques des publicistes ne sont le plus souvent, en dépit de l'apparence toute objective qu'ils s'efforcent de leur donner, rien autre chose que leurs préférences personnelles projetées par eux dans l'abstrait.

H. HAUSER.

1. Voy. à ce sujet Weil, *Idées politiques pendant les guerres de Relig.* Paris 1892.
2. Voy. *Rev. hist*, sept.-oct. 1894, p. 157.

549. — Ernest DUPUY. **Bernard Palissy.** L'homme, l'artiste, le savant, l'écrivain. Paris, Lecène, Oudin et Cie. 1894. In-12 de 334 pages.

I

Voici un excellent livre et qui, par ce temps de biographies vides et hâtives, mérite de faire événement. Quatre hommes étaient nécessaires pour mener à bien telle besogne : un historien pour fixer avec toute la critique désirable les principaux points de la vie de Palissy, un artiste pour apprécier son œuvre de céramiste, un savant pour exposer ses doctrines scientifiques, et un philologue pour juger de sa langue et de son style. Ces quatre hommes se sont trouvés en M. Dupuy et, si attentifs, si compétents, qu'il semble difficile de se poser à l'égard de Palissy une seule question à laquelle ils n'aient pertinemment répondu.

S'il était même un reproche à adresser à l'auteur, ce serait d'en vouloir souvent beaucoup trop dire. A-t-il le droit d'affirmer avec tant d'insistance que Palissy s'est mêlé de prédication protestante (p. 28)? c'est une conjecture qui, il est vrai, peut avoir sa vraisemblance, mais fondée sur des preuves vraiment trop insuffisantes pour qu'il ait le droit de l'ériger en fait. Est-il possible d'admettre avec lui que Palissy, avant de se vouer à la céramique, n'avait exercé que la modeste profession de marchand et de réparateur de vitraux (p. 7), lorsque l'on songe à la longue pratique des arts plastiques que dénonce la perfection du modelé et du coloris de ses rustiques figulines ? En tous cas, ce sont là de bien infimes vétilles.

Une seule réserve grave nous semble nécessaire à propos de quelques considérations qu'il émet sur le style de Palissy. « La langue de Palissy, écrit il (p. 240), nous révèle une habitude qui mérite d'être remarquée. Cette habitude consiste à unir le mot populaire et le mot savant comme pour les éclairer l'un par l'autre. On en peut juger par le tableau suivant qui, nous l'espérons, parlera aux yeux des lecteurs. » Suit une liste de soixante-quatre accouplements de deux substantifs, deux adjectifs ou deux verbes à peu près synonymes. Et M. D. conclut : « On peut dire que presque toujours ce redoublement de l'expression a pour effet, sinon pour objet, de mettre en regard, comme dans une sorte de lexique, deux doublets, ou deux synonymes, ou deux mots de sens très prochains, mais l'un de formation savante, l'autre de forme populaire. » Il y a ici, pensons-nous, deux erreurs. D'abord, ces accouplements de deux synonymes ne sont pas chez Palissy une particularité caractéristique : on les retrouve tout aussi bien dans n'importe quelle page de Rabelais, de Montaigne, d'Amyot et même chez tous leurs devanciers du moyen âge. En second lieu, il est absolument certain que Palissy n'a jamais eu l'idée d'accoupler ainsi, pour les éclairer l'une par l'autre, une expression populaire à une expression savante, car tous ces accouplements, dont M. D. nous donne la liste, étaient des expressions toutes faites, usitées depuis fort longtemps, et dont pas une peut-être n'est de l'invention de

cet écrivain : « gaster et dissiper » est dans Rabelais (*Gargantua*, c. XXVI), « fins et conclusions » dans Froissard (*Chron.*, liv. II, 126), « pur et monde » dans la *Passion* de Gréban (v. 5081), « utile et profitable » dans la primitive version française du *Livre des rois* (p. 113),.. ainsi des autres. Il y a là, sans aucun doute, deux pages à supprimer.

Peut-être encore, lorsque M. D. mentionne les différentes opinions émises par les céramistes sur la nature de la coupe blanche qui révéla à Palissy sa vocation, pourrait-on regretter l'omission de celle de Burty, d'après laquelle cette coupe serait une porcelaine de Chine, car cette hypothèse n'est assurément pas la moins séduisante, lorsque l'on se demande pourquoi Palissy se serait donné tant de mal à chercher le secret d'un produit dont tout le monde aurait pu s'approvisionner s'il avait été déjà couramment fabriqué en Allemagne ou en Italie. Peut-être aussi, lorsqu'il recherche l'origine de la décoration des rustiques figulines, aimerait-on à le voir un instant s'arrêter devant quelque porche de cathédrale gothique ou examiner les marges du *Livre d'heures* d'Anne de Bretagne, pour étudier le rôle de la faune et de la flore dans le vieil art français. Mais, comme l'auteur pouvait fort bien être d'un avis différent du nôtre sur ces questions, nous ne saurions lui reprocher de ne pas les avoir abordées.

« La Postérité, écrit, M. D. en terminant, a beau aimer Montaigne. savourer Ronsard, rester émerveillée de Rabelais, elle accorde à Palissy quelque chose de plus ; elle rend un culte instinctif à sa mémoire. C'est qu'ailleurs elle trouve à honorer avant tout les dons de l'esprit, ici elle peut contempler avec émotion le spectacle d'une grande âme » (p. 266), C'est cela, mais il y a plus encore. Si la France garde pour Palissy ce culte instinctif, c'est qu'elle sent en lui, plus intégralement qu'en tout autre, l'un des siens. Cet homme qui, seul en son siècle, se montre à la fois grand écrivain sans savoir le latin ni le grec, grand artiste sans avoir mis le pied en Italie, et grand savant sans s'être jamais assis sur les bancs d'aucune université, est à tout prendre un pur Français du moyen âge attardé en pleine Renaissance et conservant inaltérée au milieu des mille influences venues subitement de tous les points de la frontière et de tous les âges du passé, sa robuste âme française. M. Dupuy ne dit pas expréssement cela, il est vrai, mais tout son livre le crie et nulle étude encore ne l'avait si bien établi.

Raoul Rosières.

II

Je suivrai M. E. Dupuy dans les quatre parties de son livre indiquées par le sous-titre que l'on vient de lire et j'examinerai tour à tour ce qu'il dit de la biographie de son héros, de ses travaux d'art, de ses travaux scientifiques, enfin de sa langue et de son style.

M. D. constate tout d'abord que si les biographies de Palissy sont

nombreuses, elles ont presque toutes le tort d'être trop complètes, car « les faits qu'elles contiennent sont parfois des moins établis, et d'importantes assertions ne tiennent pas devant l'effort de la critique ». Se moquant de la plupart des biographes qui indiquent sans hésiter le lieu et la date de la naissance de Palissy, le judicieux auteur rappelle qu'aucun document ne nous a révélé cette date, que trois témoignages historiques nous permettent seulement de la discuter, empruntés tous les trois à des contemporains, Agrippa d'Aubigné, La Croix du Maine et Pierre de l'Estoile, et qu'il faut se contenter d'adopter une moyenne, un à peu près, et de dire que Palissy naquit vers 1510. Quant au lieu de la naissance, nous ne possédons aucune donnée sérieuse. Sur ce point, dit M. D. avec une douce malice (p. 4), « les biographes se sont contentés longtemps et à peu de frais », et il s'amuse aux dépens de ces naïfs biographes, dupes d'inductions trop hasardées, qui font naître l'illustre potier à la Capelle-Biron, uniquement parce qu'il existait là une maison qu'on appelait la tuilerie de Palissy [1]. « On devrait à ce compte », dit spirituellement M. Dupuy, « placer le berceau de Palissy partout où son nom a laissé quelque trace. L'artisan Saintongeois aurait les sept patries d'Homère. » Quel nom substituer à La Capelle-Biron ? ajoute le nouveau biographe. Et il répond carrément : « aucun, dans l'état actuel de la science. Il est fâcheux de n'avoir rien à dire ; mais il serait plus fâcheux de redire une erreur. » Il est tristement obligé d'avouer (p. 5) que « la même obscurité, qui nous dérobe les origines de Palissy, nous cache la plupart des circonstances qui ont amené ou entouré sa mort. » Complètement d'accord jusqu'à ce moment avec M. Dupuy, j'ai le regret de me séparer de lui (p. 7) quand il accepte comme authentique le récit de d'Aubigné rapportant « un entretien des plus dramatiques entre le vieux religionnaire et le roi de France Henri III », qui se serait donné la peine de venir tout exprès à la Bastille pour le presser d'abjurer. Le meilleur des devanciers de M. Dupuy, M. Louis Audiat a très bien montré l'invraisemblance extrême du récit de d'Aubigné. Je puis moins que personne donner tort au scepticisme de M. Audiat, moi qui ai eu l'occasion de prouver, au sujet du vicomte d'Orthe, combien l'auteur de l'*Histoire universelle* se préoccupait de l'effet à produire et combien il préférait, en certains cas, le clinquant de la fantaisie à l'or pur de la vérité. Malgré l'habile et chaleureuse discussion de M. Dupuy, je reste persuadé que la visite *in extremis* du roi Henri III, que la tirade héroïque du captif, sont choses absolument romanesques, que l'imagination du conteur a tout créé, que l'improvisation oratoire mise dans la bouche de *Maitre Bernard* n'est qu'un exercice de rhétorique, l'amplification de cette phrase de Sénèque :

1. Encore ce nom n'était-il pas très ancien et je suppose qu'il a été donné à la tuilerie bien plus tôt par des *amateurs* que par le cadastre !

Qui mori scit cogi nescit [1]. Je me rapproche tout à fait de M. D. quand il combat (p. 9-10) l'origine saintongeoise de Palissy, opinion insinuée par le paradoxal Benjamin Fillon, affirmée par le téméraire Philippe Burty [2], et qui ne tient pas debout, et quand il établit (p. 11-13) que l'origine agenaise est incontestable, appuyée le plus solidement du monde sur cette formelle assertion de Lacroix du Maine : « Bernard Palissy, natif du diocèse d'Agen ». Il faut donc regarder comme définitive la sentence ainsi rendue par M. D au sujet des droits respectifs de l'Agenais et de la Saintonge (p. 14) : « S'il est impossible d'enlever à la terre agenaise l'honneur d'avoir donné naissance à Palissy, il faut laisser à la Saintonge la gloire d'avoir adopté l'artisan, d'avoir développé son caractère, d'avoir éveillé son génie. C'est la Saintonge qui a fait de Palissy un réformé, et l'accent saintongeois donne à certains de ses écrits cette saveur sauvage que le cru, pénétré des sels de la mer, fait passer dans le vin des sables. »

Un des chapitres les plus intéressants, les plus nouveaux de tout l'ouvrage, est celui que l'auteur consacre aux voyages de Palissy (p. 47-59). Notons d'abord une rectification importante. On a jusqu'à présent désigné par erreur comme la *période des voyages* la période de dix ans environ (1530 à 1540) où Palissy fut ouvrier, *m'occupant*, comme il s'exprime (*Art de terre*, II, 208) *à mon art de peinture et de vitrerie*. J'emprunte à l'auteur lui-même ses précises indications récapitulatives (p. 58-59) : « Pour résumer cette longue discussion sur les voyages de Palissy, ils se divisent en deux groupes appartenant à deux périodes très distinctes de la biographie. La première période est celle où Palissy réside habituellement à Saintes. Elle va de 1543 et 1563 et comprend le séjour à Tarbes, les voyages à travers les pays d'Armagnac, Béarn et Bigorre, les excursions en Aunis, en Saintonge, en Vendée, en Poitou, en Touraine, la fuite à la Rochelle. La seconde période, qui est celle où Palissy a son domicile ordinaire à Paris, s'étend de 1565 à 1575 et comprend

1. Voici, pour n'y plus revenir, quelques menues observations : On n'indique point (p. 99, note 1) les sources où l'on a puisé ce qui regarde la tradition recueillie par Peiresc et qui attribuait à Palissy, quelques années après sa mort, bien d'autres travaux que les siens ; on écrit *(passim) Reid* le nom de M. Charles *Read ;* on donne au nom de l'évêque de Valence (p. 191) une forme qui n'est pas justifiée par sa signature, *Montluc* pour *Monluc*. On voit qu'il ne s'agit que de misères en tout ceci.

2. J'adressai mes objections sur ce point à feu Burty dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* et il y répondit de fort mauvaise humeur. *Tu te fâches, donc tu as tort*. C'est dans le même recueil que j'ai réclamé, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Palissy à Villeneuve-sur-Lot, contre les déclarations officielles qui faisaient revivre, à l'égard de la tuilerie natale, près de la Capelle-Biron, les inacceptables légendes propagées par Boudon de Saint-Amans et par Chaudruc de Crazannes qui ont été aussi crédules pour le berceau entouré de briques que l'ont été Lenoir et du Sommerard pour les verrières d'Ecouen représentant soit le connétable Anne de Montmorency et sa famille, soit l'histoire délicieuse de Psyché, verrières auxquelles Palissy n'a pas touché.

les explorations scientifiques en Brie, Valois, Champagne, Picardie, et le séjour plus prolongé au pays des Ardennes. »

Il y aurait à reproduire un autre remarquable résumé (p. 62) de la vie entière de Palissy, où M. D. glorifie avec éloquence le « travail prodigieux » de son héros et, en même temps, « le labeur héroïque » des grands hommes de la Renaissance, mais il y a tant d'autres beaux passages dans le livre, que si l'on voulait tous les citer, il faudrait trop citer.

On les trouve surtout ces beaux passages dans la seconde partie : l'*Artiste*. Le récit des essais de l'inventeur des rustiques figulines est particulièrement émouvant (p. 80 et suiv.). M. D. s'inspire très heureusement, après Lamartine, qu'il oublie, de « cette merveilleuse page » de l'*Art de terre*, à propos de laquelle il dit (p. 84) que « jamais poète n'a trouvé des accents plus émus ». Il rivalise encore avec l'auteur des *Entretiens* dans la description des chefs-d'œuvre de Palissy (p. 89-90 et p. 110-123). Pour toute cette partie de son travail, le nouveau biographe n'a pas manqué de s'aider des communications de spécialistes tels que M. Barbet de Jouy, l'ancien administrateur des Musées du Louvre, auquel le volume est dédié, et M. Eugène Muntz, directeur des archives et de la bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts, de même que, pour mieux apprécier les doctrines scientifiques de Palissy, il a eu recours aux lumières de M. Munier-Chalmas, professeur de géologie à la Sorbonne.

Les pages sur le savant qu'il y eut en Bernard Palissy, ce savant que « le plus grand des naturalistes modernes », Cuvier, a proclamé le fondateur de la géologie, dont Chevreul, Dumas et autres éminents académiciens ont admiré les précieuses observations, sont fort curieuses. On y distinguera ce qui regarde « les livres qu'a lus Palissy », livres qui furent la *Bible* (traduction d'Olivetan), le *Psautier* de Clément Marot, le *Roman de la Rose*, divers traités d'alchimie, notamment celui de maistre D. Zeccaire, gentilhomme et philosophe guiennois [1], quelques auteurs anciens, Pline, entre autres, l'*Etymologicon* d'Isidore, évêque de Séville, la version du *Lapidaire* par Jean de Mandeville, la *Cosmographie* de Belleforest, les naturalistes Belon et Rondelet, le livre sur le *Sel* du docteur Jean de Marcoville, *Les livres de Hiérosme Cardanus, médecin milannois* (1556), l'*Architecture de Marc Vitruve*, traduite par Jean Martin (1547), les œuvres de l'architecte bolonais Sébastien Serlio, les œuvres de Jacques du Cerceau, le *Songe de Polyphile* par Colonna, traduction de Jean Martin (1550), peut-être aussi les œuvres de Philibert de l'Orme, de Jean Bullant, les *Oraisons Sainctes*, dont le pasteur Hamelin paraît à la fois l'éditeur et l'auteur (1553), etc. M. D. craint (p. 181) que « les longueurs » de ce catalogue aient pu

1. Le nom est écrit *Zecaires* dans le manuscrit autographe conservé à la Bibliothèque nationale (fonds français 1089).

impatienter quelquefois ses lecteurs. J'ai trop bonne opinion d'eux pour ne pas croire qu'au contraire ils ont été ravis de tout l'agrément que l'auteur a sû mettre dans cette énumération descriptive dont l'exactitude minutieuse est digne d'un bibliographe consommé.

Les lecteurs apprécieront aussi beaucoup ce qui regarde (p. 182 et suivantes) les amis de Palissy, ses protecteurs, ses confrères en curiosité, les collectionneurs avec lesquels il fut en relation, Pierre Guoy, l'avocat Babaud, le médecin Pierre l'Amoureux (à Saintes), le bourgeois l'Hermitte, Jacques Imbert, sieur de Boislambert, le poète François Baudoin, sieur de l'Ouaille, un autre poète « aux effusions lyriques », le pasteur Pierre Sanxay (à la Rochelle), Michel Tiraqueau [1], l'avocat Jean Imbert, le médecin Sébastien Collin (à Fontenay-le-Comte), le lapidaire Pierre Seguin, le docteur Siffly, médecin du duc de Montpensier, M. de Troisrieux, maistre Francis Choisnyn, médecin de la reine Marguerite, le chirurgien collectionneur Rasse des Nœuds, le grand bibliophile Henry de Mesmes, seigneur de Roissy et de Malassise (à Paris [2]). Signalons le piquant intérêt du chapitre sur Palissy professeur et sur son auditoire reconstitué avec des prodiges de sagacité (p. 204-224) et la haute importance du chapitre sur les *théories scientifiques de Palissy*, et on admirera, avec l'excellent critique, « la netteté de ces définitions qui a de quoi nous surprendre », encore davantage la hardiesse heureuse « de certaines interprétations de phénomènes observés », notamment en ce qui concerne « le travail mystérieux de la fossilisation des coquillages », « l'origine et l'usage des grés servant à faire des pierres à meules, l'action mécanique des meules dans l'usure », et, par dessus tout, l'idée que les espèces ont vécu à l'endroit même où se trouvent les fossiles. La découverte de cette vérité suffirait, déclare M. D. (p. 210), à sa gloire de géologue. Étudié de près, ajoute-t-il (p. 224), l'auteur des *Discours admirables* nous apparait bien tel que son contemporain, La Croix du Maine, l'a défini : « homme d'un esprit merveilleusement prompt et aigu. »

Autant M. D. a vanté la *pénétration* du savant, autant il vante le talent de l'écrivain. La quatrième et dernière partie du livre sur Palissy s'ouvre par ce rapprochement : « Novateur en matière de foi, en matière d'art, en matière de science, peut-être allons-nous le trouver encore, en matière de langue et de style, indépendant et créateur. »

---

1. C'était le fils et successeur du lieutenant du sénéchal de Poitou au siège royal de Fontenay, du jurisconsulte immortalisé par l'éloge qu'a fait Rabelais de ce *bon, sage, tant humain, tant débonnaire Tiraqueau*. C'est un double insigne honneur pour la famille Tiraqueau que d'avoir fourni, en la personne d'André, un bienfaiteur à Rabelais, et en la personne de Michel, un bienfaiteur à Palissy, deux des plus grands hommes du XVIe siècle.

2. M. D. s'étend beaucoup sur *Monsieur de Roissi*, (p. 193-200). Nul ne s'en plaindra, car l'homme est très sympathique et a été dignement loué par le biographe de Palissy.

Après avoir présenté d'ingénieuses considérations sur la langue de son héros [1], M. D. parle très pittoresquement de sa pittoresque manière d'écrire (p. 245) : « Le style de Palissy donne assez bien l'idée d'une plante sauvage, mais vivace, qui plonge de toutes ses racines dans la vieille terre gauloise : elle s'y nourrit de bon sens, de franchise gaie et virile. Les proverbes traversent la prose de la *Recepte véritable*, et y répandent la saveur, la force vivifiante de leur sel. » Il y a un éloge particulier pour les ressources de style que Palissy doit, sans aucun doute, à la pratique des métiers, à son expérience d'imagier, de verrier, de potier, d'ouvrier du feu, pour ses métaphores « forgées sur l'enclume ou découpées sur l'établi ». Il signale avec complaisance (p. 246) dans la prose de Palissy « un pétillement d'images familières, brusques, que produit, sans y faire effort, un esprit toujours éveillé, toujours prompt ». Des citations bien choisies achèvent de montrer tout ce qu'il y a eu dans l'original écrivain « de sève populaire et de vigueur native ». Les plus remarquables pages de cette fin du volume sont celles qui roulent sur le sentiment de la nature dans Palissy (p. 253-258). C'est par de courts extraits de ces pages que je couronnerai un article où, si je n'ai pas tout dit, j'en aurai du moins dit assez, je me plais à l'espérer, pour donner grande envie de lire une des plus belles études biographiques de notre temps : « Vivant, vigoureux, coloré le plus souvent et sur la plupart des sujets, clair, rigoureux et expressif, quand il s'applique aux matières de science, le style de Palissy s'élève très haut et pénètre très loin, dès qu'il aborde l'étude de la nature et la peinture de ses plus apparentes ou de ses plus intimes beautés. On peut dire de Palissy qu'il a passé la plus grande partie sa vie à contempler la nature, et le reste à fixer, par toute sorte de moyens, le souvenir de ses contemplations. C'est là, comme on l'a vu, le livre où le savant s'abîme... Chez Palissy, le sentiment de la nature, si profond, si passionné qu'aucun écrivain, aucun poète peut-être, n'en saurait donner une expression plus forte et plus émue, part de plus loin. Il est la voix tendre, troublée et péné-

---

1. A propos du vocabulaire de Palissy, M. D. dit (p. 228-229) : « Quand on a fait, dans sa *Recepte véritable* et dans les *Discours admirables*, le relevé des termes qui pourraient arrêter un lecteur d'aujourd'hui, non familiarisé avec l'ancienne langue, on arrive à une somme totale d'un peu plus de quatre cents mots. Sur ces quatre cents mots, trois cents environ se retrouveraient dans des textes du XIII[e] du XIV[e] ou du XV[e] siècle ; les dictionnaires de Littré, de Lacurne [*sic* pour *la Curne*. Le nom d'un autre éminent lexicographe, *Du Cange* est de même trop souvent imprimé en un seul mot] et de Godefroy suffisent au lecteur désireux de s'en assurer. Il reste donc un peu moins de deux cents vocables particuliers à Palissy, c'est-à-dire une cinquantaine de formes rares ou de dérivation incorrectes, et une soixantaine de provincialismes, qui, pour une partie seulement, appartiennent en propre au dialecte saintongeois. » J'appelle l'attention des philologues sur les observations groupées sous le titre de : *Le vocabulaire, la Syntaxe, l'élément populaire,* et sur la liste complète des *mots de la langue de Palissy qui appellent une explication ou peuvent donner lieu à des remarques* (à l'*Appendice*, p. 269-328).

trante, s'il en fût, d'une âme véritablement rustique. Quels cris douloureux que ceux-ci : *ils ne font qu'avorter la terre et meurtrir les arbres... je m'esmerveille que le bois ne crie d'estre aussi vilainement meurtri.* Est-ce un écrivain qui parle ainsi, ou n'est-ce pas plutôt une sorte de Sylvain sauvage, effaré, tout aussi frissonnant que le feuillage à l'abri duquel il entend les coups lointains du bûcheron ? Pour Palissy, dans les champs et dans les bois, tout a le tressaillement de la vie... Quelle vie et quelle ardeur de passion dans ce drame de la forêt tendant silencieusement ses bras vers la lumière !... Les plaintes renommées d'un Ronsard sur la dévastation de la vieille forêt de Gastine pénètrent moins que ces accents de prosateur. Oserai-je dire qu'ils nuisent presque au souvenir des tendresses Virgiliennes ? »

T. de L.

---

550. — Crouslé (L.). **Fénélon et Bossuet : Études morales et littéraires.** Tome I. Paris, Champion, 1 vol. in-8 de XIX-573 p. 1894.

Quand ce livre ne se recommanderait pas par le nom de son auteur, il se recommanderait par le sujet. Quoi de plus attrayant, sinon de plus sympathique, qu'un personnage qui fut à la fois un lettré nourri de la pure tradition classique, un dilettante curieux, un homme du monde possédé du désir de plaire, un grand seigneur rêvant du souverain pouvoir, un esprit également plein de bon sens et de chimères, de malice et de piété, un archevêque qui avait quelques-unes des vertus d'un saint et quelques-uns des défauts d'un courtisan ? Et ce personnage souple, fuyant, qui séduit et qui inquiète, le caprice de la nature l'a fait naître dans un siècle où l'ambition suprême était de voir clair dans son âme pour l'épurer ; et ce caprice l'a placé dans une profession où tout manque de loyauté ou d'abnégation choque, non seulement comme une faiblesse, mais comme une prévarication.

Le grand mérite de l'ouvrage que nous annonçons n'est pas uniquement dans la vaste science de l'auteur qui connaît tous les factums théologiques du temps comme toutes les monographies de notre époque. Il est plus encore dans l'équité avec laquelle il apprécie le caractère et les actes de Fénelon. Rien de plus facile en apparence que d'être équitable

---

1. Ac, dum prima novis adolescit frondibus ætas,
Parcendum teneris, etc.

Pour un inspecteur d'Académie, cette préférence est d'un courage bien méritoire. Certains implacables universitaires ne verront-ils pas là quelque chose comme un blasphème ? *Oserai-je dire*, reprenant la tournure de la phrase que je viens de citer, et *si parva licet componere magnis*, que j'ai fort scandalisé, en mai dernier, plus d'un trop susceptible professeur, en mettant le *cygne de Maillane* tout auprès, sinon au-dessus, du *cygne de Mantoue* (*Deux allocutions au sujet de Peiresc*, Aix-en-Provence, 1894, p. 13) ?

en critique littéraire; en réalité, il y faut beaucoup de finesse et de désintéressement, sans quoi on donne par aveuglement ou par calcul dans les préjugés de ses contemporains. Or, l'heure n'est pas favorable à Fénelon. Il y a encore, dans le grand public, des personnes qui professent à son égard l'admiration candide ou affectée de la génération de Rousseau; mais il est manifeste que la plupart des critiques qui comptent ne cachent pas leur aversion pour tout ce que le XVIIIe siècle a aimé. Il faut prendre garde à cette disposition qui, dans son excès, pourrait bien être un fâcheux symptôme. En croyant nous assagir, ne retombons pas dans nos anciens péchés! Nous avons goûté de la licence, ne nous dégoûtons pas de la liberté! Avec tout son génie et toute sa franchise, Bossuet n'en demeure pas moins l'apologiste le plus qualifié du pouvoir absolu et de l'intolérance. Nos pères ont eu tort de croire à la tolérance, au libéralisme de Fénelon, mais il n'en est pas moins vrai qu'il a réclamé pour lui et exercé les droits qu'il eût refusés aux autres, et c'est déjà d'un bon exemple.

M. Crouslé lui en a tenu compte. Il applique sa pénétration à démêler la piété réelle de Fénelon comme à dévoiler ses artifices. Par exemple, il fait remarquer qu'il se mêle un peu de plaisanterie gasconne dans la fameuse lettre où il soupire après les périls du missionnaire, mais il rend justice à la sincérité des effusions qui terminent le morceau. Il réprouve l'étalage de soumission par lequel il prélude à sa lutte acharnée contre Bossuet, mais il reconnaît que les mystiques canonisés par l'Église et Bossuet lui-même dans ses lettres de direction avaient énoncé des pensées qui ressemblaient fort à celles qu'on allait condamner dans les *Maximes des Saints*. Il critique judicieusement quelques maladresses de sa pédagogie (p. 227), mais il avertit qu'on a tort de voir dans la partie narrative de Télémaque un pur centon de l'antiquité et qu'il y a là beaucoup plus d'invention qu'on ne le croit; nous voudrions pouvoir citer tout le passage où il apprécie le style du roman de Fénelon (p. 267).

L'abondance des documents qu'il a consultés lui permet de traiter la biographie avec le détail le plus piquant. Nous signalerons : 1° le récit de la mission en Aunis et en Saintonge (M. Crouslé, qui ne veut pas, et avec raison, qu'on fasse porter à Fénelon la responsabilité d'actes dont il a pu n'être que le témoin, marque franchement sa part dans la persécution : il le montre conseillant aux ministres de déplacer, de surveiller comme des ôtages, d'envoyer au Canada les plus accrédités des protestants opiniâtres, de faire imprimer en Hollande sous des noms protestants des libelles contre les pasteurs réfugiés (p. 108).); 2° la biographie de Mme Guyon et le récit des conférences d'Issy. Grave et sobre dans une matière que des critiques légers auraient égayée sans peine, il en dit assez pour peindre la folle dont Fénelon, après le P. la Combe, allait s'engouer; il ne méconnaît d'ailleurs ni le talent de cette singulière inspirée ni la portion de vérité que renferment ses plaintes sur les pro-

cédés de Bossuet à son endroit. D'autre part, il établit nettement l'impartialité des commissaires d'Issy qui ne voulaient ni flétrir sa réputation ni atteindre son illustre disciple ; il avoue que Mme de Maintenon leur avait communiqué secrètement les lettres qu'elle avait reçues de Fénelon et apprécie comme il convient cet abus de confiance ; mais il prouve par l'octroi de la grasse abbaye de Saint-Valery, par celui de l'archevêché de Cambrai que la cour ne nourrissait alors aucun noir projet contre le précepteur du duc de Bourgogne.

Son livre n'offre pas seulement des vérités de détail ; il fait entrer le lecteur attentif au fond du génie de Fénelon. Deux points surtout me paraissent frappants. M. C. ne se borne pas à de plaisantes observations sur la chimère de sa politique [1], mais il marque d'un mot la place à part qu'occupe parmi les utopistes un réformateur qui en thèse générale est hanté par la doctrine antique de l'omnipotence de l'État et qui, lorsqu'il faut conclure pour la France, médite une demi restauration du moyen âge. D'ordinaire, en effet, les utopistes choisissent : ou bien l'individu est tout pour eux, et ils exècrent les législateurs antiques qui mettent la main sur l'homme dès sa naissance ; ou bien l'individu n'est rien pour eux, et ils exècrent le moyen âge qui souvent paraît ne pas savoir ce qu'est la patrie. Seul Fénelon, avec son inconséquence habituelle, unit en lui le culte de la législation spartiate et celui de l'ancienne constitution de la France. M. C. cite un amusant exemple de cette préoccupation du moyen âge : Fénelon voudrait que Louis XIV payât de sa cassette les frais de ses guerres d'agrandissement ; il distingue donc encore dans le roi le seigneur féodal qui a ses terres en propre et le souverain ; Louis XIV est par instants pour lui comme un Habsbourg à la fois duc d'Autriche et empereur d'Allemagne. Il faut toutefois reconnaître que son caractère a faussé des vues qui après tout étaient assez sages : l'idée de chercher dans les corps privilégiés, à une époque où ils pouvaient encore servir de contre-poids, le moyen de tempérer la toute puissance du roi devenue dangereuse depuis qu'elle n'était plus nécessaire pour accomplir l'unité de la France, était excellente, et Fénelon n'est pas seul d'ailleurs à l'avoir conçue ; tout ultramontain qu'il paraît, il visait bien plutôt à réserver l'indépendance du clergé qu'à lui asservir le pouvoir civil ; son malheur est qu'on sent que s'il affranchissait la France de l'absolutisme royal, ce serait pour la soumettre aux fantaisies d'une philanthropie aussi désastreuse que bien intentionnée.

L'autre point est que Fénelon, quoique, si l'on peut parler ainsi, il ait ambitionné la charité aussi bien que le pouvoir, et qu'en effet il ait eu souvent les plus charitables inspirations, n'a pas l'âme naturellement

---

1. Là même pourtant il est original, quand il fait remarquer (p. 245) que la guerre et le luxe abhorrés de Fénelon sortiront de sa politique pacifique, vu qu'il faudra bien finir à Salente par trouver un emploi pour cette richesse agricole qui va croissant et pour cette population qui pullule.

tendre; il est plutôt coquet qu'affectueux (p. 406-407); il exprime plus heureusement la sérénité que l'émotion (p. 266-267); ce n'est pas une exaltation mystique d'amour pour Dieu qui l'a conduit au système de Mme Guyon; c'est plutôt une implacable volonté d'anéantir la personnalité humaine, soit parce qu'il la sent en lui-même particulièrement rebelle et exigeante, soit parce qu'il régnera plus aisément chez ceux où il l'aura détruite. Outre les mots qui trahissent la morgue du gentilhomme ou du lettré (à propos des paysans trop *grossiers* pour que leurs éloges rendent vaniteux), M. C. relève des circonstances où le langage de Fénelon est cruel jusqu'à la maladresse : le ton de la célèbre lettre projetée pour Louis XIV et celui des admonestations adressées à Seignelay malade font penser à ce confesseur moins courageux que dur qu'on appela d'abord au lit de mort d'Henriette d'Angleterre. Cette disposition, non pas à l'emportement, mais à la rudesse prouve combien la puissance eût été dangereuse entre les mains de Fénelon; par contre, elle n'en donne que plus de prix aux efforts qu'il a dû faire pour obtenir et garder l'affection des grands personnages qui l'ont toujours aimé.

Le livre de M. Crouslé n'est qu'un premier volume; il s'arrête au moment où va commencer la lutte entre Fénelon et Bossuet. Nous attendons impatiemment la suite, non seulement parce que l'ouvrage s'arrête au moment le plus intéressant, mais parce que la première partie répond du mérite de la deuxième, même aux yeux de ceux qui ne font pas tout le cas qu'ils devraient de la pureté et de l'élégance du style.

Charles Dejob.

---

551. — Wiesener. **Le Régent, l'abbé Dubois et les Anglais,** d'après les sources britanniques, t. II, Hachette, 1892. In-8, 336 p.

« Le présent volume contient l'histoire des rapports du Régent et de l'abbé Dubois avec les Anglais pendant les deux années 1717 et 1718, depuis la conclusion de la Triple alliance de la Haye le 4 janvier 1717, jusqu'à la rupture avec l'Espagne et la déclaration de guerre à cette puissance le 9 janvier 1719 ». Il présente les mêmes qualités que le premier, il en confirme les conclusions. M. Wiesener aura contribué, pour une bonne part, à ruiner les préjugés courants sur la politique extérieure de la Régence. Il sera difficile de professer encore que le duc d'Orléans et l'abbé Dubois ont, de parti pris, sacrifié à l'Angleterre les intérêts de la France et de l'Espagne. Il reste acquis que Philippe V et son ministre Alberoni provoquèrent la rupture, et rendirent la guerre inévitable; et l'on n'osera plus soutenir que l'abbé Dubois était vendu à George Ier. Le rapprochement de l'Angleterre et de la France, le renversement du système d'alliances s'expliquent, sans hypothèse de corruption, par la situation spéciale de la dynastie de Hanovre et de la

maison d'Orléans, par les ambitions intempestives de Philippe V, par le souci de maintenir une paix générale, aussi avantageuse à la France qu'au reste de l'Europe.

Il paraîtra bien étrange que les contemporains n'aient pas senti cette nécessité et n'aient pas rendu plus de justice au prince et au ministre qui assumaient la responsabilité d'un changement de politique. Mais, sans compter que la diplomatie est de sa nature, asservie à l'esprit de tradition et même de routine, il y a dans l'exposition si complète de M. W. assez de bonnes raisons pour expliquer sinon pour justifier les répugnances, l'opposition non seulement des hommes de l'ancienne cour, mais encore de l'ensemble de la nation. Dans ces négociations épineuses, difficiles entre deux puissances autrefois ennemies, et maintenant intéressées à se rapprocher et à s'unir, le duc d'Orléans et ses agents font assez pauvre figure. Gênés par les intrigues de leur entourage, par le calcul d'ambitions et d'intérêts très personnels comme aussi par les scrupules les plus respectables, ils se laissent conduire, entraîner et forcer la main par les hommes d'État anglais, qui savent ce qu'ils veulent et vont droit au but sans hésiter. Dubois paraît bien médiocre à côté de Lord Stanhope et de Stair. L'inspiration vient de Londres; c'est la diplomatie anglaise qui prend l'initiative, c'est elle qui dirige les négociations, c'est elle qui impose par la force les décisions prises en commun. Les premiers rôles sont joués par les ministres de George I^er^ et c'est peut être le défaut (oh! très léger) de ce livre que de se placer au point de vue français pour exposer dans ses péripéties la conclusion d'une alliance que la ténacité anglaise fit aboutir. En France, l'opinion se rendait bien compte que le cabinet de Paris allait à la remorque de l'Angleterre et que l'on était passé au second plan. Elle sentait vivement cette sorte de déchéance et la personnalité de Dubois en a pâti.

L'opinion a encore moins pardonné à Dubois le manque de dignité dont il a fait preuve dans les relations avec le gouvernement anglais. Ce parvenu n'a point l'âme haute, et ne sait point prendre le ton qui convient au représentant d'un grand pays. Sa condescendance est si grande que, de son propre aveu, ses ennemis l'accusent d'être aux gages de l'Angleterre. L'opinion n'avait pas tout à fait tort; il n'était point vendu, mais il méritait de l'être. Il se dit et il paraît le serviteur de George. Aux humiliations conscientes ou non de Stanhope il répond par des complaisances, auxquelles les Hollandais, ces vieux alliés de l'Angleterre, se refusèrent obstinément (p. 13).

Il est aussi question dans ce livre d'un autre parvenu, c'est le fameux cardinal Alberoni à qui M. W. accorde, trop volontiers peut-être, des parties de génie. C'était en tout cas un brouillon de génie. Qu'il eût d'autre plan arrêté que celui de restaurer les ressources de l'Espagne et de jouer un rôle sur le théâtre du monde, cela paraît difficile à croire. Politique sans prévoyance et fataliste, comptant plus sur le hasard que

sur le calcul, il ne sut ni attendre le moment propice, ni espacer ses revendications : s'il avait quelque dessein sur l'Italie, il eut tort, pour complaire à Philippe V, d'inquiéter le Régent et de s'aliéner le gouvernement français ; s'il voulait substituer son maître au duc d'Orléans, il n'avait pas plus de raison de céder aux convoitises d'Élisabeth Farnèse et d'aventurer en Sardaigne et en Sicile les forces espagnoles. Il eût fallu choisir et ne point éparpiller son effort. Il se crut de taille à tout embrasser, et souleva contre les puissances occidentales les princes en quête d'un trône, d'une aventure, d'une occasion, Charles XII, les Jacobites, Pierre Ier et la duchesse du Maine. Même au cas où ces éléments disparates auraient pu agir de concert, une puissance nouvelle, des proscrits, un souverain sans ressources ne pouvaient rien contre l'accord des puissances occidentales. Il est vrai qu'Alberoni devait prendre ses alliés là où il y avait des appétits à satisfaire, mais on peut croire aussi que son esprit d'intrigue ne répugnait point à ces relations mystérieuses avec des puissances déchues ou qui avaient une fortune à faire.

Peut-être M. Wiesener, comme retenu par un reste de préjugé, se fait-il une idée exagérée de l'importance de la conspiration de Cellamare. Papotages de beaux esprits et de belles dames, rédaction de manifestes, opposition de boudoir, que peuvent contre un gouvernement ces complots de salons? Quant au génie d'organisation que M. W. concède à Albéroni, ce serait une opinion à examiner. Il est possible au plus médiocre des ministres de réunir des soldats et des vaisseaux ; il n'appartient qu'au véritable homme d'État de créer une armée et une flotte. On le vit bien à la bataille de Passaro (p. 250).

Les ouvrages comme celui de M. Wiesener, s'ils n'étaient pas traités de main de maître, risqueraient de se ressentir de l'ennui que provoquent à la longue les études d'histoire purement diplomatique. A force de clarté, de méthode et de talent, l'auteur a su éviter cet écueil ; et ce livre où l'on suit jour par jour les négociations entre les cours de Londres et de Paris se lit avec fruit et même sans fatigue.

J.-H. Mariéjol.

---

552. — L. Dorison. **Un symbole social : Alfred de Vigny et la poésie politique.** Paris, Perrin et Cie. In-12, 1894.

Alfred de Vigny, selon M. Dorison, serait non seulement le grand poète que nous connaissons, mais encore un grand initiateur social que nous ne soupçonnions pas. Après avoir cru, douté et tâtonné comme il convient à tout chercheur de nouveaux mondes, il aurait laborieusement médité Lamennais, Ballanche, J. de Maistre, Julien l'Apostat, Plotin, Auguste Comte, le père Gratry, Saint-Simon, Fourrier, Benjamin Constant, Herder, Vico, Malebranche, Maine de Biran et quantité

d'autres philosophes, puis se serait finalement arrêté à constituer une doctrine suprême qui, dégagée des termes philosophiques, allégoriques, symboliques et décadents dont M. D. l'enveloppe, semble pouvoir se résumer ainsi : l'humanité n'arrivera au bonheur que par l'intelligence.

Si Alfred de Vigny n'avait trouvé que cela, mieux vaudrait, croyons-nous, lui conserver sa seule renommée de grand poète. Avec ses fastidieuses lectures, ses vagues discussions de théories et la brave naïveté de sa conclusion, le philosophe que nous montre M. D. ressemble un peu trop par instants à l'*Ane* de Victor Hugo pour que son prestige n'en souffre pas quelque peu. Mais non, il y a heureusement en lui un penseur d'une bien autre santé ; celui que n'a pas vu M. D. l'homme souffrant de toutes nos lassitudes morales, de nos anxiétés, de nos désespérances, gémissant sous leurs tortures, luttant fièrement contre elles et se retirant enfin victorieux et rasséréné dans l'inalterable paix du devoir accompli et de la résignation. Parfois, lorsqu'il écrivait la *Sauvage*, l'*Esprit pur*, et peut-être aussi la *Bouteille à la Mer*, il se complaisait, en effet, à chercher du regard l'apparition lontaine d'un monde meilleur. Mais elle le fascinait si peu, cette consolante vision, que loin de s'attarder à y chercher les éléments d'une nouvelle doctrine, il l'abandonnait aussitôt pour s'en retourner écrire les conclusions désillusionnées des *Destinées*, de la *Mort du Loup*, et même de la *Maison du Berger*. En vain relis-je ses *Poésies Complètes*, je ne puis, malgré la meilleure volonté du monde, y retrouver trace de ce « Grand-Etre subjectif », de cette « Mère », de cette « Jérusalem nouvelle » de cette Patrie faite « de l'unité des enfants de l'Espèce au sein du Mystère » qu'y voit si distinctement M. Dorison. Bien plus, j'achève ma lecture avec la conviction qu'Alfred de Vigny a été le plus réservé de nos grands littérateurs sur cette question de l'avenir du genre humain car, autant il me serait aisé d'extraire une demi douzaine de futurs systèmes sociaux des poésies de Victor Hugo et d'en distinguer même une douzaine dans les romans de George Sand, autant je me sentirai incapable d'en dégager nettement un seul de son œuvre. Si M. Dorison veut bien étudier froidement les *Destinées*, sans conjecturer, sans éliminer, sans interpréter à sa façon et sans transposer pour les besoins de sa cause ; — disposer ses notes en un classement plus clair que le casse-tête chinois de sections, de livres, de chapitres et de paragraphes aux titres bizarres que nous offre son livre ; — puis énoncer enfin les résultats de son analyse en un style simple qui allie un peu moins celui d'Ezéchiel à celui de M. Mallarmé, il verra le brouillard se dissiper comme par enchantement et le véritable Alfred de Vigny lui apparaître.

Raoul ROSIÈRES.

---

553. — Opera minora. **Christophe Colomb et les Académiciens espagnols.** Notes pour servir à l'histoire de la science en Espagne au XIX^e siècle, par l'auteur de la Bibliotheca Americana Vetustissima. Paris, Welter, 1894. In-12 de 2 ff. et 157 p.

L'Académie royale d'histoire de Madrid a publié en 1892, à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, une *Bibliografia Colombina*, que le savant auteur de la *Bibliotheca americ. vetust.*, M. H. Harrisse, a jugée très sévèrement dans un long article du *Centralblatt für Bibliothekswesen* (janv.-févr. 1894). C'est cet article que notre collaborateur réimprime aujourd'hui et que nous croyons devoir signaler aux lecteurs de la *Revue critique*. La *Bibliografia Colombina* est assurément une compilation hâtive, dépourvue de valeur scientifique; mais l'on trouvera peut-être que M. H. H. lui a fait grand honneur en lui consacrant une notice aussi étendue. Le ton même de la critique nous paraît parfois un peu vif et se ressent des démêlés que l'auteur a eus plus d'une fois avec les académiciens espagnols.

La partie la plus intéressante du volume est celle qui contient une bibliographie complète des neuf éditions latines de la lettre de Christophe Colomb annonçant aux rois catholiques la découverte du nouveau monde, pp. 61-101. Ce chapitre, dont M. H. H. a fait tirer à part dix exemplaires destinés à quelques uns de ses amis, corrige et complète sur divers points les renseignements contenus dans la *Bibliotheca americ. vetust.* Les observations qui permettent à l'auteur d'établir l'antériorité de l'édition imprimée avec les caractères de Planck, dans laquelle le titre ne mentionne que le nom de Ferdinand le Catholique, omettant celui d'Isabelle, nous paraissent tout à fait probantes. Il est vraisemblable que la lettre de Colomb eut bien d'autres réimpressions aujourd'hui perdues. Aucun événement n'était plus digne d'exciter la curiosité publique que la découverte d'un monde.

On nous permettra d'ajouter ici une ou deux remarques sur ce chapitre.

P. 70. M. H. cite, d'après une communication du libraire Edwin Tross, une traduction française de la lettre de Colomb, due à Charles Fontaine, qui aurait paru, en 1559, chez Benoist Rigaud, à Lyon, sous ce titre : *La Description des terres trouvées de nostre temps*. L'édition de 1559 n'est que la réimpression partielle du recueil précédemment publié par Charles Fontaine : *Les nouvelles et antiques Merveilles*, etc. A Paris, chez Guillaume Le Noir, 1554, in-16 de 96 feuillets. Voyez le *Catal. Destailleur*, 1891, n° 2000.

P. 74. Parmi les fac-similé de l'édition de la lettre de Colomb considérée avec raison comme la seconde, M. H. H. oublie de citer la reproduction héliographique du 1er f. r°, donnée au Catalogue Rothschild, II, n° 1947.

Après avoir relevé un nombre extraordinaire de bévues et de confusions dans le volume auquel MM. les Académiciens espagnols ont fort imprudemment attaché leur nom, et leur avoir montré par les notices consacrées à la lettre de Colomb ce qu'eût pu être la *Bibliografia Colombina*, M. H. H. indique rapidement diverses additions essentielles (pp. 109-115). Il eût été facile et même intéressant de développer ces additions en donnant les titres avec un peu plus de détail ; il eût été bon également de revoir avec plus de soin les renvois faits à divers auteurs étrangers, particulièrement aux auteurs hongrois et russes.

Un dernier chapitre (pp. 116-136) relève encore un nombre incalculable d'erreurs échappées aux compilateurs de la *Bibliografia*, erreurs portant non plus sur le plan même de l'ouvrage, ni sur les articles qui y ont été admis, ou qui en ont été bannis, mais sur les détails de l'exécution, sur les noms des auteurs, traducteurs et libraires qui y sont cités, sur le format des livres, etc. Là encore, M. H. Harrisse est un juge cruel. Toutes les maladresses commises par les membres de la junte bibliographique madrilène lui paraissent injurieuses pour la mémoire de Colomb, et c'est avec une sorte de pieuse indignation qu'il s'efforce de les relever.

Le petit volume publié par M. Welter est très élégamment imprimé et fait honneur aux ateliers de MM. Protat frères, à Macon.

Émile PICOT.

CHRONIQUE

FRANCE. — Dans un petit volume intitulé *Nouvelles acquisitions du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale pendant les années 1892-1893* (Paris, Picard, 1894, in-8°, 71 p.) M. OMONT donne un aperçu des accroissements des fonds latins et français pendant vingt et un mois. On remarque au premier rang des acquisitions nouvelles les manuscrits originaux et autographes des œuvres de Victor Hugo, légués à la Bibliothèque par testament et formant trente-quatre volumes, des lettres de Jacquemont, les papiers du compositeur Léon Kreutzer, une correspondance de Naudé, les mémoires de Talleyrand donnés par le duc de Broglie et M. Chatelain, exécuteurs testamentaires du prince, cent quatre-vingt-deux volumes de *Catalogues* de Bibliothèques publiques de France, etc., etc.

— La Librairie Firmin-Didot a publié sous le titre *Un aide-de-camp de Napoléon, La campagne de Russie* (1894. In-8°, 430 p, avec carte), la suite des *Mémoires* du général Philippe de Ségur. Cette suite contient l'admirable récit de l'expédition de 1812, récit publié à part, comme on sait, en 1825 et dédié par l'auteur à ses compagnons d'armes.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 3 décembre — 1894

554. — A. SEIDEL. **Praktisches Handbuch der Arabischen Sprache, Aegyptens Dialekts,** Berlin. Gergonne et Cie, VI-307 pp.

Les manuels du dialecte arabe parlé en Égypte ne manquent pas, sans compter les travaux d'un véritable caractère scientifique qui ont été consacrés à l'étude de ce dialecte. Il suffit de rappeler les noms d'Et-Tantawy, de Spitter, de Vollers, de Hartmann, de Landberg, de Dulac et autres. M. Seidel a voulu faire surtout un ouvrage pratique, une sorte d'Ollendorf arabe-allemand, permettant d'apprendre rapidement et correctement l'arabe d'Égypte. Le but était modeste ; l'auteur autant que j'en puis juger, semble l'avoir pleinement atteint. Il a rejeté résolument l'emploi des caractères arabes qui ont le double désavantage de ne pas s'adapter normalement aux formes de l'arabe dit vulgaire et d'offrir dès les premiers pas un sérieux obstacle aux débutants. Ceux-ci, grâce à un système de transcription à la fois exact et exempt de complications, peuvent aborder de plein pied l'étude de la langue vivante. Le manuel est divisé, selon la formule, en soixante leçons, qui se composent chacune de quelques règles de grammaire distribuées selon un ordre qui n'est peut-être pas toujours très apparent ; d'une courte liste de mots ; d'un exercice arabe consistant en petites phrases sans lien entre elles [1] mais généralement bien choisies; d'une traduction allemande

1. Sauf aux leçons 56-59 entre lesquelles se trouve réparti un conte du recueil de Spitta.

de l'exercice à retraduire en arabe. Ces leçons sont précédées d'une dizaine de pages consacrées aux règles de la prononciation, et suivies d'un vocabulaire arabe-allemand, ainsi que d'un résumé systématique très condensé des règles grammaticales jetées çà et là en tête des leçons. Pour être complet, au point de vue pratique où il s'était placé, M. Seidel aurait dû, il semble, ajouter un vocabulaire allemand-arabe ; c'est une lacune difficile à justifier, malgré l'excuse que donne l'auteur dans la préface.

CLERMONT-GANNEAU.

---

555. — V. BÉRARD. **De l'origine des cultes arcadiens.** Essai de méthode en mythologie grecque. Paris, Thorin, 1894. In-8, 378 p.

Pausanias, décrivant le sanctuaire de Zeus Lykaios sur le sommet du Lycée, dit que deux colonnes se dressent devant l'autel et que sur ces colonnes sont gravés des aigles de style très ancien, ἀετοὶ δὲ ἐπ' αὐτοῖς τά γε ἔτι παλαιότερα ἐπεποίηντο. Il ne s'agit pas d'aigles en haut relief posés au sommet des colonnes, mais de globes ailés comme sur une colonne de Tyr (Perrot et Chipiez, t. III, p. 128). A Mégalopolis, dans l'héroon du même Zeus Lykaios, on avait transporté deux autels du dieu, deux tables et « des aigles égaux aux tables » ἀετοὶ ταῖς τραπέζαις ἴσοι. Ce ne sont pas « deux tables et un pareil nombre d'aigles », comme traduit Clavier, mais sur des tables, dont ils occupent toute la longueur, deux globes ailés transformés en aigles, comme à la fontaine d'Aïn-el-Hayat en Phénicie (Renan, *Phénicie*, pl. IX). Voilà donc deux motifs phéniciens très caractérisés dans les plus anciens sanctuaires de l'Arcadie ; l'exégèse philologique et les rapprochements archéologiques qui ont conduit M. Bérard à ce résultat constituent une très jolie découverte, dont il faut d'abord le féliciter.

On s'était habitué à l'idée que la colonisation phénicienne n'avait fait sentir ses effets que sur les côtes ; M. B. montre maintenant, à la suite de M. Clermont-Ganneau, qu'elle a pénétré plus avant. Mais à quelle époque? Les pierres sculptées vues par Pausanias pouvaient remonter au VIIIe, au IXe siècle avant J.-C. ; on ne voit guère le moyen de les vieillir davantage. Mais, pour M. Bérard, les colonnes du Lycée ne sont qu'un indice entre mille du sémitisme des cultes arcadiens. Sa thèse peut se résumer ainsi : sauf Pan et Séléné, qui sont des divinités pélasgiques, tout le panthéon arcadien est oriental. Les Phéniciens n'ont pas seulement fondé des comptoirs dans le Péloponnèse : ils l'ont civilisé et sémitisé à une époque où les tribus helléniques n'étaient pas encore descendues de leurs montagnes du nord : Danaos précédait Agamemnon (p. 12).

Voilà donc un semblant d'indication chronologique. Saluons-le, car nous n'en reverrons plus guère. Si Agamemnon personnifie la civilisa-

tion mycénienne, que nous plaçons maintenant entre 1600 et 1000, Danaos, qui serait la civilisation proto-phénicienne, est fort antérieur à la première de ces dates. Il s'agit donc, pour M. Bérard, non pas même d'influences orientales exercées sur la Grèce vers l'an 2000, mais d'un fond de civilisation sémitique, venue du dehors, sur lequel se serait plus tard greffé l'hellénisme.

Pour parler avec quelque vraisemblance d'époques aussi lointaines, l'histoire n'a aujourd'hui que deux ressources : l'analyse des cultes locaux et celle des noms. M. B. y a naturellement recouru et il a développé les conclusions qu'elles lui suggéraient avec une variété infinie d'érudition. Si je suis en désaccord avec lui, je veux reconnaître tout d'abord que son livre témoigne d'un talent et d'une force de dialectique vraiment rares. Il est, en outre, parfaitement écrit, avec une verve qui donne l'illusion de la certitude. Ces qualités lui assurent une valeur durable, à quelque sort que soit réservée la thèse que voici :

I. Le point de départ, nous l'avons vu, c'est que Zeus Lykaios est un Baal. Mais un Baal phénicien n'est complet qu'avec ses « compagnons de trinité », la déesse sa femme et le jeune dieu son fils. Voyons d'abord la déesse.

Près de Phigalie, il y avait un temple d'Eurynomé, avec la statue de la déesse terminée en queue de poisson (Paus. VIII, 41, 4). Cette Eurynomé est une Dercéto, comme celle d'Ascalon. La même ville de Phigalie possède une Déméter Mélaina à tête de cheval, vêtue de noir, portant un dauphin et une colombe. Ici encore, M. B. veut voir une Baalat, invoquant le passage de Bérose où il est question de monstres à têtes de cheval, nés du chaos ; le cheval, animal guerrier, serait un symbole de l'Astarté orientale, figurée avec une tête de cheval sur la tête, comme ailleurs avec une tête de taureau (Sanchon., édition Orelli, p. 34).

M. B. se fait une objection : le matériel du culte pourrait être oriental alors que l'esprit de la religion serait hellénique, pélasgique, arcadien. Mais il ne lui semble pas qu'il en soit ainsi. La Déméter arcadienne avait une fille que l'on appelait Σώτειρα, Δέσποινα ou Καλλίστη ; ce sont des épithètes de la Grande Mère de Phrygie, d'Isis, de la déesse syrienne, et ces épithètes ont dû être empruntées au rituel sémitique. Καλλίστη, changée en Καλλιστώ, est, suivant la légende, transformée en ourse : or, l'ours, comme le cheval, est un animal sacré des Syriens. A Brauron, sanctuaire mis en relation avec celui de l'Artémis taurique, on contait qu'Iphigénie disparue avait été remplacée sur l'autel par une ourse. Les petites filles qui prenaient part aux Brauronia s'appelaient des *ourses*, ἄρκτοι. A Hiérapolis, on précipitait en bas du temple des enfants cousus dans un sac, que l'on appelait *bœufs*. M. B. se demande si les *ourses* d'Athènes et les *bœufs* d'Hiérapolis ne pourraient pas aller de pair, si le culte des Brauronia n'est pas un vestige du sacrifice de petites

filles déguisées. Or, là où il voit des sacrifices humains, M. B. n'hésite pas à reconnaître l'importation d'une religion sémitique. Que dirait-il des Gaulois, des Scandinaves, des Dahoméens ou des Aztecs ?

Les épithètes d'Aphrodite, dans les cantons de l'Alphée, ne sont pas moins instructives que celles de Déméter. Elle est οὐρανία, πάνδημος, ἀποστροφία, autant d'épithètes d'Astarté dont les deux premières sont des équivalents de *rabbat*, tandis que la troisième fait allusion au *retour* d'Istar. La déesse Ἡγεμόνη d'Athènes n'est elle-même qu'une *rabbat* et πάνδημος ne signifie pas autre chose que ἡγεμόνη. Si Déméter est dite Onga (Pausanias) et Thelpousa (la *Déléphat* d'Hésychius), Aphrodite est invoquée comme Ἐρυκίνη *(Erek-hayim.)* et Μαχανῖτις (Astarté Μαχανάτ, la déesse du camp, *militaris Venus*). Artémis, en Arcadie, est fille de Déméter ; tous les noms qu'elle reçoit dans les formules solennelles ont des équivalents dans la titulature des déesses orientales. A Phigalie, elle est Eurynomé, identique à Déméter Lousia, déesse marine dont on prenait la statue pour une image de Thétis (et non de *Thémis*, suivant la judicieuse correction de M. Bérard, p. 156.) Or, Lousia, c'est Artémis Ἡμέρα, Ἡμέρα κόρη, ce qui équivaut à *Ast-Naama* et par suite à Ἀστυνόμη ; Εὐρυνόμη, signifiant *late regina*, n'est qu'une formation parallèle analogue résultant d'une étymologie populaire. « Avec les symboles orientaux, les déesses arcadiennes eurent donc aussi des invocation orientales, que nous retrouverons tantôt traduites, tantôt conservées presque intactes, sous une hellénisation tout extérieure » (p. 161).

II. L'auteur se demande ensuite si ces systèmes d'épithètes ne recouvrent pas un système de mythes, et il aborde l'étude des triades. Les déesses arcadiennes ont un caractère constant : la triplicité. « Tantôt trois épithètes accolées forment une triple Aphrodite, tantôt ce sont trois déesses adorées dans le même sanctuaire... Souvent enfin, la triple déesse se dissocie complètement et trois divinités indépendantes sont admises dans le même canton, mais en des sanctuaires différents. » (p. 166).

Dionysos et Poseidon sont des Baals sémitiques au même titre que Zeus. Les preuves que M. B. allègue de cette hypothèse sont bien faibles et toutes empruntées à des documents de basse époque. Mais passons, car il est impossible de résumer et de critiquer à la fois. Notons encore qu'en Laconie, au lieu dit Μιγώνιον, Dionysos est adoré auprès d'une Aphrodite Μιγωνῖτις. C'est le pendant du couple arcadien Dionysos et Aphrodite Μαχανῖτις et Μιγώνιον a été tiré de Μαχάνε par une sorte de calembour (p. 172). « Le triple dieu et la tripledéesse forment un seul couple divin, toujours identique au fond, mais changeant extérieurement d'aspect, suivant que telle épithète ou tel attribut a dominé dans l'un ou dans l'autre » (p. 244). On racontait en Arcadie que Pélasgos eut pour fils Lycaon, qui engendra Nyctimos et Kallisté, qui fut mère

d'Arcas. Donc « le véritable ancêtre des Arcadiens a un triple prédécesseur, l'Homme de la Nuit, l'Homme de la Lumière et l'ancêtre Pélasgos ». En Béotie, Nykteus et Lykos sont deux frères et Nykteus a pour fille Antiope, aimée de Zeus comme la Kallisto arcadienne. Or, Nykteus et Lykos sont fils de Poseidon ; nous avons donc deux triades correspondantes, Nykteus, Lykos, Poseidon (Béotie), Nyctimos, Lycaon, Pélasgos (Arcadie). Par suite, Pélasgos = Poseidon, parce que c'est le dieu de la mer, πέλαγος (p. 245). Ce Poseidon-Pelagos, initiateur des hommes à la civilisation (Pausanias, Sanchoniathon), n'est autre que le babylonien Oannès ; il nous reporte à cette idée, chère aux cosmogonies sémitiques, que l'eau est le principe de toutes choses (p. 247).

III. Venons enfin au dieu-fils, qui doit compléter la triade, ou plutôt l'ennéade, puisque le dieu et la déesse sont triples. En Phénicie, c'est Adonis ou Eshmoun, ou Melkarth, ou Tamouz, dont la nature solaire a été reconnue par les anciens. Ces dieux sont aimés de la déesse infernale : ils ont leur passion et leur résurrection (p. 254). En Arcadie, M. B. veut leur assimiler le héros Arcas, l'enfant sacrifié par Lycaon sur la table de Zeus, qui meurt et ressuscite. Arcas a trois fils qui se partagent son royaume, Apheidas, Elatos et Azan. D'où M. B. conclut assez étrangement (p. 269) : « Arcas, le héros enfant, le dieu soleil, est donc un triple dieu, l'infernal Apheidas (rapproché d'ἀφνειός), le céleste Elatos *(l'homme des pins)* et le fort Azan (Aziz) [1]. » La forme hellénique de cette triade en Arcadie est Asclépios, Héraklès, Hermès. Ce dernier présente, suivant M. Bérard, une similitude de symboles et d'attributs avec le dieu fils des Phéniciens. Hermès est représenté sous la forme d'une pierre levée, dérivant du bétyle phénicien. L'oracle de Thries, auquel préside Hermès, offre une vague ressemblance — bien vague ! — avec celui d'Hiérapolis (p. 285). Le phallus, symbole de l'Hermès arcadien, est un signe que les Pélasges ont reçu des Phéniciens, chez qui les rapports de Priape et d'Adonis sont attestés, où Belphégor est un dieu ithyphallique. Le caducée est également phénicien, dérivant de l'arbre sacré surmonté du croissant, ou du bâton sacerdotal qui se transforme en serpent dans l'Exode. Le serpent est le symbole du dieu fils, Agathodémon, Trophonios. « Sur le sceptre de Trophonios et le caducée d'Hermès, c'est le serpent d'airain dont Moïse dresse l'image dans le désert » (p. 294). Le bélier d'Hermès nous ramène aussi à Baal Hammon. Enfin, Plutarque mentionne un Adonis-Attis arcadien, tué, comme l'Adonis syrien, par un sanglier, et le tombeau d'Arcas, à Mantinée, s'appelle « les autels du Soleil ».

1. Comment M. Bérard, grand voyageur, ne s'est-il pas souvenu d'Aizani, qui ne peut pourtant pas être une ville sémitique ?

M. B. termine ce chapitre par une réserve prudente (p. 310). Il admet que les pierres levées des Pélasges ont pu préexister à l'influence phénicienne et en être indépendantes ; mais, dit-il, « nous voyons seulement, et sûrement, que les Phéniciens apprirent aux Pélasges à reconnaître et à adorer, dans les pierres dressées, le messager divin, le Verbe ». Donc, faisant ici mieux qu'ailleurs la part des rencontres fortuites, du fonds religieux commun que révèle le folk-lore, M. B. se contente de dire, si je le comprends bien, que la théogonie seule est importée. Sur cette base, comme disent les diplomates, il y aurait moyen de s'entendre.

IV. Le dernier chapitre, *Pélasges et Hellènes*, est plus facile à analyser que ce qui précède. La religion du Grec, dit M. Bérard, comprenait deux parties, l'accomplissement des rites et l'intelligence de la nature des dieux, qu'il faut servir, non en esclave, mais en citoyen. Le bon sens conduit le Grec à reconnaître plusieurs dieux distincts dans les vagues divinités polymorphes de l'Orient. C'est ce qui arriva en Arcadie, où les dieux importés se décomposèrent en une multitude de divinités et de démons. La religion arcadienne, dans Pausanias, « est l'effet du rationalisme grec analysant une religion orientale » (p. 323). Cette religion avait été introduite par le commerce des caravanes, qui, des ports de Laconie, gagnait l'Élide par le cours de l'Alphée. Lycosura fut un grand marché phénicien de l'intérieur, un *μαχανε[1]. Qu'on ne parle pas, d'ailleurs, d'une influence superficielle et éphémère. Dans toute l'Arcadie orientale, les croyances et les rites sémitiques se transmirent longtemps sans modifications essentielles ; il ne semble pas qu'une religion nouvelle soit venue remplacer le vieux dogme avant l'introduc- des rites éleusiniens, c'est-à-dire avant la fin des guerres médiques (p. 341, 343). Dans l'Arcadie orientale, l'invasion achéenne avait amené de grands changements et Tégée avait pris la place de Lycosura comme centre commercial et religieux (p. 347). Ce fut le commencement de l'influence argienne, qui se continua jusqu'à la période historique (p. 352). L'Arcadie entière ne s'hellénisa que tard, sous l'influence de la suprématie politique d'Athènes.

Mais ces Hellènes, quelle religion apportaient-il ? Une religion tout à fait rudimentaire, répond M. Bérard, semblable *peut-être* à la religion primitive des Pélasges : « *Presque* tout l'Olympe grec est *peut-être* d'origine sémitique » (p. 364). Ce que fait le Grec, ce n'est pas de créer des religions, mais de rationaliser celles que l'Asie lui envoie. L'orphisme n'a été qu'une orientalisation nouvelle des religions grecques, d'où l'esprit hellénique, se ressaisissant, a su tirer une philosophie. Puis, ce fut le tour des cultes étrangers, que l'auteur du *Traité d'Isis*

1. Ce mot *μαχαναι se retrouve, suivant M. Bérard, dans les noms de Mycènes, de Mécone, de Myconos, jusque chez les Μαχανῖται de l'Afrique. Je considère ces étymologies comme fallacieuses, mais ne puis en donner des raisons capables de convaincre M. Bérard.

et Osiris travaillait encore à rendre acceptables. Enfin, vinrent le Mithraïsme et le christianisme. « Le Christ remplaçait Adonis dans la caverne de Bethléem. » Mais, observe très finement M. Bérard, l'esprit grec ne perdit point pour cela ses droits. La lutte contre la gnose, l'arianisme, le monophysitisme sont autant d'épisodes de sa résistance. Aujourd'hui encore, « le dernier pope arcadien comprend la religion à la mode de Plutarque, ὁσίως καὶ φιλοσόφως : des pratiques et des discussions... C'est toujours le plus dévot et le plus crédule des peuples, le plus enclin à recevoir les dieux et le plus rapide à les humaniser » (p. 368).

La fin de ce livre est d'une si belle venue, si juste de pensée et d'expression, que la critique hésite, ennuyée de la tâche qui lui incombe. Il faut cependant qu'elle s'en acquitte, car elle se trouve en présence d'une œuvre où le vrai et le faux sont dangereusement amalgamés.

J'ai déjà dit qu'il n'y a pas de chronologie dans le livre de M. Bérard. Une phrase relevée plus haut m'a permis de conclure qu'il plaçait la sémitisation du Péloponnèse vers l'an 2000. Mais en voici une seconde (p. 329) : « Avec les autres marchandises, étoffes brodées, tissus de pourpre, armes perfectionnées de cuivre ou de bronze, joyaux d'or et d'argent, coupes ciselées, poignards damasquinés et gravés, les Phéniciens avaient apporté sans doute de petits tabernacles, etc. » Pour le coup, et abstraction faite des armes de cuivre, nous voici, si je ne me trompe, en 800 ; encore suis-je bien libéral en fixant cette date, car quelle « coupe ciselée » phénicienne connaissons-nous de cette époque ? Quel « poignard damasquiné » en Égypte, à Théra ou à Mycènes peut être qualifié raisonnablement d'œuvre phénicienne ? D'ailleurs, un peu plus loin, M. B. nous parle des bronzes phéniciens de la grotte de l'Ida, qui datent au plus tôt de 800. Or, à la même page, il affirme comme certaine l'origine syrienne du type des statuettes en marbre de l'Archipel (idoles dites cariennes). Mais ces statuettes sont d'une dizaine de siècles antérieures aux boucliers de l'Ida, elles sont pré-mycéniennes. Ainsi, l'on ne doit pas dire seulement que toute chronologie précise est absente de ce livre : la vérité, c'est qu'il y a une chronologie latente, mais qu'elle est contradictoire.

De ce φρῶτον ψεῦδος dérivent les autres. Je reconnais, et tout homme de bonne foi doit reconnaître, que parmi les analogies, les parallélismes qu'a signalés M. Bérard, il en est beaucoup qui ne peuvent s'expliquer par le hasard. La conclusion qui s'impose, c'est qu'à une époque antérieure de plusieurs siècles à l'histoire écrite, les religions de l'Arcadie offraient des similitudes frappantes avec celles des pays syriens. Cela peut s'expliquer de deux manières, soit par la suprématie du commerce phénicien après l'invasion dorienne, soit par l'existence d'un fonds religieux commun à l'Europe et à l'Asie occidentale. Les deux explications sont peut-être admissibles à la fois.

Mais, de là à penser que les premiers habitants de la Grèce, espèces

de sauvages, auraient tout reçu des Phéniciens, civilisation matérielle et religion, il y a très loin ; et une science dont M. B. paraît faire fi, l'archéologie, nous crie bien haut de ne pas le croire. Elle nous montre, partout où l'on a fait des fouilles profondes, que les couches orientales ont pour *substratum* des couches d'un tout autre caractère, dont les éléments se rencontrent non pas en pays syrien, mais en Europe.

Que savons-nous donc des Phéniciens avant l'an 1000 ? Quelle preuve de relations très anciennes avec l'Orient sémitique a-t-on découverte dans les îles de l'Archipel, Chypre exceptée ? Quel rapport le polydémonisme des gemmes insulaires a-t-il avec les panthéons sémitiques? Et, maintenant que l'on commence à reconnaître, sur ces pierres, des caractères d'écriture, apparentés au syllabaire indigène de Chypre, non seulement on n'y trouve point une dérivation de l'écriture phénicienne, mais on a de fortes raisons de croire qu'une partie, tout au moins, de l'alphabet phénicien lui-même en est issue.

Que la théogonie grecque, qui est postérieure à l'époque mycénienne, soit imprégnée d'orientalisme, j'en conviens ; mais ce que je conteste absolument, c'est que la toponymie grecque soit sémitique. Sur ce terrain, où les erreurs sont si tentantes, M. B. me paraît avoir marché en aveugle. Il ne connaît pas l'ingénieux et docte travail de Pauli, qui a mis hors de doute le caractère indigène, *sui generis*, de la toponymie de la Grèce continentale, de l'Archipel et de la côte d'Asie. Dans son ardeur à retrouver partout les Phéniciens, M. B. renouvelle la vieille doctrine qui cherchait Melkarth dans le Μάκαρα de Carthage. Mais si Μάκαρα était Melkarth, pourquoi les indigènes de l'époque romaine, qui parlaient phénicien, ont-ils appelé cette rivière *Bagrada* ? il faut rapprocher le nom primitif מכרת, des noms libyques Megerthis et Magradi (Tissot, I, p. 60). M. B. rappelle lui-même que Makéris est le nom de l'Hêraklès libyen : croit-il donc que le libyen soit une langue sémitique ? Plus loin, il adjuge aux Phéniciens tous les noms de ville en *karn* et rapproche Γόρτυς de Κόρτωνα. Mais cela précisément suffit à prouver que Γόρτυς n'est pas un nom phénicien, car qui voudra chercher un vocable sémitique dans la ville achéenne de Cortone ?

Il y a beaucoup de choses, outre l'archéologie et l'anthropologie, qui n'existent pas aux yeux de M. Bérard. De ce nombre sont les Libyens, les Héthéens, les Amorrhéens, les Philistins, etc. Pélasges et Hellènes d'une part, Sémites et Égyptiens de l'autre, les premiers, sauvages à l'esprit lucide, les seconds, civilisés à l'esprit brouillon, telle est sa conception un peu simpliste du monde oriental (p. 27). De même qu'il fait intervenir, dans tout son ouvrage, des Phéniciens préhistoriques, une civilisation phénicienne qui nous est complètement inconnue à cette époque, M. Bérard fait abstraction, pour la même période, de tout ce que nous savons de la civilisation européenne. C'est qu'il se méfie de ce que M. Dubois a appelé, je ne sais pourquoi, le *chauvinisme européen*. Voilà une maladie peu commune, du moins chez les historiens, et dont

j'avoue n'avoir vu encore que peu de marques, tandis que le *chauvinisme oriental* est pour nous tous une vieille connaissance. C'est ce chauvinisme qui faisait prédire à un archéologue allemand, vers 1865, qu'on trouverait un jour quelque cartouche égyptien parmi les œuvres d'art de l'époque du renne, dans nos cavernes de la vallée de la Dordogne. Comme personne ne l'y a été mettre, on l'attend encore.

Salomon Reinach.

---

556. — **Cornelii Taciti de Germania** edited with introduction, notes and map by Henry Furneaux M. A. formerly fellow and tutor of Corpus Christi College, Oxford. Clarendon Press Series. Oxford, 1894. In-8. Pref. VIII p. Introd. 36 p. texte et deux index.

Le professeur Baumstark a écrit sur la Germanie une étude en deux tomes d'environ mille pages. Plus d'un Allemand trouve certainement cet ouvrage incomplet et, sur plus d'un point, superficiel, et cela sérieusement : il y a tant de problèmes posés dans les quarante petits chapitres de Tacite, et qu'est ce qu'on ne ferait pas rentrer, sans beaucoup d'effort, dans une telle étude ? Aussi chaque année voit-elle naitre au-delà du Rhin de nouveaux travaux : livres, monographies, programmes, et, dans cette littérature immense, c'est beaucoup, non de s'y reconnaître, mais de s'en tirer.

Tel n'est pas et tel ne peut être cependant le point de vue où se place un étranger français ou anglais. Il prendra volontiers son parti d'ignorer ce qu'on sait mal; il évitera les problèmes ardus et tout ce qui sent les ténèbres; mais sans entrer dans aucune discussion, il tiendra à être au courant et voudra qu'on lui fasse connaître les résultats acquis et les solutions les plus probables. C'est ainsi que M. Furneaux, l'éditeur connu des Annales de Tacite, a compris sa tâche, et il nous semble l'avoir bien délimitée et bien remplie.

Après une introduction très nourrie et très claire [1], vient le traité accompagné de notes très développées sans digressions inutiles. Le texte est, sauf en sept passages, celui de la dernière édition de Halm. Entre le texte et le commentaire, des notes critiques dont la disposition typographique aurait pu être meilleure [2]. En somme, bon travail, sans prétention à l'originalité, mais bien au courant [3] et fait au point de vue anglais, qui n'est pas si loin d'être aussi le nôtre. Émile Thomas.

1. Voici le titre des six chapitres dont elle se compose : Histoire du texte; Vie de Tacite jusqu'à la date de la Germanie; Sujet du traité; Langue et style; Sources d'information; Le récit de Tacite et sa valeur.

2. Pourquoi employer le même caractère pour les variantes, les noms des auteurs, les sigles nécessaires (*add.* etc.) et les remarques de l'éditeur? Cela est sûrement gauche et incommode.

3. En général, car, par exemple, le premier chapitre de l'introduction sur l'origine de notre texte, les rapports et la valeur des mss. serait à rectifier et compléter par le chapitre correspondant de Gudeman dans l'édition du dialogue.

557. — Josef FUCHS. **Der zweite punische Krieg** und seine Quellen, *Polybius* und *Livius*, nach strategisch-taktischen Gesichtspunkten beleuchtet. Die Jahre 219 und 218, mit Ausschluss des Alpenüberganges. Wiener, Neustadt, 1894. In-8, 120 p.

Avant de parler de cette plaquette, il importe d'avertir le lecteur français que, dans ces dernières années, ç'a été une habitude, un *dada*, de maints professeurs de gymnases allemands, de cultiver la tactique et la stratégie. Ils en citent couramment de gros volumes. On raconte que l'un d'eux, un savant estimé [1], suivait quotidiennement et aimait à prévoir les opérations de la dernière guerre. On raconte aussi qu'un jour, tout préoccupé d'avoir des descriptions d'une parfaite exactitude, il adressa à l'état-major général une rectification du rapport sur la campagne de 1866, et qu'il en reçut une lettre de remerciements.

Cela dit, on trouvera véniel pour un professeur de Neustadt d'être revenu sur les campagnes d'Annibal, pour prêcher et faire goûter à tous les beautés de la tactique. M. Fuchs n'a pu se procurer l'ouvrage d'Hennebert sur Annibal; il n'en croit pas moins frayer une voie nouvelle et réparer une injustice. Il y a dans cette plaquette beaucoup de phrases, de tirades, même de lieux communs. De voir citer et discuter les décrets ou les opérations des maîtres, Radetzky, Galitzin, le nom de Napoléon revenant presqu'à chaque page, voilà de quoi intimider le lecteur profane. Qu'il me suffise de dire que cette brochure toute de polémique est dirigée contre Mommsen et contre les historiens qui, opposant Polybe à Tite-Live, croient celui-ci inexact et incompétent en matière stratégique et lui préfèrent même le témoignage d'Appien. *Non nostrum inter vos tantas*... Le résultat utile de la présente étude ne se trouve guère, suivant moi, que dans un nouvel examen de quelques expressions de Tite-Live, équivoques ou contestées [2]. Il est vrai que là encore M. F. me paraît terriblement subtiliser. Je l'ai suivi, pour le reste comme j'ai pu; mais après l'avoir lu, je n'en crois pas moins, tout comme avant, que la cause que M. Fuchs défend est mauvaise et qu'elle était même perdue d'avance.

E. T.

---

558. — Otto MORGENSTERN. **Curae Catullianae** Progr. Berlin, 1894.

Travail tout de détail, où l'on peut regretter une ou deux fautes de goût, mais qui prouve beaucoup de soin et de sagacité. M. Morgenstern part de la dernière édition de Schulze. Après un préambule assez confus, où l'auteur, partisan d'un éclectisme par trop commode, élude

1. K. Heræus.

2. XXI, 47, 3 : prius Placentiam *pervenere*...; 56, 2 : *præsidium castrorum* et quod reliquum *ex magna parte* militum.

la nécessité d'un classement rationnel des mss., trois chapitres; d'abord série de passages où M. M. défend la tradition des mss. contre les changements proposés; passages rétablis rien que par une meilleure ponctuation; enfin passages restitués par conjecture. On n'acceptera pas tout ce que propose M. Morgenstern; mais il a souvent raison, ce qui est quelque chose, et il s'applique à dégager les habitudes de métrique et de style de Catulle, ce qui est certainement la plus sûre des méthodes.

E. T.

---

559. — **M. Tullii Ciceronis** Pro T. Annio Milone ad judices oratio. Edited for schools and colleges by James S. Reid. Pitt Press Series. Cambridge, 1894. In-12. 170 p.

Il pleut des *Pro Milone*. Rien qu'en Angleterre, outre celui-ci, deux sont annoncés et vont bientôt paraître. Si Clodius n'est pas honni de la postérité, ce ne sera pas la faute des Cicéroniens de notre temps. De ceux-ci, M. Reid est l'un des plus connus et des plus estimés. Pour se conformer au plan de la collection, il dissimule ici tout ce qu'il sait, et il faut plutôt le deviner sous ces notes courtes et précises. Trois appendices dont le dernier comprend les notes critiques; le second est une étude sur le plan du discours; le premier reproduit le commentaire d'Asconius. Donc beau et bon petit livre.

E. T.

---

560. — Dr Anton Kreuser, Oberl. am Gymn. zu Prüm Ausgewaehlte *Briefe* des jüngeren **Plinius**, für den Schulgebrauch erklært; mit einer Tafel : Grundriss einer rœmischen Villa. Teubner, 1894. In-8, 143 p.

Nos lecteurs s'étonneront peut-être d'apprendre que jusqu'ici, il n'y avait pas en Allemagne d'édition classique d'un choix de lettres de Pline. Celle-ci est la première; c'est son principal mérite. Est-il suffisant pour excuser les faiblesses du livre? Si le choix des lettres est passable, on ne comprend guère la forme du commentaire. A qui est-il destiné et à qui convient-il? Il répond, ce semble, aussi peu aux besoins des élèves qu'à ceux des étudiants. Son but a été, je pense, de forcer pour Pline la porte des gymnases. Une fois dans la place, ce premier essai se corrigera et se complétera à moins encore qu'il ne cède la place à d'autres.

E. T.

---

561. — **Un épisode de la conquête de la Guyenne sous Charles VII**, par Henri Courteault, archiviste aux archives nationales. Toulouse, Edouard Privat, 1894. Gr. in-8 de 16 p.

562. — **Un archiviste des comtes de Foix au quinzième siècle. Le**

chroniqueur Michel du Bernis, par le même. Toulouse, même librairie. 1894. Gr. in-8 de 30 p.

Les deux mémoires de M. Courteault, extraits des excellentes *Annales du Midi* (tome VI), sont également bien faits, également intéressants. Dans le premier, l'auteur rappelle combien de renseignements précieux fournissent, non seulement pour l'étude des mœurs de la société du moyen âge, mais encore pour l'histoire des événements politiques, les nombreuses lettres de rémission du Trésor des Chartes. Celles qui furent octroyées par Charles VII, en février 1461, au seigneur landais Jean de Gestède, et dont le texte est donné (p. 10-16), permettent de reconstituer tout un épisode ignoré de cette fameuse conquête de la Guyenne sur les Anglais, dont l'histoire a cependant été si amplement retracée par les chroniqueurs du XVe siècle (Monstrelet, Chartier, Berry, Escouchy, Gruel, Leseur). Les derniers historiens de cet événement (Ribadieu, de Beaucourt) ne les ont point connnues, et, encore qu'elles ne modifient point les récits qu'ils en ont donnés — ainsi s'exprime M. C. — elles ne laissent pas que de les compléter et d'en fixer quelques détails. A ce titre, on estimera qu'elles présentent un intérêt pour l'histoire générale. L'analyse et le commentaire des lettres de rémission fournissent tous les renseignements désirables sur les circonstances qui suivirent le siège de Tartas par le comte de Huntingdon, lieutenant général du roi d'Angleterre et la reddition de cette ville à Charles VII (24 juin 1442. [1])

Après avoir si bien éclairci la biographie de Jean de Gestede, jusqu'à ce jour totalement inconnue, M. C. retrace, avec non moins de soin et de succès, celle de Michel du Bernis, appelé *Miguel del Verms* par Buchon [2], quand, ayant découvert (1837), le manuscrit de sa *Chronique des comtes de Foix* dans le riche dépôt des Basses-Pyrénées, cet érudit, qui eut plus de zèle que de critique, la publia, l'année suivante *(Panthéon littéraire)*. Il étudie l'œuvre de l'archiviste et celle de l'historien, remarquables l'une et l'autre, et il montre que, quoiqu'en aient pensé les rédacteurs du *Catalogue des manuscrits du fonds français* et les annotateurs les plus récents de l'*Histoire de Languedoc* (t. X, p. 119), la chronique conservée dans le manuscrit 5404 de la Bibliothèque nationale, n'a rien de commun avec celle de Michel du Bernis. M. Cour-

1. Parmi les curieuses notes de M. C., citons celles qu'il consacre (p. 6) au sénéchal de Lannes, l'Écossais Robin Petilo, que les chroniqueurs appellent *petit loup*, et à l'Espagnol Martin Henriquez de Castille qu'il ne faut pas confondre, comme l'a fait, par exemple, Quicherat (*Rodrigue de Villandrando*, p. 195) avec un autre Espagnol au service du roi de France, Martin Garcia.

2. Ce faux nom, résultat d'une mauvaise lecture, a été adopté par tous ceux qui, depuis lors, se sont occupés de l'histoire des comtes de Foix, même par l'archiviste Paul Raymond (*Inventaire des Archives de Pau*). Seul M. Camille Chabaneau (nouvelle édition de l'*Histoire générale de Languedoc*, t. X, p. 367) avait restitué à Michel son vrai nom, du moins à peu près, l'appelant *Miquel de Vernis*.

teault a traité avec tant de compétence toutes les difficiles questions qui se rattachent au sujet, qu'il est tout naturellement désigné pour donner une édition des récits de Michel du Bernis aussi bonne qu'est défectueuse celle de Buchon. J'ai la certitude que le jeune érudit ferait de cette publication le digne pendant de sa publication de l'*Histoire de Gaston IV de Foix* par Guillaume Leseur pour la Société de l'Histoire de France [1].

T. DE L.

Seltene Drucke in Nachbildungen, 1893-1894. Leipzig, Spirgatis.

563. — **I. Die historien** von dem ritter BERINGER. Strasburg, 1494. 3 mark.

564. — **II. Dietrich von Bern** (Sigenot) mit einleitendem Text, von Karl SCHORBACH. 15 mark.

La librairie Spirgatis de Leipzig fait reproduire par l'imprimeur Drugulin de vieux et rares textes allemands. La réimpression est exactement semblable à l'édition originale : même type d'impression, mêmes lettres gothiques, mêmes illustrations. Deux de ces jolis volumes ont déjà paru ; l'un contient les Histoires du chevalier Beringer ; l'autre, Dietrich de Bern. M. Karl Schorbach a mis une préface à ces deux publications. Les *Histoires de Beringer* ont été réimprimées d'après l'unique exemplaire qu'on connaisse, celui du Musée national germanique de Nuremberg. Ce poème ou *Schwank* — où il y a quelque humour et où le héros, fanfaron et lâche, est une sorte de Falstaff — était resté entièrement inconnu jusqu'à ce jour ; il fut imprimé à Strasbourg, de même que *der edle Hiltebrant*, avec les mêmes types et la même gravure sur le titre, par Mathias Brant. Quant au *Dietrich von Bern* qui forme la seconde pièce de la collection, c'est la plus ancienne édition connue du *Sigenot*, parue en 1490 à Heidelberg chez Henri Knoblochtzer, et nous avons, là encore, une rareté de premier ordre. M. Schorbach a reproduit l'exemplaire qui se trouve à la Bibliothèque de la cour de Darmstadt, et, comme cet exemplaire est incomplet, il a comblé les lacunes en se servant de l'exemplaire de la Bibliothèque royale de Berlin dont il n'a connu l'existence qu'assez tard et qui, seul, donne le poème en son intégrité. Il a poussé l'exactitude à un tel point qu'il a laissé certaines pages, telles qu'elles sont dans l'original, un peu brouillées et effacées. Il a fait précéder le texte d'une préface qui contient la description bibliographique, détaillée et minutieuse, des éditions du *Sigenot*. Bibliophiles et germanistes loueront, comme nous, son zèle patient et son acribie.

A. C.

---

1. M. C. a reproduit (*Appendice*, p. 26-30) un mémoire envoyé de Foix, en mai 1446, par Michel du Bernis à Gaston IV, pour lui permettre de justifier par devant le Roi la légitimité du titre de *Comte par la grâce de Dieu*.

565. — Pasquale VILLARI. **Niccolo Machiavelli e i suoi tempi** *illustrati con nuovi documenti. 2ª edizione riveduta et corretta dall' autore.* Vol. I. Milan, Hoepli, 1895. In-16 de XXIV-666 p. L'ouvrage complet : 15 fr.

Le *Machiavel* de M. Villari est un de ces livres qui ne méritent pas de vieillir, parce que leur auteur y a mis une philosophie personnelle et un bel effort de synthèse, et qui vieillissent cependant, l'information documentaire s'augmentant autour d'eux, le détail de l'histoire qu'ils ont écrite se précisant ou se rectifiant par les recherches nouvelles. Il est bon de réimprimer de tels livres, en les faisant profiter des acquisitions de l'érudition. Le premier volume du présent ouvrage, qui en comprendra trois, indique que l'auteur s'est mis au courant des publications récentes et a tenu assez de compte d'observations suggérées à la critique par son premier travail, pour modifier légèrement quelques points de vue. La moitié du volume est occupée par la longue introduction, très populaire en Italie, sur la Renaissance, l'humanisme, les conditions morales et politiques de la péninsule à la veille de produire Machiavel. On y noterait aisément de menues inexactitudes de fait, assez nombreuses et peut-être inévitables dans un aussi vaste tableau, dont elles n'altèrent point d'ailleurs la netteté générale. La partie relative à la vie de Machiavel va seulement jusqu'à l'année 1506, marquée par son ambassade auprès de Jules II et par l'institution de la milice de Florence. Aucun trait essentiel du récit n'a été changé. On sait combien l'âme méridionale, et d'ailleurs très noble de M. Villari, a pénétré profondément l'âme florentine, un peu « trouble », dirait-on aujourd'hui, du grand homme d'État. La réhabilitation qu'il a tentée en philosophe est désormais acquise à l'histoire, au moins dans les lignes principales. On profitera de cette édition nouvelle pour la relire. Dois-je ajouter que je continue à préférer le *Savonarole* du même auteur qui est son chef-d'œuvre, et qui pourrait bien être un chef-d'œuvre ?

P. N.

---

566. — **Sonetti inediti del conte Giovanni Pico della Mirandola** messi in luce dal sac. Felice CERETTI. Mirandola, tip. Grilli Candido, 1894. in-16 de 74 p.

567. — **I sonetti di Giov. Pico della Mirandola,** par Léon DOREZ. (Estr. della *Nuova Rassegna.*) Roma, tip. Folchetto, 1894. In-8 de 18 p.

Ces deux publications révèlent l'œuvre de poésie italienne, restée à peu près ignorée jusqu'à présent, d'un philosophe et d'un écrivain illustre à d'autres égards, mais qu'elle ne saurait en rien diminuer. L'auteur des « thèses » fameuses est un bon poète pétrarquiste de l'école de son ami Ange Politien. Les vingt-quatre sonnets publiés et annotés sobrement par M. l'abbé Ceretti ont été tirés par lui de deux manuscrits italiens. Il en est un toutefois qui ne saurait être accepté comme authen-

tique, étant attribué ailleurs à *Messer Panfilo de Sassi de Modena* (cf. *Par. ital.* 1543, f. 124). Un autre manuscrit, qui est à Paris, a fourni à M. Dorez un supplément de vingt-sept sonnets inédits, auquel il a joint la reproduction du sonnet XIX de l'autre publication, avec le *capoverso* donné seulement par son manuscrit. L'intéressant travail de M. Ceretti, accompagné de la courte biographie de Pic par Mauro Sabbatini, a été imprimé à l'occasion du quatrième centenaire de la mort de Pic. M. Dorez, de son côté, ne tardera pas à rajeunir le laurier du prince humaniste par la publication d'un travail d'ensemble sur ses livres et sur sa vie. Nous y retrouverons les œuvres complètes, bien peu étendues, comme on le voit, du poète italien.

P. N.

---

568. — **Fabri de Peiresc, humaniste, archéologue, naturaliste.** Conférence faite le 11 mai 1894 par Charles Joret, professeur à la Faculté des lettres, correspondant de l'Institut. Aix, imprimerie et lithographie J. Remondet-Aubin, 1894. In-8, 71 p.

Cette conférence est un véritable livre sur Peiresc. M. Joret retrace d'abord l'existence de Peiresc, ses études et ses voyages, ses liaisons avec les hommes les plus distingués de son temps, l'hospitalité magnifique qu'il exerçait envers les savants qui venaient le visiter dans sa maison d'Aix ou sa résidence de Belgentier, son infatigable et insatiable curiosité, l'attention qu'il ne cessait de porter sur tous les travaux de ses contemporains, les services qu'il rendait avec empressement à tous les amis des sciences et des lettres. Peiresc, — et M. J. insiste avec raison sur ce point — a étendu ses recherches, ses investigations sur le domaine entier de l'érudition; il a tout abordé; il a voulu être universel, et il a été en effet encyclopédiste, parce qu'on pouvait l'être en un temps où la plupart des sciences n'étaient pas encore développées; il est un des représentants du XVI^e siècle et de la Renaissance. Mais, comme l'ajoute M. Joret, Peiresc annonce l'esprit moderne par son goût pour les sciences naturelles et l'observation : il étudie tous les phénomènes de la nature, entrevoit la théorie de l'origine des fossiles et de celle des volcans, recueille les débris qui ont permis de reconstituer la flore tertiaire de la Provence, multiplie les expériences pour se rendre compte de la vision simple et de la vision double, se livre avec passion à l'astronomie, pratique des dissections anatomiques, répand en Europe l'espèce des chats angoras. M. J. termine son intéressant travail par quelques pages sur Peiresc botaniste; il le montre herborisant, cultivant les plus belles fleurs et les plantes les plus précieuses, faisant de son jardin de Balgentier un jardin d'acclimatation et d'expérimentation, rendant à la connaissance et à la culture des plantes d'immenses services proclamés par Tournefort. « Il faut, conclut-il avec M. Tamizey de Larroque, il faut qu'un monument simple rappelle à tous, sur une des places d'Aix, l'homme qui pendant

un tiers de siècle fit de cette ville le rendez-vous des représentants les plus illustres des lettres et de la politique, l'endroit où, grâce à lui, se concentrait en quelque sorte tout l'effort intellectuel contemporain ; il faut qu'en contemplant les traits du grand érudit, l'étranger qui visitera cette cité, puisse dire que la Provence n'a pas oublié le plus noble de ses fils et qu'elle sait honorer ceux qui lui font honneur. »

A. C.

---

569. — Theodor Wetter. **Wallenstein in der dramatischen** Dichtung des Jahrzehnts seines Todes. Frauenfeld, Huber. 1894. In-8, 42 p. 2 mark.

Wallenstein a été « dramatisé » dès sa mort et même de son vivant. En 1631, J. Lütkeschwager ou Micraelius compose un drame latin sur la délivrance de la Poméranie, *Pomeris*, où Wallenstein paraît sous le nom de Lastlev pour être vaincu par Agathander ou Gustave-Adolphe. Le même Micraelius publie en 1632, cette fois en langue allemande, la suite de *Pomeris* qu'il intitule *Parthenia* (Parthenia n'est autre que Magdebourg, que son tuteur, Falcomontius ou Falkenberg, défend contre Contilius ou Tilly), et en 1633 la suite de *Parthenia : Agathander pro Sebasta vincens et cum virtutibus triumphans* (Sebasta, c'est Augsbourg, et l'on voit dans la pièce Lastlev ou Wallenstein rappelé par l'empereur pour réparer la défaite de Tilly-Contilius et tirer le char de l'ornière, « *den Karren aus dem Koth ausheben* »). A la trilogie du brave Lütkeschwager succède le *Fritlandus* de Vernulaeus ou Vernulz qui représente — en latin — la mort de Wallenstein et fait parler tous les personnages de l'œuvre de Schiller, Terscha, Kinskius, Illous, Numanus, Piccolominius, Butler, Cordonus, Lesiaeus, Ebroxius (Deveroux). On a déjà dit que Schiller avait dû connaître la pièce de Vernulz, et l'on a rapproché les premiers vers du fameux monologue « *Wär's möglich? Könnt' ich nicht mehr, wie ich wollte?* » des mots de Vernulz :

Turbatur animus, cor mihi retro salit,
Fugamque versat intus, Ut turpem mihi
Fugam capessam? Caesaris timeam minas?

Le sujet de Wallenstein est, à la même époque, l'année même où périt ce grand assembleur d'armées, traité en Angleterre par Henry Glapthorne sous le titre *The tragedy of Albertus Wallenstein*, et la pièce de Glapthorne, traduite ou imitée en allemand, et intitulée *Die weltbekannte Historie von dem tyrannischen general Wallenstein* fut jouée en 1690 par les comédiens anglais. Citons enfin un poème italien de Fulvio Testi, trouvé à la bibliothèque de Munich et publié en 1858 par G. M. Thomas : Wallenstein y tient un long discours à son assassin et se plaint surtout de l'ingratitude de l'empereur qu'il maudit et qualifie de traître et de tyran. Les curieux remercieront M. Théodore Wetter, l'auteur de cette trop courte étude, d'avoir analysé dans son travail ces

œuvres ignorées, et justement ignorées, mais qui témoignent de l'impression produite sur les contemporains par la tragique destinée de Wallenstein.

A. C.

---

570. — Félix Hémon, **Œuvres diverses de La Fontaine.** Paris, Delagrave, 1894. In-8, vi et 337 p.

M. Hémon a eu l'ingénieuse pensée de réunir dans ce joli volume des œuvres de La Fontaine que le public scolaire, aussi bien que le grand public, ne connaît que très peu : les *Épîtres* et les *Lettres* mêlées de vers et de prose. Il n'a pas donné le texte entier; il a cru devoir faire quelques coupures, mais on aura ainsi toute une partie de l'œuvre de La Fontaine, trop ignorée jusqu'ici et pourtant, comme dit l'éditeur, très savoureuse et très saine. M. H. ne se contente pas de dégager des *Œuvres complètes* ces œuvres particulières du poète ; il les annote finement, savamment, sans abuser du commentaire, en se bornant à l'essentiel. Une excellente étude, *L'œuvre de La Fontaine en dehors des fables*, ouvre le volume; M. H. y traite des essais dramatiques du fabuliste, des poèmes antiques où il imite Ovide et surpasse comme en se jouant l'écrivain latin, des poèmes modernes comme *saint Malc* et l'éloge du quinquina qui furent faits sur commande, des élégies, des épîtres où La Fontaine, moins soigné que Boileau dans le détail, a plus que lui l'allure légère, le ton varié, l'abandon. On lit avec intérêt et profit cette introduction aussi agréable que nourrie, digne préface d'une publication qui comble, ce nous semble, une lacune visible dans la littérature classique.

A. C.

---

571. — **Condorcet, sa vie, son œuvre, 1734-1794,** par le docteur Robinet. Paris, librairies-imprimeries réunies (May et Motteroz), 1893. In-8, 416 p. 10 fr.

Nous ne discuterons pas les opinions de M. Robinet. Il voit dans Condorcet l'adversaire du système catholique et féodal et le champion du régime scientifique-industriel; il lui reconnaît le plus ferme courage et la plus grande probité, le proclame un homme de raison et de devoir, un républicain juste et inébranlable, un stoïcien, le *saint* laïque moderne, la plus haute personnalité intellectuelle et morale de son siècle avec Turgot. Mais le livre de M. R. est fait avec beaucoup de soin et de conscience. Les divisions sont claires : période scientifique (1743-1781), deux années de propagande philosophique et économiste (1774-1776), période de propagande politique (1776-1789), la Commune de Paris, la Législative, la Convention, la proscription et la mort. Nous savons désormais que Caritat de Condorcet est né le 17 septembre 1743

à Ribemont en Picardie et que son père mourut à Neuf-Brisach le 22 octobre de la même année. M. R. nous rapporte les jugements de Lagrange et de d'Alembert sur les œuvres scientifiques de Condorcet ; il analyse la *Lettre d'un théologien* et les brochures économiques de son héros, retrace les efforts que fit Condorcet pour réhabiliter La Barre et reviser le procès d'Etallonde, pour opérer les réformes prêchées par les physiocrates et soutenir les généreuses tentatives de Turgot, pour tourner en victoire la grande bataille d'idées et de sentiments qui se livre alors. Il aurait dû, ce nous semble, apprécier plus longuement les innombrables factums politiques de Caritat et en donner de copieux extraits. En revanche, dès qu'on entre dans la période révolutionnaire de Condorcet, les citations deviennent nombreuses et considérables. M. Robinet reproduit les passages essentiels des écrits de Condorcet et notamment de son *Fragment de justification*, de son projet de déclaration aux puissances, etc. On le remerciera surtout de n'avoir pas négligé les articles les plus remarquables de la *Chronique de Paris* où Caritat rendait compte des séances de la Législative. L'ouvrage se termine par des pages très attachantes sur la proscription et la mort du Girondin, et par des annexes qui renferment quelques documents inédits.

A. C.

---

572. — Léonce Pingaud. **Une négociation secrète sous le Directoire.** L'affaire de Besançon, 1795-1796. Paris, Leroux, 1894. In-8, 23 p.

Cette nouvelle brochure de M. Pingaud fait une complète lumière sur un épisode obscur qui se rattache aux négociations de Pichegru et de Condé et qu'on nomme l'affaire de Besançon. L'auteur s'est servi, pour composer son travail, des pièces imprimées du temps, du registre des délibérations du directoire du Doubs et de la municipalité de Besançon, de la correspondance de Barthélemy, des rapports de l'émigré de Vereux qu'il a trouvés dans les papiers du président de Vezet. Ce Vereux fut le principal instrument de Condé dans l' « affaire de Besançon » ; il s'aboucha avec Ferrand qui commandait la place ; Ferrand promit vaguement son concours, et, au dernier instant, essaya d'arrêter Vereux qui put échapper. Il faut lire dans l'attachante étude de M. P. cet épisode curieux de diplomatie secrète, ce roman bizarre ou mieux cette comédie où les personnages se croisent, s'écoutent, se redoutent et peuvent se demander, comme le héros de Beaumarchais, qui l'on trompe. Non seulement l'affaire de Besançon marque le moment où le Directoire se défie de Pichegru et elle lui sert de prétexte pour préparer l'invasion de la Suisse ; mais elle offre le modèle en petit de ces conspirations qui se trament jusque dans les assemblées et le conseil du gouvernement. M. Pingaud qui déploie dans ce récit ses qualités ordi-

naires de finesse et de clarté, aurait dû toutefois distinguer nettement le Ferrand de Besançon du Ferrand qui défendit Valenciennes.

A. C.

---

573. — Émile CÈRE. **Madame Sans-Gêne et les femmes soldats, 1792-1815.** Paris, Plon. In-8, 320 p. 3 fr. 50.

Comme l'indique le titre, le livre comprend deux parties : 1° *Madame Sans-Gêne ;* 2° *Les femmes soldats*. Dans la première partie, M. Cère retrace brièvement la vie de la maréchale Lefebvre devenue Madame Sans-Gêne par la volonté de M. Sardou (p. 18) et la carrière aventureuse de la vraie Sans-Gêne, Thérèse Figueur, citée dans les *Mémoires* de Marbot (p. 19-66). Le reste du volume est consacré aux femmes soldats de la Révolution et de l'Empire, notamment à Virginie Ghesquière, le joli sergent, au sous-lieutenant Angélique Brulon, à Marie Schellinck, aux demoiselles Fernig, aux combattantes de Jemappes, à Rose Bouillon et à Liberté Barreau, à Anne Quatre-Sous, etc. Mais l'auteur se permet parfois des digressions singulières et traite des femmes à soldats aussi bien que des femmes soldats. Au milieu du volume, il se met à parler de l'enthousiasme des femmes pour la Révolution, de Rose Lacombe, de Théroigne, de Reine Audu ; puis il passe aux Vendéennes, de là à la chevalière d'Éon, de là aux femmes qui suivaient l'armée et à celles qui se donnaient aux Français en pays conquis, aux vivandières, aux générales, à cette Mme Fourès que Bonaparte aima en Égypte. Dans les deux derniers chapitres, M. Cère revient à son véritable sujet et nous présente de nouvelles héroïnes, entre autres Louise Bellet, Mathurine, Breton-Double et plusieurs de celles qui prirent part à la guerre de Russie et à la campagne de France. Le livre, un peu désordonné, renferme quelques erreurs [1]. Il ne faut pas croire aveuglément à toutes les prouesses que racontent les rapports des contemporains, les bulletins de la Convention ... et même les historiens. M. C. reproduit, par exemple, les pages de Lamartine sur les demoiselles Fernig et il assure que l'auteur des *Girondins* a représenté ces intrépides Flamandes « sans se laisser emporter par l'imagination du poète, sans manquer à l'exacte vérité » ; le récit de Lamartine est erroné sur quelques points. Il ne faut pas, non plus, prendre pour des actes de courage et d'héroïsme de simples adresses comme celles de Cambrai ou de Paris (p. 165) où les femmes déclarent, selon la formule du temps, qu'elles veulent vivre libres ou mourir. Il faudrait citer celles qui se distinguèrent à Landrecies (p. 167). Il faudrait, en parlant de la sœur du général Anselme qui « fit des prodiges de valeur au siège de Nice », prouver d'abord qu'il y eut un siège de Nice (p. 257), et M. C. devrait savoir que Nice fut pris sans combat. Il faudrait démontrer qu'en 1815,

---

1. P. 142 et 143, lire Schauenburg et non *Scauenburg* ; — p. 158 Rheinzabern et non *Rhienzabern* et Weiler, au lieu de *Wieller*.

« l'audace des femmes à tenir la campagne dans les gorges des Vosges obligea plus d'un corps d'armée à changer de route! » (p. 316). Enfin, il ne faut pas croire que d'Éon était une femme. Mais, bien qu'il manque de méthode, M. Cère a étudié son sujet; il a lu des brochures rares presque introuvables, et il a fouillé les cartons des archives nationales; son volume renferme une foule de détails intéressants.

A. C.

---

574. — **La captivité de Sainte-Hélène**, d'après les rapports inédits du marquis de Montchenu, par George Firmin-Didot. Ouvrage accompagné de 8 gravures hors texte. Paris, Didot, 1894. In-8, 331 p. 7 fr. 50.

Le marquis de Montchenu, commissaire du gouvernement de Louis XVIII dans l'île Sainte-Hélène, où il vécut cinq ans, ne fut jamais admis à Longwood. Il ne vit Napoléon qu'une seule fois, le 6 mai 1821,..... et l'empereur venait de mourir. Mais ses rapports offrent des renseignements précieux; il sut à la longue se lier avec certains compagnons de l'empereur, notamment avec Montholon, qui lui rapportaient les paroles de leur souverain, et il nous fait connaître les projets de Napoléon sur la réorganisation de la France, sur la représentation nationale, sur la réforme de l'Université et la suppression de l'École polytechnique, sur la direction que Louis XVIII aurait dû imprimer au mouvement révolutionnaire. Napoléon disait volontiers qu'il n'y aurait, à la mort de Louis XVIII, que deux candidats : Napoléon II et le duc d'Orléans; mais le parti d'Orléans serait, suivant lui, le plus nombreux, parce qu'il compterait tous les mécontents et « cette classe nombreuse de personnes sans énergie qui, ayant quelque fortune, veulent en jouir paisiblement ». Moi-même, ajoutait-il, « si j'étais encore officier d'artillerie et qu'on fît délibérer l'armée, je serais aussi d'Orléans ». (p. 174-183). On notera, dans la correspondance qu'édite M. George Firmin-Didot, les passages relatifs à l'île dont le premier aspect serre le cœur (p. 41), à la maladie qu'on nomme *influence* (p. 101), aux dissentiments entre Gourgaud et Montholon (voir notamment p. 137-141 les réponses de Gourgaud au questionnaire de Montchenu), aux mesures vexatoires d'Hudson Lowe dont la petite tête, écrit Montchenu (p. 153), « succombe sous le poids énorme de la garde d'un petit rocher inaccessible, défendu par une armée de terre et de mer ».

A. C.

---

575. — **Briefe von Wilhelm von Humboldt** an G. H. L. Nicolovius, hrsg. von R. Haym. Berlin, Felber, 1894. In-8, 140 p.

C'est le premier volume d'une collection que nous avons annoncée

dans la Chronique et qui doit reproduire des « sources de l'histoire de la littérature et de l'esprit de l'Allemagne moderne ». Il contient vingt-sept lettres écrites, de 1809 à 1835, par Guillaume de Humboldt à Nicolovius, son fidèle auxiliaire et plus tard son successeur dans la direction du département de l'instruction et des cultes en Prusse. On remarquera surtout les lettres qui datent de l'époque où les Français occupent le territoire prussien. Nicolovius dit qu'on manque du sentiment de durée et de sécurité; Humboldt répond qu'il agit, comme s'il avait ce sentiment : 1° parce que, pour agir efficacement dans le moment même, il faut croire qu'on agit pour l'éternité; 2° parce que « l'éducation est chose de la nation » (p. 6). Une foule de personnages de l'époque — appartenant pour la plupart à l'enseignement — sont cités dans cette correspondance; mais M. Haym donne sur eux, dans l'appendice, les renseignements indispensables. L'éditeur ajoute aux lettres de Humboldt à Nicolovius sept lettres du même à son ami de jeunesse Beer (1787-1789) — où l'on notera ce qu'il dit de la lecture de Kant et de la terminologie de la *Critique* — ainsi que huit lettres ou billets adressés, en 1808 et en 1809, à Wolf et à Arnim. On trouve dans ces dernières pages quelques détails sur les réformes scolaires que Humboldt entreprend à Königsberg et sur la fondation de l'Université de Berlin : « Il faut, dit-il à Arnim, avoir des plans d'organisation mûrement réfléchis et des hommes soigneusement choisis; mon sérieux effort est d'être sûr de quelques hommes remarquables dans chaque spécialité : autour et au moyen d'eux le reste se fait et forme plus facilement » (p. 128). La publication de ces lettres, accompagnées de notes succinctes et précises, ainsi que d'une table complète des noms propres, inaugure dignement la collection, qui ne pouvait mieux débuter que par le nom de Haym. Mais l'introduction est bien courte, et M. Haym aurait peut-être dû — non pas retracer la biographie de Humboldt — mais résumer à grands traits la correspondance inédite qu'il publie, en marquer les traits principaux, en indiquer les côtés les plus intéressants.

A. C.

---

576. — **Guerre de 1870-1871, Paris, Thiers, Le plan Trochu et L'Hay,** 2-29 novembre 1870, avec une carte des opérations militaires, par Alfred Duquet. Paris, Charpentier, 1894. In-8, viii et 354 p. 3 fr. 50.

L'œuvre de M. Duquet s'allonge et s'augmente, parce qu'il ne se borne plus à retracer uniquement les faits militaires. Ce n'est pas aujourd'hui qu'il raconterait en un seul tome Frœschwiller et Sedan. Il consacre donc 350 pages au seul mois de novembre, et ce, sans même aborder la bataille de Villiers-Cœuilly. La mission de Thiers, le plan de Trochu, la crue de la Marne : tels sont les trois épisodes principaux que traite le volume. On ne trouvera rien de nouveau sur la mission de Thiers; mais M. D. a raison de la qualifier de « retentissante et inutile ».

Les pages relatives aux actes politiques du gouvernement pendant le mois de novembre, au plébiscite, aux poursuites dirigées contre les émeutiers, aux « jours d'ennui » et aux « jours d'espoir » sont remplies de détails curieux et de copieuses citations. Le plan de Trochu est sévèrement, mais, ce nous semble, justement apprécié; comme l'a dit Vinoy, il était bien périlleux, et l'on sait que d'Aurelles de Paladines le déclarait chimérique. La partie la plus intéressante et la plus neuve du volume est la dernière, intitulée *La crue de la Marne :* tous ceux qui ont étudié la question d'un peu près, savent qu'il n'y eut pas de crue de la rivière et que le passage fut retardé par le courant que les débris du pont de Joinville avaient rendu très violent et très rapide; M. D. a consulté, outre le rapport de M. Krantz, les notes de M. Léon Lalanne et les feuilles imprimées qui renferment les observations des éclusiers et constatent dans les derniers jours de novembre, non pas une crue subite, mais une baisse légère [1]. Le volume témoigne, comme les précédents, d'un labeur patient et assidu. M. D. a tout lu, tout mis à profit; mais il est excessivement rigoureux dans ses jugements et n'excuse, ne pardonne rien, n'admet jamais les circonstances atténuantes : il accuse Trochu de nullité militaire; il reproche à Ducrot une agitation brouillonne et tapageuse; il n'hésite pas à proclamer M. Krantz l'auteur du désastre de Champigny; cet homme, dit-il, a « renversé le suprême espoir du pays, a été cause de la perte des batailles de la Marne, et a réussi, par son aplomb, par les complicités acquises, à faire oublier sa faute et à demeurer au premier rang des hauts fonctionnaires de l'État ». On n'approuvera pas sur tous les points ce réquisitoire de M. Duquet contre les hommes chargés en 1870 de la défense du pays : mais il faut, une fois de plus, louer, avec sa lecture si considérable, son courage et son amour ardent de la vérité, son amour de la France; « le mot *responsabilité*, dit-il dans sa préface, n'existe plus dans notre pays, dès l'instant qu'on est placé assez haut pour que les lois n'aient plus de prise contre vous, pour que la justice se déclare impuissante, pour que l'opinion vous pardonne tout. Il y a là un vice dont meurt un peuple qui ne sait pas s'en corriger; il m'a paru utile de m'y arrêter [2]. »

A. C.

---

577. — Gabriel Monod. **Les maîtres de l'histoire : Renan, Taine, Michelet.** Paris, Calmann Lévy, 1894. In-8, 312 p. 3 fr. 50.

Ce sont trois études à la fois biographiques et critiques. L'auteur essaie

---

1. La meilleure preuve qu'il n'y eut pas de crue, c'est, comme le remarquèrent les soldats (et M. Duquet oublie de le dire), que l'eau de la Marne était verte.

2. P. 112, M. Duquet a raison d'attribuer la dévastation de la banlieue aux francs-tireurs; mais il a tort d'imputer ces rapines et ces dégâts aux troupes de ligne qui d'ailleurs eurent toujours plus de discipline qu'il ne le croit.

de démêler les relations qui existent entre les œuvres des trois historiens, Renan, Taine, Michelet, et leur existence; il recherche l'action qu'ils ont exercée, les idées et les sentiments qui les ont inspirés. Il ne leur ménage pas les critiques et il discerne avec sagacité leurs points faibles. C'est ainsi qu'il reproche à Renan d'avoir professé un optimisme philosophique et comme un « Évangile de la gaieté » qui ne voyait plus dans la vie qu'un spectacle amusant et dans la discussion des problèmes les plus graves qu'une sorte d'exercice littéraire et de jeu d'artiste. Il montre que Taine, si audacieux de pensée, était timide de caractère et que ce désaccord explique certains des jugements de l'historien : Taine, dit M. Monod, avait une doctrine, un inexorable déterminisme dicté par la faculté logique, faculté maîtresse qui chez lui dominait et façonnait toutes les autres; aussi méconnaît-il ce qu'il y a de complexe, de mystérieux, d'insaisissable dans la nature de l'homme; il fait rentrer dans des cadres précis, inflexibles et plie à des formules l'histoire et la vie; il croit que ses raisonnements sont infailliblement justes parce qu'ils sont clairs; sous l'émotion de la guerre et de la Commune, il regardait la Révolution comme une suite d'erreurs et de crimes et ne parlait de Napoléon qu'avec haine. Pareillement, M. M. fait voir dans Michelet le manque de calme et de mesure, la passion, l'esprit de parti. Mais tout en marquant les imperfections des trois écrivains qu'il étudie, M. M. aime mieux, et avec raison, insister sur le côté durable et bienfaisant de leurs œuvres. Tous trois lui semblent résumer ce qu'il y a d'essentiel dans l'histoire, telle qu'elle a été faite en France et de notre temps; « Renan, dit-il, est l'historien critique, Taine, l'historien philosophe, Michelet, l'historien créateur : c'est à Renan qu'il faut demander des leçons de critique: c'est chez Taine que nous verrons la tentative la plus considérable qui ait été entreprise pour constituer l'histoire en science au nom d'une conception philosophique, et c'est à Michelet qu'il faut demander le secret de la vision et de la résurrection du passé. » Il met en lumière le principal mérite de Renan : d'avoir fait entrer dans le domaine de l'histoire, l'histoire des religions, traitée pour la première fois dans un esprit laïque et rendu enfin accessible au grand public; d'avoir répandu sur tous les sujets des idées originales et profondes; d'avoir tout connu et tout compris; d'avoir « repensé » l'univers. Il reconnaît ce qu'il y a d'incomplet, d'exagéré dans les jugements de Taine, sur la France de la Révolution; mais il rend hommage à l'écrivain qui s'élève si vigoureusement, si sincèrement contre les excès de la centralisation et il montre la grandeur imposante, l'unité de son œuvre si inachevée qu'elle soit : « *l'Intelligence* en forme le centre et en donne la clef : tous ses autres écrits n'en sont que des illustrations. » De son propre aveu, la sympathie et la reconnaissance de M. M. pour ces trois historiens se mêlent d'une nuance plus marquée d'admiration pour Renan, de respect pour Taine, et d'affection pour Michelet. Et, en effet, c'est Michelet qu'il traite avec le plus d'indulgence, c'est à Miche-

let qu'il consacre l'étude la plus longue et la plus complète du volume; tout Michelet est analysé, apprécié : les six premiers volumes de *l'Histoire de France* que M. M. regarde justement comme le titre le plus solide de la gloire de Michelet, comme l'œuvre d'un génie qui pénètre dans l'âme même des personnages et sait les faire vivre et agir ; l'*Histoire de la Révolution* qu'il faut lire pour comprendre l'espérance infinie de la France et son enthousiasme à la fois crédule et sublime au lendemain de 1789; tous ces livres, l'*Oiseau*, l'*Insecte*, la *Mer*, la *Montagne* que M. M. compare à autant de chants d'un poème de la nature, à une série de tableaux d'une vérité et d'une puissance merveilleuses qui « forment dans leur large développement comme un hymne mystique au Dieu infini, unique, présent et vivant dans la multiplicité des choses » : *l'Amour* et *la Femme* où il y a, malgré tout, de « graves et nobles enseignements ». Deux appendices sont joints à l'étude de M. M. sur Michelet : *Michelet éducateur*, et le *Journal intime de Michelet* qui nous renseigne sur les années où l'ami de Poinsot prenait conscience de sa valeur et fixait sa vocation, « délicieux petit livre, écrit avec des larmes et du sang où Michelet nous livre le secret de sa vie, de sa pensée, de ses œuvres ». Nous en avons dit assez pour qu'il soit inutile de louer le volume de M. Monod; il donne une fois de plus le témoignage de l'infatigable activité d'esprit avec laquelle, a dit Ludwig Bamberger, il répand la semence de l'humaine connaissance [1].

A. C.

---

578. — **L'armée à l'Académie**, par C. de La Jonquière, capitaine d'artillerie, breveté d'état-major. Paris, Perrin, 1894. In-8, x et 448 p. 7 fr, 50.

C'est une heureuse idée qu'a eue M. de La Jonquière de grouper ensemble les membres de l'Académie française qui ont appartenu à l'armée. Ses biographies sont consciencieuses, solides, intéressantes, et toutefois sans rien de neuf et de personnel. On leur voudrait une allure plus vive, plus martiale, plus de plume et d'épée. Quelques erreurs se sont glissées çà et là [2]. Ce qui frappera le lecteur, c'est de trouver dans ce volume plusieurs académiciens qui n'ont fait que traverser l'armée, comme Racan qui commandait la compagnie des gendarmes du maréchal d'Effiat au siège de La Rochelle, ou comme Chateaubriand, sous-lieutenant au régiment de Navarre, ou comme le duc de Noailles, élu en 1849 contre Balzac et qui avait été garde du corps.

A. C.

---

1. *Deutsche Rundschau*, octobre, p. 152 : « Seine rastlose und vielseitige Thætigkeit streut überall den Samen humanen Verstændnisses aus. »

2. Notamment dans la notice sur Jouy : cf. *Revue de l'Hist. litt. de la France*, n° 4.

CHRONIQUE

FRANCE. — Vient de paraître à la librairie Maisonneuve : *les Livres VIII et IX de l'Atharva-Véda*, traduits et commentés par Victor Henry, in-8, XII-164 pp. Les hymnes 9 et 10 du livre IX, qui reproduisent le fameux hymne à énigmes du Rig-Véda (I-164), ont été interprétés par application de la méthode de la « devinette primitive », déjà exposée ici et ailleurs par notre collaborateur.

ALLEMAGNE. — La librairie Teubner, à Leipzig, nous envoie sous le titre de *Cornelius Nepos, Hilfsheft*, un abrégé du Commentaire et du lexique publiés par M. F. Fügner (1894, IV-88 pp. ; cf. *Rev. crit.* 1893, t. II).

— Les éditions de la *Dramaturgie des Schauspiels* de M. H. Bulthaupt se succèdent.

Le premier volume qui traite de Lessing, de Gœthe, de Schiller, de Kleist est arrivé à sa cinquième édition ; le deuxième volume, consacré à Shakspeare, atteint également sa cinquième édition ; le troisième volume que nous recevons de la librairie Schulze (Oldenbourg et Leipzig, 1894, in-8°, XIII et 386 p. 5 marks) vient d'avoir sa quatrième édition. Ce troisième tome a pour sujet l'œuvre de cinq dramaturges, Grillparzer, Hebbel, Ludwig, Gutzkow, Laube.

ITALIE. — M. Domenico Ciampoli vient de publier à Rome (Imprimerie de la Propagande) une notice sur les manuscrits paléoslaves de la Bibliothèque de Saint-Marc. Elle est précédée d'un mémoire sur les origines de la Littérature religieuse cyrilique et glagolitique. M. Ciampoli a cité quelques fragments glagolitiques et grâce aux ressources dont dispose l'imprimerie de la Propagande, il a pu les reproduire dans le caractère original. Ce travail fait grand honneur à l'érudition de l'auteur et à la typographie romaine.

— M. Giorgio La Corte dans un opuscule sur *La Cacciata di un vicere* (Giarre en Sicile, Cristaldi, 1894, In-8°, 98 p.) reprend avec des documents nouveaux la question de l'expulsion d'Ugo de Moncada, vice-roi de Sicile sous Ferdinand le Catholique, et rectifie sur divers points le travail d'Isidoro La Lumia sur la Sicile sous Charles-Quint.

RUSSIE. — Il a été question récemment de recherches faites à Moscou pour retrouver la bibliothèque d'Ivan le Terrible, qui devait, assure-t-on, être conservée dans un souterrain. A cette occasion M. N. Likhatchev a étudié *la Bibliothèque et les Archives des souverains moscovites au XVIe siècle* (un vol. Pétersbourg 1894). Il est arrivé à cette conclusion que cette bibliothèque devait être peu considérable et que l'on s'en était exagéré l'importance sur la foi de documents apocryphes. Le mémoire de M. Likhatchev est accompagné de documents inédits, notamment d'une curieuse relation concernant les mesures prises par le gouvernement d'Ivan le Terrible pour la réception de l'ambassadeur du pape, le jésuite Possevin.

SERBIE. — L'Académie serbe, récemment fondée à Belgrade, commence la publication d'une *Collection ethnographique*. Le premier volume vient de paraître sous ce titre *La vie du paysan serbe*. Il est dû à M. Militchevitch, auteur de travaux ethnographiques et historiques fort estimés. Il contient un ensemble de renseignements très complets sur la vie économique et rurale du paysan, sur les croyances et les fêtes populaires.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du 16 novembre 1894

ORDRE DES LECTURES

1. Discours de M. Paul Meyer, président, annonçant les prix décernés en 1894 et les sujets des prix proposés ;
2. *Notice historique sur la vie et les travaux de* M. Alfred Maury, *membre ordinaire de l'Académie*, par M. H. Wallon, secrétaire perpétuel ;
3. *Delphes*, par M. Homolle, membre de l'Académie.

JUGEMENT DES CONCOURS.

Aux informations données dans les précédents bulletins, il suffit d'ajouter les suivantes :

Fondation Garnier. — L'Académie a attribué à M. Foureau, 7,500 fr. pour la continuation de sa mission dans le Sahara occidental, et 6,700 fr. à Mgr Le Roy, évêque du Gabon pour étudier très spécialement l'ethnographie et la linguistique des populations qui habitent les montagnes à l'est de la rivière Ngouniai.

Fondation Piot. — L'Académie a attribué 2,000 fr. à M. de la Blanchère, pour faire des recherches en Tunisie sur le culte de la déesse Cælestis ; 3,000 fr. à M. E. Babelon pour la publication d'un *Catalogue des bronzes du cabinet des antiques de la Bibliothèque nationale* ; 500 fr. à M. Barthélemy, drogman-chancelier du Consulat de France à Alep, pour ses explorations archéologiques dans la Syrie septentrionale ; — 3,000 fr. au R. P. Delattre, correspondant de l'Institut, pour continuer ses fouilles à Carthage ; — 5,000 fr. à M. Chantre, pour ses fouilles en Asie-Mineure ; — 3,000 fr. à M. Couve, membre de l'École d'Athènes, pour la continuation des fouilles de Délos ; — 10,000 fr. (payables en trois annuités) pour la publication des manuscrits numismatiques laissés par M. Waddington.

Prix ordinaire (2,000 fr.). — L'Académie a proposé pour 1895 : « Étude sur la chancellerie royale depuis l'avènement de saint Louis jusqu'à celui de Philippe de Valois. Les concurrents devront exposer l'organisation de cette chancellerie et faire connaître les divers fonctionnaires qui ont pris part à la rédaction et à l'expédition des actes. » — Pour 1896 : « Chercher dans les Métamorphoses d'Ovide ce qu'il a pris aux Grecs et comment il l'a transformé. » — L'Académie a prorogé à l'année 1895 le sujet suivant : « Étude comparative du Rituel brahmanique dans les Brahmanas et dans les Soutras. Les concurrents devront s'attacher à instituer une comparaison précise entre deux ouvrages caractéristiques de l'une et de l'autre série, et à dégager de cette étude les conclusions historiques et religieuses qui paraîtront s'en déduire. » — L'Académie propose en outre, pour 1897, le sujet suivant : « Étudier, d'après les inscriptions cunéiformes et les monuments figurés, les divinités et les cultes de la Chaldée et de l'Assyrie. »

Antiquités de la France. — Trois médailles, de 500 fr. seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiés en 1893 et 1894 sur les Antiquités de la France, qui auront été déposés en double exemplaire avant le 1er janvier 1895. Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

Prix de numismatique. — Le prix de numismatique Allier de Hauteroche (800 fr.) sera décerné, en 1895, au meilleur ouvrage de numismatique ancienne publié depuis janvier 1893. — II. Le prix Duchalais (800 fr.) sera décerné, en 1896, au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge publié depuis janvier 1894.

Les ouvrages devront être déposés en double exemplaire pour le concours Allier de Hauteroche, avant le 1er janvier 1895 ; pour le concours Duchalais, avant le 1er janvier 1896.

Prix Gobert. — Pour l'année 1895, l'Académie s'occupera, à dater du 1er janvier, de l'examen des ouvrages qui auront paru depuis le 1er janvier 1894, et qui pourront concourir aux prix annuels fondés par le baron Gobert. Le premier prix sera décerné au travail le plus savant et le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent, et le second prix à celui dont le mérite en approchera le plus. Tous les volumes d'un ouvrage en cours de publication qui n'ont point encore été présentés au prix Gobert, seront admis à concourir, si le dernier volume remplit toutes les conditions exigées par le programme du concours. Sont admis à ce concours les ouvrages composés par des écrivains étrangers. Sont exclus les ouvrages des membres ordinaires ou libres et des associés étrangers de l'Académie des inscriptions et

belles-lettres. Six exemplaires de chacun des ouvrages présentés à ce concours devront être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1895 et ne seront pas rendus.

Prix Bordin (3,000 fr.). — L'Académie a proposé pour 1895 : « Étudier quels rapports existent entre l'*Ἀθηναίων πολιτεία* et les ouvrages conservés ou les fragments d'Aristote, soit pour les idées, soit pour le style. » — Pour 1896 : « Étude sur les vies de saints, traduites du grec en latin jusqu'au xe siècle. » — L'Académie a prorogé à l'année 1896 les deux questions suivantes : « Étude sur les traductions d'auteurs profanes exécutées sous les règnes de Jean II et de Charles V » ; — « Étude critique sur l'authenticité des documents relatifs aux emprunts des Croisés. » — L'Académie propose en outre pour 1897, la question suivante : « Étudier dans ses traits généraux le recueil de traditions arabes intitulé « Kitab-el-Aghâni » (le livre des chansons) ; signaler, au moyen de citations, l'importance de ce livre pour l'histoire politique, littéraire et sociale des Arabes. »

Prix Louis Fould (5,000 fr.), pour le meilleur ouvrage sur l'histoire des arts du dessin, en s'arrêtant à la fin du xvie siècle. Ce prix sera décerné en 1896. Les ouvrages manuscrits ou imprimés devront être écrits ou traduits en français ou en latin et déposés en double exemplaire, s'ils sont imprimés.

Prix La Fons-Mélicocq (1,800 fr.), pour le meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris). L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1896 : elle choisira entre les ouvrages manuscrits ou publiés en 1893, 1894 et 1895, qui lui auront été adressés en double exemplaire, s'ils sont imprimés, avant le 31 décembre 1895.

Prix Brunet (3,000 fr.), pour un ouvrage de bibliographie savante que l'Académie des inscriptions, qui en choisira elle-même le sujet, jugera le plus digne de cette récompense. L'Académie décernera en 1897 le prix au meilleur des ouvrages de bibliographie savante, publiés en France dans les trois dernières années, dont deux exemplaires auront été déposés.

Prix Stanislas Julien (1,500 fr.), pour le meilleur ouvrage relatif à la Chine. L'Académie décernera ce prix en 1895. Les ouvrages devront être déposés, en double exemplaire.

Prix Delalande-Guérineau (1,000 fr.). — L'Académie décide qu'elle décernera, en 1896, le prix au meilleur ouvrage concernant les études orientales et que ce prix sera de préférence attribué à un ouvrage relatif à l'Inde. Les ouvrages manuscrits ou publiés depuis le 1er janvier 1894 devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés.

Prix Jean Reynaud (10,000 fr.). Ce prix sera accordé au travail le plus méritant, relevant de chaque classe de l'Institut, qui se sera produit pendant une période de cinq ans. Il ira toujours à une œuvre originale élevée, et ayant un caractère d'invention et de nouveauté. L'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1895.

Prix de La Grange (10,000 fr.), pour la publication du texte d'un poème inédit des anciens poètes de la France ; à défaut d'une œuvre inédite, le prix pourra être donné au meilleur travail sur un ancien poète déjà publié. — Ce prix sera décerné, s'il y a lieu, en 1895.

Fondation Garnier, pour subvenir, chaque année, aux frais d'un voyage scientifique à entreprendre par un ou plusieurs Français désignés par l'Académie, dans l'Afrique centrale ou dans les régions de la Haute Asie. — L'Académie disposera, en 1895, des revenus de la fondation selon les intentions du testateur.

Prix Loubat (3,000 fr.), pour le meilleur ouvrage concernant l'histoire, la géographie, l'archéologie, l'ethnographie, la linguistique, la numismatique de l'Amérique du Nord. L'Académie fixe, comme limite de temps extrême des matières traitées dans les ouvrages soumis au concours, la date de 1776. Ce prix sera décerné en 1895. Seront admis au concours les ouvrages publiés en langue latine, française, et italienne, depuis le 1er juillet 1892. Les ouvrages présentés à ce concours devront être envoyés au nombre de deux exemplaires. Le lauréat, en outre, devra en délivrer trois autres à l'Académie, qui les fera parvenir, un pour le *Columbia College* à New-York, le deuxième pour la *New-York historical Society* de la même ville, le troisième pour l'Université Catholique de Washington.

Fondation Piot. — M. Eugène Piot a légué à l'Académie des inscriptions et belles-lettres la totalité de ses biens. Les intérêts doivent être affectés chaque année à toutes les expéditions, missions, voyages, fouilles, publications que l'Académie croira devoir faire ou faire exécuter dans l'intérêt des sciences historiques et archéologiques, soit sous sa direction personnelle par un ou plusieurs de ses membres, soit sous celle de toutes autres personnes désignées par elle. L'Académie a décidé qu'il sera réservé, chaque année, sur les revenus de la fondation, une somme de 6,000 fr. pour la publication d'un recueil qui porte le titre suivant : FONDATION PIOT. *Monuments et mémoires publiés par l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. L'Académie disposera, en 1895, du surplus des revenus de la fondation, selon les intentions du testateur.

Fondation Saintour. — L'Académie rappelle que ce prix sera décerné : en 1895,

au meilleur ouvrage relatif à l'antiquité classique, publié depuis le 1er janvier 1892; — en 1896, au meilleur ouvrage relatif au moyen âge ou à la Renaissance, publié depuis le 1er janvier 1893; — en 1897, au meilleur ouvrage relatif à l'Orient, publié depuis le 1er janvier 1894. Seront admis au concours les ouvrages manuscrits ou imprimés d'auteurs français. Les ouvrages destinés à ces concours devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés avant le 1er janvier de l'année du concours.

CONDITIONS GÉNÉRALES DES CONCOURS.

Les ouvrages envoyés aux différents concours ouverts par l'Académie devront parvenir francs de port et brochés, au secrétariat de l'Institut, avant le 1er janvier de l'année où le prix doit être décerné. Ceux qui seront destinés aux concours, pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont point admis, devront être écrits en français ou en latin. Ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur. Les concurrents sont prévenus que tous ceux qui se feraient connaître seront exclus du concours; leur attention la plus sérieuse est appelée sur cette disposition. L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen; les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut. Le même ouvrage ne pourra pas être présenté en même temps à deux concours de l'Institut.

DÉLIVRANCE DES BREVETS D'ARCHIVISTE PALÉOGRAPHE.

L'Académie déclare que les élèves de l'Ecole des Chartes qui ont été nommés archivistes paléographes par arrêté ministériel du 7 février 1894, conformément à la liste dressée par le Conseil de perfectionnement de cette Ecole, sont : MM. Mirot, Vautier, Join-Lambert, Laurain, Dunoyer, Villepelet, Chavanon.

Sont nommés archivistes paléographes hors rang : MM. Gérard, Lemoine, Maisonobe, Prinet.

Séance du 23 novembre 1894.

M. le Secrétaire perpétuel donne lecture d'une lettre de S. Exc. Hamdi-Bey, directeur des Musées impériaux de Constantinople.

M. Alexandre Bertrand présente à l'Académie, au nom de M. Edouard Piette, quatre petites statuettes en ivoire découvertes dans la grotte de Brassempouy (Landes). Ces figurines, sorties de foyers de l'âge du Mammouth, donnent, jusqu'à un certain point, l'illusion d'œuvres égyptiennes. Il y a donc là une question des plus intéressantes et dont la solution peut être grosse de conséquences. M. Bertrand invite son confrère M. Maspero à donner son avis au sujet de cette ressemblance entre des objets provenant de milieux si différents. — M. Maspero répond qu'en effet on trouve souvent en Egypte, surtout dans les tombeaux d'enfants, de petites statuettes ou poupées dont on a cassé les jambes, pour les empêcher de fuir la sépulture où elles ont été déposées. C'est la manifestation d'une idée qu'on a fréquemment constatée chez tous les peuples anciens; mais il est intéressant d'en retrouver la trace dans deux pays si éloignés l'un de l'autre.

L'Académie procède à la nomination de deux associés étrangers. Sont élus : en remplacement de M Henry Austen Layard, M. Albrecht Weber, professeur de sanscrit à l'Université de Berlin; en remplacement de M. G-B. De Rossi, M. Wolfgang Helbig, ancien secrétaire de l'Institut archéologique allemand du Capitole, à Rome.

M. Louis Havet examine une prétendue loi de métrique antique formulée par Lachmann, en vertu de laquelle la plupart des poètes auraient évité d'élider certains mots à finale longue devant une voyelle accentuée. En réalité, le traitement de ces mots est indépendant de la durée de la finale, de sorte que la formule au moins est inexacte. De plus, des lois connues d'ailleurs empêchent les syllabes accentuées de tomber à certaines places du vers, même si le poète les y admet; Lachmann a donc pris une conséquence pour un principe; il a cru reconnaître une intention dans ce qui n'était qu'un jeu d'influences aveugles. En définitive, ici comme ailleurs, la considération de l'accent doit être écartée de la métrique antique; aucun poète classique, ni grec ni latin, n'a tenu un compte quelconque de l'accent.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 10 décembre — 1894

579. — **Indogermanische Forschungen,** Zeitschrift für Indogermanische Sprach und Altertumskunde, herausgegeben von K. Brugmann und W. Streitberg. Band IV. — Strasbourg, J. Trübner, 1894, vj-478 pp. in-8. Prix : 16 mk. (Avec l'*Anzeiger* et l'Index à paraître ultérieurement.)

Le volume exceptionnel que les directeurs des *Indogermanische Forschungen* consacrent à célébrer le 25e anniversaire du professorat de M. Leskien, ne comprend pas moins de cinquante articles, soit une moyenne de neuf à dix pages pour chacun. Je relève dans cette imposante collaboration les noms de MM. Bloomfield, Brugmann, Hübschmann, Kern, Danielsson, Noreen, Osthoff, G. Meyer, Kluge, Paul, Sievers, de Saussure, Stolz, Streitberg, Thurneysen, Windisch, et il en est deux déjà, non des moindres, que la science inscrit à son nécrologe, G. von der Gabelentz et W. D. Whitney.

Dans l'impossibilité de passer ici en revue tant d'études si substantielles et si courtes, pour la plupart très fortement condensées, je voudrais du moins essayer d'en fixer l'esprit général ; car, malgré la diversité des vues particulières et celle des sujets traités, il règne d'un bout à l'autre de ce livre une discipline intellectuelle à laquelle aucun auteur n'échappe, à laquelle chacun se soumet tacitement et de bon gré, et qui semble devenue aux yeux de tous la condition essentielle de toute méthode comme de tout progrès en linguistique. Reconnaissons à cette unanimité que la grammaire historique est désormais une « science faite » : elle ne réalisera plus, sans doute, de grandes découvertes, car

les âges héroïques n'ont qu'un temps; elle ne nous apportera guère de documentation nouvelle sur le passé de notre race, puis que race et langue sont deux, et il serait aussi parfaitement oiseux de lui reprocher de ne rien nous apprendre sur l'étrusque ou le basque, que d'exiger d'un historien de l'Espagne l'histoire complète de l'Amérique avant Colomb; mais elle avancera sûrement, pas à pas, ordonnera et précisera bien des détails, comblera mainte lacune partielle, et nous présentera enfin un tableau de plus en plus achevé des liens de parenté qui unissent entre elles les langues des nations civilisatrices. Après tout, n'est-ce pas là sa tâche principale, et même, pour le public qui ne la suit que de l'œil et s'intéresse au but sans affronter les aspérités du chemin, sa réelle et unique raison d'être?

L'accord implicite s'est fait sur une formule très simple : le langage est un fait indépendant du document qui nous le transmet, et tout notre effort doit tendre à saisir le fait à travers le document. A ce point de vue donc, — mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré, — le cycle littéraire le plus achevé ne vaudra jamais la fréquentation des gens du peuple, et le trésor des bibliothèques n'est, ni plus ni moins, que le substitut fort imparfait de la tradition orale du présent ou du phonographe de l'avenir. Traiter les langues mortes comme si elles étaient des langues vivantes incomplètement connues, se faire en quelque sorte le contemporain de ceux qui les parlèrent ou les ramener à notre époque, s'en représenter les dialectes, les patois, les jargons et, s'il se peut, jusqu'aux divergences individuelles, ou tout au moins concevoir très nettement et ne jamais oublier un instant que les accidents de ce genre y fourmillèrent comme dans les nôtres, c'est à quoi se ramènent aujourd'hui toutes les phases de notre recherche, et c'est aussi la tendance que reflètent presque toutes les pages de ce livre. Soit que M. von Bahder classe les faits récents de chute de l'*e* atone en allemand, ou que M. Bremer reconstitue la chronologie compliquée des phénomènes observés en phonétique prégermanique, soit que M. Baudouin de Courtenay scrute, après tant d'autres, l'origine et l'essence de l'apophonie indo-européenne, ou que M. Johansson se borne modestement à lui arracher le secret de l'étrange déclinaison sanscrite *âp-as ad-bhis*, toujours ce sont, dirai-je volontiers, des faits présents qu'ils objectivent, non des cadavres de mots ou de phonèmes qu'ils disposent à leur guise. Les anciens grammairiens ont vu le mot comme une formule précise et figée; Schleicher, comme une fleur épanouie sur l'arbre du langage : nous tâchons à le voir tel qu'il est, comme le produit momentané de l'activité d'un organe.

J'ai dit que cette vue générale de l'ouvrage n'exclut pas moins les observations partielles que l'analyse détaillée : de réserve grave, il n'y en a nulle part à faire, et les autres sont superflues. Évidemment MM. Hirt et Buck savent ce qu'ils veulent dire, lorsqu'ils écrivent que « le grec et *le celte* ont le même traitement de l'*s* » (p. 44), ou que « les

enclitiques ne reçoivent *jamais* l'accent de phrase » (p. 158) : en fait, ce n'est qu'un rameau du celte qui concorde avec le grec, et rien n'est plus commun qu'un même monosyllabe tantôt atone tantôt emphatique. M. Michels, lui non plus, n'est pas sans se douter des scrupules phonétiques que soulèveront la résurrection de la théorie de la métathèse et son application aux parfaits à *ê* radical (p. 64), et M. Sütterlin, qui rattache fort légitimement sk. *aghá-* à un i.-e. **nogho-* (p. 92), aurait eu avantage à connaître et utiliser la forme védique *nagha-* (*naghârishâm* A. V. VIII. 2. 6)[1] qui lui venait à point. Je m'inquiète, je l'avoue, de voir se transmettre et se multiplier la quantité **calêfacio* (p. 374), à laquelle j'ai vainement cherché des répondants[2]. Enfin, je dois faire observer que certaines explications, — notamment celle de l'*û* de *hûc* = **hoic* (p. 214), et celle de l'*ae* du féminin pluriel (*terrae*) ou singulier (*quae*) par une contraction de *â* + *i* (p. 243), — sont involontairement, mais bien à tort, données pour neuves[3]. *Cuique suum.*

Entre les trois organes de l'indogermanisme allemand, il serait de mauvais goût de vouloir décerner des rangs : c'est déjà grand honneur au dernier venu de s'être élevé du premier coup à la hauteur de ses aînés. Il faut louer MM. Brugmann et Streitberg de l'infatigable activité qui a su grouper autour d'eux un tel concours de forces vives, et s'associer pleinement à l'hommage qu'ils ont prétendu rendre à M. Leskien.

V. Henry.

---

580. — Savelli (Dr Agostino). **Temistocle, dal primo processo alla sua morte,** Firenze, Loescher e Seeber, 1893, 127 p. in-8. Prezzo : L. 2,50.

L'auteur de cette brochure examine et discute, dans le plus minutieux détail, tous les textes anciens relatifs à la vie de Thémistocle, depuis son premier procès jusqu'à sa mort. L'occasion de ce travail semble avoir été la découverte de l'Ἀθηναίων πολιτεία d'Aristote : le fameux passage où Thémistocle nous apparaît comme le complice d'Ephialte dans sa lutte contre l'Aréopage fournit, en effet, à M. Savelli la matière d'une discussion approfondie, qui remplit presque tout le premier chapitre du livre. Certains critiques lui reprocheront sans doute de s'arrêter trop longtemps à l'étude d'un texte interpolé ; mais nous pensons, avec M. Savelli, qu'il ne faut jamais recourir à l'hypothèse d'une interpolation avant d'avoir épuisé tous les moyens de conciliation entre un témoignage nouveau et les textes depuis longtemps connus.

1. Cf. V. Henry, *les Livres VIII et IX de l'A. V.*, p. 40 et 59.
2. Cf. *Revue critique*, XXXVIII (1894), p. 215.
3. En dernier lieu, dans ma *Gramm. comp. du Gr. et du Lat.* (5e éd., mais déjà dans les précédentes), nos 217, 1 et 7, 219, etc.

Les conclusions de M. Savelli reposent sur une appréciation judicieuse des documents, et sur une connaissance très complète des ouvrages de seconde main.

Am. Hauvette.

---

581. — **Carminum Saliarium Reliquiae.** Edidit B. Maurenbrecher. Commentatio ex Supplemento uno et uicesimo Annalium philologicorum seorsum expressa. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, 1894. Pp. 315-352.

A peine M. Maurenbrecher nous a-t-il donné une édition des Histoires de Salluste, qu'il s'attaque aux problèmes complexes et difficiles que présentent les fragments des chants saliens. Il ne les a pas tous résolus et il n'y prétend pas. Son travail est cependant un recueil commode qui permet de se rendre compte des données de la question. On y trouvera les renseignements les plus indispensables et des conjectures utiles. M. M. a eu tort d'annoncer qu'il négligerait la métrique de ces textes et de s'en occuper dans la suite; il eut fallu ne pas faire les choses à demi. Il ne semble pas, d'ailleurs, avoir une idée bien nette de la phonétique de cette époque. Ainsi l'histoire du rhotacisme présente trois périodes : 1° *s* conservée et prononcée dure; 2° *s* prononcée douce et représentée par la lettre étrangère ζ; 3° ζ remplacé dans l'écriture par *r* au temps d'Appius Claudius, ce qui implique un changement correspondant, peu antérieur, dans la prononciation. Velius Longus atteste positivement la présence de ζ dans les chants saliens. C'est sûrement ζ intérieur. La lecture : *o ζol* est donc condamnée doublement, puisque ζ ne peut être qu'une lettre intérieure et que *s* initiale a toujours été prononcée dure. La seule disposition possible de ce passage a été proposée par M. L. Havet : *Coζeui (= Consiui) adoriose*. La leçon des manuscrits reste presque intacte *(coζeulodorieso)* et on tient compte de la glose (C. G. L. II, 8, 21) : « adoriosus : ἔνδοξος »[1]. La jolie conjecture de M. Maurenbrecher : *adoriso*, se trouve, il est vrai, sacrifiée. Mais, d'une part, la suite n'est pas plus intelligible dans son texte que dans les autres restitutions, et, d'autre part, on garde à ce fragment l'allure de litanies que trahissent les parties les mieux conservées : *Patulci oenus es, ianicus Iane es, duonus Cerus es, duonus Ianus*. Ici encore les conjectures de M. Havet sont plus conformes à la tradition comme à la vraisemblance. Autre exemple de la nécessité de connaissances linguistiques solides : le choix entre *Leucetie* et *Loucetie* est une question de date. De même, *Saeturnus* aboutissant chez M. M. à *Saturnus* par *a* long d'après l'analogie *sero-satum* par *e* et *a* brefs, suppose : 1° que la quantité n'est pas un élément de la phonétique latine; 2° que la diph-

1. Il y a pourtant une difficulté : *Coζeui* suppose que la chute de *n* est antérieure *s* < ζ.

tongue *ae*, à la seule époque où on peut être sûr qu'elle se prononçait comme une diphtongue, aura été traitée par l'analogie comme si on lui donnait 300 ans avant J.-C. la prononciation qu'elle devait avoir 300 ans après J.-C. C'est trop nous demander. Je n'insiste pas sur les erreurs habituelles à ce genre d'écrits : l'assimilation de l'accent et de l'intensité de l'initiale (*cante* pour *canite* s'explique par l'intensité de l'initiale et non par l'influence de l'accent), la facilité à prendre des abréviations épigraphiques et paléographiques pour des faits linguistiques, la confusion entre l'orthographe et la prononciation réelle. J'aime mieux louer la prudence habituelle de M. Maurenbrecher, qui constitue à elle seule un progrès sur les tentatives de M. Zander[1].

P. L.

---

582. — Fl. Nencini. **Emendationum Lucretianarum Spicilegium.** Firenze-Roma, Bencini. Firenze, Sansoni, 1894; estratto dagli *Studi italiani di Filologia classica*, III, pp. 203-224.

Ces pages témoignent d'une connaissance approfondie du texte de Lucrèce. M. Nencini sait à merveille les fautes habituelles des copistes des manuscrits de Leyde. Aussi y a-t-il toujours profit à lire son travail, alors même qu'on n'est pas du même avis sur les corrections à adopter. Il semble bien que M. Brieger, dans son édition toute récente, a eu raison d'indiquer une lacune en plus d'un passage discuté. Tel paraît être le cas de I, 186; II, 719; IV, 633; peut-être VI, 694. La simplicité de quelques-unes des conjectures de M. Nencini, par exemple II, 193 (*subitaque*), les recommande à l'attention des philologues; ils trouveront en tout cas un profit certain dans mainte observation de langue et de style (*cumque*, p. 209; *demum* et *demus*, p. 219, n. 2).

P. L.

---

583. — **Anthologia latina** sive poesis latinae supplementum, ediderunt Fr. Buecheler et Al. Riese. Pars prior : Carmina in codicibus scripta, rec. Al. Riese. Fasc. I : Libri Salmasiani aliorumque carmina. Editio altera denuo recognita. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri, 1894 (Bibliotheca Teubneriana), XLVII-372 pp. in-18.

L'édition Teubner de l'Anthologie étant épuisée, M. Riese fait paraître une revision du premier fascicule. La préface a subi quelques changements, provoqués par des découvertes nouvelles et surtout par le travail de Baehrens. M. R. traite fort durement son concurrent, mais il

---

1. Dans l'index des mots, complet et utile, les conjectures ne sont pas toujours distinguées par l'astérisque : *O* (ms : *co*, voir plus haut); *Patulci* (ms : *patula*).

n'a pas toujours tort : Baehrens prenait trop souvent ses propres hypothèses pour des certitudes. Le texte et l'apparat n'ont pas été modifiés essentiellement; M. R. a été un peu plus hardi à admettre des corrections, et les notes critiques font mention des travaux les plus importants publiés sur l'Anthologie depuis vingt-cinq ans et en partie suscités par la première édition. Le contenu du cahier s'est accru de deux pièces nouvelles : 6ª *Lux mundi laeta, deus*, acrosticho-télestique, tirée de la Bible de Maihingen par Wattenbach, et 388ª, le *Celeuma* du manuscrit de Berlin (= Baehrens, III, 167). De plus le poème sur la guerre d'Actium est venu prendre sa place en tête du recueil. M. Riese annonce la partie épigraphique, réservée à M. Bücheler et qui n'a jamais paru, comme prochaine. Espérons que cette promesse sera enfin réalisée quelque jour.

P. L.

---

584. — **Les Fables de Phèdre**, édition paléographique publiée d'après le manuscrit Rosanbo par Ulysse Robert, inspecteur général des bibliothèques et archives, membre de la Société des Antiquaires de France, etc. Paris, Imprimerie nationale, 1893. Grand in-8, xlvi-188 p. et 2 planches de fac simile.

Il n'existe plus aujourd'hui qu'un seul manuscrit ancien de Phèdre, et c'est l'exemplaire même qui a servi à Pierre Pithou pour donner, en 1596, l'édition princeps des *Fables*. — Un autre manuscrit presque aussi ancien que celui-ci, qui était conservé au xviiiᵉ siècle à Saint-Rémi de Reims, a péri en 1774 dans l'incendie qui détruisit la bibliothèque de cette antique abbaye. — Après la mort du dernier des Pithou le manuscrit de Phèdre devint par héritage la propriété de la famille Le Peletier, puis des marquis Le Peletier de Rosanbo, qui le possèdent encore aujourd'hui.

Utilisé à la fin du xviiiᵉ siècle par le P. Brotier pour son édition des *Fables de Phèdre* (1783), il fut l'objet, en 1830, d'une publication intégrale due à Berger de Xivrey, et depuis lors aucun des derniers éditeurs de Phèdre ne l'avait consulté. Mais l'édition de Berger de Xivrey, entreprise dans des conditions défectueuses (celui-ci ne put consacrer que quatre heures par jour du 17 au 25 juin 1829 à la copie ou collation des *Fables* et de la *Tératologie* qui suit dans le manuscrit), était loin de présenter, comme on l'aurait pu croire, un texte diplomatique du manuscrit Rosanbo. Pour le constater il suffit de se reporter à la longue liste des variantes entre le texte du manuscrit et celui de l'édition des *Fables*, que le nouvel éditeur a dressée aux pages xxxvii-xl de son introduction.

La présente publication du manuscrit Rosanbo peut à bon droit être considérée comme définitive. M. Ulysse Robert l'a fait précéder d'une longue introduction paléographique et bibliographique, dans laquelle sont successivement étudiées et résolues les questions de date et d'origine de ce célèbre manuscrit, très vraisemblablement copié

à Reims dans la première moitié du IXe siècle. Le texte du manuscrit est reproduit ligne pour ligne avec la plus scrupuleuse exactitude et cette édition diplomatique est suivie du texte courant des *Fables*, au bas duquel sont soigneusement relevées toutes les corrections faites après coup par le copiste et le reviseur du manuscrit. La *Tératologie*, qui forme la seconde partie du manuscrit Rosanbo, a été également reproduite et les nombreuses variantes du texte de l'édition de Berger de Xivrey avec le manuscrit, ajoutées aussi au bas des pages, montrent l'utilité de cette nouvelle édition, même après celle qu'en avait donnée M. Haupt en 1863 [1].

Grâce à cette publication paléographique du manuscrit Rosanbo, une édition vraiment critique de Phèdre est désormais possible. Déjà M. L. Havet a montré, dans trois communications faites à l'Académie des Inscriptions [2], les résultats inespérés qu'elle permettait d'obtenir pour l'établissement du texte des *Fables*. Tous les érudits remercieront M. Ulysse Robert du nouveau service qu'il vient de rendre à l'érudition [3] et associeront dans leur reconnaissance le nom de M. le marquis de Rosanbo.

H. O.

---

585. — *Bibliothek Medicinischer Klassiker. Herausgegeben von Medicinalrath Dr. J. Ch. Huber*. Band I. Soranus von Ephesus. **Die Gynaekologie** (περὶ γυναικείων) **des Soranus von Ephesus,** uebersetzt von Dr. phil. H. LUENEBURG. Commentirt und mit Beilagen versehen von Dr. J. HUBER. 1894. Muenchen. J. F. Lehmann's Verlag. 173 p.

Livre d'un aspect agréable à l'œil et de contenu fort intéressant. La préface donne quelques notions sur la vie de Soranus, l'auteur des *Maladies des femmes*. Le grand nombre d'exemples empruntés à l'agriculture et appliqués au corps humain, ne prouvent nullement que Soranus ait été un campagnard; en somme, il ne fait que suivre Hippocrate. La traduction donnée par M. Lueneburg est, en général, intelligente, surtout en ce que les termes techniques modernes sont ajoutés souvent entre crochets (p. 3 theoretisch, 5 Beckenhoehle, Grimmdarm, 6 Fundus, αὐχήν, cervix, 7 Ligam. suspensorium, 17 laxe, 112 Trismus, 150 Tampon). Quelquefois la traduction est peu correcte (p. 77 Danach formt man auch den Hodensack *aus dem Zusammengehen der Schenkel*) ou même fausse (p. 148 ἀπειλή traduit par *das erste Stadium*). Les termes de botanique sont bien interprétés sauf en quelques

1. Programme du semestre d'été de 1863 de l'Université de Berlin (in-4°, de 28 pages) et dans les *Opuscula* de M. Haupt, 1876, t. II, p. 218-252.
2. *Comptes rendus des séances de l'année 1894*, p. 101, 105 et 108.
3. Ajoutons que l'aspect typographique de l'édition fait le plus grand honneur aux presses de l'Imprimerie nationale.

passages où l'on a conservé le grec (par exemple Diptam, Centaurion, Skordium, Isop). Les notes sont faites à propos, elles citent la littérature ancienne et moderne, surtout les passages parallèles d'Hippocrate, Celse, Galien, par occasion Caelius Aurélien, Siméon Seth et Rufus d'Éphèse (édition Daremberg-Ruelle). Le commentaire de M. Huber est écourté, mais traite néanmoins des termes de zoologie, de botanique, de minéralogie, de philosophie, de médecine, surtout de ceux de la médecine historique. Voici quelques remarques à ce sujet. P. 33, ἀτταγήν n'est pas du tout incertain dans sa signification, comme le croit l'auteur; il fallait traduire « Tetrao bonasia L. = Haselhuhn ». P. 96, note 1, M. H. parle d'une opinion d'Érasistrate qui, en vérité, n'existe pas. D'ailleurs Rosenbaum et Sprengel ne sont pas les autorités où il faut chercher des renseignements au sujet d'Érasistrate. P. 119, ἀδιάπλαστος σάρξ ne signifie pas *unorganisches Fleisch*, mais *ungeformtes Fleisch*. P. 125 il fallait renvoyer à Hippocrate, du régime, chap. 70 et suiv. (Littré, VI 607 et suiv.). P. 154-173, il donne « Die Materia medica et diaetetica des Soranus ». Beaucoup de noms de plantes y sont mal interprétés, par exemple p. 156 Ἐλελίσφακος, c'est *sûrement* salvia pomifera; 157, Ἑλλέβορος λεῦκος (l. λευκός), c'est veratrum album L.; 157 Καλαμίνη, c'est melissa altissima L., Bergmelisse; 158 Κάρδαμον n'est ni le lepidium sativum L., parce que cette herbe n'existe pas en Grèce, ni le nasturtium, mais l'erucaria Aleppica Gaert., comme aujourd'hui encore; quant à Ὀπὸς Κυρηναϊκός voici une note, empruntée à mon commentaire d'Hippocrate qui est sous presse actuellement : « Thapsia silphium Viv. aus Nordafrica lieferte, wenn man die Wurzel anschnitt, das beruehmte Wundermittel gegen eine grosse Anzahl von Krankheiten... Die Roemer hielten spaeter das laserpitium fuer dieselbe Pflanze wie das σίλφιον Κυρηναϊκόν und bezogen es angeblich auch aus der Cyrenaeischen Provinz, thatsaechlich aber wohl mehr aus Asien. »; p. 168 Ἀτταγήν = Haselhuhn (v. ci-dessus). Malheureusement bien des fautes d'impression déparent le livre, les accents et les esprits manquent souvent ou se trouvent à contre-sens (p. 2 bhandeln, 3 ἀδεισιδαίμόν, 5 δίδυμοι, πολυπους, ἑλικοειδης, 28 ἐφηλις, 51 Χώριον (l. Χόριον), 113 μεσὸν, etc.).

En résumé, sous la réserve de ces critiques, cet ouvrage de Soranus sur les maladies des femmes peut être chaudement recommandé à tous ceux qui veulent rapprocher la médecine antique de celle de nos temps. C'est, à vrai dire, un premier essai heureux de traduction des médecins grecs en allemand, car les autres traductions médicales allemandes, datées du commencement de ce siècle, sont elles-mêmes des antiquités.

Robert Fuchs.

---

586. — **Theodori Prisciani Euporiston libri III**; cum physicorum fragmento et addimentis pseudo-theodoreis, editi a Valentino Rose. Accedunt Vindiciani Afri quae feruntur reliquae. Lipsiae, in aedibus B. G. Teubneri (Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum, 1894, xxii-554 pp. Petit in-8. Prix : 5 m.

Le titre qui précède donne une idée assez exacte du nouveau service que M. Valentin Rose vient de rendre à l'histoire de la médecine ancienne et aux études latines. Deux éditeurs, avant lui, se sont occupés de Théodore Priscien : en 1532, Hermann de Neuenar, sans critique et à l'aide d'un manuscrit de Bruxelles du xii[e] siècle, que nous possédons ; S. Gelenius, la même année, avec une science mieux informée et le secours d'un bon manuscrit perdu. Comme l'édition de Neuenar a été reproduite dans l'Aldine et que Bernhold, en 1791, n'a fait que mélanger Neuenar et Gelenius, ces deux réimpressions ne comptent pas. M. R. a été assez heureux pour trouver au Vatican un manuscrit du viii[e]-ix[e] siècle qui contient les deux derniers livres de Priscien. Malheureusement, il a bien des lacunes, et pour le premier livre comme pour ces lacunes, on n'a plus que la ressource des manuscrits du xii[e] siècle. Or à cette époque a eu lieu une revision systématique des écrits médicaux de l'antiquité, qui a eu pour conséquence d'en modifier et d'en augmenter le texte [1]. Il est aujourd'hui fort difficile de déterminer la nature et l'étendue de ces interpolations. Gelenius s'est servi de manuscrits anciens et assez purs ; mais ses indications n'ont pas toujours la netteté désirable Outre les altérations qui datent du moyen âge, l'œuvre de Priscien a subi au vi[e] siècle une véritable réédition, considérablement augmentée. L'esprit de cette refonte est très différent de celui qui a inspiré Priscien. A l'encontre de son continuateur, Priscien affecte d'ignorer le christianisme. Son ouvrage paraît assez scientifique. L'auteur a horreur des charlatans et des beaux parleurs. Il préconise les simples, remèdes que la nature nous offre d'elle-même. La préface nous offre un tableau amusant des ambitions qui s'agitent autour des malades et dont le but n'est que le triomphe du médecin sur ses confrères [2]. Dans la seconde édition, à côté de formules nouvelles,

---

1. Le manuscrit de Bruxelles présente un faux quatrième livre qui en a imposé jusqu'ici à tout le monde. C'est la juxtaposition d'un fragment des *Physiques* de Théodore Priscien, ouvrage perdu ; d'un antidotaire ancien, qui n'a rien de commun avec l'antidotaire également perdu de Théodore ; et d'extraits de divers ouvrages de médecine. Tous ces textes sont d'ailleurs compris dans la publication de M. Rose. Il en a exclu seulement ce qui a souvent passé pour un cinquième livre, *de cibis*, ou *peridietes*, résumé très sec d'un grand ouvrage, et un sixième livre encore plus suspect, les *Antebalumina Theodori*.

2. « Iactatur aeger magna tempestate morbi : tunc nostri collegii caterua concurrit, tunc nos non pereuntis miseratio possidet nec communis naturae condicio conuenit, sed tanquam in olympico agone alius eloquentia alius disputando alius adstruendo destruendo alius inanem gloria captant. Interea dum hi inter se luctantur atque aeger fatiscit, pro pudor, nonne uidetur natura ipsa rerum haec dicere : « O frustra

nous voyons apparaître des prescriptions magiques, l'influence des jours et des mois (273, 20; 295, 1), les paroles à réciter (282, 20 ; 303, 15), les attitudes rituelles (276, 10), tout l'appareil d'une médecine surnaturelle. Le style est d'ailleurs différent : soigné jusqu'à la recherche chez Priscien, négligé et nu chez le compilateur. Deux manuscrits du xii[e] siècle nous ont conservé la seconde édition, un Berolinensis et un Chisianus. Sous forme d'extraits remaniés, et tirés du deuxième livre principalement, nous retrouvons encore Priscien dans deux compilations du moyen âge. L'une est une sorte de *Bibliotheca medica* en six livres ; elle contient dans les trois premiers une traduction libre et augmentée des Thérapeutiques de Galien dédiées à Glaucon ; le quatrième est formé des extraits de Priscien ; Aurelianus fournit les deux derniers, l'un sous le nom d'Aurelius *(de acutis passionibus)*, l'autre sous celui de Scolapius ou Escolapius *(Croniorum liber)*. L'autre compilation est une refonte de la précédente par Garipotus ; toutes les recettes de chaque auteur concernant une même maladie sont groupées ensemble ; Garipotus a dû recourir directement aussi à des manuscrits de Priscien. Il n'y a en tout cas guère de profit à attendre de la comparaison de ces compilations avec les manuscrits de l'original. On en tirera davantage des fragments du texte grec qui ont passé dans les apocryphes de Galien ; car notre texte latin n'est que la traduction d'un ouvrage grec faite par l'auteur lui même.

Cette traduction a dû être fortement « rhétorisée », si l'on peut risquer cette expression. Par la courte citation ci-dessous, on a pu en juger. Toutes les beautés scolaires de la prose de la décadence se trouvent dans Priscien. Dès lors, on se demandera s'il n'a pas suivi dans la construction de ses phrases un cursus, métrique ou tonique. Comme le travail de M. R. était achevé quand M. Louis Havet a publié sa découverte, il y aurait lieu d'étudier les fins de phrases. Les deux derniers livres, les seuls dont le texte soit à peu près certain, fournissent quarante-sept fins de chapitres ou de préfaces, en des points où une pause de sens est donc sûre. Dans ce total, sept finales paraissent échapper à toute contrainte [1], quarante sont soumises à un cursus. La nature de ce cursus peut paraître difficile à établir, si l'on ne considère d'abord que dix-huit finales qui satisfont également aux règles d'un cursus tonique et à celles

« ingratum mortalium genus ! Occiditur aeger, non moritur, et mihi fragilitas imputantur ! Sunt tristes morbi : sed dedi remedia ; latent in fructicibus uenena : sed « plura germinant salutis officia... » ...« Hoc igitur uolumine bonam hominis ualitudinem expertis, ut aiunt, et rusticis curationibus formatam in uulgus exposui. » Pp. 2-4.

1. P. 136, 4 nuatas non-aspernabor; 170, 14 pipere mixto conficiuntur ; 196, 3 mixto melle despumato ; 214, 13 ad-urinarum impedimentum ; 223, 2 nota-sunt et-consueta ; 228, 8 feminis adhibenda-sunt; 230, 8 sub-moderatione procuranda-sunt.

d'un cursus métrique [1]. Mais la question paraît tranchée par les dix-sept finales exclusivement toniques [2] opposées aux cinq finales purement métriques [3]. En groupant les chiffres autrement, on a donc trente-cinq clausules régulières contre douze finales irrégulières; sur ces douze exceptions, cinq se trouvent dans une lacune du Vaticanus. C'en est assez pour affirmer l'existence d'un cursus tonique dans Priscien. Mais le nombre des finales défectueuses reste encore assez grand pour qu'on cherche dans quelle mesure il a appliqué les règles de la prose latine. Ce nombre se réduirait, si l'on admettait les types toniques reconnus par M. W. Meyer de Spire. Nous connaissons mal, de fait, le cursus tonique des premiers temps et nous sommes encore obligés de nous servir des cadres sans doute plus raides et moins nombreux dans lesquels les chanceliers du XII^e siècle faisaient entrer le texte des bulles pontificales [4]. On doit aussi penser que bien des irrégularités sont dues à la lutte entre le système tonique et le système prosodique; car Priscien vit à l'époque où de la tradition antique se dégage peu à peu une pratique plus conforme à l'état de la langue et de la prononciation. De plus, il est d'éducation grecque, comme médecin, et peut-être d'origine africaine. Enfin, on ne doit pas s'attendre à une régularité parfaite de rédaction dans un ouvrage technique. Si l'on veut lui appliquer les règles d'un cursus, il faudra mettre à part les formules, surtout celles qui comportent des données numériques [5]. Au total, en tenant compte de

---

1. P. 104, 13 assertore sed-iudice; 112, 11 uicta subcumbere; 115, 8 adhibere compellit; 118, 5 esse cognouerit; 125, 5 lasar admisceo; 130, 4 beneficii consueuit; 133, 12 fabulas describentibus; 138, 13 accidentibus sortiemur; 150, 16 acceptio liberauit; 152, 6 adhibere debebimus; 162, 17 diligentiam ordinamus; 169, 6 nutrientibus imminendum; 172, 5 remediis adiuuabo; 174, 10 dare plus-conuenit; 232, 17 protinus sortiantur; 244, 7 salubribus obuiamus; 246, 3 posse constringere; 247, 16 stypticis imminendo.

2. Cursus planus, 2 cas : 199, 15 quieto sedantur; 246, 10 supra dictarum. Cursus tardus, 8 cas : 121, 6 gubernari non poterunt; 122, 19 ordinabo remedia; 153, 11 exhibebo frequentius; 179, 2 iuuari suadeo; 182, 3 sanitatem imminui; 211, 5 uitari periculum; 232, 2 consuetudo disposita; 248, 8 debes aduertere. Cursus uelox, 7 cas : 119, 15 facilius ualeamus; 138, 5 periculum procurauit; 147, 6 adiutoria componamus; 149, 18 remedia procurarunt; 158, 2 corpora collegerunt; 164, 17 digestionibus releuentur; 207, 3 frequentius emerserunt. Deux ou trois de ces cas sont douteux, à cause de fautes de quantité possible, ou de la rareté de certaines finales.

3. 109, 13 adiutoria competentia; 127, 9 euporiston compendiosa; 185, 16 satis proderit; 225, 4 tua diligentia; 240, 2 omnibus uirtus.

4. Il est possible qu'une tolérance existe pour les mots (ou groupes indivis) paroxytons de cinq syllabes: en faisant l'initiale intense, l'on a, en effet, une cadence analogue à celle du cursus planus : *non-aspernabor, conficiuntur, impedimentum, et-consueta; compendiosa* (127, 9) paraît suspect : la phrase *(addes etiam adiutoria, de graeco euporiston, compendiosa)* n'a guère de sens et le mot n'est employé ainsi que dans ce passage.

5. Ce pourrait être le cas de la phrase qui finit par : « melle despumato » (196, 3). — Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que le rythme chez les anciens n'est pas un

la décadence plus rapide et plus complète dans la prose que dans la poésie, nous devons traiter la rythmique de Priscien de la même manière que la métrique d'un Corippus qui chercherait à mettre en vers latins des recettes médicales. Sous ces réserves, l'étude du cursus dans Priscien fournira un contrôle précieux du texte souvent suspect des manuscrits[1].

L'auteur de la seconde édition ne présente pas de traces de cursus, non plus que les fragments de Vindicianus. Ce dernier était un médecin célèbre du temps de saint Augustin et le maître de Théodore Priscien. Ce que les manuscrits nous offrent sous son nom est en très mauvais état. Une courte lettre à Pentadius, *de quattuor umoribus*, est mieux conservée et moins remaniée; le début et la fin, c'est-à-dire toute la partie non technique, sont écrits dans un rythme tonique. Nous avions déjà deux classes d'ouvrages, les ouvrages littéraires, rédigés en prose cadencée, comme ceux de Pline le jeune, et les ouvrages techniques, comme ceux de Pline l'ancien, écrits sans recherche d'aucune sorte. Ces traités médicaux nous font connaître une troisième classe de textes qui participent de la nature des deux autres.

Cette analyse suffira pour faire apprécier l'importance de la publica-

---

moyen de l'expression déterminée. En général, il est sans lien direct avec la pensée. Nous sommes tellement idéalistes que nous avons peine à nous figurer dans le langage un élément dépourvu de fin psychologique. Le rythme est la caresse de l'oreille; ce n'est pas seulement un élément sensible, c'est un élément sensuel. La même cadence peut orner une description anatomique, une plaisanterie épistolaire, un mouvement d'indignation ; elle n'est pas le véhicule de l'idée ou du sentiment, mais elle a la valeur d'un accord musical. Déterminée par les conditions phonétiques de la langue, elle répond à certaines exigences délicates du sens de l'ouïe. Contester la légitimité de la théorie d'un cursus parce que ce cursus se rencontre dans les situations intellectuelles les plus différentes, c'est méconnaître la position du problème.

1. Tel serait le cas d'une de nos exceptions au cursus tonique (225, 3): « cum fiducia exerce sedulo gynaecia proposita meo tractatu tua diligentia ». *Tua diligentia* me paraît avoir été chassé de sa place par sa glose *sedulo*. On obtient ainsi la cadence du cursus planus. Des transpositions auraient raison des irrégularités (228, 8) *feminis adhibenda sunt* et (230, 8) *sub moderatione procuranda sunt ;* le remède n'aurait rien de violent, puisque le Vaticanus nous manque ici. C'est surtout dans ce cas que les corrections s'imposent. Ainsi la première préface (§ 1) a cinq finales correctes; il n'est pas difficile de faire disparaître la seule incorrection en lisant : « non sine lucro famae ut arbitror nunc in tuam gratiam nostro sermone digessi » ; la transposition est due à un bourdon causé par la ressemblance des abréviations de *nunc* et de *non* et à une correction fourvoyée; l'archétype de cette partie n'est probablement pas beaucoup plus ancien que le XII[e] siècle. La phrase suivante : « effectum enim in utroque genere opus tam plures testes habebit quam iudices », devient alors claire, et *enim* est l'explication de *nostro sermone*. P. 2, 10 ajouter avec *B* légèrement corrigé : *eloquentiae studiosis*. Dans le discours de la Nature, p. 3, 12, *et quicquid propter homines genui* est une addition du XII[e] siècle; le discours finit sur *herbarumque potestates*. P. 4, 7, *reliquae fruges quas peculiares habet* est un texte remanié, comme le prouve la leçon mixte des manuscrits inférieurs : *reliqua quae... peculiares habet; peculia habet* de M. R. est la teneur de l'archétype, mais l'ordre a dû être changé dans le remaniement ; lire *habet peculia*.

tion de M. Rose et pour aider à rectifier les erreurs excusables des manuels, comme celles de Teuffel. Il faudrait des connaissances spéciales pour entrer plus avant dans la discussion et l'étude de ces textes; l'éditeur a trop rarement fourni au lecteur profane l'aide précieuse de sa science si sûre et si étendue. Deux très bonnes tables ne comblent qu'en partie cette lacune, avec une note sur l'*anagallicum* bien faite pour nous inspirer des regrets [1].

Paul LEJAY.

587.— **Des Gregorios Thaumaturgos Dankrede an Origenes**; als Anhang der Brief des Origines an Gregorios Thaumaturgos. Herausgegeben von Paul KOETSCHAU. (Sammlung ausgewæhlter kirchen-und dogmengeschichtlicher Quellenschriften, hggben unter Leitung von G. KRUEGER, Neuntes Heft.) Freiburg i. B. und Leipzig, 1894, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), XXXVI-78 pp. in-8

Édition très soignée d'un document capital sur la vie, l'influence et l'enseignement d'Origène. Grégoire, ou plutôt Théodore, né vers 213, vint en 230 à Césarée, étudier le droit romain. Il avait terminé quand il rencontra Origène dans cette ville; il suivit son enseignement pendant cinq ans, puis repartit en 238 dans sa patrie pour exercer le droit. Bientôt il fut choisi comme évêque et fonda l'église de Néocésarée du Lykos. Il mourut sous Aurélien. Il avait trouvé sa patrie païenne; il la laissa chrétienne. Voilà les faits les plus certains de la vie de Grégoire, établis et datés avec une grande vraisemblance par M. Kœtschau. Ses œuvres sont courtes et peu nombreuses : c'était un homme d'action et il n'écrivait que pour agir encore. M. K. donne la liste des ouvrages authentiques et apocryphes, d'après Preuschen dans Harnack, *Gesch. der altchr. Literatur*, I, 429 sqq. C'est ce qui explique qu'il ne connaisse pas le grand ouvrage de Draeseke sur Apollinaire de Laodicée, paru en 1892. Il y aurait trouvé le texte du traité ἡ κατὰ μέρος πίστις [2]. On sait que les écrits suspects d'Apollinaire ont été sauvés du feu grâce à de fausses étiquettes catholiques, notamment celle de Grégoire le Thaumaturge [3]. Le discours d'action de grâces à Origène est publié ici d'après une étude nouvelle des manuscrits qui dérivent tous d'un manuscrit du Vatican du XIIIe siècle. Les variantes importantes de ce manuscrit et les conjectures les plus utiles à connaître sont relevées dans l'apparat. Un appendice de six pages est consacré à la discussion et surtout à l'interprétation des passages difficiles; comme l'a remarqué Casaubon, l'œuvre de Grégoire a plus besoin d'explications que de conjectures. De bonnes

---

1. Aux fautes d'impression dont l'auteur rend ses mauvais yeux responsables, ajouter : p. 248, 8 *aduertere*; p. 352, 7 *super*; p. 480, 8 *minores*; et dans l'erratum : « lege 56b p. 378, 21 » doit probablement être corrigé en : «... p. 378, 18. »

2. Pp. 369 sqq.

3. *Rev. cr.*, 1892, II, 501.

tables terminent cette brochure. On voit qu'elle n'est pas seulement une réimpression commode, mais aussi une œuvre personnelle et vraiment scientifique. Il est à souhaiter que la collection de M. Krüger contienne beaucoup de travaux de cette valeur.

P. L.

588. — **Die Gotteslehre des Gregor von Nyssa**. Eine philosophische Studie aus der Zeit der Patristik, von Wilhelm Meyer. Leipzig, G. Fock, 1894, 38 p. in-8.

Dans cette brochure, M. W. Meyer montre les incompatibilités de la philosophie néoplatonicienne de Grégoire de Nysse avec son christianisme. C'est un recueil de textes intéressants, qui nous apprend cette vérité connue que les anciens philosophes et les anciens théologiens avaient des idées moins nettes que ceux d'aujourd'hui.

P. L.

589. — **Biblische und kirchenhistorische Studien** von O. Zœckler. Heft III. Das Lehrstück von den Sieben Hauptsünden. Munich, Beck, 1893. In-8, 118 p.

Très intéressante histoire de la doctrine théologique des sept péchés capitaux ; M. Zöckler en trouve l'origine dans l'ancienne littérature ascétique, chez Évagrius du Pont († vers 400). Évagrius comptait huit péchés capitaux, en distinguant la vaine gloire de l'orgueil. Nil et Cassien suivent Évagrius. Grégoire le Grand, dans ses *Moralia*, réduit l'ogdoade à une hebdomade, en rattachant la vaine gloire à l'orgueil, introduisant l'envie, et réunissant la tristesse et la paresse dont ses prédécesseurs faisaient deux péchés. La doctrine de Grégoire est adoptée et développée par les docteurs du moyen âge. Les péchés capitaux ont eu, comme on sait, leur symbolisme. M. Zöckler cite à ce propos un chapitre fort curieux du carme Matthias Farinator (vers 1330) dans son *Lumen animae*[1]. L'histoire des péchés capitaux est suivie jusqu'au XVIIe siècle. Cette courte étude est pleine de renseignements et très facile à lire.

A. L.

1. On peut s'en faire une idée par la description de l'orgueil.

Superbia sedet super dromedario,
armata armis aureis,
ducens super galeam pavonem,
in clipeo aquilam,
in tunica leonem,
in manu gladium latum.

590. — **Novum Testamentum graece, III, Prolegomena** scripsit C. R. Gregory. In-8, p. 801-1426. Leipzig, Hinrichs, 1894.

M. Gregory vient de terminer la magistrale introduction qu'il a préparée pour la huitième édition critique du Nouveau Testament grec de Tischendorf. Le premier fascicule a paru en 1884 ; le second en 1890. Dans le troisième et dernier, M. G. avait à traiter des versions du Nouveau Testament et des écrivains ecclésiastiques. Le présent volume contient en outre une table des témoins, versions, auteurs ecclésiastiques, manuscrits du texte grec et des versions ; une série d'*addenda et emendanda* qui se rapportent au texte édité par Tischendorf et aux *Prolegomena* ; des *indices*, liste des abréviations, index des choses, des personnes et des livres, liste des passages de l'Écriture cités dans les *Prolegomena*, liste des mots grecs qui ont été l'objet d'une remarque grammaticale ou autre, liste des manuscrits grecs catalogués d'après les endroits où ils sont conservés.

L'éloge de cette publication, qui est un véritable monument scientifique, n'est plus à faire. Il serait tout à fait banal de dire que les *Prolegomena* se recommandent par l'abondance et la sûreté des informations, l'ordre et la clarté dans la distribution de matériaux immenses. L'histoire des versions du Nouveau Testament est sommairement racontée ; les questions relatives à leur origine et à la conservation de leur texte, nettement exposées ; les travaux qui ont été publiés à leur sujet, soigneusement indiqués. Il va sans dire que des listes de manuscrits aussi complètes que possible ont été dressées. M. G. a raconté, comme tout le monde depuis Richard Simon, les origines de la version arménienne d'après Moïse de Chorène, censé contemporain et même auteur de cette version. Les conclusions de M. Carrière (v. *Revue* du 16 octobre 1893 et du 22 octobre 1894) vont obliger les critiques à examiner de nouveau la question. Si Moïse de Chorène a vécu au VIIIe siècle, il n'a pas collaboré vers l'an 440, ainsi qu'il le prétend, à la version de la Bible arménienne, et l'on ne peut plus accepter son récit comme lettre d'histoire.

La dissertation sur les auteurs ecclésiastiques explique en un petit nombre de pages tout le parti que l'on peut tirer de ces anciens écrivains pour la critique du texte du Nouveau Testament. Suit la liste des auteurs, par ordre alphabétique, avec des notices très substantielles. M. Gregory s'excuse de ne pas donner plus de développements à cette partie en disant qu'il n'a pas voulu renvoyer aux calendes grecques l'achèvement de son livre. Nul ne lui en fera de reproche. Le livre est fait.

A. L.

591. — C. Neumann. **Die Weltstellung des byzantinischen Reiches vor den Kreuzzuegen.** Leipzig, 1894. Duncker et Humblot. 1 vol. in-8, x-21 pp. Prix : 2 mark 40.

Depuis quelques années l'histoire de l'empire grec d'Orient a trouvé un regain de faveur : depuis que, dans sa belle *Histoire de la littérature byzantine*, Krumbacher a déblayé et éclairé la route, depuis que la *Revue byzantine* fournit à cet ordre de recherches un précieux organe, l'attention des savants se tourne plus volontiers vers les annales de Byzance, et l'on s'avise que ce monde byzantin, longtemps jugé si monotone et si stérile, a produit des hommes de valeur et posé des problèmes dignes d'intérêt. C'est de pensées de cette sorte qu'est né le petit livre de M. Neumann : il n'a point voulu y faire œuvre d'érudit et de spécialiste, mais bien plutôt mettre en lumière par des considérations d'une portée plus générale, quelques-uns des caractères essentiels de la monarchie byzantine aux x[e] et xi[e] siècles. Je ne sais si tous les aperçus qu'il présente, pour intéressants qu'ils puissent être, sont toujours aussi nouveaux que semble le croire l'auteur ; je ne suis point convaincu non plus que certaines de ses appréciations doivent être admises sans discussion : et le jugement qu'il fait en particulier de la politique de Nicéphore Phocas à l'égard des grands propriétaires féodaux me paraît sujet à bien des réserves (p. 56-57). Mais en tout cas M. N. a apporté des vues nouvelles et curieuses sur certains points de l'histoire de l'empire grec au cours du xi[e] siècle ; il a fort bien expliqué l'importance croissante que prit durant cette période l'aristocratie des grands feudataires asiatiques, appuyée sur le parti militaire ; il a montré la lutte incessante que poursuivirent contre les barons la plupart des empereurs de l'époque, soutenus par la bureaucratie puissante qui peuplait la capitale et le palais ; il a marqué les graves conséquences qu'ont entraînées pour la défense de la monarchie ces rivalités intérieures, jusqu'au jour où l'avénement des Comnènes assura le triomphe définitif de l'aristocratie. Il s'est efforcé, en outre, d'apercevoir au delà de Constantinople les transformations qui s'accomplissaient dans les provinces, il a noté la profonde anarchie féodale qui troubla dans la seconde moitié du xi[e] siècle toute l'Asie antérieure, il a dessiné les pittoresques figures de ces hardis *condottieri* cherchant et trouvant la fortune au milieu de ces troubles et je regrette à ce propos que sa bibliographie généralement si complète ait ignoré (p. 115), l'intéressant article consacré par M Schlumberger à *Deux chefs normands des armées byzantines* (Rev. hist. XVI, 289). On voit par ces indications qu'en dépit du titre de ce livre, c'est l'étude du xi[e] siècle surtout qui constitue le plus gros et le plus remarquable morceau de l'ouvrage ; mais, cela posé, on doit reconnaitre que suivant l'intention de l'auteur, ce volume est plein de choses, plein d'idées, et pour répéter un mot dont on abuse un peu, infiniment *suggestif*. Je ne sais si tous les aperçus de M. Neumann résisteront à un examen plus approfondi des faits ; il sera curieux en particulier de con-

trôler le jugement si favorable qu'il fait de Constantin IX Monomaque ; mais en tout cas il aura ouvert sur bien des points de l'histoire byzantine des jours tout nouveaux, qui renouvelleront, si l'on pousse plus avant dans ces directions, bien des aspects de cette obscure, difficile et si intéressante histoire.

Ch. DIEHL.

---

592. — **Vittorio Lazzarini. La battaglia di Porto-longo nell' isola di sapienza.** Venise, Visentini 1894. (Extrait du *Nuovo Archivio veneto*, VIII, 1re partie.)

M. V. Lazzarini, un des savants qui connaissent le mieux les admirables archives de Venise, traite dans cette brochure l'histoire de cette bataille de Portolongo, qui décida du sort de la guerre entre Vénitiens et Génois. Si le récit commence sans une préparation, peut-être nécessaire, il s'étend même, après le combat du 4 novembre 1354, jusqu'à la conclusion de la paix de 1355. L'auteur a mis en œuvre, outre les sources déjà connues (dont une partie, comme la chronique de Lorenzo dé Monaci, assez difficiles à trouver) de riches matériaux inédits, tirés des archives de Venise même, de la bibliothèque de Saint-Marc, des dépôts du Vatican et de Barcelone. L'appendice contient cent pièces d'importance très inégale : le n° 4, un rapport de Négrepont, qui parle de la situation de l'empire byzantin et des sympathies qu'on y entretenait pour une conquête éventuelle des Latins, et surtout des Vénitiens, intéressera certainement ceux qui s'occupent de l'Orient au XIVe siècle.

N. JARGA.

---

593. — **La Bible italienne au moyen âge,** par S. BERGER. Paris, Bouillon, 1894. 76 p. in-8 (*Romania*, XXIII, 358-431).

M. Berger poursuit dans cet article l'étude des traductions romanes de la Bible. Ce sujet a un double intérêt. Les romanistes ont pu déjà tirer leur profit des notices et des conclusions de M. Berger. Il est utile de les signaler aux théologiens. Le principal résultat de ces recherches est qu'il y a une vulgate italienne de la Bible, due peut-être à plusieurs mains. Le Nouveau Testament paraît être sorti tout entier d'une même plume et son auteur avait sous les yeux une version provençale. Il est fort possible que ce fut un Vaudois. Mainte indication disséminée dans les descriptions de M. Berger permet de se faire une idée sommaire de la méthode suivie par les traducteurs et des variantes que présentait leur texte latin.

P. L.

---

594. — **Il primi due secoli della storia di Firenze,** *Ricerche di Pasquale Villari*. Vol. secondo ed ultimo. Firenze, Sansoni, 1894. 269 p. in-8.

Il a été parlé, à cette place même, du premier volume de cet ouvrage. Comme le second ne pouvait être fait que sur le même modèle, la plupart des observations présentées sur l'un s'appliquent nécessairement à l'autre et n'ont pas besoin d'être reproduites. Nous sommes toujours en présence d'une collection d'articles de Revues, — de quatre articles seulement, cette fois, — publiés dans divers recueils italiens, deux en 1868 et 1869, deux en 1888 et 1889. Je n'ai pu, à Paris, remonter au texte de la publication originale; mais tout indique que, comme dans le précédent volume, il a été reproduit à peu près intégralement, avec addition de quelques notes pour corriger ou compléter, quand il paraissait y avoir lieu.

De ces quatre articles, le premier est le plus important, en ce sens qu'il excède les limites de l'histoire florentine, comme l'indique le titre : *La famille et l'État dans les communes italiennes*. Que cette étude, puisée en partie aux sources allemandes, soit curieuse, qu'elle soit utile même pour faire bien comprendre la nature de la commune de Florence, on ne saurait le nier; mais il tombe aussi sous le sens que s'il s'agissait d'un livre composé autrement que de pièces et de morceaux, le développement donné à cet article devenu chapitre serait excessif, puisqu'il embrasse soixante-trois pages, tandis que les trois autres, qui sont le sujet même, n'en ont respectivement que quarante-neuf, trente et quarante-cinq. L'objection tombe devant un travail entendu comme l'a été celui-ci.

Ces trois chapitres non préliminaires roulent sur *les Ordonnances de justice*, sur *la République florentine au temps de Dante*, sur *les exilés florentins et Henri VII*. Les deux derniers, qui sont de publication relativement récente, forment dans l'ouvrage comme une partie séparée et dont les deux moitiés peuvent constituer un ensemble. Mais il est évident que le premier de la série et le chapitre préliminaire ne se rattachent au reste que d'une manière incomplète et en quelque sorte voulue, sans unité ni proportions. Cela ne nous empêchera pas de comprendre que M. Villari ait tenu à exhumer de la grande nécropole des Revues plusieurs travaux excellents qui, malgré tout son talent, risquaient fort d'y dormir d'un sommeil éternel. Les voilà remis en lumière et, désormais plus faciles à trouver.

Si l'on a bien voulu faire le compte des pages, on se sera aperçu que sur deux cent soixante-neuf il n'y en a encore que cent quatre-vingt-onze de noircies. Le volume risquait de tourner à la plaquette, si l'auteur n'avait eu l'idée de le grossir, en y introduisant à titre d'annexe ou d'appendice, une vieille chronique du XIII^{e} siècle, encore inédite, et qui n'occupe pas moins de soixante-quatorze pages. Faussement attribuée à Brunetto Latini, puisqu'elle rapporte des faits postérieurs à la mort de

celui qu'on a supposé l'avoir écrite, pourquoi cette chronique n'a-t-elle jamais été publiée, quand on en a publié tant d'autres dont quelques-unes ont pourtant bien peu d'intérêt et d'importance ? M. V. en donne, par hypothèse, des raisons très plausibles : mutilation du texte, double emploi, en plus de la moitié, avec la vieille chronique de Martin Polono, bien connue en Italie, et que Giovanni Villani, que le faux Malespini ont copiée en l'abrégeant ; pour le reste, ébauche incomplète, simple chapelet de notes, sans le mérite, réel chez les deux chroniqueurs florentins dont on vient de lire les noms, d'avoir puisé simultanément à d'autres sources et laissé à la postérité de véritables chroniques florentines.

De telles considérations n'arrêtent point les laborieux érudits de la Triple Alliance. Avec un soin pieux ils s'attachent à préserver d'une disparition définitive les manuscrits qui existent encore, les plus anciens documents de l'histoire faite ou à faire. Un Allemand a réuni tous les passages de la chronique attribuée à Brunetto Latini qui lui ont paru dignes d'intérêt dans le manuscrit qu'il en avait récemment découvert. D'autres, Allemands et Italiens, ont préparé avec un soin extrême une publication complète de cette chronique. Pourquoi leur travail n'a-t-il pas vu le jour? M. V. ne le sait point et il regrette ce retard ; mais, craignant sans doute que ledit retard ne se prolonge indéfiniment, il se décide à publier, en attendant, une « édition diplomatique et illustrée » (il faut naturellement entendre ce dernier mot à l'italienne), une édition « sous une forme beaucoup plus modeste, comme appendice à un travail sur Florence ».

Cette publication ne peut être que bien accueillie des Italiens, et singulièrement des Florentins. Ceux-ci ont beaucoup parlé, dans ces dernières années, de la chronique en question. M. V. y a recouru lorsqu'il écrivait ou transcrivait ses articles ; il y renvoie souvent, et il affirme, après une confrontation que peu de personnes voudront faire après lui, que ce précurseur de Giovanni Villani a servi de modèle à nombre de ses successeurs, qu'il donne divers renseignements qu'on ne trouve point dans Villani, et qu'enfin, s'il raconte souvent les mêmes faits, c'est avec des particularités « nouvelles ou diverses ».

Toutefois, et non sans raison, M. Villari n'a point publié cette pauvre chronique dans toute son étendue. Il en a supprimé la première partie, qui en est la plus longue, parce qu'elle n'est qu'un maigre résumé de Martin Polono, peu différent de ce qu'on trouve dans beaucoup de manuscrits ou même de livres, et sans aucun rapport à l'histoire de Florence. C'était son droit, puisqu'il ne tendait qu'à donner un point d'appui nouveau à ce qu'il écrit sur sa ville d'adoption. Cette publication ne saurait donc avoir d'autre intérêt, — et il le reconnaît lui-même, — que d'ajouter à ce qu'on savait quelques menues particularités. Mais si peu que ce soit, c'est là quelque chose. L'édition critique qu'il appelle de tous ses vœux n'est pas rendue inutile par celle que nous avons sous

les yeux. Se trouvera-t-il un éditeur pour courir les risques d'une entreprise probablement peu rémunératrice, ou de riches amateurs qui en veuillent faire les frais? Ce n'est pas impossible. Plus d'une fois déjà on a vu le patriotisme italien s'imposer de lourds sacrifices pour la gloire du pays, et ce n'est pas quand ce patriotisme se tourne du côté de la science que ceux qu'il blesse si souvent pourraient lui faire grise mine.

F.-T. Perrens

---

595. — Bernhard Ten Brink. **Shakspere.** Fünf Vorlesungen aus dem Nachlass. Strasbourg, Truebner, 1893, in-8.

Bernhard Ten Brink a été emporté dans la force de l'âge et avant d'avoir achevé son *Histoire de la littérature anglaise* commencée il y a de nombreuses années, mais qu'il n'a pu conduire au-delà du siècle de la Renaissance ; il ne lui a donc pas été donné de parler du grand poète qui domine toute cette époque et qui avait été, dans sa jeunesse, l'objet de son admiration la plus vive, comme, dans son âge mûr, de son étude la plus approfondie. On comprend aussi qu'aussitôt après sa mort les amis et les élèves du savant professeur aient formé le vœu que quelque chose fût conservé des nombreuses leçons que Ten Brink avait consacrées à Shakespeare, mais dont aucune n'avait reçu une forme définitive. Heureusement on avait la rédaction des cinq conférences qu'il avait, en 1888, faites à Francfort sur le poète anglais ; ce sont elles que M. Édouard Schröder s'est chargé de publier ; si elles sont loin de nous donner le dernier mot de ce que Ten Brink a pensé et pu dire sur Shakespeare, on y retrouve toutes les qualités du critique historien, et on peut affirmer qu'il était impossible de mieux présenter le grand dramaturge à un public populaire et curieux.

Ten Brink étudie Shakespeare d'abord en lui-même, c'est-à-dire comme écrivain et comme homme ; puis, après avoir essayé de donner la chronologie de son œuvre, il l'examine tour à tour comme poète dramatique, puis comme poète comique et tragique proprement dit. Il était difficile de mieux démêler qu'il ne l'a fait, ce que Shakespeare a dû au milieu dans lequel il est né et a grandi, l'impression profonde que firent sur son esprit les traditions poétiques ou historiques et les légendes toujours vivantes du comté de Warwick, ainsi que le rapport intime qui unit sa nature de poète et son activité dramatique.

Le critique a montré la même perspicacité dans la conférence où il a essayé d'établir la chronologie des œuvres de Shakespeare et de mettre en lumière les tendances diverses auxquelles le grand dramaturge a obéi pendant sa vie. Il a caractérisé de la manière la plus heureuse les trois périodes qu'il distingue dans l'activité du poète, aussi bien que les divers drames qui les remplissent. Il y a là un tableau d'ensemble plein d'idées ingénieuses et d'aperçus originaux.

Ten Brink avait pour Shakespeare la plus vive admiration ; il n'hésite pas à le mettre au-dessus de tous les poètes modernes qui ont abordé le théâtre, et, ce qui vaut mieux, il a très bien montré ce qui caractérisait son génie dramatique, expression si vraie de sa nature intime qu'il se manifeste même dans ses sonnets et ses poèmes épiques. Né pour le théâtre, son genre de vie même acheva de le former pour l'état auquel il était destiné, et personne n'en eut une intelligence plus profonde et plus sûre. L'analyse de *Roméo et Juliette*, entre autres, a servi à Ten Brink pour faire sentir tout ce qu'il y avait d'original dans le procédé du grand poète ainsi que dans le talent avec lequel il savait transformer et vivifier une légende ou une donnée historique et lui donner un intérêt dramatique non soupçonné.

Les éditeurs de Shakespeare ont attribué à ses drames des noms différents que justifie suffisamment leur nature si diverse. Ses « histoires » tirées des annales de l'Angleterre sont tout autres que les « tragédies » dont le sujet est emprunté à l'histoire romaine ; mais à côté de celles-ci il y a d'autres pièces où domine l'élément comique, et où Shakespere ne s'est pas montré moins original ni moins digne d'admiration. Il est vrai, le comique de Shakespeare est presque toujours différent de celui des autres poètes ; Ten Brink s'est efforcé de nous le faire comprendre et d'en mettre en évidence le caractère si particulier ; fondé sur le contraste qui existe dans les choses de ce monde, il a une puissance, une individualité qu'on ne rencontre nulle part ailleurs, et que relève encore l'*humour* qui déborde dans les œuvres du grand poète.

Mais c'est comme tragique surtout que Shakespeare apparaît avec raison vraiment grand et inimitable à Ten Brink ; aucun autre poète moderne n'a mis en évidence d'une manière aussi saisissante la « faute tragique » qui attire sur ses héros des souffrances dont le spectacle nous touche et nous émeut. Il déploie là une profondeur et une vérité de sentiment qu'on ne saurait surpasser. Ten Brink le prouve par l'analyse de quelques-uns des chefs-d'œuvre du poète anglais. Je ne puis que renvoyer à ces pages pleines de finesse, où il a su être neuf après tant d'autres, tout en restant accessible à l'auditoire particulier devant lequel il parlait. Quiconque les lira y trouvera, ainsi que dans ses cinq conférences, à la fois instruction et plaisir.

Ch. J.

---

596. — **La querelle du Cid**, documents inédits ou peu connus, par Armand Gasté. Rouen, Cagniard, 1894. In-4, 93 pp.

Je ne puis que signaler ici aux lettrés curieux l'aimable et savante plaquette de M. Gasté : si j'entrais dans le détail, bien des problèmes non résolus encore et peut-être insolubles se dresseraient devant moi. M. G. qui en précise ou en effleure quelques-uns, ne prétend pas nous

apporter des solutions définitives et surtout il ne prétend pas nous les imposer : si l'érudition est solide, le ton est modeste. Voici les points successivement traités : I. Les premières origines de la Querelle du *Cid*. L'*Excuse à Ariste*, le *Vray Cid espagnol*, le *Rondeau*. — II. Les *Observations sur le Cid* (par Scudéry) et la *Deffense du Cid*, pièce que ni M. Taschereau ni M. Marty-Laveaux n'ont connue, bien qu'elle eût été signalée par les frères Parfaict et par Nicéron, et qui, après avoir été retrouvée par M. Émile Picot à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, a été réimprimée pour la *Société des Bibliophiles Normands* en 1879, par les soins de M. Lormier. » M. G. se demande quel est l'auteur de cette *Deffense*, et il l'attribue à Faret, l'auteur de l'*Honnête homme*, l'ami de Saint-Amant, tout en reconnaissant que l'attribution n'est pas certaine. — III. Le rôle du comte de Belin dans la Querelle du *Cid*. — IV. Du « vrai » rôle de Rotrou dans la Querelle du *Cid*. La question est nettement posée, mais la réponse qui y est faite ne convaincra pas tout le monde. Il n'est pas sûr que la tradition de l'amitié dévouée de Rotrou pour Corneille n'ait pas raison contre la critique. — V. L'intervention de Faucon de Ris, sieur de Charleval, dans la Querelle du *Cid*. — VI. Scarron doit-il être compté parmi les adversaires de Corneille? Réponse affirmative. — VII. Charles Sorel, l'auteur du *Francion*, a-t-il pris part à la querelle du *Cid* ? M. G. se borne à exposer l'hypothèse émise par M. Roy dans sa thèse sur Sorel, et ne conclut pas. La plaquette se termine par un très utile « Essai de classification chronologique des pamphlets pour et contre le *Cid* ». Voilà bien des choses en bien peu de pages, Bien que M. Gasté s'efface souvent derrière M. Chardon, sa contribution à l'histoire de la querelle du *Cid* n'en est pas moins personnelle, et il faudra le consulter toutes les fois qu'on étudiera cette période décisive de la vie de Corneille.

Félix Hémon.

---

597. — Th. Lemas. **Un district breton pendant les guerres de l'Ouest et de la chouannerie (1793-1800).** Paris, Fischbacher. 1 vol. in-8.

En étudiant même de loin les innombrables productions parues sur la guerre de Vendée et la chouannerie, on est frappé de ce que les historiens s'en sont fiés presque toujours uniquement aux rapports et documents militaires, aux traditions et aux souvenirs des contemporains. Ils ne paraissent pas, en effet, le plus souvent, avoir même supposé qu'il pût exister d'autres éléments d'information utiles, indispensables à connaître et de nature à modifier dans bien des cas l'idée qu'on doit avoir sur tel ou tel événement. Je veux parler des dossiers administratifs, qui sont assurément une mine féconde de renseignements grâce auxquels, dans bien des cas, on pourra rendre aux choses leur véritable signification ; sans leur aide, on risque presque toujours de

s'égarer, ou, tout au moins, de laisser incompréhensibles certains faits, qui, grâce à eux, s'éclairent d'un jour tout nouveau, insoupçonné jusque là.

Cette situation n'a pas échappé à M. Lemas. Profitant de sa situation à Fougères, il a recueilli tous les documents administratifs qu'il a pu rencontrer, ayant trait à la chouannerie dans sa région. Je n'ai pas besoin de rappeler ici combien vive fut la lutte autour de la vieille cité bretonne et jusque dans ses murs. On ne doit donc pas s'étonner de l'abondance relative des pièces réunies par M. Lemas. Celui-ci a suivi une méthode que je ne saurais trop préconiser et qui a été habilement mise en œuvre, ces dernières années surtout, notamment par M. Ch.-L. Chassin. Il s'est appliqué à donner le plus possible les textes mêmes colligés par lui un peu partout, se contentant de les relier entre eux par des considérations que je n'oserais toujours qualifier d'impartiales, mais qui certainement émanent, à mon avis, d'un homme de bonne foi.

Après un exposé très clair de la situation du district de Fougères et de l'état des esprits à l'époque du mouvement royaliste (1-5), l'auteur déclare loyalement qu'à ses yeux la cause principale en fut la constitution civile du clergé (6), puis la levée des trois cent mille hommes (23 et s). Nul pays d'ailleurs ne pouvait mieux se prêter à la lutte : « Un soulèvement devait être d'autant plus terrible dans cette région que la « nature semblerait avoir voulu créer le pays de Fougères pour une « guerre de surprise et d'embuscade. Couvert de collines escarpées et « rocheuses, son sol est divisé en milliers de champs d'une moyenne « grandeur qui tous sont enclos de hauts remblais. Sur ces remblais « sont plantés des arbres de futaie.... ; sur les talus, des ajoncs, des » genêts, des ronces, toutes sortes de plantes épineuses. Chaque champ « est un camp retranché, une véritable forteresse..... entre ces champs, « pour les desservir, courent de petits chemins tortueux, encaissés, en « pentes, qui cachés sous les feuillages des grands arbres, sont humides « et inabordables l'hiver. Cinq grandes routes traversaient le district de « Fougères en 1793.... Ces routes elles-mêmes étaient mal entretenues, « presque toujours en déblai, bordées par des rochers et de hautes « levées de terre couvertes d'ajoncs impénétrables où les contrebandiers « et les voleurs de grand chemin trouvaient des abris inaccessibles. « Avec de pareilles routes, avec des champs aussi bien disposés pour se « coucher et se dérober, avec ces lignes d'arbres qui ne permettaient « pas à la vue de s'étendre à plus de 100 mètres, le territoire du district « de Fougères présentait tout ce qu'il y a de plus favorable pour une « guerre de partisans et de guet-apens » (7).

C'est ce qu'avait si bien compris la Rouerie. Naturellement l'histoire de la *Conspiration de Bretagne* forme l'entrée en matière du volume (7-22). Les événements de mars 1793 et les conflits sanglants qui troublèrent la région fournissent à M. L. l'occasion de publier les pièces administratives qui s'y rapportent (22-38). Toutefois c'est le mouve-

ment qui suivit l'arrivée de l'armée vendéenne en Bretagne, après le passage de la Loire, qui marque le véritable début de l'insurrection à Fougères (39 et s.); c'est alors seulement que la chouannerie s'organise et que nous trouvons à chaque page les rapports des municipalités dépeignant très vivement les angoisses au milieu desquelles elles se débattent ; angoisses que des généraux envoyés de Paris, ignorant le pays et ses habitants, n'arrivent que rarement à comprendre. Il y a là des renseignements qu'on chercherait inutilement ailleurs, notamment sur d'Obenheim, ce personnage passablement énigmatique et mal connu (53 et s.).

Au milieu de son étude, M. L. n'a point oublié de donner des notes précieuses pour la biographie des différents officiers républicains ni sur les chefs de chouans dont il a à s'occuper : les généraux Beaufort (93 et s.), Humbert (119), Hoche (122 et passim), l'adjudant-général Bernard (112), Jean Chouan et ses frères (83 et s.), Cormatin (120 et s.) les frères du Bois-Guy (121 et s.; 268 et passim) etc., etc. L'auteur n'arrête son travail qu'à l'extinction définitive de la chouannerie dans le pays de Fougères, vers la fin de l'an VIII. On peut dès lors facilement se rendre compte des nombreuses et précieuses indications qu'il fournit sur une quantité considérable d'événements et de personnes que son livre aidera à mieux connaître.

Malheureusement cet important travail a besoin d'être sérieusement contrôlé dans plus d'une de ses parties, non pas, je l'ai déjà dit et je tiens à le proclamer, que la bonne foi de l'auteur puisse être mise en question. Mais ce qui devait arriver fatalement n'a pas manqué de se produire. Entraîné par son désir de tirer parti des documents placés entre ses mains, M. L. est tombé dans le défaut opposé à celui qu'il voulait éviter, il a trop négligé le reste ; de là un défaut de confrontation des pièces, de discussion des unes par les autres, qui l'a amené à se fier par trop aux rapports administratifs, aux appréciations trop souvent partiales ou intéressées qu'il avait sous les yeux. Il a en un mot, comme malgré lui, laissé percer le fonctionnaire sous l'historien.

Quoi qu'il en soit et malgré ces restrictions, M. Lemas a rendu service aux curieux de l'histoire révolutionnaire. On ne publiera jamais assez les documents originaux. Il serait à souhaiter que partout, un travailleur fît pour sa région ce que M. L. vient de faire pour Fougères. — On me répondra peut-être que tout le monde n'est pas sous-préfet ; que le commun des mortels n'a pas à sa disposition aussi facilement les grands et les petits dossiers ; qu'enfin tous les sous-préfets eux-mêmes ne sont pas aussi travailleurs que notre auteur. La première objection et la seconde n'ont plus grande valeur aujourd'hui ; Dieu merci, MM. les archivistes départementaux et communaux ont, depuis quelques années surtout, ouvert toutes grandes aux travailleurs les portes de leurs trésors. Quant à la dernière, nous ne pouvons que féliciter M. Lemas d'avoir donné l'exemple à ses collègues.

H. Baguenier-Desormeaux.

598. — **Rœmercastell und Grafenschloss Horburg** mit Streiflichtern auf die rœmische und elsæssische Geschichte von E. A. Herrenschneider, mit Plænen und Zeichnungen von Baurat Winkler. Colmar, Barth, 1894. In-8, 239 p.

599. — **Geschichte der Gemeinde Balbronn,** ein Beitrag zur vaterlændischen Geschichte nach Urkunden von L. A. Kiefer. Strasburg, Noiriel, 1894. In-8, 360 p, 6 fr. 25.

Ces deux ouvrages sont l'œuvre de pasteurs alsaciens qui savent dignement employer leurs loisirs, et qui ont fait chacun l'histoire de leur commune avec le zèle le plus studieux, sans ménager leur peine ni négliger le moindre document.

Le livre de M. Herrenschneider contient sans doute des choses inutiles, et il était, ce nous semble, superflu de narrer la conquête des Gaules et le règne des empereurs romains; ce n'est qu'à la page 76 que nous touchons enfin à Horbourg qui fait le sujet du livre. Toutefois ce que nous dit M. H. de l'ancienne Argentovaria, est intéressant et solide. Coste avait, en 1819, dans son *Alsace romaine*, soutenu que Horbourg était Olino et Marckolsheim, Argentovaria. Mais les fouilles entreprises par M. H. — et qu'il raconte d'une façon fort attachante — lui ont fait exhumer le castrum romain, ou, comme il dit, le *Castell* qui forme un rectangle de 168 mètres de long sur 160 mètres de large (p. 99). Il décrit, non seulement le castrum, mais les autres trouvailles qu'il a faites, pierres tumulaires, bas-reliefs, fragments d'inscriptions, monnaies. Puis, poursuivant l'histoire d'Horbourg, il arrive à la période franque; là encore, M. H. nous signale ses découvertes : tout un cimetière, renfermant vingt-deux cercueils de pierre blanche crayeuse, telle qu'elle se trouve en Champagne (p. 130). Dans l'un de ces cercueils était le squelette bien conservé d'un homme vieux, mesurant près de 2 mètres, vêtu sûrement d'un habit brodé dont des filigranes d'or ont subsisté; dans un autre, était une femme portant à la main une bague d'or ornée de pierres de grenat et sur la poitrine une petite boîte à parfums, attachée par une chaîne d'or et renfermant, entre autres aromates qu'il n'a pas été possible de déterminer, deux clous de girofle — lesquels, selon M. Flückiger, prouvent que les clous de girofle existaient déjà en Europe au VIe siècle et qu'ils n'ont pas été introduits, comme pensait Candolle, après la découverte des Moluques en 1511. M. H. fait ensuite l'histoire de Horbourg au moyen âge — non sans insister sur des événements qui ne se rapportent pas spécialement à son sujet — énumère les villages et les fiefs du comté, montre comment il passe à la maison de Wurtemberg et dépend du pays de Montbéliard. Il s'étend naturellement sur le règne du fameux duc Ulrich. Même luxe de détails lorsqu'il traite du XVIIe et du XVIIIe siècles ; [1] même abondance de renseignements sur le château de Horbourg, ses habitants, ses vignes, et son jardin, ses fiefs, sur l'église et les presbytères, sur la maison d'école, sur

1. Il a tort de dire que Turenne vainquit à Mulhouse, *in Mülhausen* (p. 185); mieux valait dire comme plus loin (p. 201) *bei Mülhausen.*

l'endroit nommé *Urthlach* où se rendait la justice. L'ouvrage se termine par le véridique récit de l'affaire du pont de Horbourg qui eut lieu le 14 septembre 1870 et que le commandant des francs-tireurs, Teinturier, transforma ridiculement en bataille.

Le travail de M. Kiefer sur le village de Balbronn (situé dans le cercle de Molsheim, à 26 kilomètres à l'ouest de Strasbourg) mérite les mêmes éloges. Il comprend deux parties. Dans la première partie, l'auteur retrace l'histoire de Balbronn qui appartint successivement aux seigneurs de Lichtenberg, aux comtes de Hanau et aux landgraves de Hesse-Darmstadt; il se moque de ceux qui font venir le nom de Balbronn du dieu Baldur et il explique le nom primitif de l'endroit, Baldeburn, par « Brunnen des Baldo » ou source de Baldo; il donne sur sa paroisse de menus détails tirés des archives, et l'on remarquera notamment les pages relatives à la guerre de Trente Ans et aux guerres de Louis XIV [1]. Le chapitre intitulé « la grande Révolution et le premier Empire » contient également quelques particularités curieuses, par exemple sur la fête du 14 juillet 1792, sur les élections, sur les levées, les réquisitions, les biens nationaux [2]. La seconde partie de l'ouvrage est purement technique; on y trouve toute sorte de renseignements sur Balbronn, ses principales maisons, son territoire (*Bann* ou *Gemarkung*), ses bois, sa population, ses métiers, ses productions, ses recettes et ses dépenses, son église et ses écoles, ses usages [3].

A. C.

---

600. — E.-A. Bryan. **The Mark in Europe and America**. Boston, 1893. In-8, vi-194 p.

La théorie de la propriété collective primitive pratiquée sous la forme de la Marche germanique ne repose sur aucun argument historique concluant : l'auteur le montre par une discussion claire et précise. Il oppose à la construction de Maurer, Nasse, Maine, Laveleye les critiques irrésistibles de Fustel de Coulanges et de Seebohm dont il fait un

---

1. P. 67, le *Régiment Vaiseau* est évidemment le régiment des Vaisseaux.

2. P. 108, Custine a été battu par les Prussiens en mars et non en *août* 1793; lire Pichegru et non *Pichegrue*.

3. M. Kiefer dont le père, mort en 1868, était pasteur à Bischwiller, sous le régime français, s'exprime ainsi à la fin de la partie historique de son ouvrage (p. 141.) : « Après que l'Alsace eût été rendue par la paix de Francfort à l'empire allemand auquel nous avions autrefois appartenu, nous nous sommes résignés sans grande peine à la nouvelle situation, surtout à la campagne, où l'esprit et les mœurs de l'Allemagne s'étaient conservés même sous la domination française. Le passé de notre province est étroitement noué avec l'histoire de l'Allemagne; notre avenir gît dans la durée de l'empire allemand et dans la paix. Dieu fasse que cette paix demeure à nous et à nos enfants; mais si le cri de guerre devait retentir, nous serons prêts à combattre et à mourir pour l'Empereur et la patrie! »

exposé très net et très exact (p. 20-112). Il analyse avec finesse la superstition du précédent historique qui a assuré à cette construction la bienveillance de certains partisans des réformes sociales (p. 141-155). Il n'y a rien là d'absolument nouveau, mais on est heureux de voir la vigueur d'esprit et la sincérité d'un Américain employées à déblayer l'histoire de la propriété des conjectures entassées par les préjugés et les vanités des érudits européens.

La partie originale de l'ouvrage (p. 112-140) est consacrée à examiner la théorie de la Marche germanique appliquée aux colonies de la Nouvelle Angleterre au XVIIe siècle. M. Bryan critique, avec une rigueur de raisonnement invincible, l'idée mystique développée par Adams que les colons anglais au XVIIe siècle ont dû apporter avec eux les vieilles habitudes de leurs ancêtres germains du VIe siècle enfouies au plus profond de leur être et les ont reprises en s'établissant en Amérique ; il suit avec une verve comique la préoccupation de retrouver chez les premiers colons les traces d'un communisme héréditaire et dans leurs blockhaus, leurs palissades, leurs lots de terre, leurs terrains vagues, des analogies avec les faits décrits par Tacite. Il n'a pas de peine à montrer que tous ces prétendus traits germaniques sont le résultat des conditions de la colonisation et des usages des colons anglais habitués à la propriété individuelle. Sa pensée se résume dans cette formule excellente : « N'est-il pas prématuré d'essayer de reconstruire toute l'histoire constitutionnelle d'Amérique sur la base de la Marche germanique, quand l'existence même de cette institution est discutée et paraît de plus en plus douteuse ? »

Cette étude serait une lecture salutaire pour les érudits européens — il est sûr qu'ils ne la liront pas.

Ch. SEIGNOBOS.

UNE LETTRE DE VICTOR DURUY.

Un des collaborateurs de la *Revue critique* a corrigé les épreuves de l'*Histoire des Grecs* de Victor Duruy. L'ancien ministre lui écrivait le 29 juin 1887 la lettre suivante qui offrira sans doute quelque intérêt à nos lecteurs : elle nous semble très bien caractériser la manière de l'historien et sa façon de voir.

Vous ne me présentez pas trop d'observations de fond, mais j'ai peur que vous ne fassiez beaucoup de réserves *in petto*. Ce livre doit vous plaire médiocrement. Vous voulez battre l'Allemagne sur son terrain et vous y réussissez. Moi, je ne songe qu'à écrire un livre au vieux goût français, où la vérité générale n'ait pas à souffrir, mais où *toute* vérité n'est pas nécessaire. Si l'École d'Athènes n'avait pas existé, je l'aurais fondée, et j'ai créé, contre vents et marées, l'École des Hautes Études pour fortifier l'érudition. Aujourd'hui que cette œuvre s'accomplit, et fort bien, j'appuierais peut-être de l'autre côté pour sauvegarder les qualités qui ont valu à notre littérature tant d'influence en Europe. Le

mieux serait de combiner les deux méthodes de recherches et de composition. J'y travaille, dans la mesure de mes forces et de mon âge. Y ai-je réussi ? *That is the question.*

Votre tout dévoué,

V. Duruy.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 novembre 1894.

M. Paul Meyer, président, prononce l'éloge de M. Victor Duruy, membre libre de l'Académie, récemment décédé.

M. Cailletet, membre de l'Académie des sciences, présente, au nom de la Société archéologique de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), divers objets découverts à Vertillum, cité gallo-romaine des environs de Châtillon. La pièce la plus intéressante est une statuette en bronze de Bacchus enfant, d'une très belle conservation. Elle a été découverte, il y a peu de jours, dans une couche de terre noire, mélangée de débris de charbons provenant de l'incendie qui a détruit Vertillum vers le IIIe siècle p. C.

M. Le Blant communique, au nom de M. Wolfgang Helbig, associé étranger de l'Académie, une inscription récemment trouvée à Rome et où il est question d'un *evocatus Augusti*.

L'Académie procède au vote pour la désignation de deux candidats à la chaire de la langue et littérature sanscrites du Collège de France, vacante par suite du décès de M. Foucaux. Sont présentés : en première ligne, M. Sylvain Lévi, maître de conférences à l'École pratique des Hautes-Études ; en seconde ligne, M. Louis Finot, sous-bibliothécaire au département des imprimés à la Bibliothèque nationale.

M. Couve, membre de l'École française d'Athènes, rend compte des fouilles qu'il a exécutées à Délos, à l'aide d'une subvention de l'Académie (legs Piot). Tout son effort s'est porté sur l'étude de l'habitation privée, et il a déblayé les maisons les plus riches et les plus considérables. Elles datent toutes de la même époque, c'est-à-dire du Ier siècle a. C. Elles ont toutes des cours ouvertes et montrent que la description de la maison grecque donnée par Vitruve n'est nullement aussi fantaisiste qu'on l'a prétendu. Ce qu'il y a de plus remarquable dans ces habitations, c'est la décoration intérieure. Outre de jolies peintures ornementales sur stuc, M. Couve a trouvé, entre autres objets, des chapiteaux représentant, l'un, deux têtes de lion accouplées, l'autre, deux têtes de taureau ; un bas-relief archaïsant où se déroule une procession de divinités ; des têtes mutilées où l'on reconnaît l'influence des sculpteurs du IVe siècle ; des têtes romaines beaucoup mieux conservées ; et enfin, pièce capitale, une réplique de Diadumène du Polyclète, dans un admirable état de conservation, beaucoup plus belle que celle de Vaison. — M. Heuzey émet le vœu que M. Homolle fasse exécuter au plus vite un moulage de cette statue.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 17 décembre — 1894

601. — **Le livre des raretés philologiques**, par Abou Zeïd El-Ansari. Texte arabe publié par l'imprimerie catholique de Beyrouth, 1894. In-8, 302 p.

602. — **Studien in arabischen Dichtern**. Heft II, von Dr Jacob. Berlin, 1894. in-8, p. 83 à 123.

Sous le titre de *Nawâdir el-loughât* « raretés du langage » on comprend un certain nombre de traités classiques fort estimés des lettrés arabes à cause de la date ancienne de leur rédaction et surtout pour les secours qu'ils offrent à l'étude de l'ancienne poésie. Le modèle de ce genre est le *Kâmil* « le parfait » qui a pour auteur El-Moberred, célèbre philologue du IIIe siècle de l'hégire (IXe siècle de notre ère). Dans ses Prolégomènes, livre unique chez les Musulmans par les qualités d'érudition et de critique qui le distinguent, Ibn-Khaldoun a bien caractérisé cette classe de compositions, si l'on peut nommer ainsi des citations sans lien apparent et qui portent la trace de retouches et de surcharges du fait de l'auteur ou de ses élèves. Voici comment Ibn-Khaldoun explique l'origine de ces traités et leur emploi dans les écoles grammaticales de Basrah et de Koufah : « On recueille d'anciens poèmes et des morceaux de proses condensée et on y mêle, à l'occasion, assez de questions de philologie et de grammaire pour que le lecteur, après les avoir étudiés à fond se trouve posséder la plupart des règles du langage. On choisit parmi les récits consacrés aux *Journées* (c'est-à-dire aux batailles des arabes ante-islamiques) tout ce qui est nécessaire pour rendre intelligibles les allusions offertes par leurs poèmes et on y ajoute les généalo-

gies les plus abondantes, ainsi que les anedoctes les plus répandues ». (*Prolégomènes*, trad. de M. de Slane, t. III, p. 329).

Le texte très rare qui vient de paraître à l'imprimerie catholique de Beyrouth appartient à la même catégorie et il est même un peu plus ancien en date que le *Kâmil*. On a peu de renseignements sur l'auteur Abou Zeïd El-Ansari, ainsi nommé parce qu'il était issu d'une de ces familles arabes qui embrassèrent les premières l'islamisme et prêtèrent main forte au Prophète après sa fuite de la Mecque. Abou Zeïd naquit à Basrah vers l'an 120 (738 de J.-C.) et consacra aux études littéraires « *édèb* » une existence qui paraît s'être prolongée au delà des limites ordinaires, s'il faut en croire son biographe Ibn-Khallikan qui le fait mourir presque centenaire. A l'exemple des plus célèbres lettrés de son temps, il compléta ses humanités dans le désert et alla recueillir sous la tente des tribus nomades du Hédjaz et du Yémen les antiques poèmes des âges d'ignorance « *djahelyah* », ces chants de triomphe et de deuil transmis avec plus de vénération que de fidélité par la tradition arabe comme le plus précieux trésor de la vieille langue. Ainsi firent El-Asmayi, Abou 'Obeïdah et à leur suite les quelques passionnés des âges héroïques de l'Arabie qui ont préservé des atteintes du fanatisme musulman les plus anciens souvenirs des enfants de Maadd. Abou Zeïd occupe un rang distingué parmi ces collectionneurs d'élégies et de *qacidèh*, sans lesquels le *Hamasa* et les autres grandes anthologies n'auraient jamais vu le jour. Ses dictées étaient recueillies et apprises par cœur avec autant de respect que les versets du Coran. Je me sers à dessein du mot *dictées* comme celui qui s'applique avec le plus d'exactitude à cet enchevêtrement de vers et de légendes, à ce mélange de récits semi-historiques et de gloses grammaticales sans autre division que le titre de *bab* « chapitre », jeté çà et là, comme au hasard de la copie. Qu'il y ait dans tout cela des renseignements de haute valeur pour l'histoire et le dictionnaire de l'arabe classique, c'est ce qu'il serait injuste de contester ; mais quelle patience, quelle attention ne faut-il pas pour les recueillir, pour démêler le vrai du faux, l'original des imitations !

On comprend de quelle nécessité sont ici les tables analytiques et les annotations, même pour les lecteurs exercés, les seuls après tout auxquels s'adressent les documents de cette sorte. Le savant Saïd el-Khouri el-Chartouni auquel nous sommes redevables de la présente édition et qui, à ce titre, a droit à nos meilleurs remerciements, s'il n'a pu prodiguer les notes et éclaircissements, n'a rien oublié du moins de ce qui pouvait faciliter les recherches : il a dressé soigneusement deux index, l'un des poètes cités, l'autre, et ce n'est pas le moins utile, celui des mots expliqués par Abou Zeïd ou ses annotateurs. En outre, il a vocalisé le texte, vers et prose, d'un bout à l'autre, ce qui en simplifie la lecture sans pourtant la fixer avec une certitude absolue. N'oublions pas d'ailleurs que le savant éditeur n'avait à sa disposition qu'un manuscrit unique copié, il est vrai, par Ibn el-Manzour l'auteur très érudit du grand

dictionnaire *Lisan el-'arab*. Il serait injuste d'attendre d'une édition rédigée en Orient les qualités qu'on est en droit d'exiger d'une œuvre exécutée avec toutes les ressources de la critique européenne. Inférieur pour le fond comme pour les détails d'exécution au beau travail de Wright sur le *Kâmil*, le document que M. Chartouni vient de nous donner ne mérite pas moins d'être bien accueilli et de prendre place parmi les plus utiles publications dont l'imprimerie catholique de Beyrouth enrichit l'érudition orientale avec un zèle qui ne se dément pas.

II. — M. Jacob privat-docent à l'Université de Greifswald poursuit, lui aussi, avec une louable activité ses recherches sur les plus anciens monuments de la littérature arabe. Après avoir censuré avec une rigueur excessive, dans le premier fascicule de ses Études, un travail analogue au sien et qui malheureusement prêtait le flanc à la critique, le jeune professeur de Greifswald a justement préféré à une controverse sans grand profit la démonstration par le travail personnel. Que le conseil donné ici assez récemment [1] ait contribué ou non à cette louable résolution, tout le monde y gagnera. M. Jacob, dans ce second fascicule, livre au public avec une libéralité dont il faut lui savoir gré le résultat de recherches étendues et d'une érudition qui gagne, tous les jours, en solidité. Ce n'est, à vrai dire, qu'un simple carnet de notes, mais toutes excellentes à consulter et de nature à simplifier beaucoup la tâche des maîtres qui ont à commenter en chaire les *Mo'allaqât* et les fragments poétiques du même âge. Il y a longtemps qu'une des autorités de l'érudition sémitique, M. Nöldeke, réclame comme un desideratum de nos études une édition complète, sinon définitive, de ces poésies si admirées des Arabes qu'une légende invraisemblable les disait suspendues (*mo'allaqât*) par des chaines d'or aux voûtes de la Ka'abah.

M. J. nous semble avoir la préparation nécessaire pour réaliser ce vœu et doter le monde savant d'un travail de haute valeur pour lequel il pourrait mettre en œuvre les matériaux précieux que la critique a réunis depuis un demi siècle. En attendant, il nous promet une édition de la qacideh d'Imrou'l-Kaïs: ce choix est excellent, Imrou'l-Kaïs est incontestablement le plus inspiré des vieux poètes, le premier de tous en date et en mérite. Aujourd'hui M. Jacob ne s'occupe que des six autres poètes de la pléiade classique : Tarafah, Zohaïr, Lebid, 'Amr, 'Antarah et Hareth. On voit par cette énumération qu'il a conservé l'ordre adopté dans l'édition d'Arnold. Qu'il me permette, à ce propos, de maintenir à son rang l'estimable orientaliste à qui nous devons cette édition établie sur de bons manuscrits, révisée correctement et d'un usage si commode. Et du même coup je réclamerais justice en faveur du commentaire de Zouzeni dont la nouvelle école me semble méconnaître les services. Sans contredit ce commentaire est de seconde main, mais il offre la synthèse des

---

1. Voir la *Revue Critique* de mai 1894, p. 397.

anciennes scholies avec clarté et précision, et sans lui nous serions moins avancés dans la connaissance de la poésie anté-islamique. Les exigences de la critique peuvent toujours se concilier avec la déférence due aux initiateurs qui en ont facilité les progrès.

B. M.

---

603. — **Om Sanskrits Stilling i den almindelige Sprogudvikling i Indien,** af S. Soerensen. (La place du sanscrit dans l'évolution linguistique de l'Inde. Extrait des Mémoires de l'Académie Royale de Danemark, 6e sér. Lettres, III, 3, p. 151-318.) Kœbenhavn, F. Dreyer, 1894. In-4, 168 pp.

En s'associant aux suffrages du corps savant qui a couronné l'important mémoire de M. Sörensen, on doit tout particulièrement remercier le lauréat d'y avoir joint un résumé en français, fil conducteur à travers l'argumentation danoise. Il serait souverainement injuste de reprocher à un auteur qui nous fait l'honneur d'écrire notre langue, et d'ailleurs la manie avec une remarquable aisance, quelques impropriétés ou même quelques écarts de langage, dont le plus grave est l'épithète « absurde » (p. 131 deux fois, p. 138 i. n.) trop libéralement octroyée aux doctrines qu'il ne partage pas, — d'autant qu'il est sans doute des premiers à reconnaître la haute autorité de ceux qui les enseignent. Le choc d'un simple adjectif, voire un peu gros, n'entamera point l'hypothèse de M. Senart. S'il y a sûrement exagération à prétendre que *toutes* les racines inconnues à la littérature ont été forgées par les grammairiens, c'est aussi ce que personne jamais n'a prétendu; mais, qu'ils en aient inventé un bon nombre, soit pour expliquer des mots en réalité empruntés aux idiomes dravidiens [1] ou autres, soit par pur besoin de symétrie artificielle, on n'en saurait douter un instant, à les voir dès le début capables de fabriquer une fausse voyelle pour le puéril plaisir d'arrondir leur alphabet. Enfin, les théories de M. Halévy, auxquelles par surcroît la référence est insuffisante [2], sont écartées d'une main trop hâtive et ne tombent point du côté où elles penchent : on y pouvait relever certaines identifications forcées ou risquées de caractères araméens et açôkiens; quant à imaginer qu'il se représente les Grecs d'Alexandre introduisant dans l'Inde l'écriture araméenne, c'est se donner contre lui trop beau jeu. Il s'est borné à dire que l'écriture araméenne s'y était infiltrée par la voie qu'avait frayée de la Perse à l'Inde la conquête hellénique. Cela est discutable et, à moi aussi, me paraît bien tardif; mais ce n'est pas une de ces hardiesses qui portent en elles-mêmes leur propre condamnation.

Les convictions énergiques ont de ces élans, et M. S. est visiblement

1. Cf. Kittel, *Festgruss an R. v. Roth*, p. 21.
2. *Journ. Asiat.*, 8e série, VI, p. 266.

un convaincu, homme de foi autant que de science, j'entends de foi en la science, ainsi que le meilleur des juges le lui faisait entendre, il y a tantôt neuf ans, au sujet de son étude sur le Mahâbhârata [1]. Au risque d'encourir le soupçon de scepticisme cauteleux ou le reproche de facile dilettantisme, il faut oser lui redire : « La question est encore à classer parmi les problèmes indéterminés. » On le sent persuadé, sinon qu'il a trouvé la vérité absolue, — car sa modestie égale son information, — du moins qu'il nous est possible de la trouver, c'est-à-dire, dans l'espèce, de dégager des documents grammaticaux et littéraires un système de données précises sur la chronologie et la situation respectives des diverses langues parlées ou écrites de l'Inde, sanscrit védique, bhâshâ, prâcrits et sanscrit mixte, sanscrit classique, etc. Il ira jusqu'à écrire que, sauf les lapsus possibles du scribe, le Dhâtupâ*th*a est pour nous une autorité « de toute confiance » (p. 27 et 132) : à combien de glossaires grecs, latins, ou même modernes, conviendrait pareil éloge? Lorsqu'il suppose (p. 8 et 129) que la langue des Brâhma*n*as représente l'idiome parlé au temps de leur rédaction, on peut se demander si la solution du problème en est notablement avancée, étant donné que cette époque-là même est en question, et qu'au surplus l'hypothèse d'une rédaction en langage scolastique et consacré n'a rien de plus invraisemblable pour un Brâhma*n*a quelconque que pour la Somme de S. Thomas. La très ingénieuse filière de raisonnement, la çaurasênî [2], nous est donnée par Da*n*d*in pour un langage de conversation — donc en son temps (VIe siècle de notre ère) c'était encore un idiome parlé (p. 57 et 140) — or la çaurasênî et le sanscrit s'entrelacent dans le drame de telle sorte que la çaurasênî doit être tenue pour un sancrit féminin et laïque et qu'à eux deux ils forment la langue nationale des gens bien élevés — donc le sanscrit était vivant au siècle de Da*n*d*in (p. 69 et 143) [2], cette chaîne, dis-je, ne paraît continue qu'au prix de la faiblesse de maint chaînon ; car enfin il se peut que la çaurasênî n'ait été dénommée langue de conversation, que précisément à titre d'organe conventionnel du dialogue dramatique ; il se peut que l'entrelacement constant du sanscrit et de la çaurasênî n'ait été que le reflet traditionnel d'un temps lointain où en effet les deux idiomes vivaient côte à côte ; et même il se peut qu'il n'en soit rien, que les drames ne représentent la réalité lexique d'aucune époque, qu'ils n'aient jamais été joués sous la forme où nous les possédons, et ne soient que régal de lettrés curieux de beau langage, mais trop respectueux du beau langage et de la vraisemblance pour le pouvoir souffrir sur les lèvres des portefaix et des princesses.

Encore une fois, si j'élève des objections, ce n'est pas que je prétende

---

1. *Revue critique*, nouv. sér., XXI (1886), p. 261.

2. Ainsi, et non avec l'article masculin, qui fait l'effet le plus choquant devant tous ces noms de dialectes : M. S. n'écrit pourtant point « *le* bhâshâ ». P, 141, l. 17, lire *paiçâcadêçâs*.

opposer une affirmation à une autre. Loin de là. Mais le malentendu m'a toujours paru, je l'avoue, aussi conciliable au fond que béant à la surface, entre les deux tendances qui divisent les historiens du sanscrit, et je m'en suis déjà expliqué ici même [1]. Les uns, ayant puisé leur connaissance de la langue aux sources vives, — je veux dire au Véda, le seul document impeccable, et encore faut-il savoir le lire, — constatant d'autre part l'abominable *farrago* de faits exacts vus à contre-jour que déjà les auteurs des Prâtiçâkhyas ont amoncelée autour de ces vénérables écrits, sont naturellement portés à se défier du témoignage de ces étranges théoriciens, partout du moins où il ne leur est pas directement confirmé par l'usage littéraire. Ceux au contraire qui se sont mis à leur école, se sont initiés par eux à tous les raffinements de pensée et de langage qu'implique leur exposition si éloignée de nos habitudes, et ont admiré le travail de division à l'infini par lequel ils suppléent à nos larges mais incomplètes synthèses, ne voudront jamais comprendre qu'on se hasarde à les condamner sur la foi d'une documentation littéraire à tout le moins insuffisante à leurs yeux. Or, s'ils ne commencent par se persuader qu'ils sont exposés, les uns à déprécier et les autres à surfaire, de la meilleure foi du monde, la patiente et industrieuse myopie de ces enfileurs d'aiguilles, ils pourront prolonger indéfiniment leur polémique sans que la question avance d'un pas; car, en dépit de l'apparence, leurs coups ne portent pas, leurs arguments ne se répondent pas les uns aux autres. Nous ne saurons jamais, malheureusement, ce que Whitney a pensé de la récente réfutation de M. Bühler; mais, si nourrie de faits qu'on la doive reconnaître, il est permis de douter qu'elle l'ait convaincu, ou seulement ébranlé. A dire vrai, l'attaque et la défense n'évoluaient pas sur le même terrain : ni la réhabilitation de Pâṇini sur mille points de détail ne l'empêchera de passer dans l'ensemble pour un pauvre grammairien, ni ses incontestables bévues ne nous autorisent à le jeter corps et biens par dessus bord; c'est un gauche témoin, qui bégaie et se coupe, mais qui en somme doit en savoir plus que nous [2].

Je m'égare un peu, mais peut-être cette digression mieux qu'une sèche analyse fera-t-elle comprendre l'intérêt général des recherches de M. Sörensen. Outre une discussion solide et approfondie, entremêlée parfois de considérations d'une justesse exquise, — par exemple (p. 42 et 136), sur les causes intimes de certaines anomalies apparentes de la transcription açôkienne, — les sanscritistes trouveront dans son mémoire un tableau des principales formes grammaticales prâcrites confrontées avec l'original sanscrit (p. 82-93), et un relevé des divergences du san-

1. *Revue critique*, nouv. sér., XXXII (1891), p. 153, et XXXIV (1892), p. 333.

2. Conclusion déjà formulée ailleurs : on peut, et même l'on doit étudier la grammaire sanscrite, pour elle-même, sans Pâṇini; mais il faut étudier Pâṇini, pour savoir ce que les Hindous pensaient de leurs langues, connaître les mille raffinements artificiels qu'ils y introduisaient, et surprendre peut-être un certain nombre de détails vrais, dont le départ d'avec l'artificiel n'est d'ailleurs pas aisé.

scrit védique à la bhâshâ (p. 102-127), qui au besoin attesteraient l'épaisseur des substructions de son édifice. Un abondant index (p. 149-165) complète ces deux répertoires, dont la consultation rapide et commode rendra de grands services aux travailleurs même étrangers à la controverse dont ce livre marquera une phase.

V. HENRY.

---

604. — **Halâyudha's Kavirahasya.** Inaugural-Dissertation .. von Ludwig HELLER. — Gœttingen, 1894, in-8, 56 pp.

Le travail que nous annonçons est destiné à servir d'introduction à une édition du *Kavirahasya* que M. Heller est sur le point de publier.

Le *Kavirahasya* est un poème grammatical analogue au *Bhattikâvya*. Il comprend environ trois cents stances de mètres variés, où l'auteur a habilement enchâssé, sous leur forme fléchie, les racines du Dhâtupâ*th*a. Le sujet de l'ouvrage est le panégyrique d'un roi du Dekkhan, nommé K*rsn*arâja, de la famille des Râ*st*rakû*t*as. L'auteur se nomme Halâyudha. Halâyudha est le nom : 1° d'un lexicographe auteur d'un *ekârthakoça* intitulé *Abhidhânaratnamâlâ* (Ed. Aufrecht, Londres, 1861); 2° d'un métricien, auteur d'un commentaire sur les Sûtras de Pi*n*gala, intitulé *Mrtasamjîvanî* (Ed. dans la *Bibliotheca Indica* par Viçvanâth Çâstrin, 1874); 3° d'un jurisconsulte, ministre de La*ks*ma*n*asena, roi du Bengale au XIIe siècle (Ind. Ant. XIX, 1); 4° du grammairien auteur du *Kavirahasya*.

Suivant Râjendralâl Mitra (*Notices of skr. mss.* II, 78) le lexicographe, le métricien, le juriste et le grammairien ne seraient qu'un même personnage, qui vivait au commencement du XIIe siècle. Les conclusions de M. H. sont autres; je les traduis littéralement : « Halâyudha, né dans la première moitié du Xe siècle, écrivit l'*Abhidhânaratnamâlâ*, puis le *Kavirahasya*, ce dernier vers 950, à la cour de K*rsn*arâja III, à Mânyakhe*t*a. Il se rendit ensuite à Dhârâ, à la cour de Mu*n*ja Vâkpati et y publia sa *Mrtasamjîvanî*. »

M. H. a dépensé une grande force de dialectique pour établir solidement son opinion. Il a des syllogismes vainqueurs et des dilemmes irrésistibles. Moins persuadé que lui de l'efficacité du raisonnement, je crois néanmoins que son hypothèse est, dans l'état actuel des recherches, la plus plausible et la plus satisfaisante. En tous cas, il n'est que juste de reconnaître que M. H. a tiré des maigres documents qu'il avait à sa disposition tout le parti possible.

Le *Kavirahasya* nous est parvenu en deux recensions, dont le rapport est clair : β n'est qu'une maladroite imitation de α. Mais comment expliquer l'existence de cette recension β ? M. H. pense qu'elle a dû être écrite de mémoire par quelqu'un qui avait appris par cœur l'original, au cours de ses études, de la même façon que nous apprenions

autrefois le *Jardin des racines grecques*. L'idée est ingénieuse, et je dois dire que certaines stances que cite M. H. donnent exactement cette impression. Mais il reste un point obscur : comment ce mauvais *rifacimento* a t-il pu supplanter l'original ? Comment se fait-il que nous ayons trois éditions de β, alors que α est encore inédit? Quoi qu'il en soit, nous devrons à M. H. de posséder le vrai et authentique ouvrage de Halâyudha. Le travail préliminaire que nous venons d'analyser garantit assez que le texte sera établi avec la méthode exacte et scrupuleuse dont M. Heller a puisé les principes dans l'enseignement du maître par excellence du vyâkarana, le professeur Kielhorn.

Louis Finot.

---

605. — H. Stumme. **Tripolitanische-Tunisische Beduinenlieder.** Leipzig, Hinrichs, vi-307 pp. in-8.

606. — A. Wagnon. **Chants des Bédouins de Tripoli et de la Tunisie,** traduits d'après le recueil du Dr H. Stumme. Paris, Leroux, vi-37 pp. in-8. 1894.

M. Stumme s'est adonné à l'étude spéciale du dialecte arabe parlé en Tunisie et dans la Tripolitaine, en se plaçant au point de vue de la plus haute méthode scientifique. Il s'étonne avec raison que les arabisants français, qui seraient pourtant si bien en situation pour cela, n'aient pas encore été tentés de faire pour les dialectes populaires de l'Algérie, de la Tunisie et même du Maroc ce qui a été si bien fait déjà pour ceux de l'Égypte et de la Syrie. Je partage tout à fait son sentiment; j'ai même plusieurs fois exprimé ce regret à quelques-uns des représentants de notre jeune école orientaliste, m'efforçant d'appeler leur attention et d'aiguiller leur activité de ce côté. Jusqu'ici j'ai prêché dans le désert. Puissent l'exemple et la juste objurgation de M. S. lui susciter parmi nous quelques vaillants émules ! Il y aurait à faire sur ce terrain tant de travaux du plus grand intérêt ; j'entends des travaux philologiques vraiment dignes de ce nom ; car nous ne manquons pas d'ouvrages pratiques, assurément estimables, mais ne répondant guère à ces desiderata. L'État, dont l'intervention est malheureusement trop souvent nécessaire chez nous pour ce qui touche aux besoins de la science, devrait bien, à défaut de l'initiative individuelle qui se dérobe, provoquer d'office des recherches dans ce sens. Assurément, il est assez singulier que ce soit dans des ouvrages allemands qu'il nous faille jusqu'à nouvel ordre chercher des renseignements autorisés sur le langage propre et la pensée intime des populations arabes de l'Afrique du Nord vivant dans nos sphères d'action ou d'attraction.

M. S. a déjà publié un recueil contenant la transcription rationnelle de contes et poëmes tunisiens, dont je ne puis parler ne le connaissant que par ouï-dire [1]. Il nous promet prochainement une Grammaire

---

1. *Tunisische Maerchen und Gedichte*, 2 vol.

du dialecte arabe de la ville de Tunis, qui sera la très bien venue. Aujourd'hui il nous donne un ensemble de chants bédouins recueillis par lui, pendant son séjour à Tunis, de la bouche d'un certain Bilgasem, chanteur de profession, originaire du Matmata dans le pays de Gabès, vers la frontière de la Tunisie et de la Tripolitaine. La source unique à laquelle il a puisé n'est peut-être pas d'une entière pureté; son chanteur était de race berbère et, bien qu'il présentât la garantie d'être illettré, M. S. nous laisse entrevoir que derrière son répertoire, il doit exister un recueil écrit auquel celui-ci est emprunté. Ce dernier fait me semble de nature à diminuer un peu la valeur des matériaux philologiques et autres contenus dans ces chansons. Quand la parole vivante a déjà passé par le laminoir de l'écriture savante, elle a pu subir des transformations et des altérations qui n'en font plus qu'un document du second degré. C'est déjà de la matière ouvrée. Nous avons là, du reste, de vraies chansons faites sur des mètres et dites sur des airs populaires que M. S. étudie avec un soin minutieux. Peut-être aurait-il eu profit, pour ces questions si ardues de quantité et d'accentuation, à consulter le mémoire si pénétrant de notre regretté Stanislas Guyard. Ces petits poèmes plus ou moins primitifs ne sont pas sans quelque mérite littéraire, bien que ce mérite nous paraisse être un peu surfait par M. S., et plus encore par son traducteur M. Wagnon, qui vient de nous en donner une bonne version française dégagée de tout appareil scientifique, mais avec des élégances et des raffinements qui ne sont pas toujours dans l'original. Jusqu'à quel point devons-nous les considérer comme des poèmes du désert inspirés par la vraie muse bédouine? C'est ce que je ne saurais dire. Plusieurs portent la marque évidente d'une facture bien moderne; la mer y joue un rôle assez fréquent et il semble par endroit qu'on y entend, mêlé au chant monotone et sauvage du vrai Bédouin, fils du désert, l'écho de celui des anciens pirates de la côte barbaresque, écumeurs de la Méditerranée. Ces chansons forment un total de 975 vers que M. S. reproduit en caractères arabes en transcription rigoureusement phonétique, et en traduction, traduction qui parfois tourne à la véritable paraphrase. Il faut le remercier d'avoir placé le texte arabe en regard de la transcription, car vraiment cette transcription, hérissée de signes conventionnels incompréhensibles aux profanes, serait, sans ce secours, pénible à suivre même pour les professionnels.

Le véritable intérêt du recueil réside, pour nous autres simples philologues, dans le commentaire qui le précède, les notes qui l'accompagnent et le glossaire qui le suit. Quelques observations faites au courant de la lecture :

Dans la prononciation *ẓ''îf* pour *s''îf*, je ne crois pas qu'il faille, comme le dit M. Stumme, attribuer le changement du *s* initial en *ẓ* à une prétendue action lénitive du *f* final. J'y verrais plutôt une action de contact du *'aïn*, qui dans son genre, et malgré son horrible raucité,

est une véritable articulation de l'ordre dit des douces (précédée de la résonance buccale).

La confusion totale des consonnes emphatiques avec les naturelles, sans les compensations qui l'accompagnent d'ordinaire, est un phénomène phonétique passablement surprenant. Tiendrait-elle par hasard à l'origine berbère du chanteur sous la dictée duquel transcrivait M. Stumme, ou à l'insuffisance de l'oreille du transcripteur? Dans les deux cas ce ne serait plus alors qu'une équation personnelle à éliminer des conclusions générales.

Le changement de la chuintante initiale en sifflante pure se retrouve dans les dialectes de Syrie; j'ai noté, par exemple, à Naplouse — terre classique du traditionnel *chibboleth* — *sadjara* pour *chadjara*, exacte contre partie de *asdjâr* = *achdjâr* à Tunis; de même, la façon curieuse dont roquent les voyelles dans certaines formes verbales est chose courante dans la prononciation syrienne (*yiqet'loû* pour *yaqtoloû*, « ils tuent »).

Au point de vue lexicologique il y a plusieurs faits intéressants à noter. M. S. avoue qu'il n'est pas toujours sûr d'avoir saisi le vrai sens de diverses expressions insolites, et lui même avertit que les explications qu'il en a recueillies à Tunis peuvent être entachées de certaines influences extérieures, ce qui les rend suspectes aux yeux de la critique. L'apparition de quelques éléments berbères est peut-être bien à porter à l'actif de la nationalité du chanteur.

Entre autres mots, M. S. signale comme bizarres et difficilement explicables : *koût*, « cheval », et *sâï*, « lait ». Pour le premier, les rapprochements avec le malais (!) *kouda*, et même avec l'arabe *qaud*, ne sont guère satisfaisants; il ne m'est même pas démontré que dans le texte le mot *koût* ait le sens spécifique que lui prête M. S. d'après son *Erklaerer* indigène. Quant à *sâï*, au lieu d'aller chercher midi à quatorze heures, comment M. S. n'a-t-il pas vu que c'est tout bonnement l'arabe classique *saiy'* « lait surabondant » (cf. *saiya'* « tirer le lait surabondant »); l'*â* long est peut être bien ici une erreur de transcription, et l'expression *sâï* (ou *saï*) *el-khelef*, traduite par « le lait des chamelles venant de mettre bas », semble signifier simplement « le lait du pis (*khelf*) », non des chamelles, mais tout naturellement de la jument maternelle, tétée par le poulain du poète.

Dans la locution elliptique *bâlak* « prends garde », (littéralement « ton esprit! »), le verbe à suppléer est *dîr* (« tourne » = « tourne ton esprit »), comme il appert de la locution complète qui est très usitée dans maint dialecte arabe.

L'idiotisme tunisien *hâra*, pour désigner un groupe de quatre choses quelconques, est extrêmement curieux. Le mot dans cette acception ne serait-il pas apparenté pour le sens, comme il l'est pour la forme, à *hâra*, « *quartier*, *rue* »? La *hâra* était peut-être à l'origine un ilôt, un *carré* de maisons limité par quatre voies se recoupant à angle droit

(cf. pour l'analogie de l'idée, le turc *tchârchoû*, « marché, rue », du persan *tchehâr-sou* « quadrilatère ») L'expression *hârtîn zîtoûn*, « 8 olives » (littéralement « deux *hâra*, deux quaternes d'olives ») serait à concevoir, dans ce cas, comme signifiant pour ainsi dire : « deux *carrés* d'olives » ; un peu dans le sens où nous disons : une « partie carrée », une « période carrée » (cf. l'anglais *square*, « place carrée » et, autrefois, « nombre de quatre »).

Si l'énigmatique *Marmoûr* désigne bien « le désert », ne pourrait-on y voir une survivance du nom de la Μαρμαρική libyenne, la grande zone de sables déserte de l'antique Cyrénaïque correspondant au désert de Barka? N'oublions pas que la scène est placée justement dans cette région.

La plante *sîmâg*, dont M. S. renonce à déterminer l'identité, me semble n'être autre chose que le *soummâq* (« sumac ») bien connu, prononcé à la bédouine [1] (cf la vocalisation araméenne, *simmoûq* et *sîmmoûq*, « rouge »). Quant à celle appelée *taiybèt el-ism*, je suis dans le même embarras que M. Stumme ; tout ce que je puis dire, c'est que je crois bien me rappeler avoir rencontré en Syrie ce mot employé comme nom propre de lieu [2].

Je suis bien tenté de rapprocher avec M. S. le mot *d'moûd*, « semblable, pareil », de l'hébreu et de l'araméen *demoût* ; pour la transformation de *oût* final en *oûd*, cf. *Djâloût* = *Djâloûd*, « Goliath ». Je croirais, dans l'espèce, à un emprunt peut-être tardif, plutôt qu'à une véritable dérivation séculaire, bien qu'il faille s'attendre à retrouver de très anciens éléments sémitiques conservés comme des blocs erratiques dans ces dialectes barbaresques trop dédaignés jusqu'ici ; c'est ainsi que j'ai démontré autrefois, que le verbe phénicien, et spécialement punique, *chillek*, « sauver, délivrer », inconnu dans ce sens au reste de la famille sémitique, s'était maintenu identique, comme forme et comme sens, dans le verbe arabe *sellek*, appartenant en propre aux dialectes d'Afrique à l'exclusion des dialectes vulgaires orientaux et de l'arabe littéral lui-même [3].

CLERMONT-GANNEAU.

---

1. Pour ce qui est de l'allongement de la voyelle *i* remplaçant la réduplication de la consonne *m* qui la suit, c'est un phénomène constant dans la phonétique sémitique.

2. J'ai retrouvé, depuis, dans mes notes, l'indication relative à ce curieux nom de lieu syrien, *Tayibet el-ism*. Il figure dans la liste des fiefs du territoire de Césarée attribués par le Sultan Beïbars à ses émirs après la conquête, liste qui nous a été conservée avec quelques variantes par Makrîzi (Quatremère, *Hist. des Sult. Mamloûks*, I, B. p. 13, cf. 257) et par 'Aîny (Bibl. Nat. *Manuscr. Arabes*, n° 1543, f° 187). C'est, comme je le montrerai dans le travail que j'ai préparé sur ce document précieux pour l'ancienne géographie syrienne, le village arabe appelé aujourd'hui *Et-Tayibé*, tout court, au Sud et non loin de Toul Keram.

3. *Rec. d'Arch. Orientale*, I, p. 165.

607. — Culterus ROBERT-TORNOW. **De opivm mellisque apud veteres significatione et symbolica et mythologica.** Berolini, apud Weidmannos, MDCCCXCIII. In-8, 182 p. Pr. : 4 m.

La singularité des mœurs des abeilles, l'usage fréquent et presque indispensable que les anciens faisaient du miel ont été la source et l'origine de nombreuses légendes et ont fait attribuer à ces industrieux insectes, ainsi qu'à leur produit, des significations nombreuses et variées. M. G. Robert-Tornow a consacré à ce curieux sujet une étude aussi neuve que complète ; on reconnaît à chaque ligne combien il lui est familier et la prédilection avec laquelle il l'a traité n'a d'égale que son incontestable compétence. Je ne lui ferai qu'un reproche, c'est de n'avoir pas divisé cette étude en chapitres bien définis, ce qui lui eût épargné je ne veux pas dire de se répéter, mais de revenir à diverses reprises sur les mêmes aspects de son sujet.

Après avoir dit à quelle époque reculée remontent la connaissance du miel et la culture des abeilles, M. G. R.-T. rappelle la double origine de ces industrieux insectes, nés des fleurs, suivant les uns, du cadavre putréfié d'une génisse, suivant les autres. Ç'eût été ici le lieu de mentionner les légendes qui en attribuent la découverte tantôt au berger Aristée, tantôt à Bacchus ou à la nymphe Mélisse, dont il n'est question que vers la fin du livre. Puis il passe en revue les significations emblématiques si diverses, qu'on a attachées aux essaims eux-mêmes, aux frêlons, aux abeilles et à leur roi prétendu, enfin au miel, traditions populaires, dont l'ancienne poésie a tiré un si grand profit et dont l'énumération donne à l'étude de M. G. R.-T un charme et un intérêt tout particulier : légendes qui nous montrent les dieux, des héros ou même des hommes nourris dans leur enfance avec du miel, propriétés salutaires ou antiseptiques de ce délicieux produit, offrandes qu'on en faisait aux dieux, voilà autant de sujets que l'auteur examine tour à tour et qu lui donnent l'occasion de montrer sa vaste et sûre érudition. Il n'en fait pas moins preuve dans les divers paragraphes où il rappelle les nombreuses significations symboliques que Grecs et Romains ont à l'envi attribuées, soit aux abeilles et à leur gouvernement monarchique, soit à leurs essaims si unis d'ordinaire, mais où parfois cependant éclate la guerre civile, soit aux frêlons, emblème d'indolence et de paresse, soit enfin au miel, que l'on a comparé au nectar ou mieux à l'ambroisie.

Comment ces traditions et ces légendes aussi charmantes que curieuses ont-elles fini par disparaître ou tomber à peu près dans l'oubli ? M. G. R.-T. constate le fait, sans l'expliquer ; il y a une double raison, d'abord l'observation plus exacte des mœurs des abeilles, qui les a dépouillées de cet instinct divin qu'on leur attribuait si gratuitement, puis et surtout la découverte du sucre, qui a rendu le miel en partie inutile et l'a remplacé avec avantage. Mais ce produit si longtemps indispensable à la cuisine et à la pharmacopée et les légendes attachées aux insectes infatigables qui le fabriquent, ont leur place marquée dans l'histoire de la

culture ainsi que dans celle des traditions populaires et de la poésie ; aussi M. G. Robert-Tornow a bien mérité de l'une et de l'autre, en rappelant dans les pages charmantes que je viens d'analyser, ce que l'antiquité a cru et dit du miel et des abeilles.

Ch. J.

---

608. — **P. Cornelii Taciti** Dialogus **de Oratoribus** edited with Prolegomena, critical apparatus, exegetical and critical notes, bibliography and indexes by Alfred Gudeman, university of Pensylvania. Boston, Ginn et Cie, 1894. In-8, 447 p.

Voici une œuvre très importante et qu'il faut recommander tout particulièrement à l'attention de tous les lettrés. Sous une forme élégante et commode, cette édition résume les travaux antérieurs ; elle y ajoute beaucoup ; malgré quelques inégalités, le travail est très sérieux, plein de talent et de conscience. Peut-être rendra-t-il quelqu'espérance aux pessimistes ; s'il est à craindre que sous prétexte d'américanisme et par dédain des langues mortes, le vieux monde se débarrasse un jour du latin et des humanités, des livres comme celui-ci nous donnent le droit de croire que l'Amérique pourrait leur offrir un refuge. Ce serait pour les humanistes un nouvel exode vers l'Occident, mais cette fois pour aller au-delà des mers.

M. G. est un élève du professeur J. Vahlen de Berlin, et c'est à lui qu'il a dédié ce livre qu'il avait commencé il y a six ans. C'est, si je ne me trompe, la première édition qu'il publie [1]. D'un bout à l'autre de l'édition règne l'extrême clarté qui plait au goût anglais et plus encore l'esprit pratique des Américains. Les discussions des prolégomènes, quelque complexes qu'elles soient, par leur nature même et par les détails qu'il fallait réunir pour qu'elles fussent utiles, deviennent ici, grâce aux manchettes, grâce à la méthode d'exposition, accessibles à tous, simples et presque transparentes.

Dès le début de l'introduction sont débattues les questions qu'on se pose d'abord : raisons sur lesquelles on s'appuie pour regarder Tacite comme l'auteur du dialogue ; date à laquelle il faut reporter la composition de l'ouvrage ; sur ces deux points la discussion est très complète et bien mise au courant. On trouvera sans doute plus neuve la recherche sur les sources où a puisé Tacite. C'est un chapitre où l'on appréciera l'ingéniosité et le goût de l'éditeur. Celui qui suit, sur le style et la langue du dialogue, s'inspire surtout des idées de Wœlfflin. Le dernier contient le classement des manuscrits d'après Scheuer, et réclame en

---

1. Travaux antérieurs de M. Gudeman : en 1891, un livre sur les sources de Plutarque dans la vie de Cicéron, dans les *Berliner-Studien*, au t. VIII : *de Heroidum Ovidii codice Planudeo* ; divers articles dans les journaux de philologie d'Amérique.

faveur des manuscrits de la seconde classe Y qu on regarde à tort comme inférieurs à ceux de la première [1].

Dans le texte même, des italiques indiquent tout changement apporté à la recension des manuscrits, et, au-dessous, un apparat critique des plus amples résume les résultats des travaux antérieurs et apporte aussi de nombreuses conjectures nouvelles de M. G. ou de ses correspondants. Suit un riche commentaire où Tacite est méthodiquement commenté par lui-même; et cela avec une sûreté qu'on ne pouvait avoir jusqu'ici, mais que permet désormais le *Lexicon Taciteum* de MM. Gerber et Greef. M. G. a intercalé dans le commentaire en caractères plus petits la discussion des leçons controversées. Le volume se termine par une notice bibliographique très complète, et deux index *(Index locorum* et *Index nominum et rerum)*. L'impression est superbe et des plus correctes [2].

Je ne crois pas qu'il y ait rien à reprendre aux Prolégomènes. Ils sont très complets, très bien raisonnés et très instructifs. Les critiques porteraient plutôt sur le texte et sur quelques passages du commentaire.

Regrettons d'abord les abréviations de mots continuelles dans l'apparat critique; elles sont incommodes, fatigantes et deviennent une source d'obscurité en plus d'un endroit où le lecteur ne sait en fin de compte quelle était la leçon exacte des manuscrits. C'était cependant le moins qu'il ait pu attendre dans une édition qui, pour tout le reste, est si complète. Il est fâcheux aussi que le lecteur soit obligé de deviner le sens de signes qui reviennent constamment (ω; l'astérisque devant une leçon; les crochets, etc.). Le reproche le plus grave et qui atteindra bien des discussions du commentaire, c'est que M. G, recourt trop souvent à des conjectures invraisemblables, inutiles et qu'il a même cru, plus d'une fois, pouvoir les admettre dans le texte même. S'il y a dans ce livre, à côté de changements téméraires, plus d'une idée heureuse, il n'en reste pas moins vrai qu'un peu plus de réserve et de défiance de soi eût été partout nécessaire. Je suis sûr qu'il n'y a guère de lecteur qui n'adresse ce reproche au présent éditeur; nul n'étend aux conjectures d'autrui la complaisance qu'il a pour les siennes. Je me borne à citer un seul exemple parce que M. G. y commet une faute que bien d'autres ont commise aussi et qu'on répète sans fin : XX, 3 au lieu de *quinque* in Verrem libros, M. G. propose *sex*, qu'on justifierait sans doute facilement au point de vue paléographique; mais il ne voit pas d'abord que le chiffre proposé serait inexact; car si l'on compte les Verrines à l'ancienne mode, comme le faisaient les savants du XVIe siècle *(Oratio prima...)* il faut avec eux en compter en tout *sept* puisque la *Divinatio* doit en faire partie, et

1. Dans tout ce chapitre, n'y a-t-il pas abus de la statistique, et ces longues listes où la *bonne leçon* est opposée aux leçons de tel mss. ou de telle classe, n'est-ce pas un trompe-l'œil plutôt qu'une argumentation solide?

2. Relevons cependant par exemple p. 177 au milieu : *Rhode* pour *Rohde*.

qu'elle est la première Verrine. Mais si l'on évite, par là, ce qu'il y a d'obscur pour un moderne dans la distinction des *Actiones*, on supprime par contre une distinction très juste que faisaient les anciens et que fait ici Tacite entre les discours *(orationes)* réellement prononcés contre Verrès et les *livres* de la seconde action, subdivisions pour l'œil d'un discours supposé, auquel Cicéron a donné la forme conventionnelle d'un plaidoyer unique et prononcé d'une traite. Or il s'agit ici justement de ces *libri* qui sont bien au nombre de cinq et il fallait se garder de rien changer au texte.

Il y aura donc dans le présent livre plus d'une conjecture à rejeter et plus d'une note à rectifier. D'autre part M. G. donne beaucoup, et dans ce beau volume je ne vois vraiment pas de lacune ni d'addition utile qu'on puisse souhaiter. L'édition de M. Gudeman va servir et longtemps de point de départ pour toutes les études sur le Dialogue. Les étudiants seront reconnaissants à M. G. d'avoir réuni pour eux de la manière la plus claire la substance d'un nombre énorme de travaux et brochures ; les lettrés, sous cette forme qui répond aux exigences de la science moderne, se donneront le régal de lire ce bel ouvrage. Les difficultés, les énigmes même dont il est plein et pour le fond et dans la récension incomplète et médiocre qui est parvenue jusqu'à nous, sautent ici aux yeux à chaque page. Elles contribueront, pour qui sait voir, à donner une saveur nouvelle à une lecture faite déjà combien de fois, mais qu'on ne se lasse pas ici de recommencer.

Émile Thomas.

---

609. — **Froissart**, par Mary Darmesteter. In-18, Hachette, 174 pp.
610. — **Diderot**, par J. Reinach. In-18. Hachette, 215 p.

Il y aurait peu de convenance à trop critiquer le livre, d'ailleurs vif et léger, de Mme Darmesteter, au moment où ce nom évoque surtout le souvenir d'une double perte faite par la science et par l'Université. C'était une tentation naturelle de dérouler comme un roman le tableau d'une vie qui fut si aventureuse. Aussi Mme D. s'est elle surtout attachée à suivre Froissart dans ses multiples voyages ou vagabondages, à préciser les rapports successifs qu'il a eus avec les différents seigneurs ou pays, et par suite les influences successives dont on retrouve la trace dans les différentes éditions de ses Chroniques. L'érudition proprement dite ne pouvait s'étaler au premier plan dans un livre destiné au grand public, mais on eût aimé parfois à se sentir davantage sur un terrain qu'elle aurait affermi. Au début, pourtant, après une courte discussion qui semble probante, la date de la naissance de Froissart est fixée à l'hiver de 1338. Sur ses origines, sur sa famille, si l'on n'apporte aucun document nouveau, on avoue du moins sans détour son ignorance ou plutôt la nôtre : « Le mieux est de nous résigner franchement à ne rien

savoir » (p. 8). Vers la fin, le ch. XXII, *Les « Vrayes chroniques » de Messire Jehan le Bel*, est solide : on y établit que Froissart doit à ce belliqueux chanoine quelques-uns de ses récits les plus célèbres, mais que, s'il lui a pris parfois sa force un peu rude et sa couleur un peu sombre, il ne doit qu'à lui seul son pittoresque et sa grâce. En revanche, le dernier chapitre, *Valeur des « Chroniques »*, semble insuffisant : on n'y caractérise pas par des traits assez expressifs la méthode plus poétique qu'historique de ce premier chroniqueur de profession, qui n'a pas été, comme ses devanciers, un acteur de l'histoire qu'il raconte ; on l'y juge avec plus de finesse que de précision et de vigueur.

Dirai-je que le livre est trop « littéraire » ? J'y lis, par exemple : « Il faut écarter toute sombre vision de maigre séminariste en soutane. C'est plutôt comme un jeune et élégant normalien qu'il faut nous figurer ce bel amoureux de vingt-trois ans qui s'en va, quelques poésies inédites au fond de sa malle, chercher fortune à la Cour d'Angleterre (p. 13)... L'idéal, si inconsidérément renié, lui apparaît dans toute sa beauté auguste.... En ce moment sans doute il a entendu chanter le coq. Les larmes difficiles du remords, presque les larmes de Saint-Pierre, mouillent un instant de leur rosée cruelle les yeux vifs et légers du poète (p. 39 et 40).... Il faut savoir qu'un chevalier de queste, dans un roman de la Table Ronde, c'est quelque chose comme un concurrent pour le prix d'éloquence à l'Académie (p. 60). » L'auteur dit être un « orléaniste convaincu » d'il y a cinq cents ans (p. 165). Cela est presque trop spirituel. Mais tout n'est pas sur ce ton. L'auteur, du reste, connaît bien son sujet ; il en connaît même certaines parties mieux que personne : par exemple, l'analyse du roman de *Méliador*, découvert par M. Longnon et encore inédit, ne se trouve que là, et Mme Darmesteter a droit d'écrire (p. 80) : « Au moment où ces lignes paraissent, il n'y a certainement au monde que lui et moi qui ayons lu le roman de *Méliador*. »

Si je ne craignais d'avoir l'air de réclamer des livres uniformément ennuyeux, je retrancherais volontiers aussi du *Diderot* de M. Joseph Reinach quelques « phrases » ingénieuses ou quelques effets oratoires. Mais ce ne sont que quelques détails dans un ensemble complet, alerte et vivant. Certains points seulement sont contestables : p. 63, je crois qu'on exagère au moins la « trahison » dont Rousseau se serait rendu coupable envers Diderot ; — p. 138 on écrit : « Il a fait entendre le premier cette protestation que la scène doit s'ouvrir à d'autres douleurs et à d'autres amours que ceux des rois ou des reines ». Oublie-t-on la préface du *don Sanche* de Corneille pour ne parler que d'elle ? Je lis p. 148 : « les moutons enrubannés de Scudéry (?) ou de Florian ». Le nom de Scudéry ne serait-il pas ici pour celui de d'Urfé ou de Des Houlières ?

On a reproché à M. R. d'avoir surfait son auteur. Le reproche paraît injuste, du moins appliqué au livre entier. Peut-être certains chapitres, comme le chapitre V (*Théâtre*), un des plus animés, d'ailleurs, appelle-

raient-ils quelques réserves. M. R. ne cache pas sa sympathie pour Diderot, et je suis loin de l'en blâmer; comment pénétrer un Diderot, si l'on ne consent point pour un moment à vivre en quelque sorte de sa vie? Le meilleur du penseur, du causeur, de l'écrivain, échapperait aux prises d'une froide raison. Mais la sympathie aveugle est la pire ennemie de l'esprit critique? Aussi louerai-je surtout en ce livre l'alliance d'une sympathie qui sait admirer et d'un goût qui sait choisir. C'est ce goût précisément que M. R. refuse à Diderot, et il n'est pas fort loin de lui refuser le vrai génie (Cf. p. 28 à 33). Si comme certains le prétendent, il n'avait mis en relief que les beaux côtés de son personnage, ce n'est pas ici qu'on le féliciterait d'avoir écrit une apologie, même brillante. Mais le cynisme de Diderot (p. 34, 35, 93, 131, etc.) n'est nullement voilé; sa sensibilité banale, qui s'épanche sur tout au hasard, n'est pas épargnée; on se refuse à découvrir un symbolisme profond dans ses œuvres les plus fantaisistes; et l'on écrit, avec une netteté suffisante, je pense (p. 86) : « Ce devint un crime de ne pas l'admirer comme il voulait lui-même qu'on admirât Rubens et Homère, avec la défense de relever des guenilles dans un chef-d'œuvre. Et peut-être même serait-il temps d'y prendre garde, car il y des guenilles même dans les romans et les dialogues, qui ont fait le plus pour sa gloire contemporaine, et il serait prudent, ne fût ce que par crainte des réactions, de faire largement la part du feu. » Tout le livre est sur ce ton, qui n'est pas apparemment celui d'un aveugle panégyriste.

Félix Hémon.

---

611. — **Lettres des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur (1701-1741)**, publiés d'après les originaux conservés à la Bibliothèque royale de Copenhague, par Emile Gigas. Copenhague, Gad; Paris, Alph. Picard, 1893. In-8 de VIII-382 p.

Le présent volume termine le recueil de *Lettres inédites de divers savants de la fin du* XVIIe *et du commencement du* XVIIIe *siècle* publiées et annotées par M. Émile Gigas, de la Bibliothèque royale de Copenhague; c'est la seconde partie du tome II de ce recueil qui restera précieux à jamais [1]. Je donnerai les mêmes éloges à ce fascicule qu'aux précédents, soit en ce qui regarde l'établissement du texte, soit en ce qui regarde la rédaction des notes. Les lettres, adressées le plus souvent à Dom Montfaucon, et en quelque sorte groupées, selon l'expression

---

1. Rappelons que le tome Ier (1890) contient un *Choix de la correspondance de Pierre Bayle* et que la première partie du t. II renferme des *Lettres des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur* écrites de 1652 à 1700. L'éditeur a eu soin de donner, à la suite de l'*Index des noms*, une fort utile *Table des lettres contenues dans les deux tomes* de son recueil.

de l'éditeur (*Préface*, p. v) « autour de la grande figure » de ce travailleur hors ligne [1], sont signées Filippo della Torre (en latin), abbé de Montmartin, abbé de Longuerue, René Massuet, Julien Garnier, Ph. Raffier, L.-B., Léon Lechevalier, Bernard Pez (en latin), le chanoine Juenin, Claude Donjan, P. Needham (en latin), Emmanuel Martin (en latin), H. Brencman (en latin), H. Reland (en latin), le P. Lelong de l'Oratoire, Abr. Tromius (en latin), le chanoine Le Beuf, sous-chantre d'Auxerre, Le Fourmier, religieux de Saint-Victor de Marseille, N. Toustain, P. Burman (en latin), Des Maizeaux, Solomé, supérieur du Séminaire de Riez [2], Dom Robert Morel, Aubret, Dom Henry Porcher, Dom Joseph Avril, Dom Pierre Maloet, Dom Guillaume Laparre [3], Vernet (de Genève), Noel (du prieuré de Bonne Nouvelle à Rouen) [4], Thomassin Mazaugues, N. Reynaud, Abr. Gronovius (en latin), le président Bouhier, Joseph Avril, P. Fontanini, archevêque d'Ancyre (en italien), J.-C. Iselius (en latin), J.-C. Wolf (en latin), Cotton (d'Angers), Lastrapes (chanoine théologal, à Castelnaudary, Chr. Schoettgen (en latin), J.-J. Breitinger (en latin), Fr. de Crustol, évêque de Blois, J. Taylor (en latin), Gaultier (doyen de la cathédrale de Blois), le prieur Bernardet (de Blois), Dom L. Lémerault, Dom Guillaume Letonnelier, J. Merrick (en latin). Ces lettres sont suivies (p. 245-271) d'une *Notice biographique* (ou, pour mieux dire, simple

---

1. Quelques lettres de Dom Montfaucon lui-même ont pour destinataires F. Rostgaard, conseiller de S. M. Danoise, à Copenhague, P. Needham, Emm. Martin.

2. Relative à un beau manuscrit des œuvres de saint Jean Chrysostome possédé par un prêtre natif de Riez et curé dans le diocèse d'Aix, l'abbé Constans, mort depuis « de la peste dont Dieu a affligé notre province ». La description et l'histoire du manuscrit remplissent les pages 93 à 96.

3. La lettre de G. Laparre, écrite de Villeneuve d'Aysses (*sic* pour *Eysses*), le 9 février 1729, est un long récit (p. 114-140) d'une affaire de possession, qui entraîna la disgrâce de ce religieux. La fille *possédée* avait été emmenée à l'abbaye de la Sauve le premier de l'an 1722. C'était une ancienne femme de chambre de Madame de Pontac (de Bordeaux). Voici une phrase qui, toute seule, fera bien connaître l'extraordinaire narrateur : ce fut un « démon nommé Kael, de la légion de Béelzebut, qui obséda la fille en vertu de ce pacte, qui fut donné dans une pomme, le 16 février 1721. A ce récit, vous aurez pitié de moi, et vous admirerez ma simplicité de croire de telles folies. Cependant, sachez que rien n'est plus certain que cela, puisque ce fait m'a été avoué, d'une manière à me le faire croire indubitable, par la personne même qui fit le pacte ».

4. Sur un manuscrit de trois volumes, contenant plusieurs dépêches et lettres originales de Charles XI, de Henri III et de Catherine de Médicis, des cardinaux de Lorraine et de Guise, de du Faur Pibrac, de Monluc, évêque de Valence, etc. Le correspondant de B. de Montfaucon y signale une lettre originale de la reine Elisabeth au roi de France, à propos de Marie Stuart, d'un français « tout à fait ridicule pour le tour » et dont il cite cette phrase menaçante : « N'avez besoin de plus d'ennemis, et ne donnez la bride à chevaux effarouchez de peur qu'ils n'ébranlent votre selle. » Les trois volumes furent acquis pour la Bibliothèque du Roi et j'ai eu le plaisir de les consulter avec grand profit quand je me suis occupé de Jean de Monluc et de divers autres personnages du XVIe siècle. Voir L. Delisle, *Cabinet des manuscrits*, I, 379.

assemblage de notes, d'*anecdotes), sur B. de Monfaucon, par un contemporain*, morceau malheureusement incomplet, et d'un *Supplément* au recueil de lettres, où l'on trouve quelques pages de Dom Hiacinthe Alliot, de C. Capperonnier, de J. Delannoy, de Cl. Hemeraeus (en latin), de Dom Jean Liron, de Mabillon, de Montfaucon, de Th. Spencer (en latin), de Ch. Fr. Toustain, religieux de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen.

M. G. a, cette fois encore, très discrètement, peut-être trop discrètement, annoté les divers textes de son volume. Mais comment lui reprocher cette sobriété quand il nous donne les explications que voici (p. VII-VIII) : « C'est de propos délibéré que je me suis borné, le plus souvent, à de courtes indications biographiques et bibliographiques. C'est que je regarde mon recueil comme un supplément à ceux de Valéry et d'autres et aux ouvrages biographiques des excellents connaisseurs de l'époque [suit un éloge particulier des livres si intéressants de M. de Broglie sur Mabillon et sur Montfaucon]. Vu ceci, j'ai préféré laisser la parole presque exclusivement aux Bénédictins eux-mêmes. Je dois, d'ailleurs, ne regarder mon livre que comme un précurseur, celui du grand recueil de la correspondance complète des bénédictins de Saint-Maur, préparé par des savants français sous les auspices du gouvernement, ouvrage de longue haleine, et qui tardera naturellement à paraître (c'est pourquoi je me suis avisé de publier le mien), mais qui sera, sans doute définitif[1].... »

---

1. M. Gigas appelle (p. 333) l'éditeur d'Eusèbe (1659) *Le Vallois;* il fallait l'appeler *Henri de Valois*. — Au sujet de cette phrase de la page 8 : « J'ai envoyé les bulles d'Urbain II pour le R. P. Thierri », il eut été bon de mettre en note que Ruinart préparait alors son Histoire du pape Urbain II qui n'a été imprimée qu'en 1724 dans le t. III des ouvrages posthumes de Mabillon et de Ruinart publiés par Vincent Thuillier. (Cette observation et les suivantes appartiennent à un magistrat pour lequel l'histoire et la bibliographie de la congrégation de Saint-Maur n'ont pas de secrets, M. Henri Wilhelm). — Le *diarium italicum* (mentionné p. 9) devait être le premier volume du grand ouvrage en dix ou onze tomes que Montfaucon se proposait de publier sous le titre de *Monumenta Italica*. — Il y avait à rappeler (p. 17) les lettres inédites de Claude Devic données par M. Léon G. Pélissier (*Documents annotés*, nº VIII, 1890). — Sur L. Lechevalier on aurait pu citer L. Delisle (*Notice sur les manuscrits de Tours*) et l'abbé Guillaume (*Nouveaux documents inédits relatifs à la correspondance de Dom Calmet)*. Ce fut en 1726, et non en 1721, que Fr. Lechevalier publia la carte géographique de la France bénédictine de Dom Chantelou. — Dom Guillaume Leclerc (p. 46) n'a pas de note. C'est d'autant plus dommage qu'il fut un des meilleurs disciples et amis de Montfaucon et qu'il écrivit très probablement les anecdotes montfauconiennes qui ont été décorées par M. Gigas du titre de *notice biographique*. L'éditeur n'a pas identifié (p. 110) « M. Schifflen, docteur de Strasbourg », lequel n'est autre que le célèbre Daniel Schœpflin, auteur de l'*Alsatia illustrata*. — Autre identification négligée. Il s'agit, cette fois, d'un nom de lieu : *Bibliothecam Scorialensem* (p. 70). Il n'eût pas été peut-être inutile pour tous les lecteurs de dire qu'il s'agit là de la bibliothèque de l'Escurial dont le fonds grec a été l'objet d'un mémorable travail de Charles Graux, nom cher à l'érudition et particulièrement cher à la *Revue critique*.

Les éditeurs du grand recueil dont M. Gigas parle ainsi, et que le monde savant attend avec une impatience qui, malheureusement, ne parait pas devoir être satisfaite avant de longues années (car une implacable fatalité semble attachée au beau projet qui a été mis à l'ordre du jour depuis près d'un demi-siècle), ces éditeurs, dis-je, ne pourront manquer d'exprimer une vive reconnaissance à celui de tous leurs précurseurs, qui, en ce qui regarde les régions étrangères, aura le plus utilement travaillé à déblayer et à préparer le terrain. Il m'est agréable de constater que l'érudit auquel nous devons un aussi riche appoint de lettres bénédictines appartient à un pays qui fut toujours le fidèle ami de la France.

T. de L.

---

612. — **Mémoires de Saint-Simon.** Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe augmentée des additions de Saint-Simon au *Journal de Dangeau*, et de notes et appendices par A. de Boislisle, membre de l'Institut, Paris, librairie Hachette, 1893. In-8 de 652 p.

613. — **Paul Scarron et Françoise d'Aubigné,** d'après des documents nouveaux, par le même. Paris, Bureaux de la *Revue des Questions historiques*, 1894. Grand in-8 de 198 p.

Le tome X des *Mémoires de Saint-Simon* est consacré à l'année 1702, laquelle — ce sont les premiers mots de l'immortel chroniqueur — « commença par des bals à Versailles ». Parmi les notes mises au bas des pages, les plus intéressantes sont celles qui regardent *Absalon,* tragédie de l'académicien Duché de Vancy, le vieux Baron, « excellent acteur », comme s'exprime Saint-Simon, Hilaire-Bernard de Requelegne, dit le baron de Longepierre, l'auteur d'*Electre,* « le fin bibliophile » dont les « reliures à la Toison sont recherchées », M[lle] d'Armagnac (Charlotte de Lorraine, fille du grand écuyer), la duchesse de Sully, les frères Servien, le pont de Neuilly, l'abbé de Watteville, l'abbaye de Baume, en Franche-Comté, Jean-Frédéric Phélypeaux, comte de Maurepas et de Pontchartrain, ministre de Louis XV et de Louis XVI, le mariage de Villars avec M[lle] de Varengille « belle et de fort grand air », le président de Maisons, l'abbé François Courtin, doyen du Conseil, Louville auteur des *Mémoires Secrets*, le duc d'Harcourt, le maréchal de Tessé, le duc de Duras, François de Crussol, comte d'Uzès, le marquis de Saint-Mauris, le comte d'Ourches, le marquis de Ruffey, Daniel Mahony, « officier irlandois de beaucoup d'esprit et de valeur », Jacques de Cassagnet, marquis de Fimarcon, Hyacinthe de Montvallat, chevalier d'Entragues, dont Saint-Simon fait un gentilhomme du Dauphiné, alors qu'il était du Rouergue, le marquis de Crenan, le marquis de Montgon, le maréchal de Villeroy, le comte de Revel, Antoine de Pas, marquis de Feuquière, Thomas le Gendre, le grand négociant de Rouen plusieurs fois millionnaire, et son fils le

lieutenant aux gardes, seigneur de Collandres, nom que Saint-Simon et autres écrivent *Collande*, la maréchale de Clérambault, si originale et si spirituelle, l'habitude du masque pour les dames, la comtesse de Beuvron, fille du marquis de Théobon, « du nom de Rochefort » [1], Louis Foucquet, évêque d'Agde, et ses frères François archevêque de Narbonne, et Basile, si « connu en son temps » sous le nom de l'abbé Foucquet, Henri de Guénégaud, seigneur du Plessis-Belleville, le marquis de Sourdis, le duc de Richelieu « vieux, et veuf deux fois », épousant « en troisièmes noces une Rouillé veuve du marquis de Noailles, frère du duc, du cardinal, etc. », le bailli d'Auvergne, l'abbé Louis de Thésut et son frère Jean de Thésut, baron de Soudey, Guillaume III, roi d'Angleterre (à l'occasion de sa mort), la principauté d'Orange, l'évêché de Condom, la marquise de Gesvres, Jean Bart [2], le marquis de Thiange, et sa femme (Marie-Madeleine-Gabrielle de Rochechouart), le monastère de Notre-Dame de Montserrat, le cardinal François Borgia [3], les cardinaux Barberini, le cardinal de Médicis, l'habillement des cardinaux (note très curieuse), Philippe V (à propos de son voyage en Italie), le duc de Bourgogne et Fénelon, le mot *libertin* (c'est l'occasion de constater que les notes philologiques sont aussi nombreuses qu'excellentes), le combat de Luzzara, le prince de Commercy (tué dans ce combat), le port de Cadix, le cardinal d'Estrées, Bernard Renau d'Eliçagaray, Alphonse de Créquy, comte de Canaples, le duc de Coislin, le premier président de Novion, Ézéchiel du Mas comte de Mélac, Catinat, le maréchal de Lorge, beau-père de Saint-Simon qui, malgré cette proche parenté, ignorant son âge réel, le fait mourir à soixante-quatorze ans quand il n'en avait que soixante-douze, l'abbé Anselme, la princesse d'Harcourt, Richard Simon « savant inquiet », Chamillart, etc.

A côté de ces innombrables notes, il faut signaler les notes plus développées et formées pour la plupart de documents inédits, qui figurent au nombre de vingt-huit, dans la seconde partie de l'*Appendice* (p. 437-

1. M. de B. (p. 104, note 8) rappelle au sujet des Théobon, que « c'était une famille protestante d'Agenais, à la conversion de laquelle le roi s'intéressa particulièrement (*Œuvres de Louis XIV*, V, 434) ». Il y aurait beaucoup de choses à dire sur cette famille et il faut en recommander spécialement l'étude — fort négligée jusqu'à ce jour — aux érudits chargés de continuer la nouvelle édition de la *France protestante*.

2. Le consciencieux commentateur corrige, au sujet de la mort du célèbre marin (27 avril 1702) deux inexactitudes d'une de ses précédentes notes : « né à Dunkerque le 14 octobre 1650, et non le 1er juillet 1659, comme Jal nous l'a fait dire au tome III ».

3. A propos de la singulière bulle d'Alexandre VI donnant à tous les Borgia — et à perpétuité — « la permission de manger de la viande et d'en faire manger chez eux à tout le monde en quelque jour que ce fût, et spécialement le vendredi saint », M. de B. parle d'après le *Traité des jeûnes de l'Église* du P. Thomassin (1680), des larges dispenses accordées par les papes du XVIe siècle aux *grands de la terre*, notamment à Charles-Quint. Je me souviens d'avoir lu dans le *Charles-Quint* de Mignet que ce prince dont l'insatiable appétit est resté légendaire, avait obtenu l'autorisation de faire un très ample déjeuner les jours où il recevait la communion.

614) et dont voici la liste : *Lettres du marquis de Louville; Réception de Saint-Simon au Parlement; La démission de Saint-Simon; Lettres du maréchal de Villeroy; Lettre du grand prieur au duc de Vendôme; L'histoire métallique de Louis le Grand; Fragments de la correspondance du duc de Vendôme; Les réjouissances anti-orangistes de 1690 et de 1702; Les Dreux; Les Thiange* (fragment inédit de Saint-Simon); *Les cachets de Mme de Montespan; Le comte d'Ayen et le roi d'Espagne; La conspiration napolitaine; La campagne du duc de Bourgogne en Flandre* (extraits du Journal du duc du Maine); *Les Jésuites et le procès Aubercourt; Lettre de la reine d'Espagne au roi Philippe V; La défection de l'Amirauté* (lettres de la princesse des Ursins à M. de Torcy et de M. de Torcy à la princesse); *Le cardinal Cienfuegos* (fragment inédit de Saint-Simon); *Le désastre de Vigo* (lettres de la princesse des Ursins à Torcy, de la reine d'Espagne au roi de France, du roi de France au roi d'Espagne); *La condamnation du prince d'Auvergne; Uranie de La Cropte-Beauvais, comtesse de Soissons* (monographie parfaite); *Le premier président de Novion* (d'après le greffier Dongois); *La bataille de Friedlingue; Le frère Jacques et son opération; Le maréchal de Lorge* (fragment inédit de Saint-Simon); *portraits du maréchal de Lorge* (il s'agit de portraits littéraires), *La reddition de Mayence en 1689; Actes concernant Saint-Simon.*

Quand on examine de près le prodigieux travail qu'accomplit l'éditeur des *Mémoires de Saint-Simon*, on est étonné d'entendre quelques critiques se plaindre de la lenteur de la publication, et on a bien le droit de leur répondre par cette citation d'un vers du vieux Du Bartas :

« ...Car ce qui se fait bien se fait prou vistement. »

L'étude sur *Paul Scarron et Françoise d'Aubigné* se divise en trois parties également intéressantes : la jeunesse de la future Mme de Maintenon jusqu'à son mariage (4 avril 1652); la vie conjugale jusqu'à la mort de Scarron (7 octobre 1660); le veuvage jusqu'à l'achat de la terre de Maintenon (27 décembre 1674). M. de B. a si bien fouillé livres et manuscrits qu'il a pu, dans cette minutieuse et piquante histoire des quarante premières années de la seconde femme de Louis XIV, corriger des centaines d'erreurs de ses devanciers et réparer un plus grand nombre encore de leurs péchés d'omission. Je connais peu de travaux, dans la littérature historique contemporaine, où, sur un sujet déjà souvent traité, on ait dit autant de choses nouvelles, où l'on puisse saluer une aussi féconde et aussi heureuse association de l'érudition et de la sagacité [1]. Ne pouvant analyser des pages où les renseignements sont si

1. A côté des deux personnages principaux, M. de B. étudie avec la plus pénétrante attention les parents de Françoise d'Aubigné (son père, sa mère, ses frères), les deux sœurs de Scarron, Mme de Neuillan, le duc de Tresmes, les Tiraqueau, Cabart de Viller-

touffus, je me contenterai de leur donner cet éloge que, soit au point de vue de l'habileté du récit, soit au point de vue de la sûreté de la critique, elles méritent d'être considérées comme des modèles, et que, dans l'estime de tous les bons juges, elles seront à jamais rapprochées de cette histoire du *règne* de Mme de Maintenon, par M. A. Geffroy, qu'elles complètent si admirablement pour toute la période antérieure à ce règne, histoire à laquelle M. de Boislisle (p. 1-2) rend un hommage qu'il m'est doux de trouver aussi justement flatteur que l'hommage rendu jadis ici même à *Mme de Maintenon d'après sa correspondance inédite* (1887).

T. DE L.

---

614. — Léon G. PÉLISSIER. **Quelques lettres des amies de Huet.** Bergame, 1894, grand in-8 de 30 p.

615. — **Lettres inédites du baron Guillaume Peyrusse écrites à son frère André pendant les campagnes de l'Empire, de 1809 à 1814,** publiées d'après les manuscrits originaux, avec une notice sur Peyrusse. Paris, Perrin et Cie, 1894. In-12 de XXVIII-256 p.

Le premier de ces recueils, extrait du volume *Nozze Cian-Sappa-Flandinet*, complète à merveille le recueil de M. Ch. Henry : *Un érudit homme du monde, homme d'église, homme de cour* (1630-1727), *Lettres inédites de Mme de La Fayette, de Mme Dacier, de Bossuet, de Fléchier, de Fénelon*, etc., *extraites de la correspondance de Huet.* (Paris, 1879) [1], et complète non moins heureusement le propre travail de M. Pélissier : *A travers les papiers de Huet* (Paris, 1892). Le nouveau recueil contient cinq lettres de Mme de La Fayette, cinq lettres de Mme Dacier, une lettre de la duchesse d'Uzès, trois lettres de Mme de Tilly, quatre lettres de Mme de La Vigne, onze lettres ou, pour mieux dire, billets de la princesse d'Harcourt. Ces lettres, toutes fort bien tournées, quelques-unes très intéressantes, sont tirées des manuscrits Ashburnham de la bibliothèque Laurentienne. La plupart sont inédites; celles qui ne le sont pas n'ont été imprimées que d'après les très mauvaises copies exécutées par Léchaudé d'Anisy. M. P. n'a pas jugé inutile de les reproduire, ce dont tout le monde le louera, car des copies ainsi défigurées ne comptent vraiment pas. Il y a des choses ravissantes dans les lettres de Mme de La Fayette. Que l'on en juge par ce début de la première ! « Toute précieuse qu'est Mlle de la Trousse, elle a de l'esprit, et par là je suis asseurée qu'elle vous distingue, comme elle le dit, du

---

mont, Nublé, Rosteau, les d'Elbène, Villarceaux, les Montchevreuil, les d'Albret, les Richelieu, Mme de Montespan, le duc de Brancas, etc. Voir (à l'*Appendice*, p. 183-196) un très curieux document inédit : l'*Inventaire fait à la mort de Scarron*.

1. Il y a diverses variantes à apporter, d'après les originaux, à certaines lettres imprimées par M. Henry. Voir les observations du nouvel éditeur (pp. 4, 13, 14, 23).

reste des Messieurs de Caen, que je ne crois pas tous aussi distinguables que vous l'estes. Pour Mlle de Coulanges elle est toute propre à mettre le feu dans des cœurs moins combustibles que ne sont pour l'ordinaire ceux de province. Je ne sçay si je me trompe, mais je treuve que les cœurs de campagne bruslent plus grand feu que ceux de la cour. » Après avoir dit que ce « pauvre Segrais aura tout loisir de brusler à Saint-Fargeau », Mme de La Fayette fait ainsi sa confession : « Je n'ay personne qui me tire de ma paresse naturelle. Je fais une vie fort inutile. Elle n'en est pas moins agréable. Hors de travailler pour le ciel, je commence à treuver qu'il n'y a rien de meilleur à faire que de rien faire. » Dans les lettres suivantes il est question de Balzac, de Ménage, de Montausier, de Corbinelli, de M. de Lafayette, qui, selon une remarque de M. Pélissier, « tint si peu de place dans la vie et le cœur de sa femme », de Mlle de Brissac, sa rivale auprès de Ménage, selon une jolie plaisanterie de notre aimable écrivain, qui ajoute qu'elle « n'a véritablement que dix huit ans et toutes les grâces de l'esprit et du corps en partage ». Aucune des lettres des autres correspondantes de Huet n'est à négliger. Mme Dacier parle de son père, de Joseph Scaliger, qu'elle appelle un *grand homme* et qu'elle a cité de confiance, « ne pouvant m'imaginer qu'il ait manqué d'exactitude », de Callimaque ; la duchesse d'Uzès s'étend avec une touchante émotion sur la mort de son « pauvre enfant » [1], Mme de Tilly s'occupe de Grævius, des imprimeurs d'Amsterdam, de Leyde, d'Utrecht, de M. de Cambrai, de Mme Guyon, de Bochart, de Morin de Basnage, de Colleville Le Sueur, de M. de Meaux, de Spenser, de Justel, de Jurieu, de Bayle, de Turretin, etc ; Mme de La Vigne s'amuse, dans la première de ses lettres, à causer *jarretières* avec le docte évêque et à lui reprocher d'avoir été, en des circonstances délicates, moin galant que Conrart ; elle s'amuse encore, dans la seconde de ses lettres, aux dépens de feu l'abbé de Coudré, et répondant vivement à Huet qui l'accusait de l'avoir tué, elle dit ce pittoresque mot si souvent répété : croyez-vous que ce soit le seul meurtre que j'aye jamais fait ? Cette grande *amuseuse* revient (lettre III) sur la brûlante question des jarretières et accuse son grave correspondant d'avoir manqué au rendez-vous spécial qu'elle lui avait assigné : « Voyez le peu de foi des Normands, le mois de septembre est venu, et vous n'estes pas encore arrivé, et mes pauvres jarretières, pendant ce temps-là, vieillissent dans votre attente. C'est fort mal fait à vous. »

M. Pélissier a discrètement et spirituellement annoté les lettres des amies de Huet. Tantôt il nous rappelle que « Mme de Lafayette apprenait le latin sous la direction de Ménage, qui n'évita pas le ridicule de

1. M. P. dit (p. 13, note 3) : « Étrange coïncidence et douloureuse fatalité. A deux siècles de distance une autre duchesse d'Uzès vient de perdre prématurément un fils *où elle mettoit sa plus grande complaisance* et qui est mort comme celui ci au service de son pays.

devenir amoureux d'elle », tantôt, au sujet de la lenteur des imprimeurs, qui « ne vont pas si vite qu'on voudrait », il dit : « Voilà une remarque toujours d'actualité [3]. » Mais ce que j'aime encore mieux que ces notes, c'est l'exquise épître dédicatoire « à Vittorio Cian » qu'il serait dommage de ne pas reproduire en entier : « Pour fêter votre bonheur, mon cher ami, c'est à Florence que j'ai cueilli les fleurs que je vous offre, cordial souvenir de sincère et reconnaissante amitié, bouquet pâli de fleurs fanées, mais encore odorantes, fait de lettres d'antan et de charme lointain. Lettres de courtoisie, de science, d'amitié, les femmes qui les signèrent s'y sont peintes : un peu d'âme erre encore dans leurs plis entr'ouverts. Celle qui les lira avec vous saura l'y raviver ; elle y retrouvera des sœurs aînées. — Et je vous souhaite, ami, le destin de celui qui les reçut. Auteur illustre en son temps, Huet n'est plus sans doute qu'un auteur ignoré, mais une sympathie pourtant flotte autour de son nom. C'est que, théologien, professeur, érudit, il fut mieux servi par ses amies que par ses œuvres, et qu'un charme féminin enveloppe sa mémoire. Souvent ainsi la prose est sauvée par la poésie, et souvent, ce qui survit des érudits, ce sont les femmes qu'ils ont aimées. Aimons bien nos femmes, mon cher ami. »

Les lettres de Guillaume Joseph Roux Peyrusse (né à Carcassonne le 16 juin 1779, mort le 27 mai 1760) sont conservées en la bibliothèque municipale de sa ville natale où ses papiers forment une collection de dix sept volumes (nos 252 à 268) et où elles occupent le volume n° 257. On y trouve un grand nombre de renseignements curieux et un assez grand nombre de renseignements importants. Je signalerai rapidement — car je me suis quelque peu attardé en l'attrayante compagnie des *amies de Huet* — ce qui regarde Strasbourg au 10 avril 1809 (p. 10), le maréchal Duroc (pp. 12, 23, 26, 29, 37, 49 et suiv., 134), le château de Rastadt, les sources de Baden, Carlsruhe et Stuttgard (p. 15-16), Augsbourg (p. 20), Schœnbrunn (p. 23), Vienne (pp. 25, 26, 29), la bataille de Wagram (p. 32), le champ de bataille de Znaïm (p. 35), Eugène de Beauharnais (p. 44), Munich (p. 541), Francfort (p. 66), Dresde, Kœnigstein et Pilnitz (p. 68), Posen (p. 70), le grand chirurgien Larrey (p. 71), le passage du Niémen à Tilsitt (pp. 75, 76), Witepsk

---

3. C'est par une faute d'impression évidente que (p. 6, note 1) le « créateur de l'éloquence épistolaire au XVIIe siècle » a été appelé Jean *Le* Guez de Balzac. Puisque M. P. a cité les *Lettres* de ce dernier publiées dans la *Collection des documents inédits*, il aurait pu citer, au sujet de Mlle de la Trousse (p. 4, note 2) les *Lettres de Jean Chapelain* publiées dans la même collection, et notamment (t. II, p. 28) une lettre à Huet, du 15 décembre 1663, où l'auteur de la *Pucelle* félicite son correspondant de « l'habitude que vous avez faite avec Mlle de la Trousse » et du « bien que vous y avez rencontré ». Le bon Chapelain porte aux nues la fille de son protecteur, le grand prévôt de l'hôtel. M. P. aurait pu rappeler encore que Mlle de la Trousse paraissait beaucoup moins aimable à Mme de Sévigné, ainsi qu'à Mme de Lafayette, qu'à Chapelain et à Huet.

(p. 78), le comte Daru (pp. 80, 143, etc.), l'assaut de Smolensk (p. 81-87), la bataille de la Moskowa (p. 87-89), Moscou (p. 90-108), Murat (pp. 114, 117), Wilna (p. 116), Berlin (pp. 122, 127), la Bérésina (p. 125), la bataille de Dresde (p. 159), le combat de Saint-Dizier (p. 181), celui de Brienne (182), celui d'Arcis-sur-Aube (pp. 198-199), l'île d'Elbe (p. 204-206). Ai-je besoin d'ajouter que Napoléon, qui devait être si dur dans son testament pour son ancien trésorier [1], figure dans ces lettres un peu partout (notamment pp. 124, 134, 143, 156, 187, 188, 203, 205, 206), au milieu des phrases les plus enthousiastes? Le recueil, où brillent à côté de sérieuses révélations force gasconnades et gauloiseries, est complété par des *Fragments inédits des journaux de Peyrusse. (Notes de voyage, la bataille de Wagram, l'armée française à Moscou, l'affaire de Wilna)* et par des *notes de Peyrusse (portrait de Napoléon à l'île d'Elbe, jugements sur Napoléon, mes réflexions en apprenant la mort de S. M.)*

M. Pélissier a mis en tête du volume une *Notice sur Guillaume Peyrusse et ses lettres*, qui dit tout ce qu'il faut et qui le dit d'une façon charmante [2].

T. de L.

---

616. — **Notions de versification française**, par G. Boissière, professeur au lycée de Niort, avec la collaboration de E. Ernault, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers. 1 vol. in-12. I-III, 1-120. Ch. Delagrave. 1893.

On définissait autrefois, dans les traités de versification, le vers français : « un assemblage de dix, douze, etc. syllabes, terminé par une rime. » Il y a aujourd'hui, même dans les manuels élémentaires, progrès sur cette définition incomplète. L'idée de la cadence nécessaire du vers se joint à celle du nombre de syllabes. MM. Boissière et Ernault dans leurs « *Notions de versification française* » établissent dès le début que dans le vers « les syllabes se comptent et une certaine cadence y est observée ». Ils ont même sur l'accent un chapitre spécial où il subsiste des erreurs, mais où il faut louer le dessein d'appeler l'attention des jeunes lecteurs auxquels ils s'adressent, sur le rythme et l'harmonie du vers et sur les éléments de ces qualités essentielles de toute poésie. Parmi les erreurs signalons celle qui consiste à définir le rythme : « Ce mélange de *mots* accentués et atones qui fait l'harmonie du vers ». Ce n'est pas le mélange des mots mais celui des syllabes appuyées et des syllabes

1. L'Empereur le dénonce comme caissier infidèle et aussi peu exact quand il le nomme que quand il l'accuse, il défigure ainsi son nom : « le sieur de *la* Peyrusse ».

2. L'éditeur, qui vante avec raison la verve de Peyrusse, a lui-même mis beaucoup de verve dans ses notes comme dans sa notice et même jusque dans les sommaires dont il a fait précéder chaque lettre.

légères, ou plutôt des espaces de temps dans lesquels sont réparties ces syllabes qui crée la cadence ou le nombre. Les mots monosyllabiques ne sont qu'un des cas particuliers d'une règle générale qui fait tomber les temps forts du vers sur les syllabes accentuées et par là détermine de véritables mesures rythmiques ou pieds [1].

Louons également les auteurs de n'être pas, à propos de ce dernier terme, tombés dans la confusion qu'on commet trop souvent en appelant *pieds* les syllabes. Un vers de douze *pieds* est un non-sens. Il s'est ainsi introduit dans la terminologie prosodique française bien des amphibologies qu'il serait temps de supprimer en les éclaircissant une fois pour toutes. Il faut dire qu'elles ont leurs sources dans celles que l'inintelligence des grammairiens anciens a laissées s'implanter dans la rythmique et la métrique classiques et qui de là ont passé dans les langues modernes.

Pour le reste, le petit manuel de *Versification française* de MM. Boissière et Ernault ne sort guère des voies frayées et tant de fois parcourues avant eux. On pourrait encore bien les simplifier et les raccourcir pour les élèves des écoles normales primaires et même de l'enseignement secondaire auxquels cet ouvrage élémentaire est destiné; on pourrait surtout passer sous silence bien des cas exceptionnels ou des « curiosités » qui n'intéressent que ceux qui veulent faire de l'histoire de la versification une étude spéciale. Ceux-là trouveront facilement les ouvrages qui satisferont sur ce point leur désir de savoir. — Les auteurs citent p. 113, comme modèle de sonnet, une pièce délicate de sentiment, mais bien mal rimée dans les quatrains : *dispose, suppose, impose* ! Ils auraient pu facilement trouver mieux dans la littérature classique ou contemporaine. — S'ils voulaient montrer par un exemple comment *il ne faut pas* rimer dans un sonnet, ils devaient dire clairement leur intention.

E.

---

617. — G. W. Prothero. **Select statutes and other constitutional documents illustrative of the reigns of Elisabeth and James I.** Oxford, 1894. In-8, cxxv-464 p.

Les *Select charters* de Stubbs publiées en 1870 sont restées le type le plus parfait du manuel scientifique d'histoire des institutions : un choix de documents caractéristiques éclairés par une introduction historique et expliqués par un glossaire. On ne peut qu'approuver M. Prothero d'avoir adopté ce type pour l'histoire des institutions dans la période d'Élisabeth et de Jacques Ier.

Le nom d'un savant tel que lui est une garantie suffisante que le travail a été fait avec conscience et intelligence. Il semble même que

---

1. Nous avons essayé la démonstration de cette règle dans notre étude : *Le Rythme dans la versification française* (Lemerre 1892).

M. P. a surpassé son modèle. L'introduction, beaucoup plus développée que celle de Stubbs, est une histoire complète du gouvernement central dans la période décisive où se sont formées l'Église anglicane et la procédure du Parlement. Dans une forme brève, simple et précise, sont exposés non seulement le mécanisme officiel mais les conditions réelles de fonctionnement de la monarchie, de l'Église, du Parlement, du Conseil, de la Chambre étoilée et de tous les tribunaux, y compris les *justices of the peace* et de l'armée et de la marine. La conception générale très nettement formulée est conforme à celle de Gardiner. M. Prothero, s'affranchissant de la tradition créée par les historiens juristes, a cherché à atteindre, derrière les formules juridiques, la réalité politique, c'est-à-dire les pratiques, les passions et les désirs des souverains, des ministres et des membres du Parlement. Il arrive, en tenant compte des faits, à conclure qu'entre la monarchie populaire d'Élisabeth et la monarchie impopulaire des Stuarts la différence a consisté non dans l'exercice du pouvoir royal, mais dans la direction donnée à ce pouvoir. La nation a consenti au despotisme des Tudors parce qu'il était, dans l'ensemble, conforme à ses désirs. « Elle a résisté au despostisme des Stuarts, non parce qu'elle regardait un système autocratique comme mauvais en soi, mais parce que sous le nouveau régime il était mal appliqué. »

Le chapitre II (État et Église) montre clairement l'évolution lente qui a conduit l'Église anglicane à devenir un instrument de persécution contre les dissidents d'abord tolérés (le moment décisif est l'année 1583); il contient une histoire de la cour de Haute Commission.

Le chapitre III (Parlement) reprend l'histoire des taxes, des revenus royaux et des privilèges du Parlement depuis le temps des Édouard.

Le chapitre VII (Prérogative) explique pourquoi la question du pouvoir royal était insoluble au XVIIe siècle.

Les documents choisis sont presque tous des actes officiels [1], lois, règlements, pétitions, extraits des Journaux des deux Chambres, commissions de fonctionnaires, jugements, circulaires. Les documents privés se réduisent à quelques passages des Annales de Camden relatifs surtout à l'histoire ecclésiastique, à de courts extraits des écrivains ecclésiastiques et à quelques fragments de descriptions de l'organisation sociale, en tout 25 pages sur 450.

Ces documents sont divisés en deux parties symétriques, une pour chaque règne, et disposés dans les cadres suivants :

1° Statuts (lois); 2° procédure du Parlement ; 3° taxes extra parlementaires; 4° judicature; 5° divers (serment, censure); 6° extraits

1. M. P. ne s'est astreint ni à suivre servilement l'ancienne orthographe ni à reproduire les répétitions redondantes dont les actes de ces siècles sont remplis. On ne peut que le féliciter, il a augmenté la commodité de son recueil sans en diminuer la valeur.

d'écrivains politiques ; 7° affaires ecclésiastiques Le règne d'Élisabeth contient une rubrique spéciale, système militaire.

Il serait puéril de discuter la valeur logique de ce cadre, puisque les documents y sont classés de façon à pouvoir être facilement trouvés.

Le choix parait excellent; le recueil contient non seulement toutes les lois importantes et tous les précédents parlementaires de quelque portée, mais assez de documents ecclésiastiques (90 pages) pour faire comprendre tous les conflits et toutes les controverses de ce temps[1].

L'index est assez détaillé pour renvoyer à tous les faits contenus dans un des documents.

Il est difficile d'imaginer un livre qui permette de mettre au courant, aussi rapidement et aussi sûrement, de toute l'histoire intérieure de l'Angleterre sous ces deux règnes.

Ch. SEIGNOBOS.

Publications of the American Academy of political and social science. Philadelphie. In-8.

618. — H. WHITE. **National and state Banks.** 30 p.

619. — D. HARTER. **American Banking and the Money supply of the future.** 15 p.

620. — A. B. HEPBURN. **State and national Bankcirculation.** 8 p.

621. — J. H. WATKER. **Banking system, old and new.** 15 p.

622. — H. BACON. **Basis of security for national Banknotes,** 10 p.

623. — A. B. WOODFORD. **On the use of silver as money in the U. S.** 58 p.

624. — G. L. MOLESWORTH. **Indian Currency.** 36 p.

Les cinq premières de ces études sont relatives à des questions de crédit ou de monnaie. Ces cinq articles brochés ensemble forment une sorte de manuel de l'histoire et de l'organisation des banques des États-Unis, rédigé par des spécialistes[2]. M. White étudie comme exemples les banques des États-Unis, Indiana, Ohio, Louisiane, Massachusetts, explique les causes des échecs des banques libres, et termine par des conseils pratiques sur les moyens de maintenir la valeur des billets de banque.

M. Harter publie le texte d'un projet de réforme du régime des billets de banque, précédé d'une histoire sommaire des banques américaines.

Le court travail de M. Hepburn, contrôleur du numéraire, sur les avantages d'un papier-monnaie national, est illustré par un tableau fort instructif des cinquante-trois banques d'État mises en faillite de 1866 à 1892.

---

1. Le lecteur étranger, qui n'a pas, comme tout Anglais, *un prayer-book* sous la main, aimerait à trouver le texte des 39 articles.

2. Ces articles ont commencé par être des conférences lues dans une grande réunion tenue à Philadelphie en janvier 1893.

M. Walker, député, expose les vices du régime actuel et les réformes nécessaires, à son avis, pour retenir l'or dans le pays.

Un autre député, M. Bacon, après avoir démontré l'impossibilité « de fournir un papier sûr et uniforme sous l'autorité de quarante-quatre souverains différents », aboutit à proposer un système de sécurité combiné de dépôt de bons publics de réserve métallique et de responsabilité.

L'étude que publie M. Woodford est une histoire du numéraire d'argent aux États-Unis depuis 1872, date de l'organisation de la Monnaie fédérale, divisée en quatre périodes marquées par les dates 1834, 1853, 1873; histoire claire, commode, sans phrases, précédée d'une bibliographie sommaire et suivie de tableaux et de graphiques.

Le travail de M. Molesworth, *Indian Currency*, est destiné à démontrer l'inconsistance du système monétaire anglais, avec ses deux étalons uniques d'or en Angleterre, d'argent aux Indes et les résultats désastreux de ce bi-monométallisme. Mais cette démonstration s'appuie sur un exposé historique détaillé de l'histoire monétaire de l'Inde anglaise depuis 1766 jusqu'en 1893.

Toutes ces études se distinguent par la netteté et la sincérité que j'ai signalées plusieurs fois dans les productions de l'Académie de Philadelphie.

Ch. Seignobos.

---

625. — Th. Ducrocq, **De la personnalité civile de l'État d'après les lois civiles et administratives de la France**. Paris, 1894, in-8, 54 p.

M. Ducrocq n'est pas exclusivement un juriste; il semble, même dans un travail juridique, faire effort pour tenir compte des faits historiques. Sa thèse est que l'État doit être regardé comme une personne civile; car il a les caractères de la personnalité civile qui lui est reconnue par un grand nombre de textes formels. M. Ducrocq proteste donc contre la théorie de la personnalité civile de plein droit, contre la théorie de la propriété par les citoyens et contre celle de la personnalité des différents services publics. Il détermine, d'après les textes, les conditions auxquelles est soumise l'action de l'État comme personne civile.

Ch. S.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Émile Lombard, professeur agrégé au Lycée Michelet, docteur en philosophie de l'Université de Leipzig, se propose de publier une revue internationale, politique, littéraire, scientifique et artistique, l'*Etranger*, dont il sera le rédacteur en chef. Cette revue paraîtra tous les mois à compter du 1er décembre 1894 (abonnements : France, 6 fr.; Union postale, 7 fr. par an; s'adresser pour tout ce qui concerne les abonnements et les annonces, ainsi que la rédaction, à M. Lombard,

77, rue Denfert-Rochereau, Paris). Chaque numéro comprendra deux parties distinctes : 1° l'*Etranger* — les grands peuples limitrophes surtout — exposé périodiquement dans l'ordre d'importance des faits et par voie de traduction ou de reproduction des principaux articles de la presse étrangère et française ; 2° La *France* vue par l'étranger, c'est-à-dire les articles les plus marquants des grands journaux du monde, sur les événements de notre pays, traduits en français et suivis de l'appréciation sommaire des opinions et des jugements qu'ils pourraient contenir.

— Le quatrième volume du *Catalogue du fonds de Provence* de la bibliothèque de la ville de Marseille vient de paraître. Ce catalogue, dressé avec soin, se compose de quatre volumes in-8°, dont voici le détail : Tome I. *Bibliographie et périodiques. Histoire civile* (1890). — Tome II. *Histoire religieuse. Paralipomènes historiques. Géographie.* Avec supplément et errata (1892). — Tome III. *Belles-Lettres.* Avec supplément et errata (1894). — Tome IV. *Sciences et Arts.* Avec supplément général (1894).

— Nous avons le vif regret d'apprendre la mort de M. Lucien Faucou, qui a été emporté en quelques jours par une pneumonie infectieuse. On sait que M. Lucien Faucou était conservateur du Musée Carnavalet et directeur de l'*Intermédiaire des Chercheurs et des curieux* « Doué, dit le *Temps*, d'une rare activité, toujours alerte et dispos, sans cesse à l'affût d'un objet ou d'un document dont il enrichissait les collections de son musée ou les colonnes de l'*Intermédiaire*, M. Lucien Faucou était un excellent et sagace serviteur de la ville de Paris, où il naquit et dont il avait le culte Il était aussi l'ami, l'auxiliaire précieux, et pour ainsi dire la Providence des érudits à la recherche d'un détail amusant ou pittoresque sur la vie parisienne d'autrefois. M. Cousin, qui fut le fondateur du musée Carnavalet, avait discerné les qualités de M. Lucien Faucou, et il lui avait, en partant, légué et confié son œuvre à continuer. En 1889, M. Lucien Faucou fut l'organisateur patient et infatigable de la section des arts libéraux. Il fut fait alors chevalier de la Légion d'honneur. Il meurt à trente-trois ans, quand il pouvait encore rendre tant de services à l'érudition, et il laisse des regrets à tous ceux qui l'ont connu. »

SLAVES MÉRIDIONAUX. — L'Académie royale des sciences de Belgrade, établie en 1886 par une loi, a continué en l'agrandissant l'œuvre poursuivie depuis 1842 par la *Société des sciences* de cette ville. Outre son annuaire *(Godichniak)*, l'Académie publie deux séries de publications le *Glas* (Bulletin) format in-8° et les *Spomeniks* (Mémoires) format in-4°. Parmi les travaux parus dans la première série nous signalerons : ROUVARATS : *L'imprimerie de Tsettinié il y a quatre cents ans ;* diverses études de MM. Stoïan NOVAKOVITCH et MILITCHEVITCH, l'essai de M. VOULOVITCH sur le poète Raditchevitch, celui de M. VALTROVITCH sur l'ancienne architecture serbe, un discours de M. RISTITCH sur Ranke, *Le village dans l'ancien État serbe*, par M. NOVAKOVITCH, *La vie du paysan Serbe*, par M. MILITCHEVITCH. Les Mémoires contiennent des documents historiques du plus haut intérêt : *L'autobiographie du prince Miloch* par MILITCHEVITCH, la traduction des récits tirés de Rachidbey sur les événements de Serbie en 1825, de la géographie de Hadji Kalfa, la philosophie des anciens textes serbes par M. JAGIC, des documents recueillis en Dalmatie par M. K. JIRECZEK, des Remarques sur le livre de Cyprien Robert par M. JIVANOVITCH, des documents extraits des Archives de France par M. PAVLOVITCH, etc.

— Les Slovènes dispersés dans diverses provinces autrichiennes (Carinthie, Istrie Carniole, Styrie) ne sauraient prétendre, comme les Serbes et les Croates, à avoir une académie. Ils y auraient peut-être quelques droits si l'on songe aux services rendus à la science par Kopitar et Miklosich qui tous deux étaient slovènes d'origine.

Leur principal foyer intellectuel est actuellement la ville de Lublania (Laybach). Leur principal éditeur scientifique est la Société dite *Matica*. Fondée il y a une trentaine d'années, elle a publié une série d'*Annuaires* qui renferment d'intéressants travaux d'histoire, de philologie et de littérature. Elle a publié en outre un certain nombre de monographies parmi lesquelles nous citerons : *Le millénaire de la mort de saint Méthode*, par M. Kos ; *A la mémoire de Kopitar*, par M. Marn ; *Les Slovènes en 1848*, par M. Apili ; *Histoire de la ville de Novo Mesto*, (Rudolphswer) par M. Vrhovec; *Les bourgeois de Laybach au temps jadis*, par le même; *Description des pays slovènes* (anonyme) ; *Les œuvres en prose de Vodnik*, éditées par M. Wiesthaler, etc.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 décembre 1894.

M. J.-G. Bühler, correspondant de l'Académie de Vienne (Autriche), assiste à la séance.

L'Académie procède à la nomination d'une commission de six membres chargée de dresser la liste des candidats aux cinq places vacantes de correspondants étrangers. Sont élus MM. Perrot, G. Paris, Schefer, d'Arbois de Jubainville, Boissier et L. Duchesne.

L'Académie procède à la nomination d'une commission de quatre membres chargée de dresser la liste des candidats à une place vacante de correspondant régnicole. Sont élus MM. Delisle, de Rozière, Schlumberger et de Barthélemy.

M. Ménant rappelle qu'il a récemment présenté à l'Académie quelques figurines en bronze sur l'authenticité desquelles il hésitait à se prononcer. Une analyse chimique, faite par M. Dite, professeur à la Sorbonne, a permis de voir sur la poitrine d'une de ces figurines un signe de l'écriture hétéenne, le signe divin ; elles sont donc parfaitement authentiques.

Les revenus du premier semestre de la fondation Garnier sont attribués au R. P. Hacquart.

M. Héron de Villefosse communique les photographies et les dessins (exécutés par M. le marquis d'Anselme de Puisaye) des principaux objets trouvés à Carthage par le R. P. Delattre dans les fouilles de la nécropole voisine du Sérapéum. On y remarque un vase grec à figures noires représentant Achille et Troïlos, une série de figurines rhodiennes, des scarabées imités des scarabées égyptiens, des bijoux en or, et plusieurs lamelles en argent repoussé, débris d'un bracelet. Sur ces lamelles est figurée une palmette sacrée identique à celle que M. Renan avait trouvée sur les monuments phéniciens de l'île d'Aradus. Le P. Delattre a joint à cet envoi le plus précieux des monuments découverts dans ces fouilles, le pendant de collier en or, portant une inscriptions punique de cinq lignes que M. Héron de Villefosse a confiée à M. Philippe Berger. — M. Philippe Berger donne la traduction de cette inscription : « A Astarté Pygmalion Iadamelek, fils de Paddaihilleis. Que puisse protéger Pygmalion ! » Le point vraiment nouveau de ce petit texte est la mention de Pygmalion comme dieu et son association avec Astarté, association dont on pouvait déjà trouver un indice dans l'histoire de la statue de Pygmalion. La formule finale : « Que protège Pygmalion ! », ou peut-être « Pygmalion protège qui le protège », est aussi fort intéressante au point de vue des idées religieuses des Carthaginois. Les caractères de l'inscription, qui sont archaïques, confirment la date assignée par M. de Villefosse à ces monuments (VI[e] ou VII[e] siècle a. C.).

M. Ch.-Em. Ruelle lit une note intitulée : *Le musicographe Alypius corrigé par Boèce*. En comparant les tableaux de notation musicale grecque donnés par Alypius, auteur du II[e] ou III[e] siècle, avec ceux du ton ou trope lydien contenus dans l'Institution musicale de Boèce, on constate une différence dans la description et la figuration de trois notes chromatiques. Plusieurs raisons techniques déduites dans cette communication, tendent à motiver le remplacement des signes d'Alypius par les signes de Boèce dans le tableau général de la séméiographie musicale chez les anciens Grecs. Le *digamma* renversé (instrumental) d'Alypius en serait exclu, et le *gamma* retourné de Boèce prendrait sa place. Le delta instrumental qui est surmonté d'un accent le perdrait et serait traversé par une barre. Même modification pour deux signes l'un vocal, l'autre instrumental, savoir, le *tau* renversé et le *demialpha*, branche de droite.

Léon Dorez.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 24 décembre — 1894

626. — **Kalhana's Râjataranginî** or Chronicle of the kings of Kashmir, edited by A. Stein. vol. I. Sanskrit text with critical notes. Bombay 1892. In-4, xx, 296 p.

La Râjatarangi*n*î est le spécimen à la fois le plus considérable et le plus ancien du genre historique qui nous ait été conservé dans la littérature sanscrite. Ecrit en 1148 ap. J.-C., l'ouvrage raconte en huit chants les destinées du Cachemire depuis les temps héroïques. Le pandit Kalha*n*a ne se flatte pas de frayer une vie nouvelle; il nomme plusieurs de ses devanciers, Suvrata, Helarâja, Padmamahira, Chavillâkara, K*s*emendra; il prétend seulement l'emporter sur eux par l'exactitude des informations et le mérite du style. En homme initié à la méthode historique, tout Hindou qu'il est, il cite les sources et consulte les documents originaux, inscriptions, généalogies officielles, chartes de fondations ou de joyeux avénement, panégyriques de chancellerie, mémoires. Il faut ajouter, d'ailleurs, que son effort aboutit à placer treize siècles avant l'ère chrétienne le glorieux contemporain d'Antiochus, d'Antigone et de Ptolémée, Açoka, et à reculer de douze cents ans le règne de l'Indo Scythe Kani*s*ka et du Hun Mihirakula. Il serait aisé de plaider les circonstances atténuantes en sa faveur, de faire valoir les redoutables difficultés où s'achoppe encore la science des indianistes, les noms multiples portés par un même prince, les mêmes noms appliqués à une infinité de rois, la variété des ères, les documents faux etc. Mais il suffit de constater, à l'honneur de Kalha*n*a, l'importance reconnue d'une voix unanime à son œuvre. Dès 1832, le Comité Central de l'Instruction publique à Calcutta faisait imprimer la Râjatarangi*n*î, grâce à une copie envoyée du Cachemire par Moorcroft : la société asiatique du Bengale reprenait ensuite et menait à bonne fin la publication interrompue. En

1840, la société Asiatique de Paris publiait à ses frais une édition nouvelle et améliorée du texte avec une traduction française due à M. Troyer. Il ne fallut pas moins de douze ans pour venir à bout des trois volumes. L'ouvrage était augmenté, sinon enrichi, de notes, observations, commentaires, historiques, géographiques, littéraires, ethnographiques. Il y aurait de la cruauté à discuter le travail de Troyer; l'œuvre dépassait trop visiblement les forces de l'ouvrier. La tournée de M. Bühler au Cachemire en 1876 ouvrit une période nouvelle dans l'étude de la chronique cachemirienne. M. Bühler put acquérir, collationner ou consulter des manuscrits écrits en caractères locaux (çârada), reconnaître les erreurs dont pullulaient les transcriptions en dévanagari, mises en œuvres par les premiers éditeurs, et tant par ses observations personnelles que par les indications des pandits indigènes rectifier les erreurs et les contre-sens du traducteur. Il montra enfin quels secours on pouvait tirer des documents disponibles par une traduction annotée des cent huit premiers vers. M. Hultzsch, après une tournée au Cachemire en 1885, poursuivit l'entreprise en sous-œuvre, acheva dans l'Indian Antiquary la traduction du chant I (XVIII: 73-105) et entama la traduction du second (v. 1-171; ib. XIX. 261). Enfin nous devons aujourd'hui à M Stein, principal du collège oriental à Lahore, une admirable édition critique du texte. M. Stein, à force d'industrie et de persévérauce, a pu mettre la main sur l'archétype, entrevu seulement par Bühler et d'où dérivent tous les manuscrits connus. Il est de la main du pandit Ratnaka*ntha*, qui florissait dans la seconde moitié du xvii^e siècle. Deux anonymes ont révisé et retouché la copie, l'ont enrichie de variantes et de gloses souvent précieuses. M. Stein, en éditeur sagace, a distingué soigneusement la part de chacun. Son texte suit en général aussi fidèlement que possible la copie de Ratnaka*ntha*; il ne s'en sépare qu'en cas d'erreur flagrante. Deux manuscrits postérieurs, dérivés de cette source unique, servent à en contrôler les lectures douteuses ou à en combler les lacunes actuelles. Grâce aux subsides généreux du gouvernement cachemirien, l'ouvrage est établi avec un luxe sévère et de bon goût; sous la forme maniable d'un volume in-4, les huit chants du poème tiennent en moins de trois cents pages, imprimés dans l'excellent caractère de la *Bombay series*. Une ingénieuse disposition typographique qui tend à se vulgariser dans l'Inde met, à l'aide de lettres grasses, les noms propres en saillie et facilite les recherches dans la masse compacte des pages. L'indianisme a maintenant à sa disposition une partie des matériaux nécessaires à l'interpretation exacte de la Râjatarangi*n*î. Qui saurait en tirer parti mieux que M. Stein? Ses voyages au Cachemire, ses relations avec les pandits indigènes, les informations dont il dispose le mettent en état d'élucider bien des difficultés; ses travaux antérieurs et notamment l'heureuse correction qu'il a introduite dans la lecture de l'alphabet grec des Indo-Scythes promettent encore de nombreuses trouvailles. Le gouvernement anglais voudra-t-

il ménager à un serviteur de si rare mérite les loisirs indispensables pour préparer le second volume annoncé depuis trois ans et qui doit contenir l'Introduction et les Notes, exégétiques, historiques et topographiques? La Râjataranginî, par son intérêt, dépasse de beaucoup les étroites limites du Cachemire. Si la séduisante vallée n'a jamais tenu un rôle prépondérant dans la politique indienne, si elle n'a jamais donné à l'Inde un empereur, elle s'est du moins trouvée mêlée, ne fût-ce qu'à titre secondaire, à l'histoire générale du pays; de plus, située aux confins du monde iranien et du monde chinois, elle a servi plus d'une fois de trait d'union entre trois civilisations bien diverses; enfin la protection éclairée des souverains y a fait fleurir avec tant d'éclat la littérature que la poésie indienne retrouve une partie de ses annales dans la chronique cachemirienne.

Sylvain Lévi.

---

627. — Alice Walton. — **The Cult of Asklepios**, Cornell Stud. in Class. Phil., III, Boston, 1894, in-8°, 136 p.

L'ouvrage se compose de deux parties. — A. Étude théorique en six chapitres sur : Asklépios dans Homère; Asklépios esprit de la terre; Sanctuaires; Clergé; Traitements médicaux; Rites des cités; Rites des particuliers. — B. Index en trois chapitres : Épithètes du Dieu; Classifications des Textes et Inscriptions; Lieux de Culte.

Cette seconde partie pourra rendre quelques bons services, bien que l'exactitude des renvois et citations ne me semble pas parfaite. Pour Phalanna (Thessalie), l'auteur connait quatre inscriptions, deux dédicaces dans Collitz, 1329 et 1332, et deux décrets dans *Mitth. Athen.*, VIII, p. 103-107 : en réalité, il n'existe que deux textes republiés par Collitz d'après *Mitth. Athen.* Pour Ambracie, le texte est dans Polybe, XXII et non XXI. Pour Corcyre, c'est Collitz (3195), qui a conjecturé Ἀσκληπιοῦ, mais l'inscription mutilée porte seulement εἰς τὸ ἱερὸν τοῦ Ἀ... : on peut aussi légitimement rétablir Ἄρεως ou Ἀπόλλωνος qu'Ἀσκληπιοῦ; Collitz, d'ailleurs, met un ? après sa restitution. Pour Thespies, les inscriptions auraient dû faire songer à un passage de Pausanias, IX, 26, 8 : τὸ δὲ ἄγαλμα τὸ Διονύσου καὶ αὖθις Τύχης, ἑτέρωθι δὲ Ὑγιείας.... τὴν δὲ Ἀθηνᾶν τὴν Ἐργάνην καὶ αὐτὴν καὶ Πλοῦτον οἱ παρεστηκότα ἐποίησε. Tous les éditeurs de Pausanias ont signalé la lacune évidente de ce texte : entre Ὑγιείας et τὴν plusieurs mots sont tombés, car ἐποίησε n'a pas de sujet. Le sens général parait être : *La statue de Dionysos et Tyché, et d'autre part celle d'Hygie.... [un tel les a faites], et il a fait aussi*, καὶ αὐτήν, *Athéna Ergané et Ploutos qui se tient debout auprès d'elle*. Or, Dionysos-Tyché, d'une part, Athéna Ploutos de l'autre, nous avons deux couples de statues, dieu et déesse; on peut supposer qu'Hygie était de même unie à son ordinaire parèdre, Asklépios : le statuaire aurait repré-

senté trois couples se faisant pendant. La conjecture est tout hypothétique. Il aurait été utile, en tout cas, de ne point omettre cette présence d'Hygie, que Pausanias nous fait connaître, auprès du culte d'Asklépios, dont il ne nous parle pas, mais que nous signalent les inscriptions. Parmi celles-ci, l'auteur ne cite pas C. I. G. S 1824, et avec raison. Les éditeurs de ce volume semblent avoir usé d'une certaine hardiesse dans leurs restitutions. Ici, sur un fragment de marbre brisé de toutes parts, on lisait ΠΙΟΝΕΚΤΩΝ : ils ont rétabli sans hésitation Ἀσκλη]πιὸν ἐκ τῶν ἰδίων ; de même au n° 2874, ΕΙΠΑΛΑΙΜΟΝΙ est devenu Ἡρακλ]εῖ Παλαίμονι.

Pour Hermione (Argolide), l'auteur cite le témoignage de cinq inscriptions : C. I. G., 1221, 1222, 1165, 1186, 1198 (Collitz, 3396). Aucun ne semble probant. Le premier, C. I. G. 1221, est invoqué par erreur : il se rapporte au culte d'Arès Enyalios et non à Asklépios. Le troisième et le quatrième, C. I. G. 1165 et 1186, se rapportent à deux agonothètes des Ἀσκληπιεῖα d'Épidaure. Le second, C. I. G. 1222, — le seul valable —, mentionne un prêtre d'Ἀσκληπιὸς Σωτήρ ; mais rien n'indique qu'il s'agisse d'un sacerdoce hermionéen : ἱερεὺς τοῦ Σωτῆρος Ἀσκληπιοῦ est la formule habituelle des inscriptions d'Épidaure. Reste C. I. G. 1198. Fourmont avait copié :

ΔΑΜΑΤΡΙΧΘΟΝΙΑΙΔΙΠΑΡΓΙΑΑΠΙΩΙ

O. Müller (Dor. I, 299) corrigea en :

Δάματρι Χθονίαι, Διί, Ἀσκλαπιῶι.

Boeckh accepta cette correction, que Collitz a reproduite. Elle paraît peu légitime. Elle ne correspond pas au nombre de lettres indiquées dans la copie de Fourmont. D'autre part, elle diffère de toutes les autres inscriptions d'Hermione, qui nous donnent toujours (Collitz, 3390, 1, 2, 5) Δάματρι, Κλυμένωι, avec ou sans Κόραι. Il faudrait corriger plutôt en :

Δάματρι Χθονίαι, Διὶ Κλυμένωι

Κλύμενος, dit Pausanias, est une épithète du dieu infernal [1]. Le dieu infernal porte souvent le nom de Ζεύς : ὃν δὲ ἄρχειν φασὶν ὑπὸ γῆς, ἔστιν ἔπος τῶν Ὁμήρου Δία ὀνομάζον καὶ τοῦτον,

Ζεύς τε καταχθόνιος καὶ ἐπαινὴ Περσεφόνεια [2].

Ζεὺς κλύμενος serait l'équivalent de Ζεὺς καταχθόνιος. Que l'on admette ou que l'on repousse cette correction, celle de Müller ne suffit point en tout cas pour établir l'existence à Hermione d'un culte d'Asklépios, alors que Pausanias ne nous en dit rien, alors surtout que les monnaies de cette ville ne portent jamais l'effigie du Dieu. Et ce dernier indice

1. Paus., II, 35, 9 : τοῦ θεοῦ ἐπίκλησις, ὅντινα ἔχει λόγος βασιλέα ὑπὸ γῆς εἶναι.
2. Paus., II, 24, 4.

n'est pas de minime importance, si l'on constate que la plupart des villes d'Argolide (Argos, Asiné, Épidaure, Kléone, Trézène) ont frappé des monnaies au type d'Asklépios.

Pour une autre ville d'Argolide, Lessa, l'auteur me semble avoir eu tort d'accepter une affirmation de Kondakis (Ἀθην. VIII, p. 371), qui crut trouver l'Ἀσκληπιεῖον de Lessa, parce qu'au village de Karnetsi il avait copié l'inscription Ὅρος Ἀσκλαπιοῦ. Cette pierre avait été apportée du voisinage. Elle me paraît provenir du sanctuaire d'Épidaure. Car Pausanias, après avoir parlé de Lessa, de son temple d'Athéna, du mont Arachnaion et des autels de Zeus et d'Héra qui le dominent, ajoute : κατὰ δὲ τὴν Λῆσσαν ἔχεται τῆς Ἀργείας ἡ Ἐπιδαυρίων. Πρὶν δὲ ἢ κατὰ ταύτην γενέσθαι τὴν πόλιν, ἐπὶ τὸ ἱερὸν ἀφίξει τοῦ Ἀσκληπιοῦ [1]. Lessa est sur la route d'Argos à Épidaure; en sortant du bourg (Κώμη), on entre dans le territoire d'Épidaure, mais avant d'arriver à la ville d'Épidaure on rencontre le fameux sanctuaire d'Asklépios. Le contexte prouve bien qu'il s'agit du sanctuaire épidaurien, dont les bornes étaient peut-être plantées aux portes mêmes du bourg. C'est l'une de ces bornes que nous avons, je crois, sous les yeux.

Un texte de Strabon, VIII, 3, 4, mentionne au port de Cyllène une statue en ivoire d'Asklépios. L'auteur cite deux fois ce texte, pour le promontoire Araxos (qu'il place en Achaïe, opinion contestable : Strabon le met en Élide et, suivant Pausanias, la frontière des deux pays fut longtemps à ce promontoire même ; plus tard on la reporta plus au sud, au fleuve Larisos) et pour le port de Cyllène : il oublie, d'ailleurs, pour ce dernier, le texte de Pausanias VI, 26, 5, oubli qui se rencontre déjà dans l'index de l'édition Didot. — Pareil double emploi, pour Elaia et Smyrne d'un texte d'Aristide, 486, 16, où il n'est question que de l'Asklépieion de Smyrne.

Pour Pellène (Achaïe), le témoignage des monnaies ne peut suffire à prouver l'existence d'un sanctuaire urbain, distinct du sanctuaire rural de Kyros, mentionné par Pausanias. Pour Olympie, il ne s'agit que d'œuvres d'art, et non de statues de culte. Il faut remarquer, à ce propos, la rareté des sanctuaires d'Asklépios en Élide, — un dans le port de Kyllène; un autre sur les frontières de l'Arcadie, patrie du Dieu. Pour Kyparissai, le texte de Pausanias allégué s'applique en réalité à Aulon. Pour Panticapée, il faut corriger Strab., II, 1, 16.

On trouverait encore bien d'autres corrections à faire. On pourrait signaler quelques oublis : pour Halicarnasse, Lebas Wad., n° 504. On pourrait surtout discuter la légitimité de certaines inductions : quand les textes ou les fouilles nous signalent quelque part une représentation du dieu, peut-on valablement en induire l'existence d'un culte en cet endroit? A Tanagra, par exemple, aucun texte (celui d'Élien, fragm. 186,

1. Paus. II, 26, 1.

invoqué par l'auteur, ne fournit pas l'ombre d'un renseignement) ne nous permet d'affirmer l'existence d'un Asklépieion. Tout au contraire, nous voyons par Pausanias que dans cette ville c'est Hermès le dieu guérisseur. Mais, non loin de Tanagra, un archéologue trouve un fragment (0,10 cent.) d'une statuette de marbre, dont il ne reste guère que le pied droit, mais qu'il affirme être une représentation d'Asklépios[1] : quel usage devons-nous faire de ce renseignement? Autrefois, quand l'archéologie n'était encore que la servante de l'histoire, je crois que l'hésitation eût été courte. Aujourd'hui, il faut réfléchir à deux fois et le plus sage est peut-être de subir, comme l'auteur, la souveraineté des archéologues

Malgré tout, ces *Indices* seront d'une incontestable utilité. Je regrette seulement que l'auteur, de parti pris, ne les ait point faits complets pour Athènes, Cos, Épidaure et Pergame. Quant au reste du volume, c'est beaucoup de travail pour nous donner une nouvelle étude de mythologie générale. Combien de temps encore dureront ces inutiles redites sur Asklépios esprit de la terre, du ciel ou des eaux? et surtout cette surprenante conception d'une méthode scientifique? Recueillir tous les témoignages, que peuvent fournir tous les auteurs et tous les monuments, à travers tous les siècles et dans tous les pays de l'antiquité, les réunir sans distinction de date ni d'origine, les triturer tous ensemble, les traiter par de vieilles recettes, et de ce mélange innommable tirer l'histoire d'un culte et le portrait d'un Dieu, c'est là peut-être un errement familier aux mythologues, mais ce n'est point à coup sûr une méthode critique. L'auteur ne s'est pas contenté du monde gréco-romain; il invoque l'Asklépieion de Carthage (p. 36). — Au départ de tout cela, il y a toujours la même hypothèse que l'on n'avoue pas ou que l'on croit admise de tous, sans que jamais personne l'ait démontrée : c'est que dans toute l'étendue et dans toute la durée du monde antique, d'Homère à Julien, et de l'Angleterre aux Cataractes, il n'y eut qu'un seul et même Zeus ou un seul et même Asklépios, honorés du même grade, chantés dans les mêmes légendes, pourvus des mêmes pouvoirs, adorés suivant les mêmes rites. L'étude analytique des mythologies locales prouverait facilement le contraire, et les affirmations des anciens ne sont pas moins explicites : il n'y eut pas un seul Zeus, dit Cicéron, un seul Asklépios, il y en eut trois et quatre[2]. Le malheur est qu'entre les textes des anciens et les yeux des mythologues, flottent toujours les belles imaginations d'Otf. Müller et ses processions de tribus thessaliennes, doriennes, phlégyennes, qui saintement descendent de leurs montagnes pour propager en Grèce la religion et la vertu. Chacune apporte un dieu nouveau. Ce sont les Phlégyens qui, partis de Trikka, furent les prophètes d'Asklépios[3]. Le maître l'a dit; seuls, les hérétiques, comme M. de Wilamowitz, osent le contester.

1. *Mitth. Athen.*, III, p. 395, n° 174.
2. Cicer., *Nat. Deor.* III, 23, 57; J. Lyd., *de Mens.*, IV, 90.
3. Kavvadias, *F. d'Épid.*, p. 113.

S'il était permis néanmoins d'invoquer le témoignage des anciens, il semblerait que des trois Asklépios, aucun ne vint de Thessalie. Ils furent tous trois Arcadiens ou Béotiens : *Æsculapiorum primus, Apollinis filius, quem Arcades colunt... Secundus, secundi Mercurii frater (Mercurius, qui sub terris habetur idem Trophonius), dicitur humatus esse Cynosouris ..., tertius, cujus in Arcadia non longe a Lusio flumine sepulcrum et lucus ostenditur* [1]. Si ce témoignage ne suffit pas, l'analyse de tous les documents nous conduit à des conclusions sensiblement pareilles : l'Asklépios des Arcadiens n'est point venu de Trikka ; l'Asklépios des Béotiens n'est point une importation thessalienne. De ces deux assertions, je crois avoir suffisamment motivé la première dans l'*Origine des Cultes arcadiens*. Pour prouver la seconde, il faudrait prendre le culte orchoménien d' Ἀσχλαπιός (avec un χ : C. I. G. S., 3192), étudier la légende orchoménienne d' Ἀσκάλαφος-Ἰάλμενος, comparer ce couple héroïque à deux autres couples du même pays Τροφώνιος-Ἀγαμήδης et Λέαρχος-Μελικέρτης, chercher dans les autres villes béotiennes si le dieu sauveur n'apparaît point semblablement double (Ex. : Hermès à Tanagra), et remonter par Λέαρχος-Μελικέρτης (*Melqart — chef du peuple)* jusqu'à cet Héraklès d'Hyettos, dans le même pays d'Orchomène : ναός ἐστιν Ἡρακλέους καὶ ἰάματα εὑρέσθαι παρὰ τούτου τοῖς κάμνουσίν ἐστιν, ὄντος οὐχὶ ἀγάλματος σὺν τέχνῃ, λίθου δὲ ἀργοῦ κατὰ τὸ ἀρχαῖον [2].

V. Bérard.

---

628. — **Der saturnische Verss** in der rœmischen Kunstdichtung von Alex. Reichardt (XIX Suppl.-bd. der Jarbuecher fuer cl. Ph.). Leipzig, Teubner, pp. 207-253 1892. In-8.

629. — **Metri Vergiliani recensio :** scripsit Th. O. Joh. Rœnstrœm Lundae, 1892. 60 pp. in-8.

630. — **Der Reim bei den Griechen u. Rœmern.** Ein Beitrag zur Geschichte des Reims von O. Dingeldein. Leipzig, Teubner, 1892. IV-131 pp. in-8.

631. — **La Pronunzia popolare dei Versi quantitativi latini nei bassi tempi** ed origine de la verseggiatura ritmica. Memoria di Fel. Ramorino. Torino, C. Clausen, 1893. 70 pp. in-4.

Quatre brochures qui permettent d'embrasser presque toute l'histoire de la versification latine.

1. — M. Reichardt croit que jusqu'ici dans l'étude du saturnien on a manqué de méthode. C'est pour restaurer la méthode qu'il a pris la plume. Après avoir fait l'historique de la question et montré facilement les impossibilités et les contradictions de la théorie tonique, il divise son travail en trois parties : discussion et établissement critique des frag-

1. Cicer., *loc. cit.*
2. Paus., IX, 24, 3.

ments, prosodie, métrique. Dans ces trois parties, il observe les principes suivants : 1° les documents épigraphiques sont plus sûrs que les documents littéraires ; 2° pour retrouver les lois du saturnien il faut laisser de côté, au moins provisoirement, les textes critiquement douteux ; 3° il y a lieu de distinguer entre les saturniens littéraires, œuvres conscientes de poètes de métier, et les saturniens populaires, imitations infidèles ou négligées des premiers. Les conclusions ne diffèrent pas de celles qui sont acquises depuis longtemps à la science et les résultats que M. R. peut revendiquer comme siens se trouvent viciés par la solution arbitraire du dernier problème de la théorie du saturnien.

Le point qui reste aujourd'hui encore discuté est celui de l'hiatus. On s'accorde à admettre l'hiatus à la césure principale. Doit-on le reconnaître à l'intérieur des hémistiches? M. R. répond affirmativement. On croyait cependant que M. Lucien Müller avait tranché la question dans l'autre sens. De fait, il n'est pas un cas apparent d'hiatus où l'on ne puisse admettre l'élision, soit en supprimant un demi-pied faible, soit en rétablissant une forme archaïque. La légitimité de ce dernier procédé se trouve confirmée indirectement par le résultat des recherches de M. Reichardt. « Anciennement, dit-il, (p. 236), le nombre des hiatus est supérieur à celui des élisions, tandis que plus tard, à partir du milieu du VI^e siècle de Rome, c'est l'élision qui prévaut. » C'est donc dans les textes les plus anciens qu'on devra, si l'on veut éliminer des hiatus, rétablir des formes archaïques ; rien de plus naturel. M. R. n'a pas cru devoir s'en préoccuper. Il valait la peine d'attirer l'attention sur ce point et de discuter les diverses hypothèses possibles. Puisqu'il s'agit de méthode, la vraie méthode paraît consister à passer rapidement sur des faits maintes fois constatés, pour concentrer tout l'effort sur les parties du problème qui semblent encore obscures.

Or cette question de l'hiatus est capitale. Tous les détails qui restent en litige dépendent de sa solution. Ainsi M. R. arrive à des conclusions différentes de celles de ses devanciers quant à la suppression des demi-pieds faibles. Il ne l'admet pas au deuxième temps faible du premier hémistiche (scandé avec anacruse) et multiplie au contraire les longues prolongées au troisième temps fort de chaque hémitische. Pour plus d'un texte, on admettra ou on rejettera cette pratique, suivant qu'on tolérera l'hiatus ou qu'on fera l'élision [1]. Il en est de même de la césure de Korsch dont M. Havet a réglé l'usage avec précision [2], tandis que M. R. est incapable d'indiquer les exceptions. « Cette césure, dit-il (p. 250), se rencontre habituellement dans le premier hémistiche, plus rarement dans le second. » C'est là une constatation empirique. Il fau-

1. Par exemple, dans la première partie du fr. 31 (Baehrens) de Nevius : *prima incedit Cereris*, ou du fr. 21 de Livius Andronicus : *simul ac lacrimas de ore*.

2. Dans la troisième édition du *Cours élémentaire de métrique grecque et latine*, que M. R. ne connaît pas et qui contient les résultats de recherches récentes.

drait discuter en détail une vingtaine de textes pour montrer les erreurs métriques qui découlent des erreurs de prosodie de M. Reichardt [1]. Je me contente de signaler, dans le tableau qu'il obtient des douze formes de saturnien, le petit nombre d'exemples qui appuient les huit catégories suspectes [2]. Il y a là un fait qui aurait dû arrêter l'auteur.

Si les résultats sont si discutables, c'est que sa méthode n'est pas aussi sûre qu'il l'a cru. Le principe « incontestable » de Ritschl, que les témoins les plus fidèles sont les inscriptions, n'a pas la valeur qu'on lui attribue trop souvent, en métrique comme en grammaire. Les inscriptions ne supposent que deux intermédiaires entre nous et la pensée de l'auteur, tandis que les textes littéraires en supposent un très grand nombre. C'est le seul avantage des données épigraphiques. Mais il ne faut pas oublier que le brouillon confié au graveur, écrit en caractères cursifs et comportant, surtout à la fin des mots, des abréviations équivoques, pouvait induire en erreur un lapicide même attentif. Et les graveurs d'inscriptions ne paraissent pas avoir toujours été fort soigneux. Nous le voyons par les bévues qu'ils commettent dans les textes les plus courts et les plus faciles. Les inscriptions en saturniens nous offrent d'ailleurs une preuve de leur négligence : *Luciom Scipione(m), filios Barbati*. Ce nominatif insolite serait vite remplacé dans un texte littéraire par l'accusatif ; mais le respect superstitieux de la pierre gravée empêche M. R. d'y toucher. Il écrit *filios* et met en note : « lisez *filiom* ». Il y avait donc des «fautes de copistes» dans les inscriptions comme dans les manuscrits, avec cette différence qu'elles étaient plus difficiles à corriger dans l'original. Les intéressés devaient même hésiter à toucher à un texte qui était aussi l'ornement d'une œuvre d'art. Il y a plus. Bon nombre de ces morceaux n'ont pas été rédigés pour la première fois pour l'inscription qui nous les a transmis. On avait des formulaires.

---

1. Il y aurait lieu de mentionner parmi ces dernières l'allongement par le groupe de muette et liquide, et la limitation de l'abrègement iambique aux vers du théâtre.

2. Le vers type de la première catégorie est faux et le texte adopté ne contient pas la particularité grammaticale pour laquelle il est cité par Festus : *demus* = *demum*. M. R. justifie ce procédé, appliqué ailleurs (p. 227), en rappelant « combien souvent, avec nos ressources pourtant si limitées, nous sommes en état de prendre les grammairiens anciens en défaut ». Il est certain que très souvent les modernes rejettent le témoignage positif des grammairiens ; mais ce fait n'est pas une présomption. Il y a là une véritable pétition de principes. On proclame a priori la stupidité *(stuporem)* des grammairiens et on échafaude des théories contraires aux données fournies par eux : puis on prouve la dite stupidité par cette contradiction. — Le type de la douzième catégorie, unique de son espèce, rentre dans un moule connu si l'on prononce *Herclei* et si l'on admet la longue prolongée du premier hémistiche. La deuxième catégorie disparaît si le vers unique qui la constitue (Névius, fr. 31) présente le texte de la majorité de manuscrits mesuré avec un abrégement iambique. Des deux vers de la troisième catégorie, l'un s'élimine par une scansion analogue ; l'autre paraît nécessiter une transposition proposée par Fleckeisen (CIL, I, 30, 3 et 33, 4). Les classes 5 et 8 (3 vers en tout) reposent sur des difficultés de texte ou de prosodie.

Pour spécialiser la formule, pour y faire entrer les noms, les fonctions, l'âge d'un défunt déterminé, il fallait les substituer à d'autres indications dans l'épitaphe d'un personnage célèbre favorisée par la mode, ou accommoder le texte incolore choisi par la famille dans les recueils des entrepreneurs de sépultures. Dans deux inscriptions des Scipions au vers : *consol, censor, aidilis hic fuit apud uos*, répond le v. : *consol, censor, aidilis qui fuit apud uos*. Les épitaphes d'Atilius Calatinus et de l'un des Scipions présentent deux parallèles du même genre : *hunc unum plurime consentiunt Romai* = *hunc unum plurimae consentiunt gentes ; duonorom optimom fuisse uirom* = *populi primarium fuisse uirum*. Les vagues énumérations laudatives ne trahissent pas moins le remplissage et l'inconsistance d'un texte amorphe : *fortis uir sapiensque ; honos, fama uirtusque, gloria atque ingenium*. On voit dès lors à quels accidents sont exposés ces morceaux, s'ils sont en vers. Ils ont dû subir de véritables interpolations. Enfin, quoique pour les tombeaux des Scipions, des blancs et des signes de séparation semblent indiquer la nature métrique de l'épitaphe, nous n'avons pas l'équivalent de l'affirmation d'un ancien qui nous dit : voici un saturnien [1]. Aussi l'homme méthodique prendra pour point de départ les plus sûres attestations de la tradition, le vers-type : *dabunt malum Metelli Naeuio poetae* [2]. Il groupera à la suite les autres vers cités pour des saturniens; il cherchera parmi eux les modifications que ce type a pu subir. De proche en proche, à l'aide d'inductions et de comparaisons prudentes, il reconstituera les dérivations normales de la forme-mère, en réunissant leurs représentants authentiques. Au cours de ce travail, il reconnaîtra sans doute que la littéralité de la traduction de l'*Odyssée* offre au moins autant de garanties que la transmission directe par voie d'inscription; le texte grec a pour l'œuvre de Livius Andronicus la valeur d'une source distincte.

La question reste donc ce qu'elle était, quand M. Reichardt l'a abordée. Ses successeurs trouveront pourtant à glaner dans sa brochure quelques détails intéressants [3].

---

1. La superstition épigraphique, comme toutes les superstitions, confère une vertu mystique à son objet. Des fragments des inscriptions triomphales et l'épitaphe d'Atilius Calatinus nous ont été conservés par les grammairiens et par Cicéron. La tradition de ces morceaux n'a donc pas la sûreté de la tradition épigraphique et ils cumulent les inconvénients des deux espèces de textes. M. R. ne les range pas moins dans son recueil et dans ses discussions à côté des épitaphes des Scipions et de M. Cécilius et de la dédicace de Sora.

2. Dans le recueil de M. Reichardt, il est placé à la fin, au vers 91.

3. Notons encore deux ou trois observations. P. 208, Névius est visé par Ennius dans les vers sur les chants des Faunes et des devins. — P. 209 : il n'est pas exact de dire que rien a priori ne permet de décider entre les deux théories, tonique et prosodique. Le latin classique est en effet, comme le grec, une langue à accent mélodique et à prosodie fixe. Supposer un vers national fondé sur l'accent, c'est en même temps supposer une période du latin où l'accent est un accent d'intensité et où l'élé-

2. — Le travail de M. Rönström est plus riche en résultats précis. L'auteur s'est efforcé après Drobisch, Birt, Lederer, de déterminer la constitution du vers de Virgile dans tous ses détails : rapport des spondées et des dactyles dans les quatre premiers pieds, nature et forme de la fin de vers, césures, élisions et hiatus, allongement, abrègement, tmèse, syncope. On peut dire qu'il a réussi. Ses statistiques et ses études ont été d'ailleurs limitées à l'Enéide. Un appendice de deux pages laisse entrevoir les résultats de semblables recherches dans les autres œuvres de Virgile. Les conclusions de M. R. ne sont pas absolument nouvelles, mais elles sont appuyées d'énumérations assez complètes et l'ensemble est plus précis que ce que nous avions auparavant. M. Rönström, assez au courant des travaux allemands, est moins bien informé en ce qui concerne la France. Il cite souvent le *Traité de versification latine* de Quicherat, et croit même devoir réfuter l'antique définition de la césure : une syllabe qui finit un mot et commence un pied. Mais les livres récents de MM. Havet et Plessis lui sont inconnus. Il aurait pu y voir une définition plus exacte. Il y aurait trouvé surtout des statistiques nouvelles qui auraient simplifié et allégé son travail. Comme M. Reichardt, M. Rönström se sert des mots d'*arsis* et de *thesis;* naturellement les deux auteurs les prennent dans un sens opposé. Tant qu'on n'aura pas puni d'une amende l'emploi de termes si incertains chez les modernes, nous serons obligés de faire de continuels chassés-croisés en lisant les ouvrages des métriciens.

---

ment prosodique est nul ou rendu sensible seulement par d'autres phénomènes, la différence de timbre, par exemple. Mais alors on se heurte à deux difficultés. 1° On rend impossible à expliquer l'acclimatation si rapide et si complète des mètres grecs à l'époque où précisément on écrit encore des saturniens. Car il ne faut pas l'oublier : Livius et Névius, poètes épiques nationaux, sont en même temps poètes dramatiques hellénisants. Si en allemand, les mêmes auteurs ont pu écrire dans les deux espèces de vers, c'est que leurs vers prosodiques à l'antique, ne sont pas de vrais vers prosodiques : l'accent y a toujours le premier rôle, ce sont des tentatives plus ou moins réussies d'exprimer par la succession des toniques et des atones les effets que produisent les vers anciens par la succession des longues et des brèves. 2° On ne voit plus comment on peut passer du latin classique et du grec à l'ancêtre commun, cependant peu éloigné, de l'un et de l'autre. Si l'on introduit une période romane antérieure à la période classique, la période classique est inexplicable. C'est vouloir faire de Bossuet l'ancêtre de Grégoire de Tours. Qu'il y ait eu à l'époque archaïque des symptômes de romanisation du latin, arrêtée ensuite par diverses causes, c'est ce qu'on peut accorder, quoique en cela nous ayons été trop souvent dupes des procédés expéditifs des gravures d'inscriptions. Mais il est évident que ces symptômes ne constituent pas l'état définitif qu'ils présageaient seulement. Placée sur le terrain de la grammaire historique, la théorie prosodique du saturnien a une assiette très solide. M. R. ne s'est pas assez inspiré de ses considérations. — P. 217, l. 9 : lire *Labbe*. — P. 236 : l'allongement par muette et liquide est une importation hellénique due à Lucilius ; il y a donc là une question importante de chronologie et il ne sert de rien de citer Lucrèce. — P. 247, le § 6 : *Rime*, est traité sans méthode; il prouve seulement que, dès cette époque, les poètes placent symétriquement les mots qui s'accordent. — P. 250 : la mise entre virgules du vocatif est une ponctuation moderne, contraire à la prononciation ancienne.

3. — M. Dingeldein a recueilli un grand nombre de vers dans lesquels le mot à la césure a la même terminaison que le mot finale; il en a recueilli d'autres qui se suivent avec la même consonnance. Quand il est question de rime, il est aussi question d'accent. Dans la brochure de M. D. les homophonies atones sont citées pêle-mêle avec les homophonies accentuées Le but est de ramasser beaucoup d'exemples. S'expliquent-ils par d'autres recherches que celle de la rime, par exemple, par le retour à certaines places de mots qui s'accordent et qui ne riment qu'autant qu'ils appartiennent à la même déclinaison : c'est ce qui est le dernier souci de l'auteur. Il ne faut pas lui demander davantage une vue nette de l'histoire des langues anciennes ni l'intelligence de la révolution qui a fait sortir du latin les langues romanes. Cette brochure ressemble beaucoup à celles que des innocents publient chaque année pour prouver la parenté du latin avec le chinois ou l'annamite. Ce sont des listes, très imposantes pour le profane. Malheureusement un peu d'histoire d'une des langues ingénieusement rapprochées suffit pour culbuter le château de cartes On est d'ailleurs absolument étonné que M. Dingeldein confonde la rime et l'allitération.

4. — Le mémoire de M. Ramorino a une tout autre valeur. L'auteur croit que la prononciation latine en faisant prédominer depuis le IIIe siècle l'accent d'intensité et en nivelant la quantité a introduit graduellement un débit de plus en plus rythmique des vers classiques. De là certaines confusions, certaines fautes dont il a recueilli un grand nombre d'exemples, jusqu'au jour où paraît une versification franchement rythmique. Cette conclusion me semble être inévitable. La difficulté est d'établir le pont entre les deux versifications. M. R. a son système qui est plausible. Je ne veux pas le discuter dans le détail ; mais je tiens à signaler quelques arguments qui fortifient la thèse générale de M. Ramorino.

D'abord si l'on jette un coup d'œil sur tel tableau de la fréquence des élisions chez les poètes latins [1], on est frappé de les voir diminuer en nombre à mesure qu'on se rapproche du moyen âge. Claudien a dans l'hexamètre une élision par dix-huit vers et Rutilius Namatianus une par dix vers; si, dans le pentamètre, Ovide a une élision par soixante vers, on peut voir là une recherche de la difficulté vaincue où ne le suit aucun de ses contemporains; mais au contraire Rutilius a une élision par quarante vers. C'est une preuve que l'oreille se déshabituait de la prononciation classique et que la voix ne rendait plus les nuances délicates où était tout l'art du vers antique.

De plus, un théoricien de basse époque semble avoir eu une notion assez exacte du lien qui existe entre le vers quantitatif et le vers rythmique : c'est le grammairien Virgilius Maro. L'*epitoma de metris* doit

1. Plessis, *Métrique grecque et latine*, pp. 79 et 109.

s'expliquer par une tentative d'imitation des pieds prosodiques ; seulement, au lieu de placer une longue sous le temps fort du dactyle, on place une tonique, longue ou brève ; le temps faible peut être formé d'une ou deux atones : dans le premier cas, le pied a l'allure d'un spondée ; dans le second cas, celle d'un dactyle. Le vers *bella consurgunt poli praesentis sub fine* est composé de cinq pieds de cette nature : *bella con-surgunt -poli prae-sentis sub-fine* [1]. Il est vraisemblable que les théoriciens seuls ont donné cette rigueur à une tendance dont M. R. a relevé les symptômes en dehors de l'école. Il y a là tout un ensemble de données qui, minutieusement étudiées et comparées, nous apporteront la solution des problèmes encore en suspens. Le mérite de M. Ramorino est d'avoir fait quelques pas décisifs vers ce but maintenant prochain.

Paul LEJAY.

---

632. — **Progress in Language,** with special reference to English, by Otto JESPERSEN, Ph Dr., Professor of English in the University of Copenhagen. — London, Swan Sonnenschein, 1894. In-8, xiv-370 pp.

Schleicher a comparé quelque part nos langues modernes, en tant que dégradées de leurs prototypes anciens, mordues par l'usure phonétique et appauvries de formes par l'analogie envahissante, à une belle statue antique qui aurait roulé durant des siècles dans le lit d'un torrent. A la bonne heure, répond spirituellemeut M. Jespersen (p. 11) ; mais, si d'aventure la statue dont tous les traits sont effacés fait aujourd'hui l'office d'un excellent rouleau, n'aura-t'on pas gagné au change ? Après tout, un rouleau est plus utile qu'une œuvre d'art, et le langage est un instrument pratique avant d'être une catégorie esthétique. C'est la pensée dominante de son livre, qui en fait l'unité et en justifie le titre.

Je ne la discuterai point ici [2], d'autant que M. J. a mis la critique à l'aise en concédant (p. 16) que le progrès se peut apprécier à divers points de vue, ce qui revient à dire que chaque langue a ses avantages,

---

1. Cf. *Le grammairien Virgilius Maro et les rythmes latins*, mémoire lu au Congrès scientifique international des catholiques tenu à Bruxelles en 1894.

2. Je dois pourtant confesser que je ne vois pas du tout le profit qu'il peut y avoir à se figurer ce progrès sous l'aspect d'une ligne indéfinie, plutôt que sous celui d'une circonférence (p. 125) : une courbe à très grand rayon paraît une droite à qui n'en voit qu'un tronçon, et telle est, à n'en pas douter, notre portée de vision sur l'évolution totale du langage. Mettons que le monosyllabisme soit, comme le veut l'auteur, non l'origine, mais l'aboutissant : il n'en reste pas moins que le monosyllabisme, une fois fixé, tendra, par l'inévitable adjonction des mots vides au mot plein, à reconstituer l'agglutination, puis la flexion, qui à son tour cédera à l'usure phonétique et à l'analyse. C'est le serpent qui se mord la queue. Le chinois serait fatalement agglutinatif depuis des siècles, si par accident il n'eût inventé l'écriture idéographique au moment précis où il se trouvait dans la phase monosyllabique.

sa commodité, sa clarté, sa beauté même à elle propre, et que le sechuana, en dépit de sa complexité, est pour un Bechuana l'idéal des moyens d'expression [1]. Cette réserve faite, on ne saurait méconnaître l'immense supériorité pratique d'une langue telle que l'anglais sur un idiome aussi encombré de désinences que le russe ou le sanscrit ; mais cette supériorité se maintiendrait-elle, si l'anglais, se dépouillant du peu de grammaire qui lui reste, arrivait à la simple nudité du chinois ? Je ne sais : le chinois ne passe point pour un parangon de limpidité, et je me représente mal Darwin déduisant l'origine des espèces ou Spencer ébauchant la sociologie en un chapelet serré d'inflexibles monosyllabes [2].

Le livre de M. J. est un des meilleurs qu'il m'ait jamais été donné de lire, et je le louerais davantage si l'étonnante communauté de nos vues ne semblait devoir enlever de leur poids à mes éloges. La théorie de la proposition subordonnée en tant que procédant d une ancienne construction paratactique (p. 53) est, mot pour mot, sauf l'exemple anglais si approprié, celle dont je cherche à pénétrer mes élèves ; et ses critiques à l'adresse de doctrines surannées, qu'on est quelque peu surpris de voir renaître en Norvège (p. 62), s'inspirent du même esprit qui me dictait jadis une condamnation jugée par d'aucuns trop sévère [3]. Enfin que dirai-je de plus ? Je suis d'accord avec lui là même où il me réfute (p. 84), en citant de moi une tentative d'explication partielle de l'accent chinois, qui n'était donnée qu'à titre de document accessoire et que je ne crois pas entièrement dénuée de valeur, mais qu'à coup sûr je ne reproduirais plus aujourd'hui dans les mêmes termes [4]. A défaut de divergences graves, je me rabats donc sur quelques détails qu'une très prochaine édition de l'ouvrage ne saurait manquer d'amender : dans la notation phonétique des mots *tes frères* (p. 95), les deux *e* accentués ne

---

1. Sur le mécanisme bantou, très bien analysé par M. J. (p. 40 sq., j'aime beaucoup le terme de *reminders* pour les particules préfixées), on peut comparer les réflexions que me suggérait l'ouvrage de M. Torrend, *Revue critique*, XXXIII (1892), p. 21.

2. C'est peut-être pousser à l'outrance la haine des formes grammaticales, que de soutenir (p. 105) que les amphibologies dont souffrent les langues à déclinaison pauvre proviennent, non de ce qu'elles ont perdu des cas, mais précisément de ce qu'il y en subsiste quelques-uns encore. Le paradoxe, toutefois, est bien joliment amené et ingénieusement défendu, et il contient, à la réflexion, une très forte part de vérité.

3. *Gr. comp. du Gr. et du Lat.*, n° 82 *in fine*. Mais j'aime à me rappeler qu'elle a mérité l'amical suffrage d'un maître tel que M. L. Havet : *Revue critique*, XXVII (1889), p. 44.

4. Elle remonte à près de treize ans : *Muséon*, I (1882), p. 435. — L'objection de M. Jespersen, qu'à ce compte on n'aurait su comment dire « tu achètes », ne porte pas tout à fait : au temps de la mimique rudimentaire, le sujet parlant pouvait prononcer le monosyllabe « troc », en l'accompagnant d'un geste centripète pour signifier « acheter », puis en désignant son interlocuteur pour reporter l'action sur lui ; mais j'accorderai tant qu'on voudra que la fixation du chinois parlé est très postérieure à la période de la mimique rudimentaire.

devraient pas être identiques, car la prononciatton *lè mè tè sè* n'appartient, que je sache, qu'à la manière affectée et emphatique du Conservatoire; l'affreux néologisme *strugforlifeur* (p. 168) n'a pas fait fortune et ne méritait pas une citation; c'est aussi une erreur de détail, mais, si je ne me trompe, une forte illusion, que de faire remonter à l'opulence d'un vocabulaire primitif l'énorme abondance des synonymes sanscrits (p. 351 i. n.), dont la plupart au contraire ont une physionomie essentiellement littéraire et paraissent dus au développement exubérant de la métaphore provoqué par les besoins du mètre et de l'expression poétiques [1].

Le fond de l'ouvrage, c'est la comparaison de la déclinaison anglo-saxonne, admirablement saisie dans ses grandes lignes (p. 146 sq.), avec l'indigence actuelle des formes anglaises, et la transition ménagée de l'une à l'autre. Tout en maniant avec sûreté le document écrit, puisé à une riche information littéraire qui embrasse une période de plus de dix siècles, M. J. sait fort bien que la langue écrite est souvent un trompe-l'œil, et il montre, notamment au sujet des pronoms (p. 184 sq.) que la décadence des flexions s'accuse beaucoup plus dans la langue réelle qu'il ne semblerait à en croire les règles conservatrices de la grammaire officielle. Autour du sujet principal viennent se grouper par centaines les faits de langage d'ordre inférieur, mais non de moindre intérêt : je note au passage la défense de l'expression historiquement irréprochable *I had rather* (p. 226), l'explication du bizarre idiotisme *here you are* (p. 276) = « voici ce que vous désirez » [2], la très fine remarque sur l'*s* du génitif perçu par la conscience du sujet parlant comme préfixe du nom qui suit au moins autant que comme suffixe du précédent (p. 314), une théorie de l'origine du langage qui en vaut bien une autre, — mieux qu'une autre même, en ce qu'elle part de la parole modulée et de la parole non articulée, qui est évidemment la forme rudimentaire du parler humain (p. 360), — et enfin, çà et là (p. 232, 240, 257, etc.), des aperçus isolés dont il doit être permis de dire qu'ils donnent en petit cette impression de perfection que l'art n'est pas seul à faire goûter à l'esprit [3].

Si le livre de M. Jespersen est instructif même pour les maîtres, la

---

1. Les lapsus typographiques sont extrêmement rares et insignifiants : p. 196, l. 14, je suppose que le texte cité porte *hear*; p. 348, l. 19, corriger *heart*.

2. La locution primitive a dû être *here you is* (*you* au datif) = « voilà pour vous » : lorsque *you* a été pris pour un nominatif, — on sait que le vrai nominatif est *ye*, — on a accordé le verbe avec ce faux sujet.

3. Aux exemples de contamination de deux mots cités p. 269, j'en ajoute un français, qui n'a d'autre mérite que d'être tout récent, observé pendant les dernières vacances. Une jeune fille va monter à cheval, on vient de l'asseoir sur la selle, elle est un peu émue, elle s'écrie : « Donnez-moi les rides ». Il y eut un moment d'hésitation, puis on comprit ce qu'elle voulait, mais on ne trouva qu'après coup le procédé de formation qu'elle avait inconsciemment employé : elle avait contaminé *r(ênes)* + *(gu)ides*.

simplicité du plan et la lucidité de l'exposition le rendent très propre à faire réfléchir les élèves. Je voudrais le voir, au moins de temps à autre, entre les mains de tous les professeurs d'anglais de nos lycées, de tous les étudiants en langues vivantes de nos Falcutés : ils y trouveraient, je l'ai dit, des faits sans nombre, mais bien mieux que des faits, un corps de doctrine, une méthode d'enseignement et une discipline intellectuelle.

V. Henry.

---

633. — **La limitation des fonds de terre dans ses rapports avec le droit de propriété,** par E. Beaudouin, professeur à la Faculté de droit de Grenoble. Paris, 1894. Laroze, 1 vol. in-8, 327 p.

Ce livre vaut qu'on le remarque. L'auteur, bien connu par ses études sur le *jus Italicum*, le *minus et le majus Latium*, la *participation des hommes libres au jugement*, la *recommandation et la justice seigneuriale*, le *culte des empereurs*, a pour les questions difficiles une dilection singulière. Or, de telles questions ne manquent point. En prenant la *limitation des fonds de terre*, M. Beaudouin a choisi selon son goût. Mais si le sujet n'avait été que difficile, M. B. ne s'y serait point attaché. Derrière les règles religieuses, mathématiques et puériles des *agrimensores*, il a vu les lois mêmes de la propriété romaine. Or le droit civil primitif est réel, tout s'y ramène à la propriété : la femme, l'enfant, le serviteur, le débiteur, aussi bien que la terre, ont un propriétaire. On n'en saura jamais assez sur l'histoire des droits réels, car de l'organisation de la propriété, des conditions d'attribution ou d'appropriation de la terre dépendent tous les progrès sociaux : la moralité, la liberté, la richesse des individus. Le point est de trouver du nouveau. M. B. y a réussi en abordant l'étude de la propriété autrement qu'on ne le fait communément.

L'auteur décrit d'abord les procédés de limitation officielle. Ces procédés connus, il cherche à quelles terres on les applique.

Toutes les terres publiques de l'État n'ont pas été limitées, les premiers *agri occupatorii* ne le furent point, d'où leur nom d'*agri arcifinii*. Mais les terres publiques que l'État loue soit directement, soit en affermant le *vectigal*, les domaines de Bithynie, de Pergame, l'*ager publicus* de Leontini par exemple, ont reçu une limitation. Il y a eu un mesurage officiel, non plus le mesurage primitif religieux et formaliste, mais une *mensura per extremitatem*.

Les terres publiques des cités ont été aussi limitées. Dans une note de la page 48 on trouvera l'énumération des inscriptions relatives à ces limitations. Les inscriptions sont nombreuses. Au contraire, pour les terres de l'État nous connaissons peu de limitations. Ce qu'on explique en observant que l'*ager publicus* diminua sans cesse. Nous avons cependant

quelques indications précieuses, notamment sur l'*ager Campanus*. Ce domaine campanièn avait été d'abord limité et divisé en 589, sans doute par *scamnatio* [1]. Au temps des Gracques, en 622-623, on procéda à une *centuriatio*. Que si l'on objecte que César le premier assigna l'*ager Campanus*, M. B. répondra que les Gracques projetaient dès l'année 622 la colonisation ou l'assignation de l'*ager Campanus*. Ils eurent assez de crédit pour obtenir du peuple qu'on procédât aux travaux préparatoires. Des triumvirs agraires avec pouvoir exceptionnel de *judicatio* furent nommés qui plantèrent les bornes agraires. On sait que le projet des Gracques n'aboutit point. Le parti sénatorial empêcha la *deductio*. Les colons ne vinrent donc pas, mais les bornes restèrent ; nous en avons une, et l'inscription mise au sommet prouve la *centuriatio*.

Passons aux terres privées : *agri publici privatique, agri privati optimo jure*.

Voici d'abord les *agri colonici*. On les limite par *centuriatio*. Il y a cependant quelques colonies pour lequelles on a employé la *scamnatio*. Pourquoi la *scamnatio* et non la *centuriatio*? Les juristes discutent. M. B. estime que la *scamnatio* était employée quand la disposition des lieux ne permettait pas de recourir à la *centuriatio*. Je pense que M. B. a raison. En tous cas, il est faux de soutenir avec Weber que la *scamnatio* était le procédé exclusivement réservé aux colonies provinciales et la *centuriatio* le procédé employé pour les terres *immunes*. Nous avons peu de renseignements sur la limitation des colonies provinciales, mais ce que nous savons de Carthage, d'Emerita, d'Orange surtout, prouve clairement que l'opinion de Weber est erronée.

Le sol colonial est la propriété des colons. De quelle propriété s'agit-il? On répond habituellement que les colons sont propriétaires *ex jure Quiritium*, mais on est bien forcé de reconnaître que la règle souffre exception à la fin de la République et sous l'Empire. Le moyen de nier! Ce sont justement les colonies qui reçurent le *jus Italicum*. M. B. va plus loin. Il ne croit pas que jamais l'assignation coloniale ait donné la propriété quiritaire. Cette opinion, je le confesse, a tout à fait dérangé ma manière de voir. Mais quoi! est-il une opinion qu'on puisse dire définitive? Il semble que M. B. ait raison. La loi de 643 est pour lui. En outre, rien ne prouve que les colons de Narbonne et de Carthage aient eu le *dominium*. Il faut en dire autant des anciens colons italiens C'est, assure M. Beaudouin, la loi agraire de 643 qui a transformé les propriétaires quiritaires, les colons, les bénéficiaires d'assignations *viritanae* et les détenteurs de cinq cents *jugera* d'*ager publicus*. L'auteur s'est longuement étendu sur la loi agraire de 643, il explique à merveille ce texte d'une lecture raboteuse, et quelle fut sa portée juridique et politique. La loi de 643 marque l'abandon définitif de l'œuvre généreuse et hardie des Gracques : c'est elle qui transforma en *domini ex jure Quiri-*

1. Quoique *limitatus* et *divisus*, il resta néanmoins *ager publicus*.

tium la plupart des propriétaires italiques. La jurisprudence fit le reste. D'où la règle que le sol en Italie est objet de propriété quiritaire.

Des *agri colonici* on passe aux terres qui ont fait l'objet d'une assignation *viritim (agri viritani)* et qui, par conséquent, sont mesurées, limitées, divisées, *(agri divisi et adsignati)*. Le mode de limitation est, ici comme plus haut, la *centuriatio*, par exception, la *scamnatio.*

Nous trouvons ensuite les *agri quaestorii* sur lesquels en province et même en Italie, à l'époque ancienne, les acheteurs n'ont qu'une propriété de fait. Tout de même les *agri quaestorii* sont limités par centuries.

Considérons enfin les terres non coloniales. Dans les villes autonomes, point de limitation suivant le rit romain, point de *dominium ex jure Quiritium*, si ce n'est pour les villes de l'ancienne confédération latine, point de propriété de fait qu'on oppose au domaine éminent de l'État romain.

Dans les autres cités, on trouve quelquefois dès la République une limitation des fonds de terre. Sous l'Empire on procéda à un mesurage général, il s'agissait de déterminer les bases de l'impôt foncier. En Italie même où le sol n'est point grevé, les terres, par des motifs que M. B. expose très bien, se sont trouvées limitées. Reste la question de la propriété. Sous l'Empire aucune difficulté, la règle est connue. Les juristes la formulent en termes d'une précision impérieuse. En province propriété de fait, en Italie propriété quiritaire. La difficulté ne surgit que pour l'époque ancienne. On voudrait savoir quand est née la règle et pourquoi? M. B. a là-dessus des idées neuves et nettes. La règle fut, à toute époque, celle du sol provincial. Pour les terres italiennes les renseignements directs manquent. La loi agraire de 643 ne s'occupait que des colonies et des terres qui faisaient ou avaient fait partie vraiment de l'*ager publicus*. Laissons de côté les latins et les pérégrins dont on a déjà parlé, pour ne considérer que les *municipes*. Ceux-ci ont reçu la cité romaine *optimo jure* ou *sine suffragio*; il est probable, mais non pas certain, qu'ils avaient le *commercium*. S'ils ont le *commercium*, le problème est celui-ci : Rome leur reconnaît-elle la propriété quiritaire sur les terres qu'elle leur a laissées. S'ils n'ont pas le *commercium*, peut-on dire qu'ils ont sur leurs terres « une propriété absolue bien que non quiritaire »? M. B. veut que nos *municipes* aient une propriété pleine. L'hésitation est permise. A parler franc, l'opinion contraire me semble préférable. Il est naturel de croire que le sol conquis a été laissé aux vaincus en simple propriété utile. Pour les cités qui ont fait *deditio* le doute n'est même pas possible, la formule de la *deditio* est décisive. La terre est au peuple romain qui peut l'annexer à l'*ager publicus*, ainsi fit-il pour Capoue, ou la laisser aux vaincus en gardant le *dominium* théorique.

La dernière partie du travail a trait aux origines et au développement de la propriété foncière. L'auteur est amené à dire son avis sur la nature

de la propriété dans la primitive Rome. C'est la question de la propriété collective. M. B. la traite avec beaucoup de précision. Naturellement il n'épuise pas le sujet, mais il en dit assez pour qu'on le suive plus avant. M. B. nie énergiquement qu'il y ait eu à Rome une propriété collective de la tribu ou de l'État. Mais il admet la propriété collective de la *gens*. La terre gentilice était d'ailleurs limitée. — L'ouvrage se termine par quelques pages excellentes sur le domaine éminent de l'État, dont à la fin de la République l'impôt est comme la marque. M. B. croit que l'on ne s'est avisé de voir dans l'impôt le caractère essentiel de la propriété de fait assez tard, et seulement après la suppression du *tributum civile* en 587. Le sentiment de M. B. serait tout à fait fondé si l'ancien *tributum* avait été, comme le nouveau, simplement un impôt foncier, et si la suppression de 587 avait été définitive. Mais on sait que le *tributum civium Romanorum* fut encore perçu en 711 sous le consulat d'Hirtius et de V. Pansa. En revanche, l'auteur me paraît dans le vrai quand il observe avec originalité et finesse que la propriété provinciale, en dépit de son nom, est née en Italie, « qu'elle s'explique par des événements dont le théâtre a été l'Italie, et non les provinces ».

J'ai ainsi retracé les grandes lignes de l'ouvrage de M. Beaudouin. J'ai dû renoncer à parler des renseignements accessoires, des explications de toutes sortes que l'auteur prodigue chemin faisant. On pourra assurément, dans une première lecture, laisser de côté bien des notes et même quelques pages du gros texte. Mais le lecteur est averti qu'il perdrait beaucoup s'il ne se décidait pas ensuite à une lecture complète. M. B. est, comme on sait, un esprit pénétrant et fin, un écrivain facile qui se laisse parfois entraîner, mais non point égarer, par les détails de son sujet. C'est aussi un romaniste très familier avec les faits et les théories du droit public romain. J'avoue que j'ai tiré un grand profit de la lecture de son livre et je m'assure que beaucoup d'autres aussi en tireront avantage.

Il va sans dire que je ne suis pas toujours de l'avis de M. Beaudouin. J'ai déjà fait ici et là quelques réserves. Il serait facile d'en faire d'autres. Je ne crois pas que l'*ager Campanus* ait eu seulement 1050 *jugera* : Granius Licinianus parle de 50,000, ce qui est plus vraisemblable. Je me refuse à voir dans la propriété collective de la tribu, — sauf cas très exceptionnels, — une formation postérieure à la co-propriété familiale, au moins si l'on prend le mot famille dans son sens ordinaire. J'interprète autrement que M. B. les récits des anciens sur les partages de Romulus et de Numa..... Mais à quoi bon insister ? Le droit romain pose tant de questions, soulève tant de problèmes que jamais les interprètes ne se mettront entièrement d'accord. Il faut se résigner à ne point trop s'entendre. Les textes sont pour tous, chacun les tire à soi. Il me semble que M. Beaudouin a réussi à y découvrir quelque chose de neuf et de vrai.

H. Monnier.

634. — **Le livre du Préfet ou l'édit de l'empereur Léon le Sage sur les corporations de Constantinople,** publié pour la première fois par J. Nicole. Genève, 1893, Georg et Cie. 1 vol. in-4 de 102 p.

M. Nicole a découvert à la bibliothèque de Genève un document fort intéressant pour l'histoire économique de Byzance au xe siècle. Dans un manuscrit du xive siècle, contenant des pièces de diverses natures, il a trouvé, réunies sous le titre d'ἐπαρχικὸν βιβλίον, une série d'ordonnances impériales retraçant l'organisation des principaux corps de métier de la capitale et montrant l'exacte surveillance qu'exerçait sur eux le préfet de la ville. A la vérité, de cet ensemble de textes, quelques portions étaient déjà connues, soit par des fragments épars dans plusieurs manuscrits, soit par des articles reproduits dans les livres de droit byzantins. tels que le Tipucite ou le manuel d'Harménopoule; mais le *Genevensis* nous apporte un exemplaire bien autrement complet et instructif de l'édit. Sans doute, il n'y est point fait mention de toutes les professions exercées à Constantinople, soit que plusieurs métiers demeurassent en dehors du système officiel des corporations, soit que, suivant l'opinion de Zachariae de Lingenthal (*Byzant. Zeitschr*, II, 134), nous ayons affaire ici, non point à une ordonnance unique et complète sur la matière, mais bien à une série d'instructions distinctes : on notera de plus qu'incontestablement le *Genevensis* ne nous donne qu'un texte incomplet, et que dès le xive siècle, toute la fin de l'édit semble avoir été perdue.

Mais, quoi qu'il en soit, et malgré ses lacunes, le document est fort instructif. On y voit, avec la variété des métiers exercés et l'ample développement des industries de luxe, la réglementation minutieuse et l'extrême protection qui pesaient sur les corporations byzantines; on y note le soin jaloux qu'on avait de maintenir chaque profession dans le strict exercice de son monopole, afin d'empêcher tout empiètement et toute concurrence déloyale ; on y observe la rigueur de la surveillance administrative, attentive à fixer non seulement pour les objets de consommation, mais pour tous les articles de commerce, un tarif de vente sévère et un maximum de bénéfice qu'on ne devait point dépasser ; on y trouve enfin des renseignements fort curieux sur les prohibitions que la loi byzantine apportait à la fabrication ou à l'exportation de certaines matières : et si l'on ajoute qu'on rencontre dans le livre quelques indications précieuses sur la topographie de Constantinople, on comprend quel tableau pittoresque de la vie byzantine se dégage de ce document.

Il faut donc remercier M. N. de l'empressement qu'il a mis à publier ce texte, du soin qu'il a pris de l'accompagner d'une bonne traduction latine, des notes dont il a éclairé un certain nombre de passages difficiles. Est-ce à dire que dans son édition tout soit irréprochable? M. N. lui-même déclare qu'il a voulu se hâter de mettre le texte à la disposi-

tion des byzantinistes, dans l'espoir que leurs recherches en rendraient l'intelligence plus complète : dans ces conditions, l'on conçoit que M. N. ait laissé certaines choses mal éclaircies et proposé certaines conjectures discutables. Déjà Zachariae de Lingenthal (*Byz. Zeitschr.* II, 135-136) a apporté plusieurs corrections, dont beaucoup sont recevables; je noterai d'autre part plusieurs passages où la traduction latine me paraît rendre mal ou fausser le texte grec (p. ex. p. 25, l. 24; 43, 3-4 ; 49, 24 ; 53, 14 ; 57, 24-25 ; 60, 10). Une erreur plus grave me semble naître de la leçon adoptée 54, 1 ; il faut évidemment corriger τούτων en τοῦτον et ce changement modifie entièrement l'idée que se fait M. N. du personnage appelé σύμπονος. M. N. croit (p. 90) qu'à côté de leur chef ou προστάτης, la plupart des corps de métier avaient à leur tête un assesseur ou σύμπονος ; et il constate que ces personnages « ne semblent figurer nulle part en dehors du Livre. » La raison m'en paraît fort simple. C'est qu'au vrai ils n'y existent pas. Qu'on examine les trois passages où il est question de ce σύμπονος (54, 1 et 24, 55, 1 et surtout 49, 24); il me semble impossible de voir en lui autre chose que l'assesseur bien connu du préfet.

Quant à la date de l'édit, elle donne lieu à une controverse assez délicate. M. N. croit pouvoir identifier le document avec l' ἐπαρχικὸν βιβλίον de Léon le Sage, sans se dissimuler, d'ailleurs, que des éléments postérieurs semblent s'être introduits dans l'ordonnance. Zachariae de Lingenthal se montre fort sceptique sur cette identification, qui paraît pourtant indéniable pour plusieurs passages du texte. Toute la question est donc de savoir si nous sommes en présence d'un ensemble unique ou d'une juxtaposition d'instructions de date diverse. Or, je suis pour ma part moins frappé de certaines différences de terminologie que de la ressemblance des dispositions et de l'esprit général qui anime cette ordonnance. — Quoi qu'il en soit, et sans dissimuler tout ce que des études plus approfondies pourront tirer encore de ce document, nous devons à M. N une grande reconnaissance de nous l'avoir donné : il comble, suivant la remarque de M. Nicole, une des lacunes les plus regrettables des Basiliques ; il nous apporte sur la civilisation byzantine une masse de renseignements inattendus.

Ch. Diehl.

---

635. — Gioda (C.). **La vita e le opere di Giovanni Botero con la quinta parte delle Relazioni Universali e altri documenti inediti**. Vol. I col ritratto di G. Botero. Milan, Hoepli, 1895. Petit in-8 de 395 p.

L'ouvrage entier aura 3 vol. qui se vendront 12 fr.

Si honorable qu'il soit pour Botero d'avoir écrit contre le machiavélisme, ce sera beaucoup trop certainement (malgré les documents inédits qu'on nous promet) que trois volumes consacrés à sa vie et à ses œuvres.

L'ouvrage de M. Gioda est pourtant fait avec soin et rendra des services, d'autant qu'il ne surfait pas le mérite de Botero : il sait que c'est dans sa bibliothèque que Botero a fait les voyages de sept années qu'il s'attribue (p. 116-117), que parmi les moyens qu'il propose pour combattre l'hérésie figure l'extermination des hérétiques, qu'il copie souvent Bodin; courageusement rebelle à la mode qui entraîne beaucoup d'Italiens à croire que depuis trois cents ans tout Piémontais de mérite a travaillé à l'unité de l'Italie, il montre à plusieurs reprises que Botero, à l'époque où il écrivait ses principaux ouvrages, ne songeait nullement à tourner l'attention des ducs de Savoie vers l'Italie (p. 123 et suiv.), que le triste Côme de Médicis était alors son idéal (p. 128), que le Piémont ne comptait même pas à ses yeux parmi les États médiocres, qu'enfin l'Italie lui était aussi indifférente que toute autre nation (p. 234-5); il fait d'ailleurs remarquer que Botero ne s'est pas formé dans le Piémont, et le rapproche à cet égard de Gioberti. (Il aurait pu le rapprocher aussi d'Alfieri et de Massimo d'Azeglio). On peut donc l'en croire quand il revendique pour Botero l'honneur d'avoir aperçu plusieurs vérités d'ordre politique et social qu'on a démontrées après lui : nous recommandons à cet égard son analyse trop longue mais instructive de la *Ragione di Stato*, des *Aggiunte* à cet ouvrage et du livre *Delle cause della grandezza delle Città*.

Charles Dejob.

---

636. — E. M. Keary. **A Catalogue of the Accademia delle Belle Arti at Venice**. Londres, W. Heinemann, 1894, petit in-8, xii-211 pp., avec 23 phototypies.

Les Anglais et les Américains sont grands voyageurs et veulent connaître, comme Ulysse, les mœurs et les villes de beaucoup de peuples; mais ils tiennent si fort, jusque dans leurs plus longues courses, à leurs habitudes et à leur langage, qu'ils souffrent de se servir de guides et de catalogues étrangers. Avec ce catalogue des collections de l'Académie des Beaux-Arts de Venise, M. William Heinemann, qui connaît la psychologie du touriste anglais, inaugure une série qui sera bien accueillie de ses compatriotes. — Ce petit livre a, du reste, ses mérites. Craignant sans doute les modifications dans le placement des tableaux, le compilateur a sagement rangé les peintres selon l'ordre alphabétique; c'est là une idée dont les amateurs sédentaires lui seront vivement reconnaissants; d'ailleurs, un index des peintres par salles atténue les inconvénients que présente pour le visiteur cette disposition systématique. — Si le tableau porte une signature ou une inscription quelconque, elles sont intégralement reproduites, bien que souvent avec d'évidentes inexactitudes; outre l'omission d'abréviations nécessaires, on pourrait signaler, dans cette partie du travail de M. Keary, de nombreuses fautes

de lecture ou d'impression : p. 65, n° 49, BVGO pour BURGO; p. 91, ligne 4, DE VENECUS pour DE VENECIIS; p. 98, n° 1, AUSPICHS pour AVSPICIIS, etc. ; dans le cas où ces mots seraient ainsi estropiés dans l'original, il eût été bon d'en donner, entre crochets, la forme courante et intelligible. De plus, M. Keary a ajouté à la fin de la notice consacrée à chaque tableau, l'indication de sa provenance, et il a dressé une liste des peintres par écoles. Enfin, pour donner plus de charme à son livre, il l'a orné d'une vingtaine de phototypies à peu près satisfaisantes; il a, par exemple, donné la reproduction de huit tableaux de Bellini dont le symbolisme l'a un peu embarrassé ; une de ces peintures (47) semble bien représenter la Fortune, et non Vénus(?); de même, les nos 48 et 50 représentent certainement le char de Bacchus et la Calomnie, sans points d'interrogation ; le n° 51 paraît être, non pas la Fortune, mais une sorte d'ange du Sommeil ; il est bien douteux que le n° 49 soit une image de la Vérité.

Le catalogue des sculptures est peu important (une trentaine de numéros, dont plusieurs sont modernes) ; celui des dessins est absolument insuffisant.

Léon DOREZ.

---

637. — **Histoire de la littérature française**, par Gustave LANSON. Hachette, 1 vol. in-12 de 1170 pp. Prix : 4 fr.

Nous ne saurions trop recommander le précis de M. Gustave Lanson à tous ceux, étudiants ou lettrés, qui tiennent à posséder, à s'assimiler des notions claires, nettes, bien conçues et suffisamment complètes sur l'histoire de notre littérature. Ils trouveront dans ce gros volume un texte serré, mais commodément distribué, nourri de faits et de choses, sans rien pourtant qui sente la compilation ; ils trouveront un véritable fonds de doctrine, bien au courant, juste dans ses jugements, dans ses classifications, personnel et parfois neuf dans ses idées, muni enfin de tout ce qui constitue une base solide et féconde d'études. On peut dire qu'un pareil manuel, à la fois précis classique et livre de fonds et de lecture, mais ceci plutôt encore, car il est littéraire et d'un style alerte et élégant, était tout à fait nécessaire et vient à son heure. Il remplace très avantageusement tout ce qu'on avait fait précédemment dans le même genre, et quelques petites critiques que nous croyions devoir faire à l'auteur tout à l'heure, on peut dire que son travail est, dans ces proportions, non pas définitif, mais excellent.

Deux choses, à première vue, le distinguent des anciennes histoires de la littérature française, courtes ou étendues : c'est la place importante donnée aux époques qui précèdent et qui suivent les deux ou trois grands siècles littéraires. Jadis on aurait cru déroger de remonter si haut et jusqu'aux origines de la langue, on aurait cru imprudent aussi

de descendre jusqu'à nos jours. Travail incommode d'ailleurs, qu'on préférait s'épargner, car pour étudier le moyen âge il fallait une érudition personnelle, que l'éducation universitaire ne faisait rien pour encourager, et quant à se tenir au courant des idées littéraires contemporaines, il fallait faire bon marché des dédains si souvent professés en chaire, et courir comme en cachette cette école buissonnière des lettres. Ce dernier point est toutefois le plus difficile : rien n'est plus malaisé, quand on arrive aux contemporains, aux vivants, que de s'en tenir au plan strict et aux justes proportions qu'on a suivis jusqu'alors. Il y a là un écueil que personne, ou peu s'en faut, ne franchit sans s'y heurter. Nous verrons si M. G. L. n'y a pas un peu échoué à son tour.

Mais enfin c'est toujours la partie secondaire d'une vaste histoire comme celle ci. L'important, c'est de guider le lecteur, sans faux point de vue ni faux renseignements depuis la formation de la langue et de la littérature françaises, jusqu'au jour où elles deviennent l'instrument dont il se sert lui-même à chaque instant, le véhicule d'idées et de sensations qui le frappent à toute heure comme elles frappent les écrivains qui les expriment. M. G. L. a bien compris cela : c'est un guide pour les intellectuels qu'il a surtout voulu faire, un éveil des curiosités littéraires, et il n'y a prétendu mettre que la simple expression des sentiments que ses lectures ont éveillé en lui. Pour le moyen âge, il y a insisté, mais sans l'excès des érudits qui s'y sont cantonnés comme en leur domaine exclusif, et dussent-ils se voiler la face d'horreur devant cette vulgarisation banale, il voudrait en voir répandre les œuvres essentielles de la façon, la seule, qui pourrait les faire goûter au lecteur moderne avec une orthographe — également simplifiée pour toutes, — et d'intelligentes coupures. Nous sommes absolument de son avis, et, nous en dirons même autant pour la Renaissance. Si vous voulez nous faire goûter Ronsard, donnez-nous-en la fleur en un volume in-12, et ne nous réduisez pas à l'alternative des morceaux choisis de classe ou des rééditions, encombrées de commentaires ou hors de prix, des sociétés savantes ou bibliophiles.

Enfin, ajoutons, ce qui a son prix, que l'auteur a tenu à observer le plus strictement possible l'ordre des dates, qui éclaire tant de points obscurs de l'histoire des œuvres, et qu'il a dressé à la fin de son livre de bons tableaux chronologiques, qui ne rendront pas peu de services, — et que chacun est toujours libre de compléter.

Nous passerons maintenant rapidement sur les cinq premières parties de l'ouvrage, pour arriver à nos quelques observations sur l'époque contemporaine. Tous ces chapitres font preuve d'une vue nette, éclairée, qui ne se laisse ni éblouir par les réputations ni éloigner par les préjugés, et de plus, nous le répétons, d'une étude originale et neuve des choses. Citons, comme les ayant plus spécialement appréciées, les pages relatives à la chanson de Roland, à Joinville, Jean de Meung (n'y a-t-il pas quelque excès dans cette extrême admiration ?), Com-

mines, le théâtre du moyen âge, Marguerite de Navarre, Rabelais, Ronsard, Montaigne (une bien fine étude), puis, plus près de nous, Racine et Fénelon. Notons une très heureuse objection à la théorie des *milieux*, tirée de l'exemple de La Fontaine et de Racine, tous deux Champenois, et une juste opinion de la littérature de l'époque révolutionnaire, aussi vulgaire que fausse. Cependant nous osons trouver excessif un chapitre tout entier consacré à Bernardin de Saint-Pierre, comme cet autre, bien plus long encore, à Mme de Staël. Tous deux sont hors de proportion ici, car pour être juste alors, il en faudrait trois fois plus pour tel écrivain de l'époque contemporaine *forcément* plus sacrifié, *parce qu'il est de l'époque contemporaine*.

Nous touchons ici aux seules critiques que nous ait suggérées la lecture de l'ouvrage de M. G. Lanson. Quand on traite de la littérature actuelle dans une histoire qui doit se borner, on rencontre toujours un certain nombre de difficultés entre lesquelles il faut opter. Faut-il faire un choix, faut-il tout nommer, où doit-on s'arrêter? Ne parler que des morts, c'est fausser le sens d'une époque dont plusieurs des maîtres sont vivants encore, et pour n'omettre aucun de ceux qui le méritent, ne faut-il pas s'arrêter à une date? Le mieux, évidemment, serait de rester d'accord avec les époques précédentes, autrement dit, traiter avec soin les *grands*, mentionner seulement en quelques lignes les *moindres*. Mais le choix est malaisé, la postérité n'a pas dit son dernier mot, il n'y a pas accord unanime pour le classement qui s'impose si facilement aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Alors on louvoie, on prend un peu de tous les procédés.... et on touche à tous les écueils. Nous regrettons que ce soit le cas de M. G. Lanson. Il a poussé son esquisse générale jusqu'à nos jours, de plus en plus incomplet, de plus en plus hors de proportions avec la valeur des sujets. Il a insisté sur ceux-ci, négligé ceux-là, étudié un côté de l'un, un côté de l'autre, les laissant tous deux inachevés; tout cela sans règle, comme au hasard de la mémoire, comme en hâte de finir, et même, chose curieuse, comme moins de première main que dans les pages précédentes.

Pour nous, il n'y avait qu'une manière de se tirer d'affaire, c'est celle qu'a choisie M. Brunetière dans ses conférences sur la poésie. L'éminent écrivain a pris sept ou huit noms : les morts d'abord, puis les académiciens, qui sont, au moins par un côté, hors de discussion ; s'il en a mentionné d'autres, c'est sans s'y arrêter, sans que cela compte. Qu'il y ait ainsi des lacunes, cela est hors de doute, mais au moins on sait à quoi s'en tenir, on ne s'étonne pas de les trouver, et de plus, les écrivains choisis sont étudiés à fond et dans les justes proportions. Si M. G. L. avait fait cela, nul doute qu'il ne s'en fût plus commodément trouvé, et nous aussi, qui ne penserions pas à lui signaler des lacunes.

Ainsi, sans vouloir repousser les noms indiqués, il est permis de trouver étrange, en fait de théâtre, que M. Jules Lemaître et M. Becque aient une demi-page, quand M. Pailleron *n'est même pas nommé;* en

poésie, que ni Brizeux, ni Laprade, ni Mme Desbordes-Valmore, pour ne parler que des morts, n'aient pu trouver place, *ne fût-ce que par leur nom;* en littérature, que tous les critiques d'aujourd'hui défilent au complet, quand Gustave Planche, qui les vaut bien, quand Saint-Marc-Girardin et M. Montégut sont *non avenus;* en histoire, que la Sorbonne soit si amplement représentée, quand le duc de Broglie, C. Rousset ou Maxime du Camp sont omis; en philosophie, que nous cherchions vainement les noms, les simples noms, du P. Gratry ou de M. Ravaisson; dans le roman, ceux de Jules Sandeau, de Ch. de Bernard, de Stahl, de Champfleury, de Barbey-d'Aurevilly... toujours pour ne nommer que les morts.

Ici, du reste, faisons une remarque générale. M. G. L. n'aurait-il pas laissé un chapitre dans ses papiers, ou s'il a quelque dédain particulier pour la prose artistique, que Mérimée est seul chargé de représenter ici? Il a consacré un paragraphe à Théophile Gautier poète: à merveille. Mais où apprendrons-nous que Th. Gautier a écrit encore une douzaine de romans ou nouvelles d'une prose absolument exquise et qui vaut sa poésie, plus une douzaine de volumes de voyages ou de critique (sans parler du reste), qui ne leur cèdent guère? — Où encore est-il parlé de la prose d'Alfred de Musset, plus classique, plus admirable, et non moins exquise? Où, de celle de Lamartine? Si nous remontons plus haut, pourquoi pas un mot de Xavier de Maistre, et si nous descendons, comment About n'est-il indiqué que comme journaliste, et M. Alexandre Dumas que comme auteur dramatique?

Ceci à part, il n'y a guère qu'à louer dans les notices consacrées aux écrivains un peu soigneusement étudiés. Chateaubriand a été bien caractérisé, et ce n'était pas facile; cependant nous ne voyons pas assez comment il a toujours paru si *séduisant* à ses contemporains, et le succès énorme d'*Atala* méritait peut-être qu'on s'y arrêtât un peu. Lamartine, Victor Hugo sont excellemment traités, et aussi Gautier et Musset, du moins comme poètes, tous quatre. Pour Sainte-Beuve, il n'eût pas été mauvais de mettre en garde contre sa facilité singulière à dire le blanc et le noir selon son humeur, et à traîner dans la boue, pour une rancune personnelle, ce qu'il a porté aux nues jadis.

Un dernier mot pour Balzac, qui, une fois de plus, a trouvé ici son paquet. M. L. en a-t-il bien souvenir? Son chapitre semble parfois un résumé de l'étude de M. Faguet, qui est bien la plus injuste que le fin critique ait écrite. Nous ne sommes pas de ceux (car il y en a), qui considèrent *le Lys dans la vallée* comme *le* chef-d'œuvre de Balzac, mais il faut ne l'avoir pas lu et n'y avoir pas *pensé*, pour le traiter de « pâteux galimatias » et déclarer, à son propos, Balzac incapable de rendre « les fines analyses de passions tendres, les exaltations idéalistes »; comme lui attribuer des « émotions de commis-voyageur » devant la nature. L'exemple est bien mal choisi: il n'est pas d'œuvre de Balzac

où la passion soit exprimée avec plus de chaleur, d'émotion pénétrante, l'impression de la nature mieux rendue. On en arrive à oublier le style! — Que M. Lanson le relise, si peut-être il n'a pu l'achever, et aussi *Séraphita*, cette perle délicate et pure, ou *le Curé de village*, cette si touchante étude;... et qu'il nous pardonne de terminer ainsi en suivant peut être trop à la lettre l'invite à la critique, qu'il fait dès les premières lignes de son intéressant livre. Henri DE CURZON.

RÉPONSE A M. SALOMON REINACH.

Mon cher Directeur,

M. Salomon Reinach, dans son compte rendu des *Cultes Arcadiens*, me reproche d'ignorer « l'ingénieux et docte travail » de C. Pauli sur la toponymie grecque. Cette ignorance aurait vicié tout mon travail et serait la cause originelle de toutes mes erreurs. Dans ma préface, je m'étais excusé (p. 29) de ne point citer ni réfuter toutes les théories favorables ou contraires à la mienne, car la liste eût compris tout le catalogue de la philologie classique et orientale. Si j'avais pu faire un choix, j'avoue que ce n'eût point été en faveur des théories de Pauli. Puisque M. R. les jette en travers de la discussion, je tiens à déclarer qu'elles me paraissent sans valeur.

1° Elles reposent sur des faits mal ou négligemment observés. Ex. : dans sa liste des villes du Pont, Pauli n'oublie qu' Ἀμισός et Κερασός.

2° Même quand les faits cités seraient exacts, les conclusions seraient illégitimes. Pour les vérifier, que l'on dresse seulement la liste de tous les noms en σσ, σ, νδα, etc., qui commençent par A; et nous aurons Ἄδισσα (Arabie), Ἄδασα (Éthiopie), Ἀγαλασσεῖς (Inde), Ἄλεσα (Sicile), Ἀλίσδασα (Médie), etc. Si cette expérience ne suffit pas, que l'on raisonne un peu et que l'on pousse la théorie jusqu'à ses extrêmes conséquences logiques : on sera amené à englober tous les noms de lieu en σσ, σ, ττ, τ, νδ, νν, ν, δδ, δ, τθ, θθ, νζ, ζ, etc., c'est-à-dire presque tous les noms de lieu du monde antique, et en outre tous les noms en τζα de la Grèce moderne.

3° Enfin, même en admettant ces conclusions, et en regardant toutes ces terminaisons comme pélasgiques, j'aurais encore le droit de rechercher devant elles des radicaux sémitiques, et d'imaginer pour l'antiquité des formations analogues à Τριπόλι-τζα, par exemple, chez les Grecs slavisés. Je ne dis pas que toutes les formations antiques rentrent dans cette catégorie et que toute la toponymie grecque est d'origine sémitique. Mais je suis convaincu que des noms de ce type existent en effet : sur la côte d'Asie, dans le détroit de Samos, Μυκάλη me semble de même origine sémitique que Μυκαλησσός sur la côte béotienne, dans le détroit d'Eubée. Je crois aussi que Ταρτησσός et Κυπαρισσός sont plutôt sémitiques que pélasgiques, et Ταρσός et Κόρινθος. Je pourrais en donner quelques bonnes raisons. Mais, puisque M. Reinach préfère les autorités, je le

renvoie aux « ingénieuses et doctes » études de Muss-Arnolt et de Lewy : tous deux partagent ce que M. R. appelle mon aveuglement. J'ai commencé et je continuerai dans les *Annales de Géographie* une, série de *Noms sémitiques en Grèce*. Aujourd'hui je soumets à M. R. le tableau que voici :

Κάδμος			Ἑωσφόρος
	Τηλέφασσα	Δελέφατ	
Εὐρώπη			Ἕσπερος

Δελέφατ, dit Hésychius, ὁ τῆς Ἀφροδίτης ἀστὴρ ὑπὸ Χαλδαίων. C'est le *Dilbat* des tablettes astrologiques.

Τηλέφασσα = Δελέφατ, *Dilbat*
Κάδμος = Ἑωσφόρος, קדם, *Qedem*, *matin*.
Εὐρώπη = Ἕσπερος ערב, *Ereb*, *soir*.

Dilbat, disent les tablettes, est mâle le matin, Κάδμος, et femelle le soir, Εὐρώπη.

Εὐρώπη n'est donc que l'équivalent et le prototype sémitique de l'Ἑσπερία des Grecs. « Ce que je conteste absolument, dit M. Reinach, c'est que la toponymie grecque soit sémitique. » V. Bérard.

Réponse a M. Bérard.

Mon cher Directeur,

Je n'ai jamais dit que l'ignorance du travail de M. Pauli viciât toute la thèse de M. Bérard. J'ai seulement exprimé le regret qu'il ne l'eût point connue, car je pense qu'il y aurait trouvé des motifs de renoncer à quelques-unes de ses opinions.

Il n'est pas juste de prétendre que les ouvrages de M. Pauli reposent sur des faits « mal ou négligemment observés ». L'omission d'Amisos dans le Pont est regrettable, mais celle de Κέρασος est justifiée, le vrai nom de cette ville étant Κερασοῦς.

Le fait qu'il y a des noms en -ισσα, -ασσα, etc., en Arabie ou ailleurs, ne prouve rien contre la constatation, antérieure du reste au livre de Pauli, que les noms locaux du type de *Tartessos* sont surtout fréquents dans une partie bien déterminée du monde antique. Les autres peuvent avoir été modifiés par analogie avec ceux-là. J'accorde qu'un nom comme *Mykalessos* puisse être un mot sémitique pourvu d'une désinence pélasgique, bien que, dans l'espèce, je n'en croie rien; mais que fera M. Bérard des centaines de noms analogues répandus sur les côtes de l'Archipel? Comment forcera-t-il sa clef sémitique dans ces serrures sans s'exposer à ce qu'on lui rappelle les mots de M. Meyer (*Gesch. des Alterth.*, t. II, p. 14) : « *Weitere Resultate hat man durch Etymologien von Ortsnamen zu gewinnen gesucht, wobei sich vielfach Willkühr mit Unkentniss der semitischen Sprachen gepaart hat?* »

Quelque séduisante que soit l'identification de Kadmos avec *Kadm*,

d'Europe avec *Ereb* (Buttmann, *Mythol.*, t. II, p. 176), je ne pense pas que celle de Téléphassa avec Dilbat, qui est jolie et nouvelle, y ajoute beaucoup de vraisemblance. Téléphassa est un nom transparent, bien grec, qui paraît pour la première fois au IIIe siècle avant J.-C. L'origine sémitique des noms de Kadmos et d'Europe n'est rien moins que démontrée. Quand même M. Bérard l'établirait, il devrait nous expliquer le *processus* qui a fait sortir la légende de Kadmos des noms divers d'une planète chez les Assyriens.

En somme, je continue à croire que la toponymie des pays grecs ne présente qu'un très petit nombre d'éléments sémitiques et que la plupart des noms géographiques du bassin oriental de la Méditerranée doivent être expliqués par des langues que nous ignorons encore

Salomon Reinach.

CHRONIQUE

FRANCE.—M. G. Paris a fait paraître dans le numéro du 1er décembre de la *Revue de Paris* un admirable article sur le regretté James Darmesteter. Il a su retracer la figure morale de notre ancien directeur, saisir et rendre tous les traits de cette originale physionomie. Le savant, le penseur, le patriote, le poète, l'écrivain, tout ce qu'était Darmesteter, M. G. Paris l'analyse et l'apprécie. L'œuvre iranienne de Darmesteter et ses rapports avec l'Orient, ses études sur la poésie anglaise, les pages où il proclamait le véritable esprit de la Bible, tant de travaux divers qui témoignent non seulement d'une facilité prodigieuse, mais d'une finesse remarquable de pensée et d'une étendue tout à fait surprenante de savoir, et jusqu'aux remarques sur le *folklore*, aux investigations curieuses parues dans notre *Revue* sur les relations de l'art chinois avec l'art indien et grec, rien n'a été oublié par M. G. Paris, et le tableau complet de l'activité intellectuelle de Darmesteter se déroule devant nous. M. Paris a notamment insisté sur l'amour de la justice et de la paix que professait son ami. « Ce bon Lorrain, dit-il, ne se lassait pas de prêcher la concorde et l'amour, et on l'aurait surnommé *Doctor pacificus* s'il avait enseigné au moyen âge. » On nous permettra de citer la conclusion de cette magistrale notice : « Le monde entier se reflétait dans cette âme si largement ouverte, et chaque image accueillie s'y revêtait de nouvelles couleurs. L'agilité de son esprit était merveilleuse. Au sortir de fouilles souterraines menées avec le plus laborieux acharnement, il s'élevait tout à coup dans les airs, y planait avec une aisance incomparable, et, comme une alouette perdue dans l'azur lumineux, faisait entendre son chant à des hauteurs où l'œil le suivait à peine. C'était bien l'être ailé, léger et sacré dont parle Platon ; mais cet oiseau de vol si haut et si libre savait, quand il le fallait, se poser fermement sur le sol. Ceux qu'il émerveillait le plus étaient ceux qui le connaissaient le mieux, et c'étaient ceux-là aussi qu'il attachait le plus profondément par les qualités charmantes de son caractère et la bonté caressante de son cœur. Ceux qui ont surtout noté dans sa physionomie et dans son caractère quelque chose de froid, d'amer et de sarcastique ne l'ont observé qu'à des moments de sa vie, si souvent oppressée, où son âme de sensitive se repliait en frémissant et se défendait contre des contacts douloureux Il était certainement porté dans ses jugements à une sévérité parfois un peu dédaigneuse : il

se laissait aller à persifler le pédantisme, la suffisance et la frivolité; mais son aiguillon d'abeille n'a jamais fait de blessures envenimées. Et quelle chaude et fidèle amitié il donnait à ceux qui avaient trouvé le chemin un peu caché de son cœur! Tout au fond de ce savant et de ce philosophe il y avait un enfant, naïf, gracieux et tendre, qui craignait de se laisser surprendre, ne se laissait deviner que par moments et ne se livrait guère tout entier. S'il est vrai qu'on l'a d'autant plus admiré et aimé, qu'on le pleure d'autant plus qu'on l'a connu davantage, qui peut mesurer le deuil de celle à qui il avait ouvert toute son âme et qui était seule peut-être en état de le comprendre tout entier?... L'écrivain est celui qui sait traduire sa personnalité dans son style. Darmesteter a donc été un écrivain et, dans quelques morceaux au moins, un grand écrivain, parce qu'il a su rendre avec des mots, des tournures et des images, les nuances multiples de son sentiment et de sa pensée. Son style a été à bon droit qualifié de « magique » : il répond aux idées qu'éveille ce mot par ses couleurs changeantes, par ses soudaines illuminations, par ses lointains appels à des horizons un moment entrevus. Il y circule souvent une sorte d'ironie très particulière, une ironie en même temps bienveillante et transcendante, qui se plaît aux brèves allusions, aux rapprochements inattendus, en indique à peine l'intention et laisse le lecteur la dégager par un sourire. Il n'est pas exempt çà et là d'une certaine emphase ou d'une certaine obscurité, qui tiennent à l'isolement où pendant longtemps l'auteur avait couvé ses idées. C'est un style très spirituel, je veux dire très peu matériel, où les mots sont choisis surtout à cause de leur valeur suggestive et du prolongement indéfini dont leur sens est susceptible. Il donne l'idée de quelque chose qui ne se réalise pas tout à fait, de quelque chose de supérieur à lui-même, et c'est peut-être ce qui le rend particulièrement attachant. Darmesteter n'a pas été un de ces artistes, pleinement maîtres de leur matière et de leur art, qui travaillent avec la conscience entière de ce qu'ils veulent et de ce qu'ils peuvent : son œuvre a l'attrait puissant de ces esquisses où l'on sent que le maître a rêvé plus qu'il n'a exécuté, et qui ne limitent pas par un contour définitif les lignes que l'imagination se plaît à suivre au-delà de ce qu'a tracé la main. Cette préférence donnée dans l'art à ce qui suggère sur ce qui exprime exactement n'est pas seulement un trait de la poésie anglaise où James Darmesteter se reconnaissait : c'est un trait de la poésie biblique, un trait de l'âme sémitique, accessible aux âmes germaniques, celtiques ou slaves, difficilement compréhensible aux esprits qui vivent dans la pure tradition du génie grec et latin. Par ce trait, par sa souple et subtile intelligence, par cette puissance de « spéculation » que certains juifs portent dans les affaires et d'autres dans les choses de l'esprit, par toute sa conception du monde, par son amour abstrait de la justice et par son patriotisme messianique, Darmesteter nous apparaît bien comme un juif français, double honneur de sa race et de sa patrie. Il nous montre ce que nous apporte d'énergies nouvelles, dans ses meilleurs spécimens, ce type inconnu aux âges précédents, et ce que peut donner de fleurs rares et de fruits imprévus la palme mystérieuse d'Israël entée sur le vieux chêne français. »

— Sous le titre *Herbart, principales œuvres pédagogiques*, M. A. Pinloche, professeur à la Faculté des lettres de Lille, a réuni et fondu en un volume (Paris, Alcan; Lille, Taillandier, 1894. In-8°, XIII et 400 pages. Travaux et mémoires des faculté de Lille, tome IV, mémoire n° 15) différents traités et extraits de Herbart, la *Pédagogie générale*, l'*Esquisse de leçons pédagogiques*, etc. Il a jugé avec raison qu'on ne pouvait reproduire en français l'œuvre de Herbart dans l'ordre et la forme du texte allemand. Aussi a-t-il remanié cette œuvre; il ne s'écarte jamais de la traduction littérale et ne modifie pas la phrase de son auteur; mais il créé un plan qui

n'existe pas dans l'œuvre de Herbart, ou mieux, il adopte le plan que Herbart a indiqué sans le suivre, et il rassemble sous une même rubrique toutes les parties d'un même sujet disséminées par le pédagogue allemand dans différents traités. Il a pareillement, pour ne pas grossir le volume, supprimé les développements purement philosophiques. Telle quelle, — et il faut ajouter que M. Pinloche a conservé, autant qu'il l'a pu, l'arrangement et la division des paragraphes de l'édition allemande de Sallwürk — la *Pédagogie* de Herbart est désormais accessible au public français, sous une forme claire, facile à saisir, nullement rebutante, et il faut remercier le traducteur-adaptateur d'avoir pris tant de soin et de peine pour rendre possible chez nous la lecture d'un écrivain de pensée profonde, mais de langue abstraite, serrée, souvent obscure.

— M. Ph. Tamizey de Larroque publie sous le titre *L'amiral Jaubert de Barrault et les pirates de La Rochelle*, et comme il dit dans le sous-titre, un recueil de pièces rares ou inédites (Paris, Picard, 1894. In-8°, 96 p.). Jaubert de Barrault a, en 1617, châtié les pirates qui infestaient l'embouchure de la Gironde et, à ce propos, M. Tamizey de Larroque reproduit six plaquettes rarissimes qu'il a trouvées réunies dans un bouquin de la Bibliothèque d'Inguimbert, à Carpentras, et qui contiennent de curieux détails sur l'événement. Ce sont : 1° une lettre de Barrault à M. de Gourgues; 2° le *Discours véritable* du combat naval et de la déroute des capitaines Blanquet, Gaillard et autres pirates et rebelles au roi, par Barrault; 3° *Constance, foi et résolution à la mort* des capitaines Blanquet et Gaillard, par le pasteur Cameron; 4° *La vie et les miracles du grand pirate larron Blanquet, canonisé et mis au rang des saints personnages de la Religion prétendue réformée, suivant la confession de la Gruere, par Jean Cameron;* 5° *Fidèle avertissement à Maître Cameron* sur la canonisation des pirates Blanquet et Gaillard; 6° *Réponse* à la lettre de Cameron, réponse qui forme comme le bouquet du recueil, qui est pleine d'une verve spirituelle et malicieuse, et qui a pour auteur Martin Despois. L'éditeur accompagne, comme à son ordinaire, ces six plaquettes de notes instructives et piquantes. L'*avertissement* est consacré au vice-amiral de Guyenne et à sa famille; on y remarquera trois lettres inédites de Barrault au roi et à Marie de Médicis, ainsi que le récit détaillé de l'expédition, que l'éditeur a tiré du livre de Jurien de la Gravière sur le siège de La Rochelle; mais Jurien de la Gravière a reproduit simplement le *Mercure françois*, non sans l'enjoliver — comme dans la petite harangue qu'il prête à Blanquet — et il joint à ses effets oratoires de légères distractions.

— Il faut lire l'intéressante brochure que M. Maurice Vernes a publiée à la librairie Cerf (1894, in-8°, 23 p.), sous le titre *Littérature ou pédagogie, à propos de Mme de Maintenon*. C'est une vive attaque, une charge à fond de train contre la femme qu'on inscrit aujourd'hui en tête et à la place d'honneur des écrivains pédagogiques. M. Vernes rappelle que Mlle d'Aubigné, « au sortir de l'enfance, plutôt que de s'abaisser à un état manuel, d'entrer dans la domesticité de quelque grande maison ou de se résoudre au couvent, vend sa jeunesse à un podagre qui lui offre son nom »; que Mme Scarron, devenue veuve, « assaille de sollicitations la cour jusqu'à ce qu'elle obtienne les moyens de continuer l'existence de femme du monde dont elle ne peut plus se passer », qu' « introduite dans l'intimité du faux ménage de Louis XIV et de Mme de Montespan, elle travaille à détruire la situation de son amie tout en consolidant la sienne », que « cette dévote sans entrailles, cette Esther à rebours livre les siens au lieu de les sauver et finit par les insulter lâchement ». Il y a Saint-Cyr, il est vrai; mais que fut Saint-Cyr, sinon « une maison d'éducation brillante et superficielle » et, ensuite, « une antichambre triste, morose et plate à la

vie du cloître »? Dira-t-on que Mme de Maintenon fut pédagogue? Mais Saint-Cyr est « le type de ces établissements, déprimants à la fois pour l'intelligence et le caractère, auxquels la loi de 1880 a prétendu opposer un type libéral et hautement moral ». Bref, suivant M. Vernes, les œuvres de Mme de Maintenon ne peuvent figurer au programme de l'enseignement des femmes qu'à titre de repoussoir et avec ces mots en exergue : « faites rarement ce qu'elle a dit et ne faites jamais ce qu'elle a fait. » Il faut, conclut l'auteur, dans la France moderne et sous le régime démocratique, choisir « entre l'élégante indifférence qui produit des rhéteurs et la ferme doctrine qui donne des citoyens à la patrie. »

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 décembre 1894.

M. Oppert donne la traduction d'un acte publié par le R. P. Strassmayer, daté de mai 658 avant C., et relatif à la vente d'un terrain divisé en trois parcelles, équivalant ensemble à 625 mètres carrés, pour la somme de 30 drachmes. Cette pièce est surtout intéressante parce qu'elle mentionne un siège de Babylone et la famine qui y régnait alors (deux litres et demi de blé valaient 1 franc 87 cent.). Le roi qui régnait alors était Saosduchin, que son frère Sardanapale de Ninive avait attaqué. Les habitants, fatigués du siège qui ne prit fin qu'en 648 avant C., se révoltèrent et firent périr le monarque dans les flammes. Il est possible que ce fait ait donné naissance au mythe de Sardanapale le fainéant, se brûlant sur un bûcher avec ses femmes.

M. Foucart communique une inscription grecque des premières années du IVe siècle, publiée, sans commentaires, dans les *Mittheilungen* de l'Institut allemand, 1894, p. 174. C'est la dédicace de deux chorèges athéniens associés qui ont remporté deux fois le prix au concours des tragédies, puis des comédies à la tête des Dionysiaques. Il montre que cette inscription confirme le témoignage d'Aristote sur l'association permise aux chorèges, et établit que la tragédie qui obtint le prix est l'*Œdipe à Colone*, représenté, après la mort du poète, par les soins de son petit-fils, en 401. La comédie est d'Aristophane; c'est une des pièces perdues que l'auteur composa entre 399 et 389.

M. Schlumberger communique des photographies qui lui ont été envoyées par M. Degrand, consul de France à Scutari d'Albanie, au retour d'une expédition en Mirditie. A Ourosch, capitale presque inexplorée de cette contrée inaccessible entre toutes, M. Degrand a étudié en particulier les églises. Dans l'une d'elles, celle de saint Alexandre il a pu photographier deux très belles croix processionnelles du XVe siècle, formées de plaques d'argent repoussé avec sujets en relief ornés d'émail et d'inscriptions en dialecte vénitien très élégamment gravées. Dans l'église des Saints Serge et Bacchus, bâtie à la fin du XIIIe siècle, par les deux rois de Serbie, Ourosch et Stéphane et leur mère Hélène, qui passait pour Française, descendant de Baudouin II de Constantinople, M. Degrand a photographié deux inscriptions L'une donne la date de la fondation du temple; l'autre est gravée sur la dalle funéraire commune à la princesse et à ses fils. M. Schlumberger donne quelques détails sur les monuments de la capitale de ce farouche clan albanais. M. Degrand est un des très rares Européens qui y aient pénétré depuis vingt ans.

M. Salomon Reinach lit une note sur une pierre gravée représentant Diomède qui vient d'enlever le Palladium, pierre signée du nom de Polyclète (un homonyme du célèbre sculpteur) et qui, volée à Florence au commencement du XVIIIe siècle, n'est plus connue aujourd'hui que par d'anciens dessins et des empreintes Les archéologues modernes ont suspecté l'authenticité de la gravure et celle de la signature. M. Reinach montre que l'une et l'autre étaient déjà connues vers 1430, époque où Niccolò Niccoli aperçut cette pierre au cou d'un enfant, dans une rue de Florence, et l'acheta cinq florins à son père (Vespasiano, *Vite*, éd Lud. Fratri, t. III, p. 86). M Reinach exprime le vœu que sa communication provoque quelques recherches dans les collections particulières, surtout en Grande-Bretagne, où il est probable que ce chef-d'œuvre de la glyptique antique, dont l'authenticité est définitivement établie, se dissimule depuis près de deux cents ans.

Léon Dorez

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nos 27-28 Vingt-huitième année 2-9 juillet 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1154 : BAYNES, Shakspere Studies and other essays (désappointe). — Mrs GREEN, Town life in the XV century (intéressant et substantiel). — G. C. GRAHAM, Santa Teresa. — BERTRAM, Some memories of books, authors and events. — Ch. H. Pearson. — A primitive disarrangement of Genesis VIII, 19, massoretic text (Charles). — The seventy year-weeks of Daniel (Blake). — The etymology of Yeoman (Maghew). — The Boulogne Prudentius glosses (Logeman) — The Shield-Wall at Hastings (Round). — Sanskrit mss in China (Kielhorn). — Prof. Whitney (nov. nécrol.). — Monuments et mémoires publiés par l'Acad. des inscr. et belles-lettres (fond. Eugène Piot) sous la dir. de G. PERROT et R. de LASTEYRIE, I. (satisfera grandement archéologues et amateurs).

The Athenaeum, n° 3477 : Mrs GREEN, Town life in the XV century. — KIPLING, The Jungle Book. — SALA, Things I have seen and people I have known. — HARRIS, A journey through the Yemen. — TOMKINSON, The diary of a cavalry-officer in the Peninsule and Waterloo Campaigns. — An unknown ballade by Chaucer (Pollard). — Etym. of lad and lass (Bredley). — English bards and Scotch reviewers. — Mrs Glasse's Cookery Book. — Notes from the Euphrates valley (Hogarth). — A Persian inscription. — Narcissus, a Twelfe Night Merriment 1602 p. M. L. LEE.

Literarisches Centralblatt, n° 25 : Evang. nach Joh. u. die Apostelgesch. p. LUTHARDT u. ZÖCKLER, 2e ed. — SPITTA, Zur Gesch. u. Literatur des Urchristentums, I (très sagace et pénétrant). — HAUSRATH, Abälard (intéressant, instructif et soigné). — H. DERENBOURG, Ousama (très attachant épisode de l'histoire des croisades). — L. SCHMITT, Der Karmeliter Paulus Heliä (travail très fouillé). — REUSCH, Beitr. zur Gesch. des Jesuitenordens (beaucoup d'inédit). — BROWNE, Mirza Ali Muhammad the Bab. — SCHLEICHER, Gesch. der Galla, Bericht eines abessin. Mönches im XVI Jahrh. — A. EHRHARD, Die altchristl. Literatur u. ihre Erforschung 1880-1884 (soigné). — E. HOFFMANN, Sylloge epigr. graec. — Sallusti reliq. p. MAURENBRECHER, II. — SCHWARTZ, Esther im Drama der Reformation (bon). — Gœthe, Tag = und Jahreshefte, p. DÜNTZER. — HEINTZE, Gut Deutsch. — ULMANN, Botticelli.

Deutsche Literaturzeitung, n° 25 : SCHARFE, Die petrin. Strömung in der neutest. Liter. — SCHWALLY, Idiotikon des christlich-palästinensischen Aramäisch. — Script. physion. graeci et latini, p. FÖRSTER (remarquable). — WINTZELL, De Hellenismo Horatii. — HEITMÜLLER, Uhlich; Holländ. Komödianten in Hamburg. — KRAUS, Gœthe a Cechy. — TOZER, Sel. from Strabo (bon). — Windeckes Denkwürd. zur Gesch. des Zeitalters Kaiser Sigmunds (beaucoup de critiques à faire et de corrections). — Th. von Bernhardi, Unter Nicolaus I und Friedrich Wilhelm IV (très important et attachant). — BEISSEL, Vaticanische Miniaturen. — HUBER, Die geschichtl. Entwickelung des modernen Verkehrs. — MASSLOWSKI, Der siebenjährige Krieg nach russischer Darstellung, III. — BOGUSLAWSKI, Der Krieg der Vendée.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 25 : Sallusti reliq. p. MAURENBRECHER, I, 11. — JÜRGES, De Sallusti reliq. (excellent). — Cicero, Rede für Milo p. NOHL, 2e ed. — FORCHHAMMER, Homer, seine Sprache, die Kampfplätze (peu convaincant). — BIRT, Eine röm. Literaturgesch. gesprochen in fünf Stunden (clair et vivant). — DÜNZELMANN, Das röm.

Strassennetz in Deutschland (très contestable). — PAVEC, Der junge Lateiner, latein. Grammatik. — Wie studiert man klassische Philologie u. Geschichte, 2e ed.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 25 : BORNEMANN, Pindars erste isthmische Ode (bon). — Polyb, p. BÜTTNER, III (méritoire). — MALCHIN, De auctoribus qui Posidonii libros meteorologicos adhibuerunt (important). — L. MÜLLER, Die Volksdichtung der Römer (conférence populaire). — Vergil. carm. sel. p. GOLLING. — Ed. MEYER, Gesch. des Altertums, II (1er art.). — JACOBS, Thasiaca (soigné). — BOTTI, Il Museo di Alessandria e gli scavi nel anno 1892 (utile). — Wie studiert man klass. Philologie.

— N° 26 : Diophant p. TANNERY (très bon et fait avec la méthode philologique et critique). — ILBERG, Das Hippokrates-Glossar des Erotianos (très profond et riche en résultats). — GRAUX, Not. som. des mss. grecs d'Espagne et de Portugal, p. A. MARTIN (comble une lacune et fait honneur à la fois au gouvernement français et à l'éditeur, cf. *Revue*, n° 12). — GEORGII, Die antike Aeneiskritik (cf. *Revue*, n° 11). — PEIPER, De Senecae tragœdiarum lectione vulgata. — CALI, Studj sui Priapea e le loro imitazioni in latino e in vulgare con la collazione del codice Benedettino, n° 30. — Ed. MEYER, Gesch. des Altertums, II (2e art. sur ce livre très instructif et suggestif). — KOPP, Griech. Staatsaltertümer, p. THUMSER, 2e ed. — FISCHER-BENZON, Altdeutsche Gartenflora (fort instructif). — PASCAL, Saggi linguistici (sans méthode). — JÄGER, Pro domo, Reden u. Aufsätze.

CARTULAIRE GÉNÉRAL
DES HOSPITALIERS
DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM (1100-1310)
PAR J. DELAVILLE LE ROULX
Docteur ès lettres, archiviste paléographe

Quatre forts volumes in-folio, format des *Historiens des Croisades*. Contenant au moins 900 feuillets de texte, avec introduction, notes et index général. Prix. . . . . 400 fr.

PAYABLES A RAISON DE 100 FR. LE VOLUME

LES CINQUANTE PREMIERS SOUSCRIPTEURS auront droit au prix net de . . . . 300 fr.

PAYABLES A RAISON DE 75 FR. LE VOLUME

L'ouvrage est tiré à 300 exemplaires, dont 240 sont mis en vente. — La souscription à 300 francs sera close le 31 octobre 1894.

Des trois périodes — Terre Sainte, Rhodes et Malte, — entre lesquelles se divise l'histoire de l'Ordre de l'Hôpital, l'auteur n'a envisagé ici que la première, et s'est efforcé de composer ce *Cartulaire Général* avec les documents recueillis dans les dépôts d'Archives et les Bibliothèques de toute l'Europe. La préparation de l'ouvrage, qui a coûté près de vingt ans de recherches, a porté sur plus de 200 dépôts de documents; c'est dire d'un mot l'intérêt en quelque sorte universel que présente le livre que nous annonçons.

Si le recueil intéresse surtout l'Ordre et la Terre Sainte, il renferme aussi nombre de pièces capitales pour l'histoire générale, la chronologie, la diplomatique. L'auteur, en effet, y a compris non seulement tous les actes émanant des dignitaires de l'Hôpital, mais encore tous ceux qui ont été délivrés en faveur des Hospitaliers par les papes, empereurs, rois, princes et personnages titrés de l'Europe. Les bulles pontificales inédites, les chartes inconnues des empereurs d'Allemagne, des rois de France, d'Aragon, d'Angleterre, de Navarre, de Bohême, de Hongrie, etc., se chiffrent par centaines; chaque pays, chaque province est largement représentée dans cette publication, qui met à la disposition de quiconque s'occupe du moyen âge un ensemble de matériaux aussi précieux que considérable.

L'Introduction mérite une mention spéciale. L'auteur y a condensé, sur les Archives et Bibliothèques qu'il a visitées pour établir son *Cartulaire Général*, une foule d'indications techniques appelées à rendre service à tous les érudits, quelle que soit la nature de leurs travaux. Si celles-ci sont, le plus souvent, spéciales aux Hospitaliers, M. Delaville Le Roulx signale aussi, toutes les fois que l'occasion s'en présente, les particularités qui peuvent fournir des éléments à l'histoire générale. Plusieurs dépôts même, qui ont été mis à contribution, étaient absolument inconnus jusqu'ici (Archives de Sigena, de S. Gervasio de Cassolas, du grand prieuré de Bohême à Prague).

Le premier volume du *Cartulaire Général* paraîtra le 20 juillet. Il s'étend de 1100 à 1200. L'ouvrage étant absolument terminé, les autres suivront à bref délai. Une table générale onomastique, — qui sera un répertoire considérable des noms de personnes et de lieux du moyen âge, — terminera la publication.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Nos 29-30 Vingt-huitième année 16-23 juillet 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1155 : Méneval, Mem. of Napoleon, I — IBSEN, Brand. — OVERTON, The English church in the XIX century. — A Basque grammar in the library of Shirburn Castle, Oxfordshire (L. Thomas). — A radical Brighton parson in 1575 (Furnivall). — Traces of a fresh source of tradition regarding the life of Lucretius (Masson). — The archaeological survey of India. — Exploration of Hadrian's wall.

— N° 1156 : ROBINSON, The last earls of Barrymore. — Three books about Paris. — KIPLING, Jungle Book. — ZDZIECHOWSKI, Byron i jego wiek. — Aethelred-Mucil, Gainorum comes (Stevenson). — What is slang (Garret). — Two books on African sport. — WINDELBAND, Gesch. der alten Philosophie. — HORN, Platonstudien.

The Athenaeum, n° 3478 : Sir Gerald PORTAL, The British mission to Uganda. — KIDD, Social evolution. — Autobiogr. of Wolf Tone, p. O'BRIEN. — FRACCAROLI, Le ode di Pindaro, trad. ; Olymp. and Pythian odes, p. FENNELL. — The English ancestry of Washington (Read). — The Bible of St. Anthony (Edgcumbe). — English bards and Scotch reviewers. — Prof. Whitney. — A new balade by Chaucer (Skeat). — BLISS, A mound of many cities. — A gnostic gem (Evans). — Notes from Athens (Lambros).

— N° 3479 : Meneval, Memoirs. — A life of Archbishop Laud, by a Romish Recusant. — WEBB, The history of Trade Unionism. — GREENE, Italian lyrists of to-day. — J. DARMESTETER, Le Zend-Avesta. — An unknown balade by Chaucer (Pollard). — Londonners and the chase (Bound). — The Dymokes of Scrivelsby.

Literarisches Centralblatt, n° 26 : ROUSSET, Textkrit. Studien zum N. T. — E. CURTIUS. Gesamm. Abhandl. I. — LAVISSE et RAMBAUD, Hist. générale, I (à suivre avec intérêt). — Wittelsbacher Briefe, p. STIEVE, VII. — Actes du Comité, p. AULARD, Table. — WUTKE, Versorgung Schlesiens mit Salz. 1772-1790. — HOERNES, Wissensch. Mittheil. aus Bosnien (cf. *Revue*, n° 21). — CANTOR, Gesch. der Mathematik, III, 1. — MADAN, English-Swahili dictionary (cf. *Revue*, n° 26). — Herondae Mimiambi, p. CRUSIUS (cf. *Revue*, n° 14). — BRANDES, Shelley u. Byron (réimpression). — PARMENTIER, Kurze Gesch. der deutschen Literatur (bon). — BRUINIER, Faust ver Gœthe, I (peu convaincant). — GRÜNBAUM, Beitr. zur semit. Sagenkunde (très instructif). — JOSEPH, Paläst. des homer. Epos (clair et bien ordonné). — STIEHL, Katalog der Musiksammlung auf der Stadtbibliothek zu Lübeck.

— N° 27 : KABISCH, Eschatologie des Paulus. — WESTERMARCK, Gesch. der menschl Ehe; ACHELIS, Entwick. der Ehe — Von SCHWARZ Alexanders des Grossen Feldzüge in Turkestan (excellent et très riche en résultats). — SAUER, Herzogtum Nassau 1813-1820. — MAYR, Lazius als Geschichtsschreiber. — EXNER, Die Sachsen im Jahre 1809 (beaucoup de documents). — RIES, Was ist Syntax (très bon). — GRIMME, Der Strophenbau in den Ged. Ephraims des Syrers. BLASS. — Demosthenes, 2e éd. — RYDBERG, Le developp. de facere dans les langues romanes (fort louable). — MAY, Beitr. zur Stammkunde der deutschen Sprache. — HARDY, Ved. brahm Periode der Religion des alten Indiens (d'une lecture pénible). — BULLIF, Röm. Strassen in Bosnien. — BLINKENBERG, Asklepios. — PERROT et LASTEYRIE, Monuments et mémoires, I, 1.

Deutsche Literaturzeitung, n° 26 : KÖNIG, Alttest. Kritik. — ACHELIS, Prakt. Theologie. — REICHLING, Das Doctrinale des Alexander de Villa

Dei (très remarquable et utile). — Xenien der 41en Versamml. deutscher Philologen u. Schulmänner. — DÖHRING, Zu den griech. u. latein. Konjunktionen der Gleichzeitigkeit u. Zeitgrenze. — Herodot, V u. VI p. ABBOT (très louable). — Diodor, p. VOGEL, III. — GENÉE, Hans Sachs u. seine Zeit (mauvais). — LAMPRECHT, Deutsche Gesch. V (fort remarquable). — LANDWEHR, Die Kirchenpolitik des grossen Kurfürsten. (neuf et solide).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 27 : CWILINSKI, Bemerk. über die Compos. des Sophocl. Philoktet. — Soph. Philoktet, p. GRAVES. — FAHLNBERG, De Hercule tragico Graec. (clair et bon). — Test. of Abraham et Apocrypha anecdota, p. JAMES (Ie art.) — CURCIO, Studio su P. P. Statio (bien des faiblesses). — C. Nepos, p. BERTINI et FUMAGALLI. — S BERGER, Not. sur quelques textes latins inédits de l'A. T. — SOPHULIS, Les femmes de l'Acropolis (en grec). — MERKEL, Die Sepulkralmulten. — BILLERBECK, Susa. — HASSE, Der Dualis im Attischen.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 26 : CUMONT, Chron. byz. du ms. 11376. — ALY, Gesch. der röm. Liter. I (soigné). — Caesar, De bello gallico, p. KUBLER (cf. *Revue*, n° 16). — POLASCHEK, Caesar u. der codex Vindob. — Cicero, Pro Pompeio, p. NOHL, 2e éd. — Th. FRIEDRICH, Kabiren u. Keilinschriften (souvent contestable).

IL CODICE ATLANTICO

DI LEONARDO DA VINCI

RIPRODUTTO E PUBBLICATO

DALLA REGIA ACCADEMIA DEI LINCEI

Qui, dans le monde scientifique et artiste, n'a pas désiré voir cette œuvre monumentale de Léonardo, ou mieux la posséder, et combien sont les personnes qui ont pu se rendre à Milan, pour en étudier quelques pages à la Librairie Ambroisienne, où elle a été gardé depuis l'an 1637? Les 800 grandes pages, dont le volume se compose, sont comme un vaste champ, où le grand homme du quinzième siècle a étendu des rayons de lumière sur tout ce que l'humanité peut savoir: traitât-il d'art militaire, de mathématique et de géométrie ou de physique et d'astronomie, d'hydraulique, de mécanique, d'outils et d'engins industriels ou d'architecture, de peinture, de sculpture ou même de poésie, tout était pour ce génie merveilleux comme un domaine spécial à lui, auquel il semble s'être voué exclusivement.

Il n'est point surprenant que la publication intégrale d'une telle œuvre ait été réclamée maintes fois dans toute sorte de traités et de revues du monde entier; mais bien que l'on ait tenté à plusieurs reprises de satisfaire au désir universel, on a dû toujours reculer devant les difficultés énormes d'une telle entreprise.

C'est donc avec la plus vive satisfaction que nous pouvons annoncer que grâce aux efforts intelligents et infatigables de M. Ulrico Hoepli. l'éditeur bien connu de Milan, appuyé par l'Académie Royale Italienne dei Lincei, le CODEX ATLANTICUS sera maintenant publié intégralement en héliotypie, sur papier spécialement fabriqué à la main, du format de 50 cent. sur 38.

L'ouvrage sera composé d'environ 35 livraisons de 40 planches chacune, et les planches contiendront la reproduction exacte des dessins et des manuscrits de Léonardo dans l'ordre du volume original, vu l'impossibilité d'obtenir un résultat complet et pratique par un arrangement par matières, et considéré que l'ordre du volume présente déjà une valeur historique à cause des nombreuses citations faites dans plusieurs ouvrages concernant la vie du grand homme. Au fac-simile on joindra une réduction imprimée, purement orthographique, sans modifications ni substitution de paroles, simplement pour faciliter la lecture des manuscrits. A partir du mois de juin de l'année courante on ne publiera pas moins de cinq livraisons par an, de manière que la dernière livraison sera transmise aux abonnés vers la fin de l'an 1900.

Le tirage ne sera que de 280 exemplaires; les 200 premiers seront mis en vente au prix de 37 fr. 50 par livraison, ou de 1,200 fr. pour toutes les 35 livraisons, pour qui voudra les payer d'avance; les 80 exemplaires restants seront offerts à 45 fr. par livraison.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Nos 31-32 Vingt-huitième année 23 juillet-6 août 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 1 : Mém. du maréchal, duc de Croy-Solre, bat. de Fontenoy (1745) et de Raucoux (1746) (Mém. qui comprennent quarante volumes et vont de 1727 à 1784; ils sont conservés à la Bibliothèque de l'Institut; on en extrait ici quelques passages importants). — Lettres de Ch. de Constant (mai-nov. 1796). — Les explosifs au XVIII[e] siècle, par Paul d'Estrée.

Revue historique, juillet-août : DUFAYARD, La réaction féodale sous les fils de Philippe le Bel (suite et fin). — PFISTER, Les Œuvr. royales de Sully et le Grand dessein de Henri IV, 3[e] art. — L. LALANNE, Un récit inédit de la mort de Richelieu. — DEPPING, Madame, mère du Régent, et sa tante, l'Électrice Sophie de Hanovre, nouvelles lettres de la princesse Palatine, 1[er] art. — BARBÉ, Le nabab René Madec, 1753-54 et la cession à Louis XVI du Delta de l'Inde, 1[er] art. — *Bulletin :* France (Farges et Monod). — *Comptes rendus :* DUCHESNE, Fastes épiscopaux de l'anc. Gaule; BAUEMKER, Ein Traktat gegen die Amalricianer aus dem Anfang des XIII Jahrh. : Archives hist. de la Gironde; HARRISSE, The discovery of North America; LEFRANC, Hist. du Collège de France.

Romania, avril-juin : PARIS, Le pronom neutre de la 3[e] personne en français. — MEYER, Les manuscrits des sermons français de Maurice de Sully. — PAGET, Le ms. 1727 du fonds français de la Bibl. nat. — MOREL-FATIO, L'arte mayor et l'hendécasyllabe dans la poésie castillane du XV[e] siècle et du comm. du XVI[e] siècle. — JEANROY, Locut. popul. ou proverbiales. — *Mélanges :* Combr- (G. P.); afr. foncel (A. Thomas); Une chanson du XII[e] siècle (G. P.); Jeu parti entre maître Jean et Jean Bretel (G. P.); Arnoul Greban et la complainte amoureuse qui lui est attribuée (E. Langlois). — Un poème de Baudet Herenc; Pierre Chastelain dit Vaillant (Piaget). — *Comptes rendus :* CARRAROLI, La leggenda di Alessandro magno; SCARTAZZINI, Prolegomeni della Divina Commedia; Dante-Handbuch; A companion to Dante; CESAREO, Sull' ordinamento delle poesie volgari di Petrarca; PALLIOPPI, Dizionari dels idioms romauntschs d'Engiadin' ota e bassa.

Annales du Midi, juillet : BLADÉ, Géogr. polit. du S.-O. de la Gaule pendant la domin. rom. (fin). — COURTEAULT, Un archiviste des comtes de Foix au XV[e] siècle, le chroniqueur Michel du Bernis. — BOUDET, Charles VII à Saint-Flour et le prélude de la praguerie. — BRUN, Un helléniste au XVII[e] siècle, Pierre et Bertrand de Mérigon, d'Aix-les-Thermes. — *Mélanges et documents :* Le plus ancien manuscrit de la Vie de saint Martial (A. T.); Les sarcophages de saint Maximien et la légende de Marie-Madeleine (Doncieux); La légende de Marie-Madeleine dans Girart de Roussillon (A. T.); Les Dupuy de Rouergue et leur coll. de manuscrits au XVII[e] siècle (Cabié). — *Comptes rendus :* CASTANIER, Hist. de la Provence dans l'antiq.; FAGE, Les États de la vicomté de Turenne; FORNIER, Hist. gén. des Alpes-Maritimes; LENTHÉRIC, Le Rhône, hist. d'un fleuve.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, mai : ULANOWSKI, Un village polonais du XVI[e] au XVIII[e] siècle. — Comptes rendus de la commission de linguistique, V. — LUKOWICZ, La déclin. et la conjug. dans l'ouvrage de Nicolas Rey, Apocalypsis. — GRZEGORZEWICZ, Le patois de Przosuysz, gouv. de Plock et de Łukowiec, gouv. de Siedlce. — MATLAKOWSKI, Dict. des patois du territ. de Czersk et de la Cujavie. — KOPPENS, Sur les moyens employés dans le Psalterium Florianense pour déterminer les consonances molles. — PAULISCH, L'orthogr. et la

langue des sermons de la Sainte-Croix. — LUBICZ, Glosses polon. dans un manuscrit contenant des sermons latins du xv^e^ siècle. — DEMBOWSKI, Dict. du patois de Podhale. — BYSTRON, La Vie de saint Alexis et la Vie de saint Eustache, imprimé cracovien de 1529. — BLATT, Le patois de Pysznica. — KOCEK, Le livre d'heures de Nawoyka, I.

The Academy, n° 1157 : G. Meredith's Lord Ormont and his Aminta. — WYLIE, Hist. of England under Henry IV. — Goldwin SMITH, Specimens of Greek tragedy. — LANGE, Aperception. — Some books on the colonies. — A teaching University for London. — Civil list pensions. — The Bodleian library. — Has the song of Salomon been expurgated; The Faust legend; Dante's reference to Alexander the Great in India; The tomb ot the last Gothic King; What is slang? — DRUMMOND, The Lowell lectures on the ascent of man. — PETRIE, Tell et Amarna.

— N° 1158 : Sir W. W. HUNTER, Calendar of Bengal Records. — BROOKE, Tennyson. — HUGHES, Count Cavour and Mad. de Circourt. — Classical school books. — Namur, Ramillies, Menin. — WINDELBAND, Hist. of philosophy; Ethic of Spinoza; HEGEL, Lectures on the history of philosophy, philosophy of mind. — The coins of the Mogul emperors of India. — Dillmann (not. nécr.).

The Athenaeum, n° 3480 : Continental literature. — JEBB, Greek poetry. — Irish state Papers. — Local history. — The tragedy of Willow; The Countess of Carlisle and Countess Granville; English bards and Scotch reviewers; Paine's escape from the guillotine; Mrs Barrett Browning's parentage; Wordsworth and Allston.

— N° 3481 : SAUNDERS, Life and letters of James Macpherson. — Famous adventures and prison escapes of the Civil War. — ZIMMER, Nennius vindicatus. — BOWRING, Haidar Ali and Tipu Sultan. — Three Arctic voyages. — Patristic literature. — The public schools in 1894. — Kavirâja S'yâmal Dâs. — Autograph ms. of Ch. Lamb's Confessions of a drunkard (Harper). — A Gothic magic formula. — Sir Henry Layard. — Recent discoveries in the Roman catacombs. — Notes from the Euphrates valley, II (Hogarth).

The Classical Review, juillet, n° 7 : MAYOR, Notes on the Stomateis of Clem. of Alex. — ELLIS, Madrid ms. of Manilius, V. — RICHARDS, Critical notes on the Republic of Plato (suite). — TYRRELL, Stephens' Vetustissima Exemplaria and Eur. Bacch. 506. — SIDGWICK, Ἐκτημόροι. — BURY, Δύναμις and φύσις in Plato. — PAGE, Verg. En. V, 359. — BURY, Eur. med. 160, 170 and πλειστήρης, πλειστηρίζομαι in Aeschylus. — KNAP, Hor. Ep. I, 1, 51. — *Reviews :* Postgate, Corpus Poet. lat.; Manitius, Edit. of Horace in the middle ages; Spengel, Rhaetores graeci; Hallard, Transl. of Theocritus; Keil, Edit. of Cato De Agricultura; Robert, Hist. studies in pharmacology; Bindley, De Praescr. haeret.; Robert, Reply to the review on the Language of Christ; Christie, Notes on the above; Williams, On a fragm. of the music of the Orestes. — *Archaeology :* CAPPS, On the side entrances to the Greek theatre; Petrie, Tell el Amarna (Torr); Guhl and Koner, Leben der Griechen u. Römer; Maps of Roman Britain; Walters, Illustr. of the Phœnissae of Euripides.

Literarisches Centralblatt, n° 28 : BALTZER, Ausgew. Sermone des hl. Bernhard. — LAMPRECHT, Deutsche Gesch. V, 1. — BEYSCHLAG, Der grosse Kurfürst als evangel. Charakter. — WIPPERMANN, Polit. Gesch. der Gegenwart, 1893. — PHILIPPSON, Friedrich III als Kronprinz u. Kaiser (de circonstance). — NEUMANN. Das moderne Aegypten (bienvenu). —

Dail arab al-mawarid, etc., III. — FOERSTER, Script. physiogn. graeci et latini, I, II (œuvre longue et pénible, digne de tous les éloges). — Vespae, p. BLAYDES et VON LEEUWEN. — Boswell's Life of Johnson, p. M. MORRIS. — O. LORENZ, Goethes Polit. Lehrjahre (spirituel). — Bulletino di filologia classica. — Röm. Funde in Heddernheim, I. — KEKULÉ, Eine weibl. Gewandstatue aus der Werkstatt der Parthenongiebelfiguren. — WASIELEWSKI, Die Violine u. ihre Meister. — Einfluss des tonischen Accentes auf die melod. u. rhytm. Structur der gregorian. Melodie.

— N° 29 : KLOSTERMANN, Der Pentateuch. — ANRICH, Das antike Mysterienwesen in seinem Einfluss auf das Christentum (très sage et réfléchi). — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Les premiers habitants de l'Europe, 2ᵉ éd. II (très instructif). — LUZIO u. RENIER, Mantova et Urbino. — WERTHEIMER, Wien u. das Kriegsjahr 1813 (intéressant). — DELBRÜCK, Schultess' europ. Geschichtskalender; WIPPERMANN, Deutscher Geschichtskalender. — PAULI, Altital. Forsch. II. — Winers Gramm. des neut. Sprachidioms, p. SCHMIEDEL, 8ᵉ ed. — O SCHMIDT, Briefw. des Cicero. — BÜTTNER, Porcius Licinus. — BLASE, Gesch. des Plusquamperfects im Latein. — MANITIUS, Anal. zur Gesch. des Horaz im M. A. bis 1300. — SANTI, Federigo di Montefeltro. Cronaca. — GEFFCKEN, Stimmen der Griechen im Grabe.

Deutsche Literaturzeitung, n° 27 : Theol. Hilfslexikon. — HENNECKE, Apol. des Aristides. — Concilia aevi Merov. p. MAASSEN. — MEISSNER u. ROST, Sanheribs Bauinschriften, Das Bîthillani u. die assyr. Säule. — Apollodor, p. WAGNER (parfois trop étroit et bizarre). — ZOCKHAUER, Studien zu Tacitus' Annalen (hâtif). — SCHLICKINGER, Der Helmbrechtshof. — GMELIN, Schuld oder Unschuld des Templerordens (clair et décisif, quoique diffus). — THIMME, Hannover unter der franz. westf. Herrschaft, I (bon). — BLOK, Geschiednis van het nederlandsche Volk, II (mêmes mérites que le précédent volume). — M. BLOCH, Der Vertrag nach mosaisch-talmud. Rechte.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° VII, juillet : KÖSTLIN, Die Begründ. unserer sittlich-relig. Ueberzeug. — BÜCHER, Entsteh. der Volkswirtschaft. — BLONDEL, Polit. de l'emp. Frédéric II. — PHILIPPI, Zur Verfassungsgesch. der westf. Bischofsstädte. — FESTER, Die Augsburger Allianz von 1686. — PRISER, Der Gesandtschaftsbericht des Hasan ben Ahmed El-Haimi. — MAASS, Aratea.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 28 : LOCH, De titulis graecis sepulcr; HOFFMANN, Sylloge epigr. graec. ante medium sæculum tertium; MACKAIL, Select epigramms from the Greek anthology. — BERNARD, On some fragm. of an uncial ms, of S. Cyril of Alex. written on papyrus. — JAMES, Apocrypha anecdota (2ᵉ art.). — Caesar, p. MEUSEL. — NIESE, Geschichte Alex. des Grossen u. seiner Nachfolger u. der Westhellenen bis 281 (récit soigné et calme). — SAUER, Der Torso von Belvedere (sagace et profond). — STAMPINI, Sulla legenda di Enea e Didone (bon résumé).

— N° 29 : Hyperides, against Athenogenes and Philippides, p. KENYON. — ABEL et VARI, Scholia vetera in Nicandri Alexipharmaca. — Cic. epist. sel. p. DETTWEILER. — ROHDE, Psyche (long art. de Milchhoefer). — BUSOLT, Griech. Gesch. I (important et critique). — GIGAS, Lettres des Bénéd. de la Congrég. de S. Maur.

Nos 33-34 Vingt-huitième année 13-20 août 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux, n° 1 : H. DE LA VILLE DE MIRMONT, Apollonios de Rhodes et Virgile. — Ch. MOLINIER, Cours d'histoire de l'Art. — IMBART DE LA TOUR, Les coutumes de la Réole.

Annales de l'École libre des sciences politiques, n° 3 : M. FLEURY, François Martin, gouverneur de Pondichéry. — L. RENAULT, Le droit international privé et la Conférence de La Haye. — Chronique parlementaire et politique. I Angleterre (suite et fin) ; II Bolivie, par M. DESFORGES ; III Portugal, par M. CRUCHON. — *Analyse et comptes rendus :* Gabriel BOUFFET et Léon PERRIER, Traité du département, t. I. — A. de PRÉVILLE, Les sociétés africaines, leur origine, leur évolution, leur avenir. — Albert BABEAU, La province sous l'ancien régime. — Le serment du Jeu de Paume, fac-similé du texte et des signatures, avec une introduction et des tables par Armand BRETTE, et avec un avant-propos par Edm. CHAMPION. — Mgr. IRELAND, L'Eglise et le siècle. — Gaston DESCHAMPS, Sur les routes d'Asie. — IMBERT DE ST. AMAND, Les femmes de Versailles, la Cour de Louis XV. — Raymond BRUNET, Traité de vivification. — Frantz DESPAGNET, Cours de droit international public. — R. PIÉDELIÈVRE, Précis de droit international public ou droit des gens, t. I. — Alfred CHRÉTIEN, Principes de droit international public, 1re partie. — A. BARDOUX, La bourgeoisie française, 1789-1848. — Léon POINSARD, Etudes de droit international conventionnel, 1re série.

— N° 4 : D. ZOLLA, Les variations du revenu et du prix des terres en France au XVIIe et au XVIIIe siècle (fin). — F. de COLONJON, De l'Association en France (aperçu général). — H. BRENIER, L'évolution industrielle de l'Inde. Contribution à l'étude du développement de la grande industrie dans l'Extrême-Orient. — POUZET, Des effets politiques du renouvellement partiel (suite). — L. ARNAUD, La réforme électorale en Belgique. — Chronique parlementaire et politique. — Espagne, par J. CRUCHON, *Analyse et comptes rendus :* A. RAFFALOVICH, Le marché financier en 1893-94. — E. MEYER, L'utilité publique et la propriété privée (L. A.). — Ch. BENOIST, La politique (J. Cruchon).

The Academy, n° 1159 : WITKINSON, The great alternative. — WINSOR, Geogr. discovery in the interior of North America in its historical relations, 1534-1700. — TEN BRINK, BRANDL, LOENING, Shakspere. — Theokritus, transl. by HALLARD; Œdipus at Colonus, by AUCHMUTY. — Old-Irish glosses on the First Georgic (Stokes). — Dinner, I (Chance). — BERENSON, The Venetian painters of the Renaissance. — Earthworks on the Yorkshire wolds (Taylor). — Assyrian discoveries (Rassam).

— N° 1160 : RAWNSLEY, Literary associations of the English Lakes. — Andrew LANG, Cock lane and common sense. — PROTHERO, Select statutes of the reigns of Elizabeth and James I. — STREAT, Autobiography of a boy. — The Diatessaron of Tatian. — The Canon of Chaucer's works (Skeat); The Septuagint and Samaritan versus the Hebrew text of the Pentateuch (sir Henry Howorth). — The text of Beovulf (Bradley). — Two books on Rossetti. — The letters of Franz Liszt.

The Athenaeum, n° 3482 : Mem. de Meneval. — CUPPLES, Scotch deerhounds and their masters. — Mrs Hope, The first divorce of Henry VIII, p. GASQUETS. — Lughardh O' Clery, Beatha Aodha Ruaidh in Domhnaill, the life of Hugh Roe O' Donnell, p. MURPHY. — PFLEIDERER, Philosophy and development of religion. — The Press Congress at Antwerp. — Paine's escape from the guillotine. — A complaint, possibly by Chaucer. — A new Greek papyrus (Mahaffy). — An American edition of Elia. — E. MICHEL, Rembrandt. — Dr. Topham's notes (Lanciani).

— N° 3483 : The Royalist Composition Papers, being the proceedings of the Committee for Compounding, County of Lancaster, I, p. Stanning; Yorkshire Royalist Composition Papers, p. Clay. — Marston, Walton and some earlier writers on fish and fishing. — Adriatica. — A life of W. H. Widgery. — The Gospel of St Peter. — Bulgaria in 1894. — Genealogical literature — Liturgical literature — Bibliographical literature. — Leconte de Lisle; A pseudo-gothik formula; Scrivelsby; Leconte de Lisle, Scenes of his youth; The Howel Wills library; An interleaved copy of Thomson's Seasons.

Literarisches Centralblatt, n° 30 : Nov. T. graece, III, prol. p. Gaspary — Niebuhr, Gesch. des ebr. Zeitalters, I. — Dahn, Die Könige der Germanen, I. — De Aragon, Nassau-Siegen. — Ardouin-Dumazet, Voyage en France, I et II. — Leon. da Vinci; Il Codice Atlantico, I. — Philostrat. p. Benndorf u. Schenkel. — La Roche, Homer. Untersuch. — Heim, Incantam. graeca latina. — Berliner Beitr. zur germ. u. roman. Philologie, t. IV. — Stricker, Daniel vom blühenden Tal, p. Rosenhagen. — Richter (A.), Deutsche Redensarten. — A. G. Müller, Urk. Forsch. zur Sesenheimer Idylle. — Qvigstad, Nord. Lehnwörter im Lappischen. — Ehrenberg, Geschichte der Kunst in Posen.

— N° 31 : Kurzgef. Comm. zum A. u. N. T. A. T. II, p. Oettli. — The Syriac New. Test. transl. into English from the Peshitto Version by Murdock. — Hist. Unters. Ernst. Förstemann gewidmet. — Sommerlad, Die Rheinzölle im M. A. (beaucoup d'hypothèses). — Von Zahn, Styriaca. — Natzmer, Die Jugend Zinzendorfs. — Nagradow, Moderne russ. Censur. — Diercks, Culturbilder aus den Vereinigten Staaten. — Kuhn, Barlaam u. Joasaph. — Decharme, Euripide (fait avec finesse et goût). — Caesar, p. Kübler. — Elster, Aufg. der Litteraturgesch. — Litzmann, Das deutsche Drama in der liter. Beweg. der Gegenwart. — Dorer's nachgel. Schriften. — Thiaucourt, Les bibl. de Strasbourg et de Nancy.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 27 : Dieterich, Nekyia. — Cicero, Reden für Ligarius u. Dejotarus, 2ᵉ ed. p. Nohl. — Zöchbauer, Stud. zu den Annalen des Tacitus (intéressantes conjectures). — Spika, De usu praepos. in Senecae trag. (soigné). — Pasdera, Dizionario di antichita classica, III. — Ries, Was ist Syntax.

— N° 28 : Christ, Das Theater de Polyklet in Epidauros. — Rothe, Bedeut. der Widersprüche für die homer. Frage (très recommandable). — Index lect. in Univ. Berol. — Heraeus, Spicilegium criticum in Valero Maximo eiusque epitomatoribus (instructif et réfléchi). — Lucianus p. Sommerbrodt, II, 1. — Hieroclis Synecdemus p. Aug. Burckhardt. — Plutarchi pythici dialogi tres, p. Paton. — Plutarchi Moralia, p. Bernardakis, V.

Zeitschrift für romanische Philologie, III : Renier, Di una ignota traduzione spagnuola del Fiore di virtu. — Finzi, Il pianto della B. Vergine. — Restori, Un codice musicale pavese. — Tobler, Verm. Beitr. zur franz. Gramm. — Settegast, Die letzte Tirade des Rolandsliedes u. die Bezieh. dess. zum thüring. Krieg. 531. — Schultz, Ueber den Ortsnamen Orange — *Vermischtes :* Suchier, Urkunde Joinville's. — Marchot, Franz. Etymol. — Schuchardt, Prov. altfr. bloi. — *Bescprechungen* ; Rydberg, Le devel. de facere dans les langues romanes; Schiber, Die fränk u. alem. Siedlungen in Gallien, besonders in Elsass u. Lothringen; Schofield, The source and history of the seventh novel of the seventh day in the Decameron.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

Nos 35-36 Vingt-huitième année 27 août-3 septembre 1894

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome XXXVII, 4ᵉ livr. : KEELHOFF, Quelques mots sur la gramm. grecque et la critique des textes. — P. HOFFMANN, Une visite au gymnase de Giessen (suite et fin). — BOISACQ, Notes sur l'enseign. de la gramm. comp. à Paris et à Heidelberg. — *Comptes rendus :* J. ROLAND, Atlas d'histoire; FREDERICHS, Quelques nouveaux détails sur Robert le Bougre; LEJAY, Choix des Métam. d'Ovide et Lucain, I (deux volumes appropriés à leur destination et qui présentent toutes les qualités de solidité et de tact philologique qu'on était en droit d'attendre d'un latiniste aussi distingué); Cicéron, Verrines, p. Em. THOMAS, nouv. ed. (édition indispensable qui n'a fait que gagner sous sa nouvelle forme); STANGL, Bobiensia; VITEAU, Sur le grec du N. T., syntaxe des propositions; De Eusebii Caesariensis duplici opusculo; LEFRANC, Hist. du Collège de France (importante contribution à l'histoire du haut enseignement en France, étude de haute valeur, puisée aux sources, qui rectifie une foule de détails et dissipe bien des légendes).

The Academy, nᵒ 1161 : Mem. of Ludlow. p. FIRTH. — HUTTON, Criticisms on contemporary thought and thinkers. — M. WARDROP, Georgian folk tales. — HAYES, Among men and horses. — Group C and the three priests in the Canterbury Tales (Furnivall). — Dinner, II (Chance). — BONAFOUS, De Propertii amoribus et poesi (résumé digne d'attention). — Vernacular literature in India. — The proposed dam at Assouan.

— Nᵒ 1162 : WEBB, Hist. of Trade Unionism. — P. SABATIER, François d'Assise. — RADFOND, Shylock and others. — BARBER, British family names, their origin and meaning. — HARDY, Christianity and the Roman government; ALLCROFT, Hist. of Greece; HAUVETTE, Herodote (excellent). — W. Pater (not. nécr.). — Ecclesiastes and the Psalter (Tyler). — Captain Carleton's Memoirs (Dalton). — The Nun Chaplain and the three priests in the Canterbury Tales (Lina Eckenstein). — L. THOMAS, The earliest translation of the O. T. into the Basque language. — The Oriental Seminary at John Hopkins. — Vandalism in Galicia.

The Athenaeum, nᵒ 3484 : DOUGLAS, Society in China. — WORDSWORTH, H. W. Burrows. — GAIRDNER, Letters and papers, foreign and domestic, of the reign of Henry VIII, XIII, 1 and 2. — G. C. GRAHAM, Santa Teresa, being some account of her life and times. — BRADSHAW, Sir Thomas Munro. — Philological books : ERMAN, Egyptian grammar; SARGENT, Grammar of the Dano-Norvegian language; TOZER, Selections from Strabo, etc. — French Memoirs. — The dymokes of Serivelsby (Slater). — Mrs. Browning's parentage (noble). — A pseudo-gothic inscription. — Mr. Walter Pater. — A complaint, possibly by Chaucer (Skeat). — RUSKIN, Letters adressed to a college friend during the years 1840-1845. — The British Archaeological Association at Manchester, I.

— Nᵒ 3485 : CREIGHTON, Hist. of the Papacy, V, the German revolt, 1515-1527. — RAWNSLEY, Literary associations of the English lakes. — BARBER, English family names. — Bengal Ms. Records, a selected list of 14136 letters in the Board of Revenue, Calcutta, 1782-1807, p. Sir W. HUNTER. — Books on Ireland. — The bicentenary festival at Halle. — A bibliography of the writings of Robert Browning. — A pseudo-gothic inscription. — Milton and Randolph. — GOTCH and

Brown, Architecture of the Renaissance in England. — The British archaeological Association at Manchester, II.

Literarisches Centralblatt, n° 32 : Clemen, Chronol. der Paulin. Briefe. — Buchwald, Entsteh. der Katechismen Luthers. — E. Stern, Entsteh. u. ursprüngl. Bedeut. des Ephorates in Sparta. — Rietschel, Die civitas auf deutschem Boden bis zum Ausgange der Karolingerzeit (détaillé et pénétrant). — Storm, Maria Stuart, übers. von Wittmann (apologétique). — J. Ferry, Discours, II, p. Robiquet. — Deville, Manuel de géogr. commerciale. — Divan des Jehuda Halevi, Auswahl. trad. Geiger, Heller, etc. (très méritoire). — Plutarchi Pythici dialogi tres, p. Paton (à remarquer et à utiliser). — Augustini de Genesi ad litteram libri duodecim, etc., p. Zycha (fidèle et soigné). — Ottocars österr. Reimchronik, p. Seemüller, II. — Fürst, Meissner (épuise le sujet). — Haendcke, Die Pannerträger der dreizehn alten Orte nach den Holzschnitten Urs Graf's. — Nagel, Gesch. der Musik in England, I.

— N° 33 : The Palest. version of the Holy Script. p. Gwilliam. — Schoen, Orig. hist. de la théol. de Ritschl. — Capit. regum franc. II, 1 u. 2, p. Boretius et Krause. — Kirchhöfer, Zur Entsteh. des Kurcollegiums (soigné et savant). — Maisch, Relig. soc. Bilder aus der Gesch. des deutschen Bürgertums, 2 u. 3. — Scerbo, Caratteristiche del Greco e Latino. — Paulini Nol. epist. p. de Hartel. — Voigt, Wiederbeleb. des class. Altertums, 3e ed. p. Lehnerdt. — Angellier, Burns (très détaillé et atteint son but. — Leskien, Quantität u. Beton. in den slav. Sprachen (fruit mûr d'un grand labeur). — Günther, Gesch. des Leipziger Musenkrieges 1768. — Haas, Der Geist der Antike. — Sittl, Klass. Archäologie, I (cf. *Revue*, n° 14).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

Nos 37-38 Vingt-huitième année 10-17 septembre 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Romania, XXIII, nº 91 : G. Paris, Les accusatifs en -ain. — P. Meyer, Notice d'un ms. de Fréjus. — S. Berger, Les anciennes versions italiennes de la Bible. — *Mélanges :* A propos de Nennius (Boser); La vie de saint Faron et la guerre de Saxe de Clotaire II ; Un ms. du Chevalier au Cygne et des Enfances Godefroi (Krüger); Notice sur un ms. de la Somme le Rôi (P. Meyer); Fr. fourgon, anc. fr. furgier; touiller; bécharu (A Thomas); félibre (Jeanroy); — *Comptes rendus :* Zwei altdeutsche Rittermähren, p. Schröder. — Bibicescu, Poesie populare din Transilvania; Stancesca, Basme, Snoave; Schwarzfeld, Basmul cu Pantoful; Damé, Nouveau dictionnaire roumain-français, I.

Revue celtique, nº 3, juillet 1894 : Le Nestour, Vie de saint Guénolé, mystère breton en deux journées et quatre actes. — Whitley Stokes, The prose tales in the Rennes Dindsenchas. — Ernault, Etudes bretonnes, IX. Sur l'argot de La Roche. — Mélanges : Loth, Encore Sequana. — Remarques sur le livre de Llandaf; Le mot désignant le cuir en germanique et en celtique. — *Bibliographie :* Kuno Meyer, Corrigenda in the Agallamb na Senorach and other texts in Sylva Gadelica ; Moal, Supplément lexico-grammatical au Dictionnaire pratique français-breton du colonel Troude en dialecte de Léon. — Chronique (P. Hogan, Todd Lectures, V; Joyce, Old Celtic Romances, 2ᵉ ed.; Cameron, Reliquiae celticae, II ; Jusserand, Hist. littéraire du peuple anglais; Nominations de celtistes; M. Anscombe et la chronologie irlandaise; Haverfield, Roman inscriptions in Britain; Réunion annuelle de l'association cambrienne d'archéologie.

The Academy, nº 1163 : Macpherson, Stuart. — Wortley and Saintsbury, The Grouse. — De Trenqualeon, West Grinstead et les Caryll, étude hist. et relig. sur le comté de Sussex. — Nevins, Picture of wales during the Tudor period; welsh orthography. — Notes on some Ogham inscriptions in Ireland (Macalister). — God bless the cow (Furnivall). — G.-A. Smith, The historical geography of the Holy Land. — Prof. Brunn. (mort le 23 juillet).

— Nº 1164 : Ward, Witness to the Unseen. — Sala, Things I have seen and people I have known. — Garnier, History of the English landed interest, its customs, laws and agriculture, II, modern period. — William Browne, of Tavistock (Goodwin). — On an ancient method of computing losses in war (Stokes) — The ogham at Donard (Southesk). — Hieroglyphs in Crete. — Ulmann, Sandro Botticelli.

— Nº 1165 : Meneval, Memoirs of Napoleon, translated by Sherard, II and III. — Dicey, The Peasant State. — Compayré, Psychology applied to education, transl. by Payne. — Some books on economics. — Dionysios Latas (Eliz. M. Edmonds). — Notes from diocesan registers. — Slavica. — The source of Chaucer's « Prioresses Tale » (Skeat) — Notes on some Ogham inscriptions at Ireland, II (Macalister). — Max Müller, Three lectures on the Vedanta phylosophy. — Lange and Fuhse, Dürers schriftlicher Nachlass.

The Athenaeum, nº 3486 : Elton, Shelley's tours in France and Switzerland. — Taine, Le régime moderne, II. — Grand Serjeanty. — Leconte de Lisles juvenilia and posthumous works. — Mis Barrett Browning's parentage. — Collett Sandars. — Hist. ms. commission, the Charlemont Papers. — Roger Bacon and the Secreta Secretorum. — Milton and Randolph. — Paspates, The Great Palace of Constantinople.

— Nº 3487 : Dictionary of national biography, XXXVI-XXXIX. — Firth, Memoirs of Ludlow, 1625-1672. — Mackay, Urquhart and

Glenmoriston. — O' Connells South Sea discovery, 1771-1772 (Oliver). — Randolph and Milton (Verity). — Paine's escape from the guillotine. — Santa Theresa. The Irish metrical bards. — A bibliography of the writings of Browning (Wise). — Dr Johnson and Walton's Angler (Marston). — STEPHENS, Madoc; MARKHAM, Journal of Columbus. — A memoir of Edward Calvert.

— N° 3488 : CURZON, Problems of the Far East, Japan, Korea, China. — DODGE, Caesar (méritoire). — HAYES, Among men and horses. — Scottish local history. — Middle English and Tudor texts. — Paine's escape from the guillotine (Alger). — Randolph and Milton (Terry). — Scrivelsby (Round). — CAJORI, A history of mathematics. — WEBB, The currencies of the Hindu states of Rajputana.

Literarisches Centralblatt, n° 34 : ROHRBACH, Der Schluss des Markusevangeliums. — GARBE, Die Samkhya Philosophie (important). — Ed. MEYER, Gesch. des Altertums, II (œuvre vaste et vraiment vivante, faite par un esprit universel). — LANDWEHR, Kirchenpolitik des Grossen Kurfürsten (beaucoup de neuf). — DU BARAIL, Souvenirs, I. — OHORN, Herzog Ernst von Sachsen-Coburg-Gotha. — KEPPLER, Wander = und Wallfahrten im Orient. — HARFOUCH, Le drogman arabe (ne peut être recommandé; s'en servir avec précaution). — Theodusii Alex. canones, Choerobosci scholia, Sophronii excerpta p. HILGARD. — Cistellaria p. SCHOELL. — Forster, Ausgew. Schriften, p. LEITZMANN. — Indog. Forsch. W. — FORRER u. MÜLLER, Kreuz u. Kreuzigung Christi in ihrer Kunstentwickelung.

— N° 35 : CHAPUIS, Questions christologiques. — DUKER, Gisbertus Voetius. — Constit. et acta publica imper. et regum, I, p. WEILAND. — SCHIEMANN, Victor Hehn. — LAVELEYE, Essais et études, I. — CUNOW, Die Verwandschaftsorganisationen der Australneger. — STREITBERG, Entsteh. der Dehnstufe (clair et élégant). — MÜLLER, Epigr. Denkmäler aus Abessinien. — DIETERICI, Arab. deutsches Wörterbuch, 2e ed. — HAUVETTE, Hérodote (détaillé, exact, très instructif). — Rhetores graeci, I, p. SPENGEL, II, p. HAMMER. — Griech. Studien Lipsius gewidmet. — GORRA, Lingue neolatine. — NOREEN, Abriss der german. Lautlehre (très recommandable).

— N° 36 : ZÖCKLER, Das Lehrstück von den Hauptsünden. Evagrius Ponticus. — DOBSCHÜTZ, Zur Textkritik der Vulgata. — NISSEN, Die Diataxis des Michael Attalevates. — NEUDEGGER, Gesch. der pfalzb. Archive der Wittelsbacher. — RHOEN, Die Befestigungswerke der Reichsstadt Aachen. — PROTHERO, Select statutes and other constit. doc. of the reigns of Elisabeth and James I. — MARGOLIOUTH, Arabic papyri of the Bodleian library. — Dionis Cassii hist. rom. p. MELBER, II. — LEEUWEN, Enchiridion dictionis epicae. — Horatii Sat. u. Episteln, p. L. MÜLLER. — Briefe von Annette von Droste-Hülshoff u. Schücking. — Donalitius, littauische Dicht. — WLISLOCKI, Volksglaube u. Volksbrauch der Siebenbürger Sachsen. — MEYER-SCHWARTAU, Der Dom zu Speier.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 30-31 : WEIL et TH. REINACH, Nouv. fragm. d'hymnes avec notation musicale (travail bien réussi et fécond). — NATORP, Ethika des Demokritos (de très haute valeur). — DIETERICH, Nekyia (excellent). — CHARISIUS, Die oden des Horatius, poet. Prosaübersetz. — Corn. Nepos p. GITLBAUER, 4e ed. — WEYMAN, Studien zu Apuleius u. seinen Nachahmern. — Comm. Const. Konto obtulerunt philologi batavi. — SCHUBERT, Gesch. des Pyrrhus (remarquable, clair, beaucoup de corrections, mais des conclusions parfois contestables). — GÜNTHER, Gesch. der Mathematik im Altertum, 2e ed. (très instructif). — MORGOULIEFF, Les monuments antiques représen-

tant des scènes d'accouchement (très recommandable). — KNATZ, Quomodo Persei fabulam artifices graeci et romani tractaverint (intéressant). — BRUGMANN, Grundriss der vergl. Grammatik der indog. Sprachen, II. — ERMAN, Aegypt. Grammatik. — ZIELINSKI, Nauck.

— N° 32-33 : NATORP, Die Ethika des Demokritos (2e art.). — ARGYRIADES, Arist. politica (en grec ; quelques bonnes choses au milieu de bien des mauvaises). — Philonis Mechanical Syntaxis liber IV u. V, p. SCHOENE. — Von SCHÖFFER, Bürgerschaft u. Volksvers. in Athen, I (en russe, important). — PAIS, Storia d'Italia dai tempi piu antichi sino alle guerre puniche, I. Storia della Sicilia e della Magna Grecia (intéressant à beaucoup d'égards). — LINDSAY, The Saturnian metre. — THOMSON, De comparationibus Vergilianis. — Pro Milone, p. NOHL, 2e ed. — JOSSERAND, Des actions qui sanctionnent les negotia nova. — FURTWÄNGLER, Meisterwerke der griech. Plastik (très remarquable). — G. MEYER, Neugr. Studien, I, 11.

— N° 34 : FRACCAROLI, Le ode di Pindaro dichiarate e tradotte. — Herod. VIII u. IX, p. SCHUCKBURGH. — ROEGHOELT, Lysiae oratio contra Andocidem (à lire). — TOZER, Selections from Strabo (bon). — HILFF, Obs. crit. et exeget. ad Silii Ital. Punic. V-X (recommandable). — Hermeneumata Vatic. p. DAVID (texte clair). — Jahresber. der Geschichtswiss, p. JASTROW, XV. — FRIEDRICH, Kabiren u. Keilinschriften (n'a pas compris les problèmes dont il s'agit). — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Les premiers habitants de l'Europe, 2e ed. II (habile, clair, agréable, impartial, bien qu'on puisse être d'avis différents sur certains points). — RIGGAUER u. HEY, Eine Samml. antiker Münzen u. Medaillen. — SCHUCHARDT, Weltsprache u. Weltsprachen.

— N° 35 : Arati Phaenomena p. MAASS. — SAGEUVE, δέ im Nachsatz bei Herodot. — Demosthenes against Androtion and Timocrates, p. WAYTE, 2e ed. — COCCHIA, Gli epigrammi sepolcrali dei piu antichi poeti latini. — KEIL, Comment. in Catonis de agricultura librum. — Pro Murena et Sulla p. NOVAK. — HOLM, Griech. Gesch. IV, Griech-Makedonische Zeit (fin de l'ouvrage). — JOSEPH, Die Paläste des homer. Epos. — KALKMANN, Proportionen des Gesichts in der Griech. Kunst (1er art.). — LATTES, Saggi e appunti intorno alla iscrizione etrusca.

— N° 36 : JOHNSON, De conjunctivi et optativi usu Euripideo in enuntiatis finalibus et condicionalibus. — TOCCO, Del Parmenide, del Sofista e del Filebo (soigné). — Plutarchi Pythici dialogi tres, p. PATON. — NISSEN, die Diataxis des Michael Attaleiates von 1077 (riche en résultats). — S. von RAUMER, Die Metapher bei Lucrez. — Incerti auctoris de ratione dicendi ad Herennium libri IV, p. MARX (très bon). — KALKMANN, Proportionen des Gesichts in der griech. Kunst (2e art. sur ce livre très recommandable).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 29-30 : STEUDING, Griech. u. röm. Mythol. — DIELS, Anonymi Londin. ex Aristotelis Iatricis Menoniis et aliis medicis eclogae (important). — Philoctetes. p. GRAVES. — APOSTOLIDES, Etude crit. du 1er chant chorique des Phéniciennes. — LAFAYE, Catulle et ses modèles (excellent et très habile). — MORGENSTERN, Curae Catullianae (instructif). — Horaz, Satiren, 13e ed. p. KRÜGER. — W. MÜLLER, De belli Africi recensione. — VINTELER, Ein röm. Landweg am Walensee. — PÖHLMANN, Gesch. des antiken Communismus u. Sozialismus, I (clair et suggestif).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

Nos 39-40 Vingt-huitième année 24 septembre-1er octobre 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 3 : Lettres de Charles de Constant 1796 (fin). — Un foudre de guerre, 1793 (lettre du capitaine Beaupoil). — Mémoires du maréchal duc de Croy-Solre (récit de la bataille de Lawfeld et du siége de Berg-op-Zoom).

Revue historique, septembre-octobre : JACQUETON, Le trésor de l'épargne sous François Ier (fin). — PFISTER, Les Œconomies royales de Sully et le grand dessein de Henri IV, 4e art. — DEPPING, Madame, mère du Régent et sa tante, l'Electrice Sophie de Hanovre, nouvelles lettres de la princesse Palatine (suite). — BARBÉ, Le nabab Madec (fin). — ROBIQUET, L'anarchie administrative, le clergé et la municipalité d'Ernée. — Bulletin : France (Molinier). — *Comptes rendus :* PAIS, Storia d'Italia, I; KIRCHHŒFER, Zur Entstehung des Kurcollegiums; GOTHEIN, Ein neu nützlich u. lustig colloquium von etlichen Reichstagspunkten; OLLE, The marquis d'Argenson; VINSON, Les Français dans l'Inde; SCHLITTER, Die Reise des Papstes Pius VI nach, Wien; FITZPATRICK, Secret service under Pitt; WIEHR, Napoleon u. Bernadotte im Feldzuge 1813; HAEBLER, Maria Josefa Amalia; GUGLIA, Rankes Leben u. Werke; COHN, Introd. to the study of the Constitution.

Revue d'Alsace, juillet-août-septembre, H. LEPAGE, Le Château de Belfort. — MÜHLENBECK, Il y a cent ans (suite). — GASSER, Soultz et son ancien bailliage. — A. BENOIT, Neufbrisach, les deux blocus de 1814 et de 1815. — REUSS, L'Alsace pendant la Révolution françaite (suite).

Annales de l'Est, n° 8 : GRUCKER, La Dramaturgie de Lessing, les caractères dans la comédie et la tragédie. — KRANTZ, Un décadent lorrain, Ch. Guérin. — BLEICHER, Cent pages de l'hist. scientifique et littéraire de l'Alsace (fin). — FOURNIER, Le troubadour de l'abbaye de Senones. — FAVIER, Lettres tirées de la collection de la Bibl. de Nancy. — PARISOT, Soutenance des thèses de M. Baumont. — *Comptes rendus :* LABANDE et VERNIER, Inventaire sommaire des archives communales de Verdun, avant 1790. — HANS, Urkundenbuch der Pfarrei Bergheim. — Mlle BUVIGNIER-CLOUET, Note sur Verdun ; not. bibl. des dissert. sur le castrum Vabrense; Les citains de Verdun. — SCHIBER, Die fränk. u. alem. Siedel. in Gallien, besonders in Elsass-Lothringen. — INGOLD, Miscellanea alsatica. — STOUFF, Le pouvoir temporel des évêques de Bâle et le régime municipal ; Le régime Colonger dans la Haute-Alsace et les pays voisins. — Ch. SCHMIDT, Répertoire bibl. strasbourgeois jusque vers 1530, II-VI. — ARBELTIER DE LA BOULLOYE, L'art lorrain au musée de Troyes, l'écritoire du duc Léopold. — ECKEL, La réunion de l'Alsace et de la Lorraine à la France et les origines de la guerre franco-allemande. — Pfeffel's Fremdenbuch, p. PFANNENSCHMIDT. — SALLE, Not. hist. et biogr. sur J.-B. Salle. — BARDY, Miscellanées. — BARBIER, Lexique géogr. du monde entier, I et II. — FEALE, Les dupes de Philine. — P. SABATIER, Vie de saint François d'Assise.

The Academy, n° 1166 : WARD, The psychic factors of civilisation. — MACCUNN, Ethics of Citizenship. — TOMKINSON, The diary of a cavalry officer in the Peninsular and Waterloo campaigns, 1809-1815. — WARD, Witnesses to the Unseen (2e art.). — Some books of travel. — The peopling of America, a newtheory (Keane). — An attempted child marriage near Leominster 1575 (Furnivall). — The etymology of tank (Beveridge). — The ogham at Dottard (Macalister). — The Abessynian inscr. of M. Theod. Bent (Glaser). — BRINE, Travels amongst American Indians, their ancient earthworks and temples. — WALLASCHEK, Primitive music.

The Athenaeum, n° 3489 : Molke, Essays, speeches and memoirs; Morris, Moltke. — Ritchie and Evans, Lord Amherst. — Skeat, The complete works of Chaucer, II and III. — Renan, Les écrivains juifs français du XIVe siècle. — Lamb's lines « to Sara and her Samuel ». — Capt. Marryat and sir Walter Scott (Shairp). — An early papyrus fragment of the Greek Psalter (avec fac-similé). — The congress of orientalists, I. — Prof. Veitch. — The early history of Turner's Yorkshire, drawings. — Knight, Garrick.

Literarisches Centralblatt, n° 37 : Kosters, Het herstel van Israel. — Anecd. graeca theol. p. Jahn. — Nölle, Die Lorenzkirche in Nöllen. — Zoepfl, Fränkische Handelspolitik im Zeitalter der Aufklärung. — Karl, Erzherzog von Oesterreich, Ausgew. Schriften. — Bernhardi, Unter Nicolaus I und Friedrich Wilhelm IV; Die Anfänge der neuen Aera. — Dumazet, L'escadre russe en Provence. — Baumann, Durch Massailand zur Nilquelle. — Schwally, Idiotikon des christlich palästin. Aramäisch (instructif). — G. Schmidt, De Flavii Josephi elocutione observ. criticae (très soigné et important). — Wilmotte, Le wallon, hist. et littér. des origines à la fin du XVIIIe siècle (très compétent et attachant). — Jahrbuch der Grillparzer-Gesellschaft, p. Glossy, IV. — Tyrol, Lessings sprachliche Revision seiner Jugenddramen. — Opitz, Das häusliche Leben der Griechen und Römer (à recommander surtout aux élèves des classes supérieures). — Robert, Die Iliupersis des Polygnot (consciencieux établissement des textes et analyse détaillée). — Merckle, Das Denkmal König Friedrichs des Grossen in Berlin.

Wochenschrift fur Klassische philologie, n° 31 : E. Curtius, Gesamm. Abhandl, I Thukydides The fall of Platea and the plague at Athens, p. Sutthery and Graves. — Xenophons Hellenica p. Saegert. — Stemplinger, Strabons literarhist. Notizen. — Goetzeler, Animadv. in Dion. Italic. Antiq. Rom. II. — Catull, p. Baehrens-Schulze. — Pro Murena u. pro Sulla, p. Halm, — Laubmann, 5e ed. — Schulze, Das röm. Forum.

— Nos 32-33 : Vahlen, Krit. Bemerk. zu Minucius Felix. — Haupt, Livius-Commentar, Buch XXII; Buch VI u. VII. — Lucas, Studia Theognidea. — Crusius, Mekler, Herondas' Mimiamben. — Theodusii Alex. canones, Cheroboscі Scholia, Sophronii exc. p. Hilgard (1er art.). — Mutzbauer, Grundl. der griech. Tempuslehre. — Jacobs, Thasiaca (travail préliminaire excellent).

— N° 34 : Fick, Vergl. Wörterbuch der indog. Sprachen, II. Wortschatz der Kelt. Spracheinheit von Stokes und Bezzenberger. — Bruns, Die griech. Tragödien als religionsgesch. Quelle (de valeur). — Theod. Alex. can., Cheoroboscі scholia, Sophronii exc. p. Hilgard (2e art.). — Livius, XXI-XXX, Auswahl p. Vollbrecht. — Stern, Zur Entsteh. u. urspr. Bedeut. des Ephorats (fouillé). — Schön, Das Kapitol. Verzeichnis der röm. Triumphe. — Schmitt, Präparation zu Sophokles' Antigone. — Eichler, Variationen zu Tacitus' Annalen, II, zu Buch II.

— N° 35 : K. Schmidt, Die Gründe des Bedeutungswandels. — Reinhold, Griech. Oertlichkeiten bei Pindaros (comble une lacune). — Vespae, p. Blaydes. — Belling, Quaest. Tibullianae. — Ciccotti, Augustus (soigné). — Vollmer, De funere publico Rom. (instructif). — Lange, Method. Komm. zu Ovids Metam, I. — Zielinski, Nauck.

— N° 36 : W. Büchner, Ueber den Aias des Sophocles. — Herondas, p. Crusius. — Fröhlich, Caesar. — Levison, Fasti Praetorii. — Gsell, Domitien (très habile, détaillé et intéressant). — Henze, De civit. liberis

in prov. rom. (utile). — Mostellaria, p. SCHOELL. — GÜNTHER, Abriss der Gesch. der Mathematik.

— N° 37 : WHITE, Sur le Pelargicon (en grec, et suggestif). — SITTL, Kunstarchäologie (excellent). — Studi italiani di filologica classica. II. — SCHUBERT, Gesch. des Pyrrhus (1er art.). — HARDY, Christianity and the Roman government (fin et soigné). — Phormio, p. DZIATZKO. — Pro Archia, p. NOHL, 4e ed.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 37 : FRIES, Quaest. Herodotee. — Protagoras, p. ADAM. — COLUMBA, Ricerche zu Strabone, Mela e Plinio, I, Le dimensioni della terra abitata (du bon et du mauvais, citations inexactes, recherches utiles). — SCHLEMM, De font. Plutarchi comm. De audiendis poetis et de fortuna. — MORGENSTERN. Curae Catullianae (compétence et intelligence). — Caesar, De bello gall. p. KÜBLER, I. — Von STERN, Ephorat in Sparta (discussion profonde). — LANCIANI, Forma urbis Romae, I, u. II.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 8 : CLEMEN, Die Chronol der Paulin. Briefe. — KEMPF, Gesch. des Deutschen Reiches während des grossen Interregnums. — BENZINGER, Hebr. Archäologie. — MAC-GRINDLE. The invasion of India by Alexander the Great. — STRACK, Gœthes Leipziger Liederbuch.

Altpreussische Monatsschrift, avril-juin : KALWEIT, Ein fürstliches Leichenbegängnis im XVIII Jahrh. zu Königsberg. — TREICHEL, Volksthümliches aus der Pflanzenwelt, besonders für Westpreussen, IX — BONK, Die Städte und Burgen in Altpreussen (Ordensgründungen) in ihrer Bezieh. zur Bodengestaltung, I. — REH, Zur Klarstellung über die Bezieh. des deutschen Ordens zu Bischof Christian von Preussen. *Referate* : KÖHLER, Gesch der Festungen Danzig u. Weichselmünde bis 1814. — DESSOIR, Gesch. der neueren Psychologie von Leibniz bis Kant. — *Mitteilungen* : LOHMEYER, Eine Liedkomposition aus dem XVII Jahrh. ihr gleichzeitiger Kritiker. — Universitäts Chronik 1894.

Zeitschrift für Kulturgeschichte : I, STEINHAUSEN, Zur Einführung. — LAMPRECHT, Deutsches Geistesleben im späteren Mittelalter. — GOTHEIN, Campanella. — STEINHAUSEN, 16 deutsche Frauenbriefe aus dem endenden Mittelalter. — LIEBENAM, Aus dem Vereinswesen im röm. Reiche, I. — II und III : BEZOLD, Ueber die Anfænge der Selbstbiographie u. ihre Entwick. im Mittelalter. — LIEBENAM, Aus dem Vereinswesen im röm. Reiche, II. — WINTER, Die Begründ einer sozialstat. Methode in der deutschen Geschichtschreib. durch Lamprecht. — WAHLMANN, Münsterische Fastnachts-Belustigungen. — RUEPPRECHT, Eine handschr. Orient-Reisebeschreibung 1588. — Prof. Ritter über den Streit zwischen Polit. u. Kulturgesch.; Die Persönlichkeit in der geschichtl. Entwicklung (Lehmanns Antrittsreden. Lamprechts Erwiderung) ; Klarstellung unseres Verhältnisses zur polit. Gesch. — *Besprechungen* : LINDNER, Die deutschen Königswahlen ; Forsch. zur Kultur-und Literaturgesch. Bayerns ; KEIL, Die deutschen Stammbücher ; GEIGER, Berlin, 1688-1840 ; ILG, Beitr. zur Gesch. der Kunst u. Kunstechnik.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

Nos 41-42 Vingt-huitième année 8-15 octobre 1894

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'École libre des sciences politiques, nº 5 : PINKAS, La question tchèque. — POUZET, Des effets politiques du renouvellement partiel (fin). — NATHAN-FOREST, La politique de la Prusse après Iéna. — BRENIER, L'évolution industrielle de l'Inde, contrib. à l'étude du dével. de la grande industrie dans l'Extrême-Orient (suite). — Chronique polit. et parlem. France (Payen). — Analyses : ROMBERG, Des belligérants et des prisonniers de guerre; DE FRANQUEVILLE, Le système judiciaire de la Grande-Bretagne; POINSARD, Études du droit internat. conventionnel; D'AUTREMONT, Études sur la renaissance islamique et les puissances chrétiennes à la fin du XIXe siècle.

The Academy, nº 1167 : The Anatomy of Melancholy, by Robert Burton, p. SHILLETO and BULLEN. — The poetical works of Lageniensis. — Historical books. — Discovery of an unknown work of Maimonides (Gaster). — The sources of Chaucer's Prioresses Tale (Skeat). — The ogham at Donard. — The Meghaduta of Kalidasa (Jacob). — O' DONOGHUL, A descriptive and classified catalogue of portraits of Queen Elizabeth.

— Nº 1168 : SAUNDERS, Life and letters of Macpherson. — GILLOW, Story of St. Austin. — WOY, Euripides in English verse. — Proleg. zu einer neuen Ausg. der Imitatio Christi, p. HIRSCHE, III. — FLETCHER, Public libraries in America; FLINT, Statistics of public libraries in the United States and Canada. — An inscr. in unknown letters on Baginbun Head, co. Wexford (Macalister). — Rahab's place in Dantes Paradise (Toynbee). — An ancient method of computing losses in war (I. Taylor). — Scrivener's introd. to the New Testament (E. Miller). — BECHTEL and FICK, Die griech. Personennamen. — The Abessynian inscr. of M. Th. Bent (Glaser). — Hymni homer. ed. Goodwin, 1893 (Allen). — A coin of King Cinthila (Dodgson).

The Athenaeum, nº 3490 : Records of Buckinghamshire, VII, 2. — VIBART, Adiscombe, its heroes and men of note. — Reports of State Trials, new series, V, 1843-1844, p. WALLIS. — CHEVRILLON, Sidney Smith et la renaissance des idées libérales en Angleterre au XIXe siècle (très louable et utile). — The Congress of Orientalists (2e art.). — Senor Fernandez-Guerra y Orbe-Bishop Andrewes' form for the consecration of a church. — The library association at Belfast. — Mrs Augusta Webster (Watts). — Esther WOOD, Dante Rossetti and the Pre-raphaelite movement. — Brugsch Pacha. — Notes from Asia Minor (Munro).

— Nº 3491 : Public of the Henry Bradshaw Society : v. Missale ad usum Eccl. Westmonast., LEGG, II; officium eccl. abbatum secundum usum Evesham. Monast. p. WILSON. — RAND, Legends of the Micmacs. — SHARPE, London and the kingdom, I. — Acts of the Privy Council, V-VIII. — Epidicus, Asinaria, p. GRAY; Stichus, p. FENNELL; Captivi, p. FREESE; Adelphoe, p. ASHMORE. — New mss. in the British Museum. — Mistral. — The Harley Family papers.

Literarisches Centralblatt, nº 38 : FEHRMANN, Offenbar. des Johannes. — LOBSTEIN, Etudes christologiques. — PHILIPPI, Zur Verfassungsgesch. der westph. Bischofstädte. — Meckl. Urkundenbuch, XVI, 1366-1370. — BLOCK, Geschiedenis van het nederlandsche Wolk, II (savant et domine le sujet, écrit avec goût). — LOWE, Bismarck. — BOJANOWSKI, Carl August als chef des 6 Kürassierregiments. — Aegypt. Urkunden, griech. X u. XI. — GRÖBER, Grundriss der german. Philologie, II, 2, III. — Murner, Narrenbeschwörung, p. SPANIER (bon). — Körners Werke, p. H. ZIMMER. — PITRÉ, Bibliografia delle tradizione popo-

lari d'Italia. — STENTZEL, Weltschöpfung, Sintfluth u. Gott. — MUTHER, Gesch. der Malerei im XIX Jahrh, 3 vol. — ZWIEDINECK-SÜDENHORST, Die steiermärk. Lan-desbibliothek am Joanneum in Graz.

—N° 39 : DE RÈGLA. Jesus von Nazareth.—Justinus des philos. u. Märtyrers Rechtfertig. des Cristentums p. VEIL. — A. von GUTSCHMID, Kleine Schriften V, zur röm. u. mittelalt. Gesch. u. Literatur (termine la publication, le meilleur volume). — Urk. u. Actenstücke zur Gesch. des Kurfürsten F. W. von Brand. XV, p. BREYSIG (longue et solide introduction). — Juel, Reise tit Rusland (relation d'un envoyé danois en Russie au temps de Pierre Ier; très fidèle et intéressant; de l'humour; « le Russe a trois médecins, le bain, l'eau-de-vie et l'ail »). — W. von Humboldts Briefe an G. H. L. Nicolavius p. HAYM (intéressant). — HÉRISSON, Napoléon IV (étonnant talent pour faire quelque chose de rien). — SCHWEINITZ, Deutsch Ost-Afrika. — CREDNER, Rügen. — M. HARTMANN, Die hebr. Verskunst (curieux). — Homers Ilias, trad. HUBATSCH (joli, habile, mais ce n'est pas cela). — BREYMANN u. MOELLER, Franz, Elementarbuch u. Uebungsbuch (bon). — Iwein. p. HENRICI, II (introd. et notes). — JACOBS and NUTT, The internat. Folklore Congress 1891; Cinderella, p. LANG. — AMELUNG, Florentiner Antiken. — SEIDLITZ, Rembrandts Radierungen. — CAUER, Die Kunst des Uebersetzens.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 38 : PICKARD, The relative position of actors and chorus in the Greek theatre of the V century. — Herodot, p. STEIN. — Demosthenes, 9 Philipp. Reden, erkl. von REHDANTZ-BLASS. — Caesar, p. KÜBLER, I. — DAMMANN, De Festo Pseudophiloxeni auctore (soigné et sagace). — COMPARETTI, Le leggi di Gortyna e le altre inscrizioni arcaiche Cretensi (1er art.). — CORDENONS, Un po' piu di luce sulle origini, idioma e sistema di scrittura degli Egiziani (lumière... trompeuse). — RIES, Was ist Syntax.

— N° 39 : JURENKA, Novae lectiones Pindaricae. — Thukyd. VIII, p. GOODHART. — PANZER, De mythographo homerico restituendo (jugement sûr). — PREUSCHEN, Analecta Kürzere Texte zur Gesch. der alten Kirche u. des Kanons (très bon). — SCHANZ, Gesch. der röm. Literatur (long art. de M. Hertz sur ce livre d'une exposition vive et pénétrante). — COMPARETTI, Le leggi di Gortyna (2e art. sur cet ouvrage de très haut mérite). — Excavations at Megalopolis (service éminent rendu par l'école anglaise d'Athènes). — MEHLIS, Neue Beitr. zur mittelrhein. Altertumskunde. — SCHWAB, Histor. Syntax der griech. Komparation in der klass. Literatur, II (remarquable).

Wochenschrif fur klassische Philologie, n° 38 : SEPP, Pyrrhon, Studien (1er art.). — DEMMLER, Ueber den Verfasser der unter Cyprians Namen überlief. Traktate de bono pudicitial u. De spectaculis (bon). — SCHUBERT, Gesch. des Pyrrhus (1e art.). — SAUER, Der Torso von Belvedere (pénétrant). — CIBULSKY, Tabulae quibus antiq. graecae et romanae illustrantur. — ECKSTEIN, Lyra germanolatina.

— N° 39 : Studia Sinaitica, I. — SEPP, Pyrrhon. Studien (2e art.). —KALKMANN, Die Proportionen des Gesichts in der Griech. Kunst (important). — SERRE, Les marines de l'antiq. et et du moyen âge; TORR, Ancient ships. — SCHUBERT, Gesch. des Pyrrhus (3e art, sur ce livre qui repose sur une étude profonde des sources).

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 9 : KATTENBUSCH, Das apost. Symbol I. — HERTWIG, Zeit = und Streitfragen der Biologie, I. — NATORP, Religion innerhalb der Gredzen der Humanität. — KEUSSEN, Die Matrikel der Univ. Köln. — BERGER-LEVRAULT, Annal. des prof des acad. et Univ. alsaciennes. — Mitteil. zur vaterl. Gesch. XXV, 1. — Sibawaihis

Buch über die Gramm. p. JAHN.— Greek Papyri in the British Museum. — DELAVILLE-LE-ROULX, Cartul. gen. des hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, 1100-1310, tome I. — RÖHRICHT, Die Deutschen im Heiligen Lande.

Zeitschrift für Katholische Theologie, IV : LINGEN, Muss das Formalobject eines übernat. Actes übernat. sein? — NISIUS, Die Encyclica providentissimus Deus u. die Inspiration. — *Recensionen :* KONINGS-PUTZER, Comm. in facultates apost. — SCHELL, Dogmatik, III. — ALBERT, Mathias Döring ein deutscher Minorit des XV Jahrh. — WARD, Essays. — WÖRTER, Die Geistesentwicklung des hlg. Augustinus. — WESTCOTT, The Incarnation and common life. — HEINER, Kathol. Kirchenrecht, II. — SCHANZ, Die Lehre von den Sacramenten der kath. Kirche. — WURM, Cardinal Albornoz. — VETTER, Der apocryphe dritte Korintherbrief. — *Analekten :* Probsts Gesch. der Päpste. — Basilius o ouranophantor, oi Anarguroi, die 3 œcumen. Kirchenlehrer; Philolog. zum Namen Nazareth; Das Studium der socialen Frage; Eine Löwener Studie über Jansenius; Die ungar. Titularbischöfe; Lage von Baskama, I, Mach. 13, 23; Textemend. zu Thren. 2, 12; Wimmers Anleit. Zur Erforsch. kirchl. Kunstdenkm.; Das Tridentinum u. die Vulgata; Jonathans Beiname, I, Mach. 2, 5, Zur 18 Genesishomilie des hlg. Chrysostomus.

La Nuova Rassegna, nº 24 : MARTINI, Un viaggio in Italia par Edm. et J. de Goncourt. — CESAREO, Pasquino e la satira sotto Leon X. — FERRERO, Un epistolario di Santo Caserio et la sua psicologia. — DA SIENA, I nostri poeti, G. Pascoli. — FREIMANN, I concorsi alle cathedre de letteratura italiana. — OJETTI, I nostri romanzieri, G. Rovetta. — TURCO, Il processo della Banca Romana, la sottrazione dei documenti. — BOUTET, Danza macabra. — ROMIZI, Ancora del classicismo di Monti. — CIMBALI, Filosofia e filosofi del diritto in Italia (Luigi Miraglia). — Il football negli Stati Uniti.

— Nº 25 : Léon DOREZ, I sonetti di Giov. Pico della Mirandola. — BERTOLOTTO, Caffaro. — MORELLO, Leconte de Lisle. — TURCO, La chiusura della sessione. — RUFFINO, Le inchieste biografiche all' estero e in Italia. CHECCHI, Michele Lessona. — BOUTET, Cesare Rossi.

— Nº 26 : MARAZZI, Il reclutamento territoriale. — OSSANI, Le donne di Shelley. — GINI, Sulla riforma dell' istruzione secondaria. — TURCO, I predecessori dell' onor. Farini (Gius. Manno). — ANGELI, I disegni di Cesare Pascarella. — MARCHETTI, I pieni poteri e la relazione dell' on. Bonasi. — LISONI, A chi e indirizzata la canzone del Petrarca « O aspettata in ciel beata e bella ». — M. C. L'anima dei bambini. — CAMICI, Scrutinio di lista e collegio uninominale.

— Nº 27 : LODI, Attorno a Lourdes. — CUTSERA, La propaganda anarchica in Francia. — CIMBALI, Vico giudicato in Francia. — TURCO, Fra due pericoli, gli anarchici e la polizia. — DEL PINTO, Notizie e aneddoti Tuscolani. — MARCHETI, I pieni poteri e la relazione dell' on. Bonasi. — SVENO, La felicita coniugale. — R. FORSTER, Saggi critici di litterature straniere.

La Nuova Rassegna, nº 28 : Une nuova antologia — Ciraolo HAMNETT, Evoluzione e socialismo. — GROSSO, Folklore Americano, la poesia popolare al Brasile. — TURCO, Cadenze, giudizi, pregiudizi dell' on. Crispi. — GALASSO, Servizi sanitari. — DE JULIIS, Giorgio de Naves. — LUZZATTO, Lingua e pensiero. — GARLETTA, Gli scenari di Basilio Locatelli. — ORTENSI, Il ciclo d'Artus et le leggende brettonni. — DE MONACO, Ad Aquas Salvias.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

N° 43 Vingt-huitième année 22 octobre 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1169 : Brown, The story of Africa and its explorers, II and III. — Medley, A student's manual of English constitutional history (bon et clair). — W.-A. Greenhill. — J.-E. Millard. — Mss. of the Canterbury Tales (Furnivall). — The Baginbun Stone (Nicholson et Macalister). — Newly discovered fragments from Suetonius' life of Lucretius (J. Masson). — Arabic papyri of the Bodleian Library (Margoliouth). — W. Max Müller, Asien u. Europa nach altägypt. Denkmälern (de grand mérite).

The Athenaeum, n° 3492 : Life of Frances Power Cobbe, by herself. — Simpson, St Paul's cathedral and old city life. — Max Leclerc, L'éduc. des classes moyennes et dirigeantes en Angleterre. — Expeditions to Prussia and the Holy Land made by Henry, Earl of Derby (afterwards King Henry IV), 1390-93, being the accounts kept by his treasurer during two years, p. Lucy Toulmin Smith; Rechn. über H. Derby's Preussenfahrten, p. Prutz. — W. A. Greenhill. — Bibliogr. of Browning. — The House of Oldenburg (Sinclair). — Cecil Torr, Ancient ships. — Excavations at Watton Priory. — Rossetti and the Pre-Rafaelite movement.

The Classical Review, n° 8 : Sidgwick, Conjectures on the constitutional history of Athens. — Max Bonnet, Sur les Actes de Xanthippe et Polyxène. — Constantinides, Collation of the Athos mss. of the Homeric hymns. — Platner, Note on Elementum. — J. S. Opera and Operae est. — Wayte, Ectemoroi. — Conway, On the Oscan word Anasaket. — Mahaffy, An emendation. — Robiou, Plaut. Rud. 160. — Campbell, Parallel in Milton and Pindar. — Reviews; Jebb, Electra; Ganzenmüller, Ciris; Schlee, Scholia Terent.; Hübner, Monum. linguae ibericae; Bolderman, Studia Lucianea; Heberdey on Pausanias; Schmidt, Cicero's Letters; author of Supernatural Religion on the Gospel according to Peter; Hopkin, Agricola and Germania; Robert, Phaedrus; Burton, Syntax of the A. T.; Jusatz on irrationality of rhythm; Genthe on the Erlangen ms. of Lucan; Preston and Dodge, private life of the Romans; Gsell, Domitian; Krumbacher, Byzantine Proverbs; Wright, Origin of the Lord's Supper. — Paton, Calymna and Leros.

Literarisches Centralblatt, n° 40 : Theolog. Hülfslexicon. — Bonhöffer, Die Ethik des Stoikers Epictet (profond). J.-A. Droysen, Kleine Schriften zur alten Gesch. — Hey, Die slavischen Siedelungen im Königreich Sachsen (intéressant, parfois contestable). — Lavisse et Rambaud, Hist. gén. II, III (clair, objectif, fait avec goût). — Zettersten, Svenska Flottans historia 1522-1634. — Hetzenauer, Das Capuziner-Kloster zu Innsbruck. — Tollin, Gesch. der franz. Colonie in Magdeburg. III, 1. — Didot, Rapports de Montchenu. — Gritzner, Landes = und Wappenkunde der brand. preuss. Monarchie. — Simonsfeld, Zur Landeskunde Bayerns. — Syriani in Hermogenem comm. p. Rabe, II. — Mutzbauer, Die Grundlagen der griech. Tempuslehre. — Helwich, Les adjectifs chez Plaute (écrit en russe, soigné, riche en résultats). — Cook, A first book in Old English. (bon travail d'un Américain). — Seltene Drucke, p. Schurbach I, II, Dietrich von Bern. — Grisebach, Catalog der Bücher eines deutschen Bibliophilen.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 40 : Cebetis tabula, p. Praechter (la première recension du texte). — Diodor, III, p. Vogel. — Hueffner, De Plauti comœd. exemplis atticis quaest. maxime chronologicae (bon

et a raison). — Chronica minora p. FRICK, I. — ESPÉRANDIEU, Inscr. antiques de la Corse (très méritoire). — SARTORI, Das Kottabospiel; BÖHM, De cottabo (1er art.). — BRUNNER, Die Spuren der röm. Aerzte auf dem Boden der Schweiz (instructif). — BLASE, Gesch. des Plusquamperfekts im Latein. (important). — Pauli Manutii epist. sel. p. FICKELSCHERER. — Delphica (Furtwängler).

— N° 41 : ATENSTAEDT, De Hecatei fragm. quae ad Hisp. et Galliam pertinent (important). — Thucyd. VII, p. MARCHANT. — Catull, p. MERRILL. — Cicero, ausgew. Briefe p. FREY, 5e ed. — Anecd. Maredsolana, II, S. Clementis Rom. ad Corinthios epist. versio lat. antiquissima, p. MORIN (belle découverte). — KEKULÉ, Eine weibl. Gewandstatue aus der Werkstatt der Parthenongiebelfiguren. — SARTORI, BÖHM, Das Kottabosspiel (2e art.). — CLERC, De rebus Thyatirenorum. — ROZWADOWSKI, Die latein. verba denominativa auf tare (en polonais).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 40 : Festschrift für Joh. Overbeck, Aufsätze seiner Schüler (1er art.). — PAULI, Altital. Forsch. II, Eine vorgriech. Inschrift von Lemnos (Cf. le présent numéro). — HEBERDEY, Die Reisen des Pausanias in Griechenland (critique réfléchie). — PISCHINGER, De arbitris Atheniensium publicis (1er art.). — E. WAGNER, Eine Gerichtsverhandlung in Athen. (récit tiré du disc. de Lysias contre Eratosthène).

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

N° 44 Vingt-huitième année 29 octobre 1894

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 4 : Documents sur le séjour de Napoléon Ier à l'île d'Elbe : notes du sellier Vincent ; lettre de Vincent à Pons de l'Hérault ; lettre du valet de chambre Marchand ; lettre de Saint-Denis, ancien mameluck de l'Empereur (communic. de L.-G. Pelissier). — Mém. du maréchal duc de Croy-Solre ; sièges de Berg-op-Zoom et de Maestricht ; camp. de Soubise ; affaire du pont de Westhoven (comm. par le vic. de Grouchy).

Revue de l'instruction publique en Belgique, XXXVII, 5e livr. : DUFLOU, L'Institut Taylor à Oxford. — *Comptes rendus :* MEISSNER, Petit traité des synonymes latins ; ANRICH, Das antike Mysterienwesen in seinem Einfluss auf das Christentum ; DU ROUSSEAUX, Elém. de logique ; WILAMOWITZ, Le problème des sources de l'hist. d'Athènes ; SETTI, DALMEYDA, R. MEISTER, CRUSIUS, RISTELHUBER, Les Mimes de Herodas ; LANGLOIS et STEIN, Les archives de l'hist. de France ; DEKEN (de), A travers l'Asie ; WIESER, Die Karte des Bartol. Colombo über die 4e Reise des Admirals.

The Academy, n° 1170 : WEDGWOOD, The Message of Israel ; LILLY, The claims of christianity. — DOUGLAS, Society in China. — LAVISSE, Le grand Frédéric. — Letters adressed to a college friend during the years 1840-1845 by John RUSKIN. — The septuaginta versus the Hebrew text of the Bible (Howorth). — The Fethard and Carew stones (Nicholson). — La Mesnie Hellequin, Alichino, Inf. XXI, 118 (Toynbee). — The Russian name for a betrothed woman. — Corresp. of Cicero, by TYRRELL and PURSER, IV. — G. STEPHENS, The runes, whence came they ? — PAULI, Ital. Forsch. II, 2. — Prof. Jensen on the Hittite inscr. — FERGUSSON, A hist. of architecture, 3e ed. I and II.

The Athenaeum, n° 3493 : FROUDE, Life and letters of Erasmus (traduction vive et spirituelle mêlée de quelques explications). — WALLACE, Hegels Philosophy of Mind. — MILN, When we were strolling players in the East. — A. HAUVETTE, Hérodote (très soigné et très recommandable). — Isaac FUNK, A Standard Dictionary of the English Language — With Havelock from Allahabad to Lucknow, 1857. — The Annals of the Indian Mutiny. — The Pipe Roll Society. — Spurious hornbooks. — Some family mss. in Scotland. — Jahrb. der königl. preuss. Samml. 1892. — Ancient ships (Torr). — ARCHER and LOWE, Dramatic essays.

Literarisches Centralblatt, n° 41 : RAUCH, Offenb. des Johannes. — Th. von Kempen Nachfolge Christi in deutschen Reimen von ISKE. — Jugenderinn. eines deutschen Theologen. — SCHILDER, Bedeut. des Genies in der Gesch. — HARRISSE, Colomb et les acad. espagnols (critique où l'on remarquera la description bibliographique des imprimés latins de la lettre de Colomb). — STIEGLER, Oudinot. — NICOLADINI, Bünderlin von Linz u. die Oberösterr. Täufergemeinden 1525-1531. — KLIMSCH, Wander. durch Rom. — Studia Sinaitica. — FICK, Griech. Personennamen. — Dial. de orator. p. GUDEMAN. — Storck, Aus Portugal u. Brasilien 1250-1890, aufgew. Gedichte. — WAUGH, Tennyson. — V. HENRY, Gramm. comp. de l'anglais et de l'allemand (pratique et juste dans l'ensemble). — BONAFOUS, Kleist (bon). — TORR, Ancient ships.

— N° 42 : KUENEN, Ges. Abhandl. zur bibl. Wiss. — ORR and DODS, The Supernatural in christianity. — WINDELBAND, Gesch. der alten

Philosophie, 2e ed. — BILLERBECK, Susa (parfois réussi, mais trop de rêveries). — KAYSERLING, Columbus u. der Anteil der Juden an den Entdeck. (de grande valeur). — OPEL, Der nieders. dän. Krieg, III (toujours le même soin et la même science étendue). — GRÜNBERG, Die Bauernbefr. u. die Auflös. des gutsherrlichbäuerl. Verhältnisses in Böhmen, Mähren u. Schlesien, I, II. — GUILLON, Les complots militaires sous le Consulat et l'Empire. — SEELAND, Erinner. aus der poln. Revol. von 1830-31. — BRANDT, Mandäische Schriften. — SCHWAB, Histor. Syntax der griech. Comparation, II, 2. — Cebetis tabula, p. PRAECHTER (bon). — Apulejus, Apologie. übers. von WEISS. — KÖRTING, Der Formenbau des franz. Verbums (instructif, mais ne peut être recommandé sans réserves). — SOSNOSKY, Der Sprachwart. — WILKE, Deutsche Wortkunde. — Repert. bibl. strasbourgeois, V, VI ; Hupfuss ; les Flach, p. Ch. SCHMIDT. — Uhland, p. FRÄNKEL, I u. II. — Photogr. Einzelaufnahmen antiker Sculpturen, p. ARNDT, I u. II. — DEHIO, Das gleichs. Dreieck als Norm goth. Bauproportionen. — BUFF, Augsburg in der Renaissancezeit. — DZIATZKO, Beitr. zur Theorie u. Praxis des Buch = und Bibliothekwesens.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 42 : JEBB, Growth and influence of Classic Greek poetry (agréable et instructif). — HOLZNER, Krit. Studien zu den Bruchstücken des Euripides. — Dionis Cassii hist. rom. p. DINDORF-MELBER, II. — RAPOLLA, Vita di Orazio (vague et oratoire, erroné). — De senectute, p. KORNITZER, 2e ed. — HERAEUS, Spicil. crit. in Val. Maximo eiusque epitomatoribus. — OVERBECK, Gesch. der griech. Plastik, 4e ed., IV Halbband. — BAILLET, Le papyrus mathém. d'Akhmîm. — Ph. MEYER, Die Haupturk. für die Gesch. der Athosklöster (très intéressant et sera le bienvenu).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 41 : NEUMANN, Die Weltstell. des byzantin. Reichs vor den Kreuzzügen (habilement fait). — Festschrift für Joh. Overbeck, Aufsätze seiner Schüler (2e art.). — DIEDERICH, Quomodeo dei in Homeri Odyssea cum hominibus commercium faciant (travail d'un débutant, trop facilement fait et mal écrit). — EICHLER, Die Redebilder in den Schriften Xenophons. — PISCHINGER, De arbitris Athen. publicis (2e art.). — KLEEMANN, Ein Tag im alten Athen.

— N° 12 : KOESTERS, Quaest. metricae ad Valerium Flaccum pertin. (clair et solide). — STANGL, Bobiensia (cf. le présent numéro). — F. REUSS, Isokrates' Panegyricus u. der kyrische Krieg (intéressant). — GLEUE, De homicidarum in Areopago Athen. judicio. — PETERS, Schulwörterbuch zu Ovids sämmtl. Dichtungen.

COLLECTION DE CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES

I. — *Contes populaires grecs,* recueillis et traduits par Émile Legrand. Un joli volume in-18.......... 5 fr.

II. — *Romanceiro portugais.* Chants populaires de Portugal, traduits et annotés par le comte de Puymaigre. In-18.. 5 fr.

III. — *Contes populaires albanais,* recueillis et traduits par Aug. Dozon. In-18.......................... 5 fr.

IV. — *Contes populaires de la Kabylie du Djurdjura,* recueillis et traduits par J. Rivière. In-18....... 5 fr.

V. — *Contes populaires slaves,* recueillis et traduits par L. Leger.. 5 fr.

VI. — *Contes indiens.* Les trente-deux récits du trône, traduits du bengali par L. Feer. In-18................. 5 fr.

VII. — *Contes arabes.* Histoire des dix vizirs (Bakhtiar nameh), traduite par René Basset. In-18............... 5 fr.

VIII. — *Contes populaires français,* recueillis par E.-Henry Carnoy. In-18.................................. 5 fr.

IX. — *Contes de la Sénégambie,* recueillis par le Dr Bérenger-Féraud. In-18................................ 5 fr.

X. — *Les Voceri de l'île de Corse,* recueillis et traduits par Frédéric Ortoli. In-18, avec musique .... 5 fr.

XI. — *Contes des provençaux de l'antiquité et du moyen âge,* recueillis par Bérenger-Féraud. In-18......... 5 fr.

XII. — *Contes populaires berbères,* recueillis, traduits et annotés par René Basset. In-18.................... 5 fr.

XIII-XIV. — *Contes de l'Égypte chrétienne,* traduits par E. Amélineau. 2 volumes in-18 .... 10 fr.

XV. — *Les chants et les traditions populaires des Annamites,* recueillis et traduits par G. Dumoutier. In-18.. 5 fr.

XVI. — *Les contes populaires du Poitou,* par L. Pineau.. 5 fr.

XVII. — *Contes ligures* (traditions de la Rivière), recueillis par J.-B. Andrews. In-18........................ 5 fr.

XVIII. — *Le Folk-lore du Poitou,* par Léon Pineau. In-18. 5 fr.

XIX. — *Contes populaires malgaches,* recueillis, traduits et annotés par M. G. Ferrand, résident de France à Madagascar. Introduction par M. R. Basset. In-18. 5 fr.

XX. — *Contes populaires des Ba-Souto* (Afrique du Sud), recueillis et traduits par E. Jacottet, de la Société des Missions évangéliques de Paris. In-18 (s. presse. 5 fr.

XXI. — *Baital-Patchisi,* ou les vingt-cinq histoires d'un vampire. Recueil de contes traduits de l'hindi, par Ed. Lancereau. In-18 (sous presse) .... 5 fr.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

N° 45 Vingt-huitième année 5 novembre 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue des études grecques, n° 26 : *Partie administrative :* Assemblée générale du 12 avril 1894. Discours de M. Max. Collignon, président. Rapport de M. P. Girard, secrétaire. Conférence de M. Th. Reinach sur la musique grecque et l'hymne à Apollon. Rapport de la Commission administrative. — *Partie littéraire :* E. Pottier, L'orfévrerie mycénienne. — F. Moreau, Les Festins royaux chez Homère. — J. Dupuis, Le serment des Pythagoriciens. — M. Croiset, Eschyle imitateur d'Homère. — F. de Mély, Le lapidaire d'Aristote. — Ph.-E. Legrand, Léonidas de Crète? — L. Havet et Th. Reinach, Une ligne de musique antique. — P. Tannery, Le calcul des parties proportionnelles chez les Byzantins. — Id. Une transposition dans le traité de Plutarque sur la Psychogonie du Timée. — *Chronique :* Bulletin archéologique (Ch. Diehl). Correspondance grecque. Actes de l'Association. — *Bibliographie.*

Romania, octobre : P. Meyer, Un manuscrit de la bibliothèque Sainte-Geneviève renfermant des extraits de Maurice de Sully. — G. Paris, La composition du livre de Joinville. — Jeanroy, observ. sur le théâtre méridional au xv^{e} siècle. — Morel Fatio, L'Isopo castillan. — *Mélanges :* Une nouvelle plainte de la Vierge au pied de la croix (Jeanroy); le jugement du Roi de Behaigne de Guill. de Machaut et de Dit de Poissy de Christine de Pisan (Annie-R. Pugh); Fr. fraisil; it. frisone (A. Thomas). — *Comptes-rendus :* Das Doctrinale des Alexander de Villa Dei. p. Reichling ; Gorra, L'epentesi di iato nelle lingue romane ; Sepet, Le miracle de Théophile ; Biadene, Lo Sclavo Dalmasina.

Annales de l'Est, n° 4, octobre : Denis, Le club des jacobins de Toul, 1er art. — Pfister, Hist. de l'anc. Univ. de Nancy, I. — A Collignon, Une source de Jean d'Aucy dans son Epitome. — Favier, Lettres tirées de la coll. de la Bibl. de Nancy (suite et fin). — *Comptes-rendus :* de Ludres, Hist. d'une famille de la chevalerie lorraine ; Meyer-Altona, Die Sculpturen des Strassburger Münsters ; Waldner, Auf einem Rundgange durch Colmar ; Ingold, Lettres inédites de deux abbesses d'Alspach ; Parmentier, Kurze Gesch. der deutschen Liter. von einem Franzosen ; Vidal-Lablache, Atlas général.

The Academy, n° 1171 : Curzon, Problems of the Far East, Japan-Corea-China. — Drage, The Unemployed. — On the art of writing fiction. — Feilberg, Bidrag til en ordbog over Jyske Almuesmaal. — Oliver Wendell Holmes. — A newly discovered recension of the Gregorian Sacramentary (Rule). — The Septuagint (Swete). — An autograph ms. of Defoe's in the B. M. (Bülbring). — Skenild Stseet (Bradley). — The Baginbun Stone (Southesk et Macclure). — Helm, Kulturpflanzen u. Haustiere in ihrem Uebergang aus Asien nach Griechenland u. Italien. — Holder, Altcelt. Sprachschatz, VI ; V. Henry, Précis de gramm. comp. de l'anglais et de l'allemand, trad. anglaise. — Botteon and Aliprandi, Ricerche intorno alla vita e alle opere di Giambattista Cima. — The Limes in Germany (Haverfield).

N° 1172 : Freeman, History of Sicily, IV. — Stanley Lane-Poole et Dickins, The Life of Sir Harry Parkes, I, II. — Prof. Nichol (not. necrol.). — Slavica. — The Stowe Missal and St Patrick (Warrent). The Septuagint versus the Hebrew text of the Bible. — The Fethard

Castle and Baginbun inscriptions. — Widdersins. — The newly discovered recension of the Gregorian Sacramentary. — The Russian name for a betrothed woman. — The Unemployed. — SUMMERS, A study of Valerius Flaccus — WEISSBACH and BANG, Die altpers. Keilinschriften, I. — BITTERBECK, Susa, eine Studie zur alten Gesch. Westasiens. — J. BERTIN, The populations of the fatherland of Abraham. — Terrien de Lacouperie (not. nécrol. sur ce savant mort à Fulham, le 11 octobre). — The names of the planets in the « Pistis Sophia » (Legge). — Indian jottings. — Archaeological books ; Isaac MYERS, Scarabs ; Sofie von TORINA, Ethnographische Analogieen. — The rescue of Egyptian history (iFlnders Petrie). — Notes on art and archaeology : ESPERANDIEU, Recueil des cachets d'oculistes romains (« a very valuable little pamphlet »).

The Athenaeum, n° 3494 : LIDDON, Life of Pusey. — BELLEZZA, Tennyson. — TRAIL, Social England, a record of the progress of the people by various writers. Holmes (not. nécr.). — The House of Oldenburg. — G. BULLEN (not. nécr.). — WALLIS, Persian Ceramie Art belonging to Mr. F.-D. Godman. — Lincoln Cathedral. — Sir John Neresby's home at Thrybergh.

N° 3495 : WRIGT, The life of Defoe. — SHUCKBURGH, A history of Rome to the battle of Actium (bon). — BRINE, Travels amongst American Indians, their ancient earthworks and temples. — SABATIER, Vie de saint François d'Assise. — Prof. John Nichol (not. nécrol.). — Terrien de Lacouperie (not. nécrol.). — HARRISON, and MACCOLL, Greek vase paintings, a selection of examples, with preface, introd. and descriptions ; E. ROBINSON, Museum of fine arts, Boston, catalogue of Greek, Etruscan and Roman vases. — Notes from Asia Minor (J. Arthur, R. Munro).

Literarisches Centralblatt, n° 43 : FEINE, Der Jacobusbrief. — FRANK, System der christl. Warhrheit. — P. BERTHIER, L'étude de la Somme Theolog. de S. Thomas d'Aquin. — KÖNIG, Die päpstl. Kammer unter Clemens V und Johann. XXII. — Osnabrück. Die niederd. Bischofschronik bis 1553, p. RUNGE (beaucoup de soin). — ZDEKAUER, Lo studio di Siena nel rinascimento. — IRMER, Arnim (clair et définitif récit de la vie de ce général et politique du XVII[e] siècle). — GOTHEIN, Die Deutschen creditverhältnisse u. der dreissigjährige Krieg. — MILLER, Gesch. des Feldzuges 1814 (intéressant et complet en ce qui regarde les troupes du Wurtemberg). — REINISCH, Die Bedauyesprasche. — KRETSCHMER, Die griech. Vaseninschriften ihrer Sprache nach (résultats considérables). — Amphitruo, Asinaria, Aulularia, p. GOETZ u. SCHOELL, — MEYER-LÜBKE, Grammatik der roman. Sprachen. II, Formenlehre (l'auteur s'est fortifié, il est devenu plus clair, plus habile, plus brillant). — HANG, J. G. Müller als Lavaterschüler in Zürich. — HEITMÜLLER, Uhlich et Holländ. Komöd. in Hamburg.

— N° 44 : Script. physion. graeci et latini p. R. FÖRSTER (soigné, sagace, presque inédit). — WINTER, Meletius u. Orion. — Acta Nerei et Achillei, p. ACHELIS. — REITZENSTEIN, Drei Vermuthungen zur Gesch. der röm. Liter. — CIPOLLA, Consider. sulla Getica di Jordanes et sulle loro relazioni colla Hist. Get. di Cassiodorio senatore (manque, malgré tout, de méthode et de soin). — C. ROBERT, Die Iliupersis des Polygnot (intéressant). — REICHLING, Das Doctrinale des Alex. de Villa-Dei (ouvrage dont la science allemande a le droit d'être fière.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 43 : Epigr. anthologia, III, p.

Cougny; Van Herwerden, Studia critica in epigrammata graeca. — Xenophon Hellenica, III, p. Allcroft and Robinson. — O. E. Schmidt, Briefwechsel des Cicero von seinem proconsulat in Cicilien bis zu Caesars Ermordung (très instructif). — Claudian p. J. Koch (bon). — Cozza-Luzi. Di un nuovo papiro Ravennate nella bibliotheca Vaticana (trop de pompe et de mots). — Bethe, De scenicorum certaminum Victoribus (sagace, spirituel, téméraire, comme toujours). — Monumenti antichi p. Reale Acad. dei Lincei, I, 4, und II. — Gorra, Lingue neolatine (louable).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 43 : Cordenons, Un po' piu di luce sulle origini degli Euganei-Veneti (riche d'idées et dégagé de fantaisies). — Ganzenmüller, Beitr. zur Ciris (bon). — Morawski, Petroniana (mérite d'être lu). — Sallust p. Opitz. — A. M. A. Schmidt, Titi Livii libri I, II, XXI, XXII. — Reichling, Das Doctrinale des Alexander de Villa-Dei, krit exeget. Augabe (très méritoire et soigné).

La Nuova Rassegna, n° 29 : Ferriani, Leggi dimenticate. — Cesareo, Canti sinfoniali. — Romizi, Le fonte latini dell' Orlando furioso. — Ortensi, Anarchist literature (Richard Wagner e Hendrik Ibsen). — Carletta, Gli scenari di Basilio Locatelli. — Colini-Baldeschi, Un documento inedito per la storia delle missioni cattoliche.

N° 30 : Biraghi, Il cattolicismo sociale in Germania nelle sue piu recenti manifestazioni. — Annaratore, Il Dio del Genesi, studio critico. — Modigliani, Evoluzione e socialismo. — Romizi, Le fonte latine dell' Orlando furioso. — Luzzato, Il parassitismo. — Solmi Eurico Becque. — Delle porta sestine della rotta fede. — Celani, per un dramma sacro, lettera aperta al Marchese Guiccioli, prefetto di Roma.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

N° 46 Vingt-huitième année 12 novembre 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1173 : Life of Frances Power Cobbe. — Kuenen, Ges. Abhandl. zur bibl. Wissenschaft. — Atkinson, Memorials of Old Whitby. — J. Baker, Pictures from Bohemia. — Bartlelt, A complete concordance of the dramatic works and poems of Shakspere ; Brasdshaw, A concordance to the poetical woorks of Milton ; Walker, The comprehensive concordance to the Holy Scriptures. — Froude (not. nécrol. : l'historien est mort le 20 octobre, « one of the last representatives of the great periode of Victorian letters »). — The Septuagint versus the Hebrew text of the Bible (Swette. Howorth, Cheyne). — Ogham inscr. in Scotland (Monro). — The newly discovered recension of the Gregorian Sacramentary (M. Rule). — The Russian name for a betrothed woman (Krebs). — Simcox, Primitive civilisations or outlines of the history of ownership in archaic communities. — James Darmesteter (not. nécrol. sur cet homme d'une intelligence brillante et hardie qui a été non seulement un savant orientaliste, mais un critique exact et fin de la littérature anglaise). — E. Curtius, Gesammelte Abhandlungen.

The Athenaeum, n° 3406 : Hodder, John Mac Gregor (Rol Roy). — Johnson, The art of Thomas Hardy. — Medley, A student's manual of English constitutional history. — Ottley, Lancelot Andrewes. — G.-A. Smith, The historical geography of the Holy Land. — Critisism of the new Testament (Studia Sinaitica ; Scrivener, Introd. 4e ed. ; Morin, Clementis ad Cor. epist.). — Translations from the classics. — Froude (not. nécrol.). — A bibliography of the writings of Robert Browning. — James Darmesteter (« In him was realized the perfect ideal of scholarship, that happy blending of profound learning, daring originality, and transparent learness of expression which, save for rare exceptions, France alone seems able to produce ; and by his premature death science has suffered a loss which may well be called inseparable »). — Stirling, Darwinianism, workmen and work. — O'Donoghue, A descriptive and classified catalogue of portraits of Queen Elizabeth ; Lucas Vorsterman.

Literarisches Centralblatt, n° 44 : Niebuhr, Versuch einer Reconstellation des Deboraliedes. — Teutsch, Predigten u. Reden. — The Jewish question and the mission of the Jews. — Warschauer, Stadtbuch von Posen, I ; Knoop, Sagen u. Erzähl. aus der Provinz Posen. — Fester, Die Augsburger Allianz von 1686 (complet). — Aeltere Universitätsmatrikeln II Univ. Greifswald, p. Friedländer, 1646-1700. — Markgraf, Der Breslauer Ring. — Von Natzmer, Bei der Landwehr, vor Metz, Beaune-la-Rolande. — Eckardt, Von Karthago nach Kairuan. — Seidel, Prakt. Handb. der arab. Umgangssprache aegypt. Dialectes (peu utile). — Birt, De Xenophontis comment. Socrat. compositione. — Vobrecht, Auswahl aus Livius XXI-XXX. — Lenz, La fonetica ; Fonetica aplic. a la ensenanza de las idiomas vivos ; Metodolojia ; Libro de lectura. — Suchier, u. Wagner, Rathschläge für die Studirenden des Franz. u. Engl. — Jahresber. über das höhere Schulwesen, p. Rethwisch.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° 10, octobre : Ficker, Studien zur Hippolytfrage. — Seeliger, Die Kapitularien der Karolinger (utile). — Monum. Germ. paedag. X-XI. — Poten, Gesch. des Militär = Erziehungs = und Bildungswesens in den Landen deutscher Zunge ; XII. — Reichling, Das Doctrinale des Alexander de Villa-Dei ; XIII. — Teutsch, Die siebenb. sächs. Schulordnungen ; XIV. — Schmidt,

Gesch. der Erzieh. der Bayer. Wittelsbacher; XVI. — PACHTLER, Ratio stud. et instit. schol. Societatis Jesu. — WEICHS-GLON, Das finanzielle u. sociale Wesen der modernen Verkehrsmittel. — Yadavoprakasa. The Vaijayanti, p. Gustav OPPERT. — PERNICE, Griech. Gewichte. — Schweizer, Schauspiele des XVI Jahrh. III.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 45 : EICHLER, Die Redebilder in Xenophons Schriften (bon). — Gramm. Graeci IV, 2. Georgii Choerobosci scholia, Sophronii excerpta, p. HILGARD. — SIGMUND, De coincidentia ejusque usu Plautino et Terentiano. — Sallust, 10e ed. p. JACOBS-WIRZ. — STANGL, Bobiensia (cf. *Revue*, n° 44). — PERNICE, Griech. Gewichte (instructif). — GRAF, Die Theorie der Akustik im Griech. Altertum (intéressant et utile). — COZZA-LUZI, De Ottoboniano-Vaticanis graecis codic. nuper recensitis. — CAUER, Die Kunst des Uebersetzens.

Altpreussische Monatsschrift, V et VI, juillet-septembre : STIEDA, Zwei Königsbergsr Gelehrten des XVII u. XVIII Jahrh. die beiden Schreiber. Vater und sohn, I. — TREICHEL, Volksthümliches aus der Pflanzenwelt, besonders für Westpreussen, X (suite). — INSTERBURG, Ein Landschulcatalog 1766. — CURTZE, Zur Biogr. des Rheticus. — *Kritiken und Referate* : SCHWENKE, u. LANGE, Die Silberbibliothek Herzog Albrechts von Preussen; JOACHIM, Die Politik des letzten Hochmeisters in Preussen, Albrecht von Brandenburg; Hanserecesse, III, 1477-1530, p. D. SCHÖFER, V; HOCKENBECK, Kloster Lukno (Wongrowitz) u. die Preussenmission 1206-1212; PASQUIER, Gaston Phoebus en Prusse 1357-1358; STETTINER, Aus der Gesch. der Albertina 1544-1894. — *Mitteilungen und Anhang* : Universitätschronik 1894; Lyceum Hosianum in Braunsberg 1894.

Annales des historischen Vereins für Den Niederrhein, insbesondere die alte Erzdiœcese Kœln, 57e fascicule, 2e partie : Das gräflich von Mirbach'sche Archiv zu Harff, Urk. u. Acten zur Gesch. rhein. u. niederländ. Gebiete. im Auftrage des Grafen Ernst von Mirbach-Hurff bearb. von Leonard KORTH, 2e vol. 1431-1599 (liste des noms de lieux et de personnes).

58e fascicule : Ferdinand SCHROEDER, Die Chronik des Johannes Turck. — Von OIDTMAN, Schutz den Grabsteinen. — PAULS, Zur Gesch. der Burggrafen u. Freiherrn von Hammerstein. — Litteratur : Acta Borrussica, die preuss. Seidenindustrie im XVIII Jahrh. u. ihre Begründ, durch Friedrich II; H.-H. KOCH, Das Dominikanerkloster zu Frankfurt am Main XIII-XVI Jahrb. — Miscellen : Von BELOW, Ein Bürgermeister — Schmauss in Köln; L. HÜFFER, Aus dem Briefwechsel Alex. Kaufmanns. — Bericht über die Generalversammlungen des historischen Vereins für den Niederrhein : zu Kleve (2 juin 1892); zu Neuss (5 oct. 1892); zu Münstereifel (17 mai 1893).

59e fascicule : Die Stadtarchive von Andernach, Duisburg und Linz. I. Das Stadtarchiv zu Andernach : a. Urkunden der Stadt Andernach; b. Urkunden des Klosters Namedy; c. Miscellanea. I. Acten. II. Das Stadtarchiv zu Duisburg. III. Das Stadtarchiv zu Linz : a. Urkundenabtheilung; 6. Aktenabtheilung.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

N° 47 Vingt-huitième année 19 novembre 1894

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue histoque, 1er nov.-déc. : H. Sée, Étude sur les classes serviles en Champagne du xie au xive siècle (1er art.). — Funck-Brentano, L'homme au masque de velours noir, dit le masque de fer. — Ch. Pfister, Les Économies royales de Sully et le grand dessein de Henri IV (suite et fin). — *Bulletin historique :* France (Farges et Monod). — Allemagne, public. relatives à l'hist. de la Réforme (Alfred Stern). — *Comptes rendus :* Abbott, Herodotus, V-VI ; Fowler, The city-state of the Greeks and Romans ; Harnack, Gesch. der altchristl. Liter. bis Eusebius ; Esmein, Cours élément. de droit français ; Watts, Spain, 711-1492 ; Bamberger, Charakteristiken ; Flint, History of the philosopny of history.

Revue celtique, n° 4 : Salomon Reinach, Esumopas Cnusticus. — Whitley Stokes, The prose tales in the Rennes Dindsenchas (suite). — Kuno Meyer, An old-irish treatise De Arreis. — Em. Ernault, Table des principaux mots étudiés dans le volume XV de la Revue celtique.

Revue de l'histoire des religions, n° 87, mai-juin : L. Knappert, La vie de saint Gall et le paganisme germanique. — J. Deramey, La reine de Saba. — G. de Blonay et La Vallée Poussin, Contes bouddhiques. — *Revue des livres :* E. Hardy, Die Vedisch-Brahmanische Periode. — Is. Loeb, La littérature des Pauvres. — B. Baentsch, Das Heiligkeitsgesetz. — W. Brandt, Die evangelische Geschichte. — E. de Roberty, La Recherche de l'unité. — P. Sabatier, Vie de saint François d'Assise. — H. Oldenberg, Le Bouddha. — I-Tsing, Les religieux éminents qui allèrent chercher la loi en Occident. — *Chronique.*

— N° 88, juillet-août : E. Amélineau, Samuel de Qalamoun. — Snouck-Hurgronje, Une nouvelle vie de Mohammed. — A. Audollent, Bulletin archéologique de la religion romaine, 1893. — *Revue des livres :* Perrot et Chipiez, Histoire de l'art dans l'antiquité. — E. Bonavia, The Flora of the Assyrian monuments. — I-Tsing, Les religieux éminents, etc. — J. Walter-Fewkes, A journal of American ethnology and archaeology. — Cenck-Zirbt, Indiculus superstitionum et paganiarum. — B. Munkacsi, Ethnographia. — *Chronique.*

The Classical Review, novembre 1894, n° 9 : A.-B. Cook, Descriptive animal names in Greece. — Mayor, Critical notes on the Stromateis of Clemens of Alexandria, book III. — Fay, Insputarier in Plautus. — Richards, Critical notes on the Republic of Plato. — Cheetham, On the name Galatia. — Sandys, Harmonia and tonos in Greek Music. — Torr, The music of the Orestes. — Tyrrell, Note on the hymn to Hermes, v. 32. — Thumb, Note on the word Nero. — Carter, Eur. Ion, 1276. — *Reviews :* Delbrück, Compar-syntax ; Jebb, Trachiniale of Soph. ; Erhardt, Treatise on the Homeric question ; Hale, On extended and remoted deliberatives ; Aly, History of Roman literature ; Trambull, Studies in oriental social life ; Persichetti, Via Salaria ; Robinson, Edit. of the Philocalia ; Aurich, Relation of christianity to the ancient mysteries. — Archaeology : On the name Gauris or Maurion as belonging to a Greek Vase-Painter (Hartwig) ; On a coin showing that C. Septimius was proconsul of Asia, 55-56 (Head). — Dr Greenhill (not. nécr.).

The Academy, n° 1174 : Froude, Life and letters of Erasmus. — Strachan-Davidson, Cicero and the fall of the Roman Republic. — Chail-

ley-Bert, The colonisation of Indo-Chine; prince Henri d'Orleans, Around Tonkin and Siam. — Fortuna Major (Skeat). — The Septuagint versus the Hebrew text of the Bible (Howorth et Wright). — The Fethard inscr. county Wexford (Vigors). — The Egypt Exploration Fund. — Ancient ships (Torr).

The Athenaeum, n° 3497 : Sir William Gregory, an autobiography. — Alger, Glimpses of the French Revolution ; Mém. de famille de l'abbé Lambert, p. de Beauséjour. — Burn-Murdoch, From Edinburg to the Antarctic, an artist's notes and sketches during the Dundee Antarctic expedition. — Forrest, The administration of the Marquis of Lansdowne, 1888-1894. — Books on Italian history (Alathea Wiel, Venice ; Countess Evelyn Martinengo-Cesaresco, The liberation of Italy, 1815-1870) Carl Ploug. — Tennysoniana. — The etymology of codling (Skeat). — The House of Oldenburg (Bartels). — The Rev. James Healy (Mahaffy). — Hewitt, The ruling races of prehistoric times in India, South-Eathern Asia and Southern Europe.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 46 : Diederich, Quomodo dei in Odyssea cum homin. commercium faciant (très recommandable). — Schwartz, Nachklänge prähistor. Volksglaubens im Homer (tantôt à approuver, tantôt à rejeter). — Herondas p. Crusius, 2e ed. — Catull. p. Owen. — Genthe, De Lucani codice Erlangensi. — Kœsters, Quaest. metricae et prosod. ad Valerium Flaccum pertinentes (soigné). — Christ, Das Theater des Polyclet in Epidauros (instructif). — Jörs, Die Ehegesetze des Augustus. — Spruner-Sieglin, Atlas. — Max von Wolf, Lorenzo Valla.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 45 : Hauvette, Hérodote (vaste, complet, très profondément fouillé, excellent). — Jamblichi in Nicom. arithm. introd. liber. p. Pistelli. — Von Schoeffer, Bürgerschaft u. Volksversammlung von Athen. (en russe; 1er art.). — Lucain, I, p. Lejay (louable à tous égards). — Martiny, Kirne u. Girbe, ein Beitrag zur culturgesch. bes. zur Gesch. der Milchwirthschaft.

Le Puy-en-Velay. — Imp. Marchesson fils, 23, boulevard Saint-Laurent.

N° 48 Vingt-huitième année 26 novembre 1894

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Revue de métrique et de versification, n° 1, juillet 1894 : Louis HAVET, Notes sur la métrique verbale dans les odes d'Horace, I. — Théodore REINACH, A propos de l'hymne à Apollon. — FLAMINI, Sulle origini della Laude, dell' Ottava e del Serventese in Italia. — *Bibliographie :* P. de NOLHAC, Paysages de France et d'Italie. — O. RIEMANN et Médéric DUFOUR, Traité de rhythmique et de métrique grecques. — Maurice SOURIAU, L'évolution du vers français au XVII^e siècle. — Ed. SIEVERS, Altgermanische Metrik. — Martin HARTMANN, Die hebraeische Verskunst nach dem Metek sefatajim des Emmanuel Fransis und anderen Werken jüdischer Metriker. — La Revue de métrique paraîtra six fois par an, par fascicules de 2 à 3 feuilles d'impression, c'est-à-dire de 32 à 48 pages. Administration, Paris, Cerf, 13, rue de Médicis; rédaction, Versailles, 59, rue Duplessis. Prix de l'abonnement pour un tome de 249 à 280 pages : France, 8 fr.; étranger, 9 fr.

Annales du Midi, n° 24 : CABIÉ, Rapports de saint Didier, évêque de Cahors, et de saint Didier, évêque d'Auxerre, avec l'Albigeois. — JORET, Basville et l'épiscopat de Languedoc. — MERCIER, La chasse aux médisants, poème français allégorique de Raimon Vidal. — *Comptes rendus critiques :* CRESCINI, Manualetto provenzale ; DUPUY, Bernard Palissy ; DUBOUL, Le tribunal révolutionnaire de Toulouse.

Nouvelle Revue rétrospective, n° 5, 10 novembre : Paris en 1790, souvenirs de voyage, par Kotzebue, publiés par Charles RABANY (trad. de la relation du voyage que Kotzebue fit à Paris en 1790 et qu'il publia sous le titre « Ma fuite à Paris »). — Mémoires du maréchal-duc de Croij-Solre, campagne du maréchal de Soubise, affaire du pont de Westhoven (suite).

The Academy, n° 1175 : ROSE, The Revolutionary and Napoleonic Era, 1789-1815 (très attachant récit, recherches copieuses). — WRIGHT, The life of Daniel Defoe. — JONES, Cooperative production. — MONTBARD, The Land of the Sphinx. — The Septuaginta versus the Hebrew text of the Bible (Cheyne et Wright). — The Fethard inscr. County Wexford (Macalister et Orpen). — The Rev. George Horner and the Coptic versions (Gregory). — An unknown hymn in honour of St Patrick. — LAFAYE, Catulle et ses modèles (chef-d'œuvre de clarté). — The connexion between Babylonian and Greek astronomy (Rob. Brown jun.). — Was Lindum a colonia ? (Lloyd). — Documents relating to Cima's altar-piece « the Incredulity of Thomas » (Sacchi). — The Ashmolean Museum.

The Athenaeum, n° 3498 : The Gibbon commemoration : the art of Gibbon. — HEARN, Glimpses of Unfamiliar Japan. — Emily J. CLIMENSON, The history of Shiplake. — Christopher Columbus, his own book of privileges, compiled and edited by H.-F. STEVENS. — Sir W. Gregory's Autobiography (Lawley). — John Walter. — Publi shers, booksellers and the public (Heinemann). — Tennysoniana. — Il Codice Atlantico di Leonardo da Vinci, I. — Ph.-G. Hamerton. — Gibbon Street (Read).

Literarisches Centralblatt, n° 45 : FEILCHENFELD, Das Hohelied. — RIETSCHEL, Die Aufgabe der Orgel im Gottesdienste (petite étude très intéressante). — PROBST, Liturgie des IV Jahrhunderts u. deren Reform. — BÖHMER, Reg. Imp. V, 7. — PLANTA, Gesch. von Graubünden (pas

assez fouillé). — Quellen zur Gesch. der Stadt Hof, p. MEYER. — SCHMOLLER u. KRANSKE, Die Behördenorganisation u. die allgem. Staatsverwaltung Preussens im XVIII Jahrh. I. — BEYER, Herzog Ernst von Coburg-Gotha. — KRENKEL, Josephus u. Lucas (paradoxe). — Prisciani Euporiston p. ROSE (très bon). — ONUFRIO, Gl' inni sacri di Manzoni e la lirica religiosa in Italia (méritoire). — Sagan ock. rimorna om Fridthiofr hinn fraekni, p. LARSSON. — LITZMANN, Schröder, II. — Wagner, Briefe an Roeckel. — SANDBERGER, Beitr. zur Gesch. der bayr. Hofcapelle unter Orlando di Lasso.

— N° 46 : BACHMANN, Der Prophet Jesaia. — BRANDT, Die evangel. Gesch. u. der Ursprung des Christentums. — BAHLMANN, Deutschlands kathol. Katechismen bis zum Ende des XVI Jahrh. — Monum. Wormatensia, Annalen u. Chroniken, p. Boos, I. — Württemb. Geschichtsquellen, p. D. SCHÄFER, I. — TSCHIRCH, Tägl. Aufzeichn. des Pfarrherrn Joachim Garcaeus in Sorau u. Brandenburg 1617-1632. — Karl, Erzherzog von Oesterreich, Ausgew. Schriften, IV. — RECLUS, Nouv. géogr. univ. tome XVIII. Amérique du sud. — Soranus von Ephesus, Gynäkologie, p. LÜNEBURG, u. HUBER (bonne traduction avec commentaire). — Incerti auctoris de ratione dicendi ad C. Herennium libri IV p. MARX. — Lucrez, p. BRIEGER (édition qui est le fruit de longues études). — C. STOFFEL, Studies in English written and spoken (six études). — BORINSKI, Baltasar Gracian (utile). — Ghalib Edhem, Catal. des monnaies turcomanes; Lettre à M. Troutowski sur une monnaie menguoudjide. — SCHREIBER, Die hellenist. Reliefbilder, 9-11.

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 46 : Vespae, p. van LEEUWEN (remarquable). — Von SCHŒFFER, Bürgerschaft u. Volksversamml. von Athen. I (2ᵉ art. sur ce livre excellent). — LALIN, De partic. compar. usu apud Terentium (utile). — DRACHMANN, Skylt og Nemesis hos Aeschylus (recommandable). — SCHREYER, Das Fortleben homer. Gestalten in Gœthes Dichtung. — STIER, Schulreden u. Vorträge aus der Zeit seit 1862.

Zeitschrift für romanische Philologie, 1894, XVIII Band, 4 Heft : GESSNER, Das spanische Relativ = und Interrogativpronomen. — KALEPKY, Zur franz. Syntax. — BRAUNE, Neue Beitr. zur Kenntnis einiger Wörter deutscher Abkunft. — SCHUCHARDT, Das baskische Zeitwort u. Julien Vinson. — *Vermischtes* : CRESCINI, Ancora per la satira di P. d'Alvernia; P. de MUGICA, Supresion de la vocal enclitica de los pronombres en el poema del Cid. — *Besprechungen* : Mystères provençaux du xvᵉ siècle publiés pour la première fois avec une introd. et un glossaire par JEANROY et TEULIÉ; CUERRO, Diccionario de construccion y regimen de la lengua castellana, tomo I, A-B. tomo II, C-D.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

N° 49 Vingt-huitième année 31 décembre 1894

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Revue d'Alsace, oct.-nov.-déc. : Goutzwiller, A travers le passé, souvenirs contemporains. — Durrwell, Hist. de Guebwiller et de ses environs. — Waltz, Lettres inédites de Rapp. — Schoell, Horbourg, fouilles, ruines. — Gasser, Soultz et son ancien bailliage (suite). — Hist. de la commune de Balbronn par Kiefer. — Bulletin de la Soc. d'émulation de Belfort. — R. Reuss, L'Alsace pendant la Révolution française (suite).

The Academy, n° 1176 : Sir William Gregory, governor of Ceylon. — Torrens, A history of cabinets. — Courtney, English whist and English whistplayers. — Taciti Germania p. Furneaux. — Max O'Rell, John Bull and Co, the great colonial branches of the firm : Canada, Australia, New Lealand and South Africa. — Some books on folklore : Chatelain, Folktales of Angola ; Hartland, The legend of Perseus ; Al. B. Gomme, A dictionary of British folklore, I. — The newly found Sinaitic codex of the Gospels (Conybeare et Badham). — Plagiarism and Covenanting miracles (W. Wallace). — Delitzsch, Assyr. Handwörterbuch. — Mahâdeo Chimeraji apte (not. nécrol.).

The Athenaeum, n° 3499 : Gladstone's Horace. — Robinson, The British fleet. — The Sherman lettres, corresp. between General and Senator Sherman from 1837 to 1891. — Stopes, British Freewomen. — Tennysoniana. — The House of Oldenburg. — Thomas of London (Round). — Romney's portrait of Gibbon (Scharf).

Literarisches Centralblatt, n° 47 : Wellhausen, Israel. u. jüd. Gesch. (modèle d'exposition dans l'ensemble, une foule de détails suggestifs). — Uhlmann, König Sigmunds Geleit für Hus u. das Geleit im M. A. (indépendant, impartial, quoique diffus). — Neumann, Die Weltstell. des byzantin. Reiches vor den Kreuzzügen (coloré et très intéressant). — Gervinus, Leben von ihm selbst. — Jebb, Homer (clair et concis). — Hartmann, Chenier-Studien. — Batis (K. L.), The English religious drama (agréable, sans rien de neuf). — Bremer, Deutsche Phonetik. — Naue, Bronzezeit in Oberbayern. — Repert. für Kunstwiss. XVII, 1. — Dürers schriftl. Nachlass, p. Lange u. Fuhse. — Glasenapp, Richard Wagners Leben.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 47 : Léon Parmentier, Euripide et Anaxagore (important). — Herodas, trad. Ristelhuber (sans valeur scientifique). — Schwartz, Demosthenes' erste Philippica (vif et intéressant). — Lucain, I, p. Lejay (texte conservateur, introduction où l'on remarquera surtout le chapitre qui traite des manuscrits). — Car. Mueller, De imag. similit. in Claudian (soigné et sensé). — Cicerone, Scelte lettere, trad. Cesari. — Aly, Gesch. der röm. Literatur (bon, instructif, suggestif). — Mitteil. über röm. Funde in Heddernheim, I. — Prutz, Die Königl. Albertus-Universität zu Königsberg im XIX Jahrh. (beaucoup de soin, de jugement sain, d'esprit libre et mesuré).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 47 : Hilberg, Gesetze der Wortstell. im Pentameter des Ovid (soigné, mais peu de résultats). — Plinii Sec. librorum dubii sermonis VIII reliq. p. Beck (très heureusement exécuté). — L. Martin, Catalogue du médaillier d'Avenches. — Thucydides, p. Harder, p. Fr. Müller. — Matthias, Zur Stell. der griech. Frau in der klassischen Zeit (n'ébranlera pas l'opinion courante).

EN DISTRIBUTION

CATALOGUE
DE LA BIBLIOTHÈQUE

DE

FEU M. PH. ED. FOUCAUX

Professeur au Collège de France
Membre du Conseil d'administration de la Société Asiatique

Vente les 20, 21, 22 décembre 1894

PREMIÈRE PARTIE

RELIGIONS DE L'INDE

Importante série d'ouvrages sur le Bouddhisme, son histoire, ses monuments, sa littérature.

Langue Pâlie, Langue Sanscrite, Langue Tibétaine, Grammaires, Textes et Traductions.

Histoire et Géographie de l'Inde et du Tibet.

Ouvrages Orientaux.

Journaux et Publications des Sociétés Asiatiques.

DEUXIÈME PARTIE

Beaux-Arts, Ouvrages illustrés.

Livres à figures du XVIII^e siècle.

Ouvrages vendus en lots

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot.

N° 50 Vingt-huitième année 10 décembre 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

The Academy, n° 1177 : BAIN and WHITTAKER, Philosophical remains of Georg Croom Robertson ; SETH, A study of ethical principles ; WENLEY, Aspects of pessimism. — DOBSON, Eighteenth century vignettes, second series. — An. LEROY-BEAULIEU, The Empire of the tsars and the Russians, transl. by Zen. RAGOCZIN, II. The institutions. — FISHWICK, A history of Lancashire. — The Raiders (Crockett et Nicoll). — St. Ignatius and the New Syriac Gospel (Simcox). — The loover of a hall, its etymology (Mayhew). — Myths of cosmogony by Dr. Polites (Eliz. Edmonds). — Domus exilis Plutonia (Tyrrell). — TERRIEN DE LACOUPERIE, Beginnings of writing in Central and Eastern Asia (ingénieux, suggestif, confus et sans méthode). — Garrick Mallery (not. nécr.). — KAROLY, Raphaels Madonnas and other great pictures, reproduced from original paintings with a life of Raphael and an account of his chief works.

The Athenaeum, n° 3500 : P. GERARD, Stonyhurst College. — Philological books ; A. LEFÈVRE, Race and language ; Victor HENRY, A short comparative grammar of English and German, translated by the author (très bonne traduction de cet intéressant et utile ouvrage). — Mr. Osborne Gordon's epigram (Lawley). — The importance of Caxton in the history of the English language (Howorth). — Wordsworth on Wordsworth and Coleridge. — KAROLY, Raphaels Madonnas.

Literarisches Centralblatt, n° 48 : BACHMANN, Die Klagelieder Jeremiae in der aethiop. Bibelübers. — VŒLTER, Das Problem der Apokalypse. — ARNOLD, Caesarius von Arelate u. die gallische Kirche seiner Zeit. — GSELL, Domitien (très bon). — Epist. saec. XIII p. RODENBERG. — DAENELL, Die Cölner Conföder. 1367. — FAGNIEZ, Le P. Joseph et Richelieu (très important). — G. MEYER, Neugr. Studien, I (toujours le même savoir et la même sagacité). — Herodas, Mimes trad. RISTELHUBER (œuvre d'un dilettante qui contamine les travaux allemands). — Chaucer, p. SKEAT, I-IV. — OSBORN, Die Teufelliter. des XVI Jahrh (bon). — VÖGE, Die Anfänge des monum. Stiles im M. A.

Gœttingische gelehrte Anzeigen, n° XI : LIPSIUS, Lehrbuch der evang. protest. Dogmatik, 3e ed. — BERGER, Hist. de la Vulgate pendant les premiers siècles du moyen âge. — Bibliothek medic. Klassiker, p. HUBER, I. — NATORP, Die Ethika des Democritos. — BELOCH, Griech. Gesch. I. — Von Bonstetten, Briefe u. Ausgew. Schriften, p. BÜCHI. — REICKE, Gottscheds Lehrjahre. — Lincks Werke, p. REINDELL, I.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 48 : APOSTOLIDES, Étude crit. du 1er chant chorique des Phéniciennes d'Euripide (nul et fait l'effet d'un rêve). — HORN, Platonstudien (méritoire et très instructif). — LUNDSTRÖM, Quaest. Papinianae (manqué). — Pro Ligario, pro Pompeio p. NOHL. — COCCHIA, Napoli e il Satyricon di Petronio. — BIRT, Eine röm. Literaturgesch. in fünf Stunden gesprochen (intéressant et bien composé). — MICHELI, La révol. oligarchique des Quatre Cents à Athènes et ses causes (pas aussi clair que le croit l'auteur). — BOTSFORD, The Athenian constitution (clair et fouillé). — Th. REINACH, Juifs et Grecs devant un empereur romain. — MÜHLEFELD, Die Lehre von der Vorstellungsverwandtschaft und ihre Anwendung auf den Sprachunterricht. — HEIKEL, Abo Universitets Lärdomshistoria. — Die Phrixosschale der Sammlung Tyszkiewicz in Rom.

FONDATION EUGÈNE PIOT

MONUMENTS ET MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR

L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

sous la direction de

Georges PERROT et Robert de LASTEYRIE

Membres de l'Institut

Avec le concours de Paul JAMOT, secrétaire de la Rédaction

Prix de la souscription par vol. : 32 fr.

TOME Ier

Fascicule I. — Eugène Piot, par M. G. Perrot. — Le scribe accroupi de Gizéh, par M. G. Maspero. — Les armoiries chaldéennes de Sirpourla, d'après les découvertes de M. de Sarzec, par M. L. Heuzey. — Figurines béotiennes en terre cuite à décoration géométrique (Musées du Louvre et de Berlin), par M. Holleaux. — Cratère grec de style corinthien et rhodien (Musée du Louvre), par M. E. Pottier. — Loutrophore attique à sujet funéraire (Musée du Louvre), par M. Max Collignon. — Tête d'Apollon (Musée du Louvre), par M. Héron de Villefosse. Tête d'athlète (Musée du Louvre), par M. E. Michon. — Sapor et Valérien, camée sassanide de la Bibliothèque nationale, par M. E. Babelon. — Un tableau-reliquaire byzantin inédit du xe siècle, par M. G. Schlumberger.

Fascicule II. — Athlète, bronze de l'École d'Argos (Musée du Louvre), par M. Héron de Villefosse. — Adolescent au repos, statue en marbre (Musée du Louvre), par M. E. Michon. — Tête de femme (Musée du Louvre), par M. G. Perrot. — Aphrodite Pandénos, relief de miroir en bronze et disque en marbre (Musée du Louvre), par M. Collignon. — Vénus pudique, statuette de bronze (Musée du Louvre), par M. P. Jamot. — Un ivoire chrétien inédit (Musée du Louvre), par M. G. Schlumberger. — Statue tombale de Louis de Sancerre, connétable de France (abbaye de Saint-Denis), par M. A. Michel. — Un dessin du Musée du Louvre attribué à André Beauneveu, par M. P. Durrieu. — Les plateaux d'accouchées et la peinture sur meubles du xive au xve siècle, par M. E. Muentz.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 51 Vingt-huitième année 17 décembre 1894

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

Annales de l'École libre des sciences politiques, n° 6 : Festy, Une nouvelle réforme de l'administration locale en Angleterre. — Rostworowski, Condition jurid. des navires de commerce dans les ports étrangers. l'avis du Conseil d'État du 20 nov. 1806 au point de vue de la théorie et de la pratique. — Max Leclerc, La société en Angleterre. — Barosz, Une manifestation pacifique, l'Exposition polonaise de Lemberg. — Ch. Dupuis, La XV[e] session de l'Institut du droit international. — Chronique polit. et parlem. États-Unis (Brenier). — *Analyses et comptes rendus :* Jusserand, Hist. litt. du peuple anglais ; Arnauné, La monnaie, le crédit et le change ; Morelli, La funzione legislativa ; Vidal-Lablache, Atlas général ; Bichaux, Les revendications ouvrières en France ; Arnaud, La revision belge ; Zolla, Les questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui ; Delbos, Le problème moral dans la philosophie de Spinoza et l'hist. du spinozisme ; Blondel, L'action ; Lavisse et Rambaud, Hist. générale ; Posada, Tratado de derecho politico ; Giry, Manuel de diplomatique ; Filon, Mérimée et ses amis.

The Academy, n° 1178 : Liddon, Life of Pusey, LII. — Wedmore, English Episodes. — Fr. Harrison, The meaning of history and other historical pieces. — Barker, Two summers in Guyenne. — The new Syriac ms. of the Gospels, St. Matthew I. 1-17. Spurious both on external and internal grounds (Charles et White). — A variant in the Vita Nuova (Moore). — The derivation of Mersey (Bradley). — The hind with the golden horns (Nestlé). — Pope's lines on Addison (Arken). — The best plays of Ben Jonson. — Longanimity. — The so-called Hittite inscriptions (Jensen). — The Ashburnham Rembrandt.

The Athenaeum, n° 3501 : Gardiner, History of the Commonwealth and protectorate, 1849-60, I. — Barker, Two summers in Guyenne ; Baring Gould, The deserts of Southern France, an introd. to the Limestone and chalk plateaux of ancient Aquitaine. — Eardley-Wilmot and Streatfeild, Charterhouse old and new. — Danvers, The Portuguese in India (soigné, travaillé, manque d'ordre et d'intérêt). — Coridon's Song and other verses from various sources (A Montefiore). — The Kenyon family papers. — British Freewomen. — Dr Malan (not. nécrol.). — Thornely, The monumental brasses of Lancashire and Cheshire with some account of the persons represented.

Literarisches Centralblatt, n° 79 : Die heilige Schrift des A. T. 1, 2, p. Kautzsch. — Hönig, Der kathol. u. der protest. Kirchenbegriff in ihrer geschichtl. Entwickl. — Kuno Fischer, Gesch. der neueren Philosophie, VI, Schelling. — Andreas Salome, Fr. Nietzsche in seinen Werken. — Hehn, Kulturpflanzen u. Haustiere, 6[e] ed. — Dahlmann-Waitz, Quellenkunde zur deutschen Gesch. 6[e] ed. p. Steindorff. — Boos, Gesch. der Freimaurerei (bien encadré, clair, fidèlement dessiné). — Haffter, Georg Jenatsch. — Bismark-Jahrbuch, I, p. Kohl. — Treitschke, Deutsche Gesch. im XIX Jahrh. V, bis zur März — Revolution. — Sibirische Briefe. — Stumme, Tripolitanisch-tunisische Beduinenlieder. — Torp, Zu den phryg. Inschriften aus röm. Zeit. — Virgil p. Ribbeck, I. — Schneegans, Gesch. der grotesken Satire (très bon). — K. Maurer, Die Huldar Saga. — Oechelhaeuser, Shakspeareana (essais importants). — Kont, Lessing et l'antiquité (travail soigné et profond, pénétré d'une sincère appréciation du sujet). — Schreiber, Die alexandrinische Toreutik (fait avec un grand soin et un grand flair.) — Deutsche Dramaturgie. Zeitschrift. p. Kühn, I, 1 u. 2.

Berliner philologische Wochenschrift, n° 41 : Setti, Leonida Alessandrino

(cf. *Revue*, n° 48). — GEFFCKEN, Stimmen der Griechen am Grabe (cf. *Revue*, 1893, n° 12). — WETNEK, Xenophon in effingenda Persicae civitatis imagine quatenus Lacedaemoniorum instituta expresserit (solide). — POKROWSKI, Studien zur athen. Politik des Aristoteles (en russe, manque de critique personnelle, a trop d'imagination). — LAFAYE, Catulle et ses modèles (à recommander chaudement ; cf. *Revue*, n° 31-32). — Cicero, pro Archia, p. RICHTER et EBERHARD ; 4e Rede gegen Verres, p. FICKELSCHERER. — Acta apost. ante Hieron. latine translata ex codice latino-graeco Laudiano Oxoniensi p. BELSHEIM. — BOERNER, De rebus a Graecis 410-403 gestis quaest. histor. (soigné, sagace, savant). — Louis HAVET et Théod. REINACH, Une ligne de musique antique (l'interprétation paraît extrêmement douteuse). — H.-C. MÜLLER, Neugriech. Studien und neugr. Dialektforschung, eine Skizze (entièrement sans valeur). — Ph. Melanchton, Declamationes, ausgew. u. hrsg. von Karl HARTFELDER. — KLUSSMANN, System. Verzeichnis der Abhandl. welche in den Schulschriften sämtlicher an dem Programmaustausche teilnehmenden Lehranstalten erschienen sind, II.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, Rue BONAPARTE, 28

FONDATION EUGÈNE PIOT

MONUMENTS ET MÉMOIRES

PUBLIÉS PAR

L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

sous la direction de

Georges PERROT et Robert de LASTEYRIE

Membres de l'Institut

Avec le concours de Paul JAMOT, secrétaire de la Rédaction

Prix de la souscription : 32 fr.

TOME I^er^

Fascicule I. — Eugène Piot, par M. G. Perrot. — Le scribe accroupi de Gizéh, par M. G. Maspero. — Les armoiries chaldéennes de Sirpourla, d'après les découvertes de M. de Sarzec, par M. L. Heuzey. — Figurines béotiennes en terre cuite à décoration géométrique (Musées du Louvre et de Berlin), par M. Holleaux. — Cratère grec de style corinthien et rhodien (Musée du Louvre), par M. E. Pottier. — Loutrophore attique à sujet funéraire (Musée du Louvre), par M. Max Collignon. — Tête d'Apollon (Musée du Louvre), par M. Héron de Villefosse. Tête d'athlète (Musée du Louvre), par M. E. Michon. — Sapor et Valérien, camée sassanide de la Bibliothèque nationale, par M. E. Babelon. — Un tableau-reliquaire byzantin inédit du xe siècle, par M. G. Schlumberger.

Fascicule II. — Athlète, bronze de l'École d'Argos (Musée du Louvre), par M. Héron de Villefosse. — Adolescent au repos, statue en marbre (Musée du Louvre), par M. E. Michon. — Tête de femme (Musée du Louvre), par M. G. Perrot. — Aphrodite Pandénos, relief de miroir en bronze et disque en marbre (Musée du Louvre), par M. Collignon. — Vénus pudique, statuette de bronze (Musée du Louvre), par M. P. Jamot. — Un ivoire chrétien inédit (Musée du Louvre), par M. G. Schlumberger. — Statue tombale de Louis de Sancerre, connétable de France (abbaye de Saint-Denis), par M. A. Michel. — Un dessin du Musée du Louvre attribué à André Beauneveu, par M. P. Durrieu. — Les plateaux d'accouchées et la peinture sur meubles du xive au xve siècle, par M. E. Muentz.

28 planches en héliogravure et héliochromie.

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23

N° 52 Vingt-huitième année 24 décembre 1894

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE
RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : A. CHUQUET

Prix d'abonnement

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Etranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : Rue Bonaparte, 28).

MM. les éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

PÉRIODIQUES

Nouvelle Revue rétrospective, n° 6, 10 décembre : Docum. sur le séjour de Napoléon à l'île d'Elbe (suite). Mes souvenirs de l'île d'Elbe par le sellier Vincent, Souvenirs de l'adjudant Labadie (L.-G. Pelissier). — Paris en 1790, souvenirs de voyage, par Kotzebue, suite (Ch. Rabany). — Mem. du maréchal-duc de Croy-Solre (fin). — Surveillance de la reine Hortense au château d'Arenenberg, 1823-1827. — Un bas-bleu en 1771.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, octobre 1894 : G. Blatt, Du j dérivé final dans la langue polonaise et dans quelques autres langues slaves.

The Academy, n° 1179 : Symonds, Boccaccio as man and author. — Masson, Napoleon at home. — The odes of Horace, translated by Gladstone. — Life and adventures of J. G. Jebb, by his widow. — Simpson (W.-S.), St. Paul's and Old City life. — The new Syriac codex of the Gospels (Conybeare, A. S. Lewis, Nestle, Charles). — Muss-Arnolt, A concise dictionary of the Assyrian language (Assyrian-English-German). — Sir C. T. Newton (Gardner). — The Greek play at Cambridge.

The Athenaeum, n° 3502 : Courtney, English whist and English whist players; Cavendish, Mossop, Ewald and other distinguished players, The whist table, a treasury of notes on the Royal Game. — On the art of writing fiction; My first book. — Harrison, The meaning of history and other historical pieces. — Tacitus De orat p. Gudeman; p. Bennett. — Books on the Veda. — Dr. John Chapman. — Unpublished letters of Wordsworth and Coleridge. —Notes from Oxford. — A Dante Society for London. — The pore caitif (John Youg). — Cardinal Gonzalez. — The last of Charles Lamb's friends (Pollard). — Sir Charles Thomas Newton.

The Classical Review, n° 10 : Greenidge, The power of pardon possessed by the princeps. — Seymour, On the duration of the Orestean trilogy. — F. W. Thomas, On the word ὄζθεν. — Thompson, On the meaning of Ἐκτημόροι. — Damsté, Note on the reading septiremis, Curt. X, I, 19. — Fay, Note on Cic. Tusc. I, 22, 50. — Jerram, Notes on some passages in the Helena of Euripides. — Gray, Notes on Plaut. Trucul. 667, 806, 952. — Reviews : Monro, Modes of Ancient Greek Music (Jones); Schwab, Syntax of the Greek Comparative (Fay); Fick, Greek proper names (F.-W. Thomas); Gleue, De homicidarum in Areopago Atheniensi judicio (Wayte); Windelband, Gesch. der alten Philosophie (Burnet); Platt, The Iliad of Homer (Monro); Blass, Demosthenes (Sandys); Schmidt, Briefw. des Cicero (II, Tyrrell); Freese, Pro Murena; Botsford, The development of the Athenian constitution (Goodell); Dionis Chrys. omnia p. Arnim (Paton); Krüger, De catechizandis rudibus of Augustine. — Archaeology : Mayr, Coins of Malta, Gozo and Pantellaria.

Literarisches Centralblatt, n° 50 : Aloys Schaefer, Die Bücher des N. T. — Stalker, Das Leben Jesu.— Pirenne, Bibliogr. de l'hist. de Belgique (cf. *Revue* 1893, nos 29-30).—Lamprecht, Deutsche Gesch. IV (suite de cet excellent ouvrage). — Küntzel, Ueber die Verwalt. des Maas = und Gewichtswesens in Deutschland während des M. A. (beaucoup de

Le Puy, imprimerie R. Marchessou, boulevard Carnot, 23.

choses justes, quelques-unes contestables). — Rappolst. Urkundenbuch, 759-1500, I-III, p. ALBRECHT (guide sûr). — Revue sémit. d'épigr. et d'hist. anc., recueil trimestriel, dir. J. HALÉVY (beaucoup de choses instructives). — WINTER u. WÜNSCHE, Die jüd. Liter. seit Abschluss des Kanons, I (malgré des défauts, bien des détails utiles). — KRUMBACHER, Mittelgriech. Sprichwörter (dans l'ensemble, très bon, « ouvre une voie », et à certains égards définitif). — Dat nye schip van Narragonien, p. C. SCHRÖDER ; C. SCHRÖDER, Mecklenburgs Anteil an der deutschen Nationallit. bis zum Ende des XVII Jahrh. — KERN, Die Gründungsgesch. von Magnesia am Maiandros (très beau travail). — OHNEFALSCH-RICHTER, Kypros, die Bibel u. Homer (très soigné et méritoire).

Berliner philologische Wochenschrift, n° 50 : Elektra, p. SCHNEIDEWIN, BELLERMANN, JEBB (Wecklein). — VITELLI, I manoscritti di Palefato ; WIPPRECHT, Quaest. Palephataeae ; SCHRADER, Palaephatea (1er art.). — Ad. LANGE, Auswahl aus Ciceros Briefen. — Titi Livi liber XXIX p. LUTERBACHER. — BASSI, L'epitome di Quintiliano di Francesco Patrizi Senese (très soigné). — HAVERFIELD, Roman inscr. in Britain, III. 1892-1893. — TORR, Ancient ships (utile, abondant, instructif, malgré des lacunes). — GANTER, Die Provinzialverwaltung der Triumvirn (bon). — SCERBO, Caratteristiche del greco e latino (sans valeur).

Wochenschrift für klassische Philologie, n° 49 : KERN, Die Gründungsgesch. von Magnesia am Maiandros. — HEADLAM, On editing Aeschylus, a criticism. — PAIS, Storia d'Italia, I, Storia della Sicilia e della Magna Grecia (1er art.). — Acta M. Anastasii Persae p. USENER (excellent travail philologique). — NERRLICH, Das Dogma vom klassischen Altertum (idéalisme qui manque son but, mais qui est honorable ; in magnis voluisse sat est).

Zeitschrift für klassische Philologie, 1895, I : NILLES, Ueber den Brustschrein Bonifaz VIII. — GATTERER, Der sel. Guerricus von Igny u. seine Sermones, eine homilet. Studie. — MORAWSKI, Pontius Pilatus im Credo, ein Beitrag zur Gesch. des apost. Glaubensbekenntnisses. — *Recensionen* : BEISSEL, Vatican. Miniaturen ; JANSSEN-PASTOR, Gesch. des deutschen Volkes seit Ausg. des M. A. VII ; GUTBERLET, Ethik u. Religion ; LANCIANI, Forma urbis Romae ; RÖSLER, Cardinal Joh. Dominici ; RONAY, Das natürl. Christentum ; BELON-BALME, Jean Bréhal et la réhabilit. de Jeanne d'Arc ; GASQUET, The great pestilence ; ZSCHOKKE, Gesche des Metropolitan-Capitels in Wien. — *Analekten* : Schriften zur mittelalt. Gesch. des Kirchenstaates ; Das Test. des Kurfürsten Friedrich Wilhelm I von Brandenburg ; Der Ecclesiasticus nach Cod. Vat. 346 ; Wilmer's Gesch. der Relig. u. Lütdkes Gesch. der Kirche ; Eine unechte Homilie des hlg. Chrysost. ; Zur Beurtheil. des Geschichtsschreibers Leop. von Ranke ; Das Mitte-Pfingstfest ; Zur Erklär. des 22 Kanons von Orange.

La Nuova Rassegna, n° 31 : DI GIACOMO, L'ultimo Casacciello. — SERGI, Per una critica della Genesi. — COSMO, Le opinioni letterarie di un frate del seicento. — OJETTI, Il canto dell' Uomo. — SPEZI, Pascarella in Germania. — CAIOLI, La scuola primaria e le riforme scolastiche. — ROMIZI, Le fonti latine dell' Orlando Furioso (suite). — Libri nuovi.

— N° 32 : STELLA, Un moralista fine di secolo. — BIRAGHI, Legge agrarie. — BIADENE, Federico Diez. — CIRAOLO-HAMNETT, Evoluzione e socialismo. — ORTENSI, Il Ciclo d'Arthus ; La Saga del San-Graal. —